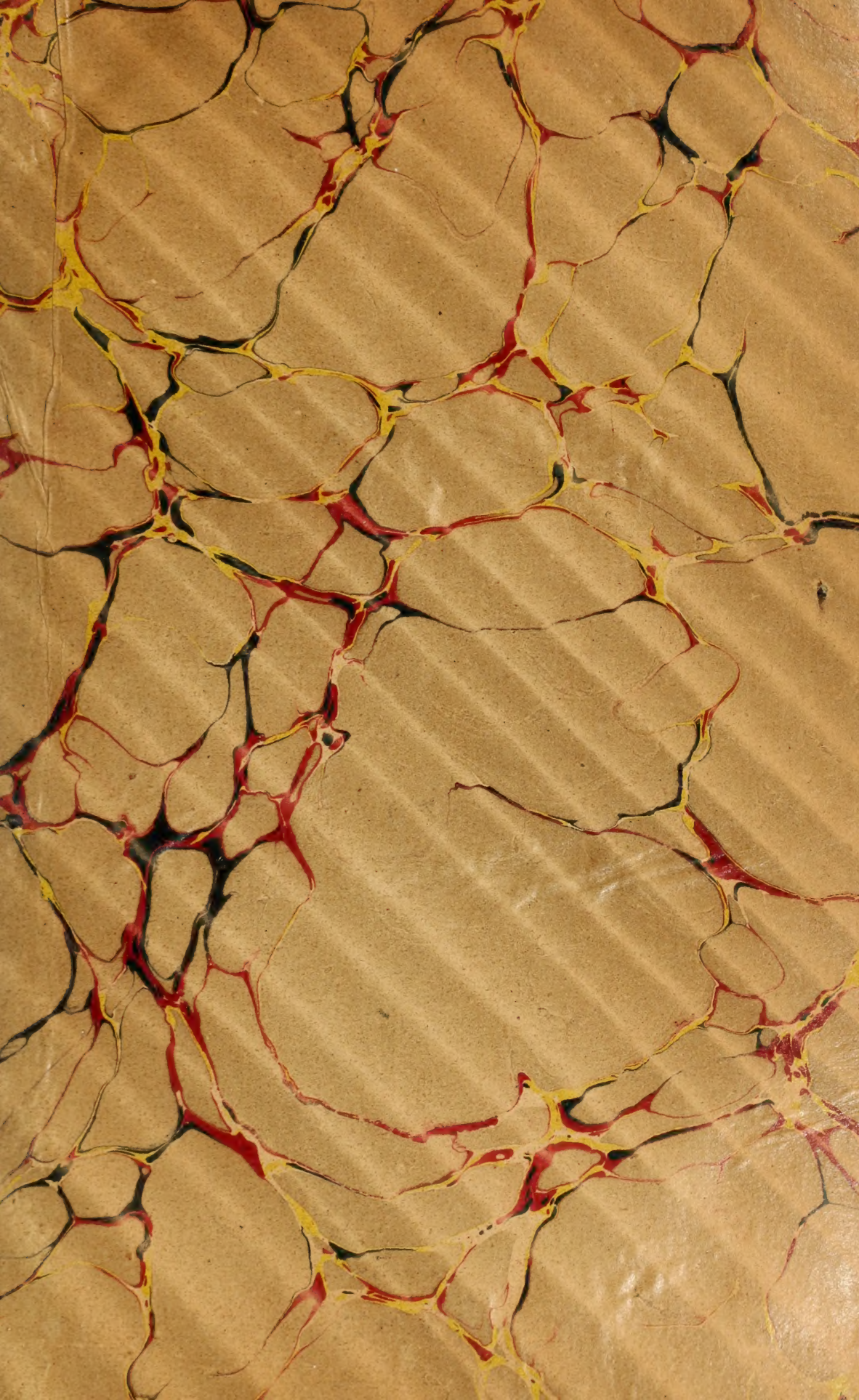




P.

1 F'

12

COLLECTION INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS CHRÉTIENS.



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

COLLECTION INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS CHRÉTIENS.
DEUXIÈME SÉRIE,

RENFERMANT :

1° Les Œuvres oratoires des Prédicateurs qui ont le plus illustré la Chaire française depuis 1789 jusqu'à nos jours,

SAVOIR :

DE MONTIS, MONMOREL, MAUREL, J. LAMBERT*, RIBIER, DESSAURET, BERGIER, DE LIGNY, PERRET DE FONTENAILLES, SALAMON, LENFANT, VILLEDIEU, DE BEAUVAIS, DE NOÉ, GOSSART, DE BEAUREGARD, CORMEAUX, DE BOISGELIN, GÉRARD, ANOT, GUÉNARD, L'ABBÉ RICHARD, LEGRIS DUVAL, DE LA LUZERNE, BERTIN, DE BOULOGNE, DE BILLY, FOURNIER, BORDERIES, LONGIN, DOUCET, ROBINOT, LABOUDERIE, FRAYSSINOUS, BOYER, ROY, BONNEVIE, CAFFORT, BOUDOT, GUILLON, FEUTRIER, OLIVIER, DE MONTEBLANC, TAILLAND, LES FRÈRES LACOURDE;

2° Les plus remarquables Mandements, ou Discours

DE LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX DE DONALD, ARCH. DE LYON; DU PONT, ARCH. DE BOURGES; DONNET, ARCH. DE BORDEAUX; VILLECOURT, ANCIEN ÉV. DE LA ROCHELLE, MAINTENANT CARDINAL; BILLIET, ARCH. DE CHAMBÉRY; DE BONNECHOSE, ARCH. DE ROUEN;

DE NOSSEIGNEURS MELLON-JOLLY, ARCH. DE SENS; DEBELAY, ARCH. D'AVIGNON; CHARVAZ, ARCH. DE GÈNES; GUIBERT, ARCHEV. DE TOURS; DE PRILLY, ÉV. DE CHALONS; THIBAUT, ÉV. DE MONTPELLIER; DE MARGUERYE, ÉV. D'AUTUN; DE MAZENOD, ÉV. DE MARSEILLE; LACROIX, ÉV. DE BAYONNE; RIVET, ÉV. DE DIJON; MENJAUD, ÉV. DE NANCY, DEPUIS ARCHEV. DE BOURGES; RÆSS, ÉV. DE STRASBOURG; GIGNOUX, ÉV. DE BEAUVAIS; BARDOU, ÉV. DE CAHORS; ANCEBAULT, ÉV. D'ANGERS; DUFÈTRE, ÉV. DE NEVERS; GROS, ÉV. DE VERSAILLES; BUISSAS, ÉV. DE LIMOGES; DEPÉRY, ÉV. DE GAP; LAURENCE, ÉV. DE TARBES; WICART, ÉV. DE LAVAL; PAVY, ÉV. D'ALGER; DE MORLHON, ÉV. DU PUY; DE GARSIGNIES, ÉV. DE SOISSONS; FOULQUIER, ÉV. DE MENDE; PIE, ÉV. DE POITIERS; MABILE, ÉV. DE VERSAILLES; DUPANLOUP, ÉV. D'ORLÉANS; DE DREUX-BRÉZÉ, ÉV. DE MOULINS; LYONNET, ÉV. DE VALENCE, MAINTENANT ARCHEV. D'ALBY; REGNAULT, ÉV. DE CHARTRES; DANIEL, ÉV. DE COUTANCES; DE LA BOULLERIE, ÉV. DE CARCASSONNE; DELALLE, ÉV. DE RODEZ; PLANTIER, ÉV. DE NÎMES; JOURDAIN, ÉV. D'AOSTE; VIBERT, ÉV. DE MAURIENNE; RENDU, ÉV. D'ANNECY; DELEBECQUE, ÉV. DE GAND; MALOU, ÉV. DE BRUGES; DE MONTPELLIER, ÉV. DE LIÈGE; BOURGET, ÉV. DE MONTRÉAL; LECOURTIER, ÉV. DE MONTPELLIER.

3° Les Sermons

DE MGR ROSSI, PRÉLAT DE LA MAISON DU SAINT-PÈRE; MGR COQUEREAU, CHANOINE-ÉVÊQUE DE SAINT-DENIS; MM. DE GENOUE, DU CLERGÉ DE PARIS; ROBITAILLE, VIC. GÉN. D'ARRAS; NOEL, VIC. GÉN. DE RODEZ; LALLIER, VIC. GÉN. DE SENS; FAUDET, CURÉ DE ST-ROCH, A PARIS; GAUDREAU, CURÉ DE ST-EUSTACHE, IBID.; PETIT, VIC. GÉN. A LA ROCHELLE; DECHAMPS, SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTEURISTES DE BRUXELLES, MAINTENANT ÉVÊQUE DE NAMUR; GRIVEL, CHANOINE-PRÊTRE DE SAINT-DENIS; DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE; LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÈGE STANISLAS; MAUPIED, DU CLERGÉ DE SAINT-BRIEUC; BARTHÉLEMY, DU CLERGÉ DE PARIS; DE CASSAN-FLOYRAC, ID.; SAINT-ARROMAN, ID.; LE NOIR, ID.; CABANÈS, DU CLERGÉ DE TOULOUSE; BARTHE, ID. DE RODEZ; MANNING, MAINTENANT ARCHEVÊQUE DE WESTMINSTER, TRADUITS PAR M. MERMILLOD, CURÉ DE GENÈVE, MAINTENANT ÉVÊQUE D'HÉBRON; MERCIER, DU CLERGÉ DE LYON;

4° Un grand nombre de Cours de Prônes

TIRÉS DES MEILLEURS PRONISTES ANCIENS ET MODERNES, SAVOIR : THOMAS A KEMPIS, DUPERRON, DE RICHELIEU, S. VINCENT DE PAUL, DE CONDREN, FOUCAULT, DE LAMONT, PÉZENNE, GAMÉART, BEUVELET, DE RANCÉ, LE VALOIS, CHENART, MONMOREL, GIBARD, LAMBERT, CHEVASSU, DE FITZ-JAMES, BILLOT, REGUIS, GRISOT, DE BULONDE, CARRELET, BESPLAS, COCHIN, HENRI, RETRE, JAUFFRET, LACOSTE, MÉRAULT.

5° Une série d'ouvrages sur les règles de la bonne prédication ;

6° Un grand nombre de tables, présentant sous toutes leurs faces les innombrables matières de cette immense collection ;

PUBLIÉE PAR M. L'ABBÉ MIGNE,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

55 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA SÉRIE ENTIÈRE; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME QUATRE-VINGT-SEIZIÈME DE LA PUBLICATION ENTIÈRE,
ET TOME VINGT-NEUVIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.

GRISOT, DE BULONDE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE THIBAUD (AUPARAVANT D'AMBOISE), 20,
AU PETIT-MONTROUGE, AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.



SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME QUATRE-VINGT-SEIZIÈME
DE LA PUBLICATION ENTIÈRE DES ORATEURS
ET TOME VINGT-NEUVIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.

GRISOT. DIRECTEUR DU SÉMINAIRE DE BESANÇON.

Projets de prônes pour tous les dimanches de l'année, connus sous le nom
d'*Instructions de Toul.* col. 9

H. DE BULONDE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Sermons pour l'Avent.	815
— pour le Carême.	969
— sur les Mystères.	1329
Panégryriques.	1433

BX

1756

A2M5

1844

V. 96

NOTICE SUR GRISOT.

GRISOT, ancien directeur du séminaire de Besançon, fut recommandable par son zèle, sa piété et sa vie laborieuse. Il mourut en 1772, à soixante ans, des suites d'un rhume qu'il gagna en venant de prêcher dans une mission qu'on donnait au collège, pour le régiment du roi, qui était en garnison dans cette ville. On lui doit : *Lettre à un ministre protestant sur une abjuration*, 1755 ; *Lettre à un protestant sur la Cène*, 1769 ; *Jésus-Christ modèle des chrétiens* ; *Histoire de la sainte jeunesse de Jésus-Christ*, 1769 ; *Histoire de la vie publique de Jésus-Christ*, 1765 ; *Histoire de la vie souffrante et glorieuse de Jésus-Christ*, 1770 ; *Lettre à une dame sur le culte que les catholiques rendent à Jésus-Christ* ; *Projets de Prônes pour tous les dimanches de l'année*, publiés en 1772 dans les *Instruc-*

tions sur les fonctions du ministère pastoral, adressées par monseigneur l'évêque comte de Toul au clergé de son diocèse, et dont ils forment les tomes III, IV et V. Le mérite de l'ouvrage le fit bientôt répandre dans tous les autres diocèses. Les tomes I^{er} et II traitent du gouvernement des paroisses et de la méthode de direction. Ces deux premiers volumes ont été retouchés et améliorés par M. Pochard, supérieur du séminaire de Besançon, et très-souvent réimprimés sous le titre de *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence et pour le bon gouvernement des paroisses*, 2 vol. in-12. On a donné à Besançon, en 1819, une nouvelle édition des *Projets de Prônes* avec des additions de quelques autres écrits moins importants qu'on a trouvés du même auteur.

ŒUVRES ORATOIRES

DE

GRISOT,

ANCIEN DIRECTEUR AU SEMINAIRE DE BESANÇON.

PROJETS DE PRONES

POUR TOUS LES DIMANCHES DE L'ANNÉE, CONNUS SOUS LE NOM DE
INSTRUCTIONS DE TOUL.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

(Edit. de 1819.)

Nous donnons au public le travail de M. Grisot, connu sous le nom d'*Instructions de Toul*.

Cet excellent ouvrage a été imprimé et réimprimé sans nom d'auteur, et a obtenu l'estime générale. Nous avons pensé que le nom de GRISOT, connu d'ailleurs par ses autres écrits pleins de sagesse (1), donnerait un nouveau prix à cette nouvelle édition, dans laquelle nous faisons entrer plusieurs sujets importants du même auteur, qui manquent dans les précédentes : tels sont des projets de Prônes pour le VI^e Dimanche après Pâques, pour la fête de la Pentecôte et celle de la Trinité. V^e M^r.

(1) Voy. ci-dessus, dans la Notice.

INSTRUCTION PASTORALE

DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE, COMTE DE TOUL, PRINCE DU SAINT-EMPIRE, SUR LES FONCTIONS
DU MINISTÈRE DES PASTEURS (1).

CLAUDE, par la grâce de Dieu, et l'autorité du Saint-Siège apostolique, évêque, comte de Toul, prince du Saint-Empire.

Au clergé séculier et régulier de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur.

Le corps d'Instructions que nous vous présentons, nos très-chers frères, qui n'est, proprement que la pratique de toutes les parties du ministère pastoral, s'est répandu, depuis plusieurs années, en manuscrit dans notre diocèse. Il n'est venu à notre connaissance que depuis quelques mois, par le zèle d'un curé qui en avait fait grand profit. L'ayant fait examiner d'abord par des théologiens remplis de lumières et de zèle, ensuite l'ayant lu nous-même avec attention, nous avons compris qu'un ouvrage si précieux ne pouvait être trop tôt répandu par la voie de l'impression.

Vous y trouverez, nos très-chers frères, une instruction admirable sur la manière d'administrer le sacrement de Pénitence, d'un genre tout différent des instructions publiées jusqu'ici sur cette matière; des avis pleins de sagesse pour le bon gouvernement d'une paroisse; des plans et modèles de Prônes, qui vous donneront l'idée juste, le goût et la facilité de cette espèce d'instructions simples, dont vous êtes redevables aux peuples qui vous sont confiés; enfin des règles de conduite pour toutes les fonctions de votre ministère; pour les temps, les lieux et la manière de les exercer.

Cet ouvrage ne brille, nos très-chers frères, ni par la sublimité des pensées, ni par la beauté du style, en cela même plus respectable à nos yeux que sous les vains ornements de la sagesse humaine. Nous vous le présentons dans sa simplicité, dans sa négligence même, pour vous familiariser au langage le plus proportionné à la simplicité de vos peuples et le plus propre à faire fructifier l'Evangile dans leurs cœurs.

Mais, quelque simple qu'il soit dans son élocution, vous verrez, du premier coup d'œil, que tout y respire l'esprit de Dieu; tout y montre une âme sacerdotale, la trempe du cœur d'un vrai prêtre, qui ne fait qu'un avec celui de Jésus-Christ; la chaleur du zèle et toutes les formes qu'il doit prendre, pour convertir les pécheurs, pour fortifier les faibles, pour perfectionner les justes.

Nous ne pouvons donc trop vous exhorter, nos très-chers frères, à vous procurer incessamment ce précieux recueil, que nous avons fait imprimer au prix le plus modique, pour vous en faciliter l'acquisition. En le lisant et le relisant attentivement, jusqu'à ce que vous ayez l'esprit et le cœur bien pénétrés des saintes leçons qu'il contient, vous remplirez le ministère que vous avez reçu du Seigneur (Coloss., IV, 17), avec fidélité et sûreté pour vous-mêmes, avec le plus grand fruit pour les fidèles; et nous aurons la consolation de voir, en tous les pasteurs, l'uniformité si désirable de conduite dans l'administration des sacrements, dans la direction des âmes, dans le gouvernement des paroisses et dans l'instruction publique.

Donné à Toul, en notre palais épiscopal, le jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, 15 août 1772.

† CLAUDE, évêque, comte de Toul.

Par Monseigneur,

REMY.

(1) Il faut observer que l'ouvrage de M. Grisot a jusqu'ici paru en cinq volumes, sous le titre d'*Instructions sur les fonctions du ministère pastoral*. Il est en deux parties, dont la première traite du gouvernement des paroisses et de la méthode de direction; la seconde présente des sujets d'instructions pour les prônes d'une année chrétienne. C'est cet ouvrage complet que Monseigneur l'évêque de Toul avait en vue dans sa belle lettre pastorale. La première partie est imprimée séparément, sous le nouveau titre de *Méthode pour la direction des âmes*

dans le tribunal de la pénitence et le bon gouvernement des paroisses. Elle est entre les mains de tous les ecclésiastiques. Mais en imprimant à part la seconde partie réclamée de tous côtés, il a paru important de l'enrichir du témoignage de Monseigneur l'évêque de Toul, tant pour conserver ce précieux monument du zèle pastoral de ce respectable prélat, que pour faire connaître de plus en plus l'estime particulière qu'il faisait des œuvres de M. Grisot, et les fruits salutaires qu'elles peuvent produire.

PROJETS DE PRONES.

PRÉAMBULE.

De tous les devoirs des prêtres chargés du soin des âmes, un des plus indispensables, des plus importants et en même temps des plus difficiles, c'est l'instruction des peuples, et une instruction salutaire : *Pascant salutaribus verbis*, dit le concile de Trente, sessione 5, c. 2 : devoir néanmoins, pour l'ordinaire, très-négligé, très-mal rempli. D'où vient cela? Une des causes les plus communes,

c'est que plusieurs n'ont pas soin de s'y préparer de bonne heure, et avant d'être engagés dans le saint ministère. Bornés à étudier quelques traités de théologie, ils se mettent peu en peine de s'instruire de la vraie méthode d'annoncer la parole de Dieu, et ils refusent de s'exercer à la prédication, les premières années de leur cléricature et de leur prêtrise.

Pour obvier à ce mal, on a commencé par

donner des avis généraux sur la manière de faire les instructions chrétiennes, spécialement les prônes et sermons : avis très-importants, que tous les jeunes ecclésiastiques doivent savoir et étudier attentivement, pour s'en bien remplir; il serait même à propos qu'ils les relussent de temps en temps, afin de les avoir présents à l'esprit, et de s'y conformer, lorsqu'ils auront à composer ou à débiter quelque discours chrétien. Mais comme ces avis sont fort courts, et que la plupart de ceux qui sont chargés du ministère de la parole, se trouvent très-embarrassés lorsqu'il s'agit de remplir leur devoir, ne sachant ni quel sujet choisir dans l'Evangile ou l'Épître du dimanche, ni quel dessein prendre, ni comment l'exécuter; on a cru faire une œuvre agréable à Dieu, et rendre un service considérable aux nouveaux ouvriers de la vigne du Seigneur, en leur offrant les remarques suivantes, qui abrègeront beaucoup leur travail, en leur facilitant, et le choix des matières de leurs prônes, et la manière de les expliquer.

On prie ceux à qui on en fait part, de les recevoir dans le même esprit qu'on les leur donne, et de s'en servir pour contribuer de plus en plus à la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, et au salut des âmes. Voici l'usage qu'on en fera. 1° Lorsqu'on aura à faire une instruction pour un dimanche, après avoir imploré les lumières de l'Esprit-Saint, on lira attentivement ce qui est marqué pour l'Evangile et l'Épître de ce dimanche; 2° on choisira le sujet et le dessein qui paraîtront les plus propres, à moins que l'on n'en trouve quelques-uns de meilleurs dans quelques bons auteurs, ou par ses propres réflexions; 3° pour remplir les plans qui sont propres, il faut expliquer les preuves qui n'ont été qu'indiquées, entrer dans le détail et les étendre avec prudence, et surtout donner une morale juste et convenable au sujet que l'on traite, au temps, et aux auditeurs. On aura soin de consulter les livres qui auront été cités, on se conformera au reste, soit pour les expressions et le style, soit pour la prononciation du discours, à ce qui est prescrit dans la *Méthode de direction*.

Avis fondamental sur le choix des matières à traiter dans les Prônes, et sur l'ordre de ces matières.

Autant il est nécessaire de bien instruire, autant est-il important de choisir prudemment les sujets d'instruction : sans ce choix prudent, les peuples ne sont instruits que confusément et imparfaitement. Un pasteur doit faire ce choix de telle sorte que, chaque année, s'il se peut, ou dans deux ou trois ans au plus, il explique à ses paroissiens toute la doctrine chrétienne, soit dans les prônes, soit dans les catéchismes, ou autres instructions. Pour cela, dès le commencement de l'année ecclésiastique ou chrétienne, c'est-à-dire dès l'entrée de l'Avent, il doit prévoir les différentes matières qu'il convient de traiter, tant en catéchismes,

conférences et prières du soir, qu'en prônes ou sermons.

On ne parlera point ici de ce qui regarde le choix des matières à traiter dans les catéchismes; on sait assez qu'il faut suivre l'ordre du catéchisme même, à l'exception de certains temps de l'année, où il convient de parler, soit des mystères qui se célèbrent, soit des sacrements de pénitence et d'Eucharistie, auxquels on doit préparer les fidèles.

On ne dira rien non plus des matières qui peuvent être le sujet des conférences, ni de ce qu'on peut prendre pour sujet de ses lectures et examens dans les prières du soir.

On se propose seulement de traiter des vérités qui peuvent faire le sujet des prônes, à commencer dès l'Avent.

Ce qui doit faire la matière générale et la plus ordinaire de cette dernière manière d'instruire, ce sont les grandes vérités du christianisme, la connaissance de Dieu, de Jésus-Christ; la fin de l'homme et du chrétien; les vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité; les quatre fins dernières; le péché en général, soit mortel, soit véniel, les péchés capitaux; les vertus morales, les matières de la pénitence, les actions de la journée, la prière du matin et du soir, la Messe, le travail, les souffrances, le règlement des familles; les devoirs des différents états, spécialement des pères et mères, des enfants, des maîtres, des serviteurs; la sanctification des fêtes, la fréquentation des sacrements.

Quoique toutes les matières et les autres vérités de notre religion puissent toujours être utiles, en quelque temps qu'on les traite, il est néanmoins certain qu'elles le sont plus en certains temps qu'en d'autres. C'est pour cela que l'Apôtre veut que nous annonçons la parole à propos : *Prædica verbum opportune.* (II Tim., IV, 2.)

C'est aussi l'esprit de l'Eglise, qui ordonne aux pasteurs d'exposer aux peuples, dans leurs prônes, ce qu'ils leur lisent en latin à la Messe, soit dans l'Evangile, soit dans l'Épître : *Mandat sancta synodus pastoribus et singulis curam animarum gerentibus, ut frequenter inter Missarum celebrationem, vel per se, vel per alios « idoneos, si legitime impediti fuerint, » ex iis quæ in missa leguntur, aliquid exponant... diebus præsertim dominicis et festis.* (Conc. Trid., sess. 22, cap. 8, *De Sacrificio*.) Un pasteur ne peut donc mieux faire le choix de ce qu'il a à dire, qu'en étudiant attentivement l'esprit de l'Eglise, qui a choisi elle-même soigneusement les Evangiles et les Epîtres de l'année. C'est selon cet esprit que l'on va examiner les matières qui sont à expliquer dans les prônes.

1° Pendant l'Avent. 2° Depuis Noël jusqu'à la Septuagésime. 3° Depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques. 4° Depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. 5° Depuis la Pentecôte jusqu'à la fin de l'année chrétienne ou ecclésiastique.

Mais avant que d'entrer dans cette discussion, on va donner un plan, ou dessein gé-

néral d'instructions, pour une année chrétienne, afin que chacun puisse se régler dans un cours de prêches, et voir à quoi il doit tendre.

Plan général d'instructions pour une année chrétienne.

Pour former un plan juste d'instructions pour une année chrétienne, il n'y a qu'à observer l'ordre que l'Eglise elle-même garde dans les Evangiles et les Epîtres. Que fait-elle pendant l'Avent? Elle met devant les yeux le saint Précurseur annonçant Jésus-Christ, et préparant les peuples à le recevoir. C'est pour cela que chaque dimanche elle fait lire à la Messe quelque chose de ce qui a rapport à saint Jean-Baptiste, si nous exceptons celui où elle fait lire le jugement dernier. Durant ce temps, on lit l'Evangile de l'ambassade de l'ange à Marie, de l'Incarnation du Verbe, avec celui de la visite à sainte Elisabeth. Ensuite vient la fête de Noël, celle de la Circoncision, de l'Epiphanie, de la Présentation de Notre-Seigneur au temple; et durant ce temps, elle a soin de faire lire, à la Messe, tous les autres mystères du Sauveur, jusqu'à sa troisième année, et même son baptême; en sorte que, depuis Noël jusqu'à la Septuagésime, elle met devant les yeux des fidèles tout ce que le Sauveur a fait dans son enfance, son adolescence et toute sa jeunesse. Après avoir proposé toute la vie cachée de Jésus-Christ; comme elle veut disposer tous les fidèles à la grande fête de Pâques, et les engager à une sérieuse pénitence; après leur avoir rappelé, pendant trois dimanches célèbres, que l'on nomme Septuagésime, Sexagésime et Quinquagésime, les époques les plus remarquables de l'Ancien Testament; c'est-à-dire, dans la Septuagésime, la création de l'homme, sa chute, le dessein que Dieu prit de la réparer; dans la Sexagésime, la punition du péché par le déluge; et dans la Quinquagésime, la vocation d'Abraham; elle représente Jésus menant une vie pénitente au désert pendant quarante jours. A la fin du Carême, elle leur expose, pour les toucher davantage, tout ce que le Sauveur a souffert durant sa passion, sa mort douloureuse, ensuite sa résurrection; et depuis Pâques jusqu'à l'Ascension, ses différentes apparitions. Après quoi elle leur montre Jésus-Christ montant au ciel, et envoyant, dix jours après, le Saint-Esprit à ses apôtres. C'est là que se termine le temps pascal qui est suivi de celui qu'on nomme *Per annum*, et qui ne finit que vers la fin de novembre ou au commencement de décembre, auquel temps se renouvelle l'année chrétienne.

Quelle réflexion se présente à faire sur cet ordre? C'est que l'Eglise commence à mettre devant les yeux des fidèles ce que le Sauveur a fait, avant que de proposer ce qu'il a prêché; et c'est à quoi on s'attache principalement, depuis le commencement de l'A-

vent jusqu'à la Pentecôte. Après cette solennité elle rappelle, d'abord le grand mystère de la Trinité, qui se célèbre le premier dimanche après la Pentecôte; ensuite le grand mystère de l'Eucharistie, où le Sauveur a renouvelé, en quelque sorte, toutes les merveilles de sa vie, soit cachée, soit pénitente, soit publique, soit souffrante, soit glorieuse; et enfin, durant le reste de l'année, elle expose sa morale dans les différents Evangiles, et elle termine le tout par le jugement dernier. De là que doit-on conclure?

Qu'un pasteur ne peut mieux faire, lorsqu'il s'agit de former son dessein général d'instructions pour le cours d'une année, que de suivre cet ordre même que l'Eglise a gardé. Il doit commencer, après avoir fait l'Office de saint Jean durant l'Avent, par exposer les mystères de la naissance du Sauveur, et ainsi successivement tous ses différents mystères, suivant que l'Eglise lui en fournit l'occasion, et cela jusqu'à la Pentecôte; et après la Pentecôte, il s'appliquera à détailler toute la morale de Jésus-Christ, *Quæ cæpit facere et docere. (Act., I, 1.)* Ce qui n'empêche pas qu'il ne confirme ce qu'il dira de la vie du Sauveur, par la doctrine qu'il a enseignée, et ce qu'il prêchera de sa doctrine, par la vie qu'il a menée; car sa vie et sa doctrine se soutiennent mutuellement. C'est à l'une et à l'autre que chacun doit se conformer, pour passer chaque année de sa vie en vrai disciple de Jésus-Christ, et pouvoir, en la finissant, mériter d'être placé au dernier jour à la droite de ce chef des prédestinés, le modèle de tous les vrais chrétiens, et entendre de sa bouche un jugement favorable: c'est à quoi messieurs les pasteurs sont obligés de les préparer.

CHAPITRE PREMIER.

Sujets à traiter dans les Prêches, depuis le commencement de l'Avent jusqu'à Noël.

1^o Un moyen efficace, pour faire un choix prudent de sujets d'instructions, en quelque temps de l'année que ce soit, est, comme on vient de le dire, de bien examiner l'esprit de l'Eglise, et ce qu'elle prétend que nous propositions aux fidèles, dans le temps où nous nous trouvons. Pour instruire utilement le peuple dans le cours de l'Avent, il faut se rappeler les intentions que l'Eglise a eues dans son institution, afin de les proposer à ses auditeurs, et les porter à s'y conformer.

Il est, par conséquent, du devoir d'un pasteur, et il ne le doit jamais omettre, d'expliquer aux fidèles, dès le premier dimanche de l'Avent, ce que c'est que ce saint temps, ce que signifie même le mot d'Avent, ce que l'Eglise demande des fidèles durant ce temps, ce qui s'est pratiqué anciennement dès les premiers siècles du christianisme, ce que font encore les vrais fidèles, et ce qu'ils doivent faire eux-mêmes. Ce sujet peut servir de

prône pour une première année; l'année suivante, on rappellerait à ses auditeurs, avant le prône, par manière d'avis et en peu de mots, ce qu'on leur en aurait dit l'année précédente; et une troisième année, on traiterait la même matière dans un catéchisme.

2^e Comme ce dimanche est le premier de l'année chrétienne ou ecclésiastique, on pourrait aussi parler, ce jour-là, du saint jour du Dimanche, de son institution, de son ancienneté, de sa sainteté, de la manière de le sanctifier, et du soin qu'on doit avoir de passer plus saintement les dimanches qui sont plus solennels, tel qu'est le premier de l'Avent. De là on prendrait occasion de faire ressouvenir les paroissiens des fins de l'Avent, et de la conduite que les chrétiens doivent y garder. Il n'y a pas lieu de douter que, si les peuples étaient bien instruits de l'esprit de l'Eglise, dans les différentes saisons de l'année, ils ne se comportassent autrement qu'ils ne le font. Ils viendraient même plus volontiers entendre la divine parole, et assisteraient aux offices avec plus de religion, s'ils avaient connaissance des vues de l'Eglise dans ses cérémonies, de leur signification, et de l'esprit dans lequel on doit y assister.

3^e Le concile de Trente, ordonnant aux pasteurs et à tous ceux qui ont charge d'âmes, de faire de fréquentes instructions à leurs peuples les dimanches et les fêtes solennels, par eux-mêmes, ou par d'autres personnes capables, s'ils en sont légitimement empêchés, et de tirer leurs instructions de ce qu'ils lisent à la Messe: un des principaux soins d'un pasteur doit être d'examiner ce qu'il est plus à propos d'expliquer aux peuples, des choses qu'il a lues ou qu'il a chantées soit dans l'Evangile, soit dans l'Épître, eu égard à leurs besoins. Il convient de commencer par l'Evangile, ainsi que le remarque le rituel du diocèse; et c'est le plus souvent de l'Evangile même qu'on doit tirer ses instructions. Il est bon de remarquer qu'il est des paroisses où il serait très-utile, et peut-être nécessaire de lire, au moins quelquefois avant le prône, une instruction sur l'Evangile, et même le prône qui est dans le rituel et qui est l'abrégé de la doctrine chrétienne; si l'on avait soin d'y ajouter certaines réflexions, ce prône ferait souvent beaucoup plus de fruit que certains discours bien étudiés, et qui ne sont pas à la portée des peuples. Dans les paroisses de la campagne, où les peuples sont grossiers, on ne devrait pas omettre de le lire de temps en temps chaque année, en y ajoutant des réflexions convenables.

Pour en venir aux matières qu'on a à traiter durant le cours de l'Avent, suivant l'esprit de l'Eglise, et que l'on pourra tirer de l'Evangile et de l'Épître, il faut se souvenir que nous faisons, à l'égard des fideles, l'office que saint Jean-Baptiste exerça à l'égard des Juifs. Nous devons nous acquitter, envers les peuples confiés à nos soins, du même ministère qu'il remplit envers eux.

1^{er} DIMANCHE DE L'AVENT.

Description du jugement général. — Suites de ce jugement. — Paraphrase de l'Épître du jour.

Description du jugement général. — L'Evangile que nous lisons à la Messe le premier dimanche de l'Avent, est tiré du XXI^e chap. de saint Luc, depuis le verset 25 jusqu'au 36. Le jugement dernier y est décrit par Jésus-Christ même; et à la fin de l'Evangile, l'on trouve les leçons que le Sauveur donnait à ses disciples, pour se garantir de la rigueur du jugement.

Le sujet qui se présente naturellement à traiter en ce dimanche, est le jugement général, qui se fera à la fin du monde. Un pasteur ne doit pas manquer de le mettre devant les yeux de ses auditeurs en ce temps de l'Avent, c'est-à-dire, en recommençant l'année chrétienne; comme il est aussi à propos qu'il le rappelle et dans le cours de l'année et à la fin de l'année; et c'est sans doute dans cette vue que l'Eglise fait lire, tous les ans, plusieurs fois, ce que les évangélistes saint Matthieu et saint Luc en ont écrit. Elle propose ce qu'en dit saint Luc dès l'entrée de l'Avent, ce qu'en dit saint Matthieu au dimanche de la dernière semaine après la Pentecôte; et dans le temps du Carême elle en fait aussi le sujet d'un Evangile, tiré du chap. XXV de saint Matthieu, qui contient la description des circonstances qui accompagneront le jugement.

On peut prendre plusieurs desseins sur le jugement dernier, qui, étant bien exécutés, ne peuvent être que très-salutaires, et pour les pécheurs et pour les justes. Le premier et qui est le plus naturel, le plus à la portée du peuple, et par là même le plus utile, c'est d'expliquer le jugement selon l'ordre qu'il est décrit dans l'Evangile: l'on pourrait ainsi commencer cette instruction:

Aujourd'hui, mes frères, l'Eglise nous met devant les yeux une de ces grandes vérités de notre religion dont la considération est extrêmement salutaire, et qui doit avoir pour vous, aussi bien que pour moi, des conséquences infinies: vérité infiniment terrible pour les pécheurs, mais très-consolante pour les justes: c'est le jugement général, qui se fera à la fin du monde. Nous sommes chargés de vous l'annoncer en ce temps de l'Avent, qui est un temps de préparation à la solennité de Noël, ou de la fête du premier avènement du Fils de Dieu sur la terre. Jean-Baptiste préparait autrefois les Juifs à la venue du Messie par cette grande vérité (voyez saint Luc, chapitre I, v. 1), et c'est aussi en vous la prêchant, que nous devons vous disposer à paraître un jour devant le Fils de l'Homme, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts. Pour cela, je n'ai qu'à vous faire du jugement dernier la peinture qu'en a faite le Sauveur lui-même à ses disciples, et qui est rapportée dans notre Evangile. Nous verrons d'abord ce qui précédera le jugement, ensuite nous le considérerons en lui-même, et enfin, nous tâcherons de

bien peser les effets de la sentence qui sera portée.

(Il sera bon de demander à Dieu la force nécessaire pour bien traiter cette matière.)

Comme elle est fort vaste, et qu'un seul prône, où on voudrait l'expliquer, serait trop long, on pourra la diviser et se contenter de parler dans un premier prône, de ce qui précédera le jugement ou la sentence, et on laissera pour le dimanche suivant le reste du sujet.

Au commencement du corps du discours, il faut poser pour principe, que quoiqu'il y ait un jugement particulier qui se fait à la mort, et où le sort de chacun est décidé; il y aura cependant, à la fin du monde, un jugement général : vérité de foi, qu'on a toujours crue, et que vous faites profession de croire dans le symbole que vous récitez dans vos prières le matin et le soir, et que vous chantez ou entendez chanter à la Messe.

Il est aussi très-à-propos de rapporter les raisons pour lesquelles se fera le jugement, et qui engagent Dieu à le différer jusqu'à la fin du monde : on les trouvera dans saint Thomas, à la fin de la troisième partie, où il traite, de *judiciaria protestate Christi, et de resurrectione*. Ces principes supposés, on viendra aux signes qui précéderont ce jugement; il y en aura de plus éloignés, d'autres plus prochains. Quoique nous ne devions pas être témoins de plusieurs de ces signes, la représentation ne doit pas en être inutile; elles servent à nous inspirer des sentiments d'une vive crainte : saint Pierre le rappelait aux premiers chrétiens. On reviendra ensuite à la résurrection des corps, qu'il faudra aussi établir sur l'autorité de l'Eglise, sur celle de saint Paul, et sur les raisons qu'il en donne; on pourra citer l'exemple de Job qui en était persuadé; on tirera ensuite une morale instructive sur la différence des corps ressuscités; on passera de la résurrection des corps à la venue de Jésus-Christ, qui paraîtra avec tout l'éclat de sa majesté, portant dans son sacré Corps les cicatrices de ses plaies, qu'il montrera à tous les hommes, aussi bien que sa croix précieuse : on demandera aux auditeurs, quels seront alors leurs sentiments? On s'adressera surtout aux voluptueux, aux vindicatifs, aux avares, à tous ceux qui auront manqué de religion, ou qui auront refusé de porter leur croix : on fera ensuite un vif portrait de la séparation qui sera faite par les anges, des bons d'avec les méchants : *Unus assumetur, et alter relinquetur*; on appliquera cela à l'auditoire; on pourrait aussi se l'appliquer à soi-même.

Enfin, pour terminer ce premier point, on insistera sur la manifestation des consciences, qui seront alors toutes découvertes, pour la honte des pécheurs et pour la consolation des bons. Il faudra surtout bien faire sentir l'opprobre des hypocrites, de ceux qui péchent en secret, de ceux qui n'osent dire leurs péchés en confession. Si on a soin de développer cette dernière circonstance avec exactitude, avec force et oration, on en verra le

fruit dès le jour même dans le tribunal, ou du moins dans quelques jours.

Il ne faudra pas manquer d'engager, pour fruit de cet entretien, à faire un acte de foi, par lequel on croie fermement que l'on comparaitra au jugement, que l'on y sera manifesté à la face de tout l'univers; et on donnera, pour résolution, de se confesser au plus tôt, comme on voudrait l'avoir fait alors, et de ne rien faire, de ne rien dire et même de ne rien penser en secret, que l'on ne voudrait être connu au dernier jour.

Suites du jugement général. — Pour le second point, où l'on se proposera de traiter du jugement et de ses suites, après avoir fait un précis des circonstances qui précéderont le jugement, qui sont la résurrection des corps, l'apparition de Jésus-Christ, la séparation des élus d'avec les réprouvés, et la manifestation des consciences; on déclarera aux auditeurs, que ce qu'on a à leur dire, est encore plus intéressant que ce qu'ils ont entendu le dimanche précédent : ce sont les deux arrêts irrévocables que le souverain Juge prononcera au dernier jour, et dont l'exécution aura des suites éternelles. Appliquez-vous y tout entier, mes frères, dira-t-on, et tâchez de ne le jamais oublier.

On prononcera ensuite la sentence, qui sera adressée aux bons. (Des théologiens, entre autres Sylvius, pensent que Jésus-Christ la prononcera à haute voix.) On la paraphrasera, on tâchera d'exprimer les sentiments que cet arrêt produira dans le cœur des élus, et ce qu'il produira dans nous, si nous avons le bonheur d'y être compris. On rapportera en détail les motifs de cet arrêt si consolant, et on fera bien entendre aux auditeurs qu'ils ne peuvent l'espérer, s'ils ont négligé de pratiquer les œuvres de miséricorde, soit corporelles, soit spirituelles; mais, qu'au contraire, il n'y aura pour eux qu'un arrêt de condamnation. Cela fait, il faut changer de ton et de visage, pour faire sentir aux auditeurs quelque chose de ce qu'on ne peut, ni leur bien exprimer, ni leur faire comprendre parfaitement, je veux dire Jésus-Christ portant la sentence des méchants; on tâchera d'entrer dans les dispositions de ce souverain Juge, prononçant l'arrêt contre les réprouvés; on fera la paraphrase de chaque mot, et on n'oubliera pas les motifs de leur condamnation; on fera voir l'opposition qu'il y aura entre les sentiments des méchants et ceux des bons; on montrera qu'ils se reconnaîtront sans excuse, qu'ils ne pourront même contester l'équité de la sentence; qu'ils tâcheront en vain de chercher à apaiser leur Juge, que ni les anges ni les saints ne leur seront d'aucun secours; qu'ils se désespéreront, et que, malgré qu'ils en aient, la sentence sera exécutée sans délai. C'est alors que se fera la séparation et l'adieu éternel : séparation et adieu qui sont capables de bien frapper, lorsqu'on les expose vivement. On terminera l'instruction par les suites de la sentence, qui seront éternelles : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (Matt., XXV, 46.)

Saint Ephrem a là-dessus un beau passage. On recommandera aux auditeurs de réfléchir sur ce qu'ils viennent d'entendre, de se l'appliquer à eux-mêmes; on leur demandera quel jugement ils ont lieu d'espérer; et on leur donnera le même avis, que le Sauveur donna à ses disciples, après leur avoir parlé du jugement dernier. (*Luc.*, XXI; *Marc.*, XXIV et XXV.)

Un second dessein que l'on prend sur le même sujet, c'est de le faire considérer, premièrement, par rapport aux pécheurs; secondement, par rapport aux justes. Après un court exorde, mais vif et pathétique, on proposera le jugement général, comme le jugement le plus terrible, par rapport aux pécheurs impénitents, pour le sujet du premier point; et dans le second, on fera voir qu'il sera le plus consolant, par rapport aux âmes innocentes et aux pécheurs vraiment pénitents. Il ne sera pas besoin de prouver bien au long la vérité du jugement général; on rapportera seulement en gros, ce que l'on en a dit l'année précédente, puis l'on passera à la preuve de son premier point. On posera en principe, qu'un jugement est d'autant plus terrible pour un criminel, que le juge qui doit porter la sentence, est plus éclairé, plus puissant, plus inflexible; que la sentence qu'il porte est plus sévère, plus solennelle, et que les suites en doivent être d'une plus longue durée; on montrera qu'il n'est point de jugement auquel tous ces caractères conviennent plus parfaitement, qu'à celui qui s'exercera envers les méchants à la fin du monde; le juge sera Dieu lui-même, infiniment éclairé, infiniment puissant, infiniment offensé, et dont la miséricorde sera épuisée; la sentence sera la plus juste, le châtement qu'elle décernera, sera proportionné à la multitude et à l'énormité des crimes; le juge la prononcera à la face de tout l'univers qui ne pourra s'empêcher d'en reconnaître l'équité! (*Justus es, Domine, et rectum judicium tuum. (Psal., CXVIII, 137.)*) L'exécution s'en fera à l'instant, elle aura son effet dans l'éternité: *Ibunt hi in supplicium æternum*. Est-il rien de plus terrible!

On pourrait ici faire comparaison de ce jugement avec celui que portent les juges de la terre avec les criminels de lèse-majesté. On en fera l'application aux auditeurs qui se trouveront dans l'état du péché; on leur demandera s'ils croient véritablement le jugement, et, supposé qu'ils le croient, s'ils sont bien persuadés que c'est contre eux que Jésus-Christ lancera cet anathème éternel: *Discedite a me*; on leur représentera qu'il est encore temps de se soustraire à la colère de leur juge, à la sévérité de cet arrêt; qu'ils n'ont qu'à faire une vraie pénitence; mais que s'ils abusent plus longtemps de la patience de Dieu, ils amasseront sur leurs têtes des trésors de fureur pour le jour des vengeances: *Bibent omnes peccatores terræ. (Psal. LXXIV, 9.)* On les exhortera à profiter du temps présent, par l'exemple d'un criminel déjà enfermé dans les cachots, à qui l'on demanderait, pour lui accorder sa délivrance, d'avouer sincèrement ses crimes

aux juges établis par le prince, et de ne plus continuer ses désordres. N'accuserait-on pas cet homme d'une insigne folie, s'il refusait d'accepter cette condition, surtout si on lui promettait qu'en place d'un jugement de condamnation, il sera récompensé magnifiquement par le prince, et placé dans la condition du monde la plus heureuse?

On continuera par presser les pécheurs, pour leurs propres intérêts, par le sang de Jésus-Christ, de recourir au plus tôt au sacrement de pénitence, et de mettre fin à leur vie criminelle. De là, on viendra au second point, dans lequel on fera voir, par opposition, que le jugement qui sera adressé aux bons, sera de tous les jugements le plus convenable, et pour les âmes innocentes, et pour les pécheurs vraiment pénitents; 1° par la qualité du juge, qui sera instruit de toutes leurs bonnes œuvres, de tous les efforts que les pécheurs se seront faits pour quitter leurs péchés et corriger leurs passions, de toutes les railleries qu'ils auront à essayer pour mener une vie chrétienne: ce Juge ne laissera pas la moindre bonne œuvre sans récompense; 2° par la qualité de la sentence qui sera la plus douce, et prononcée devant tous les hommes; 3° par les suites de cette même sentence, dont l'exécution ne sera rien moins qu'une vie éternelle: *Justi in vitam æternam*.

On exhortera les justes à méditer cette sentence si capable de les encourager; on leur demandera, s'ils ne seront pas bien aises alors d'avoir travaillé constamment à leur salut, à conserver leur innocence, ou à la recouvrer après l'avoir perdue; on dira aux justes calomniés, persécutés, que Dieu découvrira en ce grand jour la noirceur des calomnies, que, tandis que leurs persécuteurs seront humiliés, ils seront eux-mêmes comblés de gloire. On pourra aussi adresser la parole aux pauvres d'esprit, aux hommes doux, miséricordieux. (On suivra l'ordre des béatitudes.) On continuera, en disant: C'est à nous à choisir l'une ou l'autre de ces sentences; et on portera les auditeurs à former la résolution, avant que de sortir de l'église, de ne rien oublier pour se garantir d'un jugement de condamnation, et pour se procurer un jugement favorable; on pourra leur rappeler la prière qui se dit à la prose des Morts.

On peut traiter ce même sujet d'une autre manière, qui ne serait guère moins efficace, en portant les fidèles à penser souvent au jugement dernier. Ce dessein convient aussi, il est vrai, à toutes les fins dernières, à la mort, au jugement particulier, à l'enfer, au paradis; il y a néanmoins quelque chose qui serait propre au jugement général, et dont la pensée serait très salutaire et pour les pécheurs et pour les justes. On pourrait donc, dans un premier point, proposer les motifs qui doivent engager à penser souvent au jugement dernier, et, dans un second point, donner les moyens pour rendre cette pensée efficace.

Les raisons qu'on apportera, pour enga-

ger à penser souvent au jugement dernier, sont que cette pensée est des plus puissantes pour nous porter à fuir le péché, et surtout les péchés secrets et le trop grand soin de son corps, aussi bien que pour se garantir de la fausse honte dans la confession, et cela en montrant la confusion dont on sera couvert au jour du jugement, pour les péchés secrets que l'on commet seul, dans les ténèbres, et que l'on voudrait n'être pas connu de ses parents ou amis, qui seront néanmoins manifestés devant tous les hommes. On suivra ce détail pour les péchés qu'on n'accuse pas en confession, pour les sacrilèges, pour l'hypocrisie, pour les calomnies, pour tous les péchés intérieurs de haine, d'envie. Quant à ce qui regarde le soin excessif du corps, les débauches, les impudicités, cette pensée du jugement les fera éviter, en rappelant l'état affreux où se trouveront les corps des réprouvés au jour de la résurrection.

Rien aussi de plus puissant, pour faire pratiquer les bonnes œuvres, même en secret; pour faire supporter avec patience, et même avec joie, les calomnies et les injustes persécutions, en se souvenant de l'allégresse qu'on ressentira au jour du jugement, lorsque toutes nos bonnes œuvres seront publiées, toutes les calomnies découvertes, et que nos âmes seront réunies à leurs corps tout éclatants de lumière et doués de toutes les autres qualités des corps glorieux.

On confirmera ce qu'on vient de dire par des exemples tirés de l'Écriture, particulièrement de l'exemple des Machabées et de David; on citera l'histoire de Methodius rapportée par les auteurs du ix^e siècle, qui, en peignant le jugement dernier, frappa tellement Bogaris, roi des Bulgares, qu'il le porta à embrasser la religion chrétienne avec tout son peuple; on recourra aussi à l'expérience des auditeurs, aux heureux effets que cette pensée a produits en ceux qui se sont appliqués à la méditer; comme, au contraire, l'oubli des jugements de Dieu est la source de tous les désordres, au témoignage du Prophète: *Iniquitate sunt vie illius in omni tempore, auferuntur judicia tua a facie ejus.* (Psal. X; 5.) L'exemple des deux vieillards qui attaquèrent Susanne en est une preuve.

Pour les moyens de rendre cette pensée efficace, le premier est de s'en occuper dans les tentations, surtout dans celles qui nous portent à commettre des péchés en secret; comme aussi dans les calomnies, les persécutions, les maladies, etc.; le second, de se rappeler à soi-même ce que la foi nous enseigne du jugement dernier, s'en laisser bien pénétrer, ainsi que faisaient les saints, entre autres saint Jérôme qui s'imaginait sans cesse entendre la trompette qui citera les hommes au tribunal; ensuite de se juger soi-même par de fréquents examens, particulièrement par l'examen journalier de tous les soirs, et surtout quand on va à confesse; le troisième, d'exercer, autant qu'on pourra le faire dans son état, la miséricorde envers le prochain; le quatrième, enfin, de se pu-

nir soi-même et de châtier son corps, comme faisait l'Apôtre, pour n'être pas condamné à ce grand jour.

Mais comme les hommes ont extrêmement de peine à s'occuper des fins dernières, il faut avoir soin, quand on traite ces vérités, et que l'on engage les fidèles à y penser souvent, de réfuter les prétextes qu'ils apportent pour n'y pas penser; surtout il faut bien leur faire entendre que le souvenir des fins dernières, bien loin de rendre la vie amère, comme ils se l'imaginent fausement, la rend au contraire plus douce et plus consolante, et que le plus grand mal des hommes vient de n'y pas penser; que leur plus grand regret, à l'heure de la mort, sera de n'avoir pas voulu y réfléchir pendant la vie; qu'il est de la prudence de prévenir ces justes regrets, qui seront alors inutiles. Or, on ne peut mieux le faire qu'en s'occupant souvent et sérieusement du jugement dernier, surtout pendant le temps de l'Avent; car ceux qui se seront bien disposés à célébrer la première venue de Jésus-Christ dans le monde, seront prêts à paraître devant lui dans son second avènement.

On peut encore prendre quelques autres desseins sur l'Évangile, v. g. sur la crainte des jugements de Dieu, dont on aura occasion de parler, quand on traitera l'Évangile du dernier dimanche après la Pentecôte.

Paraphrase de l'Épître du jour. — Après avoir fait ces instructions, tirées de l'Évangile, on s'appliquera, une autre année, à donner l'explication de l'Épître, qui contient un grand fonds de morale, et bien propre pour le commencement d'une année ecclésiastique. Elle est tirée, cette Épître, du XIII^e chapitre de la Lettre de saint Paul aux Romains.

On pourrait ainsi commencer son instruction: « C'est aujourd'hui que commence le saint temps de l'Avent; c'est aussi le commencement de l'année chrétienne, je veux dire que l'Eglise commence à nous rappeler les mystères de notre sainte religion; qu'elle commence à nous remettre devant les yeux tout ce qui regarde l'Incarnation du Fils de Dieu, sa vie, sa doctrine; elle n'oublie rien pour nous porter à mener une vie digne du christianisme que nous professons; et déjà, dans l'Épître de ce jour, elle fait retentir à nos oreilles la grande leçon que l'apôtre saint Paul faisait aux Romains, pour les engager à profiter de la grâce de l'Évangile. *Voici le temps, nous dit-elle, de nous éveiller de notre assoupissement: « Hoc scientes tempus, quia hora est jam nos de somno surgere. »* Nous ne saurions commencer, mes frères, ce saint temps de l'Avent par une instruction plus importante que celle que nous fournissent ces paroles. Peut-être y a-t-il bien longtemps que nous sommes ensevelis dans le sommeil de la mort. Nous avons suivi, durant le cours de l'année, les désirs de la chair; l'heure est venue de nous réveiller, de sortir de la léthargie où nous avons vécu; rien n'est plus pressant pour nous que de commencer une vie nouvelle. Je vous en

montreraï les raisons dans le premier point ; et dans le second, je vous dirai en quoi consiste cette vie nouvelle.

Premier point. — L'apôtre saint Paul nous fournit lui-même les pressants motifs qui doivent nous engager à mener une vie nouvelle. Le premier, c'est que c'en est ici le temps, et que l'heure est venue : *Hora est*. C'est ici le temps de la grâce que le Fils de Dieu nous apporte par sa venue ; c'est pour cela que Dieu nous le donne ; c'est pour cela qu'il nous a attendus si longtemps à pénitence : *Patenter agit propter vos*. (*Lege CORNELIUM in hunc locum.*) On insistera sur cette raison, faisant voir le danger auquel on s'exposerait en différant sa conversion à un temps à venir, à un temps incertain.

Le second motif, que l'Apôtre propose, est renfermé dans ces paroles : *Propior est nostra salus, quam cum credidimus* : Notre salut est plus près que lorsque nous avons reçu la foi ; paroles que saint Jean Chrysostome explique de la mort qui s'avance, de notre éternité qui s'approche. Hé ! qu'y a-t-il de plus capable de nous faire embrasser une vie chrétienne, que cette considération d'une mort prochaine et d'une éternité bienheureuse ou malheureuse, dans laquelle nous allons bientôt entrer !

Un troisième motif est que la nuit a duré jusqu'ici, et que le jour va bientôt paraître. Quelle est cette nuit, mes frères ? C'est cette vie ténébreuse que nous avons menée jusqu'à présent ; nous avons travaillé en vain, sans rien faire pour le ciel, mais plutôt nous nous en sommes rendus indignes. Ce jour qui va paraître, c'est la lumière de l'Evangile, que Jésus-Christ nous apporte, qui doit nous éclairer, et à la faveur de laquelle nous devons nous disposer au grand jour de l'éternité.

On moralisera sur ces motifs ; on fera sentir aux auditeurs qu'ils n'ont guère pensé à ces vérités, qu'ils ont été assis dans les ténèbres, dans les ombres de la mort ; on les pressera vivement de sortir de leur état, et ensuite on entrera dans l'explication de la vie nouvelle qu'ils doivent mener.

Deuxième point. — Le même Apôtre nous déclare nettement quelle est la vie nouvelle à laquelle il nous exhorte : *Marchons, dit-il, avec bienséance, comme on fait pendant le jour*. Quittons les débauches de l'ivrognerie, les sales plaisirs de l'impudicité, les dissensions et les jalousies : voilà, selon saint Paul, à quoi il faut renoncer. Les comprenez-vous, pécheurs, et entendez-vous ces paroles sans en être touchés ? Elles furent si puissantes sur le cœur de saint Augustin, qu'elles achevèrent l'ouvrage de sa conversion. (Voy. au livre huitième de ses *Confessions*, chapitre dernier, et rapportez ce qu'il dit de lui-même.)

Ce n'est pas tout, l'Apôtre exige quelque chose de plus pour cette vie nouvelle. Après avoir retranché les trois vices principaux qu'un chrétien doit fuir, il veut qu'il se revête de Jésus-Christ : *Induimini Dominum Jesum Christum*. Qu'est-ce, au sens de saint Paul,

qu'être revêtu de Jésus-Christ ? C'est, mes frères, en avoir toutes les vertus, la douceur, l'humilité, la simplicité, la charité, la modestie, le désintéressement ; c'est non-seulement en avoir l'esprit, mais encore l'exprimer au dehors : en sorte que, en voyant un chrétien, on voie en quelque sorte un autre Jésus-Christ. Voilà, mes frères, ce nouvel homme qui doit paraître en nous, si nous voulons porter, à juste titre, le nom de chrétien. L'avez-vous cru ? y avez-vous bien pensé ? Qu'il y a bien peu de véritables chrétiens parmi nous ! Combien, au contraire, qui déshonorent le christianisme par les crimes auxquels ils se laissent aller ! Commencez, mes frères, je vous en conjure au nom de Jésus-Christ, commencez dès ce jour et ne tardez pas davantage ; renoncez à toutes les œuvres de ténèbres, à tous péchés ; étudiez-vous à vous rendre semblables à Jésus-Christ, en imitant, chacun dans votre état, les vertus qui vous conviennent, et dont il nous a donné l'exemple. On pourra faire encore un petit détail et finir cette instruction, par exhorter les auditeurs à quitter au plus tôt toutes les occasions du péché, à se défaire de leurs mauvaises habitudes, et pour en obtenir la force, on leur recommandera de beaucoup prier Jésus et Marie.

II^e DIMANCHE DE L'AVEUT.

De Jésus-Christ et de son Evangile. Desseins sur la prédication de saint Jean-Baptiste. Préparation des fidèles à la fête de Noël. De la vertu de mortification. De la lecture spirituelle.

De Jésus-Christ et de son Evangile. — L'Evangile que nous lisons à la Messe le second dimanche de l'Avent est tiré du III^e chapitre de saint Luc, depuis le verset 1^{er} jusqu'au 6^e. Il y fixe l'époque du commencement de la prédication de saint Jean-Baptiste, et nous apprend que saint Jean ne prêcha point, avant d'avoir reçu l'esprit de Dieu pour cette fonction sublime, et une mission spéciale pour cet objet.

A quoi s'appliqua saint Jean-Baptiste ? 1^o A faire connaître Jésus-Christ, dont il était le précurseur ; à le faire connaître, dis-je, comme le vrai Messie, Dieu et homme tout ensemble, le Sauveur, le Rédempteur des hommes, leur sanctificateur, leur maître, leur modèle, leur juge, soit pour les récompenser, soit pour les punir.

2^o Il s'étudia à leur inspirer des sentiments de pénitence, et n'oublia rien pour les y porter ; exhortations continuelles, promesses, menaces. Il tâcha, par toutes sortes de voies, de former des disciples au Sauveur, de vrais et parfaits chrétiens. Modèle accompli, auquel doit se conformer un pasteur, sans se lasser jamais ; toutes ses instructions doivent tendre là, durant tout le cours de sa vie, chaque année, chaque fois qu'il instruit. Mais c'est à quoi il doit s'appliquer avec une attention particulière dès le commencement de l'Avent. Qu'il serait à souhaiter que, comme le saint Précurseur, il se fût

disposé et qu'il soutint la charge de prédicateur de l'Evangile de Jésus-Christ, de laquelle il est honoré, par l'exemple de la vie la plus mortifiée, la plus retirée, la plus recueillie, la plus désintéressée, la plus humble, la plus pure et la plus sainte.

Je m'arrêterai aujourd'hui, mes frères, aux dernières paroles de notre Evangile, *Videbit omnis caro salutare Dei* : « Tout homme verra le salut qui vient de Dieu. » Que sommes-nous chargés de vous annoncer, et pour quoi sommes-nous envoyés chez vous ? C'est pour publier l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et pour vous exhorter à croire et à pratiquer ce qu'il renferme : *Pro Christo ergo legatione fungimur*. (II Cor., V, 20.) C'est pour vous apporter la nouvelle la plus agréable que vous puissiez entendre, et à laquelle chacun a part : car c'est ce que signifie le mot d'Evangile : emploi infiniment honorable pour moi, mais en même temps infiniment avantageux pour vous.

Comment pourrai-je m'en acquitter ? Et comment vous mettrez-vous en état d'en profiter ? Mon premier devoir est de vous faire connaître Jésus-Christ et son Evangile, et votre première obligation est d'acquiescer cette grande, cette importante connaissance : c'est ce qui fera le sujet de notre instruction. Nous verrons 1° ce que c'est que Jésus-Christ, et ce que vous devez croire ; 2° ce que c'est que l'Evangile, et ce que vous devez en pratiquer. C'est ici un précis de notre religion ; rien ne mérite mieux votre attention.

Premier point. — Dans le premier point, après avoir supposé l'existence d'un Dieu créateur, on exposera sa bonté à envoyer son Fils, et de là naturellement on expliquera ce que c'est que Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme : *Verbum caro factum est*. On développera d'abord ses perfections, comme Dieu. Il n'y aura qu'à paraphraser le commencement de l'Evangile selon saint Jean ; ensuite on expliquera, 1° les perfections de son humanité, les qualités excellentes de son âme : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ* (Coloss., II, 3) ; 2° la beauté ineffable de son corps : *Speciosus forma præ filiis hominum* (Psal., XLIV, 3) ; 3° l'union admirable de cette âme et de ce corps avec la personne du Verbe, et par conséquent, avec la nature divine : *Magnum est pietatis sacramentum*. (I Tim., III, 6.)

Voilà, dira-t-on, ce que c'est que Jésus-Christ : *Primogenitus omnis creaturæ* (Coloss., I, 15), le grand objet de notre foi, le mystère fondamental de notre religion, et que nous appelons le mystère de l'Incarnation. C'est le Messie attendu si longtemps par les patriarches, prédit par les prophètes plusieurs siècles avant sa venue. Il est arrivé, ce divin Messie ; il a apparu parmi nous, nous n'en pouvons douter, et les preuves en sont si certaines, il lui faudrait s'aveugler pour ne pas s'y rendre. (Ici l'on peut rapporter quelques preuves des plus fortes de la foi en Jésus-Christ. Voyez dans les Pensées de Bourdaloue, tom. III, le sermon sur la Foi,

pour l'Avent, 4^e semaine.) L'avez-vous bien compris jusqu'à présent, ce mystère, mes frères ? N'y en a-t-il point parmi vous qui l'ont ignoré, ou qui l'ont révoqué en doute ? Quelle idée avez-vous de Jésus-Christ ? (On fera ensuite un détail, selon qu'il conviendra ; on conclura par inspirer une haute estime de Jésus-Christ, une foi ferme et inébranlable de ce grand mystère ; et l'on ajoutera que ce doit être une foi vive et animée, qui nous porte, particulièrement durant l'Avent, à penser souvent à lui, à remercier Dieu de nous avoir envoyé son Fils, à lui marquer notre reconnaissance par un ardent amour, et spécialement par la pratique fidèle de sa doctrine, dont on va donner l'abrégé dans le second point.)

Deuxième point. — Pourquoi le Fils de Dieu est-il descendu sur la terre ? Ce n'a pas été seulement afin de glorifier son Père, en lui offrant une satisfaction infinie pour l'injure que le péché lui avait faite. Ça été encore, comme il le dit lui-même, pour annoncer l'Evangile : *Spiritus Domini super me, evangelizare pauperibus misit me*. (Luc., XVIII, 4.) Ça été pour annoncer aux hommes la plus heureuse nouvelle qu'ils pussent entendre, pour leur annoncer la délivrance de l'esclavage du démon, de la servitude du péché ; pour leur prêcher le royaume du ciel, et leur enseigner le chemin qui devait les y conduire. Or, quel est-il, ce chemin ? C'est la pratique des maximes qu'il a enseignées de vive voix, que les apôtres ont prêchées de sa part, et que quelques-uns d'eux nous ont laissées par écrit. Voilà ce qui s'appelle autrement l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, autrement la doctrine de Jésus-Christ, les règles des mœurs qu'il nous a tracées, ou la morale de l'Evangile ; morale toute sainte et toute divine, infiniment plus parfaite que celle des anciens philosophes, plus parfaite même que celle que Moïse avait annoncée aux Juifs de la part de Dieu ; morale qui est la source du vrai bonheur de l'homme, et en cette vie, et en l'autre.

Venons au détail. Quelle est donc cette morale ? Quoiqu'elle soit répandue dans les Evangiles qui se lisent durant tout le cours de l'année, on en a un précis dans le célèbre sermon de le Sauveur fit au peuple sur la montagne, et qui est rapporté dans saint Matthieu, chap. V et VI, et dans saint Luc, chap. VI.

On en donnera l'abrégé, et on montrera cette doctrine, de la sainteté de laquelle les ennemis même de la religion ne peuvent s'empêcher de convenir. On l'établira encore mieux, en faisant voir que si elle était suivie, il régnerait sur la terre une paix parfaite dans les familles, dans les Etats ; tous s'acquitteraient de leurs devoirs les uns envers les autres, pères et mères, enfants, maîtres et domestiques, supérieurs et inférieurs ; les pauvres seraient assistés, les malades visités ; en un mot, chacun jouirait d'une béatitude anticipée ; et que la seule cause du trouble où la plupart des hommes vivent, et

de tous les désordres qui inondent l'univers, c'est la rébellion à cette morale.

On pourra confirmer cela par l'expérience même des auditeurs. Après leur avoir ainsi fait connaître la morale de Jésus-Christ, on leur demandera s'ils en sont bien persuadés, s'ils la croient aussi fermement qu'ils croient la divinité de Jésus-Christ, qu'ils croient le paradis et l'enfer; on les fera convenir qu'il s'en faut bien qu'ils en aient une vraie foi, une foi pratique; on leur montrera qu'ils ont suivi et suivent encore des maximes toutes contraires à celles de l'Evangile; on les convaincra qu'ils ont été dans l'erreur, puisqu'il est impossible que Jésus-Christ se soit trompé, lui qui est la vérité même; on ajoutera, que c'est en vain qu'ils portent le nom de chrétiens, de disciples de Jésus-Christ, si leurs mœurs ne sont pas conformes à sa doctrine; on conclura par les faire renoncer à toutes leurs fausses maximes; on les engagera à renouveler leur attachement à la doctrine de Jésus-Christ, à le regarder dans la suite comme leur unique Maître: *Unus est enim Magister vester, Christus* (Matth., XXIII, 8); à le suivre uniquement durant cette vie, pour qu'ils puissent sûrement arriver à l'heureux terme où doit aboutir la pratique des maximes évangéliques: *Ego sum via, veritas, et vita.* (Joan., XIV, 6.) Ou bien on pourra finir de la même manière que le Sauveur finit son sermon sur la montagne: *Omnis ergo qui audit verba mea hæc, et facit ea, assimilabitur viro sapienti, etc.* (Matth., VII, 24.)

Besoins sur la prédication de saint Jean-Baptiste. — Le second sujet à traiter dans cet Evangile, est renfermé dans la prédication de saint Jean-Baptiste; prédication annoncée par le prophète Malachie, en ces termes: *Ecce mitto Angelum meum, etc.* (Malach., III, 3.) On pourra dire dans l'exorde, que cette prédication s'est vérifiée dans la personne de saint Jean-Baptiste, et que l'Eglise nous rappelle dans le temps de l'Avent les paroles et les exemples de ce saint, afin d'exciter les fidèles à profiter de ses instructions, à suivre ses exemples, et se disposer par là à la grande fête de Noël. On fera donc voir dans la première réflexion, ce que saint Jean-Baptiste a prêché aux peuples, pour les préparer à recevoir le Messie, et comment il a confirmé, par la sainteté de sa vie, la morale qu'il a prêchée. Dans la seconde réflexion, on montrera comment toute la Judée et tous les habitants de Jérusalem, les riches et les pauvres, les soldats et les publicains, les Pharisiens mêmes et les Saducéens venaient en foule pour l'entendre dans le désert; comment ils confessaient leurs péchés, et recevaient de lui le baptême dans le fleuve du Jourdain.

Pour remplir le premier point, il n'y a qu'à parcourir ce que les évangélistes, et particulièrement saint Matthieu, rapportent des prédications de saint Jean. Il les commence par annoncer la pénitence, il exhorte fortement les pécheurs à s'humilier, à redresser leurs voies; il entre dans le détail

de ce que chacun doit faire; les menace fortement de la colère du Seigneur, s'ils ne portent au plus tôt de bons fruits, c'est-à-dire, s'ils ne pratiquent les œuvres qui leur sont commandées; il leur remet devant les yeux, et le jugement du Seigneur, et le feu de l'enfer. Comment a-t-il confirmé sa doctrine? Est-ce par des miracles éclatants? Non, il n'en a fait aucun: *Joannes quidem signum fecit nullum.* (Joan., X, 41.) C'est par la sainteté de sa vie: les Evangélistes la détaillent avec exactitude. On en conclura l'obligation où sont les fidèles de profiter de la prédication de saint Jean, de faire pénitence à son exemple, de s'humilier comme lui, de remplir leurs devoirs, en un mot, de porter de bons fruits, sans quoi, ils n'ont à attendre de la part de Dieu qu'un jugement sévère et une damnation éternelle; on leur représentera que si Jean, tout innocent qu'il était, a mené une vie si austère, combien ils seraient inexcusables de ne pas s'assujettir à une pénitence beaucoup moins sévère, après avoir commis une si grande multitude de péchés; c'est par là qu'on finira la morale de la première réflexion.

Pour la morale de la seconde réflexion, elle se tirera de l'exemple même des Juifs. Que faisaient ces Juifs? Que doivent faire les fidèles? 1^o Ces Juifs quittaient leur demeure, et venaient dans un lieu solitaire entendre la parole de Dieu. 2^o Ils étaient touchés des prédications de saint Jean. 3^o Ils recevaient le baptême de pénitence, en confessant leurs péchés: c'est le modèle qu'on doit se proposer, pour bien passer le saint temps de l'Avent. Etre assidus aux instructions que l'on fait durant ce temps; prier le Seigneur de toucher nos cœurs, et de les rendre sensibles aux impressions de la grâce, pour mettre en pratique les maximes de l'Evangile, que les pasteurs, comme d'autres Jean-Baptiste, annoncent de la part de Dieu; confesser ses péchés au tribunal de la pénitence avec sincérité et contrition.

Le principal fruit de ce prône, sera de penser, durant le jour, et même pendant la Messe, à ce qu'on y a dit, de se l'appliquer à soi-même, et de se disposer pendant la semaine, à faire au plus tôt une bonne confession.

Sur la préparation des fidèles à la fête de Noël. — On peut encore trouver une belle matière d'instruction dans ces paroles du même Evangile: *Vox clamantis in deserto: Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus: « La voix de celui qui crie dans le désert: Préparez la voie du Seigneur, faites-lui des sentiers droits.* (Matth., III, 3.) On pourra ainsi commencer cette instruction:

Ce que saint Jean-Baptiste annonçait dans le désert où il s'était retiré, nous devons vous l'annoncer, mes frères, dès le commencement de l'Avent: *Préparez, etc.* « *Parate,* » etc. C'est pour vous une obligation indispensable de vous disposer à recevoir Jésus-Christ dans vos cœurs, et rien n'est plus important pour vous, que de vous y préparer. Pourquoi devez-vous le faire?

Comment lui préparez-vous une voie dans votre cœur? C'est tout le sujet de cette instruction.

Les raisons qui doivent engager les fidèles à se préparer à la grande fête de Noël, se réduisent à trois principales : à la grandeur de celui qui vient habiter parmi nous ; aux fins pour lesquelles il y vient, et aux fruits que nous devons retirer de sa venue, si nous nous y préparons comme il faut. On expliquera dans le premier point ces trois motifs, et de leur explication on tirera de justes conséquences. On inspirera les sentiments qui doivent y répondre : 1° d'admiration de la bonté de Dieu envers les hommes ; 2° d'actions de grâces de son infinie miséricorde ; 3° du désir de participer aux biens qu'il nous y apporte ; mais d'un désir efficace, qui nous fasse mettre la main à l'œuvre, et pratiquer fidèlement ce que Dieu exige de nous, pour nous disposer à sa venue.

Dans le second point, on fera voir que la préparation qu'il faut apporter à la venue du Sauveur, consiste en deux choses : à ôter de nos âmes ce qui peut l'empêcher d'y naître spirituellement, c'est-à-dire le péché, l'affection au péché ; et à les orner des vertus qui lui sont agréables, et, surtout, de l'humilité. On pourra rendre sensible cette préparation, par la comparaison tirée des préparatifs que l'on fait, lorsqu'il s'agit de recevoir un prince, un roi de la terre que l'on attend depuis longtemps, et dont on espère de grands biens. On conclura par montrer combien grande est l'ingratitude, l'aveuglement, et même le peu de religion de ceux qui passent ce temps de l'Avent, sans penser au grand mystère de l'Incarnation et de la naissance du Fils de Dieu ; on donnera pour pratique d'y penser trois fois par jour, lorsqu'on sonne l'*Angelus*, et on expliquera les actes qu'il convient de faire alors, d'adoration du Verbe incarné, d'actions de grâces pour l'accomplissement de ce mystère, de desirs semblables à ceux des anciens patriarches, et surtout de la bienheureuse Vierge Marie ; enfin, de prières tantôt adressées au Père éternel, tantôt au Verbe incarné, tantôt au Saint-Esprit ; d'autres fois, et souvent, à la très-sainte Vierge, que l'on saluera, avec l'Ange, comme la Mère de Dieu, et par l'intercession de laquelle on demande au Sauveur les différentes grâces dont on a besoin, pour éloigner de son cœur tout ce qui pourrait l'empêcher d'y venir habiter, et pour pratiquer ce qui sera le plus propre à l'y attirer.

Sur la vertu de mortification.—Il y aurait un troisième sujet à traiter, ou plutôt un troisième dessein à prendre sur l'Evangile ; ce serait de parler uniquement de la vertu de mortification, qui est la vertu principale dont le Sauveur a loué saint Jean-Baptiste. Cette matière est très-vaste. (On peut lire là-dessus le *Pasteur apostolique*, tom. I, dernière instruction). Dans l'exorde, il faudra prévenir les auditeurs sur l'idée affreuse qu'ils se forment de la mortification, et on se proposera de les engager à s'y exercer,

en leur montrant la nécessité indispensable, les avantages inestimables qui y sont attachés, et on aura lieu d'entrer dans un détail où chacun pourra reconnaître en quoi il pêche contre cette vertu.

Dans le premier point, après avoir expliqué clairement ce que l'on entend par la vertu de mortification, et en avoir rapporté les différentes espèces, on fera sentir le besoin surtout de celle qu'on appelle intérieure et spirituelle, autrement mortification des passions : nécessité qui est fondée, premièrement sur l'obligation de renoncer au penchant au mal, avec lequel nous naissons tous, et dont le baptême même ne nous exempte pas : on dira que nous portons en nous la source de toutes sortes de péchés, et que sans la mortification, chacun de nous est capable de tomber dans toutes sortes de crimes. Nécessité fondée en second lieu sur les promesses du baptême, où nous avons renoncé, etc., et promis de suivre Jésus-Christ ; troisièmement, sur les devoirs particuliers à chaque état, qu'on ne peut remplir sans se faire une sainte violence. On montrera par la raison des contraires, jusqu'où conduit l'immortification des passions : *Manifesta sunt opera carnis* (Galat., V, 19) ; *inde bella et lites*, etc. (Jac., IV, 1.) Et c'est pour cela que saint Paul insiste tant sur la mortification de la chair ; que Jésus-Christ même dit que la voie du ciel est étroite, qu'il faut se faire violence. On confirmera ce qu'on a dit par l'expérience des auditeurs. Mais, comme on a peine à se résoudre à la pratique de cette vertu, il faudra en montrer les avantages dans le second point. Saint Bonaventure les rapporte dans le second livre *De profectu religiosorum* : *Valet mortificatio ad peccatorum purgationem, ad vitiorum repressionem, ad augmentum virtutis, ad spiritualis consolationis expressionem, ad proximi edificacionem et meritum gloriae*. Il n'y aura qu'à suivre ce détail ; il faudra surtout faire valoir l'avantage de la paix, soit avec soi-même, soit avec le prochain ; et on fera aussi sentir la vérité de cette proposition de saint Basile, qui paraît être un paradoxe, qui est cependant établie sur l'expérience constante, qu'un homme mortifié a beaucoup moins à souffrir que celui qui est immortifié.

Il faudra enfin enseigner la pratique de la mortification, commençant par la plus nécessaire, qui est de réprimer ses vices et ses convoitises, de remplir les devoirs de son état, et de supporter patiemment les peines qui arrivent. Point d'autre chemin du ciel, les saints l'ont tenu, même les plus innocents, tel que saint Jean-Baptiste, et c'est le seul qui conduise sûrement au repos éternel.

Sur la lecture spirituelle.—L'Épître de la Messe du second dimanche de l'Avent est tirée du XV^e chapitre de l'Épître de saint Paul aux Romains. Depuis le quatrième verset jusqu'au quatorzième inclusivement, saint Paul donne différents avis aux fidèles à qui il écrit cette Lettre, et leur parle d'abord des avantages que l'on peut tirer de la lecture des Livres saints, les assurant que tout ce qui a

été écrit, c'est-à-dire tout ce que les écrivains sacrés nous ont laissé, c'a été pour notre instruction. C'est dans cette lecture qu'on peut puiser non-seulement de quoi s'instruire, mais encore de quoi s'animer à la patience, de quoi se consoler, de quoi affermir son espérance. Il les exhorte ensuite à la concorde, à l'union fraternelle, à la charité mutuelle qui nous fait supporter les uns les autres, leur proposant l'exemple de Jésus-Christ, la gloire de Dieu qui doit les faire agir; il s'étend ensuite sur le ministère de Jésus-Christ, qui est venu, dit-il, premièrement pour les Juifs, mais dont les nations ont senti les heureux effets par la souveraine miséricorde de Dieu; et c'est pour les engager à l'en remercier, qu'il rapporte à ce sujet plusieurs passages tirés de plusieurs livres sacrés.

Un pasteur trouvera, dans ces avis de saint Paul, un plan d'instructions bien convenables au temps de l'Avent, et pour l'entrée de la saison de l'hiver. Il pourrait, à l'occasion de ce que dit saint Paul de l'utilité de la lecture des Livres saints, faire une instruction fort utile sur la lecture spirituelle, qui se fait ou en particulier, ou en famille, où même dans les instructions qui se font à l'église, et qui ne sont autre chose que l'explication des Livres saints, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Si, par exemple, on fait une prière à l'église tous les jours de l'Avent, ou plusieurs jours de la semaine, comme cela se pratique en plusieurs paroisses, on leur en représentera les grands avantages détaillés par saint Paul; c'est-à-dire *doctrina, patientia, consolatio, spes*. On leur en expliquera la fin, *ut unanimis uno ore honorificetis Deum, et Patrem Domini nostri Jesu Christi*; ce qui se fait par la prière: et puis, *idipsum sapere in alterutrum secundum Jesum Christum*; c'est-à-dire, avec les mêmes sentiments les uns pour les autres, une charité vraiment chrétienne, *sicut et Christus in honorem Dei*. On leur apprendra encore les dispositions qui sont requises de leur part, pour se procurer tous les fruits de ces saintes lectures ou instructions.

Si on s'arrête à parler des lectures spirituelles, faites en particulier ou en famille, on en montrera l'utilité, pour nourrir la piété: soit dans les parents, soit dans les enfants, pour toucher même ceux qui seraient dans le désordre: ce que l'on confirmera par l'exemple des saints, qui ont avoué être redevables de leur conversion à de saintes lectures, et spécialement saint Augustin et saint Ignace.

Mais il ne faudra pas oublier de les précautionner contre les livres dangereux, et de les bien avertir, qu'autant qu'un bon livre peut être utile pour le salut, autant un mauvais est pernicieux. On les exhortera de n'en point lire, de la bonté desquels ils ne soient assurés; on recommandera aux pères et aux mères, et même aux jeunes gens, de n'en point acheter et de n'en point tenir qui puissent nuire à leur foi ou à leurs mœurs: on pourrait leur nommer quelques-uns des meil-

leurs, qu'on leur conseillerais d'acheter, s'ils ne les ont point. Quand ils doutent de la bonté d'un livre, il faut qu'ils s'en éclaircissent auprès de leur pasteur ou de leur confesseur. Ce serait même bien fait, de faire sentir le péché que l'on commet, en lisant ou prêtant de mauvais livres, qui sont comme du poison qui gâte l'âme, et la prive de la vie de la grâce. Les meilleurs livres, pour les peuples, sont l'*Imitation de Notre-Seigneur*, l'*Introduction à la vie dévote*, le *Combat spirituel*, les livres que MM. les missionnaires ont donnés au public, et tous ceux qu'ils conseillent dans les missions; pour les jeunes gens, c'est *Gobinet*, ou l'*Instruction de la jeunesse*; pour les pères de famille, l'*Exercice de la vie chrétienne*; pour toutes sortes de personnes, *Grenade*, surtout la *Guide des pécheurs*, la *Vie de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère*. Comme on doit toujours entretenir les peuples selon l'esprit de l'Eglise, pour en faire de parfaits chrétiens, il faut leur recommander principalement la lecture des livres qui traitent de la vie de Notre-Seigneur, de son incarnation, de sa vie, soit cachée, soit publique, soit souffrante, soit glorieuse. Pour la prière en famille, les *Pensées chrétiennes*, les *Obstacles au salut*, la *Morale chrétienne* et le *Journal des Saints* sont les plus propres.

Après avoir parlé de l'utilité de la lecture spirituelle, et du choix des livres, il faut enseigner la manière de rendre cette lecture profitable, en se servant de la comparaison tirée de la nourriture corporelle, qui, pour profiter au corps, doit être prise avec certaines dispositions. Ayez soin, leur dira-t-on, avant que de faire votre lecture, d'invoquer l'Esprit-Saint; faites-le attentivement, réfléchissez sur ce que vous aurez lu, ne lisez point trop à la fois, appliquez-vous à vous-mêmes cette lecture, imaginez-vous que c'est Dieu qui vous parle, écoutez les avis qu'il vous donne, les reproches qu'il vous fait, prêtez l'oreille aux saintes inspirations, et faites en sorte que vous tiriez toujours quelque fruit de votre lecture: *Estote factores verbi et non auditores tantum*. (Jac., I, 22.)

On doit parler, avec beaucoup de précaution, de la lecture des Livres saints. Quoique rien ne soit plus utile pour ceux qui sont en état d'en profiter, elle est dangereuse à ceux qui ne sont pas assez instruits de ce qui regarde ces saints Livres, et qui pourraient y trouver des difficultés et même des contradictions apparentes, qu'ils seraient hors d'état de résoudre.

Pour le second avis de saint Paul dans cette Epître, qui regarde la concorde et la charité mutuelles, on peut remettre à en parler dans un autre temps, à moins qu'on ne veuille traiter de l'amour du Fils de Dieu venant au monde pour nous servir de modèle de la charité qui doit régner parmi nous: *Suscipite invicem, sicut Christus suscepit vos in honorem Dei*. Ce qui peut fournir abondamment à une instruction dans cette Epître, c'est ce que dit saint Paul de la miséricorde

de Dieu envers les gentils, et dont nous avons nous-mêmes ressenti les effets.

On prendrait pour dessein la grandeur du bienfait de l'incarnation, et la reconnaissance que nous devons à Dieu pour ce bienfait. Il faut penser souvent au bienfait de l'incarnation, et surtout pendant l'Avent : ce serait le premier point : comment on s'en doit occuper pendant tout ce temps ; ce serait le second point.

Pour porter à penser souvent au bienfait de l'incarnation, il n'y a qu'à en faire sentir la grandeur. Pour cela il faut faire voir de quel état Dieu a retiré les hommes par son incarnation, et les grands biens qu'il nous a apportés en venant au monde. On fera le détail des funestes effets du péché originel, de la situation déplorable où était le genre humain avant la venue du Fils de Dieu, combien peu il était connu et honoré dans le monde ; à la seule Judée près, ce n'était presque qu'idolâtrie dans l'univers ; encore parmi les Juifs, que de superstitions ! que de crimes ! Qu'a fait Dieu ? Qu'a fait le Fils de Dieu ? *Sic dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* (Joan., III, 15.) On paraphrasera ces paroles, en expliquant chaque terme ; de là on conclura l'immense bonté de Dieu, qui, n'ayant pas besoin de l'homme, et pouvant perdre l'univers, a trouvé un moyen si étonnant et si admirable pour le racheter et le délivrer du péché, le rétablir dans son amitié et dans le droit au Ciel, dont il était déchu : *O inestimabilis dilectio charitatis !* On montrera ensuite combien il est juste de penser à un tel bienfait ; puisque tous les hommes y participent, nul qui ne doive s'en occuper, et s'en occuper souvent. Il est le fondement de notre bonheur, la source de notre espérance : *Lætamini, gentes, cum plebe ejus ;* et les autres versets de l'Épître : *Propterea confitebor tibi, etc. Laudate Dominum, omnes gentes, etc. Erit radix Jesse ; in eum gentes sperabunt.* On ajoutera, qu'à la vérité, suivant la promesse que Dieu en avait faite aux patriarches et aux prophètes, les Juifs ont eu les premiers la connaissance de ce grand bienfait : *Dico enim Christum Jesum ministrum fuisse circumcisionis, etc.* ; mais que les gentils, dont nous descendons, en ont été faits participants par une pure miséricorde de Dieu, et que c'est pour rendre grâces au Seigneur d'un tel bienfait, que l'Eglise a particulièrement institué ce saint temps de l'Avent, pendant lequel elle remercie Dieu, dans ses offices, de cette grâce inestimable, et surtout dans la préface de la Messe, que l'on ferait très-bien d'expliquer : *Vere dignum... Quia per incarnati Verbi mysterium, etc. Le Magnificat* se chante aussi tous les jours pour la même fin. On rappellera la prière de l'*Angelus*, que l'on récite en action de grâces du bienfait de l'incarnation ; on fera sentir enfin l'ingratitude des hommes qui ne s'occupent pas de ce mystère ; on interrogera là-dessus ses auditeurs, et on leur demandera s'ils ont jamais pensé à remercier le Seigneur de nous avoir envoyé son Fils, quoiqu'ils se piquent

de reconnaissance pour les bienfaits qu'ils reçoivent des hommes. On leur donnera quelques pratiques, pour y penser d'une manière qui soit glorieuse à Dieu et utile à leur salut ; ce qui ferait le sujet du second point.

Première pratique : c'est de se rappeler ce mystère toutes les fois qu'on entendra sonner l'*Angelus*, et de réciter cette prière plus attentivement, plus dévotement que le reste de l'année, et à genoux, si on le peut. Si on l'a déjà donnée ailleurs, on les exhortera à ne la pas oublier.

Seconde pratique ; c'est de joindre, à la pensée de ce mystère, quelques saintes affections d'admiration, d'actions de grâces, d'amour, d'offrande, de demande.

Troisième pratique ; c'est de penser aux vertus du Fils de Dieu dans son incarnat on, de tâcher d'en faire la règle de sa conduite.

III^e DIMANCHE DE L'AVENT.

De l'institution des Quatre-Temps. Des dispositions pour profiter de la venue du Messie. De la connaissance de soi-même et de sa passion dominante. De l'obligation des pasteurs à réprimer les discussions qui naissent dans leurs paroisses. Desseins sur les devoirs des pasteurs à l'égard des peuples, et des peuples à l'égard des pasteurs. Avis sur les Quatre-Temps de l'Avent.

De l'institution de Quatre-Temps. — Dans la quatrième semaine de l'Avent arrivent les Quatre-Temps de la saison d'hiver. Un pasteur ne doit pas manquer de les annoncer, non pas simplement et sèchement, mais en expliquant clairement aux fidèles les raisons de l'institution de ces Quatre-Temps, et ce que l'Eglise demande d'eux pour répondre à ses intentions.

Il y a des raisons générales pour les Quatre-Temps des différentes saisons de l'année, et il y en a de particulières. Le peuple est très-peu instruit, soit des raisons générales qui ont porté l'Eglise à instituer les Quatre-Temps, c'est-à-dire à ordonner des jeûnes, etc., à tous les fidèles, de trois mois en trois mois, et à les inviter à faire de plus longues prières ; soit des motifs propres de chacun des Quatre-Temps. On exposera d'abord les raisons communes ; il faut les détailler dans ces premiers Quatre-Temps de l'année ecclésiastique : mais on aura soin de rapporter les raisons particulières de l'institution des Quatre-Temps d'hiver, dont les principales sont de remercier Dieu des fruits de la terre qu'il nous a accordés, pour nous servir de nourriture ; d'examiner les fautes qu'on a commises, en les recueillant ; de le prier de nous aider à en faire un bon usage ; et surtout de nous abstenir des péchés auxquels on ne se laisse que trop aller dans cette saison, et où on cesse la plupart des ouvrages de la campagne, afin de prendre des moyens pour passer cette saison chrétiennement, et se disposer, par le jeûne et la prière, à la grande fête de Noël.

Cette exposition seule, bien développée,

pourrait suffire pour une bonne instruction, en y ajoutant des pratiques pour bien passer cette troisième semaine de l'Avent, suivant les desseins de l'Eglise, qui sont : 1° de faire abstinence de viande les mercredi, vendredi et samedi, et même de jeûner si on n'a pas un empêchement légitime (il y a des personnes qui pourraient fort bien jeûner les Quatre-Temps d'hiver, où l'on n'est pas fort occupé à la campagne, et qui en d'autres temps en sont légitimement dispensées) ; 2° de remercier le Seigneur, tous les jours de la semaine, des fruits de la terre dont on a fait la récolte pendant l'automne, lui demander pardon des fautes auxquelles on s'est laissé aller durant la saison précédente, et le prier de nous préserver du péché pendant l'hiver ; 3° de pratiquer surtout le jeûne spirituel dont personne n'est exempt, et qui consiste, comme on le sait, dans la mortification des passions.

Si l'on ne fait pas cette instruction des Quatre-Temps par forme de prône ou d'avis, il faudra la faire en catéchisme, et ne pas oublier, de quelque manière qu'on la fasse, de recommander aux prières des fidèles les évêques qui donnent les ordres dans ces Quatre-Temps, suivant l'ancienne coutume de l'Eglise, et les ecclésiastiques qui les reçoivent, leur rappelant que peut-être un de ceux qui les recevront est destiné par le Seigneur à les conduire un jour.

Des dispositions pour profiter de la venue du Messie. — L'Evangile du troisième dimanche de l'Avent est tiré du 1^{er} chapitre de saint Jean. On y lit le témoignage que saint Jean rendit de Jésus-Christ, lorsque les Juifs lui envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites, pour lui demander s'il était le Messie. L'éclat des vertus de ce saint Précurseur l'ayant fait regarder, par plusieurs d'entre les Juifs, comme le Messie, les engagea à lui faire cette demande. Mais ce grand saint, parfaitement fidèle à son ministère, déclare nettement qu'il n'est que pour préparer les hommes à la venue du Messie, qui est déjà au milieu d'eux, sans qu'ils le connaissent. Il est aisé de voir pourquoi l'Eglise nous met devant les yeux cet Evangile peu de temps avant la fête de Noël ; elle souhaite que les pasteurs redoublent leur zèle, pour exciter les fidèles à se disposer plus prochainement à recevoir le Fils de Dieu, qui veut venir naître spirituellement dans leur cœur, comme elle témoigne elle-même son désir, dans son office, qui est tout rempli des souhaits les plus ardents, des invitations les plus pressantes à Jésus, de venir se communiquer à ses enfants. C'est à nous, mes frères, dira-t-on, de répondre aux justes désirs et à l'empressement de l'Eglise, notre mère ; dans peu de jours nous renouvellerons la mémoire du Fils de Dieu, paraissant au monde, pour la première fois, sous une forme sensible. Pourvons-nous trop faire pour célébrer cette fête d'une manière qui réponde à son excellence et aux grands fruits que nous en devons retirer ? Pour nous y animer, voyons premièrement le besoin que

nous avons de la venue du Fils de Dieu ; nous examinerons ensuite les dispositions prochaines à apporter pour en profiter.

Pour remplir le premier point, on n'a qu'à lire le sermon septième de saint Bernard : *De adventu Domini*, où il explique parfaitement le besoin où nous étions de la venue du Sauveur : *Necessarius*, dit-il, *Salvatoris adventus*. Il en rapporte les raisons : *Nemo enim reperitur in nobis, qui non et consilii, et præsidi indigus videatur* (voyez les leçons de l'Office pour ce dimanche) ; *generalis est humano generi miseria triplex*. Après avoir expliqué cette triple misère, il montre admirablement comment Jésus-Christ, par sa naissance, y fournit le remède : *Fidelis consiliarius est*, dit-il, *fortis auxiliarius, patronus efficax*. De là on tâchera de produire dans les auditeurs un désir vif de participer au divin remède qui nous est présenté dans le Fils de Dieu, naissant parmi nous. On leur dira que, s'ils sont trop empressés pour remédier aux maladies de leur corps, pour chercher d'habiles médecins, des avocats éclairés, des protecteurs puissants, lorsqu'il s'agit de leurs biens temporels ou de leur santé ; combien plus doivent-ils avoir d'ardeur pour recourir au souverain médecin, à celui qui est la sagesse même, et qui peut tout ce qu'il veut : on les portera à redoubler leurs désirs par des oraisons jaculatoires ; on leur inspirera de s'unir aux sentiments de la très-sainte Vierge, lorsqu'elle était prête de son terme ; on ajoutera que, dans quantité de diocèses de la chrétienté, on fait une fête particulière, huit jours avant Noël, pour se préparer à cette grande fête ; on la nomme la fête de l'Expectation ou de l'attente de l'accouchement de la sainte Vierge. Mais ce n'est pas assez de ce simple désir, il faut qu'il soit efficace et assez puissant pour nous procurer toutes les dispositions prochaines à la venue du Fils de Dieu.

Or, quelles sont ces dispositions prochaines ? saint Jean les a renfermées dans ces mots : *Rectas facite semitas ejus*. Pour rendre ses voies droites, il faut bannir de notre cœur, qui est le lieu où Jésus-Christ doit venir naître, tout ce qui est contraire à son esprit, toute attache au péché, tout ce qui peut lui déplaire. On expliquera ce qui est contraire à l'esprit de Jésus-Christ, et les principaux péchés qui l'éloignent de nos âmes. Il faudra distinguer ce qui l'en éloigne tout à fait, qui est l'affection au péché mortel, et ce qui ne fait que diminuer son amour pour nous et met obstacle à l'abondance des grâces qu'il a dessein de nous communiquer, et c'est l'affection au péché véniel, la tiédeur, la négligence. On exhortera à se purifier, non-seulement du péché mortel, mais même du péché véniel ; à redoubler ses bonnes œuvres, et spécialement à faire quelque mortification le veille de Noël, qui est un jour de jeûne commandé par l'Eglise, on proposera, par exemple, la ferveur de la sainte Vierge et de saint Joseph dans le voyage qu'ils firent de Nazareth à Bethléem, où le Fils de Dieu, selon les décrets éternels, devait prendre

naissance ; on y ajoutera celui de tant de saints religieux et de saintes religieuses, et d'autres âmes même dans le monde. Une autre disposition, plus positive et aussi essentielle, c'est l'humilité, sans laquelle on espérerait en vain d'attirer en son âme le Fils de Dieu, et de participer à ses grâces : humilité extrêmement rare et néanmoins indispensable. On expliquera en quoi elle consiste ; on proposera l'exemple de saint Jean, et on invitera les auditeurs à imiter ce grand saint, soit dans ses sentiments intérieurs d'humilité, *Ego vox : Non sum dignus solvere corrigiam*, etc. ; soit dans sa conduite extérieure, ne voulant point accepter les titres honorables qu'on voulait lui donner, d'Elie, de Prophète, de Messie.

Avant que de finir, on demandera aux auditeurs si, depuis le commencement de l'Avent, ils ont pensé à se préparer à la fête de Noël, et si les années précédentes ils n'ont pas regardé tout ce temps comme le reste de l'année ; on leur dira qu'ils ne doivent pas être surpris ; s'ils sont toujours si faibles, si remplis de ténèbres, si chargés de péchés, puisqu'ils n'ont rien fait ou presque rien voulu faire pour profiter des grands biens que le Fils de Dieu est venu apporter au monde ; on les portera fortement à ne pas abuser plus longtemps des moyens de salut que Dieu leur présente, et à se préparer au plus tôt à bien passer les fêtes de Noël.

Il y aurait des avis particuliers à donner pour passer saine et salement les fêtes, qui sont souvent beaucoup profanées. Un pasteur vigilant a soin de prévenir les profanations par un bon catéchisme sur la manière de passer les fêtes de Noël, ou par deux ou trois bons avis, avant ou à la fin de son prône, sur les désordres les plus communs dans sa paroisse, durant les fêtes de Noël.

De la connaissance de soi-même et de sa passion dominante. — Un second sujet à traiter sur cet Evangile, c'est la connaissance de soi-même, et spécialement de sa passion dominante. (*Voy.* Bourdaloue dans ses Pensées, tome III, Sermon pour le mercredi de la quatrième semaine de l'Avent, au premier point.)

Après avoir rapporté la demande des Juifs à saint Jean-Baptiste, et la réponse qu'il leur fit, on dira que chacun devrait se faire à soi-même une question semblable, pour avoir de soi une juste connaissance ; mais, qu'il en est peu qui soient aussi sincères que saint Jean-Baptiste, qui sachent se connaître et se faire justice à eux-mêmes : on ne se connaît point, on veut être estimé au-delà de ce que l'on est, on craint même d'être connu tel que l'on est en vérité : aveuglement étrange, extrêmement funeste ! On fera voir la nécessité qu'il y a de se bien connaître, et l'utilité de cette connaissance ; on montrera ensuite combien elle est négligée, et combien cette ignorance de soi-même est pernicieuse. Saint Bernard établit solidement la nécessité de cette connaissance dans ses Sermons sur le Cantique des cantiques 35, 36, 37. C'est, selon lui, la première connaissance qui soit nécessaire à

l'homme. *Volo, dit-il, animam primo scire seipsum.* Il fait voir pourquoi elle est nécessaire ; 1° pour s'humilier et sentir ses misères ; 2° pour connaître Dieu, et lui rendre tous les devoirs qu'il exige de l'homme ; il montre ensuite que, sans elle, on ne peut opérer son salut. Il suffira de le lire attentivement, pour trouver de quoi fort bien expliquer ce premier point. Il s'étend aussi beaucoup sur les suites funestes de l'ignorance de soi-même, qu'il est aussi bien aisé d'apercevoir ; suites funestes par rapport à soi, par rapport au prochain, par rapport à Dieu même : c'est ce qui servira pour expliquer le second point. Il faudra avoir soin de faire voir aux auditeurs l'aveuglement où ils ont vécu, en ce qui les regarde eux-mêmes. Peut-être, dira le pasteur, avez-vous acquis bien des connaissances des objets qui sont hors de vous, tandis que vous avez négligé de vous bien étudier. Savez-vous, dira-t-on, ce que la foi vous enseigne de vos âmes et du prix qu'elles ont coûté ? Savez-vous que vous êtes chrétiens, destinés à un bonheur éternel ? Ecoutez vous-mêmes votre droite raison, qui vous apprend que vous n'êtes pas faits pour ce monde, que vous êtes mortels, semblables aux autres hommes, que vous tenez tout de Dieu, que c'est par un pur effet de sa libéralité qu'il vous a faits ce que vous êtes, et que vous êtes nés avec de telles ou telles qualités ; qu'ainsi vous ne devez vous en rien attribuer, mais rapporter tout à Dieu et ne vous en servir que pour sa gloire ? *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam* (Psal. CXIII, 1) ; que vous ne devez point vous préférer au prochain qui vous paraît valoir bien moins que vous, mais plutôt craindre pour le compte plus sévère que vous aurez à rendre ? etc. On conclura par recommander à l'auditeur, de faire la prière de saint Augustin : *Domine, noverim me* ; on l'exhortera à consulter sa foi, sa conscience, sa raison même, afin d'avoir de soi une juste idée, de ne point s'estimer plus qu'il n'est et de ne mépriser personne.

On pourrait s'attacher aussi seulement à traiter de l'excellence de l'âme, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce ; montrer combien il y en a qui en font peu d'estime, qui la négligent, et qui la perdent malheureusement ; et représenter, en finissant, que c'est pour sauver cette âme que Jésus-Christ est venu, qu'il a tant fait, tant souffert. On convaincrail les auditeurs de l'intérêt qu'ils ont de travailler à leur salut, et de n'en point mépriser les moyens abondants et efficaces, qu'il ne tient qu'à eux de puiser dans ces sources intarissables de grâces, surtout durant ces fêtes.

Enfin sur les mêmes paroles : *Tu quis es ?* on peut parler de la passion dominante, qui fait proprement l'homme tel, le caractérise et le distingue des autres. Ce qu'il y a à dire de cette passion, se réduit à trois chefs ; à la connaissance que l'on doit s'en procurer, à la nécessité de la combattre et à la manière de la vaincre. (Lisez Cheminai, Sur la passion dominante, tome premier, et l'auteur des Voies du salut, par Pinamonti.) Le sujet

est extrêmement intéressant, et pour le prédicateur, et pour les auditeurs. Les prédicateurs et les pasteurs doivent bien connaître les passions dominantes des lieux où ils ont à instruire, et les auditeurs ne peuvent être instruits utilement, s'ils ne se connaissent bien eux-mêmes, s'ils ignorent quelle est leur passion dominante.

On expliquera premièrement ce qu'on entend par passion dominante, si chacun en a une, à quoi on peut la connaître; secondement on fera voir les dangers d'une passion dominante, et surtout que de sa victoire dépend la persévérance et le salut; que si nous avons le malheur d'être réprouvés, ce sera pour n'avoir pas combattu notre passion dominante. On le démontrera par des exemples tirés de l'Écriture, spécialement de Saül, d'Hérode, de Judas et de presque de tous ceux dont l'Écriture nous rapporte la fin tragique; on donnera les raisons pour lesquelles cette passion entraîne à la perdition : la principale est, qu'elle met en mouvement toutes les autres, et qu'elle aveugle celui qui s'y laisse aller; on dira qu'au contraire la vaincre, c'est vaincre toutes les autres, c'est se vaincre soi-même, c'est marcher dans la voie étroite, c'est se procurer toutes les vertus chrétiennes, c'est enfin assurer son salut; on demandera aux auditeurs s'ils se connaissent, s'ils ont jamais pensé à examiner quelle est leur passion dominante; on s'adressera premièrement aux jeunes gens, dont la passion dominante est, pour l'ordinaire, celle du plaisir; ensuite aux personnes plus âgées, qui se laissent souvent dominer par le plaisir déréglé de la gloire ou des richesses; on en viendra enfin aux vieillards, qui sont souvent excessivement attachés à la vie, et fort négligents pour le salut; on n'oubliera pas de faire remarquer aux personnes du sexe, que la vanité, le désir de voir, de paraître, est presque toujours la source de tous leurs désordres; on fera connaître aux gens de travail, à beaucoup de pères et de mères de famille, que l'impatience les conduit à une infinité de péchés; on proposera à tous ensemble quel parti ils veulent prendre; s'ils sont résolus de combattre, ou s'ils veulent continuer à suivre les desirs de leur chair; on leur déclarera qu'il n'y a point de neutralité, qu'il faut ou vaincre, ou périr; on ira plus loin, et on ajoutera qu'il faut des aujourd'hui, sans plus tarder, entreprendre ce combat, que plus ils différeront, plus la victoire sera difficile; on recourra à l'expérience de ceux qui sont déjà engagés dans toutes sortes de passions pour n'avoir pas résisté au commencement à celle qui les dominait; on pressera les jeunes gens, on les conjurera d'extirper leurs passions naissantes : l'amour du plaisir, la colère, la paresse, la vanité; on les persuadera du danger où ils se mettraient de ne jamais se corriger, s'ils laissaient croître ces passions. On se servira pour cela de quelques comparaisons famillères; d'un jeune arbrisseau qu'on peut aisément redresser, mais qui, étant devenu fort, ne peut plus être pûé;

qui, ayant jeté de profondes racines, ne peut plus être que très-difficilement arraché; d'un petit serpent qu'on peut écraser, mais qui étant nourri et devenu gros, tue par son venin. On recommandera aux pères et mères de corriger de bonne heure leurs enfants, même avant qu'ils aient l'âge de raison, de peur que s'y prenant trop tard, ils ne puissent plus remédier aux mauvaises habitudes qu'ils auront contractées, et dont leur indolence les rendrait responsables.

On donnera enfin les moyens de combattre cette passion dominante, qui sont, 1° la prière fervente et assidue, à l'exemple de Judith, lorsqu'elle voulut couper la tête à Holoferne, prière accompagnée de gémissements et de pénitence; 2° l'adresse et le courage : l'adresse de savoir de quelle manière il faut combattre, soit par la fuite des occasions et des objets capables d'exciter les passions, comme en matière d'intempérance ou d'impureté; soit par la résistance positive à ces mêmes passions, comme en ce qui regarde l'orgueil, l'avarice et même la colère, au moins en certains cas : adresse pour combattre la passion dans les différents degrés, en commençant par ce qu'il y a de moins difficile, faisant différents actes des vertus qui lui sont opposées, se proposant, par exemple, d'y résister aujourd'hui, puis demain : courage pour persévérer dans ce combat, quoiqu'il paraisse qu'on ne profite pas beaucoup, et même pour produire quelques actes héroïques, si l'occasion s'en présentait. On conseillera de fréquents retours sur son intérieur pendant le jour, quelques courtes prières adressées à Jésus naissant ou à sa sainte Mère. On finira en disant que Jésus-Christ souhaite infiniment la destruction de cette passion en nous; que c'est pour cela qu'il est venu sur la terre, et que ce sera le vrai moyen de le faire naître dans notre cœur; qu'à la vérité il en coûtera à l'homme, mais que Dieu sera avec lui, qu'il le fortifiera et le couronnera.

Il y aurait encore un beau sujet sur ces paroles : *Medius vestrum stetit, quem vos nescitis* : c'est la présence de Jésus-Christ, qui est continuellement avec nous selon son humanité, aussi bien que selon sa divinité. On prendrait occasion de ces paroles, de parler des fréquentes visites à Notre-Seigneur pendant les fêtes de Noël, et ce qui serait encore mieux, la dévotion envers Jésus-Christ toujours présent sur nos autels. On trouvera un beau plan d'instruction sur ce sujet, dans les Pensées de Bourdaloue, tome troisième, pour le mardi de la quatrième semaine de l'Avent. Une des pratiques de cette dévotion, sur laquelle on insisterait davantage, ce serait la visite fréquente du Saint-Sacrement pendant les fêtes prochaines.

Il y en a aussi, qui, sur ces paroles, *medius stetit*, traitent de la présence de Dieu : sujet qu'on ne doit pas manquer de traiter solidement dans quelque instruction.

De l'obligation des pasteurs à réprimer les discussions qui naissent dans leurs paroisses. — Pour ce qui est de l'Épître, elle est

tirée de la 1^{re} aux fidèles de Thessalonique, chap. V, depuis le verset 14 jusqu'au 23. Saint Paul y rappelle aux pasteurs l'obligation où ils sont de prévenir les dissensions, de les arrêter lorsqu'il y en a, d'en reprendre les auteurs et ceux qui les fomentent; il les invite ensuite à consoler ceux dont l'esprit trop faible s'abandonne à la tristesse et au découragement, à soutenir les faibles et à conserver la patience dans toutes leurs fonctions. Il recommande encore que personne ne rende le mal pour le mal, mais que chacun s'empresse à se rendre service mutuellement et à obliger quiconque recourt à sa bienveillance. Il veut que les fidèles soient toujours dans une joie sainte et unissent la prière à la joie; enfin il leur recommande de s'abstenir même de l'apparence du mal. C'est à chaque pasteur en particulier à voir ce qui peut convenir plus spécialement à ses paroissiens selon les circonstances.

Les premiers versets du chapitre IV de la 1^{re} Epître aux Corinthiens peuvent également fournir matière à des instructions bien utiles. Saint Paul y relève le ministère des ecclésiastiques; il y apprend aux ministres de Jésus-Christ ce qu'ils sont, et par là même les vertus qui doivent les caractériser; une grande fidélité dans leur ministère à l'égard de Dieu, à l'égard de l'Eglise, à l'égard des peuples; il y apprend aussi aux peuples comment ils doivent considérer les ministres du Seigneur, et avec quelle docilité et quelle fidélité ils doivent recevoir la parole et les sacrements, dont ils sont les dispensateurs.

Desseins sur les devoirs des pasteurs à l'égard des peuples, et des peuples à l'égard des pasteurs. — Ce qu'un pasteur pourrait donc faire au sujet de cette Epître, ce serait un parallèle de ses devoirs à l'égard des peuples, et des peuples à son égard, et spécialement en ce qui regarde le ministère de la parole de Dieu, l'administration et la réception des sacrements. Que notre ministère est grand, dirait-il, que nous devons bien l'estimer et en soutenir la dignité par une vie sainte! mais aussi, mes frères, quel respect ne devez-vous pas porter aux ministres de l'Evangile, avec quelle docilité ne devez-vous pas les écouter, avec quelle assiduité et quelle confiance ne devez-vous pas recevoir de leurs mains les sacrements, dont la dispensation leur a été confiée!

Avis sur les Quatre-Temps de l'Avent. — On prendra occasion de cette Epître pour recommander premièrement le respect pour les personnes consacrées à Dieu dans l'état ecclésiastique; 2^o le respect pour la parole de Dieu qu'ils annoncent; 3^o la diligence à les venir entendre; 4^o l'exactitude à s'approcher des sacrements, surtout en ce saint temps de l'Avent, et on les fera souvenir de ce que saint Paul dit à la fin de l'Epître du jugement dernier: Que tout y sera manifesté, et qu'il doit être pour chacun un sujet de crainte, puisque saint Paul n'était pas assuré d'être dans l'état de la justification.

Il faut remarquer que, comme les Quatre-Temps tombent dans cette troisième semaine,

il y a un Evangile particulier pour le mercredi, dans lequel est rapportée l'histoire de l'Annonciation et de l'Incarnation du Fils de Dieu. Dans l'Evangile du vendredi, on lit la visite que la sainte Vierge rendit à sainte Elisabeth, aussitôt après qu'elle eut conçu son cher Fils. Et le samedi il est fait mention, dans l'Evangile, de saint Jean-Baptiste lui-même et du temps où il commença à paraître. Pourquoi l'Eglise a-t-elle choisi ces Evangiles peu de temps avant Noël? C'est sans doute pour qu'on s'occupât des mystères de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, aussi bien que de ce qui regarde son Précurseur. Un pasteur peut donner, à ce propos, quelque pratique à son peuple pour les trois jours où se lisent ces Evangiles, par ex. de penser ces jours-là au bonheur de la sainte Vierge, de l'en féliciter, d'implorer son secours, et d'imiter les vertus dont elle a donné l'exemple, soit dans son Annonciation, soit dans la visite qu'elle rendit à sa cousine. Pour le samedi, dont l'Evangile est sur le saint Précurseur, on recommandera de prier pour les ecclésiastiques, qui sont comme les précurseurs du Fils de Dieu, et dont un grand nombre seront ordonnés ce jour-là.

IV^e DIMANCHE DE L'AVENT.

De la connaissance ou de la science de Jésus.

La fermeté et la constance à exécuter la volonté de Dieu rendent l'homme recommandable. La joie des fidèles doit être sainte.

De la connaissance ou de la science de Jésus. — L'Evangile qui se lit à la Messe le quatrième Dimanche de l'Avent, selon le Missel du diocèse, est tiré du chapitre II de l'Evangile selon saint Matthieu, où il est parlé de la députation que fit saint Jean, étant en prison, de deux de ses disciples vers Jésus-Christ, qui était alors occupé à la prédication, pour savoir s'il était véritablement le Messie qu'on attendait, et de la réponse que le Sauveur fit à ces envoyés, aussi bien que de ce qu'il dit, après leur départ, au peuple qu'il instruisait, touchant saint Jean-Baptiste.

Pour bien instruire sur cet Evangile, il ne faut pas perdre de vue ce que nous avons dit plus haut sur le ministère qu'un bon pasteur exerce à l'égard de son peuple, surtout pendant l'Avent. Il fait, avons-nous dit, la fonction de Jean-Baptiste, et il ne doit jamais cesser, quelque instruction qu'il fasse, de travailler à la bien remplir.

Après avoir donc exposé, en peu de mots, l'histoire de cette députation, il pourra ainsi commencer son instruction:

Pourquoi pensez-vous, mes frères, que saint Jean, détenu en prison, envoie ses disciples demander à Jésus s'il est vraiment le Messie attendu depuis longtemps? Etait-ce pour s'instruire lui-même? Non, il ne doutait pas que Jésus ne fût le Sauveur du monde, promis aux patriarches; il l'avait lui-même montré au peuple, en disant qu'il était l'Agneau de Dieu, il l'avait lui-même baptisé, et avait vu descendre sur lui le Saint-Esprit, et entendu une voix du ciel qui

l'avait déclaré Fils de Dieu. Pourquoi donc envoioit-il vers lui? C'est pour l'instruction de ses disciples mêmes, pour les convaincre de leurs propres yeux par les miracles dont ils seraient les témoins. Jésus-Christ en effet en fit en leur présence, et ils ne purent plus douter qu'il ne fût le vrai Messie. Voilà, mes frères, ce que nous devons faire à votre égard; nous ne doutons point de la divinité de Jésus-Christ, et fallût-il, comme saint Jean, endurer les persécutions les plus injustes, nous sommes prêts de donner notre sang pour en défendre la foi.

Mais nous devons de plus vous faire bien connaître Jésus, vous bien convaincre de sa divinité, vous en donner la véritable science; science de Jésus, science la plus digne d'un chrétien, et qui est en même temps la plus utile et la plus nécessaire de toutes les sciences. Oh! que ne puis-je, mes frères, vous engager à l'acquiescer! elle n'est point au-dessus de votre portée, les plus ignorants parmi vous peuvent y parvenir, et il n'est personne qui puisse s'en dispenser. C'est de cette science et de la connaissance de Jésus, que je me suis proposé de vous parler aujourd'hui; je vous montrerai que rien n'est plus digne de votre application, que la connaissance ou la science de Jésus-Christ; et par conséquent, que vous ne devez rien négliger pour vous la procurer: je vous dirai ensuite quelle doit être cette connaissance, et comment vous pourrez l'obtenir.

Quoique ce sujet paraisse un peu abstrait et spéculatif, un pasteur est obligé de le traiter, et de le traiter souvent. Il le peut rendre très-pratique, et le mettre à la portée des peuples. Dans le premier point, après avoir posé pour principe, que tout homme désire naturellement de savoir, et que l'esprit humain s'applique surtout à connaître ce qu'il y a de plus beau et de plus parfait, dont la connaissance est plus certaine, plus avantageuse, plus essentielle à son état, il ne sera pas difficile à démontrer que la connaissance ou la science de Jésus-Christ est, de toutes les connaissances, la plus digne de l'application du chrétien. 1^o Est-il un objet plus beau, plus parfait que Jésus-Christ? 2^o Est-il rien de plus certain que ce que la foi nous enseigne de Jésus-Christ? 3^o Est-il une connaissance plus profitable, plus capable de perfectionner l'esprit et le cœur de l'homme, et par là même, de régler plus parfaitement sa conduite, de rendre tous les différents états parfaits? Enfin est-il rien de plus indispensable que la science de Jésus? On donnera quelque étendue à chacune de ces raisons; on rappellera d'abord ce qu'on a dit ailleurs de la beauté de Jésus; on pourra même y ajouter quelques nouveaux traits; on appuiera sur la certitude de la science de Jésus, qui l'emporte sur toutes les autres sciences, et on en montrera les grands avantages, infiniment préférables à ceux que l'on retire des autres; enfin on insistera sur la nécessité absolue et universelle de cette grande science. Car comment peut-on l'aimer, si on ne le con-

naît bien, si on n'étudie ses maximes et sa conduite? aussi a-ce été la science de tous les saints, surtout de saint Paul: *Non judicavi*, etc. (I Cor., II, 2.) C'est la science que l'Eglise veut nous enseigner dans tout le cours de l'année, depuis l'Avent jusqu'au dernier Dimanche après la Pentecôte; c'est la fin de toutes les fêtes de Notre-Seigneur. On fera voir que l'ignorance de Jésus est le principe de tous les désordres qui déshonorent le christianisme; on gémera de ce que peu de gens connaissent Jésus; on fera valoir ces passages de saint Jean: *In mundo erat, et mundus eum non cognovit. Medius vestrum stetit, quem vos nescitis*. (Joan., I, 10, 26.) On s'adressera aux auditeurs, premièrement aux pères et aux mères, et on leur demandera si c'est Jésus qu'ils font premièrement connaître à leurs enfants (la plupart des mères n'enseignent point à leurs jeunes enfants ce que c'est que Jésus-Christ). Hé! que leur apprennent-ils? S'ils sont riches et de famille, ils les instruisent exactement de leurs ancêtres, ils leur apprennent les maximes du monde, et les font élever dans les sciences profanes, tandis qu'ils ignorent la science des saints. S'ils sont pauvres, ils leur apprennent bien à gagner leur vie, à travailler corporellement; mais les instruire de la voie du ciel, qui nous est tracée par Jésus-Christ, c'est de quoi ils se mettent peu en peine. Secondement, aux enfants, même aux jeunes gens, et on leur demandera s'ils sont bien instruits de l'enfance et de la jeunesse de Jésus-Christ, qui est leur unique modèle. Hélas! dira-t-on, de cent, à peine s'en trouve-t-il dix qui sachent comment Jésus-Christ a passé sa jeunesse. Et qu'apprend-on? Mille choses inutiles, souvent nuisibles. On pourra pousser plus loin ce détail, si on le juge à propos; mais il ne faudra pas manquer de faire connaître aux auditeurs l'erreur où ils ont vécu jusqu'à présent, et les presser vivement, comme on faisait autrefois saint Pierre, de croître en la connaissance de Jésus-Christ: *Vos igitur, fratres, crescite in cognitione Domini nostri et Salvatoris Jesu Christi*. C'est ainsi que l'Apôtre conclut sa Lettre, et c'est par ces paroles qu'on pourra terminer ce premier point.

Dans le second, on enseignera quelle doit être cette science de Jésus. Elle doit être 1^o sérieuse et attentive, s'instruisant, le mieux que l'on pourra, de tout ce qui concerne la doctrine et la vie de Notre-Seigneur, depuis son Incarnation jusqu'à son Ascension. 2^o Affectueuse et amoureuse; ce n'est point une connaissance purement spéculative, le cœur y doit avoir plus de part que l'esprit; il faut qu'elle ressemble à celle des bienheureux, qui, en contemplant Jésus, l'objet de leur félicité, lui sont unis très-intimement. C'est là le but de la science à laquelle on exhorte, et qui, comme l'amour, se fait connaître par les œuvres.

La troisième qualité de cette science, c'est d'être pratique. Celui, dit saint Jean, qui prétend connaître Dieu, et ne garde pas ses commandements, est un menteur: « Qui dicit

ne nosse Deum, et mandata ejus non custodit, mendax est. » Ce n'est qu'en pratiquant ce qu'il nous a recommandé, que nous pouvons nous assurer de le bien connaître : « *In hoc scimus, quoniam cognovimus eum, si mandata ejus observemus.* » (1 Jean., II, 3, 4.) De là, mes frères, dira-t-on aux auditeurs, jugez combien peu de chrétiens connaissent véritablement Jésus-Christ; puisqu'il y en a si peu qui, etc. Jugez vous-mêmes si vous en avez une vraie connaissance. (Détail sur les différents commandements qui ne seront pas observés dans la paroisse.)

Vous me direz peut-être que vous savez très-bien ce que c'est que Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, etc. Mais à quoi vous servira-t-il de le savoir, si votre conduite dément votre science? N'est-ce pas cela même qui vous rend dignes de plus grands châtiments! Vous aurez ignoré Dieu, et Dieu refusera de vous connaître : *Amen dico vobis, nunquam novi vos.* (Matth., VII, 23.) Si on peut prolonger son instruction (car il ne faut pas qu'elle aille au delà d'une demi-heure), on dira aux auditeurs où ils pourront puiser cette science; 1° dans la prière : *Noverim te, Domine Jesu*; 2° dans la visite au saint Sacrement, où il faut aller étudier Jésus-Christ, qui renouvelle sur nos autels tout ce qu'il nous a enseigné de parole et d'exemple pendant toute sa vie, même les miracles qu'il y a opérés, non pas visiblement, mais d'une manière qui n'est pas moins admirable. Les aveugles spirituels y sont éclairés, *cæci vident*, les faibles y seront fortifiés, *claudi ambulantes*, etc. Heureux celui qui ne se scandalisera pas de l'état où il s'est réduit pour notre amour, qui ira prendre souvent ses divines leçons : *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.* Réfléchissons-y, et mettons en pratique les leçons qu'il nous donnera. Commençons, sans plus tarder, à pratiquer cette divine leçon, la plus digne de tout chrétien, en quelque âge, en quelque condition qu'il soit, la plus importante, la plus consolante, la plus indispensable de toutes les sciences, et qui doit nous frayer le chemin à la bienheureuse éternité.

La fermeté et la constance à exécuter la volonté de Dieu rendent l'homme recommandable. — Pour la seconde partie de l'Evangile, qui contient l'éloge que Notre-Seigneur fit de saint Jean-Baptiste, il y a aussi une matière abondante d'instructions. De quoi le Sauveur loue-t-il saint Jean? 1° de sa fermeté; 2° de sa pénitence; enfin il déclare qu'il est plus que prophète, qu'il est l'ange envoyé de Dieu pour lui préparer les voies.

De là on entrera dans le détail de ce qui rend l'homme véritablement recommandable; ce ne sont point les richesses, ni la naissance, ni les connaissances sublimes; qu'est-ce donc? La fermeté, la constance à exécuter la volonté de Dieu dans l'état où il l'a placé, à souffrir sans se décourager les peines qui y sont attachées, les persécutions les plus injustes qui lui sont suscitées. On rapportera les différents traits de la vie de

saint Jean, qui ont rapport à ce qu'on vient de dire, et on représentera aux auditeurs qu'ils sont bien éloignés de mériter cet éloge du Fils de Dieu, puisqu'ils sont si faibles dans le bien, si inconstants, si impatientes dans les maux qui leur arrivent, tantôt à Dieu, tantôt au monde, tantôt justes, tantôt pécheurs.

On insistera sur la pénitence de saint Jean: pénitence du côté de la solitude où il vivait; pénitence dans la rudesse de ses habits, dans la grossièreté de sa nourriture; on l'opposera à l'esprit de la noblesse qui règne dans le monde, à l'immortification presque universelle, et spécialement au luxe dans les habits, à l'amour de la bonne chère, à la commodité des appartements : voilà, dira-t-on, ce qui a fait l'éloge de saint Jean. Pourrait-on, mes frères, trouver en vous les mêmes vertus à louer, ou plutôt Jésus-Christ ne vous condamnera-t-il pas pour avoir eu les vices opposés! Ah! écoutez aujourd'hui cette voix qui crie dans le désert : Faites pénitence, Jésus-Christ vous l'ordonne; vos péchés vous y obligent; l'Eglise vous en fait un précepte, spécialement dans cette semaine; tout vous y convie; serez-vous seuls, dans ces jours de pénitence, qui vous laisserez aller à vos passions; et en vous aimant immodérément, voulez-vous donc vous exposer à périr pour jamais? Non, Seigneur, il n'en sera pas ainsi. (On terminera par une prière qui renfermera la résolution d'imiter saint Jean dans les deux vertus, dont le Sauveur le loue.)

Pour ce qui est de l'Épître, on n'y trouvera guère moins à dire au peuple que dans l'Evangile. C'est une source d'avis excellents et des plus salutaires, pour se préparer à la grande fête de Noël, et pour sanctifier celles qui la suivent. Elle est tirée du quatrième chapitre de saint Paul aux Philippiens, laquelle fut écrite de Rome aux habitants de la ville de Philippi, sur la fin des deux ans que ce grand Apôtre fut fait prisonnier, c'est-à-dire vers la fin de sa vie.

La joie doit être sainte. — Je ne puis, mes frères, dira-t-on, vous mieux disposer à la grande fête qui s'approche, et à celles qui l'accompagnent, qu'en vous rappelant les avis que saint Paul donnait aux premiers chrétiens, et dont nous faisons la lecture dans l'Épître de ce jour : ils se réduisent à deux ou trois principaux. Quelles en sont les premières paroles? Toutes de joie, mais d'une sainte joie, d'une joie continue : *Réjouissez-vous*, dit l'Apôtre, etc., *gaudete*, etc., d'une joie accompagnée de modestie, de modération, de patience qui paraissent aux yeux de tous les hommes. Oui, mes frères, continuera-t-on, vous devez vous réjouir : *Evangelizo vobis gaudium magnum.* Personne qui n'y doive participer : *Quod erit omni populo.* (Luc., II, 10.) Les pauvres et les bergers furent les premiers à qui le sujet en fut annoncé, les riches n'en sont point exceptés; elle est pour les pécheurs et pour les justes, elle est pour vous, elle est pour moi; réjouissons-nous donc

tous, mes frères, l'Eglise nous y invite. Mais quelle doit être cette joie, et de quelle vertu doit-elle être accompagnée? Quels en seront les précieux fruits, si elle est telle qu'elle doit être : voilà, mes frères, ce que j'ai à vous expliquer aujourd'hui. Vous verrez comment vous devez vous réjouir dans le Seigneur durant les fêtes prochaines, vous apprendrez encore quelle paix doit produire en vous cette joie, si vous suivez les règles que nous vous tracerons.

On parlera d'abord des récréations en général, qu'il y en a de permises et même de nécessaires, soit pour l'esprit, soit pour le corps; que le christianisme ne les défend pas, qu'il condamne seulement celles qui sont criminelles ou dangereuses, et qu'il apprend à sanctifier la joie qu'il permet. Il vous est donc permis, mes frères, de vous réjouir en ces saints jours, vous en avez bien sujet : *Dominus prope est*. Le Seigneur est prêt à paraître, il vient habiter parmi vous, et vous apporter la paix, et avec elle toutes sortes de biens. On exposera plus au long le sujet de cette joie, par le détail des biens innombrables qui suivent la naissance de Jésus-Christ; et on conclura que jamais il n'y eut sujet plus légitime de se réjouir, que la naissance du Sauveur, et que c'est pour marquer sa joie que l'Eglise permet en cette seule fête de célébrer trois Messes, et qu'elle l'accompagne de trois autres fêtes; l'une en l'honneur des saints Innocents qui sont morts enfants; l'autre de saint Etienne, qui est mort à la fleur de l'âge, et la troisième en l'honneur de saint Jean, qui est mort dans une extrême vieillesse, comme pour nous faire voir qu'il n'est aucun âge qui ne doive entrer dans la joie commune; bien plus, elle permet de manger de la viande le jour de Noël, en quelque jour que tombe cette fête.

Vous devez donc vous réjouir, mes frères; mais quelle doit être votre joie? Est-ce une joie profane que vous fassiez paraître par des excès, des dissolutions, des danses, des veillées dangereuses, et d'autres semblables divertissements? A Dieu ne plaise, mes frères, que nous vous conseillions une telle joie; elle vous est absolument interdite, et bien loin de plaire à Jésus-Christ et de vous attirer ses grâces, elle vous attirerait son indignation et ses châtimens. Il l'a réprouvée, cette joie, et veut que les vrais fidèles gémissent de ce que le monde s'y laisse aller. Gardez-vous donc bien, jeunes gens, de vous livrer à aucun plaisir défendu, etc. Là on parlera contre certains désordres des années précédentes, qu'on tâchera de prévenir.

C'est donc une joie sainte que l'on doit remarquer en vous, *in Domino*, une joie dans le Seigneur. (Voy. *Epist. ad Philip.* et expliquez bien ce que c'est que se réjouir dans le Seigneur.) En quoi la ferez-vous paraître? Par une grande exactitude aux divins Offices pendant les fêtes, par la fréquentation des sacrements, par l'assiduité à l'église, par de saints cantiques d'allégresse, dont vos maisons, les rues même et les campagnes retentiront!

Mais ne peut-on pas se récréer honnêtement ensemble durant ces jours? Oui, mes frères, les premiers chrétiens le faisaient : *Multitudinis autem credentium erat cor unum, et anima una... erant illis omnia communia.* (Act., IV, 32.) *Sumebant cibum cum exultatione et simplicitate cordis.* (Act., II, 46.) Imitiez-les, mes frères : *Iusti epulentur... In conspectu Dei.* (Psal., LXVII, 4.) *Delectare in Domino.* (Psal. XXXVI, 4.) Que les pauvres se ressentent de la charité des riches. Qu'il serait édifiant de voir à votre table, en ces saints jours, riches du monde, quelques pauvres de Jésus-Christ! Saint Louis et plusieurs autres princes en avaient tous les jours à la leur. Du moins, donnez à Jésus-Christ, en leur personne, une partie de ces biens qu'il vous a confiés; et prenez garde d'abuser des fruits de la terre, qu'il ne vous a donnés que pour vous mettre en état de le servir : ne nous donnez pas occasion de gémir et de nous livrer à la tristesse et aux larmes, si nous venions à apprendre que vous eussiez profané ces saints jours par vos dissolutions et vos joies criminelles; mais que plutôt nous ayons sujet de nous réjouir de la piété édifiante qui régnera parmi vous. C'est le premier avis de l'apôtre saint Paul : *Gaudete in Domino, gaudete semper*. Le second regarde la modestie. Que vos récréations, que votre joie soient toujours accompagnées d'une sainte modestie; en quelque lieu que vous soyez, ne vous démentez jamais : chez vous, dans les rues, dans les voyages, et surtout à l'église, rappelez-vous, pour vous maintenir dans cette sainte modestie, le souvenir de la présence de Dieu, et dites-vous souvent à vous-même : *Dominus prope est*, Dieu est ici, il me voit, il m'entend. Dites-vous-le, jeunes personnes, soit que vous soyez seules, soit que vous soyez en compagnie : *Dominus prope est* : dites-vous-le durant les ténèbres et pendant le jour. Oh ! que cette pensée serait bien capable de vous faire éviter toute immodestie et sanctifier toutes vos récréations ! ne la perdez pas, principalement pendant ces saints jours; souvenez-vous de la modestie de la très-sainte Vierge : personne ne fut plus rempli de joie qu'elle le fut à la naissance de son Fils, mais personne dont la modestie ait égalé la sienne. Imitiez-la, vous, surtout, personnes du sexe, saint Bernard vous y invite : *Æmulamini modestiam ejus*. Et vous, jeunes garçons, pères de familles et vieillards, suivez aussi l'exemple de saint Joseph, qui prenait part à la joie de sa chère épouse avec une modestie parfaitement chrétienne. Cette modestie vous disposera à pratiquer un troisième avis que donne saint Paul, et qui est aussi essentiel que les deux précédents, c'est l'usage de la prière : *In omni oratione*, etc.

Appliquez-vous, surtout en ce temps, à présenter à Dieu vos prières : exposez-lui tous vos besoins, bien assurés qu'il peut et qu'il veut y pourvoir. Vous avez plus de loisir d'y vaquer, pendant cette solennité, que le reste de l'année : profitez-en, venez en ce saint lieu découvrir vos misères à ce Dieu

enfant qui vous y attend pour vous en guérir, pour vous consoler et vous fortifier ; mais priez avec ferveur et avec une vive confiance : *Nihil solliciti*, dit l'Apôtre. Joignez à vos prières des supplications, de très-humbles actions de grâces ; *cum gratiarum actione* : sans cet esprit de reconnaissance, dit saint Bonaventure, l'oraison ne peut être bien reçue ; mais avec elle on obtient tout. Peut-être semble-t-il que j'exige beaucoup de vous, en vous demandant le sacrifice des joies profanes, une exacte modestie, et l'application à la prière ; peut-être vous persuadez-vous que vous seriez plus contents, si vous vous abandonniez aux plaisirs du monde ; si vous vous livriez à la dissipation, au repos ou à des entretiens inutiles ; mais détrompez-vous, vous ne pouvez être véritablement contents, qu'en mettant en pratique les avis que saint Paul nous donne. La véritable paix en doit être le prix ; c'est ce que je vais vous faire voir dans le second point.

Il n'est que trop ordinaire de sentir du trouble et des remords après certains divertissements auxquels on s'est livré contre l'ordre de Dieu. Vous l'avez ainsi voulu, Seigneur, dit saint Augustin, que tout plaisir déréglé soit suivi de sa peine ; et vous ne le savez que trop, mes frères, par votre expérience. Avez-vous été contents, après ces parties de divertissements, d'où vous êtes sortis la conscience chargée de péchés ? Que de craintes, que d'inquiétudes, que d'alarmes ont succédé à cette folle joie, à laquelle vous vous êtes livrés ! Vous disiez : Paix ; et il n'y en avait point pour vous, et il ne peut point y en avoir de véritable que dans la joie d'une bonne conscience. Or, vous la goûterez, cette paix, mes frères, si vous passez ces fêtes dans la pratique des bonnes œuvres ; vos esprits et vos cœurs en seront tout remplis ; ce sera la paix de Dieu même, qui est au-dessus de tout autre bien. Vous le prierez, et il vous exauçera ; et si vous avez le malheur d'être actuellement dans le péché, vous obtiendrez de son infinie miséricorde des secours puissants pour en sortir ; il vous pressera d'aller, durant ces fêtes, vous jeter aux pieds de quelques-uns de ces ministres, d'un bon confesseur ; de lui ouvrir votre cœur ; là vous gémirez sur vos fautes ; vous en obtiendrez le pardon, vous vous sentirez déchargés du poids qui vous accablait peut-être depuis longtemps. Oh ! qui peut dire les consolations que vous ressentirez ! Que vous serez bien dédommagés des fausses joies que vous aurez pu goûter dans les compagnies du monde ! Il vous fera part de cette paix que les anges souhaitèrent, à sa naissance, à tous les hommes de bonne volonté : *In terra pax hominibus bonæ voluntatis*. (Luc., II, 14.) Faites, mes frères, l'heureuse expérience de ce que je vous dis ; quand même vous y trouveriez de la difficulté, et plus encore que vous ne vous le figurez, le grand bien de la paix, de la paix de Dieu, peut-il être acheté trop cher ? Je vous la souhaite par avance, etc.

Ce sont là les principaux sujets qu'un pas-

teur peut traiter durant le cours de l'Avent, conformément à l'esprit de l'Eglise, qui nous est marqué dans les évangiles et les épîtres des quatre dimanches qui tombent dans l'Avent. Comme on ne pourrait, dans une même année, les expliquer tous en particulier, on commencera par les plus importants : l'année suivante, on en choisira d'autres, rappelant néanmoins de temps en temps ce qu'on aura dit de plus essentiel l'année précédente ; car il ne faut pas craindre de répéter aux peuples certaines pratiques fondamentales. Un pasteur qui a soin d'étudier les besoins de ses ouailles, et qui est homme d'oraison, découvre aisément ce qu'il convient de dire dans différentes années. Il faudra néanmoins toujours aller au but, qui est de porter les peuples à honorer le grand mystère de l'Incarnation, et à se préparer, par la pénitence et la pratique de bonnes œuvres, à la grande fête de Noël.

CHAPITRE II.

Sujets à traiter dans les prônes, depuis Noël jusqu'à la Septuagésime.

Avis préliminaire.

Le but général des instructions d'un pasteur, pendant toute l'année, ainsi qu'il a été dit dans l'avis fondamental, c'est de porter ses auditeurs à vivre comme de véritables chrétiens, c'est-à-dire, de croire à Jésus-Christ, et se conformer à sa doctrine et à sa conduite. Durant l'Avent, il le fera connaître comme Dieu et homme, comme Sauveur, comme Maître, comme Juge ; et il n'oubliera rien pour disposer les peuples à la grande fête de Noël, par une véritable pénitence et par la pratique des bonnes œuvres, singulièrement par une grande dévotion envers Jésus. Mais après s'être acquitté de son ministère, ainsi que Jean-Baptiste, lorsqu'il préparait les Juifs à recevoir le Messie, que doit-il faire après la fête de Noël jusqu'à la Septuagésime ? Il ne peut mieux parvenir à son but, qui est de former de parfaits chrétiens, qu'en proposant aux fidèles les vertus que Jésus a pratiquées dès sa naissance et pendant toute sa vie cachée. Il s'appliquera donc à considérer attentivement les vertus dont Jésus nous a donné l'exemple, soit en sa naissance, soit en sa circoncision, soit dans l'adoration des rois, soit dans sa présentation, soit dans sa fuite en Egypte et le séjour qu'il y fit, soit dans son voyage à Jérusalem, soit dans sa demeure en Nazareth, et de la vie obscure qu'il y mena jusqu'à l'âge de trente ans. Par ce moyen, il entrera parfaitement dans les intentions de l'Eglise, qui a soin de nous rappeler, dans l'espace du temps qui s'écoule depuis Noël jusqu'à la Septuagésime, le mystère de l'enfance, de l'adolescence de Jésus, et de tout ce qu'il a fait et dit jusqu'à sa trentième année, en un mot, de toute la vie cachée de Jésus ; vie qui renferme un fonds inépuisable d'instructions, et le modèle le plus parfait que l'on puisse imiter, surtout dans la jeunesse. Il aura soin de lire attentivement les évangiles et les épîtres que l'Eglise rappelle aux fidèles

durant ce temps : il y trouvera de quoi entretenir ses auditeurs sur les vertus de Jésus pendant sa vie cachée, ainsi que nous le verrons en parcourant chaque évangile et chaque épître.

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL.

Réflexions sur l'année qui finit et sur celle qui va commencer. Desseins sur le bon emploi du temps. Dessein sur la circoncision spirituelle. Réflexions sur les mystères du Sauveur prises de l'Evangile du jour. Moyens de sanctifier l'année qui va commencer. Moyens pour assurer son salut. Du bienfait inestimable de l'Incarnation du Verbe, et de la reconnaissance que nous lui devons. Dessein pour le Prône de la Circoncision de Jésus-Christ.

Réflexions sur l'année qui finit et sur celle qui va commencer. — Avant que d'entrer dans l'explication des différents évangiles et des différentes épîtres des dimanches depuis Noël jusqu'à la Septuagésime, il est à remarquer que, comme la fête de Noël tombe à la fin de l'année civile, et que le premier dimanche est toujours le dernier de l'année ou le premier de l'année suivante, un pasteur ne peut se dispenser de deux choses ; la première, de faire faire à son peuple de sérieuses réflexions sur l'année qui finit, et sur la nouvelle qui va commencer, et dont ils ne verront peut-être pas la fin ; la seconde, faire à ses auditeurs les souhaits sincères d'une année vraiment chrétienne. Une instruction bien réfléchie sur ces deux points serait peut-être une des plus frappantes que l'on pût faire ; elle tiendrait lieu d'un très-bon prône. Il pourrait ainsi parler à son peuple :

Nous voici, mes frères, arrivés à la fin d'une année, et sur le point d'en commencer une autre. Ces deux objets, d'une année qui finit et qui ne reviendra plus, d'une autre qui va commencer et qui sera peut-être la dernière pour nous, qui le sera certainement pour quelques-uns qui ne s'y attendent pas ; ces deux objets, dis-je, nous fournissent de sérieuses réflexions à faire sur la brièveté du temps, sur la mort qui s'approche, sur le jugement de Dieu et l'éternité qui s'avance, et principalement sur la conduite que nous avons tenue cette année, et sur celle que nous devons tenir l'année prochaine, si le Seigneur veut bien nous l'accorder.

Premier point. — On exposera ensuite avec quelle rapidité le temps s'est écoulé. Tout est passé, les plaisirs comme les tristesses, l'adversité comme la prospérité ; que nous reste-t-il ? Nos péchés et nos bonnes œuvres. Quelle joie pour ceux qui l'ont bien passée, cette année ! Quel sujet de repentir pour ceux qui l'ont perdue, qui ont consumé leur temps, ou dans des actions criminelles, ou même dans l'inutilité, sans avoir rien fait, rien gagné pour le ciel ! On insistera sur la perte du temps, combien elle est grande, plus grande qu'aucune autre ; et cependant la moins regrettée.

On fera voir une seconde réflexion, et on

exhortera chacun à se l'appliquer à soi-même, sur la conduite qu'on aura tenue pendant l'année ; on suggérera un examen sur la manière dont on a passé chaque jour, chaque semaine, chaque mois.

Le détail dans lequel on entrera rappellera à chacun des auditeurs les fautes où il est tombé ; premièrement, chaque jour, en omettant ses prières, ou en les faisant mal, en perdant le temps, ou en l'employant contre les desseins de Dieu, dans des repas, des conversations, etc. ; secondement, chaque semaine, en manquant de sanctifier les jours de fêtes ; troisièmement, chaque mois, en négligeant la fréquentation des sacrements : Hélas ! peut-être, dira-t-on, y en a-t-il qui n'ont pas encore satisfait à leur devoir pascal ; quatrièmement, enfin, en ne rapportant pas à Dieu ses actions, en négligeant de penser à lui, en vivant dans l'état du péché.

On pourrait rappeler aux auditeurs cette pensée : Ne finirez-vous pas, mes frères, cette année dans l'état du péché mortel ? Hélas ! si la mort vous surprenait pendant le sommeil de la dernière heure de cette année, où iriez-vous commencer l'année prochaine ? ne vous réveilleriez-vous point dans le feu des enfers ! quel jugement subiriez-vous ? quelle serait votre éternité ? Il y a peut-être déjà bien des années que Dieu vous souffre dans vos désordres, mais il a commandé au vigneron de vous arracher et de vous jeter au feu, si vous ne commencez au plus tôt à porter des fruits de salut : *Succide ergo illam : ut quid etiam terram occupat ?* Ah ! Seigneur, dira alors le pasteur, en s'adressant à Dieu de toute l'ardeur de son cœur, et dans les sentiments d'un bon père qui voit un de ses enfants sur le point de périr dans le feu ; ah ! Seigneur, ayez encore patience, n'enlevez pas encore cet enfant qui m'est si cher aussi bien qu'à vous, cette brebis qui m'a été confiée : *Domine, dimitte illam, et hoc anno, etc. (Luc., XIII, 7, 8.)* J'en prendrai soin plus que jamais, je ne négligerai rien pour sa conversion, et j'espère qu'elle sera docile aux exhortations que je lui ferai de votre part. Ecoutez-la, chrétiens auditeurs, chers paroissiens qui vivez dans le péché ; écoutez-la, cette exhortation que je vous fais en ce jour ; cessez d'offenser votre Dieu, de marcher dans le chemin de l'enfer, d'abuser du temps que Dieu vous a donné pour gagner un bonheur éternel ; et apprenez ce que vous devez faire pour sanctifier l'année prochaine : c'est le sujet du second point.

Deuxième point. — Il est de mon devoir, mes frères, après vous avoir fait faire quelques réflexions sur l'année qui finit (ou vient de finir, si c'est le premier dimanche de l'année) ; il est de mon devoir de vous faire les souhaits d'une sainte et heureuse année. C'est un usage établi dans le monde de se faire mutuellement les souhaits d'une bonne année : mais que prétend-on se souhaiter ? C'est pour l'ordinaire, ou presque toujours, une année de biens temporels, de prospérité, de santé, de plaisir. Ce n'est pas ainsi, chrétiens auditeurs, que je viens vous la souhaiter.

ter : ce langage est celui du monde, et non pas d'un véritable chrétien : l'année que je vous souhaite, c'est une année vraiment chrétienne, une année passée en état de grâce, dont tous les moments soient sanctifiés, et pendant laquelle vous acqueriez un trésor de mérites pour l'éternité : c'est là proprement ce qui s'appelle une bonne année. Elle ne peut être bonne, si elle n'est telle que je viens de dire ; elle ne sera jamais heureuse, qu'autant que vous la passerez chrétiennement, etc. Il ne tient qu'à vous, mes frères, de l'avoir, cette bonne année ; vous pouvez en sanctifier tous les instants qu'il plaira à Dieu de vous accorder. Quels moyens devez-vous prendre ? En voici quelques-uns que je vais vous indiquer ; le premier, c'est de la commencer comme si elle devait être la dernière de votre vie. L'année que nous finissons (ou que nous venons de finir) a été la dernière pour plusieurs qui ne le pensaient pas, en la commençant.

Là on peut rapporter l'exemple de quelque mort frappante qui sera arrivée pendant cette année, et moraliser avec prudence. Ce moyen seul pourrait suffire pour vivre chrétiennement, et attendre à chaque instant l'heure de sa mort.

Un second moyen, c'est de réfléchir sur les fautes qu'on a faites pendant la dernière année. On appliquera cela aux différentes conditions et aux différents âges.

Un troisième moyen, c'est de former un plan de vie et de se régler, en sorte que chaque jour soit rempli de bonnes œuvres, c'est-à-dire partagé entre la prière, le travail et les autres fonctions propres de son état.

On pourra insister sur la fuite de quelques désordres plus communs, et sur la pratique de quelques bonnes œuvres de piété, spécialement au jour de la fête. On conclura par proposer pour modèle d'une vie chrétienne Jésus-Christ. C'est là, dira-t-on, le grand exemplaire que vous devez copier, et votre année ne sera bonne, sainte et heureuse, qu'autant qu'elle sera conforme à celle de Jésus. (On pourrait ici expliquer ce que c'est qu'être chrétien ; ce que c'est qu'une vie chrétienne ; on pourrait même prendre occasion des fêtes de Notre-Seigneur, que l'on célèbre en ce temps, sa naissance, sa circoncision, l'adoration des Mages, pour rappeler les vertus de Jésus qui reluisent dans ces mystères, et qu'on doit imiter : il faudra recommander principalement la circoncision spirituelle.) Hélas ! mes frères, dira-t-on, peut-être jusqu'à présent ne pourriez-vous compter une seule de vos années qui ait été vraiment chrétienne, peut-être pas un mois durant votre vie ? Quoi donc ! voudriez-vous que celle-ci ressemblât aux précédentes ? Eh ! qu'auriez-vous à présenter à votre juge au temps de votre mort ? Où aboutirait une telle vie ? N'auriez-vous point le sort des infidèles ? Votre supplice ne surpasserait-il pas même le leur, après tant de grâces que Dieu vous aurait accordées, et dont vous auriez abusé ? Ranimez, mes frères, ranimez

votre foi. Vous êtes chrétiens, vivez en chrétiens, et vous serez heureux autant qu'on peut l'être en cette vie ; vous vous préparerez un bonheur parfait pour une éternité. Je vous la souhaite, cette année chrétienne, et je conjure le Seigneur de vous l'accorder telle, me recommandant moi-même à vos prières, afin que je m'acquitte plus parfaitement cette année de tous mes devoirs à votre égard. Donnez-moi la consolation de vous voir cette année plus vigilants pour éviter le péché, et plus attentifs à mener une conduite vraiment chrétienne, etc.

On peut varier les mêmes avis, ou plutôt les proposer d'une autre façon, en présentant à ses auditeurs les motifs qui doivent les engager à bien passer l'année qui commence, et en leur enseignant la manière de le faire.

Il est de mon devoir, mes frères, au commencement de cette année (ou en finissant cette année) de vous engager à l'employer saintement, et de vous instruire des moyens que vous devez prendre pour la sanctifier. Je ne puis vous mieux témoigner le désir sincère dont je suis rempli, que cette année soit pour vous véritablement bonne, c'est à-dire sainte et heureuse.

Premier motif, pris du côté de Dieu. Dieu ne vous la donne que pour cette fin. (Rappelez ici la fin de l'homme.) *Deum time et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo.* (Eccle., XII, 13.) Quelle injure ne lui ferez-vous pas, si vous lui dérobez ce temps que vous devez tout employer à son service ! Quel compte ne vous en faudra-t-il pas rendre ?

Second motif, pris de votre propre intérêt. Quels trésors n'acquerrez-vous pas, si vous passez cette année saintement ! Mais quelle perte peut être semblable à la vôtre, si vous la consommez, si vous en employez une bonne partie dans le péché ou l'inutilité ! (Apportez ici une comparaison prise de l'état des auditeurs, si pendant une année ou une grande partie de l'année, leur travail ne leur servait de rien.) Ajoutez la tristesse où vous devez être à la fin de l'année, si vous abusez du temps ; et au contraire, la joie dont vous serez comblés, si vous l'employez selon les desseins de Dieu. Recourez ici au témoignage des âmes pieuses, qui ont bien passé les années précédentes ; et à celui des auditeurs qui n'ont rien fait ou presque rien pour Dieu ; comparez l'état des uns et des autres.

Troisième motif, pris de l'année même, qui peut être la dernière de la vie, comme celle qui s'écoule (ou qui vient de s'écouler) a été la dernière pour plusieurs qui ne le pensaient pas l'année précédente. (S'il y a eu quelque exemple frappant, on les rapportera comme nous avons dit plus haut.) Il est certain qu'elle sera la dernière pour quelques-uns de ceux qui sont dans l'auditoire : pour vous, vieillards ; pour vous, jeunes hommes ; pour vous, pères de famille ; pour vous, jeunes personnes qui m'écoutez, sans vous appliquer ce que je vous dis, et qui, comptant sur les forces de votre tempérament, regardez la mort comme fort éloignée, etc. Peut-être moi, qui vous parle, payerai-

je le tribut. N'est-il pas de la prudence, mes frères, de prévenir la surprise de la mort; commençons donc les uns et les autres cette année, comme si on nous assurait, de la part de Dieu, que nous serons surpris de la mort cette année même. Ce n'est pas ici, mes frères, une supposition purement imaginaire, c'est Jésus-Christ qui nous le déclare : *Qua hora non putatis.* (Luc., XII, 40.)

Or, voilà, mes frères, un moyen des plus excellents pour sanctifier tous les jours et tous les moments de cette année; c'est de vous dire tous les matins : Je dois m'attendre à mourir cette année; je dois me tenir prêt à tout instant, comme le serviteur qui attend à tout moment la venue de son maître. O mes frères, que ne suis-je assez heureux pour vous faire réduire ce moyen en pratique; faites-nous la grâce, ô divin Jésus! de ne pas l'oublier. Oui, mes frères, je le répète, pensez chaque jour que votre dernière heure est proche, et votre année sera toute sainte.

A quoi vous portera cette pensée? 1° A éviter tout ce qui pourrait vous faire de la peine, quand vous serez arrivés à cette heure fatale; 2° à faire le plus de bonnes œuvres que vous pourrez; 3° et principalement à remplir chrétiennement tous les devoirs de votre état. Gravez bien avant dans votre mémoire cette salutaire pensée : Ma mort n'est pas éloignée, et je dois m'attendre à aller paraître devant Dieu, cette année même. Plaise au ciel, mes frères, qu'elle soit sans cesse présente à votre esprit ! Tous vos jours seront pleins, et vous mériteront une éternité bienheureuse.

Desseins sur le bon emploi du temps.—Une troisième année, après les souhaits ordinaires, on peut s'en tenir au bon emploi du temps, faisant voir, 1° quel est son prix; 2° combien il est court; 3° combien la perte en est irréparable; ce serait là le sujet d'un premier point ou d'une première réflexion, que l'on finirait en disant que, quoique l'on ne puisse pas absolument et entièrement réparer la perte du temps passé, on peut cependant, comme parle l'Apôtre, le racheter en quelque sorte, en faisant un saint usage de l'année présente; usage dont on parlera dans une seconde réflexion.

On fera consister ce bon usage en trois choses, 1° à gémir sur le passé, 2° à sanctifier tout le temps présent; 3° à prévoir l'avenir de telle sorte que, si l'on était surpris cette année, il n'y eût rien dans toute la vie qui pût nous attirer la sentence prononcée contre le mauvais serviteur, ou contre le serviteur inutile.

On aura soin, chaque année, de terminer ses réflexions, supposé qu'elles tiennent lieu de prône, par l'exposition et l'application de quelques circonstances de la vie cachée du Sauveur, conformément aux fêtes que l'on célèbre.

Dessein sur la circoncision spirituelle.—Si le dimanche après Noël tombe le jour même de la Circoncision, on trouvera abondamment dans le fond du mystère, et des motifs pressants pour passer saintement l'année,

et des moyens puissants pour le faire : motifs pris du côté de Jésus circoncis pour notre amour et pour être notre modèle; moyens dans le saint nom de Jésus, qui, étant souvent rappelé à notre esprit, et souvent invoqué, est capable de nous exciter à pratiquer constamment la circoncision spirituelle, et dont la vertu toute-puissante nous procurera la force d'en venir à l'exécution. Il faudra bien faire entendre, 1° ce que c'est que la circoncision spirituelle; qu'elle n'est autre chose que le retranchement de nos mauvais désirs, et de tout ce qu'il y a de vicieux dans notre âme; que l'on doit l'exercer particulièrement à l'égard de la passion dominante. On rappellera, en peu de mots, ce que l'on a dit durant le cours de l'Avent, et on enseignera à la vaincre; on exhortera à acquérir, pendant le cours de l'année, la vertu qui lui est opposée, et à en faire des actes extérieurs et intérieurs. Quant au saint nom de Jésus, on recommandera de le prononcer avec un grand respect, un tendre amour, une vive confiance, et à se le rappeler souvent, pour se fortifier par l'exemple de Jésus. Lorsqu'on n'aura pas parlé dans la fête du saint Nom de Jésus, il ne faudra pas manquer de le faire dans un catéchisme.

Réflexions sur les mystères du Sauveur, prises de l'Evangile du jour.—L'Evangile qui se lit le Dimanche dans l'octave de Noël, est tiré du chapitre II de saint Luc. Il commence par ces mots : *Erat pater Jesu et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo*; et il finit par ces autres : *Puer autem crescebat, et confortabatur, plenus sapientia, et gratia Dei in illo.* Pourquoi l'Eglise nous propose-t-elle cet Evangile entre la fête de Noël et l'Epiphanie, dira un pasteur, après avoir fait un précis de l'histoire de l'Evangile même? Nous y voyons Marie et Joseph tout ravis d'admiration des merveilles qui s'opéraient à l'égard de Jésus, et de ce qu'on en disait; nous y lisons que le Sauveur est venu pour le salut de plusieurs, mais qu'il sera aussi l'occasion de la perte d'un grand nombre. Elle nous y propose l'exemple édifiant d'un saint vieillard, d'une sainte veuve, de Joseph et de Marie, et enfin de l'enfant Jésus. Que n'aurais-je pas à vous dire sur tant de sujets également touchants et instructifs ! Je me borne aujourd'hui aux premières paroles : *Erat pater Jesu*, etc. Tenons-nous au premier exemple que l'Eglise nous met devant les yeux, je veux dire, de la mère de Jésus et de son père nourricier. Quelle était leur occupation après la naissance du Sauveur? Ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer les grandes choses que Dieu faisait pour la rédemption des hommes, et ils les considéraient toujours avec un nouvel étonnement; mais leur admiration n'était pas stérile. Que de saintes affections ne produisait-elle pas dans leur cœur, et quelle sainteté, quelle perfection dans toute leur conduite ! Et voilà, mes frères, à quoi je viens vous exhorter; à faire de saintes réflexions sur les mystères que nous célébrons; mais des réflexions pratiques qui opèrent le règlement de vos mœurs. Pourquoi devez-vous

vous occuper, pendant ces saints jours, à réfléchir sur les mystères du Sauveur, que nous célébrons? Ce sera le sujet du premier point. Comment devez-vous faire ces réflexions? Ce sera le sujet du second.

Premier point.—Dans le premier point, on exposera combien il est juste de réfléchir sur le mystère d'un Dieu fait enfant; et là on développera toutes les marques de bonté que le Fils de Dieu nous donne en se réduisant à l'état d'enfant, ce qu'il lui en coûte, combien il s'humilie et s'abaisse, combien il souffre, et par là même combien il nous aime: *Parvus Dominus*, dira-t-on avec saint Bernard, *et amabilis nimis*. On fera bien sentir que c'est pour nous qu'il veut bien prendre la forme d'enfant, en imiter la faiblesse et en supporter les misères. Quelle ingratitude ne serait-ce pas d'oublier une telle bonté, de n'y penser que faiblement, et durant quelques moments que l'on est à l'église! Mais quel crime, si on venait à outrager ce Dieu enfant dans un temps où on devrait le plus lui marquer sa reconnaissance! Ne serait-ce pas ressembler au tyran Hérode qui persécuta ce divin enfant dès sa naissance? (Ce trait d'histoire, bien exposé et bien appliqué aux pécheurs, surtout dans ce temps, serait bien capable de faire impression sur leur cœur.) On ajoutera que ce serait enlérir sur le crime d'Hérode. Vous en avez horreur, dira-t-on, chrétiens auditeurs, et cependant vous l'imitiez toutes les fois que vous chassiez Jésus-Christ de votre cœur par le péché, toutes les fois que vous le chassiez des cœurs de vos frères. Votre persécution est même plus cruelle que celle du roi d'Hérode, qui fit massacrer les innocents.

Il sera aussi bien à propos de montrer la douceur, la sainte joie que l'on reçoit en considérant Jésus dans sa crèche: Justes et pécheurs, jeunes et vieux, personnes mariées et veuves, vous pouvez y trouver tous la plus grande source de consolations. Appliquez-vous y donc, mes frères, conclura-t-on, et ne passez aucun de ces jours, particulièrement ces douze qui s'écoulent entre les fêtes de Noël et de l'Épiphanie, sans méditer attentivement ce que votre foi vous rappelle d'un Dieu couché dans une crèche pour votre amour; et regardez ces jours comme une suite des fêtes où les chrétiens doivent souvent penser aux mystères de Jésus, qui s'y célèbrent. Que ceux d'entre vous qui ont le plus de loisir viennent à l'exemple de Siméon et d'Anne, dans le temple du Seigneur, s'entretenir de ces mystères consolants, et gémir de ce qu'ils sont si fort oubliés de la plupart des gens du monde. Et si vos occupations ne vous permettent pas de venir à l'église, ne manquez point de prendre dans la journée, principalement le matin, quelque temps pour y penser à loisir; mais comment faudra-t-il faire ces réflexions? Je vais vous l'apprendre dans un second point.

Deuxième point. — Pour rendre ces réflexions salutaires, voici les règles qu'il est

à propos d'y observer. La première, est qu'après vous être mis en la présence de Dieu, vous ranimiez votre foi sur les mystères que nous honorons, vous représentant Jésus enveloppé de langes, gardant un silence profond, adorant son Père et le priant pour vous, s'offrant intérieurement pour vos péchés, et gémissant dans son cœur, versant même de temps en temps des larmes pour votre amour. Après vous être rappelé l'état de Jésus dans sa naissance, considérez les vertus dont il vous y donne l'exemple; elles y éclatent toutes, et il n'en est aucune qui, bien méditée, ne soit capable de vous inspirer des sentiments d'une tendre dévotion; néanmoins il en est une à laquelle il faut vous attacher principalement, suivant le besoin que vous pouvez en avoir: par exemple, son humilité, sa douceur, sa patience: ou bien l'état d'enfance où il se réduit, et dans lequel il nous apprenait déjà par son exemple ce qu'il devait nous prêcher dans la suite, que nous devons devenir semblables à des enfants, c'est-à-dire, humbles comme des enfants, doux, patients, etc.

La seconde règle, c'est de vous appliquer à vous-mêmes ce que vous avez considéré dans Jésus, en vous interrogeant et vous demandant: Ai-je telle ou telle vertu? Ne suis-je point sujet au vice contraire? Quelle différence entre ma conduite et celle de Jésus-Christ! Ensuite vous produirez des sentiments conformes à ces réflexions, de confusion, de regret, de désir de vous rendre semblables au Sauveur.

La troisième et principale règle, c'est de former quelques résolutions pratiques, et pour le même jour. Mais à quoi principalement devez-vous vous attacher, surtout au commencement de cette année? Ecoutez-le, rien de plus digne de vos réflexions: c'est à combattre la passion que vous domine, en vous proposant de vous rendre semblables à Jésus, dans l'exercice de la vertu qui est opposée au vice; je ne puis vous donner un avis plus salutaire au commencement de cette année: bien plus, c'est de l'exécution de cet avis que dépend votre salut. (On pourra s'étendre davantage, si on le juge à propos, sur ce sujet, particulièrement si on n'a pas encore parlé de la passion dominante.) Il ne faudra pas manquer de prévenir les objections des auditeurs, qui se persuadent que ces réflexions ne leur conviennent pas. Vous pouvez bien, leur dira-t-on, mes frères, faire des réflexions pour passer cette année agréablement, pour vous conserver en santé, pour augmenter vos biens, pour parvenir à un établissement; et pourquoi n'en pourriez-vous pas faire pour la sanctifier, cette année, vous enrichir de biens spirituels, et assurer votre établissement dans le ciel? Ah! mes frères, aurez-vous donc moins à cœur la santé de votre âme, le salut de votre âme, que la santé de votre corps? etc.

Prenez donc, avant que de sortir de cette église, la résolution d'employer chaque jour au moins un quart d'heure aux saintes ré-

flexions dont je viens de vous parler. Saint François de Sales, qui a donné des règles de vie pour les gens du monde, leur recommande expressément cette pratique, et il veut qu'ils n'y manquent point; faites-en l'expérience, et vous en connaîtrez l'avantage.

S'il y a encore quelques fêtes à passer, on ne manquera pas d'indiquer ces jours-là spécialement, pour réfléchir sur les sujets qu'on a proposés, déterminant le temps et le lieu les plus propres à le faire utilement. Si un pasteur venait à bout d'introduire dans sa paroisse l'usage de ces réflexions, on y verrait bientôt cesser les désordres, particulièrement ceux auxquels on se livre aux fêtes de Noël, au nouvel an et à la fête de l'Épiphanie; on pourrait leur en faciliter la pratique en répandant dans la paroisse des livres de piété qui enseignent la manière de faire ces réflexions, et où l'on trouve même les méditations toutes digérées, comme encore en inspirant aux garçons et aux hommes dans leurs congrégations, aux filles et aux femmes dans leurs conférences, d'en faire de temps en temps; et par ce moyen, on les y accoutumerait; mais tandis que l'on n'en sera pas venu à ce point-là, de faire réfléchir les peuples sur les mystères que l'Eglise nous propose, aussi bien que sur les vérités qu'on leur annonce en chaire, on verra peu de fruit de ses instructions.

Pour les y engager plus efficacement, on leur proposera les indulgences abondantes que notre saint Père le pape Benoît XIV a accordées à ceux qui vaqueront à ce saint exercice, aussi bien qu'à ceux qui en enseigneront la pratique. Le Bref est du 16 décembre 1746, et a été adressé à tous les prélats du monde chrétien.

Autres sujets sur l'Evangile. — Après avoir rapporté l'histoire de notre Evangile, et supposé qu'on ait déjà exhorté les peuples à bien passer l'année, on proposera aux personnes des différents âges et des différents états, un modèle à suivre pour la sanctifier. Vous êtes tous, leur dira-t-on, ou dans la jeunesse, ou dans l'état du mariage, ou dans l'état du célibat, ou dans l'état du veuvage, ou enfin dans la vieillesse. Or, mes frères, considérez bien l'exemple que l'Eglise vous propose dans notre Evangile, suivez-le exactement cette année, et ce sera pour vous une année vraiment chrétienne. C'est à quoi je me borne dans cet entretien. Jeunes gens, que devez-vous faire pour passer saintement cette année? L'Evangile vous l'apprend. Que nous dit-il de l'enfant Jésus? *Puer crescebat*, etc. Vous croîtrez en âge, vous prendrez des forces corporelles. Mais est-ce assez de fortifier votre corps? Non; il faut premièrement vous conserver en grâce, *Gratia Dei erat in illo*, et ne rien tant craindre que de perdre votre innocence. Secondement, il faut tâcher de croître en vertu : *Confortabatur*; et pour cela, quels moyens prendrez-vous? On en indi-

quera quelques-uns, et le principal sera de rappeler souvent Jésus, de le conjurer, toutes les fois qu'ils viendront à l'église, et même tous les matins, de leur accorder la grâce de croître comme lui, en sagesse, etc.

Vous, pères et mères de famille, personnes engagées dans le mariage, que devez-vous faire pour sanctifier cette année? L'Evangile vous l'apprend. Que nous dit-il de Joseph et de Marie? *Perfecerunt omnia secundum legem Domini, et reversi sunt in civitatem suam*; ils accomplirent parfaitement tout ce qui était prescrit par la loi du Seigneur; ensuite ils s'en retournèrent à Nazareth, portant avec eux l'enfant Jésus. Voilà, mes frères, la règle de conduite dont vous ne devez pas vous écarter. Imitiez, durant cette année, Joseph et Marie; n'ayez en vue que d'accomplir en tout point la loi de Dieu; partagez votre temps entre les devoirs de la religion et les occupations de votre état; ayez soin de vos enfants comme ils eurent soin de l'enfant Jésus; que l'union et la paix règnent entre vous, comme elle régnait entre ces deux époux; ne quittez point Jésus, je veux dire, qu'il soit le motif de l'amour que vous vous porterez, et de l'éducation que vous donnerez à vos enfants, aussi bien que du soin que vous prendrez de toute votre famille. O familles vraiment saintes, celles qui suivront de tels exemples! Qui peut dire l'abondance de bénédictions que Dieu y répandra! Plût au ciel que toutes celles qui composent notre paroisse, fussent des copies fidèles de la plus sainte famille qui ait jamais été!

On suivra ce détail par rapport aux personnes qui vivent dans le célibat, qui sont dégagées des liens du mariage. On s'adressera aux vierges de l'un et de l'autre sexe, qui trouveront dans Marie et dans Joseph, qui ont conservé l'un et l'autre une perpétuelle virginité, les règles de conduite qu'ils doivent suivre, dont la principale sera de se tenir inséparablement unis à Jésus, d'aimer à s'entretenir avec lui, soit dans leurs maisons, fuyant le monde, et aimant la retraite, soit en rendant à Jésus de fréquentes visites au très-saint Sacrement; on leur conseillera de régler, à leur exemple, toutes leurs actions depuis le matin jusqu'au soir, et pour les jours ouvriers, et pour les jours de fêtes.

Rappelez-vous, leur dira-t-on, comment Marie et Joseph ont vécu, les moyens qu'ils ont pris pour conserver leur virginité, pour avancer sans cesse dans les voies de la sainteté, menant une vie obscure et cachée aux yeux des hommes, mais toute pour Dieu et en Jésus-Christ, et faites, suivant votre état et les circonstances où vous vous trouverez, ce qui dépendra de vous pour garder inviolablement la fidélité que vous devez à Jésus-Christ l'époux de vos âmes, et conserver vos corps dans une inviolable pureté.

Veuves chrétiennes, ajoutera-t-on, affranchies du mariage, considérez attentivement

la conduite d'Anne la prophétesse ; c'est un modèle achevé que l'Evangile vous propose en ce jour pour vous sanctifier. (On entrera dans le détail des vertus d'Anne, que l'on appliquera aux personnes du même état.)

Moyens de sanctifier l'année qui va commencer. — Il sera aussi bien à propos de dire à tous les auditeurs que, pendant le cours de cette année, ils doivent s'attendre à des adversités, à des persécutions, à différents sujets de tristesse. Jésus et Marie, dira-t-on, n'en ont pas été exempts : Jésus a été continuellement en butte à des contradictions, et le vieillard Siméon prédit à Marie qu'elle aurait le cœur percé de douleur. Pourrions-nous espérer de n'éprouver aucun sujet de chagrin, tandis que nous voyons les deux personnes les plus saintes, affligées et persécutées ! Acceptons dès à présent, mes frères, toutes les différentes épreuves où Dieu veut nous mettre ; préparons-nous-y par une parfaite soumission aux volontés divines, et faisons-en, quand elles arrivent, un saint usage. Vous voyez, mes frères, comment cet Evangile est pour nous tous un fonds d'instructions infiniment salutaires, en quelque âge, en quelque état que nous soyons. Ah ! si les années précédentes nous eussions suivi ces beaux modèles que l'Eglise nous rappelle chaque année, quel sujet de consolation ne serait-ce pas aujourd'hui pour nous ! Profitons-en du moins à présent, et l'année que nous commençons sera sûrement pour nous une année sainte et heureuse, etc.

Moyens pour assurer son salut. — On peut encore trouver de quoi entretenir convenablement les fidèles au commencement d'une année, dans les paroles que dit Siméon à la sainte Vierge : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum* : Cet enfant est au monde pour la perte et le salut de plusieurs. Méditons bien, mes frères, au commencement de cette année, dira-t-on, cette vérité également consolante et terrible : cet enfant dont nous venons de célébrer la naissance (et si c'est la veille, ou le lendemain, ou le jour de la Circoncision, on fera aussi mention de cette fête), est né, a été circoncis pour la perte et le salut de plusieurs ? *Positus est hic*, etc. Mais dans quel sens, mes frères, doit-on entendre qu'il est au monde pour la perte de plusieurs ? Ne veut-il pas le salut de tous ? N'est-il pas né, et ne répand-il pas son sang pour tous ? Oui, mes frères, et c'est la vérité dont je veux premièrement vous convaincre ; cependant il sera l'occasion de la perte de plusieurs, et même de beaucoup de chrétiens qui refusent de profiter de ses grâces, et c'est la vérité terrible que je veux aussi exposer à vos yeux. Il ne tient qu'à chacun de nous que Jésus soit venu efficacement pour notre salut ; s'il est pour nous une occasion de perte, ce sera par notre pure faute ; première réflexion. Quels moyens devons-nous prendre, particulièrement cette année, pour être du nombre de ceux qui seront sauvés par Jésus ; seconde réflexion.

Dans la première, on montrera la volonté

sincère que Jésus a de notre salut : *Natus est nobis Salvator*. (Luc., II, 11.) 1° Il est né pour cela, *et omni populo* ; il ne veut la perte d'aucun. On fera le détail de ce qu'il a fait et souffert, on rapportera quelques-unes de ses paroles de l'Evangile, où il assure qu'il ne veut pas perdre les âmes, et qu'il est venu pour les sauver. 2° On rappellera les moyens de salut qu'il nous a laissés : moyens extérieurs et intérieurs. N'est-il pas en notre pouvoir, dira-t-on, de profiter de ces moyens ? Et si nous périssons, ne sera-ce pas notre faute ? N'est-ce pas à nous seuls qu'il aura sujet de l'imputer, comme il le fit à l'égard des Juifs, qui abusèrent de tant de grâces qu'il leur avait faites ? N'en abusons pas davantage, mes frères, continuera-t-on ; répondons au désir sincère que Jésus a de notre salut, et cherchons les moyens dont nous devons nous servir pour être du nombre de ceux qui seront sauvés ; c'est la seconde réflexion.

On y représentera ce qui pourrait être la cause de notre perte, et on pressera vivement les auditeurs de se précautionner ; ensuite on enseignera les moyens positifs pour assurer son salut, on les exhortera à les pratiquer, et cela dès le jour même.

On insistera sur le détail de ce qu'il faut fuir, ou autrement des causes ordinaires de la perte de plusieurs, sur certains péchés ou désordres plus communs dans la paroisse : tels que sont l'omission de la prière, l'éloignement des sacrements, le défaut d'assiduité à la Messe de paroisse, de réflexion sur son salut, etc. De là on prendra occasion de donner les moyens positifs pour être du nombre des élus : 1° l'exactitude à la prière ; 2° la fréquentation des sacrements ; 3° les réflexions fréquentes sur les vérités de la foi ; 4° l'assiduité à entendre la parole de Dieu ; et on rappellera quelques autres avis que l'on aura donnés l'année précédente, dont la fin principale sera de porter à imiter Jésus, et à se le proposer, pendant toute l'année, comme la voie que l'on doit suivre pour arriver à la vie.

Il sera bon de finir par une prière adressée à Jésus même, que le pasteur lui fera pour qu'il ne permette pas qu'aucune des brebis qu'il lui a confiées périsse entre ses mains ; on dira aux auditeurs de prier pour cela pendant la Messe, surtout au temps de l'élévation.

Si l'on prend son sujet d'instruction dans l'Épître qui est tirée du chapitre IV de l'Épître de saint Paul aux Galates, on s'attachera à bien expliquer ces paroles : *Ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum factum ex muliere, ut adoptionem filiorum reciperemus*.

Du bienfait inestimable de l'incarnation du Verbe, et de la reconnaissance que nous lui devons. — L'Eglise, mes frères, dans l'Épître de ce jour, dira-t-on, nous remet devant les yeux le bienfait inestimable de l'incarnation du Verbe, et la naissance de la Vierge Marie. Nous l'avons déjà médité durant le cours de l'Avent, ce grand mystère ;

l'Eglise vient de solenniser, il n'y a que quelques jours, sa nativité ; mais peut-être n'y avons-nous pas encore fait toute l'attention qu'il demande de nous ; sentons-le de plus en plus en ce jour, et apprenons à en profiter, et ce sera la matière de notre instruction. Les maux dont le Fils de Dieu venant au monde nous a délivrés, et les biens qu'il nous a apportés, seront le sujet du premier point ; la reconnaissance que nous lui devons sera le sujet du second.

Premier point. — Saint Paul a exprimé en peu de mots dans sa *Lettre aux Galates* (nota, que les Galates étaient des habitants de la Galatie, province de l'Asie mineure, à qui saint Paul avait prêché l'Evangile, et qui dans la suite voulurent, à l'instigation de quelques faux apôtres, joindre les cérémonies de la loi ancienne à l'Evangile : l'Apôtre leur écrivit cette lettre pour les préserver de la séduction), et la grandeur des maux dont le Fils de Dieu nous a délivrés par sa venue, et l'excellence des biens qu'il nous a apportés, en disant qu'il est venu pour nous racheter, et nous faire recevoir l'adoption des enfants de Dieu : *Ut redimeret, ut adoptionem filiorum reciperemus*. De quoi, mes frères, le Fils de Dieu nous a-t-il délivrés ? De quel esclavage nous a-t-il fait sortir ? C'est de l'état pitoyable où nous a réduits notre premier père. (L'on exposera les suites du péché originel, et l'on montrera comment Jésus a remédié aux plaies que le péché de notre premier père nous avait faites.) A la vérité, dira-t-on, il nous a laissé quelques-unes des suites de ce péché, surtout le penchant au mal, cette malheureuse convoitise, dont nous sentons presque sans cesse les attaques ; mais ce n'a été que pour nous aider à la vaincre, et nous en faire un sujet de mérite, aussi bien que de toutes les autres misères que nous éprouvons, et qui sont l'apanage des enfants d'Adam. Quelle obligation n'avons-nous pas au Fils de Dieu, d'avoir voulu nous tirer d'un tel esclavage ! Ce n'est pas seulement du péché originel qu'il nous a affranchis, c'est aussi des péchés actuels, des péchés personnels, dont il nous a mérité le pardon. Nous nous étions volontairement engagés dans la servitude du démon, nous étions esclaves de nos passions et des maximes du monde : *Sub elementis mundi eramus servientes*. Mais, ô bonté ineffable de notre Dieu ! touché de nos misères, de notre aveuglement, de notre insensibilité, il est venu pour nous guérir, nous éclairer, nous toucher, pour nous procurer une heureuse liberté. Avez-vous jamais bien compris, mes frères, la grandeur d'un tel bienfait ? (On la fera sentir par une comparaison, tirée d'un homme que l'on aurait racheté de la gâche, ou délivré de quelque autre grand mal.)

Mais combien plus, dira-t-on, êtes-vous obligés au Sauveur, pour les biens qu'il vous a procurés ! le croiriez-vous ? Il est pourtant de foi que le Père l'a envoyé, et qu'il est descendu du ciel, afin que nous devenions tous des enfants d'adoption ; que

nous reçussions tous la grâce sanctifiante, qui nous rend participants de la nature divine, nous donne droit d'appeler Dieu notre père, de prétendre à son héritage, et de l'attendre avec une sainte confiance. (On s'étendra sur tous ces biens ; ensuite on demandera aux auditeurs quelle estime ils en ont faite.) Vous avez, leur dira-t-on, reçu dans le baptême cette grâce d'adoption ; l'avez-vous conservée ? N'êtes-vous point retombés dans le premier esclavage ? N'y êtes-vous point encore ? Ah ! pourriez-vous différer d'en sortir ? Seriez-vous assez ennemis de vous-mêmes, pour rester, par votre malice, dans la plus honteuse des servitudes, et ne pas jouir des avantages que la naissance du Fils de Dieu vous présente ? Est-il aucun esclave qui n'acceptât de bon cœur la liberté qu'on lui présenterait, et à qui le prince, en l'adoptant pour son fils, accorderait le plus grand des privilèges ? S'il refusait de profiter d'un office si avantageux, ne l'accuserait-on pas justement, et du plus prodigieux aveuglement, et de la plus noire ingratitude ? Profitons donc, mes frères, de l'heureux état où le Fils de Dieu veut bien nous mettre par sa naissance : répondons à ses bontés, et apprenons dans le second point à lui témoigner notre reconnaissance.

Deuxième point. — Rien de plus juste que cette reconnaissance : elle est d'autant plus juste, que les maux dont le Fils de Dieu nous a délivrés sont plus grands, et les biens qu'il nous a apportés plus précieux. Comment veut-il que nous connaissions ses bontés ? En deux manières : 1° en sortant au plus tôt de l'état du péché, si nous avons le malheur d'y être engagés ; et ne craignant rien tant que le malheur d'y tomber, si nous avons le bonheur d'en être affranchis ; 2° en faisant la plus haute estime de la qualité d'enfants adoptifs de Dieu, en préférant la grâce à tout autre bien ; 3° en nous comportant envers Dieu, comme ses véritables enfants. On exposera les différents devoirs des enfants envers leurs pères ; on inspirera aux auditeurs les sentiments d'une sainte confusion, et en même temps de regret d'avoir fait si peu de cas de la grâce sanctifiante, de cette qualité d'enfants de Dieu, qui est préférable aux titres du monde les plus glorieux, et sans laquelle les princes et les rois sont les plus pauvres et les plus misérables ; on leur fera enfin former la résolution de travailler sincèrement et efficacement, dès le commencement de cette année, à recouvrer cette grâce, cette qualité d'enfants de Dieu, s'ils l'ont perdue ; et de se comporter dans la suite en vrais enfants du Père céleste : on leur recommandera de prier avec confiance, et Dieu le Père, et Jésus-Christ son Fils, et son Saint-Esprit qui nous fait prier : *Quoniam autem estis filii, misit Deus Spiritum Filii sui in corda vestra, clamantem : Abba, Pater*.

Dessein pour le prône de la Circoncision de Jésus-Christ. — Lorsque la fête de la

Circoncision tombe le Dimanche, un pasteur ne doit pas manquer de tirer son instruction du mystère même. Il y a quantité de belles choses très-touchantes et très-instructives à dire, tant sur la circoncision que sur le saint Nom de Jésus. Il lira attentivement ce qu'en dit saint Bernard. Nous avons dans la Circoncision de Jésus, dit ce saint, *quid amemus et admiremur, habemus etiam quid imitemur*. Ces deux premiers seront le sujet de la première réflexion, et le troisième sera le sujet de la seconde. On insistera fort sur le motif de l'amour de l'Enfant Jésus, et on fera bien entendre aussi combien ce divin Enfant a souffert, ayant un parfait usage de sa raison, et le corps le plus délicat, le plus sensible qui eût jamais été et qui sera jamais; combien profondément il s'est humilié, en prenant la forme de pécheur. Quel prodige de bonté! quoi de plus digne de notre admiration et en même temps de notre amour! Mais à quoi doit-il nous porter, cet amour? A l'imitation de l'Enfant Jésus circoncis. En quoi devons-nous l'imiter? 1° Dans son amour pour les souffrances; 2° dans son humiliation; 3° le principal fruit qu'on doit tirer de ce mystère, c'est de pratiquer la circoncision spirituelle qu'il est venu nous enseigner en pratiquant la circoncision corporelle.

On expliquera clairement quelle est cette circoncision spirituelle, et on s'attachera à inspirer aux auditeurs de combattre pendant l'année leurs principales passions. On les en conjurera par le saint Nom de Jésus, auquel on leur dira de recourir souvent, pour obtenir la grâce de se vaincre.

Comme on ne peut pas traiter suffisamment, dans une seule instruction, les sujets que fournissent la fête de la Circoncision et celle du saint Nom de Jésus, surtout, lorsqu'on ajoute des avis pour le nouvel an (comme il est à propos et même nécessaire de le faire), un pasteur doit faire en sorte qu'il parle en particulier du saint Nom de Jésus, le plus auguste, le plus aimable et le plus puissant de tous les noms, et d'instruire les fideles à son égard. L'Eglise en diffère l'Office après l'octave de l'Epiphanie. Il peut attendre à ce temps-là à en instruire son peuple, soit dans un prône, soit dans un catéchisme. Les leçons tirées de saint Bernard lui fourniront de quoi en parler dignement et utilement; et s'il ne veut pas attendre après l'Epiphanie pour traiter ce sujet, il en pourra faire la matière de son prône, ou le jour même de la Circoncision, ou quelque autre jour avant l'Epiphanie, supposé qu'il se rencontre deux dimanches depuis Noël jusqu'à la fête des Rois.

Il fera donc voir premièrement, combien ce nom est saint, combien il est aimable et combien il est puissant; et en second lieu, ce que nous lui devons à cause de sa sainteté, de son amabilité et de sa vertu. Il avertira surtout les peuples de ne le prononcer qu'avec un respect profond, et de l'invoquer toujours avec confiance et avec amour; et principalement de se rappeler les vertus de

Jésus que ce beau Nom lui représente, afin d'en faire la règle de sa vie pendant le cours de l'année.

FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

Lorsqu'il se rencontre deux dimanches depuis Noël jusqu'à l'Epiphanie, comme il n'y a point alors d'évangile propre du dimanche, et qu'on lit à la Messe l'évangile, ou de l'octave de Saint-Etienne, ou de celle de Saint-Jean, ou des Saints-Innocents, ou enfin celui de la veille de l'Epiphanie, un pasteur peut choisir, entre plusieurs matières, celle qu'il jugera plus convenable et plus salutaire, eu égard au temps aussi bien qu'aux besoins de ses auditeurs. Il semble que son but principal, dans cette instruction, doit être de préparer les fideles à célébrer dignement la grande fête des Rois. La plupart des chrétiens ignorent les fins de l'institution de cette fête; et si l'on était bien exact à les leur mettre devant les yeux, quelques jours auparavant, on ne verrait pas tant de désordres se commettre la veille et le jour de cette fête; la joie à laquelle on se laisserait aller serait toute spirituelle et toute sainte. Il faut donc avoir soin de leur faire bien entendre pourquoi cette fête se célèbre avec tant de solennité, et qu'elle est une des principales de l'année. C'est en cette fête, leur dira-t-on, que l'Eglise veut que nous rendions grâces à Dieu du don inestimable de la foi, et de notre vocation au christianisme, en la personne des gentils. On leur fera sentir la grandeur de ce don, et par là même combien sont coupables ceux qui en cette fête se livrent au péché, imitant en quelque façon les dérèglements des gentils. On leur donnera ensuite des avis pour se bien disposer à cette fête, et témoigner à Dieu une juste reconnaissance. On ne peut leur proposer un modèle plus parfait que l'exemple même des rois Mages. On recommandera beaucoup l'adoration de l'Enfant-Jésus le jour de l'Epiphanie, adoration que l'on viendra faire à l'Eglise dans les sentiments des saints rois; on invitera les âmes justes à demander pardon en ce jour-là pour les mauvais chrétiens qui en font un jour de débauches.

Quant au mystère même de l'Epiphanie, il y a plusieurs desseins à prendre pour le bien traiter. Nous en parlerons lorsque nous donnerons quelques avis pour expliquer au peuple les différents mystères que l'Eglise célèbre dans le cours de l'année.

Remarquez que, pour empêcher les désordres qui se commettent souvent dans la fête de l'Epiphanie, et détacher les fideles de cette fausse joie, à laquelle ils se livrent, un des meilleurs moyens serait de leur faire bien comprendre la vanité, la fausseté, le danger, et même le crime des plaisirs mondains, comme au contraire la solidité, la vérité, et les suites heureuses d'une vie mortifiée et vraiment chrétienne. On pourrait traiter cette matière plus au long qu'on ne l'aurait fait avant les fêtes de Noël. Il est utile, et même quelquefois nécessaire, de

répéter de temps en temps certaines vérités plus importantes aux peuples que l'on est chargé d'instruire : ils oublient très-aisément ce qu'on leur a dit. On a d'ailleurs toujours quelque chose de nouveau à ajouter aux matières que l'on a déjà traitées, et l'on y peut donner un tour différent.

Homélie sur la fuite en Egypte.

Comme l'Eglise nous fait lire, la veille de l'Epiphanie, l'histoire de la fuite de Jésus en Egypte, et que l'on ne pourrait guère prendre occasion d'en parler après l'Epiphanie, cette fuite mystérieuse mérite bien l'attention d'un pasteur, et ce n'est pas en vain que l'Eglise nous la fait lire : elle prétend que les fidèles profitent des instructions qu'elle renferme : c'est au pasteur à les leur développer. Ainsi après quelques avis sur la fête de l'Epiphanie, le dimanche qui précède cette fête, un pasteur peut s'appliquer à représenter à ses auditeurs ce qui est dit dans l'Evangile (*Matth.*, II, 13-23) de la fuite de Jésus dans l'Egypte, en faisant une paraphrase ou une espèce d'homélie sur cette histoire, en y mêlant des réflexions utiles à chacun des auditeurs. Le but principal de cette paraphrase ou homélie serait de porter à exécuter fidèlement, généreusement et constamment, la volonté de Dieu dans l'état et l'emploi où il les a mis, et où il lui plairait les mettre dans la suite. Qu'il explique bien toutes les circonstances de cette fuite, par l'ordre de quel elle se fait, ce qui en est l'occasion, en quel temps Marie et Joseph entreprennent ce voyage, en quel pays ils se retirent, ce qu'ils y souffrent, et combien ils y demeurent.

1^o La fuite en Egypte se fait par un ordre de Dieu même : *Ecce angelus Domini apparuit in somnis Joseph*. Apprenons de là à nous soumettre aux ordres de la Providence, quelque difficiles qu'ils nous paraissent à exécuter ; mais ayons soin de nous y soumettre promptement et volontiers, à l'exemple de Jésus, de Joseph et de Marie.

2^o Quelle est l'occasion de cette fuite ? La fureur d'Hérode qui doit chercher l'Enfant pour le faire mourir : *Futurum est ut Herodes querat puerum*. Hérode, de qui est-il la figure ? Du démon, qui cherche à chasser Jésus-Christ de nos cœurs. (Ici morale pour les jeunes gens, et pour ceux qui ont fait leur dévotion aux fêtes de Noël, aussi bien que pour tous les pécheurs qui se laissent dominer par leurs passions.) Est-ce donc manque de puissance que Jésus fuit en Egypte ? Non, mais c'est par un effet de sa sagesse toute divine, non-seulement pour sanctifier la terre d'Egypte, pour nous donner l'exemple d'une parfaite patience et soumission à la volonté de Dieu ; mais encore pour nous apprendre qu'il permet que nous soyons tentés et persécutés, et que nous devons nous y attendre ; mais que toutes les tentations et persécutions tourneront à notre profit spirituel et à celui des autres, si nous entrons dans ses desseins, et si, comme Joseph et Marie, nous sommes dociles à sa voix.

3^o Quelle fut son obéissance ? Prompte et

aveugle : *Qui consurgens, accepit puerum et matrem ejus nocte*. Il faudra insister sur cette promptitude, et parler contre les délais, contre la négligence, lorsqu'il est question d'obéir à la voix de Dieu, ou de l'Eglise, ou des autres supérieurs légitimes ; par ex. pour les prières du matin, pour la Messe, pour s'acquitter des devoirs de son état, pour obéir aux parents et aux maîtres. On parlera aussi contre ceux qui n'obéissent qu'avec répugnance, ou en murmurant, particulièrement lorsqu'il faut interrompre leur repos ou se lever plus matin.

4^o *Secessit in Ægyptum*. On expliquera quelle était cette terre d'Egypte. Une terre étrangère, où Marie et Joseph doivent être sans secours et sans appui du côté des hommes ; terre éloignée, où ils ne peuvent arriver qu'avec bien des fatigues ; ils passent cependant par-dessus toutes ces difficultés ; il suffit que Dieu ait parlé par le ministère d'un ange. Ainsi devons-nous agir, lorsque Dieu nous a fait connaître sa volonté par ses ministres, qui sont comme des anges visibles. On pourrait prendre occasion de ce voyage pour parler de la manière de voyager chrétiennement ; qu'il n'en faut point entreprendre que par la volonté de Dieu ; qu'il faut les sanctifier, et surtout se bien garder des péchés que l'on n'y commet que trop souvent.

Enfin, *Erat ibi usque ad obitum Herodis*. Jésus, Marie et Joseph demeurent en Egypte jusqu'à ce que le Seigneur leur ordonne d'en sortir. Belle morale à donner à toutes les personnes qui se plaignent de leur état et qui se persuadent qu'ils ne peuvent y faire leur salut : *Esto ibi usquedum dicam tibi* ; ainsi que Joseph et Marie restèrent en Egypte, jusqu'à ce que le Seigneur les en rappela : *Defuncto Herode, ecce angelus Domini apparuit in somnis Joseph in Ægypto, dicens : Surge et vade in terram Israel*. On conclura par dire aux auditeurs de profiter des peines attachées à leur état ; de faire souvent, pendant l'année, des actes de soumission à la volonté divine, et de commencer dès ce jour même. On les avertira soigneusement de ne point quitter Jésus, ainsi que fit Joseph ; et tant qu'ils ne s'en sépareront point, ils ne périront point, même dans les plus grands dangers.

DIMANCHES APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Il ne peut y avoir plus de six dimanches entre la fête de l'Epiphanie et la Septuagésime, et communément ils sont en plus petit nombre. Il arrive de temps en temps, qu'il n'y en a qu'un ou deux : cela dépend de la fête de Pâques, qui règle toutes les fêtes mobiles. On donnera ici les sujets d'instruction pour chacun de ces dimanches ; et lorsqu'il y en aura quelqu'un de transféré après la Pentecôte, on aura recours à ce qui en aura été dit ci-après.

1^{er} DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sujets tirés du voyage de Jésus, âgé de douze ans, jusqu'au temple de Jérusalem.

Devoirs des enfants envers Dieu et envers leurs pères et mères. Devoirs des pères

et mères envers Dieu et leurs enfants. Conduite de Marie et de Joseph cherchant Jésus; modèle des pères et mères à l'égard de leurs enfants. Le voyage de Jésus à Jérusalem instruit toutes sortes de personnes de leurs devoirs envers Dieu et le prochain. Nous devons travailler à notre perfection. De la perte de la grâce ou de la dévotion sensible. Nous devons à Dieu le sacrifice de nos corps et de nos âmes. Du bon usage des dons de Dieu.

Le premier dimanche après l'Epiphanie, on lit à la Messe l'évangile tiré du second chapitre de saint Luc, où il est parlé du voyage que Jésus fit à Jérusalem à l'âge de douze ans avec ses parents, de sa demeure au temple, de la perte qu'en firent Marie et Joseph, de leur retour à Nazareth, et de la vie qu'y mena Jésus jusqu'à sa trentième année.

Devoirs des enfants envers Dieu et envers leurs pères et mères. — On voit assez pourqu'oi l'Eglise nous rappelle les beaux traits de la vie du Sauveur, après avoir célébré les mystères de son enfance; et nous avoir mis devant les yeux sa fuite en Egypte quelque temps auparavant; c'est sans doute pour qu'il n'y ait aucune circonstance de la vie de ce Dieu homme, qui échappe à la considération et à la réflexion des chrétiens. Il est du devoir d'un pasteur de les proposer soigneusement aux fidèles, et de leur en faire tirer de salutaires conséquences, en se conformant en tout, autant qu'ils le pourront, aux exemples que Jésus-Christ leur a donnés. C'est là, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, et on ne peut trop le répéter, l'unique fin que doit se proposer un pasteur, de porter son peuple à mener une vie vraiment chrétienne, je veux dire qui ressemble à celle de Jésus-Christ, leur modèle : on pourrait ainsi commencer son instruction :

L'Eglise, mes frères, nous met devant les yeux, dans l'évangile qui se lit dans l'octave de l'Epiphanie, une histoire trop digne de l'attention d'un chrétien, pour ne pas vous la rappeler et vous en faire une juste application. C'est le voyage que fit Jésus, âgé de douze ans, depuis Nazareth, où il demeurerait ordinairement, jusqu'au temple de Jérusalem. On peut dire que cet évangile est, par excellence, l'évangile de la jeunesse chrétienne; nul, dans tous ceux que nous lisons dans le cours de l'année, qui leur convienne mieux; il leur présente le modèle parfait qu'ils doivent imiter pendant leur jeunesse, et même pendant le temps qu'ils doivent demeurer avec leurs parents; il fournit aussi aux parents mêmes les règles les plus sages qu'ils doivent garder à l'égard de leurs enfants. Ainsi cette instruction servira également pour les enfants, et pour les pères et mères; elle sera même utile pour toutes sortes de personnes, à qui Jésus-Christ donne l'exemple du soin que chacun doit avoir de faire toujours du progrès dans la sagesse et dans la grâce. Comment Jésus-Christ apprend-il aux enfants et aux jeunes

gens à passer leur jeunesse? Première réflexion. Comment les pères et mères apprennent-ils de Marie et de Joseph les sages règles qu'ils doivent garder à l'égard de leurs enfants? Seconde réflexion. Qu'est-ce que Jésus-Christ apprend encore à tous les chrétiens dans le voyage qu'il fit à Jérusalem, et dans la conduite qu'il tint après son retour, jusqu'à sa trentième année? Troisième réflexion. On en pourra faire la matière de plusieurs prêches.

Lorsqu'on devra faire la première pour les enfants, on recommandera, le dimanche précédent, aux pères et mères d'amener tous leurs enfants, qui ont l'usage de raison, à la Messe de paroisse, le dimanche suivant, pour entendre le prône: et on aura soin de les avertir de le leur faire répéter.

C'est pour vous, jeunesse chrétienne, c'est pour vous tous, qui avez encore vos pères et mères, que Jésus-Christ a bien voulu, après s'être revêtu de la nature humaine, passer dans l'état de l'enfance et de la jeunesse, et avoir sur la terre une mère et un père nourricier, afin que vous appreniez de lui quelle conduite vous devez tenir dans toute votre jeunesse, et quelle soumission vous devez avoir à l'égard de vos parents. Faites donc bien attention à ce que je vais vous dire, et regardez attentivement le modèle qui vous est proposé. Vous êtes chrétiens, c'est-à-dire que vous faites profession de croire et de faire ce que Jésus-Christ nous a enseigné par ses paroles et son exemple. Or, qu'a fait Jésus-Christ? Qu'a-t-il dit depuis son bas âge jusqu'à sa trentième année? Ecoutez-le, et ne l'oubliez jamais.

Ce que l'Ecriture nous apprend de lui, c'est : 1° qu'étant plein de grâce dès son entrée dans le monde, il donna, à l'âge de douze ans, une preuve éclatante de sa religion, en faisant un long voyage pour venir au temple de Jérusalem, rendre publiquement ses devoirs de religion à son Père et de respect envers ses ministres ou les docteurs de la loi; 2° qu'il resta dans le temple autant que son Père céleste le souhaitait, même à l'insu de ses parents, qui en furent affligés; 3° qu'il déclara nettement à la sainte Vierge et à saint Joseph, lorsqu'ils s'en plainquirent à lui, qu'il fallait qu'il exécutât la volonté de son Père; 4° il nous apprend encore, qu'après cette réponse, il alla à Nazareth avec ses parents, et qu'il leur é ait soumis, croissant tous les jours en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Voilà, mes enfants, en abrégé, le modèle que vous devez imiter, le miroir où vous devez vous considérer, le tableau dont vous devez exprimer une copie. Vous y trouverez comment vous devez remplir vos devoirs de religion envers Dieu, de piété envers vos parents, et de justice envers vous-mêmes.

Il faudra expliquer par ordre chacun de ces devoirs; montrer d'abord la nécessité qu'il y a d'honorer Dieu, de célébrer les fêtes, surtout d'assister dévotement aux Offices; de bien écouter la parole de Dieu. Ensuite on représentera comment Jésus-Christ

s'acquitta de ce devoir. On fera voir enfin aux jeunes gens combien il s'en faut qu'ils ressemblent à Jésus-Christ ; on leur reprochera les différentes fautes dont on les connaît coupables en ce qui concerne la religion ; on leur fera entendre que s'ils ne changent de conduite, ils ne méritent plus le nom d'enfants chrétiens, de jeunesse chrétienne ; que Jésus-Christ les désavouera pour ses enfants : on les pressera de mieux suivre à l'avenir l'exemple de religion que leur a donné Jésus-Christ. On passera à la seconde leçon qu'il leur fait, tirée de la réponse qu'il donna à sa Mère. Jésus, dira-t-on, resta dans le temple à l'insu de ses parents, parce que telle était la volonté de son Père. Qu'apprenez-vous de là, mes enfants ? Que vous devez exécuter la volonté de votre Père qui est dans le ciel, préférablement à celle de votre père et de votre mère selon la chair ; que vous ne devez jamais offenser Dieu, pour complaire à vos parents, etc. ; que quand il est question de vous consacrer à Dieu, et d'obéir à sa volonté, vous ne devez écouter ni la chair ni le sang, quelque peine que cela puisse faire à vos parents, etc.

Voici une autre leçon non moins importante que Jésus vous a donnée, mais qui est des moins pratiquées. L'évangéliste saint Luc nous dit qu'après la réponse que je viens de rapporter, il retourna à Nazareth, et qu'il fut soumis à ses parents. Oh ! l'admirable soumission, mes enfants ! Qui est celui qui obéit ? A qui obéit-il ? En quoi obéit-il ? Combien de temps obéit-il ? Pourquoi obéit-il ? Autant de circonstances à expliquer et à appliquer aux enfants. Quelle excuse apporterez-vous après cela, jeunesse chrétienne, pour vous dispenser d'obéir à vos parents ? Comment justifierez-vous vos manquements de respect à leur égard ? Un Dieu obéit, et obéit à ceux à qui il a donné la vie ; il obéit en tout ; il obéit pendant toute sa vie cachée, c'est-à-dire pendant trente ans ; il obéit très-volontiers pour plaire à son Père et pour vous engager à obéir vous-mêmes à ceux de qui vous avez reçu la vie du corps : et vous refusez de le faire ? Un tel exemple ne sera-t-il pas capable seul de vous faire condamner au dernier jour comme des enfants rebelles ? Et n'obligera-t-il pas Jésus-Christ à vous dire qu'il ne vous connaît pas pour les siens ? Prenez-garde, dira-t-on ici, que cet exemple ne condamnera pas seulement ces enfants désobéissants, qui sont encore sous la puissance de leurs parents, et qui vivent avec eux ; mais tous ceux, de quelque âge qu'ils soient, qui manquent au respect et à l'obéissance qu'ils doivent pendant leur vie. Changez donc de conduite, jeunesse chrétienne, conclura-t-on ; demandez humblement pardon à Jésus d'avoir si mal suivi l'exemple qu'il vous a laissé d'une véritable soumission à vos parents ; que dès aujourd'hui on remarque votre changement dans la manière respectueuse avec laquelle vous vous comporterez dans vos familles à l'égard de vos pères et mères, et de tous ceux qui vous en tiennent la place et qui ont soin de votre

éducation. Car il est à propos de dire quelque chose du respect et de la soumission dus aux beaux-pères, belles-mères, grands-pères, etc., aux tuteurs, curateurs, etc. Jésus l'a prêché assez par sa conduite envers saint Joseph, qui n'était que son père nourricier.

Ce n'est pas tout, mes enfants ; une dernière leçon que le Sauveur vous fait dans sa jeunesse, et qui est, hélas ! presque totalement ignorée, oubliée, négligée, c'est d'avancer en sagesse, à mesure qu'on avance en âge. Il vous faut savoir, mes enfants, que Jésus étant plein de grâce dès le moment de son incarnation, et la source de toutes celles qui nous sont communiquées, il ne pouvait croître intérieurement et au dedans de lui-même ; il était comme le soleil est dans le monde, qui est toujours également plein de lumière et de chaleur : mais de même que le soleil fait voir sa lumière et sentir sa chaleur à mesure que le jour s'avance, de même aussi Jésus-Christ, qui est venu pour nous éclairer dans les différents âges de la vie, et nous communiquer le feu du divin amour, nous a montré différentes vertus selon les différents âges où il était.

Oh ! qui pourrait dire la modestie, la pudeur, la prudence, la sobriété, et toutes les vertus qui reluisaient dans sa divine personne ! Tout le monde en était charmé, et on ne pouvait se lasser de l'admirer.

Y avez-vous jamais fait attention, mes enfants, à ce trait de la vie du Sauveur ? en êtes-vous instruits ? combien de fois, dans votre vie, y avez-vous pensé ? le comprenez-vous à présent ? n'êtes-vous point dissipés au moment que je parle ? ne l'oublierez-vous point, lorsque vous serez hors de cette église ? Ah ! jeunesse chrétienne, gravez-le profondément dans votre mémoire, et pratiquez à cet égard ce que Dieu avait ordonné à son peuple dans l'ancienne loi, dont la loi de Jésus-Christ est la perfection ; il était ordonné d'y penser le plus souvent que l'on pourrait ; le matin en s'éveillant, pendant le jour, soit que l'on fût dans sa maison, soit que l'on allât à la campagne, de se le rappeler en se couchant, de l'écrire sur son front, de le porter sur ses bras : *Meditaberis*, etc. (*Deut.*, VI, 7.) Voilà, mes enfants, ce que je souhaiterais que vous fissiez de l'exemple que le Sauveur vous a donné ; vous feriez bien de le mettre par écrit aujourd'hui même, du moins pensez-y tous les jours de votre vie ; et de temps en temps dans la journée, lorsque vous travaillerez avec vos parents, soit à la maison, soit aux champs, et en allant prendre votre repos, dites-vous : Qu'a fait Jésus dans sa jeunesse ? Trois choses principales :

1° Il eut soin d'exécuter en tout la volonté de Dieu son Père. 2° Il était rempli de respect et de soumission envers ses parents. 3° Il croissait en sagesse, en avançant en âge. Demandez-vous ensuite : l'ai-je imité ? n'ai-je point fait le contraire ? ne suis-je point sans religion dans mes prières à la maison, dans les Offices divins, à l'église, en assistant au catéchisme et autres ins-

structions? en combien de manières ne manqué-je pas de respect à mes parents? au lieu d'avancer en sagesse depuis mon bas âge, depuis ma première communion, n'ai-je point crû en malice? Oh! quel sujet de confusion pour moi? je dé-honore le nom de chrétien que je porte. Gémissez-en, jeunesse chrétienne; et avant que de sortir de cette église, faites amende honorable au Sauveur, et promettez-lui que vous suivrez désormais l'exemple qu'il vous a donné. (Il est des paroisses où un pasteur pourrait engager toute la jeunesse à faire publiquement cette amende honorable au Sauveur, et une protestation publique et solennelle qu'ils vivront désormais selon l'exemple qu'il leur a donné. Le pasteur pourrait lui-même se mettre à genoux, et prononcer d'une voix lente et touchante la formule de cette amende honorable et de cette protestation, et la faire répéter, à mesure qu'il la prononcerait, par tous les jeunes gens, invitant les grands garçons à la faire au moins à voix basse et dans leur cœur. Tous les auditeurs pourraient faire le même acte, du moins à l'égard de l'amende honorable, aussi bien que la protestation de faire ses efforts pour croître dans la suite en vertu.)

Devoirs des pères et mères envers Dieu et leurs enfants. — Après avoir instruit les enfants, il faudra venir à l'instruction des pères et mères, et leur proposer pour modèle la conduite de Marie et Joseph, les deux plus saints époux qui aient jamais été, et que toutes les personnes mariées doivent imiter, autant qu'il leur est possible. Comme ce qu'on doit leur dire mérite une instruction particulière, il serait à propos d'en faire la matière d'un autre prône, auquel on les inviterait de ne pas manquer d'assister.

On pourrait ainsi le commencer : Dimanche dernier, mes frères, nous instruisîmes vos enfants de tous leurs devoirs, soit à votre égard, soit envers eux-mêmes. Comme le Seigneur nous a confié le soin de vos âmes, aussi bien que de celles de vos enfants, obligés que nous sommes de paître les agneaux et les brebis, nous nous sommes proposé de vous expliquer aujourd'hui quels sont vos devoirs. Vous en avez à l'égard de Dieu, à l'égard de vos enfants, et enfin à l'égard de vous-mêmes. Je vous parlerai aujourd'hui de vos devoirs envers Dieu et envers vos enfants, et cela suivant ce que nous en trouvons dans l'Évangile que nous lûmes dimanche dernier, etc. Que nous apprend-il? Deux choses importantes : 1^o le soin que vous devez avoir de vous acquitter des actes de religion envers Dieu; première réflexion; 2^o l'attention que vous devez avoir pour les faire pratiquer à vos enfants; c'est ce qui fera le sujet de la seconde réflexion.

Que! faisaient Marie et Joseph? Le texte sacré nous apprend qu'ils allaient tous les ans à Jérusalem, pour y célébrer la grande fête de Pâques. C'était une coutume, parmi les Israélites, la plus religieuse, de se rendre à Jérusalem, qui était la ville principale de la Palestine, dans laquelle se trouvait le

temple où Dieu voulait être honoré d'une manière particulière; de s'y rendre, dis-je, pour y célébrer les fêtes les plus solennelles, et spécialement la grande fête de Pâques. Marie et Joseph, quoiqu'ils ne fussent pas absolument obligés de faire ce voyage qui était long et difficile, ne laissaient pas de l'entreprendre chaque année, pour y adorer le Seigneur dans son temple, et lui faire leur offrande; et dès que Jésus fut en état d'y aller, ils eurent soin de l'y conduire avec eux. C'est là, mes frères, un bel exemple de l'exactitude avec laquelle vous devez sanctifier les jours consacrés spécialement au culte du Seigneur, et les faire sanctifier à vos enfants et à tous ceux qui sont dans vos maisons. Quoique Joseph et Marie véussent saintement ensemble à Nazareth leur demeure ordinaire, quoiqu'ils eussent même une synagogue où ils s'assemblaient régulièrement avec les autres pour y prier et entendre la parole de Dieu, ils voulaient encore donner des témoignages authentiques et publics de leur attachement à la vraie religion, en venant de temps en temps se présenter devant le Seigneur dans son saint temple. La longueur du chemin, qui était au moins de trois journées, ne les rebute point, ni même la crainte qu'ils devaient avoir d'Hérode Archelaüs, fils du cruel Hérode qui avait fait massacrer les Innocents, et qui en voulait à la vie de Jésus; leur confiance en Dieu et leur piété les font passer par-dessus tous les obstacles.

Après cette exposition, on demandera aux chefs de famille, si leur religion est semblable à celle de Marie et de Joseph; s'ils se rendent exactement à l'église les jours spécialement consacrés au Seigneur. On réfutera les différents prétextes dont ils s'autorisent pour manquer d'assister aux Offices publics, soit pendant l'hiver, soit pendant l'été : prétextes pour les mères encore plus communs que pour les pères de famille. On ajoutera cependant, qu'à la vérité il est certains cas où les mères sont dispensées de venir à l'église, et d'y apporter leurs enfants; de même que les pères sont quelquefois obligés de s'absenter certains jours pour certaines affaires pressantes. Mais combien, dira-t-on, et de pères et de mères que l'indévoction, la négligence, la paresse, l'attachement à leurs affaires, un peu de mauvais temps, une légère indisposition, ou quelques autres semblables raisons, empêchent de sanctifier les fêtes, qui à peine entendent une messe basse! ou s'ils viennent de temps en temps aux Offices, est-ce véritablement pour y honorer Dieu, pour s'offrir à lui, pour lui rendre tous les hommages, en l'adorant, le remerciant, le priant, etc.? Combien qui s'ennuient, lorsque les Offices sont un peu prolongés, qui s'en plaignent, qui murmurent! Ah! mes frères, y pensez-vous? Vous oubliez Dieu pendant la semaine, et vous ne daignez pas lui réserver les jours qui lui sont consacrés spécialement, et qu'il vous ordonne d'employer à son culte. Il y en a, il est vrai, qui ne donnent pas eux-

mêmes dans cette négligence et cette indévotion ; mais ils négligent de veiller sur ceux dont ils sont chargés, et ne se mettent presque point en peine si ceux-ci remplissent leurs devoirs de religion, soit dans leurs familles, soit à l'église. Ah ! que l'exemple de Marie et de Joseph est bien capable de les confondre et de les animer ! Tâchez, mes frères, de vous piquer en ce point d'une sainte émulation, et que l'on vous voie tous ensemble vous rendre avec un saint empressement au temple du Seigneur aux jours marqués ; qu'on vous voie rester dans les temples avec la même dévotion que Marie et Joseph restèrent dans celui de Jérusalem, et n'en sortir qu'après avoir satisfait à toutes vos obligations envers Dieu.

Ce n'est pas cependant assez de vous acquitter de ces devoirs de religion, vous en avez encore d'autres à l'égard de vos enfants, dont l'Evangile vous instruit.

Conduite de Marie et de Joseph cherchant Jésus ; modèle des pères et mères à l'égard de leurs enfants. — Les jours de la fête étant passés (elle durait sept jours), Marie et Joseph prirent le chemin de Jérusalem et s'en retournèrent avec ceux de leur pays, ne s'apercevant pas que Jésus n'était pas avec eux, Dieu l'ayant permis par un effet de sa providence, pour leur donner occasion d'exercer différentes vertus, et pour instruire les pères et mères de leurs principaux devoirs envers leurs enfants. Nous lisons dans le texte sacré, que dès que Marie et Joseph s'aperçurent de l'absence de Jésus, ils en furent affligés. (On racontera la suite de l'histoire.) De là, mes frères, que devez-vous conclure ? deux vérités très-importantes. La première, combien vous devez être sensiblement affligés, lorsque quelqu'un de vos enfants s'écarte du droit chemin de la vertu, et les démarches que vous devez faire pour l'y ramener. Jésus ne pouvait s'égarer en aucune manière de la loi de Dieu, ses parents ne l'ignoraient pas ; mais ils étaient tristes de l'avoir quitté, et de n'avoir pas eu toute l'attention qu'ils auraient pu apporter, pour ne se séparer jamais de sa compagnie. Mes frères, à quoi vos enfants ne sont-ils pas exposés, quand vous les perdez de vue, quand vous les laissez seuls ou en certaines compagnies très-dangereuses pour eux ? Ah ! si, comme Jésus, ils étaient toujours au temple, quel sujet de joie pour vous ! mais où trouver des enfants qui imitent en cela la piété du Sauveur ? (On suivra les démarches que firent la sainte Vierge et saint Joseph pour retrouver Jésus.) Ils ne cessèrent de le chercher, jusqu'à ce qu'ils l'eurent trouvé. Ainsi doivent agir les pères et les mères, dont les enfants ont quitté la voie de la vertu : ils doivent tout mettre en œuvre, pour les y faire rentrer ; et c'est surtout par les prières assidues qu'ils feront à l'église, qu'ils obtiendront leur conversion. On parlera fortement contre les pères qui sont insensibles aux désordres de leur famille, qui ne se mettent pas en peine si leurs enfants vont dans des assemblées

suspectes, où très-souvent ils perdent la grâce de Dieu ; ah ! combien de pères et mères qui l'ont perdue, cette grâce, et qui ne font rien ou presque rien pour la recouvrer.

La seconde vérité qu'on doit conclure de cet évangile, se trouve dans la réponse que le Sauveur fit à sa Mère, lorsqu'elle se plaignit à lui de ce qu'il les avait quittés : *Quid est quod me querebatis ? In his quæ Patris mei sunt oportet me esse.* Là on instruira les pères et mères de la conduite qu'ils doivent tenir en ce qui regarde la vocation de leurs enfants. Matière essentielle. (On la trouvera très bien traitée dans Bourdaloue, en sa *Dominicale*, tom. I, serm. 1.) On leur montrera qu'ils manquent souvent à ces devoirs, et qu'ils sont par là cause de la perte de leurs enfants, mais que cette perte entraînera la leur. On donnera là-dessus de sages règles, surtout de consulter Dieu par la prière, de n'avoir en vue, dans l'établissement de leurs enfants, que la gloire de Dieu et le salut de ces enfants ; de bien examiner à quoi ils sont propres, et de se bien défier des motifs d'intérêt qui font une infinité de fausses vocations.

Les fruits de cette instruction seront, 1^o de faire faire aux pères et aux mères un sérieux examen sur le passé, pour voir en quoi ils ont manqué à leur devoir, soit envers Dieu, soit envers leurs enfants ; 2^o d'en demander pardon à Dieu pendant le reste de la Messe ; 3^o de commencer dès ce jour à s'en acquitter avec plus de fidélité.

On conclura par quelque chose de touchant : par exemple : Ah ! mes frères, que de regrets ne vous seriez-vous pas épargnés, si jusqu'à présent vous eussiez imité Marie et Joseph, et que de chagrins ne vous épargneriez-vous pas pour l'avenir, si vous marchiez sur leurs traces ! Combien de ceux qui m'écoutent, qui gémissent dans leur état, parce que des parents les y ont fait entrer par des considérations humaines ! que de réprochés dans les enfers, qui maudissent des parents malheureux qui les ont négligés, ou qui les ont engagés dans des états où Dieu ne les appelait pas ! mais quels supplices pour ces parents cruels, lorsque, précipités dans les abîmes éternels, ils se trouveront avec leurs propres enfants, qui seront pendant toute l'éternité leurs plus cruels bourreaux !

Adressez-vous, mes frères, à Jésus, à Marie et à Joseph, pour qu'ils vous préservent d'un pareil malheur. Acquittez-vous tous mutuellement de vos devoirs les uns envers les autres, afin que vous ayez le bonheur de jouir dans le ciel de la compagnie de la plus sainte famille que vous aurez eu soin d'imiter sur la terre.

Le voyage de Jésus à Jérusalem instruit toutes sortes de personnes de leurs devoirs envers Dieu et le prochain. — Le sujet d'un troisième prône tiré de ce même évangile, et qui convient à toutes sortes de personnes, c'est l'exemple que Jésus nous donne, 1^o de religion envers Dieu ; 2^o de soumission à Ma-

rie et à Joseph ; 3° de progrès dans la vertu.

Le voyage de Jésus à Jérusalem, dont nous avons parlé, mes frères, n'instruit pas seulement les jeunes gens aussi bien que les parents de leurs différentes obligations, il enseigne encore à toutes sortes de personnes de quelle manière elles doivent s'acquitter de leurs devoirs de religion envers Dieu, et de justice envers le prochain et envers nous-mêmes. Il est rapporté qu'il se rendit au temple, 1° pour y célébrer la fête de Pâques, sans que ni la longueur du voyage, ni la tendresse de son âge l'en aient empêché, etc.

2° Après s'être acquitté de ce devoir de religion, il descendit à Nazareth avec ses parents, et il leur était soumis.

3° Il avançait en sagesse. Trois grandes leçons, mes frères, que nous devons réduire en pratique ; rendez-vous y attentifs, et faites en sorte de ne les jamais oublier.

Première leçon que nous donne le Sauveur : Il nous instruit de la manière dont nous devons remplir nos devoirs de religion envers Dieu. Ce n'est pas, mes frères, sans un dessein particulier que le Sauveur, à l'âge de douze ans, voulut aller au temple de Jérusalem pour y rendre publiquement ses devoirs à son Père et aux docteurs de la loi. Comme il était venu pour être notre modèle en tout, il a voulu nous engager, par son exemple, à honorer Dieu d'un culte particulier, et à recevoir, avec respect et docilité, sa divine parole de la bouche de ceux qu'il a préposés pour nous l'annoncer. L'on s'entendra un peu sur le respect que le Sauveur fit paraître dans le temple, sur ses sentiments intérieurs de dévotion, et spécialement sur la conduite qu'il tint à l'égard des docteurs de la loi. On viendra ensuite à l'explication de la morale propre aux auditeurs ; on montrera la différence qu'il y a de la conduite de la plupart des chrétiens avec celle de Jésus, en ce qui regarde le culte de la religion, la sanctification des fêtes, et l'assiduité à la parole de Dieu ; on tâchera de réfuter les différents prétextes qu'ils apportent, soit pour s'exempter de venir aux Offices, soit lorsqu'il faut entendre la divine parole ; on parlera fortement contre ceux qui sortent de l'église, lorsqu'on veut faire les instructions, particulièrement le catéchisme ; qui manquent de respect pour ceux qui instruisent, qui méprisent leurs discours ; on leur opposera l'exemple du Sauveur, et on les conjurera de s'y mieux conformer à l'avenir.

La seconde leçon que donne Jésus est la soumission envers ses parents. Un des fruits que l'on doit tirer de la parole de Dieu, qu'on entend dans les églises, aussi bien que de l'exemple de Jésus, c'est de nous acquitter de nos devoirs envers ceux que Dieu a établis au-dessus de nous. Il faut obéir, 1° à Dieu, mais il ne faut pas manquer de soumission à ceux qui tiennent sa place. On pourra établir la nécessité de la soumission envers les supérieurs, quels qu'ils soient, *etiam dyseolis* (1 Petr., II, 18) ; on dira quelque

chose des qualités de l'obéissance, qui ne peut être parfaite, si elle ne ressemble à celle de Jésus ; on pourra parler contre ceux qui paraissent dévots dans les églises, qui y passent même un temps considérable, et qui refusent soit à leurs maîtres ou maîtresses, soit à leurs autres supérieurs, le respect et l'obéissance qui leur sont dus. Il faut faire le premier, et ne pas omettre le second.

Nous devons travailler à notre perfection. — Si on voulait s'en tenir à ces deux premières leçons, comme on le pourrait fort bien, on leur donnerait plus d'étendue, et on laisserait la troisième pour le premier ou le second dimanche après la Pentecôte, sur ces paroles : *Perfectus omnis erit, sicut magister ejus* (Luc., VI, 40) ; ou pour une autre année.

Lorsqu'on la traitera au commencement de l'année, c'est l'évangile même dont nous venons de parler qui en fournira le sujet.

Nous commençons, mes frères, dira-t-on, une nouvelle année, qui a été précédée de plusieurs autres. Il n'en est aucune où nous n'ayons dû acquérir de nouveaux mérites et nous fortifier dans les vertus chrétiennes, à l'exemple de Jésus, dont l'évangile nous apprend qu'il croissait en sagesse et en grâce, c'est-à-dire qu'il montrait des actions d'une plus grande perfection, soit en ce qui regardait le culte de son Père, soit par rapport au prochain. Chacun de nous aurait dû se fortifier de plus en plus dans toutes les vertus qui nous conviennent, selon notre âge, notre état et les différentes circonstances où nous nous sommes trouvés. Mais, hélas ! où sont les chrétiens qui avancent en sagesse en croissant en âge ? qui de nous a pensé à multiplier ses vertus en multipliant ses années ? Les pères et mères travaillent assez à augmenter leurs richesses ; les jeunes gens se fortifient selon le corps ; les gens d'étude acquièrent de nouvelles connaissances, et très-peu ou plutôt presque point de chrétiens qui travaillent sérieusement à amasser des richesses pour l'éternité. Ah ! mes frères, serons-nous toujours prudents pour les choses de ce monde et aveugles sur celles de l'autre vie ? Apprenons aujourd'hui combien il nous importe de faire du progrès dans la vertu, et instruisons-nous des moyens d'y avancer.

Premier point. — On réduira les raisons qui doivent nous engager à faire du progrès dans la vertu, à trois ou quatre principales : 1° Dieu le demande de nous ; 2° l'exemple de Jésus-Christ nous y engage ; 3° notre propre intérêt nous y oblige.

1° Dieu le demande de nous : il veut que nous soyons tous parfaits : *Hæc est enim voluntas Dei, sanctificatio vestra.* (1 Thess., IV, 3.) *Estote perfecti, sicut Pater, etc.* (Matth., V, 48.) Il est notre Père, nous sommes ses enfants : nous devons donc tous nous efforcer de l'imiter, autant que la faiblesse humaine nous le permet, et dans les vertus qui nous conviennent : *Estote ergo misericordes, sicut et Pater vester misericors est.* (Luc., VI, 36.) Comparaison du fils d'un seigneur, d'un prince qui,

oublant sa naissance, mènerait une vie roturière; c'est cependant ce qui n'arrive que trop : *Homo cum in honore esset, non intellexit.* (Psal., XLVIII, 13.) Rien néanmoins ne fait plus de plaisir à Dieu que de voir les hommes s'efforcer de l'imiter : semblable à un père dont la plus grande joie est d'avoir des enfants qui lui ressemblent dans ses bonnes qualités.

2° L'exemple de Jésus nous y engage. C'est pour cela que Dieu le Père l'a envoyé sur la terre, afin qu'en le suivant, nous acquérions la véritable sainteté et que nous soyons parfaits. On pourra ajouter quelque chose de la vie du Sauveur, aussi bien que de sa doctrine : on inspirera ensuite aux auditeurs un sentiment de confusion, de se voir si éloignés de la perfection chrétienne, de ne porter même presque aucun trait de ressemblance soit avec Dieu, soit avec Jésus-Christ; et là, on s'adressera aux différents pécheurs de la paroisse, aux orgueilleux, aux vindicatifs, aux colères, aux voluptueux. Est-ce vous, dira-t-on à chacun, qui ressemblez à Dieu et à Jésus-Christ? Dieu, votre Père céleste, est plein de miséricorde, et vous, vous refusez de pardonner! Jésus-Christ, votre Sauveur, est doux et humble de cœur, et vous, vous êtes pleins d'orgueil, de colère, etc. On dira aussi quelque chose pour les âmes justes, mais qui négligent leur avancement; on avertira surtout les tièdes qui, se bornant à un certain point de vertu, et à ne pas commettre des fautes bien considérables, se mettent peu en peine de faire du progrès dans la vie spirituelle, et d'éviter des fautes légères.

3° Notre propre intérêt nous y oblige. En tâchant d'avancer, on assure son salut : c'est une marque de prédestination; on est déclaré bienheureux de la bouche du Sauveur même : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam.* (Matth., V, 6.) C'est le vrai caractère des âmes justes : *Iustorum autem semita, quasi lux splendens.* (Prov., IV, 18.) Au contraire, lorsqu'on se met peu en peine d'avancer dans la vertu, on est en grand danger de perdre ce que l'on avait acquis et de périr malheureusement. Les saints Pères en donnent la raison : c'est qu'en cette vie on ne peut toujours rester dans le même état; ou les passions nous entraînent au mal, et nous contractons insensiblement de mauvaises habitudes; ou nous acquérons de nouvelles vertus en combattant nos passions. On confirmera cela par l'expérience des auditeurs, qui autrefois ont été vertueux, et qui sont déchus de leur premier état. Il faut donc, dira-t-on, en concluant ce premier point, s'exciter en ce jour à un désir sincère d'avancer, cette année, dans les vertus qui nous sont propres; rien de plus important, rien de plus pressant; qui sait si notre éternité ne dépend pas de l'ardeur que nous aurons de travailler sérieusement, cette année, à notre sanctification? Quels en sont les moyens?

Deuxième point. — Le premier moyen, c'est de souhaiter ardemment de nous sanc-

tifier. Si nous le voulons véritablement, nous en viendrons à bout. (Comparaison de ce que l'on fait, quand on veut sérieusement réussir dans une affaire temporelle; on y pense jour et nuit, on cherche à s'instruire, on surmonte les obstacles, on ne se rebute point.) Demandez-la donc, mes frères, cette sainte ardeur, ce véritable désir. Oh! que ne puis-je vous l'imprimer! Suppliez le Seigneur Jésus, durant ce saint sacrifice, de vous remplir de cette soif spirituelle; conjurez-le de vous ôter cette faim qui vous dévore pour les richesses périssables, les grandeurs et les plaisirs de la terre; sentez-en bien la vanité, la brièveté, le danger, et bientôt vous ne soupirez plus qu'après les véritables biens, vous ne travaillerez qu'à acquérir la véritable sagesse.

Le second moyen, c'est d'examiner les vertus qui vous manquent, les passions auxquelles vous êtes plus sujets, et de vous attacher spécialement à ce qui peut le plus contribuer à votre avancement. Oh! si chaque année, dit l'auteur de l'*Imitation*, nous extirpions un vice de notre âme, nous serions bientôt parfaits!

Un dernier moyen, c'est de ne passer aucun jour sans remporter quelque victoire sur la passion principale que nous aurons résolu de combattre pendant l'année, et de faire quelque acte de la vertu contraire (détail). Vous savez que ce qui vous fait tomber dans plus de fautes, c'est, par exemple, un tel vice, une telle occasion : faites un propos tous les matins de vous tenir en garde contre ce vice, de fuir telle occasion, d'exercer telle vertu; renouvelez-le de temps en temps pendant le jour; profitez des différentes occasions qui se présenteront, soit pour détruire ce vice, soit pour pratiquer cette vertu. Ne manquez pas de vous examiner tous les jours sur les victoires que vous aurez remportées, ou les plaies que vous aurez reçues. Je ne puis, mes frères, vous donner un meilleur avis; faites-en l'expérience, et vous en connaîtrez l'utilité : ne négligez point les petites victoires que vous pourrez remporter; profitez de tout; gagnez peu à peu du terrain sur les ennemis de votre salut : imitez un général d'armée qui tâche d'avancer peu à peu vers une place, d'affaiblir son ennemi; imitez un homme du monde qui a dessein de s'enrichir : eh! c'est ce que vous faites; les petits profits mêmes, vous ne les négligez pas. Ah! je vous en conjure, ne soyez pas indifférents pour remporter une victoire dont le fruit est immortel, pour vous rendre maîtres d'une ville, d'un royaume dont la conquête vaut infiniment plus que celle de tout l'univers, pour amasser enfin des richesses dont le prix est incalculable. Eh! que vous servira de vous être beaucoup enrichis en ce monde, si vous n'avez rien mérité pour l'autre? Rendez-vous à l'invitation que vous fait l'Eglise dans l'Épître de ce jour : *Reformamini in novitate sensus vestri, ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, beneplacens et perfecta* : « Reformez-vous, en prenant des sentiments tout nouveaux, pour

bien connaître ce que Dieu veut, ce qu'il y a de bon, d'agréable et de parfait à ses yeux. » Oui, ô mon Dieu ! c'en est fait, je ne négligerai rien, cette année, pour vivre comme votre véritable enfant, pour devenir un vrai et parfait chrétien, et pour pouvoir vous posséder à jamais. Aidez-moi, ô mon Jésus, à en prendre les moyens, et ne permettez pas que ma résolution soit sans effet ; donnez-moi tout le courage dont j'ai besoin pour l'exécuter, malgré toutes les difficultés qui se rencontreront, afin qu'ayant suivi ici-bas l'exemple que vous m'avez donné, d'augmenter tous les jours en sagesse et en grâce, j'aie le bonheur de participer à votre gloire : *Fiat, fiat.*

De la perte de la grâce ou de la dévotion sensible. — Il y aurait encore un beau sujet à traiter à l'occasion de cet évangile ; c'est la perte de la grâce ou de la dévotion sensible, représentée par la perte que la sainte Vierge et saint Joseph firent de l'Enfant Jésus. Cette matière conviendrait aussi parfaitement au commencement d'une année.

Après avoir montré qu'on peut perdre Jésus en deux manières, ou en perdant sa grâce par le péché mortel, ou en perdant la dévotion sensible, le goût pour les exercices de piété, on montrera, 1° combien grande est la perte de la grâce, qui se fait par le péché mortel, puisque l'on perd Jésus qui s'éloigne de nous, que nous devenons ses ennemis, et qu'il n'en est aucune qui puisse être comparée à celle-là ; il faudra en faire sentir la grandeur, en la comparant à la perte de ses amis les plus chers, des biens temporels que l'on estime, des disgrâces que l'on appréhende le plus dans le monde. On dira ensuite que, quelque grande et incomparable que soit cette perte, elle est très-peu appréhendée, ce qui la rend plus commune, et fait que peu de personnes y sont sensibles ; on en fera l'application aux auditeurs. La craignez-vous plus que toutes les autres pertes ? Jésus n'est-il point éloigné de vous, ou plutôt ne l'avez-vous point quitté vous-mêmes volontairement ? Ah ! si vous connaissiez votre malheur, avec quel empressement ne travailleriez-vous pas à trouver Jésus ? Avez-vous perdu une somme un peu considérable, un vil animal, vous êtes quelquefois inconsolables ; et vous n'êtes point attristés de la perte de votre Dieu, vous n'en gémez pas ! Ah ! c'est que vous ne connaissez pas quel est celui que vous avez perdu. Il est dit dans le livre des Juges, etc. Voyez l'histoire de Michas qui avait perdu ses faux dieux, et la réponse qu'il fit à ceux qui lui demandaient d'où venait qu'il était si affligé de la perte de ses idoles ? (*Jud.*, XVIII.) Cependant cet homme n'avait perdu que de fausses divinités, que des dieux d'or et d'argent ; et vous, mes frères, c'est le vrai Dieu du ciel et de la terre que vous avez perdu ; c'est Jésus votre Sauveur, votre époux, votre tout. Plût à Dieu que vous en ayez la même connaissance que Marie et Joseph, vous ne différeriez pas d'un moment à le rechercher et à faire toutes les démarches nécessaires

pour rentrer dans son amitié. Mais peut-être n'êtes-vous point si malheureux que d'avoir entièrement perdu Jésus ; vous l'aimez, et vous aimeriez mieux perdre tous vos biens et encourir l'inimitié de tous les hommes, que de vous séparer de Jésus par un péché mortel ; vous ne craignez rien tant qu'un tel malheur ; néanmoins vous ne sentez pas pour Jésus une certaine dévotion, de certaines affections amoureuses que les âmes ferventes éprouvent ordinairement ; les exercices de piété n'ont point d'attraits pour vous, ils vous sont même à dégoût ; vous ne vous portez qu'avec répugnance à la prière, à la pratique des vertus chrétiennes : semblables à Marie et à Joseph, vous ne savez presque plus où est Jésus ; il s'est éloigné de vous. Prenez garde, mes frères, examinez quelle est la cause de cet état où vous vous trouvez ; il peut venir de votre faute, et il en vient souvent ; il peut être aussi une épreuve où Dieu vous met, comme il arriva à la sainte Vierge et à saint Joseph, qui perdirent Jésus sans s'en apercevoir. Si vous êtes privés de la dévotion sensible par votre faute, ranimez votre ferveur, humiliez-vous, désirez ardemment de vous unir plus étroitement à votre bien-aimé ; si cette privation vient de Dieu, qui veut éprouver votre vertu, soumettez-vous à sa divine providence, et, à l'exemple de Marie et de Joseph, ne négligez rien pour retrouver au plus tôt Jésus : ils apprennent parfaitement à tous ceux qui l'ont perdu, soit pécheurs, soit justes, ce qu'ils doivent faire pour réparer cette perte.

Première démarche de Marie et de Joseph : ils cherchent au plus tôt l'Enfant Jésus, et s'étant aperçus qu'il n'était pas dans la troupe, ils retournèrent incessamment à Jérusalem.

Seconde démarche : ils le cherchèrent dans le temple, et c'est là qu'ils le trouvèrent.

Troisième démarche : ils ne s'en séparèrent plus. Telles sont les démarches que l'on doit faire pour retrouver Jésus. Pécheurs, voulez-vous rentrer dans l'amitié de Jésus ? Quittez le monde, les compagnies qui vous perdent : vous ne trouverez jamais ce divin Sauveur dans les assemblées de plaisir. O bon Jésus ! s'écrie saint Bernard, comment vous trouverais-je au milieu du monde, puisque Marie et Joseph ne vous ont pas trouvé parmi vos parents ? Où le trouverez-vous donc, mes frères, ce divin Sauveur ? C'est dans le temple ; venez-y avec des sentiments de regret, tout affligés de la perte que vous avez faite. Adressez-vous aux ministres de la pénitence ; suivez fidèlement les avis de celui que vous prendrez pour le dépositaire de votre conscience ; prenez garde de vous rebuter : comme Marie et Joseph, cherchez Jésus jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé ; peut-être vous faudra-t-il bien des poursuites, vous séparer des personnes qui vous sont très-chères, vous arracher à certaines affections que vous conservez depuis longtemps : mais pouvez-vous acheter trop cher la grâce de votre Dieu ? Eh ! quel sacrifice ne devez-vous pas faire pour vous la procurer ? Vous

l'obtiendrez enfin par votre persévérance : Jésus se montrera à vous, il vous rendra son amitié, vous aurez le bonheur de manger à sa table, il deviendra lui-même votre nourriture, vous le posséderez au dedans de vous. Ah ! conservez-le bien, ne vous en séparez plus ; vivez avec lui en vous conformant à ses maximes, en suivant les exemples qu'il vous a donnés ; il ne vous quittera point le premier, c'est un ami fidèle et constant ; ne l'obligez pas, par votre fidélité ou votre négligence, à s'éloigner de vous.

Pour vous, âmes justes, qui à la vérité ne l'avez pas abandonné tout à fait, mais qui êtes dans une certaine froideur à son égard, qui n'êtes plus les mouvements de dévotion que vous aviez autrefois ; l'exemple de Marie et de Joseph vous instruit parfaitement de tout ce que vous avez à faire pour recouvrer votre première ferveur ; redoublez vos prières, faites de plus fréquentes visites au très-saint Sacrement ; demandez au guide de votre âme les moyens propres à obtenir une véritable dévotion, un vrai amour de Jésus ; que votre cœur soupire souvent vers lui ; témoignez-lui, comme Marie, la douleur où vous êtes d'avoir perdu la dévotion : *Dolentes quærebamus te*. Il vous en dira la raison ; écoutez-le particulièrement dans la sainte Messe, à laquelle vous allez assister ; profitez des reproches qu'il vous fera ; éloignez ce qui peut empêcher ses communications sensibles ; examinez attentivement quelle en peut être la cause ; n'est-ce point votre négligence, votre dissipation, l'immortification de vos sens, le trop grand attachement à quelque bien temporel, trop d'amour pour vous-mêmes, trop de recherche pour vos commodités, le désir d'être estimé des hommes, de leur plaire ? voilà ce qui pour l'ordinaire nous prive des faveurs spéciales de Jésus, qui nous dérobe pour un certain temps sa présence, qui cause nos sécheresses, nos dégoûts dans nos exercices spirituels. Si vous reconnaissez avoir donné occasion à cet éloignement de Jésus, retranchez-la au plus tôt ; renoncez sincèrement à tout ce qui peut lui déplaire ; n'ayez d'affection à aucune faute, quelque légère qu'elle soit, et bientôt Jésus vous rendra sa première amitié, ses intimes communications. Que si, malgré tous vos soins, vous vous sentez de temps en temps dégoûtés des pratiques de la vertu, ne vous alarmez point, ne vous troublez point, attendez avec patience le retour de votre divin époux ; il ne permet l'état où vous vous trouvez que pour redoubler votre amour, pour vous faire sentir le besoin que vous avez de sa présence ; persévérez dans son amour, malgré votre aridité ; toutes les bonnes œuvres que vous ferez en cet état lui seront d'autant plus agréables que vous y trouverez moins de consolation. Viendra l'heureux jour où il mettra fin à votre douleur, où vous le trouverez, où vous jouirez de ses doux entretiens ; et il vous dédommagera abondamment de tout ce qu'il vous en aura coûté pour vous réunir à lui.

Mais, hélas ! quelles sont rares aujourd'hui, ces âmes qui n'obligent pas Jésus à s'éloigner d'elles ! Sondons nos cœurs, mes frères, et avouons que nous nous sommes mis peu en peine jusqu'à présent d'y conserver Jésus. Ah ! reconnaissons, je vous prie, notre aveuglement ; laissons, comme Marie et Joseph, tout le reste pour trouver l'aimable Jésus ; et disons avec l'Épouse sacrée, lorsque nous aurons le bonheur de rentrer en son amitié : *Inveni quem diligit anima mea ; tenui eum, nec dimittam*. (*Cant.*, III, 4.) J'ai trouvé mon bien-aimé, l'unique objet de mon cœur ; je ne le quitterai jamais, je l'aimerai toujours de plus en plus en cette vie, pour l'aimer plus parfaitement dans l'éternité.

On peut conclure de tout ce que nous avons dit sur cet évangile, qui contient l'abrégé de toute la vie du Sauveur, depuis l'âge de douze ans jusqu'à sa trentième année, qu'un pasteur ne devrait jamais manquer de faire là-dessus une instruction chaque année, un des dimanches après l'Épiphanie, ou du moins en parler dans un catéchisme, en prenant tantôt un dessein, tantôt un autre, dont le but serait toujours de faire imiter la vie cachée du Sauveur.

L'Épître de la Messe du premier dimanche après l'Épiphanie est le commencement du XII^e chapitre de l'*Épître* de saint Paul aux *Romains*, et pour pouvoir l'expliquer au peuple, un pasteur doit savoir à quelle occasion cette épître fut écrite, quel fut le but de saint Paul en l'écrivant, comme elle est divisée, et d'où vient que l'Eglise en fait lire le XII^e chapitre dans les trois premiers dimanches après l'Épiphanie ; savoir, les cinq premiers versets, le premier dimanche ; depuis le 6^e jusqu'au 16^e, le second ; et avec le 16^e verset, le reste du chapitre, le troisième dimanche.

Cette Lettre est mise la première parmi les Épîtres de saint Paul, à cause de la dignité de l'Eglise de Rome et de l'excellence de sa matière ; elle fut écrite vers l'an 57 ou 58 de l'ère commune, lorsque saint Paul était près de partir de Corinthe pour aller porter des aumônes aux chrétiens de Jérusalem, et dans le temps que saint Pierre avait été mis hors de Rome par l'ordre de Claudius. Saint Paul dans cette lettre se propose d'instruire les Juifs et les gentils qui avaient embrassé le christianisme, et qui disputaient entre eux. Les Juifs prétendaient qu'ils avaient mérité, par les œuvres de la loi mosaïque, que l'Evangile leur fût annoncé les premiers, et voulaient obliger les gentils à se faire circoncire ; les gentils au contraire soutenaient qu'ils s'étaient rendus dignes de la lumière de l'Evangile, par l'observation de la loi naturelle. Ce grand Apôtre établit, dans les onze premiers chapitres, où il traite du dogme, la vocation gratuite à la foi, et fait voir aux Juifs et aux gentils que la grâce de l'Evangile est un pur don de Dieu, et non pas la récompense de leurs œuvres. Il parle de la persévérance dans la justice chrétienne, des fruits de la foi, de la cause de la réprobation des Juifs ; et dès le XII^e chapitre jus-

qu'au XVI^e, il donne des préceptes pour les mœurs; il commence ainsi : *Obsecro itaque vos, fratres, per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum.*

Nous devons à Dieu le sacrifice de nos corps et de nos âmes. — Lorsqu'un pasteur voudra prendre son instruction dans l'Épître de la Messe, il sera bon et même nécessaire d'apprendre à ses auditeurs la divinité du livre d'où on a tiré l'Épître de la Messe, afin de leur en donner plus d'estime, et de les disposer à profiter de l'explication qu'on va leur en donner. Après ce préambule, il pourra dire :

C'est la prière que faisait saint Paul aux fidèles de Rome, appelés depuis peu à la grâce de l'Évangile, et c'est celle que je viens vous faire, mes frères, et que l'Eglise vous fait par notre bouche, après avoir rappelé dans la fête de l'Épiphanie votre vocation au christianisme, qui est un pur effet de la miséricorde de Dieu : je vous en conjure, mes très-chers frères, par cette divine miséricorde, d'offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu; ce qui est le culte raisonnable que vous lui devez; ne vous conformez point à ce monde-ci; mais réformez-vous, en prenant des sentiments tout nouveaux pour bien connaître ce que Dieu veut de bon, d'agréable à ses yeux et de parfait. Voilà, mes frères, ce que demandait saint Paul à de nouveaux chrétiens; et voilà ce que nous vous demandons au nom de Jésus-Christ qui vous a appelés à la foi, l'hommage de vos corps et celui de vos âmes. Vous devez à Dieu le sacrifice de vos corps, je vous le montrerai dans un premier point; vous lui devez encore plus le sacrifice de vos âmes; je vous l'expliquerai dans le second.

On commencera le premier point par montrer que la foi seule en Dieu et en Jésus-Christ ne suffit pas, mais qu'il faut y joindre un véritable culte extérieur ou l'hommage de nos corps; parce qu'ayant tout reçu de Dieu, nos corps aussi bien que nos âmes, il est juste et nécessaire de lui en faire hommage; ce sacrifice est essentiel à la nature raisonnable, et Dieu lui-même ne peut nous en dispenser. Le sujet doit un hommage à son prince, le domestique à son maître, l'enfant à son père; mais quel est cet hommage? Quel est le sacrifice que nous devons à Dieu de nos corps? Saint Paul nous l'enseigne, en disant que nous en devons faire une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu.

Dans l'ancienne loi on offrait des victimes au vrai Dieu, on les consacrait, on les détruisait en quelque sorte en son honneur; et l'immolation qu'on lui en faisait lui était agréable. C'est à quoi saint Paul fait allusion par ces mots : *Hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.* Dans la loi de grâce, Dieu n'exige plus ces sacrifices, mais il veut que nous nous offrions nous-mêmes, et que, sans détruire nos corps, nous en fassions comme

des hosties vivantes, en exerçant sur eux une sainte mortification, qui nous fasse mourir en quelque sorte à nous-mêmes, en lui sacrifiant nos désirs sensuels; en nous servant de nos membres pour faire des actions qui lui plaisent, actions d'un culte religieux, de charité, d'humilité, de patience, de miséricorde, et autres semblables qui puissent lui être présentées comme autant de sacrifices d'une odeur agréable.

L'Apôtre ajoute : *Rationabile obsequium vestrum*, pour nous apprendre que ce sacrifice doit être réglé par la prudence chrétienne, que ce doit être un culte raisonnable, un culte spirituel. C'est pour marquer cette prudence, cette discrétion, que Dieu avait ordonné autrefois que dans tous les sacrifices l'on mit du sel; et Jésus-Christ lui-même a eu soin de le recommander à ses apôtres : *Habete in vobis sal.* (Marc., IX, 49.)

Telles sont, dira-t-on, mes frères, les qualités que doit avoir le sacrifice de nos corps; l'avons-nous offert jusqu'ici? Quel usage avons-nous fait de nos membres? Pouvons-nous dire qu'ils sont une hostie offerte au Dieu vivant, qui lui est toute consacrée, qui lui plaît? Hélas! mes frères, n'est-ce point le contraire? N'en faisons-nous point une hostie au démon? Ne sacrifions-nous point à nos passions? A quel usage avons-nous employé les années précédentes les différents membres de notre corps, nos yeux, notre langue, nos mains? Ah! j'ai honte de le dire, et ne rougirez-vous point en y pensant? Ces membres sanctifiés par le baptême ne sont-ils point devenus par nos péchés des membres tout souillés : *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi? Templum sunt Spiritus sancti qui in vobis est? Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis? Absit!* (I Cor., VI, 15, 16, 19.) Si vous n'avez pas porté le dérèglement jusqu'à vous livrer à vos passions brutales, n'avez-vous point négligé ce culte extérieur auquel tout chrétien est obligé, particulièrement le matin et le soir, et les jours spécialement consacrés au Seigneur? Ce n'est pas tout : le travail pénible auquel vous êtes condamnés par votre état est un hommage que vous devez à la justice divine : vous en acquittez-vous avec la soumission qui est due au souverain Maître de l'univers? Rentrez en vous-mêmes, et voyez combien de choses vous avez à vous reprocher sur ce premier sacrifice que vous devez à Dieu. Ah! mes frères, je vous en conjure de nouveau avec saint Paul, par la bonté de Dieu qui vous a appelés au christianisme, ne lui refusez pas un hommage, dont vous ne pouvez vous dispenser sans violer un droit qui est essentiel au Seigneur.

On inspirera aux auditeurs de demander pardon à Jésus-Christ du mauvais usage qu'ils ont fait de leurs corps : on fera entendre à ceux mêmes qui ont fait quelques bonnes œuvres extérieures, mais qui ont été dénuées de la pureté d'intention, qu'ils sont coupables de n'avoir point rendu à Dieu le culte raisonnable et spirituel qu'ils lui doi-

vent : on fera former aux uns et aux autres la résolution de glorifier Dieu dans leurs corps : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.*

On pourra ajouter : Si Dieu exigeait de vous, mes frères, que vous lui immolassiez vos membres, ou que vous exercassiez sur vous des austérités extraordinaires, comme il est en droit de l'exiger, vous devriez vous soumettre à ses ordres ; mais ce n'est point ce qu'il demande de vous ; il vous oblige seulement à ne pas faire servir vos membres au péché, de lui rendre à certain temps un culte religieux ; il vous demande de souffrir avec patience les peines attachées à votre état, de vous abstenir des murmures, des emportements : il n'y a rien en tout cela que de juste et de raisonnable. N'êtes-vous donc pas inexcusables, si vous lui refusez l'hommage de vos corps ? N'est-ce pas avec justice qu'il fera un jour des victimes de sa colère, et qu'il condamnera à un feu éternel ces mêmes membres dont vous vous servez contre lui ? *In ignem æternum cum corpore torquebuntur qui corpori pepercerunt.* (S. AUGUST., serm. 102.) Nous vous les offrons, divin Jésus, ces corps que nous avons reçus de vous, et que vous ne nous avez donnés que pour les faire servir à votre gloire ; pardonnez-nous le mauvais usage que nous en avons fait ; nous ne les emploierons désormais qu'à ce qui pourra vous plaire ; acceptez-en le sacrifice, en union de celui que vous allez offrir sur l'autel, et donnez-nous la force de le perpétuer jusqu'à la fin de notre vie, comme vous le faites vous-même tous les jours à la sainte Messe.

Mais ce n'est pas assez, mes frères, de faire à Dieu l'hommage de nos corps, il faut encore lui sacrifier nos cœurs, ainsi que l'Apôtre nous en avertit dans l'Épître de ce jour : nous en allons faire le sujet d'une seconde réflexion.

Il faut d'abord établir que le sacrifice de nos âmes est encore plus nécessaire que celui de nos corps. C'est notre cœur que Dieu exige essentiellement ; c'est pour cela que l'Apôtre exhortait si fortement les Romains à prendre des sentiments nouveaux, à ne plus se conformer aux maximes du siècle, et à ne chercher qu'à faire la volonté de Dieu : *Nolite conformari huic sæculo.* Comme s'il leur eût dit : autrefois vous étiez attachés aux maximes du monde, vous ne cherchiez qu'à contenter vos désirs déréglés, vous étiez esclaves de votre propre volonté ; il faut à présent devenir de nouvelles créatures en Jésus, prendre des sentiments chrétiens, ne plus chercher que ce qui peut plaire au Seigneur, et tâcher même de faire en tout ce qui lui plaira davantage. On s'étendra un peu sur les maximes du siècle, auxquelles on doit renoncer. A la vérité, dira-t-on, Dieu ne vous oblige pas de quitter le monde, de renoncer à l'état dans lequel il vous a placés ; mais il vous oblige à ne point vous conduire selon les principes des gens du monde, dont toutes les vues tendent

à satisfaire ou leur sensualité, ou leur cupidité ; il veut que vous agissiez par des maximes tout opposées, et que toutes vos vues, toutes vos démarches ne tendent qu'à accomplir la volonté Divine : *Ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, beneplacens et perfecta.* Et ce n'est, mes frères, dira-t-on, qu'en la faisant, cette divine volonté, que nous pouvons glorifier Dieu et nous sanctifier : elle seule fait la règle qui doit nous diriger ; et plus nous y serons conformes, plus nous serons saints et parfaits. J'ajoute même que nous ne pourrions être heureux dès cette vie, qu'autant que nous nous y conformerons ; mais si nous avons le bonheur de parvenir à ce point, que de faire en tout la volonté de Dieu, nous jouirons ici-bas d'une béatitude anticipée. Je vais à ce sujet vous raconter une histoire tirée d'un auteur célèbre (*voy. CORN. A LAP. in Epist. ad Rom. cap. XII*), et ce fait, mes frères, ne paraît point incroyable ; nous le voyons nous-mêmes de nos propres yeux dans certaines personnes qui, quoique pauvres et obscures, jouissent d'une parfaite santé. Nous l'éprouvons nous-mêmes.

Quand sommes-nous plus tranquilles ? N'est-ce pas lorsque nous nous soumettons en tout à la disposition de la Providence ? Faisons donc, mes frères, conclura-t-on, faisons de bonne heure à notre Dieu le sacrifice de nous-mêmes, offrons-lui nos corps et nos âmes : tout lui appartient, tout aussi doit lui être offert ; offrons-les-lui pour toujours, et soyons sûrs que si nous avons vécu dans cet état de sacrifice, nos corps ressusciteront un jour, et seront réunis à nos âmes, pour être glorifiés dans la bienheureuse éternité.

Du bon usage des dons de Dieu. — Si on entreprend de parler sur cette épître, on pourra s'en tenir, ou à la mortification seule, ou à l'esprit du monde opposé à celui de Jésus-Christ, ou seulement à la conformité à la volonté de Dieu. Enfin, on peut parler du bon usage des dons de Dieu, des grâces qu'on a reçues, et de la fidélité à répondre à sa vocation, chacun dans son état ; c'est un dernier avis contenu dans l'épître de ce jour, et qui suffirait seul pour bien entretenir le peuple : *Dico enim per gratiam quæ data est mihi*, dit saint Paul, *omnibus qui sunt inter vos, non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.* C'est à tous, sans exception, qu'il donne cet avertissement ; et par l'autorité que lui donne sa qualité d'Apôtre, il veut que chacun se borne à se bien acquitter de son emploi, et qu'on n'ait pas la présomption de s'ingérer dans des occupations qui ne nous conviennent pas. La comparaison qu'il apporte des différents membres du corps, vient parfaitement à ce sujet ; et on pourrait fort bien tirer deux belles réflexions à faire sur la fin de cette épître : l'une est sur l'humilité ou la fuite de la présomption ; l'autre est sur la fidélité à s'acquitter des devoirs de son état : *Non plus sapere quam oportet sapere*, c'est pour se garantir de la présomption. *Sapere ad sobrietatem, sicut Deus divisit mensuram fidei.* C'est par la modération dans laquelle on doit se tenir, en s'appliquant à

faire ce que Dieu demande de nous dans notre vocation. On montrerait : 1° combien cette présomption est blâmable et préjudiciable ; 2° combien cette modestie ou modération, ou cette fidélité à sa vocation, sont louables et salutaires.

OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

Des effets du sacrement de Baptême et des engagements que les fidèles y contractent.

Comme il arrive de temps en temps que le jour de l'octave de l'Épiphanie tombe un dimanche, et qu'alors il y aurait deux évangiles, savoir, celui du premier dimanche après l'Épiphanie et celui du jour de l'octave, un pasteur doit avoir une instruction sur l'évangile du jour de l'octave de l'Épiphanie de Notre-Seigneur. Il convient qu'au commencement d'une année, et après avoir célébré le jour des Rois, la grande fête de notre vocation au christianisme, l'on rappelle aux fidèles les engagements qu'ils ont contractés au sacrement de baptême ; peu de chrétiens y pensent, et c'est cet oubli qui est une des sources de la vie mondaine que l'on mène dans les différentes conditions ; ainsi lorsque le jour de l'octave de l'Épiphanie tombera le dimanche, il est à propos de faire ce jour-là son instruction sur le sacrement de baptême ; et s'il est empêché ce dimanche, il ne doit pas manquer de la faire au plus tôt. Car, comme dit le Catéchisme du concile (que tous les pasteurs devraient lire assidûment) : *Pastores nunquam se satis multam operam et studium in hujus sacramenti tractatione collocasse arbitrentur.* (Catechismi part. II, De sacramento Bapt., num. 1.)

Aujourd'hui, dira-t-on, mes frères, nous avons lu dans l'Évangile selon saint Jean, chap. I, l'histoire du baptême que Notre-Seigneur reçut de saint Jean-Baptiste. Cette circonstance de la vie de notre divin Maître est trop remarquable, pour ne pas faire le sujet d'une instruction particulière. Selon la tradition, il fut baptisé vers sa trentième année, au six de janvier, dans le fleuve du Jourdain ; ce fut dans cette grande cérémonie qu'il commença à se manifester au peuple d'Israël ; comme l'Eglise est occupée le sixième de janvier à solenniser sa manifestation aux gentils, elle nous met devant les yeux cette seconde manifestation le jour de l'octave de cette fête. Il est à propos que vous sachiez quel était ce baptême, pourquoi le Sauveur le reçut, ce qu'il signifiait, afin d'apprendre par là ce que vous êtes devenus par le sacrement de baptême, et à quoi vous êtes obligés.

Ce baptême que le Sauveur reçut de saint Jean, n'était point un vrai sacrement, tel qu'est celui que nous recevons après notre naissance ; il n'avait pas lui-même la vertu d'effacer les péchés : c'était une cérémonie par laquelle saint Jean disposait les peuples à la pénitence, et les préparait au baptême que Jésus-Christ devait instituer, en leur annonçant la venue du Messie. Tous allaient en foule le recevoir des mains du saint précur-

seur ; s'accusant de leurs péchés, ils recevaient de lui le baptême dans le fleuve du Jourdain. En ce temps-là, Jésus vint de Galilée, où il avait vécu jusqu'alors, et se mit en devoir de recevoir, comme les autres, le baptême que donnait saint Jean, en lui disant, lorsqu'il s'excusait de le baptiser, qu'il était à propos qu'ils remplissent ainsi l'un et l'autre toutes sortes de devoirs. Pourquoi le Sauveur voulut-il recevoir le baptême ? Les interprètes et les docteurs en donnent plusieurs raisons. (Voy. CORNELIUS A LAPIDE, in *Matth.*, et dans SAINT THOMAS, III part., quæst. 39, art. 1, 2, 3 et 4.) Les principales sont pour nous donner une leçon d'humilité et d'obéissance, pour sanctifier les eaux par son attouchement, et leur donner la vertu d'effacer les péchés dans le sacrement de baptême auquel il devait nous obliger tous. Ce fut même alors que le Sauveur institua ce sacrement, en donnant à l'eau naturelle et élémentaire la vertu d'effacer le péché. Aussi, mes frères, ce qui arriva pour lors dans le baptême de Jésus-Christ nous représentait parfaitement les effets que produit en nous le sacrement de baptême que nous avons eu le bonheur de recevoir ; et qui nous a été conféré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. On finira l'histoire du baptême du Sauveur ; on racontera comment les cieux furent ouverts, comment le Saint-Esprit descendit en forme de colombe, et que cette voix du Père éternel fut ouïe : *Voici mon Fils bien-aimé*, etc. C'est, mes frères, de ces effets du sacrement de baptême que je me propose aujourd'hui de vous parler, afin de vous exciter à en témoigner à Dieu votre reconnaissance ; et comme à ces effets répondent certaines obligations, ou autrement des promesses que vous y avez faites, je vous entretiendrai aussi des engagements que vous avez contractés dans le baptême. Ainsi les effets que le sacrement de baptême opère dans nous, seront le sujet du premier point ; et les promesses ou les engagements du baptême, seront le sujet du second.

Dans le premier point, on expliquera par ordre les effets du sacrement. Vous l'avez appris, mes frères, dans votre jeunesse, que le sacrement de baptême, qui est le premier et le plus nécessaire des sacrements de la loi nouvelle, a été institué par Jésus-Christ pour effacer, etc. Mais avez-vous jamais bien fait réflexion à ces précieux effets ? qu'étiez-vous avant le baptême, et qu'êtes-vous devenus en le recevant ? Conçus dans le péché et nés dans le péché, chacun de nous était un enfant de colère, indigne du ciel, esclave du démon ; et par le baptême, le péché dans lequel vous avez été conçus, et avec lequel vous êtes venus au monde, a été entièrement effacé. Il vous est resté, il est vrai, une forte inclination au mal, et nous l'éprouvons tous tant que nous sommes, mais elle ne nous est restée, comme dit le concile de Trente, que pour servir d'exercice à notre vertu, nous tenir dans la crainte, l'humiliation, la défiance de nous-mêmes, et nous faire soupirer vers le ciel où nous en serons

entièrement délivrés. Avant le baptême, nous étions enfants d'Adam, des objets de colère aux yeux de Dieu, et le démon avait pouvoir sur nous : par le baptême nous devenons enfants adoptifs de Dieu, des objets de complaisance à ses yeux, le démon a été chassé honteusement de nos âmes, et dès lors nous avons eu droit à l'héritage céleste. Nous devenons frères de Jésus-Christ et ses cohéritiers : et comment tout cela, mes frères ? par la grâce sanctifiante qui nous y est donnée, et qui n'a pas seulement la force d'effacer nos péchés, mais qui nous rend, en quelque façon, participants de la nature divine, purifie nos cœurs, et est accompagnée de toutes les vertus infuses et des dons du Saint-Esprit. Ce n'est pas encore tout, nous sommes incorporés en Jésus-Christ, comme des membres à leur chef ; nous sommes unis par la grâce, ainsi que les membres du corps humain sont unis à la tête. De là, nous sommes faits enfants et membres de l'Eglise catholique, nous lui appartenons comme la partie à son tout ; elle nous regarde comme ses enfants, nous avons droit à recevoir les autres sacrements ; et nous sommes faits participants de tous ses biens ; enfin le baptême imprime à notre âme un caractère ineffaçable, qui nous marque du sceau de Dieu même, du sceau de la très-sainte Trinité, du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; nous appartenons au Père, qui nous a adoptés pour ses enfants ; au Fils, qui nous regarde comme ses frères et ses membres ; au Saint-Esprit, dont nous devenons les temples ; et c'est ce qui nous a été bien représenté par ce qui arriva au baptême du Sauveur. On rapportera les trois faits remarquables du baptême de Jésus-Christ, qui répondent à ces effets.

De là, on fera concevoir : 1° des sentiments d'admiration, d'actions de grâces, à la vue de l'excellence du baptême et de la faveur que Dieu nous y a faite (histoire de saint Louis, qui estimait si fort sa qualité de chrétien, qu'il avait reçu au baptême) ; 2° d'estime et de respect pour nos âmes et pour nos corps, et non-seulement pour nous-mêmes, mais pour tous ceux qui ont été baptisés ; 3° de crainte de profaner ces corps et ces âmes ; 4° de confusion et de regret, si on a été assez malheureux que de les avoir souillés par le péché mortel, soit en soi-même, soit en quelqu'autre ; 5° enfin, de résolution de garder inviolablement les promesses qu'on a faites au baptême.

Les obligations du baptême et les engagements que nous y avons contractés, répondent aux effets qu'il a opérés en nous. 1° Nous y avons été purifiés du péché, mais en même temps nous avons renoncé pour toujours au péché ; 2° nous y sommes devenus enfants de Dieu, membres de Jésus-Christ, temples du Saint-Esprit, et par là même nous sommes obligés de vivre d'une vie digne de la qualité dont nous sommes honorés ; 3° nous avons été agrégés au nombre des fidèles, nous sommes devenus enfants de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et dès lors nous avons commencé à être sujets de

cette même Eglise, et obligés à lui rendre le respect et l'obéissance qui lui sont dus. Voici, mes frères, en trois mots, à quoi se réduisent les obligations du baptême ; à renoncer au péché, à vivre de la vie de Jésus-Christ et à obéir à l'Eglise. Ce sont les promesses que nous y avons faites par la bouche de nos parrains et marraines ; promesses authentiques et solennelles, que les saints ont appelées des vœux, et les plus grands vœux ; vœux qui nous ont faits religieux de la religion chrétienne ; de même que par les vœux que l'on fait dans les différents ordres religieux que nous voyons dans l'Eglise, on est religieux d'un tel ou tel ordre : vœux essentiels, dont aucun chrétien ne peut être dispensé ; vœux perpétuels, qui obligent pendant toute la vie et tous les jours de la vie.

Y avez-vous jamais bien réfléchi, mes frères, à la nature de ces vœux ? avez-vous jamais bien senti la force de ces renonciations que vous avez faites au baptême ? (On entrera dans le détail des renonciations, et après les avoir bien expliquées ; on interrogera les auditeurs.) Vous n'avez pas seulement renoncé au démon et à ses œuvres, mais vous vous êtes encore engagés dans la milice de Jésus-Christ ; vous avez promis de suivre ses maximes, de vivre de sa vie. (Ici on citera ces beaux passages de saint Paul, particulièrement de son *Epître aux Romains* [chap. VI], où il dit si souvent que par le baptême nous sommes morts au péché ; que nous y avons été ensevelis avec Jésus-Christ, que nous avons été revêtus de Jésus-Christ, afin de mener comme lui une vie nouvelle.) Après quoi, on fera rentrer les auditeurs en eux-mêmes, pour examiner si leur vie est chrétienne. Enfin, on leur dira qu'étant devenus enfants de l'Eglise, ils ont été assujettis à ses préceptes, qu'ils doivent l'écouter comme leur mère, obéir au chef de l'Eglise et aux pasteurs, et on leur demandera s'ils se sont comportés comme de véritables enfants. On fera un détail suivant que les circonstances des temps, des lieux et des personnes, le demanderont.

Qui de nous, dira-t-on, n'a pas à se reprocher quelques transgressions des promesses du baptême ? Elles nous ont été signifiées par plusieurs cérémonies qui s'y observent, par la profession de foi, les renonciations au démon, les signes de croix, les exorcismes, le sel béni, le chrême blanc, le cierge allumé. En avons-nous conservé l'innocence, cette robe précieuse qui nous fut représentée par ce chrême blanc que l'on nous mit sur la tête ? Avons-nous résisté courageusement aux suggestions du démon ? Ce fut pour nous marquer cette force, que l'on nous fit alors les onctions sacrées à la poitrine, entre les épaules et sur le sommet de la tête, en forme de croix. Avons-nous vécu en vrais disciples de Jésus-Christ ? Notre conduite a-t-elle été édifiante, ainsi que le cierge allumé, que l'on nous mit en main, nous l'a dû rappeler ! Que de préceptes de l'Eglise n'avons-nous pas transgressés ? Précepte de la confession annuelle

et de la communion pascale, précepte du jeûne et de l'abstinence des viandes en certains jours? Que de désobéissances, enfin, à toutes les ordonnances! et peut-être même aux décisions de cette même Eglise! Ah! mes frères, que dirons-nous, lorsqu'au tribunal de Jésus-Christ, ce divin Sauveur nous représentera ces promesses? *De ore tuo te judico*, nous dira-t-il. Quelle confusion pour nous, lorsque nous nous trouverons sans excuse! C'est alors que les nations infidèles, à qui Dieu n'aura pas fait tant de grâces qu'aux chrétiens, et qui n'auront pas été si criminelles, s'élèveront contre eux : aussi seront-elles punies moins sévèrement, parce que leurs péchés auront été bien moindres que les nôtres. Mais qui peut dire la honte dont nous serons couverts, si nous avons le malheur d'être précipités dans les enfers pour nos péchés? Le caractère qui a été imprimé dans notre âme, ce caractère auguste et ineffaçable, sera à jamais pour nous un sujet de redoublement de supplice. Serait-il donc possible, mes frères, conclura-t-on, que la grâce inestimable que Dieu nous a faite, en nous appelant au christianisme, devint la source de notre malheur? C'est ce qui arrivera infailliblement, si nous ne commençons dès à présent à être fidèles à nos engagements. Rappelons-nous-les souvent, mes frères, ces deux objets, la grâce du baptême et les promesses du baptême : l'un pour témoigner à Dieu notre reconnaissance, et pour ressentir l'excellence et la dignité du christianisme dont nous sommes honorés; l'autre pour nous animer à vivre en vrais chrétiens.

Ici on indiquera certains temps de l'année, pour se ressouvenir du baptême; par exemple, le jour où l'on a été baptisé, les samedis veilles de Pâques et de la Pentecôte, ou le jour de Quasimodo, auquel temps, suivant l'ancien usage, les nouveaux baptisés quittaient leur robe blanche. On recommandera spécialement cette grande pratique pour le jour qu'on a été baptisé, faisant bien entendre que, si l'on fait chaque année la fête de la dédicace des églises matérielles, on doit, à plus forte raison, célébrer l'anniversaire de la dédicace des temples spirituels, qui sont nos corps et nos âmes.

On ne manquera pas surtout d'inviter les auditeurs à pratiquer cet avis, le jour même que l'on fera cette instruction; on dira de quelle manière on doit faire cette rénovation des vœux du baptême; si le pasteur juge à propos, il la fera dans son instruction même, ou debout, ou à genoux, invitant chacun des auditeurs à la faire de bouche et de cœur; il avertira aussi les pères et mères de l'obligation où ils sont de faire connaître à leurs enfants la grâce du baptême, et de leur en faire ratifier les promesses dès qu'ils auront atteint l'âge de raison.

On pourra encore traiter ce sujet d'une manière plus sensible, plus à la portée des peuples et même plus instructive et plus touchante, en suivant l'ordre des cérémonies du baptême, qui représentent tout à la fois, et les effets, et les obligations du baptême.

(Voyez-en l'Explication dans le catéchisme *Ad parochos*, part. II, tit. 59, et seqq.) On partagerait cette instruction en trois points; le premier serait sur les cérémonies qui précèdent le baptême, et qui marquent les dispositions requises en celui qui doit être baptisé; le second sur celles qui accompagnent le baptême même et qui désignent, les effets qu'il produit; le troisième, sur celles qui le suivent et qui en dénotent les obligations.

Le premier point servirait à faire voir l'état où l'on était avant que d'être baptisé, qui rendait indigne d'entrer dans le lieu saint, et la foi qu'on doit professer avant le baptême, aussi bien que les renonciations au démon, à ses pompes et à ses œuvres. Le second instruirait du changement merveilleux qui s'est opéré dans l'âme par le baptême; et le troisième nous rappellerait les devoirs de ceux qui sont baptisés. De chacune de ces considérations, on aurait soin de tirer quelques bonnes affections, et même quelques résolutions qui en doivent suivre comme naturellement, surtout d'actions de grâces, de contrition, et de propos d'une vie nouvelle. (*Voy. le Pasteur apostolique*, tom. I, part. II, des Sacraments; et les *Pensées de Bourdaloue*, tom. II, Serm. pour le mardi de la première semaine de l'Avent.)

II^e DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE.

Homélie sur l'Evangile du jour. — Des devoirs de chaque état, et de la charité fraternelle.

Homélie sur l'Evangile du jour. — Dans l'évangile du II^e dimanche après l'Epiphanie, l'Eglise nous fait lire l'histoire de ce qui est arrivé aux noces de Cana en Galilée, où le Sauveur se trouva avec la sainte Vierge et quelques-uns de ses disciples, au commencement de sa vie publique, après qu'il eut été baptisé par saint Jean, qu'il eut passé quarante jours dans le désert, et qu'il se fut choisi quelques disciples. L'on fait mémoire du miracle que le Sauveur y opéra en changeant l'eau en vin, le jour de l'Epiphanie. La raison qu'en donnent quelques-uns, c'est parce que ce miracle s'opéra ce jour-là même, une année après le baptême du Sauveur; d'autres, plus vraisemblablement, pensent que ce miracle fut opéré, non pas le six janvier, mais le six mars, quelques jours après que le Sauveur fut sorti du désert, et que l'Eglise en fait mention le jour de l'Epiphanie, parce qu'elle rappelle trois faits principaux, par lesquels le Sauveur a été manifesté aux hommes : 1^o aux mages; 2^o en son baptême; 3^o dans ce premier de ses miracles. Quoi qu'il en soit du temps auquel il est arrivé, il est rapporté dans l'évangile du second dimanche après l'Epiphanie, auquel temps il est permis de célébrer les noces qui ont été interdites depuis le commencement de l'Avent jusqu'à l'Epiphanie, comme elles le sont aussi durant tout le carême. C'est donc l'esprit de l'Eglise, qu'un pasteur instruisse son peuple de ce qui regarde le sacrement de mariage,

après lui avoir expliqué quelque temps auparavant le sacrement de baptême. C'est ici qu'il est besoin d'une grande prudence pour ne rien dire qui puisse tant soit peu blesser les oreilles chastes, et qui ne convienne à l'auditoire, et même au ministre de l'Evangile qui est chargé de faire cette instruction.

Si l'on veut s'attacher uniquement à parler du sacrement de mariage, on trouvera suffisamment à dire, soit dans le catéchisme du concile de Trente, soit dans le Pasteur apostolique qui traite cette matière avec beaucoup d'ordre. Il fait voir que ce sacrement est très-grand, 1° dans sa fin ; 2° dans sa signification ; 3° dans ses effets. Ensuite il explique assez au long les dispositions, soit éloignées, soit prochaines, avec lesquelles on doit recevoir ce sacrement.

Si l'on ne veut pas traiter cette matière si directement, on pourra le faire d'une manière indirecte, en suivant notre évangile, ainsi que nous allons l'expliquer.

Nous venons de lire à la Messe, mes frères, un fait bien remarquable de la vie de notre divin Maître. Au commencement de sa vie publique, c'est-à-dire après qu'il eut été baptisé, qu'il eut jeûné quarante jours dans le désert, et qu'il se fut associé quelques disciples, entr'autres saint Pierre, saint Philippe et Nathanaël, il fut invité à des noces qui se firent à Cana, petite ville de Galilée, distante de quelques lieues de Nazareth, qui avait été jusqu'alors sa demeure ordinaire ; ce fut chez quelques-uns de ses parents, gens de condition médiocre et même assez pauvres. Jésus ne dédaigna pas de s'y trouver avec Marie, sa Mère, et ses disciples. On racontera le reste de l'histoire ; ensuite on dira :

Pourquoi croyez-vous, mes frères, que le Sauveur voulut se trouver à un festin de noces, lui qui était si sobre, si mortifié, qui était vierge, qui aime singulièrement les vierges, dont la mère était vierge, et qui devait recommander singulièrement l'amour de la virginité ? Ah ! mes frères, il est bien important de savoir les raisons qui engagèrent le Sauveur à honorer de sa présence ce mariage, et à y opérer le premier de ses miracles. Examinons-les attentivement, et profitons-en pour notre édification.

Afin que cette instruction ne produise aucun mauvais effet dans l'esprit des auditeurs, il sera bon que le pasteur s'adresse à Jésus, pour qu'il l'assiste spécialement la faisant. Il priera aussi Marie, la très-sainte Vierge, de lui accorder sa protection, comme elle fit à ceux qui se trouvèrent dans le besoin aux noces où elle assista. Vous êtes réellement présent sur cet autel, ô mon Jésus ! fortifiez-nous de votre grâce ; afin que cette instruction soit salutaire à tous mes auditeurs. Et vous, Vierge sainte, assistez-nous, et daignez jeter un regard favorable sur cette assemblée, afin que tous profitent de la divine parole qu'ils vont entendre. Nous verrons, mes frères, 1° pourquoi le Sauveur voulut assister à des noces une fois dans sa vie ;

nous examinerons 2° comment nous devons profiter de tout ce qui s'y passa.

Premier point. — Entre plusieurs raisons que donnent les saints Pères et les interprètes, de la présence du Sauveur aux noces de Cana et du miracle qu'il y fit, nous nous arrêterons à quelques-unes des principales. 1° Il voulut donner, au commencement de sa vie publique, à ses parents, à ses disciples et à ceux de son pays, une preuve éclatante de sa divinité : car ce fut alors, selon la remarque de l'Evangile, qu'il fit son premier miracle ; jusque-là il avait mené une vie assez obscure ; il avait paru semblable aux autres hommes, afin que personne ne pût douter de la vérité de son incarnation, ainsi que l'observe saint Thomas, après saint Jean Chrysostome. A la vérité, Dieu avait fait des prodiges pour le manifester aux hommes ; les prophètes l'avaient prédit plusieurs siècles avant sa venue, une vierge l'avait conçu dans ses chastes flancs, son précurseur même était un enfant miraculeux ; les anges l'avaient fait connaître à des bergers, le jour de sa naissance ; des princes étrangers étaient venus l'adorer dans son étable ; les docteurs de la loi avaient eux-mêmes reconnu qu'il devait naître à Bethléem ; le vieillard Siméon et Anne la prophétesse l'avaient publié, au jour de sa présentation, comme le vrai Messie ; il s'était attiré l'admiration des docteurs, lorsqu'à l'âge de douze ans il se rendit au temple de Jérusalem ; Jean-Baptiste l'avait déjà annoncé au peuple, avant qu'il vînt pour se faire baptiser : et au jour de son baptême, le Père éternel l'avait reconnu authentiquement pour son Fils : pour lui, il n'avait opéré aucun miracle éclatant. Ce fut donc en ce jour qu'il voulut faire paraître sa gloire, et commencer à donner une preuve infaillible qu'il était véritablement Dieu-homme ; qu'il avait le pouvoir, par sa nature divine, de changer les éléments et de faire tous les miracles qu'il jugerait à propos d'opérer pour convaincre les hommes de sa divinité. Il attendit, pour cet effet, l'occasion favorable d'une assemblée nombreuse ; il voulut spécialement que ses disciples fussent témoins de son premier miracle. Le vin ayant donc manqué, et tous ceux de la noce en ayant besoin, sa Mère lui exposa la nécessité où l'on se trouvait. Après lui avoir répondu d'une manière à faire connaître qu'il avait un pouvoir souverain qu'il ne lui avait point communiqué, il ordonna, etc. Quoi de plus admirable ! mes frères, et quel autre qu'un Dieu pouvait opérer un tel prodige ! Aussi tous les assistants furent-ils dès lors fortifiés dans leur foi en Jésus-Christ ; il fut reconnu pour vrai Dieu : *Manifestavit gloriam suam, et crediderunt in eum discipuli ejus.* (Joan., II, 11.)

Ce ne fut pas seulement pour faire éclater sa divinité, que le Sauveur assista aux noces dont il est fait mention dans notre évangile ; ce ne fut pas seulement pour exercer la charité, en subvenant aux besoins de ceux qui l'avaient invité, et pour donner un exemple d'humilité, en ne dédaignant pas d'assister aux noces de quelques personnes pauvres ;

une seconde et principale raison, fut pour autoriser la sainteté du mariage, que les hérétiques devaient un jour attaquer et condamner comme une chose mauvaise. Il voulait faire voir que, quelqu'amour qu'il eût pour la virginité, il était l'auteur de l'état du mariage; qu'il regardait l'alliance qui s'y fait, comme l'image de l'union et de l'alliance ineffable qu'il a bien voulu contracter, par son incarnation, avec la nature humaine et avec l'Eglise, qu'il avait dessein de l'élever à la dignité de sacrement et d'y attacher des grâces pour la sanctification de ceux qui s'y engagent. Car, mes frères, quoique l'état de virginité et du célibat soit préférable à l'état du mariage, qu'il soit de soi plus parfait et plus agréable à Dieu; le mariage néanmoins ne laisse pas d'être permis et honnête : il est dans l'ordre de Dieu; c'est même, dans la loi de grâce, une chose sainte et sacrée; il est de foi que, parmi les chrétiens, c'est un véritable sacrement, qui produit, dans ceux qui le reçoivent dans de saintes dispositions, la grâce sanctifiante, et procure à ceux qui s'en approchent bien préparés, des secours particuliers pour se sanctifier dans cet état. Ainsi l'a décidé toute l'Eglise assemblée dans le dernier concile général; ainsi l'a-t-on toujours cru dès le commencement du christianisme.

Une troisième raison, qui porta le Sauveur à assister à ces noces, fut pour nous donner à tous un exemple de frugalité et de tempérance, et apprendre à tous les chrétiens avec quelle modestie on doit se comporter en ces sortes d'occasions. Il voulut les prévenir et nous faire connaître que, s'il permet une joie modérée, il condamne et réprouve tous ces excès, ces immodesties et autres divertissements criminels ou dangereux, qui ne sont que trop communs, même dans les mariages des chrétiens.

Enfin, mes frères, nous avons bien lieu de croire qu'il voulut exciter notre dévotion envers la très-sainte Vierge sa Mère, en faisant, à sa prière, le premier de ses miracles, et avançant même, à sa considération, le temps marqué pour l'opérer. La simple exposition qu'elle lui fait du besoin où se trouvent ceux qui l'avaient invité, suffit pour le déterminer à lui accorder sa demande; et elle est si persuadée d'avoir été exaucée, malgré la réponse que lui donne ce cher Fils, et qui paraît un peu dure, qu'elle n'hésite pas de dire aux domestiques de l'époux, d'exécuter tout ce que son Fils leur dira de faire : *Quodcunque dixerit vobis, facite*.

Que de salutaires réflexions se présentent, mes frères, sur cette histoire miraculeuse ! quel profit n'en pouvons-nous pas tirer pour notre sanctification ! Examinons-les attentivement dans le second point.

Deuxième point. — Le premier profit que nous devons en tirer, c'est de nous affermir dans la foi de la divinité de Jésus-Christ : car qui pourrait douter, mes frères, qu'il ne fût véritablement Dieu, puisqu'il a le pouvoir de changer les substances, et qu'il le

fait, non par une vertu étrangère, mais par sa propre vertu ; non par une puissance qu'il ait reçue de Marie, mais par la vertu divine qui lui était personnelle ? C'est ce qu'il voulut faire entendre, lorsqu'il dit à sa très-sainte Mère : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?* Aurons-nous peine après cela, mes frères, de croire les mystères qu'il nous a annoncés, et spécialement le changement admirable qui se fait, à la sainte Messe, du pain et du vin en son corps et en son sang ? Lui est-il plus difficile, ainsi que le disent fort bien les saints Pères, de changer du vin en sang, que de l'eau en vin ? Le vin n'a-t-il pas même plus de ressemblance avec le sang, que l'eau avec le vin ? Et est-il rien d'impossible à un Dieu ? Ranimons donc en ce jour notre foi, mes frères, attachons-nous de plus en plus à Jésus-Christ, à l'imitation de ceux qui furent les témoins de ce miracle ; renouvelons particulièrement notre créance sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Il le fait tous les jours, mes frères, ce miracle surprenant, il l'opère sous vos yeux ; mais, hélas ! y faites-vous réflexion ? Vous eussiez été frappés à la vue du changement de l'eau en vin, et vous le seriez sans doute à présent, si vous voyiez de semblables prodiges. Ouvrez les yeux de votre foi, et vous verrez un miracle encore plus prodigieux, ou plutôt plusieurs miracles ensemble, chaque fois que vous assisterez à la sainte Messe. C'est surtout, mes frères, quand vous aurez le bonheur de communier, et de célébrer avec Jésus ce divin festin, où il veut bien nous nourrir de sa propre chair et de son propre sang, et devenir l'époux de nos âmes ; c'est surtout alors, dis-je, que vous en sentirez la vérité par votre propre expérience. Approchez-vous-en avec foi et avec pureté, et vous reconnaîtrez Jésus, comme ces deux disciples à qui il se fit voir après sa résurrection : vous le connaîtrez dans la fraction du pain, vous l'adorerez comme votre Dieu, et vous serez embrasés d'un nouvel amour pour lui.

Une seconde instruction que nous fournit cette histoire de notre Evangile, et qui est essentielle, regarde le sacrement de mariage ; elle est pour tous ceux, ou qui pensent à s'y engager un jour, ou qui y sont déjà engagés. Quest-ce qu'elle leur apprend ? Elle apprend aux premiers les dispositions saintes qu'ils doivent apporter à l'état du mariage, et aux seconds avec quelle sainteté ils doivent s'y comporter. Jésus fut appelé aux noces, aussi bien que Marie. Que signifie cela ? Que tous ceux qui pensent à entrer dans l'état du mariage, doivent, 1° commencer par appeler Jésus, le consulter sur le choix qu'ils veulent faire, et cela par de fréquentes prières ; 2° s'adresser à Marie ; 3° prendre avis des disciples de Jésus, c'est-à-dire des ministres du Seigneur, des personnes vraiment chrétiennes qui se conduisent, non selon les maximes du monde, mais selon les maximes de Jésus-Christ. (On pourra détailler ici plus au long la préparation éloi-

gnée pour le sacrement de mariage.) Ensuite on dira : Les apportez-vous, mes frères, ces dispositions ? Avant que de faire des démarches pour entrer dans l'état du mariage, commencez-vous par consulter Dieu ? Examinez-vous s'il vous appelle à cet état ?

Ici on combattra fortement une erreur très-pernicieuse qui règne dans le monde, qui est de se persuader que la vocation divine n'est pas nécessaire pour l'état du mariage, et on en montrera les suites malheureuses ; on représentera aux pères et mères le tort qu'ils font à leurs enfants et à eux-mêmes, lorsqu'ils forcent leurs enfants à s'allier avec certaines personnes contre leur inclination, ou qu'ils cherchent plutôt des biens temporels que la tranquillité et le salut de leurs enfants : on représentera aussi aux enfants combien ils doivent craindre d'agir par passion, lorsqu'il s'agit de contracter alliance avec quelques personnes ; qu'ils doivent beaucoup se défier d'eux-mêmes, consulter leurs parents, et ne rien faire contre leur volonté raisonnable : on les y portera par la vue du bonheur dont jouissent ceux qui sont mariés chrétiennement, et par la crainte des maux sans nombre que s'attirent ceux qui se marient contre la volonté de Dieu, qui reçoivent le sacrement de mariage en état de péché mortel ; on tâchera de leur faire bien comprendre que le salut des personnes mariées dépend principalement de la manière dont elles se sont préparées à ce sacrement, et que Dieu, en punition des péchés de la jeunesse, permet souvent que l'on contracte quelque alliance qui soit une source de malheurs pour cette vie et pour l'autre ; qu'au contraire, un bon époux et une bonne épouse sont des dons de Dieu, dont on se rend digne par une jeunesse passée chrétiennement.

Ne craignez donc rien tant, leur dira-t-on, jeunesse chrétienne, que de vous livrer au péché, examinez bien à quel état Dieu vous appelle ; priez-le tous les jours de vous faire connaître quelle est sa volonté ; n'en passez aucun sans faire, à cette fin, des prières à Marie ; demandez à votre confesseur des avis sur l'état que vous devez embrasser ; n'ayez uniquement en vue que de répondre aux desseins de Dieu sur vous, de le glorifier, et de vous sauver dans l'état que vous embrasserez ; regardez le mariage comme une chose sainte et sacrée, comme un grand sacrement : *Sacramentum hoc magnum est*, dit l'Apôtre (*Ephes.*, V, 32) : grand par son auteur qui est Jésus-Christ, grand par sa fin, grand par ce qu'il représente, grand par ses effets, grand enfin et même redoutable par ses obligations : c'est de quoi on doit avoir soin de se faire instruire, avant que de s'engager dans le mariage, lorsqu'on est sur le point d'y entrer. Il est très-important pour cela de s'adresser à un bon confesseur qui aura soin de les bien faire connaître.

Après avoir donné des avis aux jeunes gens sur les dispositions à l'état du mariage, on s'adressera aux personnes qui y sont déjà engagées. On leur demandera comment elles

y sont entrées ; si elles ont été instruites de leurs devoirs, comment elles les ont remplis ; si elles se sont toujours comportées avec la sainteté que demande ce sacrement ; en un mot, si leur mariage est vraiment chrétien : *Honorabile connubium in omnibus*. (*Hebr.*, XIII, 4.) On les avertira de s'éclaircir dans le tribunal de la pénitence sur les peines qu'elles pourraient avoir à ce sujet.

Une autre leçon que nous fait le Sauveur dans cet évangile, et qu'il convient aussi d'expliquer, c'est la célébration des noces. On montrera combien peu de noces se font chrétiennement, et que les désordres qui s'y commettent sont capables d'attirer la colère de Dieu sur ceux qui s'épousent et sur ceux qui assistent à leur mariage : on rapportera les histoires des saints, particulièrement celle de Tobie, qui célébraient les festins des noces dans la crainte de Dieu ; et la punition des maris de Sara qui, suivant leurs passions, furent tués par le démon.

Enfin, on exhortera les auditeurs à renouveler leur confiance envers la très-sainte Vierge. On pourra se servir pour cela de ce qui est rapporté dans les leçons de ce dimanche, qui sont tirées de saint Bernard.

Comme cette matière est très-ample, et qu'un prône qui la renfermerait toute, pourrait être trop long, on pourra se contenter, une année, d'expliquer une ou deux raisons pour lesquelles le Sauveur a assisté aux noces de Cana ; l'année suivante, on donnerait l'explication des autres.

Outre le sens littéral de cet évangile dont on vient de parler, il y a encore le sens spirituel, qui peut aussi servir de matière à un prône. Le festin, auquel le Sauveur assiste, est une belle figure du banquet sacré de l'Eucharistie. Ce qu'il lui en coûte pour nous préparer ce banquet, et les effets qu'il opère en nos âmes, nous sont admirablement représentés par le changement de l'eau en vin, et par la qualité et l'abondance de la nourriture qu'il fournit à ceux qui assisteront aux noces de Cana : ce pourrait être le sujet d'un premier point. La foi des conviés, la pureté de Marie, la ferveur et la dévotion signifiées par le vin, nous marquent les dispositions requises pour profiter de ce divin banquet, et faire avec Jésus une sainte alliance.

On pourrait encore faire un bel entretien sur l'alliance spirituelle de l'âme chrétienne avec Jésus et de Jésus avec l'âme. On la considérerait, 1° du côté de Jésus, qui en est l'époux ; 2° du côté de l'âme, qui se donne toute entière à Jésus-Christ.

Des devoirs de chaque état, et de la charité fraternelle. — Pour l'épître de ce jour, c'est la continuation du chapitre XII^e (vers. 7 et sqq.) de l'Épître aux Romains, dont le commencement a formé l'épître du dimanche précédent. L'Apôtre s'y propose deux choses : 1° il apprend à ceux qui sont dans les emplois et dans les charges, comment ils doivent s'acquitter de leurs obligations ; 2° il donne ensuite des leçons générales et propres pour tous les fidèles. Il exécute le premier point depuis le commencement de l'épître,

c'est-à-dire depuis le sixième verset jusqu'au neuvième; et le second, depuis le neuvième jusqu'au seizième. Si l'on veut instruire sur cette Epître, on peut suivre cet ordre de l'Apôtre, et montrer, 1° comment chacun doit faire valoir les dons particuliers qu'il a reçus de Dieu; 2° comment chaque chrétien doit s'acquitter des devoirs généraux qu'impose la charité fraternelle.

L'apôtre saint Paul, mes frères, dira-t-on, après avoir instruit les nouveaux chrétiens du sacrifice qu'ils doivent faire à Dieu de leur âme et de leur corps, leur apprend à s'acquitter de leurs devoirs envers le prochain; il en vient ensuite aux obligations que la charité impose à tous les fidèles.

Le pasteur pourra s'appliquer à lui-même la première partie de cette épître; et s'en faisant l'application, il instruira les auditeurs de l'obligation où ils sont de venir entendre ses instructions pour en profiter, et d'être dociles aux avis qu'il leur donne. Il témoignera le désir qui le presse de bien gouverner son peuple, il ne manquera pas de leur faire remarquer la pesanteur de sa charge, il les conjurera de lui en adoucir la rigueur par une humble soumission. Après cette application faite à lui-même, il passera à ceux qui ont reçu quelques talents, soit spirituels, soit corporels; il montrera la nécessité où ils sont de les faire valoir, et comment ils doivent en user. Il paraphrasera les paroles de l'Apôtre : *Qui docet, in doctrina.* (Ce qui peut s'appliquer aux maîtres et aux maîtresses d'école, aux pères et aux mères.) *Qui tribuit, in simplicitate.* (C'est pour les riches, pour les dames de la charité, s'il s'en trouve dans la paroisse.) *Qui præst, in sollicitudine.* (C'est pour tous les supérieurs et les chefs de famille.) *Qui miseretur, in hilaritate.* (C'est pour tous ceux qui assistent les misérables, qui ont soin des malades, et qui exercent les œuvres de miséricorde.) Après cette exposition, qu'il y en a peu, dira-t-on, parmi ceux qui ont reçu ces talents, qui s'examinent sur l'usage qu'ils en font, et qui s'accusent, au tribunal, des fautes qu'ils y commettent. Voyez, mes frères, quels sont ceux que vous avez reçus, quel usage vous en avez fait. Que présenteriez-vous au Seigneur, s'il vous en faisait rendre compte aujourd'hui? Souvenons-nous, mes frères, que plus nous avons reçu de Dieu, plus notre compte sera sévère, comme dit saint Grégoire : *Cum augentur dona, rationes etiam crescunt donorum.* Personne au reste, dit ce saint, ne peut dire qu'il n'a point reçu de talent. (Voy. les Leçons d'un confesseur Pontife, tirées de saint Grégoire.)

Supposons pour un moment que nous nous soyons bien acquittés de ces talents, il faut encore nous examiner sur les devoirs généraux de la charité chrétienne. L'Apôtre les détaille dans la suite de sa Lettre : *Dilectio sine simulatione*; que la charité soit sans artifice, première qualité; la sincérité qui bannit le déguisement, la dissimulation et l'esprit de déliance; qui inspire l'horreur des passions de nos frères; qui fait amier

leurs vertus : *Odientes malum, adherentes bono.* Cette première qualité est accompagnée d'une seconde : *Charitate fraternitatis invicem diligentes.* Entr'aimez-vous avec une charité fraternelle, comme des enfants d'un même père qui est Dieu, d'une même mère qui est l'Eglise, comme héritiers du même bonheur qui est le Ciel. De là les égards que l'on a les uns pour les autres, le témoignage d'estime et de respect : *Honore invicem prævenientes.* Charité efficace, qui fasse prendre part aux nécessités de ses frères, exercer l'hospitalité, pardonner les injures, bénir ceux qui nous maudissent et nous persécutent, se réjouir des succès de notre prochain, compatir à ses afflictions : *Necessitatibus sanctorum communicantes; hospitalitatem sectantes,* etc. Ne manquer en rien pour les services qu'on doit à son prochain : *Sollicitudine non pigri.* Enfin être réunis par les mêmes sentiments, autant qu'il est possible : *Idipsum invicem sentientes.*

Telle est, mes frères, la charité que l'Apôtre exige dans tous les fidèles; on l'a admise dans les premiers chrétiens, c'était à quoi on les reconnaissait pour de vrais disciples de Jésus-Christ. Voyez, disait-on, comment ils s'aiment les uns les autres! En pourrait-on dire autant de notre siècle? O aimable charité, qui étiez autrefois une preuve vivante de la vérité de notre religion, qu'êtes-vous devenue! vous êtes presque entièrement bannie du monde! On opposera la fausse charité des mondains à la vraie charité du christianisme; et toutes les qualités que lui donne l'Apôtre fourniront un vaste champ, pour faire remarquer aux auditeurs en quoi ils manquent aux devoirs de la charité fraternelle; on les pressera de corriger ces défauts, pour se remplir des entrailles d'une amitié vraiment chrétienne selon Dieu, sans laquelle, leur dira-t-on, il n'y a point de salut à espérer. On pourrait aussi, en finissant ce discours, engager tous les auditeurs à bien user de leurs talents, et à ne point se rebuter des peines qu'ils pourraient avoir dans l'exercice de la charité, par le motif que fournissent ces paroles de saint Paul : *Spiritu ferventes, Domino servientes.* C'est le Seigneur même que vous servez, en servant vos frères; c'est à Jésus-Christ même que vous rendez ces bons offices; c'est pour Dieu que vous travaillez; que la peine ne vous rebute point : *In tribulatione patientes.* Réjouissez-vous plutôt par l'espérance de la récompense qui ne vous manquera pas : *Spe gaudentes.* Et pour vous acquitter constamment de tous ces devoirs, soyez assidus à la prière : *Orationi instantes.* Le pasteur terminera son entretien, en priant Jésus-Christ de donner à toute la paroisse l'esprit de charité et d'union. (S'il y a des procès et des divisions, on conjurera d'y mettre fin.) Ce que le Sauveur dit à son Père dans son dernier sermon, pour que l'union régnât parmi tous ses enfants, peut être rapporté ici bien à propos.

III^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

De l'état d'un homme dans le péché, et des moyens d'en sortir. De la tiédeur de l'âme. Des devoirs des maîtres envers leurs domestiques, et des domestiques envers leurs maîtres. Des qualités de la foi. De l'enfer. Dessen sur la conduite qu'on doit tenir envers ses ennemis. Le bon exemple. Dessen sur la présomption.

L'Eglise nous ayant proposé, dimanche dernier, le premier miracle que Jésus-Christ opéra à Cana en Galilée, nous met aujourd'hui devant les yeux deux guérisons miraculeuses (*Matth.*, VIII, 1-15), dont l'une fut opérée à l'égard d'un lépreux, l'autre à l'égard du serviteur d'un centenier ou officier romain, qui avait sous lui cent soldats; c'est pourquoi ce dimanche est appelé le Dimanche du lépreux ou du centenier.

De l'état d'un homme dans le péché et des moyens d'en sortir. — Pour instruire utilement sur les Evangiles qui contiennent quelques guérisons miraculeuses, on doit faire attention que les guérisons que le Sauveur opérait dans les corps étaient le symbole de celles qu'il veut opérer dans les âmes. Les différentes maladies corporelles sont une figure des différentes espèces de maladies spirituelles; et les différentes circonstances qui accompagnent ces guérisons, représentent les moyens que l'on doit prendre pour remédier aux maladies de l'âme : cette remarque est essentielle. Lorsqu'on veut expliquer un Evangile qui contient une de ces sortes de guérisons (ce qui peut se faire par forme d'homélie dont toutes les parties tendront à un même but moral), il faut, 1^o voir quelle est la qualité de la maladie; 2^o comment le malade a été guéri. Dans cet Evangile, par exemple, la lèpre corporelle est la figure de la lèpre du péché, et spécialement du péché contagieux, du péché de scandale; et la paralysie du serviteur du centenier est l'image du vice de la paresse; les démarches du lépreux pour obtenir sa guérison, représentent celles que doit faire un pécheur pour se délivrer de la lèpre du péché; et ce qu'un maître charitable fait pour engager Jésus à guérir son serviteur, nous figure non-seulement la charité qui doit porter les maîtres à prendre soin du salut de leurs domestiques, mais encore celle qui doit engager tous les vrais fideles à prier pour certains pécheurs qui ne pensent pas à leur guérison, ou qui manquent de courage pour y travailler. Cela supposé, il y a plusieurs desseins à prendre sur cet Evangile.

1^o Comme il est dit au commencement qu'une grande foule de peuple suivait le Sauveur, on peut parler de l'empressement qu'on doit avoir pour entendre la parole de Dieu, et de la confiance avec laquelle on doit recourir à Jésus dans ses besoins spirituels et corporels.

2^o On peut traiter des maladies du corps, de l'usage qu'il faut en faire, et de la manière de les sanctifier, et d'en demander la guérison.

3^o On peut s'attacher uniquement à faire voir la vertu de la prière et ses qualités, par l'exemple du lépreux et du centenier.

Mais il y a deux autres sujets qui paraissent mieux convenir : le premier est de parler de la lèpre du péché; le second des devoirs des maîtres envers leurs domestiques. L'un et l'autre de ces sujets conviendraient fort bien dans le temps de l'hiver, où la cessation des ouvrages de la campagne cause souvent beaucoup de péchés, et durant lequel les maîtres ont plus de temps pour instruire leurs domestiques. D'ailleurs, comme les dimanches précédents on aurait appris aux enfants leurs devoirs envers leurs parents, aux pères et mères les leurs envers leurs enfants, et qu'on aurait instruit depuis peu les jeunes gens qui pensent à s'engager dans l'état du mariage, aussi bien que les personnes qui y sont engagées, on ferait bien d'instruire ensuite les maîtres de leurs devoirs envers leurs domestiques, et des domestiques envers leurs maîtres. Ces sortes d'instructions, qui regardent les obligations des différents états, seraient sans doute très-utiles.

Si l'on s'en tient à la guérison du lépreux, et que l'on veuille parler du péché, on peut commencer ainsi :

Mes frères, nous avons vu dimanche dernier, dans l'Evangile, le premier miracle que le Sauveur opéra en changeant l'eau en vin; l'Eglise nous en met devant les yeux de bien plus surprenants dans l'Evangile de ce jour. Quelque temps après qu'il eut commencé sa vie évangélique (*anno secundo prædicationis, circa mensem Maium*); et après qu'il eut fait un excellent et long sermon à une grande multitude de peuple sur une montagne, un homme couvert de lèpre vint se jeter à ses pieds, et le conjurer de vouloir bien le guérir. On finira de raconter ce premier miracle, pour en venir au second; et après avoir exposé brièvement l'un et l'autre, on dira : Que nous représentent, mes frères, ces différentes maladies? Elles sont la figure des maladies de nos âmes, et nous y voyons aussi les moyens que nous devons prendre pour nous en guérir. Je m'attacherai aujourd'hui à vous expliquer, dans un sens moral ou tropologique, le premier de ces miracles, qui est la guérison du lépreux; vous y reconnaîtrez l'état malheureux d'une âme qui est esclave du péché; et vous y apprendrez comment on peut en sortir, lorsqu'on a le malheur d'y être engagé. Point d'état plus malheureux que celui d'un pécheur; c'est le premier point. De quel remède le pécheur doit-il se servir pour s'en purifier; c'est le second.

Premier point. — C'est une situation bien triste que celle d'un lépreux; pour vous le faire sentir, il est nécessaire de vous donner quelque connaissance de cette maladie, qui était fort commune parmi les orientaux, et que l'on nommait la lèpre. La lèpre, autrement appelée ladrerie, est une maladie contagieuse, qui défigure l'homme horriblement, et le bannit de la société civile; la peau des lépreux est toute couverte d'ulcères et de taches hideuses en forme d'écaillés de pois-

sons ; et cette maladie étant causée par la corruption de la masse du sang, ruine entièrement la santé, et ôte peu à peu la vie. Quoi de plus triste, mes frères, que l'état d'un homme attaqué de ce mal ! Il lui ôte toute sa beauté ; il le prive de toute la joie, de toute la consolation qu'il pourrait avoir dans le commerce du monde ; il le rend insupportable à lui-même, lui cause des douleurs continuelles, et lui donne enfin la mort ; c'est comme un chancre universel répandu dans tous ses membres (*vide CORNELIUM A LAPIDE in Matth., VIII*) ; en un mot, ce mal rendait un homme si à plaindre, que le prophète voulant nous faire comprendre en quel état fut réduit le Sauveur dans sa passion, n'a pas cru pouvoir se servir d'une comparaison plus propre que celle d'un lépreux : *Vidimus eum, et non erat aspectus. Putavimus eum quasi leprosum.* (*Isa., LIII, 2, 4.*)

Quelque triste que soit cet état, il n'approche cependant pas de celui d'une âme qui est esclave du péché mortel. Quel monstre plus horrible ! Oh ! mes frères, si Dieu vous le faisait apercevoir par les yeux de la foi ; s'il vous montrait l'intérieur d'une âme pécheresse de cet auditoire, vous n'en pourriez soutenir l'horreur, et bientôt cette église serait déserte. O Seigneur ! faites-nous part de vos divines lumières, et apprenez-nous à craindre ce que nous ne craignons pas assez, ce que nous devrions craindre uniquement. Quest-ce donc, mes frères, qui rend l'état du pécheur souverainement malheureux ? Le voici, appliquez-vous à le bien comprendre, vous, pécheurs, pour vous animer à sortir au plus tôt de l'état où vous êtes ; et vous, âmes justes, pour vous garantir avec tout le soin possible, de la lèpre du péché. (On entrera dans le détail des effets que produit le péché dans une âme, en les comparant avec les effets que produit la lèpre.)

Premier effet de la lèpre. Elle défigure horriblement un homme, et le péché prive l'âme de toute sa beauté : *Egressus est a filia Sion omnis decor ejus.* (*Thren., I, 6.*) *Obscuratum est aurum.* (*Thren., IV, 1.*) Il la dépouille de tous les avantages de la grâce qu'elle avait reçue au baptême, et la couvre toute d'ordures : *Denigrata est super carbones.* (*Ibid., 8.*) 2° Il lui enlève l'amitié de Dieu, et la rend son ennemie ; il la prive par conséquent de ses communications intimes, de ses grâces spéciales. 3° Il la jette dans l'esclavage le plus honteux, qui est celui du démon. 4° Il lui cause des tristesses et des remords ; il la prive même quelquefois de ses biens temporels, il abrège souvent la vie naturelle, et enfin il tue l'âme ; non en la détruisant entièrement, mais en la séparant d'avec Dieu qui est sa vie : *Vita animæ Deus est ; moritur anima, si recedat Deus.* (S. Aug.) On pourrait encore ajouter en particulier quelques effets du péché, qui se communiquent par le scandale, ou qui ruinent la réputation, ainsi que la lèpre se communiquait à ceux qui s'approchaient des lépreux. Ensuite après avoir expliqué ces différents effets du péché, s'adressant aux auditeurs,

on leur dira : Est-il, je vous le demande, mes frères, une situation plus triste que celle d'un homme en état de péché mortel ? Nul de vous qui n'eût horreur de se voir couvert de lèpre ; vous sacrifieriez vos biens pour vous en délivrer. Ah ! mes frères, qu'est-ce que la lèpre du corps, comparée à celle de l'âme ? Que sont toutes les maladies les plus affreuses, et que peuvent-elles être, si on les met en parallèle avec un seul péché mortel ? Bien plus, tous les maux du corps peuvent nous être très-utiles ; et lorsque Dieu nous en envoie, c'est un effet de sa miséricorde ; mais pour le péché, c'est un mal absolu ; c'est, dit saint Jean Chrysostome, le seul mal. Cependant le craint-on, cherche-t-on à s'en guérir, lorsqu'on en est attaqué ? Combien de lépreux dans cette paroisse, dans cet auditoire même, qui ne sentent pas leur mal, qui n'en gémissent pas, qui ne cherchent point à se guérir ! c'est en quoi, mes frères, l'état d'un pécheur est infiniment plus déplorable, et d'autant plus déplorable, qu'il y est plus insensible. (On terminera ce premier point, en exhortant les pécheurs à prier Dieu qu'il leur fasse connaître l'état malheureux où ils sont réduits, particulièrement certains pécheurs qui causent du désordre ou qui scandalisent : on finira en les conjurant d'imiter la conduite que tint le lépreux, pour obtenir sa guérison.) Quelles furent ses démarches ? C'est le second point.

Deuxième point. — La première démarche que fit ce lépreux pour obtenir sa guérison, fut de s'adresser au Sauveur ; il l'attendit au bas de la montagne, où il venait de faire le sermon qui comprend l'abrégé de sa doctrine ; et aussitôt qu'il fut près de lui, il se jeta à ses pieds en l'adorant, et lui dit d'une voix touchante : *Ah ! Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.* Quelle foi, mes frères, quelle humilité, quelle confiance dans cette prière ! (Il faudra la paraphraser.) Voilà le premier pas, mes frères, que l'on doit faire pour se guérir de la lèpre du péché ; recourir à la prière ; mais il faut qu'elle soit animée d'une foi vive, d'une humilité profonde et d'une ferme confiance ; soyez même sûrs, pécheurs, que Jésus veut vous guérir. Pour les maladies du corps, on peut et on doit mettre la condition que nous lisons dans la prière du lépreux, *si vis* ; parce que nous ne devons demander ces sortes de guérisons qu'autant qu'elles seront glorieuses à Dieu et utiles pour notre salut, et parce qu'il peut se faire que Dieu veuille nous exercer par de longues maladies et par différents accidents fâcheux ; mais pour les maladies de l'âme, il faut en demander la guérison absolument. Dieu veut sincèrement nous en guérir, il nous ordonne même de nous en procurer la guérison. Dites-lui donc, pécheurs, sans hésiter : Seigneur Jésus, vous voulez me guérir, vous pouvez me guérir, vous voyez l'état misérable où je suis réduit, ne différez pas davantage à m'en délivrer : *Sana me, Domine, et sanabor.* (*Jerem., XVII, 14.*) *Sana animam meam, quia peccavi tibi.* (*Psal. XL, 5.*) Il le fera, mes frères, et si vous

êtes dociles à sa grâce, vous sentirez bientôt en vous du changement. Notre Evangile nous apprend que le Sauveur, attendant par la prière du lépreux, eut la bonté de le toucher, en lui disant : *Je le veux, soyez guéri*; et par cet attouchement divin, sa lèpre disparut, et son corps fut parfaitement sain. Le Sauveur, mes frères, étendra sur vous une main favorable, il touchera votre cœur par sa grâce, et, si vous en suivez les mouvements, vous recouvrirez dans peu la beauté de votre âme. Que vous dira-t-elle, cette grâce? D'imiter le lépreux dans son obéissance au Sauveur.

Après que Jésus eut touché cet homme, il lui ordonna d'aller se présenter aux prêtres, et de faire l'offrande ordonnée en pareil cas. (On expliquera pourquoi les lépreux doivent aller se montrer aux prêtres, et quelle était l'offrande prescrite par la loi.) Voilà, mes frères, la seconde démarche que Dieu demande de vous pour vous guérir; il vous ordonne d'aller découvrir vos plaies spirituelles à ceux qu'il a établis pour vous purifier. (On rapportera la différence du pouvoir des prêtres de l'ancienne loi d'avec celui des prêtres de la loi de grâce.) Montrez-vous à eux avec sincérité. L'offrande qu'ils doivent exiger de vous n'est point, comme pour les lépreux, des agneaux, des passereaux, ni des tourterelles; mais les vertus dont ces animaux étaient le symbole, l'amour de la retraite et l'éloignement des occasions du péché, surtout la séparation de tous ceux qui vous ont communiqué leur lèpre spirituelle; la simplicité de l'agneau et le gémissement de la tourterelle, c'est-à-dire, un cœur sincère, un cœur pénétré du regret de vos péchés: avec ces dispositions, approchez-vous d'eux. Alors ils auront sur vous une preuve assurée de votre guérison, ils prononceront sur vous une sentence d'absolution, qui vous rétablira dans le premier état d'innocence dont vous étiez déçus; votre âme, parfaitement purifiée, redeviendra belle aux yeux de Dieu; il en sera de la lèpre spirituelle dont elle est infectée, comme de celle de Naaman, lorsqu'il se fut lavé dans les eaux du Jourdain : *Restituta est caro ejus, sicut caro pueri parvuli*. (IV Reg., V, 14.) Il se pourra faire néanmoins que vos dispositions n'étant pas assez parfaites, le prêtre du Seigneur exigera de vous une certaine épreuve, et qu'à l'exemple du prophète Elisée, qui dit à Naaman de se laver sept fois dans le Jourdain, pour être guéri de sa lèpre, il vous invitera, et vous obligera même à vous présenter de rechef au tribunal de la pénitence. Prenez garde de vous rebuter, surmontez avec force les obstacles qui pourraient vous empêcher de vous assujettir à ce remède; rien ne doit coûter pour sortir d'un état aussi triste que le vôtre, vous en sortirez infailliblement, et vous aurez la consolation de jouir d'une santé parfaite. Les âmes justes, à qui vous avez été peut-être un sujet de scandale, prendront part à votre bonheur, elles en béniront le Tout-Puissant; et vous-mêmes, surpris de votre guérison, et pleins de re-

connaissance envers le Seigneur Jésus, vous ne cesserez de publier la faveur qu'il vous aura faite, ainsi que le lépreux publia partout le miracle de sa guérison : *Capit prædicare, et diffamare sermonem*. (Marc., I, 45.)

On finira en conjurant les pécheurs de commencer dès ce jour à mettre ces moyens en pratique. Or, pour les y engager, on leur représentera que s'ils étaient actuellement atteints d'une maladie mortelle, d'un chancre, par exemple, qui les dévorât et les rendit un objet d'horreur à tout le monde, ils ne tarderaient pas à se servir d'un remède sûr et infaillible qu'on leur présenterait.

Et afin que chacun des auditeurs puisse retirer quelque fruit de l'entretien, on dira à ceux qui sont en grâce de demander à notre Seigneur qu'il les préserve d'un aussi grand mal que la lèpre du péché mortel; que le péché véniel est une espèce de lèpre qui commence à infecter l'âme; qu'ils doivent surtout bien prendre garde de fréquenter les pécheurs; que, de même qu'on fuyait autrefois les lépreux, et qu'ils étaient obligés de se retirer hors des villes, il faut fuir le péché avec autant et plus de soin qu'on ne fuirait les pestiférés.

De la tiédeur de l'âme. — Le second miracle rapporté dans l'Evangile, et dont on peut faire un prône une autre année, se traitera à peu près suivant la même méthode. La paralysie, dont le serviteur du centurion était atteint, est l'image de la paralysie spirituelle dont beaucoup de chrétiens sont travaillés. Cette paralysie spirituelle n'est autre chose que la tiédeur, ou la paresse dans le service de Dieu. Un paralytique est un homme qui n'est, pour ainsi dire, vivant qu'à demi; il a perdu l'usage d'une partie de ses membres; il n'a pas entièrement perdu la vie, mais il est en grand danger de la perdre bientôt: tel est le chrétien qui vit dans un état de tiédeur, ou qui est sujet au vice de la paresse. Je me propose aujourd'hui, mes frères, de vous représenter le danger de cet état que l'on ne craint pas assez, parce qu'on n'en connaît pas les pernicieux effets. Le danger que court, pour son salut, une âme tiède, sera le sujet d'un premier point. Les remèdes à la tiédeur seront la matière du second.

Premier point. — Qu'est-ce que la tiédeur? La tiédeur de l'âme est un mélange de bien et de mal, de même que la tiédeur de l'eau est un mélange de froid et de chaud. (On fera le portrait de l'âme tiède plus au long: on en trouve la description en différents auteurs. Après ce portrait, on montrera le danger de cet état, par l'horreur que Dieu lui porte, par les péchés où il conduit; on appliquera cela aux auditeurs, et on leur donnera les marques de la tiédeur, à quoi on peut juger si on y est réduit: il y a peu de chrétiens, s'ils veulent bien examiner, à qui quelques-unes de ces marques ne conviennent. Plusieurs, hélas! dira-t-on, sont tantôt à Dieu, tantôt à leurs passions; ils ne sont chrétiens qu'à demi. N'êtes-vous point de ce nombre, chers auditeurs? Que dis-je!

Vous n'êtes pas seulement paralytiques, mais peut-être êtes-vous tout à fait morts aux yeux de Dieu : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* (Apoc., III, 1.) Vous paraissez en pleine santé, et vous êtes sur le point de périr pour l'éternité. Votre mal n'est pas seulement semblable à la paralysie, qui peut encore laisser quelque espérance de vivre longtemps, mais à l'apoplexie, qui est une paralysie complète, et qui ne se guérit presque jamais; du moins est-il sûr que vous y tomberez, si vous ne sortez au plus tôt de l'état de tiédeur. Quels en sont les remèdes, c'est le second point.

Deuxième point. — Pour guérir la tiédeur il faut en connaître les causes et appliquer les remèdes convenables; de même que pour un paralytique, il faut aller à la source du mal, et tâcher de donner de la vigueur aux nerfs, qui sont comme engourdis. (On trouvera les causes et les remèdes de la tiédeur, au troisième tome des Réflexions du P. Neveu.) C'est 1° un défaut de foi à l'égard des vérités éternelles; 2° la trop grande application aux affaires temporelles, ou l'amour des plaisirs; 3° l'exemple des chrétiens lâches dont on s'autorise; 4° notre propre lâcheté. On opposera des remèdes à ces causes : 1° ranimer sa foi; 2° faire de son salut sa principale affaire; 3° se mortifier; 4° s'armer de courage et de force, et bien se persuader qu'il faut se faire une sainte violence pour gagner le royaume des cieux : *Violenti rapiunt illud.* (Matth., XI, 12.) On finira par ce qui est dit à la fin du chapitre III^e (vers. 18 seqq.) de l'Apocalypse : *Suadeo tibi emere a me aurum ignitum probatum, etc.* On encouragera les auditeurs par ces belles paroles qui y sont rapportées : *Æmulare ergo, et pœnitentiam age. Ecce ego sto ad ostium, et pulso : si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cenabo cum illo, et ipse mecum. Dabo ei sedere mecum in throno meo.*

Pour la paresse spirituelle, que l'on met au nombre des péchés capitaux, c'est un dégoût de la vertu, accompagné d'une grande négligence à s'instruire et à s'acquitter de ses devoirs à cause de la difficulté qu'on y trouve, et qu'on n'a pas le courage de surmonter : péché fort commun et fort peu connu, qu'on ne se reproche point ou presque jamais. On en montrera les effets dans un premier point; et on en indiquera les remèdes dans le second.

Des devoirs des maîtres envers leurs domestiques, et des domestiques envers leurs maîtres. — Nous avons dit qu'un des principaux sujets qu'on pouvait traiter à l'occasion de cet Evangile, était les devoirs des maîtres envers leurs domestiques, et des domestiques envers leurs maîtres. On les expliquera dans deux prônes : on exposera d'abord aux maîtres ce qui doit les porter à prendre soin de leurs domestiques : 1° du côté de Dieu; 2° du côté des domestiques; 3° du côté d'eux-mêmes. On leur demandera ensuite s'ils ont cru être obligés d'en prendre soin, s'ils se sont examinés sur les fautes

qu'ils ont faites à leur occasion; et pour qu'ils puissent mieux les connaître, on expliquera, dans le second point, quel est le soin qu'ils doivent prendre de leurs domestiques? 1° On parlera du soin qu'ils doivent en avoir quant au corps; 2° du soin qu'ils doivent prendre de leurs âmes. Combien de maîtres qui manquent à cette obligation! Combien qui, au jour du jugement, seront condamnés pour les péchés qu'ils ont laissé commettre à leurs domestiques! On tonnera surtout contre ces maîtres qui sont un sujet de scandale à leurs domestiques, et on fera bien sentir la force de cet oracle de saint Paul : *Si quis suorum, et maxime domesticorum, curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior.* (I Tim., V, 8.) On emploiera encore ces beaux mots de l'Apôtre, ou au commencement, ou à la fin : *Dominî, quod justum est et æquum, servis præstate, scientes quod et vos Dominum habetis in calo.* (Coloss., IV, 1.) *Personarum acceptio non est apud eum.* (Ephes., VI, 9.) On finira par la récompense promise aux maîtres chrétiens qui auront imité le centurion de l'Evangile, c'est-à-dire qui auront eu pour leurs domestiques un véritable amour : *Servus erat illi pretiosus* (Luc., VII, 2); qui les auront soignés, et pour le corps et pour l'âme : *Recumbent cum Abraham, Isaac et Jacob in regno celorum* : tandis que les méchants maîtres *conspiciuntur in tenebras exteriores* (Matth., VIII, 11, 12); ils y seront punis, ces derniers, plus sévèrement que les infidèles.

Quant aux domestiques, lorsqu'on voudra les instruire, on annoncera le jour de cette instruction, et on recommandera aux maîtres de les y envoyer tous. Il y a d'excellentes choses à dire sur l'état des domestiques, pour leur consolation et leur sanctification. Il faut : 1° le leur faire estimer, et leur faire bien comprendre qu'ils y sont par la volonté de Dieu, que c'est dans celui-là même que Jésus-Christ a voulu naître, et qu'ayant pris la forme d'un esclave, il a passé toute sa vie dans l'obéissance. Ainsi, bien loin de murmurer de leur condition, ils doivent en remercier la Providence, puisqu'ils peuvent plus facilement imiter Jésus-Christ, leur Maître. On la leur rendra encore plus estimable, en leur disant qu'elle est bien assurée pour le salut, qu'il y a moins de danger d'obéir que de commander; que s'ils fussent nés dans la grandeur et l'opulence, peut-être eussent-ils été réprouvés. On les engagera à faire un acte de soumission aux ordres de Dieu, à le remercier même de la dépendance où il les a mis : à lui demander pardon de leur peu de soumission, de leurs murmures, de leurs sentiments d'envie, de jalousie; et enfin, à prendre la résolution de se sanctifier dans leur état.

On en viendra ensuite à leurs obligations, que l'on expliquera par ordre : le respect, l'amour, le service, la fidélité : on ne manquera pas de leur faire remarquer les fautes qu'ils auront commises, et de se servir des beaux passages de saint Paul sur les devoirs des domestiques : *Servi, obedite dominis car-*

nalibus cum timore et tremore, in simplicitate cordis vestri, sicut Christo, etc. (Ephes., VI, 5-8) Servi, obedite per omnia dominis carnalibus : ex animo operamini, sicut Domino et non hominibus : scientes quod a Domino accipietis retributionem hæreditatis. Domino Christo servite ; qui enim injuriam facit recipiet id quod inique gessit. (Coloss., III, 22-25.)

Des qualités de la foi.— On pourrait encore prendre occasion de cet Evangile (*Matth., VIII, 1 seqq.*), pour parler de différents autres sujets ; comme de la foi : *Sicut credidisti, fiat tibi* ; de l'humilité : *Domine, non sum dignus* ; de la charité qui nous rend sensibles aux maux de nos frères, et surtout des pauvres. On peut principalement parler des peines de l'enfer : car il est à propos d'annoncer de temps en temps les grandes vérités des fins dernières ; mais il faut avoir soin de les traiter avec la force qui convient. Pour cela, il faut auparavant s'en bien remplir par l'oraison et la réflexion ; se les bien appliquer à soi-même ; et ensuite les proposer à son peuple, de la manière la plus sensible et la plus propre à les toucher.

Comme la vérité de l'enfer est de toutes les vérités celle qui révolte plus notre amour-propre, et sur laquelle ils s'élève plus souvent des doutes, surtout quand on est livré au péché, il serait à propos, lorsqu'on veut la proposer au peuple, de l'y préparer par quelque autre instruction qui l'affermisse dans la foi. Par exemple, si on voulait en ce temps-ci parler de l'enfer, on pourrait, le dimanche précédent, traiter de la foi : on en trouverait l'occasion dans ces paroles de l'Evangile : *Crediderunt in eum discipuli ejus* ; ou dans celles-ci : *Non inveni tantam fidem*, etc. On établirait clairement la nécessité de la foi, mais d'une foi ferme, universelle et pratique ; on montrerait que nous devons faire à Dieu le sacrifice de nos propres lumières ; que nous ne pouvons lui refuser cet hommage de notre esprit, et que des qu'il a parlé, tout entendement humain doit se soumettre à sa parole, et s'y attacher ; que sans cette foi il est impossible de plaire à Dieu ; que la foi est le commencement, la racine de notre justification ; que nous avons tant de raisons et des raisons si évidentes de croire que Dieu a parlé, que c'est le comble de l'imprudence de le révoquer en doute. On rajouterait les motifs de crédibilité qui sont à la portée des auditeurs, et de là on conclurait que la foi doit être ferme et inébranlable. Elle doit être, continuera-t-on, universelle : manquer de croire une vérité, ce n'est rien croire. La même raison qui nous oblige à en croire quelques-unes, nous engage à croire toutes les autres ; puisqu'elles sont toutes appuyées sur la même autorité également infailible. Le même Dieu qui nous a assuré qu'il y a un paradis, pour lequel il nous a tous créés, nous a aussi révélé qu'il punira à jamais dans l'enfer ceux qui mourront dans le péché : le même qui nous oblige de croire le mystère de l'Incarnation, nous apprend qu'il faut se faire violence pour monter au

ciel, aimer son prochain, pardonner à ses ennemis. Enfin, l'on montrera que la foi doit être efficace, sans quoi elle ne servirait qu'à notre condamnation ; que ce ne serait qu'une foi morte, réprouvée de Dieu. On en viendra aux auditeurs : Avez-vous, leur dira-t-on, avez-vous cru fermement ? Ne vous êtes-vous point laissé aller à des doutes volontaires ? Votre foi s'étend-elle sur toutes les vérités spéculatives et pratiques ? Est-elle efficace ? Vivez-vous conformément à votre foi, et faites-vous les œuvres de la foi ? Un vrai fidèle, dit un saint docteur, est celui qui pratique ce qui fait sa profession de foi : *Ille vere credit, qui exercet operando quod credit*. Qu'il y a donc peu de vrais fidèles ! On donnera pour pratique de faire plusieurs actes de foi ; on insistera sur le motif pour lequel on doit croire ; on recommandera de faire souvent de ces actes, particulièrement sur certaines vérités fondamentales, comme de la présence de Dieu en tout lieu, de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, des peines de l'enfer, etc.

Dans un second point on pourrait s'attacher à faire voir les avantages de la foi : 1^o Comment elle nous éclaire ; 2^o comment elle nous fortifie et nous console. Marchons donc, conclura-t-on, à la faveur de cette lumière ; laissons-nous embraser de ses ardeurs ; servons-nous de cette foi, pour nous animer dans nos peines et nos tentations, nous encourager dans toutes nos afflictions. On confirmera tout cela par quelque histoire.

De l'enfer.— Quand on voudra parler de l'enfer, au sujet de cet Evangile, et à l'occasion de ces paroles du Sauveur, *Filii regni ejicientur in tenebras exteriores*, etc. : Quoi de plus terrible, dira-t-on, mes frères, de plus épouvantable, que cet oracle de Jésus-Christ ! il nous assure que les enfants du royaume, c'est-à-dire qui étaient destinés à posséder éternellement le royaume des cieux, en seront exclus par leurs péchés. Ces enfants du royaume, ce sont les Juifs, qui n'ont pas voulu reconnaître le Messie ; mais il en est aussi plusieurs parmi les chrétiens même, qui, quoique destinés à ce royaume, à la place des Juifs, s'en rendent indignes par leur vie criminelle. Aucun de nous, mes frères, qui ne doive craindre d'être de ce nombre. Or, un puissant moyen pour nous préserver de ce malheur, c'est de nous bien pénétrer du châtiment qui est réservé aux méchants dans l'enfer : c'est de quoi, mes frères, je me propose de vous entretenir aujourd'hui. Cette vérité est effrayante, et la plus effrayante de notre religion ; mais aussi peut-on dire qu'elle est la plus salutaire pour ceux qui la méditent sérieusement. Etes-vous pécheurs ? Méditez bien soigneusement ce que la foi enseigne de l'enfer, et vous vous convertirez sûrement. Etes-vous justes ? Occupez-vous bien de l'enfer ; vous vous conserverez dans la grâce et vous vous préserverez de l'enfer. Point de vérité plus propre à convertir un pécheur, que celle de l'enfer ; premier point ; elle est aussi des plus efficaces pour conserver le juste dans la grâce ; second point.

Premier point. — Il y a un enfer, un lieu

destiné par la justice divine pour punir à jamais les pécheurs impénitents. Le croyez-vous, chrétiens auditeurs, vous qui êtes actuellement engagés dans le péché? Détail des différents pécheurs, voluptueux, vindicatifs, avares.) Si vous ne le croyez pas, vous êtes déjà condamnés, puisque vous renoncez à votre religion, que vous étouffez tout ce qui peut vous la rendre croyable, et que vous faites de votre Dieu un Dieu insensé, sans justice, sans sainteté, etc. Mais à Dieu ne plaise que j'aie de vous de tels sentiments! Vous faites profession de croire ce dogme de foi, aussi bien que les autres que notre religion nous enseigne; vous savez et vous croyez que le même Dieu qui a résolu de récompenser éternellement les justes, punira à jamais les méchants: l'un est aussi assuré que l'autre. Mais si vous le croyez, pouvez-vous refuser de vous convertir? Pouvez-vous même différer votre conversion, sans la plus insigne folie et la plus dangereuse témérité? Car, raisonnez avec vous-mêmes, et faites réflexion sur ce que la foi vous enseigne de l'enfer; descendez en esprit dans ce lieu de supplices: *Descendant in infernum viventes* (Psal., LIV, 16.); examinez ce lieu, considérez-en les peines, et voyez si vous pourrez les supporter, et si ce n'est pas le comble de l'imprudence de vous y exposer: 1° Pour avoir une juste idée du lieu de l'enfer, représentez-vous ces cachots affreux de la justice humaine, où des criminels sont renfermés à l'étroit, sans lumière, sans secours, parmi les puanteurs, sans consolation, attachés avec de pesantes chaînes; et dites-vous à vous-mêmes: Si la justice humaine renferme dans ces cachots des hommes pour quelques fautes qu'ils ont commises par colère, ou par quelque autre passion à laquelle ils se sont laissé aller, quel doit être le cachot qu'un Dieu tout-puissant et infiniment juste a creusé dans la centre de la terre pour des hommes, des créatures infâmes qui osent se révolter contre lui, etc.

Après qu'on aura exosé le lieu de l'enfer, ses ténèbres, sa puanteur, et les compagnons qu'on y aura, on en fera examiner les peines: *Ibi erit fletus et stridor dentium*. *Fletus*, c'est la peine du dam, le regret amer causé par la perte de Dieu, d'un bien infini dont on connaîtra alors toute la beauté, et qu'on aura perdu par sa faute. *Stridor dentium*, c'est la peine du sens, les grincements de dents causés par la douleur qu'on sentira dans le corps et dans l'âme. Ici, mes frères, rappelez-vous combien vous avez été sensibles à certaines pertes; combien on est touché, quand on est dépouillé de ses biens, de son honneur, et séparé de ce qu'on a de plus cher, sans espérance de jamais recouvrer cette perte; représentez-vous toutes les douleurs les plus aiguës de cette vie; (on en fera le détail). Qu'est-ce que cela, mes frères, en comparaison des tourments de l'enfer? (Il faudra tâcher de rendre sensibles ces peines.) On représentera aux yeux de l'auditoire une âme réprouvée, la faisant parler comme

le mauvais riche: *Crucior in hac flamma* (Luc., XVI, 24); et pour combien de temps? *Crucior*: c'est pour le présent, c'est pour toujours, *crucior*. Vous lui demanderiez pendant mille ans, qu'elle répondrait toujours: *crucior*. Et quel tourment? De toute espèce: *crucior*: je souffre sans consolation, sans adoucissement, sans espérance; je souffre par ma pure faute, etc., *crucior*.

Il est de foi, pécheurs, que vous méritez le même supplice, et peut-être à plus juste titre que bien des réprouvés: il est de foi, que si vous mouriez à présent, vous tiendriez le même langage: que si vous mourez sans vous être convertis, vous le tiendrez à jamais. Voulez-vous donc vous y exposer? Quoi! pourrez-vous habiter dans ces feux dévorants, dans ces feux éternels? *Quis ex vobis?* etc. Croyez-vous donc que la justice divine vous épargnera? A-t-elle épargné Caïn, les habitants de Sodome, Nabuchodonosor, les anges qui osèrent se révolter contre elle? *Angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos, in tartarum tradidit cruciandos*. (II Petr., II, 4.) Êtes-vous assurés qu'elle vous attendra encore un mois, encore une semaine? D'où avez-vous cette assurance? Vous êtes donc sur le bord de l'enfer, il n'y a entre lui et vous qu'un pas. Ah! rendez grâces à la miséricorde infinie de Dieu, de ne vous y avoir pas précipités, dites avec le Prophète: *Nisi quia Dominus adjuxit me, paulo minus habitasset in inferno anima mea*. (Psal., XCIII, 17.) Voudriez-vous encore abuser de cette miséricorde qui vous a attendus? N'est-ce point ici le dernier avertissement qu'elle vous fait? Où serait votre prudence, si vous retardiez davantage? Oui, j'ose le dire, si cette vérité ne vous convertit pas, vous mourrez dans votre péché. Non, Seigneur, non, il n'en sera pas ainsi; la vue du feu de l'enfer éteindra mes passions; donnez-moi la force de les vaincre, et de travailler au plus tôt à ma conversion.

Ce n'est pas seulement pour les pécheurs que cette pensée est très-salutaire, elle l'est encore pour les justes.

Deuxième point. — Oui, âmes justes qui m'écoutez, la considération sérieuse de l'enfer vous est extrêmement utile. Vous n'ignorez pas qu'exposées à quantité de tentations, vous pouvez perdre la grâce; vous vous relâchez insensiblement; vous vous découragez à la vue des difficultés d'une vie chrétienne. Or, quoi de plus puissant pour vous faire résister à la tentation, vous garantir des moindres péchés, et vous soutenir dans les travaux d'une vie chrétienne, que de vous occuper souvent de ce que la foi vous enseigne de l'enfer? Ce motif n'est pas à la vérité le plus parfait que nous puissions vous proposer; fuir le péché par le motif de l'amour de Dieu et d'une crainte filiale, est sans doute le plus excellent et le plus méritoire, et on ne saurait trop vous y porter, et vous exhorter à agir toujours par le motif de la charité; néanmoins nous avons aussi besoin, pour l'ordinaire, d'être animés par la

crainte du châtement. Nous voyons même que le Sauveur la proposait à ses disciples : *Timete eum*, etc. (*Luc.*, XII, 5.) Les saints en étaient tous pénétrés; saint Chrysostome, saint Basile, saint Jérôme, saint Hilarion, etc. Nous ne sommes pas, mes frères, plus parfaits que ces saints; méditons donc souvent une vérité si propre à nous conserver dans la grâce. Sommes-nous tentés de commettre quelque faute contre l'honnêteté, contre la sainte vertu de pureté, contre la tempérance, etc., rappelons-nous ces feux dévorants, allumés pour punir ceux qui ont succombé à ces tentations. (On poursuivra ce détail.) Nous ne dirons point : Ce n'est qu'un petit péché; nous nous souviendrons que la réprobation de presque tous les damnés a commencé par de petites fautes. Enfin, toutes les peines que nous rencontrerons dans la vertu nous paraîtront légères, dès que nous penserons bien à la rigueur des tourments auxquels nous nous exposerions en nous décourageant. Sainte Thérèse, après avoir contemplé l'enfer, en fut tellement frappée, que depuis elle n'eut plus aucune difficulté aux actes de mortifications et des œuvres les plus pénibles. Dieu lui fit voir le lieu de l'enfer qui aurait été son partage, si elle ne se fût corrigée de certaines fautes vénielles auxquelles elle avait autrefois été sujette.

On donnera pour résolutions ou pratiques de se rappeler de temps en temps la vérité de l'enfer, surtout lorsqu'on se rencontrera dans quelque danger du salut, ou dans quelque occasion pressante; lorsqu'il s'agira, *par ex.*, de s'abstenir de quelques plaisirs, de souffrir quelques peines, de dire à soi-même : Aimerais-je mieux être renfermé dans la maison infernale, que de m'éloigner de telle ou telle maison, de telle ou telle personne? Aimerais-je mieux être séparé pour toujours de mon Dieu, être privé pour jamais des délices ineffables du Paradis, que de me priver de tels et tels divertissements? Aimerais-je mieux être attaché à jamais avec des chaînes de feu, être couché sur des brasiers ardents, que de souffrir un peu de peine qui se rencontre dans la pratique de la vertu.

On conjurera tout l'auditoire de ne pas passer la journée sans se faire l'application de cette grande vérité qui a converti tant de pécheurs et soutenu tant de justes, qui anime encore aujourd'hui tout ce qu'il y a d'âmes chrétiennes dans les différents états du christianisme. Avons-nous donc, mes frères, dira-t-on, moins d'intérêt que nos frères chrétiens, à nous garantir du malheur le plus épouvantable? Ah! si nous ne profitons pas de cette instruction, elle sera pour nous, dans l'éternité, une source continuelle de regrets qui seront inutiles. Rendons-nous-la salutaire, mes frères; saint Chrysostome nous assure que quiconque pensera bien à l'enfer n'y tombera pas; mais qu'au contraire, ceux qui négligent d'y penser, et qui refusent de s'en occuper, ne l'éviteront pas. Plaise au Ciel qu'il n'y ait aucun de nous à qui ce malheur arrive! Que plutôt nous soyons tous réunis dans la Jérusalem céleste!

L'Épître de ce dimanche est tirée de la fin du XII^e chapitre de la *Lettre* de saint Paul aux *Romains*. L'Apôtre continue à nous y exhorter à la charité, surtout envers nos ennemis; il nous y défend d'abord de rendre à personne le mal pour le mal; il nous recommande de vivre en paix avec tout le monde, autant qu'il nous est possible; de soulager nos ennemis, quand même ils voudraient encore nous nuire; et de laisser au Seigneur le soin de nous venger des injures qu'ils nous ont faites.

Dessain sur la conduite qu'on doit tenir à l'égard de ses ennemis. — On peut donc, à l'occasion de cette Épître, traiter de la conduite qu'on doit tenir à l'égard de ses ennemis : 1^o Ne point rendre le mal pour le mal : *Nulli malum pro malo reddentes* : on donnerait les raisons : *Mihi vindicta*, etc. 2^o Leur faire du bien, et pourquoi. Mais, ajoutera-t-on, que les maximes du monde sont bien opposées à celles qu'établit ici saint Paul! on tâchera de les détruire, et de porter les auditeurs à y renoncer, avant que de sortir de l'église; d'ôter de leur cœur tout ressentiment; d'être prêts à rendre service à ceux qui leur auront fait tort; et on finira par l'exemple du Sauveur, qui s'est immolé et qui s'immole encore tous les jours pour ses ennemis.

Le bon exemple. — Un autre sujet de morale qui se trouve dans la même Épître, c'est le bon exemple : *Providentes bona, non tantum coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus*. Avis de la dernière importance, et qui est un devoir des plus essentiels de la charité. On établira la nécessité du bon exemple par l'écriture, par le baptême, par les fruits qui s'ensuivent : on ajoutera qu'il est d'une obligation indispensable et spéciale, sur tout pour ceux qui sont supérieurs : ils ne doivent pas se contenter de faire le bien en particulier, mais il faut que leurs inférieurs soient témoins de la régularité de leur conduite : *Non tantum coram Deo*.

En est-on bien persuadé, dira-t-on? S'édifie-t-on mutuellement? Cherche-t-on à porter ses frères à la vertu? Mais plutôt ne les en détourne-t-on pas? Est-ce là aimer son prochain? J'entends l'aimer chrétiennement, comme Jésus-Christ l'a aimé. C'est en nous donnant l'exemple : *Exemplum dedi vobis* (*Joan.*, XIII, 15), en nous montrant le chemin du ciel. Non, mes frères, on ne peut être vrai chrétien, on n'aime point ses frères chrétiennement, si on n'accomplit le précepte du bon exemple : mais quiconque mène une vie exemplaire, témoigne à son prochain un vrai amour, puisqu'il le porte à la pratique du bien, qu'il l'aide à marcher dans la voie du salut.

Pour un second point, on expliquera en quoi on doit donner le bon exemple, et en quel lieu. On fera un détail convenable : on recommandera surtout l'édification dans le lieu saint et l'assiduité aux offices; on portera les fidèles à demander pardon au Seigneur du mauvais exemple qu'ils ont donné à leurs frères, et à prendre la résolution de

s'édifier dans la suite, à l'exemple des premiers fidèles qui persévéraient tous ensemble dans la prière, dans la fréquentation de la divine Eucharistie, dans la doctrine des apôtres. On peut voir à ce sujet ce qui est rapporté dans les Actes des apôtres, de la vie des premiers chrétiens, qui est un vrai modèle à proposer aux chrétiens d'à présent.

Pour peu qu'on réfléchisse sur la morale contenue dans ce XII^e chapitre de l'*Épître* de saint Paul aux *Romains*, on voit clairement combien il est utile de l'expliquer au peuple. L'Apôtre y met sous les yeux tous les devoirs des chrétiens : 1^o à l'égard de Dieu ; 2^o à l'égard du prochain, soit pour le bon usage des talents particuliers, soit pour remplir l'obligation de la charité ; 3^o à l'égard de soi-même, on prenant bien garde de ne se point laisser aller à des pensées présomptueuses, mais à se conserver dans l'humilité : *Non alta sapientes, sed humilibus consentientes : nolite esse prudentes apud vosmetipsos*. Car quiconque évite la présomption, se défie de soi-même ; quiconque est véritablement humble, est aussi véritablement sage, et s'acquiesce de tout ce qu'il doit à lui-même : ainsi ce chapitre est comme un abrégé de toute la morale chrétienne ; un pasteur, par conséquent, ne devrait pas omettre une leçon si salutaire à son peuple : il peut réunir ces trois épîtres en un seul prône, ou les partager pour en entretenir ses auditeurs deux ou trois dimanches.

Dessein sur la présomption. — Si l'on faisait un prône particulier sur les devoirs que prescrit l'Apôtre à l'égard de soi-même, on ferait voir combien la présomption et la trop grande opinion de soi-même sont préjudiciables au salut, et qu'au contraire la déliance de soi-même, la véritable humilité est le fondement de la vertu, et en est même la perfection. Si on pratiquait cet avis de l'Apôtre, l'union la plus parfaite régnerait parmi les chrétiens ; ils formeraient un corps, dont tous les membres faisant fidèlement leurs fonctions, contribueraient à sa beauté, à sa tranquillité et à sa perfection.

IV^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Dangers que l'on court dans le monde, par rapport au salut. Bon usage des afflictions. Amour des souffrances. De l'espérance chrétienne. Paraphrase sur l'Épître.

L'Evangile de ce dimanche est pris du même chapitre de saint Matthieu (chap. VIII.), que celui du dimanche précédent. Il renferme un nouveau miracle que le Sauveur fit en faveur de ses disciples. Un jour qu'il avait été occupé à instruire le peuple qui le suivait, il ordonna à ses disciples de passer à l'autre bord de la mer ou lac de Tibériade. Il entra lui-même dans la barque, et il s'éleva tout à coup un vent impétueux, qui poussait les vagues dans le bâtiment, en sorte qu'il se remplissait d'eau ; cependant Jésus était à la poupe, qui dormait ; ses disciples, s'approchant de lui, le réveillèrent : *Seigneur*, s'écrièrent-

ils, *sauvez-nous, nous périssons*. (Il faut finir l'histoire.)

Dangers que l'on court dans le monde par rapport au salut. — Sur cet Evangile, il se présente bien des sujets qui sont d'une importance extrême, et que les pasteurs doivent avoir grandement à cœur de bien traiter. Le premier est des dangers que l'on court dans le monde par rapport au salut, et de ce que nous devons faire pour n'y pas périr ; le second, c'est l'usage des afflictions ou des maux de cette vie ; le troisième est la confiance en la Providence. Si l'on faisait bien connaître aux peuples les dangers continuels que l'on court dans le monde en ce qui regarde le salut, on les rendrait plus vigilants et plus attentifs à se précautionner. Si on leur apprenait bien à profiter des maux de cette vie, et si on les établissait solidement en la confiance en Dieu, on empêcherait une infinité de péchés qu'ils commettent dans les différentes afflictions qui leur arrivent : on en ferait autant de saints, et on leur procurerait même, dès cette vie, une heureuse tranquillité. C'est pourquoi ceux qui sont chargés de les instruire doivent faire leur soin capital de ces trois points, dont l'Evangile de ce jour nous fournit l'occasion de parler. Après donc que l'on aura raconté l'histoire de l'Evangile :

Voilà, dira-t-on, l'Evangile que l'Eglise nous propose en ce jour : tirons quelques instructions de la conduite du Sauveur et de celle de ses disciples. Pourquoi le Sauveur permit-il que cette tempête s'élevât, tandis qu'il était sur la mer avec ses disciples, et qu'ils fussent exposés à un si grand danger ? C'était pour nous instruire des dangers auxquels notre salut est exposé dans le monde, et de la manière dont nous devons nous comporter dans ces dangers. Cette barque où il était avec ses disciples, c'est l'Eglise où sont tous les chrétiens qui ont Jésus-Christ pour leur chef invisible : la mer agitée est ce monde où nous vivons : ces flots et cette tempête sont la figure des différentes tentations que nous avons à essayer de la part des ennemis de notre salut ; enfin, la prière que firent les apôtres au Sauveur, nous marque la manière dont nous devons nous comporter dans les dangers où nous sommes ; et la bonté du Seigneur à secourir ses disciples nous représente le secours que nous devons attendre de lui. L'Evangile de ce jour nous fournit donc tout à la fois un pressant motif de crainte, et un puissant motif de confiance. Nous avons tout à craindre pour notre salut, à cause des différents dangers où nous nous trouvons ; c'est le sujet du premier point. Nous avons tout à espérer du Seigneur, si nous recourons sincèrement à lui, comme ses véritables disciples ; c'est le sujet du second point. A quels dangers notre salut est-il exposé ? Que devons-nous faire pour n'y pas périr ? C'est l'importante matière que j'ai à traiter aujourd'hui.

Au commencement du premier point, après avoir dit aux auditeurs que nous ne saurions trop remercier le Seigneur de nous avoir fait

naître dans la véritable Eglise, hors laquelle on ne peut parvenir au salut, on ajoutera qu'il est cependant difficile d'y réussir, à cause des grands dangers auxquels on est exposé. On en présentera de trois sortes : dangers communs à tous les chrétiens ; dangers propres de certains états ; dangers personnels. Dangers communs et généraux, au dehors et au dedans. Tout le monde, dirait-on, est rempli de pièges : *Mundus totus in maligno positus est.* (1 Joan., V, 19.) Tout n'y respire que l'amour du plaisir, de la gloire, des richesses : *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vite.* (1 Joan., II, 16.) Ce que l'on voit, ce que l'on entend, est souvent un sujet de tentation. Le démon, notre ennemi implacable, se sert de ces différents objets, comme d'autant d'appâts pour nous faire tomber dans le péché ; il tourne sans cesse autour de nous, dit saint Pierre (1 Petr., V, 8), comme un lion rugissant. Que n'avons-nous pas à craindre de sa malice ? Voyez ce qu'il a fait à nos premiers parents, ce qu'il a fait au saint homme Job, ce qu'il a fait à quantité de saints, particulièrement aux saints solitaires, et même au Saint des saints, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Qui pourrait dire toutes les ruses qu'il emploie pour nous tromper ? Il se transfigure même en ange de lumière, et nous séduit souvent sous prétexte du bien. Quelque redoutables que soient ces deux ennemis, il en est encore un plus à craindre ; c'est nous-mêmes, ce sont nos passions, qui sans cesse se soulèvent contre notre esprit ; c'est notre propre cœur qui, semblable à une mer agitée, n'est jamais en repos, et éprouve successivement une infinité de mouvements contraires à la loi de Dieu. (Ici le détail des différentes passions ou vices capitaux.) On fera rentrer les auditeurs en eux-mêmes, pour convenir de ce qu'on leur dit.

Outre les dangers généraux, il y en a de particuliers que chacun trouve dans son état ; les inférieurs de la part de leurs supérieurs, et *vicissim* ; les différentes charges et les différents emplois que l'on a dans le monde ; enfin dangers personnels, pris du propre caractère, des habitudes mauvaises qu'on a contractées, des passions auxquelles on a laissé prendre l'empire dès le bas âge. Ah ! mes frères, quel sujet de crainte ! Les périls nous environnent de toutes parts ; périls sans nombre, périls continuels, chaque jour, chaque heure même du jour, et même durant les ténèbres ; périls en tout âge, périls pour toutes sortes de personnes, pour ceux-là même qui sont en grâce : *Qui se existimat stare, videat ne cadat*, dit l'Apôtre (1 Cor., X, 12.) *Nunquam securitas*, dit saint Bernard. L'ange est tombé du ciel, Adam sur la terre, Judas dans la compagnie même du Sauveur : encore une fois, mes frères, qui pourrait se tenir en sûreté ! Qui pourrait ne pas trembler à la vue de tant de dangers ! Aussi combien y périssent, combien y deviennent esclaves du démon, les amateurs de ce monde et les jouets de leurs passions !

On en viendra aux auditeurs. Les sentez-vous, mes frères, ces passions ? Voyez-vous ces dangers ? Les craignez-vous ? Nul endroit où il y en ait plus que dans le commerce du monde, nul endroit cependant où on les craigne moins, où on se précautionne moins. Ah ! qu'il s'en faut bien que l'on soit aussi tranquille, lorsqu'on court risque pour sa fortune, sa santé, sa vie.

La conclusion de ce premier point sera d'engager à travailler à son salut avec crainte et tremblement, en quelque âge que l'on soit, jeunes et vieux, en quelque emploi que l'on se trouve, mais particulièrement en certains emplois plus périlleux par eux-mêmes ; pécheurs ou justes : pécheurs, pour sortir au plus tôt de ces dangers ; justes, pour être extrêmement vigilants, afin de n'y pas périr. Mais cette crainte ne doit pas être excessive, la confiance doit l'accompagner. Que faut-il faire pour ne pas périr dans ces dangers ? Sujet du second point.

Les périls du salut sont grands et en grand nombre ; mais les moyens que le Seigneur fournit aux chrétiens pour se précautionner et pour se soutenir au milieu de ces dangers sont puissants et multipliés. Nous en avons une image sensible dans notre Evangile : que font les disciples, dès qu'ils se voient prêts à être submergés ? Ils éveillent Jésus, ils recourent à lui, leur confiance se ranime ; Jésus-Christ commande aux vents et à la tempête, et ils arrivent heureusement sous sa protection à l'autre bord de la mer. Tenons, mes frères, la même conduite ; comme nous sommes tous les jours dans les dangers, servons-nous aussi tous les jours de notre foi en Jésus-Christ, ne la laissons point assoupir ; veillons continuellement : dès le matin, prévoyons les dangers que nous pourrions courir pendant le jour ; et prenons dès lors, quelques préservatifs pour éviter les uns et ne pas succomber aux autres ; unissons-nous par de saintes réflexions et par la prière. (Voy. les leçons de l'Office tirées de saint Augustin... Voy. les leçons de l'Office de saint Antoine. 3^e nocturne.)

Malgré ces précautions, les tempêtes ne laisseront pas de s'élever de temps en temps pendant la journée ; peut-être même arrivera-t-il que les tentations seront si violentes, qu'il nous sera comme impossible d'y résister ; nous ne le pourrions effectivement de nous-mêmes ; mais c'est alors que nous devrons redoubler nos cris, et recourir à Jésus pour nous délivrer du danger. Peut-être semblera-t-il endormi, mais ne craignons pas, mes frères, qu'il le soit véritablement ; il nous voit du haut du ciel, et nous devons être assurés qu'il connaît aussi certainement tous les périls que nous courons, tous les embarras du salut où nous nous rencontrons, qu'il connaissait le danger où se trouvaient ses disciples. Assis à la droite de son Père, il est spectateur de tous nos combats ; n'hésitons pas de nous adresser à lui ; mais adressons-nous-y avec une confiance plus ferme que ne firent les apôtres ; et pourvu que nous ne nous exposions pas téméraire-

ment, ne doutons pas un seul moment qu'il ne nous assiste. Il s'agira d'être fidèles au secours qu'il ne manquera pas de nous fournir, pour nous conserver la vie de l'âme parmi tous ces différents assauts des ennemis de notre salut. Il commandera à nos passions de s'apaiser, il nous protégera contre les efforts de l'enfer, et nous aurons le bonheur de passer toute notre vie dans un attachement inviolable à son service.

Voilà, mes frères, la conduite que doit tenir tout véritable chrétien pendant toute sa vie ; ce sont là les moyens de se soutenir au milieu des dangers du salut. Vous en êtes-vous servis ? Vous en servez-vous chaque jour ? Vous éloignez-vous des occasions, autant qu'il est en votre pouvoir ? Au lieu d'en diminuer le nombre par la fuite et par l'amour de la retraite, ne les multipliez-vous pas en les cherchant les premiers ? Si vous les craignez et les évitez, prenez-vous des mesures pour sortir heureusement de ceux qui sont attachés à l'état où vous êtes ? Quelle est votre vigilance ? Quelles réflexions et quelles prières faites-vous ? Avec quelle confiance priez-vous ? Persévérez-vous dans la prière ? Ne vous découragez-vous point après quelque peu de résistance ? Ah ! mes frères, il s'agit de tout : il faut ou combattre ou périr : craignez tout de votre part ; mais espérez tout de la part de Jésus-Christ. (On citera quelques histoires tirées de l'Ecriture sainte ou de quelques auteurs dignes de foi, qui confirmeront ce que l'on aura avancé, et qui pourront animer les auditeurs, par exemple, l'histoire de Suzanne, du chaste Joseph, ou quelques autres qui conviennent aux conditions des auditeurs.) Ces saints et ces saintes, dira-t-on, sont sortis heureusement des dangers auxquels ils ont été exposés. Voilà les moyens dont ils se sont servis pour se soutenir dans la crainte du Seigneur ; pourquoi ne les imiterions-nous pas ? On pourra finir par quelques beaux passages de saint Paul, tirés de sa *Lettre aux Hébreux* (chap. X) : *Nolite itaque amittere confidentiam vestram que magnam habet remunerationem. Adhuc enim modicum aliquantulum, qui venturus est, non tardabit.*

Bon usage des afflictions. — Lorsqu'on prendra pour sujet le bon usage des afflictions : Voici, mes frères, dira-t-on, un nouveau miracle du Sauveur que l'Eglise propose à considérer, pour nous confirmer de plus en plus dans la foi de la divinité de Jésus-Christ, en nous faisant voir qu'il est le maître de tous les éléments ; qu'il opère, et sur la terre, et sur la mer, les prodiges qu'il lui plaît. Nous l'avons vu, il y a quinze jours, échangeant l'eau en vin dans les noces de Cana : Dimanche dernier, nous vîmes les guérisons miraculeuses qu'il fit en descendant de la montagne où il avait prêché l'abrégé de sa doctrine à une grande multitude de peuple ; aujourd'hui nous l'admirons commandant aux vents et à la mer. Quoi de plus propre, mes frères, à nous affermir de plus en plus dans la croyance de la divinité de Jésus-Christ ! et ne devons-nous pas nous écrier avec

ceux qui furent témoins du miracle dont il est ici parié : *Qualis est hic, qui ventus et mare obediunt ei ?* C'est véritablement le Dieu du Ciel et de la terre. Mais, mes frères, je vous crois déjà bien persuadés de la divinité de Jésus-Christ et vous êtes prêts à la défendre au prix de votre sang ; cherchons donc dans notre évangile un autre sujet d'instruction, et voyons pourquoi le Sauveur a voulu que ses disciples fussent exposés à cette tourmente, et leur a reproché leur peu de foi, dans la crainte dont ils ont été saisis. Que nous représente l'état des disciples voguant dans une barque agitée par les vents, et près d'être submergée ? C'est justement l'état où se trouvent les justes qui vivent dans le monde, que l'on peut comparer à une mer orageuse où l'on est sans cesse exposé à périr. Que de dangers n'y court-on pas dans les différents âges et les différents états, et tous les jours de la vie ? Rien n'est plus important pour nous, mes frères, que d'entrer dans les desseins de la Providence, qui veut que les justes, aussi bien que les pécheurs, soient affligés, tentés et exposés à beaucoup de dangers du salut. Comme je vous ai montré, dans une autre occasion, les dangers du salut, et ce qu'on doit faire pour n'y pas périr, je m'attacherai aujourd'hui à vous instruire de l'usage que vous devez faire des afflictions que Dieu vous envoie. Cette matière est des plus consolantes, et il n'est aucun de vous, à qui elle ne puisse être utile dans tous les âges, et même presque tous les jours de la vie. Pourquoi Dieu veut-il que nous soyons affligés dans ce monde ; c'est le premier point. Que devons-nous faire pour profiter de nos afflictions ; c'est le second.

Premier point. — On établira d'abord un principe incontestable, tiré des lumières de la raison et de la foi : qu'il y a une Providence divine qui dispose de tout avec sagesse, et qui ordonne tout pour le bien des élus ; par conséquent nous devons croire que tous les maux que nous éprouvons dans ce monde, sont un effet de cette même Providence qui a en vue notre salut.

On fera encore observer les différentes sortes d'afflictions auxquelles on est exposé ; on en trouve en soi et hors de soi ; elles sont inévitables ; nul homme qui en soit exempt ; nul lieu qui en soit à couvert.

Ces deux principes posés, on exposera les raisons pour lesquelles Dieu permet que l'on soit affligé en tant de différentes manières : on parlera : 1° pour les âmes justes. C'est à vous, dira-t-on, que je m'adresse particulièrement aujourd'hui ; car un de nos principaux devoirs, c'est de vous consoler dans vos peines, ainsi que le faisait saint Paul : *Deus consolatur nos, ut possimus et ipsi consolari eos qui in pressura sunt.* (II Cor., I, 4.) Vous êtes, âmes justes, éprouvées par différentes peines : *Fortis pugna, intus timores.* (II Cor., VII, 5.) Vous avez à combattre contre vos passions, vous vivez pour la plupart dans un état d'humiliation, de pauvreté, de misère. Il vous semble quelquefois que la Providence vous a en quelque sorte aban-

données, peut-être même vous vient-il de temps en temps quelque pensée de défiance. Ah! mes frères, instruisez-vous en ce jour, et comprenez bien pourquoi Dieu vous met à toutes ces différentes épreuves. C'est un bon père qui vous aime, qui ne vous châtie que pour votre bien; mais pourquoi le fait-il? C'est, 1° pour éprouver votre fidélité et votre constance; 2° pour vous purifier de toute affection aux choses de la terre, et vous faire expier les fautes dont vous êtes coupables; 3° pour vous attacher plus étroitement à lui; 4° pour vous donner sujet de mériter davantage; 5° pour assurer votre prédestination. (On donnera une étendue convenable à chacune de ces raisons, et on tâchera de les appuyer par des histoires certaines; comme de Tobie : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (Tob., XII, 13); de Job, de Judith, lorsqu'elle parla aux prêtres de Béthulie; de même par l'expérience.) Combien de justes qui sont redevenus de leur conversion et de leur sanctification à certaines maladies ou à certains accidents qui leur ont fait ouvrir les yeux sur la vanité des plaisirs et des biens de ce monde; à certaines disgrâces qui leur ont appris qu'il ne faut point s'attacher aux hommes! Enfin, on le démontrera par le danger que l'on court dans la prospérité, dans l'abondance et dans les plaisirs.

On s'adressera ensuite aux auditeurs; on leur demandera ce qu'ils ont pensé, jusqu'à présent, des afflictions. Jésus-Christ a appelé bienheureux ceux qui pleurent et ceux qui sont persécutés; l'avez-vous cru? Ne vous êtes-vous pas au contraire regardés comme des malheureux, lorsque vous avez eu quelque chose à souffrir? N'avez-vous point éclaté en plaintes, en murmures? (On pourra faire ici usage du Psaume : *Noli amulari in malignantibus*. (Psal. XXXVI, 1.) *Zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns*. (Psal. LXXII, 3.) Soyez donc bien persuadées, âmes justes, que c'est par un effet de la miséricorde de Dieu à votre égard que vous êtes nées dans un tel état, avec une telle santé, qu'il vous arrive telle affliction, que vous éprouvez telle tentation et telle persécution; ne dites plus que Dieu ne peut en être l'auteur, que ces maux viennent de la malice des hommes. Il ne veut pas le péché, mais il le permet. (On rapportera l'histoire de David, persécuté par son fils et par Séméï; on exhortera ses auditeurs à entrer dans les sentiments de ce saint roi; on n'oubliera pas l'exemple de la sainte Vierge, qui, quoique la plus pure, la plus sainte des créatures, a été la plus affligée; beaucoup moins celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont la vie a été un tissu de douleurs et de persécutions.)

Après s'être adressé aux âmes justes, on ne manquera pas de dire quelque chose pour les pécheurs. Quoique quelques-uns d'eux semblent vivre dans toute sorte de plaisirs et être exempts d'afflictions, Dieu sait cependant tempérer leurs prospérités par différentes peines intérieures et extérieures. On leur fera bien sentir pourquoi Dieu leur envoie

que c'est pour les dégoûter de ces plaisirs criminels, de ces biens qui les enchantent, de ces créatures qui les perdent; pour les forcer en quelque sorte de retourner à lui : *Mala que nos premunt, ad Deum ire compellant*, disent les saints. Ah! pécheurs, dirait-on, c'est la dernière ressource de la bonté de Dieu à votre égard; serait-il possible que vous y voulussiez mettre obstacle! Tremblez, si tout vous réussit : c'est le plus terrible effet de la colère de Dieu contre vous. Le souhait le plus salutaire que je puisse former, en qualité de votre pasteur, c'est que vous soyez couverts de confusion, et je fais de tout mon cœur la prière du prophète : *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine*. (Psal., LXXXII, 17.) Lorsque le Seigneur voulut convertir les Juifs, il les punissait, et aussitôt ils retournaient à lui : *Cum occideret eos, quærebant eum, et revertebantur, et diluculo veniebant ad eum*. (Psal., LXXVII, 34.) Malheur donc à vous qui passez votre vie dans les ris et dans les contentements : *Væ vobis qui ridetis nunc!* (Luc., VI, 25.) Priez ardemment le Seigneur qu'il vous afflige en ce monde pour vous épargner en l'autre; il l'a déjà fait, et il le fera; c'est à vous à répondre à ses desseins, en faisant des afflictions le saint usage qu'on en doit faire : c'est le sujet du second point.

Deuxième point. — La sainteté consiste à agir et à souffrir chrétiennement; mais comme il y a, sans contredit, plus de peine à souffrir qu'à agir, et que c'est particulièrement de l'usage des souffrances que dépend le salut, nous ne pouvons être trop vigilants pour profiter des occasions que Dieu nous en fournit. Or, en quoi consiste le bon usage des souffrances? A les accepter comme venant de Dieu : à souffrir comme il veut, autant de temps qu'il le veut; en un mot, comme Jésus-Christ lui-même a souffert. Ainsi, mes frères, pour sanctifier vos souffrances, voyons comment Jésus-Christ lui-même a souffert, suivons son exemple. 1° Il a souffert avec une parfaite résignation : *Non sicut ego volo, sed sicut tu*. (Math., XXVI, 39.) 2° Il a souffert tout ce que son Père a voulu qu'il souffrit, comme il l'a voulu, et autant qu'il l'a voulu. 3° Il a souffert par pure obéissance à son Père, et pour son amour. (On expliquera ces trois caractères des souffrances de Jésus-Christ, et de là on conclura combien peu de chrétiens souffrent chrétiennement.) Souffrez-vous, dirait-on! mes frères, avec soumission? Vous offrez-vous, comme Jésus-Christ, à porter les croix qu'il vous a destinées? Il les accepta, ce divin Sauveur, dès son entrée dans le monde, et s'il laissa échapper quelques mouvements de répugnance, pour nous marquer ce qu'il lui en coûtait, sa volonté était entièrement soumise. Bien loin de réprimer la répugnance naturelle, ne vous y laissez-vous pas aller volontairement? Ne la témoignez-vous pas au dehors par des plaintes continuelles, etc.? Souffrez-vous ce que Dieu veut, ne trouvez-vous pas votre croix trop pesante? Je souffrirais bien, dites-vous, une telle maladie; j'endurerais d'une autre personne :

mais pour ça mai, pour cette injure qu'une telle personne me fait, je ne puis la supporter. Souffrez-vous autant que Dieu le veut? Ne vous inquiétez-vous pas, lorsque vos maux sont un peu prolongés? Enfin, souffrez-vous pour Dieu? (Il faudra faire ici distinction des justes et des pécheurs, et représenter à ceux-là quelles couronnes de gloire ils perdent, en négligeant de rendre leurs souffrances méritoires, et combien de peines du purgatoire ils pourraient s'épargner. Pour les pécheurs, on leur dira, qu'en ne profitant pas de leurs souffrances, non-seulement ils abusent des plus puissants moyens de conversion que Dieu puisse leur fournir, mais encore qu'ils augmentent leurs maux, qu'ils souffrent comme le mauvais larron crucifié au côté du Sauveur, qui, de la croix où il expira, descendit dans les enfers, tandis que le bon larron monta au ciel par sa croix.)

Pourquoi, dira-t-on, mes frères, ne profitons-nous pas de nos souffrances, qui que nous soyons? Si nous sommes en grâce, c'est un moyen sûr de nous purifier, de mériter de plus en plus, et de nous assurer le ciel; ce n'est que par là que nous pouvons y entrer : *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.* (Act., XIV, 21.) Si nous avons le malheur d'être éloignés de Dieu, c'est le temps le plus favorable pour retourner à lui, pour satisfaire à sa justice. Entrons donc dans les desseins de sa providence, et ne murmurons pas comme firent les Juifs dans le désert; ils furent pour cela exclus de la terre promise; mais imitons ces vrais Israélites qui, ayant été emmenés en captivité à Babylone, apaisèrent la colère de Dieu par leur soumission à ses ordres, et méritèrent de retourner en leur patrie. Ici-bas, mes frères, nous sommes comme les Juifs étaient dans le désert, avant que le Seigneur ne les eût mis en possession de la terre promise; nous sommes comme dans une captivité; différentes tempêtes nous agitent, notre patrie est dans le ciel, c'est la Jérusalem céleste. D'où dépend notre bonheur? De l'usage que nous ferons de nos maux : car si nous ne les souffrons pas pour Dieu, si nous nous laissons aller aux murmures et au péché, nous commençons notre enfer dès ce monde : si nous souffrons en chrétiens, comme Jésus-Christ, nous nous frayons un chemin assuré au bonheur des saints. Imitons donc les saints, et surtout le Saint des saints; jetons souvent les yeux sur le bonheur qui est le terme et la récompense de tous nos maux : cette vue nous en adoucira toute la rigueur; et nous les fera trouver très-légers et très-courts : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (II Cor., IV, 17.) *Non sunt condignæ passionēs ejus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis.* (Rom., VIII, 18.)

A la fin, on fera faire à tous les auditeurs une acception de toutes les afflictions qu'ils éprouvent actuellement, et de toutes celles que la divine Providence leur a préparées pour la suite de la vie; et on les exhortera

à les unir à celles du Sauveur, dont on va célébrer la mémoire dans la Messe.

Comme cette matière demande d'être traitée souvent, il est bon d'avoir plusieurs desseins sur ce sujet : on en trouvera un fort bon dans les *Réflexions* du P. Népveu (tome IV, les 14 et 15 octobre). Dieu ne peut pas mieux témoigner son amour, qu'en nous envoyant des souffrances, et nous ne pouvons mieux témoigner notre amour à Dieu, qu'en en faisant un saint usage.

Preuve du premier point. Les souffrances nous font penser à notre salut, et nous donnent les moyens de faire notre salut; enfin elles nous donnent une assurance de notre salut.

Preuve du second point. En souffrant pour Dieu, nous lui marquons un amour sincère et désintéressé, un amour généreux et distingué, enfin un amour semblable à celui de Jésus-Christ.

De l'amour des souffrances.—On peut aussi montrer, qu'heureux sont ceux qui souffrent et qui souffrent pour Dieu; malheureux au contraire ceux qui refusent de souffrir, ou qui ne souffrent pas en chrétiens. Ce dernier dessein est l'explication de cette sentence du Sauveur : *Beati qui lugent*, etc. *Beati qui persecutionem patiuntur*, etc. (Matth., V, 10.) *Væ vobis qui ridetis.* (Luc., VI, 25.) Le but de cet entretien serait de donner de l'estime pour les souffrances, et même d'en inspirer de l'amour, et par là de porter à en faire un saint usage. Car le grand point, en cette matière, est de détromper les hommes de l'erreur où ils sont presque tous à l'égard des souffrances : leurs maximes en ce point sont tout opposées à celles du Sauveur. Il faut donc les tirer de l'erreur où ils sont, en leur donnant une idée juste du prix des souffrances, et en tâchant de les convaincre que l'état de ceux qui souffrent n'est point à plaindre, comme ils se le persuadent. On pourrait donc ainsi commencer le premier point d'une instruction selon le dernier plan que l'on a proposé. Il est très-vrai, mes frères, puisque c'est la vérité même qui nous en assure, qu'heureux sont ceux qui souffrent, qui sont exercés ici-bas par différentes afflictions; et il n'en faudrait pas davantage pour vous détromper de cette fausse maxime qui règne universellement dans le monde, que ceux qui souffrent sont malheureux. Vous craignez les souffrances, vous en avez horreur; vous les fuyez, parce que vous n'en connaissez pas le prix, et que vous ignorez le bonheur qu'elles renferment : apprenez donc aujourd'hui à en porter un jugement équitable. Oui, ceux qui souffrent, mais qui souffrent bien, sont heureux, non-seulement par l'espérance de la félicité éternelle, à laquelle ils ont un droit assuré; mais ils le sont dès cette vie même, et autant qu'il est possible de l'être ici-bas. Car, je vous le demande, mes frères, en quoi consiste le bonheur de l'homme en cette vie? Est-ce dans l'abondance des richesses, dans la variété des plaisirs terrestres? Est-ce dans l'élevation des honneurs? Non, tous ces biens ne sont pas capables de procurer une véri-

table paix ; et Salomon avoue, après en avoir fait l'expérience, que tout cela n'était que vanité, et même une source d'afflictions. En quoi consiste donc le véritable bonheur ? Comprenez-le, mes frères, et ne l'oubliez jamais : il consiste à être dans l'état où Dieu nous veut, et où il est avec nous, dans un état où nous sommes aimés de Dieu, dans un état où nous pouvons marquer plus sûrement notre amour à Dieu, et marcher dans la voie du ciel : or, tel est l'état de l'homme qui souffre chrétiennement. (On donnera la preuve de chaque partie de cette proposition, qui n'est pas difficile.) 1° Quand on souffre, on est sûr que l'on est dans l'état où Dieu veut, puisque les souffrances ne sont pas pour l'ordinaire de notre choix ; mais c'est en les souffrant pour son amour qu'elles deviennent volontaires et méritoires. 2° Il est certain que Dieu est avec nous dans la tribulation, *Cum ipso sum in tribulatione* (Psalm., XC, 15) ; qu'il assiste particulièrement ceux qui souffrent pour lui ; qu'il ne les afflige jamais au delà de leurs forces ; que Jésus-Christ adoucit leurs peines, etc. *Superabundo gaudio in omni tribulatione*. (II Cor., VII, 4.) Siles maladies les abattent, il vient lui-même les consoler, dit le Prophète-Roi ; il remue, pour ainsi dire, le lit de douleur où ils sont couchés, pour le leur rendre moins incommode : *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus*. (Psalm., XL, 4.) 3° Dieu en nous affligeant nous fait du bien, et il ne nous en peut pas faire davantage en cette vie (on en a rapporté plus haut les raisons). 4° Tandis que l'on souffre, et que l'on souffre pour Dieu, on est infailliblement aimé de Dieu, puisque l'on fait sa volonté la plus parfaite. 5° On marche dans la voie que Jésus-Christ a tenue : on jouit d'un bonheur anticipé, par la conformité que l'on a à la volonté divine ; conformité qui fait, au moins en partie, le bonheur des saints dans le ciel.

Après cet exorde on dira aux auditeurs : Est-ce là, mes frères, l'idée que vous avez eue jusqu'à présent des souffrances ? Si vous en eussiez bien connu les avantages, les eussiez-vous redoutées comme vous avez fait ? Loin de les craindre, ne devrions-nous pas les aimer, les désirer, les recevoir avec joie, avec reconnaissance et avec amour ? Réjouissons-nous donc, mes frères, si nous en ressentons à présent ; réjouissons-nous lorsque Dieu nous en enverra : *Ibant gaudentes, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati*. (Act., V, 41.) Nous serons alors véritablement heureux, pourvu que nous en fassions l'usage que Dieu demande de nous ; c'est-à-dire que nous souffrions pour lui, et de la même manière que Jésus-Christ lui-même a souffert. Mais pour vous faire estimer davantage les souffrances et vous les faire sanctifier, considérez encore le malheur de ceux, ou qui ne veulent pas souffrir ou qui souffrent mal.

La vérité de cette seconde proposition est fondée sur les mêmes principes dont on s'est servi pour établir la première. Le Sauveur prononce anathème contre ceux qui veulent

prendre leurs plaisirs ; il déclare qu'ils ont ici-bas toute leur consolation, et qu'ils n'auront point de part aux délices éternelles : qu'au contraire ils gémiront, ils souffriront à jamais. De l'autorité du Sauveur passons à des raisons plus sensibles. Ceux qui refusent de souffrir ou souffrent mal, ne peuvent avoir la paix, parce qu'ils résistent à Dieu ; *Quis restitit ei, et pacem habuit ?* (Job, IX, 4.) Ils résistent à sa volonté, ils refusent de porter le joug qu'il a imposé à tous les hommes ; ils s'éloignent donc de lui et se rendent indignes de son amitié. Oui, quelque saint qu'un homme puisse être, fût-il aussi sage que Salomon, il se perdra, s'il ne veut pas souffrir. L'exemple de ce grand homme n'en est que trop convaincant : il se laissa aller à toutes les satisfactions que l'on peut goûter en ce monde, et ce fut le commencement de son malheur. Eh ! que dis-je, quel est l'homme qui peut absolument se garantir de toute souffrance ? Il faut donc en éprouver malgré que l'on en ait horreur. Or, combien ne sont-elles pas accablantes pour ceux qui en ont horreur ? La moindre peine leur devient insupportable, leur imagination la leur grossit, la seule crainte d'un mal futur, qui ne leur arrivera peut-être jamais, les épouvante : *Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor*. (Psalm., XIII, 5.) (Ici il faudra faire le portrait d'un mauvais chrétien réduit à l'affliction, et qui ne veut pas souffrir pour l'amour de Dieu.) Quel état plus triste ? Il souffre malgré lui, sans consolation ni du côté de Dieu, ni du côté des hommes, ni dans lui-même ; au contraire, tout contribue à augmenter sa peine. Il murmure contre Dieu ; et Dieu, de son côté, le prive de ses consolations ; il se plaint que les hommes le délaissent ; il tourmente ceux qui sont à son service ; il s'impatiente contre ceux qui l'assistent ; souvent on l'abandonne, ou on ne le sert jamais à son gré. Au dedans de lui-même ce n'est qu'inquiétude, que chagrin mortel, que désirs de la mort, et quelquefois que désespoir. (Il sera bon de faire un détail circonstancié de ces sortes de chrétiens dans leurs maladies, dans les pertes de procès ou de bétail, dans des stérilités, des persécutions, etc.) De là ces chrétiens souffrent sans mérite, ils multiplient leurs péchés, ils scandalisent, ils perdent la charité, l'espérance, et même la foi ; enfin, pour comble de malheur, ils éprouvent par avance le sort des réprouvés. Car qu'est-ce qui fait l'enfer ? C'est que les damnés sont privés de Dieu, et qu'ils souffriront toujours malgré eux : tel est l'état des mauvais chrétiens qui ne souffrent pas pour Dieu : ils commencent ici-bas un enfer, pour tomber dans un plus affreux.

Après avoir fait cette peinture, la plus vive que l'on pourra : N'ai-je point fait, dira-t-on, le portrait de plusieurs qui m'écoutent ? Vous vous plaignez toujours de vos souffrances ; mais n'en augmentez-vous pas le poids par votre faute ? Souffrez-vous en chrétiens ? Ah ! mes frères, puisque c'est une nécessité inévitable, pourquoi n'en pas faire votre profit ? Ne ressemblez pas aux damnés ; mais plutôt

aux âmes justes qui sont dans le purgatoire, et qui souffrent avec une entière résignation à la volonté divine. Nous pourrions même nous en épargner les peines par notre patience. Un seul jour, où nous souffririons pour Dieu, pourrait payer plus de dettes à la justice divine que peut-être plusieurs jours et plusieurs mois de peines du purgatoire. Embras-ous donc la croix que Jésus nous présente dans notre état, acceptons cette portion du calice du Sauveur; c'est lui qui nous la présente, oserions-nous la refuser? Non, ô mon aimable Jésus! nous ne refusons plus de souffrir pour votre amour. Vous allez offrir pour nous le prix de vos souffrances; vous nous avez donné l'exemple d'une continuelle patience, donnez-nous l'amour de la croix; et aidez-nous, par les mérites de votre passion, à y mourir comme le bon larron. On fera bien d'ajouter quelque chose de la passion du Sauveur, et de représenter particulièrement la consolation qu'auront, à l'heure de la mort, ceux qui auront souffert chrétiennement, lorsqu'on leur mettra en main et qu'en leur fera baisser l'image de Jésus crucifié; on l'opposera à la tristesse et à la désolation des mauvais chrétiens qui n'auront rien voulu souffrir, ou qui n'auront souffert qu'avec impatience, et généralement de tous ceux qui auront eu le malheur de souffrir étant en péché mortel.

De l'espérance chrétienne. — Le second sujet de morale que nous présente notre Evangile, et qui n'est guère plus pratiqué que le précédent, c'est la confiance en Dieu ou l'abandon à la Providence divine. Rien de plus commun dans le monde que la défiance de la providence de Dieu, rien de plus rare que de trouver des âmes qui s'y abandonnent entièrement. Quand tout réussit, on se confie en soi-même et en ses biens; quand on tombe dans quelque nécessité, ou qu'il arrive quelque accident extraordinaire, on perd presque toute espérance. D'où vient cette défiance de la providence de Dieu? *Quid timidi estis?* C'est du peu de foi, *modicæ fidei*; c'est qu'on n'est pas bien persuadé de la toute-puissance de Dieu et de sa bonté à notre égard. Pour guérir les peuples de cette défiance si commune, et les affermir dans la confiance en Dieu, il faut bien les instruire de la vertu d'espérance, qui est la seconde vertu théologale : cette matière viendra bien à propos, surtout lorsque le dimanche précédent on aura parlé de la foi à l'occasion de celle du centenaire. On pourrait ainsi faire son exorde après la narration de l'Evangile. (*Matth.*, VIII, 23-27.)

Ne pourrait-on pas nous faire, dira-t-on, bien justement le reproche que le Sauveur fit à ses disciples? *Quid timidi estis, modicæ fidei?* Dans les différents accidents fâcheux qui nous arrivent, ne nous alarmons-nous pas, ne nous inquiétons-nous pas, ne perdons-nous pas presque aussitôt l'espérance que nous devons avoir en la divine Providence? Quelle est la cause de nos alarmes, de nos inquiétudes et de ces troubles où nous entrons d'abord, et que nous manifest-

tons si souvent au dehors? C'est, mes frères, notre peu de foi; c'est que nous n'avons pas une confiance vive en la bonté de Dieu. Excitons en nous aujourd'hui cette foi; éveillons Jésus-Christ qui dort en quelque façon dans notre âme : *Excita in te Jesum*, dit saint Augustin. Instruisons-nous bien en ce jour de la nécessité où nous sommes de mettre toute notre espérance en Dieu, en quelque état que nous nous rencontrions; et apprenons quels doivent en être les qualités et les motifs : c'est le sujet de cet entretien.

Il faudra commencer le premier point par une idée juste de la vertu d'espérance; ensuite on pourra dire : Nous l'avons reçue, mes frères, cette vertu, en recevant la grâce du baptême, dans lequel Dieu a voulu répandre en nous les vertus que nous appelons théologales, c'est-à-dire qui nous attachent immédiatement à lui, comme à la souveraine bonté. Mais qu'il y a peu de chrétiens qui, étant parvenus à l'âge de raison, aient soin de faire agir ces vertus, et d'en produire souvent des actes! Un très-grand nombre n'aiment pas véritablement Dieu; plusieurs n'ont point aussi pour lui une espérance vraiment chrétienne. Cependant, mes frères, c'est pour nous une obligation absolue d'espérer en Dieu, d'attendre de lui la félicité éternelle, pour laquelle il nous a créés, et tout ce qui nous est nécessaire pour y arriver. Tout doit nous porter à cette espérance, et rien ne doit être capable de l'ébranler. On entrera dans la preuve des deux parties de cette proposition. 1^o Dieu veut que nous espérons en lui : *Sperate in eo, omnis congregatio populi.* (*Psal.*, LXI, 9.) (*Voy.* le traité *De l'espérance chrétienne* et le livre *De la confiance en Dieu*, de M. de Soissons.) L'Écriture est pleine d'exhortations à cette vertu. (On en rapportera quelques passages de l'Ancien et du Nouveau Testament.) 2^o Il récompense abondamment ceux qui se confient en lui : *Quoniam in me speravit, liberabo eum.* (*Psal.*, XC, 14.) Et nous voyons que le Sauveur attribuait souvent à la confiance les miracles qu'il opérait : *Sicut credidisti, fiat tibi.* (*Matth.*, VIII, 13.) *Fides tua te salvum fecit.* (*Marc.*, X, 52.) Ce mot se prend là pour *fiducia*. 3^o L'espérance honore Dieu, parce que nous reconnaissons par là que tout vient de Dieu, que nous attendons tout de sa bonté et qu'il ne nous manquera pas de parole. 4^o C'est que les mérites de Jésus-Christ sont infinis; et nous pouvons par leur vertu tout demander et tout obtenir.

Rien ne doit ébranler notre espérance, ni la multitude de nos péchés, ni la force de nos ennemis, ni l'extrémité de notre misère. La bonté de Dieu est infinie, et les mérites du Sauveur sont sans bornes; Dieu peut tout, et il nous a promis de nous assister; qui serait donc capable d'affaiblir notre confiance? plus elle sera grande, plus nous serons assurés du secours divin. Il ne faudra pas manquer d'avertir qu'il ne faut pas que cette espérance dégénère en présomption, et que nous devons faire de notre côté tout

ce qui dépend de nous; car on ne doit pas tenter la Providence.

On en viendra à l'application, et on demandera aux auditeurs s'ils ont eu soin de faire des actes d'espérance, en quel temps, et comment il les ont faits; s'ils n'ont pas mis plutôt leur confiance dans les créatures; s'ils se sont portés, premièrement à l'objet essentiel de l'espérance, qui est la béatitude; s'ils n'ont point borné cette espérance à la terre; si dans les afflictions ils ont eu recours à Dieu; si, à l'exemple des apôtres, ils se sont adressés au Sauveur, en lui exposant avec confiance leurs peines et les dangers où ils se sont trouvés.

On passera ensuite aux qualités de l'espérance. Elle doit être ferme et inébranlable; elle doit être universelle : c'est à ces deux caractères que toutes les autres peuvent se rapporter. Saint Paul l'appelle une ancre ferme du salut : *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam.* (Hebr., VI, 19.) Et cela, parce qu'elle a pour fondement la fidélité de Dieu dans ses promesses, étant impossible que Dieu manque à sa parole. De ces principes il suit que nous devons espérer tout et en tout temps. Tout, 1° la vie éternelle, si nous nous conservons en grâce; ou si, après avoir eu le malheur de pécher, nous nous convertissons sincèrement, et nous mourons dans l'amitié du Seigneur; 2° tous les moyens pour parvenir à la béatitude; 3° tout ce qui nous est nécessaire pour le corps et pour l'âme. En tout temps, c'est-à-dire en quelque état que nous puissions être réduits, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce. Plus nous sommes misérables, plus nous devons espérer. Soyons persuadés fortement que Dieu ne permettra jamais que nous soyons tentés au delà de nos forces. *Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos,* etc. (I Cor., X, 13.) Il ne nous privera jamais de ses grâces; et tandis que nous sommes dans ce monde, nous ne devons jamais désespérer d'obtenir miséricorde. A la vérité, les pécheurs qui diffèrent leur conversion dans cette fausse confiance, s'exposent manifestement à mourir impénitents; mais leur impénitence viendra de leur faute, et non pas du côté de Dieu; ils périront : *Spes impiorum peribit* (Prov., X, 28); ou parce qu'ils n'auront pas le temps de faire pénitence, ou qu'il est bien à craindre que cette pénitence ne soit qu'apparente.

Morale. Voyez, mes frères, si votre espérance est telle qu'elle doit être. N'est-elle pas faible et languissante? N'êtes-vous pas, en certaines occasions de malheur et d'accidents fâcheux, comme les infidèles qui n'ont pas d'espérance? *Sicut et cæteri, qui spem non habent.* (I Thess., IV, 12.) Eh quoi! n'avez-vous déjà pas éprouvé les effets de la bonté de Dieu dans de semblables rencontres? Est-il donc moins puissant, moins bon pour vous aider en celle-ci que dans les autres? Que jamais donc votre espérance ne s'affaiblisse, et dites avec Job : *Etiam si ceciderit me, in ipso sperabo.* (Job., XIII, 15.) Souvenez-vous que Dieu, exemple d'Abraham et de

Isaac, de Suzanne, de David), vous obligeant de le prier et de lui demander la venue de son royaume, le pardon de vos péchés, la force de résister aux tentations, la délivrance du mal, principalement du péché, il veut vous accorder l'effet de vos demandes; et il vous l'accordera infailliblement, si vos prières sont accompagnées de confiance. Espérez donc sans hésiter, sans balancer; espérez en quelque état que vous puissiez être réduits; espérez pendant la vie, espérez surtout à la mort; appuyez votre espérance sur Jésus-Christ, notre Sauveur, et soyez assurés que vous ne serez pas confondus.

Nous vous demandons pardon, ô mon Dieu, d'avoir eu jusqu'à présent si peu de confiance en vous : dans la suite nous ne voulons plus espérer qu'en vos bontés, mais augmentez notre espérance : nous attendons, avec une sainte confiance, tout ce que vous nous avez promis pour cette vie et pour l'autre, parce que vous êtes tout-puissant, et un Dieu infiniment bon et vrai en ses promesses : nous l'attendons par les mérites de Jésus-Christ votre Fils, au nom duquel vous nous avez tout promis.

Paraphrase de l'Épître. — L'Épître du IV^e dimanche après l'Épiphanie est prise du XIII^e chapitre de l'Épître de saint Paul aux Romains, depuis le verset 3^e jusqu'au 11^e. Le reste du chapitre a servi depuis le premier dimanche de l'Avent; c'est une suite du chapitre précédent, qui a été la matière des trois dernières Épîtres. Il y a peu de paroles, mais elles contiennent un grand sens. Elle commence par ces mots : *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligetis* : « Ne devez rien à personne que la charité mutuelle; car qui aime son prochain a accompli la loi. » Pour entendre ces premières paroles, il faut faire attention au Verset précédent, qu'elles renferment comme en abrégé, et dont elles sont une conclusion. Dès le commencement du chapitre 13, l'Apôtre recommande expressément la soumission aux puissances, quelles qu'elles soient, et il en apporte plusieurs raisons. Il déclare que l'on est obligé, même en conscience, de se soumettre à toute autorité, il prescrit de rendre à chacun ce qui lui est dû, le tribut à qui est dû le tribut, les impôts à qui sont dûs les impôts, etc.; c'est-à-dire qu'il veut que l'on satisfasse à toutes sortes de redevances, de contributions et de charges que les princes et leurs agents sont en droit d'exiger de leurs inférieurs. Après quoi il ajoute que, s'étant acquitté de toutes ses dettes temporelles à l'égard du prochain, il y en a encore une dont on reste chargé toute la vie; et cette dette, c'est l'amour du prochain dont le véritable chrétien doit toujours s'acquitter. On peut, à cette occasion, parler de l'obéissance due aux puissances légitimes, dont on fera voir l'obligation par les raisons qu'apporte saint Paul; et on ne manquera pas d'avertir les fidèles de se faire un mérite de leur soumission, surtout si c'est à la campagne : on les exhortera beaucoup à considérer Dieu dans les supérieurs à qui ils

obéissent, à qui ils payent des tributs et des impositions, à qui ils rendent honneur ; à s'acquitter de ces obligations en conscience, sans se frauder les uns les autres, etc. On pourra traiter des devoirs des commis et des maires que plusieurs transgressent, et dont souvent ils ne se font pas scrupule.

On ajoutera quelque chose des autres dettes temporelles dont ils peuvent être chargés à l'égard des différents particuliers, ou même à l'égard de quelques communautés à qui ils ont fait tort, soit dans les bois, soit dans les prés, soit dans les autres héritages, soit enfin dans les bois communaux dont ils jouissent justement. (Oh ! qu'il y a là-dessus de fausses consciences parmi les gens du monde, particulièrement à la campagne !) On les portera à s'examiner sur ce point. Peut-être depuis bien des années, dira-t-on, différez-vous de satisfaire à des créanciers qui sont dans le besoin ; vous différez sous différents prétextes ; peut-être refusez-vous de savoir, peut-être même niez-vous la dette, parce que l'on ne peut pas la prouver en justice : vous n'êtes pas excusables devant Dieu : *Nemini quidquam debeatis*, etc. N'êtes-vous point redevables à un domestique, à un ouvrier dont vous retenez le salaire ; peut-être à un père, à une mère, à qui vous ne payez pas pension ? *Nemini quidquam debeatis*, etc. Il faut satisfaire, autant qu'il est en votre pouvoir. Eclaircissez-vous auprès d'un sage et prudent directeur ; ne différez pas, et prenez garde que vous ne mouriez chargés du bien d'autrui. Mais supposé que vous vous soyez acquitté de toutes vos dettes temporelles, et que personne ne soit en droit de vous rien demander, il est une sorte de dette que vous ne pouvez éteindre, qui est générale, et qui oblige pendant toute la vie, c'est celle de la charité. A quoi vous oblige-t-elle ? Ecoutez l'apôtre saint Paul : 1° A ne lui faire aucun mal : *Dilectio proximi malum non operatur* ; 2° à aimer votre prochain comme vous-mêmes.

On détaillera ces deux préceptes : *Non furaberis*. (Exod., XX, 15.) 1° Ne faire aucun mal au prochain en aucun de ses biens, ni par actions, ni par paroles, ni même par des ris ; 2° lui faire tout le bien que nous voudrions qui fût fait à nous-mêmes, eu égard aux circonstances où il se trouve. L'avez-vous remplie, cette obligation ? La conscience ne vous reproche-t-elle aucun tort que vous ayez fait au prochain, soit en lui nuisant en ses biens temporels, soit en lui enlevant sa réputation, soit enfin en le privant des biens de la grâce ? Or, si vous êtes exempts des fautes extérieures, n'avez-vous point péché souvent contre la charité en vous laissant aller à des sentiments d'envie, de désir, de vengeance ? etc. Il est rare que l'on fasse bien attention à ces péchés secrets et intérieurs, opposés au précepte de l'amour du prochain. Ce n'est pas tout : l'avez-vous aimé comme Dieu vous l'ordonne, de cœur et d'effet ? (Détail des œuvres de miséricorde qui sont d'obligation en certain cas.) L'avez-

vous assisté en vue de Dieu ? Enfin, votre charité s'est-elle étendue non-seulement à vos amis, à vos voisins, mais généralement à tous les hommes qui sont compris sous le nom de prochain ?

On conclura en faisant avouer aux auditeurs qu'ils sont bien éloignés de la véritable charité. On les exhortera à la demander à Jésus-Christ qui l'a tant recommandée, et on pourra raconter, en finissant, l'histoire de saint Jean l'évangéliste, qui répétait sans cesse sur la fin de sa vie : *Aimez-vous les uns les autres : « Diligatis alterutrum, »* etc. (1 Joan., III, 14.)

V^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Conduite que les justes doivent tenir à l'égard des pécheurs. Contre le scandale. Sort des bons et des méchants au dernier jour. De la douceur et de la patience. Dessein contre les mauvaises chansons. Un chrétien doit faire ses actions au nom de Jésus-Christ.

L'Evangile du V^e Dimanche après l'Épiphanie, est pris du XIII^e chapitre de l'Evangile selon saint Matthieu : il contient une des paraboles que le Sauveur proposa dans le temps qu'il prêchait une grande foule de peuples assemblés autour de lui. Etant monté dans une barque, il leur proposa plusieurs paraboles ; la première, d'un semeur qui va semer son grain, dont différentes parties deviennent infructueuses ; et la seconde est celle que nous venons de lire à la Messe. *Le royaume des cieux*, dit-il, *est semblable à un homme qui avait semé le bon grain dans son champ*, etc. (On poursuivra et on finira la parabole.) Quel est, mes frères, dira-t-on, le sens de cette parabole que Jésus-Christ a voulu nous faire entendre par ce champ, ce bon grain, par cet homme qui va semer, par les enfants du royaume et par l'ivraie ? Que nous signifient cette maison, ces moissonneurs ? Le Sauveur lui-même nous en a donné l'explication ; apprenez-la de sa bouche. L'Evangile nous apprend qu'ayant renvoyé tout le monde et étant retourné à Capharnaüm, d'où il était sorti le matin pour aller prêcher, ses disciples le prièrent de vouloir bien leur expliquer la parabole de l'ivraie du champ : *Accesserunt ad eum discipuli ejus, dicentes : Edissere nobis parabolam zizaniorum agri*. Il la leur donna de la manière suivante : Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme, c'est moi-même ; le champ où il est semé, c'est le monde à qui je suis venu annoncer mon Evangile ; le bon grain, ce sont les enfants du royaume, c'est-à-dire tous ceux qui reçoivent avec docilité et qui pratiquent les maximes de mon Evangile ; l'ivraie semée dans le champ, sont les enfants du malin esprit, c'est-à-dire, les méchants, ainsi appelés parce qu'ils imitent l'esprit malin et en suivent les suggestions ; l'ennemi qui a semé le mauvais grain, c'est le démon, et ceux dont il se sert pour pervertir les hommes ; la moisson, c'est la consommation des siècles, et les moissonneurs, ce sont les

anges, qui à la fin du monde sépareront les bons des méchants, et jetteront tous les pécheurs dans la fournaise ardente, tandis que les justes luiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende, ajouta le Sauveur, voulant réveiller l'attention de ses disciples sur une vérité si frappante. C'est à nous, mes frères, dira-t-on, que s'adresse cette parabole; c'est pour nous que le Sauveur l'a développée à ses disciples; il s'agit de nous l'appliquer et d'en tirer les fruits que le Sauveur s'est proposés, lorsqu'il a voulu nous en instruire.

Un pasteur peut expliquer cet évangile, ainsi que plusieurs autres, par forme d'homélie. En suivant l'explication que le Sauveur nous a donnée lui-même de la parabole, il aura soin de faire, à chaque circonstance remarquable, quelques réflexions morales qui aboutiront toutes au but que le Sauveur avait en vue en la proposant, qui est d'animer les auditeurs à vivre dans l'Eglise comme de véritables enfants de Dieu, destinés à posséder son royaume et à se préserver soigneusement de la corruption des méchants, parmi lesquels ils sont obligés de vivre. Il s'attachera spécialement, en finissant, à leur représenter cette lumière et cette gloire qui leur est promise et qu'ils doivent partager éternellement avec leur Père céleste; et à l'occasion des dernières paroles, *qui habet aures audiendi, audiat*, il leur donnera pour fruit, de réfléchir attentivement, et dès le jour même, sur ce qu'ils auront entendu.

Si l'on ne traite pas cet évangile en homélie, et que l'on veuille s'attacher à quelque matière particulière, il y en a principalement deux ou trois à choisir : la première est la conduite que les justes doivent tenir à l'égard des pécheurs; la seconde regarde les pécheurs même scandaleux; la troisième enfin est la différence de l'état des justes et de celui des pécheurs au jugement dernier.

Conduite que les justes doivent tenir à l'égard des pécheurs. — Le premier sujet est d'une extrême conséquence. Le devoir essentiel d'un pasteur est de précautionner les justes contre le commerce des pécheurs. S'il y manquait, il ressemblerait à ces hommes dont parle le Sauveur, qui se laissent aller au sommeil, et sont cause que le démon sème l'ivraie dans leur paroisse par lui-même et par d'autres, tantôt par quelques libertins de la paroisse même, tantôt par quelque étranger qui vient infecter son troupeau, et lui communiquer le poison du libertinage, et peut-être d'une mauvaise doctrine. (Voy. le Sermon de Bourdaloue, tom. I^{er}, de sa *Dominicale* sur cet évangile.)

On montrerait, dans un premier point, que les justes sont obligés d'éviter les pécheurs; qu'il faut fuir les mauvaises compagnies autant qu'il est possible; et dans un second point, comment on doit se comporter, quand on ne peut se dispenser de s'y trouver.

Premier point. — Pour le premier point, expliquez d'abord ce que l'on appelle mau-

vaises compagnies ou enfants du malin esprit, *Filii nequam*. Ils sont représentés par l'ivraie. Ce mot, dans le sens de l'Evangile, comprend tout ce qui peut nuire au bon grain, ce qui empêche qu'il ne croisse, qu'il ne puisse profiter; elle se forme, cette ivraie, des grains du froment même, qui s'altère dans la terre, ou qui n'était pas bien pur; elle peut aussi venir de quelque graine particulière qui se trouve dans un champ, ou que l'on y sèmerait par malice. Qu'entend-on donc par mauvaises compagnies, par les enfants du malin esprit? Ce sont tous ceux qui, par leurs paroles ou par leurs exemples, nous détournent de la vertu et nous portent au péché; ce ne sont pas seulement des libertins déclarés, qui font profession de ne rien croire, de ces impies qui s'abandonnent ouvertement au crime; ce ne sont pas seulement ceux qui combattent les décisions, toujours respectables, de l'Eglise : il est évident que tout chrétien est indispensablement obligé de s'en éloigner; ce sont encore tous ceux qui, par leurs conseils pernicieux, leurs discours scandaleux, leur conduite dérangée, nous empêchent de nous acquitter de nos devoirs, nous inspirent des maximes opposées à celles de l'Evangile, en nous engageant à commettre des actions défendues par la loi. C'est, par exemple, dira-t-on, un compagnon, une compagnie, qui nous détourne de l'assiduité aux Offices, qui tourne en raillerie les cérémonies de l'Eglise : ces personnes sont autant d'ivraie dans le champ de l'Eglise, et nous devons nous en éloigner autant qu'il nous est possible. Pourquoi devons-nous le faire? Pour trois raisons, que je vous prie de bien remarquer.

La première se prend du côté de Dieu, la seconde du côté du prochain, et la troisième du côté de nous-mêmes. On développera chacune de ces raisons; on rapportera les passages de l'Ecriture où Dieu défend la fréquentation des impies : *Discede ab iniquo*, dit le Saint-Esprit. (*Eccli.*, VII, 2.) *Fili mi, si te lactaverint peccatores, ne acquiescas eis. Ne ambules cum eis, prohibe pedem tuum a semitis eorum.* (*Prov.*, I, 10.) Il y a surtout un beau passage dans la II^e Epître de saint Paul aux Thessaloniens (chap. III, vers. 6), qu'il ne faut pas oublier : *Denuntiamus autem vobis, fratres, in nomine Domini nostri Jesu Christi, ut subtrahatis vos ab omni fratre ambulante inordinate*; ainsi que celui de sa I^{re} aux Corinthiens (chap. V, vers. 11) : *Si is qui frater nominatur, est fornicator, aut avarus, aut maledicus, aut ebriosus, aut rapax, cum ejusmodi nec cibum sumere.* (Voy. GOBINET, tom. I, p. 3, a. 6.)

Jésus-Christ lui-même ne nous a-t-il pas dit de couper le pied, la main, d'arracher l'œil qui nous scandalisent. A l'autorité joignez la raison. C'est faire injure à Dieu que d'avoir société avec les impies, c'est lier amitié avec ses ennemis. (Comparez d'un fils ou d'un sujet qui fréquenterait les ennemis de son père ou de son prince.)

Outre l'injure que l'on fait à Dieu, il y a le scandale que l'on cause au prochain. N'est-

ce pas un vrai scandale que de voir des chrétiens aimer certaines assemblées d'où la pudeur est bannie, où l'on se livre à certains excès, où tout ne respire que le luxe, la vanité et les plaisirs? N'est-ce pas un scandale de voir ensemble certaines personnes, de sexe différent, pendant longtemps et à des heures indues? Ne donne-t-on pas occasion à mille soupçons et à mille discours désavantageux? (Il faudra réfuter les spécieux prétextes que l'on apporte pour se trouver en ces compagnies.) C'est mal à propos, dira-t-on, que l'on se scandalise, nous ne faisons point de mal. Je le suppose pour un moment, mais saint Paul dit : *Si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in aeternum.* (I Cor., VIII, 13.)

Il va ici de votre propre intérêt. Je ne parle pas seulement de votre intérêt temporel, de votre honneur, de votre réputation qui en souffrira, de votre établissement dans cette vie, mais principalement de votre intérêt essentiel, de l'intérêt de votre salut. (C'est sur ce dernier motif qu'il faut le plus insister, il pourrait seul suffire pour une bonne instruction.) Oui, mes frères, dira-t-on, votre salut dépend des compagnies que vous fréquentez; vous périerez infailliblement, si vous aimez à vous trouver avec des méchants, je veux dire avec ceux qui sont pour vous occasion de péché : c'est le Saint-Esprit qui vous en avertit. (Ici il faut rapporter des passages de l'Ecriture.) L'expérience journalière en est une preuve aussi triste que commune. Qui est-ce qui a perdu cette jeune personne autrefois si sage et si vertueuse? Qui est-ce qui a perdu ce jeune homme autrefois si vertueux, si obéissant? Je vous prends à témoin, pécheurs qui m'entendez : par où a commencé votre perte? Descendons dans les enfers, interrogeons les réprouvés; que nous diront-ils?

Pourquoi donc les mauvaises compagnies sont-elles si pernicieuses? Il n'est pas difficile d'en comprendre les funestes effets. On devient tel que ceux que l'on fréquente; on s'accoutume insensiblement à penser, à parler, à agir comme eux. (Histoire de saint Augustin; que dit-il de lui-même dans ses *Confessions*? Histoire tirée de Gerson et rapportée par GOBINET, tom. I, p. 3, a. 3.)

Pour conclusion de ce premier point, on conjurera les auditeurs, et principalement les jeunes gens, de se séparer de tous ceux et de toutes celles dont la compagnie leur est dangereuse. On avertira les pères et les mères d'y tenir la main, sans quoi ils seront responsables de la perte de leurs enfants et de leurs domestiques; et même il y va du bon ordre et du bonheur de leur famille : on les conjurera au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et on leur demandera de sa part ce sacrifice. Il va, dira-t-on, se sacrifier pour vous, il vous demande de lui sacrifier l'affection que vous avez pour telle ou telle personne, voulez-vous le lui refuser? Mais, direz-vous, il n'est pas toujours possible d'éviter toutes sortes de mauvaises compagnies : je le sais, mes frères, mais aussi dois-

je vous apprendre ce que vous devez faire pour n'y pas périr : écoutez-le.

Deuxième point. — Il faudrait, dit l'Apôtre, sortir du monde pour n'avoir aucun commerce avec les méchants; Dieu les souffre parmi les bons, et il le fait pour de sages raisons. C'est non-seulement pour leur donner le temps de faire pénitence, mais encore pour le salut même des élus. C'est pour leur donner occasion d'exercer quantité d'actes de vertu, de charité, de pénitence, de douceur, de chasteté, d'humilité, etc. (On donnera des exemples de ceux qui sont obligés de se trouver avec des méchants; c'est une femme avec un mari brutal, ivrogne, etc.; c'est un homme avec une femme emportée, etc.; c'est un enfant avec des parents qui lui donnent de mauvais exemples, ou qui trouve chez lui quelques personnes qu'il ne peut éviter absolument; c'est un domestique, etc.) Qu'est-ce que Dieu demande de vous dans ces occasions? C'est de vous prémunir contre les dangers auxquels vous êtes exposés, par de fréquentes prières et par la vigilance, pour ne pas vous exposer témérairement, pour retenir votre langue, etc. Il veut encore que vous tâchiez d'être utile à votre prochain, que vous fassiez en sorte de le faire rentrer dans le bon chemin par vos bons exemples, votre patience, et les autres moyens que le Saint-Esprit vous inspirera : *Fratres, si praeoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos ejusmodi instruite.* (Gal., VI, 1.) Apprenez surtout d'un sage confesseur la conduite que vous devez tenir; tâchez d'imiter Jésus-Christ dans la manière dont il conversait sur la terre avec les pécheurs. Mais craignez toujours et déliez-vous de vous-mêmes; regardez-vous dans un danger continuel; nourrissez-vous souvent de la divine Eucharistie; en un mot, armez-vous de force pour vivre comme un vrai enfant du royaume céleste : vous y parviendrez, si vous avez soin de mettre ces moyens en pratique.

Contre le scandale. — En même temps qu'un pasteur a soin de précautionner les justes contre le commerce des pécheurs, il ne doit pas oublier les pécheurs eux-mêmes; il ne peut trop prendre de peine pour les ramener, pour en faire du bon grain, particulièrement de ceux qui sont un sujet de scandale à leurs frères : ainsi un sujet qui est à traiter à l'occasion de cet Evangile, c'est le scandale.

Il faut tonner sur cette matière et s'élever contre ce péché avec tout le zèle dont on est capable; on doit le peindre avec les couleurs les plus noires, et montrer qu'il n'est rien de plus odieux qu'un chrétien scandaleux, rien aussi qui mérite plus d'être puni. On peut se borner à ces deux réflexions, en parlant du scandale. (*Voy. BOURDALOUE dans son Avent.*)

Premier point. — Pour concevoir une véritable horreur du scandale, il suffirait d'en avoir une juste idée. Qu'est-ce que le scandale? (On en donnera la définition prise de Tertullien ou de saint Thomas.) Le scandaleux

est celui qui détourne son frère du bien, qui le porte au mal. (On pourrait en apporter quelque exemple, ensuite on en déduira naturellement son caractère.) C'est, dira-t-on, le plus grand ennemi de Dieu et de Jésus-Christ, un Antechrist, le meurtrier le plus cruel de ses frères, un suppôt du démon, un démon incarné et pire que les démons, un persécuteur de l'Eglise. Peut-on rien imaginer de plus monstrueux ! On a horreur des incendiaires, des voleurs, des homicides, des empoisonneurs ; quelle horreur ne devrait-on pas avoir d'un chrétien qui répand partout l'infection du péché, qui enlève à ses frères la vie de la grâce, qui les jette dans l'esclavage du démon, qui les précipite en enfer ! Hélas ! mes frères, il ne faut quelquefois qu'un seul homme de ce caractère, qu'une fille, qu'une femme perdue, pour perdre presque toute une paroisse. Combien parmi vous auraient encore l'innocence de leur baptême, s'ils n'eussent pas eu le malheur de rencontrer un scandaleux, une scandaleuse ! Mais que doivent penser ceux mêmes qui se rendent coupables de ce péché ? Peuvent-ils penser au crime qu'ils commettent ? Peuvent-ils le considérer attentivement, sans frémir d'horreur, surtout quand ils sont obligés par état de donner le bon exemple ; tels qu'un père, une mère, un maître et tous les supérieurs. (Bourdaluë relève parfaitement la grandeur de leur crime.) Mais à quels châtimens ne doivent-ils pas s'attendre ? On les exposera dans le second point.

Deuxième point. — 1° Châtiments temporels. 2° Peines spirituelles. 3° Peines éternelles. Les peines temporelles sont le mépris, l'infamie, la malédiction de Dieu. On peut se servir de l'exemple du démon, qui fut cause de la malédiction de nos premiers parents. Dieu le maudit, le condamna à ramper sur la terre ; il est devenu un sujet d'exécration à tous les hommes ; il a été anathématisé par toute l'Eglise. Il ne faut pas omettre les malédictions que le Sauveur prononça contre les Pharisiens ; on peut dire quelque chose des excommunications et des autres peines que l'Eglise décerne contre certains pécheurs.

Les peines spirituelles sont les péchés dont on se charge, et qu'il est presque impossible de réparer entièrement. Il faut surtout beaucoup insister sur cette pensée : comment réparerez-vous le tort que vous avez fait à votre frère, en lui enlevant l'innocence, en lui enseignant le mal ? Et s'il vient à mourir en cet état, le retirerez-vous de l'enfer ? La voix de son sang, plus puissante que celle du sang d'Abel, ne demandera-t-elle pas toujours vengeance contre vous ? A quels châtimens ne devez-vous donc pas vous attendre dès cette vie même ? Et si vous vous trouvez dans les enfers avec cette même âme que vous y aurez précipitée, quel redoublement de supplice pour vous pendant l'éternité ! Et s'il s'y en trouve plusieurs, si ce sont vos propres enfants, vos propres do-

mestiques, ne seront-ce pas autant de lions furieux qui vous dévoreront ?

Que ferez-vous donc, mes frères, si vous avez eu le malheur de scandaliser ? Votre perte est-elle inévitable ? N'y a-t-il plus d'espérance pour vous ? Quelque difficile qu'il soit d'obtenir le pardon de vos péchés, il n'est pas absolument impossible. David avait scandalisé, et cependant Dieu lui pardonna. Imitiez-le dans sa pénitence ; employez tous les moyens que vous pourrez, pour réparer les scandales que vous avez donnés : prières, bons exemples, bons conseils, instructions, etc. *Docebo iniquos vias tuas. (Psalm. L, 15.)* Pour vous, mes frères, qui avez eu le bonheur de mener une vie toujours pure, le nombre en est bien petit ; car qui est-ce qui n'a pas à se reprocher quelque chose en cette matière ? il est bien facile de scandaliser, etc. : pour vous, dis-je, craignez intimement de scandaliser personne. N'oubliez jamais ce terrible anathème du Sauveur : *Vae homini illi, etc. Expedit ut suspendatur, etc. (Math., XVIII, 6, 7.)*

Du sort des bons et des méchants au dernier jour. — Après avoir instruit en particulier les justes et les pécheurs qui sont dans l'église, on pourrait les instruire tous ensemble, en leur exposant le sort des uns et des autres, que le Seigneur a destinés pour son jugement. Si cet évangile est transporté après la Pentecôte, et qu'en ce cas on ait à parler du jugement dernier en peu de mots, on s'en tiendra à l'un des desseins précédents ; mais si cet évangile se lit après l'Épiphanie en son temps ordinaire, on ferait bien de représenter au peuple les différentes situations des bons et des méchants au dernier jour. Supposé que l'on ait traité du jugement dernier pendant l'Avent, on s'appliquera ici à quelque particularité que l'on aura omise, par exemple, de l'état des corps au jour de la résurrection. Ainsi, après avoir rapporté la parabole, on dirait : Je me propose aujourd'hui, mes frères, de vous faire la peinture de la malheureuse situation des méchants, et du bonheur des justes au jugement dernier.

On commencera par les méchants : *Colligite primum zizania*. Les anges les moissonneront aussi bien que les bons. Mais comment et pourquoi les moissonneront-ils, les rassembleront-ils ? *Sicut colliguntur zizania et igni comburuntur*. C'est pour en faire ce que l'on fait de l'ivraie ; on la cueille et on la brûle. Ils mourront donc, les pécheurs aussi bien que les justes : les uns et les autres ressusciteront. Mais que feront les anges de ces gens scandaleux, et qui font des œuvres d'iniquité ? Ecoutez l'oracle divin : *Colligent de regno ejus omnia scandala* ; ils les enlèveront du royaume de Jésus-Christ. Voilà leur séparation de Dieu, la privation éternelle du séjour des saints. Ce n'est pas tout : *Mittent eos in caminum ignis* ; ils les jetteront dans une fournaise ardente, où on pleurera et où on grincera des dents pendant toute l'éternité. En échappera-t-il quelqu'un à la connaissance et à l'activité des

ministres du Seigneur ? Pas un seul. Trouveront-ils, ces misérables pécheurs, quelques endroits pour se cacher et n'en être pas aperçus ? Pourront-ils leur résister ? Y aurait-il quelque moyen de les regagner ? Non, rien ne pourra empêcher les fidèles exécuteurs de la justice divine d'accomplir leur ministère : ils n'auront égard ni à l'âge, ni à la beauté, ni à la science, ni au rang, ni à la naissance. *Alligate eos in fasciculos ad comburendum* ; ils lieront ces malheureux, comme on lie l'ivraie en petites gerbes, pour les brûler, et les précipiteront pêle-mêle dans les flammes éternelles. Quel spectacle ! Ah ! si c'était pour continuer ensemble à satisfaire leurs passions d'avarice, de gourmandise, etc. Mais ce sera, *ad comburendum* ; pour y endurer dans leurs corps aussi bien que dans leurs âmes des tourments incompréhensibles dans leur rigueur, éternels dans leur durée ; ce sera pour frémir à jamais de rage et de désespoir.

Voilà, pécheurs qui m'écoutez, le sort qui vous attend : en êtes-vous bien persuadés ? Le croyez-vous fermement ? Si vous ne le croyez pas, c'est en cela que vous êtes souverainement malheureux ; et si vous le croyez, où est votre bon sens, de ne pas vous garantir, tandis que vous le pouvez, des maux qui sont prêts à fondre sur vous ? Ne vous figurez pas que ce temps soit éloigné ; il viendra bientôt pour vous ; la mort est déjà prête à vous moissonner ; et tels vous vous trouverez au jour de votre mort, tels vous serez au jour de la moisson générale. Si la crainte des malheurs auxquels vous vous exposez ne vous touche pas assez, animez-vous du moins par la gloire dont les justes seront comblés : *Tunc fulgebunt justii*, etc. On est quelquefois surpris de ce que Dieu éprouve les justes par tant de différentes afflictions, tandis que l'on voit les pécheurs prospérer. Sans entreprendre ici de justifier la Providence, et sans m'arrêter à faire voir combien le juste est, même dès cette vie, plus tranquille que le pécheur, ce que j'ai déjà fait en d'autres entretiens, je veux vous montrer aujourd'hui que, quelque affligé que puisse être le juste en ce monde, il sera parfaitement dédommagé de toutes ses peines, lorsque le Seigneur viendra faire le discernement du bon grain et de l'ivraie ; et qu'au contraire, quelque heureux que paraisse le pécheur, rien ne sera plus déplorable que son sort. Quel sera donc l'état du juste au temps de la moisson du Seigneur ? *Iusti fulgebunt sicut sol in regno Patris eorum*. On décrira ici la gloire des corps bienheureux, et on opposera cette gloire aux misères dont ils auront été affligés en cette vie ; on parcourra les différentes misères de maladie, de pauvreté, de mépris, de persécutions, etc., et on se servira du beau passage de saint Paul aux Corinthiens : *Surget in incorruptione . . . in gloria . . . in virtute*, etc. (I Cor., XV, 42 seqq.) On s'adressera aux justes, et on leur demandera s'ils espèrent cette gloire, s'ils la croient bien, s'ils l'attendent avec

confiance ; on les en assurera de la part de Dieu, et on les animera à ne point se décourager, leur représentant que le royaume de Dieu n'est pas éloigné pour eux ; on le leur fera désirer, et on les invitera à demander la venue de ce royaume, en récitant l'Oraison dominicale.

Après cette exposition, on portera la parole à toute l'assemblée, et on demandera à chacun, avec qui il souhaite se trouver. Sans doute avec les justes, avec de vrais chrétiens, c'est-à-dire avec des chrétiens pleins de religion, charitables, équitables, chastes, patients, etc. Il faut donc, dira-t-on, vivre comme ces chrétiens, exercer les œuvres de la religion, et les exercer selon Dieu, avoir une vraie charité pour le prochain, etc. Car ne pensez pas que vous serez alliés avec les justes, si vous n'avez pas vécu comme les justes. Nous nous trouverons alors avec ceux que nous aurons imités sur la terre. Quoi de plus capable, mes frères, de nous exciter tous à une vie chrétienne ! Quelle joie pour nous, lorsque nous nous verrons tous unis avec les justes de l'Ancien et du Nouveau Testament ! (Détail de ces justes les plus remarquables.) *Ecce quam bonum et quam jucundum*, (Psal. CXXXII, 1.) Oh ! qu'il y fera bon ! puissions-nous tous y être rassemblés, sans en excepter un seul ; et puissé-je, moi, m'y trouver à votre tête, avec tous les dignes pasteurs mes confrères, et avec Jésus-Christ notre chef ! C'est la grâce que je vais demander pour vous par le saint sacrifice que je vais offrir, et que je vous supplie de demander pour moi.

On pourra se servir fort utilement de l'épître de ce jour, pour donner une morale convenable au sujet que l'on aura pris ; et c'est apparemment le dessein que l'Eglise a eu en choisissant les épîtres pour les différents dimanches de l'année.

L'épître de ce dimanche est tirée de la *Lettre* de saint Paul aux *Colossiens*, chap. III. Colosse était une des principales villes de la Phrygie, assez près de Laodicée, qui était la capitale de la province. La lettre dont il est ici parlé leur fut écrite par saint Paul, lorsqu'il était à Rome, dans les liens, vers l'an 60 ou 62 de Jésus-Christ. Epaphras, leur pasteur, était alors avec saint Paul, et Archippe tenait sa place à Colosse. Cette lettre, aussi bien que celle aux Romains, est divisée en deux parties. Dans les deux premiers chapitres, l'Apôtre établit le dogme de l'incarnation, et combat certains faux apôtres qui répandaient différentes erreurs en plusieurs provinces ; dans les deux suivants, il donne des règles pour les mœurs. Dans le troisième chapitre, après les avoir fortement exhortés à la mortification de leurs passions, à se dépouiller du vieil homme et à se revêtir du nouveau, il leur recommande de se revêtir en même temps comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, des entrailles de miséricorde, de douceur, d'humanité, de modération, de patience, se supportant mutuellement, s'entre-pardonnant comme le Seigneur leur a pardonné : Sur toutes cho-

ses, et après les avoir exhortés à la charité, qui est le lien de la perfection, que la paix de Jésus-Christ triomphe dans vos cœurs, leur dit-il, nourrissez-vous de la parole de Dieu; instruisez-vous, et animez-vous les uns les autres par des psaumes: enfin, tout ce que vous faites, soit que vous parliez ou que vous agissiez, faites-le au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

On voit que l'Eglise, en choisissant exprès ce qu'il y a de plus moral dans l'épître de saint Paul, et particulièrement ce qui a rapport à la charité, a dessein que les pasteurs l'inculquent souvent aux fidèles. La perfection chrétienne n'est autre chose que l'assemblage de toutes les vertus. Or la charité en est le lien; elle les réunit toutes, et sans elle, les autres ne peuvent longtemps subsister.

De la douceur et de la patience. — On choisira, dans les vertus qui procèdent de la charité, et qu'elle entretient, ce que l'on croira plus utile et plus nécessaire aux auditeurs; la douceur, par exemple, et la patience, le support des défauts du prochain, le pardon mutuel des offenses, sont des vertus qui, quoique extrêmement importantes, sont néanmoins très-rares. On pourrait, par exemple, parler de la douceur en particulier, ou de la patience à se supporter (on peut voir là-dessus un excellent sermon que saint Jean Chrysostome a fait, *De mansuetudine*; on en trouvera aussi un beau plan dans les Pensées de Bourdaloue); on montrerait les avantages de cette vertu, et même le besoin que l'on en a: on en enseignerait les moyens et la pratique. La douceur et la patience doivent faire le vrai caractère d'un chrétien: rien que Jésus-Christ ait tant recommandé: *Discite a me*, etc. (*Matth.*, XI, 28.) *Beati mites*, etc. (*Matth.*, V, 4.) Les Lettres de saint Paul sont remplies d'exhortations à ces vertus: par leur moyen, on est aimé de Dieu, chéri des hommes, on possède son cœur en paix: *Pax Christi exultet in cordibus vestris*. Est-il rien de plus désirable! Voyez une famille où l'on pratique la douceur et la patience, c'est une espèce de paradis; au contraire, entrez dans une famille où l'on ne veut pas se supporter, et où on ne sait ce que c'est que parler avec douceur, avec modestie; quel trouble, quelle division de frère à frère, d'époux à épouse! Ce n'est que malédiction, c'est une espèce d'enfer. Car que fait-on en enfer? (*Voy. les Réflexions du P. NEPVEU*, tom. I, 23 fév.; tom. II, 22 avr., item les *Méditations ecclés.*, tom. I.)

Vous souhaitez sans doute, mes frères, de posséder cette vertu; il faut en prendre les moyens.

Le premier moyen est de faire tous vos efforts pour détruire en vous la colère (on donnera quelques remèdes pour cela), particulièrement de s'appliquer à en arracher les sources qui sont ou l'avarice, ou l'orgueil, ou un fond d'amour-propre qui fait que l'on ne veut rien souffrir.

Le second moyen, c'est de demander à Dieu cette vertu dès le matin, et se proposer

d'exercer pendant la journée quelque acte de douceur, par exemple, se taire en certaines occasions.

Le troisième moyen est d'en venir à l'exercice, en s'accoutumant à la pratiquer pendant le jour, soit intérieurement, soit extérieurement; recourir à Dieu, lorsqu'on se sent ému; penser à la douceur de Jésus, et invoquer son saint nom.

Enfin, quand on a manqué de douceur, tâcher de réparer d'abord sa faute par un acte de contrition, sans inquiétude cependant, et même par quelques actes de douceur, exercés envers ceux à l'égard de qui on a manqué.

On désignera quelle est la véritable douceur, qui ne doit pas dégénérer en molle condescendance; on confirmera le tout par l'exemple de la douceur de Jésus-Christ; et un des fruits de l'entretien serait de la lui demander, comme au vrai Agneau de Dieu, qui a bien voulu être immolé pour nous, et qui va encore s'immoler sur l'autel. O vrai Agneau de Dieu, qui avez bien voulu être immolé pour nous, et qui allez encore vous sacrifier sur l'autel, bannissez de nos âmes toute aigreur, toute colère; faites que nous nous supportions les uns les autres avec patience, et que nous soyons en tout vos vrais imitateurs.

Desseins contre les mauvaises chansons. — L'apôtre saint Paul exhorte les fidèles, dans cette même lettre, à se nourrir de la parole de Jésus-Christ et à s'édifier par des cantiques. C'est une occasion de parler des réflexions saintes sur les évangiles, et aussi de l'usage des cantiques spirituels. Quel bien ne ferait pas un pasteur, s'il abolissait les mauvaises chansons, et s'il introduisait à leur place des cantiques de piété! Cette matière est bien propre à exciter son zèle, et peut bien lui fournir de quoi faire un bon prône, où il ferait voir l'opposition affreuse des mauvaises chansons aux cantiques de piété; 1° par leur auteur; 2° par leur matière; 3° par leurs effets. Qui est l'auteur des chansons profanes? Quel en est le sujet? Pourquoi les chante-t-on? Et quels effets produisent-elles dans les esprits et dans les cœurs?

Au contraire, qui a composé les cantiques de piété, surtout ceux que l'on chante à l'église, ceux particulièrement qui sont tirés des saintes Ecritures? De quoi y traite-t-on? Pourquoi les chante-t-on? Quels en sont les fruits?

Mais comment et pourquoi les chanter? Pour s'édifier, pour s'animer: *Commonebunt vosmetipsos in psalmis*, etc. *In gratia constantes in cordibus vestris*. (*Vide CORNELIUM, in hunc locum.*)

Oh! qu'il serait édifiant, mes frères, si non-seulement nos églises retentissaient des psaumes, des hymnes et des cantiques, mais encore vos maisons et nos campagnes! Quel bien ne feriez-vous pas, pères et mères, si vous aviez soin que vos enfants apprissent des cantiques pieux! Mais quel crime pour vous, si vous souffrez qu'ils apprennent et qu'ils chantent des chansons toutes mondai-

nes, et capables de les pervertir! Combien abominable n'est pas celui ou celle qui en chante devant d'autres, ou qui les encourage à en chanter, ou qui leur en communique! Au nom de Dieu, mes frères, que l'on n'entende point parmi vous! *Nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos.* (Ephes., V, 3.)

Un chrétien doit faire toutes ses actions au nom de Jésus-Christ. — Enfin les dernières paroles de l'épître contiennent l'avis le plus excellent que l'on puisse donner à un peuple, qui est de faire toutes ses actions au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On ne peut trop y porter les peuples, et en manquant à les y exhorter, souvent on est cause que la plupart perdent le fruit de leurs travaux. C'est proprement leur apprendre à vivre en chrétiens, à agir en chrétiens, que de les exhorter à faire leurs actions au nom de Jésus-Christ.

Point de pratique plus excellente et plus salulaire que de faire ses actions au nom de Jésus-Christ. Qu'est-ce que faire ses actions au nom de Jésus-Christ? Ce seront les deux réflexions qui feront le fond de cette instruction.

Premier point. — Faire ses actions au nom de Jésus-Christ, c'est faire ses actions comme Jésus-Christ lui-même a fait les siennes lorsqu'il était sur la terre. Or, il n'est rien de plus excellent que le motif qu'il se proposait, rien de plus agréable à Dieu, rien par conséquent de plus méritoire. (On développera un peu cette pensée, et on fera voir comment Jésus-Christ dans ses actions les plus communes, dans la moindre de ses paroles, dans le moindre de ses gestes, dans la plus petite de ses démarches, n'avait rien en vue que la gloire de son Père, qui lui plaisait infiniment.)

Telle serait, à proportion, notre vie, si nous avions soin d'agir en son nom; nous serions, pour ainsi dire, revêtus de ses mérites: pas la moindre action de notre vie, pas un seul mot qui ne fût pour nous un ample sujet de récompense.

Il faut en faire l'application aux auditeurs, aux différentes conditions; et en parcourant les différentes circonstances de la vie du Sauveur, et particulièrement des mystères de sa vie cachée, que l'Eglise veut honorer, spécialement après Noël, on apprendrait aux gens du monde qui mènent une vie assez obscure, à mener en même temps une vie cachée en Dieu, en Jésus-Christ: *Vita... abscondita... cum Christo in Deo.*

On aura soin de faire remarquer, surtout aux âmes justes, combien cette sainte pratique, ce saint exercice leur serait avantageux, et en même temps qu'il est le plus capable de les conduire à la perfection du christianisme; que l'on ne peut même sans lui y parvenir: aussi tous les saints ont suivi cette grande pratique. C'est par là qu'ils se sont faits saints, et on est plus ou moins chrétien à mesure que l'on y est plus ou moins fidèle. L'avez-vous suivie, mes frères?

Quelles actions dans votre journée avez-vous faites au nom de Jésus-Christ? Est-ce le lever, le travail, la prière, le repas, etc.? Qu'est-ce que le Sauveur reconnaît en vous de conforme à sa vie? Hélas! peut-être dans tout un jour, dans toute une semaine, n'y a-t-il pas une seule de vos actions qui soit vraiment chrétienne? Si vous n'agissez pas en chrétiens, pourquoi en portez-vous le titre? (Comparaison d'un soldat qui n'exercerait aucun acte de sa profession.) Mais peut-être avez-vous ignoré jusqu'à présent ce que c'est qu'agir au nom de Jésus-Christ? Apprenez-le donc: je vais vous en instruire dans le second point.

Deuxième point. — Il faudra bien expliquer ce que c'est qu'agir au nom de Jésus-Christ, et qui sont ceux qui ont ce bonheur.

Que faut-il faire pour agir au nom de Jésus-Christ? Il faut, 1° être animé de son esprit, lui être uni par la grâce sanctifiante, ou au moins par le désir de se la procurer; 2° agir dans l'ordre de Dieu, c'est-à-dire faire ce que Dieu demande de nous dans notre état; 3° le faire avec la grâce de Jésus-Christ, comme s'il agissait, et en s'unissant à ses intentions.

On leur représentera que ce n'est pas une chose trop difficile, mais très-aisée et très-agrable; on leur dira de le faire dès le matin, et de se rappeler, de temps en temps, dans la journée, au milieu de leurs occupations, de leurs entretiens, durant le repas, pendant leurs voyages, dans leurs souffrances, de quelle manière le Sauveur se comportait dans toutes ces différentes occasions. Essayez-le, mes frères, leur dira-t-on; rien n'adoucirait tant vos peines, rien ne vous rendra plus dignes de l'amour de Jésus-Christ, et ne vous en assurera davantage la possession dans le ciel. C'est à quoi l'Eglise ne cesse de vous inviter: dans tous ses offices, elle a soin de s'unir à Jésus-Christ son époux; c'est en son nom qu'elle loue Dieu, qu'elle bénit les fideles. (On fera le détail des différentes cérémonies de l'Eglise, des oraisons de la Messe, de la préface, des sacrements que l'on administre.) Pourquoi le fait-elle? C'est qu'elle sait qu'il n'y a point d'autre nom en vertu duquel nous puissions être sauvés, comme il n'y en a point par lequel on puisse mieux honorer Dieu. Conformez-vous, dira-t-on, à la conduite de l'Eglise votre mère, soit que vous priiez, soit que vous agissiez; quoi que vous fassiez, faites tout au nom de Jésus-Christ. Commencez vos actions, continuez-les, et finissez-les au nom de Jésus-Christ, en rendant grâces à Dieu le Père par lui: *Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi, gratias agentes Deo, et Patri per ipsum.*

VII^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Vérité de notre sainte religion, et ce qu'elle exige de nous. Vertu de la doctrine évangélique. Instructions sur l'épître de ce jour
La vie de Jésus-Christ, depuis douze ans

jusqu'à sa vie évangélique, est le modèle qu'un chrétien doit imiter.

L'évangile de ce jour est la continuation du discours que le Sauveur fit au peuple assemblé en foule autour de lui sur le bord de la mer. (*Luc.*, XIII.) Il contient deux autres paraboles qu'il lui proposa : l'une, du grain de sénévé, qui est une plante dont on fait la moutarde, et devient un arbre; l'autre, du levain que l'on cache dans la farine, et qui communique sa vertu à toute la pâte.

Vérité de notre sainte religion, et ce qu'elle exige de nous. — Comme l'Eglise, ou la religion chrétienne, ou la prédication de l'Evangile, autrement la doctrine évangélique, est figurée par le grain de sénévé et le levain, le sujet qui convient le mieux à traiter est l'établissement de la religion, qui est proprement le royaume des cieux, le royaume de Jésus-Christ en terre, et dans laquelle seule on trouve les moyens de parvenir à Dieu dans le ciel. Rien n'est plus nécessaire et plus consolant pour les peuples que de les bien persuader de la divinité de la religion qu'ils professent. Cette persuasion les remplissant de sentiments de reconnaissance envers Dieu, les porte efficacement à conformer leur conduite à leur croyance.

L'évangile de ce jour, mes frères, pourra-t-on dire en commençant cette instruction, est la continuation de celui de dimanche dernier. Nous lûmes une des paraboles que le Sauveur proposa à une grande multitude de personnes qui étaient venues pour l'entendre. Outre celle que nous expliquâmes, il en rapporta encore deux autres que nous venons de chanter. Les voici. (On les racontera.) Quel est, mes frères, ce royaume des cieux que le Sauveur dit être semblable à un grain de sénévé, qui est une des plus petites semences? Ce n'est autre chose, au sentiment des saints Pères et des interprètes de l'Ecriture, que la religion chrétienne, qui est proprement le règne de Dieu sur la terre, et dans laquelle seule on peut parvenir à son royaume dans le ciel. Le Sauveur compare cette religion ou ce royaume à un grain de sénévé, et cela en deux manières : 1^o par sa petitesse dans son origine; 2^o par son étendue dans son accroissement : *Minimum est quidem omnibus seminibus; cum autem creverit, majus est omnibus olivibus.* En effet, comme entre toutes les graines, une des plus petites, avant qu'on l'ait semée, c'est le sénévé; ainsi de toutes les religions, la plus faible, la plus obscure dans son commencement, c'a été la religion chrétienne : mais aussi comme le grain de sénévé, étant jeté en terre, prend racine, croît, se fortifie et monte enfin jusqu'à la hauteur d'un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel peuvent s'y percher; de même cette religion de Jésus-Christ, si faible dans sa naissance et bornée à la seule Judée, ayant été prêchée par les apôtres, s'est répandue dans tout le monde, de telle manière que des philosophes, des rois et des empereurs se sont fait gloire de l'embrasser et d'ensuivre la doctrine.

C'est dans cette religion, mes frères, dans l'Eglise catholique, que nous avons eu le bonheur de naître, et nous la professons. Persuadons-nous de plus en plus de sa divinité; mais apprenons en même temps ce qu'elle exige de nous. La religion que nous professons est une religion toute divine et la seule religion vraie; c'est le premier point. Qu'exige de nous cette religion? c'est le second point.

Premier point. — On commencera le premier point par établir qu'il doit y avoir une religion. Il y a un Dieu, dira-t-on, il doit donc y avoir une religion. Car qu'est-ce que la religion? C'est une vertu qui nous fait rendre à Dieu le culte qui lui est dû; c'est l'exercice des actes par lesquels nous le glorifions : devoir indispensable pour tout homme; il doit honorer Dieu de tout lui-même, soit intérieurement, soit extérieurement; puisqu'il a tout reçu de Dieu, son corps aussi bien que son âme, il doit lui en faire hommage, le remercier de ses biens, recourir à lui dans ses besoins : son culte doit être public, il doit se faire honneur de servir un tel maître; ce culte doit être commun; les hommes recevant de Dieu tant de bienfaits qui leur sont communs aux uns et aux autres, ils doivent se réunir pour l'en remercier et pour l'honorer tous ensemble. Mais quelle doit être sa religion? Par quels actes de religion l'homme doit-il honorer son Dieu? Par ceux mêmes que Dieu lui a prescrits. C'est à lui à faire connaître aux hommes de quelle manière il veut être servi et honoré; et on ne peut l'honorer véritablement que par le culte qu'il a lui-même déterminé.

On parlera ensuite de la religion des Juifs, ou de la loi ancienne que Dieu avait révélée à Moïse, et qui était la seule vraie religion avant Jésus-Christ. Mais cette religion, dira-t-on, ne subsiste plus dès la venue de Jésus-Christ. On en a vu une autre se répandre dans le monde, ou plutôt Jésus-Christ lui-même en a établi une que nous appelons la religion chrétienne. Il s'agit, mes frères, de savoir si cette religion est véritablement divine, c'est-à-dire si Jésus-Christ, qui est le chef et l'auteur de la religion que nous professons, a été véritablement envoyé de Dieu, s'il est véritablement Dieu et homme, comme il l'a assuré; en un mot, si la religion que nous professons est marquée du sceau de la divinité; si nous ne pouvons douter qu'elle ne vienne de Dieu même, qu'elle n'ait été établie que par sa vertu toute puissante. Pour nous en convaincre pleinement, nous n'avons qu'à examiner cette religion dans son établissement et dans sa propagation. Qui est l'auteur de cette religion? C'est Jésus-Christ. De quoi s'agissait-il, quand il vint établir son Eglise? Il fallait qu'il prouvât qu'il était envoyé de Dieu; qu'il était Dieu; il fallait qu'il mit fin à la religion des Juifs, ou plutôt qu'il perfectionnât la loi ancienne; il fallait qu'il détruisît l'idolâtrie, et qu'il se fit connaître et adorer par toute la terre, comme vrai Fils de Dieu. (V.)

POURDALOUE, t. I^{er} de sa *DominiCALE* sur cet Evangile, II^e p.) Il fallait enfin que la religion qu'il venait établir subsistât dans tous les siècles. Voilà ce qui s'est accompli, et qui doit nous persuader évidemment que notre religion est toute divine. (On établira chacune de ces propositions, en montrant que toutes les prophéties se sont accomplies à l'égard de Jésus-Christ; qu'il a prouvé sa mission par les miracles les plus frappants et les plus extraordinaires; que la religion des Juifs a cessé; que le temple a été détruit; que les Juifs ont été dispersés par tout le monde; qu'ils sont sans sacrifice, sans prêtres; en faisant voir comment la loi de Jésus-Christ a été reçue de toutes les nations, et comment cela s'est fait; comment les plus grands génies se sont fait gloire de la professer, même au prix de leur sang, et que depuis plus de dix-sept siècles elle subsiste malgré la fureur des tyrans, de l'hérésie, et du libertinage.)

On pourrait encore montrer sa divinité par la sainteté de son auteur et de ceux qui l'ont prêchée, par la pureté de sa morale et sa sévérité : autant de marques que les hommes ne l'ont pas établie; et que, quand ils auraient pu l'imaginer, ils n'eussent pas eu la force de la pratiquer comme ils ont fait, et comme plusieurs l'ont encore, sans un secours surnaturel.

Ici on pourra déjà porter les auditeurs à la reconnaissance envers Dieu, qui les a choisis préférentiellement à une infinité d'autres, pour être membres de cette religion.

Ce n'est pas tout que d'avoir fait connaître que la religion chrétienne est divine, il faut montrer qu'elle est la seule divine, et qu'il n'y en a point d'autre que la religion catholique. D'abord il est manifeste que les religions païennes ne peuvent venir de Dieu; quant aux autres religions qui se disent chrétiennes, et qui refusent néanmoins d'obéir au chef de l'Eglise catholique et romaine, elles ne peuvent être que fausses. Il ne peut y avoir qu'une religion établie par Jésus-Christ. *Una fides.* (Ephes., IV, 5.) Dieu, qui est la vérité même, ne peut pas se contredire : il ne peut avoir révélé des dogmes contradictoirement opposés; il faut donc nécessairement qu'il n'y en ait qu'une seule véritable. Or, rien n'est plus certain que tous les caractères de la vraie religion de Jésus-Christ ne conviennent qu'à celle qui s'appelle catholique. On pourra en rapporter quelques preuves, surtout que c'est dans celle-là seule que se trouvent les successeurs de saint Pierre, les sacrements institués par Jésus-Christ et le fondement inébranlable de l'unité de la foi; que toutes les autres sont nouvelles, de pure invention des hommes; qu'elles n'ont eu pour auteurs que des gens perdus de mœurs, que leur foi est sans fondement, et qu'elles sont sujettes à une infinité de variations, par conséquent qu'elles ne peuvent être la vraie religion de Jésus-Christ.

Soyez béni, ô mon Dieu, dira-t-on, de la faveur singulière que vous nous avez faite,

en nous plaçant dans la véritable Eglise; nous croyons fermement qu'elle vient de vous, et qu'elle seule est véritable; vous nous en donnez des preuves si certaines, que nous serions inexcusables, si nous refusions de nous y attacher; nous la croyons de plus en plus, Seigneur, et nous vous prions d'augmenter notre foi; faites-la croître, cette foi, et que notre conduite réponde à la religion que nous professons; c'est là, mes frères, notre obligation, et ce qui va faire le sujet du second point.

Deuxième point. — Ce serait peu d'être né, d'être placé dans la vraie religion, si on n'en remplissait les obligations; on n'en serait même que plus coupable, et on mériterait d'être plus sévèrement puni que les infidèles mêmes. On ne peut donc apporter trop de soin pour s'acquitter de tous les devoirs que cette religion impose. Quels sont-ils? Je les réduirai à trois : à s'attacher sincèrement et inviolablement à cette religion; à en faire une profession extérieure, et à avoir des mœurs pures et saintes.

Premier devoir. Etre attaché de cœur et inviolablement à la religion catholique : *Corde creditur ad justitiam* dit l'Apôtre (Rom., X, 10); *In fide fundati, et stabiles, et immobiles a spe Evangelii.* (Coloss., I, 23.) On pourra citer quelques passages de l'Apôtre, par lesquels il confirmait les fidèles dans la foi. Rien ne doit être capable de nous faire chanceler dans cet attachement, et tous les doutes qui peuvent naître doivent être méprisés; toutes les objections et tous les arguments des hérétiques ne sont que des arguments captieux, auxquels on ne doit pas s'arrêter : plus on examinera la religion chrétienne et catholique, plus on la comparera avec les autres, et plus on s'y attachera.

Second devoir : Faire une profession publique et extérieure de sa religion : *Ore confessio fit ad salutem.* Profession dans la famille, profession dans l'Eglise, profession dans les compagnies, et spécialement quand la religion est attaquée. (On expliquera ces trois manières de professer sa religion, et on avertira de ne pas s'en servir témérairement; on recommandera spécialement de bien réciter le *Credo*, le matin et le soir; on fera surtout entendre la force de ces paroles : *Credo in Deum, credo sanctam Ecclesiam*; on invitera à chanter le symbole de la foi, qui se chante à la Messe; et pour les personnes qui ne le chantent pas, on les avertira de le dire à voix basse, et en formant un acte de foi.

Troisième devoir, et l'essentiel de tous ceux que la religion nous impose : ce sont des mœurs pures, une vie sainte et conforme à la morale dont on fait profession. Quel contraste, dira-t-on, quelle contradiction, si, croyant véritablement que Jésus-Christ est l'auteur de notre religion, nous menions une vie toute charnelle, qui ne serait presque pas différente de celle des païens ! Si, par exemple, etc. On fera un détail des

mœurs opposées au christianisme ; on en viendra à l'application, on fera rentrer les auditeurs en eux-mêmes, pour s'examiner sur ces trois devoirs : 1° s'ils sont bien persuadés de la divinité de la religion qu'ils professent ; 2° s'ils n'ont pas de temps en temps des doutes volontaires ; 3° s'ils récitent le *Credo* avec attention ; 4° s'ils ne badinent pas quelquefois des pratiques de la religion ; 5° s'ils n'autorisent pas ceux qui semblent révoquer en doute quelque dogme ; 6° s'ils en font volontiers un exercice public, et si cet exercice est animé de l'esprit intérieur de religion, c'est-à-dire d'un vrai désir de religion, d'une intention sincère d'honorer Dieu ; 7° enfin, si leurs mœurs sont pures, s'ils conservent leurs cœurs et leurs corps dans la sainteté que le christianisme demande de tout chrétien. Hélas ! dira-t-on, combien y en a-t-il dont la vie est toute semblable à celle des hérétiques et des païens, si on en excepte quelques pratiques extérieures de religion, dont ils ne s'acquittent que par respect humain ou pour sauver les apparences.

De là on inspirera des sentiments de confusion, de regret, de résolution ; et pour pratique prochaine, on dira aux auditeurs de s'acquitter de l'acte le plus parfait de la religion, qui est le saint sacrifice de la Messe, dans des sentiments vraiment chrétiens ; et pour la suite, chacun fera en particulier réflexion sur les moyens de rendre sa conduite vraiment sainte.

Virtu de la doctrine évangélique.—Pour un second sujet on prendra la vertu ou la force de la doctrine évangélique ; on développera la vertu du grain de sénévé ou de moutarde, aussi bien que celle du levain caché dans trois mesures de farine. (*Voy. CORNÉLIUS sur l'évangile de ce jour.*) On expliquera d'abord l'efficacité de cette doctrine, lorsqu'elle a été prêchée : 1° par Jésus-Christ ; 2° par les apôtres ; 3° par leurs successeurs ; ensuite on détaillera les propriétés de cette même doctrine. Lorsqu'un chrétien la médite, qu'il la cache au fond de son cœur, elle y produit mille bons effets ; car de même que le grain de moutarde étant broyé, est très-utile à celui qui s'en sert, pour le préserver de différentes maladies, se purger de mauvaises humeurs, se fortifier et trouver du goût dans ce qu'il prend ; ainsi la doctrine de l'Evangile étant bien réfléchie, purifie nos esprits et nos cœurs, *Fide purificans corda eorum* (*Act.*, XV, 9), guérit les maladies de notre âme, nous excite à la componction, nous fortifie dans la pratique de la vertu, nous la rend même douce et aisée. Cette vertu a encore les propriétés du levain, dont la vertu se répand dans toute la masse de la farine : de même cette doctrine, lorsqu'elle est bien gravée dans le fond du cœur, exerce sa force sur notre conduite ; elle nous chauffe peu à peu du feu de l'amour divin, jusqu'à ce que nous en soyons bien embrasés : *Donec fermentatum est totum*. Il ne faut, ajoutera-t-on, qu'un seul de ces grains spirituels, qu'un peu de levain sacré, c'est-à-dire, il ne faut qu'une seule des maximes

évangéliques bien approfondie, pour faire de nous des hommes nouveaux. Qu'est-ce qui a converti un saint Xavier ? Cette maxime souvent méditée : *Que sert à l'homme*, etc. On peut encore citer saint François d'Assise et quantité d'autres.

On demandera ensuite aux auditeurs d'où vient que cette doctrine si puissante en elle-même a sur eux si peu de vertu ; c'est qu'ils n'en font pas l'usage qu'ils devraient ; elle est, par rapport à eux, comme le grain ou comme le levain que l'on cache sans s'en servir.

Et pour conclusion, on les engagera à faire de saintes et sérieuses réflexions sur la doctrine de la religion chrétienne ; et si on le juge à propos, on ajoutera les trois autres paraboles que le Sauveur proposa encore dans le même temps au peuple, à quoi les auditeurs auront soin de réfléchir. Paraboles prises du trésor caché dans le champ, de la pierre précieuse que l'on achète au prix de ses biens, et du filet où l'on prend toutes sortes de poissons, bons et mauvais, dont les uns sont conservés et les autres jetés dehors. Il y a des choses admirables à dire sur ces trois paraboles. On s'attacherait à toutes les trois, ou à l'une d'elles seulement, que l'on expliquerait plus au long.

C'est ainsi, dira-t-on, que le Sauveur parlait en paraboles à ses auditeurs, c'est-à-dire par des comparaisons familières ; et c'est pour cela, mes frères, que nous tâchons aussi de vous instruire d'une manière sensible, et qui soit à votre portée ; mais nous devons, aussi bien que le Sauveur, vous exhorter à bien comprendre ce que nous vous disons, et à y penser sérieusement : *Intellexistis hæc omnia ? Dicunt ei : Etiam*. C'est la grâce que nous allons demander pour vous au Sauveur lui-même, que nous allons offrir dans le saint sacrifice de la Messe.

Au bout de quelques années que l'on aurait expliqué en particulier chacune de ces paraboles, un pasteur ferait bien de les réunir toutes dans une même instruction, à l'exemple du Sauveur lui-même qui les proposa au peuple dans un même entretien ; il récapitulerait ce qu'il aurait dit de plus essentiel, soit pour le dogme, soit pour la morale ; il demanderait à ses auditeurs s'ils s'en sont souvenus, et quel fruit ces résolutions ont produit en eux. La conclusion serait qu'ils en profitassent plus soigneusement, afin que Jésus-Christ régnât en eux par sa grâce en ce monde, et qu'ils pussent eux-mêmes être admis dans le royaume des cieux.

On peut se servir de cette même pratique de temps en temps, en faisant quelques récapitulations de ses instructions précédentes. Cette méthode serait propre à inculquer davantage les vérités chrétiennes, et à rappeler les auditeurs à eux-mêmes.

Instructions sur l'épître du jour.—L'épître de ce dimanche est le commencement de la *Lettre* de saint Paul aux *Thessaloniens*. L'Apôtre avait prêché lui-même à Thessalonique, ville de Macédoine, et y

avait converti un grand nombre de gentils, parmi lesquels se trouvaient plusieurs personnes de distinction de l'un et de l'autre sexe, ainsi qu'il est rapporté dans le chapitre XVII des Actes des apôtres. Mais ayant été obligé de s'enfuir de Thessalonique, par l'envie des Juifs qui le persécutaient, il se retira à Athènes; et de là à Corinthe, d'où il écrivit cette lettre, qui est la première de toutes en ordre de temps, vers l'an 52 de l'ère chrétienne; elle contient en tout cinq chapitres. En voici le sujet: étant à Athènes, il avait envoyé Timothée à Thessalonique, pour y achever l'ouvrage qu'il y avait commencé. Ce fidèle disciple étant venu le retrouver à Corinthe, où il séjourna longtemps, et lui ayant rendu compte de son ministère et de la constance des Thessaloniciens dans la foi, il leur écrivit, pour leur témoigner sa joie et en même temps pour leur marquer sa reconnaissance envers Dieu. Il leur rend compte de la manière dont il leur a prêché l'Evangile, il les y anime à persévérer de plus en plus dans leur attachement au christianisme, malgré les persécutions des Juifs et des gentils; il leur donne plusieurs avis pour leur conduite, et les avertit de se préparer au jour du jugement par une vie sainte, et spécialement par la prière et les œuvres de la charité.

Rien de plus édifiant que cette lettre de saint Paul; les fidèles en entendront la lecture, sans doute avec beaucoup de plaisir; et les pasteurs eux-mêmes y prendront les sentiments dont ils doivent être remplis envers ceux que Dieu leur a confiés; ils trouveront particulièrement dans le chapitre second, un abrégé de tous les devoirs d'un prédicateur de l'Evangile, et il leur fournira d'excellents avis à donner à leurs peuples, et un modèle de la manière touchante et onctueuse dont ils doivent leur parler pour les fortifier dans le bien: en voici l'ordre.

C'est au nom de Dieu et de Jésus-Christ Notre-Seigneur qu'il la commence. Le premier souhait qu'il y fait et qu'il a continué de faire dans toutes celles qu'il a écrites, c'est de la grâce et de la paix: *Gratia vobis et pax*. Il la finit par le souhait de la même grâce, et immédiatement avant que de la conclure, il conjure par le Seigneur qu'on la lise à tous les saints frères, c'est-à-dire à tous les fidèles: *Adjuro vos per Dominum, ut legatur epistola hæc omnibus sanctis fratribus*. Il a bien pu se faire que cet ordre de l'Apôtre ait donné lieu à l'Eglise de lire à la Messe les lettres des apôtres, et spécialement celles de saint Paul.

Lorsqu'on voudra faire une instruction sur cette épître, il sera bon de donner au peuple une idée de tout ce qui concerne cette lettre, c'est-à-dire de ce qui en a été l'occasion, et de la matière qui y est traitée. On ajoutera que c'a été la coutume dans tous les temps, depuis l'établissement de l'Eglise, de faire de saintes lectures dans les assemblées des fidèles. On y lisait non-seulement l'Evangile, mais encore toutes les lettres que les apôtres ont écrites par l'inspiration du Saint-Esprit, et surtout celles de saint Paul.

C'est à cet usage, mes frères, que nous allons nous conformer; nous ferons aujourd'hui une sainte lecture tirée de l'épître même de la Messe; et nous y ajouterons quelques instructions édifiantes. Cette sorte de prône, faite de temps en temps, par manière de lecture spirituelle, que l'on accompagnerait de réflexions pratiques, est fort à conseiller:

1° Parce qu'elle est conforme à ce qui a été observé, dès le commencement de l'Eglise, dans les assemblées des fidèles, comme une préparation au saint sacrifice de la Messe; ceux mêmes qui ne pouvaient rester dans le temps du sacrifice, étaient admis à ces lectures;

2° Parce que cette manière d'instruire est plus à la portée des peuples qu'un discours étudié et prononcé sans interruption, et avec une certaine force qui laisse à peine aux auditeurs le loisir de suivre le prédicateur;

3° Elle soulagerait le prédicateur lui-même, il aurait moins de peine pour s'y préparer et pour la débiter; cependant les fruits n'en seraient pas moindres; enfin, cette variété empêcherait le dégoût que cause souvent l'uniformité des instructions: voici la méthode que l'on y garderait:

1° On ferait la lecture de l'épître ou de l'Evangile, et cela en langue vulgaire; on se servirait d'une bonne instruction, ou du Père Bouhours ou d'Amelotte.

2° Après avoir fait sa lecture, on donnerait au peuple quelques connaissances du Livre sacré d'où la lecture est tirée, lui faisant bien entendre surtout qu'il n'y a pas une parole de cette lecture qui ne vienne de Dieu, et que le Saint-Esprit en a été l'auteur, etc.

3° On s'attacherait aux principaux points de l'épître ou de l'Evangile; on les ferait bien remarquer aux auditeurs, et on tirerait quelques conséquences pour le règlement de leurs mœurs. Cette espèce d'instruction est à peu près celle que nous appelons Homélie; on peut la nommer aussi une lecture d'un livre sacré faite au peuple, et accompagnée de réflexions morales. Réduisons cette méthode en pratique dans l'épître du jour.

L'instruction que je vais vous faire, mes frères, est prise de l'épître de la Messe: je vais vous en faire la lecture, et je vous en donnerai l'explication. L'Eglise dans les Offices publics, et surtout à la Messe et aux vêpres, ne se sert que de deux langues, la latine et la grecque; la grecque, pour l'Orient; et la latine, pour l'Occident. Elle le fait pour de sages raisons (on pourrait en rapporter quelques-unes); mais elle veut que nous vous fassions part de ce que nous lisons et chantons à l'autel en vous l'expliquant dans notre langue vulgaire, afin que vous puissiez tous en profiter, et participer aux saints mystères avec plus de disposition et de fruit. Voici donc l'épître de la Messe. (On la lira, on leur expliquera ce que c'est que cette lettre, qui est de saint Paul, si la lettre qu'il a écrite a eu pour auteur le Saint-Esprit, si elle a toujours été tenue dans l'Eglise pour divine,

pourquoi il l'a écrite, et comment il a supplié par Notre-Seigneur qu'elle fût lue à tous les saints, c'est-à-dire à tous les chrétiens. Si l'on se restreint au premier chapitre, qui est l'épître même du dimanche, on y fera les réflexions suivantes :) Qu'est-ce que souhaite saint Paul? Quels sont ses sentiments à l'égard des fidèles à qui il écrit? De quoi les félicite-t-il? Que leur recommande-t-il? On leur dira d'abord qu'il leur écrit au nom de Dieu le Père, de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et qu'il leur désire la grâce et la paix; on leur montrera la sainteté de ce souhait, le seul vraiment digne d'un homme apostolique, et même de tout chrétien. (Comparaison de ce souhait avec ceux que l'on fait communément dans le monde.) 1° Il exprime ses sentiments de reconnaissance envers Dieu, pour les grâces qu'il a faites aux Thessaloniens; il les assure qu'il prie continuellement pour eux, qu'il se souvient de leur foi agissante, charitable, courageuse. 2° Il les félicite de la manière dont ils ont reçu la parole de Dieu, et des fruits merveilleux que leur exemple a produits, non-seulement dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais encore bien au delà; il ne manque pas de les encourager à se soutenir dans cette vie chrétienne et exemplaire; et dans la suite de sa lettre il leur rapporte ce dont ils doivent s'abstenir, et ce qu'ils doivent pratiquer.

Tels doivent être, mes frères, mes sentiments à votre égard. (On les exprimera d'une manière tendre et cordiale comme l'Apôtre, on ajoutera que l'on ne cesse de prier le Seigneur pour leur sanctification.) Mais, dira-t-on, puis-je me réjouir, comme saint Paul, de votre foi, de votre patience? etc. (on marquera son contentement pour les gens de bien; on en fera l'éloge, suivant que l'esprit de prudence le dictera); mais, ajoutera-t-on, il s'en faut bien que je puisse dire de vous tout ce que l'Apôtre disait des Thessaloniens : *Gratias agimus Deo pro omnibus vobis*. Ne devrais-je pas plutôt m'attrister des désordres qui règnent parmi vous? Cependant, mes frères, qui étaient ceux à qui l'Apôtre écrivait? Des gens qui avaient vécu jusqu'alors dans l'idolâtrie : *Conversi estis ad Deum a simulacris, servire Deo vivo et vero*. Quel changement surprenant dans ces hommes, autrefois plongés dans toutes sortes de vices! et vous, mes frères, élevés dans le sein du christianisme, choisissez spécialement de Dieu, instruits depuis si longtemps de la doctrine évangélique, que j'ai avertis, que j'ai pressés moi-même, suppliés, conjurés tant de fois; bien loin d'imiter la foi, la ferveur, le courage de ces premiers chrétiens, vous n'avez qu'une foi languissante; les moindres peines vous découragent : que dis-je! vous vous laissez aller à des passions que l'Apôtre a condamnées dans des infidèles et des idolâtres. (On continuera ce détail, eu égard aux circonstances du lieu et des personnes; on opposera l'exemple des Thessaloniens, dont la bonne odeur se répandait en tout lieu, aux scandales que donnent

quelques paroissiens, et dont le bruit éclate dans le voisinage.)

Ah! continuera-t-on, quels reproches ne vous feront pas ces premiers fidèles au dernier avènement du Fils de Dieu! Ils l'attendaient du ciel, dit l'Apôtre, ils étaient tout occupés à se préparer à son jugement : en peut-on dire autant de vous, et peut-on juger, au règlement de votre vie, que vous ne pensez qu'à vous disposer à l'avènement de Jésus-Christ?

(On ajoutera quelques-unes des prières que faisait l'Apôtre aux mêmes Thessaloniens; et on prendra, dans la suite de sa lettre, ce qui paraîtra le plus propre à toucher les auditeurs; on les conjurera surtout de renoncer à leurs idoles, qui sont l'amour déréglé des plaisirs, des richesses et des honneurs.) Vous avez horreur, dira-t-on, de ces infidèles qui adoraient le soleil, les étoiles, et même de vils animaux, des statues inanimées; mais êtes-vous moins coupables de sacrifier à des idoles de chair, à l'or, à l'argent, à votre corps, tandis que vous oubliez de servir le Dieu vivant et véritable, ou que vous prétendez partager votre culte entre ce Dieu et vos passions? (On leur donnera, en finissant, quelques marques de son affection :) *Scientes, fratres dilecti a Deo, electionem vestram*. Puisque vous êtes choisis de Dieu, aussi bien que les Thessaloniens, pour posséder l'héritage céleste, rendez-vous-en dignes par une vie semblable à celle de ces premiers fidèles : c'est ce que nous ne cesserons de demander à Dieu pour vous, et nous nous recommandons nous-mêmes à vos prières, à l'exemple de l'Apôtre.

La vie de Jésus-Christ, depuis l'âge de douze ans jusqu'à sa vie évangélique, est le modèle qu'un chrétien doit imiter. — En finissant ce chapitre, on croit devoir avertir les pasteurs et tous ceux qui sont chargés d'instruire, que l'esprit de l'Eglise, depuis Noël jusqu'à la Septuagésime, étant d'honorer et d'imiter Jésus-Christ dans les mystères de son enfance et de toute sa vie cachée, il serait à propos qu'ils fissent un entretien exprès, où ils réuniraient tout ce qui a rapport à cette épître de la vie du Sauveur, dont on parle trop rarement aux peuples, et qui renferme néanmoins la plus grande partie de sa vie. Quoiqu'on en eût déjà dit quelque chose, dans les instructions particulières des dimanches qui suivent immédiatement la fête de Noël, il conviendrait fort qu'on en traitât *ex professo*, un des dimanches qui tombent après l'Epiphanie. On pourrait même différer jusqu'au dernier.

Si l'on faisait cette instruction le dernier dimanche après l'Epiphanie, on pourrait ainsi la commencer : Nous finissons, mes frères, le temps auquel l'Eglise a coutume de nous rappeler la vie cachée du Sauveur, c'est-à-dire la vie qu'il a menée jusqu'à l'âge de trente ans, époque où il a commencé sa vie publique et évangélique. Je vous en ai déjà entretenus, lorsque l'occasion s'en est présentée, dans les instructions que je vous ai

faites depuis la fête de Noël; mais elle nous offre un grand fonds de réflexions, et un modèle si parfait et si nécessaire à imiter, que je ne puis me dispenser de vous en parler plus en particulier. Vous le savez, mes frères, Jésus, le Verbe incarné, le Fils de Dieu fait homme, ayant résolu de nous racheter par sa mort, et de nous donner, durant toute sa vie, l'exemple des vertus que nous devons pratiquer, pour participer aux fruits de sa passion, a passé jusqu'à sa trentième année dans une vie obscure, pauvre, laborieuse, quoiqu'il eût pu vivre dans l'éclat, l'abondance et le repos. Avec quel soin tout véritable chrétien, qui a son salut à cœur, ne doit-il pas s'instruire des différentes vertus que Jésus-Christ a pratiquées durant tout ce temps, afin de pouvoir l'imiter! L'Ecriture, il est vrai, nous en dit peu; mais le peu de paroles qu'elle en rapporte, vaut des livres entiers: *Venit Nazareth, et erat subditus illis.* (Luc., II, 50.) Approfondissons-les aujourd'hui, mes frères, ces divines paroles; voyons quelle a été la conduite de Jésus-Christ durant toute sa vie cachée, et apprenons comment nous devons l'honorer et l'imiter dans cet état. Nul de vous, mes frères, qui ne trouve ici de quoi s'édifier et s'examiner. Comment Jésus-Christ a-t-il vécu dès l'âge de douze ans jusqu'à sa vie évangélique? C'est le premier point. Quels sont nos devoirs à l'égard de Jésus dans sa vie cachée? C'est le second point.

Premier point. — Qui le croirait, qu'un Dieu tout-puissant, indépendant, infiniment éclairé, infiniment riche, voulût s'abaisser jusqu'à vivre dans un état pauvre, obéissant, inconnu? C'est cependant ce que la foi nous enseigne, et ce que nous vous avons déjà proposé au temps de sa naissance. Mais ce qui est au delà de toute admiration, c'est que ce Dieu ait voulu passer dans cette condition, non pas quelques jours, quelques semaines, quelques mois et quelques années, mais la plus grande partie de sa vie, presque toute sa vie. D'environ trente-trois ans qu'il a vécu sur la terre, trois seulement, ou à peu près, ont été employés au ministère de la prédication. O sagesse de mon Dieu, que vous confondez bien la sagesse des hommes, et qu'ils pensent bien peu aux exemples que vous leur donnez! (On en viendra au détail des vertus particulières de la vie cachée du Sauveur, on s'attachera à quatre ou cinq principales que l'on y remarque parmi plusieurs autres.)

1° Etant le Tout-Puissant et infiniment riche, il y cache sa grandeur, en vivant dans un état de pauvreté. 2° Etant le maître de l'univers, il y cache son souverain domaine, en vivant dans un état de soumission et de dépendance. 3° Etant infiniment éclairé, il ensevelit sa science dans un silence profond. 4° Etant le Dieu de toute majesté, il anéantit sa gloire dans un état d'obscurité; enfin, étant infiniment heureux par lui-même, et trouvant dans la connaissance et l'amour de ses divines perfections son parfait repos, ou

plutôt sa plus excellente occupation, il s'astreint à un emploi vil, à une occupation mécanique, à une vie laborieuse.

On trouvera une ample matière dans ces réflexions, que l'on aura soin de développer. Ensuite on dira: Qu'est-ce qui a pu engager ce Dieu-homme à préférer cette vie pauvre, soumise, obscure et pénible, à une vie opulente, indépendante, glorieuse, douce et agréable, qu'il eût pu mener aisément? Appliquez-vous, mes frères, à le bien comprendre, rien au monde n'est plus digne de vos attentions.

1° C'était pour se conformer à la volonté de son Père, qui l'avait envoyé dans le monde pour être le docteur et le modèle des hommes, aussi bien que le Sauveur.

2° Il devait pratiquer lui-même ce qu'il devait enseigner aux autres. On vérifiera cette proposition, par le détail de ces maximes évangéliques: *Beati pauperes*, etc. (Matth., V, 3.) *Nisi efficiamini sicut parvuli*, etc. (Matth., XVIII, 13.) *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum*, etc. (Matth., VII, 19.) Et on dira qu'il a suivi pendant trente ans les maximes qu'il devait prêcher aux autres pendant trois ans.

3° Il voulait condamner hautement l'ardeur excessive que les hommes ont de vivre dans l'abondance, l'éclat, le repos et les plaisirs. Oui, mes frères, cette vie cachée de Jésus-Christ n'est pas moins éloquente que ses prédications mêmes; le silence de Jésus, dit saint Bernard, prêche et crie plus puissamment: *Silentium Verbi clamat.*

4° Il a voulu commencer à expier, durant sa vie cachée, l'avarice des hommes, leur orgueil, leur désir insatiable de paraître et de briller dans le monde, leurs plaisirs criminels et cette multitude innombrable de fautes que l'on commet dans les conversations. C'est par là qu'il a voulu satisfaire à son Père, pour tous les crimes qui se commettent dans le monde.

Enfin, il voulait nous instruire et nous animer par son exemple. 1° Nous instruire, et de quoi? De l'obligation où nous sommes d'être pauvres d'esprit, amateurs du recueillement et du silence, humbles et occupés des devoirs de notre état, et à y satisfaire dans la seule vue de plaire à Dieu, menant comme lui une vie tout intérieure, dans une union continuelle à Dieu. 2° Nous animer. Car, après un tel exemple, qui pourrait se plaindre de l'obscurité de sa naissance, de sa dépendance, des peines attachées à sa condition? Qui pourrait chercher à paraître, et n'avoir d'empressement que pour les grandeurs? On inspirera aux grands et aux riches du monde des sentiments d'une sainte confusion; aux pauvres, des sentiments de consolation; à tous les jeunes gens l'amour de la retraite, du silence et de la soumission; aux âmes justes, dont la vie est tout intérieure, toute cachée en Dieu, une joie de voir que le Fils de Dieu même a passé presque toute sa vie dans l'éloignement du monde, uniquement attentif à plaire à son Père; enfin, à tous les auditeurs, un saint désir de s'acquitter de leurs devoirs

envers Jésus dans sa vie cachée, en s'étudiant à l'honorer et à l'imiter : c'est ce que l'on va expliquer plus au long dans le second point.

Deuxième point. — Nous avons deux principaux devoirs à remplir envers Jésus, menant pour notre amour une vie obscure pendant trente ans : le premier est de l'honorer; le second est de l'imiter. Quoi de plus juste que d'honorer Jésus pendant toute sa vie cachée? Il mérite bien, il est vrai, nos hommages dans ses autres mystères, dans sa naissance, sa circoncision, sa présentation au temple, sa retraite au désert, et principalement dans sa passion; mais en est-il moins digne dans sa vie cachée? Vous êtes bien louables de vous occuper souvent de ces mystères joyeux et douloureux, d'en marquer à Jésus-Christ votre reconnaissance et la part que vous y prenez; mais Jésus menant une vie cachée pour votre amour, est-il moins digne de vos respects, de votre reconnaissance et de toutes vos affections? Ces mystères de sa naissance, de sa circoncision, de sa présentation au temple, se sont opérés dans peu d'heures, et celui de sa passion s'est accompli le dernier jour de sa vie; mais sa vie cachée renferme, non pas quelques heures, quelques jours, mais un grand nombre, et même le plus grand nombre des années qu'il a passées sur la terre. A la vérité sa passion, quoique de peu d'heures, a été si douloureuse qu'elle mériterait d'être sans cesse présente à notre esprit; mais il est vrai de dire qu'il l'a en quelque sorte commencée dans sa vie cachée. Instruit de tout ce qu'il devait souffrir, il s'y offrait, il s'y préparait, il faisait à son Père un continu sacrifice. Dès lors il gémissait de vos péchés, il les détestait, il les exiait, et il n'a pas cessé un instant de le faire. Pourquoi donc, mes frères, ne l'honorons-nous pas, ce Dieu caché? Pourquoi ne le remercions-nous pas, et ne nous occupons-nous pas souvent de ce qu'il a souffert pour nous pendant tant d'années? Il nous dit dans cet état : *Pauper sum ego, et in laboribus a juventute mea.* (Psal. LXXXVII, 16.) C'est pour vous que je suis pauvre, soumis, humilié, accablé de travaux; et vous ne pensez pas à moi, moi qui ai pensé à vous pendant tant de temps! Je suis aussi inconnu des chrétiens que je l'étais de Nazareth, ma patrie. Rougissons, mes frères, de notre oubli et de notre ingratitude. Car je vous le demande, mes frères, qui de vous a jamais pensé à la vie cachée du Sauveur? Peut-être me direz-vous que vous n'en étiez pas instruits; mais votre ignorance est-elle excusable? Vous êtes chrétiens, ou du moins vous faites profession de l'être; que devez-vous apprendre, sinon la vie de votre chef, de votre maître, de votre modèle? Vous lisez, vous apprenez la vie des saints, etc. Réparez, mes frères, votre négligence, et commencez dès aujourd'hui à bien réfléchir sur la vie cachée du Sauveur; rendez-lui de très-humbles actions de grâces des exemples qu'il vous a donnés; ayez soin surtout de vous y con-

former : c'est votre second devoir et le plus essentiel.

Il est constant, mes frères, que vous êtes indispensablement obligés d'imiter Jésus-Christ. Chacun de nous, dit saint Grégoire de Nysse, est un peintre de sa vie; le portrait qu'il doit copier, c'est Jésus-Christ; les couleurs dont il doit se servir, sont les vertus de ce Dieu-homme, qu'il doit prendre et imprimer dans son âme, comme sur une toile : *Suæ quisque vitæ pictor est; colores sunt virtutes; exemplar, Christus.* Jésus a voulu passer par les âges de la vie de l'homme, jusqu'au plus parfait, afin d'être pour tous un modèle achevé de la vie qu'ils doivent mener. Il n'est pas parvenu, à la vérité, à un âge avancé, parce que, comme dit le docteur angélique, saint Thomas, il devait mourir dans l'âge parfait, dans l'âge le plus florissant, qui est ordinairement entre trente et quarante ans, et cela afin d'offrir à son Père, en mourant à cet âge, le sacrifice le plus parfait, et qu'en ressuscitant ensuite dans cette plénitude de l'âge, il nous fit connaître à quel âge et en quel état nous ressusciterions nous-mêmes, si nous étions ses véritables disciples. Néanmoins, il a assez vécu pour nous instruire parfaitement de la conduite que nous devons tenir pendant le cours de notre vie, et même dans l'âge le plus avancé. Il s'agit de nous appliquer à considérer ces divines leçons pour les pratiquer. Ecoutez-les, mes frères; il dit à chacun de nous : *Ego sum via* (Joan., XIV, 6) : il vous le dit jeunes gens, et c'est à vous principalement que s'adressent ses leçons. Apprenez de moi comment vous devez vous comporter pendant votre jeunesse; apprenez de moi, garçons, à vous tenir retirés chez vos parents, à ne point tant rechercher les compagnies, à ne pas courir de maison en maison; apprenez de moi à obéir en tout, à être modestes, tempérants, assidus à la prière, etc. Jésus-Christ vous dit, filles chrétiennes : *Ego sum via.* Je suis le chemin par où vous devez marcher; apprenez de moi à aimer le recueillement et le silence, à fuir le monde, à ne pas chercher à vous produire, etc. Vous tous, jeunes gens, apprenez de moi à travailler assidûment et saintement, à vous préparer par la piété et par une sainte jeunesse à l'état auquel Dieu vous destine; apprenez de ma pauvreté et de mon obscurité à ne point désirer de grands biens, un emploi honorable, une condition tranquille et oisive. L'entendez-vous, jeunes gens, la comprenez-vous, cette leçon? Qui de vous y a jamais réfléchi? Qui de vous s'est jamais demandé : Passé-je ma jeunesse comme Jésus a passé la sienne? Je suis chrétien, je suis chrétienne, je dois donc vivre comme Jésus a vécu lorsqu'il était à mon âge : et que faisait-il? Il se tenait retiré, il parlait peu, il obéissait, il travaillait, il ne perdait pas de vue la présence de Dieu, il lui était toujours uni. En quoi est-ce que je l'imité? Ma vie n'est-elle pas toute contraire à la sienne? Je ne mérite donc pas le nom de chrétien, de chrétienne : *Sine causa sum Christianus, si*

Christum non sequor, dit saint Bernard. Ce serait en vain que nous porterions le nom de chrétiens, si nous ne nous efforcions de l'imiter : *Frustra appellamur Christiani*, dit le grand saint Léon, *si imitatores non sumus Christi*. Il la fait également à vous tous, mes frères, cette leçon, en quelque condition que vous soyez : il vous dit déjà par avance ce qu'il doit vous prêcher : *Discite a me*, etc. (*Matth.*, XI, 28.) Apprenez de moi à vous contenter de votre état, si vous êtes nés pauvres, condamnés à gagner votre pain par des sueurs ; tremblez, si vous êtes riches, etc. ; tremblez, dis-je, d'avoir si peu de conformité avec ma conduite, et prenez garde de vous perdre en vous attachant à vos biens, en vous faisant un sujet de complaisance des honneurs que l'on vous rend, etc.

Qui que vous soyez, apprenez de moi à mener avec moi une vie cachée en Dieu, c'est-à-dire une vie dont Dieu soit le principe et la fin, dont les actions soient animées des mêmes vues que je me suis proposées durant ma vie cachée ; restez comme moi dans l'état où Dieu vous a placés ; faites ce qu'il vous y ordonne, et ne cherchez uniquement qu'à lui plaire.

Voilà de quelle manière, mes frères, nous honorerons véritablement Jésus-Christ, et nous nous acquitterons de tous nos devoirs à son égard. Demandons-lui en la grâce durant le sacrifice de la Messe. C'est dans ce mystère qu'il est encore véritablement un Dieu caché : *Vere tu es Deus absconditus* (*Isa.*, XLV, 15), et il y est depuis près de dix-huit siècles. Ah ! mes frères, n'y est-il pas encore, comme autrefois à Nazareth, inconnu, délaissé et méprisé des hommes, si on en excepte quelques âmes saintes qui, comme Marie et Joseph, lui sont attachées, le reconnaissent et l'honorent ! Combien d'autres qui l'oublient ! Venez, mes frères, je vous en conjure ; venez souvent dans cette église, particulièrement durant cette semaine, vous occuper des mystères de ce Dieu caché, et durant sa vie mortelle, et après son ascension au ciel. Venez écouter ce qu'il vous dira, et suppliez-le de vous donner le courage de pratiquer toutes les vertus dont il a donné l'exemple pendant qu'il a été sur la terre, et qu'il continue encore à vous donner dans la divine Eucharistie. Quelle consolation n'y puiserez-vous pas ! Vous y trouverez pour cette vie la paix de la bonne conscience, et pour l'autre le principe d'une parfaite félicité.

CHAPITRE III.

Depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques.

Avis préliminaire.

Nous l'avons déjà dit et nous ne pouvons trop le répéter, pour l'inculquer plus fortement dans l'esprit de ceux qui sont occupés à annoncer la divine parole : le but que l'on doit toujours se proposer dans ses instructions, c'est d'engager les auditeurs à mener une vie vraiment chrétienne, et toute conforme à celle que Jésus-Christ a menée de-

puis son Incarnation jusqu'à sa mort : il n'y a pour cela qu'à suivre l'Eglise elle-même dans son année ecclésiastique. Elle veut que, pour engager les fidèles à honorer le Verbe incarné, nous leur rappelions, durant l'Avent, le grand mystère de son Incarnation ; que nous leur représentions cet Homme-Dieu, enfermé durant neuf mois dans les chastes flancs de Marie, avant que de se faire voir au monde, pour les disposer à la naissance spirituelle de Jésus dans leur cœur, par l'imitation des vertus qu'il a pratiquées même avant sa naissance. Depuis Noël jusqu'à la Septuagésime, son intention est que nous parcourions les mystères de Jésus, depuis sa naissance jusqu'à sa trentième année, afin d'engager les chrétiens à former leur vie sur ce divin modèle, particulièrement durant leur enfance et toute leur jeunesse. Présenterait-elle ? Elle ne perd point de vue Jésus-Christ, l'unique modèle des chrétiens ; et après le leur avoir mis devant les yeux, menant une vie cachée, depuis sa naissance jusqu'à son baptême, elle le leur montre menant une vie pénitente, pour les porter à faire, à son exemple, une pénitence véritable et à se rendre dignes de la gloire de sa résurrection. Qu'exige-t-elle donc depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques ? Que les pasteurs travaillent par leurs instructions, aussi bien que par l'administration du sacrement de pénitence, à inspirer à leurs peuples des sentiments de componction, à les disposer par là à la grande fête de Pâques, et à faire en ce temps une digne communion qui les mette en état de participer aux fruits de la résurrection du Sauveur, et de mener comme lui une vie toute nouvelle. Quels moyens leur fournit-elle ? Outre le saint temps de Carême, pendant lequel elle propose le jeûne de son divin Epoux, et sa passion douloureuse, elle a marqué trois dimanches célèbres qui précèdent la sainte quarantaine, et qui doivent y servir de préparation : on les appelle Septuagésime, Sexagésime et Quinquagésime.

C'est de ces trois dimanches que nous allons parler, en désignant les sujets d'instructions que l'on peut traiter conformément à l'esprit de l'Eglise.

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Esprit de l'Eglise dans ce dimanche. Obligation où est chaque fidèle de travailler à la sanctification de son âme. Obligation de travailler et de sanctifier son travail. De la crainte de perdre le ciel.

Esprit de l'Eglise dans ce dimanche. — Pour bien instruire les fidèles en ce jour, il faut remarquer ce que l'Eglise nous fait lire à la Messe et dans l'Office, et observer le changement de ses cérémonies. Elle nous fait quitter les chants de joie, elle nous fait lire dans l'Office l'histoire de la création du monde, la chute d'Adam, le dessein que Dieu prit de la réparer. La Messe commence par des mots capables d'inspirer une sainte tristesse, *Circumdederunt me gemitus mortis. La*

couleur dont on se sert dans les Offices est la couleur violette, qui annonce la pénitence. Elle inspire des sentiments de crainte dans son évangile et dans son épître, par la parabole où il est parlé du petit nombre des élus, et par les paroles que saint Paul adressait aux Corinthiens, les avertissant de se tenir sur leurs gardes pour n'être pas privés de la couronne éternelle, ainsi que plusieurs Israélites s'en étaient rendus indignes. Qui ne voit qu'elle veut déjà faire entrer les chrétiens dans des sentiments de pénitence et les préparer à la vie pénitente et souffrante de Jésus-Christ. Elle souhaite que les pasteurs, pendant ces trois semaines, purifient les peuples de leurs péchés, afin qu'étant en grâce, leur jeûne soit plus salutaire.

Quelle matière peut-on donc traiter en ce dimanche? On la peut prendre, ou dans les cérémonies mêmes de l'Eglise, ou dans tout ce qu'elle nous fait lire et chanter dans l'Office divin, ou dans l'évangile, ou dans l'épître.

Si l'on veut instruire selon l'esprit même de l'Eglise dans ce dimanche, on parlera de ce que l'Eglise se propose, et de ce qu'elle fait pour nous inspirer ses sentiments. Voilà le dessein que l'on peut prendre en traitant de la Septuagésime même. On peut voir là-dessus le premier sermon de saint Bernard, *De Septuagesima*.

L'exorde de ce prône se prendra de ce qu'on a dit plus haut dans le préambule, en cette manière :

Le dimanche où nous sommes, mes frères, s'appelle le dimanche de la Septuagésime ; il est célèbre dans l'Eglise, il précède de trois semaines celui que l'on appelle le premier de Carême, ou le premier dimanche de la Quadragésime. Dès ce jour, l'Eglise quitte son chant de joie ; vous n'entendrez plus d'ici à Paques d'*alleluia* ; la couleur dont on se servira désormais dans l'Office est une couleur dont elle n'use que dans le temps consacré spécialement à la pénitence. Pourquoi tout cela, mes frères ? Il est important que vous en soyez instruits, que vous sachiez les sentiments qu'elle veut vous inspirer, et de quelle manière elle souhaite que vous passiez les trois semaines qui s'écouleront d'ici au premier dimanche de Carême. C'est à quoi je m'en tiendrai dans le prône que j'ai à vous faire.

Que fait l'Eglise dans l'Office de ce jour, et quels sentiments veut-elle nous inspirer? Première réflexion. Comment devez-vous vous conformer à l'esprit de l'Eglise? Seconde réflexion.

Première réflexion. — On tirera le commencement de la première réflexion du sermon de saint Bernard (num. 3, initium Septuagesimæ : *Fratres, hodie celebratur*).

Le nom même de Septuagésime nous déclare déjà les sentiments où nous devons entrer ; il fait allusion aux soixante-dix ans de la captivité de Babylone. (Il faudra expliquer au peuple cette histoire.)

Pour mieux expliquer aux auditeurs l'esprit de l'Eglise, on leur dira ce qu'elle nous

rappelle : 1° la création du monde, particulièrement de l'homme : *Qui vivit in æternum, creavit omnia simul*, c'est-à-dire également et non pas tout à la fois ; 2° la chute de l'homme, dont les suites ont été si funestes ; 3° le dessein que prit Dieu d'envoyer son Fils pour nous racheter ; 4° la manière dont elle fait l'Office en ce jour ; l'introit de la Messe, la cessation du chant de joie, le trait qu'elle fait chanter, l'évangile, l'épître. Voilà, dira-t-on, les différents objets que l'Eglise vous expose. Quels sentiments veut-elle vous inspirer ?

1° Sentiments de reconnaissance pour le bienfait de la création, et encore plus pour celui de la rédemption.

2° Sentiments d'humiliation à la vue des misères auxquelles nous sommes sujets en cette vallée de larmes, qui est proprement le séjour de la captivité.

3° Sentiments de crainte que nous ne soyons du nombre des réprouvés.

Enfin elle veut nous détourner des divertissements profanes auxquels plusieurs chrétiens se laissent aller, et nous préparer déjà au saint temps de Carême par la fuite du péché et par quelques bonnes œuvres : *In luctu pœnitentiæ præsens Septuagesima agitur, in sudore vescimur pane tam corporali quam spirituali*. (S. BERNARD., *loc. cit.*)

On s'étendra sur chacun de ces articles, plus ou moins, selon qu'on le jugera à propos, et on enseignera dans la seconde réflexion, comment on peut entrer dans les sentiments que l'Eglise veut inspirer.

Deuxième réflexion. — Quels sont, mes frères, vos devoirs en ce jour, et comment entrerez-vous dans l'esprit de l'Eglise? Ecoutez-le. Il faut réveiller votre foi sur la création du monde : *Fide intelligimur aptata esse sæcula*. (On peut rappeler le premier article du Symbole. On montrera comment Dieu a tout créé, qu'il a fait cet univers pour nous et qu'il le conserve depuis plus de 5,700 ans.) A quoi cette foi doit-elle vous porter? A remercier Dieu de la création du monde et de la vôtre en particulier. (Il serait bon de faire voir le rapport que nous avons avec toutes les autres créatures, comment elles servent toutes à notre utilité particulière.) Il n'en est pas une qui n'ait été faite pour nous, et qui ne puisse contribuer à notre salut : *Omnia sanctis in bona convertuntur*. (*Eccli.*, XXXIX, 32.) A quoi cependant peu de personnes font attention. De quoi spécialement devez-vous remercier Dieu? De vous avoir créés à son image et à sa ressemblance, capables de le connaître, de l'aimer et de le posséder. Enfin, elle doit vous porter, cette foi, de la fin pour laquelle vous êtes créés, à admirer la miséricorde de Dieu, qui ne voulut pas perdre Adam, en le réprouvant, comme il avait fait à l'égard de la faute des anges rebelles, mais qui lui donna le temps de faire pénitence et lui promit un réparateur : *O inestimabilis dilectio charitatis ! felix culpa*, dit l'Eglise, *quæ talem ac tantum*, etc. Rendons-en grâces tous ensemble, mes frères, et ne manquons pas de le faire à la sainte Messe : c'est à quo

nous vous invitons par ces paroles : *Gratias agamus Domino Deo nostro.*

Faites attention aux misères qui sont inséparables de la vie humaine. C'est véritablement ici un lieu de captivité. (On décrira les misères auxquelles l'homme est sujet, si on ne l'a déjà fait plus haut.) Sentez donc bien, mes frères, que vous êtes éloignés de votre véritable patrie : *Adveniat regnum tuum.* Supportez-vous, mais avec une sainte patience, en attendant que le terme en soit venu : *Quando finiatur captivitas nostra ?* dit saint Bernard, *completa hac Septuagesima.*

Surtout, mes frères, gardez-vous bien de vous laisser aller, pendant ces semaines prochaines, aux mauvais exemples de quelques chrétiens, qui les profanent par des plaisirs criminels, qui les regardent comme un temps destiné aux divertissements profanes. S'ils vous invitent à y prendre part : *Venite, sumamus vinum et impleamus ebrietate* (Isa., LVI, 12); dites-leur, comme disaient autrefois les Israélites aux Babyloniens : *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ?* (Psal. CXXXVI, 4.) (Il serait bon de paraphraser ce beau psaume.)

Bien loin de suivre l'exemple de ces mauvais chrétiens, comprenez leur folie, leur ingratitude ; employez les jours qui s'écouleront d'ici au Carême dans des exercices de piété, dans le recueillement, dans des sentiments de componction ; disposez-vous, par de bonnes confessions, à profiter du temps du Carême : *Ante initium Quadragesimæ confessiones sacerdotibus dandæ sunt, discordantes reconciliandi, et omnia jurgia sedanda*; c'est un des principaux avis que donnait aux fidèles de son diocèse, Théodulphe, grand évêque d'Orléans, qui vivait il y a plus de mille ans ; et c'est par le même avis, mes frères, que je finis cette exhortation. Nous serons prêts à vous entendre dans le tribunal de la pénitence : disposez-vous à une parfaite réconciliation avec votre prochain, en quittant dès ce jour vos péchés, en terminant vos procès, vos difficultés. Mais que ces sentiments sont rares dans le christianisme ! qu'il est peu de fidèles qui pensent à remercier Dieu, etc., qui fassent attention à la fin pour laquelle Dieu les a créés, etc., qui gémissent de leurs misères, qui soupirent après le ciel, qui pensent efficacement à se préparer au Carême.

On terminera l'entretien, en recommandant aux auditeurs de faire, pendant la semaine, et spécialement le jour présent, ce que l'on vient de leur dire ; et pour les y animer, on leur représentera la joie qu'ils ressentiront dans la suite, s'ils ont mis en pratique les avis qu'on leur a donnés : *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.* (Psal. CXXXV, 5.)

Nota. Dans les paroisses où les débauches du carnaval sont fort fréquentes, il faudra insister davantage sur la folie et l'ingratitude des mauvais chrétiens qui s'y laissent aller. Si on a soin de les prémunir de bonne heure, plusieurs s'en garantiront, et on empêchera par là quantité de désordres.

Si on aime mieux faire son instruction sur l'Evangile (auquel cas on dira quelque chose de la Septuagésime, ou avant le prône, ou dans un catéchisme), il faut s'appliquer à bien étudier la parabole qui y est rapportée, voir quel en est le but, pourquoi l'Eglise l'a fixée au dimanche de la Septuagésime. Il y a plusieurs desseins à prendre ; le plus naturel, ce me semble, c'est de traiter de l'obligation où est chaque fidèle, de travailler dans la vigne de son âme que le Seigneur lui a confiée, ou bien de parler de la fin pour laquelle Dieu a mis l'homme en ce monde, de la récompense qu'il lui promet, s'il le sert fidèlement, et de ce que doivent faire ceux qui jusqu'à présent ne l'ont pas bien servi.

Second sujet. L'obligation où l'on est de travailler chacun dans son état, et de la manière de sanctifier son travail. Cette matière convient très-bien dans le temps présent, où les travaux de la campagne recommencent, et on ne doit pas manquer, quelque dessein que l'on prenne sur cet évangile, d'exhorter les fidèles à sanctifier leur travail.

Enfin, une vérité bien propre à faire entrer les peuples dans l'esprit de l'Eglise, ce serait le petit nombre des élus ; mais il faut la traiter avec beaucoup de prudence, et sans exagérer la vérité. (Lisez BOURDALOUE, dans ses Pensées, tom. I.)

Dans l'exorde de l'instruction que l'on fera sur l'évangile, on racontera la parabole, ensuite on dira : Qu'est-ce qui nous est représenté par ce père de famille ; cette vigne, ces ouvriers et ce salaire ? Ce père de famille, mes frères, c'est Dieu, qui est le père de tous les hommes, et particulièrement des chrétiens ; la vigne du père de famille, c'est l'Eglise où il nous fait naître, c'est notre âme qu'il veut que nous cultivions soigneusement pendant tout le temps de notre vie : obligation indispensable à tout homme, et dont je me propose de vous entretenir en ce jour. Pourquoi devons-nous travailler à sanctifier notre âme ? Comment devons-nous la sanctifier ? C'est tout le dessein de cette instruction.

De l'obligation où est chaque fidèle de travailler à la sanctification de son âme. — Premier point. — On montrera dans le premier point, pourquoi on doit travailler au salut de son âme. 1° C'est parce que Dieu nous a mis dans le monde pour cela. Ce n'est pas sans dessein qu'il nous a donné une âme capable de le connaître, de l'aimer, de l'honorer et d'exercer différentes vertus. Il a permis la chute de notre premier père, il permet que nous soyons sujets à différentes inclinations mauvaises, afin que nous puissions nous occuper sans cesse à arracher de notre cœur ces mauvaises épines, ces racines qui produisent de mauvais fruits. Notre âme est, pour ainsi dire, plantée dans notre corps comme dans une terre féconde en mauvais fruits : Dieu veut cependant que nous lui fassions porter des fruits qui lui soient agréables, que nous vivions comme ses véritables enfants ; bien loin de désho-

noter son image, qui est empreinte dans notre âme, il veut que nous en conservions soigneusement, et que nous en perfectionnions même de plus en plus les traits qu'il y a imprimés; en un mot, que nous ne négligions rien pour nous maintenir et pour croître dans la grâce du baptême, qui nous a faits chrétiens.

Obligation universelle, qui s'étend à tout homme, à tout chrétien : la riche aussi bien que le pauvre, le roi comme le sujet, le maître comme le domestique, le noble comme le roturier, la femme aussi bien que l'homme, tous sont appelés à cette grande occupation. Dieu même ne peut pas nous avoir créés pour une autre fin; il ne peut nous dispenser de ces devoirs; autrement il manquerait à ce qu'il se doit à lui-même : étant le Père commun de tous les hommes, le souverain Maître de l'univers, il est nécessaire qu'il destine à chacun un travail : c'est le soin de son âme, le soin de sa sanctification, par laquelle on honore véritablement Dieu, comme le Père commun de tous les hommes et leur Maître absolu : *Simile est regnum calorum patrifamilias.*

Dès quel âge Dieu veut-il que l'homme travaille à sa sanctification? *Primo mane*, dès le bas âge, dès qu'il a l'usage de raison. (On fera voir pourquoi dès le bas âge on doit sanctifier son âme.) Il exige surtout les prémices de la vie, nul temps qui en soit excepté; c'est lui faire injure que de lui en dérober un seul moment. Que penser donc de ceux qui diffèrent à un âge plus avancé de travailler à leur sanctification? Ils outragent Dieu, et s'exposent à l'être privés du salaire, c'est-à-dire de la récompense que Dieu promet à ceux qui auront bien soigné leur âme pendant toute leur vie, récompense en cette vie, récompense en l'autre : c'est la seconde raison qui nous oblige de travailler à nous sanctifier. On s'étendra sur ces deux chefs; et après avoir fait valoir la grandeur de la récompense que Dieu donne à la fin de la vie, on réfutera l'objection de ceux qui pourraient dire que les ouvriers qui n'ont commencé qu'à la onzième heure ont été cependant récompensés comme ceux qui avaient travaillé dès le matin. On trouvera la réponse dans les Leçons de notre Office, tirées de saint Augustin, serm. 81, *De verbis evangelicis.*

On conclura qu'il faut travailler dès à présent; on pressera surtout ceux qui ont différé longtemps à redoubler leur ferveur, ainsi que les ouvriers de l'évangile qui furent appelés tard, et qui furent longtemps oisifs. On avertira les justes de ne pas se rendre indignes du salaire, en se décourageant; on les invitera même à se réjouir, lorsqu'ils verront des hommes autrefois pécheurs les égaler et les surpasser en vertu.

C'est aujourd'hui, dira-t-on enfin, que Dieu vous invite tous par ma bouche, à cultiver un héritage qui vaut infiniment plus que tous les autres que vous pouvez posséder; il est au dedans de vous-mêmes : *Regnum Dei intra vos est.* (Luc., XVII, 21.) Ah! ne le négligez pas : que vous servirait-il de

posséder tous les autres, d'en retirer des fruits abondants, si vous laissez votre âme en friche? On se servira à propos de la comparaison d'un homme qui, possédant plusieurs héritages ou plusieurs fiefs, négligerait totalement le plus riche de ces héritages ou de ces fiefs, tandis qu'il prendrait beaucoup de soin du plus vil, et de celui qui est le moins important. On paraphrasera cette belle sentence du Sauveur, *Quid prodest homini, etc. Aut quam dabit homo?* (Matth., XVI, 26.) Apprenez donc, mes frères, comment vous devez cultiver votre âme.

Deuxième point. — On pourra fort bien expliquer à ses auditeurs le soin qu'ils doivent avoir de leur âme par la comparaison de la culture d'une vigne. Je vous l'ai déjà dit, mes frères, que la vigne que Dieu vous a confiée, qui lui appartient essentiellement, que vous ne pouvez vous dispenser de cultiver, dont la culture doit vous être à vous-mêmes infiniment chère, c'est votre âme. Mais de quelle manière vous y prendre, et en quoi consiste le soin que vous devez en avoir? Est-il besoin d'instruments matériels, de beaucoup de forces corporelles? Non, il ne faut que du courage et une grande fidélité à profiter des grâces que Dieu veut bien nous accorder pour cela. Comportez-vous à peu près comme un vigneron, à l'égard de la vigne qu'un maître lui a confiée. Que fait-il? Si cette vigne a été en friche, il commence par en arracher les épines, les chardons, et tout ce qui peut empêcher de produire du fruit; il y plante des ceps où il en faut; il la laboure plusieurs fois, etc.; il l'engraisse, il l'entoure d'une haie ou d'une bonne muraille, il y veille pour écarter les voleurs et les animaux qui pourraient lui nuire : ainsi, mes frères, devez-vous agir. Avez-vous eu le malheur de négliger le soin de votre âme, il faut 1° arracher, et quoi? les vices, les mauvaises habitudes. (On en détaillera quelques-unes.) Il y faut planter, et quoi? les vertus propres de votre état. (Telle et telle.) Ce n'est pas tout : il faut veiller, l'entourer d'une bonne haie, la labourer, l'engraisser même. (On expliquera comment cela se fait dans la vie spirituelle.) Avez-vous eu le bonheur d'avoir conservé votre âme en bon état, telle que Dieu vous l'a donnée, telle qu'elle a été en votre baptême? Ah! quel trésor ne possédez-vous pas? Le riche héritage que Dieu vous a mis dans la main! Faites comme un vigneron fidèle, dont la vigne a toujours été bien cultivée et a toujours porté de bons fruits; prenez bien garde que quelque bête féroce ne vienne la ravager : *Exterminavit eam aper de silva.* (Psal. LXXIX, 14.) Ce n'est pas sans peine qu'elle produira de bons grains, c'est-à-dire des œuvres de charité; priez beaucoup le souverain Maître de lui envoyer des pluies fécondes; ne cessez d'arracher, de travailler, de veiller : en un mot, imitez les soins que prennent ceux qui ont envie de s'enrichir; voyez vous-mêmes ce que vous faites pour vos biens temporels, pour votre propre corps. Ah! qu'est-ce que tout cela au

prix de votre âme ? On pourrait ici citer quelque histoire de ceux qui ont tout quitté pour sauver leur âme, par exemple celle de sainte Dorothee.

On achèvera de porter les auditeurs au soin de leur âme, par la considération du salaire qui leur est promis : ce qui ne sera peut-être pas longtemps différé. On leur dira enfin de s'adresser à Jésus-Christ, qui s'appelle lui-même la vigne, dont nous sommes les sarments, afin qu'il nous aide à bien cultiver cette portion de sa vigne qu'il nous a donnée en garde ; travaillons-y bien comme lui, en union avec lui, et commençons dès ce jour.

De l'obligation de travailler et de sanctifier son travail. — Si c'est à la campagne : Mes frères, dira-t-on, voici le temps où vous allez commencer à cultiver vos héritages, vos vignes et vos champs ; n'oubliez pas votre âme, songez à votre propre vigne ; sanctifiez votre travail, en le faisant dans la seule considération de vous sanctifier vous-mêmes, en obéissant à Dieu, et en imitant Jésus-Christ.

A l'égard du travail dit corporel, ou du travail propre de chaque état, il y a deux choses à faire voir. 1° Il faut bien convaincre les auditeurs de la nécessité où ils sont de travailler, et les détromper de l'erreur où sont plusieurs personnes, que l'on peut s'en dispenser, lorsqu'on est à son aise ; 2° que ce n'est pas assez de travailler, que plusieurs travaillent sans fruit, parce qu'ils ne travaillent pas chrétiennement.

Premier point. — C'est ici un sujet de la plus grande conséquence, et qu'un pasteur doit expliquer avec tout le soin dont il est capable. Faire sanctifier aux gens de la campagne leur travail, les engager à célébrer les fêtes, ce sont deux objets essentiels d'un pasteur, d'où dépend le bonheur de sa paroisse, sa propre tranquillité, sa consolation, le salut de ses paroissiens et même le sien propre.

On trouvera dans quantité d'auteurs, de quoi fournir pour le premier point. (*Voy. BOURDALOUE, sur l'oisiveté, dimanche de la Septuagésime ; et les Méditations ecclésiastiques sur l'Evangile de ce dimanche ; Réflexions de NEPVEU, tom. IV, 11 novembre, et quantité d'autres.*) Les raisons se réduisent à trois ou quatre. On est obligé de travailler en qualité d'hommes, comme pécheurs et comme chrétiens. Dieu oblige chaque homme au travail, il l'a mis au monde pour cela : *Homo nascitur ad laborem.* (*Job, V, 7.*) Il a condamné tous les hommes au travail, et cela pour toute leur vie : *Occupatio magna creata est omnibus hominibus.* (*Eccli., XL, 1.*) Il faut travailler pour se préserver du péché, et de toutes les suites funestes de l'oisiveté, pour expier ses propres péchés ; il faut travailler pour pratiquer les bonnes œuvres propres de son état, pour imiter la vie laborieuse de Jésus-Christ.

Après avoir exposé les raisons de la nécessité du travail, on demandera aux auditeurs s'ils ne se sont pas imaginé qu'ils peuvent couler leurs jours dans le repos, et s'ils n'ont pas dit comme le riche de l'Evangile : *Anima, requiesce.* (*Luc., XII, 19.*) On leur déclarera

que quiconque ne travaille pas, n'est pas digne de manger : *Si quis non vult operari, nec manducet* (*II Thess., III, 10*) ; qu'il n'y a point de paradis pour les fainéants. On confirmera cet arrêt par la comparaison d'un serviteur qui demeurerait les bras croisés, d'un fermier qui laisserait ses héritages en friches : elle est tirée de saint Jean Chrysostome. Acceptez donc, leur dira-t-on, la loi du travail, soumettez-vous-y, non par contrainte et par nécessité, comme font plusieurs ; mais pour obéir à Dieu, pour faire pénitence, pour imiter Jésus-Christ, pour mériter le ciel. Cependant ce n'est pas assez de travailler, il faut travailler chrétiennement et sanctifier son travail.

Deuxième point. — Pour sanctifier son travail, deux choses sont nécessaires : 1° en bannir tout ce qui peut offenser Dieu ; 2° travailler dans les dispositions d'un vrai chrétien.

On entrera dans les différents péchés que l'on commet en travaillant ; péchés secrets et péchés extérieurs. Péchés secrets, murmures, impatience, et même quelquefois blasphèmes : péchés extérieurs, jurements, médisances, paroles obscènes, mauvaises chansons, etc.

Ah ! travailler ainsi, qu'est-ce faire ? C'est vous préparer un enfer, c'est vous creuser un cachot affreux, où vous serez condamnés à un travail éternel et infiniment rigoureux. Que vous êtes malheureux, si d'un instrument de votre salut vous en faites la matière de votre damnation ! (On parlera plus fortement contre certains pécheurs qui scandalisent ceux avec qui ils travaillent, tels que sont certains garçons, certaines filles, quelquefois même des pères de famille ; on n'oubliera pas les bergers, ni les ouvriers qui travaillent dans certaines maisons ; on rappellera leur négligence aussi bien que leur injustice.)

Il ne suffit pas de ne pas offenser Dieu en travaillant, il faut encore travailler dans de saintes dispositions, c'est-à-dire, par un bon motif, par la vue de plaire à Dieu ; par conséquent, il faut s'occuper au travail qu'il demande de nous, dans le temps qu'il le demande, comme il le demande, comme Jésus-Christ lui-même a travaillé, et surtout sur son exemple, qu'il sera à propos d'étendre : *In laboribus a juventute mea.* (*Psal. LXXXVII, 16.*) *Pater meus usquemodo operatur, et ego operor. Opera quæ dedit mihi Pater ut percipiam, ipsa ego facio.* (*Joan., V, 17, 36.*) *Non quero gloriam meam.* (*Joan., VIII, 50.*) Est-ce ainsi que vous travaillez ? Voyez dans tout le travail de votre vie s'il y en a qui ait été fait pour Dieu ? De toute une année peut-être, à peine en sanctifiez-vous quelques jours. Que vous êtes à plaindre, de perdre ainsi le fruit de votre travail ! quelle tristesse pour vous, si, après avoir travaillé plusieurs années, vous voyez toutes vos peines perdues ? Hélas ! n'est-ce pas ce que vous verrez à l'heure de votre mort ! *Per totam noctem laborantes, nihil cepimus.* (*Luc., V, 5.*) Qui de vous travaille constamment pour Dieu ? Qui de vous pense

à unir son travail à celui de Jésus-Christ? Mais y en a-t-il beaucoup qui travaillent en état de grâce? Cependant, mes frères, si vous n'êtes en état de grâce, Dieu ne vous récompensera pas de votre travail. Il faudra faire sentir cette raison aux auditeurs pour les engager à commencer de bonne heure leur confession, à se purifier au plus tôt, afin de rendre leur travail agréable à Dieu, et de mériter le salaire promis aux bons ouvriers. Quelle joie pour vous, mes frères, si à l'heure de votre mort vous êtes du nombre de ces dignes ouvriers, à qui le Seigneur fera entendre ces consolantes paroles : Courage, bon serviteur, vous avez été fidèle en peu de choses, vous avez fait ma volonté sur la terre, je vous établirai sur tous mes biens; entrez dans le repos éternel.

On pourrait aussi s'attacher uniquement à l'oisiveté même, et faire voir combien elle est indigne de l'homme, et plus contraire encore à l'esprit du chrétien. Ensuite on montrerait ses funestes suites, les vertus dont elle prive, les vices qu'elle fait contracter, enfin la damnation qu'elle attire infailliblement. Ce dessein conviendra encore mieux pour le septième dimanche après la Pentecôte, où il est parlé de l'arbre qui ne porte point de fruits.

Lorsqu'on parlera de la manière de travailler, outre ce que l'on a dit ci-devant, il y a encore un autre dessein sur cette matière, plus facile à indiquer et plus naturel dans son exécution, c'est de bien commencer son travail, de le bien continuer et de le bien finir.

Après que l'on aura expliqué dans une première réflexion la matière, la qualité ou l'objet du travail qui doit être honnête ou convenable à la condition où Dieu nous a placés, on dira qu'il faut commencer par la prière, par un acte d'offrande, par un acte d'union à celui de Jésus-Christ; on détaillera les différents motifs que l'on peut se proposer, et on aura soin de dire que c'est une excellente pratique de se tenir dans le silence pendant quelque temps au commencement de la journée, se rappelant la présence de Dieu, sous les yeux de qui on travaille, en se représentant Jésus-Christ lui-même travaillant, durant sa vie mortelle, en la compagnie de la sainte Vierge et de saint Joseph. Le signe de la croix, que personne ne doit omettre, contient, si on y fait attention, cet acte d'offrande, et en même temps une invocation du secours de Dieu.

Comment faut-il continuer son travail? Autant qu'il est possible, de la même manière qu'on l'a commencé, se rappelant de temps en temps le souvenir de Dieu, faisant quelque élévation de son cœur, en disant : Mon Dieu, aidez-moi; à l'exemple des anciens solitaires qui répétaient souvent ce verset, *Deus, in adiutorium*, etc. (*Psal.* LXIX, 2.) Si on travaille en compagnie, point de discours qui blessent la charité, la justice, ni la vérité, beaucoup moins la pudeur; mais plutôt tenir de temps en temps des discours d'édification : vers midi, dire la prière de l'*Angelus*,

et cela à genoux. Quand on aura beaucoup de peine, que l'on se sentira porté à l'impatience, recourir à Dieu, et dire comme l'Apôtre : *Hoc patior, sed non confundor. Scio enim cui credidi* (II *Tim.*, I, 12); penser à Jésus-Christ allant au Calvaire, chargé de sa croix; regarder quelquefois le ciel, et se dire à soi-même : Dieu compte toutes les gouttes de sueur qui coulent de mon corps, tous les moments que je travaille pour lui; à chaque instant, je mérite un nouveau degré de gloire pour toute l'éternité.

Comme le travail est interrompu par les repas que l'on prend durant la journée, il faudra avertir les auditeurs de les prendre chrétiennement, parce que Dieu le veut, comme il le veut, et comme Jésus-Christ lui-même les a pris, et non pas comme des animaux irraisonnables.

Enfin on doit travailler sans interruption : *Exibit homo ad operationem suam usque ad vesperam.* (*Psal.* CIII, 23.) Les ouvriers, surtout les gens à journée, ne peuvent sans injustice dérober à leur maître une partie de leur travail.

Il sera bon, en finissant, de rendre grâces à Dieu. Si, en s'en retournant au logis, on passe devant une église, on ne peut mieux faire que d'y entrer quelques moments; s'il ne s'en rencontre pas sur le passage, on peut se mettre à genoux devant quelque oratoire, s'il s'en trouve; du moins on peut adorer en esprit Jésus-Christ résidant sur l'autel, et s'unir aux saintes âmes qui l'y adorent.

Après cette explication, on fera faire une réflexion aux auditeurs sur les grands biens qu'une telle pratique leur apporterait, et dont ils se sont privés jusqu'à présent. Vous en coûterait-il plus, mes frères, leur dirait-on, de travailler ainsi, que de travailler comme vous le faites communément? Quoi de plus capable de diminuer vos maux! Oh! quelle satisfaction ne donneriez-vous pas à Jésus, s'il vous voyait ainsi occupés! Quelle abondance de mérites pour vous! Faites-en l'expérience dès demain; je vous assure, de la part du Seigneur, que, si vous travaillez ainsi, votre travail ne sera pas sans fruit : *Itaque, fratres mei dilecti, stabiles estote et immobiles, abundantes in opere Domini semper, scientes quod labor vester non est inanis in Domino.* (I *Cor.*, XV, 58.)

De la crainte de perdre le ciel. — L'Épître de ce dimanche est tirée du IX^e chapitre de la 1^{re} Lettre de saint Paul aux Corinthiens, qui fut écrite d'Ephèse vers l'an 56 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire vers la seconde année de l'apostolat de saint Paul. Cette Lettre, de même que plusieurs autres, est partagée comme en deux parties : dans la première, qui comprend six chapitres, l'Apôtre reprend sévèrement les Corinthiens de leurs divisions, d'un inceste commis parmi eux, et de leurs procès qu'ils portaient devant les juges inuides : dans le reste de la Lettre, c'est-à-dire dans les dix chapitres suivants, il répond à différentes questions qu'ils lui avaient proposées, et spécialement touchant l'usage

dés viandes immolées aux idoles ; c'est l'objet de ce chapitre. L'apôtre saint Paul veut inspirer aux Corinthiens une sainte crainte du scandale, qui, en perdant leurs frères, les priverait eux-mêmes de la couronne de gloire.

On doit ici observer que l'Eglise a choisi bien à propos cette Epître pour le temps où nous sommes. Elle veut détourner les fidèles des divertissements profanes, auxquels ils ont coutume de se livrer, particulièrement dans les villes et autres endroits corinthes. Les peuples, semblables aux Corinthiens (remarquez que la ville de Corinthe était florissante; Cicéron l'appelle la lumière de toute la Grèce; le luxe, l'orgueil et la mollesse régnaient parmi ses habitants), se persuadent souvent que ces sortes de divertissements leur sont permis, et que c'est mal à propos que l'on s'en scandalise. Un pasteur trouvera dans les paroles de saint Paul, aussi bien que dans son exemple, de quoi combattre cette fausse maxime ; il n'a qu'à marcher sur ses traces. Plût au ciel que chacun des ministres de l'Evangile pût s'appliquer avec vérité ce qu'il disait de lui-même aux Corinthiens : *Curro non quasi in incertum ; sed castigo corpus meum*. Pour pouvoir bien instruire sur cette Epître, il est donc nécessaire de savoir à quelle occasion saint Paul l'a écrite. Il ne faut pas se contenter de lire l'Epître du jour, il est encore utile de voir le chapitre précédent, c'est-à-dire dès le commencement du huitième jusqu'à la fin du dixième. Le VIII^e chapitre, avec les deux suivants, est la réponse à la question touchant l'usage des viandes immolées, qui de soi n'était pas mauvais, mais que l'Apôtre interdit aux Corinthiens, afin de ne pas scandaliser leurs frères.

Je ferai aujourd'hui, mes frères, mon instruction sur l'Epître de la Messe, que nous venons de chanter. Elle est prise d'une Lettre que saint Paul écrivit aux fidèles de Corinthe, ville très-peuplée et très-florissante, que l'on nommait la lumière de la Grèce. Les habitants, avant leur conversion au christianisme, étaient fort sujets aux vices qui ne sont que trop communs dans les grandes villes, l'orgueil, le luxe et l'amour des plaisirs ; saint Paul, en les convertissant, leur avait fait quitter cette vie si contraire à l'esprit du christianisme. Mais quelques années après leur conversion, ils eurent besoin que l'Apôtre leur fît là-dessus quelques réprimandes. Il leur écrivit donc avec son zèle vraiment apostolique, les menaçant de la perte du ciel, s'ils n'avaient soin de s'abstenir de tout péché, et spécialement de tout ce qui peut scandaliser le prochain. Ecoutez, mes frères, comme il parle. (On rapportera la suite de la Lettre, ou on la lira, si on le juge à propos.) Faisons là-dessus, mes frères, quelques réflexions, et tirons-en de justes conséquences : c'est tout ce que je prétends vous dire aujourd'hui.

Que se propose saint Paul dans cette Lettre ? Il veut inspirer aux habitants de Corinthe des sentiments de crainte ; il veut leur faire

appréhender la perte du ciel, perte la plus grande, et qu'un chrétien ne peut éviter avec trop de soin : *Nescitis quod unus accipit brævium ? Sic currite, ut comprehendatis*. Il fait ici allusion aux athlètes (autrement les combattants) qui s'efforçaient de remporter le prix dans les jeux publics ; et par là il leur fait entendre combien ils doivent craindre d'être privés de la couronne immortelle ; que pour l'obtenir ils doivent imiter ces athlètes, ces gens qui voulaient remporter la victoire. Que faisaient-ils ? *Omnis qui in agone contendit, ab omnibus abstinet*. Abstenons-nous nous-mêmes de tout ce qui peut nous empêcher d'obtenir la couronne de gloire. Quoi ! dira-t-on (on proposera ce que faisaient les athlètes), et vous ne vous absteniez pas de certains plaisirs, pour, etc.

2^e Il propose son propre exemple. (On le développera.) Ensuite on dira : Un apôtre, un homme ravi au troisième ciel, en agissait ainsi, et nous, mes frères, car ceci me concerne aussi bien que vous, nous prétendrions assurer notre salut, en donnant à notre corps toute sorte de plaisirs, en vivant dans l'immortification ? (On étendra cette réflexion.)

3^e On ajoutera l'exemple des Israélites. Autre motif de crainte que l'Apôtre propose, et sur lequel il insiste fort, en détaillant toutes les grâces que Dieu a faites aux Israélites. (On en fera l'énumération, comme le passage de la mer Rouge, la nuée lumineuse qui les éclairait durant la nuit [et les défendait pendant le jour des ardeurs du soleil, la manne dont ils furent nourris dans le désert, etc.]) Cependant, malgré toutes ces faveurs, la plupart d'entre eux, nous dit l'Apôtre, n'entrèrent pas dans la terre promise, parce qu'ils se livrèrent au péché : *Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere*. Ils s'assirent pour manger et pour boire ; ils se levèrent pour se divertir ; ils en vinrent jusqu'à se former un veau d'or, à qui ils offrirent des holocaustes, et se mirent à danser et à chanter autour de l'idole. (On rapportera les autres péchés des Israélites, et on fera l'application aux chrétiens.) *Hæc omnia*, dit l'Apôtre, *in figuris contingebant illis ; scripta sunt autem ad correctionem nostram*. Ne vous rassurez pas, mes frères, sur les biens dont vous êtes comblés en qualité de chrétiens. Comme les faveurs accordées aux Israélites, étaient une figure de celles que Dieu vous a faites (on en montrera l'accompagnement dans le baptême, dans les grâces spéciales qui nous éclairent et qui nous portent au bien, dans la divine Eucharistie, dans la présence de Jésus-Christ qui est toujours avec nous), les châtiments dont ils ont été punis nous représentent aussi ceux qu'il exercera envers les chrétiens qui se livrent à des péchés semblables à ceux que le peuple de Dieu commit dans le désert.

Quels étaient ces péchés ? Les voici, mes frères, l'oubli de Dieu, les murmures contre Dieu et contre ceux qu'il avait établis au-dessus d'eux et préposés pour les conduire,

les plaisirs criminels, les excès, la fornication, et enfin l'idolâtrie. Et quels en furent les châtimens ? Vingt-quatre mille périrent par le fil de l'épée, d'autres par des morsures de serpents, et par différentes maladies ; il y en eut même qui furent engloutis tout vivants dans les enfers.

Qui ne craindra, après cela, d'imiter les Israélites dans leurs dérèglements, dans leurs débauches, première source de tous les autres crimes ? Je dis source de tous les autres crimes, mes frères, car où ne conduisent pas les désordres de la table, les excès dans le boire et le manger, les dissolutions, les danses entre personnes de différent sexe ? Une funeste expérience ne nous l'apprend que trop ; c'est le principe de la perte d'une infinité de chrétiens. Je vous en prends à témoin, vous qui êtes esclaves des passions les plus honteuses, cherchez l'origine de vos désordres ; les plaisirs que vous avez voulu prendre en certains jours de fêtes n'ont-ils pas été le commencement de votre malheur ?

Que conclure de ces réflexions que nous venons de faire sur cette Epître ? En voici trois conséquences :

Première conséquence. Nous devons tous craindre d'être privés de la couronne de gloire ; et de peur de la perdre, nous devons nous abstenir de tout ce qui peut nous attirer cette perte. Ah ! mes frères, pouvons-nous l'acheter trop cher ? *Sic eurrite, ut comprehendatis.*

Seconde conséquence. Que ceux qui ont marché jusqu'à présent dans la voie étroite des commandemens de Dieu, prennent garde de s'en écarter : *Qui se existimat stare*, dit l'Apôtre, *videat ne cadat*. Qu'ils suivent soigneusement la compagnie de ceux qui les portent au péché, et qu'ils s'efforcent de suivre l'exemple de l'Apôtre : *Castigo corpus meum*.

Troisième conséquence. C'est vous qu'elle regarde, mes frères, qui avez été les imitateurs des Israélites pécheurs. Tremblez que vous ne soyez bientôt frappés des châtimens dont Dieu les punit ; cessez vos désordres ; abstenez-vous, particulièrement pendant ce temps, de tout plaisir illicite : *Charissimi mei, fugite ab idolorum cultura*. On se servira du reste du dixième chapitre, qui vient parfaitement à l'instruction présente, surtout les dernières paroles : *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite*. Comportez-vous de telle sorte que votre conduite ne soit pas un sujet de scandale pour l'Eglise de Dieu, mais plutôt d'édification : *Sine offensione estote Ecclesie Dei*.

En finissant, on pourra bien faire valoir la prière du même Apôtre : *Non potestis calicem Domini bibere, et calicem demoniorum*. Vous pensez, dira-t-on, à recevoir Jésus-Christ, à participer à sa sainte table, à son calice de bénédiction ; qu'il oseriez-vous vous livrer quelque temps auparavant à des excès qui déshonorent son sacré corps, vous trouver à des tables où il est outragé, aller dans des lieux où le démon préside ? *Ut*

prudentibus loquor, vos ipsi judicate quod dico ; je vous parle comme à des gens sages, vous devez toujours l'être, jugez de ce que je dis. Je l'attends, mes frères, cette sagesse, de votre part, et j'espère que tout se passera, durant les semaines prochaines, dans cette paroisse, d'une manière vraiment chrétienne. Secondez-moi, pères et mères, maîtres et maîtresses, et vous tous qui m'écoutez, unissez vos prières aux miennes durant le saint Sacrifice, afin que tous les fidèles de cette paroisse se conforment, durant ce saint temps, aux intentions de l'Eglise, notre Mère ; qu'ils prennent des sentimens de pénitence, qu'ils se disposent à profiter du saint temps de Carême ; et que, par une vie pure et sans tache, nous nous rendions dignes de la couronne que Dieu nous prépare, pour récompense des combats que nous aurons livrés en cette vie ; et que tous ensemble nous soyons introduits dans cette terre nouvelle que Dieu nous a promise, et où nous goûterons à jamais les plaisirs les plus purs.

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

Sévérité et équité de la justice divine. Effets de la parole de Dieu. Dispositions que nous devons apporter aux instructions chrétiennes. Prix de la grâce, et usage qu'on en doit faire. Instruction sur l'Epître du jour.

Ce dimanche n'est guère moins célèbre que celui de la Septuagésime. L'Eglise continue de préparer ses enfans au saint temps de Carême, et elle n'oublie rien pour les détourner du péché. Après leur avoir rappelé, dans son Office de dimanche dernier, l'histoire de la création du monde, la chute du premier homme, ses suites funestes, le dessein que Dieu prit d'envoyer son Fils dans le monde, et enfin l'état misérable où nous sommes tous réduits dans ce lieu d'exil et de captivité, elle met en ce jour devant les yeux des objets non moins capables de nous inspirer des sentimens de crainte et de pénitence, en nous faisant lire l'histoire du déluge par lequel Dieu punit les péchés des hommes. L'Evangile et l'Epître de la Messe nous montrent aussi combien elle souhaite que les fidèles se mettent en état de profiter du Carême, en faisant un saint usage de la parole de Dieu, et des grâces qu'il leur accorde. C'est à quoi il veut les porter, en leur faisant lire la parabole du semeur, en leur rappelant les travaux de saint Paul, et ce que souffrirent les Corinthiens eux-mêmes pour se conformer aux avis de l'Apôtre.

On peut en ce dimanche, aussi bien qu'au dernier, prendre son instruction, ou dans l'Office, ou dans l'Evangile, ou dans l'Epître. L'histoire du déluge bien développée et bien appliquée aux chrétiens ne manquerait pas de faire sur eux une sainte impression. On ferait voir, dans une instruction sur ce sujet, la sévérité de la justice divine envers le pécheur qui abuse de ses bontés, ce serait un premier point. Dans le second, on en montrerait l'équité. De l'un et de l'autre on tirerait de puissants motifs pour porter les pé-

cheurs à une prompte pénitence, et les justes à une crainte continuelle de la justice divine.

Sévérité et équité de la justice divine. — Aujourd'hui, mes frères, dirait-on, l'Eglise nous met devant les yeux une histoire bien capable de faire sur nous une vive impression. Elle est tirée des Livres sacrés que l'on appelle l'Ancien Testament, c'est-à-dire, de ce qui s'est passé avant la naissance de Jésus-Christ; c'est l'histoire du déluge, par lequel Dieu fit périr autrefois tous les hommes à l'exception de Noé et de sa famille. Mon dessein, mes frères, est de vous la rappeler dans cette instruction, de vous la développer et de vous l'appliquer. Fasse le Ciel que l'exposition que je vais vous faire des châtiments qu'éprouvèrent les hommes pécheurs au temps de Noé vous engage à fuir les péchés qui les attirèrent, et vous rende plus dociles à ma voix, ou plutôt à celle de Dieu qui vous parle par ma bouche, qu'ils ne le furent à celle de Noé, qui les exhortait de la part de Dieu à la pénitence !

Je vous montrerai donc dans le premier point la sévérité de la justice divine, qui fit périr les hommes pécheurs par le déluge : dans le second, je vous en ferai connaître l'équité. Combien Dieu est sévère dans ses châtiments envers les pécheurs ; combien il est juste et équitable en les punissant ; c'est toute la matière de cet entretien. Les pécheurs y trouveront de quoi trembler et les âmes justes de quoi se consoler et s'encourager.

Premier point. — Qu'arriva-t-il, mes frères, après la création du monde, et lorsque les hommes commencèrent à se multiplier et à peupler la terre ? L'histoire sacrée nous l'apprend au *Livre de la Genèse*, chapitre VI. Les enfants de Dieu, dit le texte sacré, épousèrent celles qui leur plurent davantage ; et ne suivant que leurs passions, ils se livrèrent à toutes sortes de plaisirs, et principalement au vice honteux dont on ose à peine proférer le nom. Le frère avait déjà porté ses mains meurtrières sur son propre frère. Caïn, dévoré d'envie, en était venu jusqu'à ôter la vie à son frère Abel. A ce premier crime en succédèrent de nouveaux ; et ils se multiplièrent au point que Dieu ne put plus les supporter.

L'Esprit-Saint, pour nous marquer combien Dieu en était outragé, nous dit qu'il se repentit d'avoir fait l'homme ; il ajoute même qu'il en fut percé de douleur jusqu'au fond du cœur : *Tactus dolore cordis intrinsecus* : non, dit saint Ambroise, que Dieu fût capable de changer au dedans de lui-même, et de se laisser aller à la passion de la colère ou de la douleur ; mais pour exprimer la gravité des péchés qui l'outrageaient au delà de tout ce que l'on peut exprimer : *Ideo hæc leguntur, ut exprimat peccatorum nostrorum acerbitas.* (S. AMBR., tom. I, De Noé et Arca, cap. 3 et 4.) Mais comment le Seigneur fit-il connaître l'injure qu'il en ressentait ? Il le fit de la manière la plus sur-

prenante et la plus capable de nous faire sentir la sévérité de sa justice. Je détruirai, dit-il, l'homme que j'ai créé, je le ferai périr sur la terre, et je le précipiterai dans un abîme de supplices : *Delebo hominem, quem creavi, a facie terræ.* Je ne m'en tiendrai pas là : je ferai périr avec lui, et les animaux qui sont sur la terre, et les oiseaux du ciel... *Ab homine usque ad animantia, a reptili usque ad volucres cæli* : car je me repens de les avoir faits : *Pœnitent enim me fecisse eos.* Oui, dit-il à Noé qui était un homme juste, un homme parfait, qui marchait avec Dieu, c'est-à-dire qui ne cherchait qu'à lui plaire, j'ai résolu d'exterminer toute chair : *Finis universæ carnis venit coram me* : la terre est toute remplie d'iniquités ; tous les hommes ne suivent que la corruption de leur cœur ; je les ferai périr tous ensemble, etc.

On continuera l'histoire, et tout ce que le Seigneur ordonna à Noé. Il faudra lire attentivement le VI^e, le VII^e et une partie du VIII^e chapitre de la *Genèse*. Après que l'on aura rapporté tout ce que fit Noé, comment il prêcha les hommes pendant environ cent ans, comment il bâtit l'arche et s'y renferma avec sa famille, on exposera la manière dont se fit le déluge ; on en fera une description pathétique.

Quel spectacle, mes frères ! Il est plus aisé à imaginer qu'à décrire. Représentez-vous, mes frères, etc. (On peut voir CORNELIUS, à la fin de son Commentaire sur le chap. II de la *Genèse* où il représente l'horreur du déluge.)

Mais pourquoi, demandera-t-on, un châtiment si sévère de la part de Dieu ? Quelle en fut la cause ? Le péché, et spécialement le péché opposé à la sainte pureté, qui rend l'homme tout terrestre, tout animal, qui efface en lui l'image de Dieu ; qui, d'un être raisonnable destiné à posséder Dieu, en fait un homme semblable aux plus vils animaux : *Comparatus est jumentis insipientibus.* (Psal. XLVIII, 13.) Ce fut encore l'intempérance et la débauche ; ce furent les excès auxquels les hommes se livrèrent, qui attirèrent sur eux cette colère du Seigneur ; Jésus-Christ lui-même nous l'apprend : *Erant in diebus ante diluvium comedentes et bibentes, nubentes et nuptui tradentes, usque ad eum diem quo intravit Noe arcam.* (Matth., XXIV, 38.)

On en viendra aux auditeurs. Ces péchés, dira-t-on, qui ont attiré le déluge vers l'an 1656 depuis la création du monde, ne régnent-ils pas encore dans le monde ? Les hommes ne vivent-ils pas comme ils vivaient au temps de Noé, adonnés à leurs plaisirs ? Et ne peut-on pas dire, comme le Seigneur disait alors : *Repleta est terra iniquitate* : un déluge de crimes n'inonde-t-il pas toute la terre ! *Maledictum, et mendacium, et homicidium, et furtum, et adulterium inundaverunt.* (Osee, IV, 2.) *Omnes declinaverunt.* (Psal. XIII, 3.) Les jeunes gens, les personnes avancées en âge, tous ne s'abandonnent-ils pas au péché ? On dira quelque chose des désordres de la paroisse. Méritons-

nous moins, mes frères, d'être punis du Seigneur que les hommes qui vivaient avant le déluge; devons-nous moins craindre la justice de Dieu! Il a promis, à la vérité, de ne plus faire périr le monde par un nouveau déluge d'eau; l'arc-en-ciel que nous voyons de temps en temps est un signe de cette promesse; mais il nous réserve des châtimens non moins terribles, si nous ne faisons pénitence: châtimens en cette vie, et surtout châtimens dans l'autre. Châtimens en cette vie. Qui est-ce qui nous attire tous ces fléaux qui nous désolent de temps en temps, grêles, stérilités, incendies, mortalités de bétail, pestes, guerres, etc. Tout cela, mes frères, est l'effet du péché: *Omnia hæc ad vindictam sunt. (Eccli., XXXIX, 33.)* Châtimens surtout dans l'autre. Ce ne sera plus, mes frères, un déluge de feu, infiniment plus horrible que celui qui consuma Sodome et Gomorrhe: *Ignis et sulphur, et spiritus procellarum pars calicis eorum. (Psal. X, 7.) Bibet omnes peccatores terræ. (Psal. LXXIV, 9.)* On dira ici quelque chose des supplices de l'enfer. Non, mes frères, ne pensez pas que Dieu laisse impunies toutes ces iniquités; aucun pécheur n'échappera à sa justice: *Bibet de vino iræ Dei. (Apoc., XIV, 10.)* Oh! qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis. (Hebr., X, 31.) Quis non timebit te? (Jerem., X, 7.)* Craignez donc, pécheurs, conclura-t-on, craignez la sévérité de la justice de Dieu: n'abusez pas de la patience d'un Dieu qui vous attend depuis si longtemps; n'endurcissez pas vos cœurs: *Hodie si vocem ejus, etc. (Psal. XCIV, 8.) Thesaurizas tibi iram in die iræ. (Rom., II, 5.)* Abstenez-vous du péché. Et vous, âmes justes, imitez le saint homme Noé, qui ne participait aucunement à la corruption générale. On parlera de vertus de ce saint patriarche, et on l'appliquera surtout aux pères de famille que l'on exhortera à élever les enfants comme Noé éleva les siens, et à les éloigner de la compagnie des libertins, à veiller particulièrement sur leurs filles, et à ne pas souffrir chez eux des divertissemens criminels ou dangereux. Pour vous confirmer, mes frères, dans ces sentiments de crainte, considérez combien est équitable la justice que Dieu exerce dans le temps du déluge; c'est ce que je vais vous faire connaître dans le second point.

Deuxième point. — Nous reconnaitrons aisément l'équité de la justice divine dans la punition qu'elle tira des hommes pécheurs au temps du déluge, si nous considérons l'outrage qu'ils faisaient à Dieu par leurs péchés. Ici on expliquera la malice du pécheur qui s'en prend à Dieu, qui se révolte contre sa majesté, qui le méprise, son ingratitude, etc. Les hommes, dira-t-on, ne pouvaient méconnaître le Seigneur. Leurs pères avaient vécu avec les premiers hommes; ils savaient tout ce que Dieu avait fait en leur faveur, ils avaient entendu les prédications de Noé: la grâce les sollicitait à quitter leurs péchés; malgré tout cela, ils y persév-

rèrent: ne méritaient-ils pas bien que Dieu fit éclater sa colère.

Pourrions-nous nous plaindre, mes frères, si, abusant de la miséricorde du Seigneur, nous persévérions dans le péché? Serions-nous moins coupables que ces hommes qui périrent par le déluge? Avons-nous moins d'obligations au Seigneur? N'est-ce pas lui qui nous a créés? *Nunquid non ipse est pater tuus qui creavit te? Interroga majores tuos, et dicent tibi. (Deut., XXXII, 6, 7.)* On fera une énumération des différens bienfaits de Dieu, tant naturels que surnaturels; d'où l'on inférera que les chrétiens seraient encore plus justement punis, s'ils vivaient dans le péché, que ne le furent les hommes qui vivaient avant le déluge. Sur quoi, mes frères, pourriez-vous vous justifier? Vous n'avez aucune excuse à apporter, ni la jeunesse de votre âge, ni la force du mauvais exemple, etc. On réfutera quelques prétextes sur lesquels on s'appuie pour se livrer au péché, particulièrement en ce temps-ci.

Profitez donc, mes frères, de la miséricorde de Dieu, tandis que vous le pouvez; n'attendez pas que la mort vous surprenne; le Fils de l'Homme viendra dans le temps que vous y penserez le moins: *Sicut in diebus Noe, dit Jésus-Christ lui-même, ita erit adventus Filii hominis. (Matth., XXIV, 39.)* Prévenez donc la colère de votre Juge, faites une prompte et sincère pénitence; et vous, âmes justes, attendez avec patience l'arrivée de ce même Juge qui viendra pour vous récompenser. Nous allons, mes frères, l'offrir au saint autel; demandons-lui qu'il nous soit à tous un Juge favorable.

Pour fruit, on citera le beau passage du Sauveur: *Attendite vobis, ne forte graventur corda vestra in crapula et ebrietate, et curis hujus vite. Vigilate. (Luc., XXI, 34.)* On recommandera de s'en souvenir, particulièrement le reste du jour, et chaque fois que l'on sera tenté de se livrer au péché.

Des effets de la parole de Dieu. — L'Evangile de ce dimanche est pris du chapitre VIII de l'Evangile selon saint Luc. C'est la parabole du semeur, que le Sauveur proposa en présence d'une grande foule de peuple qui était venu de toute part pour l'entendre; il en avait lui-même donné l'explication. Ainsi, l'on voit aisément le sujet dont il convient de parler en expliquant cet Evangile. La fin de l'instruction sera de porter les fidèles à profiter de la parole de Dieu, particulièrement durant le Carême, auquel temps les instructions sont multipliées. Il faudra d'abord les bien persuader du besoin qu'ils ont de venir entendre la parole divine; on leur découvrira ensuite les obstacles qu'ils mettent aux fruits qu'elle devrait produire; et enfin on leur expliquera les dispositions qu'elle demande de leur part.

On ne peut traiter suffisamment toute cette matière dans un seul prône. Il faudra se contenter, une première année, de les engager à venir entendre assidûment la parole de Dieu; et à la fin de l'instruction, on fera

un abrégé des obstacles et des dispositions ci-dessus mentionnées. L'année suivante, on expliquera en particulier ces mêmes dispositions aussi bien que ces obstacles, après avoir récapitulé les motifs qui engagent à venir entendre la parole de Dieu.

On aura aussi occasion, quelque autre dimanche, particulièrement le quatrième après la Pentecôte, de traiter ce même sujet.

Comme il y a deux paroles de Dieu, l'une extérieure qui frappe nos oreilles, et qui s'annonce par les ministres de l'Evangile; l'autre intérieure, par laquelle Dieu parle au cœur, en nous donnant de saintes inspirations et de pieux mouvements; après que l'on aura traité de la parole extérieure, de l'obligation que l'on a de l'entendre, et de la manière d'en bien profiter, on montrera aux fidèles l'obligation qu'ils ont d'être attentifs à la parole intérieure, c'est-à-dire d'écouter ce que Dieu leur dit au fond du cœur, les empêchements qu'ils apportent aux effets des divines inspirations, et la fidélité qu'elle exige de leur part.

Voici, mes frères, dira-t-on, un Evangile des plus intéressants, qui vous apprend à profiter de toutes les instructions que l'on vous a faites durant le cours de l'année. Tandis que le Sauveur parcourait les villes et les villages, et qu'il prêchait le royaume de Dieu, accompagné de ses douze apôtres, et suivi de plusieurs saintes femmes qui contribuaient de leurs biens à leur subsistance et à celle de ses disciples, il arriva un jour qu'une grande multitude de peuple accourut des villes du voisinage et s'assembla autour de lui. Il leur parla de la sorte. (On racontera la parabole, et on n'omettra pas ces dernières paroles : *Hac dicens, clamabat : Qui habet aures audiendi audiat*; et cela pour rendre ses auditeurs attentifs, aussi bien que pour leur faire désirer et demander l'explication de ce qu'ils ne comprendraient pas, et qu'il jugerait à propos de leur envelopper sous des paroles ou similitudes.)

Désirez-vous, mes frères, savoir ce que le Sauveur a voulu faire entendre par cette comparaison du semeur? Ecoutez-le lui-même. (On donnera cette explication prise de l'Evangile.)

Voilà, mes frères, ce que signifie cette parabole du Sauveur. Vous y voyez tout à la fois, et ce qui peut vous empêcher de profiter de la parole de Dieu, et les dispositions qu'elle demande de vous. Vous trouverez aussi dans ce même Evangile de quoi vous exciter à venir l'entendre avec assiduité. L'exemple de ce peuple nombreux qui accourait en foule pour entendre Jésus-Christ et qui abandonnait les villes pour se transporter sur le bord de la mer où Jésus-Christ prêchait, est bien propre à vous animer. C'est à quoi je veux vous exhorter aujourd'hui, à venir entendre assidûment la divine parole. Je vous dirai pourquoi vous devez être assidus; je vous mettrai devant les yeux, en finissant, ce qui peut vous empêcher d'en tirer du profit.

Celui qui vous parle dans les instructions

chrétiennes, ou de la part de qui on vous parle, ce qu'on vous y annonce, le besoin que vous avez d'être instruits, enfin les grands avantages qui vous reviennent des instructions sont autant de puissants motifs qui doivent vous déterminer à y venir assidûment. (On entrera dans l'explication de chacun de ces motifs, et on le puisera dans l'Ecriture, dans les Pères, dans le précepte de l'Eglise et dans l'expérience.)

Qui est-ce qui vous parle, mes frères, dans les instructions chrétiennes? C'est Dieu même. Ce ne sont pas les productions de notre propre esprit que nous vous débitons. Malheur à nous, si nous ne suivions que nos propres lumières! C'est sa parole, et sa seule parole qui doit être la matière de nos discours; nous ne sommes que les instruments dont Dieu se sert pour vous la proposer : *Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos.* (II Cor., V, 20.) Tout ce qu'il nous est permis d'ajouter à cette parole divine, que nous avons reçue de Dieu, et qu'il a bien voulu faire mettre par écrit ou nous transmettre par la tradition, c'est de vous l'expliquer, de vous l'appliquer, de vous en faire tirer de justes conséquences, pour la réformation de vos mœurs et la sainteté de votre vie. Quelle estime et quel respect ne devez-vous donc pas avoir pour cette divine parole! Et ne serait-ce pas mépriser Dieu même que de mépriser les instructions chrétiennes? Comparaison de l'injure que l'on ferait à un prince, si on ne faisait aucun cas de ses discours, et que l'on ne daignât pas écouter ceux qui parleraient de sa part, surtout s'il exigeait de ses sujets qu'ils vinsent l'entendre, et que tout ce qu'il leur dirait ne tendît qu'à leur propre avantage.) Or, voilà justement, mes frères, l'état où vous vous trouvez par rapport aux instructions chrétiennes : Dieu veut que vous y assistiez. En même temps qu'il ordonne aux apôtres, et à tous les ministres de l'Evangile, de prêcher de sa part à toutes les créatures, d'instruire toutes les nations, n'oblige-t-il pas aussi tout homme à venir les écouter?

On dira ici quelque chose du précepte ecclésiastique, qui oblige les paroissiens à venir entendre la parole de Dieu : *Moneat episcopus populum diligenter, teneri unumquemque parochiæ suæ interesse, ubi commode id fieri potest, ad audiendum verbum Dei.* (Trident., sess. XIV, c. 4.)

Mais quand même l'Eglise n'en ferait pas une obligation, le besoin que chacun a d'être instruit, et les grands biens qui peuvent lui revenir de la parole de Dieu, devraient le porter à venir l'entendre avec un saint empressément. *Quomodo credent, dit saint Paul, ei quem non audierunt? Quomodo audient sine prædicante?... Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi.* (Rom., X, 14, 17.) C'est par la prédication que nous recevons la foi; c'est par elle que nous vivons conformément à notre foi.

On le fera mieux sentir par le détail. Vous êtes tous, mes frères, dans l'un de ces états, ou du péché, ou de l'ignorance, ou de la

tiédeur, ou de la ferveur. Or, en quelque état que vous soyez, vous avez besoin d'instruction, ou du moins elle vous sera extrêmement avantageuse. Il sera aisé de prouver, par induction, chacune de ces propositions. On pourra se servir de quelques passages du Prophète-Roi : *Ignitum eloquium tuum vehementer : lucerna pedibus meis verbum tuum.* (Psal. CXVIII. 140, 105.) *Lex Domini immaculata, convertens animas.* (Psal. XVIII, 8.) Saint Ambroise a là-dessus une belle pensée : *Mundat verbum Dei, illuminat, accendit.* — *Mundat*, les pécheurs. *Vox Domini in virtute, confringentis cedros Libani.* (Psal. XXVIII, 4, 5.) Et comment pourraient-ils résister, ces pécheurs, s'ils écoutaient attentivement les grandes vérités du christianisme, si capables de frapper, de changer les cœurs les plus rebelles? *Vivus est enim sermo Dei, et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti.* (Hebr., IV, 12.) On étendra cette réflexion.

Illuminat. N'est-ce pas cette parole qui apprend à chacun ses devoirs, qui enseigne le vrai chemin de la vertu, qui fait connaître Dieu et Jésus-Christ, son Fils, qui fait connaître à l'homme ce qu'il est, la fin pour laquelle il est créé, les moyens pour arriver à sa fin? etc.

Accendit. Elle n'éclaire pas seulement l'esprit, elle change le cœur, elle anime les tièdes, soutient les fermes.

Je pourrais ici vous rappeler les fruits qu'elle a produits dans tous les siècles (on en dira quelque chose), mais je ne veux que m'en rapporter à votre expérience. Que ne fait-elle pas dans des missions, dans des jubilés, où on vous l'annonce plus fréquemment, et où vous l'entendez plus assidûment? Que ne fait-elle pas encore tous les jours dans ceux d'entre vous qui viennent l'entendre avec de saintes dispositions?

Mais ce qui doit, mes frères, achever de vous résoudre à l'écouter avec assiduité, c'est qu'elle est, dans ceux qui aiment à l'entendre, une marque de prédestination, et une des marques les plus assurées; comme au contraire la négligence à l'entendre ou à en profiter, le peu d'estime que l'on fait de cette parole est une marque de réprobation. C'est saint Bernard lui-même qui nous en assure après Jésus-Christ. Ce qui nous donne, dit-il, une des plus grandes assurances de notre salut, c'est d'écouter la parole de Dieu : *Inter ea quæ fiduciam præstant et materiam spei, illud unum maximum est : « Qui ex Deo est, verba Dei audit. »* (Serm. de Septuages., n. 2.)

Interrogez-vous vous-mêmes, et voyez si vous êtes du nombre de ceux qui ont une si sainte ardeur pour les instructions chrétiennes. N'êtes-vous pas plutôt fort empressés pour des conversations mondaines et des discours inutiles? Ne prêtez-vous pas plus volontiers l'oreille à des ministres de Satan, qui vous débitent des maximes diaboliques, qui remplissent votre esprit de principes pernicieux, et votre cœur d'un amour profane? N'est-ce pas avec une espèce de répu-

gnance que vous écoutez les ministres de l'Evangile? Ne vous ennuyez-vous pas pour peu qu'ils prolongent leurs entretiens? Ne méprisez-vous pas intérieurement ce qu'ils vous disent? etc. Ah! si cela est, vous n'appartenez pas à Dieu, et j'ai lieu de craindre pour votre salut : *Propterea vos non auditis : quia ex Deo non estis.* (Joan., VIII, 47.)

Demandez en ce jour à Jésus-Christ, qui est le Verbe éternel, la vérité même, et qui va se sacrifier pour vous à la Messe; demandez-lui une sainte affection pour sa parole; priez-le d'ôter de votre esprit et de votre cœur tout ce qui peut vous empêcher d'en profiter, et de vous donner les dispositions avec lesquelles il veut que vous l'écoutiez.

Les voici en peu de mots, en attendant que je vous les explique plus au long. Les obstacles sont, la dissipation, l'égarement des sens, le trop grand attachement aux choses de la terre. Les dispositions sont un cœur droit et bien disposé, qui conserve la parole de Dieu, et qui, par la patience, lui fait produire du fruit, c'est-à-dire un désir sincère de faire la volonté de Dieu, et un grand courage pour la mettre en pratique. Heureux, mes frères, si vous n'apportez aucun obstacle aux instructions que vous entendrez dans la suite, et si vous y venez avec toute la préparation nécessaire.

Nous vous demandons pardon, ô mon Sauveur! d'avoir si fort négligé, jusqu'à présent, la nourriture céleste que vous nous avez accordée dans les instructions que l'on nous a faites; aidez-nous à venir la prendre dans la suite avec une sainte avidité; remplissez-nous de force, pour accomplir ce qui nous sera enseigné de votre part.

Dispositions que nous devons apporter aux instructions chrétiennes. — Lorsque l'on aura à parler des obstacles à la parole de Dieu, et des dispositions positives pour en profiter, ce qui est proprement l'objet de l'Evangile; après avoir dit dans l'exorde la parabole que le Sauveur proposa au peuple, et l'explication qu'il en donna à ses disciples : Quelles réflexions, mes frères, dira-t-on, devons-nous faire sur l'explication que le Sauveur a donnée de cette parabole? C'est d'examiner si nous ne sommes pas de ces différentes terres où le grain de sa divine parole ne produit aucun fruit. Nous en chercherons la cause, et nous nous instruirons ensuite de la préparation que nous devons apporter aux instructions chrétiennes. D'où vient que la parole de Dieu produit si peu de fruits dans la plupart des hommes? C'est le premier point. Que faut-il de la part des auditeurs, pour recevoir avec fruit la parole de Dieu? C'est le second point.

Premier point. — Vous le savez, mes frères, et on vous l'a déjà dit dans d'autres instructions : rien de plus puissant que la parole de Dieu pour éclairer, pour purifier, pour sanctifier; nulle âme en qui elle ne puisse produire de grands effets; d'où vient cependant que si peu de personnes en profitent, et que, selon le Sauveur même, les trois quarts des auditeurs la reçoivent en vain?

Cela ne peut venir de la part de cette divine semence, mais seulement de l'indisposition des différentes terres où elle est jetée. Et quelles sont-elles, ces indispositions? On peut en distinguer de trois sortes : indisposition des sens, indisposition de l'esprit, indisposition du cœur. On s'étendra sur ces obstacles.

Le premier vient de l'égarement des sens, qui fait que, quand on est à l'église, on a la vue répandue sur des objets qui empêchent l'attention : *Cum seminat, aliud cecidit secus viam*, en sorte que l'on n'écoute pas même le prédicateur ; ou bien on s'endort, on s'entretient avec ses voisins, etc.

Second obstacle, indisposition de l'esprit. On vient à l'église, occupé de mille choses étrangères ; l'imagination en est remplie, on ne donne qu'une attention superficielle à ce que dit le ministre de l'Evangile ; on ne prend pas la peine de suivre son discours ; l'esprit n'en est pas persuadé ; les raisons qu'il apporte ne frappent pas, ou, si elles font quelque impression dans le moment, les pensées du monde, qui succèdent bientôt, font oublier ce que l'on a entendu ; dès que le prône est fini, et quelquefois avant que l'on soit hors de l'église, ou du moins dès que l'on en est dehors, on se souvient à peine de ce qu'on a entendu : *Confestim venit Satanas, et aufert verbum quod seminat est*.

Troisième obstacle, de la part du cœur, et c'est le plus commun. On sent, durant la prédication, quelque bonne volonté ; on forme quelques résolutions ; il semble que l'on est prêt à tout entreprendre, à tout quitter, à tout souffrir pour se convertir et pour assurer son salut ; mais que ces bons sentiments, ces résolutions bonnes en apparence ont peu d'effet ! Quelle en est la cause ? C'est la dureté du cœur, qui est attaché au péché : *Non habent radicem in se, sed temporales sunt : deinde orta tribulatione propter verbum, confestim scandalizantur*.

On suivra ce détail pour les embarras du siècle, les richesses et les autres passions qui sont dans l'âme, qui étouffent la parole de Dieu, en sorte qu'elle devient stérile.

Vous avez déjà entendu, mes frères, quantité d'instructions ; vous devriez tous être convertis, sanctifiés ; pourquoi cependant tant de péchés parmi vous, si peu de véritable sainteté ? Cherchez-en la cause dans vous-mêmes, dans l'égarement de vos sens, dans la légèreté de votre esprit : *Auferte offendicula de via. (Isa., LVII, 14.)* Gémissiez, demandez pardon à Jésus-Christ, qui a tant de fois semé dans vos esprits et dans vos cœurs, sans avoir rien recueilli ; afin que sa parole ne soit pas le sujet de votre condamnation au jour du jugement : *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die. (Joan., XII, 18.)* Souvenez-vous que vous avez à rendre compte de chacune de ses paroles, et que, selon la pensée de saint Augustin, on devrait autant craindre de l'entendre inutilement que de profaner le corps de Jésus-Christ : *Non minus est*

verbum Dei, quam corpus Christi. Apprenez à en mieux profiter à l'avenir, et retenez bien ce que je vais vous dire des dispositions que la parole de Dieu demande de votre part.

Deuxième point. — La parole de Dieu demande de la part des auditeurs trois sortes de dispositions : la première, avant de l'entendre ; la seconde, en l'entendant ; la troisième, après l'avoir entendue. Elles sont toutes trois marquées dans notre Evangile par la terre qui porte du fruit. Et que signifie cette terre ? Elle signifie ceux qui écoutent la parole de Dieu avec un cœur droit et bien disposé, qui la conservent, et qui par la patience produisent du fruit : *Quod autem in terram bonam*, etc. Il faut donc : 1° venir à l'église avec un cœur bien préparé, c'est-à-dire purifié du péché, ou au moins dans le désir de s'en purifier et de se rendre docile à la parole de Dieu, *in corde bono et optimo* ; 2° il faut entendre la parole divine avec respect et attention, *audientes verbum* ; 3° enfin, après l'avoir entendue, il faut la conserver dans son cœur, et lui faire produire du fruit par la patience, *retinent fructum et afferunt in patientia*. Expliquer ces trois dispositions.

Faut-il attendre que vous soyez ici pour profiter de nos instructions ? Non, il est à propos que vous vous y disposiez auparavant. Pour peu que le bon grain, que vous jetez en terre, rapporte du fruit de son espèce et un bon fruit, ne faut-il pas que vous prépariez auparavant la terre où vous voulez le jeter ? Sans doute, et vous ne manquez pas de le faire ; vous traiteriez de téméraire celui qui irait semer un champ inculte. A quoi pensez-vous ? lui diriez-vous, vous ne pouvez pas faire une bonne récolte. Votre âme, mes frères, votre esprit et votre cœur, c'est la terre où nous jetons le grain de la parole de Dieu ; pour qu'elle y profite, il est besoin, avant que vous veniez nous entendre, que cette âme, cet esprit, ce cœur soient dans l'état où ils doivent être, pour bien recevoir le grain que nous y jetons. En vain prêchions-nous, si vous n'étiez pas auparavant disposés à nous écouter ; du moins ne pourrions-nous guère espérer de fruit de nos instructions. Ayez donc soin, etc.

Après vous être ainsi préparés avant les instructions, comment devez-vous vous comporter pendant qu'on les fait ? Voici ce qui est très-important, renouvelez votre application. Il faut : 1° les écouter avec un profond respect, comme la parole de Dieu même, imitant en cela les Thessaloniens qui écoutaient ce que leur disait saint Paul, comme la véritable parole de Dieu : *Sicut est vere verbum. (I Thess., II, 13.)* O mes frères, si vous nous écoutiez dans cette disposition, quel fruit ne retireriez-vous pas de chacune de nos instructions ! Vous ne pouvez cependant douter que ce ne soit la parole de Dieu même que vous entendez. Quel respect lui devez-vous ? Respect intérieur, qui renferme une haute estime de ce qu'on vous dit ; respect extérieur, qui consiste à garder un profond silence, et singulièrement à retenir vos yeux, sans les laisser aller sur des objets qui

soient capables de vous dissiper. Souvenez-vous de Marie, sœur de Marthe, lorsque, assise aux pieds de Jésus, elle écoutait sa divine parole : *Sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius* (Luc., X, 39) ; elle en était tout occupée, nul objet n'était capable de la distraire. Comment vous seriez-vous comportés, si vous aviez eu le bonheur d'assister à quelque prédication de Jésus-Christ ? Eussiez-vous perdu une seule de ses paroles ? N'enseigniez-vous pas donné toute votre attention à ses discours ? Ainsi, mes frères, devez-vous en agir à l'égard de instructions que vous recevez de la bouche des ministres de l'Evangile, puisque Jésus-Christ assure que les écouter, c'est l'écouter lui-même : *Qui vos audit, me audit*. (Ibid., 16.) Ce n'est donc pas précisément le prédicateur que vous devez considérer, dans les discours chrétiens que vous entendez ; c'est Dieu lui-même qui nous a choisis, quoique indignes, pour vous porter sa parole, pour vous instruire de ses volontés, pour vous exhorter, vous animer, et être les coopérateurs de votre salut. (Suivant le lieu où l'on prêchera, on ajoutera ici quelque chose contre les esprits critiques, qui ne viennent aux prédications que pour trouver à reprendre, soit dans le prédicateur lui-même, soit dans ses discours.)

C'en'est pas assez, cependant, d'écouter avec respect et attention la parole de Dieu ; l'essentiel et le plus difficile, c'est de la conserver et de lui faire porter du fruit. Ici l'on peut faire la comparaison du grain que l'on sème en terre. En vain, mes frères, viendriez-vous nous entendre avec un cœur bien préparé ; en vain nous écouteriez-vous avec la plus grande attention. Tout cela serait inutile, si vous ne veilliez soigneusement, après les instructions, pour conserver au dedans de vous et faire fructifier le grain céleste que vous y avez reçu ; comme il ne servirait de rien à un laboureur d'avoir bien préparé son champ, d'y avoir semé du bon grain, si aussitôt après avoir été semé, il en avait été enlevé par les oiseaux du ciel, ou autrement, ou bien si ce grain ne se pourrissait pas dans la terre, ne poussait en germe, et ne venait jusqu'à produire d'autres grains de son espèce. Que fait un laboureur après qu'il a semé son grain ? Il le couvre dans la terre ; ce grain s'y conserve pendant quelque temps, il meurt en se pourrissant, et par là même il devient fertile : image sensible de la conduite que vous devez tenir, après que vous avez reçu la parole de Dieu. Conservez-la par la méditation et la réflexion, entretenez-vous-en en famille ; ayez soin principalement de vous l'appliquer à vous-mêmes ; voyez ce qui vous convient ; ne pensez pas aux autres, mais à vous ; formez toujours quelques bonnes résolutions ; armez-vous surtout de courage, de patience ; mettez au plus tôt la main à l'œuvre ; et priez le Seigneur, avant de sortir de l'église, de verser ses bénédictions sur la semence divine qu'il a jetée dans vos cœurs : *Estote factores verbi, non auditores tantum*. (Jac., I, 22.) On rapportera le reste de la pensée de saint Jacques. *Non*

enim auditores legis, dit saint Paul, *justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur*. (Rom., II, 13.) Bien des gens, après les instructions, oublient aussitôt ce qu'on leur a dit, ou manquent de force pour le mettre en pratique. N'avez-vous pas été de ce nombre, mes frères ? Demandez-en pardon à Jésus-Christ, remerciez-le de l'instruction que vous venez d'entendre : c'est une pratique qu'il est à propos que vous renouveliez à chaque instruction, puisque c'est une faveur singulière qu'il vous a faite : *Non fecit taliter*, etc. (Psal. CXLVII, 20.) Priez-le de vous accorder la grâce de faire un meilleur usage de celle-ci, et de toutes les autres que vous entendrez. Heureux, vous dit Jésus-Christ, si vous entendez ainsi sa divine parole, et si vous la mettez en pratique : *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud*. (Luc., II, 28.)

Prix de la grâce, et usage qu'on en doit faire. — Cet Evangile fournit l'occasion de parler du prix de la grâce, de l'abus que l'on en fait, et de l'usage que l'on en doit faire. Après avoir traité, une des années précédentes, de la parole extérieure, il serait très-à propos de faire son instruction sur la parole intérieure, qui n'est autre chose que la grâce. Ce second sujet vient assez naturellement à la suite du premier, et, en le traitant, on rappellerait une bonne partie de ce que l'on aurait dit sur le bon usage des instructions.

Dans l'exorde, après avoir rapporté la parabole : Quel est, dira-t-on, mes frères, ce grain que le Sauveur jette dans son champ ? Jésus-Christ l'a dit, c'est la parole de Dieu ; mais est-ce seulement cette parole extérieure qui sort de notre bouche, et qui va frapper vos oreilles ? Non, c'est encore principalement la parole de Dieu intérieure, c'est-à-dire la grâce qui agit sur vos esprits et sur vos cœurs ; ce sont ces saintes illuminations, ces lumières surnaturelles qui éclaireraient votre entendement sur la vanité des choses de ce monde, et sur la solidité des biens célestes ; qui vous font connaître Dieu et ses divines perfections ; les beautés de l'humanité de Jésus-Christ, qui vous apprennent et le mal que vous devez éviter, et le bien que vous devez faire ; ce sont ces pieux mouvements qui vous dégoûtent des créatures, et vous inspirent l'amour de Dieu et de Jésus-Christ ; qui vous portent à fuir tout péché, et à mener une vie chrétienne. O mes frères, l'on fait peu d'attention dans le christianisme à cette parole de Dieu intérieure ! Quelle négligence dans la plupart des chrétiens à y prêter l'oreille ! Quel abus et quel mépris n'en fait-on pas ! Négligence et abus infiniment déplorables, et qui sont un des grands désordres qui règnent dans le monde. Apprenez aujourd'hui l'estime que vous devez faire de cette parole intérieure, de ces saintes inspirations ; instruisez-vous des empêchements que l'on y met, et de la fidélité que vous devez y apporter. Quelle estime devez-vous faire de la parole de Dieu intérieure, je veux dire des saintes inspira-

tions, des pieux mouvements que Dieu vous envoie? C'est ma première réflexion. Qu'est-ce qui rend la plupart de ces inspirations inutiles, et que devez-vous faire pour en profiter? C'est ma seconde réflexion.

Premier point. — Dans le premier point il faudra donner une idée juste et nette de la grâce actuelle. On en inspirera ensuite de l'estime, en expliquant bien : 1° son auteur, qui est Dieu même, et Jésus-Christ, son Fils, qui nous l'a méritée par sa Passion; 2° son prix, qui est le sang d'un Dieu; 3° sa vertu, qui est toute-puissante; c'est un feu qui nous purifie, nous éclaire, nous embrase : *Nonne cor nostrum ardere erat in nobis, dum loqueretur in via* (Luc., XXIV, 32)? par son moyen on peut mériter à chaque moment une couronne de gloire immortelle. (On donnera l'étendue à tout cela.) Quelle estime en avez-vous faite jusqu'à présent, mes frères? Y avez-vous seulement fait réflexion? Le Seigneur a jeté dans vos âmes une infinité de fois le grain céleste de sa grâce : *Exiit qui seminat, seminare*, dans tous les âges de votre vie, tous les jours, et presque toutes les heures du jour. Il y a là un beau détail à faire de toutes les grâces intérieures que Dieu fait aux hommes, surtout aux chrétiens. On doit avoir une attention particulière à le bien faire, pour que chacun des auditeurs reconnaisse par lui-même la vérité de ce que l'on dit. Après ce détail on pourra dire :

Quel fruit, mes frères, tant d'inspirations, tant de grâces ont-elles produit en vous? N'avez-vous pas fermé les yeux à cette lumière intérieure? N'avez-vous pas étouffé tous ces pieux mouvements? Oh! quelles injures pour celui de qui elles venaient, qui vous parlait au dedans de vous-mêmes! Vous n'avez pas voulu l'entendre. Quels châtimens ne méritez-vous pas de sa part! (On parlera ici fortement contre l'abus de la grâce et de sa soustraction.) Sentez, mes frères, la perte inestimable que vous avez faite, aussi bien que l'injure dont vous vous êtes rendus coupables envers Dieu et envers Jésus-Christ, réparez l'abus criminel que vous avez fait de sa parole intérieure; et pour vous mettre en état d'en profiter, instruisez-vous des empêchements que l'on y met ordinairement, et de la manière de vous y rendre fidèles.

Deuxième point. — Les obstacles que l'on met à la parole intérieure sont à peu près les mêmes que l'on apporte à la parole extérieure, et ils sont également représentés par les trois sortes de terres qui ne donnent pas de fruits.

Premier empêchement. On est trop dissipé, on n'est pas attentif à la parole de Dieu; les sens et l'âme sont comme un chemin ouvert; comment prêterait-on l'oreille à Dieu qui parle, tandis que l'on est tout occupé à entendre la voix des créatures? *Hæc vox non sonat in choro.* (S. BERNARD.)

Second empêchement. On a le cœur dur, attaché à ses passions, l'esprit rempli de ténèbres et des fausses maximes du monde :

Lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt. (Joan., I, 5.) *Omnis qui male agit, odit lucem.* (Joan., III, 20.) Dieu ne parle, pour ainsi dire, qu'en parabole; la plupart des chrétiens de nos jours l'entendent sans l'entendre, et la prophétie d'Isaïe s'accomplit en eux : *Videntes non vident, et audientes non audiunt, neque intelligunt.* (Isa., VI, 9.)

Troisième empêchement. L'amour des richesses et des plaisirs de la vie empêche de goûter les douceurs de la grâce, et de s'affectionner aux véritables richesses. En certain temps on convient que l'on n'est pas dans la voie du salut; on voudrait mieux faire; on sent du dégoût pour les richesses du siècle, mais on s'en tient là, et on n'en vient pas jusqu'à arracher les épines, jusqu'à ôter du cœur tout ce qui est un obstacle à la grâce; on n'exécute pas ce à quoi elle nous porte, par exemple, à nous éloigner de telle occasion, à nous priver de tel plaisir, à réparer une médisance, à nous réconcilier, à faire une restitution, etc.

Convenez-en, mes frères, que cent fois vous avez été portés à quantité de bonnes œuvres. Pourquoi ne les avez-vous pas faites? Parce que vous n'avez pas voulu être fidèles à la grâce; vous n'avez pas voulu suivre les inspirations de Dieu; vous avez préféré votre propre satisfaction. Oh! quelle indigne préférence! Ah! cessez, mes frères, de résister à la voix de Dieu qui vous appelle, faites désormais un saint usage de sa grâce; que votre cœur soit une bonne terre, où elle ne trouve aucune résistance à ses divines opérations. Pour cela, mes frères, deux choses vous sont nécessaires : 1° La vigilance sur vous-mêmes, qui n'est autre chose qu'une attention assidue à ce que Dieu vous dira au fond du cœur, aux lumières célestes qu'il fera briller dans votre esprit. Jennes gens, imitez Samuel : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus*, etc. (I Reg., III, 10.) Mères de famille, imitez la sainte Vierge : *Conservabat omnia hæc*, etc. (Luc., II, 51.) On pourra proposer encore quelques autres exemples, comme celui de David, dont on citera quelques passages tirés des psaumes : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus.* (Psal. LXXXIV, 9.) Et en quel temps être attentifs? Dès le matin, à votre réveil, en certains temps de la journée, particulièrement quand vous priez, quand vous assistez à quelques instructions, après que vous les avez entendues, etc.

2° La patience : *In patientia*, pour supporter la peine qui se rencontrera dans ce à quoi la grâce nous portera : il s'agit de se faire une sainte violence, sans quoi point de salut. On citera ici l'exemple des répréhensibles. Il n'en est point qui n'ait eu des grâces, qui n'ait même senti de bons desirs; mais ils ont été inefficaces, par leur négligence ou leur paresse : c'est ce qui fait à présent une bonne partie de leurs supplices. Ne vous exposez pas, mes frères, à ce regret éternel; suivez l'attrait de la grâce, particulièrement dans ce temps où nous sommes. (On dira ce qu'il

convient de faire et de pratiquer. (Adressez-vous pour cela à Jésus-Christ l'auteur de la grâce, c'est principalement pendant le sacrifice de la sainte Messe qu'il la communique, écoutez ce qu'il vous dira, en y assistant; mais pratiquez courageusement et dès aujourd'hui ce qu'il vous dira.

Instruction sur l'Épître du jour. — Cette Épître est tirée des XI^e et XII^e chap. de la II^e Épître de saint Paul aux Corinthiens, laquelle fut écrite peu de temps après la première, et quelques mois avant l'Épître aux Romains; ce fut l'an 58 de l'ère chrétienne, en Macédoine. L'Apôtre s'y propose de consoler les Corinthiens consternés des reproches qu'il leur avait faits dans sa première Lettre. Il y traite de différentes matières, pour leur instruction; mais l'objet principal des derniers chapitres est de les précautionner contre de faux apôtres, qui tâchaient de le décrier et de ruiner la foi des Corinthiens. C'est pour cela qu'il s'étend si fort à prouver son ministère, à montrer qu'il a été envoyé de Dieu pour leur annoncer la foi. Elle contient en tout treize chapitres.

Quoique l'Evangile de la Messe fournisse beaucoup de sujets d'instruction, il sera cependant à propos de dire quelque chose de l'Épître qui s'y lit. Comme cette Épître est la plus longue de toutes celles qui se lisent dans le cours de l'année, les fidèles entendront avec plaisir le récit de ce qu'elle renferme. L'Eglise souhaite que l'on parle au peuple des travaux de l'Apôtre dont elle rappelle le souvenir, et qu'elle invoque dans l'oraison de la Messe. Remarquez qu'à Rome la station se faisait ce dimanche dans la basilique de Saint-Paul.

Si on se détermine à faire son prône sur cette Épître, on peut ainsi commencer :

Nous venons de lire, mes frères, une longue Épître, et la plus longue de toutes celles qui se lisent dans le cours de l'année; peut-être même avez-vous été surpris de sa longueur, et désirez-vous savoir ce qu'elle contient, le voici. Elle est tirée, mes frères, d'une seconde Lettre que saint Paul écrivait aux Corinthiens, aux fidèles dont nous avons déjà parlé, et à qui il avait écrit l'année précédente. Une des principales raisons qui l'engagèrent à faire cette seconde lettre, fut de les précautionner contre la mauvaise doctrine de plusieurs faux apôtres, qui décréditaient l'Evangile en décréditant saint Paul, et qui par là s'efforçaient d'enlever la vraie foi aux Corinthiens. Ils en avaient déjà beaucoup souffert, et c'est ce que l'Apôtre leur rappelle au commencement de cette Épître. Ensuite il en vient à ce qui le regarde lui-même; il leur fait le détail de tout ce qu'il a enduré pour l'Evangile; il leur raconte les grâces singulières qu'il a reçues de Dieu, comment il a été ravi jusqu'au troisième ciel; il n'oublie pas les tentations qu'il a éprouvées, et comment Dieu l'a soutenu par sa grâce; et tout cela pour les affermir dans la doctrine qu'il leur avait prêchée, et les

préserver de la séduction à laquelle ils étaient exposés.

Nous vous prêchons, mes frères, la même doctrine que le grand Apôtre prêcha aux Corinthiens; nous n'avons garde de nous comparer à lui; nous ne pouvons pas dire comme lui, que notre ministère a été autorisé parmi vous par des miracles et des prodiges comme l'apostolat de saint Paul l'avait été à Corinthe; mais du moins avons-nous la consolation de pouvoir dire comme lui, que nous sommes envoyés de Dieu pour vous instruire; que nous ressentons pour vous une sollicitude continuelle; que nous compatissons à vos maux; que les fautes que vous commettez, principalement quand elles viennent à éclater, nous causent une cuisante douleur : *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* Nous pouvons ajouter que nos travaux n'ont pas été inutiles parmi vous. (On pourra citer ici quelqu'un des fruits que l'on aura remarqués depuis que l'on est dans la paroisse.) Mais, hélas! plusieurs n'en tirent à présent presque aucun profit.

Le pasteur fera, 1^o à cette occasion, de vifs mais tendres reproches à son peuple, sur certains désordres. Il s'élèvera particulièrement contre les fausses maximes qui régneront dans la paroisse; surtout, s'il se trouvait des gens qui décriassent le ministère, il ne manquerait pas de prévenir les peuples, et de les garantir du poison d'une fausse doctrine.

2^o Il les exhortera à souffrir, à l'exemple des Corinthiens : *Sustinetis, si quis vos in servitute redigit*, etc. Il fera voir combien la conduite des chrétiens de nos jours est opposée à celle de ces premiers fidèles, qui souffraient si patiemment les mauvais traitements, les injustices, etc. Il les animera par l'exemple de l'Apôtre, qui eut tant à souffrir pour l'Evangile; il encouragera particulièrement les âmes justes qui éprouvent de violentes tentations, et leur dira pourquoi Dieu le permet, et la conduite qu'elles y doivent tenir à l'exemple de saint Paul; il s'adressera enfin à tous les pécheurs, leur assurant que la grâce ne leur manque pas plus qu'à l'Apôtre : *Sufficit tibi gratia mea*; il les suppliera d'en profiter, surtout dans ce temps-ci, pour éviter le péché qui y est si commun, et pour faire une vraie pénitence de ceux qu'ils y ont commis; enfin il leur témoignera avec une tendresse paternelle, le désir qu'il a que tous soient de vrais fidèles, et qu'ils conformément leur vie à la doctrine qu'il leur prêché. Il lira pour cela la suite du XII^e chapitre de la Lettre de saint Paul, ainsi que le dernier; il remarquera surtout ces beaux endroits : *Non quæro que vestra sunt, sed vos : ego libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris. Coram Deo in Christo loquimur : omnia, charissimi, propter edificationem vestram. Timeo ne non quales volo inveniam vos, etc. Vosmetipsos tentate si estis in fide. Oramus autem Deum, ut nihil mali faciat, sed quod bonum est hoc et oramus, vestram consanma-*

tionem. Ce que nous demandons encore, c'est votre perfection : *De cætero, fratres, gaudete, perfecti estote, exhortamini* : animez-vous les uns les autres. *Pacem habete, et Deus pacis et dilectionis erit vobiscum. Gratia Domini nostri Jesu Christi, et charitas Dei, et communicatio Spiritus sancti sit cum omnibus vobis. Amen.*

C'est ce que nous allons demander à Dieu pour vous à la Messe ; demandez-le pour nous, afin que nous remplissions à votre égard notre ministère avec autant de zèle et de succès pour vous et pour nous, que saint Paul l'a rempli.

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIMÉ.

Avis à donner avant le prône. Point de pensée plus propre à nous garantir du péché, que le souvenir de la Passion du Sauveur. De l'aveuglement spirituel. Sur la cérémonie des Cendres. Des qualités de la charité, tirées de l'Épître du jour.

Avis à donner avant le prône. — Les matières qui sont à traiter pour ce dimanche sont si abondantes, et en même temps si intéressantes, qu'à moins qu'un pasteur ne médite bien attentivement ce qu'il doit faire, il se met en danger, ou d'omettre des choses essentielles, ou de rebuter ses auditeurs par la longueur de ses instructions.

Qu'a-t-il à faire en ce jour ? 1° A annoncer l'ouverture du Carême, et lire le mandement de l'Ordinaire à ce sujet ; 2° à avertir déjà les peuples de l'obligation où ils sont de se préparer à la communion pascale ; 3° il doit prévenir les désordres des jours prochains, que la corruption du siècle a fait appeler le temps du carnaval ; 4° enfin, il est à propos qu'il prépare les fidèles à la cérémonie des Cendres, qui se doit faire le mercredi suivant. Comme il est bien difficile d'exécuter tout cela d'une manière suffisante, sans charger trop la mémoire de ses auditeurs, il peut laisser quelque-une de ces matières pour l'après-dinée (si toutefois tout le peuple se trouve assemblé dans son église), par exemple ce qui regarde la cérémonie des Cendres.

La première chose qui est donc à faire ce dimanche, c'est la lecture du Mandement de l'Ordinaire, qu'il est fort à propos de lire tout au long d'une voix bien intelligible, et cette lecture ne doit pas se faire simplement et d'une manière sèche, mais avec des réflexions tirées du fond du mandement. Il arrive souvent qu'un grand nombre des auditeurs n'en comprennent pas bien le sens ; d'autres ne font pas attention aux différentes défenses ou permissions que fait l'Ordinaire ; un pasteur doit suppléer à la faiblesse de ses paroissiens, et il pourrait trouver dans les réflexions que lui fournit le mandement, tout ce qu'il convient de dire à son peuple ce jour-là.

Aujourd'hui, mes frères, dirait-on, c'est le dimanche de la Quinquagésime, et dimanche prochain sera le premier du Carême. Vous n'ignorez pas combien ce temps est saint : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (II Cor., VI, 2) ; temps de pénitence

pour les pécheurs, et même pour les justes, puisqu'il n'est personne qui ne pèche de temps en temps. (On pourrait dire quelques mots sur le Carême, et spécialement sur son antiquité, ensuite on dirait :) L'Eglise, mes frères, vous l'annonce aujourd'hui par notre bouche, et voici le Mandement que je suis chargé de vous lire de sa part ; c'est votre supérieur et le mien à qui nous devons, vous et moi, l'obéissance, qui nous l'envoie pour le publier ; écoutez la voix de notre père commun et de notre pasteur (on le lira tout au long) : après quoi on reprendra ce qui aura besoin d'être expliqué et motivé. On insistera sur certains points auxquels on sait que l'on manque le plus souvent ; on en prendra occasion de donner au peuple les avis que l'on jugera les plus nécessaires.

On pourrait s'attacher à l'obligation où l'on est d'obéir à l'Eglise, de s'abstenir de ce qu'elle défend, et de patriquer ce qu'elle ordonne ; on montrerait que lui désobéir, en désobéissant au premier pasteur, c'est désobéir à Dieu même : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus*, etc. (Matth., XVIII, 17.) On fera voir, au contraire, l'utilité de cette obéissance. On confirmera le tout par le bel exemple que l'Eglise nous fait lire dans notre Office, dans l'histoire de la vocation d'Abraham. Il n'y aurait qu'à la bien exposer ; elle serait capable de toucher les peuples, elle les engagerait à faire à Dieu le sacrifice qu'il exige de nous durant le Carême. Quelle différence, dirait-on, entre le sacrifice que Dieu demanda à Abraham, et celui qu'il nous demande ! (On fera sentir cette différence.) De quoi s'agissait-il pour Abraham ? De quitter sa maison, son pays, et de venir demeurer dans une terre étrangère. Quel sacrifice Dieu exigea-t-il encore de lui ? Rien moins que de son propre fils. Abraham cependant obéit ; il quitta sa maison, son pays, selon l'ordre de Dieu ; il se mit même en devoir d'immoler son fils Isaac ; le fils même ne refusa pas de se mettre sur le bûcher dans un état de victime. Et nous, que nous demande-t-on ? Ah ! que l'obéissance de ces patriarches confondra bien notre rébellion aux ordres de Dieu qui nous parle par l'Eglise, comme il parla autrefois à Abraham par un ange !

Obéissez donc, mes frères, et pour vous y animer, considérez quelle fut la récompense de l'obéissance d'Abraham, aussi bien que d'Isaac. (On la rapportera.) Ce n'est là cependant qu'une faible image de celle que Dieu vous prépare.

Après la lecture et l'explication du mandement, l'objet principal qui doit enflammer le zèle du pasteur, c'est de prévenir les désordres du carnaval ; et il ne doit rien oublier pour en inspirer aux fidèles toute l'horreur qu'ils méritent, en leur montrant combien ces désordres sont indignes d'un chrétien, contraires même à la raison ; combien ils sont funestes : on s'étendra sur chacun de ces points autant que l'on jugera à propos. On trouvera aussi dans l'Evangile du jour de quoi les en détourner ; l'Eglise ne pouvait

guère choisir d'Évangile qui fût plus propre à cette fin.

C'est pour vous engager, mes frères, dira-t-on, à entrer dans les sentiments que je viens de vous inspirer, que l'Eglise vous met devant les yeux, dans l'Évangile, deux objets bien remarquables : le premier, c'est le souvenir de la Passion du Sauveur ; le second, c'est l'exemple d'un aveugle à qui Jésus-Christ rendit la vue : c'est dans le XVIII^e chapitre (vers. 31-43) de l'Évangile selon saint Luc qu'ils sont rapportés. Ceci arriva peu de temps avant la Passion de Jésus-Christ et vers le commencement du mois de mars, qui fut le dernier de sa vie.

Ce divin Sauveur sachant que le temps marqué par son Père pour achever la rédemption des hommes par une mort douloureuse, approchait, quitta la Galilée où il avait prêché pendant longtemps, et s'en vint dans la Judée, dont Jérusalem était la capitale, et où il devait consommer sa Passion. Il déclara à ses apôtres le sujet de son voyage. *Voici, leur dit-il, que nous montons vers Jérusalem, où toutes les choses qui ont été prédites par les prophètes, touchant le Fils de l'homme, vont bientôt s'accomplir ; il y sera livré aux gentils, traité avec dérision, flagellé, couvert de crachats ; après qu'on l'aura flagellé, on le mettra à mort, et il ressuscitera le troisième jour. Tandis qu'ils étaient en chemin, comme ils approchaient de Jéricho (ville distante de Jérusalem d'environ sept lieues), un aveugle qui était assis sur le chemin, et qui demandait l'aumône, entendant passer une troupe de gens, demanda ce que c'était, et comme on lui répondit que c'était Jésus de Nazareth qui passait : Jésus, fils de David, s'écria-t-il aussitôt, ayez pitié de moi ; en vain voulut-on l'obliger à se taire, il cria encore plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Jésus s'étant arrêté, se le fit amener, et lui demanda ce qu'il souhaitait : Seigneur, répondit l'aveugle, que je voie : Voyez, lui dit Jésus, votre foi vous a sauvé. Il vit aussitôt et suivit Jésus, publiant les grandeurs de Dieu. Tout le peuple qui en fut témoin, rendit aussi gloire au Seigneur.*

Point de pensée plus propre à nous garantir du péché, que le souvenir de la Passion du Sauveur. — Comprenez-vous, mes frères, pourquoi l'Eglise vous présente un Évangile si touchant et si instructif ; d'une part, les souffrances de Jésus et sa résurrection ; de l'autre un aveugle guéri et qui suit Jésus-Christ. Ah ! mes frères, que ne puis-je vous le bien imprimer dans la mémoire et encore plus dans le cœur ! Elle n'attend pas à la fin du Carême pour vous rappeler la Passion du Sauveur, et l'aveuglement des pécheurs qui en ont été la cause : animée qu'elle est d'un désir ardent de vous préparer au temps du Carême, à la confession et à la communion pascalle, et ; surtout à vous préserver des désordres où tant de chrétiens se précipitent tous les jours, elle vous remet sous les yeux tout ce que le péché a coûté à Jésus ; elle veut opposer à vos passions la Passion même du Sauveur, afin que cette

pensée vous serve de frein, de barrière, de digue pour arrêter le cours de vos péchés. Elle veut encore représenter aux pécheurs l'aveuglement où ils vivent, mille fois plus déplorable que celui de l'aveugle de notre Évangile ; elle leur fournit, dans cet aveugle, un modèle accompli de ce qu'ils doivent faire pour se guérir. Ah ! que n'ai-je le temps, mes frères, de vous développer des vérités si propres à vous attendrir, à vous éclairer, à vous guérir ! Je ne veux cependant pas abuser de votre patience, et comme je vous ai déjà entretenus à l'occasion du mandement du Carême, je me contenterai de vous indiquer quelques réflexions à faire sur l'Évangile de ce jour.

On choisira celles qui paraîtront les plus efficaces, ou sur la Passion du Sauveur, ou sur l'aveuglement du pécheur, et les remèdes dont il doit se servir pour sa guérison.

Si l'on prend la Passion du Sauveur : Pensez, mes frères, dira-t-on, pensez à la Passion de Jésus-Christ durant les jours prochains. Point de pensée plus propre à vous garantir du péché : c'est la première réflexion. Pensez, mes frères, à la Passion du Sauveur. Point de pensée plus propre à vous faire passer les jours prochains d'une manière chrétienne : c'est la seconde réflexion.

Première réflexion. — Non, mes frères, nulle pensée plus capable de nous détourner du péché, de nous faire résister à nos passions, particulièrement ces trois jours, que la considération sérieuse des souffrances de Jésus. Et comment oseriez-vous vous abandonner au péché, si vous faites attention qu'en vous y livrant, vous renouvez en quelque sorte toutes les souffrances du Sauveur, vous le livrez à ses ennemis : *Tradetur gentibus* ; vous vous moquez de lui : *Illudetur* ; vous le chargez d'injures, vous le crucifiez de nouveau : *Conspuetur, crucifigetur*. Oui, pécheurs, en vous abandonnant durant ces jours à la débauche, aux excès de bouche ; en vous mêlant parmi ces hommes insensés, qui ne pensent qu'à contenter l'amour qu'ils ont pour le plaisir, dans les spectacles, les jeux, les courses nocturnes (détail selon le lieu où l'on aura à parler), vous ressembleriez à ces Juifs impies qui, s'étant saisis de la personne sacrée du Sauveur dans le jardin des Olives, durant la nuit, le lièrent comme un criminel, le conduisirent comme un scélérat depuis le jardin des Olives jusqu'à Jérusalem, faisant retentir l'air de leurs cris et de leurs huées. On poursuivra l'application des souffrances du Sauveur aux démarches des pécheurs en ce temps.

Je vous le demande, mes frères, où serait votre foi, et que doit-on penser des chrétiens qui se comportent de la sorte ? Sont-ils excusables ? Ne sont-ils pas plus condamnables que les Juifs qui ne connaissaient pas bien le Sauveur ? Car s'ils l'eussent bien connu, dit saint Paul, ils ne l'eussent jamais crucifié. Pour vous, mes frères, vous le connaissez, vous faites profession d'être du nombre de ses disciples ; nous vous déclarons qu'en vous livrant au péché mortel, vous livrez Jésus-

Christ lui-même à son plus mortel ennemi, vous le livrez en quelque sorte au démon, vous lui préférez votre passion, etc. Et cependant, malgré toutes ces connaissances, vous vous abandonnez aux désirs de votre cœur, vous crucifiez de nouveau en vous-mêmes le Fils de Dieu!

Deuxième réflexion. — Ah! mes frères, ouvrez les yeux de votre foi, et voyez l'indignité de votre conduite, voyez les douleurs de votre Maître, comptez tout ce qu'il a déjà enduré pour vous. (Il faudra dire quelque chose des douleurs intérieures et extérieures de Jésus-Christ. Quoi donc! voulez-vous les multiplier, ses douleurs, être du nombre de ceux dont parle le Prophète : *Super dolorem vulnorum meorum addiderunt* (Psal. XVIII, 27.) *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores : prolongaverunt iniquitatem suam.* (Psal. CXXVIII, 3.) Voulez-vous prolonger vos iniquités, dans un temps où vous devez vous disposer à apaiser Dieu, dans un temps où vous devez penser à les expier, où vous devez commencer à prendre les sentiments d'un vrai pénitent? Est-ce donc, mes frères, est-ce donc là une disposition au saint temps du Carême? Que penseriez-vous d'un homme qui, vous ayant offensés pendant longtemps, et voulant se réconcilier avec vous dans quelques jours, viendrait encore aujourd'hui et demain vous dire de nouvelles injures, qui insulterait ceux qui vous appartiennent, et se joindrait à vos ennemis pour vous faire de la peine? Comment le recevriez-vous sur la fin de cette semaine? Vous sentiriez-vous bien disposés à lui faire un bon accueil, surtout si vous lui aviez représenté que c'est bien à tort qu'il cherche à vous persécuter? Voilà, mes frères, voilà l'image de votre conduite à l'égard de Dieu. Vous voulez vous réconcilier avec lui dans quelque temps, et cependant, etc. Quelle contradiction! Y pensez-vous! A quoi ne vous exposez-vous pas? Aux châtimens des Juifs aveugles, qui ne voulurent pas profiter autrefois ni de ce que les prophètes leur disaient de la part de Dieu, ni des menaces mêmes que leur fit Jésus-Christ. (On citera quelques beaux traits bien choisis des prophètes Isaïe, Jérémie ou Ezéchiel, comme aussi quelques-uns de Jésus-Christ ou de ses apôtres; après quoi on dira :)

Tels sont, mes frères, les châtimens que vous avez à craindre : une fausse pénitence, l'aveuglement spirituel, l'endurcissement, l'impénitence finale. Craignez ces malheurs, craignez, vous surtout qui êtes les auteurs, les chefs des désordres qui arrivent en ces jours : à qui vous comparerai-je? A Judas, qui mit en mouvement tout Jérusalem contre Jésus-Christ, qui amena une compagnie de soldats et de scélérats pour se saisir de sa personne sacrée, dans le jardin des Olives : *Dux fuit eorum qui comprehenderunt Jesum.* (Act., I, 16); *Antecedebat eos.* (Luc., XXII, 47.) Ah! mes frères, réveillez donc votre foi; pensez à l'injure que vous faites à Jésus-Christ en profanant ces jours prochains; ayez horreur d'une telle profanation, et ne dites pas que

ce sont des jours destinés aux divertissemens, que c'est l'usage de se livrer au plaisir, à la joie, et de se trouver dans les assemblées mondaines, etc. Ne savez-vous pas que toute la vie d'un chrétien, selon l'Eglise et les saints Pères, est une continuelle pénitence; que chaque jour nous devons porter notre croix, nous mortifier? Y a-t-il donc un temps où il soit permis de ne plus servir le Seigneur, et de l'offenser, de scandaliser ses frères et de vivre sans religion?

A Dieu ne plaise cependant que je veuille vous interdire toute sorte de récréations; je vous l'ai déjà dit autrefois, et je vous le répète : il en est de permises, et celles que je condamne sont..... Au nom de Jésus-Christ et par tout ce qu'il a enduré pour vous, évitez-les, mes frères, armez-vous pour cela de la pensée de sa Passion : *Christo passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini.* (I Petr., IV, 1.) Ce que je vous demande, mes frères, c'est d'y penser ce soir, demain matin et après demain; regardez quelque temps l'image du crucifix qui doit être dans vos maisons, et dites-vous à vous-mêmes : Voudrais-je de nouveau crucifier Jésus-Christ, mon Seigneur! Il n'en sera pas ainsi, je veux passer ces trois jours en vrai fidèle; quand même tous les autres vous abandonneraient, ô mon Jésus! je ne vous abandonnerai jamais. Demandez-lui, mes frères, cette grâce à la Messe que nous allons célébrer; vous surtout, âmes justes, qui devez gémir sur les désordres que l'on commet en ce temps, redoublez vos prières, pour obtenir la conversion de tant de mauvais chrétiens; pensez de temps en temps à la Passion du Sauveur : point de pensée plus propre à vous disposer au Carême, et spécialement à sanctifier les jours prochains : *Recogitate eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem : ut ne fatigemini, animis vestris deficientes.* (Hebr., XII, 3.) Venez-y méditer ce que ce divin Jésus a bien voulu souffrir pour votre amour; unissez-vous à tant de saintes âmes, qui, dans tout le monde chrétien, tâchent de dédommager le Sauveur des outrages qu'il reçoit de la part des pécheurs; demandez l'intelligence, pour avoir une juste idée de la grandeur des souffrances, afin de vous exciter aux sentimens que la considération de ses douleurs doit produire en vous; redoublez votre ferveur, pour vous comporter comme ses véritables disciples.

Si c'est dans un endroit où il y ait les Quarante heures, on invitera le peuple à venir souvent à l'église, et on ne manquera pas d'exhorter tous les auditeurs à se rendre assidus aux instructions; si elles n'y sont pas encore établies (établissement qu'il serait à souhaiter de faire dans tous les lieux un peu considérables), il faudra recommander quelques bonnes œuvres que les auditeurs pourront pratiquer, comme venir à la prière du soir, si on en fait une à l'église, ou au moins rendre une visite au Saint-Sacrement; et si on ne peut faire ni l'un ni l'autre, s'unir de temps en temps, pendant la journée, à tous les

honneurs que l'on rend à Jésus-Christ dans tout le monde chrétien, et prier pour la conversion des pécheurs. On renouvellera l'avertissement aux pères et mères, aussi bien qu'aux maîtres, de contenir leurs familles durant ces jours.

De l'aveuglement spirituel. — Une autre année, après avoir dit quelque chose de la Passion du Sauveur, on paraphaserait l'histoire de l'aveugle guéri. C'est pour nous préserver, mes frères, du péché, et apprendre aux pécheurs ce qu'ils doivent faire pour se guérir, que l'Eglise nous fait lire cette histoire. Faites-y une sérieuse réflexion, pour vous convaincre de l'état déplorable où est réduit un chrétien qui vit dans l'état du péché, sans se mettre en peine d'en sortir, et que ceux d'entre vous qui ont eu le malheur d'y croupir, s'instruisent des moyens qu'ils doivent prendre pour s'en délivrer au plus tôt. Rien de plus déplorable qu'un pécheur aveugle; c'est le premier point. Comment peut-on se guérir de cet aveuglement? ce sera le second.

Premier point. — L'état d'un homme privé de la vue est bien triste; mais quelque triste qu'il soit, il n'approche pas de celui d'un chrétien qui est dans l'état du péché, sans se mettre en peine d'en sortir, qui ne considère pas la grandeur de son mal, et qui ferme les yeux à la lumière de la grâce, qui l'éclaire de temps en temps.

On comparera un homme privé de la vue du corps, avec le pécheur aveugle.

1° L'aveuglement du corps peut procurer de grands avantages à l'âme, en lui ôtant la vue de plusieurs objets dangereux, capables de la perdre; mais l'aveuglement de l'esprit est infiniment funeste à celui qui en est attaqué. On en montrera les suites. La passion l'aveugle et le rend incapable de tout bien et capable de tout mal. (*Voy. les Méditations de SEGNIERY, tome 1, page 13; LEMAITRE, tom. 1, pour la Quinquagésime.*)

2° L'aveugle de corps cherche du secours et de l'appui pour se guérir, il souhaite sa guérison, mais l'aveugle d'esprit s'imagine être assez éclairé, et plus éclairé que les autres; il ne pense pas à sortir de l'état où il est réduit, il se plaît même dans ses ténèbres.

Enfin, l'aveugle de corps fait tout au plus quelques chutes qui communément ne sont ni dangereuses, ni sans remède; mais l'aveugle d'esprit fait des chutes continuelles, qui le conduisent presque toujours à la mort du péché.

On apportera quelques exemples de cet aveuglement tirés des Livres saints : *Excavit illos malitia eorum.* (*Sap., II, 21.*) Exemple des pharisiens, exemple des Juifs à qui le Sauveur reprochait leur aveuglement, et qui tira même des larmes de ses yeux, principalement lorsqu'il allait à Jérusalem, un peu avant sa Passion : *Si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi, etc.* (*Luc., XIX, 42.*) N'est-ce pas, mes frères, ce que j'aurais bien lieu de dire et de faire à l'égard de quelques-uns, et même de plu-

sieurs d'entre vous? *Si cognovisses*, ah! si vous connaissiez l'état où votre âme est réduite, jeunes personnes, hommes débauchés, etc. *Nunc autem abscondita sunt* : mais vous n'y faites pas attention; vous ne considérez, ni l'injure que vous faites à Dieu par vos plaisirs criminels, vos débauches, vos injustices et vos scandales; ni l'outrage que vous faites à Jésus-Christ dont vous anéantissez la Passion, et que vous renouvez même par vos désordres; ni les malheurs que vous vous attirez par votre conduite criminelle.

Ah! si vous aviez perdu la vue du corps, avec quel empressement ne désireriez-vous pas votre guérison, ne cherchiez-vous pas des remèdes efficaces pour vous la procurer? Quoi donc! serez-vous moins empressés pour délivrer votre âme des ténèbres épaisses où elle est plongée? Ne vous instruirez-vous pas des remèdes dont vous devez vous servir pour recouvrer la vue de l'âme? Jésus-Christ souhaite votre guérison, et il la souhaite ardemment; la très-sainte Vierge, votre ange gardien, tous les saints ensemble la souhaitent; je la désire moi-même de toute l'ardeur de mon cœur; n'y aura-t-il que vous qui serez insensibles à ce qui vous intéresse plus que personne, à ce qui vous intéresse essentiellement? Non, je pense que vous n'êtes pas encore tombés dans cet état d'endurcissement, et j'espère que vous écouterez volontiers les moyens que vous devez prendre pour sortir de votre aveuglement; je vais vous en instruire dans le second point.

Deuxième point. — Remarquez, mes frères, les démarches que fit cet aveugle de notre Evangile, voilà votre modèle. Dès qu'il eut appris que Jésus passait, il se mit à crier : *Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi!* rien ne put l'empêcher de continuer sa prière; elle fut si pleine de foi et de confiance en la puissance et en la bonté de Jésus-Christ qu'elle engagea le Sauveur à se le faire amener, et qu'elle lui obtint une parfaite guérison : *Respice, fides tua te salvum fecit.*

C'est donc par la prière, mes frères, que vous devez commencer l'ouvrage de votre guérison; adressez-vous au même Sauveur qui rendit la vue à cet aveugle; ne doutez pas de son pouvoir ni de sa miséricorde; dites-lui dès ce jour, particulièrement pendant la Messe, *Jesu, fili David, miserere mei.* Ah! divin Jésus, ma misère est infiniment plus digne de compassion que celle de l'aveugle-né à qui vous rendîtes la vue; il y a longtemps que je vis dans les ténèbres du péché, le démon m'a aveuglé, le monde m'a aveuglé; vous seul pouvez m'éclairer; dissipez, je vous en supplie, les ténèbres de mon esprit : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte.* (*Psal., XII, 4.*) *Domine, ut vidam*; faites que je vous connaisse, faites que je me connaisse moi-même. Continuez, mes frères, à prier aussi bien que l'aveugle; ne vous contentez pas de le faire pendant la Messe, faites-le souvent, pendant ce jour et les suivants : il vous arrivera peut-être ce qui arriva à l'aveugle.

Ceux qui allaient devant le Seigneur n'oubliaient rien pour obliger l'aveugle à se taire : *Qui praeibant, increpabant eum, ut taceret.* C'est ainsi, dit saint Grégoire (voy. les Leçons de l'Office de la Quinquagésime, tirées de saint Grégoire, hom. 2, in *Evangel.*), que la multitude s'efforce de nous empêcher de crier vers le Seigneur ; mille désirs terrestres, le tumulte de nos passions nous détournent de la prière, nous inquiètent quand nous voulons prier ; mais c'est cela même, ajoute le saint docteur, qui doit redoubler notre ferveur : *Quanto graviore tumultu cogitationum carnalium premimur, tanto orationi ardentius insistere debemus.* Approchez-vous de Jésus-Christ comme fit l'aveugle, il vous dira au fond du cœur ce qu'il lui dit : *Quid tibi vis faciam?*

Que souhaitez-vous ? Ah ! Seigneur, lui répondrez-vous, que je voie. Que vous êtes bon, aimable Jésus, et que j'ai été ingrat envers vous ! Que j'ai été malheureux de suivre mes passions, d'imiter les mauvais exemples que j'ai eus dans le monde ? Je souhaite vivre plus conformément à ma foi que je n'ai fait jusqu'ici. Soyez sûrs, mes frères, que vous serez exaucés : *Fides tua*, vous dira Jésus, *te salvum fecit.* *Respice* : connaissez-moi bien, suivez-moi, imitez ma vie, comportez-vous en vrais chrétiens. Ah ! mes frères, quelle joie pour vous, lorsque vous serez délivrés de votre aveuglement ! Ne manquez pas d'en témoigner à Jésus votre reconnaissance, comme le fit l'aveugle guéri ; il se mit à sa suite, en publiant les grandeurs de Dieu. Qu'il en soit ainsi de tous les pécheurs de cette paroisse, et que tous les vrais fidèles aient sujet d'en glorifier le Seigneur.

Sur la cérémonie des Cendres. — Outre ces deux sujets de réflexions pris de l'Evangile, il en est un troisième de la cérémonie des Cendres, dont on pourra se servir fort à propos, après la lecture et l'explication du Mandement du Carême, lorsqu'on ne voudra pas faire un catéchisme sur cette cérémonie. L'Eglise, mes frères, dira-t-on, comme une tendre mère, toujours vigilante pour procurer le salut de ses enfants, ne néglige rien pour vous engager à vous conformer à ses intentions, dans l'institution du Carême, vous détourner du péché et vous mettre en état de faire une vraie pénitence de ceux que vous avez commis. Elle ne se contente pas de vous rappeler dans notre Evangile la Passion du Sauveur, elle a encore institué une cérémonie sainte, que nous appelons la cérémonie des Cendres, parce qu'on met des cendres bénites sur la tête de chaque fidèle, en leur disant : *Memento*, etc., c'est-à-dire, *Souvenez-vous*, etc. C'est de quoi je viens vous faire souvenir. Dès aujourd'hui, mes frères, représentez-vous l'heure de votre mort ; pensez que ce Carême sera peut-être pour vous le dernier ; que vous ne verrez peut-être pas le jour des Cendres ; et ce souvenir vous fera éviter le péché : c'est le Saint-Esprit même qui nous en assure : *Memorare novissima tua*, etc. (*Ecclesi.*, VII, 40.) Pensée de la mort, pensée efficace pour faire réprimer les

passions ; premier point. Pensée de la mort, pensée efficace pour faire passer saintement le Carême ; second point.

Premier point. — Que faut-il pour réprimer les passions ? Il faut en bien connaître la vanité, l'instabilité et le châtement. Or, la pensée de la mort nous fait connaître tout cela, et par là même nous porte à les réprimer.

1^e La vanité : quelle folie de s'y livrer ! Que sont tous ces plaisirs, tous ces objets auxquels elle s'attache ? *Vanitas vanitatum.* (*Ecclesi.*, I, 2.) Demandez-le à tous ces voluptueux qui y ont passé leurs jours ; que leur en revient-il ? A l'heure de la mort qu'en pensent-ils ? Qu'en avez-vous pensé vous-mêmes, mes frères, lorsque quelque maladie dangereuse vous a conduits aux portes de la mort ?

2^e L'instabilité : peut-on les satisfaire ? Quel est l'homme qui ait été vraiment content en s'y livrant ? Que de croix au contraire, que d'amertume n'entraînent-elles pas après elles ! *Viam pacis non cognoverunt.* (*Psal.*, XIII, 3.) *Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum.* (*Rom.*, II, 9.) La pensée de la mort dessille les yeux ; et c'est en la méditant attentivement, que le chrétien voit clairement qu'on ne peut être véritablement content, qu'en menant une vie chrétienne.

3^e Enfin, la pensée de la mort nous rappelle les châtements des passions. Quelles en sont les suites ? Notre foi nous l'apprend ; des tourments affreux et éternels. Écoutez les réprouvés, dans le Livre de la *Sagesse*, et convainquez-vous, par leur expérience, de la vanité, de l'instabilité et des châtements des passions : *Nos insensati ambulavimus vias difficiles. Lassati sumus in via iniquitatis. In malignitate nostra consumpti sumus.* (*Sap.*, V, 4-13.)

Faites-les, mes frères, ces réflexions, appliquez-vous-les ; non-seulement vous vous garantirez du péché, mais vous vous disposerez à passer saintement le temps du Carême.

Deuxième point. — Pour le bien passer, il est nécessaire d'entrer dans des sentiments d'humilité et de pénitence ; et avec ces dispositions, nous participerons aux grandes grâces que Dieu a accoutumé de répandre dans ce temps favorable. Or, mes frères, la pensée de la mort nous les inspirera infailliblement, ces sentiments : *Memento*, etc. Souvenez-vous que vous êtes poussière, et vous serez humbles, vous renoncerez à vos péchés, vous pratiquerez le jeûne que l'Eglise vous prescrit, vous mortifierez votre chair, etc. Et comment n'entreriez-vous pas dans ces sentiments, si vous vous disiez à vous-mêmes : Je dois mourir ; je mourrai bientôt ; la mort doit m'égaliser au reste des hommes ; nulle différence entre moi et le plus misérable des mortels ; mon corps que j'idolâtre, sera la pâture des vers. Ah ! si je ne fais pénitence, je suis perdu sans ressource ; si je laisse passer ce temps sans profiter de la bonté de Dieu qui m'attend depuis si long-

temps, j'ai tout lieu de craindre une mort malheureuse; il faut donc m'humilier, renoncer à mes pensées de vanité, etc., renoncer à l'amour déréglé de moi-même; me séparer de cette idole de chair à qui je sacrifie mon âme; me défaire de ce bien que je retiens injustement, et que je quitterai malgré moi à la mort; il faut expier mes péchés par la jeûne corporel, autant que je pourrai; le pratiquer; m'adonner pendant ce saint temps à des exercices de piété; en un mot, imiter l'exemple de mon Maître qui, étant innocent, a bien voulu faire pénitence de mes propres péchés. Ah! qu'aurais-je à lui dire à l'heure de la mort, si je ne profitais pas des saintes réflexions qu'il me fournit à présent. Qu'elles vous seront salutaires, mes frères, ces réflexions! Portez partout la pensée de la mort, et je puis vous assurer que vous résisterez à vos passions, quelque fortes qu'elles puissent être; que vous ferez une prompte et sincère pénitence, et que vous passerez cette sainte quarantaine dans les dispositions de vrais chrétiens. Je la fais, ô mon Dieu! cette résolution, je n'oublierai pas ma dernière heure, je me la rappellerai, surtout dans mes tentations; et lorsqu'il se présentera quelque difficulté dans votre service, j'y ajouterai le souvenir de votre mort douloureuse qui me fortifiera, qui adoucira toutes les amertumes de la mienne. Faites, ô mon Jésus! que je m'en occupe désormais; aidez-moi à me préparer à vous aller rendre compte de ma vie, et à mériter de vous être réuni dans l'éternité.

On pourra encore se servir utilement des prières qui se font à la cérémonie des Cendres, et de l'Épître qui se lit à la Messe du mercredi, pour inspirer au peuple, durant ces jours, des sentiments de modestie, de tempérance et même de mortification.

Des qualités de la charité, tirées de l'Épître du jour. — L'Épître de la Quinquagésime est prise du XIII^e chapitre de la 1^{re} Lettre de saint Paul aux Corinthiens. On peut l'appeler par excellence l'Épître de la charité; point d'endroit dans l'Écriture où elle soit plus recommandée, mieux expliquée et plus relevée au-dessus des autres vertus. Le but de saint Paul est de porter les Corinthiens à la préférer à tous les dons gratuits qu'ils avaient reçus de Dieu, et desquels ils faisaient tant d'estime. Après leur en avoir parlé dans le chapitre précédent : *Je vais*, leur dit-il, *vous montrer une voie plus excellente*, vous instruire de quelque chose de plus parfait : *Adhuc excellentiorem viam vobis demonstro* : il l'explique dans tout le chapitre dont on a formé l'Épître. Il serait à souhaiter qu'on eût le temps de la bien développer au peuple, et si on ne le fait pas en ce jour, de peur d'être trop long, il ne faut pas manquer d'y suppléer dans une autre occasion. On y trouve tout ce qui peut se dire à la louange de la charité, et tout ce à quoi elle nous oblige. Saint Paul y fait voir 1^o la nécessité indispensable de la charité, dans les trois premiers versets; 2^o les devoirs ou les offices de la charité qu'il met au nombre de seize, et qui sont contenus

dans les cinq versets suivants, 3^o les fruits et l'excellence, aussi bien que la durée, de la charité, dans le reste du chapitre.

Ce n'est pas en vain que l'Eglise, après nous avoir proposé, les deux dimanches précédents, dans les Épîtres de la Messe, des exemples et des avis de saint Paul, tirés de ses *Lettres aux Corinthiens*, en met un pour ce même dimanche, pris dans la première Lettre de cet Apôtre au même peuple, et choisi dans le treizième chapitre. La charité étant la reine des vertus, et sans laquelle tous les jeûnes qu'on observe seraient inutiles, elle veut que les ministres de l'Evangile la recommandent, spécialement à l'entrée du Carême; persuadée que par le moyen de cette vertu ils en retireront des fruits abondants.

C'est sur quoi les pasteurs pourront insister, spécialement dans les lieux où les désordres du carnaval ne sont pas communs, comme il arrive en certaines paroisses de la campagne, où souvent la charité est blessée par la plupart; l'on voit même beaucoup d'innimités, qui sont un des grands obstacles à la réception des sacrements; c'est dans ces endroits, dis-je, où après avoir lu et expliqué le Mandement du Carême, après quelques autres avis convenables, on donnerait celui de la charité comme un des plus essentiels.

En vain, dira-t-on, mes frères (car il n'y a qu'à suivre dans cette espèce de prône l'ordre même que garde l'Apôtre), en vain prétendriez-vous passer saintement le Carême, si vous n'aviez une vraie charité pour vos frères; tout ce que vous pourriez faire de bon, tout ce que vous pourriez souffrir, vous deviendrait inutile pour le ciel. Ecoutez saint Paul lui-même. On donnera l'explication des trois premiers versets de l'Épître.

Elle est donc, mes frères, d'une nécessité absolue, cette charité qui nous fait aimer nos frères comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu; point de salut sans elle; point même de bonnes œuvres, qui sans elle puissent être récompensées.

Mais quelle charité devons-nous avoir pour nos frères? En voici les caractères : 1^o La charité est patiente et pleine de bonté : en voilà les deux premiers traits; patiente, pour souffrir de nos frères; pleine de bonté, pour leur procurer le bien que nous pouvons. On continuera ce détail suivant le temps que l'on y pourra mettre.

L'avez-vous, mes frères, cette charité? On reprendra les qualités de la vraie vertu, et on les comparera avec celle des auditeurs. Il s'en faut donc bien, ajoutera-t-on, que votre charité soit vraiment chrétienne; réformez-la sur le modèle que vous donne saint Paul; ayez dès ce jour pour tous vos frères des entrailles d'un amour sincère, compatissant, efficace, etc. (*Voy. BOURDALOUE, dans sa Retraite, Méditation de la vie agissante du Sauveur.*) Demandez-la aujourd'hui à Jésus-Christ qui vous en a donné le précepte, et qui l'a accompli parfaitement; et pour vous animer de plus en plus à suivre son exemple, n'oubliez pas ce que l'Apôtre ajoute

à la louange de la charité : qu'elle est la plus excellente des vertus, celle qui donne le prix et le mérite à toutes les autres. La foi cessera, l'espérance cessera ; les dons singuliers du Saint-Esprit cesseront : mais pour la charité, elle n'aura point de fin, elle se perfectionnera de plus en plus dans l'autre vie, où nous serons unis avec Dieu, de l'union la plus intime et la plus indissoluble. Aspirons, mes frères, aspirons à cet amour parfait ; que toutes nos actions soient faites dans la charité : *Omnia vestra in charitate fiant*. Que le Dieu de paix et de charité soit parmi vous ; que dès ce jour les querelles, les divisions, les procès, etc., cessent au milieu de vous, que l'on voie les riches s'empresse à soulager les pauvres ; que les pauvres ne portent point envie aux riches ; que chacun se supporte mutuellement ; que personne ne méprise son frère, etc. Alors, mes frères, alors le Dieu de la paix et de la charité sera parmi nous : *Deus pacis et dilectionis erit vobiscum* ; il nous pardonnera nos péchés ; toutes nos œuvres lui seront agréables ; et nous mériterons de brûler éternellement dans le ciel, du feu de son amour.

POUR LES DIMANCHES DE CAREME.

Avis remarquables.

De tous les dimanches de l'année, il n'en est point où les pasteurs doivent s'appliquer davantage à l'instruction de leurs peuples, qu'en ceux du Carême. C'est surtout en ce temps qu'ils sont obligés de ranimer leur zèle, se montrer, selon l'avis de l'Apôtre, dans les travaux, les veilles et les jeûnes. Ce serait peu d'instruire seulement à la quinzaine ; comment, dans deux ou trois prêches et autant de catéchismes, pourrait-on expliquer aux fidèles ce qui regarde le temps du Carême, ce qu'ils doivent savoir des sacrements de pénitence et d'Eucharistie, leur rappeler tous leurs devoirs, soit généraux, soit particuliers, pour les mettre en état de se bien examiner ? Comment enfin les toucherait-on, leur inspirerait-on des désirs efficaces de conversion ? Il est donc très à propos de faire, chaque dimanche de Carême, un prône bien préparé sur une matière bien choisie. Il convient de traiter quelques-unes des grandes vérités de la religion pour frapper les pécheurs, pour leur faire surmonter la honte qui leur ferme souvent la bouche dans leurs confessions, pour leur faire craindre la communion sacrilège. On pourrait, par exemple, parler le premier dimanche, de la vertu de pénitence ; le second, du malheur d'une âme dans le péché mortel, et de l'heureux état où elle se trouve après sa délivrance ; le troisième, de la nécessité et des qualités de la confession ; le quatrième, où nous lisons l'Evangile de la multiplication des pains, on prendrait pour sujet d'instruction le sacrement d'Eucharistie. Le dimanche de la Passion, comme il est parlé dans l'Evangile des Juifs qui voulurent lapider le Sauveur, on en prendrait occasion de parler de la

communion sacrilège ; et le dimanche des Rameaux on dirait quelque chose des fruits d'une bonne communion.

Il faut aussi remarquer que, l'Eglise rappelant dans les Evangiles qu'elle fait lire durant le Carême aux différents jours de la semaine, les fins dernières de l'homme, et certaines paraboles ou histoires très-morales, on peut, les dimanches, prévenir ou rappeler quelques-uns de ces Evangiles, et en tirer son instruction, par exemple, le premier ou le second dimanche, la mort ou le jugement dernier ; le troisième, l'enfer ; le quatrième, le pécheur mourant, etc. ; ou bien la parabole de l'enfant prodigue, la résurrection de Lazare, la conversion de la pécheresse.

Mais on ne doit pas perdre de vue l'esprit de l'Eglise durant tout ce temps, qui est de porter les fidèles à imiter la vie pénitente et souffrante du Sauveur : c'est ce qui partage en quelque sorte le temps du Carême. Depuis le commencement, même depuis la Septuagésime jusqu'au dimanche de la Passion, elle veut que nous nous entretenions de ce que le Sauveur a fait dans le désert, pour nous exciter à l'imiter ; et dès le dimanche de la Passion jusqu'à Pâques, elle nous met sous les yeux tout ce qu'il a souffert sur la fin de sa vie, pour que nous nous en occupions plus attentivement, et que nous tâchions de lui ressembler.

Suivant cet esprit, il convient de proposer aux fidèles, le premier dimanche du Carême, le Sauveur pénitent dans le désert, comme le vrai modèle que tous les chrétiens doivent imiter, spécialement dans le temps du Carême. On dira bientôt de quelle manière on pourra l'exécuter.

Il faut encore observer que les Quatre-Temps de la saison du printemps tombent les mercredi, vendredi et samedi qui suivent immédiatement le premier dimanche du Carême. Quoique le jeûne des Quatre-Temps n'ajoute pas une nouvelle obligation au jeûne du Carême, on ne doit pas omettre de les annoncer au peuple, tant pour les avertir des fins spéciales de ces Quatre-Temps, que pour les animer davantage à observer l'abstinence commandée, et à entreprendre le Carême avec plus d'ardeur.

1^{er} DIMANCHE DE CAREME.

Nécessité de la pénitence ; ses qualités. Délai de la conversion. Homélie sur la retraite de Jésus-Christ dans le désert. Estime et emploi que l'on doit faire du Carême.

Nécessité de la pénitence ; ses qualités. — Ce dimanche peut être appelé le dimanche de la pénitence, c'est-à-dire où tous les ministres de l'Evangile doivent l'annoncer dans les chaires chrétiennes. Quoique l'on y ait déjà exhorté les peuples des le dimanche de la Septuagésime, quoiqu'on leur ait rappelé dès lors, aussi bien que dimanche dernier, l'obligation où ils sont de se préparer de bonne heure à la communion pascale, il faut en ce jour presser les pécheurs plus que jamais à ne pas différer leur conversion, et

à profiter incessamment du temps de salut que Dieu leur offre.

Comme, dimanche dernier, la multitude des choses que l'on avait à leur dire n'a pas permis de s'étendre beaucoup sur chacune en particulier, on choisira pour ce dimanche une matière propre à faire entrer les fidèles dans les fins de l'Eglise en ce temps, [par exemple, la nécessité de faire du bien et une vraie pénitence à l'exemple de Jésus-Christ; ou bien on parlera contre le délai de la conversion. (*Voy. BOURDALOUE dans ses Pensées, tom. I, Essai d'Avent.*)

C'est aujourd'hui, mes frères, pourrait-on dire, que l'Eglise annonce à tous les fidèles et dans toute l'étendue du christianisme, qu'ils aient à faire pénitence : *Deus nunc annuntiat hominibus ut omnes ubique penitentiam agant* (Act., XVII, 30), et qu'elle leur met devant les yeux Jésus pénitent. Tout y prêche la pénitence; le nom même de Quadragesime, qu'il porte dans l'Eglise latine, et des saints Jeûnes chez les Grecs, marque assez que tous les fidèles doivent se revêtir, en ce jour, des sentiments de pénitence.

C'était un saint usage, il y a environ huit cents ans, qu'en ce jour les chrétiens qui avaient eu le malheur de se livrer à des divertissements criminels avant le Carême, vinsent se présenter à l'église, le flambeau ou la torche à la main, comme pour faire réparation publique des scandales qu'ils avaient donnés. (C'est ce qui a fait appeler ce dimanche le dimanche des Brandons, c'est-à-dire des flambeaux.) N'y en a-t-il pas quelques-uns parmi vous, mes frères, qui, malgré les avertissements que nous leur avons donnés, n'ont pas laissé de se livrer aux désordres la semaine dernière? Qu'ils devraient bien imiter les anciens fidèles qui réparaient publiquement leurs mauvais exemples! Mais s'ils ne le font pas d'une manière aussi solennelle, que leur conduite édifiante et les œuvres d'une vraie pénitence tiennent lieu de cette satisfaction publique. (Dans les paroisses où règne la pernicieuse coutume d'aller chez les nouveaux mariés la nuit du premier dimanche de Carême, un pasteur ne doit pas manquer de s'élever fortement contre ces sortes de coutumes, avant que de commencer son prône.) Mais ce n'est pas seulement aux chrétiens scandaleux que je dois annoncer la pénitence, c'est à vous tous qui m'écoutez, à vous tous qui avez péché. Je viens vous dire, comme autrefois saint Pierre disait aux Juifs, après leur avoir reproché qu'ils avaient mis à mort le Fils de Dieu, et qui, pénétrés des sentiments de componction, lui demandaient ce qu'ils devaient faire pour apaiser Dieu : *Penitentiam agite* (Act., II, 38), leur dit-il, *Faites pénitence*. Je vous en montrerai la nécessité dans mon premier point; je vous enseignerai dans le second la manière de la faire. Il faut faire pénitence; comment devez-vous la faire? C'est tout le sujet de votre attention.

Premier point. — Avant que de faire son premier point et même avant le prône, il ne faut pas omettre de donner certains avis

essentiels pour bien passer le Carême, et les donner suivant les règles que l'on en a prescrites ailleurs, demandant à ses auditeurs une attention particulière, et les priant de bien retenir ce qu'on va leur dire.

Si l'on n'a pas fait le dimanche précédent la publication du canon, *Omnis utriusque sexus*, touchant la confession et la communion annuelle, on commencera par là. Il faut le lire tout au long, et en français; après quoi on donnera les avis convenables.

Les principaux sont, 1° qu'il faut faire, quoi qu'il en coûte, une bonne confession durant le Carême, c'est-à-dire une confession qui tranquillise la conscience, et qui arrête le cours des péchés. (On expliquera le sens de ces derniers mots.)

2° Qu'il faut s'y prendre de bonne heure et dès ce jour, en sorte que l'on puisse dire à son confesseur, que depuis le premier dimanche de Carême on a cessé de pécher, que l'on a quitté les compagnies, etc., que l'on s'est fait violence pour détruire ses mauvaises habitudes, y exhortant surtout ceux qui se confessent rarement.

3° Choisir au plus tôt un bon confesseur, et lui demander des avis pour se bien disposer à la communion de Pâques, et pour faire une confession générale, s'il est à propos, ou du moins une revue.

On invitera ses paroissiens à assister à la prière du soir qui se fera à l'église; car dans le temps du Carême un pasteur doit parler plus souvent à son peuple que dans le reste de l'année : *Tempore jejuniorum* (dit le concile de Trente, sess. 24, de *Reformat. ch. 4*, en parlant des pasteurs) *Quadragesimæ et Adventus Domini, quotidie, vel saltem tribus in hebdomada diebus, si ita oportere duxerint, sacras Scripturas divinamque legem annuntient*. On proposera quelques motifs aux fidèles pour qu'ils s'y rendent assidus.

Si l'on doit préparer durant ce temps les enfants à la première communion, on recommandera particulièrement aux pères et aux mères de les envoyer exactement au catéchisme, et de faire de leur côté tout ce qu'ils pourront pour les disposer à cette grande action.

On peut aussi faire l'exorde de son prône sur l'Evangile ou sur l'Épître de la Messe. L'Evangile est tiré du IV^e chapitre de saint Matthieu, et l'Épître du VI^e chapitre de la II^e Lettre de saint Paul aux Corinthiens, qui commence par ces mots : *Eccæ nunc tempus acceptabile*, texte qui convient parfaitement à une instruction pour l'entrée du Carême.

L'Evangile de ce jour, mes frères, dira-t-on (lorsque l'on en tirera son exorde), vous offre un objet bien surprenant : c'est Jésus-Christ notre Maître, conduit dans le désert par le Saint-Esprit, dès qu'il eut reçu le baptême des mains de saint Jean; retraite profonde, où il était seul parmi les bêtes sauvages : *Eratque cum bestiis*. Il y resta pendant quarante jours, sans prendre aucune nourriture, et au bout de ce temps, il y fut tenté par le démon. (On continuera l'Ex-

toire de sa tentation, si on le juge à propos. Ensuite on dira :) Cette circonstance de la vie de notre Maître, mes frères, est trop remarquable pour ne pas vous appliquer à en rechercher les mystères : c'est dans cette vue que l'Eglise vous la met devant les yeux, à l'entrée du Carême.

Pourquoi donc le Sauveur a-t-il voulu se retirer dans un lieu solitaire, et y jeûner pendant quarante jours après avoir reçu le baptême de pénitence de saint Jean ? C'est pour plusieurs raisons, dont la principale a été de faire pénitence pour nos péchés et de nous exciter à la faire à son exemple. Oui, mes frères, c'est particulièrement durant sa solitude au désert que Jésus-Christ a fait pénitence pour nos péchés, qu'il a satisfait à la justice de son Père par un jeûne très-rigoureux, et qu'il s'est offert à lui pour souffrir tous les tourments auxquels il voulait le condamner pour nos crimes, dont il avait bien voulu se charger. Pourrions-nous, après un tel exemple, refuser de faire nous-mêmes pénitence pour les péchés dont nous sommes coupables ? Comment oserions-nous nous en dispenser ? Non, mes frères, ne différons pas davantage à faire pénitence. Je vous en expliquerai les qualités ; et comme sa sévérité pourrait vous faire perdre courage, je vous dirai quelque chose de sa douceur. Nécessité de la pénitence ; première réflexion. Qualités de la pénitence ; seconde réflexion. Je tâcherai cependant de ne pas passer les bornes ordinaires, de peur d'abuser de votre patience.

Vous trouverez abondamment, dans les Réflexions du P. Nepveu, de quoi remplir ce dessein.

Premier point. — Dans le premier point, il faudra d'abord bien expliquer ce que l'on entend par la pénitence : une vertu qui nous porte à détester le péché, et à satisfaire à la justice divine pour ceux que l'on a commis : vertu absolument nécessaire : 1^o On en prouvera la nécessité par l'Ecriture : *Convertimini et agite penitentiam* (Ezech., XXVIII et XXXIII.) *Panitemini igitur, et convertimini, ut deleantur peccata vestra* (Act., XIX, 31.) *Nisi penitentiam habueritis*, etc. (Luc., XIII, 3.) 2^o Par le concile de Trente, sess. 14, c. 1, 4 et 8. 3^o Par les saints Pères. 4^o Par la raison même. Jésus-Christ, dira-t-on, a fait pénitence, à la vérité, et a satisfait pour nos péchés, c'est-à-dire qu'il nous a mérité la rémission de nos fautes, lorsque nous les détesterions, et que nous serions vraiment résolus à les expier selon nos forces ; mais il ne nous a pas exemptés de la loi de la pénitence. Nul pécheur qui en soit exempt ; quiconque a eu le malheur de perdre la grâce du baptême (Ah ! qui sont ceux qui l'ont conservée !) ne peut rentrer en grâce avec Dieu que par la pénitence. Elle est, selon l'expression des saints Pères, l'unique planche qui nous reste après le naufrage.

Après la preuve de cette vérité qui est de foi, venez aux auditeurs et demandez-leur : N'êtes-vous pas pécheurs ? Il faudra s'adresser aux uns et aux autres. Riches, pauvres,

hommes, femmes, jeunes gens, vieillards, vous avez tous péché ; vous devez donc tous faire pénitence : *Panitemini igitur* : rien ne peut vous en exempter ; point de salut à espérer sans la pénitence ; et quand il n'y aurait pas l'exemple de Jésus-Christ, vous faudrait-il d'autres motifs ? Comment pourriez-vous vous dire chrétiens, si vous rejetez la pénitence ?

Il sera bon de faire faire aux auditeurs un aveu de l'obligation où ils sont de faire pénitence. Pour cela, on citera quelques endroits des Psaumes pénitentiaux, par exemple : *Tibi soli peccavi, et malum coram te feci*. (Psal. I, 6.) *Ego in flagella paratus sum*. (Psal. XXXVII, 18.)

Vous êtes convaincus, mes frères, de la nécessité de la pénitence, instruisez-vous présentement de ses qualités.

Deuxième point. — Je les réduirai à deux. Elle doit être, comme celle de Jésus-Christ, intérieure et extérieure. (On expliquera comment la pénitence de Jésus-Christ dans son désert était intérieure.) Quels étaient les sentiments de son cœur ? Sentiments de confusion pour nos péchés. *Confusio operuit faciem meam* (Psal. LXVIII, 8) ; il était tout pénétré de douleur : *Dolor meus in conspectu meo semper*. (Psal. XXXVII, 18.) Pour l'extérieur, il jeûnait, il affligeait son corps, il s'humiliait dans la prière, il s'interdisait le commerce des hommes ; il s'abaissa jusqu'à permettre au démon de le tenter : bel exemple, mes frères, qui nous instruit parfaitement de la manière dont nous devons faire pénitence. Il faut affliger notre corps par le jeûne et par d'autres austérités ; mais il faut encore plus affliger notre âme en nous humiliant, en gémissant de nos péchés, en nous offrant à la justice divine, comme des victimes disposées à tout ce qu'il lui plaira de nous faire souffrir : voilà, mes frères, la pénitence que Dieu nous a prêchée par ses prophètes, par les Apôtres, par son propre Fils. On citera des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, par exemple : *Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejuniis, in fletu et in planctu : scindite corda vestra*. (Joel, II, 12.) L'office du bréviaire en est tout rempli. *Exhibeamus nosmetipsos in jejuniis*. (II Cor., VI, 5.) *Projicite a vobis omnes pravaricationes vestras*. (Ezech., XVIII, 31.)

On montrera que cette pénitence, soit intérieure, soit extérieure, est fondée sur la nature même du péché, par lequel l'homme s'éloigne de Dieu et lui résiste pour se procurer quelques plaisirs mauvais ; et qu'il est juste que le corps et l'âme satisfassent à la justice de Dieu. On rapportera quelques exemples de la pénitence des Ninivites, et il sera bon de raconter au long cette histoire.

Est-ce ainsi, dira-t-on, que l'on fait pénitence ? Les uns se contentent de l'extérieure ; les autres se persuadent que l'intérieure suffit. N'avez-vous point été dans cette erreur ? N'y êtes-vous pas encore ? Détrompez-vous, mes frères, punissez votre corps qui a été l'instrument de vos péchés, et punissez-le d'autant plus sévèrement que vous l'avez

plus flatté : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.* (Apoc., XVIII, 7.) (On dira quelque chose du jeûne corporel et des autres mortifications extérieures, que chacun doit pratiquer suivant son âge et son état.) Mais appliquez-vous principalement à la pénitence, bien rare, à la vérité, mais néanmoins très-nécessaire. On s'y trompe souvent, on s'imagine l'avoir dans le cœur, tandis qu'elle n'est que sur les lèvres. A quoi la connaîtrez-vous ? Vous la connaîtrez par vos actions, si vous fuyez le péché, les occasions du péché ; si dès ce jour vous vous séparez de l'objet de vos péchés, etc. ; si, à l'exemple de David, vous faites de fréquents actes de contrition ; si, comme Jésus-Christ votre divin Maître, vous vous éloignez du monde, pour gémir en secret sur vos iniquités ; si vous pratiquez, avec une sainte joie et avec ferveur, l'abstinence et le jeûne commandés.

Souvenez-vous, mes frères, que quand on s'est éloigné de Dieu, on ne peut retourner à lui et recouvrer son amitié, sans beaucoup de peines, de travaux et de gémissements : *Ad quam novitatem et integritatem sine magnis nostris fletibus et laboribus, divina exigente justitia, pervenire nequaquam possumus.* (Conc. Trid., sess. 14, c. 2.) Cependant, mes frères, que la peine qui est inséparable de la pénitence, ne vous empêche pas de l'entreprendre ; quoiqu'elle paraisse ne respirer que le sang et les larmes, elle n'est pas si dure qu'elle vous paraît ; si elle a ses rigueurs, elle a aussi ses douceurs : si elle est toujours accompagnée de douleur, elle est aussi suivie de consolations abondantes : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tue lætificaverunt animam meam.* (Psal. XCIII, 19.)

Que n'ai-je le temps, mes frères, de vous détailler les avantages précieux d'une vraie pénitence (voy. les Réflexions du P. Népveu, tom. II, 19 Avril), la joie que ressent un pécheur sincèrement converti, le repos de sa conscience, cette paix dont il est comme inondé, et qui surpasse tous les biens imaginables ! Oui, il est mille fois plus content en pleurant ses péchés, en jeûnant, en se mortifiant, qu'il ne l'a été en se livrant aux plaisirs du monde. Jésus-Christ nous en a donné une parfaite assurance : *Beati qui lugent.* (Matth., V, 5.) Que ne puis-je, pécheurs et pécheresses de cette paroisse, vous engager à en faire, dès ce jour, l'heureuse expérience ! Plusieurs parmi vous l'ont déjà faite, les années précédentes ; Dieu veuille qu'il n'y en ait aucun de tous ceux qui ont perdu la grâce de Dieu, qui ne la fasse durant ce carême ! Je vais, mes frères, en demander la grâce à Jésus-Christ dans le saint sacrifice de la Messe. Prions tous ensemble ce Dieu pénitent, qu'il renouvelle en quelque sorte sur nos autels la pénitence qu'il a pratiquée dans le désert, qu'il fasse part à tous ceux qui composent cette paroisse, des sentiments de douleur dont il fut pénétré, et nous anime tous à pratiquer au plus tôt une pénitence semblable à la sienne.

Délai de la conversion. — Une autre année

on peut traiter, en ce dimanche, du délai de la conversion, et montrer que l'on ne doit pas la différer, qu'il ne faut pas attendre à la fin du carême à quitter ses péchés et à en faire pénitence, mais qu'il faut y travailler incessamment : *Ecce nunc tempus acceptabile* ; c'est aujourd'hui, mes frères, le temps propre à se convertir.

Différer votre conversion, dira-t-on, c'est vous exposer à ne jamais vous convertir, ou du moins à ne vous convertir qu'imparfaitement ; c'est vous exposer à mourir dans le péché : c'est la menace terrible que le Sauveur faisait aux Juifs, et que je vous fais en ce jour de sa part. Il faut vous convertir incessamment. Ecoutez les raisons que je vais vous en donner ; et instruisez-vous ensuite des moyens que vous devez prendre, pour commencer dès ce jour l'ouvrage de votre conversion.

Premier point. — Il faudra exposer ces raisons avec clarté et avec force ; en voici quelques-unes : 1° C'est que le Carême est le temps de se convertir, et il est déjà venu : *Ecce nunc tempus.* 2° Dieu donne ses grâces aux pécheurs, et ils doivent y répondre dès à présent. 3° Le temps s'écoulera, les grâces passeront, et ceux qui n'auront pas voulu en profiter dès l'entrée du carême, ne les auront plus à la fin. (Voy. GRENADE dans son *Guide des pécheurs*, troisième partie du premier livre.)

Raisonnez avec vos auditeurs et demandez-leur pourquoi ils veulent différer l'ouvrage de leur conversion jusqu'à la fin du Carême, et peut-être au-delà. Vous sera-t-il plus facile de le faire alors qu'à présent ? D'où vient que vous ne le voulez pas commencer ? Aurez-vous moins d'obstacles qu'à présent ? Au contraire, les habitudes qui se seront fortifiées, les grâces qui seront diminuées, le démon qui s'efforcera de rendre inutile le projet que vous formez peut-être de vous approcher dans la suite du sacrement de pénitence, les embarras temporels qui surviendront ; tout cela n'augmentera-t-il pas la difficulté de votre conversion ? *Quis scit si convertatur et ignoscat Deus ?* (Joël, II, 14.)

Ah ! mes frères, ne serait-il pas étonnant que vous vous aveugliez jusqu'à ce point, et que vous ne voyiez pas le danger évident que vous courez pour votre salut ? Quoi donc ! si vous aviez reçu une plaie mortelle, différeriez-vous à vous en faire guérir ? Si vous étiez atteints d'une fièvre continue, etc. ; si vous aviez encouru l'inimitié du prince, et que vous puissiez l'apaiser aujourd'hui, remettriez-vous au lendemain ? N'y aura-t-il que pour la guérison de votre âme, pour vous réconcilier avec Dieu, que vous userez de délai ? Non, mes frères, il n'y a pas à différer ; tout vous presse de changer de vie ; et rien ne peut justifier votre retardement. Il faut que ce jour en soit l'heureuse époque : *Dixi, Nunc capi.* (Psal. LXXVI, 11.)

Mais quels moyens devez-vous prendre, pour travailler efficacement à ce grand ouvrage de votre conversion ? Je vais vous en instruire, donnez-moi toute votre attention :

Deuxième point. — Voulez-vous, mes frères, voulez-vous sincèrement vous convertir ? Jetez les yeux sur Jésus-Christ retiré au désert, son exemple vous instruit des moyens dont vous devez vous servir pour vous convertir véritablement. 1° Il s'éloigne du monde ; 2° il vaque à l'oraison ; 3° il jeûne ; 4° il résiste au tentateur : voilà, mes frères, le modèle que vous devez suivre. Beaucoup d'obstacles se présentent à vous, et vous font regarder votre conversion comme impossible, ou du moins très-difficile ; l'amour que vous avez pour le monde vous retient, votre négligence à prier, l'attachement à vos aises, enfin le tentateur ; voilà ce qui vous a arrêtés, et ce qui vous a rendus jusqu'à présent inutiles les grâces que Dieu vous a données pour retourner à lui : il s'agit de les surmonter, ces obstacles. 1° Par l'éloignement du monde ; 2° par l'exercice de l'oraison, de la prière et des saintes réflexions ; 3° par la mortification ; 4° enfin, par une résistance courageuse aux tentations du démon. On expliquera ces quatre moyens de conversion, en commençant par la retraite, dont on montrera la nécessité, soit pour fuir les occasions du péché, soit pour rentrer sérieusement en soi-même. Le commerce du monde, dira-t-on, vous a perdus ; ce sont telles et telles compagnies ; ce même commerce, ces mêmes compagnies, entretiennent vos passions ; tant que vous refuserez de vous en séparer, que vous ne voudrez pas vous retirer de l'embarras de vos affaires ; ces affaires, ces objets vous empêcheront d'écouter la voix de Dieu ; mais dès qu'éloignés du monde, et dégagés de vos embarras, vous serez seuls avec Dieu, vos yeux s'ouvriront, vos passions commenceront à se calmer ; vous sentirez votre mal ; vous gémirez ; vous vous convertirez. Quels exemples ne pourrais-je pas vous produire de cette vérité ! Combien de saints pénitents sont redevables de leur salut à quelques jours de retraite ! On en pourra produire quelques-uns.

Vous me direz, sans doute, que cela vous est impossible. Je sais, mes frères, que vous ne pouvez pas quitter entièrement le monde ; mais vous est-il impossible de prendre tous les jours quelque temps, pour vous retirer seuls avec votre Dieu, pour considérer l'état de votre âme, pour repasser sur la conduite que vous avez tenue les années précédentes.

Que ne suis-je assez heureux pour faire embrasser à tous les pécheurs qui m'écoutent cette sainte pratique ! Nul d'entr'eux qui dans peu ne changeât de vie. Je vous demande donc, pour le salut de votre âme, au moins un quart d'heure chaque jour de cette semaine, où vous gardiez la solitude. Jésus-Christ y a passé quarante jours pour le salut de cette même âme ; refuserez-vous de lui donner un quart d'heure ? (Si on fait la prière le soir à l'église, on indiquera le temps pour faire cette petite retraite, ou bien on exhortera à la faire le matin après la prière ou au commencement du travail, ou le soir avant de se coucher.) C'est là, mes frères, le premier moyen que l'on peut dire nécessaire

pour travailler sincèrement à sa conversion.

Il faut y en ajouter un second, à l'exemple de Jésus-Christ. C'est l'oraison que fit le Sauveur, pendant sa retraite ; il s'humiliait devant son Père, il contemplait ses divines perfections, il pensait à nous, il priait continuellement pour nous. Faites-en de même, mes frères, humiliez-vous dans la prière, implorez le secours du Tout-Puissant ; considérez la bonté de celui que vous avez offensé ; cherchez les remèdes à vos maux spirituels.

Troisième moyen. Jésus-Christ jeûna, se mortifia ; pratiquez comme lui la mortification du corps : vous avez fait servir vos membres à l'iniquité, faites-les servir présentement à la justice divine. Votre âge, votre état, votre santé peuvent ne pas vous permettre d'exercer de grandes mortifications ; mais rien ne peut vous dispenser du jeûne spirituel : *Jejunet oculus, jejunet auris*, etc.

Enfin, tenez-vous en garde contre le tentateur ; il n'a pas épargné Jésus-Christ dans le désert, comment vous épargnerait-il dans le monde ? (On rapportera les différentes tentations, et particulièrement la peine qui se rencontre à changer de vie, à quitter les plaisirs du monde, à mépriser les honneurs qu'il offre.) Ne l'écoutez pas, *Vade, Satana* : souvenez-vous qu'il ne faut adorer et servir que Dieu seul : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies*. O mon Jésus ! gravez profondément dans la mémoire de mes auditeurs cette grande vérité ; faites que nous ne nous attachions qu'à vous, que nous renoncions de bon cœur, pour votre amour, à tout ce qui nous a enchantés dans le monde, etc. Demandez-lui cette grâce, mes frères, et rendez-vous dignes, par votre fidélité à imiter Jésus dans sa retraite, d'être visités comme lui par les anges, d'en être assistés, et d'en recevoir des consolations célestes, qui vous dédommageront abondamment de tous les efforts que vous aurez faits pour vaincre le démon, la chair et le monde, et pour vous donner promptement et entièrement à Dieu.

Homélie sur la retraite de Jésus-Christ dans le désert. — Si l'on juge à propos de traiter cet Evangile en homélie, on pourra prendre ce dessein : Qu'est-ce qui a conduit Jésus-Christ dans le désert, et pourquoi l'Eglise le propose-t-elle au commencement du Carême ? Premier point. Qu'est-ce que Jésus-Christ a fait dans le désert, et qu'a-t-il voulu nous apprendre ? Second point.

Premier point. — On exposera dans le premier point les raisons qui ont conduit le Sauveur dans le désert, et on invitera les auditeurs à s'y conformer, ainsi que le souhaite l'Eglise. Dans le second point, on suivra la conduite du Sauveur dans le désert, et on l'appliquera aux fidèles pour sanctifier la quarantaine.

On ne manquera pas de leur donner pour fruit de cette instruction 1° de se rappeler tous les jours, durant le Carême, le Sauveur retiré dans le désert, priant et jeûnant pour nous ; 2° d'unir leurs jeûnes et leurs prières, et toutes leurs mortifications à celles de ce divin Sauveur ; 3° d'honorer son silence et

son recueillement par un grand éloignement du monde, par des réflexions plus fréquentes sur les vérités de la foi ; enfin, par une plus grande attention à penser à Dieu et à eux-mêmes, en veillant davantage sur leurs sens et sur les mouvements de leur cœur, en sorte que tout le temps du Carême soit véritablement pour eux un temps de salut.

Il est nécessaire de traiter expressément de l'obligation du jeûne, ou le dimanche de la Quinquagésime, ou le premier dimanche de Carême, au moins d'une année à une autre ; mais il faut avoir bien égard aux circonstances des lieux et des personnes. Dans les grandes paroisses, où il se trouve du grand monde et beaucoup de gens obligés au jeûne, de même que dans les endroits qui sont près des hérétiques, il faut en établir solidement la nécessité, et en enseigner ensuite la pratique. On trouvera en différents endroits des preuves du jeûne quadragésimal, par exemple, dans les *Controverses* de Bellarmin. On aura soin de détruire les calomnies des hérétiques et les fausses raisons qu'ils apportent pour abolir le jeûne du Carême. On n'oubliera pas de faire voir la fausseté des prétextes dont plusieurs catholiques s'autorisent pour s'exempter du jeûne, et même de l'abstinence de viande ; on les pressera d'y satisfaire, par la considération du précepte que l'Eglise en fait et des grands avantages qui suivent de son observation. Je sais, cependant, mes frères, que vous n'êtes pas tous indifféremment obligés à ce précepte (on en rapportera des exemples) ; mais combien qui s'en dispensent, ou qui s'en font dispenser sans de justes raisons, qui n'ont jamais éprouvé leurs forces, qui refusent de jeûner pour une légère incommodité ! Eh ! quel mérite y aurait-il dans le jeûne, s'il n'était pas pénible, s'il ne mortifiait pas la chair, etc. Ah ! que l'exemple des premiers chrétiens, de tant de religieux et de religieuses, condamnera bien hautement la lâcheté et la délicatesse de tant de personnes du monde, qui ayant bien plus besoin que ces saintes âmes renfermées dans les cloîtres, de maltraiter leur chair et de réduire leurs corps en servitude, ne peuvent se résoudre à faire, pendant quelques semaines, ce que ces âmes religieuses pratiquent pendant plusieurs mois de l'année ! (On leur dira que, dans le doute, ils doivent consulter un prudent confesseur, et s'en tenir à ce qu'il leur dira.)

Remarquez que dans les paroisses où il y a peu de personnes obligées au jeûne, il ne faudra pas laisser d'exhorter les fidèles qui en sont dispensés, à jeûner au moins de temps en temps, selon leurs travaux, leurs forces, leur âge et leurs passions.

Soumettez-vous donc, mes frères, à une loi incontestable, à une loi si ancienne, si salutaire, si juste ; mais soumettez-vous-y dans un esprit vraiment chrétien ; ayez soin de pratiquer le jeûne selon que l'Eglise le demande de vous. Comment faut-il jeûner ? C'est le second point.

Deuxième point. — *Sanctificate jejunium*, dit le prophète Joël (I, 14 : II, 15). Que faut-il faire pour le sanctifier ? Il n'y a qu'à jeter les yeux sur le jeûne du Sauveur. (Expliquez et paraphrasez la préface de la Messe : *Qui corporali jejunio*, etc. C'est un détail des avantages spirituels que l'on retire du jeûne.) Il s'y prépara par le baptême ; il jeûna pour obéir à son Père, pour satisfaire à sa justice ; il y joignit d'autres bonnes œuvres, et il persévéra pendant quarante jours. Ainsi, mes frères, devons-nous sanctifier notre jeûne.

1° En commençant par purifier notre âme dans le sacrement de pénitence. (On invitera de nouveau à se confesser de bonne heure, surtout si on a le malheur d'être en état de péché mortel, et on montrera la conséquence de cette pureté d'âme.)

2° Il faut jeûner exactement, en s'abstenant des mets que l'Eglise défend, se contentant d'un seul repas avec une légère collation. On s'étendra sur ce point plus ou moins, à proportion de ce que l'on en aura déjà dit le dimanche précédent. On parlera particulièrement pour ceux qui font des collations trop fortes ou trop délicates, et qui abusent ainsi d'une pure tolérance et de la condescendance de l'Eglise, aussi bien que pour ceux qui demeurent trop longtemps à table, ou qui se nourrissent avec trop de délicatesse et de superfluité.

3° Jeûner comme Jésus-Christ, c'est-à-dire avec le même esprit, dans les mêmes intentions, unissant notre jeûne au sien, afin que la perfection de son jeûne supplée au défaut du nôtre. C'est une sainte pratique, dira-t-on, de faire cet acte d'union ou d'offrande, tous les matins ; il faut jeûner courageusement et sans se rebuter par la longueur du Carême. Ah ! que n'avons-nous pas mérité par nos péchés ! peut-être de souffrir une faim et une soif éternelles ! Quel est le réprouvé qui n'accepterait de bon cœur de jeûner au pain et à l'eau pendant quarante jours, s'il pouvait, à cette condition, se racheter de l'enfer ?

Entreprenons donc, mes frères, cette carrière de mortifications, commençons et continuons ce saint temps de pénitence en vrais disciples de Jésus-Christ, en dignes enfants de l'Eglise catholique ; souvenez-vous que, pour participer à la gloire de Jésus ressuscité et triomphant dans le ciel, il nous faut prendre part à ses souffrances et à sa vie pénitente.

Il faudra avertir les chefs de famille de faire en sorte que ceux de leurs maisons qui sont obligés au jeûne le pratiquent exactement, et d'en donner eux-mêmes l'exemple. On dira aux parents d'y accoutumer peu à peu leurs enfants : enfin on recommandera à tous le jeûne spirituel, dont personne n'est dispensé.

On trouvera encore dans la tentation du Sauveur de quoi parler très-utilement et très-convenablement pour ce dimanche, en exposant les raisons pour lesquelles ce divin Sauveur s'est soumis à la tentation, et com-

ment, à son exemple, nous devons nous y préparer et y résister.

Estime et emploi que l'on doit faire du Carême.—Quant à l'Épître de ce dimanche, qui est prise du VI^e chapitre de la II^e Lettre de saint Paul aux Corinthiens, elle ne peut être mieux choisie; les premières paroles fournissent un excellent texte pour un sermon ou pour un prône : *Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiamus. Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* Voici le dessein qu'on peut prendre sur cette Épître, et qui se présente assez naturellement, savoir : l'estime que l'on doit faire du temps du Carême, et l'emploi ou l'usage de ce temps. Vous devez estimer singulièrement le temps du Carême; premier point. A quoi faut-il employer ce temps, ou quelle est la manière de le bien passer; second point.

Premier point. — On montrera combien il est estimable : par trois endroits : 1^o parce qu'il a toujours été en singulière vénération depuis les apôtres; 2^o à cause des fins de son institution; 3^o pour les biens spirituels qu'il procure.

En expliquant, comme il faut, ces trois raisons, on donnera aux fidèles une haute idée du Carême, comme d'un temps où ils doivent singulièrement travailler à la grande affaire du salut, *Dies salutis*, etc. On leur apprendra à entrer dans les fins de l'Eglise, et on leur inspirera une sainte ardeur de participer aux grandes grâces que Dieu a coutume d'y répandre sur ceux qui le passent chrétiennement.

Deuxième point. — Pour l'emploi du Carême, on peut s'arrêter à ce que l'Apôtre lui-même dit aux Corinthiens : *Nemini dantes ullam offensionem... sed in omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros, in laboribus, in jejuniis*, etc. : paroles qui renferment, et ce dont on doit s'abstenir durant le Carême, et ce que l'on doit y pratiquer. *Nemini dantes ullam offensionem* : voilà ce que l'on doit éviter, tout ce qui peut scandaliser nos frères et ceux qui seraient témoins de notre conduite. Là on reprendra ce que nous avons dit plus haut de la fuite des occasions, des jeûnes des sens, à plus forte raison de tout plaisir criminel, de toute injustice, etc.

In omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros : c'est ce que l'on doit pratiquer. Quoique cet avertissement soit particulièrement pour nous, ministres du Seigneur, établis pour réconcilier les hommes avec lui, on peut aussi en faire l'application à tout chrétien qui, selon la belle pensée de Tertullien, est en quelque sorte ministre de Dieu, pour le venger des injures qu'il lui a faites par ses péchés : *Pœnitentia*, dit-il, *pro Dei indignatione fungitur.* (Voy. le P. Neveu, tom. III, *De l'esprit de pénitence*, le 17 septembre, et tome IV, le 13 décembre. C'est ce qui est encore mieux expliqué dans ses *Exercices extérieurs pour le Carême.*)

Or, comment, mes frères, devez-vous faire la fonction de ministres de la justice divine

à votre égard? Vous avez offensé Dieu, il veut bien vous pardonner, mais à cette condition, que vous prendrez ses intérêts en main contre vous-mêmes; que vous vous traiterez comme ayant été ses ennemis; que vous punirez votre propre corps comme un esclave insolent qui a osé se révolter contre son souverain Maître. O mes frères, si je pouvais vous inspirer cet esprit de pénitence, quelle ferveur ne verrait-on pas en vous durant ce Carême! Il vous suggérerait mille moyens pour crucifier votre chair par les jeûnes, par les veilles et quantité d'autres innocentes cruautés.

Mais, hélas! où trouve-t-on cet esprit de pénitence? Où sont les chrétiens qui se regardent comme exécuteurs de la justice divine envers eux-mêmes? Toute la pénitence ne se réduit-elle pas aujourd'hui à des paroles et à des apparences? On se confesse, ce sont des paroles; on prononce des actes de contrition, ce sont encore des paroles; on dit ensuite quelques prières, quelques chapelets, sans attention, sans componction; il n'y a en tout cela que des paroles : voilà encore une fois où se réduit la pénitence de la plupart des chrétiens; presque point de véritables conversions. Pourquoi cela? Parce que vous n'êtes pas animés de l'esprit de pénitence. Avouez-le, mes frères, que depuis plusieurs années votre pénitence s'est terminée à l'extérieur. Ah! commencez du moins cette année à imiter véritablement Jésus pénitent au désert; et après l'avoir remercié de l'exemple qu'il a bien voulu vous donner, en affligeant sa chair pour votre amour, et en gémissant sur vos propres fautes, demandez-lui la grâce de marcher sur ses traces, et de ne plus recevoir en vain la grâce qu'il vous offre. Nous vous en conjurons de tout notre cœur; unissez-vous à nous, pour obtenir de ce divin Jésus que nous allons offrir à la sainte Messe, la force d'exécuter, durant ce Carême, tout ce que je viens de recommander : *Adjuvantes, exhortamur ne in vacuum*, etc.

Quand on ne fera pas son instruction sur l'Épître même, on pourra toujours se servir utilement de ce qui y est rapporté, soit dans l'exorde, soit en finissant.

II^e DIMANCHE DE CARÊME.

Malheur d'une âme dans le péché; son bonheur après sa délivrance. Qualités que doit avoir la prière du pécheur pénitent, pour obtenir sa conversion. De la pureté du corps.

Malheur d'une âme dans le péché; son bonheur après sa délivrance. — Quoiqu'on lise l'Évangile de la Transfiguration à la Messe, et qu'on doive faire son instruction sur la matière qu'il présente, il semble cependant qu'un pasteur peut instruire avec fruit, en rapportant l'histoire de la Chananéenne, tirée du chap. XVIII de saint Matthieu, pour fournir aux pécheurs, représentés par la fille de la Chananéenne possédée du démon, une figure de l'état de leur âme, et un modèle de la prière qu'ils doivent adresser au Sauveur

pour s'en délivrer. Ainsi un pasteur peut traiter, en ce dimanche, des effets du péché, et de la prière comme d'un moyen nécessaire pour se disposer à une vraie pénitence. Il commencera par raconter l'histoire de la Chananéenne; ensuite il en prendra occasion de représenter les ravages que le péché fait dans une âme, et spécialement la mauvaïse servitude du démon; et après en avoir fait un juste portrait, il enseignera le moyen d'en sortir, qui est d'imiter la Chananéenne. Il peut aussi faire une instruction particulière sur chacun de ces sujets, par exemple, sur l'état du pécheur réduit dans l'esclavage du démon, et l'heureux état où il est rétabli par sa délivrance. Pour la prière, il en établirait la nécessité dans le premier point; et dans le second il en expliquerait les qualités.

Nous lisons dans l'Evangile, mes frères, une histoire des plus édifiantes et des plus instructives. Jésus étant venu dans les confins de la Judée, du côté de Tyr et de Sidon, qui étaient habités par des idolâtres, une femme de ce pays ayant appris son arrivée, alla aussitôt le trouver et le prier de guérir sa fille, qui était fort tourmentée du démon. *Jésus, fils de David, s'écria-t-elle, ayez pitié de moi; ma fille est fort tourmentée du démon.* (On finira l'histoire.) Pourquoi, mes frères, vous rappelé-je aujourd'hui cette histoire? En voici la raison. Cette fille tourmentée par le démon est la figure de l'âme qui est esclave du péché mortel, et qui par là même est réduite sous l'esclavage du démon même qui tourmentait cette fille; et la prière qui obtint la délivrance de cette fille possédée, est le modèle de celle que tout pécheur doit adresser au Sauveur, surtout en ce temps de Carême, pour sortir de la servitude où il gémit. Que n'ai-je, mes frères, assez d'éloquence pour vous tracer le portrait d'une âme en péché mortel! quelle horreur n'en inspirerais-je pas à tous les pécheurs, et quelle compassion n'en concevraient pas les âmes justes! Je vais essayer de vous en donner quelque légère connaissance. Rien de si affreux que l'état d'une âme en péché mortel: c'est le premier point. La prière est un moyen des plus efficaces pour en sortir: c'est le second point. Ou bien je vous montrerai, dans le premier, le malheur d'une âme dans l'esclavage du démon; et dans le second, l'heureux état où elle se trouve après sa délivrance.

Premier point. — Pour bien expliquer ce premier point, on comparera les effets de la possession ou obsession corporelle, à ceux de la possession spirituelle.

Rien n'est plus triste, mes frères, ni plus affreux, que l'état d'une personne possédée ou obsédée du malin esprit. Ces sortes de possessions ou obsessions aujourd'hui très-rare, du moins parmi les chrétiens, étaient autrefois fort communes, Dieu donnant au démon une puissance plus étendue qu'il n'en a eu depuis l'Incarnation de son Fils, qui est venu pour détruire son empire et le chasser des corps aussi bien que des âmes. Nous voyons dans l'Evangile plusieurs possédés

qu'il a délivrés: et ce qui en est rapporté suffit pour juger du misérable état où sont réduits ceux que le démon possède. Ici on citera deux ou trois traits de l'Evangile, où il est fait mention de ces possédés; entre autres le fameux démoniaque qui habitait dans les tombeaux, et dont parlent saint Matthieu, chap. VIII; saint Marc, chap. V; et saint Luc, chap. VIII, aussi bien que le jeune homme possédé d'un démon lunatique qui le rendait sourd et muet, et que les disciples ne purent chasser: il en est parlé en saint Matthieu chap. II.

Est-il rien de plus déplorable, mes frères, qu'une semblable situation! et s'il y avait dans cette paroisse plusieurs hommes semblables à celui qui habitait dans les sépulcres; à ce jeune homme que le démon faisait tomber tantôt dans l'eau, tantôt dans le feu; à cette fille de la Chananéenne qui en était vivement tourmentée; n'en seriez-vous pas touchés, ne craindriez-vous pas un semblable état? Ah! mes frères, il y a parmi vous des jeunes gens, d'autres plus avancés en âge, de l'un et de l'autre sexe, que le démon possède d'une manière bien plus pitoyable, quoiqu'elle soit moins sensible. Il n'agit pas visiblement sur leurs corps, comme sur ceux des possédés: il ne les fait pas tomber tantôt dans l'eau, tantôt dans le feu; on ne les voit pas s'agiter, se tourmenter, etc. Mais quelle fureur n'exerce-t-il pas sur leurs âmes, il en est le maître, et il y exerce toute sa tyrannie. (On rappellera ici la servitude des Juifs sous Pharaon, après la mort du patriarche Joseph.) Ce n'était qu'une figure de la servitude du démon, sous laquelle les pécheurs gémissent. Il ne tiendrait qu'à eux d'en sortir: mais, ô aveuglement! ils se plaisent dans un tel esclavage, ils n'en sentent pas la dureté, ou plutôt ils ne veulent pas y faire attention. Des ténèbres aussi épaisses, et plus épaisses que celles dont Dieu frappa les Egyptiens, les empêchent d'apercevoir leur malheur. C'est bien d'eux que l'on peut dire: *Vos ex patre diabolo estis: et desideria patris vestri vultis facere.* (Joan., VIII, 44.) Oui, ils sont les enfants du démon; ils l'ont pour chef, ils suivent toutes ses volontés; et il les fait agir à son gré, en les entraînant tantôt dans un crime, tantôt dans un autre. Voyez, mes frères à quoi il les porte, ouvrez les yeux de votre foi, et vous reconnaîtrez les effets de cette possession spirituelle, et dans vous et dans les autres. Cette jeune personne, qui scandalise par telle et telle faute, n'est-elle pas possédée d'un démon mille fois plus à craindre que celui qui tourmentait la fille de la Chananéenne? Cet autre qui, depuis son enfance, tombe tantôt dans l'excès du vin, tantôt dans une paresse mortelle, qui ne veut écouter ni les remontrances d'un père et d'une mère, ni les avis d'un pasteur, qui ne sait ce que c'est que de parler à Dieu dans la prière, même dans le saint sacrifice de la Messe, ne ressemble-t-il pas à ce jeune homme qui, depuis son enfance, était hvré à un démon lunatique, qui mettait souvent sa vie en danger, qui l'empêchait de parler et

d'entendre ? Ce père de famille, qui ne peut vivre en paix avec ses voisins, cet homme avare, colère, furieux ; cette femme emportée, querelleuse, joueuse, etc., à quel démon appartiennent-ils ? N'est-ce pas au démon de l'avarice, de l'envie et de la colère ? etc.

Direz-vous après cela, mes frères, qu'il ne se trouve plus présentement de possédés ? Ah ! le nombre en est peut-être plus grand que jamais ! L'empire du démon, pour être moins visible, n'en est pas moins étendu.

Que chacun de nous, mes frères, considère l'état de son âme, à quelle passion il est sujet ; autant de différentes passions qui vous dominent, autant de démons qui vous possèdent. N'êtes-vous point comme ce démoniaque, qui répondit au Sauveur qui lui demandait son nom : *Legio mihi nomen, quia multi sumus* : « Mon nom, c'est Légion, car nous sommes plusieurs ? » N'y a-t-il pas encore parmi vous quelque personne semblable à Marie-Magdalaine, de qui le Sauveur chassa sept démons ? Ah ! puissiez-vous les uns et les autres être affranchis durant ce Carême, d'une possession si malheureuse ! Demandez, pécheurs et pécheresses, demandez à Jésus-Christ qu'il veuille bien vous éclairer, pour connaître à quel démon votre âme est livrée ; faites sur vous-mêmes ces réflexions : Est-ce du démon de l'orgueil ? Vous le connaîtrez à telle et telle marque. Est-ce du démon de l'avarice ? En voici les effets. Est-ce du démon de la luxure ? Vous en jugerez par vos discours, par vos regards, par vos actions, etc.

On poursuivra le détail, et si l'on juge à propos de finir, on donnera pour fruit, de s'examiner pendant le reste de la Messe, et d'offrir le saint Sacrifice pour obtenir la victoire de cette passion. On priera Jésus-Christ d'opérer sur nous les mêmes miracles qu'il opéra sur ceux dont il chassait les démons durant sa vie mortelle.

Deuxième point. — Si l'on a pris pour dessein de faire voir dans son second point l'heureux état de l'âme délivrée du péché, on le comparera à celui d'un homme délivré de la possession du démon. Si la situation de ces possédés, dont il est fait mention dans l'Evangile, était bien digne de compassion, avant que le Sauveur les eût délivrés, l'état où ils se trouveraient après leur délivrance est bien digne d'admiration. Le texte sacré nous dit que la mère, qui était venue demander au Sauveur la délivrance de sa fille, qu'elle obtint par sa persévérance, s'en étant retournée chez elle, trouva sa fille dans un état de tranquillité, reposant sur un lit, pleine de joie, et délivrée de l'esprit immonde qui jusque-là l'avait tourmentée : *Invenit puellam jacentem super lectum, et demonem exiisse*. Nous lisons aussi que l'homme possédé d'un démon furieux, dont je vous ai parlé, ayant été délivré par le Sauveur, fut aussitôt tranquille, se tenant aux pieds de Jésus, habillé et dans son bon sens : *Venerunt ad Jesum, et invenerunt hominem sedentem, a quo demonia exierant, vestitum ac sana mente, ad pedes ejus*.

Le jeune homme, qui depuis son bas âge avait été possédé du démon, et que le Sauveur délivra, parut d'abord comme mort ; mais Jésus le prenant par la main, l'aïda à se relever ; l'enfant se leva, commença à marcher et à donner des marques d'une parfaite guérison.

Voilà, mes frères, une peinture bien naturelle de ce qui arrive à ceux qui sont délivrés de l'esclavage du péché. Tandis qu'ils vivent au gré de leurs passions, que d'inquiétudes ne ressentent-ils pas au dedans d'eux-mêmes, que de remords de conscience, que de troubles, de craintes, de frayeurs ! S'ils n'en sont pas continuellement agités, s'ils semblent quelquefois jouir d'une certaine tranquillité, se livrer même à la joie, ils éprouvent fort souvent la pesanteur du joug sous lequel ils gémissent ; le maître qu'ils servent ne les laisse pas longtemps en repos.

Outre les peines intérieures, que de suites funestes n'aperçoit-on pas dans cette déplorable servitude ? Les scandales que donnent les méchants, les troubles qu'ils causent dans leurs familles, dans toute une paroisse, tout cela n'est-il pas l'effet de l'empire que le démon a sur leurs âmes ?

On poussera plus loin ce détail, si on le trouve à propos. Sont-ils délivrés, les pécheurs, de la tyrannie du démon ? Ont-ils fait une bonne confession qui les a heureusement affranchis du péché ? Quoi de plus tranquille que leur conscience ! La paix succède au trouble, la joie à la tristesse ; mais une paix, une joie qui surpassent tout ce que l'on peut en dire.

Ce n'est pas tout : chacun ressent les effets de leur délivrance. La famille où ils vivent, la paroisse où ils résident, tout le monde en est édifié. De colères, ils deviennent doux et patients ; de processifs et d'avares, pacifiques et charitables ; de scandaleux, exemplaires. Détail pour un enfant de famille, fille ou garçon ; pour un père ou une mère, etc. On les voit souvent aux pieds de Jésus-Christ, modestes, dévots, appliqués aux bonnes œuvres ; en un mot, ils ont l'esprit et le cœur tout changés, on ne les reconnaît plus. Les âmes justes en bénissent Dieu, et reconnaissent que leur changement est un effet de sa puissance et de sa bonté. On pourra citer quelque chose des pécheurs convertis, entre autres de saint Augustin.

Après cette exposition, on s'adressera à tous les pécheurs de la paroisse, et on leur demandera dans lequel de ces deux états ils aiment mieux vivre. On les conjurera de faire l'expérience des biens qu'on leur promet s'ils font de généreux efforts pour chasser les démons de leurs âmes. Vous le pouvez, dirait-on : Jésus-Christ le souhaite ardemment ; il vous offre ses grâces, particulièrement en ce temps ; votre délivrance dépend donc de vous. Ah ! ne différez pas à vous la procurer ; jetez-vous à ce moment aux pieds du Sauveur qui délivra la possédée dont il est parlé dans l'Evangile ; priez avec foi, avec humilité, comme la mère de cette fille ; et ne

cessez de prier que vous n'ayez obtenu l'effet de votre demande.

Si l'on suit le plan de faire voir dans un même prône, le malheur d'une âme possédée du démon, et l'heureux état de l'âme qui en est délivrée, on invitera les âmes justes à prier pour les pécheurs. (On le pourra faire en cette manière :) Mais, hélas ! qu'il est à craindre que les pécheurs ne négligent la prière, et qu'ils ne soient insensibles à leurs maux ! Je m'adresse donc à vous, âmes justes de cette paroisse, je vous conjure d'imiter cette mère affligée qui vient prier pour sa fille. Cette mère représente l'Eglise, qui, comme une bonne mère, ne cesse de demander, surtout dans le temps du Carême, la conversion des mauvais chrétiens. Tous les vrais fidèles et toutes les âmes justes doivent s'unir à elle, pour toucher le cœur de Jésus-Christ. (On commencera par les mères chrétiennes.) Si vous aviez, leur dira-t-on, une de vos filles, un de vos garçons tourmenté du malin esprit, que de mouvements ne vous donneriez-vous pas pour le faire délivrer ? Vous recourriez à nous, pour faire les exorcismes de l'Eglise. Ah ! peut-être y a-t-il quelqu'un de votre famille (et Dieu veuille qu'il n'y en ait pas plusieurs), dont l'âme est esclave du démon. Aurez-vous moins pitié de leur âme, que vous n'auriez de leur corps ? Imitiez donc la mère dont il est parlé dans l'Evangile, redoublez vos prières et vos cris, et continuez jusqu'à ce que votre garçon, votre fille ou votre époux se soit converti ; adressez-vous à Jésus avec confiance ; et ne doutez pas qu'il ne se rende à votre persévérance. (On dira de même aux pères de famille :) Imitiez le père dont il est parlé dans l'Evangile, qui n'avait qu'un fils que le démon possédait depuis longtemps ; dites à Jésus, comme ce père désolé : *Obsecro te, respice in filium meum, quia unicus est mihi*.

Mais peut-être, pères et mères, êtes-vous vous-mêmes des esclaves du démon ; du moins nous n'avons que trop lieu de craindre que plusieurs chefs de famille ne soient dans cet état. Je recours donc à vous, âmes fidèles, enfants chrétiens ; faisons une sainte violence au Ciel, pour obtenir à tous les pécheurs de cette paroisse un cœur véritablement contrit. Je vous demande pour cela tous les jours de ce Carême, un *Pater* et un *Ave Maria*, dans toutes les familles de la paroisse.

Remarquez qu'il est bon de faire dire un *Pater* et un *Ave Maria*, tous les dimanches de ce Carême, pour la conversion des pécheurs, ou après avoir fait les annonces de la Messe, ou à l'issue des Vêpres. On en avertirait les assistants, après avoir donné la bénédiction.

Qualités que doit avoir la prière du pécheur pénitent, pour obtenir sa conversion. — Dans un second prône, on donnera un modèle de la prière que doivent faire les pécheurs, pour obtenir leur conversion.

Nous vous avons exhorté, mes frères, dimanche dernier, à quitter vos péchés, à en-

trer dans les sentiments de Jésus-Christ retiré au désert et faisant pénitence pour nous. On récapitulera ce que l'on aura dit de la pénitence, aussi bien que du jeûne. Mais ce n'est pas assez, ajoutera-t-on, d'avoir quelques désirs de conversion, ni même de pratiquer le jeûne corporel et l'abstinence ; il est encore nécessaire de joindre la prière à la mortification ; sans elle on ne peut obtenir la grâce de sa conversion, ainsi qu'il a été défini par l'Eglise. On établira plus au long cette nécessité, et l'on fera bien entendre que, selon le cours ordinaire de la Providence, aucun pécheur n'est justifié, s'il n'a soin de s'humilier dans la prière, et de demander à Dieu la grâce de sa conversion. (*Trid.*, sess. 6, can. 3.) Mais comment devez-vous prier ? C'est, mes frères, ce que je me propose de vous expliquer en ce jour, en vous mettant devant les yeux les qualités de la prière de la femme Chananéenne. Saint Jérôme en remarque trois principales, qui feront le partage de cette instruction : la foi, l'humilité et la constance : *Fides, constantia, humilitas*. Il faut prier avec foi, première réflexion ; avec constance, seconde réflexion ; avec humilité, troisième réflexion.

Première réflexion. — On suivra l'Evangile. A peine cette femme eut-elle appris l'arrivée du Sauveur, que, sans douter un moment de sa puissance et de sa honte, elle vint demander la guérison de sa fille. Quoi de plus admirable ? Qui était cette femme, et en quelle religion avait-elle été élevée ? Combien cet exemple, mes frères, ne doit-il pas vous animer et même vous confondre ! Pourriez-vous douter de la puissance du Sauveur ? N'êtes-vous pas assurés du désir que Dieu a que vous vous convertissiez ? On s'étendra sur ces deux pensées que l'on confirmera par quelques traits de l'Ecriture. Commencez donc dès ce jour à vous adresser à Jésus ; il est le même qu'il était autrefois : *Jesus Christi heri et hodie, ipse et in sæcula*, dit l'Apôtre (*Hebr.*, XIII, 8). Il est réellement parmi nous, il est en cette église, selon son humanité sainte ; il remplit tous les lieux par sa divinité ; vous pouvez partout l'invoquer, dans les champs, dans vos maisons et dans vos voyages. Dites-lui, et dites-lui dans une sainte ardeur, criez-lui avec la Chananéenne : *Jesu, fili David*, etc. Jésus, fils de David, ayez pitié de mon âme ; de furieux démons la tourmentent et la possèdent depuis longtemps : c'est le démon de la vanité, c'est le démon de la cupidité, c'est le démon de l'ivrognerie, etc. Mais ne pensez pas qu'il vous suffise de prier une seule fois, ni même un seul jour.

Deuxième réflexion. — Une seconde qualité que doit avoir la prière, c'est la patience, le courage, la constance. Jetez les yeux sur le modèle que propose l'Evangile. Le Sauveur ne semble pas écouter cette femme, il paraît même la rebuter. Se décourage-t-elle ? Non, elle crie encore plus haut, jusque-là que les apôtres se voient obligés de prier leur Maître de la renvoyer. Elle avait commencé à le prier dans le chemin où elle le rencontra,

elle le suit jusque dans la maison où il entre, et elle se jette à ses pieds.

Ainsi, mes frères, devez-vous vous comporter. Ne perdez pas courage, quoiqu'il vous semble que vos prières soient sans effet. Dieu veut éprouver votre patience; il veut vous faire sentir le besoin que vous avez de sa grâce, la misère où vous êtes réduits par vos péchés, la force de vos chaînes. Après tout, mes frères, n'est-il pas fort juste qu'il vous la fasse demander longtemps, cette grâce? Dites-moi, je vous prie, depuis combien de temps êtes-vous dans le péché? Combien y a-t-il de semaines, de mois, peut-être d'années que Dieu vous presse de vous convertir, et que vous ne répondez pas à ses invitations, que vous abusez de sa patience? Devez-vous trouver étrange qu'il vous fasse attendre à la porte de sa miséricorde? Sa justice même, sa sainteté ne semblent-elles pas exiger une telle épreuve de votre part? Continuez donc, mes frères, priez le jour et la nuit; priez à toutes les heures du jour; priez durant les intervalles de la nuit, où votre sommeil sera interrompu. Priez avec le Roi-Propète : *De profundis clamavi ad te. (Psal. CXXIX, 1.) Manibus meis nocte contra eum. (Psal. LXXVI, 3.)* (On citera quelques passages des *Psaumes* bien choisis; et on recommandera de s'en servir par manière d'oraisons jaculatoires.) Votre constance et votre patience dans la prière toucheront infailliblement le cœur de Dieu, pourvu toutefois qu'elles soient accompagnées d'humilité.

Troisième réflexion.— L'humilité est absolument nécessaire, car Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles. Tout pécheur qui s'humilie apaise infailliblement sa colère, et l'engage à lui faire part du don de la pénitence : *Oratio humiliantis se nubes penetrabit. (Eccli., XXXV, 21.)* On rapportera l'exemple du publicain, on confirmera cette proposition par la Chananéenne. Le Sauveur la rebute, il la compare aux vils animaux; et elle lui répond avec une humilité qui le gagne, qui tire même de sa bouche une éloge magnifique : *O mulier, magna est fides tua!* Je vous accorde ce que vous me demandez. Reconnaissez-vous donc indignes des grâces spéciales du Seigneur, ainsi que cette femme avouait qu'elle ne méritait pas des faveurs particulières; suppliez seulement le Sauveur de jeter sur vous un regard favorable, comme sur un grand pécheur, une grande pécheresse : *Propitius esto mihi peccatori. (Luc., XVIII, 13.)* Marquez votre humilité par le respect profond avec lequel vous priez, mais qu'elle soit surtout dans votre esprit et dans votre cœur.

Si votre prière, mes frères, est pleine de foi, de constance et d'humilité, je vous assure, de la part du Seigneur, que vous serez infailliblement exaucés. *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies (Psal. L, 19)* : Non, mon Dieu, vous ne rejetterez pas la prière du pécheur qui s'humiliera en votre présence, *cor contritum* : donnez à tous les pécheurs qui m'écoutent ces saintes dispo-

sitions, afin qu'ils rentrent dans votre amitié et qu'ils soient en état d'approcher au plus tôt de votre sainte table.

Lorsqu'on voudra faire un prône entier sur la nécessité et les qualités de la prière, on en montrera, comme nous l'avons dit, la nécessité dans le premier point. Nécessité 1° pour les pécheurs. 2° Nécessité même pour les justes. Pour les pécheurs, parce qu'ils sont dans un état de mort; et que sans la grâce de Dieu, ils ne peuvent pas plus recouvrer la vie de la grâce, qu'un homme mort peut se rendre la vie naturelle. Or, pour obtenir cette grâce, le moyen ordinaire est de la demander. Il y a à la vérité des conversions miraculeuses, telle qu'a été celle d'un saint Paul, qui fut changé avant même qu'il eût prié; mais pour les conversions ordinaires, elles ne s'opèrent que quand les pécheurs crient eux-mêmes : cette conduite de Dieu est conforme à sa sagesse. Il faut que le pécheur qui s'est révolté contre son Dieu, sente le besoin qu'il a de son secours, qu'il s'humilie devant lui, qu'il ait recours à sa puissance.

Soyez-en donc bien persuadés, pécheurs qui m'écoutez, que la prière vous est absolument nécessaire, et que si vous la négligez, bien loin de chasser le démon de votre âme, il s'y fortifiera de plus en plus.

Mais ce ne sont pas seulement les pécheurs qui ont besoin de prier, les justes même ne peuvent s'en dispenser, sans un danger évident de tomber sous la puissance du serpent infernal. Quoiqu'il ne possède pas les âmes des justes, on peut dire qu'il les obsède. Il est sans cesse autour d'elles pour les faire tomber dans le péché; comment s'en éloigner, comment lui résister? Par la prière : rien de plus recommandé par le Sauveur dans l'Evangile. Combien de fois ne l'a-t-il pas dit à ses disciples qui étaient ses amis? Or, si les disciples mêmes du Sauveur ont eu besoin de prier, si, sans la prière, ils eussent succombé aux tentations du démon, quelle est l'âme juste qui pourrait espérer de se soutenir dans la grâce, sans ce secours? Pourquoi voit-on de temps en temps des justes se relâcher; tomber même dans de grands péchés? Leur négligence à prier en est souvent la cause, comme elle le fut dans les disciples du Sauveur au temps de sa passion.

Redoublons donc, mes frères, notre assiduité à la prière, surtout durant ce Carême. Priez, pécheurs, pour votre conversion; priez, justes, pour votre sanctification. Mais comment faut-il prier?

De la pureté du corps. Quant à l'Épître de ce dimanche, qui est tirée de la 1^{re} Lettre de saint Paul aux *Thessaloniens*, et du commencement du chapitre quatrième, elle contient des avertissements trop salutaires, pour n'en pas faire part au peuple que l'on instruit. L'Apôtre y conjure les fidèles par le Seigneur Jésus, de se conduire d'une manière qui les rende agréables à Dieu, en sorte qu'ils profitent de plus en plus dans la piété. Il leur rappelle

les préceptes qu'il leur a donnés au nom du Seigneur Jésus: *Scitis quæ præcepta dederim vobis per Dominum Jesum*. Mais sur quoi il insiste le plus, c'est sur leur sanctification, c'est de conserver leurs corps dans la sainteté, en évitant tout ce qui peut blesser la pudeur, en vivant dans la chasteté propre de leur état: *Hæc est enim voluntas Dei, sanctificatio vestra, ut abstineatis vos a fornicatione, ut sciat unusquisque vestrum ras suum possidere in sanctificatione et honore*.

Si jamais cet avertissement fut utile, c'est dans le temps du Carême, et lorsqu'il s'agit de préparer les fidèles à la communion pascalle. Ce qui rend un grand nombre de chrétiens indignes de s'en approcher, ce qui cause une infinité de communions sacrilèges, c'est le péché opposé à la sainte pureté, dont plusieurs sont esclaves. Un pasteur ne doit donc pas oublier de faire sentir à son peuple la nécessité où il est de lui parler de cette vertu, qui est absolument nécessaire pour faire une digne communion.

Je vous ferai aujourd'hui une instruction, mes frères, sur l'Épître de la Messe: voici ce qu'elle renferme. (On le rapportera.) Que puis-je faire de mieux, en ce temps du Carême, pour vous préparer à une bonne confession et à une digne communion, que de vous faire la même prière, et vous donner les mêmes avis que saint Paul adressait aux premiers fidèles? Je vous conjure donc, au nom de Jésus-Christ, de vous comporter, surtout en ce temps, d'une manière irréprochable, et de multiplier vos bonnes œuvres, de chercher plus parfaitement à plaire à Dieu, de marcher en sa présence, ainsi que nous vous y avons déjà exhortés. Vous savez ce que nous vous avons autrefois recommandé, les préceptes que nous vous avons intimés: *Scitis quæ præcepta dederim vobis*. (On en rapportera quelques-uns des principaux, soit pour la fuite de certains désordres, soit pour la pratique de quelque vertu particulière.) Ce n'est pas de nous-mêmes et en notre propre nom que nous vous avons parlé, c'est au nom et de la part de Dieu et de Jésus-Christ: *Per Dominum Jesum*.

Mais ce que j'ai aujourd'hui à vous recommander particulièrement, c'est le précepte de la chasteté, sur lequel saint Paul insiste dans l'Épître de ce jour. Que chacun de vous, dit-il, use de son corps saintement et avec respect, et qu'il évite tout ce qui peut le souiller.

C'est pour chacun de vous une nécessité indispensable, de conserver son corps dans la pureté; je vous le montrerai dans une première réflexion. En quoi consiste cette pureté, et comment vous la procurer: ce sera la seconde.

Première réflexion. — Il convient de faire d'abord une petite prière au Sauveur, comme à l'auteur de la pureté, afin qu'il purifie les lèvres du prédicateur, et les cœurs des auditeurs. Ou bien on s'adressera à la Vierge très-pure, pour qu'elle obtienne, et aux au-

diteurs, et au prédicateur, la vertu de la pureté. On trouvera dans saint Paul de quoi établir la nécessité de la pureté.

C'est de saint Paul même, mes frères, que vous devez apprendre l'obligation où vous êtes de conserver vos corps exempts de souillures. C'est, dit-il, la volonté de Dieu, que vous deveniez saints, et que vous évitiez la fornication, c'est-à-dire, selon le sens de l'Écriture, tout ce qui est contraire à la pureté, toute pensée, tout désir criminel, etc. Que chacun de vous use de son corps saintement, et le traite avec honneur, prenant bien garde de s'en servir pour des actions contraires à la pudeur. Gardez-vous bien, leur dit-il, d'imiter les gentils, qui ne connaissent pas Dieu; souvenez-vous que le Seigneur tirera vengeance de ces sortes de péchés; car il ne nous a pas appelés pour être des impudiques, mais pour être des saints.

Il faudra étendre ses raisons. Première raison: c'est la volonté de Dieu qui nous ordonne d'éviter tout ce qui est contraire à la pureté; il est la pureté même, et il ne peut souffrir ceux qui sont impurs.

Seconde raison: notre vocation au christianisme. Dès lors il nous a appelés particulièrement à la pureté; notre chair est une chair sanctifiée; notre corps est consacré en différentes manières, par le baptême, par la confirmation, surtout par l'Eucharistie.

Troisième raison: sans cette vertu, nous sommes tout à fait indignes de recevoir Jésus-Christ dans la communion. Rien qu'il ait plus en horreur que le vice qui lui est opposé; parce que par ce vice on est tout terrestre, on devient tout animal, etc. Aussi nous défend-il de donner son sacré corps aux chiens, c'est-à-dire aux chrétiens qui, semblables aux animaux, se livrent aux plaisirs charnels et grossiers: *Nolite dare sanctum canibus*. (Matth., VII, 6.)

Quelle pureté ne faudrait-il pas pour manger ce pain céleste! Autrefois, pour manger des pains de proposition, il fallait être exempt de souillures. Lorsque David, pressé de la faim, en demanda au prêtre du Seigneur, nommé Abimélec, pour lui et pour ceux de sa suite, le prêtre lui demanda s'ils étaient purs, et surtout s'ils s'étaient éloignés du commerce des personnes du sexe: *Si mundi sunt pueri, maxime a mulieribus*. Ah! mes frères, que ne pouvez-vous tous faire la même réponse que fit David au prêtre Abimélec! Oui, nous sommes purs, nous avons évité tout ce qui pouvait souiller notre corps; et les pains que voudrez bien nous donner seront reçus dans des vases saints, c'est-à-dire dans des corps sanctifiés: *Fuerunt vasa puerorum sancta. Sanctificabitur (panis) in vasis*. (I Reg., XX, 4, 5.)

Il faut que les calices, les ciboires où nous mettons les hosties consacrées, soient bien nets et bien purs, que les tabernacles soient propres et bien décents; il nous est même ordonné de ne nous servir que de ciboires et de calices d'argent, etc. Que nous marque

tout cela, mes frères? L'obligation où sont tous les chrétiens de purifier leur bouche, leur langue, tout leur corps, qui est comme le tabernacle où Jésus-Christ est logé; et que diriez-vous, mes frères, si vous nous voyiez mettre les hosties dans des ciboires remplis d'ordures? n'auriez-vous pas même horreur, et ne croiriez-vous pas faire un grand crime de placer la sainte hostie dans la boue et les ordures les plus sales? Ah! mes frères, Jésus-Christ n'a-t-il pas encore plus horreur de loger dans une bouche, sur une langue salie par de mauvaises paroles, dans un corps souillé par des actions déshonorantes? etc.

Ici le pasteur déplore le malheur du christianisme, où l'on trouve si peu de fidèles qui aient soin de conserver leur esprit, leur cœur et leur corps dans la pureté nécessaire. Il entrera dans quelques détails des différents péchés qui se commettent contre la pureté dans les différents états et conditions. Mais c'est en cette matière qu'il doit bien prendre garde d'aller trop avant; qu'il médite bien ce qu'il aura à dire; qu'il use de termes chastes; qu'il n'y ait rien dont on puisse justement s'offenser. Il doit avoir égard à son âge, à l'autorité qu'il a dans la paroisse, aux personnes à qui il parle; et après le détail, il fera une espèce d'excuse à son auditoire, afin que chacun connaisse que ce n'est que par nécessité et pour leur salut, que ce n'est qu'en suivant les traces de saint Paul, et pour se conformer aux intentions de l'Eglise, qu'il a entrepris ce sujet.

Mais ce n'est pas assez, mes frères, de vous avoir fait voir la nécessité de la pureté, il faut vous apprendre en quoi elle consiste et comment vous pourrez vous la procurer.

Deuxième réflexion. — Il y a deux sortes de pureté : l'une du corps, l'autre de l'âme. Il y a aussi une pureté conjugale, il y a une pureté virginale, et celle qui est propre aux veuves. L'apôtre saint Paul parle à chacun, lorsqu'il dit : *Sciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctificatione et honore*. Il parle aux gens mariés; il fait surtout connaître la grandeur du crime de l'adultère, quand on ose attenter à la femme de son prochain; il veut que chacun respecte son corps, qui est comme l'instrument dont l'âme se sert pour exercer les œuvres du christianisme. Vous devez donc tous, mes frères, conserver dans la pureté vos membres, vos yeux, votre langue, vos oreilles, vos mains, vos pieds, votre esprit et votre cœur.

Vous le devez, jeunes gens de l'un et de l'autre sexe; vous le devez, pères et mères; vous le devez, personnes avancées en âge. On parlera ensuite pour ceux qui ont eu le bonheur de se conserver dans la pureté, et pour ceux qui l'ont perdue. On fera estimer aux premiers le grand trésor qu'ils possèdent; que rien n'est comparable à une âme chaste : *Omnis ponderatio non est digna continentis animæ* (Eccli., XXVI, 20); que Jésus-Christ les aime d'une manière singulière :

Qui diligit cordis munditiam habebit amicum regem. (Prov., XXII, 11.) Mais quelle attention cette pureté ne demande-t-elle pas pour être conservée! Veillez sur vous, dirait-on, âmes chastes, vierges chrétiennes; l'ennemi du salut travaille sans cesse à vous enlever votre trésor, et vous le portez dans des vases bien fragiles. Si vous aviez une perle d'un grand prix, avec quel soin ne la conserveriez-vous pas? Conservez encore avec plus de soin la perle de la chasteté; évitez très-soigneusement tout ce qui peut en ternir l'éclat, les fréquentations dangereuses, les regards indiscrets, les chansons profanes, les assemblées du monde, l'oisiveté, etc. Priez et priez beaucoup; ne passez aucun jour sans demander à votre divin Epoux la conservation de cette vertu; priez surtout dans les tentations; éloignez-les aussitôt; humiliez-vous; approchez-vous souvent de la divine Eucharistie, dont l'effet principal est d'entretenir nos corps dans la pureté nécessaire, en réprimant l'ardeur de nos passions.

Pour vous qui avez eu le malheur de perdre cette vertu, qui êtes engagés dans le vice opposé, ah! quels efforts ne devez-vous pas faire, surtout en ce temps, pour préparer à Jésus-Christ une demeure digne de lui! Rien de plus difficile que de chasser le démon d'une âme qu'il possède. Mais ce qui est impossible aux hommes, ne l'est pas à Dieu; adressez-vous à Jésus-Christ, il vous apprendra lui-même de quelle manière vous pourrez vous en délivrer. Allez vous jeter aux pieds de ses ministres, ils vous aideront à le chasser. Voici, mes frères, les deux moyens que vous devez employer pour vous procurer la pureté nécessaire :

1° Recourir à Jésus-Christ, qui seul peut vous guérir. Et que vous dira-t-il? Ce qu'il dit à ce père dont l'enfant était tourmenté par un démon impur : *Hoc genus (demoniorum) non ejicitur, nisi per orationem et jejunium*. Il faut, vous dira-t-il, non-seulement prier, mais mortifier vos yeux, votre langue, vos mains, vos pieds et tout votre corps; il faut lui retrancher tel et tel plaisir, le punir de telle et telle manière.

2° Vous devez recourir aux ministres du Seigneur; et si vous n'avez pas encore commencé à le faire, allez-y incessamment; déclarez-leur depuis quel temps le démon vous tourmente, et les différentes fautes qu'il vous fait commettre, et vous apprendrez de leur bouche les remèdes particuliers dont vous devez user pour votre guérison.

Enfin, mes frères, songez que c'est le Dieu de toute pureté que vous devez recevoir dans votre corps, un Dieu-homme qui a voulu avoir une vierge pour Mère, et un homme chaste pour père nourricier. Ne soyez pas si téméraires, que de vous présenter à sa table avec un corps souillé; ne vous exposez pas aux châtimens les plus redoutables de sa justice.

Méditez, durant la Messe, ce que vous venez d'entendre; ayez soin de le mettre en pratique; souvenez-vous de ce qu'ajoute

l'Apôtre dans l'épître de ce jour, et je puis bien l'ajouter avec lui : *Celui qui méprise ce que je viens de dire, méprise non pas un homme, mais Dieu même* qui parle par notre bouche : « *Qui hæc spernit, non hominem spernit, sed Deum.* » Obéissez, mes frères, à un Dieu qui vous parle et qui vous commande; il ne désire, il ne recherche que votre bien, et il n'ambitionne que votre bonheur en cette vie et en l'autre. Je vais lui demander cette grâce dans le saint Sacrifice que nous allons offrir.

III^e DIMANCHE DE CARÊME.

*Obligation de la confession; ses avantages.
Défaut de sincérité dans la confession.
Dessein sur la contrition et la confession.
Paraphrase sur l'épître du jour.*

Dans l'évangile du troisième dimanche de Carême, qui est tiré du XI^e chapitre de l'Evangile selon saint Luc, il y a trois ou quatre choses remarquables : 1^o la délivrance d'un homme possédé d'un démon, qui le rendait muet; 2^o la réponse du Sauveur aux Pharisiens, qui, par la plus noire calomnie, attribuaient à la vertu du démon le miracle que Jésus venait d'opérer; 3^o ce que le même Sauveur dit du démon impur, qui, étant chassé d'une âme, cherche à y rentrer; enfin l'éloge qu'une femme fit du Sauveur, et la réponse qu'il lui donna.

Quoique l'on puisse parler utilement de chacun de ces sujets, je veux dire de ceux qui sont muets spirituellement, du péché de la calomnie, du vice impur, de la rechute, et du bonheur de ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent, il semble qu'il est plus naturel et plus conforme à l'esprit de l'Eglise de s'en tenir au premier sujet.

Pourquoi l'Eglise attend-elle au troisième dimanche de Carême à nous rappeler un homme possédé d'un démon muet, et sa guérison miraculeuse? C'est sans doute pour que les pasteurs, à l'occasion de cet évangile, entretiennent les peuples de la confession, par laquelle on doit se disposer à la communion pascale. Ainsi, après avoir traité, le dimanche précédent, de la prière comme d'une disposition nécessaire à la réception des sacrements; après avoir engagé les pécheurs et les justes à s'appliquer, surtout pendant le Carême, à ce saint exercice; après avoir représenté l'état d'une âme réduite sous l'esclavage du démon, et fortement exhorté tous les pécheurs à secouer au plus tôt le joug de ce cruel tyran, il est à propos de parler, en ce dimanche, de la confession, et d'engager les auditeurs à se garantir d'un autre piège du démon, qui s'efforce de leur fermer la bouche, de leur lier la langue, de peur qu'ils n'obtiennent, dans le sacrement de pénitence, la rémission de leurs péchés.

Il y a plusieurs instructions à faire sur la confession : la première est sur l'obligation de la confession et sur ses précieux avantages; la seconde, sur les obstacles que l'on

apporte aux effets de la confession, et sur les défauts que l'on y commet; la troisième, sur les dispositions avec lesquelles on doit la faire; et la quatrième sur la fréquente confession.

On doit traiter ces différents points, soit dans un temps, soit dans un autre, et insister plus ou moins, selon que l'exigent les circonstances des lieux et des personnes. Par exemple, dans les endroits où il se trouve un certain nombre de libertins, aussi bien que dans les paroisses voisines des hérétiques, il est nécessaire de bien établir le précepte de la confession; et généralement on ne doit pas manquer de bien faire sentir aux auditeurs cette obligation, sinon *ex professo*, du moins dans le commencement des instructions que l'on fera sur cette matière.

Quant aux autres points, on ne doit jamais se dispenser de les bien expliquer, et cela chaque année. On le fait dans les catéchismes, d'une manière familière; mais, dans un prône, on le fera avec plus de force; et si on y garde un certain ordre, si on parle avec netteté, le discours produira dans les auditeurs une nouvelle impression.

Obligation de la confession; ses avantages. — Pour l'exorde d'un prône sur la confession, tiré de l'Evangile, on peut ainsi s'énoncer :

L'évangile de ce jour, mes frères, commence par l'histoire d'un homme possédé d'un démon qui le rendait muet, en sorte qu'il ne pouvait demander sa délivrance. Le Sauveur venait de convertir une fameuse pécheresse dans la maison de Simon le Pharisien; ce qui engagea plusieurs personnes à s'attacher à lui. En même temps on lui présenta l'homme muet dont parle l'évangéliste, et on le pria de le guérir. Jésus, touché de compassion pour ce misérable, chassa le démon; dès qu'il l'eut chassé, le muet parla. Tout le monde en fut dans l'admiration; il n'y eut que les Pharisiens, gens aveuglés par la jalousie, qui osèrent dire que Jésus chassait les démons par le moyen de Bézélzébub, le prince des démons. On ajoutera, si on le juge à propos, le reste de l'évangile; ensuite on dira :

Arrêtons-nous, mes frères, au premier trait de l'histoire que nous propose l'Eglise, et cherchons-en l'explication. Que signifie cet homme possédé d'un démon muet? C'est la figure des chrétiens qui refusent de déclarer leurs péchés dans le sacrement de pénitence, et à qui le démon lie la langue, de peur qu'ils ne parlent aux prêtres dans la confession, et ne déclarent avec sincérité leurs péchés; il les empêche même de parler à Dieu et de lui demander la force de se bien confesser. O mes frères, qu'il y a aujourd'hui de ces démons muets! Que ne puis-je en ce jour, par la vertu de Jésus-Christ mon maître, les chasser tous de cette paroisse! Donnez, ô mon Sauveur, une force particulière à mes paroles; vous avez promis à vos disciples, avant que de monter au ciel, qu'ils chasseraient les démons en votre nom; vous nous avez accordé le pouvoir sur cet esprit

infernale, aidez-moi à le bien exercer aujourd'hui. Et vous, mes frères, rendez-vous dociles à la parole de Dieu que vous allez entendre; vous ne pouvez être guéris, si vous ne le voulez et si vous n'agissez vous-mêmes. Instruisez-vous donc aujourd'hui de l'obligation où vous êtes de bien confesser vos péchés dans le sacrement de pénitence, et considérez les grands avantages qui vous en reviendront : c'est ce qui fera le sujet et le partage de cette instruction.

Vous verrez, dans le premier point, l'obligation et le précepte d'une bonne confession; et dans le second, l'utilité ou les avantages d'une bonne confession (Vide *Trid.* sess. 14, c. 13 et 5. Item can. 1, 2, 6, 7 et 8. Vide etiam diligenter Catechismum concilii, part. II, num. 45 et seq.)

Premier point. — Pour bien expliquer cette matière, il faut distinguer deux sortes de préceptes de la confession : le précepte ecclésiastique, et le précepte divin. On parlera de l'un et de l'autre, et on tâchera d'en adoucir la difficulté le plus qu'il sera possible. On montrera même que la bonté de Dieu éclate d'une manière singulière dans l'institution de la confession, et que, bien loin d'en regarder le précepte comme un pesant fardeau, on doit s'en approcher avec un saint empressement, et profiter de ce remède salutaire que la miséricorde de Dieu présente aux pécheurs.

Ce n'est pas un simple conseil, mes frères, c'est une obligation absolue pour tout chrétien qui a eu le malheur de perdre la grâce du baptême, d'accuser ses péchés au tribunal de la pénitence : vérité de foi dont on a toujours fait profession dans l'Eglise. Jésus-Christ même a établi cette obligation, et jamais personne, ni roi, ni prince, ni Pape, ni évêque n'en a été dispensé.

Quand le Sauveur a-t-il porté cette loi ? Ce fut lorsqu'il donna à ses apôtres le pouvoir de remettre et de retenir les péchés.

Rapportez l'histoire de l'institution du sacrement de Pénitence, tirée de saint Jean, chap. XX. Faites voir comment les prêtres ont été par là établis juges des consciences, à qui par conséquent on doit découvrir les péchés que l'on a commis, afin qu'ils puissent porter un jugement équitable, et imposer des pénitences proportionnées. Dites ensuite : Depuis Jésus-Christ jusqu'à nous les vrais fidèles se sont soumis à cette loi. (Témoignages des anciens Pères grecs et latins, comme de saint Cyprien, de Tertullien, de saint Jean Chrysostome, de saint Ambroise et de saint Augustin. Saint Basile en a un fort clair : *Necessario credita est dispensatio mysteriorum Dei*. Saint Augustin disait aux fidèles de son temps, qui refusaient de confesser leurs péchés : *Ergo sine causa dictum est : Quæ solveritis in terra, soluta erunt in celo ? Ergo sine causa sunt claves dæ Ecclesiæ Dei ?*) Et comme le Sauveur n'a pas fixé le temps auquel on doit satisfaire à ce précepte, il fut ordonné dans un concile général tenu il y a plus de 500 ans, que tout fidèle, parvenu à l'âge de discrétion, se confesserait

au moins une fois l'an ; ce qui a été confirmé par plusieurs autres conciles : ce qui a encore été autorisé par la pratique de l'Eglise universelle, que l'on ne peut mépriser sans une insigne témérité et sans renoncer à la qualité d'enfant de Dieu. (On répondra aux objections des hérétiques et des libertins, selon que la prudence le demandera, et que les besoins des paroissiens l'exigeront.)

Vous êtes donc indispensablement obligés, mes frères, et par le précepte de Jésus-Christ et par celui de l'Eglise, votre mère, de déclarer sincèrement toutes les fautes mortelles dont vous vous êtes rendus coupables, nul de vous qui en soit exempt ; moi-même, mes frères, qui ai reçu le pouvoir de vous absoudre, je suis soumis à cette loi ; et si j'avais le malheur de tomber en quelque faute considérable, je ne pourrais en obtenir le pardon, si je refusais de m'en accuser dans le tribunal de la pénitence.

Ce précepte, à la vérité, est difficile à la nature ; il est gênant, il humilie l'homme, et c'est un de ceux dont l'observation coûte davantage : aussi les hérétiques l'ont-ils retranché de leur fausse religion : les mauvais chrétiens ne s'en acquittent qu'avec répugnance, plusieurs même qui semblent y satisfaire, ne le remplissent pas en effet.

Il est vrai, mes frères, ce précepte est difficile à la nature, car il nous oblige d'accuser nos fautes les plus honteuses. (Détail de tout ce que l'on est obligé de déclarer, du nombre, de l'espèce, des circonstances.) Pour satisfaire à ce précepte, il ne suffit pas même de dire ses péchés sincèrement et entièrement ; on doit encore, en les déclarant, y renoncer du fond du cœur, et être dans la disposition de faire ce qu'un prudent confesseur prescrira : sans quoi la confession serait nulle et sacrilège ; et l'on pécherait formellement contre la loi de la confession. Encore une fois cela est difficile ; mais quelque difficile qu'il soit, c'est une nécessité, et quiconque pouvant déclarer ses péchés, ne le ferait pas, ne pourrait autrement se réconcilier avec Dieu quand même il exercerait sur son corps les plus austères pénitences, et qu'il distribuerait aux pauvres tous les biens qu'il pourrait posséder. Ce n'est qu'à ce prix que le Sauveur nous offre sa grâce : n'est-il pas en droit de l'exiger de l'homme pécheur, d'une créature rebelle ? Qui oserait le lui contester ?

Assigner tous les différents cas où le précepte de la confession oblige ; on les trouve dans le Catéchisme du concile, part. II, num. 58 et 59. Après avoir dit que les enfants y sont obligés, dès qu'ils peuvent discerner entre le bien et le mal ; il ajoute qu'on doit le faire au moins une fois chaque année, et toutes les fois que l'on est en danger de mort, ou que l'on doit administrer ou recevoir quelque sacrement, ou faire quelque fonction qui exige que l'on se procure la pureté de l'âme ; enfin, lorsqu'il est à craindre que, par le délai de la confession, on n'oublie quelque faute mortelle. Il y a même des docteurs qui soutiennent que, dès que l'on a eu

le malheur de perdre sa grâce, on est obligé de se confesser au plus tôt; du moins ne doit-on pas différer longtemps, de peur de s'exposer à tomber dans l'endurcissement.

Ne tardez donc pas, mes frères, à vous approcher de la confession, lorsque vous avez eu le malheur d'offenser Dieu mortellement; ayez soin de faire appeler au plus tôt un bon confesseur, dès que vous tomberez malades, et que vous serez en quelque danger de mort.

Mais comme c'est particulièrement dans le temps pascal que les fidèles ont coutume d'obéir au précepte de la confession, ne cherchez pas, mes frères, à vous en affranchir; soumettez-vous-y volontiers, et mettez vous en état de l'accomplir au plus tôt. C'est pour de très-sages raisons qu'il a été porté; et les avantages que l'on en retire sont si précieux, que nous devrions nous y assujettir, quand même Dieu et l'Eglise ne nous en feraient pas un précepte. Je vais vous les développer dans mon second point.

Deuxième point. — Il faudrait un discours entier pour rapporter les avantages inestimables de la confession; bornons-nous aux principaux. On peut les considérer par rapport aux pécheurs, ou par rapport aux justes. La confession, dit saint Bernard, purifie le pécheur et augmente la pureté du juste : *Peccatorem purgat, et justum reddit purgatorem*. Oui, mes frères, la confession purifie le pécheur; et de quels péchés? De toutes sortes de péchés, fussent-ils les plus honteux, les plus multipliés et les plus énormes. Non, mes frères, ni la multitude, ni la grandeur, ni la turpitude de vos péchés ne doivent pas vous empêcher de vous approcher du tribunal. La parole de Dieu est formelle; tous vous serez remis, si vous les accusez au ministre du Seigneur. (Preuves de cette vérité par l'Ecriture : *Quorum remiseritis*, etc. (*Joan.*, XX, 23.) *Quaecunque solveritis*, etc. (*Matth.*, XVIII, 18.) *Si confiteamur peccata nostra, fidelis est et justus, ut remittat nobis peccata nostra* (*1 Joan.*, I, 9); par le concile de Trente, par les saints Pères, saint Chrysostome, saint Ambroise et saint Augustin. De là le recouvrement de la grâce, le droit au royaume du ciel, et spécialement la paix de la conscience. (Il faudra insister sur cette paix, et bien faire valoir cet avantage.)

Quoi donc! mes frères, serez-vous insensibles à des biens si précieux, et la difficulté que le démon vous représente dans la confession, ne doit-elle pas être adoucie par l'utilité qui en revient, et particulièrement par le repos de la conscience, qui en est l'heureux fruit? Voulez-vous, pécheurs, porter toujours dans votre âme ce ver rongeur? Différez-vous de vous décharger du poids (norme de vos péchés qui vous accable? Peut-être y a-t-il bien des années que vous ne faites que d'en augmenter le nombre. Allez incessamment trouver un homme charitable qui vous en délivre. Ah! qui peut exprimer le contentement que vous goûterez? Demandez-le à ceux qui en ont fait l'expérience, et ils vous diront qu'il n'y a point de

joie pareille à celle que l'on ressent après une bonne confession.

Pour vous, âmes justes, qui jouissez déjà de l'amitié de Dieu, quoique la confession ne vous soit pas nécessaire pour mériter la grâce, vous devez néanmoins vous en approcher, tant pour satisfaire à l'esprit de l'Eglise, que pour vous purifier de plus en plus. Vous avez horreur, je le sais, de toute faute considérable; mais combien de fautes légères, de fautes vénielles ne commettez-vous pas, ou par négligence, ou même de propos délibéré?

(Détail de ces fautes à l'égard de Dieu, du prochain ou de soi-même.) Où vous en purifierez-vous? C'est particulièrement dans le sacrement de pénitence. Quoique l'on ne soit pas obligé de s'en accuser, on les confesse cependant très-utilement. C'est aussi une très-salutaire pratique, de renouveler l'accusation de quelques fautes considérables de sa vie, parce que toutes les fois que l'on en renouvelle l'accusation, on obtient une nouvelle grâce, et on satisfait de plus en plus pour la peine qui leur est due : *Quanto aliquis pluries de eisdem peccatis confletur, tanto magis pena diminuitur*. (S. THOM., in 4, dist. 19, quæst. 3.)

Je pourrais ajouter d'autres effets salutaires; mais je crains de prolonger cette instruction au delà des justes bornes. Ce que vous venez d'entendre doit suffire pour vous faire estimer la confession, pour vous engager à remercier Dieu de l'avoir instituée, et de vous avoir fait un précepte d'une chose qui vous est si avantageuse. Tels sont, mes frères, les sentiments que doit produire en vous ce discours : sentiments d'estime et d'amour pour la confession; sentiments de reconnaissance envers Jésus-Christ qui l'a instituée, et qui en a fait, comme dit un saint Père, un bain salutaire, pour guérir les plaies de vos âmes. Mais les avez-vous eus jusqu'à présent, ces sentiments, touchant la confession? Au lieu de l'estimer et de l'aimer, ne vous en êtes-vous pas fait un monstre? ne vous en êtes-vous pas tourmentés et alarmés, lorsqu'il a fallu venir faire à un prêtre l'aveu de vos fautes? Ne l'avez-vous point différé le plus qu'il vous a été possible? Êtes-vous pénétrés de reconnaissance envers Dieu, qui, pouvant vous perdre après le premier péché mortel que vous avez commis, vous fournit, dans la confession, un moyen sûr pour rentrer en son amitié? Avez-vous eu soin de l'en remercier? Ah! si jusqu'à présent vous avez manqué à ce devoir, acquittez-vous-en dès ce jour, et imitez les premiers peuples fidèles qui remerciaient Dieu d'avoir donné aux hommes le pouvoir de remettre les péchés : *Glorificaverunt Deum qui dedit potestatem talem hominibus*. (*Matth.*, IX., 8.)

Approchez donc au plus tôt des ministres du Seigneur; mais approchez-vous-en dans les dispositions de vrais pénitents, surtout avec sincérité, et un cœur contrit et humilié. Demandez, mes frères, ces dispositions à Jésus-Christ lui-même, l'auteur de ce sacre-

ment, et qui va bientôt s'immoler sur nos autels pour notre salut. Je conjure toutes les âmes justes de cet auditoire, de s'unir à moi, durant le sacrifice, pour obtenir du Père des miséricordes que tous les pécheurs de cette paroisse fassent une digne confession en ce saint temps de Carême : leur prière, faite avec foi et confiance, sera très-puissante pour obtenir aux pécheurs la rémission de leurs péchés, comme nous le voyons dans l'Evangile en la personne d'un paralytique que des personnes charitables présentèrent au Sauveur. (Voyez-en l'histoire en saint Matthieu, ch. IX.) Imitons, mes frères, cette charité compatissante, et présentons à Jésus-Christ tous nos frères qui vivent dans le péché, afin qu'il les guérisse, pour que nous participions tous à sa table sacrée avec la pureté nécessaire, pour pouvoir être réunis, à la fin de notre vie, dans son banquet céleste.

Défaut de sincérité dans la confession. — L'exorde sera tiré, comme le précédent, de l'Evangile même. Ce que faisait le démon muet dont il est parlé dans l'évangile de ce jour, pour empêcher l'homme qu'il possédait de demander et d'obtenir sa délivrance, est une image bien sensible, mes frères, de ce qu'il fait encore pour empêcher un grand nombre de chrétiens d'obtenir, dans le sacrement de pénitence, le pardon de leurs péchés.

Oh ! qui peut dire toutes les ruses dont il se sert pour leur rendre inutile et même nuisible le remède salutaire que Dieu leur a préparé dans la confession ! Rien n'est plus important, mes frères, que de les découvrir, ces ruses du démon ; et il est de votre plus grand intérêt de savoir vous en préserver. Quelles sont-elles, ces tromperies du malin esprit ? Rendez-vous-y attentifs, et ne négligez rien pour vous précautionner contre elles.

Le démon rend muets les chrétiens, par rapport à la confession, en deux manières différentes. Il rend les uns tout à fait muets, en les éloignant entièrement de la confession : telles sont certaines personnes de l'un et de l'autre sexe, qui ne paraissent pas même à Pâques, au saint tribunal ; ou si elles s'y présentent, c'est sans dispositions, je veux dire, sans avoir prié, sans douleur de leurs péchés, et avec une volonté déterminée de ne pas les accuser au confesseur, tels qu'elles les ont commis.

Il y en a d'autres qu'il rend à demi muets : ce sont ceux qui, à la vérité, font quelques prières avant de se confesser, mais très-imparfaitement ; qui disent une partie de leurs fautes, mais qui n'osent les déclarer toutes ; qui taisent certains péchés considérables, ou du moins qu'ils croient ou qu'ils doutent être très-considérables.

Voilà, mes frères, les artifices auxquels un grand nombre de chrétiens se laissent surprendre, et qui sont cause que plusieurs croupissent dans le péché, et commettent quantité de sacrilèges. Peut-être, mes frères, quelques-uns, et même plusieurs d'entre vous, ont-ils eu le malheur de se laisser

tromper par le malin esprit ? il s'efforcera encore de vous séduire dans la confession que vous devez bientôt faire. Apprenez aujourd'hui comment vous devez lui résister : c'est ce dont je me propose de vous instruire, en vous faisant voir les raisons qui doivent vous engager à déclarer sincèrement vos péchés dans le tribunal de la pénitence. Heureux vous et moi, mes frères, si je pouvais venir à bout de vous faire surmonter la honte qui empêche tant d'âmes de faire de bonnes confessions !

C'est donc de la fausse honte, ou du défaut de sincérité dans la confession, que je veux vous parler ; et je dis 1° que cette honte est criminelle, et très-injurieuse à Dieu ; je dis 2° qu'elle est extrêmement pernicieuse à notre âme ; je dis 3° qu'elle est déraisonnable et sans aucun fondement légitime.

Premier point. — Peu de sujets, mes frères, plus intéressants que celui-ci. Convincez-vous une bonne fois de la malice, des suites funestes et de la vanité de la honte que le démon inspire à quantité de pénitents. (On développera chacune de ces raisons, et on y insistera, comme on l'a déjà dit souvent, suivant que la qualité de l'auditoire le demandera.)

Oui, mes frères, la honte qui empêche de déclarer ses péchés dans le tribunal est très-criminelle et très-injurieuse à Dieu. Qu'est-ce faire en effet, que cacher, en tout ou en partie, les fautes considérables que l'on a commises ? C'est, 1° désobéir au précepte du Seigneur et à celui de l'Eglise ; 2° c'est commettre un sacrilège ; 3° c'est se moquer de Dieu et mentir au Saint-Esprit.

Reprenons. C'est désobéir au précepte du Seigneur et à celui de l'Eglise. Je vous en ai instruits, de ce précepte, mes frères, et vous ne pouvez l'ignorer. (On récapitulera, si on le juge à propos, ce que l'on aura dit, l'année précédente, du précepte de la confession.) Vous croiriez, mes frères, faire un grand péché, que de ne pas vous confesser une fois chaque année ; mais en faites-vous un moindre lorsque vous vous confessez mal, lorsque de propos délibéré vous n'accusez pas une faute considérable, ou une faute que vous croyez mortelle ? Pensez-vous bien qu'il vaudrait mieux pour vous ne vous pas confesser ? Vous êtes même plus coupables que si vous ne vous confessiez pas du tout. Pourquoi cela ? Parce que vous commettez un double péché. Et comment ? C'est que, 1° vous ne satisfaites pas au précepte du Seigneur, ainsi que celui qui ne se confesse pas ; 2° que vous commettez un sacrilège, en profanant un sacrement, en abusant du sang de Jésus-Christ, en rendant inutile l'absolution du prêtre.

Avez-vous bien pensé, jeunes gens, filles et femmes chrétiennes, et vous tous, qui que vous soyez, qui n'osant vous dispenser de vous confesser de peur d'être remarqués, ne rougisiez pas de vous rendre coupables d'un des plus noirs sacrilèges, qui offense indignement le Seigneur par cela même qu'il devrait vous réconcilier avec lui ? Avez-vous jamais bien réfléchi sur votre hypocrisie ?

Quoi donc! ignorez-vous que le Seigneur voit le fond de votre cœur? Croyez-vous lui en imposer? Et n'est-ce pas le mépriser, n'est-ce pas vous moquer de lui, n'est-ce pas mentir en sa présence, et même au Saint-Esprit? (Histoire d'Ananie et de Saphire.) (Act., V, 1 seqq.)

Ah! mes frères, quelle injure ne faites-vous pas à Dieu d'abuser ainsi de sa bonté? Demandez-lui-en pardon, si vous vous en êtes rendus coupables; gémissiez-en en ce jour; proposez-vous de réparer au plustôt les mauvaises confessions que vous avez faites; et pour vous faire vaincre plus efficacement cette mauvaise honte, examinez combien elle est préjudiciable à votre âme.

Deuxième point. — Voulez-vous connaître, mes frères, combien cette mauvaise honte est pernicieuse; voyez de quels biens elle vous prive, et quels maux elle vous attire. Supposons ici que quelqu'un de vous s'y soit laissé entraîner, l'année précédente ou dans quelqu'une de ses dernières confessions; quelles en ont été les suites? 1° Elle l'a privé de la grâce sanctifiante qu'il aurait dû recouvrer, des dons du Saint-Esprit qu'il aurait pu acquérir depuis ce temps-là; 2° elle l'a privé et elle le prive encore de la paix de l'âme: il n'est pas tranquille, ses maux ne font qu'augmenter. Mais si vous continuez à vous y laisser aller pour l'avenir, à quoi ne vous exposez-vous pas? Comprenez-le, mes frères, à rien moins qu'à mourir dans le péché. Et comment cela? La preuve en est sensible: à mesure que vous avancerez en âge, elle ne fera qu'augmenter; vos sacrilèges se multiplieront; vous communiez en cet état le reste de vos années. Aurez-vous plus de force au lit de la mort que vous n'en avez à présent que vous êtes en santé? Ah! mes frères, ne savez-vous pas que c'est alors que le démon redouble ses attaques! De plus qui sait si vous ne seriez pas surpris de la mort, en punition de tant de sacrilèges que vous avez commis? Mais je veux que vous ayez toute votre présence d'esprit; vous aurez besoin alors d'une grâce particulière pour pouvoir réparer tant de mauvaises confessions; vous aurez besoin de faire des efforts extraordinaires; pouvez-vous raisonnablement espérer cette grâce de Dieu, et de votre part un courage que vous n'avez pas à présent, pour résister au démon qui vous tentera plus que jamais?

Il y a, dans le sermon du Père Lejeune, un exemple frappant d'une fausse dévotion qui, ayant passé sa vie dans les sacrilèges, refusa, à la mort, de recevoir les sacrements, et fit cependant une déclaration publique de sa vie criminelle, et mourut dans le désespoir.

Voudriez-vous donc, mes frères, vous exposer à une telle mort? Mais n'y a-t-il pas tout lieu de croire qu'elle vous arrivera si vous ne surmontez cette fausse honte, qui peut-être vous a jusqu'à présent fermé la bouche?

Qui pourrait vous empêcher de la vaincre, et quelle excuse pourriez-vous apporter

pour continuer vos sacrilèges? Sur quoi est-elle fondée, cette fausse honte? Raisonnez avec vous-mêmes; examinez quel en est le principe, et vous trouverez qu'elle est non-seulement criminelle, mais encore tout à fait vaine et déraisonnable.

D'abord il est certain qu'elle ne vient pas de Dieu, puisqu'il vous commande de la vaincre; elle part donc d'un mauvais principe: ou du démon, qui vous grossit le péché, et qui, vous en ayant ôté la honte lorsqu'il vous l'a fait commettre, vous la rend lorsqu'il s'agit de l'avouer; ou bien d'une crainte pusillanime, dont les jeunes gens et les personnes timides sont fort susceptibles; ou enfin, et c'est le plus souvent, d'un orgueil secret qui fait que l'on rougit de passer pour pécheur, pour pécheresse; ou bien que l'on ne veut pas s'humilier jusqu'à s'abaisser aux pieds d'un prêtre, et y tenir la posture d'un criminel.

Pour entrer plus avant dans le détail, dites-moi, mes frères, pourquoi n'osez-vous pas accuser vos péchés? Est-ce à cause de leur énormité? Peut-être ne sont-ils pas si énormes que vous vous le persuadez, ou plutôt que le démon vous le fait croire, et vous les représente depuis longtemps; car il y a des consciences mal formées depuis la jeunesse, et qui n'osent accuser des fautes qui de soi sont légères, et que le démon leur a grossies, en les leur faisant envisager comme mortelles. (On pourrait en donner quelques exemples.)

Mais supposons que vos péchés soient effectivement très-énormes, et que vous y ayez même croupi depuis votre bas âge; ignorez-vous donc que le sacrement de pénitence est principalement établi pour les plus grands pécheurs, et que Dieu se plaît particulièrement à faire éclater, à leur égard, la grandeur de sa miséricorde? En avez-vous plus commis qu'un saint Augustin, qui nous en a laissé sa confession par écrit? En avez-vous commis plus que la pécheresse dont il est parlé dans l'Évangile, et qu'un Manassés? etc.

Fussiez-vous, mes frères, aussi coupables que tous les réprouvés ensemble, que tous les démons, que tous les pécheurs qui sont sur la terre; Dieu veut vous pardonner, il vous ordonne de confesser vos fautes, il a chargé le prêtre, à qui vous vous adressez, de vous les remettre de sa part; et il vous ferait injustice, ce prêtre, ce confesseur, il se chargerait de la perte de votre âme, s'il refusait de vous absoudre, dès que vous vous confessez sincèrement, et qu'il vous jugera vraiment contrits.

Ce n'est pas tant, direz-vous, à cause de l'énormité de mes péchés, que je refuse de les confesser, qu'à cause de la confusion qu'il y a de les dire à l'oreille d'un prêtre.

J'entends, mes frères, j'entre dans votre peine. C'est la confusion qui vous retient, vous avez honte de déclarer vos péchés: *Cur te pudet peccatum tuum dicere*, dit saint Bernard dans ses Sentences, *quod non puduit*

facere ? Vous n'osez déclarer vos péchés ; vous en êtes tout confus ; vous avez raison d'en ressentir de la confusion, rien de plus honteux que le péché. Si vous en voyiez la laideur, vous ne pourriez la soutenir ; aussi la confession doit-elle être faite avec une sainte confusion, et si vous disiez vos péchés avec hardiesse, et sans être touchés, ce ne serait plus une accusation, vous n'entreriez pas dans les sentiments d'un criminel de lèse-majesté divine, et vous ne pourriez par conséquent rentrer en grâce avec Dieu. *Il est donc une sorte de confusion qui est bonne, qui est salutaire, qui est glorieuse : « Est confusio adducens gloriam et gratiam », nous dit le Saint-Esprit ; mais il en est une autre qui est criminelle : « Est confusio adducens peccatum. »* Qui vous empêche de déclarer vos péchés aux ministres du Seigneur ! Ah ! ajoute l'Esprit-Saint, *n'ayez pas de honte de les déclarer, pour le salut de votre âme : « Non confundaris confiteri peccata tua. Pro anima tua, ne confundaris dicere verum. » (Eccli., IV, 24, 25.)* Dites-moi, jeunes gens, filles et femmes chrétiennes, et vous tous qui m'écoutez, si vous aviez une maladie très-dangereuse, vous laisseriez-vous mourir plutôt que de la découvrir à un prudent médecin, qui vous guérirait aussitôt, ou peu après que vous la lui auriez fait connaître ?

On peut apporter d'autres comparaisons : par exemple, si vous étiez coupables du crime de lèse-majesté, et qu'il ne fallût, pour vous retirer du cachot et vous délivrer du supplice du feu, qu'avouer votre faute, vous laisseriez-vous condamner à une mort aussi affreuse qu'ignominieuse, plutôt que d'en faire l'aveu ? Si vous aviez un procès considérable, et qu'il suffît pour le gagner, d'instruire vos juges, refuseriez-vous de faire pour cela un long voyage ? (L'histoire de Naaman, rapportée dans l'épître de la Messe du lundi de la troisième semaine de Carême.) Ah ! mes frères, aurez-vous donc plus d'attention pour la conservation de vos biens, de votre santé, de votre vie, que pour le recouvrement de la grâce et le salut de votre âme ? Jusqu'à quand serez-vous moins prudents dans la seule affaire qui vous intéresse essentiellement, que dans les affaires temporelles ?

Vous avez honte de dire vos péchés à l'oreille d'un prêtre. Mais qui est ce prêtre, à qui Dieu vous oblige de vous confesser ? Est-ce un ange ? est-ce un homme confirmé en grâce ? Non, c'est un homme faible, qui est pécheur de sa nature, qui a peut-être péché autrefois, et s'il a toujours vécu dans l'innocence, il n'ignore pas qu'il peut perdre la grâce. Qui est ce prêtre ? C'est un ministre de Jésus-Christ qui doit vous recevoir comme Jésus-Christ lui-même reçoit les pécheurs et les pécheresses, qui doit se réjouir de votre conversion, qui en bénira mille fois le Seigneur. Que craignez-vous ? Qu'il ne vous traite rudement ? Il ne le peut, sans manquer à la douceur qui doit le caractériser. Vous l'appellez votre père, au commence-

ment de la confession, et il doit agir envers vous comme un père spirituel, et ne rien oublier pour vous engendrer de nouveau en Jésus-Christ. Si pour vous guérir, il est obligé de vous parler avec force, il ne le fera que pour votre bien. Peut-être appréhendez-vous qu'il vous diffère l'absolution, et que vous soyez privés pour quelque temps de la communion. Ah ! mes frères, aimeriez-vous donc mieux commettre les plus horribles sacrilèges, que de subir le délai de la réconciliation ? Ne savez-vous pas que votre confesseur fait, à votre égard, l'office de juge aussi bien que de médecin ? Laissez-lui le soin de votre âme, suivez ses avis ; vous ne tarderez pas à être guéris, et vous serez bientôt en état d'être admis à la sainte table.

Que craindriez-vous encore de sa part ? Qu'il ne vous imposât une pénitence trop sévère ? Non, il ne le fera pas ; il la proportionnera à vos travaux, à votre état, et il en prendra pour lui une partie plutôt que de vous rebuter.

Qu'y a-t-il encore ? Appréhendez-vous qu'il ne pense mal de vous, et que la confiance que vous lui ferez de vos fautes ne vous soit préjudiciable. Doutez-vous donc, mes frères, du secret inviolable auquel tout confesseur est obligé par toutes les lois naturelles, divines et humaines ? Et ce n'est pas une des moindres preuves que ce secret s'observe si exactement. Ce qu'il pensera de vous ? C'est que Dieu vous aime, que Dieu veut que vous soyez du nombre des fidèles pénitents ; il pensera de vous, filles et femmes chrétiennes, que vous serez peut-être semblables à sainte Madeleine ; vous, jeunes libertins, à saint Paul ; vous, riches injustes, à Zachée, etc.

Troisième point. — Mais quoi qu'il en puisse arriver, mes frères, quoi que vous puissiez dire, quoi que vous puissiez penser de la peine qu'il y a à se confesser, devez-vous hésiter dans le parti que vous avez à prendre ? Voulez-vous donc mourir dans l'impénitence, et subir, à la face du monde, la confusion la plus amère, une confusion éternelle et infructueuse ? Car voilà l'état où vous vous trouverez, ou de dire vos fautes à l'oreille d'un confesseur, ou de les voir publier à la face de l'univers. Et pourriez-vous la soutenir, cette honte générale et accablante (c'est saint Bernard qui vous le demande), vous qui n'osez soutenir la honte de la déclaration de vos fautes à un confesseur, c'est-à-dire à un homme particulier et à un homme pécheur ? *Si pudor est tibi uni homini et peccatori peccatum tuum exponere, quid factururus es in die judicii, ubi omnibus exposita tua conscientia patebit.* (S. BERNARD, in *Sentent.*)

Entre deux maux, ne faut-il pas choisir le moindre ? Choisissez donc, mes frères, celui d'une humble confession aux pieds d'un Prêtre : *Presbytero humilia animam tuam.* (Eccli., IV, 7.)

Rien ne vous sera plus avantageux que cette sainte confusion ; par là vous commencerez déjà à expier vos péchés : en vous humiliant, vous honorerez Dieu et vous l'enga-

gerez à vous rendre ses bonnes grâces. Acceptez cette honte en esprit de pénitence, unissez-la à celle que Jésus-Christ a ressentie de vos péchés dans sa passion; dites comme lui : *Operuit confusio faciem meam. Tu scis confusionem meam. (Psal. LXVIII, 8, 20.)*

Pensez, jeunesse chrétienne, à la honte de Jésus dans le jardin des Olives, à la honte de Jésus flagellé pour vos sales voluptés, couronné d'épines pour vos vanités, votre luxe et votre orgueil : songez, avares, à la honte de Jésus dépourvu de tout pour expier vos injustices; occupez-vous-en pendant cette Messe, et priez Jésus de vous délier la langue, de faire sur votre âme le même miracle qu'il opéra sur le démon muet de notre évangile; ayez soin de prier avant la confession, pour obtenir la force de vous confesser avec sincérité, comme à Jésus-Christ même, comme s'il n'y avait que Dieu et vous : *Confitebor adversum me iniquitatem meam Domino. (Psal. XXXI, 15);* et lorsque vous serez dans le tribunal, n'attendez pas que le confesseur vous interroge : c'est s'exposer manifestement à profaner le sacrement de Pénitence d'y aller avec une telle disposition.

Présentez-vous-y donc avec une résolution généreuse d'accuser les fautes dont vous vous souviendrez, après un examen suffisant; répondez avec candeur aux demandes que le confesseur jugera à propos de vous faire; prenez même la sainte pratique de commencer votre confession par les péchés que vous avez le plus de peine à déclarer. Pères et mères, donnez cet avis à vos enfants, et réduisez-le en pratique.

On finira cette instruction par inviter les auditeurs à demander pardon à Dieu de leur défaut de sincérité dans la confession, on leur fera prendre à tous la résolution de le réparer dans la confession prochaine; et, s'il se peut, dès le jour présent, ou pendant le cours de la semaine. Car un pasteur doit avertir ses paroissiens de la confession pascalle, et se rendre assidu au tribunal, même les jours ouvriers, pour entendre ceux qui s'y présenteront.

On s'étendra plus qu'à l'ordinaire sur ce second sujet de prône, parce qu'on le trouve assez rarement traité dans les auteurs, et qu'il est néanmoins d'une extrême conséquence de ne le jamais omettre dans le temps pascal. Quand on aura fait son prône sur ce sujet une année, on en fera, l'année suivante, la matière d'une conférence ou d'un catéchisme, ou du moins on prendra occasion d'en parler de temps à autre, dans ses instructions sur la confession et sur la communion, ou sur quelque une des fins dernières.

Dessein sur la contrition et la confession. — Dans un troisième prône sur la confession, comme on aura combattu dans le précédent le défaut de sincérité, on s'attachera dans celui-ci au défaut de contrition. Car ce sont-là les deux défauts essentiels qui rendent les confessions infructueuses; et quoique l'on doive en parler beaucoup dans les catéchismes, il

est cependant convenable d'en faire de temps en temps le sujet de ses prônes.

L'Evangile de ce jour, mes frères, nous fournit l'occasion de vous parler de la confession. Voici le temps de Pâques qui approche, où l'Eglise ordonne à ses enfants de recevoir les saints mystères; mais ils ne peuvent le faire dignement, s'ils ne sont auparavant purifiés, et ce n'est que par le sacrement de pénitence, ce n'est que par une confession bien faite, que l'on peut obtenir cette pureté d'âme dont je viens, mes frères, vous entretenir. Je vous parlerai des dispositions requises pour faire une bonne confession, ou autrement des actes du pénitent. Cette instruction est d'autant plus utile, que de la manière dont nous faisons nos confessions dépend notre bonne ou mauvaise vie, par conséquent notre bonne ou mauvaise mort. (Vid. *Trid.*, sess. 14.)

On commencera par dire : Pour obtenir une entière et parfaite rémission de ses péchés dans le tribunal de la pénitence, trois actes sont requis dans le pénitent, la contrition, la confession et la satisfaction. Un vrai pénitent, dit saint Jérôme, doit avoir la contrition dans le cœur; il doit confesser de bouche ses péchés, il doit entrer dans la disposition de faire des œuvres d'une véritable satisfaction : *In corde contritio, in ore confessio, in opere tota humilitas satisfactoris.* Détectez sincèrement vos péchés; déclarez-les fidèlement aux ministres du Seigneur; ayez la volonté de satisfaire à la justice divine; vous recevrez infailliblement le pardon de vos fautes, à l'instant que le prêtre aura prononcé les paroles de l'absolution.

Mais pour pouvoir produire ces actes, deux autres sont nécessaires, la prière et l'examen de conscience. De là vient que l'on apporte communément cinq conditions d'une bonne confession. (On les nommera.) Le temps ne me permet pas de parler en détail de chacune, et comme je vous ai déjà entretenu de telle et telle, je m'arrêterai aujourd'hui à ce qui doit précéder la confession, je veux dire à la prière, à l'examen et surtout à la contrition.

Un pasteur ne doit pas craindre d'entrer dans ce détail, que quelques-uns pourraient croire ne convenir qu'au catéchisme. Soit que l'on parle à la ville, soit que l'on parle à la campagne, ce détail est non-seulement convenable; mais même nécessaire dans les villes, puisque personne n'assiste au catéchisme; et combien qui ont entièrement oublié ce qu'on leur a appris dans la jeunesse ! A la campagne, outre qu'il est aussi bien des gens qui ne se trouvent pas au catéchisme, ceux mêmes qui ont coutume d'y assister s'appliqueront plus à un prône qu'ils regarderont comme fait pour eux, qu'à un catéchisme qu'ils croient souvent n'être fait que pour les enfants. Toujours est-il certain, qu'un prône bien préparé sur les dispositions à la confession, et principalement à la contrition, ne peut être que très-avantageux pour les fidèles.

On y parlera d'abord de la prière, qui doit

précéder l'examen ; on dira pourquoi on doit prier, que ce n'est pas seulement pour connaître ses péchés, mais pour obtenir la force de les confesser, et la grâce de les détester, grâce absolument nécessaire, et qui est l'effet ordinaire de la prière ; on avertira de ne pas attendre de prier le jour même de la confession, comme font la plupart, et on enseignera la manière de le faire. Si on a déjà parlé de la prière dans d'autres prêches, on insistera dans celui-ci sur l'examen de conscience, sur sa nécessité, sur la diligence qu'il exige, et on en tracera une méthode facile. On s'étendra sur certains péchés que l'on sait régner dans la paroisse, par exemple, contre le premier commandement, la négligence à faire des actes des vertus théologales, différentes espèces de superstitions ; contre le troisième commandement, l'indévotion durant la Messe, certaines œuvres serviles ; contre le septième, certaines injustices que l'on commet sans scrupule, etc.

Quantité de chrétiens ne prient pas, ou prient très-mal avant la confession ; un très-grand nombre ne s'examinent pas assez particulièrement sur les péchés de leur état et de leurs passions dominantes, et vivent avec des consciences mal formées.

Mais ce à quoi on doit particulièrement s'appliquer dans cette instruction, c'est à montrer la nécessité de la contrition, sa nature, ses qualités essentielles, soit pour la douleur, soit pour le bon propos. On fera voir combien la véritable contrition est rare ; et cela par le peu de fruit que l'on retire des sacrements. On conjurera les auditeurs de faire une sérieuse réflexion sur leurs confessions précédentes, et d'examiner les fruits qu'ils en ont retirés, le changement qu'elles ont opéré en eux.

La conclusion sera de faire cette année une confession qui répare les défauts des précédentes. On les invitera à s'y mieux préparer qu'ils n'ont fait jusqu'à présent ; et cela par la prière, par un soin plus exact à s'examiner, par quelques mortifications même corporelles. (Car il faut de temps en temps rappeler aux peuples leurs devoirs, et ce qui regarde le jeûne.) Mais pour le point capital, leur dirait-on, c'est de nous assurer de la bonté de notre contrition, sans quoi toutes nos autres dispositions seraient inutiles. Voyez donc les passions dont vous êtes esclaves, faites-en à Jésus-Christ un véritable sacrifice pendant la Messe à laquelle vous allez assister. C'est lui qui a chassé le démon muet, et qui nous dit dans l'Evangile que le démon impur cherche toujours à rentrer. N'est-il point rentré dans votre âme depuis l'année dernière ? Voyez ce qui en a été la cause ; retranchez-le ; faites de nouveaux efforts ; prenez de telles précautions, qu'il n'y reste pas plus longtemps, et n'y rentre jamais ; dût-il vous en coûter ce que vous avez de plus cher, votre pied, votre œil, cet ami, cette compagne, une partie de vos biens. Rien ne doit vous paraître difficile, quand il est question de chasser le démon de votre cœur, pour y donner place à Jésus-Christ.

On donnera la formule de la prière que l'on peut faire pour se préparer à la confession. O divin Jésus, instituteur du sacrement de Pénitence, ne souffrez pas que je profane davantage ce sacrement, éclairez-moi sur la multitude de mes péchés ; donnez-moi la force de les accuser, et pénétrez-moi des sentiments d'une véritable contrition ; je vous en supplie par les mérites du sang que vous avez répandu pour moi, et que vous voulez bien nous appliquer par le saint sacrifice de la Messe.

A l'égard de la fréquente confession, on renvoie ce sujet après la Pentecôte.

Paraphrase de l'Épître du jour. — L'épître de ce dimanche est prise du V^e chapitre de la Lettre de saint Paul aux Ephésiens. Elle fut écrite de Rome, l'an de Notre-Seigneur 59. Un savant interprète en parle ainsi : *Stylus profundus est et grandiloquus, quia sapientissimus sapientibus scribit contra sapientes philosophos.* (Vid. CORNELIUM, in hanc Epistolam.) Elle commence par ces mots : *Estote ergo imitatores Dei, sicut filii charissimi, et ambulate in dilectione.* Ensuite l'Apôtre parle contre ceux qui se laissent aller au péché opposé à la pureté, et contre les avares. Il conclut, en les exhortant de marcher comme des enfants de lumière en toute sorte de bonté, de justice et de vérité.

On aperçoit aisément l'intention de l'Eglise dans le choix de cette épître, pour le troisième dimanche de Carême. Des six chapitres dont cette Lettre est composée, et parmi lesquels il y en a trois qui sont pour le dogme, et trois pour la morale, celui-ci est le plus propre pour le temps de Carême, où on en fait la lecture. Quel moyen plus efficace pour préparer les fidèles à la confession et à la communion pascale, que de leur rappeler leur qualité d'enfants de Dieu, l'amour de Jésus-Christ à leur égard, et l'obligation où ils sont d'imiter leur Père céleste et Jésus-Christ leur Sauveur ? C'est l'objet des deux premiers versets ; le troisième et les suivants jusqu'au pénultième regardent les péchés qu'ils doivent éviter, spécialement les deux qui sont les plus communs, et la source de la perte de presque tous les réprouvés ; savoir, le vice opposé à la sainte pureté, et celui de l'attachement aux richesses. Il suffirait de bien expliquer aux peuples ces belles paroles, pour leur faire sentir combien ces deux vices sont indignes d'un chrétien ; puisque l'Apôtre ne veut pas même que l'on entende, parmi les fidèles, le nom d'impureté ou d'avarice, parce qu'ils doivent être saints. Il va même jusqu'à interdire tout ce qui blesse la pudeur, tout discours indiscret ; et leur déclare que ni l'impudique, ni l'avare n'ont rien à prétendre à l'héritage de Jésus-Christ, que ces sortes de péchés attirent la colère de Dieu ; qu'ils prennent bien garde de se laisser séduire par les discours de ceux qui voudraient leur persuader que ces péchés ne sont que légers : *Nemo vos seducat inanibus verbis* : n'ayez pas même de communication avec eux. Enfin il les avertit, s'ils ont eu le malheur de s'y laisser aller au-

trefois, qu'ils doivent vivre maintenant comme des enfants de lumière, comme des hommes éclairés de la lumière de l'Evangile, et qu'ils doivent en pratiquer les œuvres.

Pour peu que l'on fasse attention à cette Épître, on jugera qu'elle vient parfaitement au temps de Carême où l'on est. On pourra, ou en rapporter quelques traits, lorsqu'on fera le prône sur l'Evangile, ou s'appliquer uniquement à la paraphraser, en parcourant les trois avis principaux qu'elle renferme.

Le premier est contenu dans les deux premiers versets sur l'imitation de Dieu et de Jésus-Christ; le second, sur la fuite de toute impureté et de toute avarice; le troisième, sur la vie de lumière ou chrétienne.

C'est de l'Épître que nous venons de chanter à la Messe que je tirerai, mes frères, l'instruction que j'ai à vous faire en ce jour. Cette Épître est prise d'une Lettre que saint Paul écrivait aux chrétiens d'Ephèse, ville capitale de la Grèce, où il avait prêché lui-même l'Evangile pendant plusieurs années, et dans laquelle était le fameux temple dédié à la déesse Diane. Il y détruisit l'idolâtrie, et y fit de fervents chrétiens; mais ayant été obligé d'en sortir, de faux apôtres s'efforcèrent bientôt de pervertir les nouveaux fidèles, de répandre parmi eux une mauvaise doctrine tout opposée à celle de Jésus-Christ. Plusieurs des nouveaux chrétiens oublièrent ce qu'ils avaient appris de la bouche de saint Paul, et retombèrent dans leurs anciens désordres. Ce grand apôtre l'ayant appris lorsqu'il était à Rome chargé de fers pour la défense de l'Evangile, il leur écrivit cette Lettre, qui est une des plus savantes et des plus pressantes de toutes celles qu'il nous a laissées. Après les avoir fortifiés contre la doctrine des faux docteurs, il leur remet devant les yeux la morale qu'il leur a enseignée. Ecoutez, mes frères, les avis essentiels qu'il leur donne, et que cette Épître renferme.

Soyez, leur dit-il, les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfants très-chers, et marchez dans un esprit d'amour, etc. En quoi veut-il que les Ephésiens imitent Dieu et Jésus-Christ? C'est principalement dans sa douceur, sa bonté, sa patience dans sa charité pour nous. Pourquoi veut-il qu'ils imitent Dieu dans ses perfections? C'est parce qu'ils sont ses enfants et ses enfants très-chers. Pourquoi veut-il qu'ils ressemblent à Jésus-Christ en amour? C'est parce qu'il les a aimés le premier, et qu'il s'est offert pour eux. C'est à vous, mes frères, aussi bien qu'aux chrétiens d'Ephèse, que s'adresse cet avis. Vous êtes enfants de Dieu, et ses enfants très-chers; vous comportez-vous comme tels? Je sais que nous ne pouvons ressembler à Dieu dans certaines perfections qui ne peuvent convenir qu'à lui, par exemple, son éternité, immensité, etc., mais il en est où nous pouvons et nous devons lui être semblables. Jésus-Christ nous le propose pour modèle, il veut que nous aimions nos ennemis mêmes, afin que nous soyons les

enfants de notre Père céleste. *Ut sitis filii patris vestri*, etc. (Matth., V, 45.) Jésus-Christ lui-même nous en a donné l'exemple, et l'Apôtre, en nous représentant sa charité pour les hommes, nous exhorte tous à l'imiter. Le faites-vous, mes frères, depuis le commencement du Carême? Toutes les inimitiés ont-elles cessé? Vous êtes-vous réconciliés sincèrement? Y a-t-il parmi vous une charité vraiment chrétienne? Marchez-vous dans cette charité si nécessaire pour vous rendre dignes des saints mystères? Et si vous y vivez, dans cette charité, n'êtes-vous pas sujets à quelques-uns de ces vices que l'Apôtre défend aux chrétiens? Voici comment il leur parle. (On rapportera les paroles du troisième verset et des suivants.)

O mes frères, que ces paroles ne sont-elles écrites en caractères d'or dans toutes vos maisons! Plût à Dieu que vous ne les oubliassiez jamais dans vos assemblées! Que n'y pensez-vous, jeunes gens, toutes les fois que vous vous trouvez en compagnie! Que n'y pensez-vous, vous qui vous laissez aller au maudit péché que l'Apôtre a tant en horreur, et qu'il a regardé comme si contraire au christianisme, qu'il n'eût pas même voulu que l'on en proférât le nom!

On invectivera, avec prudence, contre les paroles déshonnêtes, les chansons obscènes, les immodesties des personnes du sexe, et tout ce qui est contraire à la pudeur. On en viendra ensuite à l'avarice ou à l'injustice, autre vice condamné par saint Paul. Peut-être, mes frères, êtes-vous exempts de ce vice honteux dont je viens de parler; mais n'êtes-vous point esclaves d'un autre qui ne l'est pas moins? C'est l'avarice, que l'Apôtre appelle une idolâtrie. Ne faites-vous pas votre Dieu de vos richesses? N'avez-vous point un cœur dur à l'égard des pauvres? Ne commettez-vous pas même des injustices, pour vous enrichir, ou pour vous tirer de la misère.

Sachez, dit l'Apôtre, *qu'aucun impudique ni aucun avare n'a point de part au royaume de Dieu*. Il n'est pas nécessaire, pour en être exclu, d'être coupable de ces deux vices; un seul suffit.

Qu'il y aura donc de chrétiens privés du royaume céleste, puisqu'il y en a tant qui sont esclaves de l'un ou de l'autre de ces crimes! Sortez donc, mes frères, sortez au plus tôt de ce honteux esclavage; gardez-vous de vous laisser séduire par les discours de ceux qui vous les représentent comme des fautes légères: *Propter hæc enim veniet ira Dei*. Ne vous trompez pas vous-mêmes, en vous formant de fausses consciences; éclaircissez-vous aux pieds d'un sage confesseur, et apprenez enfin de l'Apôtre saint Paul à vivre comme des enfants de lumière. C'est le troisième avis qu'il donne aux Ephésiens: *Eratis aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino. Ut filii lucis ambulate*.

N'en peut-on pas dire autant de vous, mes frères? Qu'étiez-vous autrefois? Qu'étiez-vous avant ce Carême! Qu'êtes-vous encore?

Commencez à vivre comme des enfants de lumière, ne fermez pas les yeux à la clarté évangélique. Voici les fruits de cette clarté : *Omnis bonitas, et justitia, et veritas. Omnis bonitas*, c'est la douceur sans colère, sans aigreur, sans malice ; *justitia*, l'équité opposée aux fraudes, aux tromperies ; *veritas*, la sincérité opposée à la duplicité, à l'hypocrisie, au mensonge.

On peut lire la suite du chapitre qui confirmera les réflexions que l'on vient de faire ; et on terminera cette paraphrase par quelques résolutions que l'on fera former, ainsi qu'il a été dit pour l'Evangile.

IV^e DIMANCHE DE CARÊME.

Préparation à la communion pascale. Comparaison du pain commun et de l'Eucharistie. Parallèle de la Pâque ancienne avec la nouvelle. Rapport qu'il y a entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

Préparation à la communion pascale. — Ce dimanche a toujours eu dans l'Eglise une solennité particulière. C'était un des cinq dimanches de l'année que l'on appelait principaux. On le nomme communément le dimanche des cinq pains, à cause du miracle de la multiplication des pains ; dont il est fait mention dans l'Evangile. On lui donna aussi le nom de dimanche *Latere*, qui est le premier mot de l'introït de la Messe. L'Eglise veut inspirer à ses enfants une sainte joie ou une espèce de soulagement, au milieu de l'abstinence quadragésimale ; elle a aussi en vue de les préparer à la communion pascale. C'est pour cela qu'elle fait lire à la Messe l'histoire de la multiplication des pains. On commencera ainsi le prône sur l'Evangile.

Vous entendrez avec plaisir, mes frères, l'histoire de notre Evangile. Jésus-Christ, s'étant retiré dans le désert avec ses apôtres après leurs courses évangéliques, fut suivi d'une grande multitude qui ne pouvait le quitter, et qui était charmée des miracles qu'il faisait sur ceux qui étaient malades. Ceci arriva vers le temps de Pâques. Cette fête était fort célèbre chez les Juifs : ils la célébraient en mangeant un agneau dans chaque famille ; on l'appelait agneau pascal. Le Sauveur ayant donc vu cette foule de personnes qui venaient à lui, monta sur une montagne, et s'y étant assis, avec ses disciples, demanda à l'un d'entre eux, nommé Philippe, comment il pourrait donner à manger à tout ce peuple. Saint Philippe lui ayant témoigné sa peine, et le peu de provisions qu'il avait, Jésus fit alors un miracle des plus surprenants qu'il ait opérés. Il nourrit miraculeusement, avec cinq pains et deux poissons, plus de cinq mille personnes, et après qu'elles furent rassasiées, on remplit douze corbeilles de ce qui était resté des cinq pains d'orge. Ce qui ravit tellement tout ce peuple, qu'il s'écriait que c'était sans doute le Messie attendu depuis si longtemps ; ils voulurent même l'enlever et le

faire roi ; mais le Sauveur se cacha et se déroba à leurs yeux.

Que de choses édifiantes, mes frères, n'aurais-je pas à vous dire sur cet Evangile, si le temps me le permettait ? Quel témoignage plus éclatant de la bonté du Seigneur à l'égard de ceux qui le servent, que ce miracle dont vous venez d'entendre le récit ? Et comment, mes frères, pourriez-vous vous défier de la bonté divine, même dans vos besoins temporels, après un tel prodige ? Mais comme je vous ai déjà instruits de la confiance en la Providence divine, et que j'aurai encore occasion de vous en parler dans le cours de l'année, je m'arrête aujourd'hui à un sujet plus conforme à l'esprit de l'Eglise, et à la circonstance du temps où nous sommes, qui est l'approche de Pâques. Comme ce fut vers la fête de Pâques, temps auquel les Juifs mangeaient l'agneau pascal qui était la figure de l'Eucharistie, que Jésus opéra ce miracle, par lequel il voulait préparer les fidèles à la croyance du Sacrement de l'autel, je vous parlerai aujourd'hui de la communion pascale. Devez-vous vous préparer au plus tôt à la communion pascale, et pourquoi devez-vous le faire ? Ce sera le premier point. Comment devez-vous vous y préparer ? Ce sera le second point.

Premier point. — Qu'est-ce qui doit vous engager, mes frères, à vous préparer au plus tôt à la communion pascale ? Plusieurs motifs. Jésus-Christ le souhaite, il vous l'ordonne, et vous menace même, si vous ne le faites ; l'Eglise vous intime le précepte de Jésus-Christ, elle vous fait de la communion un commandement absolu et rigoureux ; enfin votre propre intérêt doit vous y résoudre. Appliquez-vous à ces trois raisons.

Je dis, 1^o que Jésus-Christ désire que vous vous prépariez au plus tôt à la communion. Il ne souhaite rien tant que de se donner à chacun de vous ; il ne fait aucune exception ; les pauvres et les ignorants sont l'objet de ses desirs, aussi bien que les riches et les savants. Les pécheurs mêmes ne sont pas exclus de sa table, et il ne tient qu'à eux de s'en rendre dignes.

Qui de vous, mes frères, ne répondra pas aux desirs d'un Dieu qui vous invite à son festin ? (On pourrait dire ici quelque chose de la parabole rapportée dans l'Evangile du dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, tiré de saint Luc, chap. XIV. Refuseriez-vous, mes frères, d'aller à la table d'un prince qui vous y inviterait, qui vous en presserait, qui vous le commanderait, qui vous menacerait de son indignation, si vous ne répondiez à ses desirs ? Ce prince, mes frères, c'est Jésus-Christ ; il ne se contente pas de vous inviter à sa table : *Venite ad me, omnes, etc. (Matth., XI, 28)* : il vous en fait un précepte ; il vous menace de vous priver de la vie de la grâce, et de vous exclure pour jamais du ciel, si vous ne mangez sa chair et si vous ne buvez son sang : *Amen, amen dico vobis, nisi manducaveritis, etc. (Joan., VI, 54.) Dico vobis quod nemo vivorum illorum qui vocati sunt,*

gu-tabit conam meam. (Luc., XIV, 24.) Mais aussi il défend, sous peine de mort, de la manger indignement, et il vous déclare par son Apôtre que ce serait vous rendre coupables de son corps et de son sang, et manger votre propre condamnation. Il vous ordonne de vous préparer à son festin : *Probet seipsum homo.* (I Cor., XI, 28.) Et quand devez-vous le faire? Au plus tôt, mes frères : l'Eglise, à qui il appartient de vous déclarer les intentions du Sauveur, vous fait un précepte de communier au moins à Pâques. Elle désirerait fort que vous communiassez plus souvent; autrefois elle obligeait les fidèles à communier au moins trois fois par an, à Noël, à Pâques et à la Pentecôte. Le peu de ferveur des chrétiens l'a engagée à se relâcher de la rigueur de ce précepte, quoique son désir fût toujours le même. Il suffit, pour obéir à ce précepte, de communier une fois par an au temps de Pâques.

Quoi donc! mes frères, sera-t-il dit que quelqu'un refusera de le faire? Où serait votre soumission? Et ne mériteriez-vous pas bien qu'elle exercât, à votre égard, la sévérité avec laquelle on doit châtier les enfants rebelles? Oui, vous le mériteriez, et peut-être la forceriez-vous, par votre opiniâtreté, à vous chasser du lieu saint, et à vous priver, après votre mort, de la sépulture commune aux fidèles. Mais, mes frères, j'attends de vous plus de docilité; vous répondrez à ses souhaits; et vous commencerez dès ce jour, si vous ne l'avez pas encore fait, à vous préparer à une sainte communion. Vous le devriez, mes frères, quand même ni Jésus-Christ ni l'Eglise ne vous en feraient pas une obligation. Car quel plus grand bonheur pour vous que de manger à la table de Jésus-Christ, et quel malheur de vous en priver! Vous regarderiez comme un souverain déshonneur d'être excommuniés publiquement et retranchés de la société des fidèles. Est-ce donc pour vous un moindre mal de vous excommunier vous-mêmes, en vous privant de la participation du corps et du sang de Jésus-Christ? Ah! mes frères, avec quelle ardeur ne devriez-vous pas soupirer après son sacré banquet! Semblables à un cerf altéré, on devrait vous voir courir avec une sainte soif à la source de vie. (On peut ici citer quelques versets du Psalmiste, qui expriment ce désir. *Voy.* le Psaume LXXXIII: *Quam dilecta tabernacula tua.*) Oh! que la conduite des chrétiens de nos jours est bien différente de celle des premiers chrétiens! Leur unique douleur était de ne pouvoir communier souvent; et à présent la peine de plusieurs est d'être obligés de communier une seule fois. (On s'étendra un peu sur la pratique des premiers fidèles : *Erant perseverantes in communicatione fractionis panis. Quotidie frangentes circa domos panem.* (Act., II, 42, 46.)

Et pourquoi, mes frères, les premiers fidèles étaient-ils si empressés à communier souvent? C'est qu'ils connaissaient les grands fruits que produisait en eux la communion. Leur vie était une préparation continuelle

à la divine Eucharistie. Mais, mes frères, ce divin aliment vous est-il moins salubre? En avez-vous moins besoin que les premiers fidèles? Ils auraient pu se dispenser de communier si souvent, leurs communions fréquentes étaient l'effet de leur grande ferveur; et c'était par là qu'ils s'y entretenaient et qu'ils l'augmentaient. L'Eglise ne leur en faisait pas un précepte; il n'était pas besoin de leur en faire; il leur suffisait de savoir que Jésus-Christ le désirait, et que cette céleste nourriture fortifiait en eux la vie de l'âme, les réunissait parfaitement à leur divin Maître. Et vous, mes frères, après le précepte de l'Eglise, on a encore peine à vous résoudre d'approcher une seule fois de la communion; on vous presse de vous y préparer, et vous voudriez toujours différer; vous êtes comme les conviés de l'Evangile : Il y a encore assez de temps, je ne puis pas penser présentement à faire mes Pâques, j'ai une affaire à terminer, je suis dans un tel embarras, j'ai une inimitié avec une telle personne; ce sera assez tôt d'y penser sur la fin de la semaine sainte. Ah! mes frères, est-ce là le langage d'un chrétien? Y pensez-vous? Regardez-vous donc l'affaire de votre salut comme la dernière? Voulez-vous vous exposer à ne pas communier absolument, ou à faire une communion précipitée, qui serait peut-être plus préjudiciable à votre âme qu'elle ne lui serait salubre? Je sais qu'il suffit, pour ne pas transgresser le précepte de l'Eglise, de communier dans les deux semaines qui sont déterminées pour cela, et qu'il peut y avoir des empêchements légitimes, qui ne vous permettent pas de communier dans la première semaine; mais ces empêchements sont rares : quand on a bien à cœur son salut, on s'y prépare le plus tôt que l'on peut, et on surmonte courageusement les plus grands obstacles. (On pourra user de quelques comparaisons, pour déterminer plus efficacement les auditeurs; par exemple à ceux qui aiment les plaisirs, on leur proposera que si on les invitait à une partie de divertissements, ils ne tarderaient pas à en profiter; de même que ceux qui aiment les richesses ou la gloire, saisiraient promptement l'occasion de s'enrichir, de parvenir à quelque place honorable, lorsqu'elle se présenterait. Et quel plaisir pareil à celui que vous goûterez dans la communion? Quelle abondance de biens ne trouverez-vous pas? Quel honneur pour vous? Jésus-Christ vous assure qu'il vous consolera, qu'il vous réjouira, qu'il vous enrichira de ses biens : *Venite ad me, omnes, etc., et ego reficiam vos* (Matth., XI, 28); que vous mangerez à sa table, que vous y serez nourris de sa propre chair : *Panis quem ego dabo, caro mea est.* (Joan., VI, 52.) Déterminez-vous donc, mes frères, à vous préparer incessamment à la communion pascale; pères et mères, donnez-en l'exemple à vos enfants; et vous, maîtres, à vos domestiques; commencez dès cette semaine. Mais comment faudra-t-il vous y préparer? Je vais vous le dire en peu de mots.

Deuxième point. — Il n'est rien de plus

important que de se préparer au plus tôt à la communion pascale, il ne l'est pas moins de s'y bien disposer. Quelque salutaire que soit par elle-même la divine Eucharistie, elle ne profite qu'à ceux qui sont en état de la recevoir; elle donne la mort aux méchants, en même temps qu'elle entretient et augmente dans les bons la vie de l'âme.

On distingue, vous le savez, deux sortes de dispositions à la communion, les unes éloignées, les autres prochaines. Je ne parlerai ici que de celles que l'on appelle éloignées, et que vous devez vous procurer dès à présent; je les réduis à deux, à la pureté de l'âme, et à quelques bonnes œuvres. Quant à l'instruction, je crois que vous êtes suffisamment instruits de ce que la foi nous enseigne sur ce mystère, et vous ne pouvez trop vous le rappeler en ce temps, pour vous animer, par cette considération, à recevoir un Dieu qui est la pureté même. C'est un Dieu saint et la sainteté par essence, à qui vous devez préparer une demeure; quel ouvrage et qu'il est grand! *Opus grande est*, disait autrefois David, lorsqu'il pensait à bâtir un temple au Seigneur; *neque enim homini preparatur habitatio, sed Deo.* (I Paral., XXIX, 1.) (On expliquera ensuite quelle est cette pureté d'âme; l'éloignement de tout péché, au moins de tout péché mortel, un vrai amour de Dieu.) Jésus-Christ nous a fait connaître la grande pureté que l'on doit apporter à la communion, lorsqu'avant d'instituer ce sacrement, il lava les pieds à ses apôtres. Ce lavement des pieds, nous disent les saints Pères, nous figurait que notre âme doit être exempte de tout péché mortel et même véniel, et des moindres imperfections. Ensuite on dira : Est-ce trop exiger de vous, mes frères, et est-il rien de plus juste que cette disposition? Qu'elle est cependant rare, et qu'il en est peu qui veulent prendre la peine de se la procurer! Il faudrait pour cela se faire violence pour détruire une passion; il faudrait renoncer à cette société, faire quelques démarches pour se réconcilier avec son ennemi, ou du moins pardonner sincèrement à une personne qui nous a offensé; il faudrait modérer sa colère, se taire en telle rencontre, déclarer une faute honteuse que l'on a commise, résister à une tentation à laquelle on succombe souvent, c'est à quoi on ne veut pas se rendre. Ah! mes frères, un Dieu fait tout pour se donner à vous, il opère les plus grands prodiges, il s'expose à tant d'outrages; et vous ne voulez pas qu'il vous en coûte pour manger le pain céleste qu'il vous a préparé avec tant de peine? Sachez, mes frères, que pour manger le pain spirituel aussi bien que le pain temporel, il faut travailler : *In sudore vultus tui vesceris pane.* (Gen., III, 19.) *Si quis non vult operari, nec manducet.* (II Thess., III, 10.) Préparez donc, mes frères, préparez vos cœurs au Seigneur qui veut y faire sa demeure : *Præparate corda vestra Domino.* (I Reg., VII, 3.) Voyez donc, mes frères, et considérez aujourd'hui et les jours prochains, les péchés dans lesquels vous êtes tombés depuis votre dernière

confession, ceux même de votre vie passée, que vous n'avez pas encore suffisamment déclarés, ou dont vous n'avez pas fait une sérieuse pénitence. Souvenez-vous-en pour en gémir dans le fond de votre âme, ainsi que Dieu l'ordonna autrefois à son peuple par la bouche du prophète Ezéchiel : *Recordabimini viarum vestrarum, et omnium scelerum vestrorum quibus polluti estis in eis; et displicebitis vobis in conspectu vestro, in omnibus malitiis vestris quas fecistis.* (Ezech., XX, 43.) Examinez diligemment ce qui est à corriger dans votre âme et dans toute votre conduite. Est-ce telle ou telle passion? Faites tous vos efforts pour la vaincre? Manquez-vous à tel et tel devoir? Soyez-y fidèles; formez durant ce jour différents actes de contrition; ne manquez pas surtout à la prière du soir ni à celle du matin; songez de temps en temps à la grande action que vous devez faire dans peu; pratiquez certaines bonnes œuvres qui sont propres à votre état. (On en marquera quelques-unes.) Enfin, mes frères, et voici le point principal, ayez un grand désir de faire à Pâques une communion telle que Jésus-Christ l'ordonne lui-même; que ce soit pour vous une vraie Pâque (Pâque signifie passage); qu'elle soit pour vous un passage du péché à la grâce, afin qu'elle puisse aussi vous servir pour parvenir à la gloire.

On pourrait aussi proposer, en finissant, l'exemple des peuples dont il est parlé dans l'Evangile, qui suivirent le Sauveur avec tant d'empressement.

Comparaison du pain commun et de l'Eucharistie. — On trouvera, dans l'exemple de ce peuple, aussi bien que dans la bonté du Sauveur à le nourrir miraculeusement, de quoi faire un prône entier et très-convenable au temps présent. Il n'y a qu'à comparer la bonté que le Sauveur nous a témoignée dans l'Eucharistie à celle qu'il témoigna au peuple qui le suivit, en le nourrissant d'un pain matériel. On montrera la différence de ce pain et de l'Eucharistie, les effets de l'un et les fruits de l'autre : ce serait le sujet d'un premier point. Dans le second, on comparera la conduite de ce peuple, à l'égard de Jésus, avec celle que doivent tenir les chrétiens à l'égard de l'Eucharistie.

Le dimanche où nous sommes, mes frères, est appelé le dimanche des cinq pains, parce que l'Eglise nous y rappelle un des plus grands miracles qu'ait opérés Jésus-Christ, en multipliant cinq pains et deux poissons, de sorte qu'ils suffirent pour rassasier plus de 5,000 personnes qui le suivirent. Ce fut vers la fête de Pâques qu'il fit ce prodige. Il voulut nous donner, dans cette multiplication miraculeuse, une preuve aussi bien qu'une image d'une autre multiplication bien plus admirable, qu'il devait faire dans le sacrement de nos autels, en nourrissant les âmes des fidèles de son véritable corps sous les apparences du pain. Aussi lisons-nous dans l'Evangile que, peu après ce miracle, il commença à parler à tous ceux qui le suivaient, du pain spirituel, du pain céleste, du pain de vie dont il voulait les nour-

rir. Il leur promit de leur donner à manger son propre corps, ce même corps qui devait être attaché à la croix pour leur salut. Ceux qui l'entendirent entrèrent dans des sentiments différents; les uns, vrais fidèles et ne doutant point de sa puissance, crurent à sa parole; d'autres ne purent se persuader que son pouvoir allât jusque-là. Mais le Sauveur confirma ce qu'il avait dit; il leur déclara que, s'ils ne mangeaient sa chair et ne buvaient son sang, ils n'auraient pas la vie en eux; il les assura très-positivement que sa chair serait véritablement une nourriture, que son sang serait véritablement un breuvage, etc.

Voyant que plusieurs l'avaient quitté, parce qu'ils ne voulaient pas croire à sa doctrine, il s'adressa à ses douze apôtres, et leur dit : Voulez-vous donc me quitter aussi? A Dieu ne plaise! répondit Pierre au nom de tous, vous avez la parole de la vie éternelle, vous êtes la vérité même, nous croyons tout ce que vous nous dites, et nous ne doutons pas que vous n'accomplissiez ce que vous nous promettez.

Je vous crois, mes frères, de vrais fidèles; vous ne doutez pas de la présence de Jésus-Christ sur nos autels; vous savez qu'il a institué ce sacrement pour être reçu, en certain temps, par ceux qui font profession de sa doctrine; il vous en fait un précepte, et l'Eglise vous oblige de sa part à vous en approcher au moins une fois l'an, et cela au temps de Pâques. (On pourra ici rappeler quelque chose de ce que l'on aura dit l'année précédente, pour engager les peuples à se disposer au plus tôt à la communion.) Mettez-vous en état de la recevoir; vous trouverez dans notre Evangile deux motifs bien puissants pour vous y exciter : le premier, dans la bonté de Jésus-Christ à l'égard du peuple qui le suivait; le second, dans l'exemple de ce même peuple que le Sauveur nourrit miraculeusement : c'est ce qui va faire le sujet de notre entretien. Vous verrez, dans le premier point, l'infinité de bonté du Sauveur qui nous nourrit de sa propre chair; et vous apprendrez, du peuple qui le suivait, ce que vous devez faire pour répondre à la bonté de Jésus, et manger dignement le pain sacré qu'il veut vous donner : ce sera le sujet du second point.

Premier point. — On ne peut s'empêcher, mes frères, d'admirer la tendresse de Jésus-Christ à l'égard du peuple qui le suivait. Voyant cette multitude de gens qui étaient venus de loin, il est touché du besoin où ils sont, il pense aussitôt à y pourvoir, il s'adresse à saint Philippe, etc. Quelque grande que soit cette bonté, mes frères, ce n'est rien au prix de celle qu'il témoigne dans l'Eucharistie. Quelle différence du pain sacré dont il nous y nourrit, et du pain matériel qu'il fournit à ces peuples! Nous en connaissons la différence par la nature et les effets de l'un et de l'autre. Quel est le pain dont il les nourrit? du pain d'orge, qu'il multiplia de telle sorte qu'ils en furent tous rassasiés; pain miraculeux, il est vrai, mais

néanmoins grossier et terrestre. Quel est le pain qu'il nous présente dans l'Eucharistie? je vous l'ai dit, mes frères, c'est sa propre chair, son propre sang, c'est tout lui-même. Quelle bonté! qui eût jamais osé l'espérer! Et à qui le présente-il? à nous tous, mes frères, à chacun de nous. Il veut que ce pain sacré se multiplie, pour ainsi dire, à chaque instant. Quiconque a le bonheur de communier, le reçoit tout entier; il multiplie, pour ainsi dire, à chaque instant, le miracle eucharistique; il le multiplie, dis-je, une infinité de fois, pour le donner à une infinité de personnes. Et qu'est-ce qui l'engage à cette continuité de miracles? sa seule charité; il le fait sans aucun mérite de notre part. Ce peuple, en faveur de qui le Sauveur multipliait les pains, s'en était, en quelque façon, rendu digne par son empressement à le suivre. Pour nous, mes frères, qu'avons-nous fait pour mériter la faveur qu'il nous accorde? Tous les saints ensemble n'auraient pu la mériter.

Y avez-vous jamais bien réfléchi, mes frères? avez-vous témoigné à Jésus-Christ votre reconnaissance? Point de bienfait qui l'exige plus essentiellement : ce qui en augmente la grandeur, ce sont les divins effets que ce pain sacré produit en nous, lorsque nous le mangeons avec la préparation nécessaire. Saint Thomas, traitant des effets de l'Eucharistie, remarque que ce que la nourriture matérielle produit pour la vie du corps, l'Eucharistie le fait pour la vie de l'âme. La nourriture matérielle, ajoute-t-il, entretient la vie du corps, et elle le fait croître, elle répare les forces que l'on a perdues, et en donne de nouvelles; enfin elle réjouit : *Sustentat, auget, reparat et delectat.* (III part., quæst. 79, art. 10, in Corp.) Et c'est là justement, mes frères, ce que fera dans vous le pain eucharistique, si vous le recevez saintement : il entretiendra en vous la vie spirituelle; il l'augmentera avec les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit; il vous purifiera des fautes que vous avez faites, et vous prémunira contre celles où vous pourriez tomber; enfin il vous remplira d'une joie sainte et des consolations les plus pures. (On trouvera, dans le Catéchisme du concile de Trente, de quoi expliquer ces effets, aussi bien que dans le concile lui-même (sess. 13, c. 2) : *Sumi voluit Christus sacramentum hoc tanquam spirituum animarum cibum quo alantur et confortentur viventes vita illius, etc., et tanquam antidotum quo liberemur a culpis quotidianis et a peccatis mortalibus præservedemur, etc.* (Vide Catechismum conc. Trid., p. II, De Eucharistia sacramento, num. 47-49 seqq.)) (On confirmera les autorités ci-dessus par la raison éclairée de la foi et de l'expérience.)

Car comment, dira-t-on, Jésus-Christ, la source de vie, la plénitude de la grâce, la sainteté même, le Dieu de toute consolation, n'entreprendrait-il pas la vie de l'âme, ne l'augmenterait-il pas, ne communiquerait-il pas sa sainteté, ne fortifierait-il pas contre les tentations, ne remplirait-il pas de dou-

ceur et de joie ceux qui s'approchent de lui avec la préparation qu'il demande? N'est-ce pas pour ces fins qu'il a institué ce sacrement de son amour?

Vous les ressentez, ces heureux effets, âmes chrétiennes, qui fréquentez ce sacrement; vous-mêmes, pécheurs, n'en avez-vous pas fait autrefois l'heureuse expérience? Et si vous n'eussiez pas négligé de vous en approcher, ne vous fussiez-vous pas préservés des crimes dans lesquels vous êtes tombés? Mettez-vous donc en état de manger ce pain sacré; désirez ardemment de vous nourrir de cette manne infiniment plus avantageuse que celle que Dieu fit pleuvoir autrefois dans le désert. (On pourra rapporter quelque propriété de la manne.) Pourquoi donc, mes frères, vous dégoûteriez-vous de la divine Eucharistie, comme les Israélites ingrats se dégoûtèrent de la manne, qui était néanmoins si délicieuse? La divine Eucharistie n'aura-t-elle pour vous aucun attrait? la regardez-vous comme une nourriture indifférente? Ah! si vous négligiez de vous préparer à la recevoir, ne mériteriez-vous pas que le Seigneur vous en privât pour jamais? J'attends, mes frères, de votre religion que l'on vous verra la rechercher avec une sainte ardeur, pleins de reconnaissance pour la bonté de Jésus-Christ qui veut bien vous nourrir de sa propre chair. Vous la lui témoignerez, en imitant le peuple de notre Evangile, en vous comportant à l'égard de Jésus-Christ de la manière qu'il le fit.

Deuxième point. — Vous trouverez, mes frères, dans la conduite de ce peuple qui suit le Sauveur, un beau modèle de ce que vous devez faire pour répondre à la bonté que Jésus-Christ vous témoigne dans l'Eucharistie, et vous disposer à le bien recevoir. Que font ces gens? 1° Ils quittent leurs demeures, abandonnent leurs biens, se séparent de ce qu'ils ont de plus cher; 2° Ils suivent avec empressement Jésus-Christ; ils souffrent la fatigue, la faim, la soif; ils n'ont point de plus grand plaisir que d'être avec le Sauveur; 3° Ils mangent, avec piété et avec une sainte joie, le pain et les poissons qu'il multiplie en leur faveur. Enfin, pour marque de reconnaissance, ils veulent le faire roi, et s'attachent inviolablement à lui. Miroir parfait, mes frères, qui vous représente les dispositions que vous devez apporter à la communion pascale.

La première, c'est de quitter le péché; la seconde, de désirer ardemment de recevoir Jésus-Christ; la troisième, d'approcher de la sainte communion avec une sainte ferveur; la quatrième enfin, c'est de faire régner en nous Jésus-Christ et ne le plus abandonner. (On insistera sur la première disposition, comme la plus essentielle. On exhortera à prendre, chaque jour de la semaine, quelque temps pour se retirer de ses occupations et penser à la communion de Pâques. On recommandera la dévotion actuelle dans la communion, aussi bien que dans l'action de grâces; on insistera plus ou

moins sur chacune de ces dispositions, selon que le demandera le besoin des auditeurs; on fera en sorte que tous, sans exception, commencent dès le jour présent à se disposer prochainement à la communion pascale. On fera à ses auditeurs l'application de ce que l'on aura dit; on leur demandera : 1° s'ils comprennent la grandeur du bienfait de l'Eucharistie, et ce qu'ils eussent pensé de ces peuples qui furent nourris miraculeusement, aussi bien que des Israélites sur qui Dieu fit pleuvoir la manne dans le désert, si les uns et les autres eussent été insensibles à la bonté de Dieu à leur égard; si ceux-ci n'eussent pas daigné prendre de sa main ou de celle de ces disciples la nourriture qu'il leur offrait, ou ceux-ci recueillir la manne qui tombait dans le désert.) Or, voilà, mes frères, ce que vous devez vous dire à vous-mêmes. Si vous négligez de manger le pain eucharistique, et si vous ne daignez pas vous disposer à en ressentir les effets, quels reproches ne vous feront pas ces peuples au jour du jugement? Quoi! vous diraient-ils, nous avons tout quitté pour suivre Jésus-Christ et recevoir de lui un pain matériel; et vous, etc. Ne vous exposez donc pas, mes frères, à ce juste reproche; que vos affaires temporelles, qu'aucun autre obstacle ne soit capable de vous détourner du saint exercice auquel je viens vous inviter. Nous allons offrir à l'autel ce divin hôte qui vous appelle à sa table, et qui souhaiterait que vous fussiez en état de le recevoir toutes les fois que vous assistez aux saints mystères. Suppliez-le de vous aider par sa grâce toute-puissante, à vous rendre dignes d'en approcher d'une manière qui lui soit glorieuse et salutaire à votre amour. Donnez-moi cette consolation de vous voir tous réunis à la table du Seigneur, tous nourris du même pain, et n'être tous qu'un même cœur, animés du même esprit.

Parallèle de la Pâque ancienne avec la nouvelle. — On peut traiter cette même matière, en faisant un parallèle de la Pâque de l'ancienne loi avec la Pâque de la loi nouvelle. On montrera la différence de l'une et de l'autre, et la supériorité de la Pâque des chrétiens sur celle des Juifs : ce serait le sujet d'un premier point. Dans le second point, en rapportant en détail ce que Dieu exigeait des Israélites pour manger l'agneau pascal, on expliquerait ce qu'il exige pour manger l'agneau de Dieu, qui est Jésus-Christ.

L'évangéliste, en rapportant l'histoire de la multiplication des pains, dont il est fait mention dans l'Evangile du jour, observe qu'elle se fit aux approches de la fête de Pâque des Juifs. Est-ce par hasard qu'il a marqué cette circonstance? Non, le Saint-Esprit la lui a inspirée, et l'Eglise fait lire exprès cet Evangile avec cette circonstance, peu de temps avant l'ouverture de la Pâque des chrétiens; sans doute, mes frères, pour que nous en prenions occasion de vous instruire du devoir pascal. Les Juifs, appelés autrement les

Israélites ou les Hébreux, qui étaient le peuple de Dieu dans l'ancienne loi, les Juifs, dis-je, célébraient la Pâque par l'ordre du Seigneur. Ils la faisaient le 14 du premier mois de l'année qui répondait à notre mois de mars. Ce précepte leur fut donné lorsqu'ils étaient dans l'Egypte, la veille qu'ils en sortirent pour entrer dans le désert, et ensuite dans la terre promise. Ce ne fut pas pour une année seulement qu'ils reçurent cet ordre, mais pour être gardé inviolablement, et comme une loi perpétuelle pour eux et pour leurs enfants, c'est-à-dire pour tout le temps que la loi ancienne devait subsister; car, mes frères, vous devez savoir que ce qui se faisait alors à l'égard des Israélites était une figure de ce qui devait se passer dans la loi de grâce : *Hæc omnia in figura contingebant illis*. (1 Cor., X, 11.) Leur Pâque était donc la figure de celle qui est ordonnée aux chrétiens, et qu'ils doivent observer chaque année de leur vie. C'est de cette Pâques, mes frères, que j'ai à vous entretenir. Vous verrez premièrement l'excellence de notre Pâque sur celle des Juifs : ce sera la première réflexion; et ce que Dieu demandait des Juifs, pour manger l'agneau pascal, vous apprendra les dispositions où vous devez être pour manger dignement l'Agneau divin, qui est Jésus-Christ : ce sera la seconde.

Première réflexion. — Pour vous donner quelque idée de la fête de Pâque que célébraient les Juifs, il faut vous rappeler quelques traits de l'histoire du peuple de Dieu de l'Ancien Testament. Dieu voulut se choisir autrefois, parmi tous les peuples de la terre, un peuple favori qui le servit d'une manière particulière. Il jeta les yeux sur Abraham pour en être le patriarche, il le fit sortir de son pays, il lui promit qu'après avoir resté pendant quelque temps dans une terre étrangère, il donnerait à ses descendants le pays de Chanaan, qui fut appelé pour cela la terre promise, autrement la Palestine. Abraham eut pour fils Isaac; Isaac eut pour fils le patriarche Jacob, dont un des fils, nommé Joseph, après avoir été vendu par ses frères à des marchands d'Egypte, devint un des premiers officiers de Pharaon, roi d'Egypte, et fit venir ensuite son père avec toute sa famille habiter dans une terre d'Egypte nommée Gessen. Cette famille s'étant considérablement multipliée, et les Egyptiens craignant qu'elle ne devint trop puissante, n'oublèrent rien pour la détruire, jusque-là qu'ils faisaient périr tous ses enfants mâles. Dieu, touché de compassion de l'état où était son peuple, et voulant accomplir la promesse qu'il avait faite à Abraham, de mettre ses descendants en possession d'un pays fort fertile et fort délicieux, suscita Moïse, qui avait été sauvé miraculeusement des eaux sur lesquelles il avait été exposé après sa naissance. (On rapportera les prodiges que fit Moïse et les plaies d'Egypte.)

Ce fut la veille de leur sortie d'Egypte et de leur délivrance de la servitude de Pharaon que Dieu ordonna aux Juifs l'immolation de

l'agneau pascal, et de célébrer chaque année la fête de Pâques, en reconnaissance de la faveur qu'ils avaient reçue en pareil jour. Voici comment Moïse parla à tous les Israélites de la part du Seigneur : *Mensis iste vobis principium mensium, primus erit in mensibus anni. Decima die mensis hujus tollat unusquisque agnum per familias et domos suas. Erit autem agnus absque macula, masculus, anniculus*, etc. (Voy. le XII^e chapitre de l'Exode.)

Cet agneau sera sans tache, c'est-à-dire parfait; ce sera un mâle, et il n'aura qu'un an. *Servabiturque eum usque ad quartam decimam diem mensis hujus : immolabitque eum universa multitudo filiorum Israel ad vespertinum.* — Vous prendrez de son sang, ajouta Moïse, et vous en mettrez sur l'un et l'autre poteau, et sur le haut des portes du lieu où vous le mangerez; en cette même nuit, vous en mangerez la chair rôtie au feu, avec des pains sans levain, et des laitues sauvages;... vous en mangerez la tête avec les pieds et les intestins.... Je passerai cette nuit-là par l'Egypte; je frapperai, dans la terre des Egyptiens, tous les premiers-nés, depuis l'homme jusqu'aux bêtes; j'épargnerai vos maisons qui seront marquées du sang de l'agneau. Ce jour vous sera un monument éternel, vous le célébrerez de race en race avec un culte perpétuel, comme une fête solennelle. Tel est, mes frères, le commandement que Dieu fit autrefois à son peuple, les Israélites; et voilà l'origine de la fête de Pâques, qui était leur fête la plus solennelle, et consistait, comme vous le voyez, à manger dans chaque famille un jeune agneau, pour se rappeler leur délivrance d'Egypte, et les engager à en remercier le Seigneur, et à lui demeurer toujours fidèles. Nulle fête, mes frères, qu'ils eussent plus à cœur que celle-là; nulle qu'ils aient observée plus exactement, depuis que le Seigneur l'eut instituée, jusqu'à la venue de Jésus-Christ, c'est-à-dire tant qu'ont subsisté leur temple et la ville de Jérusalem. A présent même qu'ils sont dispersés dans le monde, et que cette fête ne les oblige plus, ils ne laissent pas encore de la célébrer, du moins quant à la cérémonie de la solennité des azymes, c'est-à-dire, des pains sans levain. C'est un effet de leur aveuglement, de leur obstination, de leur endurcissement; et le Seigneur le permet, pour qu'ils servent d'une preuve vivante à la vérité de notre religion. Une autre Pâque, mes frères, a succédé à cette ancienne Pâque. Jésus-Christ, l'auteur de la loi de grâce, qui est venu délivrer les hommes de la servitude du péché, de l'esclavage du démon, a institué la divine Eucharistie. Il est le véritable Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde; et l'Eglise, conduite par le Saint-Esprit, nous a fait un commandement de sa part de manger au moins une fois chaque année ce divin Agneau. Il est véritablement notre Pâque, et cette Pâque est autant au-dessus de celle des Juifs, que la vérité est au-dessus de la figure, Jésus-Christ au-dessus de Moïse, le créateur au-dessus de la créature. Jugez vous-

mêmes, mes frères, jugez de l'excellence de notre Pâque. Qui est notre Agneau pascal? Comment se donne-t-il à nous? Pourquoi s'y donne-t-il? (On expliquera ces trois différences, qui se trouvent entre la Pâque des Juifs et la Pâque des chrétiens.)

Oui, mes frères, Jésus-Christ est le véritable Agneau représenté par l'agneau pascal; il en a toutes les qualités, mais d'une manière éminente. L'agneau que l'on devait choisir pour la Pâque devait être sans tache, c'est-à-dire parfait; il devait être mâle, c'est-à-dire pour marquer que l'on doit offrir à Dieu ce qu'il y a de plus excellent; il ne devait avoir qu'un an, pour apprendre que l'offrande ne doit pas être tardive, et que Dieu veut avoir les prémices.

Oui, mes frères, quoi de plus parfait que Jésus-Christ? N'est-il pas, comme l'appelle saint Pierre, l'Agneau sans tache et sans défaut, qui nous a rachetés par son sang précieux? *Redempti pretioso sanguine, quasi Agni immaculati Christi, et incontaminati.* (I Petr., I, 19.)

Rien de plus excellent ne pouvait être offert au Père éternel. Il est l'Agneau dominateur de la terre, la vertu de Dieu le Père, et il a été revêtu de la force d'un lion; enfin, il est mort dans l'âge le plus florissant. Il a donc bien rempli toutes les qualités de l'agneau qui en était la figure; et de même que l'agneau pascal ne devait être mangé qu'après avoir été égorgé, et que la chair n'eût été rôtie au feu; ainsi, ce nouvel Agneau nous donne à manger sa propre chair qui a été immolée sur la croix, et où il a été consumé par le feu de son amour. Enfin, comme on devait manger la tête de l'agneau pascal avec les pieds et les intestins, nous avons aussi le bonheur de recevoir tout entier Jésus-Christ, sa divinité et son humanité, son corps et son âme, et toutes ses perfections.

Jésus-Christ, dans la dernière Cène qu'il fit avec ses disciples, où il mangea avec eux l'agneau pascal, connu parfaitement toutes les significations de cette Cène mystérieuse; il se considéra lui-même dans cet agneau; il voulut accomplir en sa personne tout ce qu'il signifiait; il renouvela le sacrifice qu'il avait fait de lui-même en venant au monde; il consentit de nouveau à être étendu sur le bois de la croix, sans dire mot, comme un agneau qui se laisse égorger: il voulut que le sang qu'il répandrait pour nous, nous affranchît de l'esclavage du démon, et nous préservât de la mort éternelle; et pour que nous n'oublions jamais cette faveur, il institua la Cène eucharistique, et il nous y donna sa chair, pour nous fortifier et nous aider à marcher dans le chemin du salut, durant notre pèlerinage, et jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la terre bienheureuse qu'il nous a promise.

Agneau de Dieu, qui êtes mort dès la création du monde, non par une mort réelle, mais en figure, et qui dès lors avez commencé de communiquer aux hommes les grâces que vous donniez leur mériter par l'effusion de votre sang, que vous rendrons-nous pour tant

de biens que vous nous avez faits? Ce que nous devons lui rendre, mes frères, c'est de prendre en main le calice du salut, comme dit le Prophète-Roi; c'est de nous disposer à manger le divin Agneau. Vous ne pouvez rien faire qui lui soit plus agréable; préparez-vous y au plus tôt. Dieu avait marqué aux Juifs le dixième jour du premier mois de l'année, qui, comme je vous l'ai dit, répondrait à notre mois de mars; il l'avait marqué, dis-je, pour prendre l'Agneau, et se disposer à le manger cinq jours après. Cette cérémonie n'est plus en usage, et vous avez plus de temps pour vous disposer à manger le véritable Agneau. L'Eglise vous accorde deux semaines pour cela. Mais plutôt vous vous y disposerez, mieux vous vous conformerez à l'esprit de l'Eglise et aux désirs de Jésus-Christ. Je vais vous instruire de ces dispositions dans le second point.

Deuxième réflexion. — Le Seigneur nous a tracé, mes frères, dans les cérémonies que l'on observait en mangeant l'agneau pascal, une image des dispositions que l'on doit avoir pour manger l'Agneau de Dieu, dont le premier était la figure.

Voici comment il continua de parler aux Israélites par la bouche de Moïse: *Sic comedetis illum: tenes vestros accingetis, et calcamenta habebitis in pedibus, tenentes baculos in manibus, et comedetis festinanter: « Vous ceindrez vos reins; vous aurez aux pieds des souliers, et un bâton à la main; et vous mangerez à la hâte.* Que nous représente tout cela?

1° Les reins que l'on devait se ceindre, marquent la chasteté et la mortification: *Lumbos nostros præcingimus, cum carnis luxuriam per continentiam coarctamus.*

2° Les souliers qu'on devait avoir aux pieds, nous représentent l'affection de l'âme qui doit être exempte de tout péché, au moins mortel; et spécialement le soin de marcher sur les pas des saints qui nous ont précédés; *Calcamenta in pedibus, et mortuorum vitam conspiciere, et nostra vestigia a peccati vulnere custodire.*

3° Le bâton que l'on devait porter à la main et la posture des voyageurs étaient la figure de la croix, dans laquelle nous devons mettre notre espérance durant le voyage de cette vie, et la vigilance où nous devons être, pour nous corriger aussi bien que ceux qui nous sont soumis.

4° On doit manger à la hâte. Ce qui nous marque, dit le même saint Docteur, la ferveur, la dévotion avec laquelle on doit s'approcher de la sainte table. On mangeait en même temps du pain sans levain et des laitues sauvages: ce qui représente que notre conscience doit être purifiée du levain de l'iniquité, et que notre chair doit être mortifiée. L'Apôtre nous y exhorte: *Pascha nostrum immolatus est Christus Epuiemur, non in fermento veteri neque in fermento malitiæ et nequitie, sed in azymis sinceritatis et veritatis.* (I Cor., V, 7, 8.)

Enfin on ne mangeait rien de cru avec l'agneau; mais tout devait être rôti. Que

nous marque cette circonstance ? Le feu de l'amour divin dont il faut que nos cœurs soient embrasés, pour manger cette chair céleste. Elle signifie encore, que nous devons nous rappeler, en la mangeant, la Passion de Jésus-Christ, qui fut en lui l'effet de l'amour le plus ardent. Lui-même nous l'a recommandé expressément, lorsqu'il institua ce sacré banquet : Faites ceci, nous a-t-il dit, en mémoire de moi ; souvenez-vous de mon amour, et de tout ce qu'il m'en a coûté pour vous délivrer du péché et vous ouvrir le ciel.

Examinez à présent, mes frères, comment jusqu'ici vous avez fait la Pâque. N'est-ce pas dans des dispositions toutes contraires à celles que Dieu exigeait de vous ? Votre cœur et votre corps étaient-ils purs, votre âme détachée des biens du monde, votre vie conforme à celle des saints de votre état ? Est-ce avec foi et confiance en Jésus-Christ, avec une sainte avidité, une chair mortifiée, un ardent désir de vous unir à Jésus-Christ ? Il souhaite avec ardeur de faire avec vous la Pâque, et peut-être sera-t-elle pour vous la dernière. Oui, elle le sera pour quelqu'un de vous. Je vous exhorte à la faire comme si c'était pour la dernière fois. Comment vous prépareriez-vous, si vous en étiez assurés ? Suivez donc l'avis du Saint-Esprit, qui vous dit de vous mettre le couteau à la gorge, lorsque vous voulez vous asseoir à la table d'un prince : *Statue cultrum in gutture tuo.* (*Prov.*, II, 2.) Que veut-il nous faire entendre par cette expression : *Mettez-vous le couteau à la gorge ?* C'est-à-dire, mangez le pain sacré que Jésus-Christ vous présente, comme si l'on était près de vous égorger, et qu'il ne vous restât plus qu'un moment de vie. Recevez-le, après avoir mortifié vos passions, comme vous voudriez l'avoir fait si c'était le dernier repas que vous dussiez faire en ce monde.

On entrera dans quelque détail, et on finira par une prière adressée à Jésus-Christ comme notre véritable Agneau. On le conjurera, puisqu'il veut bien nous recevoir à sa table, d'ajouter à cette faveur celle de nous y préparer tous, en sorte que nous mangions la Pâque comme ses véritables disciples, et qu'il n'y ait parmi nous aucun Judas. Demandons-lui tous ensemble cette grâce, mes frères, pendant l'auguste sacrifice.

Rapport qu'il y a entre l'Ancien et le Nouveau Testament. — L'Épître de ce dimanche est prise du IV^e chapitre de la *Lettre* de saint Paul aux *Galates*. Cette Épître paraît peu fournir pour l'instruction des peuples, et on n'aperçoit pas d'abord pourquoi l'Eglise la fait lire en ce dimanche. Pour en savoir la raison, il faut bien entendre le sens de cette Épître, et pourquoi saint Paul écrivait aux Galates. Nous avons dit ci-devant (*Dominica infra octavam Nativitatis Domini*), que c'était pour les prémunir contre de faux docteurs qu'il leur persuadait de joindre les cérémonies de la loi ancienne à l'Evangile. Après leur avoir prouvé qu'il est véritablement apôtre de Jésus-Christ ; que l'on ne peut plus

être justifié par les œuvres de la loi ancienne ; que cette loi n'était que pour préparer à la loi nouvelle ; que les promesses faites à Abraham s'accomplissent par la foi en Jésus-Christ ; il leur rappelle avec quelle ferveur ils ont reçu l'Evangile qu'il leur a prêché, il les presse vivement de se tenir attachés à la doctrine qu'ils ont reçue de lui : à cette occasion, il leur rapporte ce qui fait le sujet de l'Épître de ce jour, qui est une allégorie des deux fils d'Abraham, qui représentent les deux Testaments. D'où il conclut que nous sommes délivrés du joug de la loi ancienne, et que ceux qui y sont trop attachés n'auront point de part à l'héritage de Jésus-Christ. Ces dernières paroles de l'Épître expriment la liberté, qui est le propre de la loi évangélique.

Cette Lettre est presque toute dogmatique. C'est comme un abrégé de l'*Épître aux Romains* ; le sujet en est le même, à cela près que dans celle-ci l'Apôtre ne parle qu'aux gentils convertis à la loi, au lieu que dans l'autre, il instruit les Juifs et les gentils. On ne sait pas bien dans quel lieu elle fut écrite, si c'est à Rome, quelques-uns le pensent, ou à Ephèse, ou en quelque autre ville de la Grèce. Elle contient six chapitres. Depuis le premier jusqu'au cinquième, le dogme est établi, et depuis verset 13 dudit V^e chap. jusqu'à la fin de la Lettre, ce sont des préceptes moraux. Il y en a qui pensent que ces peuples de la Galatie étaient originaires de la Gaule, et saint Jérôme dit, dans son commentaire sur cette Épître, qu'ils parlaient à peu près la même langue que les habitants de Trèves ou les Allemands.

Cette Épître convient très-bien au jour où l'Eglise la fait lire, c'est-à-dire, vers le temps de la Pâque chrétienne. Pour que les peuples soient bien instruits, ne faut-il pas qu'ils aient quelque connaissance de l'Ancien Testament ? Ils en entendent souvent parler dans les instructions, sans comprendre ce qu'on leur en dit. Un prône où l'on développerait avec netteté l'allégorie de l'Ancien et du Nouveau Testament représentés par Ismaël et Isaac, leur plairait beaucoup, et les disposerait à profiter davantage des autres instructions. On en prendrait même occasion de leur parler de l'institution de l'Eucharistie, par laquelle Jésus-Christ a confirmé l'alliance de la loi nouvelle, ainsi qu'il le déclara en instituant le sacrement de nos autels ; et on leur expliquerait le bonheur des chrétiens, et comment ils doivent user de la liberté que Jésus-Christ leur a acquise par son sang.

L'Épître de la Messe, mes frères, dont je me propose de vous parler en ce jour, est prise d'une Lettre que saint Paul écrivait autrefois à des peuples nommés Galates, c'est-à-dire habitants de la Galatie, province de l'Asie Mineure. Ils avaient été adonnés à l'idolâtrie, et saint Paul les avait convertis ; mais de faux docteurs voulaient leur persuader de joindre les cérémonies judaïques avec l'Evangile, et de se faire circoncire aussi bien qu'eux ; et ils en pervertirent même plusieurs. L'apôtre saint Paul, dont le zèle s'étendait partout, leur

écrivit fortement, jusqu'à les traiter d'hommes insensés, d'avoir abandonné la vérité pour embrasser une fausse doctrine. Il leur prouve par différentes raisons, que la loi ancienne est abrogée; qu'en voulant encore en pratiquer les cérémonies, ils rendaient inutile à leur égard le bienfait de la foi; et à cette occasion il leur rapporte ce qui est écrit au livre de la *Genèse* du patriarche Abraham. Abraham, leur dit-il, eut deux fils, savoir, Ismaël et Isaac; le premier, né d'une esclave, nommée Agar; et le second d'une femme libre, appelée Sara. Ces deux fils, ajoute-t-il, représentent les deux Testaments. Ismaël était la figure de la Synagogue ou de l'Eglise des Juifs, qui devait être répudiée. Isaac marquait la loi de la grâce ou de l'Eglise de Jésus-Christ, qui doit toujours subsister. Ismaël, continua-t-il, qui était né selon la chair, persécuta Isaac qui était né selon l'esprit, et en qui devaient se vérifier les promesses faites à Abraham; mais il est écrit : Chassez l'esclave et son fils; car le fils de celle qui est esclave ne sera pas héritier avec le fils de celle qui est libre. C'est pourquoi, conclut l'Apôtre, nous ne sommes pas les enfants de l'esclave, c'est-à-dire nous n'appartenons pas à la Synagogue, qui a été répudiée avec toutes ses cérémonies; nous ne devons plus les observer dans la loi de grâce; Jésus-Christ nous en a affranchis; profitons de la liberté qu'il nous a procurée, et ne nous engageons plus sous le joug de la loi ancienne. Voilà, mes frères, l'abrégé de cette Epître : peut-être avez-vous peine d'en apprendre le sens; mais comme l'Eglise, toujours dirigée par le Saint-Esprit, nous la fait lire à la Messe, et qu'elle nous ordonne de vous expliquer ce que nous y lisons; je m'attacherai dans cet entretien à vous en développer le sens, de la manière la plus claire qu'il me sera possible, et je ferai en sorte de vous en rendre l'application salutaire et même agréable. Ecoutez-la, mes frères, j'en serai obligé de vous rappeler quelques traits de l'Ancien Testament, qui vous mettront en état de profiter de nos autres instructions; nous en tirerons de quoi vous préparer à la communion pascale que vous devez faire dans peu de temps. Voici donc quel est mon dessein. Je vais parler de l'un et de l'autre Testament, je montrerai le rapport qu'il y a entre l'Ancien et le Nouveau; vous verrez la différence de l'un et de l'autre, et combien le Nouveau est au-dessus de l'Ancien. De là, vous conclurez l'obligation que vous avez à Dieu, de vous avoir fait naître dans la loi de grâce; vous apprendrez aussi ce que vous devez faire dans le saint temps où nous sommes, pour remplir vos devoirs de chrétiens. En quoi le Nouveau Testament surpasse-t-il l'Ancien; ou autrement, en quoi la loi de grâce est-elle préférable à la loi ancienne? C'est le premier point. Quelle est l'obligation des chrétiens en la loi de grâce, spécialement au temps de Pâques? C'est le second point.

Premier point. — Pour vous expliquer, mes frères, ce que c'est que l'un et l'autre Testament, et en quoi le Nouveau surpasse l'Ancien, il faut que vous sachiez ce que l'on

entend ici par testament. Qu'est-ce qu'un testament? Parmi les hommes, ce n'est autre chose qu'une disposition de dernière volonté, un acte authentique par lequel un homme nomme un héritier à qui il laisse ses biens après sa mort. C'est ainsi que les pères ont coutume de faire leur testament, laissant leurs héritages à leurs enfants. Nous sommes tous, mes frères, les enfants de Dieu; il est notre Père qui nous a créés pour le servir, et qui nous promet à tous son héritage éternel, si nous le servons pendant le peu de temps que nous sommes en ce monde. Cet héritage n'est autre chose que lui-même : nous le verrons, nous l'aimerons, nous le posséderons à jamais : nul homme qu'il n'ait créé pour cet e fin.

Dieu, créant notre premier père, le destina à cette fin surnaturelle, aussi bien que sa postérité. Il est vrai que par son péché, il perdit pour lui et pour ses descendants le droit à ce céleste héritage; mais le Seigneur, qui est riche en miséricorde, résolut dès lors de nous rétablir dans ce droit, et d'envoyer son Fils au monde, afin qu'il servît de médiateur entre lui et nous. Il ne jugea pas néanmoins à propos de l'envoyer d'abord après la chute d'Adam; il attendit plusieurs mille ans, de peur que l'homme ne sentît pas assez la grandeur du bienfait de l'Incarnation, et le besoin qu'il en avait. Que fit-il donc? Il laissa les hommes pendant plusieurs siècles sans autre loi que celle que leur dictait leur propre raison, si nous exceptons toutefois le précepte de la foi d'un Dieu rémunérateur, et de l'espérance du Messie; sans les priver non plus des grâces nécessaires, pour vaincre leurs passions et s'attacher à lui comme à l'objet de leur béatitude surnaturelle. Mais hélas! les hommes éprouvèrent dans peu les suites funestes du péché originel. Le crime inonda la terre; et Dieu fut comme forcé de faire périr l'univers par un déluge d'eau, qui arriva environ 1600 et quelques années après la création du monde. La terre néanmoins fut repeuplée par Noé et sa famille, que Dieu sauva du déluge. Mais les enfants de Noé imitèrent bientôt les dérèglements de leurs ancêtres; et tous les peuples s'étant replongés dans le désordre, le Seigneur voulut se choisir un peuple cheri, d'où naîtrait le Sauveur des hommes, et parmi lequel se trouverent quantité de prophètes par qui il fit annoncer la venue du Sauveur, avec les circonstances les mieux marquées; afin que, lorsqu'il paraîtrait, on ne pût le méconnaître, et qu'il fût le chef de ce peuple cheri : le grand Abraham, appelé autrement le père des croyants, dont l'Ecriture nous fait un éloge si magnifique. C'est avec lui, et ensuite avec tout le peuple juif, qu'il fit une alliance que l'on appelle l'Ancien Testament. Il le choisit pour être le chef de ce que l'on a appelé depuis le peuple juif. Il lui ordonna la cérémonie de la circoncision, par laquelle on était admis au nombre de ce peuple. Il lui promit de donner une terre fertile à ses descendants; et avant que de les mettre en possession de cette terre, il donna à Moïse,

sur une montagne nommée Sinaï, ses commandements écrits sur une table de pierre; il lui prescrivit encore les différentes cérémonies auxquelles seraient obligés les Juifs, et la manière dont il les gouvernerait. Moïse descendit de la montagne, lut au peuple les préceptes du Seigneur, et lui annonça toutes ses volontés, lui promettant encore de la part de Dieu toutes sortes de bénédictions temporelles, s'il était fidèle à accomplir la loi et les cérémonies qu'il venait de lui prescrire. A quoi tout le peuple consentit, promettant à Dieu de garder tous ses préceptes; ensuite il fit alliance avec lui au nom du Seigneur, et faisant une aspersion sur tout le peuple avec le sang des victimes qui avaient été immolées, il dit : *C'est là le sang du Testament que Dieu m'a ordonné de faire pour vous : « Hic est sanguis fœderis quod Dominus pepigit vobiscum. »* (Exod., XXIV, 8.)

Voilà, mes frères, ce que l'on appelle l'Ancien Testament, l'alliance que le Seigneur fit autrefois avec son peuple, les promesses qu'il lui fit de lui donner ici-bas un pays abondant en toutes sortes de biens, s'il lui restait fidèle. Mais qu'était-ce que tout cela? Il est facile, mes frères, de le voir. C'était une image de l'alliance que Dieu devait faire avec les chrétiens par Jésus-Christ son Fils, qui devait la commencer par son propre sang. C'est ce qui est arrivé environ 4000 ans après la création du monde, selon l'opinion la plus commune. (On expliquera de quelle manière le Sauveur a prêché la loi nouvelle; et comment sur la fin de sa vie, faisant la cène avec ses disciples, il leur déclara que son sang, qu'il devait répandre, était le sang du Nouveau Testament : *Hic est enim sanguis meus Novi Testamenti*, etc. (Matth., XXVI, 28.)

Or, mes frères, remarquez la différence de l'Ancien Testament et du Nouveau, et combien les chrétiens sont plus privilégiés que les Juifs, soit que l'on considère l'auteur du Nouveau Testament, et les biens qu'il promet, soit que l'on fasse attention aux préceptes que Jésus-Christ nous a donnés, et à la grâce qu'il nous a meritée, qui est plus abondante dans l'état présent qu'avant la venue de Jésus-Christ, et aux autres moyens qu'il nous fournit, principalement dans le sacrifice de la Messe et dans les sacrements. (On s'étendra sur ces chefs, en faisant toujours le parallèle de la loi ancienne. On ne manquera pas cependant de faire observer aux auditeurs, que les hommes qui vivaient avant Jésus-Christ n'ont pas laissé d'avoir des grâces pour se sauver, et que ceux qui avaient la foi appartenaient déjà en quelque sorte au Nouveau Testament; ainsi ont été les patriarches, les prophètes et quantité de saints et de saintes, qui sont morts avant l'Incarnation du Verbe.)

Il en faudra venir à la morale, et faire faire aux auditeurs deux réflexions qui n'ont peut-être jamais été faites; l'une sur le bonheur de ceux qui sont nés sous la loi de grâce, sur les avantages sans nombre que l'on y trouve pour opérer son salut; l'autre

sur le malheur des chrétiens qui ne vivent pas selon les lois du christianisme, mais aussi mal que les Juifs, et même que les idolâtres. On les excitera à des sentiments de reconnaissance et de douleur dans le premier point; ensuite à la résolution de remplir les devoirs du christianisme, qui sera le sujet du second point.

Deuxième point. — Autant la loi nouvelle surpasse en perfection la loi ancienne, autant, mes frères, devrions-nous surpasser les Juifs en sainteté. A la vérité, le Seigneur ne nous a pas imposé un si grand nombre de préceptes, ni d'une si grande rigueur; il les conduisait beaucoup par les motifs de la crainte, et ce peuple avait besoin d'être ainsi traité : il leur parlait parmi les foudres et les tonnerres; il les tenait assujettis par une grande quantité de sacrifices et de cérémonies; il les châtiât de temps en temps par des peines temporelles, et il en tira souvent les punitions les plus éclatantes : c'est pour cela qu'on appelle la loi ancienne, loi de crainte et de terreur. Pour nous, mes frères, nous sommes traités d'une manière bien différente. Délivrés de ce joug que nos pères, comme dit saint Pierre, ont eu tant de peine à porter, nous n'avons que très-peu de préceptes à remplir, et c'est avec justice que la loi nouvelle est appelée la loi de liberté, la loi d'amour et de grâce. La loi de liberté; parce que nous sommes affranchis des cérémonies anciennes, et astreints au sacrifice de la Messe, à la réception des sacrements, et à quelques autres cérémonies aisées à observer. Loi d'amour; parce que ce n'est pas la crainte servile qui doit nous faire agir, mais une crainte filiale et toute d'amour : *Non enim dedit nobis Deus spiritum timoris, sed dilectionis.* (II Tim., I, 7.) Enfin, loi de grâce; parce que la grâce est le propre effet de la loi nouvelle, et qu'elle y est beaucoup plus forte que dans la loi ancienne, qui ne donnait pas par elle-même la grâce, et où on ne la recevait que par les mérites anticipés de Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes.

A quoi se réduisent donc les obligations que nous impose la loi nouvelle? Principalement à trois chefs, qui sont la foi, la charité et la réception des sacrements. Ce sont là les trois choses que le Sauveur recommanda à ses disciples, et à tous ceux qui voudraient embrasser le christianisme, de croire en lui, de l'aimer par-dessus tout, et le prochain pour l'amour de lui; enfin de recevoir les sacrements qu'il a institués, et spécialement la divine Eucharistie. Je ne vous dirai rien aujourd'hui de ces deux premiers devoirs; j'en ai traité ailleurs; et j'aurai encore occasion de vous en parler durant le cours de l'année. Nous nous arrêterons à ce qu'il ordonna, lorsqu'il établit et confirma le Nouveau Testament. Que fit-il en la dernière cène qui est l'époque et le jour fixé de l'institution du grand sacrifice, qui est le propre de la loi de grâce? Il prit du pain, etc., et il dit à ses disciples de faire ce qu'il venait de faire, en mémoire de lui. C'est

ce que l'Eglise a soigneusement observé jusqu'à présent, et elle ordonne à chaque fidèle de remplir ce précepte du Sauveur, en célébrant tous les ans la mémoire de cette grande action de Jésus-Christ, et de se préparer à manger dignement son sacré corps, et boire son sang précieux. Nous vous avons proposé, mes frères, l'année précédente, les motifs qui doivent vous porter à vous disposer au plus tôt à la communion pascale. (On les rappellera en peu de mots, et on conjurera les auditeurs d'être plus exacts et plus fervents que l'année dernière. On leur mettra devant les yeux l'exemple des Juifs qui se rassemblaient de toutes les parties du monde à Jérusalem, pour y célébrer la Pâque. Ils y venaient même encore en d'autres temps de l'année.) Quoi donc, mes frères, aurons-nous moins d'ardeur pour la véritable Pâque de Jésus-Christ qu'ils n'en avaient pour celle qui n'était que la figure de la nôtre? Vous disposerez-vous avec moins de ferveur à manger le vrai Agneau de Dieu, qu'ils ne se préparaient à manger l'agneau pascal?

Que chacun de vous prenne donc, dès ce jour, la résolution de se préparer à la communion pascale avec plus de ferveur que l'année précédente. (On renouvellera quelques-uns des avis que l'on aura donnés au commencement du Carême, ou aux dernières Pâques. On conclura son instruction en exhortant les auditeurs à renouveler avec Jésus-Christ l'alliance qu'il a bien voulu faire avec eux, en les admettant au nombre des chrétiens; et on leur dira de prier Jésus-Christ pendant le sacrifice de la Messe, où le sang du Nouveau Testament est encore répandu d'une manière mystérieuse, de les fortifier pour s'acquitter plus parfaitement de tous les devoirs que leur impose le christianisme, particulièrement du devoir pascal. En finissant, on donnera des sujets et des plans d'instruction pour ce dimanche.)

On croit devoir avertir les pasteurs et tous ceux qui sont chargés de l'instruction des peuples, qu'il convient de leur dire quelque chose vers la mi-carême, de la manière de continuer la sainte quarantaine. On peut voir là-dessus une courte exhortation de saint Ambroise à son peuple, c'est son sermon quatrième : *Pro Dominica quarta Quadragesimæ*; il commence par ces mots : *Agite gratias, fratres, divinæ pietati quæ nos ad medium Quadragesimæ perduxit incolumes*. Tout ce discours mérite bien d'être lu. Il parle pour ceux qui se sont acquittés de leur devoir jusqu'alors, et pour ceux qui l'ont transgressé; il presse ces derniers de se convertir de tout leur cœur, et de profiter de ce discours pour s'attirer la bénédiction que méritent les vrais disciples de Jésus-Christ. On rappellera encore à la mémoire des auditeurs la vie pénitente du Sauveur au désert, et l'obligation où sont les chrétiens de l'imiter, surtout durant le Carême. La ferveur de sa pénitence, dira-t-on, ne se ralentissait pas par la longueur du temps. Il jeûnait pour nous, il souffrait pour nous : comment ose-

rons-nous nous plaindre de la longueur du Carême?

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Avis à donner au peuple avant le prône. Avis aux pasteurs. Réflexions sur la Passion de Jésus-Christ. Sur la communion sacrilège. Sur la grandeur et la vertu du sacrifice de la croix, et sur l'abus que plusieurs en font.

Avis à donner aux peuples, avant le prône. —Voici, mes frères, le temps pascal qui s'approche; il commencera le dimanche des Rameaux, et finira le dimanche de Quasimodo inclusivement. Dès l'entrée du Carême, je vous annonçai le précepte de la communion annuelle, et je vous déclarai, par ordre de l'Eglise, que tout fidèle qui a atteint l'âge de discrétion était obligé de se confesser, au moins une fois l'an, à son curé ou à un autre prêtre approuvé de l'ordinaire, et de communier à Pâques dans sa paroisse, sous peine d'être interdit pendant sa vie de l'entrée de l'église, et privé de la sépulture après sa mort.

Afin que personne ne puisse ignorer une loi si sainte, qui n'est proprement que la détermination de celle de Jésus-Christ, je suis obligé de répéter aujourd'hui la publication de l'ordonnance du concile de Latran. La voici, écoutez-la avec le respect et l'attention qu'elle mérite. Souvenez-vous que c'est l'Eglise, à qui vous devez le respect et l'obéissance, qui vous parle. Que tout fidèle de l'un et de l'autre sexe, dit ce saint concile, tenu l'an 1215, sous le pape Innocent III, que tout fidèle étant parvenu à l'âge de discrétion, confesse seul fidèlement ses péchés à son propre prêtre, au moins une fois l'an; et qu'il reçoive avec respect, au moins à la fête de Pâques, le sacrement de l'Eucharistie; si ce n'est que, suivant l'avis de son propre prêtre, pour quelque cause raisonnable, il jugeât qu'il dût s'en abstenir pendant quelque temps; autrement, que l'entrée de l'église lui soit défendue pendant sa vie, et qu'après sa mort il soit privé de la sépulture chrétienne. Telle est, mes frères, la loi de l'Eglise, qui est un des préceptes que chaque fidèle doit savoir, exprimée en ces termes : *Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement*. Il est de mon devoir de vous disposer à le bien remplir. Le Sauveur disait autrefois à ses disciples (Luc., XXII, 15), qu'il avait désiré depuis longtemps de manger avec eux le banquet eucharistique; il ne désire pas moins nous recevoir à la sainte table, il veut que nous nous mettions en état de nous y présenter. C'est là, mes frères, mon unique dessein dans l'exhortation que je vais vous faire en ce jour. Mais, avant que de la commencer, je dois vous donner deux avertissements. Le premier regarde le prêtre, à qui le précepte vous oblige de vous confesser; le second, le temps et le lieu de votre communion pascale.

Quoique le concile de Latran déclare que tout fidèle doit se confesser à son propre

prêtre, il vous est cependant libre, mes frères, et nous vous le permettons volontiers, de vous adresser à tel confesseur qu'il vous plaira, pourvu que ce soit à un prêtre approuvé de l'ordinaire. Je vous exhorte à le bien choisir, et à faire pour votre âme ce que vous feriez pour votre corps. Si vous étiez malades, vous choisiriez sans doute, entre plusieurs médecins, celui que vous croiriez le plus en état de vous bien guérir. Je vous conseille encore de vous adresser à celui que vous souhaiteriez avoir pour confesseur au temps de votre mort. Je serai prêt d'entendre tous ceux qui voudront s'adresser à moi; mais comme il arrive de temps en temps des raisons pour s'adresser à d'autres qu'à son pasteur, je ferai en sorte d'avoir quelques confesseurs étrangers, le plus tôt qu'il me sera possible. (Si on peut en avoir dans le courant de la semaine, on en avertira les paroissiens.)

Remarquez qu'il faut bien choisir ces confesseurs étrangers : qu'ils soient tels qu'ils puissent réparer les confessions sacrilèges que l'on aurait faites au pasteur, et qu'ils ne laissent ailer à la sainte table que ceux qui en seraient véritablement dignes.

La seconde chose dont j'ai à vous avertir, c'est que l'on peut satisfaire au devoir paschal dès dimanche prochain; je vous invite à ne pas différer. Souvenez-vous, cependant, qu'il vaut mieux différer sa communion, que de s'exposer au danger d'une communion sacrilège, en s'approchant trop tôt de la sainte table. C'est pour cela que le concile de Latran, en ordonnant à chaque fidèle de communier à Pâques, ajoute : si ce n'est que, suivant l'avis de son propre prêtre, il jugeât qu'il dût s'en abstenir pendant quelque temps. Vous savez d'ailleurs que c'est dans votre église paroissiale que vous devez recevoir la communion, et que vous ne pouvez la faire hors de votre paroisse, sans la permission de votre pasteur.

S'il y a quelques autres avis à donner, on les ajoutera aux précédents; comme, si la communion des enfants doit se faire le dimanche des Rameaux, on fera sentir aux pères et mères leur devoir à cet égard; on leur commandera de prier pour leurs enfants, de leur faire comprendre la grandeur de l'action qu'ils doivent faire, de les envoyer soigneusement au catéchisme pendant la semaine, de les exhorter à se bien confesser, de leur faire pratiquer et de pratiquer pour eux quelques bonnes œuvres, et enfin de ne les pas laisser approcher de la sainte table, s'ils ne reconnaissent eux-mêmes en eux une piété suffisante, et la discrétion nécessaire pour une si grande action.

Il y a des paroisses où les pasteurs n'admettent aucun enfant à la communion, que les parents n'en aient auparavant rendu un bon témoignage. Cet usage n'étant pas général, quoiqu'il soit utile, il ne paraît pas que l'on doive y astreindre les parents, mais seulement les y inviter; c'est au pasteur lui-même à connaître ses agneaux aussi bien que ses brebis.

Avis aux pasteurs. -- Ce dimanche, qui est le cinquième du Carême, est appelé le dimanche de la Passion, parce que l'Eglise nous y remet devant les yeux la Passion de Jésus-Christ. Depuis la Septuagésime jusqu'à présent, elle souhaite que les chrétiens méditent et imitent la vie pénitente du Sauveur au désert; qu'ils gémissent de leur captivité et qu'ils soupirent après leur délivrance des misères de la vie, et surtout du péché. C'est la fin de l'institution des sept dimanches qui s'écoulent depuis la Septuagésime jusqu'au dimanche de la Passion. Car le dimanche de la Septuagésime est le septième avant celui-ci. En ce jour, cette tendre Mère nous annonce cette vérité, que Jésus-Christ nous a procurée par sa mort; pour cela, elle fait chanter l'hymne. *Vexilla regis prodeunt*, et elle quitte la couleur violette, pour prendre la couleur rouge. En un mot, la fin qu'elle se propose dans cette quinzaine est d'honorer spécialement la Passion du Sauveur, et d'engager les fidèles à s'en occuper plus souvent et plus attentivement que dans tout le reste de l'année; de les animer par cette considération à continuer leur pénitence, à bien finir le temps du Carême, et à se préparer plus prochainement à la grande fête de Pâques.

Pour suivre l'esprit de l'Eglise, il faut qu'un pasteur exhorte ses paroissiens à faire, de la Passion de Jésus-Christ le sujet de leurs fréquentes réflexions durant cette quinzaine : ce pourrait être, une année, la matière de son prône. L'Evangile et l'Epître lui fourniront aussi d'autres sujets très-convenables, et même nécessaires à traiter dans ce dimanche, et particulièrement le sacrilège ou l'indigne communion. Il en pourra parler à l'occasion de ce qui est dit dans l'Evangile, de la conduite des Juifs qui voulurent lapider Jésus-Christ lorsqu'il les comblait de ses biens. Dans l'Epître du jour, saint Paul y décrit la grandeur du sacrifice de la croix, il en fait voir l'excellence et la vertu : troisième sujet non moins important que les précédents.

L'objet principal du pasteur en ce dimanche, doit être de donner une plus vive horreur d'une communion sacrilège. Elles ne sont, hélas ! que trop communes dans le christianisme, et quelques soins que l'on prenne pour en faire connaître la gravité, il ne laisse pas de se trouver plusieurs Judas ! Ce crime est si énorme, qu'il doit exciter tout le zèle d'un ministre du Seigneur. Il doit mettre tout en œuvre pour l'empêcher autant qu'il est en lui; et il serait bien coupable, si, par son silence ou sa négligence à préparer ses instructions, il était la cause de quelques communions indignes. Ce qu'il dira en ce jour tendra à donner une crainte efficace d'une mauvaise communion; il pourra aussi représenter les heureux effets d'une communion faite avec les dispositions requises.

Quoiqu'on ait déjà traité de la Passion, le dimanche de la Quinquagésime, on peut encore le faire en celui-ci, en la proposant sous une autre vue. Rien ne devrait être plus familier aux chrétiens que le souvenir des

souffrances de notre divin Maître; saint François Xavier recommandait aux prédicateurs d'en mêler quelque chose dans tous leurs discours. Mais s'il est un temps où il soit à propos et même nécessaire d'en rappeler la mémoire aux fidèles, c'est dans celui-ci. On ne peut mieux entrer dans les dispositions de l'Eglise, qu'en portant ses enfants à ne passer aucun jour de cette quinzaine sans s'en occuper.

Réflexions sur la Passion de Jésus-Christ. — Le dimanche où nous sommes, mes frères, s'appelle le dimanche de la Passion, et les jours suivants jusqu'au Samedi-Saint, se nomment le temps de la Passion. Pourquoi est-il ainsi nommé? Il est aisé d'en découvrir la raison; c'est que l'Eglise se propose d'honorer spécialement, durant cette quinzaine, Jésus souffrant pour notre amour; elle veut engager tous les chrétiens à l'honorer avec elle. Toutes les cérémonies qu'elle nous prescrit en ce saint temps, soit dans la Messe, soit dans les autres Offices, n'ont point d'autre fin que d'exciter la dévotion des fidèles envers Jésus souffrant pour eux. (Si on a déjà parlé de la Passion de Jésus-Christ au commencement du Carême, ainsi qu'il convient de faire, on ajoutera) : Quelques jours avant le Carême je vous exhortai, mes frères, à vous occuper de ce grand objet, pour vous préserver des péchés auxquels se livrent alors les chrétiens, et vous faire passer saintement tout le temps du Carême, et spécialement les trois jours qui le précèdent; mais aujourd'hui je me crois obligé de vous en parler plus au long, et de renouveler votre dévotion envers la Passion de Jésus-Christ. Vous avez dû employer les quatre premières semaines de Carême à faire pénitence pour vos péchés; il faut, durant ces deux semaines, ranimer votre ferveur, et honorer le mystère de la Passion du Sauveur, en prenant part à ses souffrances d'une manière plus parfaite que vous ne l'avez fait jusqu'à présent. Redoublez votre attention à ce que j'ai à vous dire en ce jour de la vérité la plus touchante de notre religion; point de sujet plus digne de la réflexion d'un chrétien, que la Passion de Jésus-Christ surtout dans le temps où nous sommes; point de plus propre à nous préparer à la fête de Pâques; je vous le montrerai dans le premier point. Quand et comment il faut s'en occuper : ce sera le sujet du second point.

Qu'est-ce qui doit vous engager à vous occuper de la Passion de Jésus-Christ particulièrement durant cette quinzaine, de quelle manière faut-il la méditer : voilà, mes frères, le sujet de votre attention.

Premier point. — La religion, la reconnaissance, notre propre intérêt, l'intention de l'Eglise sont autant de motifs qui doivent porter tous les chrétiens à s'occuper, durant cette quinzaine, de la Passion du Sauveur, plus souvent et plus sérieusement que le reste de l'année. Quoi de plus digne de nos réflexions! La religion nous inspire ce devoir. Car qui est celui dont nous vous exhortons à méditer les souffrances? C'est le

Fils de Dieu même, qui a bien voulu se revêtir de notre nature, et qui, dans cette nature humaine, a bien voulu endurer les peines les plus rigoureuses. Livrer son âme à la tristesse la plus accablante, abandonner son corps à la fureur de ses ennemis les plus implacables, et enfin souffrir la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle. Ce Dieu souffrant est-il moins digne de notre culte dans son état de souffrances, que dans son état de gloire? N'est-il pas toujours notre Dieu dans ces différents états? Que dis-je! n'est-il pas plus digne de nos respects, et ne devons-nous pas l'honorer davantage, en quelque façon, au milieu de ses souffrances? La reconnaissance n'exige-t-elle pas essentiellement ce devoir? Pour qui souffre-t-il? Pour qui est-il livré à la mort? Vous ne l'ignorez pas, mes frères, c'est pour vous, c'est pour moi. Chacun de nous peut dire comme saint Paul : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (Galat., II, 20.) Oui, mon Jésus, c'est pour mon amour, c'est parce que vous m'avez aimé plus que vous-même, que vous vous êtes livré pour moi. (On rapportera ici quelques comparaisons d'un bienfaiteur qui aurait exposé sa vie pour conserver la nôtre. Saint Bernard a là-dessus une parabole touchante du fils d'un roi, qui meurt pour un sujet qui s'est révolté contre son père.) N'est-il pas étonnant que des chrétiens pensent si peu à la Passion du Sauveur : *Justus perit; nemo est qui recogitet corde suo.* (Jerem., XII, 11.) Trait d'histoire de saint François d'Assise, qui, ayant été un jour rencontré d'un serviteur de Dieu, qui lui demanda la cause des larmes qu'il lui voyait répandre, lui répondit qu'il pleurait de ce que personne ne pensait à la Passion de Jésus-Christ. N'aurions-nous pas autant et plus de sujet que ce grand serviteur de Dieu, de gémir sur l'oubli de la Passion du Sauveur? Et où est donc, mes frères, notre religion? Quelle ingratitude de ne penser presque jamais à ce qu'un Dieu a souffert pour nous, tandis que nous remplissons notre esprit, de quoi, mes frères? De mille objets vains, peut-être dangereux, ou même criminels. Combien parmi nous qui n'y penseraient jamais s'ils n'en entendaient parler de temps en temps dans l'Eglise! Combien qui n'y pensent pas même durant le saint sacrifice de la Messe, où le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ coule encore sur nous! N'y en a-t-il pas même qui y renouvellent les outrages que ce divin Sauveur reçut sur le Calvaire, de la part de ses bourreaux et des Juifs impies qui assistèrent à sa mort? L'Eglise souhaite qu'on y pense tous les vendredis de l'année, et c'est en l'honneur de cette douloureuse Passion, que l'on y garde l'abstinence de la viande. Elle a même institué plusieurs fêtes durant le cours de l'année, en l'honneur de la Passion de Jésus-Christ : telles sont celles de l'invention de la sainte Croix, de son exaltation, de la sainte couronne d'épines, des saintes plaies de Jésus-Christ, du saint suaire et des autres instruments de la Passion. Combien néanmoins y a-t-il de fidèles qui se rappellent, soit les

vendredis, soit les autres fêtes dont nous venons de parler, ce que leur salut a coûté au Fils de Dieu? Au contraire, combien n'y en a-t-il pas qui passent presque toute l'année sans la méditer une seule fois sérieusement, et sans entrer dans les vues de l'Eglise? C'est pour réparer, en quelque sorte, cet oubli si injurieux au Sauveur, qu'elle a institué ce temps, que nous appelons le temps de la Passion. Tous ses Offices, durant ces saints jours, annoncent sa tristesse, et nous prêchent la part qu'elle prend aux souffrances de Jésus-Christ, et la part qu'elle veut que nous y prenions nous-mêmes. S'entrouve-t-il beaucoup qui secondent ses desirs? Hélas! à peine daigne-t-on y penser le Vendredi-Saint! N'est-ce pas à vous, mes frères, que le Sauveur pourrait adresser cette plainte qu'il fit par un de ses prophètes : J'ai cherché quelqu'un qui prit part à ma douleur, et je n'ai trouvé personne : *Torcular calcavi solus, et non est vir mecum. Quæsi, et non fuit qui adjuvaret?* (Isa., LXIII, 3.)

Ah! mes frères, sentez ici l'ingratitude, et même l'irrégion dont vous vous rendez coupables en oubliant ainsi les douleurs de Jésus-Christ? Voyez aussi combien vous vous nuisez à vous mêmes. Car s'il n'est rien de plus digne du chrétien que de méditer souvent la Passion de Jésus-Christ, rien aussi n'est plus avantageux et plus propre pour nous préparer à la grande fête de Pâques. Un grand docteur, nommé Albert le Grand, soutient qu'il est plus utile de méditer un peu chaque jour la Passion du Sauveur, que de jeûner tous les vendredis au pain et à l'eau, de prendre la discipline et de réciter le psautier. La raison qu'il en donne, c'est que les œuvres extérieures ne sont pas si puissantes pour toucher le cœur, que la méditation attentive de la Passion de Jésus-Christ. Qu'y a-t-il, en effet, de plus propre, mes frères, à faire impression sur nous, et à nous mettre dans les dispositions où nous devons être pour célébrer la Pâque? Quels fruits n'en retirent pas, et les pécheurs et les justes? On racontera comment le souvenir de la Passion est un motif des plus efficaces de conversion. Rien ne fait mieux connaître l'injure que le péché fait à Dieu, que la sévérité de la justice divine envers les pécheurs impénitents : *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet*, dit Jésus-Christ lui-même aux saintes femmes qui pleuraient sur lui. (Luc., XXIII, 31.) Point de pécheur qui ne se corrigeât de ses vices, s'il pensait bien aux douleurs de Jésus-Christ. Les voluptueux, les vindicatifs, etc. Il n'y aurait aucun sacrilège; nul fidèle qui osât profaner les sacrements, soit de pénitence, soit d'Eucharistie. Quelle horreur surtout n'aurait-on pas de renouveler, par une indigne communion, le crucifiement du Fils de Dieu? Les timides sortiraient de l'état de tiédeur, et ils feraient des efforts pour acquérir les vertus; les justes s'avanceraient de plus en plus dans la piété, et y puiseraient de quoi s'embraser d'amour dans la communion. En un mot, nul chrétien qui ne quittât ses péchés, qui ne se rempît

de ferveur, et qui ne fût parfaitement disposé à la communion de Pâques, si, suivant le commandement de Jésus-Christ lui-même, on rappelait dans sa mémoire l'amour qu'il nous a témoigné dans sa Passion, et dont il nous a laissé le mémorial dans le sacrement de nos autels. Aussi était-il de la dévotion des saints de méditer souvent la Passion de Jésus-Christ : *Hæc meditari*, disait saint Bernard, *dixi sapientiam, in his justitie mihi perfectionem constitui. Hæc mea sublimior philosophia : scire Jesum, et hunc crucifixum.* C'était en particulier la dévotion de saint Paul. Il se faisait gloire de ne savoir que Jésus crucifié; sa grande application, durant ses œuvres évangéliques, a été de prêcher et de faire aimer un Dieu crucifié : *Prædicamus Christum crucifixum.* (I Cor., I, 23.) Il exhortait les chrétiens à s'en souvenir continuellement. *Recogitate eum*, écrivait-il aux Hébreux, *qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem.* (Hebr., XII, 3.) Remarquez son expression, *recogitate*, pensez et repensez à celui qui a souffert, de la part des pécheurs, une si grande contradiction. De là vient que l'Eglise a tant de soin de nous l'inculquer; non contente de nous la rappeler chaque semaine de l'année, elle a consacré cette quinzaine à l'honneur de cette divine Passion.

Armez-vous, mes frères, suivant l'avis de saint Pierre, de la pensée de Jésus-Christ, qui a souffert pour nous dans sa chair : *Christo passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini* (I Petr., IV, 1) : pensez-y, pécheurs; pensez-y, justes; pensons-y tous, mes frères, afin de nous disposer à la grande fête de Pâques par une vraie pénitence et des œuvres dignes du christianisme. Mais quand et comment devons-nous nous en occuper? Je vais vous le dire en peu de mots.

Deuxième point. — Il serait à souhaiter, mes frères, que nous nous occupassions continuellement des souffrances de Jésus-Christ : ce souvenir lui serait agréable, et nous en retirerions tous les jours de nouveaux avantages. Jésus-Christ lui-même n'en a jamais perdu la pensée, sa Passion lui a été présente tout le temps de sa vie. Il est des saints et des saintes qui se la rappelaient sans cesse, à toutes les heures du jour, et même pendant la nuit; ils se ressouvenaient de ce que leur Sauveur avait enduré pour eux chaque fois que l'horloge sonnait, pratique que les âmes pieuses appelaient horloge de la Passion. (Détail des souffrances du Sauveur, la nuit de sa Passion, le matin, à neuf heures, à midi, à trois heures.) Mais si cette pratique paraît trop difficile, du moins sommes-nous inexcusables de ne pas y penser en certains jours et en certaines circonstances. Nous avons déjà dit que le vendredi était destiné à cette fin, aussi bien que plusieurs fêtes instituées à l'honneur de Jésus souffrant. Je vous ai rappelé, au commencement de ce discours, ce que prétend l'Eglise dans ces deux semaines. Seriez-vous, mes frères, de véritables enfants du Calvaire, si vous passiez ces quinze jours sans penser

sérieusement à celui qui vous a enfantés sur la croix avec des douleurs incompréhensibles ? Vous ne passerez donc, mes frères, aucun jour de cette quinzaine sans vous en occuper. Choisissez pour cela le temps le plus propre, ou le matin, ou pendant le jour, ou le soir. Ce serait le plus convenable d'y penser le matin ; les réflexions que vous feriez serviraient merveilleusement à sanctifier votre journée, à vous faire entrer dans les sentiments de pénitence et d'amour que ces considérations doivent naturellement nous inspirer. Le travail pénible auquel vous êtes assujettis devrait vous y faire penser souvent. Et quoi de plus propre à adoucir vos peines, vos fatigues et vos sueurs, que la vue de Jésus suant le sang et l'eau dans le jardin des Olives, accablé du poids de sa croix sur le chemin du Calvaire, souffrant la soif la plus brûlante sur l'infâme gibet auquel il est attaché ? Ah ! mes frères, si nous avions tant soit peu de foi, tout nous rappellerait, et ce que Jésus-Christ a souffert pour nous, et les exemples qu'il nous a donnés dans sa Passion. Presque dans tous vos chemins l'image de la croix se présente à vous. Quoi de plus aisé que de faire alors quelques actes dans votre cœur et même de bouche, soit pour adorer Jésus-Christ souffrant, soit pour lui demander de corriger vos mauvaises habitudes, et d'imiter les exemples qu'il vous a donnés dans sa Passion ! Voilà déjà, mes frères, une manière de s'occuper très-utilement de la Passion du Sauveur. Y a-t-il rien en cela qui soit au-dessus de vos forces ? Elle convient à toutes sortes de personnes. Il y a encore plusieurs autres méthodes, c'est de parcourir par ordre tous les mystères de la Passion, et d'examiner ce qu'il y a encore de plus considérable dans chacun. (*Voy. les Médit. de DUPONT, tom. II, pag. 4.*) Pour cela, il est nécessaire que vous soyez instruits de l'histoire de la Passion du Sauveur. On la divise en sept stations douloureuses qui sont des sujets de réflexions fort propres pour les sept jours de la semaine. (On les rapportera.) N'oubliez pas aussi, mes frères, les douleurs de la sainte Vierge, l'Eglise en fait une fête particulière vendredi prochain ; occupez-vous-en, vous surtout femmes et filles chrétiennes ; entrez dans les sentiments avec lesquels elle assista à la Passion de son Fils ; imitez les saintes femmes qui l'accompagnèrent.

On dira quelque chose de la manière de faire ces réflexions, pour ceux qui ont plus de loisir. On en a déjà parlé ailleurs. On insistera surtout sur les sentiments que doivent produire en eux ces réflexions, et les résolutions qu'ils ne doivent pas manquer de former : sentiments d'admiration, d'adoration, d'actions de grâces, de contrition, d'amour, et principalement d'imitation. On spécifiera les vertus qu'ils doivent se proposer d'imiter : on conclura l'entretien, en jurant les auditeurs de commencer dès cette semaine, par exemple demain matin, à considérer Jésus-Christ au jardin des Olives, à s'en souvenir pendant le jour, à faire,

à son exemple, plusieurs actes de conformité à la volonté de Dieu, à demander de temps en temps à Jésus-Christ la grâce de se disposer à le recevoir dignement dans la communion. L'histoire du serpent d'airain, élevé par Moïse dans le désert, viendrait bien ici : voyez à ce sujet le *Livre des Nombres*, chap. XXI, et le *Deutéronome*, chap. VIII. *Sicut Moyses exaltavit serpentem*, etc. (*Joan.*, III, 14.) Sur quoi saint Augustin parle ainsi : *Quis est serpens exaltatus ?* Et il répond : C'est Jésus-Christ mort, élevé en croix ; il ajoute : *Quo modo qui intuebantur in illum serpentem non peribant morsibus serpentum, sic qui intuentur fide mortem Christi, sanantur a morsibus peccatorum.* On fera bien de terminer le tout par une prière adressée à Jésus-Christ même.

Pardon, ô divin Sauveur, de l'oubli où j'ai vécu jusqu'à présent de votre douloureuse Passion : pardon de mon ingratitude, de mon insensibilité : imprimez-la bien avant, cette douloureuse Passion, dans mon esprit et dans mon cœur. Je ne passerai désormais aucun jour sans y penser au moins quelque temps. Accordez-moi votre grâce pour exécuter ma résolution ; faites que j'inite les vertus que vous avez pratiquées dans vos souffrances ; faites que je souffre comme vous, afin de régner un jour avec vous.

Sur la communion sacrilège. — La communion sacrilège est un sujet qu'on ne doit pas omettre en ce jour. Il faut toujours en parler, ou expressément, ou dans le cours d'une instruction sur une autre matière, telle que serait celle de la Passion. Il convient de le traiter, au moins de temps en temps, *ex professo* ; et il n'est point de prône où le zèle du pasteur doive éclater davantage que dans celui de l'indigne communion. L'Evangile de ce jour conduit naturellement à parler de ce crime : il est tiré du chapitre VIII^e de l'Evangile selon saint Jean.

L'Evangile que vous venez d'entendre, mes frères, contient l'histoire d'un entretien que le Sauveur eut avec les Juifs, quelques mois avant sa Passion. Il savait le dessein qu'ils avaient formé de le mettre à mort ; il leur montre qu'ils sont inexcusables, qu'il ne leur a prêché que la vérité, que sa conduite était irréprochable. *Qui de vous, leur dit-il, pourra me convaincre de péché ; et si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Si vous étiez les vrais enfants de Dieu, vous écouteriez les paroles de Dieu.* A cela que répondirent les Juifs ? Vous ne pourrez l'entendre, mes frères, sans en être saisis d'horreur ; ils l'accablaient d'injures, le traitant de Samaritain, c'est-à-dire d'apostat ; ils le nomment même un démoniaque. Jésus ayant ajouté qu'il était plus ancien qu'Abraham, leur patriarche, qu'il était avant qu'Abraham fût fait, c'est-à-dire de toute éternité, ils en vinrent jusqu'à vouloir le lapider. (Ceci arriva dans le temple de Jérusalem.) Jésus ne se déroba à leur fureur qu'en se cachant, c'est-à-dire en se rendant invisible, et passant ainsi au milieu d'eux en sortant du temple. Vous êtes sans doute indignés,

mes frères, de la conduite des Juifs à l'égard de Jésus, autant que vous êtes édifiés de la conduite de Jésus à l'égard des Juifs. Mais le croirez-vous, et plutôt à Dieu qu'il ne fût vrai ! Les chrétiens agissent envers Jésus-Christ d'une manière encore plus horrible et plus cruelle. Il est, ce Dieu sauveur, il est parmi eux, il est réellement dans nos temples, non pas seulement pour les instruire, mais pour leur donner sa propre chair à manger et son propre sang à boire ; et néanmoins, chose détestable ! il se trouve des chrétiens, plusieurs même, qui ne rougissent pas de l'outrager dans le sacrement de son amour, de lui insulter, de le traiter de la manière la plus indigne, en le recevant avec une conscience criminelle ! Ah ! mes frères, comment nos entrailles pourraient-elles n'être pas émuës du zèle le plus ardent contre une action si monstrueuse ? Ah ! que n'ai-je toute l'éloquence des plus grands docteurs, toute l'ardeur des chérubins, pour vous faire un portrait de l'indigne communion, et vous en donner toute l'horreur qu'elle mérite ! O mon Jésus, il s'agit ici de votre gloire, il s'agit de vous épargner les outrages les plus sanglants, et de détourner de dessus mes auditeurs vos châtimens les plus rigoureux ; donnez à votre parole une force nouvelle ; mettez dans ma bouche des expressions toutes de feu, et préparez vous-même ceux qui vont m'entendre à profiter de ce que j'ai à leur dire de la part de Jésus-Christ. De tous les sacrilèges, il n'en est point qui soit plus à craindre que celui d'une indigne communion, pour deux raisons que je vais vous développer ; écoutez-les attentivement. La communion indigne est, de tous les sacrilèges, le plus énorme en lui-même et par sa nature ; c'est le plus odieux dans ses circonstances ; c'est enfin le plus funeste dans ses suites. En combien de manières le commet-on, et comment faut-il s'en préserver ? C'est ce qui fera la matière de cet entretien.

Premier point. — Il faudra d'abord expliquer ce que c'est qu'un sacrilège et ses différentes espèces. (Voy. S. THOM., II, q. 99, art. 1 et 3.) D'où se tire la grandeur du sacrilège ? Elle se tire, selon la doctrine des théologiens, de la sainteté de la chose sainte que l'on profane : *Tanto sacrilegium est gravius, quanto res sacra in quam peccatur majorem obtinet sanctitatem.* Or, parmi les choses qui sont consacrées à Dieu, qui sont sanctifiées, en est-il une plus sainte que la divine Eucharistie ? Profaner les images des saints, leurs reliques, profaner les vases sacrés, déshonorer les lieux saints par ses irrévérences, s'en prendre jusqu'aux personnes consacrées à Dieu, aux ministres des autels : ce sont autant de sacrilèges qui enchérissent les uns sur les autres ; mais profaner la divine Eucharistie, s'approcher indignement de Jésus-Christ, c'est le sacrilège le plus énorme par sa nature, parce qu'il attaque ce qu'il y a de plus saint dans la religion ; il profane le plus auguste des sacrements, il s'en prend à la personne même

de Jésus-Christ. *Ideo*, dit saint Thomas, art. 3, *sacrilegium quod contra hoc sacramentum committitur, gravissimum est inter omnia.* C'est ce que l'apôtre saint Paul a si bien exprimé, quand il dit que celui qui communie indignement se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ : *Reus erit corporis et sanguinis Domini.* (I Cor., XI, 27.) Qu'est-ce donc qu'être coupable du corps et du sang de Jésus-Christ ? C'est, selon l'explication de saint Ambroise, le profaner, le traiter indignement, le fouler aux pieds : *Conculcatur corpus Domini.* C'est être aussi coupable, selon saint Chrysostome, que si l'on faisait mourir cruellement Jésus-Christ et que l'on répandit inhumainement son sang précieux : *Reus est talis (peccator) cædis Dominicæ, ac si Dominum occidisset, et Christi sanguinem effudisset.*

Représentez-vous à présent, mes frères, les profanations les plus criantes ; les églises profanées, les images brisées, les vases sacrés pillés, les hosties sacrées jetées aux chiens. Ces abominations vous révoltent, et on punirait de la peine du feu ceux qui les commettraient. L'indigne communion les surpasse, et on fait plus d'injure à Jésus-Christ lorsqu'on le reçoit dans un cœur et un corps souillés par le péché, que si l'on foulait aux pieds les vaisseaux sacrés, et que l'on donnât la sainte hostie à manger aux chiens. Et à qui livre-t-on Jésus-Christ quand on le reçoit indignement ? A qui ? c'est au démon même, qui devient, pour ainsi dire, le maître du corps de Jésus-Christ, qui lui dispute l'empire dans le cœur de celui qui le reçoit indignement, et qui y règne comme dans un lieu qui lui appartient.

Imaginez-vous, si vous le pouvez, l'injure faite à Jésus-Christ, qui se voit forcé de rester dans le lieu le plus horrible, incorporé, pour ainsi dire, avec le péché ; ce Dieu de sainteté, de pureté et de justice est, en quelque sorte, uni avec un misérable pécheur, à une âme et à un corps impurs, à un vindicatif, à un adultère. O mon Jésus ! l'Eglise chante avec étonnement, que vous n'avez pas eu horreur de demeurer dans le sein de Marie, la plus pure des vierges, et comment pouvez-vous rester dans un lieu aussi infâme que celui d'un indigne communiant ? (On inspirera un sentiment de la plus vive horreur de ce crime.)

L'avez-vous bien comprise, chrétiens sacrilèges, toute la malice de votre action, et pouvez-vous y réfléchir sans frémir d'horreur ! J'ai commis le plus grand sacrilège qui se puisse commettre dans la religion ; j'ai fait à mon Jésus, au Saint des saints, le plus sanglant de tous les outrages : je l'ai livré au démon. Ah ! puis-je y penser, et ne pas mourir de douleur !

Mais ce n'est encore là, mes frères, qu'une partie de la malice de la communion indigne ; les circonstances dont elle est accompagnée la rendent le plus odieux de tous les sacrilèges. Quelles sont-elles, ces circonstances ? Pénétrez-vous-en, mes frères ! Ah ! pourrai-je jamais vous en faire sentir toute l'indignité ? En quel temps un indigne communiant s'en prend-il à Jésus-Christ ? dans le temps qu'il

en reçoit le bienfait le plus signalé, dans un temps où il semble vouloir l'honorer davantage; c'est dans cet temps-là qu'il le déshonore, autant qu'il le peut déshonorer; qu'il renouvelle, en quelque sorte, tous les tourments de sa Passion, et qu'il en hérite même, en un sens, sur la malice de ceux qui conspirèrent à sa mort. Reprenons ces circonstances; l'ingratitude la plus monstrueuse, la trahison, l'hypocrisie la plus noire, le renouvellement de la Passion de Jésus-Christ d'une manière qui lui est plus sensible que tout ce qu'il a autrefois enduré. Pour découvrir cette indigne conduite du pécheur sacrilège, suivons ses démarches. Quel dessein forme un chrétien, une chrétienne qui s'approchent de la table en état de péché mortel? Au lieu de marquer leur reconnaissance de la bonté infinie de Jésus-Christ à leur égard, ce malheureux, cette malheureuse ne craignent pas de se nourrir de sa chair, quoiqu'ils n'ignorent pas qu'ils en sont indignes; qu'ils sont ses ennemis, et qu'ils lui déplaisent infiniment, en communiant en cet état. C'est après avoir fait une mauvaise confession, c'est la haine dans le cœur, etc.

A l'ingratitude, le sacrilège en communiant joint la trahison, la perfidie, l'hypocrisie. Voyez-le mêlé avec les âmes justes; ne diriez-vous pas, à le voir, que c'est un disciple de Jésus-Christ, qu'il est rempli d'amour pour lui; s'il s'approche de la table de la communion, les yeux baissés, les mains jointes; il se prosterne à deux genoux. Ah! malin, hypocrite, que fais-tu? Ignorest-tu donc que le Dieu que tu vas recevoir connaît le fond de ton cœur? Ne crains-tu pas qu'il ne fasse sortir de son sanctuaire un feu qui te dévore, ou qu'il n'ordonne à la terre de t'engloutir tout vivant, comme il fit à l'égard de Coré, Dathan et Abiron. Non, mes frères, il ne le craint pas, il se présente avec hardiesse; comme un autre Judas, il trahit son Maître par un baiser, il le livre par là à son plus cruel ennemi. Le démon, qui est déjà le maître de son cœur, se saisit en quelque sorte de la personne sacrée du Sauveur, et il se passe dans le corps et dans le cœur de ce malheureux un spectacle non moins étrange que dans le temps de la Passion de Jésus-Christ. Rappelons-nous les différents supplices qu'endura le Sauveur dans le jardin des Oliviers, devant les différents tribunaux où il fut conduit, et sur le Calvaire; ils sont ici renouvelés avec une malice qui ne s'est point rencontrée dans les Juifs mêmes.

On montrera comment se fait ce renouvellement des tourments du Sauveur; et, après le détail, on ajoutera que la malice d'un communiant sacrilège l'emporte sur celle des Juifs: 1° parce qu'il est plus éclairé; 2° parce qu'il outrage Jésus-Christ dans son état de gloire; 3° parce qu'il multiplie souvent et continue ses sacrilèges.

O dieux! étonnez-vous et soyez saisis de frayeur! Vous, soleil qui vous éclipsâtes à la mort de Jésus, comment pouvez-vous éclairer un indigne communiant! etc.

Ah! mes frères, Dieu les souffre: mais

c'est souvent pour leur malheur: c'est pour leur faire porter le juste châtiment de leurs crimes. Voici, mes frères, ce qui doit achever de vous donner de la communion sacrilège la plus vive crainte de Dieu, qui est essentiellement juste, qui met une exacte proportion entre le crime et le châtiment, et punit l'indigne communiant de la manière la plus frappante, et qui, étant bien réfléchie, devrait engager tout homme qui a un peu de foi à se garantir du crime de la communion indigne avec tout le soin possible. Mais encore quelles sont ces punitions que Dieu tire du crime dont nous parlons? On peut en distinguer de trois sortes: punitions corporelles, punitions spirituelles, punitions éternelles.

Punitions corporelles: saint Paul le déclarait déjà de son temps: *Ideo*, disait-il aux Corinthiens, *inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi.* (I Cor., XI, 30.) Oui, les maladies, la mort prématurée, et quelquefois même éclatante, sont des châtiments de la communion indigne. Saint Cyprien (Serm. de Lapsis) nous en fournit des exemples frappants. Ajoutez à cela les grêles qui arrivent un peu après Pâques, ou quelquefois même lorsqu'on est sur le point de recueillir les fruits de la terre, qui peuvent être regardées comme des châtimens des communions sacrilèges, qui se commettent surtout dans le temps de Pâques. Oui, dit l'Apôtre, si nous avions soin de nous bien éprouver nous-mêmes avant que de communier, le Seigneur ne nous punirait pas de la sorte: *Si nosmetipsos didicaremus, non utique didicaremur.* Et les maux dont il nous a frappés jusqu'ici sont un avertissement qu'il nous fait de nous mieux préparer à l'avenir: *Dum judicamur autem, a Domino corripimur.* Il veut surtout nous préserver de la damnation éternelle, et ne pas nous perdre avec les impies: *Ut non cum hoc mundo damnemur.* (Ibid., 31, 32.) Car, mes frères, la communion indigne est un des péchés qui damne le plus infailliblement; Dieu le punit par l'aveuglement d'esprit, qui conduit peu à peu à l'impénitence. Dès qu'on a eu la hardiesse de s'approcher de la sainte table en mauvais état, le crime ne coûte presque plus rien; on s'y endurecit, et souvent on y meurt. Judas en est un triste exemple. (On détaillera les suites de sa communion sacrilège.) *Exivit continuo; introivit in eum Satanas.* (Joan., XIII, 30, 27.) Il livre son Maître; il n'est plus touché de ce qu'il lui dit: il se met à la tête de ses ennemis; il entre dans le désespoir, *Et laqueo se suspendit.* (Matth., XXVII, 5.) Ne serez-vous pas touchés, mes frères, d'un exemple si frappant? Hélas! on en voit encore de temps en temps de pareils, s'il ne sont pas aussi publics, ils sont aussi réels. (On prouvera ceci par l'exemple de quelques-uns de ses auditeurs.) Avant que de faire la première communion sacrilège, ils sentaient des remords; la parole de Dieu faisait encore sur eux quelque impression; mais dès qu'ils ont eu le malheur de communier indignement, leur esprit s'est aveuglé, leur cœur s'est en-

direi, et il faudrait un miracle de la grâce pour les changer. L'apôtre saint Paul va même jusqu'à dire, que leur jugement est déjà non-seulement prononcé, mais qu'ils l'ont avalé, qu'ils l'ont, pour ainsi dire, incorporé en eux : *Judicium sibi manducat et bibit.* (1 Cor., XI, 29.) Avez-vous jamais compris, mes frères, la force de cette expression : *Sibi manducat et bibit*, il a avalé son jugement de condamnation ? Ce n'est pas seulement sur du papier que son jugement est écrit ; ce n'est pas sur l'airain qu'il est gravé ; c'est dans son cœur qu'il est imprimé ; il est, pour ainsi dire, uni avec lui-même. Comment pourra-t-il le faire révoquer ; Comment l'effacer ? Ah ! mes frères, c'est ce qui est extrêmement difficile, et on peut lui appliquer ce que saint Paul dit aux Hébreux, de ceux qui abandonnaient la loi chrétienne : *Voluntarie peccantibus non relinquitur pro peccatis hostia.* (Hebr., X, 26.) Et en effet, mes frères, quel avocat pourra avoir auprès de Dieu celui qui a outragé le plus indignement Jésus-Christ, qui a abusé de l'hostie sainte, de l'hostie pacifique ? etc. Je vous l'avoue, mes frères, s'il y avait quelque péché irrémissible, je n'hésiterais pas de prononcer que ce serait celui d'une communion indigne.

Ah ! mes frères, si quelqu'un de vous a été assez malheureux pour s'en rendre coupable, qu'il gémissé, qu'il s'anéantisse, qu'il n'oublie rien pour apaiser la colère de Dieu ; sans doute que sa bonté ne l'a conservé jusqu'à cette Pâque que pour lui faire réparer son sacrilège. Pour vous, âmes justes, qui en avez toujours eu de l'horreur, apprenez comment vous devez vous en préserver. Je vais vous l'apprendre, en vous mettant sous les yeux en combien de manières on se rend coupable d'une indigne communion.

Deuxième point. — Je vous l'ai dit, mes frères, dans le commencement, et il n'est que trop vrai que le nombre des communions sacrilèges est plus grand qu'on ne le pense ; puis-que tant de gens communient, et que les crimes sont cependant si communs, que l'on voit même, peu de temps après Pâques, ceux-là mêmes qui se sont approchés de la sainte table, continuer la vie criminelle qu'ils menaient auparavant.

Plusieurs sortes de personnes tombent dans ce crime d'une indigne communion, les uns par une malice formelle, les autres par une illusion criminelle. Oui, et le dirai-je sans gémir ; il est des chrétiens, si toutefois on peut leur donner ce nom ; disons mieux, il est des monstres dans la religion qui ont assez de hardiesse pour se présenter à la sainte table avec une malice déshonorée, sachant bien qu'ils sont en état de péché mortel, qu'ils n'ont pas voulu déclarer dans la confession. Je n'ai garde de soupçonner aucun de vous d'une telle iniquité ; ces sortes de gens sont dignes de toutes les foudres du Ciel. Ce serait en vain que nous voudrions leur remontrer leur malice, ils ne viennent point nous entendre ; ou, s'ils assistent à nos instructions, c'est comme Judas, lorsque son

Maître lui manifesta la grandeur de son crime ; les ministres du Seigneur, à l'exemple de leur Maître, ont quelquefois la tristesse de donner la communion à ces nouveaux Judas. Laissons, mes frères, laissons ces hommes monstrueux, pour examiner une autre sorte de chrétiens, qui, quoique moins scélérats que les premiers, ne laissent pas d'être coupables de la profanation de l'Eucharistie. Et qui sont-ils, mes frères ? Quantité de chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qui communient après des confessions imparfaites, dans quelques habitudes criminelles auxquelles ils n'ont pas sincèrement renoncé, dans l'engagement au péché, dans l'occasion prochaine de le commettre et qu'ils ne veulent pas quitter, dans l'inimitié contre le prochain.

Ce n'est pas que ces chrétiens veuillent, de sang-froid et par malice, recevoir indignement le corps du Sauveur ; mais ils ne s'éprouvent pas assez ; ils n'examinent pas assez si leur cœur est détaché du péché ; ils se persuadent fausement, que pourvu qu'ils se confessent et qu'ils reçoivent l'absolution, c'en est assez pour s'approcher de la sainte table. Voilà ce qu'on appelle sacrilège d'illusion, de tromperie, de fausse conscience ; ils s'aveuglent sur leur état, leurs passions les aveuglent, le démon les aveugle. Ouvrez aujourd'hui les yeux, mes frères, et voyez si vous ne vous en êtes pas rendus coupables. Je ne crains pas de le dire, il y en a plusieurs parmi vous qui ont fait jusqu'ici des communions sacrilèges, parce qu'ils ont communie sans être changés, sans avoir la robe nuptiale, qui est la charité, l'amour de Dieu et du prochain, tel qu'il nous est commandé.

Venons au détail, et voyons comment plusieurs se comportent, lorsqu'ils pensent à faire leurs Pâques. Commencent-ils par quitter leurs péchés ? Est-ce à cela qu'ils pensent d'abord ? On les exhorte dès l'entrée du Carême et même auparavant, et malgré tout cela ils sont toujours les mêmes. Le temps pascal approche-t-il ? Ne peuvent-ils plus différer d'approcher du tribunal de la pénitence ? Comment s'y préparent-ils ? Par un examen fort superficiel. A qui s'adressent-ils ? Au confesseur le plus indulgent ; et s'ils en connaissent un qui ne voudra pas leur permettre la communion qu'ils n'aient changé de vie, ou qui veuille sonder leurs pœnes, ils n'auront garde d'aller à lui. Que s'ils tombent entre les mains d'un prudent médecin, d'un zélé confesseur qui exige d'eux une épreuve suffisante, ne le quittent-ils pas pour aller à d'autres ? On s'ils reviennent à lui, n'useront-ils pas de déguisement ? Ne feront-ils pas de fausses promesses ? N'exagéreront-ils pas leur prétendue conversion, pour extorquer une absolution qui ne fait que les rendre plus condamnables ? Ah ! mes frères, qu'il est des gens qui se trompent eux-mêmes !

Combien, dit saint Cyprien, qui exhalant encore, pour ainsi dire, l'odeur de leurs crimes, vont ravir le corps de Notre-Seigneur, sans avoir bien purifié leur conscience, sans avoir pris un temps suffisant pour se préparer

à une action si sainte! *Quam multi, exaltantibus etiam nunc scelus suum faucibus, Domini corpus invadunt, ante purgatam conscientiam, ante expiata delicta!* Rentrez en vous-mêmes, jeunes gens: vous surtout, qui vous fréquentez sous prétexte d'établissement, et qui le faites peut-être depuis longtemps contre le gré d'un père et d'une mère. Rentrez en vous-mêmes, vous chrétiens engagés dans le monde, dans certains emplois, dans certaines professions dangereuses pour la conscience, où vous commettez peut-être mille injustices sur lesquelles vous n'avez jamais voulu vous éclaircir; vous dont la vie est toute mondaine, tout à fait contraire aux maximes de l'Evangile; vous tous qui peut-être depuis longues années êtes sujets à des emportements horribles, à des paroles scandaleuses, qui refusez de parler à une personne de qui vous croyez avoir été insultés; vous qui retenez depuis longtemps un bien que vous doutez vous appartenir justement, etc. Je veux croire cependant que plusieurs de ceux qui se confessent mettent un certain intervalle entre leurs crimes et leur communion. Mais quel intervalle! Hélas! à peine s'abstient-on durant quelques jours de ses péchés ordinaires! Et aussitôt après une confession faite à la hâte, ils vont hardiment se nourrir du pain des anges. Leur cœur est-il bien changé? Non, mes frères, le changement n'est qu'apparent, et les rechutes promptes, qui leur arrivent presque aussitôt après leurs Pâques, en sont une preuve trop convaincante.

Ah! mes frères, ne vous exposez pas au malheur de communier indignement, et prenez tout le temps nécessaire pour faire une véritable Pâque; et ne dites pas que le temps pascal va bientôt finir: c'est à vous à prendre vos précautions; et si votre confesseur ne vous juge pas en état de communier durant cette quinzaine, souvenez-vous que l'Eglise lui donne le pouvoir de différer votre communion: il n'est temps de la faire pour vous, que lorsque vous serez disposés. Dans l'ancienne loi Dieu avait ordonné qu'un homme qui serait trouvé incommode, c'est-à-dire hors d'état de faire la Pâque avec les autres le premier mois, la ferait le mois suivant: *Homo qui immundus fuerit, faciat phase Domini mense secundo.* (Num., IX, 10.) Le Seigneur a renouvelé ce précepte dans la loi de grâce par la bouche de l'Eglise, lorsqu'elle a laissé aux confesseurs le pouvoir de différer la Pâque des chrétiens, quand ils le jugeraient à propos. Ainsi, mes frères, laissez agir votre confesseur; et que ni le respect humain ni aucun autre motif ne soient capables de vous faire approcher de la communion sans la préparation nécessaire. Formez-en aujourd'hui la résolution; et pour vous la faire réduire en pratique, méditez tous les jours ce qui a fait le sujet de cet entretien: De tous les sacrilèges, il n'en est point de plus énorme en lui-même que l'indigne communion, point de plus odieux dans ses circonstances, point de plus funeste dans ses suites. Ajoutez-y ce terrible anathème

du Fils de Dieu, ah! ne sera-ce point sur vous qu'il tombera? *Vae homini illi, per quem Filius hominis tradetur!* (Matth., XXVI, 24.) Je tremble, mes frères, en prononçant cette malédiction, malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré à cette Pâque! Malheur à cette fille, à cette femme, à ce jeune homme, au père de famille qui communieront indignement! Sur qui tombera cette malédiction? Sur qui, mes frères? Sur ceux qui ne sont pas touchés de cet entretien, et qui étant dans l'état du péché, négligeront de prendre les moyens efficaces pour en sortir. Ah! je vous en conjure, mes frères, par l'hostie sainte que je vous distribuerai et qui va s'immoler sur l'autel: que cette hostie ne serve pas à votre condamnation, à la plus affreuse de toutes les condamnations; mais plutôt à augmenter en vous la vie de la grâce, et à vous conduire à la vie éternelle. Que ces paroles se vérifient à l'égard de chacun de vous: *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam. Amen.*

Nota. On peut varier aisément le plan du prône que l'on vient de donner; par exemple, on montrera dans un premier point la grandeur de l'injure que la communion sacrilège fait à Jésus-Christ; et dans le second, la rigueur du châtiment dont elle est punie.

Ou bien, on le proposera de cette façon: Rien de plus à craindre qu'une communion sacrilège, premier point. Elle est cependant très-commune, second point. Mais de quelle manière qu'on envisage ce sujet, il ne faut pas perdre de vue le but de cette instruction, qui est de préserver les âmes justes du crime de l'indigne communion, et de porter les pécheurs à ne rien oublier pour purifier leur cœur avant que d'aller à la sainte table, et à suivre avec docilité les avis d'un sage confesseur.

Sur la grandeur et la vertu du sacrifice de la croix, et sur l'abus que plusieurs en font. — L'Epiître de la Messe de ce jour est tirée du IX^e chapitre de la Lettre de saint Paul aux Hébreux, c'est-à-dire aux Juifs convertis à la foi de Jésus-Christ. Ce fut une lettre circulaire que l'Apôtre écrivit de Rome, vers l'an 60 de Jésus-Christ, à tous les Juifs convertis, dont un grand nombre étaient dispersés dans les différentes parties de l'univers. Il s'adressa particulièrement à ceux qui demeuraient dans la Judée. Plusieurs croient qu'elle fut écrite en hébreu ou en syriaque; elle contient treize chapitres. Le but des dix premiers est de détacher de plus en plus les Hébreux du penchant qu'ils conservaient toujours pour l'Ancien Testament, et qui les portait à allier ensemble la loi ancienne et l'Evangile, Jésus-Christ et Moïse. Pour cela il leur fait voir l'entière prééminence de la personne et de la loi de Moïse. Il en vient ensuite au sacerdoce de Jésus-Christ et à la dignité de son sacrifice, dont ceux de l'ancienne loi n'étaient que la figure. C'est ce qui remplit la lettre jusqu'au 19^e verset du X^e chapitre. Le reste contient des préceptes

moraux ; il s'attache, particulièrement dans ces derniers chapitres, à consoler les Hébreux parmi les persécutions qu'ils souffraient, et à les affermir dans la foi et les vertus chrétiennes.

L'Eglise a choisi, dans cette Epître, ce qui convient le mieux au sacrifice de la croix, dont elle rappelle la mémoire dans cette quinzaine ; savoir, depuis le verset 11 du IX^e chapitre jusqu'au 15 : elle commence par ces mots : *Christus assistens Pontifex futurorum bonorum, per amplius et perfectius tabernaculum... neque per sanguinem hircorum, sed per proprium sanguinem introivit semel in sancta. Et ideo Novi Testamenti mediator est, ut morte intercedente, etc.*

Il n'est peut-être pas une Epître dans l'année qui fournisse un plus grand sujet que celle-ci. Dans l'Epître du dimanche précédent, l'Eglise nous montre la différence de l'Ancien Testament et du Nouveau, dans l'allégorie que saint Paul en a faite écrivant aux Galates ; aujourd'hui elle nous met devant les yeux ce qu'il y a de plus grand dans la loi de grâce, et ce qui a été la source des biens spirituels que les hommes ont reçus depuis la création du monde : c'est le grand sacrifice de la croix, c'est la mort du grand Prêtre de la loi de grâce, par laquelle ont été expiés les péchés de tous les hommes qui ont vécu, qui vivent et qui vivront. Il se présente un beau et grand sujet à traiter à l'occasion de cette Epître, et d'où l'on peut tirer une excellente morale très-convenable au temps présent : c'est le prix et la vertu du sacrifice de la croix, et l'abus que l'on en fait, surtout au temps pascal. Il serait bon de faire la lecture de l'Epître.

L'Eglise, mes frères, qui veut nous engager à ne point perdre de vue la Passion de Jésus-Christ surtout durant cette quinzaine, et nous disposer à profiter de cette divine Passion par une digne communion, nous rappelle dans l'Epître de ce jour le grand sacrifice de la croix. Dimanche dernier nous vous montrâmes la différence de l'Ancien et du Nouveau Testament, et la supériorité de la loi de grâce sur la loi ancienne ; mais ce qui distingue particulièrement et ce qui relève le plus le Nouveau Testament, c'est la qualité du Pontife, c'est l'excellence et la vertu du sacrifice qu'il a offert, et dont nous renouvelons tous les jours la mémoire à l'autel. Je me propose, mes frères, de vous entretenir aujourd'hui de la grandeur et de la vertu du sacrifice de la croix, pour vous engager à entrer dans les sentiments que l'Eglise veut nous inspirer dans le temps où nous sommes ; et je vous montrerai en même temps l'indigne conduite de plusieurs chrétiens, qui rendent inutile à leur égard le prix de ce grand sacrifice, et qui le renouvellent même par la manière dont ils approchent des sacrements.

Il n'est point de sujet plus excellent que celui-ci, mes frères, il n'en est point dont il vous importe plus de profiter. Quelle est la grandeur et la vertu du sacrifice de la croix ? Ce sera le premier point. Quel abus fait-on

du sacrifice de la croix ? Ce sera le sujet du second point.

Premier point. — Le sacrifice est un acte de la vertu de religion, par lequel un prêtre légitime offre à Dieu une chose sensible qu'il consacre et qu'il détruit, en quelque manière, en son honneur. Le sacrifice est essentiel à la vraie religion, parce que c'est un hommage qui est dû essentiellement à Dieu, pour reconnaître son souverain domaine sur les créatures, pour satisfaire à sa justice, le remercier de ses bienfaits et obtenir de sa bonté les biens dont on a besoin. Aussi y a-t-il eu de tout temps des sacrifices. (On dira quelque chose des sacrifices de la loi de nature et de la loi écrite.) Mais qu'étaient-ce que ces sacrifices, et quelle vertu pouvaient-ils avoir pour rendre à Dieu l'honneur qu'il mérite ? Ils n'étaient pas capables par eux-mêmes de le glorifier autant qu'il en est digne, ni d'apaiser sa colère, ni de le remercier de ses bienfaits, ni d'en obtenir de nouvelles grâces ; il était impossible que les péchés fussent effacés par le sang des taureaux et des boucs. Qu'a fait le Fils de Dieu en entrant dans le monde ? L'Apôtre nous l'apprend dans cette Lettre (chap. XI, vers. 5-9) : *Vous n'avez pas voulu de victimes et d'oblations ; les holocaustes et les sacrifices pour les péchés ne vous ont pas été agréables.* (Par les victimes et les oblations, l'Apôtre entend tout ce qui s'offrait d'animé ou d'inanimé, pour remercier Dieu, ou pour obtenir quelque grâce ; par les holocaustes et par les sacrifices pour le péché, il entend les sacrifices qui étaient offerts pour honorer Dieu comme souverain Maître, et pour expier les péchés.) *Vous m'avez formé un corps propre à vous être immolé ; je viens selon qu'il est écrit de moi, pour accomplir votre volonté, et suppléer à l'impuissance de tous les anciens sacrifices : « Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam. »* Voilà, mes frères, comment Jésus-Christ s'est offert pour être le Grand Prêtre de la loi nouvelle ; il a exécuté à la lettre, en mourant sur la croix, ce qu'il avait dit en entrant dans le monde. C'est de ce sacrifice offert par Jésus-Christ à la fin de sa vie, que parle l'Apôtre dans l'Epître de ce jour, lorsqu'il dit que Jésus-Christ venant à paraître comme le Pontife des biens futurs, c'est-à-dire comme le Grand Prêtre qui devait nous acquérir les biens célestes, est entré une fois dans le sanctuaire, non avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang. Il nous donne de ce sacrifice saignant la plus haute idée ; il assure que tous les sacrifices anciens n'en étaient que l'ombre : *Umbram habens futurorum bonorum.* Et quelle différence, en effet, mes frères, entre le sacrifice de la croix et les sacrifices des anciens ? Jugez-en par la différence du prêtre et de l'hostie offerte, et des effets du sacrifice. Dans les sacrifices anciens qui ont été offerts par les patriarches dans la loi de nature, et par Aaron et ses successeurs dans la loi écrite, qui étaient les prêtres, et que les victimes offraient-ils ? Les prêtres étaient des hommes

imparfaits, pécheurs et coupables de péchés ; les victimes qu'ils sacrifiaient étaient ou des fruits de la terre, ou des animaux ; mais dans le sacrifice de la loi nouvelle, qui est le prêtre, et quelle en est la victime ? C'est un Dieu qui, ayant bien voulu s'unir à notre nature, s'est offert lui-même, et a répandu son sang pour la gloire de son Père et pour notre salut. Ah ! qui pourrait dignement relever la grandeur de ce sacrifice ? Mais personne, ni les hommes, ni les anges, ne peuvent ni l'exprimer, ni la comprendre. Réjouissons-nous, mes frères, de ce que Dieu a reçu par ce sacrifice un honneur infini ; parce que celui qui se sacrifiait était d'une dignité infinie, et il n'en fallait pas moins pour que Dieu fût glorifié en Dieu. Mais ce n'a pas été seulement pour sa gloire que Jésus-Christ s'est offert en sacrifice, c'a été aussi pour notre propre salut, pour satisfaire à la justice de son Père, etc., ce qui a fait dire à saint Paul que Dieu nous a réconciliés avec lui-même par Jésus-Christ : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* (II Cor., V, 19.)

Et quelle a été la vertu de ce sacrifice ? Elle a été infinie ; jamais elle ne pourra être épuisée. Ce n'est qu'en vertu de ce sacrifice que nous pouvons obtenir le pardon de nos péchés : c'est le prix de ce grand sacrifice qui nous est appliqué dans celui de la Messe, et dans les sacrements ; en un mot, toutes les grâces qui ont jamais été accordées aux hommes, que nous recevons, et qui seront accordées jusqu'à la fin du monde, ne sont rien autre chose que les fruits de cet unique sacrifice ; et, comme parle saint Paul, par cette seule oblation, Jésus-Christ a pleinement satisfait à la justice de son Père et nous a mérité tout ce dont nous avons besoin pour nous sanctifier et arriver au comble de la perfection : *Una oblatione consummarit in sempiternum sanctificatos.* Tous nos sacrements empruntent de lui toute leur vertu ; et ils sont comme des canaux par où le fruit nous en est communiqué. Toutes nos bonnes œuvres en tirent toute leur valeur ; et sans lui elles ne seraient d'aucun prix devant Dieu. Enfin, sa vertu est si abondante, que quand les hommes se multiplieraient à l'infini, et que leurs iniquités seraient également multipliées, ce seul sacrifice serait suffisant pour les rendre saints. *Una oblatione, etc.*

Quel sujet de consolation, mes frères, d'avoir un tel Pontife, qui a satisfait pour tous nos péchés, et qui étant Dieu, le Saint des saints, et comme l'appelle saint Paul, *innocent, sans aucune tache, éloigné de tout commerce avec les pécheurs*, c'est-à-dire de leurs dérégléments et de leurs vices, *est placé au-dessus des cieux, et toujours en état de sauver ceux qui s'adressent à lui, étant toujours vivant pour intercéder en notre faveur* : « *Pontifex sanctus, innocens, impollutus... salvare in perpetuum potest accedentes per semetipsum ad Deum.* » (Hebr., VII, 25, 26.)

Oui, mes frères, Jésus-Christ est toujours vivant, et il exerce encore dans le ciel, en

notre faveur, les fonctions de son sacerdoce ; assis à la droite de son Père, il est notre médiateur : c'est le nom que lui donne saint Paul dans l'Épître de ce jour : *Novi Testamenti mediator est* ; c'est-à-dire, qu'en qualité d'homme, il est encore dans le ciel notre avocat, notre intercesseur ; et après avoir fait notre paix avec son Père en mourant sur la croix, il veut bien encore nous servir d'intercesseur auprès de lui, afin que les mérites de sa mort nous soient appliqués.

Voyez donc, mes frères, quelle est la prééminence du sacrifice de la croix sur tous les autres sacrifices, non-seulement quant à la qualité du prêtre, mais encore quant à la vertu et aux effets de ce sacrifice. Les sacrifices anciens ne pouvaient par eux-mêmes que purifier le corps ; mais la vertu de celui-ci s'étend sur nos âmes ; elle s'étend à tous les temps, à tous les hommes ; il ne tiendra qu'à nous d'en ressentir les fruits dans le temps et dans l'éternité. Quel malheur, mes frères, si nous refusons d'en profiter !

Rendons des actions de grâces à ce Dieu Sauveur, qui a bien voulu s'immoler pour nous ; occupons-nous durant cette quinzaine de ce que tout son amour lui a fait endurer ; mettons-nous en état de participer à l'abondance de sa réception ; prenons bien garde d'être du nombre de ceux qui, par une ingratitude énorme, abusent du prix de son sang. Renoncez votre attention, je vais vous en dire deux mots.

Deuxième point. — Quelque excellent que soit le sacrifice de la croix, quelque excellente que soit sa vertu, il est cependant beaucoup de chrétiens qui n'en profitent pas, et qui, bien loin de témoigner à Jésus-Christ leur reconnaissance, en faisant un saint usage des moyens qu'il leur a laissés pour ressentir les fruits de sa Passion, en abusent indignement. Est-il donc vrai que beaucoup de chrétiens anéantissent, pour ainsi dire, à leur égard, la vertu du sacrifice de la croix ? Est-il vrai qu'ils profanent le sang que Jésus-Christ a répandu pour eux ? Oui, mes frères, et plutôt à Dieu que le nombre en fût moins grand ! C'est même en ce temps, plus qu'en tout autre, qu'ils donnent dans cette horrible profanation ; dans ce temps, dis-je, où Jésus-Christ désire infiniment de leur communiquer les mérites de son sang avec une sainte profusion. Il le fait dans les saintes cérémonies que l'Eglise pratique durant cette quinzaine ; il le fait surtout dans les sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Mais qu'il est peu de fidèles qui entrent dans ses vues ! Combien, au contraire, qui bien loin de se sanctifier dans ce temps pascal, ne font qu'augmenter leurs crimes et outrager de nouveau ce Dieu Sauveur. (Ici on fera quelques détails des cérémonies de l'Eglise durant ces deux semaines, et de tout ce qu'elle fait pour engager ses enfants à participer aux fruits de sa Passion.) Mais hélas ! il n'est presque personne qui seconde ses intentions ; on néglige ses Offices ; on y assiste sans l'esprit intérieur ; on ne rentre pas en soi-même par une sérieuse méditation des souffrances de

Jésus. Le jeûne n'est pas plus exact que dans le carême ; on ne veut presque rien souffrir pour accomplir dans sa chair ce qui manque à la passion du Sauveur.

Ce n'est pas là tout le mal ; ce qu'il y a de plus étrange, c'est l'abus énorme que font quantité de chrétiens du sacrement de pénitence et de la divine Eucharistie. Qui peut y penser sans douleur ? Ils renouvellent en quelque sorte, par la manière dont ils les reçoivent, le sacrifice du Calvaire. (On exposera l'abus qu'on fait du sang du Sauveur, par les mauvaises confessions et les communions indignes, et comment en même temps on renouvelle sa Passion.) On la commence, pour ainsi dire, en recevant mal le sacrement de pénitence ; on la continue, en s'approchant de la sainte table après une confession insuffisante ; et on la consomme, en faisant mourir spirituellement Jésus-Christ dans son cœur, en l'y attachant, pour ainsi dire, sur un gibet mille fois plus infâme que celui de la croix. (Tout cela demande quelque étendue.)

Quel abus, mes frères, qu'il est criminel ! Peut-il être trop sévèrement puni ? (On se servira, pour le faire connaître, d'une comparaison sensible, prise d'un prince qui se serait livré à la mort pour expier la rébellion d'un sujet envers son père ; et encore de celle d'un roi qui aurait invité un de ses courtisans à manger avec lui. Que dirait-on du premier, s'il méprisait la grâce que le prince lui avait obtenue, s'il refusait d'avouer sa faute, ou s'il conservait toujours le même esprit de rébellion contre le roi ? De quel châtiment ne serait pas punissable le second, qui, allant à la table du prince, cacherait un poignard dont il percerait le roi à sa table même.)

Tel et infiniment plus criminel encore est l'abus que les chrétiens font du sang de Jésus-Christ, en s'approchant en mauvais état des sacrements. Ah ! mes frères, ne vous en rendez pas coupables ; que le sang de Jésus-Christ ne crie pas contre vous. (Trait du meurtre d'Abel.) *Quid fecisti?* dit le Seigneur à Caïn, *vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terra: nunc igitur maledictus eris super terram, que aperuit os suum, et suscepit sanguinem fratris tui de manu tua.* (*Gen.*, VI, 10, 11.) Ah ! mes frères, quel reproche ne fera pas le Seigneur à ceux qui auront répandu indignement et cruellement le sang de son Fils ? Son sang ne demandera-t-il pas continuellement vengeance contre les impies ? La malédiction du Seigneur ne tombera-t-elle pas sur eux ? (Il faut bien faire valoir cette histoire ; elle est capable de faire impression.) Ne vous livrez cependant pas, chrétiens, au désespoir ; si vous avez eu le malheur d'imiter Caïn dans son crime, ne l'imitiez pas dans son défaut de confiance, et ne dites pas : *Major est iniquitas mea*, etc. (*Ibid.*, 13.) Je vous l'ai dit, la vertu du sacrifice de la croix est infinie ; approchez-vous du tribunal de la pénitence avec un cœur vraiment contrit, et ce Dieu infiniment indulgent

voudra bien vous accorder le pardon. **Unissez-vous à lui dans les saints mystères que nous allons célébrer, et où Jésus-Christ lui-même va s'immoler par nos mains. Témoinnez-lui, pendant cette Messe, votre reconnaissance pour l'amour infini qui l'a porté à mourir pour vous. Demandez-lui qu'il élève votre esprit pour comprendre de plus en plus la grandeur et l'efficacité de ce sacrifice sanglant ; suppliez-le de vous pardonner l'abus et le mépris que vous en avez faits ; promettez-lui que vous n'abuserez plus des grâces qu'il voudra bien vous accorder ; si vous n'avez pas encore travaillé sérieusement à vous purifier, ne différez pas davantage. (On pourra produire, en forme de prières, ces résolutions qu'on vient d'indiquer. On adressera soi-même une prière à Jésus-Christ. Les oraisons de la Messe, de la collecte, de la secrète et de la postcommunie sont très-propres pour cela.)**

Il faut observer, avant que de finir ce qui regarde ce dimanche, que comme l'Office du dimanche suivant est fort long, il serait très-à-propos de préparer les peuples, dès ce jour, à cette cérémonie, particulièrement à la bénédiction des rameaux, à la procession qui se fait ensuite et à la Passion qui se chante. Il ne serait plus temps de le faire, quand ces cérémonies seraient finies. Ainsi un pasteur doit en parler, ou à la Messe de ce jour, ou aux Vêpres. Un catéchisme sur ces cérémonies serait très-instructif ; du moins ne doit-on pas omettre d'en dire quelque chose avant de commencer son catéchisme ordinaire, en faisant quelques demandes sur la semaine qui suit immédiatement celle de la Passion : pourquoi ce dimanche est-il appelé le dimanche des Rameaux ou des Palmes ? Pourquoi bénit-on ces rameaux ? Et que demande-t-on pour les fideles en les bénissant ? Pourquoi fait-on une procession ? Que signifie-t-elle ? Dans quel esprit doit-on y assister ? D'où vient qu'au retour de la procession on frappe trois fois à la porte de l'église avant que de l'ouvrir ? Pourquoi enam lit-on à la Messe l'histoire de la Passion ? Il serait honteux pour un pasteur que ses paroissiens assistassent à ces cérémonies sans en savoir la fin.

Nous avons déjà averti plus haut que la fête de la Compassion de la sainte Vierge tombe cette semaine, et qu'il est de la piété du pasteur d'exhorter ses paroissiens à honorer d'une manière particulière la compassion de la sainte Vierge. Ce serait bien de les assembler ce jour-là sur le soir, si on le pouvait commodément, pour chanter la complainte *Stabat Mater*, etc. On accompagnerait cette complainte d'un entretien sur la fête de la Compassion de la sainte Vierge, ou de Notre-Dame de pitié, que d'autres appellent la fête des Souffrances de la sainte Vierge, de Notre-Dame des Sept Douleurs. (*Voy.* le P. CROSET, dans son *Année chrétienne*, tom. III, le P. NERVET dans ses *Réflexions*, tom. II, pour le Samedi-Saint.) Il suffit de lire attentivement l'Office du nouveau Tré-

vière. Après avoir dit quelque chose de l'institution de cette fête, on expliquera quelles ont été les souffrances de la sainte Vierge durant la Passion de son Fils, particulièrement sur le Calvaire : on enseignera ensuite ce que nous devons à Marie, en reconnaissance de ce qu'elle a souffert pour nous.

DIMANCHE DES RAMEAUX.

Manière de sanctifier la semaine sainte. Dispositions qui doivent précéder, accompagner et suivre la communion pascalle. Homélie sur l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem. Des dispositions prochaines pour une bonne communion, et de l'action de grâces qui doit la suivre. Nous devons imiter les vertus dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple dans sa Passion.

Manière de sanctifier la semaine sainte. — Nous sommes arrivés à la dernière semaine du Carême, appelée par excellence la semaine sainte, la grande semaine, la semaine pénale ou péneuse. Tout y est grand en effet : tout y est saint ; tout nous y rappelle les grands travaux de Jésus-Christ, notre Rédempteur ; tout nous y excite à participer à ses peines. Il y a tant et de si belles choses à dire sur cette semaine, qu'à moins qu'un pasteur ne rassemble plusieurs fois son peuple pour l'en instruire, il lui en laissera ignorer plusieurs, doit-il serait très-important que chaque fidèle eût connaissance. Il en dira déjà quelque chose en ce jour le matin et le soir ; mais il ne doit pas s'en tenir là. S'il veut faire bien entrer les fidèles dans l'esprit de l'Eglise, il sera très-à-propos de leur parler les jours suivants, ou le matin, ou le soir, sur les différents Offices qui se feront durant le cours de la semaine. Après les avoir préparés dimanche dernier à la cérémonie de la bénédiction des rameaux et à la procession qui se fait ensuite, il prendra pour sujet de son prône de ce jour, ce qui regarde la semaine sainte, je veux dire ce que l'on en doit penser, et comment on doit la passer ; ou s'il veut en parler dans un catéchisme l'après-dinée, il traitera le matin de l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem ; ce qui est le sujet de l'Evangile qui se lit après la bénédiction des rameaux. Enfin il trouvera dans l'Epître de quoi instruire son peuple sur les vertus et les souffrances de Jésus-Christ, de quoi l'exhorter à se conformer à ses sentiments. Voici les trois objets auxquels il peut s'arrêter : le premier, c'est la semaine sainte ; le second, le mystère de l'entrée glorieuse de Jésus-Christ dans Jérusalem ; le troisième, la Passion du Sauveur. On va dire quelque chose de la manière de traiter chacun de ces sujets. (Voy. le sermon 46 de saint AMBROISE, pour le dimanche des Rameaux ; voy. aussi le 2^e et le 4^e Sermon de saint BERNARD, pour le même dimanche ; et le commencement de son Sermon pour le mercredi de la semaine sainte.)

La semaine que nous commençons est appelée par excellence la grande semaine, la

semaine sainte, la semaine péneuse ou pénale. Depuis l'établissement de l'Eglise, elle a toujours été distinguée des autres semaines de l'année ; et tout véritable fidèle s'est toujours fait un devoir de la passer plus saintement qu'aucune autre. Je dois, mes frères, ranimer votre piété et exciter votre ferveur, pour bien finir cette quarantaine, et passer cette semaine dans toute la sainteté dont vous êtes capables. Comme les cérémonies de la bénédiction des rameaux et de la procession que nous venons de faire, aussi bien que de l'Evangile de la Passion que vous venez d'entendre, vous ont déjà occupés longtemps, j'abrègerai cet entretien le plus qu'il me sera possible. Je vous dirai d'abord pourquoi les chrétiens doivent passer cette semaine plus saintement qu'aucune autre de l'année, je vous expliquerai ensuite ce que vous devez faire pour la sanctifier selon l'esprit de l'Eglise.

Premier point. — Non, mes frères, il n'est aucune semaine dans l'année qui demande d'être passée avec plus de religion que celle-ci. Les seuls noms qu'on lui a donnés dans tous les siècles du christianisme en sont déjà une preuve ; les mystères que l'Eglise y expose à nos yeux, ses différentes cérémonies, tout nous persuade de l'obligation où est tout chrétien de se distinguer par un renouvellement de ferveur. Ajoutons à cela la pratique des véritables fidèles, qui ont toujours signalé et qui signalent encore leur dévotion, en ce temps pascal plus qu'en tout autre ; je dis plus, les moins pieux d'entre les chrétiens s'efforcent de servir Dieu avec plus de piété ; les pécheurs même et les libertins qui, dans le reste de l'année, vivaient sans presque aucun sentiment de religion, ne peuvent s'empêcher d'en montrer pendant ces grands jours. (On donnera de l'étendue à toutes ces preuves, de sorte, cependant, que l'instruction se fasse *cum brevitate sermonis*.) Je dis, 1^o les noms que l'on donne à cette semaine nous engagent à la passer plus saintement qu'aucune autre. Toutes les semaines de l'année peuvent être appelées saintes, parce qu'il n'en est aucune où nous ne soyons obligés de vivre saintement, en rapportant à Dieu tout ce que nous y faisons ; mais il faut avouer qu'il en est où Dieu exige de nous plus de religion. Telle est, mes frères, celle où nous sommes ; aussi l'appelle-t-on sainte, non qui n'est donné qu'à elle seule ; et pourquoi sainte, sinon parce que l'on y doit faire plus d'œuvres de sainteté, qu'on y doit honorer davantage le Saint des saints, qui, durant cette semaine, a opéré l'ouvrage de notre rédemption ? On lui donne aussi, pour les mêmes raisons, le nom de grande semaine, à cause des grands mystères qui font l'objet de la dévotion des fidèles ; à cause des grandes grâces que Jésus-Christ nous a méritées en ces jours de salut ; des grandes vertus dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple, et de la grande pénitence que nous devons y faire. De là encore elle est appelée semaine pénale, ou péneuse, semaine laborieuse ; et les Grecs

l'appellent Semaine de la croix, de douleurs et de supplices. Je vous le demande, mes frères, quel est le fidèle qui, en pensant au nom seul de la semaine sainte, ne se sente excité à quelques mouvements extraordinaires de dévotion, surtout s'il veut faire quelque attention à l'esprit de l'Eglise, aux différentes cérémonies qu'elle met sous nos yeux ? (On en fera ici quelques petits détails.) On commencera par celle que l'on vient de faire, on rappellera l'entrée glorieuse du Sauveur dans Jérusalem, et en même temps l'opprobre et les tourments de l'Homme-Dieu, que l'Eglise mêle en ce jour avec la solennité du triomphe de Jésus-Christ entrant dans la ville. On pourra se servir de ces belles paroles de saint Bernard : *Quid sibi cult mirabilis ista conjunctio, aut quid cogitaverunt patres nostri Passionem addentes processionem ?* Qu'est-ce qui a engagé l'Eglise à nous faire déjà en ce jour la lecture de la Passion du Sauveur, qui n'est arrivée que cinq jours après son entrée dans Jérusalem ? *Passio cur addita est, cum feria sexta constat esse secutam.* C'est, mes frères, pour vous faire entrer, dès ce jour, dans les sentiments que Jésus-Christ lui-même conserva au milieu de son triomphe, pendant lequel il était occupé de sa Passion, du sacrifice qu'il devait faire dans quelques jours ; c'est pour cela qu'au retour de la procession que nous venons de faire, nous nous sommes arrêtés à la porte de l'église qui était fermée. Nous l'avons frappée par trois fois avec le pied de la croix que nous portions ; marquant par là que ce n'est que la vertu de la mort, que Jésus-Christ a soufferte sur la croix, qui nous a mérité le pardon de nos péchés et l'entrée dans le ciel. Toutes les autres cérémonies, et tous les Offices des jours prochains ne sont pas moins propres à faire naître dans nos cœurs des mouvements d'une dévotion particulière. Tout y est touchant, tout y est lugubre. Nous serons uniquement occupés des mystères de notre rédemption. Nous lirons à la Messe, en ces trois jours différents, la Passion du Sauveur qui a été écrite par saint Marc, saint Luc et saint Jean, après l'avoir lue aujourd'hui selon que saint Matthieu l'a rapportée, le mercredi et le jeudi saints, l'adoration de la croix le vendredi saint ; tout, en un mot, annonce la grandeur, la sainteté de cette semaine, et crie hautement à chaque fidèle qu'il doit faire éclater plus que jamais la foi qu'il professe, et l'amour qu'il doit à un Dieu qui a tant fait et souffert pour lui.

C'est de quoi on était persuadé dès l'établissement du christianisme, que c'était pour tout fidèle une obligation indispensable de signaler ce temps-ci par des œuvres particulières de dévotion. Aussi les vrais fidèles ont-ils toujours été plus exacts à observer le jeûne dans cette semaine, que dans le reste du Carême, plus recueillis, plus occupés des mystères de la Passion du Sauveur. (On se servira ici de ce qui est dit dans le cours de notre Office, dans Les leçons tirées de saint Bernard : *Univerſi Christiani ſacram hanc*

ſeptimam, aut pro ſolito, aut præter ſolitum colunt, modestiam exhibent, humilitatem ſectantur, induunt gravitatem, ut Chriſto patienti quodam modo compati videantur. Quis enim tam irreligioſus qui non compungatur, etc. On ne peut rien dire de mieux que ce qu'a écrit ce saint docteur en cet endroit.)

Quoi de plus juste, mes frères, que de renouveler notre dévotion en ces saints jours ? Et ne serait-ce pas en quelque façon renoncer à sa religion ; ne faudrait-il pas en avoir dépouillé presque tous les sentiments, pour n'être pas plus touché que dans tout le reste de l'année ?

Est-ce ainsi, mes frères, que vous l'avez regardée jusqu'à présent, cette semaine ? Ne l'avez-vous pas passée les années précédentes sans faire le moindre effort pour vous conformer à l'esprit de l'Eglise ? N'y en a-t-il pas même parmi vous qui l'ont passée dans le crime ? Ne sont-ce pas ces saints jours que vous avez choisis pour commettre vos injustices, ou pour venir insulter Jésus-Christ jusque dans son saint temple ? Peut-être l'avez-vous profanée par vos communions sacrilèges ; ou si vous n'avez pas poussé l'irréligion jusqu'à ce point, n'avez-vous pas été aussi occupés de vos affaires temporelles en cette semaine, que dans les autres ? A peine vous a-t-on vus assister à la Messe le dimanche des Rameaux, et adorer quelques moments la croix du Sauveur le vendredi saint. Ah ! mes frères, quelle honte pour des chrétiens, et qu'une telle conduite marque bien le peu de foi dans la plupart !

Réveillez-la aujourd'hui ; réparez votre négligence des années précédentes ; apprenez ce que vous avez à faire pour passer cette semaine dans la sainteté que l'Eglise demande de vous.

Deuxième point. — En quoi consiste la sainteté particulière que vous devez faire paraître dans cette semaine ? En cinq choses principales. La première, à observer l'abstinence et le jeûne commandés, avec une plus grande exactitude que le reste du Carême ; la seconde, à donner plus de temps à la prière ; la troisième, à vous réveiller plus souvent, pour vous occuper des mystères que l'Eglise honore ; la quatrième, à assister, autant que vous le pourrez, aux Offices divins, mercredi, vendredi et samedi ; la cinquième enfin, à vous disposer aux sacrements de pénitence et d'Eucharistie, si vous ne les avez pas encore reçus.

Vous devez, premièrement, pratiquer l'abstinence et le jeûne avec plus d'exactitude. Vous savez, mes frères, pourquoi le jeûne du Carême est institué : c'est en l'honneur du jeûne que Jésus-Christ pratiqua pour nous pendant quarante jours, avant que de commencer sa vie publique. Mais comme ce divin Sauveur n'a jamais plus souffert pour nous, que pendant le temps de sa Passion, dont nous solennisons la mémoire en cette semaine ; rien n'est plus juste aussi que de faire, pour son honneur, plus de pénitence en ce temps-ci qu'en tout autre. Combien,

mes frères, n'y a-t-il pas d'âmes chrétiennes renfermées dans les cloîtres, qui exercent sur leurs corps, durant ces saints jours, une sainte cruauté ? (On dira quelque chose des austérités qui se pratiquent par beaucoup de chrétiens. Si on parle à la campagne, on invitera les peuples à jeûner le mercredi et le vendredi saint, et même à se priver chaque jour d'une partie de leur nourriture. Anciennement, selon saint Basile et même selon saint Bernard, tout le monde jeûnait. Si on parle à la ville, on insistera davantage sur l'obligation où sont les personnes qu'une raison légitime ne dispense pas du jeûne, de se mortifier plus que le reste du Carême. Enfin, en quelque lieu que l'on instruisse, on recommandera la pratique du jeûne spirituel.)

La seconde chose que vous avez à faire, mes frères, pour bien sanctifier cette semaine, c'est de donner plus de temps à la prière. Quoique en tout temps un chrétien doive faire de la prière une de ses principales actions, on peut dire qu'il n'en est point où l'on doive plus s'y appliquer qu'en celui-ci. C'est à quoi l'Eglise nous invite assez par son exemple, par la longueur de ses Offices et de ses cérémonies. Il y a eu des siècles dans l'Eglise où cette semaine était chômée tout entière, afin que chacun pût vaguer plus librement et plus souvent à l'oraison. Ayez donc soin, mes frères, de faire, tous les jours de cette semaine, quelques prières particulières ; unissez-les surtout à celles que Jésus-Christ a faites aux approches de sa Passion, et dans le temps même qu'il l'endura. Pour pouvoir vaguer à la prière plus longtemps et plus souvent qu'à l'ordinaire, il est besoin de vous retirer quelque temps de vos occupations, autant que votre état vous le permet. Soyez plus recueillis, plus silencieux, pour honorer le silence de Jésus-Christ ; ne passez aucun jour sans faire quelques réflexions sur les grands mystères de notre rédemption. On répètera les avis que l'on aura donnés dimanche dernier, de parcourir pendant la semaine les sept stations de la Passion.

Outre le jeûne, la prière et la retraite, vous devez aussi, mes frères, sanctifier les derniers jours de la semaine par l'assiduité aux Offices. Autrefois on cessait les occupations serviles, comme je viens de vous le dire ; les tribunaux de la justice vquaient ; tous assistaient aux Offices divins. Du moins, mes frères, qu'il y ait quelque'un de chaque famille à l'Office des Ténébrès, que nous ferons mercredi, jeudi et vendredi prochains. Faites en sorte de vous trouver tous le jeudi saint à la Messe que nous dirons. C'est le grand jour de l'institution de l'Eucharistie, et quoique l'Eglise soit tout occupée de la Passion de son divin Epoux, et qu'elle renvoie la solennité de cette fête après la Pentecôte, elle souhaite cependant que nous témoignions spécialement notre reconnaissance à ce Dieu exalté, le jour même qu'il nous a accordé cet estimable bienfait. Venez-y donc, mes frères, je vous y exhorte de rechef ; c'est

aussi une louable coutume de plusieurs chrétiens de faire leurs Pâques en ce jour. Pour ce qui est du vendredi saint, je vous crois trop pieux pour manquer à l'Office de ce jour. On ne dit point de Messe dans toute l'Eglise, parce que c'est en ce jour que s'est offert le grand sacrifice de la croix, que l'on renouvelle à la Messe d'une manière non sanglante. Si l'on prêche la Passion, comme cela se doit faire en toute paroisse, on exhortera à venir l'entendre, et à garder, durant ce jour, un profond silence, autant qu'il sera possible. Enfin on avertira de l'Office du samedi saint, et en particulier de la bénédiction du cierge pascal et de celle des fonts.

Mais la meilleure pratique, mes frères, la plus excellente et celle à laquelle toutes les autres doivent tendre, c'est de vous préparer à recevoir dignement le sacrement de pénitence et d'Eucharistie, si vous ne les avez pas encore reçus. Jeûnez, priez, méditez, gardez une religieuse retraite, assistez aux Offices, le tout en vue de vous préparer à une digne communion, à faire une véritable Pâque. Et si vous avez déjà satisfait à votre devoir pascal, faites tout cela pour en conserver la grâce et pour vous y affermir de plus en plus.

O mes frères, que de bénédictions célestes ne vous procurerez-vous pas, si vous êtes fideles à ces exercices ! C'est en cette semaine que Jésus-Christ fait pleuvoir ses grâces, et qu'il applique le prix de sa Passion avec plus d'abondance qu'en aucun autre temps de l'année. Mais qui sont ceux qui se mettent en état de les recevoir par leur fidélité à se conformer aux intentions de l'Eglise ? Conformez-vous-y tous, mes frères, afin que vous vous sanctifiiez tous durant ces saints jours, et qu'après avoir participé à la Passion de Jésus-Christ par des œuvres d'une véritable pénitence, vous participiez tous à la joie de sa résurrection.

Des dispositions qui doivent précéder, accompagner et suivre la communion pascalle.— Le second sujet qui est à traiter dans ce dimanche, et le plus conforme à l'esprit de l'Eglise en ce jour, c'est l'entrée glorieuse du Sauveur à Jérusalem. Vous proprement le mystère que l'Eglise prétend honorer ; et tout bon pasteur doit s'efforcer de renouveler en quelque sorte ce triomphe de Jésus-Christ en portant les fideles à rendre au Sauveur les honneurs qui lui sont dus, spécialement par une digne communion. Il paraphrasera l'Evangile de la bénédiction des rameaux ; il en peut faire une homélie très-instructive, dont le but serait de faire honorer Jésus-Christ par tous les fideles qui s'approcheront de lui dans la communion, en le recevant comme leur roi, et lui donnant un empire entier et perpétuel sur leur cœur.

Homélie sur l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem.— Nous solennisons aujourd'hui, mes frères, l'entrée glorieuse que fit Jésus-Christ dans Jérusalem, quelques jours avant sa Passion. Nous venons de vous en lire l'histoire dans l'Evangile qui s'est chanté avant

la bénédiction des rameaux, et c'est en mémoire de cette entrée triomphante que nous avons béni les rameaux que vous portez en main, et que nous sommes allés tous en procession avec ces mêmes rameaux, chantant une hymne à l'honneur de ce Dieu Sauveur. Nous nous sommes arrêtés à la porte de l'Eglise, et vous avez entendu ce que vos enfants ont répondu à la gloire de Jésus-Christ : *Gloria, laus et honor*, etc. Quoique notre cérémonie ait déjà été bien longue, je ne puis me dispenser de vous faire quelques réflexions sur ce mystère. Elles serviront également pour ceux qui ont déjà fait leurs Pâques, et pour ceux qui s'y préparent. Je suivrai pour cela par ordre l'histoire de notre mystère ; écoutez-la avec la foi et l'esprit qu'elle mérite ; ayez soin surtout de rentrer en vous-mêmes ; et voyez si vous exécutez, par votre conduite, ce que représente la cérémonie que vous venez de faire : *Videte si spiritualiter facitis, quod corporaliter agitis*. Le Sauveur sachant que le temps de sa Passion approchait, et que déjà les Juifs cherchaient les moyens d'exécuter le criminel dessein qu'ils avaient formé de le faire mourir, voulut accomplir à la lettre tout ce que les prophètes avaient dit de lui, et donner en même temps une preuve évidente de sa divinité, de sa royauté et du désir extrême qu'il avait de s'immoler pour le salut des hommes. Comme il était le véritable Agneau qui devait être sacrifié pour la vie du monde, il voulut pratiquer à son égard tout ce qui s'observait à l'égard de l'Agneau pascal. Qu'ordonnait la loi ? Que le dixième jour du premier mois, on mettrait à part l'agneau qui devait être immolé le soir du quatorzième de la lune. Tous les Juifs se rassemblaient alors à Jérusalem ; et dès ce jour ils se préparaient à manger la Pâque le jeudi suivant. Mais de que le manière Jésus-Christ voulut-il paraître à Jérusalem ? Ce ne fut pas comme il avait paru jusqu'alors, sans gloire et sans éclat ; ce fut d'une manière pompeuse, éclatante, et qui marquait clairement qu'il était le véritable Messie, prédit par les prophètes. Parcourons, mes frères, les circonstances qui précèdent, qui accompagnent et qui suivent son entrée ; vous y verrez une belle image des dispositions qui doivent précéder, qui doivent accompagner, et qui doivent suivre la communion pascuale.

Premier point. — Je remarque d'abord que Jésus-Christ, voulant faire son entrée glorieuse à Jérusalem, et y paraître, comme les prophètes Isaïe et Zacharie l'avaient prédit, en Roi pacifique, monté sur une ânesse, ordonna à ceux de ses disciples, lorsqu'il était encore à quelque distance de Jérusalem, proche de la montagne des Oliviers, si leur ordonna, dis-je, d'aller à un village qui était devant eux, pour lui amener l'animal sur lequel il devait entrer dans la ville. *Allez, leur dit-il, au village qui est devant vous, vous y trouverez*, etc. Les apôtres exécutèrent l'ordre de leur Maître, ils lui amenèrent l'ânesse avec son ânon, et les ayant couverts de leurs vêtements, ils le firent monter dessus.

Observez, mes frères, en passant, comment Jésus-Christ fit alors paraître qu'il était Dieu, le maître de tout. Instruit de tout ce qui se faisait dans l'univers, il marque à ses disciples le lien où ils trouveraient l'animal dont il voulait se servir, l'état où ils le trouveraient, ce qu'on leur dirait, et de quelle manière on se comporterait à leur égard. C'est ce même Dieu qui connaît tout, qui voit tout ce qui se passe dans le secret de nos cœurs, qui sait les passions dont nous sommes esclaves, et sous le joug desquelles nous gémissons : c'est ce même Dieu qui veut, en ce temps de Pâques, faire son entrée dans notre âme ; et je dois vous dire à chacun, ce que le prophète Zacharie disait autrefois aux habitants de Jérusalem : *Voici votre Roi qui vient à vous dans un esprit de douceur ; c'est le Juste par excellence, c'est votre Sauveur : « Venit tibi mansuetus, justus et salvator. » Il vient monté sur une ânesse : « sedens super asinam. » (Zachar., IX, 9.) » Le voici, et il ne tardera pas d'arriver. (Habac., II, 3.)* C'est chez vous, c'est dans votre âme qu'il veut loger ; il vient plein de bonté et de douceur, c'est le véritable Agneau qui ôte les péchés du monde : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi*. Rien à son arrivée ne frappe vos yeux ; il paraît dans un état pauvre, sous les faibles apparences du pain, *ipse pauper* ; mais n'en doutez pas, c'est votre Roi, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, des anges et des hommes, le Maître absolu de l'univers. Il a voulu se renfermer sous cet appareil humiliant, il prend la forme du pain, pour gagner votre cœur, pour vous attirer à lui par l'appât de cette nourriture la plus commune et la plus nécessaire à l'homme, pour vous faire entendre qu'il vient pour nourrir votre âme et l'enrichir de ses biens. Tous ses trésors sont avec lui, et il vous comblera de ses richesses, si vous lui faites l'accueil qu'il mérite : *Mecum sunt divitiæ et gloria, vous dit-il, opes superbæ et justitia ; ut ditem diligentes me, et thesauros eorum repleam. (Prov., VIII, 18, 21.)* Ah ! quel bonheur pour vous, mes frères, quel jour plus heureux que celui où vous recevez votre Roi, votre Dieu, votre Sauveur ! Encore une fois, réjouissez-vous et témoignez publiquement votre allégresse. Aucun de vous, mes frères, qui n'ait part à cette joie ; c'est pour nous tous et pour chacun de nous qu'il vient : pour vous, riches et grands du monde ; pour vous, pauvres et misérables ; pour vous, jeunes gens ; c'est pour tout le peuple chrétien. Commencez donc par ranimer votre foi sur la grandeur de celui que vous voulez recevoir. C'est, mes frères, la première disposition qui doit précéder la communion : la foi de la présence réelle de Jésus-Christ sur nos autels ; mais une foi ferme et mébranlable.

Oui, mon Jésus, devez-vous dire, je crois que vous êtes dans la sainte hostie, vous-même qui êtes entré en triomphe à Jérusalem. Je le crois fermement, quoique je ne vous voie pas des yeux du corps ; je le crois parce que vous l'avez dit ; je sais que la même bonté qui vous a porté à naître pour

nous dans une pauvre étable, à vivre dans les travaux, à mourir sur une croix, vous a renfermé sous les espèces du pain, pour demeurer avec nous, pour être la nourriture de nos âmes. Vous l'avez dit, cela me suffit; je le crois; mais augmentez ma foi : *Credo, Domine; adjava incredulitatem meam. (Marc., IX, 23.)*

Mais à quoi votre foi doit-elle vous porter? mes frères. A préparer à Jésus dans votre âme une demeure digne de lui.

Deuxième point. — Notre âme, dit saint Ambroise, est le lieu où Jésus-Christ veut reposer : *Omnis quippe anima Dei asina est.* Et comme il fallut que les apôtres déliaissent l'ânesse sur laquelle notre Sauveur devait monter, il faut aussi délier notre âme et la sanctifier, pour qu'elle soit digne de loger le Seigneur; c'est la seconde disposition qui doit précéder votre communion, l'exemption du péché, la pureté du cœur. Or, permettez-moi de vous le demander, mes frères, vous pensez à communier, à communier peut-être aujourd'hui ou dans le cours de cette semaine; votre âme est-elle déliée? Les disciples du Sauveur, je veux dire les ministres du sacrement de pénitence, vous ont-ils absous? Vous savez que c'est à eux que Jésus-Christ a donné le pouvoir de lier et de délier: c'est à eux de vous présenter à lui, de vous envoyer à la sainte table. Avez-vous reçu l'absolution de vos péchés? N'êtes-vous plus attachés au monde et à vos passions? Si vous avez fait une confession sincère; si, vous étant adressés à un confesseur prudent et zélé pour votre âme, aussi bien que pour la gloire de Jésus-Christ, vous avez été envoyés à la communion, à la bonne heure, présentez-vous-y, mais que ce soit avec un respect profond, avec un saint tremblement. Le Dieu que vous voulez recevoir est à présent un Dieu de bonté, un Dieu Sauveur: mais il est juste, *Ipsè justus*, et il exercera toute sa colère contre ceux qui auront outragé son sacrement. Rentrez donc encore en vous-mêmes, sondez vos consciences : *Redite ergo ad conscientias vestras, charissimi*, vous dit saint Ambroise; si elles ne vous reprochent rien de bien considérable, venez au-devant de votre Roi, et imitez ce peuple fidèle qui alla à la rencontre de Jésus. Les évangélistes vous rapportent que plusieurs de ceux qui étaient venus à Jérusalem pour célébrer la fête de Pâques, ayant appris que Jésus devait y venir, le prévirent, et dès qu'ils l'eurent rencontré, ils lui rendirent tous les honneurs dont ils étaient capables. Plusieurs étendirent leurs vêtements sur son passage; d'autres coupaient des branches aux arbres; ils jonchaient les chemins, et s'étant séparés en deux bandes, les uns précédant Jésus, les autres le suivant, tous célébraient ses louanges, et faisaient retentir l'air de leurs acclamations. *Hosanna*, s'écriaient-ils, au Fils de David: béni soit le Dieu d'Israël, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : *Hosanna* au plus haut des cieux! ou bien encore, Que les anges, que tous les esprits célestes s'unissent à nous pour célébrer les louanges du

Messie, de celui qui vient nous sauver. Qu'il faisait beau, mes frères, qu'il faisait beau voir ce peuple fidèle reconnaître, par son ingénieuse piété, Jésus-Christ pour le vrai Messie! Quelle gloire pour ce Dieu Jésus de marcher avec ce pieux cortège vers Jérusalem!

Mais qu'aperçois-je, mes frères, et quel triste spectacle se présente à moi parmi tant de sujets de joie? Il verse des larmes en regardant la ville : *Videns civitatem flevit super illam. (Luc., XIX, 41.)* Et pourquoi, ô mon Sauveur, vous abandonner à la tristesse, dans un temps où vous avez, ce semble, tant de sujets de vous réjouir? Ah! mes frères, il voit le fond des cœurs, il connaît la multitude des pécheurs qui sont dans Jérusalem; il sait que dans peu de jours les habitants de cette ville demanderont sa mort, et qu'en place de ces cris de joie qui retentissent à ses oreilles, il entendra le peuple entier crier à plusieurs reprises : *Otez-le, crucifiez-le. (Joan., XIX, 15.)*

Voilà, mes frères, le sujet de ses larmes. Il est même probable qu'il pleura aussi sur tant de mauvais chrétiens, qui semblent l'honorer en s'approchant de la communion, en le reconnaissant à l'extérieur pour leur véritable Roi, et dont les sentiments démentent l'intérieur; qui le reçoivent avec un cœur livré au péché, ou qui peu après l'avoir reçu avec une confiance purifiée, l'abandonnent lâchement, et le crucifient en eux-mêmes par leur rechute. Ah! mes frères, voudriez-vous donc ressembler à ces Juifs ingrats? Y aurait-il parmi vous quelques hypocrites? Ne vous verra-t-on pas, vous qui pensez à communier peut-être aujourd'hui, ne vous verra-t-on pas dans quelques jours vous livrer aux mêmes péchés qui ont donné, il n'y a pas longtemps, la mort à votre âme? Disposez-vous à faire régner à jamais Jésus-Christ dans vos cœurs; avez-vous remporté une parfaite victoire sur vos passions, comme ces palmes ou ces rameaux que vous avez en main nous le donnent à entendre? Êtes-vous remplis de l'esprit de Jésus-Christ, de l'esprit de douceur dont l'olivier est le symbole; en un mot, êtes-vous de véritables chrétiens, de véritables disciples de Jésus-Christ? Voulez-vous vous attacher pour toujours à lui? Si tels sont vos sentiments, venez à la communion, et faites-la avec toute la piété possible. Je vais vous dire encore quelques mots des sentiments qui doivent vous occuper pendant et après la communion.

Troisième point. — Ne perdons pas de vue Jésus dans son entrée à Jérusalem. Comment Jésus fit-il son entrée à Jérusalem, et quels mouvements excita-t-il parmi les habitants? Où se retira-t-il, et que fit-il durant tout le jour? Il y entra comme un légitime roi, non pour y exercer une autorité temporaire, mais pour y régner sur les cœurs. Jusque-là il avait fait ses voyages à pied, et quoi qu'il fût venu plusieurs fois à Jérusalem, il n'y avait paru que dans un état pauvre et abject, sans être servi d'aucun équipage. Il y entra aujourd'hui sur un animal; mais jusque dans

sa monture, il conserve un esprit de pauvreté; et au lieu d'un ornement magnifique dont les riches ont coutume de se servir, il emprunte les vêtements mêmes de ses disciples.

Représentons-nous-le, ce Dieu débonnaire, assis sur une ânesse, traversant Jérusalem, plein d'une douce et auguste majesté. A son arrivée toute la ville est émue; plusieurs, frappés de ce spectacle, demandent qui il est : *Commota est universa civitas, dicens: Quis est hic?* Ce qui vous marque, mes frères, que plusieurs de ceux qui demeuraient dans Jérusalem ne connaissaient pas Jésus-Christ malgré les miracles éclatants qu'il y avait opérés; ce fut du peuple qui le suivait qu'ils apprirent que c'était Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée. Cependant, ajoutent les évangélistes, le Sauveur ayant mis pied à terre, quand il fut près du temple, il y entra pour rendre grâce à son Père, et lui rapporter toute la gloire de son triomphe; et après avoir tout considéré, comme le jour baissait, il partit avec ses douze apôtres, et se retira à Béthanie. Voilà, mes frères, ce qui se passa au jour de l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem. Qu'en devez-vous conclure pour votre instruction? Jésus-Christ par la communion entre dans votre âme, il repose sur votre langue, il est renfermé dans votre bouche comme dans un tabernacle; de là il va dans votre poitrine; il passe, pour ainsi dire, dans les différents membres de votre corps; il se communique surtout à votre âme, qui est le temple du Dieu vivant; sa sagesse intime lui fait découvrir jusqu'aux moindres replis de votre cœur.

Jugez, mes frères, quels sentiments vous devez éprouver, tout le temps qu'il veut bien rester dans vous. Avec quelle ferveur de dévotion devez-vous recevoir la sainte hostie, lorsque le prêtre vous la présente? De quel amour votre cœur ne doit-il pas être embrasé? Bien différents de plusieurs chrétiens, qui n'ont de Jésus aucune connaissance parfaite, vous connaissez sa bonté, sa grandeur, toutes ses perfections. Ah! que de différents mouvements de piété une âme ne doit-elle pas avoir durant tout le temps qu'elle a le bonheur de posséder Jésus-Christ. Profitez, mes frères, de ces heureux moments; n'en laissez échapper aucun; et après vous être présentés à la sainte table dans la modestie la plus édifiante, dans le recueillement le plus profond, entretenez-vous, après la communion, avec le doux Jésus, qui vient de prendre possession de vos âmes, abandonnez-vous à tous les actes de religion que votre piété vous suggérera; adorez ce Dieu Epoux de vos âmes; reconnaissez-le pour votre souverain; offrez-lui tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes; priez-le de recevoir l'offrande irrévocable que vous lui faites de vos cœurs; employez à tous ces saints actes au moins un quart d'heure. Mais prenez garde de ressembler aux Juifs qui, après l'avoir reçu avec tant de pompe dans la ville, le laissèrent partir, sans le presser de demeurer avec eux. Conjurez-le de demeurer toujours avec vous; et dites-lui, comme les deux disciples qui

allaient à Emmaüs, et à qui il se fit connaître après sa résurrection : *Demeurez avec nous, Seigneur, parce qu'il se fait tard.* (Luc., XXIV, 29.) Ne vous séparez pas de lui, ainsi que les apôtres qui furent ses fidèles compagnons; demandez-lui de sanctifier de plus en plus vos âmes; afin que cette communion soit pour vous la source d'une véritable résurrection, et un gage de l'immortalité bienheureuse.

Des dispositions prochaines pour une bonne communion, et de l'action de grâces qui doit la suivre. — Si l'on veut traiter plus méthodiquement les dispositions prochaines à la communion, et l'action de grâces qui doit la suivre, après un préambule pris de notre Evangile, on expliquera, dans un premier point, les dispositions prochaines pour une digne communion; et dans un second, l'action de grâces qui doit la suivre.

L'Evangile, mes frères, en nous proposant en ce saint jour l'entrée glorieuse de Jésus dans Jérusalem, veut que nous nous préparions prochainement à la communion pascalle par laquelle ce Dieu Sauveur prend possession de nos cœurs. Pour m'acquitter de mon devoir, je vous parlerai aujourd'hui de la préparation prochaine à la communion. Comment devez-vous vous préparer prochainement à la communion? En quoi consiste l'action de grâces après votre communion? C'est tout le sujet de cet entretien.

Premier point. — Ce n'est pas assez, mes frères, pour vous acquitter dignement du devoir pascal, de vous être préparés pendant le Carême, par la prière, le jeûne et d'autres bonnes œuvres, à recevoir Jésus-Christ dans le saint Sacrement de l'autel; ce n'est pas même assez d'avoir purifié vos cœurs par une exacte confession, il faut encore y ajouter certaines dispositions ou préparations immédiates; je veux dire, que vous ne devez aller à la sainte table qu'après avoir fait des actes qui animent votre dévotion, et vous mettent en état de participer abondamment aux effets de la communion. Car, mes frères, vous ne participerez à ces effets qu'à proportion de la dévotion avec laquelle vous vous en approcherez; plus votre dévotion sera grande, plus seront abondantes les grâces que Jésus-Christ vous y communiquera. Et comment l'excitez-vous, cette dévotion? Ce sera en vous approchant de Jésus-Christ avec les dispositions que demande de vous l'Eglise, et qu'elle déclarait autrefois par un ministre de l'autel à tous les fidèles qui voulaient communier. Approchez, fidèles, disait un des ministres sacrés, approchez de la sainte table avec foi, avec crainte, avec amour : *Accedite cum fide, cum tremore et dilectione.* (On se bornera à ces dispositions, dont on donnera l'explication.)

La première disposition à la communion, c'est la foi. C'était par là que les premiers chrétiens commençaient à s'y préparer; ils étendaient leurs bras, et disaient à haute voix : *Credo, credo.* Nous croyons, Seigneur, que vous êtes véritablement en corps et en âme dans la sainte hostie; loin de nous cette

curiosité blâmable qui voudrait pénétrer ce mystère ; vous avez parlé, cela nous suffit ; nous croyons, parce que vous êtes la vérité même. Imitez, mes frères, les premiers chrétiens ; dites de tout votre cœur : *Credo, credo*. Je crois, ô mon Jésus ! que vous êtes dans l'hostie consacrée, vous-même qui êtes né dans une étable, qui êtes mort sur une croix, qui êtes à présent dans le ciel. Je crois, etc. C'est une sainte pratique de former plusieurs actes de foi : 1° adorer Jésus-Christ avec le plus profond respect ; vous anéantir en sa présence à la vue de sa grandeur et de votre bassesse, de sa sainteté et de vos péchés ; 2° produire un acte d'une parfaite contrition, et détester jusqu'au moindre péché. Vous vous écrierez avec saint Pierre : *Exi a me, quia homo peccator sum, Domine* (Luc., V, 8) ; avec le Publicain : *Deus, propitius esto mihi peccatori* (Luc., XVIII, 13) ; avec le centurion : *Domine, non sum dignus*, etc. (Matth., VIII, 8.)

Cette foi vous inspirera un saint tremblement, qui est la seconde disposition pour bien communier : *Accedite cum tremore*. Et de quelle crainte, mes frères, ne devons-nous pas être pénétrés quand nous voulons nous approcher de la table d'un Dieu, recevoir un Dieu au dedans de nous ? C'est un Dieu infiniment aimable, mais en même temps souverainement terrible : *Deus magnus et terribilis*. (Deut., VII, 21.) D'un seul regard il fait trembler toute la terre, il peut perdre dans un moment l'homme qui ose se révolter contre lui. Et s'il est si sévère contre tous les pécheurs, quelle sera sa fureur contre les pécheurs sacrilèges ? Craignons donc, mes frères, qui que nous soyons, de nous approcher de la communion avec une conscience souillée par le péché. (Le trait de l'histoire rapportée par saint Jean dans le XIII^e chapitre de son Évangile, lorsque le Sauveur annonça à ses apôtres qu'un d'entre eux le trahirait, convient fort bien en cette occasion. Il en faut faire une juste application à ses auditeurs.) Craignez-vous, mes frères, de communier mal ? Ressemblez-vous aux disciples fidèles qui demandèrent en tremblant au Sauveur : *Seigneur, ne sera-ce point moi ?* « *Nunquid ego sum, Domine ?* » (Matth., XXVI, 25.) Hélas ! mes frères, peut-être y aura-t-il parmi vous plusieurs Judas dans le temps pascal. Qui seront-ils ? Dieu seul les connaît. Ce que je puis dire en général, c'est que, si vous ne craignez pas, il est bien à craindre que votre communion ne ressemble à celle de Judas.

Mais quelle doit être votre crainte, mes frères ? Est-ce une crainte excessive qui aille jusqu'à vous inquiéter ? Est-ce une crainte purement servile, qui ne vous fasse appréhender que les châtimens ? Non, mes frères, c'est une crainte filiale, une crainte qui procède de l'amour de Dieu, qui est la troisième et la plus parfaite disposition à la communion : *Accedite cum dilectione* ; le Dieu que vous voulez recevoir est un Dieu d'amour qui a institué ce sacrement dans l'excès de son amour, qui nous y donne la marque la plus parfaite de sa charité envers

nous. N'est-il pas ju de le vous en approcher avec le plus parfait amour ? *Nemo igitur tepidus accedat*, dit saint Jean Chrysostome, *sed ferrentes omnes accedant*. Donnez-vous tout à un Dieu qui se donne tout à vous ; souhaitez d'avoir l'amour de tous les esprits célestes, de tous les saints, surtout de la Reine des anges et des saints ; adressez-vous à Jésus-Christ lui-même, pour qu'il vous embrase du feu de son amour ; entreprenez-vous de ces sentimens jusqu'à la communion ; allez-y tout embrasés d'amour ; marquez à votre divin hôte combien vous l'aimez ; et lorsque vous serez sur le point de communier, et que le prêtre vous distribuera la sainte hostie, faites bien attention aux paroles qu'il vous adressera : *Ecce Agnus Dei, « Voilà l'Agneau de Dieu, » etc., Domine, non sum dignus*. Autrefois, un des ministres sacrés s'écriait immédiatement avant la communion : *Sancta sanctis* : « Les choses saintes sont pour les saints ; » que ceux qui ne sont pas saints ne soient pas si téméraires que de vouloir y participer. Le prêtre ajoutait : *Dominus est*, « c'est le Seigneur ; » et les fidèles répondaient : *Amen*, c'est-à-dire, « Nous le croyons. » Ah ! mes frères, si l'on considérait bien que c'est le Seigneur que l'on reçoit, nul chrétien qui n'apportât à la communion toutes les dispositions nécessaires : tous feraient de véritables Pâques, et les paroles que le prêtre prononce en distribuant la communion se vérifieraient à leur égard : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat*, etc. Quelques moments de réflexion, mes frères. Comment vous êtes-vous approchés de la communion ? Avec quelle foi, quelle crainte, quel amour ? Réparez en cette Pâque votre négligence, votre tiédeur ; mais ne vous contentez pas d'avoir communiqué avec ces dispositions ; témoignez au Sauveur une juste reconnaissance après la communion : acquittez-vous bien de l'action de grâces. Je vais vous en dire quelque chose en finissant cette instruction.

Deuxième point. — Il semble qu'il ne devrait pas être nécessaire d'exhorter les fidèles à rendre grâces après la communion : quoi de plus juste, quoi de plus salutaire ! (Expliquez ces deux termes, *juste, salutaire*. Apportez aussi la comparaison d'un sujet qu'un seigneur ou un prince aurait invité à manger à sa table.) Plusieurs chrétiens cependant manquent à ce devoir, ou ils ne s'en acquittent qu'imparfaitement. Peut-être, mes frères, plusieurs d'entre vous ont-ils donné dans ces défauts, les années précédentes. (Voy. le P. NERVEU, son Action de grâces, tom. IV, pour le 2 Novembre.) À peine a-t-on communiqué, que l'on oublie la grâce que l'on a reçue, on laisse Jésus-Christ seul, on perd les moments les plus précieux de la vie. Gardez-vous bien, mes frères, de jamais omettre l'action de grâces : n'imitiez pas Judas, qui sortit du cénacle d'abord après la communion : *Cum accepisset ille buccellam, exivit contritus*. (Jean., XIII, 29.) Employez à cette sainte action un temps raisonnable, au moins environ un quart d'heure. Mais con-

ment le passer, ce temps? Est-ce à dire quelques prières vocales que vous trouverez sur des Heures, et que vous prononcerez sans attention? Non, mes frères, ces prières que vous trouverez sur des Heures peuvent bien vous servir, soit avant, soit après la communion, mais il faut avoir soin d'entrer dans les sentiments exprimés dans ces prières. Les meilleurs actes sont ceux qui viennent d'un cœur rempli de l'amour de Dieu, que le Saint-Esprit forme dans nous, et dont nous nous laissons pénétrer. A quoi se réduisent-ils? Aux actes de foi, d'admiration, de remerciement, d'amour, d'offrande et de demande. (On s'étendra sur ces actes.) D'abord que vous aurez reçu Jésus-Christ, renouvelez votre foi, et vous étant retirés dans un lieu de l'église où vous ne soyez pas exposés à la dissipation, entretenez-vous amoureusement avec le divin Epoux de votre âme, adorez-le avec les anges et toute la cour céleste, invitez toutes les créatures à le remercier, offrez-vous tout entiers en action de grâces, offrez Jésus-Christ lui-même que vous avez le bonheur de porter, dites avec la sainte Vierge ce beau cantique : *Magnificat*. (C'est ici le lieu particulièrement d'en parler au peuple.) Exposez à votre divin hôte tous vos besoins. Ah! quelle occasion plus favorable de pourvoir à toutes vos nécessités spirituelles! C'est ce même Jésus qui a guéri tant de malades, éclairé tant d'aveugles. Dites-lui, jeunes gens : Ah! Seigneur, voyez les dangers auxquels mon innocence est exposée, fortifiez-moi pour me conserver dans votre grâce, en m'éloignant de toutes mauvaises compagnies, etc. Dites-lui, femmes chrétiennes : Ah! mon divin Sauveur, l'attouchement de votre robe a guéri un femme tourmentée depuis longtemps d'une maladie mortelle, il y a si longtemps que je suis sujette à telles passions, etc. (Ce détail fournit une belle matière.) Priez pour vous, mais n'oubliez pas de prier pour votre famille. Soyez fidèles, mes frères, à cette pratique de religion, et que rien au monde ne soit capable de vous y faire manquer. Mais ne bornez pas votre reconnaissance au temps qui suit immédiatement la communion, rappelez-vous de temps en temps, pendant la journée, la grâce que vous avez reçue le matin; veillez surtout, pour qu'il ne se passe rien qui puisse tant soit peu déplaire à l'aimable Jésus qui vous a nourri de son corps adorable : un tel bienfait, mes frères, mérite de notre part une reconnaissance éternelle : *Gratias ago Deo super inenarrabili dono ejus*. (II Cor., IX, 15.) Nous ne pouvons dignement reconnaître cette grâce que par un dévouement entier et perpétuel à notre bienfaiteur.

On finira en avertissant ceux qui communieront en ce jour de se souvenir spécialement, durant la semaine, de leur communion pascalle, et d'imiter la très-sainte Vierge, sainte Marie Madeleine, et toutes les âmes justes qui demeureront attachées inviolablement à Jésus-Christ. (On pourra aussi, pour les engager à se conserver dans

la grâce après la communion, leur rappeler ce qui arriva à la sépulture de Jésus-Christ; et que leur corps étant comme le sépulcre où le corps du Sauveur est renfermé par la communion, ils doivent le garder soigneusement, et bien veiller pour que ce corps ne leur soit pas enlevé.)

Nous devons imiter les vertus dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple dans sa Passion. — Il reste à parler de l'Épître du jour, qui est prise du II^e chapitre de l'Épître de saint Paul aux Philippiens. Elle fut écrite de Rome, l'an 60 de l'ère chrétienne, et le second de la prison de saint Paul; elle fut envoyée par Epaphrodite, évêque de Philippi, qui était venu voir saint Paul à Rome, et lui avait rendu compte des Philippiens que l'Apôtre avait convertis. Le but de cette Lettre est de les fortifier dans la foi, de les précautionner contre la doctrine des faux prophètes, dont quelques-uns niaient que Jésus-Christ eût été véritablement crucifié. Elle est mêlée de dogmes et de morale. L'Apôtre s'attache surtout à leur recommander la pratique des vertus chrétiennes, de l'humilité, de la charité, de la paix et de la concorde mutuelle. On ne pouvait choisir une Épître plus convenable au dimanche de la semaine sainte. Elle fournit de quoi inspirer aux fidèles les sentiments qui doivent les animer durant ces saints jours, plus qu'en aucun autre temps de l'année. Il n'y a qu'à bien réfléchir sur cette Épître, on y trouvera une instruction très-salutaire et très-abondante. Il s'agit de se restreindre à ce que l'on croit plus nécessaire à dire.

C'est dans l'Épître du jour, mes frères, que je puiserai l'instruction que j'ai à vous faire aujourd'hui. Elle est tirée d'une Lettre que saint Paul écrivait aux habitants de Philippi, ville de Macédoine, qu'il avait convertis à la foi chrétienne. Il voulut par cette lettre les affermir dans la foi, les précautionner contre certains hérétiques, qui niaient que Jésus-Christ fût véritablement Dieu et homme, et qu'il eût été véritablement crucifié. Il les exhorte surtout à avoir les mêmes sentiments que Jésus-Christ à imiter les vertus dont il leur a donné l'exemple, principalement son humilité et son obéissance. Voici comment il leur parle. (On pourra faire la lecture de l'Épître (*Philipp.*, II, 5-11); ensuite on dira :) C'est à nous, mes frères, aussi bien qu'aux Philippiens, que ces paroles sont adressées, et l'Eglise les a réservées pour le temps présent, afin que nous vous les expliquions, et que nous vous inspirions les sentiments dont vous devez être remplis, surtout durant cette grande semaine. Dans l'explication de l'Épître de dimanche dernier, vous fûtes instruits du grand sacrifice que Jésus-Christ a bien voulu offrir pour nous sur le Calvaire. Je tâcherai de vous en faire connaître l'excellence et la vertu, et je montrerai l'abus qu'en font quantité de chrétiens. Aujourd'hui, mes frères, je dois vous porter à quelque chose de plus parfait : c'est à entrer dans les mêmes dispositions, dans les

mêmes sentiments où Jésus-Christ lui-même a été, particulièrement durant sa Passion. Pour y réussir, je vous mettrai devant les yeux les vertus qui ont le plus éclaté durant sa Passion, et je vous enseignerai comment et pourquoi vous devez vous efforcer de lui être semblables : *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu.*

Premier point. — Jésus-Christ dans sa Passion nous a donné l'exemple le plus parfait de toutes sortes de vertus ; mais il y en a quelques-unes qui ont éclaté par-dessus toutes les autres, l'humilité, l'obéissance, la patience, la charité. Quelle humilité plus admirable, quelle obéissance plus parfaite, quelle patience plus héroïque, quelle charité plus ardente ! On expliquera ces vertus. On peut lire là-dessus les Leçons de l'Office du dimanche des Rameaux, tirées de saint Bernard. Pour les expliquer, on dira : Qui est celui qui souffre ? c'est Jésus-Christ : *Qui cum in*, etc. Quel anéantissement ! il ne se contente pas de prendre la forme d'un esclave ; il est vendu comme les esclaves, c'est-à-dire trente deniers ; il est flagellé comme les esclaves, il est conduit au gibet comme le plus criminel des scélérats, il meurt par le supplice le plus infâme. Peut-on imaginer une humilité plus profonde ? Mais pourquoi s'est-il ainsi humilié ? L'Apôtre nous l'apprend : par obéissance, *obediens usque ad mortem* ; ce fut parce que son Père céleste l'avait ainsi ordonné dans ses décrets éternels. Il eût pu ne pas mourir, il eût pu racheter les hommes d'une autre façon : *Nemo, dicit-il, tollit animam meam a me ; pono eam a me ipso.* (Joan., X, 18.) C'est donc par une pure obéissance et pour accomplir parfaitement les désirs de son Père, qu'il s'est soumis à ce genre de mort la plus ignominieuse.

Mais que n'eut-il pas à souffrir ? Ah ! mes frères, le temps ne me permet pas de vous en faire le détail ; j'espère vous en faire le récit vendredi prochain. Je vous dirai seulement, pour vous le rappeler en gros, qu'il a souffert en toutes sortes de manières, de la part de toutes sortes de personnes, dans toutes les puissances de son âme et de son corps, au delà de ce qu'ont jamais enduré les martyrs ; et cela avec une patience toute divine, dont on n'a jamais vu et dont on ne verra jamais d'exemples. Et qu'est-ce qui a pu l'engager à cette humilité, à cette obéissance, à cette patience inouïes ? La charité, répond saint Bernard : *Sicut est patientia singularis, sic et humilitas admirabilis : utramque tamen magnifice causa ipsa commendat, nimirum charitas est.* Oh ! quelle charité ! peut-on la porter plus loin ? L'Apôtre l'appelle excessive : *Propter nimiam charitatem suam.* (Ephes., II, 4.) C'est l'amour, l'amour excessif qu'il a pour moi, qui l'a réduit en cet état d'abaissement et de douleur. Ah ! mes frères, pourrions-nous y être insensibles ! ne faudrait-il pas être dépourvu des sentiments que la foi et la raison tendent à nous inspirer, pour ne pas nous efforcer de nous revêtir, surtout en ce temps,

de ceux que Jésus-Christ a eus durant sa Passion ? Ranimez-la donc aujourd'hui, mes frères, votre foi : les cérémonies que nous venons de faire, la Passion que l'on vient de chanter, la procession que nous avons faite, ont dû la réveiller. Imitiez l'exemple que vous a donné ce Sauveur : *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu* ; instruisez-vous de la manière de l'imiter et des raisons qui doivent vous y engager.

Deuxième point. — Que devez-vous faire, mes frères, pour imiter les vertus dont Jésus vous a donné l'exemple dans sa Passion ? Il vous est aisé de le comprendre par le détail que je viens de vous en faire. Jésus a été humble, obéissant, patient, charitable, et il a pratiqué ces vertus dans le plus haut degré. Il faut donc que vous, qui vous dites chrétiens, qui en faites profession, c'est-à-dire, qui êtes obligés par le christianisme de marcher sur les pas de Jésus crucifié ; il faut, dis-je, que vous vous exerciez dans l'humilité, l'obéissance, la patience, la charité. Êtes-vous pauvres ? contentez-vous de l'état où la Providence vous a fait naître, et réjouissez-vous-en. Êtes-vous riches ? soyez humbles de cœur, et ne vous élevez jamais au-dessus de qui que ce soit ; abaissez-vous plutôt au-dessous de tous ; confondez-vous d'avoir, par votre état, si peu de ressemblance avec Jésus humilié ; faites-vous gloire, surtout dans cette semaine, de vous abaisser devant ce Dieu qui n'a pas dédaigné de mourir pour vous sur une croix ; honorez ses humiliations par une modestie édifiante dans nos églises, par les hommages que vous rendrez à l'instrument de son supplice, par la part que vous prendrez à tous ses tourments. (Histoire de David, lorsqu'il s'abassa devant l'arche jusqu'à danser en sa présence, pour honorer Dieu qui y était représenté ; ou bien celle de l'empereur Héraclius, qui porta la croix sur ses épaules.) Donnez des marques de votre humilité, par votre obéissance à tout ce que l'Eglise vous prescrit pour la confession et la communion, etc. Un Dieu obéit jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ; un Dieu obéit à ses propres bourreaux : comment pourriez-vous trouver difficiles les préceptes de Dieu et de l'Eglise, la rigueur du jeûne, la confession, qui l'accompagne, la violence qu'il faut se faire pour pardonner à ses ennemis ? Tout cela approche-t-il de tout ce que le Fils de Dieu a souffert pour obéir à son Père ?

Soumettons-nous donc, mes frères, comme Jésus-Christ à tout ce que le Seigneur nous ordonne ; remplissons par obéissance tous les devoirs de notre état ; supportons-en les peines, mais supportons-les comme Jésus-Christ avec une patience qui ne se démente pas. Oserons-nous nous plaindre des maux que nous avons à supporter, quand nous les comparerons avec ceux du Sauveur ? Quoi ! celui qui était parfaitement innocent a souffert comme s'il avait été le plus méchant des hommes ; et nous, misérables pécheurs, nous voudrions que Dieu nous épargnât, comme si nous étions sans péché ? Jésus

Christ a souffert sans se plaindre ; s'il lui est échappé une seule plainte dans toute sa Passion, elle a été bien modérée, ç'a été seulement pour nous faire connaître la grandeur de ses peines : et nous, nous éclaterons en plaintes, en murmures, peut-être en imprécations, en blasphèmes, dans nos maladies, dans les mauvais traitements, les pertes de biens et autres accidents fâcheux ? Ah ! quelle opposition entre notre conduite et celle de celui qui est notre modèle ! Demandons-lui, pendant cette semaine, la force de souffrir comme lui ; qu'on n'entende sortir de notre bouche aucune parole qui exprime notre impatience. Souffrez, mes frères, souffrez pour l'amour d'un Dieu qui a tant souffert pour votre amour. C'est ce qu'il demande particulièrement de vous, pour reconnaissance de sa charité à votre égard ; et pour montrer que vous l'aimez véritablement, distinguez-vous, surtout dans ce temps pascal, par la charité chrétienne que vous aurez les uns pour les autres, vous aidant mutuellement par des aumônes, des services, etc.

C'est ainsi, mes frères, que vous entrerez véritablement dans l'esprit de l'Eglise, en ce temps consacré pour honorer la Passion du Sauveur ; s'il vous faut quelques motifs pour vous y engager, réfléchissez sur celui que l'apôtre saint Paul vous propose dans l'Épître ; c'est la gloire que Jésus-Christ a méritée par ses humiliations, son obéissance et ses autres vertus : *Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen... ; ut in nomine Jesu omne genu flectatur, et omnis lingua confiteatur, quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris*. Quelle gloire, mes frères, Jésus-Christ n'a-t-il pas reçue et ne reçoit-il pas encore dans le ciel et sur la terre et même dans les enfers ? Qu'est-ce que tout cela ? C'est le fruit de son obéissance, de sa patience : voilà, mes frères, cette gloire à laquelle vous participerez, si vous êtes constants à pratiquer les vertus dont ce Dieu souffrant vous a donné l'exemple. Pensez-y de temps en temps, pour vous encourager à mener une vie vraiment chrétienne : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta*. (Hebr., XII, 2.) Jésus-Christ lui-même a été animé par cette espérance à endurer les tourments de sa Passion ; c'est aussi par là que vous vous excitez à imiter ses vertus, et que vous parviendrez à la même joie, qui n'aura point d'autre terme que l'éternité.

Comme nous ne nous sommes proposé que de donner des sujets d'instruction pour les dimanches de l'année, nous ne nous étendrons pas sur la manière de traiter le plus grand et le plus touchant des sujets de la religion, qui est la Passion de Jésus-Christ ; il n'est guère de paroisses où l'on n'ait coutume de la prêcher le vendredi saint. Quoique ce ne soit pas une obligation absolue pour un pasteur, de la rappeler chaque année à son peuple en ce saint jour, il semble qu'il ne peut l'omettre, sans manquer, en quelque sorte, à la religion, aussi bien qu'à

ce qu'il doit à ses ouailles. S'il n'a pas assez de force pour la prêcher lui-même, il pourrait le faire par quelque autre bon prédicateur. S'il ne peut s'en procurer, qu'il fasse du moins un récit abrégé de la Passion du Sauveur. Il suivra l'ordre naturel de cette douloureuse Passion, en faisant considérer Jésus-Christ dans le Jardin des Olives, ensuite dans les différents tribunaux de Jérusalem, enfin sur le Calvaire ; ajoutant à chaque circonstance quelques réflexions, qui portent les auditeurs à l'horreur du péché mortel, à la crainte de la justice divine, à l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, et au désir sincère de l'imiter.

CHAPITRE IV.

Sujets à traiter dans les prônes, depuis Pâques jusqu'à la Trinité.

Préambule. — Après avoir entretenu les peuples, durant le cours de l'Avent, du grand mystère de l'Incarnation, et les avoir préparés à la fête de Noël ; après les avoir instruits, depuis Noël jusqu'à la Septuagésime, des mystères de l'enfance et de la jeunesse de Jésus, de toute sa vie cachée et même de son baptême ; enfin, après les avoir disposés, depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, à satisfaire à leur devoir pascal, en leur mettant devant les yeux la vie pénitente et souffrante du Sauveur, il est du devoir des pasteurs de leur exposer le grand mystère de la résurrection de Jésus-Christ, de leur rappeler ses différentes apparitions, sa vie glorieuse, et enfin sa morale, et leur en faire tirer des instructions salutaires, pour affermir leur foi, animer leur espérance, accroître leur charité et les rendre parfaits chrétiens. Ils doivent surtout s'appliquer à les prémunir contre la rechute dans le péché, à les affermir dans la grâce de la communion pascalle : et leur faire mener une vie nouvelle, à l'exemple de Jésus ressuscité.

Ce doit être là le but de leurs instructions, depuis Pâques jusqu'à l'Avent. Comment pourront-ils y parvenir ? En étudiant attentivement l'esprit de l'Eglise, et en expliquant avec soin les Evangiles et les Epîtres qu'elle fait lire à l'église durant ce temps. Ils observeront cependant que, quoique leur principal but soit la conservation de la grâce dans ceux qui ont le bonheur de la posséder, ils ne doivent pas omettre de parler de temps en temps contre ceux qui n'ont pas encore satisfait au devoir pascal, soit pour n'avoir pas communie, soit pour ne l'avoir pas fait dans les dispositions nécessaires.

LE SAINT JOUR DE PAQUES.

Solennité de la fête de Pâques. Vérité de la résurrection de Jésus-Christ, et nécessité de ressusciter avec lui. Fruits que l'on doit tirer de la Pâque.

Un pasteur peut entretenir son peuple, le jour de Pâques, en trois manières différentes, dont chacune sera très-utile. 1^o Sur la solennité de la fête, sur le temps pascal, et la

manière de sanctifier l'un et l'autre ; 2° sur l'Evangile qu'on lit à la Messe ; 3° sur l'Epître. Et cela en différentes années.

Sur la solennité de la fête de Pâques. — Quand on tirera son instruction de la solennité de la fête, du temps pascal, et de la manière de le sanctifier, on pourra ainsi commencer : *Hæc dies quam fecit Dominus, exsultemus et lætemur in ea* : « Voici l'heureux jour que le Seigneur a fait ; célébrons-le avec toute la joie et l'allégresse que nous sommes capables de ressentir. » (Psal. CXVII, 24.)

C'est proprement, mes frères, de la résurrection de Jésus-Christ, de la grande fête que nous célébrons aujourd'hui, que le prophète David a parlé, lorsqu'il nous invite à nous réjouir le jour que le Seigneur a fait ; et c'est pour cela que l'Eglise nous répète si souvent, durant toute cette octave, ces paroles consolantes du Prophète : *Hæc dies*, etc. C'est son jour par excellence, le jour où il paraît vraiment Seigneur, le Soleil de justice. Dans sa naissance, durant toute sa vie, et surtout dans sa Passion, nous l'avons vu obscur, humilié ; mais aujourd'hui la foi nous le montre véritablement grand et glorieux. Réjouissons-nous donc, mes frères, et laissons-nous aller aux transports de la plus douce allégresse : *Exsultemus*, etc. Depuis la Septuagésime jusqu'à présent, vous avez vécu dans une sainte tristesse ; toutes les cérémonies de l'Eglise ont dû vous l'inspirer ; ce que vous avez considéré de la Passion de Jésus-Christ, dans les deux semaines dernières, a redoublé votre douleur, et vous a fait prendre part aux humiliations et aux souffrances de votre Sauveur. Changez, mes frères, changez aujourd'hui vos sentiments ; et après avoir participé aux douleurs de Jésus souffrant et mourant pour vous, participez à la gloire et à la joie de sa résurrection, entrez dans l'esprit de l'Eglise qui vous invite à vous réjouir ; et instruisez-vous de la joie qu'elle demande de vous.

Le mystère de la résurrection de Jésus-Christ est pour tous les vrais fidèles un mystère de joie ; premier point. En quoi doivent-ils la faire paraître ? second point.

Premier point. — Rien de mieux fondé, mes frères, que la joie à laquelle l'Eglise nous invite en ce jour ; et pourquoi ? Le voici, écoutez-le, et pénétrez-vous bien d'une vérité si consolante. C'est : 1° que Jésus-Christ, en ressuscitant, a consommé l'ouvrage de notre rédemption ; 2° il nous a donné une preuve invincible de sa divinité ; et par là même il a rendu notre foi inébranlable ; 3° en ressuscitant comme notre chef, il nous donne une espérance certaine de notre résurrection future ; 4° enfin en ressuscitant avec un corps glorieux, il excite et enflamme puissamment notre amour, et nous fraye un chemin au bonheur du ciel.

On expliquera ces quatre raisons : 1° Que le Sauveur, en ressuscitant, ait consommé l'ouvrage de notre rédemption, c'est le langage des Pères, après les saintes Ecritures ; et quoiqu'en mourant pour nous il ait satisfait pour nos péchés, et mérité pour nous les

grâces du salut, nous n'eussions pas été affranchis parfaitement de l'esclavage du démon, la mort eût eu encore empire sur nous, si Jésus-Christ, par sa résurrection, n'eût triomphé de l'un et de l'autre, et ne nous eût assuré par là une vie immortelle et une parfaite félicité.

On citera à ce sujet quelques passages de saint Paul, comme ce qu'il dit aux Colossiens : (*Deus*) *suscitavit illum a mortuis. Et expositians principatus et potestates, tradidit confideri, palam triumphans illos in semetipso.* (Coloss., II, 15.) Le défi que le même Apôtre fait à la mort : *O mort ! où est ton aiguillon ?* (I Cor., XV, 55.) En effet, de quoi nous aurait servi la mort de Jésus-Christ, s'il ne fût pas ressuscité ? *Inanis est*, comme dit saint Paul, *prædicationis nostra, inanis est et fides vestra.* (Ibid., 14.) Mais aussi, dès que Jésus-Christ est ressuscité, rien de plus certain que notre foi. Il est véritablement Dieu, comme il l'a assuré, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse se ressusciter, comme personne ne l'ignore ; car la résurrection d'un mort est au-dessus des forces naturelles. Par conséquent Dieu nous a donné, dans la résurrection de Jésus-Christ, une preuve incontestable de la vérité de sa doctrine. (On s'étendra davantage, si l'on veut, sur l'exposition de ces deux premiers motifs ; on excitera les auditeurs à quelques bonnes affections.) Quel sujet de consolation, mes frères, de voir Jésus remportant une victoire si glorieuse sur les puissances infernales, sur la mort, et sur tous ses ennemis ! Témoignez-lui en votre joie, chantez en son honneur des cantiques d'allégresse : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est.* (Exod., XV, 1.) Réjouissons-nous pour nous-mêmes, puisque nous sommes assurés d'avoir part à la résurrection du Sauveur, si nous menons une vie chrétienne ; c'est en quoi le mystère de ce jour doit ranimer notre espérance. Dès que Jésus-Christ est ressuscité, nous ressusciterons aussi ; il est notre chef, et nous sommes ses membres : *Unum corpus sumus in Christo.* (Galat., III, 28.) Or, serait-il véritablement notre chef, s'il était séparé de ses membres, s'il était dans le ciel, pendant que ses membres seraient dans le tombeau, dans la corruption et la misère ? *Sachez*, dit l'Apôtre, *que celui qui a ressuscité Jésus, nous ressuscitera de même avec Jésus* : « *Scientes quoniam qui suscitavit Jesum, et nos cum Jesu suscitabit.* » (I Cor., IV, 14.) Et c'est ce que l'Eglise nous fait entendre dans la Messe qu'elle célèbre au temps pascal : *Si credimus quod Jesus mortuus est et resurrexit*, etc. L'histoire de Job : *Scio quod Redemptor meus vivit*, etc. (Job., XIX, 25.) Combien plus vive doit être notre espérance dans la loi nouvelle, qui nous en fournit tant de motifs dans la personne de Jésus ressuscité ! On peut se servir du passage de saint Grégoire : *Ex hoc nobis initium factum est resurrectionis in Christo : in totius spei nostre forme processit.*

Nous ressusciterons donc tous, mes frères, *In Christo omnes vivificabuntur* (I Cor., XV, 22), de même que nous sommes tous

en Adam. Mais ressusciterons-nous comme Jésus-Christ, aurons-nous tous part aux qualités de son corps glorieux ? Non, il n'y aura que ceux qui seront morts avec lui, qui seront, dis-je, morts au péché, à leurs mauvaises habitudes : *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus.* (Rom., VI, 15.)

On fera ici rentrer les auditeurs en eux-mêmes. on leur demandera s'ils ont imité Jésus en sa mort. Le péché, dira-t-on, ne règne-t-il point en plusieurs de vous ? Ah ! souvenez-vous, mes frères, que vous ne pourrez ressusciter comme Jésus-Christ, à moins que vous ne renonciez à votre vie sensuelle, et à tout ce qui peut donner la mort à votre âme. Vous ne pourrez régner avec Jésus, et être un de ses membres glorieux, si, tandis que vous avez été sur la terre, vous ne lui avez pas été unis par la grâce et par l'amour. Quoi de plus capable de vous en embraser, que la considération de Jésus ressuscité ! Quoi de plus beau, quoi de plus aimable que son humanité sainte dans son état de gloire ! (On dira ici quelque chose des quatre qualités du corps glorieux de Jésus.) Non, ajoutera-t-on, rien dans le ciel et sur la terre de plus charmant, de plus ravissant. Les saints qui voient ce divin objet, l'aiment nécessairement ; et si nous réfléchissons bien sur ce que la foi nous en apprend, nous ne pourrions lui refuser notre cœur ; nul autre objet ne pourrait l'occuper à son préjudice, nous dirions avec un grand saint, en voyant la beauté de ce monde : Tout cela paraît beau ; mais dès qu'on le compare avec la beauté de Jésus ressuscité, ce n'est qu'une laideur. Ce qui doit redoubler notre amour pour Jésus ressuscité, c'est qu'il conserve, dans l'état de sa résurrection, les marques des plaies que son amour pour nous lui a fait endurer. Contemplons-les, mes frères, ces marques sacrées. Ah ! quels sentiments cette vue ne produira-t-elle pas en nous ; joie, confiance, amour, reconnaissance, désir de voir face à face ce divin chef, et de lui être réunis dans le ciel. Rien, enfin, ne nous aidera plus efficacement à marcher dans le chemin qu'il nous a tracé, que la foi vive de Jésus-Christ ressuscité.

N'est-ce pas bien avec justice que l'Eglise nous exhorte à nous réjouir en ce jour ? Peut-il y en avoir un sujet plus légitime, et que ne fait-elle pas pour nous l'inspirer ! Faites attention, mes frères, à toutes les cérémonies qui se pratiquent durant cette octave et le temps pascal. Il n'est rien qui ne sente l'allégresse, chants, fêtes multipliées, processions joyeuses, cessation du jeûne ; en tout elle donne des marques de son allégresse. Autrefois on fêtait la semaine de Pâques, et ce n'est que depuis le XI^e et XII^e siècle, que l'on se contente de solenniser les trois premiers jours. Cette fête est en quelque sorte continuée jusqu'à la Pentecôte ; c'est pour cela que cet espace est appelé le temps pascal. En un mot, la fête de Pâques est comme le commencement de la fête de l'éternité, ou du moins une représentation de

cette grande fête qui ne finira point, et que les saints célèbrent dans le ciel. Elle est, par conséquent, la première et la plus auguste de toutes celles qui se célèbrent dans la religion chrétienne. Les saints Pères l'appellent la fête des fêtes. *Solemnitas solemnitatum* ; et saint Grégoire de Nazianze ne craint pas de dire qu'elle est autant au-dessus des autres fêtes du Seigneur, que celles de Notre-Seigneur sont au-dessus de celles des saints. Aussi est-elle comme la célèbre époque qui fixe le temps des autres fêtes que l'on appelle mobiles.

Vous êtes sans doute convaincus, mes frères, de la légitimité de la joie que l'Eglise demande de tous les chrétiens en cette fête, qui, comme parle saint Grégoire le Grand, affermit notre foi, excite notre espérance, et enflamme notre charité : *Ex hac enim solemnitate exemplum nobis resurrectionis datum est, spes celestis patrie aperta, et facta superni regni jam presumptibilis gloria.* Et de là vient qu'il n'y a aucun chrétien qui ne sente renaître sa joie au temps de Pâques. Je ne doute point que vous ne la ressentiez vous-mêmes ; mais prenez garde à quelle joie l'Eglise veut vous porter. Je vais vous en instruire dans un second point.

Deuxième point. — Il y a deux sortes de joies, l'une mondaine, l'autre chrétienne. Par la première, on se laisse aller aux divertissements du monde, dont les uns sont permis en certaines occasions, et les autres sont criminels ou dangereux. Vous comprenez, mes frères, que ce n'est point à cette joie mondaine, surtout aux plaisirs dangereux et où Dieu peut être offensé, que l'Eglise vous permet de vous abandonner. Elle craint trop de déplaire à Jésus, son divin Epoux, pour autoriser dans ses enfants une joie de cette nature. Ne pensez donc pas qu'en ce jour et durant ces fêtes prochaines, non plus que dans le temps pascal, ni aucun des dimanches de l'année, vous puissiez impunément vous livrer aux plaisirs mondains, à la dissolution, aux excès de la table, aux danses. Ah ! pourriez-vous déshonorer ainsi le Seigneur Jésus, que vous avez reçu dans la communion, et qui a si fort en horreur le péché ? Non, mes frères, je l'espère de votre piété, il n'en sera pas ainsi, et vous suivrez avec docilité les avis qu'on vous a donnés à ce sujet, les années précédentes. (On parle ici des avis du printemps, qu'un pasteur doit donner à son peuple, à l'entrée de cette saison.) Quelle est donc cette joie, qui est non-seulement permise, mais louable, sainte et chrétienne, dont je souhaiterais que vous fussiez tous remplis ? Elle doit être intérieure et extérieure. En quoi doit-elle paraître ? 1^o Dans votre as-iduité aux Offices divins, non-seulement aujourd'hui, mais encore les jours prochains et tous les dimanches de l'année, spécialement ceux de temps que l'on appelle pascal, c'est-à-dire depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte ; 2^o dans les signes d'une véritable allégresse que vous vous témoignerez les uns aux autres. (Ici il faut rappeler la coutume des premiers chrétiens qui, dans ces jours de Pâques, ne se sa-

luient dans les maisons et dans les rues, que par ces paroles : Le Seigneur est vraiment ressuscité : *Surrexit Dominus vere*, disait-on en s'abordant ; et l'on répondait : *Deo gratias*, rendons-en à Dieu de dignes actions de grâces. C'était même une occasion de se réconcilier, pour ceux qui avaient eu ensemble quelque différend. Plût à Dieu qu'une si sainte coutume fût encore observée !

Venez donc, mes frères, vous unir à l'Eglise votre Mère ; venez chanter avec nous ce beau mot que l'Eglise répète cent et cent fois durant ce temps, *Alleluia* ; qui veut dire, *Louez Dieu ou Louanges à Dieu*. C'est le même que les bienheureux, au témoignage de saint Jean, chantent éternellement dans la gloire. J'entendis, dit ce saint apôtre, comme la voix de plusieurs troupes de gens qui disaient dans le ciel, *Alleluia*, louez Dieu, rendez-lui sans cesse des actions de grâces, vous qui êtes ses serviteurs : *Laudem dicite Deo nostro, omnes servi ejus.* (Apoc., XIX, 5.) *Alleluia*, répétaient-ils, car le Seigneur notre Dieu tout-puissant a pris possession de son royaume ; réjouissons-nous : faisons éclater notre joie, et rendons gloire à notre Dieu. Voilà ce qui se passe dans le ciel, et ce que nous devons imiter sur la terre.

On pourra rappeler ici la cérémonie du cierge pascal, que l'on allume en signe de joie durant ce temps pascal, et qui représente Jésus ressuscité. On dira en même temps quelque chose de la cérémonie qui se fait aux fonts baptismaux pendant l'octave de Pâques.

Mais votre joie, mes frères, doit-elle se borner à l'extérieur ? Non, elle doit paraître aux yeux de Dieu. Il faut qu'elle soit intérieure, dans votre esprit et dans votre cœur ; dans votre esprit, en vous faisant un plaisir de penser à Jésus ressuscité, de vous occuper de sa gloire, de vous en réjouir, et de l'en féliciter. (On ne doit pas oublier d'exhorter les fidèles à féliciter aussi la sainte Vierge. On peut leur expliquer les paroles du *Regina celi, latere.*)

Le principal de cette joie consiste dans les affections du cœur, en rendant à Jésus ressuscité les honneurs qui lui sont dus, en le conjurant de régner dans notre cœur, en lui demandant de nouvelles grâces pour lui ressembler dans sa vie glorieuse.

On prierà ici et pour ceux qui n'ont pas fait leurs Pâques, et pour ceux qui y ont satisfait. On aura soin surtout de recommander aux auditeurs d'entrer dans l'esprit de l'Eglise pendant la cérémonie de la procession aux fonts baptismaux, les exhortant à rendre grâces à Dieu de la réception du baptême, à demander pardon du violement des vœux qu'on y a faits, et à renouveler ces mêmes vœux. C'est ainsi, conclurait-on, que vous célébrerez véritablement la Pâque. Peu parmi vous qui l'aient ainsi solennisée jusqu'à présent ; commencez au moins cette année, et vous vous disposerez par là à célébrer dans le ciel une Pâque éternelle.

Sur la vérité de la résurrection de Jésus-Christ et la nécessité de ressusciter avec lui.

— L'Evangile qui se lit à la Messe le jour de

Pâques est tiré du XVI^e chapitre de l'Evangile selon saint Marc. Il contient l'histoire de l'apparition de l'ange aux saintes femmes qui étaient allées au sépulcre le lendemain du Sabbat. On peut tirer des paroles qu'il leur adressa, de quoi faire une seconde instruction, dans laquelle on fera voir : 1^o que Jésus est vraiment ressuscité, et pourquoi il est ressuscité ; 2^o comment il est ressuscité, et comment nous devons nous-mêmes ressusciter à son exemple.

Pour texte on se servira des paroles de l'ange : *Jesum quæritis Nazarenum, crucifixum*, etc. Je viens vous l'annoncer, mes frères, dira-t-on au commencement de l'exorde, ce mystère consolant, dont les saintes femmes qui étaient allées au sépulcre du Sauveur furent instruites par un ange, et qu'elles eurent ordre d'annoncer aux apôtres attristés de la mort de leur Maître : Jésus est ressuscité, ce Jésus dont vous avez dû pleurer la mort, ces jours derniers. Essayez donc vos larmes en ce jour ; laissez-vous aller à une sainte joie ; témoignez-la à Jésus et à sa sainte Mère, et appliquez-vous surtout à tirer de la solennité de ce mystère les fruits que l'Eglise en attend. Quels sont-ils, mes frères, ces fruits ? L'apôtre saint Paul nous en instruit, lorsqu'il nous dit que Jésus-Christ est ressuscité pour notre justification : *Resurrexit propter justificationem nostram.* (Rom., IV, 25.) Comment cela ? C'est qu'il est ressuscité pour être le modèle de notre résurrection spirituelle : *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vite ambulemus.* (Rom., V, 14.) C'est à cette pensée que je m'arrête ; elle fournira la matière de cette instruction. Jésus est véritablement ressuscité ; nous devons aussi, tous tant que nous sommes, être ressuscités spirituellement : premier point. Jésus a donné des marques de sa résurrection, et sa résurrection a été constante ; nous devons aussi donner des marques de notre résurrection à la grâce, et ne plus la perdre : second point.

Premier point. — Jésus est véritablement ressuscité. C'est ici, mes frères, un point fondamental de notre religion, et que l'on peut dire la base sur laquelle elle est appuyée. Car dès qu'il est ressuscité, tout ce qu'il a enseigné est la vérité même ; la religion qu'il a établie est véritablement divine : comme, au contraire, s'il n'était pas ressuscité, il aurait été un imposteur, sa religion une fausse religion, puisqu'il avait donné sa résurrection pour preuve de sa divinité et de la vérité de toute sa doctrine. Aussi n'est-il rien de plus incontestable que le miracle de sa résurrection.

On en apportera les preuves ; on montrera qu'elle a été rendue évidente : 1^o par les précautions qu'avaient prises les Juifs, pour empêcher l'enlèvement du corps du Sauveur ; 2^o par l'apparition des anges qui en rendirent témoignage, et même par les morts qui sortirent de leurs tombeaux, et qui l'annoncèrent dans Jérusalem ; 3^o par l'incrédulité des apôtres qui l'ont prêchée, et qui sont morts pour en défendre la vérité ; enfin par

la croyance du monde entier. On ne doit pas surtout oublier le beau sermon que fit saint Pierre le jour de la Pentecôte, où il prouva aux Juifs la résurrection de Jésus-Christ par la prophétie de David. (*Act.*, II, 25.)

Après avoir établi la vérité de la résurrection du Sauveur d'une manière convaincante, on fera produire aux auditeurs un acte de foi ferme sur ce mystère; on les exhortera à rendre leurs devoirs à Jésus ressuscité, à l'adorer avec Marie-Madeleine, avec les autres saintes femmes, avec tous les disciples. On en viendra ensuite à la morale; on rappellera le passage de saint Paul, qui dit que comme le Sauveur est ressuscité véritablement, nous devons nous-mêmes être ressuscités spirituellement. Et qu'est-ce que ressusciter spirituellement? C'est passer de la mort du péché à la vie de la grâce, de l'état de pécheur à celui de juste. On dit qu'un homme est ressuscité, quand, après être mort, il prend une nouvelle vie; de même un homme ressuscite spirituellement, quand, après avoir vécu dans le péché, il ressuscite à la grâce, et mène une vie chrétienne.

Appliquez-vous ceci, mes frères. Peut-on dire de chacun de vous, *Surrexist vere*, il est véritablement ressuscité? (Détail pour les différents états, les différents âges.) Avez-vous fait une véritable Pâque, une bonne Pâque? Pâque veut dire passage : ainsi faire une bonne Pâque, c'est passer de la servitude du démon, de l'esclavage du péché, à l'heureux état de la liberté des enfants de Dieu; comme autrefois la Pâque pour les Israélites, fut de passer de la servitude des Egyptiens à l'état de la liberté dont ils jouirent après le passage de la mer Rouge. Hélas! combien de fausses résurrections parmi vous, de résurrections qui ne sont qu'apparences, telle que fut celle de Samuel au roi Saül? (On pourrait en citer l'histoire.) N'y en a-t-il pas parmi vous, de ceux mêmes qui se sont approchés de la sainte table, qui sont encore morts spirituellement, que le démon tient encore dans l'esclavage, qui n'ont point encore brisé les liens de leurs péchés, dont le cœur conserve quelque affection criminelle? etc. Ne pourrais-je pas vous adresser aujourd'hui les paroles que saint Ambroise adressait autrefois à son peuple, en lui expliquant le mystère de la Pâque? De quoi vous servira la Pâque, si vous n'imites pas ce que vous entreprenez d'honorer; c'est-à-dire si vous ne sortez pas de l'Égypte, des ténèbres de vos passions, de votre amour déréglé pour le monde, pour passer à la lumière des vertus et au désir de votre patrie? *Quid vobis prodest, quod pascha celebratis, si non imitami quod colitis, si non transitis ab Egypto, id est a tenebris vitiorum ad lucem virtutum, et a mundi hujus amore ad desiderium celestis patriæ?* (S. AMBR., de Dom. resur., serm. 44.) Plusieurs, ajoute-t-il, se réjouissent en cette fête, gardent ses solennités; mais ils l'observent mal, pour leur propre malheur, parce qu'ils ne passent pas de l'amour du monde et des plaisirs charnels à l'amour du ciel. O misérables

chrétiens, continue-t-il, comment pouvez-vous vous réjouir en vivant dans l'Égypte sous la puissance du démon : *O miseri Christiani qui in Egypto sunt!* Je vous avertis donc, mes frères, de célébrer la Pâque dignement, c'est-à-dire de passer du péché à la grâce. Pour ceux qui sont déjà vertueux, qu'ils passent de vertus en vertus, en sorte qu'il n'y en ait aucun parmi vous qui n'imité Jésus-Christ dans la vérité de sa résurrection. *Moneo vos, fratres, ut pascha rite celebretis, id est, transitum faciatis, ita ut nullus remaneat in vobis qui transitum non faciat.*

Ici on prendra occasion de presser ceux qui n'ont pas encore satisfait au devoir pascal, de ne point laisser écouler la semaine sans se mettre en état de le remplir. On fera bien de leur rappeler le canon du concile de Latran, dont on a parlé ailleurs, et on leur dira de donner à leurs pasteurs cette satisfaction, qu'il n'y en ait aucun de cette paroisse qui ne célèbre vraiment la Pâque.

Mais ce n'est pas assez, dira-t-on, d'avoir imité Jésus-Christ dans la vérité de sa résurrection, il faut encore donner des marques de sa résurrection, c'est-à-dire il faut donner des marques de sa résurrection à la grâce, et ne la jamais perdre : c'est le second point.

Deuxième point. — Jésus a paru ressuscité, et il a voulu se montrer, après sa résurrection, à différentes personnes et en différentes occasions.

On rapportera ses différentes apparitions à sa sainte Mère, à Marie-Madeleine, à d'autres saintes femmes, à saint Pierre, à deux disciples qui allaient au village d'Emmaüs, aux onze apôtres dans le cénacle, et cela le jour même de Pâques; pendant le temps qui s'écoula depuis sa résurrection jusqu'à son ascension au ciel, il se fit voir encore de temps à autre.

Que nous apprennent ces différentes apparitions? Est-ce seulement pour nous affirmer dans la foi de sa résurrection, que Jésus a voulu paraître en tant de manières? Non, mes frères, c'a été encore pour nous instruire d'un de nos plus importants devoirs. Quel est-il? C'est que nous ne devons pas seulement être ressuscités à ses yeux, en renonçant sincèrement au péché, mais que nous devons encore paraître ressuscités aux yeux des hommes, et marcher dans une vie nouvelle : *Ut in novitate vitæ ambulemus.*

Oui, mes frères, vous devez donner des marques de votre changement intérieur, du renouvellement qui a dû se faire dans vous, surtout si vous avez eu le malheur d'être à votre prochain un sujet de scandale; vous avez dû et vous devez encore, pendant ces saints jours, renouveler les promesses de votre baptême, ainsi que l'Eglise vous y invite, durant cette sainte octave, par la procession qu'elle fait aux fônts baptismaux. Or, qu'avez-vous promis dans le baptême? N'est-ce pas de mener une vie exemplaire, aussi bien que Jésus-Christ. C'est pour cela qu'au jour de votre baptême on vous mit à la

main un cierge allumé, en disant : *Accipe lampadem ardentem*. Hélas ! combien de fois n'y avez-vous pas manqué, à ce bon exemple, depuis votre bas âge jusqu'à présent ; peut-être même dans les jours consacrés spécialement au service de Dieu, et dans les temps destinés à la pénitence ? Vous avez dû en gémir, lorsque vous vous êtes approchés du sacré tribunal. Mais ce n'est point assez d'en avoir gémé aux pieds d'un prêtre : il faut que comme on a été témoin de vos scandales, on le soit aussi de votre vie édifiante. Vous avez répandu une odeur de mort dans les compagnies où vous vous êtes trouvés, par vos discours peu honnêtes, vos médisances ; il faut répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ, en sorte que l'on puisse dire de vous : *Surrexit, non est hic* ; ce jeune homme, ce père de famille, cette mère est vraiment ressuscitée. (On pourra pousser ce détail, suivant le lieu et les personnes à qui on aura à parler.)

Mais pour combien de temps devez-vous être et paraître ressuscités ? Jésus vous en instruit lui-même dans le mystère de ce jour. Sa résurrection fut constante ; l'Eglise a soin de vous le rappeler chaque jour de cette octave dans l'Office divin : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur ; mors illi ultra non dominabitur. Quod enim mortuus est peccato, mortuus est semel : quod autem vivit, vivit Deo* : « Jésus qui est ressuscité ne meurt plus ; la mort n'aura plus de pouvoir sur lui : car quant à ce qu'il est mort pour le péché, c'est-à-dire pour nous en délivrer, ce n'est qu'une fois qu'il est mort ; mais quant à ce qu'il vit présentement, c'est pour Dieu qu'il vit d'une vie glorieuse et immortelle. »

C'est de l'apôtre saint Paul, mes frères, que l'Eglise emprunte ces paroles ; écoutez la leçon qu'elle vous fait, et rendez-vous encore plus attentifs à ce qu'ajoute l'Apôtre : *Ita et existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo*, etc. : « Ainsi regardez-vous vous-mêmes comme morts au péché, et ne vivez plus que pour Dieu en Jésus-Christ ; que le péché ne règne donc plus dans votre cœur. » (Rom., VI, 9-11.)

Ce n'est pas, mes frères, pour quelques jours, pour quelques semaines, que vous devez mener une vie chrétienne, une vie nouvelle ; elle ne doit point avoir d'autre terme que la fin de vos jours. Fausse résurrection, ou du moins résurrection très-douteuse, celle qui n'est pas stable, résurrection qui doit faire trembler ceux qui ne ressuscitent ainsi que pour mourir de nouveau.

Ici on déplorera le malheur du christianisme, où si peu de gens font de véritables Pâques. On trouvera sur ce sujet des passages admirables de saint Bernard, dans son premier sermon pour le saint jour de Pâques, n° 14 et 15. Hélas ! disait ce Père en gémissant, ce n'est plus une Pâque que nous célébrons ; ce n'est plus un passage du péché à la grâce ; c'est plutôt un passage de la grâce au péché. (Si toutefois l'on peut dire qu'on l'ait recouvrée.) Plusieurs chrétiens sont après Pâques ce qu'ils étaient avant.

Après avoir donné quelque temps à la pénitence pendant le Carême, après avoir suspendu une ou deux semaines le cours de leurs péchés, ils se replongent bientôt dans leurs anciens désordres, et il semble que la résurrection de Jésus-Christ soit le terme qu'ils ont marqué pour leur recidute. *Proh dolor ! peccandi tempus, terminus recidendi facta est resurrectio Salvatoris*. Pendant la quarantaine, ils soupirent après ces saints jours, pour se livrer librement aux plaisirs : *Toto hoc tempore quadragesimali adinstanter inhiant dies resurrectionis, heu ! ut liberius indulgeant voluptati*. Car c'est alors que l'on reprend ses excès, que l'on réitère ses voluptés, qu'on lâche la bride à ses passions, comme si Jésus-Christ était ressuscité à cette fin, et non pas pour notre justification : *Ex hoc nempe comensationes et ebriitates redeunt, impudicitia repetuntur, et laxantur concupiscentiis frena, quasi ad hoc surrexit Christus, et non magis propter justificationem nostram*. Est-ce donc ainsi, ô misérables ! poursuit ce Père, que vous honorez Jésus-Christ que vous avez eu l'honneur de recevoir ! *Sic honoratis, miseri, Christum quem suscepistis !* Quoi ! vous lui avez préparé une demeure dans votre cœur, en confessant vos péchés avec larmes, en châtiant votre corps ; et voilà que bientôt après vous le livrez à ses ennemis ; vous le forcez de sortir de votre cœur, en retournant à vos premières méchancetés : prétendez-vous donc allier la lumière avec les ténèbres, Jésus-Christ avec votre orgueil, votre avarice, votre ambition, votre haine, vos plaisirs déshonnêtes ? Jésus-Christ mérite-t-il à présent moins d'honneur qu'avant que vous le reçussiez ? Devez-vous avoir moins de respect pour le mystère de sa résurrection, que pour celui de sa Passion ? O malheur qui n'est que trop commun ! On n'honore ni l'un ni l'autre, quand après Pâques on retourne à ses péchés. (On verra le reste dans saint Bernard.)

On pourra lire aussi, pour bien traiter ce mystère, la *Retraite* de Bourdaloue, où il traite de la vie éternelle de Jésus-Christ en sa Résurrection.

Il faudra conclure par quelque chose de touchant. On exhortera ceux qui ont fait leurs Pâques et qui ont tâché de les bien faire, à renouveler pendant la Messe et pendant toute l'octave, les résolutions qu'ils ont formées de vivre constamment dans l'éloignement du péché : on leur en fera demander la grâce à Jésus-Christ avant que de sortir de l'église.

Sur les fruits qu'on doit tirer de la Pâque. — Après que l'on aura instruit les peuples sur la solennité de la Pâque, après qu'on leur aura expliqué l'Evangile du jour, on pourra s'arrêter une année à l'Épître qui se lit à la Messe, et se contenter d'en donner l'explication. Elle a été très-bien choisie, et nulle ne convient mieux au saint jour de Pâques. Elle est tirée du V^e chapitre de la 1^{re} Lettre de saint Paul aux Corinthiens. Remarquez que dans ce V^e chapitre, il est

parlé de l'incestueux de Corinthe que l'apôtre saint Paul excommunia, et qu'il ordonna de chasser comme un homme capable de corrompre les vrais fidèles. *Expurgate vetus fermentum*, dit-il, et c'est par où commence l'Épître de ce jour. L'Apôtre prend de là occasion de donner aux Corinthiens et à tous les fidèles, l'instruction la plus propre au temps de Pâques. On y trouve tout à la fois et les dispositions à une véritable Pâque, et les fruits qu'elle doit produire; elle convient également et à ceux qui ont déjà fait leurs Pâques, et à ceux qui doivent les faire.

Lorsqu'on se résoudra à tirer son prône de l'Épître, on prendra pour son dessein les dispositions à la Pâque, et les fruits qu'on doit en tirer, ou l'un des deux, selon les sujets que l'on aura traités avant Pâques. Comme nous avons déjà parlé des dispositions à la Pâque, nous donnerons ici un dessein sur les fruits qu'elle doit produire, et qui se présentent assez naturellement dans ces paroles de notre Épître : *Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio*; aussi bien que dans ces autres : *Epulemur non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ et nequitie, sed in azymis sinceritatis et veritatis*.

Dans l'exorde, on rappellera en peu de mots ce que l'on aura dit l'année précédente de la solennité de Pâques ou du mystère de la Résurrection de Jésus-Christ. On pourra le faire en la suivante, ou en quelque autre semblable.

Nous voici arrivés, mes frères, à la grande fête de Pâques, appelée avec justice la fête par excellence; fête qui doit être pour tous les véritables chrétiens un sujet de consolation et de la plus sainte joie. Je vous ai invités, les années dernières, à entrer dans des sentiments d'allégresse en cette solennité; je vous réitère cette instruction aujourd'hui de la part de l'Eglise votre Mère : *Omnes electi ejus, agite dies lætitiæ, et confitemini illi*. (Job., XIII, 10.) Rendez gloire à Jésus ressuscité, adorez-le, louez-le comme votre Sauveur, votre Rédempteur, votre Chef, qui remporte une victoire éclatante sur tous ses ennemis. Il est vainqueur de la mort; et par sa victoire il nous donne une assurance de celle que nous remporterons nous-mêmes. N'en doutez pas, dit saint Paul, Jésus-Christ rendra notre corps, à présent si abject, il le rendra semblable à son corps glorieux : *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis sue*. (Philipp., III, 21.) Mais à quelle condition, mes frères? A une condition essentielle, savoir, que nous célébrerons dignement la Pâque de Jésus-Christ, que nous en tirerons les fruits qu'il exige de nous. Or, quels sont ces fruits de saint que la solennité de Pâques doit produire en nous? C'est de quoi, mes frères, je me propose de vous entretenir. Je les trouve renfermés dans l'Épître que nous venons de lire. Je vais vous en donner l'explication. C'est une des plus courtes de l'année, et en un de ses sermons des plus instructifs.

écoutez-la attentivement. Ceux qui ont déjà fait leurs Pâques, aussi bien que ceux qui se disposent à les faire, y trouveront également de quoi s'édifier. Voici ce qu'elle renferme. (On en fera la lecture, ou l'on en dira la substance.)

Après la lecture ou le récit de l'Épître, on pourra dire : Pourquoi, mes frères, l'Eglise vous fait-elle lire cet endroit de la première Épître de saint Paul aux Corinthiens, où l'Apôtre leur recommande de ne point souffrir parmi eux un homme qui y causait un grand scandale; il ordonne même qu'on le chasse et qu'on le retranche de la société des fidèles, comme un membre gâté et capable de pervertir les autres? Elle veut vous faire entendre le châtiment que méritent ceux des chrétiens qui causent du scandale dans leurs paroisses; elle veut exciter le zèle des vrais fideles, et particulièrement de ceux qui ont l'autorité pour punir les pécheurs rebelles aux lois de Dieu et à ses saintes ordonnances. Elle vous avertit encore d'éviter soigneusement tous ceux dont le mauvais exemple est capable de vous pervertir. Mais ce qu'elle a principalement en vue, c'est de vous instruire des fruits salutaires que la Pâque doit produire en vous.

Remarquez, je vous prie, les paroles de saint Paul : *Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio, sicut estis azymi*. L'Apôtre, à l'occasion du scandaleux qui était parmi eux, et qu'il ordonna de retrancher de la société des fidèles, leur recommande : 1° de se purifier eux-mêmes du vieux levain, comme il s'explique dans le reste de sa Lettre, de malice et d'iniquité; 2° il les exhorte à être comme une nouvelle pâte, purs, sincères, marchant toujours dans la voie droite de la vérité. Voici, mes frères, les effets salutaires qu'on doit remarquer en vous pour fruit de la Pâque : 1° un nouveau désir de vous purifier du péché; *Expurgate vetus fermentum*; 2° une plus grande attention à remplir les devoirs du christianisme que vous professez, *ut sitis nova conspersio*.

Première réflexion. — On développera ses effets, et pour les bien expliquer, on montrera que quoique l'on se soit confessé, qu'on ait même détesté ses péchés, il reste encore du vieux levain et de l'inclination au péché, de la facilité à retomber dans ses anciennes habitudes. Le cœur est comme un vase infecté par une liqueur qui y a croupi longtemps; quoiqu'on l'ait vidé, il ne laisse pas de sentir encore mauvais, il faut beaucoup le purifier pour en ôter toute la mauvaise odeur; c'est comme une lumière que l'on vient d'éteindre, mais qui se rallume aisément; et pour user de la comparaison de saint Paul, c'est comme un levain qui, quoiqu'en très-petite quantité, peut corrompre et altérer toute la pâte : *Nescitis*, dit cet Apôtre, *quia modicum fermentum totam massam corrumpit*? C'est à quoi vous ne sauriez faire trop d'attention. Persuadez-vous que vos passions ne sont pas mortes; elles ne sont, pour ainsi dire, que comme assoupies; si vous n'en est pas détreint; bientôt elles

se réveilleront; ces mauvaises racines produiront de mauvais rejetons; dans peu vous serez les mêmes qu'avant Pâques, si vous ne travaillez sérieusement à vider votre cœur de toute affection du péché : *Putata repululant, effugata redeunt, reaccinduntur extincta, et sopita denuo excitantur*, dit saint Bernard.

Que chacun de vous rentre en soi-même, et qu'il examine ce qui reste dans son cœur, du levain du péché. *Videte, fratres*, dit saint Ambroise, *videte ne fermentum vetus sit apud vos*. (Ici on entrera dans un détail.) A quelles passions, dira-t-on, étiez-vous plus sujets avant Pâques? Jeunes gens, pères de famille, travaillez de plus en plus à extirper ce qui vous reste du vieil homme; sans quoi vous ne remporterez point de cette Pâque le fruit qui doit en être inséparable, vous n'imiterez point Jésus-Christ notre Pâque, comme l'appelle l'Apôtre : *Etenim Pascha nostrum immolatus est Christus*. De même que Jésus-Christ, vrai Agneau, a été sacrifié sur la croix, et que ce n'est que par l'effusion de tout son sang qu'il est devenu notre véritable Agneau, et nous a mérité le pardon de nos péchés, la délivrance de la servitude du démon, et les biens de la grâce et de la gloire; ce n'est aussi qu'en détruisant ce qu'il y a en nous du vieil Adam, c'est-à-dire toutes nos inclinations mauvaises, que nous pourrons lui ressembler dans le sacrifice qu'il a offert sur la croix. C'est ce qu'a voulu nous donner à entendre l'Apôtre, lorsqu'il dit que notre vieil homme a été sacrifié avec Jésus-Christ, afin que le corps du péché soit détruit, et que nous ne soyons plus désormais esclaves du péché : *Hoc scientes, quia vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruat corpus peccati, et ultra non serviamus peccato*. (Rom., VI, 6.)

On donnera ensuite quelques moyens pour vaincre de plus en plus ses mauvaises habitudes; on recommandera particulièrement de pratiquer avec fidélité les avis et les pénitences des confesseurs, surtout d'éviter les compagnies, les affaires et toutes les occasions qui pourraient réveiller les passions et renvoyer dans le crime. Voilà, dira-t-on, le fruit de la Pâque, c'est à quoi vous pourrez juger si vous avez fait une bonne confession et une digne communion. Ce sera donc aux soins que vous prendrez pour extirper le péché de votre cœur : ce sera encore à l'attention que vous aurez pour mener une vie nouvelle, une vie vraiment chrétienne, et qui doit être le second fruit de la Pâque : *Et sitis nova conspersio*.

Deuxième réflexion. — Rien de plus recommandé par l'apôtre saint Paul, que cette vie pure. Durant tout le temps de la Pâque, il n'était pas permis aux Juifs d'avoir chez eux du pain levé. Ainsi tout doit être pur dans l'Eglise, dit-il, tous doivent être saints, innocents, sans tache à l'exemple de Jésus-Christ notre Agneau pascal. Pureté, innocence, qui nous sont représentées par les cérémonies du baptême, dont on nous rappelle le souvenir en ce temps de Pâques. L'habit

blanc dont on nous a revêtus (c'est le chrême au blanc que l'on nous met sur la tête), le cierge que l'on nous a mis en main, nous marquent le soin que nous devons avoir de mener, à l'exemple de Jésus-Christ, une vie pure et exemplaire : *Accipisti vestimenta candida*, dit saint Ambroise, *ut sit inditum quod exueris involucrium peccatorum, et indueris innocentie casta velamina*. C'est encore pour cet effet que l'apôtre saint Paul nous rappelle l'immolation de Jésus-Christ. *Pascha nostrum*, etc. Il veut par là nous engager à pratiquer les vertus dont il nous a donné l'exemple sur la croix. Saint Bernard en tirait cette morale dans une instruction qu'il faisait le jour de Pâques : *Pascha nostrum*, etc., disait ce saint docteur, *amplectamur commendatas nobis in cruce virtutes, humilitatem, patientiam, obedientiam et charitatem*. On prendra de là occasion d'exhorter les peuples à s'exercer au plus tôt dans les vertus dont ils ont plus besoin, et spécialement celles qui sont contraires aux vices auxquels ils ont été sujets. Détachez-vous de plus en plus des choses d'ici-bas, pour ne rechercher que les biens du ciel; car c'est ce que saint Paul exige particulièrement de tout chrétien qui est ressuscité avec Jésus-Christ. *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt querite; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram*. On ajoutera que ce n'est pas pour quelques jours seulement qu'ils doivent s'exercer dans la pratique des vertus chrétiennes, dans ce détachement des biens de la terre et cet amour des biens célestes, mais avec persévérance; de même que les Juifs n'usaient que de pains azymes, pendant les sept jours qu'ils célébraient la Pâque, tout chrétien qui mange la chair du véritable Agneau, qui est Jésus-Christ, doit vivre dans la simplicité et l'innocence tout le temps de sa vie, qui est représentée par sept jours : *Ita omnis Christianus qui verum Agnum, id est Christi carnem comedit, per omne tempus vitæ suæ, quod per septem volvitur dies, simpliciter et innocenter debet conversari*. C'est ainsi, ajoutait ce saint Père à son peuple, que vous serez tous de véritables chrétiens, si vous évitez tout le mal qui est marqué par le vieux levain, et si vous accomplissez fidèlement ce que vous avez promis dans le baptême.

On conclura par inviter les auditeurs à prier pendant la Messe, pour obtenir la force de détruire en eux les restes du péché, et de pratiquer les vertus propres du christianisme.

Il sera bon et même nécessaire d'avertir ceux qui n'ont pas encore satisfait au devoir pascal, et de les supplier de se mettre au plus tôt en état de s'acquitter de ce devoir. C'est à vous principalement, leur dira-t-on, que l'apôtre saint Paul a parlé. Redoublez donc vos efforts pendant cette semaine, pour détruire en vous tout ce qui pourrait vous empêcher de faire une digne communion; n'oubliez rien pour vous mettre en état de participer au banquet sacré, avec les regards de la sincérité et de la vérité. C'est à ceux

qu'on expliquera les dernières paroles de l'Apôtre : *Epulemur non in fermento veteri*. On leur suggérera de dire souvent chaque jour cette belle prière du Prophète : *Domine, miserere mei, et resuscita me.* (Psal. XL, 11.)

On trouvera, dans les Homélies de saint Grégoire, une belle exposition de la manière de faire la Pâque chrétienne ; homélie 22 sur l'Evangile du samedi de Pâques.

1^{er} DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Sur la paix chrétienne. Sur la persévérance. De la foi en Jésus-Christ ressuscité. Des obligations de ceux qui ont été régénérés par les eaux du baptême.

Ce dimanche est appelé communément le dimanche de *Quasimodo*, qui sont les premières paroles de l'Introit. Nous le nommons aussi le dimanche *In albis*, seu *in vestibus albis depositis*, à cause des habits blancs dont on revêtait autrefois ceux que l'on baptisait la veille de Pâques, et qu'ils ne quittaient qu'à la fin de l'octave. On lui donne encore le nom de Pâques close, parce que c'est en ce jour que finit le temps prescrit pour la communion pascale. L'Evangile qui se lit à la Messe est tiré du chap. XX de l'Evangile selon saint Jean : il contient deux apparitions du Sauveur ; l'une le jour même de Pâques, l'autre huit jours après ; de quoi il est à propos de parler en ce dimanche. L'Épître est prise du V^e chapitre de la 1^{re} Lettre de saint Jean. Comme on doit supposer que les fidèles ont satisfait au devoir pascal, et que par conséquent ils sont dans la grâce de Dieu, il paraît qu'il est du devoir d'un pasteur de leur faire sentir le bonheur de leur état, et de les exhorter à une sainte persévérance. L'Evangile et l'Épître de ce jour lui fourniront de quoi satisfaire à son obligation. L'exemple de Jésus-Christ, qui, apparaissant à ses disciples, leur souhaite la paix, doit l'engager à la souhaiter de même à son peuple. C'est par ces belles paroles qu'il peut commencer son instruction, s'il n'aime mieux raconter tout au long l'histoire de l'apparition de Jésus-Christ.

On peut donc prendre pour un sujet d'instruction, en ce dimanche, la paix chrétienne : pour une autre, la persévérance dans la grâce ; enfin, on peut parler de la foi en Jésus-Christ ressuscité, ou du souvenir fréquent de la résurrection de Jésus-Christ, comme d'une vérité des plus propres à nous animer à une sainte persévérance. L'Épître tirée de saint Jean, aussi bien que l'Evangile, nous rappellent ce dernier sujet.

Sur la paix chrétienne. — Une première année, il est à propos de faire dans son exorde le récit de l'Evangile. Aujourd'hui, mes frères, qui est l'octave de la grande fête de Pâques, l'Eglise nous met devant les yeux, dans l'Evangile, deux apparitions de Jésus-Christ, par lesquelles il confirme la vérité de sa résurrection, et qui nous la rendent évidemment croyable. L'une arriva le jour même de Pâques, et l'autre huit jours après.

On rapportera l'Evangile, ensuite on pourra dire : Vous êtes bien persuadés, mes frères, de la résurrection de Jésus-Christ ; j'ai même lieu de croire que, dociles aux avis que nous avons donnés, pendant le Carême et dimanche dernier, vous avez satisfait au précepte de l'Eglise touchant la communion pascale. Vous êtes à présent dans la grâce de Dieu : vous êtes ses fidèles disciples ; vous croyez en lui d'une foi vive et animée, vous jouissez de la paix d'une bonne conscience. Ah ! comprenez bien votre bonheur, sentez tout l'avantage de cette paix, et n'oubliez rien pour vous en faire connaître tout le prix ; je vous enseignerai les moyens de vous y maintenir. Quelle est la paix que Jésus-Christ a souhaitée à ses apôtres, et qui sont les fidèles qui ont le bonheur d'en jouir ? vous le verrez dans le premier point. Que faut-il faire pour la conserver ? ce sera le second point.

Premier point. — Quelle est, mes frères, cette paix que Jésus-Christ souhaite jusqu'à trois fois à ses disciples, et dont il est fait mention dans notre Evangile ? Il l'a dit lui-même, lorsqu'après sa Passion, il leur déclara qu'il leur laissait la paix pour héritage : *Pacem relinquo vobis* : « C'est ma paix, leur dit-il, que je vous laisse. » *Pacem meam do vobis. Ce n'est pas comme le monde la donne : « Non quomodo mundus dat, ego do vobis. »* (Joan., XIV, 27.) La paix du monde, c'est-à-dire la paix dont prétendent jouir ceux qui s'attachent au monde, qui en suivent les maximes, et qui cherchent à contenter leurs passions, n'est qu'une fausse paix, une paix qui n'a rien de solide ; c'est plutôt un trouble, une agitation continuelle, qu'une paix véritable : *Dicentes, Pax, pax, cum non esset pax.* (Jerem., VIII, 11.) La paix dont je viens vous parler, c'est la paix de Jésus-Christ, ainsi que s'exprime saint Paul : *Pax Christi* (Coloss., III, 15), et, comme il dit ailleurs, la paix de Dieu même ; « *Pax Dei* (Philipp., IV, 7) : » paix de Dieu, parce qu'elle vient de Dieu, et qu'elle a Dieu pour objet et pour fin ; paix de Jésus-Christ, parce que c'est lui qui nous l'a apportée du ciel, qui nous l'a méritée par sa Passion ; et c'est pour cela qu'il est appelé par Isaïe (chap. IX, v. 6) *Le prince de la paix*, et par saint Paul, notre paix : *Ipsa est pax nostra.* (Ephes., II, 14.) Il l'a fait annoncer dès sa naissance par les anges qui apparurent aux bergers. Il l'ordonna à ses apôtres de la porter dans tous les lieux où ils iraient : *Primum dicite : Pax huic domui.* (Luc., X, 5.) Il l'a donnée lui-même à tous ceux qui s'en sont rendus dignes : il veut aussi, mes frères, que nous n'oublions rien pour vous la procurer. Nous sommes envoyés parmi vous, pour vous prêcher l'Evangile de la paix. Et que pouvons-nous vous souhaiter de plus admirable que cette paix de Jésus-Christ ! Aimable paix, si les hommes te connaissent bien, que ne feraient-ils pas pour te posséder ! Connaissez-la bien, mes frères, comprenez bien en quoi elle consiste, et qui sont ceux qui s'en rendent dignes. La paix, dit saint Augustin, n'est autre chose que la tranquillité de l'âme : *Pax est tranquillitas*

animi ; c'est le contentement du cœur, le repos de l'esprit, en un mot, une exemption de toute inquiétude, autant qu'il est possible en cette vie. Paix que tout le monde désire ; que tout le monde cherche, mais que peu de personnes trouvent, parce qu'ils n'en prennent pas le chemin : *Viam pacis non cognoverunt.* (Psal., XIII, 3.) On fera remarquer aux auditeurs, que la paix est le but de toutes leurs pensées, de tous leurs désirs, de tous les mouvements qu'ils se donnent. On en fera enfin sentir tout le prix, en expliquant ces paroles de saint Paul : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum.* (Philipp., IV, 7.) Elle est au-dessus de tout ce qu'on peut en dire ; elle est préférable à toutes les richesses, à toutes les grandeurs, à tous les plaisirs de la terre. Et que servirait à un homme d'avoir tous les biens sans celui-ci : *Melius est modicum justo super divitias peccatorum multas.* (Psal., XXXVII, 16.) Le juste est plus heureux avec le peu qu'il possède, que les pécheurs dans l'abondance de leurs biens. On peut même dire qu'il n'y a point de véritable bien sans celui-ci ; il est la semence de tous les autres, il les vaut seul tous ensemble, mais tous les autres ensemble ne peuvent l'égaliser : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum.* Tous les hommes ne peuvent nous la donner : *Quam mundus dare non potest pacem.* C'est de Dieu seul que nous la recevons, et par les mérites de Jésus-Christ.

Mais à qui est-elle promise, cette véritable paix ? Aux seuls justes, aux vrais chrétiens, à vous, mes frères, si vous êtes de ce nombre, *Pacem meam do vobis*, dit le Sauveur à ses disciples, je vous donne ma paix à vous qui m'êtes attachés, qui gardez mes commandements : *Erit opus justitiæ pax.* (Isa., XXXII, 17.) Et le Psalmiste : *Justitia et pax osculatæ sunt.* (Psal., LXXXIV, 11.) *Pax multa diligentibus legem tuam.* (Psal., CXVIII, 165.) En un mot, mes frères, elle ne se trouve que dans le témoignage d'une bonne conscience, qui n'a rien de considérable à se reprocher ; elle n'est que pour les âmes chrétiennes, qui remplissent exactement leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers elles-mêmes ; elle est pour ceux qui sont vraiment soumis à la loi du Seigneur, qui se tiennent dans la dépendance qu'ils lui doivent, soit pour la foi, soit pour les mœurs. Ce qui a fait dire à un saint docteur, que la paix est la tranquillité qui vient de l'ordre : *Tranquillitas ordinis.* Partout où est établi cet ordre, la paix de Dieu y règne ; ôtez cet ordre, il n'y a plus de paix. (Exemple des bienheureux et des réprouvés ; paix parfaite dans le ciel, parce que tout y est dans l'ordre ; trouble le plus affreux dans l'enfer, parce qu'il n'y a point d'ordre.) Dites de même à proportion de ceux qui vivent sur la terre, des états, des familles, et de chaque particulier. Remarquez-le par vous-mêmes, mes frères : qui sont ceux qui sont plus tranquilles parmi vous ? Ne sont-ce pas ceux qui vivent plus chrétiennement ? Appliquez ceci à ceux qui vivent encore dans le péché. Ce n'est point vous, dira-t-on, qui, rebelles aux lois de Dieu et

de l'Eglise, refusez de satisfaire au devoir pascal, qu'elle est accordée, cette paix. Attendez-vous, au contraire, à être toujours dans le trouble et l'inquiétude, à éprouver de vifs remords de conscience ; et si vous n'en éprouviez pas, ce serait le châtement le plus funeste de la justice de Dieu. Vous n'êtes point des enfants de paix ; notre Maître nous défend de vous la donner, tant que vous lui résisterez ; mais dès que vous serez vraiment convertis, que vous vous soumettiez à ses divines lois, il vous remplira de cette paix : *Loquetur pacem in plebem suam et super sanctos suos, et in eos qui convertuntur ad cor.* (Psal., LXXXIV, 9.) Cui, mes frères, ceux qui ont toujours été dans l'état de justice, et les pécheurs qui ont été véritablement convertis au temps de Pâques, tous jouiront de la paix que le Sauveur souhaite à ses apôtres, lorsqu'il leur apparut. Y aurait-il quelqu'un parmi vous qui voudrait s'en rendre indigne ? Je suis très-persuadé que vous la désirez ; et la bonne opinion que je dois avoir de vous me fait présumer que vous avez travaillé à vous la procurer, et que vous voulez la conserver à jamais. Fasse le ciel, mes frères, que toute cette paroisse vive en paix, que tout le peuple que Dieu m'a confié soit comme le peuple dont parle le prophète, que vous respectiez tous dans la beauté de la paix : *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, et in tabernaculis fiducia et in requie opulenta.* (Isa., XXXII, 18.) Je la demande pour vous à Dieu, mes frères, je vous la souhaite du plus profond de mon cœur : *Pax vobis ; iterum, pax vobis.* Je souhaite, avec l'apôtre saint Paul, que la paix de Jésus-Christ triomphe dans vos cœurs : *Pax Dei exsulet in cordibus vestris* (Coloss., III, 15) ; qu'elle remplisse vos esprits aussi bien que vos cœurs : *Custodiat corda vestra in Christo Jesu.* (Philipp., IV, 7.)

Mais de quels moyens devez-vous vous servir pour la conserver, cette paix ? Je vais vous en indiquer quelques-uns, et je ne doute point que vous ne les entendiez avec plaisir. (Voy. BOURDALOUE dans son sermon de la paix, tom. III du Carême ; GRENADE dans ses *Privautés de la vertu, Guide des pécheurs.*)

Deuxième point. — Comment pouvez-vous vous conserver dans la paix ? ce sera, mes frères, en vous conservant dans la grâce et dans l'horreur du péché : en un mot, en ne faisant rien que la conscience puisse vous reprocher. La grâce et la paix sont inséparables ; aussi saint Paul a-t-il coutume de joindre l'une à l'autre. Nous remarquons que dans toutes ses Lettres, après avoir souhaité la grâce, il y ajoute toujours la paix : *Gratia vobis et pax.* Saint Pierre, saint Jude, saint Jean en font autant dans leurs Lettres. Oui, mes frères, conservez-vous dans la grâce, et je vous réponds que vous vous conserverez dans la paix ; vous aurez la paix avec Dieu, avec le prochain, avec vous-mêmes, le péché seul étant capable de vous en priver. Rappelez-vous, mes frères, ce que nous avons dit de la nature de cette paix ; ce n'est autre chose que la tranquillité

qui vient de l'ordre. On est en paix, dès que l'on se soutient dans l'ordre que Dieu a établi. Or, que Dieu demande-t-il de nous ? Il demande trois choses : que nous nous soumettions à sa volonté ; que nous vivions en union avec nos frères ; et que nous réglions les puissances de notre âme suivant les lumières de la raison et de la foi.

On s'étendra sur ces trois points, et l'on montrera quelle est cette soumission que nous devons à Dieu ; soumission de notre esprit et de notre cœur ; ensuite comment nous devons être unis avec notre prochain, *Pacem habete inter vos* (Marc., IX, 49) ; enfin comment nous devons tenir toutes nos puissances dans la modération. Ou bien, on fera voir qu'il faut avoir envers Dieu un cœur d'enfant, envers son prochain un cœur de mère, envers soi-même un cœur de juge. Alors tout sera dans l'ordre, et par une conséquence nécessaire, tout sera dans la paix.

Servons-nous, dira-t-on, d'une comparaison et d'un exemple. Qu'est-ce qui fait la santé du corps ? C'est la juste proportion des membres aussi bien que des humeurs. Tandis que tout est dans l'ordre, l'homme est tranquille, il jouit d'une santé parfaite. Pendant combien de temps vos familles se maintiennent-elles dans la paix ? Elles s'y conservent tant que chacun y fait son devoir, que vos enfants, vos domestiques vous obéissent. Disons de même des paroisses entières. Quand est-ce que la paix en est bannie ? *Unde bella et lites in vobis ?* demande saint Jacques (IV, 1). Il n'y en a point d'autre cause que le renversement de l'ordre établi de Dieu.

On pourra entrer dans le détail des devoirs de chaque homme envers Dieu, des devoirs des supérieurs et des inférieurs les uns envers les autres, et des devoirs envers soi-même. On exhortera à les remplir, et on pourra se servir de ce beau passage de saint Paul aux Philippiens, chap. IV (v. 8, 9), où, après leur avoir souhaité la paix de Dieu, il ajoute incontinent : *De cetero, fratres, quæcunque sunt vera, quæcunque pudica, quæcunque justa, quæcunque sancta, quæcunque amabilia, quæcunque bonæ famæ, si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate.* Comme s'il eût dit : L'unique moyen de goûter cette paix dont je viens de vous parler, et qui est au-dessus de ce que l'on peut en penser, c'est d'aimer et de pratiquer tout ce qu'il y a de pur, de vrai, de juste, de saint, d'aimable, d'entretenir l'amitié et la concorde, tout ce qui fait une bonne réputation, ce qu'il y a de vertueux et de louable en fait de discipline. Oui, continue l'Apôtre, *Mettez en pratique ce qu'on vous a enseigné, ce qu'on vous a appris, ce que vous avez vu en moi, et le Dieu de la paix sera avec vous : « Quæ et didicistis..... hæc agite, et Deus pacis erit vobiscum. »* Plût à Dieu que je vous puisse dire avec autant de vérité que saint Paul, de pratiquer non-seulement ce que je vous ai enseigné, mais encore tout ce que vous avez vu en moi. Je souhaite de vous donner en tout un exemple d'édification ; du

moins rendez-vous fidèles aux enseignements que je vous ai faits ; et je vous promets, de la part du Seigneur, la même paix que saint Paul promettait aux Galates, s'ils observaient les règles qu'il leur avait prescrites : *Quicumque hæc regulam secuti fuerint, pax super illos.* (Galat., VI, 16.)

Demandons-la tous ensemble dans la Messe que nous allons célébrer. Il n'en est aucune où l'Eglise ne nous fasse adresser cette prière à Jésus : *Dona nobis pacem*, et où nous ne la souhaitions les uns aux autres, lorsqu'avant la communion le Prêtre dit : *Pax Domini sit semper vobiscum*, et vous nous répondez que vous nous en souhaitez autant. Ce n'est pas seulement à la Messe, mais encore dans notre Office de chaque jour, que nous prions le Seigneur de vous l'accorder : *Da servis tuis illam, quam mundus dare non potest, pacem.*

On fera bien de la demander soi-même alors pour tous les paroissiens : Répandez-la, divin Jésus, sur tout ce troupeau que vous m'avez confié, cette précieuse paix que vous donâtes à vos disciples après votre résurrection ; conservez-la toujours dans cette paroisse ; bannissez-en toute division ; que tout y soit dans l'ordre ; que chacun s'étudie à faire constamment votre sainte volonté, afin que nous nous rendions dignes de jouir dans le ciel de la paix éternelle que vous réservez à vos élus.

Le second point peut être traité d'une autre manière qui ne serait guère moins utile ; c'est d'expliquer le chapitre de l'imitation de Jésus-Christ : *De quatuor magnam importantibus pacem.* (Lib. III, cap. 23.) Comme ce livre est entre les mains de beaucoup de fidèles, ils seront bien aises d'en faire la lecture. Il faudra aussi consulter le III^e chap. du II^e livre : *De bono pacifico homine*, et surtout ne pas oublier les derniers versets : *Et tamen tota pax nostra in hac misera vita, etc.* Cette doctrine est conforme à celle de notre Maître : *Tollite jugum meum super vos. Discite a me quia mitis sum : et invenietis requiem animabus vestris* (Matth., XI, 29.) *In patientia vestra possidebitis animas vestras.* (Luc., XXI, 19.)

Sur la persévérance. — Le second sujet, très-convenable en ce dimanche, est celui de la persévérance ou de la conservation de la grâce. Lorsqu'on le traitera, on pourra prendre pour texte les paroles de Jésus-Christ : *Dixit eis iterum : Pax vobis.* (Joan., XX, 21.)

Je vous l'ai souhaitée, mes frères, l'année précédente, cette paix que Jésus-Christ souhaite à ses disciples, lorsqu'il leur apparut après sa résurrection. Je viens vous réitérer ce souhait ; que le Seigneur veuille bien nous y conserver les uns les autres, dans cette paix si précieuse. Mais, hélas ! ne la perdez-vous pas, cette précieuse paix ? C'est ce qui est à craindre. Pour vous préserver de ce malheur, je veux vous parler de la persévérance chrétienne, de la conservation de la grâce. Je vous entretiendrai du soin que

vous devez prendre pour la posséder à jamais, et je vous instruirai de la diligence que vous devez apporter pour cela. Rien de plus digne de vos soins que la conservation de la grâce de Dieu; ce sera le premier point. Quelles précautions devez-vous prendre pour vous y maintenir? ce sera le second point.

Premier point. — Non, mes frères, rien de plus digne de vos soins que la conservation de la grâce; rien qui demande plus d'attention et de vigilance. Je pourrais vous apporter quantité de raisons pour vous en persuader, les promesses que vous avez faites à Dieu, la bonté dont il a usé à votre égard, les malheurs où vous tomberez en perdant la grâce; mais je me réserve de vous en parler dans une autre occasion, lorsque je parlerai de la rechute dans le péché. Je m'attache, en ce jour, à vous montrer que la grâce que vous possédez demande tous vos soins, 1° par son excellence, 2° par le danger continuuel de la perdre.

Première raison prise de l'excellence de la grâce. Quoi de plus estimable, quoi de plus excellent que la grâce sanctifiante, qui est une participation de la nature divine, ou une qualité surnaturelle qui rend notre âme agréable aux yeux de Dieu, l'objet de ses complaisances; qui fait que la sainte Trinité habite en nous, nous enrichit de ses dons, et par laquelle nous avons droit au royaume du ciel en qualité d'enfants adoptifs de Dieu? grâce, par conséquent, plus précieuse que la possession de tous les royaumes. (On ajoutera quelque chose de la nature et des effets de cette divine grâce.) C'est donc un bien dont la conservation doit vous être extrêmement à cœur. Non, il n'y en a point, et il n'y en peut avoir qui lui soit comparable. Ce n'est pas la beauté du corps, ce n'est point l'estime des hommes, la réputation, ce ne sont point les biens de la terre : *Omne aurum, in comparatione illius, arena est exigua.* (Sap., VII, 8.) Ce ne sont pas non plus les titres que donne la naissance distinguée. Conservez-vous dans la grâce, vous serez véritablement riches, vous aurez la véritable beauté, vous serez dans le véritable bonheur. Comme, au contraire, si vous venez à la perdre, fussiez-vous d'ailleurs comblés de richesses et d'honneurs, doués de la beauté extérieure la plus parfaite, issus du sang royal, vous serez tout à fait pauvres, misérables, hideux et méprisables : *Miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus.* (Apoc., III, 17.) Le croyez-vous, mes frères? L'avez-vous cru jusqu'à présent? Hélas! combien de fois ne l'avez-vous pas perdue, cette grâce, pour un bien fragile, un honneur vain? N'avez-vous pas pris plus de peine pour la conservation de votre corps que pour la conservation de la grâce, que pour entretenir la beauté de votre âme? Hélas! on est dans des craintes continuëles, lorsqu'on court risque de la fortune, de la santé, etc., et l'on ne se met point en peine du danger où l'on se trouve continuellement de perdre la grâce!

Deuxième raison. Quelque excellente que

soit la grâce, on est sans cesse en danger de la perdre. Danger dans soi, et hors de soi; dans soi, les passions portent continuellement au mal, les anciennes habitudes augmentent, le penchant et les mauvais exemples entraînent au péché : *Mundus totus in maligno positus est.* (1 Joan., V, 19.) Le démon cherche de toutes manières à rentrer dans l'âme d'où il a été chassé. De-là jugez, mes frères, s'il est quelque chose qui demande de vous plus de vigilance. Le lion rugissant, dit saint Pierre, tourne toujours autour de vous pour vous perdre. Veillez sans cesse pour lui résister. Mais combien peu qui l'aiment, cette vigilance; aussi combien peu conservent la grâce qu'ils ont recouvrée à Pâques! Beaucoup la perdent malheureusement. C'est peut-être ce qu'une trop funeste expérience vous a appris. Ah! prenez garde qu'il n'en soit de cette année comme des années précédentes. Veillez surtout avec plus de soin; et pour vous y engager, considérez combien il serait difficile de la recouvrer, si vous la perdiez.

Troisième raison. Qui sait si vous auriez le temps de la recouvrer, cette grâce; si la mort ne vous enlèverait point après le premier péché mortel que vous viendriez à commettre; et ne mériteriez-vous pas bien ce châtement du Seigneur? Mais quand même il vous laisserait le temps de faire pénitence, serait-elle de votre part bien sincère? N'y aurait-il pas bien lieu de s'en défier, et qu'il ne vous arrivât comme à Samson qui, trompé par sa fausse espérance de se dégager dans la suite des liens de ses ennemis, com de il l'avait fait auparavant, tomba en leur puissance, et fit une fin malheureuse. (Voyez-en l'histoire dans le *Libre des Juges*, chap. VI.)

Ah! mes frères, faut-il donc s'exposer à une perte telle que celle de la grâce? (Apportez la comparaison d'un diamant précieux, d'un trésor, enfin de la vie corporelle.) Quoi donc! dira-t-on, est-il une perte qui égale celle de la grâce? ne devrions-nous pas perdre plutôt mille fois la vie naturelle que la spirituelle? Perdre un Dieu, quelle perte! Ne tremblez-vous pas, mes frères, dans la seule pensée que vous êtes continuellement exposés à faire cette perte? Ne désirez-vous pas de savoir les moyens de vous en garantir? Ecoutez-les, je vais vous en instruire.

Deuxième point. — Voulez-vous, mes frères, vous conserver dans la grâce? Réfléchissez, déliez-vous de vous-mêmes, priez, fréquentez les sacrements : quatre moyens également nécessaires et efficaces pour ne jamais perdre l'amitié de Dieu.

La réflexion fréquente sur les vérités que vous avez entendues, sur les résolutions que vous avez formées, sur les motifs qui vous ont engagés à vous donner à Dieu; c'est le premier moyen que l'on doit employer pour persévérer dans la grâce. Pourquoi la perd-on? C'est qu'on oublie les vérités saintes de la religion; on n'y réfléchit plus, ou très-rarement et très-superficiellement. Tout occupés du monde et des affaires du monde,

les grandes vérités de la religion, qui ont autrefois frappé, ne font plus d'impression; on écoute les passions, on en suit les mouvements, on succombe aux tentations, on perd la grâce. Eh! comment la conserverait-on au milieu des embarras, des distractions, si l'on ne nourrit pas son esprit de réflexions saintes? C'est là, dit saint Jean, ce qui nous fait triompher du monde : *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.* (1 Joan., V, 4.) Êtes-vous, mes frères, dans la résolution de ne passer aucun jour sans réfléchir, surtout le matin, sur quelques-unes des vérités saintes qui vous ont le plus touchés au temps de Pâques? Rappelez-vous souvent, mes frères, ces résolutions que vous avez prises de faire telle et telle chose. Vous, jeunes personnes, vous, pères chrétiens, etc., réitérez tous les matins vos promesses; demandez-vous à vous-mêmes pourquoi vous vous êtes donnés à Dieu, pourquoi vous avez quitté le péché, vous avez renoncé à telle compagnie. C'est que vous avez reconnu que Dieu seul méritait votre cœur, que le péché était à craindre, que telle compagnie vous était pernicieuse, et que, si vous vous rengagiez dans cette occasion, vous ne manqueriez pas d'y périr. Or, toutes ces raisons n'auront-elles pas toujours la même force sur votre esprit, si vous avez soin de vous en souvenir? Dieu ne sera-t-il pas toujours également aimable? Le péché cessera-t-il d'être à craindre? Ces compagnies, ces occasions seront-elles moins dangereuses à l'avenir? Servez-vous donc, mes frères, de ce premier moyen, et que rien ne soit capable de vous empêcher d'en faire usage. (On indiquera en quel temps on pourra faire ces réflexions, et on en facilitera la pratique. On la persuadera par l'exemple de plusieurs chrétiens qui vivent dans le monde.)

Un second moyen de conserver la grâce, et qui sera comme un effet du premier, c'est la défiance de nous-mêmes. Vous n'ignorez pas, mes frères, quelle est notre faiblesse; rien de plus inconstant que l'homme; dès là qu'il s'appuie sur lui-même, il tombe. Saint Pierre avait fait les plus belles protestations à son Maître; (on les rapportera;) mais parce qu'il présuma trop de ses forces, il fit une chute qu'il pleura toute sa vie, et qui lui apprit, aussi bien qu'à nous, qu'il faut toujours se défier de soi-même, ne point s'exposer au danger, et attendre toute sa force du secours de Dieu. Songez, mes frères, que vous êtes aussi faibles que vous l'étiez avant Pâques, et qu'en quelque bonne disposition que vous soyez maintenant, si vous vous exposez témérairement à l'occasion du péché, toutes vos saintes dispositions disparaîtront bientôt. Le respect humain, la crainte des railleries du monde, l'attrait des plaisirs l'emporteront sur la crainte que vous devez avoir de Dieu; vous l'abandonnerez lâchement, et il se retirera de vous. Hélas! combien ne voit-on pas tous les jours de ces tristes effets de la présomption des hommes! J'en appelle à vous-

mêmes qui, dans les dernières Pâques, aviez paru tout changés, et qui, peu de semaines après, vous êtes livrés de nouveau au péché.

Est-ce assez de réfléchir et de vous défier de vous-mêmes? Non, il faut encore prier. La grâce vous est absolument nécessaire pour combattre et pour remporter la victoire sur les ennemis de votre salut. Quelque attentifs que vous puissiez être à éviter le danger, vous ne laisserez pas de vous y trouver de temps en temps exposés; nul endroit si saint qui soit exempt de tentation; le démon osa bien tenter notre divin Maître jusque dans le désert. D'ailleurs, nous portons toujours avec nous un fond de malice, et notre chair est pour nous l'ennemi le plus dangereux. Comment se soutenir au milieu des dangers? En priant journalièrement, surtout le matin et le soir, en faisant des prières courtes, mais fréquentes, durant le jour, et spécialement dans le temps des tentations, mais prières humbles et pleines de confiance: *Qui indiget sapientia*, dit saint Jacques, *postulet a Deo, nihil hæsitans.* (Jac., I, 6.) On s'étendra un peu plus sur la prière, si on le trouve bon. (Voy. BOURDALOUE dans sa *Retraite*, sur la fin de l'ouvrage.)

A la prière, ne manquez pas d'ajouter la fréquentation des sacrements. Le sacrement de pénitence est le remède préservatif; l'Eucharistie entretient et augmente la vie de l'âme. Gardez-vous bien, mes frères, de vous en éloigner, et d'attendre, comme font plusieurs, des quatre et cinq mois, même des années entières, à vous approcher du sacré tribunal. Ce qui vous a donné la grâce, doit l'entretenir en vous. (On se servira ici de la comparaison prise de la nourriture corporelle pour conserver la vie du corps, spécialement par rapport aux convalescents. On ne manquera pas de recommander la confession pour chaque mois, mais auprès d'un confesseur charitable: on insistera sur ce dernier moyen plus ou moins, selon que la prudence le dictera.)

Ce sont là, mes frères, dira-t-on en finissant, les moyens dont tout chrétien, qui a véritablement à cœur la conservation de la grâce, doit se servir pour ne jamais la perdre; si vous y voulez faire une sérieuse réflexion, vous reconnaîtrez par vous-mêmes la nécessité où vous êtes d'en faire usage. Y êtes-vous résolus? Quoi donc! cela est-il trop difficile? Peut-on trop en faire, lorsqu'il s'agit de se conserver dans l'amitié d'un Dieu? Voyez, mes frères, je vous prie, ce que l'on fait dans le monde pour s'entretenir dans l'amitié des grands de la terre. Ah! que la conduite des enfants du siècle condamne bien celle des chrétiens! Rendez-vous donc, mes frères, à l'invitation que je vous fais, ou plutôt à l'invitation de Jésus-Christ lui-même; gravez bien dans vos cœurs ces belles paroles qu'il dit autrefois à ses disciples, en les exhortant à se conserver dans son amour : *Manete in dilectione mea*: « Demeurez dans mon amour; » ne vous rendez pas indignes de mon amitié: vivez

de telle sorte que vous méritiez d'être toujours aimés de moi, et que rien ne soit capable de vous séparer de mon service : gardez à jamais mes divins préceptes : *Si præcepta mea servaveritis, manebitis in dilectione mea.* (Joan., XV, 19, 10.) Fasse le Ciel, mes frères, qu'il n'y ait aucun de vous qui ne se conserve dans cette divine amitié ! Quiconque y persévérera, dit le Sauveur, sera infailliblement sauvé : *Qui perseveraverit, etc.*

De la foi en Jésus-Christ ressuscité. — Un troisième sujet que présentent l'Épître et l'Évangile, c'est la foi en Jésus ressuscité. C'est le but de l'évangéliste saint Jean, comme il est rapporté à la fin de l'Évangile de ce jour : *Hæc autem scripta sunt, ut credatis quia Jesus est Christus Filius Dei* ; c'est-à-dire, ce que je viens d'écrire, particulièrement des apparitions de Jésus-Christ, est afin que vous croyiez qu'il est vraiment Jésus-Christ, le Fils de Dieu. Jésus-Christ lui-même a voulu l'inspirer, cette foi, lorsqu'il a dit à saint Thomas : *Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru.* Enfin saint Jean, dans l'Épître qu'on lit à la Messe, fait sentir la nécessité de cette foi : il en rapporte en même temps les effets merveilleux dans ces paroles : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Remarquez que l'Eglise a choisi exprès l'Évangile et l'Épître dans les ouvrages de saint Jean, afin de nous affirmer de plus en plus dans la foi ; par l'autorité de celui des apôtres et des évangélistes qui a été le plus éclairé, spécialement en ce qui regarde les mystères de Jésus-Christ, et qui avait été témoin oculaire de ce qu'il a écrit.

Lorsqu'on voudra traiter ce troisième sujet, on pourra le tirer de l'Évangile ou de l'Épître. Si on le tire de l'Évangile, on prendra pour son texte les paroles que Jésus-Christ dit à saint Thomas : *Affer manum tuam, et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed fidelis.* On pourrait aussi prendre ces autres paroles : *Quia vidisti me, Thoma, credidisti. Beati qui non viderunt et crediderunt* ; ou enfin les dernières paroles de l'Évangile : *Hæc scripta sunt, ut credatis, etc.*

Ainsi parla Jésus-Christ à saint Thomas, dira-t-on, en apportant le texte : *Affer manum, etc.*, et en l'expliquant, on verra l'histoire. Vous admirez sans doute, mes frères, la bonté de Jésus-Christ envers ce disciple ; mais ce n'est pas pour lui seul qu'il a voulu rendre sa résurrection indubitable ; c'est pour vous, dit saint Grégoire ; et il a permis l'incrédulité de cet apôtre, qui ne voulut pas croire ce que lui avaient dit les autres apôtres de la première apparition de leur Maître, afin de nous affirmer nous-mêmes dans la foi. En effet, mes frères, rien de plus propre à nous fortifier dans cette foi, comme rien n'est plus consolant ni plus effaçant que le souvenir des apparitions de Jésus-Christ après sa résurrection. C'est ce qui m'engage à vous en entretenir aujourd'hui comme d'un moyen

excellent pour affermir votre foi, et la rendre agissante.

Souvenons-nous, mes frères, souvenons-nous souvent, particulièrement durant le temps pascal, des différentes apparitions du Sauveur. Ce souvenir nous consolera et fortifiera notre foi en Jésus ressuscité : premier point. Cette foi ainsi affermie nous conservera dans la grâce, et nous fera avancer dans l'amour de Jésus-Christ, second point.

Premier point. — Parcourons, mes frères, les différentes apparitions du Sauveur ; nulle qui ne soit pour nous un sujet de consolation, qui ne soit une nouvelle preuve et un nouveau motif de notre foi en Jésus ressuscité. Je vous l'ai dit ailleurs, le Sauveur apparut différentes fois après sa résurrection ; d'abord à sa sainte Mère, ensuite à Marie-Madeleine, à plusieurs autres femmes dévotes, à deux disciples qui allaient à Emmaüs ; il se remontra encore en différentes manières à ses apôtres : *Quibus, nous dit saint Luc, præbuit se ipsum vivum in multis argumentis, apparens eis, et loquens de regno Dei.* (Act., I, 3.) Enfin, il se fit voir à tous ses disciples assemblés, avant que de monter au ciel. O mes frères, quelle source de consolations pour nous, si nous voulons réfléchir attentivement sur chacune de ces apparitions qui sont rapportées dans l'Évangile ! les âmes justes qui ont toujours été fidèles à Jésus-Christ, aussi bien que tous les vrais pénitents, y trouveront de quoi se rassurer et se remplir d'une sainte joie.

Remarquez d'abord que la première apparition dont parle l'Évangéliste, est celle que fit le Sauveur à Marie-Madeleine et aux femmes dévotes qui l'avaient assisté au Calvaire, et qui furent les plus empressées à venir à son tombeau. Et comment leur apparaîtrait-il ? Il les salue, salut qui est un souhait de paix et de toutes sortes de biens. Il appelle Marie-Madeleine par son propre nom ; il lui demande pourquoi elle pleure, qui elle cherche. Il donne aux apôtres, et à vous en leurs personnes, le nom de frères : Allez, leur dit-il, et dites à mes frères que je m'en irai bientôt vers mon Père, qui est le leur aussi bien que le vôtre : *Vade ad fratres meos, et dic eis, etc.* (Joan., XX, 17.) Quoi de plus consolant pour les vrais fidèles, que de savoir qu'ils sont les frères de Jésus-Christ, qu'il les chérit comme ses frères, et plus tendrement que des frères selon la chair ne s'aiment les uns les autres ; qu'il veille à nos besoins, qu'il connaît toutes nos peines, qu'il est avec nous dans les afflictions, que nous avons le même Père que lui, par conséquent le même droit au même héritage, dont il ne tient qu'à nous d'entrer en possession, et qui ne pourra jamais nous être enlevé.

Les apparitions du Sauveur, soit aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, soit à saint Pierre en particulier, soit à tous les apôtres, ne sont pas moins consolantes que celles dont nous venons de parler. Voyez ce divin Sauveur se joignant à deux disciples qui

faisaient le voyage de Jérusalem à Emmaüs, comment il les entretient, leur explique les saintes Ecritures, leur fait une charitable correction sur leur peu de foi, enfin se fait connaître à eux dans la fraction du pain. Apprenons de là, mes frères, combien Jésus-Christ favorise ceux qui aiment à s'entretenir de lui, ainsi que faisaient ses disciples, lorsqu'il se joignit à eux.

Entretenez-vous souvent ensemble de ce que l'on vous a dit à l'église. Parlez dans vos familles, dans vos voyages, des saintes Ecritures que l'on y explique; aimez surtout à vous édifier les uns les autres par de saintes lectures, par quelques discours touchant la vie, la mort, la résurrection de Jésus-Christ, et vous sentirez, aussi bien que les disciples, le feu divin qui, en embrasant vos cœurs, calmera vos tristesses, et vous donnera une sainte joie.

Que vous dirai-je de la bonté du Sauveur envers saint Pierre qui l'avait renié lâchement, qui avait protesté, juré même qu'il ne le connaissait pas? Ah! pécheurs pénitents, quel trait plus marqué de l'affection que Jésus-Christ vous porte, et qu'il conservera, si vous persévérez dans les sentiments que la pénitence vous inspire! Tous les apôtres ont senti les effets de cette même bonté. Il leur apparaît dans le cénacle: il fait un miracle des plus éclatants pour venir les consoler. (On rapportera ce qu'il dit dans sa première apparition: *Nolite timere: pax vobis.*) Mais, de toutes les apparitions, il n'en est aucune dont la considération soit plus charmante que celle dont parle l'Evangile de ce jour, et où saint Thomas se trouva. Qui l'eût pensé, que Jésus porterait son attention jusqu'à montrer ses plaies à un disciple incrédule, qu'il lui ordonnerait d'avancer sa main et de la mettre dans son côté, de contempler les plaies de ses pieds et de ses mains? (Voyez les *Méditations ecclésiastiques* de BEUVELET, pour la fête de saint Thomas.) Mais prenez garde, mes frères, que ça été pour nous, aussi bien que pour cet apôtre, qu'il a opéré ce prodige d'amour, de conserver les cicatrices de ses plaies, afin qu'elles fussent pour nous un lieu de refuge dans toutes nos peines et nos misères corporelles et spirituelles. Il les garde encore dans le ciel, où il les montre à son Père, pour l'engager à user de miséricorde envers nous. On exhortera les auditeurs à s'en souvenir dans leurs afflictions, à se cacher dans les plaies du Sauveur.

Mais ce n'est pas assez de tirer ce premier fruit des apparitions de Jésus-Christ; il faut encore qu'elles affermissent de plus en plus notre foi. Gardez-vous bien d'entrer dans aucun doute sur la vérité de cette résurrection: *Noli esse incredulus*. Vous devriez la croire, et la croire fermement, quand même vous n'auriez pas d'autres preuves que celles qu'en donnèrent les apôtres à saint Thomas, lorsque Jésus leur eut apparu le jour de Pâques. Leur témoignage seul suffirait pour la croire sans hésiter. Mais combien votre foi doit-elle être ferme et inébranlable, après

cette multitude d'apparitions faites à différentes personnes, en tant de lieux différents, et avec des circonstances si marquées! apparitions que tous les apôtres ont attestées, non-seulement dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Palestine, mais même dans le monde entier: qu'ils ont soutenues, devant les tribunaux, jusqu'à souffrir les tourments les plus rigoureux, et la mort même pour marque de leur foi. Ecrivez-vous donc souvent avec saint Thomas: *Dominus meus et Deus meus!* Je crois fermement, ô mon divin Jésus! que vous êtes véritablement ressuscité; que vous avez apparu plusieurs fois après votre résurrection; que vous conservez dans votre corps glorieux les marques de vos plaies. Je les adore avec le respect le plus profond. Augmentez ma foi; rendez-la vive et agissante. Vous serez heureux, mes frères, si vous avez soin de vous affermir de plus en plus dans la croyance de Jésus ressuscité. C'est le Sauveur lui-même qui qualifie de bienheureux ceux qui, ne l'ayant pas vu des yeux du corps comme saint Thomas, n'ont pas laissé de croire fermement sa résurrection sur le témoignage qu'il leur en a donné: *Beati qui non viderunt, et crediderunt.*

Je pourrais encore vous confirmer de plus en plus dans cette foi par une autre apparition de Jésus-Christ à plusieurs de ses apôtres, sur le bord de la mer de Tibériade, rapportée par saint Jean dans son Evangile à la suite de celles que nous avons lues aujourd'hui à la Messe. (On en rapportera la substance, si on le juge à propos.) Mais celles que je vous ai détaillées sont déjà plus que suffisantes pour vous persuader de ce que la foi vous enseigne de la résurrection de Jésus-Christ: *Hæc scripta sunt, ut credatis*, etc. Voyez donc quelle doit être votre foi, et ce qu'elle doit opérer en vous. C'est ce qu'il vous importe de bien savoir; et ce qui me reste à vous expliquer dans le second point.

Deuxième point. — Entre les effets que la foi ferme en Jésus ressuscité doit produire en vous, il y en a deux principaux auxquels je m'arrête: la conservation de la grâce ou la fuite du péché, et une augmentation d'amour pour Jésus-Christ. Saint Jean nous déclare le premier de ces deux effets dans sa première Lettre, dont nous venons de lire à la Messe le V^e chapitre: Mes bien-aimés, dit-il, c'est par la foi que nous nous garantissons des péchés, et que nous vivons en vrais enfants de Dieu: *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*. Et qui est celui qui remporte la victoire sur le monde, ajoute-t-il, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu: *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei?* Quelles victoires en effet n'a-t-elle pas fait remporter dans tous les siècles? C'est elle qui a donné tant de courage aux apôtres; c'est par cette foi que les martyrs ont triomphé de leurs tyrans, que tant de vierges chrétiennes ont méprisé les charmes et les plaisirs du monde; en un mot, que tous les vrais fidèles ont vaincu leurs passions, et se sont conservés dans la grâce. Pourquoi donc cette foi est-elle

si peu agissante aujourd'hui qu'elle semble morte? C'est qu'elle est, dans la plupart des chrétiens, faible et languissante. Oh! mes frères, si vous étiez bien établis dans cette croyance, que Jésus est mort pour vos péchés, et qu'il est ressuscité, comme dit l'Apôtre, pour votre justification; si vous aviez soin de vous rappeler que, comme il est ressuscité pour ne plus mourir, vous devez aussi être morts au péché, et vivre à jamais d'une vie éternelle, pourriez-vous vous laisser aller désormais à vos anciens dérèglements? Vous vous diriez à vous-mêmes : Jésus est le modèle de ma résurrection spirituelle; j'ai quitté tel et tel péché, j'ai renoncé à telle et telle compagnie; j'ai commencé une vie chrétienne; il faut qu'il m'en coûte pour marcher dans cette vie nouvelle : *Ita et nos innovare vitam ambulemus.* (Rom., VI, 4.) On ne doit plus remarquer en moi de ces vicissitudes du péché et de la pénitence, de l'édification et du scandale; et si quelquefois la faiblesse me fait tomber, je dois me relever promptement et recourir au remède de la pénitence; je ne dois même rien négliger pour prévenir mes rechutes, et me servir exactement des moyens qui m'ont été prescrits par le médecin de mon âme.

Un effet plus excellent de cette foi en Jésus-Christ ressuscité, c'est un accroissement d'amour pour lui. Elle le produit dans les disciples qui allèrent à Emmaüs, dans saint Thomas et dans tous les fidèles à qui le Sauveur manifesta sa résurrection. Doit-elle avoir moins de force à notre égard? Non, mes frères, sa vertu ne sera pas moins puissante sur nous, si nous n'y mettons pas obstacle. Comment augmentera-t-elle en nous l'amour pour Jésus-Christ ressuscité? Le voici : c'est en nous faisant considérer attentivement les amabilités de Jésus-Christ dans l'état de sa résurrection. En quel état de sa vie que nous l'envisagions, il est toujours infiniment aimable, puisqu'il a toujours renfermé dans sa personne des perfections infinies. Il faut néanmoins l'avouer, que durant le cours de sa vie mortelle, il sembla avoir quelque chose de moins aimable que dans sa vie glorieuse. Sujet aux misères humaines, il n'avait pas de quoi charmer les cœurs; mais après sa résurrection, on ne trouve rien en lui que de ravissant, son corps est doué de toutes les qualités les plus aimables, la clarté, l'impassibilité, l'agilité, la subtilité. Si un seul trait de cette gloire, qu'il laissa échapper sur le Thabor, fit entrer saint Pierre dans un ravissement dont il ne pouvait revenir, quels charmes n'eut-il pas après sa résurrection, où cette gloire parut tout entière? Non, rien dans tout l'univers qui approche de la beauté de son corps. Réunissez, si vous le voulez, dans une seule personne, tout ce qu'il y a de beau et de charmant dans le reste des créatures; ce n'est rien au prix de la beauté du corps de Jésus-Christ ressuscité. Mais ce qui doit nous transporter d'amour pour lui, c'est la vue de ses sacrées plaies, dont il conserve les marques, et qui seront un monument

éternel de sa charité envers nous. Pourrons-nous y penser, et ne pas sentir en même temps le feu divin s'embraser de plus en plus dans nos cœurs? Contemplez-les, mes frères, contemplez-les souvent, les marques de ces divines plaies; dites-vous à vous-mêmes : Voilà jusqu'où un Dieu m'aime; son amour envers moi ne s'est point diminué; il est infini, et éternellement il présentera ses plaies à son Père en ma faveur. Je ne dois donc mettre aucune borne à mon amour, je ne pourrai payer le sien à mon égard que par un amour infini. L'apôtre saint Paul était bien persuadé de cette vertu de la foi en Jésus-Christ ressuscité, et du souvenir fréquent de sa résurrection. Aussi se la rappelait-il souvent, et exhortait-il son disciple Timothée à ne le pas oublier. *Souvenez-vous*, lui disait-il, *que le Seigneur Jésus est ressuscité des morts* : « *Memor esto Dominum Jesum Christum resurrexisse a mortuis.* » *Je souffre tout pour lui-même, jusqu'à être dans les fers comme un criminel; c'est dans cette vue que j'endure tout* : « *Ideo omnia sustineo.* » (II Tim., II, 8-10.)

Je ne puis, mes frères, finir par un plus bel endroit. Souvenez-vous que Jésus-Christ est ressuscité; rappelez-vous de temps en temps, particulièrement pendant cette semaine, ses différentes apparitions. Ce souvenir vous consolera dans vos peines, vous fortifiera dans la foi, vous conservera dans la grâce, vous fera supporter, pour l'amour de Jésus-Christ, tous les travaux d'une vie chrétienne; et vous assurera en même temps une résurrection semblable à celle de Jésus.

Des obligations de ceux qui ont été régénérés par les eaux du baptême. — Quant à l'Épître, il est à propos de savoir pourquoi l'Eglise l'a choisie pour le dimanche dans l'octave de Pâques. Comme en ce dimanche les nouveaux baptisés quittaient les robes blanches qu'ils avaient portées depuis leur baptême, l'Eglise, dans l'Épître du jour, tirée du chap. V de la 1^{re} Lettre de saint Jean, voulait les instruire de leurs obligations, et leur apprendre la vie qu'ils devaient mener après leur baptême, et à quoi la foi en Jésus-Christ, dont ils faisaient profession, devait les engager; elle tâchait de les affermir dans cette foi, et de leur montrer les effets qu'elle doit produire en eux.

Un pasteur en pourra prendre occasion de parler des obligations de ceux qui sont régénérés par les eaux du baptême, qui ont reçu une nouvelle naissance en Jésus-Christ. Il suffira d'expliquer ces paroles, par lesquelles commence l'Épître : Tous ceux qui sont nés de Dieu, sont victorieux du monde. C'est la foi qui nous en rend victorieux : *Omne quod natum*, etc. Il montrera quelle est cette victoire que les enfants de Dieu doivent remporter sur le monde : première réflexion. Quel est le moyen de remporter cette victoire? C'est la foi, mais surtout la foi en Jésus-Christ ressuscité : *Quis est qui vincit*, etc. : seconde réflexion.

Première réflexion — Pour remplir cette

première réflexion, il expliquera ce que l'on entend par le monde, quelles en sont les maximes, les pernicious exemples que l'on y voit, la difficulté d'y résister, et tous les autres obstacles du salut qui s'y rencontrent. Il établira que par le baptême on a promis de renoncer à ce monde, de combattre ses maximes, de ne point se conformer à ses exemples, de surmonter tous les obstacles que l'homme trouve à une vie laborieuse et chrétienne. Voilà, dirait-on, ce que vous avez promis, et vous avez dû, en ce saint temps de Pâques, réitérer ces promesses. Vous êtes à présent les enfants de Dieu; comportez-vous donc comme il convient à des héritiers de sa gloire; soyez dans le monde, sans avoir l'esprit du monde; conduisez-vous selon l'esprit du christianisme que vous professez. C'est cette foi même en Jésus-Christ, dont vous faites profession, qui doit opérer en vous la victoire sur le monde : c'est la seconde réflexion.

Deuxième réflexion. — On a détaillé plus haut les effets de la foi en Jésus-Christ; on lira ce qui en a été dit, aussi bien que les apparitions de Jésus-Christ. On pourra même se servir du reste de l'Épître de saint Jean pour confirmer dans la foi en Jésus ressuscité. Cet apôtre y parle du témoignage que les trois personnes divines ont rendu de Jésus-Christ et de celui qu'en ont rendu l'esprit, l'eau et le sang : ce que l'on peut entendre de ce qui arriva à la mort du Sauveur, lorsqu'il rendit son esprit, et qu'il sortit de son côté de l'eau et du sang. Si l'on reçoit, conclut l'Apôtre, si l'on reçoit le témoignage des hommes, combien plus doit-on recevoir celui d'un Dieu ?

II^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Sur le bon Pasteur. Connaissance de la véritable Eglise.

Ce dimanche est appelé le dimanche du bon Pasteur, parce qu'on y lit à la Messe l'Évangile tiré du X^e chapitre selon saint Jean, où est rappelé l'entretien que le Sauveur eut avec les Pharisiens, dans lequel il leur déclara qu'il était le bon Pasteur. Il y caractérise les faux pasteurs, les pasteurs mercenaires; il marque quelles sont les véritables brebis; il y détaille les devoirs des oâilles envers leurs pasteurs; et enfin il assure qu'il doit un jour rassembler toutes ses brebis, pour en former un seul troupeau qui n'aura qu'un seul pasteur.

L'Épître de la Messe, qui est prise du chap. II^e de la 1^{re} Épître de saint Pierre, confirme à ce dimanche le titre de dimanche du bon Pasteur. Saint Pierre rappelle aux premiers fidèles qu'ils ont été autrefois des brebis égarées, mais qu'ils sont maintenant retournés à celui qui est leur Pasteur, l'évêque de leurs âmes; après leur avoir remis devant les yeux ce qu'il lui a coûté de peines, de souffrances pour expier leurs péchés, guérir les plaies de leurs âmes, et les faire vivre pour la justice. La sagesse de l'Eglise éclate d'une manière admirable dans le choix de

cet Évangile et de cette Épître. Comme son but, dans le temps pascal, est de conserver les fidèles dans la grâce, et de les attacher inséparablement à Jésus-Christ, pouvait-elle mieux y réussir, qu'en leur représentant la tendresse de Jésus à leur égard dans tout ce qu'il a fait et souffert pour eux ? Il y a différents sujets à traiter en ce jour, tous pris de l'Évangile même, ou dans un sens littéral, ou dans un sens moral.

Le premier, et le plus naturel, c'est de faire voir comment Jésus-Christ a rempli, à l'égard des fidèles, tous les devoirs d'un bon pasteur; et comment les fidèles doivent remplir, à l'égard de Jésus, les devoirs des véritables brebis.

Le second, qui se trouve dans les dernières paroles de l'Évangile, c'est la connaissance de la véritable Eglise de Jésus-Christ, le bonheur de ceux qui y sont nés, et leur reconnaissance pour un tel bienfait. Ces deux sujets se prennent du texte même évangélique.

Plusieurs pasteurs, à l'occasion de cet Évangile, traitent des devoirs mutuels des pasteurs et des paroissiens. Les obligations des inférieurs à l'égard de leurs supérieurs, et *vicissim*; les devoirs des chefs de famille à l'égard de ceux qui la composent, et le bon règlement des familles, trouveront aussi fort bien leurs places dans ce dimanche.

Sur le bon Pasteur. — Lorsqu'on traitera le premier sujet, qui est, ce me semble, le plus naturel, on prendra son exorde dans ce qui vient d'être dit au préambule.

Le dimanche où nous sommes, mes frères, s'appelle le dimanche du bon Pasteur, parce que nous y lisons l'Évangile où Jésus-Christ lui-même se nomme *le bon Pasteur*, dans lequel il nous montre en même temps comme il en a rempli, à notre égard, toutes les qualités, et ce que nous devons être pour mériter de porter à juste titre la qualité de ses brebis fidèles. Vous entendrez sans doute avec plaisir la lecture de cet Évangile.

Entre plusieurs sujets d'instruction, que contient cet Évangile, nous choisissons celui qui se présente le plus naturellement, et que l'Eglise a eu, ce semble, en vue premièrement de nous proposer, en fixant cet Évangile au second dimanche après Pâques, et en y ajoutant une Épître tirée d'une Lettre de saint Pierre, qui a rapport à l'Évangile, et qui nous rappelle Jésus-Christ l'évêque et le Pasteur de nos âmes.

Voici quel est mon dessein. Je vous représenterai, dans une première réflexion, Jésus, le bon Pasteur, qui en a rempli à votre égard tous les devoirs. Dans une seconde réflexion, je vous expliquerai comment vous devez vous acquitter, à l'égard de Jésus-Christ, des devoirs d'une brebis fidèle. (Il serait bien d'adresser ici une courte prière à Jésus en sa qualité de bon Pasteur.)

Premier point. — Personne n'a jamais porté et ne portera jamais la qualité de bon pasteur à plus juste titre que Jésus, parce que personne n'en a rempli et n'en remplira si parfaitement que lui les devoirs. Quels sont

en effet les devoirs d'un véritable pasteur, à l'égard de ses brebis? Jésus-Christ lui-même vous les a détaillés : le premier devoir d'un bon pasteur est de connaître ses brebis; le second, de les nourrir; le troisième, de veiller sur elles, de les défendre du loup, et de les guérir; le quatrième, de souffrir pour elles les peines et les fatigues, et de ne point craindre de s'exposer pour leur conservation, et pour les ramener au bercail, lorsqu'elles s'en éloignent. Or, mes frères, quel pasteur s'est jamais acquitté plus parfaitement de tous ces devoirs, à l'égard de ses brebis, que Jésus-Christ l'a fait à notre égard? Ecoutez comme il s'en explique dans l'Evangile : *Je connais mes brebis*, « *Ego cognosco oves meas.* » Qui sont ces brebis? Ce sont tous les vrais fidèles qui le reconnaissent pour leur chef, qui font profession de sa doctrine; c'est vous, mes frères, c'est moi, c'est chacun de nous. Il connaît le pauvre comme le riche, l'enfant comme le vieillard; il ne nous perd jamais de vue; en tout temps, en tout lieu il pense à nous, il est occupé de ce qui nous regarde; en un mot, rien de ce qui nous concerne ne lui est inconnu; à ce moment même il a les yeux attachés sur nous : *Ego cognosco oves meas.* Le vrai pasteur, ajoutait-il, connaît chacune de ses brebis par son nom; quelque grand qu'en soit le nombre, il a de chacune une connaissance parfaite. Ah! quelle consolation pour nous, d'avoir un tel pasteur! Mais cette connaissance que Jésus a de ses brebis, n'est pas comme celle de la plupart des hommes, qui n'opère rien par rapport à ceux dont ils connaissent les misères; c'est une connaissance amoureuse, toute pleine de tendresse et de l'affection la plus sincère, une connaissance efficace et agissante. Eh! jusqu'où ne va pas son amour? Vous le savez, mes frères, vous en avez fait, en ce temps de Pâques, la douce expérience : jusqu'à nourrir ses brebis de sa propre chair. Trouvera-t-on un pasteur qui porte à cet excès l'affection pour les brebis dont il est chargé?

Ce que l'on exige du vrai pasteur, c'est qu'il donne à ses brebis une nourriture convenable, qu'il les mène dans de bons pâturages. Mais Jésus ne se contente pas de nourrir notre âme par les pâturages de ses instructions, par ses inspirations, par quantité de sages avis, d'exemples édifiants; son amour lui a fait trouver un moyen de nous nourrir, qui ne peut être que l'effet d'une charité excessive, aussi bien que d'une puissance et d'une sagesse infinies. Vous devez être instruits de l'excellence de ce moyen, qui n'est autre chose que la divine Eucharistie. Oh! quelles actions de grâces ne mérite pas une telle bonté! Il n'est pas moins attentif à satisfait aux devoirs de la vigilance, dont chaque pasteur est chargé pour ses brebis. Quel soin n'a-t-il pas de tous les fidèles! Que de précautions ne prend-il pas pour les préserver du péché, les conserver dans la grâce, les fortifier contre les ennemis de leur salut! Les sacrements d'extrême-onction, de confirmation, d'ordre, de mariage, et principalement celui de la pénitence, en sont un té-

moignage manifeste. (On pourrait dire quelque chose des secours que procurent ces sacrements : on relèverait surtout la vertu du sacrement de pénitence, pour guérir les plaies de nos âmes.) Mais que vous dirai-je de tout ce qu'a fait ce bon Pasteur, de tout ce qu'il a souffert pour ses brebis? C'est ici que l'on connaît parfaitement et particulièrement le pasteur véritable : *Bonus pastor dat animam suam pro ovibus suis.*

On expliquera ce qui est dit dans l'Épître du jour, des souffrances de Jésus; on en fera l'application aux auditeurs. Pour qui Jésus a-t-il tant souffert, et pourquoi tant de différents supplices? Ecoutez saint Pierre qui vous l'apprend : *Christus passus est pro nobis*, dit-il. *C'est pourquoi il a porté nos péchés en son corps sur la croix, afin qu'étant morts au péché, nous vivions pour la justice* : « *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo, super lignum....; cujus livore sanati estis.* » Car vous étiez, ajoute l'Apôtre, vous étiez autrefois des brebis égarées; et maintenant vous êtes retournés au pasteur et à l'évêque de vos âmes. C'est lui qui vous a rappelés, qui est allé vous chercher, qui vous a rapportés sur ses épaules. Ah! mes frères, quelle reconnaissance ne devez-vous pas témoigner à ce bon Pasteur! adorez-le sous cette qualité qu'il a bien voulu prendre lui-même, et qu'il a remplie si parfaitement, ainsi que je viens de vous le faire voir : *Venite adoremus, quia ipse est Dominus Deus noster, nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus*, etc. (Psal., XCIV, 6, 7.) Mais n'oubliez rien de votre part, pour vous acquitter des devoirs d'une brebis fidèle.

Deuxième point. — C'est Jésus-Christ lui-même, mes frères, qui nous instruit des obligations d'une véritable brebis à l'égard de son pasteur. Le premier devoir de la brebis fidèle, est de connaître la voix de son pasteur : *Cognoscunt me meæ*; le second est d'entendre sa voix : *Oves meæ vocem meam audiunt*; le troisième est de suivre son pasteur, de ne le point quitter : *Sequuntur me*. Voilà, mes frères, vos devoirs envers Jésus-Christ : le bien connaître, prêter l'oreille à sa voix, marcher après lui. Appliquez-vous à l'explication que je vais vous en donner.

Vous le savez, mes frères, et je vous l'ai déjà dit en différentes occasions, la connaissance de Jésus-Christ est d'une nécessité absolue pour tous les chrétiens. Vous n'ignorez pas, et il ne faut jamais l'oublier, qu'il est le vrai Fils de Dieu, Dieu et Homme tout ensemble, etc. Mais quelle doit être votre connaissance? Telle à peu près que celle que Jésus a de vous-mêmes! une connaissance qui vous porte à penser souvent à lui, à vous en occuper non-seulement à l'église, mais encore en plusieurs autres occasions, dans votre travail, vos voyages, et le plus souvent que vous le pourrez. Le faites-vous, aimez-vous à penser à Jésus, le connaissez-vous bien? On fera usage, si l'on veut, de ces paroles : *Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me?* Il y a si longtemps que je vous parle de Jésus : mais combien peu parmi vous

qui le connaissent bien, de cette connaissance amoureuse et pratique, de cette connaissance qui rend attentif à sa divine parole : c'est le second devoir.

Les brebis fidèles entendent la voix de leur pasteur, dit le Sauveur ; elles la distinguent de tout autre : *Sciunt vocem ejus ; non noverunt vocem alienorum*. Et quelle est cette voix que le vrai Pasteur fait entendre à ses brebis ? Comment leur parle-t-il ? En différentes manières : 1° par lui-même, en éclairant intérieurement, en excitant dans leur cœur de saints desirs ; 2° par ceux qui tiennent sa place ; les pasteurs, les prédicateurs, les confesseurs, et tous ceux qui nous donnent de sages avis et des exemples édifiants ; quelquefois par une image qui se présente à nos yeux, et qui nous rappelle ce qu'il a bien voulu souffrir pour nous ; par une cérémonie de l'Eglise qui nous touche, etc. En certains temps, il nous parle doucement : en d'autres, il menace, il frappe, il épouvante, il punit, etc. (Applications aux auditeurs.) Entendez-vous bien la voix de ce charitable Pasteur ? N'y faites-vous point la sourde oreille ? N'y en a-t-il point parmi vous à qui on pourrait adresser ce reproche, qu'il fit autrefois aux Juifs aveugles et incrédules : *Non creditis, quia non estis de ovibus meis* : Vous refusez de croire ce que je vous dis, vous fermez les yeux à la lumière, et c'est ce qui vous rend indignes d'être comptés parmi les brebis ? Ah ! mes frères, il vous parle aujourd'hui par notre bouche, n'endurcissez pas vos cœurs : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra*. Soyez des brebis dociles, ne vous contentez pas d'entendre la voix de votre pasteur, suivez-le fidèlement, attachez-vous à lui : c'est la troisième et la principale obligation.

Les brebis fidèles suivent leur pasteur, parce qu'elles connaissent sa voix : *Oves illum sequuntur, quia sciunt vocem ejus*. C'est pour cela, dit saint Pierre dans notre Epître, que Jésus-Christ a souffert ; il nous a laissé l'exemple, afin que nous marchions sur ses pas : *Vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus*. (On rapportera la suite de l'Epître qui fait le détail des différents exemples que Jésus nous a donnés.) Interrogez-vous à présent, mes frères, vous dit saint Grégoire le Grand (hom. 14 in *Evang.*) ; voyez si vous êtes des brebis de Jésus-Christ : *Videte si oves ejus estis ; videte si eum cognoscitis* ; voyez si vous le connaissez, voyez si vous êtes bien instruits de la doctrine qu'il vous a enseignée, si vous aimez bien à l'entendre : *Videte si lumen veritatis scitis. Scitis, dico, non per fidem, sed per amorem ; non ex credulitate, sed ex operatione*. Examinez surtout si vous la réduisez en pratique ; si votre vie est conforme à celle de votre pasteur, si vous faites, chacun dans votre état, la volonté du Père céleste, qui vous y a mis. C'est par là que Jésus-Christ a prouvé qu'il connaissait son Père, et qu'il l'aimait : *Ego cognosco Patrem ; et animam meam pono pro ovibus meis*. Etes-vous prêts à donner votre vie pour ce bon Pasteur, qui a donné la sienne pour

vous ? Hélas ! qu'il en est peu qui soient dans cette disposition ! Elle est cependant nécessaire et essentielle à tout chrétien, puisque sans elle on ne peut avoir un amour de préférence pour Jésus-Christ. Elle est aussi infiniment avantageuse : elle nous mérite l'amour de Jésus-Christ même, et nous assure une place parmi les prédestinés. Oui, mes frères, aimons Jésus, et ne nous séparons plus de lui ; il en a ramené plusieurs pendant ce temps de Pâques, qui l'avaient abandonné ; qu'ils prennent bien garde, ces pécheurs convertis, de s'égarer de nouveau ; qu'ils se tiennent sous sa conduite, ils y seront en sûreté. Personne, dit le Sauveur lui-même, ne m'arrachera une brebis d'entre les mains : *Non rapiet eas quisquam de manu mea* ; aucune ne périra, et je leur donnerai à toutes la vie éternelle.

On tâchera ici d'exhorter les différentes personnes qui composent la paroisse à ne jamais abandonner Jésus-Christ, le bon Pasteur, et on le leur fera promettre durant la Messe. Pour ceux qui pourraient encore être égarés, on les pressera de répéter ces paroles du Prophète : *Erravi, sicut ovis quæ periit : quære servum tuum*. (Psalm. CXVIII, 176.)

On finira en proposant le bonheur des brebis véritables qui, au jour du jugement, seront séparées des boucs ; aussi bien que la joie incompréhensible dont elles seront inondées durant toute l'éternité, où elles seront toutes réunies avec leur souverain Pasteur. La fin de l'homélie de saint Grégoire conviendra fort bien à cet endroit.

On pourrait finir d'une autre manière, qui ne serait pas moins touchante ; ce serait de demander aux auditeurs, comme autrefois le Sauveur le demandait à ses disciples, s'ils veulent se séparer du bon Pasteur, s'ils ne sont pas plutôt résolus de le suivre partout. On leur représenterait à quoi ils seront exposés, en s'abandonnant à la fureur du loup infernal, qui ne manquerait pas de les égorger, de leur enlever la vie de la grâce, et de les entraîner avec lui dans les enfers. On leur suggérerait de faire, pendant la Messe, la prière suivante : Ne permettez pas, ô Jésus le bon Pasteur ! que je me sépare jamais de vous ; faites que j'entende toujours votre voix, que j'y sois fidèle, et que je vous aime le reste de ma vie, comme vous m'avez aimé ; préservez-moi des embûches du démon, et conduisez-moi à la vie éternelle.

Sur la connaissance de la véritable Eglise.
— Le second sujet d'instruction qu'un pasteur trouve dans l'Evangile, et qu'il ne peut se dispenser de traiter de temps en temps, c'est la connaissance de la véritable Eglise. Ce jour paraît le plus propre à cette fin, puisque Jésus-Christ annonça lui-même, dans notre Evangile, l'établissement de l'Eglise ; que ce fut après sa résurrection qu'il en parla à ses apôtres, et qu'il les instruisit de ce qu'ils devaient faire pour la fonder, et réunir dans un même peuple les Juifs et les gentils.

Dans l'Evangile de ce jour, mes frères, que nous appelons l'Evangile du bon Pasteur, et

que je vous ai déjà expliqué dans une autre occasion, Jésus-Christ nous prédit qu'il doit rassembler toutes ses brebis dans une même bergerie, et sous un même pasteur. C'était prédire clairement l'établissement de la religion chrétienne, de l'Eglise catholique, apostolique et romaine : prédiction dont il nous importe infiniment de connaître la vérité et l'accomplissement, puisqu'il n'y a point de salut à espérer hors de cette bergerie ou de cette Eglise dont Jésus-Christ est le souverain Pasteur.

Vous avez, mes Frères, le bonheur d'être nés dans cette Eglise catholique ; comprenez en ce jour l'obligation que vous avez à Dieu, et apprenez en même temps ce que vous devez être en qualité de catholiques. L'Eglise catholique, apostolique et romaine, est la seule véritable Eglise de Jésus-Christ, c'est le premier point. A quoi nous oblige la qualité de catholiques, c'est le second point.

Premier point. — L'Eglise catholique, dont je me propose de vous montrer la vérité, est une société vivante d'hommes qui font profession de la foi de Jésus-Christ, sous l'obéissance de notre saint Père le Pape, successeur de saint Pierre. Elle est appelée catholique, c'est-à-dire universelle : on l'appelle aussi l'Eglise romaine, parce que son chef, qui est notre saint Père le Pape, réside à Rome. Il y a différentes Eglises qui prennent le nom d'Eglises chrétiennes. Il s'agit de savoir laquelle mérite ce titre préférablement à toutes les autres. Car, selon la parole de Jésus Christ, il n'y en a qu'une qui soit véritable : *Unum ovile*. Jésus-Christ, d'ailleurs, ne peut pas se contredire, puisqu'il est la vérité même ; et il nous ordonne d'écouter cette Eglise ; et il déclare que quiconque refuse de l'écouter et de lui obéir, doit être regardé comme un païen et un publicain. De quelle conséquence n'est-il donc pas, mes frères, de démêler la véritable dans un si grand nombre de fausses ? Or, comment pouvoir la distinguer ; et quelle marque en avons-nous ? Elles sont contenues, ces marques, dans le Symbole de la foi, que l'on chante à la Messe. Je crois, disons-nous, une Eglise sainte, catholique et apostolique. Et à laquelle ces marques conviennent-elles ? A aucune autre Eglise qu'à celle dont vous avez le bonheur d'être les membres. Vous en êtes déjà persuadés ; mais vous vous en persuaderez de plus en plus, si vous voulez réfléchir sur ce qui en prouve la vérité ; et vous sentirez l'obligation où vous êtes d'en témoigner à Dieu votre reconnaissance.

On viendra au détail de chacune de ces marques, et on expliquera en peu de mots, 1° que ce n'est que dans l'Eglise romaine que se trouvent les principes de l'unité ; qu'elle seule a la règle infaillible de la foi ; que toutes les autres sont appuyées sur l'opinion des hommes sujets à l'erreur, qui se combattent les uns les autres, et n'ont aucune règle infaillible pour terminer leurs différends, et ne peuvent même être bien assurés d'avoir les saintes Ecritures sans altération.

On passera ensuite à la seconde marque,

qui est la sainteté. Sainteté dans sa doctrine, sainteté dans le chef invisible, sainteté dans les membres ; et quoique tous n'aient pas la sainteté intérieure, ils en font profession, ils peuvent l'acquérir. Que de saints et saintes n'y trouve-t-on pas depuis son établissement ? Au contraire, hors de cette Eglise, nulle véritable sainteté. Dans les autres religions, ce n'est qu'orgueil, que désobéissance aux puissances légitimes ; et leur morale autorise le dérèglement des mœurs.

On en viendra à la troisième marque, qui est la catholicité. C'est ce nom de catholique qui nous distingue de tous ceux qui professent quelque autre religion que la nôtre ; ils nous le donnent eux mêmes, et saint Augustin nous assure que les hérétiques de son temps le donnaient déjà à ceux qui professaient la religion de notre saint Père le Pape. En effet, il n'y a proprement que nous à qui ce nom puisse convenir, la seule Eglise romaine est vraiment catholique, sa foi a été prêchée dans tout le monde ; elle est encore répandue plus qu'aucune autre religion ; et elle subsistera dans tous les siècles ; elle a vu les différentes hérésies se succéder les unes aux autres ; mais elle n'a pas été sujette aux mêmes changements. Toute la puissance des empereurs qui l'ont persécutée, pendant près de trois cents ans, toute la fureur des hérétiques qui l'ont toujours combattue, n'ont pas été capables de la détruire.

On éclaircira spécialement la quatrième marque, qui est l'apostolicité. La véritable Eglise est fondée sur les apôtres : *Super fundamentum apostolorum*. (Ephes., II, 20.) Principalement sur saint Pierre : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*, etc. (Matth., XVI, 18) : d'où il est évident que nulle autre Eglise ne peut se glorifier d'avoir les successeurs des apôtres, que la catholique. Rien de plus clairement démontré par la tradition de tous les siècles ; de sorte que cette preuve seule devrait faire ouvrir les yeux à tous ceux qui sont séparés de l'Eglise romaine : puisque, selon la promesse de Jésus-Christ même, celle qui était autrefois la véritable Eglise, doit l'être encore présentement. Les portes de l'enfer, c'est-à-dire tous les efforts des démons et toutes les puissances terrestres n'ont jamais pu et ne pourront jamais l'ébranler. Jamais cette Eglise fondée par Jésus-Christ même sur saint Pierre, ne périra ; elle a été, elle est, elle sera toujours la colonne de la vérité. Qu'il est consolant pour nous, mes frères, de pouvoir nous dire que nous sommes dans la vraie religion de Jésus-Christ ! Nos pères autrefois idolâtres étaient des brebis égarées, mais le bon Pasteur les a fait rentrer dans son troupeau. Les apôtres et leurs successeurs les ont éclairés des lumières de l'Evangile par une faveur dont nous ne remercierons jamais assez la miséricorde infinie de notre Dieu. La véritable foi s'est soutenue jusqu'à présent dans notre province ; puisse-t-elle, mes frères, s'y conserver jusqu'à la fin des siècles ! Du moins qu'il ne tienne pas à nous qu'elle ne s'y perpétue. Fortifions-nous-y de

plus en plus; croyons fermement que l'Eglise romaine est la seule véritable Eglise établie par Jésus-Christ hors de laquelle on ne peut faire son salut. C'est la seule porte pour arriver au ciel; quiconque veut vivre dans d'autres sociétés, s'égare et se perd infailliblement.

Mais est-ce assez que nous soyons membres de cette Eglise, pour arriver au royaume céleste? Non, mes frères, il faut que nous vivions en vrais catholiques: que nous nous comportions comme de dignes membres de Jésus-Christ et de véritables enfants de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Deuxième point. — C'est sans doute, mes frères, une grande faveur du Ciel, d'être nés dans la véritable Eglise, et d'avoir été ainsi privilégiés; mais nous n'en serons que plus condamnables, si nous ne nous comportons pas en vrais catholiques, comme de dignes membres de Jésus-Christ et de vrais enfants de l'Eglise romaine. Or, comment devez-vous vous comporter en qualité de catholiques? A quelles marques doit-on vous reconnaître? A deux essentielles: 1° à la pureté et à la docilité de votre foi; 2° à la sainteté et à l'édification de vos mœurs.

Je dis 1° à la pureté et à la docilité de votre foi. Notre Eglise est une, c'est-à-dire qu'elle professe partout la même doctrine: *Una fides*. (Ephes., IV, 5.) Il faut donc que vous croyiez tous les mêmes vérités que cette Eglise vous propose, qu'il n'y ait point de divisions parmi vous dans ce qui regarde la foi. On pourra faire la prière que faisait saint Paul aux Corinthiens: *Obsecro vos, fratres, per nomen Domini nostri Jesu Christi, ut idipsum dicatis omnes*. (I Cor., I, 10.) (On ajoutera quelque chose de la soumission au premier Pasteur que Jésus-Christ a établi pour nous enseigner, et on insistera plus ou moins, selon les lieux et les personnes.)

La seconde marque qui doit nous distinguer, c'est la sainteté de nos mœurs. Rien de plus commun dans les Epîtres de saint Paul, que le nom de *saints* donné aux chrétiens. Ce n'est pas qu'ils fussent tous saints effectivement; mais l'Apôtre les appelait de ce nom pour leur faire connaître l'obligation où ils étaient de mener une vie sainte. Eh! comment, mes frères, oseriez-vous déshonorer par vos mœurs la sainteté de l'Eglise dont vous êtes membres? Quelle injure ne lui feriez-vous pas? Que serait-ce si, sous un chef saint, on voyait des membres infectés du péché? Quel tort pour la véritable religion, si les catholiques se livraient aux mêmes désordres que les hérétiques, les Juifs et les païens? Vous devez donc, mes frères, honorer votre religion par une conduite édifiante qui ferme la bouche aux ennemis de l'Eglise, qui les force même, en quelque sorte, d'en reconnaître la vérité, et les engage à rentrer dans son sein. N'oubliez pas que le nom de catholique est pour vous infiniment honorable, et que vous devez le soutenir, non-seulement par une profession éclatante de votre foi, mais encore par la régularité de votre conduite, en pratiquant tous les préceptes que

nous avons reçus des apôtres et en obéissant à leurs successeurs, spécialement à notre saint Père le Pape et à notre propre évêque, avec la soumission qu'un enfant doit à son père.

On en viendra à l'application; on moralisera selon que la prudence le demandera; surtout, s'il s'y trouve des paroissiens qui donnent du scandale. On leur fera sentir le grand mal qu'ils font, et à quels châtimens ils doivent s'attendre de la part de cette même Eglise. On pourra citer ce que fit saint Paul au sujet de l'incestueux de Corinthe.

On conclura, en exhortant les fidèles à profiter de la grâce que Jésus-Christ leur a faite, de les rassurer tous dans sa bergerie, et de le supplier, pendant la Messe, de leur accorder des secours abondants, afin de remplir la signification de leur nom.

Nota. On peut tourner le second point d'une autre façon qui répondrait mieux au premier point. Comme on connaît la véritable Eglise à quatre marques, qui sont d'être une, sainte, catholique et apostolique, on doit aussi distinguer les vrais fidèles à ces quatre signes: 1° à leur unité dans la foi, croyant tous les mêmes dogmes, suivant la même morale; 2° à la sainteté de leurs mœurs, conservant leurs corps et leurs âmes dans la pureté, pour ressembler à leur chef; 3° à leur catholicité, faisant partout profession de leur foi au péril de leur vie; 4° enfin, en se tenant inviolablement attachés à la doctrine des apôtres, et surtout du chef des apôtres, le souverain Pontife de l'Eglise romaine. Il y a certaines paroisses où il faudrait insister sur cette dernière marque, leur inspirer un respect et un attachement inviolable pour le Saint-Siège: respect et attachement qui ont toujours été et qui seront toujours la marque distinctive des vrais catholiques. On citerait quelques beaux passages des Pères à ce sujet, spécialement de saint Irénée et de saint Jérôme. (Voy. les Leçons de l'Office de saint Irénée.) Voici comme parle saint Jérôme écrivant au pape Damase, dans un temps où régnait une division dans l'Eglise: Comme tout l'Orient, divisé et comme brisé l'un contre l'autre, déchire en lambeaux la robe du Seigneur, j'ai cru devoir consulter la chaire de saint Pierre, et cette foi qui a mérité les louanges de l'Apôtre. Le grand éloignement que la mer met entre nous ne m'empêche pas de rechercher la perle précieuse, puisque les Eglises doivent s'assembler là où est le corps. C'est chez vous que la succession, le patrimoine de nos Pères, s'est conservé sans corruption. Ainsi je m'attache de communion à la chaire de saint Pierre: *Ego beatitudini tuæ, id est, cathedræ Petri communione consocior*. Je sais que l'Eglise a été bâtie sur cette pierre; quiconque mangera l'agneau hors de cette maison est un profane: celui qui ne se trouvera pas dans l'arche de Noé, périra par le déluge.

On sait ce que saint Augustin a dit dans un de ses sermons au sujet des pélagiens. Des que le Saint-Siège eut prononcé, il regarda

la chose comme entièrement décidée : *Causa finita est.*

III^e DIMANCHE APRÈS PÂQUES.

*Brièveté de la vie, et longueur de l'éternité;
de la rechute.*

L'Evangile du troisième dimanche après Pâques est pris du VI^e chapitre de l'Evangile selon saint Jean. C'est l'admirable sermon que le Sauveur fit à ses disciples avant sa Passion. L'Eglise a trouvé ce chapitre si instructif pour les fidèles, et si propre au temps pascal, qu'elle en a fait le sujet de l'Evangile trois dimanches consécutifs.

Aujourd'hui, elle fait lire depuis le 16^e verset jusqu'au 22^e. Dimanche prochain, elle reprend le commencement du chapitre, dès le 5^e verset, jusqu'au 14^e. Et le dimanche suivant, qui est le V^e après Pâques, on lit à la Messe la fin de ce même chapitre, depuis le 23^e verset jusqu'au 30^e.

Ce n'est pas au hasard que ces Evangiles ont été ainsi disposés, et que l'on a préféré de rappeler aux fidèles le milieu du chapitre en ce dimanche, se réservant de leur en lire le commencement et la fin les deux dimanches suivants. Il faut en chercher la raison de convenance. Elle ne peut venir que du sujet de morale que cet endroit renferme, et qu'il convient de proposer au peuple, quelques semaines après Pâques, avant de leur parler de la venue du Saint-Esprit, et de la prière dont il est fait mention dans les Evangiles des deux autres dimanches. Voici par où commence cet Evangile : *Modicum, et jam non videbitis me; et iterum modicum et videbitis me.* Jésus-Christ annonce à ses disciples qu'il les quittera bientôt, et que bientôt après il se montrera à eux; il leur dit qu'il retournera vers son Père, et qu'après son départ ils vivront dans la tristesse. Il les console en leur disant qu'il les reverra, qu'ils se réjouiront alors, et que personne ne leur ôtera leur joie.

Il n'est pas difficile de voir quel a été le but de l'Eglise lorsqu'elle a fixé ces paroles du Sauveur au troisième dimanche après Pâques. Comme elle ne désire rien tant que d'entretenir les fidèles dans la grâce qu'ils ont reçue à Pâques, et les engager à persévérer dans une vie nouvelle, elle leur rappelle les vérités les plus propres à leur faire supporter les travaux d'une vie chrétienne. Elle leur fait entendre qu'ils doivent se préparer à beaucoup souffrir, à l'exemple de leur Maître; mais, en même temps, elle les assure que leurs peines seront de peu de durée, et que la récompense qui en doit être le fruit n'aura point de terme.

Ainsi, à l'occasion des paroles de Jésus-Christ, *Modicum, et jam non videbitis me*, que saint Augustin, expliquant dans un sens moral, entend de la courte durée de cette vie, et de la longueur de l'éternité, on peut traiter de la brièveté de la vie présente, des misères inséparables de cet exil, et de l'éternité bienheureuse ou malheureuse qui suivra nécessairement le temps de notre pèlerinage.

L'Eptre de ce jour, qui est tirée de la première de saint Pierre, ainsi que celle de dimanche dernier, confirme ce que nous venons de dire du dessein de l'Eglise. Elle commence par ces mots : *Charissimi, obsecro vos*, etc. Ce rapport de l'Eptre avec l'Evangile montre que l'Eglise souhaite que tous les chrétiens se souviennent, surtout en ce temps, comment ils doivent se regarder sur la terre; qu'ils n'y sont que comme en passant, et que l'éternité seule doit être l'objet de tous leurs travaux. (*Voy. les Leçons pour le troisième dimanche après Pâques.*)

De la brièveté de cette vie, et de la longueur de l'éternité. — Dans l'exorde, l'on dira aux auditeurs d'où l'Evangile est tiré. On expliquera les premières paroles dans le sens que saint Augustin les a expliquées.

L'Evangile de ce jour, mes frères, est pris du sermon le plus touchant que le Sauveur ait fait durant sa vie. Il le prononça la veille de sa Passion, après avoir mangé avec ses apôtres l'agneau pascal, et institué la divine Eucharistie. L'Eglise a jugé à propos de nous en rappeler une partie, le troisième, le quatrième, et le cinquième dimanche après Pâques; elle a choisi ce qu'il y a de plus propre pour notre instruction en ce temps pascal. Voici ce que nous en avons lu ce matin. On en fera le récit, et on dira : Reprenons cet Evangile, et arrêtons-nous d'abord aux premières paroles : *Dans peu de temps, vous ne me verrez plus, et, peu de temps après, vous me reverrez.* Que signifient-elles, et qu'a voulu dire par là le Sauveur? Peut-être, mes frères, que, semblables aux disciples, vous n'en comprenez pas le sens : *Nescimus quid loquitur.*

En voici l'explication, telle que l'a donnée saint Augustin, un des plus saints et des plus éclairés docteurs de l'Eglise. C'est comme si le Sauveur eût dit à ses disciples : Bientôt, je quitterai la terre pour retourner vers mon Père, l'on va me mettre à mort; ensuite, je ressusciterai, je me ferai voir à vous, je vous apparaîtrai de temps en temps; mais mon séjour ne sera pas long; au bout de quarante jours, je monterai au ciel; mon départ vous causera de la tristesse; mais consolez-vous, je ne tarderai pas à vous revoir; après le court espace de la durée de ce monde, je viendrai juger les hommes; vous me verrez, vous serez dans la joie, et votre joie sera éternelle.

Que de salutaires réflexions, mes frères, ne trouve-t-on pas à faire sur ce discours du Sauveur? Que devons-nous en conclure? Le voici. C'est que cette vie est très-courte, et ne dure, pour ainsi dire, qu'un moment; c'est que nous ne sommes ici-bas qu'en passant et comme dans un exil; c'est qu'il y a une autre vie qui ne doit jamais finir, après laquelle nous devons sans cesse soupirer. Entretenons-nous, mes frères, de ces pensées les plus dignes d'un chrétien, et les plus propres à nourrir en nous les sentiments de pitié que nous avons dû prendre en ce saint temps de Pâques.

Voici en peu de mots ce que je veux vous

en dire pour votre instruction. Notre vie est courte, et nous sommes ici-bas hors de notre patrie; il ne faut donc pas nous attacher à ce monde, mais y vivre comme des étrangers et des voyageurs : ce sera mon premier point. Il y a, après cette vie, une éternité bienheureuse ou malheureuse, qui sera notre partage; il ne faut donc travailler ici-bas que pour nous rendre heureux pendant l'éternité : c'est mon second point.

Premier point. — Il n'est pas difficile de persuader les hommes de la brièveté de la vie et des misères qui l'accompagnent. Pour peu que nous fassions réflexion à ce qui se passe dans ce monde, et parmi nous, nous ne pouvons disconvenir que cette vie ne soit également courte et misérable. Les premiers patriarches, dont la vie était bien plus longue que n'est celle des hommes d'à présent, en sentaient eux-mêmes la brièveté et les afflictions. Nous lisons au *Livre de la Genèse* (chap. XLVII, vers. 8, 9), que Jacob étant interrogé par un roi d'Égypte, quel était son âge, il lui répondit : *Il y a cent trente ans que je suis voyageur, et mes jours ont été bien courts et remplis de peines : « Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt, parvi et mali. »* Qu'est-ce, en effet, mes frères, que la vie présente? *Quæ est enim vita vestra?* dit saint Jacques. C'est comme une vapeur qui paraît pour peu de temps et qui se dissipe bientôt : *Vapor ad modicum parens.* (Jac., IV, 15.) Interrogez le Psalmiste; il vous dira que les jours de l'homme sont semblables à une toile d'araignée, que le moindre vent détruit. (*Psal.*, LXXX, 10.) Le temps ordinaire de la vie humaine est de soixante et dix ans; si quelques-uns le passent, le reste n'est que travail et douleur. Mais combien qui ne parviennent pas à un âge avancé! Le plus grand nombre n'y arrive pas; presque tous sont enlevés, ou dans la jeunesse, ou dans l'âge viril. Un homme paraît aujourd'hui, dit le pieux auteur de *l'Imitation*, et demain il n'est plus. J'ai vu, dit David, le pécheur dans l'élévation; je n'ai fait que passer, et il a disparu à mes yeux : *Vidi impium superexaltatum : transiit, et ecce non erat.* (*Psal.* XXXVI, 36.)

Mais personne ne pourrait mieux vous dire ce qu'il en est, que ceux qui en ont fait l'expérience. Je pourrais prendre à témoin les vieillards qui sont dans cet auditoire. Les années qu'ils ont vécu leur paraissent comme un songe; pour peu qu'ils fassent attention au cours de leur vie, ils y remarquent une succession de maux, qui n'ont fait presque que se multiplier avec leurs jours.

J'ai cependant, mes frères, un témoignage plus puissant à vous produire, et que l'Écriture sainte nous fournit au *Livre de la Sagesse* : c'est celui des réprouvés. Écoutez-les parler du fond de leurs supplices : *A quoi nous a servi, s'écrient-ils, notre orgueil? Que nous reste-t-il de toutes nos richesses, dont nous nous sommes fait un sujet de vanité? Toutes ces choses ont passé comme une ombre : « Transierunt omnia illa tanquam umbra. »* On lira la suite du chapitre et on se servira des comparaisons qui y sont rappor-

tées pour exprimer la brièveté de la vie : *Sic et nos nati, continuo desivimus esse : « A peine sommes-nous nés, que nous avons cessé d'être. » Talia dixerunt in inferno hi qui peccaverunt.* Il avouent même que quelque soin qu'ils aient eu de satisfaire leurs passions, leur vie a été remplie d'afflictions : *Lassati sumus in via iniquitatis : ambulavimus vias difficiles.* (*Sap.*, V, 7-13.)

Tenons-nous-en, mes frères, à ce témoignage qui ne peut être suspect; tirons-en, pour l'édification de nos mœurs, de saintes réflexions; que chacun rentre en soi-même, ceux surtout qui, jusqu'à présent, ont imité les réprouvés dans leurs désordres. (On fera raisonner chacun des auditeurs.) Dites-vous à vous-même : Il y a tant d'années que je suis en ce monde; elles se sont écoulées comme un torrent; il ne me reste plus que peu de temps à vivre, peut-être seulement quelques jours qui s'écouleront avec une égale rapidité, après quoi je sortirai de ce monde, pour n'y plus rentrer : maisons, héritages, plaisirs, charges, je quitterai tout et pour toujours, malgré moi; la machine de mon corps se dissoudra, elle deviendra la pâture des vers, et retournera dans la poussière d'où elle est sortie. Je ne serai cependant pas anéanti; mon âme, cette âme qui me distingue des animaux, cette âme créée à l'image de Dieu, subsistera après sa séparation d'avec mon corps, elle subsistera pour ne jamais mourir, elle sera même un jour réunie à ce même corps; Dieu, par sa toute-puissance, me ressuscitera; je vivrai à jamais ou dans le ciel, ou dans l'enfer; ce n'est donc pas ici le lieu de ma patrie; je ne suis qu'un étranger et un voyageur : voilà, mes frères, ce que vous et moi devons dire.

Mais quelle conclusion devons-nous en tirer? Sans doute, mes frères, ce n'est pas celle que l'auteur du *Livre de la Sagesse* met dans la bouche des impies : Notre vie est courte et accompagnée de chagrins; nous ne voyons personne revenir des enfers; nous serons bientôt réduits en poussière; venez donc, et jouissons des biens qui sont en notre pouvoir; prenons tous les plaisirs que des jeunes gens peuvent se procurer, etc. Voyez tout ce chapitre, qui mérite bien d'être exposé : *Dixerunt (impii) cogitantes apud se non recte : Exiguum et cum tædio est tempus vitæ nostræ, etc.* (*Sap.*, II, 1 seqq.)

Hélas, mes frères, il n'en est que trop dans ce siècle malheureux, peut-être même dans cette paroisse qui raisonnent ainsi, au moins dans leurs cœurs; s'ils ne viennent pas à tirer une conséquence aussi impie que ceux dont nous venons de parler, ne concluent-ils pas souvent de la brièveté de la vie et des peines qui y sont inévitables, qu'il faut du moins y prendre tous les plaisirs que l'on nomme honnêtes et permis; qu'il faut éloigner, avec tout le soin possible, tout ce qui pourrait causer de la peine? Non, mes frères, non, ce n'est point raisonner en chrétien, en homme éclairé de la foi, que de tirer de semblables conséquences; ce n'est ni de l'impiété, ni de l'amour-propre que nous

devons emprunter le langage; ce n'est point sur leurs maximes que des fidèles peuvent régler leurs mœurs : c'est dans les lumières de la foi, dans les Livres saints que nous devons apprendre à raisonner. Or, que nous dicte la foi? Que ce peu de temps que nous avons à vivre ne nous est donné que pour mériter une vie éternelle; et que ce n'est que par les peines de la vie supportées chrétiennement, que l'on s'en rend digne. Que nous apprennent les Livres saints? (Lisez l'*Ecclésiaste*, chap. I^{er}, *alibi passim, et in fine.*)

Voici, mes frères, la vraie conclusion que vous et moi devons tirer, après saint Paul, du peu de durée de la vie présente : *Hoc itaque dico, fratres : tempus breve est*, dit cet Apôtre; *reliquum est, ut qui habent uxores, tanquam non habentes sint, qui flent, tanquam non flentes*, etc.; *qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi.* (I Cor., VII, 29-31.) Voy. encore ce qu'il dit dans la II^e *Épître aux Corinthiens*, chap. IV et V. Nous sommes des voyageurs : nous n'avons point ici de demeure fixe; tout ce que nous voyons n'est que temporel; le Seigneur nous a bâti dans le ciel une maison qui ne sera jamais détruite. C'est pour cela que nous ne nous attachons à rien de ce qui est dans ce monde; nous soupirons après notre patrie, et nous ne pensons qu'à plaire à Dieu : *Quoniam dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino. Ingemiscimus gravati. Bonam voluntatem habemus magis peregrinari a corpore, et præsentem esse ad Dominum. Et ideo contendimus sive absentes, sive præsentem, placere illi.*

On pourra ajouter quelques réflexions que l'on fera aux auditeurs sur l'aveuglement des hommes qui s'attachent à la vie, comme s'ils y devaient toujours rester; qui forment des projets pour des années qu'ils n'auront pas; qui bâtissent des maisons qu'ils ne doivent habiter qu'en passant, et qui ne font rien, ou presque rien, pour assurer leur bonheur dans l'éternité. On démontrera cet aveuglement par quelque comparaison; par exemple d'un voyageur qui s'amuserait en chemin à bâtir une chambre magnifique, où il ne devrait loger qu'une nuit, et qui laisserait tomber en ruine la maison qu'il a coutume d'habiter; d'un courtisan, qui ne voudrait pas se priver d'un amusement vain, pour mériter de son prince, par quelque court service, un poste très-honorable, lucratif et permanent; qui s'exposerait même, en désobéissant à son prince, d'être privé de tous ses biens, et renfermé pour le reste de ses jours dans un affreux cachot. N'est-ce point là, mes frères, votre histoire? Jusqu'à présent n'avez-vous pas été uniquement attachés aux amusements de la vie? etc. *Filii hominum, usquequo gravi corde; ut quid diligitis vanitatem?* etc. (Psal., IV, 3.)

On finira par la belle prière que saint Pierre faisait aux fidèles : *Charissimi, obsecro vos, tanquam advenas et peregrinos, abstinere vos a carnalibus desideriis.* (I Petr., III, 11.) Je vous la fais, mes frères, cette

prière, avec tout le zèle dont je suis capable; détachez-vous de cette vie, regardez-vous-y comme étrangers et voyageurs, ainsi que vos pères; dites avec David : *Peregrinus sum sicut omnes patres mei.* (Psal., XXVIII, 13.) Soupirez après votre patrie; souvenez-vous de ce que dit saint Augustin, que quiconque ne gémit pas comme étranger sur la terre, ne se réjouira pas comme citoyen dans le ciel : *Qui non gemit ut peregrinus, non gaudebit ut civis.* (Voy les *Méditations ecclésiastiques*, III^e dimanche après Pâques.)

Mais ne nous contentons pas de nous détacher de la vie présente, et de soupirer après notre véritable patrie. Travaillons incessamment à nous rendre dignes du bonheur qui nous y est préparé : c'est à quoi doit nous porter la seconde considération que je vous ai proposée au commencement de cet entretien.

Il y a après cette vie une éternité bien-heureuse ou malheureuse qui doit faire notre partage; il ne faut donc travailler ici-bas que pour nous rendre heureux dans l'éternité : c'est le sujet d'un second point.

Deuxième point. — C'est une vérité fondamentale de notre religion, et dont nous faisons profession dans le Symbole, qu'il y a une vie éternelle; qu'après cette vie courte et passagère, nous irons dans la maison de notre éternité. Je crois, dites-vous chaque jour, la vie éternelle. Rien de plus clairement exprimé dans les saintes Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, que les justes, après cette vie, jouiront d'un bonheur sans fin, et que les pécheurs seront tourmentés à jamais par des supplices que l'esprit humain ne peut comprendre. Terrible alternative, mes frères, et qui a fait trembler les saints. Il faut, se disait à soi-même un grand saint, (et nous devons nous le dire également,) il faut nécessairement que je tombe dans l'une ou l'autre de ces éternités : *In hanc vel illam æternitatem cadam necesse est.*

Si on a lieu de douter de la foi de certains auditeurs, on ajoutera quelque chose pour confirmer ce point essentiel de notre croyance; par exemple la justice de Dieu, le désir que nous avons tous naturellement de vivre à jamais.

Pourrions-nous, mes frères, si nous étions bien convaincus de cette grande vérité, et si nous nous en occupions sérieusement, pourrions-nous ne pas travailler à nous garantir du malheur éternel dont nous sommes menacés, et à nous assurer l'éternité bien-heureuse, pour laquelle nous sommes créés? Car, nous dirions-nous à nous-mêmes, Je suis dans ce monde pour travailler à m'assurer un établissement éternel; le temps de la vie présente ne m'est donné que pour cela; il faut donc que toutes mes pensées, mes desirs, mes entretiens et mes occupations tendent à cette fin; tout ce qui ne va pas là, quelque estime qu'en fassent les hommes, n'est que vanité : *Quidquid pro æternitate non est*, disait saint François de Sales, *vanitas est.* Tous les jours, toutes les heures, tous les moments même de ma vie, je devrais me

demander, avec saint Louis de Gonzague : *Quid hoc ad aternitatem* ? Ce que je dis, ce que je fais, me conduit-il à mon éternité bienheureuse ? Ce voyage, ce procès, cette étude, cette récréation, etc. O mes frères, que de pensées ne réformerions-nous pas, que d'entretiens et d'actions inutiles ne retrancherions-nous pas, si nous avions une foi vive de la vie future ! Elle produirait deux effets principaux : le premier, de nous faire éloigner, avec l'exactitude la plus grande, de tout ce qui nous détournerait de notre félicité ; le second, de nous faire employer tous les moments de la vie présente pour la mériter. (On expliquera ces deux effets de la foi d'une vie future.) Non, dira-t-on, rien de plus capable de nous faire éviter tout ce qui est contraire à notre fin dernière, que la foi de l'éternité bienheureuse ou malheureuse. Comment cela ? C'est que rien au monde ne pourrait nous dédommager de la perte des biens éternels, comme rien ne pourrait réparer le malheur où nous tomberions en les perdant. Toutes les richesses périssables, tous les honneurs passagers ne seraient pas capables de nous tenter, et de nous faire manquer à un seul de nos devoirs. (Citez à cette occasion l'exemple des martyrs, dont les supplices les plus cruels n'ont pu ébranler la foi. On pourra rapporter aussi l'histoire de Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, qui eut la tête tranchée à Londres, sous le roi Henri VIII : la réponse qu'il fit à sa femme, lorsqu'elle lui proposa qu'il ne tenait qu'à lui d'être délivré de sa prison, et de jouir plusieurs années de la faveur de son roi, est citée dans plusieurs livres, entre autres dans le petit livre intitulé : *Reflexions sur les quatre fins de l'homme*. C'est une belle preuve de la force qu'a la foi de l'éternité, pour vaincre les tentations les plus délicates. « Ne croyez-vous donc si insensé, lui dit-il, que de préférer quelques courtes satisfactions à la récompense éternelle que j'attends dans le ciel, et de m'exposer à des supplices qui ne finissent point ? »)

Le second effet de cette même foi, c'est de nous faire employer tous les moments de la vie utilement, parce qu'il n'en est aucun auquel l'éternité ne puisse être attachée, et que celui que l'on négligerait, ou que l'on emploierait mal, serait peut-être celui-là même qui déciderait de notre sort. Ah ! quand on attend une éternité, et qu'on l'attend incessamment, peut-on n'être pas dans une continuelle vigilance ? Peut-on se livrer, je ne dis pas à ses passions criminelles, mais même à l'inutilité ? *Nulla satis magna securitas*, dit saint Grégoire, *ubi perichitatur aternitas*.

On pourra finir par cette pensée si frappante des réprouvés et des élus. Que feraient les uns et les autres, s'il leur était permis de retourner sur la terre ? Perdraient-ils leur temps, comme la plupart des hommes ? Ils porteraient partout la pensée de l'éternité ; les réprouvés ne différeraient pas d'un moment leur conversion, et les prédestinés redoubleraient à chaque instant leur ferveur.

Bientôt, mes frères, chacun de nous entrera dans l'une ou l'autre de ces demeures éternelles. Notre sort est entre nos mains, faisons à présent ce que nous voudrions avoir fait lorsque notre éternité sera commencée : que chacun de nous, pour fruit de cet entre-tien, se demande à soi-même aujourd'hui, et chaque jour de cette semaine : Comment voudrais-je avoir vécu, lorsque je serai à la fin de ma vie ? (Détail pour les différentes conditions.) Voulons-nous, mes frères, assurer notre bonheur dans la vie future ? Suivons les avis que donne saint Pierre dans l'Épître de ce jour ; elle contient les devoirs des chrétiens envers Dieu, envers leurs supérieurs, envers leurs égaux, et à l'égard d'eux-mêmes : *Deum time* : *regem honorificate* : *fraternitatem diligite* : *subjecti estote omni humanæ creaturæ propter Deum*. *Conversationem vestram inter gentes habentes bonam*. (1 *Petr.*, II, 12, seqq.) On recommandera davantage ceux des avis de saint Pierre dont l'auditoire aura besoin.

De la rechute. — Outre les sujets d'instruction que l'on trouve dans l'Evangile de ce dimanche, il y en a aussi de très-importants dans l'Épître (1 *Petr.*, II, 11 seqq.), qui sans doute a été choisie à ce dessein pour préserver les fidèles de la rechute dans le péché, et leur faire remplir tous leurs devoirs, soit envers Dieu, soit envers le prochain, soit envers eux-mêmes.

On peut donc parler, à l'occasion de cette Épître, 1^o de la rechute dans le péché ; 2^o des obligations du chrétien. Nous ne donnerons ici qu'un dessein d'instruction sur la rechute, qui est une matière absolument nécessaire à traiter dans le temps pascal. Pour ce qui est des devoirs des chrétiens, on peut les faire venir dans le corps de quelque autre instruction, ainsi que nous l'avons déjà insinué à la fin du premier dessein sur l'Evangile de ce dimanche.

On prendra pour texte de son prône sur la rechute, le commencement de l'Épître : *Charissimi, obsecro vos*, etc.

La prière que faisait saint Pierre aux premiers chrétiens nouvellement convertis à la foi, je viens vous la faire, mes frères, dans les mêmes sentiments, pour vous porter à ne plus retomber dans le péché. Vous avez eu le bonheur de vous en purifier dans votre confession de Pâques ; vous avez protesté de ne plus le commettre. Ah ! je vous en conjure, soyez fermes dans la résolution que vous avez prise. Gardez-vous désormais de pécher, de perdre la grâce ; sentez bien aujourd'hui combien la rechute dans le péché est à craindre ; concevez-en la plus vive horreur. Fasse le Ciel que je vous en pénètre bien, et que vous vous conserviez à jamais dans l'heureux état où vous êtes !

Pourquoi devez-vous craindre infiniment de tomber dans le péché ? Ce sera le premier point. A quoi cette crainte doit-elle vous porter ? Ce sera le second point. (Voy. le P. NEPVEU, tom. I, III et IV ; BOURDALOUE, dans son *Carême* ; GIROUX, tom. V.)

Premier point. — Rien de plus à craindre

que le péché; c'est même, à proprement parler, le seul mal qu'on doive appréhender. Il en est néanmoins qui sont beaucoup plus à craindre à cause des différentes circonstances qui les accompagnent, et qui les rendent plus injurieux à Dieu, et plus nuisibles à ceux qui s'en rendent coupables. Tel est, mes frères, le péché de rechute. Quelle injure ne fait-il pas à Dieu? Quel mal ne cause-t-il pas au pécheur? Pour comprendre cette injure, faites attention, je vous prie, à trois circonstances qui accompagnent la rechute dans le péché. La première, c'est l'ingratitude du pécheur; la seconde, sa perfidie; et la troisième, le mépris formel qu'il fait à la majesté divine. (On développera ces trois caractères du péché de rechute.)

Représentez aux auditeurs l'état où ils étaient avant que de recouvrer la grâce de Dieu; esclaves du démon, enfants de colère, etc., et celui où la pénitence les a fait rentrer. Quelle faveur de la part de Dieu! Mais que fait le pécheur qui retourne à ses premiers dérégléments? Au lieu de témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur, il l'abandonne de nouveau, et se révolte contre lui. (Comparaison de cette conduite avec celle d'Absalon et de Séméï, l'un fils, et l'autre serviteur de David.)

À l'ingratitude le pécheur joint la perfidie. Que pense-t-on des ingrats et des perfides dans le monde? Vous le savez, mes frères, on les a en horreur. Et quelle perfidie pareille à celle du pécheur de rechute? Quelles promesses avez-vous faites à Dieu et à votre confesseur au temps de Pâques? (telle et telle.) C'est dans le saint tribunal, à la face des autels; c'est dans le temps même que Jésus-Christ était au dedans de vous; son sang en a été, pour ainsi dire, le sceau; vous les avez répétées même plusieurs fois, ces promesses. Ah! quelle injure ne lui ferez-vous pas, si vous venez à les violer? Quel mépris ne serait-ce pas faire de sa divine majesté? Une première fois que l'on pèche, que l'on perd la grâce, on est moins condamnable; on n'a pas encore fait toutes les réflexions capables de détourner du péché; mais quand on retombe après une première pénitence, c'est mettre le Seigneur, en quelque façon, au-dessous du démon; c'est faire, pour ainsi dire, satisfaction au démon de sa première pénitence: *Diabolum Domino præponit. Diabolo per penitentiam penitentiam satisfacit.* (TERTULL.) C'est, selon saint Paul, crucifier de nouveau Jésus-Christ au dedans de soi-même, et renouveler les opprobres et les supplices de sa Passion: *Rursum crucifigentes sibi metipsos Filium Dei, et ostentui habentes.* (Hebr., VI, 6.) Ce crime a paru si grand à certains docteurs, qu'ils ont soutenu que les pécheurs relaps ne doivent point s'attendre à obtenir le pardon de leur rechute. C'a été une erreur de leur part que l'Eglise a condamnée: nul péché en cette vie qui soit irrémissible. Il faut cependant avouer qu'il est beaucoup plus difficile d'obtenir le pardon de ceux dans lesquels on retombe après sa conversion. C'est, mes frères,

ce qui doit redoubler votre crainte, et vous donner une vigilance continuelle pour conserver la grâce que vous avez eu le bonheur de recouvrer. (Il faudra en venir à l'application.) L'a-t-on, mes frères, cette crainte souveraine de la rechute? Hélas! quoi de plus commun que ce péché! On fait à Pâques les plus belles protestations; combien durent-elles? Combien, hélas! peut-être parmi vous, qui ont déjà manqué à leurs promesses, en qui le démon est déjà rentré, qui ont déjà renoué les mêmes liaisons criminelles, qui se sont livrés aux mêmes habitudes, etc. Ah! quels châtimens n'ont-ils pas à craindre de la part de Dieu qu'ils ont outragé si sensiblement? Combien leurs rechutes ne leur seront-elles pas funestes, s'ils ne prennent incessamment des moyens efficaces pour s'en relever! Quels sont-ils, ces châtimens? Je ne parlerai pas des biens dont ils sont privés, de l'amitié de Dieu, des dons du Saint-Esprit, etc.; mais je parle de l'état misérable où ils sont réduits, mettant à leur conversion les plus grands obstacles. Oui, mes frères, il est beaucoup plus difficile de se convertir après la rechute qu'auparavant: saint Pierre n'a pas craint de dire que c'eût été, pour ces pécheurs, un avantage de n'être point entrés dans le chemin de la justice: *Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ.* Il déclare, après Jésus-Christ, que leur second état est pire que le premier: *Facta sunt eis posteriora detiora prioribus.* (II Petr., II, 20, 21.)

On fera usage de la réflexion de saint Augustin, qui a remarqué judicieusement que Jésus-Christ n'a pas guéri deux fois la même personne: *Quem cæcum bis illuminavit? quem leprosum bis mundavit? quem mortuum bis suscitavit? Ideo non scribitur quis nisi semel sanatus, ut timeat quisque jungi peccato.* Et d'où vient cette difficulté de la conversion? Elle se prend et du côté de Dieu et du côté du péché, et du côté du démon. Du côté de Dieu, qui diminue ses grâces; du côté du pécheur, qui devient plus faible, et du côté du démon, qui se fortifie dans l'âme du pécheur de rechute. On donnera quelque étendue à ces trois causes de la difficulté de la conversion.

Est-il rien, dira-t-on après les avoir expliquées, de plus à craindre pour une âme convertie, que de s'engager de nouveau dans ses anciens péchés? Mais est-ce ce que l'on craint davantage? Un maudit respect humain, une criminelle complaisance, un amour déréglé pour son corps, un point d'honneur, un léger intérêt ne l'emportent-ils pas souvent sur la crainte qu'on peut avoir de Dieu, sur les promesses qu'on lui a faites, et sur le véritable amour de son âme et de son salut? N'y en a-t-il point déjà parmi vous qui éprouvent les funestes effets de la rechute? N'est-il pas même à craindre qu'ils ne se convertissent jamais sincèrement, et qu'il n'en soit d'eux comme d'une terre maudite, selon la pensée de saint Paul, qui, ne produisant que des épines, est abandonnée de son maître? *Terra sæpe venientem super se bibens im-*

Item, proferens autem spinas ac tribulos, reproba est, et maledicto proxima; cujus consummatio in combustionem. (Hebr., VI, 7.) Puissions-nous, mes frères, vous dire comme le même Apôtre : *Confidimus de vobis, dilectissimi, meliora et vicina salutis, tametsi ita loquimur. (Ibid., 9.)* Puissiez-vous être tous remplis d'une crainte salutaire de la rechute dans le péché; mais d'une crainte efficace, qui vous engage à fuir tout ce qui pourrait vous y conduire, et vous faire relever au plus tôt, si vous aviez déjà eu le malheur de vous en rendre coupables!

Deuxième point. — A quoi doit vous porter la crainte de la rechute? 1° A éviter tout ce qui peut en être en vous le principe; 2° à user des remèdes capables de vous en préserver. (On se servira de la comparaison d'un convalescent.) Comportez-vous comme un convalescent, qui craint fort de retomber dans sa première maladie; il évite tout ce qui peut en être l'occasion; il garde les aliments qui lui sont contraires, un exercice trop violent; il garde un régime de vie, il s'occupe modérément, et s'il a de temps en temps quelque ressentiment de son mal, il a recours à son premier médecin. Voilà, mes frères, votre modèle; faites pour votre âme ce que vous feriez pour votre corps. Vous savez que la rechute dans les maladies spirituelles est infiniment nuisible à l'âme, comme la rechute dans les maladies du corps est plus dangereuse que le premier mal. Mettez donc toute votre attention à fuir tout ce qui peut occasionner la rechute. Examinez attentivement ce qui pourrait en être la cause. Est-ce le mauvais air de certaines compagnies, de certains lieux de débauches et de divertissements? Sont-ce les repas, les festins où vous avez peine à vous modérer? Évitez-les; et si vous êtes jamais obligés de vous y rencontrer, tenez-vous bien sur vos gardes. C'est à chacun de vous à examiner les principes ordinaires de ces rechutes; l'oisiveté et la paresse, les compagnies dangereuses, les excès, en sont les principes les plus ordinaires. On étendra davantage ces moyens négatifs, pour éviter la rechute. (*Voy. le Pasteur apostolique, tome I^{er}.*)

Mais ce n'est pas assez de fuir les occasions de rechute; il est nécessaire d'user de certains remèdes pour se préserver du péché et se fortifier dans la grâce. Il y en a un grand nombre; les uns sont généraux, les autres spécifiques ou particuliers. Les généraux sont de se délier de soi-même, prier beaucoup, fréquenter les sacrements, se bien occuper dans son état. Les particuliers sont d'exercer les vertus opposées aux vices auxquels on a été sujet. (On en donnera des exemples.) Mais de tous les remèdes, un des plus salutaires, c'est la fréquentation du sacrement de pénitence, auprès d'un zélé et prudent confesseur. Celui qui est exact à recourir à son médecin spirituel, se préserve sûrement de la rechute; ou s'il vient à tomber, il se relève promptement. Le démon connaît bien l'efficacité de ce remède; aussi

que ne fait-il pas pour en dégoûter les fidèles? Gardez-vous, mes frères, de vous laisser séduire par ce vieux serpent, qui ne cherche qu'à perdre vos âmes; ne tardez pas à vous confesser, si vous ne l'avez pas fait depuis Pâques. Car, ou vous avez conservé la grâce, ou vous avez déjà eu le malheur de la perdre; si vous l'avez conservée, vous recevrez dans le tribunal une nouvelle force pour vous soutenir dans vos saintes dispositions; si vous l'avez perdue, à quoi ne vous exposez-vous pas en différant de recourir au médecin de votre âme? Votre mal est déjà grand, mais on peut encore y apporter un prompt remède. Si vous négligez d'y remédier, il augmentera, et peut-être ne guérirez-vous jamais. Que feriez-vous si, après avoir été guéri d'une fièvre dangereuse, elle venait à vous reprendre? Tarderiez-vous longtemps d'appeler votre premier médecin? Hé quoi! aurez-vous moins à cœur la santé de votre âme, que celle de votre corps? Je vous en conjure donc, mes frères, comme je l'ai déjà fait en commençant, abstenez-vous du péché de rechute. Rien n'est plus à craindre, soit du côté de Dieu, à qui vous ferez la plus sensible injure; soit du côté de votre âme, qui en souffrirait le dommage le plus grand.

Mais si le poids de vos mauvaises habitudes et les tentations du démon vous ont entraînés de nouveau dans le péché, n'y croupissez pas; allez vous jeter au plus tôt aux pieds d'un médecin charitable; soyez plus attentifs sur vous-mêmes, pratiquez soigneusement les avis qu'il vous donnera.

On finira, en recommandant aux auditeurs de prier Jésus-Christ pendant la Messe, de les fortifier dans la crainte de la rechute, et de mettre en pratique les moyens que l'on vient de leur suggérer, pour s'en préserver.

IV^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Désir du ciel. Avantages que l'Ascension du Sauveur a procurés aux hommes.

L'Evangile de ce jour est tiré, de même que celui du dimanche précédent, du XVI^e chapitre de saint Jean. L'Eglise n'a pas jugé à propos de prendre la suite du chapitre; elle en a choisi les premiers versets, qui paraissent les plus propres pour l'instruction des fidèles, aux approches de la fête de l'Ascension et de la descente du Saint-Esprit. Elle fait lire ces paroles remarquables que le Seigneur dit à ses disciples en sa dernière cène, lorsqu'il leur annonça qu'il allait retourner à son Père, et qu'il leur enverrait son Saint-Esprit. Il se plaint d'abord à eux et leur fait une espèce de reproche, de ce que leur ayant déclaré qu'il s'en retournait vers celui qui l'avait envoyé, ils ne s'informaient pas du lieu où il allait. Ensuite, il leur dit qu'il est expédient qu'il s'en aille; que s'il restait toujours avec eux, ils ne recevraient point l'Esprit consolateur qu'il veut leur envoyer du ciel. Enfin, il les instruit des effets que la venue du Saint-Esprit doit procurer, et dans eux, et dans tout le monde. Il le

s'explique pas davantage, parce que ses disciples n'étaient pas alors en état de comprendre les sublimes mystères de la religion ; mais il ajoute que l'Esprit-Saint, qu'il leur enverra, les en instruira pleinement.

Entre les sujets qu'il convient de traiter en ce dimanche, on peut en choisir deux, qui paraissent fort utiles. Le premier se tire de la plainte que le Sauveur fait à ses disciples, de ce qu'ils ne l'interrogent pas sur le lieu où il va ; le second, sur le retour de Jésus vers son Père, et sur les causes de ce retour.

Désir du ciel. — Quand on traitera ce sujet, on prendra pour texte ces paroles : *Vado ad eum qui misit me ; et nemo ex vobis interrogat me : Quo vadis ?*

Durant ce temps pascal, dira-t-on dans l'exorde, pendant lequel nous célébrons le séjour que le Sauveur fit sur la terre, pendant les quarante jours qui s'écoulèrent depuis sa résurrection jusqu'à son ascension au ciel, l'Eglise a soin de nous rappeler les entretiens que le Sauveur eut avec ses disciples avant que de les quitter, et dans lesquels il leur parlait principalement du royaume de Dieu, ainsi que nous l'assure saint Luc dans les *Actes des apôtres*. (I, 3.) Aujourd'hui elle nous remet devant les yeux le reproche ou la plainte qu'il leur fit dans son dernier discours au jour de la Cène, de ce que leur ayant annoncé qu'il allait bientôt les quitter, ils ne lui demandaient pas où il allait.

Ne pourrais-je pas, mes frères, former aujourd'hui la même plainte, et le même reproche à la plupart des chrétiens ? Vous savez et vous croyez que Jésus est monté au ciel, qu'il y est allé vous y préparer une place pour l'éternité bienheureuse ; on vous l'a déjà dit en plusieurs instructions. Aimez-vous à vous en occuper ? Cherchez-vous à vous en instruire de plus en plus ? Désirez-vous ce bonheur qui vous est réservé dans le ciel ? Hélas ! peut-être y en a-t-il parmi vous qui n'y ont jamais pensé, qui en entendent parler avec indifférence et avec une espèce d'ennui !

Je veux, mes frères, vous engager aujourd'hui à y penser souvent, et à en faire l'objet de vos désirs. Rien n'est plus à désirer pour nous que le ciel ; premier point. Rien cependant n'est moins désiré ; second point.

Premier point. — On posera pour principe du premier point, que le désir de la béatitude est naturel à l'homme. Il n'est créé que pour être heureux ; mais le bonheur parfait ne se trouve pas ici-bas, ce n'est qu'après cette vie qu'on peut le posséder. Il suit de ce principe, que rien n'est plus désirable que le ciel : 1° Parce que nous sommes tous créés pour le ciel ; 2° parce que ce n'est que dans le ciel que nous trouverons la véritable félicité ; 3° parce qu'ici-bas, non-seulement on ne peut pas être parfaitement heureux, mais qu'on est toujours en danger d'y perdre le vrai bonheur. On expliquera tous ces motifs qui doivent inciter tous les chrétiens à un désir continu du ciel.

On vous l'a dit des votre jeunesse, que l'homme a été créé pour posséder la vie éternelle ; ce n'a pas été pour acquérir des biens passagers, des, etc., mais pour posséder Dieu, et le posséder à jamais. Quoi de plus désirable que de voir Jésus-Christ, de posséder Dieu, un bien infini, etc., de contempler à découvert le mystère de l'adorable Trinité !

On donnera ici quelque idée des personnes divines, de la génération éternelle du Fils, de la procession du Saint-Esprit. L'Evangile de ce jour en fournit une preuve ; Jésus-Christ parle de son Père qui l'a envoyé, et du Saint-Esprit qu'il enverra lui-même. On pourra ajouter quelque chose de la beauté de Jésus-Christ selon la nature humaine.

On en viendra au second motif qui suit nécessairement de l'exposition du premier. C'est en voyant Dieu tel qu'il est en lui-même ; c'est en voyant Jésus-Christ que nous serons véritablement heureux. L'esprit et le cœur trouveront dans la connaissance et l'amour béatifique, de quoi être parfaitement contents. Ici-bas, dira-t-on, *videmus nunc per speculum in enigmate* ; mais alors ce sera face à face, *tunc autem facie ad faciem*. *Nunc cognosco ex parte*, ajoute l'Apôtre, *tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum*. (I Cor., XII, 12.) C'est bien alors que l'on s'écriera avec plus de raison que saint Pierre : *Bonum est nos hic esse*. (Luc., IX, 33.) Rien au monde ne pourra troubler le bonheur : plus d'ennemis, plus de maladies, plus de faim, plus de pauvreté ; en un mot, nous serons dans le lieu du repos, mais d'un repos constant.

Après avoir décrit le bonheur du ciel, on produira quelques saintes affections tirées des *Psaumes*, spécialement du Psaume (LXXXIII, 2) : *Quam dilecta tabernacula*. Mais ce qui doit redoubler notre désir, c'est que nous sommes sur la terre dans un danger continu de perdre ce bonheur souverain, semblables à des voyageurs qui marchent par une route environnée de mille périls, qui sont sans cesse exposés à tomber entre les mains des voleurs, ou à être dévorés par les bêtes féroces. O mes frères, quel pressant motif de désirer la fin de cette vie ! Quels sujets de gémissement ! Attaqués de toute part par tant d'ennemis du salut, au dedans et au dehors ; accablés de misères (on les détaillera), voilà ce qui a tant fait soupirer les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament ; ce qui faisait dire à David : *Heu mihi ! quia incolatus meus prolongatus est*. (Psal. CXIX, 15.) *Quando veniam*, etc. (Psal. XLI, 3.) Et à saint Paul : *Infelix ego homo*, etc. (Rom., VII, 24.) *Desiderium habens dissolvere, et esse cum Christo*. (Philipp., I, 23.) Qui pourrait exprimer les empressements de tous les justes vers la céleste Jérusalem ? Avec quelle ardeur n'ont-ils pas demandé la dissolution de leurs corps ! C'était le grand objet de leurs prières ; ils cherchaient incessamment leur véritable patrie, ainsi que nous l'apprend l'Apôtre dans sa *Lettre aux Hé-*

breux. (XI, 13, 14.) Defuncti sunt omnes isti, en parlant des justes qui sont morts avant la venue de Jésus-Christ, non acceptis reprobationibus, sed a longe eas aspicientes, et confitentes, quia peregrini et hospites sunt super terram. Qui enim hæc dicunt, significans se patriam inquirere. C'est ce même désir qui les a fortifiés, qui leur a fait souffrir tous ces différents genres de supplices dont parle l'Apôtre.

O mes frères, si nous étions animés de ce vrai désir, quel effet merveilleux n'opérerait-il pas en nous ! Quel détachement de ce monde ! Quel courage dans nos maux ! Notre unique désir serait le ciel, nous nous écrierions avec le Roi-Propète : *Domine, ante te omne desiderium meum, et gemitus meus a te non est absconditus. (Psal. XXXVII, 10.) Veni, Domine Jesu. (Apoc., XXII, 20.)* Et avec un pieux auteur : *Jesu bone, quando stabo ad videndum te ? Quando ero tecum in regno tuo ? Consolare exilium meum, mitiga dolorem meum. (De Imitatione Christi, lib. III, cap. 48.)* (Morale et application à l'auditeur.) L'avons-nous, mes frères, ce désir, le reconnaissons-nous en nous-mêmes ? Nous disons chaque jour : *Adveniat regnum tuum* ; est-ce bien sincèrement ? Ne désirons-nous pas plutôt une longue vie ; et ne resterions-nous pas éternellement sur la terre, si cela dépendait de nous ?

Pourquoi, dit saint Cyprien dans son beau traité de la Mortalité, pourquoi demander que le royaume des cieux arrive, si la captivité de cette vie plaît ? Pourquoi demander si souvent la venue de ce royaume, si nous aimons mieux servir ici le démon que de régner avec Jésus-Christ : *Quid ergo oramus et petimus, Adveniat regnum tuum, si captivitas terrena delectat ? Quid precibus frequenter ac votis rogamus, ut adveniat dies regni, si majora desideria et vota potiora sunt servire illic diabolo, quam regnare cum Christo ?*

Malheur à nous, si telle est notre disposition ! Non, mes frères, jamais nous n'arriverons au ciel, si nous ne le désirons sincèrement et ardemment ; au contraire, nous sommes heureux, si nous avons véritablement faim et soif de la justice éternelle. Mais que cette faim et cette soif sont rares dans le christianisme ! Quoique rien ne soit plus désirable que le ciel, rien cependant n'est moins désiré. Je vais vous le montrer dans le second point.

Deuxième point. — Peut-être êtes-vous surpris, mes frères, de la proposition que j'ai avancée, que rien n'est moins désiré que le ciel. Quel est le chrétien, direz-vous, qui ne le désire, et qui ne voudrait déjà y être ? Oui, mes frères, on désire le ciel, mais on ne le désire pas comme il faut ; on ne le désire pas avant toute chose ; on ne le désire pas plus que tout le reste ; on ne le désire pas efficacement ; en un mot, on ne le désire pas d'une manière à le pouvoir obtenir. (On développera ces subdivisions.)

C'est un ordre de Jésus-Christ de chercher premièrement le royaume des cieux, de

le chercher avant toute chose, de le chercher préféablement à tout le reste, de rapporter tout à l'acquisition de ce royaume, de faire tous ses efforts pour y arriver, de ne se décourager jamais, de ne cesser de le désirer et de le chercher jusqu'à ce qu'on l'ait obtenu.

Or, mes frères, est-ce ainsi qu'on le désire ? Le ciel est-il le premier objet des souhaits des hommes ? Que chacun rentre en soi-même ; est-ce là la première chose qui nous occupe dès le matin ? Où se porte votre cœur dès votre réveil, jeunes gens, pères de famille, artisans, domestiques ? N'est-ce pas aux choses du monde ? Hélas ! à peine pense-t-on aux biens célestes, pendant que l'on est à l'église : et durant le temps que l'on consacre à la prière ! Je ne parle pas des désirs criminels qui occupent le cœur de plusieurs chrétiens : si l'on parcourait toutes les différentes conditions, on en trouverait très-peu qui eussent le ciel en vue dans leurs desseins. La terre et les choses de la terre, voilà leur objet ; l'objet de leurs pensées, de leurs affections, de leurs entretiens : *Qui terrena sapiunt. (Philip., III, 19.)* C'est là le caractère de la sagesse mondaine : *Terrena, animalis*, dit saint Jacques, chap. III, vers. 15.

Ce n'est pas seulement le premier objet des gens du monde, c'est presque l'unique. (On en appellera à l'expérience.) Faites réflexion sur vos jours, sur vos semaines, sur vos années ; depuis le matin jusqu'au soir, pendant toute la semaine, pendant tout le cours d'une année, que vous proposez-vous ? pour quoi travaillez-vous ? Le jeune homme, pour son établissement sur la terre ; le père de famille, pour ses affaires temporelles ; l'artisan et le domestique, pour gagner un salaire, etc. Très-peu qui rapportent tout à l'acquisition du royaume des cieux. Hé ! pourrait-on l'y rapporter ! Combien n'y a-t-il pas souvent en tout cela de vues mauvaises et criminelles ? Au moins se bornent-elles à un motif tout humain, à se procurer le nécessaire pour le corps, à se garantir de la misère. Enfin, c'est le but de toute la vie ; on souffre tout, on s'expose à tout, pour prolonger son exil, tandis qu'on ne veut rien, ou presque rien souffrir, pour se procurer une demeure éternelle dans la véritable patrie.

N'ai-je donc pas eu raison, mes frères, de dire que rien n'est moins désiré que le ciel ? Si l'on en ressent de temps en temps quelques impressions dans certaines occasions où la foi se réveille, ce désir est comme ceux dont parle le Saint-Esprit au *Livre des Proverbes* (XXI, 25) : *Desideria occidunt pigrum, noluerunt enim quidquam manus ejus operari.* Ce sont des désirs faibles, des velléités qui sont, pour ainsi dire, absorbées par les désirs terrestres ; ce sont des désirs passagers, que certaines solennités, quelques instructions chrétiennes, etc., excitent dans leur cœur, mais qui ne passent point jusqu'à l'action. Qu'arrive-t-il ? Que la vie se passe dans ces sortes de désirs inefficaces, que la

fin de notre course arrive, sans avoir rien ou presque rien fait qui soit digne du ciel. O mes frères, quel malheur ! Voudriez-vous vous y exposer ? A quoi vous servirait-il de vous être consumés dans le monde en projets vains et inutiles ? A quoi vous servirait-il d'avoir fait en ce monde une fortune haute et brillante, si vous perdiez votre place dans les cieux ! Mais pourrez-vous la gagner, cette place, si vous ne la désirez pas avec plus d'ardeur que vous n'avez fait jusqu'à présent ? Commencez donc, dès ce jour, à être, comme il est dit de Daniel, des hommes de désirs.

Désirons le ciel, mes frères, mais désirons-le en chrétiens, c'est-à-dire, qu'il soit le premier objet auquel tous les autres se rapportent, l'objet continué de tous les jours, de tous les âges ; que ce désir soit vif et agissant : *Fortis est ut mors dilectio* (Cant., VIII, 6) : L'amour des biens célestes, dit saint Grégoire le Grand, est fort comme la mort ; c'est-à-dire que, comme la mort détruit la vie du corps, l'amour de la patrie céleste nous fait mourir à toutes les choses corporelles.

(Voyez dans les *Méditations ecclésiastiques*, tome II, pour le mercredi de cette semaine, un beau passage de saint Cyprien, tiré de son traité *De la mortalité*. Voyez aussi les Leçons de l'Office de sainte Agnès, tirées de saint Grégoire.)

On conclura, en conjurant les assistants de demander à Jésus ce désir du ciel qui, comme parle saint Grégoire, est un vrai trésor : *Thesaurus celeste est regnum, quem perfecte absorbuerit, ad terrena desideria velut insensibilem reddit*. On rappellera aux auditeurs ce qu'on aura déjà dit vers Pâques : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt querite, quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram. Mortui enim estis*, etc. Et pour récompense : *Cum Christus apparuerit vita vestra, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria*. (Coloss., III, 1-4.) On leur suggérera de saintes aspirations vers le ciel, qu'ils formeront pendant la semaine, y portant souvent leurs regards. Les livres de piété sont remplis de ces saintes aspirations ; on en trouve particulièrement dans les Confessions de saint Augustin : *O domus luminosa et speciosa*, s'écriait ce saint docteur dans un saint transport, *dilexi decorem tuum et locum habitationis gloriæ Domini mei : tibi suspirat peregrinatio mea, et dico ei qui fecit te, ut possideat et me in te, quia fecit et me*. (Lib. XII, cap. 15.) Oh ! combien est grande la beauté et la splendeur de cette maison céleste ! elle fait tout l'objet de mon amour. C'est vous, demeure de mon Dieu, que je désire ; je soupire vers vous dans mon exil, et je demande sans cesse à celui qui vous a faite, qu'il veuille bien régner en moi, comme il régit en vous, puisque je suis son ouvrage aussi bien que vous. (L'oraison du dimanche exprime bien les désirs du ciel.)

Avantages que l'Ascension du Sauveur a procurés aux hommes. — Un second sujet d'instruction que renferme l'Evangile de ce jour, et qui convient, aussi bien que le pre-

mier, à la semaine qui précède l'Ascension, se trouve dans ces paroles de l'Evangile : *Veritatem dico vobis, expedit vobis ut ego vadam* : « Je vous dis la vérité, il est de votre intérêt que je m'en aille. » (Joan., XVI, 7.) C'est, dira-t-on dans l'exorde, ce que déclara le Sauveur à ses disciples, dans le discours qu'il leur fit avant de les quitter. Vous vous êtes attristés, leur dit-il, lorsque je vous ai annoncé mon départ, et la tristesse que cette nouvelle a portée dans vos cœurs vous a empêchés de me demander où j'allais : je vous dis pourtant la vérité, il est de votre intérêt que je m'en aille : *Expedi vobis ut ego vadam*.

Qui l'eût cru, mes frères, que le départ du Sauveur eût été plus avantageux pour ses disciples, que sa demeure visible sur la terre ? On n'en peut cependant douter, après la déclaration positive de Jésus lui-même ; et quels avantages les disciples en doivent-ils retirer ? Il y en avait plusieurs. Jésus-Christ, montant au ciel, allait leur préparer des places ; son départ, en les purifiant de l'affection trop humaine qu'ils avaient pour sa personne, les mettait en état de recevoir l'Esprit-Saint, dont la venue était en même temps et le but et le fruit principal de son Ascension ; et s'il ne les eût quittés visiblement, l'Esprit consolateur ne fût point descendu sur eux : *Si non abiero*, etc.

Mais est-ce seulement pour les apôtres que le retour de Jésus dans le ciel a dû être avantageux ? Non, mes frères, c'est pour notre utilité, aussi bien que pour la leur, que ce divin Sauveur est monté au ciel ; et c'est pour nous en faire considérer les avantages, et nous disposer à les ressentir, que l'Eglise nous rappelle en ce jour ces paroles de Jésus-Christ que je vous ai citées : *Expedi vobis ut*, etc.

Parcourons, mes frères, les avantages que l'Ascension du Sauveur au ciel nous a procurés, et apprenons en même temps ce que nous avons à faire pour en ressentir les précieux fruits. Vous verrez donc, dans une première réflexion, combien l'Ascension de Jésus au ciel nous est avantageuse ; et dans la seconde, comment nous devons nous préparer à en ressentir les avantages.

Quoiqu'il semble qu'en traitant ce sujet en ce dimanche, on anticipe la fête de l'Ascension, c'est néanmoins se conformer à l'intention de l'Eglise, qui veut que l'on prépare de bonne heure les peuples aux grandes solennités, et qui nous en donne elle-même l'occasion par l'Evangile qu'elle fait lire. On trouvera d'ailleurs assez de nouvelles matières d'instructions pour la fête de l'Ascension, en étudiant comme il faut ce mystère. (On pourra voir ce qu'en dit saint Thomas, III part., quæst. 57 et 58.)

Premier point. — Entre les avantages que l'Ascension du Sauveur a procurés aux hommes, il y en a quatre remarquables : Le premier, est qu'il a ouvert le ciel, qui jusqu'à là avait été fermé aux hommes ; le second, c'est qu'il y est allé préparer une place pour chacun d'eux ; le troisième, est qu'il y est monté pour y faire l'office d'avocat ou d'inter-

tercesseur auprès de son Père en leur faveur; le quatrième enfin, il y est allé pour envoyer au plus tôt l'Esprit-Saint à ses apôtres et à tous les vrais fidèles. Quoi de plus estimable, mes frères, que ces avantages? N'est-ce pas bien à justetitre que le Sauveur disait à ses apôtres, et à nous en leurs personnes, qu'il était de leur intérêt qu'il les quittât visiblement, pour retourner vers celui qui l'avait envoyé?

Reprenons chacun de ces avantages. C'est une vérité incontestable, que nul homme avant Jésus-Christ n'était entré dans le ciel, quelque juste qu'il eût été. Tous les patriarches de l'ancien Testament, Noé, Abraham, Isaac, etc., les saints pontifes, les saints prophètes, le saint Précurseur même, en un mot aucun de ceux qui étaient morts dans la grâce n'avait eu encore accès dans la Jérusalem céleste. Un lieu appelé les Limbes avait été leur demeure. C'est là que le Sauveur descendit après sa mort, pour annoncer à ces saints captifs leur prochaine délivrance. Article de foi que nous faisons profession de croire, lorsque nous disons les paroles du Symbole : *Descendit ad inferos*. C'est cette troupe de justes que le Sauveur emmena avec lui en montant au ciel : *Ascendens in altum captivam duxit captivitatem*. (Ephes., IV, 8.) Mais en ouvrant le ciel à ces bienheureux captifs, il l'a en même temps ouvert pour tous ceux qui, dans la suite, mourraient en sa grâce. Ce n'est plus présentement une nécessité pour les justes d'être détenus dans les limbes; leur entrée dans le ciel n'est jamais différée, dès qu'ils sont parfaitement purifiés de tous leurs péchés. Quel sujet de consolation pour les justes de la loi nouvelle! L'Ascension du Sauveur, pour cette seule raison, n'était-elle pas avantageuse?

Mais est-ce pour tous les hommes qui vivent dans la loi de grâce, que Jésus est monté au ciel? Oui, mes frères, il n'en est point pour qui il n'ait mérité une place; et ce qu'il dit autrefois à ses disciples, il le dit à chacun de nous : *Vado parare vobis locum*, à vous, quelque pauvre que vous soyez, à vous qui géissez sous le poids de votre misère; à vous qui êtes persécuté; à vous, jeunes gens, etc., à vous tous qui êtes mes disciples, qui m'aimez, qui pratiquez mes maximes; à vous-mêmes, pécheurs, si vous voulez vous retirer de la voie de l'iniquité. O mes frères, qui peut penser au bonheur que Jésus nous a préparé, sans ressentir la plus douce joie!

Ce qui doit l'augmenter, cette joie, c'est qu'il est monté au ciel pour y être notre avocat, notre intercesseur, notre médiateur : c'est la doctrine de l'Apôtre en plusieurs de ses Lettres. *Il n'en est pas*, dit-il aux Hébreux, de *Jésus-Christ comme du pontife de la loi ancienne; ce n'est pas dans un temple fait par la main des hommes qu'il est entré, c'est dans le ciel même; il y est monté, afin d'y être désormais présent devant Dieu pour nous* : « *Non in manufacta sancta Jesus introivit, sed in ipsum calum, ut appareat nunc*

vultui Dei pro nobis. (Hebr., IX, 24.) Il y est toujours vivant, pour intercéder toujours en notre faveur. Il écrivait la même chose aux chrétiens de Rome. *Jésus est ressuscité*, leur disait-il ; *il est à la droite de Dieu, et il y intercède pour nous* : « *Est ad dexteram Dei, etiam interpellat pro nobis*. (Rom., VIII, 34.) *Ne péchez pas*, écrivait le disciple bien-aimé aux fidèles; *cependant, si vous avez le malheur de pécher, ne tombez point dans le désespoir; souvenez-vous que vous avez un avocat auprès de Dieu le Père; recourez à lui comme à votre médiateur; c'est Jésus-Christ qui est le juste par excellence, dont les mérites sont infinis* : « *Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum*. » (I Joan., I, 2.) Le Sauveur lui-même nous en assure dans son dernier sermon, lorsque, consolant ses apôtres affligés de son départ, il promet de prier pour eux, et de leur envoyer son Esprit consolateur. Il l'a fait, mes frères, et c'est le dernier avantage, et un des plus précieux de son retour au ciel.

Je ne préviendrai pas ce qui regarde le jour de la Pentecôte, je me réserve de vous en parler amplement en cette fête; mais je ne puis cependant me dispenser de vous rappeler, par avance, le grand bien que l'Ascension du Sauveur a produit dans les apôtres et dans toute l'Eglise. Quel changement n'opéra-t-il pas dans tous les disciples assemblés au cénacle, ensuite dans tout l'univers? Était-ce seulement pour ces disciples fortunés que ce divin Maître quitta la terre, pour retourner à son Père? Non, mes frères, ce fut encore pour nous. Il envoie ce même Esprit tous les jours à l'Eglise, et il fait part de ses dons à ceux des vrais fidèles qui sont disposés à les recevoir : *Ascendens in altum*, dit l'Apôtre, *dedit dona hominibus*. *Ascendit super omnes celos, ut impleret omnia* (Ephes., IV, 8, 10); c'est-à-dire, comme l'explique un grand docteur, pour remplir de ses dons les vrais fidèles.

Voilà les grands avantages qui étaient attachés au retour de Jésus dans le ciel; que devons-nous en conclure? La conséquence qu'on doit en tirer, après le même docteur, c'est que l'Ascension de Jésus-Christ nous a été plus utile que n'eût été la continuation de sa présence corporelle : *Ascensio Christi in calum magis fuit utilis nobis quam presentia corporalis fuisset*. (S. THOM., III part., q. 57, art. 10, ad. 3.) On excitera les auditeurs à rendre grâces à Jésus, à admirer sa bonté : on pourra même leur suggérer une réflexion qui se présente assez naturellement : c'est que lorsque Jésus nous prive de ses consolations sensibles, qu'il semble, pour ainsi dire, s'éloigner de nous, il ne le fait jamais que pour notre utilité. Gardons-nous bien de nous en attrister excessivement; tâchons d'imiter les disciples, qui tournèrent à leur profit spirituel la séparation sensible de leur Maître; et apprenons comment nous devons en profiter nous-mêmes et nous appliquer les fruits de son Ascension.

Deuxième point. — Un célèbre docteur, traitant du mystère de l'Ascension, nous ap-

prend de quelle manière nous pouvons nous le rendre salutaire. C'est, dit-il, par les actes des quatre vertus, de la foi, de l'espérance, de la charité et de la religion; à quoi nous devons ajouter la prière, qui est un effet des vertus dont nous venons de parler. Il faut donc, 1^o exciter notre foi et croire sans hésiter, que le même Jésus, qui a conversé visiblement avec ses apôtres après sa résurrection, est véritablement monté au ciel, non par une vertu étrangère, mais par une vertu qui lui était propre, comme à l'Homme-Dieu; qu'il est assis à la droite de son Père, c'est-à-dire que comme Dieu il a la même puissance que son Père; et qu'en tant qu'Homme il est élevé au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, par conséquent au-dessus de tous les chœurs des anges et de tous les bienheureux; que toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre; et que c'est à lui que nous devons avoir recours, dans tous nos besoins spirituels, comme à la source de tous les biens de la grâce et de la gloire. Formez, dira-t-on, mes frères, formez souvent, d'ici à la fête de l'Ascension, de ces actes de foi; et quand vous récitez le Symbole, mettez votre attention à bien dire ces paroles : Il est monté au ciel, il est assis à la droite de Dieu le Père.

Si votre foi en l'Ascension de Jésus-Christ est ferme et animée, vous sentirez bientôt votre confiance se ranimer et se renouveler. Ah! que vous dira votre foi? Que Jésus étant au ciel, vos désirs doivent y être aussi; que puisque votre trésor s'y trouve, votre cœur doit également s'y trouver; elle vous dira que puisque Jésus-Christ, qui est votre chef, a établi sa demeure éternelle dans le ciel, vous qui êtes ses membres, vous ne devez plus penser qu'à être un jour réunis; elle vous dira encore que ce divin chef vous y prépare une place; mais qu'il faut qu'à son exemple vous travailliez à la mériter. Ah! quelle force et quel courage ne doit pas vous inspirer cette espérance! Avec quelle ardeur ne devez-vous pas soupirer après le bonheur qui vous attend! Rappelez-vous donc souvent, durant ce saint temps, que Jésus-Christ vous prépare une couronne et un trône éclatant dans le séjour de sa gloire; dites-vous à vous-mêmes : la couronne de justice m'est réservée, si je veux marcher sur les traces de mon divin Maître, si j'ai pour lui pendant ma vie un véritable amour.

C'est principalement par une charité ardente que vous vous en rendrez dignes. Hé! pourriez-vous ne le pas aimer, ce divin Sauveur, dans son état de gloire! Fut-il jamais plus aimable? Ah! que ne nous est-il donné d'avoir quelque connaissance de la splendeur dont il est environné, de sa beauté infinie, de sa bonté sans mesure! Quels seraient nos transports pour jouir de sa présence! Que ne ferions-nous pas? Que ne souffririons-nous pas pour nous la procurer au plus tôt? Je vais, à ce sujet, vous raconter l'histoire d'un saint martyr, embrasé de l'amour de Jésus-Christ et du désir de le voir dans sa gloire, c'est saint Ignace. Ce saint

était dans une telle impatience de posséder Jésus-Christ dans le ciel, qu'étant sur le point de souffrir le martyre, il craignait que les bêtes féroces, auxquelles il devait être bientôt exposé, ne l'épargnassent et ne perdisent leur fureur à ses pieds, comme elles avaient fait à l'égard d'autres martyrs. (Voy. les Leçons de saint IGNACE martyr.) On pourra raconter au long son histoire, qui est des plus touchantes : on insistera surtout sur ces paroles prises de la lettre qu'il écrivit aux Romains, après qu'il eut été condamné à être exposé aux bêtes féroces : *Si venire noluerint (bestiæ), ego vim faciam, ego me urgebo ut devorer. Ignoscite mihi, filioli, quid mihi prosit, ego scio. Nunc incipio Christi esse discipulus, nihil de his quæ videntur desiderans, ut Jesum Christum inveniam.* Que tous les tourments du démon viennent fondre sur moi, pourvu que je jouisse au plus tôt de Jésus-Christ.

Ah! mes frères, qu'un tel amour est bien rare aujourd'hui! D'où vient cela? C'est que nous ne nous appliquons pas assez à réfléchir sur la gloire de Jésus, à laquelle nous devons être associés. Entretenons-nous-en comme les saints, nous éprouverons les mêmes sentiments qu'eux; nous ajouterons à notre amour pour Jésus, les actes que la religion doit nous inspirer, d'un profond respect pour son humanité sainte, élevée à la plus haute gloire; nous lui rendrons nos hommages les plus profonds; nous l'adorerons souvent avec toute la cour céleste. Mais comme de nous-mêmes nous sommes toujours faibles, impuissants, portés sans cesse au mal, il est nécessaire, pour pouvoir bien exercer les actes de ces vertus, de nous adresser à Jésus-Christ même, qui est dans le ciel notre avocat et notre médiateur, et de le conjurer instamment de nous envoyer du ciel le Saint-Esprit qu'il nous a promis.

On finira en prescrivant aux auditeurs les prières qu'ils pourront faire, et en leur marquant les différentes grâces qu'ils pourront demander à Jésus-Christ montant au ciel; on leur dira en quel lieu et en quel temps ils peuvent les demander : c'est surtout, leur dira-t-on, dans l'église et pendant la sainte Messe. Car, mes frères, quoique Jésus-Christ ne soit plus visiblement sur la terre et qu'on ne puisse le voir des yeux du corps que dans le ciel, il est néanmoins encore véritablement parmi nous et il a promis à ses apôtres, avant que de se séparer d'eux pour retourner à son Père, qu'il resterait néanmoins parmi nous, jusqu'à la fin des siècles. Profitez, mes frères, de la faveur infinie qu'il vous a faite; employez surtout le temps de la Messe à prier Jésus qu'il nous prépare à recevoir, avec abondance, les fruits précieux de son Ascension.

V^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Sur les Rogations. Excellence et nécessité de la prière... Sur l'amour de Jésus.

Le cinquième dimanche après Pâques est appelé le Dimanche des Rogations : parce

qu'en cette semaine tombent les jours des Rogations, ou des prières publiques et solennelles, accompagnées de processions. C'est aussi parce que l'Evangile est une invitation pressante à la prière. Cet Evangile est la continuation du sermon que le Sauveur fit à ses apôtres avant sa Passion, c'est la fin du XVI^e chapitre de l'Evangile selon saint Jean.

Quel est le devoir d'un pasteur en ce dimanche? C'est de préparer les peuples à la grande fête de l'Ascension, qui tombe le jeudi suivant, et de les instruire de la manière de bien passer les trois jours des Rogations. Il est nécessaire d'en donner aux fidèles une exacte connaissance; l'on pourrait se borner à ce sujet dans le prône de ce jour; l'année suivante, on se contenterait de rappeler en gros ce qu'on en aurait dit la précédente, on en ferait la matière d'un catéchisme, et l'on tirerait son instruction du matin de l'Evangile ou de l'Épître.

Sur les Rogations. — Lorsqu'on voudra faire son prône sur les Rogations, on commencera par annoncer la grande fête de l'Ascension, et on ajoutera qu'elle est précédée de trois jours, appelés jours des Rogations.

Jeudi prochain, mes frères, c'est la fête de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ au ciel; c'est la fête de ce grand jour qui fut, pour notre Sauveur, son jour de triomphe et de sa plus grande gloire, et qui fut en même temps pour nous le sujet de la joie la plus pure et la plus solide. Nul de nous qui ne doive prendre part à la gloire de notre commun Maître, puisque, comme nous l'avons dit dimanche dernier, c'est pour chacun de nous qu'il monte au ciel. Préparons-nous donc tous à célébrer cette fête avec une singulière dévotion: mettez-vous en état d'approcher des sacrements de pénitence et d'Eucharistie avec de saintes dispositions, vous surtout qui, depuis Pâques, avez négligé de les recevoir. L'Eglise, toujours attentive à notre sanctification, nous en fournit un moyen dans les Rogations qu'elle a instituées, et qu'elle célèbre ces trois jours prochains. Je vais, mes frères, vous en entretenir; peut-être plusieurs de vous ne sont-ils pas instruits, ni de leur institution, ni de la manière de les sanctifier. Qu'est-ce que le temps des Rogations et pourquoi ont-elles été instituées? C'est ce que je vous expliquerai dans un premier point. Comment devez-vous passer ces jours des Rogations? Je vous le dirai dans un second point.

Premier point. — Ce sujet est traité dans les Catéchismes de Bourges et de Nantes, et dans les *Méditations ecclésiastiques*. Les jours des Rogations, qui tombent lundi, mardi et mercredi prochains, sont des jours destinés par l'Eglise à faire des prières extraordinaires, des processions solennelles, accompagnées d'abstinence, pour détourner les calamités publiques et attirer sur nous les bénédictions du Ciel: en voici l'origine ou l'institution. (On la rapportera.) C'est saint Mamert, évêque de Vienne en Dau-

phiné, qui les établit le premier dans son diocèse, vers l'an 469. Les historiens ecclésiastiques nous apprennent quelle fut la cause de cette pieuse institution. Depuis plusieurs années, la Gaule Viennoise, que nous appelons le Dauphiné et la Savoie, était désolée par différentes calamités. De fréquents tremblements de terre renversaient les édifices les plus solides; quantités d'incendies réduisaient les maisons en cendre; avec cela une infinité de bêtes féroces, de loups, de cerfs, d'ours, après avoir ravagé les campagnes, venaient jusque dans les places et les rues de Vienne, et même dans les maisons, dévorer toutes les personnes qu'elles rencontraient. Chaque jour, disent les historiens (Sidoine Apollinaire, évêque d'Auvergne, contemporain de saint Mamert; Avit-Aleime, un des successeurs de saint Mamert, et saint Grégoire, évêque de Tours), offrait quelques nouvelles marques de la colère divine contre les habitants de cette ville infortunée. Ces calamités publiques allaient toujours en augmentant, jusqu'à ce que la nuit de Pâques de l'an 469, pendant que le peuple était assemblé dans la grande église avec son évêque, saint Mamert, pour la célébration des divins Offices, le feu prit à la maison de ville, qui était un édifice magnifique, placé sur une éminence qui dominait toute la ville, en sorte qu'il était fort à craindre que bientôt toutes les maisons ne fussent consumées par le feu. Tout le monde sortit de l'église, et le saint évêque demeura seul devant l'autel. Là, touché des maux qui accablaient son troupeau, fondant en larmes, il fit vœu d'établir dans son diocèse des Rogations ou prières publiques, accompagnées de processions et de jeûnes. Chose admirable! Sur l'heure même l'embrasement cessa, et tout le peuple étant rentré à l'église, le saint évêque leur déclara le vœu qu'il venait de faire, et l'exhorta à joindre la pénitence à la prière. On rendit solennellement, tous ensemble, de très-humbles actions de grâces pour la faveur que l'on avait reçue, et de là il fut résolu que, chaque année, les trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension seraient employés dans des prières publiques et des processions, et même qu'on jeûnerait ces trois jours comme pendant le Carême. Tout cela fut exécuté ponctuellement les années suivantes; il parut visiblement combien cette dévotion était agréable à Dieu; les tremblements de terre cessèrent, et toutes les autres calamités dont la ville de Vienne avait été accablée. Du diocèse de Vienne, ce saint usage passa bientôt dans les diocèses voisins; plusieurs Eglises adoptèrent et solennisèrent tous les ans ces prières ou supplications, auxquelles on a donné le nom de Rogations ou de petites litanies. (Litanies est un nom qui vient du grec, qui signifie *prières publiques*. C'est une formule de prières laconiques et concises, qu'on chante en l'honneur des saints dont elle contient certains éloges; et à la fin de chacun, on fait une invocation en mêmes termes, qui sert comme de refrain. Les litanies des saints ou de la

sainte Vierge ont pour réponse une courte prière ; qui est : *Priez pour nous* ; et à celles qui s'adressent aux personnes de la sainte Trinité, on dit : *Ayez pitié de nous*.) Ce qui n'avait été d'abord qu'une pratique de dévotion , devint dans la suite une fête d'obligation dans toute l'Eglise latine. Le pape Léon III, qui vivait aux ^{viii}^e et ^{ix}^e siècles, en fit une loi de discipline ecclésiastique, qui est aujourd'hui en usage partout. Pendant longtemps il a été défendu de travailler ces jours-là ; le jeûne s'observait fort régulièrement ; mais comme ces rogations tombent dans le temps pascal, qui est un temps d'une sainte joie, et où l'Eglise n'ordonne point de jeûnes, on n'est plus obligé présentement qu'à garder durant ces jours l'abstinence de viande, et il est permis de travailler. Voilà, mes frères, l'origine de la fête des Rogations et des processions qui se font en ce temps. Quelle fin l'Eglise se propose-t-elle ? C'est de nous inspirer l'esprit de pénitence, et de nous engager à redoubler nos prières durant ces trois jours qui précèdent l'Ascension de Jésus-Christ ; elle sait, cette sainte Mère, combien ses enfants ont besoin de cet esprit de pénitence, pour apaiser Dieu, pour éloigner les maux qui nous menacent, pour faire cesser ceux dont nous sommes affligés ; elle est convaincue que la prière, et surtout les prières publiques, jointes aux œuvres de pénitence, peuvent tout obtenir du Seigneur ; elle est encore persuadée qu'il n'est point de temps plus propre à être exaucé de Dieu, que celui qui précède le retour du Fils de Dieu vers son Père ; elle veut, pour ainsi dire, charger son divin Epoux des supplications qu'elle porte au pied du trône de la majesté divine. Comment ne serait-elle pas écoutée favorablement, ayant un tel médiateur, un avocat tout-puissant, un Pontife saint, innocent, élevé au plus haut des cieux, dont les mérites sont infinis, et à qui le Père céleste ne peut rien refuser ! Ne pensez donc pas, mes frères, qu'il vous doive être indifférent d'entrer dans l'esprit de l'Eglise. Si vous ne ressentez pas les mêmes fléaux et les mêmes calamités qui désolèrent le pays de Vienne, il y a plus de treize cents ans, vous en ressentez de temps en temps qui en réduisent plusieurs de vous à la misère. D'ailleurs, vous en êtes sans cesse menacés : les stérilités, les guerres, la mortalité du bétail, tous ces maux et quantité d'autres sont dans la main du Tout-Puissant, du souverain et juste médiateur de l'univers : *Sed adhuc manus ejus extenta*. (Isa., V, et *atibi pluries*.) Peut-être son bras est-il déjà levé pour vous frapper ; peut-être cette année même verrez-vous vos campagnes désolées par la grêle, la sécheresse, les animaux, les pluies continuelles, etc. Comment arrêter les effets de la colère du Seigneur ? En voici le moyen. Conformez-vous à l'intention de l'Eglise ; observez exactement tout ce qu'elle vous commande en ces saints jours ; soyez assurés que, si vous êtes des enfants dociles et obéissants, Dieu ne vous punira point ; mais plutôt il vous comblera de mille béné-

diction. (On pourra rapporter ici ce que Dieu promit à son peuple, s'il était fidèle à garder sa loi, et les menaces effrayantes qu'il leur adressa par la voix de Moïse, s'il était rebelle à ses ordres.) Ensuite on dira : Voulez-vous donc vous préserver sûrement de ces malheurs dont vous êtes menacés, et vous rendre dignes des regards favorables du Seigneur ? Ecoutez et pratiquez soigneusement ce qui me reste à vous dire de la manière de passer ces trois jours prochains.

Deuxième point. — Pour passer saintement les jours des Rogations, et attirer sur nous les effets de la miséricorde divine, exécutons ce que l'Eglise demande de nous en ces saints jours. Et qu'est-ce que l'Eglise demande de nous ? A quoi veut-elle que ses enfants emploient les jours prochains ? Elle désire 1° que l'on prie avec plus de ferveur et d'assiduité ; 2° que l'on assiste aux processions publiques avec dévotion ; 3° que l'on fasse abstinence ; 4° que l'on prenne des sentiments de pénitence ; enfin que l'on s'occupe souvent de Jésus qui, après avoir conversé sur la terre quarante jours après sa résurrection, monta visiblement dans le ciel, pour nous y préparer une demeure éternelle. (On reprendra chacun de ces articles.) J'ai dit, 1°, etc. Ce doit être là, mes frères, votre principale occupation dans ces jours prochains ; c'est pour nous y engager que l'Eglise nous y fait lire, dans les Evangiles et les Epîtres de la Messe, ce qui est le plus propre à nous inspirer du goût pour la prière. (On les rapportera.)

L'Evangile du lundi est pris de saint Luc, chap. XI, qui contient la parabole d'un homme qui va demander à son ami de lui prêter trois pains ; et celle d'un enfant qui demande à son père du pain, un poisson ou un œuf. L'Epître, qui est prise du chapitre V de la *Lettre de saint Jacques*, montre l'efficacité de la prière en la personne d'Elie. Elle renferme une exhortation à ce saint exercice.

Aujourd'hui, nous lisons dans l'Evangile le reproche que le Sauveur fait à ses disciples, d'avoir négligé de prier en son nom ; l'invitation qu'il leur fait de prier, et l'assurance qu'il leur donne d'être exaucés. Qu'est-ce que tout cela nous apprend, mes frères, sinon que nous devons redoubler notre ferveur et notre assiduité pour la prière, en ces jours des Rogations ? Ce mot de Rogations nous fait assez entendre que l'esprit de prière ou d'oraison est comme l'âme des cérémonies que l'Eglise observe en ce temps. (On invitera ensuite tous les fidèles à être plus exacts que jamais à leurs prières journalières du matin et du soir, à en ajouter quelques particulières, et surtout à se trouver aux prières publiques qui se feront à l'église, à se réunir tous ensemble pour chanter les litanies. On dira quelque chose de la vertu qu'ont les prières communes, de faire à Dieu une sainte violence.)

La seconde chose que l'Eglise demande de nous, c'est l'assistance aux processions. C'est un usage ancien, et qui s'observe dans l'E-

glise depuis que les persécutions ont cessé, de faire de temps en temps des processions solennelles. Saint Jean Chrysostome, qui vivait dans le IV^e siècle, en faisait faire au peuple de Constantinople. On y portait la croix avec des flambeaux allumés, et l'on chantait des prières, pour demander à Dieu la conversion des hérétiques, et les secours du Ciel dans les nécessités publiques. Saint Ambroise et saint Augustin parlent des processions qui se faisaient à Milan pour implorer la miséricorde de Dieu; et le Vénérable Bède, qui vivait au VIII^e siècle, parlant de la procession des Rogations, fait mention des reliques qu'on y portait, comme d'un usage établi dans toute l'Eglise.

Si on n'a pas encore parlé au peuple des processions qu'on a coutume de faire aux autres temps de l'année, et spécialement à la Purification et au dimanche des Rameaux, on entrera dans le détail de la signification de ces processions, et des fins pour lesquelles on les fait. Il y en a qui sont communes à toutes processions, et chacune en a aussi de particulières. (*Voy.* saint BERNARD, sur la procession de la Purification; *voy.* aussi les *Méditations ecclésiastiques*, pour le lundi des Rogations.)

Souvenez-vous, mes frères, pourquoi on fait ces processions, et ce qu'elles signifient. Elles nous représentent l'état de voyageurs où nous sommes sur la terre, et nous apprennent que nous devons sans cesse avancer vers notre patrie, et suivre Jésus-Christ dont on nous montre l'étendard, que l'on porte à la tête de la procession. Nous y allons deux à deux, ce qui nous marque l'union qui doit régner entre tous les fidèles. On les fait encore pour honorer les voyages du Sauveur sur la terre, et spécialement son pénible voyage de Jérusalem au Calvaire. On chante durant ces processions des hymnes et des cantiques à l'honneur de Dieu et de Jésus-Christ, on a recours à l'intercession des saints, pour obtenir plus aisément et plus sûrement ce qu'on demande au Seigneur. Entrez, mes frères, dans l'esprit de cette sainte cérémonie; que vos processions se fassent avec beaucoup d'ordre : *Omnia secundum ordinem fiant.* (1 Cor., XIV, 40.) Que la modestie, la gravité, la piété paraissent dans toute votre conduite, en sorte que tous ceux qui vous verront en soient édités. On donnera quelques avis, selon que la prudence le dictera, pour prévenir le désordre et empêcher tout scandale.

Mais ne croyez pas que ce soit assez de cette modestie extérieure; Dieu voit le fond de nos cœurs, il pénètre nos plus secrètes intentions; nous pouvons bien en imposer aux hommes, mais nous ne pouvons tromper Dieu. Et comment lui plairons-nous? Ce sera en ajoutant à la modestie extérieure, aux chants des cantiques et des litanies, la dévotion du cœur : *Cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino* : ce sera surtout en priant, comme le recommande le même Apôtre, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *In nomine Domini Nostri Jesu Christi.* (Ephes., V, 19, 20) Vous le savez, mes frères, nous

vous l'avons déjà dit, et nous ne cesserons de vous le dire : ce n'est qu'en priant au nom de Jésus-Christ que nous pouvons être exaucés; mais aussi tout ce que nous demanderons en son nom, nous l'obtiendrons infailliblement, comme il nous en assure dans son Evangile : *Amen, amen dico vobis, quicquid petieritis*, etc. (Joan., XIV, 13.) Demandez donc, mes frères, avec assurance durant ces saints jours, demandez tous les biens dont vous avez besoin, et qui peuvent vous être utiles pour le salut; demandez, avant toute chose, votre conversion et votre sanctification; demandez pour vous et pour tous ceux qui vous appartiennent, pour tous vos frères chrétiens : *Orate ad invicem, ut salvemini*, dit saint Jacques. (Jac., V, 16.) Quant aux biens temporels, la conservation des fruits de la terre, la cessation des fléaux, la délivrance des maladies, l'éloignement des maux et des misères de cette vie, nous pouvons les demander; c'est une des fins de l'institution des Rogations : mais ce ne doit être que conditionnellement, et qu'autant que cela pourra contribuer à notre salut.

Voilà ce qui s'appelle, selon saint Augustin, prier au nom de Jésus-Christ. (Il est bon de donner ici un peu de morale.) Un peu de réflexion sur vous, mes frères; examinez de quelle manière vous avez assisté, les années précédentes, aux processions qu'on a faites, comment vous avez prié; ne vous étonnez pas si toutes vos prières et toutes vos processions ont été sans fruit; et si bien loin d'attirer les bénédictions du Ciel, vous avez ressenti les effets de sa colère, ne l'imputez qu'à vous-mêmes; changez de conduite à l'égard du Seigneur, et vous le trouverez toujours prêt à vous combler de ses biens.

Mais afin que vos prières et vos processions aient l'effet que nous attendons, gardez exactement l'abstinence qu'on vous commande. Je vous invite même à pratiquer quelques mortifications, selon que vos forces et votre travail vous le permettront : *Bona est oratio cum jejuniis et elemosynis*, disait le saint homme Tobie. (Tob., XII, 8.) Nous voyons dans les Livres sacrés, que tous ceux qui ont voulu se rendre le Seigneur propice et apaiser sa colère, ne se contentaient pas de prier, de s'humilier, ils y ajoutaient des œuvres de pénitence, jusqu'à se couvrir de cendres et de cilices. (On en pourra citer quelques traits, par exemple, des Ninivites.)

Enfin, mes frères, ce qui doit vous occuper durant ces saints jours, c'est la pensée de Jésus qui quitte la terre pour retourner au ciel; ce sont les dernières paroles par lesquelles il s'explique clairement à ses disciples avant son départ : *Exivi a Patre, et veni in mundum : iterum relinquo mundum, et vado ad Patrem.* Ranimons notre foi sur la divinité de Jésus-Christ; mettons de plus en plus notre confiance en lui; n'oublions jamais les divines leçons qu'il fit à tous ses disciples, avant que de monter visiblement au ciel. Ils se rassemblèrent au nombre d'environ cinq cents dans le lieu et sur la montagne

d'où il devait s'élever au ciel en leur présence. Là, il leur dit un dernier adieu, et leur recommanda expressément d'observer toujours ce qu'il leur avait enseigné.

Puissions-nous, mes frères, imiter tous ces bienheureux disciples, ces fervents fidèles qui s'empressèrent pour faire le voyage à la sainte montagne, où Jésus-Christ leur avait donné ordre de se rassembler ! Puissions-nous passer si saintement les jours prochains des Rogations, que nous nous rendions dignes de recevoir de Jésus-Christ la même bénédiction qu'il leur donna en les quittant : *Elevatis manibus suis, benedixit eis, recessit ab eis, et ferebatur ad cælum.* Après qu'ils eurent reçu sa bénédiction et qu'ils l'eurent adoré, ils retournèrent à Jérusalem, comblés de joie, et ils ne cessaient de bénir et de louer Dieu dans le temple : *Et ipsi adorantes, regressi sunt in Jerusalem cum gaudio magno, laudantes et benedicentes Deum.* (Luc., XXIV, 51-52.)

Lorsque l'on s'en tiendra à l'Evangile de ce dimanche, les premières paroles expriment nettement le sujet qu'il faut traiter en ce jour, qui est la prière. Elles serviront de texte à un prône sur cette matière. C'est ici proprement le lieu de la traiter à fond; comme elle est d'une grande étendue, et qu'il y a différents sujets à prendre pour l'expliquer entièrement, il est à propos de commencer par bien établir le précepte de la prière, et d'exhorter à ce saint exercice par les motifs les plus pressants. On en viendra ensuite aux différentes espèces de prières, aux conditions qu'elles doivent avoir pour être efficaces. Il n'y a presque aucune cérémonie, ni aucun livre de piété qui n'en ait parlé; il s'agit de faire choix de ceux qui l'ont traité plus solidement, plus clairement et plus à la portée des peuples. Les pasteurs ne peuvent trop s'appliquer à faire régner dans leurs paroisses l'esprit d'oraison, comme ils ne peuvent réussir eux-mêmes dans leur ministère, s'ils en sont dépourvus. Les peuples ne retireront aucun avantage de leurs instructions, s'ils négligent le saint exercice de la prière.

Excellence, nécessité, et utilité de la prière. — On prendra pour texte les paroles de l'Evangile : *Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* (Joan., XVI, 23.) C'est Jésus-Christ, mes frères, dira-t-on, qui parle ainsi à ses disciples sur le point de les quitter; ce n'est point seulement pour eux, c'est aussi pour nous qu'il s'est expliqué de la sorte. Remarquez bien les termes dont il se sert : *Amen, amen dico vobis*; ce n'est pas une simple promesse, c'est une assurance accompagnée de serment. Quoi de plus consolant ! Quoi de plus capable de nous animer et de nous fortifier dans toutes les peines et les besoins où nous pouvons nous rencontrer ! Devrait-on, après une telle promesse faite par un Dieu même, être obligé de porter les hommes au saint exercice de la prière ? C'est néanmoins à quoi sont réduits les ministres de l'Evangile. Il semble, à voir la négligence

de beaucoup de chrétiens à recourir à la prière, qu'elle n'est pour eux d'aucune utilité, et qu'il n'y a là-dessus aucune obligation. Ceux mêmes qui s'adonnent à la prière, s'acquittent de ce devoir avec tant d'imperfection, qu'ils n'en retirent aucun avantage; ils en font même souvent une matière de péché. D'où vient une telle négligence et un tel abus de la prière ? C'est qu'on ne l'estime pas autant qu'on le devrait; on ne s'est jamais bien appliqué à en connaître toute l'excellence; on n'est pas assez convaincu de l'indispensable nécessité de vaquer à ce saint exercice, et des grands biens qui en reviennent, quand on s'en acquitte comme on doit. Plusieurs sont aussi dans l'erreur au sujet de la prière, s'imaginant que c'est assez de proférer de bouche quelques formules d'oraison, sans se mettre en peine de la dévotion du cœur : d'autres enfin vivent en mauvais état; ils ne demandent pas ce qu'ils devraient demander; ou s'ils le font, ils manquent de la confiance et de la persévérance, sans lesquelles les prières deviennent inutiles.

Voilà, mes frères, une ample matière d'instructions. Comme je ne puis l'expliquer tout entière en ce jour, je m'appliquerai uniquement à vous faire concevoir une haute estime de la prière, pour vous porter à en faire dans la suite, et surtout pendant ces jours prochains, votre principale occupation. Devez-vous beaucoup estimer la prière ? Oui, mes frères, vous devez la regarder comme un exercice des plus excellents de notre religion : je vous le montrerai dans un premier point. Il est pour vous d'une nécessité absolue, mais en même temps un des plus avantageux : ce sera le second point.

(Quoique ce ne soit pas la coutume de se mettre à genoux à la fin de l'exorde des prêches, il conviendrait, ce me semble, de le faire en cette occasion.) Mais pour vous bien parler de la prière, mes frères, je dois commencer par la prière même, tant pour vous que pour moi; disons donc ensemble : *Seigneur, apprenez-nous à prier : « Domine, doce nos orare. »* (Luc., XI, 1.) Aidez-nous, par votre grâce, à bien connaître l'excellence, la nécessité et l'utilité de la prière; et assistez-nous pour vous prier comme vous le désirez. (Ou bien on pourrait s'adresser à la très-sainte Vierge, qui a excellé dans la manière de prier, afin qu'elle obtienne de son Fils pour tout l'auditoire, l'esprit d'oraison.)

Premier point. — Pour vous donner une haute idée de la prière, il suffit, mes frères, de la bien faire connaître. Qu'est-ce que la prière ? Ce n'est point, comme on le croit communément, une simple récitation des prières vocales que l'on trouve dans les livres, ou que l'on a apprises, et que l'on prononce par routine et par coutume, sans attention ni à la grandeur de celui à qui l'on parle, ni à la fin pour laquelle on prie : ce n'est là que le corps ou l'extérieur de la prière. Qu'est-ce donc que la véritable prière ? Le voici, comprenez-le bien. C'est une élévation de notre esprit et de notre cœur à

Dieu, pour lui demander les biens dont nous avons besoin, et que nous désirons obtenir de sa bonté : telle est l'idée que les saints nous donnent de la prière. (On pourra rapporter la définition ou description qu'en donnent les saints docteurs.) *Est mentis ascensus ad Deum; est petitio decentium Deo*, disent saint Jean Damascène et saint Augustin. Saint Bernard dit : *Est hominis Deo adhaerentis affectio, et familiaris quædam et pia allocutio*. De là, mes frères, jugez de l'excellence de la prière. C'est un entretien de l'homme avec Dieu, où, en lui rendant ses hommages, il a la liberté de lui demander ce dont il a besoin, avec une pleine assurance de l'obtenir. Or, mes frères, qu'y a-t-il de plus estimable qu'un tel honneur, qu'une telle liberté, qu'une telle assurance? Appliquez-vous, s'il vous plaît, et instruisez-vous pleinement d'une vérité à laquelle peut-être vous n'avez jamais fait attention. Voyez d'abord combien nous sommes honorés par le saint exercice de la prière, et avec qui nous avons l'honneur de nous entretenir. Ce n'est pas avec un grand du monde, avec un prince de la terre, un roi, un empereur; c'est avec le Roi des rois, celui devant qui tous les monarques du monde sont comme s'ils n'étaient pas; c'est avec un Dieu d'une majesté infinie. On se croit fort honoré, lorsqu'on peut jouir de la conversation de quelques personnes distinguées. Peut-on avoir accès auprès d'un homme puissant, d'un prince, on s'en réjouit, on se croit heureux, lorsqu'on a la liberté de s'entretenir familièrement avec eux. Mais qu'est-ce que cet honneur, en comparaison de celui que nous recevons par la prière? *Considera*, dit saint Jean Chrysostome, *quanta est tibi concessa felicitas, quæ gloria attributa, orationibus famulari cum Deo, cum Christo miscere colloquia, quod desideras postulare*. Qui n'admira, ajoute-t-il, la bonté infinie de Dieu envers les hommes, de vouloir bien leur permettre de s'approcher du trône de sa divine majesté, et de lui parler comme un ami à son ami? *Quis non admiretur tantam Dei benignitatem, ut nos cum ipso colloquamur*? Mais, en même temps, qui ne sera pas surpris de l'indifférence des hommes pour un exercice qui leur est si honorable? *Quis non obstupescat*?

Ici on donnera de la morale aux auditeurs; on leur demandera s'ils ont déjà bien réfléchi sur l'honneur que Dieu leur fait, en leur permettant de le prier; s'ils ont été pressés pour se le procurer; s'ils n'ont point laissé souvent la prière du matin et du soir, pour s'entretenir avec quelques personnes du monde; s'ils ne passent point tout leur temps, ou du moins une grande partie, dans des entretiens frivoles, au grand mépris de la majesté divine qu'ils devraient honorer par leurs prières. On pourra citer l'exemple d'Abraham qui, pénétré de reconnaissance à la vue de la bonté de Dieu qui lui permettait de lui parler, s'anéantissait en sa présence, en lui disant : *Loquar ad Dominum* (Gen., XVIII, 27); il mettait son bonheur à réciter sa prière.

On ajoutera avec saint Jean Chrysostome, que c'est le comble de l'aveuglement et de la folie, que de ne pas profiter de l'honneur que Dieu nous fait, en nous permettant de nous entretenir avec lui : *Evidentissimum signum amentia est, non amare hujus honoris magnitudinem*, d'autant plus que Dieu, en nous permettant de lui parler, nous permet en même temps de lui exposer nos besoins, de lui demander ce que nous désirons, avec promesse d'exaucer nos vœux. Fut-il jamais prince qui ait porté la bonté jusqu'à promettre, non pas seulement la moitié de son royaume, mais son royaume entier, et qui s'y soit engagé par serment? Telle est cependant la bonté de notre Dieu; il jure par lui-même, qu'il nous accordera tout ce que nous lui demanderons : *Amen, amen dico vobis*, etc. (Morale.)

Est-ce ainsi, mes frères, que vous avez pensé jusqu'à présent de l'exercice de la prière? avez-vous été bien convaincus qu'il n'y avait point de temps dans la journée où vous fussiez occupés plus honorablement que lorsque vous priez? Demandez pardon d'avoir si souvent préféré la conversation des hommes à celle de Dieu : affectionnez-vous, plus que jamais, au saint exercice de l'oraison, et ne prétextez point la multitude de vos affaires, l'embarras de vos ouvrages; la prière, vous ai-je dit, est une élévation de son esprit et de son cœur à Dieu; vous le trouverez partout, ce souverain Maître de l'univers, partout vous pouvez l'invoquer; il est toujours prêt à vous écouter. Mais si ce premier motif ne suffit pas pour vous inspirer une sainte ardeur de la prière, en voici deux autres qui feront peut-être plus d'impression sur vos cœurs. C'est la nécessité et l'utilité de la prière.

Deuxième point. — Que la prière soit nécessaire à tout chrétien, qu'elle soit de précepte et d'obligation, c'est ce que personne ne peut contester. Les Livres saints sont remplis des avertissements réitérés que le Seigneur nous fait de vaquer à la prière. *Que rien ne vous empêche de prier*, dit le Sage, au Livre de l'Ecclésiastique, ch. XVIII. Il faut prier toujours, disait le Sauveur à ses disciples, sans se laisser jamais : *Oportet semper orare, et nunquam deficere*. (Luc., XVIII, 1.) *Veillez et priez, pour ne pas succomber aux tentations*. (Matth., XXVI, 41.) L'apôtre saint Paul le recommande en quantité d'endroits. La prière n'est donc pas seulement de conseil, mais d'une obligation absolue. C'est, dit le Docteur angélique, un acte de la vertu de religion, et même un des principaux actes : *Petere*, dit-il, *cadit sub præcepto religionis; oratio est præcipua inter actus religionis*. (S. THOM., II-II, quæst. 83, art. 3.) Et pourquoi? C'est que par la prière nous honorons Dieu, nous déclarons qu'il est l'auteur de tous les biens, que ce n'est que de lui que nous pouvons les recevoir. Mais, ce qui doit nous y engager davantage, c'est que c'est un moyen nécessaire pour obtenir les biens dont nous avons besoin. Sans la prière, nous ne pouvons ni croire,

ni espérer, ni aimer, ni nous repentir comme il faut; en un mot, point de bonnes œuvres sans la grâce. Et comment se la procurer, cette grâce? Par la prière. Nul chrétien qui n'y soit obligé, dès qu'il a l'usage de la raison, dans tous les âges de sa vie, en quelque état qu'il soit, juste ou pécheur, savant ou ignorant; ce n'est pas seulement dans la vie, mais très-souvent, qu'il faut prier : *Oportet semper orare*; parce que souvent nous sommes obligés de pratiquer des bonnes œuvres, pour lesquelles la grâce nous est nécessaire.

On fera bien entendre au peuple cette nécessité de la prière : 1° du côté de Dieu qui l'ordonne; 2° du côté de nous-mêmes, de nos propres besoins, de notre impuissance à éviter le mal, à pratiquer le bien, sans la grâce; 3° du côté de Jésus-Christ qui a commencé, continué et consommé l'ouvrage de notre salut par la prière. (Application aux auditeurs.) Devez-vous être surpris si, jusqu'à présent, vous avez succombé à tant de tentations? C'est que vous avez négligé la prière, ou que vous l'avez mal faite. Reprenez, mes frères, ce saint exercice, si vous l'avez interrompu; vous surtout, pécheurs, persuadez-vous bien que sans la prière, et une prière humble, fervente et assidue, vous ne sortirez jamais de l'esclavage du démon; et vous, âmes justes, jamais vous ne vous soutiendrez dans la grâce, jamais vous n'arriverez à la persévérance, si vous quittez la prière. Mais aussi sachez, pour votre consolation, que s'il n'est rien de plus nécessaire, il n'est rien aussi de plus avantageux.

Les fruits de la prière sont innombrables; un discours entier suffirait à peine pour les bien détailler. C'est le remède à tous nos maux corporels et spirituels; c'est le principe, le commencement et la perfection du salut. Parcourons les Livres saints, nous verrons les merveilleux effets qu'elle a produits dans tous les temps. On citera quelques traits d'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, par exemple, de Moïse, lorsqu'il pria pour le peuple juif; de Judith, pour la délivrance de Béthulie; du prophète Elie, dont il est parlé dans l'Épître du jour; l'Evangile et les *Actes des Apôtres* sont remplis de quantité d'exemples des effets de la prière. On prouvera encore cette vérité par quelques passages des Pères, et que la grâce de la persévérance, quoiqu'elle ne puisse se mériter en rigueur de justice, est néanmoins accordée à une humble prière : et par celui que l'on attribue à saint Augustin : *Vere novit recte vivere qui recte novit orare*; par la pratique de l'Eglise : elle est si persuadée de la force de la prière, qu'elle y a sans cesse recours, non-seulement pour les nécessités spirituelles, mais encore pour les temporelles, surtout au temps de la mort. Combien de fois vous-mêmes, mes frères, n'en avez-vous pas fait l'expérience?

En effet, en quelque état que l'on soit, elle nous est salutaire : *Tristatur aliquis vestrum*, dit saint Jacques, *oret; a quo animo est, psallat.* (Jac., V, 13.) Etes-vous dans la tribulation? priez; et Dieu vous en déli-

vrera, il vous aidera à la supporter chrétiennement, etc.

Après cette exposition de l'excellence, de la nécessité et de l'utilité de la prière, on conclura en ranimant l'ardeur des fidèles pour ce saint exercice; on s'adressera aux jeunes gens, aux pères de famille, aux vieillards, aux justes aussi bien qu'aux pécheurs; on leur fera bien comprendre, que de toute leur journée le temps qu'ils emploient le plus utilement et le plus honorablement, c'est celui qu'ils donnent à la prière. Gardez-vous donc bien, leur dira-t-on, de l'abréger sans une nécessité pressante; ayez vos temps réglés pour vous acquitter de ce devoir indispensable de la religion; pères et mères, veillez à ce que vos enfants le remplissent, donnez-leur en vous-mêmes l'exemple; maîtres et maîtresses, laissez-en le temps à vos domestiques. (Il faut surtout insister sur la prière du matin.) C'est par elle qu'il faut commencer la journée : en un mot, mes frères, que vos maisons soient des maisons de prières, et soyez sûrs que Dieu versera ses bénédictions sur elles; ce seront des maisons chrétiennes, qui ressembleront à celle de la sainte famille de Jésus, de Marie et de Joseph, dont la vie était une oraison continuelle. En finissant, on exhortera, si on ne l'a déjà fait, à donner plus de temps à la prière pendant les jours des Rogations; et comme on n'aura pas le temps, dans cette première instruction, de s'étendre sur les conditions de la prière, on se contentera de les rapporter en peu de mots, on recommandera surtout de prier au nom de Jésus-Christ, comme il l'ordonne lui-même.

Sur l'amour de Jésus. — Quoiqu'un pasteur puisse trouver abondamment, dans la cérémonie des Rogations, dans le précepte de la prière et ses qualités, de quoi instruire les paroissiens en ce dimanche; il est cependant un sujet dont notre Evangile fait mention et qui mérite une attention singulière, qui est même le but principal des instructions pastorales. C'est l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On en dit quelque chose à la vérité, lorsqu'on traite les mystères de Notre-Seigneur, dont il n'est aucun qui ne doive exciter notre amour envers lui. On parle en particulier de l'amour de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, lorsqu'on instruit pendant l'octave de la Fête-Dieu. Néanmoins il est très-convenable qu'un pasteur consacre une de ses instructions, surtout à la fin du temps pascal, pour imprimer fortement dans le cœur de ses ouailles l'amour du souverain Pasteur, qui est descendu du ciel pour racheter ses brebis, qui y remonte pour elles, et qui quitte de nouveau la terre pour aller leur préparer des demeures dans le ciel. Ce sujet, bien préparé, fera toujours beaucoup de fruits.

Il faudra d'abord établir solidement les motifs qui engagent à aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ et faire voir qu'il est cependant peu aimé; on indiquerait ensuite les moyens de se pénétrer de cet amour et les effets qu'ils doivent produire en nous, ou les m-

ques que nous devons en donner au Seigneur. On prendra pour texte de son exorde ces belles paroles de l'Evangile : *Ipse Pater amat vos, quia vos me amatis, et creditis quia a Patre exivi.* (Joan., XVI, 27.)

Qu'il fut consolant pour les apôtres d'entendre leur divin Maître les assurer que son Père les aimait, et qu'en conséquence de cet amour il exaucerait les prières qu'ils lui adresseraient en son nom, après qu'il les aurait quittés visiblement pour retourner au ciel ! Qui de vous, mes frères, ne désirerait avoir une telle assurance ? Qui de nous ne souhaite ardemment d'être aimé de Dieu ? Il ne tient qu'à chacun de nous de le posséder, ce divin amour. Aimons Jésus-Christ comme ses disciples l'ont aimé ; soyons-lui attachés par les liens d'une amitié inviolable, et ne doutons pas qu'il n'use de retour, qu'il ne nous aime constamment, et que nous ne soyons aimés de son Père. C'est à ce divin amour que je viens aujourd'hui vous exhorter, et puis-je choisir un sujet plus digne de votre piété, plus convenable à des chrétiens, et plus propre à la grande fête que nous célébrerons jeudi prochain. Je vous en ai déjà parlé de temps en temps dans les différentes occasions qui se sont présentées depuis le commencement de l'Avent jusqu'à présent. Chacun des mystères de ce Dieu-Homme a dû exciter votre amour pour lui ; mais comme nous finissons en ce temps pascal les solennités des mystères de sa vie mortelle, nous ne pouvons nous occuper plus utilement qu'à réunir dans un même entretien ce que nous avons considéré en chacun de ses mystères, afin de nous embraser davantage et de nous affermir plus solidement dans son divin amour. Toutes sortes de motifs nous engagent à aimer Jésus-Christ ; premier point. Quel doit être notre amour pour Jésus, et comment pouvons-nous nous y établir ; second point.

Premier point. — Rien n'est plus étonnant, plus déplorable, que le peu d'amour que les chrétiens ont pour Jésus-Christ. Est-il donc un objet qui mérite davantage leur affection, leur tendresse ? En est-il un qui doive emporter leurs cœurs à plus juste titre ? Tout ce qui est capable de rendre un objet aimable, tout ce que les autres objets peuvent présenter au cœur de l'homme de beau, de ravissant, se trouve réuni dans Jésus, de la manière la plus parfaite : en un mot, tout doit nous engager à l'aimer par-dessus tout autre objet. On aime ordinairement les personnes que leurs belles qualités rendent aimables ; on aime ceux qui ont pour nous de l'amitié, qui nous en donnent des marques certaines, qui nous témoignent souhaiter d'être aimés de nous, qui font et souffrent beaucoup pour avoir une place dans notre cœur. Mais, si c'est un homme puissant qui cherche notre amitié, s'il en venait jusqu'à nous en faire un ordre, jusqu'à nous promettre les plus magnifiques récompenses, si nous répondions à ses souhaits, jusqu'à nous menacer de sa colère, si nous étions insensibles aux témoignages qu'il nous donne

de son affection : ah ! quel est l'homme assez aveugle, assez insensible pour tenir contre des raisons si puissantes. Or, mes frères, toutes ces raisons, et beaucoup d'autres que je ne pourrais vous détailler, doivent vous déterminer à aimer le Seigneur Jésus-Christ : 1° il est par lui-même infiniment aimable ; étant Dieu et homme, il renferme en sa personne toutes les perfections de la divinité et de l'humanité. (On rappellera ici quelque chose de ce que l'on a dit pendant l'Avent, lorsqu'on a traité de la connaissance et de la science de Jésus-Christ. Il faudra déjà insinuer quelques bonnes affections, par exemple, un léger trait de la beauté de Jésus, un peu de science, la moindre perfection de quelque créature nous frappe, nous ravit quelquefois jusqu'à l'enchantelement : hé ! comment, ô bon Jésus ! vous qui êtes la beauté même, la science même et le comble de toute perfection, ne charmez-vous pas, n'enlevez-vous pas nos cœurs ? etc.

2° Jésus nous a aimés infiniment. Qui pourrait dire, qui pourrait comprendre jusqu'où il a porté son amour ? Il n'y a qu'à récapituler ce qu'on aura dit de l'amour qu'il nous a témoigné dans son incarnation, sa circoncision, sa présentation au temple, sa vie cachée, son baptême, sa vie pénitente au désert, ses souffrances durant sa Passion, sa mort, sa résurrection et ses différentes apparitions. On fera valoir le dernier trait de son affection, qui le porte à monter au ciel pour l'amour de ses disciples et pour qu'ils puissent être toujours avec lui. Je vous le demande à présent, mes frères, trouverez-vous jamais personne, je ne dis pas qui vous ait plus aimés, mais qui vous ait autant aimés que Jésus ? On parcourra les pères, les mères, les frères, les amis. Est-il un ami, un époux ; est-il une mère, est-il un frère dont l'amour approche tant soit peu de celui que Jésus a eu pour nous ? (Il sera bon de former encore quelques bonnes affections ; par exemple :) Comment, ô mon Jésus ! peut-il se faire que vous soyez si peu aimé des hommes ? Auriez-vous pu faire et souffrir davantage pour les engager à vous aimer ? Comment notre cœur a-t-il pu résister jusqu'ici à la beauté, à la bonté de ce Dieu Sauveur. Notre cœur a-t-il donc trouvé un autre Dieu qui ait pu lui disputer notre attachement et notre affection, et ne sommes-nous pas tout à fait inexcusables de les lui avoir refusés ? On pourrait ici se servir de quelques comparaisons pour mieux faire sentir cette vérité, par exemple, d'un serviteur qui, ayant trouvé un excellent maître, le quitterait pour se mettre au service d'un tyran.

3° Jésus est non-seulement aimable, non-seulement il nous a aimés et nous aime infiniment, mais il désire que nous l'aimions et nous en fait un commandement absolu ; et pour nous porter à le remplir, il y emploie les menaces les plus effrayantes et les promesses les plus avantageuses. Ecoutez, mes frères, ce qu'il en dit lui-même et comment il s'en explique par ses apôtres. On citera quelques passages de l'Evangile et des

Epîtres de saint Paul et de saint Jean : *Manete in dilectione mea.* (Joan., XV, 9.) *Si quis diligit me, Pater meus diligit eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus.* (Joan., XIV, 23.) Il déclare que celui qui ne l'aime pas plus que son père, que sa mère et que soi-même, n'est pas digne de lui; qu'il n'aura point de part à son royaume; enfin il fait prononcer anathème par saint Paul contre quiconque ne l'aime pas : *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. Maran Atha.* (I Cor., XVI, 22.) (Ce mot *Maran Atha*, qui signifie *le Seigneur vient*, marque la rigueur du supplice réservé à celui qui n'aime pas Jésus-Christ.) On en peut voir la force dans les interprètes. Et quoi de plus juste, mes frères, que les punitions réservées à un chrétien qui n'aime pas Jésus-Christ? Est-il ingratitude, aveuglement, insensibilité pareille à la sienne? Ah! Seigneur, n'est-ce pas pour moi, s'écriait saint Augustin, n'est-ce pas pour moi le souverain malheur de ne pas vous aimer? Quelle bonté dans vous de m'en faire un précepte, et de me menacer des plus rigoureux supplices, si je ne vous aime pas : ne trouvée-je pas dans vous, et dans vous seul, des motifs d'amour les plus justes aussi bien que les plus multipliés?

On en viendra à la morale. Rien de si vrai, mes frères, que Jésus-Christ est aimable par toute sorte d'endroits, et cependant rien de moins aimé. Si j'interrogeais chacun de vous, et si Jésus-Christ vous faisait la même demande qu'il fit autrefois à saint Pierre, *Amas me?* jeunes gens, m'aimez-vous? vous répondriez, peut-être, sans hésiter : Oui, j'aime Jésus, je l'aime de tout mon cœur : mais votre conduite ne dément-elle pas vos paroles? Pouvez-vous dire avec sincérité, *Tu scis quia amo te* (Joan., XXI, 17), tandis que vous conservez dans votre cœur un amour directement contraire à celui de Jésus. On continuera le détail en s'adressant aux personnes d'un âge plus avancé, aux pères et mères, etc. Ensuite on fera convenir les auditeurs que jusqu'à présent ils n'ont pas rempli le grand précepte de l'amour de Jésus, par conséquent qu'ils sont dignes de l'anathème prononcé par l'Apôtre contre ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ, et on leur enseignera ce qu'ils doivent faire pour s'en mettre à couvert, qui est de commencer à avoir pour Jésus un amour véritable.

Deuxième point. -- Quel amour demande Jésus? Ce n'est pas, mes frères, un amour de mines et de paroles, qui n'est que trop commun même dans le monde chrétien : mais un amour de cœur, un amour effectif : deux qualités essentielles. Si l'une des deux manque, on ne peut se glorifier d'aimer parfaitement Jésus.

Première qualité, amour de Jésus, amour du cœur, amour intérieur, amour de préférence qui l'emporte par-dessus tout autre, qui réponde à l'excellence de Jésus, aux grâces qu'il nous a faites, aux bienfaits dont il nous a comblés ; et comme personne ne

l'égale en bonté ni en beauté, nul amour des créatures qui puisse égaler le sien. On dira ici quelque chose de l'amour sensible, de l'amour de tendresse que Jésus-Christ mérite, mais qu'il n'exige cependant pas absolument. Cet amour sensible est à souhaiter, et on ne peut trop s'y exciter ; mais on ne doit pas s'alarmer si on ne le sent pas dans son âme. Ce que Jésus demande, c'est la préférence que nous devons lui donner sur tout autre objet dans notre cœur. (Voy. BOURDALOUE, au Sermon de l'Amour de Dieu.) On fera rentrer ici l'auditeur en lui-même, pour qu'il examine s'il aime Jésus préférentiellement à tout le reste ; s'il serait prêt à tout quitter, à tout perdre plutôt qu'à offenser Jésus. Voici, dira-t-on, un bel exemple de cet amour de préférence dans saint Paul : *Quis nos separabit a charitate Christi?* (Rom., VIII, 13.) Il faudra paraphraser cet endroit. Ah! qu'il en est peu qui aiment Jésus d'un amour vraiment intérieur : bien des gens se trompent et font tout consister dans quelques actes d'amour prononcés du bout des lèvres. C'est par les effets, mes frères, qu'il doit se faire connaître, cet amour : *Si diligitis me, mandata mea servate; qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me; qui non diligit me, mandata mea non servat.* (Joan., XIV, 15, 21.) Venons donc au détail. Jésus-Christ vous commande telle et telle chose, il vous défend telle autre ; vous abstenez-vous de ce qu'il vous défend, faites-vous ce qu'il vous ordonne? Pardonnez-vous, aimez-vous vos frères et même vos ennemis ; soulagez-vous votre prochain ? Hé quoi ! dit saint Jean (I Joan., IV, 20), comment pouvez-vous dire que vous aimez Jésus, tandis que vous haïssez votre frère, que vous l'abandonnez dans sa misère ! On fera convenir les auditeurs qu'ils se sont aveuglés sur un prétendu amour de Jésus, et on les conjurera de travailler incessamment à se le procurer, on leur en enseignera les moyens. En voici quelques-uns : 1° le demander souvent : *Ignem tui amoris, Domine Jesu, in nobis accende* ; 2° réfléchir souvent sur les perfections de Jésus-Christ, sur les bienfaits et sur les autres motifs propres à nous embraser de son amour ; 3° en faire différents actes, par le pur motif d'amour ; 4° donner l'aumône et faire des œuvres de miséricorde dans cette vie ; 5° visiter souvent Jésus-Christ sur nos autels, et fréquenter la divine Eucharistie ; 6° aimer ce qui a rapport à lui, la sainte Vierge, sa sainte Mère, ses images, etc. ; prononcer son saint nom avec respect et affection ; enfin souffrir volontiers pour son amour, et désirer ardemment de lui être réuni dans le ciel, gémir sur l'insensibilité des hommes à son égard. On s'étendra plus ou moins selon la prudence, et on ne manquera pas d'avertir les auditeurs de s'en servir dès ce jour et surtout pendant la Messe.

On pourrait aussi quelquefois, soit dans ce dimanche, soit dans d'autres, en traitant le même sujet, lui donner des développements différents. Au lieu de parler des di-

vers mystères de sa vie, de sa naissance, de sa mort, etc., on pourrait donner un abrégé, 1° des miracles qu'il a opérés pendant sa vie publique : *Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes* (Act., X, 38); 2° de sa bonté à recevoir les pécheurs, à les excuser et à leur pardonner; il reçoit Zachée, il va manger chez les Publicains, il excuse et sauve la femme adultère; 3° il nous peint encore sa bonté, sa tendresse, dans les paraboles de l'enfant prodigue, de la brebis égarée, etc. Tout cela développé avec une certaine étendue, convaincrait les auditeurs que Jésus-Christ a aimé les hommes au-dessus de tout ce qu'on peut dire et imaginer. De là on conclurait qu'il est donc bien juste que nous usions de retour en l'aimant lui-même de tout notre cœur, et que c'est même là une des fins principales de son incarnation : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?* (Luc., XII, 49.)

Pour le second point, sans entrer dans de grands détails sur les qualités de l'amour que nous devons à Jésus-Christ, on pourrait dire qu'un des meilleurs moyens que nous puissions prendre pour lui prouver notre amour, c'est d'imiter les vertus dont il nous a donné l'exemple pendant sa vie mortelle. Ce serait là un vaste champ qui donnerait matière à bien des détails intéressants pour toutes les conditions.

VI^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Charité de Jésus-Christ dans la promesse faite aux hommes de leur envoyer le Saint-Esprit; obstacles à sa descente dans les cœurs. Importance de se préparer à recevoir le Saint-Esprit; dispositions qu'on doit apporter à cette action. Nécessité et utilité de la méditation; manière d'y vaquer.

Comme ce dimanche suit immédiatement la fête de l'Ascension de Notre-Seigneur, et qu'il précède la fête de la Pentecôte, que l'on célèbre le dimanche suivant, le devoir d'un pasteur en ce jour, qui, comme on suppose, aura instruit jeudi dernier du mystère de l'Ascension, son devoir, dis-je, est de préparer son peuple à recevoir le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. Il y a, ce semble, deux desseins à prendre, qui fourniraient deux prônes également convenables et instructifs. Pour remplir le premier dessein, il ferait voir la grandeur de la charité de Jésus-Christ dans le don qu'il veut leur faire de son Saint-Esprit; et il expliquerait ensuite les obstacles qu'on apporte à la venue de ce divin Esprit. Pour exécuter le second, il montrerait dans un premier point de quelle importance il est pour les fidèles de se préparer à recevoir le Saint-Esprit; et dans le second point, il entrerait dans le détail des dispositions qu'il faut y apporter. On peut aussi s'arrêter à bien expliquer ce que tirent les apôtres depuis l'Ascension du Sauveur jusqu'à la venue du Saint-Esprit : *Perseverantes unanimiter in oratione*. (Act., I, 14.) On parlerait de l'oraison, et singulière-

ment de celle qu'on appelle mentale. Voilà les trois principaux sujets qui paraissent le mieux convenir à ce dimanche. L'Evangile et l'Épître de la Messe en fournissent l'occasion : l'Evangile est tiré du même sermon du Sauveur que les Évangiles des deux dimanches précédents aux XV^e et XVI^e chap. de l'Evangile selon saint Jean. L'Épître est prise du chap. IV de la 1^{re} Lettre de saint Pierre. Elle commence par ces mots : *Estote prudentes et vigilate in orationibus, ut de saint Paul aux Ephésiens, chap. I^{er}, suivant le Mi-sel dont on se sert.*

Pour l'exorde des deux premiers desseins, on prendra les premières paroles de l'Evangile : *Cum venerit Paracletus quem ego mitam vobis a Patre, Spiritum veritatis qui a Patre procedit, ille testimonium perhibebit de me.*

Charité de Jésus-Christ dans la promesse faite aux hommes de leur envoyer le Saint-Esprit; obstacles à sa descente dans les âmes. — L'Eglise, mes frères, en faisant lire le texte sacré que vous venez d'entendre, nous rappelle la promesse que le Sauveur fit à ses disciples de leur envoyer son Saint-Esprit, lorsqu'il serait retourné vers son Père. Promesse magnifique, et qu'un Dieu seul pouvait faire et exécuter. C'est à nous aussi bien qu'à ses disciples qu'il l'a faite, cette promesse, et il ne tient qu'à nous d'en ressentir en nous-mêmes l'accomplissement; il ne s'agit de notre part que de nous en rendre dignes, et surtout d'éloigner les obstacles à la venue du Saint-Esprit dans nos cœurs. Animons-nous, mes frères, à les écarter, ces obstacles, et sentons la grandeur du don que Jésus-Christ veut nous faire. C'est de quoi je me propose de vous entretenir. Je vous ferai voir d'abord combien grande est la charité de Jésus-Christ envers les hommes, dans la promesse qu'il leur fait de leur envoyer son Saint-Esprit; je vous dirai ensuite ce qui peut vous empêcher de le recevoir.

Premier point. — Qui pourrait l'expliquer, mes frères, qui pourrait la comprendre, la charité que Jésus-Christ a témoignée aux hommes en leur promettant de leur envoyer le Saint-Esprit. Pour en avoir une idée juste et en parler justement et dignement, il faudrait avoir une parfaite connaissance de la nature du Saint-Esprit, de ses dons ineffables et des fins pour lesquelles, Jésus-Christ a voulu l'envoyer. C'est, mes frères, ce qu'aucune langue ne pourra jamais bien exprimer; tout au plus pouvons-nous en avoir une connaissance bien imparfaite. Examinons d'abord qui est cet Esprit-Saint que Jésus-Christ veut nous envoyer du haut du ciel. 2° Pourquoi il veut l'envoyer. 3° A qui et comment il a dessein de le communiquer. (On aurait ici besoin, et pour les auditeurs et pour soi, d'explorer les lumières de l'Esprit-Saint, pour développer les trois subdivisions.) 1° Quel est le don que Jésus-Christ veut nous faire? Ce n'est rien moins qu'un Dieu. (On expliquera ce que c'est que le Saint-Esprit, et ce que le Sauveur en a lui-même dit.) Le même Dieu que le Père et le

Fils, qui procède de l'un et de l'autre par voie d'amour : c'est, selon la doctrine de l'Eglise, des saints Pères et de la théologie, l'amour du Père et du Fils, c'est-à-dire le lien sacré qui unit le Père et le Fils, et par lequel ils s'aiment infiniment. C'est, en un mot, la troisième personne de l'adorable Trinité, distinguée réellement de la première et de la deuxième; mais qui n'est cependant qu'un seul et même Dieu avec ces deux divines personnes.

Après l'exposition de la divinité du Saint-Esprit, on suggérera une affection qui suit naturellement. Qui n'admire, mes frères, la bonté infinie de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Non content de s'être donné à nous dans l'incarnation; non content d'avoir employé pour nous toute sa vie, de nous avoir donné tout son sang; non content de nous préparer dans le ciel une place auprès de lui, et d'employer son crédit auprès de son Père pour nous obtenir tout ce dont nous avons besoin, il a voulu encore nous donner son Saint-Esprit: il l'a envoyé comme le don le plus précieux qu'il pouvait faire aux hommes. O excès de la libéralité d'un Dieu! Quel est l'homme qui y pourrait être insensible! qui n'aimera pas un Dieu qui nous aime jusqu'à nous donner tout ce qu'il est, tout ce qu'il a? Oui, mes frères, c'est à Jésus-Christ que nous sommes redevables de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, soit que nous le considérons comme Dieu, soit que nous le considérons comme homme, ou enfin comme Homme-Dieu. Comme Dieu, il l'envoya avec son Père : *Mittam vobis a Patre*; comme homme, il l'obtint par la vertu de ses prières : *Ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis*. Comme Homme-Dieu, il nous l'a mérité par sa mort. Il n'y avait qu'un Homme-Dieu qui pût nous mériter un don qui est Dieu : c'est pourquoi il disait que son Père enverrait le Saint-Esprit en son nom, c'est-à-dire qu'il serait excité par ses mérites à nous l'envoyer : *Spiritum quem mittet Pater in nomine meo*.

Mais pourquoi ce divin Sauveur a-t-il bien voulu envoyer son Saint-Esprit? 1° Lui-même nous l'apprend, c'est pour être le consolateur de ses disciples : c'est ce que signifie ce mot *Paracletus*. Il n'y avait qu'un Dieu qui pût les consoler de la perte d'un Dieu. 2° Pour qu'il rendit témoignage de lui : *Ille testimonium perhibebit de me*. Pour qu'il fit connaître sa divinité, ses grandeurs et toutes ses perfections, les grandes obligations que nous lui avons, et l'excellence de la gloire qu'il nous destine. 3° Pour leur inspirer son amour et les en embraser : *Ille me clarificabit*, dit Jésus-Christ lui-même. Glorifier Jésus-Christ, c'est le faire connaître; c'est le faire aimer; et saint Paul déclare que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit qui nous a été donné : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis*. (Rom., V, 5.) 4° Pour enseigner aux apôtres toute vérité et leur faire comprendre le sens de ce que le Sauveur leur

avait dit durant sa vie, et beaucoup de choses sublimes et importantes dont il n'avait pas jugé à propos de les instruire, parce qu'ils n'en étaient pas capables : *Sed non potestis portare modo.... cum venerit ille Spiritus sanctus, docebit vos omnem veritatem*. Enfin, c'a été pour fortifier les apôtres contre les persécutions qui devaient leur arriver, et les mettre en état d'établir la foi dans tout le monde : *Vos testimonium perhibebitis... cum venerit ille Paracletus, arguet mundum de peccato, et de justitia et de judicio*.

Mais est-ce seulement en faveur de ses apôtres qu'il a eu dessein d'envoyer cet Esprit consolateur, cet Esprit de vérité, de lumière, d'amour, de force? Non, mes frères, c'est également pour nous, comme pour eux. A la vérité les apôtres devaient le recevoir les premiers, le recevoir d'une manière sensible, et avec une abondance particulière de ses dons, afin d'être en état de changer la face de l'univers, et d'y établir la religion chrétienne : *Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ*. (Psal. CIII, 30.) Néanmoins il n'a pas cessé de l'envoyer à son Eglise, depuis le temps des apôtres jusqu'à nous : il l'a communiqué aux premiers chrétiens, et il le répand encore tous les jours sur les vrais fidèles. Il a promis qu'il demeurerait dans son Eglise jusqu'à la fin des siècles : *Ut maneat vobiscum in aeternum*. Quel sujet de consolation, mes frères! quelle joie, quelle consolation cette vérité ne doit-elle pas inspirer? Aussi l'Eglise continue-t-elle durant tout le temps pascal de marquer son allégresse dans ses Offices et dans toutes ses cérémonies. Elle souhaite la communiquer à tous ses enfants. Elle veut qu'ils rendent de continuelles actions de grâces à Jésus montant au ciel. Elle désire surtout que nous le remercions du don inestimable qu'il veut nous faire de son Saint-Esprit. Et qu'y a-t-il de plus juste, mes frères, soit que nous fassions attention à la qualité du bienfait, soit que nous examinions la manière dont il nous a été accordé.

C'est par un pur effet de son amour, d'un amour gratuit, le plus généreux et le plus désintéressé, qu'il nous en a fait part. Hélas! qui sommes-nous pour qu'un Dieu daigne penser à nous, du haut de sa gloire, et nous donner tout ce qui est en son pouvoir, sans se rien réserver. Comment reconnaitrons-nous une telle bonté? Ce sera, mes frères, par une humilité profonde, par de fréquents actes de remerciement, et principalement en répondant au désir ardent qu'a Jésus-Christ de nous donner son Saint-Esprit. On conclura le premier point en fortifiant les auditeurs dans l'estime qu'ils doivent faire du don que Jésus-Christ leur prépare, en leur inspirant un saint empressément pour y participer, et surtout pour écarter tous les obstacles qui s'opposent à la venue de ce divin Esprit dans leurs âmes.

Deuxième point. — Si Jésus-Christ ne peut faire une promesse plus magnifique et qui marque mieux son amour pour nous, que de nous assurer qu'il nous donnerait son

Saint-Esprit : rien aussi, mes frères, que nous devions plus craindre que de nous rendre indignes de ce don précieux, et de mettre quelque empêchement à la venue de ce divin Paraclet. Est-ce donc que nous y pouvons mettre obstacle, et se peut-il faire qu'il y ait des hommes, des chrétiens qui s'opposent aux désirs de Jésus-Christ, et qui le forcent, pour ainsi dire, de le priver de l'Esprit divin. Hélas ! mes frères, ce monde en est rempli, et le Sauveur lui-même nous en a assurés, lorsqu'il a dit à ses apôtres qu'il le leur enverrait : Je vous donnerai, leur dit-il, mon Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, dont il est indigne et qu'il ne connaît pas : *Quem mundus non potest accipere, quia non videt eum, nec scit eum.* (Joan., XIV, 17.) Et d'où vient que le monde ne peut recevoir ce divin Esprit ? parce que l'esprit du monde est tout à fait opposé à l'esprit de Jésus-Christ. Qu'est-ce que l'Esprit-Saint ? C'est un Esprit de vérité, de sainteté et de charité ; et l'esprit du monde est un esprit d'erreur, de malice et d'amour-propre. On rapportera les maximes du monde, ce que l'on y cherche, de quoi l'on s'y entretient, pour quoi l'on y travaille. *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est.* (I Joan., II, 16.) Esprit de sainteté et de pureté, il ne peut résider dans une âme impure : *In malevolam animam non introibit sapientia* (Sap., I, 4.) Esprit de vérité et de droiture, il ne peut s'allier avec l'esprit du mensonge et de la tromperie : *Spiritus sanctus disciplina effugiet fictum.* (Ibid., 5.) Esprit d'amour et de charité, il ne peut entrer dans une âme qui conserve la haine contre son frère. Enfin, Esprit de recueillement, de modestie ; il ne se communique pas à une âme dissipée, qui n'aime que le tumulte, et les compagnies du monde ; aussi ne se communiqua-t-il aux apôtres et aux autres fidèles assemblés dans le cénacle, que parce qu'il les trouva vides de l'esprit du monde, exempts de souillures, unis ensemble et retirés du bruit. C'est là ce qu'il exigea avant toute chose pour leur faire part de l'Esprit qu'il leur avait promis, et voilà, mes frères, ce que vous devez faire si vous voulez sûrement l'attirer en vous. Il faut donc 1° vous dépouiller, durant ces saints jours, de l'esprit du monde. 2° Vous purifier du péché. 3° Renoncer à toute inimitié. 4° Eviter la dissipation : autant d'obstacles qu'on doit nécessairement éloigner pour se rendre dignes de la venue du Saint-Esprit.

On en a rapporté la raison plus haut ; ainsi il n'y a qu'à en faire l'application aux auditeurs, et leur demander s'ils ne reconnaissent pas en eux quelques-uns de ces obstacles, s'ils ne les apportent pas tous quatre. *Cujus spiritus estis* (Luc., IX, 55) ? demandera-t-on. *Vosmet ipsos tentate.* (II Cor., XIII, 5.) N'êtes-vous point dominés par l'esprit du monde, par l'esprit de la cupidité, de l'ambition, etc. ? Ou ne prétendez-vous point allier un esprit mondain avec l'Esprit-Saint, suivant tantôt les maximes du monde, tantôt celles de l'Evangile ? 2° Votre âme n'est-elle pas

l'esclave du péché, de quelque habitude criminelle ? L'esprit impur ne vous possède-t-il point ? N'est-il point rentré dans vous depuis Pâques ? Si cela est, comment pourriez-vous espérer de recevoir l'Esprit de pureté, tandis que l'esprit immonde sera maître de votre cœur : *Sicut nobilis homo in fetido et stercore pleno loco sua sponte non habitat, ita Spiritus sancti gratia non visitat animam quæ in fatore peccatorum perseverat.* 3° Ne conservez-vous point contre votre frère des sentiments de haine et de vengeance, évitant sa conversation, refusant de lui rendre service, cherchant même à lui nuire, déchirant sa réputation ? De semblables sentiments ne sont-ils pas tout à fait opposés à l'esprit de charité qui doit régner entre les chrétiens ? Enfin, ne vivez-vous point dans la dissipation et le tumulte, dans le trouble et l'agitation, sans rentrer presque jamais en vous-même ? Ne vous livrez-vous pas à l'impétuosité de votre colère, et ne troublez-vous pas votre famille par vos emportements journaliers ? Ne causez-vous pas des querelles, des divisions, des procès dans votre parenté, parmi vos voisins, dans toute votre paroisse ; et ne voyez-vous pas qu'une telle disposition exclut absolument de votre âme le Saint-Esprit qui est un Dieu de paix, de tranquillité, de douceur : *Non est dissensionis Deus, sed pacis.* (I Cor., XIV, 33.)

On conclura en pressant les auditeurs d'éloigner tous ces obstacles. Un seul d'eux suffirait pour se rendre indigne de l'Esprit-Saint, et pour empêcher de le recevoir. On indiquera les moyens dont il faudra se servir pendant le cours de la semaine, pour ôter ces empêchements et préparer une demeure dans son cœur. *Auferte offendicula de via.* (Isa., LVII, 14.) Premier moyen ; faire souvent pendant la semaine des oraisons jaculatoires que l'on adresse tantôt à Jésus-Christ, résidant au plus haut des cieux, tantôt au Saint-Esprit ; par exemple : *Veni, sancte Spiritus... Emitte Spiritum tuum... Lava quod est sordidum, sana quod est saucium.* 2° Renoncer souvent à l'esprit du monde et renouveler les promesses du baptême. 3° Se préparer à une bonne confession pour les fêtes de la Pentecôte, quitter les occasions du péché et toutes les affections criminelles, se réconcilier de bonne foi, prendre des sentiments de charité, de miséricorde ; enfin modérer son attachement aux choses de la terre, surtout la passion de la colère, quitter même jusqu'aux fautes les plus légères, qui, quoiqu'elles n'éloignent pas tout à fait l'Esprit-Saint, ne laissent pas, comme parle l'Apôtre, de le contrister, de diminuer ses grâces, et de nous indisposer à ses intimes communications : *Nolite Spiritum Dei contristare; omnis amaritudo, et ira, et indignatio, etc., tollatur a vobis cum omni malitia. Estote invicem benigni, etc.* (Ephes., IV, 29-32.) Ce dernier avis est surtout spécialement pour les âmes justes, que l'on invitera particulièrement à redoubler leur ferveur pour attirer sur elles et sur toute la paroisse l'abondance des dons du Saint-Esprit. On suppliera tout

l'auditoire de commencer dès ce jour à pratiquer ce que l'on vient de dire, en sorte que chaque famille et même toute la paroisse imitent l'exemple des fidèles rassemblés dans le cenacle. On ne manquera pas de les faire souvenir d'implorer le secours de la Mère de Dieu, qui se trouva avec les disciples, et qui sans doute leur obtint, par ses prières, les dons de l'Esprit-Saint. On rappellera aussi en ce jour l'ancien usage des fidèles de communier à la Pentecôte; c'était même pour eux un précepte, et on les exhortera à s'y préparer pendant le cours de la semaine, etc.

Importance de se préparer à recevoir le Saint-Esprit; dispositions qu'on doit apporter à cette action. — Pour traiter le second sujet, qui est très-convenable au dimanche dans l'octave de l'Ascension, et en adresser les peuples à se bien préparer à la fête de la Pentecôte, on prendra le même texte dont on s'est servi pour le premier dessein. *Cum venerit ille Spiritus veritatis quem mittam vobis a Patre.*

Telle fut la promesse que le Sauveur fit à ses apôtres, avant que de monter au ciel, et qu'il exécuta peu de jours après: mais ne croyons pas, mes frères, que notre divin Maître qui fit descendre autrefois l'Esprit-Saint sur les fidèles rassemblés au cenacle, ne se communique plus à présent. Toujours plein de bonté et de charité envers les hommes, il en a fait part à tous les chrétiens qui, à l'exemple de ses premiers disciples, se mettent en état de le recevoir. Et en quel temps a-t-il coutume de le répandre avec plus d'abondance? C'est surtout dans le temps où nous sommes, durant les fêtes que nous devons célébrer dans quelques jours, et où se renouvelle la mémoire de la descente du Saint-Esprit et l'anniversaire de la naissance de l'Eglise. Avec quel empressement ne devons-nous pas, mes frères, nous préparer à recevoir la plénitude du Saint-Esprit et nous renouveler par là dans l'esprit du christianisme. Pour nous y animer, nous n'avons qu'à bien sentir de quelle importance il est pour nous de recevoir le Saint-Esprit à ces fêtes de la Pentecôte; nous nous instruirons ensuite des dispositions qu'il faut y apporter. L'importance qu'il y a de se disposer à la fête de la Pentecôte, la manière de s'y préparer, voilà le sujet de cet entretien.

Premier point. — Devons-nous nous préparer avec grand soin à recevoir l'Esprit-Saint? Trois raisons principales nous en démontrent l'importance: l'excellence du don que nous devons recevoir, le besoin que nous en avons et les grands biens qui en doivent être comme les fruits. On entrera dans l'exposition de ces trois motifs: 1° l'excellence du don: *Grande opus; neque enim homini preparatur habitatio, sed Deo.* (1 Paral., XXXI, 1.) Ainsi parlait David lorsqu'il préparait un temple matériel au Seigneur. Combien plus justement, lorsqu'il s'agit de préparer au Saint-Esprit une demeure dans nos cœurs, devons-nous nous écrier, *grande opus*, c'est un grand ouvrage, digne de tous nos soins. On vous l'a dit, mes frères, lors-

qu'on vous a exhortés à vous disposer à la communion, et on ne peut trop vous faire sentir l'excellence de l'action que vous méditez. Mais cette préparation est-elle moins nécessaire pour vous disposer à recevoir l'Esprit-Saint, que pour communier? N'est-ce pas également votre Dieu, le même que le Père et le Fils? Ne veut-il pas aussi habiter dans nous, faire sa demeure dans notre cœur? *Ad eum veniemus, et apud eum mansionem faciemus.* Les saints Pères nous enseignent que le Saint-Esprit se communique réellement aux âmes justes; il y réside comme dans son saint temple, et que si, par une supposition impossible, il n'était pas partout, il se trouverait cependant dans l'âme du juste. (On emploiera ici quelques-unes des pensées dont on se sert pour montrer l'excellence de la communion, par rapport au corps de Jésus-Christ, et quelques passages des Livres sacrés, par exemple: *Præparate corda vestra Deo* (1 Reg., VII, 3.) *Præparate vos per domos.* (II Paral., XXXV, 3.) *Præparate in occursum Dei tui.* (Amos, IV, 12.)

Second motif. Le besoin que nous avons du Saint-Esprit. Et quel besoin plus pressant, plus continu? Que sommes-nous sans l'Esprit-Saint? Qu'est-ce qu'un homme déstitué de ce divin Esprit, abandonné à l'esprit du monde, possédé de l'esprit malin; en quel état déplorable n'est-il pas réduit, quelque riche, quelque fort, quelque savant même qu'il puisse être d'ailleurs? Exemples des philosophes, des sages du paganisme: exemples surtout de nos sages modernes qui se sont couverts d'opprobre par toutes les folies, les fureurs et les impiétés de la révolution. *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt* (Rom., I, 22); erreurs, dérèglements, péchés les plus honteux, autant de suites de la privation de l'Esprit-Saint. Non, mes frères, nul mérite pour le ciel dans un homme qui n'a pas l'Esprit-Saint. De quelque prudence qu'il paraisse doué, quelque mérite qu'il paraisse avoir d'ailleurs, il est très-pauvre et très-misérable. Qu'est-on sans la grâce de Dieu, et comment peut-on l'avoir sans avoir le Saint-Esprit? Rien donc de plus pressant que de nous le procurer, si nous ne l'avons pas; rien de plus important que de le conserver, si nous avons déjà le bonheur de le posséder. Le besoin que nous en avons est général et perpétuel: *Sine tuo numine nihil est in homine, nihil est innoxium.* Sans son secours nous ne pouvons rien; nous sommes sans lumière, sans force, sans onction. Comparaison d'un corps lorsque l'âme en est séparée, du soleil qui n'éclairerait, qui ne ferait plus sentir de chaleur. Le Saint-Esprit est l'âme de notre âme, son soleil, sa nourriture etc., en tout temps et à tout âge. L'Eglise en est bien persuadée; c'est pourquoi elle l'invoque dans toutes ses prières, elle ne cesse de le demander pour ses enfants, elle les invite à le demander eux-mêmes continuellement. On fera remarquer ce qu'étaient les apôtres avant qu'ils eussent reçu la plénitude du Saint-Esprit. Quoiqu'ils n'en

fussent pas tout à fait privés, ils étaient néanmoins sujets à beaucoup d'imperfections ; on en citera quelques traits. Aussi le Sauveur leur déclarait-il qu'il fallait que le Saint-Esprit vint en eux pour les changer en d'autres hommes. En avons-nous moins besoin que les apôtres ? Qu'il s'en faut bien que notre amour pour Jésus-Christ égale le leur ? Ayons donc la même ardeur qu'ils eurent après le départ de leur Maître, pour se disposer à recevoir l'effet de sa promesse.

3^e Motif. Les grands biens que nous procurera le Saint-Esprit. Ici il n'y aura qu'à expliquer les sept dons du Saint-Esprit, qui éclaire, purifie, sanctifie, fortifie toutes les puissances de notre âme, et répare en quelque sorte le dérèglement que le péché de notre premier père y a causé. (*Voy. DUPONT, SEIGNERI, tom. V; S. THOMAS, 1, q. 2; SYLVIVS.*) Ces dons ne sont autre chose que des habitudes ou qualités permanentes que Dieu communique à l'âme avec la grâce sanctifiante pour en fortifier les puissances surnaturelles, pour les rendre souples aux mouvements de la grâce et capables d'exercer les actes des vertus les plus difficiles. Il y en a sept : les dons de sagesse, etc. Quels avantages sont comparables à ceux que ces dons nous procurent ? Les uns perfectionnent notre entendement, les autres la volonté. Le don de sagesse nous inspire du mépris et du dégoût pour les choses de la terre, et nous fait estimer et goûter les choses de Dieu. Les dons d'intelligence et de science bannissent l'ignorance et l'erreur de notre entendement, nous font connaître les mystères de la religion et juger sainement les choses par rapport au salut. Le don de conseil nous garantit de l'imprudence et de la précipitation ; nous fait prendre sagement notre parti dans les choses qui sont de conséquence pour notre salut. Le don de force nous fait surmonter la lâcheté, la timidité naturelle de vaincre tous les obstacles qui se rencontrent dans la pratique de la vertu. Le don de piété nous aide à remplir saintement nos devoirs envers Dieu, envers nos supérieurs, nos égaux et nos inférieurs. Enfin, le don de crainte de Dieu qui est comme la base et le fondement de tous les autres dons, nous empêche de nous laisser aller à nos passions, et nous fait abstenir de tout ce qui peut déplaire à Dieu et nous exposer à son indignation. Jugez de là, mes frères, s'il est rien de plus utile à l'homme, rien qu'il doive plus souhaiter que de recevoir l'Esprit-Saint, qui exclut de notre âme l'esprit du monde, et tous les vices capitaux par lesquels il tâche de se rendre maître de nos cœurs.

Après l'exposition de ces motifs, on demandera aux auditeurs ce qu'ils ont pensé jusqu'ici de la promesse que le Sauveur nous a faite de nous donner son Saint-Esprit, s'ils ont été bien persuadés du besoin qu'ils avaient de ses dons ; s'ils en avaient bien connu l'utilité ? Hélas ! la plupart des chrétiens y sont insensibles. Ils estiment les qualités naturelles du corps et de l'âme, ils s'empressent pour se les procurer, tandis qu'ils ne font pres-

que aucun cas des perfections surnaturelles dont le Saint-Esprit comble l'âme du juste, et dans laquelle il fait sa demeure. N'avez-vous pas été vous-mêmes et n'êtes-vous pas encore dans cette erreur ? On conclura en inspirant aux auditeurs un grand désir de recevoir l'Esprit-Saint, avec l'abondance de ses dons ; mais un désir agissant et efficace, qui les porte à imiter les apôtres et les autres disciples de Jésus-Christ, dans le soin qu'ils prirent pour attirer sur eux l'Esprit-Saint.

Deuxième point. — Vous désirez sans doute, mes frères, recevoir le Saint-Esprit aussi bien que les premiers fidèles auxquels il fut communiqué le jour de la Pentecôte. Vous n'avez qu'à suivre leur exemple : ouvrez les Livres sacrés et voyez ce que saint Luc nous en apprend. Aussitôt que le Sauveur fut monté au ciel, ils exécutèrent l'ordre qu'il leur avait donné en leur disant : Tenez-vous dans la ville de Jérusalem jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force qui vient d'en haut, c'est-à-dire de mon Esprit qui doit vous remplir de force, et que je vous enverrai du haut du ciel : *Vos autem sedete in civitate quoad usque induamini virtute ex alto.* (*Luc., XXIV, 49.*) Ils se retirèrent donc à Jérusalem, se réunirent tous dans une maison, dans un appartement supérieur qu'on appelait le cénacle, et là persévérèrent dans un même esprit, dans l'exercice de la prière et de l'oraison, avec les saintes femmes et Marie, Mère de Jésus. Il est facile de voir à quoi se réduisent les dispositions que vous devez apporter à l'exemple de ces premiers fidèles. La première est le recueillement et la retraite, autant que votre état peut vous le permettre. La seconde est la prière, mais une prière humble et persévérante. La troisième est la charité et l'union fraternelle.

1^o La retraite et le recueillement intérieur. Ce n'est pas au milieu du monde, des plaisirs, de la dissipation, des embarras du siècle que l'on peut bien écouter la voix de l'Esprit-Saint. *Hæc vox*, dit saint Bernard, *non sonat in foro, non auditur in publico, secretum querit auditum.*

L'égarement où sont l'esprit, les sens et les affections de notre âme, lorsque nous nous trouvons habituellement et avec plaisir dans les vaines sociétés de ce monde, ôte, pour ainsi dire, au Saint-Esprit, le goût de nous parler intérieurement, de nous visiter, ou, s'il nous parle, nous n'entendons point sa voix, nous ne la goûtons point, nous n'y donnons point l'attention convenable : *Non in commotione Dominus.* (*III Reg., XIX, 11.*) Semblable à un ami qui a des choses intéressantes à nous communiquer, il veut nous trouver seuls pour nous parler à cœur ouvert, la compagnie lui déplaît et le fait retirer.

Concluez de là, mes frères, que la fuite du monde qui consiste au moins à se mettre en garde contre sa corruption, ses vanités et l'esprit de dissipation qui y règne, en un mot, à n'avoir de commerce avec lui qu'autant qu'on y est obligé par les devoirs indispensables de son état, est la première chose

qu'on doit faire pour se disposer à recevoir le Saint-Esprit. C'est là une condition essentielle, sans laquelle nous ne le recevrons pas. Pendant ces huit jours qui précèdent la fête de la Pentecôte, à l'exemple des apôtres et des disciples, séparons-nous du monde, vivons dans une retraite plus religieuse que de coutume; éloignons de nos esprits mille idées vaines, qui ne pourraient que les distraire et les dissiper; vidons nos cœurs de ces attachements mondains, qui nous empêcheraient de goûter les délices ineffables que l'Esprit-Saint répand dans nos âmes.

Prenez garde, au reste, mes frères : on ne vous demande pas que vous interrompiez vos travaux pendant ces huit jours; que vous abandonniez les occupations nécessaires de votre état; non, on ne le demande point. Mais on demande que vous renonciez pendant ces saints jours à tout amusement frivole, à toute occupation trop dissipante, si elle peut être remise à un autre temps. Allez à votre travail ordinaire; nous vous y invitons : mais en le faisant, tenez-vous plus recueillis; supportez-en les fatigues avec plus de patience, et interdisez-vous surtout ces paroles oiseuses, ces murmures qui vous en font perdre le prix; élevez souvent vos cœurs vers Dieu, et entretenez-vous dans un esprit de prière habituelle. C'est la seconde disposition que vous devez apporter à la venue du Saint-Esprit, pour l'attirer dans vos cœurs.

Les apôtres doivent encore ici vous servir de modèles. Ils ne se contentèrent pas, depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte, de vivre séparés du reste des hommes et de n'avoir aucune relation avec eux, mais ils passèrent ces dix jours dans la prière et autres exercices de piété. Ils persévéraient unanimement, nous dit le texte sacré, dans la prière avec les saintes femmes et Marie, Mère de Jésus : *Erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus et Maria Matre Jesu. (Act., I, 14.)* Si, comme eux, nous désirons recevoir le Saint-Esprit, comme eux aussi nous devons le demander par les prières les plus ferventes; car Dieu ne donnera son Saint-Esprit qu'à ceux qui le lui demanderont avec ferveur et constance : *Dominus dabit Spiritum bonum petentibus se.*

Mais pour prier, il faut désirer; et si les apôtres priaient si ardemment, c'est qu'ils désiraient encore plus vivement la venue de l'Esprit consolateur, du divin Paraclet. Ils sentaient le poids de leurs misères, ils voyaient l'étendue de leurs besoins, ils étaient vivement touchés et affligés de se voir sans maître, sans guide, sans consolateur dans leur tristesse et leur affliction. Il leur tardait de voir enfin s'accomplir les grandes promesses que leur bon Maître, notre divin Sauveur, leur avait faites. Voilà ce qui les engageait à en solliciter l'accomplissement avec tant d'ardeur et par des prières si continuelles. Comme eux, mes frères, sentons nos besoins, nos misères; voyons le triste état où nous sommes réduits : sans goût pour le ciel, n'ayant de l'amour que pour les choses de la terre, que pour les plaisirs peut-être et les folies de ce monde,

sans cependant avoir pu jusqu'ici y trouver notre bonheur. Dans de si tristes circonstances, que pouvons-nous faire de mieux, que de désirer ardemment la venue de l'Esprit-Saint, de cet Esprit qui nous éclairera, qui nous détachera des choses de la terre, nous en fera sentir le vide et le néant, et ne nous fera plus soupirer que pour les choses du ciel.

Multipliez donc vos prières, mes frères, pendant ces saints jours, à l'exemple des apôtres; faites-les avec plus d'attention et de ferveur qu'à l'ordinaire. Assistez chaque jour à la sainte Messe, si vos occupations vous le permettent. Si vous ne le pouvez pas, unissez-vous du moins de cœur et d'esprit aux saintes âmes qui ont le bonheur d'y assister. En un mot, priez dans l'union et la charité fraternelle : autre disposition pour recevoir le Saint-Esprit, qui n'est pas moins nécessaire que les précédentes.

En effet, mes frères, sur qui croirez-vous que l'Esprit-Saint descendra, et dans quelle famille pensez-vous qu'il viendra faire sa demeure ? Se communiquerait-il à ces personnes qui vivent habituellement dans la haine et la rancune, qui ne peuvent vivre en paix avec qui que ce soit, qui ne veulent rien souffrir, rien pardonner ? Viendrait-il dans ces familles où il n'y a que brouilleries et dissensions, que disputes et querelles, où les pères et mères vivent sans union, sans accord et dans de scandaleuses divisions, où les frères et sœurs se déchirent mutuellement, sont sans attention, sans complaisance les uns envers les autres ? Dans ces familles, en un mot, où règne une guerre perpétuelle ? Non, mes frères, ce n'est point là que l'Esprit-Saint viendra. Il est un Dieu de paix et de charité, d'union et d'amour, il ne viendra point où ces vertus ne règnent point.

Sur qui donc viendra-t-il ? Sur ces hommes humbles, pacifiques, doux, patients, qui vivent en paix avec chacun, qui pardonnent de bon cœur, et qui aiment le prochain comme eux-mêmes. Il viendra dans ces familles qui sont, en quelque sorte, l'image du ciel, par l'union, la concorde, l'ordre et la paix qui y règnent. Dans ces familles où l'on s'aime, où l'on se chérit mutuellement; où les pères et mères vivent dans la plus parfaite union; où l'on se plaît à aller au-devant des desirs les uns des autres; où l'on s'applique à vivre en paix avec chacun au dedans et au dehors : à rendre service à chacun, à pardonner de bon cœur et pour l'amour de Dieu les offenses, et à n'en faire à personne. Voilà, mes frères, où l'Esprit-Saint viendra et où il fixera sa demeure; parce que c'est là qu'il se plaît. Il est l'union du Père et du Fils; il est le Dieu de paix et de charité, et il ne peut venir que dans des cœurs remplis de charité. Aussi voyons-nous que les premiers fidèles sur qui l'Esprit-Saint descendit au jour de la Pentecôte, vivaient dans la plus parfaite unité; qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme pour l'unité des sentiments et l'union des cœurs. Imitez-les, et comme eux

nous aurons part aux dons de l'Esprit-Saint : comme eux nous le recevrons.

On finira par exhorter les auditeurs à se pénétrer des vérités qu'on leur a annoncées, et à entrer dans les dispositions qu'ils doivent avoir pour recevoir l'Esprit-Saint. On pourra leur suggérer quelques prières courtes pour demander la venue du Saint-Esprit, telles que celles dont il est parlé à la fin de l'instruction précédente, ou autres également propres à enflammer leurs désirs ou à soutenir leur dévotion. On les invitera à ajouter à tout cela quelques autres bonnes œuvres, comme aumônes, mortifications, etc., surtout pour la veille du jour de la Pentecôte, qui est un jour de jeûne de précepte pour ceux qui n'en sont pas légitimement dispensés. On les invitera aussi à purifier leurs cœurs par la digne réception des sacrements et à assister avec tout le recueillement et la dévotion dont ils seront capables aux Offices du jour, et même les personnes qui en auraient le temps, aux Offices de la veille ; le matin à la bénédiction des fonts, pendant laquelle ils feraient bien de renouveler les vœux de leur baptême, et l'après-midi aux premières vêpres de la Pentecôte, si on est dans l'usage de les chanter dans la paroisse.

Nécessité et utilité de la méditation ; manière d'y vaquer. — Un excellent sujet à traiter en ce dimanche, serait la méditation ou oraison mentale. Pour cela, on s'attachera au point particulier recommandé par saint Pierre et exprimé dans ces mots : *Vigilate in orationibus.* (I Petr., IV, 7.) C'est surtout par là, mes frères, dira-t-on, que vous devez vous disposer à recevoir l'Esprit-Saint, ainsi que firent les premiers fidèles : *Erant perseverantes in oratione.* (Act., I, 14.) Je vous ai entretenus ailleurs de la nécessité et des conditions de la prière prise en général, et vous en êtes suffisamment instruits ; mais comme il y a différentes espèces de prières, ainsi que l'insinue saint Pierre en vous disant de *veiller dans les prières*, ce temps m'a paru plus propre à vous instruire d'une sorte de prière dont vous n'avez peut-être jamais entendu parler, ou du moins que plusieurs s'imagineront ne leur pas convenir, que d'autres regarderont comme impossible, et qui est cependant très-nécessaire, très-salutaire et même très-facile à pratiquer. On l'appelle *prière mentale* ou même *prière de cœur* ; on lui donne aussi le nom d'*oraison* ou de *méditation*. Mais que ces noms ne vous rebutent point : pour peu que vous vouliez être attentifs, vous conviendrez bientôt de la facilité, de l'utilité et même de la nécessité de ce saint exercice. Voilà, mes frères, le sujet de cet entretien ; mon but est de vous faire pratiquer la même oraison, les mêmes prières qui firent l'occupation des apôtres et des disciples rassemblés au cénacle, durant les dix jours qui précédèrent la Pentecôte. Fasse le ciel que j'y réussisse ! Quel changement ne verrait-on pas parmi vous dans fort peu de temps ! Cet entretien renfermera deux réflexions : la première sur la nécessité et l'utilité de l'oraison mentale ;

la seconde sur la méthode que l'on doit y garder ou la manière d'y vaquer.

Première réflexion. — Avant de commencer le corps de l'instruction, il est bon d'avertir les peuples, qu'en venant leur parler de cette espèce d'*oraison*, on ne fait qu'obéir à l'intention de notre saint Père le pape Benoît XIV, qui, dans son bref du 16 décembre 1746, enjoint aux pasteurs de faire bien connaître aux fidèles la nécessité et l'utilité de l'oraison mentale, et de ne rien négliger pour les porter à ce saint exercice : il accorde même des indulgences très-abondantes à toutes les personnes qui l'apprennent et la pratiqueront.

Rien de mieux fondé, rien de plus sage que la conduite du saint Père. Il n'est personne à qui cette oraison que nous appelons *mentale*, ou *méditation*, ne soit nécessaire, et tous les prétextes dont on se sert pour s'en dispenser, sont sans fondement. On montrera la nécessité de cet exercice, en exposant sa nature. Qu'entend-on par *prière mentale* ou *oraison* ? Ce n'est autre chose qu'une réflexion sérieuse sur les vérités de la religion, sur nos devoirs, sur notre salut, d'où suivent les bons désirs et de saintes résolutions accompagnées de prières ou de demandes, pour pratiquer ce que l'on a résolu : or, mes frères, qui peut douter qu'un tel exercice ne soit nécessaire à tout chrétien ? Déjà Dieu en avait fait une loi, un précepte à son peuple dans l'ancienne loi : *Tu mettras ces commandements dans ton cœur*, dit le Seigneur, *tu les enseigneras à tes enfants, tu les méditeras souvent et continuellement, non-seulement quand tu seras en repos dans ta maison, mais encore dans tes voyages ; tu y penseras dès le matin, tu t'en occuperas en te couchant : « Meditaberis in eis sedens in domo tua, ambulans in itinere, dormiens atque consurgens. »* (Deut., VI, 6 seqq.) Les chrétiens sont-ils moins obligés à ces réflexions ? Et d'où viennent les désordres ? N'est-ce pas du défaut de réflexion ? *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.* (Jerem., XII, 11.) *Nullus est qui agat penitentiam super peccato suo, dicens : Quid feci ?* (Jerem., VIII, 6.) Ce n'est pas qu'on ait perdu entièrement la foi ; mais elle est comme morte, n'étant pas vivifiée par la réflexion ; et comment ne se livrerait-on pas à ses passions, en négligeant de nourrir son âme des vérités saintes de la religion ? Comment pourrait-on réussir dans la grande affaire de son salut, sans ce moyen ? Que faut-il pour se sauver ? Il faut connaître Dieu d'une connaissance qui puisse produire en nous son amour ; il faut se connaître soi-même pour réformer ses défauts, pour les combattre et s'en humilier ; il faut connaître ses devoirs non-seulement généraux, mais particuliers, pour s'exciter à les remplir ; il faut enfin prévoir les difficultés du salut pour les surmonter et vivre dans cette vigilance continuelle, sans laquelle on ne peut réussir dans la grande affaire de l'éternité ; et comment faire tout cela, si on ne rentre en soi-même par de

fréquentes réflexions ? On reprendra le détail ci-dessus, ensuite on réfutera les prétextes d'affaires temporelles, d'ignorance, d'égarement, d'imagination, et même d'une humilité mal placée, qui fait croire à plusieurs que l'exercice d'oraison n'est bon que pour des religieux, des ecclésiastiques ou pour des personnes qui n'ont rien à faire que de prier, qui sont éclairées et qui font profession d'une piété particulière. Mais, reprendra-t-on, 1^o est-il donc une affaire plus intéressante que celle du salut ? 2^o Chacun n'est-il pas capable de réfléchir, et ne pensez-vous pas tous aux moyens de réussir dans vos affaires temporelles, dans vos différentes entreprises ?... 3^o L'exercice dont je vous parle n'est point au delà de votre portée, et pour peu que vous ayez de bonne volonté, vous vous en instruirez aisément, vous viendrez bientôt à bout de le pratiquer. 4^o Vous importe-t-il moins de faire votre salut qu'aux religieux, qu'aux ecclésiastiques et aux chrétiens fervents qui vivent dans le monde ? Regardez donc, mes frères, comme une illusion du démon l'erreur où vous avez vécu jusqu'à présent sur un point si important, et persuadez-vous bien aujourd'hui que vous ne réussirez jamais dans l'affaire indispensable du salut, si vous négligez d'y réfléchir souvent.

On pourra citer ici le sentiment de saint François de Sales, dans son *Introduction à la vie dévote*, qu'il a faite pour les gens du monde. Mais pour vous engager plus efficacement à cet exercice, connaissez-en bien l'utilité : je vous en ai déjà dit quelque chose dans un autre entretien : il y a des avantages singuliers attachés à ces saintes réflexions ; car elles éclairent l'entendement, elles purifient la volonté, elles corrigent les défauts, elles règlent les mœurs, elles rendent toute la conduite honnête et chrétienne ; là on s'instruit de tous ses devoirs, on prévoit les dangers du salut et on les prévient, on connaît ses fautes et on les répare, on se fortifie dans les vertus théologiques et morales, en un mot, par ce moyen on met son salut en assurance ; c'est le sentiment de tous les saints qui sont nos maîtres dans la vie spirituelle. (Voy. S. BERNARD., *De consideratione*, au pape Eugène.) Après avoir développé tous ces avantages, on conclura avec saint François de Sales (*roy. le chap. 1^{er} de la 1^{re} partie de l'Introduction, n. 9 et 10*), qu'il ne faut rien négliger pour méditer chaque jour. Vous me direz sans doute que vous souhaiteriez bien le faire, mais que vous n'en avez pas le temps, et que vous n'en savez pas la méthode. Vous pouvez le trouver, ce temps, malgré toutes vos occupations, et il ne vous est pas difficile de pratiquer dans votre état l'exercice dont je vous parle ; écoutez ce que je vais vous dire dans une seconde réflexion.

Deuxième réflexion. — Non, mes frères, le saint exercice dont je vous parle n'est point si difficile qu'on se le persuade communément dans le monde, et il n'en est aucun parmi vous qui n'en soit capable : les pre-

mières chrétiens en faisaient une de leurs principales occupations ; il y a encore de nos jours plusieurs âmes justes, non-seulement dans les maisons religieuses, mais même dans le siècle, qui ne passent aucun jour sans y donner quelque temps, selon que leur âge et les devoirs de leur état peuvent le permettre. Je n'ai qu'à vous proposer leur exemple et à vous mettre devant les yeux la méthode qu'elles y observent. (Il est ici besoin de beaucoup de prudence pour dire ce qui convient à la paroisse, en égard aux personnes qui la composent. Dans les paroisses où il y a un certain nombre de gens qu'on appelle honnêtes, qui ne sont pas obligés d'aller aux travaux de la campagne, on entrera dans quelques détails sur la méthode ordinaire de l'oraison mentale, pour la préparation, le corps de l'oraison et la conclusion, en les exhortant à ce saint exercice. On leur indiquera les livres qui pourraient les instruire. S'il n'y a que des gens de travail dans la paroisse, on leur enseignera une manière de faire l'oraison, qui soit à leur portée et qui puisse s'accommoder à leur travail corporel ; par exemple, on leur proposera de se conserver en la présence de Dieu après leur prière du matin, et surtout de se rappeler la manière dont Jésus-Christ commençait son travail, lorsqu'il était avec saint Joseph ; ils l'adoreront intérieurement, et le prieront de leur communiquer de saintes pensées, de pieux sentiments et quelques bonnes résolutions pour passer saintement la journée.) Cela peut se faire, dira-t-on, soit à la maison, en s'y occupant du soin du ménage, soit en voyage, soit dans les ouvrages de la campagne. (Après cette courte préparation, on leur recommandera de garder le silence, autant qu'ils pourront, le premier quart d'heure de leur travail, et durant ce temps ils feront ce qu'on appelle le corps de l'oraison, en faisant usage des trois puissances de leur âme : la mémoire, l'entendement et la volonté.) Rappelez-vous, leur dira-t-on, quelques vérités de notre sainte religion, celles que vous aurez lues le soir, ou que vous aurez entendues le dimanche à l'église, ou quelque autre qui vous paraîtra plus importante. (On peut leur indiquer différents sujets pour chaque jour de la semaine.) Animez votre foi, dira-t-on, et croyez ce que Jésus-Christ vous a dit sur cette vérité ; demandez-vous à vous-mêmes si vous en êtes bien persuadés, voyez comment vous vous comportez à cet égard, faites attention aux saints mouvements que produira en vous le Saint-Esprit, formez quelques bons actes, par exemple, d'amour, de contrition, etc., ne manquez jamais de prendre quelques saintes résolutions pour le jour même, et qui vous soient particulières, c'est-à-dire, pour vous corriger de quelques défauts, et acquérir quelques vertus, selon que vos besoins spirituels les plus pressants pourront l'exiger. Terminez le tout par une courte prière, mais humble et fervente, pour obtenir la force d'exécuter ce que vous aurez résolu, et priez la Mère de Dieu,

voire bon ange gardien, votre saint patron et celui de la paroisse, d'intercéder pour vous. Y a-t-il rien là, mes frères, qui soit impossible à un esprit raisonnable, à un chrétien qui désire sincèrement son salut? Eh quoi! durant votre travail, lorsque vous êtes seul, n'occupez-vous pas votre esprit de mille choses vaines, inutiles et terrestres; ne pensez-vous pas à vos intérêts temporels, à rendre votre travail plus profitable, à perfectionner vos ouvrages? Si vous travaillez en compagnie, ne vous entretenez-vous pas de différents objets avec les personnes avec qui vous êtes; ne les écoutez-vous pas lorsqu'elles vous disent des choses qui vous intéressent? Et pourquoi ne vous occuperiez-vous pas, lorsque vous êtes seul, de votre affaire éternelle? Pourquoi n'écouteriez-vous pas Dieu qui vous parle au fond du cœur? Qui vous empêcherait de consacrer à cela au moins un quart d'heure dans la matinée? Qu'il serait édifiant, mes frères, de voir une troupe d'ouvriers faire ce généreux sacrifice dès le matin, et s'interdire toute conversation pendant l'espace d'environ un quart d'heure, pour converser d'une manière chrétienne. Ce serait bien alors que l'on pratiquerait ce bel avis de saint Pierre dans l'Épître de ce jour: *Si quis loquitur, quasi sermones Dei*. On n'entendrait parmi vous que des discours édifiants. Quelle douceur même, quelle consolation ne goûteriez-vous pas dans votre travail! Faites-en l'expérience, je vous en supplie, pendant cette semaine, *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus*. (Psal. XXXIII, 9.) Pères et mères, maîtres et maîtresses, ayez soin de mettre en pratique ce que je vous recommande, c'est de vous principalement que dépend l'observation de cet avis, le plus important que l'on puisse vous donner. Ne doutez point, si vous y êtes fidèles, que le Saint-Esprit ne descende dans vos maisons et sur toute votre famille: *Dabit Spiritum bonum petentibus se*. (Le Pape recommande l'oraison mentale en famille.) On terminera ce second point en conjurant le Saint-Esprit de répandre sur la paroisse l'esprit d'oraison, comme il le répandit sur les fidèles au cénacle. Heureux le pasteur qui pourra gagner sur ses paroissiens de vaquer à ce saint exercice!

LE SAINT JOUR DE LA PENTECOTE.

Solennité de la Pentecôte. Sur la religion.

Avis important. — Un pasteur, pour bien instruire son peuple en ce jour, doit étudier à fond l'esprit de l'Eglise en cette solennité, pour en pénétrer ses auditeurs. Ce jour est à proprement parler l'anniversaire de la naissance de l'Eglise; c'est donc sa fête par excellence: c'est aussi, par une suite nécessaire, la grande fête de tous les fidèles et même de chaque fidèle en particulier. Les saints Pères la font aller de pair avec celles de Pâques: *Lætetur in hac die, ait sanctus Ambrosius, in Pentecoste, sicut in Pascha lætati sumus; est enim in utroque die solem-*

nis solemnitas. Saint Augustin l'appelle la consommation de l'ouvrage du Sauveur, etc.

Que doit-on conclure de cette grande estime que les saints Pères ont eue de cette fête? Que ceux qui sont préposés pour l'instruction des peuples doivent apporter une attention particulière à en donner une juste connaissance, afin qu'ils la fassent célébrer avec la dévotion qu'elle mérite. Chacun sait que cette fête, dans le siècle dernier, était comme celle de Pâques, accompagnée de deux autres, et même autrefois on chôrait toute la semaine.

On peut s'attacher, 1° à bien expliquer la grandeur de cette fête; 2° à développer le mystère de la descente du Saint-Esprit, et le changement qu'il fit dans les apôtres. On annoncera les Quatre-Temps et la fête de la sainte Trinité, pour le dimanche suivant; et on donnera les avis convenables.

Sur la solennité de la Pentecôte.

Spiritus Domini replevit orbem terrarum, et hoc quod continet omnia scientiam habet vocis. (Sap., I, 7.)

L'Esprit du Seigneur a rempli l'univers, et comme il contient tout, il a aussi la connaissance de tout.

Le Saint-Esprit, l'Esprit du Seigneur remplit l'univers, et il l'a toujours rempli dès le moment de sa création; mais il l'a fait, mes frères, d'une manière plus admirable et plus avantageuse pour nous au jour de la Pentecôte, en ce jour qu'il descendit visiblement sur les apôtres, sur les fidèles assemblés au cénacle, et il le fait encore sur tous ceux qu'il trouve disposés à le recevoir. Remercions-en le Seigneur, et rendons-lui des actions de grâces éternelles pour un si grand bienfait. Bénissons le Père, de qui cet Esprit-Saint procède; bénissons le Fils, qui nous l'a envoyé; bénissons le Saint-Esprit lui-même, qui s'est communiqué avec tant d'abondance. Que Dieu se lève, avons-nous dit, et que ses ennemis soient dissipés: *Exurgat Deus*. (Psal. LXVII, 2) Que tous ceux qui refusent de lui obéir, que tous ceux qui le haïssent soient mis en fuite par sa présence; c'est en ce jour que l'empire du démon a été détruit par la venue du Saint-Esprit; c'est en ce jour qu'il a mis le comble aux victoires de Jésus-Christ; qu'il a consommé son ouvrage et établi son Eglise. Quoi de plus grand, mes frères, quoi de plus magnifique que ces paroles dont l'Eglise se sert pour nous annoncer cette fête, et que prétend-elle nous apprendre par là? Elle s'en sert pour nous faire comprendre la grandeur, l'excellence, la dignité de cette fête, et la dévotion avec laquelle nous devons la célébrer.

Entrons dans ses vues, mes frères, et pour y répondre, voyons quel rang tient cette fête parmi les autres fêtes de l'année, et quelle estime nous en devons faire. Instruons-nous ensuite des sentiments de respect, de joie, de reconnaissance et d'amour avec lesquels nous devons la célébrer. La fête de la Pentecôte est de toutes les fêtes de l'année une de celles qui méritent d'être célébrées avec plus de dévotion: premier point. De

quelle manière devez-vous la solenniser : second point.

Premier point. — Pour avoir une idée juste et complète de la fête que nous célébrons, il faut la considérer sous différents rapports : 1° comme fête spéciale et principale du Saint-Esprit, et du plus grand prodige qu'il ait opéré dans les apôtres. 2° Comme la fête de la naissance de l'Eglise et son anniversaire. 3° Comme la fête de notre propre sanctification.

Les saints Pères lui donnent le nom de fête du Saint-Esprit : *Celebramus adventum Spiritus sancti, anniversaria solemnitate. Huic solemniter congregatio, sollemnis lectio, huic sollemnis sermo debetur.* (Ait sanctus Augustinus, serm. 3 Pent.) Saint Bernard : *Hodie est festivitas Spiritus Sancti, qua visibiliter apparuit invisibilis*, etc. (Lisez le reste du premier sermon.) Oui, mes frères, c'est principalement en ce jour que l'Eglise prétend honorer le Saint-Esprit, qui a bien voulu se rendre visible aux hommes. De même qu'elle a institué des fêtes pour honorer le grand mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, sa naissance, etc., elle en a voulu établir une pour honorer le grand mystère de la venue du Saint-Esprit, qui a daigné se communiquer aux hommes et répandre sur eux ses dons d'une manière visible; et quoiqu'en honorant le Fils, nous honorions le Saint-Esprit, elle a jugé à propos d'ordonner des fêtes particulières pour ces différents mystères. C'est donc aujourd'hui la fête spéciale de la troisième personne de la très-sainte Trinité, de l'Esprit-Saint, et, comme nous chantons dans le Symbole à la Messe, de l'Esprit vivifiant, qui procéda du Père et du Fils, qui est adoré et glorifié avec le Père et le Fils, qui a inspiré les prophètes, leur a révélé et fait écrire les divins oracles; c'est, dis-je, la fête de l'Esprit divin, égal en tout au Père et au Fils, et qui nous a été envoyé de leur part. Et qu'est-il venu faire, mes frères? Il est venu opérer le plus éclatant de tous les prodiges dans la personne des apôtres. Qui n'en sera pas saisi d'admiration? Tous ceux qui se trouveront à Jérusalem, rassemblés de tous les pays du monde, en furent étonnés : *Stupebant omnes et mirabantur.* (Act., II, 7.) (On racontera quelque chose de la merveille du don des langues et des prédications des apôtres.) Mais ce qui rend cette fête doublement digne de notre estime et de notre admiration, c'est que c'est en ce jour que s'est faite la publication de la loi nouvelle. Elle se fit, dis-je, d'une manière solennelle, et commença dès lors à obliger ceux à qui elle était annoncée.

C'est en ce jour que cessa la loi ancienne; ce fut la fin de la Pentecôte des Juifs. (On donnera une idée de la fête de la Pentecôte des Juifs qu'ils célébraient cinquante jours après la Pâque, en mémoire de la publication de la loi ancienne, qui se fit cinquante jours après la sortie de l'Egypte, et pour la célébration de laquelle ils étaient à Jérusalem en ce jour.) C'est en ce jour, dis-je, que l'Eglise chrétienne commença à être établie,

que la Synagogue fut détruite, et que Jésus-Christ entra en possession du royaume spirituel qu'il avait mérité. C'est en ce jour qu'il réunit les Juifs et les gentils, pour n'en faire plus qu'un même peuple. Il les rassembla tous dans une même bergerie, sous un même pasteur visible, saint Pierre et ses successeurs. (On pourra dire quelque chose de la prédication de saint Pierre.)

Voilà, mes frères, la célèbre époque de l'origine de l'Eglise chrétienne; c'en est ici l'anniversaire. Faut-il être surpris si elle la célèbre avec tant de magnificence, si elle témoigne tant de joie, si elle invite ses enfants à s'en souvenir même les jours suivants, si elle lui donne le premier rang après la grande fête de Pâques? *Quapropter profusis gaudiis*, etc. (Voy. la Préface.)

Ce n'est pas tout, mes frères, cette fête ne mérite pas seulement notre dévotion par les raisons que nous venons de vous développer. Une autre considération qui nous regarde nous-mêmes, doit nous la rendre plus chère et nous en faire encore mieux sentir l'excellence : c'est que c'est la fête de notre propre sanctification. Il n'en est pas de la fête de la Pentecôte comme des autres fêtes que nous célébrons, même des plus solennelles. En les célébrant, nous nous rappelons seulement ce qui s'est accompli autrefois. (On donnera des exemples, Noël, Pâques, etc., etc.) Ces mystères ne s'opèrent pas de nouveau, mais celui de la Pentecôte se renouvelle réellement, quoique d'une manière moins sensible : *Hæc manifestatio (Spiritus) usque hodie fit nobis*, dit saint Bernard. Le Saint-Esprit agit encore en nous comme dans les apôtres, dit le même saint : *Ad pœnitentiam et compunctionem cordis, ad supplicationem provenia, ad remissionem peccatorum, monet, movet, docet : monet memoriam, movet voluntatem et sic implet totam domum nostram, seu totam animam.* (Après cette exposition, on fera raisonner les auditeurs sur la préférence qu'ils doivent donner à cette fête, la haute estime qu'ils en doivent avoir, soit qu'ils la comparent à celles des Juifs, ou à celles de la nouvelle loi, à celles des Saints et même à celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ; on fera sentir que c'est l'accomplissement de tous les mystères, le sceau de la nouvelle alliance, le plus grand sujet de joie; et que c'est pour cela que l'on termine par elle le temps pascal, qui est le terme et l'accomplissement des mystères de notre rédemption.) Est-ce là, dira-t-on, l'idée que vous en avez eue jusqu'ici? Ne l'avez-vous point regardée comme une autre fête de quelques saints, de quelques saintes? N'est-ce point pour cela que vous vous êtes mis peu en peine de la passer saintement, aussi bien que les jours qui la suivent? Concevez en ce jour l'estime qu'elle mérite, et instruisez-vous des sentiments de dévotion dans lesquels vous devez la célébrer.

Deuxième point. — Les sentiments de dévotion que la fête de la Pentecôte demande de tous les fidèles doivent répondre à la grandeur de cette fête et aux merveilles qui

s'y sont opérées; aux grâces que Dieu a accordées à son Eglise et à celles qu'il veut bien encore répandre sur nous. C'est la fête par excellence du Saint-Esprit; quel respect ne mérite-t-elle donc pas de notre part? C'est la fête de la naissance de l'Eglise et de notre propre sanctification; quelle joie, quelle reconnaissance et quel amour ne doit-elle pas nous inspirer? Voilà, mes frères, les sentiments dont vous devez être pénétrés dans ce grand jour et pendant toute l'octave. 1^o Sentiments de respect, puisque c'est la fête du Saint-Esprit : *Nec dubium est quanta huic dei reverentia debetur, quem Spiritus sanctus excellentissimè sui muneris miraculo consecravit.* Mais en quoi devons-nous marquer notre respect? C'est en reconnaissant cet Esprit divin pour vrai Dieu, consubstantiel au Père et au Fils, en l'adorant du plus profond de nos cœurs, en le remerciant de sa bonté immense pour les hommes. Et comme ce divin Esprit a été envoyé de Dieu le Père par le Fils, nous devons marquer notre reconnaissance aux trois adorables personnes, non-seulement à l'Esprit-Saint qui s'est rendu visible, et est venu changer la face de la terre, mais encore au Père qui nous l'a envoyé par son Fils, et au Fils qui nous l'a mérité. (On dira aux auditeurs de s'entretenir pendant le jour et l'octave des effets merveilleux du Saint-Esprit, et de son amour infini, en leur recommandant d'assister à la Messe et au reste de l'Office, avec plus de ferveur que jamais. On leur donnera des avis pour sanctifier tous les jours de la semaine; en assistant à la sainte Messe, lorsqu'ils le pourront commodément; en se rappelant au milieu de leur travail la manière merveilleuse dont le Saint-Esprit descendit sur les apôtres; le changement étonnant qu'il opéra en eux, et la surprise où se trouvèrent les Juifs venus à Jérusalem, qui s'en retournèrent dans leur pays, et y racontèrent les merveilles dont ils avaient été les témoins.

2^o A ces sentiments de respect et d'une tendre dévotion envers le Saint-Esprit, nous devons joindre des sentiments d'une sainte joie, de reconnaissance et d'amour pour les biens que l'Eglise a reçus en ce jour et que nous en recevons nous-mêmes. Si on se réjouit à la venue d'un prince bienfaisant, si on doit remercier Dieu des moindres faveurs, quelle doit être notre joie en ce grand jour, auquel le Dieu de toute sainteté est venu prendre possession de son Eglise, faire avec elle une alliance éternelle, sanctifier le troupeau et ceux qui doivent le conduire, etc. Les Juifs avaient coutume, en célébrant leur Pentecôte, d'offrir à Dieu en reconnaissance les prémices des fruits nouveaux. C'étaient des pains faits avec les premiers fruits de la nouvelle moisson. Ils rendaient grâces à Dieu de ce qu'il leur avait donné la loi par le ministère de Moïse, sur deux tables de pierre, cinquante jours après leur première Pâque, c'est-à-dire après la sortie d'Egypte. Combien plus devons-nous nous offrir spirituellement, donner les prémices de notre cœur à ce divin Esprit, qui est descendu pour

graver la loi nouvelle, cette loi de grâce et d'amour, non sur des tables de pierre, mais dans le cœur des apôtres et des autres fidèles, et qui use encore envers nous de la même libéralité. De là enfin, sentiments d'amour, mais du plus parfait amour. Et comment ne pas aimer celui qui est l'amour même, qui n'est qu'amour, qui n'inspire et ne produit que l'amour le plus pur, qui est enfin toujours brûlant, et qui ne cherche qu'à se répandre. O mes frères, que de fruits abondants ne retirerez-vous pas de cette fête, si vous vous laissez aller à ces sentiments qui devraient être comme inséparables de la piété des fidèles en cette grande solennité. (On moralisera, en reprenant chacun de ces sentiments de respect, etc., et on en tirera des conclusions naturelles, par exemple, de demander pardon d'avoir si mal célébré les années précédentes une fête des plus solennelles de l'Eglise; de résolution à tenir une conduite toute contraire, surtout de s'abstenir des joies profanes et de la dissipation qui ne sont que trop communes les jours de fêtes.)

On finira par une courte prière au Saint-Esprit. Exaucez, ô divin Esprit! la prière que nous vous faisons et que nous ne cessons de vous répéter avec toute l'Eglise en ce jour; venez, descendez parmi nous, comme vous descendîtes sur les apôtres et les premiers fidèles; remplissez nos cœurs de vos dons précieux, et embrasez-les du feu de votre amour; renouvelez cette paroisse, et communiquez au pasteur et aux ouailles les mêmes sentiments que vous communiquâtes à l'Eglise naissante, et restez avec nous, afin que, agissant toujours par vos saintes inspirations, nous nous rendions dignes de vous glorifier à jamais avec le Père et le Fils, dans le séjour de la gloire.

Sur la religion. — Le texte sera pris de ces paroles de l'Épître : *Repleti sunt omnes,* etc. (*Act.*, I, 4), ou dans l'Évangile : *Paracletus Spiritus Sanctus quem mittet Pater.* (*Joan.*, XIV, 26.)

C'est au jour de la Pentecôte, mes frères, c'est en cette grande fête que nous célébrons que s'est accomplie la promesse que le Sauveur avait faite à ses apôtres, de leur donner son Saint-Esprit, qui les instruirait de toute chose, qui leur enseignerait toute vérité, et les mettrait en état d'en rendre un témoignage public à Jérusalem, dans toute la Judée, la Samarie, dans la Galilée, et jusqu'aux extrémités de la terre. A peine furent-ils remplis de l'Esprit-Saint, qui en fit des hommes nouveaux, leur communiqua le don des langues, celui des miracles, des prophéties, et dans peu de temps ils donnèrent naissance à l'Eglise chrétienne, ils formèrent une société visible de personnes qui firent profession de croire en Jésus-Christ ressuscité, de pratiquer sa doctrine; ils les réunirent tous sous la conduite d'un même pasteur. Elle se répandit insensiblement dans les différents royaumes; et l'on vit bientôt le monde entier faire profession de la reli-

gion chrétienne, dont vous avez, mes frères, le bonheur d'être les membres. Vous êtes bien persuadés qu'elle est la véritable, et je vous crois tous prêts à la soutenir au prix de votre sang.

(Si on a fait l'instruction sur les marques de la véritable Eglise, dont on a donné un plan pour le second dimanche après Pâques, on en fera ici mention.) Mais comme il importe extrêmement que vous soyez bien affermis dans la foi; mais comme vous devez aussi être en état de rendre compte de votre croyance, j'ai cru devoir vous entretenir de l'établissement de notre sainte religion, tant pour votre consolation, que pour votre édification. Mon dessein est de vous faire voir que la religion catholique que nous professons, que l'Eglise romaine, dont nous avons le bonheur d'être les membres, est véritablement l'ouvrage de Dieu; par conséquent, que nous devons nous y attacher de plus en plus, et conformer notre conduite à la doctrine qui y est enseignée: pour cela, nous considérerons cette religion et cette Eglise dans son origine, dans ses progrès et dans sa perpétuité. Qu'est-ce que cette religion, et comment a-t-elle été établie? Premier point. Comment s'est-elle soutenue et perpétuée jusqu'à présent? Second point. De l'un et de l'autre nous tirerons des conséquences aussi salutaires que consolantes.

Premier point. — Pour être pleinement convaincus que la religion que nous professons, que l'Eglise où nous avons le bonheur de vivre, est véritablement l'ouvrage de Dieu, le fruit de la passion de Jésus-Christ, et de la descente du Saint-Esprit, voyons d'abord qu'est-ce que cette religion, quel en est le plan, quels en sont les dogmes, quelle en est la morale. (On donnera ici un abrégé de toutes ces choses, sur quoi on demandera :) Qui a pu former le plan d'une telle religion? Sont-ce des hommes? Mais leur orgueil et leur amour-propre ne s'y seraient-ils pas opposés, puisque la croyance des mystères incompréhensibles révolte en apparence leur raison, et que la morale qui en fait le fond contredit leurs inclinations naturelles? On ne trouve rien dans tous les sages du paganisme, dans tous les anciens philosophes qui puisse être comparé, ni à la haute idée que notre religion nous donne de Dieu, ni à la pureté de la morale, ni à la sagesse du gouvernement qui en forment la base et l'essence. Dieu seul en a donc été l'auteur. Il n'y a donc que lui qui ait pu l'inspirer, et c'est ce qu'il a fait en envoyant son Fils sur la terre, qui s'y est rendu visible, en se revêtant de notre humanité; c'est ce qu'il a fait au jour de la Pentecôte, où les apôtres éclairés des lumières de l'Esprit-Saint en furent instruits parfaitement.

Mais quand même des hommes eussent été capables de former ce plan par leurs seules lumières naturelles, eussent-ils pu l'exécuter dans les circonstances où se trouvait l'univers au temps de Jésus-Christ et des apôtres? Qu'y faisait-on alors? Quelle en était la re-

ligion? Par qui étaient-ils gouvernés, et comment?

Deux religions partageaient alors l'univers: le judaïsme et l'idolâtrie. L'une établie de Dieu, l'autre l'effet de la corruption du cœur humain. La première, renfermée dans la seule Palestine; la seconde, étendue dans tout le reste de la terre. (On donnera une idée de la religion des Juifs et de l'attachement qu'ils y avaient.) Le monde était alors gouverné par les empereurs romains; et c'était le siècle le plus fameux du grand empire, appelé le siècle d'Auguste (c'était le nom de l'empereur d'alors); il réunissait tout ce que la gloire et la sagesse humaine ont de plus éclatant: mais rien n'égalait son attachement pour les faux dieux, à qui il se croyait redevable de l'empire du monde. Partout étaient élevés des temples aux fausses divinités. Rome surtout, la capitale du grand empire, se distinguait par ses superstitions. C'était le centre de l'impiété et de la religion païenne. Que de tristes réflexions présente à nos esprits ce court tableau des erreurs d'alors? L'univers entier livré à l'idolâtrie, plongé dans toute sorte de vices, à l'exception d'un pays assez peu considérable, je veux dire la Palestine, qui faisait profession de reconnaître et d'adorer le vrai Dieu, de pratiquer la loi qu'il avait donnée à son peuple sur le mont Sinai; encore s'était-il glissé parmi eux une multitude de fausses traditions. Ils attendaient, il est vrai, le Messie, un libérateur, un sauveur. Les prophètes l'avaient prédit expressément; ils en avaient marqué les caractères, sa conception, le lieu de sa naissance, etc. Mais, aveuglés par la fausse idée qu'ils s'en étaient formée, prévenus par ceux qui étaient dépositaires des saintes Ecritures, que ce Messie serait un homme puissant, qui les délivrerait du joug des Romains, dont ils étaient devenus tributaires, ils n'avaient point voulu le recevoir; la synagogue entière s'était soulevée contre lui, tous avaient demandé sa mort, et ils étaient enfin venus à bout de le faire mourir sur une croix. Il avait, à la vérité, ce Messie promis, quelques disciples dans Jérusalem, qu'il s'était attachés pendant le cours de ses prédications; mais qui étaient ces disciples? Vous le savez, mes frères, et il n'est pas besoin de vous faire le détail de leur ignorance, de leur faiblesse et de toutes leurs imperfections. Tel était l'état de l'univers, lorsque la religion que nous professons, que l'Eglise, dont nous sommes les membres, commença à s'établir. Rien n'est plus constant que ce fait; toutes les histoires concourent à le démontrer. Or, je vous le demande, mes frères, quel autre que Dieu, c'est-à-dire, un être souverainement puissant, maître de tous les esprits et de tous les cœurs, et qui dispose des hommes à son gré: quel autre, dis-je, qu'un Dieu a pu dans ces circonstances mettre en exécution le plan de la religion chrétienne, et venir à bout d'établir l'Eglise catholique, que nous voyons subsister? Ce ne sont ni les Juifs, ni les gentils, puisque les uns et les autres y étaient tout à fait opposés. Ce n'est pas, non plus,

par l'industrie des disciples du Sauveur, par leur éloquence naturelle, par leur crédit, ni par quelque violence qu'ils aient employée; c'est donc l'ouvrage de Dieu seul : *A Domino factum est istud*. Et que peut-il y avoir de plus admirable? Quoi de plus consolant pour nous, que de nous rappeler la manière dont il l'a accompli : *Est mirabile in oculis nostris*. (Psal. CXVII, 23.)

(On fera ici une supposition, en rappelant au peuple l'état où se trouvait le monde avant l'établissement de l'Eglise.) Qui de nous, dira-t-on, s'il en eût été témoin, et que bientôt après il eût vu le changement qui se fit dans la Judée et dans l'empire romain, et de la manière qu'il s'opéra; qui de nous, dis-je, eût pu n'y pas reconnaître la vertu divine, la main de Dieu, et s'écrier avec le Prophète-Roi, *Dextera Domini fecit virtutem* : « La droite du Seigneur a fait éclater sa force. *Ibid.*, 16.) Voyez en effet, mes frères, les obstacles qui étaient à surmonter, soit de la part des gentils, soit de la part des Juifs. Orgueil, impiété dans les uns, aveuglement et obstination dans les autres. Faire abandonner des religions où l'on avait été élevé, que l'on avait reçues de ses pères; renoncer à ses passions et embrasser une religion qui captive et l'entendement et le cœur, qui mortifie tous les sens. (Voyez la supposition dont se sert Bourdaloue dans sa *Dominicale*, sixième dimanche après l'Epiphanie.) Ils ont été surmontés, ces obstacles. Est-ce par une force humaine? Non, très-certainement. Elle ne va pas jusque-là, surtout si on examine les instruments qui ont servi à ce changement étonnant. Ce ne furent ni les sages ni les puissants du monde qui y furent employés; mais les hommes les plus faibles, les plus grossiers, pécheurs pour la plupart, (On rapportera ce qui est dit des premières prédications de saint Pierre, et surtout cette plénitude de lumières, de sainteté et de force qui parut en eux.) Il n'appartient qu'à Dieu d'instruire ainsi les hommes, de les encourager, de les changer, de les métamorphoser.

Et par combien de miracles ces premiers prédicateurs ne confirmèrent-ils pas la doctrine qu'ils prêchaient? Miracles de toute espèce. L'ombre seule de saint Pierre en opérait. (Voy. les *Actes des Apôtres*.) Au seul nom de Jésus, les malades étaient guéris, les morts ressuscitaient, etc. Aussi, mes frères, vit-on peu à peu l'Eglise chrétienne se former à Jérusalem, malgré toutes les contradictions des prêtres de la Synagogue, des magistrats et des anciens du peuple. Insensiblement la foi en Jésus-Christ ressuscité gagna la Judée, la Samarie, la Galilée. De là, elle se répandit hors de la Palestine, dans les fameuses villes d'Antioche et de Corinthe. Elle parvint enfin jusqu'à la capitale de l'empire romain, et ce fut là que saint Pierre, le chef visible de l'Eglise, fixa son siège, après avoir demeuré quelques années à Antioche.

Que ne puis-je vous bien décrire cette fameuse victoire que la foi remporta sur les puissances de l'enfer, qui triomphaient depuis tant de siècles dans la superbe Rome! Com-

ment penser aux succès qu'y eurent les prédications des apôtres, sans admirer et remercier en même temps la puissance de la bonté divine, des fruits qu'y produisit la divine parole? Ne serait-ce pas, dit saint Augustin, le plus grand de tous les miracles, que le monde se soit converti sans miracle? Celui qui refuse de croire après de telles preuves, n'est-il pas lui-même un prodige d'aveuglement? (Exemples tirés de l'Ancien Testament, par exemple, la conquête de la terre promise et la prise de Jéricho, qui sont incontestablement l'ouvrage du Seigneur.) N'est-ce encore pas une chose plus prodigieuse qu'au son des douze trompettes évangéliques, je veux dire les douze apôtres, les temples de l'idolâtrie aient été renversés dans tout l'univers? Il est évident que les hommes n'emploient pas de tels moyens pour réussir dans leurs entreprises, mais plutôt la force, l'industrie, le crédit, l'éloquence, etc.

(On conclura le premier point par engager les auditeurs à remercier Dieu d'avoir rendu la vérité de notre religion si évidemment croyable, que l'on ne peut sans une extrême folie se refuser de lui rendre l'hommage de sa foi.) Ne serait-ce pas la dernière de toutes les imprudences de la révoquer en doute! (On aura égard à la qualité des auditeurs; on réfutera les prétextes des incrédules; et pour cela, voyez les Pensées de Bourdaloue et les Méditations de Nepveu, aux 2 et 3 août. On montrera la sagesse et la prudence de ceux qui soumettent leur jugement au témoignage d'un Dieu qui s'explique si clairement, s'attachant fermement et constamment à l'Eglise catholique.

Deuxième point. — Ce que nous venons de dire, mes frères, de la naissance de l'Eglise et de la manière dont elle s'est répandue dans le monde, est déjà plus que suffisant pour nous convaincre qu'elle est l'ouvrage de Dieu; mais nous avons encore de quoi nous en convaincre plus pleinement dans la manière dont elle s'est soutenue et perpétuée jusqu'à présent. (Ici on s'attachera à décrire les persécutions des trois premiers siècles, de la part des païens dans tout l'empire, ensuite on en viendra aux hérésies qui l'ont agitée de tout temps.)

Comment pensez-vous, mes frères, que furent traités ceux qui embrassèrent la foi de Jésus-Christ, prêchée par les apôtres et leurs disciples? Comment les apôtres eux-mêmes et tous les prédicateurs de l'Evangile ont-ils exercé leur ministère? Ouvrons d'abord les *Actes des apôtres*. On citera ce qui en est rapporté surtout au chap. VIII, vers. 1 seqq.) : *Facta est persecutio magna in Ecclesia*. Ce qu'en dit saint Paul (II Tim., III, 11) : *Quales persecutiones sustinui*. Partout on s'opposait à cette Eglise : *Nam de secta hac notum est nobis quia ubique ei contradicitur*, dirent à saint Paul les Juifs qui étaient à Rome. (Act., XXVIII, 22.) Après avoir cité ce qui est dans l'Ecriture, on rapportera la multitude innombrable des martyrs dont les histoires font mention, les dif-

férents genres de supplices, la constance admirable des martyrs, et les effets merveilleux que leur constance opérait : *Sanguis martyrum semen Christianorum*, dit Tertullien. (On en tirera une réflexion :) Si toute la puissance des hommes n'a pu lui nuire ; si tous leurs efforts n'ont fait que contribuer à son accroissement ; ce n'est donc pas l'ouvrage des hommes, mais de Dieu, qui a su se servir de ce qui aurait dû la détruire, pour l'étendre de plus en plus, et pour la cimenter plus solidement.

Cependant Dieu permit que les persécutions cessassent. L'empereur Constantin embrassa la foi chrétienne, catholique. On professa notre sainte religion avec une pleine liberté, dans toute l'étendue de l'empire ; des temples sacrés furent élevés au vrai Dieu et à Jésus-Christ son Fils, sur les ruines des temples des faux dieux. Mais aux anciennes persécutions en succédèrent d'autres non moins à craindre. Ce fut de la part des hérétiques, qui attaquèrent des points essentiels de cette religion, la trinité des personnes, la divinité de Jésus-Christ, celle du Saint-Esprit, etc. Ils firent entrer dans leur parti les princes, les rois, les empereurs. Encore dans ces derniers siècles, ils n'ont rien oublié pour en saper jusqu'aux fondements.

Vous dirai-je sans douleur jusqu'où ils ont porté leur fureur contre l'Eglise romaine. On les a vus renverser les temples sacrés élevés au vrai Dieu, fouler aux pieds la divine Eucharistie, abolir le saint sacrifice de la Messe, l'usage de la confession, profaner les reliques des saints, etc. Combien de provinces où ils ont porté le fer et le feu. Que n'ont-ils pas fait pour séduire les vrais fidèles ? Ils leur ont prêché une morale toute conforme aux inclinations de la nature. En affectant le nom de réforme, ils ont enseigné des maximes toutes contraires à celles de Jésus-Christ. Or, mes frères, Dieu, aurait-il pu être l'auteur de telles religions, et en arrêtant, comme il le fait, les progrès de l'hérésie, en étendant la foi catholique parmi les infidèles, par le seul glaive de sa parole, tandis que de faux docteurs, un Luther, un Calvin s'efforçaient de l'abolir dans l'Allemagne, dans la France et dans l'Angleterre ; peut-on douter que la conservation et la perpétuité de la religion catholique ne soit un effet de la toute-puissance divine ?

Remarquez, je vous prie, de quelles armes ces hérétiques se sont servis pour établir leurs sectes pernicieuses. Comparez-les avec celles qu'employèrent les apôtres. Rapprochez leur doctrine et leur vie, de la doctrine et de la vie de ceux que Dieu destina à fonder son Eglise. Ne verrons-nous pas manifestement que ces hérétiques n'ont été conduits que par l'esprit d'erreur et de mensonge, et que la vérité ne se rencontre nulle part que dans notre sainte religion. Dieu l'a conservée jusqu'à présent au milieu de tant d'ennemis, et il la conservera toujours. Jésus-Christ, son chef invisible, lui a promis la perpétuité ; elle seule a le privilège d'en-

seigner la saine doctrine, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. *Ecce ego vobiscum sum*, etc. (Matth., XXVIII, 20.) *Portæ inferi non prævalebunt*. (Matth., XVI, 18.)

Les hérésies se succéderont les unes aux autres ; mais aucune ne triomphera de l'Eglise de Jésus-Christ. En un mot, mes frères, le Saint-Esprit sera toujours avec les premiers pasteurs qui nous gouvernent, et jamais il ne laissera périr son ouvrage. *Ecce ego*, etc. *Ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum*.

Cette promesse et cette prière de Jésus-Christ auront infailliblement leur effet jusqu'à la consommation des siècles. Quelle conclusion, chrétiens, à tirer d'ici ? Car il est temps de finir. Je les réduis à quatre et les comprends en quatre mots, qui seront autant d'instructions pour vous et pour moi. Reconnaissance, étonnement, réflexion, résolution. Appliquez-vous.

Reconnaissance, et envers qui ? Pouvons-nous l'ignorer, Seigneur, et ne serait-ce pas la plus monstrueuse ingratitude, si jamais nous venions à méconnaître le plus grand de vos bienfaits ? Soyez-en donc éternellement béni, ô mon Dieu ! c'est vous, et vous seul qui avez formé cette Eglise, où nous avons le bonheur de vivre ; vous qui l'avez animée de votre Esprit, qui lui avez révélé vos vérités, qui lui avez confié votre loi, etc. Hélas ! que serions-nous devenus, et dans quelles ténèbres serions-nous plongés, si vous ne nous eussiez pas fait naître dans cette Eglise ?

Etonnement. Et de quoi ? ne le voyez-vous pas, mes frères ? n'est-il pas bien étonnant que la parole de Dieu, dès la naissance du christianisme, ait converti le monde entier, et que maintenant elle ne vous convertisse pas ? (*Voy. la fin du sermon de Bourdaloue déjà cité.*)

Réflexion. Que chacun se dise à soi-même, Que me sert-il d'être dans la véritable Eglise, si je n'en pratique pas les maximes, par exemple, si je ne fais point de Pâque ? De quel avantage sera-t-il pour moi que ma religion ait triomphé de toutes les puissances du siècle et de l'enfer, si elle ne triomphe pas de mes passions, et si ma conduite n'est pas conforme à la foi que je professe ? Ma religion ne sera-t-elle pas le plus juste sujet de ma condamnation ?

Enfin, **résolution**. Puisque les vérités évangéliques prêchées par les apôtres et leurs successeurs ont eu tant d'efficacité et de force sur les premiers fidèles, si on les a vus mener la vie la plus sainte, et attirer à la foi, par l'édification de leurs mœurs, les Juifs et les idolâtres ; s'ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme ; s'ils renonçaient à l'affection des biens de la terre ; s'ils s'en dépouillaient pour soulager leurs frères ; s'ils persévéraient dans la prière, dans la fréquentation de la divine Eucharistie, dans l'assiduité à entendre la parole de Dieu ; si enfin on les voyait soutenir cette même religion, que je professe, aux dépens de leur propre vie, con-

fesser Jésus-Christ devant les tyrans, enjurer des tourments inouis avec une patience à toute épreuve : pourquoi ces mêmes vérités qui me sont annoncées, et que je crois fermement, ont-elles si peu de force sur mon cœur ? Pourquoi ma vie est-elle si contraire à celle des premiers chrétiens, à celle de tant de martyrs, et même de plusieurs fidèles qui vivent à présent, et qui, au milieu du monde, honorent leur religion par la sainteté de leur vie ? Quelle confusion pour moi !

Ah ! Seigneur, c'en est fait ; je forme à ce moment la résolution de vivre en vrai chrétien, en vrai catholique. Votre vie, divin Jésus, dont on m'a fait le récit dans tant d'instructions ; vos maximes qu'on m'a annoncées si souvent, seront les seules règles de ma conduite. J'ai besoin pour cela de votre grâce ; envoyez-moi à cet effet votre Esprit de force qui m'aide à me vaincre moi-même, et à persévérer jusqu'à la mort, dans l'observation de vos divins commandements, afin qu'après avoir été un digne membre de l'Eglise militante, je mérite de vous être réuni dans l'Eglise triomphante. *Amen.*

On pourrait aussi parler du don de la foi ; montrer dans un premier point que la foi a été l'effet de la descente du Saint-Esprit et de la prédication des apôtres, et dans le second nos obligations à cet égard.

CHAPITRE V.

Sujets à traiter dans des Prônes, depuis la Trinité jusqu'à la fin de l'année ecclésiastique.

Avis préliminaires. — C'est ici la seconde partie des avis qu'on s'est proposé de donner aux nouveaux ouvriers évangéliques, pour les aider à faire leurs instructions conformément à l'esprit de l'Eglise et au plan général d'instructions que nous avons proposé au commencement de cet ouvrage, et que l'on peut consulter de nouveau. Ils verront que depuis l'Avent jusqu'à la fin du Carême on s'est appliqué à les mettre en état de bien instruire les fidèles de tout ce que notre divin Maître a fait et pratiqué depuis son incarnation jusqu'à sa vie publique ; de tout ce qu'il a fait et souffert pour leur salut, soit dans son jeûne au désert, soit dans sa passion. Ils verront ensuite que dans les instructions du temps pascal, on s'est attaché à la vie glorieuse du Sauveur, et à ce que les fidèles doivent faire pour l'imiter dans sa vie nouvelle, pour obtenir l'Esprit-Saint qu'il envoya à ses disciples du haut du ciel, et conserver par ce moyen la grâce de la communion pascale.

Examinons présentement ce qu'un pasteur doit faire pour continuer à instruire utilement son peuple pendant le reste de l'année, c'est-à-dire, depuis la Trinité jusqu'à l'Avent. Ce que l'Eglise désire de lui, ce qu'elle attend, c'est qu'après avoir proposé à son peuple pendant le premier semestre de l'année chrétienne, qui renferme les saisons de l'hiver et du printemps, ce qu'il y a dans la vie du Sauveur de plus propre à

le faire naître spirituellement en eux ; à les disposer à une vie chrétienne, en les portant à une véritable pénitence, en les préparant à recouvrer la grâce au temps de Pâques s'ils ont eu le malheur de la perdre, en leur enseignant pendant le temps pascal les moyens de la conserver ; elle veut, dis-je, que pendant le second semestre de l'année ecclésiastique, qui concourt à peu près avec les saisons de l'été et de l'automne, ils s'appliquent à leur expliquer la doctrine du Sauveur, telle qu'il l'a prêchée pendant sa vie publique, telle que les Apôtres eux-mêmes l'ont annoncée après la descente du Saint-Esprit. En un mot, elle prétend qu'ils ne négligent rien pour les éloigner des fautes plus ordinaires en cette saison, les détourner de tout vice, les faire croître dans les vertus chrétiennes, et les conduire ainsi, peu à peu et par degrés, à la perfection que le Sauveur et les apôtres nous ont enseignée. Heureux les pasteurs qui n'ont point d'autre but dans leurs instructions ; qui, à l'exemple de Jésus-Christ, ayant commencé par pratiquer eux-mêmes les maximes évangéliques, les prêcheront dans le même esprit que Jésus-Christ ! Mais pour le faire avec succès, il faut lire attentivement les Evangiles et les Epîtres de chaque dimanche ; il y a ordinairement plusieurs sujets à traiter ; les pasteurs dans le choix du sujet, auront toujours égard aux besoins spirituels de leur peuple ; en quoi il faut avoir une grande prudence, ainsi que nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage.

Les sujets à traiter dans le second semestre, sont : 1^o Le grand mystère de la Trinité, et celui de la divine Eucharistie. C'est l'objet principal des deux premiers dimanches après la Pentecôte. 2^o Ce sont les différentes maximes que le Sauveur a prêchées en différentes occasions, que l'Eglise nous rappelle dans l'Evangile du jour, qui renferment ce que doit éviter un chrétien et ce qu'il doit pratiquer. D'autres fois l'Evangile nous donne l'histoire des guérisons miraculeuses opérées par le Sauveur ; d'autres fois enfin il nous remet devant les yeux les fins dernières de l'homme. Quant aux Epîtres, elles sont presque toutes tirées de celles que saint Paul écrivait aux premiers chrétiens, pour les soutenir dans la foi et les faire croître dans l'esprit du christianisme.

Or, que dicte la prudence à un pasteur ? Elle lui fait choisir parmi les sujets qu'il pouvait traiter, ceux qui lui paraissent les plus utiles et les plus nécessaires à ses auditeurs, se souvenant qu'il est redevable aux faibles et aux forts : *Ut vitam habeant et abundantius habeant.* (Joan., X, 10.) Il est donc bien à propos que quelque temps avant la Pentecôte, s'il ne l'a déjà fait pendant l'Avent, il considère attentivement quelle vertu il est plus nécessaire d'inspirer à ses paroissiens, de quel vice il doit travailler à les détourner, afin d'en parler directement lorsque l'Epître ou l'Evangile du dimanche lui

en fourniront le sujet. Certains vices règnent plus dans des paroisses que dans d'autres; certaines vertus y sont plus rares. Ici, c'est l'indifférence pour la religion, l'éloignement des sacrements, la profanation des dimanches; là, ce sera l'ivrognerie, les fréquentations dangereuses, etc., qui s'y feront remarquer. Tout cela demande des attentions de la part des pasteurs, pour pouvoir régler leurs instructions en conséquence; et on aura soin de les toujours proportionner à l'exigence des lieux et des temps.

Avec ces précautions, jointes à un travail assidu, à une vie exemplaire, à des prières humbles et ferventes, soutenues par un zèle doux qui se possède, ne s'agrit point, ne s'emporte point, et gagne par son affabilité; par un zèle humble, qui ne cherche point à blesser, à humilier, mais à guérir; par un zèle constant qui ne se rebute point, qui ne se lasse point, et qui ne cesse point d'espérer pour un autre temps ce qu'il ne peut obtenir pour le moment; la parole de Dieu ne sera pas sans fruit, le champ spirituel confié au pasteur lui fournira une moisson abondante, le souverain père de famille bénira son ouvrage: *Dominus dabit benignitatem, terra dabit fructum suum.* (Psal. LXXXIV, 13.) Les peuples étant morts au péché pendant l'hiver, ayant fait pénitence pendant le Carême, ayant recouvré la grâce au temps de Pâques, s'étant soutenus jusqu'à la Pentecôte, ils croîtront en sainteté pendant le reste de l'année, et ils s'avanceront peu à peu dans le chemin de la perfection: *Iustorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem.* (Prov., IV, 18.) Ils ressembleront à une bonne terre, qui a reçu avant l'hiver le grain que le laboureur y a jeté. Pendant cette triste saison, il était comme mort et enseveli sous la neige; au printemps il a crû et s'est fortifié, il a mûri pendant l'été, et en automne le père de famille l'a recueilli et placé dans ses greniers. Ainsi en sera-t-il des prédications d'un bon pasteur. Et quand même les fruits ne répondraient point à ses soins et à ses travaux, sa récompense n'en sera pas moindre. Mais si par négligence à prévoir quels sujets d'instructions conviennent à son peuple; si les prenant, pour ainsi dire, au hasard, ou si dans le choix qu'il en fait, consultant son goût plutôt que l'utilité de ses paroissiens, il empêchait par là l'effet du ministère de la parole, et laissait périr ses ouailles, quel châtement n'aurait-il pas à attendre? Et si son troupeau vivait dans le désordre, ou dans l'ignorance de certaines vérités qui pour être moins frappantes ne sont pas moins nécessaires à connaître, ne serait-ce pas à lui-même qu'il devrait l'imputer? De ces principes les nouveaux prédicateurs concluront combien il leur importe de s'en rapporter aux avis des anciens pour le choix de leurs instructions, surtout dans les paroisses où ils travaillent habituellement.

POUR LE DIMANCHE DE LA TRINITÉ.

Annnonce de la Fête-Dieu. Solennité de la Trinité. Sur l'institution de la fête de la Trinité et la manière de la célébrer. Sur ce que nous devons croire de la sainte Trinité, et la manière de rendre notre foi agissante. Sur la dévotion envers la sainte Trinité.

Annnonce de la Fête-Dieu. Solennité de la fête de la Trinité. — L'annonce de la Fête-Dieu, la solennité du jour, l'office particulier du premier dimanche après la Pentecôte, méritent une attention particulière de la part des pasteurs. Les matières sont abondantes, et on ne peut pas tout traiter chaque année, mais ce que l'on ne dit pas une année, on le dit une autre, suivant les circonstances et les besoins de son peuple.

1° L'annonce de la Fête-Dieu. Elle est essentielle en ce dimanche: elle doit être bien préparée et bien pressante. Les Souverains Pontifes Urbain IV, Martin V, et Eugène IV l'ordonnent spécialement dans leurs bulles sur la fête du Saint-Sacrement. Où ferons-nous paraître notre dévotion et notre zèle envers l'auguste Sacrement de nos autels, si ce n'est en cette occasion, où il s'agit de disposer les peuples à en célébrer digne ment la principale fête. Si on fait un catéchisme à vêpres sur ce sujet, on se contentera à la Messe d'y inviter les paroissiens. Si on ne juge pas à propos de de faire un catéchisme à vêpres sur ce sujet, en annonçant la Fête-Dieu, on rappellera les motifs qui ont engagé l'Eglise à l'instituer et à la célébrer avec tant de magnificence; on exhortera ses paroissiens, on les suppliera même de se distinguer dans cette fête et durant son octave, par leur piété, leur dévotion et leur assiduité aux Offices publics. Une exhortation expresse sur ce sujet serait très-convenable, lorsque les années précédentes on aurait suffisamment parlé du mystère de la sainte Trinité. On montrerait dans un premier point la grandeur de cette fête: 1° par son objet; 2° par ses fins; 3° par ses fruits. Dans un second point on parlerait de la piété avec laquelle on doit la célébrer et passer son octave: 1° piété extérieure; 2° piété intérieure.

Il serait facile de donner du développement et de l'étendue aux subdivisions du premier point. Quel objet plus excellent que celui qu'on honore dans la Fête-Dieu? le corps sacré de Jésus-Christ uni personnellement au Verbe divin. Quelles fins plus nobles que celles que l'Eglise se propose? honorer Jésus dans le sacrement de son amour, réparer les outrages qu'il a reçus dans sa passion, les irrévérences des hérétiques et de tant de mauvais chrétiens, ranimer la foi des fidèles, confondre les hérétiques, etc. Quels fruits plus précieux que ceux qui suivent de cette fête? l'abondance de grâces répandues sur l'Eglise, triomphe de Jésus-Christ dans toute l'étendue du christianisme, accroissement de ferveur dans les âmes justes, motifs pour les âmes

tièdes de se renouveler dans la dévotion envers le saint Sacrement de nos autels, et même de conversion pour les pécheurs.

On développera de même le second point. Dévotion extérieure dans l'assiduité aux Offices, aux processions, aux bénédictions, pendant toute l'octave; modestie plus édifiante dans le maintien, dans la parure, etc.; visites plus fréquentes au Saint-Sacrement, etc. Dévotion intérieure par les actes de foi, d'aneantissement, de contrition, d'union avec Jésus-Christ, et surtout une offrande parfaite de soi-même. C'est ce que nous représentent les cierges que l'on a coutume de porter allumés dans les processions, et que l'on fait brûler en plus grand nombre sur les autels. En se consumant ils sont un symbole du sacrifice continué que nous devons faire de nous-mêmes et de tout nous-mêmes à l'honneur de Jésus-Christ. Voyez les instructions pour le jour de la Fête-Dieu, et surtout la seconde. Mais le fruit principal qu'on doit retirer de cette fête, c'est une communion fervente à laquelle on doit se préparer pendant la semaine.

2. La solennité du jour. Quoique tous les dimanches de l'année et même toutes les fêtes se rapportent à la gloire de la sainte Trinité, l'Eglise a jugé à propos d'établir, il y a déjà plusieurs siècles, une fête solennelle et spéciale, pour rendre grâces à Dieu d'avoir révélé aux hommes le grand mystère d'un Dieu en trois personnes. Cette fête fut instituée sous le pontificat de Jean XXII, au xiv^e siècle. Elle se célèbre le premier dimanche après la Pentecôte, parce que ce fut d'abord après la descente du Saint-Esprit, que les apôtres commencèrent à prêcher un Dieu en trois personnes, et à baptiser les fidèles au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Un pasteur ne peut, ce semble, se dispenser de parler de cette fête, soit dans une instruction particulière, soit dans un catéchisme; et s'il choisit d'autres matières, du moins en doit-il dire quelque chose, ou dans l'exorde, ou à la fin de son discours.

Sur l'institution de la fête de la Trinité et la manière de la célébrer. — On prendra pour texte ces paroles de l'Evangile du jour en saint Matthieu (chap. XXVIII, vers. 18-20) : *Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos*, etc.

C'est l'ordre que le Sauveur donna à ses apôtres avant que de monter au ciel; il veut que dès qu'ils auront reçu le Saint-Esprit, ils aillent par toute la terre instruire tous les peuples, leur faire connaître l'unité de Dieu, la Trinité des personnes divines, et les baptiser au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Euntes*, etc. : ordre que les apôtres exécutèrent fidèlement. Dès le jour de la Pentecôte, ils commencèrent à prêcher ce qu'ils avaient appris de leur Maître; ils annoncèrent aux Juifs, et ensuite aux Gentils, un Dieu en trois personnes; et tous ceux qui crurent en Jésus-Christ comme au vrai Fils de Dieu, et qui professèrent la foi de la sainte Trinité, ils les baptisèrent au nom du Père, et du Fils, et du Saint-

Esprit. Tel est, mes frères, le distinctif des chrétiens : c'est la foi d'un Dieu en trois personnes, enseignée par les apôtres, qui est le fondement de notre religion; c'est ce que contient en substance le Symbole que nous récitons tous les jours.

C'est spécialement en ce jour, appelé par excellence le dimanche de la Trinité, que nous la professons, cette foi d'un seul Dieu en trois personnes. L'Eglise a jugé à propos d'établir cette fête particulière il y a déjà quelques siècles; elle l'a fixée au premier dimanche après la Pentecôte : fête des plus solennelles; mais dont plusieurs chrétiens ne sont pas suffisamment instruits. Comme nous sommes redevables aux faibles et aux forts, et que nous devons particulièrement nous appliquer à bannir l'ignorance des vérités de la religion; comme nous devons vous faire tous entrer dans les vues de l'Eglise, aux différentes solennités que nous célébrons; je me propose de vous parler aujourd'hui de la fête de la très-sainte Trinité, et des fins de l'Eglise dans son institution : je vous expliquerai ensuite vos devoirs en cette fête, et la manière d'honorer dignement la très-sainte Trinité.

Qu'est-ce que la fête de ce jour, et qu'a prétendu l'Eglise en l'instituant : premier point. Comment devons-nous célébrer cette fête et nous acquitter de nos devoirs envers la très-sainte Trinité : second point.

(Ce discours semblera peut-être à quelques-uns plus convenir pour un catéchisme que pour un prône; mais, outre que les vérités qui font la matière des catéchismes peuvent être également traitées dans les prônes; celle-ci, en égard à son importance, mérite une explication particulière, et en présence de toute la paroisse.)

Premier point. — On peut appliquer à la fête de ce jour ce que l'apôtre saint Paul dit à Athènes dans l'Aréopage, à l'occasion d'un autel qui portait cette inscription : *Ignoto Deo* : « Au Dieu inconnu. » Je viens, leur dit-il, vous annoncer ce que vous prétendez honorer sans le bien connaître : « *Quod ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis.* » (Act., XVII, 23.) Les ministres de l'Evangile ne peuvent-ils pas dire de même dans le christianisme au sujet de la fête de ce jour? Il s'y en trouve quelquefois qui, à cet égard, sont dans une erreur grossière et impardonnable à un chrétien; d'autres, plus excusables, ne laissent pas que d'ignorer les fins que l'Eglise a eues dans l'établissement de cette fête. Les premiers sont dans une telle ignorance, qu'ils ne savent pas même ce que c'est que la sainte Trinité, et ne l'ont peut-être jamais su, faute d'instruction dans leur jeunesse : *Ignorantiam enim Dei quidam habent : ad reverentiam autem vobis loquor.* (1 Cor., XV, 34.) Ils confondent la sainte Trinité avec les saintes du paradis; ils ne pensent pas autrement de cette fête que de celle de quelques saintes particulières, de sainte Anne, par exemple, ou de la sainte Vierge. Demandez-leur ce que c'est que la sainte Trinité; ils hésiteront, ne sauront

que répondre, ou répondront des choses absurdes et ridicules.

Quoique je doive présumer en votre faveur et penser bien de chacun de vous en particulier; néanmoins, comme l'ignorance d'un seul dans une matière si importante me serait imputée, il est de mon devoir, mes frères, et que votre délicatesse ne s'en offense pas, il est de mon devoir, dis-je, de vous faire bien entendre ce que l'on prétend honorer en cette fête. Qu'est-ce donc que nous honorons en ce jour, mes frères? C'est Dieu lui-même, la sainteté essentielle, le principe de toute sainteté, celui dont les saints et saintes du paradis ont reçu la sainteté qu'ils possèdent. La sainteté des anges et de tous les bienheureux est une sainteté créée, une sainteté finie, communiquée, limitée, à laquelle on peut toujours ajouter; mais la sainteté de Dieu, la sainteté qui est l'objet particulier de notre culte en ce jour, est une sainteté immense, infinie, sans bornes, qui n'est point limitée et qui ne peut l'être; sainteté souverainement parfaite que Dieu a de lui-même, et par lui-même, qu'il a eue et qu'il aura toujours. C'est donc la sainteté de Dieu même que nous honorons en ce jour, la réunion de toutes ses perfections, sans mélange d'aucune imperfection; en un mot, c'est Dieu lui-même, le Saint des saints, à l'honneur de qui le ciel et la terre, l'Eglise militante et l'Eglise triomphante chantent sans cesse ce sacré cantique que vous entendez tous les jours à la Messe : *Sanctus, Sanctus Dominus Deus sabaoth*, qu'on répète par trois fois pour exprimer la Trinité des personnes. On ne nomme qu'un seul Seigneur pour marquer l'unité de la nature, une seule et même sainteté qui se trouve dans chacune des personnes. Comprenez donc bien, mes frères, comprenez, jeunes gens et vieillards, vous surtout qui n'assistiez que rarement aux instructions familiares, qui n'avez regardé les catéchismes que comme un exercice de religion qui ne convient qu'aux enfants; vous qui depuis la jeunesse avez peut-être oublié les premiers éléments du christianisme, comprenez encore une fois ce que c'est que la sainte Trinité. Je le répète, ce n'est point une sainte du paradis, c'est Dieu lui-même, la sainteté même, qu'on appelle la sainte Trinité à cause des trois personnes que nous reconnaissons dans la nature divine, dont la première est le Père, la seconde est le Fils, et la troisième est le Saint-Esprit. Trinité sainte, Trinité infiniment adorable, Trinité incompréhensible, mais que nous ne pouvons révoquer en doute après les preuves que nous en donne notre foi; Trinité dont la fête nous rassemble en ce jour. (Le pasteur insistera plus ou moins sur ce qui précède, selon le génie de ses auditeurs.)

Mais pourquoi donc, me direz-vous, en faire une fête particulière? Tous les jours de l'année et particulièrement les dimanches, ne sont-ils pas destinés à hono-

rer la très-sainte-Trinité? Tout ce que nous rendons de culte aux anges et aux saints ne se rapporte-t-il pas à cette fin? N'est-ce pas le Seigneur, le Dieu de toute sainteté, que nous honorons dans toutes les différentes solennités et par tous les actes de religion que nous exerçons en quelque temps que ce soit? Pourquoi réserver un jour particulier, et lui donner ce titre de fête de la sainte Trinité?

Cette demande, mes frères, est juste et raisonnable; mais elle vient de ce qu'on n'est pas bien instruit des fins que l'Eglise s'est proposées en l'instituant. A la vérité, il n'est aucune fête de toutes celles que nous célébrons durant le cours de l'année, qui ne se termine à l'honneur de la sainte Trinité : *Soli Deo honor et gloria.* (1 Tim., I, 17.) Les autres fêtes sont comme des moyens de parvenir au véritable terme de notre culte, dont Dieu seul est la fin principale et l'objet primitif. C'est apparemment cette considération qui a fait différer si longtemps l'institution de cette fête dans l'Eglise universelle, quoiqu'elle fût établie depuis plusieurs siècles dans des Eglises particulières. Les Souverains Pontifes n'avaient pas jugé à propos d'en faire un précepte dans l'étendue de l'Eglise romaine, parce qu'on en faisait en quelque sorte la fête tous les jours de l'année; et de peur que cette fête spéciale ne fût en quelque façon une limitation de la fête générale et perpétuelle qui se célèbre en l'honneur d'un seul Dieu et de trois personnes. Mais nonobstant cela, ils ne la désapprouvaient point, jusqu'à ce qu'enfin Jean XXII la voyant déjà établie dans la plupart des Eglises particulières, en fit une loi pour toute l'Eglise et la fixa au dimanche qui suit immédiatement la Pentecôte. On ne pouvait pas choisir un jour plus convenable, parce que ce fut après la Pentecôte que les apôtres commencèrent à prêcher ce grand mystère, et qu'on baptisa les nouveaux fidèles au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Quelles sont donc les raisons spéciales de cette fête? La première et la principale, c'est pour rendre grâce à Dieu d'avoir bien voulu révéler aux hommes ce grand mystère, qui jusqu'à Jésus-Christ leur avait été inconnu, ou du moins n'avait été manifesté qu'à peu de personnes. Tous les Israélites, à quelques-uns près, en avaient été privés, ou n'en avaient eu qu'une idée fort obscure. Il était réservé aux chrétiens d'en être instruits d'une manière claire et formelle. C'est là une grâce qui mérite toute notre reconnaissance, et dont nous ne saurions assez remercier le Seigneur : *Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis.* (Psal. CXLVII, 20.) *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.* (II Cor., IX, 15.) Ce n'est pas que nous comprenions ce que la foi nous apprend de ce mystère; mais nous connaissons distinctement et l'unité de la nature divine, et la Trinité des personnes. Hélas! combien de peuples qui vivent dans d'épaisses ténèbres, dont les passions ont

obscurci la raison, qui ne connaissent pas même l'unité de Dieu, qui le multiplient et offrent au démon un encens sacrilège : *Obscuratum est insipiens cor eorum.* (Rom., I, 21.) Quelle faveur donc, mes frères, d'avoir été ainsi éclairé et sur l'unité de Dieu, et sur la Trinité des personnes dans une seule et même nature ! N'est-il pas juste de remercier le Seigneur de la divine lumière dont il nous a fait part : *De tenebris nos vocavit in admirabile lumen suum.* (I Petr., II, 9.)

Ce n'est pas là la seule raison qui nous porte à témoigner notre reconnaissance en cette grande fête. Le baptême que nous avons reçu au nom de la très-sainte Trinité est un nouveau motif qui nous y engage. (Ici on rappellera comment nous avons été régénérés dans le baptême, au nom de la très-sainte Trinité ; comment nous sommes devenus des enfants de Dieu le Père, des frères de Jésus-Christ et des temples du Saint-Esprit : *Unxit nos Deus, et signavit nos, et dedit pignus Spiritus in cordibus nostris.* (II Cor., I, 22.) Dieu, en créant notre âme, l'avait faite à son image et à sa ressemblance : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* (Gen., I, 26.) Mais cette image ayant été comme effacée par le péché de notre premier père et par nos péchés personnels, Dieu a bien voulu réparer son ouvrage, et c'est dans le baptême conféré au nom des trois personnes divines, qu'il opère cette merveille, qu'il sanctifie les puissances de notre âme, la mémoire, l'entendement et la volonté, par lesquelles nous ressemblons à Dieu, à la très-sainte Trinité.

Enfin, ce que l'Eglise prétend en cette fête, c'est de nous renouveler dans le culte des trois personnes divines, en nous engageant à nous acquitter de nos devoirs envers elles. N'était-il pas bien convenable qu'il y eût une fête spécialement destinée à ce saint renouvellement ? A nous rappeler ce que nous devons au Père, au Fils et au Saint-Esprit : à Dieu le Père, de qui toute paternité dans le ciel et sur la terre prend son nom, à qui nous sommes redevables de tout notre être et de tout ce que nous avons ; à Dieu le Fils, qui nous a rachetés de l'esclavage du démon, et s'est livré lui-même à la mort la plus cruelle et la plus honteuse, pour notre salut ; à l'Esprit-Saint, qui nous a sanctifiés et qui ne cesse de nous combler de ses dons ? Combien de chrétiens oublieraient ces importants devoirs, ces devoirs essentiels, si on n'avait soin de les leur rappeler en certains jours de l'année et de leur apprendre comment ils doivent se consacrer et se dévouer à l'auguste Trinité !

Voilà, mes frères, les fins de l'institution de cette fête. Combien peut-être y en a-t-il parmi vous qui n'y avaient pas encore réfléchi, ou même qui les ignoraient ? Quelle idée aviez-vous de cette fête ? Aviez-vous jamais pensé à rendre grâce à Dieu de s'être fait connaître à vous-mêmes tel qu'il est lui-même ? De vous avoir régénérés dans les eaux du baptême, au nom des trois personnes divines ? Qui de vous a eu soin de se

consacrer à elles ? N'avez-vous point défiguré en vous l'image de cette Trinité sainte ? *Homo cum in honore esset non intellexit,* etc. (Psal. XLVIII, 13.) Ne voit-elle point en vous le caractère de la bête, selon l'expression de saint Jean dans son *Apocalypse* (chap. XIX, vers. 20) : *Habeant characterem bestiarum* ? (On continuera cette morale selon que la prudence le dictera.) Commencez du moins aujourd'hui à vous conformer aux intentions de la sainte Eglise et à vous acquitter de vos devoirs envers la très-sainte Trinité : ce sera le sujet d'un second point.

Deuxième point. — Il ne vous est pas difficile, mes frères, d'apprendre ce que vous avez à faire pour célébrer dignement cette fête selon les intentions de l'Eglise, et pour vous acquitter de vos devoirs envers la très-sainte Trinité.

1° Joignez vos actions de grâces à celles que tous les véritables fidèles rendent en ce jour à l'adorable Trinité : *Benedicite Deum cœli, et coram omnibus viventibus confitemini ei, quia fecit vobiscum misericordiam suam* : « Bénissez le Dieu du ciel, et rendez-lui gloire devant tous les hommes, parce qu'il a fait éclater sur vous sa miséricorde. » (Tob., XII, 6.) C'est ce que l'ange Raphaël dit à Tobie après lui avoir fait connaître les faveurs qu'il avait reçues du Ciel, faveurs qui n'étaient point comparables à celles dont nous célébrons la mémoire. Répandez-vous pendant ce jour en actions de grâces, et répétez souvent ce beau et magnifique verset de la glorification : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto*, etc. : « Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit ; ainsi qu'elle était, maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » Paroles que l'on répète si souvent dans les Offices de l'Eglise. (On les paraphrasera.) Répétez avec une nouvelle ferveur, pendant le courant de la journée, ces paroles que vous avez peut-être dites tant de fois sans nulle réflexion, *Saint, Saint, Saint est le Dieu des armées*, etc. Unissez-vous aussi à nous lorsque nous chantons la Préface, lorsque nous disons : « *Vere dignum est* : Il est véritablement juste et raisonnable, il est équitable et salutaire de vous rendre grâces en tout temps et en tout lieu, ô Seigneur, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, qui, avec votre Fils unique et le Saint-Esprit, êtes un seul Dieu et un seul Seigneur, non en ne faisant qu'une seule personne, mais trois personnes en une même substance. Car ce que vous nous avez révélé de votre gloire, nous le croyons aussi sans aucune différence de votre Fils et du Saint-Esprit. En sorte que confessant une véritable et éternelle Divinité, nous adorons la propriété dans les personnes, l'unité dans l'essence, et l'égalité dans la majesté. C'est vous qui êtes loué des anges et des archanges, des chérubins et des séraphins qui ne cessent de chanter d'une voix unanime..... *Saint, Saint, Saint, etc.* » Rien de plus instructif, mes frères, rien de plus édifiant que la Préface que je viens de vous expliquer ; nous la chantons presque tous les dimanches qui

suivent la Pentecôte jusqu'à l'Avent, et je l'ai exposée à votre piété comme un moyen des plus propres à vous faire entrer dans l'esprit de cette fête.

2^e. Ne vous contentez pas de vous unir à nous dans les saints Offices : ajoutez-y une autre pratique à laquelle vous ne devez pas manquer : c'est de vous rappeler la grâce du baptême, ce que vous y êtes devenus, ce à quoi vous vous y êtes engagés ; à qui vous avez été consacrés, ce que vous avez promis. (On indiquera le lieu et le temps propre à cette pratique ; ce serait de venir devant les fonts baptismaux, et y renouveler les vœux du baptême. Du moins on recommandera de la faire pendant la Messe ou les Vêpres avant la bénédiction du Saint-Sacrement.) C'est en observant cette sainte pratique que vous vous acquitterez déjà d'une partie de vos devoirs envers la très-sainte Trinité : ajoutez-y des actes d'adoration de ce premier mystère de notre religion ; adorez la Trinité dans l'unité, et l'unité dans la Trinité. Faites-lui de tout vous-même une offrande universelle, offrez-lui votre mémoire, votre entendement, votre volonté. Adressez-lui cette belle prière de saint Augustin : *Meminerim tui, intelligam te, diligam te*. Que je me souviennne sans cesse de vous, ô mon Dieu ! O très-sainte Trinité ! que je me souviennne de vos infinies perfections, des bienfaits dont vous m'avez comblé, et dont vous me comblez sans cesse ! Que je connaisse de plus en plus combien vous êtes bon et aimable ! Que mon plus grand plaisir soit de penser à vous ! Que je vous aime par-dessus tout, et que je n'aime rien qu'en vous et par vous : *Auge in me ista, donec me reformes ad integrum*. (Voyez les Leçons du second nocturne de l'Office de ce jour.) Perfectionnez en moi, ô très-sainte Trinité ! ce que vous y avez mis, et fortifiez-moi d'une nouvelle grâce pour perfectionner en moi-même votre image sacrée que vous avez gravée dans mon âme.

Enfin, mes frères, une dernière pratique sur laquelle je ne puis trop insister, pratique sainte et religieuse, pratique qui nous est venue des apôtres, que les fideles ont toujours observée et que nous devrions mettre à la tête de toutes nos actions, c'est le signe de la croix avec ces paroles : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. (Voy. BOURDALOUE dans son Sermon sur la Trinité, second point, vers le milieu.) On s'étendra sur cette pratique, on exhortera à ne pas faire le signe de la croix par coutume, mais à se bien souvenir qu'en disant ces paroles : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, il faut offrir son action à la gloire des trois personnes divines, et invoquer le secours de la très-sainte Trinité par les mérites de Jésus crucifié. Quel mérite, dira-t-on, n'auriez-vous pas acquis, si vous eussiez été bien fidèles à cette pratique qui vous a paru de peu de conséquence.

Renouvelez-vous-y en ce saint jour. Demandez pardon à la très-sainte Trinité de

vous être si mal acquittés jusqu'ici de vos devoirs envers elle. Soyez-y fidèles à l'avenir, afin de vous rendre dignes de voir face à face ces trois divines personnes, et de contempler à découvert ce grand mystère que nous ne voyons ici-bas que par les lumières de la foi. (On trouvera dans l'Office de ce jour quelque beau passage pour terminer cette instruction, par exemple : *Gratia Domini nostri Jesu Christi et charitas Dei et communicatio Spiritus Sancti, sit cum omnibus vobis, Amen* (II Cor., XIII, 13), ou autres semblables.

Sur ce que nous devons croire de la sainte Trinité, et la manière de rendre notre foi agissante. — On peut prendre pour texte ces paroles de saint Paul dans son *Epître aux Romains*, chap. XI (vers. 33) : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ, etc.* : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables ! »

Ainsi s'écriait saint Paul après avoir considéré la conduite de Dieu à l'égard des Juifs et des Gentils, faisant servir l'incrédulité des uns à la vocation des autres : appelant à la foi les Gentils par une bonté gratuite, et les mettant à la place des Juifs qui s'étaient rendus indignes de la grâce de l'Evangile. O profondeur des trésors de la sagesse, de la science et des perfections infinies de Dieu ! Grand Dieu ! que votre conduite est incompréhensible ! Qui pourra pénétrer vos pensées, ou qui a été votre conseil ? « *Quis cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit ?* » (Ibid., 34.) Paroles que l'Eglise applique avec justice au mystère que l'on honore en ce jour.

Si Dieu est incompréhensible en ses ouvrages, combien plus l'est-il en lui-même ? Si l'esprit humain ne peut pénétrer la conduite de la Providence ; s'il se perd et s'égaré lorsqu'il veut entrer trop avant ; combien moins pourra-t-il comprendre l'essence même de la Divinité, et comment ne s'égèrerait-il pas en voulant l'étudier trop curieusement ? Ne cherchons donc pas, mes frères, à approfondir le mystère que nous honorons en ce jour ; contentons-nous de savoir ce que Dieu nous en a révélé ; affermissons-nous dans notre foi et appliquons-nous à la rendre vive et agissante. Voilà, mes frères, ce qui va faire la matière de notre instruction. Je vous rappellerai dans un premier point ce que nous devons croire du mystère de la sainte Trinité, et pourquoi nous devons le croire. Je vous apprendrai dans le second point à rendre votre foi vive et agissante. (Il convient qu'à la fin de l'exorde on adresse une prière à la très-sainte Trinité en avouant son insuffisance ; on implorera son secours pour en parler dignement et utilement.)

Premier point. — Que devons-nous croire, mes frères, du mystère que nous honorons en ce jour ? Deux choses principalement : l'unité de Dieu et la trinité des personnes dans un seul et même Dieu. Il y a un Dieu ;

vérité si constante qu'elle ne peut être ignorée de personne, ni révoquée en doute par qui que ce soit qui jouit des lumières de la raison; vérité imprimée dans le cœur humain en caractères si lumineux, que les ténébres des passions ne peuvent l'effacer; vérité que le ciel et la terre prêchent incessamment et que nous portons gravée sur nous-mêmes et en nous-mêmes : *Signatum est super nos. (Psal. IV, 7.)* Il y a un Dieu, il n'y en a qu'un seul et il ne peut y en avoir plusieurs. Qui dit Dieu, dit un être indépendant, suprême, infini, éternel, qui renferme toute sorte de perfections, en un mot sans égal, autre vérité que la raison nous enseigne, et qui est en même temps l'objet de notre foi. C'est ce que nous professons dans le premier article de notre symbole. *Je crois, disons-nous, en un seul Dieu.* Et en combien d'endroits des saintes Ecritures ce point essentiel de notre religion n'est-il pas exprimé? *Audi, Israel, disait autrefois Moïse, Dominus Deus noster Deus unus est. (Deut., VI, 4) — (Voy. le Catéchisme du concile, part. I^{re}, etc.)*

Mais ce qui est au-dessus de notre faible raison, et que la seule foi divine peut faire croire, c'est que, quoiqu'il n'y ait qu'un seul Dieu, une essence très-simple et indivisible, il y a cependant trois personnes distinguées dans Dieu, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu : le Père est tout-puissant, éternel, incréé; le Fils est tout-puissant, éternel, incréé; le Saint-Esprit est de même tout-puissant, éternel, incréé : mais ils ne sont pas trois dieux, trois tout-puissants, trois éternels, trois incréés; ils ne sont tous les trois qu'un Dieu seul, un seul tout-puissant, un seul éternel, un seul incréé, parce qu'il n'y a qu'une seule essence subsistante en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père est la première personne qui ne procède d'aucune autre; le Fils est la seconde, et engendré du Père par voie de connaissance; le Saint-Esprit est la troisième personne, et il procède du Père et du Fils par voie d'amour. Néanmoins ces trois personnes, quoique distinguées entre elles, ne sont point trois divinités, elles n'ont qu'une même nature, un même entendement, une même volonté, et, pour tout dire en un mot, la Trinité est une, suprême et indivisible. Nous adorons l'unité dans la Trinité, et la Trinité dans l'unité. Telle est la foi catholique que chaque chrétien doit confesser tout entière, sans quoi il périra à jamais : *Hæc est fides catholica, quam nisi quisque integrum inviolatamque servaverit, absque dubio in æternum peribit.*

De ces principes indubitables il suit que chacune des personnes divines est égale aux autres, que l'une n'est pas plus ancienne que l'autre, que toutes trois ont créé le ciel et la terre, que ces trois personnes nous sanctifient, et que, quand on dit que Dieu le Père nous a créés, que le Saint-Esprit nous a sanctifiés, on n'exclut pas les autres

personnes divines ni de la création, ni de la sanctification. On attribue l'œuvre de la création à Dieu le Père, parce qu'il est le principe des autres personnes; les œuvres de la sagesse au Fils, parce qu'il procède de son Père par voie de connaissance ou d'entendement; et les œuvres de la sanctification au Saint-Esprit, parce qu'il procède du Père et du Fils par voie d'amour. Pour ce qui est de la rédemption, les trois personnes l'ont opérée; cependant il n'y a que la seconde qui se soit incarnée; c'est-à-dire qui se soit unie immédiatement et personnellement à la nature humaine. Ce sont là des mystères, chrétiens, que ni vous, ni moi ne pouvons comprendre : mystères néanmoins dont la foi est nécessaire au salut : *Qui vult salvus esse, ita de Trinitate sentiat*, est-il dit dans le symbole appelé communément de saint Athanase. Il n'est pas nécessaire que vous sachiez tout ce que la théologie enseigne sur ce mystère, Dieu ne l'exige pas de vous. Ce qu'il exige, c'est que vous croyiez humblement qu'il subsiste en trois personnes, dont l'une n'est point l'autre, et qu'il n'est qu'une seule et même nature, une seule et même divinité.

Mais comment, me direz-vous, croire ce qui paraît si opposé à la raison? Prenez garde, mes frères, ce mystère est à la vérité au-dessus de la raison; mais il ne lui est point contraire, et nous avons des motifs si forts pour nous soumettre à cette croyance, qu'il n'y a que des esprits téméraires et superbes qui puissent s'y refuser. Je ne prétends pas vous proposer tous ceux sur lesquels notre foi est appuyée. Après ce que je vous ai dit de la divinité de notre religion, vous devez être convaincus de cet article particulier qui en est comme la base. En voici seulement quelques-uns, qui doivent servir à affermir de plus en plus votre foi.

Premier motif. Dieu a parlé, il a révélé ce mystère; nous n'en pouvons douter : il est donc vrai, puisque Dieu est la vérité même, qui seul se connaît parfaitement, et qui seul peut nous apprendre ce qu'il est. (Ici on citera quelques passages de l'Ecriture, celui de l'Evangile de ce jour, où il est si bien exprimé, celui de saint Jean : *Tres sunt qui testimonium dant in celo.*) (1 *Joan.*, V, 7.) C'est au nom de la très-sainte Trinité que les apôtres ont parlé, baptisé, opéré tant de prodiges : c'est en ce nom que l'Eglise administre les sacrements, fait annoncer la divine parole, offre le saint Sacrifice, consacre les vierges, et fait toutes les autres cérémonies, etc.

Second motif. La croyance du monde entier depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, de ces génies les plus rares dont toute l'antiquité a admiré les ouvrages, et dans lesquels nous voyons encore établie, d'une manière invincible, la foi que nous professons. Et que contient autre chose le symbole que nous appelons des Apôtres? Celui qui se chante à la Messe n'est-il pas divisé comme en trois parties, dont chacune a pour

objet une des personnes divines? Et n'est-ce pas pour soutenir cette foi que sont morts tant de martyrs, que tant de vierges ont méprisé les plaisirs du siècle, que tant d'hommes apostoliques ont souffert et souffrent encore des travaux sans nombre? Ah! s'écrie un grand docteur (RICHARD DE S.-VICTOR), si après cela nous étions trompés, ce serait en quelque façon à vous, ô mon Dieu! que nous pourrions imputer notre erreur. Nous vous devons l'hommage de notre esprit, aussi bien que le sacrifice de nos cœurs : vous ne seriez point ce que vous êtes, et nous ne serions point ce que nous sommes, si nous pouvions vous comprendre. C'est votre incompréhensibilité même qui doit être un motif de notre foi. Oui, mes frères, Dieu étant incompréhensible à des esprits créés, il faut nécessairement qu'il y ait en lui des mystères au-dessus de notre raison. Et comment oserions-nous, avec nos faibles lumières, mesurer ses grandeurs infinies? Ne savons-nous pas que nos yeux ne peuvent soutenir la clarté de ce divin soleil? *Lucem inhabitat inaccessible, quem nullus hominum vidit, sed nec videre potest.* (1 Tim., VI, 16.)

Cependant il a bien voulu nous en donner quelques images, quoique bien imparfaites, dans ses propres ouvrages. (On rapportera ici quelques comparaisons qui peuvent rendre cette vérité sensible et aider l'esprit humain à croire le mystère de la sainte Trinité : par exemple, celle du soleil qui est le principe de la lumière et de la chaleur. Cependant la lumière est aussi ancienne que le soleil, la chaleur aussi ancienne que la lumière, le soleil ne pouvant exister sans luire et sans échauffer, ce qui est une expression de Dieu le Père qui engendre le Fils en se connaissant, et du Saint-Esprit qui est l'amour du Père et du Fils. (Lisez les *Confessions* de saint AUGUSTIN, chap. 11.) Autre comparaison prise de notre âme qui renferme dans sa substance la mémoire, l'entendement, la volonté : trois puissances qui ne sont néanmoins qu'une seule et même âme. Ces comparaisons cependant ne suffisent pas pour nous donner une idée de la très-sainte Trinité, qui apaise notre esprit. Il lui en coûte encore beaucoup pour se soumettre à la révélation. Mais n'est-il pas juste, mes frères, de faire ce sacrifice à notre Dieu qui nous le commande pour sa gloire et pour notre salut. Quelle récompense ne devons-nous pas attendre de notre foi humble et soumise? Ce sera, mes frères, de voir dans le ciel éternellement ce que nous avons cru ici-bas. Dès cette vie même, quelle consolation d'avoir été reçus dans cette foi? Quels motifs d'espérance n'y trouvons-nous pas? (On pourra un peu s'étendre sur cette dernière pensée, et on se servira de ce qui est rapporté dans les prières de la recommandation de l'âme, *Egredere, anima Christiana*, etc.; et, par opposition, on dira quelque chose du malheur de ceux qui refuseraient de croire ce

mystère. De là on conclura le premier point en faisant faire un acte de foi à tous les auditeurs sur la très-sainte Trinité, par exemple : J'adore, ô mon Dieu, votre divine essence, et je crois sur votre parole ce que vous en avez révélé. Je crois que vous êtes un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils, et Saint-Esprit. Je renonce, pour le croire, à mes propres lumières et à tous les doutes qui pourraient s'élever dans mon âme. Partout je me ferai gloire de la professer, cette foi; j'en donnerai des marques au commencement de mes principales actions, en vous les offrant et en vous invoquant, Trinité sainte. Conservez-moi dans cette foi et aidez-moi à la rendre vive et agissante de plus en plus. Cherchons-en les moyens, mes frères, et voyons dans un second point ce que doit opérer en nous la foi de la sainte Trinité.

Deuxième point. — Ce n'est pas, mes frères, à la simple croyance d'un Dieu en trois personnes que doit se terminer notre foi : c'est par les œuvres qu'il faut la faire connaître : *Quid proderit, fratres mei, si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat: nunquid poterit fides salvare eum?* (Jac., II, 14.) Vous croyez qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il subsiste en trois personnes; vous faites bien, ajoute l'Apôtre, les démons même le croient et ne peuvent s'empêcher de le craindre : *Tu credis quoniam unus est Deus, bene facis, et demones credunt et contremiscunt* : mais sachez, ô homme, que si vous ne montrez votre foi par vos œuvres, c'est une foi morte qui ne servira qu'à votre condamnation. (Jac., II, 14, 19.) Prenez garde à ce que vous dites dans le symbole : *Credo in unum Deum*. Qu'est-ce que croire en Dieu? Ce n'est pas seulement croire que Dieu existe, qu'il a créé le ciel et la terre; ce n'est pas seulement croire ce qu'il nous a dit de la trinité des personnes, ce qu'il nous a dit du paradis et de l'enfer : c'est, selon la doctrine des saints Pères, s'attacher à Dieu comme à notre fin dernière, attendre tout de lui, se porter vers lui, comme vers le souverain bien, seul digne d'être aimé par-dessus tout. Je crois en Dieu, devez-vous dire à vous-mêmes, je crois qu'il est mon créateur, mon conservateur, ma dernière fin; je dois donc lui faire hommage de tout ce que j'ai et de tout ce que je suis. Je crois qu'il remplit tous les lieux, qu'il est présent partout, qu'il sonde les plis de mon cœur; je dois donc en tout temps et en tout lieu m'étudier à lui plaire. Je crois qu'il est tout-puissant, infiniment bon, infiniment juste; je dois donc espérer en sa bonté, craindre sa justice. (On pourra suivre l'induction.)

Ce sont là, mes frères, les conséquences nécessaires de votre foi en un seul Dieu. Votre foi aux trois personnes divines ne vous en fournit pas de moins efficaces. Je crois trois personnes en un seul Dieu, et la foi m'enseigne qu'ayant été créé à leur image, étant devenu l'enfant de Dieu le Père, le frère de Jésus-Christ et le temple

du Saint-Esprit, je ne dois jamais déshonorer cette image, ne jamais dégénérer de la qualité d'enfant de Dieu, ne rien faire d'indigne de l'alliance que j'ai avec Jésus-Christ, ne jamais contrister le Saint-Esprit, beaucoup moins souiller son saint temple, et en faire la demeure du démon. Je dois m'efforcer de me sanctifier de plus en plus, d'exprimer en ma conduite les perfections divines, l'union qui se trouve en ces personnes de la sainte Trinité. Ainsi, mes frères, devrait raisonner tout chrétien. Et pour réunir en peu de mots les effets que doit produire en nous la foi de l'auguste Trinité, nous devons : 1° la glorifier en nous; 2° la faire glorifier par les autres; 3° enfin conserver avec nos frères une union inviolable : trois pratiques sans lesquelles on ne peut avoir une foi vive et agissante de l'auguste Trinité.

Première pratique. Nous devons glorifier en nous-mêmes la très-sainte Trinité; et comment la glorifier? Par les actes des vertus théologales et de la vertu de religion. Par la foi nous honorons la souveraine vérité de Dieu; par l'espérance, sa fidélité en ses promesses aussi bien que sa bonté et sa toute-puissance; et par la charité, toutes ses perfections et ses amabilités infinies. Les actes de religion, soit intérieurs, soit extérieurs, l'adoration, la prière, le sacrifice, le chant des Psaumes et des Hymnes de l'Eglise, en un mot toutes les cérémonies de l'Eglise honorent son excellence, et font connaître que Dieu seul mérite un culte de latrie qui n'est dû qu'aux trois personnes divines. (On entrera dans quelques détails familiers en expliquant au peuple, d'une manière plus sensible, ce qu'ils font lorsqu'ils exercent les différents actes des vertus dont nous venons de parler, et on ajoutera qu'en honorant les saints, leurs reliques, leurs images et singulièrement la Mère de Dieu, cet honneur se rapporte à la très-sainte Trinité. Ici encore on pourra demander aux auditeurs, s'ils ont eu soin de glorifier Dieu en eux-mêmes; s'ils n'ont point fait le contraire, quand et comment ils ont fait ces actes de religion : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro* (1 Cor., VI, 20), et *in spiritu vestro, que sunt Dei*, ajoute le texte grec. Mais ce n'est point assez.

Seconde pratique. Vous devez le faire glorifier par les autres. C'est ce que vous dites chaque jour dans l'Oraison dominicale; y pensez-vous bien? *Pater noster... sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum*, etc. Personne qui ne soit obligé de contribuer à la gloire de Dieu; mais surtout ceux que Dieu a mis au-dessus des autres, tels que les pères et mères, maîtres et maîtresses, ou tous autres qui se trouvent revêtus d'une quelconque autorité ou dignité y sont obligés d'une manière plus particulière; en un mot, nul qui ne doive avoir à cœur les intérêts de la gloire de Dieu. Et comment sans cela pourrions-nous croire que nous avons pour les trois personnes divines un véritable attachement?

N'est-ce pas aux frères à défendre la cause de leur frère, aux sujets à faire honorer leur prince? Réfléchissez-y, chrétiens : qu'avez-vous fait jusqu'ici pour procurer de la gloire à Dieu, pour faire honorer dans vos familles et dans les compagnies où vous vous êtes trouvés, la très-sainte Trinité? Avez-vous du moins engagé, par vos bons exemples, ceux qui ont été témoins de votre conduite à lui rendre gloire? A-t-on remarqué en vous un vrai désir d'imiter les trois personnes divines dans l'union qu'elles ont entre elles? C'est une troisième pratique, et une des plus propres à prouver notre foi envers la très-sainte Trinité.

Troisième pratique. Ce fut l'objet de l'excellente prière que fit le Sauveur avant sa Passion. Que demanda-t-il principalement? *Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos* : « Père saint, conservez ceux que vous m'avez donnés à instruire, conservez-les par votre grâce, afin qu'ils soient un, comme vous et moi ne sommes qu'un. » (Joan., XVII, 11.) Que signifient ces paroles? Se peut-il que nous ayons entre nous la même union qui se trouve entre Dieu le Père et Dieu le Fils? Ah! répond saint Augustin, ce que le Sauveur du monde a voulu faire entendre, c'est que nous devons être parfaitement unis de cœur et de volonté; nous devons être par grâce ce que les trois personnes divines sont par la nécessité de leur nature. (Voy. le reste dans BOURDALOUE, et la belle morale qu'il en tire.)

Quel bonheur si cette union régnait dans le christianisme, dans chaque famille! si chaque particulier avait pour ses frères, pour chaque fidèle, cette charité si recommandée par Jésus-Christ, et dont la très-sainte Trinité est le modèle le plus accompli. C'est là, mes frères, ce que souhaite ardemment l'Eglise. C'est un des fruits principaux que nous devons tirer de cette fête. Ce fut un des premiers effets de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres; et déjà l'on vit, dès la naissance du christianisme, l'accomplissement de la prière du Sauveur : ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme; tout était commun entre eux. Les riches vendaient leurs biens, en apportaient le prix aux apôtres, qui le distribuaient ou faisaient distribuer aux indigents... *Cor unum et anima una... erant illis omnia communia*. (Act., IV, 34, 35.)

(Ici on pourrait faire usage de l'Épître et de l'Évangile du premier dimanche après la Pentecôte. On conclura par une prière) : O très-sainte Trinité, donnez-nous une foi vive et agissante. Père tout-puissant, Verbe éternel, Esprit-Saint, réformez en nous votre image; détruisez-y tout ce qui la défigure. Que notre unique désir désormais soit de vous glorifier autant qu'il nous sera possible. Que nous conservions toujours avec nos frères une union sainte que rien ne soit capable de rompre. Que nous soyons unis avec eux comme avec vous pendant le séjour que nous ferons ici-bas, afin que nous puissions vous être unis tous ensemble dans l'éternité.

Sur la dévotion envers la sainte Trinité. — Ce troisième sujet est comme une suite et une explication des deux premiers. On prendra pour texte : *Euntes, docete omnes gentes*, etc. (*Matth.*, XXVIII, 18-20.), comme dans le premier discours.

Quoique tous les dimanches soient consacrés à l'honneur de la sainte Trinité, qu'il n'y ait même aucun jour de l'année où nous ne devions l'honorer, l'Eglise néanmoins a jugé à propos de choisir spécialement un dimanche tous les ans, où elle veut l'honorer d'une manière particulière; et ce dimanche, c'est celui qui suit immédiatement le jour de la Pentecôte, parce que ce fut en ce temps que le grand mystère d'un Dieu en trois personnes fut annoncé publiquement par les apôtres, et qu'il commença à être cru par tous les véritables fidèles.

(On rappellera en abrégé les fins que l'Eglise s'est proposées dans l'institution de cette fête, et dont une des principales est un renouvellement de dévotion envers la sainte Trinité, ou même on les expliquera brièvement, si on n'en a point encore parlé les années précédentes.)

Que prétend donc l'Eglise en ce jour, qu'attend-elle de vous, mes frères? Elle souhaite que vous vous occupiez à rendre grâces à Dieu de vous avoir fait connaître son adorable trinité dans l'unité de sa nature. Mais ce qu'elle désire par-dessus tout, c'est que vous vous renouveliez dans la dévotion envers la très-sainte Trinité : dévotion, mes frères, qui est la première que nous devons vous inspirer et qui sera aussi le sujet de notre entretien. Nous verrons, en premier lieu ce qui doit nous engager à avoir de la dévotion envers la très-sainte Trinité, et je vous dirai ensuite en quoi consiste cette dévotion. Les motifs et les actes de la dévotion envers la très-sainte Trinité feront le partage de ce discours. Je vous invoque, ô Trinité sainte, un seul Dieu en trois personnes. Mettez sur mes lèvres des paroles pleines d'unction, et dans mon cœur des sentiments de la dévotion la plus affectueuse, afin de les faire passer jusqu'à mes auditeurs, et que nous vous soyons tous véritablement dévots.

Premier point. — Nulle dévotion qui réunisse plus de motifs, et des motifs plus pressants que la dévotion envers la très-sainte Trinité. C'est de toutes les dévotions la plus sainte et la plus excellente, la plus juste et la plus indispensable, enfin la plus avantageuse et la plus salutaire.

La plus sainte et la plus excellente par son objet, par son principe et par sa fin. Son objet est le plus saint qui puisse être, c'est la sainteté même, la sainteté infinie, la sainteté par essence. Ce sont les trois personnes divines dont la sainteté et les perfections sont sans égal, *Tu solus sanctus*. (On dira quelque chose de la sainteté des anges et des autres bienheureux, qui n'est qu'un faible écoulement de celle de la très-sainte Trinité.) Le principe de cette dévotion, c'est Dieu même qui, étant saint par sa nature, se glo-

rifie nécessairement, infiniment, en se connaissant et en s'aimant de toute éternité. Elle a donc sa source dans Dieu même, cette dévotion; elle ne peut venir que de lui; aussi ne tend-elle qu'à faire des saints. Sa fin est notre sanctification, notre perfection; et tout le bonheur de l'homme pour cette vie et pour l'autre est renfermé dans cette dévotion. Toutes les autres dévotions ne sont saintes, ne sont estimables qu'autant qu'elles conduisent à celle-ci.

Dévotion la plus juste et la plus indispensable. Quoi de plus juste que de se dévouer tout entier aux trois personnes divines, de qui l'on tient tout, de qui on dépend en tout, et qui, par elles-mêmes, méritent tous nos services et tous nos hommages. (Comparaison d'un sujet envers son prince, d'un enfant envers son père, de celui qui a reçu un bienfait considérable, envers son bienfaiteur.) Hé! que ne devons-nous pas aux trois personnes divines, au Père qui nous a créés, au Fils qui nous a rachetés, au Saint-Esprit qui nous a sanctifiés! (On s'étendra sur les bienfaits généraux et particuliers.) Quelle ingratitude, si on était insensible à tant de faveurs, et que serait-ce si on venait à rendre le mal pour le bien!

Dévotion non-seulement juste, mais indispensable et absolument nécessaire. C'est en cela que consiste l'homme et tout l'homme : *Hoc est omnis homo*. (*Eccle.*, XII, 13.) Ce n'est que pour cela que nous sommes créés, je veux dire pour être tout dévoués au service de Dieu, et Dieu même n'a pas pu nous faire pour une autre fin. *Hæc est vita æterna, ut cognoscat te... et quem misisti*, etc. (*Joan.*, XVII, 3.) L'avez-vous cru, chrétiens, et en êtes-vous bien convaincus, que votre premier devoir, votre devoir essentiel, votre devoir unique, le devoir de tous les âges, de tous les jours, de tous les moments de votre vie, n'est de servir la très-sainte Trinité? Hélas! votre conduite ne donne que trop de sujets de croire que vous n'en êtes pas bien persuadés. Comprenez-le au moins en ce jour, que vous n'êtes en ce monde que pour cette fin; que la dévotion envers la très-sainte Trinité est essentiellement attachée au christianisme, que nul chrétien ne peut en manquer, sans cesser de vivre de la vie de la grâce. Mais si elle est la plus nécessaire, c'est aussi la plus avantageuse et la plus salutaire.

Pourquoi? Parce qu'il n'en est point qui nous unisse plus parfaitement à Dieu, qui nous attire plus de grâces, et qui nous mérite un plus haut degré de gloire. (Ici on parlera des autres dévotions envers les saints, envers les anges, et surtout envers la Reine des anges et des hommes.) Toutes ces dévotions sont bien saintes et bien utiles, on ne peut trop les recommander. Mais la dévotion des dévotions, mais la première et celle que nous devons toujours avoir en vue dans toutes nos dévotions, à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées, c'est la dévotion envers la très-sainte Trinité : c'est aussi celle que je cherche à réveiller et à

ranimer en vous aujourd'hui. En effet, c'est la dévotion de l'Eglise triomphante, de l'Eglise souffrante, et de l'Eglise militante. Que fait-on dans le ciel! Rien autre chose que d'honorer un Dieu en trois personnes, par des actes non interrompus de bénédiction, d'adoration, d'action de grâce, d'amour, etc. Que font les âmes détenues dans le purgatoire? Elles y glorifient Dieu par leur soumission entière et parfaite à sa justice suprême. Et à quoi est occupée l'Eglise de la terre? Vous le voyez, mes frères, elle n'a pour but dans toutes ses cérémonies, que de rendre à la très-sainte Trinité tout l'honneur qui dépend d'elle. (Ici on parcourra tout ce qui se fait dans l'Eglise, et surtout on rappellera le très-saint sacrifice de la Messe, dont la fin principale est de glorifier infiniment la très-sainte Trinité; les sacrements qui se confèrent en son nom, les églises qui s'érigent en son honneur, les Offices qui se célèbrent, etc.) Or, mes frères, si tel est l'esprit de l'Eglise, si son unique ou du moins son essentielle dévotion est celle de la très-sainte Trinité, ne doit-ce pas être, par conséquent, celle de tout fidèle?

Mais est-ce celle de tous ceux qui m'écoutent? Est-ce la vôtre, chrétiens,.... confondez-vous d'avoir négligé jusqu'à présent celle de toutes les dévotions que vous deviez avoir le plus à cœur. Peut-être n'est-il aucun parmi vous qui n'ait été dévot envers Marie, qui n'ait honoré son saint patron, son ange gardien : mais combien peu ont été dévots envers les trois personnes divines : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* (Matth., XXIII, 23.) Je ne veux pas condamner ces sortes de dévotions, mais je vous dis que vous ne devez pas omettre celle qui doit marcher avant toutes les autres. C'est une erreur qui n'est que trop commune dans le christianisme, de borner toute sa piété à quelques pratiques extérieures de dévotion envers les saints, tandis qu'on néglige celle qui doit être à la tête de toutes les autres. Soyez donc, mes frères, dévots envers Marie, envers les saints du paradis ; mais soyez-le encore plus, soyez-le par-dessus tout envers Dieu, envers la très-sainte Trinité, et afin que vous ne vous trompiez pas en ce qui regarde cette dévotion, apprenez dans le second point en quoi elle consiste.

Deuxième point. — En quoi consiste la dévotion envers la très-sainte Trinité? Pour le savoir il suffit de connaître ce que veut dire ce mot de dévotion. Il signifie dévouement : *Devotio dicitur a devovendo. Devoti dicuntur qui seipsos quodam modo Deo devovunt, ut ei se totaliter subdant.* (S. THOM., 2-2, quæst. 2, art. 1.) Ainsi, on appelle dévots ceux qui se consacrent à Dieu et se donnent entièrement à lui. La dévotion envers la très-sainte Trinité n'est donc rien autre chose qu'un dévouement entier aux trois personnes divines. Je dis un dévouement entier, c'est-à-dire, de notre esprit, de notre cœur, de toutes nos puissances, de toutes nos actions, en un mot, de tout ce que nous sommes, de tout ce

que nous pouvons, et de tout ce que nous avons. Oui, mes frères, la vraie dévotion n'excepte rien, ne réserve rien pour l'homme, elle donne tout à celui de qui tout vient, et à qui tout est dû. A l'égard des hommes, nous pouvons partager nos services, sinon chaque jour, du moins de temps en temps. Un ami, quelque dévoué qu'il soit à son ami, ne lui doit pas des services continuels ; un serviteur même, quelque obligé qu'il soit de travailler pour son maître, peut néanmoins, en certaines occasions, prendre quelques moments pour pourvoir à ses propres besoins ; un enfant n'est pas tenu de donner continuellement des secours à ses parents ; il est rare que leurs besoins soient si continuels et si pressants, qu'il ne puisse quelquefois s'occuper à d'autres choses. Mais à l'égard de Dieu, à l'égard des trois personnes divines, notre dévouement doit être continu et universel. Il s'étend à toutes nos actions pour tous les temps et tous les âges de notre vie. Et pour nous fixer à quelque chose de particulier, nous devons : 1^o faire à la très-sainte Trinité un hommage parfait de notre esprit ; et comment? par une foi humble et soumise, croyant fermement tout ce que Dieu a bien voulu nous révéler, quelque incompréhensible qu'il nous paraisse. Il ne nous défend pas d'examiner s'il a parlé, il le veut même ; car notre foi doit être raisonnable et prudente. Mais quand nous sommes assurés de sa parole, et combien de preuves n'en avons-nous pas, il exige le sacrifice entier de nos propres lumières, et nous devons cet hommage à son autorité souveraine aussi bien qu'à son infaillible véracité.

Outre ce sacrifice de la foi, nous devons encore marquer le dévouement de notre esprit, en pensant souvent aux perfections de Dieu et aux bienfaits que nous avons reçus de sa souveraine bonté. Et comment pourrions-nous nous promettre d'être vraiment dévots envers Dieu, si nous n'y pensions que rarement, tandis que tout ce qui est dans nous et hors de nous, nous en rappelle continuellement le souvenir. (On peut à cette occasion faire remarquer aux auditeurs, que s'ils ont de la dévotion envers la très-sainte Trinité, ils pourront en juger par l'objet le plus fréquent de leurs pensées.)

Le sacrifice du cœur n'est pas moins essentiel à la dévotion, que celui de l'esprit : c'est même par les sentiments du cœur que l'on prouve son dévouement envers Dieu. Les hommes peuvent se laisser tromper par les apparences, par les compliments, les protestations d'amitié ; mais Dieu voit le fond du cœur : il veut le cœur tout entier sans partage ; c'est-à-dire, un cœur anéanti en sa présence, un cœur qui le préfère à tout, qui est prêt à se sacrifier plutôt que de lui déplaire. Telle a été dans tous les siècles la dévotion des saints envers la très-sainte Trinité. Ils ont été brûlés et comme consumés par le feu de l'amour divin, et ce feu ne pouvant être contenu au dedans d'eux-mêmes, il éclatait au dehors par de fréquentes aspira-

tions, par des élans du cœur. (On citera quelques traits d'histoires, comme de saint François : Mon Dieu, mon tout, mon amour ! de saint François Xavier : *O sanctissima Trinitas !*) C'est que, mes frères, la bouche parle de l'abondance du cœur, et que quand on a le cœur bien rempli de dévotion envers Dieu, l'on en parle souvent, on aime à en entendre parler, on s'entretient souvent avec lui ; tantôt avec les trois personnes divines, tantôt avec chacune en particulier ; en un mot, on leur est uni de cœur et d'affection, autant que la faiblesse humaine le peut permettre. Cependant, mes frères, confessez-le, ou du moins reconnaissez-le en vous-mêmes : n'est-ce pas à des objets vains et terrestres que votre cœur est attaché, etc. Confondez-vous d'avoir eu jusqu'ici un cœur si froid envers les trois personnes divines, ou du moins si partagé entre Dieu et les ouvrages de ses mains ; et ne vous rassurez pas sur quelques mouvements légers de dévotion, sur quelques actes de religion que vous pratiquez en certain temps : par quels principes les faites-vous ? les hommes, le respect humain, n'y ont-ils pas plus de part qu'un véritable désir d'honorer, de glorifier Dieu ? Mais encore, par quelles actions marquez-vous votre dévotion envers les trois personnes divines ?

Un troisième sacrifice qu'elles demandent est celui de toutes nos puissances extérieures, de toutes nos actions, de tous nos travaux. Comme nous sommes à Dieu en tout temps, qu'il est notre Roi, notre Maître, notre Père tous les jours de notre vie, il n'en est aucun où nous ne devions lui rendre nos services : pas une action que nous puissions lui refuser ; ce serait une espèce de larcin fait à sa suprême majesté. Nous nous devons à lui dans tous les âges, dans tous les différents accidents de la vie ; en un mot, soit que nous buvions, ou que nous mangions, quoi que nous fassions, dit l'Apôtre (I Cor., X, 31) que tout soit rapporté à sa gloire.

Voilà, mes frères, l'idée juste de la vraie dévotion envers la très-sainte Trinité. Qui de nous peut se flatter d'avoir satisfait jusqu'à présent à ce qu'elle demande d'un véritable chrétien ! (On reprendra, si on veut, les caractères de cette dévotion exposés ci-dessus ; ensuite on fera tirer aux auditeurs de justes conséquences, on les engagera à se renouveler dans la ferveur de l'esprit.) Hélas ! peut-être y en a-t-il parmi vous qui n'ont jamais fait un seul acte de parfait dévouement, etc., commencez du moins en ce jour. (On leur en tracera la formule, et on finira en leur proposant quelques-unes des pratiques dont on a parlé dans les autres entretiens. On les exhortera à bien assister à la sainte Messe, en esprit de sacrifice d'holocauste, s'unissant à Jésus qui s'immole tout entier à la gloire de son Père, qui renouvelle sur l'autel d'une manière non sanglante l'immolation qu'il fit de lui-même sur la croix. On pourrait s'en tenir à cette seule pratique, qui, bien observée, renferme le par-

fait dévouement du chrétien à l'adorable Trinité.

Entretenez-vous, dira-t-on en finissant, dans cet esprit de dévouement et de sacrifice, par de saintes considérations. Ce sont elles qui produisent des mouvements d'une vraie dévotion. Réfléchissez souvent sur les motifs que nous vous avons proposés dans la suite de cet entretien. N'oubliez jamais que la dévotion envers les trois personnes divines est la plus divine d'un chrétien, celle qui lui est la plus nécessaire et qui assure davantage son salut. Que de consolations ne lui procure-t-elle pas, même dès cette vie, car elle en est une source abondante ! Être dévot envers la très-sainte Trinité, c'est faire ici-bas l'apprentissage de ce que nous devons faire plus parfaitement dans l'autre vie ; c'est un avant-goût des délices dont nous jouirons dans l'éternité bienheureuse.

L'Office particulier du premier dimanche après la Pentecôte ne nous parle que de la charité, et nous en trace les règles. L'Épître est tirée de la première de saint Jean, chapitre IV. L'Évangile est de saint Luc chapitre VI, et fait partie du célèbre sermon qui contient le précis de la morale de Jésus-Christ. C'est avec bien de la raison que l'Eglise nous propose l'un et l'autre le premier dimanche après la Pentecôte, jour où nous avons célébré la descente du Saint-Esprit, dont le fruit le plus excellent est la charité : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis.* (Rom., V, 5.) Un pasteur pourrait très-utilement traiter au moins quelquefois par forme d'homélie l'Épître et l'Évangile du jour, après en avoir donné lecture à son peuple. S'il ne le juge pas à propos, il pourra en faire usage lorsqu'il parlera de l'union qui doit régner entre les chrétiens pour représenter l'union qui règne entre les personnes divines : *Ut sint unum sicut et nos.* (Joan., XVII, 11.) Il leur dira que le meilleur moyen de parvenir à cette union, c'est d'être miséricordieux, de pardonner, de donner même, et de ne point juger témérairement son prochain : *Estote misericordes sicut et Pater vester*, etc. *Nolite judicare, dimittite et dimittimini, date et dabitur vobis.* L'avez-vous eue, cette union ? subsiste-t-elle parmi vous ? Reconnaissez-vous en vous les effets de la charité ? Exercez-vous la charité à l'exemple du Père céleste ? Ne jugez-vous point témérairement ? Pardonnez-vous les injures, etc.

FÊTE DU TRÈS-SAINTE SACREMENT DE L'AUTEL, ET SON OCTAVE.

Préambule.— Pour le jour de la Fête-Dieu. Sur l'institution de la Fête-Dieu. Sur la reconnaissance envers Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement. Sur le renouvellement de piété envers Jésus-Christ présent sur nos autels.

Préambule.— Il n'y a point de fête dans l'année que l'Eglise célèbre avec autant de pompe et de magnificence que celle du très-

saint Sacrement de l'autel, appelée par excellence la Fête-Dieu, la fête du corps de Jésus-Christ : il n'en est point aussi où un pasteur doive faire éclater davantage son zèle pour faire entrer les peuples confiés à ses soins dans l'esprit de l'Eglise. C'est surtout par des instructions plus fréquentes qu'il y réussira. Se borner à un prône ou même à un catéchisme sur cette matière, ne serait pas remplir parfaitement les vues des Souverains Pontifes qui ont ordonné cette fête, et ne suffirait pas pour expliquer convenablement tout ce qui regarde cette grande solennité, et disposer son peuple à la célébrer dignement.

En effet, il s'agit 1° de ranimer la foi des fidèles sur le plus grand de tous les bienfaits que Dieu ait pu nous accorder en ce monde. 2° De leur exposer les raisons que l'Eglise a eues d'instituer cette fête solennelle, les vues qu'elle se propose dans les processions et bénédictions du très-saint Sacrement. 3° C'est le temps de leur rappeler l'excellence du saint sacrifice de la Messe, sa vertu, et la manière d'y assister. 4° On doit exhorter les fidèles à communier dignement durant cette octave, à visiter plus souvent Jésus-Christ, à se tenir en sa présence avec un saint tremblement. Il s'agit enfin et principalement de les porter à imiter les vertus dont Jésus-Christ nous donne l'exemple dans le sacrement de son amour, où il renouvelle en quelque sorte tous les mystères de sa vie cachée, de sa vie pénitente, évangélique et glorieuse. Tout cela ne peut pas se faire dans une seule instruction ; de là vient que, dans les grandes paroisses, on a coutume de prêcher chaque jour de l'octave.

Un pasteur zélé doit donc 1° préparer son peuple dès le dimanche précédent. *Districte præcipimus*, dit Urbain IV, *in virtute sanctæ obedientiæ, ut Dominica dictam feriam quintam proxime præcedente, salutaribus monitis sollicitè exhortentur fideles ut per veram et puram confessionem, eleemosynarum largitionem, attentas et sedulas orationes et alia devotionis et pietatis opera taliter se student præparare, quod hujus pretiosissimi sacramenti mereantur fieri participes illa die, possintque ipsum suscipere reverenter ac ejus virtute augmentum consequi gratiarum*. Nous avons proposé, le dimanche de la Trinité, la manière dont on pouvait annoncer cette fête.

2° Le concile de Trente ordonne aux pasteurs et à tous ceux qui ont charge d'âmes de faire à tous ceux qui sont confiés à leurs soins des exhortations salutaires aux fêtes solennelles, et surtout d'expliquer durant la Messe ce qui a rapport à l'auguste sacrifice qui s'y offre : *Mandat sancta synodus pastoribus et singulis curam animarum gerentibus, ut frequenter inter Missarum celebrationem vel per se vel per alios ex iis quæ in Missa leguntur aliquid exponant, atque inter cætera sanctissimi hujus sacrificii mysterium aliquid declarant diebus præsertim dominicis vel festis*. Point de temps plus convenable que celui de cette fête, pour s'acquiescer de ce devoir.

3° Les cérémonies de cette fête sont iongues et multipliées ; les peuples ne rendront à Dieu qu'un culte purement extérieur, et n'en retireront aucun profit spirituel, si on ne leur explique pas les motifs et les significations de ces cérémonies : il est hors de doute qu'ils écouteront avec plaisir, à la Messe, une instruction sur la fête du jour, pourvu qu'elle soit courte, bien préparée et dite avec onction ; et si chaque jour, avant la bénédiction du soir, on leur faisait au moins une lecture ou une instruction concernant ce grand mystère, ils l'auraient également pour agréable.

Pour aider les nouveaux ministres de l'Evangile à contribuer à la gloire de Jésus-Christ présent sur nos autels, par des instructions plus fréquentes en cette fête, nous tracerons ici, en abrégé, la méthode que l'on peut suivre pour instruire utilement les fidèles : 1° le jour de la Fête-Dieu ; 2° le dimanche de l'octave ; 3° pendant toute l'octave.

Pour le jour de la Fête-Dieu. — Une année, on pourrait s'en tenir à l'institution de la fête ; on rappellerait la bulle d'Urbain IV, qui en est l'auteur ; on l'expliquerait bien, et c'en serait assez. Une autre année, on s'attacherait à montrer l'obligation que nous avons au Sauveur pour l'institution de la divine Eucharistie, et on finirait par donner des pratiques pour lui en marquer une juste reconnaissance. Enfin, une autre année, on se proposerait de renouveler la dévotion des fidèles envers Jésus-Christ dans le saint Sacrement.

Sur l'institution de la Fête-Dieu. — L'Épître est tirée de la première, de saint Paul, aux Corinthiens, chap. XI. L'Apôtre, dans ce chapitre, voulant corriger les abus qui s'étaient glissés parmi les fidèles de Corinthe dans les assemblées qu'ils faisaient pour célébrer la cène du Seigneur, raconte l'institution de ce divin Sacrement, ce qu'il contient. Il fait voir la grandeur du crime de ceux qui en approchent indignement, et les châtimens dont ils sont punis. L'Evangile est pris du VI^e chapitre de l'Evangile selon saint Jean, où la promesse de l'institution de l'Eucharistie est si clairement exprimée. L'Eglise a choisi les paroles qui marquent plus clairement et la réalité du Sacrement de l'autel et ses effets précieux. Il est aisé de choisir un texte convenable : on pourrait même s'en dispenser, si l'on craignait d'indisposer par là ses auditeurs, qui pourraient s'imaginer qu'on va leur faire une longue instruction. On pourrait commencer ainsi qu'il suit :

C'est en ce jour, mes frères, que nous célébrons la fête de l'institution de l'Eucharistie, du divin sacrifice de la Messe et du très-saint Sacrement de l'autel : fête que l'Eglise solennise avec le plus grand éclat et toute la magnificence possible, où elle semble, pour ainsi dire, s'épuiser, se surpasser pour rendre ses devoirs à Jésus, son divin Epoux, et engager les fidèles à entrer dans ses sentimens. Je vous ai déjà exhortés di-

manche dernier à vous préparer à cette grande fête, et j'ai lieu d'attendre de votre piété que vous aurez suivi mes avis. (On rappellera ici en abrégé les dispositions à cette fête, portées dans la bulle d'Urbain IV, et, si on remarque beaucoup de zèle pour l'ornement et la propreté des reposoirs, et surtout, si un grand nombre s'est déjà approché du tribunal de la pénitence, on en témoignera de la joie et de la satisfaction.)

Mais ce n'est pas assez, mes frères, d'avoir donné à Jésus, présent sur nos autels, cette première marque de votre reconnaissance, il faut la rendre encore plus pleine et plus entière en ce jour et durant toute l'octave. Le seul nom de cette fête, appelée par excellence Fête-Dieu, fête du sacré Corps de Jésus-Christ, fête du très-saint Sacrement, devrait exciter toute notre dévotion. Cependant, pour l'animer de plus en plus, je vous entretiendrai, mais en peu de mots, de l'institution de cette fête, et de ce que l'Eglise exige de vous en ce jour et pendant toute l'octave.

Premier point. — Ce que vous devez savoir de cette fête se réduit à ces deux points : son origine et les fins qui ont porté les Souverains Pontifes à l'instituer. Quelle est l'origine de cette fête, et qui en est l'auteur ? On peut dire, mes frères, qu'elle est aussi ancienne que l'Eglise, et que Jésus-Christ en a été le premier auteur. C'est lui qui, dans la dernière cène, lorsqu'il institua la divine Eucharistie, ordonna à ses apôtres de faire ce qu'il avait fait lui-même, et de le faire en mémoire de lui. Ecoutez comment il s'en est expliqué. (On citera ce qu'en dit saint Luc au chapitre XXII de l'Evangile : *Hoc facite in meam commemorationem*, et ce que l'apôtre saint Paul lui-même en avait appris du Seigneur : *Ego enim accepi a Domino quod et tradidi vobis*. Cette histoire mérite d'être rapportée tout au long. On doit surtout faire attention que Jésus-Christ, en leur réitérant l'ordre de faire ce qu'il avait fait, ajouta ces paroles bien dignes de remarque, qu'ils devaient le faire en mémoire de sa Passion, *Mortem Domini annuntiabitis*; id est, juxta vocem Hebræam, *commemorabiliter in memoriam revocabitis*.)

Les apôtres, fidèles à l'ordre de leur divin Maître, ont eu soin de célébrer, après son Ascension au ciel, la divine Eucharistie, et chaque fois que nous offrons le saint sacrifice de la Messe, l'Eglise veut que nous rappelions dans notre mémoire ce qu'il fit au jour de la cène. Ainsi, la fête du Saint-Sacrement, à la considérer en elle-même, ou dans son essence, n'a point été interrompue; depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, elle a été une fête journalière et perpétuelle dans l'Eglise. Cependant, cette sainte Epouse du Sauveur n'a pas jugé à propos de s'en tenir à ce culte religieux et à cette espèce de commémoration du bienfait eucharistique. Il y a plusieurs siècles qu'elle a cru devoir y ajouter quelque chose de plus éclatant, en choisissant un temps, chaque année, où les fidèles s'appliquassent spécialement à ho-

norer ce divin mystère. Elle le fait, à la vérité, le jeudi saint, jour de l'institution de cet auguste Sacrement; mais comme elle est alors occupée principalement à pleurer la mort du Sauveur, et à d'autres cérémonies fort longues, elle a renvoyé cette fête après la Trinité, c'est-à-dire après le dimanche qu'elle a choisi et déterminé pour rendre un culte spécial au premier mystère de notre religion.

Voici à quelle occasion cette fête fut instituée, et le temps auquel elle commença à être célébrée : Au commencement du XIII^e siècle, une sainte religieuse du pays de Liège, dans la Westphalie, nommée la bienheureuse Julienne, fut fortement inspirée de Dieu de travailler à étendre le culte du saint Sacrement. Ayant eu une vision miraculeuse, où Dieu lui fit connaître combien il aurait pour agréable l'institution d'une fête particulière du très-saint Sacrement, elle en fit part à un chanoine de Liège, prêtre en réputation de sainteté, qui se chargea de solliciter auprès de l'évêque de Liège l'établissement d'une fête particulière à l'honneur de la divine Eucharistie. Son dessein fut approuvé dès l'an 1246 : cette fête fut célébrée dans tout le diocèse de Liège avec une solennité extraordinaire. Par une providence particulière de Dieu, qui voulait rendre cette fête générale dans l'Eglise catholique, il arriva que l'archidiacre de cette église, nommé Jacques Pantaléon, quoique d'une extraction fort basse, parvint au souverain pontificat, et prit le nom d'Urbain IV. A peine y fut-il élevé qu'il forma le dessein d'étendre dans toute la chrétienté la fête du très-saint Sacrement, qu'il avait fort approuvée, n'étant encore qu'archidiacre, et dont il avait vu les fruits merveilleux. Il porta donc une bulle qu'il adressa à tous les évêques du monde chrétien, par laquelle il ordonna que dans tous les diocèses on célébrât chaque année une fête particulière en l'honneur du très-saint Sacrement de l'autel, le jeudi après la Pentecôte. (Vous savez qu'en France la solennité de cette fête est renvoyée au dimanche suivant.) La bulle est de l'an 1264. Rien de plus édifiant et de plus instructif que ce qu'elle contient. Je voudrais, mes frères, pouvoir vous la rapporter mot à mot : vous reconnaîtrez que c'est l'Esprit de Dieu qui l'a dictée, et il semble que le Sauveur a voulu choisir exprès un homme de la lie du peuple pour successeur de saint Pierre, afin de se faire rendre par toute la terre le culte qui lui est dû dans le plus grand de nos mystères, comme il choisit autrefois saint Pierre lui-même, un simple pêcheur, afin d'établir partout la foi de ce même mystère. (Il convient que chaque pasteur lise en entier cette bulle, et en fasse un extrait, pour en proposer aux fidèles ce qui est plus propre à leur édification : en voici quelques traits plus remarquables :

Le Saint-Père commence sa bulle par donner une haute idée du saint Sacrement de nos autels et des biens infinis qu'il procure :

il entre même là-dessus dans un grand détail : *Transiturus de hoc mundo ad Patrem*, ce sont les premiers mots de la bulle, *Salvator noster Jesus Christus, cum tempus sue Passionis instaret, sumpta cæna in memoriam mortis sue summum et magnificum sui corporis et sanguinis sacramentum instituit. In institutione quidem hujus sacramenti dixit ipse apostolis : « Hoc facite in meam commemorationem : » ita ut præcipuum et insigne memoriæ sui amoris eximii quo nos dilexit, esset nobis hoc præcelsum et venerabile sacramentum ; memoriale, inquam, mirabile ac stupendum, delectabile, suave, tutissimum, ac super omnia pretiosum. Odivini amoris immensitas ! divinæ pietatis superabundantia, divinæ affluentia largitatis ! O singularis et admiranda liberalitas ubi donator venit in domum et datum est idem penitus cum datore excellentissimum sacramentum ! O adorandum, venerandum, colendum, cunctis honorandum studio, etc. Il en vient ensuite aux raisons qui l'ont porté à établir cette fête solennelle. *Licet hoc memoriale sacramentum in quotidianis Missarum solemnibus frequentetur, conveniens tamen arbitramur et dignum ut de ipso semel saltem in anno ad confundendam specialiter hæreticorum perfidiam et insaniam, memoria solemnior et celebrrior habeatur.**

Le jeudi saint, ajoute-t-il, l'Eglise, tout occupée d'ailleurs à différentes cérémonies, est empêchée de s'appliquer suffisamment à honorer ce mystère autant qu'il le mérite ; et comme, outre les fêtes particulières qu'elle fait à l'honneur des saints, elle a déterminé un jour où elle les honore tous, et supplée en quelque sorte aux manquements où l'on est tombé dans leurs fêtes particulières, rien de plus juste que d'établir une fête où les fidèles puissent réparer par leur ferveur les fautes qu'ils ont commises pendant le cours de l'année à l'égard du plus auguste des sacrements, qui renferme le Saint des saints. Enfin, il convient et il déclare que Dieu a fait connaître là-dessus sa volonté par les révélations qu'il en a faites à quelques personnes : *Intelleximus per quod fuerat quibusdam catholicis revelatum, festum hujusmodi generaliter in Ecclesia celebrandum.*

Ce sont là, mes frères, les motifs de l'institution de cette fête. Le premier, d'honorer d'un culte public et le plus solennel Jésus-Christ renfermé dans la divine Eucharistie, et de le remercier de son amour infini pour les hommes. Le second, de confondre les hérétiques qui oseraient révoquer en doute la vérité de ce mystère. A la vérité, jusqu'au XI^e siècle, ce point de notre foi n'avait été attaqué par personne. Un nommé Bérenger, archidiacre d'Angers, fut le premier qui ait eu la témérité de l'entreprendre. Sa hardiesse fut aussitôt réprimée, et il se soumit à la condamnation qui fut faite de son erreur. Mais Dieu, qui prévoyait qu'il s'y élèverait dans les siècles suivants de nouveaux hérésiarques qui ressusciteraient l'impie doctrine de Bérenger, inspira au chef de son Eglise l'établissement d'une fête qui devait être par avance leur condam-

nation. Un troisième motif, c'est de faire au Sauveur une amende honorable et universelle de tant d'irrévérrences commises à son égard, non-seulement par les Juifs, par les hérétiques et autres infidèles, mais encore par les mauvais chrétiens ; c'est afin de ranimer la foi des fidèles sur l'objet fondamental de notre religion, et faire à Jésus-Christ une espèce de triomphe capable de le dédommager de tout ce qu'il a jamais souffert de la part des hommes.

De tout ce que nous venons de dire, mes frères, concluez combien cette fête est digne de votre estime, de votre vénération, de votre dévotion. Où marquerez-vous que vous avez de la foi, si vous ne le faites en ces jours ? Et si quelqu'un durant ce temps se laissait aller à quelque immodestie, à quelque irrévérence, soit dans l'église, soit dans les processions, pourrait-on se persuader qu'il a de la foi ? En quel temps de l'année, en quelle occasion la ferons-nous paraître, si elle n'éclate pas en cette fête, la plus solennelle de toutes les fêtes de notre Seigneur ? Je ne doute point, mes frères, que vous n'évitiez avec soin tout ce qui pourrait être capable de déplaire à notre divin Sauveur durant cette solennité. Les pères et les mères auront un soin particulier de veiller sur leurs enfants, et de leur recommander la modestie et la dévotion.

Mais ce n'est point assez pour satisfaire à l'intention de l'Eglise, de ne pas outrager Jésus-Christ, il est encore des pratiques que la foi doit vous inspirer, et que l'Eglise attend de vous ; je vais vous les indiquer en peu de mots.

Deuxième point.—Quelles pratiques, mes frères, votre foi doit-elle vous inspirer, et qu'est-ce que l'Eglise attend de vous en cette fête et pendant son octave ? Trois choses : 1^o Que nous nous unissions tous ensemble pour honorer Jésus-Christ en assistant chrétiennement à tous les Offices qui se font en ce jour et durant toute l'octave. Ecoutez là-dessus le souverain pontife Urbain IV : « Nous avons jugé à propos d'instituer cette fête, afin que tous les fidèles se rassemblent dévotement dans les églises, et que le clergé, de concert avec le peuple, se répandit en cantiques de louanges dans les sentiments d'une sainte joie : *Ut devotæ turbæ fidelium propter hoc ad ecclesias affectuose concurrant et tam clerici quam populi gaudentes in canticis laudum surgant.* Que tous, animés du même esprit, chantent des hymnes à l'honneur de Jésus-Christ : *Tunc enim omnium corda et vota, ora et labia hymnos persolvant lætitiæ salutaris.* Que leur foi se réveille, leur espérance se ranime, leur charité se rallume, leur dévotion paraisse plus que jamais, et qu'ils s'efforcent à l'envi de donner des preuves de leur piété envers Jésus-Christ : *Tunc psallat fides, spes tripudiet, exsultet charitas, devotio plaudat, tunc singuli læteri animo, pronoque voluntate conceniant, sua studia laudabiliter exsequendo, tanti festi solemnitatem celebrantes.* Entrons, mes frères, dans cette pre-

mière disposition, à laquelle nous exhorte le saint Père. Unissons-nous à toute l'Eglise, à tous les fidèles répandus dans le monde, aux grands du monde, aux princes chrétiens, qui, en ce jour, s'abaissent avec leurs sujets et mettent leurs couronnes aux pieds de Jésus-Christ renfermé sur nos autels. Que la ferveur de tant de saintes âmes de toute sorte de conditions anime la nôtre, et faisons en sorte que cette paroisse ne cède en rien à aucune autre paroisse chrétienne.

Pour cela, qu'avez-vous à faire? C'est d'assister à la sainte Messe avec plus de modestie, d'attention et d'amour pour Jésus que jamais; c'est de vous comporter, dans les processions du saint Sacrement, de la manière la plus édifiante. (On s'étendra plus ou moins sur l'assistance aux Offices, selon qu'on le jugera nécessaire eu égard à la piété qu'on aura remarquée dans les paroissiens; mais il semble qu'on doit particulièrement insister sur les processions, et apprendre aux fidèles pourquoi elles se font et dans quel esprit on doit y assister.) Rien ne relève davantage la solennité de l'octave du Saint-Sacrement au-dessus de toutes les autres, que ces processions où Jésus-Christ est porté en triomphe dans les rues avec les cérémonies les plus augustes et la pompe la plus religieuse. En vain les hérétiques du xvi^e siècle, les luthériens, les calvinistes se sont élevés contre cette pieuse cérémonie : le saint concile de Trente, assemblé pour condamner leurs erreurs, a confirmé ces processions par son autorité, et il déclare que c'est avec beaucoup de piété et de religion qu'on a introduit dans l'Eglise la coutume de célébrer tous les ans la fête de l'auguste et vénérable Sacrement de l'autel, par des processions où il est porté dans les rues et les places publiques avec toutes les marques de la vénération la plus profonde, du plus grand respect. Il ajoute qu'il a même été nécessaire de faire tellement triompher la vérité victorieuse du mensonge, que ses ennemis qui se trouvent au milieu de l'Eglise dans les jours d'un si grand éclat et d'une joie si générale et si parfaite, sèchent de douleur des coups qu'on leur porte; ou que, pleins d'une salutaire confusion, ils reviennent à l'Eglise en renonçant à leurs erreurs.

Ce serait ici, mes frères, le lieu de vous raconter l'histoire de l'arche d'alliance, figure de l'Eucharistie, et la manière magnifique et pompeuse avec laquelle elle fut conduite processionnellement en différentes occasions par le saint roi David et par son fils Salomon. (Si on n'a pas encore expliqué dans d'autres instructions ces faits historiques, on le fera en ce jour avec la brièveté qui convient. Si on a lieu de croire que les peuples en ont connaissance, ce qui est assez rare, on ne fera que rappeler ce qu'on aura dit ailleurs.)

L'arche d'alliance était faite d'un bois incorruptible et tout couvert de laues d'or en dedans et en dehors. Elle avait un couvercle de pur or au-dessus duquel étaient

deux chérubins d'or tournés l'un contre l'autre, et qui étendaient leurs ailes, comme pour servir de trône à la majesté divine, et le couvercle s'appelait propitiatoire et l'oracle, parce que c'était là que Dieu se rendait propice, et que par le moyen de ces signes visibles on était comblé des bénédictions célestes. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire toutes les faveurs que les Israélites obtinrent en considération de cette arche mystérieuse, leur entrée dans la terre promise, le passage à pied sec du Jourdain, la prise de Jéricho, etc. Mais ce qui doit exciter davantage votre piété dans nos processions du saint Sacrement, c'est l'exemple de tous les Israélites, de deux grands rois surtout, David et Salomon, qui l'accompagnèrent dans les diverses translations qui en furent faites. (*Voy. II Reg., VI, et I Paral., XIII et XV; II Paral., V, VI et VII.*)

Rien de plus touchant que ces traits d'histoire. On choisira ce qu'il y a de plus édifiant pour les peuples, par exemple ce qui est dit de David, lorsqu'il fit venir l'arche d'alliance, la punition d'Oza pour avoir manqué de respect à l'arche, et la bénédiction que Dieu répandit sur la maison d'Obédéd-om, aussi bien que la réponse du roi David à Michol, fille de Saül, qui se moquait de lui pour s'être abaissé devant l'arche; de même, ce qui est dit de Salomon au II^e Livre des Paralip., chap. V, vers. 2 et 3 : *Congregavit Salomon majores natu Israel, cunctos principes tribuum et capita familiarum in Jerusalem, ut adducerent arcam foderis Domini de civitate David quæ est in Sion; venerunt itaque omnes viri Israel in die sollemni.* Vers. 13 : *Igitur cunctis pariter, et tubis, et voce et cymbalis et organis . . . vocem in sublime tollentibus, longe sonitus audiebatur . . . Confiitemini Domino quoniam bonus, etc.* Cap. VII, vers. 3 : *Et omnes filii Israel . . . corruentes proni in terram super pavimentum stratum lapide adoraverunt et laudaverunt Dominum.*

Si telle a été la dévotion des Israélites pour l'arche d'alliance, quelle doit être la nôtre à l'égard de celui qui est le Seigneur même de l'arche? Et si ces pieux Israélites tâchaient par leur piété de réparer en quelque sorte l'outrage qui avait été fait à l'arche, tandis qu'elle était restée chez les ennemis du peuple de Dieu, que ne devez-vous pas faire pour réparer, par votre modestie religieuse, les outrages qui ont été faits et qui sont faits tous les jours à l'arche du nouveau Testament? (Détail des outrages dans la Passion.) Mais que sont-ils, comparés à ceux que Notre-Seigneur reçoit aujourd'hui dans son sacrement de la part de tant de mauvais chrétiens? . . . Mais aussi quelles bénédictions n'avez-vous pas à espérer du Seigneur, si vous rendez à Jésus-Christ porté processionnellement dans les rues le respect qu'il mérite? Qui peut douter qu'il ne bénisse vos maisons, qu'il ne répande ses bienfaits partout où il passera, comme il fit autrefois lorsqu'il conversait parmi les Juifs : *Pertransiit benefa-*

ciendo et sanando omnes. (Act., X, 38.) Ne vous bornez cependant pas à l'assistance aux Offices divins, qui se feront aujourd'hui et dimanche prochain.

Une seconde chose que l'Eglise désire de vous, et que votre foi doit vous inspirer, c'est de vous approcher avec plus de ferveur que dans le reste de l'année, de la divine Eucharistie. Quoique l'Eglise ne nous en fasse pas un précepte, votre religion doit vous y porter. C'est particulièrement par une digne communion, une communion fervente, que vous entrerez dans les vues des Souverains Pontifes qui ont établi cette fête : *Taliter se studeant preparare quod hujus sacramenti pretiosissimi mereantur participes fieri illa die, possintque ipsam suscipere reverenter, ac ejus virtute augmentum consequi gratiarum.*

On proposera l'exemple des premiers chrétiens, qui, d'abord après la Pentecôte, fréquentaient ce sacrement à l'imitation des apôtres; et c'est pour cela, dit saint Thomas, que cette fête est célébrée immédiatement après l'octave de la Pentecôte. Ne serait-ce point, ajoutera-t-on, une obligation pour certains de la paroisse qui n'ont point encore satisfait au devoir pascal, qu'on n'a point vu s'approcher de la sainte table au temps de Pâques? N'en est-ce pas une pour plusieurs qui n'y ont satisfait qu'à l'extérieur, et ne doivent-ils pas réparer par une digne et fervente communion l'outrage qu'ils ont fait au Sauveur en s'approchant avec une conscience criminelle de la sainte Table? Pour vous, âmes fidèles, qui avez conservé la grâce de la communion pascale, quels moyens plus propres à vous y affermir et à l'augmenter, que de recevoir les saints mystères en ce temps de salut?

A ces pratiques ajoutez-en une troisième : c'est de vous occuper souvent durant le jour de Jésus présent sur nos autels, exposé dans tout le monde chrétien à la vénération des fidèles, et porté en triomphe dans les rues de toutes les villes, des bourgs et villages. Et pourquoi devez-vous vous en occuper? C'est afin d'y prendre part, de vous en réjouir et de vous unir à tous les vrais catholiques. Faites même en sorte de ménager tous les jours de cette octave quelque temps dans la journée, outre celui des Offices, pour venir visiter Jésus-Christ.

(Comme il ne faut pas trop prolonger cette instruction, on laissera pour un autre entretien à entrer dans un plus long détail sur la manière de faire les visites au saint Sacrement, et on finira celui-ci en faisant faire aux auditeurs une réflexion sur la manière dont ils ont sanctifié cette fête par le passé.) Un petit retour, mes frères, un petit retour sur vous avant que de finir. Etes-vous entrés dans les vues de l'Eglise? Avez-vous assisté aux Offices divins, et comment l'avez-vous fait? N'avez-vous point négligé d'approcher de la sainte table sous prétexte qu'il n'y avait point de précepte absolu? Cette sainte octave ne s'est-elle point écoulée sans que vous vous soyez occupés,

durant le jour, de Jésus-Christ, que les vrais fidèles s'efforcent d'honorer en ce temps plus que dans tout autre? etc. Réparez, mes frères, votre négligence : Jésus-Christ l'attend de vous, il y va de sa gloire; c'est votre propre intérêt, l'Eglise elle-même vous y engage en vous ouvrant les trésors de ses indulgences. Il y en a pour chaque Office auquel vous assisterez; il y en a de particulières pour les processions, il y en a pour ceux qui communient, pour ceux même qui jeûneront à l'honneur du très-saint Sacrement, ou feront quelques autres bonnes œuvres, de l'avis de leur confesseur. Ce sont plusieurs Souverains Pontifes qui les ont accordées; ce sont les vicaires de Jésus-Christ, dépositaires de ses pouvoirs, qui ont reçu la puissance de lier et de délier, qui ont les clefs du ciel, et qui par la concession des indulgences veulent nous en accélérer l'entrée. Ne vous privez pas, mes frères, par votre faute, de tant d'avantages. Que dès ce jour la foi, la piété envers Jésus-Christ se ranime dans toute la paroisse et chacun de ceux qui la composent. Et plût à Dieu, (c'est le souhait du Souverain Pontife par lequel je finis,) que notre ardeur pour Notre-Seigneur Jésus-Christ soit si embrasée, que par les bonnes œuvres que nous pratiquerons, nous puissions voir face à face dans le ciel, celui qui a bien voulu se livrer pour nous et servir de nourriture à nos âmes! *Utinam ad Christi servitium, sic ejus fideles amor inflammet ut post hæc... tandem post hujus vitæ decursum, eis se in præmium largiatur!* Martin V a confirmé les indulgences accordées par son prédécesseur. Il en a donné de spéciales pour les processions du Saint-Sacrement, cent jours pour ceux qui suivent ces processions depuis le commencement jusqu'à la fin, autant pour ceux qui communient dévotement; de même, cent jours pour ceux qui jeûnent à l'honneur du saint Sacrement, ou en la place du jeûne font quelques autres bonnes œuvres de l'avis de leur confesseur. Enfin, il a accordé cent jours d'indulgence pour chaque fois qu'on accompagnerait le saint Sacrement avec un flambeau allumé lorsqu'on le porte aux malades, et trente jours pour ceux qui le suivent dévotement, mais sans flambeau. Eugène IV a doublé ces indulgences de Martin V : *Alios totidem dies adjicimus.*

Sur la reconnaissance envers Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement.—Une autre année on pourra varier son prône, quoique sur le même sujet, ensuivant le second dessein que l'on a proposé ci-devant. On exhorterait les peuples à célébrer cette fête avec toute la dévotion dont ils sont capables, en leur représentant le brentait meffame que Jésus-Christ nous a accordé dans l'Eucharistie, l'amour qu'il nous y témoigne, par conséquent l'obligation que nous lui avons et la reconnaissance que nous ne pouvons lui refuser. On pourrait tirer son exorde de l'éclat de la solennité, en disant, par exemple: Le beau spectacle, mes frères, que présente

aux yeux de la foi la solennité de ce jour. Ce n'est dans tout le monde chrétien que cérémonies les plus saintes, les plus majestueuses, les plus touchantes. Nul temps dans l'année où nos églises soient ornées avec plus de magnificence; jamais un plus grand concours de fidèles; on y va en foule témoigner sa religion et entendre la parole de Dieu. Ce n'est plus dans les églises seules que l'on donne des marques de sa piété, c'est dans les rues et les places publiques. On y voit des autels dressés de toutes parts, on brûle de l'encens, on repand des fleurs sur les lieux où les ministres du Seigneur doivent diriger leur marche. Dans toutes les villes de la chrétienté le bruit des timbales et des trompettes, le bruit du canon même se fait entendre, annonce la présence du Dieu des armées, et forme une joie universelle. Tout retentit de saints cantiques, d'hymnes, de psaumes; en un mot, tous les enfants de l'Eglise romaine, jeunes gens et vieillards, donnent des marques extraordinaires d'un culte religieux dans toutes les paroisses catholiques. Quelle est donc la cause d'une piété si singulière et qui est réservée à ce temps? Que prétend l'Eglise? Je vous l'ai dit, mes frères, l'année précédente, ou dimanche dernier. Elle veut donner des marques publiques de sa foi sur la présence réelle de Jésus-Christ, et confondre par là les hérétiques qui refusent de la croire; elle veut faire une amende honorable et universelle à ce Dieu-Homme pour tous les outrages qu'il a reçus dans sa Passion et dans le Sacrement de son amour. Elle a surtout en vue de le remercier autant qu'il lui est possible du don inestimable qu'il nous a fait par l'institution de l'Eucharistie.

C'est à cette dernière idée que je m'attacherai principalement aujourd'hui : Je me propose de vous animer de reconnaissance envers Jésus-Christ renfermé pour notre amour dans le très-saint Sacrement; et je vous expliquerai comment vous devez le lui témoigner dans cette fête et durant son octave. Rien n'était plus juste que d'instituer la fête de ce jour, premier point. Comment les fidèles doivent-ils seconder les vues de l'Eglise, quelles marques doivent-ils donner de leur reconnaissance, second point. (Il sera bon de faire ici une petite prière à Jésus toujours présent sur nos autels.) C'est spécialement pour votre gloire, divin Jésus, que je vais annoncer votre divine parole : recevez cette marque de ma reconnaissance, et faites passer à mes auditeurs les sentiments dont vous souhaitez que nous soyons tous pénétrés.

Premier point. — Il n'y a, mes frères, qu'à réfléchir sérieusement sur le bienfait de l'Eucharistie, pour être convaincu que rien n'était plus juste que d'instituer la grande fête que nous célébrons. Tout bienfait demande de la reconnaissance, et nous voyons dans les saintes Ecritures de l'ancien Testament, que Dieu avait ordonné des fêtes pour lui rendre grâces de certaines faveurs signalées qu'il avait accordées à

son peuple. (On en citera quelques exemples, par exemple la fête des Tabernacles pour la protection qu'il avait accordée aux Israélites dans le désert, où il avait déployé sa toute-puissance à leur égard, les avait nourris d'une manne céleste et comblés de ses bienfaits.) Mais quelle comparaison peut-on faire des faveurs accordées aux Israélites avec celles que nous recevons de Jésus dans la divine Eucharistie? Qu'a fait le Seigneur pour son peuple dans l'ancienne loi lorsqu'il était dans le désert? De quoi les a-t-il nourris? (On en donnera quelque idée.) Mais dans l'Eucharistie que fait Jésus-Christ pour nous? De quoi nous nourrit-il? Que souffre-t-il pour notre amour? Trois considérations que je ne ferai que vous proposer brièvement. (On s'étendra sur chacune.)

1° Que fait Jésus-Christ pour nous dans l'Eucharistie? *Memoriam fecit mirabilium suorum*. Il y fait éclater les merveilles de sa toute-puissance, de sa sagesse, de sa miséricorde. Que de prodiges n'opère-t-il pas pour se renfermer sous les espèces du pain et du vin. C'est, dit saint Thomas, le plus grand de tous ses miracles : *Miraculorum ab ipso factorum maximum*. Tout-puissant qu'il est, dit saint Augustin, il ne pouvait pas faire davantage. (On expliquera comment Jésus-Christ est renfermé dans l'Eucharistie sous les espèces du pain et du vin privées de leur substance; comment il y est par la vertu de quelques paroles prononcées par un prêtre; comment il se trouve entier dans chaque partie à la manière des esprits, de même que dans le ciel, etc.) Pourquoi s'y est-il renfermé? Pour se donner à nous.

2° Que nous y donne-t-il? Ou pour mieux dire, que ne nous y donne-t-il pas? Le même corps qui a été livré pour nous : *Accipite et manducate, hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur*. (Luc., XXII, 19.) Ce n'est point une nourriture telle qu'était la manne dont vos pères ont été nourris dans le désert. Cette manne en était la figure, et ce que je vous donne, ce que vous recevez, ce que vous mangez, c'est mon corps même. C'est mon sang que vous boirez, ce même sang qui a été répandu pour vous; et afin que vous n'en soyez pas rebutés, je vous donnerai l'un et l'autre sous le symbole de la nourriture qui vous est la plus commune. (On fera ici quelques exclamations sur la bonté infinie de Dieu, et on dira que c'est avec bien de la raison que le concile de Trente déclare qu'il avait prodigué en quelque sorte dans l'Eucharistie toutes les richesses de son amour : *In quos divitias divini sui erga homines amoris velut effudit*. On montrera comment Jésus-Christ, en nous donnant son corps, nous donne en même temps sa divinité, les mérites de son humanité, en un mot tout lui-même. Et ce n'est pas une fois seulement, c'est plusieurs fois pendant la vie, qu'il veut être à l'égard de notre âme, ce qu'est la nourriture matérielle à l'égard de nos corps. (Après avoir inspiré quelques saintes affections par la comparaison de ce que l'on sentirait pour une

personne qui nous aurait nourris quelques années et par un pur effet de son amour, on passera à la troisième considération.

3° Ce qui engage le plus à la reconnaissance, c'est lorsqu'il en coûte beaucoup au bienfaiteur pour accorder quelque grâce. Et que n'en a-t-il pas coûté à Jésus-Christ pour exécuter les grands desseins qu'il a eus en instituant la divine Eucharistie ? Quels sont-ils, ces desseins, ces grands desseins ? On peut les réduire à trois. Le 1^{er}, c'est de continuer en quelque sorte le sacrifice du Calvaire, et de nous en appliquer les fruits, en s'immolant tous les jours par les mains des prêtres. Le 2^e, c'est de nous donner sa chair à manger pour sanctifier nos âmes. Le 3^e, c'est de rester toujours avec nous pour y être notre refuge dans nos besoins corporels et spirituels. Or, mes frères, qui peut dire tout ce à quoi il s'est exposé, tout ce qu'il lui a fallu endurer pour remplir ces trois fins ? Dans quel état de mort, d'anéantissement, d'humiliation ne se réduit-il pas dans le saint sacrifice de la Messe, obéissant à la voix d'un prêtre et de tout prêtre, quand même ce serait un homme scélérat ? A combien d'irrégularités, de profanations de son corps, ne s'est-il pas assujéti en devenant la nourriture de nos âmes dans la communion ? Que d'oublis, que d'ingratitude, que de mépris n'endurerait-il pas de la part de tant de chrétiens qui le laissent dans nos églises, qui ne viennent point l'y visiter ! Ce Dieu, qui dans le ciel occupe le trône le plus éclatant, qui réside dans le palais le plus magnifique, et y reçoit continuellement les hommages de la cour céleste ? ce même Dieu veut bien loger dans de pauvres églises, se renfermer dans des tabernacles, être resserré dans l'espace d'une petite hostie, sans aucune marque extérieure qui annonce sa majesté. Ah ! mes frères, un amour qui fait passer par tous ces états, peut-il aller plus loin ? Un bienfaiteur à qui il en coûte tant pour faire du bien, n'est-il pas digne de toute la reconnaissance imaginable ? Était-il donc rien de plus juste que d'établir une fête spéciale pour reconnaître un bienfait, ou plutôt des bienfaits de cette nature ? Et quelle serait, mes frères, notre insensibilité, si nous ne nous efforcions pas dans cette grande fête de marquer à ce Dieu de bonté toute la gratitude qui dépend de nous ? C'est à quoi, mes frères, je vous vois bien résolu : il ne me reste qu'à vous expliquer quels doivent être ces actes de reconnaissance.

Deuxième point. — Pour marquer à Jésus-Christ notre reconnaissance pour le bienfait de l'Eucharistie, nous n'avons, mes frères, qu'à suivre l'Eglise dans ses cérémonies. 1^{re} A la Messe ; 2^e dans ses processions. Je dis, 1^{re}, à la Messe ; faites attention à ce qu'elle y chante et qui est propre à la Messe de ce jour ; à l'introït, à l'Épître, à l'Évangile, à la belle prose, à la préface et à la post-communion. D'abord à l'introït elle nous annonce la nourriture excellente que Jésus-

Christ nous présente dans l'Eucharistie, infiniment au-dessus de celle qu'il donna miraculeusement aux Israélites dans le désert, et elle nous invite à chanter avec joie les louanges du Seigneur et à le glorifier pour un tel bienfait : *Cibavit eos ex adipse frumenti* (Psal. LXXX, 17.) Dans ce psaume le Prophète exhorte les Juifs à célébrer dignement les fêtes ordonnées en mémoire de ces bienfaits. Il les a nourris de la fleur du froment, et rassasiés du miel de la pierre ; réjouissez-vous donc dans le Seigneur, et célébrez ses louanges dans une sainte allégresse. (On suivra les autres parties de la Messe marquées ci-dessus, l'histoire de l'institution de l'Eucharistie dans l'Épître, et les effets d'une digne communion dans l'Évangile.) On fera remarquer le choix de la Prose et quelques versets de cette prose plus capables de faire impression, afin que les peuples sachent les sentiments que l'Eglise veut leur inspirer, et qu'ils s'en souviennent lorsqu'ils les entendront, par exemple : *Quantum potes, tantum aude, quia major omni laude nec laudare sufficit* ; et singulièrement celui qui doit se chanter fort lentement : *Ecce panis angelorum*. (On expliquera de même les autres parties de la Messe.)

Voilà, mes frères, le premier acte de votre reconnaissance : c'est d'assister aujourd'hui à la Messe dans les sentiments que l'Eglise vous suggère dans ses cérémonies. C'est de vous unir au prêtre et d'offrir le Sacrifice pour remercier spécialement Jésus-Christ du grand bienfait dont nous célébrons la fête.

2^e L'Eglise ne se contente pas de témoigner sa reconnaissance au Sauveur et d'y exciter ses enfants dans la Messe de ce jour ; ce en quoi elle se signale davantage, et qui est particulier à cette fête, ce sont les processions qu'elle ordonne, et où le saint Sacrement est porté comme en triomphe ; qu'elle expose durant toute l'octave, matin et soir, à la vénération des fidèles, et dont elle fait donner chaque jour la bénédiction. Il est aisé de comprendre, mes frères, qu'un acte essentiel de votre reconnaissance est de ne point vous absenter de ces édifiantes cérémonies. (Si on a parlé ailleurs des fins des processions et de la manière d'y assister, on ne fera que rappeler ce qui en aura été dit, on en prendra toujours occasion de donner quelque nouvel avis. C'est aussi le lieu de dire quelque chose de l'exposition du saint Sacrement, et de la manière de se comporter en sa présence et de s'entretenir avec lui. Il est encore à propos d'apprendre aux fidèles ce qui regarde les bénédictions du saint Sacrement, et si on aime mieux le réserver pour un catéchisme, leur expliquer au moins en général le sens du *Pange lingua*, de l'oraison, *Deus qui nobis*, etc. Ce que représente la bénédiction qui se donne en forme de croix et avec le saint Sacrement ; ce qui est une image véritable, ou plutôt la même bénédiction que Jésus-Christ donna à ses disciples lorsqu'il s'éleva de la terre au ciel en leur présence : *Elevatis manibus suis*

benedixit eis, et factum est dum benediceret illis, recessit ab eis et ferebatur in cælum. Assistez, mes frères, à toutes ces saintes cérémonies, dans les dispositions de ces heureux disciples qui le virent monter au ciel. *Ipsi adorantes*, ajoute le texte sacré, *regressi sunt in Jerusalem cum gaudio magno* (Luc., XXIV, 51, 52.) Imitiez encore dans ces processions, ces peuples nombreux qui le suivaient en foule, lorsqu'il parcourait les villes et les bourgs de la Judée. Ce serait peu de suivre ces processions, de rester longtemps dans l'église, d'y passer même plusieurs heures devant le saint Sacrement, et d'en recevoir plusieurs fois la bénédiction, si tout cela n'était accompagné d'un cœur vraiment reconnaissant. Le devoir principal de la reconnaissance consiste à rendre au bienfaiteur à proportion du bien qu'on a reçu. Jésus-Christ, vous ai-je dit dans le premier entretien, fait tout pour nous dans l'Eucharistie; il se donne tout à nous, il souffre tout pour nous, pouvons-nous donc trop faire pour lui? refuserions-nous de lui donner tout notre cœur, ou de souffrir comme lui? Ne nous efforcerons-nous pas de nous unir à lui, et de lui devenir semblables, puisque tout ce qu'il nous donne, tout ce qu'il souffre, ne tend qu'à cette divine union, qu'à nous faire vivre de sa vie? *Qui manducat me, vivet propter me... in me manet et ego in eo.* (Joan., VI, 57, 58.) (Appliquez aux auditeurs.) Avouez-le, mes frères, que ce n'est point ainsi que vous avez marqué à Jésus-Christ votre reconnaissance? Tout s'est réduit à quelques signes extérieurs de religion. Qu'il n'en soit pas ainsi cette année, et que dès ce jour même, durant le temps de la Messe, dans la procession et à la bénédiction, aussi bien que durant toute l'octave, votre cœur réponde à ce que vous témoignerez par la posture de votre corps, et que vous fassiez à Jésus-Christ un généreux sacrifice de tout vous-mêmes. (On finira par un petit détail pour les différentes personnes de l'auditoire, et par une prière qu'on adressera à Jésus déjà exposé sur l'autel, afin qu'il agréé ce sacrifice, qu'il répande dès ce jour ses bénédictions sur la paroisse, afin que tous ceux qui la composent l'honorent véritablement pendant cette fête, et se rendent dignes de ses bénédictions éternelles.)

Sur le renouvellement de piété envers Jésus-Christ présent sur nos autels. — La solennité de ce jour, mes frères, nous rappelle le bienfait de l'Eucharistie; bienfait inestimable, que nous n'estimerons jamais assez. Les années précédentes, je vous ai instruits de l'institution de cette fête. (On dira en peu de mots ce qu'il y a d'essentiel à savoir.) J'ai tâche de vous exciter à marquer à Jésus une juste reconnaissance. (Récapitulation du prône de l'année dernière.)

Que puis-je faire en ce jour, et à quoi m'obligent mon ministère et le zèle que je dois avoir pour la gloire de celui qui m'a honoré du sacerdoce? C'est, chrétiens, de vous porter à renouveler votre piété envers

Jésus-Christ, présent sur nos autels. Animons-nous tous, mes frères, à ce renouvellement. Point de fête qui nous en fournisse plus de raisons : je vais vous en expliquer les principales, et je vous dirai ensuite en quoi consiste ce renouvellement.

Premier point. — Pourquoi, chrétiens auditeurs, devons-nous renouveler notre piété en cette fête et durant cette octave, envers Jésus-Christ renfermé dans la sainte Eucharistie? Pour trois raisons principales qui méritent toute notre attention : 1° c'est que cette fête est la plus glorieuse au corps adorable de Jésus-Christ, et par conséquent à Jésus-Christ lui-même. 2° Parce que c'est la plus chère à l'Eglise, celle qu'elle semble avoir le plus à cœur. 3° Parce qu'enfin elle est pour chaque fidèle une des plus salutaires, et même on peut dire la plus propre à ranimer notre ferveur.

1° Fête la plus glorieuse au corps adorable de Jésus-Christ. C'est proprement, mes frères, pour honorer ce sacré corps qui fut autrefois si indignement traité par les Juifs, que cette fête a été établie. Aussi est-elle appelée la fête du Corps de Jésus-Christ? C'est pour rendre honneur à cette chair sacrée que le Fils de Dieu a bien voulu prendre pour notre amour dans le sein de Marie, et qu'il veut bien encore renfermer sous les espèces eucharistiques, pour honorer, dis-je, cette chair vivifiante qui a la vertu de nous sanctifier. Et comment est-elle honorée en cette grande fête? Il suffit, mes frères, de vous exposer brièvement ce qui se passe devant les yeux dans tout le monde chrétien pendant ces huit jours. (On en fera l'énumération. On appliquera à Jésus-Christ ce beau trait de Joseph, qui, après avoir nourri l'Egypte dans le temps de la stérilité, fut conduit en triomphe par l'ordre du roi Pharaon dans toutes les provinces de l'Egypte, où chacun devait l'adorer : on peut le voir au *Livre de la Genèse*, chap. XLI, v. 39.)

2° La plus chère à l'Eglise, celle qu'elle semble avoir à cœur de solenniser avec toute la pompe dont elle est capable. Il n'y en a aucune où elle fasse davantage éclater sa joie, sa magnificence, où elle prenne plus de précautions pour animer la dévotion de ses enfants. Elle vous ordonne de vous y préparer dès le dimanche précédent : processions extraordinaires, bénédictions multipliées, prédications plus fréquentes, exposition journalière et continuelle du saint Sacrement, indulgences abondantes, elle n'oublie rien pour animer notre foi. Et pourrait-elle en trop faire pour honorer celui qui, comme parle l'Apôtre, *l'a aimée jusqu'à se livrer lui-même pour elle, pour la purifier, la sanctifier, la rendre toute glorieuse, sans taches et sans rides* : « *Dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea, ut illam sanctificaret... ut exhiberet ipsæ sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam aut rugam.* » (Ephes., V, 25-27.) Elle sait qu'il lui a laissé son sacré corps comme le gage le plus précieux de son amour, qu'il veut rester avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Elle sait que ce sacré corps est

tout son trésor, sa force, sa consolation remplie d'une sainte ardeur pour s'acquitter de ses devoirs; elle fait tous ses efforts pour lui rendre les honneurs qu'il mérite, et y exciter tous ses enfants. Elle désire même par cet appareil pompeux d'attirer à l'amour de ce Dieu-Homme, et au culte de son divin mystère ceux qui vivent dans l'hérésie, et elle souhaite infiniment qu'il n'y ait aucun fidèle qui ne s'unisse à elle durant cette grande fête, et qui ne montre en ces saints jours une ferveur toute nouvelle. C'est à quoi, mes frères, doit vous engager la quantité d'enfants de l'Eglise. Ce serait y renoncer que de se laisser aller à la négligence et à la tiédeur; ce serait encore se priver des fruits précieux et salutaires de cette dévotion.

3^e Fête des plus salutaires et la plus propre à ranimer la ferveur des fidèles. Personne qui n'en puisse ressentir les heureux effets. Justes, tièdes, pécheurs, vous y pouvez tous participer. Ames justes, vous en avez déjà fait dans les années précédentes une heureuse expérience. Que de pieux mouvements n'avez-vous pas éprouvés? Combien d'actes des vertus les plus excellentes, de la foi, de l'espérance, de la charité, n'avez-vous pas exercés? Que de desirs de vous unir plus parfaitement à Jésus? Que de prières ferventes n'avez-vous pas faites pour la conversion des pécheurs hérétiques! Que d'heures, que de jours sanctifiés! Et par quelle abondance de grâce le Sauveur n'a-t-il pas récompensé votre dévotion? Il ne sera pas moins libéral à votre égard cette année, si vous ne laissez pas ralentir votre ardeur. Pour vous, âmes tièdes, point d'occasion plus favorable pour sortir de l'état où vous êtes; état si dangereux, que Jésus-Christ lui-même a déclaré par saint Jean (*Apoc.*, III, 15) qu'il vaudrait mieux pour vous que vous fussiez ou tout chauds ou tout froids; qu'il va même jusqu'à menacer de vous vomir de sa bouche; et ne l'engagez-vous pas à exécuter sa menace, si cette solennité ne vous faisait pas sortir de cet état de langueur où vous vivez, si vous persistez dans cette indifférence, dans cette paresse, et cette espèce d'insensibilité à l'égard d'un Dieu qui brûle d'amour pour vous. Et vous pécheurs, qui êtes privés de la grâce de Jésus-Christ, que le démon tient dans les fers, ah! pouvez-vous tenir contre l'exemple édifiant de vos frères? Serez-vous les seuls à déshonorer Jésus-Christ dans un temps où chacun s'empresse de lui faire hommage. C'est vous qu'il attend, il est prêt à vous recevoir à pénitence, rendez-vous à l'invitation qu'il vous fait par notre bouche, et mettez-vous en état par une véritable conversion d'avoir part à la réjouissance publique, et aux faveurs que Jésus-Christ vous réserve si vous revenez sincèrement à lui. En un mot, mes frères, qui que nous soyons, en quelque état que nous nous trouvions, renouvelons-nous en ce grand jour. Je vais vous dire en peu de mots en quoi consiste ce renouvellement.

Deuxième point. — L'Eglise nous apprend dans une de ses Hymnes quel est ce renou-

vellement, que la solennité de ce jour demande de chacun de nous en hymne de matines qui commence par ces mots : *Sacris solemnibus juncta sint gaudia*. Après nous avoir invités à nous laisser aller à une sainte joie, durant cette solennité, que tout soit nouveau dans nous, nous dit-elle; nouveaux cœurs, nouvelles langues, nouvelles actions : *Nova sint omnia, corda, voces et opera*. (Il n'y aura qu'à donner de l'étendue à ces paroles.) Oui, chrétiens, tout en vous doit être nouveau, et répondre à la célébrité de la fête. Mais ce renouvellement doit être différent, selon les différents états où nous nous trouvons, de sainteté, de tiédeur, ou de péché. Quel doit-il être par rapport à vous, âmes ferventes? Il vous est facile de l'apercevoir. C'est une augmentation d'amour envers Jésus, un désir plus ardent de vous unir à lui, un plus grand zèle pour sa gloire, une assiduité plus exacte à le visiter sur nos autels, en un mot, plus de bonnes œuvres que dans le reste de l'année; plus de respect en sa présence, plus de vigilance sur vos sens, plus de ferveur dans vos communions, etc. Et vous, chrétiens, qui jusqu'à présent avez vécu dans la tiédeur, comment vous renouvellerez-vous dans ces jours de dévotion? Il faut aller à la source du mal, et retrancher la cause de cette paresse spirituelle, de ce dégoût pour les exercices de piété, de cet ennui que vous éprouvez durant les saints Offices, de cette négligence même à vous y rendre; quel en est le principe? Dans les uns, trop d'attachement à leurs affaires temporelles, trop de désir d'augmenter leurs biens et de les conserver; dans les autres, c'est immortification, amour du plaisir, affection à des fautes vénielles. Faites de nouveaux efforts, mes frères, pour ôter ces obstacles à la véritable dévotion envers Jésus-Christ. Ne craignez pas de laisser quelque temps vos affaires domestiques pour venir vous acquitter de vos devoirs de religion envers lui. C'est ici que vous trouverez cet or purifié par le feu de la charité, que saint Jean conseilla à l'évêque de Laodicée d'acheter pour s'enrichir et se tirer de l'état misérable de tiédeur où il était réduit, et dont il ne connaissait pas le danger : *Suadeo tibi emere aurum ignitum probatum ut locuples fias et non appareat confusio nuditalis tuæ*. (*Apoc.*, III, 18.) Laodicée était une ville d'un gros commerce, et un des grands obstacles que les fidèles de cette ville apportaient à leur perfection, c'était le soin du négoce qui les occupait tout entiers; la tiédeur était leur grand mal, et saint Jean veut ici leur donner des remèdes pour s'en guérir. Un des principaux, c'est la charité ou l'amour de Dieu, et la ferveur dans son service. Surmontez, chrétiens, cette paresse qui vous éloigne des exercices de la religion. accoutumez-vous-y peu à peu, et venez vous unir à tant de fervents chrétiens. Si vous ne vous sentez pas de goût pour les cérémonies qui se font en cette fête, humiliez-vous-en, et désirez d'avoir les dispositions des âmes les plus ferventes, priez humblement Jésus-

Christ de suppléer à ce qui vous manque.

Pour vous, mes frères, qui avez le malheur d'être dans l'inimitié de Jésus-Christ, vous n'ignorez pas ce que vous avez à faire pour vous renouveler : *Recedant vetea*, nous dit l'Eglise. Renoncez courageusement à tout ce qui vous empêche de vous réconcilier avec le Seigneur ; arrachez l'œil, coupez le pied qui vous scandalisent, séparez-vous de cette personne, pardonnez à cet ennemi ; en un mot, ayez un cœur pur, une langue pure, et faites les actions de véritables chrétiens. Allez incessamment vous approcher du sacrement que Jésus-Christ a institué dans son infinie miséricorde pour vous faire recouvrer sa grâce. Hélas ! peut-être est-ce à cette fête que votre conversion est attachée. Le temps de Pâques n'a point été pour vous un temps de salut : Jésus-Christ redouble aujourd'hui ses instances. Gardez-vous de lui résister davantage, et ne troublez pas par votre indévotion, par votre obstination dans le crime, la joie promise à tous les enfants de l'Eglise. N'aillez pas votre mère dans ce temps d'une sainte réjouissance ; ne continuez pas à déshonorer Jésus-Christ dans une fête qui doit être pour lui la plus glorieuse, que l'Eglise célèbre avec le plus de pompe, et où le Sauveur répand ses grâces avec plus d'abondance. Que tout soit donc nouveau, mes frères, dans cette paroisse, que notre foi se renouvelle. Ah ! si nous suivions bien les principes de notre foi, bientôt nous éprouverions en nous un changement parfait.

On pourra finir par cette belle invitation faite à tout le peuple : *Venite, exultemus*. On l'expliquera un peu au long en paraphrasant les paroles les plus propres à toucher ; par exemple : *Venite, adoremus et procidamus ante Deum, quoniam ipse est Dominus Deus noster*, et on terminera cette instruction en proposant l'exemple des Israélites, qui furent si grandement récompensés de leur dévotion envers l'arche d'alliance, qui n'était que la figure de l'adorable Sacrement de nos autels.

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE LA FÊTE-DIEU.

Du sacrifice de la Messe. Sur la fréquente communion. Sujets pour les jours de l'octave de la Fête-Dieu. De la confrérie du très-saint Sacrement. Sur la fête du Sacré Cœur de Jésus.

Ce dimanche, qui est le second après la Pentecôte, et qui tombe toujours dans l'octave de la Fête-Dieu, est comme une continuation de cette grande fête : l'Eglise le consacre tout entier à l'honneur de Jésus-Christ renfermé dans l'Eucharistie.

Mais comme la matière est immense, il s'agit d'examiner ce qui convient le mieux ; le choix dépend de ce qui aura été dit le jour de la fête ou le dimanche précédent.

Nous supposons ici qu'un pasteur n'aura pas manqué d'instruire son peuple sur l'institution de cette fête. A quoi pourra-t-il

donc se fixer pour ce dimanche ? Ce qu'il doit dire se réduit à quatre chefs principaux, qui répondent aux différents desseins de Jésus-Christ dans l'institution de l'Eucharistie, et qui sont : 1^o la présence réelle ou la foi du mystère ; 2^o la visite du très-saint Sacrement ; 3^o le sacrifice de la Messe ; 4^o la fréquente communion. Nous ne parlerons ici que des deux derniers sujets.

Du sacrifice de la Messe. — Un sujet à traiter en ce dimanche, et qui convient parfaitement, c'est celui du saint sacrifice de la Messe ; matière essentielle, matière fondamentale de la religion, la plus digne, par conséquent, d'être expliquée par les pasteurs. Point d'année qu'on ne doive en parler *ex professo*. Le temps propre est l'octave de la Fête-Dieu.

Le but de cette instruction sera de donner la plus haute idée du sacrifice de la Messe ; de porter les peuples à y assister, non-seulement les jours de fêtes, mais encore les jours ouvriers, et les engager à l'entendre dans des dispositions vraiment chrétiennes.

Comme la matière est très-abondante, on pourra la partager pour deux prônes, parlant dans l'un de l'excellence du sacrifice de la Messe et de sa vertu, et dans l'autre de la manière d'y assister. Nous réunirons ici ces deux objets.

(Lége *Concilium Trid.*, sess. XXII, *De sacrificio Missæ* ; item *Catechismus ad Paroch.*, part. II, *De Euch. ut sacrif. est*, a. num. 74. Voy. aussi BOURDALOUE, dans ses *Pensées*, tom. III, dessein d'octave. Item dans son *Carême*, pour le lundi de la IV^e semaine. Voy. encore NEPVEU, tom. III et IV de ses *Réflexions*. Le *Missionnaire paroiss.* a un prône pour ce dimanche sur le même sujet.

Le texte sera : *Hoc facite in meam commemorationem* : « Faites ceci en mémoire de moi. » (*Luc.*, XXII, 19 ; *1 Cor.*, II, 24.)

C'est ainsi que s'exprima le Sauveur la veille de sa Passion, sur le point d'aller s'immoler pour notre amour sur l'arbre de la croix. Voulant laisser à son Eglise un mémorial de ce service sanglant, et en appliquer aux hommes la vertu, il ordonna à ses apôtres, et à leurs successeurs dans le sacerdoce, de faire ce qu'il venait de faire lui-même. Et qu'avait-il fait ? saint Paul et les autres évangélistes nous l'ont appris. Il prit du pain et le consacra, en disant : *Ceci est mon corps* ; il prit ensuite du vin dans une coupe, et le consacra de même, en disant : *Ceci est mon sang qui sera répandu pour vous : faites ceci en mémoire de moi*. Toutes les fois que vous le ferez, vous annoncerez ma mort, vous représenterez et renouvellerez, d'une manière non sanglante, le sacrifice que je vais offrir à mon Père sur la croix. Telle est, mes frères, la foi de l'Eglise ; que Jésus-Christ a établi un véritable sacrifice, dans lequel il s'immole lui-même par les mains des prêtres. Oh ! qu'il est grand, mes frères, le bonheur des prêtres, à qui Dieu a donné le pouvoir de consacrer son corps et son sang ! Qu'ils sont

heureux de pouvoir offrir le saint sacrifice de la Messe! Mais ce n'est pas moins pour vous que pour eux qu'ils sont établis prêtres. S'ils sont obligés de célébrer le saint sacrifice de la Messe, et de le célébrer dignement, il vous importe infiniment d'y assister, et d'y assister chrétiennement. Plaise à Dieu que je puisse vous donner aujourd'hui une juste idée de cette action, la plus grande de notre religion! Plaise à Dieu que vous en compreniez tellement l'excellence et la vertu, que vous y assistiez toujours avec des dispositions qui répondent à sa sainteté; que vous ne négligiez rien pour y assister chaque jour, et vous instruire parfaitement de la manière de l'entendre : c'est l'important sujet que je vais traiter aujourd'hui. L'excellence et la vertu du sacrifice de la Messe sera le sujet d'un premier point; et la manière de l'entendre celui d'un second.

Premier point. — Rien de plus auguste et de plus efficace que le saint sacrifice de la Messe. Pour établir solidement la vérité de cette proposition, il faut donner une idée juste du sacrifice. Selon la doctrine des théologiens, après saint Thomas, qu'est-ce qu'un sacrifice dans son véritable sens? C'est une offrande extérieure, faite par un prêtre légitime, d'une chose sensible qui est changée et détruite en quelque façon, pour reconnaître le souverain domaine de Dieu sur les créatures. Son propre caractère, dit saint Thomas, est d'honorer le souverain domaine de Dieu de la manière la plus parfaite. Par là l'homme s'anéantit : il reconnaît qu'il n'est rien de lui-même, que tout ce qu'il a vient de Dieu, que Dieu seul est son premier principe, et sa dernière fin; il fait une protestation publique et solennelle qu'il dépend en tout de sa souveraineté, et qu'il est prêt à se détruire lui-même, s'il le fallait, pour le glorifier, de même que la chose qui est offerte, est changée et détruite.

Voilà la nature du vrai sacrifice; point d'autre acte de la religion qui honore Dieu plus parfaitement. De là vient que les théologiens l'appellent l'acte le plus excellent de la religion; de là vient qu'il n'y a point de véritable religion sans vrai sacrifice. De là le respect que l'on ressent naturellement pour les autels, pour les églises où s'offrent les sacrifices, et pour les prêtres qui en sont les ministres. C'est même un sentiment imprimé dans l'âme de l'homme barbare que l'on ne peut mieux honorer ce que l'on regarde comme la divinité, qu'en lui immolant des victimes. Nous en avons un exemple aux *Actes des apôtres* (cap. XIV), lorsqu'un peuple idolâtre voulut sacrifier à saint Paul et à saint Barnabé, qu'il regardait comme des dieux. Le sacrifice est en effet tellement réservé pour la Divinité, que l'on ne peut, sans impiété, l'offrir à aucune créature, quelque sainte, quelque parfaite qu'elle puisse être. C'est à Dieu seul, dit saint Augustin, que nous sacrifions : *Non constitimus martyribus templum, sacerdotia sacra et sacrificia, quantum non ipsi, sed Deus eorum nobis est Deus.* Nous ne disons point : Saint

Pierre, saint Paul, je vous offre ce sacrifice; mais nous offrons ce sacrifice à Dieu, pour le remercier des victoires qu'ils ont remportées, et pour nous obtenir la force de les imiter : *Deo de victoria illorum gratias agimus, et nos ad imitationem eorum exhortamur.* (S. August., *De civit. Dei*, lib. VIII, cap. ult.)

Mais pour expliquer plus en détail l'excellence du sacrifice de la Messe, examinons deux choses par lesquelles l'on juge de la grandeur du sacrifice : 1^o quelle est la victime? 2^o Quel en est le prêtre? Il faut consulter le concile de Trente : *Una eademque est hostia, idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit, sola offerendi ratione diversa.* (Sess. XXII, c. 3.)

On expliquera la dignité de la Victime, aussi bien que celle du Prêtre principal; on montrera son excellence par-dessus les victimes et les prêtres de l'ancienne loi, par-dessus les sacrifices de la loi de la nature. On prendra aussi l'occasion de faire sentir au peuple la dignité du sacerdoce de la loi nouvelle, où les prêtres sont honorés d'un caractère tout divin, infiniment au-dessus de la qualité des prêtres selon l'ordre d'Aaron.

Rien donc au monde, mes frères, qui soit plus grand et plus auguste que le sacrifice de la Messe : *Nullum aliud opus adeo sanctum ac divinum a Christi fidelibus tractari potest, quam hoc ipsum tremendum mysterium.* C'est la pensée du saint concile de Trente. (Sess. XXII, *Decret. de observ. in celeb. Missæ.*)

Mais quoi! le sacrifice du Calvaire ne l'emporte-t-il pas sur celui de la Messe par sa dignité? Non, mes frères, puisque dans l'un et dans l'autre c'est la même victime et le même prêtre : la différence qui s'y trouve ne diminue rien de la grandeur du sacrifice de la Messe. (Lisez là-dessus le P. NEPVEU, tom. III, pour le 23 septembre.) Les prodiges qui se font dans la sainte Messe, quoique moins sensibles que ceux qui arrivèrent au Calvaire, ne sont guère moins admirables. Un prêtre prononce quelques paroles, et tout à coup que de merveilles! La substance du pain est détruite; les espèces et les accidents subsistent dans la substance; Jésus-Christ qui habite au plus haut des cieux, se trouve réellement dans une petite partie de l'hostie; il est immolé d'une manière mystérieuse, etc.

Quoi de plus grand, mes frères, de plus vénérable! On ne peut s'empêcher d'être frappé d'une sainte terreur, lorsqu'on lit l'histoire du sacrifice qu'offrait Elie en présence d'une grande multitude de peuple. Un feu descendu du ciel consuma tout à coup la victime.

Mais c'est ici une vertu toute divine qui agit, non sur la chair d'un animal, mais sur celle d'un Homme-Dieu. (Réflexion pour l'auditeur.) Quelle estime, mes frères, avez-vous fait jusqu'à présent de l'auguste sacrifice de la Messe? Ne l'avez-vous pas confondu avec les autres actes de la religion?

N'y êtes-vous point venus comme aux autres Offices divins? N'avez-vous point été dans cette erreur, qu'assister à la Messe et assister aux Vêpres, c'était à peu près la même chose? Prenez-en aujourd'hui une juste idée, et persuadez-vous, une bonne fois, qu'il n'y a rien dans notre religion de plus vénérable; rien qui soit plus capable d'honorer Dieu que le saint sacrifice de la Messe; bientôt on vous verra empressés à y assister, non-seulement les jours de fêtes, mais encore les jours ouvriers. Vous y serez pénétrés d'une sainte terreur, et vous participerez abondamment aux effets précieux de ce grand sacrifice. Il n'est pas seulement le plus auguste de la religion, mais encore le plus efficace.

(Voy. sur la vertu de ce sacrifice, les *Réflexions* du P. NEPVEU, tom. IV, pour le 17 décembre, aussi bien que BOURDALOUE, dans ses *Pensées*.)

Le sacrifice de la Messe, dit le saint concile de Trente, renferme, mais d'une manière excellente, la vertu des sacrifices de l'ancienne loi. Il y en avait de quatre sortes. (On en fera le détail.) Or, la sainte Messe produit-elle seule tous les effets de ces sacrifices; elle en est la consommation et la perfection : *Bona omnia per illa (sacrificia) significata velut illorum omnium consummatio et perfectio complectitur*.

1° Il est sacrifice d'holocauste; en l'offrant, nous rendons à Dieu un honneur infini, puisque nous lui offrons son propre Fils, dont la dignité est infinie; nous l'honorons plus que si nous nous sacrifiions nous-mêmes, que si toutes les créatures s'anéantissaient pour l'honorer, etc.

2° Il est eucharistique, c'est-à-dire, institué pour rendre grâce à Dieu des biens sans nombre que nous en avons reçus, et de ceux qu'il nous procure, soit pour cette vie, soit pour l'autre. Quoi que nous puissions faire de nous-mêmes, hélas! que pouvons-nous offrir au Seigneur qui ait de la proportion avec la moindre de ses grâces. Mais par le sacrifice, nous le remercions pleinement, et autant qu'il peut l'être; ou plutôt Jésus-Christ le remercie pour nous.

3° Il est propitiatoire. C'est Jésus-Christ lui-même qui est la victime de notre propitiation : *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris; non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi*. (1 Joan., II, 2.) C'est par son moyen que les pécheurs obtiennent des grâces de conversion, les justes le pardon de leurs fautes journalières, la rémission des peines temporelles qu'ils devraient subir dans le purgatoire, plus ou moins selon leur dévotion. *Hujus oblatione placatus Dominus* (dit le saint concile de Trente, sess. XXII, c. 2) *gratiam et donum penitentiae concedens, crimina et peccata, etiam ingentia, dimittit : non solum pro fidelium vivorum peccatis, pœnis, satisfactionibus et aliis necessitatibus, sed et pro defunctis in Christo nondum ad plenum purgatis, rite, juxta apostolorum traditionem, offertur*.

Ici on aura soin de faire remarquer la

différence qu'il y a entre la vertu du sacrifice et celle des bonnes œuvres que nous faisons, soit pour la rémission des péchés, soit pour le soulagement des âmes du purgatoire; et l'on expliquera l'*opus operatum*, qui est propre au seul sacrifice. Rien n'est plus efficace, et rien de plus infailible pour soulager et délivrer les âmes de nos frères qui sont dans le purgatoire.

4° Il est impétratoire; et quels biens peut-il nous procurer? Il faudrait plutôt demander s'il est quelque bien qu'on ne puisse pas obtenir. Non, il n'en est aucun qu'on ne puisse se procurer par le saint sacrifice; biens spirituels, biens éternels, biens même temporels. Biens spirituels ou de la grâce, conversion, sanctification, persévérance, victoire de ses passions, vertus de son état, consolation dans les maux de cette vie, etc. Biens éternels ou de la gloire; c'est là que le prêtre demande au nom de toute l'Eglise, que nous soyons tous réunis dans le royaume céleste.

Ici on dira quelque chose de ce qui est rapporté dans le canon de la Messe, immédiatement avant la consécration, où le prêtre demande, au nom de tous les fidèles, qu'ils soient mis au nombre des élus. On ajoutera que l'Eglise ne met point de bornes à ses demandes, persuadée que rien n'est refusé à Jésus-Christ qui prie lui-même pour nous dans le saint Sacrifice. C'est pour cela qu'on célèbre la Messe dans les différentes nécessités corporelles et spirituelles. C'est la grande ressource de l'Eglise; c'est par là que le fruit du sacrifice du Calvaire est appliqué plus sûrement et plus abondamment.

Après l'exposition des fruits du sacrifice, on ne manquera pas de moraliser et de bien faire comprendre aux auditeurs, qu'ils n'ont jamais assez fait attention aux biens inestimables qui reviennent du sacrifice de la Messe; puisqu'ils y ont été si peu assidus, que le moindre prétexte d'affaires temporelles, et même la seule négligence les a empêchés d'y venir les jours ouvriers. Saint Ambroise le reprochait déjà aux fidèles de son temps; il les exhortait à assister chaque jour à la Messe, lorsqu'ils le pouvaient sans une notable incommodité : *Moneo ut qui juxta ecclesiam est, et sine gravi impedimento potest, quotidie audiat Missam*. (Serm. in feria 3, post. 1 Domin. Quadrag.) Combien parmi vous, mes frères, qui pourraient aisément assister à la Messe chaque jour de la semaine? Une petite demi-heure que vous y emploieriez, bien loin de retarder vos ouvrages, ne ferait qu'attirer les bénédictions célestes sur vos travaux. Point de temps plus favorable pour rendre vos devoirs à Dieu, pour l'adorer, pour satisfaire à sa justice et obtenir toute sorte de grâces. Ah! il faut avoir bien peu de zèle pour son salut, ou bien peu de foi, pour négliger de participer chaque jour aux fruits du sacrifice. Que chacun de vous, mes frères, forme la résolution d'y venir dans la suite plus exactement; surtout n'y manquez pas durant le

reste de cette octave; mais ayez soin d'y assister d'une manière chrétienne; c'est de quoi je vais vous instruire dans le second point.

Si l'on partage cette instruction pour deux prônes, on terminera ici le premier point, et on donnera pour fruit, de réfléchir pendant la Messe, à ce que l'on vient de dire. On recommandera de conserver à jamais l'estime que l'on doit avoir pour le sacrifice de la Messe, et de le regarder toujours comme le premier, le plus puissant, le plus excellent acte de la religion; enfin, on leur fera former la résolution d'y venir dans la suite chaque jour, autant qu'il leur sera possible; on pourrait finir par quelque histoire bien choisie, qui confirmerait ce que l'on a dit. (*Voy. S. Grég., liv. IV de ses Dialogues.* Il y en a aussi dans *Rodriguez, liv. III.*) Mais il faut de la prudence pour dire celles qui pourraient faire le plus d'impression, et pour taire certaines circonstances qu'il n'est pas à propos de raconter. Ce serait le lieu d'exhorter à la Messe de paroisse, dont le fruit est spécialement appliqué aux paroissiens, et où les grâces sont communiquées plus abondamment. On s'entendrait plus ou moins, selon que l'on en aurait le loisir, et suivant ce que l'on aurait dit ailleurs sur l'obligation d'assister à la Messe paroissiale.

Deuxième point. — Puisqu'il n'est point d'action si sainte et si divine que l'action du sacrifice de la Messe, il n'en est point qui mérite d'être faite avec plus de sainteté; et quoique le Seigneur ne demande pas, de ceux qui y assistent, des dispositions aussi excellentes que dans les prêtres qui ont l'honneur de le célébrer, il veut néanmoins qu'ils y soient tellement disposés, qu'ils puissent le glorifier et l'engager à leur faire part des mérites de la Passion de son cher Fils, qui y est renouvelée. Or, quelles sont les dispositions que Dieu demande des fidèles qui sont présents au saint Sacrifice? Appliquez-vous, mes frères, au détail dans lequel je vais entrer; c'est ici un point capital où chacun de vous est essentiellement intéressé. Je vous l'ai dit, le sacrifice de la Messe est le même que celui du Calvaire; il faut donc y venir avec les mêmes sentiments que les fidèles, qui, se trouvant à Jérusalem au temps de la Passion du Sauveur, allèrent au Calvaire; il faut donc assister au sacrifice de la Messe, et s'y comporter comme vous l'eussiez fait, si vous vous fussiez trouvés dans le temps que Jésus-Christ expira sur la croix; il faut, après la Messe, sortir de l'église et vous en retourner, comme le peuple fidèle s'en retourna du Calvaire.

Voilà, mes frères, la vraie manière, la méthode chrétienne de bien entendre la sainte Messe. (L'explication de cette méthode pour assister chrétiennement à la Messe demande dans les pasteurs aussi bien que dans les catéchistes, une réflexion sérieuse. Elle peut être infiniment salutaire; et pour le faire avec fruit, voici comment on s'expliquera.) Différentes personnes, dira-t-on, se trouvè-

rent à Jérusalem, au temps de la Passion de Jésus-Christ; il y en avait de toute sorte de pays, d'âge et d'état; elles se rendirent en foule au Calvaire, pour être témoins du plus grand spectacle qui eût jamais été. Mais quelle différence et quelle opposition même dans les sentiments des uns et des autres! (On en fera ici le portrait.) Il y eut quelques âmes fidèles, quelques saintes femmes qui suivirent le Sauveur en pleurant; la très-sainte Vierge, accompagnée de saint Jean, s'y transporta pour prendre part aux souffrances de son cher Fils! Ah! de quel glaive de douleur ne fut-elle pas pénétrée! Mais pour un petit nombre d'âmes pieuses qui compatirent à Jésus souffrant, combien y en eut-il qui furent insensibles à ses peines, qui les augmentèrent, qui lui insultèrent, qui contribuèrent à sa mort, qui s'en retournèrent du Calvaire avec un cœur aussi dur qu'ils y étaient venus?

Voilà, mes frères, l'histoire de ce qui se passe tous les jours au sujet de la sainte Messe. Pourquoi y va-t-on, et en quel état vient-on à l'église? Comment se comporte-t-on durant le sacrifice? A quoi pense-t-on en s'en retournant? Plusieurs Juifs furent autrefois au Calvaire par pure curiosité; d'autres animés de haine contre Jésus-Christ et pour satisfaire leurs passions. N'est-ce pas encore ce qui arrive à plusieurs chrétiens, dont les uns ne viennent à la Messe que pour y voir et y être vus; les autres que pour outrager le Sauveur? On suivra ce parallèle, en détaillant les immodesties, les indévotions et les irrégularités, qui se commettent durant le sacrifice; outrages plus sanglants que ceux que Jésus-Christ reçut chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode et sur le Calvaire, etc. Après en avoir fait une description pathétique, on dira :

Ah! mes frères, y pensez-vous? Où est votre foi? Quoi! à la mort de Jésus-Christ les pierres se fendirent, le soleil s'éclipsa, etc. Et vous, vous passez peut-être tout le temps de la Messe, sans être touchés, vous vous retirez de l'église, sans peut-être avoir pensé à adorer Dieu, à le remercier, à lui demander pardon! Quelques courtes prières récitées à la hâte vers le temps de la consécration: voilà à quoi se termine toute votre dévotion! N'est-ce pas se moquer de Dieu, et imiter ces Juifs impies qui crucifièrent le Sauveur? Changez, mes frères, changez de conduite, et donnez dès aujourd'hui des preuves de votre changement; réparez par la ferveur de votre dévotion vos irrévérrences passées; entrez pendant le reste de cette Messe dans les mêmes sentiments dont la sainte Vierge, saint Jean l'Évangéliste, sainte Marie Madeleine et les autres saintes femmes furent pénétrés durant le temps de la Passion de Jésus-Christ; occupez-vous des différentes circonstances de sa passion. Toutes les différentes cérémonies de la Messe en sont une représentation bien touchante; c'est, dit le saint concile de Trente (sess. XXII, c. 5), pour exciter la

dévotion des fidèles, que l'Eglise les a institués.

On fera une induction de quelques-unes de ces cérémonies, selon que le temps le permettra, en disant, par exemple, que le prêtre au bas de l'autel, commençant la Messe, représente Jésus prosterné au jardin des Olives, que lorsqu'il va d'un côté de l'autel à l'autre, cela signifie Jésus conduit de tribunal en tribunal. La préface qu'il récite ou qu'il chante, nous rappelle la sentence de mort prononcée par Pilate; l'élévation de l'hostie est l'image de Jésus élevé en croix. Qu'il vous serait aisé, mes frères, d'entendre chrétiennement la Messe, si vous vouliez prendre la peine de vous souvenir de Jésus souffrant pour vous ! C'est là ce qu'il souhaite : *Hoc facite in meam commemorationem*, etc. Combien de mouvements de piété n'éprouveriez-vous pas ! Bien loin de vous plaindre de la longueur de la Messe, vous la trouveriez toujours très-courte ; vous vous uniriez au prêtre pour offrir le saint Sacrifice, pour les mêmes fins que Jésus-Christ l'a institué : vous n'oublieriez pas la communion spirituelle. Et de quelles bénédictions ne seriez-vous pas comblés ! C'est ce que nous demandons pour vous, chaque fois que nous célébrons, lorsqu'à la fin de la Messe nous vous bénissons au nom de la Trinité, comme Jésus-Christ bénit ses disciples, en montant au ciel.

On donnera, en finissant, des règles faciles pour bien entendre la Messe, en expliquant, 1° ce qu'il faut faire avant la Messe, pour quelle fin on doit y venir et en quel état ; 2° ce qu'il faut faire pendant la Messe, de quoi l'on doit s'occuper, et avec quel respect et quelle dévotion il faut prier. On recommandera de ne pas sortir aussitôt après la Messe ; mais de rester quelque temps à genoux pour remercier Dieu, de s'en retourner dans sa maison avec un saint recueillement et dans un esprit de componction ; ainsi qu'il est dit du peuple qui assista au crucifiement de Jésus-Christ : *Omnis turba eorum qui simul aderant ad spectaculum, percutientes pectora sua revertebantur*. (Luc., XXIII, 48.) Venez, dira-t-on, assidûment à la sainte Messe ; mais venez-y pour glorifier Dieu, pour édifier votre prochain, apaiser la justice divine, et obtenir les biens dont vous avez besoin ; purifiez-vous de tout péché, au moins mortel ; l'eau bénite que l'on met à la porte de chacune de nos églises, nous apprend quelle doit être notre pureté ; ne manquez pas, en la prenant, de former un acte de contrition ; que les pécheurs assistent à la sainte Messe, dans les mêmes sentiments que le bon larron qui mourut au côté de Jésus-Christ ; que les justes se purifient de leurs moindres taches ; et qu'ils imitent saint Jérôme qui n'entraît à l'église qu'avec un saint tremblement, lorsqu'il lui était arrivé pendant le sommeil quelque chose de contraire à la sainte pureté : *Basileas intrare non audeo*, disait-il, *ita totus corpore et animo contremisco*. (*Contra Vigilant*) Craignez jusqu'à la moindre inmoder-

tie dans votre posture, dans vos regards ; faites-vous une loi de n'y jamais parler sans une grande nécessité. (*Voy le Pasteur apostolique*, sur les dispositions pour bien entendre la Messe.)

On donnera encore quelques avis, tant pour ceux qui savent lire, que pour ceux qui ne savent pas : par exemple, pour ceux qui ne savent pas lire, on leur recommandera de dire leur chapelet, en s'occupant, à chaque dizaine, de quelque mystère douloureux. On n'omettra pas l'avis essentiel pour tous ceux qui sont présents à la Messe ou qui la célèbrent, qui est de s'unir à la victime qui s'immole, de faire ce que l'on appelle le sacrifice intérieur de son cœur, de ses passions, etc., en un mot, de s'offrir soi-même en holocauste. C'est en ce sens que chaque fidèle est prêtre comme disent saint Pierre et saint Jean : *Vos genus electum, regale sacerdotium* (1 Petr., II, 9) ; *Fecit nos regnum et sacerdotes* (Apoc., I, 6), afin d'offrir des victimes spirituelles, qui ne sont autre chose que notre âme et notre corps que nous offrons, surtout à la Messe, en nous unissant à Jésus-Christ : *Tanquam lapides vivi superædificamini, sacerdotium sanctum offerre spirituales hostias, acceptabiles Deo per Jesum Christum*. (1 Petr., II, 5.) O mes frères, conclura-t-on, quelle gloire pour Dieu et pour Jésus-Christ ! Quelle joie pour les anges ! Quelle édification pour la paroisse et pour tous les étrangers qui y viendront dans la suite ! Quelle abondance de biens spirituels, si vous conservez dans votre mémoire ce que vous venez d'entendre du saint sacrifice de la Messe, et si vous le pratiquez fidèlement le reste de votre vie ! Entretenez-vous-en aujourd'hui dans vos maisons. Pères et mères, instruisez-en vos enfants ; ayez soin qu'ils édifient, dans la suite, par la piété que l'on remarquera en eux durant la Messe. Unissons-nous tous ensemble, pour offrir dignement ce grand sacrifice que je suis moi-même chargé de célébrer pour vous ; il sera, pour les uns et pour les autres, un moyen sûr de voir Jésus-Christ dans sa gloire durant l'éternité.

On aura soin d'expliquer plus en détail, dans un catéchisme ou dans une conférence, les différentes parties de la Messe, ce que l'on appelait anciennement la Messe des catéchumènes, depuis l'introït jusqu'à l'offertoire ; les autres parties plus essentielles du sacrifice, l'offertoire, le canon, la communion et post-communion. On ne doit pas laisser ignorer aux fidèles les raisons que l'Eglise a eues de partager ainsi la sainte Messe, ni la manière d'entrer dans les sentiments qui doivent répondre aux différentes circonstances du Sacrifice. Ce point est digne de toute l'attention d'un pasteur ; ce serait pour lui un grand sujet de mérite et une vraie consolation, d'avoir un peuple bien instruit sur l'acte le plus excellent de la religion, et qui s'en acquittât dignement. Il leur apprendra surtout à s'entretenir dans de grands sentiments de contrition, depuis le commencement de la Messe jusqu'à l'offert-

toire; dans des actes d'adoration et autres propres des quatre fins du sacrifice, depuis l'offertoire jusqu'à la consécration; depuis la consécration jusqu'à la communion à s'unir à Jésus-Christ et à ne jamais manquer de communier spirituellement avec le prêtre; enfin à remercier Dieu depuis la communion jusqu'à la fin de la Messe.

Sur la fréquente communion. — Le second sujet que l'Eglise nous présente en ce dimanche, est la fréquente communion. Elle semble l'avoir déterminé par l'Evangile qu'elle a réservé pour ce dimanche. C'est la parabole d'un homme qui fit un grand festin, et qui invita beaucoup de monde, dont plusieurs s'excusèrent. Elle est tirée du XIV^e chapitre de l'Evangile selon saint Luc; elle est aussi rapportée par saint Matthieu, chap. XXII, sous la figure d'un roi qui célébra les noces de son fils, et envoya ses serviteurs appeler ceux qui y étaient invités.

Ces mots : *Homo quidam fecit cenam magnam, et vocavit multos*, serviront de texte. L'Eglise, dira-t-on, nous fait lire en ce jour un Evangile qui a un rapport admirable avec le grand mystère dont nous continuons la fête. Jésus-Christ dînant un jour chez un des principaux Pharisiens, un des conviés ayant parlé du bonheur de ceux qui seront au festin du royaume de Dieu, il en prit occasion de leur en faire la parabole, dont il est parlé dans l'Evangile. Figurez-vous, leur dit-il, un homme riche, qui fait préparer un grand repas auquel il invite beaucoup de monde. (On racontera le reste de la parabole; elle mérite d'être dite tout au long.)

Quel est le sens de cette parabole? Quel est ce festin, ce souper auquel beaucoup de gens sont invités? Qui sont ceux qui s'en excusent? Il y a dans cette parabole plusieurs sens. Le sens littéral, que Jésus-Christ a eu premièrement en vue; le sens moral, qui est pour notre instruction et le règlement de nos mœurs. Selon le premier sens, Jésus-Christ a voulu apprendre aux Juifs, qu'ils étaient tous appelés à la grâce de l'Evangile; et que s'en étant rendus indignes, en refusant de la recevoir, elle serait accordée aux nations infidèles. Selon le second sens, ce grand souper qui est préparé, c'est le royaume des cieux auquel nous sommes tous destinés, mais dont la plupart des hommes seront exclus par leur faute. Les uns, parce qu'ils ne songent qu'à faire fortune sur la terre; les autres, qu'à établir leur famille, ou à se procurer le nécessaire à la vie; d'autres enfin, parce qu'ils ne songent qu'à goûter les plaisirs des sens. Pas un d'eux, dit Jésus-Christ, ne sera admis au banquet céleste. Je laisse aujourd'hui, mes frères, ces deux sens que renferme cet Evangile, pour m'attacher à celui que l'Eglise elle-même nous indique, en entendant ce grand festin préparé par Notre-Seigneur, de la divine Eucharistie. Je veux aujourd'hui, pour me conformer à ses intentions, vous inviter au banquet eucharistique. Hélas! combien ne s'en trouve-t-il pas parmi vous qui s'excusent d'y assister, et qui, malgré nos exhor-

tations, s'y présentent à peine une fois chaque année! Je les conjure de prêter l'oreille à ce que je vais leur dire aujourd'hui de la part de Jésus-Christ : Heureux, s'ils reconnaissent l'aveuglement où ils ont vécu, et s'ils surmontent les obstacles qui les ont éloignés jusqu'à présent de la sainte Table! Tout doit engager les chrétiens qui ont à cœur leur salut, de s'approcher souvent de la sainte Table : je vous le ferai voir dans un premier point. Rien ne peut excuser ceux qui s'en éloignent : ce sera le second point.

(Voy., pour le premier point, le Père NEPVEU dans ses *Réflexions*, tome II, 17 mai; et pour le second point, le même auteur, tome IV, 18 décembre. Bourdaloue a aussi traité ce même sujet avec sa solidité ordinaire, dans sa *Dominicale*, tome II, pour le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement.)

Premier point. — Il est surprenant qu'il faille exhorter les chrétiens à s'approcher souvent de la divine Eucharistie. Que diriez-vous, mes frères, si je venais faire ce discours pour vous exhorter à aller manger souvent chez un grand seigneur, qui tiendrait toujours une table bien préparée, et chargée de mets excellents, à votre considération, qui se ferait un plaisir de manger avec vous, et qui, à chaque repas, vous ferait présent d'une somme considérable? Ah! il ne serait pas besoin de vous presser; l'honneur que vous retireriez de manger avec un grand seigneur, le plaisir d'être rassasié de mets agréables, le profit qui vous en reviendrait, vous feraient voler en sa maison; vous quitteriez ce que vous auriez de plus cher, pour vous y rendre le plus souvent qu'il vous serait possible; vous regarderiez comme des gens sans éducation et sans honneur, comme des gens dépourvus de bon sens, enfin comme des ingrats, ceux qui se refuseraient à une invitation si honorable, si agréable, si utile. Souffrez, mes frères, que je vous applique cette comparaison. Tout ce qui vous engagerait à aller souvent manger à la table de ce grand seigneur, et même des motifs bien plus puissants doivent vous déterminer à vous approcher souvent de la divine Eucharistie. C'est le banquet le plus honorable auquel Jésus-Christ vous invite, auquel il vous presse d'assister souvent; c'est le plus délicieux, et enfin le plus salutaire. L'honneur, le plaisir, l'intérêt se trouvent ici réunis dans un degré parfait.

On étendra ces trois subdivisions. 1^o Quel plus grand honneur pour nous que d'être invités à approcher souvent de la sainte table! Si le Seigneur ne nous eût permis d'en approcher qu'une fois dans la vie, nous eussions désiré d'y participer plusieurs fois. Quelle doit donc être notre ardeur pour répondre au désir qu'il a de nous voir fréquenter ce divin sacrement? Et combien grand n'est pas son désir! Il nous l'a témoigné par lui-même, par son Eglise, et par les saints docteurs. Par lui-même : *Venite ad me, omnes qui laboratis*. (Matth., XI, 28.) Je suis, nous a-t-il dit, le pain de vie; si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous

n'aurez point la vie en vous. Il veut que nous demandions tous les jours le pain spirituel, que les saints docteurs entendent de l'Eucharistie ; et il a institué ce sacrement sous le symbole du pain, pour nous faire entendre que son dessein a été de nous le faire recevoir souvent.

2^e Par son Eglise. Dès son établissement, les fidèles s'approchaient presque tous les jours de la communion ; et lorsque leur ferveur diminué, elle a jugé à propos de les y obliger au moins à certaines fêtes principales ; et quoiqu'elle ait restreint cette obligation au temps de Pâques, elle souhaite ardemment que les fidèles se nourrissent souvent de ce pain sacré ; elle désirerait même qu'ils fussent en état de communier chaque jour à la Messe : *Optaret quidem sacrosancta synodus, ut in singulis Missis fideles astantes, non solum spirituali affectu, sed sacramentali etiam Eucharistiæ perceptione communicarent.* (Trid., sess. XXII, c. 6.)

Elle veut que nous vous intimions souvent ses intentions et celles de Jésus-Christ, son divin Epoux. Nous sommes envoyés, comme ces serviteurs du souverain Père de famille, du Roi des rois, pour vous appeler à sa table, et vous réitérer son invitation. Nous vous disons ce que les saints docteurs ont dit avant nous. (Ici on citera quelques passages des Pères ; on en trouvera dans les Leçons de l'octave. On peut voir aussi ce que saint François de Sales en dit dans son *Introduction de la vie dévote*, c. 20, § 2.) Jésus-Christ, mes frères, pouvait-il nous faire plus d'honneur, qu'en nous permettant, qu'en nous invitant et nous pressant, en tant de manières, de ne pas nous éloigner de la sainte Table, de nous y assoir le plus souvent que nous pourrions, et même chaque jour, s'il est possible ? Comment des chrétiens peuvent-ils être insensibles à un tel honneur, d'autant plus qu'ils y trouvent les délices les plus agréables.

Et quel festin plus délicieux que celui de l'Eucharistie ? Non, la manne que le Seigneur fit autrefois pleuvoir dans le désert, et dont le goût était si exquis, n'en approche point. Nous savons qu'elle renfermait tout ce qui peut flatter la délicatesse : *Panem de cælo præstitisti eis, omne delectamentum in se habentem.* Mais les délices que l'on goûte dans la divine Eucharistie, sont bien d'une autre nature. C'est l'âme qui les éprouve et qui en est inondée ; le corps même s'en ressent ; l'homme tout entier trouve un contentement que tous les mets les mieux apprêtés, les vins les plus recherchés ne donneront jamais : *O pretiosum et admirandum convivium*, s'écrie le Docteur angélique, *et omni suavitæ plenum, per quod spiritualis dulcedo in suo fonte gustatur !* (On rappellera quelque chose de ce que l'on chante dans l'Office, par exemple : *Quam suavis est, Domine, spiritus tuus, qui ut dulcedinem tuam in filios demonstrares, pane suavissimo de cælo præstito esurientes reple bonis* ; et les autres : *Cibavit eos ex adipe framenti, et de petra melle saturavit eos.*)

Mais qu'est-il besoin d'employer tant d'autorités ; l'expérience ne suffit-elle pas ? Dites-nous, âmes justes, qui fréquentez ce sacrement, et qui vous en approchez avec de saintes dispositions, ce qu'il en est, etc. : quels doux moments que ceux qui suivent la communion ! Vous-mêmes, chrétiens, qui ne communiez que rarement, ne les avez-vous pas sentis, ces plaisirs spirituels, lorsque, étant tout à Dieu, vous possédiez Jésus-Christ par la communion sacramentelle ? Ah ! qu'il s'en faut bien que vous en ayez goûté de pareils dans ces repas et ces festins où vous ne cherchiez qu'à contenter votre sensualité ! etc.

Cependant, mes frères, les fruits de la fréquente communion ne se bornent pas à la gloire et au plaisir qui en revient : l'intérêt le plus solide, le seul que nous devrions rechercher, s'y rencontre également. On vous l'a déjà dit plusieurs fois ; point de sacrement plus salutaire que celui de l'Eucharistie : *Nullum est sacramentum isto salubrius*, dit l'Ange de l'école, etc. (Voyez les Leçons du second nocturne de l'Office de la Fête-Dieu. L'antienne : *O sacrum convivium*, etc., contient la vertu de cet adorable sacrement.)

Une seule communion bien faite peut faire de nous des saints. Quelle sainteté ne nous procurera pas la fréquente, mais digne communion ! Que de nouvelles lumières pour connaître nos devoirs ! Que de force pour vaincre nos passions ! En un mot, le propre de ce sacrement est de nourrir notre âme, de l'engraisser, ainsi que parle la sainte Ecriture, de la faire croître dans la vie spirituelle, de l'entretenir dans une étroite union avec Dieu. C'est, dit le concile de Trente, sess. XIII, c. 2, un antidote céleste, qui nous purifie de nos fautes journalières, qui nous préserve des péchés mortels, qui fortifie notre âme, et nous est comme un gage de la béatitude éternelle : *Sumi voluit sacramentum hoc, tanquam spiritualem animarum cibum*, etc. De là vient que ce même concile, sess. XXIII, c. 8, supplie tous les fidèles, par les entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ, de se préparer à recevoir souvent ce pain céleste qui doit être la vie de leurs âmes, et leur servir de viatique pendant le temps de cet exil, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la céleste patrie, où ils se nourriront sans voile de ce même Jésus, de ce pain des anges, dont ils se nourrissent à présent sous les voiles sacrés de l'Eucharistie : *Paterno affectu admonet sancta synodus, hortatur, rogat et obsecrat per viscera misericordiæ Dei nostri, ut omnes et singuli*, etc.

On peut encore rappeler les auditeurs à l'expérience de tous les siècles, même à l'expérience des paroissiens qui fréquentent dignement la communion. Qui sont ceux qui vivent plus chrétiennement dans les paroisses, que l'on voit mourir avec plus de tranquillité, dont nous envierons le sort à l'heure de la mort ? Ne sont-ce pas ceux que nous avons vus s'approcher souvent de la

sainte table, et qui avaient soin de s'y bien préparer? J'ai dit, qui avaient soin de s'y bien préparer; car, mes frères, quand je viens vous exhorter à la communion, c'est en même temps à une digne communion que je vous invite. Malheur à ceux qui mangeraient une seule fois ce pain céleste indignement; mais mille fois malheur à l'âme qui est assez malheureuse pour s'en nourrir souvent en état de péché mortel! Voy. *Catech. conc. Trid.*, part. II, *De Euch. sacr.*, n. 12 et seq. Voy. aussi les consid. de la *Retraite* de BOURDALOUE, sur l'usage fréquent des sacrements.)

Après l'exposition de ces motifs, on demandera aux auditeurs quels sont actuellement leurs sentiments à l'égard de l'usage fréquent de l'Eucharistie; et ce qui pourrait encore les empêcher de se rendre aux motifs qu'on leur a proposés.

On tâchera de finir ce premier point par quelque chose de touchant. Ah! dira-t-on, vous avez tant de soin de pourvoir à vos besoins temporels; vous êtes si avides de prendre de temps en temps des plaisirs qui vous perdent; vous êtes si sensibles à l'honneur que vous font des gens distingués, de vous inviter à leur table; n'y aura-t-il qu'à l'égard de Jésus-Christ et de votre âme, que vous serez indifférents? Ne devriez-vous pas imiter ces peuples qui, ayant reçu de Jésus-Christ la promesse d'un pain céleste, le supplièrent de leur donner toujours ce pain? *Domine, semper da nobis panem hunc.* (*Joan.*, VI, 34.) Ce pain que Jésus promet à ces peuples, c'est le pain eucharistique; demandez-le lui avec une vive foi; ayez-en une sainte faim: heureux ceux qui la souffrent, cette faim spirituelle! *Beati qui esuriunt.* Ce que vous venez d'entendre a dû la faire naître dans vos cœurs, cette sainte faim, ce saint désir de la communion fréquente. Sans doute, vous désireriez pouvoir vous en approcher tous durant cette octave, et même souvent durant l'année; mais bien des obstacles se présentent à votre esprit, et vous pensez avoir des excuses légitimes pour vous en éloigner. Examinez-les de bonne foi, et voyons si elles sont telles que vous vous l'imaginez.

Deuxième point. — Quelque honorable, quelque délicieux, quelque salutaire que soit le festin de l'Eucharistie, rien n'est plus commun que de trouver des fidèles qui s'en éloignent le plus qu'ils peuvent, et qui s'en approcheraient à peine une ou deux fois l'année, si le précepte de l'Eglise ne les y obligeait, s'ils ne craignaient de passer pour des gens incrévols. Tous prétendent avoir des excuses légitimes pour ne communier que très-rarement: *Caperunt simul omnes excusare.* Mais qu'opposent-ils à la pressante invitation que nous leur faisons de la part de Dieu? Deux sortes d'excuses; excuses d'indignité, excuses d'impuissance. Nous ne sommes pas assez préparés, disent les uns; nous n'avons pas le temps, répondent les autres; nos affaires, nos ouvrages, le soin de nos familles ne nous le permettent pas.

(On réfutera ces différentes excuses; on lira les auteurs que l'on a cités plus haut. Pour la première, qui est l'indignité, on trouvera abondamment, dans le sermon de Bourdaloue pour ce dimanche, de quoi traiter cette matière. Le P. Nepveu, dans ses *Réflexions*, et le P. Croiset, dans son *Année chrétienne*, fournissent aussi de bonnes réponses pour l'un et l'autre de ces prétextes.)

Vous n'osez, dites-vous, communier souvent, parce que vous n'en êtes pas dignes. Et qui est-ce qui en est digne? Il n'est personne qui ne doive s'en croire indigne; et c'est par la connaissance de notre indignité que nous nous préparons à communier dignement; mais en même temps que nous nous en reconnaissons indignes, nous ne devons rien négliger de tout ce que Jésus-Christ demande de nous, afin de nous en rendre dignes. Ecoutez ce que dit là-dessus saint François de Sales dans son livre admirable de l'*Introduction à la vie dévote*: Deux sortes de gens, dit-il, doivent communier souvent: les parfaits, parce qu'étant bien disposés, ils auraient bien tort de ne pas s'approcher de la source de la perfection et de la sainteté; et les imparfaits, afin de se corriger pour devenir parfaits; les forts, pour ne pas devenir faibles, et les faibles, pour devenir forts; les malades, pour être guéris; et les sains, pour ne pas tomber malades.

Vous êtes indignes de communier souvent, dites-vous; mais en vous éloignant des années entières de la sainte table, en êtes-vous mieux préparés? Vous communiez rarement de peur de mal communier; mais durant ce long intervalle d'une communion à l'autre, vous appliquerez-vous à corriger vos défauts, à vous embraser de l'amour divin? Devenez-vous plus forts, en vous abstenant des années entières du pain des forts? Est-ce en passant des semaines et des mois entiers sans manger, que l'on soutient ses forces corporelles? Ne les perd-on pas plutôt, et ne se donne-t-on pas la mort? En vous abstenant de la communion, disait saint François de Sales, vous ne mourez pas de poison, mais vous mourez de faim et d' inanition.

Cherchez, mes frères, cherchez au fond de votre âme la véritable cause de votre éloignement de la sainte table, que vous déguisez sous le voile de la religion, de la crainte d'une communion indigne; n'est-ce pas plutôt parce que vous ne voulez pas prendre la peine d'ôter de votre cœur ce qui vous rend indignes de la communion fréquente? Vous sentez bien que pour communier souvent, il faudrait réformer vos mœurs, rompre certains attachements, être plus réguliers, plus mortifiés; en un mot, mener une vie plus chrétienne, etc. Voilà ce que vous ne voulez pas faire. Le démon vous séduit sous l'apparence de la piété; et en vous faisant différer jusqu'à Pâques, il vous entretient dans le péché et vous fait profaner le sang du Sauveur. Car, je ne crains pas de le dire, plusieurs de ceux qui ne communient qu'une fois l'an, profanent le

sacrement de nos autels. (On finira la réfutation de ce prétexte, en faisant convenir les chrétiens qui s'en autorisent, qu'ils se sont aveuglés jusqu'à présent.)

Qu'est-ce qui pourrait donc vous empêcher d'approcher souvent de l'Eucharistie? Vos affaires, vos différentes occupations, l'attachement à vos plaisirs? C'est là justement ce qu'opposèrent ceux qui furent invités au festin dont il est parlé dans notre Evangile : *Villam emi, juga boum emi quinque, uxorem duxi*. Le premier est un prétexte d'ambition, et c'est celui des grands et des riches. Le second en est un d'avarice, c'est celui du peuple, des pauvres et des artisans. Le troisième est celui des sensuels et des voluptueux. (On s'étendra sur chacune de ces excuses, suivant que l'exigera l'auditoire; on fera sentir l'ingratitude de ceux qui, sous des prétextes si frivoles, refusent de profiter du bienfait inestimable que Jésus-Christ leur présente.)

On finira par quelque chose de terrible, par quelque menace frappante contre tous ceux qui méprisent, en quelque sorte, le plus grand don de Dieu : *Dico vobis, quod nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit eamam meam*. Vous refusez, riches du monde, de venir vous asseoir à la table de Jésus-Christ; mais le Sauveur nous ordonne d'y faire venir les pauvres, les faibles, les misérables. (On invitera ceux qui sont affligés par la misère, qui sont réduits dans la pauvreté, de venir s'enrichir des biens spirituels. On conjurera les autres de ne pas s'exposer à la colère du père de famille : *Iratas paterfamilias*.)

Nous espérons, mes frères, que vous profiterez les uns et les autres de cette instruction. Tout est prêt de la part du Seigneur : *Parata sunt omnia*. Préparez-vous donc au plus tôt; et que dans la suite nous ayons la consolation de voir la table du Seigneur plus fréquentée dans la paroisse. Suivez, au reste, ce que vous conseillera là-dessus un sage confesseur; mais n'oubliez point qu'il n'est aucun prétexte qui puisse vous autoriser à différer longtemps la communion. Au contraire, tout doit vous engager à vous en approcher souvent; soyez sûrs que c'est un moyen des plus efficaces pour mener une vie chrétienne, et pour s'assurer la possession de la gloire.

On pourrait traiter cette matière de l'usage de la fréquente communion, en expliquant l'Evangile de ce dimanche par manière d'homélie, en suivant la parabole article par article, et en l'appliquant à la divine Eucharistie. L'exorde serait le même qui a été mis ci-dessus, et sans faire de division, on entretrait dans l'explication de chaque partie de la parabole :

1^o De l'invitation qui est faite à tous les fidèles de s'approcher souvent de la sainte Table;

2^o De la réfutation des différentes causes sur lesquelles on s'appuie pour s'éloigner de la communion;

3^o Des malheurs auxquels s'exposent ceux

qui refusent de communier, et surtout des châtimens terribles réservés à ceux qui communient indignement.

On pourrait finir par tracer les règles de l'usage de la communion, que l'on trouvera dans différents livres de piété, entre autres dans saint François de Sales, c. 20 de son *Introduction à la vie dévote*; dans l'*Essai d'octave pour la Fête-Dieu*, donné par le P. Bourdaloue; voyez aussi l'*Exercice de la vie chrétienne*, par MM. les Missionnaires; lisez spécialement le Décret d'Innocent XI sur la fréquente communion; il est de l'an 1679. Rien n'est plus prudent que les règles qu'il prescrit : après avoir établi que l'Eglise souhaite l'usage fréquent de la communion, il déclare qu'il faut laisser aux confesseurs le jugement qui réglera la communion de chacun en particulier, selon la pureté des pénitents, le fruit qu'ils retireront de leurs communions, et leurs progrès dans la piété : *Propterea frequens ad sacram alimoniam percipiendam accessus, confessoriorum secreta cordis explorantium judicio est relinquendus*, etc. Les pasteurs, ajoute-t-il, veilleront avec un soin particulier à ce que les fidèles reçoivent la communion, plus ou moins souvent, selon la mesure de leur dévotion; les prédicateurs, après avoir exhorté les fidèles, comme ils le doivent faire, à s'approcher souvent de ce sacrement, parleront aussitôt de la préparation nécessaire pour le recevoir : *Statim de magna ad illud sumendum præparatione orationem habeant, generalitèr ostendant eos qui ad frequentiorum salutiferi cibi sumptionem devoto studio excitantur, debere suam agnoscere infirmitatem; at dignitate sacramenti ac divini judicii formidine, discant celestem mensam, in qua Christus est, revereri*. Enfin il dit que les évêques qui ont la consolation de voir le saint Sacrement fréquenté dans leurs diocèses, ont bien sujet d'en rendre grâces à Dieu, et il les exhorte à en entretenir le fréquent usage, selon les règles de la prudence.

Si l'on ne fait pas cette instruction le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, on la renverra à quelque dimanche du cours de l'année qui précédera quelque fête solennelle; mais on n'oubliera jamais d'exhorter en ce jour, dans le cours de son instruction, à se mettre en état de communier durant cette octave.

Sujets pour tous les jours de l'Octave de la Fête-Dieu. — Quoique les pasteurs ne soient pas obligés de faire à leurs peuples des instructions durant toute cette octave, il serait cependant bien à propos et bien digne de leur zèle de dire chaque jour quelque chose en public, qui ait rapport au mystère que l'on célèbre. Comme c'est l'usage d'exposer le Saint-Sacrement le matin à la Messe, et d'en donner tous les soirs la bénédiction, ne pourrait-on pas faire quelques méditations ou exhortations les jours ouvriers, ou le matin, ou le soir? S'il y a plusieurs prêtres dans la paroisse, on ferait bien de le faire le matin pendant la Messe; sinon le pasteur

lui-même ferait une prière accompagnée d'une lecture et de quelques réflexions. Sur le soir avant la bénédiction, on choisirait un bon livre qui contiendrait des méditations courtes et affectueuses pour chaque jour de l'octave. On en trouvera dans le P. Nepveu ; il y en a aussi de bonnes dans le livre de la confrérie du Saint-Sacrement, que nous avons cité ci-dessus. (On pourra omettre celle qui est marquée pour le septième jour.) Il ne faudrait pas oublier l'amende honorable marquée à la fin du livre.

Une autre manière d'instruire les fidèles durant cette octave, qui paraît préférable à toute autre, ce serait de suivre le plan du Père Bourdaloue dans son *Essai d'octave* où il entreprend d'expliquer comment Jésus-Christ dans l'Eucharistie renouvelle tous les mystères de sa vie, de sa mort et de sa résurrection. Rien ne serait plus louable dans un ministre de l'Evangile, que de remplir ce plan que l'auteur n'a pu exécuter. Les fidèles en seraient assurément très-charmés et très-édifiés ; nul dessein qui soit plus conforme aux vues de Jésus-Christ et plus propre à répondre à celles de l'Eglise dans l'institution de cette fête. Voici comment on pourrait l'exécuter, au moins en partie, dans les paroisses de la campagne, et même dans toutes celles où l'on n'a pas coutume de prêcher pendant toute l'octave. Le matin ou le soir des jours ouvriers, ainsi que nous l'avons dit, on ferait considérer Jésus-Christ renouvelant sur nos autels quelques-uns des mystères qui se sont opérés à son égard. Après avoir parlé le jeudi, jour de la Fête-Dieu, de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; le jour suivant, qui est le vendredi, on ferait voir comment Jésus-Christ s'offre sur nos autels, comment il s'offrit au moment de son incarnation, dans sa naissance et sa présentation ; et comment, à son exemple, nous devons faire le sacrifice de nous-mêmes ; et l'on donnerait pour fruit d'en faire plusieurs actes durant le jour, et de venir honorer le Sauveur dans nos églises, sous la qualité de Prêtre et de Victime pour notre amour.

Le samedi, on s'appliquerait à décrire la vie cachée et pénitente que mène Jésus-Christ dans l'Eucharistie, en la comparant à celle qu'il mena depuis son bas âge jusqu'à sa trentième année. Il y aurait là de quoi faire de belles leçons sur l'amour de la retraite, le mépris des honneurs et la pratique de la mortification, etc. La visite de ce jour se ferait pour honorer Jésus-Christ humilié pour notre amour dans nos tabernacles, et y exerçant encore l'office de pénitent public.

Le lundi et le mardi, on prendrait pour sujet de ces petits entretiens, Jésus renouvelant dans l'Eucharistie sa vie évangélique ; et cela en deux manières, qui fourniraient la matière pour les deux jours : 1° Jésus dans l'Eucharistie nous instruit, comme il le faisait durant ses prédications, en parcourant la Judée, la Galilée et la Samarie ; et comment instruit-il ? En nous parlant intérieurement, amoureux, et toutes les fois

que nous allons à lui ; mais il nous instruit plus éloquemment, par les vertus qu'il exerce en ce sacrement ; on peut même dire de Jésus dans l'Eucharistie, *Qui capit facere et docere* (Act., I, 1), qu'il a commencé par y pratiquer ce qu'il nous apprend. On se rappellerait les précis de sa morale, aussi bien que de ses principales vertus ; et on donnerait pour fruit, de venir le visiter aujourd'hui comme maître, pour profiter de ses divines leçons, pour s'appliquer celles qui regardent plus personnellement chacun en particulier, et obtenir la force de les réduire en pratique.

2° Ceci servirait pour le mardi. Jésus-Christ dans l'Eucharistie y renouvelle les miracles de sa vie publique, il y nourrit une infinité de personnes non plus avec cinq pains et quelques petits poissons ; mais avec une seule hostie ; il nourrit les âmes ; il guérit les maladies spirituelles, comme il guérissait les infirmes ; il éclaire, il console, il fortifie ceux qui vont à lui ; il ressuscite même les pécheurs qui ne s'endureissent pas à sa voix ; en sorte qu'on peut appliquer à Jésus vivant sur nos autels, tout ce que les évangélistes nous en disent dans l'histoire de sa vie publique. Tout cela, à la vérité, ne paraît pas à nos yeux ; mais il n'en est pas moins vrai ; et quiconque a de la foi, en sent la vérité par son expérience. La pratique pour ce jour serait de faire une digue communion sacramentelle, si on ne l'a encore faite pendant l'octave ; et si on l'a déjà faite, de communier spirituellement dans la visite du soir, que l'on rendrait à Jésus, comme à notre père nourricier, à notre médecin, notre lumière, notre consolateur et notre force.

Le mercredi, on passerait à la vie souffrante de Jésus ; on expliquerait comment il est persécuté, outragé, crucifié même dans l'Eucharistie, comme il le fut autrefois. On ferait le détail de ces persécutions, de ces outrages, et de ce crucifiement que les mauvais chrétiens font souffrir à Jésus-Christ sur nos autels ; de là on exhorterait à venir prendre part à ses souffrances, à lui faire amende honorable, et le dédommager, par son respect et sa dévotion, des irrévérences commises envers son auguste sacrement. On proposerait l'exemple des vrais disciples de Jésus, de sa sainte Mère, et de toutes les personnes dévotes qui s'empressaient de l'honorer et même de l'assister durant sa vie évangélique et au temps de sa Passion.

Le jeudi serait employé à représenter le triomphe de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, semblable à celui de sa résurrection et de son ascension glorieuse. On apprendrait à y contribuer, en redoublant sa dévotion ce dernier jour de l'octave, et en formant la résolution de n'avoir rien plus à cœur le reste de ses jours, que de glorifier Jésus-Christ renfermé sur nos autels, par de dignes communions, par l'assiduité à la sainte Messe, par des visites fréquentes, et surtout par l'imitation de ses vertus.

Il est aisé d'apercevoir que le mystère de

l'Eucharistie ainsi expliqué, renferme un fonds d'instructions les plus glorieuses à Jésus-Christ, les plus capables de sanctifier les fidèles; et on peut même ajouter celles qui leur plairaient davantage. On ne peut trop recommander aux pasteurs de s'appliquer de toutes leurs forces à faire connaître aux peuples que Dieu leur confiera, cet admirable parallèle qui se trouve entre Jésus-Christ vivant sur nos autels, et Jésus-Christ conversant visiblement sur la terre. Nous ne doutons point que, s'ils veulent bien l'étudier, ils n'en retirent eux-mêmes de très-grands avantages; et que cette étude ne leur donne une satisfaction, dont il n'est pas possible d'exprimer la douceur.

Nous concluons cette noble et vaste matière par deux avertissements remarquables; le premier sur la confrérie du Saint-Sacrement, établie en une infinité de paroisses de la chrétienté; le second, sur la fête du Sacré-Cœur de Jésus, qui se célèbre dans quelques diocèses, le lendemain de l'octave de la Fête-Dieu; et dans d'autres, le premier dimanche après l'octave de l'Épiphanie.

De la confrérie du très-saint Sacrement.

— Dans les paroisses, soit de la ville, soit de la campagne, où la confrérie du très-saint Sacrement est établie, le devoir d'un pasteur est de la soutenir et d'exhorter les fidèles à y entrer et à satisfaire à ses statuts. Il ne faut rien négliger pour l'introduire dans les paroisses où elle n'est pas encore; rien ne convient mieux au zèle pastoral, que de multiplier le nombre des vrais adorateurs de Jésus-Christ. A la vérité, dans les petites paroisses, où la plupart des habitants sont obligés de gagner leur vie par un travail continué toute la semaine, on ne pourrait pas établir l'adoration perpétuelle pour tous les jours de l'année; mais on le peut au moins pour les jours de dimanches et de fêtes solennelles, comme cela se pratique avec beaucoup de fruit, dans un très-grand nombre de paroisses de la campagne. L'octave de la Fête-Dieu serait le temps propre à l'exécution de ce grand dessein. On y disposerait de longue main un certain nombre de paroissiens; on répandrait dans la paroisse des livres sur cette matière, et spécialement celui de la confrérie du saint Sacrement déjà cité; et un autre qui a été fait exprès par un prêtre du diocèse de Besançon, intitulé : *Pratiques de piété pour l'adoration perpétuelle*, lequel dans sa petitesse et simplicité, renferme de très-bonnes choses sur ce sujet. Outre ces moyens, on ferait là-dessus une exhortation persuasive et touchante pour engager les paroissiens à établir dans leur paroisse cette confrérie, et à suivre en cela l'exemple des paroisses du voisinage, s'il s'en trouve où elle soit déjà établie. Nous allons tracer en abrégé le plan de cette exhortation.

Le texte se prendra du Psaume XCIV: *Venite, adoremus, et proci damus ante Deum; quia ipse est Dominus Deus noster: « Venez, adorons le Seigneur, et prosternons-nous devant lui; car c'est le Seigneur notre Dieu. »*

C'est la belle invitation que le Prophète-Roi, animé de l'Esprit Saint, fait à tous les hommes, pour les engager à rendre à Dieu le culte d'adoration qu'ils lui doivent; il les exhorte à s'unir tous ensemble pour l'honorer par des hommages dignes de sa grandeur. C'est celle que je viens vous faire, mes frères, au nom de toute l'Eglise, pour vous porter à rendre à Jésus-Christ présent sur nos autels, le tribut d'adoration qu'il mérite, et que tant d'infidèles et d'impies lui refusent injustement; je viens, en ce jour, vous inviter à vous associer à une infinité d'âmes pieuses, qui se réunissent dans tout le monde chrétien, pour adorer Jésus au très-saint Sacrement de l'autel, à toutes les heures du jour et de la nuit; en un mot, je souhaite ardemment de vous déterminer à établir dans cette paroisse, la confrérie du très-saint Sacrement, ainsi qu'elle se pratique en plusieurs endroits de ce diocèse. Appliquez-vous à ce que je vais vous en dire; prenez-en une idée juste; vous reconnaîtrez bientôt que rien n'est plus propre à vous acquitter de tous vos devoirs envers Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et à attirer toutes sortes de bénédictions sur cette paroisse, que cette sainte confrérie... Je vous montrerai donc dans un premier point, que de toutes les confréries, il n'en est point de plus digne d'un chrétien que celle du très-saint Sacrement de l'autel; et comme la difficulté d'en remplir tous les devoirs pourrait vous rebuter, je vous expliquerai dans un second point, qu'il n'est personne qui ne puisse aisément s'en acquitter. En deux mots, qu'est-ce que la confrérie du très-saint Sacrement de l'autel, et quel doit être notre empressement pour nous y faire agréger? Quels en sont les statuts, et qu'est-ce qui en peut faciliter l'observation? C'est toute la matière de cet entretien. C'est pour votre gloire, ô divin Jésus, renfermé dans nos tabernacles; c'est pour votre plus grande gloire que je vais parler à votre peuple; parlez vous-même par ma bouche; parlez vous-même au cœur de mes auditeurs; et rendez-les dociles à ce que je vais leur dire de votre part.

Premier point. — La confrérie du très-saint Sacrement est l'association des fidèles qui se réunissent pour honorer Jésus-Christ dans l'Eucharistie par les pratiques les plus propres à le glorifier, et particulièrement par la pratique de l'adoration perpétuelle; association que l'on peut dire être aussi ancienne que l'Eglise, puisque la grande dévotion des chrétiens a toujours été d'honorer la divine Eucharistie, autant qu'il était possible. C'est pour cela qu'ils s'assemblaient souvent; ils le faisaient même chaque jour, au rapport de l'évangéliste saint Luc, dans son histoire de l'Eglise naissante. Ils l'ont fait longtemps en cachette, lorsque les persécutions ne leur ont pas permis de s'assembler publiquement; mais à peine la paix fut-elle rendue à l'Eglise; à peine les empereurs, les rois et les princes furent-ils devenus chrétiens, que les fidèles de tous les états

s'efforcèrent à l'envi de venir honorer Jésus-Christ dans les temples qui furent élevés à sa gloire. Néanmoins la piété s'étant ralentie après plusieurs siècles, et l'hérésie ayant osé attaquer le dogme de la divine Eucharistie, les souverains Pontifes instituèrent la Fête-Dieu pour ranimer la foi des chrétiens, et faire rendre à Jésus-Christ les hommages qu'il mérite. Dès lors l'on vit s'établir dans différentes Eglises du monde chrétien la pieuse confrérie de l'honneur du très-saint Sacrement.

Auriez-vous, mes frères, moins d'empressement pour cette sainte confrérie, que n'en ont eu et n'en ont encore un nombre si prodigieux de fidèles de l'un et de l'autre sexe? Ne désirez-vous pas de vous réunir à eux, et d'établir parmi vous cette pieuse société? Pour vous y exciter, considérez avec moi trois choses, l'objet de cette confrérie, ses fins et ses fruits.

1° Quel en est l'objet? C'est Jésus-Christ renfermé pour notre amour dans l'Eucharistie. On rappellera ce que c'est que Jésus-Christ, le Saint des saints, le Fils de Dieu fait homme; par conséquent, l'objet le plus digne de nos honneurs, toujours infiniment respectable, infiniment digne de nos adorations, en quelque état que nous puissions le considérer; mais doublement digne de nos hommages dans la divine Eucharistie, où, par un excès de sa bonté, il a bien voulu se renfermer sous les faibles espèces du pain, etc. Ah! était-il rien de plus juste, puisque Jésus-Christ est pour nous tous sur nos autels, qu'il y reste sans cesse, le jour et la nuit! Était-il rien, dis-je, de plus juste, que de former une société, dont l'occupation principale fût de glorifier cet Homme-Dieu, humilié, anéanti pour nous? (Ici on dira quelque chose des confréries établies en l'honneur de la sainte Vierge, des anges gardiens, de plusieurs saints et de plusieurs saintes, et sans rien déroger à la dignité de ces dernières, on montrera la prééminence de celle du très-saint Sacrement.)

Vous vous faites gloire, dira-t-on, d'être enrôlés dans la confrérie du Rosaire, de la Charité, etc. Votre piété est en cela bien digne de louange; mais combien plus devez-vous être empressés d'entrer dans celle du très-saint Sacrement, dont l'objet est, sans contredit, le plus noble de tous.

2° Quelles en sont les fins? Elle n'est pas moins recommandable par les fins que l'on s'y propose. Qu'ont prétendu les fidèles, en se réunissant dans une même société sous le titre du Saint-Sacrement? C'a été de faire ici-bas ce que les anges et les saints font dans le ciel; c'a été de composer une cour à Jésus-Christ sur la terre, qui ressemblât à celle de l'Eglise triomphante. On donnera quelques idées des hommages que l'on rend à Jésus-Christ dans le ciel : *Erat numerus eorum millia milium dicentium voce magna: Dignus est Agnus, etc. Omnes audivi dicentes*, dit saint Jean dans son *Apocalypse* (chap. V) : *Sedenti in throno, et Agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in secula seculorum. Et viginti quatuor seniores ceciderunt*

in facies suas, etc. N'est-ce pas, mes frères, ce que l'on fait dans la confrérie du très-saint Sacrement, où les fidèles de tout âge, de tout sexe et de tout état, sont sans cesse prosternés dans les églises devant le même Jésus-Christ, que les bienheureux contemplent à découvert dans le ciel? Que dis-je? Jésus-Christ ne reçoit-il pas, de la part des confrères, un hommage particulier, l'hommage d'une foi humble et soumise, dont les bienheureux ne sont pas capables? Quel bonheur, mes frères, de pouvoir faire par avance ce que nous espérons faire durant toute l'éternité!

Une seconde fin de cette confrérie, c'est de remercier continuellement Jésus-Christ du don ineffable qu'il a fait aux hommes, par l'institution du Saint-Sacrement, et de dédommager de l'ingratitude et de l'impiété d'un grand nombre d'hommes qui refusent de le reconnaître dans le saint Sacrement de l'autel; ou qui, y croyant sa présence, ne daignent pas venir le visiter, ou se comportent dans nos églises sans respect; qui en viennent même jusqu'à le crucifier de nouveau par des communions indignes. Était-il rien de plus digne de la piété des fidèles, que d'inventer ce moyen le plus propre à marquer à Jésus-Christ l'obligation qu'ils lui ont pour le plus grand de ses bienfaits; et le désir dont ils sont embrasés, d'inspirer à tous les hommes leurs sentiments, et de faire à Jésus-Christ une réparation publique et continue des outrages qui lui sont faits?

La troisième fin de cette confrérie est de faire en sorte que le saint Sacrement soit conservé partout avec respect, et porté aux malades avec toute la décence qui convient. Vous le savez, mes frères, en quel état la divine Eucharistie est tenue en plusieurs églises. (On fera un court détail de ces indécences qui ne sont que trop connues, et qui font gémir ceux qui ont un peu de foi.) N'est-ce pas aussi une espèce de honte pour le christianisme, que la manière dont on porte aux malades le saint Viatique? A peine se trouve-t-il une ou deux personnes pour accompagner le prêtre dans cette auguste cérémonie. Que peuvent penser les hérétiques, qui savent l'indifférence des catholiques à honorer Jésus-Christ, lorsque l'on porte son sacré corps dans les maisons? Or, mes frères, une des principales vœs des fidèles qui se sont associés les premiers, pour former la confrérie du Saint-Sacrement, a été de contribuer de tout leur pouvoir au culte extérieur de la divine Eucharistie, soit dans l'église par la décence du tabernacle et de l'entretien d'une lampe allumée, soit lorsqu'on le porte aux malades en viatique, afin qu'il y eût toujours un certain nombre de fidèles qui, avec des flambeaux allumés, accompagnassent le très-saint Sacrement. C'est ce que nous lisons dans la bulle d'érection et d'approbation de la célèbre confrérie, sous l'invocation du Saint-Sacrement, qui fut établie à Rome dans l'église de la Minerve, sous le pontificat de Paul III, l'an 1539. C'est dans cette même bulle que le souverain

Pontife témoigne son zèle ardent pour l'étendue de cette confrérie, et que pour exciter les fidèles à s'y enrôler, il accorde à toutes les confréries du Saint-Sacrement qui auraient été auparavant établies dans d'autres églises de la chrétienté, et à toutes celles que l'on établirait dans la suite, en quelque lieu du monde que ce fût, les mêmes privilèges, indulgences et faveurs, qu'à la confrérie érigée dans l'église de la Minerve. Voici ses paroles : *Nihilominus ut Christi fidelium devotio ad tam salubre sacramentum ferventius incalcescat, ac Christi fideles ad illius venerationem et similia charitatis opera exercenda per amplius excitentur, quod omnes et singula alie confraternitates sub eadem invocatione sanctissimi corporis Christi ubilibet institute et instituendæ, iisdem privilegiis, concessionibus, indulgentiis, facultatibus, gratiis et indultis confraternitati in ecclesia de Minerva institutæ, hujusmodi per nos concessis et concedendis utantur, potiantur et gaudeant, ac uti, potiri et gaudere possint et debeant, præfata auctoritate etiam præsentium tenore statuimus et ordinamus.*

Enfin, ce que l'on se propose dans cette confrérie, c'est qu'il n'y ait aucun chrétien qui, à la mort, ne soit muni du très-saint Sacrement; c'est que les malades soient visités par les confrères, et assistés à la mort.

3° Quels en sont les fruits? Après l'exposition de ces fins, on demandera aux auditeurs, s'il est une confrérie qui soit plus digne d'un chrétien que celle-ci, puisque par son moyen Jésus-Christ est parfaitement honoré, et que chaque fidèle vit et meurt en vrai chrétien. Mais pour vous en faire connaître de plus en plus le vrai mérite, et vous résoudre à ne point différer de l'établir parmi vous, examinez avec moi les fruits qui en reviennent: 1° à toute l'Eglise; 2° à chaque paroisse où elle est érigée; 3° à chaque confrère.

1° A toute l'Eglise. C'est cette confrérie qui soutient la foi du dogme de l'Eucharistie; ce fut par une providence spéciale qu'elle s'étendit et se multiplia dans le monde chrétien, lorsque les hérésiarques, Luther et Calvin, se soulevèrent contre cet article de notre croyance. Le zèle des fidèles sembla se ranimer, lorsque l'on voulait, pour ainsi dire, leur enlever le trésor du plus auguste de tous nos sacrements; rien ne perpétuera plus la foi de l'Eglise sur l'Eucharistie, que la confrérie qui en porte le nom.

2° A chaque paroisse. Qui pourrait douter des bénédictions que cette confrérie attire sur les paroisses où elle est établie? Comme il n'en est point qui procure plus de gloire à Jésus-Christ, et qui, par conséquent, lui soit plus agréable, il ne manque pas de protéger spécialement les paroisses qui lui sont particulièrement dévouées. De combien de maux temporels ne les délivreront-elles pas? grêle, stérilité, mortalité de bétail: et quelle abondance de grâces n'y répand-elle point? Aussi est-ce une expérience bien sensible, que les désordres y sont moins fré-

quents, les divisions et les injustices plus rares, les fêtes mieux sanctifiées, la vraie dévotion beaucoup plus commune. Faut-il en être surpris? comment la piété ne régnerait-elle pas dans les paroisses où l'on a des entretiens perpétuels avec l'Auteur de la piété? Comment le feu sacré du divin amour ne brûlerait-il pas dans les cœurs qui s'approchent si souvent de celui qui est tout amour, et comme une fournaise toujours ardente? Heureuses donc les paroisses où cette sainte société est déjà établie! Oh! que vous devriez bien, mes frères, envier leur bonheur! Il ne tient qu'à vous d'y participer; tous ceux qui entreront dans cette confrérie, en recevront pour eux-mêmes des avantages innombrables.

3° Quel bien chaque particulier retire-t-il de cette association? Sans m'étendre sur les biens temporels, sur le soin particulier que Jésus-Christ prend de tout ce qui l'intéresse pour ses affaires domestiques; pour sa santé et sa réputation, je dis que cette confrérie procure à chaque confrère une multitude de grâces spéciales pour le règlement de ses mœurs, sa sanctification et sa persévérance: la parole de Jésus-Christ est formelle; il a promis d'aider tous ceux qui iront à lui. Quels secours n'accordera-t-il pas à ceux qui iront souvent le visiter, et qui seront unis à une infinité de fidèles qui ne cessent de l'honorer et de le prier pour leurs confrères?

Ou amplifiera cette pensée, par l'explication des grâces que l'on obtiendra dans de telles communions que l'on fera plus fréquemment, et par l'exercice des pratiques de piété, propres de cette confrérie. On insistera surtout sur la grâce d'une bonne mort, que les confrères du Saint-Sacrement ont sujet d'attendre avec beaucoup de confiance. Ils sont mieux assistés dans leur dernière maladie, par le soin qu'en prennent les confrères; il y a en outre de très-grandes indulgences pendant la vie et à la mort; et après leur mort, les confréries ne manquent pas de soulager leurs âmes, lorsqu'elles sont dans le purgatoire.

Est-il donc, mes frères, une confrérie qui doive être plus désirée par les chrétiens, et dont les paroisses chrétiennes doivent souhaiter l'établissement avec plus d'ardeur, que celle dont je viens de vous parler? Vous convenez sans doute qu'il n'en est aucune; ne différez donc point de vous la procurer; donnez à Jésus-Christ ce témoignage éclatant de votre foi envers cet auguste sacrement. Il y a déjà parmi vous telle et telle confrérie. (On les spécifiera, et on invitera à les soutenir et à en remplir les devoirs.) Mais en honorant la Mère de Dieu, tel et tel saint, n'oubliez pas la confrérie des confréries, celle dont l'objet est le plus excellent, les fins les plus glorieuses à Jésus-Christ et les effets plus salutaires pour vous. Je vous crois déjà résolu à vous y agréger; vous craignez peut-être que les devoirs n'en soient trop difficiles à remplir; je vais vous les expliquer et vous en montrer la facilité.

Deuxième point. — D'abord, mes frères, il n'est aucun devoir ou statut de la confrérie du Saint-Sacrement qui oblige sous peine de péché; quand vous y manqueriez, pourvu qu'il n'y ait point de mépris, vous n'offenseriez pas le Seigneur; mais vous vous priveriez des grâces particulières réservées pour ceux qui y satisferont exactement: bien plus, si vous ne pouviez pas les remplir par vous-mêmes, il en est que vous pourriez acquitter par d'autres personnes, lorsque vous en seriez légitimement empêchés.

Quels sont donc les devoirs ou statuts de la confrérie du Saint-Sacrement? Le premier, c'est de visiter Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement, à l'heure qui aura été indiquée et que l'on aura choisie, et de s'y occuper saintement. Ceux qui savent lire pourront se servir des livres qui ont été faits pour ce sujet, et qui fournissent différentes prières et différents entretiens amoureux avec Jésus renfermé sur nos autels.

Le second, c'est de se distinguer par sa dévotion et son zèle envers le très-saint Sacrement. (On rapportera différents actes de cette dévotion et de ce zèle; par exemple, de se confesser le jour de l'adoration, et de communier, si le confesseur le juge à propos; de prononcer souvent, surtout le matin et le soir, après l'*Angelus*: *Loué et adoré soit Jésus dans le très-saint Sacrement de l'autel*; d'assister régulièrement aux Offices du très-saint Sacrement, qui se célèbrent pendant le cours de l'année, et particulièrement pendant l'octave de la Fête-Dieu, le troisième dimanche de chaque mois, et d'avoir à cœur la décence de l'église, l'ornement des autels, etc.)

Le troisième devoir des confrères est d'accompagner le Saint-Sacrement, lorsqu'on se porte aux malades, de visiter les confrères malades, de les consoler, de les assister, de prier pour eux, etc., de les aider à bien mourir.

Voilà, mes frères, les principaux devoirs de l'auguste confrérie du Saint-Sacrement. Y a-t-il rien de trop gênant? Combien d'heures ne perd-on pas inutilement? Pourriez-vous en refuser une à un Dieu qui est descendu du ciel pour venir vous chercher, qui a vécu pour vous trente-trois ans, et qui reste toujours parmi vous pour votre amour? Pourriez-vous être insensibles à tant de marques de bonté? Refuseriez-vous d'employer une petite portion de vos biens à la gloire de son sacré corps? Enfin, ne devez-vous pas vous faire un honneur et un plaisir de l'accompagner dans les rues, de le visiter et de le secourir dans la personne de vos frères?

Vous souhaitez, mes frères, assurer votre salut; vous désirez même écarter de vous les maux temporels, ou au moins obtenir de la consolation dans vos peines: c'est ce que vous trouverez dans cette confrérie. Jésus sera votre gardien et votre protecteur; il vous consolera dans vos afflictions, il sera votre guide pendant votre vie; il vous déclare par le Roi-Propète, qu'il vous déli-

vrera au jour de l'affliction: *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem; in die mala liberabit eum Dominus.* (Psal. XL, 2.) (Voy. BELLARMIN sur ce psaume.) Heureux celui qui considère attentivement Jésus-Christ réduit dans un état de pauvreté, et qui a compassion de ses membres, qui sont les pauvres et les affligés. Le Seigneur viendra à son secours, lorsqu'il sera dans le besoin, lorsqu'il faudra paraître à son tribunal; il le fortifiera et le conservera dans tous les dangers de la vie; il le rendra heureux sur la terre, il le défendra contre ses ennemis; si la maladie l'abat et le livre à la douleur, le Seigneur viendra le consoler: *Dominus opem feret illi super lectum doloris ejus.* Vous remuerez vous-même son lit, ô mon Dieu, pour le lui rendre moins incommode: *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus.* (Ibid., 4.) Empressez-vous donc, mes frères, tous tant que vous êtes, à vous agréger dans cette pieuse confrérie; nul de vous qui ne puisse y être admis. Que la pauvreté n'empêche point les indigents de s'y présenter; on n'exige rien pour être mis au nombre des confrères; une bonne volonté suffit. Que les riches se distinguent par leur dévouement envers Jésus-Christ. Allons tous ensemble, mes frères, rendre nos adorations à celui que nous espérons adorer dans l'éternité: *Venite, adoremus, et procidamus.* (Psal. XCIV, 6.) Dieu a promis qu'il glorifierait ceux qui l'auront glorifié; si nous avons glorifié Jésus-Christ sur la terre, il nous glorifiera devant son Père, et il nous fera part de la gloire qu'il réserve pour ses véritables adorateurs.

Sur la fête du Sacré-Cœur de Jésus. — La seconde observation qui nous reste à faire à l'occasion de la Fête-Dieu, c'est sur la fête du Sacré-Cœur de Jésus. La liaison qui se trouve entre ces deux fêtes engage à faire connaître l'esprit de cette dernière, ou de la dévotion au sacré Cœur de Jésus.

Le pape Clément XI en a approuvé la confrérie sous le titre du Sacré-Cœur de Jésus, avec de grandes indulgences pour tous les confrères. On peut lire, sur cette belle matière, le livre du P. Galifet, intitulé: *L'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus*, imprimé à Lyon, vers l'an 1730. Il y fait voir l'origine, le progrès et la nature de cette dévotion, son excellence et sa pratique. Le P. Croiset a aussi écrit sur cette matière.

Son origine a quelque chose de semblable à celle de la Fête-Dieu. Elle vient d'une révélation qui fut faite à une religieuse de la Visitation de sainte Marie, nommée Marie Alacoque, morte en odeur de sainteté en 1690, à l'âge de 40 ans, dans la petite ville de Parais-le-Monial, dans le Charolais, diocèse d'Autun: révélation qui porte les caractères de la vérité, comme on peut le voir dans la Vie de cette servante de Dieu, que Mgr de Lenguet, archevêque de Sens, illustre défenseur de l'Eglise, a donnée au public.

Voici quelle fut cette révélation: « Etant

devant le saint Sacrement, un jour de son octave, dit la vénérable religieuse, je reçus de mon Dieu des grâces excessives de son amour : touchée du désir d'user de quelque retour, et de rendre amour pour amour, il me dit : Tu ne peux m'en rendre un plus grand qu'en faisant ce que je t'ai tant de fois demandé ; et me découvrant son divin Cœur, Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes... et pour reconnaissance, je ne reçois de la plus grande partie que des ingratitudes, par les mépris, les irrévérences, les sacrilèges et les froideurs qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour ; mais ce qui est encore plus rebutant, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés. C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, communiant ce jour-là pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant ce temps qu'il a été exposé sur les autels ; et je te promets que mon cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur.»

En suite de cette révélation, des personnes pieuses s'employèrent pour établir cette fête, et pour étendre la dévotion au sacré Cœur de Jésus ; ils y trouvèrent de grandes oppositions ; mais, malgré toutes les contradictions, cette fête s'est établie en quantité de diocèses ; un grand nombre de confréries consacrées au Cœur de Jésus se sont érigées partout : cette dévotion a pénétré jusque dans le Nouveau Monde, et le Saint-Siège a honoré les confrères des indulgences que l'on accorde aux confréries les plus autorisées dans l'Eglise.

Quant à la nature de cette dévotion, en voici l'idée juste et précise. C'est un exercice de religion, qui a pour objet le cœur adorable de Jésus-Christ, embrasé d'amour pour tous les hommes, et outragé par leur ingratitude ; c'est en quoi elle diffère de la dévotion au saint Sacrement, dont l'objet immédiat est la chair sacrée et vivante de Jésus-Christ, ainsi que nous l'avons dit après Bourdaloue, en expliquant la Fête-Dieu.

Le motif en est aussi différent. On s'y propose spécialement d'aimer et d'honorer ce sacré Cœur, et en particulier de réparer les injures qu'il reçoit dans le Sacrement de son amour ; au lieu que la dévotion au saint Sacrement a pour motif principal d'honorer le corps de Jésus-Christ, qui, par son union avec le Verbe, est digne de toutes les adorations des anges et des hommes, et de le remercier de ce qu'il veut bien nous laisser ce sacré corps dans la divine Eucharistie.

Enfin, la dévotion au sacré Cœur de Jésus a aussi des pratiques qui lui sont spéciales, telles qu'est la fête qui se célèbre le lendemain de l'octave, la communion qui se fait en ce jour, l'amende honorable au sacré Cœur, et différents autres actes, tant du culte

intérieur que du culte extérieur du sacré Cœur de Jésus.

On exhorte les ecclésiastiques à inspirer aux peuples confiés à leurs soins cette dévotion si digne d'un chrétien, et d'y porter surtout les âmes dévotes de leurs paroisses. On pourrait même faire là-dessus une exhortation touchante, où l'on montrerait combien le Cœur de Jésus résidant sur nos autels mérite d'être honoré et aimé à cause de son excellence, de sa dignité infinie et de l'amour qu'il a eu et qu'il a encore pour les hommes. On déplorerait l'ingratitude et l'insensibilité de ces mêmes hommes, qui sont si peu touchés de cette dignité et de cet amour infini, qu'ils rendent à Jésus-Christ le mal pour le bien. On représenterait aux auditeurs, qu'ils ont été eux-mêmes jusqu'ici ces hommes ingrats et insensibles ; on leur demanderait s'ils ne souhaiteraient pas réparer les outrages qu'ils ont faits au Cœur infiniment aimable de Jésus-Christ ; ce pourrait être la matière d'un premier point ; et dans le second, on parlerait de la fête et des autres pratiques de dévotion au sacré Cœur, comme des moyens propres à s'acquitter de ses devoirs envers le sacré Cœur de Jésus. On ne manqueroit pas, en finissant, de faire sentir aux auditeurs ce que doivent attendre de la bonté de Jésus ceux qui auront été tout dévoués à son sacré Cœur.

Au reste, il ne faut pas croire que la dévotion au sacré Cœur de Jésus se borne à son cœur matériel, sans vie et sans sentiment. L'idée que l'on doit en avoir est bien autrement magnifique ; l'objet de cette dévotion est le sacré Cœur de Jésus, comme uni intimement et indissolublement à l'âme et à la personne adorable de Jésus-Christ, comme le plus noble et le principal organe des affections sensibles de Jésus-Christ, de son amour, de son zèle, de son obéissance, de ses désirs, de ses douleurs et de ses joies ; comme le principe et le centre de tout ce que notre salut lui a coûté ; en un mot, comme le trône des trésors de la sagesse et de la science de Dieu. Voilà l'objet complet de la dévotion dont on vient de parler, objet évidemment le plus saint, le plus noble, le plus divin, et en même temps le plus aimable qui soit et qui puisse être. Comme la perfection des chrétiens consiste dans l'union qu'ils ont avec Jésus-Christ, dans la conformité de leur cœur avec le sien, on ne saurait trop s'appliquer à leur inspirer la dévotion au sacré Cœur de Jésus.

De tout ce que nous avons dit sur la Fête-Dieu, l'on doit conclure que l'explication du mystère de l'Eucharistie est d'une obligation essentielle pour tous ceux qui sont chargés d'instruire les peuples ; et comme on ne peut l'expliquer suffisamment dans un ou deux prêches, les ministres de l'Evangile doivent en parler de temps en temps dans le cours de l'année. On pourrait même, les dimanches qui suivent l'octave de la Fête-Dieu, traiter quelques-uns des sujets que nous avons proposés pour l'octave de cette fête ; par exem-

ple, la Messe, la fréquente communion, la visite du saint Sacrement, la dévotion envers Jésus-Christ résidant sur nos autels. Le but principal de ces instructions sera d'honorer Jésus-Christ par une parfaite imitation des vertus dont il nous donne l'exemple dans ce Sacrement adorable, qui, comme nous l'avons dit, est un abrégé de tous les mystères de sa vie.

III^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Charité de Jésus-Christ envers les pécheurs qui s'égarent. Charité de Jésus-Christ envers les pécheurs qui retournent à lui.

C'est proprement en ce dimanche que l'Eglise commence à nous rappeler la vie évangélique de Jésus-Christ. Les deux dimanches précédents ayant été occupés par les deux grandes fêtes de la très-sainte Trinité et de l'auguste Sacrement de nos autels, celui-ci est destiné à nous rappeler la principale fin pour laquelle le Fils de Dieu est venu sur la terre, et a été envoyé par son Père, qui est la conversion des pécheurs, ainsi que Jésus-Christ le déclara lui-même dans la Synagogue de Nazareth : *Spiritus Domini super me, evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde, predicare captivis remissionem*, etc. (Isa., LXI, 1 ; Luc., IV, 18, 19.) De là vient que ce dimanche est appelé le Dimanche de la brebis égarée, ou le dimanche des Publicains et des pécheurs, parce qu'on y lit dans l'Evangile la parabole que Jésus-Christ dit aux Scribes et aux Pharisiens, qui étaient scandalisés de le voir converser et manger avec les pécheurs.

Il n'est personne qui n'aperçoive aisément ce que l'Eglise demande en ce jour des ministres de l'Evangile. Elle veut qu'après avoir expliqué aux peuples, les deux dimanches qui suivent immédiatement la Pentecôte, les deux grands mystères de notre religion, la Trinité et l'Eucharistie ; après avoir bien fait connaître Dieu et Jésus-Christ, et n'avoir rien oublié pour inspirer une vraie dévotion envers la très-sainte Trinité et envers Jésus-Christ résidant sur nos autels ; elle veut, dis-je, que remplis des sentiments du Sauveur, ils prêchent les infinies miséricordes de Dieu, et qu'ils fassent bien connaître aux pécheurs le désir sincère et ardent qu'il a de leur salut, pour les porter par là à une prompte et sincère conversion.

On peut prendre sur cette matière différents desseins, qui doivent tous tendre au même but, qui est d'engager les pécheurs à profiter de la miséricorde de Dieu à leur égard. Il faut avoir soin de les préserver des deux extrémités où ils tombent presque tous ; les uns en espérant trop, et les autres en espérant trop peu. Plusieurs présumant de la miséricorde de Dieu, et c'est le plus grand nombre ; il est nécessaire de combattre cette présomption ; il y en a qui désespèrent d'obtenir de Dieu miséricorde, et on doit les rassurer. Avec cette précaution, les instructions que l'on fera sur la miséricorde de Dieu ne manqueront pas de produire de bons effets.

On trouvera dans plusieurs livres ce sujet

bien traité. Le P. Népveu en parle dans le premier et le troisième tome de ses Réflexions.

Il fait voir, dans le premier, la grandeur de la miséricorde de Dieu ; il en rapporte tous les degrés.

Dans le second, il traite en particulier de la miséricorde de Dieu à rechercher le pécheur, et ensuite de sa miséricorde à le recevoir à la pénitence. Ce dernier dessein paraît fort naturel, et facile à exécuter.

Le Missionnaire paroissial a un prône pour ce dimanche.

On trouvera aussi dans Giroust, tome II, un Sermon de l'Espérance chrétienne, où il combat les deux extrémités vicieuses de la présomption et de la défiance.

Monsieur de Soissons a bien traité de la Confiance en la miséricorde de Dieu. Le P. de la Colombière a deux sermons sur ce sujet.

La meilleure manière, ce semble, de traiter ce sujet consolant, conformément à l'esprit de l'Eglise, en ce dimanche, est de suivre l'Evangile, en expliquant les paraboles qui y sont rapportées, et qui sont tirées du chapitre XV de l'Evangile selon saint Luc. L'une et l'autre tendent à la même fin, savoir : de montrer aux Pharisiens qu'ils avaient tort de murmurer de la conduite du Sauveur à l'égard des pécheurs, que leur conversion était un sujet de joie pour tout le ciel. On fera donc voir la bonté de Jésus-Christ envers les pécheurs ; et ensuite quelle doit être la correspondance des pécheurs à la bonté de Dieu. On pourra partager cette matière en deux prônes. Dans le premier, on montrera comment Jésus-Christ cherche le pécheur, et comment le pécheur doit répondre à cette recherche ; dans le second, comment Jésus-Christ reçoit le pécheur, quand il retourne à lui ; et avec quelle fidélité et quelle constance le pécheur doit s'attacher à Jésus-Christ.

Sur la charité de Jésus-Christ envers les pécheurs qui s'égarent. — Le texte de ce premier prône sera celui-ci : *Quis ex vobis homo, qui habet centum oves, etc. : « Qui d'entre vous, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour aller chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ? »* (Luc., XV, 4.)

C'est la réponse du Sauveur à quelques Scribes et Pharisiens qui, animés d'un faux zèle, murmuraient de le voir converser avec les pécheurs et manger avec eux. Qui d'entre vous ayant cent brebis, leur dit-il, s'il vient à en perdre une, ne laisse pas toutes les autres pour courir après celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée ? Ne la charge-t-il pas sur ses épaules pour la rapporter dans la bergerie ; et même quand il est arrivé dans sa maison, n'assemble-t-il pas ses amis et ses voisins pour prendre part à son bonheur ? Si vous prenez tant de peine pour recouvrer un animal de peu de valeur ; si vous courez après avec tant d'empressement ; si vous témoignez tant de joie,

lorsque vous l'avez retrouvé, pourquoi vous scandalisez-vous de ce que je reçois les pécheurs? Ne savez-vous pas que je suis descendu du ciel pour chercher l'homme qui s'était perdu, et pour porter les pécheurs à la pénitence? Cessez donc de murmurer; car je vous déclare que la conversion d'un seul pécheur causera plus de joie dans le ciel que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence : *Dico vobis*, etc. Quelle preuve plus sensible, mes frères, de la bonté de Jésus-Christ envers les pécheurs, et du désir de leur conversion, que cette réponse qu'il fit aux Pharisiens. Il nous apprend par cette parabole qu'il regarde les pécheurs comme les brebis qu'il a perdues; qu'il n'oublie rien pour les faire revenir à lui; que leur retour lui donne une véritable joie, et qu'il invite même les anges à s'en réjouir avec lui. Quoi de plus admirable et de plus aimable qu'une telle bonté! Considérons-la aujourd'hui, mes frères, pour notre édification. Nous avons admiré dans l'octave que nous venons de finir, la charité de Jésus-Christ envers les âmes justes, à qui il se donne tout entier dans le sacrement de nos autels; admirons présentement sa charité envers les pécheurs; nous examinerons ensuite comment les pécheurs doivent correspondre à sa divine bonté.

Ce sujet vous regarde spécialement, chrétiens auditeurs, qui vivez dans le malheureux état du péché mortel; écoutez ce que Dieu fait pour vous convertir, et ce que vous devez faire vous-mêmes pour retourner à Dieu.

Premier point. — C'est bien à juste titre que le Sauveur prend la qualité de bon pasteur : il en remplit parfaitement toutes les fonctions. Quelles sont, en effet, les fonctions d'un bon pasteur? Je vous les ai expliquées dans une des instructions que je vous fis quelque temps après Pâques : ses devoirs sont de connaître ses brebis, etc. Mais un de ses principaux caractères, c'est d'être touché de leur perte, et de ne rien oublier pour ramener celles qui s'écartent de la bergerie. Or voilà, mes frères, ce que Jésus-Christ fait admirablement à l'égard des chrétiens, c'est ce qu'il fait à l'égard de nous, qui sommes ses brebis chéries; il nous connaît tous, il nous aime, et il nous aime d'un amour infini. Que de marques ne nous en a-t-il pas données, et ne nous en donne-t-il pas tous les jours! Mais son amour pour ses chères brebis paraît particulièrement, lorsque quelqu'une d'elles s'est perdue; lorsque quelqu'un de nous a quitté le chemin de la vertu pour suivre les sentiers de l'iniquité, et s'abandonner à ses passions. Ah! c'est alors que ce bon pasteur fait éclater toute sa tendresse, semblable au bon berger qui, des qu'il a perdu une de ses brebis, court aussitôt après, et la cherche partout, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, et qu'il l'ait ramenée à la bergerie. Jésus-Christ cherche le pécheur d'abord après son péché; il le cherche avec ardeur; il le cherche avec constance ;

trois qualités de Jésus-Christ envers les pécheurs, que l'on développera.

1° Promptitude dans la recherche. Dès qu'un chrétien s'est éloigné de Dieu par le péché mortel, aussitôt il lui fait entendre les remords de sa conscience, qui lui reprochent son égarement, et lui font craindre la justice divine. A ces remords il ajoute de vives lumières, qui représentent à ce pécheur l'état pitoyable où il est réduit; il le sollicite à faire une prompte pénitence de son crime. On citera l'exemple d'Adam, que Dieu appela dès qu'il eut péché : *Adam, ubi es?* (*Gen.*, III, 9.) Il lui ouvrit les yeux aussi bien qu'à sa femme; *Aperti sunt oculi amborum.* (*Ibid.*, 7.) Il se comporte comme la femme dont il est parlé dans l'Evangile, qui, ayant perdu une pièce de monnaie, allume aussitôt sa lampe pour la chercher; cette lampe nous représente la lumière de la foi, que Dieu fait briller aux yeux des pécheurs. (On confirmera ceci par l'expérience journalière que chaque pécheur et chaque pécheresse de l'auditoire en aura sans doute faite; on fera ici un détail où chacun d'eux se reconnaîtra; mais il le faut bien exposer.) N'est-ce pas ce que vous éprouvez à présent, vous qui depuis peu avez eu le malheur de commettre un péché mortel; cette injustice, cette intempérance, cette impureté? Vous qui, à ces dernières fêtes, avez eu la témérité de communier indignement? etc. Qu'est-ce que cette inquiétude qui vous ôte la paix dont vous jouissiez? Une voix secrète qui vous crie qu'il faut rentrer au plus tôt en grâce avec Dieu, est une invitation douce et amoureuse à une prompte pénitence. (On dira aux pécheurs invétérés qu'ils ont éprouvé la même chose au commencement de leurs désordres; et s'ils y ont croupi longtemps, et y crouissent encore, c'est qu'ils ont résisté à ces premiers mouvements de la grâce.) Il est donc bien vrai, conclura-t-on, que le zèle du Sauveur pour la conversion des pécheurs est prompt et empressé; il n'attend pas qu'ils aient commis plusieurs crimes pour les chercher, il les cherche après le premier péché. Affection d'admiration à la vue d'un Dieu qui, loin de perdre le pécheur au moment qu'il l'offense, veut bien faire les premières démarches pour le ramener à lui, qui le prévient et lui fournit aussitôt la grâce de la réconciliation.

2° Ardeur dans la recherche. Mais il ne s'en tient pas là, son zèle est ardent; tel que le bon pasteur qui cherche partout sa brebis perdue, qui s'en informe auprès de tous ceux qu'il rencontre, qui court par les bois et les campagnes; le Sauveur met tout en usage pour convertir le pécheur : moyens extérieurs, moyens intérieurs, moyens généraux, moyens particuliers. (On les détaillera; et on en fera convenir les auditeurs, en leur rappelant tout ce que Dieu a fait pour les rappeler à lui, les corriger et les sanctifier. On dira ensuite quelque chose de touchant. On leur fera comprendre qu'il travaille actuellement, à ce moment même, pour

les retirer du péché : *Ecce sto ad astium, et pulso.* (Apoc., III, 20.) Ici il faut ranimer son zèle, et suivant la connaissance que l'on aura de l'auditoire, descendre dans un détail frappant.) C'est à vous qu'il parle, jeunes gens livrés à vos passions : *Quid me persequeris? Ego sum Jesus, quem tu persequeris.* (Act., IX, 7.) Il parle à vous, pères de famille, qui êtes pour vos enfants un sujet de scandale, etc. Résisterez-vous donc à des sollicitations si pressantes et si multipliées ; et si vous n'en profitez pas, ne méritez-vous pas que Dieu vous abandonne et vous laisse mourir dans votre péché? Telle est cependant la bonté de notre Dieu.

3^e Constance dans la recherche. Toujours semblable au bon berger, qui ne cesse de courir après sa brebis que lorsqu'il est certain qu'elle a été dévorée par les bêtes féroces, le Sauveur ne cesse de travailler à la conversion du pécheur, que lorsqu'il est tombé sous la puissance du loup infernal, c'est-à-dire qu'il est mort dans son péché ; mais tandis que le pécheur est sur la terre, il lui offre toujours beaucoup de moyens de salut. (Outre ceux dont nous avons parlé, on fera voir comment Dieu dégoûte les pécheurs de l'objet de leurs passions ; comment il répand l'amertume sur leurs plaisirs ; comment il leur envoie des disgrâces, des afflictions, des persécutions, etc., et qu'il leur offre toujours la grâce de la prière.) O surabondance de la miséricorde du Seigneur ! pourra-t-on ensuite s'écrier avec Tertullien : *Redundantia clementiæ celestis! Quid est homo, quod memor es ejus*, dira-t-on avec le Prophète (Psalm., VIII, 5) ; comment, Seigneur, daignez-vous vous souvenir d'un homme pécheur ? N'êtes-vous pas touchés, mes frères, de la patience de votre Dieu ? Sa longanimité à vous souffrir ne doit-elle pas vous attendrir ? Pourriez-vous y résister davantage ? *Patienter agit propter vos, nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti : propter quod, charissimi, sat-agite immaculati et inviolati ei inveniri in pace; et Domini nostri longanimitatem, salutem arbitremini.* (II Petr., III, 9, 14, 15.) Amendez-vous donc, mes frères, à la voix de votre Dieu qui vous appelle aujourd'hui, et peut-être pour la dernière fois ; apprenez comment vous devez répondre à sa bonté à votre égard.

Deuxième point. — Quelque grande, quelque infinie que soit la bonté de Jésus-Christ à l'égard du pécheur, il ne peut seul opérer sa conversion ; il faut que le pécheur agisse de concert avec lui, sans quoi il demeurera toujours dans son péché. C'est à Dieu à commencer l'ouvrage de la conversion de l'homme ; sa miséricorde le prévient par la grâce : elle l'éclaire, elle le sollicite ; mais quelque avance que fasse le Seigneur, jamais il ne convertira le pécheur, si le pécheur lui-même ne répond à la grâce. *Convertissiez-vous à moi*, dit le Seigneur, *et je retournerai à vous.* (Zachar., I, 3.) Ce qui prouve, dit le saint concile de Trente, que notre conversion dépend de notre libre ar-

bitre, et que Dieu ne peut nous convertir, si nous ne le voulons. Il est donc absolument nécessaire, mes frères, vous qui avez le malheur d'être éloignés de Dieu, il est absolument nécessaire que vous travailliez de votre côté à votre conversion, et que vous répondiez avec fidélité aux soins du bon pasteur : et de quelle manière devez-vous y répondre ? Avec promptitude, avec ardeur, avec persévérance. Retournez à Jésus-Christ, mais retournez-y promptement et sans délai.

(Ici l'on distinguera trois sortes de pécheurs : les premiers, qui depuis peu ont péché mortellement ; les seconds, qui ont déjà abusé de beaucoup de grâces, et dont les péchés sont multipliés ; les troisièmes, qui vivent depuis longtemps dans l'habitude du péché, qui sont parvenus à une espèce d'endurcissement, et dont la conversion est désespérée. On dira aux uns et aux autres :) Avez-vous eu le malheur de perdre depuis peu la grâce du Seigneur ? N'y a-t-il que peu de temps que vous êtes éloignés du bon Pasteur ? Une mauvaise compagnie, une tentation violente, une occasion dangereuse, etc., vous a-t-elle fait quitter le parti de la vertu ? Voilà les promesses que vous avez faites au Seigneur ces fêtes dernières ! Ah ! je vous en conjure, ne tardez pas à recourir à la miséricorde de Jésus-Christ, écoutez sa voix, il vous rappelle ; imitez la brebis, qui, s'étant un peu écartée du bercail, y revient aussitôt qu'elle entend la voix du berger ; allez incessamment vous jeter aux pieds d'un ministre de la pénitence ; allez, dès ce jour, vous laver dans le sacré tribunal. (On inspirera ici de la crainte du délai de la pénitence, à ceux qui sont tombés nouvellement, et on en fera voir les tristes suites.)

Une plaie récente se guérit facilement, mais plus on attend d'y porter remède, plus la guérison devient difficile. Il est aisé de recouvrer la grâce après une première chute ; mais plus on diffère à se relever, plus on s'enfonce dans le précipice ; les péchés, en se multipliant, multiplient les obstacles à la conversion. (Ceci conduira insensiblement aux pécheurs qui ont différé à se convertir ; on les appellera en témoignage de ce que l'on vient de dire.) Il en est parmi vous, mes frères, qui ont négligé de faire pénitence après leur première faute ; qu'est-il arrivé ? Hélas ! vous ne l'éprouvez que trop, vous qui gémissiez sous l'esclavage de vos passions. Semblables à l'enfant prodigue, vous vous êtes éloignés de plus en plus de la maison de votre père : *Profectus est in regionem longinquam.* Vous vous êtes plongés dans toutes sortes d'excès. (On fera l'application de quelques traits de l'enfant prodigue. (Luc., XV, 11 seqq.) Un retour sur vous-mêmes, *In se autem reversus* : songez à la bonté du Père céleste ; quoique vous ayez dissipé ses biens, il veut bien vous recevoir au nombre de ses enfants. Retournez à lui, mais ne tardez pas davantage : à l'exemple du prodigue, mettez-vous au plus tôt en chemin ; que les difficultés ne vous

arrêtent point; 'que n'en a-t-il pas coûté, et que n'en coûte-t-il pas encore à Jésus-Christ pour vous rappeler à lui? N'écoutez ni la voix de vos passions, qui vous diront peut-être, comme à saint Augustin (*Confess.*, lib. VIII, cap. 11) : Voulez-vous donc nous quitter : *Dimittesne nos : et a momento cito non erimus tecum ultra in aeternum?* N'écoutez ni la voix du monde qui parlera, qui vous raillera peut-être si vous changez de conduite, si vous vous réconciliez, si vous restituez, etc. ; ni celle du démon, qui vous représentera votre conversion comme impossible ; priez, gémissiez, faites de généreux efforts, et peu à peu la difficulté diminuera ; surtout, recourez aux avis d'un pieux et prudent confesseur, qui vous aplanira le chemin de la pénitence ; vous reconnaîtrez bientôt que la grâce adoucit tout, et qu'elle rend aisé et aimable ce qui avait paru très-difficile et très-rebutant.

(Après avoir animé ceux qui auront différé longtemps leur conversion, on en viendra aux pécheurs obstinés, dont les uns regardent leur conversion comme absolument impossible, et les autres présument se convertir à la mort.) Mais peut-être s'en trouvera-t-il dans cette paroisse qui, semblables à des brebis rebelles et opiniâtres, fuient le pasteur charitable qui les poursuit, et qui, bien loin d'écouter sa voix, la méprisent. Hélas ! je n'ai que trop sujet de gémir sur l'état déplorable de quelques-uns, et même de plusieurs de ceux qui m'écoulent. Quoi donc ! mes frères, vous vous obstinez à vouloir vivre dans le péché, éloignés de votre Dieu, privés de sa grâce, et sans cesse en danger de devenir la proie du loup infernal ? Qui peut donc vous empêcher de retourner au bon pasteur, qui vous cherche et qui est prêt à vous recevoir ? N'est-ce point que vous regardez votre conversion comme impossible ; ou ne présumez-vous point que vous vous convertirez à la mort ? Ah ! mes frères, détrompez-vous de ces deux erreurs, qui perdent la plupart des pécheurs. Non, votre conversion n'est point impossible ; la parole de Dieu est expresse ; il veut votre changement ; fussiez-vous le plus scélérat des hommes, il vous offre sa grâce pour sortir de vos désordres. (On pourrait se servir ici de ce qu'on lit dans le *Livre des Nombres*, lorsque les Israélites se révoltèrent contre Moïse et Aaron, désespérant de pouvoir vaincre les habitants de la terre promise, qu'ils regardaient comme des monstres : *Monstra quædam filiorum Enac de genere giganteo*. [Num., XIII], 34. Josué et Caleb les rassurèrent, en leur disant qu'ils pouvaient aisément s'en rendre maîtres : *Nolite rebelles esse*, etc. [Num., XIV, 9].)

Que d'exemples, mes frères, ne pourrais-je pas vous rapporter de la conversion des pécheurs les plus désespérés ! (On citera, entre autres, l'exemple du roi Manassés, roi des plus impies : *Fecit Manassés rex Juda abominabiles istas pessimas, super omnia quæ fecerant Amorrhæi ante eum, et peccare fecit etiam Judam in immunditiis suis*.

[IV Reg., XXI, 11.]) Ayant été conduit captif à Babylone, il pria le Seigneur et fit pénitence : *Postquam coangustatus est, oravit Dominum Deum suum, et egit pœnitentiam valde coram Deo patrum suorum. Deprecatusque est eum et obsecravit intente, et exaudivit orationem ejus*, etc. (II Paral., XXXIII, 12, 13.) Il commença à régner à l'âge de 12 ans, il en régna 55.) On pourra ajouter celui de la péchechesse publique dont parle saint Luc, celui de saint Augustin, etc. ; on le trouvera bien détaillé dans le livre de ses *Confessions*.) Gardez-vous donc bien, mes frères, de désespérer jamais de rompre les chaînes de vos mauvaises habitudes ; mais aussi ne vous flattez pas d'une vaine espérance que vous vous convertirez quand il vous plaira, et que la Providence divine ne vous laissera pas mourir dans votre péché ; combien cette présomption n'en a-t-elle point perdus et n'en perd-elle pas tous les jours ! Dieu lui-même ne vous assure-t-il pas que sa colère éclatera sur vous, si vous abusez de sa patience ?

Je me contente de vous citer un trait de l'Ancien Testament et un du Nouveau : *Ne dicas : Misericordia Domini magna est*, vous dit-il dans le livre sacré de l'*Ecclésiastique*, chap. V (vers. 6-9), *multitudinis peccatorum meorum miserebitur. Misericordia enim et ira ab illo cito proximant, et in peccatores respicit ira illius. Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem. Subito enim venit ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te*. Les Juifs, parce qu'ils étaient son peuple chéri, s'imaginaient que sa justice les épargnerait ; ils ont été trompés ; vous le serez aussi, si vous vivez dans leur présomptueuse confiance. Ecoutez saint Paul s'expliquer à ce sujet avec toute la force de son zèle. (On fera valoir ce beau passage de sa *Lettre aux Romains* [chap. II, vers. 4, 5] : *An diritias bonitatis ejus, et patientiæ, et longanimitatis contemnitis ? Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit ? Secundum autem duritiam tuam, et impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die iræ*.)

Ah ! mes frères, n'amassez pas sur vos têtes des trésors de colère par l'endurcissement de vos cœurs, par vos délais opiniâtres ; le Seigneur vous offre sa miséricorde, jetez-vous entre ses bras ; regardez Jésus attaché à la croix, les bras étendus pour vous recevoir, la tête penchée pour vous embrasser. Hélas ! peut-être dans peu va-t-il devenir votre juge, et un juge inexorable. Si vous abusez de ses bontés, il se changera en lion furieux ; il vous livrera à la rage des démons ; vous serez dans l'éternité les compagnons de tous les pécheurs et de toutes les pécheresses qui n'auront pas voulu profiter des démarches qu'il aura faites pour leur conversion.

(On finira, en disant quelque chose aux âmes pénitentes, pour les porter à bénir les miséricordes de Dieu à leur égard ; on exhortera les âmes innocentes à ne jamais s'éloigner du bon Pasteur, et à prier pour la conversion des brebis égarées, et surtout des pécheurs et des pécheresses de la paroisse. Le pasteur adressera lui-même une prière

à Jésus-Christ et le conjurera de toucher ses auditeurs.) O souverain Pasteur ! qui êtes descendu du ciel pour chercher l'homme qui s'était perdu, ayez pitié des brebis égarées de cette paroisse, elles sont à vous encore plus qu'à moi ; rendez-les dociles à votre parole que je viens de leur annoncer ; qu'elles retournent à vous au plus tôt, et que j'aie la consolation de les voir inviolablement attachées à votre service, afin que nous méritions de vous être tous réunis dans le séjour de la gloire.

Sur la charité de Jésus-Christ envers les pécheurs qui retournent à lui. — Une seconde année, on continuera cette matière, en montrant comment Dieu reçoit le pécheur lorsqu'il retourne à lui, et comment le pécheur doit user de retour. On prendra pour texte ces paroles de l'Evangile : *Et cum invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens* (Luc., XV, 5) : Quand il l'a retrouvée, il la met sur ses épaules avec joie.

C'est ainsi, mes frères, que se comporte le bon pasteur, lorsqu'il a retrouvé sa brebis ; il ne la maltraite point, il ne la chasse point vers le troupeau, mais il a la bonté de la charger sur ses épaules et de la rapporter lui-même ; et dès qu'il est chez lui, il assemble ses amis et ses voisins, et les invite à prendre part à sa joie, parce qu'il a trouvé sa brebis qui était perdue : *Et cum invenerit eam*, etc. Figure sensible sous laquelle Jésus-Christ représentait aux Pharisiens la conduite de Dieu à l'égard du pécheur qui retourne à lui, la joie qu'il en ressent et à laquelle tout le ciel prend part. Il les assure même que sa conversion cause plus de joie dans le ciel, que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. Qui pourrait s'empêcher d'être transporté d'admiration à la vue de la bonté incompréhensible de Dieu envers les pécheurs ? Je vous l'ai déjà représentée l'année dernière, en vous détaillant l'empressement de Dieu à ramener à lui le pécheur. Aujourd'hui, je me propose de vous faire le portrait de sa conduite à l'égard du pécheur qui retourne à lui. Vous y verrez, âmes pénitentes qui m'écoutez, les traits de la miséricorde de Dieu à votre égard ; et vous, pécheurs, vous y trouverez un nouveau motif de retourner à Dieu. Les uns et les autres apprendront comment on doit s'attacher à Dieu après sa conversion. Comment Dieu reçoit-il le pécheur qui retourne à lui ? Premier point. Comment le pécheur pénitent doit-il s'attacher à Dieu ? Second point. Ce sont vos miséricordes que je vais publier, ô divin Jésus ! bénissez votre divine parole, afin que le récit que je vais faire de vos bontés fasse impression sur les pécheurs de cette paroisse, et les engage à retourner sincèrement à vous, et à ne s'en séparer jamais.

Premier point. — C'est Jésus-Christ lui-même, mes frères, qui nous a laissés dans l'Evangile le détail de la conduite de Dieu à l'égard du pécheur qui retourne à lui ; il l'a fait non-seulement dans les deux paraboles de notre Evangile, mais encore plus spécialement dans une troisième qu'il ajoute aussitôt

tôt après celle-ci. C'est la parabole de l'enfant prodigue (Luc., XV, 11-32) ; on y voit et l'égarement du pécheur qui s'éloigne de Dieu, et la tendresse de Dieu, lorsque ce pécheur prend la résolution de retourner à son père. (Si on n'a pas encore raconté cette parabole à ses auditeurs, on la leur rapportera ; si on a lieu de croire qu'ils en sont instruits, on leur en rappellera tous les traits qui viennent au sujet de ce prône.) Remarquez, mes frères, les démarches de ce père charitable envers ce fils désobéissant : *Cum autem adhuc longe esset, vidit illum pater ipsius ; et misericordia motus est ; et occurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum*. Comme il était encore éloigné, son père l'aperçut ; touché de compassion, il courut à lui, l'embrassa, le baisa : premier caractère de la tendresse de Dieu envers le pécheur pénitent ; il n'en rebute aucun, fût-il semblable au prodigue qui quitte la maison paternelle, etc. Il voit son retour, et son cœur en est ému, non pas d'indignation et de colère, mais de compassion et de tendresse, et d'une tendresse telle qu'une mère la ressent pour l'enfant qu'elle a porté dans son sein. Bien loin de s'éloigner et de se cacher, lorsque ce fils revient, il court à sa rencontre : *Occurrens*, etc., et dès qu'il l'a atteint, il se jette à son cou pour l'embrasser. C'est-à-dire, mes frères, que Dieu oublie que ce fils est criminel, pour se souvenir seulement qu'il est un fils, et un fils qui s'est égaré : second trait de la bonté de Dieu. Il oublie les égarements passés du pécheur, ainsi qu'il l'a promis en quantité d'endroits des saintes Ecritures : *Omnium iniquitatum ejus non recordabor*. (Ezech., XVIII, 22.) *Deponet iniquitates, et projiciet in profundum maris omnia peccata*. (Mich., VII, 19.) (Détail des différentes iniquités, soit pour le nombre, soit pour l'énormité.) Il les oublie pour toujours, et il ne les reproche jamais aux pécheurs véritablement convertis : bien différent en cela des hommes qui ont reçu quelque déplaisir de leurs frères, il reçoit le pécheur pénitent avec autant d'affection et de tendresse que s'il ne l'eût jamais offensé ; il lui adoucit même la douleur de la pénitence ; ce n'est pas tout, il lui fait rendre au plus tôt sa première robe : *Dixit pater ad servos suos : Cito proferte stolam primam, et induite illum* ; troisième caractère de miséricorde envers le pécheur converti, et un des plus remarquables. Cette première robe est la figure de la grâce sanctifiante, dont le péché mortel prive le pécheur ; l'anneau et les souliers qui lui sont rendus sont l'image des dons du Saint-Esprit, des vertus infuses, et de tous les secours que reçoit le pécheur pénitent, pour se conserver dans la grâce et avancer dans la vertu ; en un mot, il est rétabli dans tous les droits dont il était déchu par son péché. (On donnera un peu plus d'étendue à ces précieux effets, et aux changements merveilleux qui arrivent dans l'âme du pécheur, au moment qu'il se convertit ; on aura soin de faire remarquer que Dieu ne met aucun intervalle entre le retour sin-

cère du pécheur, et le recouvrement de son amitié, et de tous les biens qui en sont inséparables. (*Vide CORNELIUM A LAPIDE, in cap. XV. Luc.*)

Oui, pécheurs, qui que vous soyez, convertissez-vous; dès le moment que vous aurez renoncé à l'affection de vos péchés, vous en obtiendrez le pardon : la parole de Dieu est formelle : *Impietas impii non nocebit ei, in quacunq̃ue die conversus fuerit ab impietate sua.* (*Ezech., XXXII, 12.*) Venez, mes frères, déclarer sincèrement vos fautes; et dès que le ministre du Seigneur reconnaîtra en vous une vraie douleur de vos péchés, il ne peut vous refuser sans injustice et sans désobéir à l'ordre de Dieu, le bienfait de l'absolution; et s'il juge à propos de vous éprouver, ce n'est que pour s'assurer de la sincérité de votre changement.

Il semble que la bonté de Dieu envers le pécheur converti ne peut guère aller plus loin que d'oublier ses péchés et lui rendre sa grâce; néanmoins l'Evangile nous en fournit des traits encore plus éclatants. (On rapportera et on expliquera le festin qui se fit au retour de l'enfant prodigue; le veau gras qui y fut tué, la joie extraordinaire à laquelle on s'y laissa aller; on n'oubliera pas même la plainte du fils aîné.) Ce festin est la figure de la divine Eucharistie, où Jésus-Christ lui-même veut bien se donner au pécheur : comme aussi la joie qui éclate en ce festin est l'image de celle que cause à tous les gens de bien, aux anges même et aux saints, la conversion des pécheurs, et surtout de ceux qui ont longtemps scandalisé dans les paroisses. Cet amour privilégié, que le père du prodigue lui témoigne, nous marque les caresses, les faveurs singulières et les consolations que reçoit le pécheur nouvellement converti.

Après cette exposition, il faudra dire quelque chose de touchant aux âmes converties, et aux auditeurs qui sont encore dans l'état du péché; aux justes pénitents, pour les exciter à la reconnaissance et à l'amour; à ceux qui sont actuellement pécheurs, pour les porter à ne pas différer davantage à retourner à un si bon père; et on leur apprendra, dans un second point, comment ils doivent dès lors s'attacher à Jésus-Christ.

Deuxième point. — Vous venez de voir, mes frères, toutes les démarches que la miséricorde fait faire au Seigneur, lorsque le pécheur revient à lui; se pourrait-il trouver quelqu'un parmi vous qui y fût insensible? Non, mes frères, je vous crois trop bien nés, pour ne pas répondre à une bonté si grande. Mais quelles démarches votre foi doit-elle vous inspirer! Les mêmes que l'Evangile vous fait remarquer dans l'enfant prodigue. Plusieurs de vous, sans doute, l'ont imité dans ses égarements; combien qui, dès leur bas âge, ont abandonné Dieu, ont dissipé tous les biens de la grâce dont il les avait comblés, pour se livrer à leurs passions; et n'ai-je pas la douleur d'en voir tous les jours, qui quittent le meilleur de tous les pères, pour se rendre esclaves des pas-

sions les plus honteuses? Il s'agit donc, mes frères, de suivre l'enfant prodigue dans son retour à la maison paternelle. Ouvrons le saint Evangile; que nous en apprend-il? A peine est-il rentré en lui-même, qu'il se résout à quitter le lieu où il était, et à aller se jeter aux pieds de son père : *Surgam, et ibo ad patrem meum.* Il sort effectivement, et se met incessamment en chemin. Première démarche du pécheur qui désire véritablement se convertir, quitter l'occasion du péché, renoncer à l'objet de ses passions, et commencer une vie nouvelle, une vie vraiment chrétienne. (On particularisera ces occasions qu'on doit quitter, ces exercices d'une vie nouvelle, et spécialement la réflexion sur la misère de son âme, et sur la tranquillité et la joie des vrais serviteurs de Dieu : *Quantum mercenarii in domo patris mei abundant panibus; ego autem hic fame pereor!*)

Une ferme confiance, accompagnée d'une humilité profonde, est la seconde démarche de l'enfant prodigue. Malgré les excès dont il se sent coupable envers son père, il espère tout de sa bonté. Je lui dirai : mon père; *Dicam ei: Pater*; je lui avouerai mon crime, je me reconnaîtrai indigne de porter le nom de son fils : *Jam non sum dignus*, etc.

Voilà, mes frères, les sentiments dont vous devez être animés, lorsque vous retournerez à Dieu. Ne doutez point de la disposition favorable où Dieu est à votre égard; mais aussi ayez une sainte horreur de vous-mêmes, tenez-vous dans une espèce d'annéantissement et estimez-vous bienheureux d'être le dernier de la maison du Seigneur. (On insistera sur l'humilité comme sur la disposition fondamentale pour une vraie conversion, Dieu ne rejetant jamais un cœur contrit et humilié; mais aussi nulle vraie contrition tant que le cœur est dominé par l'orgueil.)

La confiance et l'humilité de l'enfant prodigue furent suivies de la confession de ses péchés; il en fit l'aveu à son père en vrai pénitent : *Pater, peccavi in cœlum, et coram te.* Troisième démarche que les pécheurs doivent imiter dans leur retour à Dieu. Oui, mes frères, le Seigneur vous promet le pardon de vos fautes, quelque énormes et quelque multipliées qu'elles soient, mais il faut que vous en fassiez une humble confession aux pieds du ministre de la pénitence, qu'il a établi pour votre père spirituel. C'est le nom que vous donnez à celui des prêtres que vous choisissez pour vous réconcilier avec Dieu. Comportez-vous envers lui comme l'enfant prodigue le fit envers son père, ne lui déguisez rien de tous vos désordres, et il aura pour vous toute la charité qu'un père miséricordieux exerce envers son enfant, surtout sentez bien ce que vous avez mérité par votre péché, quelle pénitence il exige, et tenez-vous prêts à subir celle qui vous sera imposée; ayez une volonté sincère de l'accomplir fidèlement. Telle fut la disposition de l'enfant prodigue : *Jam non sum dignus, s'cria-t-il, vocari filius tuus.* Je ne vous demande plus, dit-il à son père, que vous me

traitez comme votre enfant; c'est beaucoup pour moi, si vous me mettez au rang de vos serviteurs, je consens volontiers à porter la peine de mon égarement. le reste de mes jours : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* (On pourra dire ici quelque chose des fausses conversions, et faire voir qu'il y a bien peu de pécheurs qui suivent ce modèle des vrais pénitents.)

Voilà, mes frères, les principales démarches que vous devez faire pour retourner au bon pasteur si vous vous en êtes éloignés; elles sont toutes indispensables. (On les récapitulera, et on pressera les pécheurs, sans en omettre aucune; on les y exhortera par les heureuses suites qui les accompagnent, que l'on fera remarquer dans la fin de la parabole.) Dès que l'enfant prodigue eut avoué son crime, et qu'il en eut témoigné son repentir, il fut revêtu de ses premiers habits, et admis au festin que son père avait fait préparer, il sentit toute la joie qui éclata dans toute la maison, et dont il était l'objet. Dès que vous aurez confessé tous vos désordres avec les sentiments d'une sincère componction, les ministres du Seigneur vous rendront votre première innocence, ils ne tarderont pas à vous faire asseoir au banquet sacré de l'Eucharistie; obéissez-leur, allez en toute humilité manger le pain de vie, qui n'est autre que Jésus-Christ lui-même; laissez-vous aller aux transports d'une sainte joie, que vous ne manquerez pas de ressentir. Elle nous sera commune avec vous, cette joie, mes frères; vos parents, vos amis y prendront part; mais personne ne la goûtera comme moi, qui n'ai rien tant à cœur que votre retour à Dieu. Donnez-nous ce contentement, pécheurs et pécheresses qui m'écoutez: donnez-le-nous, vous qui avez déjà quitté vos désordres, et êtes retournés au bon pasteur; suivez tous l'enfant prodigue et la brebis fidèle, dans leur attachement inviolable au meilleur de tous les pères et au pasteur le plus charitable; que rien ne soit désormais capable de vous en séparer, formez-en tous la résolution, avant que de sortir de cette église. C'est la grâce que je vais demander moi-même pour vous dans l'auguste sacrifice de la Messe. joignez vos prières aux miennes, afin que nous ayons tous le bonheur d'être réunis à notre souverain Pasteur dans le ciel.

IV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur l'empressement à entendre la parole de Dieu. Sur la manière de sanctifier son travail.

On donne à ce dimanche le nom de Dimanche de la pêche miraculeuse. On le nomme ainsi à cause de la pêche qui se fit par l'ordre du Sauveur, et dont saint Luc raconte l'histoire au chapitre V de son Evangile.

Comme l'Eglise, dans les dimanches après la Pentecôte, se propose de mettre devant les yeux des frères la vie évangélique du Sauveur, ainsi que nous l'avons déjà dit,

après nous l'avoir représenté, dans l'Evangile de dimanche dernier, plein d'une sainte ardeur pour ramener la brebis égarée, elle le rappelle aujourd'hui occupé à annoncer la parole divine à une grande foule de personnes qui le suivaient avec empressement. Nous lisons aussi l'ordre qu'il donna à saint Pierre de mener sa barque en haute mer, la réponse que lui fit cet apôtre, le fruit de son obéissance, le choix qu'en fit le Sauveur pour être pêcheur d'hommes, et enfin la fidélité des premiers apôtres, Pierre et André, Jacques et Jean, et leur vocation.

Entre plusieurs sujets d'instructions qu'on peut prendre dans l'Evangile, voici ceux qui paraissent convenir le mieux : 1^o L'assiduité et l'empressement à venir entendre la parole de Dieu, à l'exemple du peuple qui suivait Jésus-Christ. 2^o La manière de sanctifier son travail.

Sur l'empressement à entendre la parole de Dieu. — On prendra pour texte : *Cum turbæ irruerent in eum, ut audirent verbum Dei, ascendens in unam navim, sedens docebat de navicula turbas* (Luc., V, 3) : Jésus se trouvant pressé par le peuple qui venait en foule vers lui pour entendre la parole de Dieu, monta dans une barque, et s'y étant assis, il instruisait le peuple.

Ce fut un spectacle bien admirable, que l'empressement de ces peuples dont il est parlé dans l'Evangile, pour entendre la parole de Dieu; le désir qui les transporte leur fait quitter leur pays et leurs biens, oublier même les choses les plus nécessaires à la vie; la foule est si grande, qu'ils se pressent et s'accablent, pour ainsi dire, les uns les autres; le Sauveur lui-même est contraint d'entrer dans une barque, et d'instruire de là ceux qui étaient sur le rivage : *Sedens docebat de navicula turbas*. Que de fruits, mes frères, ne porterait pas la parole divine, si, à l'exemple de ces peuples, on venait l'entendre avec un saint empressement! Que d'instructions salutaires n'y puiserait-on pas pour la règle de sa vie! Que de pécheurs se convertiraient et que de justes s'affermiraient dans la vertu! Mais le voit-on parmi les chrétiens de nos jours, ce saint désir? Hélas! à quelques-uns près qui en sont animés, combien grande n'est pas la négligence et l'indifférence de la plupart! Il en est qui n'entendent presque jamais la divine parole; d'autres l'écoutent, mais comme une chose indifférente et qui ne les intéresse pas beaucoup; mépris, abus de la parole de Dieu, qui est un des grands désordres du christianisme.

Je viens, mes frères, ranimer votre ardeur pour les instructions chrétiennes; je vous ai déjà fait voir, dans une autre occasion, les motifs qui doivent vous engager à venir entendre avec avidité la parole divine; mais comme le démon s'efforce d'en inspirer du dégoût à plusieurs qui s'absentent aisément des instructions pastorales, il est de mon devoir de prévenir les suites funestes de cette absence, et c'est le but de cet entretien. Je vous montrerai d'abord de quelle consé-

quence il est pour chacun de vous de ne point négliger les instructions de votre paroisse. J'expliquerai ensuite les différentes causes de la négligence de beaucoup de chrétiens à venir l'entendre. Pourquoi devez-vous avoir une sainte faim de la parole de Dieu ? Pourquoi plusieurs en ont-ils du dégoût ? C'est tout le sujet de cette instruction.

Premier point. — Il n'est aucun de vous qui ne soit en quelqu'un de ces états, ou dans l'état d'ignorance, ou dans l'état de péché, ou dans l'état de tiédeur, ou dans l'état de sainteté et de ferveur. Or, quel que soit votre état, il est pour vous, chrétiens, d'une extrême conséquence de ne pas négliger les instructions de votre paroisse. Etes-vous ignorants ? Vous en avez besoin pour vous instruire de vos devoirs. Etes-vous pécheurs ? Vous en avez besoin pour vous convertir. Etes-vous tièdes ? Vous en avez besoin pour vous délivrer de l'état de tiédeur. Etes-vous fervents ? C'est un des meilleurs moyens pour vous soutenir dans la ferveur. (On reprendra chacune de ces propriétés de la parole de Dieu. Voyez ce qui est marqué au dimanche de la Sexagésime ; on y indique ce qui est ici expliqué plus au long.)

Vous le savez, mes frères, vivre dans une ignorance volontaire des devoirs de son état, c'est s'attirer sa damnation ; néanmoins, combien de chrétiens qui ne sont pas instruits de leurs obligations ! Fort éclairés d'ailleurs sur les affaires du siècle, versés peut-être dans les sciences profanes jusqu'à donner des préceptes aux autres, ils ignorent leurs devoirs essentiels. (On fera un détail suivant l'auditoire.) Mais qui les enseignera, ces chrétiens ? A quel maître les confier ? Ce n'est ni à eux-mêmes, ni aux gens du siècle. Qui sont ces maîtres, sinon des guides trompeurs ? C'est aux ministres des saints autels du Seigneur qu'ils doivent s'adresser ; c'est dans nos églises qu'ils doivent chercher d'utiles enseignements ; c'est dans les instructions, dans les prêches et les catéchismes où l'on annonce la parole de Dieu, et qui sont comme des écoles publiques où s'enseigne la véritable science du salut qui fait les saints ; c'est de la bouche des pasteurs que le souverain Pasteur vous a donnés pour parler en son nom, vous expliquer sa doctrine, vous exhorter à la suivre.

(On fera ici un abrégé de la doctrine chrétienne, des obligations générales que l'on explique dans les différentes instructions, et des obligations particulières.) Là le pauvre et tous ceux qui sont dans l'affliction apprennent à s'humilier sous la main de Dieu, et à mettre en lui leur confiance ; là le riche et tous ceux qui sont dans la prospérité, apprennent à faire un saint usage des biens que le Seigneur leur a confiés ; les pères et les mères, les maîtres et tous les supérieurs apprennent à bien gouverner tous ceux qui leur sont soumis ; les enfants et tous les inférieurs à obéir ; les artisans à travailler fidèlement et chrétiennement ; les marchands

à négocier de bonne foi. En trois mots, qui abrègent et qui comprennent tout : là, vous apprenez à penser, à parler, et à agir en chrétiens, selon les différents états où la Providence divine vous a placés. Le savant lui-même, tout savant qu'il est, n'est pas privé de cet avantage ; il se rappelle ce qu'il savait autrefois, et qu'il a peut-être oublié ; il reçoit même de nouvelles lumières ; s'il écoute avec humilité la voix de Dieu, son humilité ne manquera pas de récompense ; il apprendra, sinon à bien parler, du moins à bien vivre ; et si malheureusement il se trouvait engagé dans le péché, la parole de Dieu sera pour lui, comme pour les autres pécheurs, un moyen de conversion ; second moyen et second fruit des instructions chrétiennes.

Quoique Dieu puisse convertir le pécheur par sa seule grâce, il ne le fait cependant pas ordinairement sans le ministère de sa parole. (On en citera des exemples, celui des Ninivites, celui de David dans l'Ancien Testament ; dans le Nouveau, ceux de la Madeleine, de saint Paul, et même de la conversion du monde entier. On pourra se servir aussi du témoignage de quelques-uns des auditeurs qui se sont convertis dans des missions, ou en entendant une instruction qui les a frappés. En effet, à examiner la chose dans son fond, quoi de plus propre à retirer une âme de la voie criminelle de la perdition, que de lui mettre devant les yeux, d'une manière vive et pathétique, ce qu'il y a de plus terrible dans notre religion, et enfin ce qu'il y a de plus consolant ? (On détaillera les sujets de terreur et de consolation.) Pourraient-ils, ces pécheurs, être insensibles à des menaces si effrayantes et à des promesses si flatteuses ? Non, car s'il leur reste encore quelque étincelle de foi ; s'ils ne sont pas encore tout à fait endurcis, ces grandes vérités feront sur eux de fortes impressions, et on les verra bientôt changés en d'autres hommes. On pressera les pécheurs de l'auditoire à ne pas s'éloigner de la paroisse les jours de fêtes et de dimanches ; mais à venir exactement aux instructions qu'on est obligé de leur faire. Peut-être, ajoutera-t-on, cette divine parole a-t-elle déjà commencé l'ouvrage de votre conversion. Soyez sûrs qu'elle l'achèvera, qu'elle le perfectionnera, si vous êtes fidèles à l'entendre assidûment. La prise de Jéricho, dont les murailles furent abattues, après que l'on eut fait plusieurs fois le tour de la ville au son des trompettes, est la figure de ce qui se fait par les prédicateurs, dans les instructions répétées, qui comme autant de trompettes évangéliques, ébranlent les cœurs des pécheurs, et les forcent enfin à se rendre.

On en viendra ensuite à l'utilité que les âmes tièdes retirent de la parole de Dieu ; on montrera d'abord en peu de mots, combien leur état est dangereux ; ensuite on expliquera comment la divine parole est propre à ranimer en eux l'esprit de piété ; on leur rapportera de puissants motifs pour

se corriger de leurs différentes fautes, qui, quoique légères, déplaisent à Dieu, et conduisent insensiblement à l'état de mort.

Enfin, les âmes ferventes y trouveront de quoi se soutenir dans leur ferveur, et y croître de plus en plus. C'est dans ces saintes instructions que l'on fournit les armes les plus efficaces pour se conserver en grâce et s'avancer dans l'amour divin. Détail des différents sujets que l'on traite dans la chaire, dont les âmes ferventes peuvent profiter pour leur avancement, et des différentes maximes de Jésus-Christ que l'on y explique. L'expérience fait assez voir que ceux des chrétiens qui ont une sainte faim de la parole de Dieu, entretiennent en eux la vie de l'âme, et qu'ils persévèrent jusqu'à la fin dans l'esprit du christianisme. Après cette exposition, on marquera son étonnement sur l'indifférence du grand nombre des paroissiens, même des chefs de famille, qui ne viennent presque jamais aux instructions pastorales, ou qui n'y assistent que par respect humain ; on exhortera ceux qui y sont assidus à continuer de faire ce qui dépend d'eux pour y attirer tous ceux qu'ils pourront, en les précautionnant contre le mauvais exemple de ceux qui les négligent. On leur expliquera, dans le second point, la source de cette négligence.

Deuxième point. — Jésus-Christ lui-même, mes frères, nous a instruits de la véritable raison qui empêche beaucoup de personnes d'entendre la parole de Dieu : ce fut dans un entretien qu'il eut avec les Juifs, à qui il reprochait leur incrédulité. Ce qui fait que vous ne m'écoutez pas, leur disait-il, c'est que vous n'êtes pas les enfants de Dieu ; ce n'est point son esprit qui vous anime ; c'est plutôt l'esprit du démon : *Propterea vos non audistis, quia ex Deo non estis. Vos ex patre diabolo estis; et desideria patris vestri vultis facere.* (Joan., VIII, 44, 47.) Permettez-moi, mes frères, de vous expliquer ces paroles de notre divin Maître, au nom duquel j'ai l'honneur de vous parler. Pourquoi plusieurs refusent et négligent-ils de nous venir entendre ? C'est qu'ils n'appartiennent pas à Dieu ; car s'ils étaient ses véritables enfants, ils aimeraient à entendre sa parole ; on écoute volontiers un père tendre qui nous parle par lui-même, ou qui nous intime ses volontés par l'organe d'autrui, lorsqu'on a pour lui un véritable amour. A qui appartiennent-ils, ces chrétiens qui désertent de leurs paroisses les saints jours de dimanche ? Le dirai-je, mes frères, et ne m'accuserez-vous pas d'indiscrétion, si je vous déclare ce que j'ai pensé ; mais pourquoi ne le dirais-je pas : pourquoi ne les appellerais-je pas du même nom que Jésus-Christ leur donne ? Ils appartiennent au démon ; ils agissent par son mouvement ; ils accomplissent ses volontés : *Ex patre diabolo estis* ; oui, je le répète, c'est se déclarer l'enfant du père du mensonge, ou du moins s'exposer à le devenir, que d'être sans goût pour la parole de Dieu.

Pour entrer, sur ce point important, dans

quelque détail, je remarque que l'éloignement des instructions pastorales vient de trois sources mauvaises : dans les uns, c'est l'esprit d'orgueil ; dans les autres, c'est un cœur esclave du péché ; dans plusieurs, c'est l'indifférence du salut, et le soin excessif des affaires temporelles. Appliquez-vous, chrétiens, et reconnaissez par vous-mêmes la vérité de cette proposition. (On s'étendra sur chacun de ces chefs. Esprit d'orgueil dans les riches et dans les prétendus savants. Il est ici besoin d'une grande prudence, pour parler aux riches, aux seigneurs et aux autres personnes distinguées, sans en désigner aucune en particulier et sans les choquer. On traitera ce chef dans telle paroisse où il n'y aura que du simple peuple.) Le démon persuade quelquefois que le rang qu'on tient dans le monde est un titre qui dispense de venir entendre les ministres de l'Evangile ; il inspire aux savants du mépris pour les instructions qui se ressentent de la simplicité évangélique ; et de là une infinité de désordres que l'on voit régner dans les conditions relevées. Eh ! qui a plus besoin d'entendre la parole de Dieu que les riches du monde ? On citera quelques passages de l'Evangile au sujet des richesses, et le bel endroit de saint Paul à Timothée, dans le chap. VI de sa 1^{re} Lettre : *Divitibus hujus sæculi præcipe*, etc. Pour ceux qui s'imaginent être suffisamment instruits, peuvent-ils ignorer que dans la science du salut, il y a toujours à profiter ? *Audiens sapiens sapientior erit*, dit l'Esprit-Saint, au premier chap. des *Proverbes*. (Voy. le Livre de la Sagesse, de l'*Ecclesiastique*, des *Proverbes*.) Rien qui soit si souvent recommandé dans les saintes Ecritures, que d'aimer à s'instruire de plus en plus. D'ailleurs, quoi de plus facile que d'oublier ce qu'on a su autrefois ? *Nihil tam fixum autem, quod neglectu et tempore non obsolescat*, dit saint Bernard au 1^{er} liv. De la considération ; mais l'exemple seul de Jésus et sa doctrine suffisent assez pour confondre ceux qui, sous prétexte de leur prétendue science, se mettent peu en peine de venir aux instructions publiques. On rapportera le trait de sa vie cachée, à l'âge de douze ans, lorsqu'il écoutait les docteurs dans le temple, et l'ordre qu'il donna aux Juifs d'écouter les Scribes et les Pharisiens, qui étaient assis sur la chaire de Moïse. Comment, après cela, pourrait-on se dispenser d'écouter les docteurs de la loi nouvelle, les mépriser, ou faire peu de cas de Jésus-Christ lui-même ?

Mais il y a encore une autre source de ce dégoût de la parole de Dieu, c'est la dépravation du cœur. On est engagé dans quelque passion, on veut y vivre : de là qu'arrive-t-il ? Vous fuyez ceux qui vous reprochent vos désordres. (Trait de l'histoire rapportée dans le III^e Livre des Rois, chap. XXII, du roi d'Israël qui refusait d'entendre un saint prophète : *Ego odi eum, quia non prophetat mihi bonum*. Il prêtait l'oreille à de faux prophètes qui flattaient ses passions. On se servira aussi de la

comparaison d'un homme dont l'estomac est rempli de mauvaises humeurs qui lui font perdre l'appétit.)

Sondez vos cœurs, chrétiens auditeurs, examinez d'où vient qu'ils ne supportent qu'avec une espèce de répugnance des discours chrétiens. N'est-ce point parce qu'ils sont affectionnés à quelques objets criminels, qui leur ôtent le goût des choses du ciel ? Ils se plaisent à des discours mondains, peut-être même licencieux, continués pendant des heures entières ; et à peine peuvent-ils soutenir une instruction pendant un quart d'heure.

Enfin, il en est qui, sans être ni pleins d'eux-mêmes, ni sujets à des passions bien criminelles, manquent à la divine parole par indifférence pour leur salut, et par une attache trop forte à leurs affaires domestiques ; le moindre prétexte leur suffit pour manquer à un prône, à un catéchisme ; ils ne craignent pas de prendre les saints jours de dimanche pour faire des voyages qu'ils pourraient aisément remettre à un autre jour. (On entrera dans quelque détail sur ce point, et ensuite on moralisera.) Ah ! mes frères, estimez-vous donc si peu la grande affaire de votre salut ? Qui sait si son succès n'est pas attaché à l'instruction que vous négligez ? Peut-être ne réparerez-vous jamais la perte que vous aurez faite.

On finira en faisant sentir quelle sera la punition de ceux qui auront manqué d'estime, de goût et d'assiduité aux instructions de la paroisse ; ils périront d'une faim spirituelle ; voici la menace que Dieu leur fait par un prophète : *Eccedies veniunt, dicit Dominus, et mittam famem in terram, non famem panis, neque sitim aquæ, sed audiendi verbum Domini. Circuibunt querentes verbum Domini, et non invenient.* (Amos, VIII, 11, 12.) On adressera une prière à Jésus-Christ pour qu'il preserve l'auditoire d'un tel malheur ; on conseillera aux auditeurs de lui demander pardon de leur négligence et de leur dégoût pour sa sainte parole ; et on leur fera former la résolution, spécialement aux principaux de la paroisse et aux chefs de famille, de se distinguer dans la suite par leur exactitude à se rendre, chaque dimanche, au prône et au catéchisme. Heureux, mes frères, si vous remportez, pour fruit de cette instruction, une sainte faim de la nourriture spirituelle que nous sommes chargés de vous distribuer ! *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam.* (Matth., V, 6.)

Manière de sanctifier son travail. — Un second sujet de prône à traiter en ce dimanche est la vie inutile pour le ciel que mènent la plupart des gens du monde ; les uns en ne faisant rien, ou presque rien ; les autres en ne travaillant pas selon Dieu. C'est particulièrement contre ces derniers que l'on parlera aujourd'hui. On aura occasion de combattre les premiers le septième dimanche après la Pentecôte. Nous avons aussi donné un plan sur l'obligation de travailler, en expliquant l'Evangile de la Septuagésime.

On prendra pour texte la réponse de saint Pierre : *Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus ; in verbo autem tuo laborabo rete :* « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais sur votre parole je jeterai le filet. » (Luc., V, 6.)

Dans les dimanches qui s'écoulent depuis la Pentecôte jusqu'à la fin de l'année ecclésiastique, c'est-à-dire jusqu'au temps de l'Avent, l'Eglise se propose de nous mettre devant les yeux la vie évangélique de Jésus-Christ qu'on lit chaque dimanche à la Messe, quelques traits remarquables de ses prédications ; quelques-unes de ses paraboles, ou de ses actions miraculeuses. Rien de plus digne, mes frères, de l'étude d'un chrétien, que ces faits historiques ; nous aurons soin de vous les expliquer pendant tout le cours des saisons de l'été et de l'automne. Venez vous en instruire avec le même empressement que les peuples allaient entendre Jésus-Christ lorsqu'il était sur la terre : c'est à quoi je vous exhortai l'année dernière ; aujourd'hui, je tirerai mon instruction de la plainte que saint Pierre fit au Sauveur, peu de temps avant qu'il eût tout quitté pour le suivre. Ceci arriva dans la Galilée, sur la fin de la première année de la prédication du Sauveur. Jésus-Christ lui ayant ordonné de jeter ses filets dans la mer : Maître, lui dit-il, au nom de tous ses compagnons, nous avons fatigué toute la nuit, qui était le temps le plus propre pour la pêche, et nous n'avons rien pris ; cependant, sur votre parole, je vais jeter le filet.

Que nous représentait ce travail inutile des apôtres, et pourquoi l'Eglise l'expose-t-elle à vos yeux en ce dimanche ? Cette pêche infructueuse de saint Pierre et de ses compagnons est la figure de la vie de la plupart des gens du monde : elle se passe tout entière dans un travail pénible, mais presque toujours infructueux pour le ciel ; c'est comme une nuit obscure, à la fin de laquelle ils se trouvent sans aucun mérite. Qu'ils sont à plaindre ! Et quoi de plus triste, que de se voir réduit, à l'heure de la mort, à faire cet aveu désolant ! J'ai beaucoup travaillé, et je n'ai rien mérité. Sans doute, mes frères, que vous désirez vous garantir d'un tel sort ; écoutez-en donc aujourd'hui tous les moyens. Voyez quelle est la cause de la vie infructueuse d'un grand nombre de chrétiens, et apprenez à travailler d'une manière méritoire. Qu'est-ce qui rend le travail inutile pour le ciel ? c'est le premier point. Qu'est-ce qui le rend méritoire ? c'est le second.

Premier point. — Rien de plus commun dans le monde que le travail : chaque condition a des occupations qui lui sont propres ; les uns sont appliqués au travail corporel, et s'y emploient les journées entières ; les autres vaquent à des exercices spirituels, à l'étude, à l'instruction, au gouvernement des peuples ; nul homme, en un mot, qui n'ait un travail marqué ; si l'on excepte un certain nombre d'hommes oisifs, tous occu-

pent leur temps à un certain genre de travail. On peut dire, cependant, que rien n'est plus commun dans le monde qu'une vie inutile, je dis par rapport au ciel, puisque tous perdent les fruits de leurs peines. C'est pourquoi rendez-vous attentifs, mes frères; je traite ici un point qui vous intéresse essentiellement, et, j'ose le dire, le plus important de la morale. C'est que dans le travail de la plupart des gens du monde, il se rencontre quelques défauts qui le rendent inutile pour l'éternité; car, comme écrivait saint Augustin à une sainte femme (*Ad Probam*), la vie est inutile, lorsqu'on ne l'emploie pas pour mériter une vie bienheureuse : *Necque in tempore utiliter vivitur, nisi ad comparandum meritum quo in aeternitate vivatur.*

Quels sont donc ces défauts qui empêchent le mérite du travail? Je les réduis à trois : défauts dans la personne, défauts dans le travail même, défaut d'intention. On expliquera par ordre chacun de ces défauts.

Défauts dans la personne. Plusieurs vivent dans l'état du péché, ils sont morts aux yeux de Dieu, privés de la grâce sanctifiante qui est le principe du mérite; leur travail, quelque pénible qu'il soit, sera sans récompense en l'autre vie. On le prouvera par le passage de saint Paul dans sa 1^{re} *Épître aux Corinthiens*, chap. XIII, vers. 3, seqq. : *Si distribuero in cibos pauperum*, etc. On s'étendra un peu sur ce principe du mérite. On pourra aussi l'éclaircir par quelque comparaison, comme d'un enfant qui a perdu le droit à l'héritage de son père, d'un sujet rebelle.

Où, mes frères, je veux que, pendant 40 ou 50 ans vous vous soyez consumés dans les plus pénibles travaux (détail des peines des gens de la campagne et des autres conditions dont l'auditoire est composé); à la fin de votre carrière vous vous trouverez les mains vides, si, pendant une si longue vie, vous avez persévéré dans le péché; et vous serez du nombre de ceux dont il est parlé au *Livre de la Sagesse* (III, 11), qui sont sans espérance de goûter le fruit de leurs peines : *Vacua est spes illorum, et labores sine fructu, et inutilia opera eorum.* Il faudra bien faire sentir, par une comparaison, le chagrin qui les dévorera alors. Représentez-vous quelle est votre tristesse, lorsqu'après une année de travail vos campagnes sont ravagées, et qu'il ne reste aucun fruit de la terre pour subvenir à vos besoins; quelle est la tristesse d'un serviteur qui, au bout de l'année, est frustré de son salaire; d'un soldat qui, au bout d'une campagne sans faute, est renvoyé sans la moindre récompense. On fera l'application de ces paroles du Roi-Prophète : *Dormierunt somnium suum, et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* Ah ! quel trouble pour eux et quelle désolation ! *Turbati sunt omnes insipientes corde.* (*Psal.* LXXV, 5, 6.)

Défauts dans le travail même. Je ne parle pas ici de ceux qui s'occupent de choses défendues; on comprend aisément qu'ils n'ont pas de récompense à attendre; mais de ceux qui travaillent à toute autre chose

qu'à ce que Dieu demande d'eux, qui suivent, dans leur travail, plutôt leur caprice et leur volonté propre que la volonté divine qui leur est marquée, ou par leur condition, ou par leur supérieur. On donnera quelques exemples de ceux qui tombent dans ce défaut, soit parmi les pères et mères, soit parmi les enfants et les domestiques; et on fera comprendre que Dieu ne récompensera pas un travail qui n'aura pas été fait par son ordre. L'action fût-elle d'ailleurs très-bonne en elle-même, notre volonté propre rend infructueux ce qui est d'ailleurs très-excellent : ce qui pourra être confirmé par quelques traits de l'Écriture, par l'exemple rapporté dans Isaïe, chap. LV, ou par celui de Saül (1 *Reg.*, XIII), qui offrit un holocauste contre l'ordre du Seigneur. Jugez, mes frères, combien peu de gens, dans les différentes conditions, seront en droit de demander au Seigneur son royaume pour récompense, et de dire avec Jésus-Christ : *Opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam.* (*Joan.*, XVII.)

Mais ce qui rend le plus grand nombre des travaux infructueux pour le ciel, c'est le défaut d'une intention chrétienne. C'est un oracle prononcé par Jésus-Christ, que si l'œil de votre intention est ténébreux, quelque bonne qu'elle soit d'ailleurs, quoique faite en état de grâce, elle ne sera pas récompensée dans le ciel : *Si oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit* (*Matth.*, VI, 23), si elle n'a pas été faite par un motif surnaturel, par un motif que la foi nous propose. Eh ! comment Dieu récompenserait-il ce qui n'a pas été fait pour lui? Or, mes frères, combien de chrétiens qui travaillent tout humainement, par des motifs tout naturels, sans autre vue que de s'occuper à gagner leur vie, que de s'enrichir? etc. (On fera réfléchir les auditeurs sur chacun de ces articles.) En quel état travaillez-vous? À quoi vous occupez-vous du matin au soir? Pourquoi agissez-vous? Hélas ! peut-être depuis vingt ans, trente ans, n'avez-vous encore rien fait pour le ciel : *Ponite corda vestra super vias vestras; seminastis multum, et intulistis parum; et qui mercedes congregavit, misit eas ad sacculum pertusum.* (*Agge.*, I, 5-7.) Déplorez votre malheur, et ne différez pas davantage à corriger en vous tous ces défauts, qui rendent la vie inutile pour le salut. Hélas ! si vous continuez à vivre ainsi, quelle sera votre ressource à la dernière heure? On peut ici citer une parabole que fait saint Jean Damascène, d'un homme qui ayant trois amis, en a cultivé deux, et négligé le troisième : étant sur le point d'être condamné à mort, il s'adresse aux premiers et les conjure de l'assister : l'un lui répond, que tout ce qu'il peut faire, c'est de l'accompagner jusqu'au lieu de son supplice; l'autre, qu'il ne peut lui donner que quelques langes, pour servir à sa sépulture; le troisième de qui il espérait le moins, s'emploie tout entier pour le délivrer de la mort. Voici l'explication de la parabole. Cet

homme qui a cultivé beaucoup deux de ses amis, représente les gens du monde qui se sont attachés à leurs familles : il ne leur reste de toutes leurs richesses qu'un suaire. Le dernier ami qu'ils ont négligé, c'est la piété, les œuvres de justice qui leur laissent encore quelque espérance. Gardez-vous, mes frères; de le négliger, ce dernier ami; commencez dès ce jour à travailler d'une manière qui vous soit méritoire : c'est ce qui me reste à vous expliquer en peu de mots dans le second point.

Deuxième point. — Pour travailler d'une manière qui mérite le ciel, trois conditions opposées aux trois défauts dont nous venons de parler doivent accompagner notre travail : l'état de la grâce dans celui qui s'occupe, l'ordre de Dieu dans la qualité du travail, et une intention sainte : l'histoire de notre Evangile en est une preuve. Saint Pierre travailla inutilement, tant qu'il ne fut pas avec Jésus-Christ; mais il fit une pêche surprenante lorsqu'il fut avec lui, et qu'il jeta son filet par ses ordres et dans l'endroit qu'il lui avait marqué. Que nous apprend cette différence de l'un et de l'autre travail? Que comme on ne mérite rien pour le ciel, lorsque l'on est séparé de Jésus-Christ par la privation de la grâce, on travaille inutilement quand on a le bonheur d'être en son amitié, et qu'on lui est uni par la charité. (Ici on fera connaître le bonheur d'une âme qui est en grâce.) Quel trésor de gloire peut mériter chacun de vous, chers auditeurs, lorsque vous travaillez avec cette charité qui nous unit à Jésus-Christ, et nous rend ses membres vivants! Nul instant de la journée où vous ne puissiez, vous pères et mères, vous ouvriers, acquérir un nouveau degré de gloire. Ah! si à chaque instant que vous portez le poids de la chaleur, à chaque goutte de sueur qui sort de votre front, vous étiez assurés de gagner une somme considérable, quelle joie ne serait-ce pas pour vous, avec quelle ardeur ne commenceriez-vous pas et ne continueriez-vous pas votre travail? Eh bien! mes frères, il est hors de doute qu'à chaque moment que vous travaillez en état de grâce, il ne tient qu'à vous de mériter une vie éternelle, une augmentation de grâce et de gloire. (On s'étendra un peu plus sur la différence de ces deux biens.) Quel soin ne devez-vous pas prendre, âmes justes, pour vous conserver dans la grâce sanctifiante? Quelle crainte de la perdre? Pourrait-il vous arriver un plus grand malheur? Rappelez-vous donc de temps en temps, durant le jour, cette pensée consolante : Dieu compte tous les moments de mon travail; et pour chaque moment, il me donnera un surcroît de joie dans le lieu du repos éternel. Mais il faut pour cela, mes frères, non-seulement que vous soyez en grâce, mais encore que vous vous occupiez au travail que Dieu demande de vous : *Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cælorum; sed qui facit voluntatem Patris mei, qui in cælis est, ipse intrabit in regnum cælorum.* (Matth., VII, 21.)

La raison est que Dieu ne doit la récompense qu'à un travail qui est dans l'ordre de sa providence, qu'il vous a lui-même destiné; mais aussi, quel que soit ce travail, fût-il le plus mécanique, dès qu'on le fait dans son ordre, il le récompense. Quel sujet de consolation pour vous, mes frères, qui êtes condamnés à un travail obscur selon le monde! vous pouvez autant mériter que ceux qui vaquent aux plus honorables! (On fera bien valoir cette pensée, qui ne manquera pas de faire impression. Je vous promets une égale récompense : *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.* (Matth., XXV, 21.)

Mais il faut, pour vous en rendre dignes, que vous travailliez par un motif chrétien, et comme Jésus-Christ lui-même a travaillé. Oh! qu'il est important de bien purifier ses intentions au commencement du travail, et même de renouveler de temps en temps, durant son ouvrage, l'offrande qu'on en a faite le matin. Rien ne vous doit être plus cher, mes frères, que cette pratique; et comme plusieurs obstacles en empêchent l'exécution, vous devez être là-dessus dans une grande vigilance. L'apôtre saint Paul a eu soin de vous en avertir : *Quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi; et il ajoute : Gratias agentes Deo et Patri per ipsum.* (Coloss., III, 17.) Je ne puis finir par un avis plus salutaire; commencez et continuez votre travail au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire offrez-le-lui avant que de le commencer; travaillez en union avec lui et avec les mêmes intentions, pour plaire à Dieu et satisfaire à sa justice; terminez votre travail par l'action de grâces, à l'exemple du Sauveur; suivez aussi celui de saint Pierre, que l'Evangile de ce jour nous propose; rendez grâces à Dieu du succès de vos travaux, et de la bénédiction qu'il leur donne; que la vue des fruits de la terre vous excite à ce sentiment de reconnaissance : *Procidit ad genua Jesu.* (Luc., V, 8.)

On ajoutera quelques autres pratiques particulières, dont nous avons déjà fait le détail au dimanche de la Septuagésime, et selon que les circonstances l'exigeront; on donnera aussi quelques avis dans le premier et le second point, soit sur les fautes où l'on tombe durant le travail de l'été, soit sur les différents actes de piété que l'on pourra y produire. Le pasteur, en finissant, pourra s'adresser lui-même à Jésus-Christ, à l'exemple de saint Pierre; il trouvera dans le texte évangélique de quoi faire une prière bien convenable à ceux qui sont destinés à être pêcheurs d'hommes.

V^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la colère. Sur les malédictions.

On donne à ce dimanche le nom de Dimanche de la justice chrétienne, ou de la perfection de la loi de Jésus-Christ, parce que l'Evangile qui se lit à la Messe annonce quelle doit être la justice ou la perfection

des chrétiens. C'est du V^e chapitre de l'Evangile selon saint Matthieu qu'il est pris. L'Épître, qui est du III^e chapitre de la 1^{re} Lettre de saint Pierre, traite la même matière; c'est un précis des devoirs d'un chrétien. On voit assez combien ce choix de l'Evangile et de l'Épître convient à la fin que l'Eglise s'est proposée dans les dimanches après la Pentecôte, qui est de rappeler aux chrétiens la doctrine que Jésus-Christ et ses apôtres ont prêchée. (Lisez BOURDALOUE, dans sa *Dominicale* pour le III^e dimanche après la Pentecôte, tome II; et GIMOT, tome III, pour le mercredi de la 2^e semaine de Carême.) Cet Evangile est abondant en sujets de morale.

Sur la colère. — Le premier sujet que renferme cet Evangile, c'est la colère; vice extraordinairement commun, surtout à la campagne, et contre lequel les pasteurs ne peuvent trop s'élever, à cause des maux sans nombre dont il est le principe. Il est nécessaire d'avoir là-dessus une bonne instruction, qui se réduira à faire voir combien ce vice est odieux en lui-même et dans ses suites, et à en enseigner les remèdes.

(Lisez NEPVEU dans ses *Réflexions*, tome I^{er}, pour le 13 janvier, et tome II, pour le 11 avril. On pourrait aussi traiter de la vertu opposée à ce vice, qui est la douceur. Bourdaloue en a un beau plan dans ses *Pensées*, essais d'Avent. Lisez le *Pasteur apostolique*, tome II, et les *Méditations ecclésiastiques*, tome II, pour le mardi de la 4^e semaine après Pâques. Vous trouverez dans le *Guide des pécheurs*, des remèdes contre la colère.)

On prendra pour texte : *Ego autem dico vobis, quia omnis qui irascitur fratri suo, reus erit iudicio* : « Je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère, méritera d'être condamné par le tribunal du jugement. »

Telle est, mes frères, la doctrine que notre divin Maître a prêchée dans un long discours qu'il fit en présence d'une grande multitude, et dont les évangélistes, inspirés de Dieu, nous ont laissé le détail. Depuis longtemps les Pharisiens altéraient la loi du Seigneur, y donnant de fausses interprétations, prétendant que ce précepte : Vous ne tuerez point, se bornait à la seule défense de l'homicide : *Audistis quia dictum est antiquis : Non occides*; mais Jésus-Christ qui, en qualité de Dieu, était lui-même le législateur, et qui, en qualité d'homme, était envoyé pour en donner le sens véritable, déclare ouvertement que non-seulement l'homicide, mais tout ce qui y conduit, la haine, la colère et les injures sont défendues par ce commandement : *Ego autem dico vobis, quia omnis qui irascitur fratri suo, reus erit iudicio*. Il assure même que la colère peut être telle qu'elle mérite le jugement de mort, et de mort éternelle. Hélas ! mes frères, que l'on fait peu de réflexions sur cette matière évangélique, et combien la conduite de la plupart des chrétiens n'y est-elle pas opposée ? Quel vice plus commun dans le monde que la colère ? Quel vice cependant plus contraire à l'esprit du christianisme,

et plus funeste ? Peu de personnes cependant qui se le reprochent, ou du moins qui travaillent sérieusement à s'en corriger; on vient même souvent jusqu'à se le pardonner, et à en rejeter la faute sur les autres.

Changez aujourd'hui, mes frères, de pensées et de sentiments, apprenez combien un chrétien doit avoir en horreur la colère; et instruisez-vous des remèdes à ce vice. Le vice de la colère est un de ceux dont un chrétien doit avoir le plus d'horreur; je vous en expliquerai les raisons dans le premier point. Quels en sont les remèdes ? Je vous les donnerai dans le second point.

Premier point. — Il faut d'abord donner une idée juste de la colère et de ses différentes espèces. La colère, dit saint Augustin, est un mouvement impétueux du sang autour du cœur, accompagné du désir de vengeance : *Ira est ascensio sanguinis circa cor, cum appetitu vindictæ*. Saint Grégoire le Grand distingue deux sortes de colère : l'une qui a pour principe le zèle de la justice, et l'autre qui vient de l'impatience. La première est un mouvement vif de l'âme, qui, sans troubler la raison, nous porte à corriger ceux qui nous sont soumis, selon les règles d'une juste modération, et à nous opposer à ce qui peut blesser l'honneur de Dieu : *Solerter sciendum est*, dit ce saint docteur, *quod alia est ira quam impatientia excitat, alia quam zelus justitiæ format : illa ex vitio, hæc ex virtute generatur*. (Moral., lib. XV, cap. 33.) C'est en ce sens que l'on peut expliquer ces paroles du Psalmiste : *Fâchez-vous et non pas jusqu'à pécher : Irascimini, et nolite peccare*. » (Psal., IV, 5.)

Ce n'est pas cette sorte de colère que je veux combattre; bien loin d'être défendue, elle peut être nécessaire et même ordonnée en certain cas; elle est louable et même digne de récompense; Jésus-Christ lui-même a bien voulu nous en donner l'exemple, et témoigner contre les Pharisiens et les profanateurs du temple une sainte indignation : *Circumspiciens eos cum ira*; il a de temps en temps repris, avec une sainte force, ceux qui étaient rebelles à sa divine parole. C'est de la seconde espèce de colère que j'ai à vous parler, et que Jésus-Christ a condamnée lui-même; de cette colère qui passe les bornes de la raison, qui va jusqu'à blesser la charité, et que l'on met au nombre des vices capitaux; non qu'elle soit toujours mortelle, mais parce qu'elle le peut être; qu'elle l'est effectivement en plusieurs cas, et qu'elle conduit à plusieurs péchés.

Que ne suis-je assez heureux, mes frères, pour vous donner de ce vice toute l'horreur qu'il mérite, et vous bien faire sentir combien il est indigne d'un chrétien ! Pour cela, je vous rappellerai le caractère essentiel de Jésus-Christ notre Maître, et les divines leçons qu'il nous a faites par lui-même et par ses apôtres. Que veut-il que nous apprenions de lui, et que nous recommanderai-il ? Est-ce de nous venger, de concevoir du ressentiment, de la haine, de dire des paroles injurieuses, de maudire nos frères ? Tout au

contraire : Apprenez de moi, nous dit-il, à être doux, patients et miséricordieux, à ne point rendre le mal pour le mal. (On citera quelques passages de l'Evangile et des Epîtres de saint Paul et des autres apôtres.) Jamais il n'a voulu se venger : il reprit deux de ses disciples qui se laissaient aller à un mouvement de colère contre les Samaritains ; toute sa vie a été un exercice de douceur et de patience. Quoi donc de plus opposé à l'esprit de Jésus-Christ, à l'esprit du vrai chrétien, que la colère ? N'est-ce pas en quelque façon renoncer au christianisme et à la qualité de disciple de Jésus-Christ que de s'en laisser dominer ? Que penser de ces personnes qui ne savent ce que c'est que de réprimer les mouvements impétueux qui s'élèvent dans leurs âmes, que la moindre parole choquante aigrit et fait échapper en discours injurieux, en imprécations, qui ne sont presque jamais à elles-mêmes ? Méritent-elles, je vous le demande, le nom de chrétiens ? Quelle ressemblance ont-elles avec Jésus-Christ ? (Il sera bon d'insister sur ce parallèle des chrétiens colères avec Jésus-Christ, le plus doux des hommes, et réfuter par ses exemples toutes les excuses que les hommes colères apportent pour se disculper.)

La colère n'est pas seulement un vice indirectement contraire à l'esprit du christianisme ; elle entraîne encore après soi les effets les plus pernicioeux ; elle met le désordre partout, dans l'âme et le corps de l'homme colère, dans sa famille, dans les compagnies où il se trouve, dans sa paroisse. C'est comme un lion furieux qui ravage tout, et à qui personne ne peut résister.

(On se servira des différents passages de l'Ecriture, qui sont en grand nombre sur ce sujet, et on aura soin de faire le portrait d'un père et d'une mère de famille colères, d'un jeune homme violent. On suivra le détail de ces effets ci-dessus mentionnés ; et l'on confirmera le tout par quelques exemples tirés de la sainte Ecriture.) La colère nuit à la santé, abrège même la vie par le dérèglement qu'elle met dans le sang : *Zelus et iracundia minuunt dies.* (Eccli., XXX, 26.) Elle défigure dans l'âme l'image de Dieu ; elle y détruit la sagesse, le jugement, la raison ; en sorte que celui qui en est transporté ressemble plutôt, selon l'expression de saint Grégoire, à un animal furieux, qu'à un homme : *Qui se ex humana ratione non temperat, necesse est ut bestialiter solus vivat.*

Voyez le beau détail qu'en fait saint Grégoire au livre cité ci-dessus, chap. XXXI, sur ces paroles de Job : « Vere stultum interficit iracundia. » *Quanta sit iracundia culpa pensamus, per quam supernæ imaginis similitudo vitatur.* Voici la description qu'il en fait : Après avoir dit qu'il a chassé de lui le Saint-Esprit, il représente l'état affreux où le réduit la colère, la palpitation de son cœur, le tremblement de ses membres, le bégayement de sa langue, ses yeux étincelants, son visage en feu, semblable, en un mot, à un homme agité du démon : *Iræ suæ stimulis*

accensum cor palpitat, corpus tremit, lingua se præpedit, facies ignescit, exasperantur oculi, et nequaquam recognoscuntur noti, etc.

N'est-ce pas, mes frères, ce qui se vérifie tous les jours ? Voyez un père de famille colère : quel ravage dans toute sa maison, que de mauvais traitements sur tous ceux qui composent sa famille ; personne ne peut habiter avec lui : *Quis habitare poterit cum homine, cujus spiritus est facilis ad irascendum ?* Il n'a pas même d'égard pour sa propre épouse, lorsqu'elle est enceinte ; il répand le trouble dans son voisinage, excite des querelles, suscite des procès ; il cause des batailles, des homicides même ; en un mot, il est ennemi du bien public : *Vir iracundus provocat rixas, suscitât (discordias) (Prov., XXVI, 21 ; XXIX, 22.) Incendit littem.* (Eccli., XXVIII, 11.) Il est ennemi de Dieu, ennemi de lui-même, ennemi de tout le monde. Aussi le Saint-Esprit ordonne-t-il d'éviter un tel homme : *Noli esse amicus homini iracundo, ne forte discas semitas ejus, et sumas scandalum animæ tuæ.* (Prov., XXII, 24.) Et que de maux n'a pas causés, dans tous les siècles, cette maudite passion ? On en trouvera des exemples dans la Genèse (IV, 5) : *Iratus est Cain vehementer* ; dans le 1^{er} Livre des Rois (XIX, 21) : *Iratus iracundia Saul* ; dans le 1^{er} Livre des Machabées, chap. III (vers. 27) : *Iratus est animo rex Antiochus* ; dans le Nouveau Testament, la colère d'Hérode Ascalonite, qui fit mourir saint Jean-Baptiste. (Matth., XIV, 3 seqq.)

Ensuite on fera rentrer les auditeurs en eux-mêmes. Peu d'entre nous, mes frères, dira-t-on, qui n'aient à se reprocher quelque mouvement de colère ; si l'on n'en vient pas à des excès de fureur que l'humanité condamne, on ne cède que trop souvent aux mouvements de cette passion, dans les différentes occasions où notre volonté est contredite, et dans les différents accidents qui arrivent pendant la vie. Je sais, mes frères, qu'il est difficile de la vaincre, cette passion, surtout lorsqu'on s'en est laissé dominer ; mais il est nécessaire de travailler de toutes ses forces à la détruire. Le royaume des cieux n'est que pour les hommes doux et patients : et l'apôtre saint Paul met la colère et les discordes parmi les péchés qui excluent du royaume des cieux.

Il faut donc, mes frères, travailler généreusement à vous corriger de ce vice, si vous y êtes sujets ; et vous en préserver soigneusement, si vous avez su jusqu'à présent vous en défendre. De quels remèdes faut-il vous servir ? Je vais vous les enseigner dans le second point.

Deuxième point. — Entre quantité de remèdes dont on peut se servir pour se corriger de la colère et pour s'en préserver, je m'attacherai à deux principaux.

Le premier, est de considérer sérieusement la source de la colère, pour la détruire. La colère n'est jamais la passion dominante ; elle vient toujours de quelque autre passion, ou d'orgueil, ou d'attachement aux richesses.

ses, ou d'amour-propre. Car, remarquez, mes frères, pourquoi vous vous emportez si aisément, et en quelles occasions vous vous livrez aux mouvements impétueux de la colère : *Unde bella et lites in vobis ? Nonne hinc ? ex concupiscentiis vestris, quæ militantes in membris vestris ?* (Jac., IV, 4.) N'est-ce pas de vos convoitises, de votre amour désordonné pour les richesses, les bonheurs ou les plaisirs ? Vous désirez avec passion, ajoutez la même apôtre, ce que vous n'avez pas ; vous souhaitez être plus élevés que vos frères, plus opulents et plus à votre aise ; vous ne pouvez souffrir la moindre humiliation ; une parole choquante, une désobéissance à vos ordres, une petite perte, une légère maladie, un rien suffit pour vous jeter dans des transports d'impatience ; vous éclatez en injures, en imprécations, en blasphèmes. (A la campagne, la colère vient souvent d'une attache excessive aux biens de la terre ; pour un pouce de terre, pour un petit dommage, on entre quelquefois en fureur ; chez les riches, l'orgueil ou l'impatience est souvent la source de la colère.) Commencez donc, mes frères, par couper la racine d'un mal si pernicieux ; travaillez à devenir humbles ; détachez vos cœurs des biens de ce monde ; accoutumez-vous à souffrir ce qui contrarie votre amour-propre ; et bientôt votre colère cessera, de même qu'un feu qui s'éteint dès qu'on ne lui fournit plus de matière. Mais vous avez beau former des résolutions pratiques, même des pénitences ; tant que vous n'arracherez pas la racine du mauvais arbre, elle poussera toujours du mauvais fruit.

Second remède. Après avoir connu le principe de la colère, il faut se prémunir contre les mouvements de cette passion par deux moyens que fournit saint Grégoire pour la déraciner. Le premier est de se préparer, tous les matins, à recevoir de la main de Dieu, et à l'exemple de Jésus-Christ, tout ce qui arrivera de fâcheux pendant le jour. Le second est de s'accoutumer à supporter patiemment les défauts d'autrui, en se souvenant de nos propres défauts que les autres ont à supporter, et que Dieu souffre depuis longtemps : *Duobus modis possidere animum ira desuescit : primus est, ut mens sollicita, antequam agere quodlibet incipiat, omnes sibi, quas pati potest, contumelias proponat, quatenus Redemptoris sui probra cogitans, ad adversa se præparet ; et secundus servandæ mansuetudinis modus est, ut, cum alienos excessus aspicimus, nostra, quibus in alios excessimus, delicta cogitemus.* (S. GREG., *Moral.*, lib. VI, cap. 32.)

Rien de plus utile pour la destruction de la colère, que de prévenir tous les matins les occasions où l'on a coutume de s'y laisser aller, de prendre quelques moments pour s'armer de douceur et de patience, par quelques réflexions sur l'exemple de Jésus-Christ, et sur les avantages de la douceur ; mais il faut ajouter à ces réflexions quelques prières humbles et ferventes, pour obtenir la force de se vaincre. Cependant,

comme malgré ces précautions, on oublie souvent pendant la journée ce que l'on a résolu le matin, il est nécessaire de veiller sur soi pendant le jour pour conserver son cœur dans une sainte tranquillité, et posséder son âme dans la patience.

Surtout, mes frères, ayez grand soin de réprimer les premiers mouvements de la colère, étouffez-les dès leur commencement, et recourez d'abord à Dieu : si on vous offense, gardez le silence : *Jesus autem tacebat* ; ne répondez pas par injures pour injures : c'est l'avis de saint Pierre dans l'Épître de ce jour. Si vous faites quelque perte, si on vous enlève votre bien, dites avec le saint homme Job : *Dominus dedit, Dominus abstulit : sit nomen Domini benedictum.* (Job, I, 21.) Prenez pour maxime, qu'il vaut mieux perdre tous les biens de ce monde, que de perdre un seul degré de grâce, que d'échapper une seule occasion de mériter. Lorsque vous serez obligés de répondre et de vous défendre, faites-le avec modestie et douceur : *Responsio mollis frangit iram.* (Prov., XV, 1.) *Verbum dulce mitigat inimicos.* (Eccli., VI, 5.) S'il vous arrive de céder à la colère, demandez au plus tôt pardon à Dieu ; imposez-vous une pénitence, ne vous découragez point ; ne vous fâchez pas, disait saint François de Sales, de vous être fâchés ; ayez patience avec vous-mêmes ; peu à peu vous viendrez à bout de vous surmonter ; fâchez surtout de vous approcher souvent du tribunal de la pénitence, où votre médecin spirituel vous donnera des remèdes plus particuliers pour guérir cette maladie de votre âme.

Ah ! mes frères, quelle consolation pour vous, quelle joie pour votre famille, pour vos voisins, pour vous-mêmes, si vous acquérez cette douceur qui doit caractériser les chrétiens ! Demandez-en la grâce à Jésus-Christ dans le saint sacrifice, où il veut bien s'immoler, où il souffre les outrages des mauvais chrétiens ; pensez à la patience avec laquelle il a enduré durant sa Passion tant de contradictions de la part des hommes ; il s'est laissé conduire au Calvaire comme une brebis qu'on mène pour être égorgée : *Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum.* (Isa., LIII, 7.) Plaise à ce divin Jésus de bannir de cette paroisse toute colère, toute indignation : *Omnis amaritudo, et ira, et indignatio, et clamor tollatur a vobis.* (Ephes., IV, 31.) Que l'on vous voie désormais pleins de bonté et de miséricorde les uns pour les autres ; c'est la prière que Jésus-Christ vous fait avec saint Paul : *Obsecro vos per mansuetudinem et modestiam Christi* (II Cor., X, 1) ; afin que nous ayons tous part à la béatitude promise aux débonnaires : *Beati mites, quoniam possidebunt terram.* (Matth., V, 4.)

Sur les malédictions. — Un second sujet qui vient bien à cet Évangile, et qui est une suite du précédent, ce sont les jurements et les malédictions si fréquents parmi les peu-

pies, surtout à la campagne. Cette maudite coutume est tellement enracinée, qu'à moins qu'un pasteur n'instruise là-dessus, comme le recommande saint Paul, *opportune et importune, in omni patientia et doctrina* (II Tim., IV, 2), il ne viendra jamais à bout de la détruire. Il ne doit cependant rien négliger pour cela, soit dans le tribunal, soit hors du tribunal, soit dans la chaire, soit dans les avis particuliers; il est à propos d'avoir là-dessus ou un prône ou une conférence. L'auteur du livre intitulé *Missionnaire paroissial*, en adonné un prône pour ce jour-là, on pourra le consulter. Cette matière est délicate, elle doit être traitée avec beaucoup de prudence, pour ne pas faire de fausses consciences en taxant de péché mortel ce qui ne serait que véniel; et en faisant regarder comme léger ce qui est considérable. Les peuples appellent jurements toute parole sale, indécente ou injurieuse au prochain. Il est à propos de leur donner une idée nette du jurement proprement dit, et de ce qu'on appelle communément, jurement ou parole messéante. Comme ces paroles sont accompagnées ordinairement de malédictions, l'auteur cité ci-dessus réunit l'un et l'autre dans le prône qu'il en a donné. Le but de l'instruction que l'on fera sur ce sujet, sera d'inspirer de l'horreur de ces sortes de paroles qui ne conviennent pas dans la bouche d'un chrétien, et qui bien souvent sont des fautes considérables, surtout dans ceux qui y sont habitués, et qui ne font pas des efforts pour s'en corriger; parce que ordinairement elles sont accompagnées de grande colère, d'imprécation et de scandale.

On prendra pour texte ces paroles : *Ego autem dico vobis : Qui dixerit fratri suo, Raca, reus erit concilio; qui autem dixerit, Fatue, reus erit gehennæ ignis.* (Voy. *Le Pasteur apostolique*, tome II, dans l'explication du second commandement.) Jésus-Christ, mes frères, dans l'excellent sermon qu'il fit au peuple au commencement de ses prédications, et qui renferme toute la morale, ne s'est pas contenté de nous défendre d'attenter à la vie de nos frères par l'homicide, il nous défend encore de nous mettre en colère sans sujet; ce n'est pas tout, il va jusqu'à interdire toute parole de mépris, toute parole injurieuse au prochain: et il déclare que celui qui en prononcera subira un jugement de condamnation plus ou moins rigoureux, selon la grièveté de l'injure qu'il aura faite à son prochain. Que cette doctrine est peu connue dans le monde! Qu'y entend-on, autre chose que des paroles indécentes, pleines d'injures et de malédictions contre le prochain, ou contre les animaux que Dieu a créés pour notre utilité? Désordres scandaleux, que nous devons combattre de toutes nos forces. Je me propose de vous en parler aujourd'hui: heureux, si je puis venir à bout de les détruire! C'est donc de ce que l'on appelle jurement et malédiction, que je traiterai en ce jour dans cette chaire de vérité. Je tâcherai, dans

le premier point, de vous inspirer une sainte horreur des jurements et des malédictions; et je vous apprendrai dans le second, ce que l'on doit faire pour s'en corriger, lorsqu'on en a contracté l'habitude. Daignez, Seigneur, purifier mes lèvres, et donner votre bénédiction à votre parole.

Premier point. — Voyez *Le Pasteur apostolique*, tome II dans l'explication du second commandement.

On peut prendre le mot de jurement en deux sens, et selon l'exactitude de la théologie, et selon l'usage commun et vulgaire. Le jurement pris dans le premier sens est un discours par lequel on prend Dieu à témoin de quelque chose; c'est de cette sorte de jurement qu'il est fait mention dans le second commandement de Dieu, par lequel il est défendu de prendre le saint nom de Dieu en vain, c'est-à-dire de s'en servir contre la vérité et contre la justice ou sans jugement; mais on donne vulgairement un sens plus étendu à ce mot de jurement. On appelle de ce nom certains discours messéants, auxquels on a attaché une signification odieuse. On nomme ainsi toutes les paroles qui font injure au prochain, les malédictions, les imprécations que l'on prononce contre les hommes, ou contre les créatures irraisonnables. Il n'est pas besoin de vous les détailler, vous ne les entendez que trop souvent; la gravité de la chaire ne me permet pas de vous en rapporter les termes. C'est spécialement contre les jurements pris en ce dernier sens, que le ministère dont je suis honoré m'oblige de m'élever en ce jour, et sans vouloir vous former là-dessus de fausses consciences et taxer de péché mortel ce qui ne serait que véniel, je veux vous en donner l'horreur qu'ils méritent, empêcher les uns d'en contracter l'habitude, et engager les autres à s'en corriger incessamment. Je vous prie, pour cela, de faire avec moi quelques réflexions sur la nature de ces jurements, et sur les circonstances qui les accompagnent. Quelle est la nature de ces jurements et de ces malédictions si ordinaires dans la bouche des chrétiens? Ce sont des paroles réprouvées par le Seigneur, dont il assure que l'on rendra compte au jour du jugement, et qui seront plus ou moins punies, selon le degré de malice qu'elles auront eu. Vous le savez, et c'est une vérité de foi, que les paroles même inutiles proférées sans juste raison, seront une matière de condamnation dans le jugement de Dieu. C'est un arrêt prononcé par le Sauveur, que de dire à son frère quelques paroles qui lui fassent peine, qui marquent pour lui du mépris, qui le blessent dans son honneur; c'est se rendre digne de châtimement. Comment donc, mes frères, peut-on excuser tant de paroles, qui non-seulement sont vaines, mais désavantageuses, contraires à la charité, aux promesses que l'on a faites au baptême, et souvent pleines de blasphèmes? (Ici on fera un détail des différentes espèces de jurements et de malédictions, sans néanmoins les prononcer, il

suffit que les auditeurs comprennent ce que l'on veut dire; on pourra commencer par les moindres, qui semblent plus excusables, et en venir ensuite à celles qui sont plus criminelles.) Je veux, dira-t-on, que ces paroles, que vous appelez les jurements, ne soient pas par elles-mêmes bien mauvaises; ce sont quelques malédictions contre des animaux, contre vos ouvrages; c'est le nom du démon que vous prononcez sans grande colère, et que vous avez très-souvent dans la bouche: mais n'est-ce pas assez que cela offense Dieu, pour que vous deviez l'éviter quand ce ne serait qu'une faute légère; ne savez-vous pas que vous avez renoncé au démon dans votre baptême; et qu'en le nommant si souvent, vous rétractez, pour ainsi dire, le renoncement que vous avez fait alors à cet ennemi de notre salut? Vous n'en prononcez pas seulement le nom, vous souhaitez même qu'il emporte, qu'il nuise, qu'il détruise; et par là ne vous opposez-vous pas, en quelque sorte, à la divine Providence? Vous jurez, dites-vous, sans avoir la volonté que vos jurements aient leur effet; mais cela n'est-il pas blâmable et condamnable? Jésus-Christ ne dit-il pas que la bouche parle de l'abondance du cœur? Mais combien de ces sortes de jurements et de malédictions ou d'imprécations, qui sont considérables aux yeux de Dieu, et qui par eux-mêmes l'offensent grièvement! Ne vous arrive-t-il pas souvent, dans le temps de votre colère, de souhaiter véritablement que ce que vous dites s'accomplisse? Vous vous en repentez, dites-vous, quelque temps après; mais vous n'avez pas laissé de le vouloir, et par là même vous avez péché; et si vous avez souhaité un mal considérable avec une entière délibération, c'est, selon la doctrine de la plus saine théologie, un péché grief, plus ou moins grand, suivant la qualité de la personne que vous avez maudite.

(Ici on tonnnera contre les pères et mères qui maudissent leurs enfants, mais encore plus contre les enfants qui maudissent leurs pères et mères.) Quoi donc! pères et mères, n'avez-vous pas horreur de souhaiter au démon des enfants qui en ont été affranchis par la grâce du baptême, et comment une telle parole peut-elle sortir de votre bouche? La langue qui l'a prononcée ne mérite-t-elle pas d'être arrachée? On ne s'en tient pas là: ces hommes sujets aux jurements et aux malédictions s'en prennent quelquefois au Ciel: *Passerunt in calum os suum.* (Psal. LXXII, 9.) Ils jurent le saint nom de Dieu pour des riens, pour soutenir des faussetés; ils prennent le Seigneur à témoin de la vengeance qu'ils tireront du tort qu'on leur a fait, et des injures qu'ils ont reçues; ils en viennent jusqu'aux exécutions, ils se souhaitent à eux-mêmes d'être privés à jamais du paradis; ils appellent des légions de démons, et vomissent des jurements qui, selon l'expression du Saint-Esprit, font dresser les cheveux à la tête, qui jettent l'épouvante dans ceux qui les entendent: *Loquela multum jurans*

horripilationem capiti statuet. (Eccli., XXVII, 15.) Que de blasphèmes ne sortent pas de leurs bouches empoisonnées! Accusant Dieu d'injuste, de cruel, ils n'épargnent, pour ainsi dire, aucune de ses divines perfections; en un mot, leur bouche est aussi infectée que l'ouverture d'un sépulchre qui ne fait qu'exhaler la corruption du dedans: *Sepulchrum patens est guttur eorum: quorum os maledictione et amaritudine plenum est.* (Psal. V, 11; XIII, 3; Rom., III, 13, 15.) Voilà, mes frères, la nature de ces sortes de jurements et de malédictions qui sont si communs. Considérons encore les circonstances qui les accompagnent: combien n'en augmentent-elles pas la malice? (On expliquera ces circonstances.) Pourquoi jure-t-on? En présence de qui jure-t-on? Contre qui? Combien de fois? On insistera surtout sur la circonstance du scandale, et les suites des jurements et des malédictions des parents, en montrant que ce qui dans un autre ne serait que véniel, peut être mortel dans un père et une mère. Comprenez surtout, pères et mères, le mal que vous faites en jurant, en maudissant en présence de vos enfants. Vous leur laissez, comme un funeste héritage, cette maudite habitude: *Nec magis in patrimonio succedunt filii,* dit un célèbre auteur, *quam in vitio.* Vous les précipitez avec vous dans les enfers: *Filii patrum sequuntur blasphemias; et omnes pariter peribunt, quia omnes pariter peccaverunt.* (HIERON., lib. II, in Jerem., cap. VI.) Que cette pensée est frappante pour un père et une mère: J'apprends à mes enfants le chemin de l'enfer par mes jurements, et j'y serai précipité avec eux si je ne m'en corrige! Oui, vous y serez précipité: vos enfants vous imiteront, comme vous avez imité vous-même vos père et mère; Dieu exaucera, dans sa colère, les souhaits que vous leur avez faits tant de fois. Que les démons les emportent: *Maledicentis enim tibi in amaritudine animæ exaudierunt deprecationem illius.* (Eccli., IV, 6.) Hélas! peut-être s'exerce-t-elle déjà, cette divine justice, à leur égard? Leur mauvais caractère, l'habitude vicieuse qu'ils ont contractée, sont la juste punition de vos jurements: *Replentur demone parvuli,* dit saint Pierre Chrysologue, *qui a parentibus offeruntur diabolo.* Arrêtez, mes frères, arrêtez le cours d'une habitude si pernicieuse et à vous-mêmes et aux autres. Considérez ce que c'est qu'une maison toute livrée aux jurements; ne ressemble-t-elle pas à l'enfer, où les démons ne font que se maudire les uns les autres, où ils se maudissent eux-mêmes, maudissent Dieu et tout ce qui sert d'instrument à leur supplice? N'est-ce pas ce qui se passe chez vous, pères et mères jureurs? Faut-il s'étonner de la malédiction qui est tombée sur votre maison, et de tant d'accidents fâcheux sur votre bétail, vos héritages, vos affaires temporelles, sur vos enfants, sur vous-mêmes? *Maledictio veniet ad domum jurantis,* dit le Seigneur par un de ses prophètes, *commorabit in medio domus ejus, et consumet eam, et ligna ejus, et lapides ejus.* (Eccli., IV, 5, 6.) Le Psalmiste s'explique

d'une manière encore plus terrible : *Dilexit maledictionem, et venit ei, et induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua in interiora ejus, et sicut oleum in ossibus ejus, et sicut zona qua semper præcingitur.* C'est ce que l'on peut appliquer à ces jureurs d'habitude, ce sont les effets de leurs jurements. *Hoc opus eorum.* (Psal. CVIII, 18-20.)

(Ici il faudra réfuter certaines excuses qu'apportent les personnes sujettes aux jurements. Les unes répondent qu'on leur en donne l'occasion; les autres, qu'elles y sont tellement habituées qu'elles ne peuvent s'en corriger. Il faudra bien faire sentir aux premières qu'elles ne sont pas excusables, et que rejeter leurs fautes sur autrui, c'est ressembler à Adam, qui voulut faire retomber sa désobéissance au Seigneur sur la femme qu'il lui avait donnée; c'est ressembler à Ève elle-même, qui s'excusa sur la séduction du serpent.) Ceux qui vous donnent occasion de jurer ou maudire sont coupables devant Dieu; et c'est en quoi bien des enfants et bien des domestiques ont beaucoup à se reprocher, etc.; mais leur faute n'excuse pas la vôtre, et rien ne peut vous autoriser à les maudire et à les souhaiter audémon. Est-ce donc par là que vous prétendez les corriger?

Ici on peut ajouter quelque chose des autres suites qu'entraînent après soi les paroles injurieuses, qu'elles sont souvent la cause des querelles, des batailles, des procès, des homicides : *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit.* (Jac., III, 5.) Et n'alléguez pas non plus les misères dont vous êtes accablés, la rigueur des saisons, etc. Ne voyez-vous pas que c'est vous en prendre à Dieu même, c'est tourner en poison les remèdes qu'il vous présente pour la guérison de votre âme? Ah! qui peut dire quel tort vous vous faites en perdant ainsi le fruit de vos peines; et en vous damnant par cela même qui devrait assurer votre salut? N'ajoutez pas que vous y êtes tellement accoutumés que vous ne pouvez pas vous défaire de votre habitude. Je sais qu'il est très-difficile, qu'il faut pour cela une grande vigilance et des efforts continuels; et c'est un motif bien pressant pour vous, mes frères, qui n'êtes point habitués à ces sortes de jurements, de vous en garantir avec tout le soin possible. Néanmoins, il y a encore des remèdes à votre mal, chrétiens jureurs; et si vous voulez sincèrement vous en servir, vous viendrez à bout de vous corriger? Quels sont ces remèdes? Je vais vous en proposer quelques-uns.

Deuxième point. — Il y a des remèdes généraux contre les jurements et contre les malédictions; il y en a qui sont plus spécifiques et propres à chacun. Remèdes généraux : 1° Se souvenir de la présence de Dieu. Marchez, mes frères, marchez en la présence du Seigneur; souvenez-vous qu'il vous entend, qu'il écrit tous vos jurements pour vous les représenter un jour; et pouvez-vous douter qu'il n'entende ce que vous dites? *Eh quoi! celui qui a formé l'oreille, dit le Prophète, n'entend-il pas?* « Qui plan-

tavit aurem non audiet? (Psal. XCIII, 9.) Celui qui entendait les cris des Israélites accablés par les Egyptiens : *Audivi gemitus filiorum Israel* (Exod., VI, 5); les murmures du peuple Juif contre Moïse et Aaron : *Audivi murmuraciones filiorum Israel* (Exod., XVI, 12); n'entend-il pas les malédictions que vous prononcez si souvent? Ignorez-vous donc qu'il est partout? Et comment osez-vous, sous ses yeux, avec la langue qu'il vous a donnée, maudire, blasphémer? Est-ce donc pour cela qu'il vous l'a donnée, cette langue? N'est-ce pas plutôt pour le bénir, pour le prier, pour souhaiter du bien à vos frères? Rappelez-vous-la donc souvent, cette divine présence, et ce seul souvenir vous retiendra. Et comment ne vous retiendrait-il pas? La présence d'un homme respectable, d'un pasteur, d'un seigneur, vous empêcherait de rien dire d'indécent; combien plus la foi d'un Dieu présent fera-t-elle impression sur vous?

2° Se dire souvent à soi-même, que notre langue a été sanctifiée par la sainte communion, que Jésus-Christ y a reposé, qu'elle est comme un ciboire et un tabernacle, où il vient souvent faire sa demeure. Quel respect ne devons-nous pas avoir pour un membre qui lui est uni si parfaitement? Comment, chrétiens auditeurs, osez-vous mettre le démon sur votre langue, où Jésus-Christ repose? *Quæ participatio justitiæ cum iniquitate, quæ conventio Christi ad Belial?* (II Cor., VI, 14, 15.) Oseriez-vous, mes frères, ainsi profaner le saint ciboire? Vous auriez horreur de vous en servir pour les usages ordinaires de la vie; vous croiriez commettre, et vous commettriez, en effet, un grand sacrilège, de le prendre et d'en frapper quelqu'un de vos frères; et vous n'avez pas honte de faire servir votre langue à des discours indécents, à accabler votre prochain d'injures et de malédictions!

3° Proposez-vous tous les matins de ne proférer pendant le jour aucun jurement; rétractez tous ceux qui peuvent vous échapper; renouvez les promesses du baptême. Dites souvent pendant la journée, *Abrenuntio Satanæ*; priez de temps en temps le Seigneur de donner sa bénédiction à ceux que vous aurez maudits; punissez-vous d'abord que vous aurez juré; soit en vous mordant la langue, soit en baisant la terre, si vous êtes seul.

Remèdes spécifiques. Il en est des jurements comme de la colère, il faut aller à la source, examiner pourquoi on jure, et en quelle occasion. (Voyez ce que l'on a dit des remèdes à la colère.) Je vous en supplie, mes frères, dira-t-on en finissant, avec l'apôtre saint Jacques, que l'on n'entende plus dans cette paroisse, ni dans les campagnes, ni dans vos maisons aucune sorte de jurements : *Ante omnia, fratres mei, nolite jurare, neque per cælum, neque per terram, neque aliud quodcumque juramentum. Sit autem sermo vester : Est, est, Non, non, ut non sub judicio decidatis.* (Jac., V, 11, 12.) (Si dans la paroisse il y a des marchands ou

autres artisans, on recommandera de se corriger de ces serments, qui sont si communs aux vendeurs pour faire valoir leurs marchandises.) C'est Jésus-Christ lui-même qui a enseigné cette doctrine : *Ego autem dico vobis, non jurare omnino, neque per calum, etc. Sit autem sermo vester, Est, est, Non, non : quod autem his abundantius est, amalo est. (Matth., V, 34-37.)* Saint Paul a grand soin de nous exhorter à la réduire en pratique : *Omnis sermo malus, nous dit-il, ex ore vestro non procedat. (Ephes., IV, 29.)* Ecrivant aux Colossiens, il les conjure de renoncer à toute colère, à toute parole pleine de blasphème, et à tout autre discours indigne d'un chrétien : *Nunc autem deponite et vos omnia, iram, indignationem, malitiam, blasphemiam, turpem sermonem de ore vestro. (Coloss., III, 8.)* Faites-en, mes frères, la résolution avant que de sortir de l'église; demandez pardon au Sauveur d'avoir fait jusqu'ici un si mauvais usage de votre langue; promettez-lui de ne l'employer qu'à des paroles de bénédiction et d'édification; suppliez-le donc de ne pas permettre que les malédictions que vous avez proférées aient leur effet, et que les démons que vous avez si souvent invoqués, se trouvent à l'heure de votre mort pour vous entraîner avec eux dans les enfers. C'est de quoi sont menacés tous ceux qui ne profiteront pas de cette instruction : *Time, dit un grand docteur, et exspecta tot in morte demones, quot maledicta protulisti.* Saint Paul met ces sortes de jureurs au rang des voleurs et des impies, qui seront exclus du royaume des cieux. Jésus-Christ les maudira au grand jour de son jugement, et les précipitera avec les autres réprouvés dans les supplices éternels. Préservez-vous, mes frères, de ce malheur; faites désormais un usage si saint de votre langue, que vous méritiez d'être placés au nombre de ceux que Jésus-Christ déclarera bénis de son Père, et qui auront le bonheur de jouir de sa gloire éternelle.

(On peut traiter un troisième sujet que fournit l'Evangile de ce jour, dans les dernières paroles qu'il contient : *Si ergo offers minus tuum ad altare, vade prius reconciliari fratri tuo*; c'est la prompte réconciliation avec ceux que l'on a offensés. Lorsque l'on jugera à propos d'en faire la matière de son prône, on montrera dans un premier point la nécessité de se réconcilier au plus tôt avec ceux que l'on a offensés par paroles ou en quelque autre manière; et dans le second, on réfutera les excuses que l'on apporte pour refuser ou différer cette réconciliation.)

VI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Fidélité constante au service de Jésus-Christ; confiance en la divine Providence. De la tempérance dans les repas. Des obligations que nous avons contractées en recevant le baptême.

En ce jour l'Eglise nous rappelle dans l'Evangile le second miracle de la multiplication des pains, que le Sauveur fit durant

sa vie évangélique. Nous avons expliqué le premier, le quatrième dimanche du Carême; comme il arrive avant Pâques, l'Eglise le fait lire à l'ouverture des Pâques. Pour celui que le Sauveur opéra quelque temps après, l'Eglise en propose la lecture fort à propos en ce temps-ci, où les peuples ont plus besoin d'être excités à se confier en la Providence divine. Après avoir fait lire, dimanche dernier, l'exhortation du Sauveur à la pratique de la justice chrétienne, elle veut que les pasteurs engagent de nouveau les fidèles à suivre Jésus-Christ et à mettre en lui toute leur confiance, en considérant sa bonté envers ceux qui le servent fidèlement. Quel est donc le premier sujet que l'on peut traiter en ce dimanche? C'est la fidélité à suivre Jésus-Christ, et la confiance en sa divine Providence. Le second, c'est la tempérance dans les repas. Il paraît aussi que l'on peut prendre occasion du miracle des sept pains, dont Jésus-Christ nourrit le peuple qui le suivait, pour parler de l'institution des sept sacrements en général, par le moyen desquels Jésus-Christ nourrit nos âmes. L'Épître est prise du chapitre VI^e de la Lettre de saint Paul aux Romains. Elle roule tout entière sur le baptême, ses effets et ses obligations. Et comme saint Paul y dit expressément que tous les chrétiens sont morts au péché, et qu'ils ne doivent plus y vivre, mais plutôt vivre pour Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur, on peut fort bien traiter en ce jour du péché mortel, ou bien, expliquer la vie nouvelle que doivent mener les chrétiens.

De la fidélité constante au service de Jésus-Christ, et de la confiance en la divine Providence. — Le texte sera : Misereor super turbam; quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducant : « J'ai pitié de ce peuple, parce qu'il y a trois jours qu'il ne me quitte point, et qu'il n'a rien à manger. (Marc., VIII, 2.)

Nous avons, dans l'Evangile de ce jour, deux objets bien dignes de notre admiration, et bien propres à nous instruire : écoutez-en l'histoire. Jésus-Christ ayant commencé sa vie évangélique, à l'âge de trente ans, parcourait les villes et les bourgades, opérant partout des guérisons miraculeuses. Vers la seconde année de ses prédications, se voyant suivi d'une grande multitude qui ne le quittait point depuis quelques jours, il voulut récompenser leur ferveur par un miracle des plus éclatants : avec cinq pains et deux poissons, il nourrit cinq mille hommes. C'est ce miracle dont je vous ai donné l'explication au temps du Carême. En voici un second, que les évangélistes rapportent comme arrivé quelque temps après. Jésus-Christ étant de retour du pays de Tyr et Sidon, où il avait guéri la fille de la Chananéenne, et s'étant retiré vers la mer de Galilée, après avoir prié sur une montagne, il vit venir à lui une foule de personnes qui lui amenaient toute sorte de malades, et les mettaient à ses pieds, en le suppliant de les guérir; il les guérit à l'instant. Mais il ne

s'en tint pas là : touché de leur foi vive et constante, il voulut encore pourvoir à leurs besoins corporels. Ayant assemblé ses disciples : J'ai pitié, leur dit-il, de ce peuple (on dira le reste de l'histoire, et ensuite) : Vous admirez, sans doute, mes frères, la ferveur de ce peuple à suivre Jésus-Christ, et la bonté de Jésus-Christ à le récompenser; mais ce n'est pas à la seule admiration qu'il faut nous en tenir, tout ceci est écrit pour notre instruction. L'exemple de ce peuple confond notre lâcheté, et nous apprend avec quelle fidélité nous devons nous attacher à Jésus-Christ; le soin que Jésus-Christ prend de ce peuple condamne notre défiance; et c'est pour nous un motif bien pressant de nous confier en sa bonté paternelle. Voilà, mes frères, les deux fruits que nous devons recueillir de notre Evangile : une fidélité constante au service de Jésus-Christ; ce sera le sujet du premier point : une confiance entière en la providence de Jésus-Christ; ce sera le second.

Premier point. — Pour le premier point, on s'arrêtera à deux ou trois circonstances de la fidélité du peuple que Jésus-Christ nourrit miraculeusement.

Ce peuple : 1° abandonne tout pour suivre Jésus-Christ dans le désert, afin de profiter de sa compagnie, et entendre sa divine parole. 2° Il le suit pendant trois jours. 3° Il souffre la faim, et ne se met pas en peine de se procurer la nourriture nécessaire.

1° Qu'il faisait beau voir des milliers de personnes se rassembler de toute part, dans le lieu où Jésus-Christ s'était retiré ! Il y en avait même qui venaient de loin : *Quidam ex his de longe venerunt*. Combien parmi eux qui se séparaient de ce qu'ils avaient de plus cher ! Il s'y trouva non-seulement des personnes robustes, mais des femmes et des personnes de tout âge; on y voyait même des enfants. C'était l'effet de leur foi et de la persuasion où ils étaient, que Jésus-Christ était vraiment le Messie qu'ils attendaient depuis si longtemps, celui que les prophètes avaient prédit devoir être leur Libérateur; et c'est dans cette persuasion qu'ils s'adressaient à lui, pour obtenir la guérison de tous leurs maux : *Accesserunt ad eum turbae habentes secum mutos, cecos, claudos, debiles et alios multos : et curavit eos*. Oh ! le bel exemple pour vous, mes frères ! qu'il est capable de vous attacher toujours de plus en plus à Jésus-Christ ! Il ne parcourt plus, comme autrefois, les villes et les bourgades, accompagné de ses disciples; il n'y opère plus ces miracles sensibles et frappants, dont l'Evangile fait mention; mais notre foi nous le découvre dans nos églises; c'est le même qui instruisait sur la montagne, et qui guérissait les malades. Avez-vous la même ferveur à vous rassembler auprès de lui ? Quittez - vous, quand il le faut, vos ouvrages, vos biens et vos maisons, pour venir en ce saint lieu lui rendre vos devoirs, écouter sa parole et lui exposer vos misères ! Mais plutôt n'êtes-

vous point lâches, ou ne suivez-vous point d'autre maître que Jésus-Christ ?

2° Ce peuple suit Jésus-Christ durant trois jours : il ne se lasse point de le voir et de l'entendre; ses discours le charment; il ne peut s'en séparer : *Jam triduo sustinent me*. On fera valoir cette persévérance bien remarquable et bien propre à faire impression. On pourra faire une comparaison de la ferveur de ce peuple avec celle des deux disciples dont parle saint Jean au premier chapitre de son Evangile, lesquels étant venus auprès du Sauveur, demeurèrent un jour entier avec lui : *Apud eum manserunt die illo*. Ce peuple, plus fervent encore, ne quitte Jésus ni jour, ni nuit.

3° Ce qui est plus digne d'éloge, dans ce peuple, c'est le besoin où il se trouve des choses les plus nécessaires à la vie; il n'a pas même du pain pour satisfaire la faim qui le presse; à peine peut-il prendre quelques moments de repos, couché sur la terre, etc. O mes frères, quelle différence entre ce peuple et la plupart des chrétiens ! Qui de nous a donné jusqu'ici à Jésus-Christ des marques d'un tel attachement ? Peut-être avez-vous fait quelques démarches pour lui marquer votre dévouement; vous venez de temps en temps aux assemblées publiques; mais ne murmurez-vous point, lorsque les Offices sont un peu prolongés ? Lorsqu'il y a plusieurs jours de fêtes, n'en retranchez-vous pas une partie, et peut-être le plus saint jour pour vaquer à vos affaires temporelles, pour vous livrer aux divertissements mondains ! Que dis-je, n'est-ce pas ces jours-là mêmes, que vous vous éloignez le plus de Jésus-Christ, que vous l'outragez ? etc. Si vous n'en venez pas jusqu'à commettre de grands désordres, n'êtes-vous point du nombre de ces chrétiens esclaves de leur amour-propre, que la moindre peine rebute ? Un seul jour de jeûne leur est presque insupportable ; tout leur paraît difficile, lorsqu'il s'agit du service de Dieu ; ils se plaignent, ils s'impatientent. Ah ! chrétiens, ces peuples s'élèveront contre vous au jour du jugement, et vous condamneront, si vous ne travaillez à corriger la lâcheté où vous avez vécu. Faites-vous donc, dans la suite, un devoir et un plaisir de venir auprès de Jésus-Christ, de fréquenter les églises, de vous instruire de sa doctrine ; regardez-le comme le souverain Maître, envoyé du ciel pour vous en frayer le chemin ; marchez-y tous les jours, malgré toutes les peines que vous pourrez y rencontrer ; vous ne manquerez pas de vous trouver dans bien des besoins, et pour l'âme et pour le corps ; mais ayez confiance ; soyez sûrs que, si vous êtes constants à suivre Jésus-Christ, sa bonté paternelle pourvoira à toutes vos nécessités. C'est la seconde instruction que nous trouvons dans l'Evangile de ce jour, et qu'il me reste à vous expliquer.

Deuxième point. — Comment ne mettrions-nous pas en Jésus-Christ toute notre confiance, si nous réfléchissons bien sur sa providence à l'égard de ce peuple dont il est

parlé dans notre Evangile? Qu'y remarquons-nous? Trois choses, qui doivent nous engager à nous reposer entièrement sur sa bonté paternelle.

1° Il est instruit des besoins de ces peuples; il sait depuis combien de temps ils le suivent, le besoin où ils sont de nourriture, et la défaillance où ils tomberaient, s'il les laissait retourner chez eux, sans leur donner à manger: *Ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducant: et si dimisero eos jejunos in domum suam, deficient in via.*

2° Il est touché de compassion, il s'attendrit sur l'état où se trouve cette multitude de gens; il témoigne même à ses disciples qu'il en a compassion, il n'attend pas que ces peuples aient recours à lui, il prévient leurs désirs, il déclare à ses disciples qu'il ne veut point les renvoyer chez eux sans manger, crainte que les forces ne leur manquent en chemin: *Dimittere eos jejunos nolo, ne deficient in via.*

3° Il pourvoit efficacement au besoin de ce pauvre peuple; il fait un des miracles les plus surprenants pour leur procurer la nourriture nécessaire. Reprenons chacune de ces circonstances, et animons-nous à une parfaite confiance en sa providence divine.

Premier motif. Jésus-Christ connaît les besoins de ce peuple qui le suit; il connaît aussi les nôtres. Rien de ce qui nous regarde ne peut lui être caché: vérité de foi, dont il ne nous est pas permis d'avoir le moindre doute. Lorsque nous sommes affligés, persécutés, tentés, etc., il voit nos afflictions, il sait nos persécutions, il est avec nous dans nos tribulations. En voici un trait bien marqué dans le *Livre de l'Exode*, chap. III (vers. 7, 8), lorsque les Israélites étaient accablés de travaux dans l'Egypte: *Vidi afflictionem populi mei in Aegypto*, dit le Seigneur à Moïse, *clamorem ejus audivi. Et sciens dolorem ejus descendi, ut liberem eum.*

C'est un bon Père qui est instruit de toutes nos nécessités: *Scit Pater vester, quia his omnibus indigetis*, disait Jésus-Christ lui-même à ses disciples. (*Matth.*, VI, 32.) En est-on bien convaincu, mes frères, de cette attention du Seigneur à veiller à tous nos besoins? Le croirait-on, qu'il connaît mieux que nous toutes nos nécessités présentes, et qu'il prévoit tous nos besoins futurs? Quel repos, quelle tranquillité d'esprit ne nous donnerait pas cette pensée: Dieu sait tous mes besoins; non-seulement il les sait, mais il veut y subvenir; il a pour moi les entrailles du meilleur de tous les pères et de la mère la plus tendre!

Second motif de confiance. La volonté de Dieu pour nous secourir. Il nous ordonne de l'appeler *notre Père*, de lui demander notre pain de chaque jour; il veut donc nous le donner: nous ne pouvons d'ailleurs douter de sa toute-puissance. Comment après cela nous défier de sa bonté? Ne serait-ce pas lui faire injure, que d'entrer dans la moindre défiance? Quoi, un bon père, nous dit Jésus-

Christ dans l'Evangile, donnera-t-il une pierre à son enfant qui lui demande du pain? *Nunquid lapidem dabit illi?* (*Matth.*, VI, 9.) Une mère refuserait-elle de donner du pain à son fils qui serait dans le besoin? *Nunquid mulier oblivisci potest infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui?* (*Isa.*, XLIX, 15.) Mais quand même, ajoute le Seigneur, une mère serait assez dénaturée pour oublier son enfant, je ne vous oublierai point, vous qui me servez fidèlement: *Ego tamen non obliviscar tui.* (Ici on fera réfléchir les auditeurs sur l'inquiétude où ils sont, lorsque des afflictions leur arrivent; ils s'imaginent que Dieu les a abandonnés, qu'il ne pense plus à eux. D'autres sont sans cesse en peine pour l'avenir; ils s'inquiètent, ils se tourmentent, et se donnent mille mouvements. Désordre universel, qui marque peu de foi en la Providence divine.) Renoncez, chrétiens, à ces vaines sollicitudes que Jésus-Christ a tant défendues, et qui sont si indignes des chrétiens, si injurieuses à Dieu, si nuisibles à l'âme: *Jacta super Dominum curam tuam; et ipse te enutriet.* (*Psal.* LIV, 23.) *Ipse dixit: Non te deseram, neque derelinquam.* (*Josue*, I, 5; *Hebr.*, XIII, 5.) Pourrions-nous, mes frères, après la promesse d'un Dieu qui nous assure qu'il prendra soin de nous; pourrions-nous nous laisser aller à la crainte de manquer du nécessaire? La réponse que fit le Sauveur à ses apôtres à cette occasion vient très-bien ici: ce fut après le miracle de la multiplication des pains: s'étant trouvés dans le besoin, n'ayant avec eux qu'un peu de pain, ils craignirent d'en manquer: *Quo cognito, ait illis Jesus: Quid cogitatis, quia panes non habetis! Nondum cognoscitis, nec intelligitis, nec recordamini quando quinque panes fregi?* Lisez tout le trait de l'histoire.

Troisième motif. La volonté que Dieu a de nous aider n'est pas stérile. Il nous aime effectivement; et quels effets ne remarqueton pas tous les jours de sa providence? La conservation de cet univers, les fruits que la terre produit régulièrement chaque année, les différents moyens qu'il nous fournit pour entretenir la santé de nos corps et pourvoir à nos vêtements, n'en sont-ils pas des preuves manifestes? Qui de nous peut les méconnaître? De combien de dangers ne nous a-t-il pas préservés dans l'enfance? Repassons sur les différents âges de notre vie, sur les différents accidents qui nous sont arrivés; qu'est-ce qui nous a soutenus, nourris et conservés? N'est-ce pas une Providence bienfaisante, qui veille continuellement à ce qui nous regarde? Quoi donc, le même Dieu qui a eu soin de vous les années précédentes, ne veut-il pas et ne peut-il pas vous donner ses soins pendant les années qu'il veut vous conserver sur la terre? Fallût-il opérer un miracle, comme il l'a fait autrefois, il l'opérerait en votre faveur, si vous êtes fidèles à vous attacher à lui? Puisqu'il nourrit votre âme de sa propre chair et de son propre sang, et qu'il vous destine un

héritage éternel, comment vous refuserait-il un peu de pain? Celui, dit saint Paul, qui vous a donné son propre Fils, comment ne vous donnerait-il pas toutes choses avec lui? « *Qui etiam proprio Filio suo non peperit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* » (Rom., VIII, 32.)

L'on fera remarquer ces mots : *Nobis omnibus*, et cet autre : *omnia*; ensuite on inspirera aux auditeurs des sentiments de confusion, d'avoir jusqu'ici si peu espéré en la Providence dans les besoins de la vie; et l'on fera former un acte d'une vive confiance; on y exhortera particulièrement les pauvres; s'il était arrivé quelque accident fâcheux, comme de la gelée, de la grêle, etc.; on invitera les riches à être les ministres de la Providence à l'égard des pauvres, en les assurant avec saint Paul, que Dieu multipliera le peu qu'ils auront recueilli : *Panem ad manducandum præstabit, et multiplicabit semen vestrum, et auget incrementa frugum iustitiæ vestræ.* (II Cor., IX, 10.)

Le pasteur pourra terminer par une prière adressée à Jésus-Christ. Vous êtes sur nos autels, divin Jésus, le même qui, avec cinq pains, nourrites plusieurs milliers d'hommes, et vous voulez bien, avec votre très-sacré corps, nourrir les âmes de tous les fidèles; augmentez notre confiance en vous : donnez au peuple que vous m'avez confié la même fidélité à votre service, que nous admirons dans celui que vous nourrites miraculeusement; faites que nous persévérions dans un attachement inviolable à votre sacrée personne, et que nous méritions tous de vous posséder à jamais.

De la tempérance dans les repas. — Le second sujet qui vient bien à ce dimanche, c'est la vertu de tempérance, ou la manière de prendre ses repas. Le grand orateur de ce siècle, Bourdaloue, l'a parfaitement traité dans sa *Dominicale* sur l'Evangile de ce jour. Il fait voir, dans son premier point, comment le Sauveur, dans le mystère de la multiplication des pains, et dans le soin qu'il prit des peuples qui le suivaient, nous enseigne à retrancher des repas ce qu'il y a de défectueux et de déréglé; et dans le second, comment il nous apprend à les sanctifier. L'ouvrage d'un pasteur est de prendre de ce discours ce qui convient à son auditoire.

Le texte sera ces paroles : *Accipiens septem panes, gratias agens fregit, et dabat discipulis suis, ut apponerent.*

Dans l'Evangile que nous venons de lire à la Messe, mes frères, touchant la multiplication des pains, dont je vous parlai déjà l'année dernière (ou récapitulera ce que l'on aura dit l'année précédente), Jésus-Christ ne nous apprend pas seulement à mettre en lui notre confiance, il nous instruit encore de la manière de prendre nos repas chrétiennement; c'est cette divine leçon que je me propose de vous expliquer en ce jour.

Je vous parlerai de la tempérance dans

les repas, ou de la manière de les prendre en vrai chrétien : matière qui vous paraît peut-être de peu de conséquence, et qui néanmoins est des plus importantes de la morale. Faites bien attention à ce que je vais vous dire; vous comprendrez que la tempérance chrétienne est une vertu des plus nécessaires et des plus utiles. Je vous montrerai, dans le premier point, quels sont les défauts qu'un chrétien doit éviter dans ses repas; et j'expliquerai, dans le second, les règles qu'il faut y suivre pour les sanctifier.

(Vide S. THOMAS, II-II, quæst. 146. Il traite de la sobriété ou de la modération dans le vin. Dans la question 149, on voit combien elle est nécessaire aux jeunes gens, aux personnes du sexe, aux vieillards et à tous ceux qui gouvernent.)

Premier point. — Il faut commencer par donner une idée de la vertu de tempérance: la tempérance, dans le sens qu'on la prend ici, est une vertu qui nous fait garder une juste modération dans l'usage de la nourriture. Elle consiste à donner au corps la réfection, selon qu'il convient à l'âge, à la santé et aux circonstances où l'on se trouve. Pour qu'elle soit une vertu chrétienne, il faut user de la nourriture selon les principes de la foi, et pour plaire à Dieu. C'est pourquoi on distingue deux devoirs ou offices de cette vertu : le premier, de corriger les abus qui se glissent très-souvent dans les repas; et le second, de donner à cette action le caractère de sainteté qui la met au rang des œuvres méritoires. Or, voilà, mes frères, ce que le Sauveur nous a appris dans le miracle de la multiplication des pains. Rappelons-en les circonstances. Le Sauveur nourrit les peuples qui le suivent; mais quand, et comment? C'est lorsqu'ils éprouvent la faim, qu'ils en sont pressés, et qu'il est à craindre qu'ils ne tombent dans une défaillance entière. Que leur donne-t-il? Sont-ce des mets exquis, du vin délicat? Non, c'est du pain grossier, commun, avec quelques petits poissons; il ne juge pas même à propos de leur fournir du vin. Combien leur en donne-t-il? Selon leurs besoins, et rien au delà. Après qu'ils ont mangé, on ramasse avec soin, par ses ordres, ce qui reste. De qui se sert-il pour les nourrir? De ses disciples, par qui il leur fit distribuer à chacun selon ses besoins. Enfin, en quel lieu leur fournit-il la nourriture? Est-ce dans une salle bien ornée? Non, c'est dans un lieu solitaire sur la plate terre.

Observons tout ceci, mes frères, le Fils de Dieu a en vue, dans ce grand miracle, de nous faire éviter quantité de fautes où nous tombons tous les jours, sans nous en apercevoir; les uns à l'égard de la nourriture même, les autres dans la manière d'en user. Ecoutez là-dessus saint Grégoire le Grand, qui vous fait le détail de ces différentes fautes que le Sauveur condamne, dans le repas qu'il fit prendre à la multitude qui le suivait. (Voy. saint Grégoire au III^e liv. de ses *Morales*, chap. 270 : *Tribus modis gula vitium nos tentat. Aliquando enim indi-*

gentie tempore prævenit : aliquando vero tempus non prævenit ; sed cibos cautione quærit.

On pèche, dit-il, dans les repas, en cinq manières : 1° lorsque l'on prévient le temps, comme Jonathas fit ; 2° lorsque l'on veut une nourriture exquise, comme les Israélites dans le désert ; 3° lorsqu'on la veut bien préparée, comme les enfants d'Héli ; 4° lorsqu'on en prend une trop grande quantité, comme les habitants de Sodome ; 5° lorsque l'on mange avec trop d'attache et d'affection, comme Esaü. Quoi de plus commun que ces différents désordres dans les repas ? Combien parmi vous qui ressemblent à Jonathas, et qui, plus condamnables que lui, préviennent le temps des repas, et n'ont aucune règle pour manger ; qui boivent et qui mangent selon leur fantaisie, à la moindre sollicitation, et sans nécessité ? (Ici on recommandera aux pères et mères d'accoutumer leurs enfants à une nourriture réglée, et à ne point souffrir qu'ils mangent à tout moment.)

Le second défaut, quoique moins commun à la campagne, ne laisse pas de se rencontrer en certaines familles. En certains jours, on donne dans la délicatesse, ou du moins on désire, comme les Israélites, des viandes délicates, et souvent les pauvres portent envie à ceux qui sont mieux nourris qu'eux. (On s'arrêtera à combattre plus ou moins ce défaut, selon que l'on remarquera que l'auditoire l'exigera ; on se servira de l'exemple du riche voluptueux, pour faire sentir avec quel soin on doit éviter cette vie délicate : *Epulabatur quotidie splendide : mortuus est autem et sepultus est in inferno* [Luc., XVI, 19-22].)

Mais le défaut contre lequel je dois m'élever aujourd'hui avec plus de force, c'est l'excès dans la nourriture, surtout dans le vin. Ce sujet demanderait un discours entier. Eh ! que ne puis-je, mes frères, vous donner de l'intempérance dans les repas, l'horreur que vous devez en avoir, en préserver les jeunes gens, et en corriger tous ceux qui y sont sujets ! Quoi de plus indigne d'un chrétien, et même d'un homme raisonnable ! Quoi de plus pernicieux que cet excès, surtout dans le vin !

(Voyez le *Pasteur apostolique*, tome II, sur la gourmandise ; voyez aussi les *Réflexions* de NEPVEU, tome II, pour le 11 mai. Le *Missionnaire paroissial* a, pour ce dimanche, un prône sur l'ivrognerie. On se servira de quelques passages de l'Écriture contre les intempérants. On décrira les effets funestes des excès : perte de biens, de santé, de réputation, de la vie même ; dérèglement dans toutes les puissances de l'âme, désordres dans les familles, querelles, homicides, procès, et surtout difficulté extrême de se corriger, et enfin, l'impénitence.) Aussi Jésus-Christ a eu grand soin de nous avertir de prendre garde que notre cœur ne s'apaisantisse par l'intempérance et l'excès du vin, de peur que nous ne soyons surpris et cités au jugement de Dieu dans ce malheureux état : *Attendite autem vobis, ne forte graventur corda vestra in crapula, etc.* [Luc.,

XXI, 34.] *Attendite*, répétera-t-on, et comprenez ceci, vous qui faites votre dieu de votre ventre ; vous, gens de bonne chère, vous qui êtes sujets au vin, etc. *Expergiscimini, ebrii, et flete, et ululate, omnes qui bibitis vinum in dulcedine.* (Joel, I, 15.) Méditez cette malédiction de Jésus-Christ : *Vae vobis qui saturati estis, quia esurietis.* (Luc., VI, 25.) (On ajoutera quelque chose de touchant sur les malheurs réservés aux intempérants dans les enfers.)

Craignez donc, mes frères, de donner dans l'excès, quel qu'il soit ; et que ceux qui sont esclaves de cette malheureuse habitude n'oublient rien pour en sortir au plus tôt. Lisez Bourdaloue au premier point du sermon cité, page 14, sur ces paroles : *Homo cum in honore esset, non intellexit* (Psal. XLVIII, 13) ; et sur ces autres : *Nihil habet homo jumento amplius, et æqua utriusque conditio.* (Eccle., III, 19.) L'homme intempérant se dégrade au-dessous de la bête. Prenons garde aussi de donner dans un dernier défaut, et dont peu de gens se garantissent, c'est le trop grand attachement à la nourriture, c'est de manger et de boire pour le seul plaisir et pour contenter la sensualité. C'est déplaire à Dieu que de manger et de boire ainsi, c'est imiter les animaux privés de raison : ce n'est point manger en chrétien. Qu'il y a donc peu de personnes, même dans le christianisme, qui n'aient à se reprocher quelque chose dans leurs repas ! Que chacun de vous s'examine, et s'efforce de retrancher tout ce qu'il y a de défectueux. Tâchons d'imiter saint Augustin qui, après sa conversion, combattait sans cesse sa sensualité. Mais ce n'est pas assez d'éviter tous les désordres des repas, il faut encore les sanctifier, en les prenant chrétiennement, comme Jésus-Christ nous l'a enseigné : c'est ce que j'ai à vous expliquer dans le second point.

Deuxième point.—C'est une nécessité bien humiliante pour l'homme et bien dangereuse pour son âme, que l'assujettissement à la nourriture corporelle ; mais quand on sait la prendre dans les vues de Dieu et l'esprit du christianisme, elle devient pour nous glorieuse et méritoire, elle est, en quelque façon, spiritualisée par la manière dont nous la prenons. Mais comment la sanctifier, cette action ? Jetons les yeux sur Jésus-Christ, suivons le modèle qu'il nous propose sur cette montagne, où il nourrit le peuple qui le suivait : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est.* (Exod., XXV, 40.) Il ordonne à la multitude du peuple de s'asseoir sur la terre, ce qui nous marque que notre intention, en prenant nos repas, doit être d'obéir à Dieu, qui veut que nous prenions des forces pour le servir, en remplissant les devoirs de notre état. (Ici on parlera de l'intention qui doit nous conduire à table. Ce n'est, en quelque façon, qu'à regret qu'un vrai chrétien accorde à son corps les aliments matériels. Les saints les prenaient comme des remèdes, et ils allaient à table comme à un lieu de supplice. On recommandera de s'unir aux

intentions que ce Sauveur avait, lorsqu'il mangeait avec sa sainte Mère et saint Joseph, durant sa vie cachée, avec ses disciples et d'autres personnes, durant sa vie publique. Remarquez, mes frères, si vos vues sont chrétiennes, lorsque vous vous mettez à table, et que vous commencez à prendre votre réfection.

Jésus prend les sept pains; il prie avant que de les rompre et de les donner à ses disciples pour les distribuer; il bénit aussi les petits poissons; ce n'est qu'après cette bénédiction qu'il les fait servir : leçon bien remarquable, chrétiens auditeurs, et qu'il importe extrêmement de réduire en pratique. Accoutumez, pères et mères, vos enfants à ne rien manger, ne fût-ce qu'un fruit, qu'ils ne l'aient béni auparavant; donnez-en vous-mêmes l'exemple, et apprenez-leur le sens de cette prière que vous leur faites dire tous les matins : *Benedicite*, etc. Il est nécessaire que le pasteur lui-même en donne l'explication; car il n'est presque personne qui y fasse attention. C'est à la bénédiction de la table que l'on doit vous reconnaître pour un vrai chrétien; et c'est par là, dit saint Paul, que sa nourriture est sanctifiée : *Sanctificatur per verbum Dei et orationem*. (I Tim., IV, 5.) A l'exemple de Jésus-Christ, élevez les yeux au ciel, pour demander à votre Père commun qui y habite, la nourriture dont vous avez besoin; priez-le qu'il vous la rende salutaire, et qu'il ne permette pas que vous l'oubliez, tandis qu'il fournit l'aliment à votre corps : c'est une deuxième leçon que nous donne Jésus-Christ dans son Evangile. Il veut que ce peuple mange en sa présence; il est avec eux et ne les quitte point pendant leur repas, persuadé que sa personne les contiendra dans la plus exacte tempérance. O mes frères, que nos repas seraient saints, si nous ne perdions pas de vue la Majesté divine, si nous nous frappons de cette pensée : Dieu me voit, et je ne dis rien, je ne fais rien dont il ne soit le témoin ! Encore une fois, que de péchés seraient retranchés de la table, si on n'y perdait pas de vue la présence de Dieu ! Tâchons donc de manger avec autant de modération et de piété, que si nous étions en la compagnie de Jésus-Christ même. (On fera ici un petit détail pour les différents âges des pères et mères, afin qu'ils pensent à Jésus-Christ mangeant en quelques circonstances de sa vie.)

Si nous sommes fidèles à ces règles, nous n'oublierons pas de mortifier notre appétit; et après une honnête réfection et un temps raisonnable, nous rendrons grâces à Dieu de la nourriture qu'il a bien voulu nous donner, actions de grâces que le Sauveur fit lui-même, et que tous les vrais chrétiens n'omettent jamais. Quelle ingratitude ne serait-ce pas, mes frères, de ne point daigner remercier un Dieu qui, tous les jours, nous procure le pain qui nous est nécessaire ? Fût-il le plus grossier, c'est toujours un effet de sa miséricorde. Mais c'est spécialement lorsqu'il nous donne au delà du be-

soin, que nous devons lui marquer plus de reconnaissance, et employer notre superflu à nourrir ses membres. C'est, selon saint Jean Chrysostome, ce que Jésus-Christ a fait entendre par l'ordre qu'il donna de recueillir les restes du repas miraculeux de cet Evangile.

(On finira, en faisant faire quelques réflexions aux auditeurs, sur le peu de soin qu'ils ont eu de sanctifier l'action du repas.) Hélas ! pour combien de chrétiens la table n'est-elle pas un piège où ils perdent leurs âmes ? *Mensa eorum coram ipsis in laqueum, et in retributiones, et in scandalum*. (Psal. LXVIII, 23.) *Ira Dei ascendit super eos*. (Psal. LXXXVII, 31.) Commençons, dès ce jour, mes frères, à manger en vrais chrétiens, à prendre nos repas de la manière que je viens de vous expliquer, afin que vous vous rendiez dignes de manger le pain de vie, que Dieu vous prépare dans le ciel.

Si l'ivrognerie est commune dans la paroisse, il est nécessaire qu'un pasteur ait une forte instruction sur ce vice. Outre ce qu'il en dira de temps en temps dans ses prêches, il en parlera expressément en quelques dimanches de l'année, vers le temps où les excès sont plus fréquents; par exemple dans les vignobles pendant ou après les vendanges; quelque temps avant la fête du patron, ou en quelque autre saison, durant laquelle on se donne mutuellement des repas, presque toujours accompagnés d'intempérance. Pour en donner une juste horreur, on montrera trois choses : 1^o la laideur de ce vice, ou l'opposition formelle qu'il a avec la raison et plus encore avec le christianisme ; 2^o les suites funestes pour le corps et pour l'âme, pour les biens temporels, l'honneur et l'ordre des familles ; 3^o la difficulté qu'il y a de s'en corriger, lorsqu'on y est sujet, rien n'étant si rare que des ivrognes convertis. Il faudra pourtant donner des remèdes propres à guérir ceux qui y sont sujets, et en préserver les autres; c'est surtout la fuite du cabaret et de toutes les personnes qui aiment à boire, il ne faudra pas aussi oublier de répondre aux différentes excuses que l'on apporte pour justifier ces excès. Lisez le second point du prône du *Missionnaire paroissial*, cité ci-dessus.

Des obligations que nous avons contractées en recevant le baptême. — L'Epître de ce jour est une des plus remarquables que l'Eglise nous fasse lire durant tout le cours de l'année; pour peu qu'on la lise avec attention, on y trouvera une ample matière pour instruire les chrétiens, particulièrement sur le baptême dont il est parlé expressément dans cette Epître. (Voy. CORNELIUS in Epist. ad Rom., cap. VI, à la tête de son commentaire sur ce chapitre. Il observe que c'est ici comme la seconde partie de la Lettre de saint Paul, où il traite de ce qui regarde les mœurs, après avoir parlé du dogme dans la première.)

Il faut remarquer que l'Eglise a choisi exprès le commencement du VI^e chapitre de la *Lettre aux Romains*, parce que c'est la

que l'Apôtre commence à donner aux fidèles des règles pour les mœurs. Le but principal de saint Paul est de donner aux nouveaux chrétiens la plus vive horreur du péché, et de les engager à mener une vie digne de Jésus-Christ au nom duquel ils ont été baptisés. On peut en faire une simple paraphrase avec des réflexions, ou bien s'arrêter à quelques points particuliers, et surtout à l'horreur que les chrétiens doivent avoir du péché, et au soin qu'ils doivent prendre de mener une vie chrétienne. Ce serait une occasion favorable d'exécuter le plan que nous avons donné au jour octaval de l'Épiphanie, sur les cérémonies du baptême, en les expliquant selon l'ordre qui s'y observe. On mettrait devant les yeux des auditeurs tout ce qui a rapport au premier des sacrements de la loi de grâce, et on retirerait les fidèles de l'ignorance où ils sont sur le sens mystérieux et moral de ce qui précède, accompagne et suit la réception du baptême ; ignorance qui est en même temps, et honteuse pour les chrétiens, et très-funeste. Ils conserveraient une haute idée de la grâce baptismale ; ils seraient animés à la conserver précieusement, ou à la recouvrer au plus tôt, s'ils l'avaient perdue.

Le texte sera : *Existimate vos mortuos esse quidem peccato, viventes autem Deo.*

L'Épître de ce jour, mes frères, est trop remarquable pour n'en pas faire le sujet d'une instruction particulière. Après avoir expliqué, les années précédentes, l'histoire de la multiplication des sept pains avec lesquels Jésus-Christ nourrit quatre cents hommes, il est de mon devoir de vous donner l'explication de l'Épître que l'Eglise a réservée pour ce dimanche. Elle l'a choisie dans la Lettre que saint Paul écrivit autrefois aux fidèles de Rome, et qu'elle a placée la première parmi les Lettres de cet Apôtre, qu'elle reçoit comme la parole de Dieu. Elle nous en propose le VI^e chapitre, où saint Paul, après avoir établi le dogme de la foi, sa nécessité, et la bonté de Dieu de les y avoir appelés, les instruit aussitôt des obligations que le christianisme leur impose, et qu'ils ont contractées en recevant le baptême. C'est à son exemple que l'Eglise nous ayant instruits des mystères de la foi, dans la solennité de la Pentecôte et de la Fête-Dieu, nous expose ensuite en détail les solennités du baptême. Voici donc ce qu'elle nous dit dans l'Épître de la Messe : *Si nous tous, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, avons été baptisés en sa mort, nous avons été ensevelis avec lui par le baptême, pour mourir au péché.* On continuera de raconter l'Épître quant à la substance ; on n'en oubliera pas les dernières paroles : *Ita et vos existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo in Christo Jesu Domino nostro.* O mes frères, qu'on réfléchit peu sur cette grande leçon de saint Paul ! Appliquons-nous aujourd'hui à en profiter, et examinons attentivement à quoi nous nous sommes obligés en recevant le baptême. Je réduis, avec l'Apôtre, ces obligations à deux principales,

qui seront le sujet de deux réflexions : la première de ces obligations, c'est de mourir au péché : *Existimate vos mortuos quidem esse peccato* ; la seconde, c'est de mener une vie chrétienne : *Viventes autem Deo in Christo Jesu Domino nostro.*

Première réflexion. — Chacun de nous a eu le bonheur de recevoir le baptême ; grâce ineffable et dont nous devons remercier chaque jour le Seigneur : mais chacun en remplit-il les obligations ? La première que nous y avons contractée, c'est de mourir au péché, c'est-à-dire de n'en point commettre, de l'avoir en horreur et de le fuir plus que la mort. C'est à tout péché que nous avons renoncé ; c'est pour tous les âges de la vie, c'est pour tous les jours. On se servira de la suite de l'Épître pour étendre cette pensée, en expliquant comment le baptême exprime la mort et la sépulture de Jésus-Christ qui a été crucifié pour détruire le vieil homme, le corps du péché : *Ut destruat corpus peccati* ; qui n'est mort qu'une fois, et qui ne sera plus sujet à la mort. C'est cette obligation qui nous a été signifiée par les cérémonies qui ont précédé le baptême. Qu'a fait l'Eglise avant que de vous baptiser ? Ecoutez-le. Elle a exigé que vous eussiez un parrain ; et pourquoi ? (On le dira, voyez le Catéchisme du concile de Trente, part. II, num. 25 et 26.) On vous a arrêté à la porte de l'Eglise, comme étant indigne d'y entrer, à cause du péché dont votre âme était souillée ; on a fait sur vous des cérémonies, des signes de croix ; on vous a fait renoncer solennellement au démon et à ses œuvres, c'est-à-dire à tout péché. Comprenez-vous, dit saint Ambroise, ce que vous avez fait alors ? *Recognosce quod responderis, renuntiasti diabolo et operibus ejus, mundo et luxurie ejus ac voluptatibus ; presentibus angelis locutus es : non est fallere, non est negare ?* (Voy. *Le Pasteur apostolique.*) On expliquera plus au long le renoncement aux biens terrestres, aux honneurs mondains, aux plaisirs charnels. Mais qui de nous a rempli cette première obligation ? Combien de fois ne l'avons-nous pas violée ? (Détail des différents vices qui règnent dans la paroisse ; ensuite on inspirera des sentiments de componction, en faisant sentir que les péchés que commettent les chrétiens sont beaucoup plus considérables que ceux des autres hommes. On pourrait se servir de cette seconde raison pour presser davantage les auditeurs à se garantir du péché.)

Pécher après le baptême, c'est non-seulement violer les promesses les plus sacrées et les plus solennelles ; mais c'est faire un outrage des plus sanglants aux trois personnes divines, au nom desquelles on a été baptisé : à Dieu le Père, dont on est devenu l'enfant ; à Dieu le Fils, dont on a été fait le frère et le cohéritier ; au Saint-Esprit, qui a habité dès lors dans notre âme comme dans son saint temple. C'est le sentiment des saints docteurs, entre autres de saint Thomas, que les péchés des chrétiens sont beaucoup plus injurieux à Dieu, et seront

plussévèrement punis que ceux des infidèles; non-seulement parce que nous sommes plus éclairés qu'eux, mais à cause de notre consécration par le baptême. L'avez-vous cru, vous qui, jusqu'à présent, vous êtes livrés si facilement au péché? Ah! tremblez sur les châtimens dont Dieu doit punir ceux qui auront souillé la robe de l'innocence baptismale, et qui n'en auront pas fait une juste pénitence; ayez une horreur infinie de tout péché; ne craignez rien tant que de profaner votre corps et votre âme, sanctifiés par les cérémonies du baptême; en un mot, regardez-vous, dit saint Paul, comme des gens morts au péché : *Existimate vos mortuos quidem esse peccato.*

Ne vous contentez pas de vous en abstenir, acquittez-vous de votre seconde obligation, en menant une vie chrétienne. En quoi consiste-t-elle? Je vais vous l'apprendre dans une seconde réflexion.

Deuxième réflexion. — L'apôtre saint Paul nous exprime, en différentes manières, l'obligation que nous impose le baptême de vivre de la vie de Jésus-Christ. Il dit que, par ce sacrement, nous sommes comme entés en Jésus-Christ; expression bien énergique : car de même qu'une greffe entée sur un arbre, ne vit que dépendamment de l'arbre sur lequel elle est entée, et qu'elle en tire toute sa sève et tout son suc; ainsi le chrétien enté, pour ainsi dire, en Jésus-Christ ressuscité, ne doit vivre que de la vie de ce Dieu Sauveur; c'est-à-dire, comme parle le même apôtre, il doit vivre d'une nouvelle vie, il doit vivre pour Dieu : *In novitate vite ambulemus. Vivit Deo.* (On poursuivra l'explication des cérémonies du baptême, qui signifient cette seconde obligation.) C'est pour cela aussi bien que pour le renoncement au péché, que l'on exige un parrain, comme une caution des seconds engagements que l'on contracte; c'est pour cela que l'on fait des signes de croix, des onctions, que l'on donne le chrême blanc, que l'on met un cierge à la main, et qu'enfin on écrit le nom du baptisé dans le catalogue des fidèles, qui est comme le livre de vie. Y faites-vous réflexion, mes frères, au sens de ces saintes cérémonies, lorsque vous assistez aux baptêmes en qualité de parrains ou de témoins, etc.

Mais en quoi, direz-vous, consiste cette vie chrétienne? C'est à imiter Jésus-Christ, à suivre ses exemples, à pratiquer ses maximes. Oui, mes frères, par le baptême nous devenons religieux de la religion de Jésus-Christ, et nous sommes obligés de nous conformer aux règles de l'Evangile, comme un religieux est obligé de se conformer aux règles de son ordre. (On fera valoir ce parallèle et la pensée des Pères qui disent que les engagements du baptême sont les plus grands de tous les vœux. Voy. *Pasteur apostolique*, qui entre là-dessus dans un juste détail. 2^e *Doctrine de la vie chrétienne*, tom. I^{er}.) Or, mes frères, quelles sont ces règles? Elles se trouvent dans l'Evangile qui contient la doctrine et la vie du chef des

chrétiens, leur maître et leur modèle. Il en a donné comme l'abrégé dans cette grande sentence qu'il a tant de fois répétée : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive.* (Matth., XVI, 24.) Renoncer à sa volonté propre, à l'amour déréglé que l'on a pour soi-même, porter sa croix, en souffrant patiemment toutes les peines qui arrivent, travailler avec une droite intention, et comme Jésus-Christ lui-même l'a fait durant sa vie : voilà ce qui s'appelle une vie chrétienne. (On s'étendra sur ces articles, et on fera rentrer les auditeurs en eux-mêmes.)

Jugez à présent, mes frères, s'il y a beaucoup de vrais chrétiens; on en porte le nom, mais on n'en remplit point la signification. Parcourons les états; commençons par la jeunesse; suivons les différentes conditions; examinons la conduite de l'un et de l'autre sexe; quelle ressemblance trouvera-t-on entre la vie de la plupart des chrétiens et celle de Jésus-Christ? Combien dont la vie est toute païenne, ou au moins toute mondaine, toute charnelle! Rougissons, mes frères, d'une conduite si contraire à notre profession; jetons-nous aux pieds de Jésus-Christ pour lui témoigner notre repentir; renouvelons, pendant la Messe, nos engagements; promettons-lui d'y être fidèles à l'avenir, afin qu'ayant été semblables à Jésus-Christ dans sa mort et sa vie nouvelle, nous méritions de vivre à jamais avec lui dans sa gloire.

VII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Attention que les fidèles doivent avoir de se précautionner contre les faux docteurs. L'obligation de faire des bonnes œuvres. Sur l'observation des commandemens de Dieu. De la conformité à la volonté de Dieu. Marques d'une véritable conversion.

L'Evangile du septième dimanche après la Pentecôte est pris du VII^e chapitre de l'Evangile selon saint Matthieu, vers la fin du discours que le Sauveur fit au peuple sur la montagne. L'Épître est la continuation du VI^e chapitre de la *Lettre* de saint Paul aux Romains, dont on a lu le commencement dimanche dernier.

On trouve dans l'Evangile trois principaux sujets à traiter : 1^o l'attention que les fidèles doivent avoir à se garantir des faux docteurs que l'Ecriture appelle faux prophètes; 2^o les bonnes œuvres; 3^o l'observation des commandemens de Dieu. L'Épître est une exhortation à ceux qui sont affranchis de l'esclavage du péché, de se soutenir dans la heureuse liberté dont ils jouissent.

Attention que les fidèles doivent avoir de se précautionner contre les faux docteurs. — On prendra pour texte le premier verset de l'Evangile : *Attendite a falsis prophetis, etc.* : « Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous, déguisés en brebis, et qui au dedans sont des loups ravissans; vous les connaîtrez à leurs fruits. »

De tous les avertissements renfermés

dans l'admirable discours que le Sauveur du monde fit à ses disciples et à un grand peuple qui était venu pour l'entendre, celui-ci est un des plus importants ; l'Eglise, toujours attentive à nos besoins, après nous avoir rappelé, il y a quinze jours, le précis de la morale de Jésus-Christ, veut aujourd'hui nous précautionner contre la doctrine pernicieuse des faux prophètes, en nous mettant devant les yeux l'oracle prononcé par la vérité même : *Attendite a falsis prophetis*. Il n'ignorait pas, ce divin Sauveur, qu'il s'élèverait, dans la suite, des hommes superbes et pervers qui combattraient les maximes de son Evangile : il y en avait même de son temps un grand nombre. Que fait-il pour empêcher que nous n'en soyons séduits ? Il nous avertit de nous tenir continuellement en garde contre ces faux prophètes ; et il nous donne les marques par lesquelles nous les pourrions distinguer. Profitons de l'avis de notre divin Maître ; apprenons à connaître les faux prophètes, qui peuvent nous pervertir ; comprenez combien ils sont à craindre, et ne négligez rien pour vous préserver de leurs pièges. (On pourra ajouter quelque chose de pressant, selon que les circonstances l'exigeront, pour exciter l'attention des auditeurs.)

Qui sont donc ces faux prophètes contre lesquels le Sauveur nous ordonne d'être en garde, et à quoi peut-on les connaître ? Ce sera le sujet d'un premier point. Ces faux prophètes sont-ils beaucoup à craindre, et comment pouvons-nous nous préserver de leurs pièges ? C'est le sujet d'un second point.

Premier point.—Le mot de *prophète*, selon le langage de l'Ecriture, se peut prendre en deux sens ; ou pour un homme qui prédit l'avenir, ou pour un homme qui se mêle d'enseigner la loi du Seigneur. Or, comme il y a de vrais docteurs destinés pour être les maîtres et les docteurs des peuples, il est aussi de faux prophètes, dont les uns se disent inspirés de Dieu, pour annoncer ce qui doit arriver dans la suite ; les autres, séduits et vicieux, s'érigent en docteurs, et sont assez téméraires pour débiter les inventions de leur esprit et les illusions de leur cœur.

Y a-t-il eu de ces faux prophètes, de ces faux docteurs ? Il n'est presque point de siècles qui ne nous en fournissent des exemples. Avant même la venue de Jésus-Christ, nous en trouverons plusieurs, dont les Livres sacrés font mention. (On citera quelques-uns de ces exemples tirés des *Livres des Rois*, particulièrement du temps des prophètes Elie et Elisée.) Que de fausses traditions ne s'étaient pas répandues parmi le peuple de Dieu, et qui étaient autorisées par ceux mêmes qui se mêlaient d'enseigner la loi ! Combien de fois le Sauveur n'a-t-il pas armé toute la force de son zèle contre ces prétendus docteurs ? *Audistis quia dictum est antiquis : Vae vobis, duces cæci.* (*Matth.*, V et XXIII.) Ont-ils cessé

depuis l'établissement de l'Eglise ? Au contraire, ils se sont multipliés presque à l'infini ; les apôtres en eurent à combattre un très-grand nombre : saint Paul s'en plaint en quantité d'endroits de ses *Lettres aux Galates*, aux *Corinthiens*, aux *Ephésiens*, aux *Colossiens* ; saint Pierre, saint Jacques et saint Jude ont eu soin de précautionner les fidèles contre les erreurs qui se débitaient de leur temps ; saint Jean, dans son *Evangile*, dans son *Apocalypse* et dans ses *Lettres*, en fait autant. Mais quelque soin qu'aient pris ces saints apôtres pour empêcher les faux docteurs de dogmatiser, ils n'ont pu y réussir. *Il faut*, dit saint Paul, *qu'il y ait des hérésies* (*1 Cor.*, XI, 19) ; c'est-à-dire, qu'en égard à l'orgueil de l'homme et à la perversité de son cœur, il est moralement impossible qu'il ne se trouve des gens rebelles à l'Eglise, entêtés de leurs opinions, et qui cherchent à répandre le poison de leur mauvaise doctrine. On en a même vu porter la présomption, l'impiété et l'extravagance jusqu'à vouloir se faire passer pour de vrais messies, jusqu'à vouloir se faire reconnaître et adorer comme dieux. Tels ont été un Simon magicien, un Montan, un Manès, dans les premiers siècles de l'Eglise. Les siècles postérieurs ont été témoins des ravages affreux qu'ont faits dans le champ du Seigneur, une infinité d'hérétiques et de prétendus prophètes, des visionnaires, des fanatiques, et des imposteurs de toutes les façons.

On fera quelques détails des hérésies d'Arius, de Nestorius, etc. On n'oubliera pas de parler de Mahomet, qui se disait envoyé de Dieu, et favorisé de visions célestes ; sans monter à des temps reculés, le *xvi^e* siècle n'a-t-il pas enfanté les hérésies fatales de Luther, de Calvin, et de tous leurs sectateurs ? Bien plus, n'y en a-t-il pas encore de nos jours et dans le sein du christianisme ? Combien qui, déguisés sous la peau de brebis, ne cherchent qu'à perdre les âmes par leurs discours séduisants ? On citera ici deux beaux traits, l'un des *Actes des Apôtres*, chap. XX, où l'Apôtre avertit les fidèles de prendre garde aux faux docteurs : *Attendite vobis ; ego scio quoniam intrabunt lupi rapaces in vos. Et ex vobis ipsis exsurgent viri loquentes perversa* ; et l'autre tiré des chap. VI et VIII de la *I^{re} Epître à Timothée* ; et du dernier chapitre de l'*Epître à Tite* : *Hæreticum hominem evita*. On en trouvera encore un, qui est bien formel, dans la *II^e Lettre de saint Pierre*, chap. II.

Mais comment les distinguer, ces faux prophètes ? Avons-nous des marques sûres pour les connaître ? Oui, mes frères : Jésus-Christ, la vérité même, nous les a désignés par des traits qui les caractériseront ; et pour peu que l'on y veuille faire attention, il sera aisé à tout homme qui n'est pas prévenu, de les démêler d'avec les vrais prophètes. Quels sont-ils donc, ces caractères ? J'en trouve deux principaux rapportés dans l'Evangile de ce jour. Le premier, c'est qu'ils viennent d'eux-mêmes : *Veniunt ad vos* ; le second

c'est qu'ils portent de mauvais fruits : *A fructibus eorum cognoscetis eos.* (On expliquera ces deux caractères.)

C'a toujours été le propre des faux docteurs, d'entreprendre l'office des maîtres, sans une mission légitime : au lieu que les vrais apôtres furent envoyés par Jésus-Christ de la même manière qu'il avait été envoyé par son Père. Nous avons des preuves de ces vérités dans l'Ancien Testament, où le Seigneur se plaint, en tant d'endroits, de ce que plusieurs prophétisaient sans être envoyés. Prenez garde, disait-il aux Israélites par Jérémie, ils prophétisent faussement en mon nom; je ne leur ai point ordonné de dire ce qu'ils disent : *Falso prophete vaticinantur in nomine meo: non misi eos, et non precepi eis, neque locutus sum ad eos.* Ne les croyez pas, ils ne vous débitent que des raisons pleines de mensonges; ils publient les illusions trompeuses et les séductions de leurs cœurs; si vous les écoutez, vous éprouverez, aussi bien qu'eux, les effets de ma colère : *Visionem mendacem, etc., prophetant vobis; et effundam super eos (populos) malum suum.* (Jerem., XIV, 14 seqq.) Et au chap. XXIII, vers. 21 : *Non mittebam prophetas, et ipsi currebant: non loquebar ad eos, et ipsi prophetabant.* On pourra lire tout le chapitre et les suivants.

Le Sauveur lui-même a voulu nous l'apprendre, lorsqu'il dit : Je suis la porte par où il faut entrer dans la bergerie, c'est à moi à envoyer les pasteurs qui doivent paître mes brebis; tous ceux qui entrent d'eux-mêmes dans cette bergerie, par une autre porte que par moi, sont des voleurs et des larrons : *Omnes quotquot venerunt, furcs sunt et latrones.* (Joan., X, 8.)

Mais par où peut-on s'assurer, ajouterez-vous, qu'ils viennent d'eux-mêmes, qu'ils ne sont pas envoyés du Seigneur? il est difficile, mes frères, de ne pas y être trompé; car selon la prédiction de Jésus-Christ ils se déguisent sous la peau de brebis : *Veniunt in vestimentis ovium*; ils ont l'effronterie de se dire de vrais docteurs envoyés du souverain Pasteur des âmes; à les entendre, ce sont des hommes de Dieu, ils prennent même le nom de réformateurs; c'est le titre qu'ont usurpé les hérétiques des derniers siècles et dont ceux de nos jours voudraient encore se glorifier; bien plus, ils n'ont pas honte d'accuser l'Eglise romaine d'être plongée dans l'erreur et le relâchement, d'avoir quitté l'ancienne doctrine et altéré la morale de Jésus-Christ. (On pourra encore rapporter quelques-unes de leurs raisons séduisantes.) Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient séduit tant d'âmes, et qu'ils en séduisent encore tous les jours, puisque, au dehors, ils paraissent enseigner la voie du ciel, et qu'ils assurent hardiment d'y faire marcher tous ceux qui voudront les suivre. O mes frères, que ceux-là sont à plaindre, qui donnent aveuglément dans le piège que leur tendent ces novateurs; qui les croient sur leur parole, et qui ne font pas attention que personne n'est en droit de prêcher que

celui qui est envoyé de Dieu, et qui donne des marques certaines de sa mission! *Quomodo predicabunt, nisi mittantur?* (Rom., X, 15.)

On pourra ici se servir d'une comparaison prise de ce qui se passe dans le gouvernement civil. Un homme qui se dit envoyé du prince, doit montrer ses lettres d'ambassade en bonne forme, signées de la main de celui qui l'envoie, et cachetées de son sceau; il en est de même d'un gouverneur, d'un intendant de province. On traiterait d'aventurier, et on punirait même celui qui voudrait s'ingérer dans le gouvernement de l'Etat, sans être dûment autorisé par celui qui en est le chef.

Voilà néanmoins ce qu'ont fait et ce que font tous les jours les hérétiques, et tous ces prétendus docteurs, qui annoncent une doctrine contraire à celle de l'Eglise catholique. Ils se couvrent du titre spécieux d'ambassadeurs du Très-Haut, tandis qu'ils n'en ont que l'apparence, et qu'ils sont de véritables intrus dans le ministère évangélique.

Le défaut de mission divine légitime n'est pas le seul caractère par où on peut connaître les faux prophètes; il peut même arriver qu'un pasteur, après avoir reçu la mission du Seigneur, après avoir été député par les premiers pasteurs pour paître les brebis confiées à ses soins, s'écarte de la vérité, et qu'il leur prêche une doctrine erronée. A quoi pourra-t-on donc juger sûrement qu'un homme enseigne l'erreur? Ecoutez encore Jésus-Christ; c'est par les fruits que vous connaîtrez ces faux prophètes : *A fructibus eorum cognoscetis eos.* Car c'est aux fruits, dit-il, que l'on connaît l'arbre. Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figes sur des ronces? Ainsi tout bon arbre porte de bons fruits; et tout mauvais arbre en porte de mauvais. Telle est toujours la conduite de ces hommes pervers dont nous parlons. Après avoir paru quelque temps comme des brebis, bientôt ils lèvent le masque; et on les voit tels qu'ils sont en eux-mêmes, des loups ravissants : *Intrinsicus sunt lupi rapaces.* Que remarque-t-on en eux? Esprit de superbe, de rébellion contre l'Eglise, et leurs supériorités légitimes; mépris pour ce qu'il y a de plus respectable parmi les vrais docteurs, calomnies contre les puissances ecclésiastiques, et singulièrement contre le chef de l'Eglise, le souverain Pontife : *Dominationem spernunt*, dit l'apôtre saint Jude (vers. 8); c'est de quoi toute l'antiquité ne vous fournit que trop d'exemples. Voilà le premier pas de ces loups, contre lesquels nous devons être si fort en garde; voilà la pierre de touche qui nous les fera connaître sûrement; c'est le premier fruit de ces mauvais arbres, l'orgueil : *Audaces, sibi placentes, superba vantatis loquentes.* (II Petr., II, 10.)

Mais ce n'est pas le seul; beaucoup d'autres sortent de cette maudite racine; il n'a est point qu'elle ne soit capable de pro-

duire. Nulle opinion si obscure, nulle doctrine si corrompue que cet esprit de superbe n'ait enfanté, nul article du Symbole qu'il n'ait attaqué; et un savant controversiste a judicieusement observé que les hérétiques les ont combattus l'un après l'autre. (On pourrait faire ici quelque détail des hérésies qui se sont élevées dans les différents siècles.) Un second fruit de ces mauvais arbres est un fruit de malice et de la corruption du cœur. La liberté, que ces chefs de parti donnent à leurs disciples, leur laisse une libre carrière au gré de leurs passions; presque plus rien qui les retienne dans le devoir, ayant secoué le joug de l'obéissance due à l'Eglise qui les retiendrait. On l'a vu et on le voit dans les sectateurs des derniers hérésiarques.

Un troisième fruit, que produit encore l'esprit d'orgueil dans ces hommes rebelles à l'Eglise, c'est l'esprit de contradiction et d'opposition les uns avec les autres. Chacun d'eux voulant suivre son propre esprit, comment pourraient-ils s'accorder entre eux? De là cette foule de sectes sorties du luthéranisme. Tels sont, mes frères, les principaux traits qui nous feront distinguer les faux docteurs des vrais ministres de l'Evangile. Quiconque ne vient pas de la part des premiers pasteurs établis de Jésus-Christ pour instruire; quiconque vous enseigne une doctrine opposée à celle que l'on vous a prêchée jusqu'à présent, rejetez-le, quand même, dit saint Paul (*Galat.*, 1, 8), ce serait un ange; c'est-à-dire quand il affecterait une vie angélique, la vie la plus sainte, fuyez-le; qu'il soit anathème; il aura beau vous dire qu'il ne prêche que l'Evangile, que ce qu'il vous dit se trouve dans l'Ecriture sainte; c'est un émissaire du démon; qu'il soit anathème, ajoute l'Apôtre. Ce que je vous dis ne doit pas seulement s'entendre des discours publics, mais encore des entretiens particuliers; il doit s'entendre de tout livre qui contient quelques erreurs, ou quelques maximes contraires à l'Evangile. Qu'un homme séduise de vive voix ou par écrit, il n'en est pas moins à craindre. On terminera ce premier point par quelques affections convenables à l'auditoire : 1° actions de grâces de ce que le Seigneur a préservé des faux prophètes ceux à qui l'on parle; 2° crainte d'être séduit par certaines personnes en la compagnie desquelles on se trouve quelquefois exposé. Vous venez de voir quels sont les faux prophètes contre qui le Sauveur veut que nous soyons en garde, et à quoi vous pouvez les connaître : apprenez de plus en plus à les craindre et à vous en délier, c'est le sujet du second point.

Deuxième point. — Rien de plus à craindre que les faux prophètes dont nous venons de faire la peinture; et pourquoi? Pour trois raisons auxquelles je vous prie de vous appliquer.

1° A cause des maux effroyables qu'ils causent aux fidèles en particulier, et à toute l'Eglise en général; 2° à cause du danger où l'on est de tomber dans leurs pièges;

3° à cause de la grande difficulté d'en sortir lorsqu'on y est engagé. (On développera chacune de ces raisons.) Quels maux comparables à ceux que causent les faux docteurs! Combien de simples fidèles à qui ils enlèvent le précieux don de la foi, et par là même la grâce sanctifiante, les dons du Saint-Esprit! Combien qu'ils entraînent dans la damnation éternelle! Un seul est capable de pervertir un million de chrétiens. Leur erreur se répand comme une maladie contagieuse, comme une autre peste qui a bientôt infecté toute une province, tout un royaume : *Multum proficiunt ad impietatem, et sermo eorum ut cancer serpit.* (II *Tim.*, II, 16.) Quelle désolation n'ont-ils pas causée dans l'Orient et dans l'Occident! On citera ici l'hérésie d'Arius, qui inonda presque tout le monde; le schisme de Photius qui sépara l'Eglise grecque de l'Eglise romaine; et on fera quelque détail des ravages étonnants qu'ont faits, dans l'Europe, les albigeois, les wicléfistes, les luthériens, les zuingliens, les calvinistes, etc. Les églises abattues, les autels renversés, les prêtres égorgés, la Messe abolie, Jésus-Christ déshonoré, les guerres allumées et une infinité de meurtres et d'autres désordres, suites malheureuses des hérésies qui se sont élevées de temps en temps. Peut-on se rappeler ces scènes tragiques sans frémir d'horreur, et sans trembler de crainte d'en voir de semblables! crainte d'autant mieux fondée, que rien n'est plus dangereux que de se laisser surprendre aux pièges de ces esprits rebelles. Rien de plus artificieux; de toute part ils tendent des pièges : pièges dans leurs discours, pièges dans leur extérieur hypocrite, pièges même dans leurs largesses. (On reprendra chacun de ces artifices.) *Per dulces sermones*, dit l'Apôtre aux Romains (cap. XVI), *et benedictiones, seducunt corda innocentium*; ils séduisent les simples par des discours agréables et par des louanges. C'est à la faveur de ces paroles flatteuses qu'ils font couler dans les cœurs des âmes crédules le venin de leur pernicieuse doctrine. Ils y ajoutent un extérieur qui ne semble annoncer que la sainteté; ils en imposent ainsi à ceux qui n'ont pas les yeux assez pénétrants pour les observer de près; ou, comme le remarque fort bien l'apôtre saint Jude (vers. 18), ce sont des gens qui marchent au gré de leurs passions et dans la voie de l'impiété : *Secundum desideria sua ambulantes in impietatibus*. Mais ils savent si bien se déguiser qu'il est souvent difficile de démasquer leur hypocrisie, et de détromper ceux qui sont prévenus en leur faveur. Enfin, par leurs promesses flatteuses, ils achèvent de se gagner des partisans : *Libertatem illis promittentes, cum ipsi sint servi corruptionis.* (II *Petr.*, II, 19.) C'est ainsi que Luther et Calvin firent sortir tant de religieuses des monastères, en leur persuadant qu'elles n'étaient point astreintes à leurs vœux de religion, et qu'elles pouvaient s'engager dans le mariage. La liberté de conscience, l'amour des plaisirs, l'affranchissement des lois

divines et humaines, tels furent les appâts par où ils attirèrent dans leur filet une foule de peuples. On fera cependant observer que tous les hérétiques n'ont pas promis à leurs disciples cet affranchissement de ce qu'il y a de pénible dans la loi chrétienne, tous n'ont pas élargi la voie du ciel; il en est qui ont pris une route tout opposée, qui, pour parvenir à leurs fins, n'ont d'abord annoncé que la morale la plus sévère, et se sont accrédités par ces dehors de la plus sublime perfection; pièges encore plus séduisants, et dont il est d'autant plus difficile aux âmes fidèles de se défendre, qu'elles ont moins lieu de s'en défier. Tels étaient ceux dont parle l'Apôtre en sa 1^{re} Lettre à l'évêque Timothée, qui, dans la suite des siècles, et par un effet de leur orgueil et de leur hypocrisie, devaient s'élever contre ce que Dieu permet : *Spiritus manifeste dicit, quia in novissimis temporibus discedent quidam a fide, attendentes spiritibus erroris, et doctrinis demoniorum, in hypocrisi loquentium mendacium.* (1 Tim., IV, 1, 2.) Voyez les Notes du P. Lallemand, sur la 1^{re} Epître de saint Paul à Timothée, sur la 11^e de saint Pierre et sur celle de saint Jude.

Ce qui rend les faux prophètes souverainement à craindre, c'est la grande difficulté de sortir de l'erreur, lorsqu'on s'y est engagé; difficulté qui vient de l'esprit de rébellion et de prévention qu'ils inspirent à l'égard des premiers pasteurs, de l'opiniâtreté qu'ils entretiennent dans leurs partisans, et de leur adresse à mettre l'Ecriture sainte, altérée et traduite en langue vulgaire, entre les mains du simple peuple. Jugez à présent, mes frères, s'il est un mal plus à craindre que d'être instruits par de tels maîtres. N'est-ce pas le fléau le plus terrible de la justice divine? Que de ferventes prières ne devez-vous pas adresser au Seigneur pour vous en préserver! Avec quel soin ne devez-vous pas conserver le précieux trésor de la foi qui vous a été transmis de siècle en siècle? Rien ne vous doit être plus précieux; et la moindre nouveauté, en fait de doctrine, doit vous alarmer : *O Timothee, depositum custodi, devians profanas vocum novitates.*

Mais comment pourrez-vous vous préserver sûrement de tous ces maux qu'attirent les faux docteurs? Ce ne sera, mes frères, qu'en suivant l'avis du Sauveur que je vous ai donné dès le commencement de cet entretien : *Attendite vobis* : « Prenez garde à vous ! » ne prêtez jamais l'oreille à aucun discours contraire à la doctrine de la sainte Eglise, où vous avez eu le bonheur de naître, et qui est la même qu'ont prêchée les apôtres; attachez-vous toujours à l'unité apostolique, je veux dire à la doctrine du Saint-Siège, du chef de l'Eglise. C'est la conduite que tint autrefois saint Jérôme, lorsqu'il s'éleva une division dans l'Eglise : Je suis, s'écriait-il, je suis du parti de ceux qui s'attachent à la chaire de Pierre; je fais profession de la foi du Siège apostolique. Voilà, mes frères, le moyen infailli-

ble de n'être jamais séduit, en matière de foi, par aucun faux docteur. Evitez aussi avec tout le soin possible toute lecture dangereuse; dès qu'un livre vous paraîtra suspect, défaites-vous-en au plus tôt. C'est prudence de n'en lire aucun, qu'on ne soit sûr de sa bonté.

Concluons, mes frères, par cette belle exhortation que saint Pierre faisait aux fidèles après leur avoir prédit qu'il y aurait parmi eux des docteurs du mensonge, et les avoir caractérisés : Vous, leur dit-il en finissant, vous qui êtes prévenus là-dessus, soyez sur vos gardes, de peur qu'entraînés par l'erreur de ces gens si dépourvus de raison, vous ne veniez à déchoir de la coutume que vous aviez : *Vos igitur, fratres, præscentes custodite, ne insipientium errore traducti excidatis a propria firmitate.* Mais ne vous en tenez pas là : croissez, ajoute l'Apôtre, dans la connaissance et dans la grâce de Jésus-Christ notre Sauveur : *Crescite vero in gratia et in cognitione Domini nostri et Salvatoris Jesu Christi. Ipsi gloria et nunc et in diem æternitatis. Amen.* (II Petr., III, 17, 18.)

Si on le juge à propos, eu égard aux lieux, on exhortera les auditeurs à renouveler leur attachement à la doctrine de la sainte Eglise romaine, et à protester qu'ils veulent y vivre et mourir. Le pasteur pourra lui-même adresser une prière à Jésus-Christ qu'il va immoler sur l'autel, afin qu'il preserve son peuple de toute erreur, et qu'il le fasse marcher dans la pratique constante des maximes évangéliques.

L'obligation de faire des bonnes œuvres.
— Le texte sera : *Omnis arbor, quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.* (Matth., VII, 19.) C'est une sentence prononcée par le Seigneur, que tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et servira de matière au feu. Que veut par là nous apprendre le Sauveur du monde? Est-ce seulement le sort d'un arbre stérile? Personne ne l'ignore : il veut nous faire comprendre à quoi doivent s'attendre les chrétiens qui ne pratiquent point les œuvres que le christianisme nous prescrit; il prononce par avance l'arrêt de leur condamnation; il déclare que, comme les arbres qui ne portent pas de bons fruits, doivent être coupés et jetés au feu; de même les chrétiens qui ne vivent pas en chrétiens, qui n'en font pas les œuvres, seront retranchés du nombre des élus et précipités dans le feu des enfers : *Omnis arbor*, etc. Qu'il est donc important, mes frères, de faire de bonnes œuvres; qu'il est nécessaire de pratiquer le bien que Dieu nous commande! Rien de plus nécessaire; et sans cela, la damnation est inévitable : vérité de foi dont je me propose de vous entretenir.

Les bonnes œuvres sont absolument nécessaires pour le salut; premier point. Quelles sont ces bonnes œuvres que chacun doit pratiquer? second point. Cette matière vous regarde tous, la sentence de Jésus-Christ

est générale, il n'excepte personne; tâchez de vous en bien pénétrer.

Premier point. — Qu'entend-on par les bonnes œuvres? On entend de bonnes et de saintes actions qui sont dignes du ciel; on entend la pratique des vertus chrétiennes, soit théologiques, soit morales. Il y en a de deux sortes: les unes ne sont que de simple conseil, que Dieu n'exige pas absolument, auxquelles cependant il a attaché une récompense particulière; telles sont, par exemple, des aumônes abondantes, des abstinences, des jeûnes qui ne sont pas commandés; aussi les nomme-t-on œuvres de surrogation. Il y en a d'autres qui sont d'obligation, que Dieu commande sous peine de péché; ce sont toutes les actions nécessaires pour nous acquitter des devoirs communs du christianisme, et des devoirs particuliers de l'état où Dieu nous a mis. Ce n'est point des premières que je me propose de vous parler; cependant je ne puis trop vous y exhorter; l'Esprit-Saint nous invite à les multiplier le plus qu'il nous sera possible: *Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare.* (Eccle., IX, 10.) Je me borne à ce qui est de nécessité; et je dis que sans les bonnes œuvres on ne peut mériter le ciel, on ne peut éviter la damnation: deux raisons qui démontrent l'obligation indispensable où nous sommes de pratiquer le bien, si nous voulons assurer notre salut.

On expliquera chacune de ces subdivisions. Pour preuve de la première, on se servira de quelques passages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le Prophète-Roi, au psaume XIV, l'établit clairement: *Qui sera digne, demande-t-il, en s'adressant à Dieu, qui sera digne de se reposer sur votre sainte montagne, d'habiter dans vos tabernacles éternels? « Domine, quis habitabit, » etc. C'est, répond-il, celui qui marche dans l'innocence, et qui remplit ses devoirs: « Qui ingreditur sine macula, et operatur justitiam. »* On ajoutera, si l'on veut, quelque chose du reste du psaume, et surtout la conclusion: *Qui facit hæc, non movebitur in æternum.* (Psal. XIV, 1, 5.) *Declina a malo,* dit-il dans un autre endroit, *et fac bonum.* (Psal. XXXVI, 27.) Sur quoi saint Augustin parle ainsi: Ne croyez pas qu'il vous suffise de ne pas dépourir votre frère de ce qui lui appartient; en ne le dépourissant pas, vous évitez le mal, à la vérité; mais si vous vous en tenez là, vous êtes un arbre stérile: *Noli tibi putare sufficere, si non exspoliasti vestitum.* Soulagez-le s'il est dans la nécessité; c'est ce qui s'appelle éviter le mal et faire le bien: *Hoc est declinare a malo, et facere bonum.* Rien aussi de plus recommandé dans ce que nous appelons les Livres sapientiaux de l'Ancien Testament.

Si les bonnes œuvres étaient si nécessaires dans le temps de la loi écrite, combien plus le sont-elles dans celui de la loi de grâce? Consultons les livres sacrés du Nouveau Testament, l'Evangile, les Epîtres

des apôtres; écoutons le Sauveur donnant le précis de sa morale; qu'ordonne-t-il? L'accomplissement de toute justice, de faire du bien à ses ennemis, de prier, de se mortifier, de donner l'aumône; et, après avoir recommandé toutes ces bonnes œuvres, il prononce un oracle sacré rapporté dans notre Evangile: *Tout homme qui me dit: Seigneur, Seigneur, n'entrera pas dans le royaume du ciel; mais celui-là qui fait la volonté de mon Père.* Or, peut-on accomplir cette volonté du Père céleste, sans les bonnes œuvres? Où est-elle contenue? Dans ses commandements, que l'on ne peut garder sans exercer quantité de bonnes œuvres. (On en donnera la preuve par un court détail.)

Il est donc incontestable que l'on ne peut arriver au ciel sans faire de bonnes actions; qu'il n'est pas moins nécessaire de pratiquer le bien qui est commandé, que d'éviter le mal qui est défendu: *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (Matth., IX, 19.) C'est la réponse du Sauveur à un jeune homme qui, s'étant un jour présenté à lui, lui demanda quel bien il devait faire pour arriver à la vie éternelle: *Magister, quid boni faciam, ut habeam vitam æternam?* (Après avoir rapporté ces preuves, on en viendra aux affections.) Qui ne déplorera la négligence de la plupart des chrétiens en ce qui regarde les bonnes œuvres! Content d'éviter les désordres, les actions criminelles, on se met peu en peine de faire du bien; ou, si l'on s'acquitte de quelque devoir du christianisme, c'est si imparfaitement, que l'on ne mérite rien pour le ciel; et néanmoins, chose surprenante, les chrétiens espèrent y parvenir; ils sont même là-dessus dans une espèce d'assurance: confiance présomptueuse. (On en fera voir la témérité.) Sur quoi espérez-vous le ciel, vous qui négligez les bonnes œuvres? Sur votre qualité de chrétien? Quoi! n'est-ce pas au contraire ce qui sera votre condamnation? Qu'est-ce qu'un chrétien? Quelle doit être sa vie? (On l'expliquera.) Qu'est-ce que la foi sans les œuvres? Une foi morte, dit saint Jacques, qui ne peut opérer le salut: *Quid proderit, fratres mei, si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat? Nunquid poterit fides salvare eum?* (Jac., II, 14.) Lisez le chapitre.

(On confirmera ce que dit saint Jacques, par l'exposition de la récompense promise aux véritables chrétiens.) A quelle condition Dieu veut-il la donner? A condition que l'on travaillera, que l'on combattra, etc. Ceux qui auront mené une vie oisive, vaine de bonnes œuvres, n'y auront aucun droit: ils en seront privés et privés justement. (On se servira de la comparaison d'un maître à l'égard d'un domestique fainéant, ou d'un ouvrier paresseux; d'un capitaine à l'égard d'un soldat lâche, qui aurait fui le combat: *Qui certat in agone, non coronatur, nisi legitime certaverit.* [II Tim., II, 5.]

Etre privé de la récompense, n'est pas le seul châtiment qu'entraîne après soi

l'omission des bonnes œuvres. Sans elles la damnation est inévitable ; et c'est ici, mes frères, un nouveau motif, bien plus pressant encore pour vous les faire pratiquer. La parole de Jésus-Christ est formelle ; je vous l'ai annoncée dès l'entrée de cet entretien : *Omnis arbor*, etc. ; il l'a répété en différentes circonstances, et sous les différentes paraboles des vierges folles, du serviteur paresseux, du figuier qui ne portait pas de bon fruit, de la vigne que le vigneron cultivait inutilement. (On expliquera quelques-unes de ces paraboles, et on montrera l'équité de la justice de Dieu à l'égard des chrétiens qui ne font, disent-ils, point de mal, et qui se tranquillement dans leur oisiveté.)

Je ne fais pas grand mal, dites-vous ; pourquoi Dieu me punirait-il ? Je ne fais tort à personne, Dieu est trop bon pour me punir dans les enfers. Faites-vous bien attention, chrétiens, à ce que vous dites ? Raisonniez-vous suivant les principes de votre religion ? Vous ne faites point de mal ; et n'est-ce pas un grand mal, que de ne pas faire le bien que Dieu vous commande sous peine de damnation ? (Comparaison d'un sujet qui refuse d'accomplir les ordres de son prince ; d'un enfant désobéissant, et des autres inférieurs rebelles à leurs supérieurs légitimes.) Oui, Dieu est bon, mais il est juste, il doit punir ceux qui résistent à ses volontés. S'il laissait une telle négligence impunie, il manquerait à une perfection essentielle de sa divine nature, qui exige de punir sévèrement ceux qui ne rendent pas à sa majesté divine l'obéissance qui lui est due.

Ne vous rassurez donc pas sur ce que vous ne faites pas grand mal ; mais tremblez, parce que ne faisant pas le bien qui vous est ordonné, vous êtes condamnables et dignes de l'enfer. Ecoutez la sentence que le souverain Juge doit porter au dernier jour contre les réprouvés ; méditez attentivement la cause de leur condamnation : *Retirez-vous de moi*, etc., et pourquoi ? Est-ce parce qu'ils ont été des impies sans foi, sans religion ? Est-ce parce qu'ils ont été des profanateurs de son saint temple, des scandaleux, des impudiques, des ivrognes, des homicides, des voleurs ? Non, dit saint Augustin, *Non inde unde putatis*, etc. Ces crimes portent par eux-mêmes une cause de réprobation ; je vous condamne parce que vous n'avez pas voulu faire le bien que je vous commandais, parce que vous avez négligé la pratique des bonnes œuvres : *Esurivi*, etc. En vain diront-ils au Seigneur : *Quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif ?* etc. Je vous dis en vérité, leur répondra-t-il, *qu'autant de fois que vous avez manqué d'assister le moindre de mes frères, vous avez manqué à moi-même ; retirez-vous donc, maudits, et allez au feu éternel* (Matth., XXV, 41-45) ; c'est un Dieu qui parle, et dont les paroles auront infailliblement leur effet. Qui pourrait, après cela, sans renoncer à la foi, révoquer en doute la

nécessité des bonnes œuvres pour le salut ? (On expliquera ce que l'on vient de dire aux auditeurs.)

Que pensez-vous à présent de vous-mêmes, chrétiens ? Etes-vous dans la voie du salut ? Combien de riches qui se croient innocents, et qui seront condamnés pour avoir vécu comme le mauvais riche, que l'omission des bonnes œuvres a fait précipiter dans les enfers ! Combien de pères et de mères de familles, qui, exempts d'ailleurs de vices grossiers, seront condamnés pour avoir négligé l'éducation de leurs enfants ! Combien de maîtres et de maîtresses ! etc. En un mot, combien de chrétiens et de chrétiennes qui vivent à présent dans une fausse sécurité, et qu'une vie mondaine et vide de bonnes œuvres entraînera dans une éternité de malheurs ! Que ceux donc d'entre vous, mes frères, qui se sont appliqués jusqu'ici à faire tout le bien qu'ils ont pu ne se découragent pas, et que les chrétiens lâches et négligents commencent dès ce jour à réparer leurs négligences ; que les uns et les autres pratiquent constamment les bonnes œuvres que Dieu demande d'eux. Quelles sont ces bonnes œuvres ? Elles vont faire le sujet du second point.

Deuxième point. — Pour être instruits d'une manière claire et précise des bonnes œuvres nécessaires au salut, distinguons-en d'abord de deux sortes : les unes générales et communes à tous les chrétiens ; les autres particulières, propres à l'état de chacun, et aux circonstances où il se trouve. Commençons par celles qui sont générales. On les réduit communément à trois chefs : à la prière, au jeûne et à l'aumône. Sous le mot de prière est renfermé tout ce que l'on doit à Dieu ; par le jeûne, on entend un juste et saint usage des puissances de son corps et de son âme ; et l'aumône comprend tous les services dus au prochain. Voici comme parle le Saint-Esprit par un prophète : *Je vous déclarerai, ô homme ! en quoi consiste le bien, et ce que Dieu demande de vous : « Indicabo tibi, o homo ! quid sit bonum, et quid Dominus requirat a te. » Rendez la justice équitablement, aimez la miséricorde, et soyez très-soigneux en ce qui regarde le Seigneur : « Utique facere judicium, et diligere misericordiam, et sollicitum ambulare cum Deo tuo. (Mich., VI, 8.)* La piété envers Dieu, une juste modération envers soi-même, la miséricorde envers le prochain ; voilà les bonnes œuvres que Dieu commande à chacun de nous : entrons dans le détail.

Nous devons honorer Dieu par certaines bonnes œuvres que la religion prescrit. Quoi de plus juste que de lui rendre nos hommages, tenant tout de lui, n'étant faits que pour lui ? Ne devons-nous pas l'adorer souvent comme notre créateur, le remercier de ses bienfaits, l'invoquer dans nos besoins, l'aimer préférentiellement à tout, lui témoigner, par un acte extérieur, notre dévouement et nos respects ? Or, comment remplissons-nous ces obligations ? Par le moyen de la prière, et spécialement de la prière journalière que

nous lui adresserons le matin et le soir ; nous nous en acquitterons en faisant de fréquents actes des vertus théologales, de foi, d'espérance et de charité ; en assistant attentivement et dévotement au saint sacrifice de la Messe toutes les fois que l'Eglise nous l'ordonne ; enfin nous y satisferons, si nous tâchons en tout et partout de plaire au Seigneur : *Sollicitum ambulare cum Deo tuo*.

Mais comment plaire au Seigneur, et quelles bonnes œuvres nous ordonne-t-il par rapport à nous ? C'est d'exercer la justice à notre égard, c'est-à-dire de faire de notre corps et de notre âme l'usage pour lequel il nous les a donnés. Notre esprit doit penser souvent à lui ou à des choses qui y aient rapport ; il faut surtout lui faire le sacrifice de nos propres lumières, et les soumettre à l'autorité de l'Eglise qui nous parle de sa part. Notre cœur doit lui être uni par l'amour ; nous devons en bannir toute affection qui lui est contraire. Nous ne sommes pas moins obligés de le glorifier dans notre propre corps, et de n'user de nos membres et de nos sens que selon sa volonté, ainsi que l'apôtre saint Paul nous y exhorte par ces belles paroles : *Glorifiez Dieu dans votre corps* ; ne vous en servez que selon ses vues et pour l'honorer : *Glorificate Deum in corpore vestro*. (I Cor., VI, 20.) Mais comme par la chute de notre premier père, Adam, les forces de notre âme ont été affaiblies, et que nos sens sont portés au mal dès notre tendre jeunesse, c'est pour nous une nécessité indispensable de combattre sans cesse nos passions déréglées, de dompter notre chair rebelle, et de nous exercer à la mortification ; voilà la justice que nous nous devons à nous-mêmes : *Facere judicium*.

Enfin, nous sommes obligés de pratiquer la miséricorde envers le prochain : *Diligere misericordiam*. Quelles en sont les œuvres ? Les unes regardent le corps, et les autres l'âme. (On en fera le détail.) Enfin, ce précepte se réduit à lui faire le bien que nous voudrions nous être fait, si nous étions dans une situation pareille à la sienne.

Ce sont là, mes frères, les œuvres que tout homme doit pratiquer ; c'est par là que l'on rend à chacun ce qui lui est dû, à Dieu, à nous-même et au prochain : mais qu'il en est peu qui s'acquittent de ces devoirs indispensables ! Combien, je ne dis pas parmi les fidèles, mais parmi les chrétiens, combien parmi nous qui les négligent ! Ne s'en trouve-t-il pas parmi nous qui ne pensent presque jamais à Dieu, qui omettent aisément l'exercice de la prière journalière, qui ne satisfont pas même au précepte qui les oblige à sanctifier les saints jours de dimanches ? Combien qui, au lieu de se servir de leur corps et de leur âme pour honorer Dieu, ne s'en servent que pour l'outrager, dont l'esprit n'est occupé que de pensées frivoles et souvent criminelles, le cœur souillé, etc. ; le corps profané ! etc. Combien qui, bien loin de rendre au prochain les services qu'exige la charité, l'abandonnent dans ses besoins ! etc. De

quel nombre êtes-vous ? Pouvez-vous dire que jusqu'ici vous n'avez rien omis du bien que tout chrétien doit pratiquer ?

Cependant ce n'est pas encore assez d'accomplir les bonnes œuvres, qui sont communes à tous les états ; il en est de particulières, dont l'omission seule suffirait pour nous faire réprover. (C'est au pasteur à examiner les différentes conditions qui partagent sa paroisse. Il en est où il se trouve peu de personnes riches, il ne sera pas besoin d'insister beaucoup sur les obligations que le Seigneur leur a imposées. On s'étendra davantage sur les œuvres de patience que les pauvres doivent exercer. Au contraire, s'il s'y trouve plusieurs gens commodes, ou en état de vaquer au soulagement des misérables et à différentes œuvres de miséricorde, on s'étendra sur l'usage qu'on doit faire des richesses. Partout il se trouve des supérieurs et des inférieurs, des pères, des mères et des enfants, des maîtres et des domestiques ; on fera bien sentir aux uns et aux autres, sans cependant trop prolonger l'instruction, ce à quoi ils sont obligés, comme supérieurs ou comme inférieurs.) Enfin, il est des bonnes œuvres que Dieu demande de nous en certaines occasions, par exemple dans le temps de la tentation, dans des accidents fâcheux, des maladies, des pertes de bien, dans de mauvais traitements qui viennent de la part des personnes avec qui on est obligé de vivre ou dans la compagnie desquelles on se rencontre ; c'est, dis-je, dans ces différentes occasions où Dieu exige de nous la pratique des différentes vertus, tantôt de la religion, tantôt de la force, tantôt du zèle de la gloire de Dieu, etc.

Ici, mes frères, remarquez l'erreur de la plupart des chrétiens, de ceux même qui se piquent de vertu ! Ils veulent bien faire des bonnes œuvres, mais ils veulent les choisir, et ils préfèrent presque toujours celles qui éclatent davantage, qui incommode le moins, qui flattent le plus leur amour-propre ; quelquefois ils se répandent en des bonnes œuvres extraordinaires que Dieu ne demande pas, tandis qu'ils négligent celles qu'il commande. (On en fera l'explication.) Je souffrirais bien, dit-on, d'une autre personne, mais de celle-là à qui j'ai fait tant de bien, qui me témoignait tant d'amitié, je ne saurais lui pardonner le tort qu'elle m'a fait, l'injure que j'en ai reçue ; j'endurerais toute autre maladie, etc. : mais je ne puis en supporter les douleurs ; je vivrais bien avec toute autre personne ; mais pour ce beau-père et cette belle-mère, l'humeur en est trop insupportable : voilà une illusion des plus pernicieuses, et qui damne une infinité d'âmes. On veut, dit-on, faire le bien, mais on veut le faire selon sa volonté propre, et non pas selon la volonté de Dieu : n'est-ce pas là s'attirer une sentence de condamnation ? Jésus-Christ ne déclarait-il pas dans l'Evangile que celui-là seul entrera dans le ciel qui aura fait sa volonté, tout autre en sera exclu ; que l'arbre qui

n'aura pas porté de bons fruits, sera coupé et jeté au feu ?

(Si dans le courant de la semaine que l'on commence ou dans la précédente, on a à célébrer la fête de quelques saints ou de quelques saintes qui se soient sanctifiés au milieu du monde, on ne manquera pas de rapporter leur exemple, et d'exhorter les auditeurs à le suivre.)

On conclura, en conjurant les auditeurs de prévenir l'arrêt formidable qui sera porté contre les chrétiens qui auront négligé les bonnes œuvres, les œuvres propres de leur état et des circonstances où ils se seront trouvés. Quels regrets pour vous, dira-t-on, lorsque vous vous verrez les mains vides, et que vous entendrez le souverain Juge vous maudire comme des ouvriers d'iniquité ! Commençons dès ce jour, mes frères, à porter des fruits de salut ; occupons-nous, pendant le reste de la Messe, à connaître en quoi nous avons manqué jusqu'à présent ; prions Jésus-Christ de nous instruire lui-même ; écoutons ce qu'il nous dira au fond du cœur ; demandons-lui la force de faire dans la suite des œuvres pleines, c'est-à-dire des œuvres revêtues de toutes les qualités qui les rendent dignes de la vie éternelle, afin que nous méritions d'entendre de sa bouche, au moment de notre mort, ces paroles consolantes : *Euge, serve bone et fidelis*, etc. (Matth., XXV, 21.) (Voy. l'auteur des *Méditations ecclésiastiques* pour le septième dimanche après la Pentecôte.)

On peut prendre un autre dessein sur les bonnes œuvres, et en faire voir, en trois courtes réflexions, la nécessité, l'utilité et la pratique.

Les bonnes œuvres sont nécessaires à tous les chrétiens : 1° pour s'acquitter des devoirs du christianisme, et imiter Jésus-Christ qui est leur modèle ; 2° pour se maintenir dans la grâce, s'ils ont vécu dans l'innocence ; 3° pour expier leurs péchés, extirper leurs mauvaises habitudes, et se préserver de la rechute, s'ils ont été pécheurs ; 4° enfin, elles sont nécessaires pour persévérer jusqu'à la fin et mériter la couronne immortelle : *Reddet (Deus) unicuique secundum opera ejus : iis qui secundum patientiam boni operis, gloriam et honorem et incorruptionem quærunt, vitam æternam.* (Rom., II, 6, 7.)

Les bonnes œuvres sont utiles par le mérite qu'elles renferment ; nulle d'entre elles à laquelle ne soit réservée une récompense particulière, ne fût-ce qu'un verre d'eau donné à un pauvre. Le second fruit est la consolation et la joie intérieure qui les accompagne : *Pax omni operanti bonum* (ibid., 10) ; enfin l'assurance du salut : *In reliquo reposita est corona justitiæ.* (II Tim., IV, 8.)

Pratique des bonnes œuvres. Trois conditions essentielles sont requises pour une action digne du ciel : 1° l'état de grâce ; 2° la bonté de l'action en elle-même ; 3° la pureté d'intention. C'est en agissant ainsi que l'on fait vraiment la volonté de Dieu, et que l'on mérite le royaume du ciel : *Qui*

facit voluntatem Patris mei qui in cælis est, ipse intrabit in regnum cælorum. — Quapropter fratres, dira-t-on, *magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis ; sic enim abundanter ministrabitur vobis introitus in æternum regnum Domini nostri et Salvatoris Jesu Christi.* (II Petr., I, 10, 11.)

L'observance des commandements de Dieu.

— Le troisième sujet dont on peut parler dans l'explication de cet Évangile, c'est l'observance des commandements de Dieu, sur ces paroles : *Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cælorum, sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cælis est, ipse intrabit in regnum cælorum* : « Tous ceux qui me diront, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux, » etc.

C'est, mes frères, par cet oracle sacré que Jésus-Christ termina le célèbre sermon qu'il fit au peuple sur la montagne, et dont je vous ai déjà parlé plusieurs fois. Après leur avoir donné le précis de sa morale, après les avoir exhortés à fuir le mal et à pratiquer les bonnes œuvres ; après les avoir pressés d'entrer par la porte étroite qui mène à la vie, de s'écarter du chemin spacieux que suit le grand nombre, et qui aboutit à la perdition ; ne pensez pas, ajoutait-il, que tous ceux qui font profession de croire en moi, que tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, seront sauvés ; personne ne sera sauvé, que celui qui aura joint à sa croyance l'accomplissement de la volonté de mon Père : *Non omnis qui dicit mihi : Domine*, etc. Et quelle est la volonté de Dieu, où est-elle contenue ? Dans l'observance de ses commandements ; les observer de la manière que le Seigneur nous l'a prescrit, c'est véritablement faire sa volonté ; sans cela, on ne peut l'accomplir. C'est de quoi je veux vous entretenir aujourd'hui : matière fondamentale, et on peut dire la plus importante de la morale chrétienne, puisqu'elle la renferme tout entière.

Aidez-moi, Seigneur, d'un puissant secours pour prêcher aujourd'hui votre divine loi, et porter tous mes auditeurs à exécuter parfaitement votre volonté.

Pour traiter avec ordre et avec fruit cette grande matière, je vous ferai d'abord sentir combien il est nécessaire et important d'observer la loi du Seigneur ; je vous expliquerai ensuite qui sont ceux qui l'observent d'une manière digne du royaume des cieux. Rien de plus nécessaire et de plus important, que d'observer les commandements de Dieu : premier point. Que doit-on faire pour les bien observer ? second point.

Premier point. — Que Dieu ait droit de commander à l'homme, et de lui imposer des lois, c'est une des premières vérités gravées dans la saine raison en caractères ineffaçables. Sa divine sagesse exigeait nécessairement qu'il établit l'ordre dans cet univers comme sa souveraineté demandait qu'il obligeât les hommes à lui rendre les hommages dus à sa majesté. C'est de lui que les princes et les législateurs ont reçu la

pouvoir d'établir les lois : *Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt; per me principes imperant, et potentes decernunt justitiam.* (Prov., VIII, 15, 16.) C'est de lui que les pères de la terre tiennent leur puissance à l'égard de leurs enfants : *Ex quo omnis paternitas in cælis et in terra nominatur.* (Ephes., II, 15.) Les maîtres n'ont droit de commander à leurs serviteurs, en tant qu'il leur en a donné le pouvoir ; tous, en un mot, dépendent de sa toute-puissance, comme enfants, comme sujets, comme serviteurs : *Et illorum et vester Dominus est in cælis*, disait l'Apôtre (Ephes., VI, 9), en adressant la parole aux maîtres de la terre. Mais Dieu a-t-il usé du pouvoir qu'il a, en qualité de souverain maître, d'imposer les préceptes, et d'obliger les hommes à les accomplir ? Oui, il l'a fait dans tous les âges du monde. (On expliquera le précepte naturel de l'amour de Dieu et du prochain, qui nous est connu par la seule raison, le précepte positif qu'il fit à Adam, en lui défendant de manger certains fruits.)

Pendant une longue suite de siècles, et durant tout le temps qu'on appelle la loi de nature, il fit connaître aux hommes la manière dont il voulait être servi ; ses commandements se perpétuaient de race en race et de vive voix. Mais les hommes étant plongés dans toute sorte de désordres, et ayant, pour ainsi dire, effacé de leur mémoire les lois imprimées au fond de l'âme, que fit le Seigneur ? Après avoir puni le monde par un déluge, il se choisit un peuple chéri, à qui il donna sa loi écrite sur deux tables de pierre ; il ajouta quantité d'autres préceptes que les Israélites devaient observer. Ce n'est pas de ces derniers que j'ai à vous parler dans ce discours ; mais des premiers, que l'on appelle le décalogue : loi que Jésus-Christ lui-même est venu prêcher, et qu'il a perfectionnée : *Non veni solvere (legem), sed adimplere* (Matth., V, 17) : loi qui nous oblige tous sans exception, à l'observation de laquelle nous devons aujourd'hui vous animer ; et quels motifs doivent vous y porter ? Je l'ai dit, c'est que rien n'est plus nécessaire, ni plus important.

Rien de plus nécessaire que d'obéir au Roi des rois, à notre premier Père, à notre souverain Maître. Quel est le devoir des sujets envers leurs souverains, des enfants envers leurs parents, des serviteurs envers leurs maîtres ? N'est-ce pas de leur être soumis, d'exécuter leurs ordres ? Refuser de les accomplir, ne serait-ce pas une désobéissance, une rébellion criminelle qui serait justement punie ? Si l'on ne peut refuser aux puissances de la terre la soumission à leurs volontés sans se rendre coupable et digne de punition ; combien plus est-il nécessaire d'obéir à celui de qui tout dépend ? Et de quel péché ne se rendent pas coupables ceux qui sont rebelles à ses divines lois ? Vouloir vivre dans l'indépendance de ce premier Être ; dire comme l'impie : *Qui est le Seigneur ?* (Exod., V, 2.) Et qui a droit de commander ? *Non, je ne le servirai point*

(Jerem., II, 20) ; n'est-ce pas un attentat horrible et l'insolence la plus punissable ? (Comparaison d'un prince qui saurait que l'on ne fait aucun cas de ses ordonnances ; d'un maître qui sait que ses serviteurs méprisent ses ordres, etc.) L'outrage que l'on fait à Dieu en se soulevant contre lui, n'est-il pas incomparablement plus grand ? Aussi de quels châtiments Dieu ne menacait-il pas les transgresseurs de ses lois : quoi de plus épouvantable que ce que nous lisons dans les Livres sacrés ? Ecoutez le Seigneur parler lui-même au chap. XXVI du Lévitique, et XXVIII du Deutéronome : « Si vous ne m'écoutez pas, dit-il aux Israélites, après leur avoir donné sa loi sur le mont Sinaï ; si vous méprisez mes commandements, si vous rendez inutile le pacte que j'ai fait avec vous, j'enverrai sur la terre des sécheresses qui consumeront vos semences, et des armées qui ravageront vos maisons ; je vous livrerai entre les mains de vos ennemis, et vous fuirez sans que personne vous poursuive ; je vous donnerai un ciel de bronze et une terre d'airain ; je remplirai vos champs d'insectes qui rendront vos travaux infructueux et vos campagnes désertes. Si tous ces châtiments ne vous font pas revenir, je tirerai contre vous le glaive vengeur ; j'enverrai dans vos villes la guerre et la peste qui en feront d'affreuses solitudes ; je susciterai contre vous des fureurs, pour vous punir de celles qui vous auront fait soulever contre moi ; je renverserai vos temples et vos synagogues ; vous deviendrez un sujet d'abomination pour mon cœur ; je vous ferai l'opprobre de toutes les nations ; je vous jetterai au vent comme de la poussière dans toutes les parties de la terre où je vous disperserai. » Ainsi parle le Dieu des armées contre les violateurs de l'alliance qu'il fit autrefois avec son peuple, et qu'il a renouvelée avec les chrétiens d'une manière encore bien plus noble et plus étroite.

Peut-on, mes frères, n'être pas frappé de ces terribles menaces ? Que sont néanmoins tous ces châtiments dont les Livres saints nous font un détail si affreux ? Ce n'est qu'une faible figure de ceux qui sont réservés aux chrétiens, violateurs de la Loi de grâce. Je ne vous parlerai point ici des maux, des afflictions temporelles dont Dieu les punit, des maladies, des stérilités, des pertes de biens ; je m'arrête aux peines spirituelles : c'est la soustraction de ses grâces, d'où suit l'aveuglement où vivent la plupart des hommes, leur insensibilité sur les choses du salut, et enfin l'impénitence. Il avait déjà puni de la sorte les Israélites rebelles, comme nous le lisons dans le livre des Psaumes et dans plusieurs prophètes ; c'était par là qu'Isaïe faisait sentir toute la sévérité de sa justice, lorsqu'il disait dans un esprit prophétique : *Excæca cor populi hujus, « Aveuglez le cœur de ce peuple, » endurcissez ses oreilles, « et aures ejus aggravæ. »* (Isa., VI, 9, 10 ; Matth., XIII, 14, 15.) (Giroust a un sermon de l'observation de la loi

de Dieu, en son 1^{er} tome de l'Avent). Les pécheurs, dans la loi de grâce, l'éprouvent d'une manière beaucoup plus rigoureuse, parce qu'ils pèchent avec plus de connaissance et plus de malice que les Israélites. Cependant, quelque terribles que soient ces châtiments, ils n'approchent point de ceux de l'autre vie ; ce ne sont, pour nous servir de l'expression d'un de ses prophètes, que quelques gouttes de la fureur de Dieu, en comparaison de cet océan de colère qui inondera les prévaricateurs de sa loi. Ici, c'est le doigt du Seigneur qui les touche ; mais dans l'enfer, c'est le bras du Tout-Puissant qui les frappe de toute façon. Que ne puis-je, mes frères, ouvrir à vos yeux les abîmes où la justice divine s'exerce dans toute son étendue, vous faire remarquer ce feu dévorant, dont celui d'ici-bas n'est qu'une faible peinture ?

(On ajoutera encore quelque chose, si on juge à propos, des supplices de l'enfer, supplices insupportables dans leurs rigueurs, innombrables dans leur multitude, éternels dans leur durée.) Et à qui, sont-ils réservés, ces épouvantables supplices ? A tous les violateurs des commandements de Dieu ; à vous-mêmes, chrétiens, qui ne vous mettez pas en peine de les observer ; à vous qui avez plus d'amour pour vos richesses que pour votre Dieu ; à vous, qui ne craignez pas de profaner les jours qui lui sont spécialement consacrés ; à vous, qui murmurez contre sa divine providence ; à vous, enfants désobéissants ; à vous, pères scandaleux : tel sera enfin le sort de tous les chrétiens qui auront transgressé, en matière considérable, la Loi du Seigneur, et qui seront morts sans en avoir fait une vraie pénitence : *Pars illorum*, dit saint Jean, *erit in stagno ardenti igne et sulphure*. (Apoc., XXI, 8.)

Comprenez-vous à présent, mes frères, la nécessité où vous êtes d'accomplir les commandements de votre Dieu ? Quel prétexte pourriez-vous apporter pour vous en dispenser ? Serait-ce la difficulté de la loi ? Mais Jésus-Christ ne nous assure-t-il pas, par la bouche de saint Jean, que ses commandements ne sont pas onéreux : *Mandata ejus gravia non sunt* (1 Joan., V, 3) ; ne dit-il pas lui-même que son joug est doux et son fardeau léger ? (Matth., XI, 28.) Et comment, ô divin Sauveur ! votre joug, votre fardeau peut-il être léger ? C'est que vous nous aidez vous-même à le porter, votre grâce nous en adoucit la peine, votre exemple nous anime, vous ne nous commandez rien que vous n'avez fait le premier ; parfaitement soumis aux ordres de votre Père, vous vous êtes rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. Pourrions-nous refuser d'obéir, nous qui ne sommes que des serviteurs et que des esclaves ? Et si nous nous rendions coupables de révolte, ne mériterions-nous pas de ressentir à jamais toute la rigueur de votre colère ?

Néanmoins, mes frères, s'il vous paraît encore difficile d'observer la loi de Dieu ; si vous avez peine à vous y résoudre, considé-

rez attentivement que rien au monde ne vous importe davantage que d'y être fidèles : seconde raison qui doit déterminer tous les chrétiens à accomplir les commandements de Dieu. Qu'y a-t-il de plus important que de jouir de la paix d'une bonne conscience, que d'être dans les bonnes grâces de Dieu, comblé de ses faveurs en cette vie, assuré de le posséder dans l'autre et d'avoir part à la félicité des saints ? Tous ces avantages sont les fruits attachés à l'observance de la loi du Seigneur. (On les expliquera par ordre.)

1^o La paix du cœur : *Pax multa diligentibus legem tuam. Beati qui ambulantes in lege Domini*. (Psal. CXVIII, 1, 165.) Oui, ils sont heureux, et c'est à eux seuls que le vrai bonheur est réservé : j'en appelle à votre expérience. En quel temps de votre vie avez-vous été plus contents ? Qui sont ceux parmi vous qui jouissent de la véritable paix ?

2^o L'amitié de Dieu. Jésus-Christ la promettait à ses apôtres : *Mandata mea servate ; qui servat ea diligit me ; et ego diligam eum, et Pater meus diligit eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus*. (Joan., XIV, 23-24.) Quelle plus grande faveur pouvons-nous souhaiter, que d'être aimés de Dieu ! C'est la promesse faite par celui qui est la vérité même : elle aura infailliblement son effet à l'égard des chrétiens qui garderont sa parole. Ils seront aimés de Dieu le Père, qui en prendra soin comme de ses enfants ; aimés de Dieu le Fils, qui les regardera comme ses disciples ; et aimés du Saint-Esprit, qui les éclairera, et sera toujours avec eux pour les combler de ses dons précieux. Oh ! l'estimable avantage ! Si nous en comprenons tout le fruit, il serait seul suffisant pour nous attacher constamment à la loi de Dieu. Vous pouvez juger de quelles bénédictions temporelles il vous remplira. Il les promit autrefois aux Israélites, lorsqu'il leur intima ses préceptes. (Voy. le chap. XXVI du Lévitique.) *Si in præceptis meis ambulaveritis, et mandata mea custodieritis, dabo vobis pluvias temporibus suis, et terra gignet germen suum*, etc. Il dit ailleurs qu'il arrêtera sur eux ses regards favorables, qu'il sera leur puissante garde, leur forteresse ; qu'ils seront bénis en tout lieu, dans la ville, dans les champs, etc. Paroles qui se vérifient à l'égard des chrétiens qui ne s'écartent point de ses divines volontés. Mais que sont tous ces avantages temporels en comparaison du royaume des cieux qui leur est réservé ? L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme, tout vaste qu'il est, n'a rien conçu qui en approche. Là nous serons comblés de toutes les joies, heureux du bonheur de Dieu même. O mes frères, si nous faisons de sérieuses réflexions sur de si puissants motifs, avec quelle ardeur ne nous porterions-nous pas à faire ce que Dieu commande ? Cette divine loi serait l'objet continuel de nos réflexions, notre seul empressement serait de la pratiquer le plus parfaitement qu'il nous serait

possible; nous dirions avec le Prophète : *Quomodo dilexi legem tuam, Domine, tota die meditatio mea est.* (On choisira quelques autres versets des plus affectueux, tirés du même psaume :) *Dilexi mandata tua, super aurum et topazion*; j'ai préféré votre loi à tout l'or, à tout l'argent et à toutes les pierres précieuses. Jidez-moi, ô mon Dieu, à courir à grands pas dans la voie de vos commandements. (*Psal. CXVIII, 97-127.*) Telle est la résolution que nous devons tous former, convaincus que nous devons être de la nécessité et de l'importance d'observer la loi du Seigneur.

Voyons présentement en quoi consiste cette observance, et qui sont ceux qui gardent les commandements de Dieu d'une manière qui soit digne du royaume des cieux.

Deuxième point. — Pour observer les commandements de Dieu, et mériter, en les observant, la récompense qui y est attachée, trois choses sont nécessaires : la fidélité, la sainteté, la constance. La fidélité ou exactitude à les observer tous; la sainteté dans les dispositions et les motifs; la constance dans la persévérance à les accomplir. Reprenons.

Il faut, 1^o observer la loi de Dieu avec fidélité ou exactitude, c'est-à-dire dans tous ses points essentiels, et même dans les moindres choses. Ici, mes frères, remarquez une illusion presque universelle dans le christianisme. Nous nous imaginons être innocents devant Dieu, dès que nous ne tombons pas dans certains désordres qui font horreur, et où nous voyons tomber les autres. Je ne suis ni un ivrogne, ni un impudique, dit-on, je ne donne point dans des excès; grâce à Dieu, je n'ai rien à me reprocher de semblable. Comptez-vous pour rien cet attachement excessif aux biens de la terre, cette insensibilité sur les misères d'autrui? Voilà votre péché favori qui vous damnera, si vous ne le quittez; voilà le point de la loi que vous transgressez. Je n'ai point de biens d'autrui, dit un autre, je paye mes dettes, je fais quelques aumônes. A la bonne heure; mais n'êtes-vous pas un emporté, un vindicatif, un médisant, un orgueilleux? etc. (On rapportera ici les traits du Pharisien, qui remerciait le Seigneur de ce qu'il n'était pas comme le reste des hommes, et celui de l'évêque de Laodicée, que saint Jean fait ainsi parler dans l'*Apocalypse*, chap. III: *Dives sum, et locupletatus.*)

Ne vous y trompez pas, mes frères, pour perdre la grâce de Dieu, il n'est pas nécessaire de violer la loi tout entière, il suffit de la transgresser dans un seul point considérable. Ecoutez l'apôtre saint Jacques, et pesez bien ses paroles: *Quicumque legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus*: « Quiconque aura observé toute la loi, s'il vient à manquer à un seul point, il sera coupable sur tout le reste (*Jac., II, 10*); » c'est-à-dire qu'en commettant un seul péché mortel on mérite l'enfer, comme si on avait commis tous les autres péchés; non pas que

l'on soit puni aussi rigoureusement que celui qui sera tombé dans plusieurs crimes: néanmoins on ressentira la peine éternelle du péché. Pourquoi cela? Le même apôtre en donne la raison; c'est que *Celui qui a dit: Vous ne commettrez point d'adultère, a dit aussi: Vous ne ferez point d'homicide*, ou quelque autre crime que ce soit: *que si, ne commettant point d'adultère, vous venez à faire un homicide* ou quelque autre crime, *vous êtes un transgresseur de la loi* (*Ibid., 11*), vous méprisez l'autorité du législateur qui doit également vous porter à l'observation de tous ses préceptes. Ainsi le pensait David, lorsqu'il s'écriait: *Tunc non confundar, cum perspexero in omnibus mandatis tuis.* (*Psal. CXVIII, 6.*) Je ne pourrai m'exempter de la confusion au jour de votre justice, si je n'ai soin d'observer tous vos commandements. (Application aux auditeurs.)

Repassez en vous-mêmes, mes frères, quels sont les points de la loi auxquels vous manquez. (Ici on pourra faire un court détail.) Peut-on dire de vous, pères et mères, ce qui est dit de Zacharie et d'Elisabeth: *Erant autem justi ambo ante Deum, incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini sine querela?* (*Luc., I, 6.*) Et vous, jeunes gens, pourriez-vous répondre à Jésus-Christ, s'il vous interrogeait sur votre jeunesse, ce que lui répondit le jeune homme dont il est parlé dans l'Evangile: J'ai gardé dès ma jeunesse les commandements du Seigneur: *Omnia hac custodivi a juventute mea.* (*Matth., XIX, 20.*) Hélas! en est-il aucun que vous n'ayez transgressé? (On les suivra par ordre.)

2^o Ne croyez pas vous justifier sur ce que vous vous êtes comportés à l'extérieur en vrais chrétiens, sur ce que les hommes n'ont rien à vous reprocher de scandaleux; ils ne voient que le dehors, et le Seigneur sonde les cœurs. Ce n'est pas assez, pour être pur à ses yeux, d'observer ce que la loi prescrit, il faut ajouter à cette observance la sainteté intérieure; je veux dire une intention pure, un vrai désir de plaire à Dieu, d'accomplir sa volonté. Hélas! combien qui s'aveuglent sur ce point, et qui, semblables aux Phariséens, ne pratiquent la justice que pour être vus des hommes: *Vide ergo ne lumen quod in te est, tenebræ sint.* (*Matth., VI, 23.*) Sondez votre cœur, et voyez quelles en sont les dispositions. Pourquoi accomplissez-vous ce que la loi commande? N'est-ce pas souvent par coutume, sans vous proposer aucun bon motif? Et si votre intention est chrétienne, votre cœur est-il dans la grâce de Dieu, sans laquelle nos bonnes œuvres seront sans récompense dans l'éternité? Ce n'est cependant pas que je prétende vous détourner d'accomplir ce que Dieu demande de vous, lorsque vous êtes en péché mortel; au contraire, je vous conseille de faire alors tout ce que vous pourrez pour apaiser Dieu et obtenir la grâce d'une parfaite conversion. Ce que je désire, et que vous ne pouvez trop avoir à cœur, c'est de vous tenir toujours en état de grâce, afin que le

l'en que vous ferez mérite la récompense qui y est attachée.

3^e Mais en vain observerions-nous la loi avec la fidélité et la sainteté qui sont requises, si nous n'étions constants dans cette exactitude et ces saintes dispositions. C'est la fin, et non le commencement qui obtient la couronne; et comment, mes frères, pourrions-nous nous relâcher dans l'observance des préceptes du Seigneur? N'est-il pas toujours notre père, notre roi, notre maître? *Tu autem idem ipse es.* (Psal. CI, 28.) Vous ne changez point à notre égard, ô mon Dieu; pourquoi changerions-nous au vôtre? Pourquoi aujourd'hui accomplir votre loi, et demain la violer? Les maîtres de la terre, mes frères, s'accommoderaient-ils de tels serviteurs? Comment Dieu pourrait-il s'en accommoder? On finira, en inspirant des affections de regret d'avoir jusqu'à présent si mal observé la loi de Dieu : *Exitus aquarum deduxerunt caeli mei, quia non custodierunt legem tuam.* Affections de bons propos : *Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ.* Prière pour la garder entièrement, saintement et constamment : *Deduc me in semitam mandatorum tuorum, quia ipsam volui.* (Psal. CXVIII, 136, 106, 35.) On ajoutera ce passage de l'Ecclésiaste : *Deum time, et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo.* (chap. XII, vers. 13). Rien de plus nécessaire, rien de plus important; c'est le chemin sûr pour arriver à la vie éternelle.

De la conformité à la volonté de Dieu. — Le texte sera : *Qui facit voluntatem Patris mei, ipse intrabit in regnum celorum.* (Matth., VII, 21.) On peut parler de la conformité à la volonté de Dieu; on dirait que c'est le moyen le plus essentiel pour arriver au royaume des cieux; que c'est la source du vrai bonheur, et en cette vie et en l'autre; on expliquerait ensuite en quoi et comment on doit pratiquer cette conformité. Rien qu'un chrétien doive souhaiter davantage, que de se conformer en tout à la volonté de Dieu : premier point. Comment doit-on pratiquer cette conformité? second point. (Voy. Giroust en son Sermon de la Conformité à la volonté de Dieu, II^e tome du Carême.)

Premier point. — Pour remplir le premier point on dirait que ce que le chrétien doit souhaiter davantage, c'est de glorifier Dieu parfaitement, de se combler de mérites, et de vivre ici-bas dans une béatitude anticipée; or on trouve tout cela dans la conformité à la volonté de Dieu, et sans elle on ne peut y parvenir. 1^o On glorifie Dieu parfaitement, et on ne peut lui procurer plus de gloire qu'en faisant ce qu'il désire, qu'en lui offrant le sacrifice de ce qui nous est le plus cher, qui est la volonté propre. C'est le sentiment de saint Thomas et des théologiens après lui, que l'obéissance ou le renoncement à sa propre volonté est au-dessus du sacrifice que l'on fait à Dieu de ses biens extérieurs et de son propre corps : ce que l'on fait pour obéir à la volonté de Dieu, quelque peu que ce soit en soi-même, l'ho-

nore plus que les actions d'ailleurs les plus excellentes qui ne seraient que l'effet de notre propre volonté. (Détail des actions attachées à chaque condition, de laboureur, de domestique, etc., par lesquelles on peut plus plaire à Dieu que si l'on pratiquait de grandes austérités; et c'est une seconde raison qui doit engager au saint exercice dont nous parlons.)

2^o Dès que l'on est en grâce, rien de si commun, rien de si indifférent qui ne puisse être une source de mérites, pourvu qu'on la pratique pour faire la volonté de Dieu. On s'étendra sur cette pensée qui est des plus consolantes pour ceux que Dieu a fait naître dans des conditions obscures, et qui souvent méritent plus que ceux qui sont dans des états plus relevés. On ne peut même mériter par les actions qui en elles-mêmes sont bonnes et excellentes, si elles n'ont pour principe la volonté divine; car la volonté propre gâte tout, elle est la source de la damnation; comme au contraire la conformité à la volonté de Dieu est la cause de la prédestination de ce monde même, selon la parole du Sauveur. Celui qui fait la volonté du Père céleste, est regardé comme le frère, la sœur et la mère de Jésus-Christ : *Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei qui in cælis est, ipse meus frater, et soror, et mater est.* (Matth., XII, 50.)

3^o Enfin, cette conformité procure le véritable repos, et fait jouir d'une béatitude anticipée. Toutes nos inquiétudes ici-bas, tous nos chagrins ne viennent que du peu de soumission aux ordres du Ciel. (On le montrera par l'expérience.) Quoi de plus tranquille qu'un homme juste, qui ne veut que ce que Dieu veut? Quoi de plus inquiet et de plus malheureux que ceux qui cherchent à contenter leur volonté propre? Ils commencent ici-bas leur enfer pour le continuer en l'autre monde, tandis que le juste participe au bonheur des saints. (Réflexion.) Est-il donc rien de plus désirable pour chacun de nous, que de parvenir à une entière conformité à la volonté du Père céleste? etc.

Deuxième point. — Il faut expliquer comment on peut pratiquer cet exercice. Pour cela on proposera l'exemple de Jésus-Christ même qui a fait la volonté de son Père, dès le moment de son incarnation jusqu'à sa mort, et qui l'a faite en toutes choses. On parcourra les différents âges et les différents états où il s'est trouvé. Voilà, dira-t-on, le vrai modèle que tout chrétien doit suivre à tout âge et dans tous les états où il pourra se rencontrer. On prendra chaque âge en particulier, la jeunesse, l'âge viril, l'âge le plus avancé. On dira ensuite que l'on doit se conformer à cette divine volonté dans les choses les plus fâcheuses comme dans les plus agréables; dans la maladie comme dans la santé; dans la pauvreté et le mépris comme dans l'abondance et l'honneur; en un mot, dans toutes les adversités, soit particulières, soit générales; et on confirmera le tout par cette sentence de Jésus-Christ.

qui devrait être si familière à tous les chrétiens : *Verumtatem non sicut ego volo, sed sicut tu.* (Matth., XXVI, 39.) On exhortera les auditeurs à faire, avant que de sortir de l'église, un sacrifice entier de leur volonté propre, et à accepter humblement toutes les dispositions qu'il plaira à la Providence divine de faire de leurs biens et de leurs personnes. On terminera le discours par quelque prière des psaumes de David; par exemple : *Docce me facere voluntatem tuam.* (Psal. CXLII, 10.) Ou bien : *Deduc me in semitam mandatorum tuorum, quia ipsam volui.* (Psal. CXVIII, 35.)

Les marques d'une véritable conversion.—Quant à l'Épître du jour, on y trouvera le fond d'une instruction des plus salutaires et des plus propres à confirmer l'explication de l'Épître de dimanche dernier, dans laquelle nous supposons ici que l'on aura parlé des obligations contractées au baptême. Les premières paroles pourront servir de texte : *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditæ et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc, etc.* : « Comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impureté et à l'injustice, pour commettre l'iniquité, de même faites-les servir maintenant à la justice pour devenir saints. » (Rom., VI, 19.)

L'Épître de ce jour, mes frères, est prise, aussi bien que celle de dimanche dernier, d'une Lettre que l'apôtre saint Paul écrit aux fidèles de Rome, pour les engager à tenir une conduite différente de celle qu'ils tenaient avant leur conversion. L'Eglise l'a trouvée si instructive, qu'elle en a fait la matière de plusieurs Épîtres de l'année. Ce que nous en avons vu aujourd'hui est également propre à porter la lumière dans nos esprits, et l'onction dans nos cœurs : écartez-la, je vous prie. (On en donnera la version.)

Tout est instructif, tout est touchant dans ces paroles de l'Apôtre : les avis qu'il donne, les expressions dont il se sert sont une preuve bien sensible de son zèle plein de condescendance pour les premiers chrétiens et pour les nouveaux convertis à la foi. Mais ce qu'il disait aux fidèles de la primitive Eglise, convient parfaitement à ceux d'entre vous qui ont eu le malheur de se livrer autrefois au péché. Hé! qui est celui qui peut se flatter d'avoir vécu jusqu'à présent dans l'innocence! Regardons donc ce discours de l'Apôtre comme nous étant personnellement adressé : nous y trouverons tout à la fois et les marques d'une véritable conversion, et des raisons puissantes pour nous soutenir dans une vie nouvelle. C'est à ces deux réflexions que je m'arrête aujourd'hui. Quelles sont les marques d'une vraie conversion? Premier point. Qu'est-ce qui doit nous porter à nous soutenir dans notre conversion? Second point.

Premier point. — L'apôtre saint Paul nous donne deux marques essentielles pour jurer de la vérité de notre conversion : la première, est de faire servir à la justice les

membres qui ont servi d'instruments à l'iniquité; la seconde, est de conserver une confusion salutaire et un regret de nos péchés. Appliquez-vous à l'exposition que je vais vous faire de ces marques ou fruits d'une pénitence sincère; je ne ferai que suivre l'Apôtre. On paraphrasera ces premières paroles de l'Épître : *Humanum dico, propter infirmitatem carnis vestræ* : je vous parle en homme à cause de la faiblesse de votre chair. Connaissant votre infirmité, je ne vous demande rien qui puisse vous paraître trop difficile. Je pourrais exiger beaucoup plus de vous, et vous dire avec un prophète, de vous convertir à Dieu, et de le rechercher avec dix fois plus d'ardeur que vous n'en avez eu à vous en détourner et à vous en éloigner : *Sicut enim fuit sensus vester ut erraretis a Deo : decies tantum iterum convertentes requiretis eum.* (Baruch. IV, 28.) Mais, pour m'accommoder à votre faiblesse, je vous demanderai seulement que vous ayez autant d'ardeur pour la justice que vous en avez eu pour l'iniquité; que vous employiez pour Dieu et pour votre salut ce que vous avez employé contre Dieu pour le démon et pour votre propre perte : *Sicut exhibuistis, etc.*

Ecoutez comment un docteur de l'Eglise (Origène) explique ces paroles : L'Apôtre, dit ce Père, veut nous piquer d'honneur et nous inspirer une sainte confusion, si nous faisons moins pour la vertu que nous n'avons fait pour le vice; si nous étions moins sages après notre conversion que nous n'avons été pécheurs durant notre vie criminelle : Vos pieds, ajoute-t-il, couraient auparavant dans les voies de l'iniquité pour tendre des pièges et pour nuire au prochain; qu'ils courent à présent dans les voies de la piété pour délivrer le prochain de ses maux, et lui faire tout le bien que vous pourrez; vos mains s'étendaient pour prendre le bien d'autrui, qu'elles s'étendent maintenant pour donner le vôtre; vos yeux regardaient de côté et d'autre pour voir ce qui appartenait à vos frères, qu'ils ne regardent présentement de tout côté que pour voir et soulager leurs misères et leur pauvreté; en un mot, que toutes les puissances de votre âme rendent témoignage à la justice, et à la vertu le même service qu'ils ont rendu à l'iniquité et au vice. (On pourra pousser ce détail selon le besoin des auditeurs.)

Peut-on, mes frères, moins demander de vous, et pouvons-nous moins faire? Ne serions-nous pas bien injustes et bien coupables, si nous le refusions à un Dieu qui, plein de bonté pour des pécheurs, exige bien au-dessous de ce qu'il serait en droit de leur demander? Cependant combien de chrétiens refusent de satisfaire à ce premier devoir d'un fidèle converti! Pleins d'ardeur pour nous livrer au vice, nous n'avons que de la tiédeur et de l'indolence, lorsqu'il s'agit de pratiquer le bien; nous ne manquons pas de force pour faire des excès de bouche ou de plaisirs, et nous n'en avons pas assez pour faire abstinence, pour jeûner, pour nous

mortifier; tout nous paraît aisé pour contenir notre avarice et notre ambition; mais pour la charité, pour acquérir les vertus chrétiennes, tout paraît impossible. Chrétiens, ne vous y trompez pas, vous ne pourrez juger prudemment que vous êtes convertis, si vous ne faites, pour vous sauver, ce que vous avez fait pour vous perdre; si vous ne consacrez au service de Dieu des membres qui ont servi à l'outrager. Jeunes gens, qui avez employé vos pieds à aller dans des lieux dangereux, dans les cabarets, dans les danses, etc., servez-vous-en pour visiter souvent Jésus-Christ présent sur les autels.

La seconde marque que l'Apôtre nous donne d'une vraie conversion, c'est une confusion salutaire, et un regret véritable de ses péchés : *Quem fructum habuistis nunc in illis, in quibus nunc erubescitis?* L'Apôtre rappelle ici aux fidèles l'inutilité et la vanité de leurs plaisirs. Que vous reste-t-il de tous ces désirs criminels, de toutes ces passions que vous avez cherché à contenter? Vous en rougissez à présent; il ne vous en reste que les regrets, les remords, la honte et la douleur de les avoir commis : en voilà tout le fruit : heureux encore êtes-vous d'en avoir obtenu le pardon, et de vous être garantis de la mort éternelle, qui en est la plus juste punition. Continuez de vivre dans cette honte et dans cette douleur surnaturelle du péché; c'est par là que l'on peut s'assurer de la sincérité de sa contrition, et de la vérité de son retour à Dieu. Ne vous souvenez-vous de vos fautes passées que dans l'amertume de votre cœur? Ne paraissez-vous devant Dieu que dans la posture, dans les sentiments d'un criminel de lèse-majesté divine? Rougissez-vous des scandales que vous avez donnés, et endurez-vous, pour l'amour du Seigneur, les mépris, les confusions et tous les maux que vos désordres vous ont causés? Rendez grâces à Dieu; vous êtes vraiment convertis; mais n'est-ce point tout le contraire? N'avez-vous point oublié les crimes dont vous vous êtes accusés dans votre dernière confession? Ne vous justifiez-vous point devant les hommes, comme ce Pharisien à qui le Sauveur en faisait le reproche, etc. (Comme cette instruction se fera probablement dans la saison de l'été, on parlera, en faisant le détail convenable à l'auditoire, des vices ou passions criminelles auxquels on s'abandonne dans cette saison.)

Un retour sur vous, mes frères. Êtes-vous véritablement convertis, ou plutôt, n'êtes-vous pas encore esclaves du péché? Ah! je vous en conjure, affranchissez-vous au plus tôt de cet esclavage; recourez incessamment au remède de la pénitence. Pour vous, qui avez eu le bonheur de vous soutenir dans la grâce, ne vous découragez point; saint Paul vous exhorte à la persévérance dans la suite de cette Lettre. Quels sont les motifs qu'il vous propose? Je vais vous les expliquer en peu de mots.

Deuxième point. — Nous trouvons, dans la suite de notre Épître, les raisons les plus

fortes de nous garantir du péché, et de nous soutenir dans la grâce après notre conversion. Maintenant que vous êtes affranchis du péché, nous dit l'Apôtre, et que vous êtes assujettis à Dieu, l'avantage que vous y trouvez est votre sanctification, et la fin sera la vie éternelle. Est-il, mes frères, des biens plus précieux que ceux dont parle ici saint Paul? La délivrance de la servitude du péché, l'assurance de l'amitié de Dieu, l'exemption de la mort éternelle, une vie bienheureuse et qui n'aura point de fin, voilà tout ce qui est promis à ceux qui ne se démentiront point dans la vie nouvelle où ils ont commencé à marcher. (Ici on fera un parallèle des effets funestes de la rechute dans le crime, avec les avantages d'une conversion solide.)

Rien de plus dur que la servitude du péché, que l'esclavage du démon. C'est un tyran qui tient à sa solde de malheureux esclaves; il leur promet les plus grands avantages; mais dès qu'ils se sont une fois livrés à lui et enrôlés sous ses étendards, il leur ôte la vraie liberté des enfants de Dieu; il les accable de peines; et, pour comble de malheurs, il les précipite dans une mort éternelle : *Stipendia enim peccati, mors*. Quelle différence, mes frères, de ce maître et de Jésus-Christ! Dès qu'on se met au service de Jésus-Christ il tire de l'esclavage ceux qui y étaient engagés; il brise leurs chaînes, et il les fait passer à un état de joie et de tranquillité : *Liberati a peccato*; ils deviennent les serviteurs de Dieu : *Servi facti Deo*. Mais que cette servitude est douce et agréable? Il n'exige rien de trop difficile; il veut, à la vérité, que l'on se fasse violence pour résister à ses passions, que l'on s'assujettisse à sa loi; mais il fortifie par sa grâce tous ses serviteurs, pour se vaincre eux-mêmes et accomplir ses volontés; il porte, pour ainsi dire, avec eux le joug qu'il leur impose, et il le leur rend très-léger. Est-il une servitude plus à désirer! N'est-ce pas plutôt la liberté la plus parfaite que l'on puisse souhaiter en cette vie? (Ici on citera le beau trait rapporté dans saint Jean : *Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis*. Il sera bon de rapporter le trait historique de l'entretien du Sauveur avec les Juifs : *Dicebat ergo ad eos, qui crediderunt ei, Judæos : Si vos manseritis in sermone meo, veritas liberabit vos*. Les Juifs lui répondirent : *Nemini servivimus unquam; quomodo tu dicis : Liberi eritis?* Respondit eis Jesus : *Omnis qui facit peccatum, servus est peccati*. [Joan., VIII, 32 seqq.]

Au motif que nous venons d'expliquer, l'apôtre en ajoute deux autres : la sanctification et l'assurance de la vie éternelle. Que comprend ce mot sanctification? Ah! mes frères, qu'il serait à souhaiter que tous les hommes en pénétrassent bien le sens! Qui dit une âme sanctifiée, dit une âme qui est dans l'amitié de son Dieu, en qui la très-sainte Trinité réside d'une manière spéciale, une âme remplie des dons du Saint-Esprit, etc. Ce n'est pas tout; cette âme

peut avancer chaque jour en sainteté, elle peut à chaque instant produire de nouveaux fruits de vertus; et tandis que le pécheur croît chaque jour en malice, et qu'il ne porte presque que des fruits d'iniquité, le juste va de vertus en vertus. (On pourra mettre ici un détail pour la consolation des bons, et la confusion salutaire des méchants.)

Mais enfin où aboutira cette vie ainsi sanctifiée? Vous ne l'ignorez pas, mes frères, et c'est la conclusion de notre Epître : nous obtiendrons une vie éternelle par les grâces et les mérites de Jésus-Christ : *Gratia Dei, vita aterna in Christo Jesu Domino nostro*. Que n'ai-je le temps et assez d'éloquence pour vous donner une idée juste de cette vie délicieuse, réservée pour ceux qui se seront soutenus jusqu'à la fin dans l'état d'une vie nouvelle! Ce ne sera pas pour quelques années seulement, ni pour quelques millions d'années, mais pour une éternité tout entière. O éternité bienheureuse ! si les hommes te connaissaient bien, que ne feraient-ils pas, que ne souffriraient-ils pas pour te mériter? Il est vrai, mes frères, que, quoi que nous puissions faire et souffrir pour y arriver, ce sera toujours une grâce que Dieu nous accordera; puisque ce n'est que par un effet de sa grâce qu'il nous a appelés : néanmoins il veut que nous nous en rendions dignes avec sa grâce. Pourrions-nous être assez aveugles pour nous opposer aux désirs infinis qu'il a de nous en faire part? Pensons-y, mes frères, et occupons-nous-en durant ce jour, surtout pendant le saint sacrifice de la Messe que nous allons offrir. (On fera ici une brève récapitulation du premier point, et on engagera les pécheurs à renoncer au plus tôt à leurs péchés; et ceux qui sont nouvellement convertis, à assurer leur conversion par des fruits de justice et par un regret constant de leurs fautes passées.)

Nous croyons devoir avertir, en finissant, que ce qui se chante à l'Offertoire de la Messe de ce jour, aussi bien que la Secrète et l'Oraison de la Post-Communion, méritent une attention particulière. On exhortera les fidèles, et surtout les jeunes gens, à faire cette belle prière des trois enfants dans la fournaise de Babylone : *Sicut in holocausto arietum et taurorum*, etc. (Dan., III, 40), et à s'offrir comme ces jeunes enfants. Que notre sacrifice, Seigneur, vous soit agréable, comme si nous vous offrions des holocaustes de bœufs et de taureaux, et de mille agneaux gras. Dans la Secrète il est fait mention de la vertu du sacrifice de la Messe, qui réunit en soi la différence des hosties de l'ancienne loi. On demande au Seigneur, dans la Post-Communion, qu'il daigne nous dégager de nos péchés par la vertu médicinale de ce sacrifice, et nous conduire à ce qu'il y a de juste et de saint : prière qui est un précis de toutes les instructions renfermées dans l'Epître et l'Evangile de ce jour.

VIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Le jugement particulier. De la pensée du jugement de Dieu. De la miséricorde spirituelle. De l'aumône. De la prudence du salut. De la vie qu'un chrétien doit mener après son baptême.

L'Evangile de ce jour est une parabole tirée du chapitre XVI de l'Evangile selon saint Luc, que le Sauveur adressa à ses disciples et à tous ceux qui le suivaient. Il suppose un homme riche qui avait un receveur, qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien.

L'Epître est tirée du chapitre VIII du la Lettre de saint Paul aux Romains. C'est la continuation du portrait de l'homme chrétien, qui ne doit pas vivre selon la chair, mais selon les mouvements de l'Esprit de Dieu. Il est parlé, à la fin de l'Epître, de l'héritage céleste promis aux enfants de Dieu, et du chemin des souffrances que l'on doit prendre pour l'obtenir.

Pour peu que l'on fasse attention au choix de cet Evangile et de cette Epître, on doit y remarquer la sage prudence de l'Eglise à fortifier les fidèles dans la voie du salut, durant tout le temps qui s'écoule depuis la Pentecôte jusqu'à l'Avent. En quoi donc paraît cette prudence et cette sagesse? en ce qu'elle a soin de choisir ce qu'il y a de plus touchant et de plus propre à régler les mœurs. L'Evangile du jour, dans la parabole du receveur qui est obligé de rendre compte dans le temps qu'il y pense le moins, nous rappelle le jugement particulier auquel chaque homme doit s'attendre incessamment : c'est le premier sujet qui se présente à traiter dans ce dimanche. Le second se prendra de la conclusion de la parabole dont le but est d'exhorter les riches à l'aumône. On peut en trouver un troisième dans ces paroles remarquables : *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt*. On parlerait de la fausse prudence des gens du siècle, bien capables de confondre les enfants de lumière; et on prendrait occasion d'apprendre à ceux qui ont négligé la grande affaire de leur salut les moyens de réparer leur perte, en leur enseignant en quoi consiste la vraie prudence, et quelles en sont les fonctions et les règles. Pour l'Epître, elle est une des plus morales.

Le jugement particulier. — Nous venons de lire, mes frères, dans l'Evangile de ce jour une parabole bien remarquable que le Sauveur adressa autrefois à ses disciples et à un grand nombre de personnes qui le suivaient; la voici en peu de mots. (On la racontera. (Voy. dans le *Missionnaire paroissial*, le VIII^e Dimanche après la Pentecôte.)

Pourquoi l'Eglise a-t-elle réservé ce trait évangélique pour ce dimanche? Entre plusieurs raisons qui l'y ont engagée, une des principales a été de rappeler à ses enfants la pensée terrible du compte que chacun rendra au Seigneur à la fin de sa vie. Comme elle est persuadée que rien n'est plus ca-

pable de nous fortifier dans la pratique du bien que la considération de nos fins dernières, elle nous les met de temps en temps devant les yeux. Non contente de commencer et de finir son année par l'exposition du jugement général, elle propose de temps en temps, pendant le cours de l'année, les autres fins de l'homme. Dimanche dernier, elle nous a rappelé la vérité épouvantable de l'enfer, en nous faisant lire la sentence qui sera portée contre l'arbre infructueux; dans quelque temps elle nous tracera l'image de la mort; aujourd'hui elle veut nous engager à méditer sérieusement la grande vérité du jugement particulier, qui s'exerce au moment que l'âme est séparée du corps : vérité aussi consolante pour les bons qu'elle est effrayante pour les pécheurs; appliquons-nous-y tous. Voyons 1^o ce qui arrive à chaque homme dans le jugement particulier. 2^o Instruisons-nous des moyens d'en prévenir la rigueur et de nous la rendre favorable. Y a-t-il un jugement particulier, et qu'est-ce qui se passe dans ce jugement? Premier point. Comment doit-on se préparer à ce jugement? Second point.

Premier point. — Qu'il y ait un jugement particulier que chaque homme doit subir à l'instant de sa mort, c'est une de ces vérités de notre religion que l'on ne peut révoquer en doute. Les saintes Ecritures l'attestent en plusieurs endroits; les saints Pères nous l'ont enseigné; la raison même nous l'apprend. On citera quelques passages de l'Ancien et du Nouveau Testament : *Justum et impium judicabit Deus*, dit l'*Ecclésiaste*, chap. III, vers. 17. *Cuncta quæ sunt, adducet Dominus in judicium pro omni errato, sive bonum, sive malum illud sit*. Ce sont les dernières paroles du même livre (chap. XII, vers. 14). (Lisez Bourdaloue dans sa *Retraite*, 2^e méditation, tome IV.) Dans le XI^e chapitre de l'*Ecclésiastique*, nous lisons, mes frères, qu'il est facile à Dieu de rendre à chacun, au moment de sa mort, selon ses mérites, et que c'est alors que se découvrent toutes ses œuvres : *In fine hominis denudatio operum illius*. Non, mes frères, Dieu n'attendra pas à la fin du monde pour nous juger; à peine aurons-nous rendu le dernier soupir, que notre âme sera présentée à son tribunal; et autant il est certain que nous mourrons, autant il est constant que Dieu nous jugera : *Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium*. (Hebr., IX, 27.)

Le jugement qui sera à la fin du monde ne sera que la confirmation du premier : *Quod in die judicii futurum est omnibus, hoc in singulis die mortis impletur*, nous dit saint Jérôme; saint Augustin nous assure que tels que nous serons au dernier jour de notre vie, tels nous nous trouverons au dernier jour du monde : *In quocunque statu invenerit suus novissimus dies, in hoc eum comprehendit mundi novissimus dies*. Quand même l'Ecriture et les saints Pères ne nous instruiraient pas de ce point de notre religion, les seules lumières de la raison suffi-

raient pour nous en convaincre. La connaissance qu'elle nous donne de la justice divine ne nous permet pas d'en douter; aussi saint Augustin nous déclare-t-il au VI^e livre de ses *Confessions*, que parini ses désordres et au milieu des différentes opinions qu'il embrassa successivement, il ne put jamais étouffer dans son esprit la crainte du jugement qui doit se faire après la mort, et du sort différent des méchants et des bons : la chose lui paraissait trop claire.

Le croyez-vous, mes frères, ce jugement? y pensez-vous? Hélas! votre foi est sur cela bien imparfaite. Vous ne vous occupez presque jamais de ce qui doit vous arriver après cette vie : de là vient la vie tiède, ou même déréglée, que vous menez les uns et les autres. Appliquons-nous, mes frères, avec une attention singulière, à une vérité qui nous intéresse infiniment; elle me regarde aussi bien que vous; elle est même pour moi, en quelque façon, plus terrible que pour aucun de vous en particulier, puisque j'aurai à rendre compte de toutes vos âmes. Qu'est-ce qui rend le jugement particulier si terrible? Deux choses, l'exactitude du compte et la sévérité de la sentence. Développons l'un et l'autre. (Voy. le VI^e livre des *Confessions* de saint Augustin, chap. 16.)

Représentons-nous d'abord un chrétien qui vient d'expirer, et qui se trouve seul avec son Dieu; d'une part, l'âme de ce chrétien qui, comme un criminel aux pieds de son juge, attend sa destinée; et de l'autre, Dieu qui, comme un juge éclairé et infiniment juste, va prononcer sa sentence. Cette âme est premièrement examinée, et sur quoi? Sur tout, mes frères, sur la jeunesse, sur l'âge plus avancé, sur la vieillesse, si elle y est arrivée; sur tout, c'est-à-dire sur toutes les pensées, les desirs, les discours, les actions, les omissions; sur tout, c'est-à-dire sur le mal qu'elle aura fait, sur le bien qu'elle aura omis ou mal fait, sur les péchés personnels, sur ceux d'autrui dont elle aura été la cause ou qu'elle n'aura pas empêchés lorsqu'elle le devait et qu'elle le pouvait; sur tout, c'est-à-dire sur les obligations communes à tout chrétien, et sur les devoirs propres de son état; enfin sur tout, sur l'usage des biens naturels, des richesses, des puissances du corps et de l'âme; sur tous les biens naturels, soit extérieurs, soit intérieurs; en un mot, notre vie, quelque longue qu'elle ait été, sera mise dans la balance; rien n'échappera aux lumières infiniment pénétrantes du Dieu qui doit nous juger : *Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium*. (I Cor., IV, 5.)

On reprendra ce détail selon l'ordre ci-dessus marqué; mais il convient, ce semble, de suivre les âges de l'homme, en commençant par la jeunesse. On s'adressera d'abord aux jeunes gens, et on leur fera bien sentir qu'il faudra rendre compte de tous ces plaisirs auxquels ils se livrent : que, si on doit être puni d'une parole oiseuse, quels châ-

timents ne subira-t-on pas pour des discours scandaleux, des excès, des libertés indécentes : *Lætare ergo, juvenis, in adolescentia tua : et scito quod pro omnibus his adducet te Deus in judicium.* (Eccle., XI, 9.) Ah ! si vous y réfléchissiez bien, jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, quel changement dans vos mœurs ! Le seul souvenir du jugement du Seigneur vous saisirait de frayeur, vous ferait résister à ces tentations auxquelles vous succomez si souvent. Si je commets ce péché, vous diriez-vous à vous-mêmes, quoique personne ne me voie, Dieu, qui en est le témoin, me le présentera à l'heure de ma mort, et j'éprouverai toute la rigueur de sa justice.

Après l'examen de la jeunesse, viendra celui de l'âge plus avancé. Dieu vous interrogera sur l'entrée dans l'état où vous vous serez engagés, et sur la profession que vous aurez exercée ; disposition au sacrement de mariage, accomplissement de vos devoirs mutuels en qualité d'époux et d'épouses, aussi bien qu'à l'égard de vos enfants, et de tous ceux qui auront composé votre famille, tout cela sera examiné ; toutes les différentes affaires dont vous aurez été chargés, depuis que vous êtes au monde, seront entièrement discutées, les achats, les ventes, les procès, les emplois que vous aurez occupés, rien qui ne soit recherché. Mais ce qui sera le principal objet de ce compte, ce sera l'usage des grâces que vous aurez reçues, et les devoirs particuliers de l'état où Dieu vous a placés. Je vous ai éclairés, dira le Seigneur, je vous ai fait sentir de saintes inspirations en telle et telle occasion, etc. Quel usage avez-vous fait de ces lumières et de tous ces bons mouvements ? Comment vous êtes-vous acquittés de chacune de ces obligations ? Le bien que vous avez paru faire, a-t-il été animé d'une intention pure ? O mes frères, quelle surprise pour chacun de nous, lorsque Dieu nous fera voir une infinité de fautes que nous ne nous sommes jamais reprochées, et qui ont échappé à notre examen ! Quel étonnement, lorsque ces actions que nous croyions bonnes, nous paraîtront indignes de récompenses par les défauts qui les auront accompagnées ! Et ne pensez pas qu'il faille un long temps à Dieu pour nous rappeler le nombre des péchés que nous aurons commis depuis le premier usage de notre raison ; cette connaissance nous coûterait à présent des soins infinis ; et même avec tous nos soins nous ne pourrions pas y parvenir. Mais il n'en sera pas de même, lorsque notre âme sera séparée de notre corps ; aidée d'une lumière surnaturelle, elle verra à découvert, et comme dans un fidèle miroir, toute la suite de sa vie, tout le bien et tout le mal qu'elle aura fait. Quel spectacle ! Et qui peut exprimer les mouvements différents qu'opérera cette vive représentation dans des âmes dont la conduite aura été tout opposée à celle de Jésus-Christ. Amertumes dans les âmes tièdes et négligentes ; consolations dans les âmes ferventes ; frémissements dans l'âme

pécheresse ; chacune sera convaincue du châtiment ou de la récompense qu'elle mérite ; du paradis, du purgatoire ou de l'enfer.

Mais ce n'est pas ce qui est plus redoutable dans ce jugement ; la sentence qui suit l'examen est la circonstance la plus digne de notre attention. Dieu, ayant convaincu l'âme de la bonté ou de la malice de sa cause, prononcera, au même instant, une sentence irrévocable, il la lui manifestera ; il la lui fera entendre au dedans d'elle-même. Le juste entendra le jugement favorable qui lui sera adressé ; s'il n'a plus de faute à expier, il verra le degré de gloire qu'il mérite, et dont rien ne l'empêchera de prendre possession. Le juste encore redevable à la justice divine, quelque désir qu'il ait de voir Dieu sans délai, se verra privé, pour un temps, de sa présence, et obligé de satisfaire, dans le purgatoire, jusqu'à la dernière obole. L'âme pécheresse s'avouera indigne du ciel, et entendra, au dedans d'elle-même, son juge irrité lancer contre elle ce foudroyant anathème : *Ame maudite, allez au feu éternel.* (On donnera quelque étendue à cette sentence, ensuite on suggérera de saintes affections aux auditeurs, spécialement par rapport à cette dernière sentence.) Quel coup de foudre pour un mauvais chrétien, pour une âme réprouvée ! Se sentir frappée de la malédiction de Dieu, condamnée à être privée éternellement de Dieu, et n'avoir plus pour partage que l'enfer ! N'y a-t-il donc plus de moyen d'échapper la sentence ? C'est un juge souverain qui a porté la sentence la plus juste, elle est exécutée à l'instant, et elle aura son effet, sans qu'aucune puissance puisse y mettre obstacle. O vérité du jugement particulier, qui devrait être gravée profondément dans la mémoire des chrétiens, que tu es peu méditée !

Qui de vous, mes frères, y a réfléchi sérieusement jusqu'ici ? Est-ce vous, jeunes gens ? Est-ce vous, pères de famille ? Oh ! que les saints se sont comportés bien autrement ! Le saint homme Job, le saint roi David, saint Arsène et saint Jérôme y pensaient continuellement ; c'est cette pensée qui les a faits saints, comme au contraire l'oubli des jugements de Dieu a été la cause de la perte des réprouvés. Occupons-nous-en donc, mes frères, qui que nous soyons ; et cherchons les moyens les plus propres à prévenir la rigueur du jugement particulier, et nous le rendre favorable.

Deuxième point. — S'il n'est rien de plus terrible que le jugement particulier, il n'est rien aussi à quoi il nous importe plus de nous préparer ; la mort même n'est à craindre qu'autant qu'elle est suivie du jugement qui décide de notre éternité : aussi n'est-il rien à quoi le Sauveur nous exhorte plus qu'à cette préparation. Il nous ordonne même d'être toujours prêts ; mais, hélas ! qu'il en est peu qui suivent ce conseil du Sauveur ! On diffère toujours, dans l'espérance que l'on aura du temps ; presque tou-

jours on se trouve surpris; on est cité au jugement de Dieu, lorsqu'on y pense le moins. Comment éviter ce malheur? Le serviteur dont il est parlé dans l'Evangile peut nous servir de modèle. Averti que son maître devait bientôt lui faire rendre compte, il rentre aussitôt en lui-même pour examiner ce qu'il doit faire : *Ait villicus intra se : Quid faciam?* Que chacun de nous, mes frères, s'imagine que bientôt le Seigneur va le citer à son tribunal, qu'il ne nous donne plus que quelques jours, quelques semaines ou quelques mois. Que voudrions-nous faire pour prévenir notre juge? Sans doute réparer le passé par une sincère pénitence, et apaiser la justice divine par des œuvres satisfaites; multiplier nos bonnes œuvres, et excercer, le plus qu'il nous serait possible, la miséricorde envers notre prochain, afin d'engager notre Dieu à l'exercer envers nous. Or, voilà, mes frères, les principaux moyens dont nous devons nous servir pour nous disposer au jugement particulier.

Ce premier moyen est une pénitence sincère, elle est absolument nécessaire à tous ceux qui ont fait un mauvais usage des biens que Dieu leur a confiés; ne faudrait-il pas avoir perdu la foi pour continuer ces désordres, lorsqu'on se voit sur le point d'aller subir le jugement de Dieu? Est-ce donc par de nouveaux crimes que l'on se prépare à apaiser son juge? Quittez dès ce jour ces habitudes criminelles qui vous attireront infailliblement une sentence de condamnation, si vous n'avez soin de les détruire. (On ajoutera un détail des occasions auxquelles il faut renoncer, des réconciliations, des restitutions.)

Le second moyen sont les œuvres satisfaites. Quand même nos péchés nous auraient été pardonnés quant à la culpabilité et à la peine éternelle, nous ne devrions pas laisser de pratiquer des œuvres propres à satisfaire à la justice divine. (Ici on expliquera comment s'accorde la rémission des péchés mortels.) Quoique la culpabilité et la peine éternelle soient remises, il reste ordinairement et presque toujours une peine temporelle à subir, ou dans ce monde, ou dans le purgatoire. On fera remarquer qu'il est beaucoup plus facile d'obtenir en cette vie la rémission de cette peine, que dans l'autre; et qu'un seul jour de pénitence ici-bas expie plus de péchés que plusieurs jours et peut-être plusieurs semaines de peines dans les flammes du purgatoire.

Que cette pensée, mes frères, doit nous animer à supporter avec patience les peines attachées à notre état! Car il est certain que les maux mêmes, qui ne sont pas de notre choix, et qui nous viennent immédiatement de Dieu ou des créatures, sont capables de satisfaire à la justice divine, pourvu que nous soyons en grâce, et que nous les acceptons avec soumission. (On pourra étendre cette pensée pour la consolation des gens de travail qui peuvent aisément faire leur pénitence en ce monde sans pratiquer des pénitences extraordinaires.) Au

reste, mes frères, Dieu ne vous demande rien au delà de vos forces : il veut, à la vérité, que vos pénitences soient proportionnées à vos crimes, mais il a aussi égard à votre faiblesse; le Seigneur est plein de bonté, il fera grâce à tous ceux qui retourneront à lui dans la sincérité de leur cœur; et quoiqu'ils n'aient pas exercé, contre eux-mêmes, toutes les rigueurs de la pénitence, il ne le leur imputera pas, pourvu que ce ne soit pas un effet de leur mollesse et de leur lâcheté : *Non imputabit eis quod minus sanctificati sunt.* (II Paral., XXX, 19.)

Mais de toutes les bonnes œuvres que nous pouvons pratiquer, une des plus efficaces pour nous procurer un jugement favorable au temps de notre mort, c'est la pratique de la miséricorde, c'est l'aumône si recommandée par Jésus-Christ dans notre Evangile : remarquez, mes frères, quelle en est la conclusion. Après que le Sauveur a rapporté la parabole du receveur infidèle, et l'éloge que son maître donne à sa prudence de s'être fait des amis des débiteurs de son maître, il nous exhorte à imiter l'adresse de cet économe; et comment veut-il que nous l'imitions? En nous faisant des amis avec nos biens temporels : *Et ego vobis dico : Facite vobis amicos de mammona iniquitatis.* Je ne m'étendrai pas ici, mes frères, sur le prix de l'aumône, dont j'espère vous entretenir dans la suite plus au long; je me contente de vous exhorte à l'exercer autant qu'il est en vous: C'est elle, dit l'Esprit-Saint, qui éteint le feu qui est bien embrasé : *Ignem ardentem exstinguit aqua, et elemosyna resistit peccatis.* (Eccl., III, 33.) Suivez donc le conseil que Daniel donnait à un prince : Rachetez vos péchés par vos aumônes, et vos iniquités par les miséricordes que vous exercerez envers les pauvres : *Peccatu tua elemosynis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum.* (Dan., IV, 24.) Voilà, disait le saint homme Tobie à son fils, un moyen puissant de paraître devant son juge avec confiance : *Fiducia magna erit coram summo Deo elemosyna omnibus facientibus eam.* (Tob., IV, 12.) Faites-la selon votre pouvoir; si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez peu : *Quomodo poteris, ita esto misericors,* etc. (Ibid., 8.)

A ces trois moyens ajoutez-en un quatrième : c'est l'examen journalier de votre conscience. N'allez jamais prendre votre repos, que vous n'ayez fait attention sur vous-mêmes, pour voir si vous êtes en état d'aller paraître devant Dieu. Nous devrions sans cesse veiller sur nous-mêmes, afin de n'être pas surpris, à quelque heure que le souverain Maître nous appelle; mais comme la faiblesse humaine nous empêche d'avoir cette attention continuelle, du moins devons-nous rentrer en nous-mêmes tous les soirs, pour nous mettre en état d'aller subir le jugement de Dieu, au cas qu'il nous cite à son tribunal, la nuit suivante. Hélas! quel épouvantable malheur, si nous étions cités dans le temps que nous serions ses ennemis! Où serait notre partage? Le Sauveur lui-

même nous l'a déclaré, mes frères : avec les réprouvés et les infidèles : *Veniet Dominus servi illius hora qua nescit ; partemque ejus cum infidelibus ponet.* (Luc., XII, 46.)

On fera faire aux auditeurs quelques réflexions. Y avez-vous bien pensé?.... Que seriez-vous devenus si vous fussiez morts la nuit dernière ! Quel aurait été votre jugement ? Ah ! pécheurs, pouvez-vous y penser sans frémir ? Mettez donc au plus tôt ordre à votre conscience ; tâchez d'apaiser votre juge ; allez incessamment vous jeter aux pieds du ministre de la pénitence, pour vous réconcilier avec votre Dieu.

On finira par une prière adressée à Jésus-Christ qui va s'offrir dans le sacrifice de la Messe, afin qu'il prépare tout l'auditoire, et principalement le pasteur, à entendre, à l'heure de la mort, ces paroles consolantes : *Euge, serve bone et fidelis.* (Matth., XXV, 21.)

De la pensée du jugement de Dieu. — On pourra travailler le même sujet d'une autre manière, en s'arrêtant à la pensée du jugement de Dieu. On exhortera à s'en occuper souvent : elle est, dira-t-on, extrêmement effrayante en elle-même ; mais elle est extrêmement salutaire dans ses effets, et même des plus consolantes : ce serait le sujet du premier point. On donnerait, dans le second, des moyens de s'y préparer, mais différents de ceux que l'on a détaillés ci-devant.

Premier point. — Pensée effrayante en elle-même, soit à cause du compte que l'on rendra, compte le plus exact et le plus universel ; soit à cause du jugement qui sera porté, jugement le plus convaincant et le plus irrévocable : aussi presque tous les saints l'ont-ils appréhendé, Job, David, saint Jérôme et saint Hilarion ; et comment ne le craindrions-nous pas ?

Pensée des plus salutaires dans ses effets. Elle nous retire du péché, témoin saint Augustin (VI^e liv. de ses *Confessions*, chap. 16) ; elle nous les fait expier par des œuvres de pénitence, elle nous excite à la pratique constante du bien, et cela en tout lieu et en tout temps, témoin le Psalmiste : *Custodivi vias Domini, nec impiè gessi a Deo meo, quoniam omnia judicia ejus in conspectu meo : et justitias ejus non repuli a me. Et ero immaculatus cum eo.* (Psal. CXVII, 22-24.) Et comment pourrait-on pécher, si l'on se rappelait que celui à qui on est tenté de désobéir, peut juger et punir dans le moment même qu'il est offensé ? Comment ne pas chercher à plaire à celui qui examine toutes nos actions, et qui marque toutes nos bonnes œuvres pour nous en récompenser ?

Pensée consolante dans les maux que l'on souffre pour l'amour du Seigneur, dans les persécutions et les faux jugements que les hommes portent de nous ; consolante dans les actions saintes que l'on pratique, et dont Dieu seul est témoin : *Memor fui judiciorum tuorum, Domine, a sæculo, et consolatus sum.* (Psal. CXVIII, 52.)

On conclurait ce premier point, en conjurant les fidèles de penser au jugement de

Dieu dans leurs tentations, dans leurs afflictions, et particulièrement lorsqu'ils vont au tribunal de la pénitence. On leur ferait sentir que l'oubli de cette vérité a été la cause de tous les péchés secrets et publics : *Inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore*, dit le Psalmiste, parlant de l'impie, *auferuntur judicia tua a facie ejus.* (Psal., X, 15.) L'histoire des deux vieillards qui attentèrent à la chasteté de Susanne : *Declinaverunt oculos suos, ut non viderent cælum, neque recordarentur judiciorum justorum.* (Dan. XIII, 9.)

Deuxième point. — On expliquera les moyens de se préparer au jugement de Dieu : moyens par rapport à nous-mêmes, par rapport au prochain, et principalement par rapport à Dieu.

1^o Nous juger nous-mêmes : *Si nosmetipsos didicaremus, non utique judicaremur.* (I Cor., XI, 31.) Je veux prévenir la colère de mon Juge : *Judicabo proinde bona mea ; judicabo et mala.* Je substituerai à mes mauvaises actions des œuvres saintes ; j'expierai mes iniquités par mes larmes, par mes jeûnes et par les travaux d'une sainte discipline : *Mala melioribus curabo corrigere actibus, diluere lacrymis, expiare jejuniis.* (Vide reliqua in serm. 550 S. Bernardi, in Cant.) Pour ce qui est du bien que j'ai fait et que je pourrai faire, loin d'en tirer vanité, je me regarderai toujours comme un serviteur inutile : *In bonis de me utiliter sentiam.* (Ibid.)

2^o Du côté du prochain. Ne juger personne temporairement : *Nolite judicare, et non judicabimini.* (Luc., VI, 37.) Interpréter, autant qu'on le peut, en bonne part les actions du prochain, et exercer à son égard les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle. On les détaillera ; on s'arrêtera à celles qui conviennent mieux à l'auditoire : elles sont renfermées dans ces deux vers. Le premier exprime les œuvres de miséricorde corporelle, et le second, sept autres que l'on appelle miséricordes spirituelles.

Visito, cibo, poto, redimo, lego, colligo, condo :
Consule, carpe, doce, solare, remitte, fer, ora.

Le Seigneur a promis de faire miséricorde à ceux qui l'auront exercée, mais il n'y en aura point pour ceux qui n'en auront point eu pour leurs frères : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (Matth., V, 7.) *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.* (Jac., II, 13.)

3^o A l'égard de Dieu. 1. Ne rien négliger pour se le rendre favorable en cette vie. Il faut l'aimer comme notre père, et le craindre comme notre juge ; marcher toujours dans cette crainte filiale, si recommandée dans l'Écriture ; le prier souvent d'avoir pitié de nous, à l'exemple du saint homme Job : *Meum judicem deprecabor* (Job, IX, 15) ; dire souvent ces belles paroles de la Prose *Dies iræ* : *Juste Judex ultionis, donum fac remissionis, ante diem rationis.*

2. Recourir à la protection de la très-sainte Vierge, afin qu'elle redouble ses

prières en notre faveur, surtout à l'heure de notre mort; invoquer son ange gardien et l'archange saint Michel, afin qu'ils nous obtiennent un jugement de prédestination.

On donnera pour fruit : 1° de penser souvent, pendant la semaine et même chaque jour, au jugement de Dieu : *Post hoc judicium*; après cela vient le jugement, après ce divertissement, cette affaire et peut-être après ce moment !

2° De faire chaque chose comme si on devait aussitôt après subir le jugement : *Sic loquimini, et sic facite, sicut per legem libertatis incipientes judicari.* (Jac., II, 12.) (Voy. le commencement du 24^e chap. du 1^{er} livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. On pourra raconter, en finissant, quelques-unes des histoires rapportées par Grenade dans le *Guide des pécheurs*, au chapitre où il traite des fins dernières, spécialement de la mort et du jugement.)

De la miséricorde spirituelle. — Un autre sujet qui vient naturellement à l'Évangile de ce jour, c'est l'aumône. On ne doit pas manquer de le traiter dans les bourgs et les paroisses considérables de la campagne. On établira solidement la nécessité de l'aumône pour tous ceux qui sont en état de la faire; on réfutera les prétextes que plusieurs riches apportent pour s'en dispenser; on leur prescrira les règles qu'ils doivent y garder pour obéir au commandement que Dieu leur en fait. Presque point de sermonnaire qui n'ait un discours sur ce sujet; les livres de piété en parlent aussi assez au long. Communément ils ne s'attachent, les uns et les autres; qu'à l'aumône corporelle; mais l'aumône spirituelle n'est pas moins indispensable, et même elle est d'une nécessité plus générale, puisqu'elle s'étend aux pauvres mêmes. Ainsi, lorsque l'on ne jugera pas à propos de parler de l'aumône corporelle, par exemple, dans des auditoires composés presque tout entiers de gens pauvres, on prendra, pour sujet de son instruction, la miséricorde spirituelle qui est d'obligation pour toutes sortes de personnes. On en montrerait la nécessité par les saintes Écritures et par le précepte de la charité; on en ferait ensuite sentir le mérite, et on montrerait combien elle est négligée. Ce serait la matière du premier point. Dans le second, on expliquerait en détail les sept œuvres de miséricorde spirituelle; et on en apprendrait les pratiques. Quand on voudra traiter de l'aumône corporelle, on pourra lire Bourdaloue, pour le VIII^e Dimanche après la Pentecôte, et dans ses *Exhortations*, tome I^{er}; Giroust, tome II, pour le *Carême*; Neveu dans ses *Réflexions*, tome III. Lisez aussi le *Missionnaire paroissial*, au tome des *Conférences sur les commandements*, Conférence 19. Grenade en a un excellent traité dans ses *Oeuvres*; saint Jean Chrysostome en parle fort au long; on trouve cinq homélies de ce Père sur ce sujet, au V^e tome de ses ouvrages.

De l'aumône. — *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis*, etc. C'est par cet

oracle divin, mes frères, que finit l'Évangile de ce jour. (Luc., XVI, 9.) Nous y avons la parabole d'un receveur infidèle qui avait dissipé les biens de son maître, et qui sut, par son adresse, se ménager une ressource dans sa disgrâce. Le Sauveur du monde s'est servi de cet exemple pour instruire les riches d'une de leurs plus importantes obligations; et moi je vous dis, ajoute-t-il, en finissant cette parabole: Faites-vous des amis avec vos richesses, *Et ego vobis dico*, etc. Remarquez, mes frères, que le Sauveur parle ici en maître qui fait un commandement, et qui propose en même temps un motif de plus capables d'engager les hommes à l'accomplir: Employez vos richesses à vous faire des amis qui vous procurent l'entrée du ciel: *Ut cum defeceritis*, etc. Mais qu'il est peu de riches du siècle qui se mettent en peine de remplir ce précepte que le Seigneur leur a imposé! Presque tous croient avoir des raisons légitimes pour s'en dispenser; et parmi ceux qui font l'aumône, très-peu qui la fassent d'une manière chrétienne. Il s'agit aujourd'hui de montrer aux uns l'obligation indispensable où ils sont de faire l'aumône; et aux autres la manière de la faire, afin qu'elle soit utile et méritoire.

Voilà, mes frères, l'important sujet que je traiterai dans ce discours. Le précepte et les avantages de l'aumône seront la matière du premier point. J'expliquerai brièvement dans le second, les qualités qu'elle doit avoir, etc.

Premier point. — L'aumône est-elle d'une obligation indispensable pour tous ceux qui sont en état de la faire? Oui, mes frères; c'est un des principaux devoirs de l'amour du prochain. Rien de si clairement établi dans les saintes Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dès qu'il y a eu des pauvres dans le monde, les riches ont été chargés de pourvoir à leur subsistance; le Seigneur les a, pour ainsi dire, substitués en sa place pour soulager les nécessiteux: ministère bien honorable pour les riches, et qui devrait suffire pour leur inspirer des entrailles de miséricorde envers les pauvres. Être l'économé de Dieu, quoi de plus digne! Mais comme cet honneur touche peu les cœurs attachés aux biens de la terre, le Seigneur a fait aux riches un précepte formel d'assister leurs frères dans le besoin. Il y aura toujours des pauvres parmi vous, dit-il à son peuple dans le *Deutéronome*; c'est pourquoi je vous ordonne d'ouvrir la main à l'indigence de votre frère: *Idcirco ego precipio tibi, ut aperias manum fratri tuo egeno et pauperi.* (Deut., XV, 11.) « Ne frustrez pas le pauvre de son aumône, dit le Saint-Esprit au Livre de l'*Écclésiastique* (chap. VI, vers. 1): « *Eleemosynam pauperi ne defraudes.* » Acquiescez-vous de ce que vous lui devez, et que vous ne pouvez lui refuser sans fraude: *Redde debitum tuum.* Ce n'est point un simple conseil, ce n'est point une pure libéralité, c'est une obligation, c'est une dette; vous devez aux pau-

vres l'argent que vous dissipez en folles dépenses, en repas somptueux, en ameublements superbes, en habits superflus ou trop magnifiques, en jeux ou divertissements excessifs; ne pas le donner aux pauvres, c'est, selon l'Ecriture, commettre une injustice, et vous rendre aussi coupables que si vous preniez le bien d'autrui. Oui, riches du monde, notre ministère nous oblige, et c'est l'apôtre saint Paul qui le demande des ministres de l'Evangile; il nous oblige, dis-je, de vous intimor, de vous ordonner même de la part du Seigneur, de donner aisément aux pauvres : *Dicitebuz hujus sæculi præcipe facile tribuere.* (1 Tim., VI, 18.) Mais, demanderez-vous peut-être, est-ce pour les riches une obligation bien étroite de faire l'aumône? Oui, elle est si étroite et si absolue, que, quiconque ne la remplira pas, ne peut éviter la damnation. N'en cherchez point d'autres preuves que la terrible sentence qui sera prononcée au dernier jugement contre les réprouvés : *Discedite a me* (Matth., XXV, 41), etc. (Voy. les Leçons du lundi après le 1^{er} Dimanche de Carême, tirées de saint Augustin, sermon 5, *De tempore.*) *Allez, maudits, allez au feu éternel. « Esurivi : » J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger.* O mes frères, si nous réfléchissions un peu sérieusement sur ce défaut de miséricorde, qui doit être le fondement de la condamnation des méchants, comment ne nous empresserions-nous pas à détourner de dessus nos têtes cet arrêt funeste par l'exercice de la charité chrétienne? Non, mes frères, point de miséricorde à attendre de la part de notre Dieu, si nous n'avons pas soulagé Jésus-Christ, en la personne de nos frères; tous ceux qui auront manqué à ce devoir, seront la proie des flammes éternelles : *Illuc conjiciuntur*, dit saint Grégoire de Nazianze, *quia Christum per pauperes minime curarunt.*

Mais pourquoi seront-ils traités si sévèrement? Saint Jean en donne la raison : c'est qu'ils n'auront point eux-mêmes la charité de Dieu; car s'ils l'avaient aimée, ils auraient aussi aimé le prochain, pour l'amour de lui. *Si quelqu'un de nous*, dit cet apôtre, *a des biens de ce monde, et qu'il ne soulage pas son frère dans ses nécessités, comment la charité de Dieu peut-elle demeurer en lui? « Qui habuerit substantiam hujus mundi, etc., quomodo charitas Dei manet in eo? » En vain direz-vous que vous aimez votre frère; montrez cet amour par des secours réels et effectifs : « Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate. »* (1 Joan., III, 17, 18.)

Ici on réfutera les prétextes qu'apportent ordinairement les riches pour se dispenser de l'aumône. Je n'ai point de superflu, dit-on, j'ai une grosse famille à élever; nous sommes dans des temps trop fâcheux, et qui nous laissent à peine de quoi vivre honnêtement; il y a bien des pauvres faimés, ajoute-t-on, de mauvais pauvres qui pourraient bien travailler; d'ailleurs je fais quelques petites aumônes de temps en

temps. Ne dites pas, riches du monde, que vous n'avez point de superflu; je réponds avec l'Evangile, que vous en avez; ce qui vous reste après le nécessaire à la conservation de votre vie et à la bienséance de votre état, est un superflu que Jésus-Christ vous ordonne de donner aux pauvres : *Quod superest, date eleemosynam.* (Luc., XI, 41.) Retranchez ce que vous accordez à la vanité, à la cupidité, à la mollesse de la vie; réglez vos dépenses sur les maximes de l'Evangile, vous trouverez du superflu. Que deviendraient les pauvres, si les riches voulaient mesurer leur nécessaire sur les différentes passions auxquelles ils se laissent aller? Quoi! la Providence les aurait-elle abandonnés? Le penser, ne serait-ce pas faire outrage au Père commun de tous les hommes?

Vous avez beaucoup d'enfants, ajoutez-vous, qu'il faut élever et établir. Pourvoyez à leurs besoins et à leur établissement, vous le devez; mais, répond saint Augustin, vous qui avez des enfants, comptez-en un de plus, et donnez quelque chose à Jésus-Christ : *Filius habes; unum plus numeras, et da aliquid Christo.* Si au lieu de quatre enfants, vous en aviez cinq, abandonneriez-vous ce dernier? Donnez aux pauvres le pain que vous donneriez à ce cinquième enfant; que Jésus-Christ prenne sa place, comme étant de votre famille. Quel honneur pour vos enfants, de compter Jésus-Christ au nombre de leurs frères! *Unum plus numeras, et da aliquid Christo.*

N'ajoutez pas que les temps sont trop fâcheux; s'ils le sont pour vous, combien ne le sont-ils pas davantage pour les pauvres! (Si on est dans un temps de calamités, où les nécessités des pauvres sont plus pressantes, et quelquefois extrêmes, on déclarera aux riches qu'ils doivent diminuer du nécessaire à leur état.)

Enfin, que le prétexte de la fainéantise de certains pauvres ne vous autorise pas à refuser l'aumône à tous indifféremment. Peut-être celui à qui vous manqueriez de la faire, serait-il dans un besoin pressant. La charité exige que nous présumions en bonne part de nos frères; Jésus-Christ tiendra toujours comme fait à lui-même, ce que nous aurons fait au moindre d'entre eux.

Ecoutez ce que dit là-dessus saint Grégoire : Quand même les pauvres qui vous demandent l'aumône, vous paraîtraient répréhensibles, gardez-vous de les mépriser; faites-leur une salutaire correction, mais en même temps respectez-les : c'est pour vous une obligation; et il peut arriver que Jésus-Christ se présente à vous en la personne de quelqu'un d'eux : *Pauper cum reprehensibilis cernitur, moneri debet, despici non debet; omnes venerandi sunt, tantum necesse est, quanto quis eorum sit Christus, ignoras.* (Voy. dans le Bréviaire nouveau, les Leçons de la 2^e semaine de Carême.) Ne prétendez pas vous justifier sur quelques aumônes fort légères que vous distribuez de temps en temps : elles doivent être pro-

portionnées à la quantité des biens dont la Providence vous a confié la dispensation; c'est, au sentiment de saint Augustin, enlever aux pauvres ce qui leur appartient, de ne leur pas faire part de ce qui est au delà de votre nécessaire : *Quidquid nobis Deus plus quam opus est, dederit, id per nos aliis largiendum transmisit; quod si non dederimus, res alienas invasimus.*

Peut-être alléguerez-vous encore le prétexte des nécessités extraordinaires qui peuvent survenir : sollicitudo superflue et condamnée par Jésus-Christ, et qui ne peut, dit saint Thomas, dispenser les riches de faire l'aumône de leur superflu. Pour vous exciter à vous mettre au-dessus de tous ces vains prétextes, réfléchissez, mes frères, sur les avantages attachés à l'aumône; à peine un discours suffirait-il pour les détailler, et en faire sentir tout le prix; l'Écriture est remplie des promesses faites aux hommes miséricordieux; promesses de toute espèce de biens, temporels, spirituels, éternels. (On en fera le détail, qui est aisé à prouver par l'Écriture.) *Feneratur Domino qui miseretur pauperis; et vicissitudinem suam reddet ei.* (Prov., XIX, 17.) C'est prêter à usure au Seigneur, que d'avoir pitié du pauvre. L'apôtre saint Paul en assurait les Corinthiens, les exhortant à soulager leurs frères en leurs nécessités : *Qui administrat semen seminanti, et panem ad manducandum præstabit, et multiplicabit semen vestrum.* (Voy. le chap. IX de la 1^{re} Lettre aux Corinthiens.) L'expérience en est une preuve journalière. Que de familles aujourd'hui opulentes sont redevables de leurs richesses et de leur état à l'abondance de leurs aumônes !

Que dirai-je des biens spirituels ? (On citera quelques passages des mieux choisis.) *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis.* (Luc., XI, 41.) L'aumône procure des grâces de conversion : *Eleemosyna ab omni peccato et a morte liberat, et non patietur animam ire in tenebras.* (Tob., IV, 41.) Point de moyen plus efficace pour se rendre digne des miséricordes du Seigneur : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem; in die mala liberabit eum Dominus.* On fera valoir ce dernier passage, en paraphrasant ces paroles du Psalmiste et celles qui suivent : *Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus.* (Psal. XI, 2, 4.) L'expérience le confirme. Je ne me souviens pas, dit saint Jérôme, d'avoir vu périr, par une mauvaise mort, un homme qui a exercé pendant sa vie les œuvres de charité : *Non meminime legere mala morte mortuum, qui liberet opera charitatis exercuit.* Et comment pourrait-il mourir mal, ayant un si grand nombre d'intercesseurs qui prient pour son salut ? *Habet enim intercessores multos; et impossibile est multorum preces non exaudiri.*

Mais qu'est-il besoin d'autre témoignage que celui du Sauveur même ? Sur quoi appuiera-t-il la sentence de prédestination au jour de sa justice ? n'est-ce pas sur les œu-

vres de miséricorde que l'on aura exercées ? *Non ergo itis in regnum,* dit saint Augustin, expliquant la sentence des bons, *quia non peccastis, sed quia vestra peccata eleemosynis redemistis.*

Ah ! mes frères, pouvez-vous entendre ces vérités consolantes, sans être animés à faire l'aumône ? Toute sorte d'intérêts ne doit-il pas vous y engager ? Quelque peu que vous puissiez avoir, ne vous efforcerez-vous pas d'imiter la veuve dont il est parlé dans l'Évangile, et qui mérita l'éloge même du Sauveur ? Elle donna au Seigneur ce qui lui était nécessaire pour vivre ; Dieu ne l'y obligeait pas, mais elle savait le prix de l'aumône ; elle eût souhaité en faire davantage. Que ceux de vous, mes frères, que la pauvreté met hors d'état de soulager leurs frères dans leurs nécessités corporelles, désirent de le pouvoir faire, qu'ils leur rendent tous les services dont ils sont capables ; et le Seigneur leur tiendra compte de leur bonne volonté. Pour vous, mes frères, qui possédez des biens, renouvelez aujourd'hui votre ardeur, pour satisfaire au précepte de l'aumône, qui, comme vous venez de le voir, est tout à la fois des plus indispensables et des plus avantageux. Apprenez encore la manière de vous en acquitter chrétiennement.

Deuxième point. — Rien de plus précieux que les avantages attachés à l'aumône : si tous les riches avaient à cœur leurs véritables intérêts, ils s'empresseraient de répandre leurs richesses dans le sein des pauvres ; mais, pour avoir part à ces avantages, il faut que l'aumône soit faite de notre propre bien, et non du bien d'autrui : *Ex substantia tua fac eleemosynam,* disait Tobie à son fils : « Faites l'aumône de votre propre substance. » (Tob., IV, 7.) Quelle erreur que de s'imaginer que Dieu approuve les présents que lui font les hommes injustes : *Dona iniquorum non probat Altissimus.* (Eccl., XXXIV, 23.) Offrir un sacrifice du bien du pauvre, c'est, ajoute l'Esprit-Saint, ressembler à celui qui égorge un fils en la présence de son père : *Qui offert sacrificium ex substantia pauperum, quasi qui victimat filium in conspectu patris.* (Ibid., 24.) Le Seigneur lui-même déclare par Isaïe qu'il a en horreur un tel holocauste : *Odio habens rapinam in holocausto.* (Isa., LXI, 8.) Il y a ici un bel exemple à citer, c'est celui de Zachée, qui commença par payer ce qu'il devait, et qui donna la moitié de ses biens aux pauvres. (Luc., XIX, 1 seqq.)

Imitez, dira-t-on, mes frères, un si beau modèle, commencez par satisfaire tous ceux à qui vous avez fait quelque tort ; si vous ne pouvez pas les connaître, prenez conseil d'un bon confesseur pour savoir en quelles bonnes œuvres vous devez employer les sommes dont vous êtes redevables, et quelles aumônes vous êtes obligés de faire. (On dira ici un mot pour les femmes, les jeunes gens et les domestiques, à qui il n'est pas permis de faire des aumônes du bien de la famille, à moins qu'elles ne soient modérées

et du consentement, au moins présumé, des époux, des parents et des maîtres.)

La seconde condition qui doit accompagner l'aumône, c'est de la faire avec promptitude et avec joie. Faire acheter aux pauvres, par une longue et injurieuse attente, l'aumône qu'on leur fait, c'est, au sentiment de saint Augustin, s'exposer à perdre le mérite de son action. Ces sortes de personnes cherchent plutôt, pour l'ordinaire, à se délivrer de l'importunité des misérables qu'à les assister dans leurs besoins : *Si dederis panem ut careas tadio interpellantis, panem et meritum perdidisti*. Gardez-vous donc, mes frères, d'exposer les pauvres de Jésus-Christ aux murmures et à l'impatience; ne les renvoyez pas au lendemain lorsque vous pourrez les assister le jour présent : c'est l'avis que vous donne l'Esprit-Saint au *Livre des Proverbes* (chap. III, vers. 28) : Ne dites pas à votre ami : Allez, revenez demain, si, dès aujourd'hui, vous pouvez lui accorder ce qu'il désire de vous : *Ne dicas amico tuo : Vade, et revertere : cras dabo tibi, cum statim possis dare*. N'affligez pas par vos délais l'âme du nécessiteux : *Cor inopis ne afflixeris, et non protrahas datum angustianti*. (*Eccli.*, III, 3-6.) Ne l'exposez pas à vous maudire, de peur que le Seigneur ne l'exauce dans sa colère. *Hilarem enim datorem diligit Deus*. (*II Cor.*, XIV, 7.) Ne montrez jamais aux pauvres un visage triste; rendez-leur supportable leur misère par votre affabilité : *Congregationi pauperum affabilem te facito* (*Eccli.*, IV, 7); vous souvenant que Dieu aurait pu vous faire naître dans le même état, et qu'il peut vous y réduire.

La troisième qualité de l'aumône, c'est qu'elle soit prudente, c'est-à-dire proportionnée et à vos biens et à la nécessité des pauvres. On citera ici le texte de saint Paul dans sa *II^e Epître aux Corinthiens*, chap. VIII, vers. 14, où ce grand apôtre leur prescrit les règles qu'ils doivent garder dans leurs aumônes. Il veut qu'ils la fassent avec libéralité, mais aussi avec une juste modération : *In presenti tempore vestra abundantia illorum inopiam suppleat, ut fiat aequalitas*. (Voy. les versets 8 et 9 du même chapitre. Voy. les *Méditations ecclésiastiques*, pour le samedi de la huitième semaine après la Pentecôte; et le VI^e chap. de saint Matthieu.) Il faut aussi avoir égard à la misère des pauvres, en préférant ceux qui sont dans des besoins réels et pressants, à ceux qui peuvent se passer plus aisément de vos charités.

Mais la principale qualité ou condition de l'aumône, c'est qu'elle soit faite en vue de Dieu, et pour soulager Jésus-Christ dans ses membres. Prenez garde, dit le Sauveur lui-même, de ressembler aux hypocrites qui font sonner de la trompette pour appeler les pauvres ! ils ont déjà reçu leur récompense; le Seigneur ne récompensera que les aumônes qui auront été faites pour lui plaire, et avec les dispositions qu'il exige pour que nos bonnes œuvres méritent le ciel. Ajoutez à cette pureté d'intention les sentiments d'humilité; considérez Jésus-

Christ en la personne du pauvre : celle vu vous engagera à vous humilier, à le traiter avec respect, à l'honorer comme Jésus-Christ même. (Application aux auditeurs.)

Est-ce ainsi que vous avez fait l'aumône ? (On récapitulera les qualités ci-dessus exposées; on s'attachera spécialement à combattre les riches impitoyables qui diffèrent toujours de faire l'aumône.) C'est violer le précepte du Seigneur, être l'homicide de ses frères, de ne donner à Dieu que ce que l'on ne peut retenir. Ce n'est pas cependant que je prétende blâmer ceux qui, par leurs testaments, ordonnent de bonnes œuvres; ce que j'avance, et qui est vrai, c'est que de refuser l'aumône pendant sa vie, et ne vouloir se dessaisir de ses richesses que lorsque la mort nous les ravit, c'est, selon la pensée de saint Basile, ne vouloir être charitable envers les hommes que lorsque l'on cessera de vivre parmi eux.

Quoi ! mon frère, vous ne voudriez être libéral envers les hommes que lorsque vous serez renfermé dans un tombeau et rongé des vers ! Ne savez-vous pas que Dieu demande de nous une hostie vivante, et que c'est être ingrat de ne lui offrir que les restes d'une victime ? Changez, changez de conduite, et, dès ce jour, pourvoyez aux nécessités pressantes de vos frères, parce que vous ne savez pas si vous le pourrez demain; cachez au plus tôt votre argent, non pas dans l'endroit le plus secret de vos maisons et de vos coffres, mais dans les mains et dans le sein des pauvres; faites-vous, tandis que vous êtes en santé, des amis qui, à votre mort, prient pour vous.

Oh ! quelle joie pour votre âme, si, au sortir de cette vie, la voix des pauvres se fait entendre aux oreilles de Dieu, et demande pour elle un jugement de miséricorde ! Que ces considérations, mes frères, nous aiment les uns et les autres à pratiquer l'aumône tous les jours de notre vie, et à la pratiquer d'une manière chrétienne. Demandons-en la grâce à Jésus-Christ durant le sacrifice que nous allons offrir; prions-le de nous remplir de l'esprit de miséricorde, afin que nous méritions d'entendre de sa bouche l'arrêt favorable qu'il adressera aux élus, au grand jour de ses justices.

On peut tirer le fond d'un discours sur l'aumône, du passage de saint Grégoire de Nazianze, cité ci-après. Il est si bien détaillé que l'on a cru devoir le rapporter tout entier : *Nullus cultus*, dit-il (orat. 17, *De pauperum amore*), *nullus cultus Deo perinde gratus est ut misericordia erga pauperes*. *Nam 1^o Deus vult quosdam esse pauperes, ut nos infirmitatis nostræ submonerent. 2^o Pauperes juvandi sunt, quia fratres nostri sunt, tum naturæ, tum imaginis Dei in Christo renovatæ, tum fidei, spei, dilectionis et adoptionis divinæ, tum vite beatæ respectu. 3^o Quia ad Christum communem fratrem aspiramus. 4^o Quia cum nihil sit stabile in presenti, de opibus per pauperes in tuto collocandis est cogitandum. 5^o Ob infinita hujus rei commoda, quæ ad tria revocari possunt, scilicet, a malis*

præservatio, salutis certitudo, præmiorum maxima fiducia. 6° *Quia Deus qui innumera nobis contulit beneficia, jubet ut pauca fratribus largiamur.* 7° *Nihil tam proprium Deo, quam misericordia et beneficia: ille autem nobis imitandus est.* 8° *Pauperes sub speciali cura et providentia Dei latent, teste Scriptura.* 9° *Quia in die judicii, electi ob eleemosynas factas cælo, reprobi ob eas neglectas inferno adjudicabuntur.*

De la prudence du salut. — Le cinquième sujet que l'Evangile de ce jour fournit occasion de traiter, et qui est d'une extrême conséquence, c'est la prudence du salut opposée à la fausse prudence des gens du monde. Bourdaloue l'a traité, dans le tome II de ses *Exhortations*, avec sa solidité ordinaire, non en discours méthodique, mais comme par manière de conférence. Un ministre de l'Evangile, éclairé et prudent, trouvera dans cet auteur de quoi traiter ce sujet avec beaucoup d'utilité pour ses auditeurs et pour soi-même; il s'arrêtera à ces paroles: *Filii hujus sæculi*, etc., qui fourniront le texte: *Les enfants du siècle sont plus habiles dans leurs affaires que les enfants de lumière.* (Luc., XVI, 8.)

Qu'a prétendu le Sauveur en prononçant cet oracle rapporté dans l'Evangile? Nous instruire, mes frères, nous humilier et nous animer: nous instruire de la véritable prudence; nous humilier, en nous mettant devant les yeux ce que les gens du monde font pour réussir dans leurs affaires temporelles; nous animer à faire, pour notre salut, au moins autant que les sages mondains font pour venir à bout de leurs entreprises. N'est-ce pas, en effet, ce que la plupart des chrétiens ont à se reprocher? Les gens du monde ne sont-ils pas mille fois plus circonspects, plus ardents, plus prudents pour des intérêts périssables et tout humains, qu'ils ne le sont pour les intérêts de leur âme et de leur éternité, qui est de tous les intérêts le plus essentiel et même le seul véritable? Disons mieux, et confondons-nous aujourd'hui, mes frères: doués de la sagesse en toute autre chose, guidés par la prudence en toutes les autres affaires, cette sagesse, cette prudence ne nous manquent que dans l'affaire du salut.

Apprenons donc aujourd'hui ce qu'il nous importe le plus de savoir; apprenons quelle est la vraie prudence: *Discubi sit prudentia*, nous dit Dieu par un prophète (*Baruch.*, III, 14); concevons l'estime qu'elle mérite; discernons-la de celle qui n'en a que l'apparence; instruisons-nous avec soin de ses fonctions et des règles qu'elle nous prescrit. Esprit divin, qui êtes un esprit de prudence, communiquez-le à celui qui entreprend de parler de votre part, afin qu'il puisse l'inspirer à tous ses auditeurs.

Premier point. — De toutes les vertus morales, celle à laquelle le grand saint Antoine donne la préférence, c'est la prudence chrétienne: rien en effet n'est plus utile; et sans elle, au sentiment de saint Bernard, la vertu dégénérerait en vice:

Tolle hanc, et virtus vitium erit. (Vide S. Thom., II-II, quæst. 47 seqq., et art. 13, quæst. ejusdem. — Voy. aussi le *Pasteur apostolique*, tom. II, De la prudence.)

Mais pour vous en donner toute l'estime qu'elle mérite, il faut vous en expliquer la nature et les différentes espèces. Qu'est-ce que la prudence? C'est, disent les philosophes et les théologiens, l'ordre des moyens à la fin. Elle consiste à chercher, à prendre les moyens les plus propres pour parvenir à la fin que l'on s'est proposée. Saint Thomas en distingue de trois espèces: une prudence fausse, et qui n'en a que l'apparence; c'est celle de tous ceux qui proposent une mauvaise fin, ne pensent qu'à s'enrichir, qu'à s'élever, en un mot, qu'à contenter quelques-unes de leurs passions; ils ne négligent aucun des moyens qui peuvent les y conduire. Telle fut la prudence du receveur dont il est parlé dans notre Evangile, qui, pour se mettre à couvert de la pauvreté, ne craignit point de faire tort à son maître.

La seconde espèce de prudence, est celle des gens du monde à l'égard de leurs affaires temporelles: du négociant pour réussir dans son commerce; d'un homme public, pour réussir ou faire son emploi avec honneur; cette sorte de prudence, dit le saint docteur, quoique vraie, est cependant imparfaite, dès qu'on la borne à la vie présente.

Enfin, la vraie et la parfaite prudence, est celle des justes, appelés par Jésus-Christ les enfants de lumière, qui, n'ayant en vue que leur fin dernière, qui est Dieu, rapportent tout à cette fin, et ne sont occupés qu'à chercher et à prendre les moyens les plus efficaces pour y arriver sûrement.

Or, mes frères, laquelle de ces prudences mérite plus notre estime? Laquelle devons-nous tâcher d'acquérir? Ce n'est pas certainement la première, qui met toute sa fin à contenter les désirs de la chair; prudence damnable, et qui est néanmoins presque générale: *Stultorum infinitus est numerus* (*Eccl.*, I, 15), parce qu'elle donne la mort à l'âme, en la privant de la vie de la grâce, et que le fruit de cette prudence est la mort éternelle. Ce n'est pas non plus la seconde espèce de prudence qui, à proprement parler, ne mérite pas ce nom, et qui est une vraie imprudence dans les chrétiens. Oui, mes frères, je ne crains pas de le dire: se borner à réussir dans les affaires temporelles, y mettre tous ses soins, tandis que l'on vit dans une négligence entière des devoirs du christianisme, c'est, à le bien prendre, n'avoir ni jugement, ni bon sens.

En effet, y a-t-il du bon sens et de la conduite à reconnaître, en qualité de chrétiens, un bonheur éternel qui est le salut, un bonheur pour lequel nous avons été créés, que Dieu nous a marqué comme notre fin dernière; un bonheur qui est au-dessus de tout autre bien, qui est seul le souverain bien; y a-t-il, dis-je, le moindre rayon de sagesse et de prudence à croire, par la foi, ce royaume céleste qui nous est promis, et à ne l'envisager jamais ou presque jamais dans

ce que l'on fait ; à ne prendre presque aucune mesure pour s'en assurer la possession, à vivre tranquillement et habituellement dans un danger prochain d'en être exclu sans ressource ? Car, prenez garde, mes frères, la vraie prudence chrétienne ne consiste pas précisément à se proposer une fin quelle qu'elle soit, mais une fin digne du christianisme que nous professons. Or, devenir riche et grand, selon le monde, vivre commodément et selon tous les agréments de la vie, ce n'est point là, et ce ne peut être notre fin : et jamais il ne sera permis à un chrétien de l'avoir en vue dans sa conduite.

Voyez dans Bourdaloue une belle comparaison d'un prince qui, par le droit de sa naissance, pourrait aspirer à la plus belle couronne, et qui, sans se mettre en peine de l'acquérir, bornerait toutes ses prétentions à posséder un petit coin de terre, et se consumerait de peines, de travaux et de veilles. Le regarderiez-vous comme un homme sage ? Loueriez-vous son habileté ; et quand même il réussirait, ne traiteriez-vous pas ses prétendus succès de folies et d'extravagances ? Appliquez-vous cette figure, mes frères, si, dans ce que vous entreprenez et exécutez, vous n'envisagez que la vie présente ; le parallèle n'est que trop juste.

Nous est-il donc défendu, me demanderez-vous, et est-ce agir contre la prudence, d'avoir soin de nos biens, de veiller à nos affaires temporelles, de travailler à notre établissement et à celui de notre famille, à nous avancer même dans le monde, autant qu'il peut être convenable à notre condition ? Non, mes frères, cela n'a rien de contraire à la véritable sagesse, pourvu que vous fassiez bien la différence de deux sortes de fins, et que vous mettiez, entre l'une et l'autre, la subordination requise. Il y a une fin prochaine et particulière, et il y a une fin dernière et générale. La fin prochaine et particulière, c'est, si vous le voulez, l'entretien de vos héritages, le bon emploi de votre argent, l'acquisition d'une terre, le gain d'un procès, une place à obtenir, un mariage à ménager, un profit à faire, en un mot, tout ce que l'on se propose par rapport à cette vie, tout ce qui en partage les divers exercices. Mais la fin dernière et générale est une autre vie que celle-ci, c'est la vie éternelle, c'est le salut : voilà ce que vous devez regarder comme un point essentiel de votre religion.

Or, n'est-il pas visible que la fin dernière et générale doit l'emporter sur toutes les fins prochaines et particulières, et que toutes celles-ci ne doivent être considérées que comme des moyens d'atteindre à celle-là ? Pourquoi cela ? C'est que toutes les autres fins n'ont qu'un temps, et même bien court, et qu'elles ne sont que passagères ; au lieu que la fin dernière est le terme qui ne passe point, et après lequel il n'y a plus rien à prétendre ni à désirer. De quoi sert à l'homme, dit notre divin Maître, de gagner tout le monde, si, après sa mort, son âme

est ensevelie dans les enfers, s'il est perdu pour jamais ? Qui pourra le dédommager d'une telle perte ? *Quid prodest ?* etc. (On pourra ici faire un détail propre à l'auditoire.)

Concluons, mes frères, que la prudence du salut est la seule véritable, la seule qui mérite notre estime, et qu'elle doit présider dans toutes nos autres affaires ; en user autrement, c'est renverser l'ordre qu'il doit y avoir entre la fin prochaine et la fin dernière, entre la fin particulière et la fin générale ; c'est pécher contre la sagesse et en détruire le principe fondamental. Peut-être serez-vous surpris de m'entendre dire qu'il faut consulter la prudence du salut, même dans les affaires temporelles, dans le commerce, dans les engagements du monde, dans la conduite de vos familles ? Rien cependant de plus vrai, mes frères ; c'est même dans ces sortes d'affaires qu'elle est d'une plus grande nécessité, parce qu'il y a plus de danger de s'écarter de la fin dernière, et d'agir contre l'affaire essentielle, et par conséquent contre la prudence du salut. N'est-il pas constant, que, dans quelque état que l'on soit, quelque affaire que l'on ait à traiter, on doit agir chrétiennement ? Un marchand doit négocier en chrétien, un artisan travailler en chrétien, et ainsi des autres professions, depuis les plus relevées jusqu'aux plus obscures. (Voyez cette pensée parfaitement développée dans l'instruction de la prudence du salut.) Et d'où viennent tous les désordres qui règnent dans les différents états ? C'est que l'on ne consulte que la prudence humaine, et que l'on est généralement prévenu d'une erreur également injurieuse à Dieu et pernicieuse au salut ; savoir, que dans les affaires du monde, il n'y a point d'autres règles à prendre que les maximes et les principes du monde.

Quoi donc ! Les affaires du monde ne doivent-elles pas être les affaires du salut, les affaires de Dieu ? Où trouvera-t-on donc dans l'Evangile cette distinction et ce partage que l'on voudrait introduire dans la vie des hommes ? Le Sauveur ne déclare-t-il pas que quiconque n'amasse point avec lui, dissipe ? *Qui non est mecum, contra me est ; et qui non colligit mecum, dispergit.* (Luc., XI, 23.) On en viendra aux affections, que l'on tirera du Livre des Proverbes et des Psaumes. O enfants des hommes ! jusqu'à quand vous laisserez-vous aveugler ? Jusqu'à quand vous conduirez-vous par une fausse prudence que Dieu réproche ? *Prudentiam prudentium reprobabo.* (Isa., XXIX, 14 ; I Cor., I, 19.)

N'est-ce point, mes frères, par cette prudence toute mondaine que vous vous êtes conduits jusqu'à présent ? Jeunes gens, que vous proposez-vous, et quel est le but de tous vos désirs et de tous vos projets ? Est-ce le salut ? Pères de famille, faites-vous entrer le salut dans le gouvernement de votre famille ? Toutes vos pensées, toutes vos vues, toutes vos démarches tendent-elles à assurer votre salut et celui de vos enfants ?

Hélas ! avouez-le pour votre confusion, votre sagesse n'a été qu'une sagesse animale, terrestre, diabolique : *Sapientia terrena, animalis, diabolica*. (Jac., III, 13.) Il faudra expliquer ces trois mots : *terrena*, c'est pour l'acquisition des biens de la terre ; *animalis*, c'est pour les voluptueux, qui ne pensent qu'aux plaisirs du corps ; *diabolica*, pour les superbes, qui imitent l'orgueil de l'ange rebelle.

Travaillez donc, mes frères, dès ce moment, à acquérir la véritable prudence, si recommandée dans les Livres saints ; regardez-la comme la vertu morale que l'homme doit avoir le plus à cœur : *Fili mi, inclina cor tuum ad cognoscendam prudentiam*. (Prov., II, 2.) Heureux l'homme qui en est pourvu ! *Beatus homo qui affluit prudentia ! pretiosior est cunctis opibus*, etc. (Prov., III, 13.) *Vide reliqua*.) Jésus-Christ a eu soin de la recommander à ses apôtres : *Estote prudentes sicut serpentes*. (Matth., X, 16.) Et saint Pierre y exhorte tous les fidèles : *Estote itaque prudentes*. (1 Petr., IV, 7.) C'est un don des plus précieux du Saint-Esprit.

Vous venez de voir combien ce don est estimable ; apprenez encore quelles en sont les fonctions et les règles : *Attendite ut sciatis prudentiam*. (Prov., IV, 1.)

Deuxième point. — Les maîtres de la morale, traitant de la prudence, disent qu'elle a trois fonctions principales : la première, c'est de bien délibérer ; la seconde, de choisir les moyens les plus propres pour parvenir à sa fin ; et la troisième, de les mettre en exécution. La première s'appelle conseil ; la seconde, jugement ; la troisième, l'empire ou l'action. Or, pour bien délibérer, il faut juger de chaque chose selon la lumière de la foi ; elle est le flambeau qui doit nous éclairer ; à l'aide de cette lumière, nous jugerons sainement de la pauvreté et des richesses, de l'adversité et de la prospérité, des humiliations et de l'honneur : nous ferons un juste discernement et un choix sage de ce qui peut nous conduire plus sûrement à la fin dernière ; nous saurons profiter de tout pour le salut ; rien ne nous empêchera d'exécuter ce que nous avons reconnu devoir nous être le plus utile pour l'intérêt de notre âme. Il faudra donner quelques exemples de tout cela, et dire quelque chose des défauts opposés à la prudence, qui sont la précipitation, l'inconsidération et l'inconstance.

Gardez-vous de ces défauts, vous surtout, jeunes gens, qui prenez des états sans conseil ; qui que vous soyez, suivez l'avis de saint Paul : *Videte, fratres, quomodo caute ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes : nolite fieri imprudentes, sed intelligentes quæ sit voluntas Dei*. (Ephes., V, 15-17.)

Voici en peu de mots les règles que dicte la prudence chrétienne.

La première est de n'entreprendre et de ne faire jamais rien qui puisse préjudicier à votre salut ; regardez le plus petit péché

vénial comme une perte plus grande que celle de tous les biens du monde.

La seconde est de faire tout servir à votre salut, non-seulement les œuvres de piété, mais même tout ce qui a rapport à votre état. Ne tombez pas dans l'illusion dont la plupart des chrétiens sont prévenus, qu'à l'égard du salut, les affaires du monde sont comme des choses indifférentes. Tout, hors le péché, peut nous y servir. Il y a dans le monde différentes vocations ; dès que nous sommes dans quelque ministère par l'ordre de Dieu, tout ce que nous y faisons, tout ce que nous y souffrons, peut contribuer à notre salut.

La troisième règle est de recourir au conseil des gens prudents. Nous ne pouvons trop nous délier de nous-mêmes : *Ne imitaris prudentia tuæ*. (Prov., III, 3.) C'est l'effet de la vraie prudence, de se laisser conduire par ceux que Dieu a préposés pour nous aider de leurs lumières et pour nous gouverner. (On finira par quelques considérations frappantes.) Voyez, mes frères, ce que l'on fait dans le monde, et ce que vous avez fait vous-mêmes pour les choses temporelles. Quelle attention, quelle habileté, quelle ardeur pour y réussir ? Ne serait-ce pas pour vous un grand sujet de confusion, si les mondains faisaient plus pour se perdre, que vous pour vous sauver ? *Magna confusio*, dit saint Bernard, *magna valde, quod illi ardentius perniciosa concupiscunt, quam nos utilia*. Détestons tous l'indifférence et la négligence où nous avons vécu en ce qui regarde les choses du ciel ; conjurons celui qui est l'auteur des bons conseils, et qui répand son esprit de sagesse sur ceux qui les lui demandent ; conjurons-le tous, avec humilité et ferveur, de nous accorder cette prudence des vrais enfants de Dieu, qui nous guide dans toutes nos démarches, et qui nous conduira sûrement au port du salut.

La vie qu'un chrétien doit mener après son baptême. — L'Épître de la Messe est tirée du VIII^e chapitre de la *Lettre* de saint Paul aux *Romains*. Elle est presque tout entière sur la vie mortifiée et spirituelle que doit mener tout chrétien après son baptême ; c'est comme une conclusion que l'Apôtre tire de ce qu'il a dit auparavant des effets de ce sacrement. On peut y trouver une instruction très-propre pour la saison de l'été, où l'on ne s'adonne que trop souvent aux plaisirs des sens. On lira attentivement les chapitres précédents, surtout le commencement de celui-ci. Il serait à souhaiter que l'on pût lire aussi le docte commentateur Cornelius sur cet endroit.

Si l'on veut prendre un texte, on s'en tiendra aux paroles de l'Épître : *Ergo, fratres, debitores sumus non carni, ut secundum carnem vivamus : « Mes frères, nous ne sommes donc pas redevables à la chair, »* etc.

(Voy. les *Méditations ecclésiast.*, t. III, sur l'Épître de ce jour ; NEVEU dans ses *Réflexions* ; les auteurs des *Retraites*, surtout Bourdaloue. On pourrait aussi, sur ces mê-

mes paroles, traiter de la fin de l'homme : ce sujet, quoique fondamental, est rarement traité dans la chaire.)

Voilà, mes frères, la belle conclusion de l'apôtre saint Paul ; elle commence l'Épître de ce jour ; après avoir exposé aux premiers chrétiens les effets admirables du baptême, et principalement la dignité d'enfants de Dieu, de frères de Jésus-Christ et de temples du Saint-Esprit, à laquelle ils ont été élevés ; après leur avoir déclaré qu'ils ont renoncé aux œuvres de la chair, et qu'ils doivent se conduire par l'esprit de Jésus-Christ, il tire cette solide conséquence : Mes frères, nous ne sommes donc pas redevables à la chair ; ce n'est point par elle que nous avons été justifiés, mais par la vertu de l'Esprit divin. Ne vivons donc point selon la chair, c'est-à-dire ne suivons point ses convoitises ; ne nous laissons point aller à nos passions ; n'agissons point selon les maximes du monde corrompu, conduisons-nous par les mouvements de l'Esprit-Saint ; vivons comme des hommes spirituels en qui l'esprit divin habite : *Debitorum sumus non carni, ut secundum carnem vivamus*. (On peut voir ce que nous avons dit de la mortification au cinquième dimanche de l'Avent.)

Arrêtons-nous aujourd'hui, mes frères, à bien pénétrer le sens de ces paroles ; convainquons-nous bien des motifs qui doivent nous engager à mener une vie mortifiée, une vie spirituelle ; étudions-en la pratique.

Pourquoi tous les chrétiens doivent-ils mener une vie mortifiée, une vie spirituelle ? Premier point. Quelle en est la pratique ? Second point.

Premier point. — Pour bien entendre la leçon que l'Apôtre nous donne dans notre Epître, il faut d'abord prendre une idée juste de ce que l'on appelle vivre selon la chair, et vivre selon l'esprit ; c'est de l'Apôtre lui-même que nous l'apprendrons. Il en fait un détail dans sa *Lettre aux Galates*, où il exhorte ce peuple à marcher selon l'esprit, et à ne pas suivre les désirs de leur chair. Il y a dans nous, dit-il, comme deux hommes toujours opposés l'un à l'autre ; l'homme charnel et l'homme spirituel : *Hæc sibi ad invicem adversantur*. (*Galat.*, V. 17.) Vivre selon la chair, c'est suivre les désirs de l'homme charnel ; les œuvres principales, auxquelles ils nous portent, sont les plaisirs grossiers, l'impureté, les ivrogneries, les débauches et autres crimes semblables. L'homme spirituel, au contraire, nous fait pratiquer des œuvres de charité, de patience, de foi, de modestie, de tempérance, de chasteté. Que devons-nous donc faire, mes frères, et quelle est notre obligation essentielle ? C'est de combattre sans cesse contre notre chair, et de suivre les mouvements de l'esprit divin. Ecoutez les raisons que l'Apôtre vous met devant les yeux dans l'Épître de ce jour. Il y en a cinq ou six plus pressantes l'une que l'autre. (Voyez les dans le commentateur ci-dessus cité.)

La première, c'est que si nous vivons selon la chair, nous ne pourrions conserver la vie de la grâce, nous mourrions de cette mort spirituelle qui doit être suivie d'une damnation éternelle : *Si enim secundum carnem vixeritis, moriemini*. Au contraire, si nous faisons mourir par l'esprit les passions de la chair, nous conserverons en nous la vie précieuse qui nous unit à Dieu ; nous croîtrons chaque jour, et nous nous assurerons une gloire immortelle : *Si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis*. Qu'il est donc nécessaire, mes frères, de mortifier notre chair et de marcher selon l'esprit de Dieu ? Rien de plus indispensable dans le christianisme. Mais pensez-vous à cette nécessité ? Ne vous persuadez-vous point qu'elle ne regarde que les religieux et les chrétiens qui aspirent à la perfection ? Détrompez-vous, et croyez fermement qu'une vie mortifiée et spirituelle est essentielle au salut. Sans elle, dit l'Apôtre, on ne peut plaire à Dieu : *Qui in carne sunt, Deo placere non possunt*. Il s'agit donc, mes frères, de choisir entre cette vie charnelle et cette vie de l'esprit ; entre les effets si contraires de l'une et de l'autre. Qui de nous serait assez aveugle pour s'exposer aux suites malheureuses d'une vie sensuelle ? Qui pourrait être insensible aux heureux fruits d'une vie mortifiée ?

Un nouvel avantage dont l'Apôtre fait mention, et qui est un second motif pour nous engager à une vie mortifiée, c'est qu'en vivant selon l'esprit nous méritons le titre d'enfants de Dieu, et nous le sommes en effet : *Quicumque spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei*. Quel honneur ! Peut-on l'acheter trop cher ? Voyez ce que l'on fait dans le monde pour acquérir des titres honorables ; combien on estime la qualité de prince du sang ; combien on s'en tient honoré ! Et qu'est-ce que cela en comparaison du titre d'enfants de Dieu ? (On pourra faire valoir davantage cette qualité ineffable d'enfants adoptifs de Dieu.)

Saint Paul ajoute, pour troisième raison, que nous avons reçu l'esprit d'adoption des enfants, qui nous donne droit d'appeler Dieu notre Père : *Accepistis spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus : Abba (Pater)*. Comment en effet, étant élevés à une si haute dignité, pourrions-nous nous livrer aux désirs de la chair, et vivre comme si nous étions des esclaves ? Ne serait-ce pas nous dégrader, et déshonorer le Père céleste qui a bien voulu nous admettre au nombre de ses enfants ? (Comparaison d'un chrétien, après son baptême, avec le fils d'un roi de la terre, dont la vie doit répondre à sa naissance, et qui néanmoins tiendrait la conduite d'un roturier, indigne de sa noblesse et de son extraction.)

Mais, direz-vous, sommes-nous sûrs d'être honorés de cette prérogative d'enfants de Dieu ? Ecoutez l'Apôtre qui nous dit : l'Esprit-Saint rend témoignage à notre esprit, et notre conscience le confirme, que nous sommes enfants de Dieu : *Ipse Spiritus te-*

stimonium reddit spiritui nostro, quod sumus filii Dei. Nous ne pouvons, à la vérité, en avoir une certitude absolue sans une révélation de Dieu; mais dès que nous faisons nos efforts pour réprimer les désirs de la chair et obéir à la loi de l'esprit, nous avons une assurance morale de filiation divine; et cette confiance n'est ni vaine ni présomptueuse. L'Esprit-Saint lui-même l'autorise : selon l'expression de saint Paul, il crie dans nos cœurs, et nous fait appeler Dieu, notre Père; l'inquiétude même que nous éprouvons là-dessus, la crainte où nous vivrions de n'être pas à Dieu, nous serait une preuve que nous l'aimons véritablement, et que nous lui appartenons comme ses enfants. (Ici on engagera les auditeurs à interroger leur conscience, et à écouter sa voix.) Quel témoignage l'Esprit-Saint rend-il à votre esprit? Que dit votre cœur? Avez-vous horreur de tout ce qui flatte la chair? Evitez-vous cette vie molle de tant de chrétiens, qui semblent ne vivre que pour contenter leur chair? Si cela est, vous pouvez vous glorifier d'être les enfants de Dieu, et par là même les héritiers de Jésus-Christ : *Si autem filii, et hæredes.*

Quatrième raison dont l'Apôtre se sert pour nous engager à cette mortification chrétienne : un enfant soumis et respectueux a droit à l'héritage de son père; si donc nous sommes de vrais enfants de Dieu, si notre vie répond à cette auguste qualité, l'héritage céleste nous est assuré. Mais quel héritage! C'est tout dire, en un mot, l'héritage d'un Dieu, *Hæredes quidem Dei*; d'un Dieu tout-puissant, infiniment libéral envers ceux qui le servent : c'est le même que Jésus-Christ a mérité par sa passion, et qu'il a mérité à tous les vrais fidèles; le même dont il jouit présentement, dont les saints de l'un et de l'autre Testament sont déjà entrés en possession : *Cohæredes autem Christi.* Oh! quel bonheur, mes frères! Pouvons-nous y penser sans entrer dans les sentiments de la plus vive reconnaissance envers Dieu qui nous l'a préparé, et du désir le plus ardent de nous en rendre dignes?

Mais à quel prix nous est-il proposé? Suivons notre Epître. C'est par les souffrances, nous dit saint Paul, que nous devons y avoir part : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur.* Non, mes frères, il n'y a point d'autre chemin pour arriver à cet heureux terme. Il faut souffrir les peines inséparables de cette vie, il faut se faire une sainte violence, il faut être conforme à Jésus-Christ souffrant. Mais, ajoute l'Apôtre, et c'est par là que se termine l'Epître de ce jour, quelle proportion peut-il y avoir entre les afflictions du temps présent, et la gloire future qui éclatera en nous? Je suis persuadé qu'il n'y en a aucune, et que toutes les peines de la vie, quelque rudes et quelque longues qu'elles puissent être, ne sont qu'un moment d'une légère tribulation, si on les compare avec le poids éternel de gloire qui nous est réservé : *Existimo enim quod non sunt condignæ passionibus hujus temporis.* Je pèse ce que je souffre

et ce que j'espère, disait saint Augustin, et je trouve le poids de mes souffrances infiniment plus léger que celui de la gloire que j'attends.

Après cette exposition, on demandera aux auditeurs, s'ils ne sont pas résolus de s'adonner à la mortification de la chair, et de s'appliquer constamment à vivre de la vie de l'esprit. Je vous y crois résolu, ajoutera-t-on, mais il s'agit de mettre la main à l'œuvre. Ecoutez quelle en est la pratique, je vais l'expliquer en peu de mots.

Deuxième point. — Quelque pressants que soient les motifs qui nous obligent à une vie mortifiée et spirituelle, rien n'est plus rare, même parmi les chrétiens; et on peut le dire des chrétiens de notre siècle, avec bien plus de fondement que l'Apôtre ne le disait des premiers fidèles, que plusieurs sont des ennemis de la croix de Jésus-Christ, qu'ils n'ont presque point d'autre Dieu que leur corps : *Multi enim ambulantes, quos sæpe dicebam vobis inimicos Christi, quorum Deus venter est, qui terrena sapiunt.* L'Apôtre, mes frères, parlait ainsi les larmes aux yeux; ne devrions-nous pas gémir? *Nunc autem et fletus dico?* (Philipp., III, 18, 19.) Que de chrétiens dans cette paroisse, que de personnes livrées aux plaisirs charnels, tout occupées à servir leur chair, et à satisfaire tous ses désirs! Peu, je dis très-peu parmi vous, qui agissent selon l'esprit de Dieu, et à qui on puisse appliquer ce beau mot de l'Apôtre : Pour vous, vous ne vivez pas selon la chair, mais selon l'esprit : *Vos autem in carne non estis, sed in spiritu.* Quoique votre âme soit unie à la chair, elle n'en suit pas les affections; l'Esprit-Saint en est la vie, et votre continuelle application est de vous laisser conduire par son mouvement : *Spiritus Dei habitat in vobis.*

En effet, mes frères, que faut-il pour mener une vie mortifiée et spirituelle? Deux choses sont nécessaires. Il faut premièrement combattre constamment l'homme terrestre, le vieil Adam, réprimer l'inclination que nous sentons tous naturellement à contenter notre amour-propre, à flatter notre chair et à lui accorder tout ce qu'elle désire, à donner à nos sens une entière liberté, à ne nous gêner que le moins qu'il nous est possible. C'est ce que veut dire saint Paul, lorsqu'il déclare que ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises; c'est ce qu'il ne cesse de recommander dans toutes ses Lettres, et qu'il pratiquait lui-même si exactement. Quoique nous vivions dans la chair, dit-il, nous ne marchons pas selon la chair; je châtie mon corps, et je le réduis en servitude.

Mais ce n'est pas assez de réprimer les désirs de la chair, il faut en second lieu vivre selon l'esprit, c'est-à-dire, agir selon les maximes de Jésus-Christ, d'humilité de cœur et de charité; il faut se conduire par cet esprit de sagesse qui vient du ciel, et dont saint Paul nous décrit les caractères. (On en fera le détail.) Ils sont opposés à ceux de la sagesse charnelle, dont il a parlé aupar-

ravant. Elle est pure, chaste et éloignée de toute corruption : *Primum quidem pudica est*; elle est paisible, modeste et traitable : *Deinde pacifica*, etc. (Jac., III, 17.) Elle se rend à ce qui est bon; elle est pleine de compassion et de fruits de vertu, ne jugeant pas témérairement les actions et les paroles du prochain; enfin, elle est pleine de franchise, ayant en horreur la duplicité.

Quest-ce donc, mes frères, qu'un chrétien mortifié et spirituel? (On en fera le portrait, en l'appliquant aux différentes conditions : ensuite on fera rentrer les auditeurs en eux-mêmes.) Est-ce là votre portrait, chrétiens? Voit-on dans vous les marques d'un vrai enfant de Dieu, d'un cohéritier de Jésus-Christ? Ne portez-vous pas, au contraire, tous les traits d'un homme sensuel, animal et terrestre? Ah! effacez-les au plus tôt, et substituez-y l'image d'un véritable fidèle; voyez, pendant le sacrifice que nous allons offrir, l'opposition de votre vie avec celle de votre Sauveur; commencez dès ce jour à vous opposer à vos passions déréglées, et priez Jésus-Christ par la vertu de son sang, de vous donner la force d'exprimer dans la suite, sur votre cœur et dans toute votre conduite, les vertus qu'il nous a enseignées par exemple et par parole, et qu'il continue encore de nous apprendre dans l'auguste sacrifice de l'autel.

IX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Del'endurcissement dans le péché. De l'abus des grâces. Du respect dû aux églises. Le même sujet d'une autre manière. De la punition des principaux péchés des Juifs dans le désert, et de la crainte de mêmes châtimens.

L'esprit de l'Eglise, en ce dimanche, est bien remarquable, particulièrement pour le choix de l'Evangile et de l'Épître. Il semble qu'elle veuille réveiller ses enfants, leur inspirer des sentiments de terreur, et les exciter à profiter des grâces qui leur sont offertes, spécialement à écouter avec fruit la parole de Dieu, qui leur est annoncée dans le lieu saint, et à se préserver par là des châtimens dont Dieu punit autrefois les Juifs ingrats et rebelles à sa parole.

(On peut lire ce que l'on a dit de l'aveuglement spirituel le dimanche de la Quinquagésime. Voy. aussi le P. Neveu, au tom. I^{er} pour le 18 mars. M. Guillemain, ancien directeur, a donné un Discours sur l'aveuglement.)

L'Evangile est tiré du chapitre XIX de l'Evangile selon saint Luc; il y est fait mention des larmes que répandit Jésus-Christ sur Jérusalem, lorsqu'il y entra en triomphe, peu de temps avant sa mort, et du zèle qu'il y fit paraitre, en chassant les profanateurs du temple.

L'Etre est prise du chapitre X de la 1^{re} Lettre de saint Paul aux Corinthiens. C'est une exposition des péchés des Juifs dans le désert, et de leur punition.

Un pasteur, pour se conformer à l'intention de l'Eglise, doit inspirer en ce jour à ses auditeurs, surtout aux pécheurs en larmes

et aux profanateurs des Eglises, des sentiments de crainte. Une première année, il pourra faire une homélie sur l'Evangile, et en le parcourant, il parlera de l'aveuglement spirituel ou de l'endurcissement dans le péché. Une autre année, il prendra pour sujet de son instruction l'abus des grâces, ou le respect dû aux églises, et combien sont coupables ceux qui les profanent.

Bourdaloüe, dans sa *Dominicale*, traite en ce dimanche un sujet que l'on traite rarement, et qui serait néanmoins bien propre à faire impression. Ce sont les remords de la conscience. Il montre d'abord sur ces paroles : *Si tu avais connu en ce jour qui est pour toi, si tu avais connu ce qui pourrait te donner la paix*; il montre, dis-je, que Dieu parle intérieurement au pécheur, et qu'il le presse par les remords de sa conscience; il fait voir, dans le second point de son discours, 1^o la miséricorde de Dieu, en accordant cette grâce qui fait le remords du péché; 2^o la malice et le malheur de l'homme qui s'obstine contre cette grâce, pour persévérer dans le péché. Son discours mérite bien d'être lu; en y ajoutant un détail convenable, il produirait sûrement des effets salutaires dans un auditoire.

Enfin, ce serait ici le lieu de parler, *ex professo*, de la mort des pécheurs; ou si l'on renvoie ce sujet à la fin de l'année, comme l'ordre naturel le demande, on ne laissera pas d'y insister en parlant de l'endurcissement et de l'abus des grâces.

De l'endurcissement dans le péché. — On prendra pour texte les premières paroles de l'Evangile : *Ut appropinquavit, videns civitatem, flevit super illam* : « Lorsque Jésus se fut approché de la ville, il versa, [en la voyant, des larmes à son sujet. »

Quel spectacle plus touchant, mes frères, que celui que l'Eglise nous présente dans l'Evangile de ce jour! Jésus-Christ, le plus beau des enfants des hommes, l'objet des complaisances de son Père, pleure en allant à Jérusalem, quelques jours avant sa Passion. Quoique comblé de gloire, au milieu des acclamations publiques, accompagné de ses disciples et d'une foule de peuples qui font éclater leur joie et qui publient ses louanges, il verse des larmes dès qu'il jette les yeux sur la ville, et il s'abandonne à toute l'amertume de sa douleur : *Flevit super illam*. Qui ne sera touché, mes frères, à la vue de Jésus pleurant? Qui de vous serait assez insensible pour ne pas prendre part à la douleur d'un si bon Maître? Mais quelle peut être la cause de ses larmes, dans un temps où tout semble respirer la joie? N'est-ce point la pensée des tourments horribles qu'il doit bientôt souffrir dans Jérusalem? Non, mes frères, si Jésus-Christ souffre, il souffrira parce qu'il le voudra bien, et il souffrira avec une sainte allégresse. Quel est donc l'objet qui le plonge aujourd'hui dans une douleur si surprenante? Apprenons-le de sa propre bouche : il pleure sur l'état déplorable des habitants de cette ville infortunée, qui jusqu'alors n'avait

point voulu le reconnaître pour le Messie, et qui résistait encore opiniâtrément à ses grâces. Il pleure sur les malheurs qui doivent bientôt lui arriver en punition de son infidélité et de son obstination. Oh! si du moins en ce jour, qui est pour toi un jour favorable, tu connaissais ce qui peut te donner la paix! mais tu fermes volontairement les yeux à la lumière, ton cœur est endurci. Hélas! il viendra un temps malheureux pour toi, auquel tes ennemis feront une circonvallation autour de tes murailles; ils l'assiégeront, ils te serreront de toutes parts, ils raseront tes maisons, ils extermineront tes habitants, ils ne laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas voulu profiter de la visite de ton Dieu : *Eo quod non cognoveris*, etc.

(Saint Grégoire a une Homélie sur cet Evangile, c'est la 39^e. Massillon a un Discours sur ce sujet, tome IV. Le P. Népveu, en ses *Réflexions*, en parle, tome II, le 10 juin.)

Ne croyez pas cependant, mes frères, que notre divin Maître n'ait pleuré que sur les habitants de Jérusalem; il a pleuré aussi, dit saint Grégoire, sur tant de chrétiens aveugles et endurcis qui résistent à ses bontés, qui refusent ou qui diffèrent de jour en jour de se convertir. Voilà, chrétiens, le grand objet de ses larmes; faisons-en aujourd'hui l'unique sujet de notre attention; examinez avec moi ce qui peut conduire à l'endurcissement, et sentons-en les funestes suites. Les principes et les effets de l'endurcissement : c'est toute la matière de cette instruction.

Il convient que le pasteur adresse ici une prière à Jésus-Christ pour obtenir, et à soi-même et aux auditeurs, ce qui est nécessaire à l'un et à l'autre.

Premier point. — De tous les états où l'homme peut être réduit en ce monde, le plus terrible c'est l'endurcissement, c'est l'insensibilité en ce qui regarde le salut, c'est l'obstination à résister aux grâces de Dieu; état si affreux, qu'au sentiment de saint Bernard, celui qui ne frémit pas en l'entendant nommer a tout sujet de craindre qu'il n'y soit déjà tombé. Voici l'idée effrayante que ce Père nous en donne. Un cœur endurci, dit-il, est un cœur qui n'est ni touché par la componction, ni attendri par la piété, ni ému par les prières; qui ne se rend point aux menaces, qui ne se corrige point, mais qui s'endurcit plutôt sous la verge et sous les châtiments; il est ingrat envers Dieu, désobéissant pour les conseils qu'on lui donne; il est sans honte dans les choses déshonnêtes, sans crainte dans les périls, sans humanité, sans prudence dans les choses divines; il oublie le passé, il néglige le présent, il ne prévoit point l'avenir, il ne se rappelle du passé que le souvenir des injures, il ne pense au temps présent que pour le perdre, il ne prévoit l'avenir que pour se venger, et pour renfermer en un mot ce qui peut se dire d'un mal si effroyable, le cœur dur est celui qui n'a au-

cune crainte ni de Dieu ni des hommes. Tel a été l'état d'un Pharaon, roi d'Egypte, vers qui Moïse fut envoyé sans pouvoir rien gagner sur l'esprit de ce prince; tel fut celui d'un roi Saül, sur qui les remontrances de Samuel n'eurent aucun effet; tel était l'état des Juifs, qui excitaient les larmes du Sauveur: rien ne fut capable de les toucher, et toutes les grâces dont Jésus-Christ les combla ne servirent qu'à les rendre plus criminels.

Hélas, mes frères, je le dis en gémissant, et que ne puis-je entrer dans les sentiments de mon divin Maître, lorsqu'il pleura sur l'infortunée Jérusalem; il y a encore aujourd'hui dans le christianisme, il y a dans cette paroisse, peut-être même dans cet auditoire, des chrétiens, des chrétiennes plongés dans le triste état que je déplore; les uns dans un endurcissement commencé, les autres qui sont près d'y tomber; peut-être s'en trouve-t-il, ce qu'à Dieu ne plaise, quelques-uns dans un endurcissement que l'on peut appeler consommé! Qui de nous, mes frères, ne fera pas tous ses efforts pour se garantir d'un mal si horrible? Cherchons-en pour cela les principes.

Qu'est-ce qui peut conduire à l'endurcissement, et d'où peut provenir un tel état d'obstination? Nous le trouvons dans l'Evangile. Il vient de la malice de l'homme et de la justice de Dieu : de la malice de l'homme, qui résiste à la grâce, qui s'aveugle volontairement, qui se livre opiniâtrément à ses passions; qui, après avoir obtenu le pardon de ses péchés, s'y replonge comme auparavant. Il vient, en second lieu, de la part de Dieu, qui diminue ses grâces et qui abandonne le pécheur à lui-même.

On prendra ces deux principes de l'endurcissement, en paraphrasant l'Evangile. A quoi Jésus-Christ attribue-t-il l'état où se trouvaient les habitants de Jérusalem, lorsqu'il les visita les derniers jours de sa vie? A leur aveuglement volontaire, qui leur faisait fermer les yeux à la divine lumière qui les éclairait. Il y a longtemps que je travaille à te guérir de ton aveuglement, à me faire connaître à toi pour ton Sauveur, pour le Messie que tu attends et que les prophètes t'ont prédit; qu'ai-je dû faire que je n'aie pas fait? (Détail de tous les travaux de Jésus-Christ, de ses miracles, de ses prédications.) Mais tu as jusqu'à présent fermé les yeux à la lumière, qui n'a cessé de t'éclairer. Ton orgueil, ton attachement aux choses du monde, l'aveugle encore aujourd'hui, et m'oblige enfin à t'abandonner à ton sens réprouvé : *Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis*. (On en viendra à l'application.)

Voilà, mes frères, ce qui s'accomplit encore parmi nous; c'est la véritable cause de l'état où nous voyons réduits tant de chrétiens, qui sont le sujet de la douleur de ceux qui s'intéressent à leur salut. Comment leur endurcissement commençait-il? Ce n'est d'abord que par quelques négligences : *Paulatim*, dit saint Bernard, in

cordis duritiem itur; on néglige la prière, les saintes lectures, les exercices de piété; on ne prête pas l'oreille à la voix de Dieu qui nous parle; on n'écoute que ses passions, on est tout occupé des choses du monde : de là le refroidissement, l'insensibilité, la dureté du cœur; Dieu se retire, et, se voyant méprisé, il abandonne l'homme à sa propre misère. Oui, mes frères, je ne puis trop vous le dire, ce n'est pas tout d'un coup que l'on tombe dans le misérable état dont je vous fais la description; ce n'est que par degrés et peu à peu. L'eau devient de la neige, dit l'Ecriture; la neige devient de la glace, et la glace se change dans le cristal le plus dur : *Gelavit crystallus ab aqua.* (Eccli., XLIII, 22.)

On citera le bel endroit de saint Bernard au pape Eugène, où il menaçait ce pontife de l'endurcissement, s'il continuait de se livrer à des affaires temporelles : *Vereor ne in mediis occupationibus frontem dures, et sensim te ipsum quodam modo sensu privas juxti utileque doloris. Quæris quo te ducent? Ad cor durum.*

Si les âmes tièdes en sont menacées, combien plus les pécheurs, et principalement les pécheurs de rechute? Pourquoi? (On en a dit la raison.)

Qu'il nous importe donc, mes frères, de nous tenir en garde contre un mal infiniment à craindre! Quelle attention ne devons-nous pas apporter pour nous préserver d'un état le plus déplorable, auquel nous sommes sans cesse exposés! *Adhortamini vosmetipsos per singulos dies*, disait saint Paul aux premiers chrétiens, *ut non obduretur quis ex vobis fallacia peccati.* (Hebr., III, 13.) Mais, afin d'en concevoir une plus vive horreur, voyons-en les funestes suites.

Deuxième point. — Parmi les suites funestes de l'endurcissement, j'en remarque trois, toutes plus terribles les unes que les autres, dont nous voyons la preuve dans l'Evangile : châtimement de Dieu, qui éclate à l'égard de ces pécheurs, multiplication des péchés presque à l'infini, et enfin l'impénitence. Reprenons la suite de l'Evangile, et pénétrons-nous d'une nouvelle crainte de l'endurcissement spirituel.

Je dis, châtimement de Dieu envers les pécheurs endurcis. Entendez-vous de sang-froid les fléaux qui accablèrent la ville de Jérusalem? Environ quarante ans après la mort de Jésus-Christ, on vit l'accomplissement de sa prédiction sur cette ville obstinée. Tite, fils de l'empereur Vespasien, à la tête de plus de cent mille hommes, poussé, comme il le dit lui-même, plutôt par une puissance supérieure que par un motif de vengeance, vint assiéger cette capitale au temps de la solennité de Pâques, qui y avait rassemblé une infinité de Juifs de tous les endroits du monde, pour y offrir dans le temple des prières et des sacrifices. Ce général, voyant la difficulté d'envelopper toute la ville avec son camp, à cause de l'inégalité de son terrain et de la vaste étendue de son

enceinte, l'enferma dans une espèce de muraille qui fut construite en peu de jours; avec des tours et des redoutes. Cinq mois de siège réduisirent la ville à une telle extrémité, que l'on y vit des mères se nourrir de la propre chair de leurs enfants, et qu'on y fut obligé de manger les cadavres de ceux qui étaient morts. Onze cent mille hommes périrent dans ce siège; la ville fut prise, livrée au pillage, ruinée, détruite, rasée de fond en comble. Le temple, ce temple si saint et si auguste; ce temple unique consacré au culte du vrai Dieu, vit dans son enceinte l'abomination de la désolation. Malgré tous les ordres que Tite donna pour sa conservation, un soldat impie y mit le feu que l'on ne put éteindre, et ce superbe édifice, la merveille du monde, fut entièrement détruit, sans avoir pu jamais être rétabli. Que dirai-je davantage? Quatre-vingt-dix-sept mille Juifs furent faits prisonniers, les femmes et les enfants passés, pour la plupart, au fil de l'épée, les principaux des habitants attachés au char de triomphe des vainqueurs; les trésors de la ville et du temple transportés à Rome; enfin, la nation juive dispersée par toute la terre, humiliée, méprisée, sans roi, sans prince, sans sacrifice. Voilà la funeste destinée de cette malheureuse ville, et le châtimement de son obstination, dont nous voyons nous-mêmes les tristes effets. Ces maux sont affreux; mais tout affreux qu'ils sont, ils n'approchent pas des maux spirituels dont les Juifs ont été punis; le Prophète-Roi en avait eu connaissance, et il en fait le détail au psaume LXIII (vers. 24) : *Obscurentur oculi eorum ne videant*, dit-il en parlant en la personne de Jésus-Christ, *et dorsum eorum semper incurva*; ils seront si aveugles, qu'ils ne verront pas le précipice où ils se seront jetés. Vous les ferez plier, ô mon Dieu, sous le joug des maîtres à qui vous les livrez pour toujours; les traits de votre colère tomberont de toute part sur leurs têtes, sans qu'ils puissent se dérober à votre fureur; leur ville sera changée en désert, et leurs maisons ne seront point habitées; abandonnés à leurs désirs déréglés, vous leur laisserez accumuler toujours crimes sur crimes, et s'éloigner de plus en plus du chemin de la justice; enfin, ils seront effacés du livre de vie, et leur nom ne sera point écrit avec celui des justes. Est-il, mes frères, une prédiction plus circonstanciée, et en même temps qui ait été accomplie plus à la lettre? Mais le croyez-vous, mes frères, qu'elle se vérifie encore plus tous les jours? On montrera comment cela se fait : 1° par les fléaux temporels; 2° par la vie criminelle des chrétiens endurcis; et enfin par leur mort dans le péché.

A quoi attribuer les calamités qui nous accablent, sinon à l'endurcissement des pécheurs? On citera le trait de Pharaon, et des plaies d'Egypte; ou bien ce beau passage d'Isaïe : *Expectari ut faceret iras, et fecit labrascas. Expectavi ut faceret judicium, et ecce iniquitas.* (Isa., V, 8.) J'ai tou-

jours attendu que ce jeune homme quitterait ses débauches; que cette personne sortirait de cet engagement criminel; que ce mari ivrogne se rendrait tempérant, etc.; mais tous mes avertissements ont été inutiles : *Nunc ostendam vobis quid ego faciam vineæ : nubibus mandabo ne pluant super eam imbrem*; je vous punirai par la stérilité de vos campagnes : vous sèmerez et vous ne recueillerez pas, et vos travaux seront sans fruit; mais ce qui est encore plus à craindre, je vous laisserai multiplier chaque jour vos désordres; je laisserai ce jeune homme courir d'objet en objet, accumuler chaînes sur chaînes; et après avoir sacrifié son honneur, sa fortune, pour satisfaire ses désirs insensés, je couperai le fil de sa vie; il mourra en réproché. On pourra faire un détail de quelques autres pécheurs, et on confirmera le tout par la fin de Pharaon, par celle des Juifs qui éprouvent encore aujourd'hui la malédiction de Dieu, et par celle de certains chrétiens, qui, selon l'expression de saint Paul, par leur endurcissement et leur impénitence, amassent sur leurs têtes des trésors de colère.

Concluons, mes frères, une matière si épouvantable. Nous connaissons les principes de l'endurcissement, évitons tout ce qui peut nous y conduire; soyons fidèles et dociles à la grâce; demandons souvent à Dieu ce cœur flexible que lui demandait autrefois le plus sage des rois : *Dabis servo tuo cor docile*. (III Reg., III, 9.) Et si nous avons eu le malheur de perdre la grâce par quelque péché mortel, gardons-nous bien d'y croupir; craignons surtout d'y retourner après en avoir obtenu le pardon; mais peut-être y a-t-il quelques-uns de ceux qui m'entendent, qui commencent à éprouver les effets funestes que je viens de décrire. Y a-t-il donc encore du remède à leur mal? Oui, mes frères, j'ai tout lieu de l'attendre de la miséricorde de notre Dieu, qui ne les a conservés jusqu'ici que pour leur donner lieu de faire pénitence. Ah! je vous en conjure par les entrailles de la charité de Jésus-Christ, que je vais offrir pour vous dans le saint sacrifice. Vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur qui vous sollicite par ma bouche, rendez-vous y attentifs : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra*. Jetez-vous entre les bras du Seigneur, il vous recevra; adressez-vous aux ministres dépositaires de ses pouvoirs, et ils travailleront avec la grâce à amollir peu à peu la dureté de votre cœur.

On finira par une nouvelle prière, la plus touchante qu'il soit possible. Par exemple : Ah! Seigneur, vous ne voulez la perte d'aucun pécheur, et vous nous ordonnez de travailler à la conversion des plus désespérés; peut-être la conversion de quelques-uns est-elle attachée aux derniers vœux de mon cœur; jetez, divin Sauveur, une étincelle de votre grâce dans ces cœurs endurcis; qu'elle rallume le feu sacré de votre amour qui y brûlait autrefois; que toute cette paroisse profite aujourd'hui de la grâce que vous lui

offrez, et qui lui procurera la véritable paix en cette vie, et le bonheur de vous posséder dans l'autre.

De l'abus des grâces. — Le second sujet qui se présente à traiter en ce dimanche, c'est l'abus des grâces. On fera voir combien on doit craindre d'abuser des grâces de Dieu; et la fin de l'instruction sera d'engager les auditeurs à profiter de celles que Dieu leur offre dès le jour présent.

On prendra pour texte ces paroles de l'Evangile : *Si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua quæ ad pacem tibi; nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis* : « Si du moins en ce jour qui t'est donné, tu connaissais ce qui peut te procurer la paix; mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. »

C'est ainsi, mes frères, que Jésus-Christ allant à Jérusalem, quelque temps avant sa Passion, déplorait le sort de cette ville infortunée, qui, fermant les yeux à la lumière céleste, se préparait les derniers malheurs. Ce divin Sauveur, insensible à tous les honneurs que lui rendaient les peuples, et aux marques de joie qu'ils faisaient paraître en coupant des branches d'arbre et les étendant dans les lieux où il devait passer, et publiant hautement ses louanges; ce divin Sauveur, dis-je, n'est occupé que des maux dont les habitants de cette ville seront accablés en punition de leur résistance à sa grâce; il ne peut contenir ses larmes, et, saisi de douleur, il s'écrie : Oh! si du moins en ce jour, où je viens t'offrir la véritable paix, tu ouvrais les yeux et tu comprenais ma miséricorde à ton égard : *Si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua*; mais tu l'obstines dans ton aveuglement volontaire, tu résistes opiniâtrément à ma grâce : *Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis* : tu éprouveras un jour, et il n'est pas éloigné, tu éprouveras les effets de ma vengeance, parce que tu n'as pas voulu profiter du temps de ma visite : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis meæ*.

(On lira Bourdaloue dans sa *Retraite*, 2^e médit., 3^e jour; et dans ses *Pensées*, tom. I^{er}, *De la substitution des grâces du salut*. Giroust a un Sermon *De la soustraction et de la substitution des grâces*, tom. I^{er} du *Carême*; et le P. Neveu a plusieurs réflexions sur la fidélité à la grâce, l'abus des grâces, la lumière de la grâce, et la soustraction de la grâce.)

Ce que Jésus-Christ annonçait autrefois aux Juifs rebelles à sa grâce, nous devons l'annoncer, mes frères, à tous les chrétiens qui les imitent dans leur rébellion, qui refusent ou diffèrent sans cesse de profiter des grâces que Dieu leur présente pour leur conversion. A quoi ne doivent-ils pas s'attendre? Que ne suis-je assez heureux pour leur faire sentir, et le mal dont ils se rendent coupables, et les châtimens dont ils seront punis, s'ils ne retournent au plus tôt au Seigneur! Je veux donc vous parler aujourd'hui de l'abus des grâces. Vous verrez en premier lieu, quel mal c'est d'abuser de

la grâce : en second lieu, à quel danger s'exposent ceux qui refusent d'en profiter.

Premier point. — On commencera ce premier point, par donner une idée nette de la grâce en général; ensuite, plus en particulier, de la grâce actuelle, dont il est ici question.

Pour vous faire connaître, mes frères, quel mal c'est d'abuser de la grâce, il suffit de vous en donner une juste idée; dès que vous comprendrez la grandeur de ce don, par là même vous sentirez combien sont coupables ceux qui refusent d'en profiter. Le mot de grâce peut être pris en différents sens, ou en général ou en particulier. La grâce prise en général est un don surnaturel que Dieu fait aux hommes, en vertu des mérites de Jésus-Christ, pour les rendre capables d'obtenir la vie éternelle. On en distingue de deux sortes : l'une qui s'appelle habituelle, que l'on nomme autrement la grâce sanctifiante, qui réside dans notre âme comme dans son propre siège, par laquelle nous sommes agréables à Dieu, et nous avons droit à son royaume céleste; l'autre est appelée grâce actuelle : elle consiste en certaines lumières célestes, et en de saintes inspirations que Dieu nous donne pour nous faire éviter le mal, et nous appliquer au bien qu'il souhaite de nous. C'est de cette dernière espèce de grâce que j'ai à vous parler. Quelle estime, mes frères, ne devez-vous pas en faire? Pour cela considérez trois choses : sa nature, son prix et sa fin.

1^o Sa nature. Que renferme-t-elle? Un don de Dieu des plus excellents. Oh! si vous le connaissiez, je pourrais vous dire, comme le Sauveur disait autrefois à la Samaritaine : *Si scires donum Dei!* (Joan., IV, 10.) Si vous saviez qui est celui qui vous parle, quand vous êtes ainsi éclairés, quand vous êtes touchés par cette grâce, combien ne craindriez-vous pas de fermer les yeux à cette lumière, et de résister aux mouvements que vous sentez? Oui, mes frères, n'en doutez pas, c'est de Dieu que vous viennent tant de grâces que vous avez reçues, et que vous recevez encore tous les jours. (On fera ici un détail des grâces intérieures et des grâces extérieures.) D'où pensez-vous que portaient ces idées frappantes que vous avez eues en certaines occasions sur la vanité des choses de ce monde, sur les supplices de l'enfer, sur les suites funestes de vos passions? N'est-ce pas du Soleil de justice, qui répandait dans votre esprit ces connaissances lumineuses? Qui est-ce qui a produit dans votre cœur tant de saints mouvements qui vous ont portés à vous éloigner d'une telle compagnie, à ne plus entrer dans cette maison, à ne pas tomber dans tel ou tel crime? Qui est-ce qui a causé ces remords de conscience que vous avez ressentis après être tombés dans quelque désordre, et qui vous ont sollicités d'aller au plus tôt vous purifier dans le bain salutaire de la pénitence? Qu'était-ce que tout cela, sinon autant de secours surna-

turels que le Seigneur vous fournissait par un effet de sa bonté? Outre ces grâces intérieures, combien n'en avez-vous pas reçu d'extérieures de la part des ministres du Seigneur, d'un directeur, d'un confesseur plein de charité, d'un pasteur zélé, d'un prédicateur rempli de l'esprit apostolique? Ajoutez mille accidents fâcheux que Dieu a ménagés pour votre conversion : une maladie qui vous a conduits aux portes de l'éternité; la perte d'un procès, un déshonneur, une mort funeste et soudaine d'un complice, d'un débauché, d'une libertine; il n'est pas jusqu'au crime qui ne se change quelquefois en grâce pour le pécheur, par le dégoût qu'il inspire, par l'amertume et les dépitaisirs qui l'accompagnent, par les suites souvent funestes qu'il entraîne, perte de la santé, renversement de fortune, etc.

Avez-vous jamais fait réflexion, mes frères, à cette multitude de grâces? Avez-vous jamais pensé qu'en abusant, que lui résister, c'est-à-dire refuser de s'en servir, c'est la rejeter? Lui résister, c'est abuser d'un don des plus précieux, d'un bien plus estimable que toutes les richesses du monde, si précieux et si estimable, que si l'on mettait dans une balance tous les biens du monde d'un côté, et de l'autre la moindre grâce, celle-ci l'emporterait. Pourquoi? Parce que la grâce est dans un ordre supérieur à tous les biens naturels. La rendre inutile, refuser de s'y rendre, c'est faire peu de cas du don de Dieu; c'est en quelque sorte le rebuter; c'est se rendre coupable d'ingratitude, c'est résister au Saint-Esprit.

2^o Son prix. Mais ce qui rend surtout cet abus plus coupable, c'est le prix de la grâce. A quel prix nous a-t-elle été achetée? Vous ne pouvez l'ignorer, mes frères, on vous l'a dit cent fois, elle a coûté tout le sang d'un Dieu : *Empti estis pretio magno.* (I Cor., VI, 20.) Il a fallu que le Fils de Dieu donnât sa vie pour la mériter. Qu'est-ce donc qu'abuser de la grâce? C'est rendre inutile, autant qu'il est en nous, la mort de Jésus-Christ, fouler aux pieds, en quelque façon, son sang; c'est commettre une espèce de sacrilège, plus ou moins grand, selon que les grâces de Dieu, dont on abuse, sont plus ou moins grandes, plus ou moins réitérées.

Ici on peut se servir avec prudence du passage de l'Apôtre : *Irritam quis faciens legem Moysi, moritur. Quanto magis putatis deteriora mereri supplicia, qui Filium Dei contulcaverit, et sanguinem Testamenti pollutum duxerit, in quo sanctificatus est, et spiritui gratiæ contumeliam fecerit?* « Combien pensez-vous que mérite plus de supplices celui qui foule aux pieds le Fils de Dieu, qui profane le sang de l'Alliance par lequel il a été sanctifié, et qui fait outrage à l'esprit de la grâce? (Hebr., X, 29.)

On avertira cependant que l'on ne prétend pas comprendre ici les âmes justes qui ne sont pas aussi fidèles aux grâces de Dieu, quelles le devraient être; on les avertira, dis-je, que toute négligence à profiter des

grâces actuelles n'attire pas l'inimitié de Dieu, parce qu'elle n'est pas un mépris criminel de ces mêmes grâces.

C'est principalement à vous, pécheurs, dira-t-on, que j'adresse la parole ; à vous qui, depuis si longtemps, résistez au Seigneur qui vous presse ; dont la malice semble vouloir l'emporter sur sa miséricorde. Quelle injure ne faites-vous pas à sa bonté, quel outrage à Jésus-Christ ! Mais ce qui met le comble à votre méchanceté, c'est que vous résistez à la grâce qui ne vous est accordée que pour votre plus grand intérêt.

3^e Sa fin. Quelle est, mes frères, la fin des grâces que Dieu nous donne ? Que se propose-t-il en nous les donnant ? C'est notre propre bien. Ne peut-il pas nous punir après le premier péché mortel que nous commettrons ? Oui, sans doute. Et combien de pécheurs qui ont été enlevés par la mort, dans le temps et à l'heure même qu'ils venaient de perdre la grâce actuelle !

(Ici l'on montrera l'aveuglement des pécheurs qui abusent d'un bien qui leur est le plus avantageux, et en même temps le plus nécessaire, puisqu'il est de foi que sans le secours de la grâce actuelle, nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut, ni croire, ni espérer, ni aimer Dieu, ni nous repentir comme il faut. C'est la définition du concile de Trente.)

Que chacun de nous, mes frères, s'applique les réflexions que nous venons de proposer sur l'excellence de la grâce, sur son prix et sur sa fin. Gémissons les uns et les autres d'en avoir reçu en vain un si grand nombre. Qu'il n'en soit plus ainsi à l'avenir : usons si bien de celles que Dieu veut nous donner, que nous puissions dire avec autant de vérité que l'apôtre saint Paul, que la grâce de Dieu n'a pas été inutile en nous : *Gratia ejus in me vacua non fuit.* (1 Cor., XV, 10.) Pour nous y animer davantage, voyons, dans une seconde réflexion, à quels dangers s'exposent ceux qui abusent de la grâce.

Deuxième point. — Rien ne nous marque mieux les dangers affreux auxquels nous expose l'abus des grâces, que les paroles de Jésus-Christ rapportées dans notre Evangile. (On les citera, surtout celles-ci : *Venient dies in te, et inimici tui ad terram prosternent te.*) Quoi de plus frappant que les malheurs que se sont attirés les habitants de Jérusalem par leur résistance à la grâce ! Ils sont de deux espèces : châtimens temporels, châtimens spirituels.

(Comme on a décrit ailleurs la punition temporelle des Juifs, on s'arrêtera ici à la punition spirituelle.)

Qu'entend-on par le châtiment spirituel ? C'est principalement la soustraction de la grâce, effet le plus ordinaire de la résistance aux inspirations célestes. Les Juifs n'ont pas voulu profiter des prédications de Jésus-Christ ; ils ont fermé les yeux à la lumière, ou plutôt la lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres n'ont pas voulu la recevoir. Qu'est-il arrivé ? Leur aveuglement a aug-

menté de jour en jour, et ils en sont venus jusqu'au point de demander sa mort et de faire mourir sur la croix celui-là même qui avait fait parmi eux une infinité de prodiges : peut-on concevoir un aveuglement plus prodigieux ? Quoique le Sauveur du monde ait eu en sa personne tous les caractères que leurs prophètes avaient attribués au Messie, ils se sont obstinés à le rejeter, et ils se sont perdus malheureusement. Remontons à la source de leur malheur, et c'est n'est autre que l'abus des grâces que Jésus-Christ leur avait offertes pendant plusieurs années : *Nunc abscondita sunt ab oculis tuis.* Et voilà, dit saint Grégoire le Grand, ce qui arrive encore présentement aux pécheurs. Ils ne pensent, pendant le temps présent, qu'à jouir des plaisirs de la vie, ils ne prévoient point les maux dont ils sont menacés ; ils refusent de profiter d'une multitude d'occasions favorables que Dieu leur fournit pour rentrer en grâce ; ils s'aveuglent et ils se plaisent même dans leur aveuglement. Quel en est le terme ? C'est, selon que l'assure le même docteur, le feu de l'enfer, où ils tomberont pour ainsi dire les yeux fermés : *Dum in presentis vitæ oblectationibus se deserit, quid aliud quam clausis oculis ad ignem vadit ?*

Voilà, mes frères, la destinée de tous les pécheurs de cette paroisse, qui négligent les saintes instructions que nous sommes chargés de leur faire, et qui même souvent ne daignent pas venir nous entendre, ou s'ils y viennent, ils étouffent aussitôt les bons mouvements que la divine parole a excités dans leurs cœurs. Que leur arrivera-t-il ? Jésus-Christ l'a déclaré en plusieurs endroits de l'Evangile, le royaume des cieux leur sera enlevé, et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. Ils périront par la faim de la parole de Dieu ; les grâces qui leur étaient réservées seront données aux vrais fidèles : *Omni enim habenti dabitur, et abundabit : ei autem qui non habet, et quod videtur habere, auferetur ab eo.* (Matth., XXV, 29.) C'est ce qui s'est accompli à l'égard des Juifs, et même dans la loi nouvelle à l'égard des royaumes entiers où la vraie Eglise dominait autrefois, et qui sont tombés dans l'hérésie. Ce n'est pas que Dieu retire absolument toutes ses grâces ; mais ce ne sont plus que des grâces faibles, et dont les pécheurs abusent presque toujours.

(On finira, en peignant le regret éternel qu'auront ces paroissiens rebelles, et ce redoublement de supplice qu'ils éprouveront dans l'enfer. Jésus-Christ l'a dit en parlant de Corozaim et de Bethsaïde, qu'ils seront traités plus sévèrement que Tyr et Sidon. (Matth., XI, 21.) On citera ce passage, et on pressera vivement les auditeurs de se rendre à la grâce qui les sollicite en ce jour.)

Quel désespoir à la mort, dira-t-on, et bien plus au milieu des feux éternels, de voir tant de grâces méprisées, et qui, dans les desseins de la Providence, devaient nous

soustraire à cet alime de malheurs, et nous procurer une couronne d'immortalité dans le sein de la gloire! Quels cuisants remords! Je pouvais, dira un damné, suivre telle inspiration, je serais sauvé et délivré de ce gouffre de misères; mais je grince ici les dents, je suis maudit de Dieu, et pour toujours, parce que j'ai rejeté la grâce qui me pressait, qui me sollicitait dans telle ou telle occasion de ma vie. Ah! si j'en avais profité, je serais à présent enivré du torrent des délices célestes, etc. Prévenez, mes frères, des regrets qui seront aussi inutiles que désespérants. Jésus-Christ vous appelle; allez à lui; suivez la lumière qui vous éclaire; présentez-lui un cœur docile; dites-lui, avec saint Paul : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse?* (Act., IX, 6.) Il vous le fera connaître, ou par ses inspirations intérieures, ou par l'organe de ses ministres. Ne différez pas de vous rendre à ses volontés; surmontez courageusement tous les obstacles qui se présenteront.

Pour vous, âmes justes, craignez aussi l'abus des grâces : les négliger, c'est, selon l'expression de saint Paul, éteindre en soi l'Esprit-Saint, c'est ralentir ce sacré souffle qui allume le feu de la charité dans nos âmes : *Sanctum Spiritum nolite extinguere.* (1 Thess., V, 19.) Combien d'âmes justes déchues du haut degré de grâce où elles étaient établies, et dont le malheur a eu pour principe la résistance à quelques grâces actuelles! Il y a un enchaînement de secours surnaturels, dont la fidélité à y répondre doit nous conduire à la persévérance. Craignons de rompre cette chaîne; ne négligeons aucune des grâces qui nous seront offertes, puisque nous ne savons quelle est celle dont notre salut dépend.

On donnera quelques moyens pour se rendre dignes de recevoir de plus en plus les dons célestes, spécialement l'humilité, la prière, et une disposition généreuse à accomplir en tout et partout ce que l'on reconnaîtra être agréable au Seigneur. On terminera le tout par quelque passage de saint Paul, par exemple, par l'exhortation qu'il faisait aux Corinthiens, de ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu! *Exhortamur*, etc. (II Cor., VI, 1); ou bien par cet avis qu'il donnait aux Hébreux : *Contemplantur ne quis desit gratiæ Dei.* (Hebr., XII, 15.) Soyez donc continuellement sur vos gardes, de crainte que quelques-uns de vous ne manquent à la grâce de Dieu. Faisons, mes frères, un si bon usage de toutes celles que Dieu nous a préparées, que nous nous rendions dignes de chanter à jamais ses divines miséricordes.

Du respect dû aux églises. — Un troisième sujet, pris encore de l'Evangile de ce jour, c'est le respect que l'on doit avoir dans les églises. Matière nécessaire à traiter, et l'on peut dire même fondamentale; car que peut-on attendre des fidèles qui sont sans respect dans le lieu saint? Le temps le plus propre à en parler, c'est la fête de la dédicace de l'église paroissiale : néanmoins, il

convient de faire, durant le cours de l'année, une instruction sur ce sujet; il est assez vaste pour le partager en deux prônes. Un pasteur ne peut trop s'appliquer à inspirer à tous ses paroissiens un respect profond pour les églises. Son zèle en ceci doit ressembler à celui du Sauveur, qui n'éclata nulle part plus que dans le temple de Jérusalem.

Le texte le plus convenable pour le prône de ce jour, ce sont ces paroles : *Domus mea, domus orationis est; vos autem fecistis illam speluncam latronum* : « Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une retraite de voleurs. »

Rien n'est plus surprenant, mes frères, que l'événement singulier dont l'Evangile de ce jour fait mention. Après nous avoir représenté Jésus-Christ pleurant à son entrée dans Jérusalem, il nous le montre armé d'une sainte indignation, chassant avec une sainte colère ceux qui profanent le temple consacré à l'honneur de son Père. J'ai dit que rien n'était plus surprenant : partout, en effet, il paraît avec des caractères de bonté, de patience et de douceur; c'est sous ces traits que les prophètes l'ont dépeint, et toute la suite de sa vie confirme l'idée qu'ils nous en ont donnée. Pourquoi donc le voit-on aujourd'hui témoigner de la colère, chasser ceux qui vendent et qui achètent dans le temple, et joindre à cette action de sévérité un reproche sanglant : *Ma maison est une maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs?*

Vous en comprenez facilement la raison, mes frères, il voulait venger l'honneur de son Père outragé dans sa propre maison; il voulait punir ceux qui l'outrageaient par leur commerce; mais il avait aussi en vue de nous instruire; il voulait nous inspirer une sainte horreur de la profanation des églises, et nous engager à nous y comporter avec tout le respect et la dévotion qu'elles méritent.

Que n'ai-je, mes frères, autant de zèle que mon divin Maître pour vous inspirer aujourd'hui ce respect, cette dévotion, et pour bannir de nos églises toute profanation! Mettez sur mes lèvres, ô mon divin Sauveur, et jetez dans mon cœur une étincelle de ce feu dont vous brûlâtes pour la maison de votre Père; que j'en sois tout enflammé, et que j'en fasse part à mes auditeurs!

Voici le dessein de ce discours, qui est un des plus dignes de notre attention. Nos églises méritent nos respects les plus profonds et notre dévotion la plus parfaite : premier point. En quoi devons-nous marquer ce respect, et quelle est cette dévotion? second point.

Premier point. — Pour nous pénétrer, mes frères, d'un respect profond dans nos églises, et nous inspirer la dévotion la plus parfaite, il suffit de bien comprendre ce que la foi nous en apprend, et de nous le rappeler toutes les fois que nous y entrons.

Quelle idée devons-nous en avoir ? C'est de Jésus-Christ que nous l'apprendrons. *Ma maison*, dit-il, *est une maison de prière* ; les églises sont donc la maison de Dieu destinée aux actes de religion. Voilà leur nature et leur fin ; voilà ce qui les rend souverainement respectables, et qui doit engager tous ceux qui y viennent, à s'y comporter avec une piété édifiante.

(On prendra ces deux subdivisions, que l'on expliquera par ordre. Lisez l'auteur des *Méditations ecclésiastiques* pour le samedi de cette semaine. Massillon a dans son *Carême* un discours sur les dispositions requises dans les temples. Saint Chrysostome en parle dans plusieurs de ses Homélies.)

➤ Je dis que nos églises sont la maison de Dieu. (Ici on citera le trait rapporté au chap. VIII de la *Genèse*, lorsque Jacob venant dans la Mésopotamie, le Seigneur lui apparut durant son sommeil, dans un lieu appelé Béthel, et s'étant éveillé, il s'écria : *Le Seigneur est vraiment en ce lieu, et je ne le savais pas. Oh ! que ce lieu est terrible ! c'est la maison de Dieu même et la porte du ciel*. Il dressa au même endroit un autel, et le consacra en y répandant de l'huile. On lira attentivement ce chapitre.)

Voilà, mes frères, le symbole de la consécration de nos églises, et de ce qu'elles sont devenues par leur dédicace. De tout temps le Seigneur s'est choisi des lieux pour y être spécialement honoré ; et quoique partout il mérite nos hommages, il veut cependant les recevoir en certains endroits plutôt qu'en d'autres, et il les reçoit plus favorablement. C'est ainsi que dès qu'il se fut choisi un peuple parmi toutes les nations, il ordonna qu'il y eût un lieu qui lui fût spécialement consacré. Pendant tout le temps que les Israélites restèrent au désert, après leur sortie d'Egypte, ce fut le tabernacle des témoignages, qui était comme un temple portatif ; et après que les Israélites furent paisibles possesseurs de la terre promise, il voulut être honoré spécialement dans le lieu où résidait l'arche d'alliance, jusqu'à ce qu'il eût ordonné à Salomon de lui bâtir un temple superbe. Ce temple a été ruiné, la religion chrétienne a pris la place de la religion des Juifs ; et comme elle est répandue par toute la terre, le Seigneur a voulu qu'on lui bâtît différentes églises dans différents lieux du monde chrétien. Et comment ces églises lui ont-elles été consacrées ? Par les cérémonies les plus pieuses. (On fera ici un court détail des cérémonies de la dédicace ; on les trouvera dans le *Pontifical romain*. L'auteur des *Méditations ecclésiastiques* en dit quelque chose dans sa méditation pour la fête de la Dédicace.)

Les principales sont : 1^o douze cierges allumés, qui représentent les douze apôtres, que l'on place d'espace en espace le long de l'église, à côté de douze croix ; 2^o quantité de prières très-longues et très-dévotées ; 3^o l'aspersion de l'eau bénite par le dedans et le dehors de l'église ; 4^o l'alphabet grec

et latin que l'on écrit sur de la cendre répandue le long de l'église, pour signifier l'union de l'Eglise grecque et latine ; 5^o quantité d'oraisons sur la porte, sur les douze croix et sur les autels ; 6^o des encensements, des processions, et enfin le saint sacrifice de la Messe qui y est offert.

Quoi de plus auguste, mes frères, que la dédicace de nos églises, et qui pourrait douter que dès lors le Seigneur n'en prenne possession, et qu'il n'y réside d'une manière toute particulière, en y faisant sentir sa majesté et ses divines opérations, plus que dans les autres lieux de la terre ? Oh ! si nous y pensions bien, toutes les fois que nous y entrons, quelle modestie ne remarquerait-on pas dans notre extérieur, dans nos yeux, dans nos démarches, dans nos vêtements !

Ici on commencera par s'élever contre l'immodestie des jeunes gens qui entrent dans les églises avec précipitation et en courant, des jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, qui s'occupent à regarder de côté et d'autre en entrant dans l'église, qui y sont même un sujet de scandale, par la manière indécente avec laquelle elles s'y présentent.

Oui, répétera-t-on, voici la véritable cause du peu de respect que l'on a pour les églises, et des irrévérences que l'on y commet ; c'est que l'on n'a jamais bien fait attention qu'elles sont la maison de Dieu, le palais de Jésus-Christ ; qu'elles ne méritent pas moins nos respects que les lieux que le Fils de Dieu a consacrés par sa présence, que la maison de Nazareth où il a été conçu, que la crèche de Bethléem où il est né, que le Calvaire où il est mort, que le sépulchre où il a été renfermé. Je dis plus, mes frères, nos églises sont aussi respectables que le ciel même ; saint Jean Chrysostome ne craint pas de les appeler un ciel en raccourci, un vrai paradis : *Cælum in augustum redactum, cælum ipsum*.

On pourra insister sur le respect qu'avaient les Israélites pour le tabernacle et le temple, sur celui que les païens mêmes ont pour les temples consacrés à leurs fausses divinités, et les Turcs pour leurs mosquées ; et on conclura par les châtiments que méritent les chrétiens qui auront osé profaner les églises du vrai Dieu, surtout ceux qui y auront causé du scandale. Ce que l'on confirmera par la punition que Dieu a tirée des profanateurs de l'arche de l'alliance, et du temple de Jérusalem, aussi bien que par l'exemple de Jésus-Christ, qui ne s'éleva jamais avec tant de force, qu'il le fit à la vue des irrévérences commises dans le parvis du temple.

On passera ensuite au second motif du respect et de la dévotion que méritent les églises. Elles sont destinées à être des maisons de prières : *Domus orationis est*. Ce qui doit augmenter, mes frères, votre estime pour les églises, c'est la fin de leur consécration, les actes de religion qui s'y exercent, et les faveurs dont Dieu y comble les

nièdes. Pourquoi ont-elles été consacrées? Ecoutez-le, et ne perdez jamais de vue ces fins : 1° c'a été pour y offrir le saintsacrifice de la Messe, pour y reconnaître le souverain domaine de Dieu sur les hommes, le remercier de ses grâces, apaiser sa colère, et lui demander les biens dont nous avons besoin ; 2° pour chanter ses louanges par des psaumes, des hymnes et des cantiques sacrés, et lui faire ainsi hommage de nos langues, de nos esprits et de nos cœurs ; 3° pour y entendre sa divine parole, et nous y édifier par de pieux entretiens.

Voilà les actes principaux de religion qui s'exercent dans nos églises, et comment pourrait-on s'en acquitter, si on n'y était pénétré d'une tendre dévotion? Ce n'est pas encore tout : nos églises ne sont pas seulement le trône de la gloire du Très-Haut sur la terre, elles sont par rapport à nous la porte du ciel ; elles sont des maisons de salut : c'est là que nous avons été régénérés dans les eaux du baptême ; que nous nous purifions dans le tribunal de la pénitence ; que nous sommes sanctifiés à la sainte table, instruits dans la chaire de vérité, édifiés par les bons exemples des chrétiens vertueux, comblés des grâces que le Seigneur y répand avec profusion.

On donnera de l'étendue à ces avantages spirituels que l'on vient d'indiquer ; on fera valoir surtout la vertu des prières que l'on fait à l'église, qui y sont plus efficaces que partout ailleurs, selon la promesse que Dieu en a faite autrefois à Salomon.

Je vous le demande à présent, mes frères, si l'on faisait une sérieuse réflexion à ces vérités importantes, serait-on si tiède, si négligent dans le lieu saint? Verrait-on tant de chrétiens, tant de chrétiennes déshonorer le Seigneur ; lui insulter jusque sous ses yeux, se laisser aller à des distractions volontaires, à des discours inutiles, au sommeil, à la paresse, peut-être même à des ris indécents, à des regards peu modestes? S'en trouverait-il, comme hélas ! il n'y en a que trop, qui outrageraient le Sauveur dans son temple par des sacrilèges horribles, par des désirs criminels, des communions indignes, par le mépris de la parole de Dieu et de ceux qui l'annoncent? S'en trouverait-il qui osassent porter l'impiété jusqu'à renouveler la passion et la mort de Jésus-Christ, en le crucifiant de nouveau en eux-mêmes, par autant de péchés mortels qu'ils en commettent en nos temples?

C'est en cet endroit que le pasteur doit ranimer son zèle pour tonner contre les impies profanateurs, tantôt en adressant la parole à eux-mêmes, et en leur demandant s'ils ont de la foi, s'ils ne craignent pas que le Seigneur ne lance du haut du ciel ses foudres pour les consumer. Quoi ! leur dirait-il, vous ne vous contentez pas de l'offenser dans vos maisons, dans vos campagnes, dans vos assemblées ; vous voulez encore lui insulter dans son palais ? Quel attentat ? Quel supplice ne mériterait pas un courtisan qui agissait ainsi envers son prince ?

Quoi ! le Très-Haut ne sera nulle part à l'abri de vos méchancetés ? Tantôt en parlant à Dieu même, en lui exprimant sa propre douleur, et le désir dont il brûle d'empêcher les outrages qui lui sont faits.

On pourra finir ce premier point, en adressant une prière à Jésus-Christ pour le conjurer de ranimer la foi de ses paroissiens, de leur pardonner leurs profanations passées, promettant qu'à l'avenir ils ne s'en rendront plus coupables, et qu'ils tâcheront de réparer leurs immodesties, leur indévotion, par le respect le plus profond et la dévotion la plus tendre. Ne sont-ce pas, chrétiens, vos sentiments et vos dispositions ? J'ai lieu de l'espérer. Pour vous aider à les mettre à exécution, je vais vous instruire du respect et de la dévotion que méritent nos églises.

Deuxième point. — Pour vous acquitter, mes frères, de vos devoirs envers les temples du Seigneur, et vous y comporter avec le respect et la dévotion qu'ils méritent, rien n'est plus essentiel que d'y venir dans de saintes dispositions. La grande source des immodesties que l'on remarque dans nos églises, et des horribles profanations qui s'y commettent, c'est le peu de préparation que l'on apporte aux exercices de la religion. Comment, en effet, plusieurs viennent-ils dans la maison de Dieu ? Pour quelle fin et en quel état ? Les uns par pure coutume ou par respect humain, d'autres par un pur esprit de curiosité, pour y voir et pour y être vus ; peut-être y en a-t-il ici, je ne le dis qu'en gémissant, qui n'ont pas honte d'en faire comme un rendez-vous public, où ils ne cherchent qu'à se dissiper et à contenter une maudite passion. Interrogez-vous vous-mêmes, mes frères, et voyez quels motifs vous conduisent en ce saint lieu ; avouez de bonne foi, à votre confusion, que souvent des intentions tout humaines ont été les principes des actes de religion que vous y êtes venus exercer ; rarement un esprit de religion y a-t-il eu part, et vous vous en fussiez absentés volontiers, si vous n'eussiez craint d'être remarqués.

Commencez donc, mes frères, à purifier vos intentions toutes les fois que vous vous rendez au temple du Seigneur ; ranimez votre foi, et ne manquez pas de vous rappeler la sainteté du lieu où vous allez. Souvenez-vous de cet avis de l'Esprit-Saint : *Observez-vous, dit-il, lorsque vous entrez dans la maison du Seigneur : « Custodi pedem tuum, ingrediens domum Dei. »* (Eccle., IV, 17.) Dites avec le Prophète : *J'entrerai, Seigneur, dans votre maison, et j'y adorerai, pénétré de la crainte la plus respectueuse : « Introibo in domum tuam ; adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo. »* (Psal. V, 8.) David parlait ainsi de l'entrée dans le tabernacle, qui n'était qu'une figure bien imparfaite de nos églises. Il savait l'ordre qu'avait porté le Seigneur, de ne se présenter devant son sanctuaire qu'avec une sainte frayeur : *Pavete ad sanctuarium meum.*

(*Levit.*, XXVI, 2.) Quel devrait donc être notre tremblement, lorsque nous mettons le pied sur le seuil de la porte de nos églises ! Combien ne devrions-nous pas craindre la majesté du Dieu qui y habite, de ce Dieu devant qui les puissances même des cieux sont saisies d'effroi, ainsi que le chante chaque jour l'Eglise à la Messe : *Tremunt Potestates !* Oh ! si nous prenions les sentiments que la foi devrait naturellement nous inspirer, quelle attention n'aurions-nous pas à purifier nos cœurs, lorsque nous pensons à venir rendre nos hommages au Dieu de toute pureté ! Rien de souillé ne peut entrer dans le ciel, où notre Dieu habite d'une manière spéciale ; n'est-il pas bien convenable que personne n'ait la témérité d'apporter dans nos églises, où le même Dieu réside comme dans son temple ; que personne, dis-je, n'y apporte un corps souillé, une âme criminelle ? A Dieu ne plaise cependant que je prétende fermer la porte de nos églises aux pécheurs, elles sont établies pour leur servir d'asile contre la colère du Seigneur ; là sont élevés des tribunaux sacrés, où ils peuvent obtenir miséricorde. Ce que je vous demande, mes frères, c'est que si vous avez eu le malheur de vous livrer au péché, vous ne veniez ici qu'avec un cœur contrit, et dans la vue de vous réconcilier au plus tôt avec le Seigneur. C'est pour cela que l'on a placé à l'entrée de chaque église une eau sanctifiante, une eau bénite qui vous marque la pureté que tout fidèle doit avoir avant que d'y entrer, ou du moins qu'il doit désirer de se procurer au plus tôt. Ne manquez jamais à cette sainte pratique ; et, en prenant avec respect cette eau sanctifiée par la bénédiction qui en a été faite, ayez soin de former un acte de vive contrition. Telle est, je le répète, la disposition la plus essentielle pour se comporter dans nos églises avec le respect et la dévotion qu'elles méritent. Mais en vain y seriez-vous venus avec la foi la plus parfaite, avec la crainte la plus respectueuse, et le cœur le plus pur, si vous n'avez soin de vous soutenir dans cette foi, et de la faire agir tout le temps que vous y restez. En quoi cette foi doit-elle paraître ? Dans le recueillement et le silence le plus profond, dans la modestie la plus édifiante, dans les actes de religion les plus propres à glorifier Dieu, et à nous rendre dignes de ses faveurs. (On expliquera ces dispositions extérieures et intérieures de silence, de modestie, et des actes de religion.)

Devrions-nous avoir besoin, mes frères, de vous prêcher le recueillement, le silence que vous devez garder dans le temple du Seigneur ? Si vous étiez dans le palais d'un grand prince, et en sa présence, serait-il nécessaire de vous avertir de vous comporter d'une manière qui pût plaire aux yeux du souverain ? Et n'est-ce pas une honte pour les chrétiens, que l'on soit obligé de les presser, de les solliciter à se tenir devant le Dieu de toute majesté dans une posture décente ? Gardez-vous donc bien, mes frères,

de vous laisser jamais aller à aucune parole inutile, à aucun regard indiscret ; en un mot, à la moindre immodestie tant soit peu capable de scandaliser vos frères. N'oubliez jamais le bon mot de l'Apôtre : *Que votre modestie soit connue de tous les hommes, parce que le Seigneur est proche de vous.* (*Philipp.*, IV, 5.)

Cet avis peut aussi se donner au commencement du discours, en parlant des dispositions dans lesquelles on doit venir à l'église. Si l'on est dans une paroisse où le sexe soit peu modeste dans ses habillements, on combattra cet abus, et on fera bien sentir que devant venir à l'église pour y pleurer ses péchés, il ne convient pas d'y paraître avec des habits de joie, des visages rians ; mais aussi, ajoutera-t-on, ce serait une irrévérance de s'y montrer avec un extérieur négligé et un habillement peu modeste, comme il n'arrive que trop souvent à beaucoup de personnes du peuple, et quelquefois même à des riches du monde.

Ce serait cependant peu, mes frères, de garder à l'extérieur la modestie la plus édifiante, si votre esprit et votre cœur n'étaient unis à Dieu par des actes intérieurs de religion. Cette modestie ne serait qu'une vertu pharisaïque, qu'une hypocrisie digne d'anathème. On citera le bel endroit de saint Marc, chap. VII (vers. 6, 7) : *Populus hic labiis me honorat... in vānum autem me colunt.* Dieu est esprit, et il veut être adoré en esprit et en vérité. (*Jean.*, IV, 24.) Il faut donc, mes frères, bannir toute distraction volontaire, et vous humilier de toutes celles que vous éprouvez malgré vous ; il faut vous occuper à faire hommage au Très-Haut de toutes vos puissances.

On parcourra les différents exercices de religion qui se pratiquent dans l'église, et on dira en peu de mots la manière de s'en acquitter chrétiennement ; on les réduira à trois ou quatre principaux, la Messe, les louanges de Dieu, sa divine parole, les sacrements que l'on y reçoit, et les visites que l'on vient lui rendre hors le temps des Offices.

Quelle gloire, mes frères, ne rendrions-nous pas au Seigneur, si nous étions tous bien unis de cœur et d'esprit pour satisfaire à tous ces exercices de religion, et quelle abondance de grâces ne nous attirerions-nous pas ! Sa parole est formelle ; il a promis de nous accorder tout ce que nous lui demanderons dans ce saint lieu, et il nous assure qu'il glorifiera ceux qui l'auront glorifié. Quoi de plus puissant pour nous encourager les uns et les autres à renouveler en ce jour notre respect et notre dévotion pour cette église paroissiale et pour toutes celles où nous pourrions nous rencontrer ? Aimons, mes frères, à honorer Dieu dans les temples qu'il s'est choisis sur la terre ; et soyons sûrs qu'il nous donnera place parmi ceux qui composeront sa cour dans le ciel.

On pourrait dire ici quelque chose du zèle que les fidèles doivent avoir pour la décence de la maison de Dieu. Mais au contraire, si nous sommes peu affectionnés pour les

temples consacrés à Dieu ; si nous y venons et si nous nous y comportons sans des sentiments de foi et de religion, pouvons-nous espérer d'être admis dans le temple de la Jérusalem céleste ? Non, mes frères, c'est un arrêt prononcé par saint Paul, que Dieu perdra pour jamais celui qui aura profané son saint temple. (I Cor., III, 17.) Garantissons-nous de ce malheur ; que chacun de nous demande pardon au Sauveur, pendant cette Messe, des immodesties dont il s'est rendu coupable en ces saints lieux ; qu'il proteste sincèrement de ne jamais y venir qu'avec une crainte religieuse, de ne s'y occuper qu'à honorer l'auguste Trinité, en se réunissant à notre divin Rédempteur, qui veut bien rester continuellement dans un état de victime sur nos autels.

Il faudra insister sur cette dernière pratique, en exhortant les peuples à rendre leurs devoirs à Dieu par Jésus-Christ, à avoir ce divin Sauveur présent à leur esprit, tandis qu'ils sont à l'église, à se le représenter tantôt dans une circonstance de sa vie, tantôt dans une autre : par exemple, lorsqu'ils viendront pour la Messe, ils penseront à Jésus renouvelant sa passion sur l'autel ; lorsqu'ils se rendront aux Vêpres, ils se souviendront de la manière dont il glorifiait son Père, sur la terre, avec ses apôtres ; lorsqu'on annoncera la parole de Dieu, ils se le représenteront instruisant les peuples durant sa vie évangélique ; on leur recommandera aussi de ne point se retirer de l'église sans lui avoir demandé sa bénédiction ; de sortir avec respect, dans des sentiments de piété, de reconnaissance, et de conserver dans leurs cœurs ce que le Seigneur leur aura inspiré.

On terminera par une prière faite à Jésus-Christ lui-même. Gravez, divin Jésus, pour la gloire de votre nom, ces vérités saintes dans l'esprit de mes auditeurs ; faites qu'ils les conservent à jamais dans leur mémoire, qu'ils les mettent en pratique, afin qu'après vous avoir honoré tous ensemble sur la terre, nous méritions de vous être unis dans le séjour de votre gloire.

Le même sujet traité d'une autre manière. — On peut traiter ce sujet d'une autre manière, en montrant : 1° combien les églises sont respectables ; 2° combien elles sont profanées.

Dans le premier point, on développera deux principaux fondements du respect dû aux églises : 1° ce qu'elles sont en elles-mêmes par rapport à Dieu et à Jésus-Christ ; 2° ce qu'elles sont par rapport à nous ; des maisons où nous avons reçu quantité de grâces, où nous pouvons tous les jours en recevoir. Ces deux fondements établis, on inspirerait aux auditeurs des sentiments d'estime, d'actions de grâces, et d'une crainte respectueuse ; on ferait voir que ces sentiments sont bien rares ; et on passerait naturellement au second point.

Dans le second point, on dirait d'abord, que ce que vit autrefois le prophète Ezechiel, dans le temple de Jérusalem, ne s'accomplit

que trop dans les églises de la loi nouvelle ; on décrira cette vision, et on divisera cette profanation en deux espèces ; profanations visibles, profanations invisibles.

De là on conclura que Dieu n'est nulle part plus indignement outragé que dans les églises ; on en gémira ; on le reprochera aux mauvais chrétiens ; on leur déclarera que ces profanations seront aussi punies très-rigoureusement ; on rapportera le châtiment d'Héliodore, de Nadab, d'Abiù et des enfants d'Héli ; on fera sentir que si Jésus-Christ est entré dans une sainte colère contre les profanateurs du temple de Jérusalem, il châtiara avec la dernière sévérité les chrétiens profanateurs de nos temples : il le fait dès cette vie, et il le fera en l'autre. De là sentiment de douleur pour les profanations commises, respect profond dès le jour présent, dévotion tendre, etc.

De la punition des principaux péchés des Juifs dans le désert, et de la crainte des mêmes châtimens. — Dans l'Épître de la Messe, qui est prise du X^e chapitre de la 1^{re} Lettre de saint Paul aux Corinthiens, on peut trouver d'excellents avis à donner aux fidèles contre les vices qui règnent plus communément, et de pressants motifs pour les exhorter à les fuir. D'abord on fera un détail des vices qui ont régné parmi les Israélites : on montrera qu'ils ne sont encore que trop communs. On exposera ensuite les châtimens dont Dieu les a punis dans l'ancienne loi, et combien plus sévèrement il les punira dans les chrétiens. Le but de l'Apôtre est marqué à la fin de l'Épître par ces paroles : *Qui se existimat stare, videat ne cadat.*

(Lisez les interprètes sur ce chapitre de saint Paul. Voyez aussi l'auteur des *Méditations ecclésiastiques*, sur l'Épître de ce dimanche.)

Que celui qui croit se bien tenir, prenne garde de tomber. Il veut parler de la défiance de soi-même, et de la crainte du péché. On tirera de ce préambule l'exorde de son prône, lorsqu'on voudra le faire sur l'Épître de la Messe.

Dans les années précédentes, mes frères, je vous ai expliqué les importantes instructions renfermées dans l'Évangile de ce jour ; vous avez vu le Sauveur pleurant sur les habitants de Jérusalem, qui refusaient de profiter de sa visite, et les châtimens terribles dont il les a menacés ; châtimens qu'éprouvent encore aujourd'hui leurs descendants. Je vous ai aussi représenté avec quel zèle il chassa les profanateurs du temple ; et de là j'ai pris occasion de vous donner de l'horreur des immodesties dans nos églises. Après vous avoir portés à profiter des grâces de Dieu, et à craindre l'endurcissement dans le péché, je me propose de vous expliquer les avis salutaires que l'Apôtre nous donne dans l'Épître de la Messe. Écoutez-les avec toute l'attention possible ; et observez-les avec une fidélité inviolable ; ils sont clairs et intelligibles, une courte paraphrase suffira pour vous les faire comprendre. Vous

verrez : 1° les principaux péchés auxquels se sont laissé aller les Juifs et que nous devons éviter. 2° Vous apprendrez avec quelle sévérité Dieu les a punis, et combien vous devez craindre ces mêmes châtements. Je commence.

(Lorsqu'on ne traite pas cette Eptre par manière de prône, on pourrait en tirer d'excellents avis que l'on donnerait aux paroissiens sur les vices les plus communs dans la paroisse, et cela avant le prône, ou dans le cours du prône.)

Première réflexion. — Parmi les péchés des Israélites, dont l'apôtre saint Paul fait le détail, j'en remarque quatre ou cinq principaux : les désirs déréglés, l'idolâtrie, le vice opposé à la pureté, la défiance envers Dieu et leurs murmures. Le premier désordre où ils se laissèrent aller, après que Dieu les eut tirés de l'Egypte, c'est le désir déréglé de la nourriture. Dégoûtés de la manne dont ils étaient nourris miraculeusement dans le désert, ils souhaitèrent d'autres mets ; ils voulurent manger de la chair des animaux, ils en demandèrent avec larmes : *Vulgus promiscuum flagravat desiderio, sedens et flens, et ait : Quis dabit nobis ad vescendum carnes ?* Ils en vinrent jusqu'à regretter la nourriture la plus grossière de l'Egypte : *In mentem nobis veniunt cucumeres, et pepones, porrique, et cæpæ, et allia.* (Voy. le XI^e chap. des Nombres. On pourra faire là-dessus une réflexion salutaire.)

Qui ne s'étonnera de l'extravagance de ce peuple, de se dégoûter de la manne qui était une nourriture céleste, et par conséquent préférable aux viandes ordinaires ? Vous en êtes surpris, mes frères, et c'est néanmoins ce qui se passe tous les jours parmi vous. Rien de si délicieux que la divine Eucharistie, où le Seigneur, par une bonté infinie, veut bien nourrir nos âmes ; et cependant combien de chrétiens pour qui ce divin aliment est insipide, tandis qu'ils désirent avec empressement une nourriture terrestre, et qu'ils ne soupirent qu'après les plaisirs de la table !

On demandera aux auditeurs s'ils ne sont pas sujets à ce premier désordre des Israélites. Il n'arrive que trop souvent que l'on ne fait pas attention aux péchés intérieurs ; on n'a pas soin de s'examiner là-dessus, lorsque l'on va à confesse. Le pasteur doit ici instruire les peuples de la différence qui se trouve entre les désirs involontaires, et les mouvements déréglés qui s'élèvent en nous malgré nous, et les mouvements délibérés et les désirs pleinement volontaires. (Voy. le chap. XXXII de l'Exode.)

Ce premier désordre des Juifs fut suivi d'un second. Leur sensualité, leur intempérance les conduisit à l'oubli de Dieu, à l'idolâtrie. Qui l'eût cru, qu'une nation si attachée au culte du vrai Dieu, eût sitôt oublié son bienfaiteur, et qu'elle eût porté l'oubli jusqu'à le méconnaître, jusqu'à rendre à une idole de métal le culte qui n'est

dû qu'à lui seul ! (Il y a ici un beau champ de morale.)

Ce n'est point seulement une figure, mes frères, de ce qui se passe parmi vous. Hélas ! les chrétiens tombent tous les jours dans les mêmes désordres ; s'ils ne se prosternent pas devant des figures d'animaux, ils adorent d'autres idoles, dont le culte n'est pas moins injurieux à Dieu que celui du veau d'or. Le jeune libertin a pour idole l'objet de sa passion impure ; le père de famille, avide de richesses, fait son Dieu de son or et de son argent ; le débauché a plus d'attention à contenter sa gourmandise qu'à honorer son Créateur ; combien de filles et de femmes chrétiennes, qui sont idolâtres d'elles-mêmes ! L'objet de chaque passion dominante dans le cœur d'un chrétien, est une espèce d'idole qu'il adore, et à qui il offre son encens, ses vœux et ses sacrifices.

Passons au troisième désordre, et le plus odieux qui régna parmi les Israélites : c'est le vice opposé à la sainte pureté. L'Ecriture nous apprend dans le *Livre des Nombres*, que le peuple d'Israël, pendant sa demeure au désert, se livra à la fornication avec les filles des Moabites ; ce fut le principe de l'idolâtrie où ils tombèrent malheureusement. Ils n'eurent pas honte d'offrir des sacrifices à des fausses divinités : *Fornicatus est populus cum filiabus Moab, quæ vocaverunt eos ad sacrificia sua. At illi comederunt, et adoraverunt deos eorum.* Vous n'ignorez pas, mes frères, la laideur du vice impur, et les horribles ravages qu'il fait dans les corps et dans les âmes ; mais en est-il pour cela moins commun ! Combien de fornicateurs, d'adultères, d'impudiques dans le sein même du christianisme, parmi la jeunesse, et jusque dans la vieillesse, dans le mariage, dans le célibat, dans tous les âges, dans tous les lieux, dans toutes les conditions ? Que de pensées, que de désirs criminels, que de paroles, d'actions déshonorantes ! J'en appelle à vos consciences. Si vos désordres ne sont pas publics, en sont-ils moins désordres ? Si la honte ou quelque autre motif humain vous empêche de les commettre, l'affection en est-elle moins réelle ? Peut-être êtes-vous chastes et continents de corps ; mais en est-il de même de votre âme ? Je ne puis le dire qu'en gémissant ; ce maudit péché est répandu si généralement, que l'on peut dire avec trop de vérité, du siècle où nous sommes, ce qui est dit du temps du déluge, que toute chair est infectée, qu'il ne se rencontre presque plus de chrétiens chastes. O mes frères, concevez en ce jour une horreur toute nouvelle de ce vice infâme.

Ayez soin aussi de vous garantir de deux autres péchés où tombèrent les Israélites : la défiance en la bonté de Dieu, et les murmures dans vos afflictions. On citera ce qui est dit dans le *Livre des Nombres* de l'un et de l'autre de ces péchés ; il est fait mention du dernier au chap. XVI, et du premier au chap. XXI. Péché où on ne se laisse

aller que trop souvent dans les besoins où l'on se trouve, dans les douleurs que l'on souffre, dans les peines de l'état où l'on est engagé. On insistera plus ou moins sur chacun de ces vices à proportion du besoin de la paroisse. On aura soin d'engager les auditeurs à se demander à eux-mêmes auquel de ces vices ils sont plus sujets, en les reprenant chacun en détail. On entrera ensuite dans deux réflexions qui doivent servir d'un nouveau motif pour se corriger et se préserver des désordres des Israélites.

Deuxième réflexion. — Pouvez-vous entendre, mes frères, sans être saisis de frayeur, les châtiments qu'éprouvèrent les Israélites pour s'être livrés aux désordres dont nous venons de parler? Ecoutez-les, et tremblez. Ils forment des désirs déréglés; l'intempérance leur fait souhaiter et demander à se rassasier de viandes; Dieu les exauce dans sa colère, il fait pleuvoir dans leur champ une multitude prodigieuse de cailles; ils les mangent avec avidité; mais à peine, dit l'Ecriture, ces viandes funestes étaient-elles dans leurs bouches, que la fureur du Seigneur éclata sur leurs têtes. Il fit périr l'élite de leur jeunesse et les plus vigoureux d'entre eux : *Adhuc carnes erant in dentibus eorum, et ecce furor Domini concitatus in populum percussit eum plaga magna nimis.* Ils furent enterrés dans le lieu même où ils avaient péché; on le nomma le Tombeau de la convoitise : *Vocatus est ille locus Sepulcrum concupiscentiæ.* (Num., XI, 33-34.) Que vous dirai-je de la peine que portèrent ceux qui se livrèrent à l'idolâtrie? Il en périt dans un seul jour environ vingt-trois mille, qui furent mis à mort par l'ordre du Seigneur : *Ceciderunt in die illa quasi viginti tria millia hominum.* (Exod., XXXII, 28.) Pour ceux qui s'abandonnèrent au vice impur, le texte sacré nous apprend que vingt-quatre mille furent massacrés en punition de leur crime. Le châtimement des murmurateurs et de tout le peuple qui entra en déliance de la Providence divine, n'est pas moins effrayant. (On lira là-dessus les chap. XVI et XXI du *Livre des Nombres*, et après en avoir fait le récit, on viendra à la morale.)

Pensez-vous, mes frères, que Dieu, qui a puni si sévèrement son peuple dans l'ancienne loi, épargnera les chrétiens qui tomberont dans les mêmes désordres? Non, dit saint Paul, l'Ecriture ne nous propose cet exemple que pour nous faire craindre la justice divine; toutes ces choses n'ont été écrites, dit-il, que pour nous instruire et pour nous corriger : *Hæc scripta sunt ad correctionem nostram.* (I Cor., X, 11.) Si le Seigneur vous épargne, pécheurs, pendant cette vie; s'il ne vous punit pas sensiblement comme il le faisait autrefois, sachez qu'il vous punira dans l'autre d'autant plus rigoureusement que vous avez été plus éclairés, plus comblés de grâces que les Israélites. Ce ne sera point par les morsures des serpents que vous périrez, ce ne sera point par le tranchant de l'épée; vous ne

serez peut-être pas suffoqués tout à coup au milieu de vos débauches, la terre ne s'ouvrira pas pour vous engloutir tout vivants; mais à l'heure de la mort, les démons se saisiront de vous, et vous entraîneront dans les flammes éternelles, si vous n'avez soin d'apaiser au plus tôt la colère du Seigneur.

On proposera, en finissant, l'exemple des Israélites pénitents, à qui Dieu fait miséricorde : *Clamaverunt ad Dominum, cum tribularentur. Misit verbum suum, et sanavit eos. Quis sapiens et custodiet hæc, et intelliget misericordias Domini?* (Psal. CVI, 19-21.) Lisez le chap. XXXII de l'*Exode*, et le chap. XVI des *Nombres*.

Profitez, mes frères, de la miséricorde de Dieu qui s'offre encore à vous. Je dois faire moi-même à votre égard l'office de Moïse et d'Aaron, qui par leurs prières apaisèrent le Seigneur prêt à frapper son peuple : *Obtulit thymiama : et stans inter mortuos et viventes, pro populo deprecatus est, et plaga cessavit.* (Num., XVI, 47.)

Heureux, mes frères, si, dans le sacrifice que je vais offrir, j'engage le Seigneur à détourner les fléaux dont il est peut-être prêt à vous frapper. Unissez-vous à moi, vous spécialement, âmes justes qui m'écoutez; quoique ses châtiments ne doivent tomber que sur les pécheurs, vous ne devez pas laisser de les craindre : *Qui se existimat stare, dit l'Apôtre, videat ne cadat.* Veillons toujours sur nous, afin qu'ayant imité la vie des fidèles, nous méritions d'avoir part à leur récompense.

X^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Homélie sur la parabole du Pharisien et du Publicain. Sur l'orgueil. Sur l'humilité. Moyen d'affermir les fidèles dans l'humilité.

Ce dimanche est appelé le Dimanche de l'humilité, à cause de l'Evangile, dont le but principal est d'inspirer aux fidèles la pratique de cette vertu. C'est une parabole prise du chapitre XVIII de l'Evangile selon saint Luc, que le Sauveur proposa à l'occasion de certaines gens qui avaient trop bonne opinion d'elles-mêmes, et qui méprisaient les autres. Il y trace les caractères opposés des orgueilleux et des humbles, et il y représente le châtimement des premiers, et la récompense des derniers.

L'Eptre est tirée, comme celle de dimanche dernier, de la 1^{re} Lettre de saint Paul aux *Corinthiens*, chap. XII. Elle répond à l'Evangile. Saint Paul s'y propose d'engager les premiers fidèles à ne se pas glorifier des dons du Saint-Esprit qu'ils avaient reçus, mais à s'en servir pour l'utilité du prochain.

L'esprit de l'Eglise paraît assez sensiblement dans le choix qu'elle a fait de cet Evangile. Après avoir inspiré à ses enfants, dimanche dernier, le respect pour la maison de Dieu, elle veut leur apprendre aujourd'hui dans quelles dispositions ils doivent y venir et y prier. Elle souhaite que les pasteurs ne négligent rien pour préserver les fidèles du

vice de l'orgueil, et pour les établir solidement dans la vertu qui lui est contraire.

Ce serait ici l'occasion de faire le prône marqué dans le Rituel, où il est parlé des fins pour lesquelles on s'assemble dans l'église ; prône qui, comme nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage, peut être utile, lorsqu'il est accompagné de réflexions convenables. Après en avoir fait la lecture, on rapporterait la parabole de l'Evangile, qui est tout à fait propre à représenter aux auditeurs la manière dont ils doivent se comporter dans le lieu saint. On en ferait l'explication, on les exhorterait à rentrer en eux-mêmes pour examiner quel est leur caractère ; on les presserait enfin de quitter tout sentiment d'orgueil pour s'humilier plus profondément. On conclurait cette espèce de prône familial par le détail des effets salutaires que produit infailliblement l'humilité véritable. Un prône de cette façon, prévu et médité, serait capable de faire beaucoup de fruit.

Entre plusieurs manières d'instruire les peuples sur l'Evangile de ce jour, outre celle dont nous venons de parler, il y en a trois principales. La première, c'est de traiter en homélie la parabole qui y est rapportée. La seconde, c'est d'attaquer le vice de l'orgueil. La troisième, c'est de prendre pour sujet la vertu d'humilité.

Homélie sur la parabole du Pharisien et du Publicain. — Pour bien traiter cet Evangile en forme d'homélie, on peut lire celle de Bourdaloue, au II^e tome de ses *Pensées*. Comme elle est fort longue, on l'abrégera en retranchant tout ce qui ne conviendra pas à l'auditoire, et y substituant tout ce qui pourra lui être utile.

On prendra pour texte les premières paroles de l'Evangile : *Dixit Jesus ad quosdam, qui in se confidebant tanquam justi, et aspernabantur ceteros, parabolam istam* : « Jésus prononça cette parabole pour certaines gens qui présumaient d'elles-mêmes, comme si elles eussent été des saintes, et qui n'avaient que du mépris pour les autres. »

Vous apercevez d'abord, mes frères, le dessein du Fils de Dieu, et quels sont ceux qu'il avait en vue, lorsqu'il proposa la parabole rapportée dans notre Evangile. Saint Luc nous dit expressément que ce fut à l'occasion de certaines personnes dominées par l'orgueil, et qui, remplies d'elles-mêmes, ne regardaient les autres qu'avec mépris. Voici comme notre divin Maître s'explique. (On dira la substance de la parabole.) Ne croyez pas, mes frères, que ce soit ici une simple figure. De tout temps il y a eu des hommes du caractère pharisaïque, contre lesquels Jésus-Christ s'est si fort élevé. Il y en a encore dans notre siècle, et plutôt à Dieu qu'il n'y en eût aucun dans cette paroisse ! Heureux si, en vous expliquant par ordre notre Evangile, et en vous traçant le portrait du Pharisien et du Publicain, je puis vous préserver du vice de l'orgueil, et vous inspirer des sentiments d'humilité ! Daigne le Seigneur bénir mon dessein ! Je commence.

Premier point. — Deux hommes montèrent au temple pour prier : l'un était Pharisien, et l'autre était Publicain. C'est du temple de Jérusalem qu'il est ici parlé. Il avait été bâti sur une plate-forme, au haut d'une montagne située dans l'enceinte de la ville. Il est certain que le Seigneur choisit cette place pour faire connaître à ceux qui viendraient le prier, que l'élévation de l'esprit et du cœur vers son Père, qui est dans le ciel, est une des premières dispositions de ceux qui prient.

C'est à ce temple qu'allèrent deux hommes, dont l'un était Pharisien, c'est-à-dire de cette secte qui faisait profession d'une vertu particulière ; l'autre était Publicain, c'est-à-dire employé à lever les deniers publics, et que son emploi faisait regarder comme un pécheur par état, décrié par ses injustices. Remarquez qu'ils y allèrent tous deux dans le même temps ; qu'ils s'y rendirent dans le même dessein, qui était de faire à Dieu leurs prières : mais ce ne fut point, à beaucoup près, dans la même disposition de l'âme, ni le même sentiment intérieur : de là vient que la prière de l'un eut un succès favorable, tandis que l'autre ne fut point écouté, et que sa prière même devint un crime pour lui, et un sujet de condamnation. (On fera déjà ici une réflexion.)

Oh ! qu'il importe, mes frères, d'apporter à la prière une sainte disposition ! qu'il importe de suivre l'avis du Saint-Esprit, qui nous avertit de préparer notre âme avant l'oraison ; prenez garde qu'il parle principalement de l'âme, de l'esprit et du cœur ; toute autre préparation, sans celle de l'âme, ne peut être d'aucune efficacité auprès de Dieu. Dieu ne s'arrête point au dehors : il n'a égard ni au rang, ni à la qualité, ni aux richesses : c'est le cœur qu'il pèse ; et c'est de la disposition du cœur que dépend le fruit de nos prières.

Vous venez, mes frères, les uns et les autres, vous assembler souvent dans cette église ; vous vous y rendez assez exactement : quel cœur y apportez-vous ? Est-ce le cœur de l'humble Publicain ? N'est-ce point plutôt celui de l'orgueilleux Pharisien ? Le caractère de l'un et de l'autre, que je vais vous mettre sous les yeux, pourra vous en convaincre. Suivons notre Evangile ; remarquons d'abord de quelle manière le Pharisien se comporte dans le lieu saint. La première circonstance que l'Evangile nous fait observer, c'est que le Pharisien se tenait debout : *Pharisæus stans* ; il ne daigne pas plier les genoux ; il n'a garde de s'arrêter à la porte, il entre, il s'avance ; et laissant derrière lui tous les assistants, il va près de l'autel prendre la première place : là, le visage assuré, la tête levée, il porte les yeux au ciel, et semble plutôt venir exiger du Seigneur une dette, que lui rendre ses hommages et lui demander aucune grâce.

(On pourrait attaquer ici, mais prudemment, les immodesties extérieures que l'on aura remarquées dans certaines personnes de l'un et de l'autre sexe.)

Il est des chrétiens qui ne daignent pas fléchir les deux genoux, qui se tiennent dans une posture indécente, et qui affectent de prendre les places les plus distinguées ; en un mot, qui marquent, par leur posture, l'esprit d'orgueil qui les domine. Apprenons, mes frères, apprenons à nous humilier, cendre et poussière que nous sommes, devant le Maître du ciel et de la terre ; évitons dans notre extérieur tout ce qui peut sentir la suffisance, la vanité, l'orgueil, de peur que le Seigneur ne rejette nos prières.

(On pourra ici dire pourquoi on se tient debout en certain temps de l'Office, surtout de la Messe.)

A quoi s'occupait le superbe Pharisien dans cette posture, qui venait de son fonds d'orgueil ? *Il priait en lui-même*, dit le texte. Pourquoi en lui-même, et qu'est-ce que cela signifie ? Peut-être l'orgueil l'empêchait-il de se conformer à l'usage commun, et de prononcer les prières ordinaires ; ou bien, tout occupé de lui-même, il ne pensait qu'à ses prétendues perfections, dont il venait s'applaudir et se glorifier. Autre marque d'orgueil, de ne vouloir pas s'en tenir aux usages communément établis dans le christianisme, de se singulariser par des pratiques extraordinaires de piété, des manières de prier suggérées souvent par l'esprit de mensonge. Tenons-nous-en, mes frères, aux pratiques les plus usitées parmi les vrais chrétiens ; exerçons-nous-y assidûment, jusqu'à ce qu'il plaise à l'Esprit céleste de nous conduire plus avant.

Mais encore, que disait ce Pharisien de notre Evangile ? *Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes*. Rendre grâces à Dieu, rien de plus juste : aussi ce qu'il y a de plus répréhensible dans le Pharisien, ce n'est pas de remercier Dieu, mais de ne le pas remercier par un véritable esprit de religion, ni avec les sentiments dont ce pieux exercice doit être accompagné. Car de quoi le remerciait-il ? De ce qu'il n'était pas comme le reste des hommes. Est-il une vanité plus intolérable ? Il joint l'hypocrisie à la vaine gloire, il fait semblant de remercier Dieu et de le prier ; et réellement il ne fait ni l'un ni l'autre ; c'est lui-même qu'il remercie, ou plutôt il s'applaudit de ce qu'il s'imagine avoir du mérite, et on ne trouve pas qu'il demande rien à Dieu : c'est la réflexion de saint Augustin : *Quod rogaverit Deum quære, in verbis ejus nil invenies*. (Voyez les Leçons de l'Homélie pour l'Evangile de ce dimanche.) Aussi dénué d'humilité que de charité, loin de prier le Seigneur pour ses frères, il les méprise ; il en juge témérairement ; il n'en excepte même aucun ; du moins, s'il disait : Je ne suis pas comme quelques-uns des hommes, comme le plus grand nombre ; mais non, il se met au-dessus de tous ; dans son idée, il est le seul homme de bien qu'il y ait sur la terre ; il fait, pour ainsi dire, le procès à tout le genre humain. Cette conduite, mes frères, paraît extravagante et folle ; néanmoins, il se trouve des chrétiens

tellement prévenus à leur avantage, qu'ils se persuadent être les seuls instruits des voies de Dieu, et marcher dans celles du salut ; qui censurent tout le monde, et qui sont, à bien des égards, semblables au Pharisien de l'Evangile. Aveugles qu'ils sont, ils se vantent de n'être pas semblables aux autres hommes : Je ne suis pas, disent-ils en eux-mêmes, injuste, adultère, ni tel que celui-ci, que celle-là ; et ils ne voient pas qu'ils sont pires que les autres hommes. (Voyez comment l'auteur ci-dessus cité détaille solidement cette réflexion.)

Je jeûne deux fois la semaine, continue notre superbe Pharisien. Il fait parade de ses œuvres extérieures, qui, quoique bonnes en elles-mêmes, n'étaient d'aucun mérite devant Dieu, parce qu'il ne les faisait que pour être vu et estimé des hommes. Car la vertu ne consiste pas précisément dans les œuvres, mais dans l'esprit qui les anime et les sanctifie. Vous venez à l'église, vous y priez, vous assistez assidûment aux Offices divins ; vous y paraissez avec l'extérieur le plus composé et le plus dévot ; vous exercez quantité d'œuvres de charité, d'aumônes, de visites des malades ; et tout cela néanmoins ne sont pas des œuvres vraiment religieuses, si l'esprit d'orgueil les empoisonne. Ce n'est plus pratiquer ses devoirs en chrétien, dès qu'on les remplit par des vues toutes humaines. Oh ! que cet orgueil est à craindre pour toute sorte de personnes, et surtout pour ceux et celles qui paraissent vivre dans une plus grande régularité ! Il est, dans un sens, plus aisé de se défendre du piège de l'intérêt et des plaisirs sensuels : aussi le Fils de Dieu nous exhorte-t-il spécialement à nous préserver des atteintes de l'orgueil. C'est à chacun de nous à voir s'il ne participe point au caractère du Pharisien. Le portrait que je viens de vous en tracer en abrégé, suffirait pour en donner la plus vive horreur.

Mais comment s'en guérir, si l'on en est atteint, comment s'en préserver ? Le remède souverain à un mal si pernicieux, c'est une sincère et profonde humilité, dont l'Evangile nous propose un modèle accompli dans la personne du Publicain. Renouvelez votre attention.

Deuxième point. — Quelle différence, mes frères, dans la peinture que Jésus-Christ nous fait du Publicain et du Pharisien ! Vous avez vu le Pharisien donner des marques de son orgueil, dans le lieu qu'il choisit, dans sa posture, dans son langage. Ici, c'est tout le contraire. C'est un Publicain, il est vrai, c'est un pécheur ; mais un Publicain et un pécheur humble ; et selon saint Jean Chrysostome, l'état même du péché avec l'humilité vaut mieux que l'état de justice avec l'orgueil ; parce que l'orgueil détruit dans peu la piété du juste, au lieu que l'humilité efface le péché et sanctifie le pécheur : c'est ce que vous allez reconnaître dans le Publicain dont il est ici question.

Il commence d'abord à s'humilier par la place qu'il choisit ; c'est la plus éloignée de l'autel ; c'est la dernière, parce qu'il se re-

garde comme le dernier de tous. Il sent toute son indignité, il sait de combien de péchés il est coupable : ce sentiment le porte à se rabaisser tant qu'il peut, et à se mettre au plus bas rang. Il a vu le Pharisien s'avancer près de l'autel; il laisse entrer le peuple en foule dans le temple; pour lui, il ne se juge pas digne de prier avec les autres, il demeure à la porte les genoux à terre, la tête penchée, le corps prosterné. Ce n'est pas tout; non-seulement il se méprise lui-même, mais il consent qu'on le méprise, qu'on lui insulte; et loin de se plaindre, il se tait; dans son silence il est prêt à accepter les traitements les plus injurieux. Voilà la première disposition que nous devons toujours apporter en venant à l'église, de bas sentiments de nous-mêmes, une persuasion intime de notre indignité, la connaissance de nos péchés. Dès que nous nous connaissons bien, et que nous aurons de nous une idée juste; dès que nous sentirons notre néant, nos misères spirituelles, et la majesté du Dieu que nous avons offensé, nous choisirons comme le Publicain, la dernière place dans la maison de Dieu, et si quelques raisons légitimes nous obligent de nous approcher plus près du saint autel, nous nous mettrons, dans le fond du cœur, au-dessous de tous nos frères; bien loin de disputer pour avoir les places les plus commodes et les plus honorables, nous choisirons volontiers, comme le Prophète, le lieu le plus abject et le plus incommode : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei.* (Psal. LXXXIII, 11.) Si un roi en agissait ainsi à l'égard du tabernacle, qui n'était que la figure de nos églises, dans quel abaissement ne devrions-nous pas être toutes les fois que nous nous trouvons dans les temples sacrés, dédiés au vrai Dieu en la loi de grâce? Ayons donc soin de nous y tenir toujours dans une posture décente, qui marque notre anéantissement intérieur. Gardons-y surtout la modestie des yeux, dont le Publicain nous est un si beau modèle.

Il n'osait, dit l'Ecriture, lever les yeux au ciel, une sainte confusion les lui faisait baisser; tandis que le Pharisien promenait avec audace ses regards dans toute l'assemblée, le publicain n'avait pas l'assurance de porter la vue ni vers le ciel, ni vers l'autel, ni vers aucun des assistants : vers le ciel, parce qu'il en avait allumé la colère, et qu'il ne pensait pas en obtenir quelque grâce; vers l'autel, où résidait le Dieu d'Israël qu'il avait méprisé; vers les assistants, qui avaient été les témoins de ses injustices, et dont plusieurs en avaient senti les effets. Voilà ce qui l'engage à regarder humblement la terre.

Tels devraient être nos sentiments, si nous étions véritablement humbles; car l'humilité véritable paraît jusque sur le visage; et surtout par une pudeur modeste qui accompagne tous les regards, tous les gestes, en un mot tout l'extérieur d'une personne humble. Mais c'est surtout dans les exercices de piété, dans les temples du Seigneur, que l'humilité devient plus respectueuse, et où elle inspire plus de retenue et de recueillement; retenue

et recueillement qui, de tous les témoignages sensibles d'une vraie religion et d'une sincère pénitence, est un des plus apparents et des plus certains : comme, au contraire, rien dans la piété de plus suspect que l'immodestie, l'égarement de la vue, un air de dissipation et d'indifférence. Peu parmi vous, mes frères, qui n'aient à se reprocher quelque chose en ce point, surtout parmi les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe. Je vous exhorte, au nom de Jésus-Christ, et je vous supplie de tout mon cœur de vous garantir les uns et les autres de cette immodestie qui blesse les yeux du Seigneur, et qui met obstacle aux grâces qu'il vous prépare; que chacun ait toujours la vue modestement baissée, sans la promener de côté et d'autre. Hélas! peut-être y en a-t-il, parmi ceux qui sont ici, qui font servir leurs yeux à une multitude de péchés qu'ils commettent eux-mêmes, et donnent occasion de commettre. Quelle abomination! *Obsecro vos per modestiam Christi.* (II Cor., X, 1.) Le Publicain frappait sa poitrine; ce n'était pas en secret, mais publiquement : non content de confesser à Dieu ses offenses, il les confesse devant une nombreuse assemblée; et quand il se frappe la poitrine à la vue de tout le monde, c'est comme s'il disait : J'ai péché, j'en fais hautement l'aveu; je souhaite en faire une réparation authentique; je ne désire rien tant que de faire connaître à tout le monde le regret que j'en ressens, et laver le scandale que j'ai donné. O mes frères, qu'il en coûte à l'orgueil de l'homme de faire un tel aveu; et que c'est un grand triomphe pour l'humilité! Nous péchons tous, et nous sommes sujets à faire bien des fautes : *In multis offendimus omnes* (Jac., III, 2); mais si nous sommes tous pécheurs, nous n'avons pas tous le courage de reconnaître les fautes où nous tombons, et d'en convenir de bonne foi. Plusieurs se dissimulent à eux-mêmes leurs défauts; d'autres les sentent, et ne peuvent se les déguiser; mais ils ne peuvent se résoudre à en faire l'aveu. Combien de pécheurs et de pécheresses qui ont honte de révéler leur état à leurs confesseurs, et de leur faire connaître les désordres où la passion les a entraînés! Combien qui laissent passer les années entières sans approcher du saint tribunal; et si, malgré eux, ils en approchent par certaines considérations, ce n'est que pour le profaner, en dissimulant les crimes dont ils sont coupables! Soyons humbles! mes frères, et l'humilité nous ouvrira le cœur, nous déliera la langue, et en nous faisant subir une confusion salutaire, elle sera le principe de notre justification. Mais achevons le portrait que nous avons commencé.

Mon Dieu, s'écrie le Publicain, *soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur!* Voilà toute la prière qu'il faisait; prière courte, mais pleine de foi et animée de cette confiance à laquelle Dieu ne refuse rien. Il sait, ce vrai pénitent, qu'il est pécheur; mais il sait aussi que Dieu est encore plus miséricordieux; c'est dans la vue de ses miséri-

cordes infinies qu'il demande et qu'il espère le pardon de ses péchés. Bel exemple pour ce qu'il y a de pécheurs dans cet auditoire !

Vous vous êtes retirés de Dieu ; mes frères, Dieu vous rappelle : depuis longtemps vous vous êtes endurcis contre ses saintes inspirations, et néanmoins il vous attend encore ; il est prêt de vous recevoir. Allez à lui avec la même confiance que le Publicain, avec le même sentiment de contrition, et avec la même humilité. Ecriez-vous : *Seigneur, soyez-moi propice*, je me suis égaré ; la multitude et la grièveté de mes péchés m'effrayent ; mais votre miséricorde me rassure ; je la réclame avec confiance, et je ne me lasserai point de vous dire : *Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur* ; je ne veux plus l'être ; j'ai horreur de l'être ; je gémis amèrement de l'avoir été, je ne doute point que vous ne receviez avec bonté un cœur véritablement contrit. Telle est, mes frères, la prière que devraient faire sans cesse ceux qui ont abandonné le Seigneur ; mais ne croyez pas qu'elle ne convienne qu'à des pécheurs déclarés, ou à des âmes livrées à des habitudes honteuses. Nul d'entre nous qui ne doive se l'appliquer ; et c'est un des plus solides exercices du christianisme, en toute sorte de personnes, de s'exciter chaque jour, et plusieurs fois dans le jour, à une vive douleur de ses péchés. Hélas ! nous ne manquerons pas de matière pour cela, ou plutôt nous n'en avons que trop ! Si ce ne sont pas des péchés bien grièfs dont nous sommes chargés, de combien d'autres, légers dans leur espèce, ne sommes-nous pas coupables ! Péchés d'action, et d'omission ; péchés d'ignorance, de négligence, de fragilité ; péchés de malice et d'une pleine volonté ; péchés personnels et péchés d'autrui ; péchés de jeunesse, et péchés actuels et présents. N'en est-ce pas là plus qu'il n'en faut pour nous écrier à toutes les heures du jour et en toute occasion : *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur !*

Voilà, mes frères, le double portrait que Jésus-Christ nous présente dans l'Evangile de ce jour. Auquel des deux vous reconnaissez-vous ? Quels effets produira la peinture que vous venez d'entendre ? Les plus terribles et les plus funestes, si vous portez le caractère du Pharisien ; les plus consolants et les plus heureux, si vous ressemblez à l'humble Publicain. *Celui-ci*, dit le texte sacré, *s'en retourna justifié dans sa maison, et non pas l'autre ; car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.*

C'est à vous, mes frères, à choisir, ou la justification, ou la réprobation. Y a-t-il à balancer ? Humilions-nous donc intérieurement et extérieurement. Détestons de tout notre cœur tout orgueil ; et pour fruit de cette instruction, ne cessons de répéter, particulièrement aujourd'hui et durant cette semaine : *Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur* ; disons-le surtout pendant le sacrifice de la Messe auquel nous allons assister ; prions notre divin Sauveur,

qui va s'immoler pour nous, de remplir nos cœurs des sentiments les plus humbles, afin que nous méritions d'avoir part à sa gloire.

Sur l'orgueil. — Le second sujet que fournit cet Evangile, c'est l'orgueil ; vice extrêmement commun, dont très-peu de personnes sont exemptes, non-seulement dans les villes, mais encore dans les campagnes, et qui est la source d'une infinité d'autres péchés. La parabole de notre Evangile présente naturellement l'occasion d'en parler.

(On prendra pour texte les dernières paroles de l'Evangile : *Omnis qui se exaltat, humiliabitur.*)

C'est là, dira-t-on, la conclusion de la parabole rapportée dans notre Evangile. Le Sauveur du monde, après avoir décrit la conduite d'un superbe Pharisien, tout à fait contraire à celle d'un humble Publicain, prononce cette sentence foudroyante : *Quiconque s'élève sera humilié ; Omnis, etc.* Méditons-la, mes frères, et appliquons-nous-la, cette sentence. Il n'est aucun de nous qui n'en doive craindre les funestes suites. Comprendons aujourd'hui combien il nous importe de nous préserver du vice de l'orgueil, ou de nous en guérir, si nous y sommes sujets. Instruisons-nous de la malice de ce péché, et cherchons-en les remèdes.

Qu'est-ce qui doit nous porter à détester l'orgueil ? Ce sera le sujet d'une première réflexion. De quelles armes devons-nous nous servir pour nous en préserver et le détruire ? Ce sera celui de la seconde.

On pourra faire ici une prière au Sauveur, qui s'est anéanti, et qui s'humilie tous les jours dans le sacrifice de la Messe, d'éclairer les auditeurs, et de leur inspirer une haine extrême du vice de l'orgueil, auquel il n'a cessé de déclarer la guerre.

Premier point. — Il faudra d'abord donner une idée juste de l'orgueil. Saint Thomas en fournit une définition exacte dans sa *Somme*, quæst. 162, où il parle de ce vice, *ex professo*. C'est, dit-il, un amour désordonné de sa propre excellence : *Inordinatus appetitus propriæ excellentiæ*. Saint Bernard en distingue de deux espèces : l'une qu'il appelle *orgueil aveugle* ; l'autre qu'il nomme *vaine gloire*. La première consiste à s'estimer au-delà de ce que l'on est, et pour un bien que l'on ne possède pas, ou à s'attribuer à soi-même la gloire d'un bien que l'on a reçu de Dieu. Saint Augustin l'appelle une enflure de cœur, par laquelle l'homme s'étend et se grossit en lui-même. La seconde, c'est-à-dire l'orgueil vain, et qui est une suite de la première, fait rechercher les louanges des hommes. C'est un désir insatiable d'être applaudi et estimé pour quelques bonnes qualités dont l'on est doué, et même pour celles dont on ne l'est pas. Rien de plus commun que ce vice ; il est répandu dans toutes les conditions ; presque personne n'en est exempt. Quoiqu'il n'ait en nous aucun fondement, il n'en est point qui y soit si fort enraciné. Il suffirait de rentrer en nous-mêmes pour y trouver de quoi nous humilier ; cependant au

milieu de tant de sujets d'humiliation, nous ne laissons pas de nous élever et de rechercher les louanges, l'estime et les honneurs du monde.

Tâchons, mes frères, d'arracher de nos cœurs un vice si détestable, et pour nous y animer, appliquons-nous d'abord à bien connaître combien il est abominable aux yeux de Dieu et de Jésus-Christ; nous examinerons ensuite dans quels maux il nous précipite. Deux motifs de combattre en nous l'orgueil, que je vais vous développer.

Point de péché plus opposé à Dieu, plus contraire à l'esprit de Jésus-Christ que l'orgueil; point de péché auquel Dieu soit plus opposé, et que Jésus-Christ ait plus combattu; point de péché qui cause plus infailliblement notre perte éternelle.

(Voyez saint Grégoire le Grand dans ses *Morales sur Job*, le chap. 16 et les suivants : *De regula humilitatis, et de superbia*. Saint Chrysostome en a aussi un sermon. Saint Augustin en parle en différents endroits, aussi bien que saint Bernard. On peut lire encore saint Ambroise, particulièrement au tome V, et. 32, liv. IV.)

Que l'orgueil soit de tous les péchés le plus opposé à Dieu, il n'est pas difficile de s'en convaincre. Dieu est le premier principe de toutes choses, à lui seul est due toute gloire; il défend expressément à qui que ce soit de l'usurper, parce qu'il est le seul grand, le seul bon, le seul saint, et que toutes les créatures ne sont devant lui que bassesse, qu'imperfection, et que néant : *Ego Dominus : gloriam meam alteri non dabo.* (*Isa.*, XLII, 8.) Que fait l'orgueil, et à quoi porte-t-il l'homme ? A s'attribuer à soi-même ce qu'il a reçu de son Créateur, à se regarder comme l'auteur de son mérite, l'artisan de sa fortune, et à disputer, en quelque façon, au Très-Haut le titre de Souverain; le superbe s'efforce, pour ainsi dire, de chasser Dieu de son trône, et de se mettre en sa place, non pas cependant qu'il pousse l'aveuglement jusqu'à se croire égal à Dieu, mais en refusant de lui rapporter toute gloire; et en la recherchant pour soi-même, il lui dispute, en quelque sorte, ce qui ne peut convenir qu'à la Divinité.

On citera ici l'exemple de l'ange rebelle, qui disait : *In cælum conscendam : similis ero Altissimo.* (*Isa.*, XIV, 14.) Celui d'Adam, dont le premier péché fut l'orgueil : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum.* (*Gen.*, III, 5.) Celui de Nabuchodonosor, qui disait : *Nonne hæc est Babylon magna, quam ego ædificavi in robore fortitudinis meæ ?* (*Dan.*, IV, 27.)

L'orgueil n'est pas moins contraire à l'esprit de Jésus-Christ. C'est pour le détruire que le Fils de Dieu s'est fait homme : *Ad hoc unigenitus Dei Filius formam infirmitatis nostræ suscepit; ad hoc despectus apparuit, ad hoc passivum tormenta toleravit, ut superbum non esse hominem doceret.* (S. GREG., *Moral.*, cap. 21.)

Rien aussi contre quoi il se soit plus élevé que contre l'orgueil. (On pourra citer quelques passages de l'Evangile, et spécialement

la parabole de ce dimanche.) Il ne pouvait souffrir les orgueilleux; il les combattait en toute occasion; il n'a cessé d'inspirer de l'horreur de l'orgueil, et de porter à l'humilité. En un mot, le Saint-Esprit, dans les saintes Ecritures, nous représente ce vice comme le premier des péchés : *Initium omnis peccati est superbia* (*Eccli.*, X, 15); comme celui qui déplaît le plus à Dieu : *Odivit anima mea pauperem superbum.* (*Eccli.*, XXV, 3, 4; Saint Thomas ne craint pas de dire que ce péché, considéré en lui-même, surpasse tous les autres en malice, parce que son propre caractère est de révolter l'homme contre Dieu, de lui refuser l'obéissance qui lui est due, et de mépriser son excellence : *Ex parte aversionis, superbia habet maximam gravitatem : quia in aliis peccatis homo a Deo avertitur, vel propter ignorantiam, vel propter infirmitatem; sive propter desiderium cujuscunque alterius boni*, etc. (Quæst. 162, art. 6.)

Mais si le péché d'orgueil est le plus opposé à Dieu, le plus contraire à l'esprit de Jésus-Christ, c'est aussi celui de tous les péchés que Dieu a le plus en horreur, qu'il a le plus sévèrement puni. (Il suffit d'exposer ici le châtimement des anges rebelles, celui de nos premiers parents. Ces deux exemples, bien proposés, sont capables de faire une forte impression.) Qu'étaient les anges pour lors, et qu'était Adam dans l'état de la justice originelle ? Que sont-ils devenus les uns et les autres, pour s'être laissé aller à l'orgueil ? Tous les maux que nous éprouvons sont les suites funestes du péché de notre premier père.

On pourra encore citer le trait du roi Hérode, Act. XII. Les peines dont le Seigneur a puni et punit encore tous les jours les orgueilleux. On lira le chap. X du *Livre de l'Ecclesiastique*, qui est tout rempli d'excellents passages, qui prouvent cette vérité, tels que les suivants : *Qui tenuerit illam (superbiam), adimplebitur maledictis, et subvertet eum (Deus) in finem. Sedes ducum superbiorum destruxit. Radices gentium superbiorum arefecit; memoriam superbiorum perdidit. Odibilis coram Deo superbia*, etc.

Que de malédictions n'a pas prononcées Jésus-Christ contre les orgueilleux, et particulièrement contre les Pharisiens, qui, pleins d'eux-mêmes, méprisaient les autres; qui recherchaient les louanges des hommes, des places honorables, des titres fastueux ! Il assure que quiconque s'élève sera humilié, et sa parole s'accomplit à la lettre. Le Seigneur résiste aux superbes; il les éloigne de son cœur : *Dispersit superbos mente cordis sui.* (*Luc.*, I, 51); il leur cache ses mystères : *Abcondisti hæc a sapientibus et prudentibus.* (*Matth.*, XI, 25.) Il les humilie, dès ce monde, par les différentes afflictions qu'il leur envoie, par les péchés où il permet qu'ils tombent, et qui les rendent méprisables même devant les hommes : *Odibilis coram Deo et hominibus superbia* (*Eccli.*, X, 7); enfin, il les précipite dans le fond de l'abîme, et leur fait ressentir la peine du premier des orgueilleux, dont ils suivent l'exemple :

Ad infernum detraheris, in profundum lacu. (Isa., XIV, 15.)

Après avoir ainsi fait voir combien l'orgueil déplaît à Dieu, et combien il est contraire à l'esprit de Jésus-Christ, on s'adressera aux auditeurs, et on leur demandera s'ils sont bien persuadés de la haine que Dieu et Jésus-Christ portent à l'orgueil, et s'ils en ont toute l'horreur qu'il mérite; on les fera rentrer en eux-mêmes, pour examiner s'ils n'en sont pas coupables; on s'adressera aux riches, ensuite aux pauvres. Ce vice est plus commun dans les grands, qui ne font pas réflexion que toutes leurs grandeurs, leurs richesses viennent de Dieu, et qui en prennent occasion de traiter les pauvres avec mépris, et de se regarder, pour ainsi dire, comme d'une autre nature. On pourra ensuite porter la parole aux personnes d'une condition médiocre, aux pauvres même qui ne sont pas toujours exempts d'orgueil et de vanité, qui portent envie aux riches, et refusent souvent de se soumettre à la loi de Dieu et à ceux qui tiennent sa place, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat. Détestez, dira-t-on, mes frères, de tout votre cœur, un vice qui attaque Dieu le plus directement, et qui est le plus contraire à l'esprit du christianisme; arrachez-le de vos esprits et de vos cœurs; et pour vous y exciter de plus en plus, considérons ensemble dans quels maux il nous précipite; nouveau motif pour le détruire et nous en purifier parfaitement. (Voy. saint GRÉGOIRE, au livre cité plus haut, à la fin du chap. 19.)

L'humilité est la source de toutes les vertus; l'orgueil au contraire conduit à tous les vices : *Initium omnis peccati*. Dès qu'un homme se laisse aller à la superbe, il s'éloigne de Dieu, dit l'Esprit-Saint : *Ab eo, qui fecit illum, recessit cor ejus.* (Eccli., X, 15.) Point de péché dont il ne soit capable : il est emporté, envieux, vindicatif, avare, injuste, souvent impudique, sensuel; en un mot, il manque à ce qu'il doit à Dieu, au prochain et à soi-même.

On verra chacun de ces traits. Il se met aisément en colère, parce qu'il veut l'emporter sur tous; il se fâche aisément contre ceux qui lui résistent, ou qui n'ont pas assez d'égards pour lui. La colère le porte à la vengeance : de là les haines, les disputes, les procès, les homicides même. L'envie le dévore, il ne voit qu'avec regret ses frères au-dessus de lui; point de moyens qu'il ne prenne pour s'élever; il cherche à avoir du bien à quelque prix que ce soit; il en amasse le plus qu'il peut, par toutes sortes de voies; il commet souvent des péchés honteux; présumant de ses forces, il s'expose témérairement aux occasions; et pour le confondre, Dieu permet qu'il tombe dans des fautes grossières; uniquement occupé de lui-même, il regarde tout le monde avec dédain; il ne croit rien devoir à personne; il rapporte tout à sa gloire et à son amour-propre; il en vient jusqu'à s'élever contre Dieu même, jusqu'à refuser d'obéir à ses ordres, de croire à sa parole; me-

surant la toute-puissance de Dieu, et les mystères de notre religion, à ses lumières naturelles, il ose contredire les miracles les plus constatés, et combattre les vérités de la foi les mieux établies.

Eh! n'est-ce pas de l'orgueil que sont sorties les hérésies qui ont désolé et qui désolent encore aujourd'hui l'Eglise? (On pourra faire ici un court détail des hérésiarques, aussi bien que des schismatiques : Arius, Nestorius, pour les premiers siècles; Luther et Calvin, pour les postérieurs; le schisme des Grecs vient du même principe.) Presque tous les péchés partent de l'orgueil; les irréligions, les désobéissances aux légitimes supérieurs; les jugements téméraires, les médisances et les autres fautes contre la charité. Les exemples n'en sont que trop communs et trop frappants. On en a déjà cité quelques-uns; on pourrait encore en ajouter de nouveaux, surtout celui de Tertullien, un des plus grands génies qu'ait eus l'Afrique. Après avoir composé plusieurs ouvrages, il se laissa tellement enfler d'orgueil, qu'il donna dans des révélations ridicules; il tomba dans plusieurs erreurs, et se fit montaniste.

Qui ne craindra après cela un vice si funeste? N'est-ce pas avec raison que saint Grégoire l'appelle le signe le plus évident de la réprobation? *Evidentissimum reprobationum signum, superbia est*, parce qu'il ruine toutes les vertus, et qu'il est la mère de tous les vices : *Ruina omnium virtutum, origo omnium vitiorum*. Et comment ne conduirait-il pas à la réprobation celui qui en est dominé? Il résiste à Dieu, il n'a point de conformité avec Jésus-Christ, il imite l'ange rebelle; quel autre sort peut-il avoir que celui des anges apostats? (Voy. S. JEAN CHRYSOSTOME, dans son homélie 43, *ad Antioch.* vers la fin.)

On en viendra aux auditeurs, et on leur demandera : Avez-vous fait attention à ce portrait de l'orgueilleux? Ne vous y reconnaissez-vous pas? N'est-ce pas de l'orgueil que viennent la plupart des péchés que vous commettez; vos emportements, vos imprécations; vos disputes, cette envie démesurée de vous procurer des richesses; cette tristesse que vous ressentez de la prospérité du prochain, ce soin de votre propre personne, cette attention à vous produire dans le monde? Oui, mes frères, retranchez l'orgueil, et vous arracherez bientôt tous les autres vices.

On pourra suggérer encore quelques affections de haine, de douleur, et on inspirera une résolution sincère de rechercher les remèdes à ce vice, dont on fera le sujet du second point, si mieux l'on n'aime les indiquer succinctement.

Deuxième point.—Saint Jean Chrysostome, après avoir décrit les effets pernicieux de l'orgueil, traite des moyens dont on doit se servir pour le vaincre. *Quomodo superbiam extinguere poterimus?* demande ce saint docteur : Comment pourrions-nous venir à bout de nous défaire de ce vice? C'est, dit-il,

par une sérieuse réflexion sur les grandeurs de Dieu, sur les peines de l'enfer et sur les misères inséparables de la nature humaine : *Si Deum agnoscamus; nam cum ipsum agnovimus, expelletur omnis insolentia. Cogita gehennam, cogita quod Deo debeat panas, cogita ipsam humanam naturam, cum nihil sit homo, ex quibus constat, et quibus desinit.* (Voy. GRENADE, dans son *Guide des pécheurs*, sur ce sujet.)

On expliquera ces différents sujets de réflexion, bien capables de nous faire rentrer dans notre néant.

Qu'est-ce que Dieu et que sommes-nous? Que pouvons-nous, et qu'avons-nous mérité? Que deviendrons-nous? Que sont devenus ceux qui nous ont précédés? Où a abouti leur gloire? Ecoutez, dira-t-on, ce qu'en pensent les réprouvés : *Quid nobis profuit superbia? Aut divitiarum jactantia quid contulit nobis?* (Sap., V, 8.) Réfléchissons aussi souvent sur l'humilité du Fils de Dieu; comment notre orgueil pourra-t-il tenir contre ses abaissements? *Quæ superbia sanari potest*, dit saint Augustin, *si humilitate Filii Dei non sanatur?* Qui était plus parfait que lui? Qui avait plus de droit de recevoir de la gloire des hommes? Cependant jamais il ne l'a recherchée; il s'est plu dans les abaissements : *Non quero gloriam meam.* (Joan., VIII, 50.) Quel est le chrétien qui, après cette réflexion, oserait s'élever et rechercher la gloire mondaine?

Une autre arme qu'on peut employer contre l'orgueil, est de rentrer en soi-même, et de se bien persuader qu'il n'y a rien en nous, ni hors de nous, qui puisse nous enorgueillir.

On expliquera ici les différentes choses dont on a coutume de tirer vanité; saint Grégoire les explique dans l'endroit que nous avons cité : *Elatio*, dit-il, *alios ex rebus sæcularibus, alios ex spiritualibus possidet; alter intumescit auro; alter eloquio; alter infimis et terrenis rebus; alter summis celestibusque virtutibus* : « L'un se glorifie de son or; l'autre de son éloquence; celui-ci de sa naissance et de ses richesses; celui-là de ses vertus. » Qu'ils écoutent, poursuit ce saint docteur, ce que l'Ecriture nous apprend de tous ces biens : *Audiant illi*; toute chair n'est que comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme est semblable à la fleur de l'herbe. Que ceux qui sont au-dessus des autres méditent bien ces paroles : Ne vous élevez pas du rang où vous êtes : *Nolli extolli* (Eccli., VI, 2); que ceux qui croient avoir de la vertu, se souviennent du sort des vierges folles; que tous ensemble méditent bien ces oracles sacrés : *Dieu résiste aux superbes.* (Prov., III, 34; Jac., IV, 6.) *Tout homme dont le cœur est élevé, est impur devant Dieu. Pourquoi vous enorgueillissez-vous, terre et cendre* (Eccli., X, 7-9.) *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu?* (1 Cor., IV, 7.) *Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur,* (Matth., XI, 29.)

A la réflexion il faut ajouter la prière. Comme nous avons un penchant vif et con-

tinuel au péché d'orgueil, et qu'il est besoin d'une force surnaturelle pour le combattre et pour acquérir l'humilité, il faut la demander souvent à Dieu, cette force, et dire souvent avec saint Augustin : Seigneur, faites que je me connaisse bien, pour que je me méprise. Faisons-la, mes frères, cette belle prière, tous les jours de notre vie, et particulièrement durant la sainte Messe, où le Sauveur s'humilie si profondément; et avec le secours de la grâce, travaillons incessamment à réprimer en nous les mouvements de l'orgueil. Etouffons-les dès leur naissance, et suivons exactement le conseil que Tobie donnait à son fils : *Ne souffrez jamais que l'orgueil s'empare de votre esprit, et n'en donnez aucune marque dans vos paroles* : « *Superbiam nunquam in tuo sensu aut in tuo verbo dominare permittas.* » (Tob., IV, 14.) Ne méprisons personne; ne nous préférons à personne; ne nous louons point; que notre extérieur soit modeste et réglé sur notre condition et sur la qualité de chrétien; enfin, n'oublions jamais que nous sommes les disciples d'un Dieu humble, et qui ne reconnaîtra pour les siens, au jour du jugement, que ceux qui se seront humiliés ici-bas.

On terminera l'instruction par une courte prière adressée à Jésus-Christ même, par laquelle on le suppliera de bannir l'orgueil de nos cœurs, afin que nous méritions d'avoir part à sa gloire.

Sur l'humilité. — Le troisième sujet qui convient à cet Evangile, c'est la vertu d'humilité; vertu extrêmement rare, et néanmoins absolument nécessaire.

Lorsqu'on la traitera, on prendra pour texte : *Omnis qui se humiliat, exaltabitur* : « *Quiconque s'humilie sera élevé.* » C'est l'oracle prononcé par Jésus-Christ et par où finit la parabole rapportée dans notre Evangile. Après avoir fait le portrait de deux hommes qui montèrent au temple de Jérusalem pour y prier, l'un rempli d'orgueil, l'autre pénétré de l'humilité la plus profonde, Jésus-Christ porte cette sentence aussi terrible pour les orgueilleux, qu'elle est consolante pour les humbles : *Quicumque*, etc.

Que puis-je faire de mieux, mes frères, après avoir montré, les années dernières, combien le vice de l'orgueil est détestable, et vous en avoir inspiré une sainte horreur; qu'y a-t-il, dis-je, de plus convenable et de plus utile, que de vous exciter aujourd'hui à la pratique de l'humilité, en vous représentant l'excellence de cette vertu et son indispensable nécessité? C'est à quoi je m'attacherai dans cet entretien.

Nous examinerons, en premier lieu, ce qui doit nous engager à acquérir la vertu d'humilité; nous nous instruirons ensuite des différents degrés de cette vertu, et du chemin qu'il faut prendre pour y arriver. Qu'est-ce qui doit nous porter à nous établir dans l'humilité? Qu'est-ce qui peut nous servir à devenir véritablement humbles? C'est toute la matière et le partage de cette instruction.

Divin Jésus, qui êtes descendu sur la terre,

pour nous apprendre à devenir, comme vous, humbles de cœur; communiquez-moi vos sentiments sur la vertu que vous avez le plus chérie, afin que j'en fasse part à tous mes auditeurs.

Premier point. — Lisez les *Réflexions* de NEPVEU, tom. I^{er}, pour le 24 de janvier et de mars; et en plusieurs autres endroits cités à la Table des matières. Le *Missionnaire paroissial* a un prône sur l'humilité, fait pour ce dimanche; il en parle en plusieurs endroits de ses Méditations. Tous les saints Pères en ont traité, particulièrement saint Bernard. Voyez aussi saint THOMAS, *De humilitate*, II 2 quest. 161.

Il faudra commencer, ainsi que nous l'avons dit de l'orgueil, par donner une notion exacte de l'humilité.

L'humilité dont j'ai à vous parler, mes frères, et qui est la grande vertu du christianisme, n'est autre chose qu'une véritable connaissance de nous-mêmes, qui nous porte à nous mépriser. C'est, dit saint Bernard, un mépris de notre propre excellence : *Contemptus propriæ excellentiæ*. Elle est directement opposée à l'orgueil, qui remplit l'homme d'une bonne opinion de lui-même; qui lui fait mépriser les autres, et rechercher l'estime, les louanges et les honneurs du monde. On en distingue de deux espèces : l'une appelée humilité de l'esprit, et l'autre humilité du cœur. L'humilité de l'esprit ou de l'entendement consiste dans une connaissance intime de nous-mêmes, dans une vue pénétrante de notre pauvreté et de notre impuissance. Celle du cœur ou de l'affection nous fait mépriser nous-mêmes, et rapporter à Dieu la gloire de tout bien. Par elle, dit saint Bernard, *cognoscimus quod nihil sumus; a posteriore calcamus gloriam mundi*.

Pour vous donner, mes frères, de cette vertu toute l'estime qu'elle mérite, nous la considérerons sous trois rapports : 1^o du côté de Dieu; 2^o du côté des autres vertus; 3^o par rapport à nous-mêmes. Du côté de Dieu, elle lui plaît singulièrement; du côté des autres vertus, elle en est le fondement; et par rapport à nous-mêmes, elle est d'une nécessité absolue. Appliquez-vous et comprenez bien ces motifs, qui doivent vous engager à vous affermir dans l'humilité d'esprit et de cœur.

Je dis, 1^o du côté de Dieu. Pour être convaincus de l'estime que Dieu fait de cette vertu, nous n'avons qu'à ouvrir les saintes Ecritures, nous y verrons qu'elle lui est infiniment agréable. (On citera quelques passages de l'Ancien et du Nouveau Testament : par exemple : *Excelsus Dominus, et humilia respicit*. (Psal. CXII, 6.) *Super quem respiciam, nisi super pauperulum et contritum spiritus* (Isa., LXVI, 2.) *Humiles spiritu salvabit*. (Psal. XXXIII, 19.) *Exaltavit humiles*. (Luc., I, 52.) *Humilibus dat gratiam*. (Jac., IV, 6.) On le prouvera par des exemples.

Dieu s'est laissé fléchir, toutes les fois que l'on s'est humilié en sa présence; l'humilité des pécheurs a désarmé sa colère. On pourra rapporter l'histoire de l'impie Achab. On

montrera que Dieu s'est servi des humbles pour ses plus grands ouvrages; d'Abraham, de Moïse, de Josué, de Gédéon, de David, etc. Pourquoi pensez-vous que la très-sainte Vierge fut honorée de la qualité de Mère de Dieu? Saint Bernard répond que c'est à cause de son humilité : *Respexit humilitatem ancillæ suæ*. Mais rien ne montre mieux jusqu'à quel point cette vertu est agréable au Seigneur, que ce que Jésus-Christ en a pratiqué et enseigné. Elle a été sa vertu favorite; toute sa vie, à la bien décrire, n'a été qu'une humilité continue, une humilité la plus profonde : *Humiliavit semetipsum, semetipsum exinanivit*. (Philipp., II, 8.)

C'est, proprement, la seule vertu qu'il nous a enseignée. Il a voulu que nous apprissions de lui, non à faire des miracles, mais à être humbles de cœur. (On suggérera quelques saintes affections; par exemple, d'estime de cette vertu, du désir de l'acquiescer.) O mes frères, combien ne plairions-nous pas à Dieu, si nous étions vraiment humbles ! Qui sont ceux parmi nous qu'il regarde avec plus de complaisance ? Sont-ce les plus riches, les plus distingués par leurs talents ? Non, ce sont les plus humbles. Sont-ce les plus chastes, les plus sobres, les plus prudents ? Non, mes frères, je le répète, ce sont les plus humbles, ceux qui n'ont que du mépris pour eux-mêmes, qui se regardent comme les derniers de la paroisse, qui se plaisent dans les humiliations, dans l'état pauvre où Dieu les a mis ; ce sont ceux qui au milieu des richesses, et avec tous les talents dont Dieu les a pourvus, conservent toujours de bas sentiments d'eux-mêmes. Mais d'où vient, demanderez-vous, que Dieu aime les humbles par préférence à tous autres ? Le Saint-Esprit nous en rend la raison dans les saintes Ecritures ; c'est qu'il n'y a que les humbles qui le glorifient véritablement : *Quoniam ab humilibus honoratur*. (Eccli., III, 21) ; parce qu'ils lui rapportent la gloire de tout ce qu'ils sont et de tout ce qu'ils possèdent ; que par là ils reconnaissent que tout vient de lui, et qu'à lui seul est due toute gloire.

2^o A ce premier motif, qui seul suffirait pour nous inspirer la plus haute estime de l'humilité, ajoutons-en un second, c'est qu'elle est le fondement de toutes les vertus. Les saints docteurs l'appellent la base et le fondement de l'édifice spirituel. Et de même que pour bâtir une maison solide, il faut l'établir sur de bons fondements, il faut creuser la terre, et la creuser d'autant plus profondément qu'on veut élever plus haut l'édifice ; quiconque veut être vraiment vertueux, doit commencer par s'humilier : *Cogitas magnam fabricam construere celsitudinis*, dit saint Augustin, *a fundamento prius cogita humilitatis*.

Pour développer cette seconde raison, on se servira du beau passage de saint Bernard, que l'on trouvera cité dans le *Missionnaire paroissial* et dans les *Méditations ecclésiastiques*, etc.

C'est l'humilité, dit ce Père, qui mérite toutes les autres vertus, qui les conserve après

les avoir reçues, et qui les conduit à la perfection. *Ut castitas, ut charitas detur, humilitas... servatas acceptas, servatas consummat.* Saint Augustin avait dit avant lui, qu'elle est la première, la seconde, la troisième et la quatrième des vertus. Selon le langage des Pères, elle les contient toutes, et sans elle il ne peut point y en avoir de parfaite. C'est donc à cette vertu que nous devons nous appliquer premièrement, et avec plus d'ardeur; ce serait, dit saint Grégoire, travailler inutilement, que de prétendre devenir vertueux sans humilité; ce serait ressembler à un homme qui jette de la poussière au vent : *Qui sine humilitate virtutes congregat, quasi in ventum pulverem portat.*

3^e Concluez de là, mes frères, combien cette vertu est nécessaire, et c'est le troisième motif qui doit nous y porter. Sans elle, point de salut à espérer. Jésus-Christ s'en est expliqué clairement en plusieurs occasions; il n'a même pas caché à ses disciples, que s'ils ne devenaient semblables à des enfants, s'ils ne s'humiliaient, ils n'auraient point de part à son royaume. En effet, comment, sans humilité, pourrait-on pratiquer les autres vertus chrétiennes, soit théologiques, soit morales? Comment croira-t-on les mystères incompréhensibles de notre religion, si on ne renonce à ses propres lumières? Comment remplira-t-on le grand précepte de l'amour du prochain? Comment supportera-t-on ses défauts? Comment souffrira-t-on les différentes croix dont la vie est semée, et que l'on rencontre presque à chaque pas? Comment, en un mot, pourra-t-on vivre en chrétien, dès que l'humilité manque, et qu'on se laisse aller à l'orgueil? Les plus précieuses vertus sont sans mérite devant Dieu : *Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum.* (Luc., XVI, 15.) Cependant, quelque indispensable, quelque essentielle, quelque estimable que soit l'humilité, rien de plus rare dans le christianisme : *Magna prorsus et rara virtus*, dit saint Bernard. Il y a quelque humilité de mine et d'apparence, dans la bouche et dans l'extérieur, mais peu qui soit sincère, qui réside dans le fond de l'âme, je veux dire dans l'esprit et dans le cœur. Est-il beaucoup de chrétiens qui n'aient que du mépris pour eux-mêmes, et que de l'estime pour leurs frères, qui aiment les derniers rangs, qui ne se glorifient pas de ce qui les distingue du commun des hommes? Le monde n'est-il pas rempli de gens superbes, hautains, fiers?

On moralisera selon l'auditoire, on attaquera certaines modes qui ressentent l'orgueil, on inspirera aux auditeurs une sainte confusion de l'orgueil où ils ont vécu, et on les excitera à rechercher des moyens efficaces de devenir véritablement humbles.

Vous connaissez à présent, mes frères, le prix de l'humilité; vous êtes convaincus de sa nécessité; intruisez-vous à présent de ce qui peut servir à vous la procurer; c'est le sujet du second point.

Deuxième point. — Pour parvenir à une véritable et parfaite humilité, deux choses

sont nécessaires : 1^o c'est d'en connaître les différents degrés; 2^o de se servir des moyens qui peuvent nous y conduire. On distingue trois degrés dans la vertu.

Le premier, selon saint Bernard, c'est non-seulement de reconnaître devant Dieu que nous ne sommes rien; que nous n'avons de nous-mêmes que des faiblesses et des misères; que nous ne pouvons que pécher et nous perdre; mais encore de se plaire dans cette connaissance; de se mépriser intérieurement; de ne s'attribuer rien; de ne point rechercher l'estime des hommes; de souffrir avec peine les louanges; enfin, de se tenir continuellement dans un état d'abaissement devant Dieu, de se réjouir de ce que Dieu est tout, et de ce que nous ne sommes rien.

(Voy. le P. NEPVEU dans ses *Réflexions*, tome IV, pour le 4 octobre.)

Le second degré, qui suit du premier, consiste à souffrir patiemment le mépris que les autres font de nous, à être bien aises qu'on nous prenne pour ce que nous croyons être, et que l'on nous traite comme nous le méritons.

Le troisième degré, et le plus parfait, va jusqu'à aimer l'humiliation, à s'y complaire, à s'en réjouir, à en rechercher les occasions. Dieu ne nous oblige point à ce qu'il y a de plus parfait dans l'humilité; je veux dire à rechercher le mépris, ni même à nous y complaire. Heureux ceux qui sont parvenus à ce degré de perfection! Ils ont trouvé le vrai bonheur sur la terre; ils ressemblent aux apôtres et aux saints fidèles qui se réjouissaient d'avoir été dignes de souffrir pour Jésus-Christ. Il suffit pour remplir le précepte de l'humilité, d'atteindre au premier degré, et de souffrir avec patience les mépris qu'on pourrait faire de nous; néanmoins, nous ne devons rien négliger pour nous perfectionner dans cette vertu; et encore, malgré tous nos soins, avons-nous bien de la peine à accomplir ce qui est d'une nécessité absolue.

Mais comment pouvons-nous nous élever aux différents degrés d'une vertu si difficile? En voici quelques moyens, sur lesquels vous réfléchirez à loisir. Le premier, c'est de ne point perdre de vue ce que nous sommes : *Humilitas tua ut te cognoscas*, dit saint Augustin. C'est de bien rentrer dans notre fond, ou plutôt dans notre néant : *Humiliatio tua in medio tui*, nous dit un prophète. (Mich., VI, 14.) *Intra in lutum et calca.* (Nahum, III, 14.) Les saints nous conseillent d'examiner ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous serons. Il n'y a rien dans toutes ces considérations du passé, du présent et de l'avenir, qui ne serve à nous rabaisser et à nous confondre. (On donnera de l'étendue à ces trois considérations.)

Mais comme notre orgueil nous fait attacher les yeux sur les défauts d'autrui et sur nos prétendues perfections, pour nous élever au-dessus de nos frères et les mépriser, ayons soin de nous arrêter plutôt à ce que le prochain a de bon, et à ce qu'il y a en nous de defectueux. C'est ainsi, selon saint Tho-

mas, que chacun peut assurer avec vérité qu'il est le dernier de tous, qu'il est incapable de tout, qu'il n'est bon à rien. De là les saints et les plus grands saints se regardaient comme les plus grands pécheurs, et se mettaient au-dessous des démons mêmes. On confirmera ce que l'on vient de dire, par l'autorité de saint Paul, qui a là-dessus de beaux passages. Par exemple : *In humilitate superiores sibi invicem arbitantes.* (Philipp., II, 31.) *Si quis existimat se aliquid esse, cum nihil sit, ipse se seducit.* (Galat., VI, 3.) *Quid habes quod non accepisti?* (I Cor., IV, 7.) *Qui gloriatur, in Domino gloriatur.* (I Cor., I, 31.) Voy. aussi dans le livre de l'*Imitation*, le 2^e et 7^e chapitre du 1^{er} livre, et le 4^e et 14^e du III^e livre. Voy. encore le *Miroir fidèle*, qui contient d'excellentes pratiques d'humilité.

Un second moyen, et que je vous ai déjà proposé en traitant de l'orgueil, c'est de réfléchir souvent sur l'humilité de Jésus-Christ.

(On expliquera en quoi il s'est humilié, et comment on doit l'imiter.)

Mais toutes ces considérations ne seraient pas capables de nous faire devenir humbles, si nous n'en venions à la pratique, si nous ne nous exerçons dans les différents actes d'humilité intérieure et extérieure : *Humiliatio*, dit saint Bernard, *via est ad humilitatem, sicut patientia ad pacem.*

Humilions-nous donc : 1^o dans notre esprit; 2^o dans notre cœur; 3^o dans nos paroles; 4^o dans nos démarches, dans nos yeux, dans nos habits, dans nos meubles; en un mot, dans toute notre conduite. Humilions-nous à l'égard de Dieu, de nos supérieurs, de nos égaux, et même de nos inférieurs, autant que notre état le permet. C'est à quoi le Saint-Esprit ne cesse de nous exhorter : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus.* (Eccli., III, 20.) *Omnes invicem humilitatem insinuate.* (I Petr., V, 5.) *Honore invicem prævenientes.* (Rom., XII, 10.)

C'est aussi, mes frères, à quoi je vous exhorte, en finissant. Je vous fais la même prière que saint Paul faisait aux premiers chrétiens : *Obsecro itaque vos, ut digne ambuletis cum omni humilitate.* (Ephes., IV, 2.)

Oh ! que d'avantages ne nous procurera pas cette vertu ! La grâce de Dieu, la paix du cœur, toutes les autres vertus chrétiennes, et surtout la charité avec le prochain, l'estime même et l'honneur des hommes ; mais le plus précieux de tous, c'est que nous aurons en nous le signe le plus certain de notre prédestination : *Evidentissimum electorum signum, est humilitas* ; et que nous serons d'autant plus élevés dans le ciel, que nous serons plus humiliés sur la terre : *Humilem spiritu suscipiet gloria.* (Prov., XXIX, 23.) C'est là le véritable chemin à la gloire. Commençons donc dès ce jour à nous y exercer, afin que nous nous rendions dignes de participer à la récompense qui est promise aux humbles. Ainsi soit-il.

Moyens d'affermir les fidèles dans l'humilité. — L'Épître de ce jour répond à l'Évangile ; elle fournit l'occasion d'affermir les

fidèles dans l'humilité. Saint Paul, dans le chap. XII de sa 1^{re} Lettre aux Corinthiens, s'applique particulièrement à leur faire sentir que les différents dons spirituels qu'ils reconnaissent en eux sont un effet de la bonté de Dieu, de pures grâces dont ils ne doivent point se glorifier, mais qu'ils sont obligés de faire servir à l'utilité de leurs frères.

Si l'on veut faire une instruction entière sur cette Épître, on peut s'arrêter à ces paroles : *Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto.* On montrerait le besoin absolu et continuél que nous avons de la grâce ; on tirerait de ce dogme de notre foi quelques conclusions morales. On pourrait commencer par la lecture de l'Épître traduite en français, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, où l'on prendrait ce texte : *Nemo potest dicere, etc.*

Dans l'Épître de ce jour, mes frères, l'Église se propose, aussi bien que dans l'Évangile, de nous inspirer une véritable humilité. Elle nous fait lire le XII^e chapitre d'une Lettre que saint Paul écrivait aux fidèles de Corinthe pour les préserver de l'orgueil, et les engager à rapporter à la gloire de Dieu les dons spirituels qu'ils possédaient. Que fait-il pour parvenir à son but ? Il commence à leur retracer ce qu'ils étaient, avant qu'ils eussent embrassé le christianisme. Souvenez-vous, leur dit-il, pour guérir l'enflure de leurs cœurs, que vous vous laissiez mener comme des animaux sans raison et sans intelligence vers les idoles muettes, que vous étiez assez stupides pour les regarder comme vos dieux ; rougissez de tant d'impiétés que vous avez commises ; comprenez la grâce que Dieu vous a faite ; mais n'oubliez pas que c'est à lui seul que vous en êtes redevables : il vous a accordé différents dons spirituels, à l'un le don de parler avec sagesse, à l'autre de parler avec science, etc. Gardez-vous d'en tirer sujet de vanité, et ne pensez qu'à en faire l'usage pour lequel ils vous ont été accordés. Vous avez un besoin continuél du secours de Dieu, et sans l'assistance de son Esprit, vous ne pourrez pas même prononcer utilement le nom du Seigneur Jésus : *Nemo potest dicere, etc.*

Ne cherchons pas, mes frères, ailleurs que dans ces belles paroles, de quoi nous instruire, de quoi nous porter à une véritable humilité. Que nous apprennent-elles ? Que nous ne pouvons rien sans la grâce ; que nous en avons un besoin continuél ; qu'il faut par conséquent remercier Dieu de tout ce qu'il y a de bon dans nous ; implorer sans cesse son secours ; craindre de nous en rendre indignes ; veiller soigneusement sur nous pour profiter de ses dons. C'est ce que je me propose de vous expliquer dans cet entretien ; écoutez-en le dessein et le partage. Nous avons un besoin absolu et continuél de la grâce : premier point. A quoi nous oblige le besoin que nous en avons ? second point.

Premier point. — (Voyez dans les *Réflexions*

de Nepveu, la méditation pour le 15 avril, au tome II.)

La grâce dont j'ai à vous parler dans cet entretien, n'est point cette grâce que nous appelons sanctifiante, que nous recevons dans le sacrement de baptême, qui s'augmente dans les autres sacrements, ou que l'on y recouvre quand on a eu le malheur de la perdre; je vous en ai déjà parlé en d'autres occasions, et je vous en ai fait voir le prix et la nécessité. C'est elle qui nous donne droit au ciel, en nous faisant enfants de Dieu; sans elle nous ne pouvons rien faire qui soit digne de la vie éternelle. Cette grâce est inhérente dans notre âme; elle s'y conserve tant que nous n'obligeons pas le Seigneur par le péché mortel à nous en priver. Mais, outre cette grâce habituelle, il en est une autre que l'on nomme actuelle et passagère, qui consiste dans une lumière surnaturelle que Dieu répand dans notre esprit, et dans de pieux mouvements qu'il communique à notre volonté, et qui nous aident à pratiquer le bien; c'est de cette dernière espèce de grâce que j'ai à vous parler, et sans laquelle nous ne pouvons exercer aucune bonne œuvre qui mérite le ciel.

C'est une vérité de foi, dont il n'est pas permis de douter, que sans la grâce nous ne pouvons rien : *Sine me nihil potestis facere*, disait Jésus-Christ lui-même. (Joan., XV, 5.) Sur quoi saint Augustin parle ainsi : Vous ne pouvez faire ni peu ni beaucoup de bien sans le secours de celui sans qui vous ne pouvez faire rien du tout : *Sive ergo parum, sive multum, sine illo fieri non potest, sine quo nihil fieri potest*. Pour entrer là-dessus dans un plus grand détail, je dis que la grâce est nécessaire pour commencer le bien, pour résister aux tentations, pour acquérir les vertus, pour y croître et y persévérer; elle est nécessaire à tous et dans tous les temps de la vie. Peut-il y avoir une nécessité plus absolue et plus universelle? (On reprendra ces subdivisions.)

La grâce est nécessaire pour commencer, continuer et achever le bien. Comment cela? C'est que sans la grâce nous ne pouvons avoir une bonne pensée : *Non sufficientes sumus cogitare aliquid a nobis, quasi ex nobis*. (II Cor., III, 5.) Ces connaissances qui nous viennent de temps en temps sur la grandeur de Dieu, sur sa bonté, sur sa justice, etc., sont les effets de la grâce ou de l'Esprit-Saint, qui nous éclaire et nous instruit; sans son secours, nous ne pouvons parvenir à une véritable foi. Mais nous n'en avons pas moins besoin pour vouloir le bien que pour le faire : *Deus est*, dit encore saint Paul, *qui operatur in vobis velle*. (Philipp., II, 13.) Notre volonté étant portée continuellement au mal, il faut nécessairement que Dieu la prévienne de sa grâce, et qu'il lui inspire l'amour des choses célestes. Ce n'est pas encore tout, il faut qu'il l'aide à pratiquer le bien qu'il lui a inspiré; qu'il la fortifie pour surmonter les difficultés qui s'y rencontrent; qu'il le lui fasse faire, ou plutôt qu'il le fasse avec elle : *Operatur velle*

et perficere. Ainsi l'ont décidé les saints conciles, qui ont déclaré anathème contre quiconque oserait dire que, sans le secours de la grâce, on peut vouloir ou faire quelque bien, commencer ou continuer l'œuvre du salut.

De là, mes frères, il suit que la grâce est nécessaire pour résister aux tentations d'une manière qui puisse être méritoire; Jésus-Christ nous ordonne de prier, pour obtenir la force de vaincre les tentations qui nous arrivent; beaucoup plus avons-nous besoin de cette même grâce pour acquérir les vertus, pour les conserver, pour les augmenter. (On donnera quelques preuves de cette dernière proposition.)

Mais tous ont-ils besoin de la grâce? Oui, mes frères, nul homme, quel qu'il soit, quelque saint qu'il puisse être, à qui elle ne soit nécessaire. Eussions-nous vécu vingt, trente ans, dans la sainteté la plus parfaite, elle est pour nous d'une aussi grande nécessité, que lorsque nous avons commencé à nous donner à Dieu. Les pécheurs ne peuvent, sans son secours, se disposer à une vraie conversion; et les justes ne se soutiendront jamais dans leur justice, si la grâce ne les fortifie. Ne croyez pas qu'il y ait quelque âge dans la vie où le besoin en soit moins grand. Elle est également nécessaire aux jeunes gens et aux vieillards; aux jeunes gens, pour réprimer les passions de la jeunesse, et se garantir des dangers qui y sont si fréquents; aux personnes avancées en âge, pour ne pas les décourager dans le chemin de la vertu, et pour consommer heureusement leur course. David en était bien persuadé; c'est ce qui l'engageait à prier le Seigneur avec tant d'instance de ne jamais l'abandonner : *Deus, docuisti me a juventute mea usque in senectam et senium. Cum defecerit virtus mea, ne derelinquas me*. (Psal. LXX, 17, 18.)

Après avoir établi la nécessité de la grâce, on demandera aux auditeurs s'ils en ont été bien convaincus; s'ils n'ont point cru pouvoir, par leurs seules forces naturelles, observer la Loi de Dieu; si, dans cette persuasion, ils n'ont point attribué à eux-mêmes le bien qu'ils ont pratiqué avec la grâce. On engagera à changer de pensées et de sentiments, et à dire avec saint Paul : *Gratia autem Dei sum id quod sum : non ego autem, sed gratia Dei mecum*. (I Cor., XV, 10.) On prendra encore quelques passages du même apôtre, par lesquels il faisait si bien valoir aux premiers chrétiens la vertu de la grâce, par exemple : *Justificati gratis per gratiam, ubi est gloriatio tua?* (Rom., III, 24.) *Si autem gratia, jam non ex operibus*. (Rom., XI, 6.)

Reconnaissons donc humblement les uns et les autres, mes frères, que nous ne pouvons faire le moindre pas vers le ciel, si le Seigneur lui-même ne nous prévient, s'il ne nous aide et n'agit avec nous. Remercions-le du peu de bien que nous avons pratiqué jusqu'ici. Je vais vous expliquer plus en détail ce à quoi nous oblige le besoin où nous

sommes de la grâce; renouvelez votre attention.

Deuxième point. — Ce n'est point assez de sentir le besoin absolu et continué que nous avons de la grâce de Dieu : cette connaissance doit être pratique, et nous servir de règle pour la conduite de notre vie. A quoi doit-elle nous porter?

1° A prier beaucoup, et le plus souvent qu'il nous sera possible; 2° à prendre garde de nous rendre indignes de la grâce; 3° à craindre l'abus que nous en pourrions faire; 4° enfin à nous servir avec fidélité de celle qu'il plaira à Dieu de nous accorder.

Dieu demande de notre part de fréquentes prières; et notre impuissance à pratiquer le bien sans la grâce doit nous y engager. Elle ne s'accorde, dans le cours ordinaire de sa providence, qu'à la prière; et quoiqu'il éclaire et qu'il touche certains pécheurs, qui ne songent point à le prier, ce serait s'exposer à en être privé, que de négliger ce saint exercice. Renouvelez donc dès aujourd'hui, mes frères, votre assiduité à la prière : *Orationi instate.* (Coloss., IV, 2.) *In omni oratione petitiones vestrae innotescant apud Deum.* (Philipp., IV, 6.) Priez dès le matin, et n'y manquez jamais, quelque pressantes que soient vos occupations. (Il faut insister sur la prière du matin, et bien faire sentir que dès le commencement du jour, dès son réveil, on a besoin du secours de la grâce. On se servira de quelques passages du Psalmiste, par exemple : *Mane oratio mea praveniet te.* (Psal. LXXXVII, 14.) On recommandera l'usage des oraisons jaculatoires durant le jour, à l'exemple des anciens solitaires, qui répétaient souvent en travaillant ce beau verset : *Deus, in adiutorium meum intende.* (Psal. LXXIX, 2.)

Mais, ajoutera-t-on, il est des occasions où cette prière est d'une plus grande nécessité, et où elle doit être faite avec plus de ferveur et d'humilité : par exemple, quand on se trouve engagé dans quelques compagnies dangereuses; quand on est sollicité à offenser Dieu, ou qu'on est pressé par une forte tentation : c'est alors qu'on doit s'écrier avec David : *De profundis clamavi ad te, Domine.* (Psal. CXXIX, 1.) *Accelera ut eruas me,* etc. (Psal. XXX, 3.) Ou avec l'apôtre saint Pierre : *Domine, salvum me fac.* (Matth., XIV, 30.)

(On fera faire quelques réflexions aux auditeurs sur le besoin qu'ils ont de vaquer à la prière; on leur reprochera leur négligence.) Ne soyez pas surpris de ce que vous êtes si faibles, ne vous étonnez pas de vos chutes fréquentes, ne les attribuez qu'à vous-mêmes. Dieu vous offre toujours la grâce de la prière : avec elle vous pouvez obtenir toutes les autres : *Omnia quæcunque orantes petitis, credite quia accipietis.* (Marc., XI, 24.)

Cependant, mes frères, la prière seule ne suffit pas; un second devoir, par rapport à la grâce, est d'éviter ce qui peut nous en rendre indignes. Quoique nous ne puissions la mériter par nos seules forces, Dieu demande

de nous, dans le cours ordinaire de sa providence, que nous n'y mettions pas obstacle par nos péchés. Ce sont eux qui éloignent de nous l'Esprit-Saint : *Spiritus enim Sanctus disciplinæ effugiet fictum, et auferet se a cogitationibus quæ sunt sine intellectu; et corripietur a superveniente iniquitate.* (Sap., I, 5.) Hélas ! mes frères, combien parmi vous qui, bien loin d'attirer sur eux les bénédictions du Ciel, s'en rendent de plus en plus indignes par leurs désordres ! Eh ! comment Dieu nous accorderait-il ses faveurs, tandis que nous avons presque sans cesse les armes contre lui ? Comment nous communiquerait-il ses divines lumières, et nous ferait-il part de son esprit de sagesse ? Ayons donc soin, mes frères, d'ôter de nos cœurs toute affection au péché, tout amour déréglé des créatures, afin de nous rendre dignes de l'assistance céleste. Heureux les chrétiens en qui le Seigneur ne trouve pas d'obstacle à ses grâces ! Il se plaît à les en combler ; car il ne désire rien tant que de nous faire du bien.

Mais quand nous les avons reçues, nous devons bien prendre garde de les rendre inutiles et d'en empêcher l'effet par notre faute. Soyons toujours attentifs à la voix de Dieu, et observons les moments de sa venue. Il nous parle tantôt dans un temps, tantôt dans un autre ; il éclaire nos esprits, et il touche nos cœurs en différentes manières, tantôt dans l'église, tantôt dans nos maisons ou à la campagne ; aujourd'hui en entendant ou en faisant une lecture de piété ; une autre fois à la vue de quelque spectacle frappant. Faisons en sorte de vivre dans un recueillement continué, pour être toujours en état de lui répondre. *Vocabis me, et ego respondebo tibi.* (Job., XIV, 15.) Telle était la disposition du jeune Samuël : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.* (I Reg., III, 9, 10.) Souvenons-nous que rien n'est plus à craindre que l'abus des grâces de Dieu, comme rien n'est plus utile que d'être fidèle à celles qu'il nous accorde. Il les multiplie à proportion de notre fidélité.

(On confirmera ce que l'on vient de dire par quelque passage de l'Evangile, et principalement par le suivant : *Omni enim habenti dabitur, et abundabit : ei autem qui non habet, et quod videtur habere, auferetur ab eo.* (Matth., XXV, 29.) Passage qui peut fort bien s'entendre de l'usage des dons de Dieu. On récapitulera ce que l'on a dit de la nécessité de la grâce et de nos obligations à son égard ; on exhortera les auditeurs à s'en occuper pendant le jour, et surtout durant la Messe.)

C'est, leur dira-t-on, par les mérites de Jésus-Christ et en son nom, que nous devons demander la grâce, et ce n'est que par lui que nous pouvons l'obtenir. Demandons-la avec une nouvelle ferveur ; demandons-la souvent, et s'il se peut, sans cesse. Veillons sur nous pour écarter tout ce qui peut y mettre obstacle ; craignons extrêmement de la rendre inutile ; suivons-en les mouvements avec fidélité dans tous les temps et dans

tous les âges de notre vie. Profitez surtout, mes frères, de celle qui vous est offerte aujourd'hui; profitez-en, pécheurs: vous, jeunes gens, qui avez abandonné le Seigneur; vous, personnes âgées, qui croupissez depuis longtemps dans vos désordres; rendez-vous dociles à la lumière qui vous éclaire, et gardez-vous bien de fermer les yeux à la céleste clarté, de crainte qu'elle ne vous soit enlevée pour toujours: c'est, ô mon Dieu! la grâce que nous vous demandons tous ensemble. Ne permettez pas que nous abusions de vos dons; aidez-nous à en faire l'usage que vous désirez, afin que nous nous rendions dignes de la grâce finale, qui doit assurer notre bonheur éternel.

XI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la surdité spirituelle. De la manière de bien faire toutes nos actions. Comment l'Evangile opère notre salut.

L'Evangile de ce jour contient un miracle éclatant, opéré par le Sauveur envers un homme sourd et muet. Il est tiré du VII^e chapitre de l'Evangile selon saint Marc. L'Etre est prise du XV^e chapitre de la 1^{re} Lettre de saint Paul aux Corinthiens. L'Apôtre y rapporte l'Evangile qu'il a prêché. Il y met devant les yeux le grand mystère de la résurrection de Jésus-Christ, qui l'a choisi pour être du nombre de ses apôtres, dont il se regarde comme le dernier et comme un avorton.

Les principaux objets de l'instruction que fournit l'Evangile sont: 1^o la surdité spirituelle, ou l'endureissement; 2^o la manière de bien faire ses actions, à l'exemple de Jésus-Christ.

La surdité spirituelle. — La première année qu'on aura à parler sur cet Evangile, il convient de s'attacher à son objet principal, qui est de délivrer et de préserver les âmes de la maladie de l'âme, figurée par celle du sourd et muet que le Sauveur guérit. On pourrait en faire une excellente homélie, en parcourant les différentes circonstances de cette guérison miraculeuse: *Adducunt ei surdum et mutum*: on amena à Jésus un homme sourd et muet.

Voici, mes frères, un miracle également surprenant et instructif, opéré par le Sauveur durant sa vie évangélique. Comme il s'en retournait du pays de Tyr, où il avait guéri la fille d'une femme chananéenne, on lui amena un homme qui était sourd et muet, et on le pria de mettre ses mains sur lui et de le guérir. Jésus ayant égard à la prière qu'on lui faisait, et touché de compassion pour cet homme, le prit à l'écart, etc. Ne nous contentons pas, mes frères, d'imiter ceux qui furent présents à ce miracle, d'admirer et de louer la bonté et la puissance du Sauveur; attachons-nous au sens spirituel de cette guérison: profitons-en pour la sainteté de nos âmes. Que nous représente cet homme muet que l'on amène au Sauveur pour être guéri? Que nous représentent les différentes circon-

stances dont sa guérison est accompagnée? Cet homme sourd et muet est l'image du pécheur qui n'entend pas la voix de Dieu, qui ne parle pas à Dieu, qui s'endurcit à ses grâces, et qui ne peut se résoudre d'avouer aux ministres de la pénitence les fautes qu'il a faites. Les différentes circonstances qui accompagnent la guérison de cet homme nous marquent en même temps, et la misère du pécheur sourd et muet spirituellement, et les démarches qu'il doit faire pour s'en délivrer.

Où, mes frères, le pécheur est véritablement sourd et muet, non pour ne rien entendre et ne rien dire de mal, mais pour ne rien entendre et ne rien dire de bon. Que cet état est déplorable! que ne puis-je vous en inspirer une sainte horreur, et vous animer à faire tous vos efforts, pour vous en échapper d'y tomber, ou pour vous en faire sortir, au cas que vous y soyez engagés! Mais pour ne pas embrasser trop de matière, arrêtons-nous à ce qui nous est représenté par la première et la principale incommodité du malade de notre Evangile, c'est la surdité. Car dès qu'un homme naît sourd, il naît aussi muet et ne peut parler; de même dès qu'un pécheur est sourd spirituellement, dès qu'il n'écoute pas Dieu, qu'il n'entend pas sa voix, comment parlerait-il à Dieu?

C'est donc, mes frères, de la surdité spirituelle que je dois vous entretenir. Vous verrez dans la conduite du Sauveur, à l'égard de l'homme sourd, et le malheur d'une âme qui est sourde spirituellement, et les remèdes à son mal. Quel bonheur, mes frères, pour vous et pour moi, si Jésus-Christ veut bien, par la force de sa grâce, délivrer d'un si grand mal tous ceux de cette paroisse qui en sont atteints, et nous en garantir à jamais.

Premier point. — Notre âme, aussi bien que notre corps, est sujette à une multitude de maladies. Le corps est malade, dès qu'il survient quelque dérangement dans les humeurs ou les organes qui le composent; ainsi notre âme perd sa santé, dès qu'elle n'est pas bien avec Dieu, et qu'elle perd la soumission et la subordination qui lui sont dues. Mais autant l'âme est au-dessus du corps, autant les maladies dont elle est atteinte l'emportent sur celles du corps: maladies d'autant plus à craindre, qu'elles nous éloignent plus de Dieu, et qu'elles nous empêchent davantage de retourner à lui. Telle est, mes frères, la surdité spirituelle dont nous devons nous entretenir; il suffirait de la bien connaître, pour en concevoir la plus vive horreur.

Qu'est-ce, en effet, que cette surdité, qui rend l'homme sourd à la voix de Dieu, qui l'empêche d'entendre ce qu'il lui dit, ou immédiatement par lui-même, ou par le ministère de ses créatures? Surdité toujours volontaire, et qui n'arrive jamais que par la faute de celui qui en est attaqué; surdité par conséquent très-injurieuse à Dieu, et qui sera infailliblement punie dans celui qui en est coupable. Deux raisons vous feront voir

la grandeur de ce mal, et combien il est à craindre. (On reprendra chacune de ces subdivisions.)

Dieu nous parle, mes frères, nous n'en pouvons douter. Cet Être infiniment grand, infiniment heureux par lui-même, s'abaisse jusqu'à ses créatures; il met ses délices à s'entretenir avec les enfants des hommes; il leur parle en une infinité de manières, et par autant de voix qu'il y a de créatures dans cet univers; et qui pourrait, dit le Prophète, n'en pas entendre le langage: *Non sicut loquela neque sermones, quorum non audiantur voces eorum.* (Psal. XVIII. 4.) Le ciel, le soleil, la lune, les étoiles, la terre, les plantes, les animaux, l'univers entier ne nous orientent-ils pas que Dieu ne les a faits que pour nous? N'entendons-nous pas au-dessus de nous-mêmes les cris de la raison qui ne cessent de nous répéter que nous ne sommes faits que pour Dieu? Nul homme, quelque stupide qu'il soit, qui ne puisse et qui ne doive y prêter l'oreille; et nous sommes inexcusables, si nous refusons de l'entendre.

Mais outre ce langage des créatures inanimées et celui de notre propre raison, il en est un plus relevé, par lequel Dieu nous fait connaître ses volontés; c'est celui de la foi. En combien de manières ne s'est-il pas expliqué aux hommes? *Multifarium, multisque modis*, nous disait saint Paul (*Hebr.*, I, 1), *loquens Deus in prophetis, novissime locutus est in Filio.* (On détaillera en peu de mots ce que Dieu nous en a appris par Moïse, par les prophètes qui ont prédit la venue du Messie, et par Jésus-Christ lui-même.)

Il a même bien voulu substituer en la place de son Fils, des pasteurs et des docteurs, par la bouche desquels il nous parle continuellement; enfin, il joint à la parole extérieure de ses ministres, une parole intérieure qui nous rappelle nos devoirs, et nous excite à les remplir. Il parle à tous, aux jeunes gens et aux vieillards, aux chefs de famille, aux maîtres et aux domestiques, aux riches et aux pauvres. Mais, hélas! combien de chrétiens qui ne daignent pas écouter un Dieu qui emploie une infinité de moyens pour les instruire, et les exciter à lui rendre les honneurs qu'ils lui doivent! Combien qui n'écoutent que la voix de leurs passions, la voix d'un monde qui les perd, la voix du démon! Oui, mes frères, la surdité spirituelle est extrêmement commune, et très-peu de frères en sont tout à fait exempts.

(On pourra mettre ici un détail.) Quelle voix écoute l'orgueilleux et l'ambitieux? La voix de son orgueil et de son ambition, et non celle de Dieu, qui lui dit que quiconque s'élève sera abaissé. Quelle voix écoute le sensuel, qui ne pense qu'à contenter son corps, et qui semble n'être au monde que pour le flatter et l'engraisser? La voix de la sensualité, et non celle de Dieu, qui lui dit que sa vie sensuelle aura pour fin la mort éternelle: *Quorum finis operibus.* (*Philipp.*, III, 19.) (On suivra cette énumération pour l'avare, le vindicatif, l'en-

vieux, les mondains et les mondaines, et tous les autres pécheurs.)

Rien donc de plus vrai, mes frères, que ce que j'ai avancé, que la surdité spirituelle est une maladie qui infecte la plupart des chrétiens. N'y êtes-vous point sujets vous-mêmes; ne viens-je point de tracer votre portrait? Examinez-vous de bonne foi et sans prévention. Êtes-vous attentifs à la voix de Dieu qui vous parle dans les prédications, dans les pieuses lectures, etc., et n'aimez-vous pas mieux entendre les discours des gens du siècle, peut-être des suppôts du démon? Ah! mes frères, comprenez aujourd'hui l'injure que vous faites à Dieu, et à quoi vous vous exposez en continuant de vivre dans un tel état.

Je dis l'injure que vous faites à Dieu, en vous rendant coupables de mépris et d'ingratitude envers lui! Quoi! ce Dieu tout-puissant, et qui n'a aucun besoin de vous, ce Dieu de toute gloire, devant qui les potentats ne sont rien, vous parle tous les jours, et plusieurs fois chaque jour, et vous fermez les oreilles à ses discours, tandis qu'elles sont toujours ouvertes à des entretiens inutiles et peut-être criminels. Vous tournez, pour ainsi dire, le dos à ce Maître souverain de l'univers; et vous vous portez avec empressement à entendre de chétives créatures, de faibles mortels qui vous engagent peut-être à la révolte contre votre Dieu. (On se servira ici de la comparaison d'un sujet à qui son roi ferait l'honneur d'adresser la parole, et qui sortirait brusquement pour s'entretenir avec un vil domestique, ou avec l'ennemi de son prince.)

Chose étrange! nous voulons être écoutés, lorsque nous parlons; nous croirions être méprisés, si l'on ne prêtait pas l'oreille à nos discours; néanmoins nous nous mettons peu en peine d'être attentifs à la voix de Dieu. Quel affront, quelle injure ne lui faisons-nous pas! Injure d'autant plus grande, qu'en méprisant Dieu, nous méprisons aussi un des plus grands bienfaits qu'il puisse nous accorder; nous ajoutons l'ingratitude au mépris. Car pourquoi Dieu nous parle-t-il? C'est par un pur effet de sa bonté; c'est pour notre propre intérêt; c'est pour nous délivrer des maux les plus affreux; c'est pour nous procurer les biens les plus solides.

On prendra le détail rapporté ci-dessus: 1^o de la voix de toutes les créatures, par lesquelles il nous parle pour se faire connaître à nous, comme créateur, comme conservateur et comme notre dernière fin; 2^o la voix des prophètes, de son Fils et des ministres de l'Eglise, par lesquels il nous instruit du chemin du ciel.

Il vous parle, pécheurs, pour vous délivrer de l'esclavage du démon; il vous parle, jeunes gens, pour vous apprendre à sanctifier votre jeunesse: il vous parle, chrétiens avancés en âge, pour vous presser de faire pénitence; il vous parle, âmes justes, pour vous conserver dans la grâce, et pour augmenter en sainteté; il vous parle dans le temps de la prospérité et de l'adversité, pour

vous aider à profiter de l'une et de l'autre. Rendez ici témoignage à la vérité, et repassez en vous-mêmes les différentes circonstances de votre vie, mais en même temps soyez remplis d'une sainte confusion à la vue de votre ingratitude envers Dieu ; sentez l'indignité de votre conduite ; demandez-lui en humblement pardon ; ne vous exposez pas aux jugements terribles que sa justice est prête à exercer contre vous.

J'en ai déjà fait le détail dans l'exposition de l'Evangile que nous avons lu, il y a quelques semaines, en vous parlant de l'endurcissement du cœur ; vous avez vu combien cet état est déplorable ; c'est néanmoins celui où se trouvent les chrétiens qui sont sourds spirituellement ; ou s'ils n'y sont pas encore tombés, leur résistance à la voix de Dieu les y conduit insensiblement. Les saintes Ecritures et l'expérience journalière ne nous en fournissent que trop de preuves. On citera quelques endroits de l'Ecriture : par exemple : *Vocavi, et renuistis : desperastis omne consilium meum ; et increpationes meas neglexistis. Ego quoque in interitu vestro ridebo, et subsannabo. (Prov., I, 24-26.) Locutus sum, et non audistis : propter hoc esurietis et sitietis, et confundemini, et clamabitis præ dolore cordis, et interficiet vos Dominus Deus. (Isa., LXV, 12-15.) C'est de ces pécheurs qu'il est dit : *Aures habent et non audient. (Psal. CXIII, 6.)**

Tels ont été les Juifs, lorsque Moïse leur parlait, lorsque les prophètes les menaçaient, lorsque Jésus-Christ et les apôtres les prêchaient : c'est en punition de leur surdité spirituelle, qu'ils ont tant de fois éprouvé la colère de Dieu. Combien de chrétiens en ressentent encore aujourd'hui les effets ! Ils n'ont pas voulu entendre la voix du Seigneur, et le Seigneur a cessé de leur parler comme il faisait autrefois ; sa voix n'a plus pénétré jusqu'à leur cœur : tout ce qu'ils entendent dans nos instructions, ne sert qu'à les endurcir davantage. (On se servira ici avec prudence de la connaissance que l'on aura de l'état des auditeurs, pour confirmer par leur propre expérience ce que l'on vient de dire. On gémera de la situation de ces pécheurs.)

N'y a-t-il donc point, dira-t-on ici, n'y a-t-il donc point de remède à un si grand mal ? Oui, mes frères, le même Sauveur qui a guéri l'homme sourd de notre Evangile, ne manque ni de puissance ni de bonté pour aider ces pécheurs à se procurer leur guérison ; quelque difficile qu'elle soit, elle n'est pas impossible.

Je vous en conjure donc, mes frères, par tout l'intérêt que vous devez prendre à votre salut, de prêter une oreille attentive, et d'ouvrir vos cœurs à ce que nous allons vous dire des remèdes qu'il faut apporter à la surdité spirituelle : *Inclinate aurem vestram in verba oris mei. (Psal. LXXVII, 1.)* Ils feront le sujet du second point.

Deuxième point. — Suivons mot à mot notre Evangile, et nous y trouverons les remèdes au mal dont nous venons de consi-

dérer la grandeur ; parcourons-en les différentes circonstances, et attachons-nous aux principales.

Je remarque d'abord que le Sauveur veut qu'on lui amène cet homme sourd, et qu'on le prie de le guérir : *Adducunt ei surdum et mutum, et deprecabantur eam*, etc. Pourquoi Jésus-Christ a-t-il voulu se faire amener cet homme sourd, et attendre que des gens charitables demandassent sa guérison ? Ce n'est pas seulement pour nous faire connaître le funeste état de ceux qui sont sourds spirituellement, et qui, insensibles à leur mal, ne pensent pas à invoquer le céleste médecin, ou s'ils le prient, ce n'est que très-rarement, et presque toujours sans un désir sincère de conversion : c'est encore pour nous faire sentir le besoin où ils sont d'être aidés par les prières des âmes justes, par leurs avis charitables.

(Ici on exhortera les âmes pieuses de la paroisse à s'intéresser pour la conversion des pécheurs, et à ne rien oublier pour les ramener à Jésus-Christ. On le recommandera particulièrement aux parents par rapport à leurs enfants libertins, aux époux et aux épouses les uns envers les autres.)

La prière, quelque puissante qu'elle soit, ne pourrait suffire pour guérir des pécheurs de leur surdité, si le Seigneur n'agissait en eux par la vertu de sa main toute-puissante. Il ne manque pas de le faire, lorsqu'on l'en a prié avec charité et avec ferveur. Que fait-il pour rendre la santé à ces malades spirituels ? Il nous en instruit dans les moyens qu'il employa pour guérir le sourd qui lui fut présenté.

Une seconde circonstance, dont il accompagna cette guérison, fut de tirer le sourd hors de la foule, de lui mettre le doigt dans les oreilles, de lui toucher la langue avec de la salive ; puis, levant les yeux au ciel, il jeta un soupir et lui dit : *Ephphetha*, c'est-à-dire, *ouvrez-vous*.

Etait-il nécessaire, mes frères, que le Sauveur fit tant de cérémonies, qu'il employât tous ces différents moyens pour opérer le miracle dont nous parlons ? Non, sans doute, une de ses paroles eût été suffisante ; et combien de malades n'a-t-il pas guéris par son commandement ? Qu'a-t-il donc prétendu ? Deux choses dont il nous importe d'être bien instruits : la première, pour nous inspirer du respect pour les cérémonies que l'Eglise emploie dans ses saints Offices, surtout dans l'administration des sacrements, et pour confondre les hérétiques qui en font le sujet de leurs railleries. Mais ce qu'il a eu principalement en vue, c'est de nous montrer ce que doivent faire les pécheurs endurcis pour se procurer leur guérison. Il faut premièrement qu'ils se retirent de la foule, de l'embarras de leurs affaires temporelles et de ce qui est pour eux dans le monde une occasion de péché. Non, chrétiens auditeurs, qui jusqu'ici avez refusé d'écouter le Seigneur, jamais vous ne vous mettrez en état d'entendre sa voix, tant que vous continuerez d'être attachés au monde.

Cette voix, dit saint Bernard, n'est pas entendue dans le tumulte des affaires, dans les assemblées de plaisirs, dans les places publiques, dans les jeux et les spectacles, dans les conversations mondaines; en vain y parle-t-elle à l'oreille, on ne l'écoute pas; le bruit, le tumulte, la dissipation, les différentes passions dont il est agité, empêchent absolument de faire attention au souffle sacré de l'Esprit-Saint.

A cela vous me direz sans doute que vous ne pouvez quitter vos affaires, ni vous séparer du monde, que vous êtes père de famille, homme de commerce, obligé de voir le monde; que vous êtes domestique, ouvrier, etc.; que les affaires de votre état vous empêchent de mettre en pratique ce que je vous conseille. (Il faudra bien rébuter ce prétexte.)

Rien n'est plus pressant que l'affaire de votre salut; dussiez-vous perdre tous les autres biens, vous ne devez rien négliger pour acquérir celui-ci : si votre condition est un obstacle à votre retour vers Dieu, sortez-en au plus tôt; retirez-vous de cette maison, de cette compagnie. Ne croyez pas cependant que Dieu demande de vous un renoncement entier à vos affaires temporelles; ce qu'il vous ordonne, c'est de prendre tous les jours quelque temps, et même, s'il le faut, un temps considérable durant plusieurs jours, pour considérer l'état de votre âme et entendre ce qu'il vous dira au cœur. Qui vous empêche d'y donner tous les matins, ou durant le cours de la journée, un quart d'heure ou une petite demi-heure dans vos maisons, à l'église, dans vos voyages, ou même durant le travail?

Prenez, mes frères, cette généreuse résolution : elle est pour vous d'une nécessité absolue. Si l'homme sourd de notre Evangile n'eût point voulu quitter la foule, il n'eût jamais été guéri; ce ne fut qu'en obéissant à Jésus-Christ, qui le prit à l'écart, qu'il se rendit digne du miracle que le Fils de Dieu opéra en sa faveur. Ce sera aussi lorsque vous serez seul avec votre Dieu, qu'il mettra ses doigts sacrés dans vos oreilles, et déliera votre langue; ce sera alors que sa grâce opérera en vous d'une manière plus puissante; qu'elle touchera votre cœur, et vous fortifiera pour lever tous les obstacles qui empêchent votre conversion. Car, mes frères, Jésus-Christ ne vous guérira pas seul; il n'en est pas de la guérison des âmes comme de celle des corps; il n'attend pas toujours le consentement de l'homme pour le délivrer de ses maux corporels; mais pour le guérir de ses maladies spirituelles, il veut qu'il coopère à sa grâce, qu'il agisse avec elle, qu'il lui en coûte de la peine et des efforts en proportion de la grandeur de son mal; il veut surtout que le pécheur s'attache à arracher la racine et la cause de sa maladie : c'est l'instruction qu'il nous a donnée, en mettant ses doigts sacrés dans les oreilles de l'homme sourd, en touchant sa langue avec de la salive; il jette même un grand cri, pour marquer davantage le désir

ardent, les pieux gémissements que le pécheur doit employer pour parvenir à une parfaite guérison.

Ce ne serait donc pas assez pour vous, mes frères, qui depuis longtemps êtes sourds à la voix du Seigneur, de sentir votre mal, de vous retirer du monde, de réfléchir sur l'état pitoyable de votre âme; ce ne serait pas même assez de faire quelques prières, de venir de temps en temps dans nos églises pour demander votre conversion; il faut, et ceci est d'une nécessité absolue, il faut en rechercher la cause et la détruire. Voyez donc, et examinez attentivement d'où vient votre insensibilité : n'est-ce point de ce que vous êtes trop attachés au monde, trop occupés de vos affaires? N'est-ce point de ce que votre cœur est passionné pour une personne qui vous plaît, qui vous perd et que vous perdez? (On poursuivra ce détail.) N'est-il pas vrai que si vous étiez libres de cet attachement, de cette passion, rien ne vous empêcherait d'écouter ce que le Seigneur vous dit par lui-même ou par ceux qu'il a préposés pour vous instruire.

Ne m'opposez donc pas la difficulté qu'il y a à rompre de tels attachements. Ah! mes frères, si vous étiez atteints d'une maladie bien dangereuse, et que vous fussiez sûrs d'en être guéris par un remède un peu amer, refuseriez-vous opiniâtrement de le prendre? Aimerez-vous mieux languir toute votre vie et abrégér vos jours, que de souffrir l'amertume de ce remède. Eh quoi! aurez-vous moins à cœur la guérison de votre âme? etc. Faites donc de généreux efforts, soupirez, gémissiez, humiliez-vous, redoublez vos cris, et suppliez le Seigneur avec tant d'instance que votre prière pénétre jusque'au trône de sa divine majesté, et qu'il commande enfin au démon sourd de s'éloigner de vous, et de n'y plus rentrer, ainsi qu'il le fit à l'égard du jeune homme dont il est parlé dans l'Evangile par ces paroles : *Esprit sourd et muet, sors du corps de cet enfant, et n'y rentre plus : je te le commande* : « *Surde et mute spiritus, ego precipio tibi, exi ab eo, et amplius ne introas in eum.* » (Marc., IX, 24.)

(Le pasteur s'adressera à Jésus-Christ; il le conjurera d'employer sa toute-puissance pour chasser le démon muet du cœur de ses paroissiens. Il fera cette prière de la manière la plus touchante, et elle aura son effet, pourvu que, comme Jésus-Christ le dit lui-même à ses disciples, elle soit accompagnée du jeûne et de la mortification.)

Unissez-vous à moi, conclura-t-il, âmes fidèles de cet auditoire; sollicitons sans cesse, et n'oublions rien pour obtenir, auprès de la miséricorde divine, la conversion des pécheurs; et, à l'exemple du peuple qui fut témoin de la guérison de l'homme sourd, soyons reconnaissants des grâces que Jésus-Christ voudra bien accorder à nos frères; remercions-le de celles que nous en avons reçues nous-mêmes; soyons de plus en plus dociles à ses saintes inspirations; ayons toujours les oreilles ouvertes à la voix de notre

pasteur : il nous conduira infailliblement dans ce lieu de délices qu'il a préparé à ses élus. Ainsi soit-il.

La manière de bien faire toutes nos actions — Un second sujet qui convient fort bien à ce dimanche, est la manière de bien faire toutes nos actions : matière toute de pratique et d'une conséquence infinie. Lisez la considération qui est dans la *Retraite* de Bourdaloue, sur la perfection de nos actions ordinaires; rien de mieux que ce qu'il en a écrit : *Bene omnia fecit, « Il a bien fait toutes choses. »*

Jamais louanges ne se vérifièrent plus à la lettre, que celles qui furent données à Jésus-Christ après qu'il eut guéri le sourd et muet dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour. Tout le peuple qui en fut témoin, ravi d'admiration, s'écria qu'il avait fait entendre les sourds et parler les muets : *Bene omnia fecit, et surdos fecit audire et mutos loqui*. Ce n'est pas seulement dans ce miracle particulier que paraît la vérité de cet éloge, c'est dans toute la vie du Sauveur; nulle action qu'il n'ait faite avec toute l'exactitude et la perfection que Dieu son Père demandait de lui; dès le moment de son incarnation jusqu'à l'instant de sa mort, il ne s'est étudié qu'à accomplir en tout la volonté divine; durant son enfance, son adolescence, sa jeunesse, enfin pendant tout le temps de sa vie publique, il ne s'en est pas écarté d'un seul point : on aurait pu toujours et à tout moment lui appliquer ces belles paroles de l'Evangile : *Bene omnia fecit, il a bien fait toutes choses*. C'est pour nous, mes frères, une obligation indispensable de bien faire toutes nos actions : de là dépend tout le mérite de notre vie et de notre salut éternel. Apprenons donc aujourd'hui de Jésus-Christ, notre maître et notre modèle, à sanctifier toutes nos actions : c'est l'importante matière dont nous allons nous entretenir. Nous verrons comment, à l'exemple de Jésus-Christ, nous devons sanctifier toutes nos actions, chacun dans notre état, et nous en chercherons les moyens. Est-il bien important de sanctifier les actions propres de notre état, et en quoi consiste leur sainteté? C'est le premier point. Par quels moyens pouvons-nous les sanctifier? C'est le second.

Premier point. — Rien de plus important que de travailler à la grande affaire de notre salut et d'assurer notre prédestination; c'est un principe qu'aucun chrétien ne peut révoquer en doute; nous ne sommes en ce monde que pour nous sauver, en accomplissant, chacun dans notre état, ce que Dieu demande. Or, qu'est-ce que Dieu demande de chacun de nous? C'est que nous nous acquitions bien de nos occupations ordinaires, et que dans les actions les plus communes, nous ayons uniquement en vue de lui plaire et de le glorifier.

Pour éclaircir davantage ce point fondamental de notre religion, il faut combattre quelques erreurs qui règnent dans le monde au sujet de la sainteté. Les uns croient qu'elle

consiste à faire des actions extraordinaires et éclatantes, des prodiges et des miracles; d'autres à entreprendre différentes espèces de bonnes œuvres, à s'exercer dans des mortifications excessives, à réciter de longues prières, à pratiquer ce qu'il y a de plus relevé dans les maximes évangéliques; enfin, il y en a qui se persuadent que, pour être saint et parfait, il faut toujours éprouver une dévotion et une faveur sensible : autant d'erreurs dont il faut nous détromper.

La sainteté de notre vie ne peut pas consister à faire des choses extraordinaires, singulières et éclatantes. Dès qu'elles sont singulières et extraordinaires, elles sont rares, et les occasions n'en sont pas fréquentes; cependant notre sainteté doit se rencontrer dans tout ce qui nous occupe le plus souvent, dans ce qui remplit nos jours et nos années; car Dieu veut que nous nous sanctifions tous; il y exhorte souvent chacun en particulier : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra* (I Thess., IV, 3); *Perfecti estote*, (II Cor., XIII, 11), écrivait saint Paul aux Thessaloniens et aux Corinthiens. Chacun doit donc trouver dans sa condition de quoi se sanctifier; sans en sortir, il peut acquérir la perfection à laquelle il est appelé; l'ouvrier, le père de famille, le magistrat, l'enfant, le domestique, tous ont en main de quoi parvenir à la véritable justice.

Que faut-il faire, en effet, pour être véritablement saint? Il faut faire la volonté de Dieu; quiconque s'y conforme en tout et partout lui est parfaitement agréable; il participe à sa sainteté infinie, parce qu'il se conforme en tout à la première et souveraine règle de nos actions, qui n'est autre chose que la volonté de Dieu, manifestée à chacun par les devoirs de son état : sans cela la sainteté et le salut ne seraient-ils pas impossibles à la plupart des hommes? Aussi combien de saints qui n'ont rien fait d'éclatant aux yeux du monde, qui se sont sanctifiés dans les conditions les plus obscures; un saint Isidore dans l'état de laboureur, quantité de solitaires dans le fond de leur retraite. Mais ce qui doit nous en convaincre plus que tout le reste, c'est l'exemple du Sauveur lui-même. On ne peut douter qu'il n'ait vécu très-saintement jusqu'à sa trentième année, qui fut le commencement de sa vie évangélique; cependant, durant ses trente premières années, qu'a-t-il fait de remarquable aux yeux des hommes? Retiré à Nazareth avec la sainte Vierge et saint Joseph, il s'occupait aux actions les plus basses en apparence; il obéissait à ses parents; il passait ses jours dans la prière et dans l'exercice du travail; il mangeait, buvait, dormait et conversait; en un mot, il menait une vie qui n'avait, ce me semble, rien de remarquable, rien même que d'abject selon le monde; mais parce qu'il faisait la volonté de son Père; nulle de ses actions, quoique commune et vile en apparence, qui ne fût l'objet des complaisances de Dieu; en sorte qu'il lui plaisait autant que lorsqu'il opéra, durant sa vie

publique, les prodiges les plus surprenants.

Ici on inspirera à ses auditeurs, et surtout au simple peuple, des sentiments d'admiration, d'actions de grâces et de consolation : d'admiration à la vue de la bonté de Dieu, qui demande de nous si peu de chose ; de reconnaissance pour cette même bonté ; enfin de consolation, de ce que nous pouvons tous trouver dans notre état notre perfection. Bien plus, la sainteté ne peut se rencontrer ailleurs : ce n'est qu'en faisant le bien, chacun dans notre condition ; ce n'est qu'en exerçant les fonctions qui y sont attachées, que nous pouvons nous rendre parfaits ; prétendre se sanctifier autrement, ce serait une illusion grossière, parce que désormais nous nous écartons de notre règle, je veux dire, de la volonté divine.

Mais ne faut-il pas du moins faire beaucoup de choses, s'exercer en quantité de bonnes œuvres, de jeûnes, d'aumônes et de prières ? Non, mes frères, ce n'est point à la variété de nos actions qu'est attachée notre sainteté, c'est au peu de bien que nous pouvons faire dans notre état. (On prouvera cette proposition par quelques passages de l'Écriture, et particulièrement par ces paroles de Jésus-Christ : *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.* (Matth., XXV, 23.) C'est ainsi que Jésus-Christ, au dernier jour, parlera au serviteur bon et fidèle ; quoiqu'on ne lui ait pas confié beaucoup de choses, et qu'il n'ait pas eu de grands talents : *In modico fuisti fidelis.* Et le Sage nous dit que les élus, après avoir été éprouvés durant peu de temps, auront une récompense abondante : *In paucis vexati, in multis bene disponentur.* (Sap., III, 5.) Nouveau sujet de joie pour ceux qui ont reçu du Seigneur peu de biens, peu d'esprit, peu de force : il ne tient qu'à eux de mériter autant que ceux qui sont pourvus des plus rares qualités ; ils auront même une plus grande couronne, si leur charité a été plus parfaite. On fera bien comprendre ce point de morale, que le royaume de Dieu est au dedans de nous, qu'il est renfermé dans nos actions journalières depuis le matin jus qu'au soir, et que, lorsque nous les faisons selon la volonté de Dieu, nous sommes véritablement saints.

Mais ne faut-il pas du moins faire ses actions avec une dévotion et une ferveur sensibles ? (Autre erreur qui trompe bien des gens.) Non, mes frères, ce n'est pas dans cette dévotion sensible que consiste la sainteté de notre vie ; elle n'est pas toujours en notre pouvoir, Dieu la donne et l'ôte quand il lui plaît. On peut être très-fervent, et avoir un dégoût naturel pour ce que l'on fait, y sentir de la répugnance, et n'y trouver que de la sécheresse et de la froideur : je dis plus : la sainteté n'en est que plus solide et plus méritoire, quand, malgré ces répugnances et ces dégoûts, malgré ces sécheresses et ces froideurs, on s'acquitte exactement des devoirs de son état. Combien de saints qui ont passé une grande partie de leur vie dans

cette sorte d'épreuve, qui n'a servi qu'à les purifier et les perfectionner de plus en plus ! Ce sont là les principales erreurs où l'on donne, en ce qui regarde la sainteté et la perfection de nos actions ; erreurs dont il est nécessaire de vous désabuser.

Où est-elle donc renfermée, me demanderez-vous, cette sainteté de nos actions ? Elle consiste à faire toutes les actions propres de notre état avec certaines circonstances et certaines conditions, qui doivent nécessairement les accompagner : les unes regardent l'extérieur ou les actions prises en elles-mêmes ; les autres regardent l'intérieur et les motifs qui doivent les animer : faire ce que Dieu demande de nous ; le faire dans le temps qu'il le demande ; le faire en tout temps et en tout lieu ; voilà les règles que nous devons suivre pour l'extérieur de nos actions. (On rendra sensibles ces règles par deux exemples, d'un père et d'une mère de famille, et d'un enfant, d'un domestique.)

Mais ce n'est encore là que le corps, pour ainsi dire, de nos actions ; ce qui en est comme l'âme et la vie, c'est le principe, le motif et la fin : il faut, 1^o les faire dans la grâce de Dieu et avec la grâce ; lorsque ce fondement manque, elles ne peuvent être dignes de la récompense éternelle. Dès lors, selon l'oracle de la vérité même, nous ne demeurons plus en Jésus-Christ, nous ne lui sommes plus unis ; nous ne pouvons porter des fruits dignes de la vie immortelle. 2^o Il faut agir par Dieu et pour Dieu seul : faire ses actions par humeur, par caprice, par intérêt propre ou par coutume, par respect humain, par vanité, ce n'est pas les faire pour Dieu et en vue de Dieu ; quelque excellentes que puissent être ces actions en elles-mêmes, si Dieu n'en est pas la fin, si nous ne les faisons pas pour lui plaire, il les regarde d'un œil au moins indifférent, et elles nous deviennent inutiles. Tout le mérite de la fille du roi, c'est-à-dire de l'âme chrétienne, lui vient du dedans et du fond du cœur : il prend sa source dans l'intention qui la fait agir : *Omnis gloria ejus filia regis ab intus.* (Psal. XLIV, 14.)

(Ces principes posés, on en viendra à l'application ; on montrera aux auditeurs combien ils manquent souvent à observer ces règles, ou le dehors de leurs actions, ou l'intérieur qui doit les animer.) Peut-on dire de vous, mes frères, que vous faites ce que vous devez dans votre condition, que vous le faites toujours et de la manière dont Dieu l'exige ?

(On reprendra chacun de ces articles ; on détaillera les différents défauts qui se glissent dans les actions ordinaires : défauts d'exactitude et de diligence, défaut de courage et de constance, défaut d'état de grâce, mais surtout de pureté d'intention.)

Vérité terrible, ajoutera-t-on ; si nous la méditons bien, grand sujet de nous humilier et de déplorer notre malheur. Quelles pertes n'avons-nous pas faites jusqu'à présent

depuis nos premières années ? La moindre action de notre vie eût pu servir à notre sanctification ; et sans sortir de notre état, nous aurions pu parvenir à un haut degré de perfection et de vertu ; cependant dans quelle pauvreté ne nous sommes-nous pas réduits ? Si nous examinions bien toutes nos actions sur ces règles que nous venons de tracer, peut-être, hélas ! en trouverions-nous très-peu qui soient marquées du caractère de sainteté, et où se rencontrent les conditions requises pour qu'elles soient dignes de Dieu, et utiles à notre salut.

Déplorons notre aveuglement ; persuadons-nous bien que notre bonheur éternel dépend de la manière dont nous ferons toutes nos actions ordinaires ; suivons dès ce moment les règles que le Seigneur nous a prescrites pour les sanctifier. Je vais, en finissant, vous en expliquer les moyens : ce qui fera le sujet du second point.

Deuxième point. — Parmi une infinité de moyens qui peuvent nous servir à sanctifier nos actions, je m'attache à un seul, c'est de les faire en Jésus-Christ et comme Jésus-Christ. Ce seul moyen renferme tous les autres. Il est, ce divin Sauveur, le modèle que nous devons sans cesse avoir devant les yeux ; rappelons-nous dès le matin, rappelons-nous, à chaque action, de quelle manière il agissait ; agissons en lui et avec lui, et nous agirons parfaitement.

On lira ce que nous avons dit sur ce sujet dans l'explication de l'Épître du cinquième dimanche de l'Épiphanie. On proposera l'imitation de Jésus-Christ à ses auditeurs, suivant leur âge et leur état.

Comme le onzième dimanche après la Pentecôte tombe ordinairement vers le temps des ouvrages, on insistera sur l'obligation d'imiter le Sauveur dans son travail de sa vie cachée et publique. On exhortera à le suivre dans son exactitude à faire tout ce que son Père souhaitait, dans sa ferveur et sa charité, dans sa pureté d'intention, et spécialement dans sa patience à toute épreuve. On les pressera, au nom de Jésus-Christ, à souffrir en chrétiens les peines attachées aux occupations de leur état.

Que je serais heureux, mes frères, si je pouvais vous porter à une pratique si excellente, à agir comme Jésus-Christ, à faire chacune de vos actions comme il faisait les siennes, à les faire en union avec lui, et avec la même persévérance ! Outre la joie et la consolation qu'elle vous procurera, vous y trouverez un fond de mérites inépuisable et une assurance de votre prédestination. Faites-en, dès ce jour, l'heureuse expérience ; offrez, dès le matin, toutes vos actions en union avec celles du Sauveur ; renouvelez de temps en temps cette offrande durant la journée ; ne passez aucun jour de votre vie sans observer cette sainte coutume ; vos jours seront véritablement des jours chrétiens, et vous mériterez d'aller jouir dans le ciel de la présence de celui que vous aurez imité sur la terre. *Amen.*

Comment l'Évangile opère notre salut. —

L'Épître de la Messe, qui est tirée du XV^e chap. de la 1^{re} *Épître aux Corinthiens*, est également instructive pour les peuples et pour ceux qui sont chargés de les instruire. Dans l'attention que le grand Apôtre a de remettre devant les yeux des Corinthiens l'Évangile qu'il leur avait prêché depuis longtemps, les pasteurs trouvent de quoi instruire les fidèles confiés à leurs soins.

Notum vobis facio, fratres, Evangelium quod prædicavi vobis, quod et accepistis, in quo et statis, per quod et salvamini : « Je viens vous remettre devant les yeux, mes frères, l'Évangile que je vous ai prêché, que vous avez reçu, dans lequel vous êtes maintenant, et par lequel vous êtes sauvés. »

Ce sont les premières paroles de l'Épître que nous venons de chanter à la Messe, et sur lesquelles je me propose de vous instruire aujourd'hui. Ce que l'apôtre saint Paul pratiquait à l'égard des fidèles de Corinthe, à qui il avait annoncé l'Évangile, je l'observerai à votre égard : heureux, si je suis fidèlement son exemple ; heureux serez-vous vous-mêmes, si vous profitez de la divine parole que je vais vous annoncer, comme les Corinthiens la reçurent de la bouche du Docteur des nations. Il nous apprend lui-même qu'ils eurent soin de se conserver dans la foi qu'ils avaient embrassée, et qu'ils marchaient courageusement dans la voie du salut : *Evangelium quod accepistis, in quo et statis, per quod et salvamini.*

Je veux donc, mes frères, vous rappeler en ce jour ce que vous avez entendu de notre bouche, depuis que le Seigneur nous a envoyé parmi vous ; je vous remettrai devant les yeux les principaux points que vous faites profession de croire ; vous apprendrez ensuite quelle doit être votre foi pour vous assurer le salut. Voici tout mon dessein : Quest-ce que l'Évangile que nous avons prêché jusqu'ici, et quels en sont les principaux points ? Première réflexion. Comment l'Évangile que vous faites profession de croire, opérera-t-il votre salut ? Seconde réflexion.

Premier point. — Rien de plus utile, mes frères, que de se rappeler souvent l'Évangile que nous avons reçu ; ce souvenir fréquent produit en nous d'excellents effets : reconnaissance envers Dieu, qui nous l'a fait annoncer par préférence à une infinité d'autres hommes ; affermissement dans la foi, par la considération des grands motifs qui nous en démontrent la divinité ; confusion et douleur à la vue du peu de fruit que nous en avons retiré jusqu'à présent. C'est pour vous procurer ce précieux avantage que je viens vous exposer ce que vous avez entendu des pasteurs qui ont gouverné cette paroisse avant nous, et ce que nous vous avons enseigné nous-même. Quel est-il donc, cet Évangile, et quelles en sont les principales vérités ? (On pourra consulter ce que nous en avons dit sur le premier dimanche de l'Avent.)

Le nom seul d'Évangile exprime les sentiments que nous devons en avoir : il signifie

heureuse nouvelle. Eh ! quelle nouvelle plus heureuse pouvait-on annoncer aux hommes, que celle d'un Dieu fait homme, devenu semblable à eux pour les rendre semblables à lui, et leur procurer la délivrance des plus grands maux, et la possession du souverain bien ? Quelle nouvelle plus heureuse que de leur annoncer un Dieu qui est venu habiter parmi eux, converser avec eux, leur montrer le chemin du ciel par ses exemples, et le leur enseigner par ses prédications ?

(On s'étendra sur les autres avantages que procure la publication de l'Evangile, sur les secours spirituels que la loi chrétienne nous fournit, la consolation, la joie même dans les maux de cette vie, la force pour les supporter, les grâces qu'on retire des sacrements, etc.)

Réfléchissez-vous souvent, mes frères, sur le bonheur que vous avez d'être instruits des vérités de l'Evangile ? L'estimez-vous, ce bonheur, autant qu'il le mérite ? En remerciez-vous le Seigneur ? Avez-vous soin de rendre votre foi de plus en plus inébranlable ? Confondez-vous ; gémissiez du peu de fruit que l'Evangile a fait parmi vous. N'ai-je point à craindre ce que l'Apôtre craignait pour quelques Corinthiens, n'ai-je point à craindre, dis-je, que vous n'ayez cru en vain, que votre foi ne soit vaine et stérile ? *Nisi frustra credidistis* ; pensez souvent aux mystères de notre religion ; souffrez que je vous en rappelle quelques-uns des principaux ; je m'en tiendrai à ceux que saint Paul rappelait aux fidèles à qui il avait prêché. *Je vous ai appris, avant toutes choses, leur disait-il, ce qui m'a été enseigné à moi-même : que Jésus est mort pour nos péchés, conformément aux Ecritures ; qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité le troisième jour, etc.* D'où vient que saint Paul s'appliquait à rappeler en particulier la mort et la résurrection de Jésus-Christ ? C'est que là se réduit, pour ainsi dire, tout le plan de la religion : à la mort de Jésus-Christ pour nos péchés, à sa résurrection prédictée par les Ecritures, et attestée par un grand nombre de témoins, par une foule de preuves qui forcent les plus incrédules à reconnaître la vérité de la résurrection du Sauveur. (On aura soin de demander aux auditeurs si chacun d'eux en est bien instruit, s'ils sont persuadés que le même Jésus-Christ, qui est mort pour eux, est aussi ressuscité pour eux.) Tous les jours, leur dira-t-on, vous devez le réciter dans le Symbole ; mais y faites-vous bien attention ? Jésus-Christ est mort pour vos péchés, pour vous apprendre à les expier par vos souffrances ; il est ressuscité pour votre justification, afin que vous ne mouriez plus par le péché, et que vous viviez pour lui. C'est ce que nous avons répété plusieurs fois dans le temps pascal. Combien parmi vous qui l'ont oublié ! N'est-ce pas avec raison que je vous ai dit, qu'il est bien à craindre que vous n'ayez cru en vain ? *Nisi frustra credidistis*.

Réveillez donc aujourd'hui votre foi, concevez une nouvelle estime pour le saint

Evangile ; instruisez-vous de plus en plus, surtout des mystères qui regardent la mort et la résurrection du Sauveur ; et apprenez dans le second point comment vous devez croire pour être sauvés par l'Evangile.

Deuxième point. — Le propre de l'Evangile est de nous sauver : c'est l'éloge qu'en fait saint Paul ; il l'appelle même l'Evangile du salut : *Evangelium salutis vestræ*, écrit-il aux Corinthiens. Mais en quel sens, et comment l'Evangile nous sauve-t-il ? Est-ce seulement par la foi des vérités qui y sont contenues ? Non, dit saint Ambroise, ce n'est qu'en y ajoutant la pratique des maximes qu'il prescrit. Il est également la règle de notre foi et de nos mœurs ; c'est un miroir de la vie chrétienne : *Evangelium non solum fidei doctrina, sed etiam morum magisterium et speculum justæ conversionis*. Règle la plus universelle, la plus parfaite, et même la plus nécessaire. (On reprendra ces trois qualités.)

La plus universelle. Tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes y sont contenus : devoirs de tous les états, des princes et des sujets, des maîtres et des serviteurs, des parents et des enfants, des riches et des pauvres ; devoirs enfin pour toutes les différentes situations où nous pouvons nous trouver dans les différents âges de la vie, dans la jeunesse, dans l'âge viril et dans la vieillesse ; nulle circonstance où nous ne puissions appliquer cette divine règle.

J'ai dit, en second lieu, la plus parfaite, soit par rapport au maître qui nous instruit, soit par rapport à la morale qui nous y est enseignée ; c'est un Dieu fait homme qui en est l'auteur.

(On pourra comparer cette règle évangélique avec celles des religieux, qui, quoique très-respectables par leurs auteurs, ne sont néanmoins, pour la plupart, que d'institution humaine. Quant à la morale, on n'en peut imaginer une plus excellente ; celle des plus sages d'entre les prophètes n'en approchera jamais : elle perfectionne le cœur, l'esprit, et toute la conduite. On rapportera les principales maximes contenues dans l'Evangile ; par exemple, celles qui regardent le retranchement de tous les mauvais desirs, la pureté d'intention dans toutes les œuvres, le mépris du monde, l'amour des ennemis.)

Enfin, règle la plus nécessaire. Aucun homme n'en est dispensé ; c'est sur elle que nous serons jugés ; et quiconque ne s'y sera pas conformé, ne peut attendre qu'un jugement de condamnation : *Qui non obediunt Evangelio Domini nostri Jesu Christi, penas dabunt in interitu sempiternas*. (II *Thess.*, 1, 9.) Le Sauveur lui-même nous en assure : *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die*. (Joan., XII, 48.) Mais aussi quiconque suivra cette règle, dit saint Paul, goûtera, dans cette vie, la vraie paix, éprouvera, dans l'autre, les effets de la miséricorde infinie de Dieu : *Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia*. (Galat., VI, 16.)

(Après avoir donné à ces subdivisions une

juste étendue, on en viendra à l'application, et on fera rentrer les auditeurs en eux-mêmes.)

Est-ce ainsi que vous avez regardé l'Evangile qui vous a été annoncé? Comparez votre conduite avec cette règle : vos actions, vos discours, vos pensées et vos desirs y sont-ils conformes? peut-on dire de vous, jeunes gens, que votre vie est une vie chrétienne? (On adressera aussi la parole aux autres conditions.) Comprenez une bonne fois que l'Evangile, dont vous faites profession, ne vous sauvera jamais, si vous ne le mettez en pratique, non-seulement dans quelques points essentiels, mais dans tout ce qui est d'obligation. *Tous ceux, dit le Sauveur, qui écoutent mes paroles, et ne les mettent pas en pratique, sont semblables à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable.* (Voyez la fin du sermon de Jésus-Christ, en saint Matthieu, chap. VII. Comme ce sermon contient le précis de la doctrine évangélique, on ne peut mieux finir cette instruction que par la péroraison que Jésus-Christ lui-même a prononcée. On exhortera les auditeurs à remercier Dieu de les avoir éclairés des lumières de l'Evangile, à demander l'augmentation de la foi, à prier Jésus-Christ durant la Messe, de la rendre active, afin qu'elle soit pour eux un principe de salut.) Ainsi soit-il.

XII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur le bonheur des chrétiens. De l'amour du prochain.

Sur le bonheur des chrétiens. — Conversus (Jesus) ad discipulos suos, dixit : Beati oculi qui vident quæ vos videtis. : « Jésus, se tournant vers ses disciples, leur dit : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. (Luc., X, 23.)

Ce fut ainsi que parla le Sauveur à ses soixante et douze disciples qu'il avait envoyés annoncer l'Evangile dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devait aller. Après qu'ils eurent rendu compte de leur mission, et des merveilles qu'ils avaient opérées, et que lui-même eut béni son Père de ce qu'il avait bien voulu révéler à des hommes simples et petits, selon le monde, les vérités les plus sublimes de la religion, il se tourna vers eux, et leur tint ce discours : *Que vous êtes heureux de voir ce que vous voyez ; car je vous assure que beaucoup de prophètes et de rois ont souhaité de voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, et d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu : « Beati oculi, »* etc. Ne puis-je pas vous dire la même chose, mes frères? Nés dans l'Eglise catholique, élevés et nourris dans son sein, n'êtes-vous pas heureux de voir ce que vous voyez? Combien votre bonheur ne surpasse-t-il pas celui d'une infinité de peuples, de quantité de prophètes et de rois à qui Dieu n'a pas fait la même grâce? N'égale-t-il pas celui des disciples de Jésus-Christ? Oh! que ne puis-je vous le faire bien sentir et vous engager à en pro-

liter? C'est ce que je me propose dans cet entretien.

Je veux y traiter du bonheur de ceux qui vivent dans la religion catholique ; et comme plusieurs n'en font pas l'usage qu'ils devraient en faire, je ferai voir en même temps le malheur des chrétiens qui abusent de la grâce de l'Evangile. Quel est le bonheur des vrais fidèles? c'est le premier point. Quel est le malheur des mauvais chrétiens? c'est le second point.

(Quoiqu'en ait déjà parlé du don de la foi, dans le temps pascal, on peut encore en proposer ici l'excellence sous un autre point de vue et d'une manière un peu différente. Il est nécessaire de rappeler souvent aux fidèles la grâce du christianisme.)

Premier point. — Parmi tous les bienfaits dont la bonté de Dieu nous a comblés, celui de la naissance dans la vraie religion est sans doute un des plus signalés, et il doit être entre tous les autres le sujet journalier de notre reconnaissance. Voulez-vous, chers auditeurs, en comprendre tout le prix? Comparez votre état avec celui des peuples idolâtres, qui ont vécu depuis le commencement du monde, et qui vivent à présent ; comparez-le enfin avec celui de ceux même qui ont vu et entendu Jésus-Christ : vous reconnaîtrez combien le Seigneur vous a privilégiés par-dessus une infinité de peuples barbares, vous verrez qu'il vous a plus chéris que les patriarches et les prophètes de l'Ancien Testament, vous conviendrez que vous ne lui êtes pas moins obligés que ceux à qui il a lui-même annoncé son Evangile, et en présence desquels il a opéré les merveilles les plus éclatantes.

(Il faudra reprendre ces trois comparaisons, et pour les développer, on se servira de quelques passages de saint Paul, qui, dans ses prédications et dans ses lettres, savait si bien faire valoir la grâce de l'Evangile. Saint Pierre l'a fait aussi, surtout au II^e chapitre de sa première Epître, et au I^{er} de sa seconde.)

Vous rappellerai-je ici, mes frères, le triste état dans lequel ont vécu la plupart des hommes avant la venue de Jésus-Christ? Presque tous étaient plongés dans l'idolâtrie, et c'est par là que saint Paul, prêchant dans une ville de la Lycaonie, exhortait ses auditeurs à recevoir l'Evangile. *Nous vous annonçons, s'écriait-il, et nous vous exhortons à vous convertir au Dieu vivant, qui a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent; qui, dans les siècles passés, a laissé les nations idolâtres marcher dans les voies de l'erreur et de l'iniquité : « Qui in præteritis generationibus dimisit omnes gentes ingredi vias suas. » Il n'a pas manqué cependant de rendre témoignage de soi-même, en répandant ses bienfaits du haut du ciel, donnant des pluies et des saisons propres pour les fruits, fournissant même en abondance de quoi vivre avec joie. (Act., XIV, 14-16.)* Mais les hommes ont méconnu leur bienfaiteur ; ils se sont fait des dieux de toutes les créatures dont ils ont reçu quelque bien et dont ils ont craint quelque mal. Peut-on, sans gémer,

entendre les superstitions monstrueuses auxquelles ils étaient attachés, et les crimes abominables qui les dominaient? Leurs esprits étaient obscurcis par les ténèbres les plus épaisses, et leurs cœurs esclaves des plus sales passions.

Tel a été l'état du monde entier, surtout depuis les siècles qui ont suivi le déluge jusqu'à Jésus-Christ, si l'on en excepte un petit coin de la terre, où le vrai Dieu était servi. Présentement encore, combien de nations entières et de peuples qui ignorent le vrai Dieu, et à qui Jésus-Christ n'a pas encore été annoncé! Ce n'est pas à nous à entrer dans les secrets de la Providence; elle ne manque à aucun homme, et elle donne à chacun des moyens de salut: tous ceux qui périssent, périssent par leur faute; prions et supplions le Seigneur de les éclairer et de les convertir: mais sentons la miséricorde particulière que Dieu exerce à notre égard. Non, disait le Prophète-Roi, Dieu n'a pas usé de tant de bonté à l'égard de toutes les autres nations, il ne leur a pas fait connaître, comme à nous, ses divines volontés: *Non fecit taliter omni nationi*, etc. (*Psal. CXLVII, 20.*)

C'est avec justice que ce saint roi exhortait les Israélites à remercier Dieu de les avoir préférés à tous les peuples de la terre, de leur avoir donné sa loi écrite sur deux tables, de les avoir fait instruire par tant de prophètes, et avoir multiplié en leur faveur les prodiges et les effets les plus surprenants de sa tout-puissance; mais combien plus avons-nous sujet de vous inviter à la reconnaissance pour le grand bienfait de la loi nouvelle? Quelle différence des faveurs que Dieu a faites à son peuple dans l'Ancien Testament, et de celles qu'il nous accorde? Alors, dit saint Paul (*1 Cor., X, 11*), tout se passait en figure, ce n'étant que l'ombre de ce qui devait arriver dans la suite, et dont nous voyons l'accomplissement. (Il faudra ici marquer en détail les principales cérémonies de la loi donnée aux Juifs, leurs sacrifices, leurs sacrements, leurs fêtes, leurs purifications, la multitude des préceptes positifs, ou cérémonies auxquelles ils étaient obligés; et on fera voir combien la vertu de notre sacrifice et de nos sacrements est au-dessus des leurs; combien les préceptes de la loi nouvelle sont plus aisés à remplir, soit parce que le nombre en est moins grand, soit parce que la grâce est plus abondante.)

N'est-il pas bien juste, mes frères, que nos actions de grâces soient plus ferventes et plus multipliées que celles des anciens patriarches et de tous les prophètes qui ont vécu avant la venue du Sauveur? Ne lui avons-nous pas autant d'obligations que les apôtres et les disciples qu'il a choisis pendant sa vie mortelle, et qui ont eu le bonheur de la suivre dans ses courses évangéliques? Qu'ont-ils entendu? Qu'ont-ils vu? Ils ont entendu les paroles de vie qui sortaient de sa bouche, ses instructions, ses préceptes, ses conseils, les discours admirables qu'il faisait au peuple et à eux en particulier, ils

ont vu les actions saintes qu'il pratiquait, les œuvres de charité qu'il exerçait, les prodiges qu'il opérait. Mais n'entendons-nous pas tous les jours les mêmes discours de la bouche des prédicateurs de l'Evangile? Ne nous fait-on pas le récit de la vie sainte qu'il a menée, des œuvres de miséricorde qu'il a exercées, et des miracles par lesquels il a confirmé sa doctrine? En sommes-nous moins certains, que si nous les voyions de nos propres yeux? Il y a même quelque chose de plus; nous voyons ce que les apôtres n'ont pas vu; et ce qui sert à augmenter notre foi, nous voyons l'accomplissement des prophéties que ce divin Sauveur a faites autrefois, la publication de l'Evangile par toute la terre, son règne établi sur la ruine de l'idolâtrie et la destruction du paganisme; nous ne pouvons douter des miracles sans nombre opérés par ceux qui ont cru en lui, nous voyons une multitude de chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, observer inviolablement ses maximes. Qu'avons-nous fait à Dieu, pour nous préférer à tant de peuples qu'il laisse encore aujourd'hui dans les ténèbres de l'idolâtrie, du judaïsme et de l'hérésie?

(On insistera surtout sur la prédilection de Dieu, à notre égard, dans le soin qu'il a pris de nous préserver de l'hérésie dans les siècles passés.)

Réfléchissez sur la Providence, qui nous a garantis des erreurs des peuples qui nous environnent, qui sont infectés des dogmes pernicieux d'un Luther et d'un Calvin, et des autres hérésiarques que les siècles derniers ont enfantés. On les a vus abolir les temples, détruire les autels, massacrer les vierges, etc.; à peine conservent-ils quelques signes de la religion chrétienne. Comment Dieu vous a-t-il conservés dans la religion de vos pères, dans cette foi qui vous vient des apôtres, et qui est la seule véritable? N'est-ce pas ici que l'on peut s'écrier avec saint Paul: *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei!* « O profondeur des richesses et de la sagesse de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables! » (*Rom., XI, 33.*) Il a laissé tomber des royaumes entiers dans l'incrédulité, et il nous a soutenus dans l'attachement à la vraie foi: pouvons-nous trop lui marquer notre gratitude? Heureux et mille fois heureux de voir ce que nous voyons, et d'entendre ce que nous entendons! Mais aussi, mes frères, malheur et doublement malheur aux chrétiens qui ne profitent pas de la grâce que Dieu leur a faite! Je vais vous le montrer dans le second point.

Deuxième point. — Pour comprendre tout le malheur des chrétiens qui ne profitent pas de la grâce du christianisme, qui ferment les yeux à la lumière de l'Evangile, et qui, bien loin de pratiquer les maximes du christianisme, ne se conduisent que par les fausses maximes du monde, et s'abandonnent à leurs passions, il faut d'abord considérer deux choses: 1^o combien ils sont coupables; 2^o à quelles peines ils sont réservés.

De tous les hommes il n'en est point dont les péchés déplaisent plus à Dieu, proportion gardée, si l'on excepte le vice de l'infidélité, que ceux qui sont commis par les chrétiens : c'est la doctrine expresse du grand docteur, appelé l'Ange de l'école : *Excepto peccato infidelitatis, cæteris paribus, gravius peccat fidelis quam infidelis*; et il assure que personne ne mérite une plus grande peine : *Si quis post acceptam gratiam novi Testamenti peccaverit, majori pœna est dignus*.

(On développera ces deux subdivisions. La première, prise de la grièveté des péchés commis par les chrétiens; la seconde, des châtimens dont ils sont punis.)

Voulez-vous, mes frères, vous convaincre de la malice des péchés commis parmi les chrétiens? Ecoutez ce saint docteur, dont je viens de vous rapporter les paroles, et pesez ses raisons. Le fidèle, dit-il, pèche plus grièvement que l'infidèle, soit parce qu'il connaît mieux la vérité, soit à cause des sacrements qu'il a reçus, auxquels il fait outrage en péchant : *Gravius peccat, tum propter notitiam veritatis ex fide, tum propter sacramenta fidei quibus est imbutus, quibus peccando contumeliam facit*. La première raison qui rend les chrétiens pécheurs plus coupables, est la lumière de la foi qu'ils professent. Il est incontestable que plus on est éclairé sur la foi divine, plus on outrage Dieu, en transgressant sa loi, parce que le mépris que l'on fait de lui s'augmente à proportion de la connaissance qu'on en a. Eh! qui est plus éclairé sur la loi de Dieu, que les chrétiens? Les infidèles sont à la vérité condamnables, lorsqu'ils pèchent, parce qu'ils n'écourent pas la droite raison, qui leur a été donnée pour connaître ce que l'on doit éviter et ce que l'on doit faire? saint Paul déclare qu'ils sont inexcusables de ce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu. Mais qu'il s'en faut bien qu'ils le connaissent comme les chrétiens! C'est à vous, mes frères, qu'on l'a annoncé dès le bas âge, et qu'on annonce tous les jours la fin pour laquelle Dieu vous a mis au monde, les grands motifs qui vous obligent à l'aimer, ses amabilités infinies, les bienfaits dont il vous a comblés, la bonté de Jésus-Christ qui a bien voulu vivre et mourir pour vous. Dès que votre raison a commencé à se développer, on vous a inspiré de l'horreur du péché, on vous a représenté, avec les couleurs les plus vives, ce monstre horrible qui s'attaque à Dieu même, et qui est le meurtrier de Jésus-Christ; que ne vous a-t-on pas dit des différens crimes opposés à chacun des commandemens de Dieu? (On fera ici un détail.) Quand donc un chrétien vient à offenser Dieu mortellement, l'outrage qu'il lui fait ne doit-il pas lui être plus sensible que celui d'un infidèle, qui n'a pas reçu les mêmes instructions, qui n'a pas les mêmes grâces qui le détournent du mal, et qui lui en représentent la noirceur aussi clairement? (Après avoir comparé les péchés des mauvais chrétiens avec ceux des infidèles, on les comparera à ceux des Juifs.)

Vos péchés, dira-t-on, mes frères, ne sur-

passent pas seulement en malice ceux des infidèles, ils surpassent encore ceux des Juifs, à qui Dieu avait donné sa loi écrite sur deux tables de pierre, parce qu'il s'en faut bien que cette loi leur ait été expliquée aussi parfaitement qu'aux fidèles de la loi de grâce; et que d'ailleurs les secours qu'on reçoit dans la loi nouvelle sont et beaucoup plus forts et bien plus abondants, que ceux qui étaient accordés aux Juifs. On peut donc appliquer à ceux qui pèchent mortellement dans la loi de grâce, ce que le Sauveur dit en particulier de Judas : *Propterea qui me tradidit tibi, majus peccatum habet*. (Joan., XIX, 11.) Celui qui m'a livré entre vos mains est plus criminel, parce qu'il est mieux instruit de ma divinité. Parmi les Juifs qui crucifièrent le Sauveur, plusieurs ne le connaissaient pas bien pour le Roi de gloire; s'ils l'eussent bien connu, ils ne l'eussent point crucifié; Jésus-Christ lui-même excusa ses bourreaux, lorsque priant pour eux, il dit à son Père qu'ils ne savaient ce qu'ils faisaient. En peut-on dire autant des chrétiens qui pèchent mortellement, qui profanent le sang de la nouvelle alliance par leurs confessions et communions sacrilèges, par leurs scandales et leur irréligion?

La seconde raison de la grièveté des péchés des chrétiens se prend des sacrements qu'ils ont reçus, et par lesquels ils ont été consacrés à Dieu d'une manière particulière. Qu'êtes-vous devenus par le baptême? Vous avez été faits participants de la divine nature, votre corps et votre âme ont été sanctifiés par le caractère de chrétien, qui vous a été communiqué dans ce sacrement. (On rapportera la nature et les effets des sacrements de confirmation et d'Eucharistie.)

Plusieurs d'entre vous ont été confirmés, et se sont engagés à combattre sous les étendards de Jésus-Christ. Que dirai-je de la divine Eucharistie, où vous êtes devenus, pour ainsi dire, une même chose avec Jésus-Christ? Quelle injure ne font pas à la sainte Trinité, ceux qui se livrent au péché, qui ne craignent pas de souiller leur corps et leur âme? N'offensent-ils pas le Seigneur bien plus grièvement que les infidèles qui n'ont pas eu le bonheur d'être baptisés, et que les Juifs, dont les sacrements étaient inférieurs à ceux de la loi de grâce?

Il est certain que les péchés commis par les chrétiens surpassent en malice ceux des autres hommes : que doit-on en conclure? Vous le comprenez aisément, mes frères, c'est qu'ils méritent aussi un châtiment bien plus sévère, et que personne ne sera plus tourmenté dans les enfers que les mauvais chrétiens. (On prouvera cette proposition par l'Ecriture sainte et par la raison.) *Pro mensura peccati, erit plagarum modus*; le châtiment doit être mesuré à la faute : c'est le précepte du Seigneur dans le *Deutéronome* (XXV, 12); précepte confirmé par le Sauveur : *Ille servus qui cognovit voluntatem Domini sui, et non fecit secundum voluntatem ejus, vapulabit multis*. (Luc., XII, 47.) Quoi de plus juste, que de proportionner la peine

à la grièveté de la faute! C'est ainsi que l'on se comporte dans la justice humaine; c'est aussi l'ordre de la divine justice, suivant la doctrine du saint Docteur, dont j'ai déjà fait valoir l'autorité: *Majori pœna est dignus, tanquam majoribus beneficiis ingratus et auxilio sibi dato non utens.*

(Après l'exposition de ces deux vérités, on exhortera les auditeurs à s'en faire l'application; très-peu de chrétiens y réfléchissent. On leur inspirera d'entrer dans les sentiments d'un repentir plus amer, de s'humilier devant Dieu plus profondément; de se reconnaître plus coupables que le reste des hommes, qui vivent hors de la vraie religion; enfin, à craindre dans la suite le péché plus qu'ils ne l'ont craint jusqu'à présent. On récapitulera ce qui a été dit dans tout le discours; on conclura en invitant les auditeurs à se souvenir, et du bonheur que Dieu leur a fait, et du malheur qu'ils doivent craindre.)

Méditez, mes frères, dira-t-on, méditez souvent, et particulièrement durant le temps de la Messe, ces deux choses que vous ne devez pas séparer: C'est pour moi un grand bonheur d'être né dans la vraie religion, de voir ce que je vois, et d'entendre ce que j'entends; mais malheur à moi si je n'en profite pas, je n'en serai que plus criminel devant Dieu, et ma condamnation n'en sera que plus rigoureuse! (On pourra finir par une courte prière que l'on adressera à Jésus-Christ.) Ne permettez pas, divin Sauveur, que la grâce que vous m'avez faite, de naître et de vivre dans le christianisme, devienne, par ma faute et par l'abus que j'en ferais, une source de crimes et de châtimens; aidez-moi de votre secours tout-puissant, pour ne m'écarter jamais des saintes leçons que l'on m'a données, afin que je me rende digne du bonheur éternel que vous m'avez préparé.

De l'amour du prochain. — *Ait illi Jesus: Vade, et tu fac similiter.* « *Jésus lui dit: Allez, et faites la même chose.* » (Luc., X, 37.)

C'est l'importante leçon par laquelle le Sauveur conclut l'entretien qu'il eut un jour avec un docteur de la loi, qui était venu lui demander ce qu'il fallait faire pour posséder la vie éternelle. Après l'avoir instruit de l'obligation et de la manière d'aimer son prochain par la parabole du Samaritain, qui, ayant trouvé dans son chemin un homme que les voleurs avaient réduit à un état déplorable, lui rendit tous les services qu'une charité compatissante peut inspirer; il le renvoie, en lui recommandant de suivre l'exemple de cet homme charitable: *Vade, et tu fac similiter.* Mais est-ce seulement pour celui qui questionna le Sauveur, que cette instruction a été faite? Non, mes frères, il n'est aucun de nous à qui elle ne convienne, aucun à qui elle ne soit nécessaire; elle est pour toutes les personnes, pour tous les temps, pour tous les lieux; elle m'est commune avec vous.

Appliquons-nous donc à la bien pénétrer, comprenons aujourd'hui l'indispensable obligation d'aimer notre prochain, c'est-à-dire, tous les hommes, et de l'aimer chrétienne-

ment; examinons ensuite quelles qualités doit avoir l'amour du prochain, pour être vraiment chrétien. Devons-nous aimer le prochain, et quel est le prochain que nous devons aimer? Comment distinguer le vrai amour de celui qui n'est qu'apparent? Voilà la matière et le partage de cet entretien; entretien, j'ose le dire, qui renferme le fondement de la piété chrétienne, et qui mérite toute votre attention.

Premier point. — Vous pouvez être surpris, mes frères, que je vienne aujourd'hui vous exhorter à aimer votre prochain, avant que de vous avoir parlé expressément du grand commandement de l'amour de Dieu, qui tient le premier rang parmi les préceptes du Seigneur; je sais, mes frères, que notre premier devoir est d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, l'Etre souverain de qui nous avons tout reçu, et qui mérite seul d'être aimé par-dessus tout: son amour est la fin de la loi. Mais le moyen le plus sensible et le plus certain de lui prouver notre amour, c'est d'aimer notre prochain; c'est même, selon saint Augustin, le premier précepte dans l'ordre de l'exécution: *Dilectio Dei prior, ordine præcipiendi, dilectio proximi, ordine faciendi.* Comment, dit saint Jean, oseriez-vous vous flatter d'aimer Dieu que vous ne voyez pas, si vous n'aimez pas votre prochain que vous voyez? *Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum, quem non videt, quomodo potest diligere?* si quelqu'un ose dire qu'il aime Dieu, tandis qu'il manque d'amour pour son frère, c'est un menteur: *Mendax est.* (I Joan., IV, 20.) Je suivrai donc en ce jour l'exemple de Jésus-Christ lui-même, qui, après avoir exhorté le docteur de la loi dont il est parlé dans notre Evangile, à observer avec exactitude les deux grands préceptes de l'amour de Dieu et du prochain, s'attacha particulièrement à ce dernier, et le détrompa de l'erreur où il avait vécu jusqu'alors. Fasse le Ciel que je sois assez heureux pour vous déterminer à accomplir un commandement qui, selon saint Grégoire, n'en fait qu'un, pour ainsi dire, avec celui de l'amour de Dieu, dans lequel il est renfermé comme l'effet dans sa cause: *Dux actiones, sed una virtus!*

Est-il donc absolument nécessaire d'aimer notre prochain? Oui, chrétiens; c'est pour chacun de nous une nécessité indispensable. Vous aimerez votre prochain, dit le Seigneur; c'est moi qui vous l'ordonne. Je suis votre Dieu qui ai droit de vous commander: *Ego Dominus.* Comme vous ne pouvez me refuser votre amour, sans manquer à ce que vous me devez essentiellement, vous ne pouvez le refuser à votre prochain, sans encourir ma disgrâce: *Diliges proximum tuum.* Sur quoi est donc fondée cette obligation, et pourquoi Dieu nous a-t-il imposé ce précepte? Toutes sortes de raisons nous engagent à cet amour mutuel; soit que nous considérons notre prochain dans l'ordre de la nature, soit que nous l'envisagions dans l'ordre de la grâce, tout nous excite à l'aimer

comme nous-mêmes. (On développera ces deux subdivisions.)

Rien de plus naturel que d'aimer son semblable ; c'est une loi qui est observée même parmi les animaux les plus sauvages. Nous voyons les fourmis s'aider les unes les autres, et les plus fortes prêter secours aux plus faibles : *Omne animal diligit simile sibi : sic et omnis homo proximum sibi.* (Eccli., XIII, 19.) N'y aurait-il que l'homme, cette créature, etc. La ressemblance qui se trouve entre les hommes, sortis du même Père céleste, créés à son image, capables de le connaître et de l'aimer, devrait produire en tous une charité inaltérable : *Nihil tam secundam naturam*, dit saint Ambroise, *quam amare naturæ consortem.*

On pourra déjà ici un peu moraliser, et dire : Que penser donc de ceux qui renferment tout leur amour dans eux-mêmes ; qui ne se mettent presque point en peine de leur prochain ; qui, extrêmement sensibles à tout ce qui les regarde, ne sont presque aucunement touchés de ce qui arrive au reste des hommes : qui, bien loin de prendre part au malheur d'autrui, en prennent de la joie ? Ne peut-on pas les appeler des monstres dans la nature ? Oui, ils méritent ce nom, puisqu'ils transgressent un des premiers principes de la loi naturelle ; loi, dit saint Thomas, si indispensable, qu'elle est établie sur la sagesse, la providence et la justice de Dieu : trois raisons, qui, selon ce docteur, ont obligé Dieu à nous ordonner l'amour du prochain : sa sagesse, qui lui a fait arranger ce monde avec un ordre admirable, et conduire toutes choses à leur fin par des moyens convenables à leur nature ; sa providence, par laquelle il pourvoit au repos et à la tranquillité des créatures, et surtout des hommes ; enfin sa justice, pour empêcher les hommes méchants de troubler la société publique, et de nuire au bonheur des gens de bien.

Car, mes frères, que serait le monde sans la loi de la charité ? Quel renversement dans tous les états, dans les familles ? etc. Au contraire, quoi de plus avantageux à tout l'univers, que ce précepte de l'amour mutuel ? Saint Jérôme l'appelle avec raison un bienfait de Dieu : *Cujus imperium beneficium est.* En effet, s'il était bien observé, quel avantage n'en tirerait-on pas ? Si les grands aimaient véritablement ceux qui leur sont inférieurs ; si, loin d'abuser de leur autorité pour opprimer les petits, ils ne s'en servaient que pour les soulager ; si les riches aimaient véritablement les pauvres, nul misérable qui manquât du nécessaire ; les forts prêteraient la main aux faibles, les voisins à leurs voisins, tous les hommes ne feraient qu'un cœur et qu'une âme ; l'envie, l'ambition, les procès, ce déluge de maux, etc. seraient bannis des familles, des villes et des royaumes ; chacun gagnerait, et nul ne perdrait dans l'accomplissement de ce divin précepte, puisqu'en même temps qu'il m'oblige à aimer tous les autres, il oblige pareillement tous les autres à m'aimer. Quel profit n'en revient-il donc pas à chaque particulier ! quel avantage pour

l'univers entier ! et saint Jérôme n'a-t-il pas bien eu raison de s'écrier, en considérant l'utilité de cette loi : Oh ! que la bonté de notre Dieu est merveilleuse ! que sa miséricorde est ineffable ! *O nimiam Dei clementiam !* sa loi même est un bienfait, *cujus imperium beneficium est !*

Mais si nous sommes si étroitement obligés à aimer notre prochain, à le considérer seulement selon l'ordre de la nature, et par les seules lumières de la droite raison, combien plus y sommes-nous obligés, si nous l'envisageons par les lumières de la foi ? Car quelle idée la foi nous donne-t-elle de notre prochain ? Elle nous le fait considérer comme notre frère en Jésus-Christ : *Omnes vos fratres estis*, dit le Sauveur du monde ; enfants du même Père, destinés au même héritage : *Unus est pater vester qui in calis est* (Matth., XXIII, 8, 9) ; rachetés du même sang, nourris du même pain eucharistique, membres du même corps : *Sumus invicem membra.* (Ephes., IV, 25) ; (On étendra un peu ces différentes raisons qui fondent l'obligation de l'amour surnaturel.)

Quelle union plus étroite que celle qui se trouve entre les chrétiens ! Il n'est pas surprenant que les premiers fidèles qui le comprenaient, s'aimassent si tendrement, que les païens mêmes ne pouvaient s'empêcher d'en être édifiés, et qu'ils étaient par là puissamment attirés à la religion chrétienne. D'où vient donc à présent si peu d'union parmi les hommes, parmi les catholiques mêmes ? C'est qu'ils n'ont pas soin de réfléchir sur les puissants motifs qui les obligent à s'aimer les uns les autres ; ils oublient que Jésus-Christ, auteur de la loi nouvelle, en a fait la base de la religion, le distinctif, le caractère essentiel des membres qui la composent. En effet, rien qu'il ait plus recommandé ; c'a été son précepte par excellence, il a perfectionné celui de la loi ancienne : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem.* (Joan., XV, 17.) *In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* (Joan., XIII, 35.)

On ajoutera quelques passages de saint Paul, qui en parle presque dans toutes ses Lettres : *Qui diligit proximum, legem implevit.* (Rom., XIII, 8.) Saint Jacques, saint Pierre, fourniront plusieurs textes, qui établissent de plus en plus ce précepte. On n'oubliera pas ce que le disciple bien-aimé répétait si souvent : *Filioli, diligite alterutrum* : Mes enfants, aimez-vous les uns les autres, et comme on était surpris de le lui entendre répéter si souvent, il fit cette réponse si digne du bien-aimé du Seigneur : *Præceptum Domini est ; si scilicet fiat, sufficit.*

Cependant, quelque pressants et quelque nombreux que soient les motifs qui nous engagent à aimer notre prochain, qu'il est peu de fideles qui aient une véritable charité, une charité chrétienne, une charité universelle ! Plusieurs n'ont qu'une charité apparente ou toute naturelle ; peut-être y en a-t-il un grand nombre parmi vous qui n'ont ja-

mais fait un acte de véritable amour du prochain, tel que la loi vous le commande; et pour ne m'arrêter qu'à un défaut qu'on commet à l'égard de ce précepte, combien donc l'amour est restreint à un petit nombre d'hommes? Car, mes frères, rien de plus commun que l'erreur où l'on est sur l'étendue de ce précepte; tous les jours on voit des gens qui, semblables au docteur de la loi, dont il est parlé dans notre Evangile, s'imaginent n'être point obligés d'aimer indifféremment toutes sortes de personnes. Je ne connais point cet homme, dit-on, c'est un étranger, je n'ai pas besoin de lui, il m'a rendu un mauvais office, quelle obligation lui ai-je? Dieu commande-t-il d'aimer des personnes avec qui je n'ai aucune liaison? *Et quis est meus proximus?* Oui, chrétiens, Dieu vous commande d'aimer tous les hommes, sans en excepter aucun; refuser votre amour à un seul, c'est lui désobéir, c'est transgresser sa loi; comme il ordonne à tous de vous aimer, et de vous aimer sincèrement, il vous ordonne de les aimer tous et de les aimer chrétiennement.

On mettra ici un détail, en adressant la parole aux auditeurs selon leurs conditions; aux puissants, aux maîtres, aux riches, etc. On fera entendre que les ennemis même sont compris dans ce précepte, aussi bien que les pécheurs infidèles, que l'on doit aimer, non pas comme pécheurs et infidèles, mais comme hommes rachetés par le sang précieux de Jésus-Christ et destinés à la même fin. On fera ensuite rentrer les auditeurs en eux-mêmes; on les obligera de convenir qu'ils ont été jusqu'à présent dans l'erreur sur l'obligation et l'étendue de la charité, et qu'ils tiennent en cela de la fausse opinion où étaient les Juifs, que la loi de l'amour du prochain ne comprenait que les parents et les amis.

Mais, ajoutera-t-on, il est une autre erreur qui n'est ni moins commune, ni moins criminelle que la première, c'est sur la manière d'aimer son prochain : vous en conviendrez bientôt, si vous faites attention à ce que je vais vous dire des qualités de l'amour du prochain, ou de la manière dont nous sommes obligés de l'aimer; c'est le sujet du second point.

Deuxième point. — Rien de si clairement expliqué dans l'Evangile, que la manière dont nous devons aimer notre prochain. Jésus-Christ l'a renfermée dans ce peu de paroles : *Sicut te ipsum*, comme vous-mêmes; *Sicut dilexi vos*, comme je vous ai aimés. Aimons-nous les uns les autres, de la même manière que Jésus-Christ nous a aimés; c'est là le véritable et l'unique moyen de satisfaire au grand précepte de la charité. Comment nous aimons-nous, ou plutôt comment devons-nous nous aimer? Nous ne voudrions pas qu'on nous fit aucun tort; qu'on formât contre nous des soupçons, des jugements téméraires; qu'on déchirât notre réputation; qu'on nous maltraitât; gardons-nous donc de rien faire de semblable au prochain. Nous voudrions qu'on nous assistât

dans nos besoins, lorsqu'on le peut; que l'on prit part à nos maux; que l'on eût compassion de nous, lorsqu'on pourrait nous soulager; ayons donc soin d'assister les autres dans leurs nécessités, compatissons du moins à leurs afflictions, lorsque nous ne pouvons y apporter du remède : *Omnia ergo quæcunque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis.* (Matth., VII, 12.) On poursuivra ce détail suivant les circonstances et la condition des auditeurs, par exemple, dans des temps d'affliction, dans des années de grêle, de gelée, etc.

Ce n'est pas tout, nous devons nous aimer selon Dieu et par rapport à notre fin dernière. Celui-là seul, dit saint Augustin, sait aimer, qui aime pour Dieu. C'est donc Dieu seul qui doit être le motif de notre amour pour le prochain; ce n'est ni pour sa beauté, ni pour ses belles qualités que nous devons l'aimer, mais comme l'image de Dieu, et comme devant être un jour le compagnon de notre béatitude; enfin nous devons l'aimer comme Jésus-Christ nous a aimés. Seconde règle pour juger si notre amour du prochain est tel qu'il doit être.

Comment Jésus-Christ nous a-t-il aimés? D'un amour affectif, d'un amour effectif, de l'amour le plus fort et le plus constant. (On expliquera les particularités de l'amour de Jésus-Christ pour nous.) 1° Amour affectif : il nous a tous portés dans son cœur; nul mouvement de son cœur sacré qui n'ait été pour nous; il a pensé à nous, il a prié pour nous, il a désiré ardemment notre bonheur; dès le premier instant de sa vie il s'est offert à mourir pour notre salut. 2° Amour effectif : il a exécuté à la lettre tout ce que son Père désirait de lui pour opérer le grand ouvrage de notre rédemption; il n'en a pas omis un seul point. 3° Amour le plus fort : on répétera en peu de mots ce qu'il a enduré pendant sa vie publique et sa vie souffrante. 4° Amour le plus constant : en faut-il d'autres preuves que la mort qu'il a endurée pour chacun de nous : *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam*, etc. (Joan., XIV, 13.)

Mais pourquoi nous a-t-il aimés? A-ce été par quelque motif naturel ou pour son intérêt propre? Non, c'était parce qu'il aimait son Père et que son Père nous aimait. En un mot, il nous a aimés pour nous procurer les véritables biens de la grâce et les biens de la gloire : divin modèle que nous ne saurions trop considérer, et auquel néanmoins fort peu de chrétiens ont soin de se conformer! Ici on fera le parallèle de l'amour que la plupart des hommes ont les uns pour les autres, avec celui de Jésus-Christ pour nous; on observera que leur amour n'est qu'apparent : 1° parce qu'il n'est point intérieur ni affectueux; 2° parce que dans les occasions où on devrait le manifester par des secours et par des secours effectifs, on néglige d'assister son prochain; 3° parce qu'on ne veut ni supporter ses défauts, ni souffrir à son occasion; 4° parce que si on l'aime, ce n'est point en vue de Dieu et par rapport au

salut; ou si on a pour lui un amour vraiment chrétien, il n'est pas persévérant, il ne dure qu'autant de temps que le prochain ne nous offense point.

Oh! qu'il y a peu de personnes qui accomplissent ce précepte dans tous ses points! Beaucoup ressemblent au prêtre et au lévite, dont l'Evangile fait mention, qui, ayant rencontré sur le chemin un homme blessé et à demi mort, passèrent outre et ne lui rendirent aucun office. Fausse charité, si, pouvant soulager le prochain, nous négligeons de le faire. Ecoutez ce que dit saint Jean : *Si quelqu'un a des biens en ce monde, et qu'il ferme ses yeux sur les nécessités de son frère, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui?* (I Joan., III, 17.) Comment peut-il dire qu'il a de la charité? *Si un frère ou une de nos sœurs manque de nourriture, ajoutez saint Jacques, et que quelqu'un de nous vienne à lui dire : Allez en paix, puissiez-vous avoir de quoi vous garantir du froid et vous rassasier, et que vous ne lui donniez point les choses nécessaires au corps, que servira cela?* « *Quid proderit?* » (Jac., II, 15, 16.) Ce n'est pas seulement en paroles que nous devons l'aimer, mais en effet et en vérité : *Non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate.* (I Joan., III, 18.)

Voulez-vous donc connaître, mes frères, si vous avez un véritable amour pour votre prochain, appliquez-vous les deux règles que je viens de proposer. L'amour que vous lui portez est-il semblable à celui que vous avez pour vous-mêmes? Est-il semblable à celui que Jésus-Christ a eu pour vous? Suivez-vous l'exemple du Samaritain de notre Evangile? Etes-vous touchés de compassion, lorsque vous voyez quelqu'un dans les souffrances, dans quelques nécessités spirituelles ou corporelles? Remarquez, je vous prie, à quoi le porte son amour; il est touché de compassion : *Misericordia motus est*; il ne s'en tient pas à une compassion stérile, il s'approche de ce pauvre malheureux, il le soulage, il panse ses plaies, après y avoir versé de l'huile et du vin. Ce n'est pas tout; il le met sur son cheval, le mène à une hôtellerie; il n'épargne ni soins ni dépenses pour le guérir; il fait plus : étant obligé de le quitter le jour suivant, il prend toutes les mesures nécessaires pour ne le laisser manquer de rien; non content d'avoir donné à l'hôte deux pièces d'argent, il le supplie de ne le point abandonner, lui promettant de lui rendre à son retour tout ce qu'il aura avancé : *Quodcumque supererogaveris, ego, cum rediero, reddam tibi.*

Voilà, mes frères, un exemple bien propre à nous confondre et à nous instruire. On expliquera les circonstances qui relèvent cette charité, celui qui aide, et celui qui est soulagé; c'est un Samaritain qui exerce sa charité envers un Juif, entre lesquels il y avait une antipathie de religion. Trouvez-vous parmi les chrétiens une charité si compatissante et si généreuse? Voit-on les chrétiens de nos jours s'aider aussi mutuellement dans leurs besoins?

Unissez, Seigneur, nos cœurs par les liens de la charité divine; bannissez-en tout sentiment de haine, etc.; donnez-nous un amour véritablement chrétien, compatissant, etc.

XIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

La lèpre spirituelle ou le péché. Reconnaissance que nous devons à Dieu pour les biens que nous recevons de lui.

Sur la Lèpre spirituelle ou le péché. — Dum iret Jesus in Jerusalem, transibat per mediam Samariam et Galilæam; et cum ingrederetur quoddam castellum, occurrerunt ei decem viri leprosi : « Jésus allant à Jérusalem, » etc. (Luc., XVII, 14.)

Ce fut un spectacle bien touchant, mes frères, que celui des dix lépreux que rencontra le Sauveur, lorsqu'il allait à Jérusalem; leur misère excita sa compassion; il fut touché de leurs prières, et il les guérit miraculeusement, en les envoyant se montrer aux prêtres. Mais quelque triste que fût ce spectacle, il n'approche pas de celui qui se présente tous les jours aux yeux de notre foi. A peine peut-on faire quelques pas dans les villes et dans les campagnes, sans rencontrer des malades beaucoup plus dignes de compassion que les lépreux de notre Evangile : ce sont les pécheurs dont l'âme est infectée d'une lèpre spirituelle, d'autant plus funeste qu'ils y sont insensibles. Hélas! mes frères, combien n'y en a-t-il pas dans cette paroisse? combien peut-être dans cet auditoire? Ah! si du moins ils s'appliquaient en ce jour à bien connaître la grandeur de leur mal; s'ils étaient fidèles à recourir incessamment au remède que le Sauveur leur présente!

Je tâcherai avec le secours du Ciel, de les instruire de l'un et de l'autre. Je ferai voir, dans un premier point, l'état malheureux d'une âme en péché mortel; et dans le second, j'expliquerai les remèdes dont il faut user pour en sortir.

Premier point. — Pour exécuter ce plan, on expliquera dans le premier point ce que c'est que la lèpre spirituelle par comparaison avec la lèpre corporelle, ainsi que nous l'avons dit au troisième dimanche après l'Epiphanie; on fera voir la difformité, la laideur horrible d'une âme en péché mortel, et les effets funestes de cette maudite lèpre; on gémera de ce que ceux qui en sont infectés, ne veulent pas y faire attention.

On pourra détailler les différentes espèces de lèpres dont on est attaqué dans les différents âges et différentes conditions. Ah! s'écrierait-on, vous seriez inconsolables, si vous étiez menacés de quelque maladie qui vous défigurât; vous ne négligeriez rien pour la prévenir; si une personne est atteinte d'un mal contagieux, chacun est alarmé, et le malade cherche partout du remède; faites du moins pour votre âme ce que vous feriez pour votre corps; instruisez-vous des remèdes qui peuvent vous procurer une prompte guérison; c'est le sujet du second point.

Deuxième point. — (Dans le second point on

expliquera ces remèdes, en parcourant les démarches que firent les lépreux.)

Vous avez, dira-t-on, dans les lépreux, un modèle achevé des remèdes dont vous devez vous servir, pour guérir votre âme. (On les réduira.) 1° L'éloignement du monde : *Steterunt a longe*. 2° La prière : mais prière humble, fervente et réitérée : *Levaverunt vocem, dicentes*, etc. 3° Une prompte confession faite dans des sentiments d'une sainte confusion et d'une contrition sincère : *Ite, ostendite vos sacerdotibus*.

(On développera chacun de ces remèdes; on conjurera les auditeurs d'en éprouver la vertu; bientôt ils auront la consolation de jouir de la santé de l'âme. On n'oubliera pas de dire quelque chose pour les âmes justes, afin qu'elles se préservent du malheur où le péché réduit une âme qui s'en rend esclave.)

(On pourrait aussi exécuter ce même plan, en faisant voir l'énormité du péché mortel considéré par rapport à Dieu, et par rapport à l'homme. 1° Par rapport à Dieu, à qui il déplaît infiniment par toutes les circonstances qui l'accompagnent; par exemple, de désobéissance, d'ingratitude, de mépris, de rébellion, de la préférence la plus indigne; offense que nulle pure créature ne peut réparer, et pour laquelle il a fallu qu'un Dieu se fit homme, et endurât la mort la plus cruelle.)

Que doit-on penser, dira-t-on, d'un tel mal? N'est-il pas le plus à craindre, et même le seul qui soit à craindre? Et si on a le malheur de s'y livrer, quelle douleur ne doit-on pas en concevoir? Toute la vie, quelque longue qu'elle soit, peut-elle suffire pour pleurer un seul péché de cette nature?

2° Par rapport à l'homme, à qui il est plus préjudiciable par les biens qu'il lui enlève, et par les châtimens qu'il lui attire. (On montrera quels sont ces biens et ces châtimens; on fera sentir que rien n'est comparable aux ravages que le péché mortel fait dans une âme; on pressera les auditeurs de se délivrer incessamment d'un mal que Dieu a tant en horreur, et qui les rend eux-mêmes un objet d'abomination à ses yeux; on leur en indiquera les moyens, et on les conjurera d'en conserver, toute leur vie, une horreur extrême.)

(On peut, au sujet de cet Evangile, faire une instruction sur la confession : *Ite, ostendite vos sacerdotibus*, etc.)

Sur la reconnaissance que nous devons à Dieu, pour les biens que nous recevons de lui. — L'Evangile de ce dimanche est propre à inspirer la reconnaissance. Cette matière est traitée rarement, quoiqu'elle mérite de l'être souvent : un pasteur doit en parler chaque année, au temps qui lui paraîtra le plus convenable, ou après la moisson, ou après les vendanges : tantôt il inspirera la vertu de reconnaissance, et tantôt il combattra le vice de l'ingratitude.

Unus ex illis, ut vidit quia mundatus est, regressus est, cum magna voce magnificans

Deum, et gratias agens : « L'un d'eux, aussitôt qu'il se vit guéri, retourna sur ses pas, louant Dieu à haute voix, et rendant des actions de grâces.

Quoi de plus admirable et de plus édifiant, mes frères, que le trait d'histoire rapporté dans l'Evangile de ce jour? Jésus allant à Jérusalem, quelque temps avant sa Passion, rencontra dix lépreux, qui, dès qu'ils l'aperçurent, se mirent à crier : Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous. Le Sauveur, voulant exaucer leur prière, leur dit d'aller se montrer aux prêtres, et, en y allant, ils furent guéris. L'un d'eux, aussitôt qu'il s'aperçut de sa guérison, au lieu de continuer son chemin, retourne sur ses pas, publiant à haute voix les louanges de Dieu; il vint se jeter aux pieds de Jésus-Christ, et se prosternant le visage contre terre, il lui rendit de très-humbles actions de grâces : *Cecidit in faciem ante pedes ejus, gratias agens*. L'évangéliste remarque que c'était un Samaritain, c'est-à-dire, un homme qui n'était pas originairement Israélite, comme les autres lépreux; c'était un Samaritain, regardé par les vrais Israélites comme un étranger et un schismatique : *Et hic erat Samaritanus*.

Que cet exemple, mes frères, est bien capable de confondre et d'animer en même temps les chrétiens qui manquent au devoir de la reconnaissance : de les confondre, à la vue d'un étranger qui s'empresse à remercier son libérateur; de les animer à s'acquitter, dans la suite, d'une obligation si essentielle et si salutaire.

Je veux aujourd'hui vous engager à la remplir, cette obligation, et je vous enseignerai quelles en sont les pratiques. Je veux donc vous parler de la reconnaissance qui est due à Dieu pour les biens dont il vous a comblés, et dont il vous comble encore tous les jours : je vous en proposerai les motifs, et je vous en expliquerai les actes. Qu'est-ce qui doit vous engager à la reconnaissance envers Dieu? c'est le premier point. En quoi consiste cette reconnaissance? c'est le second point,

Premier point. — (Il faudra d'abord expliquer ce que l'on entend par reconnaissance.) Qu'est-ce que la reconnaissance? C'est une vertu qui nous porte à remercier Dieu de ses bienfaits, et à nous en servir pour sa gloire et notre sanctification. Sommes-nous donc obligés de remercier Dieu? Rien de plus incontestable; la raison et la foi concourent également à nous en convaincre. Que nous apprend la raison? Elle nous dit que nous tenons tout de Dieu, notre âme, notre corps, et tous les biens extérieurs; elle nous apprend que c'est pour nous qu'il a fait le ciel, la terre, les animaux, en un mot, tout l'univers; par conséquent, que nous lui sommes redevables de tout ce que nous avons, de tout ce que nous sommes, de tout ce que nous voyons, de tout ce qui est en nous et hors de nous. Que nous disent notre foi et notre religion? Que Dieu, par un pur effet de sa bonté, nous a destinés à une fin surnaturelle, à le voir tel qu'il est en lui-même,

à le posséder éternellement dans le ciel : cette divine lumière nous découvre encore que ce Dieu nous a tellement aimés, qu'il a envoyé dans le monde son propre Fils pour nous racheter et nous rétablir dans le droit au ciel, dont nous étions déchus par le péché d'Adam. (On fera le détail des bienfaits que nous avons reçus par Jésus-Christ.)

Or, mes frères, peut-on faire attention à ce que la foi et la raison nous font connaître des bienfaits dont Dieu nous a comblés, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, sans se sentir obligé à lui en marquer sa reconnaissance? Non, dit saint Thomas; c'est un sentiment naturel, que celui qui a reçu un bienfait, rende grâce à celui de qui il le tient : *Naturalis ordo requirit, ut ille qui suscepit beneficium per gratiarum compensationem convertatur ad benefactorem*. Et c'est, mes frères, un premier motif qui doit engager toute créature raisonnable, et à plus forte raison tout chrétien, à être reconnaissant envers Dieu, comme créateur, comme rédempteur, comme sanctificateur. Mais comme la plupart des hommes ne réfléchissent pas sur ce que leur enseignent la raison et la foi, qu'a fait le Seigneur? Au précepte naturel gravé dans l'âme de l'homme, il ajoute un précepte positif de la reconnaissance. Précepte dans l'ancienne loi et dans la nouvelle : précepte dans l'ancienne loi, dans l'institution du Sabbat ou la sanctification du samedi, en actions de grâces de la création du monde; dans les fêtes de Pâques, de la Pentecôte, des Tabernacles, en reconnaissance de la délivrance de l'Egypte, et du passage de la mer Rouge, de la promulgation de la loi sur le mont Sinai, et de la protection qu'il avait accordée à son peuple pendant quarante ans qu'il resta au désert. (On ajoutera quelque chose des prémices de la terre, des premiers-nés des enfants mâles et de tous les animaux, que les Israélites devaient offrir à Dieu; on n'oubliera pas les sacrifices appelés eucharistiques, ou actions de grâces.)

Ces fêtes et ces sacrifices ne subsistent plus depuis la venue de Jésus-Christ; d'autres fêtes et d'autres sacrifices plus excellents ont succédé et ont été établis pour rendre grâce à Dieu des faveurs incomparables que les chrétiens ont reçues du Seigneur par Jésus-Christ, l'institution du dimanche en place du Sabbat; de là toutes les fêtes que nous célébrons dans le cours de l'année. (On fera l'énumération des principales; de l'Eucharistie, du très-saint Sacrement, et du très-auguste sacrifice de la Messe, dont une fin principale est de remercier Dieu de ses bienfaits, en lui offrant une victime d'un prix infini.)

C'est donc, mes frères, pour tous les chrétiens un précepte absolu de témoigner à Dieu leur reconnaissance; personne n'en est exempt; ni riche, ni pauvre, ni jeune, ni vieux; tous y sont obligés. Jésus-Christ lui-même l'a accompli, ce précepte, et a voulu en cela, comme en tout le reste, nous servir d'exemple; il l'a accompli, dis-je, dès l'ins-

tant de son incarnation, et il n'a cessé de s'offrir à son Père durant toute sa vie, et de le remercier de tout ce qu'il en avait reçu. (On citera quelques endroits de l'Evangile, où le Sauveur rendait grâces. [Joan., VI, XI; Luc., XXIII.] Les apôtres nous y ont fort exhortés, rien que saint Paul ait tant recommandé : *Grati estote*. (Coloss., III, 15.) *Vigilantes in gratiarum actione*. (Coloss., IV, 2.) *In omnibus gratias agite*. (I Thess., V, 18.) *Gratias agentes semper pro omnibus*. (Ephes., V, 20.) Il ne cessait lui-même de rendre grâces à Dieu pour lui et pour les peuples à qui il écrivait. A son exemple, l'Eglise a grand soin de nous avertir de ce devoir; point d'Office, point de Messe où elle ne nous y invite.

(Ici on rapportera les paroles de la préface :)
Gratias agamus Domino Deo nostro. Vere dignum et justum est. C'est véritablement une chose digne, bonne, juste, équitable et salutaire, que nous vous rendions grâces toujours et en tout lieu, par Jésus-Christ, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel)

1° *Dignum est*. C'est quelque chose de digne, de grand et d'excellent, que de rendre grâces à Dieu; saint Augustin nous assure que le culte de Dieu consiste en cela principalement : *Cultus Dei in hoc maxime consistit*. C'est pourquoi, dans la sainte Messe, qui est un vrai sacrifice, nous sommes avertis de rendre grâces : *Unde in ipso verissimo et singulari sacrificio Deo nostro gratias agere admonemur*. Et que peut-on penser, ajoutait-il, que peut-on dire de meilleur que ces mots? Pourquoi est-ce une chose si digne et si excellente? C'est que par là nous reconnaissons que tous les biens viennent de Dieu comme de leur premier auteur; qu'il nous les accorde par une pure libéralité, et que toute la gloire doit lui en être rapportée; nous honorons tout à la fois sa toute-puissance et sa bonté infinie.

2° *Justum est*. Quoi de plus juste que d'être reconnaissant des faveurs que l'on a reçues? Les animaux mêmes ont reçu de l'Auteur de la nature une inclination à la reconnaissance envers les hommes; aussi nul homme qui n'ait horreur de l'ingratitude, et qui ne la regarde comme un vice infamant. Or, si rien n'est si équitable que de se piquer de reconnaissance envers les hommes, combien plus il est juste de remercier un Dieu bienfaiteur, un Dieu tout-puissant, un Dieu éternel? *Vere justum est nos tibi gratias agere, Domine sancte, Pater*, etc.

On rapportera la multitude des bienfaits de Dieu, dont nous sommes tout investis au dehors, tout remplis au dedans : bienfaits de toutes espèces, bienfaits dans le temps : *Vere justum est, semper et ubique gratias agere*.

Après l'exposition de ces deux motifs, on s'adressera aux auditeurs, et on leur dira : On ne peut s'empêcher de convenir que rien n'est plus juste que la reconnaissance; cependant quoi de plus rare que de trouver des hommes vraiment reconnaissants envers Dieu? Combien à qui on pourrait faire, avec justice, le même reproche que Moïse faisait

aux Israélites : *Hæcine reddis Domino, popule stulte et insipiens?* (On lira le chap. XXXII du *Deutéronome*, qui contient ce reproche, et on fera valoir les reproches qui conviennent aux chrétiens ingrats.)

Avez-vous eu soin, mes frères, de satisfaire à cette obligation? (On parcourra les différents âges et les différentes conditions; on montrera que les riches y manquent très-souvent; que c'est dans les années d'abondance, dans la prospérité, qu'on oublie le plus le Seigneur; on fera sentir aux pauvres et à tous ceux qui sont affligés, que leur pauvreté et leurs afflictions sont un bienfait de Dieu; que c'est pour leur salut, qu'il les a réduits en un état de pauvreté et de souffrance; que, s'ils eussent été riches et dans les joies du monde, ils se fussent perdus pour l'éternité; en un mot, que l'on doit rendre grâce à Dieu de tout, parce que tout peut tourner à notre bien, si nous entrons dans les desseins de Dieu : *In omnibus gratias agite.* (1 *Thess.*, V, 18.) Ainsi le pensait le saint homme Tobie, chap. II (vers. 13) : *Non est contristatus contra Deum, quod plaga cæcitatæ eveniret ei; sed immobilis in Dei amore permansit, agens gratias Deo omnibus diebus vitæ suæ.* Job en faisait autant que Tobie; on en dira quelque chose.)

3° *Salutare.* C'est une chose très-salutaire, que de rendre grâce à Dieu. Car de même que l'ingratitude est un vent bien violent qui dessèche la source des grâces, la reconnaissance est une nuée bienfaisante, qui porte au trône de Dieu les biens que nous en avons reçus, et qui en rapporte de plus précieux; et tandis que l'homme ingrat éprouve les effets de la justice divine, l'homme reconnaissant reçoit de nouvelles marques de sa bonté. *Exceptorium bonitatis Dei, homo gratus ei qui eam fecit. Exceptorium judicii ejus homo ingratus* : ce sont les paroles de saint Irénée, un des plus anciens Pères de l'Eglise; et saint Augustin n'a pas craint de dire, que, quoiqu'on ne puisse rien dire de plus court que cette parole, *Grâces à Dieu*, l'on ne peut rien faire de plus utile que de rendre grâce : *Hæc nec dici brevius, nec agi fructuosius.*

Entre les effets de la reconnaissance, il en est un que l'on ne peut trop estimer; c'est que par l'action de grâces, l'on se preserve de l'orgueil, on s'entretient dans l'humilité, en attribuant à Dieu seul tout le bien que l'on peut faire. Quel moyen plus sûr pour parvenir au salut?

Vere dignum, justum et salutare, tibi gratias agere. En êtes-vous bien persuadés, mes frères, de l'obligation où vous êtes de remercier le Seigneur? Réfléchissez de plus en plus sur les motifs que je viens de vous proposer; vous reconnaîtrez combien sont coupables ceux qui manquent à un devoir si indispensable, et dont l'accomplissement procure tant d'avantages.

Mais en quoi consiste notre reconnaissance envers Dieu, et quelles en sont les pratiques? c'est le sujet du second point.

Deuxième point. — Un grand docteur, surnommé l'Ange de l'école, réduit les devoirs

de la reconnaissance à trois principaux : le premier, est d'estimer le bienfait que l'on a reçu autant qu'il le mérite, et de s'en souvenir; le second, est de le publier et de rendre grâce à son bienfaiteur; le troisième, est d'user de retour, en rendant selon son pouvoir et à proportion de ce que l'on a reçu. Or, mes frères, ces devoirs, qui nous obligent même envers les autres hommes, de qui nous avons reçu quelques bienfaits, nous sommes obligés de les remplir plus fidèlement envers Dieu qu'envers qui que ce soit.

Nous devons donc d'abord estimer les bienfaits de Dieu autant qu'ils méritent de l'être, et n'en pas perdre le souvenir. Et quelle estime, mes frères, n'en ferons-nous pas, si nous considérons celui de qui ils nous viennent, la générosité avec laquelle il nous les accorde, et leur multitude? Ah! nous avons bien sujet de nous écrier avec le Prophète : Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous daigniez penser à lui? *Quid est homo*, etc.

Mais aussi gardons-nous bien d'imiter les Juifs aveugles, qui oublièrent presque aussitôt les faveurs que Dieu leur avait faites, et le bienfaiteur lui-même : *Obliti sunt Deum, qui salvavit eos.* (Psal. CV, 21.) Ayons soin de nous rappeler les bienfaits du Seigneur tous les jours de notre vie, et même plusieurs fois chaque jour, et surtout le matin et le soir, lorsque nous assisterons au saint sacrifice de la Messe, les dimanches et les fêtes : *Memento, et ne obliviscaris* (Deut., IX, 7) : Souvenez-vous, et ne l'oubliez jamais, disait Dieu à son peuple avant le passage du Jourdain.

Le second devoir est de publier les louanges de notre souverain bienfaiteur, de le remercier et de raconter, en tout lieu et avec discrétion, les grâces que l'on a reçues : *Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.* (Psal. LXV, 16.) *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.* (1 *Cor.*, IX, 15.) *Soli Deo honor et gloria.* (1 *Tim.*, I, 17.) (On invitera à dire souvent ces belles paroles, *Deo gratias*, à rendre grâce après chaque repas, à réciter la prière de l'*Angelus*, pour remercier Dieu du bienfait de l'incarnation.)

Mais par qui devons-nous rendre grâce? Par Jésus-Christ, dit saint Paul, *Per Jesum Christum.* Point de pratique plus parfaite pour rendre au Seigneur de dignes actions de grâces, que de nous unir à celles de Jésus-Christ. L'Eglise nous en donne l'exemple dans ses divins Offices, et saint Paul nous le recommande dans sa *Lettre aux Hébreux*, chap. XIII, vers. 15 : *Per ipsum ergo offeramus hostiam laudis semper Deo.*

Mais serait-ce assez, pour vous acquitter de votre obligation, que de penser souvent aux bienfaits de Dieu, de l'en louer et de l'en remercier? Non, mes frères, notre principal devoir est de rendre à notre bienfaiteur à proportion de ce que nous avons reçu et selon notre pouvoir. Et comment pourrions-nous satisfaire à ce devoir essentiel? Ce sera

en nous servant des dons de Dieu selon ses vues, pour sa gloire et pour notre salut. (Ici on rappellera à chacun ce qu'il a reçu de Dieu, une âme et un corps : une âme composée de trois puissances, la mémoire, l'entendement et la volonté ; un corps, qui renferme plusieurs membres et différents sens. On expliquera l'usage qu'on doit faire de l'un et de l'autre, conformément aux intentions du Créateur.)

Outre ces biens communs à tous les hommes, chacun a reçu des talents : personne, dit saint Grégoire, ne peut dire qu'il n'en ait point ; l'un a des richesses, l'autre a quelque industrie ; celui-ci a du crédit, celui-là est chargé de la conduite du prochain. C'est à vous, mes frères, à vous examiner sur ce que Dieu vous a confié ; et ce doit être un des principaux fruits de cet entretien. Que chacun se demande à soi-même : Ai-je été jusqu'ici reconnaissant envers mon Dieu ? Ai-je pensé souvent à lui ? L'ai-je béni, lorsqu'il me comblait de ses biens ? L'ai-je remercié dans la maladie comme dans la santé, dans les afflictions et les persécutions comme dans la prospérité ? L'ai-je béni en tout temps comme le Prophète-Roi ? J'ai une âme et un corps ; à quoi les ai-je employés ? Ah ! mes frères, pouvez-vous y penser sans rougir ?

On trouvera un vaste champ de morale dans le détail des péchés que l'on commet, par le mauvais usage que l'on fait de sa mémoire et de son entendement, de sa volonté aussi bien que des cinq sens et de tous les membres du corps. On fera voir l'énorme ingratitude de ceux qui tournent contre Dieu même les biens qu'ils en reçoivent. N'est-ce pas, dira-t-on, dans le temps que vous recueillez les biens de la terre, dans vos prés, dans vos champs et dans vos vignes, etc. ? N'est-ce pas alors que vous vous révoltez contre Dieu, que vous scandalisez vos frères, que vous commettez le plus d'injustices ? A quoi employez-vous vos biens temporels, les différents talents dont vous êtes partagés ? N'est-ce pas à satisfaire vos différentes passions ? Ah ! mes frères, reconnaissez ici toute l'indignité de votre conduite. Que penseriez-vous d'un homme comblé de vos bienfaits, qui en aurait agi à votre égard comme vous en agissez envers Dieu ?

On insistera sur ce parallèle, et on conclura l'entretien, en exhortant les auditeurs à réfléchir, durant la Messe, à ce qu'on vient de leur dire, et à imiter l'exemple du Samaritain prosterné aux pieds de Jésus-Christ, la face tournée contre terre. C'est, dira-t-on, le même Jésus-Christ qui va s'immoler sur nos autels ; allez à lui dans les mêmes sentiments que le lépreux de notre Evangile ; il vous guérira, si vous êtes pécheurs ; il vous préservera du péché, si vous êtes en grâce ; et pourvu que vous persévériez dans l'exercice de la reconnaissance chrétienne, il vous placera un jour dans son royaume, où vous chanterez à jamais des cantiques d'actions de grâces avec tous les anges et tous les saints.

XIV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Obligation de servir Dieu seul. Importance du salut. Faux désir ou négligence du salut.

De l'obligation de servir Dieu seul. — Nemo potest duobus dominis servire : « Personne ne peut servir deux maîtres (Matth., VI, 24.)

C'est le divin Pasteur lui-même qui nous parle, mes frères, dans l'Evangile de ce jour ; ces paroles, que vous venez d'entendre, renferment une des plus importantes leçons qu'il ait données aux hommes dans le discours qu'il fit pendant sa vie évangélique, en présence d'une multitude innombrable. Ce discours, qui est un précis de sa morale, l'Eglise nous le rappelle de temps en temps dans les dimanches qui s'écoulent depuis la Pentecôte jusqu'ici. Elle veut que nous vous expliquions avec soin la sainte doctrine qui y est contenue, et j'ai tâché de satisfaire à ses intentions. (On pourra rappeler ici, en peu de mots, les sujets qu'on aura traités les 1^{er}, 5^e et 7^e dimanches.)

Heureux, mes frères, si vous avez conservé dans vos cœurs et mis en pratique ce que vous avez entendu ! mais qu'il est à craindre que plusieurs ne se soient relâchés dans le service de Dieu ; qu'ils ne l'aient abandonné pour suivre leurs passions, ou du moins qu'ils ne se soient partagés entre Dieu et le monde. Hélas ! mes frères, c'est ce qui n'est que trop commun. On prétend allier l'amour de Dieu et l'amour des richesses, des plaisirs et des honneurs du monde ; on veut être en même temps à l'un et à l'autre de ces maîtres : erreur extrêmement injurieuse à Dieu, et qui perd une infinité d'âmes.

Je tâcherai aujourd'hui de vous en préserver en vous faisant sentir l'obligation indispensable où nous sommes de servir Dieu, et de le servir lui seul. Nous verrons en premier lieu ce qui nous oblige à servir le Seigneur ; nous examinerons ensuite pourquoi nous le devons servir lui seul.

On adressera à Jésus-Christ une courte prière pour annoncer dignement sa parole, et pour obtenir aux auditeurs la grâce de bien comprendre et de mettre en pratique l'oracle divin qu'on va leur expliquer.

Premier point. — On commencera ce premier point en posant un principe, pris des raisons qui obligent les hommes à rendre service à d'autres hommes. Différents motifs peuvent engager les hommes à rendre service à ceux avec qui ils vivent ici-bas : dans les uns, c'est la gloire qu'ils se procurent, en servant les princes et les puissants du monde ; dans les autres, c'est l'intérêt personnel qu'ils y trouvent ; les enfants servent leurs parents par reconnaissance, et par un sentiment que la raison et la foi leur inspirent ; les amis rendent service à leurs amis, par la douceur et l'agrément qu'ils goûtent dans les liens de l'amitié ; enfin, il en est qui servent par nécessité et par le devoir de leur état. Or, mes frères, tous ces motifs doivent nous engager à nous dévouer au service de Dieu : 1^o Il n'est rien de plus grand ni de plus glorieux ; 2^o rien de plus juste ni de plus in-

dispensable; 3° rien de plus doux ni de plus avantageux. (On reprendra par ordre ces trois motifs.)

Quelle gloire pareille à celle qui est attachée au service du Seigneur? S'il est glorieux de servir un grand monarque; si on tient à honneur d'exercer dans les palais des rois les moindres offices; si l'on voit tous les jours les sujets des princes, et même les plus distingués, se faire gloire d'exposer leur vie pour leur service, combien plus les hommes doivent-ils mettre leur honneur et leur gloire à servir le Roi des rois? *Gloria magna est sequi Dominum.* (Eccli., XXIII, 38.) (Ici on donnera quelque idée de la grandeur de Dieu et de la bassesse des créatures, quelque distinguées qu'elles puissent être.)

Pour vous faire connaître, mes frères, la noblesse et l'excellence du service de Dieu, il faudrait pouvoir vous expliquer ce que c'est que Dieu même, et ce que les créatures sont à son égard. *Il est*, dit saint Jean dans son *Apocalypse*, chap. XVII, *le Seigneur des seigneurs, et le Roi des rois* : « *Dominus dominorum est, et Rex regum.* » Toute grandeur, toute puissance viennent de lui : *Per me reges regnant... per me principes imperant.* (Prov., VIII, 15.) C'est lui qui, par un seul acte de sa volonté, a tiré ce monde du néant : *Dixit, et facta sunt.* (Psal. XXXII, 9.) C'est lui qui, avec trois doigts, tient suspendue toute la masse de la terre : *Appendit tribus digitis molem terræ.* (Isa., XL, 12.) Toutes les nations sont devant lui comme si elles n'étaient pas : *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo.* (Ibid., 17.) (On choisira quelqu'autre passage dans ce même chapitre d'Isaïe, ou en quelque autre endroit de l'Ecriture, qui exprime les perfections de Dieu, et son excellence infinie au-dessus de ce qu'il y a de plus grand ici-bas.)

Comment, mes frères, pourrions-nous refuser de servir un si grand Maître? Ne lui sommes-nous pas infiniment obligés de ce qu'il veut bien nous recevoir au nombre de ses serviteurs, lui qui, étant infiniment heureux par lui-même, n'a pas besoin de nos services? La reine de Saba, après avoir vu la magnificence du palais de Salomon, après avoir été témoin de la sagesse de ce grand prince, s'écria : *Heureux sont vos serviteurs; qu'ils sont honorés d'être dans votre maison!* « *Beati servi tui, qui assistunt coram te omni tempore.* » (II Paral., IX, 7.) N'avons-nous pas bien plus sujet de nous féliciter d'être au service d'un Maître dont la naissance, la puissance et la majesté surpassent infiniment celle de tous les rois qui ont été, qui sont, et qui seront? Mais qui ne sera pas surpris, qui ne gémira pas de l'aveuglement de la plupart des hommes, qui sont insensibles à cet honneur, et qui préfèrent une gloire vaine et passagère, je veux dire à la gloire de servir leur Créateur; qui, pour plaire aux maîtres de la terre, ne craignent pas de déplaire au Maître du ciel et de la terre; qui l'abandonnent entièrement, pour s'attacher à une faible créature qui n'a d'autre pouvoir que celui que le Créateur lui a confié? Comprenons donc, mes

frères, qu'il n'y a point en ce monde de gloire plus solide, ni même de véritable gloire, que celle des serviteurs de Dieu : *Gratia, et honor, et pax omni operanti bonum.* (Rom., II, 10.) Ce sont ceux qui, dans tous les siècles, ont reçu les plus grands honneurs. (On pourra mettre quelque exemple de l'Ancien et du Nouveau Testament. En effet, personne ne mérite plus d'être honoré; car, comme il n'y a, à proprement parler, rien de grand que Dieu, on ne peut aussi être véritablement grand qu'en s'appliquant à le servir.)

Mais si ce premier motif ne fait pas assez d'impression sur nous, laissons-nous du moins toucher par celui de la justice et du devoir. Est-il rien de plus étroit, de plus pressant que les titres qui nous obligent à servir Dieu, soit que nous le considérons en lui-même, soit que nous l'envisagions par rapport à nous? Quand même, par une supposition impossible, nous n'aurions rien reçu de lui, son être seul et ses perfections infinies exigeraient tous nos services; nous ne pourrions les lui disputer sans une injustice criminelle; nous devrions même lui rendre, s'il était possible, des hommages infinis; bien plus, il ne pourrait pas ne point exiger nos services. Mais, à ne considérer le Seigneur que selon les rapports que nous avons avec lui dans l'ordre de la création, de la conservation, de la rédemption et de la sanctification, que de raisons n'avons-nous pas de nous dévouer entièrement à lui? (On expliquera ces différents titres, qui nous attachent au service de Dieu.)

Souffrez, mes frères, que je vous rappelle aux premiers principes de votre raison, et aux éléments de votre foi. Qui vous a créés et mis au monde? N'est-ce pas la main toute-puissante du Seigneur qui a tiré du néant tout ce vaste univers, et qui l'a créé pour votre propre utilité et pour vous mettre en état de le servir? Pourquoi vous a-t-il donné l'être, le mouvement et la vie? Pourquoi cette âme raisonnable qui est faite à son image, sinon pour vous en servir à sa gloire? C'est par cette connaissance, cette réflexion sur lui-même, que saint Augustin s'excitait autrefois à bénir et à louer l'auteur de son être : *Redii ad me, et intravi in me.* Je me suis demandé à moi-même : Qui es-tu? Et je me suis répondu : Je suis un homme raisonnable et mortel; et celui qui s'est trouvé tel, s'est incontinent tourné vers Dieu.

Du bienfait de la création passons à celui de la conservation; il n'est pas moindre, il est même, en un sens, plus considérable que le premier, puisque c'est comme une création continuelle; et nous sommes autant obligés au Seigneur de ce qu'il veut bien nous conserver avec tout ce qui est dans le monde, que s'il nous créait, et que s'il créait de nouveau le monde à chaque instant. (On ne manquera pas de faire former aux auditeurs les sentiments que cette considération doit naturellement produire; on leur fera sentir l'énorme ingratitude de ceux qui ne pensent presque pas plus à Dieu

que s'ils s'étaient donné l'être eux-mêmes.) Ne pourrait-on pas leur faire ce reproche, que Dieu adressait autrefois à ce prince superbe, qui méconnaissait toute la puissance du Créateur : *Ecce ego ad te qui dicis : Deus est fluxius, et ego feci memetipsum. Ponam frenum in maxillis tuis, et projiciam te in desertum, et scient omnes quia ego Dominus.* (Ezech., XXIX, 3-5.) On n'en vient pas, à la vérité, à cet excès d'aveuglement, que de nier un Dieu créateur et conservateur ; mais ne se comporte-t-on pas comme si on n'en connaissait point, et que tout ce bel univers ne fût l'effet que d'une cause nécessaire et insensible, qui ne demande de la part des hommes aucune reconnaissance ? Je vous le demande, mes frères, vous croyez-vous obligés au Seigneur pour l'être qu'il vous a donné, pour les éléments qu'il conserve afin d'entretenir votre vie ? Les animaux et tout ce que vous voyez sont-ils pour vous un sujet de vous élever à Dieu ? N'en faites-vous pas, au contraire, la matière de vos péchés ? O aveuglement déplorable ! ô ingratitude digne des plus sévères châtiments !

Pour vous convaincre de plus en plus de l'injustice de ceux qui négligent le service du Seigneur, remettez-vous devant les yeux le bienfait inestimable de la rédemption et de la sanctification ; saint Paul s'en servait autrefois pour exhorter les premiers fidèles à se consacrer au service de Dieu. Le Seigneur vous a acquis, leur disait-il, au prix de son sang : *Empti estis magno pretio* (I Cor., VI, 28) ; glorifiez-le donc comme il le mérite. (Ici on relèvera l'excellence de ce bienfait.) Quels biens il nous a procurés ! De quels maux il nous a délivrés ! Je ne finirais point, mes frères, si je voulais détailler les bienfaits dont vous êtes redevables à la bonté divine ; cependant je ne puis omettre de vous rappeler les récompenses et les avantages qui sont réservés au service que nous rendons à notre divin Maître ; récompense dès cette vie, par les soins qu'il prend de nous ; récompense dans le ciel, où il nous établit sur tous ses biens : nouveau motif de nous dévouer au Seigneur.

Pour expliquer ce motif, on se servira de ce que Moïse et Josué dirent autrefois aux Israélites, lorsqu'ils les exhortèrent à servir le Seigneur : *Servietis Domino Deo vestro, ut benedicat panibus tuis et aquis.* (Exod., XXIII, 25.) *Beatus populus, cuius Dominus Deus ejus.* (Psal. CXLIII, 15.) On montrera que ceux-là seuls peuvent être heureux qui servent le Seigneur ; ensuite on fera faire quelques réflexions. Y avez-vous jamais pensé, à cette foule de raisons qui nous obligent à nous dévouer au Seigneur ? etc. Vous convenez sans doute de l'obligation de servir Dieu, et peut-être vous êtes-vous persuadés que vous la remplissiez ; mais, dites moi, quels services avez-vous rendus à votre Dieu ? Tout votre culte ne s'est-il pas borné à quelques prières récitées à la hâte le matin et le soir, à une Messe que vous avez entendue les jours de fête, peut-être sans respect et sans dévotion ? Est-ce donc là servir Dieu comme il le

mérite, c'est-à-dire comme le Maître souverain des anges et des hommes ? Penseriez-vous qu'un domestique se fût acquitté de son devoir, s'il n'eût pas plus fait pour son maître que vous n'avez fait pour Dieu ? Croyez-vous donc que le Seigneur se contente d'un tel service ? C'est l'erreur qui vous a séduits jusqu'à présent, et dont je vais tâcher de vous détromper, en vous faisant voir que nous ne devons servir que Dieu seul : c'est le sujet du second point.

Deuxième point. — Les mêmes motifs qui nous obligent de servir Dieu nous imposent aussi l'obligation de le servir lui seul : rien de si formel dans les saintes Ecritures ; Moïse le déclare expressément au peuple juif de la part de Dieu ; Josué répéta le même ordre, et fit promettre à ce peuple qu'il ne servirait jamais que le Dieu qui les avait tirés d'Egypte. (On citera ici la réponse que la Sauveur fit au démon, qui lui proposait de se prosterner devant lui.) En effet, puisque le Seigneur est notre maître, notre unique maître, en tout temps et en tout lieu, ne lui devons-nous pas tous nos services, et ne serait-ce pas lui faire injure que de lui en refuser la moindre partie ? Vous me direz sans doute qu'il nous oblige lui-même à servir les maîtres de la terre, qu'un sujet doit servir son prince, un enfant son père et sa mère, un ami, etc. Oui, mes frères, nous devons rendre nos services à nos supérieurs, à nos amis, à tous nos frères ; Dieu le veut ; il nous en fait un commandement exprès ; mais en tout cela nous ne devons avoir d'autre vue que de le servir lui seul ; en sorte que, remarquez bien ce que je vais vous dire, nous ne devons jamais rendre aucun service à qui que ce soit au préjudice de celui que nous devons à Dieu, et tous les services que nous rendons aux autres doivent se rapporter à celui du Seigneur.

Qu'est-ce donc que servir Dieu seul ? C'est 1° ne rien faire contre lui ; 2° le servir par préférence à tout autre ; 3° servir notre prochain par rapport à lui, parce qu'il le veut et comme il le veut. (On donnera de l'étendue à cette explication ; on fera voir quelle injure font à Dieu ceux qui l'offensent pour servir leur prochain ; on montrera l'injustice d'une infinité de mondains, dont le cœur est divisé, qui sont tantôt à Dieu, tantôt au monde ; on représentera aussi aux inférieurs de quel avantage ils se privent en n'envisageant pas la volonté de Dieu dans les services qu'ils rendent à leurs supérieurs ; on inspirera à tous les auditeurs de s'examiner eux-mêmes.) Est-ce Dieu seul que vous servez, leur dira-t-on ? Ne peut-on pas vous faire le reproche que le prophète Elie faisait autrefois aux Israélites : *Usquequo claudicatis in duas partes ? Si Dominus est Deus, sequimini illum : si autem Baal, sequimini illum.* (III Reg., XVIII, 21.) Cette histoire mériterait d'être rapportée au long ; elle fournirait un beau champ de morale.

Que prétendez-vous donc ? Ne savez-vous pas que l'on ne peut servir deux maîtres dont les maximes et les services sont incomm-

patibles, qu'il faut nécessairement renoncer à l'un des deux? Vouloir plaire à l'un et à l'autre, c'est déplaire à tous les deux. Dieu demande indispensablement de ses serviteurs une pureté parfaite, une exacte tempérance, un cœur humble et détaché des biens créés, une vraie charité, etc. Le monde a des maximes toutes contraires; l'amour des plaisirs, la mollesse, la sensualité, l'impureté même y sont autorisés; l'orgueil, l'ambition, la vanité forment le caractère des mondains; les richesses sont l'idole presque universelle; la simplicité, la bonne foi, la droiture en sont bannies, etc. Après cela comment accorder le service de ces deux maîtres? Quelle folie de s'imaginer qu'on peut plaire à l'un et à l'autre. Non, non, on ne le peut; dès qu'on veut servir le monde, vivre selon ses lois, selon ses maximes, Dieu nous rejette de son service.

Cependant est-il rien de plus commun, mes frères, que cette alliance monstrueuse de ces deux services? On aurait honte de renoncer entièrement à la religion, on ne voudrait pas passer sa vie dans les derniers dérèglements; mais aussi on ne veut pas servir uniquement le Seigneur. Que fait-on? On cherche un tempérament; on veut allier le monde avec Dieu, la conscience avec les passions, Bélial avec Jésus-Christ; le matin à l'église, et le soir dans des parties de divertissements: prétention chimérique, il faut tout un, ou tout autre; Dieu demande tout notre cœur; ne le lui pas donner tout, c'est ne lui rien donner; car quiconque n'est pas pour moi, dit le Sauveur, est contre moi: *Qui non est mecum, contra me est; et qui non colligit mecum, dispergit.* (Luc., XI, 23.)

Eh quoi! mes frères, un Dieu aussi grand que le nôtre ne mérite-t-il pas bien tout notre cœur? Notre cœur est-il trop grand pour en retrancher une partie à Dieu? Malheureuse division, la plus funeste à l'homme! *Divisum est cor meum*, dit un prophète, *nunc interibunt.* (Osee, X, 2.)

Renoncez donc, mes frères, renoncez dès à présent à tout ce qui est contraire au service de Dieu; offrez-vous à lui pour le servir uniquement; envisagez-le dans tout ce que vous ferez, et dans tous les services que vous rendrez aux hommes. En un mot, n'ayez point d'autre Dieu que lui.

On finira par quelque beau trait tiré du Deutéronome ou du Livre de Josué. Rien de plus propre à frapper les auditeurs. On leur proposera surtout, ou de servir le Seigneur, ou de servir le démon, le monde et leurs passions. Il faudra lire attentivement le chap. XXIV du Livre de Josué; on racontera de quelle manière il rassembla tous les Israélites en présence du Seigneur. Après leur avoir fait le détail des biens qu'ils en avaient reçus: *Nunc ergo*, leur dit-il, *timete Dominum, et servate ei perfectio corde atque verisimo: sin autem malum vobis videtur ut Domino servetis, opto vobis datur: eligite hodie quod placet*, etc. Je ferais injure, mes frères, à votre religion, de vous croire moins attachés à notre Dieu que le peuple d'Israël;

tous s'écrièrent qu'ils voulaient servir le Seigneur, et qu'ils n'en serviraient point d'autre: *Absit a nobis ut relinquamus Dominum, Domino Deo nostro serviemus, et obediētes erimus præceptis ejus.*

Renouvelez donc aujourd'hui votre consécration au service du Seigneur; que chacun de vous le fasse durant le saint Sacrifice; unissez-vous à Jésus-Christ qui s'offre sans cesse à Dieu son Père pour vous; mais gardez-vous bien de rétracter dans la suite votre offrande; servons-le dans la sainteté et la justice tous les jours de notre vie, afin que nous nous rendions dignes de le servir plus parfaitement durant toute l'éternité.

Sur l'importance du salut. — Comme ce sujet est le plus important de la morale, on pourrait le partager en plusieurs prônes, car il est impossible de le traiter à fond dans un seul entretien. Après en avoir fait voir l'importance et la nécessité, on en montrerait la possibilité et en même temps la difficulté: la possibilité, par le grand nombre de moyens que l'on a pour y réussir; la difficulté, par le grand nombre d'obstacles qui en empêchent le succès, et qui sont cause que le plus grand nombre, même parmi les chrétiens, y échouent malheureusement.

Le texte serait: *Quærite primum regnum Dei*, etc. (Matth., VI, 33.) Le royaume de Dieu est le salut; il faut le chercher premièrement et avant toute autre chose: personne qui ne puisse obtenir ce royaume, qui ne puisse réussir dans l'affaire du salut; mais aussi c'est une affaire dont le succès est incertain, et où il est difficile de réussir: c'est sur quoi je me propose de vous entretenir. Travaillons à notre salut, mes frères, et travaillons-y avec confiance. Il n'est aucun de nous qui ne puisse se sauver: premier point. Travaillons à notre salut; mais travaillons-y avec tremblement; le salut est une affaire incertaine, et il n'est personne qui ne puisse se damner: c'est le second point.

Premier point. — Dans le premier point, après avoir établi ce qu'il faut pour le salut du côté de Dieu et du côté de l'homme, on fera voir que Dieu veut très-sincèrement le salut de tous les hommes, spécialement des chrétiens; et que tous hommes, et surtout les chrétiens, ont des moyens abondants et très-efficaces pour se sauver. On en fera le détail. Avec quelle confiance, conclurait-on, ne devons-nous pas travailler à notre salut? Si nous périssons, ce sera uniquement par notre faute.

Deuxième point. — Dans le second point, après avoir montré que personne ne peut, sans une révélation expresse, être assuré de son salut, et que le Seigneur a voulu nous laisser là-dessus dans l'incertitude, on détaillera les dangers que nous courons en matière de salut; dangers universels de la part du démon, du monde et de nous-mêmes; dangers continuels en tout âge et en tout temps; dangers qui en ont déjà fait périr une infinité, et qui en font périr tous les jours. On inspirera ensuite les sentiments d'une crainte modérée, filiale et efficace, qui nous fasse

rendre notre vocation certaine par nos bonnes œuvres. *Rogamus vos, fratres*, dira-t-on avec saint Paul, *ut vestrum negotium agatis*, (I *Thess.*, IV, 11.) Travaillez à l'affaire de votre salut, qui est, à proprement parler, votre unique affaire; mais travaillez-y avec confiance : *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum*. (Luc., XII, 32.)

Pêcheurs, ne désespérez pas, Dieu vous offre des grâces de conversion; âmes justes, vous pouvez persévérer dans l'heureux état de grâce; mais en même temps craignez de ne pas correspondre au désir sincère que Dieu a de votre salut : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini*. (Philipp., II, 12.) N'oublions jamais que le chemin qui conduit à la vie est étroit; qu'il faut s'efforcer d'y marcher; et que tous ceux qui feront de saints efforts y parviendront sûrement. Servons donc le Seigneur dans la sainteté et la vraie justice tous les jours de notre vie, et nous arriverons infailliblement au royaume qu'il nous a promis.

Le faux désir ou la négligence du salut. — Une autre fois on pourra s'en tenir au faux désir ou à la négligence du salut. On demanderait d'où vient que si peu de gens réussissent dans l'affaire du salut; on en apporterait deux raisons : la première, c'est qu'on ne le désire pas véritablement; la seconde, c'est qu'on y travaille négligemment.

Premier point. — Dans le premier point, on rappellerait combien le salut est désirable, puisque c'est la première et la plus importante de toutes les affaires; on montrerait ensuite que c'est la moins désirée; on le prouverait aisément par l'exemple des mondains mêmes, lorsqu'ils désirent de réussir en quelque une de leurs affaires. A-t-on un procès de grande conséquence, on y pense presque continuellement; on en est occupé partout, et jusque dans le lieu saint; on ne parle presque d'autre chose; on cherche des défenseurs, etc. On pourrait fournir encore quelque autre exemple, d'un homme qui veut acquérir de la science.

Or, est-ce ainsi que l'on désire le salut? Hélas! on n'y pense presque pas : on n'en sait pas l'importance, on ne s'instruit pas des moyens d'y réussir; à peine assiste-t-on de temps en temps à quelques discours de piété; en un mot, on n'a qu'une volonté générale de se sauver, mais une volonté vague, une volonté imparfaite, et qui est plutôt une velléité qu'un désir sincère; une volonté bornée à certains moyens qu'on veut prendre, sans être résolu d'en embrasser d'autres qui sont nécessaires; c'est-à-dire, qu'on veut tout cela et qu'on ne le veut pas.

On fera l'application aux auditeurs, et on leur proposera l'exemple du Prophète-Roi, qui désirait si ardemment d'accomplir la loi de Dieu : *Concupiscit anima mea*, etc. (Psal. LXXXIII, 3.) On leur dira de demander à Jésus-Christ un vrai désir du salut. Mais prenez garde, mes frères, de tomber dans la négligence à l'égard de cette grande affaire : c'est la seconde cause de la perte de plusieurs.

Deuxième point. — Dans le second point on montrera qu'on ne peut, sans beaucoup de peine, réussir dans une affaire aussi difficile que celle du salut; c'est ce qui rebute une infinité de gens qui désirent d'ailleurs très-ardemment de se sauver, négligence de tout âge et de tout état. On parcourra la vie des jeunes gens, des chefs de famille et des personnes avancées en âge, des riches et des pauvres, qui font les uns et les autres très-peu pour se sauver. On recourra au témoignage de la conscience des auditeurs; on leur dira de se demander à eux-mêmes : *Cui laboro?* s'ils travaillent avec autant de ferveur à leur salut qu'à leurs affaires temporelles; s'ils souffrent autant pour le salut que pour le monde; ou plutôt s'ils supportent avec patience et pour Dieu toutes les peines attachées à leur condition; s'ils ont soin de profiter de tous les moyens de salut que la religion leur fournit.

Avouez, mes frères, dira-t-on, que jusqu'à présent vous avez négligé votre salut; que vous ne l'avez pas même véritablement désiré; le voulez-vous à présent, le voulez-vous très-sincèrement? Ecoutez et pratiquez ce que je vais vous dire en finissant : 1° Pensez-y tous les matins, et rendez-vous compte à vous-mêmes tous les soirs de ce que vous avez fait pendant le jour pour vous sauver. 2° Faites profit de tout pour le salut, des biens et des maux de cette vie. 3° Souffrez tout pour le salut, et dites-vous souvent à vous-mêmes que vous n'êtes ici que pour vous sauver; et que, quoi que vous fassiez, quoi que vous souffriez, vous ne pouvez trop faire ni trop souffrir pour assurer votre salut : *Existimo quod non sunt condignæ passiones hujus temporis*. (Rom., VIII, 18.);

XV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la préparation à la mort. Mort de l'âme par le péché, et résurrection spirituelle. Esprit du christianisme.

De la préparation à la mort. — *Cum appropinquaret (Jesus) portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ : et hæc vidua erat : « Comme Jésus approchait de la porte de la ville, on portait un mort au lieu de la sépulture ; c'était un fils unique, dont la mère était veuve. »* (Luc., VII, 12.)

Le premier objet que nous présente l'Evangile de ce jour, c'est un mort, c'est un jeune homme, fils unique d'une femme veuve, que l'on porte au tombeau, et que Jésus rencontre, lorsqu'il entrait avec ses disciples dans une petite ville de Galilée appelée Naïm. Que prétend l'Eglise, en nous mettant devant les yeux ce spectacle lugubre, et à quoi veut-elle nous porter? Il est aisé de le comprendre. Cette vue d'un jeune homme, d'un fils unique enlevé à la fleur de son âge, fait naître naturellement en nous la pensée de la mort, et doit engager tout chrétien à s'y préparer incessamment : préparation dont je me propose de vous entretenir. Peut-être que ce sujet ne plaira pas à plusieurs, attachés aux biens périssables de la

terre, amateurs des plaisirs du siècle, idolâtres de leur corps, et qui ne se trouvant pas en état de paraître devant Dieu, effacent de leur esprit, autant qu'il leur est possible, le souvenir de ce dernier moment qui les dépouillera de tout : ils n'entendent qu'avec peine les ministres de l'Evangile les entretenir sur cette matière : aveuglement aussi déplorable qu'il est pernicieux.

Il est, mes frères, de notre devoir de vous en faire prévenir les funestes suites ; il est de votre plus grand intérêt d'aimer à être instruits de la préparation à la mort ; ce sujet m'est commun avec vous, mes frères, sentons-en les uns et les autres toute l'importance. Il faut nous préparer à la mort, chrétiens auditeurs, et nous y préparer incessamment : vous en verrez les motifs dans un premier point. Comment devons-nous nous y préparer ? Ce sera le second.

Premier point. — Dans le premier point, on posera pour principe qu'il n'est point de chrétien qui ne convienne que l'on doit se préparer à la mort, et que ceux qui refusent absolument de s'y préparer ne peuvent espérer de mourir heureusement. Mais voici l'erreur presque généralement répandue dans le christianisme : on se persuade que rien ne presse, on se flatte de s'y disposer dans un âge plus avancé, ou tout au moins aux approches de la mort. Or, je dis, mes frères, que rien n'est plus pressant que de nous préparer à la mort ; et qu'il n'est aucun de nous qui ne doive s'y disposer incessamment. Pourquoi ? Pour deux raisons que je vous prie de bien écouter. La première, c'est que rien n'est plus dangereux que de négliger de se préparer à la mort ; la seconde, que rien n'est plus consolant que de s'y disposer sans cesse. (On développera ces deux motifs.)

Non, mes frères, rien n'est plus dangereux que de négliger de se préparer à la mort. Risquer son salut, risquer des biens immenses, des biens éternels ; s'exposer à mourir dans le péché mortel, mourir en réprouvé, n'est-ce pas le danger le plus à craindre ? C'est celui que courent les chrétiens qui négligent de se disposer à la mort. Rien de plus certain, les Livres saints, le témoignage des saints Pères, la raison même et l'expérience en sont autant de preuves incontestables. Qui peut entendre sans effroi les menaces retirées que le Seigneur fait dans l'Evangile à ceux qui oublient leur dernière heure !

Ici on citera quelques passages des mieux choisis ; par exemple celui du serviteur paresseux, qui se disait à lui-même : Mon maître tardera à venir ; je puis faire à présent ce qui me plaira ; celui des vierges folles ; et l'avertissement que le Sauveur donna à ses apôtres, de se tenir toujours prêts, de peur qu'ils ne fussent surpris par le souverain Juge. Prenez garde, mes frères, c'est la vérité même qui parle, et sa parole s'accomplira infailliblement. Que déclare-t-elle ? Que ceux qui oublient la mort, qui ne veillent pas sans cesse, seront surpris ; que le divin

Epoux les exclura des noces célestes ; qu'il les désavouera pour les siens ; qu'il les fera jeter, comme de mauvais serviteurs, dans un lieu où il n'y aura que pleurs et grincements de dents. C'est là une vérité de foi dont il ne nous est pas permis de douter.

Ah ! mes frères, quand il n'y aurait rien à craindre pour nous que la perte du ciel, d'un bonheur infini, ce serait déjà une extrême imprudence de s'exposer à cette perte ; mais s'exposer au souverain malheur, à mourir en réprouvé, ne serait-ce pas le comble de l'aveuglement ? Mourir en réprouvé, mourir dans le péché mortel, dans la disgrâce de son Dieu, dans l'esclavage du démon, être condamné au feu de l'enfer, est-il un mal plus à craindre ? Mourir en réprouvé ! âmes justes, ne frémissiez-vous pas à cette pensée ? Et vous, pécheurs, fussiez-vous aussi endurcis que Pharaon, aussi superbes qu'Antiochus, aussi impies que Balthazar, y seriez-vous insensibles ? Ces rois, tout méchants, tout idolâtres qu'ils étaient, tremblèrent lorsqu'ils se virent sur le point de tomber entre les mains du Tout-Puissant ; ils s'humilièrent, ils implorèrent sa miséricorde : et vous, chrétiens, éclairés des lumières de l'Evangile, vous négligeriez de vous préserver du malheur qui est prêt à fondre sur vos têtes criminelles ! Ah ! si vous différez encore, peut-on croire que vous avez la foi ?

On rapportera ici la comparaison d'un homme qui attend chaque jour la décision d'un procès où il s'agit de son honneur, de ses biens et de sa vie ; on en fera l'application aux pécheurs ; on les fera raisonner avec eux-mêmes : Je suis ce pécheur, cette pécheresse dont Jésus-Christ parle dans l'Evangile ; c'est moi qu'il avertit, qu'il menace d'une mort malheureuse, si je ne m'y prépare pas ; si je ne me défais pas de mon habitude criminelle ; si je ne quitte pas ce commerce défendu, cette occasion du péché, etc., je mourrai impénitent ; c'est là ma croyance. Si vous teniez ce langage, mes frères, pourriez-vous différer un moment à mettre ordre à votre conscience ? Mais, ô aveuglement déplorable, au lieu d'écouter l'oracle de la vérité, les pécheurs aiment mieux prêter l'oreille au père du mensonge, qui leur fait entendre qu'il n'y a rien à craindre, qu'ils auront toujours assez de temps pour se préparer à la mort ; il tâche de les séduire, les uns par l'espérance d'une longue vie, les autres par l'exemple de quelques pécheurs, qui, après avoir mal vécu, ont donné, avant la mort, des signes de pénitence.

On détruira ces prétextes, tant par l'autorité de l'Ecriture, que par celle des saints Pères et des docteurs. Voy. le *Guide des pécheurs*, chap. 25, du premier livre, qui cite le 1^{er} chap. des *Proverbes* ; et plusieurs passages de saint Augustin, saint Ambroise, saint Isidore, saint Jérôme, saint Grégoire. Eusèbe rapporte que saint Jérôme, étant près de mourir, prononça cette terrible sentence : De cent mille hommes qui ont toujours mal vécu, à peine s'en trouve-t-il un qui mérite

que Dieu lui fasse miséricorde; ce que je sais, et ce que l'expérience m'a appris. Mais quand l'autorité manquerait, la raison et l'expérience ne suffisent-elles pas pour nous persuader de la témérité présomptueuse des chrétiens qui espèrent de bien mourir, sans s'y être préparés pendant la vie?

En effet, on ne meurt qu'en une de ces trois manières : 1^o ou d'une mort tout à fait subite, dans un naufrage, sous les ruines d'une maison, dans un combat, etc.; 2^o d'une mort moins précipitée, mais toujours prompte, d'une maladie violente, d'une fièvre qui laisse à peine la présence d'esprit, et qui, dans l'espace de quelques heures, ou tout au plus de quelques jours, réduit aux dernières extrémités; 3^o ou bien d'une mort lente, précédée d'une maladie assez longue pour avoir le temps de penser à soi, et pour mettre ordre à ses affaires. Un très-grand nombre de chrétiens sont enlevés ou subitement, ou en si peu de temps qu'à peine peuvent-ils mettre quelque ordre à leurs affaires temporelles. Or, il est évident que mourir ainsi, après avoir vécu dans le péché, c'est mourir en réprouvé, ou tout au moins avec une crainte trop bien fondée de son salut.

Vous ne voudriez pas sans doute, mes frères, éprouver l'un ou l'autre de ces genres de mort; néanmoins vous avez tout sujet de vous y attendre; et il y a bien peu d'apparence que le Seigneur, après une vie criminelle, vous envoie, avant la mort, une maladie qui vous laisse tout le loisir de vous y disposer, et de recevoir les sacrements avec toute la préparation qu'ils exigent. Mais supposons-le pour un moment; ah! mes frères, qu'il y a peu à compter sur ces sortes de pénitences! Les saints Pères les ont toujours regardées comme bien douteuses; les raisons qu'ils en apportent ne sont que trop convaincantes. Peut-on renoncer en un moment à ce qu'on a si fort aimé? Ne faut-il pas un miracle de la grâce? Eh quoi! voulez-vous donc mettre votre éternité en un tel risque? Ah! mes frères, soyez plus prudents dans la chose du monde que vous devez le plus avoir à cœur! Et pour vous animer à surmonter toute la peine que vous pourriez vous figurer dans la préparation à la mort, écoutez combien il est consolant de s'y disposer.

Deuxième point.—Rien qu'un chrétien doive désirer plus ardemment que de mourir dans la grâce de son Dieu; c'est en cela que consiste le vrai bonheur de l'homme : *Beati, qui in Domino moriuntur.* (Apoc., XIV, 13.) La plus grande consolation que nous puissions donc avoir en cette vie, c'est d'être assurés, autant moralement qu'on peut l'être, que l'on mourra de la mort des justes. Or, mes frères, qui peut nous la procurer, cette consolation? Ce sera le soin que nous prendrons de nous y disposer pendant la vie. Autant les pécheurs doivent craindre une mort malheureuse, autant les justes ont-ils sujet d'espérer une mort précieuse. Les saintes Ecritures, les saints Pères, la raison même, éclairée des

lumières de la foi et confirmée par l'espérance, concourent à nous le persuader.

On prendra, dans les textes qu'on a cités ci-devant, ce qui est dit en faveur du serviteur vigilant, et des vierges sages, sur lesquels textes on fera quelques réflexions. Est-il rien, mes frères, de plus agréable à entendre pour un chrétien fervent, que cette promesse de Jésus-Christ : *Beatus ille servus, etc. Amen dico vobis, super omnia bona sua constituet eum.* (Matth., XXIV, 46, 47.) C'est sur la parole d'un Dieu, qu'un juste attend une bonne mort; aussi toutes les vierges sages qui s'étaient préparées, entrèrent-elles avec leur divin époux dans la salle des noces. Que signifie cette parabole, sinon que tous ceux qui auront vécu dans une vigilance continuelle et qui auront pratiqué les bonnes œuvres de leur état, recevront la récompense réservée aux élus?

Les saints Pères sont unanimes sur ce point. On ne peut pas mourir mal, dit saint Augustin, quand on a bien vécu : *Non potest male mori, qui bene vixerit.* (On en viendra à l'expérience.) Si le juste est enlevé par une mort subite, sa mort ne laissera pas d'être sainte : *Justus, si morte preoccupatus fuerit, in refrigerio erit.* (Sap., IV, 4.) S'il a le temps de s'y préparer plus prochainement par la réception des sacrements, il ne négligera rien pour purifier de plus en plus sa conscience; c'est alors qu'il goûtera le fruit d'une vie chrétienne; il reconnaîtra par sa propre expérience, combien il est consolant d'avoir prévenu le moment de la mort, en s'y disposant de bonne heure. On pourra ici citer quelque exemple; par exemple, de saint Hilarion, qui disait à son âme : *Egretere, anima mea : quid dubitas?* On demandera aux auditeurs, s'ils ne souhaitent pas se procurer cette consolation, et on conclura qu'il faut donc en prendre les moyens.

En quoi consiste la préparation à la mort? Je vais vous l'expliquer en peu de mots, avant de finir cette instruction : n'en perdez rien, s'il vous plaît.

Il règne dans le monde, sur la manière de se préparer à la mort, une erreur qui n'est pas moins pernicieuse que celle qui regarde la nécessité de la préparation. On s'en forme généralement une fausse idée : les uns la regardent comme extrêmement difficile, triste et ennuyeuse; les autres s'imaginent qu'elle est très-aisée, et qu'il suffit d'être muni des sacrements de l'Eglise, avant que de sortir du monde; la seule chose qu'ils craignent, c'est d'en être privés. Détrompez-vous, chrétiens; vous avez déjà vu quelle joie et quelle consolation il y a à se disposer à une sainte mort. Rien n'est capable d'attrister ceux qui y pensent sérieusement, et la grâce leur en adoucit la difficulté; et quand elle serait encore plus grande que vous pouvez vous le persuader, il faudrait s'y résoudre, puisqu'il n'y va de rien moins que de notre salut, ainsi que je vous l'ai fait voir dans la première réflexion.

Quelle est donc cette préparation? Consiste-t-elle seulement à recevoir, avant la mort, le saint viatique et le sacrement de l'extrême-onction? Non, mes frères, ce n'est point en cela précisément qu'on doit la faire consister. Plusieurs les reçoivent dans leur dernière maladie, et ne laissent pas de mourir en réprouvés; comme, au contraire, plusieurs sont dans le ciel, qui néanmoins en avaient été privés à leur dernière heure. Comment donc, direz-vous, peut-on se préparer certainement à une bonne mort? Nous ne pouvons le mieux apprendre que de la bouche du Sauveur. Qu'exige-t-il de ses serviteurs? La vigilance? *Vigilate; omnibus dico: vigilate.* (Marc., XIII, 37.) Veillez, je le dis à tous; heureux les serviteurs que le maître trouvera veillants; soyez comme des gens qui attendent leur maître, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera; que s'il arrive à la seconde ou troisième veille, c'est-à-dire, selon saint Grégoire, dans la jeunesse ou dans un âge plus avancé, et qu'il les trouve dans cet état, ces serviteurs-là sont heureux. Que nous veut faire entendre le Sauveur par cette vigilance? Rien autre chose qu'une bonne vie, exempte de péché, et qui soit un exercice continu de bonnes œuvres. (On mettra ici un détail pour les différentes conditions et les différents âges des auditeurs.)

Voilà, encore une fois, mes frères, la véritable, la solide et même l'unique préparation à une mort chrétienne; Jésus-Christ ne nous a enseigné que celle-là; quiconque ne prend pas ce moyen, se flatte en vain de mourir saintement. Le prenez-vous, mes frères, ce moyen? L'avez-vous pris jusqu'à présent? Si vous l'avez négligé, réparez au plus tôt votre faute par une sincère pénitence; si vous avez le bonheur de marcher dans cette vigilance si recommandée dans l'Evangile, persévérez-y courageusement; ne cessez d'en demander la grâce au Seigneur, usez des saintes pratiques que vous donnent les maîtres de la vie spirituelle pour s'assurer une vie heureuse; recevez souvent, et avec de saintes dispositions, les sacrements de pénitence et d'Eucharistie; mettez de bonne heure ordre à vos affaires temporelles; en un mot, vivez de telle sorte, qu'en quelque temps et à quelque heure que le Seigneur vienne vous appeler, il vous trouve prêts: *Estote parati*. C'est la grâce que nous devons surtout demander dans le sacrifice que nous allons offrir. Demandons-la à Jésus-Christ et par l'intercession de la sainte Vierge. Fasse le Ciel que nous nous en rendions dignes, et que nous entendions tous, au moment de la mort, ces consolantes paroles: *Courage, serviteur bon et fidèle!* etc.

De la mort de l'âme par le péché, et de la résurrection spirituelle. — *Cum appropinquaret porte civitatis, ecce defunctus*, etc. On pourra tirer un exorde de ce qui aura été dit l'année précédente sur la pensée de la mort. L'histoire que nous venons de lire, mes frères, c'est la résurrection d'un jeune homme, mort depuis peu de temps, et que

l'on portait au tombeau, lorsque le Sauveur du monde était sur le point d'entrer dans une petite ville de la basse Galilée, nommée Naïm; je vous ai instruits, les années dernières, des raisons qui ont engagé l'Eglise à nous la mettre devant les yeux. Elle veut nous porter à penser sérieusement à la mort et à nous y préparer en tout âge: elle souhaite modérer la crainte que nous en avons tous naturellement, et même nous la faire désirer. Mais ce n'est pas encore là toute l'instruction que l'on peut tirer du spectacle qu'elle nous rappelle en ce jour; un objet plus triste, représenté par ce jeune homme porté au tombeau, doit nous occuper, et faire le sujet de nos plus sérieuses réflexions. Quel est-il, cet objet? C'est une âme qui a perdu depuis peu la vie de la grâce par le péché mortel, qui est enseveli dans les ombres de la mort, et qui est près de périr pour l'éternité: tel est le sens spirituel et moral de notre Evangile, sur lequel je vais vous entretenir. Nous en parcourrons toutes les parties; vous y verrez tout à la fois, et l'état misérable d'un pécheur qui est privé depuis peu de la vie de la grâce, et ce qu'il doit faire pour y ressusciter.

Fasse le Ciel que ceux d'entre vous qui ont eu le malheur de tomber dans cette mort spirituelle, recouvrent aujourd'hui la vie précieuse qu'ils ont perdue! Les âmes fidèles qui m'entendent, trouveront aussi de quoi s'instruire et s'édifier.

Premier point. — Tous les miracles que le Sauveur a opérés durant sa vie, mes frères, ne sont pas seulement une preuve convaincante de sa divinité, nous y trouvons encore les images sensibles des différentes maladies dont nos âmes peuvent être attaquées, aussi bien que les remèdes que nous devons employer pour nous en guérir. Suivant saint Augustin, les trois morts que le Sauveur a ressuscités, savoir, la fille du Juif chef de la Synagogue, le jeune homme fils de la veuve de Naïm, et Lazare, sont la figure de trois espèces de pécheurs. Les premiers sont ceux dont le péché est intérieur, représentés par la fille du chef de la Synagogue, que Jésus-Christ ressuscite dans la maison même où elle venait de mourir; les seconds, sont ceux dont le péché s'est manifesté au dehors, et qui sont déjà comme ensevelis dans le tombeau de leurs passions, le jeune homme de Naïm en était la figure; enfin les derniers sont les pécheurs invétérés, qui croupissent depuis longtemps dans des habitudes vicieuses, et Lazare en était une image: c'est particulièrement de la seconde espèce de pécheurs que j'ai à vous parler aujourd'hui. Ecoutez là-dessus saint Ambroise dans son commentaire sur l'Evangile de ce jour: Nous sommes morts, dit ce saint Père, et comme renfermés dans un tombeau, lorsque le feu d'une passion immodérée nous dévore, ou lorsque nous sommes dominés du vice de la paresse spirituelle, qui est comme la glace de notre âme, ou par l'attachement aux choses terrestres, ou enfin par l'égarement ou l'aveuglement de notre esprit. Ce sont là

comme les instruments de notre sépulture : *Hi sunt funeris nostri portitores.*

Ici on fera le détail des différentes personnes sujettes aux passions désignées par ceux qui portaient le jeune homme en terre. C'est vous, jeunes gens qui entretenez dans vos âmes et qui communiquez aux autres une passion déshonnête; c'est vous, dis-je, que le Sauveur a voulu instruire par le miracle de ce jour. Vous paraissiez morts aux yeux des anges; vous êtes, pour ainsi dire, dans un tombeau. Et quel est ce tombeau? Ce sont, répond saint Ambroise, vos mœurs dépravées, c'est votre malice, votre perfidie, ce sont vos discours qui exhalent une odeur de mort, et qui infectent ceux qui vous entendent : *Quis iste est tumulus tuus? Guttur est unde verba mortua proferuntur.*

On appliquera cette pensée aux auditeurs, qui sont comme insensibles aux vérités du salut, qui ne pensent presque qu'aux choses de la terre, qui ne s'élèvent presque jamais vers le ciel; et spécialement à ceux qui, par leurs discours et leurs exemples pernicieux, sont à leur prochain une source de damnation.

Quoi de plus triste, mes frères, qu'un tel état? Il est d'autant plus déplorable, que ceux qui y sont réduits ne se mettent point en peine d'en sortir; semblables à un mort enveloppé dans un drap et sans mouvement, ils dorment sur le bord de l'enfer des jours et des semaines entières : n'est-ce point là l'état de quelqu'un et peut-être de plusieurs de ceux qui m'écoutent? L'Eglise, comme une bonne mère, en gémit; et c'est ici une seconde circonstance du miracle de notre Evangile, qui mérite d'être remarquée. Cette mère qui était une veuve, et qui n'avait que ce fils, est l'image de l'Eglise qui pleure sur chacun de ses enfants qui viennent à perdre la grâce, et particulièrement sur les jeunes gens qui, après avoir marché pendant un certain nombre d'années dans le chemin de la vertu, après avoir donné des exemples d'édification, viennent à scandaliser par leur libertinage; elle prie pour leur conversion dans la sainte Messe et les autres offices; elle veut que leurs pasteurs les avertissent, qu'ils n'oublient rien pour les faire vivre chrétiennement; elle souhaite qu'à l'exemple de cette tendre mère de l'Evangile, ils accompagnent leurs prières de saints gémissements; qu'ils invitent toutes les âmes fidèles de leur paroisse à se joindre à eux pour obtenir la vie de la grâce à ceux qui en sont privés. Hélas, mes frères, nous n'avons que trop sujet de vous appliquer ce trait de l'histoire évangélique.

Ici le pasteur ouvrira son cœur, et se répandra en invitations tendres et vives en même temps, soit aux pécheurs, soit aux âmes justes : aux uns, pour cesser de pécher; aux autres, pour aider par leurs prières, leurs avis et leurs corrections, et faire rentrer dans la voie du salut ceux qui s'en sont écartés.

Mais en vain travaillerons-nous à votre conversion, pécheurs, si vous ne répondez

pas aux soins charitables que nous prenons de vous; laissez-vous donc toucher, et apprenez, par ce que le Sauveur fit pour ressusciter le jeune homme de notre Evangile, ce que vous avez à faire pour recouvrer la grâce que vous avez perdue.

Deuxième point. — Que fit le Sauveur pour ressusciter le jeune homme qu'on portait en terre? Plein de compassion sur l'état de cette mère désolée, et beaucoup plus sur celui du jeune homme, il approcha et toucha le cercueil : ceux qui le portaient en terre s'écartèrent; Jésus adressant la parole au mort, lui dit : Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne. A l'instant le mort se lève; il regarde tous ceux qui sont autour de lui; il commence à parler, mais son plus grand empressement est de remercier son bienfaiteur; étant sorti du cercueil, il vient se prosterner à ses pieds : le Sauveur le présente lui-même à sa mère, et le lui rend plein de vie.

Remarquez, mes frères, dans toutes ces démarches, ce qu'un pécheur doit faire pour ressusciter spirituellement. Il est nécessaire que Jésus-Christ s'approche de lui, qu'il le touche par sa grâce, et qu'il lui fasse sentir l'horreur de son péché; mais aussi il faut que le pécheur lui-même cesse de s'éloigner de son Dieu, qu'il ouvre les yeux à la lumière de la grâce, qu'il produise dans son cœur des mouvements d'une sainte compunction.

Je l'ai dit, il faut cesser de s'éloigner de Dieu. Si ceux qui portaient ce jeune homme ne se fussent point arrêtés, le Sauveur ne l'eût point touché et ne lui eût point rendu la vie. Arrêtez-vous aussi, pécheurs, arrêtez le cours de vos passions; gardez-vous de continuer ce commerce dangereux, de fréquenter telle maison, telle compagnie qui a été pour vous une occasion de mort, etc. C'est au commandement du Sauveur, et en obéissant à sa parole, que ceux qui portaient le jeune homme s'arrêtèrent, et que le jeune homme lui-même recouvra la vie? *Audito igitur Dei verbo*, dit saint Ambroise, *steterunt acerbi illius funeris portitores.*

C'est aussi en entendant la parole de Dieu, et en lui obéissant avec fidélité, que vous rentrerez dans l'amitié du Seigneur : *Ab hoc sepulcro te liberat Christus*, ajoute le même Père; *ab hoc tumulo surges, si audias verbum Dei.* On s'étendra sur la nécessité d'entendre la parole de Dieu, et sur les fruits qu'elle doit produire.

Vous l'entendez, pécheurs, cette divine parole : le Seigneur vous parle aujourd'hui par notre bouche; jeunes gens, le Seigneur vous ordonne de vous lever, de sortir de la servitude du péché, de quitter ce libertinage dont nous sommes les tristes témoins; résisterez-vous à la voix du Tout-Puissant? endurcirez-vous vos cœurs? persévererez-vous plus long temps dans vos désordres? Ah! je vous en conjure, donnez-nous des marques d'une vie chrétienne dans vos regards, dans vos discours, dans toute votre conduite. Quelle joie ne causerez-vous pas

à l'Eglise, votre mère? quelle consolation à vos parents et à toute la paroisse, à tous ceux pour qui vous avez été un sujet de scandale! L'Evangile nous apprend que la résurrection du jeune homme causa, dans tous ceux qui l'apprirent, une sainte frayeur, et les engagea à bénir Dieu du miracle qu'il avait opéré; le bruit s'en répandit dans toute la Judée et dans les pays circonvoisins : c'est ce qu'opérera votre conversion; tout le monde en rendra grâce à Jésus-Christ. Peut-être votre exemple en retirera-t-il plusieurs de leurs égarements : *Unius enim exemplo, conculat saint Ambroise, plurimi corriguntur; laudabunt etiam Deum qui tanta nobis remedia vitandæ mortis indulserit.*

On finira par souhaiter que tout ceci s'accomplisse à l'égard de tous les pécheurs de la paroisse. Prions tous ensemble, mes frères, durant le Sacrifice que nous allons offrir; prions instamment Jésus-Christ d'opérer parmi nous ces miracles de conversion. Il le fera, si nos prières sont accompagnées d'une vive confiance; nous aurons soin de l'en louer, d'exalter ses divines miséricordes; nous nous attacherons de plus en plus à son service, afin de nous rendre dignes de la récompense qu'il a promise à ses fidèles serviteurs.

L'esprit du christianisme. — L'Epître de ce jour est tirée du V^e chapitre de la *Lettre aux Galates*; elle contient beaucoup d'instructions très-salutaires; un pasteur ne peut que trop la méditer.

L'Epître que nous lisons aujourd'hui, mes frères, renferme des avis si importants, que j'ai cru ne pouvoir mieux vous instruire qu'en vous en faisant la lecture et en vous en donnant l'explication. C'est la suite de la *Lettre de saint Paul aux Galates*, que l'Eglise nous fit lire à la Messe dimanche dernier; écoutez attentivement ce que je vais vous dire. (On lira la version, et on en dira le sommaire.)

Cette Epître, mes frères, est, comme vous le voyez, un détail des points les plus importants de la morale chrétienne; c'est une leçon qui intéresse les fidèles, et qui est pour tous les âges et toutes les conditions. Je vous ai parlé, dans d'autres instructions, de la nécessité où nous sommes de vivre selon l'esprit du christianisme : nécessité absolue, sans quoi nous ne pouvons prétendre d'avoir part avec Jésus-Christ; nécessité universelle, nul de nous qui en soit excepté; nécessité perpétuelle, elle est pour tous les jours et pour tous les temps de notre vie. Mais quels en sont les principaux caractères, et à quoi pouvons-nous connaître que nous possédons cet esprit du christianisme, que nous vivons et que nous marchons selon cet esprit? C'est, mes frères, ce que je vais tâcher de vous expliquer en parcourant notre Epître.

L'apôtre saint Paul y dépeint les vrais chrétiens par la charité qui les caractérise, par leur douceur et leur humilité, par le soin qu'ils prennent de pratiquer des bonnes œuvres et de faire du bien à tous et parti-

culièrement à leurs frères chrétiens, sans se lasser jamais. (On reprendra en détail chacun de ces articles.)

1^o Si nous vivons selon l'esprit, dit saint Paul, marchons selon l'esprit; gardons-nous bien de nous attaquer les uns les autres, ou de porter envie à nos frères; ne cherchons point une vaine gloire, ni à être estimés des hommes, ni de l'emporter sur les autres; la véritable charité n'est point curieuse; elle ne conteste point; elle se réjouit du bien d'autrui comme du sien propre; elle évite tout ce qui pourrait faire peine au prochain, les railleries, les paroles piquantes, les procès, les disputes, qui, pour l'ordinaire, ne viennent que d'un fond d'orgueil. On ne manquera pas d'attaquer ici le vice de l'envie, qui n'est que trop commun dans les paroisses, et que très-peu de personnes se reprochent. On parlera contre les hommes processifs, contre les semeurs de divisions, etc.; on leur fera bien entendre que rien n'est plus contraire à l'esprit du christianisme que cet esprit d'envie et de division, puisqu'il détruit la charité fraternelle qui nous fait aimer le prochain comme nous-mêmes, et qui inspire l'union et la paix à un chacun.

2^o Mais en quoi particulièrement l'apôtre saint Paul veut-il que nous exercions la charité? Ecoutez-le s'en expliquer, mes frères. Si quelqu'un s'est laissé surprendre jusqu'à commettre quelque faute, vous qui êtes des gens spirituels, donnez-lui de bons avis dans un esprit de douceur; prenez garde chacun à vous, de peur que vous-mêmes ne soyez aussi tentés; portez les fardeaux les uns des autres, et par là vous accomplirez la loi de Jésus-Christ. Vous voyez, mes frères, le précepte de la correction fraternelle; ce ne sont pas seulement les pères et les mères, les maîtres et les maîtresses, et généralement tous les supérieurs, qui y sont obligés; mais encore tout chrétien doit reprendre son frère qui tombe en quelque péché, lorsqu'il peut le faire utilement. Mais comment doit-il faire cette correction? est-ce dans la colère, avec aigreur, avec un zèle amer et rebutant? Non, dit l'Apôtre; c'est avec douceur, avec bonté, avec une charité compatissante, se souvenant qu'il est pécheur ou qu'il peut le devenir.

Ici on fera sentir aux pères et mères, aux maîtres et maîtresses, combien ils s'éloignent de cette règle dans les corrections qu'ils font à leurs enfants et à leurs domestiques; qu'il s'en faut bien qu'elles partent d'une véritable charité! Ayez un amour chrétien pour vos enfants et vos domestiques, vous retrancherez de vos corrections tous les défauts qui s'y rencontrent presque toujours, et qui vous rendent souvent plus coupables que ceux que vous prétendez corriger. Aimez, dit là-dessus saint Augustin, et dites tout ce que l'amour vous inspirera; on n'entendra de votre bouche ni malediction, ni imprécation, ni aucune sorte de mauvaises paroles : *Dilige, et dic quod volest; nullo modo maledictum erit quod speciem maledicti seminet.*

C'est pourquoi ce saint recommande de n'entreprendre jamais aucune correction, que nous n'ayons auparavant examiné devant Dieu si c'est pour sa gloire et pour le salut de nos frères que nous voulons le faire. O mes frères, que de péchés ne retrancherais-je pas de cette paroisse, que de scandales, si je pouvais vous inspirer cet esprit de douceur dans vos corrections ! Je sais qu'il faut user quelquefois d'une sainte sévérité ; mais ce doit être, dit saint Grégoire, de la sévérité d'un père qui veut se faire aimer, et non pas d'un tigre qui ne cherche qu'à se faire craindre. Rentrons en nous-mêmes, mes frères, et pensons à ce que nous sommes, et aux fautes que nous pouvons commettre. L'esprit de notre divin Maître est un esprit de douceur ; c'est la grande leçon qu'il nous a faite et qu'il veut que nous apprenions de lui. Pour la pratiquer comme il l'a ordonné, soyons humbles comme lui : c'est le troisième avis que nous donne saint Paul dans son Epître.

3^e La source de la plupart des fautes que nous commettons, surtout envers notre prochain, c'est l'orgueil, qui, nous donnant trop bonne opinion de nous-mêmes, et nous faisant désirer d'être au-dessus des autres, nous porte à l'envie, au mépris, à la dureté, aux paroles piquantes et à une infinité d'actions contraires à la charité. Comment tarir cette source ? En nous humiliant au dedans de nous-mêmes et au dehors : se persuader qu'on est quelque chose, dit saint Paul, c'est se tromper ; quiconque se connaît bien se méprise, et convaincu qu'il n'est rien de lui-même, qu'il n'a de son propre fond qu'ignorance et que malice, il ne se préfère pas à son frère qu'il voit tomber en quelque faute. La connaissance qu'il a de sa faiblesse le porte à la douceur et à la patience ; en considérant les chutes d'autrui, il se dit à lui-même : J'en puis faire autant ; et si je ne le fais, c'est à la grâce que j'en suis redevable ; loin de m'en enorgueillir, je dois m'humilier devant Dieu, et toujours marcher avec crainte et tremblement ; je serai examiné non par rapport à mon prochain, mais par rapport à moi-même ; chacun portera son propre fardeau au tribunal du Seigneur ; chacun recevra selon le bien ou le mal qu'il aura fait : *Unusquisque onus suum portabit*. Je dois donc faire attention, non à ce que sont les autres pour me justifier devant Dieu, mais à ce que je suis moi-même devant lui ; en cela seul que je manquerais de charité envers mes frères, et que je ne supporterais pas leurs défauts, Dieu trouverait de quoi me condamner, parce que je n'aurais pas accompli sa loi ; car la loi chrétienne, dit saint Augustin, ne peut s'accomplir sans cela.

On fera faire ici un examen aux auditeurs, et on leur demandera s'ils ont suivi cet avis si recommandé dans les saintes Ecritures, de se supporter les uns les autres avec humilité, avec douceur, avec patience et avec charité : *Cum omni humiliate et mansuetudine, cum patientia, supportantes invicem in*

charitate. (Ephes., IV, 2.) Que pensez-vous de vous-mêmes, mes frères, dans la comparaison que vous en faites avec le prochain ? Ne vous croyez-vous pas plus justes que lui ? ne le condamnez-vous pas intérieurement ? ne vous applaudissez-vous pas pour quelques bonnes œuvres que vous pratiquez, pour quelques vertus que vous croyez avoir acquises, et que vous n'apercevez pas dans les autres ? Réprimons, chrétiens, ces jugements et ces sentiments ; souvent ce qui est grand aux yeux des hommes, est abominable aux yeux de Dieu : mettez-vous toujours au dernier rang : c'est là le vrai moyen d'être toujours pleins de charité et de douceur.

Ne laissons pas néanmoins de pratiquer des bonnes œuvres le plus que nous pourrons : c'est le dernier avis par lequel saint Paul conclut sa Lettre. Faisons, dit-il, le bien, tandis que nous avons le temps ; et ne cessons de le faire : *Ergo dum tempus habemus, operemur bonum*. Faisons-en à tout le monde, principalement à ceux qu'une même foi a rendus, comme nous, enfants du Seigneur ; commençons par ceux qui composent avec nous une même famille ; époux, enfants, domestiques ; mais ayons soin de le faire en vue de Dieu et pour lui plaire ; n'envisageons point notre propre gloire ; ne cherchons point à passer pour vertueux : c'est là, dit saint Jérôme, le faible, et comme la passion générale des personnes de piété, qui ont renoncé à toutes les autres. Vice extrêmement dangereux, et qui se glisse imperceptiblement dans les meilleures actions ; vice infiniment funeste, et qui prive l'homme du mérite qu'il pourrait aisément acquérir. Ne vous y trompez pas, continue le même Père, on ne se moque pas en vain de Dieu ; l'homme ne moissonnera que ce qu'il aura semé ; si nous ne sommes que du vent, si nous ne faisons le bien que pour une fumée de gloire mondaine, nous ne recueillerons que le mépris et l'indignation de Dieu. Ceci, mes frères, regarde principalement les personnes qui se piquent de dévotion : on peut bien en imposer aux hommes ; mais le juste juge démêlera les intentions secrètes, et il ne récompensera que ce qui aura été fait pour lui.

Voilà, mes frères, les principales marques auxquelles nous pourrions juger, vous et moi, si nous agissons dans l'esprit du christianisme. Considérons-nous bien dans ce portrait ; il faut s'y regarder souvent ; c'est pour cela que nous vous le présentons de temps à autre, selon que l'Eglise nous en fournit l'occasion ; faites-y de sérieuses réflexions pendant la sainte Messe ; connaissez vos défauts ; travaillez à les détruire ; et pour vous y animer, n'oubliez pas le motif que saint Paul vous y propose. Ne cessons, dit-il, de faire le bien, pendant le peu de temps que nous avons à rester ici-bas ; notre récompense est assurée ; le jour est marqué ; il ne tardera pas à venir ; il commencera, mais il ne finira point ; jamais nous ne cesserons de recueillir le fruit de ce que nous aurons fait pour

Dieu : *Tempore enim suo metemus non deficientes.*

On peut encore terminer cette instruction par une des paroles par lesquelles saint Paul finit lui-même : *Videte qualibus litteris scripsi vobis mea manu.* Faites bien réflexion à cet avis de l'Apôtre : *Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos.* Quiconque suivra cette règle du christianisme que je viens de prescrire, éprouvera la paix et la tranquillité de la conscience; il ressentira les effets de la miséricorde de Dieu dans le temps et dans l'éternité.

XVI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la sanctification des dimanches et des fêtes. Sur l'avarice. Sur l'ambition.

Sur la sanctification des dimanches et des fêtes. — Si licet Sabbato curare? « Est-il permis de guérir les mala des le jour du Sabbat? (Luc., XIV, 3.)

Après avoir exhorté, un des dimanches précédents, à servir le Seigneur et à le servir lui seul, il est de mon devoir de vous instruire de la manière dont vous devez l'honorer les jours qui lui sont spécialement consacrés, je veux dire les dimanches et les fêtes : l'Evangile de ce jour m'en fournit l'occasion. Il y est rapporté que le Sauveur étant allé dîner chez un des principaux Pharisiens, le jour du Sabbat, on observait toutes ses actions, on prenait garde surtout s'il ne faisait rien contre la loi qui ordonnait de s'abstenir en ce jour de toute œuvre servile. Jésus, qui était parfaitement instruit des desseins de ses ennemis, ayant aperçu devant lui un homme hydropique, demanda à ceux qui étaient présents, s'il était permis de guérir un malade le jour du Sabbat : *Si licet Sabbato curare?* A quoi les Pharisiens n'ayant pas voulu, ou plutôt n'ayant su que répondre, il guérit le malade et le renvoya.

Pourquoi, mes frères, Jésus-Christ fit-il cette question aux Pharisiens? Doutait-il qu'il lui fût permis de pratiquer les œuvres de miséricorde pendant un jour de fête? Nullement; c'était pour confondre les Pharisiens, qui l'accusaient malicieusement de violer le jour du Sabbat, parce qu'en ce jour il opérant des miracles; c'était aussi pour leur apprendre que ce n'est point, comme ils se l'imaginaient, par une molle oisiveté, que l'on sanctifie les jours de fête, mais plutôt par des œuvres de religion et de miséricorde. Instruction des plus importantes et même nécessaire pour chacun de vous. Très-peu de chrétiens qui remplissent l'obligation de la sanctification des dimanches et des fêtes, dans toute son étendue; un très-grand nombre profanent indigne ment ces saints jours; au lieu d'honorer le Seigneur, ils le déshonorent; au lieu de se sanctifier, ils se rendent plus coupables; ils attirent sur eux et sur la paroisse les vengeances divines.

Que n'ai-je, mes frères, le zèle des prophètes et l'éloquence des docteurs de l'Eglise, pour vous détourner de la violation

des dimanches et des fêtes, et vous engager à les passer dans la suite plus saintement! C'est ce que j'entreprends avec le secours du Seigneur. Tous les chrétiens doivent apporter une attention particulière à accomplir le précepte de la sanctification des dimanches et des fêtes : premier point. Qui sont ceux qui pèchent contre ce précepte, et comment doit-on y satisfaire? second point.

Premier point. — Y a-t-il un précepte absolu et rigoureux de sanctifier les dimanches et les fêtes? Oui, mes frères, nous n'en pouvons douter. Quant au dimanche, il est constant que c'est pour tous les chrétiens une obligation de le sanctifier. Déjà le Seigneur avait fait à son peuple, dans l'ancienne loi, un commandement exprès d'observer le Sabbat. (On rapportera ici les paroles du texte sacré.) Or le dimanche, dans la nouvelle loi, a succédé au Sabbat, en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ, arrivée le dimanche; nul chrétien qui soit dispensé de l'observer religieusement. Pour ce qui est des fêtes instituées en l'honneur des différents mystères de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints, l'Eglise, par le pouvoir qu'elle a reçu de Dieu, nous a fait une loi de les passer dans les exercices de la piété. Loi, obligation, que toutes sortes de motifs nous obligent de remplir, et qui méritent de notre part une attention particulière, soit que nous les envisagions du côté de Dieu que nous devons honorer et remercier, soit que nous les regardions du côté de nous-mêmes, je veux dire, de notre sanctification et de notre salut. (On reprendra ces subdivisions.)

Oui, mes frères, le précepte de la sanctification des dimanches et des fêtes est de tous les préceptes un de ceux dont le Seigneur a le plus à cœur l'observation, parce qu'il y va davantage des intérêts de sa gloire; aussi institua-t-il autrefois le précepte du Sabbat avec des expressions remarquables, ordonnant qu'on s'en souvint et qu'on les gravât bien dans sa mémoire. Il les réitéra dans plusieurs occasions par Moïse et plusieurs autres prophètes, promettant mille bénédictions à ceux qui y seraient fidèles, et menaçant des plus sévères châtimens ceux qui le transgresseraient. Quel zèle ne fit-il pas paraître contre ceux qui osèrent le violer? (On citera l'histoire tragique rapportée au XV^e chapitre des *Nombres*.) Pourquoi Dieu se servit-il d'une telle sévérité? Pour imprimer dans l'esprit des Juifs charnels une crainte religieuse de sa justice, et leur faire éviter les moindres profanations des jours qui lui étaient consacrés. De là cette exactitude scrupuleuse avec laquelle les Juifs observaient le Sabbat et les autres jours de fêtes qui leur étaient commandés.

Il est vrai que les chrétiens, vivant sous une loi de douceur, d'amour et de grâce, ne sont pas tenus, comme les Juifs, à l'observance servile des dimanches et des fêtes, que l'on ordonne de célébrer; néanmoins ils ne sont pas moins obligés qu'eux à les passer saintement. Que dis-je, leur culte doit être

plus spirituel et plus parfait. Pourquoi? Parce qu'ils sont plus éclairés et mieux instruits des grandeurs de Dieu, et plus comblés de ses bienfaits que ne l'ont été les Juifs. Et quoi de plus juste, que d'employer ces saints jours à honorer le Seigneur d'une manière spéciale! Il nous laisse tout le reste du temps pour vaquer aux affaires temporelles, il ne se réserve qu'un jour dans chaque semaine, et que quelques autres dans le cours de l'année : est-ce trop exiger? Il était sans doute en droit d'en demander davantage ; mais, pour s'accommoder à notre faiblesse, il veut bien se contenter de ceux que les apôtres et l'Eglise nous ont déterminés ; ne serait-ce pas une injustice extrême de les lui refuser? Ne serions-nous pas bien ingrats, si nous lui en refusions une partie, pour la donner au monde, à nos plaisirs ou à nos affaires?

Le dimanche est appelé par excellence le jour du Seigneur ; honorons-le donc en ce jour plus qu'en tout autre ; rendons-lui ce que nous lui devons à tant de titres. Les fêtes particulières que nous célébrons pendant l'année sont établies en l'honneur des mystères de Notre-Seigneur, ou de sa sainte Mère, ou en l'honneur des saints les plus recommandables dans l'Eglise ; n'était-il pas bien convenable qu'il y eût des jours spécialement destinés à rendre grâces à Dieu des différents bienfaits que nous en avons reçus par Jésus-Christ, son Fils ; d'honorer et de remercier Jésus-Christ lui-même, la sainte Vierge et les saints qui ont été et qui sont encore les instruments dont Dieu s'est servi pour faire éclater sa gloire et opérer notre salut? (On moralisera sur cette première fin des dimanches et des fêtes.)

En avez-vous été bien persuadés, mes frères, de cette première fin de l'institution, etc.? N'avez-vous point été en cela semblables aux Juifs, qui regardaient le Sabbat précisément comme un jour de repos, sans se mettre en peine de rendre à Dieu le culte qu'il demande? Détrompez-vous aujourd'hui, et n'oubliez jamais que les dimanches et les fêtes ont été principalement institués pour rendre hommage à la Majesté divine, et s'occuper à des actes de religion.

La seconde fin que Dieu et l'Eglise se sont proposée, c'est la sanctification et le salut des chrétiens. Oui, mes frères, quand Dieu nous ordonne de sanctifier les dimanches et les fêtes, c'est autant pour notre propre avantage que pour sa propre gloire, et c'est afin que nous ayons, dans chaque semaine, un jour où, dégagés de toute affection séculière, nous ne pensions qu'à notre affaire la plus importante, et que nous nous disposions à ce repos dont le repos du dimanche est la figure.

Quand l'Eglise nous ordonne la sanctification des fêtes, ce n'est pas seulement pour que nous nous acquittions, dans ces saints jours, de nos devoirs de religion ; elle veut encore nous faire ressentir les fruits de notre rédemption dont elle nous rappelle la mémoire ; et dans les fêtes instituées en

l'honneur de la Mère de Dieu, ou des saints, elle se propose de nous faire renouveler notre dévotion envers la Reine du ciel, aussi bien qu'envers les saints qui méritent de notre part une plus grande vénération, afin que, méditant leurs vertus et implorant leur protection, nous nous excitions à suivre les exemples qu'ils nous ont donnés, et que nous obtenions de nouvelles grâces pour marcher sur leurs traces. Que d'avantages, mes frères, ne tireraient pas les fidèles, s'ils entraient dans des vues si saintes ! Ils répareraient, chaque dimanche, les fautes de la semaine précédente ; ils se disposeraient à passer plus chrétiennement celle qui commence ; ils se purifieraient, aux principales fêtes, des moindres péchés par une exacte confession ; ils se nourriront de temps en temps, à la sainte table, du pain des forts ; ils s'instruiraient de leur religion ; ils s'en rappelleraient les maximes, soit en entendant la parole de Dieu, soit par de saintes lectures ; ils examineraient soigneusement leurs consciences et leurs progrès dans la vertu ; en un mot, ils se sanctifieraient et assureraient leur salut. (On confirmera ceci par l'expérience des bons et des mauvais paroissiens.)

Qui sont les chrétiens les plus édifiants? Ne sont-ce pas? etc. Au contraire, qui sont ceux dont la vie est dérégulée, qui sont le scandale et l'opprobre de la religion, et le plus juste sujet de nos larmes? Ne sont-ce pas les profanateurs des saints jours? etc. Consultez-vous vous-mêmes, âmes justes ; quand est-ce que vous vous sentez plus portées à Dieu, plus ferventes dans son service? N'est-ce pas quand vous passez les dimanches et les fêtes dans des œuvres saintes? Alors votre foi s'augmente ; votre espérance se fortifie, votre charité s'enflamme, etc. Je dis plus, et je ne crains point de le dire, rien ne contribuerait plus à la gloire de Dieu et au renouvellement de la piété ; rien ne multiplierait plus le nombre des élus, que la digne célébration des dimanches et des fêtes. Trouvez le moyen de les faire sanctifier, vous donnerez bientôt à l'Eglise une nouvelle face ; les pécheurs quitteront leurs désordres ; les justes augmenteront en vertu ; chaque famille sera réglée ; les pères donneront à leurs enfants une sainte éducation, et les enfants respecteront leurs pères ; les maîtres veilleront sur leurs domestiques, et leur laisseront le loisir de vaquer en ces jours au culte de Dieu, et à leur propre sanctification ; la charité, la paix et l'union régneront parmi les fidèles ; chacun remplira avec fidélité les devoirs de son état.

Voilà, chrétiens auditeurs, les fins excellentes que Dieu et l'Eglise se sont proposées en instituant les dimanches et les fêtes. Mais y réfléchit-on? (Ici on s'adressera aux chefs de famille, aux jeunes gens ; on leur demandera s'ils n'ont point cru que les jours de fêtes étaient destinés soit à faire certains voyages pour leurs affaires domestiques, soit à prendre des divertissements profanes ; on aura soin d'avertir les supérieurs, c'est-à-dire,

ceux qui sont chargés de faire observer les lois du prince et de l'Eglise, du zèle qu'ils doivent avoir pour la sanctification des jours de fêtes; on animera tous les auditeurs à correspondre aux vues saintes qui ont porté le Seigneur et les premiers pasteurs à ordonner à tous les fidèles de sanctifier certains jours, et à réparer par leur piété la profanation qu'ils en ont faite jusqu'à présent; on les menacera de la colère de Dieu, s'ils continuent à les profaner.)

Voulez-vous donc, chrétiens, vous garantir de ces maux et vous attirer les bénédictions du Seigneur? Accomplissez exactement le précepte de la sanctification des fêtes? Evitez avec soin tout ce qui est défendu; ne négligez aucune des bonnes œuvres qui vous sont prescrites. Je vais vous en instruire, en vous montrant de combien de manières on transgresse le précepte des dimanches et des fêtes, et par quelles actions on doit y satisfaire.

Deuxième point.—Le zèle dont chaque fidèle doit être animé pour honorer le Seigneur, pour obéir à l'Eglise, et assurer son propre salut, devrait, ce semble, les déterminer à se réunir tous ensemble pour passer chrétiennement les dimanches et les fêtes. Cependant rien de plus commun que la profanation de ces saints jours; on dirait, à voir la conduite de plusieurs, qu'ils ont formé le même dessein que ces impies dont parle le Prophète, qui voulaient abolir tous les jours de fêtes : *Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra.* (Psal., LXXIII, 8.) Ils ne mettent presque plus de différence entre les jours ordinaires et les jours consacrés spécialement au culte du Très-Haut. Les uns, par un esprit d'intérêt, s'occupent ou font occuper les autres aux œuvres serviles; plusieurs, livrés à l'oisiveté, ne cherchent qu'à prendre leurs plaisirs.

Il est constant que les œuvres serviles, c'est-à-dire, etc., sont interdites en ces saints jours. (On rapportera les paroles du précepte du Sabbat.) Et quoique, à cet égard, la loi du dimanche ne nous oblige pas si étroitement que les Juifs, l'Eglise néanmoins a toujours interdit à ses enfants les ouvrages qui les détournent du service de Dieu, tels que sont ceux de la campagne, etc., les actes publics de la justice, les foires, les marches, etc., et cela, dit saint Augustin, afin qu'ils oublient toute affaire temporelle les jours de fêtes, et qu'ils n'aient soin que de vaquer au culte divin.

Je sais qu'il est des cas où l'Eglise, comme une bonne mère, permet certains ouvrages pressants, après avoir dévotement entendu la sainte Messe; mais combien ne se trouve-t-il pas de chrétiens qui, sans une vraie nécessité, s'occupent à des ouvrages défendus, et quelquefois même avec scandale! Ici on fera un détail convenable à la paroisse où l'on parlera.)

Ah! mes frères, faudra-t-il vous confondre par l'exemple des hérétiques, qui s'abstiennent si religieusement des œuvres serviles les jours de dimanches? Que n'ai-je

autant d'autorité que l'illustre Néhémias en eut autrefois à l'égard des Juifs qui profanaient le jour du Sabbat? Ecoutez comment il leur parlait, et les reproches qu'il faisait, à cette occasion, à ceux qui en étaient les chefs. (Il faut lire le XIII^e chapitre d'Esdras, liv. II^e, depuis le 15^e verset jusqu'au 23^e. Il faudra bien faire valoir ce trait d'histoire.) Peut-être, chrétiens, n'êtes-vous point coupables de ce premier désordre; mais ne donnez-vous point dans un autre? Ne vous livrez-vous pas, les jours de fêtes, à une molle oisiveté? Ne les passez-vous pas presque tout entiers dans l'amusement et le plaisir? (On s'adressera aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, aussi bien qu'aux chefs de famille; on n'oubliera pas d'avertir les femmes, qui souvent emploient une partie de ces jours à la médisance.)

Quoi donc! mes frères, Dieu et l'Eglise ne vous ont-ils interdit les œuvres serviles en ces saints jours, que pour vous reposer, vous amuser, vous divertir? Est-ce donc là sanctifier son temps? Qu'appelle-t-on sanctifier un jour? (On l'expliquera par les saints canons, par les saints Pères, et par saint Thomas.)

Mais quel dirai-je de ces malheureux chrétiens, qui choisissent les jours de fêtes pour contenter leurs passions? Que dirai-je de ces cabaretiers, qui sont ceux dont le démon se sert pour, etc., qui donnent retraite aux coureurs de nuit? etc. De quels péchés ne se rendent-ils pas coupables? Péchés contre la religion, péchés contre l'obéissance due à l'Eglise et aux princes temporels, qui tant de fois ont défendu la profanation des saints jours, la fréquentation des cabarets, les danses, les jeux de hasard, et autres divertissements semblables; péchés enfin de scandale par les mauvais exemples qu'ils donnent, et la perte de quantité d'âmes dont ils sont la cause. Ah! dit saint Augustin, *melius est arare quam saltare*: Il vaudrait beaucoup mieux labourer la terre, que de pécher ainsi les jours de fêtes. Vous ne voudriez pas vous occuper à des œuvres serviles, et vous ne craignez pas de vous livrer à des œuvres criminelles en elles-mêmes, ou au moins très-dangereuses.

Sentez, mes frères, toute l'indignité d'une telle conduite, ne vous exposez plus à la vengeance divine. D'où pensez-vous que viennent tant de fléaux publics, tant de calamités qui vous accablent? C'est principalement des péchés qui se commettent les saints jours de, etc., etc. L'on peut dire, et ceci devrait vous faire frémir, que des jours du Seigneur plusieurs en font des jours du démon; on y sacrifie à des idoles de chair, à ses propres passions, et non pas au vrai Dieu; à peine entend-on comme il faut, une basse Messe. Hé! mes frères, où ferez-vous donc paraître votre religion, si vous ne la marquez pas dans des jours destinés à en faire une profession publique? Je ne prétends pas néanmoins vous interdire toute récréation, il en est d'honnêtes et de permises: mais se persuader que les excès de table, la

fréquentation des cabarets, les entretiens suspects, les veillées nocturnes, et les danses surtout avec des personnes de différent sexe, soient des plaisirs permis ; c'est une erreur des plus grossières et des plus pernicieuses.

On pourra insister davantage sur ce point, et rapporter quelques passages de saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Augustin, et même des lois des empereurs : *Dies festos majestati Altissimi dedicatos nullis volumus voluptatibus occupari*, disent les lois impériales. A quoi doit-on donc employer ces saints jours ? Dans des œuvres saintes, mes très-chers frères ; voilà ce que signifie ce mot SANCTIFIER : *Ea enim dicuntur sanctificari in lege*, dit saint Thomas, *quæ divino cultui applicantur*.

Voilà comment ont parlé les conciles et les Pères. Or, entre ces œuvres, la première, et qui est d'un précepte rigoureux, c'est d'entendre dévotement la sainte Messe. On ne peut y manquer par sa faute, sans commettre un péché considérable. Mais remarquez qu'il ne suffit pas d'y être présent de corps, il faut y joindre l'attention de l'esprit et la dévotion du cœur. Car à quoi servirait la présence corporelle, si l'on n'y ajoutait le culte intérieur ou l'adoration en esprit et en vérité ? Oh ! combien de personnes, surtout parmi les jeunes gens, manquent en ce point essentiel ! C'est à vous, pères et mères, à y veiller, afin que ceux qui sont confiés à vos soins s'acquittent de ce devoir. (Ici on doit recommander l'assistance à la Messe de paroisse, et avertir de l'obligation où sont les fidèles de venir entendre la parole de Dieu les dimanches et les fêtes solennelles.)

Les autres bonnes œuvres, par lesquelles on peut se sanctifier en ces jours, sont les actions propres à honorer Dieu, à nous sanctifier, et à sanctifier le prochain ; c'est pour cela qu'on chante les vêpres pour célébrer tous ensemble les louanges divines ; on ne doit point s'en dispenser sans raison légitime. La prière, la lecture, l'instruction des ignorants, les entretiens de piété, la fréquentation des sacrements, la visite des pauvres et des malades, sont autant de moyens de satisfaire au précepte de Dieu et de l'Eglise. C'est à chacun en particulier à examiner lesquelles de ces bonnes œuvres lui conviennent davantage. On ne peut trop surtout vous exhorter à rendre de fréquentes visites à Notre-Seigneur dans le saint Sacrement ; à vous exercer dans des actes de foi, d'espérance et de charité ; à réfléchir sur vous-mêmes ; à examiner en quel état est votre âme ; à gémir sur vos fautes passées, et à former des saintes résolutions pour l'avenir. En un mot, mes frères, il faut, dans ces saints jours, ranimer notre religion envers Dieu, et le zèle de notre propre salut.

Avant de finir, on conjurera les auditeurs d'examiner devant Dieu de quelle manière ils ont passé jusqu'à présent les jours de fêtes. Hélas ! peut-être n'y en a-t-il pas un seul où vous ayez fidèlement rempli le commandement du Seigneur ; demandez-lui en pardon, et n'oubliez jamais ce que lui-même

a recommandé si expressément. Souvenez-vous-en, pères et mères, maîtres et maîtresses, souvenez-vous-en, enfants et domestiques ; souvenez-vous-en, vous à qui Dieu a donné quelque autorité au-dessus des autres ; que de bénédictions n'attirerez-vous pas sur vous et sur tout ce qui vous appartient ! Après avoir célébré saintement, en cette vie, les jours institués en mémoire du repos du Seigneur, vous vous rendrez dignes de jouir avec lui du repos éternel.

Sur l'avarice — Homo quidam hydropicus erat ante illum : « Il y avait devant Jésus un homme hydropique. » (Luc., XIV, 2.)

Nous venons de lire, mes frères, dans l'Evangile de ce jour une guérison miraculeuse opérée par le Sauveur en faveur d'un homme hydropique, qui lui fut présenté un jour qu'il mangeait chez un Pharisien. Nous avons déjà dit, en d'autres occasions, que les différentes maladies du corps représentaient les maladies de notre âme, et que le Sauveur, en les guérissant, voulait nous apprendre ce que nous avons à faire pour nous préserver des différents vices dont les maladies corporelles sont la figure, et pour nous en guérir, quand nous avons eu le malheur d'en contracter quelques-uns.

Or, mes frères, qu'est-ce que nous représente cet homme atteint d'hydropisie ? Saint Augustin nous répond que c'est l'image d'un avare, d'un homme attaché aux biens de la terre ; et comme un hydropique est travaillé d'une soif continuelle ; de même l'avare désire sans cesse d'amasser du bien, sans jamais être content de ce qu'il possède : vice extrêmement opposé au christianisme, contre lequel notre divin Maître s'est élevé avec force ; vice néanmoins très-commun parmi les riches et les pauvres, dont les jeunes gens mêmes ne sont pas exempts ; il attaque surtout les vieillards qui s'en laissent dominer ; vice enfin que presque personne ne se reproche, dont on ne s'accuse point dans le tribunal de la pénitence, et qui damne un très-grand nombre de chrétiens.

Je ne puis me dispenser, mes frères, de vous en parler dans la chaire de vérité ; écoutez attentivement ce que je vais vous en dire ; je n'oublierai rien pour vous en inspirer une sainte horreur ; je tâcherai de vous en guérir, si vous y êtes sujets, et de vous en préserver, si vous en êtes exempts. Tout chrétien doit extrêmement craindre le crime de l'avarice : c'est la première réflexion. Quels en sont les remèdes ? c'est la seconde.

On ferait bien d'adresser une petite prière à Jésus-Christ, en le suppliant de déraciner ce vice de nos cœurs, pour y placer la pauvreté d'esprit.

Premier point. — Qu'est-ce que l'avarice ? C'est un amour désordonné des richesses, un désir déréglé d'avoir des biens temporels, de l'or et de l'argent, des maisons, des héritages et autres choses de cette nature ; c'est un empressement immodéré d'acquiescer ces sortes de biens, ou une attache excessive à ceux que l'on possède.

Je dis un amour déréglé ; car il en est un qui est permis, et c'est celui qui est renfermé dans les bornes que prescrivent la raison et la foi. En quel cas excède-t-il donc ces bornes ? C'est, selon la doctrine d'un grand docteur, en deux cas particuliers : 1° lorsqu'il faut employer des moyens injustes pour obtenir ou posséder des richesses, et même lorsqu'on met une ardeur trop forte à se les procurer, quoique par des voies justes ; 2° lorsqu'on est trop attaché à ce qu'on a, que l'on craint de le perdre, que l'on tombe dans une tristesse excessive quand on est obligé de s'en défaire, et que l'on s'en voit privé ; il est surtout criminel, lorsqu'il va jusqu'à faire regarder les richesses comme l'objet de sa béatitude ; en un mot, il est déréglé toutes les fois qu'il fait aimer le bien au préjudice de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu ou pour le prochain.

Telle est, mes frères, la juste idée du vice que je viens combattre : par là vous pouvez connaître que des gens pauvres y sont sujets, peut-être même plus que beaucoup de riches. On peut être pauvre en effet et riche d'affection, comme au contraire on peut être riche en effet et pauvre d'esprit. L'avarice se rencontre dans les différentes conditions : elle n'y règne, hélas, qu'avec trop d'empire ! Quelle horreur, mes frères, quelle crainte n'en devez-vous pas avoir ! Pour l'inspirer, considérons ce vice en lui-même et dans ses effets ; voyons combien il est odieux ; à quels péchés il conduit ; et la difficulté qu'il y a de s'en guérir, quand on en est dominé : trois motifs qui doivent nous le faire craindre infiniment.

Pour prouver le premier membre de la subdivision, on rapportera quelques passages de l'Ecriture et des saints Pères, et on montrera combien ce vice est opposé au culte qu'on doit rendre à Dieu, et combien il est contraire à l'esprit du christianisme : De tous les vices il n'en est point ou presque point dont l'Ecriture et les saints Pères nous aient fait une peinture plus affreuse. Selon l'Ecclesiastique (X, 10), rien n'est plus méchant : *Nihil est iniquius quam amare pecuniam*. Selon saint Paul, c'est une espèce d'idolâtrie ; et selon Jésus-Christ, c'est servir le démon. A s'en tenir aux expressions des saints Pères et des saints docteurs, c'est de toutes les passions la plus mauvaise ; c'est la passion la plus basse, parce qu'elle s'attache au plus vil de tous les biens, et cela au préjudice du service qu'on doit à Dieu. Ils lui ont donné le nom d'idolâtrie, parce qu'en effet l'avare ressemble beaucoup à l'idolâtre ; il honore, pour ainsi dire, son or, son argent, ses richesses comme une divinité.

Ici on fera la description de la conduite d'un homme attaché aux biens de la terre ; ses craintes, ses inquiétudes, ses soucis continuels ; il met sa confiance dans ce qu'il possède, il sacrifie à l'objet de sa passion, non pas de l'encens ou de vils animaux, mais sa propre âme, son esprit et son cœur, en quoi il enchérit même sur les idolâtres :

il rapporte tout à cette fin, même les actes extérieurs de la religion : *Dives effectus sum, inveni idolum mihi*, disait un riche avare. (*Osee*, XII, 8.)

Faut-il après cela s'étonner si le Seigneur porte une si forte haine à ce vice, et si Jésus-Christ en a repris si fortement les Scribes et les Pharisiens ? (On citera les malédictions qu'il a proférées contre ceux qui sont trop attachés à leurs richesses : *Vae vobis divitibus*. (*Luc.*, VI, 24.) On confirmera ce qu'il a dit par ce qu'il a fait.) Toute sa vie a été pauvre ; il n'a rien voulu posséder en propre ; il n'a cessé d'exhorter au détachement des biens de ce monde ; or ceux qui ne pensent qu'à s'enrichir, qui ont le cœur attaché à ce qu'ils possèdent, peuvent-ils dire qu'ils imitent Jésus-Christ, qu'ils ont l'esprit de Jésus-Christ ? Rentrez en vous-mêmes, mes frères, et examinez-vous sérieusement aujourd'hui sur la disposition où vous êtes à l'égard des biens de ce monde. (On poussera ce point de morale.)

Ce qui doit augmenter votre crainte et l'horreur que vous devez avoir de ce vice, c'est qu'il en produit une infinité d'autres. Ecoutez comment saint Paul en parle ; il l'appelle la racine de tous les maux : « *Radix omnium malorum est cupiditas*. » Ceux qui veulent devenir riches, ajoute-t-il, tombent dans la tentation et dans les pièges du démon, dans mille désirs frivoles et nuisibles qui les plongent dans un abîme de malheurs et de perdition ; il en est même qui se sont écartés de la foi, et qui se sont attiré bien des chagrins. (1 *Tim.*, VI, 9, 10.) Rien d'outré, mes frères, dans le caractère que l'Apôtre fait de ce vice ; l'homme qui en est possédé sacrifie tout pour le satisfaire ; il est, selon un grand Pape, impie envers Dieu, injuste et inhumain envers le prochain, cruel envers lui-même. (On prouvera cette proposition par le détail des différents péchés que commettent les avarés.) Ce que l'on voit tous les jours dans le monde ne le démontre que trop sensiblement : les avarés sont presque sans religion, sans miséricorde, sans charité même envers leurs plus proches parents ; ils ne craignent pas de vendre leur âme au démon pour jouir pendant quelque temps d'un peu de terre et de boue. *Hic enim et animam suam venalem habet, quoniam in vita sua projicit intima sua*. (*Eccli.*, X, 10.)

Mais ce qui met le comble à la malice de ce vice, c'est la difficulté qu'il y a de s'en guérir, lorsqu'une fois on en est dominé. L'on peut assurer que nulle passion ne conduit davantage à l'impénitence finale : c'est le sentiment des saints Pères. Le propre de cette passion, disent-ils, est d'être insatiable, et de croître à mesure qu'on avance en âge ; les autres, pour l'ordinaire, vieillissent avec l'homme ; celle-ci, loin de vieillir, semble prendre tous les jours de nouvelles forces. Voyez un homme qui veut acquérir du bien et amasser de l'argent : à peine a-t-il acheté un héritage, qu'il jette les yeux sur le voisin. Et d'où vient que cette passion augmente de la sorte avec l'âge ? C'est, 1° que l'avare

espère se rendre heureux par les richesses ; et comme ce qu'il a ne le satisfait point, plus il en a, plus il veut en avoir : cela vient encore de la faiblesse de l'homme, qui, en avançant en âge et perdant les forces corporelles, a plus besoin des choses extérieures, s'y attache fortement, et craint d'en être privé. De là l'avare s'aveugle, et ne veut point se reconnaître coupable ; ou il meurt sans s'accuser de son péché, ou il s'en confesse sans contrition ; son cœur est tellement affectionné au bien, qu'il voudrait pouvoir l'emporter avec lui. Oh ! la triste mort, mes frères, que celle d'un avare ! Où ira son âme ? Elle ira dans les enfers, aussi bien que celle du mauvais riche : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.* (Luc., XVI, 22.)

Telle fut, mes frères, la fin malheureuse de Judas. (On décrira les différents crimes où le conduisit l'amour de l'argent ; on conclura ce premier point par quelques paroles frappantes, telles que sont celles de saint Jacques, chap. V, vers. 1, 3 : *Agite nunc, divites, et plorate ululantes in miseriis, quæ advenient vobis. Thesaurizastis vobis iram in novissimis diebus.*) :

N'aurai-je pas, mes frères, le même sort que mon divin Maître, lorsqu'il fit un discours contre le vice que je combats ? L'histoire sacrée nous apprend que ses auditeurs, dont plusieurs étaient des avares, après l'avoir entendu, portèrent l'impieeté jusqu'à se moquer de lui : *Audiebant omnia hæc Pharisei, qui erant avari, et deridebant eum.*

Non, mes frères, j'espère qu'il n'en sera pas ainsi ; vous suivrez, en disciples fidèles, l'avis du Sauveur ; prenez garde de vous laisser aller à l'avarice : *Videte, et cavete ab omni avaritia.* (Luc., XII, 15.) Si vous sentez déjà quelque atteinte d'un vice si odieux et si pernicieux, vous ferez tous vos efforts pour y remédier. Quels sont ces remèdes qu'on doit opposer à l'avarice ; je vais vous les exposer en peu de mots.

Deuxième point. — Entre plusieurs remèdes qu'on peut employer contre l'avarice, je m'arrêterai à trois, qui sont des plus efficaces. Le premier et le principal, est d'en retrancher la source ; le second, est de réfléchir souvent sur la pauvreté de Jésus-Christ, que tout chrétien doit imiter ; le troisième, est de se bien pénétrer de la vanité des richesses, des peines qui en sont inséparables, et du danger où elles mettent le salut. Renouvelez votre attention.

Le premier remède contre l'avarice, est d'en retrancher la source. Le vrai moyen de guérir une maladie, ou de la prévenir, est d'aller à la racine du mal et de l'arracher. D'où vient l'avarice ? C'est, dit saint Grégoire le Grand, de l'ambition, c'est-à-dire du désir de s'élever, d'agrandir sa famille, ou de la crainte excessive de manquer du nécessaire : *Avaritia quandoque oritur ex elatione, quandoque ex timore.* (Il sera facile de prouver cette proposition.)

Dès que le désir de parvenir à quelque emploi distingué, ou de laisser à des enfants un riche héritage, ou de leur procurer des

emplois honorables, s'est emparé des pères de famille, ils sont en même temps possédés d'un amour excessif pour augmenter leurs biens ; dès que l'on craint de manquer des choses nécessaires à la vie, de ne pas se soutenir dans sa condition, on est attaché excessivement à ce qu'on a ; on ne croit jamais en avoir assez ; on se forme souvent des besoins imaginaires, on prévient des maux qui probablement n'arriveront jamais. Interrogez-vous vous-mêmes, mes frères, qui m'écoutez, chefs de famille, personnes âgées, riches, pauvres, et vous reconnaîtrez la vérité de ce que je vous dis. Voulez-vous donc guérir du vice détestable dont je vous parle, et vous, jeunes gens, voulez-vous vous en préserver, soyez humbles ; contentez-vous de l'état où Dieu vous a fait naître ; du moins modérez l'inclination naturelle que vous avez pour les honneurs du monde ; établissez-vous solidement dans la confiance en la Providence divine ; persuadez-vous bien que Dieu n'abandonne jamais ceux qui le craignent ; qu'on n'a jamais vu un homme juste et ses enfants manquer du nécessaire ; le ciel et la terre périraient plutôt, car la parole de Dieu est formelle. (On citera ce qu'en dit le Psalmiste :) *Junior fui, etenim senui, et non vidi justum derelictum, nec semen ejus querens panem.* (Psal. XXXVI, 25.) Et c'est par là que l'Apôtre exhortait les premiers chrétiens à fuir l'avarice : *Sint mores sine avaritia, contenti presentibus : ipse enim dixit : Non te deseram, neque derelinquam.* (Hebr., XIII, 5.) Jésus-Christ s'était servi du même motif : *Nolite in sublime tolli : quarite primum regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis.* (Luc., XII, 29.)

A ce premier remède ajoutez-en un second : la réflexion fréquente sur la pauvreté de Jésus-Christ. Ah ! notre amour pour le bien pourrait-il tenir contre l'extrême pauvreté de ce Dieu fait homme ? (On expliquera quelques-uns des principaux traits par où Jésus-Christ a fait éclater son amour pour cette vertu :) *Pauper in nativitate*, dit saint Bernard, *pauper in vita, pauperrimus in cruce.* Quelle opposition entre Jésus-Christ pauvre et un chrétien avare ! Comment traitera-t-il à la mort ceux dont la conduite aura été diamétralement opposée à la sienne ?

Enfin, mes frères, pour dernier remède, je vous conjure de considérer la vanité des richesses. Ce sont des biens trompeurs, incertains, fragiles, difficiles à acquérir, que l'on ne conserve qu'avec peine, qu'on ne quitte qu'avec regret. (On rapportera aussi la parabole que le Sauveur prononça à l'occasion d'un homme qui vint le prier de se mêler d'un partage de biens ; après lui avoir dit que ce n'est pas l'abondance des biens qui fait vivre longtemps : *Un homme riche, ajoute-t-il, avait une terre*, etc.)

On finira par quelque chose de touchant. Quelle folie, mes frères, de perdre son âme pour des choses de néant ? Quelle plus grande folie que de consumer ses jours à enrichir des héritiers toujours ingrats, au lieu de s'assurer à soi-même le plus riche des héritages,

qui nous est offert dans le ciel! Ah! chrétiens, bientôt vous mourrez; vous n'emporterez rien avec vous que vos péchés et vos bonnes œuvres; gardez-vous donc bien, vous qui possédez des richesses, d'y mettre votre cœur: *Dixit ut si affluant, nolite cor apponere.* (Psal. LXI, 11.) Pour vous que le Seigneur a fait naître dans une condition pauvre, souvenez-vous de ce que le saint homme Tobie disait à son fils; répétez-le à vos enfants: *Ne craignez pas, mon fils: quelque pauvre que soit notre vie, nous aurons toujours assez de bien, si, remplis de la crainte du Seigneur, nous évitons ce qu'il nous défend, et si nous pratiquons ce qu'il nous ordonne.* (Tob., IV, 23.)

Concluons avec Jésus-Christ, qu'il faut amasser des trésors dans le ciel, et non pas sur la terre: *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra.* (Matth., VI, 19.) Fasse le Ciel, mes frères, que dès ce jour nous travaillions uniquement et sérieusement à nous enrichir de bonnes œuvres, les riches par leurs aumônes, les pauvres par leur pauvreté patiemment souffert! Qu'on n'entende plus parmi vous le nom de l'avarice: *Avaritia nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos.* (Ephes., V, 3.) Évitez-la avec autant de soin que le vice opposé à la sainte pureté: c'est saint Paul qui vous y exhorte.

Vous avez vu combien ce vice est funeste et dangereux pour le salut; vous en savez les remèdes; suppliez Jésus-Christ, dans le saint sacrifice, de vous en donner toute l'horreur qu'il mérite; imitez sa pauvreté, autant que votre état l'exige, afin que vous vous rendiez dignes de la récompense qu'il a promise aux pauvres d'esprit: *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cælorum.*

Sur l'ambition. — *Dicebat ad invitatos parabolam, intendens quomodo primos acubitus eligerent: « Jésus adressa cette parabole aux conviés, remarquant comment ils choisissaient les premières places. »* (Luc., XIV, 7.)

L'instruction que donnait autrefois notre divin Maître à des personnes qui se trouvèrent avec lui dans un repas qu'il prit chez un Pharisien, nous regarde, mes frères, aussi bien que ceux à qui elle fut adressée, et, après avoir expliqué les années précédentes les autres leçons que nous trouvons dans notre Evangile, j'ai cru devoir vous expliquer celle-ci, qui est des plus utiles et même nécessaire à plusieurs. (On dira le précis de la parabole.) Qu'a prétendu Jésus-Christ en parlant ainsi aux conviés? Il est aisé de le connaître. Il voulait guérir ceux qui étaient présents, du vice de l'ambition; son dessein a été d'en préserver tous ceux qui font profession de sa doctrine; il savait combien ce vice est commun, et les ravages étonnants qu'il cause dans tous les états, et même jusque dans les plus viles conditions; c'est ce qui l'a porté à le combattre toutes les fois qu'il en a eu l'occasion.

Voyons donc en ce jour combien l'ambition est blâmable dans un chrétien, et en quels maux elle le précipite; instruisons-

nous en même temps de la conduite que nous devons tenir à l'égard des honneurs du monde. L'ambition ou le désir déréglé de l'honneur est très-opposé à l'esprit du christianisme, et il attire de grands maux; c'est le premier point. Quels doivent être les sentiments et la conduite des chrétiens en ce qui regarde les honneurs? second point.

Premier point. — L'ambition dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui n'est autre chose qu'un désir immodéré des honneurs, des charges, des dignités; c'est une passion déréglée de s'élever au-dessus des autres, d'être respecté et considéré. Je dis un désir immodéré: ce qui arrive lorsque l'on souhaite ou qu'on recherche les honneurs que l'on ne mérite point, lorsqu'on ne rapporte pas à Dieu l'honneur qu'on nous rend et que nous croyons mériter; enfin il est déréglé toutes les fois que l'on poursuit les honneurs du monde avec trop d'ardeur et contre l'ordre de Dieu. Telle est la nature du vice dont le Sauveur a voulu nous préserver par la parabole que l'Eglise nous rappelle en ce dimanche. C'était le vice des Pharisiens, les grands ennemis de Jésus-Christ; ils affectaient partout de prendre les premières places; ils aimaient à être salués dans les rues, à dominer sur les autres, à marcher d'une manière fière et pompeuse. Les disciples mêmes de ce divin Maître n'en furent pas exempts: c'est une chose bien surprenante, et qu'on aurait peine à croire, si l'Evangile ne nous l'apprenait, qu'ils s'étaient laissé aller jusqu'à disputer entre eux la prééminence.

Or, mes frères, pour vous convaincre de l'opposition que ce péché a avec l'esprit du christianisme, il suffira de vous rappeler ce que le Sauveur en a dit, et ce qu'il a fait pour le détruire. Toute sa vie n'a été, à proprement parler, qu'un mépris continu des honneurs du monde, aussi bien que des richesses; quoique originairement issu de la famille royale de David, il voulut naître de parents obscurs selon le monde, et passer pour le fils d'un artisan; il demeura caché dans la petite ville de Nazareth pendant trente ans, où il n'était pas plus considéré que le commun des hommes; âgé de trente ans, il paraît en public. Mais pourquoi pensez-vous qu'il se met à prêcher, qu'il se choisit des disciples, qu'il fait des miracles? Est-ce pour sa propre gloire et pour être honoré des peuples? Nullement; il ne cherche que la gloire de son Père céleste; il refuse les honneurs que les hommes veulent lui rendre. Un jour qu'une multitude de gens, qu'il avait nourris miraculeusement dans un désert, avait formé le dessein de le venir prendre pour le faire roi, il s'enfuit tout seul dans un lieu solitaire; loin d'aimer à être honoré, il se plait dans le mépris et les opprobres: vous savez tous la mort ignominieuse qu'il a voulu endurer; il choisit exprès pour le lieu de sa mort la plus grande ville de la Judée, comme il avait choisi la plus petite pour sa naissance.

Que vous dirai-je de sa doctrine? Est-il

un vice contre lequel il se soit plus écrié que contre l'ambition ou l'amour déréglé des premières places, des distinctions ? etc. Qu'en a-t-il dit au simple peuple, aux Phari-siens, et spécialement à ses disciples ?

On choisira dans l'Evangile les discours qu'il a tenus à ce sujet ; on s'arrêtera surtout à ce qui est à la conclusion de notre Evangile, aux malédictions portées contre les Phari-siens vicieux, et aux menaces qui furent faites aux apôtres, lorsqu'ils se disputaient sur la préséance. On en tirera des réflexions salutaires, qu'on appliquera aux auditeurs : on leur fera remarquer qu'ils sont dans le même cas, et même plus coupables, puisqu'ils osent quelquefois former des disputes pour les rangs et les places jusque dans le lieu saint.

Où, mes frères, je vous le déclare après Jésus-Christ et je vous dis en vérité : Si vous ne vous convertissez, si vous ne devenez semblables à des enfants en humilité et en simplicité, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux ; puisque vous n'avez point l'esprit de Jésus-Christ, vous ne suivrez point sa doctrine. C'est une première raison qui devrait suffire pour réprimer en vous le désir de l'honneur. En voici une seconde qui vous convaincra davantage de la malignité de ce vice : ce sont les maux où il entraîne ; il faudrait plus d'un discours pour en faire le détail. Les exemples que nous en trouvons dans les saintes Ecritures en sont une preuve bien sensible. Qu'est-ce qui a perdu les anges rebelles ? Le désir de s'élever : *Ascendam*, Je monterai, je m'élèverai, disait le chef de ces apostats. (*Isa.*, XIV, 14.) Qu'est-ce qui perdit nos premiers parents ? Ce fut l'ambition à laquelle ils se laissèrent aller : *Vous serez semblables à Dieu*, dit le tentateur à la première femme. C'est ce même péché qui attira la colère de Dieu sur Coré, Dathan et Abiron, sur Salomon, sur l'infortuné Aman, sur Nabuchodonosor ; ce fut elle qui porta Hérode aux derniers excès de l'inhumanité : c'est elle enfin, selon la remarque de saint Bernard, qui est la source de tous les vices, qui fomenta tous les crimes ; c'est la rouille des vertus, la teigne qui consume peu à peu tout ce qu'il y a de saint : *Vitiorum origo, criminum fontes, virtutum arugo, tinea sanctitatis*. Elle aveugle les cœurs, et fait les maladies des remèdes mêmes. Un ambitieux est capable de tout ; point d'iniquité qu'il n'emploie pour venir à bout de ses desseins : il y sacrifie sa religion, sa probité, et souvent même les sentiments que la nature inspire pour ses amis et ses proches. On voit les hommes possédés de cette passion s'exposer à tous les hasards, causer mille scandales, troubler toute une paroisse, souvent toute une province : c'est toujours le même Père qui s'exprime ainsi. (On fera un détail convenable à l'auditoire.)

Que dirai-je des maux que s'attire l'ambitieux à lui-même ? O ambition, s'écrie le même Père, la croix et le supplice de ceux que tu possèdes ! *O ambitio, ambientium crux* ! Comment, étant si cruelle, peux-tu plaire à

tout le monde ; toi qui tourmentes le plus horriblement, et qui causes tant d'inquiétudes et de chagrins ? *Quomodo omnes torquens, omnibus places ? nihil acerbius cruciat, nihil molestius inquietat*. On peut appeler l'ambitieux un martyr du démon ; il ne faut pas être étonné de l'état misérable où il est réduit ; comme il résiste à Dieu, et qu'il veut s'élever contre son ordre par les voies les plus illicites, le Seigneur lui résiste à son tour ; il se plaît à le confondre et à l'humilier ; il dissipe ses desseins ; il fait échouer ses entreprises ; et s'il permet qu'il parvienne à l'honneur qu'il briguit, c'est pour le laisser tomber de plus haut, et rendre sa chute plus éclatante et plus humiliante.

On pourra confirmer ceci par quantité de passages de l'Ecriture : par exemple : *Sedes superbiorum destruxit Deus*. (*Eccle.*, X, 17.) *Isti edificabunt, et ego destruiam*. (*Malach.*, I, 4.) En un mot, c'est un oracle de la vérité : Quiconque s'élèvera sera humilié, et en cette vie et encore plus en l'autre : *Et tu, Caphanarum*, disait Jésus-Christ, *usque ad cælum exaltata, usque ad infernum demergeris*. (*Luc.*, X, 15.) (On tirera la morale de ce qu'on vient de dire.)

Avec quel soin, mes frères, ne devons-nous pas éviter un vice qui aboutit au précipice le plus affreux ? Nous le devons avec d'autant plus de soin, qu'il est très-subtil, qu'il se glisse partout, même dans les actions les plus saintes. Saint Bernard l'appelle un mal subtil, un poison secret, une peste cachée : *Subtile malum, secretum virus, pestis occulta*. Voyons, mes frères, s'il ne s'est point déjà insinué dans nos cœurs. Pourrions-nous dire comme le Prophète-Roi : Seigneur, jusqu'à présent je n'ai point cherché à m'élever, je n'ai point marché d'une manière pompeuse et au-dessus de moi : *Domine, non est exaltatum cor meum ?* (*Psal.* CXXX, 1.) Peu de personnes parmi nous qui n'aient à se reprocher quelque chose sur ce point. Travaillons donc incessamment à nous guérir de ce vice ; ôtons-en la racine, qui est l'orgueil et la cupidité ; apprenons quels doivent être nos sentiments et notre conduite au sujet des honneurs.

Deuxième point. — Pour prendre, à l'égard des honneurs de ce monde, des sentiments justes et chrétiens, et régler ensuite notre conduite sur les maximes de l'Evangile, il faut, 1^o connaître la nature des honneurs de ce monde, leur vanité, leur brièveté ; il faut ensuite en considérer les charges et en peser tous les dangers. Appliquons-nous, mes frères, à examiner ce que sont les honneurs en eux-mêmes, les obligations et les dangers qui les accompagnent ; alors, bien loin de les estimer et de les désirer, de les rechercher, de les aimer et de nous réjouir de leur possession, nous n'aurons pour eux que du mépris ; nous les craignons, nous les fuirons, nous ne les recevrons en quelque sorte que malgré nous ; si la Providence permet que nous soyons élevés ; nous nous tiendrons dans une humilité continuelle, et nous ne les regarderons que comme

des titres onéreux et très-périlleux pour notre salut. (On donnera quelque étendue à chacune de ces réflexions.)

Et d'abord, mes frères, qu'est-ce que l'honneur après lequel on est si empressé? Ce n'est autre chose qu'un témoignage extérieur qu'on rend à quelqu'un, et une marque de l'estime qu'on en fait : *Honor*, dit saint Thomas, *testificationem quandam importat de excellentia alicujus*. Or ce témoignage n'est-il pas très-souvent purement extérieur, feint, dissimulé? Tel nous honore au dehors, qui nous méprise au dedans de lui-même; ce n'est pour l'ordinaire qu'à la place, au caractère, et non pas à la personne qu'on rend ce tribut : s'il est intérieur et réel, il suppose le mérite, et ne le donne pas : *Non es sanctorum, si laudaris : nec vilior, si vituperaris*, dit un vieux auteur : *quod es hoc es; nec major dici vales quam teste Deo sis*. (*De Imitatione*, lib. II, cap. 6.) Les respects que nous rendent les hommes, ainsi que leur mépris, ne nous font point autres que ce que nous sommes devant Dieu; et souvent ce qui est grand à leurs yeux, est abominable devant lui.

D'ailleurs, mes frères, quoi de plus court, de plus fragile, de plus inconstant que ces honneurs? Aujourd'hui on nous respecte, et demain on nous méprise, on nous insulte. Toujours est-il vrai que la mort mettra bientôt fin à toutes ces grandeurs humaines. Que sont devenus ces hommes autrefois si honorés? Où sont-ils, que pensent-ils? Ecoutez-les exprimer leurs sentiments dans le *Livre de la Sagesse* (chap. V, vers. 9) : *Transierunt omnia illa tanquam umbra*. Comprendons donc une bonne fois qu'il n'y a point ici de vrai honneur, d'honneur solide, que dans la pratique de la vertu; c'est en elle seule que nous devrions mettre toute notre gloire; tout le reste n'est que vanité.

Mais si la vanité, la fragilité, la brièveté des honneurs du monde doivent nous en détacher et nous inspirer pour eux du mépris, les charges et les dangers qui en sont inséparables doivent nous les faire craindre et refuser, autant qu'il est possible.

Ici il faudra combattre une erreur générale, qui fait que ceux qui sont élevés aux honneurs, ne les regardent que par rapport à eux, tandis qu'ils ne devraient les considérer que comme des charges pesantes, des ministères qui les obligent à procurer le bien de tous leurs inférieurs; il faudra insister sur ce point important. On pourra lire le second et le troisième point du sermon de Bourdaloue sur l'ambition, et l'homélie troisième de saint Chrysostome sur le 1^{er} chapitre des Actes des apôtres.

Oui, chrétiens, plus nous sommes élevés, plus nous avons de devoirs à remplir, plus nous courons de risques pour le salut : cette pensée doit me remplir moi-même de frayeur plus qu'aucun de vous; elle convient à tous ceux de la paroisse qui ont quelque degré d'autorité. Que vous dirai-je des soins, des

sollicitudes qu'entraînent après elles les charges honorables? Des tentations continues auxquelles elles exposent, de se laisser aller à l'orgueil, d'oublier le Seigneur, de présumer de ses forces, de mépriser ses frères, de prendre avec eux un air de domination, de les traiter durement? Mais ce qu'il y a de plus redoutable, c'est le compte terrible qu'il faudra rendre de ceux dont on aura été chargé. O mes frères, combien de grands, qui autrefois honorés, sont actuellement humiliés dans l'enfer; que les honneurs ont perdus, et qui peut-être seraient dans le ciel, s'ils eussent vécu dans l'obscurité!

De là que conclure? Il vous est aisé de tirer les conséquences des principes que nous venons de poser, et qui sont incontables. La Providence vous veut-elle dans les honneurs? Etes-vous élevés par votre condition au-dessus des autres? Humiliez-vous : que votre humilité soit d'autant plus profonde que vous êtes élevés davantage : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus* (*Eccli.*, III, 20.) Ce n'est que par là qu'on peut trouver grâce devant Dieu. Etes-vous dans un état vil et abject? Loin de porter envie à ceux qui sont au-dessus de vous, rendez grâces au Seigneur de l'obscurité de votre naissance; réjouissez-vous même d'avoir plus de ressemblance avec Jésus-Christ, modèle de tous les chrétiens. Enfin, qui que nous soyons, suivons toujours et prenons pour règle de notre conduite l'excellente leçon que le Sauveur nous fait dans l'Evangile de ce jour : *Vade, recumbe in novissimo loco*; tenez-vous au dernier rang; choisissez, autant qu'il est en vous, la dernière place. Sur quoi saint Bernard parlait ainsi : Jésus-Christ ne nous recommande pas seulement de prendre une des dernières places, mais de prendre la dernière de toutes. Il n'y a rien à craindre, ajoute-t-il, en s'abaissant le plus qu'on peut; mais pour peu qu'on s'élève, on risque toujours beaucoup. Il en est de nous, dit-il, comme d'un homme qui passe par une porte très-basse; il n'a rien à craindre en se baissant trop; mais il se peut faire beaucoup de mal, en se baissant moins qu'il ne faut.

Quel sera, mes frères, le fruit de cette pratique? C'est le Sauveur lui-même qui l'a prononcé à la fin de notre Evangile; c'est la gloire véritable et solide, et pour cette vie, et pour l'autre : *Qui se humiliat, exaltabitur*.

XVII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur l'amour de Dieu, sur la facilité, l'utilité et la rareté de l'amour de Dieu.

Sur l'amour de Dieu. — Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, etc. : « Vous aimerez le Seigneur, » etc. (Matth., XXII, 37.)

Quoique dans toutes nos instructions, mes frères, notre unique but soit de vous porter à avoir pour Dieu un véritable amour, et à le lui témoigner par vos œuvres, il semble

que l'Eglise ait voulu nous obliger à vous y exhorter en ce jour plus qu'en tout autre : c'est dans cette vue qu'elle nous fait lire l'entretien que le Sauveur du monde eut sur la fin de sa vie évangélique avec les Pharisiens ennemis de la loi, qui vinrent un jour lui demander, à dessein de le surprendre, quel était dans la loi le plus grand commandement : *Quod est mandatum maximum in lege?* Que leur répondit ce divin Maître, qui, peu auparavant, avait confondu les Sadducéens, hommes impies, qui niaient la résurrection des morts? Vous aimerez le Seigneur, leur dit-il, de tout votre cœur; c'est là le grand commandement de la loi, et le premier : *Hoc est maximum et primum mandatum.*

Ce que les ennemis de Jésus-Christ ne lui demandaient que pour le tenter, nous devons, mes frères, le lui demander souvent, et nous le demander à nous-mêmes avec un désir sincère d'obéir à sa divine loi. Rappelons-nous souvent quel est le grand précepte; supplions le Sauveur de nous en instruire lui-même, et de nous fortifier de sa grâce pour l'exécuter.

C'est en son nom, mes frères, et de sa part, que je vais vous en entretenir. Je m'attachai uniquement à vous développer la réponse qu'il fit aux Pharisiens; elle renferme tout à la fois et les motifs qui doivent nous engager à accomplir le précepte de l'amour de Dieu, et la manière d'y satisfaire.

Le précepte de l'amour de Dieu est de tous les commandements celui que nous devons avoir le plus à cœur : vous le verrez dans le premier point. Comment devons-nous l'observer ? ce sera le second.

C'est votre amour, ô mon Dieu ! que je dois inspirer en ce jour au peuple que vous m'avez confié ; je ne puis y réussir sans le secours de votre grâce ; embrasez mon cœur de ce feu divin dont vous brûlez vous-même de toute éternité, afin que ceux qui vont m'entendre en ressentent les célestes ardeurs.

Premier point. — Il semble que les prédicateurs évangéliques ne devraient pas être réduits à la triste nécessité d'exhorter des hommes, et surtout des chrétiens, à aimer le Seigneur leur Dieu; toutes les créatures, selon la pensée de saint Augustin, ne leur prêchent autre chose : *Cælum et terra et omnia quæ in eis sunt, ecce undique mihi dicunt ut te amem.* (*Confess.*, lib. I, cap. 6.) C'est un langage que tous les hommes entendent; quiconque ne l'entend pas est excusable; mais la dureté du cœur de l'homme, son aveuglement, son attachement aux choses de la terre, sont venus à un tel point, que les ministres de l'Evangile, aussi bien que le promulgateur de la loi ancienne, sont obligés de rappeler souvent le premier et le grand précepte du Seigneur. *Ecoutez, Israël*, disait autrefois Moïse au peuple juif : *le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur* : « *Audi, Israël : Dominus Deus noster, Dominus unus est.* » Vous l'aimerez de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces ;

souvenez-vous de ce précepte ; gravez-le bien avant dans votre cœur ; instruisez-en vos enfants ; réfléchissez-y en tout lieu et en tout temps, et ne le perdez jamais de vue : *Diliges Dominum, etc. erantque verba hæc in corde tuo.* (*Deut.*, VI, 4-6.)

Jésus-Christ a renouvelé ce grand précepte, et c'est pour répandre sur la terre le feu sacré de l'amour divin qu'il s'est fait homme, qu'il a envoyé ses apôtres prêcher par tout l'univers. Oh ! que je souhaite, s'écriait-il, que tout le monde en soit embrasé ! *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?* (*Luc.*, XII, 49.)

Ouvrez vos cœurs, mes frères, et pour vous exciter à ce divin amour, pénétrez-vous des puissants motifs qui vous obligent d'aimer le Seigneur par-dessus toutes choses. 1° C'est le Seigneur qui vous l'ordonne en qualité de souverain législateur ; 2° il est Dieu, et, par conséquent, infiniment digne d'être aimé à cause de lui-même ; 3° il est votre Dieu, de qui vous tenez tout, qui vous prépare les plus grands biens, et dont l'amour peut seul contenter votre cœur. Quel est l'homme, pour peu qu'il lui reste de bon sens et d'équité, quel est l'homme, dis-je, qui puisse résister à de telles considérations ? (On reprendra chacune de ces subdivisions.)

Je ne m'arrêterai pas à vous prouver le précepte que Dieu a imposé à tous les hommes de l'aimer de tout leur cœur, ni à vous démontrer le pouvoir suprême qu'il a, en vertu de son souverain domaine, de porter des lois et d'obliger les hommes à les garder.

La raison seule suffit pour nous en instruire suffisamment ; pour peu que nous rentriions en nous-mêmes, nous nous sentirions portés vers notre souverain bien qui est Dieu ; nous dirons avec saint Augustin, dans une sainte admiration : Hé, Seigneur, qui suis-je, pour que vous me commandiez de vous aimer, et pour me menacer des derniers malheurs, si je ne vous aime pas ? Oui, mes frères, nous devrions remercier Dieu de nous avoir fait un tel commandement, qui est pour nous le plus glorieux et le plus honorable ; cela seul devrait suffire pour nous attacher entièrement au Seigneur, à un maître, qui non-seulement permet à ses sujets et à ses serviteurs de l'aimer, mais qui le leur commande même sous peine de mort et de mort éternelle. Car ce n'est pas ainsi que les rois et les maîtres de la terre ont coutume d'en user envers leurs inférieurs ; ils leur ordonnent bien de les servir ; ils exigent leurs hommages ; mais ils croiraient se dégrader, s'ils s'unissaient à eux par les liens d'un amour mutuel, qui, les rapprochant de leurs inférieurs, pourraient diminuer le respect dû à leur rang. Il n'en est pas ainsi de vous, ô mon Dieu ! Sans rien perdre de votre grandeur, non-seulement vous voulez que nous nous unissions à vous par les liens de la plus intime amitié, mais vous nous en faites un précepte rigoureux, jusqu'à nous priver de votre grâce et de tout droit à votre héritage, si nous n'avons pour vous un amour sincère, un amour de préfé-

rence qui l'emporte par-dessus tout autre amour.

Et sur quoi, mes frères, est-il fondé, ce précepte? D'où vient que Dieu nous commande-t-il si absolument de l'aimer, en sorte que nous ne pouvons nous soustraire à ce commandement sans encourir son indignation? C'est que Dieu mérite par lui-même tout notre amour, et qu'il ne peut pas ne pas l'exiger. Et voici, mes frères, le véritable motif pourquoi nous devons aimer Dieu: C'est qu'il est par lui-même infiniment digne d'amour. Oh! que ne puis-je vous en décrire les perfections! Mais il n'est pas donné à un homme mortel d'en parler dignement; tout ce qu'on pourrait vous en dire, vous en laisserait une idée trop imparfaite. Tout ce que je puis faire, c'est de fléchir le genou devant cet Être suprême, comme le faisait autrefois saint Paul, pour que vous puissiez comprendre, avec tous les saints, combien Dieu est aimable à cause de ses infinies perfections.

Où se servira ici de quelques passages de l'Écriture et des saints Pères, les plus courts et les plus pressants, qui ont rapport à ce sujet. Par exemple: ce que Dieu dit à Moïse, en parlant de lui-même: *Ego sum qui sum.* (Exod., III, 14.) *Ostendam omne bonum tibi.* (Exod., XXXIII, 19.) Et ce que David en dit: *Domine, Deus virtutum, quis similis tibi?* (Psal. LXXXVIII, 9.) *Non est similis tui in diis, Domine, et non est secundum opera tua. Magnus es tu, et faciens mirabilia: tu es Deus solus.* (Psal. LXXXV, 8, 10.) *Rex magnus super omnes deos, etc.* (Psal. XCIV, 3.)

Saint Augustin a là-dessus une belle pensée. Les perfections de Dieu, dit-il, sont si grandes et si admirables, que si tout l'univers était rempli de livres, toutes les créatures autant d'écrivains, toute l'eau de la mer convertie en encre, les livres seraient plutôt remplis, les écrivains plutôt lassés, et la mer plutôt épuisée, qu'on n'aurait exprimé une seule des perfections de Dieu; les saints qui le voient face à face dans le ciel, et tel qu'il est en lui-même, en sont tellement ravis, qu'ils sont nécessités à l'aimer; cette claire vision emporte nécessairement tout leur amour. Ici-bas, hélas! il n'arrive que trop souvent que notre amour est partagé entre Dieu et les créatures; mais si nous réfléchissons sérieusement sur ce que la foi et la religion nous apprennent, nul homme sur la terre qui refusât à Dieu la première place dans son cœur, nul homme qui y souffrît un amour contraire à l'amour divin.

Nous lisons dans l'Histoire des saints, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de gémir, lorsqu'ils considéraient que Dieu, étant par lui-même digne de tout notre amour, fût si peu aimé des hommes. L'amour n'est point aimé, s'écriait sainte Thérèse, surnommée Séraphique à cause de son ardent amour pour Dieu.

Voulez-vous, mes frères, quelques considérations capables d'exciter en vous les sentiments de l'amour de Dieu? Dites-vous sou-

vent à vous-mêmes: Dieu, qui me commande de l'aimer, possède lui seul toutes les perfections que j'admire dans toutes les créatures spirituelles et corporelles: la beauté, la bonté, la grandeur, la puissance, la sainteté, la science, la sagesse et la force; il les possède de toute éternité, sans mélange d'aucune imperfection; il a la beauté sans laideur, la bonté sans malice, etc. Il les possède dans un degré infini; il les possède par lui-même, il les possédera à jamais. Comment donc pourrais-je refuser un moment d'aimer de tout mon cœur un être aussi aimable! Oui, dit saint Augustin, si vous trouvez en Dieu le moindre défaut, la moindre laideur, je consens que vous ne l'aimiez pas; mais loin d'y trouver quelque imperfection, plus vous le connaîtrez, plus vous sentirez qu'il est aimable.

Ah! chrétiens, que n'aurais-je pas à vous dire sur l'injustice dont vous vous rendez coupables envers votre Dieu? Vous prodiguez votre amour, à qui? À une beauté fragile et passagère, à une vile créature; vous croyez apercevoir quelque trait de perfection qui vous éblouit, qui vous charme jusqu'au transport; vous détournez vos yeux d'une foule de défauts dont elle est remplie, pour ne vous attacher qu'à ce qui vous semble aimable: bien plus, on vous voit aimer, plus que votre Dieu, l'or, l'argent, les richesses périssables, etc.

Comprenez, mes frères, l'injure que vous faites au Seigneur; gémissez de votre conduite: écriez-vous avec saint Augustin: C'est bien tard, ô mon Dieu, que j'ai commencé à vous aimer: *Sero te amavi.* Jamais je n'avais réfléchi sur ce que vous êtes en vous-même, infiniment grand, infiniment parfait. Quand j'aurais tous les cœurs des hommes, je devrais vous les donner; si j'étais capable d'un amour infini, je ne pourrais vous le refuser; mais je n'ai qu'un cœur qui ne peut vous aimer que d'un amour bien imparfait, comment ne vous le donnerai-je pas tout entier?

Rien de plus juste, mes frères, et en même temps rien de plus nécessaire que d'aimer Dieu à cause de lui-même. Tout homme y est obligé dès qu'il commence à user de sa raison. On doit encore satisfaire à cette obligation pendant la vie; mais surtout lorsqu'on se trouve en danger de mort. Qui de vous, mes frères, a rempli ce précepte jusqu'à présent? Ne tardez pas plus longtemps à rendre à votre Dieu ce que vous lui devez indispensablement, ce qu'il mérite à cause de ses infinies perfections; pour vous y engager plus puissamment, repassez dans votre mémoire tous les bienfaits que vous en avez reçus, que vous en recevez tous les jours, et qu'il vous prépare dans l'éternité; sentez sa bonté à votre égard, vous aurez honte de lui avoir si longtemps refusé un amour qu'il mérite par une infinité de titres. Je n'entre pas ici dans le détail de tous ces bienfaits; un discours suffirait à peine pour en faire l'énumération: biens dans l'ordre de la nature, biens dans l'ordre de la grâce, biens

du corps, biens de l'âme. (On s'étendra plus ou moins sur cet amour de reconnaissance, selon qu'il conviendra.)

Aimons donc Dieu, mes frères, concluait-on, puisqu'il nous a aimés le premier, et qu'il nous a aimés de l'amour le plus sincère et le plus efficace, jusqu'à sacrifier pour nous son propre Fils : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior*, etc. (I Joan., IV, 19.) Ah ! dit saint Augustin, si vous aviez de la peine à aimer Dieu, du moins n'en ayez point à présent à aimer celui qui vous a prévenus. Rien n'a plus de force pour se faire aimer que d'aimer le premier : *Nulla major est ad amorem invitatio, quam prævenire amantem*. Il faut avoir un cœur bien dur et bien insensible, pour ne vouloir pas rendre amour pour amour : *Nimis durus animus, qui, si dilectionem nolebat impendere, nolit rependere*.

On finira ce premier point par les belles paroles de Josué aux Israélites : *Hoc tantum diligentissime præcavete, ut diligatis Dominum Deum vestrum*. (Josue, XXIII, 11.) N'ayez donc rien de plus à cœur que d'aimer votre Dieu; que chacun de vous dise avec autant de sincérité que le Prophète-Roi : *Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force, mon appui, mon refuge et mon libérateur* : « *Diligam te, Domine*, » etc. (Psal. XVII, 2, 3.) Je vous aimerai tout le reste de ma vie, mais je ne puis le faire sans votre grâce; vous me commandez de vous aimer, accordez-moi les secours dont j'ai besoin pour exécuter votre commandement, et pour l'exécuter dans toute son étendue.

Que faut-il faire, mes frères, pour accomplir le précepte de l'amour de Dieu; de quelle manière devons-nous l'aimer? C'est sur quoi il importe grandement d'être instruit. Je vais vous l'expliquer dans le second point.

Deuxième point. — La raison qui nous oblige d'aimer Dieu, dit saint Bernard, c'est Dieu même; et quand nous n'aurions rien à attendre ni à craindre de lui, après cette vie, nous devrions l'aimer à cause de ses infinies perfections : *Ratio diligendi Deum, Deus est*. La même mesure de notre amour envers Dieu, c'est de l'aimer sans mesure : *Modus diligendi est diligere sine modo*. Néanmoins, comme le cœur de l'homme n'est pas capable d'un amour infini, le Seigneur s'est contenté de ce qui est au pouvoir d'une créature imparfaite. En quoi donc consiste l'amour qu'il nous ordonne? Écoutons notre divin Maître s'en expliquer dans l'Évangile : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de tout votre esprit*. (Il faudra prendre garde, dans l'explication de ces paroles, de ne rien dire qui puisse former de fausses consciences. On pourra s'en tenir à celle qu'en donne saint Thomas (I-II, quæst. 44, art. 5 et 6), et ne pas confondre ce qui est de la perfection avec ce qui est commandé.)

Aimer de tout son cœur, selon l'interprétation d'un grand docteur, c'est rapporter à Dieu toutes nos intentions et nos affections comme à leur objet ou à leur fin. Aimer

Dieu de tout notre esprit, c'est lui soumettre toutes nos pensées et tous nos sentiments. L'aimer de toute notre âme et de tout notre pouvoir, c'est régler nos passions et nos désirs selon sa volonté; c'est faire pour lui toutes nos actions. Ainsi, mes frères, le vrai amour de Dieu doit sacrifier à Dieu l'homme tout entier, son cœur et sa volonté, son esprit et ses pensées, son âme et ses affections, ses forces et ses actions. Pour vous expliquer plus clairement ce grand précepte : l'amour de Dieu qui nous est commandé, doit être un amour de préférence, un amour de plénitude : deux caractères qui sont essentiels au vrai amour de Dieu, et sans lesquels il n'est que faux et apparent. (On expliquera chacun de ces caractères.)

Je dis d'abord que l'amour de Dieu doit être un amour de préférence, c'est-à-dire un amour en vertu duquel on préfère Dieu à toutes les créatures; voilà le tribut essentiel par lequel Dieu veut que nous rendions hommage à la souveraineté de son être. Il ne nous commande pas absolument de l'aimer d'un amour tendre et sensible; cette sensibilité n'est pas toujours en notre pouvoir. Il ne nous commande pas de l'aimer d'un amour fervent jusqu'à un certain degré : par condescendance à notre faiblesse, il n'a pas voulu nous le prescrire; mais il exige de nous, sous peine d'une éternelle réprobation, que nous l'aimions comme Dieu, par préférence à tout ce qui n'est pas Dieu. Remarquez bien ce terme de *préférence*; ce n'est pas une préférence vague et de pure spéculation; c'est une préférence d'action et de pratique; en sorte que nous soyons disposés, mais sincèrement, à perdre tout le reste, plutôt que de consentir à perdre un moment la grâce de Dieu : disposition tellement nécessaire, que s'il y a une seule chose au monde que nous aimions plus que Dieu, ou autant que Dieu, une seule chose que nous ne soyons pas disposés à sacrifier plutôt que d'encourir la disgrâce de Dieu, nous devons conclure que nous sommes prévaricateurs de la charité de Dieu; que nous ne l'aimons point, comme il nous l'ordonne; que nous lui faisons outrage, et que nous commettons un crime qui va, en quelque sorte, à la destruction de la Divinité.

Voyez la suite de cette preuve dans le premier point du sermon de Bourdaloue. Il faudra néanmoins ne se servir qu'avec grande prudence des suppositions qu'on trouvera dans ce discours.

Voilà, chrétiens, la première qualité de l'amour de Dieu, qui nous est commandé; examinez si vous la reconnaissez en vous : *Respondeat cor vestrum, fratres*, demande saint Augustin; l'amour de Dieu tient-il dans votre cœur la place qu'il doit y occuper? Est-il au-dessus de tout autre amour? Seriez-vous prêts à perdre plutôt vos biens, votre honneur, votre vie même, que d'offenser mortellement le Seigneur? N'avez-vous pas une attache excessive à ce que vous possédez? Votre cœur n'est-il pas partagé entre Dieu

et quelque créature? Pères et mères, n'avez-vous point pour vos enfants un amour que Dieu condamne, et qui est contraire à celui que vous devez avoir pour lui? (On suivra ce détail, que l'on trouvera à la fin du premier point de Bourdaloue.)

Le second caractère du vrai amour de Dieu, est la plénitude. La charité, dit l'Apôtre, est la plénitude de la loi : *Plenitudo legis est dilectio*. (Rom., XIII, 10.) Que veut dire tout cela, mes frères? Qu'il faut garder tous ses commandements, quelque difficiles qu'ils puissent être; par conséquent lui sacrifier toutes nos inclinations, tous nos désirs, lui soumettre toutes nos lumières, en captivant notre entendement; en un mot, que nous devons nous dévouer entièrement à lui, lui consacrer toutes les puissances de notre corps et de notre âme; c'est là proprement l'aimer de tout nous-même, et tel est l'amour qu'il exige essentiellement de nous. A la vérité nous ne pouvons remplir ce précepte dans toute sa perfection, tandis que nous sommes ici-bas; ce n'est que dans le ciel que notre amour sera parfait; mais nous devons et nous pouvons l'accomplir, autant que la faiblesse humaine nous le permet, en évitant soigneusement tout ce qui est contraire à la charité divine, tout ce que Dieu nous défend, et en pratiquant ce que Dieu nous ordonne, sous peine d'encourir son indignation.

Ici, mes frères, convenons qu'il y a dans le monde bien de l'illusion à l'égard de ce précepte; chacun se flatte d'aimer Dieu; et personne qui, étant interrogé s'il a de l'amour pour Dieu, ne réponde qu'il croit l'aimer. Mais, hélas! combien de gens se trompent et s'aveuglent sur ce point essentiel! Combien qui confondent le faux amour de Dieu avec le vrai amour; qui prennent l'inspiration qui les porte à aimer Dieu, pour l'amour même!

On finira, en donnant les marques par lesquelles on peut connaître si on aime Dieu; si on pense souvent à lui; si on aime à s'en entretenir, à en entendre parler, à méditer sa parole divine; si on est touché, lorsque Dieu est offensé, lorsqu'on cherche à lui plaire; si on souffre volontiers les maux, etc.

Les avez-vous, mes frères, ces marques de l'amour de Dieu? Tremblez, si, bien loin de les reconnaître en vous, vous vous en voyez de toutes contraires; humiliez-vous-en, gémissez-en, et demandez instamment au Seigneur de vous remplir du feu de la charité.

Supplions ensemble Jésus-Christ durant le saint Sacrifice; et travaillons incessamment à aimer véritablement un Dieu qui nous commande de l'aimer, un Dieu infiniment aimable; mais aimons-le par-dessus tout autre objet et de toute l'étendue de notre cœur, afin qu'après l'avoir aimé dans le temps, nous ayons le bonheur de l'aimer tous ensemble dans l'éternité. Amen.

Sur la facilité, l'utilité et la rareté de l'amour de Dieu. — *Diligas Dominum Deum*

tuum ex toto corde tuo, etc. (Deut., VI, 5; Matth., XXII, 37.) C'est en ce jour, mes frères, que l'Eglise nous rappelle le premier et le plus grand précepte du Seigneur, par lequel il nous commande de l'aimer, et de l'aimer de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toutes nos forces. Rien de plus juste et rien de plus indispensable que d'obéir à cette divine loi. Je vous en ai proposé, l'année dernière, les principaux motifs; c'est un Dieu, le Maître souverain de l'univers, qui nous l'a imposée; c'est un Dieu qui mérite par lui-même tout notre amour, qui seul le mérite tout entier, et qui est, à notre égard, d'une bonté infinie; faudrait-il de nouveaux motifs pour nous déterminer au précepte qu'il nous fait de l'aimer? Qu'est-ce qui pourrait donc nous empêcher d'y satisfaire? Serait-ce la difficulté ou l'impossibilité de l'accomplir? Ah! si vous avez été jusqu'à présent dans cette erreur, détrompez-vous aujourd'hui; comprenez une bonne fois combien il est facile à un chrétien d'aimer Dieu de la manière qu'il le commande: sentez en même temps les avantages que nous retirons de cet amour; mais aussi gémissons tous ensemble de ce qu'il y a si peu de chrétiens qui aiment véritablement Dieu.

Voici donc les deux propositions qui vont partager cet entretien. Le précepte de l'amour de Dieu est très-facile et très-utile à observer: c'est le premier point. Le précepte de l'amour de Dieu n'est observé que par très-peu de personnes: c'est le second point.

O esprit de charité, mettez aujourd'hui dans ma bouche des paroles de feu, de ce feu sacré dont vous êtes la source intarissable; embrasez mon cœur et ceux de tous mes auditeurs.

Premier point.—C'est du Seigneur lui-même, mes frères, que nous apprenons combien ce commandement, qu'il nous fait de l'aimer, est facile à observer. Voici comment il s'en expliquait au peuple par la bouche de Moïse. (Lisez le chap. XXX du *Deutéronome*.) Le précepte que je vous fais aujourd'hui n'est point au-dessus de vous: *Mandatum hoc, quod ego præcipio tibi hodie, non supra te est*. Il n'est point tellement éloigné de vous, qu'il faille le chercher à grands frais, s'élever dans le ciel, ou traverser les mers pour pouvoir l'accomplir: il est tout près de vous, et vous pouvez aisément, avec le secours de la grâce, faire tout ce qui vous est ordonné: *Neque procul positum*. Oui, mes frères, rien ne vous est plus facile que d'aimer Dieu; vous en conviendrez bientôt avec moi, si vous considérez attentivement le rapport que notre cœur a avec Dieu, celui que Dieu a avec nous, et le secours qu'il nous offre pour l'aimer parfaitement. Notre cœur est fait pour aimer Dieu, Dieu est par lui-même le seul objet capable de contenter notre cœur, et la grâce qui nous est donnée pour nous acquitter de cette obligation d'aimer Dieu par-dessus tout, nous fait vaincre et nous adoucit même toutes les

difficultés que nous y trouvons depuis la chute de notre premier père. Reprenons chacune de ces propositions.

Aucun de vous qui ne doive recevoir un plaisir singulier à s'instruire de ces consolantes vérités. C'est un principe dont tous les docteurs conviennent, que le cœur de l'homme se porte naturellement à aimer le bien. Le rapport que notre cœur, ou que notre volonté a avec le bien que l'entendement lui présente, est si intime et si essentiel, que dès qu'elle l'aperçoit, elle se sent portée puissamment vers cet objet ; ce qui a fait dire à saint Augustin, que l'amour est la vie du cœur, et qu'il ne peut vivre sans lui : *Vita cordis amor est ; omnino impossibile est ut sine amore sit cor*. L'esprit est fait pour penser, la mémoire pour se ressouvenir, le cœur est fait pour aimer ; c'est sa fonction capitale, c'est son repos : mais plus un objet est excellent, plus il est digne d'amour ; nous aimons plus, à proportion que nous découvrons plus ou moins de mérite dans les sujets auxquels nous donnons notre cœur.

Il faudra rendre sensible cette idée de l'amour en général par quelques comparaisons prises de l'amour qu'on a pour les richesses, pour quelques personnes, prenant garde cependant de ne rien dire qui puisse choquer les oreilles chastes.

Cela supposé, je dis que nous trouvons dans notre cœur un penchant, une inclination, un mouvement continu qui nous porte vers Dieu comme vers le seul objet qui puisse le contenter, de manière que dans les accidents imprévus qui viennent troubler notre cœur, nous réclamons d'abord la Divinité, et nous mettons toute notre ressource dans cette bonté souveraine, qui peut nous sauver des périls où nous nous trouvons, et nous être favorable lorsque tout nous est contraire : en un mot, notre cœur n'est créé que pour aimer un souverain bien, et, selon la belle pensée de saint Augustin, il est toujours dans l'inquiétude, lorsqu'il est privé de cet amour. Et pourquoi cela ? C'est à cause du rapport que nous avons avec Dieu. Créés que nous sommes à son image, aucune créature ne peut remplir le vide et la capacité de notre cœur ; en lui seul nous trouvons l'objet qui peut nous rendre heureux ; hors de lui, quoi que nous puissions aimer, il nous manque toujours quelque chose, puisque toutes les créatures sont essentiellement bornées, et par conséquent imparfaites ; ainsi il nous reste quelque chose à désirer ; notre âme ne peut être satisfaite ; mais dès que nous nous portons à Dieu, que nous nous unissons à lui par l'amour, que nous nous y attachons comme à notre dernière fin, nous goûtons le repos que nous avons cherché inutilement ailleurs. Hé ! comment notre âme ne serait-elle pas contente, lorsqu'elle aime véritablement Dieu ? Ne renferme-t-il pas toutes les perfections qui nous charment dans les créatures ? Ne les possède-t-il pas dans un degré éminent, et sans mélange du moindre défaut ?

On pourra insérer ici quelques saintes affections tirées des ouvrages de piété, ou plutôt de son propre cœur, par exemple : Hé ! Seigneur, qui aimerai-je si ce n'est vous ? Qui est plus capable que vous d'attirer tout mon amour ? Je suis fait pour vous aimer, et vous pouvez seul remplir le vide de mon cœur. Oui, je vous aimerai ; je n'aimerai rien que pour vous, rien qu'en vous : *Domine, tu scis quia amo te*. (Joan., XXI, 15.) C'est en vain que je chercherais hors de vous quelque autre objet ; leur possession ne me causerait que de l'inquiétude, c'est en vous seul que je puis établir mon bonheur et ma joie : *Inveni quem diligit anima mea ; tenui eum, nec dimittam*. (Cant., III, 4.)

Comment, mes frères, pourrions-nous trouver de la difficulté à aimer Dieu ? D'où pourrait-elle naître ? Ce n'est pas de sa part ; il n'a rien que d'aimable, de quelque côté qu'on le considère ; ce ne peut donc être que de la part de nos passions qui nous entraînent vers les objets créés ; mais la grâce nous facilite la victoire du penchant qui nous y porte ; c'est comme un charme secret qui fait disparaître toute la peine qui s'y rencontre, grâce que le Seigneur nous offre, et qu'il ne tient qu'à nous d'obtenir.

On pourra mettre ici un détail pour ceux qui ont de fortes attaches à quelques personnes, ou aux biens terrestres. On leur proposera de faire la prière de saint Augustin avant sa conversion, pour rompre les chaînes qui les tiennent attachés aux créatures.

Et s'il vous faut, mes frères, un second motif pour vous engager à vaincre cette difficulté, faites attention aux avantages inestimables qui accompagnent l'amour divin. Il faudrait plus d'un discours pour vous les expliquer ; je me réserve à vous en parler plus au long dans la suite. Tous les biens viennent avec lui ; dès que nous aimons Dieu, nous sommes véritablement riches, quelque pauvres que nous puissions être d'ailleurs ; comme, au contraire, nous sommes très-misérables, lorsque l'amour de Dieu ne règne pas dans nos cœurs, quelque heureux que nous soyons selon le monde : le véritable honneur, la joie la plus pure, les richesses les plus solides en sont les fruits ; bien plus, Jésus-Christ nous assure que, dès que nous aimons véritablement Dieu, nous devenons, pour ainsi dire, une même chose avec lui ; la sainte Trinité habite en nous d'une manière particulière, et y réside comme dans son temple : *Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus*. (Joan., XIV, 23.)

Qu'y a-t-il donc, mes frères, de plus désirable que l'amour de Dieu ? Ne devrions nous pas faire sans cesse la prière d'un grand saint : Seigneur, donnez-moi votre amour, et je serai assez riche ; je ne vous demande rien autre chose : *Amorem tuum solum mihi dones ; nec ultra aliud posco*. (S. IGN.)

Qui ne croirait, après tout ce que nous venons de dire, que l'amour de Dieu ne régnât dans le cœur de tous les hommes, et surtout des chrétiens, puisque non-seulement Dieu le leur commande ; mais encore rien

ne leur est plus facile : néanmoins je le dis en gémissant, et il n'est que trop vrai ; cet amour, ce véritable amour de Dieu est extrêmement rare ; écoutez-en la preuve, et voyez si cette proposition ne se vérifie pas en vous ; nous allons l'examiner dans le second point.

Deuxième point. — Vous êtes peut-être surpris, mes frères, en entendant dire que l'amour de Dieu est très-rare, même parmi les chrétiens ; il n'est cependant que trop vrai, et plutôt à Dieu que nous eussions moins de raisons de nous convaincre de cette triste vérité ! Presque tous disent qu'ils aiment Dieu de tout leur cœur ; mais dans la plupart la conduite dément leur parole. En voulez-vous une preuve sensible, voyez en quoi consiste l'amour de Dieu. Aimer Dieu, c'est le préférer à toutes choses ; c'est être disposé à tout souffrir, à tout perdre, à donner même sa vie, plutôt que de perdre sa grâce ; aimer Dieu, c'est lui vouloir du bien, chercher sa gloire, par conséquent, être sensible aux outrages qu'on lui fait, le servir, accomplir sa volonté, être soumis à sa providence, et travailler à le faire servir par les autres ; aimer Dieu, c'est penser souvent à lui, c'est lui rapporter ses actions, désirer de le voir ; aimer Dieu, c'est aimer ce qui lui appartient, par conséquent, aimer à pratiquer les exercices de la religion, écouter sa divine parole, c'est aimer l'Eglise qui est son Epouse ; enfin, aimer Dieu, c'est aimer le prochain ; car comment, dit saint Jean, *celui qui n'aime pas le prochain, qu'il voit, aimera-t-Dieu qu'il ne voit pas ?* (I Joan., IV, 20.)

Or, mes frères, est-ce ainsi que la plupart des hommes et même des chrétiens aiment le Seigneur ? (On reprendra par ordre chacun des articles qu'on a indiqués.)

1° Plusieurs ne s'exposent-ils pas tous les jours à perdre la grâce, et ne la perdent-ils pas en effet, pour un vil intérêt, pour quelques pieds de terre, pour un vain point d'honneur, pour un plaisir brutal, pour une amitié criminelle ? Est-ce donc là préférer Dieu à toutes choses ?

2° Se trouve-t-il beaucoup de chrétiens qui soient sensibles à la gloire et aux intérêts de Dieu ? On ne voit, on n'entend parler que de scandale ; où sont ceux qui s'y opposent ? Nous attaque-t-on, ou quelques-uns de nos proches ou de nos amis, notre zèle s'enflamme : s'agit-il des outrages faits au Seigneur, nous sommes tranquilles. Est-ce donc là aimer Dieu plus que nous-mêmes ? Est-ce là avoir pour lui un amour qu'on appelle de bienveillance ?

3° Où sont les chrétiens qui aiment à penser à Dieu, à s'en occuper, à lui offrir leur travail et leurs peines ; qui se font un plaisir de le servir et de pratiquer les exercices de la religion ? Où sont ceux qui souffrent volontiers pour son amour tout ce qui leur arrive de fâcheux, qui sont soumis à toutes les dispositions de sa providence ?

4° Est-il rien de plus rare que la charité chrétienne qui nous fait aimer le prochain en vue de Dieu ? Que d'inimitiés, de procès, de disputes, etc.,

Disons plutôt, mes frères, qu'il n'est rien de plus commun que l'amour qu'on a pour le monde, pour les choses du monde, pour soi-même ; c'est à cela qu'on rapporte toutes ses affections, ses discours, ses travaux.

On fera un détail et une application, on pressera les auditeurs de rentrer dans leur propre cœur ; on fera usage de ce beau passage de saint Chrysostome : *Ne mihi dicas : Diligo Deum etiam plusquam meipsum ; verba sunt ista ; ostende ipsis operibus* : « Ne me dites point : J'aime Dieu, et je l'aime plus que moi-même ; ce sont là des paroles ; faites voir cet amour par vos actions. » Si vous l'aimez plus que vous-mêmes, montrez que vous l'aimez plus que votre argent, et alors je vous croirai ; mais comme vous ne renoncez pas à vos plus petits intérêts pour l'amour de Dieu, comment puis-je croire que vous l'aimez plus que vous-mêmes ?

Concluons cet entretien, et convenons qu'un très-grand nombre de chrétiens se trompent eux-mêmes en se persuadant qu'ils aiment véritablement Dieu, tandis qu'ils n'ont pour lui qu'un amour faux et apparent, un amour superficiel, un amour qui n'est que dans leur bouche, et non dans leur cœur. Fasse le Ciel que ce que vous venez d'entendre, serve à vous embraser tous de l'amour de Dieu, tel qu'il nous est commandé, que vous y viviez, et que vous y perséveriez jusqu'à la mort ! il sera un gage assuré de l'immortalité.

XVIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la paresse dans les exercices spirituels. Sur les jugements téméraires. Sur la charité envers les malades.

Sur la paresse dans les exercices spirituels. — *Ecce offerebant ei paralyticum jacentem in lecto* : « On présenta à Jésus un paralytique étendu sur son lit. » (Matth., IX, 2.)

Nous lisons en ce jour, mes frères, un miracle des plus éclatants et en même temps des plus instructifs que le Sauveur ait opérés durant sa vie évangélique. Etant venu à Capharnaüm, ville de Galilée, qui fut le séjour ordinaire de ses prédications, entre un grand nombre de malades qu'il guérit, il y en eut un dont la guérison est racontée plus en détail ; c'est celle d'un paralytique si perclus de tous ses membres, que, ne pouvant se remuer, quatre personnes le portèrent étendu sur son lit pour le présenter au Sauveur. Leur foi le toucha si fort, qu'il guérit le malade à l'instant si parlaientement, qu'il eut assez de force pour prendre le lit sur lequel il était étendu, et l'emporter en sa maison.

Remarquez, chrétiens, ce qui engage l'Eglise à nous proposer aujourd'hui cette guérison miraculeuse : après nous avoir mis devant les yeux, dimanche dernier, le grand précepte de l'amour de Dieu que Jésus-Christ a renouvelé ; comme elle sait que nous nous relâchons insensiblement, que nous tombons dans la négligence (la langueur est

une espèce de léthargie ou paralysie spirituelle), elle veut aujourd'hui nous ranimer, nous soutenir dans la ferveur de la charité, et guérir ceux d'entre nous qui auraient eu le malheur de tomber dans le vice de la paresse, qui nous est représenté par la maladie de cet homme dont il est parlé dans notre Evangile.

Appliquez-vous, mes frères, à ce que je me propose de vous dire sur cette maladie de l'âme, que l'on nomme la paresse. Je vous expliquerai d'abord ce que l'on entend par le vice de la paresse, et quelle est la grandeur de ce mal. Je vous instruirai ensuite, en parcourant notre Evangile, des remèdes que l'on doit prendre pour s'en guérir : la maladie et les remèdes de la paresse feront le sujet de cet entretien.

Souffrez, divin Sauveur, que je vous présente tous les paralytiques de cette paroisse, qui sont bien plus dignes de compassion que celui que vous guérites à Capharnaüm; disposez-les à profiter de la divine parole; faites, par votre grâce, que tous s'en retournent de cette église parfaitement guéris, et remplis de ferveur dans votre service.

Premier point. — La paresse dont nous parlons ici, n'est pas précisément la négligence à travailler; c'est, selon saint Thomas et les maîtres de la vie spirituelle, un ennui et un engourdissement de l'âme en ce qui regarde les exercices spirituels; autrement, c'est un dégoût de la vertu, accompagné d'une grande négligence à s'instruire et à s'acquitter de ses devoirs, par la difficulté qu'on y trouve et qu'on n'a pas le courage de surmonter. Quoique les exercices de dévotion soient en eux-mêmes très-consolants et très-agréables; quoique la vertu n'ait rien que d'aimable, néanmoins la misère de notre nature, gâtée par le péché d'origine et par nos fautes personnelles, nous y fait trouver de la peine et un sujet d'affliction et de tristesse; c'est dans cette tristesse ou ennui du bien spirituel et du service divin, que consiste le vice de la paresse; vice très-commun, et néanmoins peu connu, que presque personne ne se reproche, qui est cependant très-blâmable en lui-même, et dont les suites sont des plus mauvaises : *Acedia*, dit saint Thomas, *est dupliciter mala, et secundum se, et secundum effectum.*

On étendra ces subdivisions. 1^o Elle est blâmable en elle-même; puisqu'elle est directement contraire à l'amour que nous devons avoir pour Dieu; amour qui doit nous inspirer du goût pour la piété, et une sainte joie en ce qui regarde le service de Dieu. Or, le propre de la paresse est de dégoûter des pratiques de dévotion, et de s'attrister des actes de religion que Dieu nous ordonne par lui-même ou par l'Eglise.

(Ici on fera le portrait d'un paresseux.) C'est une personne qui ne s'acquie qu'avec répugnance de ses prières journalières, qui se fait un monstre de l'accomplissement des préceptes que Dieu nous a imposés, soit pour la sanctification des fêtes et le sacrifice que nous lui devons faire de notre cœur, soit

pour l'obligation d'aimer le prochain, d'obéir à nos supérieurs, de garder la loi d'abstinence et du jeûne; en un mot, c'est un homme pour qui le joug de l'Evangile est insupportable; pour les choses du monde, il s'y porte avec empressement, elles font le sujet de sa joie; pour les choses de Dieu, il est tout de glace, elles sont pour lui une espèce de supplice. Jugez, mes frères, combien une telle disposition est ennemie de la charité, combien elle déplaît à Dieu; aussi l'apôtre saint Paul déclare-t-il qu'elle donne la mort à l'âme : *Sæculi tristitia mortem operatur.* (II Cor., VII, 10.)

On fera réfléchir les auditeurs, et on les exhortera à s'examiner eux-mêmes. N'est-ce point votre portrait que je viens de tracer, jeunes personnes qui m'écoutez; vous qui ne vous réjouissez que dans les plaisirs et les amusements du monde, pour qui les Offices divins n'ont que de l'ennui; vous chefs de famille, qui dérobez à peine à vos affaires temporelles quelques moments dans une semaine, pour réciter à la hâte queques prières, et pour assister à une basse Messe? Ecoutez la malédiction que le Seigneur prononce contre ceux qui le servent d'une manière si indigne de sa souveraine majesté : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter.* (Jerem., XI, VIII, 10.)

Mais si le vice de la paresse est si blâmable en lui-même, il n'est pas moins pernicieux dans ses suites. Que peut produire le dégoût des choses spirituelles, sinon toute sorte de mauvais effets? On peut bien lui appliquer ce que dit le Saint-Esprit de l'homme paresseux : *Per agrum hominis pigri transivi : et ecce totum repleverant urticae* : « J'ai passé par le champ du paresseux, et je l'ai trouvé tout en friche. » (Prov., XXIV, 31.)

Telle est l'âme du chrétien attaqué du vice de la paresse : elle est déstituée de toutes les vertus, par conséquent de bonnes œuvres. Ce n'est pas tout, les vices y entrent les uns après les autres; la paresse en est la mère; elle enfante surtout la pusillanimité, le découragement et quelquefois même le désespoir, souvent l'indignation contre ceux qui aiment à la vertu, enfin l'oisiveté qui fait perdre tout le temps, et qui enseigne toute sorte de maladies. Enfin, mes frères, il y a peu de vices qui damnent aussi infailliblement que celui-ci, d'autant plus qu'il aveugle celui qui en est domné; surtout s'il n'a pas des passions violentes, il se croit bon, parce qu'il n'est pas méchant; quel mal fais-je, dit-il? A la vérité je ne fais pas grand bien, mais je ne fais tort à personne.

Il faudra réfuter ce prétexte dont les paresseux s'autorisent, et leur faire sentir que la sentence du serviteur paresseux est déjà prononcée; que quiconque ne fait pas valoir le talent qu'il a reçu de Dieu, doit s'attendre à être jeté, pieds et mains liés, dans les ténèbres de l'enfer; et que lorsque nous omettons en choses importantes nos devoirs généraux ou particuliers, nous sommes en état de damnation. Après qu'on aura rappor-

quelques textes de l'Écriture, où cette vérité est clairement exprimée : *Inutilem servum ejicite*, etc. (*Matth.*, XXV, 30), on pressera vivement les auditeurs de sortir de cet état de paresse où ils sont réduits : *Usquequo, piger, dormies?* (*Prov.*, VI, 9.) Lisez tout cet endroit : *Surge, qui dormis, et exsurge.* (*Ephes.*, V, 14.) Ouvrez les yeux de votre foi; sentez tout le mal de votre âme, et le danger qui vous menace. J'ai tâché de vous le faire voir; écoutez à présent les remèdes que vous devez employer pour vous guérir.

Deuxième point. — Notre Évangile nous présente d'une manière bien sensible le remède au vice de la paresse, figurée par la paralysie. D'abord nous y voyons qu'un chrétien attaqué de ce vice, manque de force et de courage pour travailler lui-même à sa guérison; languissant, assoupi, et pour ainsi dire sans mouvement, il néglige de faire les premières démarches vers le Sauveur. Que faut-il donc faire? Il est besoin que le Sauveur lui-même par une faveur particulière le visite le premier, en le fortifiant d'un secours extraordinaire, et que des personnes charitables s'intéressent en sa faveur, qu'elles offrent des prières, des supplications, qu'elles redoublent même leurs instances pour lui obtenir des grâces de conversion. Ainsi en agirent ceux qui présentèrent au Sauveur le paralytique de ce jour : que de mouvements ne se donnèrent-ils pas pour pouvoir le descendre dans le lieu où Jésus-Christ prêchait? etc.

Voilà, âmes justes, une image de ce que le zèle pour la conversion des chrétiens lâches et paresseux devrait vous faire entreprendre : vous, pères et mères, pour vos enfants, qui depuis tant d'années négligent de fréquenter les sacrements; vous, femmes chrétiennes, pour vos époux, etc.

Mais en vain, chrétien paresseux, priera-t-on pour vous; en vain Jésus-Christ vous préviendra-t-il de sa grâce, si vous ne répondez aux secours qui vous sont offerts. Faites attention à ce que Jésus-Christ dit au paralytique. Qu'exige-t-il de lui? La confiance, c'est-à-dire une foi ferme et assurée qu'il pouvait être guéri. Que lui ordonne-t-il? De se lever, de prendre son lit et de marcher. Que vous apprend tout cela? Que bien loin de désespérer de votre guérison, vous devez être sûrs qu'elle est non-seulement possible, mais facile avec la grâce; Dieu la désire infiniment, il vous en offre les moyens.

Il faut remarquer ici que le vice de la paresse est quelquefois un effet du tempérament, d'un caractère lent, d'un courage lâche, d'une timidité naturelle, plus souvent de la crainte de la peine. Il peut aussi venir de l'orgueil qui empêche de rien entreprendre de peur de ne pas réussir; quel que soit le principe de votre paresse, soit tempérament, soit crainte de la peine, soit orgueil, vous pouvez le vaincre; vous en viendrez à bout, si vous le voulez sincèrement. Prenez donc courage : *Confide, fili*; levez-vous à la parole du Sauveur, il vous le commande; *Surge*; sortez de cet état de langueur; don-

nez des marques d'un vrai chrétien; marchez, agissez et servez-vous des différentes armes que les saints docteurs nous fournissent pour combattre et détruire en nous la paresse. Ils observent qu'il est des vices qui se vainquent par la fuite des objets qui peuvent les exciter; d'autres par la résistance positive.

Accoutumez-vous donc à faire de fréquentes considérations sur la beauté de la vertu et sur ses avantages inestimables; ne passez aucun jour sans vous rappeler la vie laborieuse de Jésus-Christ et combien il a souffert pour vous depuis son incarnation jusqu'à sa mort. (Détail des peines du Sauveur durant sa vie cachée, sa vie publique et souffrante.) Remettez-vous aussi devant les yeux les travaux des apôtres, des martyrs, des vierges, etc. Montez en esprit, dans les cieux, et voyez la couronne qui vous est préparée, si vous agissez, si vous combattez en soldats chrétiens; descendez en même temps dans les enfers; considérez la place que vous y occuperez éternellement, si vous ne surmontez votre amour pour le repos.

Oui, chrétiens, je vous le promets; si vous faites assidûment ces saintes réflexions, vous viendrez à bout de vous vaincre, vous prendrez goût aux exercices de piété. Mais à la considération ayez soin d'ajouter l'action; trouvez le secret de charmer, pour ainsi dire, votre paresse, en variant vos exercices; partagez votre journée entre les devoirs de la religion et les travaux propres de votre état; surtout, ne manquez jamais de vaquer à la prière dès le matin, et de demander à Dieu la force de remplir chrétiennement vos obligations; ne soyez jamais oisifs; et durant votre travail ayez soin de vous occuper de temps en temps en la présence du Seigneur, qui prend plaisir à vous voir remporter la victoire sur le démon et sur vous-mêmes; gardez-vous de vous laisser abattre par la longueur du travail; ne pensez qu'à souffrir la peine du jour présent, et même de l'action à laquelle vous êtes occupés; pourquoi vous tourmenter au sujet du lendemain; le même Dieu qui vous soutient aujourd'hui, vous fortifiera demain; enfin, approchez le plus souvent que vous pourrez des sacrements de pénitence et d'Eucharistie, dont le propre effet est de nous délivrer de notre faiblesse naturelle, de nous animer à la vertu, et de nous faire vivre de la vie de Jésus-Christ. Choisissez à cet effet un médecin habile et expérimenté, qui vous aidera à pratiquer les moyens que je viens de vous prescrire, et plusieurs autres que l'Esprit de Dieu lui suggérera.

Il en est de la paralysie de l'âme, comme de celle du corps; il faut des gens experts et savants pour guérir l'un et l'autre. Ne différez pas, chrétiens, à mettre la main à l'œuvre; votre mal est grand, mais il n'est pas sans remède; le Seigneur vous parle par notre bouche; si vous différez à lui obéir, votre maladie s'augmentera, et vous périrez. Hélas! il ne vous reste peut-être que quelques jours pour remporter le prix d'une

gloire immortelle, voulez-vous donc la perdre par votre paresse? Où serait votre prudence, si, pour éviter une peine passagère, vous perdiez des biens infinis, et vous vous attiriez des supplices éternels?

En finissant, on recommandera aux auditeurs de travailler, dès ce jour même, à la guérison de leur âme, en réfléchissant sur ce qu'ils viennent d'entendre, en priant Jésus-Christ de faire en leur faveur un miracle de sa toute-puissance, en assistant au reste de l'Office avec plus de religion qu'ils n'ont fait jusqu'ici, et en donnant dans la suite des marques de la ferveur chrétienne. Pour vous, âmes justes et ferventes, prenez garde de vous relâcher, continuez vos prières pour la conversion des chrétiens négligents, bénissez-le à l'exemple de ces peuples dont il est parlé dans l'Evangile; bénissez-le du pouvoir qu'il a donné aux hommes de guérir les plaies de nos âmes; tâchez de croître tous les jours dans son amour; vous vous rendrez dignes de le voir et de l'aimer durant toute l'éternité.

Sur les jugements téméraires. — *Cum vidisset Jesus cogitationes eorum, dixit: Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris? (Matth., IX. 4.)* C'est la réponse que le Sauveur du monde donna autrefois à des personnes mal intentionnées, qui l'accusaient en eux-mêmes de blasphème pour avoir dit à un paralytique, qui lui fut présenté, qu'il lui pardonnait ses péchés. Qui peut, disaient-ils en eux-mêmes, remettre les péchés, si ce n'est Dieu même? Cet homme blasphème, en s'attribuant ce pouvoir. Mais Jésus pénétrant le fond de leur cœur, leur reprocha le jugement téméraire qu'ils formaient sur son compte; pour leur prouver qu'il avait véritablement le pouvoir de remettre les péchés, il commanda au paralytique de se lever, d'emporter son lit, et de s'en aller dans sa maison; ce qu'il fit à l'instant.

Nous trouvons, mes frères, dans cet Evangile, une preuve des plus évidentes de la divinité de Jésus-Christ: il est bien consolant pour nous de savoir qu'il a pénétré le fond des cœurs, qu'il a remis les péchés, et qu'il a opéré des miracles par sa propre vertu, ce qui ne peut convenir qu'à un Dieu. Réjouissons-nous d'avoir de telles preuves de ce que la foi nous enseigne; adorons-le comme vrai Dieu et vrai homme; mais aussi profitons des leçons qu'il nous a faites; apprenons de la réponse qu'il donna à ceux qui pensaient mal de lui, apprenons, dis-je, à ne jamais juger témérairement notre prochain, à interpréter toujours ses actions en bonne part, autant qu'il sera possible: c'est à quoi je viens vous exhorter dans cet entretien, où je me propose de vous parler du jugement téméraire.

Je vous montrerai dans un premier point, combien le jugement téméraire est contraire aux droits de Dieu et à la charité chrétienne; vous apprendrez ensuite combien ses effets sont funestes; de-là vous conclurez combien vous devez craindre un péché dont on se fait si peu de scrupule dans

le monde; sur lequel les personnes même, qui font profession de piété, s'aveuglent souvent, et que peu de personnes se reprochent.

Pour parler sur cette matière avec précision et avec l'exactitude de la saine théologie, il faut lire saint Thomas (II-II, quæst. 60, art. 2, 3 et 4; le *Pasteur apostolique*, tom. II, dans l'explication du huitième commandement de Dieu; BOURDALOUE, tom. III, pour le vendredi de la 5^e semaine. Le P. NEPVEU fait là-dessus des réflexions très-justes, tom. III de ses *Pensées*, pour le 11 septembre.

Premier point. — Qu'est-ce que le jugement téméraire? Juger témérairement, c'est juger mal de quelqu'un, et le condamner sur de légères apparences.

On expliquera cette définition, et on fera voir la différence du simple soupçon et du jugement. On expliquera en quels cas le jugement est téméraire; on fera surtout remarquer qu'on ne prétend pas parler des différentes pensées ni même des soupçons involontaires contre le prochain, dont les âmes justes ne sont pas exemptes; mais des pensées volontaires, des soupçons pleinement délibérés, des jugements que l'on forme avec connaissance, sur des indices légers et sans cause suffisante contre la probité du prochain.

Pour connaître combien le jugement téméraire est condamnable dans un chrétien, considérons-le d'abord dans sa nature: 1^o Il fait injure à Dieu qui le défend expressément, et qui s'est réservé le droit de juger les hommes; 2^o il renferme une véritable injustice envers le prochain, en le condamnant sans aucun droit et même contre toute équité. Deux vérités qui, étant développées, démontrent clairement que le jugement téméraire, en matière notable, est de sa nature un grand péché.

Je dis donc: 1^o que juger témérairement de son prochain, c'est faire injure au Seigneur. Et pourquoi? c'est qu'il a défendu expressément de nous juger les uns les autres, à moins qu'il ne nous en ait donné le pouvoir.

On citera quelques passages: *Non facies quod iniquum est; nec injuste judicabis. Ego Dominus.* (Levit., XIX, 15.) Précepte qui a été renouvelé si expressément par Jésus-Christ: *Nolite judicare, nolite condemnare.* (Matth., VII, 1; Luc., VI, 37.) Précepte dont saint Paul a tant recommandé l'observation: *Nolite ante tempus judicare.* (I Cor., IV, 5.) Et l'apôtre saint Jacques a déclaré formellement, chap. IV, vers. 11, que juger son frère, c'est violer la loi, c'est la mépriser: *Qui judicat fratrem suum, detrahit legi, et judicat legem.* Hel qui êtes-vous, continue le même apôtre, vous qui jugez le prochain? « Tu autem quis es, qui judicas proximum? » Ne savez-vous pas qu'il n'y a qu'un législateur et qu'un juge, qui peut perdre et qui peut sauver? « Unus est legislator et iudex, qui potest perdere et liberare. » (Jac., IV, 11, 12.)

Nouvelle raison qui rend le jugement té-

méraire très-injurieux à Dieu, c'est une usurpation de sa souveraineté; lui seul, en qualité de Créateur et de souverain Maître des hommes, a l'autorité de les juger. Jésus-Christ même, en qualité d'homme, n'aurait pas le pouvoir de juger le monde. Aussi, que nous apprend l'Evangile? Que ce pouvoir lui avait été donné de son Père; et comme il n'a pas pris de lui-même la qualité glorieuse de pontife, aussi ne s'est-il pas attribué celle de juge: *Ego non judico quemquam.* (Joan., VIII, 15.)

Concluez de là, mes frères, ce qu'on doit penser des chrétiens qui se donnent la liberté de juger leur prochain, sans en avoir reçu de Dieu aucun pouvoir. N'est-ce pas attenter sur son autorité et entreprendre sur ses droits? Vous est-il donc permis de juger, de condamner le serviteur d'autrui? *Tu quis es, qui judicas alienum servum?* vous dit saint Paul. S'il tombe, ou s'il demeure ferme, ce n'est point à vous d'en connaître: *Domino suo stat, aut cadit.* (Rom., XIV, 4.) Pourquoi, demande là-dessus saint Chrysostome, jugez ce qui ne vous regarde pas? Cette personne, dont vous condamnez les actions et peut-être les intentions, est-elle votre sujet? Devez-vous en répondre à Dieu? Si cela est, veillez sur elle, sans blesser les règles de la charité; procurez son salut; prenez toutes les mesures que la prudence dicte, pour l'éloigner du péché et pour lui faire remplir les devoirs du christianisme. (On pourra ajouter quelque chose pour les parents, maîtres et autres supérieurs.) Mais combien de fois ne vous arrive-t-il pas de juger et de condamner ceux même qui ne vous sont point soumis, et peut-être vos propres supérieurs? Ignorez-vous donc que la première condition, pour exercer les fonctions de juge, c'est l'autorité légitime, et que Dieu se l'étant réservée, vous usurpez un droit qui ne vous appartient pas? Vous lui désobéissez, vous l'offensez, surtout lorsque vous jugez des intentions du prochain sur de légères apparences, et que vous n'épargnez pas même ceux qui sont au-dessus de vous, et que Dieu a établis pour vous conduire.

Le jugement téméraire n'est pas seulement condamnable par l'injure qu'il fait à Dieu; l'injustice dont il nous rend coupables envers le prochain en augmente encore plus la malice; il est directement contraire à la charité qui défend de penser mal du prochain sans de justes causes: *Charitas non cogitat malum* (1 Cor., XIII, 3); elle aime mieux être trompée par une trop grande facilité à bien juger, que de l'être par une trop grande rigueur à condamner. La charité nous oblige à traiter notre frère comme nous voudrions être traités nous-mêmes: or, voudrions-nous qu'on nous condamnât sans sujet? Non, sans doute; nous avons droit à l'estime de notre prochain, tant que nous ne faisons point d'actions mauvaises par elles-mêmes. Pourquoi donc n'observons-nous pas cette règle à l'égard de nos frères? Nous nous croirions coupables si, par nos médisances, nous avions terni la réputation de

quelqu'un; nous croirions-nous donc innocents quand, par nos jugements téméraires, nous lui faisons perdre le droit à notre estime?

On citera le reproche que saint Paul faisait aux premiers chrétiens, dans ses Lettres aux Corinthiens et aux Romains. Les fidèles circoncis méprisaient les gentils qui ne l'étaient pas; et les gentils convertis blâmaient les fidèles qui voulaient se distinguer par la circoncision. Ceux qui s'abstenaient des viandes immolées aux idoles condamnaient ceux qui en usaient; et ceux qui en usaient censuraient ceux qui voulaient s'en abstenir. Quel langage leur tient l'Apôtre? Il leur défend de se juger ainsi: *Non ergo amplius invicem judicemus: tu autem quid judicas fratrem tuum? aut tu quare spernis fratrem tuum? omnes enim stabimus ante tribunal Christi.* (Rom., XIV, 10, 13.) Injustice d'autant plus criante, que souvent on juge sur des rapports d'autrui, souvent infidèles, ou sur de simples conjectures; on juge des intentions par les actions; on impute une intention mauvaise à une action qui a pu être faite par un bon motif; enfin, on juge par prévention, par aversion, par chagrin, par intérêt, ou par quelque autre semblable motif que la passion suggère. Quoi de plus injuste que de tels jugements, puisqu'ils sont portés sans autorité, sans connaissance et sans intégrité? (On rendra tout ceci sensible par quelque détail et par quelque comparaison.)

Est-on mal disposé à l'égard de quelqu'un? on interprète en mal tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait. Est-on envieux, intéressé? on croit aisément tout ce que l'on entend dire contre son prochain; on le soupçonne, on l'accuse.

Que diriez-vous, mes frères, d'un juge établi pour prononcer sur la vie et sur la mort des hommes? qu'en diriez-vous, s'il portait contre quelqu'un un arrêt de mort, sans preuve suffisante du crime de l'accusé? Ne le croiriez-vous pas digne de la peine qu'il fait subir injustement? Voilà néanmoins ce que vous faites toutes les fois que vous condamnez au dedans de vous-mêmes votre prochain; que vous lui imputez quelque faute considérable, sans en avoir une certitude capable de déterminer un homme prudent à porter un témoignage ou à rendre un jugement contre quelqu'un: *In quo judicas alterum, te ipsum condemnas: eadem enim agis quæ judicas.* (Rom., II, 1.) Et quoi de plus facile que d'être trompé dans ses jugements? Qui sait ce qui est dans l'homme? Qui peut pénétrer ses intentions? *Quis hominum scit quæ sunt hominis?* (1 Cor., II, 11.) N'arrive-t-il pas tous les jours que l'on blâme ce qui est estimable? Le cœur de l'homme est tellement perverti, qu'il penche toujours plus vers le mal que vers le bien.

Concluons donc, avec saint Bonaventure, que nous devons fuir le jugement téméraire, comme une peste cachée, mais très-dangereuse, qui chasse Dieu d'un cœur, et qui blesse la charité fraternelle: *Occulta pestis, sed gravissima, quæ Deum fugat, et fraternam*

lacerat charitatem. Ce n'est pas néanmoins en cela seul que consiste sa malignité ; les effets funestes qu'il produit, surtout dans ceux qui s'y laissent aller, la mettront dans un plus grand jour.

Deuxième point. — Saint François de Sales, dans son excellent ouvrage qui a pour titre : *Introduction à la vie dévote*, traitant cette matière, dit que les jugements téméraires produisent l'inquiétude, le mépris du prochain, l'orgueil, la complaisance de soi-même, et cent autres effets très-pernicieux, entre lesquels la médisance tient le premier rang ; rien de plus vrai que la doctrine de ce grand saint. De cette source empoisonnée, je veux dire des jugements que l'on forme à la légère au préjudice du prochain, naissent une infinité d'autres désordres : désordres dans les familles, dans la conversation, dans la société civile, et surtout dans ceux qui sont sujets à ces jugements téméraires.

On détaillera les maux qu'ils causent dans le sein des familles, les jalousies entre les époux et les épouses, les faux rapports, les calomnies, les haines, les divisions, les disputes, etc. Les fautes qui sont si fréquentes dans les conversations que l'on a les uns avec les autres, viennent, pour l'ordinaire, de la mauvaise opinion que l'on a conçue du prochain ; de là les troubles qui divisent les communautés et les états ; de là enfin la ruine de la charité et la perte de quantité d'âmes.

Mais de tous les effets que produit ce péché, un des plus funestes, c'est qu'il expose le pécheur à être condamné sans miséricorde au jugement de Dieu ; la sentence est déjà prononcée par le Sauveur : *In quo iudicio judicaveritis, judicabimini : et in qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis.* (Matth., VII, 2.) Sur quoi saint Chrysostome parle ainsi : Vous avez fourni au Seigneur de quoi vous condamner, en condamnant témérairement votre frère. Quel tort ne nous faisons-nous pas à nous-mêmes, mes frères, en jugeant les autres sans miséricorde, et combien n'avons-nous pas à craindre d'être jugés à la rigueur ? Ah ! quel bonheur, si à l'heure de notre mort nous pouvions dire : Nous n'avons jamais jugé ni condamné personne légèrement. Avec quelle tranquillité n'irions-nous pas paraître au tribunal de Jésus-Christ !

On pourra rapporter ici l'exemple d'un bon solitaire, qui était tellement assuré, au lit de la mort, que son supérieur en fut surpris, et lui en fit des reproches. A quoi le malade répondit, que sa tranquillité ne devait point le surprendre, qu'elle était appuyée sur la parole du Sauveur, qui avait déclaré qu'il ne condamnerait point celui qui n'avait condamné personne.

De tout ce que nous venons de dire, quelles conséquences devons-nous tirer ? Les voici ; écoutez-les attentivement, et ne les oubliez jamais. La première, c'est d'arracher de nos cœurs la racine du jugement téméraire, qui est, selon saint Augustin, l'orgueil ou l'envie. La seconde, de nous juger nous-

mêmes, de nous occuper de notre propre amendement, et de détourner nos yeux et nos pensées de la conduite de notre prochain, à moins que la charité ou le devoir de notre état ne nous oblige de veiller sur les autres ; en ce cas, gardons-nous bien d'être prompts à les condamner ; mais suspendons notre jugement jusqu'à ce que nous soyons mieux instruits. La troisième, c'est d'interpréter toujours en bonne part les actions du prochain, autant qu'il est possible. La règle que nous donne le saint évêque de Genève est bien digne de sa charité ; si une action pouvait avoir cent visages, il faudrait toujours la regarder du côté qui est le plus beau.

Il y aurait ici deux beaux exemples à citer : de Judith, lorsqu'elle allait vers Holopherne ; du patriarche Joseph, lorsqu'il fuyait de la maison de Putiphar ; et de plusieurs autres.

Enfin, si nous ne pouvons nous dispenser de blâmer l'action, excusons l'intention ; attribuons ce mal à la violence de la tentation, à la surprise, à la faiblesse humaine, ou à l'ignorance, ainsi que fit le Sauveur à l'égard de ses ennemis : *Excusa intentionem, si non potes opus*, dit saint Bernard ; *puta ignorantiam, subreptionem, casum.*

On finira par l'exemple de Jésus-Christ, qui ne voulut pas même condamner la femme adultère, et qui néanmoins a souffert si patiemment d'être condamné par les Phariséens. Demandons-lui, durant le saint Sacrifice, la grâce de l'imiter ; prions-le de nous pardonner toutes les fautes que nous avons commises par nos jugements téméraires ; dès ce jour renonçons à toute pensée désavantageuse à notre prochain ; ayons pour lui une vraie charité, un cœur d'une véritable mère, ou du moins d'un juge équitable, lorsque nous ne pourrions nous dispenser de former quelque jugement à son égard. Ce sera le vrai moyen de trouver grâce et miséricorde auprès du souverain juge des vivants et des morts : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (Matth., VI, 7.)

Sur la charité envers les malades. — *Ecce offerebant ei paralyticum jacentem in lecto :* « Des gens présentèrent à Jésus, » etc. (Matth., IX, 2.) Quoi de plus admirable, mes frères, que la charité de ces hommes qui présentèrent au Sauveur le paralytique, dont la guérison est rapportée dans l'Evangile de ce jour ! Ce fut à Capharnaüm, ville très-considérable de la Galilée, que Jésus-Christ opéra ce miracle. Comme la multitude de malades qu'on lui présentait rendait son abord difficile, la charité fit inventer à quatre hommes un moyen singulier de mettre sous ses yeux le malade à qui ils voulaient procurer la santé : ils s'avisèrent de le monter au-dessus de la maison par un escalier extérieur qui conduisait sur le toit : ils firent une ouverture, et descendirent, avec des cordes, le lit du malade presque dans la chambre où était le Sauveur. Qu'un tel exemple est édifiant ! Jésus-Christ lui-même en fut tellement tou-

ché, que, pour récompenser leur foi, il accorda au malade, non-seulement la santé du corps, mais encore celle de l'âme.

Souffrez, mes frères, que je profite de ce trait d'histoire pour vous exhorter à une œuvre des plus excellentes, des plus méritoires, et néanmoins des plus négligées; c'est le soin des malades, ou la charité que nous devons exercer envers le prochain dans ses maladies : sujet d'autant plus intéressant, que le salut de quantité de malades, et même votre propre salut en dépend.

Je veux donc aujourd'hui vous exhorter à exercer votre charité envers les malades. Je vous en proposerai les motifs dans un premier point; et dans le second, je vous en expliquerai les pratiques. Y a-t-il une obligation particulière d'exercer la charité envers les malades? pourquoi et comment devons-nous y satisfaire? c'est toute la matière de cette instruction.

Premier point. — Rien de plus incontestable que le précepte de la charité fraternelle; vous en êtes déjà pleinement persuadés; vous ne doutez point qu'en vertu de ce commandement, nous ne soyons obligés de rendre à notre prochain les mêmes services que nous voudrions raisonnablement recevoir, si nous nous trouvions dans les mêmes circonstances. Or, mes frères, en quel temps et en quelles circonstances a-t-on plus besoin d'être soulagé, que dans le temps de la maladie, surtout lorsqu'elle est dangereuse? Non, ce n'est point ici une œuvre de surérogation, ce n'est point une de ces pratiques du christianisme, qui, quoique bonnes, peuvent être omises sans grande conséquence; c'est un vrai précepte confirmé par l'exemple de Jésus-Christ, à l'observance duquel sont attachés les plus précieux avantages, et dont la transgression a les effets les plus funestes, et par rapport aux malades, et par rapport à ceux qui devraient les soulager.

On expliquera ces subdivisions. Ne négligez pas, nous dit l'Esprit-Saint dans le *Livre de l'Ecclésiastique*, chap. VII, ne négligez pas de visiter vos frères dans l'infirmité : *Non te pigeat visitare infirmum : consolez-les, aidez-les à supporter la maladie dont ils sont affligés; gardez-vous bien de les abandonner; s'ils venaient à périr par votre faute, je vous ferais rendre compte de leur sang.*

Mais Jésus-Christ, dans la loi nouvelle, nous l'a marqué d'une manière plus expresse et plus propre à faire impression sur nous. La parabole de ce misérable qui était tombé entre les mains des voleurs sur le chemin de Jéricho, en est une preuve manifeste; il suffit de faire attention à la réponse du Sauveur : *Quis horum trium videtur tibi proximus fuisse illi, qui incidit in latrones? At ille dixit : Qui fecit misericordiam in illum. Et ait illi Jesus : Vade, et tu fac similiter.* (Luc., X, 36, 37.) Et que doit-on en conclure? Que ceux qui pouvant aller auprès des misérables, et surtout des pauvres, négligent de le faire, ne remplissent point le précepte de la charité, puisqu'ils manquent de miséricorde.

Ici on comparera l'état des malades avec

celui des personnes affligées; par exemple, des orphelins, des veuves, etc. On montrera que si c'est manquer de religion de ne pas les visiter dans leurs tribulations, ainsi que l'assure saint Jacques, c'est aussi pécher contre l'esprit du christianisme, que de négliger le soin de tous les malades quels qu'ils soient; combien plus doit-on l'exercer envers ses proches, envers ceux dont on tient la vie, envers ses voisins, et principalement envers les pauvres? Quelle ingratitude, quelle insensibilité, quelle inhumanité même dans des enfants, des époux, etc., de délaisser un père, une mère, une épouse! Dureté, inhumanité qui n'est cependant que trop commune, et dont nous avons nous-mêmes été les tristes témoins. Le dirai-je, et l'entendrez-vous sans horreur? On a plus soin d'un vil animal dont la vie est en danger, que d'un enfant, d'un père, d'une mère, qui sont avancés en âge, et qu'une longue maladie tient depuis longtemps dans un lit. Que ne fait-on pas pour conserver un animal, pour lui procurer la guérison? Visites fréquentes, veilles, dépenses, voyages, rien n'est épargné; faut-il procurer quelque soulagement à un chrétien, à une âme rachetée du sang d'un Dieu? faut-il pourvoir à son salut, lui faire recevoir les sacrements? on use de délai, on craint les moindres dépenses; on attend à l'extrémité pour appeler un confesseur, et on est souvent cause qu'un malade est privé des sacrements, ou qu'il les reçoit sans disposition.

Le pasteur ajoutera quelques traits frappants que son expérience lui aura appris; il s'en servira avec la prudence convenable.

Eh! mes frères, où est donc la charité que nous devons avoir les uns pour les autres? Où est la soumission que nous devons à Jésus-Christ et à la loi qu'il a faite, d'exercer la miséricorde? Disons-nous qu'elle est trop difficile à observer? Ah! son exemple doit suffire pour confondre tous ceux qui refuseront de l'accomplir. Sa maxime a toujours été de pratiquer avant que d'enseigner; c'est spécialement en ce point, je veux dire à l'égard des malades, qu'il nous a donné l'exemple. Qu'est-il venu faire dans le monde? Il est venu visiter les hommes que le péché d'Adam avait réduits à l'état le plus misérable : *Visitavit nos oriens ex alto* (Luc., I, 78); il a déclaré lui-même qu'il était venu guérir les infirmes; il a pris la qualité de médecin, il en a exercé l'office de la manière la plus charitable : *Non egent, qui sani sunt, medico, sed qui male habent* (Luc., V, 31), répondit-il un jour à ceux qui se scandalisaient de ses œuvres de miséricorde.

Ce n'était pas seulement aux maladies de l'âme qu'il cherchait à pourvoir, c'était aussi à celles du corps. Qui pourrait n'être pas édifié de le voir visiter un pauvre serviteur qui était malade! *Veniam, et curabo eum.* (Matth., VIII, 7.)

L'évangéliste rapporte qu'il parcourait les villes et les bourgades, guérissant toutes sortes d'infirmités : *Circuibat Jesus omnes civitates et castella, curans omnem languo-*

rem, et omnem infirmitatem. (Matth., IX, 35.) Tantôt c'est la belle-mère de saint Pierre, qui était travaillée d'une fièvre violente, et qu'il guérit en un moment; tantôt c'est une pauvre femme qui, depuis dix-huit ans, était dans l'état le plus triste; ici c'est un paralytique; là ce sont des aveugles; partout il faisait éclater sa charité envers les malades; on les lui apportait de toute part, et nul qui n'ait senti les effets de sa bonté.

Serions-nous, mes frères, les vrais disciples de ce Dieu homme, si, bien loin d'assister notre prochain dans ses maladies, nous l'abandonnions? A quoi ne devrions-nous pas nous attendre? Ah! c'est ici que nous devons nous exciter à cette œuvre de miséricorde, sans que rien puisse nous la faire omettre. Ce devoir est si indispensable, que Jésus-Christ en a fait dépendre le salut ou la damnation, la prédestination ou la réprobation des hommes. Que dira-t-il au dernier jugement? Sur quoi sera fondé l'arrêt qu'il prononcera? N'est-ce pas sur l'omission ou la pratique des œuvres de miséricorde, et en particulier de celle-ci? *Venez*, dira-t-il aux élus, vous qui êtes les bénis de mon Père, parce que j'ai été malade, et vous m'avez visité; — *Retirez-vous de moi*, dira-t-il aux réprouvés, parce que j'ai été malade, et vous ne m'avez pas visité. (Matth., XXV, 34 seq.)

Est-ce donc que la prédestination ou le bonheur des chrétiens dépend uniquement de la visite des malades, et des autres œuvres de charité? Non, répond saint Augustin, et il se peut faire, absolument parlant, qu'avec elle un chrétien meure dans la disgrâce de Dieu. D'où vient donc, continue ce Père, que Dieu, dans le dernier jugement, n'appuiera son arrêt que sur la pratique et l'omission des œuvres charitables? Ah! répond ce même Père, c'est que dans le cours ordinaire de la Providence les chrétiens charitables ne tombent jamais dans le malheur d'une mort impénitente; Dieu ne permet pas qu'ils soient surpris dans leurs péchés, ni retirés de ce monde avant de s'être purifiés, au lieu qu'il abandonne les chrétiens impitoyables qui ont été sans miséricorde pour leur prochain.

Peut-être direz-vous, que si vous négligez le soin des malades, vous pratiquez quelques autres œuvres de miséricorde. Mais, mes frères, ignorez-vous que jamais, ou presque jamais, la miséricorde n'est mieux exercée; qu'elle n'est même en nulle autre circonstance plus indispensable ni de plus grande conséquence, que dans le temps de la maladie? N'est-ce pas alors qu'il s'agit de décider du sort éternel? N'est-ce pas du bon ou du mauvais usage de la maladie, que dépend le salut, et spécialement de la manière dont on est assisté dans ces derniers moments? A tout autre mal il y a remède, mais à une mauvaise mort il n'y en a point.

Il va donc en ceci, mes frères, de l'intérêt essentiel du prochain, aussi bien que du nôtre; soyons sûrs que, si nous prenons soin des malades, on prendra soin de nous dans les maladies qu'il plaira à Dieu de nous en-

voyer; nous pratiquerons, durant notre vie, une infinité de bonnes œuvres; nous nous affermirons dans l'amour de Dieu et du prochain, et nous nous disposerons à une mort heureuse; Jésus-Christ tiendra fait à lui-même ce que nous aurons fait au moindre de nos frères: *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* (Matth., XXV, 40.)

Avant de passer au second point, on fera aux auditeurs l'application de ce point de morale, que l'on vient d'établir, et on leur demandera ce qu'ils en pensent, ce qu'ils en ont pensé jusqu'à présent, et quelle a été leur conduite à cet égard dans les cas particuliers qui se sont présentés.

Sentez, leur dira-t-on, toute l'excellence, aussi bien que la nécessité et les avantages de cet acte de charité; portez-vous-y avec une forte ardeur: *Non te pigeat visitare infirmum; ex his enim in dilectione firmaberis.* (Eccli., VII, 39.)

Mais comment faut-il remplir ce devoir de charité? Je vais vous en instruire, en peu de mots, dans le second point.

Deuxième point. — Nous avons deux sortes de devoirs à remplir par rapport aux malades: les uns à l'égard du corps, les autres à l'égard de l'âme; les uns dans les infirmités habituelles et communes, les autres dans les maladies pressantes et dangereuses; les uns par rapport à ceux avec qui nous vivons et à qui nous sommes unis par les liens de la nature, les autres à l'égard de tous nos frères chrétiens.

On reprendra ce détail; on montrera le soin que nous devons avoir des malades, en ce qui regarde le corps, qui est de lui procurer le soulagement qu'il peut raisonnablement exiger, une nourriture convenable, le secours des médecins, et les autres assistances dont un malade a besoin; manquer de les lui procurer, c'est commettre une faute plus ou moins grande, selon la qualité de la personne et de la maladie.

Les devoirs, par rapport à l'âme, consistent à consoler le malade, à lui donner des avis salutaires selon son âge et son état, à le faire penser à son salut, et à ne rien négliger pour lui procurer le salut de son âme, s'il a le malheur d'être en péché mortel; enfin, à le faire entrer dans les vues de Dieu, qui ne l'afflige que pour sa sanctification: mais plus la maladie est pressante et dangereuse, plus le malade est tourmenté, plus la charité chrétienne doit redoubler, pour multiplier les secours corporels et spirituels.

Il est des maladies qui demandent une singulière patience, et de la part de ceux qui en sont atteints, et de la part de ceux qui gouvernent les malades; telles que sont les infirmités de plusieurs années, les faiblesses d'esprit, des maux dégoûtants, contagieux et capables de mettre la patience à la plus rude épreuve: quelle force ne faut-il pas avoir pour rendre constamment ses services à des personnes ainsi affligées! On ne doit néanmoins; car la charité, dit l'Apôtre (I Cor.,

XIII, 4-8). supporte tout, elle ne se rebute jamais, elle n'exécute personne, elle s'étend à tous indifféremment; étrangers, inconnus, ennemis, compatriotes, voisins, amis, elle embrasse tous les hommes, parce qu'elle considère en eux Jésus-Christ, dont ils représentent en quelque façon la personne.

Il faut cependant avouer qu'il est certains cas, certaines personnes qui exigent des soins plus assidus, et des charités persévérantes: telles sont les personnes qui nous sont unies par les liens du sang, et les pauvres qui manquent du nécessaire, et qui n'ont personne pour les assister. Ceci vous regarde particulièrement, enfants de famille; gardez-vous bien de délaisser vos parents dans le temps de leurs maladies; c'est alors que vous devez accomplir mieux que jamais le commandement du Seigneur, qui vous ordonne de les honorer et de les aimer. Or, comment y satisferez-vous? En les traitant comme vous voudriez être traités vous-mêmes, si vous étiez à leur place; en leur faisant part du peu de bien que vous avez, quand vous ne le tiendriez pas d'eux. Sachez que c'est un crime qui crie vengeance contre le ciel, de laisser souffrir ceux de qui on a reçu la vie, sous le faux prétexte qu'on n'en a reçu que très-peu de biens temporels. Eh! mes frères, si, selon saint Jean, quiconque ayant des biens de ce monde, et voyant son frère dans le besoin, ferme ses entrailles à son égard; si, dis-je, il est privé de l'amour de Dieu, comment celui-là pourrait-il se glorifier d'aimer Dieu, qui voyant un père, une mère privés des choses nécessaires, couchés sur un lit de douleur, ne daignerait pas les visiter ou leur refuserait son assistance? *Quomodo charitas Dei manet in eo?* (I Joan., III, 17.)

Cette charité doit paraître principalement dans l'attention qu'il faut avoir à les préparer de bonne heure à recevoir les sacrements de l'Eglise, à ne rien faire qui puisse les inquiéter, les chagriner et leur ôter cette paix du cœur, cette tranquillité si nécessaire pour mettre ordre à leur conscience, et profiter des derniers moments de la vie, de ces moments critiques et décisifs du sort éternel.

Ici on déplorera l'abus qui n'est que trop commun, d'avertir trop tard les pasteurs pour l'administration des sacrements. On représentera avec force l'inhumanité de certains enfants, qui, plus occupés de leurs intérêts temporels que de l'intérêt éternel de leurs parents, songent plutôt à faire faire au malade un testament en leur faveur, qu'à les porter à une bonne confession; qui, sans attendre qu'ils aient expiré, ou plu ôt impatients de se voir en possession de leurs héritages, s'en saisissent avant leur mort, et se les disputent quelquefois en leur présence.

Où est la foi de ces chrétiens, et quel compte n'auront-ils pas à rendre, si, par leur négligence et leur cupidité, un père, une mère, ou quelque autre parent vient à périr? Gardez-vous, mes frères, de donner

dans un désordre si criant: regardez comme un de vos principaux devoirs, le soin des malades et particulièrement de ceux de votre famille: *Fili, suscipe senectam patris tui, et non contristes eum in vita illius: et si defecerit sensu, veniam da*, etc. (Eccli., III, 14.) Lisez ce chapitre.

On donnera l'explication de ce beau passage, qui contient en même temps une exhortation puissante au soin des parents affligés malades ou avancés en âge; on finira, en recommandant à tous les auditeurs de se signaler dans la suite par leurs visites aux pauvres malades de la paroisse. S'il y a dans le lieu une confrérie des Dames de la charité, on les invitera à suivre en tout point les règles de leur confrérie, en regardant toujours Jésus-Christ en la personne des pauvres malades. Quelle joie à la mort pour ceux qui auront pratiqué, pendant le cours de leur vie, cette œuvre de miséricorde! C'est bien à eux qu'on peut appliquer ces paroles du Prophète-Roi: *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem, in die mala liberabit eum Dominus*. (Psal. X, 2.) Ils auront la consolation de se voir au jugement général à la droite de Jésus-Christ, et d'entendre de sa bouche ces consolantes paroles: *Possédez le royaume que je vous ai préparé*, etc. (Matth., XXV, 34.)

XIX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur l'enfer des mauvais chrétiens. Sur le petit nombre des élus.

Sur l'enfer des mauvais chrétiens. — Dixit rex ministris: Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores: ibi erit fletus et stridor dentium: «Le roi dit à ses officiers, etc. (Matth., XXII, 13.)

Point de parabole plus terrible, mes frères, plus capable de faire sur nos cœurs des impressions plus salutaires, que celle que l'Eglise nous propose en ce jour: c'est de la bouche de Jésus-Christ même qu'elle est sortie; et c'est sur la fin de sa vie qu'il la prononça en présence d'une grande multitude. Écoutez-la: Il arrivera, dit-il, dans l'Eglise, et à l'égard du royaume des cieux, quelque chose de semblable à ce qui arriva à un roi, qui faisant les noces de son fils, envoya ses serviteurs pour y faire venir ceux qui y étaient invités. (On donnera le précis de la parabole, puis on en donnera le sens spirituel.) Quel est le sens de cette parabole, et que nous représentent ce roi, ces noces, ces conviés qui sont punis si sévèrement? Que nous apprend cette invitation? Qu'est-ce que cette robe de noces, et le châtimement de celui qui en est privé? Ce roi, mes frères, c'est Dieu même, le Roi des rois, qui ayant préparé dans le ciel un festin éternel, a envoyé son Fils au monde pour faire avec les hommes une sainte alliance. Ce divin Fils, après s'être fait annoncer par les prophètes à la nation juive, est venu lui-même en personne, revêtu de notre nature; il a invité les Israélites, peuple choisi spécialement de Dieu, pour former son Eglise; il les a invités, dis-

je, à le reconnaître pour l'Envoyé de Dieu, pour le Rédempteur du monde, le Chef des prédestinés : mais, bien loin de le recevoir, ils l'ont traité le plus indignement, jusqu'à le faire mourir sur un infâme gbet. Qu'est-il arrivé? La ruine entière de la nation en a été et en est encore la juste punition ; un autre peuple a été choisi pour composer l'Eglise de Jésus-Christ ; et c'est nous, mes frères, qui sommes ce peuple fortuné. Mais prenez-y garde ; voici ce qui doit faire la matière de vos plus sérieuses réflexions. Ce n'est point assez d'être membres de l'Eglise et de porter le nom de chrétiens ; il faut nécessairement, pour être admis au festin céleste, avoir la robe nuptiale, c'est-à-dire la grâce sanctifiante ; et quiconque se trouvera à la mort privé de cette grâce, éprouvera le châtiment exprimé par les paroles du texte sacré que nous venons d'entendre : *Qu'on le jette, pieds et les mains liés, dans les ténèbres*, etc.

Ah ! qu'il est épouvantable, mes frères, ce châtiment ! que ne puis-je vous le représenter tel qu'il est en effet ! Mais nulle langue qui puisse en donner une idée juste ; j'essayerai cependant de vous en faire une légère description, et je m'attacherai en ce jour à vous décrire l'état effroyable d'un chrétien dans l'enfer. Ce n'est qu'avec une sainte frayeur que je vais vous en parler : *Timens terreo*, dit saint Augustin. Nul de nous qui ne soit intéressé essentiellement à s'en garantir.

Voyons donc d'abord l'état d'un chrétien dans l'enfer : cherchons ensuite les moyens de nous préserver d'un tel malheur. Point de damnation plus affreuse que celle d'un mauvais chrétien : premier point. Quelles précautions tout chrétien doit-il prendre pour s'en préserver : second point.

Mettez, ô mon divin Sauveur ! des paroles de feu dans ma bouche ; brûlez mon cœur et celui de mes auditeurs du feu de votre divin amour, afin que nous nous mettions à couvert les uns et les autres des terribles tourments que votre justice prépare aux mauvais chrétiens.

Premier point. — Il y a un enfer : vérité constante et appuyée sur les preuves les plus solides de la foi et de la raison : il y a un enfer, un lieu destiné par la justice de Dieu, pour punir après cette vie tous les hommes qui auront été rebelles à ses ordres. (On pourra établir en peu de mots cet article de notre foi, en rappelant ce qu'on a dit ailleurs, ou en fournissant d'autres preuves.)

Mais ce qui doit faire aujourd'hui l'objet de notre attention, et ce que je souhaiterais fortement imprimer dans vos esprits, c'est que de tous les réprouvés, il n'en est aucun dont la damnation soit si affreuse que celle des mauvais chrétiens. Comment cela ? Le voici :

C'est que, 1° les chrétiens seront les plus humiliés dans l'enfer : *Ligatis manibus et pedibus, mittite eum in tenebras exteriores*. 2° Aucun ne sera si tourmenté qu'eux par la perte du souverain bien : *Erit fletus*. 3° Au-

cun enfin ne sentira plus vivement la peine du feu et des autres supplices qui tourmentent les damnés : *Stridor dentium*. La place destinée aux mauvais chrétiens dans le lieu le plus profond de l'enfer, l'amertume des regrets que leur causera la privation de Dieu, la rigueur des supplices sensibles dont ils seront punis personnellement ; voilà ce qui forme l'état le plus affreux qu'on puisse imaginer, et qui doit être le partage de tous les chrétiens que la mort surprendra dans le péché mortel.

Pour établir ces trois vérités, posons un principe incontestable, et qui est appuyé sur les saintes Ecritures ; que la punition des réprouvés sera proportionnée à la grandeur de leur péché : *Duplicate duplicia secundum opera ejus*. (Apoc., XVIII, 6.) Or, mes frères, qui peut douter que les péchés des chrétiens ne surpassent en malice ceux des infidèles ?

On prouvera ceci par la doctrine de saint Thomas : *Gravius peccat, ceteris paribus, fidelis quam infidelis*. Ce saint docteur enseigne que la grandeur du péché se mesure sur la dignité ou la sainteté de l'état de celui qui le commet, sur son ingratitude et sur ses lumières. De là quelle conséquence ? Elle est aisée à apercevoir. Puisque les chrétiens sont les plus distingués par le caractère du baptême, ils seront aussi les plus humiliés dans les enfers ; puisqu'ils ont reçu plus de grâces, ils sentiront plus vivement la perte de leur bienfaiteur ; puisqu'ils auront péché avec plus de malice, ils seront tourmentés plus cruellement par le supplice du feu et par le ver rongeur de la conscience.

On reprendra chacune de ces propositions. Humiliation plus profonde ; c'est le Seigneur lui-même qui nous l'apprend dans le prophète Isaïe, cap. XIV, vers. 15, en parlant de l'ange rebelle : *Verumtamen ad infernum detraheris in profundum lacu* ; tu seras précipité du haut degré de gloire où tu étais élevé jusqu'au plus profond du lac infernal. Jésus-Christ lui-même ne nous le faisait-il pas entendre assez clairement, en parlant des habitants de Capharnaüm, de Corosaim et de Bethsaïde, qu'il avait honorés si souvent de ses prédications ? Malheur à vous, s'écriait-il, que j'ai honorés si souvent de ma présence : sachez que vous serez traités plus rigoureusement que Tyr et Sidon, à qui je n'ai pas fait le même honneur : après avoir été élevés jusqu'au ciel, vous serez humiliés jusqu'aux enfers : *Usque ad caelum exaltata, usque ad infernum demergeris*. (Luc., X, 15.)

Il est donc de foi, mes frères, que les Juifs, que le Seigneur avait préférés aux autres nations, et qui ont refusé de suivre la doctrine de Jésus-Christ, seront placés dans l'enfer au-dessous des villes païennes, chez lesquelles Jésus-Christ n'a pas prêché ; et par la même raison les mauvais chrétiens, encore plus privilégiés que les Juifs, devenus par leur baptême enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, temples du Saint-Esprit, occuperont dans l'enfer la place la plus humiliante ; ils y seront abîmés plus profondément

que les Juifs eux-mêmes ! Oh ! que cette pensée est effrayante pour ceux d'entre nous qui se trouvent privés de la grâce sanctifiante ! Si je meurs dans l'état où je me trouve, je serai à jamais dans le lieu le plus horrible du cachot infernal, j'aurai à essayer les reproches éternels de tous les idolâtres, de tous les Juifs qui ont vécu et qui vivront jus qu'à la fin des siècles.

Quel est le pécheur qui pourrait tenir contre cette considération, s'il se l'appliquait sérieusement ? Pour moi, mes frères, je vous l'avoue, je ne puis penser sans frémir, que, si je venais à me perdre, honoré que je suis du sacerdoce, et chargé de votre conduite, ma place pendant l'éternité serait le centre de l'abîme : *In profundum lacu*. Ah ! mes frères, nous craignons tant d'être humiliés en ce monde, combien ne devons-nous pas appréhender d'éprouver la plus sensible des humiliations, la plus universelle dans tous les siècles des siècles, et nous entendre dire ces paroles que le prophète Isaïe met dans la bouche des nations infidèles : Eh quoi ! tu es devenu semblable à nous, tu es précipité dans l'enfer : *Et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es. Detracta est ad inferos superbia tua*. (Isa., XIV, 11.)

Mais ce n'est encore là qu'un des moindres châtimens réservés aux mauvais chrétiens : ils ressentiront plus que personne la privation de Dieu, appelée la peine du dam. Comblés des bienfaits de Dieu, éclairés des lumières de la foi, excités au bien en mille manières, ils comprendront mieux que les autres toute la justice de leur condamnation ; ils verront clairement le droit spécial qu'ils avaient au ciel, la facilité avec laquelle ils auraient pu l'obtenir, tant de moyens si puissants que la religion leur présentait pour leur en assurer la possession : toutes ces grâces se présenteront à leur esprit, et contribueront à augmenter leur tristesse. De là, dit saint Thomas, la haine qu'ils porteront à Dieu, leur fera sentir plus vivement qu'aux autres réprouvés toute la perte qu'ils auront faite en se privant du bonheur de le voir. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les douleurs même que l'âme réprouvée endurera en son corps, quelque horribles et cruelles qu'elles soient, n'empêcheront point son application continuelle à la perte qu'elle aura faite.

Ah ! chrétiens, que ne comprenons-nous la rigueur de cette peine, comme le comprennent à présent ceux qui l'éprouvent ! Nous sommes peu touchés ici-bas de ce que nous entendons dire ; distraits par mille objets extérieurs, nous ne faisons pas attention au désir de posséder Dieu, désir naturel à l'homme et caché au fond de notre âme ; mais après cette vie nous le sentirons avec toute sa vivacité, et notre plus grand chagrin sera d'être séparés pour jamais de l'objet de notre béatitude : c'est la doctrine de saint Chrysostome. Quelque intolérable, dit-il, que soit le supplice qu'on endure dans l'enfer,

rien n'égale le tourment d'être privé de la possession de la gloire. Plusieurs craignent avec raison le feu de l'enfer ; mais j'ose assurer que la privation de la gloire cause infiniment plus de douleur.

Ici on pourra faire parler un mauvais chrétien, déplorant son sort en gémissant sur la perte de son Dieu, et on lui appliquera ces paroles de Jérémie : *Duplici contritione contere eos*. (Jerem., XVII, 18.) Faites-lui sentir doublement le regret que doit causer la peine d'être à jamais séparé de vous.

Quelque amer que soit le regret que causera aux mauvais chrétiens la privation de Dieu, elle sera accompagnée d'une autre peine, qui, quoique moindre en elle-même, a coutume de faire de plus vives impressions sur nous. Jésus-Christ nous l'exprime tantôt par le grincement de dents : *Stridor dentium* ; tantôt par celui du feu : terme qui, selon saint Jérôme, renferme tout ce que nous appelons la peine du sens. Saint Grégoire, et avec lui plusieurs Pères et docteurs, prétendent qu'on y souffre tout ce que le feu et le froid peuvent avoir de plus rigoureux : *Ibi duplex ostenditur gehenna, scilicet ignis nimii, et nimii frigoris*. Et ainsi s'accomplit, dans les réprouvés, ce qui est écrit au Livre de Job (chap. XX, vers. 22), que toutes sortes de douleurs les accablent : *Omnis dolor irruet super eum*.

Ici on rappellera ce qu'on a dit ailleurs de la rigueur du feu de l'enfer. Nul feu de ce monde, quelque ardent qu'il soit, nul supplice, quelque épouvantable que nous puissions l'imaginer, n'en approche ; c'est tout dire : ce feu sera allumé par un Dieu vengeur, et ces supplices seront les coups les plus frappants de sa colère : *In uno igne*, dit saint Jérôme, *omnia tormenta sentiunt*. Nous en avons une légère peinture dans les expressions du Deutéronome, chap. XXXII, vers. 22 : *Ignis succensus est in furore meo, et ardebit usque ad inferni novissima. Congregabo super eos mala, et sagittas meas complebo in eis* : Ces rebelles m'ont irrité par les abominations qu'ils ont commises ; ma fureur sera allumée comme un feu ; et, pénétrant jusqu'au fond des enfers, je les accablerai de maux ; je tirerai contre eux toutes mes flèches ; leur vin sera un fiel de dragon, et un venin d'aspic, qui est incurable.

Il est à propos de lire cet endroit du Deutéronome, où, sous des termes métaphoriques, l'Esprit-Saint nous a tracé un vif portrait des tourmens inconcevables que souffriront les impies dans les enfers ; on les expliquera, et on leur donnera une nouvelle force par l'application que l'on en fera aux chrétiens.

Si les Juifs ingrats et désobéissans envers Dieu, l'auteur de l'ancienne loi, doivent être ainsi traités, que sera-ce des chrétiens pécheurs ? Que sera-ce de vous, jeunes libertins ; de vous, filles scandaleuses ; de vous, ivrognes ; de vous, femmes médisantes, colères ; de vous, sacrilèges ? etc. (Détail des principaux vices de la paroisse.)

Il est de foi que vous serez d'autant plus punis, que vous aurez péché avec plus de malice : *Potentis potenter tormenta patientur : fortioribus fortior instat cruciatio.* (Sap., VI, 7, 10.) Faites-lui souffrir autant de douleur et de tristesse, qu'elle s'est donnée de gloire, et qu'elle a été dans les délices : *Quantum glorificavit se, et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.* (Apoc., XVIII, 7.) Jésus-Christ a déclaré que le mauvais serviteur sera d'autant plus puni, qu'il aura été mieux instruit de la volonté de son maître : *Servus qui cognovit voluntatem domini*, etc. (Luc., XII, 43.)

On confirmera ceci par l'autorité des Pères, qui appellent le feu de l'enfer un feu sage et prudent, qui recherche et examine les péchés, pour les punir selon leur énormité : *Ignis inquisitor meritorum, flamma rationalis.*

On excitera de saintes affections dans le cœur des auditeurs engagés actuellement dans l'état du péché; on leur demandera s'ils pourront bien habiter dans ces feux dévorants, où la justice de Dieu les conservera par sa toute-puissance; le pécheur souffrira les peines dues aux péchés qu'il a faits, sans être consumé, et l'excès de ses tourments égalera celui de ses désordres.

On fera sentir l'équité de cette conduite de Dieu par l'exemple de la justice humaine, qui proportionne les supplices à la noirceur des crimes. Aussi les chrétiens réprouvés n'accuseront-ils point le Seigneur d'injustice à leur égard; plongés dans le fond de l'abîme, déchirés plus cruellement que le reste des damnés par la perte du souverain bien, tourmentés plus horriblement dans leurs âmes et dans tous leurs sens, ils avoueront qu'ils ont mérité les châtimens qu'ils endurent : voilà ce qui redoublera leur supplice; voilà le ver rongeur de la conscience qui ne cessera jamais de les piquer : *Vermis eorum non moritur.* (Marc., IX, 43.) Je pouvais me sauver, je le pouvais aisément, j'en ai eu toutes sortes de moyens, et j'en ai abusé, je me suis perdu, et je le suis pour jamais! (On donnera de l'étendue à de telles réflexions.)

Ne faudrait-il pas avoir perdu la foi pour s'exposer à la damnation réservée aux mauvais chrétiens, dont nous venons de vous donner une idée bien imparfaite? Que dirions-nous d'un homme qui, pour éviter une piqûre d'épingle, ou pour goûter un plaisir d'un moment, s'exposerait à souffrir pendant mille ans les maladies les plus aiguës et les tourments les plus horribles que la justice ait inventés? Ne le regarderiez-vous pas comme un insensé! Voilà néanmoins ce que vous faites, pécheurs qui m'écoutez; tous les tourments, tous les maux de cette vie les plus sensibles et les plus longs, comparés à ceux de l'enfer, sont moins qu'une piqûre d'épingle; vous aimez mieux vous y exposer que de vous priver de quelques biens périssables. Où est votre prudence? Reconnaissez du moins aujourd'hui votre aveuglement; remerciez le Seigneur

de vous avoir conservés jusqu'à ce jour; cherchez incessamment les moyens de vous garantir du malheur qui vous menace. Et vous, âmes justes, instruisez-vous de ce que vous devez faire pour vous en préserver. C'est ce que nous allons voir dans le second point.

Deuxième point. — C'est une maxime généralement reçue, que plus le mal dont on est menacé est grand, prochain et difficile à éviter, plus on doit apporter de précaution pour s'en garantir. Que ne fait-on pas pour se préserver des maladies et autres accidents fâcheux? On tremble aux moindres apparences des maux temporels; or, la damnation des mauvais chrétiens étant la plus fâcheuse, et chacun de nous en étant menacé, même prochainement, est-il des précautions que nous ne devons prendre pour nous en exempter? N'est-il pas étonnant que des chrétiens s'en mettent si peu en peine! Oui, quand il faudrait souffrir en cette vie tous les maux imaginables, passer des siècles entiers dans les humiliations les plus grandes, être réduit à la dernière misère, rien ne devrait vous paraître difficile; car enfin, quand il y a à choisir entre deux maux inévitables, la prudence veut que l'on choisisse le moindre. Mais ne nous alarmons pas, chrétiens, Dieu ne nous demande rien au delà de nos forces; aidés de sa grâce, nous pouvons nous préserver de l'affreux état des mauvais chrétiens. Mais que devons-nous faire? notre Evangile nous en instruit clairement.

Qu'est-ce qui fera précipiter dans le lieu de ténèbres le mauvais serviteur? C'est qu'il n'aura pas été revêtu de la robe nuptiale, symbole de la grâce sanctifiante; négligent et paresseux, il aura négligé de se préparer à la venue de son maître, il aura oublié le châtimement dont il était menacé. Voulons-nous donc, chrétiens, nous mettre à couvert du sort de ce misérable? Conservons soigneusement la grâce, si nous avons le bonheur de la posséder; recouvrons-la au plus tôt, si nous l'avons perdue, attendons chaque jour l'arrivée du maître du festin, occupons-nous souvent du malheur qui nous menace. Ce sont là les moyens, et les vrais moyens pour n'être point enveloppés dans la malédiction qui tombera sur les pécheurs. (On reprendra tous ces moyens.)

Rien de plus nécessaire pour éviter la damnation, que l'état de la grâce; quelques bonnes œuvres que nous puissions faire, si nous sommes privés de l'amitié de Dieu, nous vivons dans un état de damnation. O précieuse grâce, quel soin les hommes ne doivent-ils pas avoir de te conserver! Mais, hélas! que tu es peu estimée! on te perd pour des choses de néant, on ne veut pas même se donner le moindre mouvement et faire quelques efforts pour te recouvrer, lorsqu'on t'a perdue. (On insistera sur ce point, et on demandera aux auditeurs quel état ils ont fait de la grâce ou de l'amitié de Dieu, s'ils ont sujet de croire que leur âme est ornée de cette grâce sanctifiante, s'ils ne craignent rien tant que d'en être privés. On

s'adressera surtout aux pécheurs, et on leur demandera quelles démarches ils ont faites pour réparer la perte de la grâce.) Hélas! dira-t-on, combien parmi vous qui vivent ennemis de Dieu, des semaines, des mois, des années entières! D'où vient cela, chrétiens? C'est que vous n'avez pas encore fait une attention sérieuse aux peines que Dieu réserve dans les enfers aux chrétiens impénitents.

Pratiquons donc, mes frères, ce second moyen que je vous fournis: pensez à l'enfer, occupez-vous-en pendant la Messe, occupez-vous-en le reste du jour; pensez-y demain à votre réveil, pendant votre travail; pensez-y dans vos tentations; dites-vous à vous-mêmes; il n'y a entre moi et l'enfer qu'un pas: *Uno gradu, ego morsque dividimur*. Dans un instant je peux y être précipité; si une fois la mort me surprend en état de péché, je serai dès le même moment et pour toujours dans la prison de la justice divine, dans le cachot le plus profond, j'y éprouverai le regret le plus cuisant, le feu le plus ardent, sans consolation, sans aucune espérance du moindre soulagement; durant l'éternité tout entière je porterai la peine de ma vie criminelle; j'y tiendrai le langage que tiennent actuellement une infinité de pécheurs, et que l'Evangile met dans la bouche du mauvais riche: *Crucior in hac flamma*; je souffre, je suis tourmenté au milieu de ces flammes. Ah! que ne puis-je faire paraître ici une de ces victimes de la colère de Dieu! quelle impression sa présence ne ferait-elle pas sur vous! Mais cela n'est pas nécessaire, mes frères; votre foi doit vous suffire. (On pourra placer ici, si on le juge à propos, la réponse d'Abraham au mauvais riche: *Habent Moysen et prophetas; audiant illos*. (Luc., XVI, 24, 29.) Vous avez la loi et les prophètes, écoutez-les; l'autorité d'un Dieu qui a parlé est un témoignage plus sûr que la vue d'un mort ressuscité.)

On finira, en conjurant les auditeurs de ranimer leur foi sur ce point fondamental de notre religion; on leur donnera pour pratique d'y réfléchir tous les jours de leur vie, en les avertissant de ce que dit saint Jean Chrysostome, que tout chrétien qui pensera bien à l'enfer n'y tombera pas, et que ceux qui auront refusé d'y penser s'y précipiteront infailliblement. Fasse le Ciel, dira-t-on, qu'aucun de nous n'éprouve ce malheur, mais plutôt que nous nous trouvions tous revêtus de la robe nuptiale au jour que le Seigneur introduira ses élus dans le festin éternel. (Ou bien, on les pressera de redoubler leurs soins pour soutenir, par une vie plus chrétienne, la qualité d'enfants de Dieu et de l'Eglise; d'être de plus en plus fidèles aux grâces et aux autres moyens de salut que le Seigneur leur présente; d'éviter sur toutes choses le péché, et de ne craindre que Dieu: *Timeate eum, qui potest et animam et corpus perdere in gehennam*. (Matth., X, 28.) Enfin, on leur recommandera d'adresser à Jésus-Christ des prières plus ferventes et plus fréquentes, afin de ne

pas éprouver la rigueur du feu éternel: *Fac, benigne Jesu, ne perenni cremer igne*. Une autre pratique, par laquelle on peut conclure cet entretien, c'est d'inspirer à tous les auditeurs de réfléchir sur eux-mêmes, sur ce qui pourrait être la cause de leur damnation, c'est-à-dire sur la passion qui les domine, passion qui entraîne presque toujours dans l'enfer, et qu'il faut, par conséquent, combattre, si on veut sincèrement s'en préserver.) Opposez, leur dira-t-on, au feu de votre passion le feu éternel; que ces brasiers ardents consomment tout ce qu'il y a en vous de déréglé; qu'ils vous fassent brûler du feu divin, afin de vous rendre dignes d'entrer à l'heure de votre mort en possession des biens éternels. Ainsi soit-il.

Nota, 1^o Que l'on peut exécuter ce plan sur la damnation, suivant l'idée de Bourdaloue, sur le sermon de l'enfer, pour le vendredi de la 2^e semaine de Carême. Il représente l'état malheureux des chrétiens réprouvés, qui souffrent en trois manières différentes: 1^o par le souvenir du passé; 2^o par la douleur du présent; 3^o par le désespoir d'obtenir jamais grâce à l'avenir. Par rapport au passé deux vues tourmenteront le mauvais chrétien: l'une, du mauvais usage qu'il en aura fait, et l'autre des maux qu'il aura commis. Par rapport au présent, il sera accablé par une double peine: peine de la séparation de Dieu, peine du tourment du feu. Enfin, par rapport à l'avenir, il sera désolé par le plus affreux désespoir; désespoir d'obtenir de Dieu jamais aucune grâce, de le fléchir jamais par la pénitence, et de diminuer jamais ses dettes par les souffrances. Voilà, conclura-t-on, l'état des chrétiens qui sont morts coupables de péchés; tel sera l'état de ceux d'entre vous qui sont actuellement ennemis de Dieu, et qui mourront dans l'impénitence. Quelle serait votre folie, si vous différiez un moment à vous préserver d'un tel malheur! Les chrétiens réprouvés ont différé, comme vous, la pénitence; ils espéraient toujours de se convertir; ils ne l'ont pas fait, ils se sont perdus. C'étaient, comme vous, des gens attachés au monde, embarrassés dans mille affaires temporelles, et qui ont négligé la plus importante de toutes; c'étaient des chrétiens esclaves de quelques passions, engagés dans une amitié criminelle à laquelle ils n'ont pas voulu renoncer. Ah! mes frères, faites à présent ce qu'ils voudraient avoir fait: si vous ne voulez pas que la pensée de l'enfer soit à l'heure de votre mort le sujet de votre désespoir, qu'il soit à présent le motif de votre pénitence, mais d'une pénitence véritable et solide, qui vous rende dignes de la récompense éternelle.

Nota, 2^o Que le même auteur traite de l'éternité malheureuse, dans le sermon pour le dimanche; mais il semble qu'on pourrait laisser ce sujet pour la fin de l'année ecclésiastique ou civile. Car il paraît plus conforme à l'esprit de l'Eglise et des saints Pères de parler en ce jour du petit nombre des élus, ainsi que l'a fait saint Grégoire dans

son homélie 38^e sur les Evangiles; il serait bon de la lire tout entière, aussi bien que la 19^e, qui est pour le dimanche de la Septuagésime. On y trouvera de quoi exécuter le premier plan, que nous avons proposé pour le dimanche; elle servira aussi pour celui qui regarde le petit nombre des élus. Voyez les Leçons du troisième nocturne de la 19^e semaine après la Pentecôte.

Sur le petit nombre des élus. — Multi vocati, pauci vero electi : « Il y en a beaucoup d'appelés, et peu sont élus. » (Matth., XXII, 14.) C'est l'oracle par où le Sauveur conclut la parabole rapportée dans notre Evangile : qu'elle est terrible, mes frères, et qui peut l'entendre sans frémir! *Terribile est valde quod sequitur*, dit saint Grégoire, expliquant cet Evangile devant le peuple romain, dans une des plus grandes églises de la capitale du monde. Nous sommes assemblés en grand nombre, s'écriait ce saint Pape; vous remplissez les murailles de cette vaste basilique; mais, hélas! qui peut dire combien peu parmi vous parviendront au royaume du ciel? Beaucoup ont la foi, ils en font profession; mais la plupart démentent par leur conduite ce qu'ils font profession de croire. Ne pourrait-on pas, mes frères, en dire autant des chrétiens de nos jours? On se fait gloire d'être chrétien, et on ne remplit pas les devoirs d'un chrétien; voilà, mes frères, ce qui en damne un très-grand nombre; c'est pour vous préserver du malheur de la multitude, que je veux vous parler aujourd'hui du petit nombre des élus. Je vous montrerai qu'un très-grand nombre de chrétiens se damnent par leur faute; je parcourrai les différentes sources de leur damnation; heureux, vous et moi, si la connaissance que nous aurons de la cause de leur damnation nous fait éviter ce qui serait capable de nous y précipiter avec eux! O divin Sauveur! qui ne voulez la mort de personne, qui avez répandu votre sang pour chacun de nous, pénétrez-nous de l'oracle divin qui est sorti de votre bouche, aidez-nous à marcher par la voie étroite qui conduit à la vie.

Premier point. — D'abord, mes frères, pour parler sur un sujet si épouvantable, sans donner dans aucune extrémité, je dois vous bien persuader de la volonté sincère que Dieu a de sauver tous les hommes, principalement les chrétiens. Rien de si clairement établi dans l'Evangile, dans les Epîtres de saint Paul et dans toutes les divines Ecritures. (On citera ici quelques passages; par exemple : Non est voluntas ante Patrem vestrum, qui in calis est, ut pereat unus de pusillis istis [Matth., XVIII, 14]; — et le fameux passage de saint Paul : Omnes homines vult salvos fieri [1^{re} Tim., II, 4]; — Qui propter nos homines et propter nostram salutem. On détaillera ensuite les moyens de salut que le Seigneur offre aux chrétiens : secours intérieurs, secours extérieurs, dans les instructions, dans les sacrements et surtout dans l'auguste sacrifice de la Messe.) Qui pourrait, après cela, douter un moment si Dieu veut sincèrement notre salut? Mais

comment ne le voudrait-il pas, puisqu'il nous ordonne d'espérer en lui, de lui demander son royaume; puisqu'il nous promet le pardon de nos péchés et la grâce de la pénitence, si nous la lui demandons avec humilité et confiance, et sans nous rebuter.

Cependant, mes frères, quelque incontestable que soit cette vérité, il n'est pas moins constant que le plus grand nombre des hommes périra pour l'éternité; Jésus-Christ lui-même l'a déclaré en termes exprès et en différentes occasions; tantôt il dit que la porte qui conduit à la perdition est large, et que beaucoup de gens marchent par la voie spacieuse qui mène à la mort; tantôt que beaucoup chercheront à entrer dans le royaume des cieux, et qu'ils n'y seront pas admis. Plusieurs fois il concluait ses paraboles par assurer que peu seraient élus; il est aisé de sentir la vérité de cette proposition, si l'on veut réfléchir sur la multitude des idolâtres, des Juifs, des hérétiques, qui remplissent une grande partie du monde. Mais que penser des chrétiens, de ceux qui vivent dans le sein de l'Eglise catholique? Y en aura-t-il peu parmi eux de sauvés, et le plus grand nombre périra-t-il? C'est sur quoi le Sauveur ne s'est pas expliqué bien clairement, et l'Eglise n'a rien décidé sur ce point; néanmoins les saints Pères, à qui Dieu avait communiqué des lumières spéciales pour interpréter l'Evangile, nous disent assez nettement que la plupart des chrétiens se damnent par leurs péchés; je me contenterai de vous rapporter le témoignage de quelques principaux docteurs.

Saint Jean Chrysostome, appelé le prince des Pères grecs, a prêché cette vérité dans une des plus grandes villes du monde. Combien pensez-vous, demandait-il au peuple d'Antioche, qu'il y aura de personnes sauvées dans cette ville : *Quot putatis in civitate nostra qui salvi fiant?* Vous serez sans doute aussi frappés que surpris, de ce que je vais vous dire; cependant ce que j'en pense, c'est que de tant de mille personnes qui peuplent cette capitale, je ne crois pas qu'il s'en trouve cent qui soient sauvées : *In tot milibus non possunt centum inveniri, quin et de iis dubito*. La raison que j'en ai, c'est qu'il n'y a que malice et corruption parmi les jeunes gens, négligence et tiédeur parmi les vieillards; les pères et mères négligent l'éducation de leurs enfants; personne n'a du zèle et de l'ardeur pour son salut. Ce que ce docteur a dit de la ville d'Antioche, ne peut-on pas l'appliquer, par proportion, aux chrétiens de nos jours, qui habitent les villes et les campagnes? Notre siècle est-il moins corrompu qu'on ne l'était en ces temps, où l'on se ressentait encore de la ferveur de la primitive Eglise? Saint Augustin parlait au peuple d'Hippone en Afrique, comme saint Chrysostome avait parlé à Antioche. Développons cette question que l'on fit au Sauveur un jour, s'il y aurait peu d'élus : Vous m'écoutez en grand nombre, ajouta-t-il, mais peu parmi vous qui mettent en pratique

ce qu'ils entendent; je vois beaucoup de paille et peu de grain : *Scio quia multi auditis, et pauci obeditis*. Ainsi il y en aura peu de sauvés, si on les compare à la multitude de ceux qui périront : *Pauci ergo salvantur, in comperationem multorum pereuntium*. Vous cherchez quelque vrai chrétien, dont la société vous soit salutaire, à peine en trouverez-vous : il y en a très-peu parmi ceux même qui ont reçu le sacrement de baptême, qui reçoivent les autres sacrements de l'Eglise; il y en a très-peu qui observent sincèrement les préceptes de Dieu : *pauissimi* ; il n'y aura cependant de sauvé que ces vrais chrétiens. Saint Jérôme, si versé dans l'intelligence des saintes Ecritures, parlant de la porte étroite qui conduit au ciel, et dont il est parlé au chap. VII de saint Matthieu, assure que parmi ceux mêmes qui sont entrés par la porte de la vérité, plusieurs s'en écartent dans la suite, et qu'il en est peu qui persévèrent jusqu'à la fin dans une vie chrétienne.

Vous avez déjà entendu ce qu'en pensait saint Grégoire le Grand : L'on ne peut arriver au ciel, disait-il, tandis qu'on ne cherche que les choses de la terre, que l'on ne travaille qu'à s'élever aux honneurs, qu'à contenter son orgueil et à prendre ses plaisirs; telle est, cependant, la vie de plusieurs de ceux qui sont membres de l'Eglise. Voilà la doctrine des saints Pères sur le point dont il s'agit; ne nous rassurons pas sur le changement des mœurs. Je vous l'ai dit et il n'est que trop vrai; le vice ne règne pas avec moins d'empire à présent que dans les siècles qui nous ont précédés, comme je vous le ferai voir bientôt; il y a donc grand sujet de craindre que le plus grand nombre des chrétiens de nos jours ne soient réprouvés. Ah! mes frères, quand de cent il n'y en aurait qu'un, cela seul devrait vous inspirer à tous une frayeur continuelle, puisque, comme dit saint Grégoire, chacun de nous peut être réprouvé; le plus juste peut se relâcher et se perdre, comme au contraire les plus grands pécheurs peuvent se convertir et être sauvés; saint Grégoire nous en fournit quelques exemples. Il rapporte dans ses homélies l'histoire d'une de ses tantes, qui, après s'être donnée à Dieu, et avoir vécu pendant quelque temps dans la piété et la compagnie de ses sœurs, se livra ensuite au siècle et devint un sujet de scandale; il propose ensuite l'exemple d'un religieux qui, après avoir mené une vie peu conforme à la sainteté de son état, se convertit dans une maladie mortelle, et finit saintement ses jours. D'où le docteur conclut, et c'est la conclusion que nous devons tirer avec lui, que nous ne devons jamais présumer de nos forces, comme ne devant jamais désespérer de personne. Mais comment, direz-vous, comment espérer le salut, si le plus grand nombre des chrétiens périt; comment former un acte d'une ferme confiance? A cela je réponds, avec un grand docteur, que la certitude de notre espérance est fondée sur la toute-puissance de Dieu, qui veut et qui peut sauver chacun

de nous, et, quelque petit que puisse être le nombre des élus, il ne peut balancer la certitude de notre espérance, puisque nous sommes sûrs, par la foi, qu'il ne tient qu'à nous d'être de ce petit nombre. Gardons-nous bien, mes frères, de nous inquiéter pour savoir si nous serons du nombre des élus : Il ne nous sert de rien, dit saint Augustin, de faire une telle question; faites ce qui dépendra de vous, et vous en serez infailliblement. On pourrait ici citer la réponse que faisait saint Grégoire à une dame romaine, nommée Grégoire, qui lui avait écrit pour avoir une assurance de la rémission de ses péchés : Vous me demandez, lui dit-il, une chose également difficile et inutile. Je ne suis pas assez saint pour avoir des révélations; Dieu ne veut pas vous donner une assurance entière du pardon de vos fautes; mais il veut que vous les pleuriez le reste de vos jours, et que vous assuriez votre salut par vos bonnes œuvres. Profitons, mes frères, des avis de ce saint Pape; et puisque nous ne pouvons avoir une certitude absolue de notre prédestination, une révélation particulière, opérons notre salut avec crainte et tremblement; ayons soin surtout d'éviter ce qui pourrait être en nous une source de réprobation, et ce qui est la cause la plus ordinaire de la damnation d'un grand nombre de chrétiens. Redoublez votre attention à ce que je vais vous en dire dans un second point.

Deuxième point. — Je vous l'ai dit, mes frères, Dieu veut sincèrement le salut de tous les hommes; nul d'entre eux à qui il n'en fournisse les moyens; les hérétiques et les infidèles n'en sont pas privés; s'ils périssent, ce sera par leur faute; il veut sincèrement et singulièrement le salut des fidèles; c'est à eux qu'il prodigue, pour ainsi dire, ses grâces : ils sont son peuple chéri et la nation qu'il s'est choisie spécialement; néanmoins, il n'est que trop vrai que beaucoup de chrétiens se perdront; quelle peut en être la cause? Elle ne peut venir que de leur propre malice, de leur négligence à se servir des secours abondants que Dieu leur offre pour se sauver. (*Voy. ce qu'en dit Bourdaloue en ses Pensées, tom. I^{re}.* Ici on peut reprendre les raisons que les saints Pères apportent du petit nombre des élus parmi les chrétiens : raison de saint Jean Chrysostome prise des désordres des jeunes gens : la tiédeur empêche les vieillards, la négligence les pères de famille : de là l'oubli général du salut. Raison de saint Ambroise : peu conservent l'innocence du baptême, très-peu la recouvrent après l'avoir perdue. Raison de saint Augustin : plusieurs n'ont que l'extérieur de chrétiens et transgressent les préceptes du Seigneur. Raison de saint Jérôme : peu qui aient le courage de persévérer jusqu'à la fin dans le chemin étroit qui conduit à la vie, Raison enfin de saint Grégoire : la plupart des hommes, même dans le christianisme, sont esclaves de la passion des plaisirs, des richesses et des honneurs. (On s'entendra sur ces différentes raisons que l'on

prouvera par l'expérience, et par les plaintes que tout le monde forme sur la corruption des mœurs.) Et si vous voulez, dira-t-on, vous convaincre de la vérité que je vous prêche, ouvrons l'Evangile, entrons dans le détail de ce qui est défendu et ordonné, voyons à qui le salut est promis, faisons-en ensuite l'application (on suivra le détail que fait Bourdaloue). Qu'a dit le saint précurseur à ceux qui venaient recevoir son baptême? Qu'a dit Jésus-Christ? Qu'a-t-il exigé de ses disciples? Quel commandement a-t-il fait? Par où a-t-il conclu son sermon sur la montagne? Comment a-t-il caractérisé les élus? Selon saint Jean-Baptiste, il faut faire de dignes fruits de pénitence; Jésus-Christ déclare que le royaume des cieux se prend par force, et qu'il demande une sainte violence; il ordonne à tous ceux qui veulent le suivre, de se renoncer eux-mêmes, de porter tous les jours leur croix, d'aimer le Seigneur de tout leur cœur, et le prochain comme eux-mêmes, de travailler pour Dieu, de faire des bonnes œuvres, et de marcher par la voie étroite que tient le petit nombre; il assure que celui-là seul sera sauvé, qui fera la volonté du Père céleste. Or, n'y en a-t-il pas beaucoup, même parmi les chrétiens, dont la vie n'est pas conforme aux maximes de Jésus-Christ? Je ne prétends juger personne en particulier; mais, à parler en général, n'est-il pas vrai que si on parcourt toutes les différentes conditions du monde, les âges et les sexes, on en trouvera peu dont la conduite soit vraiment chrétienne? le plus grand nombre suivent les maximes du monde, refusent de se faire violence pour réprimer leurs passions, souffrent avec impatience les peines de la vie, manquent d'amour pour Dieu et pour leur prochain, en un mot, n'accomplissent pas la volonté de Dieu, mais plutôt leur volonté propre et celle du démon. On pourrait faire une énumération plus particularisée des différents péchés que l'on commet contre les devoirs généraux du christianisme, par rapport à Dieu, au prochain et à soi-même, et contre les devoirs de chaque état; plusieurs vivent dans l'ignorance, soit des vérités éternelles de la religion, soit de leurs obligations particulières, plusieurs ne prient presque point, ou prient très-mal, ne produisent aucun acte d'amour de Dieu, manquent de confiance en sa bonté, profanent les jours de fête, n'ont point de charité pour leurs frères, et sont idolâtres d'eux-mêmes. Combien se laissent aller à l'injustice, et se font là-dessus de fausses consciences! Ne vous rassurez pas, mes frères, de ce que vous n'êtes pas sujets à plusieurs vices, ni sur quelques bonnes œuvres que vous pratiquez; illusion très-commune, et qui perd tous les jours un grand nombre de chrétiens: sachez qu'il n'est pas nécessaire d'être sujets à plusieurs crimes pour être exclus du royaume de Dieu; un seul suffit; sachez qu'il n'est pas nécessaire de s'acquitter de quelques devoirs; il faut les remplir tous, et les remplir en vue de Dieu. Manquer à une seule chose importante, c'est être con-

damnable, et digne d'un supplice éternel: il n'en a pas fallu davantage pour perdre le premier ange; Saül, premier roi des Israélites; Judas, apôtre de Jésus-Christ, et une infinité d'autres. On dira, peut-être, qu'après tout, c'est la mort qui décide du sort éternel des hommes; et que le grand nombre des chrétiens recourt aux sacrements avant que de mourir. Je le veux, mais est-ce assez, pour assurer son salut, de recevoir les sacrements avant la mort, et de donner certains signes de repentir? Non, mes frères, il faut les recevoir saintement, c'est-à-dire avec une vraie conversion du cœur; or peut-on se promettre que ceux qui ont mal vécu, dont le cœur a toujours été attaché au péché, au monde et à eux-mêmes, changent en un moment de dispositions; qu'ils deviennent tout remplis de l'amour de Dieu et de la haine du péché? N'est-il pas bien à craindre que des motifs humains, un reste de christianisme, ou même une crainte servile et toute naturelle des peines de l'enfer ne soit le principe des marques de pénitence qu'on donne alors? Ce qui est vrai, c'est que les saints Pères les ont toujours regardées comme fort équivoques; saint Jérôme ne craint pas de dire, que de cent mille qui ont vécu dans le péché, à peine s'en trouve-t-il un qui se convertisse sincèrement à la mort; voudriez-vous donc vous exposer à un danger si évident? Ah! je vous crois trop sages pour courir un tel péril. Profitons donc, mes frères, les uns et les autres, de la grâce qui nous éclaire et qui nous touche à ce moment; et pour fruit de cet entretien, formons les résolutions suivantes:

1^e Sortons de l'état de péché, si nous avons le malheur d'y être; ou s'il nous arrive d'y tomber dans la suite, recourons dès le jour même au remède de la pénitence.

2^e Redoublons notre vigilance; munissons-nous plus que jamais contre tous les dangers du siècle.

3^e Séparons-nous de la multitude, sinon de corps, du moins d'esprit, de cœur, de maximes et de pratiques; suivons ce petit nombre de vrais chrétiens, c'est-à-dire de chrétiens réglés dans leur conduite, fidèles à leurs devoirs, pieux envers Dieu, charitables envers le prochain, zélés pour leur sanctification, etc.

4^e Marchons généreusement dans la voie étroite que Jésus-Christ nous a tracée; agissons et souffrons comme lui et pour lui; ne cessons de réclamer le secours du Ciel, et de mériter par nos bonnes œuvres la grâce de la persévérance. Voilà, mes frères, ce que doit opérer en vous la vérité que je viens d'exposer à vos yeux; rappelez-vous-la souvent, et s'il se peut, continuellement; c'est l'avis que saint Grégoire donnait à ses auditeurs: *Sæpe dicendum et sine oblivione retinendum, « Multi vocati, »* etc.

XX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Sur le bon usage des maladies. Sur les devoirs des maîtres envers leurs domestiques.

Sur le bon usage des maladies. — Pouvons-nous, mes frères, réfléchir sur les principales

circonstances de notre Evangile, sans adorer la conduite admirable de la divine Providence, qui, voulant attirer un officier à la foi, envoie à son fils une maladie qui l'oblige de recourir à Jésus-Christ ? Peut-être, hélas ! que jamais il ne serait entré dans l'Eglise, s'il eût échappé une occasion si favorable d'approcher du souverain médecin. Oh ! que les maladies sont donc utiles à ceux qui se mettent en devoir d'en profiter ! Apprenons aujourd'hui, chrétiens, l'usage que nous devons en faire, pour en retirer les précieux avantages que Dieu y a attachés. Rien de plus clairement exprimé dans nos saintes Ecritures : il ne s'agit que de les recevoir et de les souffrir avec des sentiments vraiment chrétiens. Voulons-nous donc, mes frères, voulons-nous faire servir à notre sanctification les maladies que Dieu nous envoie ? Il faut les recevoir avec soumission à la volonté de Dieu ; première disposition : il faut en souffrir les douleurs en esprit de pénitence ; seconde disposition. Appliquez-vous aux vérités importantes que je vais développer.

Premier point. — Quoique la première vérité que je viens d'avancer, quand je vous ai dit que, pour faire un bon usage de nos maladies, nous devons les recevoir avec soumission à la volonté de Dieu, soit si claire qu'elle paraisse n'avoir pas besoin de preuves ; cependant, comme le penchant qui nous porte toujours à murmurer l'emporte souvent sur les sentiments que la grâce et l'Evangile nous inspirent, en voici deux principales raisons qui vont servir de fondement à tout ce que j'ai à vous dire sur cette première disposition. Ce n'est pas à nous de marquer à Dieu le temps ou la durée des peines et des afflictions qu'il nous envoie : il y aurait donc de l'injustice de notre part de nous impatienter et de murmurer contre Dieu de ce que nous ne trouvons pas de prompts soulagements à nos maux. En vain nous impatienterions-nous dans nos maladies, et nous en prendrions-nous à Dieu de ce que nous souffrons ; Dieu n'en change pas plus pour cela de conduite : il y aurait donc de la folie à murmurer ou à s'impatienter. D'où je conclus que nous devons recevoir les maladies avec une parfaite soumission à la volonté de Dieu.

Nous sommes impatients contre Dieu, quand il nous afflige ; ou du moins, si nous témoignons pendant quelque temps notre patience dans nos disgrâces, nos murmures éclatent bientôt, quand nous n'y trouvons pas de prompts soulagements. Il n'en faut pas davantage pour faire connaître notre injustice. Nous sommes des criminels ; nous naissons tous dans le péché ; à ce péché involontaire de notre origine, nous en ajoutons une infinité d'autres. A-t-on jamais ouï dire qu'un criminel fût l'arbitre de sa peine, qu'il eût le droit de dire à son juge : Je ne veux souffrir que tant de temps et comme il me plaira ? Quelle injustice ! Est-ce à nous à marquer précisément à Dieu le temps et le jour auquel il faut qu'il nous donne le se-

cours que nous attendons de sa pure bonté ? Hélas ! mes frères, nous imitons les habitants de Béthulie, qui, ennuyés de voir que Dieu ne leur donnait pas un prompt secours contre Holopherne qui les tenait assiégés, avaient résolu de lui rendre la ville dans cinq jours, s'ils n'étaient secourus. Mais écoutez les vifs reproches que Judith leur fait à cette occasion (*Judith.*, VIII, 10 seqq.) : Qu'est-ce que j'entends dire, que vous voulez livrer Béthulie aux Assyriens, si, dans cinq jours, il ne vous vient point de secours ? Qui êtes-vous, ô vous qui tentez le Seigneur, et qui murmurez contre son adorable providence ? Parler de la sorte, ce n'est pas le moyen de vous attirer sa miséricorde ; c'est, au contraire, l'irriter davantage, et allumer sa juste fureur. Vous avez marqué à Dieu le jour auquel il faut qu'il vous donne du secours ; vous l'avez assujéti à votre choix et à votre caprice : ce temps expiré, vous n'espérerez plus en lui ; vous l'abandonnerez, vous souffrirez que des nations incirconcises viennent porter leurs idoles et leurs abominations dans le lieu saint ; c'est Dieu qui veut vous éprouver ; et vous êtes assez lâches et assez injustes pour lui promettre de ne lui être fidèles que jusqu'à certain temps. Ah ! souvenez-vous de la patience d'Abraham, qui n'a mérité la qualité d'ami de Dieu qu'après avoir soutenu par une longue persévérance toutes les différentes épreuves auxquelles il a été exposé. Souvenez-vous de l'invincible constance d'Isaac, de Jacob et de Moïse, dont la fidélité n'a été reconnue qu'après plusieurs disgrâces au-dessus desquelles ils se sont élevés : mais souvenez-vous aussi de tant d'autres qui ont été si sévèrement châtiés pour leur impatience, leurs plaintes et leurs murmures contre le Seigneur, les uns ayant été frappés de mort par l'ange exterminateur, et les autres tués par les serpents.

Appliquons de si sages réflexions à notre sujet : car voilà ce qu'on peut dire de plus fort pour arrêter l'impatience de tant de chrétiens, et leur faire voir l'injustice de leurs murmures. Ils marquent à Dieu le temps auquel il doit les secourir : s'il ne les assiste donc pas dans ce temps, il cessera, à leur égard, d'être leur Dieu ; ils cesseront de se reposer sur lui et de lui être fidèles. Ce secours qu'ils attendent n'étant pas venu, ils abandonnent leur ville aux Assyriens, je veux dire leur âme aux démons ennemis de leur salut, à la violence de leurs passions, à une morne tristesse, à une criminelle défiance, à un murmure accompagné d'impatience et suivi de désespoir. Qui d'eux ou de Dieu y perdra davantage ? C'est pourquoi j'ai ajouté qu'autant il y avait d'injustice, autant il y avait de folie.

Murmurer contre Dieu, c'est commettre un très-grand péché ; mais, qui plus est, c'est le commettre en vain, sans consolation, sans fruit, sans même aucune ressource ni un moindre rayon d'espérance selon le monde ; raison principale pour laquelle le Sage nous dit d'étouffer ces murmures qui, dans

le fond, ne servent de rien : *Custodite vos a murmuratione, quæ nihil prodest.* (Sup., I, 11.) Dans les autres péchés, il y a certains attraits qui, quoique faux, ne laissent pas d'y engager les pécheurs. La joie de se voir distingué dans le monde, et d'y posséder les premiers rangs, flatte l'ambitieux ; une fragile beauté et la présence d'un objet charmant aveuglent l'impudique ; la satisfaction de tirer raison d'une injure enflamme un vindicatif ; la délicatesse des viandes et des vins exquis donne du plaisir à un gourmand ; l'éclat de l'or et de l'argent éblouit les yeux d'un avare ; faibles et malheureux prétextes qui ne les justifient jamais devant Dieu ; prétextes néanmoins qui, en un sens, les rendent moins coupables que ceux qui l'offensent gratuitement, sans consolation, sans plaisir, tels que sont ceux qui murmurent contre lui dans leurs maladies, et à qui l'impatience arrache des imprécations et des blasphèmes. Il y a longtemps que vous vous plaignez de la conduite de Dieu et de la dureté de son abandon dans vos disgrâces et vos infirmités ; il y a longtemps que vous murmurez et que vous êtes mécontents de lui : mais depuis tant de plaintes et de murmures, vous êtes-vous sentis soulagés en la moindre chose ? Vos douleurs ont-elles été moins aiguës, moins violentes, moins fréquentes ? Vos impatiences ont-elles changé quelque chose dans l'ordre de sa sagesse ? Ont-elles obligé Dieu de vous donner une grâce qu'il avait paru refuser à votre patience ? Vous avouez vous-mêmes que vos murmures ne vous ont servi de rien. Que dis-je ? Ah ! inutiles pour votre consolation, ils ont servi à votre réprobation et à votre perte. O folie ! ô extravagance ! ô fureur d'offenser Dieu gratuitement, d'augmenter sa peine en ce monde, et d'avancer son malheur éternel pour l'autre !

Il est temps, mes frères, que vous rentriez en vous-mêmes, et que, profitant du salutaire avis que nous donne le Prophète-Roi, vous leviez, pendant les tristes nuits de vos disgrâces, vos mains vers le ciel, et que vous bénissiez le Seigneur : *In noctibus extollite manus vestras in sancta, et benedicite Dominum.* (Psal. CXXXIII, 2) : dans ces nuits fâcheuses où la colique, la goutte, la gravelle, et d'autres maux violents ne vous donnent presque point de relâche ; dans ces temps orageux où une longue maladie et des infirmités habituelles ne vous permettent plus de continuer vos travaux pour le soutien de votre vie, pour l'éducation, l'entretien et l'avancement d'une famille nombreuse ; c'est alors que vous devez lever les mains au ciel, et bénir le Seigneur de la conduite qu'il tient à votre égard, en lui disant : C'est vous, mon Dieu, qui m'aviez donné la santé, dont j'ai fait un si mauvais usage ; c'est vous qui m'envoyez cette maladie pour me corriger ou pour réveiller ma ferveur dans votre service : ne permettez pas que j'abuse d'une si favorable occasion, et, qu'au lieu de vous apaiser, je vous irrite de nouveau par mon impatience et par mes révoltes. Oui, mon Dieu, je me sou mets à

tous les châtimens de votre justice ; je suis bien aise, puisque vous le voulez aussi, de me voir séparé des créatures, dénué de tous les objets de mes affections et de mes attaches, réduit à un état qui m'empêche de jouir des plaisirs du monde et des douceurs de cette vie. C'est la première disposition où il faut être pour profiter des maladies : il faut les recevoir avec soumission à la volonté de Dieu. Venons maintenant à la seconde, qui est d'en souffrir les douleurs en esprit de pénitence.

Deuxième point. — Les maladies, aussi bien que la mort, sont la peine du péché ; mais elles peuvent en devenir le remède, lorsqu'on les souffre en esprit de pénitence. C'est pourquoi saint Grégoire le Grand veut qu'un pasteur avertisse les malades de considérer combien il leur est avantageux que leurs corps soient affligés, puisque ces afflictions servent à les purifier des péchés qu'ils ont commis et à empêcher ceux qu'ils auraient pu commettre. Tel est, mes chers frères, le double avantage que nous trouvons dans les afflictions corporelles, lorsque nous les rapportons à Dieu en vue d'expier nos fautes passées.

Je dis d'abord que les maladies que Dieu nous envoie sont souvent les grandes occasions, et quelquefois même les seules qu'il nous offre pour expier tant de péchés que nous avons commis pendant que nous jouissions d'une pleine santé. Vous savez tous que nous ne commettons point de péché qui ne mérite son châtiment ; parce que Dieu étant la règle primitive et l'ordre essentiel, et, d'un autre côté, le péché étant un défaut et un désordre, il doit être corrigé et comme redressé par la peine, soit par celles que les pénitents acceptent en cette vie, soit par celles auxquelles les pécheurs sont condamnés en l'autre. Vous n'ignorez pas aussi quelle est la répugnance que nous avons à nous imposer ces peines, et jusqu'où vont notre négligence et notre mollesse, quand il s'agit d'expier les restes de nos désordres. Faut-il offenser Dieu ? rien ne nous arrête ; ni l'énormité du péché, ni la dignité de notre âme, ni la majesté et la redoutable justice de la personne offensée, ni l'appréhension de l'enfer, ni même les considérations du monde. Mais s'agit-il de réparer ses offenses ? la honte de se découvrir à un prêtre, la crainte d'une longue et humiliante satisfaction, l'attachement à la bonne chère, l'amour des créatures, le crucifiement des passions, tout nous retient et étouffe dans notre cœur les mouvements de la grâce.

Oh ! que nous sommes heureux, que les infirmités et les afflictions que Dieu nous envoie nous, mettent dans une espèce de nécessité de réparer nos fautes passées ! Par elles Dieu purifie ce qu'il y a d'impur dans nos corps et dans nos âmes : par elles il réduit à l'obéissance une chair rebelle ; il met à la chaîne un ennemi qu'il n'avait pu dompter ; par elles il se fait payer du tribut que nous devons à sa justice ; et semblables à ces créanciers, qui, sans perdre leur droit,

donnent à leurs débiteurs le temps et le moyen de les satisfaire, il nous offre les occasions propres à expier les restes de nos péchés. C'est pourquoi saint Chrysostome dit que toutes les adversités qui nous arrivent en ce monde sont un baptême de feu qui détruit et consume nos péchés. Nous ne recevons qu'une fois le baptême d'eau, ajoute ce Père; mais nous pouvons nous purifier dans ce baptême de feu presque tous les jours de notre vie. Ainsi quand le feu de la fièvre nous brûlera, que le dégoût et l'ennui inséparables de la maladie nous accableront, consolons-nous par ces réflexions : Est-ce là le feu où je devrais être éternellement tourmenté? Est-ce là ce ver rongeur dont je devrais être éternellement dévoré? Puis-je refuser de supporter des peines d'un moment, pour éviter une éternité de supplices? Un royaume de gloire ne mérite-t-il pas bien que je ne me laisse point abattre ni décourager par la longueur de la maladie? Souffrons donc, pour avoir part à cette couronne immortelle, tout ce qu'il plaira à Dieu, et autant de temps qu'il lui plaira. C'est un moyen efficace pour expier nos péchés passés, et même pour nous précautionner contre les rechutes.

L'apôtre saint Paul nous apprend que par la pénitence notre vieil homme doit être crucifié avec Jésus-Christ, non-seulement pour la destruction du péché, mais encore afin que nous ne servions plus au péché. Ce n'est donc pas assez d'avoir embrassé la vertu, il faut la pratiquer constamment. En vain quitterait-on le crime, si, après quelques moments de ferveur on retombait dans les mêmes fautes qu'auparavant. Or, c'est à quoi Dieu veut bien pourvoir, comme un bon Père. Il nous ôte la santé, parce que nous en avons abusé; il ne nous la renvoie que par degrés et après bien des langueurs, parce qu'il prévoit qu'elle ne serait pour nous qu'une nouvelle occasion d'ingratitude et d'oubli. Il sait que votre chair est un ennemi domestique d'autant plus à craindre que vous vous en défiez moins; qu'il est difficile que vous preniez assez d'empire sur elle pour la tenir toujours dans cette servitude où elle doit être; il vous met dans la plus salutaire position où vous puissiez être. Cette chair affaiblie et abattue ne se soulèvera plus que pour être vaincue; avec la grâce de Dieu vous triompherez aisément de ses attaques. C'est ainsi que se vérifient ces paroles du docteur des nations : Notre vertu se perfectionne dans l'infirmité, et nous ne sommes jamais plus forts que lorsque nous sommes infirmes. (*Virtus in infirmitate perfectatur.* (II Cor., XII, 9.) En effet, mes frères, ceux qui conservent leur innocence, ne doivent souvent cet avantage qu'à l'heureuse impossibilité de satisfaire des inclinations qui les sollicitent au relâchement. S'ils sont sincères, ils avoueront que les souffrances sont un grand bien, et que les infirmités sont le moyen le plus efficace d'opérer leur salut.

Eh bien! mes frères, avez-vous regardé

jusqu'ici les maladies comme des remèdes capables de guérir les maux de votre âme, comme des faveurs du Ciel et comme une portion de la croix de Jésus-Christ? Les avez-vous acceptées avec soumission à la volonté de Dieu? Avez-vous eu recours au plus tôt aux sacrements, afin de rendre vos souffrances méritoires? Avez-vous souffert les douleurs de la maladie en esprit de pénitence? Ne vous êtes-vous point laissé ailer au contraire aux plaintes, aux murmures, aux chagrins? Oh! qu'il y a peu de personnes qui profitent des maladies! Prenons, chrétiens, la résolution d'en faire un meilleur usage. Les saints ont désiré les afflictions avec ardeur: si nous n'avons pas assez de courage pour les souhaiter comme eux, ayons du moins assez de force pour les supporter, quand le Ciel nous les envoie. *Heureux*, dit saint Jacques, *heureux est celui qui souffre la tentation, parce que, après qu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne que Dieu a promise à ceux qui l'auront aimée.* (Jac., I, 12.)

Sur les devoirs des maîtres envers leurs domestiques. — L'Evangile de ce jour nous présente l'image d'un bon père de famille dans la personne de cet officier qui s'adresse à Jésus-Christ pour le prier de rendre la santé à son fils. C'est un père rempli de tendresse et de charité: le danger de son fils le touche, il en prend soin, il songe à lui procurer tous les soulagements qui sont en son pouvoir; et parce qu'il a entendu parler de la grande puissance de Jésus-Christ, qui a en son pouvoir la vie et la mort, il va le chercher, il le supplie humblement de venir chez lui, de voir son fils et de le guérir. C'est un maître rempli de religion et de zèle pour tous ceux qui lui appartiennent: le miracle dont Jésus-Christ a bien voulu l'honorer lui ouvre les yeux; il reconnaît la toute-puissance et la divinité de ce grand médecin; non content de croire en lui, il travaille avec zèle et avec succès à la conversion de ses enfants et de ses domestiques. Oh! qu'heureux sont les maîtres qui sont pénétrés de ces sentiments! Mais, hélas! combien peu en trouve-t-on aujourd'hui dans le sein du christianisme, de ces maîtres chrétiens qui remplissent leurs devoirs envers leurs serviteurs, et qui travaillent à les sanctifier et à les conduire à Dieu en se sanctifiant eux-mêmes? Apprenons-leur les obligations importantes dont ils sont chargés, afin qu'instruits de leurs devoirs, ils s'en acquittent avec la plus scrupuleuse exactitude. Un maître chrétien a trois sortes de devoirs à remplir envers ses domestiques: devoirs de charité: il doit les traiter avec bonté, supporter leurs défauts, et les soulager dans leurs infirmités; devoirs de justice: il doit les nourrir et payer leurs services; devoirs de religion: il doit leur inspirer la piété par ses leçons et par ses exemples. Reprenons en détail chacun de ces devoirs.

Premier point. — La postérité pourra-t-elle se persuader que dans un siècle où chacun affecte de parler et de se parer d'hum-

nité, il soit nécessaire de prêcher aux maîtres la charité envers leurs domestiques ? Eh ! mes frères, rentrons en nous-mêmes : qu'y trouvons-nous qui puisse autoriser des sentiments d'orgueil, des paroles de hauteur, des manières dures envers nos semblables ? Q'avons-nous fait pour mériter que Dieu nous distinguât avec bonté de tant de misérables qui sont obligés de servir ? Leur condition n'est-elle pas par elle-même assez à plaindre, sans aggraver leur joug par des emportements, par des injures ou par des coups ? Peut-être sont-ils plus vertueux que vous, plus agréables aux yeux de Dieu que vous. Seriez-vous bien aises, si vous étiez en leur place, qu'un maître dur et impérieux abusât ainsi de son autorité sur vous ? Cette religion de charité que vous professez, ne vous ordonne-t-elle pas de supporter vos frères, d'avoir de l'indulgence pour leurs défauts, et de les traiter avec douceur : *Supportate invicem !* (Ephes., IV, 2 ; Coloss., III, 13.) Ce qu'elle vous inculque pour votre prochain en général, elle vous en fait une obligation expresse envers vos serviteurs. *Maîtres*, dit l'apôtre saint Paul, *témoignez de l'affection à vos serviteurs, ne les traitez point avec menace; souvenez-vous que vous avez les uns et les autres un Maître commun dans le ciel, qui n'aura point d'égard à la condition des personnes.* (Ephes., VI, 9.)

Après cela, que penser, mes frères, de tant de maîtres et de maîtresses qui ne savent ce que c'est que d'adresser à ceux qui les servent une parole de bonté et de douceur, qui leur parlent avec hauteur et avec empire, qui leur commandent avec un air de dureté, qui les reprennent avec aigreur, qui sont toujours en colère, et à qui tout déplaît ? Qu'en penser ? Qu'ils doivent s'attendre à trouver dans le souverain Maître, qui domine dans les cieux et sur la terre, un juge inflexible qui les traitera un jour avec toute la rigueur que méritent leur dureté et leur impatience envers leurs frères et leurs semblables : *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.* (Jac., II, 13.) Il est permis, dites-vous, de reprendre un domestique qui s'oublie, qui parle insolemment, qui fait le contraire de ce qu'on lui commande. Oui, sans doute, il est permis de le reprendre ; mais quand devez-vous particulièrement le reprendre ? C'est quand il offense Dieu, et c'est ce que vous ne faites pas : il est permis de le reprendre ; mais ce doit être par raison et par charité, et non pas par passion : il est permis de le reprendre avec ménagement ; mais aussi vous devez en souffrir : or, bien loin d'en souffrir, vous êtes toujours impatients, pleins d'aigreur, et souvent vous poussez l'injustice jusqu'à vouloir qu'on prévienne vos volontés et qu'on devine vos intentions. Allez, maîtres inflexibles, vous éprouverez de la part du juste Juge cette dureté que vous avez montrée envers vos inférieurs : *Judicium sine misericordia illi*, etc.

Deuxième point. — Mais si la charité vous fait un devoir de traiter vos inférieurs avec

bonté, la justice vous oblige à les nourrir, à les soulager dans leurs infirmités, et à leur payer exactement leurs gages. Celui qui travaille, dit Jésus-Christ, est digne de recevoir sa nourriture : *Dignus est operarius cibo suo.* (Matth., X, 10.) La loi ancienne défendait expressément de retrancher la nourriture du bœuf qui foulait le raisin dans un pressoir : *Non alligabis os bovi trituranti.* (Deut., XXV, 4.) Vous-mêmes, mes frères, vous ne refusez pas le nécessaire aux animaux que vous avez à la maison ; les services qu'ils vous rendent, les avantages que vous en retirez, vous engagez à en prendre soin. A combien plus forte raison devez-vous une nourriture honnête et convenable à vos domestiques, à des créatures faites, comme vous, à l'image de Dieu, et destinées comme vous à un bonheur éternel ; à des frères qui vous sacrifient tout leur temps, toutes leurs forces, toutes leurs démarches, et jusqu'à leur volonté même ! Quels termes assez énergiques pourraient peindre la cruauté de ces maîtres avarés, qui ne donnent à leurs serviteurs qu'une partie de ce qu'il faudrait pour les sustenter ; qui leur donnent ce qu'il y a de plus vil en fait de nourriture ; qui ne leur donnent que des aliments d'une mauvaise qualité ; qui leur reprochent le peu qu'ils mangent ; qui exigent d'eux des travaux au-dessus de leurs forces ; qui n'ont égard ni à la faiblesse du tempérament de celui-ci, ni aux infirmités de celle-là, qui les exposent à devenir infirmes ; qui les abandonnent dans leurs maladies ? Ah ! que ce charitable centenaire, dont il est parlé dans l'Evangile, les chargera un jour de confusion à la face de l'univers ! Ce bon maître, qui aimait son serviteur, et qui était touché de le voir couché sur un lit de douleur, ne se contente pas d'en prendre tout le soin possible, il se croit obligé d'aller trouver Jésus-Christ pour lui recommander ce domestique, et pour le prier de lui rendre la santé : il y court, il y vole : et la foi avec laquelle il sollicite la guérison de son serviteur, lui mérite la grâce qu'il sollicite. Apprenez, maîtres et maîtresses, apprenez de cet idolâtre quelle doit être la tendre compassion de votre cœur pour vos domestiques malades. Ils vous ont servi en santé ; n'est-il pas juste que vous veilliez sur eux dans le temps de la maladie ? Ne voyez-vous pas que le lieu où vous laissez languir ce pauvre malade est trop incommode, qu'il y souffre considérablement ? Ne voyez-vous pas qu'il est abandonné, qu'on ne lui donne point de remèdes, ou qu'on ne les lui donne point dans les temps convenables, que souvent il n'a ni nourriture, ni boisson ? Est-ce un homme que vous délaissez, ou plutôt n'est-ce pas Jésus-Christ ? Oui, c'est notre divin Sauveur qui souffre en la personne de ce domestique, qui vous demande du secours, et qui se tient délaissé, lorsque vous abandonnez celui qui est un de ses membres.

Enfin, la justice vous fait un devoir de payer exactement les gages de vos servi-

teurs. Vous avez fait un contrat avec eux, vous êtes tenus d'en garder exactement les clauses. Voici comment s'explique le texte sacré sur cet article important : *Le prix du mercenaire qui vous donne son travail ne demeurera point chez vous jusqu'au matin : vous lui rendrez le même jour le prix de son travail avant le coucher du soleil, parce qu'il est pauvre, de peur qu'il ne crie contre vous au Seigneur, et qu'il ne vous soit imputé à péché.* (Levit., XIX, 13; Deut., XXIV, 15.) Voilà, mes frères, avec quelle diligence le mercenaire doit être payé. Combien devez-vous craindre que vos domestiques n'aient lieu de se plaindre de vous, et que le Seigneur ne venge l'injustice que vous leur faites, en leur retenant ce que vous leur devez? O vous qui les chassez sans raison au milieu d'une année, et qui les exposez à mourir de faim et de misère, ou à devenir criminels pour soutenir leur vie; vous qui faites payer à un pauvre domestique ce qui est perdu ou cassé dans la maison, sans qu'il y ait de sa faute; vous qui êtes habiles à trouver des prétextes, pour lui retenir une partie de ses gages, tremblez pour l'avenir. Ces injustices demeureront peut-être impunies sur la terre, où le maître a du crédit, et où le pauvre serviteur est obligé de céder; mais un jour la scène changera; le Maître commun vous fera payer bien cher vos injustices; vous aurez tout le temps de vous en repentir. Ce salaire que vous retenez si injustement, crie contre vous, et se fait entendre efficacement aux oreilles du Dieu des armées : *Merceres operariorum que fraudata est a vobis, clamat; et in aures Domini Sabaoth introivit.* (Jac., V, 4.)

Troisième point. — Voici des devoirs d'une toute autre importance encore, c'est ce que la religion demande de vous à l'égard de ceux qui vous servent. Vos serviteurs sont à Dieu, avant que d'être à vous; ils sont à vous pour un temps et pour certaines choses; mais ils sont à Dieu pour toujours, et pour tout ce qu'ils peuvent penser, dire ou faire. Ils sont donc plus à Dieu qu'à vous; vous devez donc avoir soin qu'ils servent Dieu, c'est-à-dire qu'ils soient instruits, qu'ils soient sages, qu'ils fréquentent les sacrements, en un mot, qu'ils observent la loi de Dieu.

Combien de personnes ont des domestiques, et ne savent pas si leurs domestiques sont chrétiens? Quand il est question de louer un domestique, on a grand soin de s'informer s'il est robuste, s'il est adroit, s'il est fidèle, s'il est actif et laborieux; mais il ne vient pas seulement en pensée de demander s'il est sage, réservé, instruit de sa religion, s'il fréquente les sacrements, etc. Est-il donc si indifférent d'avoir des domestiques chrétiens? Un bon domestique est capable d'attirer la bénédiction de Dieu sur votre famille, sur votre ménage, sur vos travaux; mais quel ravage n'est pas capable de causer dans votre maison un domestique pervers! Quelle contagion pour vos enfants! quel danger pour vos autres domestiques! etc. Vos domestiques ne sont pas instruits, et

vous ne leur laissez pas le temps d'aller aux catéchismes, aux instructions, vous ne les instruisez pas vous-mêmes; vous ne les obligez pas à se faire instruire; vous ne veillez pas sur eux, pour savoir s'ils fréquentent les instructions, s'ils en profitent: vous êtes donc cause qu'ils croupissent dans l'ignorance de la loi de Dieu; vous en répondrez devant Dieu, et il n'en faudra pas davantage pour vous faire condamner et exclure du royaume de Dieu: *Si quis eorum et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit et est infideli deterior.* (1 Tim., V, 8.)

Ce n'est pas assez que vous vieilliez à ce que vos serviteurs soient instruits, il faut avoir soin qu'ils soient sages et se conduisent en bons chrétiens. Saint Augustin dit que vous avez dans vos maisons la qualité de pasteur; vous devez donc veiller sur le troupeau qui vous est confié, comme en devant rendre compte au souverain Pasteur. Saint Charles veut que vous preniez garde si vos domestiques prient Dieu, s'ils approchent des sacrements; que vous leur donniez le temps de sanctifier le saint jour du dimanche et les jours de fêtes. Or, mes frères, quelles sont les mœurs de vos domestiques? Ces serviteurs ne sont-ils pas des joueurs, des jureurs, des ivrognes? Ne courent-ils pas la nuit? Ne fréquentent-ils pas les cabarets? N'entretiennent-ils pas de mauvais commerces? Ces servantes ne sont-elles pas des médisantes, libres en paroles? N'ont-elles pas des airs mondains? Ne fréquentent-elles pas de mauvaises compagnies? Ne reçoivent-elles pas des garçons la nuit dans leur chambre? Et néanmoins vous souffrez tout cela sans les reprendre; ou si vous en parlez, c'est si légèrement et avec tant d'indifférence, qu'il est aisé de voir que ces désordres ne vous touchent point. Que vos domestiques vous manquent, vous vous emportez en injures, etc.; que Dieu soit offensé, vous êtes tranquilles, pourvu que d'ailleurs vous soyez bien servis. Mais que dire de ces maîtres injustes, qui commandent à leurs serviteurs des choses criminelles, comme de se venger, de dérober, de faire du dommage à un voisin, de nuire à ses bestiaux, etc. Que dire de ces maîtres cruels, qui donnent à leurs domestiques les exemples les plus pernicioeux d'irrégion, de libertinage, d'intempérance, de haine pour le prochain? O Dieu! quel fardeau que celui dont ils seront chargés!

Puis donc, mes frères, que vous êtes chargés en conscience du soin de vos domestiques, et que vous devez en répondre au tribunal de Dieu, choisissez-les avec prudence; veillez sur eux avec attention; rendez-leur ce que vous leur devez; apprenez-leur, à votre exemple, à servir Dieu, à travailler pour le ciel; sanctifiez-vous en les sanctifiant, afin que Dieu vous réunisse tous dans la même gloire.

XXI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le pardon des injures.

Le pardon des injures est si visiblement la fin de la parabole de l'Evangile de ce jour

(Matth., XVIII, 23-35), que ce serait s'écarter de son esprit que d'y chercher d'autres sujets. La colère que le maître témoigne contre l'inhumanité de ce serviteur, qui, après avoir obtenu la remise d'une somme considérable, exigea avec la dernière rigueur une somme modique qu'un de ses compagnons lui devait, est une condamnation manifeste de ces vindictifs inexorables, qui veulent avoir raison des offenses qu'on leur fait, et qui, ayant reçu de Dieu le pardon de tant de péchés, dont ils se sont rendus coupables, ne peuvent se résoudre à pardonner les moindres injures. Mon dessein est donc, mes frères, de vous montrer aujourd'hui l'indispensable nécessité de pardonner à vos ennemis. C'est un Dieu qui vous en donne l'exemple; c'est un Dieu qui vous menace des plus terribles châtimens, si vous refusez de pardonner, et qui vous promet les plus magnifiques récompenses, si vous pardonnez. C'est un Dieu qui parle; c'est donc à nous de lui obéir: il pardonne; c'est donc à nous à l'imiter: il promet et il menace; c'est donc à nous à espérer et à craindre. Mettons ces preuves dans un plus grand jour; soutenez quelques instans votre attention.

Premier point. — Ce n'est pas ici un Moïse qui nous intime les ordres du Seigneur, ni les anges qui nous annoncent ses volontés; mais c'est le Dieu de Moïse et des anges qui nous parle lui-même : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros* (Matth., V, 44); je vous ordonne d'aimer vos ennemis. Pesez bien, mes frères, la force de ces paroles : *Ego*; c'est moi, qui suis votre Maître, votre souverain, votre Dieu; moi, qui ayant sur vous une autorité absolue, puis vous commander tout ce qui me plaira. *Dico*; je vous le dis et vous l'ordonne. Ce n'est pas ici un simple conseil, mais un commandement indispensable que je fais; et à qui? *Vobis*; à vous qui êtes mes créatures, à vous qui dépendez de moi entièrement, à vous qui ne respirez et ne subsistez que par moi. *Diligite*; aimez. Je ne vous ordonne pas seulement de ne pas haïr, de ne pas faire du mal, mais d'aimer et de faire du bien; et à qui? A vos ennemis. *Inimicos vestros*; vos ennemis, quels qu'ils puissent être, quelque injure et quelque tort qu'ils vous aient fait; en un mot, tous sans en excepter aucun. Voilà l'ordre de Dieu. Or, mes frères, quoi de plus juste que d'obéir à celui à qui tout obéit? *Dixit et facta sunt.* (Psal. XXXII, 9.)

Vous direz peut-être qu'il est dur d'aimer ses ennemis, et difficile de vouloir du bien à des gens qui ne cherchent qu'à nous perdre et à nous faire du mal; cela est vrai; mais ce n'est pas à vous d'examiner le joug du Seigneur, pour le secouer, s'il est pesant. C'est Dieu qui vous l'impose; c'est à vous à baisser vos têtes superbes pour vous y soumettre. D'ailleurs n'en ordonne-t-il pas autant à vos ennemis? Ne vous plaignez donc pas; mais adorez plutôt l'infinité miséricorde du Seigneur. Quelle tranquillité n'éprouverait-on pas, si on gardait exactement une si

sainte loi! on ne verrait plus parmi les chrétiens d'inimitiés, plus de divisions dans les familles, plus de bruit entre les voisins, plus de dissensions et de troubles dans la société, plus de procès, plus de chicanes, plus de querelles, plus de vengeances. Nous verrions, au contraire ces siècles fortunés de la primitive Eglise, où les fidèles ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme, et où ils s'aimaient jusqu'au point de vouloir donner leur vie les uns pour les autres. Plaignez-vous après cela d'une loi dont les fruits seraient si doux.

Deuxième point. — Mais l'exemple d'un Dieu qui pardonne doit lever vos difficultés; c'est à cet exemple que je vous rappelle, chrétiens, puisque vous faites profession d'imiter le Dieu que vous adorez. Vindictifs qui m'écoutez, parcourrez des yeux le monde entier, vous y verrez les preuves les plus signalées de l'amour de votre Dieu pour ses ennemis. Voyez comme il fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons; voyez avec quelle patience il attend le pécheur pour lui pardonner; considérez les grâces qu'il vous a accordées dans le temps que vous étiez ses ennemis, quoiqu'il pût vous punir à l'instant; souvenez-vous que par votre baptême, d'enfants de colère que vous étiez, il vous a reçus pour ses enfants chéris, rappelez-vous ces moments précieux, où, après avoir violé les serments solennels d'être toujours à lui, au lieu de vous abandonner et de vous punir, comme il était en droit de le faire, il vous a rappelés à lui; il vous a attirés au sacrement de pénitence, pour vous laver de vos iniquités dans son sang. Que vous dirai-je de plus? Faut-il vous rappeler encore le miracle de son amour consommé pour vous? Eh bien! voyez-le, votre Dieu, entre les mains des bourreaux, livré à d'exécrables déicides; voyez son saint nom blasphémé par tant de bouches sacrilèges, ses pieds, ses mains, son côté percés, sa tête couronnée d'épines; voyez-le attaché à un infâme gibet. Appela-t-il les foudres et les tonnerres pour se venger de ses ennemis? Ouvrit-il les trésors de sa fureur, pour les punir du plus horrible des attentats? Non, mes frères, mais il versa sur la croix jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour le pardon de ses bourreaux et le salut de tous les hommes; il employa les derniers moments de sa vie à prier pour ses ennemis et à demander leur grâce.

C'est à vous, chrétiens, élevés à l'abri de la croix de Jésus-Christ, instruits de ses mystères, persuadés de sa religion, comblés de ses faveurs, nourris de son sang, à vous rendre les imitateurs de sa générosité et de sa clémence. Que les occasions de servir vos ennemis vous paraissent précieuses, puisque vous achetez par là celle d'imiter votre divin Maître, etc.

Troisième point. — Enfin, à cet exemple de l'amour d'un Dieu pour ses ennemis, ajoutons ses promesses et ses menaces. Quelles sont ses promesses, mes frères. Les voici : *Pardonnez, et on vous pardonnera*; « *Dimitte*

tite, et dimittemini. » (Luc., VI, 37.) Se peut-il un plus grand avantage ? Vous avez offensé mille fois le Seigneur ; vous ne pouvez le nier. Rappelez-vous les emportements et les désordres de votre jeunesse, les excès et les injustices d'un âge plus avancé, l'insensibilité et l'impénitence d'une longue vieillesse ; écoutez les avis de votre conscience, justement alarmée. Avez-vous satisfait à la justice divine pour tant de péchés ? Où sont vos œuvres de pénitence ? Où sont vos prières, vos jeûnes et vos aumônes ? Quelle ressource vous reste-t-il donc ? Ah ! mes frères, Dieu ne demande pas que vous versiez votre sang comme les martyrs ; que vous mouriez au monde, comme les anachorètes ; il vous demande seulement que vous pardonniez à vos ennemis. A cette condition, il vous promet le pardon de vos crimes : *Dimitte, et dimittemini.* Oui, pécheurs, quelques crimes que vous ayez commis, si vous pardonnez à vos ennemis, vous pouvez dire à Dieu avec une sainte liberté : J'ai fait ce que vous m'avez ordonné, faites ce que vous m'avez promis ; j'ai pardonné, c'est à vous à me pardonner.

Mais peut-être que ses menaces feront sur vous plus d'impression que ses promesses. Jésus-Christ dans la parabole de notre Evangile nous apprend le sort qui nous attend, si nous ne pardonnons pas du fond du cœur à ceux qui nous ont offensés : nous serons livrés nous-mêmes à d'impitoyables bourreaux, jusqu'à ce que nous ayons satisfait à la justice divine. Est-il rien de plus effrayant ! Point de miséricorde pour celui qui n'aura point usé de miséricorde envers ses frères : *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.* (Jac., II, 13.) Ah ! si vous étiez assez malheureux pour conserver de la haine dans votre cœur, ne devriez-vous pas craindre, en récitant l'Oraison dominicale, de prononcer contre vous un arrêt de mort ? Ne devriez-vous pas vous apercevoir que, semblable à un furieux, vous vous perdez le corps de votre propre épée ? Oui, vindicatif cruel, sais-tu ce que tu demandes à Dieu, quand, avec la haine dans le cœur, tu récites cette prière : *Pardonnez-nous, comme nous pardonnons ?* c'est-à-dire : Je ne veux pas, mon Dieu, que vous me pardonniez, parce que je ne veux pas pardonner à mes ennemis, et par conséquent je ne veux point de votre grâce ; je ne vous reconnais plus pour mon Père ; je renonce à votre royaume. Voilà, vindicatif, les malheurs que tu attires sur toi.

Ah ! mes frères, refuserez-vous d'obéir à un Dieu qui vous ordonne d'aimer vos ennemis, d'imiter un Dieu qui aime tendrement ses ennemis, de mériter les grandes récompenses que Dieu promet à ceux qui aimeront sincèrement leurs ennemis ? Allez donc, au sortir de cette instruction, allez leur donner le baiser de paix, et vous réconciliez pour toujours avec eux, afin que par ce pardon que vous donnerez à vos ennemis vous engagiez le Seigneur à vous accorder le vôtre et la grâce du ciel.

XXII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur nos devoirs envers nos souverains. De l'hypocrisie.

Sur nos devoirs envers nos souverains. — Ne nous étonnons pas, mes frères, si Jésus-Christ, pour nous inculquer plus efficacement une soumission parfaite à l'autorité souveraine, joint les exemples aux leçons. Tous les jours de sa vie sont marqués au coin du respect, de l'obéissance et de la fidélité envers les puissances de la terre. La manière dont il tranche aujourd'hui les questions captieuses que lui font ses ennemis sur les droits de l'empereur (Matth., XXII, 15-21), me fournit une occasion bien naturelle de vous entretenir des devoirs des sujets envers les souverains ; devoirs aussi importants, sans doute, que la subordination des enfants envers leurs pères, des serviteurs envers leurs maîtres, qui fait souvent la matière de nos discours ; devoirs sacrés de la religion, qui réunit dans un seul et même précepte l'obligation de rendre à notre Dieu, et à notre souverain, ce que nous leur devons : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo.*

Ce n'est pas, mes frères, qu'il vous faille des leçons d'obéissance, d'amour et de fidélité : tout Français apporte ces vertus en naissant, il les suce avec le lait, il les nourrit par l'exemple de ses pères. Je ne veux que donner à ces vertus le mérite, trop rare peut-être parmi vous, d'avoir leur source dans la religion. Que nous demande donc la religion pour ceux à qui Dieu a remis le sceptre de la puissance ? Le voici : leur rang et leurs titres forment l'étendue des devoirs qu'elle impose à ceux qui sont assujettis à leur autorité. Or, qu'est-ce qu'est le prince par rapport à nous, et que sommes-nous par rapport à lui ? Nous sommes : 1^o une famille dont il est le père ; 2^o un peuple dont il est le maître ; 3^o un Etat dont il est le souverain. Il est le père de ses sujets ; donc il a droit à leur amour et à leur fidélité. Il est le maître de ses sujets, donc il a droit à leur vénération et à leur respect. Il est le souverain de ses sujets, donc il a droit à leur soumission et à leur obéissance. Nous devons aimer sa personne, respecter sa majesté, et obéir à son autorité. C'est ici, mes frères, une matière qu'on ne vous a peut-être jamais suffisamment développée dans la chaire de vérité : mais comme elle n'en est pas moins importante, j'ai tout lieu d'espérer que vous y donnerez l'attention la plus soutenue.

Premier point. — Le tribut de notre amour doit se mesurer sur le nombre et la grandeur des bienfaits que nous recevons. Ainsi, nous devons à Dieu un amour sans bornes, parce que ses bienfaits sont infinis. Or, mes frères, les rois sont les dieux de la terre, moins encore par l'étendue de leur puissance, que par la multiplicité des bienfaits qu'ils répandent sur les peuples. En effet, continuellement occupé de la sûreté publique, le souverain veille sans cesse pour écarter tout ce qui pourrait la troubler. Sa main est à -

inée du glaive de la justice pour repousser les entreprises des méchants et punir leurs attentats. Il porte la balance de l'équité, dans laquelle il pèse sans passion les intérêts divers de ceux que la Providence a confiés à ses soins. Le citoyen fortuné dort tranquillement à l'ombre du trône et sous la protection de la loi, tandis que le prince veille sur lui avec les tendres inquiétudes d'une mère pour un fils chéri. La sûreté de ses sujets fait son unique soin. Lorsque leurs besoins l'exigent, il abandonne, sans balancer, la foule des plaisirs qui l'environnent, pour courir à leur tête défendre leurs vies et leurs possessions, content de répandre tout son sang pour épargner celui d'un peuple qu'il porte dans son cœur. Ses jours sont consacrés tout entiers à l'intérêt public. C'est sous la sauvegarde de son autorité que le laboureur sème avec confiance dans l'entière certitude de recueillir le fruit de ses peines et de ses travaux; que le négociant quitte le sein de sa patrie et de sa famille pour aller chercher la fortune au delà de l'immense étendue des mers; que le faible est à couvert de l'oppression des puissants, et que ceux-ci jouissent paisiblement de leurs honneurs et de leurs richesses. Il tient dans sa main le bien de la veuve et de l'orphelin; il le soustrait à la voracité de l'injustice. Si la calomnie ose répandre son souffle empoisonné sur nous, et couvrir notre front d'opprobre et d'ignominie, il la réprime avec force, et nous assure le repos, l'honneur et la vie. L'accès de son trône est facile : nous pouvons nous en approcher aisément; il y est assis comme un père qui nous aime, toujours prêt à nous donner des secours et des soulagemens. Enfin, la vertu trouve dans la personne du prince un défenseur, l'innocence opprimée un vengeur, le crime un ennemi impitoyable et un juge inflexible.

Tels sont les bienfaits magnifiques que nous tenons de ceux qui nous gouvernent. Que de titres pour leur assurer notre reconnaissance? Serait-ce assez de la vile dépendance d'un esclave ou d'un mercenaire, à l'égard de ces dieux tutélaires placés entre nous et l'Etre suprême, pour être les instruments de sa Providence, les ministres de sa justice et les canaux de ses bienfaits ! Lâches et méprisables sujets qui ne cédez qu'à la force, avez-vous donc oublié ces belles paroles de l'Apôtre : *Soyez soumis par inclination, par devoir, et non par crainte; obéissez à vos maîtres dans la simplicité de votre âme, comme à Jésus-Christ même; servez-les de bon cœur et avec amour, comme si vous serviez le Seigneur, et non les hommes ?* (Ephes., VI, 5-8; Coloss., III, 22-24.) Malheur aux âmes de boue, qui dégraderaient par d'autres sentimens leur obéissance au souverain ! Ce ne seraient pas des chrétiens; ce ne seraient pas des Français; et ils auraient aussi peu l'esprit de la nation que de l'Evangile.

Deuxième point. — La fidélité et l'amour ne sont qu'une partie des devoirs que la religion nous impose à l'égard des rois qui nous gouvernent. Non-seulement ils sont les pères

de la patrie dont nous sommes les enfans, ils sont encore les maîtres de l'Etat dont nous sommes citoyens; donc ils ont droit à notre vénération et à notre respect. Respecter la majesté du souverain : voilà la seconde obligation que nous contractons en devenant membres de la société qui nous adopte. La religion nous apprend que c'est Dieu qui choisit nos maîtres; que c'est de sa main qu'ils tiennent la couronne; qu'il dirige encore, quoique d'une manière invisible, la main qui répand sur leurs têtes l'onction royale, comme il dirigea visiblement autrefois la main de Samuel et d'Elie; que ses ministres peuvent dire au souverain, comme autrefois les prophètes : C'est le Seigneur qui vous a fait roi par son onction sainte; et au peuple : Voilà le roi que Dieu vous a donné. En effet, mes frères, il ne peut y avoir sur la terre d'autre maître suprême que l'Eternel; il n'y a point d'autre nom qui doive faire fléchir nos genoux. Il est la source de toute autorité, le principe de toute dépendance. C'est à lui seul qu'il appartient essentiellement de régner : en lui seul résident l'autorité, la force, la grandeur suprême; en un mot, toute puissance ici-bas n'est qu'une émanation de la puissance divine, toute grandeur, une image de la grandeur suprême. C'est le Seigneur qui se communique en partie à ceux qu'il a placés sur le trône ? qui se peint, qui se reproduit en quelque sorte dans leur personne sacrée, et qui forme leur majesté de quelques rayons de la majesté divine. Que conclure de là, mes frères ? Que nous devons regarder les rois comme représentant ici-bas le Roi du ciel et de la terre, leur autorité comme une participation de son empire éternel, leur pouvoir comme une portion de sa toute-puissance, et leur majesté comme l'image auguste de la majesté divine; que nous devons révéler leur personne, respecter leurs ordres, et leur rendre l'honneur et la gloire qui leur est due : *Regem honorificate.* (I Petr., II, 17.)

Ne dites pas qu'on n'est point obligé de respecter et d'écouter un prince qui opprime ses sujets. Tyran ou père du peuple, il a le même droit à notre fidélité, parce qu'il tient la place de Dieu, et qu'il l'a revêtu de son autorité. S'il nous rend heureux, il est l'instrument de la bonté divine; s'il nous opprime, il est l'instrument de la colère céleste; si sa domination devient dure, injuste ou barbare, que nul d'entre nous n'ait l'audace de s'élever contre l'abus de sa puissance, et de prévenir les jugemens de Dieu. C'est à lui seul qu'appartient la vengeance, et il saura bien se venger. Attendons sans résistance et sans murmure qu'il brise le bâton de sa fureur, et qu'après nous avoir châtiés, il livre à des flammes dévorantes les verges dont il se sera servi. Telle était, dans l'ancienne loi, la religion des Hébreux; leur fidélité envers leurs rois impies fut inviolable, lors même que ces rois massacraient les prophètes, et qu'ils inondaient Jérusalem du sang des fidèles adorateurs. Si de la loi ancienne nous passons à la nouvelle, je trouve le saint Précurseur chargé de fers, puis un-

molé cruellement; je trouve le Fils de Dieu même persécuté injustement, chargé d'opprobre et d'ignominies, livré à une mort honteuse; et je ne trouve pas le moindre murmure contre les puissances. Ses apôtres ne sont pas mieux traités que leur maître; ils imitent sa douceur et sa patience. Les fidèles pendant les trois premiers siècles de l'Eglise, priant pour les empereurs païens, sont leurs plus fidèles sujets, etc.

Troisième point. — Mais ce n'est pas encore assez d'aimer la personne du prince et de respecter sa majesté : aux titres augustes de père et de maître, il joint celui de souverain; donc il a droit à notre soumission et à notre obéissance. Obéir à son autorité, voilà le dernier de nos devoirs, et le troisième caractère des hommages que nous devons rendre aux puissances. Ici, mes frères, la religion élève encore sa voix puissante, et parmi cette multitude de préceptes sublimes qu'elle donne à ses enfants pour être la règle invariable de leurs actions, elle paraît prendre plaisir à leur inculquer celui-ci avec plus d'étendue, de force et d'énergie. Il n'est presque aucun des Livres sacrés qui ne renferme cette obligation. Soyez soumis aux puissances, nous dit-elle (*Rom.*, XIII, 1 seqq.), c'est Dieu même qui les a établies : leur refuser l'obéissance, ce serait résister à ses ordres et aux arrangements de sa Providence. Les souverains sont ses ministres et ses représentants sur la terre; manquer aux devoirs que nous impose leur élévation et leur dignité, ce serait outrager Dieu et mépriser ses volontés. Vous donc tous qui êtes soumis à la domination, obéissez à vos maîtres comme à Dieu même, non-seulement à ceux qui n'emploient l'autorité dont ils jouissent, que selon les lois immuables de l'équité et de la justice, mais encore à ceux qui règnent au mépris de l'honneur et des lois, qu'ils foulent sans pudeur à leurs pieds; non-seulement à ceux qui se montrent les pères de leurs peuples et les bienfaiteurs de l'humanité, mais à ceux même qui les traitent en tyrans, et qui se montrent comme les fléaux du genre humain. Rendez à chacun ce que vous devez à son rang, le tribut à qui est dû le tribut, l'impôt à qui est dû l'impôt, l'honneur et la crainte à qui vous les devez. Oui, mes frères, nous devons aimer nos rois, jusqu'à leur faire, quand il le faut, le sacrifice de nos biens et de notre vie. Les princes ont le même droit à notre fortune qu'à nos hommages. Qui oserait se plaindre d'acheter au prix d'une partie de ses richesses les deux plus grands biens de la nation, le repos et la liberté?

Grâces immortelles vous soient rendues, Seigneur, d'avoir toujours conservé dans les cœurs français cet amour du prince, qui assure la durée et la gloire de ce royaume, et d'avoir donné en même temps à la France un roi si propre à perpétuer l'amour de la nation! Rendez à jamais durable cet amour réciproque du monarque et du peuple. Daignez en être vous-même le lien sacré. Que le roi vous aime dans son peuple; que le peuple vous aime dans son roi, et que cette heu-

reuse harmonie attire vos bénédictions constantes sur la personne du souverain et sur son royaume.

De l'hypocrisie. — Le reproché d'hypocrisie que le Sauveur fit aux Pharisiens de notre Evangile, ne pourrait-il pas être fait avec justice à un grand nombre de chrétiens? L'hypocrisie est un mensonge d'action : on veut paraître vertueux, et on ne l'est pas. Or, ce vice est très-commun dans le monde. Ce n'est point ici un vice particulier à certaines professions ou à certains états : c'est un vice qui, se couvrant des apparences de la vertu, se glisse dans toutes les conditions. Sur quel que état de vie que vous jetiez les yeux, dit saint Augustin, vous y trouverez des hypocrites. Il y en a parmi les riches et parmi les pauvres; il y en a dans l'église et dans le cloître, aussi bien que chez les gens du monde; il y en a dans les paroisses de la campagne, comme dans les villes. Mais ce vice, pour être plus caché, n'en est pas moins criminel, ni moins abominable devant Dieu; il n'en conduit pas moins à une perte certaine : deux réflexions, mes frères, auxquelles je vais donner quelque étendue, afin de vous inspirer une horreur salutaire pour l'hypocrisie. Je dis donc en premier lieu, que c'est un vice très-abominable aux yeux de Dieu; premier point. Je dis donc, en second lieu, que c'est un vice très-pernicieux au salut; second point.

Premier point. — Il ne faut qu'ouvrir nos Livres saints pour connaître combien l'hypocrisie est détestable devant Dieu. Le Saint-Esprit nous apprend par la bouche du Sage, que Dieu ne hait rien tant que les hypocrites; que tout réussira mal aux fourbres; et que celui qui n'est pas sincère dans sa conduite, ne doit rien attendre de bon ailleurs (*Eccli.*, I, 37 seqq.); il fulmine des malédictions contre celui qui a le cœur double, un visage à deux faces, un langage dissimulé, un esprit trompeur, et qui marche sur la terre par deux différentes voies, selon le besoin qu'il en a pour réussir dans ses prétentions. (*Eccli.*, II, 14.) De là vient que le Prophète-Roi nous assure que le Seigneur aura toujours en abomination l'imposteur et le fourbe, qu'il renverse et dissipe les lèvres trompeuses et la langue qui se vante avec insolence. (*Psal.*, V, 6, 7.) Enfin, chacun peut voir dans l'Evangile l'aversion que le Fils de Dieu a témoigné avoir de l'hypocrisie, par les terribles anathèmes qu'il a prononcés contre les Pharisiens, auxquels ce vice était si ordinaire. Il semble même que l'enfer n'ait été fait que pour les hypocrites, puisque l'Evangile, parlant du mauvais serviteur, dit que son partage sera d'être puni avec les hypocrites, dans ce lieu où il n'y aura que pleurs et grincements de dents.

N'en soyons pas étonnés, mes frères; point d'opposition plus forte que celle qui se rencontre entre Dieu et le vice de l'hypocrisie. En effet, il y a en Dieu trois sortes de vérités : la vérité de l'être; non-seulement il est la vérité même, mais encore la règle et la source de toute vérité : la vérité de la

connaissance; il ne suffit pas de dire qu'il connaît toute vérité, si l'on n'ajoute que toute vérité n'est telle, que parce qu'il la juge et la connaît telle : la vérité de la parole; il rend un témoignage assuré et immuable de toutes choses; ces choses ne pouvant être que comme Dieu les voit, et Dieu ne pouvant nous les révéler que de la manière qu'il les connaît. Or, bien loin que cette vérité, qui est en Dieu, soit une de ces perfections où la créature ne peut et ne doit point avoir de part, c'est entre les autres celle qu'il veut que le chrétien imite davantage, et dont David nous assure qu'il nous demandera au jour du jugement un plus grand compte : *Veritatem requirit Dominus. (Psal. XXX, 24.)* Non, mes frères, Dieu ne nous reprendra pas pour n'avoir point imité son éternité, son immensité, son indépendance; au contraire, malheur à nous, si par notre orgueil nous avons cru pouvoir être semblables à lui en aucun de ces attributs : mais il nous reprendra de n'avoir pas imité sa vérité, puisque c'est elle qu'il veut que nous cherchions, qu'il nous commande d'écrire sur la table de notre cœur, et qu'il nous défend de quitter en quelque temps et pour quelque raison que ce puisse être : *Veritas non te deserat, et describe eam in tabulis cordis tui. (Prov., III, 13.)*

De là il s'ensuit, disent les Pères, qu'il faut qu'il y ait dans l'homme trois sortes de vérités : une vérité de vie, par laquelle il travaille à acquérir des vertus pleines et entières, en s'acquittant de ce qu'il doit faire et de ce qu'il doit être par rapport à Dieu; une vérité de justice, qui consiste dans une sincérité et une droiture de cœur, qui lui fasse rendre à son prochain ce que la loi veut qu'il lui rende; enfin, une vérité de témoignage et de parole, qui consiste non-seulement à ne dire rien qui ne soit vrai, mais encore à se montrer dans sa vie et dans ses discours tel que l'on est, sans y ajouter ou diminuer quoi que ce soit; à conformer son intention à ses œuvres, et à les rapporter à une fin légitime. Or, parcourez tous les péchés, vous ne trouverez que l'hypocrisie qui soit directement opposée à tous ces caractères de vérité : à la vérité de vie, par un attachement servile à parer l'extérieur et à négliger le dedans; à la vérité de justice, par une habituelle application à tromper son prochain par de belles apparences; enfin, à la vérité de témoignage et de parole, par une maudite affectation de faire toutes choses afin de plaire aux hommes et d'en être loué. Dieu peut-il, mes frères, n'avoir pas une horreur infinie pour un péché aussi énorme?

L'Esprit de Dieu, dans l'*Apocalypse* (III, 1), dit à un évêque qui passait pour un grand homme de bien, qu'il n'est pas ce qu'il paraît être, qu'on s'imagine qu'il est plein de vie, et que néanmoins il est véritablement mort. Reproche qui nous apprend que souvent on est mort à l'égard de Dieu, lorsqu'on paraît vivant à l'égard des créatures; que souvent on n'est qu'un spectre et un fantôme dans la religion que l'on professe; et qu'un corps

vivant n'est souvent, comme dit saint Pierre Chrysologue, que l'ornement funèbre d'une âme qui est réellement morte : *Fit in corpore vivo funus anima jam sepultæ*. Sans m'arrêter à vous faire voir que c'est là l'état de tous les pécheurs en général, qui, dès qu'ils ont perdu la grâce de Dieu, sont à son égard réduits à une espèce de néant, je dis que, selon Jésus-Christ même et les expressions de l'Ecriture, c'est en particulier le malheur des hypocrites. Ce sont, dit saint Grégoire, des gens sans cœur, qui agissent, non pas pour aucun principe intérieur et surnaturel, mais simplement par des mouvements trompeurs; des gens qui montrent comme en songe, ce qu'ils n'ont pas réellement : au dehors, charité, douceur, libéralité, humilité, désintéressement, accomplissement des plus petits devoirs, etc.; mais au dedans, qu'est-ce? Dureté, murmure, orgueil, haine de Dieu, rapine, injustice, et, qui plus est, image et figure des vertus, illusions, vanités, fausseté, mensonge. N'est-ce pas le reproche que Jésus-Christ faisait aux Pharisiens? *Malheur à vous, hypocrites*, leur disait-il, *vous nettoyez le dehors de la coupe, et au dedans vous êtes pleins de rapines et d'impuretés; vous n'êtes que des sépulchres blanchis, qui paraissent beaux aux yeux du monde, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toutes sortes de pourriture!* (*Matth., XXIII, 25-27.*)

Non-seulement l'hypocrisie est opposée à la vérité de vie, elle l'est encore à la vérité de justice. Une justice qui est feinte n'est pas une justice : *Simulata æquitas non est æquitas, sed duplex iniquitas*. En effet, si on fait réflexion sur la malignité de l'hypocrisie, on verra que ce détestable péché fait honteusement servir toutes les vertus à ses desseins, à ses passions; que si l'on veut s'acquérir de la réputation, entrer dans les charges, commettre impunément des concussions, des adultères, des meurtres, le grand secret est de contrefaire l'homme de bien. Si cette malheureuse fille veut entretenir un commerce honteux qui ne la diffame pas; si ce domestique veut faire à son maître un vol dont on ne s'aperçoive pas; si cet envieux veut se défaire d'un ennemi par des voies dont on ne se méfie pas; de longues prières, un air mortifié et abattu, une contenance modeste, des paroles de charité et d'amitié, la fréquentation des sacrements leur serviront de voile. Rien de plus commun que de se servir du voile de la dévotion pour se mettre à son aise, pour amasser du bien, pour se venger de ses ennemis, etc. Vertus chrétiennes, c'est ainsi qu'on se sert de vous pour commettre les plus grands crimes; tel est le fatal usage auquel vous applique si indignement l'hypocrisie. Or, mes frères, qu'y a-t-il de plus injuste que d'abuser ainsi des apparences de la piété pour contenter ses passions!

Enfin, quoi de plus opposé à la vérité de témoignage et de parole que l'hypocrisie! Ce n'est pas à nous à nous regarder et à vouloir que d'autres nous regardent; c'est à Dieu seul à nous juger et à nous récompenser

de nos vertus ; c'est à lui seul que la gloire appartient. Nous ne devons chercher qu'à lui plaire dans toutes nos actions. Soit que nous pensions, soit que nous parlions, soit que nous agissions, soit que nous buvions, soit que nous mangions, nous devons rapporter à la gloire de Dieu tout ce que nous faisons. Or, que fait l'hypocrite ? Il préfère l'estime des hommes à celle de Dieu ; il se rapporte toutes ses actions ; il est lui-même sa fin dernière. Tels étaient les Pharisiens, modèles des hypocrites de nos jours. S'ils jeûnaient, c'était afin de passer pour des hommes austères et mortifiés. S'ils faisaient l'aumône, c'était afin qu'en le publiât et que chacun dit : Oh ! les braves gens ! qu'ils sont charitables ! S'ils faisaient de longues prières, c'était dans des places publiques, afin de s'attirer l'estime des hommes ; en un mot, ils ne cherchaient qu'à être loués dans tout ce qu'ils faisaient : *Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.* (Matth., VI, 5.) Cette hypocrisie pharisenne ne se trouve-t-elle pas encore, mes frères, parmi les chrétiens ? Combien n'y en a-t-il pas qui se recherchent presque toujours dans les bonnes œuvres qu'ils font ? Vous faites volontiers l'aumône ; Dieu en soit loué ! mais s'il n'y avait que vous et le pauvre couvert de ses haillons, la lui feriez-vous ? Si ce pauvre entraît secrètement dans votre maison, ou si vous le rencontriez à l'écart, auriez-vous pour lui la même charité que vous avez, lorsqu'une personne, que vous considérez, vous le recommande ? Vous fréquentez souvent les sacrements ; mais vous n'êtes point de ces dévots qui veulent qu'on les observe, qu'on les regarde comme des gens d'une vertu distinguée, et qui ne peuvent souffrir l'humiliation et le mépris ? N'est-ce point par humeur, par inclination et par passion que vous agissez ? Si cela est, je ne puis que vous condamner ; vous êtes infectés du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie, levain fatal, qui corrompra toutes vos actions ; car, mes frères, si l'hypocrisie est si horrible aux yeux de Dieu, elle n'est pas moins pernicieuse au salut.

Deuxième point. — Pour vous convaincre que l'hypocrisie a les suites les plus funestes, je ne veux que vous en exposer trois principaux effets : en premier lieu, elle détruit la véritable piété ; en second lieu, elle détruit tout le mérite des bonnes œuvres ; enfin, elle conduit ordinairement à la réprobation. Se peut-il un vice plus pernicieux au salut ?

Je dis d'abord que l'hypocrisie détruit la véritable piété. Il faut, chrétiens, d'autres vertus pour faire son salut que celles qui n'en ont que le nom, que l'extérieur et les apparences. Sachez, dit saint Jérôme, que c'est une chose monstrueuse que de paraître doux comme une colombe, et d'avoir dans le cœur la rage et la voracité d'un chien ; de porter la toison d'une brebis, et de conserver la malice d'un loup. En effet, qu'est-ce que la véritable piété, et quels en sont les caractères ? Elle doit être entière et parfaite, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas qu'elle soit

extérieure, il faut qu'elle soit intérieure en même temps ; il ne suffit pas qu'elle paraisse au dehors, il faut qu'elle naisse du dedans, et que la charité en soit l'âme et le principe : il ne suffit pas que nous embrassions une vertu pour laquelle nous avons de l'inclination et du penchant, il faut les embrasser toutes. C'est pourquoi saint Paul nous exhorte à faire une abondante provision de toutes les bonnes œuvres qui sont nécessaires à notre sanctification : *Ut abundetis in omne opus bonum* (II Cor., IX, 8) ; saint Jacques nous avertit de ne pas nous contenter d'une seule vertu, ni d'accomplir quelques points de la loi, parce qu'il faut la garder tout entière, sans quoi nous ne serons point justifiés devant Dieu. Enfin, la véritable piété doit être humble et sans retour sur nous-mêmes. Ne faites pas vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés, dit Jésus-Christ, autrement vous n'en recevrez pas la récompense de votre Père qui est dans les cieux : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis.* (Matth., VI, 1.)

Or, mes frères, quoi de plus opposé à ces caractères de la vraie piété, que l'hypocrisie ? Nous avons vu qu'elle n'en a que l'écorce et l'apparence, et non la réalité : qu'elle s'attache à la pratique des petites choses ; qu'elle néglige les essentielles ; que tout ce qu'elle fait, elle le fait servir à ses passions, et que le désir de plaire aux hommes, et de s'attirer leur estime et leur admiration, est le seul motif de toutes les prétendues vertus qu'elle pratique. Qu'est-ce qu'un hypocrite ? C'est un homme qui montre au dehors une vertu qu'il n'a pas au dedans, qui dit des merveilles de la religion, mais qui n'en pratique pas les maximes ; dont la langue est éloquente, mais dont toute la vie est corrompue. Tout ce qui paraît de lui est bon ; mais tout ce qui est caché est vicieux. Il est donc vrai de dire que l'hypocrisie détruit la véritable piété. J'ajoute qu'elle détruit tout le mérite des bonnes œuvres.

Nous en avons une preuve bien convaincante dans l'Evangile. Jésus-Christ étant un jour entré dans le temple, s'assit vis-à-vis du trône où l'on jetait les aumônes pour les pauvres : il observa de quelle manière le peuple y jetait de l'argent. Comme plusieurs riches y mettaient beaucoup, il vit en même temps une pauvre veuve qui, s'approchant humblement de ce tronc, y mit seulement deux petites pièces de monnaie. Alors Jésus appela ses disciples, et leur dit : Voilà bien des gens qui ont mis des aumônes considérables dans le tronc, et voilà une pauvre veuve qui n'y a mis que deux oboles ; que pensez-vous de cette inégalité ? A en juger suivant les apparences, vous croirez peut-être que ces riches ont plus de mérite, et moi je vous dis que cette pauvre veuve a plus donné qu'eux. Pourquoi cela ? C'est que ces riches n'ont donné que de leur abondance et de leur superflu, et que cette veuve a donné tout ce qu'elle avait et tout ce qui lui restait pour vivre ; c'est que la plupart de ces riches

n'ont cherché, par leurs grandes aumônes, que l'estime des hommes, et cette femme n'a cherché que la gloire de Dieu. (*Marc.*, XII, 41-44.) Bel exemple, qui nous apprend avec quelle pureté d'intention nous devons agir! Dieu ne nous défend pas, mes frères, de faire le bien devant les hommes, lorsque l'occasion le demande; mais de le faire pour nous attirer leurs regards, leur approbation et leur estime. Il veut que nos bonnes œuvres, que nous les fassions en public ou en secret, soient toutes rapportées à sa gloire. Il faut qu'il en soit la fin, si nous voulons qu'il en soit la récompense.

Que de bonnes œuvres perdues dans le christianisme! Ah! mes frères, si nous pouvions ouvrir ces cachots ténébreux où la justice divine retient les réprouvés qui se font l'objet éternel de ses vengeances, combien n'y trouverions-nous pas de personnes qui n'ont eu que l'extérieur et l'apparence de la vertu, sans en avoir l'intérieur et l'esprit? D'où vient que cette femme, qui paraissait si sage, qui était de toutes les confréries, qui allait d'église en église, et qui cherchait plusieurs patrons, sans se mettre en peine d'en imiter aucun, est maintenant sous les pieds des démons? C'est que l'hypocrisie et une malheureuse dissimulation ont corrompu toutes ses bonnes œuvres. Il en est de même de vous, hypocrites qui m'écoutez; vous exposez au pillage de vos ennemis le trésor de vos bonnes œuvres; vous en perdez le fruit et la récompense; et, qui plus est, vous vous mettez en danger d'aller en enfer par un chemin qui devait vous conduire en paradis.

En effet, l'hypocrisie conduit ordinairement à la réprobation. Quand un chrétien est une fois tombé dans cet abîme de malheurs, de couvrir ses vices de l'apparence trompeuse de la vertu, il n'entend plus les cris de sa conscience; enivré de la vanité et des fausses louanges qu'on lui donne, il oublie le mauvais état où il est, et il meurt dans son péché avec la même assurance que s'il était chargé de mérites. Mais en vain aura-t-il déguisé ses désordres sous le masque de la piété: ce masque tombera un jour, et il paraîtra tel qu'il est. C'est alors que Jésus-Christ reprochera aux hypocrites leur méchanceté: Allez, malheureux, leur dira-t-il, je vous désavoue, et vous rejette comme des étrangers et des inconnus. Vous avez toujours voulu paraître tout autres que vous n'étiez; vous n'avez pensé qu'à vous déguiser: je ne vous connais point; vous n'aurez point de part à la récompense que je destine à mes fidèles serviteurs: *Discedite a me, qui operamini iniquitatem.* (*Matth.*, VII, 23.)

Il n'est, mes frères, aucun secours du ciel, aucune grâce qu'un hypocrite ne paraisse déterminé à rejeter. Il tourne à sa condamnation tout ce qu'il y a de plus saint, dit saint Pierre Chrysologue: *Sanctitatem vertit in crimen.* Il profane les sacrements, et abuse de la parole de Dieu et de tout ce qu'il y a de plus sacré dans la religion. De là vient que les saints Pères comparent sa con-

duite pleine de déguisement et de tromperie, tantôt à la trahison de Judas, qui couvrit sa perfidie d'un baiser qui devait être un signe de paix et d'amitié; tantôt à l'insolence des Juifs, qui fléchissaient les genoux devant le Sauveur, et lui rendaient d'autres signes extérieurs de leur respect, comme à leur roi, pour se moquer de lui; tantôt à la cruauté d'Hérode, qui ne s'informa avec tant de soin de la naissance de l'enfant Jésus, en feignant de vouloir aller l'adorer, que pour lui ôter la vie. C'est ainsi que se conduisent les hypocrites. Ils couvrent les outrages réels qu'ils font à Dieu d'un culte extérieur qu'ils semblent lui rendre. Plus coupables même, dans un sens, que Judas, qu'Hérode et les Juifs, qui ne croyaient pas la divinité de Jésus-Christ, lorsqu'ils l'ont traité d'une manière si indigne, ils se moquent d'un Dieu dont ils connaissent la grandeur; ils portent leurs mépris jusqu'à son sanctuaire et à ses autels, en profanant ses sacrements, et en n'approchant de la Table sainte que pour l'offenser d'une manière plus criminelle. Quelle impiété! quels obstacles au salut! quels degrés à l'endurcissement et à la réprobation!

Si je vous ai montré, mes frères, tout ce que l'hypocrisie a de dangereux par rapport au salut, tout ce qu'elle a d'injurieux par rapport à Dieu, c'est dans la vue de vous inspirer une sainte horreur d'un vice si détestable et si pernicieux. Pour cet effet promettez à Dieu la face de ses autels, que vous ne chercherez jamais que lui, que vous le chercherez avec un cœur simple, qui ne sera point partagé entre lui et le monde; que vous détournerez toujours les yeux de toutes ces vues humaines, qui pourraient corrompre votre vertu et vous priver des récompenses que le Seigneur réserve à ceux qui l'auront servi avec simplicité de cœur, et dans le seul désir de lui plaire. Je vous les souhaite, mes frères, ces résolutions, précieuses en cette vie, et éternelles en l'autre.

XXIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la foi pratique. Sur la mort des justes.

Sur la foi pratique. — Ce qui doit fixer davantage notre attention dans l'Evangile de ce jour (*Matth.*, IX, 18-26), c'est, mes frères, la vive confiance de cette femme qui s'approche secrètement de Jésus-Christ, et qui ne doute pas un instant de sa guérison, si elle peut réussir à toucher seulement l'extrémité des vêtements de cet homme de prodiges. Ne soyons pas étonnés si cette pauvre infirme obtient sa guérison, qui faisait depuis tant d'années l'objet de ses vœux les plus ardents, et si elle a le bonheur d'entendre sortir de la bouche du Sauveur ces consolantes paroles: *Votre foi vous a guérie.* C'est qu'en effet sa foi était animée par l'amour. Or, c'est à cette foi que tout est accordé, et que tout devient possible, selon l'oracle de Jésus-Christ; mais il faut l'avouer, c'est celle-là qui est aussi la plus rare. Car où sont ceux qui se conduisent par les lumières de l'Evangile et par les vues de l'éternité? Nos œuvres, de bonne foi, montrent-elles

que nous fassions profession de la religion chrétienne? Combien n'en voyons-nous pas qui croient comme des fidèles, et qui vivent comme des idolâtres? Ah! mes frères, ne nous y trompons pas : la foi sans les œuvres est une foi qui tourne plutôt à notre condamnation, qu'elle ne sert à notre justification. S'il est de notre devoir de bien connaître la religion, qui seule peut nous apprendre ce qu'il a plu à Dieu de révéler, de commander et de défendre, il n'est pas moins nécessaire pour nous d'en observer exactement les préceptes; je vais vous en convaincre dans cet entretien.

Si fermer les yeux aux preuves éclatantes du christianisme est une extravagance inconcevable, c'est encore un plus grand renversement de raison, d'être persuadé de la vérité de cette doctrine, et de vivre comme si on ne doutait point qu'elle fût fausse. En effet, la soumission à la foi divine ne demande pas seulement un acte de l'esprit, elle exige encore un sacrifice du cœur. Ce n'est point un simple aveu, que Dieu est notre souverain bien et notre unique fin, c'est un assujettissement inviolable à l'exacte observation de ses commandements. D'où il suit que recevoir les vérités de la foi sans pratiquer les règles de la morale, captiver son entendement sans dompter ses passions, approuver le plan de la religion sans en remplir les devoirs, ne rendre à Dieu qu'un hommage parfait, c'est réserver pour soi la meilleure partie de l'encens qu'on lui offre, c'est attirer son courroux par ce partage injuste et par ces réserves criminelles.

Quelle est donc cette monstrueuse contradiction de mœurs et de croyance? Serions-nous réduits à la foi des anges rebelles, qui, convaincus par l'évidence de la vérité, croient et tremblent, quoique toujours obstinés dans l'impénitence? En toute autre occasion, nos actions s'accordent avec nos connaissances : nous aimons, nous haïssons, nous fuyons, nous recherchons selon que nous sommes éclairés. Il n'y a que dans l'affaire du salut, où nous agissons contre nos principes et nos lumières. La religion nous montre les sentiers de la justice, et nous courons dans les routes de la corruption. La religion pose pour première règle, qu'il faut aimer Dieu sur toutes choses; et nous renfermons tout en nous-mêmes; nous n'aimons que nous, nous ne pensons qu'à nous, nous n'avons d'actions et de mouvements que pour nous. La religion veut que nous chérissions notre prochain comme nous-mêmes; et nous ne cessons de lui nuire, ou par nos jugements téméraires, ou par nos paroles offensantes, ou par nos injustices. La religion, continuant ses leçons, nous déclare qu'être disciple de Jésus-Christ c'est embrasser ses maximes, c'est porter son joug, c'est régler notre vie sur le modèle de la sienne; et nous ne consultons que nos caprices, nous ne suivons que nos inclinations corrompues. Ne sommes-nous pas aussi entêtés des folles joies du monde, que si elles ne devaient jamais finir, et qu'elles

dussent faire pour toujours notre félicité? Ne nous conduisons-nous pas avec autant de liberté et d'indépendance, que si nous n'avions pas un jugement à subir et des peines éternelles à éviter. Ne soupirons-nous pas après les richesses, comme si en elles consistait uniquement notre bonheur et notre souverain bien? Vérité, qui avez pu autrefois désarmer la féroce des tyrans, confondre la prudence des politiques, soumettre l'orgueil des philosophes, former des martyrs, faire fleurir les déserts, n'aurez-vous aucune force sur nous? Vous ferons-nous toujours céder aux vues de l'intérêt, aux projets de l'ambition, aux attraits des faux plaisirs, aux timides ménagements du respect humain!

Entrons donc, mes frères, entrons avec courage dans les motifs qui peuvent nous aider à sortir d'un état si indigne de la profession que nous faisons; ou plutôt laissons agir la foi en nous dans toute son étendue; ne lui opposons plus d'obstacles; nous en connaissons bientôt l'efficace et la vertu. Tantôt elle dévoilera l'illusion des objets qui nous séduisent; elle découvrira les pièges de la prospérité; elle mettra en évidence le trésor caché des souffrances et des humiliations. Tantôt elle nous fera goûter le repos délicieux que nous procure la vertu. Quelquefois pour nous rappeler de nos écarts, elle nous peindra ces lieux souterrains où la justice divine allume un feu qui ne s'éteint jamais, où une nuit et une horreur éternelle sont le partage des méchants. Souvent, pour nous animer à la pratique des bonnes œuvres, elle fera briller la gloire et la magnificence du séjour préparé pour les justes; elle nous rapprochera les joies de la céleste Sion; elle nous ouvrira ces palais toujours éclairés des splendeurs de Dieu même, et inondés du torrent de ses chastes voluptés.

Mais, dit-on, si on a dans l'esprit les vérités du christianisme, on porte dans le corps une loi de péché qui nous détourne des exercices de la vertu. Nous sommes tellement liés aux objets de la vie présente, que les objets de la vie à venir ne nous touchent que faiblement. D'ailleurs on ne peut vivre dans le monde que selon les règles du monde; les devoirs de la société sont incompatibles avec les devoirs de la religion. Lâches et insensés prévaricateurs, qui avilissez ainsi la gloire de la profession évangélique, n'êtes-vous pas avertis que vous serez jugés, non sur la coutume, sur les exemples et les erreurs du siècle, mais sur la doctrine de Jésus-Christ. En outre, l'Eglise ne vous montre-t-elle pas dans cette foule de témoins de tout âge, de toute condition, dont elle honore la mémoire, les censeurs de votre paresse et de votre découragement? Ils étaient nés faibles comme vous, et avec des inclinations aussi vives pour les plaisirs; ils avaient à surmonter les mêmes obstacles que vous avez maintenant; ils étaient exposés aux mêmes tentations; ils couraient la même carrière; ils possédaient les mêmes dignités; ils occupaient les mêmes emplois : cependant ils sont devenus saints

malgré les dangers de leur condition et la corruption de la nature.

Ne cherchons donc plus de prétextes dans les difficultés de notre état, ou dans les faiblesses de notre tempérament. Rappelons plutôt l'histoire des grands hommes qui nous ont précédés dans les routes de la justice et de la piété; parcourons tous ces siècles; mais arrêtons principalement notre attention sur les premiers chrétiens. Exacts observateurs des préceptes évangéliques, ils ne connaissaient proprement que Dieu. Sa volonté leur tenait lieu de tout; ils la suivaient en tout; ils lui sacrifiaient tout; on lisait sur leur visage et dans toute leur conduite l'impression qu'elle faisait sur leurs cœurs. Voir un chrétien dans ces temps heureux, était voir un homme pénétré de son néant, modeste sans bassesse, magnanime sans fierté, charitable sans orgueil, doux, affable, patient, amateur de la droiture et de l'équité, toujours embrasé du zèle de la religion, prêt à voler avec les apôtres chez les nations infidèles pour y porter la lumière de l'Evangile, ou à mourir avec les martyrs pour soutenir les intérêts de la vérité. Alors les vertus les plus éminentes se montraient avec éclat. La sainteté descendue du haut du ciel se communiquait de proche en proche. Il se formait des justes dans tous les coins du monde, jusque chez les nations les plus reculées et les plus barbares. Ces contrées, autrefois si stériles, ne recevaient pas plutôt la rosée céleste, qu'elles produisaient des fruits de justice et de vérité. On ne pourrait compter le nombre, ni des anachorètes, qui pour éviter la contagion du commerce des hommes, allaient peupler les solitudes; ni des riches, qui se dépouillaient de leurs biens pour en revêtir les pauvres; ni des pauvres, qui préféraient l'indigence aux richesses; ni des vierges, qui dans un corps mortel conservaient une pureté angélique.

Tels ont été les beaux jours de l'Eglise. A la vérité, on ne remarque pas dans les siècles suivants une sainteté si universelle. A mesure que la religion s'est accrue, l'ivraie s'est mêlée avec le bon grain: le relâchement des mœurs s'est introduit à la faveur du grand nombre. Toutefois nous pouvons dire que dans tous les temps Dieu a suscité des hommes illustres en vertus, et que comme il y a dans l'Eglise une tradition de doctrine invariable pour conserver la pureté de la foi et pour convaincre les incrédules, il y a aussi une tradition de grands exemples qui se succèdent pour y entretenir une louable émulation, et pour confondre la lâcheté des mauvais chrétiens. Que s'ensuit-il de là? La conclusion vient d'elle-même. Si la vue du ciel a pu détacher de la terre ces héros de la religion, pourquoi ne pourrait-elle pas produire en nous le même effet? Pourquoi ne pourrions-nous pas comme eux accorder nos mœurs avec nos sentiments? Songeons que la sainteté est le principe de la vraie grandeur; que de quelque distinction que les hommes se flattent, tout notre mérite consiste à nous affranchir de la ser-

vitute des passions, et à nous délivrer de ces faiblesses honteuses qui nous dégradent et nous avilissent. Songeons qu'il s'agit de répondre aux vœux que le Père céleste a sur nous, de faire valoir les talents qu'il nous a confiés, de mettre à profit ses faveurs, et de nous rendre dignes des récompenses réservées aux serviteurs fidèles.

Sauveur des hommes, quelles actions de grâces pouvons-nous vous rendre, qui aient quelque proportion avec les biens que nous avons reçus de vous? Nous étions condamnés à un esclavage sans fin, à des pleurs, et à des supplices éternels: vous avez rompu nos chaînes, vous nous avez délivrés de nos misères, en satisfaisant pour nous à la justice divine. Nous marchions dans les ténèbres; nous ignorions, et l'objet du vrai bonheur, et la route qui y conduit; vous nous avez enseigné l'un et l'autre, autant par vos exemples que par vos divines instructions. Mais, Seigneur, que nous servira de connaître la vraie religion, si nous ne pratiquons les préceptes qu'elle renferme? Vous nous déclarez dans vos saintes Ecritures, que la foi dénuée des bonnes œuvres est morte. Otez-nous donc l'esprit de paresse qui se contente d'une spéculation stérile, sans jamais passer à l'action; donnez-nous cette foi vive et agissante qui est l'âme du christianisme, qui fait qu'on méprise les biens présents pour ne chercher que les biens à venir, et qu'on ne trouve de consolations ici-bas qu'à méditer votre loi avec docilité, et qu'à l'accomplir avec exactitude.

Sur la mort des justes. — Cette fille du chef de la Synagogue, dont il est parlé dans notre Evangile, est une image bien naturelle de la mort des justes. Personne ne doute de sa mort; on regarde sa perte comme certaine; son père même, par la démarche qu'il fait d'aller trouver Jésus pour le prier de venir chez lui, et de lui imposer les mains afin de lui rendre la vie, marque bien la persuasion où il est qu'elle l'a réellement perdue. Cependant le Fils de Dieu nous apprend que sa mort n'était qu'un sommeil: *Cette fille n'est pas morte*, dit-il, *elle n'est qu'endormie*: « *Non est mortua puella, sed dormit.* » Telle est la mort des amis de Dieu: ils paraissent finir, mais dans la vérité ils ne meurent point. Leur mort est un doux sommeil qui les fait passer agréablement de l'exil le plus triste et le plus affreux dans le séjour d'un bonheur infini et éternel. Ils s'endorment en paix, mais c'est pour se réveiller un instant après, pour paraître avec confiance devant un Dieu rémunérateur de la vertu, et vivre délicieusement dans l'éternité.

Je veux donc aujourd'hui, mes frères, mettre sous vos yeux l'image du juste mourant, pour vous faire souhaiter sa destinée, et vous engager à vivre de la vie du juste. Si vous voyiez la vertu des yeux du juste qui expire, qu'elle vous paraîtrait grande et estimable! Si vous compreniez le bonheur d'une âme qui n'a vécu que pour servir Dieu et pour lui plaire, rien ne vous paraîtrait difficile pour vous le procurer. En effet,

rien n'est plus consolant que l'état de cette âme, soit qu'elle se rappelle le passé, soit qu'elle considère ce qui se passe à ses yeux, soit qu'elle se tourne du côté de l'avenir : elle trouve dans le souvenir du passé la fin de ses peines ; dans tout ce qui se passe à ses yeux une nouveauté qui la remplit d'une joie sainte ; dans la pensée de l'avenir l'assurance de l'éternité qui la transporte. Voilà ce qui a fait dire à l'Esprit-Saint, que *Bien-heureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur* : « *Beati mortui, qui in Domino moriuntur.* » (Apoc., XIV, 13.)

Premier point. — Représentez-vous au lit de la mort une âme fidèle, qui depuis longtemps se préparait à ce dernier moment, qui amassait, par la pratique des œuvres chrétiennes, un trésor de justice pour ne pas aller paraître les mains vides devant son juge ; qui vivait de la foi pour mourir dans la paix et dans la consolation de l'espérance. Représentez-vous cette âme arrivée enfin à cette dernière heure, qu'elle n'avait jamais perdue de vue, et à laquelle elle avait toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les événements de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé. Ah ! mes frères, il vous paraît plus affreux maintenant de souffrir pour Dieu ; les plus légères violences que la religion exige vous paraissent accablantes : un jeûne seul vous abat et vous rebute ; la seule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui et dans la tristesse ; vous regardez comme malheureux ceux qui portent le joug de Jésus-Christ, et qui renoncent au monde et à tous ses plaisirs pour lui plaire. Mais au lit de la mort, la pensée la plus consolante pour une âme fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence ; et combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure ! car ce qui la console, c'est qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant, et dont il ne lui resterait alors que la confusion et la honte ; c'est que tout ce qu'elle aurait souffert pour le monde serait perdu pour elle dans ce dernier moment ; au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, et durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies et les voluptés humaines, il n'en reste pas plus au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au juste qui s'en est toujours abstenu ; que les plaisirs sont également passés pour tous les deux ; mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré, et l'autre la gloire d'avoir su les vaincre.

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappelant au juste mourant les combats et les périls de sa vie passée, ne lui rappelle aussi ses infidélités et ses chutes ; mais ce sont des chutes expiées par les gémissé-

ments de la pénitence, des chutes heureuses par le renouvellement de ferveur et de fidélité dont elles ont toujours été suivies ; des chutes qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son âme, lequel a fait servir ses crimes à la pénitence, ses passions à sa conversion et ses chutes à son salut. Ah ! la douleur de ses fautes dans ce dernier moment n'est plus pour elle qu'une douleur de consolation et de tendresse : les larmes que ce souvenir lui arrache encore, ne sont plus que des larmes de joie et de reconnaissance. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elle la remplissent de confiance, et lui en font espérer de nouvelles ; toute la conduite passée de Dieu à son égard la rassure, et semble lui répondre de l'avenir. Elle ne se le représente plus alors comme dans les jours de son deuil et de sa pénitence, sous l'idée d'un juge terrible qu'elle avait outragé, et qu'il fallait apaiser ; mais comme un Père de miséricorde et un Dieu de toute consolation, qui va le recevoir dans son sein et l'y délasser de toutes ses peines. Première consolation de l'âme juste au lit de la mort, le souvenir du passé.

Deuxième point. — Mais tout ce qui se passe à ses yeux, le monde qui s'enfuit, toutes les créatures qui disparaissent, tout ce fantôme de vanité qui s'évanouit, ce changement, cette nouveauté, sont encore pour elle une source de mille nouvelles consolations. En effet, rien ne la surprend ; elle ne se sépare de rien ; rien ne change à ses yeux, rien ne la surprend. Ah ! le jour du Seigneur ne l'effraye point ; elle l'attendait, elle le désirait. La pensée de cette dernière heure entrait dans toutes ses actions, était de tous ses projets, réglait tous ses désirs, animait toute la conduite de sa vie. Chaque heure, chaque moment lui avait paru celui où le juste Juge allait lui demander ce compte terrible, où les justices elles-mêmes seront jugées. C'est ainsi qu'elle avait vécu, se préparant sans cesse à cette dernière heure ; c'est ainsi qu'elle meurt tranquille, consolée, sans surprise, sans frayeur, dans la paix de son Seigneur. Elle sent alors une joie sainte d'avoir toujours jugé du monde comme il fallait en juger, de n'avoir pas pris le change, de ne s'être pas attachée à ce qui devait lui échapper en un instant, et de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui. Aussi, lorsque les ministres de l'Eglise viennent l'entretenir des discours de Dieu et du néant de toutes les choses humaines, ces vérités saintes, si nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, sont pour elles des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'a jamais perdues de vue : rien ne la console tant que d'entendre parler du Dieu qu'elle a toujours aimé, des biens éternels qu'elle a toujours désirés, du bonheur d'une autre vie après lequel elle a toujours soupiré, du néant du monde qu'elle a toujours méprisé.

Non seulement elle ne voit rien au lit de

la mort qui la surprenne; mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette. Car, mes frères, de quoi la mort pourrait-elle la séparer, qui lui coûtât des regrets et des larmes? Du monde? Hélas! d'un monde où elle avait toujours vécu comme étrangère, où elle n'avait jamais trouvé que des scandales qui affligeaient sa foi, des écueils qui faisaient trembler son innocence, des assujettissements qui la partageaient encore malgré elle-même entre le ciel et la terre : on ne regrette guère ce que l'on n'a jamais aimé. De ses biens et de ses richesses? Hélas! son trésor était dans le ciel; ses biens avaient été les biens des pauvres : elle ne les perd pas, elle va seulement les retrouver immortels dans le sein de Dieu même. De ses proches et de ses amis? Hélas! elle sait qu'elle ne les devance que d'un moment, que la mort ne sépare pas ceux que la charité avait unis sur la terre, et que, réunis bientôt dans le sein de Dieu, ils formeront avec elle la même Eglise et le même peuple, et jouiront des douceurs d'une société immortelle. De ses enfants? Elle leur laisse le Seigneur pour Père, ses exemples et ses instructions pour héritage, ses vœux et ses bénédictions pour dernière consolation. De son corps? Hélas! ce corps qu'elle avait toujours châtié, crucifié, qu'elle regardait comme son ennemi, qui la faisait encore dépendre dessens et de la chair, qui l'accablait sous le poids de tant de nécessités humiliantes; de cette maison de boue, qui la retenait captive, qui prolongeait les jours de son exil et de sa servitude, et l'empêchait d'aller se réunir à Jésus-Christ? Ah! elle en souhaite, comme saint Paul (*Philipp.*, 1, 23), la dissolution. Ainsi la mort ne la sépare de rien, parce que la foi l'avait déjà séparée de tout.

Je n'ajoute pas que les changements qui se font au lit de la mort, si désespérants pour le pécheur, ne changent rien dans l'âme fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai; mais depuis longtemps elle l'avait captivée sous le joug de la foi, et éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu et la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourants s'obscurcissent et se ferment à toutes les choses visibles : mais depuis longtemps elle ne voyait plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie et s'épaissit : mais depuis longtemps elle y avait mis une garde de circonspection, et méditait dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent et perdent leur usage naturel; mais depuis longtemps elle se l'était interdit à elle-même; et dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avait des yeux, et ne voyait pas; des oreilles et n'entendait pas; un odorat, et ne s'en servait pas; un goût, et ne goûtait plus que les choses du ciel. Rien ne change donc pour cette âme au lit de la mort; son corps se détruit, toutes les créatures s'évanouissent, la lumière se retire, toute la nature retombe dans le néant, et au milieu de tous ces changements, elle seule ne change pas, elle seule est toujours la même. Que la foi, mes frères,

rend le fidèle grand au lit de la mort! Que le spectacle de l'âme juste en ce dernier moment est digne de Dieu, des anges et des hommes!

Troisième point. — Ce qui achève en dernier lieu de remplir l'âme fidèle, au lit de la mort, de joie et de consolation, c'est la pensée de l'avenir. Le pécheur, durant la santé, voit l'avenir d'un œil tranquille; mais dans ce dernier moment le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement et en terreur. L'âme juste, au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'avait regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu; elle opérait son salut avec crainte et tremblement, elle frémissait à la seule pensée de cet avenir terrible, où les justes mêmes seront à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde : mais au lit de la mort, ah! le Dieu de paix qui se montre à elle, calme ses agitations; ses frayeurs cessent tout d'un coup; elles se changent en une douce espérance. Elle perce déjà avec des yeux mourants, le nuage de la mortalité qui l'environne encore; elle voit, comme saint Etienne, le sein de la gloire et le Fils de l'homme à la droite de son Père tout prêt à la recevoir; elle voit cette patrie immortelle, après laquelle elle avait tant soupiré, et où elle avait toujours habité en esprit : cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle retrouvera ses frères que la charité lui avait unis sur la terre, et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera les louanges de sa grâce.

Ah! aussi, quand les ministres de l'Eglise viennent enfin annoncer à cette âme que son heure est venue, et que l'éternité approche : quand ils viennent lui dire au nom de l'Eglise : Partez, âme chrétienne : *Proficiscere, anima Christiana*; sortez enfin de cette terre où vous avez été si longtemps étrangère et captive, le temps des épreuves et des tribulations est fini; voici enfin le juste Juge qui vient briser les liens de votre mortalité, retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie; quel bonheur pour vous d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore; de n'être plus exposée, comme vos frères, à perdre le Dieu que vous allez posséder; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent, à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachements qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent! quel bonheur d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime! Partez, âme fidèle; allez vous réunir à l'Eglise du ciel qui vous attend. Souvenez-vous seulement de vos frères que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations et aux orages : *Proficiscere, anima Christiana*. Quelle nouvelle de joie! quel ordre heureux pour cette âme juste! Avec

quelle paix, quelle confiance, quelles actions de grâces l'accepte-t-elle ! Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourants ; et regardant son Seigneur qui vient à elle : Brisez, ô mon Dieu ! quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces faibles liens qui me retiennent encore ; j'attends dans la paix et dans l'espérance, l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'Eglise, lavée dans le sang de l'Agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures ; elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, et s'en retourne dans le sein de Dieu d'où elle était sortie.

Les réflexions sont ici inutiles, mes frères, telle est la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur, leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. Psal. CXV, 15.* Que ce tableau consolant vous inspire aujourd'hui la sincère résolution d'éviter la fin déplorable des pécheurs, et de mériter par une vie sainte la consolation de l'âme juste au moment de la mort. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les horreurs et dans les regrets inutiles du pécheur, et votre mort sera une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice, vous mourrez dans la paix et dans la confiance du juste, et votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité.

XXIV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le zèle de la religion. Sur la crainte de Dieu. Observations sur les dimanches qui peuvent suivre le vingt-quatrième après la Pentecôte.

Sur le zèle de la religion. — L'abomination de la désolation dans le lieu saint (*Matth., XXIV, 15-16*), c'est, mes frères, l'impiété et l'irréligion qui défigurent de nos jours l'Eglise de Jésus-Christ, qui pénètrent jusque dans le sanctuaire, et qui doivent faire trembler les âmes même les plus justes, à la vue des dangers de perversion dont elles sont environnées de toutes parts. Cette religion sainte, dans le sein de laquelle nous sommes nés, va peut-être bientôt nous quitter. A quels outrages et à quelles persécutions n'est-elle pas exposée au dehors ? Quelles injures et quelles profanations ne souffre-t-elle pas au dedans ? Les grands la sacrifient à leur aveugle pontique, les petits à leurs passions et à leur libertinage. Cette religion, si maltraitée par ses ennemis, si méprisée et si lâchement abandonnée par ses propres enfants, nous quittera peut-être bientôt, et ne nous laissera plus que ce qu'elle a d'extérieur et d'apparent ; et cependant qui de nous s'en afflige ? Qui de nous se sent animé de ce zèle des premiers chrétiens, qui aimaient mieux perdre biens,

liberté, réputation, vie même, que de la perdre ?

Est-ce qu'il nous importe si peu, mes frères, que l'abomination de la désolation soit dans le lieu saint ? Est-ce qu'il nous importe si peu que la vraie religion demeure avec nous ou qu'elle s'éloigne ; que le royaume de Dieu nous soit conféré, ou qu'il nous soit ravi pour être donné à d'autres peuples qui s'enrichissent de nos pertes ? Non, sans doute, chrétiens ; c'est la cause de cette religion que je viens défendre aujourd'hui, en vous montrant que l'honneur de la religion est, de tous les objets de notre zèle, le plus juste et le plus digne : pourquoi ? Pour deux raisons que je vous prie d'écouter avec attention. Quelque objet que nous puissions donner à notre zèle, il est certain que la gloire de Dieu et notre propre salut doivent l'emporter sur tous les autres : la gloire de Dieu, puisqu'il nous a mis au monde pour l'honorer et le servir ; notre propre salut, puisque c'est de notre sanctification que dépend notre vrai bonheur. D'où il s'ensuit que rien ne doit nous être plus cher, ni plus enflammer notre zèle que la religion que nous professons : 1^o parce que c'est à cette religion seule qu'il appartient de sanctifier les hommes, et de les conduire à leur fin dernière ; 2^o parce que c'est dans elle seule que sont renfermées les règles d'une vie sainte et bienheureuse, par laquelle on adore le vrai Dieu comme il veut être adoré, et par laquelle on le connaît et on le sert avec une piété exempte de toute imperfection. Partout ailleurs, ce n'est qu'une piété odieuse à Dieu et funeste aux hommes, une piété bizarre, captieuse, pleine d'entêtement et d'orgueil. Ainsi, plus le désir de glorifier Dieu et de nous sanctifier nous-mêmes nous presse, plus nous devons nous intéresser à une religion, qui seule nous prescrit le culte que nous devons lui rendre, et qui seule renferme les moyens de notre propre sanctification.

Premier point. — Quoiqu'il n'y ait aucun lieu où Dieu ne puisse être adoré, puisqu'il n'y en a aucun qu'il ne remplisse de son adorable présence ; cependant il n'a jamais été véritablement honoré et servi dans les premiers temps que par une certaine société d'hommes, qui, faisant un corps de religion à part, croyaient ce qu'il leur disait, et qui, gouvernés par des chefs qui étaient inuits de ses volontés, observaient de point en point la loi et les cérémonies qu'ils avaient reçues. Oh ! que le Prophète-Roi connaissait bien la nécessité et la vérité de ce culte, quand il s'écrit dans les pieux transports de son zèle : Je vous louerai, Seigneur, et j'annoncerai votre nom à mes frères ; mais ce sera au milieu de l'assemblée de votre peuple que je vous louerai : *Nuntiabo nomen tuum fratribus meis ; in medio Ecclesie laudabo te. (Psal. XXI, 23.)* Je publierai avec toute la joie de mon cœur, que vous êtes grand ; mais afin que cet hommage de ma bouche et ce sacrifice de mon âme vous soient agréables, je vous les rendrai à la compagnie et dans l'assemblée des justes :

In concilio justorum et congregatione. (Psal. CX, 1.) Ainsi parlait David, convaincu de cette grande vérité, que l'honneur et l'adoration qu'on doit à Dieu ne peuvent se rendre que dans la vraie religion, et parmi cette sainte société d'hommes qui font profession de suivre exactement ce qu'il leur a prescrit pour en être honoré. Aussi ce pieux prince ne voulait rendre ses vœux au Seigneur, comme il le dit lui-même, qu'en présence de ceux qui le craignent, attribuant à ce religieux culte la protection qu'il recevait du Ciel et l'accomplissement de ses prières : aussi estimait-il heureux celui qui, bien loin de s'arrêter dans la voie des pécheurs, et de s'asseoir dans une chaire infectée de peste, mettait toute son affection en sa loi, et la méditait nuit et jour : aussi souffrait-il patiemment les sanglantes railleries des peuples incirconcis qui se moquaient de sa piété, protestant hautement que, quoi qu'il lui arrivât, il ne se trouverait jamais dans les assemblées de ces hommes de sang, des noms desquels il ne se souviendrait pas même, aimant enfin uniquement et par-dessus toutes choses, la beauté de la maison du Seigneur et le lieu où réside sa gloire.

Tel était le zèle de ce pieux roi pour la religion de ses pères. Il l'aimait, il l'honorait, il la gardait inviolablement jusque dans les moindres cérémonies ; et, comme dit saint Ambroise, elle lui tenait lieu de toutes choses. Elle était la lumière de ses yeux, la règle de ses actions, l'âme de ses conseils, l'objet de ses plus tendres affections et de sa jalousie même. C'était elle qui le consolait dans ses disgrâces, qui le soutenait dans ses faiblesses, qui le conduisait et qui le dirigeait dans toutes ses entreprises. Ah ! que n'eût-il pas fait s'il eût eu une religion aussi parfaite que la nôtre ? Et par conséquent que ne devons-nous pas faire pour honorer celle où la Providence nous a fait naître ? Il n'avait que l'ombre des choses, et nous avons la vérité ; il n'avait que la lettre qui tue, et nous avons l'esprit qui vivifie. Sa religion et sa foi lui avaient été apportées par des serviteurs que Dieu avait envoyés à ses pères ; et le Fils de Dieu, que son Père nous a donné pour Sauveur, a été l'auteur de la nôtre. Dans sa religion, on servait Dieu par des actions extérieures, et peu lui rendaient le culte véritable qu'il mérite ; et dans la nôtre, ce sont des actions intérieures, un sacrifice raisonnable et saint : dans sa religion, c'étaient des ablutions corporelles et des cérémonies légales ; et dans la nôtre, c'est une justification spirituelle et un renouvellement de l'homme tout entier. Par ce principe il s'ensuit, qu'autant elle a été instituée pour honorer Dieu, autant elle a été établie pour sanctifier les hommes ; et c'est par cette seconde raison que je dis qu'il n'y a rien qui nous touche de plus près, ni qui mérite mieux notre zèle.

Deuxième point. — Plusieurs religions ont partagé le monde ; mais de toutes ces religions il n'y a que la nôtre qui soit sainte, et qui fournisse les vrais moyens de se sancti-

fier. Chez les païens, ce n'est que confusion ; chez les hérétiques, ce n'est qu'aveuglement ; chez les Juifs, ce n'est que grossièreté ; et, par conséquent, nulle de ces religions ne peut nous sanctifier. Les païens reconnaissent plusieurs dieux, et par là c'est une religion fautive ; elle est même si bizarre, qu'ils ne conviennent entre eux ni du nombre ni du pouvoir de leurs divinités. Les hérétiques et les schismatiques reconnaissent le vrai Dieu, mais ils ne le connaissent qu'à demi ; et quoiqu'ils conviennent avec nous de certaines vérités, cependant, comme sur d'autres points ils aiment mieux soutenir opiniâtrement leurs erreurs que les corriger, ils sont séparés de notre communion, et en même temps hors de la voie du salut. Les Juifs reconnaissent le vrai Dieu ; mais comme ils ne connaissent pas Jésus-Christ son Fils, qui leur a été envoyé ; et comme leur religion ne devait subsister que jusqu'à sa venue, ce n'est plus chez eux que les moyens de sanctification se trouvent. Il n'y a que la religion catholique qui ait cet avantage. Elle seule a la vertu de sanctifier ceux qui vivent sous ses lois. Elle leur donne à tous le pouvoir de participer aux grâces de Dieu qu'elle renferme, et dont il l'a rendue comme l'économe. Puis donc, mes frères, que nous avons le bonheur d'être élevés dans une religion si sainte, si pure, si féconde en grâces, si comblée de bénédictions, et si jalouse de notre salut, nous devons au moins avoir autant de zèle pour l'honorer et la défendre, que les païens, les hérétiques, les schismatiques et les Juifs en ont pour soutenir la leur. De quel zèle ne devons-nous pas être embrasés pour la conservation et l'honneur d'une religion, qui n'est ni fautive ni superstitieuse, comme celle des païens, ni aveugle ni erronée, comme celle des hérétiques et des schismatiques, ni temporelle et passagère comme celle des Juifs ; pour l'honneur et la conservation d'une religion qui semble être toute consacrée à nos usages par la grandeur des mystères qu'elle honore, par la majesté des cérémonies qu'elle célèbre, par la vertu des sacrements qu'elle distribue, par la force des exemples qu'elle propose, par la certitude des vérités qu'elle révèle, par la sévérité de la morale qu'elle prêche, par l'abondance des grâces qu'elle contient, par le bon ordre de tous les états qu'elle régie ?

Dieu nous l'a donnée pour notre sanctification ; et hors d'elle, il n'y a point de salut à espérer. Mais cette sanctification est attachée à l'amour et au zèle que nous aurons pour elle. Avec cet amour et ce zèle de la religion, il n'y a point de tentations que nous ne surmontions, de pièges que nous n'évitons, de péchés que nous n'ayons en horreur, de respects humains dont nous ne triomphons, de menaces que nous ne méprisons, d'attachements que nous ne rompons, de vertus que nous ne tâchons d'acquiescer, et de biens que nous ne nous efforçons de faire. En un mot, avec cet amour et ce zèle de la religion, toutes les voies de notre salut nous sont ouvertes ; et sans ce

zèle, elles nous sont fermées. Car pouvons-nous nous sauver sans aimer Dieu? Pouvons-nous aimer Dieu, sans aimer la religion dans laquelle sa miséricorde nous a élevés? Pouvons-nous aimer cette religion, sans la défendre, et nous assujettir en toutes choses à ses lois! Aimons donc, mes frères, aimons une mère qui nous aime tant; ne soyons pas si ingrats que d'abandonner celle qui nous recherche tous les jours dans nos écarts avec tant d'empressement et de bonté. Rendons-lui, autant que nous pourrons, amour pour amour, protection pour protection, zèle pour zèle. Ne souffrons jamais que des enfants dénaturés la déshonorent, ni que de mauvais serviteurs l'outragent. C'est là notre devoir.

Mais hélas! mes frères, combien peu s'en acquittent! Ne peut-on pas assurer que, si l'honneur de notre sainte religion est le plus digne objet de notre zèle, la plupart d'entre nous y sont presque toujours insensibles? Qu'il ferait beau voir un chrétien châtier l'insolence d'un libertin, arrêter le cours des désordres publics, venger la querelle de Dieu par de secrètes corrections et de fortes remontrances, quand il a l'autorité en main, dans ces conversations où l'on se fait un cruel plaisir de déclamer contre le gouvernement de l'Eglise, et de tourner en ridicule la piété des gens de bien; dans ces jeux où la rage d'avoir perdu son argent, fait vomir aux joueurs d'horribles blasphèmes; dans ces sociétés où ces jeunes libertins ne disent que des phrases équivoques, des paroles ouvertement impures, et des chansons pleines d'irrévérence! Qu'il ferait beau voir des fidèles zélés fermer la bouche à l'impiété des uns, réprimer l'emportement et les blasphèmes des autres, ramener ceux qu'ils pourraient à leur devoir, se séparer de ceux sur lesquels ils n'auraient d'autre droit que celui que la familiarité et l'amitié leur donne, quand ils les trouveraient incorrigibles et endurcis! Mais j'en atteste ici vos consciences : où sont ces chrétiens zélés? Et vous-mêmes êtes-vous de ce nombre? Oui, vous, qui êtes si délicats, quand on dit quelque chose qui peut noircir votre réputation : oui, vous qui traitez avec tant de rigueur un domestique, quand il vous sert mal, ou qui vous choque; oui, vous qui ne pouvez souffrir un enfant qui pèche contre les règles de la civilité et du respect, avez-vous la même délicatesse et la même sensibilité, quand Dieu est outragé en votre présence? Hélas! vous dissimulez les injures que lui font ces libertins que vous souffrez en votre compagnie; trop contents de vous-mêmes, pourvu que vous n'ayez point de part à leur impiété, vous écoutez froidement ce qu'ils disent, vous vous savez même bon gré de n'être pas libertins comme eux, et vous croyez aimer votre religion en ne la déshonorant pas. Direz-vous qu'un mari aime sa femme, quand on lui fait de sanglants affronts, et qu'il les dissimule? Direz-vous qu'un sujet aime son prince, quand on conspire contre lui, et qu'il se contente de n'être pas du nombre des con-

jurés? Direz-vous qu'un serviteur aime son maître, quand il est indifférent aux mauvais traitements qu'on lui fait? L'amour n'est jamais muet, ni indifférent à ce qui le touche, et comme le zèle est ce qu'il y a de plus vif, de plus ardent et de plus impatient dans l'amour, jugez quel zèle vous avez pour votre religion, quand vous vous taisez et que vous vous souciez peu de la défendre.

Je voudrais bien, dites-vous, avoir l'assurance de prendre en main la cause de Dieu et de ma religion; mais la crainte de m'attirer des ennemis, l'appréhension de donner lieu à des railleries, et de déplaire à des gens dont j'ai besoin, ou dont je provoquerais la haine, me ferme la bouche et m'empêche de parler. Maudite crainte, l'emporteras-tu toujours sur les plus puissants devoirs, et sera-t-il dit que pour ne pas déplaire aux hommes, on se souciera peu de plaire à Dieu? Ah! mes frères, quelle reconnaissance témoignons-nous à Dieu pour tant de faveurs que nous en recevons, si nous rougissons de prendre son parti, quand un libertin l'offense? Nous mangeons tous les jours son pain, nous sommes à ses gages, nous vivons de ses largesses, nous n'avons de crédit et de richesses qu'autant qu'il nous en donne; et, ingrats que nous sommes, la crainte de déplaire à de viles créatures, nous empêchera de défendre notre Créateur, notre bienfaiteur, notre protecteur, notre Père!

Prenons donc, chrétiens, des sentiments plus dignes du nom que nous portons. Que la gloire du Seigneur soit le principal objet de notre zèle; armons-nous de courage dans une cause si juste; châtons sévèrement les impies; arrêtons le cours de leur libertinage, si nous le pouvons; si nous n'avons pas l'autorité nécessaire pour les châtier, reprenons-les sévèrement, retenons-les dans leur devoir; si ces moyens nous manquent encore, pleurons leur malheur, et demandons au ciel leur conversion; gémissons sans cesse des pertes que la vraie religion fait chaque jour au milieu de nous; efforçons-nous de dédommager le Seigneur des outrages qu'il reçoit par un redoublement d'hommages, d'amour et de ferveur. Ce zèle honorerà Dieu, et nous sanctifiera nous-mêmes: et le Seigneur nous trouvera fidèles à tous nos devoirs, nous dira d'entrer dans sa joie.

Sur la crainte de Dieu. — C'est ici, mes frères, pour la seconde fois de l'année que l'Eglise nous parle du jugement dernier, pour nous apprendre sans doute que nous ne devons jamais perdre de vue les jugements de Dieu dans toutes les actions de notre vie. Mais comme l'utilité de cette méditation consiste principalement à exciter dans nos cœurs cette crainte salutaire, qui est le commencement, aussi bien que la consolation de la sagesse; elle nous met devant les yeux ces signes effroyables qui doivent être les avant-coureurs du jugement universel, le soleil obscurci, la lune éclipsée, les puissances du ciel ébranlées, la mer faisant un bruit épouvantable par l'agitation

de ses flots, la consternation universelle de la nature, et le souverain Juge qui descendra du ciel accompagné de ses anges, et tout brillant de gloire et de majesté, pour prononcer l'arrêt décisif de l'éternité de tous les hommes. Voilà donc le grand sujet de nos réflexions; voilà ce qui doit nous pénétrer d'une crainte salutaire et d'un tremblement continu; voilà ce dont nous nous entre-tiendrons aujourd'hui, pour nous conformer aux vues de l'Eglise. Je dis donc qu'il n'est rien pour nous de plus nécessaire et de plus utile que de nous pénétrer de la crainte de Dieu, d'avoir toujours devant les yeux la crainte de Dieu. Voyons en premier lieu les motifs qui doivent nous l'inspirer; en second lieu, les avantages qu'elle ne manque jamais de nous procurer; en troisième lieu, la confiance dont elle doit toujours être accompagnée. Donnez quelques moments d'attention à une matière si importante.

Premier point. — Notre religion, mes frères, est une religion d'amour et de charité; car la loi que Dieu porte dans sa main, est une loi toute de feu, dit l'Ecriture : *In manibus ejus ignea lex.* (Deut., XXIII, 2.) Mais ce serait une fausse et dangereuse spiritualité, que celle qui voudrait nous faire envisager la crainte des jugements de Dieu comme un motif indigne de notre religion, trop au-dessous de nous, plus propre à dégrader qu'à soutenir la piété chrétienne, et peu capable de se concilier avec la confiance et l'amour; ce serait, dis-je, une fausse spiritualité que celle qui refuserait de regarder la crainte comme un don de Dieu, et comme un mouvement de son esprit, et qui, sous prétexte de conserver à la charité ses prérogatives et ses droits sur le cœur de Dieu, exclurait de notre sainte religion la crainte du Seigneur et ses jugements. Anathème à cette pernicieuse doctrine de nos frères errants ! nos Ecritures ne l'ont point connue, et la sainte et sacrée tradition de nos pères l'a constamment proscrite.

Ouvrons les Psauves de David; nous y trouverons à coup sûr le parfait modèle des sentiments dont nous devons être pénétrés envers le Seigneur : dans l'une de ses plus belles et de ses plus fréquentes prières : *Percez mes chairs de votre crainte, ô mon Dieu ! s'écriait ce pieux roi, parce que je suis saisi de la frayeur de vos jugements : « Confige timore tuo carnes meas; a judiciis enim tuis timui. »* (Psal. CXVIII, 120.) C'est le prophète par excellence qui parle ainsi, mes frères, ce prophète dont les cantiques saints ne respirent que l'amour le plus vif et le plus tendre pour le Dieu de son cœur; c'est celui-là même qui demande que ses chairs soient percées de crainte; et la crainte dont il veut être pénétré, n'est pas seulement la crainte de déplaire ou la crainte des enfers, mais même la crainte des jugements redoutables préparés aux transgresseurs de la loi. Il la demande à Dieu, cette crainte; et la raison qu'il a de la demander, c'est qu'il en est déjà saisi de frayeur : *A judiciis enim tuis timui.*

Craignez, nous dit Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, craignez celui qui peut livrer et l'âme et le corps à la torture du feu qui ne s'éteint point : *Timele eum qui potest et corpus et animam perdere in gehennam.* (Matth., X, 28.) Ce divin Maître ne balance point à nous proposer la crainte comme un motif naturel au courage avec lequel nous devons arracher l'œil et couper le bras qui nous scandalisent; parce qu'il vaut mieux entrer dans la vie n'ayant qu'un bras et qu'un œil, que d'être jeté dans les feux éternels en ayant deux. Quoi ! mes frères, devenus ses disciples, nous rougirions de nous exciter à des sentiments auxquels il nous a exhortés lui-même ? Nous négligerions de nous pénétrer de cette crainte salutaire, qui a tant de part à la conversion du cœur, et conséquemment à l'affaire du salut ! Loïn de nous une spiritualité si mal entendue, etc. Les pécheurs ne font tant d'efforts pour affaiblir en eux l'impression de la crainte, que parce qu'ils ne peuvent douter de l'ascendant qu'elle aurait sur leurs cœurs.

Mais cette crainte des jugements de Dieu doit être le prix de la foi qui l'inspire. La foi est le commencement du salut, le fondement et la source de toute justice. Elle nous découvre à la fois et nos devoirs et nos désordres, notre excellence et notre corruption, ce que nous avons reçu de Dieu et ce que nous sommes devenus par nous-mêmes, ce que nous devons être et ce que nous ne sommes pas, les récompenses qui nous attendent et les châtiments qui nous menacent, mais surtout que nous pouvons sortir du malheureux état où nous sommes, par la grâce et par la rédemption de Jésus-Christ. La crainte est donc une suite naturelle de la foi; car comment, lorsqu'on a la foi, pourrait-on ne pas craindre les horribles châtiments que méritent et notre corruption et nos désordres ? Mais ces châtiments ne sont ni le seul ni même le principal objet que la foi propose : Jésus-Christ Sauveur et Réconciliateur des hommes est celui qu'elle envisage plus que toute autre chose, comme l'objet aimable et consolant que Dieu nous a proposé, dit l'Apôtre (Rom., III, 25), afin qu'il fût propitiation pour nos péchés dans son sang. Ainsi toute crainte de Dieu, qu'on supposerait dépouillée d'un mouvement d'espérance, ne saurait jamais être la crainte qu'inspire la foi chrétienne, la seule qui soit capable de conduire l'homme au salut. La crainte est comme un premier ébranlement, qui se termine à tourner l'homme du côté de l'espérance. Une âme abattue par la crainte des jugements de Dieu, cherche de quoi soulager l'inquiétude qui l'agite : elle cherche avec empressement une ressource au malheur qui la menace. Or, la même foi qui l'a jetée dans la crainte, lui propose les grands motifs de confiance qu'elle doit avoir en Dieu par Jésus-Christ.

Deuxième point. — Le premier avantage de cette crainte est donc de suspendre l'exécution des mauvais désirs et des pensées du

péché. Cette exécution, ajoutée aux désirs et aux pensées du péché, ajouterait considérablement à la force de la passion et de l'habitude. Il est donc visible que cette exécution arrête affaiblit et l'habitude et la passion. Mais elle ne se borne pas là, elle change la volonté elle-même; second avantage beaucoup plus considérable qu'on ne pense. Donnez-moi, mes frères, un voluptueux, emporté tant qu'il vous plaira par l'amour du plaisir, mais que Dieu, par sa miséricorde, frappe dans le temps même de son emportement, et pénètre des plus vives lumières de la foi; à qui ces lumières développent tout à la fois, et les horreurs de sa conscience, et les terribles châtements qu'il attire sur lui; qui voit l'enfer ouvert sous ses pieds, et qui entend la trompette fatale qui ne cesse de faire entendre à ses oreilles ces paroles redoutables : *Levez-vous, morts, et paraissez pour le jugement* : je veux que son cœur ne soit pas encore changé, ni converti; mais si vous ne le supposez aussi détestable qu'un démon, et privé, par conséquent, de toute foi surnaturelle; ou s'il ne dit pas comme Cain : *Mon iniquité est trop grande pour en mériter le pardon*, ce qui ferait de sa crainte, non plus une crainte qu'inspire la foi, mais plutôt un désespoir, dont le principe ne pourrait être que dans une infidélité consommée; faut-il connaître les hommes pour supposer que, pendant que ces terribles pensées occuperont son esprit, sa passion en sera ralentie, et que ses désirs en seront beaucoup moins vifs?

Eh ! par où commence le péché, mes frères, et par où finit-il? *Avertentur oculos suos, ne viderent calum neque recordarentur judiciorum justorum* : « Ils détournèrent leurs yeux pour ne pas voir le ciel, et pour ne plus se souvenir des justes jugements de Dieu. » (Dan., XIII, 9.) Est-ce des malheureux vieillards qui voulaient autrefois attenter à la chasteté de Susanne, ou de vous, pécheurs, que l'Ecriture parle? C'est tout à la fois et des vieillards et de vous. Car, pour peu que vous réfléchissiez sur vous-mêmes, vous vous reconnaîtrez à ce caractère. Comme eux, vous avez commencé par détourner vos yeux du ciel, et par étouffer le souvenir des jugements de Dieu, jugements aussi justes que redoutables. Combien vous en a-t-il coûté de combats avant le premier crime, et de reproches après l'avoir commis? Et plutôt à Dieu que vous les eussiez écoutés, ces reproches, et que ce souvenir, que vous ne bannîtes d'abord qu'avec peine, eût pu se soutenir contre vos efforts redoublés ! Mais le péché que vous commîtes d'abord en écartant ce précieux souvenir, ne vous a conduits à son tour que trop naturellement à le perdre tout à fait, à le bannir absolument de votre cœur; et peut-être même vous a-t-il déjà portés à regarder la religion comme une chimère, ou au moins à chercher avec empressément de folles raisons et des prétextes insensés pour vous persuader qu'elle pouvait l'être. Pourquoi tout cela, mes frères, sinon parce que le souvenir de ces jugements est trop incom-

patible avec le péché. Or, comme ce n'est qu'en perdant ce souvenir qu'on est tombé, ce n'est qu'en le rappelant qu'on se relève.

Troisième point. — Mais, dites-vous, comment accorder cette crainte du Seigneur et de ses redoutables jugements, avec la confiance que la religion nous inspire en la bonté infinie de notre Dieu? Vous me demandez, mes frères, comment on peut accorder la crainte et la confiance; et moi je vous demande s'il est possible de les séparer, quand on comprend bien quel est leur objet. Plus nous examinerons solidement notre sainte religion, et plus nous nous convaincrions que jamais nous n'avons rien à craindre de notre Dieu; ou que si nous en avons quelque chose à craindre, ce n'est que parce que nous avons tout à craindre de nous-mêmes. De son fonds, Dieu n'a que de la bonté, parce qu'il est la bonté même : *De suo bonus*; et s'il est redoutable dans sa justice, il ne l'est et ne le sera jamais que du nôtre : *De nostro justus*. Il aime les âmes qu'il a faites à son image, dit l'Ecriture (*Gen.* I, 27); et parce qu'il les aime, il veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils arrivent à la connaissance de la vérité (*1 Tim.* II, 4). Mais si du côté de Dieu, nous devons tout espérer, n'avons-nous pas tout à craindre du nôtre? Comment serait-il donc possible à la religion de séparer ces deux objets? Que le juste craigne, parce qu'il peut tomber, et parce qu'il n'a de son propre fonds que la corruption et la faiblesse en partage; que le pécheur craigne, parce qu'il ne saurait jamais trouver en soi, ni de quoi se relever de ses chutes, ni de quoi détourner les justes châtements qu'il a mérités; c'est parce qu'ils ont tout à craindre d'eux-mêmes. qu'ils doivent l'un et l'autre, le juste remercier, prier, veiller, marcher avec attention, mortifier ses sens, garder son cœur avec la plus grande sollicitude; et le pécheur s'affliger, implorer, gémir, rappeler les désordres de sa vie dans l'amertume de son cœur, ranimer sa foi, s'aiguillonner, pour ainsi dire, lui-même par la crainte des flammes éternelles. En un mot, c'est parce que l'un et l'autre ont tout à craindre d'eux-mêmes : *Satagite, contendite*; n'oubliez rien de tout ce que vous pourrez, et de ce qui dépendra de vous, ou pour vous soutenir, ou pour vous relever. Mais c'est aussi parce qu'ils ont l'un et l'autre tout à craindre d'eux-mêmes, qu'ils doivent l'un et l'autre s'abandonner également et sans réserve à la bonté de Dieu, de laquelle ils ont tout à espérer et rien à craindre.

Dites-moi donc, vous qui trouvez qu'il est si difficile de concilier la crainte avec la confiance, si Dieu envoyait aujourd'hui un de ses anges vous assurer de la rémission de vos péchés et de votre salut éternel, compteriez-vous alors sur sa bonté? Oui, sans doute, me direz-vous, et ce serait un crime de n'y pas compter. Et moi je vous dis, mes frères, que vous n'y compteriez pas plus que vous comptez aujourd'hui sur sa miséricorde, et qu'il ne vous serait pas même possible d'y compter davantage. Car sur quoi romp-

teriez-vous alors ? Sur la parole de Dieu, et sur la vérité de ses promesses ? Mais la vérité de ses promesses et sa bonté sont-elles deux choses différentes ? Quoi ! parce qu'il ne vous propose aujourd'hui que sa bonté, parce qu'il veut qu'à cet égard le sacrifice soit plein, et n'ait d'autre objet qu'elle, la jugeriez-vous si peu digne de vos hommages, que vous ne puissiez vous résoudre à l'offrir ? Offrez-le donc, ce sacrifice de sa justice, âmes de peu de foi, et mettez votre confiance dans le Seigneur : *Sacrificate sacrificium justitie, et sperate in Domino.* (Psal. IV, 6.)

Mais toute ma vie n'est qu'horreur ; mes péchés se sont multipliés au-dessus des cheveux de ma tête, et si Dieu me voit tel que je me vois moi-même, je ne saurais être à ses yeux qu'un objet de colère et d'horreur. S'il vous voit tels que vous vous voyez, mes frères, en doutez-vous ; ou plutôt n'est-il pas certain qu'il vous voit beaucoup mieux que vous ne vous voyez ? Eh ! que deviendriez-vous, s'il vous exposait à vos yeux tels qu'il vous voit, et tels que vous êtes ? Mais ce n'est point en vous qu'il prendra les motifs de sa miséricorde. La connaissance que vous avez de vos misères et de vos crimes vous effraye ; mais qui vous l'a donnée, cette connaissance ? L'aviez-vous, lorsque vous avaliez le péché comme l'eau, lorsque vous étiez si sages à vos propres yeux, lorsque vous disputiez avec tant de confiance contre les maximes de l'Evangile, et lorsque vous vous refusiez avec tant d'opiniâtreté à ces mêmes lumières, dont l'éclat vous développe les horreurs et l'iniquité de votre vie passée ? Il ne fallait pour vous perdre que vous laisser dans cet aveuglement, et vous ne pouviez arriver au salut sans en sortir. Quoi ! parce que Dieu vous a fait connaître votre état, parce qu'il vous a fait sentir votre faiblesse et votre misère, parce que vous ne sauriez plus ignorer le besoin que vous avez de lui, parce qu'en un mot vous sentez bien aujourd'hui qu'il n'y a plus pour vous de ressource qu'en lui, vous vous croyez perdu ! Ne voyez-vous pas que la connaissance de l'abîme de vos misères est une grâce que vous avez reçue de sa bonté, et que cette grâce est pour vous le gage de ses bonnes grâces, qui seront le prix de votre confiance ?

Oh ! combien, mes frères, la crainte et les frayeurs du chrétien lui deviennent-elles précieuses, quand il les envisage de la sorte ! Chaque degré de connaissance qu'il acquiert ou sur ses misères, ou sur ses devoirs, le console ; le sentiment de sa propre faiblesse ne sert qu'à l'attacher plus fortement à Dieu : S'il eût voulu me perdre, dit-il avec la mère de Samson, n'aurait-il montré toutes ces choses ? *Si nos occidere voluisset, nunquid nobis ostendisset hec omnia ?* (Judic., XIII, 23.) Et pourquoi suis-je donc perdu, sinon pour m'être opiniâtre trop longtemps à ne pas les voir ? C'est-à-dire, mes frères, que le vrai chrétien s'élève par la crainte jusqu'à l'espérance, et de l'espérance jusqu'à l'amour qui consomme en lui la justice, et qui, après

l'avoir fait passer du vice à la vertu, lui en procure la récompense éternelle.

Observation sur les dimanches qui peuvent suivre le vingt-quatrième après la Pentecôte. — Lorsqu'il y a plus de vingt-quatre dimanches après la Pentecôte, on peut recourir aux sujets d'instruction qui se trouvent indiqués pour les dimanches qui ont été omis après l'Epiphanie, ou les choisir parmi ceux qui n'auraient pas été traités dans l'année ou qui demandent un nouveau développement. La même matière pouvant être présentée sous différents points de vue, il n'est pas difficile à un pasteur éclairé de parler plusieurs fois sur un sujet important, sans se répéter. D'ailleurs cette répétition convenablement ménagée ne peut produire qu'un très-bon effet.

L'approche de la fin de l'année ecclésiastique nous montre le temps qui s'écoule, notre heure dernière qui s'avance, les jugements de Dieu qui sont près, et les portes de l'éternité qui s'entr'ouvrent. Aussi notre Mère, la sainte Eglise, nous rappelle en cette saison de grandes et de fortes vérités, afin de nous exciter par une salutaire frayeur à opérer notre salut avec crainte et tremblement. Nous reconnaissons l'esprit qui l'anime et sa tendre sollicitude par le choix des Epîtres et Evangiles de ces quatre dimanches, où elle nous répète ce qu'elle ne cesse de nous dire dans le cours de l'année. Nous allons indiquer les sujets dont un pasteur pourra entretenir ses paroissiens. Comme ils sont presque tous traités dans les *Projets de prêches*, il sera facile, au moyen de la table des matières, de se reporter à l'endroit du présent volume où il en est parlé.

XXV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉPÎTRE : *Hebr.*, XII, 11-15. — ÉVANGILE : *Math.*, VII, 12-14.

Sur l'Evangile, on parlera de la voie large et de la voie étroite. Celle-ci conduit au ciel, que nous devons désirer, que nous devons craindre de perdre. La voie large conduit en enfer. Le petit nombre des élus peut trouver place ici. On pourrait encore y parler de l'amour du prochain.

Sur l'Épître, on peut parler des souffrances, et de la manière de sanctifier son travail.

XXVI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉPÎTRE : II *Petr.*, I, 5-11. — ÉVANGILE : *Math.*, VII, 24 seqq.

On peut entretenir les fidèles sur les illusions et le faux désir du salut ; sur l'excellence et la vertu de la doctrine évangélique ; sur la vérité de la religion et nos devoirs envers elle, et enfin sur la foi pratique.

XXVII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉPÎTRE : II *Petr.*, III, 8-14. — ÉVANGILE : *Math.*, XXV, 1-15.

Combien de choses intéressantes et fortes à dire sur la parabole des vierges sages et

des vierges insensées. On y fait voir la nécessité des bonnes œuvres, la mort des justes et celle des pécheurs. On peut y montrer le danger du délai de la conversion. Une autre fois on y parlera de la prudence du salut. La vie présente, dira-t-on, est le temps de cette prudence. La mort et le jugement ne sont pas le temps de la préparation; la porte du ciel une fois fermée, ne se rouvre plus. Le monde que nous habitons sera détruit; un nouveau monde succédera au monde présent; ce changement arrivera bientôt. Malheur à qui n'est pas prêt pour entrer dans cette éternité!.... (On trouve dans l'*Évangile médité* et dans l'*Année apostolique*, d'excellentes réflexions sur ces frappantes vérités.)

XXVIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

ÉPITRE : II *Thess.*, II, 12. jusqu'à la fin, et le

3^e v. du III^e chap. — ÉVANGILE : *Joan.*, XVII, 11 seqq.

On ne peut mieux terminer l'année chrétienne, qu'en entretenant les fidèles sur le bonheur de leur vocation à la foi; qu'en les prémunissant contre la séduction des ennemis du salut, et qu'en leur parlant de la gloire du ciel pour réveiller en eux le désir d'y arriver. Ce serait une belle péroraison que le développement de la touchante prière de Jésus à la suite du sermon de la Cène. Un pasteur animé de l'esprit de Dieu, y puisera des traits pathétiques et onctueux, propres à lui gagner la confiance de son peuple et à l'attacher de plus en plus au Dieu des miséricordes : tel est le but de son ministère. Heureux celui qui le remplit ainsi pour la gloire de Dieu, sa propre sanctification et celle de ses ouailles! *Fiat ! fiat !*

NOTICE SUR DE BULONDE.

BULONDE (Henri), jésuite, mort à Dinan en 1772, fut prédicateur de la reine de France. Ses *Sermons* ont été recueillis à

Liège en 1770 et forment 4 vol. in-12 : ils sont plus raisonnés qu'éloquents.

ŒUVRES ORATOIRES

DE

H. DE BULONDE

PRÉDICATEUR DE S. M. T.-C. LA REINE DE FRANCE.

ÉPÎTRE DEDICATOIRE

A Son Altesse Celsissime, Monseigneur CHARLES-NICOLAS ALEXANDRE DES COMTES D'OLTRE-MONT, Evêque et prince de Liège, prince du S. E. R., duc de Bouillon, marquis de Franchimont, comte de Looz et de Horne, baron de Herstal, etc., etc., etc.

Monseigneur,

Des Discours consacrés à la gloire de la Religion ne pourraient paraître plus dignement que sous les auspices d'un prince si cher à notre Religion sainte dont il soutient la splendeur par sa protection, dont il relève la gloire par ses vertus, et dont il fait aimer la pratique par ses exemples. C'est ce qui m'a fait désirer que Votre Altesse Celsissime voulût bien me permettre de lui en offrir l'hommage. Cette grâce qu'elle m'a accordée est une nouvelle preuve de cette bonté bienfaisante qui ajoute encore un nouveau prix aux vertus que nous admirons dans vous ; à ces vertus sublimes qu'anime la Religion, et qu'elle seule peut dignement couronner.

Ce sont ces vertus, Monseigneur, qui font la gloire et le bonheur d'un peuple qui regarde comme une faveur spéciale de la Providence de lui avoir donné, dans Votre Altesse Celsissime, un prince dont il respecte la noblesse et la grandeur, un Pontife dont il admire le zèle et la solide piété, un père dont il chérit la bonté et la douceur. Les bénédictions dont il ne cesse de vous combler, sont l'expression fidèle de sa reconnaissance, et ne lui sont pas moins glorieuses qu'à vous-même. Dans le tribut d'hommages qu'il vous offre et qu'il vous doit comme à son souverain, si le devoir le guide, c'est surtout le cœur qui l'anime : ou plutôt il semble que le cœur ne laisse rien à faire au devoir.

Je pourrais unir mes sentiments à leur reconnaissance, mes louanges à leurs éloges : mais je connais trop le prix de la faveur que m'accorde Votre Altesse, pour en abuser. Vous parler sur le ton du panégyrique, ce serait vous déplaire ; ennemi des louanges les plus justement dues et les plus sincères, vous ne savez que les mériter.

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,

de Votre Altesse Celsissime,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

H. DE BULONDE.

SERMONS POUR L'AVENT.

SERMON PREMIER.

POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

Mirabilis Deus in sanctis suis. (Psal. LXVII, 36.)
Dieu est admirable dans ses saints.

Oui, Seigneur, s'écriait le Prophète-Roi, dans un sentiment d'admiration et de reconnaissance, vous êtes admirable dans vos saints. Toujours bon, toujours libéral, toujours magnanime, il semble que vous

portiez jusqu'à une espèce d'excès et de prodigalité les faveurs dont vous les comblez. Guidés par la foi, et suivant les intentions de l'Eglise dans cette solennité, osons, chrétiens auditeurs, élever nos regards jusqu'au trône de l'Immortel. Incapables de pénétrer les grandeurs de Dieu dans lui-même, contemplons-les dans ses saints comme dans ses plus vives images. Les heureux habitants qui composent sa cour bril-

lante ont de quoi fixer notre admiration. Nous en trouverons de toute nation, de tout état, de tout âge, *Ex omnibus gentibus, tribubus et linguis stantes ante thronum* : les uns couverts de robes blanches, symbole de leur innocence, *amicti stolis albis* ; les autres portant en main des palmes immortelles, récompense de leur pénitence et de leurs combats, *et palmæ in manibus* (*Apoc.*, VII, 9) ; tous dans le sein de la gloire et du plus parfait bonheur : *Mirabilis Deus in sanctis suis*.

Ne nous bornons pas à une admiration stérile ; le spectacle de leur félicité et de leur gloire doit exciter dans nos cœurs une noble émulation, et le généreux désir de marcher sur des traces marquées par leurs succès et leurs triomphes. Objets de notre culte, ils doivent l'être de notre imitation. Ce serait peu de publier leurs éloges, d'honorer leur mémoire, de révéler leurs cendres et leurs tombeaux ; ils attendent de nous un culte plus parfait : c'est de nous efforcer de leur ressembler. Refuser de les imiter, c'est en quelque sorte démentir les hommages que nous leur rendons.

Ayons sans cesse devant les yeux leur bonheur et leurs exemples : leur bonheur, pour animer notre courage ; leurs exemples, pour régler notre conduite. Leur bonheur nous apprendra que nous devons travailler à devenir saints. Leurs exemples nous instruiront qu'il est en notre pouvoir de devenir saints. Voici donc tout mon dessein : rien de plus propre à nous animer à la sainteté que le bonheur des saints : première partie ; rien de plus capable de nous instruire et de nous confondre que les exemples des saints : seconde partie. Vierge sainte, vous qui, placée au-dessus des anges mêmes, goûtez la prémière du bonheur céleste, récompense de vos vertus héroïques, obtenez-nous les grâces dont nous avons besoin, et que je demande par votre intercession. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les hommes soupirent après le bonheur ; être heureux, c'est là comme le premier cri de la nature qui se fait entendre à tous les cœurs. Ce sentiment, ce mouvement de l'âme vers le bonheur est si essentiel à l'homme, qu'il prévient en nous la raison et survit à tous les autres sentiments. Ce n'est donc point le désir d'être heureux que je viens exciter dans vous ; Dieu lui-même l'a gravé dans nos cœurs. Mais ce désir général d'être heureux, nous l'appliquons à des objets qui nous rendent effectivement malheureux ; on poursuit avec chaleur ce qui n'est que le fantôme du bonheur, tandis qu'on n'a que de la foudre et de l'indifférence pour la véritable béatitude. Voilà l'erreur funeste que je me propose aujourd'hui de détruire. Non, chrétiens, ce n'est que par la sainteté qu'on peut devenir véritablement heureux ; tout le reste n'est qu'illusion. Jetons les yeux sur le bonheur dont jouissent les saints ; comparons-le avec celui que le monde promet et donne à ses sectateurs. Rien de plus propre que ce parallèle à nous animer à la sainté-

té... Bonheur du monde, preuve de sa faiblesse, c'est un bonheur borné ; preuve de son injustice ou de son aveuglement, c'est un bonheur incertain ; preuve de son inconstance ou de sa perfidie, c'est un bonheur passager : au contraire, bonheur des saints, bonheur ineffable, c'est le chef-d'œuvre du Tout-Puissant ; bonheur assuré, c'est la récompense d'un Dieu infiniment juste ; bonheur éternel, c'est la béatitude même d'un Dieu immortel.

Le monde a beau nous vanter ses biens, ils sont essentiellement bornés. Tous peuvent les désirer, mais tous ne peuvent les posséder. Il est même de l'avantage de ceux qui en jouissent, que plusieurs autres en soient privés. Les Hébreux ne deviennent riches que parce que les Egyptiens sont dépouillés. Tirez un inconnu de la poussière, pour l'élever aux honneurs, il faudra en renverser un autre ; Mardochee ne devient grand et puissant que par l'abaissement et la chute d'Aman.

Ces biens ne sont pas seulement bornés en ce que, restreints à un certain nombre de personnes, on ne peut les partager, ni même les multiplier sans en diminuer les avantages et les douceurs : outre que les richesses ne peuvent guère satisfaire que la cupidité, les honneurs que l'ambition, les plaisirs que la sensualité, quel est le riche qui soit content de sa fortune ? Ses besoins réels ou imaginaires ne sont-ils pas toujours plus grands que ses trésors ? Quel est l'ambitieux qui s'arrête dans la carrière des honneurs, lorsqu'il voit encore quelques pas qu'il pourrait faire ? Quel est le voluptueux qui ne se lasse enfin de ses plaisirs, malgré la variété dont il s'efforce de les assaisonner ?

D'ailleurs ces biens n'ont-ils pas besoin d'être réunis ; et quelle satisfaction pourrout-ils procurer pris séparément ? On aura de grandes richesses ; mais quelque estime qu'on ait pour elles dans ce siècle, elles n'éblouiront pas jusqu'au point de cacher la bassesse d'une famille sortie tout récemment de la poussière : il faudra donc s'épuiser en efforts, souvent inutiles, pour relever l'éclat trop faible de ses richesses par celui des honneurs. Revêtu de quelqu'une de ces dignités qui ont de quoi contenter l'ambition la moins modérée, on n'aura peut-être rien à désirer du côté des honneurs, mais les biens ne seront pas proportionnés au rang. Ainsi, comme Esther, mais par un motif bien différent, on gémera de sa propre gloire. La pensée d'un bien qu'on n'aura pas, répandra l'amertume sur celui que l'on aura. Enfin on jouira de tous les plaisirs qu'on saura même pousser jusqu'à l'excès et au raffinement, mais on ruinera sa sainteté, on perdra sa réputation qu'on voudrait cependant conserver. Ainsi, à la vue d'un mal que l'on craindra, on sera contraint de s'abstenir d'un bien qu'on chérira.

Il ne reste donc plus qu'à les réunir, ces biens qui, chacun en particulier, sont trop bornés pour rendre l'homme heureux. Eh bien ! chrétiens, représentez-vous, je ne dis pas seulement un de ces grands du monde,

dont vous n'osez pas même envier le sort, mais un prince adoré de ses sujets, craint de ses voisins, enrichi des dépouilles de plusieurs nations subjuguées, respecté jusque dans les climats les plus éloignés ; un prince dont les ouvrages annoncent la magnificence, dont les palais soient autant de merveilles, dont les trésors soient immenses, dont les plaisirs soient toujours variés, dont la cour soit la plus brillante ; un prince, enfin, qui relève l'éclat de son diadème par des qualités encore plus respectables que sa dignité.

Frappés à la vue de tant de biens, éblouis de tant de prospérités réunies, vous les regarderez sans doute comme une brillante chimère ; non, la chimère, c'est le bonheur que vous y croyez attaché. Qui est-ce qui nous l'apprend ? Est-ce un de ces philosophes stoïciens qui, par indolence ou par orgueil, dédaignent extérieurement des biens qu'ils estiment au fond du cœur, et se vengent des richesses qu'ils ne peuvent acquérir par de magnifiques éloges de la pauvreté qu'ils ne peuvent éviter ? Un pareil témoignage pourrait, avec raison, vous paraître suspect. C'est du plus grand des rois, de Salomon lui-même, que nous l'apprenons. Ce prince, dont je n'ai fait que vous ébaucher la grandeur, après une longue énumération de cette multitude de biens dont il avait joui, nous dit qu'il n'y a trouvé que vanité : *Vidi in omnibus vanitatem*. Ce n'est point assez ; il reconnaît, il convient que toutes ces richesses et ces prospérités qui l'ont rendu le plus grand roi de la terre, non-seulement n'avaient pu bannir la tristesse de son cœur, mais qu'elles n'étaient propres qu'à l'y faire naître et à l'y entretenir : *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi*. (Eccle., II, 11.)

Voilà l'idée qu'il nous en donne, et il n'en parle ainsi qu'après en avoir fait lui-même une longue expérience. Quelle preuve plus évidente de la faiblesse du monde dans les moyens dont il se sert pour rendre heureux ceux qui sont assez aveugles pour s'attacher à son service ! Mais c'est trop longtemps profaner nos regards en les abaissant sur des biens si bornés. Portons-les vers le bonheur des saints. Le ciel nous offrira ce que la terre nous refuse.

Ici, chrétiens, tâchez d'affranchir votre esprit de l'esclavage des sens. Elevez-vous au-dessus de vous-mêmes ; il s'agit de contempler un bonheur que Dieu seul pouvait nous faire connaître, comme lui seul pouvait en être l'auteur. Bonheur infiniment pur et incompréhensible à qui ne l'a pas encore goûté. C'est le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu, le prodige de sa magnificence, la mesure de sa bonté infinie pour des créatures qu'il se propose de rendre heureuses. Quelque éloquent que soit le langage des cieux, quelque admirable que soit l'harmonie qui règne parmi tant de corps lumineux qui roulent sur nos têtes avec un si bel ordre et dans une si grande majesté, j'ose le dire, tout cela n'annonce que faiblement la grandeur de notre Dieu en com-

parison des ineffables merveilles que renferme le bonheur des saints.

Représentez-vous une âme plongée dans un océan de délices, enivrée d'un torrent de joie, couronnée d'une gloire immortelle, environnée d'un éclat éblouissant, ensoleillée, absorbée dans la délicieuse contemplation des grandeurs de l'Etre souverain qui dévoile à ses yeux toutes les splendeurs de sa majesté, toute l'étendue de ses perfections, toute la sublimité de ses mystères, toute l'économie de ses décrets, toute l'immensité de ses lumières, de sa gloire, de son essence. Quelles merveilles, quelles profondeurs, quel abîme ! L'Eternel ouvre son sein ; de ce sanctuaire adorable sort un feu sacré ; les cieux en sont embrasés ; l'âme entièrement pénétrée de ces flammes célestes remonte vers leur source inépuisable ; elle s'élance, elle s'enfonce, elle se repose dans le sein de Dieu même. Les siècles s'écoulent et s'accumulent ; depuis longtemps le monde est replongé dans le néant d'où il avait été tiré, et cette âme bienheureuse croit n'être encore qu'au premier instant de son bonheur. Toujours rassasiée et toujours insatiable, elle désire sans cesse, et ses désirs sont remplis sans mesure. Investie de richesses et de clartés, elle est dans Dieu, Dieu est dans elle. Elle le sent, elle le goûte, elle le voit, et ce sentiment, ce goût, cette vue à chaque instant augmentent ses ravissements, raniment ses transports, rallument ses ardeurs.

Au milieu de tant de délices, ce qui l'enchantait, ce qui la ravit, ce n'est pas tant d'être heureuse que de penser que Dieu est glorifié de son bonheur. Elle ne goûte la plénitude de ses douceurs que pour en faire hommage à celui dont elle le tient ; sa reconnaissance éclate dans les louanges les plus magnifiques et les cantiques les plus sublimes ; mais, moins elle fait de retours sur les biens ineffables qu'elle possède, plus Dieu la comble de grâces, l'inonde de consolations ; multipliant sans cesse ses dons et ses faveurs, il la remplit, il la rassasie de l'abondance de ses immenses trésors.

Tout dans elle se ressent de la béatitude universelle dont elle jouit ; l'entendement n'est plus obscurci par le moindre nuage ; éclairé des plus vives lumières, point de vérités qu'il ne pénètre sans peine, point de connaissances qu'il n'ait sans confusion ; la vue intuitive de celui qui sait, qui peut, qui voit tout, devient pour lui une source intarissable de clartés. La volonté affranchie des dérèglements dont les âmes les plus saintes ne sont point à couvert ici-bas, attachée uniquement et sans retour au souverain bien, le possède sans dégoût, et malgré ses élancements continuels, sans trouble et sans inquiétude.

L'imagination, ce tyran domestique qui aigrit nos peines, qui répand souvent l'amertume sur nos plaisirs et nous fait craindre des maux presque toujours chimériques, entièrement occupée des merveilles et des prodiges qu'elle découvre sans cesse, ne peut, malgré son activité surprenante, suf-

fire à contempler les spectacles enchanteurs dont elle est frappée. Le cœur, ce théâtre tumultueux où nous sentons nos passions se livrer tant de combats, fixé dans le centre de ses desirs et rempli dans toute son étendue, goûte les douceurs d'une paix inaltérable. Enfin, le corps n'est plus une matière corrompible, un poids importun, une prison ténébreuse, un esclave rebelle; devenu impassible, agile, incorruptible, spirituel en quelque sorte, il ne conserve guère de la matière qu'un éclat qui efface celui du soleil. Oui, Seigneur, vous êtes admirable dans vos saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis*.

Est-ce là, chrétiens, un bonheur digne de vos vœux et capable de remplir ce vide affreux que laissent dans votre cœur les plaisirs du monde? Non, il n'y a que celui qui a formé ce cœur si vaste dans ses desirs qui puisse le remplir. Mais est-ce là le bonheur des saints? Pensez-vous que la bassesse de nos expressions et la faiblesse de nos idées puissent atteindre aux richesses infinies que le Très-Haut répand sur eux avec une magnificence digne de lui?

Comment vous décrire toute l'activité de ce feu céleste, dont une seule étincelle a quelquefois même sur la terre embrasé quelques âmes saintes, jusqu'à les dégoûter pour toujours des plaisirs du monde les plus séduisants? Comment vous représenter cet océan de délices, dont une seule goutte a souvent inondé le cœur des martyrs avec tant de douceurs que, devenus en quelque sorte insensibles aux supplices les plus affreux, ils fatiguaient la rage impuissante de leurs bourreaux? Comment enfin vous faire concevoir tout l'éclat de cette gloire immortelle, dont quelques rayons éblouirent tellement l'Apôtre que, malgré l'éloquence et l'énergie avec laquelle il parle nos respectables vérités de notre sainte religion, il ne trouve point de termes pour en exprimer les divines splendeurs? Il se contente de dire que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu destine à ceux qui l'aiment. (I Cor., II, 9.)

C'est ici que nous devons nous écrier avec le saint homme Job : Ah ! Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour que vous le placiez dans un si haut degré d'élévation? Qui peut vous engager à lui donner une si grande part à votre tendresse? N'est-il pas assez payé par l'honneur de vous servir, faut-il qu'il ait encore la gloire de vous contempler et de vous posséder? *Quid est homo quia magnificas eum, aut quid apponis erga eum cor tuum?* (Job, VII, 17.)

Ce bonheur des saints, dont je n'ai fait que vous crayonner une ébauche bien imparfaite, n'est-il pas bien propre à vous animer à la sainteté? Maintenant courbés devant eux, vous implorez leur secours, vous les regardez comme vos patrons et vos intercesseurs auprès de Dieu; ils sont arrivés au terme et vous êtes encore dans la voie; ils sont saints et vous êtes pécheurs; mais vous pouvez être un jour assis à leurs côtés, leur

gloire peut devenir la vôtre; les mêmes biens vous attendent, la même grâce qui les a conduits au bonheur vous est offerte; soyez-y fidèles comme eux, et soyez sûrs que votre fidélité aura la même récompense. Non-seulement le bonheur des saints est ineffable, mais assuré : second caractère qui le distingue du bonheur du monde.

Quoi de plus incertain que les biens du monde; ces biens qu'on poursuit avec tant d'ardeur et dont la privation fait verser tant d'indignes larmes, qui peut s'assurer de les acquérir? Ce que l'Apôtre disait aux chrétiens au sujet de leur salut, ne pourrait-on pas le dire aux mondains par rapport à leur fortune : travaillez-y avec crainte et tremblement, *cum timore et tremore* (II Cor., VII, 15.) Combien voyons-nous tous les jours d'efforts sans succès, de mouvements inutiles, de projets déconcertés ! Combien sans qualités et sans talents occupent des places dont ils sont indignes, tandis que le mérite réel et solide languit dans les ténèbres ! Combien dont les fautes même les plus grossières, dont les vices deviennent des moyens pour parvenir et pour s'élever, tandis que d'autres voient leur vertu oubliée et les desseins les mieux concertés tourner à leur désavantage !

Ce désordre, tout étonnant qu'il en est lui-même, ne doit pas pourtant vous surprendre; c'est une suite naturelle de l'aveuglement et de l'injustice du monde. Je dis d'abord de son aveuglement; il est rare qu'il sache apercevoir certaines vertus formées et fortifiées à loisir dans l'obscurité; le vrai mérite échappe ordinairement à ses regards, parce que les hommes solidement vertueux, trop modestes pour se produire, préfèrent leur humiliation à un éclat qu'ils dédaignent, ou parce que trop peu ambitieux pour chercher des biens dont l'acquisition douteuse cause souvent plus de peines que leur privation, ils aiment mieux renoncer aux biens du monde que de les acheter aux dépens de leur repos, et, ce qui n'est que trop ordinaire, aux dépens de la conscience.

Je dis en second lieu de son injustice : le mérite connu est-il un titre pour avoir part à ses faveurs, n'est-il pas souvent une raison pour en être exclus? Prostituant indignement ses dons, il se plaît à enrichir, à élever de vils adulateurs, des esclaves bas et rampants, qui n'ont d'autre qualité que d'être les dignes favoris d'un tel maître.

Pour vous faire voir plus clairement encore cette injustice et cet aveuglement du monde qui rendent ses biens si incertains, supposons pour un moment que cet Être suprême, qui d'une seule parole suit débrouiller le chaos et faire prendre à chacun des éléments la place qu'il devait occuper, supposons, dis-je, que par la vertu infinie de cette parole à laquelle rien ne résiste, ce Dieu tout-puissant fasse cesser le désordre que nous voyons dans le monde, qu'à cette confusion fatale à la vertu et au mérite, comme elle est favorable au vice et au crime, il substitue cet ordre et cet arrangement qui régneraient parmi les hommes, si tout s'y réglait selon les vo-

lontés du Ciel : que serait notre étonnement à la vue d'une révolution si subite et si universelle ! quel changement de décoration dans tout cet univers ! que de larmes couleraient de ces yeux qui jamais n'en versèrent ! que d'allégresse dans ces cœurs qui ne conquirent jamais que le langage des soupirs ! la moitié du monde prendrait la place de l'autre.

Combien de méprisables idoles seraient renversées de dessus les autels où le hasard les avait placées ! combien de riches orgueilleux seraient tout à coup dépouillés de leur opulence fastueuse ! combien de grands, privés de cet éclat étranger dont ils brillent sans l'avoir mérité, nous feraient voir toute leur bassesse dans l'humiliation à laquelle ils seraient livrés ! combien, au contraire, de gens inconnus, méprisés, misérables, seraient couverts de gloire, comblés de richesses, revêtus d'honneurs ! que de crimes punis dans l'abaissement des premiers, que de vertus récompensées dans l'élévation des seconds !

Mais non, Dieu ne donne point aux hommes un pareil spectacle. Comme il sait faire tourner tout à sa gloire et à notre avantage, il veut que l'aveuglement même et l'injustice du monde soient pour nous un motif de nous détacher de ses biens. Entrons, chrétiens, dans ses desseins adorables. Ne courons point les risques de nous consumer inutilement de peines et de fatigues en poursuivant une ombre trompeuse, que nous ne sommes pas sûrs de saisir. On doit renoncer sans peine à des biens incertains, quand on peut en trouver d'assurés : or tels sont ceux que possèdent les saints.

Le hasard, l'aveuglement, l'injustice n'entrent point dans la distribution de ces biens ineffables que Dieu a préparés à ses élus. Cet Etre, aussi fidèle dans ses promesses qu'il est infini dans sa justice, ne nous dit point : Travaillez à les acquérir, peut-être agréerai-je vos travaux ; faites ce qui dépend de vous, peut-être ma bonté ne s'opposera point à votre félicité. Tel pourrait être le langage du monde : ce ne fut jamais celui de notre Dieu. Pour animer notre courage et fortifier notre espérance, il nous met devant les yeux des biens dont la possession nous est assurée. Nous n'étions pas encore, et déjà ce Dieu de bonté avait tracé la route qui devait nous conduire au séjour de la gloire ; avant que le soleil éclairât l'univers, les trônes sur lesquels nous devons être assis brillaient d'un éclat dont le sien n'est que l'ombre. Choisis de toute éternité parmi cette multitude infinie de créatures possibles, notre existence ne fut pas plutôt déterminée, que notre bonheur le fut en même temps. Les anges rebelles n'étaient pas encore tombés du ciel, que nous devions les remplacer. Le premier homme, il est vrai, mit par sa désobéissance un obstacle aux desseins de Dieu sur son bonheur et sur le nôtre ; le ciel était rempli de couronnes, mais la terre ne devait présenter que des têtes coupables. N'ayant pu souffrir des anges superbes, il pouvait

moins encore admettre des hommes prévaricateurs ; ainsi les portes sacrées de l'heureuse éternité nous furent fermées.

Mais l'Eternel, à la vue de tant de trônes qu'il n'avait point enrichis avec une si grande magnificence pour qu'ils ne fussent point remplis, se sent touché de compassion ; il jette un regard sur tant de créatures prosrites, il n'aperçoit que des coupables : sa justice demande leur perte ; mais il se souvient qu'ils sont son ouvrage, sa bonté s'intéresse pour leur bonheur. Par un accord merveilleux et digne d'une éternelle reconnaissance, elles sont satisfaites l'une et l'autre. Le Verbe quitte le sein de son Père, il paraît sur la terre, et, en mourant pour tous les hommes, il leur assure en vertu de ses mérites infinis un bonheur dont ils étaient exclus. Ainsi le Ciel, depuis qu'un Dieu Sauveur en a fait pour nous la conquête, nous est ouvert par la justice même qui nous l'avait fermé. Avant le péché, Dieu le promettait parce qu'il est bon ; depuis la rédemption des pécheurs, il l'assure parce qu'il est juste. Le sang adorable dont nous sommes le prix nous donne des droits si incontestables sur la couronne de gloire, que l'Apôtre ne craint point de l'appeler une couronne de justice : *Reposita est mihi corona justitiæ*. (1 Tim., IV, 8.)

Je n'ignore pas, chrétiens, que quelque abondants que soient les mérites du Sauveur, ils ne nous assurent cependant point absolument la possession du bonheur des saints. Pour être les cohéritiers de Jésus-Christ, il faut être ses coopérateurs ; nos mérites doivent être joints aux siens, pour que l'application nous en soit faite : mais ce bonheur cesse-t-il d'être assuré, parce qu'il faut que nous le méritions ?

Pourrions-nous nous plaindre d'une condition à laquelle nous voudrions que le monde attachât la possession de ses biens ? Ah ! si malgré l'incertitude de ses faveurs, on se donne tant de mouvements pour lui plaire, que ne ferait-on pas si ses bienfaits étaient infailliblement le prix et la récompense du mérite ? Que le mérite devienne une voie infaillible pour parvenir et s'élever dans le monde, vous ne demandez rien de plus ; dès lors tout vous paraît dans l'ordre. Tel est celui que Dieu a établi pour vous conduire au bonheur qu'il vous destine, et vous en murmurez ? Que vous faut-il donc davantage ?

Vous voudriez avoir sur votre heureuse destinée une certitude infaillible, une certitude absolue et indépendante de tout événement ; c'est-à-dire que vous voudriez que Dieu, qui dans tout agit essentiellement pour sa gloire, eût renoncé à celle qu'il tire des mérites de tant de saints : c'est-à-dire que vous voudriez qu'il eût fait pour vous ce qu'il n'a pas jugé à propos de faire pour les anges mêmes ; ces sublimes intelligences n'ont joui du bonheur céleste qu'après l'avoir mérité : c'est-à-dire que vous voudriez priver les bienheureux du sentiment de joie le plus flatteur. Quelle satisfaction pour

eux de pouvoir se dire : Ce sont mes mérites qui m'ont placé sur ce trône, qui m'ont mis en main cette palme, qui font briller sur ma tête cette couronne; si je règne dans le ciel, c'est que j'ai livré sur la terre des combats suivis d'une glorieuse victoire : *Bonum certamen certavi* (1 Tim., IV, 8); je pouvais abuser de ma liberté, résister à la grâce, me perdre pour toujours; mais par un bon usage de l'une et de l'autre, j'ai vaincu les ennemis qui s'opposaient à ma félicité, et je goûte maintenant les douceurs de mes triomphes passés : *Bonum certamen certavi*. Ainsi ce qui réveille vos passions, ce qui alarme votre délicatesse et votre amour-propre, je veux dire la nécessité de mériter le ciel pour l'obtenir, c'est ce qui en rend la possession plus agréable, et donne un nouveau degré de vivacité aux sentiments de joie dont chaque bienheureux est pénétré.

Réprimez donc, chrétiens, ces injustes murmures qu'excite quelquefois dans vos cœurs une indolence aveugle et pusillanimité. Si, conformément aux dogmes impies du téméraire et sacrilège réformateur de la religion de nos pères, je vous disais que de toute éternité Dieu a tellement prédestiné à la gloire un petit nombre d'âmes choisies, qu'elles doivent nécessairement glorifier sa bonté par une éternité de bonheur, tandis que le reste des hommes, reprouvé de leur Créateur, doit infailiblement glorifier sa justice par des supplices éternels, ah! sans doute, j'aurais tort de vous représenter le bonheur du ciel comme un bonheur assuré. Mais loin de nous une doctrine monstrueuse qui n'est propre qu'à jeter dans les incertitudes les plus effrayantes, et représente Dieu comme un être mille fois plus cruel et plus injuste que les tyrans les plus détestés. L'Eglise de Jésus-Christ nous inspire bien d'autres sentiments sur sa bonté. Ce n'est point par une bizarre prédilection, ni par un caprice indigne de sa sagesse infinie qu'il dispense ses faveurs; les portes du ciel sont ouvertes à tous les hommes. On ne peut, il est vrai, posséder les biens qui nous y seront réservés sans les avoir mérités; mais on ne peut les mériter sans être assuré de les posséder. Si la promesse que Dieu nous fait de nous les accorder n'exclut point toute incertitude, puisque c'est une promesse conditionnelle, cette incertitude ne vient point du côté de Dieu, mais uniquement du nôtre; remplissons la condition, notre bonheur est indubitable.

Je dis plus : pour la remplir, cette condition, et assurer davantage notre béatitude, jamais nous ne manquons de recevoir des secours, du moins nécessaires et suffisants. Après cela, si tant de malheureux ne parviennent point au bonheur qui leur était proposé, Dieu ne peut-il pas dire à chacun d'eux, comme à ce peuple fameux par ses infidélités : Dites, ingrat, que prouvais-je faire de plus pour vous rendre heureux? Israël, n'accusez que vous-même de votre perte : *Quid ultra debui facere tibi, et non feci... perditio tua, Israel.* (Isa., V, 4, 5.) Oui, ils

sont les uniques auteurs de leur perte; ils se sont eux-mêmes fermé le ciel qui leur était ouvert, et ont renoncé à une béatitude d'autant plus digne de leurs vœux qu'elle ne doit jamais finir. Le bonheur des saints est un bonheur éternel : troisième avantage sur celui du monde.

Lorsque nous parlons aux mondains du vile et du néant des biens pour lesquels ils sont si passionnés, c'est, je vous l'avouerai, chrétiens, moins dans l'espérance de les convaincre, que pour faire retentir à leurs oreilles une vérité que nous ne pouvons leur cacher. Séduits par les fausses douceurs qu'ils y trouvent ou qu'ils espèrent y trouver, ils nous répondent que ce néant est une réalité pour eux. S'ils ne vont pas jusqu'à insulter à notre simplicité, ils nous regardent du moins comme les ennemis de nous-mêmes, esclaves malheureux d'un préjugé que le peu de connaissance que nous avons du monde a fait naître; peut-être même, grand Dieu, ne regarde-t-on cette morale dans la bouche des prédicateurs de votre Evangile que comme un langage consacré aux discours de piété, et dont eux-mêmes savent bien rabattre dans la pratique.

Mais quand on dit à ces mondains que ces objets de leurs desirs et de leurs complaisances sont périssables et passagers, quelque accoutumés qu'ils soient à se faire illusion et à se repaître de chimères, ils ne sauraient s'aveugler jusqu'au point d'en douter. En vain s'efforcent-ils d'éloigner cette pensée importune qui répand l'amertume sur leurs plaisirs; une expérience de tous les jours la réveille sans cesse et leur rappelle une vérité qui les afflige d'autant plus qu'ils ne peuvent se la dissimuler.

Il n'est pas possible de fermer les yeux à tant de spectacles tragiques, et les oreilles au bruit de tant de chutes célestes. La rapidité surprenante avec laquelle passe la figure de ce monde nous laisse à peine le temps de découvrir toutes les richesses qui s'évanouissent, toutes les grandeurs qui s'éclipsent, tous les plaisirs qui finissent. On parle d'un riche du siècle, d'un grand du monde : c'est, dit-on, un de ces hommes propres à donner l'idée d'un parfait bonheur sur la terre. La curiosité est piquée, on cherche à la satisfaire, on va pour contempler cet homme vraiment heureux; hélas! il n'est déjà plus; la mort a interrompu le cours de ses prospérités.

Le temps, de son côté, ne cause pas de moindres ravages. Il détruit les biens dont la mort enlève les possesseurs; il n'est rien qu'il n'entraîne ou qu'il ne change dans sa course rapide; les familles les plus illustres perdent leur éclat et tombent dans une honteuse obscurité; les trônes les mieux affermis chancelent, et, tandis que les couronnes se reposent à peine sur les différentes têtes qui les portent successivement, les Etats les plus florissants éprouvent enfin une de ces dernières révolutions, qui, par l'anéantissement entier de leur puissance et

de leur gloire annonce à l'univers étonné la fragilité des grandeurs humaines.

Le monde, témoin de ces désastres dont le temps et la mort nous donnent le spectacle effrayant, comme s'il leur enviait la gloire d'en être les auteurs, semble souvent, par les révolutions et les revers qu'il cause lui-même, se plaire à les prévenir et à enchaîner encore sur leurs fureurs. Semblable à ces païens qui, après avoir adoré quelque temps une idole qu'ils avaient forgée de leurs mains, la renversaient et la détruisaient pour lui substituer une autre divinité, à laquelle ils transportaient leurs vœux et leurs hommages, jusqu'à ce qu'elle éprouvât le même sort que la première; le monde, par un effet de son inconstance et de sa perfidie, précipite souvent du faite des honneurs ceux qu'il y avait élevés, et répand ses dons et ses faveurs sur de nouveaux objets de sa tendresse : ce sont des têtes chéries qu'il prétend qu'on honore; peut-être bientôt ce seront des têtes proscrites qu'il voudra qu'on déteste et qu'on abhorre.

Combien de riches du siècle ont vu s'écrouler tout à coup l'édifice de leur fortune, sans avoir la faible consolation d'en conserver au moins quelques débris! Combien d'infortunés ont survécu à leur gloire, et, loin des regards des hommes qui ne pensaient pas même à eux pour les mépriser, déploraient dans l'humiliation la perte des honneurs qui leur avaient attiré tant de respects et d'hommages! On les croyait au-dessus des revers, on s'efforçait à mériter leur faveur; un seul de leurs regards portait le désespoir ou faisait naître l'espérance dans les cœurs; on ne prévoyait pas, et ils ignoraient eux-mêmes l'orage prêt à fondre sur leurs têtes; on leur demandait leur protection, et ils la promettaient; endormis sur la foi du monde qui les avait élevés, ils croyaient n'avoir rien à redouter, et c'est ce monde même qui les a renversés. Ah! chrétiens, n'est-il pas étonnant qu'avec tant d'inconstance et de perfidie, le monde soit cependant si chéri? Quoi, tant d'empressement pour des biens si passagers, tandis qu'on néglige les biens éternels que Dieu promet à ceux qui le servent!

Point de bonheur véritable, dit saint Augustin, si l'on peut même douter qu'il doive durer toujours : *Beatitudo vera non est de cujus æternitate dubitatur*. Si donc, quelque éclatantes qu'elles soient, les splendeurs des saints pouvaient un jour s'éclipser; si, quelque riches qu'ils soient, les trésors célestes pouvaient un jour s'épuiser; si, quelque incompréhensibles qu'elles soient, les délices qui nous sont destinées pouvaient finir, j'ose le dire, ce serait une récompense indigne de Dieu et de ses élus. Plus leur bonheur est grand, moins ils en goûteraient les douceurs. Chacun d'eux serait sans cesse inquiété par cette pensée importune : il doit donc se tarir un jour, ce torrent de délices dont je suis enivré. Ah! funeste moment! quelque éloigné qu'il puisse être, cet instant fatal, il est sans cesse présent à mon esprit, et, jusque

dans le sein des délices, il répand dans mon cœur le trouble et l'ainertume. Mais non, chrétiens, comme c'est par des supplices éternels que le Très-Haut exerce sa justice, c'est par des biens qui ne finiront jamais qu'il fait éclater sa bonté.

Qu'est-ce qui pourrait, je ne dis pas enlever, mais diminuer même les biens dont jouissent les enfants de Dieu? Seraient-ce ces calamités qui affligent l'univers et portent partout le deuil et la désolation? Mais l'Ecriture nous apprend que le ciel leur est inaccessible. La douleur ne serrera plus ces cœurs dilatés par la joie la plus douce; les larmes ne couleront plus de ces yeux occupés à contempler tant de richesses; les cris plaintifs ne se feront point entendre dans un séjour où régnera la plus vive allégresse; la mort n'aura plus d'empire sur des corps devenus semblables à celui de Jésus-Christ : *Mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra*. (Apoc., XXI, 4.)

Les regnes les plus glorieux ont leur terme; les plus grands rois sont forcés de quitter leur trône pour descendre dans le tombeau; mais les élus de Dieu, nécessairement et inviolablement attachés à cet Etre essentiellement immuable, participeront à son immutabilité; au-dessus des revers et des disgrâces, à l'abri de toute révolution, ils goûteront les douceurs d'un règne éternel.

Les astres qui éc'aient l'univers tomberont un jour du firmament, et s'éclipseront pour toujours; mais l'éclat dont brillent les saints ne s'obscurcira jamais. Le Soleil de justice répandra éternellement sur eux sa lumière incréée, et jamais ils ne se lasseront d'en contempler les ineffables splendeurs.

Grand Dieu! que les effets de votre bonté sont incompréhensibles, que les trésors de votre libéralité sont inépuisables! vous ne mettez rien moins qu'une éternité à récompenser ceux qui vous servent. Une fois admis au bonheur des saints, je suis sûr d'en jouir éternellement. Puisant dans le sein de Dieu même l'immortalité avec la connaissance de ses perfections infinies, je n'aurai d'autre bonheur que le sien. Le monde a beau vanter ses richesses, ses honneurs, ses plaisirs, j'en découvre tout le néant : à peine peuvent-ils amuser un cœur, et le mien veut être rempli. Il n'offre rien qui ne soit mortel et périssable, et mon âme est immortelle; pourrais-je me contenter d'un bonheur auquel je dois survivre? Que les biens de la terre paraissent méprisables à qui porte ses regards sur la félicité des saints!

Rien donc de plus propre à nous animer à la sainteté que le bonheur des saints. J'ajoute, rien de plus capable de nous instruire et de nous confondre que les exemples des saints; c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Eblouis des récompenses brillantes des élus de Dieu, nous voudrions sans doute partager leurs couronnes et leur gloire. Heu-

reux, dites-vous, ceux qui habitent dans les tabernacles du Très-Haut ! que vos tentes éternelles sont aimables, ô mon Dieu ! hélas ! je soupire après le bonheur des saints, j'admire leurs vertus, j'implore leur secours, j'applaudis à leur triomphe ; que ne m'est-il permis de suivre leurs traces et de monter après eux à la céleste Jérusalem !

Voilà, chrétiens, les vœux que vous formez, les sentiments que vous inspire votre religion. Pourquoi vous bornez-vous à des vœux stériles, à des sentiments infructueux ? Ces palmes qui brillent dans les mains des saints, c'est dans cette région même où nous vivons qu'ils les ont recueillies. Mais non ; bientôt effrayés de ce qu'il en coûte pour les mériter, vous vous laissez abattre aux prétendues difficultés que votre amour-propre se plaît à exagérer. Vous regardez la sainteté comme une perfection digne de vos hommages, mais trop sublime pour qu'il vous soit possible d'y atteindre.

Lâche chrétien, pourrais-je vous dire, avez-vous donc oublié quelle est votre origine ? Ignorez-vous que votre vocation au christianisme est un engagement à la sainteté ? Ah ! mes frères, disait saint Paul aux Corinthiens, ne perdez jamais de vue la sainteté de votre vocation : *Videte vocationem vestram, fratres.* (I Cor., I, 26.) Remplis et pénétrés de cette idée glorieuse, à quel haut degré de sainteté ne s'élèveront pas les fidèles dans les premiers siècles de l'Eglise ? Être chrétien, c'était être saint ; ces deux titres étaient inséparables.

Pourquoi cette première ferveur de l'esprit chrétien s'est-elle ralentie parmi nous ? Pourquoi, honorés comme eux du nom de disciples de Jésus-Christ, avons-nous oublié l'excellence et le prix de notre vocation ? Les lois et les engagements du christianisme sont toujours les mêmes ; pourquoi les chrétiens sont-ils si différents ? Dieu nous a choisis pour nous faire devenir des saints : *Elegit nos ut sancti essemus* (Ephes., I, 4) ; pourquoi répondons-nous si mal à un choix si glorieux ? En un mot, la volonté de Dieu est que chacun de nous se sanctifie ; nous avons Jésus-Christ pour chef et pour modèle ; la sainteté est une suite indispensable de notre vocation au christianisme ; ces réflexions devraient suffire pour en prouver la possibilité.

Mais les exemples ont toujours plus de force que les instructions ; c'est une lumière vive, qui en éclairant l'esprit chauffe le cœur. Eh bien ! fixez vos regards sur les heureux habitants du céleste séjour, sur ce nombre innombrable de témoins glorifiés qui déposent contre vous. Que d'exemples propres à vous instruire en réformant vos fausses idées sur la sainteté, et à vous confondre en réfutant les vains prétextes qui vous en éloignent !

Le dirai-je ? Nous ne connaissons pas même ce que c'est que la sainteté. Des faveurs singulières de la part de Dieu, une vie éclatante, des actions extraordinaires, un état sublime et parfait, voilà l'idée que

nous nous en formons. De là ce découragement, cette impossibilité prétendue d'y atteindre jamais.

Telle est l'illusion de l'amour-propre ; il aime à peindre la vertu sous des traits extraordinaires, brillants, éblouissants ; un portrait dont les couleurs seraient simples et naturelles n'aurait plus de quoi le flatter. Il ne la représente au-dessus de ses forces que pour être dispensé de la suivre ; il se la figure telle qu'elle n'est pas, afin de n'être point obligé de la pratiquer telle qu'elle est. Il trouve moins humiliant de se retrancher sur l'impossibilité, que de condamner sa lâcheté et de s'avouer coupable. En un mot, à force de la rendre sublime, il n'en fait plus qu'une pompeuse chimère. L'imagination satisfaite applaudit au tableau dont elle-même a dirigé l'ordonnance et fourni les couleurs. L'amour-propre offre à cette idole imaginaire un encens et des hommages stériles qui ne l'engagent à rien, lui prodigue une admiration et des éloges bien moins pénibles que la pratique.

Aimable vertu, vos charmes réels seront-ils donc toujours inconnus ? Souffrirez-vous que, vous dégradant sous prétexte de vous élever, on place sur vos autels un vain fantôme ? Non, non, montrez-vous telle que vous êtes, les hommes ne pourront vous connaître sans vous aimer, ni vous aimer sans être heureux. Simple, sans enflure, sans ostentation, sans faste, la vertu est à la portée de tous les hommes ; tous peuvent y atteindre, chacun suivant le degré de grâce qu'il a reçu. Si nous ne sommes pas vertueux, c'est que nous ne voulons pas l'être. Les actions éclatantes distinguent les saints, les actions communes font les grands saints. Ce n'est point de leur sublimité que ces actions tirent leur mérite, mais de la ferveur qui les annoblit.

Ce n'est donc point dans des faveurs singulières, dans les révélations, les extases, les ravissements que consiste la sainteté. Combien parmi les saints n'ont jamais reçu ces dons sublimes et extraordinaires que nous confondons avec le mérite : ou, s'ils les ont reçus, ce n'est point là ce qui a formé les couronnes qui brillent sur leurs têtes. Les œuvres les plus communes de la charité et de la vie chrétienne, voilà, selon la doctrine de saint Paul, ce qui est plus parfait et plus excellent que tous les prodiges. Ce ne sont donc point les miracles eux-mêmes qui font la sainteté ; ce n'est point l'homme alors, mais Dieu qui agit ; et le Seigneur ne récompense que nos actions.

En effet, lorsque l'Esprit-Saint relève les merveilles de la vertu, est-ce dans des choses extraordinaires qu'il la fait consister ? Il la place comme sur son trône dans un cœur que l'amour des biens de la terre ne maîtrise point : *Beatus vir qui post aurum non abiit.* Sa vie est un enchaînement de merveilles et de prodiges, *Fecit mirabilia in vita sua.* (Eccli., XXXI, 8, 9.) Ainsi, chrétiens, surmonter nos tentations, pratiquer les bonnes œuvres, se faire violence à soi-même pour

observer parfaitement la loi, voilà l'essentiel de la sainteté, voilà ce qui fait notre mérite, voilà ce que Dieu couronne, voilà ce que tous les hommes peuvent faire, voilà en quoi nous devons et nous pouvons imiter les élus de Dieu.

Mais, dites-vous encore, comment dans l'état où je me trouve parvenir à la sainteté? Que d'obstacles réunis qu'il m'est impossible de vaincre! Ah! chrétiens, si votre état est tel que vous nous le dites, quelle témérité à vous de l'avoir embrassé, qu'il le damnable obsession d'y persévérer. Mais non; ce n'est point votre état, ce sont vos passions qui vous perdent. Dieu lui-même a établi les différentes conditions qui partagent la société, et ce Dieu de bonté qui veut le salut de tous les hommes fournit à tous les états de puissants moyens de sanctification. Mais on aime à regarder comme impossible ce qu'on n'a pas le courage de pratiquer.

Des publicains, des hommes engagés dans la profession des armes viennent consulter le saint Précurseur de Jésus-Christ, sur les moyens de se sauver; Jean-Baptiste ne leur dit pas que leur état est incompatible avec le salut; il les avertit seulement d'en éviter les dangers, d'en retrancher les abus, d'y perfectionner ce qu'il y a de bon; il leur apprend que, quel que soit leur état, dès que Dieu les y a placés, la voie de la sainteté pour eux est d'en remplir les devoirs avec fidélité; que c'est là l'ouvrage et la preuve de la vertu la plus éminente; en un mot, que ce n'est point la sainteté de l'état, mais l'état rempli saintement qui fait les saints.

De là point d'état qui n'ait des saints pour modèles; ces mêmes occupations que vous regardez comme des occasions inévitables de chute, ils les ont fait servir à leur perfection. Tous n'ont pas, comme Jean-Baptiste, vécu dans le désert, mais tous ont méprisé le monde au milieu du monde même; tous n'ont pas travaillé au salut des âmes comme des Paul et des Xavier, mais tous ont édifié leur prochain par leurs vertus; tous n'ont pas renoncé aux biens de la terre comme un François, mais tous, au milieu même des richesses, ont eu ce détachement parfait et entier que prescrit l'Evangile; tous en un mot ont su allier leur état avec la profession de chrétien, ou plutôt remplir les devoirs de leur état selon les vœux et les lois du christianisme. L'Evangile était la règle et la mesure de leur condition. Voilà ce qui les a rendus des saints; des saints sur le trône comme dans la retraite, des Esther et des Judith; sur le siège de la justice comme dans la profession des armes, des Samuel et des Machabées; dans le maniement des deniers publics comme dans le sacerdoce, des Joseph et des Onias; dans le commerce du monde comme dans le cloître, des Clotilde et des Thérèse; dans l'opulence comme dans la pauvreté, des Abraham et des Lazare; dans le mariage comme dans le célibat, des Geneviève et des Monique.

Parcourez tous les ordres de ces illustres

prédestinés; vous apprendrez de leur exemple que la sainteté consiste à remplir par un esprit de christianisme les devoirs de votre condition; c'est là ce qui a fait leur mérite, et c'est ce qui doit faire le vôtre.

Mais ce n'est point assez de vous instruire, en réformant vos fausses idées sur la sainteté; leur exemple vous confondra, en réfutant les vains prétextes qui vous en éloignent.

L'amour-propre manqua-t-il jamais de subterfuge? Il empruntera, s'il le faut, le voile d'une fausse humilité. Comment, dit-on, allier les devoirs pénibles et laborieux qu'exige la sainteté avec les passions et les faiblesses d'un cœur naturellement porté au mal? On voudrait être vertueux; mais, entraîné par le poids d'une nature corrompue, on sent qu'on n'en a pas la force. Il semble qu'on ne s'étudie qu'à se rendre la vertu impatiable.

Quoi donc! chrétiens, les saints étaient-ils d'une autre nature que vous? Héritiers comme vous d'un père coupable, n'étaient-ils pas nés avec les mêmes penchants, les mêmes inclinations, les mêmes fragilités? Pour nous dispenser de travailler à devenir saints comme eux, nous voudrions oublier qu'ils ont été hommes comme nous. Les perfections du saint font disparaître les défauts de l'humanité.

Rappelez vous leurs gémissements, leurs soupirs, leurs plaintes, leurs alarmes continuelles sur les oppositions de la nature et de la grâce, sur les combats qu'il leur fallait livrer sans cesse, sur les obstacles qui semblaient se multiplier à chaque pas, sur les périls qui les environnaient, sur les écueils qu'il leur fallait éviter, sur les pièges que l'ennemi du salut ne cessait de leur tendre.

Comme vous, ils furent assaillis par des objets attrayants, propres à enflammer la cupidité; mais une fuite salutaire et le soin d'éloigner toutes les occasions les déroba aux poursuites artificieuses de leur ennemi. Comme vous, ils éprouvèrent dans l'exercice de leurs devoirs les plus importants des obstacles et des difficultés imprévues; mais ils les combattirent avec courage et en triomphèrent. Comme vous ils eurent leur fortune à ménager, leurs enfants à établir dans le monde; mais jamais on ne les vit trahir les intérêts de leur conscience; et les maximes saintes de la religion, profondément gravées dans leur âme, leur firent mépriser une fortune temporelle qu'ils n'auraient pu acquérir qu'aux dépens du devoir. Comme vous ils eurent à soutenir des afflictions, des souffrances, des croix, des humiliations; mais ils y opposèrent une patience inaltérable, et trouvèrent dans les sentiments de leur religion un aloicissement aux épreuves les plus longues et les plus rudes.

Comme vous enfin ils eurent à se défendre contre les saillies d'un caractère vif et bouillant, dont ils réprimèrent les vivacités; contre les délicatesses d'un tempérament, toujours lâche pour le devoir et ardent pour

le plaisir, dont ils s'attachèrent à réformer les défauts ; contre les fougues et les travers de l'imagination, dont ils captivèrent les caprices ; contre la fragilité de la chair, dont ils surmontèrent la corruption par les austérités que prescrit la mortification chrétienne ; contre l'orgueil d'une raison présomptueuse, dont par l'humilité et la simplicité ils soumettent la curiosité téméraire à l'autorité souveraine de leur Dieu et aux décisions infailibles de son Eglise ; contre la cupidité d'un cœur toujours insatiable, dont ils tournèrent tous les sentiments et tous les mouvements vers les biens ineffables de l'éternité ; contre l'impétuosité des passions, dont ils firent au Seigneur le sacrifice le plus parfait et le plus entier. Ainsi leurs faiblesses mêmes devinrent la matière et l'occasion des vertus les plus sublimes.

Plus ils éprouvaient d'attaques, plus ils redoublaient leurs efforts. Combien parmi eux n'ont obtenu leurs palmes immortelles qu'après les avoir arrosées de leur sang ? Leur mérite n'est pas de n'avoir point eu de passions, mais d'avoir eu assez de fidélité et de courage pour en triompher.

Lâches chrétiens, qui nous prétextez votre faiblesse, montrez-nous donc en même temps vos combats. Vous ne pouvez fournir la carrière de la sainteté, mais avez-vous seulement essayé d'y entrer ? Ah ! disait saint Paul aux Hébreux, en leur rappelant le souvenir des généreux martyrs de l'Ancien Testament, vous n'avez point encore résisté jusqu'à répandre votre sang en combattant contre le péché ; *Nondum ad sanguinem restitistis.* (Hebr., XII, 4.) Non, non, votre faiblesse, loin de faire votre excuse, fait votre crime ; n'accusez de votre perte que votre lâcheté et votre défaut de vigilance.

Hélas, ajoutez-vous encore, que la différence est grande entre les saints et moi ! ils se sont appliqués de bonne heure à se combattre et à se vaincre ; mais moi, engagé depuis longtemps dans des habitudes criminelles, j'ai entretenu, j'ai fortifié ces passions et ces penchants malheureux. J'ai laissé le péché s'enraciner dans mon cœur ; il y exerce un empire souverain ; ce sont des liens honteux dont je gémis et rougis moi-même, mais qu'il ne m'est plus possible de rompre.

Je ne m'arrêterai point ici à vous faire des reproches, qui seraient désormais inutiles, sur l'empire que vous avez donné à vos passions ; je ne vous ferai point remarquer combien il est dangereux de remettre à un autre temps à réprimer des inclinations déréglées, dont la force de l'habitude rend la victoire de jour en jour plus difficile. Une triste expérience vous en dit plus que je ne pourrais vous en dire.

Je vous demande seulement : cet aveu si humiliant de votre part est-il bien sincère ? Rougissez-vous réellement de votre état, désirez-vous sérieusement d'en sortir et de briser enfin les indignes chaînes qui vous captivent ? Alors, quelque éloigné que vous soyez de la sainteté, il vous est encore per-

mis d'y aspirer. Armez-vous de courage, j'ose vous promettre de la part de votre Dieu qui vous inspire ces salutaires dispositions, que vous verrez les voies de la justice s'aplanir sous vos pas.

Parmi cette multitude innombrable qui compose la cour céleste, combien avaient eu comme vous le malheur de s'égarer. Dans la vie des plus grands saints on aperçoit souvent des taches ; plusieurs d'entre eux, avant que de se donner au Seigneur, avaient payé à la corruption de la nature un tribut honteux. Il en est bien peu qui aient préservé de l'air contagieux du monde cette fleur de l'innocence que le moindre souffle peut ternir. L'histoire de leur pénitence annonce celle de leurs faiblesses, et ces larmes précieuses qui ont fait leur mérite coulaient pour expier des désordres qui avaient fait leur honte. David se dépouilla de la pourpre, sous la cendre et le cilice il arrose son lit de ses larmes ; David est pénitent, mais il avait été pécheur ; le plus saint des rois se prépara par une chute honteuse le sujet d'un long repentir. Sainte Madeleine, sainte Marie l'Égyptienne passent les jours et les nuits aux pieds de la croix du Sauveur. Leurs soupirs sont la preuve de leur tendre amour ; mais ce feu du saint amour avait bien des désordres à purifier, et ce n'est que sur les débris des idoles profanes que la religion éleva son trône dans leurs cœurs.

Apprenons de là, selon la réflexion de saint Ambroise, que les dérèglements d'une jeunesse impétueuse, que les péchés à expier ne sont pas un obstacle invincible à la sainteté. Malheureusement pécheurs comme l'avaient été ces grands saints, devenons pénitents à leur exemple ; comme eux purifions nos cœurs par le feu sacré du saint amour. Assez malheureux pour pouvoir offenser le Seigneur, ne prétexterez-vous votre faiblesse que quand il s'agira de réparer vos désordres ?

Enfin, dernière ressource de l'amour-propre, Dieu ne nous donne point des secours aussi abondants qu'il en a accordé aux saints. Ainsi voudrait-on rendre le Seigneur responsable en quelque sorte des vices auxquels on s'abandonne. Quoi ! c'est aux dépens de la grâce que vous cherchez à vous justifier ; et vous vous croirez moins coupables, parce que vous êtes des ingrats ? Dieu de bonté, c'est en attaquant votre miséricorde infinie que le pécheur prétend faire son apologie ; il ose rejeter sur vous-même ce qu'il ne devrait attribuer qu'à l'endurcissement de son cœur. Regardez, pécheur téméraire, regardez votre Dieu expirant sur la croix ; voyez son sang précieux couler de ses veines ; ce sang adorable n'aurait-il coulé que pour les saints ? Non, la différence est entre eux et vous, c'est qu'ils ont su en profiter et que vous en abusez. Les trésors de la divine miséricorde ne sont point épuisés. Je dis plus, vous avez des secours que les saints eux-mêmes n'avaient pas, je veux dire leur intercession. Sans cesse ils entourent le trône de l'Immortel, ils nous y servent de patrons et de protecteurs. Ils connaissent

nos besoins, ils voient nos misères, et ne cessent de solliciter en notre faveur.

Avouons-le donc, chrétiens, point de prétextes que l'exemple des saints ne réfute. Ils ont été ce que nous sommes, il est en notre pouvoir de devenir ce qu'ils sont. C'est cette réflexion qui convertit Augustin : Dieu veuille qu'elle fasse la même impression sur vos cœurs. Quoi ! disait ce grand saint, ne pourrais-je pas ce qui a été pratiqué par tant d'autres ? *Tu non poteris quod isti et istæ* ? Sans doute il en coûte pour se sanctifier ; mais en a-t-il moins coûté aux saints qui sont aujourd'hui l'objet de nos hommages ? Tant d'âmes fidèles ont eu le courage d'enchérir même sur la loi de Dieu, et je regarderais comme un fardeau trop pesant les devoirs communs du christianisme ? Des hommes de même nature que moi, sujets aux mêmes tentations et aux mêmes faiblesses, ont tout entrepris, tout souffert pour la gloire de leur Dieu ; des millions de martyrs ont sacrifié généreusement leur vie au milieu des tourments les plus horribles pour prouver à Jésus-Christ leur fidélité ; des grands de la terre, des riches du siècle ont foulé aux pieds leurs richesses, leur grandeur, leurs espérances pour en faire l'hommage au Dieu pauvre et humilié qu'ils adoraient ; quelques-uns ont abandonné leurs couronnes et leurs empires pour marcher à la suite de Jésus crucifié, persuadés que le servir c'était régner ; de saints solitaires se sont ensevelis dans l'horreur des plus affreuses retraits, et ont traîné leurs jours languissants dans les pénibles exercices de la plus rude pénitence ; le Calvaire était leur école, le Sauveur mourant leur étude, sa croix toute leur science : en un mot les annales des saints nous offrent des prodiges de force et de constance ; le sexe le plus faible, la jeunesse la plus tendre, tous les états, tous les âges ont produit leurs héros ; et je me laisserais abattre par de légères difficultés ? Ah ! je serais le plus lâche et le plus méprisable des hommes : *Tu non poteris quod isti et istæ* ?

Ne l'oublions donc jamais, chrétiens, quelques obstacles que nous trouvions à la sainteté, les saints en ont eu d'aussi grands ; quelques secours qu'aient eus les saints, nous en avons d'aussi abondants. Nous aspirons au même terme, suivons la même route : combattons comme eux ; ce n'est qu'en imitant leur sainteté sur la terre que nous partagerons leur gloire et leur béatitude dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour le 1^{er} Dimanche de l'Avent.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (Luc., XXI, 27.)

Alors ils verront le Fils de l'homme porté sur les nuées avec une grande puissance et une grande majesté.

Le sang d'Abel ne fut pas plutôt répandu sur la terre, qu'il fit entendre sa voix jus-

qu'au ciel ; il demanda vengeance au Dieu de toute justice, et il l'obtint. Les mains du barbare Cain en étaient encore teintes, lorsqu'il fut frappé de malédiction. Depuis combien de siècles le sang de l'Homme-Dieu, versé par le plus horrible des attentats et profané par une infinité de pécheurs, demande-t-il une vengeance éclatante, sans l'avoir encore obtenue ? Car, ne vous imaginez pas, chrétiens, qu'un sang si précieux soit suffisamment vengé dans le jugement terrible, mais secret, qui suit immédiatement la mort des coupables. C'est pour tous les hommes qu'il a été répandu, et ce n'est qu'en présence de tous les hommes qu'il peut être dignement vengé. Il viendra enfin ce jour de vengeance où, pour examiner et punir tant de sacrilèges outrages faits à ce prix sacré de notre rédemption, seront rassemblés tous les hommes qui auront habité la terre ; jour de terreur, où l'Eternel accomplira dans toute son étendue la promesse qu'il a faite à son Fils de mettre sous ses pieds ses téméraires ennemis : *Ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum. (Psal. CIX, 1.)*

Voici, chrétiens, une des vérités les plus frappantes et les plus solidement établies de notre religion. Elle nous regarde tous, puisque personne ne sera dispensé de comparaître devant le tribunal redoutable du Juge des vivants et des morts ; tribunal sans miséricorde, où l'univers entier sera jugé en dernier ressort. L'attente de ce jour terrible effrayait les Jérôme, les Arsène, les Hilarion, ces illustres pénitents dont toute la vie ne fut qu'une préparation à paraître devant le souverain Juge. Et nous, pécheurs, nous nous endormons dans une funeste sécurité !

A peine est-il permis aux prédicateurs de l'Evangile d'annoncer ces effrayantes vérités. A quel siècle sommes-nous donc réservés ? Non, malgré la fausse délicatesse de nos jours, le jugement n'en est ni moins certain, ni moins sévère. Heureux si je pouvais troubler le repos léthargique dans lequel sont ensevelis tant de pécheurs ; car c'est surtout par rapport aux pécheurs que j'envisage aujourd'hui le jugement dernier.

Concevez donc enfin quel sort vous est réservé si la mort vous surprend dans votre péché. Fasse le Ciel qu'en vous représentant les tristes situations où se trouvera le pécheur dans la scène la plus tragique qui fut jamais, je ne vous fasse point une peinture de celle où vous vous trouverez vous-mêmes. Que dis-je, une peinture ? L'expression la plus forte et la plus vive ne rendrait que faiblement un sujet si étonnant et si terrible.

Qu'est-ce que le jugement universel ? C'est le jour où un Dieu irrité viendra venger sa gloire des attentats du péché et des iniquités du monde, où il exigera du pécheur une amende honorable à la vue du ciel et de la terre. Le péché avait triomphé de Dieu en quelque sorte, et Dieu dans ce jour de sa vengeance triomphe entièrement et publiquement du péché. Il s'agit donc de réparer sa gloire et de punir le péché. Je dis, de réparer sa gloire ; il se le doit à lui-même, et

c'est ce qui fonde la nécessité du jugement : de punir le péché ; le pécheur mérite toute sa colère, voilà ce qui établit la sévérité du jugement. En deux mots :

Dieu avait été outragé par le péché ; et il se montrera avec tout l'appareil et tout l'éclat de la gloire qui est due à sa Divinité, c'est le sujet du premier point. Le pécheur avait triomphé au milieu de ses iniquités, et il sera montré avec toute la honte et toute la confusion que mérite le péché, c'est le sujet du second point. Donnez, Vierge sainte, donnez la force à mes paroles ; imprimez dans les cœurs de ceux qui m'écoutent cette crainte salutaire qui a peuplé les déserts et les solitudes, qui a porté les saints à prévenir ce Jugement redoutable par une véritable pénitence : c'est la grâce que je vous demande en vous disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'arrêt décisif et irrévocable de notre éternité sera porté dès le moment de notre mort. Pourquoi donc, demandent les Pères, Dieu oit-il de nouveau les hommes à son tribunal redoutable ? Ah ! chrétiens, c'est que le péché avait triomphé avec insolence sur la terre ; il fallait un jour spécialement destiné à la réparation la plus authentique de la gloire de l'Homme-Dieu. C'est devant le genre humain assemblé qu'elle doit être réparée.

L'audace de l'incrédulité avait bravé le Dieu souverain, et il se montre revêtu de sa toute-puissance et avec l'appareil le plus formidable pour convaincre et humilier le monde incrédule.

Le scandale du libertinage s'était élevé contre le suprême législateur, et il vient venger l'équité de sa loi contre les révoltes d'un monde libertin.

La présomption avait abusé de sa miséricorde pour l'offenser avec plus d'impunité, et il fait éclater toute la sévérité de sa justice pour confondre la fausse confiance d'un monde présumptueux.

En un mot, l'univers assemblé, forcé de rendre hommage à la grandeur de sa puissance, à l'équité de sa loi, à la sévérité de sa justice, voilà la réparation que l'Homme-Dieu se devait à lui-même, voilà sa gloire pleinement vengée des attentats de l'impiété.

Les différentes plaies dont l'Égypte fut frappée, le sort épouvantable de Sodome et de Gomorhe, les affreuses extrémités où se trouvèrent réduites Samarie et Jérusalem, les désastres les plus accablants, les calamités les plus désolantes dont les historiens sacrés et profanes nous font la peinture, réunissez tous ces objets ; leur horreur n'a rien de comparable à cette multitude de désastres réunis qui, au jugement dernier, formeront ce calice d'amertume dont tous les pécheurs doivent être enivrés : *Bibent omnes peccatores terræ. (Psal. LXXIV, 9.)*

Quand donc cette multitude infinie de trônes préparés dans le ciel pour les élus de Dieu aura été remplie ; quand la foi sera éteinte dans tous les cœurs ; quand le torrent

des iniquités du monde aura grossi ses flots impurs jusqu'au dernier excès ; quand enfin sera arrivé le jour que l'Eternel a marqué dans ses décrets adorables pour signaler sa puissance et se venger avec éclat des prévaricateurs de tous les siècles, des prodiges sans nombre frapperont les regards des hommes effrayés, et porteront la consternation jusqu'au fond de leurs cœurs.

L'Homme-Dieu avait paru au milieu de nous, revêtu d'une chair fragile et chargé de toutes nos misères. L'orgueil l'avait méconnu dans cet état d'obscurité où l'avait placé son amour. Eh bien ! monde incrédule, reconnaissez aux traits de sa vengeance le Maître souverain de la nature. Sa puissance sert son courroux ; il jette sur l'univers un regard irrité, et sa main toute-puissante va le détruire à vos yeux, cet univers qu'il avait tiré du néant pour servir de temple auguste à sa gloire, et que vous avez profané et souillé par vos crimes.

Ne vous représentez pas seulement quelques lois de la nature renversées par une puissance à laquelle rien ne résiste. La nature elle-même, par un renversement universel et une entière destruction, rend un dernier hommage à son Auteur.

Le ciel, indigné des crimes de la terre, commencera, si j'ose m'exprimer ainsi, cette effrayante tragédie. Le soleil qui, pendant une si longue suite de siècles, toujours régulier dans ses mouvements, malgré la rapidité de sa course, aura instruit les hommes à révéler la lumière incréée dont il n'est qu'une faible image, répandra par des signes inouis la terreur dans tous les lieux qu'il éclaire. Trop faible pour dissiper les ténèbres qui l'envelopperont aux approches de la nuit éternelle dans laquelle il sera sur le point d'être plongé, il ne laissera plus échapper que quelques rayons obscurcis, jusqu'à ce qu'enfin, éclipsé entièrement et pour toujours, il laisse la nature dans le deuil le plus affreux. *Sol obscurabitur. (Matth., XXIV, 29.)*

Les étoiles, ornements des cieux, tous ces astres dont la multitude et l'éclat présentent à nos yeux, même au milieu des ombres de la nuit, un spectacle si ravissant, se détacheront du firmament, et leurs feux, affranchis de la contrainte qui les retient dans leurs différentes sphères, se confondront, se répandront de toutes parts, et causeront un incendie capable d'embraser et de consumer mille mondes : *Stellæ cadent de cælo. (Ibid.)* Quelques exhalaisons allumées dans le sein des nués suffisent pour jeter la terreur dans vos cœurs ; que sera-ce lorsque du ciel tout en feu on verra pleuvoir des torrents de flammes ? Les foudres seront si multipliées que, comme il n'y aura point d'endroit dans le ciel d'où il n'en parte, il n'y en aura point aussi sur la terre qui n'en soit frappé.

Dans cet effrayant bouleversement de toute la nature, les vents, n'étant plus retenus par celui qui leur impose silence, se déchaîneront avec une violence jusqu'alors sans

exemple. Les mers, agitées par leur souffle impétueux, n'apercevant plus sur leurs rivages les bornes que le doigt de Dieu leur avait tracées, se soulèveront avec furie, et feront entendre au loin les mugissements de leurs flots irrités : *Præ confusione sonitus maris et fluctuum.* (Luc., XXI, 25.) Les montagnes, ébranlées jusque dans leurs fondements, s'écrouleront avec un fracas épouvantable : *Montes a fundamentis movebuntur.* Ces rochers menaçants qui, depuis la naissance du monde, auront bravé la fureur de la mer, perdront tout à coup cette inébranlable solidité, et n'apporteront pas plus de résistance à l'activité des flammes qu'une cire molle qui se fond devant le moindre feu : *Petræ sicut cera liquescent.* (Judith., XVI, 18.)

Mais que fais-je ? Cette peinture, qui devrait jeter la terreur et la consternation dans les consciences, qui faisait trembler les saints eux-mêmes, comment la regardent les esprits forts de nos jours ? Comme le fruit d'une vaine imagination qui s'effraye des objets qu'elle entante elle-même, ou tout au plus comme une pieuse exagération propre à frapper les esprits simples et crédules. Leur cœur est trop intéressé à combattre une vérité dont ils redoutent les conséquences, pour que leur langage doive nous surprendre. On n'ose presque plus exposer ces grands objets dans la chaire de vérité. Rien cependant si souvent ni si exactement prêté dans l'ancien et le nouveau Testament. Les prophètes, les évangélistes, comme à l'envi les uns des autres, nous ont retracé l'effrayante peinture de ce dernier jour. Le Dieu Sauveur ne cesse de nous la remettre devant les yeux dans le sacré dépôt de ses oracles.

C'est là qu'il est dit que les cieux périront dans les flammes ; que tous les éléments seront consumés et dévorés par le feu ; que la terre, avec tous les ouvrages qui sont sortis de la main des hommes, deviendra la proie d'un incendie, dont rien ne pourra échapper : *Terra autem et quæ in ipsa sunt opera exurentur.* (II Petr., III, 10.)

C'est sur la terre que le péché avait dominé avec empire : elle avait été le funeste théâtre des crimes et des passions. Le faste de l'orgueil, les noirceurs de la vengeance, les trafics honteux de la fraude et de la fourberie, le désir insatiable d'accumuler, les charmes trompeurs de la volupté, les ressorts cachés, les manèges obscurs de l'ambition, tant d'autres attentats qu'entraîne l'esprit d'incrédulité et d'irreligion, voilà les inéprisables idoles auxquelles les hommes avaient sacrifié. Elles seront brisées au grand jour du Jugement ces misérables idoles. Une flamme vengeresse purifiera la terre de toute souillure : *Terra et quæ in ipsa sunt opera exurentur.*

Ils tomberont avec fracas, ces édifices fastueux que l'orgueil a élevés, que le luxe a parés, et que la mollesse habite ; elles seront réduites en cendre, ces richesses accumulées avec tant d'avidité et si souvent le fruit du

crime ; les trônes seront renversés, les sceptres brisés, toute grandeur humaine sera anéantie, Dieu seul triomphera et sera exalté dans l'univers. Ce sera, selon l'expression de saint Paul, spécialement le jour de Jésus-Christ : *Indie Christi.* (Philipp., II, 16.) Tout ce qu'il y aura dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchira le genou devant lui.

La puissance du Dieu souverain n'est point encore assez vengée de l'audace de l'incrédulité. Dans leurs délires insensés, ces hommes impies avaient dégradé la noblesse de leur âme, de cette âme immortelle et créée à l'image de la Divinité. Bornés au présent, et se regardant comme uniquement destinés à ramper sur la terre, ils s'étaient efforcés d'étouffer les cris d'une conscience alarmée à la vue d'un avenir qui ne leur annonçait que des châtimens et des supplices. Les horreurs du néant étaient devenues leur unique ressource et tout leur asile. C'est-à-dire que, livrés à leurs vices et à leurs passions, ils auraient voulu effacer l'idée importune d'un Dieu vengeur, pour l'outrager avec impunité, et pouvoir être criminels sans remords.

Mais quelle étonnante merveille ! parmi tant de ravages que causeront les flammes dans toutes les parties de l'univers, les restes dispersés de nos corps, que la corruption avait divisés mais non pas anéantis, seront épargnés. Au son de la trompette fatale, dont parle l'Apôtre, et que saint Jérôme, toujours saisi d'une frayeur nouvelle, croyait entendre sans cesse, nos cendres, confondues avec celles de tous les autres corps, se démèleront du milieu de ce vaste bûcher où fumeront encore les débris du monde ; elles se rassembleront, et réunies pour n'être plus séparées, elles reprendront la première forme qu'elles avaient perdue dans les horreurs du tombeau.

Le Tout-Puissant qui trouva, quand il créa le monde, de la docilité dans le néant même, saura bien forcer la mort d'être obéissante à la voix des ministres de sa justice. Un sommeil de plusieurs siècles sera tout à coup interrompu par ces formidables paroles : *Levez-vous, morts : « Surgite, mortui »* Prenez garde, chrétiens ; les anges ne diront pas : Levez-vous, riches, savants, rois, héros, conquérants ; tous ces vains titres, qui servent d'appui et d'ornement au péché, seront méconnus et anéantis. Comme la mort aura mis une parfaite égalité entre tous les hommes également devenus cendre et poussière, le nom qui leur sera donné annoncera leur humiliation commune : *Surgite, mortui.*

A ces mots, les voûtes de l'enfer seront ébranlées ; il ouvrira son sein : tant de millions d'âmes criminelles qui gémissent dans ces prisons souterraines, se sentiront enlever du milieu des flammes, non pas pour voir finir leurs tortures, elles seront éternelles ; mais pour être réunies aux corps qu'elles auront autrefois habités. Quelle affreuse, quelle déplorable réunion ! Le corps, cette portion de l'homme la plus

méprisable, et qui cependant voudrait épuiser tous ses soins, avait été l'exécuteur et le complice d'une infinité de crimes : il faut qu'il partage le châtiment et le supplice. Cette âme réprouvée sera donc chargée de nouveau et pour toujours du poids honteux de ces membres d'iniquité auxquels elle n'aura pas eu honte de s'asservir ; elle sera forcée de se revêtir de cette chair criminelle qu'elle n'avait quittée que pour l'abandonner aux vers, et qu'elle ne reprendra que pour la livrer aux flammes.

Ainsi, ô mon Dieu, le monde détruit et les hommes ressuscités au même instant signaleront aux yeux de l'univers votre empire souverain. C'est alors que seront confondues les railleries sacrilèges de l'impie ; c'est au milieu des débris lamentables du monde que s'évanouiront les vains sophismes d'une fastueuse philosophie. Vous les aviez abandonnés aux désirs déréglés de leurs cœurs, ces hommes superbes ; l'excès de leur impiété en devient la punition. Brisés comme des vases d'argile, ils reconnaîtront qu'ils n'étaient que faiblesse et misère ; convaincus de votre Divinité et de vos perfections adorables, ils gémiront sous le poids de votre puissance ; humiliés à la vue de votre gloire, ils vous rendront enfin ce tribut nécessaire et indispensable d'une soumission que vous avait si longtemps disputé l'indocilité de leur orgueilleuse raison. Oui, Seigneur, vous triompherez avec éclat de l'audace d'un monde incrédule qui avait osé vous braver : *Dominare in medio inimicorum tuorum.* (Psal. CIX, 2.)

Vainqueur des attentats de l'incrédulité, le Dieu de gloire fera retomber sur les impies les outrages qu'ils auront faits à sa puissance. Ce Dieu de gloire est en même temps le Dieu de sainteté ; il se doit à lui-même de justifier sa loi sainte contre les révoltes et les scandales d'un monde libertin.

Je ne parle plus ici, chrétiens, de ce monde ouvertement révolté contre le Dieu souverain et sa loi, de ces impies audacieux qui, absolument livrés à tous les désirs de leurs cœurs, ont éteint dans eux tout sentiment de foi et de religion. Hélas ! ils ne sont que trop multipliés parmi nous, ces hommes de scandale et d'irréligion. Victimes de votre courroux pour une éternité, c'est par les tourments les plus affreux que ces ennemis sacrilèges de votre saint Nom apprendront, Seigneur, à reconnaître et à redouter votre puissance dont ils éprouveront les terribles effets ; c'est par des larmes de fureur et de désespoir qu'ils déploreront, sans pouvoir jamais les expier, leurs impiétés et leurs blasphèmes.

Je parle d'un monde plus étendu, dont les excès sont moins d'horreur et ne sont peut-être pas moins funestes à la religion ; d'un monde qui se dit chrétien, qui en fait une profession ouverte et publique, qui n'a point encore secoué le joug de la loi évangélique ; mais qu'on peut cependant appeler un monde libertin, parce que, chrétiens de pure spéculation, leurs mœurs sont opposées à la

sainteté de la loi dont ils se disent les disciples ; parce qu'ils en font la règle de leur créance, et que dans la pratique ils en oublient tous les devoirs.

Les erreurs d'une raison séduite par les maximes de la fausse sagesse du monde, corrompent dans eux la sainteté de cette loi divine ; une ignorance affectée s'efforce de l'envelopper des plus épaisses ténèbres ; le découragement de la lâcheté la regarde comme impraticable et l'abandonne ; tous enfin, sous différents prétextes, déshonorent par leur conduite cette loi divine, dans le temps même qu'ils lui rendent hommage par la soumission de leur esprit.

Dans ce jour de sa gloire le suprême Législateur la vengera par la justification la plus éclatante et la plus entière.

Cette loi, altérée et corrompue par les jugements d'une fausse sagesse, il en fera connaître l'excellence et l'équité : et c'est au tribunal de leur propre raison, dirigée par la foi, que seront confondus les faux sages du monde.

Cette loi, méconnue et enveloppée des ténèbres d'une ignorance prétendue, il en fera apercevoir l'évidence et la clarté, et c'est par les lumières de leur propre conscience que seront éclairés les aveugles volontaires du monde.

Cette loi négligée, abandonnée par le découragement de la lâcheté, il en montrera la possibilité, la facilité même, et c'est par le témoignage même du monde que seront condamnés ces lâches déserteurs de la loi évangélique. En un mot, tous les prétextes seront anéantis. Prostrés aux pieds du souverain Juge, investis des rayons de la divine lumière, les coupables infracteurs de la loi, saisis d'horreur à la vue de leurs prévarications, et forcés de se condamner eux-mêmes, se verront criminels, et criminels sans excuse.

Sont-ils rares parmi nous ces faux sages du monde, ces honnêtes gens prétendus, ces élus du siècle que le monde canonise, qui, se contentant de l'écorce et de l'extérieur du christianisme, n'ont jamais voulu en prendre l'esprit et pénétrer le fonds ; dont la foi, toujours renfermée au dedans d'eux-mêmes, ne se produit presque jamais au dehors par aucun acte de religion ; qui trouvent le funeste secret d'interpréter, de plier, de modifier, d'adoucir au gré de leurs penchans, au gré des opinions et des usages du monde cette loi sublime et pleine d'équité qui devrait être leur unique règle ?

De là ces maximes pernicieuses malheureusement accréditées parmi eux, qui leur font regarder comme exagéré tout ce qu'il y a de gênant, d'humiliant, de mortifiant dans la loi chrétienne ; de là ces tempéraments, ces accommodements qui éludent toute la force et toute la sévérité des préceptes ; de là ces prétextes de dispense et d'adoucissements, sur lesquels on se rassure si aisément, parce qu'ils sont favorisés par le penchant de la nature ; de là cette habitude de régler ses devoirs par ses intérêts, de déci-

der de ses obligations sur le mouvement de ses passions, de sacrifier les plus pures lumières de la religion à des raisonnements purement humains, de ne régler leur vie sur l'Evangile qu'autant qu'ils le trouvent conforme aux idées et aux usages du monde, au lieu de ne juger des idées et des usages du monde que sur les règles infaillibles de l'Evangile; de là ces systèmes pour accorder avec la profession de chrétien une vie molle, une vie sensuelle, une vie dissipée; de là enfin ce christianisme si défiguré qu'à peine le distinguerait-on du paganisme même corrompu. C'est-à-dire que, bornant leur religion à éviter les excès qui les déshonoraient aux yeux des hommes, ils se mettent peu en peine de pratiquer les vertus vraiment chrétiennes qui seules peuvent faire notre mérite et notre gloire dans le ciel.

Au jour de vos vengeances, grand Dieu ! que deviendront tous ces raisonnements d'une sagesse humaine ? Ils seront dissipés, tous ces fantômes qui avaient fait illusion; le monde disparaîtra, et avec lui s'évanouiront les faux jugements qui avaient séduit les prétendus sages. L'empire de l'erreur sera détruit; ces plaisirs qui dissipent, ce tumulte du monde qui étourdit, ces flatteurs qui nous trompent, ces exemples pernicieux qui autorisent, ces faux préjugés qui séduisent et entraînent, tout sera anéanti. La vérité rentrera dans ses droits. Dégagée des nuages des passions, détrompée des fausses idées du monde, uniquement dirigée par la foi, la raison séparera de la transgression de la loi les faux prétextes qui la couvrent, les vaines excuses qui la colorent, les privilèges illusoire qui l'autorisent, les noms spécieux qui la déguisent, les dehors plausibles qui l'enveloppent.

Elle rapprochera de vos mœurs et de votre conduite les promesses solennelles que vous aviez faites à votre baptême, les obligations étroites que vous y aviez contractées. Elle vous dira qu'en vain vous voudriez vous excuser sur les mœurs et les usages du siècle, comme si l'usage public pouvait prévaloir sur les maximes invariables de la loi, en justifier la transgression ou la rendre excusable; comme si l'anathème prononcé par Jésus-Christ contre ceux qui sont de ce monde avait perdu de sa force parce que les mœurs se sont corrompues; comme si l'infraction de la loi devenue malheureusement presque générale, avait jamais pu être un titre légitime de dispense. Plus la dépravation était générale, plus vous étiez obligé de soutenir par votre exemple la gloire de l'Evangile.

Elle vous représentera qu'en vain vous vous rassuriez sur votre fidélité à pratiquer certaines lois, tandis que vous rejetiez celles qui étaient plus contraires à vos penchants; comme si se soumettre à l'autorité de Dieu dans ce qui nous plaît, et la négliger dans ce qui nous est pénible, n'était pas la détruire plutôt que de la reconnaître; comme si ce n'était pas suivre son propre goût et son amour, plutôt qu'obéir à la loi de Dieu;

comme si par de vaines affectations de respect et d'obéissance dans des pratiques qui coûtent peu, on pouvait s'arroger le droit de violer plus hardiment les préceptes dont la nature est alarmée.

Elle vous fera sentir tout le crime de cette vie molle et sensuelle que vous regardiez comme innocente, parce que vous évitiez les grands crimes; comme si le Sauveur ne vous avait pas déclaré que le renoncement à soi-même, le crucifiement de la chair, la mortification de l'esprit, caractères qui distinguent ses élus, ne se trouvent point parmi ceux qui affectent de mener une vie douce et commode; comme si la grâce sublime de la vocation au christianisme n'était pas un engagement indispensable de remplir les devoirs pénibles que prescrit l'Evangile; comme si des membres délicats pouvaient être avoués, reconnus par un chef couronné d'épines.

Voilà ce que vous exposera votre propre raison guidée et dirigée par la foi, pour justifier clairement et sensiblement l'excellence et l'équité de la loi. Quelle sera votre réponse à ces justes reproches ? Hélas ! vous en serez réduits à ce triste aveu que Salomon met dans la bouche des impies : Nous nous sommes donc trompés, nous nous sommes écartés du chemin de la vérité : *Ergo erravimus a via veritatis.* (Sap., V, 6.) Non, Seigneur, en comparaison de cette sagesse ineffable dont vous êtes l'auteur, toute la sagesse des hommes n'est que vanité et folie : *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.* (I Cor., III, 19.)

Je le sais, pendant la vie on s'efforce de répandre des nuages sur les vérités les plus claires et les plus sensibles. L'amour des biens de la terre, la dissipation de l'esprit, l'esclavage des sens, voilà ce charme, cet enchantement de la bagatelle qui, selon la parole du Sage, nous dérobe la connaissance du vrai bien et de nos devoirs les plus essentiels. De là cet aveuglement volontaire, qui n'est fondé que sur les artifices de l'amour-propre. Or, chrétiens, c'est par les lumières de votre propre conscience que le souverain Juge dissipera ces ténèbres d'une ignorance prétendue; c'est du fond de votre propre cœur qu'il tirera un témoignage contre vous-mêmes, ce témoignage de condamnation qui sera un hommage forcé à la clarté et à l'évidence de sa loi. Pécheurs, vous dira-t-il, interrogez votre propre conscience; je ne veux point d'autre témoin, d'autre accusateur pour vous confondre : *Redite, pravariatores, ad cor.* (Isa., XLVI, 8.)

Vous vous flattiez de pouvoir allier les amusements et les inutilités du siècle avec la profession et les obligations sévères du christianisme. Mais, dans le temps même que vous vous efforciez de vous le persuader, votre conscience ne réclamait-elle pas contre tous vos vains raisonnements ? Non, vous disait-elle, ce n'est point là la voie étroite à laquelle Jésus-Christ a attaché le ciel; ce n'est point là cette vie de pénitence et de bonnes œuvres que prescrit l'Evangile; ce

n'est point être à Dieu que de ne s'y donner qu'à demi. C'est trop peu qu'un cœur partagé pour un Dieu qui s'est donné tout entier : *Redite, prævaricatores, ad cor.*

Direz-vous que la morale et les maximes de l'Evangile n'étaient point assez claires et assez distinctes ? Ah ! chrétiens, ce n'est point de la loi, c'est de vos passions que vient cette prétendue obscurité. Tout est obscur pour un cœur passionné qui tient au monde et à ses faux biens, tout est clair pour les âmes pieuses qui ont un désir sincère de leur salut. Les premiers fidèles n'avaient pas besoin qu'on leur éclaircît les préceptes de leur religion ; on n'a commencé à y trouver des difficultés que lorsque la première ferveur du christianisme s'est relâchée. C'est de la corruption du cœur que les doutes et les incertitudes ont pris leur source : *Redite, prævaricatores, ad cor.*

Jamais, dites-vous, vous n'aviez bien compris toute l'importance et l'étendue de vos devoirs. Pourquoi donc ne vous êtes-vous jamais appliqués à en faire une étude sérieuse ? Si éclairés sur tous les autres objets, pourquoi n'étiez-vous aveugles que sur les objets du salut ? Si pénétrants lorsqu'il s'agissait des intérêts de la terre, pourquoi ne manquiez-vous de lumière que pour vos intérêts éternels ? Si attentifs pour le monde, pourquoi n'étiez-vous indifférents que pour Dieu ? Avouez-le, c'est que vous ne vouliez pas ouvrir les yeux ; vous craigniez de trop connaître des obligations que vous ne vous sentiez pas dans la disposition de remplir. Vous étiez si exacts, si instruits sur les devoirs des autres, vous faisiez aux gens de bien des crimes de leurs moindres imperfections, vous portiez des arrêts si sévères contre leurs plus légères faiblesses ; ces arrêts si sévères que vous dictait la malignité se tournent aujourd'hui avec justice contre vous : *De ore tuo te judico.* (Luc., XIX, 22.) Vous n'aviez donc d'indulgence que pour vous-mêmes, vous n'étiez donc aveugles que sur vos propres défauts ; votre ignorance prétendue n'avait donc sa source et son principe que dans vos passions : *Redite, prævaricatores, ad cor.*

Vous avez regardé la vertu comme une chimère, la dévotion comme une simplicité, les devoirs de la religion comme une contrainte importune ; la régularité des âmes pieuses, vous en avez fait le sujet de vos plaisanteries. Mais repassez sur tous les temps de votre vie, vous verrez que ce n'est que lorsque les passions se sont rendues maîtresses de votre cœur, lorsque le monde, le plaisir, l'intérêt y ont établi leur empire, que vous avez formé ces jugements iniques. En voilà la funeste époque ; c'est-à-dire que vous êtes venus à bout de pervertir votre propre conscience, et que, pour vous justifier à vos propres yeux, vous avez pris le parti de vous déguiser l'étendue de vos obligations. La conscience plaide au dedans de vous-mêmes en faveur de la loi ; mais, pour la satisfaire, il eût fallu convenir de vos prévarications et les réformer ; la pas-

sion alarmée n'a pu y consentir, elle a parlé plus haut en faveur du relâchement. Enfin vous avez pris le parti plus doux et plus commode de vous faire à vous-mêmes l'apologie de votre conduite aux dépens de la loi ; c'est-à-dire que, pour vous dispenser de conformer vos mœurs à la sévérité de la loi, vous vous êtes efforcés d'accommoder la loi à l'irrégularité de vos mœurs ; c'est-à-dire que vous avez sacrifié la conscience à la passion, que vous avez étouffé des lumières importunes pour vous faire un système de vie plus favorable à vos penchants ; c'est-à-dire enfin que ces nuages qui ont obscurci la loi, c'est la dépravation des mœurs qui les a formés : *Redite, prævaricatores, ad cor.*

Convenez-en donc, aveugles volontaires : non, ce n'est point faute de connaissance et de conviction que vous avez refusé votre soumission à la loi. Sa clarté, son évidence qui mille fois ont excité vos troubles et vos remords, ne servent aujourd'hui qu'à vous attirer un jugement plus sévère et des châtimens plus rigoureux. Confondus par le témoignage de votre propre conscience, un aveu humiliant exprimer des regrets désormais inutiles. Hélas ! vous écrieriez-vous encore, nous nous sommes écartés du chemin de la vérité : *Ergo erravimus a via veritatis.* Non, Seigneur, votre loi n'a d'obscurité que pour ceux qui cherchent à s'aveugler eux-mêmes ; elle est pleine de lumière pour les âmes fidèles qui en font la règle de leur conduite : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* (Psal. XVIII, 7.)

Enfin, dernière erreur dont tant de lâches chrétiens se laissent préoccuper : ils se figurent la loi de Dieu non-seulement austère et difficile, mais du moins par rapport à eux impraticable et impossible. De là cette pusillanimité, ce découragement qui, désespérant d'atteindre à la sainteté de la loi, en abandonne absolument la pratique. Or c'est contre cette pusillanimité et ce découragement que le suprême Législateur justifiera la possibilité, la facilité même de sa loi.

Quoi ! pourrait vous dire ce Dieu Sauveur, l'observation de ma loi vous paraissait trop rebutante et trop pénible ; mais n'étais-je pas venu au milieu de vous pour vous en montrer la pratique par mes exemples ? N'avais-je pas attaché à l'observance de cette loi les récompenses les plus magnifiques pour vous animer par mes promesses ? N'avais-je pas assuré à ceux qui seraient fidèles à l'observer les secours les plus abondants pour vous soutenir par mes grâces ? Un Dieu modèle, un Dieu rémunérateur, un Dieu votre appui et votre soutien, lâches chrétiens, que fallait-il de plus pour exciter votre courage ? Mais non, c'est par le témoignage même du monde que Dieu vous confondra.

Vous trouviez ma loi trop pénible ; mais l'était-elle moins pour mes élus, pour tant de héros chrétiens, qui, engagés dans les mêmes embarras, les mêmes affaires, les mêmes situations que vous, dans le monde et dans le plus grand monde, l'ont réduite

en pratique avec la fidélité la plus exacte et la plus scrupuleuse? Ils ont eu le courage d'enchérir même sur ma loi et de s'élever jusqu'à la perfection des conseils les plus sublimes; et vous, avec la même religion, les mêmes grâces, les mêmes promesses, vous avez regardé comme un fardeau trop pesant les devoirs les plus communs du christianisme. Quel contraste! qu'il sera humiliant pour le pêcheur! Faut-il, grand Dieu! que nous trouvions des témoins et des accusateurs contre nous dans ces justes qui devaient être nos modèles et nos protecteurs!

Vous trouviez ma loi trop pénible? Ce n'est plus sur les saints que je vous dis de porter vos regards. Ce sont des païens, des idolâtres que j'appelle en témoignage contre vous. Rapprochez des excès de votre avarice et de votre cupidité, le désintéressement des philosophes de l'antiquité et leur renoncement aux biens de la terre; de votre mollesse et de votre sensualité, la vie dure et austère des athlètes et des gladiateurs; de vos haines et de vos vengeances, ces sacrifices de leurs inimitiés particulières que l'amour de la patrie fit faire à tant de citoyens généreux; enfin rapprochez de votre langueur et de votre indolence, ces travaux, ces combats que le désir de s'immortaliser parmi les hommes fit entreprendre à tant de héros profanes. Quoi! des motifs purement humains, la vanité, la coutume, l'amour de la patrie, le désir d'une immortalité chimérique auront produit des vertus que vous ne pouvez vous empêcher d'admirer, tandis que des motifs divins et surnaturels, la foi, la religion, des récompenses éternelles n'ont pu animer et vaincre votre lâcheté! La conquête du ciel ne vous a point paru digne de vos efforts.

Enfin, vous trouviez ma loi trop pénible? Mais quoi, le monde, malgré la pesanteur des chaînes dont il accable ses malheureux esclaves, manqua-t-il jamais de serviteurs empressés à lui plaire? Vous-mêmes ne trouviez rien de trop difficile pour lui marquer votre dévouement. Ses lois les plus injustes et les plus honteuses, les plus dures et les plus tyranniques, les plus ennuyeuses et les plus fatigantes ont trouvé dans vous une soumission également prompte et entière. Honneur, conscience, repos, liberté, humeur, inclination, tout a été sacrifié dès que le monde l'a exigé. Ce n'était donc que lorsqu'il s'agissait de l'observation de ma loi, de cette loi qui devait faire votre bonheur, que vous avez trouvé des difficultés, et que votre courage vous a abandonnés? Hardis et courageux pour le monde, vous n'étiez faibles et lâches que pour Dieu. Accablés par ces témoignages réunis, les pécheurs, livrés au plus affreux désespoir, ne répondront que par leurs gémissements. Hélas! nous nous sommes donc trompés, nous nous sommes écartés du chemin de la vérité : *Ergo erravimus a via veritatis*. Non, Seigneur, votre loi ne paraît dure et difficile qu'aux âmes lâches et livrées aux vanités du

monde. Les cœurs fidèles qui l'aiment et l'observent, cette loi pure et sans tache, y trouvent leur gloire et leur consolation : *Pax multa diligentibus legem tuam.* (Psal. CXVIII, 165.)

Ainsi les faux sages du monde, les aveugles volontaires du monde, les chrétiens lâches du monde, confondus au tribunal de leur propre raison dirigée par la foi, éclairés par les lumières de leur propre conscience, condamnés par le témoignage même du monde, seront forcés de reconnaître l'excellence et l'équité, l'évidence et la clarté, la possibilité et la facilité même de cette loi sainte qu'ils avaient corrompue ou altérée, méconnue ou enveloppée de ténèbres, abandonnée ou négligée. Tous s'écrieront de concert, et en déplorant leur erreur : Nous nous sommes donc trompés, nous nous sommes écartés du chemin de la vérité : *Ergo erravimus a via veritatis*.

Condamnés de toutes parts, quelle sera leur ressource? Sera-ce la divine miséricorde? Hélas! cette miséricorde adorable dont ils auront indignement abusé se tournera elle-même contre eux. Le Dieu de bonté, devenu inflexible, fera éclater toute la sévérité de sa justice pour confondre la fausse confiance d'un monde présomptueux.

Porté sur une nuée lumineuse et environné de toute la milice céleste, il paraît aux yeux de ses ennemis, cet Arbitre souverain des destinées des hommes. Sa présence répand la consternation dans tous les cœurs. Ce n'est plus un Sauveur infiniment aimable, mais un Juge souverainement terrible. Ce n'est plus ce Pasteur charitable qui court après une brebis égarée et la charge sur ses épaules, mais un vengeur inflexible qui ne poursuit les objets de sa juste vengeance que pour les mettre sous ses pieds. Ce n'est plus ce Père tendre qui reçoit avec douceur et bonté un enfant prodigue qui l'avait indignement abandonné, mais un Père irrité qui punit par une éternelle exhérédation des enfants ingrats et rebelles. Ce n'est plus ce Sauveur compatissant qui pleure sur l'aveugle Jérusalem, ce Sauveur indulgent qui daigne s'asseoir à la table des pécheurs, ce Sauveur patient qui souffre avec une espèce d'indifférence les outrages de ses ennemis. Tel il avait été pendant le règne de sa miséricorde; mais celui de sa justice si longtemps captivée est enfin arrivé.

La miséricorde lui avait mis sur la tête un diadème douloureux : et la justice le fait voir couronné des rayons les plus éclatants. La miséricorde avait communiqué à un seul de ses regards la vertu de changer en un moment le cœur d'un apôtre parjure : et la justice fait sortir de ses yeux des éclairs qui annoncent aux pécheurs la foudre qui doit les écraser. La miséricorde avait mis dans sa bouche des paroles de vie, même en faveur d'une femme adultère : et sa justice ne lui dicte que les reproches les plus amers et les arrêts les plus irrévocables. La miséricorde avait fait couler de ses mains une infinité de bienfaits ; un de ses ennemis même

venu dans le dessein de le saisir, y avait participé, et la justice les arme de foudres d'autant plus inévitables qu'il était plus aisé de les éviter pendant la vie. Enfin la miséricorde l'avait fait monter et expirer sur l'autel de la croix; c'était l'Agneau de Dieu qui effaçait les péchés du monde: et la justice le fait paraître sur le tribunal le plus redoutable qui fut jamais; c'est un lion terrible auquel il n'est pas possible d'échapper.

Mais quel nouveau phénomène répand de toutes parts la lumière la plus vive? Frappés de ses rayons étincelants, les pécheurs portent avec inquiétude vers le ciel leurs regards effrayés. La plus mortelle douleur se peint sur leurs visages consternés; et si les liens qui viennent de réunir leurs âmes coupables à leurs corps impurs n'étaient désormais indissolubles, déjà la frayeur dont ils sont atteints les aurait brisés.... C'est vous, croix sacrée, source inépuisable de grâces, gage infiniment précieux des miséricordes de notre Dieu, c'est vous qui ferez naître ce trouble dans le cœur de vos ennemis: *Tunc parebit signum Filii hominis in calo.* (Matth., XXIV, 30.)

Où, pécheurs, vous la verrez briller dans les airs, cette croix adorable; mais d'un éclat qui vous foudroiera. Plus il est précieux ce sang dont elle a été rougie pour votre salut, plus les éclairs qu'elle lancera sur vous seront terribles; parce qu'elle aura été le trône d'une miséricorde infinie, elle deviendra le tribunal de la justice la plus inexorable. C'est cette croix même, dit saint Jérôme, qui accusera, qui condamnera l'homme coupable: *Cruce Christi contra te perorabit.*

Les pécheurs y verront tout à la fois les grâces de Dieu et leurs coupables révoltes, les bienfaits dont ils ont été comblés et leur noire ingratitude, la patience du souverain Juge et leur funeste obstination. Encore teinte du sang du Sauveur, elle leur demandera un compte rigoureux de l'usage qu'ils en auront fait, ou plutôt elle leur reprochera leurs criminels abus et leurs profanations sacrilèges: *Cruce Christi contra te perorabit.*

Ce jugement terrible sera donc un jugement de pure justice et sans aucun mélange de miséricorde: *Judicium absque misericordia.* (Jac., II, 13.) Je me trompe, elle paraîtra, cette miséricorde; mais ce sera une miséricorde lassée, une miséricorde méprisée, une miséricorde épuisée. Elle prendra contre le péché les intérêts de la justice. Ah! chrétiens, si la miséricorde nous abandonne, à qui pourrions-nous avoir recours? Si le sang de Jésus-Christ crie vengeance contre nous, qui osera demander grâce en notre faveur? Si la croix, ce gage de notre salut, devient l'instrument de notre perte et le signe de notre réprobation, quel sera notre refuge et notre asile? *Cruce Christi contra te perorabit.*

Trop longtemps le péché avait en quelque sorte triomphé de Dieu, Dieu enfin triomphe du péché.

Le monde méridable forcé, par les prodig-

ges les plus éclatants de sa puissance, de rendre hommage à sa divinité; le monde libertin convaincu par les témoignages les plus incontestables de l'excellence et de l'équité de sa loi; le monde présomptueux accablé sous les coups de sa justice sévère, voilà la réparation authentique que Dieu se devait à lui-même, et sa gloire est vengée des attentats de l'impiété.

C'est alors que les pécheurs, n'ayant plus d'espérance de miséricorde, s'adresseront aux montagnes pour qu'elles viennent les écraser et les soustraire aux vengeances d'un Dieu irrité: *Montes, cadite super nos.* (Apoc., VI, 16.) Arrêtez, pécheurs téméraires, ce n'est encore là en quelque sorte que le prélude de vos malheurs. La gloire de Dieu est réparée, le péché n'est pas encore puni. Dieu avait été outragé par le péché, il fallait qu'il se montrât avec tout l'appareil et tout l'éclat convenable à sa divinité. Le pécheur avait triomphé au milieu de ses iniquités, il faut qu'il soit montré avec toute la honte et toute la confusion que mérite le péché; c'est le sujet du second point.

DEUXIÈME PARTIE.

La gloire qui n'est due qu'à Dieu et après lui à la vertu est souvent ici-bas le partage de l'iniquité; tandis que les justes rampent comme l'hysope, les pécheurs sont élevés comme les cèdres du Liban. Dans leur orgueil insensé, ils insultent à la simplicité du chrétien fidèle qu'ils oppriment, et osent braver le Dieu qui ne les a formés que pour lui. Ames faibles, voilà un de ces mystères de la Providence qui ébranlent votre foi. Attendez, dit le Prophète, attendez le jour de la justice, et la providence de notre Dieu sera pleinement justifiée. Vous verrez quelle différence mettra le Seigneur entre le juste et l'impie, entre ses serviteurs et ceux qui auront refusé de le servir. Vous serez témoins de la confusion dont seront accablés ceux qui lèvent maintenant la tête avec tant d'insolence.

Confusion la plus humiliante dans la séparation des justes et des pécheurs: confusion la plus entière dans le détail de la manifestation des péchés: enfin confusion la plus désespérante dans ce qui terminera ce grand jour.

Dans ce monde les enfants de ténèbres sont confondus avec les enfants de lumière: l'esclave du démon et le disciple de Jésus-Christ habitent souvent sous un même toit. Que dis-je? Sous cette voûte sacrée, au pied de ces autels, dans cet auditoire, s'il est quelques âmes vivifiées par la grâce, hélas! combien peut-être qui sont mortes par le péché? Non-seulement il est sur la terre un mélange de justes et de pécheurs; mais il arrive souvent que nous ne pouvons distinguer les uns des autres et qu'ils ne sont connus que de Dieu seul.

En effet, tandis que les justes, désirant uniquement d'être un spectacle agréable aux yeux de Dieu, ne cherchent point à attirer sur eux les regards des hommes, et dérobent

à notre connaissance des mérites qu'ils cachent sous le voile de l'humilité; tandis qu'ils marchent à grands pas, mais sans témoins, dans les sentiers de la vertu, et qu'ennemis de la gloire ils s'ensevelissent dans la retraite; tandis même que leurs actions les plus louables sont censurées avec malignité, que leurs intentions les plus pures sont exposées aux jugements les plus injustes, et que noircis par la calomnie ils sont couverts d'opprobres pour des vices qu'ils eurent toujours en horreur; en un mot, tandis que l'innocence est travestie en iniquité, l'iniquité elle-même se voile, se déguise, emprunte les dehors et les apparences de la vertu: sous un air modeste, ingénu, charitable, on cache un cœur rempli d'orgueil, de duplicité, de perfidie; et les hommes, séduits par ces dehors imposants, donnent leur estime à des vices masqués, et la refusent à des vertus réelles.

Mais cet éclat imposteur qui environne le vice, et ce nuage épais qui obscurcit la vertu se dissiperont un jour. Le scélérat qui en a imposé aux hommes par son autorité ou son adresse sera enfin démasqué. Il avait surpris des applaudissements dont il était indigne; les honneurs, le crédit, les richesses l'avaient suivi jusqu'au tombeau. Le temps d'erreur et d'illusion est passé; il est levé, ce voile qui le dérobaît à la connaissance du public, et son nom est flétri avec ignominie.

L'homme vertueux qui a été méconnu et décrié, qui a passé dans le sein de l'indigence des jours obscurs, qui s'est vu jusqu'à la mort accablé sous le poids des calomnies et des disgrâces, sera justifié à la face de l'univers. Ses opprobres ne serviront qu'à relever son triomphe, et son nom sera célébré par les éloges mêmes du Dieu de la vérité.

Oui, ce Dieu juste qui, en formant l'univers, sépara la lumière des ténèbres, fera la même chose en détruisant le monde. De toutes les nations rassemblées à ses pieds, il ne formera que deux peuples, l'un de justes et d'élus, l'autre de pécheurs et de réprouvés qui seront éternellement séparés par un chaos immense. Il charge les esprits célestes qui entourent son trône d'exécuter ce formidable arrêt: *Exibunt angeli et separabunt malos de medio iustorum.* (Matth., XIII, 49.)

Concevez, chrétiens, s'il est possible, tout ce que cette séparation aura d'humiliant pour le pécheur. Elle ne sera point l'effet d'un caprice aveugle. Ils sont passés, les temps des distinctions injustes dont le monde nous fournit tant d'exemples. Les réprouvés seront forcés de reconnaître que l'équité elle-même leur aura assigné le rang honteux qu'ils occuperont. Objets de mépris pour un Dieu incapable de se tromper dans ses jugements, ils se verront dans une humiliation qu'ils seront contraints de s'imputer à eux-mêmes.

Hommes superbes, qui recherchez avec tant d'empressement les moindres distinctions, qui exigez avec tant de hauteur un tribut d'hommages de quiconque vous ap-

proche, qui commandez avec tant d'empire à ceux qui ont le malheur de vous être soumis, qui vous irritez si aisément d'un manque d'égards, de déférence, de respect; qui voulez que tout le monde s'asservisse à votre manière de penser et d'agir, dites, comment soutiendrez-vous une situation si humiliante? Déchus dans ce grand jour de ce haut rang où leur amour-propre les avait placés, ils passeront de la fierté la plus impérieuse à la confusion la plus insoutenable, surtout lorsqu'ils porteront leurs regards sur ceux auxquels ils seront jugés indignes d'être agrégés.

Quoi! être exclus pour jamais du nombre de ces hommes dont le monde n'était pas digne, de ces justes auxquels un Dieu daigne donner le nom d'amis, de ces grandes âmes qui, par la noblesse de leurs sentiments, s'élevèrent au-dessus des faiblesses de l'humanité, de ces esprits si solides que les préjugés les plus autorisés ne purent séduire, de ces cœurs si vastes dans leurs desirs qu'un Dieu seul pouvait les contenter, en un mot de tous ces héros que la religion aura formés dans toutes les conditions; ah! chrétiens, quel opprobre, quelle ignominie! il faudrait, pour en mesurer toute l'étendue, avoir une connaissance parfaite de la beauté de la vertu: les pécheurs eux-mêmes l'auront, dans ce grand jour destiné à son triomphe. Témoins de sa gloire, sans pouvoir y participer, ils seront forcés de lui rendre l'hommage qu'ils lui avaient refusé pendant leur vie. Ah! s'écrieront-ils dans l'amertume de leur âme, qu'est devenue cette force d'esprit dont nous nous piquions? Les voilà donc ces hommes dont nous méprisions la simplicité. Insensés que nous étions, nous regardions leur vie comme une folie: *Nos insensati, vitam illorum aestimabamus insaniam* (Sap., V, 4); que ce jour les venge bien de nos mépris insensés!

Ignominieusement séparé des élus de Dieu, à qui le pécheur sera-t-il associé? A tout ce qu'il y a jamais eu de scélérats sur la terre; à ces cœurs perfides qui, au mépris des lois les plus sacrées, méditèrent de sang-froid et exécutèrent sans remords les plus odieuses trahisons; à ces humeurs féroces et intraitables dont la dureté ne pouvait être fléchie; à ces esprits séditieux qui, dans le sein d'une famille, d'une ville, d'un royaume, causèrent des divisions que des siècles n'ont pu assoupir; à ces caractères bizarres, qui semblaient être un composé de toutes les passions, et qui furent également insupportables à l'autrui et à eux-mêmes; à ces brigands contre lesquels la justice humaine aura employé la rigueur des plus affreux supplices; à ces tyrans impitoyables qui n'ouvrirent la bouche que pour prononcer des arrêts de mort, dont le plaisir barbare fut de voir couler les larmes des malheureux et des flots de sang innocent; en un mot, à ces monstres d'iniquité qui semblent n'avoir paru sur la scène du monde que pour l'ensanglanter et apprendre aux hommes jusqu'où on peut porter le crime et la noirceur.

Poursuivons, chrétiens, j'ai encore à vous offrir un nouveau sujet de confusion pour le pécheur. C'est le détail de la manifestation de ses désordres depuis le premier instant où il aura commencé à abuser de sa raison et de la grâce, jusqu'au moment fatal où sa réprobation aura été consommée.

Seigneur, s'écriait le Prophète dans l'amertume de son cœur, paraîtrez-vous toujours insensible aux intérêts de votre gloire? Voilà que vos ennemis comblés d'honneurs ont fait retentir le monde du bruit de leurs noms célèbres : *Ecce inimici tui sonuerunt*. Dans l'éclat qui les environnait, vous refusant le tribut de leur amour et l'hommage de leur cœur, ils n'ont pas craint d'élever contre vous leur tête orgueilleuse : *Qui oderunt te, exulcrunt caput* (Psal. LXXXII, 3), et votre miséricorde retient encore la foudre qui devrait les avoir écrasés. Humiliez enfin, Seigneur, humiliez ces superbes, qu'une confusion égale à leur insolence couvre leur front audacieux : *Imple facies eorum ignominia*. (Ibid., 17.) Consolerez-vous, Prophète, vos vœux sont exaucés. Dieu se venge, le pécheur est confondu, non pas seulement aux yeux d'une ville et d'un royaume, mais en présence de l'univers assemblé.

En effet, le voici qui termine les regards d'une infinité de spectateurs qui gardent le silence le plus profond, et, sans être distraits par ses cris lamentables, lisent dans lui-même l'histoire humiliante de toutes ses faiblesses. Ce n'est point sur des rapports qui pourraient être infidèles qu'on le connaît, mais sur le témoignage véridique, sur les dispositions infaillibles de sa propre conscience. Cent et cent fois elle lui avait fait entendre ses cris jusqu'au milieu de ses divertissements les plus tumultueux ; elle l'avait inquiété jusque dans l'ivresse de ses plaisirs, mais toujours inutilement. La voix des passions, mieux écoutée que ses reproches, avait prévalu. Enfin à ses avertissements si salutaires et tant de fois réitérés, avait succédé un funeste silence, et un assoupissement mortel. Elle se réveille aujourd'hui, elle parle ; et son langage est entendu de tous les peuples qui habitèrent la terre.

Elle lui reproche les péchés de son enfance : cette légèreté que rien ne pouvait fixer ; cette indocilité que nulle autorité ne pouvait vaincre ; cette indévotion que l'éducation chrétienne ne pouvait corriger ; ces passions déjà si fortes dans un âge si faible ; ces penchans si violents dans un cœur si tendre, et ces pas si précipités dans les routes du vice qu'il aimait dès qu'il put le connaître.

Elle lui reproche les péchés de sa jeunesse : cette inapplication qui le rendit incapable de remplir les vœux que le Ciel avait sur lui ; ces emportemens qui lui suscitaient les plus mauvaises affaires ; ce libertinage qui fit verser tant de larmes à ceux qui lui avaient donné le jour ; cette impudence qui le rendit insensible à la perte de sa réputation ; ces débauches, ces désordres, ces

excès qui éteignirent dans lui jusqu'aux lumières de sa raison.

Elle lui reproche les péchés d'un âge plus avancé : cet esprit d'intérêt dont il était possédé et qui le rendit insensible aux cris du pauvre ; cette fortune composée des biens de tant de malheureux qu'il avait dépouillés ; ces projets d'élévation dont il repaissait l'ambition qui le dominait ; ces ressorts cachés qu'il faisait jouer avec tant d'art pour renverser ceux qui lui faisaient ombrage ; ces dépôts secrets auxquels il se livrait quand ses intrigues n'avaient pas tout le succès qu'il en attendait ; cette attention pleine d'inquiétude pour pourvoir à tout, excepté à l'unique affaire qui devait l'occuper.

Elle lui reproche les péchés de sa vieillesse : cet amour de la vie dont les infirmités les plus humiliantes ne pouvaient le détacher ; ces désirs extravagants de voir renaître ses années passées, non pas pour les remplir plus chrétiennement, mais pour satisfaire encore le penchant qu'il conservait toujours pour le plaisir ; cette démangeaison ridicule de participer aux fêtes du monde, malgré toutes les raisons qui les lui interdisaient ; cet attachement aux richesses, cet empressement à les augmenter sur le point de se les voir enlever par la mort ; ces précautions extrêmes pour un avenir dont il s'efforçait de se dissimuler la brièveté ; cet oubli de Dieu, quoique dans un danger continu et toujours prochain d'être cité à son tribunal redoutable.

Voilà, dit la conscience, voilà, pécheur, ce qui a diversifié tous les âges de ta vie ; voilà toutes les horreurs dont, malgré moi, tu m'as fait dépositaire, et que, malgré toi, je dévoile ici : *Hæc condita sunt apud me* ; voilà ce qui compose ce trésor d'iniquités que tu m'as forcé de receler dans ces replis que tu n'as jamais voulu développer, et dans ces profondeurs que tu n'as jamais osé sonder : *Hæc condita sunt apud me, et signata in thesauris meis*. (Deut., XXXII, 34.) Tels sont les reproches accablans que la conscience fera au pécheur, au grand jour de la manifestation de nos œuvres.

Voulez-vous savoir, chrétiens, ceux que vous aurez à essayer de la part de la vôtre ? Interrogez-la, écoutez sa voix ; ce qu'elle vous reproche dans ce moment, c'est, si vous n'y mettez ordre par une conversion prompte et sincère, ce qu'elle vous reprochera un jour ; non plus comme à présent, sans témoins et pour votre salut, mais à la face de l'univers et pour votre confusion.

Vous étiez, vous dira-t-elle, à la tête d'une famille : une épouse vertueuse méritait vos égards, et vous avez été sa croix ; de tendres enfans avaient droit d'attendre de vous des leçons de piété soutenues par des exemples de vertus, et ils n'ont trouvé dans vous qu'un père scandaleux qu'ils n'ont, pour leur malheur, que trop fidèlement écouté ; de malheureux domestiques se consumaient à votre service, et vous les avez frustrés d'un salaire si bien mérité, tandis qu'une seule séance

d'un jeu furieux absorbait des sommes plus que suffisantes pour récompenser leurs peines.

Vous étiez revêtu d'un emploi important : mais n'en prenant que ce qu'il avait d'honorable, vous vous déchargez de ce qu'il avait d'onéreux ; vous consacriez à vos plaisirs ce temps que vous deviez au public, dont les plaintes vinrent tant de fois jusqu'à vous sans vous toucher, et dont vous terminiez enfin les affaires avec tant de précipitation, après l'avoir fatigué par tant de lenteurs.

Vous étiez engagé dans le commerce ; et cette bonne foi que vous affectiez n'était qu'un piège que vous tendiez à la crédulité du public ; dévoré par une cupidité insatiable, vous vous permettiez sans scrupule tout ce qui pouvait contribuer à la satisfaire.

Vous étiez honoré d'un caractère respectable aux anges mêmes, et vous ne l'avez pas respecté ; établi pour servir de guide aux pécheurs, vous vous êtes égaré dans leurs voies, et n'avez pas craint d'introduire, jusque dans le sanctuaire, des vices qu'on n'aurait pas excusés dans l'homme du monde.

Vous étiez dans un tel poste, vous exerciez telle profession ; mais vous en aviez fait le choix sans consulter le Ciel ; mais vous sentiez que vous en étiez incapable, et vous y êtes demeuré ; mais, instruit par une funeste expérience, vous en connaissiez les dangers, et vous ne faisiez rien pour les éviter ; mais vous en ignoriez les obligations, sans chercher à vous en instruire, ou vous les connaissiez sans vous mettre en devoir de les remplir.

Enfin, quel que fût votre état, vous étiez chrétien ; mais parce que vous n'y avez jamais ou presque jamais pensé, de combien de reproches ne puis-je pas vous accabler avec justice ?

Regards immodestes, lectures dangereuses, discours licencieux, ou tenus sans scrupule, ou entendus avec complaisance ; délicatesse extrême satisfaite souvent aux dépens des préceptes de l'Eglise ; dégoût volontaire de tout exercice de piété, empressément pour le plaisir, facilité à en recevoir les impressions, attention à les conserver : voilà les péchés de vos sens.

Réflexions malignes, soupçons injustes, jugements pleins de témérité, curiosités indiscrètes, doutes volontaires sur la foi, pensées hardies sur ce que votre religion avait de plus respectable : voilà les péchés de votre esprit.

Jalousies basses, haines invétérées, duplicité dissimulée avec tant d'art, fierté pitoyable dans la bonne fortune, plaintes amères, abatement méprisable dans l'adversité, désirs impurs, attachements criminels, asservissement honteux à presque toutes les passions : voilà les péchés de votre cœur.

Voilà ce que vous n'auriez pas voulu révéler au meilleur de vos amis ; voilà ce que vous avez même caché ou déguisé dans le tribunal de la pénitence, pour vous épargner une honte salutaire, voilà ce que vous auriez

souhaité pouvoir ensevelir dans un éternel oubli ; mais non, tout cela ne m'a point échappé : *Hæc condita sunt apud me* ; tout cela vit, tout cela subsiste encore dans moi avec l'ordre le plus exact et dans le détail le plus circonstancié : *Hæc condita sunt apud me et signata in thesauris meis.*

Suppléez par vos réflexions à ce que je suis obligé d'omettre ; car ce détail serait infini. Votre conscience ne bornera pas là ses reproches. Non-seulement elle dévoilera les péchés qui vous sont propres et personnels, mais encore une infinité d'autres dont vous aurez été la cause par vos ordres ou vos conseils, par vos exemples et vos sollicitations, par une molle indulgence et une dissimulation pleine de lâcheté. Elle fera connaître cette multitude innombrable de grâces dont la bonté de votre Dieu vous aura comblé, mais grâces indignement méprisées, rejetées avec opiniâtreté. Elle trouvera de quoi vous humilier jusque dans le bien que vous aurez fait. Vous priez, dira-t-elle, mais avec un esprit distraité et un cœur glacé ; vous paraissiez dans les temples du Dieu vivant, mais vos immodesties, vos irrévérences, faisaient douter si vous l'y croyiez présent, ou si vous n'y paraissiez que pour le braver. Vous entendiez la parole de Dieu, mais sans fruit et comme si c'eût été celle d'un homme, vous pratiquiez quelques vertus, mais l'humeur, mais l'amour-propre, mais le désir d'avoir des témoins de vos prétendues bonnes œuvres infectaient vos motifs et souillaient vos intentions.

Ainsi tout ce que vous aura rendu coupable aux yeux de votre Dieu sera exposé à ceux de l'univers, et comme le péché sera montré à tous les hommes avec toute la honte et l'infamie qu'il mérite, vous vous trouverez dans la situation la plus humiliante, et éprouverez la confusion la plus entière.

Enfin, confusion la plus désespérante dans ce qui terminera ce grand jour.

Oui, chrétiens, le désespoir le plus affreux s'emparera du cœur des pécheurs, lorsque le souverain Juge, lançant sur eux des regards pleins d'indignation et de fureur, et d'une voix plus terrible que les éclats du tonnerre, fera retentir à leurs oreilles cette sentence irrévocable : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.*

Hélas ! ce n'était point pour vous que ces flammes vengeresses avaient été préparées, les démons seuls devaient en être les victimes : *In ignem æternum paratum diabolo et angelis ejus.* (Matth., XXV, 41.) Que n'a pas fait ma tendresse pour vous sauver ? Insensibles à mes grâces et à ma miséricorde, vous n'avez voulu avoir part qu'à mes vengeances et à ma colère. Puisque vous avez méprisé mon amour, ressentez tout le poids de ma justice. Complices des crimes des démons, allez partager leur supplice.

Discedite : oui, retirez-vous de moi, riches qui avez refusé de m'assister dans mes membres souffrants : vous fûtes insensibles à leurs maux, je ne suis point touché des

vôtres : toutes vos affections furent pour les biens de la terre, ceux du ciel ne seront point pour vous. »

Discedite : oui, retirez-vous de moi, pauvres qui vous êtes impatientés, qui avez murmuré contre ma providence : j'avais ennobli votre état en le préférant à tout autre : c'était la voie la plus sûre pour parvenir à mes récompenses éternelles ; vous l'avez cependant maudit : allez, je vous mandis moi-même.

Discedite : oui, retirez-vous de moi, juges audacieux des jugements de mon Eglise. Vous vous êtes séparés d'elle sur la terre, pouvez-vous lui être unis dans le ciel ? Vous avez déchiré son sein dans le temps de ses combats, peut-elle vous y recevoir au jour de son triomphe ? Votre révolte contre un tribunal infaillible ne trouve aujourd'hui qu'un tribunal inexorable.

Discedite : oui, retirez-vous de moi, vierges mondaines qui releviez par des parures étudiées les grâces meurtrières d'une funeste beauté ; vaines idoles, vous veniez m'enlever des adorateurs jusqu'au pied de mes autels ; non, vous ne paraîtrez point à la suite de l'Agneau sans tache parmi tant de vierges amies de la pureté.

Discedite : oui, retirez-vous de moi, vous qui profaniez habituellement les jours destinés particulièrement à m'honorer. Ils devaient être des jours de gloire pour moi, de sanctification pour vous, et vous les avez consacrés à l'intempérance. Ce jour va les venger pleinement. Vous avez refusé d'honorer le repos du Seigneur, vous glorifierez son courroux.

Discedite : oui, retirez-vous de moi, vous que n'ont point épouvantés les anathèmes lancés contre ceux qui ne se nourriraient point de ma chair ; j'avais multiplié les prodiges pour préparer à vos âmes un aliment céleste, et vous n'avez répondu à tant d'amour que par la froideur la plus outrageante. Pourriez-vous obtenir une immortalité bienheureuse, après vous être tant éloignés d'un sacrement qui en était le gage ?

Discedite : oui, retirez-vous de moi, vous qui vous dispensiez si aisément des obligations que ma loi vous imposait, et prétendiez encore justifier tant d'infractions en alléguant votre naissance, votre état, les mœurs de votre siècle, la faiblesse imaginaire de votre tempérament, comme si ma loi n'avait pas été pour tous les âges, pour tous les temps, pour toutes les conditions.

Discedite : oui, retirez-vous de moi, vous tous que la mort a surpris dans l'état du péché ; je vous avais dit dans mon Evangile que rien de souillé n'entrerait dans le royaume des cieux ; vous n'avez pas craint de vous exposer au malheur d'en être éternellement exclus ; il faut que ma parole soit vérifiée ; non, les palmes immortelles que je distribue aujourd'hui ne décoreront point vos mains impures ; mes couronnes ne brilleront point sur vos têtes rebelles, mes délices ineffables n'onderont point vos cœurs

pervers. Larmes amères, hurlements épouvantables, désespoir affreux, flammes dévorantes, voilà le salaire de ce péché que vous m'avez si indignement préféré : *Discedite in ignem æternum*.

A l'instant, l'arrêt s'exécutera ; un tourbillon de flammes enveloppera ces malheureux, ils seront entraînés dans l'abîme, l'enfer ouvrira son sein pour les recevoir, et se fermera pour toujours après les avoir reçus : *Ibunt in supplicium æternum*.

Quelle vérité, chrétiens, qu'elle est terrible ! si vous l'aviez bien méditée, pourriez-vous encore trouver des attraits dans le péché ? Est-il une passion si enracinée, un penchant si violent, une habitude si invétérée dont la juste crainte des jugements du Seigneur ne doive triompher ? Ces maximes évangéliques : aimez vos ennemis, portez votre croix, renoncez-vous vous-mêmes, sont-elles plus formidables que cette sentence désespérante : *Allez, maudits, au feu éternel* ! Celui qui doit vous juger est encore prêt à vous recevoir. Il vous dit maintenant dans toute la tendresse de son cœur. *Venez à moi* : « *Venite ad me.* » (Matth., XI, 28.) Craignez d'épuiser les trésors de sa patience et de sa bonté ; craignez qu'après avoir si longtemps rejeté ses douces invitations, il ne vous dise au jour de ses vengeances dans toute la rigueur de sa justice : *Retirez-vous de moi, « Discedite a me. »*

Non, Seigneur, c'en est fait, je ne veux plus m'occuper désormais qu'à fléchir votre colère. J'ai vu briller dans vos mains le glaive de votre fureur prêt à me frapper. Ah ! grand Dieu, j'ose encore implorer votre bonté. Que mes prières et mes larmes désarment votre justice. Jamais votre infinie miséricorde n'a rejeté un cœur vraiment contrit et humilié. Soumis à éprouver ici-bas les peines que méritent mes désordres si multipliés, épargnez-moi celles d'un avenir si terrible. Quoi qu'il puisse m'en coûter, je vais travailler sans délai à mériter un jugement favorable, afin que placé à votre droite, o Juge aimable, j'entende un jour ces consolantes paroles qui raviront de joie vos élus : *Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous est préparé dès le commencement du monde.* (Matth., XXV, 34.) Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge.

SUR LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Dominus possedit me in initio viarum suarum. (Prov., VIII, 22.)

Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies.

Avoir été sanctifiée dès le sein de sa mère, n'avoir jamais été infectée du souffle contagieux du péché, s'être montrée à l'univers dès son aurore toute brillante et sans tache, tel est le glorieux privilège que l'Eglise révère dans Marie, et dont elle célèbre aujourd'hui la fête. Chef-d'œuvre de la main du

Créateur, destinée à donner au monde le Messie qui doit être le salut d'Israël, Dieu ne permettra pas que cette Fille chérie du Ciel soit un seul instant sous l'esclavage du démon. Sanctuaire où doit habiter substantiellement la Divinité, elle sera exempte de la plus légère souillure.

Divinités de la terre, grands du monde, on célèbre votre naissance par des applaudissements et des acclamations publiques; on s'empresse de vous rendre les plus magnifiques honneurs. Hélas! au travers de cet éclat qui environne votre berceau, on aperçoit toujours les misères et les faiblesses d'un enfant qui désavoue par ses cris et par ses larmes les titres spécieux et les superbes distinctions que prodigue la flatterie. Le récit pompeux de la gloire de vos pères dans des temps passés et où vous n'étiez pas encore, des souhaits inutiles et infructueux, des conjectures incertaines, des prédictions hasardées pour un avenir qui ne sera peut-être jamais pour vous, voilà toute la matière de ces éloges fastueux par lesquels on s'efforce de couvrir la honte et la bassesse de de votre état présent. C'est-à-dire qu'on est réduit à vanter ce que vous n'avez jamais été, ce que vous ne serez peut-être jamais, sans oser parler de ce que vous êtes. Grands du siècle, cet empressément à vous louer dès votre naissance et lorsque vous n'avez pu encore le mériter, devrait vous rendre bien suspects dans la suite de votre vie les louanges que vous prostituez si basement cette foule d'adulateurs qui vous environnent.

Il n'en est pas ainsi de Marie. Sans attendre le jour de sa naissance, dès le moment de sa Conception elle est vraiment digne de nos éloges et de nos hommages, parce que le Seigneur l'a possédée dès le commencement de ses voies. Ne nous bornons pas à féliciter cette Vierge sainte sur sa miraculeuse Conception. Aux bienfaits de Dieu sur Marie, joignons les retours de Marie pour Dieu. Elle est sanctifiée et comblée de grâces dès le moment de sa Conception, voilà son privilège et le plus précieux des dons que Dieu lui ait accordés : elle a toujours été fidèle à correspondre à ses grâces et a consacré à la sainteté tous les moments de sa vie; voilà son mérite et la preuve la plus solide de sa fidélité. Ainsi trouvons-nous dans son éloge l'instruction la plus importante pour notre salut; je veux dire la juste idée que nous devons nous former de la grâce sanctifiante. Voici donc tout mon dessein :

Dieu, dès le premier moment de la Conception de Marie, lui donne la grâce sanctifiante, comme une prérogative singulière et la plus propre à distinguer sa Mère; rien donc de plus grand aux yeux de Dieu que cette grâce; rien, par conséquent, que nous devons estimer davantage.

Marie, pour reconnaître le bienfait qu'elle avait reçu de Dieu, a correspondu à cette grâce par la fidélité la plus exacte; rien donc de plus agréable à Dieu qu'une fidèle correspon-

dance à la grâce; rien, par conséquent, qui mérite plus tous nos soins.

En deux mots, de la prérogative singulière que Dieu accorde à Marie, nous apprendrons l'estime que nous devons faire de la grâce sanctifiante et à réformer nos idées : premier point. De la correspondance de Marie à cette prérogative que Dieu lui accorde, nous apprendrons l'usage que nous devons faire de la grâce sanctifiante et à régler notre conduite. C'est le sujet du second point. Implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'entremise de sa divine Epouse : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous le savez, chrétiens, telle est la fatale disgrâce de notre condition, qu'au moment de notre origine nous sommes tous, selon l'expression de l'Apôtre (*Ephes.* II, 3), des enfants de haine et de colère. Nous pouvons dire avec David que nous avons été formés dans l'iniquité et conçus dans le péché. A peine sommes-nous au nombre des créatures que nous sommes déclarés ennemis du Créateur. Cette loi est universelle; c'est un arrêt porté contre tous les enfants d'Adam. Jérémie et Jean-Baptiste furent, il est vrai, sanctifiés avant que d'avoir vu le jour, mais il n'est pas moins vrai que, comme le reste des hommes, ils avaient été conçus dans l'iniquité; c'est des ténèbres du péché qu'ils parvinrent à la lumière de la grâce.

Il n'était réservé qu'à Marie d'être exempte de cette loi fatale, et par un privilège singulier, de n'être pas un seul instant la proie du péché. Destinée dans les conseils de la Sagesse éternelle à être la Mère du Fils de Dieu, Fille du Très-Haut, Epouse de l'Esprit-Saint elle reçoit, dès le moment de sa Conception, un gage certain de sa prédestination et de son élection à la maternité divine. Son âme ne fut pas plutôt unie à son corps qu'elle fut ornée de la grâce sanctifiante et de tous les dons précieux de la justice originelle; grâce singulière qui, en distinguant cette Vierge sainte de toutes les autres créatures, la mit dans un rang de sainteté et de perfection particulière et immédiatement au-dessous de Dieu.

De là ces peintures brillantes que nous en font les prophètes, et les symboles mystérieux sous lesquels ils aiment à nous la représenter. Tantôt c'est un lis pur et choisi qui naît, il est vrai, au milieu des épines, c'est-à-dire de parents coupables, mais dont la blancheur toujours inaltérable n'en souffre aucune atteinte. Tantôt c'est cette arche sainte qui portée sur les eaux, s'élève sur la cime des montagnes, mais que les eaux du déluge ne peuvent submerger; c'est ce buisson mystérieux que les flammes enveloppent de toutes parts, mais qu'elles semblent respecter et dont il n'est point endommagé; c'est ce trône destiné au seul véritable Salomon; cette arche d'alliance qui renverse l'idole de Dagon; cette lumière brillante qui perce les ténèbres que le péché originel a répandues sur la surface de la terre. En vain le serpent

infernale fait entendre ses horribles sifflements, elle le foule aux pieds et écrase la tête du monstre, honteux et confus de sa défaite.

De là encore cette belle peinture qu'en fait son Epoux au Cantique : Elle est unique, elle est parfaite, toute belle et sans tache : tableau tracé par l'Esprit-Saint et qui ne pourrait convenir à Marie, si elle participait au désastre de tout le genre humain. Mais non, chrétiens, elle était conçue pour concevoir elle-même un Dieu ; un Dieu de sainteté, un Dieu qui venait détruire le péché, un Dieu plein de tendresse pour sa Mère, voilà les principes sur lesquels est fondé le privilège de son Immaculée Conception et les preuves qu'en ont apportées les saints docteurs.

Comme Dieu est la sainteté même, tout ce qui approche de lui de plus près doit avoir ce caractère de sainteté : il se hâte de prévenir ceux qu'il se destine. Ainsi sa providence veille sur les jours de Moïse, parce que ce libérateur d'Israël devait être la figure du Messie ; ainsi prévient-il de ses bénédictions le jeune Samuël pour honorer le sacerdoce et parce qu'il devait être un de ses plus fidèles ministres ; ainsi sanctifie-t-il Jérémie dès le sein de sa mère, parce qu'il devait être son prophète. Ici, ce n'est pas seulement une figure, un ministre zélé, un saint prophète, c'est une heureuse créature destinée à donner la naissance à l'Auteur de son être. Sa dignité de Mère de Dieu l'élevant à un ministère supérieur aux fonctions de toutes les autres créatures, à cette dignité sublime devaient être attachés des privilèges et des faveurs qui surpassent toutes les grâces attachées aux autres fonctions. Destinée à un ministère bien plus élevé que celui de précurseur et de prophète, Marie a dû être sanctifiée d'une manière bien plus noble, être affranchie pour toujours de la corruption du péché, sortir pure et sans tache des mains de Dieu ; être, non-seulement délivrée après sa Conception, mais, dès l'instant même qu'elle a été conçue, être préservée de la tache originelle, sans en avoir jamais contracté la souillure.

Quoil le Saint des saints aurait eu pour Mère une mère coupable et esclave du péché, la chair pure et innocente du Sauveur aurait été formée d'une chair impure et souillée, l'Adam céleste serait sorti d'une tige infectée comme le reste des hommes, et aurait été moins privilégié que l'Adam terrestre !

Considérons Marie entre Adam et Jésus-Christ : le père du péché, et l'Auteur de la grâce ; fille du premier, Mère du second, elle tient à tous deux par les liens de la chair et du sang. Mais elle ne touche à l'un que de bien loin et au travers, pour ainsi dire, d'une infinité de siècles et de générations. Elle touche à l'autre de si près, que c'est dans son propre sein qu'il doit prendre naissance. Quoi donc ! la fatalité d'une liaison malheureuse et si éloignée qu'elle a avec le père du péché, l'emporterait sur le bonheur d'une liaison si étroite et si immé-

diante qu'elle a avec l'Auteur de la grâce ? Quoil le sang d'Adam, comme un fleuve d'iniquités, communiquerait sa corruption à Marie ? et le sang de Jésus-Christ, ce fleuve de grâce et de bénédiction, n'aurait pu être un préservatif assez puissant pour la garantir de cette corruption ?

De toutes les liaisons, il n'en est point de si étroite que celle des pères et des mères envers leurs enfants ; n'y eût-il donc pas eu sujet de craindre que la honte et l'infamie du péché de la Mère ne réjaillît en quelque sorte sur le front du Fils ? Il aurait toujours été vrai de dire que le sang qui a la conception de Jésus-Christ coulerait dans ses veines, que sa chair aurait été quelque temps l'objet de la haine de Dieu et dans l'esclavage du démon. Quoi de plus indigne de la majesté et de la sainteté de l'Homme-Dieu ! c'est ce qui faisait dire à saint Augustin, que, pour le respect dû au Seigneur : *Propter honorem Domini*, il exceptait toujours Marie, lorsqu'il s'agissait du péché, et ne voulait pas même qu'on mît en question si elle y avait été sujette.

Tenons-nous-en donc au principe de saint Anselme, qui depuis a servi de règle à tous les éloges de la Mère de Dieu. Il était convenable, dit ce Père, que la pureté de cette Vierge fût la plus grande qu'on puisse imaginer au-dessous de celle de Dieu. La Mère de l'Auteur de la sainteté a dû être pure, sainte, immaculée dès sa Conception.

Ce n'est point assez : ce Dieu Sauveur qu'elle devait donner au monde, n'y venait que pour détruire l'empire du péché, désarmer l'enfer, enseigner une loi toute pure et toute sainte, nous mériter la grâce par ses travaux, ses souffrances et sa mort, enfin délivrer les hommes de cette captivité dans laquelle ils gémissaient depuis tant de siècles. L'heureuse Mère de ce libérateur promis ne devait-elle pas être la première à ressentir les effets de la mission de son adorable Fils ? Le bienfait de la Rédemption ne devait-il pas tomber d'une manière particulière sur la Mère du Rédempteur ? Oui, chrétiens, Marie, qui devait contribuer d'une manière si spéciale à ce grand ouvrage, y a eu la meilleure part, non pas, comme les autres hommes, par voie de délivrance et de réparation, ce qui supposerait le péché, mais par voie de préservation et d'exemption ; exemption qui fut l'effet d'une grâce singulière et fondée sur les mérites de son Fils ; c'est en ce sens qu'on peut dire qu'elle a été rachetée, quoiqu'elle n'ait jamais été un seul instant sous l'empire du péché, et c'est ce qui fonde la différence essentielle entre Jésus-Christ et sa Mère par rapport à la justice originelle.

Marie pouvait contracter la tache originelle, si elle n'avait été heureusement prévenue par la grâce ; l'humanité sainte, au contraire, ne pouvait la contracter, devenant par l'union hypostatique impeccable de sa nature. Ainsi la grâce fut due à Jésus-Christ dans sa conception par droit de nature, et Marie la reçut de Dieu en vertu des mérites du Sauveur dont elle devait être la Mère.

Oui, pouvait-elle dire comme saint Paul, tout ce que je suis, je le suis en vertu de cette grâce dont Dieu me prévient aujourd'hui. C'est parce qu'elle devait nous donner un Pontife si saint et séparé des pécheurs, qu'elle fut elle-même pure, innocente et distinguée des autres hommes. Ne soyons point surpris des prodiges qui éclatent en sa Conception, dit saint Jean Damascène; elle est, pour ainsi dire, le germe de l'incarnation du Verbe et le commencement de cette alliance ineffable des grandeurs de Dieu avec les bassesses et les infirmités de l'homme; il s'agissait de disposer insensiblement nos esprits au plus grand de tous les miracles, et pour cela il fallait une chaîne et une continuité de prodiges.

Agneau de Dieu, Victime sainte, destinée à être immolée pour les iniquités du monde, et à les effacer au prix de votre sang, auriez-vous pu souffrir votre sainte Mère dans l'état du péché? Quoi! il aurait été un instant où cette Mère si tendre et si chérie eût été pour vous un objet de haine et de malédiction? Quoi! ce Dieu qui avait sauvé Noë du naufrage universel de la nature, n'aurait pas voulu sauver sa Mère de ce pitoyable écueil où tous les autres hommes font un si triste naufrage? Ce Dieu tout-puissant suspend les flots d'un fleuve rapide et impétueux, pour faire passer au milieu de son lit une arche qui n'était qu'une figure bien imparfaite de Marie, et sa Mère aurait été misérablement ensevelie dans les flots impurs du péché? On verrait dans le ciel des créatures, qui ne sont que les ministres du Tout-Puissant et les sujets de Marie, brûler d'une charité qui aurait commencé avec leur être, et briller d'une gloire qui n'aurait jamais été ternie, tandis que Marie, la Mère du Tout-Puissant et la Reine des anges, aurait été souillée de la tache honteuse du péché?

Ah! chrétiens, c'est à vos cœurs que j'en appelle. S'il eût été en votre pouvoir de choisir une mère, si vous aviez pu la délivrer de toute sorte de misères et la combler de toutes sortes de biens, avec quelle ardeur ne vous y seriez-vous pas portés? Croirez-vous que Jésus-Christ, qui nous a tant recommandé l'honneur de nos parents, que Jésus-Christ le plus tendre et le plus reconnaissant des fils, ne se soit point acquitté, à l'égard de la plus aimable des Mères, d'un devoir que vous vous feriez un crime de ne pas remplir?

Quelle douleur pour sa sainte Mère si, toutes les fois que portant ce cher Enfant entre ses bras, l'adorant comme son Dieu, l'embrassant tendrement comme son Fils, elle eût pu lui dire : Il est donc vrai qu'il a été pour moi un instant fatal où j'ai été assez malheureuse pour être votre ennemie; il est donc vrai que vous m'avez porté une haine mortelle, que j'ai géni dans les fers et sous l'indigne esclavage de votre ennemi le plus cruel, et c'est vous, mon Fils, qui l'avez voulu! Aurait-elle pu se le rappeler sans verser un torrent de larmes?

Ce jour serait pour elle un jour de honte

et d'ignominie. Loin d'en célébrer la fête avec tant de solennité, il faudrait fermer nos temples, couvrir nos autels d'un deuil affreux, gémir et pleurer sur le désastre de notre Mère. Mais non, l'Eglise veut que les voutes sacrées de nos temples retentissent de cantiques de joie; elle oblige ses ministres de faire l'éloge de la Conception de Marie; elle accorde des indulgences aux fidèles qui l'honorent du nom d'Immaculée; elle a permis qu'on érigeât des autels, qu'on bâtît des temples, qu'on établit des ordres religieux sous cet auguste nom. En faut-il davantage pour nous marquer ses intentions: intentions confirmées par le saint concile de Trente qui déclare en termes exprès, dans le décret même du péché originel où il a généralement compris tous les enfants des hommes, qu'il n'a jamais voulu y comprendre Marie qu'il appelle bienheureuse et immaculée Mère de Dieu.

Vierge sainte, Reine du ciel et de la terre, je parle ici à des fidèles qui font profession d'être vos enfants. Loin de vouloir vous disputer un privilège si solidement appuyé, ils trouveront dans la vivacité de leur zèle et de leurs sentiments pour vous de quoi suppléer à ce qui manquerait à la force de mes raisons. Si je me suis arrêté à un détail de preuves qu'on pourrait regarder ici comme inutiles, c'est moins pour leur donner de nouvelles lumières sur ce qui intéresse votre gloire, que pour édifier leur piété, en leur remettant sous les yeux les titres augustes qui font la matière de leurs éloges et de leurs hommages.

Il est donc vrai, chrétiens, que Dieu, dès le premier moment de la Conception de Marie, lui a donné la grâce sanctifiante; voilà ce qui assure la gloire de cette Vierge sainte, ce qui en fait l'objet de notre admiration et de nos éloges. Mais voilà en même temps ce qui doit servir à notre instruction en nous apprenant l'excellence de cette grâce et l'estime que nous devons en faire.

Nous ne pouvons avoir une règle plus sûre de nos jugements que les jugements de Dieu lui-même. Ce qui lui a paru digne de son estime mérite toute la nôtre; ce qu'il a jugé préférable à tout le reste doit aussi avoir dans notre esprit la même préférence. Or la sainteté, la grâce sanctifiante, voilà ce que Dieu estime, voilà ce qu'il préfère à tous les biens de la terre; et c'est l'instruction importante que nous devons surtout recueillir du mystère de ce jour.

Le Fils de l'Eternel, engendré dans l'éternité des temps et dans la splendeur des saints, veut se choisir une Mère sur la terre. La Mère d'un Dieu devait être placée dans un ordre de grandeur supérieur à celui de toutes les autres créatures; dans un ordre de grandeur qui répondit à la sublime dignité qu'on lui préparait. Dieu lui-même se charge de la former, de l'orner et de l'enrichir de ses dons les plus précieux. Au moment où il devient son Créateur, il se souvient qu'il doit être son Fils. Il veut qu'elle soit le chef-d'œuvre de ses mains. C'est sa tendresse

qui préside à l'ouvrage, et sa toute-puissance l'exécute.

Il franchira en sa faveur toutes les lois de sa Providence générale ; il emploiera les moyens les plus extraordinaires, il établira un nouvel ordre de décrets ; en un mot, il lui accordera une prérogative unique et qui la distinguera de tous les enfants d'Adam. Mais quelle est cette prérogative si singulière ? Hommes aveugles et accoutumés à ne juger que par les sens, vous pensez à ces avantages brillants que le monde estime, aux richesses, aux honneurs, à l'élévation du rang, à la puissance mondaine. Vous vous représentez Marie couverte de la pourpre et assise sur le premier trône de l'univers. Non, chrétiens, donnez encore si vous le voulez un plus libre essor à vos idées, réunissez, multipliez, accumulez tous les biens et tous les honneurs pour les répandre avec profusion sur cette créature bienheureuse, jamais vous n'atteindrez à un degré de grandeur proportionné au titre glorieux de Mère de Dieu qui lui était destiné.

Ces avantages dont se repaît votre ambition lui auraient été communs avec les grands et les puissants du siècle ; ce n'eût été qu'une grandeur humaine, et il fallait à la Mère d'un Dieu une grandeur divine, une grandeur singulière et qui ne pût convenir qu'à elle, une grandeur, en un mot, qui annonçât le Dieu qu'elle devait donner au monde. Cette grâce sanctifiante que reçoit Marie dès le premier moment de sa Conception, cette onction de sainteté qui consacre les prémices de son être, voilà les traits sublimes auxquels on doit la reconnaître, voilà la vraie grandeur que le Dieu saint a jugé la seule propre à élever et à distinguer sa Mère.

Je dis la seule. Cette Vierge sainte était, il est vrai, le reste précieux d'un sang auguste qui avait rassemblé le sacerdoce et la royauté ; mais elles étaient passées, ces années de gloire où ses illustres ancêtres donnaient des lois à la terre. Cette Fille des rois de Juda et d'Israël se trouvait sans nom et sans dignité. Réduite à la condition la plus obscure, confondue parmi les plus pauvres de ses sujets, on la verra participer aux opprobres de son Fils, entrer dans ses peines, partager ses douleurs, passer toute sa vie dans les souffrances : en un mot, tous les avantages humains qui emportent notre estime et nos affections, Dieu les juge indignes de contribuer à la gloire de sa Mère ; elles ne sont donc que néant et misère à ses yeux, ces distinctions humaines et passagères dont le monde est si jaloux. La sainteté, la grâce sanctifiante, voilà la seule prérogative que le Seigneur ait jugée digne de la Mère qu'il a choisie. Il n'y a donc devant lui de véritable grandeur que celle que donnent la sainteté et la grâce sanctifiante.

Je le sais, chrétiens, malheureusement conçus dans le péché, nous n'avons point été prévenus, comme Marie, du don de la grâce dès le moment de notre conception. Être est la seule pour qui ce moment si honteux à tous les hommes soit devenu un moment de

gloire ; mais du moins l'avons-nous bientôt reçue, cette grâce, sur les fonts sacrés et dans les eaux salutaires du baptême, que les Pères appellent le sacrement de notre conception spirituelle, grâce de réparation qui, quoique d'un ordre bien inférieur à la grâce de préservation qu'a reçue Marie dans son origine, opère dans nous, par proportion, les mêmes effets, et fait notre véritable grandeur et tout notre mérite auprès de Dieu.

Je dis notre véritable grandeur : nous étions des objets de colère et de malédiction, et cette grâce précieuse nous élève à la dignité de ses enfants ; nous étions exclus de l'héritage céleste, et elle nous rend héritiers de Jésus-Christ ; enfin nous étions incapables de mérite, et elle consacre nos actions en les élevant jusqu'à Dieu. Heureux effets de la grâce qui, en nous faisant connaître quel est son prix et son excellence, doivent nous apprendre à réformer nos idées.

Où la grâce sanctifiante nous élève jusqu'à la dignité d'enfants de Dieu, retrace, réforme dans nous son image que le péché originel avait défigurée. Voilà la vraie noblesse d'un chrétien, noblesse bien supérieure à tous les avantages que donne la naissance parmi les hommes ; alliance sublime si vantée, si relevée par les apôtres et par les saints, et dans laquelle ils faisaient consister toute leur gloire. Ecoutez dans quels termes s'exprime saint Jean : Voyez, dit cet Apôtre, et concevez, si vous le pouvez, jusqu'à quel excès Dieu a porté son amour et sa charité. Non-seulement il nous permet de l'appeler du nom si doux de notre Père, mais il veut effectivement et réellement que nous soyons ses enfants : *Videte qualem charitatem.. ut filii Dei nominemur et simus.* (1 Joan., III, 1.) Point de juste sur la terre qui n'ait droit de dire comme chrétien, Je suis enfant de Dieu, et, dès que j'ai le bonheur de posséder sa grâce, cette grâce qui me sanctifie n'est rien moins dans moi qu'une participation de la nature divine.

O hommes, s'écrie saint Léon, concevez donc enfin de hautes idées de votre grandeur, prenez des sentiments dignes de la noblesse de votre origine. La grâce sanctifiante vous unit à la Divinité, n'avilissez pas cette dignité auguste : enfants de Dieu, que votre vie et vos mœurs répondent à la sainteté d'un nom si glorieux. Ce qui doit encore lui donner un nouveau prix, c'est cette grâce singulière et de prédilection par laquelle Dieu vous a choisis d'une manière spéciale pour être ses enfants ; c'est par une miséricorde purement gratuite qu'il vous a distingués de tant d'autres nations malheureusement assises à l'ombre de la mort. C'est l'arche salutaire qui sauve la famille de Noé du courroux du souverain Maître, tandis que tant d'autres infortunés en éprouvent les redoutables effets.

Oseriez-vous comparer au titre auguste et authentique de votre adoption divine ces titres vains et périssables dont se repaît l'orgueil des hommes, et ce faux éclat qui relève la naissance de ce qu'on appelle les

grands du monde ? O enfants des hommes, jusques à quand vous laisserez-vous séduire par de vains fantômes ? Ces avantages, que donne une naissance distinguée selon le monde, vous ne pouvez ignorer que si la grâce ne les accompagne pas, ils ne sont devant Dieu que néant et misère ; ils n'empêcheront point que vous ne soyez à ses yeux des objets de mépris, que vous ne deveniez le jouet des démons et la proie éternelle de l'enfer. Voilà pourtant l'unique grandeur que vous estimez. Que de soins à en produire les preuves, quelle attention à en faire valoir les prétendus droits, quelle vigilance à les soutenir, quelle ardeur à les étendre, que d'affection à en étaler l'éclat fastueux, quelle complaisance à vous en glorifier et à vous en prévaloir ; en un mot, jusqu'où ne porte-t-on pas dans le monde la vanité et l'entêtement du rang et de la naissance ? Je ne prétends point ici rabaisser ces avantages extérieurs et temporels, ni vous montrer combien ils sont frivoles et dangereux. Je dis seulement : si vous n'êtes pas encore parvenus à ce degré de perfection de n'avoir, pour tout ce qui n'est qu'humain, que de l'indifférence et du mépris, du moins ayez assez d'équité et de religion pour remplir un devoir d'obligation en donnant la préférence dans votre estime aux biens de la grâce sur ceux du monde, à la grandeur qui seule vous élève devant Dieu sur celle qui ne vous distingue qu'aux yeux des hommes. Par la grâce, vous êtes entrés dans tous les droits de la filiation éternelle, votre Dieu a bien voulu être votre Père ; vous n'étiez que son ouvrage, et vous êtes devenus ses enfants. Grand Dieu, souverain Maître de l'univers, nous ne devons prononcer votre nom qu'en tremblant ; mais vous y avez ajouté le titre de notre Père, et l'amour filial en a fait pour nous un nom plein de tendresse et de douceur !

Hélas ! Seigneur, le dirai-je, à la honte du christianisme, cette adoption divine qui, dans les premiers siècles de l'Eglise, produisit des effets si merveilleux, ce don parfait, comme parle l'Apôtre, cette grâce sanctifiante qui nous approche de vous par de si étroits et de si saints rapports, qu'il en est peu parmi les chrétiens de nos jours qui l'honorent et l'estiment comme ils le devraient ! On y est insensible ; à peine daigne-t-on y penser ; on oublie ce titre si honorable de vos enfants pour s'occuper d'une grandeur seulement humaine. Ainsi, ô mon Dieu, ces chrétiens infidèles se dégradent eux-mêmes et se privent, par leur aveuglement, des trésors immenses que leur destinait le plus tendre et le plus magnifique des pères.

C'est le second privilège de la grâce sanctifiante. En nous élevant à la dignité d'enfants de Dieu elle nous rend héritiers de Jésus-Christ et nous donne droit à ses récompenses. Voilà la vraie fortune d'un chrétien, fortune bien préférable à toutes les richesses du monde. Ils s'évanouiront et ne vous suivront point au-delà du tombeau, ces biens de la terre que vous poursuiviez avec tant d'ar-

deur. Avouez-le, cependant, c'est à ces objets, tout indignes qu'ils sont de votre estime, que se rapportent toutes vos actions, toutes vos vœux, toutes vos affections. N'en sommes-nous pas réduits à vous conjurer de faire au moins pour les biens de la grâce autant que vous faites pour ceux de la terre. Combien de fois ne l'avez-vous pas indignement sacrifiée, cette grâce précieuse, à un vil intérêt et à une fortune périssable ? Combien de fois nous sommes-nous efforcés en vain d'arracher de vos cœurs un seul soupir, et de vos yeux une seule larme véritable sur la perte que vous aviez faite de la grâce, tandis qu'il nous était impossible de vous consoler sur la perte d'une charge, d'un procès, et quelquefois de moins encore que tout cela ? Vous laisserez-vous donc dominer par les sens, et la foi qui devrait seule vous guider n'entrera-t-elle jamais pour rien dans vos jugements ?

Héritiers de Jésus-Christ, son royaume et tout ce que le ciel a de plus précieux doit être votre partage. Vous êtes devenus capables de le mériter ; heureux effet de la grâce sanctifiante qui consacre nos actions et les élève jusqu'à Dieu. Voilà le vrai mérite d'un chrétien : mérite bien au-dessus de ce mérite personnel dont on tire vanité dans le monde.

Que sont les grands talents qui rendent les hommes illustres sur la terre, les vertus même que le monde canonise, si on les sépare de la grâce sanctifiante ? Talents malheureux, qui ne sont souvent que de grands vices et les instruments des malheurs publics ; talents dangereux, presque toujours la source de notre perte et de notre condamnation par l'abus qu'on en fait ; talents toujours stériles pour le ciel, parce qu'on ne se propose pour but que la vaine estime des hommes. Vertus purement humaines, apparences sans principes que l'amour-propre fait naître, que la vanité anime, que la flatterie soutient, que l'erreur publique encense, que l'orgueil empoisonne, et qui trouvent bientôt leur tombeau dans ce même amour-propre qui leur avait donné naissance. En un mot, les actions les plus vertueuses en apparence, séparées de la grâce, ne sont pas toujours, il est vrai, des crimes ; mais ce sont toujours de grandes inutilités pour le ciel. Ce sont, disait saint Augustin en parlant des vertus des païens, ce sont, si vous voulez, de grands pas, des pas de géant, mais hors du vrai chemin, c'est-à-dire qui ne conduisent point au ciel : *Magni passus extra viam*.

Il n'en est pas ainsi des actions qui ont la grâce pour principe. Il est de foi que nos œuvres élevées, sanctifiées, divinisées par cette grâce, nous donnent des droits assurés à la couronne de la gloire. Elle fait de nos œuvres les plus communes des œuvres dignes de Dieu. Les plus viles, les plus basses en apparence, un soupir, une prière, un verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ dans cet heureux état de grâce, peuvent nous conduire au royaume que Dieu réserve à ses saints.

Loin donc de porter des regards d'envie

sur des avantages extérieurs et temporels, sur des trésors périssables et une puissance humaine, ne désirons, n'estimons que cette grâce précieuse qui fait toute noblesse, notre fortune, notre mérite devant Dieu. C'est la seule prérogative dont il ait honoré l'illustre Vierge qu'il destinait à être sa Mère ; c'est donc la seule qu'il ait jugée estimable, le seul avantage par conséquent que nous devons estimer ou du moins préférer à tous les autres... Qu'importe donc que nous jouissions des avantages brillants que le monde estime, ou que nous en soyons privés. Qu'importe que nous soyons nés dans les honneurs ou dans l'humiliation, que nous nous trouvions dans l'opulence ou dans la pauvreté, que nous nous distinguions par des talents éclatants ou que nous n'ayons qu'un mérite obscur, si, dans cette pauvreté, au milieu de ces humiliations, dans cette privation des avantages que le monde estime nous sommes plus agréables à Dieu que ces puissants, ces riches, ces hommes vantés du siècle, au milieu de leur fastueuse opulence, de leurs frivoles honneurs, et des vains applaudissements du monde. En un mot la vraie grandeur d'un chrétien est celle qui l'approche plus de Dieu, et rien ne l'approche plus de Dieu que la grâce sanctifiante.

Un choix particulier, une prédilection marquée de la part du souverain Maître qui, par une faveur digne de toute notre reconnaissance, nous a distingués du reste des hommes, en voilà la source et le principe. L'estime singulière qu'en fait le Dieu de lumière et de sagesse, dont les jugements sont infailibles, en voilà la dignité et l'excellence. Le glorieux titre d'enfants de Dieu, dont elle nous honore en nous faisant entrer dans l'alliance la plus intime avec l'auguste Trinité, en voilà le privilège et la gloire. Le droit qu'elle nous donne à l'héritage céleste en nous rendant les héritiers de Jésus-Christ, en voilà la récompense ; la valeur qu'elle communique à nos œuvres en les élevant jusqu'au trône du Très-Haut, en voilà le mérite et en même temps le motif de notre plus douce espérance ; enfin les travaux, les souffrances, la vie, le sang d'un Dieu, en voilà le prix et l'efficacité. Non, le ciel et son immensité, son éternité, ne sont pas trop pour la récompenser.

Voilà, chrétiens, les sublimes idées que doit nous donner de la grâce sanctifiante ce mystère de l'Immaculée Conception de Marie. Ainsi, la prérogative singulière que Dieu lui accorde dès le premier moment de sa Conception, en nous instruisant de l'estime que nous devons faire de la grâce, nous apprend-elle à réformer nos idées. La correspondance de Marie à cette prerogative que Dieu lui accorde, en nous instruisant de l'usage qu nous devons faire de la grâce, nous apprendra à réformer notre conduite. C'est le sujet du second point.

DEUXIÈME POINT.

Vous concevez sans doute, chrétiens, le prix et l'excellence de la grâce, et combien

elle est digne de votre estime. Posséder ce trésor inestimable, c'est tout posséder ; le perdre, c'est tout perdre. Concevez en même temps que l'effet propre de cette grâce et la preuve solide de l'estime que vous en faites, c'est une fidélité inviolable pour la conserver et l'augmenter. Que nous servirait ce don précieux de la miséricorde du Seigneur, si notre infidélité le rendait inutile ? N'oublions jamais que nous le portons, selon l'expression de l'Apôtre, dans un vase fragile qui est nous-mêmes ; nous sommes donc sans cesse exposés à le perdre ; nous devons donc veiller sur nous-mêmes à proportion de notre fragilité.

Jetons les yeux sur l'exemple de Marie. Sa vigilance et sa fidélité rapprochées de notre conduite formeront un tableau dont le contraste a bien de quoi nous instruire et nous confondre.

Cette Vierge sainte était confirmée en grâce, et elle apporte une vigilance continuelle à la conserver ; elle était pleine de grâce, et on vit dans elle une ferveur continuelle à l'augmenter. Et nous, ingrats envers notre Dieu et ennemis de notre salut, avec la fragilité de la grâce qui est en nous, quelle témérité à l'exposer ; avec la médiocrité de la grâce, quelle tiédeur à la faire valoir ! Suivons ce parallèle ; heureux si, en réveillant notre vigilance et en ranimant notre ferveur, il nous apprend enfin à réformer notre conduite.

Marie est cette heureuse Sion, dont parle le Prophète, cette sainte Sion bâtie sur la cime des plus hautes montagnes, environnée de l'ombre du Très-Haut et fortifiée par sa vertu ; c'est-à-dire que née avec tous les privilèges de l'innocence, et exempte de toute faiblesse, elle fut dès le moment de sa Conception confirmée en grâce, grâce stable, incapable d'altération et dont le lustre n'a jamais été terni par la plus légère souillure. Un privilège si sublime, en mettant entre elle et le péché un intervalle presque infini, ne lui laissait rien à redouter des périls sans nombre qui nous environnent de toutes parts. Cependant elle se prescrivait à elle-même les précautions les plus rigoureuses ; précautions de recueillement et d'attention sur elle-même ; précautions d'éloignement et de séparation du monde. Elle n'est occupée que du soin de conserver le précieux trésor de la grâce, comme si elle eût pu craindre de le perdre.

On la vit dès ses premières années chercher un asile dans le temple, consacrer ses jours à la retraite la plus austère, y demeurer dans le silence et dans l'exercice de toutes les vertus. Sans dissipation au dehors et sans cesse occupée de l'étude de la loi sainte, toujours éclairée d'une lumière divine, cependant elle veillait sur son esprit, comme si elle avait eu à en redouter les erreurs et les illusions ; toujours unie au Dieu de sainteté, cependant toute sa vie est employée à des retours sérieux sur elle-même, comme si elle avait eu à se défier des faiblesses de son cœur ; toujours pure, sans

tache, inaccessible à la corruption du monde, cependant elle se dérobe par une séparation entière à ce qu'il pouvait avoir de séduisant, comme si elle eût pu être susceptible de ses funestes impressions. En un mot, aux plus grandes sûretés on la vit toujours allier les précautions de la vigilance la plus exacte.

Quel fonds d'instruction pour nous, quel modèle, ou plutôt quel déplorable contraste ! Nous sommes nés faibles, fragiles, inconstants, avec les penchants malheureux d'une nature corrompue ; voilà le malheur de notre naissance. Vous le savez, vous l'éprouvez, vous en géissez quelquefois. Vous rejetez vos infidélités sur ces penchants malheureux. Non, chrétiens, ils sont la suite, la peine du péché, ils ne sont point péchés par eux-mêmes. Les saints les ont éprouvés comme nous, et ils y ont trouvé la source de leurs mérites et des vertus les plus sublimes, parce que par une vigilance attentive ils se sont appliqués à les connaître, à en éviter les surprises et à en triompher. Ce qui fait donc votre crime et ce qui doit vous faire gémir, c'est que par votre négligence et le défaut d'attention sur vous-mêmes, vous laissez ces mauvais penchants dominer et entraîner une volonté qui devrait les soumettre et les captiver ; c'est que par une témérité présomptueuse, vous vous exposez aux occasions les plus propres à les fortifier. Avec tant de négligence et de témérité, est-il étonnant qu'il y en ait si peu qui conservent longtemps ce trésor de la grâce, le plus précieux de tous les trésors, mais en même temps le plus difficile à conserver.

Marie se hâte en quelque sorte de consacrer au Seigneur ses premières années ; et ce temps si critique de la jeunesse, elle en fait par son recueillement et sa piété des jours pleins, des jours de vertus et de mérite. Est-ce là l'idée qu'on s'en forme dans le monde ? N'y regarde-t-on pas le printemps de la vie comme un temps destiné à la dissipation et aux vains amusements du siècle ? En vain le Prophète nous dit : Heureux celui qui a porté le joug du Seigneur dès sa plus tendre jeunesse ; on en fait un temps d'égarément, et ces jours, ces beaux jours si favorables à la vertu, on se hâte de les consacrer au péché. A peine avons-nous été, dans le baptême, revêtus de la robe précieuse de l'innocence, que nous nous en sommes nous-mêmes honteusement dépouillés ; nos yeux, en s'ouvrant, se sont arrêtés avec complaisance sur les vanités et les pompes du monde auxquelles nous avions renoncé si solennellement ; les premiers sentiments, les premiers mouvements de nos cœurs ont été pour le plaisir. Peut-être, hélas ! le flambeau de la raison n'a-t-il commencé à briller pour nous que pour éclairer notre honte et nos crimes. Oubliant nos premiers engagements, violant les sacrées promesses de notre baptême, perdant la sainte liberté des enfants de Dieu avant que d'en avoir joui, nous nous sommes remis par un choix libre et coupable sous l'esclavage du démon. N'est-ce pas une peinture trop fidèle,

mais bien triste, du premier abus que nous avons fait de la grâce ?

Ah ! du moins instruits à nos propres dépens, sommes-nous devenus plus circonspects et plus attentifs sur nous-mêmes ? Marie veille sur son esprit, comme si elle avait eu à en redouter les erreurs et les illusions. Toute son occupation était de contempler les objets de la foi, et toute son étude de méditer la Loi sainte ; elle conservait précieusement les paroles de vie et de salut qu'elle recevait de la bouche de son adorable Fils. Ce qui n'était dans elle que précaution de sûreté, est pour nous précaution de nécessité. Faut-il donc que je vous retrace ici les égarements trop ordinaires de notre esprit ? Ces mauvaises pensées qui l'occupent et où il ne trouve souvent que trop de charmes, ces maximes pernicieuses dont il se remplit, ces frivolités souvent dangereuses dans lesquelles il se perd, ces erreurs qui le jouent, ces préjugés qui le captivent, ces illusions qui le séduisent, ces mensonges qui l'égarent, ces saillies qui l'emportent, ces impétuosités qui l'entraînent, ces imaginations qui le poussent vers le crime, cet orgueil qui l'aveugle.

Contre tant d'ennemis que doit faire la vigilance ? Détruire les mauvaises pensées par des pensées saintes et salutaires ; opposer aux maximes du monde les maximes de l'Evangile ; aux erreurs, aux illusions, aux mensonges de la vanité, la sagesse des préceptes divins et la sainteté des conseils ; aux frivolités dangereuses, de pieuses lectures ; à l'oisiveté de l'esprit une application sérieuse aux devoirs du christianisme ; aux caprices, aux saillies de l'imagination des réflexions, des retours fréquents sur nous-mêmes ; aux idées fastueuses d'un orgueil qui nous enivre le sentiment de notre dépendance et de nos misères. En un mot, comme le Prophète-Roi, soyons occupés jour et nuit à méditer la Loi sainte, faisons-en nos délices, la règle de notre conduite, et bientôt nous dirons avec lui : Ce sont vos préceptes, Seigneur, qui m'ont ouvert les yeux : *A mandatis tuis intellexi.* (Psal. CXVIII, 104.)

Ce qui doit surtout exciter notre vigilance, ce sont les faiblesses de notre cœur. C'est encore le modèle que nous donne Marie. Toujours unie au Dieu de sainteté, elle n'avait point à se défier des faiblesses de son cœur. Jamais elle n'éprouva cet instinct aveugle de la cupidité qui se porte avec tant de violence à tout ce qui peut satisfaire l'amour-propre. Ses affections, ses sentiments, ses inclinations étaient subordonnées à la loi du devoir. Cependant, que d'attention sur elle-même, quelle réserve, quelle circonspection pleine de sagesse !

Vous le savez, le cœur est la source féconde de tout le mal qu'on commet. C'est cet arbre qui ne produit que de mauvais fruits, cette terre ingrate et maudite qui ne porte que des ronces et des épines, ces mauvais fonds où l'ivraie étouffe le bon grain, cette source empoisonnée d'où sortent toutes les iniquités qui inondent la terre.

Quelle vigilance ne faut-il pas pour réprimer ces contradictions éternelles du penchant et du devoir ; pour fixer ces fâcheuses vicissitudes, ces tristes alternatives du bien au mal, du crime à la vertu, qui partagent presque toute notre vie ; pour redresser tant d'inclinations vicieuses qui ne réussissent que trop souvent à nous corrompre ; pour modérer la vivacité d'un amour-propre qui rapporte tout à soi-même ; pour repousser les violents assauts du plaisir qui nous flatte, de la prospérité qui nous charme, de la mollesse qui nous abat, des honneurs qui nous éblouissent, de l'intérêt qui nous entraîne, du respect humain qui nous tyrannise, de l'enchantement des faux biens du monde qui nous séduisent par de vaines apparences ; pour étouffer de bonne heure ces passions naissantes dont le progrès rapide cause tant de ravages, surtout certaines passions, ces passions favorites qui, une fois maîtresses du cœur, s'y établissent comme souveraines : passions qu'on aime, qu'on hérit, qu'on épargne, qu'on ménage ; passions qui causent tant de chutes lamentables à la plupart des chrétiens, dont on rougit en secret et dont on n'a pas le courage de secouer le joug honteux !

L'excès, le comble de notre malheur, c'est que notre présomption semble croître en quelque sorte à proportion de notre faiblesse.

Marie toujours pure, sans tache, inaccessible à la corruption du monde ; se dérobe par une séparation entière à ce qu'il pouvait avoir de séduisant, comme si elle eût pu être susceptible de ses funestes impressions ; et nous, par une témérité présomptueuse, nous nous exposons aux occasions les plus propres à entretenir, à fomentier les penchants déréglés d'une nature corrompue.

Assemblées profanes dont les fausses maximes surprennent la raison ; amitiés tendres, familiarités dont la douceur pernicieuse amoilit le cœur ; lectures dangereuses qui, par de feintes passions, en inspirent de réelles ; spectacles enchanteurs où la volupté se montre sous les traits les plus propres à séduire ; conversations libres et enjouées dont la charité est bannie, et dont la médisance fait tous les frais ; repas délicieux plus propres à ranimer des passions mourantes qu'à fournir un remède contre les nécessités de la nature ; mollesse dont la secrète et douce langueur exclut tout soin et tout travail : en un mot, que d'occasions, chrétiens, auxquelles, avec la faiblesse et la fragilité de votre cœur, il est presque impossible que vous ne succombiez pas !

Peut-être livre-t-on quelques combats, mais bientôt les meilleures résolutions s'évanouissent, les yeux les plus clairvoyants s'obscurcissent, le cœur le plus ferme éprouve des faiblesses, la raison la plus droite s'égare, la vertu la plus affirmée chancelle ; on soupire et on se console, on a horreur de ce que l'on voit et on s'y accoutume ; on court vers le précipice en se flattant de l'éviter ; on y tombe, on s'y perd, parce que, par une

témérité présomptueuse, on s'est engagé dans le danger.

Enfin, dernière opposition entre Marie et nous : Elle était pleine de grâce, et on vit dans elle une ferveur continuelle à l'augmenter ; et nous, avec la médiocrité de la grâce, quelle tiédeur à la faire valoir !

Quelle peinture intéressante n'aurais-je pas ici à vous offrir, chrétiens, si le temps me permettait de développer à vos regards le tableau du sacré cœur de Marie. Car c'est de son cœur que cette Fille du Ciel tire sa gloire : *Omnis gloria Filiae Regis ab intus.* (Psal. XLIV, 14.)

Quel trésor de grâces et de vertus ! Réunissez les grâces les plus abondantes de tous les saints et de tous les anges, les mérites, les vertus de chacun d'eux en particulier et de tous en général, vos idées encore trop faibles n'atteindront point à la sublimité des perfections et des privilèges de cette Vierge sainte. Modèle des saints, Reine des anges, Mère de son Dieu, elle possède toutes les qualités dignes de ces augustes titres. L'heureux assemblage de toutes les vertus dans toute leur plénitude, dans toute leur perfection, dans toute leur excellence, voilà la mesure, l'élevation, le prodige de sa sainteté ; voilà le mérite et comme l'âme et la vie de son cœur : *Omnis gloria Filiae Regis ab intus.*

Ces dons merveilleux que le Seigneur partage d'ordinaire entre ses amis, il semble qu'il ait pris plaisir à les rassembler pour orner ce sanctuaire auguste où devait résider la Divinité même, pour consacrer ce sein glorieux où devait s'incarner l'Auteur même de la grâce. Ah ! chrétiens, lorsqu'elle tenait entre ses bras ce Fils adorable qui a paru sur la terre pour allumer dans tous les cœurs le feu de son amour, de quels traits de flamme n'était pas pénétré celui de Marie ? Quelle union intime, quelle douce communication ! Son cœur passait tout entier dans celui de son Fils pour y être purifié de plus en plus, et le cœur de son Fils passait tout entier dans celui de sa Mère pour lui faire éprouver ce que l'amour a de plus tendre dans ses mouvements et de plus ardent dans ses transports. *Omnis gloria Filiae Regis ab intus.*

De là cette ferveur qui, sans s'arrêter aux grâces qu'elle avait reçues, s'efforce d'en acquérir toujours de nouvelles, et de s'approcher toujours de Dieu de quelque nouveau degré. On la verra courir de vertus en vertus, élever ses lumières, étendre son zèle, oublier en quelque sorte ce qu'elle a reçu de la bonté du Seigneur pour ne penser qu'à ce que sa reconnaissance doit lui rendre. Epurée par le feu sacré dont son cœur est embrasé, elle se détache des choses sensibles et d'elle-même, pour s'élever jusqu'à son Dieu, pour ne s'occuper que de lui et lui rapporter toutes ses actions et tout ce qu'elle est : en un mot, son cœur est purifié par l'amour, et l'amour consacre toutes ses affections et tous les sentiments de son cœur. *Omnis gloria Filiae Regis ab intus.*

Chrétiens lâches, la ferveur de Marie de-

vient votre condamnation. Coopérer à la grâce, tendre de plus en plus à la perfection, y travailler avec zèle, c'est une obligation essentielle que vous impose le christianisme. Ne pas avancer, disent tous les Peres, c'est reculer. *Que celui qui est juste s'efforce de se justifier encore; que celui qui est saint travaille à se sanctifier de plus en plus.* Tel est l'ordre du Seigneur (*Apoc.*, XXII, 11). Jugez-vous vous-mêmes sur ces principes. Vous avouez la médiocrité de votre vertu, et vous restez tranquilles, comme si vous étiez arrivés au comble de la perfection; vous convenez de la faiblesse de vos mérites, et vous demeurez dans l'oisiveté, comme si vous étiez dispensés de l'obligation d'en acquérir de nouveaux; vous sentez le vide que la grâce laisse dans votre cœur, et vous n'avez aucun zèle pour le remplir, ce vide, vous vous livrez à un lâche repos, comme si Dieu, auteur et principe de grâce, n'avait pas remis à votre ferveur le la soin de la faire valoir et de l'augmenter. En un mot, vous ne pouvez vous dissimuler combien vous êtes éloignés de la perfection, et vous ne faites aucun effort, aucun pas pour arriver à cet heureux terme, comme si vous ignoriez qu'on n'est vraiment chrétien qu'autant qu'on est juste et qu'on travaille à l'être.

Mais que dis-je, perfection? N'est-ce pas parler un langage inconnu à la plupart des chrétiens de nos jours? On borne sa religion à certains devoirs essentiels et d'une nécessité indispensable, mais les pratiques d'une piété fervente sont regardées comme superflues et de surérogation; les œuvres de perfection sont renvoyées à ceux qui par état font une profession plus particulière de servir Dieu. On s'en tient au précepte rigoureux et à la loi absolue, on rejette les conseils; la gloire de Dieu, son bon plaisir, une union intime avec lui, c'est ce qu'on appelle un langage de spiritualité qu'on ne connaît point, et qu'on se met peu en peine de connaître, un langage fait pour les âmes dévotes, et on se fait gloire de ne point l'être.

C'est-à-dire qu'on n'agit que par crainte et jamais par amour; qu'on ne sert Dieu qu'autant qu'on se le représente armé de tonnerres et le bras levé, jamais par le sentiment de sa bonté et par reconnaissance pour ses bienfaits; qu'on se comporte en esclaves qui n'osent pas encore secouer le joug de la loi, jamais en enfants pleins de tendresse qui cherchent à plaire à un Père bienfaisant, et qui ne suivent d'autre guide que leur cœur; qu'on veut conserver la grâce, parce qu'on craint l'enfer, mais qu'on ne cherche point à l'augmenter, parce que, uniquement occupé de ses propres intérêts, on n'a pour le Seigneur et sa grâce qu'une coupable indifférence; en un mot, on ne veut pas être vertueux pour Dieu, mais on craint d'être vicieux uniquement à cause de soi-même.

Sont-ce donc là des motifs et des sentiments dignes de notre sainte religion? Avez-vous oublié que nous sommes dans la loi de grâce; que l'Evangile est une loi d'amour et

de charité; que le Sauveur aimable, qui nous a donné cette loi, nous a rachetés par amour et au prix de tout son sang; qu'il nous a offert dans sa propre personne le modèle de toutes les vertus, pour nous apprendre que c'est par l'amour et la pratique de toutes les vertus que nous devons l'honorer? Ignorez-vous que ne pas travailler à augmenter la grâce, c'est s'en rendre indigne et s'exposer à la perdre?

Je dis plus, cette indifférence pour le mérite et la perfection est un témoignage presque certain que nous avons déjà perdu cette grâce précieuse.

Tremblez donc, âmes tièdes, qui cependant croyez remplir fidèlement les devoirs de votre religion et être en grâce avec votre Dieu, parce que vous évitez des vices que la raison condamne autant que le christianisme: comme si la vertu chrétienne consistait dans le seul retranchement du vice; comme si l'Evangile ne nous obligeait pas à la pratique effective des vertus les plus héroïques; comme si nous n'avions pas tous, selon notre état, une perfection que Dieu nous propose, une mesure de grâces et de mérites où nous devons continuellement aspirer. *Heureux*, dit le Sauveur, *ceux qui ont faim et soif de la justice* (*Matth.*, V, 6) ! c'est-à-dire qui s'attachent avec une ardeur insatiable à l'accomplissement de tous leurs devoirs et qui aspirent continuellement à une fidélité plus grande. Jamais, ajoute-t-il, la source de la grâce ne tarira pour celui qui en est altéré. N'est-ce pas menacer celui qui n'en est point altéré que cette source lui sera coupée? *Quiconque*, dit-il encore, *boit de cette eau de grâce sentira redoubler sa soif* (*Joan.*, IV, 13). N'est-ce pas dire à quiconque ne ressent point cette soif qu'il n'a point goûté de cette eau céleste, que son âme est sèche et aride? Rappelez-vous ce qu'en ont dit les prophètes. David marque expressément comme une propriété des justes leurs progrès de vertus en vertus. Salomon compare leur conduite à une lumière éclatante qui croît toujours jusqu'à la perfection du jour. Votre lumière, loin de croître et d'augmenter, n'est que ténèbres; qu'est-ce donc que votre justice et votre fidélité? Souvenez-vous que la terre infructueuse fut maudite, que le serviteur fut condamné et perdit son talent pour ne l'avoir pas fait profiter. Sur quel appui pouvez-vous donc vous assurer de la grâce de votre Dieu, vous qui joignez à la médiocrité de votre vertu tant de tiédeur et de négligence?

Enfin, chrétiens, ayez toujours devant les yeux l'exemple de Marie; c'est le modèle le plus propre à réformer vos idées et votre conduite.

Oui, Vierge sainte, la prérogative singulière que Dieu vous accorde dans ce jour de votre Immaculée Conception nous apprendra l'estime que nous devons faire de la grâce sanctifiante. C'est par elle et par elle seule que votre Fils a voulu vous distinguer de toutes les autres créatures; c'est elle seule qui a conservé votre grandeur et formé les couronnes qui brillent sur votre front. Rien

donc de plus grand aux yeux de Dieu que la grâce sanctifiante. La noblesse, les titres, les dignités, les richesses, les plaisirs du monde ne lui sont point comparables : elle est d'un ordre supérieur à tout, la conquête du monde entier ne pourrait nous dédommager de sa perte.

Hélas ! nous l'avons connu trop peu, ce don précieux. Si nous l'avions connu, l'aurions-nous exposé, prodigué malheureusement ? A votre exemple, ô Mère de mon Dieu, nous nous serions précautionnés par la vigilance et la prière contre les embûches d'un ennemi acharné à notre perte. Attentifs à veiller sur notre esprit et sur notre cœur, nous aurions fui ces occasions dangereuses si propres à entretenir, à exciter nos passions, et si fatales à notre innocence. Si nous l'avions connu, ce don précieux, le fruit adorable de la croix du Sauveur et le prix de son sang, quelle ardeur n'aurions-nous pas eue à l'augmenter, quelle ferveur pour marquer au Seigneur notre amour et notre zèle, quelle attention à épurer toutes nos actions des motifs humains et imparfaits qui en altèrent la vertu !

Reine des anges, Mère du Sauveur, soyez tout à la fois notre modèle et notre protectrice. Pleine de grâce et d'une grâce sans mesure, ce n'est point pour vous seule que vous l'avez reçue, mais pour la répandre sur les fidèles, qui, en s'efforçant d'imiter vos vertus, imploreront avec confiance votre secours et votre intercession auprès de Dieu. Si nous avons été assez malheureux pour perdre la grâce, vous nous inspirerez les sentiments d'une vraie pénitence ; vous êtes la ressource et l'asile des pécheurs, *Spes unica peccatorum*. (S. Aug.) Si nous avons été assez heureux pour la conserver, cette grâce, ou du moins pour la recouvrer par une pénitence sincère, vous allumerez dans nous le désir de faire de nouveaux progrès dans la vertu ; vous êtes la Mère du saint amour : *Mater pulchræ dilectionis* (Eccli., XXIV, 24) : en un mot, votre protection puissante nous aidera à imiter vos vertus, et l'imitation de vos vertus deviendra le gage d'une immortalité bienheureuse que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il

SERMON IV.

Pour le II^e Dimanche de l'Avent.

SUR LES SOUFFRANCES.

Joannes in vinculis. (Matth., XI, 2.)

Jean dans les fers.

Quel spectacle, chrétiens ! Le saint Précurseur de Jésus-Christ, Jean-Baptiste, dans les fers, tandis que le vice couronné et triomphant opprime la vertu trop faible pour se soustraire à ses injustes persécutions ! Ames justes, essuyez vos larmes, et apprenez enfin à connaître notre divine religion.

Un Dieu souffrant, un homme de douleurs, voilà notre chef et notre modèle. Nous nous glorifions d'être ses disciples et de vouloir marcher sur ses pas. Ce divin Maître nous

déclare qu'il ne reconnaît pour disciples et pour amis que ceux qui portent leur croix à sa suite et à son exemple. Ce n'est que par le chemin des souffrances que lui-même est parvenu à sa gloire, et ce n'est qu'en souffrant que nous participerons à son triomphe. Le séjour immortel où habite Jésus-Christ, voilà la patrie bienheureuse où nous devons tendre, dit saint Augustin : *Patria, est mansio Christi*. Mais, pour y arriver, la croix de ce Dieu Sauveur est le chemin par lequel vous devez marcher ; c'est à elle de guider vos pas : *Via, est Passio Christi*.

Ainsi les souffrances, dont la vue, dont la seule idée effraye la nature, sont la source d'un bonheur solide et véritable. Un vrai chrétien peut souffrir et être heureux ; ou plutôt un vrai chrétien ne peut être heureux qu'en souffrant : *Heureux donc ceux qui pleurent* : « *Beati qui lugent !* » C'est la Sagesse incréée et la Vérité même qui nous l'apprend (Matth., V, 5).

Le croyons-nous, cet oracle sacré ? Hélas, si nous le croyons, ce n'est que d'une foi stérile. Tous les desseins qu'on forme, tous les soins qu'on se donne, ne tendent qu'à écarter les souffrances. Pour ne point contredire l'Evangile, on les canonise peut-être dans la spéculation ; mais on les réprouve dans la pratique. De là, chrétiens, les souffrances deviennent inutiles malgré les avantages que Dieu y attache. Arrêtons-nous à cette réflexion ; elle nous présente deux objets capables de fournir les plus solides instructions. D'un côté, c'est un Dieu attentif à rendre les souffrances avantageuses ; de l'autre ce sont des hommes ingénieux à les rendre inutiles. Ainsi l'utilité des souffrances dans les desseins de Dieu, ce sera la première partie. L'inutilité des souffrances dans la plupart des chrétiens, ce sera la deuxième partie.

Vierge sainte, vous dont le sacré cœur, quoique toujours pur et sans tache, fut percé d'un glaive de douleur, obtenez-nous, pour profiter de nos souffrances, ces grâces qui rendirent les vôtres si méritoires. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Depuis le berceau que nous baignons de nos larmes jusqu'au tombeau, terme fatal où doit aboutir la plus belle vie, que n'avons-nous pas à souffrir, chrétiens auditeurs ? Les afflictions sont le seul héritage qui passe sans interruption de tous les pères à tous les enfants. Ceux que nous regardons comme les heureux de la terre n'en sont point à l'abri. On les trouve, ces afflictions, au milieu des richesses comme dans le sein de l'indigence ; elles montent jusque sur le trône ; peut-être même ne trouve-t-on nulle part de plus grands chagrins que dans les grandes fortunes : en un mot, depuis tant de siècles que le monde existe, les pleurs coulent de tous les yeux qui s'ouvrent à la lumière, et les soupirs sont un langage commun à tous les peuples qui habitent la terre.

Sans doute Dieu voit tous ces maux qui nondent l'univers ; rien n'échappe à ses re-

gards. Disons-nous qu'il se fait un plaisir barbare de les contempler? Ce serait blasphémer sa bonté et son infinie miséricorde. Croirons-nous, comme l'impie, que, renfermé en quelque sorte dans sa grandeur, il n'abaisse point sa majesté jusqu'aux événements qui se passent sur la scène d'un monde méprisable à ses yeux? Ce serait méconnaître et outrager sa Providence. Pensons-nous que ce soit pour lui un spectacle indifférent? Ce serait par l'ingratitude la plus monstrueuse blesser sensiblement la tendresse de son cœur pour des hommes qu'il a rachetés par amour au prix de tout son sang. C'est lui qui rend nos cœurs capables de s'attendrir sur les malheureux; il menace de ses châtimens les plus terribles pendant toute une éternité ceux qui leur auront refusé le soulagement qu'ils pouvaient leur procurer. Quoi! n'aurait-il que de l'indifférence pour ceux en faveur desquels il intéresse notre pitié? Ah! disons plutôt, sur la foi des divines Ecritures (*Isa.*, XLIX, 15), que sa tendresse pour les hommes surpasse infiniment celle d'une mère pour l'enfant qu'elle a porté dans son sein, et concluons que puisque, malgré son amour, il permet tant de souffrances, il faut donc qu'elles renferment de grands avantages. Conclusion solide, et dont il est important que nous montrions la vérité, pour justifier la tendresse et la providence de notre Dieu contre nos injustes murmures.

En effet, en les permettant, ces souffrances, que se propose-t-il? De nous donner dans elles le moyen de salut, premièrement le plus sûr, en ce qu'elles retranchent une infinité d'occasions de péché; secondement le plus efficace, en ce qu'elles sont accompagnées des secours les plus abondants. Ainsi les rigueurs apparentes de notre Dieu sont-elles autant de traits de sa bonté.

Où, chrétiens, ces croix qui font gémir tant d'âmes terrestres retranchent une infinité d'occasions de péché; c'est-à-dire qu'on trouve dans elles un préservatif contre le plus grand des maux, ou plutôt contre le seul mal qui soit à redouter. Avantage qui doit les rendre, je ne dis pas seulement supportables, mais précieuses à une âme vraiment chrétienne.

Il est pénible, je l'avoue, ce travail auquel vous condamne la nécessité de votre condition. Commencant avant que la lumière paraisse, continuant encore lorsqu'elle a disparu, à peine vous laisse-t-il quelques moments pour réparer les forces qu'il consume. Mais aussi, en vous garantissant de l'oisiveté, cette source féconde de tant de désordres, de combien de dangers ne vous met-il pas à couvert? Des jours vides d'occupations ne sont-ils pas ordinairement remplis d'iniquités? Sans recourir à des exemples qui vous soient étrangers, je n'en appelle qu'à votre propre expérience. Quand est-ce que votre conscience a plus de reproches à vous faire? N'est-ce pas à la fin de ces jours auxquels l'Eglise vous oblige d'interrompre vos travaux? Hélas! une semaine de

fatigues ne suffit peut-être pas pour expier l'abus que vous faites du repos d'un seul jour.

Elle a ses rigueurs, il est vrai, cette pauvreté dont vous ressentez les effets. Privé des douceurs de la vie, à peine pouvez-vous, à la sueur de votre front, vous procurer le nécessaire. Mais aussi de combien de crimes ne vous préserve-t-elle pas, en vous mettant dans l'heureuse impuissance de satisfaire vos passions? Ces furies sont maintenant endormies au fond de votre cœur; qu'il faudrait peu de chose pour les réveiller! hélas! à quels excès ne portent-elles pas les riches? Auriez-vous assez de présomption pour croire que vous vous sauveriez au milieu de tant d'écueils où la plupart périssent? Un état que Jésus-Christ a frappé de ses anathèmes serait-il l'objet de vos vœux et de votre envie?

Elles sont fâcheuses, j'en conviens, les suites de cette maladie qui vous a longtemps attaché à un lit de douleur. Revenu des portes de la mort, vous semblez encore errer autour d'elles; à une santé brillante et qui ne s'était point encore démentie ont succédé la faiblesse, l'épuisement, les atteintes d'un mal qui devient habituel. Mais de combien de plaies cet état de langueur ne préserve-t-il pas votre âme, en vous faisant de la modération une loi nécessaire, en vous condamnant à la solitude et à la retraite, en vous interdisant ces repas où vous passâtes tant de fois les bornes de la tempérance, ces parties de plaisir où vous ne refusiez rien à vos sens, ces assemblées où vous vous faisiez remarquer par un enjouement encore plus funeste aux absents dont vous déchiriez la réputation, qu'agréable à ceux qui applaudissaient à votre ingénieuse malignité.

Il est triste, à la vérité, le tour qu'a pris cette affaire. Des circonstances imprévues, des accidents auxquels vous ne deviez pas vous attendre ont déconcerté toutes vos mesures. Mais avouez-le de bonne foi : lorsque plein et comme enivré des espérances les plus flatteuses, vous vous représentiez votre crédit augmenté et vos richesses accrues, de quelles pensées votre esprit s'occupait-il, quels sentiments naissaient dans votre cœur, quels projets formiez-vous? Vous n'auriez été que trop fidèle à exécuter ces desseins ambitieux, et à remplir ces vues criminelles. Le succès dont vous vous flattiez vous aurait perdu : le revers que vous avez éprouvé vous sauvera.

Elle est embarrassante, je le sais, la situation où vous vous trouvez depuis la perte de cet époux que la mort vous a enlevé lorsqu'il vous était le plus nécessaire. Des biens à administrer, une maison à gouverner, des enfants à élever ou à établir, c'est pour vous un fardeau bien pesant, je n'en disconviens pas. Mais aussi fallait-il rien de moins pour vous retirer de cette vie mondaine et dissipée, dont tous les moments vous rendaient coupable aux yeux de votre Dieu? Ennemie de toute occupation sérieuse, sans attention

pour le bon ordre de votre maison, c'est à votre plaisir et à vos amusements que se bornaient tous vos soins. Qu'elle est donc salutaire, tout amère qu'elle est, cette affliction qui vous a mis dans la nécessité de renoncer à un genre de vie si peu digne d'une femme chrétienne? Depuis que vous êtes entrée dans la voie des souffrances, de combien d'occasions de péché vous trouvez-vous heureusement éloignée?

Ainsi en est-il, chrétiens, de toutes ces peines dont notre amour-propre est si fort alarmé. Comme elles ne consistent que dans la privation de certains avantages, dont la jouissance ne fait ordinairement que des coupables, sous une apparence de malheur elles nous procurent un bonheur réel et solide.

Combien ne nous épargnent-elles pas de tentations, auxquelles, vu la fragilité de notre cœur et le caractère de nos penchants, il serait si difficile de ne pas succomber? Hélas! si au lieu de naître dans le sein de l'opulence, le mauvais riche eût éprouvé les rigueurs de la pauvreté, peut-être eût-il mérité d'être reçu dans le sein d'Abraham; le Lazare, au contraire, placé au milieu des commodités de la vie, peut-être, par l'abus qu'il en aurait fait, se serait rendu digne des flammes éternelles. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'un s'est perdu par les richesses, et que la pauvreté a sauvé l'autre.

Être dans la prospérité sans orgueil; jouir des richesses sans attache; goûter les douceurs de la vie sans mollesse; pouvoir satisfaire à son gré tous ses désirs sans en former jamais de coupable; réunir tout l'éclat et toute la pompe de la grandeur, sans enflure de cœur; participer aux joies et aux fêtes du monde sans se laisser emporter aux passions; en un mot, être détaché de tout au milieu de l'abondance; ne pas oublier le ciel lorsqu'on trouve tant de délices sur la terre; regarder cette vie comme un temps d'exil, lorsqu'on n'y rencontre que des charmes et les plaisirs les plus propres à flatter et à fixer notre cœur; être pur aux yeux de Dieu tandis qu'on est heureux selon le monde, ah! chrétiens, c'est une espèce de miracle. Quels efforts n'est-on pas obligé de faire, quelles victoires ne faut-il pas remporter sur soi-même? Oui, j'ose le dire, il est moins pénible d'être privé de tout ce qui peut rendre la vie agréable, que d'en jouir sans crime. Les prospérités sont trop du goût de la nature, et la nature a trop d'empire sur le cœur, pour qu'on s'interdise aisément des douceurs qu'on est à portée de goûter.

Consolez-vous donc, qui que vous soyez qui souffrez; ou plutôt réjouissez-vous d'être privés de ce que vous ne pourriez posséder sans danger. Aimez vos souffrances, puisqu'en retranchant une infinité d'occasions de péché, elles deviennent pour vous le moyen de salut le plus sûr; moyen en même temps le plus efficace, en ce qu'elles sont accompagnées des secours les plus abondants.

En effet, chrétiens, quelle source de biens une âme affligée ne trouve-t-elle pas dans ses maux, si elle est fidèle à profiter des grâces qui y sont attachées? Comme la prospérité est l'élément des passions, l'adversité est l'école des vertus. Les leçons qu'elle en donne sont d'autant plus efficaces, que l'esprit est alors plus disposé à connaître la vérité, et le cœur à la goûter et à s'y rendre.

On se persuade aisément que les vrais sages sont ceux qui ne pensent qu'à acquérir un trésor dans le ciel, lorsqu'après s'être consumé de travaux pour élever l'édifice de sa fortune, on le voit s'écrouler tout à coup.

On convient sans peine que l'éclat des honneurs dont on s'était laissé éblouir, n'est qu'une fausse lueur, quand on a été renversé de quelqu'une de ces places que l'ambition envisage avec des désirs qui la dévorent, et qu'elle remplit avec tant de complaisance.

On confesse de bonne foi que Dieu seul mérite d'être aimé, lorsqu'on se voit abandonné lâchement et indignement trahi par un ami qu'on faisait dépositaire des plus secrets sentiments de son cœur.

On sent vivement de quelle importance il est de se tenir toujours prêt à paraître devant Dieu, après une attaque imprévue de cette maladie si commune de nos jours, qui souvent, sans qu'on ait un moment pour se reconnaître, fait passer du milieu d'un sommeil paisible, d'un repas somptueux, d'une conversation enjouée, devant le tribunal d'un Juge infiniment redoutable.

On quitte comme naturellement des manières fières et hautaines, on cesse de regarder comme une bassesse l'humilité chrétienne, et on en prend les sentiments sans répugnance, après une humiliation qu'on a été contraint de subir, et dont la honte a éclaté dans le public.

On reconnaît en rougissant l'indignité des moyens qu'on a employés pour plaire à un grand, lorsqu'après avoir longtemps rampé à ses pieds, on ne trouve dans lui, au moment qu'il pourrait être utile, qu'une froideur dédaigneuse, digne récompense de tant de bassesses pour obtenir sa faveur!

On conçoit sans difficulté combien l'estime des hommes est un bien fragile, et avec quelle fermeté un chrétien doit, comme l'Apôtre, se mettre au-dessus de leurs vains jugements, lorsque, sans y avoir donné occasion, on se voit noirci par une calomnie que des langues ont répandue, que des esprits légers ont crue sans examen, et qui, par les funestes progrès qu'elle a faits avec rapidité, a détruit en peu de temps une réputation solidement établie.

On découvre avec frayeur tout le danger de l'incrédulité dont on faisait gloire, toute la fausseté des préjugés qu'on avait adoptés, toute la témérité des doutes qu'on avait formés, toute la faiblesse des raisonnements qu'on s'était permis contre les vérités de la foi, lorsque, touchant aux portes de la mort et prêt à descendre dans le tombeau, on envisage de près cette effrayante éternité que

les esprits forts bravent de loin, et dont les approches les font frémir malgré eux.

On ne peut s'empêcher d'avouer que c'est en vain qu'on cherche son bonheur hors de Dieu, quand on éprouve ces dégoûts dont on ne peut défendre les plaisirs, ces embarras dont on ne peut dégager les richesses, ces incommodités dont on ne peut débarrasser les honneurs, ces agitations qu'on ne peut séparer des espérances, ces ennuis dont on ne peut affranchir le repos, cette gêne dont on ne peut délivrer les bienséances, cette humeur sombre et chagrine dont on ne peut éviter les accès, ce trouble qui accompagne les passions, ces remords qui suivent le crime, ces alarmes qui, par les pensées inquiètes qu'elles font naître sur l'avenir, corrompent toute la joie qu'on pourrait goûter dans le présent. En un mot, le propre des peines et des travers de la vie est de nous conduire à la pratique de quelque vertu. Il faut, en quelque sorte, se faire une espèce de violence pour les empêcher d'avoir cet heureux effet.

Aussi est-ce le dernier moyen que Dieu ordinairement met en usage pour faire entrer enfin dans les voies de la justice ceux qui s'en sont malheureusement écartés.

Souvent il aura éclairé l'esprit, mais en vain; touché le cœur, mais inutilement; montré tous les charmes de la vertu, mais sans succès; fait voir toute la difformité du vice, mais sans fruit. Il aura, pour gagner ce pécheur, employé tour à tour les motifs les plus pressants: tantôt en lui rappelant ses bienfaits innombrables pour piquer sa reconnaissance: tantôt en exposant à ses yeux les récompenses éternelles, pour le rendre sensible à ses propres intérêts; tantôt enfin en lui découvrant les abîmes et toutes les horreurs de l'enfer, pour exciter dans son cœur une frayeur salutaire: mais tous ces grands objets n'auront fait aucune impression.

Que fera donc la miséricorde? Ses trésors sont, pour ainsi dire, épuisés. Elle cherchera dans ceux de la justice, et elle y trouvera de quoi triompher. Elle en tirera ces disgrâces qui humilient l'esprit, ces revers qui affligent le cœur, ces infirmités qui mortifient la chair, ces calamités qui consternent tout l'homme. C'est en le frappant, ce pécheur, qu'elle le guérira; c'est en le renversant qu'elle le relèvera; c'est en le conduisant aux portes de la mort qu'elle le ramènera à la vie, mais à une vie chrétienne, à une vie pénitente, à une vie sanctifiée par la plus fervente piété.

Hélas! s'écrie saint Augustin, autrefois je m'éloignais de vous, ô mon Dieu, par mes crimes et mon attachement aux vanités d'un monde séducteur: *Recesseram a te*; mais dans le temps même que je faisais le plus d'efforts pour m'éloigner, vous vous présentiez sans cesse à moi par une colère pleine de miséricorde: *Tu semper aderas misericorditer saviens*.

Oui, Dieu a la bonté de nous poursuivre, lors même que nous le fuyons avec le plus de mépris; et sa colère pleine de miséricorde ramène le pécheur que rien n'avait pu fléchir.

Ainsi Manassès, qui sur le trône avait bravé les foudres du Tout-Puissant par les impiétés les plus monstrueuses, ne se vit pas plutôt chargé de fers que, touché d'un repentir sincère, il adressa ses vœux au Dieu qui le frappait.

Ainsi mille fois les Hébreux, qui, tandis que le Seigneur les comblait de prospérités, abandonnaient ses autels et lui préféraient d'infâmes idoles, revinrent à lui lorsqu'il appesantissait sa main sur eux.

Ainsi les Ninivites, dont les crimes s'étaient multipliés sans nombre, sortirent des voies de leurs iniquités, et tous, depuis le monarque jusqu'au dernier de ses sujets, en conçurent les regrets les plus vifs au seul récit des malheurs dont Dieu les menaçait.

Ainsi l'enfant prodigue retourne-t-il à la maison de son père, lorsqu'après avoir dissipé tous ses biens, il se trouve réduit à la plus affreuse indigence.

Tels sont, chrétiens, les effets merveilleux que les souffrances ont opérés de tout temps dans l'ordre du salut. N'en soyons point surpris. Comme Dieu ne répandit jamais ses faveurs avec plus de profusion sur son peuple qu'au milieu des déserts arides où il l'avait conduit: aussi jamais les attentions de sa bonté pour les hommes n'éclatent davantage que lorsqu'il les fait marcher par la route pénible des tribulations. C'est lorsque Jésus-Christ au Jardin des Olives semble succomber sous le poids des maux qui l'accablent, que son Père attendri envoie un ange pour le fortifier. Ainsi ce Dieu tendre se plaît à soutenir, à consoler une âme affligée. Il permet, il est vrai, qu'elle soit privée des avantages temporels; mais, par le plus heureux dédommagement, il la comble de dons spirituels. S'il la trouve fidèle à correspondre aux desseins de sa miséricorde, quels biens ne lui prodigue-t-il pas? Secours abondants, grâces spéciales pour mépriser ce qu'elle avait estimé, pour haïr ce qu'elle avait aimé, pour oublier ce qu'elle avait recherché, pour souffrir non-seulement avec patience et résignation, mais avec les sentiments de la joie la plus intime et la plus douce. Je dis avec des sentiments de joie: oui, comme dans le sein même de la prospérité la plus flatteuse les heureux du monde éprouvent des maux invisibles qui en altèrent les douceurs, ainsi un vrai fidèle trouve jusque dans les afflictions les plus accablantes de secrètes délices qui rendent les croix légères, souvent même agréables.

Que ne puis-je, pour éclaircir ce mystère incompréhensible à tant de chrétiens charnels, offrir ici à vos regards le cœur d'un de ces héros du Calvaire? Quelle constance, quelle fermeté dans les disgrâces les plus affligeantes! Quelle paix, quelle tranquillité dans les événements les plus fâcheux! Quel calme, quelle sérénité dans les accidents les plus propres à révolter la nature! Vous l'entendriez s'écrier, tantôt avec un saint Paul: *Mon cœur ne peut contenir la joie dont il est pénétré au milieu de toutes mes traverses* (II Cor., VII, 4); tantôt avec un Xavier: Ce n'est point encore

assez souffrir, Seigneur, encore plus de peines et de fatigues ! tantôt avec une Thérèse : Ou la croix, ou la mort ! tantôt enfin avec une autre héroïne : Souffrir toujours, et ne mourir jamais ! Quels sentiments ! Sont-ce des cœurs mortels qui les ont conçus ? Oui, chrétiens, et s'ils sont étrangers aux vôtres dans vos peines, c'est que vous les fermez aux secours puissants qui accompagnent toujours les afflictions.

Né pour le ciel, quelle est la voie qui me conduira le plus infailliblement à cet heureux terme ? Je me transporte en esprit dans ce séjour fortuné ; j'en considère les divers habitants ; j'en vois de tout état, de toute condition, plus ou moins élevés dans la gloire à proportion des mérites qu'ils ont acquis. Mais, malgré la diversité des rangs qu'ils occupèrent sur la terre et des places qu'ils remplissent dans le ciel, je découvre dans tous un caractère de ressemblance et des traits qui leur sont communs.

Au travers des rayons éblouissants dont ils sont environnés, je vois briller sur eux tous l'empreinte sacrée de la croix, et le livre de vie placé au milieu d'eux n'est presque que l'histoire de leurs souffrances. L'enfer s'est armé contre les uns, les hommes se sont déchainés contre les autres ; ceux-ci ont trouvé dans eux-mêmes une matière inépuisable et toujours nouvelle de larmes et de gémisséments ; ceux-là ont vu leurs afflictions venir de la main de Dieu lui-même : ils le priaient avec ferveur, et il semblait dédaigner leur prière ; ils l'aimaient de tout leur cœur, et il paraissait insensible à leur amour. Plus ils portaient son joug avec courage, plus ils en sentaient la pesanteur ; toujours sur le Calvaire, jamais sur le Thabor. Ils ont donc souffert et souffert beaucoup, ces justes qui règnent maintenant dans le ciel : *Multæ tribulationes justorum.* (Psal. VII, 20.) Or, quelle preuve moins suspecte puis-je avoir que Dieu a sur moi des vues d'une miséricorde particulière, que lorsqu'il me traite comme il a traité tous ses élus ? S'il me conduit par la même voie, il veut sans doute me faire arriver au même terme.

Je ne suis plus surpris que les saints s'affligeassent lorsque les hommes leur applaudissaient, et fussent alarmés des succès qui couronnaient quelquefois leurs entreprises. Persuadés que les traverses sont le partage ordinaire des amis de Dieu, s'ils étaient quelque temps sans en essayer, dès lors ils craignaient d'avoir encouru sa disgrâce. Les bénédictions temporelles étaient des dons qui, pour ainsi dire, leur paraissaient suspects ; ils les recevaient avec une reconnaissance mêlée d'inquiétude. Ah ! c'est qu'ils n'y trouvaient point, comme dans les souffrances, le gage consolant d'une bienheureuse prédestination.

Quelle funeste opposition, chrétiens, entre leur conduite et la vôtre ! La seule pensée de certains accidents vous fait frémir ; vous n'êtes occupés qu'à éloigner de vous tout ce qui pourrait affliger une nature trop sen-

sible ; si vous étiez les arbitres de vos destinées, jamais le moindre nuage n'obscurcirait la sérénité d'un seul de vos jours.

Mais ce n'est plus sur les saints seulement que je porte mes regards, je les élève jusqu'au trône de la Divinité même. J'y vois les souffrances assises et divinisées en quelque sorte dans Jésus-Christ. Oui, ce Roi de gloire, placé à la droite du Père céleste, a paru parmi les hommes sous la figure d'un vil esclave ; cet Homme-Dieu, qui fait dans le ciel la joie des bienheureux, a été sur la terre un homme de douleurs, et les cicatrices profondes qu'il conserve sur son corps adorable annonceront éternellement à quel prix il a acheté la place qu'il occupe au plus haut des cieux. Or, chrétiens, vous le savez, et c'est un des premiers principes de notre sainte religion, pour régner avec ce chef et ce modèle de tous les prédestinés, il est indispensablement nécessaire de lui ressembler. Mais en quoi doit surtout consister cette ressemblance ? Ecoutez-le lui-même : *Celui, dit-il, qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est point digne de moi : « Qui non accipit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus. »* (Matth., X, 38.)

Ce sont donc les souffrances qui nous donnent avec lui cette heureuse conformité qu'il exige de nous, et à laquelle il a attaché notre bonheur éternel.

Cessez donc, chrétiens charnels, hommes de peu de foi, cessez de vous scandaliser des souffrances des justes, et ne leur enviez point le gage le plus certain qu'ils puissent avoir d'une immortalité bienheureuse.

Et vous, âmes fidèles qui souffrez, calmez ces inquiétudes où vous jette quelquefois la sévérité des jugements de Dieu. Ils sont terribles, je l'avoue, pour celui qui coule ses jours dans la joie ; n'ayant pas l'honneur de souffrir avec Jésus-Christ, comment aurait-il le bonheur de régner avec lui ? Mais ils n'ont rien que de consolant pour vous. Non, un chef couronné d'épines ne méconnaîtra point un membre souffrant, et une vie crucifiée sera infailliblement récompensée par un Juge qui a expiré sur la croix.

Ainsi, chrétiens, selon les arrangements de sa sagesse infinie, la Providence nous fournit une source de vrais biens dans ce que nous appelons maux de la vie.

Utilité donc des souffrances dans les desseins de Dieu, vous venez de le voir ; j'ajoute, inutilité des souffrances dans la plupart des chrétiens, c'est le sujet du second point.

DEUXIÈME PARTIE.

Dans cette fatale nécessité de souffrir, nécessité imposée à tous les enfants d'Adam, et dont rien ne peut les affranchir, apprenons du moins à faire un bon usage de nos souffrances. Hélas ! combien peu de chrétiens prennent ce parti si conforme aux lumières de la foi et de la raison ? La plupart ne semblent-ils pas ingénieux à se priver eux-mêmes des avantages qu'ils pourraient tirer de leurs afflictions ? Les obstacles qu'elles trouvent dans eux leur en font

perdre tout le mérite. Dans les uns, c'est la manière dont ils souffrent; dans les autres, c'est l'état même dans lequel ils souffrent. Ainsi on se trouve dans la voie la plus propre pour aller au ciel, sans faire un pas vers cet heureux terme. Enfants de lumière, allez vous instruire à l'école des enfants du siècle. Quelle attention dans le monde à profiter de ses peines, à les faire valoir! Ne sera-ce que pour le salut qu'on oubliera ses intérêts! Heureux si je pouvais vous réveiller sur les vôtres.

Je dis qu'on perd le mérite de ses souffrances par la manière dont on les reçoit. Il ne suffit pas, chrétiens, de porter sa croix, il faut suivre Jésus-Christ en la portant; c'est-à-dire que les afflictions de la vie, quelque avantageuses qu'elles soient pour le salut, n'expient cependant nos péchés, ne purifient nos vertus, ne nous sanctifient qu'autant que nous les recevons dans un esprit de pénitence et de résignation.

Seigneur, devons-nous dire dans nos peines, que votre volonté s'accomplisse; elle est toujours sainte et pleine de sagesse. Ce n'est point à moi à régler la mesure ou l'espèce de châtements que je mérite; j'en abandonne le soin à votre miséricorde. Persuadé que c'est elle encore plus que votre justice qui me frappe, je ne me plains point de la rigueur de ses coups; votre main est toujours celle d'un Père, soit qu'elle punisse ou qu'elle récompense. Quelque amer donc que soit le calice qui m'est présenté, c'est vous qui me l'offrez; je l'accepte sans m'en plaindre. Daignez seulement soutenir ma faiblesse, et que mes maux, par le secours de votre grâce, se changent en une source de gloire pour vous et de mérites pour moi.

Est-ce ainsi que vous souffrez, vous qui, sensibles à l'excès, trouvez dans le moindre contre-temps la matière de mille chagrins, qui mettez au rang des opprobres la plus légère humiliation, et regardez comme un malheur inouï un seul désir contredit?

Est-ce ainsi que vous souffrez, vous qui, négligeant les motifs de consolation que la foi vous présente, ne cherchez d'adoucissement à vos peines que dans une constance tout humaine? Vaine et présomptueuse philosophie : forte contre les maux passés ou qu'elle n'aperçoit que dans le lointain, elle est bien faible contre les maux présents. Elle peut tout au plus arrêter les plaintes, mais non pas adoucir la douleur.

Est-ce ainsi que vous souffrez, vous qui ne laissez ignorer à personne l'abattement où vous jettent vos peines, qui ne paraissez parmi les autres hommes que pour en faire l'histoire circonstanciée; qui, par l'air triste et languissant que vous portez partout, instruisez de vos chagrins ceux mêmes à qui vous en épargnez le détail ennuyeux : plus digne pour votre faiblesse de la compassion que vous mendiez en tous lieux, que pour les maux qui vous font tant gémir.

Est-ce ainsi que vous souffrez, vous qui, dans les accès de l'humeur sombre que vous

cause cette infirmité, faites le supplice de tous ceux qui vous approchent? Quelque empressement qu'on ait pour vous soulager, jamais rien ne se fait à votre gré; les services ne sont payés que par des rebuts : tout vous mécontente, tout est mal reçu, tout est l'objet de vos éternelles contradictions, tout irrite votre mélancolie; parce que vous souffrez, vous voudriez que tout le monde se condamnât aux larmes : en un mot, il n'y a personne qui ne préférât votre infirmité au sort malheureux de ceux qui sont obligés de vous approcher.

Enfin est-ce ainsi que vous souffrez, vous qui, concentrant dans votre cœur le chagrin qui vous consume, ne vous occupez que de pensées capables d'augmenter encore plus votre tristesse; toujours rempli de l'objet qui vous afflige, rien ne peut vous en distraire; le plaisir cruel que vous prenez à l'imprimer de plus en plus dans votre esprit, vous jette enfin dans la désolation et le désespoir. Ah! puis-je vous dire, où est votre foi? Quoi! vous avez passé des années entières dans la disgrâce de votre Dieu, suspendu sur l'abîme des enfers, pouvant à chaque instant y tomber, sans cependant rien perdre de la tranquillité de votre âme, et un malheur temporel, qui dans le fond est une grâce du Ciel, vous déconcerte, vous accable, vous désespère jusqu'à faire craindre pour vos jours? Quoi! dans le sein d'une religion établie par un Dieu crucifié, il se trouve des hommes pour qui les souffrances deviennent une cause de mort, et qu'elles conduisent au tombeau! Etrange sorte de martyre! qu'en auraient pensé les premiers fidèles, ces vrais disciples de Jésus-Christ, qui faisaient consister leurs richesses dans la pauvreté, leur gloire dans les humiliations, leurs délices dans les afflictions, leur bonheur dans les plus affreux supplices?

Mais quoi! direz-vous, faut-il donc être insensible? Cette sensibilité que Dieu lui-même a mise dans notre cœur, serait-elle un crime à ses yeux? Est-on maître de certaines impressions que la douleur fait naturellement sur l'âme, et peut-on envisager de sang-froid certaines afflictions? Non, chrétiens, je le sais, la religion n'éteint pas les sentiments de la nature. Mais ce qui est en votre pouvoir, c'est d'ouvrir votre cœur à la grâce, tandis que la nature l'ouvre au chagrin; c'est d'avoir recours à Dieu qui ne vous envoie cette affliction que pour votre salut; c'est de ne point écouter les sentiments de votre douleur aux dépens de la soumission que vous devez à ses ordres, quelque rigoureux qu'ils puissent être; c'est, lorsque la vivacité de vos maux vous arrache quelques larmes trop naturelles, de désavouer à l'instant votre faiblesse, et de vous en humilier; en un mot, c'est de faire servir votre sensibilité même à augmenter votre mérite.

Ainsi le saint homme Job déchire, il est vrai, ses vêtements au plus fort de sa douleur pour marquer sa sensibilité; mais il en cherche en même temps le remède dans sa

soumission parfaite aux desseins du Dieu dont il adore la providence : *Scidit vestimenta sua et adoravit. (Job, I, 20.)*

Ah ! si vous agissiez ainsi dans vos souffrances, bientôt l'unction de la grâce en adoucirait l'amertume, et peut-être éprouveriez-vous ce que vous ne pouvez maintenant concevoir, qu'on peut trouver dans les croix des douceurs préférables à tous les plaisirs du monde. Mais non, au lieu de sanctifier et de diminuer vos peines par une patience chrétienne, vous murmurez, vous éclatez en plaintes amères.

Plaintes inutiles : ce sont des indifférents qui les écoutent sans en être touchés ; des railleurs qui ne les entendent que pour s'en moquer ; de faux amis qui ne reçoivent vos confidences que comme des avertissements de vous abandonner ; des consolateurs inutiles qui ne répondent à vos plaintes que par des réflexions usées, une compassion peu sincère, des compliments froids et des discours importuns ; des consolateurs onéreux, selon l'expression de l'Ecriture (*Job, XVI, 2*) : reproches déplacés, leçons de sagesse à contre-temps, avis humiliants pour votre amour-propre, voilà tout le soulagement et tout le fruit que vous en retirerez.

Souvent même plaintes dangereuses : ce sont des flatteurs qui ne font qu'aigrir votre douleur en exagérant encore la justice de vos regrets ; des imprudents, dont les conseils pernicieux sont tout propres à vous précipiter dans le dernier abîme du malheur ; des indiscrets qui ne se prêtent à vos confidences que pour aller à l'instant les répandre ; des infidèles qui trouvent leur intérêt particulier à vous trahir et à entretenir vos douleurs ; des ennemis secrets qui savent en profiter pour vous nuire et s'élever sur vos ruines.

Mais ce que je dois surtout vous faire sentir ici, c'est l'injustice de ces plaintes. Quoi ! puis-je vous dire comme le Seigneur au prophète Jonas dans un pareil sujet, *Putasne bene irasceris ? (Jonæ, IV, 9.)* Pensez-vous donc avoir raison de vous plaindre, et le Dieu qui vous afflige vous porte-t-il des coups que vous n'avez pas mérités ? Vous êtes inconsolable depuis la mort de ce fils qui vous était si cher ; toutes les espérances que vous fondiez sur lui se sont évanouies : mais la tendresse aveugle que vous aviez pour lui applaudissait aux passions naissantes qui se fortifiaient impunément dans son cœur. Votre indulgence coupable aurait été infailliblement la cause de sa perte éternelle, si Dieu ne se fût hâté de l'enlever. Pensez-vous avoir raison de vous plaindre ? *Putasne bene irasceris ?*

Vous vous aigrissez contre cette langueur habituelle qui dès le printemps de vos jours vous fait éprouver toutes les rigueurs de la vieillesse. Mais pouvez-vous ignorer que ces infirmités sont la suite des excès d'une jeunesse voluptueuse et débauchée ? Quelque douloureuse que soit votre situation, pensez-vous avoir raison de vous plaindre, *Putasne bene irasceris ?*

Vous vous plaignez que le dérangement des saisons met le désordre dans votre fortune. La terre avare semble vous fermer son sein ; né avec un bien considérable vous vous trouvez réduit à la médiocrité. Mais lorsque l'abondance régnait chez vous, le pauvre s'en ressentait-il ? Témoin de sa misère, consacriez-vous à la soulager un superflu qui lui appartenait ? Dieu se sert des éléments pour punir votre dureté. Moins malheureux que coupable, pensez-vous avoir raison de vous plaindre ?

Vous gémissiez sous le poids de liens sacrés et indissolubles qui sont devenus pour vous une source intarissable de chagrins et d'amertumes. Mais rappelez-vous que pour serrer ces nœuds toujours durables, vous ne vous êtes déterminé que par des vues de plaisir ou d'intérêt. Vous n'avez consulté ni le ciel, ni la conscience. Peut-être n'est-ce que sous les auspices du libertinage et de la passion que s'est formée cette union mal assortie qui fait aujourd'hui votre désespoir. Pensez-vous avoir raison de vous plaindre ?

Vous ne trouvez dans des enfants ingrats et débauchés de qui vous attendiez votre gloire et votre consolation qu'une matière toujours nouvelle d'inquiétudes et de chagrins. Quel retour amer pour votre tendresse ! Mais aviez-vous eu le soin de leur donner une éducation chrétienne ? Vous étiez-vous appliqué à régler leur raison, à former leur cœur, à réprimer leurs passions, surtout à leur apprendre l'union inséparable des devoirs de l'honnête homme et de ceux du chrétien ? Vous n'avez pensé qu'à les remplir de l'esprit du siècle, qu'à les former pour le monde, qu'à leur inspirer l'amour du plaisir, l'ambition des honneurs. Non, non, le nombre de vos peines n'égale point celui des devoirs que vous avez négligés ou mal remplis. Pensez-vous avoir raison de vous plaindre ?

Vous êtes en butte à mille contradictions depuis que vous êtes dans cet emploi : ce sont tous les jours de nouveaux sujets de peines, et vous avez la douleur de voir que personne ne compatit à vos chagrins. Mais est-ce la main de Dieu qui vous y a placé ? Des vues purement humaines, peut-être criminelles, ont présidé à votre choix. Pensez-vous avoir raison de vous plaindre ?

Vous êtes accoutumé à une vie molle et sensuelle qui vous rend incapable de la moindre fermeté ; et parce que parmi les roses dont vos voies sont semées il se rencontre quelque épine, vous vous croyez au comble de l'infortune. Votre adversité serait pour une infinité d'autres un état de prospérité. Pensez-vous avoir raison de vous plaindre ?

Ah ! chrétiens, si, au lieu de ne consulter que l'amour-propre, vous vouliez écouter la voix de la conscience et vous rendre justice à vous-mêmes, vous sentiriez bientôt toute l'indignité de vos murmures. Etes-vous innocents devant Dieu ? Si vous ne l'êtes pas, avez-vous raison de vous plaindre ?

Les frères de Joseph accusés d'un crime dont ils n'étaient point coupables, murmu-

rèrent-ils contre la Providence ? Ils reconnurent et adorèrent la justice de Dieu qui les frappait. L'image de leur frère injustement sacrifié revint alors à leur esprit : *Voilà, s'écrièrent-ils, le digne prix de notre inhumanité à persécuter un frère innocent : « Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum. »* (Gen., XLII, 21.) Ainsi rappelez-vous votre vie passée, vous y reconnaîtrez la cause des souffrances que vous éprouvez aujourd'hui ; le souvenir de vos désordres justifiera à vos yeux la conduite de la Providence ; oui, direz-vous comme les frères de Joseph, le châtiment est juste, Dieu nous punit et nous fait grâce en nous punissant : *Merito hæc patimur*. La justice divine, outragée par tant d'iniquités qui ont souillé presque tous les moments de votre vie, veut bien se relâcher de ses droits et changer en quelques peines passagères les flammes éternelles que vous avez tant de fois méritées : pensez-vous avoir raison de vous plaindre, *Putasne bene irasceris ?*

Mais que les plaintes soient justes ou non, ce n'est pas à quoi l'on pense. On ne s'occupe que de sa douleur, et parce qu'on est assez insensé pour croire qu'en se plaignant et en murmurant on la soulagera, on se plaint et on murmure. Ah ! si, selon saint Augustin, ce n'est pas être chrétien que de ne pas souffrir, que devons-nous penser de ceux qui, dans leurs souffrances, ouvrent leur cœur à des sentiments de révolte, leurs yeux à des larmes de dépit, et leur bouche à tant de coupables murmures ? Apostats du Calvaire, quelle monstrueuse différence entre ce qu'ils sont et ce qu'ils devraient être ! Aussi Dieu, qui ne reconnaît plus dans eux des disciples de son Fils, s'en éloigne avec indignation, et leur laisse en Juge sévère goûter toute l'amertume du calice qu'il se proposait de tempérer en Père tendre. Ce n'est plus sa bonté, c'est sa vengeance qui les frappe.

Grand Dieu ! que la perversité du cœur de l'homme est inconcevable ! Nos souffrances ne servent qu'à multiplier nos iniquités, et à nous rendre plus coupables. Elles devraient expier nos péchés, et elles ont elles-mêmes besoin d'expiation ; ce qui devrait nous purifier, nous souille ; ce qui devrait nous sauver, nous damne. Semblables à ce scélérat indigne de mourir à vos côtés, Sauveur adorable, nous blasphémons votre saint nom jusque sur la croix. En vain la vôtre nous a-t-elle ouvert le ciel, la nôtre nous rend dignes de l'enfer. Faut-il donc que les membres souffrants soient séparés de leur Chef comme les membres délicats, et que ceux qui boivent le calice du Sauveur éprouvent, par leur faute, le sort de ceux qui s'enivrent dans la coupe empoisonnée de Babylone ? Qu'il est cruel d'aboutir à l'enfer par la voie même du Calvaire !

Vous êtes indignés sans doute de la conduite de ces chrétiens qu'on peut appeler, avec l'Apôtre (Philipp, III, 18), les ennemis de la croix de Jésus-Christ. Vous adorez ce signe sacré de votre salut, et dans vos peines vous

vous soumettez à la volonté de votre Dieu. Votre patience est digne de nos éloges ; mais l'est-elle aussi des récompenses éternelles ? Hélas ! l'état dans lequel vous souffrez vous fait perdre tout le prix et tout le mérite de vos souffrances ; je veux dire l'état du péché mortel.

C'est une vérité de foi que vous n'ignorez pas sans doute : on ne peut mériter tandis qu'on est dans cet état funeste ; nulle action, quelque bonne qu'elle soit d'ailleurs, ne sera jamais écrite dans le livre de Vie, si elle est faite en péché mortel ; non pas qu'elle devienne criminelle et un nouveau péché, erreur que l'Eglise a frappée de ses anathèmes, mais toute sa valeur est anéantie : or, telle est, chrétiens, la triste situation où plusieurs d'entre vous se trouvent peut-être en souffrant. Comme Jacob, on pleure la perte d'un enfant tendrement aimé ; comme Judith, on se voit enlever un époux digne des plus justes regrets ; comme Job, on est dépouillé de tous ses biens ; comme Suzanne, on est flétri par la plus noire imposture ; comme Tobie, on éprouve sans cesse les dégoûts d'une incommodité habituelle ; comme Moïse, on se consume pour des ingrats qui s'irritent du bien même qu'on leur fait ; comme David, on trouve dans son propre sang la matière des chagrins les plus amers, et cependant on ne mérite point d'être éternellement associé à ces illustres modèles de patience. On souffre comme eux avec résignation, mais on n'a point comme eux dans soi ce principe de vie, je veux dire la grâce sanctifiante. Or, sans cette grâce, vous le savez, le martyr même resterait sans récompense.

On agit comme les enfants de lumière, et on n'est digne que des ténèbres éternelles ; on porte en même temps, selon l'expression de saint Paul (Galat., VI, 17), et les marques de Jésus-Christ, et les fers du démon. La victime est sur l'autel, elle ne se dérobe point au couteau sacré ; mais, parce qu'elle n'est point pure, le sacrifice n'est point reçu en odeur de suavité. Ah ! funeste péché ! sans toi que de degrés de gloire les souffrances procureraient tous les jours à plusieurs âmes chrétiennes ! Il ne leur manque pour égaler en mérites les plus grands saints que de jouir de la vie que tu leur as enlevée.

Oui, chrétiens, si vous n'aviez pas nourri dans votre cœur ce monstre odieux, vos souffrances, qui peut-être ne le cèdent pas à celles de plusieurs martyrs, vous auraient mérité une couronne aussi éclatante que la leur. Les anges de paix auraient recueilli toutes vos larmes, compté tous vos soupirs ; un repos délicieux, des richesses immenses, une joie ineffable auraient éternellement été le prix de ce travail dont la continuité vous épuise, de cette pauvreté dont vous ressentez les rigueurs, de ces chagrins domestiques dont vous goûtez toute l'amertume ; en un mot, de quelqu'espèce que soient les maux qui ont exercé votre patience, ils auraient été pour vous la source des plus grands biens. Quelques moments d'affliction, selon la doc-

trine de saint Paul (II *Cor.*, IV, 17), nous produisent un poids éternel de gloire; quelle doit donc être la richesse des récompenses que Dieu destine à des années entières de travaux et de larmes?

Concevez donc, s'il est possible, concevez toute la grandeur de la perte que vous avez faite, en souffrant dans l'état du péché. Seigneur, disait au Sauveur le prince des apôtres, nous avons travaillé pendant toute la nuit, et nos travaux ne nous ont rien produit : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.* (*Luc.*, V., 5.) Tel est le triste aveu que vous n'avez, hélas! que trop de raison de faire. Gémissant sous le poids des afflictions de la terre, en proie aux chagrins dévorants, ne vous nourrissant que du pain de vos larmes, chaque jour vous apporte de nouvelles douleurs, et peut-être depuis longtemps toute votre vie n'est qu'une suite de traverses, qu'un tissu de travaux et de misères. Mais, à cause de ce péché qui règne dans vous, tout cela est absolument perdu pour le ciel. Dieu, tout libéral qu'il est, ne vous en tiendra jamais compte. Cette épouse vertueuse qui partage vos peines acquiert tous les jours de nouveaux mérites, parce qu'elle souffre dans l'état de la grâce : et vous, parce que vous n'avez pas le bonheur de posséder ce trésor inestimable, vous ne tirez aucun fruit de vos souffrances : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.*

Comment, en effet, pourriez-vous enrichir la couronne que la bonté de Dieu vous destinait, tandis que vous ne méritez que les rigueurs de sa justice? Si la mort vous saisisait dans ce moment, jamais vous n'auriez de part aux récompenses éternelles; comment pourriez-vous les augmenter lors même que vous en êtes indigne? En un mot, vous ne pouvez mériter en même temps et l'enfer par votre péché et le ciel par vos souffrances. Toutes les larmes que vous arracheront les maux que vous endurez n'éteindront pas une seule étincelle des flammes qui vous sont réservées dans l'autre vie : il n'y a point de satisfaction où il ne se trouve point de mérite, et il n'y a point de mérite partout où se trouve le péché mortel.

Après cela, chrétiens, le laisserez-vous encore régner dans votre cœur? Un fonds aussi riche que le sont les souffrances restera-t-il toujours stérile entre vos mains, tandis qu'il est en votre pouvoir de le faire fructifier au centuple? Combien d'élus possèdent maintenant dans le ciel moins de biens que vous en avez perdu par votre faute? Ah! de telles pertes sont trop considérables pour les multiplier encore. Sortez donc au plus tôt des ombres de cette nuit dans laquelle on ne peut agir avec mérite. Rentrez en grâce avec votre Dieu pour rentrer dans les droits que vous aviez, mais que vous n'avez plus sur ses récompenses. Il a vu votre patience dans votre affliction. Le péché, il est vrai, a détruit à ses yeux le mérite des bonnes dispositions de votre cœur; mais sa miséricorde en prend occasion de fléchir sa justice en votre faveur. Par un pur mouvement de sa

bonté, il vous tend les bras, tout prêt à vous accorder un pardon qui vous mettra en état de tirer de vos souffrances les avantages solides qu'elles peuvent vous procurer.

Ne les oubliez jamais, ces avantages, surtout soyez fidèles à en profiter; j'ose le dire, vos peines changeront tout à coup de nature. Que les enfants du siècle, que les impies soient abattus par l'adversité et restent sans consolation, je n'en suis point surpris; sans espérance pour l'autre vie, ils sont ici-bas malheureux sans ressource. Mais nous qui reconnaissons pour notre chef un Dieu souffrant et crucifié pour notre amour, nous qui savons que nous avons été rachetés par la croix, et que nos souffrances unies à celles de notre divin Sauveur sont la juste expiation de nos crimes, nous trouvons dans notre foi un adoucissement à toutes nos peines. Auguste religion, douce et noble créance, vous nous fournissez les motifs et les réflexions les plus propres à nous consoler! Le temps de la captivité finira bientôt, nous sortirons triomphants de Babylone pour goûter une paix éternelle dans la nouvelle Jérusalem. Encore un moment, Jacob sera dans l'allégresse, Israël verra succéder la joie à ses larmes : *Exsultabit Jacob et lætabitur Israel.* (*Psal.* XIII, 7.)

Oui, Seigneur, devez-vous dire avec saint Augustin, ne m'épargnez point ici-bas les souffrances et les afflictions. Employez le fer et le feu, je suis disposé à tout : trop heureux si vous daignez me pardonner et me sauver à ce prix : *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas.* Hélas! j'en fais le triste aveu, mon cœur est trop faible encore pour désirer les souffrances et les regarder comme un bonheur; mais du moins il me semble qu'il est assez soumis et assez fidèle pour recevoir sans murmurer les afflictions qu'il vous plaira de m'envoyer. Je sais que vous êtes le Père et le consolateur de tous ceux qui souffrent, que vos regards les plus tendres tombent sur les malheureux, et que vous-même, ô mon Dieu, essuiez un jour nos larmes. Si mon cœur pressé sous le poids des chagrins commence à sentir la tristesse, je me réfugierai dans vos bras; à la vue de vos plaies sacrées, oubliant toutes mes douleurs, je puiserai à leur véritable source le courage et la paix. Votre sein sera mon asile, votre croix mon soutien. Vous avez voulu que cette croix adorable fût le partage de vos serviteurs, l'héritage de vos enfants sur la terre; mais en même temps vous en avez fait le précieux gage de leur bonheur et de leur immortalité dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON V.

Pour le III^e Dimanche de l'Avent.

SUR LES VERTUS DES HONNETES GENS DU MONDE.

Tu quis es? (*Joan.* I, 19)
Qui êtes-vous?

Voilà, chrétiens, la question que les prêtres et les lévites font à Jean-Baptiste dans

l'Evangile de ce jour. La malignité la leur inspirait. L'éclat de ses vertus le faisait assez connaître.

Ministres du Seigneur, nous vous faisons aujourd'hui la même demande, mais par un motif bien différent. Nous ne prétendons que vous inspirer un retour et des réflexions salutaires sur vous-mêmes. *Tu quis es?* Qui êtes-vous? Vous vous dites chrétiens, vous en faites profession; mais l'êtes-vous réellement? Votre vie est-elle conforme aux engagements et aux promesses de votre baptême? Revêtus du caractère sacré de disciples de Jésus-Christ, en remplissez-vous les devoirs? *Tu quis es?* Ce qu'il y a de grand dans la profession du christianisme, dit saint Jérôme, ce n'est pas de paraître chrétien, mais de l'être, c'est-à-dire d'en avoir les vertus : *Esse Christianum magnum est, non videri*. De là quel juste sujet de confusion pour nous, en considérant, je ne dis pas les vices et les coupables excès qui déshonorent tout à la fois la raison et le christianisme, mais en examinant nos vertus mêmes, ou ce que nous regardons comme nos vertus. Quel odieux contraste entre ces prétendues vertus et la sainteté du glorieux nom de chrétien. C'est ce qui va faire le sujet de ce discours.

Je ne parle point de ces vertus solides et parfaites que rien sur la terre ne peut ébranler, que l'enfer attaque sans succès, que du haut du ciel Jésus-Christ contemple avec complaisance comme autant de miracles de sa grâce et le fruit précieux de son sang adorable; vertus, hélas! trop rares dans ce siècle malheureux, parce qu'elles ne se trouvent que dans les saints.

Je parle de ces vertus beaucoup plus communes et dès là même très-suspectes, de certaines vertus qu'on voit pratiquer dans le monde, et sur lesquelles tant de chrétiens sont dans d'illusion; en un mot, de ce qu'on appelle les vertus des honnêtes gens du monde et selon le monde. Je dis que ces vertus, dont on se contente et que l'on canonise, l'Evangile les réprouve : parce que ce sont des vertus qu'on peut avoir sans être chrétien, et par conséquent des vertus insuffisantes dans le christianisme; parce que ce sont des vertus avec lesquelles et par lesquelles on croit cependant être chrétien, et, par conséquent, des vertus dangereuses dans le christianisme.

En deux mots : vertus des honnêtes gens du monde, vertus insuffisantes dans le christianisme, c'est le sujet de la première partie; vertus des honnêtes gens du monde, vertus dangereuses dans le christianisme, c'est le sujet de la seconde partie. Implorons le secours de l'Esprit-Saint, par l'intercession de Marie... *Ave, Maria...*

PREMIÈRE PARTIE.

Les vertus d'un chrétien doivent être des vertus surnaturelles et divines, c'est-à-dire des vertus dont la grâce de Jésus-Christ soit le principe et sa vie le modèle; des vertus opposées à la nature qu'elles détruisent, et le triomphe de la religion qu'elles honorent.

Reconnaissons-nous à ces traits les vertus qui font tout le mérite de la plupart des honnêtes gens du monde? Non, ce sont des vertus dont la nature n'est point alarmée, parce qu'elles ne contrarient point ses inclinations; des vertus dont la religion n'est point honorée, parce qu'elles n'en font point sentir la sainteté : en un mot des vertus purement naturelles et humaines; or il est de foi que des vertus purement naturelles ne nous conduiront jamais au salut, qui est une fin surnaturelle; ce sont donc des vertus insuffisantes dans le christianisme.

Qu'il a été court, ce temps heureux où l'homme, maître de ses passions, jouissait tout à la fois de la paix et de l'innocence! Son cœur, formé pour servir de sanctuaire à la vertu, devait la pratiquer sans peine et sans effort. Bientôt, hélas! le péché a troublé ce bel ordre qui devait faire notre gloire et notre bonheur. Une vérité bien humiliante et bien propre à nous faire sentir la corruption de notre nature, c'est que la vertu, je ne dis pas seulement celle qui va jusqu'à l'héroïsme et qui fait les saints, mais celle même qui est absolument essentielle à tout chrétien, trouve dans nous mille obstacles à son établissement. Que de combats n'a-t-elle pas à livrer? Ce n'est, ce semble, qu'à titre de conquête qu'elle vient à bout d'assurer son empire.

La nature, sa rivale et son ennemie implacable, prompt à la prévenir, ne réussit que trop à s'emparer du cœur. Elle s'y établit, elle s'y fortifie, et met tout en œuvre pour se maintenir dans son usurpation. La vertu cherche-t-elle à faire valoir ses droits, se met-elle en devoir d'entrer en possession de son domaine, à quelles frayeurs, à quelles alarmes la nature ne s'abandonne-t-elle pas aussitôt? Malgré ses précautions et tous ses efforts, cette nature perd-elle quelque avantage? elle n'en devient que plus furieuse et plus intraitable. Se sent-elle affaiblir par de nouvelles défaites? comme elle connaît tous les replis du cœur qu'elle a formé, elle y cherche un asile, elle s'y retranche. Se voit-elle sur le point d'y être forcée? elle semble se soumettre et plier, elle demande grâce. L'obtient-elle? elle tâche de réparer en secret ses pertes, et souvent elle n'y réussit que trop bien. La lui refuse-t-on? elle fait un dernier effort et livre avec plus de violence des combats et des assauts, quelquefois, hélas! suivis d'une victoire qu'elle semblait n'avoir plus lieu d'espérer.

De là ces dégoûts et cette horreur secrète, quelquefois même ce découragement dans un pécheur qui veut enfin restituer à la vertu un cœur qu'il lui avait dérobé pour le livrer aux désirs d'une nature corrompue.

De là dans les justes, malgré les heureuses habitudes qu'ils se sont formées, ces difficultés, ces répugnances, ces chutes même, légères à la vérité, mais qui ne leur font que trop sentir que la nature n'est point encore assez soumise, et que, ne pouvant posséder le cœur tout entier, elle cherche au moins à le partager.

De là dans un saint Jérôme, jusqu'au milieu d'un désert affreux, au fond d'un antre obscur et dans un corps exténué par les austerités, ces cris importuns de la nature qui le suivait, qui l'accompagnait dans les horreurs de la solitude, et qui, toujours immolée, semblait toujours renaître.

De là jusque dans un saint Paul, malgré ses travaux apostoliques et tant de faveurs singulières qu'il reçut du ciel, malgré ce crucifiement continu, et cette espèce d'acharnement à contrarier la nature, ces combats intérieurs, ces contrariétés qu'il éprouvait au dedans de lui-même, cette loi du péché dont il se plaignait si amèrement.

Or, chrétiens, pourquoi dans les saints, et dans ceux qui veulent l'être, ces alarmes, ces frémissements, ces révoltes de la nature? C'est que la véritable vertu, étant incompatible avec elle, combat sans cesse ses inclinations; c'est que la vertu propre du chrétien ne règne dans un cœur et ne se perfectionne qu'autant que la nature est soumise; c'est, en un mot, que les victoires de l'une ne se comptent que par les défaites de l'autre. Guerre domestique, guerre personnelle, guerre cruelle et perpétuelle, voilà la vie d'un vrai chrétien, s'écrient tous les saints.

Apprenons de là à connaître les prétendues vertus des honnêtes gens du monde. Comment et par quel endroit attaquent-elles la nature? Vous le savez, elle est si sensible, si délicate, qu'un rien l'épouvante et l'offense. Souvent même elle frémit au nom de certaines vertus que nous admirons dans les vrais chrétiens. Mais les vertus qui font l'honnête homme ne lui ôtent rien de sa tranquillité; c'est qu'elle n'a rien à en redouter. Par un funeste secret que l'amour-propre pouvait seul inventer, elles règnent ensemble dans un même cœur, sans s'alarmer, sans s'inquiéter mutuellement; elles exercent un empire commun, de manière cependant que l'un est dépendant de l'autre; c'est-à-dire que, par une alliance qui doit tourner à son avantage, la nature dans les honnêtes gens du monde se laisse conduire et se soumet en certains points à la vertu, se réservant toujours le droit de modérer celle-ci et de la dominer à son tour, selon que l'exigeront ses intérêts qu'elle ne perd jamais de vue. Ainsi, suivant ce honteux accord, la vertu corrige et retranche ce qu'il y a de trop corrompu, de trop dépravé dans la nature; et la nature adoucit ou rejette à son gré ce qu'il y a de trop austère, de trop gênant dans la vertu.

Pour bien apprécier l'honnête homme du monde, et nous en former une bonne fois une idée juste, suivons ce système et ce plan de conduite que la nature a tracé et que sous ses lois la vertu exécute.

Vous le savez, il n'est que trop ordinaire à l'imagination d'avoir de ces travers, de ces bizarreries, de ces fougues dont on reconnaît le ridicule et le danger quand elle s'est tranquillisée. Or, que prescrit la vertu chrétienne? Elle devrait la contrarier sans cesse, la captiver en tout. L'Évangile exige la douceur,

la condescendance, la patience, la charité la plus parfaite, voilà une de ses lois. Mais c'en serait trop pour la nature, et elle s'y oppose. Ainsi la vertu de l'honnête homme se contente de corriger ce qu'il y a d'outré dans les caprices de l'imagination, et d'ailleurs la laisse en possession de certaines saillies dont le prochain n'a que trop souvent à souffrir.

Vous le savez, les sens sont sujets à porter le trouble dans l'âme, toujours inquiets et empressés à poursuivre ce qui peut les flatter. Or que prescrit la vertu chrétienne? Elle devrait veiller sans cesse sur eux, les tenir dans cette gêne et cette contrainte si nécessaire pour qu'ils ne donnent point entrée au péché. L'Évangile proscriit jusqu'aux pensées, aux désirs, aux regards, aux moindres complaisances criminelles. Captiver ses sens, voilà le devoir d'un chrétien. Mais la nature en souffrirait. Ainsi, se bornant à modérer ce qu'il y a de trop vif et de trop violent dans leurs poursuites, la vertu de l'honnête homme leur permet de se satisfaire en mille occasions.

Vous le savez, le corps, cette portion de l'homme la plus méprisable, et qui cependant voudrait épuiser tous ses soins, est incapable d'avoir honte des excès les plus honteux. Entraîné par le poids de sa corruption, le retenir, c'est lui faire violence; mais l'écouter, c'est souvent se déshonorer. Or, que prescrit la vertu chrétienne? Elle devrait le traiter comme un ennemi auteur de quantité de crimes, ou du moins le complice et l'exécuteur de ceux qu'il n'a pas conçus. L'Évangile ordonne la mortification et la pénitence. Crucifier sa chair, porter sans cesse sa croix, ce n'est qu'à ces titres qu'on peut appartenir à Jésus-Christ. Mais la nature est trop intéressée à le ménager. Ainsi, en lui interdisant des satisfactions qu'il pourrait lui-même payer bien cher, la vertu de l'honnête homme ne lui refuse point ces aises, ces commodités, ces plaisirs qui par leur variété ont toujours de quoi lui plaire, sans jamais le fatiguer.

Vous le savez, souvent l'esprit, à la vue de ses lumières, de ses talents, de ses connaissances, se laisse éblouir, et, ne pouvant cacher la secrète complaisance qu'il a en lui-même, en donne au dehors des marques trop sensibles pour n'être pas aperçues. Or, que prescrit la vertu chrétienne? Elle devrait diminuer à ses yeux son prétendu mérite, ou, s'il est réel, le faire trembler sur le compte terrible qu'il faudra rendre au Juge souverain qui exigera beaucoup de celui à qui il aura plus donné. L'Évangile est une loi d'abaissement et d'humilité; les abjections et les opprobres sont le caractère des disciples de Jésus-Christ. Mais de telles maximes ne sont point du goût de la nature. Ainsi l'esprit continue de se complaire en ses propres perfections, et, au lieu de le rendre plus humble, tout ce que fait la vertu de l'honnête homme, c'est de le rendre plus circospect et plus attentif à éviter le mépris qui suit la trop grande estime de soi-même; c'est-à-

dire que l'orgueil subsiste toujours sous la protection de la nature, et que la prétendue vertu n'en corrige que le ridicule.

Vous le savez, le cœur est insatiable; souvent la cupidité qui le domine lui fait chercher son bonheur où il ne trouve que son supplice. La contrariété de ses inclinations, le dérèglement de ses désirs, l'opposition de ses mouvements excitent dans lui une guerre qui le déchire cruellement. Or, que prescrit la vertu chrétienne? Elle devrait le tourner uniquement vers Dieu qui l'a formé, et qui seul peut le remplir et le calmer; elle devrait l'affranchir de l'esclavage honteux où le tient la nature. Mais, soumise elle-même à cette nature, au lieu de chercher à détruire la cause et le principe de ces divisions, la vertu de l'honnête homme se borne à les rendre moins fréquentes et moins tumultueuses.

Enfin, vous le savez, les passions, outre le trouble et le désordre que leur ardeur et leur impétuosité ne manquent pas de causer, traînent souvent après elles le déshonneur et l'infamie. Or, que prescrit la vertu chrétienne? Elle devrait s'élever hautement contre tous ces monstres, les immoler, ou du moins les enchaîner. Mais la nature, qui les a enfantés, les chérit trop pour y consentir. Tout ce qu'elle permet à la vertu de l'honnête homme, c'est de les rendre moins féroces, et de leur retrancher seulement les satisfactions que la honte et l'opprobre accompagnent.

Ainsi elle ferme à l'ambition ces routes trop obliques où il serait dangereux qu'on la surprît, sans cependant lui interdire mille autres voies un peu plus longues, mais moins périlleuses, et que l'ardeur de parvenir sait bien abréger.

Ainsi elle ôte à la vengeance le fer dont elle voudrait s'armer, et ralentit l'activité du feu qui la dévore, sans cependant lui ôter quantité de moyens de nuire, souvent d'autant plus sûrs et plus efficaces qu'ils ont été médités plus à loisir.

Ainsi elle dépouille l'avarice de cet extérieur hideux qui la rend si méprisable; elle retranche ces usures, ces perfidies, ces voies criantes et illicites, ces trahisons qui la rendent si odieuse, sans cependant l'inquiéter sur tant d'autres moyens cachés d'augmenter sa fortune, sans interrompre le cours de ces acquisitions qui se multiplient avec tant de rapidité, et qui nous font voir dans une seule maison les riches héritages de plusieurs familles.

Ainsi elle tempère l'amertume du fiel et du poison dont l'envie s'abreuve et qu'elle repand avec scandale, sans cependant étouffer ces débits secrets qu'on conçoit à la rue du bien, de la prospérité, des succès du prochain.

Ainsi elle émousse ce qu'il y a de trop aigu et de trop perçant dans les traits que la médisance se plaît si souvent à lancer et qui la rendent redoutable, sans cependant l'inquiéter sur cette critique ingénieuse, sur cette malignité enjouée qui fait l'agrément

des conversations, et qui est le funeste remède aux ennuis qu'on y apporte.

Or, chrétiens, qu'y a-t-il en tout cela qui ne flatte la nature, loin de l'alarmer, et qui ne soit conforme à ses inclinations, loin de les contrarier?

Ce système de conduite tend, il est vrai, à réformer, à changer, à retrancher quelque chose dans la nature et ses inclinations; mais ce changement, cette réforme, ce retranchement ne sont-ils pas un raffinement de délicatesse par lequel on est abondamment dédommagé de quelques avantages légers et souvent sujets à de graves inconvénients? Convenez-en donc : entre les vertus des honnêtes gens et celles des vrais chrétiens la distance est immense.

En effet, pour faire un parallèle bien peu favorable aux vertus dont je prétends vous montrer le vide et le néant, pensez-vous que dans un libertin du siècle la nature soit satisfaite plus agréablement que dans ce que vous appelez un honnête homme du monde?

Quel trouble, quelle agitation dans le premier! quelles suites funestes n'ont pas ses désordres, ses plaisirs tumultueux, ses débauches excessives, cette espèce d'ivresse continuelle dans laquelle il semble plongé? Bientôt ses forces diminuent, son tempérament s'use, sa santé s'affaiblit; il vieillit à la fleur de l'âge, et de honteuses infirmités ne tardent pas à le conduire au tombeau.

Dans le second, au contraire, quelle tranquillité, quelle uniformité de conduite! C'est une vie douce et aisée; point d'occupations, si elles ne sont agréables ou absolument nécessaires. C'est un certain état de médiocrité, dont on sait tirer des avantages préférables à la pompe et à la magnificence des conditions les plus relevées. C'est une suite, un enchaînement de divertissements, de plaisirs qui, recherchés sans trop d'inquiétude, goûtés sans trop d'empressement, font une impression moins vive à la vérité, mais plus durable. C'est un amour de soi-même, attentif, ingénieux à se procurer tout ce qui peut le satisfaire, ou à écarter tout ce qui pourrait l'incommoder, sans cesse occupé à des recherches exquises et délicates sur sa propre personne. Je vous le demande, cette vie si commode, si délicate, si propre à flatter en tout la nature, n'est-ce pas ordinairement celle des honnêtes gens du monde? Comparez maintenant ce repos, cette oisiveté, ces douceurs, ces plaisirs, ces ménagements, à la vie étroite, aux amertumes, aux œuvres pénibles, aux croix que prescrit le christianisme : qu'il y a loin de l'honnête homme au chrétien!

Je ne prétends ici rien outrer, ni former contre tant de prétendus honnêtes gens des accusations fausses et mal fondées. Je pourrais dire : dépouillez ces honnêtes gens de leur naissance, de leur opulence, de leur protection, de la pompe qui les environne, de leurs titres, de leurs équipages, en un mot, dissipez le charme de leur grandeur, et leur titre d'honnête homme s'évanouira; il ne faut qu'un revers pour les remettre à leur

vraie place; je pourrais dire que, dans notre siècle, ce sont moins les vertus bien souvent qui font l'honnête homme, que des vices applaudis; je pourrais montrer l'injustice du préjugé qui confond l'homme d'honneur avec l'homme dont on honore le rang et la dignité; je pourrais faire voir surtout combien il est rare et difficile que, sous certains dehors d'une régularité prétendue, il ne se glisse bien des désordres secrets, qu'on peut dérober aux regards du monde, mais qui n'échappent point aux yeux de Dieu. Non, supposons les honnêtes gens tels qu'ils se piquent d'être. Leurs mœurs sont réglées, je le veux; on n'a à leur reprocher ni libertinage, ni intrigues, ni passions honteuses; leurs amitiés sont innocentes, leurs liaisons honnêtes. Ces belles apparences doivent-elles nous en imposer?

Ah! chrétiens, si l'ange de ténèbres se transforme quelquefois en ange de lumière, pensez-vous que la nature, si souple d'ailleurs et si ingénieuse, ne puisse pas emprunter le langage et prendre le nom de la vertu? Par une erreur semblable à celle d'Isaac lorsqu'il bénit Jacob à la place d'Esau, à ne considérer qu'un certain extérieur, c'est la vertu : *Vox quidem, vox Jacob est* : mais dans la réalité, c'est la nature : *sed manus, manus sunt Esau*. (Gen., XXVII, 22.)

Sans nous arrêter à ces dehors spécieux, remontons jusqu'aux principes et aux motifs de ces vertus. Vertus purement naturelles, où la loi et le christianisme n'entrent pour rien.

L'un, par exemple, est d'un commerce aisé, d'un facile accès, se prête volontiers à obliger le prochain, souvent même le prévient par des offres de service qu'il ne craint point de voir accepter. En un mot, il est officieux, doux, bienfaisant. Est-ce parce que l'Evangile canonise ces vertus : *Beati mites, beati pacifici*? (Matth., V.) Non, c'est que naturellement il se sent porté à les pratiquer. Vertus d'inclination et de caractère.

L'autre s'élève contre les vices, déclame contre les abus, se récrie sur le peu de probité qu'on trouve dans le monde, déplore les désordres qui se sont malheureusement introduits jusque dans les états les plus saints. Est-ce que, comme le prophète, il est embrasé de zèle pour la gloire du Dieu des armées : *Zelo zelatus sum pro Domino exercituum*? (III Reg., XIX, 10.) Non, c'est que naturellement il est inquiet, austère, plein de feu. Peut-être un caractère aigre et misanthrope est-il l'unique source d'un zèle toujours occupé de la réforme des autres, jamais de la sienne propre.

Celui-ci, dans le barreau, ne sait ce que c'est que d'opprimer l'innocence lorsqu'elle est jointe à la pauvreté, et de faire triompher l'iniquité soutenue par les richesses. Sans acception de personne, sans distinction du riche et du pauvre, il prononce des arrêts toujours conformes aux règles de la plus exacte justice. Est-ce pour imiter autant qu'il est en lui le Juge des vivants et des morts, qui décidera du sort de l'univers, selon l'é-

quite la plus inflexible : *Judicaturus est orbem in equitate*? (Act., XVII, 31.) Non, c'est que naturellement plein de droiture, il est ennemi de tout ce qui lui est opposé.

Celui-là, dans le négoce, ignore tous les détours qu'a inventés et qu'emploie la cupidité. Si sa fortune s'avance avec trop de lenteur, il est bien éloigné de la précipiter, et de grossir ses richesses par un gain illégitime. Est-ce parce que l'Ecriture nous apprend qu'une balance infidèle est une abomination aux yeux de Dieu : *Statera dolosa est abominatio apud Dominum*? (Prov., XI, 1.) Non, c'est que naturellement il est de ces gens rares dans le monde qui ont horreur d'une fourberie, quand même elle devrait être éternellement ignorée.

Que le public honore de ses louanges de pareilles vertus, j'y consens : mais tout leur mérite et toute leur récompense se borne à cette vie, parce qu'elles n'ont leur principe que dans la nature. Ce sont des chrétiens, et non pas seulement des hommes que la religion demande. Si Dieu pouvait se contenter de ces vertus, pourquoi la Sagesse incréée, le Saint des saints s'est-il montré aux hommes? Hé quoi! pouvons-nous leur dire, comme le Sauveur du monde, les païens ne faisaient-ils pas tout ce que vous faites? La raison humaine, la morale des philosophes de l'antiquité n'a-t-elle pas été bien au delà? Fallait-il donc qu'un Dieu ensanglantât le Calvaire pour y faire germer des vertus encore moins parfaites que celles dont retentirent les écoles des sages du paganisme, et qui brillèrent dans les Platon et les Socrate?

Que serait-ce, chrétiens, si je dévoilais ici à vos regards tant de motifs honteux qui animent la plupart des vertus que vous admirez? Vertus d'intérêt, de coutume, de politique, de bienséance, d'appareil et de montre. Moins touché de la vraie vertu que de son éclat, pourvu qu'il fasse illusion, l'amour-propre n'en cherche pas davantage. Mais bornons un détail qui serait infini, et concluons que toutes les vertus réunies des honnêtes gens que le monde canonise, de ces élus du siècle, comme les appelle saint Augustin, ne formeraient pas un vrai chrétien. Vertus dont la nature n'est point alarmée, parce qu'elles ne contrarient pas ses inclinations; vertus dont la religion n'est point honorée, parce qu'elles n'en font point sentir la sainteté.

Dans les différentes instructions que le prince des apôtres donnait aux premiers fidèles, il leur recommandait surtout de donner par leur conduite du crédit à leur foi, d'annoncer par leurs œuvres, encore plus que par leurs paroles, la sainteté de celui qui du sein des ténèbres les avait appelés à la lumière. Il les exhortait à remplir constamment tous les devoirs que leur imposait la religion sainte qu'ils avaient embrassée, afin que les nations qui en seraient témoins glorifiasent le Dieu qu'ils adoraient : *Ut... ex bonis operibus vos considerantes glorificent Deum*. (1 Petr., II, 12.)

De là, dans ces jours glorieux de l'Eglise naissante, où elle ne comptait que des saints au nombre de ses enfants, les progrès rapides et les conquêtes si surprenantes de la religion. Jugeant de sa sainteté par les vertus qui éclataient dans ceux qui la professaient, on voyait des peuples superstitieux renverser et briser les indignes objets de leur culte sacrilège; des sages orgueilleux s'humilier et reconnaître que leur sagesse n'était que folie; des mondains voluptueux se détacher du monde et renoncer à leurs coupables plaisirs; des grands présomptueux se soumettre, se dépouiller du faste de leur grandeur, et après avoir accredité le vice par leurs funestes exemples, honorer la religion par la sainteté et l'héroïsme de leurs vertus.

En vain l'enfer, alarmé sur les pertes dont il était menacé, mit tout en œuvre pour triompher de ces premiers héros du christianisme, ou du moins pour intimider ceux qui, ne pouvant leur refuser leur admiration, se sentiraient portés à les imiter. Tranquilles devant les tyrans, intrépides sous le glaive des bourreaux, insensibles en quelque sorte au milieu des flammes, ils rendirent leur foi respectable aux auteurs de leurs supplices, et les témoins de leurs combats devinrent souvent les imitateurs de leurs vertus.

Ainsi, sans cependant être mis à de si rudes épreuves, mais disposés à les subir, voyons-nous encore dans notre siècle, malgré sa corruption, des observateurs fidèles de la loi évangélique honorer la religion, et en faire sentir la sainteté par des vertus qu'elle anime, et qu'elle seule peut inspirer. Mais est-ce parmi les honnêtes gens du monde que nous les trouverons, eux dont toute la vie n'est tout au plus qu'un christianisme mitigé? Si quelquefois se ressouvenant qu'ils sont chrétiens, et que l'Evangile devrait être la règle de leur conduite, ils se mettent en devoir d'en pratiquer les vertus, que de réserves, que d'adoucissements, que de restrictions et de tempéraments!

Tantôt, par une interprétation illusoire, on confond le précepte avec le conseil; tantôt, par une restriction mal entendue, on se figure que la loi n'oblige point dans les circonstances où l'on se trouve; enfin, avec un respect apparent pour cette loi sainte, on vient à bout d'en éluder toute la force, toute la sévérité. Ainsi, comme l'hérétique déshonore la religion, lorsque, voulant la réformer dans ses dogmes, il porte atteinte à l'intégrité de sa foi, l'honnête homme la dégrade par ses vertus, en altérant la pureté de sa morale. L'Evangile n'a point changé; malheur à nous, si nos mœurs ne sont plus les mêmes que dans les beaux siècles de l'Eglise!

Ah! chrétiens, si l'Evangile, à la naissance du christianisme, n'avait fait éclore que de pareilles vertus, l'enfer ne se serait pas déchaîné contre lui avec tant de violence; ou, s'il eût mis le fer et le feu dans les mains des tyrans, au lieu de ce nombre presque infini de glorieux défenseurs de la foi, on n'aurait vu qu'une multitude de lâches déses-

teurs. Ces prétendus vertueux auraient-ils seulement osé soutenir les regards des persécuteurs d'un Evangile dont ils ne cherchent qu'à adoucir les rigueurs? Interrogés sur leur foi par des ennemis du nom chrétien, auraient-ils confessé avec courage des vérités qu'ils croient si faiblement?

En effet, quoi de plus commun parmi eux qu'une pernicieuse indifférence pour tout ce qui regarde la religion? Quelle froideur mortelle, quelle indigne neutralité, quel affreux tolérantisme sur tout ce qui touche ses intérêts! L'incrédule et l'hérétique osent, en leur présence, attaquer impunément les mystères les plus respectables et les dogmes les plus sacrés; on déchire cruellement le sein de l'Eglise: ne point prendre de parti, est encore une des vertus de l'honnête homme.

Je dis plus, et plutôt au Ciel que je ne fusse point autorisé à le dire! dans ce siècle malheureux, où l'incrédulité fait de si funestes ravages, est-il rare de voir le titre de fidèle séparé de celui d'honnête homme? Je veux dire que, parmi ce qu'on appelle honnêtes gens du monde, il en est plusieurs qui excellent dans la foi, et dont la religion est très-équivoque. Cependant ils ne perdent rien de leur réputation, parce que, remplissant à l'extérieur les devoirs ordinaires du chrétien, ils ont de plus quelques vertus morales dont on se laisse éblouir; vertus, je le répète, incapables de procurer à la religion la gloire qui lui est due, puisqu'elles parlent d'un principe qui lui est absolument étranger. Par conséquent, vertus insuffisantes dans le christianisme. J'ajoute, vertus même dangereuses: c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Se perdre tandis qu'on croit se sanctifier, être une occasion de scandale tandis qu'on croit édifier, c'est là, sans doute, chrétiens, un état bien dangereux. Or, tel est le double danger qui naît ordinairement des vertus des honnêtes gens du monde: danger d'illusion pour eux-mêmes; danger de séduction pour le prochain.

Les vertus les plus pures ne sont pas toujours à l'abri de l'illusion. La nature et l'amour-propre, féconds en subterfuges, en altèrent quelquefois la pureté. L'esprit de l'homme, souvent même l'esprit de mensonge se glisse jusque dans les opérations de l'esprit de Dieu. Mais, du moins, dans une âme fidèle l'illusion ne tombe d'ordinaire que sur ce qui est accessoire à la vertu, sans toucher à ce qu'il y a d'essentiel. Ce qui fait, au contraire, trembler pour l'honnête homme du monde, et ce qui doit le faire frémir lui-même, c'est qu'il pèche dans le principe, et que l'illusion qui le séduit tombe, non pas sur ce qui n'est qu'accidentel à la vertu, mais sur la vertu même.

Ne perdez point de vue la vérité que nous avons prouvée, que les vertus des honnêtes gens du monde sont des vertus insuffisantes dans le christianisme. Ce principe supposé, il est évident que se borner à ces prétendues

vertus, c'est donner dans l'illusion la plus funeste. N'est-ce pas cependant à quoi l'on se borne ? Tout ce qu'on envisage au delà est regardé comme de surérogation. On l'abandonne à la ferveur des âmes saintes ; on ne se propose pas de courir avec un pieux et saint empressement dans la voie des commandements de Dieu ; on veut seulement, et l'on croit y marcher, tandis qu'on s'égare malheureusement dans une route tout opposée. L'Esprit-Saint nous l'apprend : *Il est une route qui semble conduire à la vie, et qui n'aboutit qu'à la mort : « Est via quæ videtur homini justa, novissima autem..... deducunt ad mortem. (Prov., XIV, 12.)* De là ce calme trompeur, cette effrayante sécurité dans laquelle on vit.

Un chrétien vigilant et qui donne tous ses soins à l'affaire importante du salut ; un religieux séparé du monde et qui porte toute l'austérité d'une règle mortifiante ; un solitaire caché dans la retraite et qui s'est enseveli dans le creux des rochers ; un apôtre même ravi jusqu'au troisième ciel, tremblent et craignent d'être réprouvés. L'honnête homme du siècle, au contraire, jouit du calme le plus profond et de la paix la plus inaltérable, comme si les sentiers étroits de la vertu s'élargissaient pour lui ; comme si la route pénible du ciel s'aplanissait sous ses pas. Contre l'avertissement de l'Apôtre, qui nous recommande de travailler à notre salut avec crainte et tremblement, il est aussi tranquille que s'il était assuré de remplir la mesure des mérites que Dieu exige de lui, ou que s'il lui avait été révélé que le ciel sera infailliblement son partage.

Dans cette espèce d'insensibilité, la grâce vient-elle à exciter quelquefois dans son cœur un trouble salutaire, le Seigneur fait-il entendre ces trop justes reproches : Malheureux qu'un fantôme de vertu éblouit, vous vous flattez d'être riche en mérites : fausement persuadé que vous êtes pourvu de cette portion de biens nécessaires pour acheter l'héritage céleste, vous croyez n'avoir pas besoin d'en acquérir davantage : *Dicis, Quod dives sum... et nullius egeo* ; hélas ! vous ignorez qu'avec ces prétendus mérites et vos vertus imaginaires, vous êtes dans la plus affreuse indigence, et plongé dans un aveuglement funeste : *Et nescis quia tu es... et pauper et cæcus et nudus* ; vous donnez, il est vrai, quelques signes extérieurs de vie, mais vous êtes à mes yeux comme si vous étiez déjà mort : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es (Apoc., III, 1, 17)* : quel est le fruit de ces avertissements de la grâce et de ces reproches intérieurs ? Le charme reste toujours ; on regarde ces trop justes alarmes comme ces vaines frayeurs qu'éprouvent des âmes scrupuleuses et trop timorées : on se rassure sur son innocence prétendue, et comme on n'aperçoit pas la différence qu'il y a entre une vraie et une fausse vertu, par une erreur toute semblable on ne distingue point le langage de la grâce qui effraye avec raison, de celui d'une imagination qui s'alarme mal à propos.

Pour mettre dans un plus grand jour encore une vérité dont il est si important que vous soyez bien convaincus, et pour vous faire mieux sentir tout le danger de votre illusion, j'avance une proposition qui n'est, hélas ! que trop vraie, et que l'Esprit-Saint justifie lui-même : c'est qu'un honnête homme du monde trouve souvent dans ses vertus mêmes de plus grands obstacles à son salut, qu'un libertin n'en trouve dans ses désordres. Il est moins coupable, il est vrai, quoiqu'il le soit assez pour se perdre ; mais aussi il est plus exposé à ne pas apercevoir le danger dans lequel il vit.

Oui, dans un de ces heureux moments où les passions se taisent, souvent un homme qui mène une vie licencieuse fait un retour sérieux sur lui-même. Eclairé, pressé, touché par la grâce, il réfléchit sur sa conduite, il prête enfin une oreille attentive aux cris d'une conscience chargée de crimes ; il jette un regard sur l'affreux spectacle que lui présente son intérieur ; il y aperçoit l'ambition avec ses intrigues, la jalousie avec ses fureurs, la vengeance avec ses cruautés, la calomnie avec ses noirceurs, la débauche avec ses excès, tant d'autres dérèglements si familiers à ceux qui ont eu le malheur de s'éloigner entièrement de Dieu. Quoi donc ! s'écrie-t-il alors rempli d'effroi et saisi d'horreur, quoi ! c'est dans mon cœur que se sont formés tant de monstres ; il a été leur berceau, et il est encore leur demeure ? Ah ! s'il faut être esclave, j'aime mieux encore l'être de mon Dieu que de ces tyrans impitoyables qui me déchirent tour à tour. La pénitence a-t-elle plus de rigueurs que leur empire intolérable ? N'ai-je pas moi seul commis plus de crimes que plusieurs solitaires n'en pourraient expier par leurs austérités ? Ainsi le Publicain à l'entrée du temple, touché d'un repentir amer, se condamnait lui-même, et fléchissait la colère du Seigneur irrité contre lui : *Deus, propitius esto mihi peccatori. (Luc., XVIII, 13.)*

Quels sont au contraire les sentiments d'un honnête homme du monde, si jamais il vient à rentrer en lui-même ? Trouve-t-il dans l'examen de sa conduite la matière d'une juste confusion ? Ne se croit-il pas plutôt obligé de se précautionner contre une certaine complaisance que ne manque pas d'exciter une discussion, qui, selon lui, ne peut tourner qu'à sa gloire et à sa consolation ? Sur quoi tombent ses regards ? Est-ce sur cette aversion pour la solitude et la retraite qu'il ne regarde que comme une source féconde de dégoûts et d'ennuis ? Est-ce sur cet empressement à se faire remarquer dans le monde, dont il cherche l'estime avec ardeur, comme il en redoute souverainement le mépris ? Est-ce sur cette délicatesse, cette sensibilité qui le rendent si vif sur le point d'honneur ? Est-ce sur cette horreur extrême de tout ce qui gêne l'esprit ou qui mortifie les sens ? Est-ce sur ce jeu immodéré, sur tant de visites inutiles, sur tant de conversations toutes profanes, sur

cet éloignement de la prière, sur ce peu d'assiduité à s'approcher des sacrements, sur l'omission de tant d'autres devoirs imposés au chrétien? autant de points essentiels sur lesquels il n'a que trop souvent des reproches à se faire! Non, ce n'est point sous ces rapports qu'il se considère.

D'autres objets se présentent à ses yeux. C'est une certaine probité qui dans lui est moins une vertu acquise qu'un don de la nature; ce sont certains principes d'honneur qu'ont fait germer dans son cœur des parents plus attentifs à le former pour le monde par une éducation honnête, qu'à le conduire à Dieu par des leçons de piété et de religion; c'est un certain éloignement de ces vices grossiers, de ces excès honteux, de ces désordres écriants qu'il condamne moins parce qu'ils outragent un Dieu infiniment saint, que parce qu'ils choquent la raison, et qu'ils déshonorent aux yeux des hommes; c'est un certain fonds de bonté et d'humanité qui s'attendrit aisément sur les misères du prochain, mais qui souvent se borne au sentiment sans passer jusqu'aux effets; c'est une droiture, une franchise ennemie du mensonge et de la duplicité, mais qui manquera quelquefois ou d'adoucir certaines vérités dures et mortifiantes, ou de taire certaines particularités qui touchent à l'honneur du prochain; ce sont enfin certaines bonnes qualités de l'esprit et du cœur, qui font dans une ville un bon citoyen, dans le commerce de la vie un bon ami, dans une famille un bon père, un époux fidèle, mais qui toutes seules ne font point et ne pourraient jamais faire un bon chrétien: parce que, pour être tel, il faut quelque chose de plus que ce que donne la nature, que ce qu'inspire une sèche philosophie, que ce que dicte la raison.

Encore une fois le paganisme ne nous offre-t-il pas de pareilles vertus, et des vertus encore plus parfaites? *Nonne et ethnici hoc faciunt?* (Matth., V, 47.) N'a-t-il pas eu des juges intègres, des caractères heureux, des âmes compatissantes, des amis fidèles, des cœurs nobles et désintéressés, des citoyens pleins de zèle et de courage, des femmes de la régularité la plus parfaite et d'une conduite irrépréhensible? Leurs vertus rapprochées de celles des honnêtes gens de notre siècle auraient peut-être de quoi les confondre: *Nonne et ethnici hoc faciunt?* Voilà pourtant ce dont l'honnête homme croit pouvoir se contenter; voilà en quoi consistent les mérites qu'il a à présenter au souverain Juge; voilà ce qui l'entretient dans une sécurité dont les suites sont souvent plus dangereuses que ne l'est un libertinage ouvert et déclaré; en un mot, séduit par un calme trompeur, il vit sans pratiquer, sans connaître même les vertus vraiment chrétiennes, et meurt sans avoir pensé qu'il a vécu coupable.

Mais qu'on! direz-vous, ce fonds de probité, de droiture et d'humanité, ce naturel heureux, ces inclinations nobles et généreuses, tant de bonnes qualités ne sont-elles pas

autant de dons de la bonté divine? Oui, sans doute, chrétiens, et ces dons méritent toute la reconnaissance de ceux qui les ont reçus. Mais il ne faut pas s'en former une autre idée que celle que Dieu en a lui-même; il ne faut ni les estimer ni en juger autrement que Dieu les estime et en juge lui-même; c'est-à-dire qu'on ne doit les regarder que comme des dispositions naturelles qui peuvent conduire à la vraie vertu, comme des grâces éloignées qui en facilitent la pratique, comme une voix intérieure qui en rappelle habituellement le souvenir, et qui avertit sans cesse qu'on est né pour elle.

En juger autrement, c'est confondre la fin avec des moyens qui ne sont même qu'éloignés; c'est s'imaginer qu'on marche dans la carrière du salut, tandis que l'on n'a encore que ce qui en rend l'entrée plus facile; c'est, par une espèce de pélagianisme, élever la nature aux dépens de la grâce, et mettre, entre des mérites purement naturels et une récompense surnaturelle, une proportion qui ne fut jamais et qui ne saurait y être: en un mot, c'est, par une illusion bien déplorable, s'exposer à un danger d'autant plus grand de ne parvenir jamais à la vraie vertu, que naturellement on en approche davantage.

Je dis qu'on en approche davantage; oui, l'honnête homme peut, sans presque aucune violence, ce qui exige de tant d'autres les efforts les plus héroïques. Il est des hommes qui paraissent nés avec des inclinations absolument opposées à la vertu; chaque pas qu'ils font dans la voie du salut est marqué par une victoire. Vicieux en quelque sorte par nature, ils ont à lutter sans cesse contre eux-mêmes. Ce n'est que par des sacrifices multipliés, sans fin, qu'ils peuvent devenir vertueux. Le ciel est véritablement pour eux une place forte qu'il faut emporter d'assaut.

Plusieurs cependant, malgré tant d'obstacles et de répugnances, entrent dans les sentiers de la vertu courageusement, y marchent constamment, arrivent au terme heureusement, tandis que l'honnête homme, qui pourrait, pour ainsi dire, aller au ciel sans effort, s'arrête honteusement. Il n'a qu'un pas à faire pour arriver où les autres ne parviennent qu'après bien des fatigues; mais plus il lui est aisé de faire le pas, plus il est coupable en ne le faisant point; par conséquent, plus son illusion est grande, lorsqu'il se persuade qu'il n'est point nécessaire.

Ainsi, au lieu d'être une source de mérites dignes des récompenses du souverain Juge, ces vertus deviennent, dans l'honnête homme qui s'y borne, une matière de condamnation; d'autant plus qu'au danger d'illusion pour lui, se joint un danger de séduction pour le prochain.

Vous le savez, tout chrétien est indispensablement obligé d'être, pour le prochain, un objet d'édification. Rien de plus expressément marqué dans l'Evangile. Mais comment l'honnête homme du monde remplit-il ce devoir? J'ose le dire, ses prétendues vertus sont peut-être plus dangereuses que les

excès coupables du libertinage. Une vie licencieuse révolte et attire plus de censeurs que d'imitateurs; une conduite sage et réglée à l'extérieur forme une séduction presque inévitable; c'est une fausse lumière qui égare ceux qui se laissent surprendre à son apparence trompeuse.

Combien de chrétiens, ou pressés de mener une vie plus régulière, ou tentés de se relâcher dans la pratique des vertus chrétiennes, trouvent dans la conduite des honnêtes gens du monde qu'ils ont devant les yeux, un prétexte, les uns pour reculer, les autres pour ne point avancer ! A quoi bon, disent-ils, nous engager dans des routes si peu fréquentées ? Qu'un religieux séparé du monde tende à la perfection, il le peut, il le doit même, puisqu'il s'y est solennellement engagé; mais nous, qui n'avons point pris de tels engagements, bornons-nous à l'essentiel de la loi. Séparons-nous de ce monde corrompu où l'on voit régner un esprit de libertinage et d'irréligion, de ce monde frappé des plus terribles anathèmes, et contentons-nous de suivre les traces de tant d'honnêtes gens qui désapprouvent et condamnent hautement ses désordres et ses excès. Evitons également et le scandale de l'impunité et l'indiscrétion d'une vertu outrée et excessive; ayons de la religion, mais comme il convient à un honnête homme d'en avoir, c'est-à-dire ne vivons ni en impiétés ni en dévots.

Ainsi, ne se figurant dans la vertu rien au delà de ce qu'ils aperçoivent dans les honnêtes gens du monde, ils se permettent, à leur exemple, les amusements, les abus même que le monde autorise, et ne s'en interdisent que les désordres. De là on renvoie la dévotion et la sainteté à ceux qui ont renoncé au monde par état; comme si vivre saintement n'était pas une obligation également essentielle à tous les disciples de Jésus-Christ; comme si l'Evangile n'était pas le même pour tous. N'est-ce pas ainsi, chrétiens, que vous avez souvent raisonné vous-mêmes, sans apercevoir le danger d'une erreur qu'il est important de dévoiler ici à vos yeux ?

Oui, la source de votre erreur, c'est qu'au lieu de peser à la balance du sanctuaire les vertus de ces honnêtes gens dont vous vous êtes proposé l'exemple, dont vous vous êtes fait gloire d'augmenter le nombre, au lieu de confronter ces vertus avec l'Evangile, pour les apprécier selon leur juste valeur, vous vous êtes contentés de les opposer à certains vices honteux et grossiers; comme si dans ce contraste, l'intime des uns donnait de la réalité au mérite apparent des autres; c'est que, sachant que tout vrai chrétien est honnête homme, vous semblez croire aussi que tout honnête homme est un vrai chrétien; comme si on ne pouvait pas se conduire par des principes et des motifs purement humains, tels qu'en présente la raison, et, par conséquent, être honnête homme, sans cependant agir par des principes et des motifs surnaturels, tels qu'en fournit la religion,

et, par conséquent, sans être chrétien. C'est que, distinguant mal à propos l'honnête homme du mondain, vous avez regardé l'un comme un réprouvé, et l'autre comme un prédestiné; comme si le titre de mondain et celui d'honnête homme ne pouvaient pas se réunir dans la même personne; comme si certains vices du premier étaient incompatibles avec les prétendues vertus du second; en un mot, comme si on devait restreindre le nom de mondain à une troupe de gens sans probité, sans conscience, sans religion.

Non, les anathèmes de Jésus-Christ, ces arrêts foudroyants qu'il a prononcés contre le monde, ne condamnent pas seulement, comme vous aimez à vous le persuader, ces hommes corrompus dont les excès font rougir, et qui ne composent, après tout, qu'une partie du monde, la plus coupable à la vérité, mais qui n'est pas, à beaucoup près, la plus nombreuse : ils regardent aussi cette multitude à laquelle vous ne craignez pas de vous joindre, et dont vous ne croyez point devoir vous séparer, ces honnêtes gens dont vous nous vantez les vertus, cette partie du monde la plus étendue sans contredit, et certainement trop grande pour être renfermée dans le petit nombre des élus.

Ils regardent ces lâches chrétiens qui, tenant un milieu entre les vices qui dégradent l'homme et les vertus qui l'élevaient au-dessus de lui-même, ressemblent à ces Israélites qui, ne paraissant, ni dans Samarie, pour brûler devant d'infâmes idoles un encens sacrilège; ni dans Jérusalem, pour présenter au vrai Dieu le juste tribut de leurs vœux et de leurs hommages, se contentaient d'aller offrir, sur les montagnes, des sacrifices que le Ciel n'agréait pas.

Ils regardent ces chrétiens faibles qu'on ne voit point à la vérité se confondre parmi ceux qui sont ouvertement et sans pudeur les esclaves du démon, mais qu'on ne voit point non plus grossir le petit nombre des vrais enfants de Dieu. Ils regardent ces demi-chrétiens également éloignés d'insulter aux abaissements de Jésus-Christ, et de les imiter; ces chrétiens imaginaires, comme les appelle saint Jérôme, qui, n'examinant guère ce que l'Evangile approuve ou condamne, pensent n'avoir rien à se reprocher, pourvu qu'ils n'aient point agi contre les lumières de leur raison, et contre les règles que prescrit une certaine probité. Je vous le demande, à ces traits pouvez-vous méconnaître ce qu'on appelle les honnêtes gens dans le monde ? Et, des lors, n'est-il pas évident que, malgré leurs prétendues vertus, ils font partie de ce monde condamné et déjà réprouvé dans l'Evangile ?

Leurs vertus sont assez apparentes pour qu'ils se rendent à eux-mêmes le témoignage d'être vertueux, pour en avoir la réputation dans le monde, et s'attirer des imitateurs; mais vertus trop naturelles, trop selon le goût du monde, trop peu conformes à l'Evangile pour avoir devant Dieu le mérite d'être chrétiens, et pour l'être véritablement.

De là, vertus dangereuses dans le christianisme, parce qu'elles sont pour eux-mêmes la cause d'une funeste illusion, et, pour ceux qui en sont les témoins, la matière d'une fatale séduction.

Tel est, chrétiens, le jugement que vous serez forcés d'en porter au terrible moment de la mort, moment qui dévoile toutes les erreurs et dissipe tous les préjugés. Lorsque l'Arbitre suprême qui pèse les justices des hommes, et qui n'écrit dans le livre de vie que les noms de ceux qui ont pratiqué ce qui est écrit dans celui des Evangiles, viendra vous demander les fruits du sang qu'il a répandu pour vous, quelle sera votre confusion et votre désespoir de n'avoir à lui présenter qu'un vain titre d'honnête homme? Ah! que cette probité sur laquelle vous vous rassurez maintenant sera d'un faible secours contre les trop justes frayeurs dont vous serez saisis; convaincus du néant de ces vertus dont vous croyez pouvoir vous contenter, vous vous condamnerez vous-mêmes; vous préviendrez la sentence d'un Juge qui, ayant paru sur la terre pour vous servir de modèle, décidera de votre sort éternel sur la conformité que vous aurez eue avec lui.

Combien de victimes infortunées maintenant ensevelies dans les flammes de l'enfer ont été regardées comme d'honnêtes gens, et l'étaient, en effet, à raisonner selon vos idées; vous les canonisez, et Dieu les a réprouvés. Si vous craignez d'aboutir au même terme, ne marchez pas par la même route, épargnez-vous un repentir infructueux et un désespoir éternel. Regardez toute vertu qui n'est pas marquée au sceau de l'Evangile comme une vertu insuffisante, comme une vertu même dangereuse dans la religion que vous avez le bonheur de professer.

Travaillez sérieusement à former, à perfectionner dans vous, non pas seulement l'honnête homme, mais l'homme chrétien. Si l'esprit de Jésus-Christ crucifié n'anime vos vertus, si la foi ne les vivifie, malgré les vains applaudissements dont un monde aveugle les honore, ce ne sont que des vertus imaginaires, des vertus mortes et sans aucune utilité pour le ciel. Les vertus formées sur l'Evangile sont les seules que le Dieu de l'Evangile couronne; ce n'est que par ces vertus propres du véritable chrétien que nous pouvons obtenir les récompenses promises à ceux qui auront soutenu dignement un si glorieux titre... Je vous les souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

Pour le IV^e Dimanche de l'Avent.

SUR LE DÉLAI DE LA CONVERSION.

Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus. (Luc., III, 4.)

Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers.

Ils approchent, ces saints jours, ces jours de salut et de bénédiction, ces jours destinés

à nous rappeler la mémoire du plus grand, du plus ineffable bienfait que des créatures aient pu recevoir de leur Créateur; ces jours, en un mot, consacrés à célébrer la naissance d'un Dieu Sauveur. L'Eglise nous adresse par la voix de ses ministres les mêmes paroles que le saint Précurseur fit entendre aux députés de la Synagogue: *Parate viam Domini*, préparez la voie du Seigneur; c'est-à-dire, préparez à Jésus-Christ la voie de votre cœur, en écartant tous les obstacles qui pourraient lui en fermer l'entrée.

Ces obstacles, ce sont les péchés qui nous souillent, et qu'il faudrait expier par la pénitence; les passions qui nous agitent et nous transportent, et qu'il faudrait soumettre à la religion; cette vie toute mondaine qui nous perd, et qu'il faudrait régler sur l'Evangile: en un mot, pleurer et expier nos crimes, combattre nos passions, changer de vie, nous convertir sincèrement, voilà l'unique moyen de préparer à Jésus-Christ la voie de nos cœurs et de rendre droits ses sentiers: *Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus*.

Ne différez donc plus l'ouvrage si important de votre conversion. Revenez à votre Dieu dans la sincérité de vos cœurs. Il n'attend que votre retour pour vous combler de ses faveurs les plus signalées. Mais devez-vous compter sur cette miséricorde, vous, pécheurs, qui différant de jour en jour l'ouvrage si important de votre conversion, ne répondez aux soins tendres de votre Dieu que par des froideurs, à ses grâces que par votre dureté, à ses poursuites que par vos rebuts, à ses empressements que par vos délais? Vous vous flattez de rentrer un jour dans les voies du salut; mais comment? En vous en éloignant toujours de plus en plus. Fausse contiance, indigne présomption, aveuglement funeste que je me propose aujourd'hui de détruire. Qu'il est à craindre qu'après avoir rejeté et méprisé toutes les recherches d'un Dieu aimable, on ne trouve plus qu'un Dieu juste et vengeur! *Quæretis me, et non invenietis... et in peccato vestro moriemini. (Joan., VII, 34; VIII, 21.)* Pour le pécheur qui diffère sa conversion, ce n'est plus une menace, c'est un arrêt.

Je ne crains point de le dire, chrétiens, le pécheur qui diffère de se convertir n'a nulle raison d'espérer qu'il se convertira un jour; il a toutes sortes de raisons de craindre de ne se convertir jamais; c'est-à-dire, qu'il est très-incertain s'il se convertira, qu'il est presque certain qu'il ne se convertira pas. Or, dans une affaire aussi importante que le salut, se rassurer sur une incertitude, espérer contre une espèce de certitude, n'est-ce pas l'aveuglement le plus pitoyable? Je ne vous demande, pour vous en faire convenir, qu'un retour sérieux sur vous-mêmes, et sur les principes de notre religion.

Au reste, ne croyez point que cette matière ne regarde que les grands pécheurs. Il est bien peu de chrétiens à qui la conscience ne reproche rien, à qui depuis longtemps elle ne demande quelque sacrifice, et ce sa-

crifice dont ils sentent la nécessité, sinon pour leur salut, du moins pour leur perfection, ils le diffèrent de jour en jour, le renvoient peut-être au temps de la mort.

Dieu de lumière, Dieu de force et de bonté, venez dissiper les ténèbres dans lesquelles gémissent tant d'âmes infortunées, venez briser les fers qui les retiennent captives, pénétrez-les d'une crainte salutaire. C'est la grâce que je vous demande par l'entremise de Marie..... *Ave, Maria.*

Différer de se convertir, c'est consentir à vivre dans le péché; c'est-à-dire consentir à vivre privé de la grâce et de l'amitié de Dieu, ennemi de Dieu, accablé de sa haine, dépouillé de tous les biens surnaturels qui donnaient droit à la gloire, ne produisant que des œuvres mortes et sans aucune utilité pour le ciel, ayant perdu le précieux titre d'enfants de Dieu, d'héritiers de Jésus-Christ, de temple de l'Esprit-Saint; en un mot, c'est consentir à donner la mort à l'âme, et à la rendre digne de l'enfer. N'est-ce pas déjà un malheur effroyable, s'il vous reste encore des principes de religion?

Mais consentir à vivre dans le péché, c'est s'exposer à y mourir; c'est-à-dire à porter pour toute une éternité la tache honteuse du péché sans pouvoir l'effacer jamais; plus de retour vers Dieu, plus d'espérance d'avoir part à ses récompenses immortelles. C'est alors que le péché paraîtra dans toute sa difformité. Plus de passions qui le déguisent, plus de faux biens qui cachent sa honte, plus de prétextes qui l'affaiblissent, plus de préjugés qui l'ennoblissent, plus d'illusions qui lui prêtent des charmes. Il paraîtra seul, sans accompagnement, et entraînera pour toujours avec lui dans les abîmes de l'éternité l'âme malheureuse qui lui sera attachée, et comme enchaînée. En faudrait-il davantage pour prouver l'aveuglement pitoyable du pécheur qui diffère de se convertir? Le crime pendant sa vie, l'enfer après sa mort: quel funeste partage, quelle cruelle perspective!

Mais examinons les raisons sur lesquelles vous aimez à vous rassurer; il suffira d'exposer simplement les principes sur lesquels vous agissez, pour vous en montrer la témérité et la fausseté.

Non, sans doute, nous dites-vous, je n'ai point renoncé à mon salut. Il viendra enfin un temps plus favorable et plus propre à la pénitence; le Dieu de bonté et de miséricorde m'accordera la grâce de briser mes chaînes; et ma volonté plus affermie me tirera enfin du triste état dont je gémis moi-même.

Voilà donc sur quoi vous vous rassurez; et c'est ce qui me fait trembler pour votre salut. Les châtimens les plus terribles réservés pour les pécheurs dans les trésors de la colère du Tout-Puissant, les feux de l'enfer allumés par son souffle vengeur, tels sont les objets effrayants que la foi opposait à vos désordres. Au milieu des troubles, des alarmes, des craintes les plus vives, des agitations salutaires que ces objets auraient

excités dans votre âme, il vous aurait été impossible de goûter dans le crime une paix trompeuse. Un état si violent vous aurait réveillés peut-être; mais, hélas! cette dernière ressource est désormais inutile; par le projet d'une conversion à venir, l'amour-propre a trouvé le funeste secret d'apaiser vos frayeurs, d'allier le crime et la paix, le péché et la religion, de vous rendre tout à la fois chrétiens, pécheurs et tranquilles.

Affronter sans pudeur les risques d'une éternité malheureuse, c'est une audace téméraire, un parti furieux que la raison et la religion vous interdisent également; vous appliquer avec courage à l'affaire de votre salut, c'est une entreprise pénible, un travail mortifiant pour la nature, que rejettent vos passions et votre faiblesse. L'espérance et le faible désir de se convertir un jour, c'est comme une espèce de parti mitoyen qui, en vous sauvant des horreurs du désespoir qu'enfante l'impiété, laisse un libre cours aux passions que réprouve le christianisme. Vous voulez vous convertir, c'en est assez pour calmer vos remords; mais ce désir de vous convertir est toujours pour l'avenir, jamais pour le présent; la passion est satisfaite et n'en demande pas davantage. Ainsi l'espérance chimérique de se convertir un jour ôte-t-elle la seule ressource qui restait pour la conversion, et on s'endort tranquillement au milieu de ses iniquités, sans penser jamais à changer de vie. Heureux si je pouvais troubler cette funeste sécurité, et vous arracher le bandeau fatal qui dérobe à vos yeux les horreurs du précipice prêt à vous engloutir!

Ah! chrétiens, s'il était aussi sûr que vous vous convertirez, qu'il est certain que vous êtes actuellement pécheurs, différer votre conversion ce serait déjà un aveuglement; mais s'il est incertain que vous vous convertissiez, n'est-ce pas l'excès de l'aveuglement? S'il y a plus lieu de craindre que d'espérer, n'en est-ce pas le comble? Si l'apparence est contre vous, ce n'est plus aveuglement, c'est fureur, ou plutôt cela n'a plus de nom.

Or, ce temps sur lequel vous comptez, l'aurez-vous? rien de plus incertain; première réflexion. Cette bonté de Dieu vous sera-t-elle aussi favorable que vous vous en flattez? il y a plus lieu de craindre que d'espérer, seconde réflexion. Votre propre volonté, pouvez-vous vous en assurer? l'apparence est contre vous; troisième et dernière réflexion.

Toutes vos espérances ne sont donc que les illusions les plus frivoles; différer sa conversion est donc pour un chrétien l'aveuglement le plus pitoyable; ne différez donc plus à revenir au Seigneur: *Ne tardes converti ad Dominum (Eccli., V, 8)*: c'est la conclusion de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Je suppose que je parle ici à des chrétiens qui vivent, il est vrai, dans le désordre du péché; mais, qui convaincus des vérités de

leur religion, n'ont pas renoncé à l'espérance de leur salut ; qui diffèrent leur conversion, mais qui comptent cependant se convertir un jour ; qui ne forment encore que des projets éloignés de revenir à Dieu, mais qui sentent la nécessité de ce retour qu'ils reculent sans cesse. Il suffirait pour confondre ces pécheurs, hélas ! trop communs parmi nous, de les citer au tribunal de leur propre raison, et de leur montrer combien ils sont en contradiction avec eux-mêmes.

Quoi ! leur dirais-je, vous convenez que l'affaire de votre salut est la plus importante dont vous puissiez être chargés, la seule qui vous intéresse véritablement, et cependant vous la négligez, vous la traitez comme une chose arbitraire ! Vous reconnaissez le prix inestimable de la grâce, l'obligation indispensable de remplir les devoirs de votre religion, et cependant vous vivez dans le désordre du péché, vous demeurez habituellement dans la haine et la disgrâce de Dieu ! Vous sentez le besoin où vous êtes de vous convertir, le mauvais état de votre conscience, et cependant vous remettez toujours cette conversion si nécessaire ! Vous n'ignorez pas qu'être surpris par la mort dans l'état où vous êtes, ce serait pour vous le plus affreux de tous les malheurs, et cependant vous vous y exposez ! Vous voulez vous sauver, et ne rien faire de ce qu'il faudrait pour revenir à Dieu ; vous vous flattez de vous convertir un jour, et vous multipliez sans cesse les obstacles ; en un mot, vous agissez comme si vous l'apprehendiez !

Ah ! chrétiens, que ces conséquences dans les affaires et la conduite du monde vous paraîtraient méprisables ! N'y aura-t-il que dans l'ouvrage de votre salut que vous vous les pardonneriez ? Vous rougiriez d'aller contre les lumières de la raison, quand vous devez agir en hommes ; et vous vous croiriez permis de ne vous comporter pas même en hommes raisonnables, lorsqu'il faudrait agir en chrétiens ? Cette religion sublime vous affranchit-elle des lois d'une raison qu'elle doit ennobler et perfectionner ?

Mais arrêtons-nous aux faux principes sur lesquels vous aimez à vous rassurer.

Je dis premièrement, rien de plus incertain que le temps sur lequel vous comptez. J'en appelle à vous-mêmes. S'agit-il d'une affaire qui vous intéresse véritablement, que de précautions, que de sûretés ne prenez-vous pas ? Notre vie est-elle entre nos mains, dites - vous ? Quel est l'homme qui puisse se promettre qu'il ne sera point enlevé par la mort ? Il n'y a que le moment présent dont nous soyons les maîtres, c'est le seul fonds qui nous soit assuré et sur lequel nous puissions compter. Je vous le demande, ces principes ne sont-ils pas également vrais dans l'affaire du salut, ou le soin de votre salut mérite-t-il moins que vous les mettiez en usage ? N'aurez-vous donc de sagesse que pour les intérêts de la terre ? Vous qui prenez tant de précautions pour une fortune temporelle, vous osez hasar-

der sur un *peut-être* votre bonheur ou votre malheur éternel !

Le dirai-je ? ces délais affectés sont moins l'effet de l'indolence et de la paresse, que du peu d'envie qu'on a de se sauver. Ces pécheurs qui diffèrent depuis si longtemps, promettant toujours de changer de vie et remettant toujours au lendemain, que de vivacité, que d'activité ne font-ils pas paraître quand il s'agit des biens que leur offre le monde ? C'est le même cœur : d'où vient donc cette différence ? Avouons-le, chrétiens, des objets qui nous remuent si faiblement ne nous touchent guère ; ce qu'on désire véritablement, on craint toujours de l'avoir trop tard, et on souhaite bien peu ce qu'on craint d'avoir toujours trop tôt.

Mais, dites-vous, je suis jeune encore ; je jouis d'une santé qui ne s'est jamais démentie... La jeunesse et la santé sont-elles de sûrs garants d'une longue vie ? Ces prétextes, dont vous vous servez pour vous calmer dans vos délais, vous en sentez si bien la faiblesse, que vous regarderiez comme inutile le soin que je prendrais de les réfuter et de les combattre. Que d'exemples funestes des surprises de la mort ! Rappelez-vous tant d'autres qu'elle a enlevés du milieu de vous au printemps de leurs jours. A peine avaient-ils commencé leur carrière que le tombeau l'a terminée. Ils s'appuyaient sur la même espérance que vous ; n'aurez-vous pas le même sort qu'eux ? Comme vous, ils se flattaient de pouvoir un jour retourner à Dieu ; comme vous, lorsque la grâce les sollicitait, ils remettaient à un autre temps ; comme vous, ils étaient convaincus de l'importance du salut, pénétrés de frayeur à la vue d'une éternité malheureuse. Ah ! Seigneur, disaient-ils, encore quelques années, encore quelques jours, et nous suivrons enfin la route que vous nous tracez. Hélas ! ce temps sur lequel ils comptaient, il n'a jamais été pour eux. Une mort imprévue a trompé leurs chimériques désirs. Leur vie est l'image de la vôtre... Peut-être, dans peu de jours, la mort aura mis le dernier trait à la ressemblance.

Je ne vous parle point de ce qu'un pareil projet renferme d'outrageant pour le Seigneur. Quoi ! c'est donc au démon que vous voulez consacrer les prémices de vos jours, ne réservant pour Dieu que les restes d'une languissante vieillesse ? Quel indigne partage ! Qu'il sera tard de commencer à vivre, quand il faudra mourir ! Ce temps que vous vous promettez, vous appartient-il, vous appartiendra-t-il jamais ? Chacun des instants de l'avenir ne peut-il pas être le premier d'une éternité malheureuse ? Déjà peut-être le bras de Dieu est levé pour vous frapper. Aveugle que vous êtes, cette nuit peut-être la justice du Ciel vous demandera compte de votre âme et de votre vie. Si rien n'est plus incertain que le temps, quel fond devez-vous faire sur une espérance appuyée sur le temps ?

Mais quand même vous pourriez vous répondre du terme de vos jours, ce ne serait pas encore une raison de vous rassurer. Tous les temps ne sont pas également propres à

la pénitence. Il est des circonstances heureuses, des occasions favorables, de ces moments privilégiés, selon le langage du grand Apôtre, de ces moments salutaires auxquels Dieu a attaché la grâce de notre conversion et de notre retour vers lui. C'est encore une de vos maximes dans les affaires du monde : Chacune a son temps, et le succès dépend de certaines occasions d'autant plus précieuses, qu'elles se perdent plus aisément. Ainsi n'est-il des moments du salut ; nous ne pouvons donc les observer avec trop de soin pour les saisir à propos et en faire un bon usage. Que savons-nous si l'instant présent n'est pas celui que le Seigneur a marqué pour nous convertir ou pour nous perdre ?

Mais qu'il dites-vous, Dieu n'a-t-il pas promis qu'à l'heure même que le pécheur se convertirait, son péché lui serait pardonné ? Oui, sans doute, répond saint Augustin : *Verum dicis, quod Deus penitentiae tuae indulgentiam promisit*. Mais a-t-il promis à vos continuels délais le lendemain auquel vous renvoyez cette pénitence ? *Sed dilationi tuae nunquid crastinum promisit* ? Si vous vous convertissez au Seigneur par une vraie pénitence, il vous pardonnera : rien de plus certain ; mais vous donnera-t-il, comme vous vous en flattez, l'heure et le temps de votre conversion ? Rien de plus incertain. Pardonner à l'homme qui déteste son péché, et lui donner le temps de le détester, ce sont deux grâces bien différentes, et qu'il ne faut pas confondre ; quand Dieu s'est obligé à l'un, il ne s'est point engagé à l'autre.

Ce n'est point encore assez : en vous promettant de vous pardonner si vous vous convertissez, il vous menace formellement de ne vous point laisser le temps de vous convertir si vous différez. *Je viendrai*, dit le Seigneur, *je vous surprendrai à l'heure que vous n'y penserez pas* : « *Qua hora non putatis*. » (Luc., XII, 40.) Rassurez-vous sur ses promesses, j'y consens ; mais redoutez ses menaces. N'est-il pas également le Dieu de vérité dans les unes comme dans les autres ? N'ajouterons-nous foi à ses oracles que lorsqu'ils seront conformes à nos inclinations, et ne nous reposerons-nous que sur notre amour-propre du soin de les interpréter ? Dieu a dit : Dès que vous vous convertirez sincèrement, je vous pardonnerai. (Joel., II, 13 ; Zachar., I, 3.) Sur cela vous concluez : je puis donc encore vivre dans le péché et différer ma pénitence. Dieu a dit : *Je viendrai*, je vous surprendrai *à l'heure que vous y penserez le moins* ; de là je conclus : il est donc à craindre qu'en différant de vous convertir vous ne soyez surpris dans vos délais, et que vous ne mouriez dans votre péché. Je vous le demande, votre confiance est-elle aussi bien fondée que ma crainte ?

La vie est courte, le moment de la mort incertain, l'avenir est entre les mains de Dieu, les exemples de ceux qui sont surpris sont fréquents : le danger est donc certain et évident ; et pour le prévenir, ce danger, vous vous appuyez sur des précautions incertaines et reculées. Raisonniez tant qu'il

vous plaira, l'incertitude du temps et d'un temps propre à la pénitence sera toujours la même ; en un mot, il n'y a rien de certain dans le temps, sinon que vous y serez surpris lorsque vous y penserez le moins : *Qua hora non putatis*.

Ah ! disaient les Juifs à leurs prophètes, pourquoi venez-vous nous annoncer des vérités affligeantes ? Laissez-nous jouir de notre sécurité : *Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus*. (Job, XXI, 14.) Ainsi, chrétiens, craignons-nous d'apercevoir les lumières de la vérité : notre erreur a des charmes ; et si les ministres du Seigneur cherchent à dissiper le nuage que l'amour-propre lui-même avait pris soin de former, nous leur savons presque mauvais gré dans le fond du cœur de leurs officieux empressements : *Scientiam viarum tuarum nolumus*. Oui, je le sais, dit-on secètement, sans cependant s'avouer tout à fait à soi-même ces murmures forcés qu'arrachent, en dépit des passions, la raison et la conscience ; oui, je le sais ; je suis un insensé, mais ce sommeil enchanter me procure des moments heureux ; je serais plus sage sans doute en marchant dans une autre voie, mais que cette sagesse importune me rendrait la vie amère ! Peut-être voudrait-on quelquefois embrasser la vertu, mais on ne le veut que faiblement, et on croit n'en avoir pas la force ; on craint de se rengager dans ses premières habitudes, mais ce n'est qu'une crainte passagère, et la pente naturelle y entraîne bientôt. Après tout, dit-on, ce Dieu dont on nous vante la miséricorde, ce Dieu si bon, qui ne nous a créés que pour nous rendre heureux, viendra enfin briser nos fers.

Ainsi parle la passion : on est charmé d'avoir pu se tromper, et on se replonge dans son sommeil. Cette seconde illusion n'est ni moins dangereuse ni moins téméraire que la première. Compter sur la bonté de Dieu, en différant toujours de vous convertir, c'est un aveuglement. Pourquoi ? Parce qu'il y a plus lieu de craindre que d'espérer. C'est la seconde réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

Après tout ce que Dieu a fait pour les pécheurs et ses promesses tant de fois réitérées, la confiance dans sa bonté pourra-t-elle être interdite, et devenir funeste à un chrétien ? Non, sans doute, ce n'est point la vraie confiance que je viens vous interdire.

Notre Dieu, je le sais, est un Dieu de bonté et de miséricorde ; il demande et mérite toute notre confiance. Malheur à moi, si je voulais arracher de vos cœurs un sentiment si légitime, notre plus douce ou plutôt notre unique espérance sur la terre. Les oracles sacrés des Livres saints nous représentent cette divine miséricorde sous les traits les plus propres à charmer et à gagner tous les cœurs. Miséricorde libérale et prodigue de ses dons : âmes justes, qui servez le Seigneur avec fidélité, vous le trouverez toujours prêt à adoucir, à bénir, à couronner vos travaux. Miséricorde attentive et pleine

de tendresse : âmes pénitentes, qui avez eu le bonheur de briser vos chaînes, qui gémissiez sur vos désordres passés, et les expiez par une pénitence constante et généreuse, vous le trouverez occupé à recueillir, à compter, à sanctifier, à essuyer vos larmes. Miséricorde empressée et que l'amour anime : pécheurs, qui êtes encore accablés sous le poids de vos iniquités, mais qui avez enfin conçu la ferme et sincère résolution de retourner à Dieu, vous le trouverez toujours disposé à faciliter votre retour, à vous tendre les bras, à vous recevoir, à prévenir même vos démarches. En un mot, miséricorde infinie et sans bornes : quelque coupables que vous soyez, dès que vous rougissez de l'être, dès que vous voulez sincèrement sortir de l'esclavage du péché, Dieu vous ouvrira son sein ; c'est le Pasteur charitable, le plus fidèle des amis, le plus généreux des bienfaiteurs, le plus tendre des Pères ; les titres les plus doux n'expriment encore qu'imparfaitement l'immensité de son amour.

Mais devez-vous compter sur cette miséricorde, vous pécheurs qui voulez encore continuer à l'être, et qui ne vous servez de cette bonté que comme d'un prétexte pour persévérer et vivre tranquilles dans vos désordres ? Non, non, votre sécurité n'a rien que de funeste ; loin d'espérer, vous devez trembler. Abuser de la bonté de Dieu, est-ce donc un titre pour en mériter les faveurs ? La déshonorer, l'outrager indignement, serait-ce un droit de compter sur elle ? Hélas, si elle est stérile pour vous, ce n'est qu'à vous-mêmes que vous devez vous en prendre. Dieu ne cherche qu'à vous pardonner, et vous arrêtez le cours de ses grâces ; il veut vous tirer de l'esclavage, et vous prenez plaisir à resserrer de plus en plus les chaînes qui vous captivent ; il vous sollicite en votre propre faveur, et vous ne lui permettez pas de vous accorder un pardon que sa tendresse ne cesse de vous offrir ; en un mot, vous ôtez en quelque sorte à sa miséricorde le pouvoir de s'exercer pour vous, par l'abus coupable que vous en faites ; c'est la belle expression de Salvien : *Prope est ut non permittamus ut parcat*. Un sujet rebelle peut-il compter sur la bonté de son souverain, tandis qu'il a encore les armes à la main contre lui ?

Sous prétexte que Dieu est infiniment bon, attendre de sa miséricorde des biens qu'il est indigne de lui, indigne de sa sagesse, de sa justice, de sa bonté même d'accorder ; espérer le pardon de ses péchés sans travailler à se convertir, le royaume du ciel sans jamais faire d'efforts pour l'acquérir, les récompenses que le Seigneur destine à ses saints, sans s'appliquer à faire de dignes fruits de pénitence, non, ce n'est point là se confier en Dieu, c'est s'abuser. Il est donc une fausse confiance qui doit nous faire trembler. Elle emprunte, il est vrai, les dehors de la confiance véritable, mais elle ne tend qu'à la ruiner totalement en la rendant injurieuse à Dieu, et trompeuse pour le pécheur : injurieuse à Dieu, parce qu'elle renferme l'ingratitude la plus monstrueuse ; trompeuse

pour le pécheur, parce qu'elle est l'effet de la présomption la plus criminelle.

Je dis ingratitude la plus monstrueuse : en effet, chrétiens ; différer sa conversion parce qu'on compte sur la miséricorde divine, c'est un mépris outrageant pour le Seigneur.

Mépris dans la désobéissance : vous connaissez sa puissance et tous ses droits sur vous ; cependant vous lui refusez vos hommages ; vous n'ignorez pas la sainteté, l'équité, la force de ses lois, vous les violez cependant avec hardiesse ; vous convenez que Juge suprême il décidera de votre sort éternel, vous vous mettez cependant peu en peine de vous rendre ses arrêts favorables ; vous dites qu'il est votre Sauveur, votre Rédempteur ; vous vous croyez cependant dispensés de lui payer du moins si tôt le tribut de votre amour : en un mot, vous le reconnaissez, vous l'adorez, ce grand Dieu, et cependant vous l'offensez, vous l'outragez. Ces traits de révolte vous sont communs, il est vrai, avec tous les pécheurs ; mais ce qui vous est particulier, et ce qui fait la noirceur de votre crime, c'est que ce n'est ni par surprise, ni par légèreté, ni par occasion que vous refusez de lui obéir ; c'est avec connaissance, avec délibération, par principes. Vous comptez qu'il sera toujours assez temps de revenir à Dieu, que vous le trouverez dès que vous le voudrez : c'est en quelque sorte votre dernière ressource.

Mépris dans la préférence que vous donnez au monde sur Dieu. Vous sentez la nécessité de retourner à lui : vous n'en êtes que plus coupables. A quel temps remettez-vous ce retour ? Lorsque vous serez rebutés du monde, lorsque vous serez hors d'état de participer à ses plaisirs, lorsque le monde lui-même vous permettra ou plutôt vous prescrira la loi de le quitter : c'est-à-dire que vous ne voulez offrir à Dieu que les restes du monde, que vous ne croyez le Seigneur bon à servir que lorsque le monde ne vous jugera plus bons à son service. Tout votre amour est pour le monde, vous lui donnez le temps présent, le seul qui soit à vous. L'éternité qu'offre la religion vous épouvante, vous lui destinez l'avenir qui ne vous appartiendra peut-être jamais. Peuple ingrat, vous dit ce Dieu outragé, à qui donc m'avez-vous comparé, ou plutôt à qui avez-vous donné la préférence sur moi : *Cui me assimilastis et adæquastis ?* (Isa., XL, 25.) Est-ce là me traiter en Dieu ?

Mépris dans la disposition habituelle de l'offenser. La foi se fait entendre, les remords se font sentir, des réflexions importunes troublent de temps en temps ; l'espérance d'une conversion à venir fondée sur la bonté de Dieu répond à tout et ramène bientôt le calme et la sécurité ; de là cette tranquillité funeste après des offenses sans cesse renouvelées ; servir le Seigneur, l'honorer, l'aimer, ce sont, on en convient, des devoirs essentiels, mais devoirs dont on croit toujours pouvoir se dispenser, parce qu'on a des désirs infructueux de les remplir un jour. Quel ou-

trage pour un Bienfaiteur aimable qui a prodigué sa bonté pour être aimé!

Mépris de la sagesse divine. Comment justifier cette sagesse adorable, si le pécheur est en droit de compter toujours et à son gré sur la miséricorde de Dieu? Suivre la voie de la vertu ou celle du vice est donc une chose indifférente; porter dès sa jeunesse le joug du Seigneur est donc se réduire soi-même à un esclavage inutile. Quel ravage ne ferait pas l'iniquité, si la crainte ne lui opposait des barrières? Non, Dieu n'aurait point pourvu suffisamment aux droits de la vertu. Il est de l'ordre de sa sagesse de punir vos coupables délais; il le doit aux pécheurs pour les effrayer, aux justes pour les consoler, aux faibles pour les édifier.

Mépris de la justice de Dieu. Sous prétexte d'honorer sa bonté, vous en faites une idole insensible: il a donné des lois, mais que l'homme peut violer impunément. Illustres pénitents, vous qui avez passé vos jours dans l'horreur des plus affreuses solitudes, au milieu de rigueurs de la plus austère pénitence, vous ne vous croyiez point encore à l'abri des coups redoutables d'une justice sévère; les jugements terribles du Seigneur, toujours présents à votre esprit, vous pénétraient de la frayeur la plus vive. Que ne suiviez-vous la voix des passions et des plaisirs qui vous appelaient? Pourquoi vous dérober aux agréments du monde, et consacrer à la mortification et à la retraite vos plus belles années? N'aurait-il pas toujours été temps de revenir à Dieu? Ignoriez-vous l'étendue de sa bonté? Non, sans doute, cette bonté infinie faisait leur plus douce espérance; mais ils savaient en même temps quels sont les droits de sa justice, et cette justice rigoureuse était l'objet de leur crainte.

Enfin mépris de la miséricorde même. Les bienfaits de Dieu deviennent entre vos mains des armes pour les combattre; vous ne payez ses faveurs que par l'ingratitude, et ce qui devrait engager votre reconnaissance ne sert qu'à soutenir votre révolte.

En effet, à quoi se réduit votre prétendue confiance? Dieu est bon, je puis donc encore quelques années me livrer à mes vices et à mes passions; Dieu est bon, je puis donc encore l'outrager et vivre sans l'aimer; Dieu est bon, je puis donc encore mépriser sa loi, accumuler péchés sur péchés; Dieu est bon, je puis donc encore différer ma conversion et continuer mes crimes; Dieu est bon, il m'aime, son amour sera toujours disposé à me recevoir et à me pardonner, je puis donc continuer à être son ennemi et à le braver. Un tel langage vous fait horreur, mais une confiance qui entraîne de pareilles conséquences n'a-t-elle pas de quoi vous faire trembler? Je sais que vous ne les avouerez point, ces conséquences odieuses; vous n'avez garde de vous les développer à vous-mêmes, vous en sentiriez l'indignité. Mais parce que vous cherchez à vous les dissimuler, en sont-elles moins réelles, et votre conduite ne dépose-t-elle pas contre vous? Vous voulez

donc encore différer de vous convertir, parce que vous comptez sur la bonté de Dieu, c'est-à-dire, parce que Dieu est bon; mais vouloir différer de se convertir, n'est-ce pas vouloir continuer à être pécheur et criminel?

Hélas, dit le Seigneur par son Prophète, les ingrats me rendent le mal pour le bien: *Retribuebant mihi mala pro bonis* (Psal. XXXIV, 12); ils m'offensent par la raison même qui devrait les porter davantage à m'aimer.

Cieux, écoutez; terre, prêtez l'oreille: j'ai nourri, j'ai élevé des enfants, et ils m'ont méprisé; Israël a refusé de me reconnaître, et mon peuple m'a abandonné. (Isa., I, 2.) Peuple infidèle et insensé, est-ce donc là ce que tu rends au Seigneur ton Dieu? «Hæcine reddis Domino, popule stulte et insipiens?» (Deut., XXXII, 6.) Repassez tous les jours de votre vie, il n'en est pas un seul qui ne soit marqué par quelqu'un de mes bienfaits.

Combien de fois, vous dit encore ce Sauveur aimable, ne vous ai-je pas fait entendre ma voix? Vous l'avez rejetée avec mépris. Combien de fois ne vous ai-je pas ouvert les trésors de mon Eglise? Vous les avez dissipés et profanés. Combien de fois n'ai-je pas voulu répandre dans votre âme les dons de l'Esprit-Saint? Vous n'avez pas daigné les recevoir, ces grâces de conversion et de pénitence, que je vous ai données; tant de sentiments de piété, de desirs de salut que je vous ai inspirés, ces remords salutaires, ces saints mouvements que j'ai excités dans votre âme, vous les avez étouffés: *Hæcine reddis Domino, popule stulte et insipiens?*

Combien de fois ne vous ai-je pas offert le triste spectacle d'amis ou de complices de vos désordres, surpris tout à coup par la mort! Vous n'en avez point été touchés. Que d'exemples édifiants de foi et de piété ne vous ai-je pas ménagés dans l'enceinte même de vos familles! Vous en avez fait l'objet de vos railleries. Combien de fois dans ces sacrements qu'a établis mon amour vous ai-je invité moi-même à prendre part aux richesses immenses de mes grâces! Vous n'en avez tenu aucun compte, vous les avez foulées aux pieds par un mépris sacrilège. *Hæcine reddis Domino?*

Par les habitudes surnaturelles que j'avais communiquées à votre âme dans le sacrement de baptême, je l'avais sanctifiée, j'en voulais faire ma demeure, y établir le trône de ma grâce. Vous m'en avez chassé avec ignominie; j'y ai vu régner avec empire toutes les passions tour à tour; vous avez donné au démon et au péché la préférence sur votre Dieu: j'ai vu leur trône élevé dans votre cœur sur les débris du mien. Plus j'ai fait éclater ma bonté, plus vous avez été pécheurs: *Tanto deterior homo, quanto melior Deus*. Plus vous avez reçu de grâces, plus vous avez accumulé vos crimes; vous vous êtes fait de mes propres biens, des armes pour me combattre: *Hæcine reddis Domino?*

Plus cruels que les Juifs, vous crucifiez de nouveau votre Sauveur, en renouvelant sans

cesse dans votre cœur le péché qui a causé ma mort. Mes promesses, mes menaces, mes récompenses, rien n'a pu vous toucher; vous avez vu couler mon sang pour vous rendre heureux; mon amour et ma mort deviennent stériles pour vous. Dites, ingrats, que pouvais-je faire davantage pour vous gagner, *Quid ultra potui facere!*

Mais après tant d'outrages, de mépris, d'ingratitude, écoutez les menaces d'un amour irrité. Je vous ai appelés, vous ne m'avez pas répondu : Je vous rejeterai loin de moi à mon tour, et votre confiance injurieuse à votre Dieu, parce qu'elle renferme l'ingratitude la plus monstrueuse, sera encore une confiance trompeuse pour vous, parce qu'elle est l'effet de la présomption la plus criminelle.

Oui, chrétiens, Dieu a fait au pécheur qui diffère sa conversion les menaces les plus terribles et les plus formelles : tantôt il lui annonce qu'il sera surpris par une mort imprévue, tantôt qu'il permettra que son esprit soit aveuglé et que son cœur tombe dans l'endurcissement. C'est surtout à l'heure de la mort que son indignation paraîtra avec plus d'éclat. C'est à cette dernière heure que les délais de la conversion conduisent enfin le pécheur qui remet d'années en années, et il semble que ce soit surtout celle que Dieu s'est réservée pour punir l'abus et le mépris de ses grâces. Oui, nous dit-il lui-même, je deviendrai inflexible, je verrai sans pitié couler vos larmes, que le dépit et le désespoir vous arracheront bien plus qu'un sentiment de pénitence. Ainsi pleura l'impie Aritiochus, ses larmes ne purent fléchir ma colère. C'est alors que je vous rendrai mépris pour mépris; ma patience lassée deviendra la mesure de ma rigueur inexorable : *In interitu vestro ridebo et subsannabo vos.* (Prov., I, 26.)

Le mépris de Dieu pour le pécheur va-t-il donc jusqu'à l'abandonner tout à fait ? Non, sans doute; sa miséricorde, plus grande que nos crimes, ne saurait être épuisée; il veut véritablement et sincèrement le salut de tous les hommes; avec les grâces qu'il ne cesse de donner, il n'y a point de pécheur, quelque désespéré qu'il soit, qui ne puisse se convertir et se sauver; sa croix adorable, son sang précieux, ses plaies sacrées sont des gages irrévocables et toujours subsistants de sa tendresse. Mais qu'il est terrible de se trouver à la mort, sans avoir jamais pensé à régler sa vie et à prévenir son éternité !

Ce Dieu Sauveur, je le sais, est mort pour tous les hommes. C'est une vérité dictée par l'Esprit-Saint, et que l'impiété s'efforcerait en vain de contester. Il est mort spécialement pour vous, pécheur, qui en abusez. Mais ce point essentiel et si consolant de votre religion doit-il vous faire oublier que ce Dieu mourant pour expier vos péchés n'a point prétendu vous dégager de l'obligation de les effacer et de les expier vous-même autant que vous le pouvez ? Pour que sa croix devienne un gage assuré de votre salut, il exige que vous la portiez à son exem-

ple; c'est à la pénitence à vous appliquer les mérites de son sang.

Supposez un Dieu tel que les lumières de la foi et de la raison nous le représentent; tout péché, je le dis même le plus léger, doit être nécessairement et inévitablement puni ou dans cette vie par une pénitence volontaire, ou dans l'autre par une pénitence forcée : *Aut a Deo vindicante, aut ab homine penitente.* Or, le pécheur qui diffère sans cesse de se convertir, se flatte, qu'après avoir vécu dans le crime, la grâce viendra tout à coup changer son cœur, sans qu'il lui en coûte rien et qu'il se fasse la moindre violence. Ainsi soustrait tout à la fois à la rigueur de la pénitence et de la justice du Seigneur, il attend tout de la divine miséricorde. Se promettre une pareille conversion, c'est ne vouloir se convertir jamais, ou plutôt c'est la plus aveugle présomption.

Vous rassurez-vous sur l'exemple de ce fameux coupable qui, crucifié près du Sauveur, obtient grâce lorsqu'il est sur le point d'expirer, et meurt en vrai pénitent après une vie passée dans le crime ? Eh bien ! chrétiens, je le veux, transportons-nous au Calvaire : c'est le théâtre de la miséricorde : vous n'y trouverez cependant que des sujets de trembler. Trois pécheurs mourants s'offrent à nos regards ; un d'eux, apôtre de Jésus-Christ, meurt en désespéré ; un des scélérats qui expirent à ses côtés meurt en réproché ; un seul obtient grâce et est justifié. Cependant quelles circonstances plus favorables ! ils meurent sous les yeux et presque dans les bras de Jésus-Christ, dans le temps que la terre criminelle s'ouvre à son sang, et que ce sang précieux demande grâce à son Père pour les pécheurs. Un pareil spectacle a-t-il de quoi vous rassurer ? Si un seul se damnait, c'en serait assez pour craindre ; un seul se sauve, avez-vous droit de présumer ? Hélas, dit saint Augustin, s'il en est un qui obtient grâce, c'est pour que vous ne désespériez pas ; mais il n'y en a qu'un seul, pour vous marquer combien vous devez trembler : *Unus ne desperes, solus ne præsumas.*

Il faut un miracle de miséricorde pour convertir un pécheur après tant d'années passées dans le crime ; miracle, il est vrai, qui n'est point sans exemple, mais trop rare pour nous rassurer. Ce repentir sincère et véritable à la mort est l'effet d'un secours extraordinaire, d'une grâce spéciale ; et vous l'espérez, cette grâce singulière, vous qui vous êtes rendu indigne des plus communes. Si Dieu avait fait dépendre notre salut de ce miracle qu'il ne fait presque pour personne, qui oserait espérer ? Or, ce qui fonderait un juste désespoir, c'est là, par un renversement bizarre, ce qui fait toute l'espérance du pécheur qui diffère sa conversion.

Ne dites donc plus : La miséricorde de Dieu est grande, il aura pitié de moi malgré la multitude de mes péchés. Si sa miséricorde est prompte à pardonner au retour humble et sincère, sa colère ne l'est pas moins à punir la présomption téméraire. Espérons en sa bonté, mais tremblons sous le glaive de

sa justice : ou plutôt que la crainte soit soutenue par la confiance retenue par la crainte, afin de ne nous laisser ni trop abattre par l'une, ni trop élever par l'autre.

Enfin dernière ressource du pécheur qui diffère de se convertir, sa propre volonté. Du moins à la mort, dit-on, la religion reprendra tous ses droits, et la volonté, détachée de tout autre objet, se livrera à un sincère repentir ; or Dieu l'a promis, le pécheur sincèrement pénitent obtiendra son pardon. Je dis que vous ne pouvez vous assurer de votre propre volonté, et que l'apparence est contre vous. Dernière réflexion ; je finis en deux mots.

TROISIÈME PARTIE.

Je pourrais vous demander s'il est raisonnable de dire : tout ce que je fais pendant ma vie, je ne m'y livre que dans l'espérance de m'en repentir, et le plus grand bonheur qui puisse m'arriver, c'est de le pleurer un jour. Je vous dirais : quelle idée vous formez-vous donc de votre religion ? Quoi ! il vous sera permis d'en violer toutes les lois, de ne rien refuser à vos désirs et à vos passions ; et tous vos désordres, tous vos crimes seront comptés pour rien, pourvu qu'un moment avant que de mourir vous paraissiez vous repentir de les avoir aimés ; j'ajouterais qu'il n'est pas un seul réprouvé dans l'enfer qui ne se soit promis de se repentir comme vous, lorsqu'il se trouverait à la porte de son éternité ; n'avaient-ils pas autant de droits que vous de se le promettre, ou êtes-vous plus assurés qu'eux de réussir ?

Je laisse ces réflexions pour ne point abuser de votre patience. Je dis seulement que compter sur votre propre volonté, c'est bien peu connaître le cœur de l'homme. Lors que l'habitude du vice sera formée, vous serez-t-il si aisé de la vaincre ? Est-ce l'ouvrage d'un moment ? Ce que vous n'avez jamais pu pendant la vie, le pourrez-vous à la mort ? Aurez-vous plus de grâces de Dieu après en avoir abusé davantage, ou plus de forces lorsque vous serez plus faibles ? La nature et l'habitude du vice réunissent contre vous toutes leurs forces. Compterez-vous sur un caractère fait pour le bien, sur les heureuses impressions qu'avait fait naître en vous une éducation chrétienne ? Qu'il faut peu de temps au vice pour détruire de si faibles avantages, et qu'il est difficile de revenir à la vertu quand on a eu le malheur de s'en écarter !

Quand on obéit à la passion, dit saint Augustin, il se forme bientôt une habitude, et cette habitude, si vous la laissez s'enraciner dans votre cœur, devient une espèce de nécessité : *Dum servitur libidini, facta est consuetudo : cum consuetudini non resistitur, facta est necessitas*. Lorsque vous commé-
gâtes à vous livrer à vos penchants, ce n'était, disiez-vous, que pour un temps ; la religion et la vertu devaient bientôt reprendre leurs premiers droits. L'attrait du plaisir vous entraîna d'abord, aujourd'hui c'est la force de la nécessité qui vous retient : *Facta*

est necessitas. Ainsi voit-on quelquefois des hommes accablés sous le poids des années se livrer encore aux vices honteux qui déshonorent leur jeunesse. Leur âge, le soin de leur réputation, le tombeau prêt à les recevoir, rien ne les arrête : *Facta est necessitas*. Est-il rare d'entendre des pécheurs se plaindre de cette fatale nécessité ? Les lumières de la grâce se font apercevoir, de saintes inspirations se font sentir, des désirs de retourner au bien naissent dans leur cœur, les remords les plus cruels les déchirent, ils sentent leur esclavage, ils sont accablés sous le poids de leurs chaînes, ils en gémissent et ne peuvent les briser : *Facta est necessitas*. C'est un torrent rapide contre lequel on ne peut remonter qu'avec effort : le courage vous manque, et le cours du fleuve vous entraîne.

Oui, dit encore saint Augustin, vous sentirez toute votre misère, vous verrez la honte, l'horreur, le danger de vos disgrâces : *Vides quam male facies, quam detestabiliter, quam infelicitate, et tamen facies*. Vous vous reprocherez votre faiblesse, vous vous en accuserez devant le Seigneur, vous formerez de bonnes résolutions, vous vous croirez changé, et vous retombez bientôt après ; ce péché n'aura plus de charmes pour vous, vous n'y trouverez que de l'amertume, et cependant vous le continuerez encore : *Facta est necessitas*. Nous pouvons, il est vrai, disposer de notre volonté, mais nous ne voulons en disposer qu'en faveur de l'habitude : et l'abus monstrueux qu'on fait de sa liberté affaiblit la liberté de répondre à la grâce. Le péché n'entre en quelque sorte dans notre âme qu'en tremblant ; a-t-il affermi son empire, il jouit en tyran du fruit de sa conquête.

Combien de chrétiens qui, voyant le tombeau prêt à s'ouvrir pour eux, avaient fait à Dieu les plus belles promesses, avaient répandu des larmes amères, et donné des marques du repentir le plus sincère. Le Ciel leur rend-il la santé, bientôt tous les serments sont oubliés, on les revoit pécheurs comme auparavant. Une crainte purement servile avait causé leurs alarmes, mais le cœur n'était point changé.

De là les expressions si fortes des Pères sur les conversions remises aux derniers moments de la vie ; conversions fausses et trompeuses, disent-ils, on meurt comme on a vécu ; les marques de pénitence qu'on ne fait paraître qu'à l'heure du trépas sont une preuve assurée du dérèglement, mais preuve bien équivoque du salut.

Rougisiez donc, chrétiens, d'avoir hasardé si longtemps le salut de votre âme sur des espérances si frivoles. Hâtez-vous de revenir au Seigneur, tandis que la lumière vous éclaire encore et guide vos pas : *Ambulate dum lucem habetis*. (Joan., XII, 35.)

Encore quelques instants, disait le Fils de Dieu aux Juifs, encore quelques instants, et je me retire du milieu de vous : *Adhuc modicum tempus vobiscum sum*. (Joan., VII, 33.) Je vous ai fait entendre ma voix, vous

avez refusé d'y prêter l'oreille; je me suis montré à vous, vous avez détourné vos regards; je vous ai appelés, vous n'avez pas voulu me répondre: eh bien! peuple ingrat, votre Dieu vous abandonne. Au temps de faire le bien, va succéder une nuit ténébreuse dans laquelle personne ne peut plus agir: *Adhuc modicum tempus vobiscum sum.*

Vos yeux s'ouvriront enfin, vous connaîtrez que je suis ce Messie que vous attendiez; vous me chercherez et vous ne me trouverez plus; vous voudrez revenir à moi, vos desirs seront sans effet; vous avez méprisé ma présence, prodigué tant d'occasions favorables que je vous avais offertes, perdu tant de jours, tant d'années que je vous avais accordées: n'est-il pas juste de punir l'abus coupable que vous en avez fait? Le temps de la miséricorde est passé, celui de la justice est arrivé.

Ces menaces nous regardent-elles moins que les Juifs, et n'ont-elles pas de quoi nous effrayer? Oui, c'est à vous qu'elles s'adressent, pécheurs que Jésus-Christ appelle depuis si longtemps, vous qu'il sollicite, qu'il presse depuis tant d'années de vous consacrer à son service, de rompre les habitudes malheureuses du péché, et d'expier enfin, par une pénitence trop longtemps différée, des jours consacrés au mensonge et à l'erreur. Craignez que sa voix si souvent rejetée ne se condamne à un funeste silence: *Adhuc modicum tempus vobiscum sum.*

Hélas! vous ne trouverez dans toute votre vie qu'un enchaînement de désordres et d'iniquités: devoirs de piété, service de Dieu, prières, œuvres de miséricorde, usage des sacrements, tout a été négligé. La vanité, les plaisirs, les passions vous ont séduit et entraîné tour à tour: voilà votre jeunesse. Le soin de votre fortune, l'ambition, la cupidité, les caprices, les préjugés du monde: voilà les idoles auxquelles vous avez sacrifié dans un âge plus mûr. En un mot, livré tout entier aux desirs corrompus de votre cœur et aux faux biens de la terre, vous n'avez encore rien fait pour la vertu et pour le ciel: voilà toute votre vie. N'est-il pas temps de pleurer, d'expier, de réparer tant de désordres par un retour sincère à Dieu? Peut-être les rayons de sa grâce qui vous éclairent aujourd'hui sont-ils les derniers qu'il fera briller à vos regards; peut-être cette sainte aspiration de vous convertir, qui vous touche maintenant le cœur, est le dernier effort d'une grâce mourante; peut-être enfin Dieu, lassé de vos mépris et de vos coupables délais, est-il prêt de se retirer du milieu de vous: *Adhuc modicum tempus vobiscum sum.*

Ah! plutôt rendez-vous à sa voix. Venez, vous dit ce Dieu de miséricorde, venez à moi, maintenant que mon cœur est encore ouvert pour vous recevoir, maintenant que les trésors de ma grâce ne demandent qu'à se répandre, maintenant que je suis sensible à vos larmes et à vos soupirs. C'est votre Sauveur qui vous appelle; ne le reconnais-

sez-vous pas à ses bontés? Quel autre maître vous ferait des reproches si tendres après tant de révoltes? Quel autre juge vous aurait pardonné si généreusement après des outrages si sanglants et tant de fois réitérés? Revenez donc à moi, ne différez pas davantage, n'attendez pas que ma patience lassée ait fait face à ma vengeance. Au nom du sang que j'ai versé pour votre salut, ne le rendez pas inutile pour vous par vos résistances.

Oui, Seigneur, devons-nous dire aujourd'hui comme David, dès ce jour, dès cet instant, mon cœur, trop longtemps rebelle, se soumet à votre empire. Je le sais, ô mon Dieu! c'est commencer bien tard à vous offrir mon hommage. Tout indigne qu'il est, votre miséricorde infinie ne le dédaignera pas. Si j'ai outragé votre bonté en comptant trop sur elle pour persévérer tranquillement dans mes crimes, je ne lui ferai point le nouvel outrage d'en désespérer dans mon repentir. C'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez inspiré l'heureux désir de retourner à vous; achevez votre ouvrage, soutenez ma faiblesse, affermissez mes résolutions, faites que, réparant par l'ardeur de mon amour tant d'années criminelles passées sans vous aimer, je puisse vous bénir et vous aimer éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Ecce evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator: et hoc vobis signum, invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. (Luc., II, 10-12.)

Je viens vous annoncer le sujet d'une grande joie qui intéresse tous les peuples. Il vous est né aujourd'hui un Sauveur: et voici ce qui vous le fera reconnaître, vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.

Dans ce saint temps destiné à nous préparer au glorieux avènement de Jésus-Christ, l'Eglise ne mettait dans la bouche de ses ministres que les vœux et les gémissements des patriarches et des prophètes. Quand viendra, disions-nous, la consolation d'Israël, le Désiré des nations, l'attente des collines éternelles, cet héritier du trône de David dont le règne ne finira jamais? Cieux, faites tomber sur nous votre rosée, et que de vos nuées bienfaisantes sorte le Juste par excellence: terre, couvrez votre sein, et que ce sein fertile produise le Libérateur promis. Les larmes de Sion sont essuyées; nos vœux sont exaucés, nos desirs satisfaits; nos prières sont changées en un concert unanime d'actions de grâces, nos soupirs en cantiques de joie: *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum.*

Il vient enfin de paraître au milieu de nous, ce Messie promis dès le commencement des siècles, désiré par les patriarches, annoncé par les prophètes, et donné au monde dans le temps détérioré par le Père éternel. Réjouissez-vous donc, ô vous qui, nés enfants de colère, ne pouviez être que

des enfants déshérités. On vous en assure depuis plus de dix-sept siècles, et je viens encore aujourd'hui vous en renouveler l'assurance; vous avez un Sauveur : *Natus est vobis Salvator*.

Et quel Sauveur! un Dieu qui vient en personne désarmer les puissances de l'enfer, apaiser le Ciel irrité, triompher de la mort et du péché. Si l'homme doit à ses misères le Sauveur qu'on lui donne, j'ose le dire, c'est du sein même des malheurs qu'il tire la source du vrai bonheur; mais, hélas! ce mystère si profond de lui-même, fallait-il l'envelopper d'un autre mystère qui n'est pas moins incompréhensible? Oui, nous avons un Sauveur; et ce Sauveur adorable qui vient habiter la terre de notre exil, à quelles marques veut-on que nous le reconnaissons? Aux faiblesses de son enfance, aux humiliations de sa crèche : *Et hoc vobis signum*, nous dit-on; ne doutez point à la vue d'un Dieu enfant, d'un Dieu couché dans une crèche, que vous n'ayez un Sauveur; et pourquoi?

Parce que si, pour éteindre tout le feu de la divine colère, vous avez besoin d'un médiateur, vous le trouverez dans un Dieu enfant. *Invenietis infantem pannis involutum*.

Parce que si, pour vous instruire dans les voies du salut, il vous faut un législateur qui dissipe les ténèbres de votre ignorance, vous le trouverez dans un Dieu couché dans une crèche : *Invenietis positum in præsepio*.

Bornons-nous à ces deux pensées. J'espère qu'elles vous donneront l'intelligence du grand mystère de ce jour, et que vous en serez édifiés, si l'esprit de Dieu daigne nous éclairer de ses lumières. Demandons-les lui par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Que nous ayons dans Jésus-Christ un parfait médiateur auprès de son Père, qu'il le soit par excellence, que dans le ciel et sur la terre nul autre que lui n'ait pu faire notre paix, il ne faut que savoir les premiers éléments de la foi pour ne pouvoir ignorer cette vérité fondamentale du christianisme; mais que le Sauveur qu'on nous annonce n'étant encore qu'un enfant, se soit déjà fait notre médiateur, et qu'il ait voulu commencer dès sa naissance le grand ouvrage de notre réconciliation, c'est ce qui mérite d'autant plus nos attentions que toute l'assurance qu'on nous donne d'un Sauveur, on ne la fonde aujourd'hui que sur l'enfance d'un Dieu naissant, et que c'est à ce signe qu'on veut que nous le reconnaissons : *Et hoc vobis signum, invenietis infantem pannis involutum*.

Ainsi, chrétiens, entre le ciel et la terre, disons mieux, entre la paix et la justice, entre la miséricorde et la vérité paraît un Dieu enfant qui vient les réconcilier; spectacle tout divin, qui nous met devant les yeux un médiateur en qui nous ne voyons rien qui puisse être suspect, et dont nous

voyons au contraire qu'on accepte déjà la médiation. Que pourrions-nous souhaiter de plus avantageux?

Non, jamais méditation ne fut moins suspecte que celle d'un Dieu naissant, parce qu'il a dès sa naissance tout ce que peut demander le ministère du plus parfait médiateur. Premièrement, une parfaite connaissance des intérêts qu'il entreprend de concilier; secondement, un souverain intérêt pour lui-même de les ménager, en sorte que dans le ciel et sur la terre tout soit pacifié.

C'est en effet un Dieu. Peut-il ignorer les arrêts du Ciel? Il les a prononcés lui-même, et quel autre que lui pourrait être plus parfaitement instruit de l'injure que le Créateur a reçue de la créature rebelle, de la vengeance éternelle qu'il a droit d'en tirer, des satisfactions infinies qu'il peut exiger de quiconque voudrait l'apaiser, de toute l'autorité, de toute la sainteté, de toute l'équité d'un Dieu déshonoré par le péché; connaissances sans lesquelles nous ne pouvions espérer de médiateur.

Il fallait avant toutes choses que les droits de la Divinité fussent discutés et mis en sûreté; mais, hélas! connaissances qui semblaient rendre notre paix impossible, et voilà pourquoi, si le Fils de Dieu n'eût jamais été fils de l'homme, nous n'eussions jamais eu de médiateur.

Mais aujourd'hui, chrétiens, un Dieu si jaloux des droits de sa divinité n'est à nos yeux qu'un enfant d'Adam comme nous et notre frère. Un titre si doux anime notre confiance. Peut-il ignorer tout ce que notre exil a de plus triste, il en éprouve déjà les rigueurs; et n'est-ce pas à sa naissance que nous pouvons bien dire ce qui fut dit à celle de Noé, ce patriarche qui fut une si riche figure de Jésus-Christ : *Iste consolabitur nos in terra, cui maledixit Dominus*. (*Gen.*, V, 29.) Oui, ce divin Enfant vient nous consoler de tout ce que nous avons à souffrir sur la terre ingrate que le Seigneur a maudite.

Il nous consolera, parce que, pétri du même limon que nous, il n'en pourra connaître la fragilité sans prier qu'on y ait égard; il nous consolera, parce qu'il se souviendra que nos malheurs après tout ne viennent que d'une désobéissance qui nous fut étrangère, et que par là nous lui paraîtrons dignes de sa compassion; il nous consolera, parce que la vue de nos misères le touchera sensiblement, et que, non content de les partager avec nous, il en prendra pour lui toute l'amertume; il nous consolera, parce que, nous voyant dans une impossibilité désolante de satisfaire à la divine justice, il s'en chargera pour nous, et qu'il tirera de son fond des satisfactions surabondantes qu'il nous permettra de nous approprier : *Iste consolabitur nos in terra cui maledixit Dominus*.

Or, tout ceci, chrétiens, est d'autant plus consolant que le succès de la médiation d'un Dieu naissant est encore fondé, non-seule-

ment sur le zèle qu'il doit avoir et pour la gloire de son Père et pour le salut de ses frères, mais sur son intérêt propre ; car ne croyons pas qu'il ne s'agisse ici que d'une neutralité qui n'ait rien de suspect. Un médiateur, assez neutre pour ne vouloir épouser aucun parti, peut n'avoir aussi que de l'indifférence pour les intérêts dont on le fait arbitre ; et cette indifférence fait souvent qu'il n'a pas assez à cœur de remplir fidèlement son ministère. Mais aujourd'hui que nous avons un médiateur intéressé du moins autant et peut-être plus que nous à nous réconcilier avec son Père, pouvons-nous douter du succès de sa médiation ?

C'est un Dieu. N'est-il pas de son intérêt de réparer l'honneur de la Majesté divine, et de la rétablir dans tous les droits de son souverain domaine ? N'est-il pas de son intérêt de pouvoir établir le règne de la miséricorde sans déroger aux droits de la justice, et d'en trouver dans sa sagesse le secret ineffable ? N'est-il pas de son intérêt de répandre l'onction de sa divinité sur son humanité sainte, et de faire valoir auprès de son Père le prix infini de ses mérites ?

C'est un des enfants d'Adam. N'est-il pas de son intérêt de nous faire triompher avec lui de l'enfer et du péché : et de se voir à la tête de ses frères, leur guide, leur oracle, leur modèle, leur consolation, l'auteur et le consommateur de leur salut ; de se les unir si parfaitement que devenant leur chef il en fasse ses amis, ses membres, ses cohéritiers : et parce que, victime de propitiation pour nos péchés, il ne doit acheter notre paix qu'au prix de son sang, n'est-il pas de son intérêt de laver dans ce sang adorable toute l'iniquité du monde, et d'en faire la source de toutes ses grâces ? N'est-il pas de son intérêt de se procurer par ses anéantisements mêmes et par les plus profondes humiliations toute la gloire qui convient au Fils unique du Très-Haut ? N'est-il pas de son intérêt de tirer la vie du sein de la mort et de ne se condamner à mourir avec nous que pour nous ressusciter avec lui ? Fut-il jamais un médiateur entre les mains duquel on se crût plus heureux de remettre ses intérêts ?

Aussi, chrétiens, et c'est encore par où sa médiation nous devient si consolante, aussi voyons-nous qu'à peine est-il né, elle est acceptée. Déjà paraît une ambassade céleste qui vient nous assurer que notre paix est conclue, et que le Seigneur au plus haut des cieux en va tirer sa plus grande gloire. Déjà brille dans les airs un astre miraculeux dont l'éclat avertit les enfants des hommes qu'enfin ce médiateur après lequel ils soupiraient depuis si longtemps est venu. Déjà, parce qu'il s'est anéanti, le ciel lui donne l'auguste nom de Jésus, et le déclare par là notre Sauveur. On veut qu'à la splendeur d'un si saint nom tout autre disparaisse, que dans les cieux aussi bien que sur la terre, que jusque dans les enfers on fléchisse le genou. Déjà, par la bouche d'un de ses prophètes, l'Esprit de vérité parle : Cet Enfant dont vous honorez la naissance, nous dit-il, c'est la lumière des

gentils, c'est la gloire d'Israël. Ainsi le Ciel accepte-t-il la médiation d'un Dieu naissant.

Mais la terre, chrétiens, ah ! pourrait-elle ne pas l'accepter, elle dont le salut est le grand mobile de l'adorable mystère de ce jour : et n'est-ce pas à quoi nous invite le Dieu naissant qui vient nous l'offrir lui-même, cette médiation qui nous était si nécessaire ? Venez, semble-t-il nous dire déjà, venez à moi, vous tous qui traînez dans votre exil une vie remplie d'amertume. Venez, Juifs et gentils, grands et petits, riches et pauvres, rois et bergers, venez tous à moi ; je prendrai sur moi tout le poids de vos iniquités, et vous trouverez en moi des consolations infinies. *Venite omnes, et reficiam vos.* (Matth., XI, 28.)

Oui, chrétiens, aux pieds d'un Dieu enfant se rendent déjà des pasteurs et des rois. Des pasteurs, obscure mais sainte portion du peuple de Dieu, dont la simplicité mérita que des anges fussent chargés de leur apprendre la naissance d'un Dieu, qu'ils fussent les premiers à la savoir, et qu'au nom de tout Israël ils vinssent lui rendre leurs hommages. Des rois et des sages, qui se rendent dignes par la vivacité de leur foi d'adorer le Désiré des nations, de reconnaître dans un enfant leur Roi, leur Libérateur et leur Dieu, de représenter à ses pieds toute la gentilité, d'en être ces illustres prémices qui nous ont fait marcher après eux dans la voie du salut.

Cette joie toute divine dont se sentit transporté le vénérable Siméon, lorsque, tenant l'Enfant Jésus entre ses bras, il s'écria qu'il n'avait plus, après l'avoir vu, qu'à mourir en paix, ne fut-ce pas une acceptation solennelle de sa médiation ? Et cette sainte veuve qui, préparée par une sainteté de quatre-vingt-quatre ans à la venue du Messie, fit retentir le temple de tout ce qu'elle dit à sa gloire, ne fut-ce pas une interprète fidèle des sentiments de tout Israélite qui n'attendait que la rédemption de sa nation ?

Fallait-il même que notre paix fût cimentée avec du sang ? Ne fut-ce pas de son propre sang que notre divin Médiateur, en prenant sous le couteau de la circoncision l'auguste nom de Jésus, en signa le traité ? Ne fut-ce pas de leur sang que le signèrent ces heureux enfants de Bethléem, qui se féliciteront éternellement de n'être venus au monde que pour être les premières victimes de Jésus-Christ et les fleurs de ses martyrs ? Ils en sont couronnés dès le berceau.

Ne le dissimulons point cependant, chrétiens, on ne voit à la naissance du Fils de Dieu ni courtisans d'Hérode, ni Grecs, ni Romains, ni grands prêtres, ni lévites, ni Pharisiens, ni docteurs de la loi qui viennent reconnaître leur médiateur. Bien loin d'accepter sa médiation, toute la ville de Jérusalem est consternée d'en entendre parler. Son roi même, craignant d'en être détrôné, s'inquiète, s'agite, se trouble, ne songe qu'à sacrifier à ses vaines frayeurs un enfant qui ne fait que de naître.

Pourquoi ce divin Enfant ne venant, après tout, que dans son propre héritage, les es-

pris s'y trouvent-ils si peu disposés à le recevoir? *In propria venit et sui eum non receperunt.* (Joan., I, 11.) Pourquoi, puisqu'il prend lui-même le glorieux titre de Sauveur du monde, sommes-nous encore réduits à reprocher au monde qu'il ne l'a jamais connu? *Mundus eum non cognovit.* (Ibid., 10.) Pourquoi, puisqu'on nous assure que nous l'avons au milieu de nous, en voyons-nous tant qui ne le savent seulement pas, ou qui ne le savent que pour en faire le but de leur contradiction : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis...* (Ibid., 26.) *In signum cui contradicetur.* (Luc., II, 34.) Et puisque (car voici surtout ce qui peut troubler la joie que doit donner la naissance d'un Dieu-Enfant), puisqu'il ne vient au monde que pour y procurer la paix, et qu'il veut être le salut de tous ses frères, pourquoi s'en perd-il un si grand nombre, dont on nous a même prédit qu'il serait la ruine? *Positus est in ruinam multorum.* (Ibid.)

Mystère qui scandalise tout esprit qui n'y est pas initié, mais mystère dont à la naissance même du Sauveur on nous donne déjà l'intelligence. Car, à qui, chrétiens, offre-t-il aujourd'hui la paix et sa médiation? Ne tenons sur cela que le langage du Ciel : aux hommes dont le cœur est droit et la volonté sincère : *Pax hominibus bone voluntatis.* (Ibid., 14.) Il n'y a donc, et c'est aujourd'hui tout ce que l'on nous demande, il n'y a qu'une bonne volonté qui puisse espérer la paix. Il n'y a donc, et c'est ce qui d'un Dieu médiateur en fait un Dieu vengeur, il n'y a qu'une mauvaise volonté qui ne puisse l'obtenir.

Je dis mauvaise volonté : c'est-à-dire volonté perverse, qui semble faire profession de chercher la vérité, non pas pour l'embrasser, mais pour l'étouffer dans sa naissance. Volonté déterminée à ne rien croire : qu'il nous vienne encore du Ciel des anges qui nous assurent que nous avons un Sauveur, et que de nouveaux astres attestent cette vérité, les préventions de son incrédulité l'emporteront sur l'évidence des plus grands prodiges. Volonté partagée entre l'éternité des biens futurs et les douceurs illécites de la vie présente. Se flatter de pouvoir espérer les uns, prétendre cependant jouir impunément des autres, ne donner à Dieu que les rebuts du monde, prodiguer au monde ce qui ne peut appartenir qu'à Dieu, servir en même temps deux maîtres dont les intérêts et les maximes ne peuvent se concilier, c'est toute sa religion.

Volonté stérile, qui n'enfante que de vains desirs, et qui voudrait éternellement ce que jamais elle ne voudra, d'autant plus coupable qu'elle est plus éclairée, d'autant plus malheureuse que les desirs eux-mêmes qui la flattent font son supplice. Volonté faible, timide, victime de la lâcheté, toujours effrayée des moindres difficultés, elle trouve tout impossible; toujours esclave de ces considérations humaines dont la vertu craint tant la tyrannie, elle rougirait de paraître ce qu'elle devrait, et peut-être ce qu'elle voudrait être. Volonté surtout assez impie pour oser blas-

phémér ce qu'elle ignore, et la sainteté d'un mystère dont elle devrait adorer les profondeurs; assez insensée dans son impiété pour prétendre en trouver la justification dans les humiliantes faiblesses de l'enfance; assez ennemie d'elle-même pour oublier que c'est pour elle, pour l'affranchir du péché, pour la couronner de gloire qu'un Dieu s'est fait chair.

Ah! chrétiens, est-il vrai que nous comptions sur l'immense charité d'un parfait Médiateur, et que la paix qu'il vient aujourd'hui nous offrir fait le grand objet de nos vœux? Allons donc à Bethléem, et voyons-y, comme les bienheureux bergers qui doivent nous servir ici de guides, si tout ce qu'on nous dit des merveilles de sa naissance n'est pas vrai. Cherchons-le comme les Mages, de manière que nous méritions de le trouver : présentons-lui comme eux un cœur droit, un cœur généreux, un cœur fidèle : ne nous scandalisons pas plus qu'eux de le voir enveloppé de langes, les arrosant de ses larmes, souffrant, tremblant, gémissant. Disons à cette vue, mais avec tout ce qu'ils eurent de foi : Le voilà donc enfin ce Médiateur adorable qu'Israël attendait, et qui nous annonce déjà la paix.

Fils unique du Très-Haut, daignera-t-il se charger de mes intérêts? Oui sans doute, parce qu'enfant d'Adam comme nous, il ne rougira point, dit l'Apôtre, de nous reconnaître pour ses frères : *Non confundetur fratres eos vocare.* (Hebr., II, 11.) C'est une portion de moi-même, mon propre sang, par où pourrait-il m'être suspect, disait saint Bernard : *Minime plane jam mihi suspectus erit.* Qu'il soit donc à Dieu comme son Fils, il est à moi comme mon frère : *Frater enim et caro mea est.* Il ne me méprisera donc point, et mes intérêts entre ses mains seront en sûreté : *Securus suscipio mediatorem Dei Filium quem agnosco et meum.* Et pourquoi fallait-il qu'il se rendit si semblable à ses frères? N'était-ce pas afin qu'ils pussent compter sur ses miséricordes, dit saint Paul : *Unde debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret.* (Ibid., 17.)

Ah! qu'un Marcion nous dise encore qu'il est indigne de Dieu de s'anéantir ainsi : nous lui répondrons avec Tertullien que plus les anéantissemens d'un Dieu sont indignes de lui, plus ils nous sont chers, et que rien n'est plus digne de lui que d'acheter à ce prix le salut du monde ; que c'est ce qui nous convenait : *Quodcumque Deo indignum est, mihi expedit.* Qu'un Nestorius insulte à la religieuse simplicité qui me fait adorer un Dieu de quelques jours : si je n'en rougis pas, lui dirai-je, c'est qu'il vous semble que j'en devrais rougir : *Natus est Dei Filius, non pudet quia pudendum est.*

Que le Juif et le gentil se scandalisent de l'enfance d'un Dieu, pour moi si je ne m'en scandalise point, je suis sauvé : *Salvus sum, si non confundor de Domino meo.* Que toute la sagesse du siècle traite de folie cet esprit de foi qui me fait adorer les langes d'un Dieu revêtu de notre humanité, si je ne mé-

prise les mépris, je n'ai plus cette sage folie, cette impudence salutaire pour laquelle mon Dieu m'a promis qu'il n'aurait point honte de moi. *Per contemptum ruboris probent me bene impudentem et feliciter stultum.* C'est toujours le langage de Tertullien.

Concluons donc et souvenons-nous que c'est à l'enfance même du Fils de Dieu que le Ciel a voulu que nous reconnussions notre Médiateur : *Hoc erit vobis signum, invenietis infantem pannis involutum.* Mais autre mystère, chrétiens; on nous avertit encore que nous trouverons ce divin Enfant couché dans une crèche : *Positum in præsepio.* C'est que si nous avions besoin d'un Médiateur qui fit notre paix, il nous fallait également un législateur qui nous apprît à marcher dans la voie du salut. Or, à quelles marques veut-on que nous le reconnaissons encore, ce souverain Législateur? Aux horreurs de sa crèche. C'est ce qui sera le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est vrai, chrétiens, que la loi divine n'est pas moins ancienne que le monde. L'homme, fait à l'image de son Dieu, la reçut des mains du Créateur avec l'être et le mouvement. Elle lui fut naturelle, et pendant une longue suite de siècles, la droiture de son cœur en fut le seul interprète. Imprimée dans la substance de son âme, elle lui dicta fidèlement ses devoirs, et il ne tint qu'à lui de la consulter, de la méditer, de l'observer. Mais hélas! aussi corrompu qu'aveuglé par le vice, il en osa secouer le joug, ou du moins il la perdit insensiblement de vue et ne connut plus d'autre loi que l'humiliante loi des sens qui révolte la chair contre l'esprit et l'esprit contre Dieu.

Alors il fut de la bonté du Créateur de rappeler l'homme à son devoir, et de lui remettre sa loi devant les yeux. Pour empêcher qu'elle ne pût encore s'abolir, il la grava lui-même sur la pierre, et chargea Moïse de la publier de sa part avec un éclat qui pût la faire respecter. Les bénédictions les plus abondantes furent promises à ceux de son peuple qui seraient fidèles à l'observer; il n'y eut point au contraire de malédictions dont il ne menaçât ceux qui la transgresseraient. Ainsi notre Souverain législateur, et pendant le temps de la loi ancienne et pendant le temps de la loi naturelle, ce fut le Seigneur notre Dieu.

Pourquoi donc, pendant même que Moïse remplissait si dignement son ministère, le Seigneur affecta-t-il de lui dire qu'il susciterait un jour à son peuple un tout autre prophète que lui, qu'il annoncerait lui-même ses ordres, et que si sa parole n'était point écoutée, il vengerait sa loi : *Prophetam suscitabo eis... qui autem verba ejus... audire noluerit, ego ultor existam.* (Deut., XVIII, 18-19.) Et pourquoi David, ce prince qui médita toute sa vie, qui pratiqua si religieusement la loi de son Dieu, lui demanda-t-il un législateur à la voix duquel on se rende docile? *Constitue, Domine, legislatorem super*

eos. (Psal. IX, 21.) C'est encore un mystère, chrétiens, dont il est important que vous ayez l'intelligence: ne perdez rien de ce que votre religion vous offre de plus lumineux.

Oui sans doute, l'auteur de la loi naturelle et de la loi écrite, ce fut Dieu lui-même: mais remarquez, je vous prie, que ce suprême Législateur en faisant publier sa loi ne se fit jamais voir à son peuple; qu'il ne parla point lui-même; que d'abord il n'emprunta que la voix de la nature; que dans la suite il ne fit connaître ses volontés que par le ministère des anges, ou par celui de Moïse et des prophètes : *Multifariam*, dit l'Apôtre, *multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis.* (Hebr., I, 1.) Or, voici qu'enfin du plus haut des cieux, un Dieu vient en personne donner sa loi; premièrement en se faisant voir, et cela pour donner à sa loi toute son autorité: secondement, en se montrant couché dans une crèche, et cela pour donner à la pratique de sa loi toute sa perfection. Reconnaissons à ces deux traits un Dieu législateur.

Il se fait voir; et c'est par là que je dis en premier lieu qu'il donne à sa loi toute son autorité. Souvenons-nous, en effet, de l'ancienne loi; c'était certainement une loi divine; c'était une loi dont le Seigneur avait fait la base du gouvernement de son peuple; c'était, si l'on veut, la loi même que le Fils de Dieu vient aujourd'hui nous donner. Mais alors on ne voyait point le législateur: et tel était le génie de l'homme, que ne se voyant point de maître, son goût pour l'indépendance lui fit bientôt supposer qu'il n'en avait point, que du moins il n'en serait pas vu. Sait-on dans le ciel, osa-t-il dire, ce qui se passe sur la terre? *Quomodo scit Deus, et si est scientia in excelsis.* (Psal. LXXII, 11.)

Dieu cependant envoya sur la terre des hommes choisis qui furent chargés de prêcher sa loi; mais ce n'étaient après tout que des hommes, qui, ministres d'un Dieu toujours invisible, furent méprisés, abandonnés, persécutés. En vain, pour autoriser leur ministère, le Tout-Puissant en fit-il des hommes de prodiges qui commandaient à toute la nature; les foudres du ciel entre leurs mains ne servirent qu'à donner de la terreur: et les enfants d'Israël, éblouis de l'éclat qui brillait sur leur front, furent les premiers à demander que Dieu ne parlât plus. Il fallait donc, afin que l'homme plût sous le poids de toute l'autorité d'un Dieu son législateur, il fallait qu'il le vît de ses propres yeux; et c'est ce que nous fait admirablement entendre saint Paul: Autrefois, dit-il, le Seigneur envoya souvent des prophètes qui paraient en son nom; mais aujourd'hui, c'est son propre Fils qu'il envoie, c'est un Dieu qui parle: *Novissime diebus istis locutus est nobis in Filio.* (Hebr., I, 1, 2.)

Disparaissez donc à la vue de ce Fils unique du Très-Haut, prophètes qui ne fûtes que de simples ministres de sa parole. Que Moïse lui-même rende hommage à ce nouveau Législateur. Il fut, il est vrai, un servi-

teur fidèle dans la maison de Dieu. Mais il n'y fut, dit l'Apôtre, que sur le pied de serviteur, au lieu que Jésus-Christ y paraît en maître; c'est le Fils de la maison qui vient y donner la loi : *Christus vero tanquam Filius in domo sua.* (Hebr., III, 6.) C'est ce Sauveur et ce Dieu de majesté dont la grâce devait, en se manifestant à tous les hommes, nous apprendre à vivre saintement : *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos.* (Tit., II, 11, 12.)

C'est ce souverain Maître de la vérité, ce seul oracle que l'homme doit consulter. Vos yeux le verront, nous avait déjà dit Isaïe, et vous ne le perdrez plus de vue : *Erunt oculi tui videntes Præceptorem tuum.* (Isa., XXX, 20.) C'est enfin ce Législateur par excellence qui n'eut et n'aura jamais son semblable, disait Job, et dont la loi devait, par conséquent, avoir infiniment plus d'autorité que toutes les lois humaines : *Nullus ei similis in legislatoribus.* (Job, XXXVI, 22.) Il fallait donc que l'homme eût vu son Législateur et que la loi fût par là munie de toute l'autorité qu'un Dieu pouvait lui donner.

Mais était-elle assez nécessaire, cette autorité si divine, pour demander qu'un Dieu se fit chair, et se rendît visible? Consultons le Prophète-Roi. Je l'entends qui prie le Seigneur son Dieu de donner aux nations un législateur qui domine sur elles : *Constituë, Domine, legislatorem super eos.* Et pourquoi David demande-t-il à Dieu ce législateur? Admirable raison qu'il en donne lui-même : C'est, dit-il, afin que les enfants des hommes sachent qu'ils sont hommes : *Ut sciant gentes quoniam homines sunt.* (Psal. IX, 21.)

Saviez-vous, en effet, que vous n'étiez que des hommes, vous qui, vivant en immortels, vous regardiez comme les dieux de la terre; saviez-vous que vous n'étiez que des hommes toujours enveloppés des ténèbres de leur ignorance, vous qui sans intelligence sur les moindres secrets de la nature, sur ce qu'elle vous met tous les jours devant les yeux, sur ce qui se passe dans votre propre cœur, osiez demander à sonder les abîmes de la Divinité, blasphémant tout ce que vous ignoriez, et rejetant audacieusement tout ce que vous ne pouviez comprendre? Saviez-vous que vous n'étiez que des hommes pétris du même limon, vous qui, ne pouvant souffrir que la nature vous égalât au dernier des hommes, prétendiez tirer de la fortune un lustre qui pût effacer la honte de votre origine?

Saviez-vous que vous n'étiez que des hommes nés pour servir, vous qui, vous croyant les seuls arbitres de votre sort, affectiez une indépendance qui ne connaissait plus de maître, ne recevant la loi de qui que ce soit, et n'ayant, disiez-vous, aucun compte à rendre de votre conduite? Et vous, esclaves de vos passions et du vice, qui dans vos mœurs approchiez plus de la bête que de l'homme, saviez-vous que vous deviez du moins être des hommes raisonnables, dont les lumières naturelles ne pouvaient venir

que d'une souveraine raison qui devait vous tenir lieu de loi?

Soumettez-vous donc tous à l'autorité de votre Législateur. Il vient aujourd'hui vous apprendre ce que vous ne saviez pas : que vous n'êtes que des hommes conçus dans l'iniquité, que des hommes nés esclaves, que des hommes malheureux héritiers de l'ignorance, des faiblesses, des malédictions de leurs pères; que des hommes condamnés à la mort et livrés en proie aux puissances de l'enfer. Il n'y avait qu'un Dieu qui pût vous en affranchir, et il vous en affranchira, mais à condition que vous observerez sa loi. C'est lui-même qui vient en personne vous en assurer. Il vient se faire voir, afin que vous n'en puissiez douter. Il vient en qualité de Législateur, afin de donner à sa loi toute l'autorité qui lui convient.

Quel nouveau mystère, chrétiens! À peine est-il venu, que nous le voyons couché dans une crèche : *Positum in præsepio.* C'est qu'en donnant à sa loi toute l'autorité qu'elle doit avoir, il veut aussi donner à la pratique de sa loi toute sa perfection.

Que voyons-nous, en effet, à la crèche de notre divin Législateur? Un Dieu qui pratique ce que la loi peut demander de plus héroïque : quoi de plus parfait? Un Dieu qui ne prêche encore sa loi que par ses exemples : quoi de plus efficace? Un Dieu qui par sa grâce facilite l'observation de sa loi : quoi de plus capable d'en adoucir le joug?

Oui, chrétiens, un Dieu dans une crèche nous fait voir aujourd'hui toute la perfection de sa loi.

Toute la perfection de l'obéissance que nous devons à l'autorité d'un souverain législateur. Un Dieu législateur lui-même se fait une loi dès sa naissance de renoncer à sa volonté propre, d'obéir depuis le premier jusqu'au dernier moment de sa vie; loin donc de sa crèche toute liberté qu'on se donnerait d'éluder, de modérer, d'interpréter la loi au gré de ses desirs.

Toute la perfection de l'humilité la plus profonde. Devant un Dieu qui s'aneantit à nos yeux, comprendrons-nous enfin que nous ne pouvons nous humilier trop profondément, et que notre centre, c'est le néant?

Toute la perfection de ce détachement des richesses qui va jusqu'au mépris. Un Dieu naissant n'a point d'autre berceau qu'une crèche : telle est son indigence! Connaissions par là tout le prix d'une vertu qu'il juge digne de son choix : heureux si nous la jugeons digne du nôtre!

Toute la perfection de cet esprit de pénitence qui doit immoler tout pécheur à la justice de son Dieu. Victime de propitiation pour nos péchés, un Dieu les pleure déjà dans la crèche, les lave déjà dans son sang, prend déjà le chemin de cette croix où doit se consommer son sacrifice. Malheur à nous si nous refusons de marcher sur ses pas!

Toute la perfection de ces vertus héroïques qui nous doivent rendre dignes de Jésus-Christ, et sans la pratique desquelles nous ne pouvons être ses disciples. Pourquoi,

n'étant encore qu'un enfant, s'en fait-il déjà le modèle ? Pour nous apprendre jusqu'où nous devons entreprendre d'élever notre sainteté.

Disons encore, chrétiens : pour nous mettre devant les yeux un exemple qui nous anime à la plus parfaite observation de la loi. En attendant que les paroles de la vie éternelle puissent sortir de sa bouche, elles partent déjà du fond de sa crèche, et parce qu'il ne veut prêcher son Evangile qu'après l'avoir pratiqué, c'est par son exemple qu'il le prêche : *Jam clamat exemplo quod predicaturus est verbo*, dit saint Bernard.

Exemple d'autant plus nécessaire, que la loi dont il s'agissait était plus parfaite. Pou-
vait-on nous en donner des idées trop sublimes ? Exemple le plus illustre qui se soit jamais vu ! Quel est notre chef, et dans ce que la loi nous fait oser de plus grand, qui marche à notre tête ? un Dieu, notre législateur lui-même. Exemple le plus touchant que nous ayons pu souhaiter. Le tendre Enfant dont nous honorons la crèche, c'est un Dieu qui ne s'assujettit à la loi qu'il vient nous donner que parce qu'il nous aime, que parce qu'il veut que nous l'aimions. Il veut que sa loi soit une loi d'amour, et qu'elle se grave, non plus sur des tables de pierre, mais sur des cœurs touchés de l'amour infini de leur Dieu : *Non in tabulis lapideis, sed in tabulis cordis carnalibus*. (II Cor., III, 3.)

Exemple enfin le plus efficace qui fut jamais, et pour persuader les esprits, et pour forcer les cœurs à se rendre. Sous les yeux d'un Dieu qui ne demande rien qu'il ne fasse, peut-on ne pas s'offrir à toute l'étendue de sa loi ? Peut-on se plaindre de ses rigueurs, et des difficultés qu'on y trouve ? Peut-on y en trouver ?

Non, chrétiens, et c'est encore par où nous ne pouvons trop admirer la loi qu'un Dieu naissant nous prêche aujourd'hui par son exemple. Plus elle est au-dessus des forces humaines, plus il est beau sans doute que la pratique d'une loi si sainte, si parfaite, si divine, devienne déjà si facile. Je dis si facile, par l'intelligence que nous en donne la grâce du législateur, et par les saintes délices qu'il nous fait trouver à la pratiquer.

Ne croyons pas, en effet, qu'il ait pu venir nous demander une parfaite obéissance à sa loi, sans ajouter aux exemples qu'il nous en donne des secours assez puissants pour nous rendre supérieurs à nos faiblesses, sans nous prévenir de sa grâce, sans dissiper nos ténèbres, sans nous inviter à le suivre dans la voie qu'il nous ouvre, sans vous y faire goûter toute la douceur de son joug. Heureux donc ceux qui pleins de cette bonne volonté que leur a demandée leur Médiateur, ont trouvé dans son enfance même le précieux gage de la paix dont ils jouissent ; mais infiniment plus heureux ceux qui, jouissant d'une paix si consolante, trouvent dans la crèche de leur Législateur une loi dont l'observation les élève à la plus sublime perfection.

C'est, en effet, chrétiens, à cette perfection que le Fils de Dieu veut dès sa naissance que

nous aspirions. Avant lui, dans les écoles même de la sagesse du siècle, dans les plus judicieuses maximes de ces grands hommes dont on admire les lois, tout fut imparfait. La loi même, la loi qui fut donnée par le ministre de Moïse, quoique émanée de Dieu, l'Apôtre ne craint point de dire qu'elle ne put donner aucune perfection : *Nihil ad perfectum adduxit lex*. (Hebr., VII, 19.) Mais la loi de Jésus-Christ, à quelle perfection ne doit-elle pas conduire ses adorateurs ?

Ils ont assez de foi pour l'adorer jusque dans sa crèche : et tout Enfant qu'il est, ils ne rougissent point de recevoir humblement de ses mains une loi qui doit les rendre parfaits comme le Père céleste. Qu'ils la méditent toute leur vie, qu'ils n'entreprennent rien sans la consulter, qu'ils en fassent la seule règle de leur conduite : leur Législateur admirant leur fidélité les combla de ses plus précieuses bénédictions : *Benedictionem dabit Legislator*. Ils iront de vertu en vertu : *Ibunt de virtute in virtutem*. (Psal. LXXXIII, 8.)

Au pied de la crèche d'un Dieu enfant, ils aimeront à se faire enfants, à commencer par imiter son innocence, sa soumission, sa simplicité. Ce divin Enfant paraissant dans la suite se perfectionner de plus en plus, ils croîtront avec lui en grâce et en sagesse ; devenus plus forts et capables de la nourriture solide des parfaits, ils n'auront de goût que pour sa céleste doctrine ; ils se rempliront de son esprit, ils voudront porter sa croix et partager avec lui ses douleurs et ses opprobres ; toujours unis à lui, jusqu'à ce que parvenus, comme dit saint Paul, à la plénitude de l'âge qui fait l'homme parfait, à la maturité de Jésus-Christ, ils puissent participer à sa gloire : *Donec occurramus in virum perfectum... in mensuram etatis plenitudinis Christi*. (Ephes., IV, 13.)

Renaissions donc avec un Dieu naissant. Quoique enfant, c'est notre médiateur. Ayons une foi qui nous rende dignes de la paix qu'il vient nous offrir, et méritons d'en goûter les fruits. Quoique dans une crèche, c'est notre Législateur. Observons si parfaitement sa sainte loi que notre obéissance nous attire tout ce qu'il promet de bénédictions à ceux qui le reconnaîtront pour leur Sauveur... Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

SUR LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcidere-
tur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. (Luc., II, 21.)

Au bout de huit jours qu'il fallut circoncire l'enfant, on lui donna le nom de Jésus.

N'était-ce donc pas assez, chrétiens, que le Ciel, en annonçant la naissance d'un Dieu fait homme pour le salut du monde, voulût que nous le reconnussions aux faiblesses mêmes de son enfance, aux humiliations de sa crèche, et fallait-il que notre foi fût mise à de plus étranges épreuves ? Ce n'est plus seulement un Dieu enfant, un Dieu couché

dans une crèche qu'on vous fait voir aujourd'hui; c'est un Dieu qui permet que l'on imprime sur sa chair un caractère de pécheur; un Dieu qui, suivant le langage de l'Apôtre, devient en quelque sorte le péché, la malédiction même. Mystère plus incompréhensible que les anéantissements d'un Dieu fait chair.

Est-ce là ce Dieu redoutable dont le glaive vengeur extermina les premiers-nés d'Égypte? Est-ce du moins le premier-né d'entre les élus? Il tremble sous le couteau de la circoncision. Est-ce un Dieu de majesté qui par des prodiges multipliés nous donnait des idées si magnifiques de sa grandeur? La faiblesse même, il nage dans son propre sang. Est-ce ce Dieu souverainement saint, qui, pour sanctifier Israël et lui faire respecter sa loi, la lui donna sur une montagne toute fumante, au milieu de séclairs et des tonnerres? Nous le voyons aujourd'hui soumis à tout ce que cette loi peut avoir et de plus humiliant et de plus douloureux; nous le voyons au rang des pécheurs et traité comme un coupable qu'on ne laisse plus vivre que comme une victime destinée à la mort. Hélas! le dirai-je, est-ce un Dieu Sauveur? Il semble qu'il ait besoin d'un Sauveur lui-même.

Cependant, chrétiens, c'est en se faisant circoncire qu'il prend l'auguste nom de Jésus et qu'il se déclare Sauveur. Allons donc, pour entrer dans des mystères si profonds, allons à la source: prenons les choses dès leur origine, tirons la vérité du fond des ombres et des figures. Souvenons-nous que ce fut en ordonnant la circoncision que Dieu fit alliance avec Abraham et sa postérité. Disons-entin que le mystère de ce jour est proprement le mystère de l'alliance d'un Dieu Sauveur avec les hommes qu'il entreprend de sauver. Or cette alliance qui nous avait été promise si solennellement pendant une si longue suite de siècles, que les prophètes nous ont si magnifiquement annoncée, qu'un Dieu doit cimenter de son sang, à quoi donc engage-t-elle notre divin Sauveur, à quoi nous engage-t-elle? Ce sera le partage de ce discours.

Oui, mon Dieu, vous étiez autrefois le Dieu des armées, le Très-Haut, le Tout-Puissant, l'Éternel, un Dieu jaloux de votre gloire; vous vous appeliez par excellence Celui qui est, vous portiez un nom saint, mais terrible, *Sanctum et terribile* (Psal. CX, 9) : mais aujourd'hui vous n'êtes plus que mon Sauveur, et votre nom n'offre rien que d'aimable. Répandez-en l'onction salutaire sur nous tous; et pendant que de votre côté vous faites déjà si généreusement ce que demande de votre bonté l'alliance dont vous nous honorez, faites-nous remplir du nôtre nos engagements. C'est ce que nous vous demandons par l'intercession de Marie.... *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est en se faisant circoncire que le Fils de Dieu fait alliance avec l'homme : et le nom qu'il prend dans cette cérémonie sau-

glante, c'est l'auguste nom de Jésus. Ah! je vois déjà ses engagements. Il se fait appeler Sauveur, il entreprend donc de nous sauver tous; il se fait circoncire, c'est donc de la servitude du péché qu'il entreprend de nous sauver.

Oui, chrétiens, il veut nous sauver tous : vérité trop précieuse pour nous être indifférente. Je ne puis pardonner à l'hérésie d'avoir été capable d'en douter. Que pouvait-elle faire de plus injurieux à la gloire du Sauveur du monde, que pouvait-elle nous dire de plus désespérant? Hélas! en proie que nous étions aux puissances de l'enfer, on nous avait assuré que nous avions un Sauveur; nous comptions donc sur la bonté d'un Dieu dont on nous disait que les miséricordes devaient s'étendre sur tous les ouvrages de ses mains. Nos pères nous avaient transmis cette heureuse assurance comme le plus précieux héritage qu'ils pussent nous laisser.

Ce fut en suçant avec le lait cette doctrine si consolante que nos yeux commençant à s'ouvrir, nous crûmes ne pouvoir nous représenter notre Dieu que comme un Père qui nous voulait tous sauver. Nous nous faisions un crime de douter de son cœur; et pleins d'une sainte confiance, nous allions en effet à lui comme des enfants à leur père. Mais qu'est-on venu nous dire? Qu'il n'est Père que d'un petit nombre d'enfants choisis; que les autres n'ont été créés que pour être de malheureuses victimes de l'enfer, ou que du moins on n'a jamais eu dessein de les tirer de la masse de perdition; que ce n'est donc point avec eux que le Seigneur a prétendu faire alliance; qu'on ne veut point les sauver, que ce n'est point pour eux que Jésus-Christ est mort. Ah! chrétiens, que ce nouveau langage dut déconcerter notre piété. Quoi! il y a donc des pécheurs au monde qui n'ont point de Sauveur! et ces pécheurs infortunés, c'est le grand nombre : et qui m'a dit que je n'en suis point, et si j'en suis que deviendrai-je, et quelle confiance peut me laisser une si juste crainte?

Rassurez-vous, âmes pusillanimes : ce nouveau langage qui vous désole, c'est de l'école d'un Luther et d'un Calvin, c'est du fond de l'hérésie qu'il part. Et c'est du sein de la vérité même, c'est des oracles sacrés de nos Écritures, c'est de la tradition la plus constante, c'est des plus authentiques décisions de l'Eglise que nous est venue l'assurance qu'on nous donne d'avoir un Sauveur. Ah! le seul nom que prend aujourd'hui le Fils de Dieu, c'est le nom de Jésus. Il ne veut donc plus être notre Dieu que pour nous sauver, il veut donc sauver tous ceux dont il est le Dieu. C'était autrefois le Dieu d'Israël en particulier, mais ici je ne vois point de peuple distingué. *Il sauvera son peuple*, nous dit l'ange du Seigneur. Oui, mais son peuple, ce ne sont plus seulement les enfants d'Abraham : ou si ce sont les enfants de ce patriarche, ce sont les enfants dont sa foi lui fit mériter de devenir le Père, lorsque le

Seigneur en lui changeant son nom, le constitua Père de toutes les nations. Ainsi le peuple du Fils de Dieu, ce sont toutes les nations. On les lui a données pour son héritage; c'est donc pour nous faire entendre qu'il veut les sauver toutes, qu'il prend aujourd'hui le glorieux titre de Sauveur.

Et que l'on ne dise point ici que l'héritage et le peuple du Fils de Dieu, ce n'est que ce petit nombre d'élus qu'il a parmi toutes les nations. Ecoutez le raisonnement du grand Apôtre. Ce qui prouve, dit-il, que tous les hommes sont morts, c'est que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes. Remarquez qu'il ne se sert pas de la mort de tous les hommes pour prouver que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, mais il veut prouver que tous les hommes sont morts, et la preuve qu'il en apporte, c'est ce principe du christianisme qu'il suppose comme une vérité constante, savoir, que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes : *Quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt.* (II Cor., V, 14.) Oracle décisif! Oui, tous les hommes sont morts : or Jésus-Christ est mort pour tous ceux qui sont morts ; il est donc mort pour tous les hommes. Ce qui fait donc l'héritage du Sauveur et ce peuple qu'il veut sauver, ce sont tous les peuples de la terre, c'est tout ce qu'il y a jamais eu, c'est tout ce qu'il y a, c'est tout ce qu'il y aura d'hommes jusqu'à la fin des siècles.

Faut-il, hélas! qu'une funeste expérience semble combattre de si consolantes vérités? Oui, j'en vois beaucoup qui sont appelés : *Multi vocati.* Venez tous à moi, nous dit notre divin Sauveur, et je vous sauverai tous : *Venite omnes.* Pourquoi donc s'en sauve-t-il si peu? *Pauci electi.* Ne vous en scandalisez point, chrétiens; vous dites que puisque le Fils de Dieu veut nous sauver tous et qu'il le peut, il serait de sa gloire de nous sauver tous en effet. Et moi, je dis, écoutez ceci, vous surtout à la censure desquels n'échappent pas même les vues de la Divinité, vous qui ne vous perdez pas parce que vous le voulez, et ne voulant pas cependant vous en attribuer la cause, la rejetez éternellement ou sur un je ne sais quel destin que vous ne comprenez pas, ou peut-être sur votre Dieu même, écoutez ceci :

Je dis, en premier lieu, qu'il est de la gloire d'un Dieu Sauveur de laisser à l'homme la liberté de se perdre encore, s'il le veut. Quelle gloire trouveriez-vous à vous voir servi par un esclave qui ne vous serait fidèle que parce que vous lui auriez ôté les moyens de pouvoir vous trahir, et qui vous servirait moins par choix et par zèle que par nécessité? Pouvoir donc faire le mal, et mourir plutôt que de le commettre; pouvoir ouvrir son cœur à toutes les pompes du monde, et ne vouloir cependant que Dieu, ce pouvoir de suivre ce que dicte la loi, ou ce qu'inspire la passion, cette liberté réelle d'un cœur qui choisit ses œuvres, et qui préfère la volonté du Seigneur à ses penchants, voilà ce qui forme le mérite de la vertu et

la gloire de votre Dieu. Malheur à vous si, pouvant vous attacher à lui, vous aimez mieux vous livrer à des créatures périssables; votre Dieu n'en sera pas moins glorifié, et la gloire qu'il tirera du zèle du petit nombre de ceux qui lui sont fidèles le dédomagera de votre perte.

Je dis, en second lieu, que s'il en est si peu qui se sauvent, cela même fait voir combien la conversion du cœur humain devait être difficile; et que plus elle est difficile, plus elle fait éclater la gloire de celui qui triomphe des cœurs. Il n'appartient qu'à celui qui les a créés de les avoir entre les mains, de les tourner comme il lui plaît, de rectifier leurs inclinations, de les fixer, de les sanctifier, et, ce qu'ils peuvent avec le secours de la grâce, de le leur faire vouloir, en perfectionnant plutôt qu'en détruisant la nature de leur liberté.

Je dis, en troisième lieu, que si, pour réprimer l'orgueil de cette liberté fragile et l'obliger à demander les plus puissants secours, il est de la gloire de Dieu de faire quelquefois sentir par des coups éclatants l'empire qu'il exerce sur les cœurs, il n'est pas moins de sa gloire de se réserver le droit de se venger du mépris qu'on pourrait faire des efforts de sa bonté; et pour cela même de se contenter de mettre l'homme dans un état où il ne tienne qu'à lui de se sauver.

Je dis, en quatrième lieu, qu'il n'est pas digne d'un Dieu de faire dépendre sa gloire des caprices d'un faible mortel, qui, pouvant se sauver, ne le voudra pas. Ah! n'est-ce pas assez, pour sauver des coupables qui gémissent dans les horreurs d'un cachot, de leur ouvrir les portes, de les aider à en sortir, de les exciter par les plus magnifiques promesses, de les menacer même d'un supplice éternel? S'ils refusent de seconder les intentions de leur Libérateur, à qui peuvent-ils attribuer la cause de leur perte, sinon à eux-mêmes? *Perditio tua, Israel.* (Osee, XIII, 9.)

Je dis enfin, sur tous ces principes, que l'homme aura beau s'opposer aux desseins de son Sauveur, il ne pourra jamais se vanter d'avoir prévalu contre la volonté de Dieu; parce que Dieu, ne voulant sauver l'homme qu'à condition que l'homme le voudra lui-même, si l'homme ne le veut pas et s'il meurt dans cette affreuse détermination, dès là Dieu ne le veut plus : et l'absolue volonté du Seigneur étant, dans tout ce qu'il a fait pour le salut de l'homme, de tirer sa gloire de tout ce qui pourrait en arriver, s'il arrive, en effet, que l'homme ne se sauve pas, une justice infinie vengera une miséricorde infinie, et l'homme réprouvé se verra contraint de rendre éternellement à Dieu par ses tourments la gloire qu'il n'a pas voulu lui procurer par son amour et sa soumission. Regardez-vous donc comme le seul auteur de votre malheur éternel, ô homme qui avez un Sauveur et qui ne vous sauvez pas! *Perditio tua, Israel.*

Avançons, chrétiens; un Dieu Sauveur en-

treprend de sauver tout un monde de malheureux, et cet engagement, qui lui fait prendre un nom qu'on adore dans le ciel aussi bien que sur la terre, c'est sous le couteau de la circoncision qu'il le contracte. Ah! c'est-à-dire qu'il entreprend de nous sauver, non pas des eaux d'un déluge universel, un Noé l'aurait pu faire; non pas d'une famine cruelle, la sagesse d'un Joseph en aurait pu prévenir les rigueurs; non pas des incommodités d'un dur esclavage, la verge menaçante d'un Moïse eût pu nous en tirer; non pas de la fureur de nos ennemis, il n'eût fallu pour cela que le bras d'un Josué, d'un Samson, d'un David. De quoi donc? De la servitude du péché : *Vocabis nomen ejus Jesum; ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* (Matth., I, 21.)

Entreprise si digne d'un Dieu, qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse l'exécuter; encore faut-il qu'il fasse un coup de son bras tout-puissant, il faut qu'il en coûte du sang. Pourquoi? Parce que, sans effusion de sang, dit saint Paul, il ne se remet point de péchés; parce que, comme le remarque encore l'Apôtre, cette alliance même que Dieu fit autrefois avec son peuple ne fut confirmée qu'avec le sang. Voici, dit Moïse, en prenant le sang des victimes et en enjetant sur tout le peuple, voici le sang du Testament et de l'alliance que le Seigneur a faite en votre faveur : *Hic sanguis Testamenti quod mandavit ad vos Deus.* (Exod., XXIV, 8; Hebr., IX, 30.)

Ah! chrétiens, élevez ici vos esprits. A peine le Sauveur est-il entré dans le monde, qu'il se fait circoncire. Pourquoi? Parce qu'il entre en qualité de souverain Pontife dans le sanctuaire où il doit offrir à Dieu ce grand sacrifice de la nouvelle alliance qui doit expier le péché du monde. Mais il y entre, non plus avec le sang des taureaux et des boucs : que pouvait mériter un sang étranger à Dieu? C'est donc avec son propre sang qu'il entre dans le sanctuaire, dit l'Apôtre : *Neque per sanguinem hircorum aut vitulorum, sed per proprium sanguinem introivit in sancta.* (Hebr., IX, 12.) Quel est-il donc, ce sang adorable dont nous voyons déjà la crèche de notre divin Sauveur arrosée? Ce ne sont, il est vrai, que les prémices de ce sang qui doit effacer sur la croix l'arrêt de notre éternelle réprobation; mais ces prémices mêmes, c'est le sang de l'alliance que vient contracter avec nous un Dieu Sauveur : *Hic sanguis Testamenti quod mandavit ad vos Deus.*

Par cette alliance si salutaire pour nous il s'engage à désarmer la justice de son Père, à renverser ce mur de séparation qui devait rendre notre exil éternel, à nous rétablir dans nos anciens droits, à nous mériter des lumières qui dissipent les ténèbres de notre ignorance, à nous procurer des grâces qui puissent rectifier notre cœur, à nous ouvrir toutes les portes du ciel, à nous faire trouver sur la terre même de saintes délices qui nous dégoûtent des plaisirs du siècle, qui

fixent notre inconstance naturelle, qui rendent nos croix aimables, qui nous dédommagent de tout ce que nous aurons sacrifié. Voilà donc les engagements d'un Dieu qui fait alliance avec nous; et ces engagements, à peine est-il né, qu'il les signe de son sang : *Hic sanguis Testamenti quod mandavit ad vos Deus.*

Quelle gloire pour le Fils de Dieu ! Non, nous ne voyons rien de plus grand que de sauver des malheureux. Il semble que sous les horreurs de leur misère soit caché l'éclat d'une gloire capable de tenter la plus noble ambition ou de récompenser la vertu la plus héroïque. De là ce glorieux nom dont Pharaon crut devoir honorer Joseph : *Il l'appela le Sauveur du monde*, dit l'Écriture. (Gen., XLI, 45.) De là cette grandeur que le Saint-Esprit trouve dans l'emploi, dans le nom même de Josué. De là cette tiare éclatante qui fut mise sur la tête du grand prêtre Jésus, lorsqu'on le chargea de tirer le peuple de Dieu de la captivité de Babylone. De là même ces honneurs divins que se firent rendre les Césars au milieu de leurs triomphes. Si leur naissance ou leur ambition put en faire des empereurs, on peut dire que le salut de leurs peuples parut en faire des dieux.

Mais non, disparaissent, dieux faibles, sauveurs imparfaits, souvent, hélas! plus à plaindre que ceux que vous prétendez avoir sauvés; disparaissent à la vue d'un Enfant qui semble vous dire du fond de sa crèche, qu'il est le Seigneur, et qu'il n'est plus au monde d'autre Sauveur que lui : *Ego Dominus et non est absque me Salvator.* (Isa., XLIII, 11.) Oui, vous dit-il en prenant l'adorable nom de Jésus sous le couteau même de la circoncision, vous avez sauvé des misérables; mais de quelles misères pûtes-vous les délivrer, vous qui, leur laissant un cœur corrompu, leur laissâtes la source de toutes les misères? Vous les avez sauvés; mais de quels avantages pûtes-vous flatter leurs espérances? Pour les sauver il fallait les détacher des choses mêmes qui les attachaient à votre gloire. Vous les avez sauvés, mais pour combien de temps? Tirés à peine du précipice, vous les vîtes retomber dans un autre : du moins la mort en vous précipitant avec eux dans un commun tombeau, mit-elle bientôt des bornes à leurs prétentions et à votre libéralité.

Vous les avez sauvés; mais pour en sauver quelques-uns, combien vous fallut-il faire de malheureux? Regardés des uns comme les pères de leur patrie et les défenseurs de leur liberté, de quels yeux purent vous regarder ces infortunés esclaves dont les chaînes firent le triste ornement de vos triomphes? De quels yeux pûtes-vous voir vous-mêmes le sang inonder les provinces, et les campagnes couvertes de cadavres? Vous les avez sauvés, mais que vous en a-t-il coûté? Trop heureux de pouvoir joindre leur salut à vos intérêts, vous ne fîtes pour eux qu'autant que vous crûtes faire pour vous, et votre seule gloire fut l'âme de vos entreprises. Vous les avez

enfin sauvés, mais en les sauvant vous ne vites pas que vous qui sauviez les autres, vous aviez besoin vous-mêmes d'un Sauveur.

Eh bien ! je le serai, moi, ce Sauveur de tout homme qui voudra se sauver ; et c'est en purifiant les cœurs, en élevant l'homme jusqu'au ciel, en me sacrifiant moi-même que je prétends sauver l'univers. Encore une fois, quelle gloire pour un Dieu Sauveur ! et serons-nous étonnés de ce que nous dit l'Apôtre (*Philipp.*, II, 6-11) : que l'auguste nom de Jésus est une digne récompense des anéantissements du Verbe ; que dans le ciel et sur la terre, que jusqu'au fond des enfers il faut qu'à ce seul nom tout fléchisse le genou ; qu'il n'y a que l'Esprit-Saint qui puisse nous le faire prononcer d'une manière qui nous en fasse goûter l'unction ?

Mais en même temps quelle consolation pour nous ! Oui, j'ai un Sauveur ; et puisque c'est de la servitude du péché qu'il vient m'affranchir, ce qui m'assure de ses miséricordes, ce sont mes péchés eux-mêmes. Ne cherchons donc plus à tirer ici de vains avantages de cette pompe que le monde ne cesse d'étaler à nos yeux. Laissons là nos grandeurs et nos richesses. Nous voyons trop peu de grands entrer dans l'alliance du Seigneur, et les richesses ne serviraient peut-être qu'à nous attirer la malédiction qu'il vient donner aux riches. Ne parlons plus de ce que notre naissance peut avoir d'illustre. Tant de puissances de la terre absorbées dans un éternel oubli, nous font assez entendre que si le Seigneur a fait alliance avec nos pères, ce ne fut jamais en vertu de leur noblesse.

Ne vantons plus même notre prétendue justice ; ce sont des pécheurs et non pas des justes que je suis venu chercher, nous a dit le Fils de Dieu lui-même (*Matth.*, IX, 13). Fermez-vous donc, mes yeux, à tout l'éclat des vains titres dont le monde repaît son ambition. Je suis pécheur, et désormais vous n'aurez que deux objets à contempler : un Dieu Sauveur et mes péchés.

Un Dieu Sauveur, pour me faire sentir toute la profondeur de mes plaies : il fallait que le mal fût bien dangereux pour ne pouvoir être guéri que par un Dieu. Mes péchés, pour relever la gloire de ce Dieu Sauveur ; il fallait un aussi grand mal que le péché pour en découvrir tout l'éclat.

Un Dieu Sauveur, pour me pénétrer de la plus vive reconnaissance. Fut-il jamais un ami plus sensible aux misères de son ami, que Dieu l'est aux miennes ? Mes péchés, pour me forcer à lui rendre hommage de tout ce que je trouve dans l'économie de mon salut ; ce qu'il y a de droiture dans ma volonté, jusqu'à ses premiers efforts et ses premiers mouvements, tout vient de sa grâce.

Un Dieu Sauveur, pour animer ma confiance. Que ne dois-je point attendre d'un Dieu qui se donne à moi ; revêtu de sa personne, que ne suis-je point en état d'entreprendre ? Mes péchés, pour tempérer cette confiance d'une crainte salutaire. Ma misère était devenue mon centre ; et pour peu que

j'échappe à la puissante main qui me soutient, le poids de mon iniquité m'y rentraîne, m'y voilà retombé.

Un Dieu Sauveur, pour m'élever à cette noble fierté qu'inspire l'accès qu'on trouve auprès des grands. Aimé d'un Dieu, que puis-je aimer qui ne porte pas un caractère de divinité ? Mes péchés, pour me conserver cependant dans une humilité profonde. L'orgueil d'un Lucifer en pourrait-il soutenir la vue ?

Un Dieu Sauveur, pour admirer sans cesse la bonté d'un Dieu qui veut faire l'honneur à l'homme de le faire entrer dans son alliance. Mes péchés enfin, pour être assuré que cet homme fortuné qu'il veut honorer jusqu'à, c'est moi-même.

Mais avançons, et voyons à quoi nous engage cette alliance divine. C'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Je remarque dans l'alliance que fit le Seigneur avec la postérité d'Abraham et dans la circoncision judaïque, quatre circonstances qui nous font admirablement sentir à quoi nous engage l'alliance que la circoncision chrétienne nous fait contracter avec Dieu. Premièrement : *Je serai votre Dieu*, dit le Seigneur au saint patriarche, *et je le serai de vos enfants* : « *Ut sim Deus tuus et seminis tui post te.* » Voilà donc un peuple séparé du reste des nations, un peuple dont Dieu veut être spécialement le Dieu. Secondement, la marque de cette étroite alliance, c'est la circoncision même : marque douloureuse, marque humiliante ; *Circumcidetis carnem, ut sit signum fœderis inter me et vos.* Troisièmement, celui que l'on doit marquer ainsi du sceau de Dieu, c'est un enfant de huit jours : on ne peut donc entrer trop tôt dans l'alliance du Seigneur : *Infans octo dierum.* Enfin cette alliance doit être éternelle : malheur donc à celui qui voudra la rompre ! *Eritque pactum meum in fœdus æternum.* (*Gen.*, XVII, 7-13.) Tout ceci, chrétiens, est écrit pour nous. Ainsi, que les ombres se dissipent, voici la réalité.

Premièrement, en vertu de l'alliance que Dieu fait avec nous, il veut être notre Dieu par excellence ; il veut que nous soyons par excellence son peuple ; ce fut autrefois le grand avantage des Israélites. Peuple fortuné, que vos retranchements étaient alors intègres, que vous étiez en sûreté dans vos tentes : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel !* (*Num.*, XXIV, 5.) Vous étiez sous les yeux de votre Dieu, dit l'Écriture (*Ibid.*, 6), comme des cèdres plantés le long des fleuves les plus majestueux, comme des jardins arrosés des eaux les plus pures, comme des tentes que le Seigneur a dressées lui-même, comme des vallées que l'ombre des bois couronne. Non, les abominations des peuples de la terre ne devaient point trouver entrée chez vous, on vous en avait séparés ; et votre Dieu, ce Dieu si grand qui règne dans le ciel, et qui d'un de ses regards ébranle toute la terre, c'était le Dieu de vos

pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et Jacob ; c'était votre Dieu.

Quels étaient alors nos ancêtres, mes chers auditeurs ? Hélas ! un peuple insensé qui n'adorait que l'ouvrage de ses mains et refusait ses hommages à l'Etre seul adorable. Mais que vos jugements, ô mon Dieu, sont incompréhensibles ! Ce peuple si chéri, nous l'avons supplanté, nous entrons dans ses droits ; nous sommes présentement votre peuple, Seigneur, et vous êtes notre Dieu. Quelle alliance, chrétiens, et que nous devons bien sentir ici ce que nous sommes ! *Le Seigneur est mon Dieu : « Deus meus. »* (Psal. LXII, 2.) Ah ! je n'examine point si le Seigneur est également le Dieu des autres ! Le fût-il de tout l'univers ? il m'est glorieux qu'un Dieu que l'univers adore et qui suffit à tout un monde soit spécialement mon Dieu. Oui, il est mon Dieu, ce Dieu si grand, *Deus, Deus meus*. Que de gloire, que de richesses, chrétiens !

Or de là que s'ensuit-il ? Qu'un Dieu doit nous suffire ; que puisqu'il est à nous, il faut que nous soyons à lui, que nous en devons faire une profession ouverte ; que nous sommes son peuple comme il est notre Dieu ; que le monde ne nous est plus rien, que nous en devons être séparés à peu près comme l'étaient autrefois les Israélites des peuples de la terre : *Vos de mundo non estis*. (Joan., XV, 19.) Oui, voilà notre religion ; mais hélas ! notre conduite quelle est-elle ?

Sont-ce des Israélites séparés des nations infidèles ? Ah ! ne sont-ce pas plutôt de ces colonies d'infidèles que Salmanasar, après avoir transféré le peuple de Dieu chez les Assyriens, envoya s'emparer des terres des Israélites ? Vous le savez, ces hommes sacrilèges se voyant en proie à la fureur des lions, on voulut que pour apaiser le Ciel ils adorassent le Dieu du pays ; et le Dieu de cette Terre sainte, c'était le Seigneur. Ils l'adorèrent donc, dit l'Ecriture, mais comment ? En servant en même temps leurs dieux, selon la coutume des nations, et leur religion ne fut qu'un composé monstrueux de la religion des Assyriens et de la religion d'Israël, en adorant même les idoles de l'Assyrie. *Fuerunt igitur gentes istæ timentes quidem Dominum, sed nihilominus et idolis suis servientes*. (IV Reg., XVII, 41.)

Image trop naturelle de ce que nous voyons au milieu de nous. Oui, mondains, vous adorez le Seigneur et vous le craignez. Pourriez-vous ignorer ses droits ? Tout vous les annonce. Vous le craignez donc et vous l'adorez ; vous vous savez gré de ces sentiments de religion. Mais quel est-il, cet esprit de religion qui vous fait offrir une partie de votre encens au vrai Dieu ? N'est-ce point un esprit de politique ? Vous adorez le Seigneur, et vous osciez en l'invoquant l'appeler votre Dieu ; n'est-ce point qu'étant le Dieu du pays, il est de votre honneur et de votre intérêt qu'on vous voie quelquefois à son école, pour y apprendre le culte qu'il exige de ses adorateurs ?

Vous adorez le Seigneur. Oui ; mais n'ado-

rez-vous pas aussi les idoles du monde, ne vous rendez-vous pas esclaves du monde, ne suivez-vous pas aveuglément les lois et les maximes du monde ? *Et cum Dominum colerent, diis quoque suis serviebant juxta consuetudinem gentium*. (Ibid., 33.) Vous adorez le Seigneur votre Dieu. Qu'avez-vous donc de commun avec ceux qui ne l'adorent pas, ou qui semblent ne venir l'adorer avec vous dans son temple, qu'à condition que vous irez avec eux adorer leurs infâmes divinités ? *Unaqueque gens fabricata est Deum suum, et nihilominus colebant Dominum*. (Ibid., 29.)

Et qui sont-ils, ces hommes monstrueux qui se mêlent tous les jours avec les enfants du siècle ? Sont-ce des Assyriens et des infidèles transplantés dans une terre sainte ? Non, ce sont des chrétiens qui se font appeler fidèles par excellence, qui se sont engagés solennellement à renoncer aux pompes du monde, qui se glorifient d'être le peuple et l'héritage d'un Dieu, qui lui jurèrent sur les eaux sacrées du baptême une fidélité éternelle. Ah ! qu'est-ce donc proprement qu'un chrétien ? N'est-ce pas, puisque le sacrement de la régénération le fait être du peuple de Dieu, n'est-ce pas un homme séparé des pécheurs ainsi que le Fils de Dieu : *Segregatus a peccatoribus* ? (Hebr., VII, 26.) C'est la circoncision qui en séparait les Israélites : c'est aujourd'hui le baptême qui nous en sépare. Sortez donc, enfants de la nouvelle Jérusalem, sortez de cette Babylone réprouvée, le règne du vice et du péché. Vous y avez expressément renoncé par les engagements de votre baptême.

Hélas ! qu'apprenons-nous, et pouvons-nous n'être point pénétrés de cette douleur amère dont fut saisi le saint prêtre Esdras, en apprenant que les Israélites n'étaient plus un peuple séparé des peuples de la terre et de leurs abominations : *Non est separatus populus Israel... a populis terrarum et abominationibus eorum*. (I Esdr., IX, 1.) On me l'est venu dire dans ma retraite, s'écriait ce saint homme, et cette nouvelle m'accabla de douleur. Ainsi apprenons-nous tous les jours que le peuple de Dieu n'est plus, malgré ses promesses les plus solennelles, un peuple séparé des abominations du monde : *Non est separatus populus Israel*.

Un chrétien, nous dit-on, qu'on vit il y a quelques jours à la Table sainte et dont les lèvres sont encore teintes du sang d'un Dieu qui l'a nourri de sa propre chair, on l'a vu depuis à la table de l'impie et participer à ces fêtes mondaines où l'on ne respire que le luxe et la vanité : *Non est separatus populus Israel*.

Un auditeur assidu de la divine parole et qui nous paraissait touché des vérités du salut, on ne laisse pas de le voir à des spectacles scandaleux où tout semble conspirer contre la sainteté du christianisme : *Non est separatus*.

Un jeune homme qui avait été élevé dans la crainte du Seigneur, et dont on concevait des espérances d'autant plus flatteuses qu'elles étaient fondées sur un naturel fait pour la

vertu, ce n'est plus qu'un jeune insensé qui, plongé dans les bras de la mollesse et dans le sein de la volupté, s'est déjà fait le jouet et la victime du monde : *Non est separatus populus Israel.*

En un mot, tant de chrétiens qui, en vertu des engagements qu'ils ont contractés au baptême, ont une obligation spéciale de se consacrer au service du Seigneur et de chercher avant tout l'héritage céleste, on les voit uniquement occupés des biens de la vie présente, ne penser qu'à en chercher et à en goûter les délices, se livrer enfin à cette vie profane et licencieuse que l'on mène ordinairement dans le monde : *Non est separatus populus Israel.*

Hélas ! il n'est donc que trop vrai que les Israélites se sont confondus avec les étrangers, que les enfants de Dieu se sont alliés avec les enfants des hommes, que la plupart des chrétiens ne sont plus un peuple séparé des peuples de la terre ; comment ne participeraient-ils point à leurs abominations ? *Non est separatus populus Israel... a populis terrarum et abominacionibus eorum.* Ah ! chrétiens, pour un cœur qui sait ce que demande l'alliance de son Dieu, quel sujet de larmes ! Comment, dit le Prophète (*Psal. CXXXVI, 4*), chanterions-nous dans une terre étrangère et sur les bords des fleuves de Babylone le cantique de notre alliance ?

Ce n'est point là que se bornent les engagements d'une alliance si sainte. Non-seulement Dieu sépara son peuple des peuples de la terre ; mais, en le faisant circoncire, il le marqua pour ainsi dire à son sceau. C'est donc une marque de notre alliance que nous demande ici le Seigneur : *Ut sit signum fœderis inter me et vos.* Or, cette marque qui doit faire voir à toutes les nations que nous appartenons à Dieu, c'est aujourd'hui la circoncision du cœur et de l'esprit, c'est une vie humble, cachée, pauvre, mortifiée.

Marque glorieuse, puisque nous ne la portons qu'après le Sauveur, et qu'elle fait connaître que nous avons l'honneur d'être de son peuple. Mais il faut l'avouer aussi, marque humiliante comme la circoncision, puisque le peuple de Dieu sur la terre est un peuple de pécheurs ; et que, bien loin d'en rougir, il faut que nous commençons par nous reconnaître pécheurs. Ainsi l'Apôtre se faisait-il un mérite d'avouer qu'il en était le premier. (*I Tim., I, 15.*) Marque douloureuse comme la circoncision, puisque nous avouant pécheurs, il faut que la douleur expie notre iniquité. C'est surtout ce que nous apprend aujourd'hui l'exemple d'un Dieu qui se fait circoncire. Il porte sur sa chair un caractère de pécheur ; humiliation profonde. Pour expier nos iniquités, il lui en coûte du sang ; douleur accablante.

Ne vous flattez donc point ici, chrétiens. Vous prétendez être du peuple de Dieu : quelle marque nous en donnez-vous ? Où voyons-nous cette sainte confusion dont vous devrait couvrir la vue de vos prévarications ? Où sont les fruits de cette pénitence sévère qui devrait vous armer contre votre

propre chair ? Une recherche continuelle des plus délicieuses commodités, et de toutes les délicatesses de la sensualité, voilà la vie de la plupart des chrétiens dans le monde, et surtout dans le grand monde. Ah ! refuser autrefois de se faire circoncire, c'était renoncer à l'alliance du Seigneur, et se rendre indigne d'être de son peuple ; refuser aujourd'hui de suivre la route qu'un Dieu profondément humilié nous trace de son sang, c'est n'être plus du peuple de Dieu, c'est violer son alliance : *Delebitur anima illa de populo meo, quia pactum meum irritum fecit.* (*Gen., XVII, 14.*)

Il est vrai, me diront ici bien de ces esclaves du monde qui comptent briser un jour leurs chaînes : nous ne sommes pas encore du peuple de Dieu, mais enfin le temps viendra que nous en serons. Et quand viendra-t-il, ce temps ? Sur la fin de vos jours, à votre mort ? Ah ! chrétiens, à peine le Sauveur est-il né qu'il veut faire alliance avec vous ; et c'était un enfant de huit jours que demandait le Seigneur, en portant la loi de la circoncision : *Infans octo dierum.* Qu'on le marque à mon sceau, disait le Seigneur, il est à moi, je ne puis être plus longtemps sans être à lui ; les prémices de sa vie doivent m'être consacrées.

Je ne puis, ô bonté divine, que je n'adore ici les aimables empressements que vous avez de vous donner à l'homme. O l'homme heureux qui dès le berceau fit alliance avec son Dieu, qui lui consacra les premières années de sa vie, qui s'établit, pour ainsi dire, dans son cœur ! Jeunesse qui m'écoutez et qui possédez encore le précieux trésor de votre innocence, ah ! si vous connaissiez votre bonheur : *Si scires donum Dei.* (*Joan., IV, 10.*) Qu'il y en a ici qui vous portent une sainte envie, mais qu'il y en a aussi qui n'entendent pas ce langage !

Ils voudront cependant comme ces catéchumènes d'autrefois qui ne se faisaient baptiser qu'à la mort, ils voudront en mourant faire alliance avec le Seigneur. Oh ! la monstrueuse, oh ! la sacrilège alliance ! Soyez à moi, Seigneur, et je suis à vous. Donnez-moi les éternelles richesses du ciel, et moi je vous donne les richesses périssables que je suis forcé de laisser sur la terre. Faites-moi régner éternellement avec vous ; et moi, de toute une vie que j'ai passée dans le crime, je vous en consacre un reste inutile dont le monde ne veut plus, et qui m'échappe malgré moi. Immortalisez ma chair, et moi j'immole aux pieds de votre croix une chair engraissée de la substance du pauvre, une chair amollie et corrompue par le vice, une chair qui va devenir la pâture des vers. Ainsi les pécheurs, ô mon Dieu, semblent-ils vous insulter jusqu'au dernier instant. Mais, vous l'avez juré, c'est à l'heure de la mort que vous leur rendrez mépris pour mépris, et que votre indignation paraîtra avec le plus d'éclat : *In interitu vestro ridebo et subsannabo vos.* (*Prov., I, 26.*)

Mais que dis-je, chrétiens ? En est-il un seul ici qui n'ait pas été régénéré dans le

sang du Fils de Dieu, qui n'ait pas fait alliance avec lui presque en naissant? Hélas! il est vrai, cette alliance se fit au moment même que vous reçûtes le baptême. On vous demanda si vous renonciez à Satan, au monde, à ses pompes; si vous vouliez être chrétien. Oui, répondit-on en votre nom; et dès lors Dieu fut votre Dieu, vous devîntes son peuple. Alliance qui devait être éternelle; c'était l'intention du Seigneur. Il imprima même sur vous un caractère qui ne s'effacera jamais : *Erit pactum meum in carne vestra in fœdus æternum.*

Qu'est-il devenu, ce caractère sacré? Nous le portons encore, dites-vous. Oui sans doute, mais ne le porterez-vous pas jusqu'aux enfers? Ah! chrétiens, voici, je vous l'avoue, ce qui m'a toujours fait frémir. Un chrétien qui porterait au fond de l'abîme le signe de son alliance et son caractère de chrétien! L'enfer aurait lui-même de la peine à le croire, et la nouvelle de votre arrivée le troublerait : *Infernus subter conturbatus est in occursum adventus tui.* (Isa., XIV, 9.) Y aurait-il un seul infidèle qui ne vînt pas insulter à votre perte?

Ici quoi! vous diraient tant de nations idolâtres, le voilà donc cet homme qui fit alliance avec son Dieu. Vous avez donc été condamné comme nous : et votre sort est encore plus triste que le nôtre, parce que vous êtes plus coupable : *Universi dicent tibi : Et tu vulneratus es sicut et nos...* (Ibid., 10.) *Et tu,* vous qui aviez de si grands droits sur le ciel, vous que le Seigneur avait fait dépositaire de ses secrets, vous qu'il avait mis au nombre de ses enfants, vous qui lui aviez juré une fidélité éternelle, vous chrétien : *Et tu vulneratus es sicut et nos.* Oui, vous voilà réprouvé comme nous, *sicut et nos.* Comme nous, hélas! qu'on a laissés dans les ombres de la mort, et qui n'eûmes jamais vos lumières. Que ne nous a-t-on fait une partie des grâces qui vous ont été prodiguées? Nous nous serions élevés jusqu'au ciel : et vous, du ciel où semblaient déjà vous élever cette étroite alliance que vous aviez contractée avec votre Dieu, comment avez-vous été précipité dans nos abîmes? *Et tu vulneratus es sicut et nos.*

Ah! je m'aperçois, chrétiens, de l'impression que ceci fait sur vous. Ecoutez donc le Seigneur, et que la conclusion qu'il tira de l'alliance qu'il fit avec Abraham en portant la loi de la circoncision, soit ici la conclusion de tout ce discours. *Et tu ergo custodies pactum meum, et semen tuum post te : « Vous garderez donc mon alliance, vous et vos enfants. »* (Gen., XVII, 9.) Oui, mon Dieu, nous sommes résolus de la garder. Renouvelons-la, chers auditeurs. Au commencement d'une année nouvelle, rien ne convient mieux. Ainsi Moïse voyant les enfants d'Israël à l'entrée de la Terre promise, la leur fit-il renouveler; ainsi ce peuple tiré de la captivité de Babylone la renouvela-t-il en retournant dans Jérusalem.

Qu'il fut beau, dans cette dernière occasion, de voir un peuple tout entier signer cette alliance : *Nos ipsi*, disaient-ils à la vue de tout ce que le Seigneur avait fait pour eux, *nos ipsi percutimus fœdus* : Oui, grand Dieu, c'est nous-mêmes qui faisons alliance avec vous. *Et scribimus*, et nous en dressons l'acte. *Et signant principes nostri, levitæ nostri, sacerdotes nostri* : Nos prêtres, nos lévites, nos princes, nous allons signer tous. » (II Esdr., IX, 38.)

Que ne puis-je ici, chrétiens, vous faire aussi renouveler cette sainte et auguste cérémonie? Quelle joie serait-ce pour moi de prendre tous vos noms écrits de votre propre main, et de les mettre tous sur cet autel aux pieds de Jésus-Christ. Mais enfin vos cœurs y sont; et j'ai du moins la consolation de pouvoir aujourd'hui vous dire ce que disait Moïse aux enfants d'Israël en leur faisant renouveler leur alliance : Vous voilà tous en présence du Seigneur votre Dieu : *Vos statis hodie cuncti coram Domino Deo vestro.* Pères de famille, femmes, enfants, domestiques : *Principes vestri, majores natu, liberi, et uxores vestræ.* Il s'agit aujourd'hui de faire une alliance éternelle avec le Seigneur; il s'agit d'être son peuple, il s'agit de le prendre solennellement pour votre Dieu, en un mot, il s'agit de renoncer à Satan et à ses pompes. Ce sont les engagements de votre alliance, c'est à vous d'y être fidèles : *Custodite ergo pacta verbi hujus.*

Oui, votre Dieu vous a juré qu'il vous serait fidèle : *Juravit.* Il faut donc que de votre côté vous lui juriez une fidélité constante. Jurez-la-lui pour vous et pour vos enfants, pour les absents aussi bien que pour les présents, *presentibus et absentibus.* Ah! qui-conque refuserait de souscrire à cette alliance, malheur à lui. Mais, double malheur à quiconque l'ayant jurée serait le premier à la rompre. Qu'il devienne, Seigneur, un prodige de malheurs, et que toutes les nations étonnées de le voir accablé de vos malédictions ne cessent de dire jusqu'à la fin des siècles : C'est ainsi que Dieu traite ceux qui abandonnent son alliance : *Et dicent omnes gentes... Quia dereliquerunt pactum Domini.* (Deut., XXIX, 25.)

Mais non, mon Dieu, nous ne l'abandonnerons point; nous vous le jurons dans la sincérité de nos cœurs, et notre main droite sera plutôt oubliée que le serment que nous venons de renouveler de vous être fidèles jusqu'à la mort. Daignez fortifier nos promesses et nos vœux par votre grâce puissante, afin qu'après avoir été inviolablement attachés à votre sainte Loi pendant la vie, nous puissions recevoir la récompense de notre fidélité pendant les siècles des siècles. C'est ce que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... Ainsi soit-il.

SERMON IX.

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA
SAINTE VIERGE.

Tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (Luc., II, 22.)

Ils le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur.

Enfin Dieu reçoit dans son temple une offrande vraiment digne de sa grandeur. Jusqu'alors on lui avait offert les prémices des fruits de la terre, le sang des animaux, la fumée des parfums, un tribut de louanges et de prières. Ce n'étaient que des ombres et des figures bien imparfaites du véritable hommage dont l'Eglise nous offre le spectacle dans le mystère de ce jour : je veux dire le Fils de l'Eternel, le Saint des saints présenté au Très-Haut dans son sanctuaire par les mains de Marie.

C'est la plus tendre des mères ; cependant sa tendresse cède à la soumission qu'elle doit à l'Eternel : et ce Fils si digne de son amour, ce Fils qui lui est si cher, elle vient le présenter au Seigneur : *Ut sisterent eum Domino*. Voilà pourquoi elle paraît aujourd'hui dans le temple, pour y rendre à son Dieu l'hommage qu'elle lui doit. Devoir essentiel à toute intelligence créée. Premier devoir de la religion. Marie elle-même n'a point de dispense à prétendre. Plus elle est élevée, plus il faut qu'elle s'anéantisse ; plus elle a reçu, plus elle doit de reconnaissance. Entrons avec la Mère d'un Dieu dans cet esprit de religion. Que son exemple nous apprenne ce que nous devons à la Majesté d'un Dieu souverainement indépendant, à la bonté d'un Dieu souverainement bienfaisant. Pour nous en mieux instruire, remontons à la source, et consultons la loi même qui demandait à Marie le sacrifice de son Fils.

Cette loi, chrétiens, c'était la loi des premiers-nés. Quand le Seigneur exigea de son peuple qu'il lui présentât les prémices de ses enfants, il en apporta lui-même les raisons : C'est, dit-il, parce que tout m'appartient : *Mea sunt enim omnia. (Exod., XIII, 2.)* Première raison fondée sur son souverain domaine. C'est, ajoute-t-il, parce que pour humilier Pharaon j'ai frappé les premiers-nés de l'Egypte, et par là les premiers-nés de mon peuple m'appartiennent spécialement : *Meum est omne primogenitum, ex quo percussi primogenitos in terra Egypti. (Num., III, 13.)* Seconde raison fondée sur ses bienfaits.

Vous donc, hommes mortels et tirés du néant, rendez hommage à votre Auteur suprême ; il exige de vous un aveu de votre dépendance qui réponde à toute l'étendue de son souverain domaine. Vous donc, hommes comblés de biens, enrichis des dons du Ciel aux dépens d'un Dieu qui vous est sacrifié, rendez hommage à votre suprême Bienfaiteur ; il attend de vous une reconnaissance proportionnée à la grandeur de ses bienfaits. Voilà, chrétiens, vos deux plus importants devoirs, et c'est en deux mots à quoi je réduis ce qui m'a paru plus propre

à vous édifier et à vous instruire dans le mystère de ce jour.

Humble aveu de votre dépendance qui met le Seigneur en possession de tout ce qui lui appartient. Reconnaissance parfaite qui vous ouvre de plus en plus son cœur et les trésors immenses de sa grâce. C'est tout le partage et le sujet de ce discours.

C'est sous vos auspices, Vierge sainte, que nous osons prier le Seigneur de répandre sur nous cet esprit de religion qui vous anime aujourd'hui ; et c'est par votre intercession que nous espérons l'obtenir... *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

En vain cherchons-nous à secouer le joug de notre dépendance, tout nous y rappelle malgré nous. Toutes les créatures qui sont sous nos yeux nous tracent en caractères ineffaçables les droits du Dieu souverain. Vous-même, grand Dieu, avez gravé cette loi au fond de nos cœurs ; et, malgré ce penchant secret d'indocilité que nous avons hérité d'un père coupable, ce sentiment intime de notre dépendance vient nous troubler jusqu'au milieu de nos écarts et de nos révoltes. Ce sont ces impressions primitives de la nature que les passions et les fausses lueurs d'une philosophie insensée s'efforcent en vain d'effacer ou d'affaiblir.

L'Eglise dans le mystère de ce jour nous présente le spectacle le plus propre à confondre cet esprit de révolte et d'audace, en nous offrant l'exemple de Marie. Fixons donc nos regards sur cette Vierge humble et soumise, et apprenons quel doit être l'aveu de cette dépendance qui est comme le caractère de notre religion : aveu sincère, aveu solennel et public ; voilà nos devoirs essentiels dont la Mère d'un Dieu nous donne le plus parfait modèle. Au reste, je ne crains point de le dire, c'est dans la sincérité, dans la solennité de cet aveu de sa dépendance que l'homme trouve et son vrai bonheur et sa plus solide gloire.

L'obéissance de Marie nous répond de la sincérité de son cœur. Elle ne reconnaît sa dépendance qu'autant qu'elle obéit ; et ce n'est qu'en se soumettant à la Loi, qu'elle adore en esprit et en vérité le Souverain domaine de son Dieu. Tout autre hommage pourrait paraître suspect.

Obéissance aveugle. Que de raisons semblaient devoir la dispenser d'une soumission si humiliante ! Mère du Législateur, n'était-elle pas au-dessus de la Loi ? Mère du Dieu du temple, lui en interdire l'entrée pendant quarante jours, n'était-ce pas interdire à son Fils sa propre maison ? Mère Vierge, Mère du Saint des saints, n'était-elle pas exempte d'une Loi qui n'avait été établie que pour effacer la honte d'une tache qu'elle n'a jamais contractée ; confondre la Mère d'un Dieu avec un coupable vulgaire, n'était-ce pas obscurcir la gloire du Fils ? Du moins, Vierge sainte, paraissez dans le temple avec tout l'éclat et tout l'appareil de la grandeur. Qu'une suite nombreuse, qu'une cour bril-

lante vous y accompagne, que la richesse des présents que vous offrirez pour racheter votre Fils fasse connaître la majesté du Fils et la dignité de la Mère. Ainsi penserait un esprit trop éclairé sur ses prétendus droits : et de là que de prétextes qui coloreraient sa désobéissance ! Mais que les sentiments de Marie sont différents des nôtres ! Mère d'un Dieu humilié et anéanti pour nous, elle veut marcher sur ses traces et le suivre dans ce chemin de la véritable gloire qu'il est venu nous montrer. Son Fils s'est soumis à la loi humiliante de la circoncision ; elle se soumettra à la loi humiliante de la purification. La Mère ne veut pas être plus privilégiée que le Fils. C'est sous le voile de l'humilité qu'elle cachera sa dignité, sa gloire, et le trésor précieux qu'elle porte entre ses bras.

Non, s'écrie-t-elle, je ne suis qu'une simple servante du Seigneur. Obéir c'est ma gloire. Me servir, pour oser me dispenser de la loi, des prérogatives de ma naissance, des bénédictions dont je me vois prévenue, de l'éclat de ma virginité, de la qualité même de Mère de Dieu, ce serait affecter une indépendance qui me rendrait indigne de ces titres glorieux que je ne dois qu'à la bonté du souverain Maître. Plus on m'a fait de grâces, plus je dois respecter les droits que le Seigneur a sur moi. L'étendue des faveurs inestimables que j'en ai reçues, doit être la règle et la mesure de mon obéissance.

Obéissance la plus exacte et la plus entière. Tout ce que Dieu prescrit est également digne des attentions de Marie. Dans ce que la loi du Seigneur a de moins important, comme dans ce qu'elle a de plus essentiel, elle marque sa dépendance. Suivant les termes de la loi, les portes du temple ne doivent s'ouvrir à sa piété que quarante jours après la naissance de son Fils ; elle attend religieusement, pour oser s'y présenter, que ce terme soit expiré : *Postquam impleti sunt dies*. Elle ne sort du temple qu'après avoir accompli tout ce que lui demande la loi du Seigneur : *Ut perfecerunt omnia secundum legem Domini*. (Luc., II, 39.) Rien n'échappe à sa soumission.

Obéissance la plus généreuse et la plus héroïque. C'est une Mère qui offre son Fils, qui le dévoue à la mort, qui le présente à Dieu comme victime. Mais quelle Mère et quel Fils ! une Mère pleine de tendresse pour le Fils le plus aimable et le plus digne d'être aimé ; une Mère qui dans ce Fils qu'elle aime, sacrifie un Dieu qu'elle adore. Le Ciel même a donné des éloges à l'obéissance d'Abraham, qui, soumis aux ordres du Seigneur, ne balançait pas à lui sacrifier son propre fils. Ici la vérité l'emporte sur la figure. Le saint patriarche, il est vrai, lève le bras pour donner le coup de la mort à son cher Isaac ; mais il comptait toujours sur les promesses que lui avait faites le Seigneur, que ce même Isaac serait le père d'un grand peuple. Marie n'a rien qui la console. En consentant à tout ce que la justice de Dieu doit exiger de cette précieuse victime qu'elle

présente à l'autel, elle en découvre toute la rigueur et toutes les cruelles circonstances.

L'arrêt est irrévocable. Un ange ne viendra point arrêter le glaive suspendu sur la tête de son Fils ; elle le sait, et déjà elle se le représente baigné dans son sang et souffrant tout ce que la rage et la cruauté peuvent inventer de plus horrible. Un prophète s'avance et lui remet sous les yeux cette scène tragique ; le Fils immolé par la fureur et l'ingratitude, le cœur de la Mère percé par un glaive de douleur ; Jésus mourant dans les supplices ; Marie éprouvant toutes les amertumes de la mort, et ne vivant en quelque sorte que pour nourrir et entretenir sa douleur. La tendresse livre à son cœur de bien rudes combats ; mais le Seigneur exige d'elle ce sacrifice : point de tendresse qui doive l'emporter sur les droits du Maître suprême. Sa fidélité triomphe des assauts de la nature. Soupirs, regrets, larmes, amour, tout est sacrifié à l'obéissance. Ainsi, ô mon Dieu, votre souverain domaine est-il accepté dans toute son étendue. Que pourrait réserver une Mère qui vous sacrifie et son Fils et son Dieu ?

Tel est, chrétiens, l'aveu sincère que la Mère d'un Dieu fait aujourd'hui de sa dépendance ; tel est l'hommage qu'elle rend au souverain domaine de l'Être suprême ; telle est sa religion. Tout appartient au Seigneur, et dès là Marie reconnaît elle-même que rien ne lui appartient. De là ces sacrifices multipliés.

Sacrifice de la gloire de ses ancêtres : fille de David, issue d'une longue suite de rois et de saints patriarches, elle se confond avec les femmes les plus obscures, et sa pauvreté dérobe aux yeux du monde la splendeur de son origine.

Sacrifice des honneurs de la maternité divine ; c'est la Mère du Fils unique du Très-Haut, elle ne passe que pour l'humble servante du Seigneur, et elle regarde l'obéissance comme le premier apanage d'un titre fondé sur le néant dont on l'a tirée.

Sacrifice des présences que son rang doit sans doute lui donner, surtout au pied des autels et dans la maison de son Dieu : c'est la Mère de ce Dieu de majesté qui donne la loi dans son temple ; elle ne veut d'autre distinction que celle de sa piété, d'autre gloire aux yeux du Seigneur, que de s'humilier avec lui aux yeux des hommes.

Sacrifice des prérogatives d'une sainteté toujours intégrale : c'est une Vierge qui fut conçue sans tache, qui conçut un Dieu sans perdre l'éclat de sa virginité ; elle ne paraît qu'une fille d'Adam qui semble avoir hérité de l'iniquité de ses pères.

Sacrifice des droits d'une Mère qui doit avoir autorité sur son Fils et pouvoir en disposer ; Mère d'un Dieu qui daigne lui-même s'assujettir à ses ordres, elle n'est ici que l'exécutrice des ordres du Ciel ; et si, en présentant son Fils, il lui est permis de le racheter, elle ne le rachète que pour le livrer elle-même à la mort.

En un mot, sacrifice de tout ce qu'elle a reçu,

de tout ce qu'elle possède, de tout ce qu'elle est; voilà ce qui compose le tribut glorieux qu'elle paye à la souveraineté du Créateur.

Il est donc vrai, grand Dieu, que tout vous appartient et que nous ne pouvons honorer votre souverain domaine que par un aveu de notre dépendance qui nous fasse sacrifier tout à votre gloire. Point de religion dont cet aveu sincère ne soit le fondement. On n'adore point de divinité qu'on ne commence par avouer qu'on en relève, qu'on en dépend, qu'on lui doit hommage de tout ce qu'on est; hommage dont le Seigneur notre Dieu fut toujours infiniment jaloux. Non pas sans doute qu'il ne puisse jouir des droits de son souverain domaine qu'autant que nous les reconnaissons. Indépendamment de nos hommages, ils n'en sont pas moins réels, ces droits : tout relève également de lui, tout appartient également à ce premier Être, devant qui tout être créé n'est qu'un néant méprisable. Ce sont des droits essentiels et imprescriptibles de la Divinité.

Pourquoi donc est-il si jaloux de cet humble aveu de notre dépendance? Ah comprenez enfin ce que c'est que religion. C'est, chrétiens, que tout ce qu'il a créé, que son souverain domaine même, il veut le tenir en quelque sorte de notre cœur, et cela par un sacrifice de nous-mêmes qui puisse lui faire dire ce que lui fit dire Marie lorsqu'elle lui présenta son Fils : *Tout est à moi* : « *Mea sunt omnia.* » Oui, tout est à moi, non pas seulement parce que je règne en souverain sur l'univers, et que je suis essentiellement l'arbitre de la vie et de la mort, mais parce que l'homme soumis à ma loi me remet librement entre les mains tout ce qu'il a reçu de moi, et que par là je règne sur son cœur.

Il prétend donc, et c'est ce qui lui procure cette gloire dont il est si jaloux, il prétend que dans tous les événements de la vie, nous adorions humblement son autorité suprême; que sans examiner les titres qui sembleraient nous en dispenser, nous plions volontiers sous le joug de sa loi; que nous le regardions comme le seul arbitre de nos destinées; que, soit qu'il nous élève ou qu'il nous humilie, soit qu'il nous afflige ou nous console, soit qu'il nous éprouve, soit qu'il se venge, nous nous abandonnions à sa providence; que nous fassions profession de ne pouvoir rien attendre que de lui, que, quoi qu'il doive nous en coûter, nous aimions à dépendre de sa volonté; que nous portions ce sentiment dans toute notre conduite, toujours prêts à lui sacrifier, dès qu'il l'exigera, ce que nous aurons au monde de plus cher.

Oui, voilà comme le Seigneur veut être adoré, voilà ce qu'exige la religion sainte qu'il est venu établir sur la terre. Mais hélas! le monde la connaît-il encore, cette religion divine, ou le monde ne s'est-il pas comme mis en possession d'en mépriser et d'en violer les lois? Sont-ils rares au milieu de nous, ces hommes d'orgueil et d'iniquité qui osent se faire des dons mêmes qu'ils ont reçus de la main de Dieu comme autant de

titres d'indépendance et de révolte contre son souverain domaine?

Cette grandeur qui, dans les desseins de Dieu, ne devait être pour eux qu'un moyen de donner aux peuples de grands exemples, elle ne leur sert, par l'abus qu'ils en font, qu'à offrir de grands scandales. Ces richesses qui devaient être consacrées au soulagement du pauvre et de l'indigent, elles sont sacrifiées à la fougue des plus folles passions. Ce mérite, ces talents dont la religion avait droit d'attendre son soutien et son éclat, ils ne sont employés qu'à accréditer le vice et l'impiété; comme si, pour avoir reçu de la libéralité du Créateur, on en était moins homme et Dieu moins souverain.

Disons-le cependant : quoique l'impiété s'applaudisse des funestes triomphes qu'elle remporte au milieu de nous, et que ce soit là ce qu'on peut appeler le grand scandale de nos jours; le grand nombre est encore de ceux qui ont horreur de ces excès monstrueux de libertinage et d'irréligion. Oui, Seigneur, ils respectent encore votre loi, et font gloire de reconnaître que vous êtes l'Être suprême auquel tout doit se rapporter.

Mais ce que nous ne pouvons dissimuler, parce que nous en sommes tous les jours les tristes témoins, c'est que l'homme livré tout entier au tumulte du siècle ne songe plus à ce qu'il doit au souverain Maître; c'est que, sans lui disputer les droits qu'il a sur son cœur, il les perd insensiblement de vue; c'est qu'alors il vit avec aussi peu de religion que si Dieu n'était plus son Dieu.

Ce que nous ne pouvons dissimuler, parce que vous en convenez vous-mêmes, c'est que l'homme, dans ce fatal oubli de Dieu, semble renoncer à tout exercice de religion; qu'on ne le voit plus adorer le Seigneur dans son temple, ou que, s'il y paraît, ce n'est que pour scandaliser les fidèles; qu'il n'y a plus pour lui ni prière, ni parole divine, ni sacrements, ni jours spécialement consacrés au culte de Dieu.

Ce que nous ne pouvons dissimuler, parce que nous n'en avons que trop souvent gémi, c'est que l'homme, goûtant le plaisir de l'indépendance, ne sait plus ce que c'est qu'obéir; que l'autorité la plus respectable, la plus sacrée, lui devient un joug insupportable; qu'il colore sa désobéissance d'une infinité de prétextes spécieux; qu'il trouve dans les prétendues lumières de son esprit une raison de s'élever contre les oracles mêmes de l'Eglise; dans le rang que lui donne sa naissance et ses emplois, des titres pour se dispenser de nos plus saintes lois; dans l'usage affreux du monde et dans ce qu'il appelle honneur, un devoir de se venger cruellement du plus léger affront.

Ce que nous ne pouvons dissimuler, parce que c'est un scandale public et presque universel, c'est que l'homme, peu touché des intérêts de son Dieu, souffre impunément que l'impie déshonore en sa présence nos plus saints mystères; c'est qu'une lâche complaisance et des considérations humaines lui font, ou tenir à lui-même le langage de

l'impiété, ou du moins applaudir au faux ridicule qu'une sacrilège audace s'efforce de répandre sur des vérités qu'il fait profession d'adorer; c'est qu'il n'a de religion que ce que la politique lui fait entendre qu'il est de son intérêt d'en faire paraître; c'est que si quelquefois il fait au Seigneur un sacrifice qu'il voudrait faire passer pour un humble aveu de sa dépendance, ce n'est point un sacrifice qui parte d'un cœur religieux et sincère; que, loin de sacrifier à son Dieu les prémices de son troupeau comme Abel, et comme Abraham un Fils unique, il ne lui donne, comme Saül et Cain, de ses biens que ce qui s'y trouve de plus méprisable, de sa famille que ce qui lui serait à charge, de toute sa vie que quelques derniers moments qui ne conviennent plus à la vanité du siècle.

Ce que nous ne pouvons enfin dissimuler, parce que c'est le caractère de tout homme qui n'est plus animé d'un esprit de religion, c'est que l'homme, ne se souvenant plus qu'il est l'ouvrage de Dieu, qu'il est chrétien, ne s'occupe que de soi, n'estime et n'aime que soi, ne compte que sur soi, ne croit plus être qu'à soi. Comment serait-il à Dieu? comment Dieu serait-il honoré de ses hommages pour avoir la gloire de pouvoir dire que la religion de l'homme le rend maître de son cœur et de tout ce qu'il possède? *Mea sunt omnia.*

Ces reproches sont-ils exagérés? Et fâchés de nous entendre vous prouver qu'il y a si peu de religion dans le monde, croirez-vous encore pouvoir faire votre apologie? Oui, nous dites-vous, les apparences vous trompent; entrez dans le fond des cœurs et vous y trouverez plus de religion que vous ne pensez. On sert Dieu sans éclat, il est vrai, mais on le sert; on reconnaît intérieurement l'équité de ses lois, on adore en tremblant les droits que son souverain domaine lui donne sur tout l'univers, on se soumet aux ordres de sa Providence; et si le tonnerre de sa colère se fait entendre, c'est avec une humble confiance qu'on implore ses miséricordes. Il se fait dans le secret des cœurs bien des sacrifices que l'on ne voit pas.

Et pourquoi, chrétiens, ne voulez-vous pas qu'on les voie, ces sacrifices? Non, qu'on ne voie rien de ces traits héroïques, de ces jeûnes rigoureux, de ces prières continuelles, de ces œuvres de miséricorde, de ces aumônes abondantes, de tout ce qui ne doit être vu que du Père céleste; c'est-à-dire que votre intention doit être toujours pure et désintéressée, et que contents d'avoir pour témoin le Dieu à qui seul vous voulez plaire, vous ne devez point chercher votre propre gloire et la vaine estime des hommes. Mais ce qui peut et ce qui doit faire dire que vous appartenez à Dieu, que vous craignez Dieu, que vous aimez Dieu, que vous observez la loi de Dieu, en un mot que vous avez de la religion, ne faut-il pas qu'on le voie? C'est à tous que le Seigneur dit, que notre lumière doit tellement briller aux yeux des hommes qu'ils voient nos bonnes œuvres et qu'ils en prennent occasion de glorifier le Père céleste. L'obligation de faire de bonnes

actions secrètes ne vous dispensera jamais d'en faire de publiques et d'édifiantes; et si l'aveu que vous rendez à Dieu de votre dépendance doit être sincère, il doit être en même temps solennel et public.

Si Marie fait au Seigneur un sacrifice de ce Fils unique qui fait toute sa gloire, c'est au pied des autels et dans le temple, c'est à la face de toute la ville de Jérusalem. En la voyant présenter son Fils à Dieu, on ne dira pas que c'est une Vierge et la Mère du Messie; le temps de la révélation de ce grand mystère n'est pas encore arrivé. Mais, ce qui est plus du goût de sa piété, on dira qu'elle se soumet à la loi, qu'elle dépend de son Dieu, qu'elle lui rend les plus profonds hommages; et voilà, qui que vous soyez que la Providence a placés dans un rang qui vous élève au-dessus du vulgaire, voilà ce qu'exige de vous ce Dieu qui vous a faits tout ce que vous êtes. Mais lorsque, par votre éloignement des sacrements, par vos immodesties dans nos temples, par votre peu de goût pour la prière, pour toute pratique de la piété chrétienne, vous semblez ne vous servir des droits que le Seigneur vous a donnés sur les autres hommes que pour lui contester ceux qu'il a sur vous, voilà ce qui cause parmi les fidèles un scandale d'autant plus dangereux, que la supériorité de votre rang vous donne en quelque sorte en spectacle aux peuples, dont les yeux sont fixés sur vous pour se régler sur vos exemples.

Le libertinage, je le sais, s'autorise des abus d'une dévotion fausse et pharisaïque, pour jeter du ridicule sur toute dévotion extérieure. Ils cherchent, ces hommes ennemis de toute piété, à diminuer l'horreur de leurs vices en grossissant les défauts des gens de bien; et ils se flattent que la malignité de leur censure fera oublier le désordre de leur conduite, ou en deviendra l'apologie. Fussent-ils aussi réels qu'ils le prétendent, ces abus qu'ils se plaisent à exagérer, jamais ils ne prescriront contre les actes publics d'une dévotion solide qui se soumet avec simplicité aux cérémonies toutes saintes pratiquées dans tous les temps et conformes à l'Évangile et à l'esprit de l'Eglise. Il n'en sera pas moins vrai que Dieu exige également de sa créature le sacrifice perpétuel de l'âme et du corps.

Non, chrétiens, une religion toute concentrée dans le cœur, n'est qu'une religion illusoire. Pourquoi? Parce que tout appartenant à Dieu, l'extérieur de la religion ne doit pas moins être à lui que l'intérieur; parce que, si l'extérieur de la religion sans l'intérieur est un corps sans âme, l'intérieur de la religion sans l'extérieur est un fantôme; parce que refuser à Dieu l'extérieur de la religion, c'est rougir de lui appartenir, et mériter, comme il nous en fait la menace, qu'il rougisse de nous; parce que, réellement, on n'a de religion qu'autant qu'on en fait ouvertement profession; parce que, si quelquefois on paraît être à Dieu sans être véritablement à lui, jamais on n'est véritable-

ment à lui sans le paraître, et que par conséquent, si l'intérieur de la religion n'est pas accompagné, de l'extérieur, on se flatte en vain de rendre à Dieu des hommages sincères. C'est donc un aveu solennel autant que sincère que ce Dieu souverain exige de notre dépendance.

Hé quoi ! Seigneur, faudra-t-il donc pour nous faire sentir vos droits et nous soumettre, que vous nous accabliez de tout le poids de votre souverain domaine, que vous nous forciez malgré nous à le reconnaître, et que, vous vengeant avec éclat des secrètes révoltes de notre cœur, vous nous réduisiez à tenir le langage du fier Antiochus. Il est juste, s'écriait ce prince dans son désespoir, que tout esprit créé dépende de son Créateur, et ce n'est point à de faibles mortels, à de vils esclaves qu'il appartient de s'attribuer les droits de la Divinité. Non, grand Dieu, ce n'est point sous les coups de votre justice, c'est à la vue de vos grandeurs infinies que nous adoptons ce sentiment. Oui, il est juste que vous soyez le Maître, que vous disposiez à votre gré et de nous et de tout ce que nous tenons de votre providence. Biens, enfants, amis, réputation, santé, ce que nous avons de plus cher au monde, la vie même, nous vous l'offrons, et par là nous nous faisons gloire de vous rendre à la face de vos autels un aveu sincère et solennel de votre dépendance.

Hélas ! ce que nous avons de plus cher, peut-être n'est-ce que ce qu'il nous est défendu d'aimer : des honneurs qui entretiennent notre vanité, des richesses criminelles, des plaisirs infâmes, des abominations ? N'importe, nous immolerons au Seigneur notre Dieu les abominations de l'Egypte, disait Moïse à Pharaon ; et ces animaux immondes que les Egyptiens ont la folie d'adorer, nous en ferons le sacrifice au Seigneur. Malheur à nous d'avoir un cœur assez corrompu pour ne s'être attaché qu'à des objets qui nous déshonorent. Mais tout indignes qu'elles sont en elles-mêmes de vous être offertes, vous daignerez les agréer, ô mon Dieu, ces victimes, comme l'hommage d'un cœur soumis, qui, en vous sacrifiant ce qu'il avait de plus cher, reconnaît votre souverain domaine et toute l'étendue de vos droits.

Ce n'est point assez, chrétiens : ce Dieu souverainement indépendant est en même temps souverainement bienfaisant ; nous lui devons l'hommage d'un cœur reconnaissant ; et c'est encore sur quoi l'exemple de Marie nous apprend aujourd'hui que la religion de l'homme est fondée. Le Seigneur attend de vous une reconnaissance proportionnée à la grandeur de ses bienfaits. C'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Que le Seigneur notre Dieu est admirable dans le culte qu'il exige de ses adorateurs ! Il en est le Maître suprême, mais il en est encore plus le Père ; et c'est moins en vertu de son souverain domaine qu'il leur demande leur hommage qu'en vertu de ses bienfaits. Il sait

que l'homme, naturellement ennemi de toute dépendance, s'efforce de se soustraire aux droits d'une autorité suprême qui révolte son amour-propre : mais il sait en même temps que l'homme naturellement reconnaissant, aime à céder aux traits d'une souveraine bonté qui gagne presque infailliblement son cœur.

Je veux qu'on m'offre les premiers-nés de mon peuple, disait le Seigneur aux enfants d'Israël ; ils sont tous à moi parce que tout m'appartient ; mais ils sont surtout à moi parce que, pour vous affranchir de la servitude, j'ai frappé les premiers-nés de l'Egypte. C'est à cette loi que Marie se soumet en présentant son Fils. Entrons dans ses sentiments ; et souvenons-nous avec elle de tout ce que le Seigneur a fait en votre faveur, et par rapport à cette vie mortelle pour en adoucir les rigueurs, et par rapport à la vie future pour nous en procurer la félicité. Ce souvenir doit nous être trop cher pour ne pas aimer à nous le rappeler ; et, s'il est vrai que nous ayons, comme nous nous en flattons, un cœur incapable d'ingratitude, qu'aucun des bienfaits de notre Dieu n'échappe à notre reconnaissance.

Je dis, aucun des bienfaits de notre Dieu ; premièrement de ce qui nous est prodigué sur la terre de notre exil et dans cette vallée de larmes.

Marie, en se voyant Mère de son Dieu, s'écriait dans un saint transport de joie, que le Seigneur avait daigné jeter les yeux sur la bassesse de sa servante ; qu'il avait fait en sa faveur un prodige de son bras tout-puissant ; que pour la combler de biens et d'honneurs, il avait déconcerté l'orgueil et l'ambition de toute grandeur humaine, renversé de leur trône les plus fiers potentats, dépouillé les riches de leur opulence ; qu'à la vue des grandes choses que le Ciel avait faites pour elle, toutes les nations et tous les siècles l'appelleraient bienheureuse : *Beatam me dicent omnes generationes.* (Luc., I, 48.)

Heureux du siècle, sont-ce là vos sentiments ? Non, c'est d'un tout autre bonheur que vous êtes jaloux. Une naissance qui vous illustre, un crédit qui vous fait respecter, un mérite qui vous élève, des talents qui vous distinguent, une autorité qui vous soumet les autres hommes, une opulence qui vous procure toutes les douceurs de la vie, voilà les titres sur lesquels vous voulez que nous vous croyions heureux. Je pourrais vous faire remarquer la vanité de ces avantages terrestres dont vous vous applaudissez si fort. Mais non, je ne viens point aujourd'hui vous contester votre bonheur. Le Seigneur après tout en est l'auteur ; et je ne dois point traiter de bonheur imaginaire ce qui vient de sa providence et de sa libéralité. Regardez-vous donc comme heureux, j'y consens ; mais d'où prétendez-vous que soit venue votre félicité ?

Est-ce de la noblesse du sang qui coule dans vos veines ? Mais ce sang si noble, qui l'a rendu plus illustre que celui de l'homme

le plus obscur ? N'est-ce pas celui qui tire le pauvre de dessus son fumier pour le faire asseoir avec les princes de son peuple ? Est-ce des grands biens que vous avez hérités de vos pères ? Mais ces biens immenses qu'ils vous ont transmis, de qui les ont-ils regus ? N'est-ce pas du Père céleste qui possède par lui-même des trésors inépuisables ? Est-ce de la fertilité de vos campagnes ? Mais ces campagnes si fertiles, qui les couvre tous les ans de tant de richesses ? N'est-ce pas celui qui préside aux saisons et qui dispense comme il lui plaît cette rosée bienfaisante sans laquelle la terre ne serait qu'une terre de fer et d'airain ? Est-ce de vos veilles et de vos sueurs ? Mais cette santé que vous regardez comme votre seule ressource, qui vous la conserve ? N'est-ce pas la force même du Très-Haut ? Est-ce de ce que vous appelez fortune, bonheur, hasard ? Mais ces coups favorables que vous n'attendiez pas, qui les a préparés ? N'est-ce pas cette Providence dont les vues, pour être cachées, n'en sont pas moins certaines ?

C'est donc uniquement de la main puissante et libérale de votre Dieu que vous avez reçu ces distinctions qui vous éblouissent, ces talents qui vous élèvent, ces honneurs qui vous distinguent du commun des hommes, en un mot, tous ces avantages dont vous vous glorifiez. Si nous cessions de les estimer dans vous comme autant de présents du Seigneur ; si nous ne les regardions que comme un effet des jeux d'une fortune aveugle ou que comme un caprice du hasard, à quel titre prétendriez-vous à nos respects et à nos hommages ? Ces dons de la bonté de votre Dieu qui vous assurent notre soumission, doivent en même temps lui assurer votre reconnaissance ; et vos droits sur nous si légitimes, puisqu'un Dieu lui-même les a consacrés, vous annoncent ceux qu'il doit avoir sur vous.

Si Marie, la plus heureuse de toutes les mères, est comblée des faveurs célestes, je la vois entrer dans le temple pénétrée des sentiments de la reconnaissance la plus vive. Elle a reçu du Ciel un Fils qui fait la gloire d'Israël, et c'est ce Fils lui-même que sa gratitude lui fait présenter au Seigneur. Que pouvait-elle offrir de plus ? Et nous, insensibles aux dons de Dieu, nous les recevons, nous en goûtons toute la douceur, nous en sommes comblés, et nous ne pensons pas à notre Bienfaiteur, et nous abusons de ses bienfaits, et nous ne voulons en jouir que pour satisfaire nos passions, et nous osons nous en servir pour l'irriter, et nous nous en faisons comme autant de droits de révolte contre sa loi. Ne faites-vous donc des heureux, ô mon Dieu, que pour en faire des ingrats ?

Mais quoi ! tous les hommes sont-ils donc heureux, et ne se trouve-t-il point parmi ceux qui m'écoutent quelque indigent, qui peut-être gémit amèrement de n'avoir rien reçu de Dieu qui doive exciter sa reconnaissance ? Je dis quelque indigent, car souffrez que je le dise à votre confusion, ô vous qui vous

glorifiez de vos richesses : ce n'est point ordinairement la cabane du pauvre qu'habite l'ingratitude. Nous y voyons souvent plus de reconnaissance que dans les palais des grands ; et pendant que dans votre opulence vous oubliez celui de qui vous la tenez, pendant que vous lui refusez le peu qu'il vous demande pour ceux de vos frères que vous voyez en proie aux horreurs de l'indigence, ces indigents eux-mêmes, qui ne reçoivent de Dieu que le pain qu'ils mangent tristement à la sueur de leur front, ne cessent de l'en remercier, et se l'arrachent en quelque sorte à eux-mêmes pour en faire part à ceux qui participent à leur misère.

C'est un témoignage que nous leur devons. Mais nous ne devons pas aussi dissimuler les murmures qui peuvent leur échapper ; ou plutôt, enfants de la douleur et de la pauvreté dont il semble qu'on doive moins attendre de reconnaissance que de patience, nous devons vous consoler, et vous instruire des obligations que vous avez à votre Dieu. Où sont donc, nous dites-vous, ces traits de la bonté divine ? Hé quoi ! comptez-vous pour rien cette force, cette santé qui vous soutient dans vos travaux ? Combien d'illustres mondains achèteraient ce trésor au prix de toutes leurs richesses ? Exempts de ces chagrins qui rongent les cœurs, on voit régner au milieu de vous souvent plus de joie qu'il ne s'en trouve dans le sein de l'opulence et de la grandeur. Combien d'autres traits d'une Providence particulière et attentive ! Non, ne permettez pas à vos murmures d'étouffer la voix de la reconnaissance pour les bienfaits de votre Dieu.

Que fais-je ? chrétiens, est-ce donc aux biens de ce monde que doit se borner notre félicité ? Toujours courbés vers la terre, n'oserons-nous jamais porter nos regards jusqu'à la cité sainte où habite le Dieu même de la vraie et unique félicité ? Le bonheur ici-bas ne peut l'être qu'autant qu'il nous aplanit les voies du salut. S'il devenait un obstacle et nous éloignait de notre terme, ce prétendu bonheur ne serait plus qu'un malheur réel et la source de tous les maux. Dieu lui-même ne nous assure-t-il pas que moins nous avons de part aux biens de la vie présente, plus nous avons lieu d'espérer ceux de la vie future ? Or, c'est surtout ici que nous devons ouvrir nos cœurs aux sentiments de la plus parfaite reconnaissance.

Que les ombres se dissipent, que les figures disparaissent, que la vérité se montre ; non, ce n'est plus de l'esclavage des enfants d'Israël et de ce que fit le Seigneur en Egypte pour les en tirer qu'il s'agit aujourd'hui. Tout l'univers affranchi de la servitude du péché, victorieux de la mort et de l'enfer, en possession de cette heureuse liberté des enfants de Dieu qui nous ouvre toutes les portes du ciel ; et cela, non plus depuis que les premiers-nés des Egyptiens ont été frappés, mais depuis que pour expier les péchés du monde, le Seigneur a frappé le premier-né des élus, un Dieu son propre Fils, et l'objet de ses éternelles com-

plaisances : voilà sans doute bien plus que tout autre bienfait de Dieu, ce qui doit exciter la reconnaissance de tout l'univers. Est-il parmi nous un gage de notre gratitude qui puisse nous acquitter de tout ce que nous devons au Seigneur ? Oui, chrétiens, et ce gage parfait, c'est ce premier-né des élus lui-même, ce Fils unique du Très-Haut, ce Sauveur adorable qui nous est donné, qui nous appartient, qui réellement est notre frère et que nous voyons entre les bras de Marie.

Allez donc, Vierge sainte, allez à la tête de tout un monde racheté remercier ce Père des miséricordes qui nous donne un Libérateur, et chargez-vous de la reconnaissance d'une infinité d'esclaves dont on vient enfin de briser les fers. En présentant votre Fils au nom de tous ses frères, vous donnerez pour eux autant qu'on leur donne, et leur reconnaissance ne sera point vaincue par la libéralité de leur Dieu. Présentez-les tous eux-mêmes, ne faites du chef et des membres qu'un sacrifice qui nous rende le Ciel assez propice pour ne pouvoir en être exclus.

Unissons-nous à ce grand sacrifice, et ne consultons ici que notre reconnaissance. Tout nous est donné, donnons tout sans réserve et sans partage. Oui, disait le Seigneur, depuis que j'ai frappé les premiers-nés de l'Egypte, les premiers-nés de mon peuple m'appartiennent spécialement. N'a-t-il pas droit de dire aujourd'hui que, depuis que pour sauver tout l'univers il a frappé son propre Fils, tout l'univers est véritablement à lui ? Qui de nous serait assez ingrat pour lui contester des droits qui doivent nous être si précieux ? Ne l'oubliez donc jamais, chrétiens, ce jour de salut, où le bras du Tout-Puissant vous enleva, non pas à la tyrannie d'un Pharaon, mais à toutes les puissances de l'enfer : *Mementote dei hujus.* (*Exod.*, XIII, 3.)

Souvenez-vous de ces bénédictions si singulières dont votre Dieu vous a prévenus. Il a voulu que vous fussiez la race sainte de Jacob, les véritables enfants d'Abraham, tandis qu'il laisse égarer dans leurs voies criminelles tant de nations infortunées. Souvenez-vous de tant de grâces précieuses qui vous ont été prodiguées ; c'est un Dieu qui par sa mort en a payé le prix. Souvenez-vous de tant d'infidélités, de tant de crimes peut-être dont vous vous êtes rendus coupables ; par où avez-vous pu mériter qu'on vous en accordât le pardon ? Souvenez-vous de tant de dangers où vous vous êtes vus sur le penchant du précipice ; hélas ! vous y tombiez de votre propre poids, si une main également forte et bienfaisante ne vous avait point soutenus. Souvenez-vous de tant d'années que la bonté divine vous attend ; vous l'avez cent fois admiré vous-mêmes : *Mementote dei hujus.* Rendez donc le ciel et la terre témoins des hommages de votre amour et de votre reconnaissance ; faites généreusement les sacrifices que vous demande le Seigneur votre Dieu.

Sans doute vous aurez à soutenir les censures et les jugements d'un monde toujours ennemi de ce qui condamne son impiété. Quoi donc ! vous demandera-t-il, comme on le demandait aux enfants d'Israël en les voyant offrir à Dieu leurs premiers-nés : que veulent dire ces sacrifices : *Quid est hoc ?* Pourquoi ce changement qui vous rend si différent de vous-même, pourquoi cet éloignement de nos assemblées, de nos jeux, de nos spectacles, de tous nos plaisirs, pourquoi cette vie si sérieuse, si solitaire, et ces maximes si peu du goût de notre siècle : *Quid est hoc ?*

Ah ! chrétiens, le Seigneur lui-même, en portant la loi des premiers-nés, vous a marqué votre réponse. Hélas ! devez-vous dire pénétré de reconnaissance : j'étais esclave et je ne le suis plus : *In manu forti eduxit nos Dominus de domo servitutis.* (*Exod.*, XIII, 14.) J'ignorais même ce que c'était que la servitude du péché, je le sais présentement ; et, grâces en soient rendues aux miséricordes de mon Dieu, je sais ce que c'est que d'en être affranchi. Je ne faisais que m'agiter, que me rouler dans mes fers ; on avait beau vouloir les briser, je les aimais ; ou si quelquefois je faisais quelques faibles efforts, le monde avait pris sur moi un ascendant trop impérieux pour ne pas me rengager bientôt. Sûr de mon cœur, il jouissait en paix de sa conquête ; mais le Seigneur a déployé son bras tout-puissant, enfin je suis libre : *In manu forti eduxit nos Dominus.*

Oui, je suis libre, et la liberté, qui me rendant à Dieu me rend à moi-même, m'est infiniment plus précieuse que cette fausse liberté du siècle qui ne fait que des esclaves réels. Je suis libre, et le monde n'est plus pour moi ce cruel tyran qui m'a si longtemps captivé sous ses lois. Je suis libre, et mes passions enchaînées ne m'empêcheront plus de m'élever vers ma céleste patrie. Je suis libre, et la grâce ayant fait tomber le voile qui me cachait la vérité, mes yeux s'ouvrent enfin aux lumières d'une sagesse qui me découvre et les illusions de l'amour-propre, et les solides consolations d'un cœur détrompé.

Je suis libre, et, protégé de mon Dieu, je n'ai plus d'ennemis à craindre, je triompherai de la chair et du sang, de l'avarice et de l'ambition, de l'orgueil et de la volupté, du monde et de l'enfer : *Eduxit nos Dominus.* Je suis libre, et voilà pourquoi je fais au Seigneur un sacrifice de tout ce qui m'attachait à la terre ; pourquoi je veux absolument renoncer à tout ce qui m'éloignerait de lui ; pourquoi je lui consacre sans retour et sans partage mon cœur et le reste de mes jours. Ma vie ne sera plus qu'un sacrifice continuel de louanges : *Idcirco immolo Domino.*

Serais-je assez heureux, chrétiens, pour vous inspirer des sentiments si propres de la solennité de ce jour ? Allez donc, dois-je vous dire ici, comme on le disait aux enfants d'Israël, allez sans délai sacrifier à votre Dieu ce qu'il attend de votre recon-

naissance et de votre religion : *Ite, sacrificate Domino Deo vestro. (Exod., XII, 31.)*

N'oubliez point ce que vous devez à ce souverain domaine qui lui donne des droits si étendus et si légitimes; oubliez encore moins ce que vous devez à ses bontés infinies. N'en doutez point, c'est dans ce double hommage que consistent et votre vrai bonheur et votre plus solide gloire. Si Dieu l'exige de votre religion, ce n'est pas tant pour lui qu'il vous le demande que pour vous-mêmes.

Pourquoi voulait-il, en effet, qu'Israël lui présentât les prémices de ses enfants? N'était-ce pas afin que cet hommage de son peuple fût une raison de répandre ses bénédictions sur toute la postérité de Jacob et sur tout ce qui naîtrait dans la terre qu'elle habitait?

Disons-le donc dans la sincérité de nos cœurs : Oui, Seigneur, c'est en adorant humblement les droits que vous avez sur moi, que je me soumetts à votre souverain empire. Ma dépendance fait ma grandeur; l'hommage que je vous rends commence mon bonheur. Qu'il est glorieux de dépendre d'un Dieu qui, plus jaloux de ma gloire que moi-même, trouve, dans le sacrifice que je lui fais de ma liberté, une raison de me

tirer de ce néant où me précipite devant lui la vue de ma dépendance!

Il a dissipé les desseins des orgueilleux, ce Dieu tout-puissant, s'écriait Marie; il a renversé de leurs trônes les plus fiers potentats, et dépouillé les riches de leurs trésors; et c'est sur l'humilité et la bassesse de sa servante que ses regards ont daigné s'arrêter. Dieu de paix et de charité, sa grandeur s'abaisse jusqu'à nous. Il écoute les vœux et les prières de ceux qui l'implorent. Sa bonté, toujours féconde en miracles, enrichit de ses dons ceux qui observent sa loi et craignent sa justice.

Soumettons-nous à son souverain domaine, chérissons son aimable empire et rendons-lui l'hommage de tout ce que nous sommes. Qu'il est doux de dépendre d'un Dieu qui ne nous oblige à être tout entier à lui que pour être lui-même tout entier à moi!

Voici, disait encore la Mère du Sauveur, que toutes les nations applaudiront à ma félicité. Ce Dieu, dont j'aime à dépendre, c'est le Père le plus tendre; et ses bienfaits multipliés dans cette terre d'exil sont un gage de ceux que me prépare son amour dans le séjour de sa gloire, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

CAREME.

SERMON PREMIER.

Pour le Mercredi des Cendres.

SUR LA MORT.

Pulvis es, et in pulverem reverteris. (Gen., III, 19.)

Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière.

C'est un Dieu qui l'a prononcé dès la naissance du monde, ce redoutable arrêt dont on veut aujourd'hui que l'homme se souvienne. La suite des siècles n'en est que l'exécution continuelle. Nos pères l'ont subi; nous le subirons à notre tour. C'est le sort de tous les enfants d'Adam. C'est son péché qui a creusé nos tombeaux. Nous ne sommes tous ici-bas que des coupables, condamnés à retomber dans la poussière dont on nous a tirés. Tel est le cruel empire que la mort exerce sur les enfants des hommes. Souvenez-vous-en, ô homme qui affectez de l'oublier : *Memento, homo.* Ce souvenir vous humiliera, vous détachera de la vie, vous apprendra ce que c'est que le péché. Mais, en nous souvenant que la mort a triomphé de l'homme, souvenons-nous aussi que l'homme peut triompher de la mort. Cet autre souvenir nous consolera, nous remplira de confiance, nous inspirera les sentiments d'une générosité vraiment chrétienne.

Voilà les deux grands objets que j'ai cru devoir aujourd'hui vous mettre devant les yeux, et Dieu veuille que vous ne les perdiez jamais de vue : la victoire que la mort

remporte sur l'homme, la victoire que l'homme peut remporter sur la mort. Oui, nous sommes vaincus. Souvenons-nous-en, nous ne tiendrons plus à la vie, bien moins au péché qui nous a fait naître dans la désolante nécessité de mourir. Tout vaincus que nous sommes, nous devons vaincre. Souvenons-nous-en, nous insultons à la mort, et bien loin de nous abattre à la vue de tout ce qu'elle a d'affreux, nous en ferons un passage à l'immortalité.

Ces lumières, qui nous feront enfin comprendre qu'à l'homme pécheur et mortel il ne convient ni de s'attacher à la vie, ni de vivre dans le péché, nous allons les tirer des ombres mêmes de la mort; et ce feu sacré qui doit ranimer nos espérances, notre courage, notre vertu, qui doit par là nous faire renaître de nos cendres, nous allons le trouver sous ces cendres mêmes qui font aujourd'hui notre humiliation. C'est votre miséricorde, ô mon Dieu, qui l'y a caché, ce feu vivifiant. Vos jugements sont l'équité même. Nous avons mérité la mort, et vous nous y avez condamnés; nous adorons votre justice, nous souscrivons à ses arrêts. Mais, en nous condamnant à porter jusqu'au tombeau le poids de votre colère, vous n'avez pas voulu que votre colère allât plus loin. Que dis-je? Dieu de bonté, vous voulez, au contraire, que ce tombeau même, qui s'ouvre tous les jours à nos vœux, devienne pour nous une école de sa-

lut. Oui, vous voulez qu'à la vue de ce tombeau, où n'étant que poussière nous devons retourner en poussière, nous apprenions à vivre en tributaires de la mort; qu'à la vue de ce tombeau, d'où nous devons sortir victorieux de la mort et du péché, nous apprenions à nous rendre dignes de l'immortalité.

Remplissez de ces deux grandes vérités, Seigneur, ce peuple chrétien, et préparez par là mes auditeurs à recevoir, avec une humble docilité, les saints oracles de votre Evangile. Remplissez-moi en même temps de tout le zèle que je dois avoir pour leur salut. Animez-moi de votre Esprit; et puisque ma parole ne doit être que l'écho de la vôtre, donnez-lui cette force, cette onction dont il faut qu'elle tire toute son efficacité. Je vous le demande sous les auspices de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

D'une maison de festin, qui ne respirait ces jours passés que les plaisirs insensés du siècle, nous passons aujourd'hui à une maison de deuil. La cendre y prend sur notre front la place des marques superbes de notre orgueil; on nous fait une loi du jeûne et de ses saintes rigueurs; la première parole qui frappe nos oreilles, c'est que poussière que nous sommes nous retournerons en poussière. Mais que dans cette maison de deuil on dise bien plus éclairé, dit le Sage (*Eccle.*, VII, 3), que dans une maison de festin! Là, l'homme ne se connaît plus et vit comme s'il ne devait jamais mourir: ici, l'homme est averti que tout homme doit finir, et de penser sérieusement à ce qui lui doit un jour arriver. Il ne faut, en effet, pour nous rendre sages, que ces deux pensées, dont le souvenir ne devrait jamais s'effacer: nous sommes condamnés à la mort, et nous n'y sommes condamnés que parce que nous avons péché. Nous sommes condamnés à la mort, il est donc insensé le mortel qui s'attache à la vie. Nous ne sommes condamnés à la mort que parce que nous avons péché, il est donc cruel envers lui-même le pécheur qui souffre que le péché règne encore dans son cœur. Auraient-ils oublié l'un et l'autre que la mort a remporté sur eux une victoire qui les soumet à son empire?

Où, vous qui aimez si fort la vie, qui l'aimez jusqu'à ne connaître plus d'autre loi que le soin de la conserver; qui l'aimez jusqu'à ne pouvoir entendre parler de la mort; qui l'aimez jusqu'à vous faire des délices de ses misères mêmes; qui l'aimez jusqu'à vouloir en ce monde d'aussi grandes richesses, des établissements aussi solides que si vous deviez l'habiter éternellement; qui l'aimez jusqu'à permettre à votre ambition de former des projets dont l'exécution demanderait une longue suite de siècles; qui l'aimez enfin jusqu'à lui sacrifier vos intérêts les plus chers et le salut de votre âme; oui, c'est de votre peu de raison que je veux d'abord vous convaincre, et ce seul mot suffit: il faut mourir!

Il faut mourir, chrétiens; ce n'est plus une simple menace. L'homme menacé de la

mort avant son péché n'en était pas encore vaincu; mais il se laisse vaincre, et la menace devient un arrêt irrévocable; arrêt confirmé depuis la naissance du monde par l'expérience la plus constante et la plus invariable: c'est le triste monument dont les enfants ont hérité de leur père. Le monde, dit l'Ecriture, n'en a point vu d'autre testament: *Testamentum enim hujus mundi, morte morietur.* (*Eccle.*, XIV, 12.)

Il faut mourir. Tout nous l'annonce. Des apprêts lugubres, des pompes funebres, des funérailles, le théâtre mobile et changeant de ce monde nous offre-t-il d'autres spectacles? N'est-ce pas ce que nous font assez entendre du fond de leurs tombeaux tant de grands hommes, dont il n'y reste que les cendres? Quel est celui d'entre eux dont on ait pu faire l'éloge sans en dire, pour toute conclusion, ce que dit l'Ecriture de chacun de ces anciens patriarches dont la vie fut prolongée au delà des siècles: *Et mortuus est*; et il mourut! L'un fut un monarque puissant qui se fit aimer de ses sujets autant qu'il se fit craindre de ses ennemis, et il mourut. L'autre fut un conquérant qui par la terreur de ses armes fit taire devant lui toute la terre, et il mourut. Celui-ci fut un politique qui sut captiver les esprits et s'en rendre maître, qui tourna à son gré le cœur des rois, et il mourut. Celui-là fut un savant, un esprit distingué par la plus vaste érudition, il fut l'oracle de son temps, et il mourut: *Et mortuus est.* Exaltez tant qu'il vous plaira leur grandeur, leur puissance, leurs richesses, leurs talents, ce ne sont que de plus magnifiques trophées que vous élevez à la mort, dont vous annoncez le triomphe.

Il faut mourir; et la sentence qui m'y condamne n'est-elle pas encore plus profondément gravée sur mon front que sur le marbre et sur le bronze? Déjà les années de la jeunesse se sont écoulées; elles sont la proie de la mort, et nous ne sommes, par rapport à ces premiers temps de notre vie, que ce que nous serons dans le tombeau. Déjà ces traits, dont la vivacité du jeune âge animait les agréments, s'effacent insensiblement, et la mort commence à graver les siens en leur place. Déjà tant de plaisirs qui m'avaient charmé ne sont plus de saison pour moi, et le monde lui-même me fait une loi d'y renoncer. Déjà tant de projets dont se repaissait mon ambition sont ensevelis dans un éternel oubli. Déjà tant d'amis qui avaient partagé mon estime et ma confiance ne sont plus pour moi, et je ne vis plus pour eux. La lumière de mes yeux s'éteint; mes pieds tremblants semblent déjà porter à regret un corps affaibli sous le poids de ses infirmités, mes forces m'abandonnent, je meurs tous les jours; et plus j'aime la vie, plus je sens vivement qu'elle m'échappe malgré moi: *Quotidie morior.*

Il faut mourir; et cette vérité, quoique le Seigneur en ait fait comme la base de la religion, n'est point un de ces mystères qui demandent que je captive mon entendement sous le joug de la foi. Je ne crois ici que ce

que je vois ; et si je vois évidemment que je suis animé d'un esprit de vie, il ne m'est pas moins évident que je ne vis aujourd'hui que pour mourir peut-être demain. Que dis-je ? Je ne crois que ce que je sens, que ce que j'éprouve déjà ; je porte au dedans de moi-même une réponse de mort, selon l'expression de l'Apôtre, *Responsum mortis*. (II Cor., I, 9.) Qu'est-ce que la plus longue vie ? Ce n'est qu'un jour, dit le Prophète. Le berceau et le tombeau sont comme deux points qui se touchent et se confondent.

Ce sont là, chrétiens, de ces vérités dont il n'est pas possible de douter. Les hommes ne font point de traités entre eux, que la mort n'y trouve sa place. Deux époux en s'unissant sont forcés d'y penser, et ce lugubre souvenir se glisse nécessairement parmi les fêtes les plus belles et les plus brillantes. Mais de ces vérités, quelle conséquence en devons-nous tirer ? Celle que dictent les seules lumières de la raison et que tant de sages païens en ont tirée ; celle que vous en avez tirée vous-mêmes à la vue d'un ami, d'un parent expirant sous vos yeux ; celle enfin que je suis persuadé que vous en tirez à ce moment : que, puisque la vie de l'homme n'est plus un bien sur lequel il puisse compter ; que puisqu'elle n'est qu'un tissu de misères ; que puisqu'elle dure si peu ; que, puisque chaque instant peut en être le terme fatal, il n'y a donc que l'insensé qui puisse s'y attacher. On s'accoutume aisément à ne trouver rien que de méprisable dans la vie, quand on pense sans cesse qu'on doit mourir. C'est la réflexion d'un philosophe païen : *Facile contemnit omnia qui semper cogitat se esse moriturum*. (SENEC.) Heureux donc et sage celui qui se rend cette pensée familière ! Convaincu du néant et de la vanité de tout ce qui peut disparaître tous les jours à ses yeux, il ne le regarde plus que d'un œil indifférent.

Quand par mes intrigues, dit-il, et par tous les mouvements que j'aurais pu me donner je serais au comble des honneurs, un de ces jours il faudrait que j'en fusse dépouillé. La région des morts en serait-elle moins ténébreuse pour moi ? Mon ambition ne servira jamais que de jouet à la mort. Non, je ne veux point d'une gloire qui passe si vite. Quand je me verrais en possession de tout ce qu'il y a de trésors au monde, je ne les emporterais pas avec moi dans le tombeau. Pour un si petit nombre d'années que j'ai à passer sur la terre, que me faut-il de plus que le nécessaire ? Ce que j'aurais acquis de plus, hélas ! je ne l'aurais proprement amassé que pour la mort. Quelques pieds de terre, voilà tout ce qu'elle laissera à celui qui possédait les plus vastes domaines. Quand je pourrais me promettre et de passer toute ma vie dans les plaisirs, et, s'il faut enfin mourir, de laisser après moi des enfants assez reconnaissants pour se charger d'immortaliser ma gloire et mon nom, hélas ! ces plaisirs mêmes ne feront peut-être qu'avancer ma mort, et ces enfants enrichis de mes dépouilles n'ouvriront mon tombeau

que pour y ensevelir avec moi ma mémoire. Plaisirs, richesses, gloire, tout passera et disparaîtra comme un songe. Ces trésors amassés avec tant de soins et de travaux, peut-être le fruit de tant de crimes, il faudra les perdre à la mort et les laisser à des ingrats. Plein de ces pensées, l'homme se détache de tout, il ne voit rien dans la vie qui lui paraisse digne de ses recherches, de ses travaux, de son inquiétude, de son estime, de son affection. Tout le feu des passions est amorti. C'est beaucoup que par raison et par devoir il s'occupe de ce qui convient à son état. O l'homme heureux, ô l'homme vraiment sage !

Qu'il soit sage, me dira-t-on, on peut en convenir. Mais comment serait-il heureux, et où trouver son bonheur ? Avoir éternellement la mort devant les yeux, il n'y a que la mort elle-même qui puisse être plus affreuse qu'une vie si triste. N'est-ce pas vivre comme si l'on ne vivait pas, avoir des biens comme si on n'en possédait pas, user de ce monde comme si on n'en usait pas ? Mais cela même, chrétiens, n'est-ce pas la morale de votre religion ? N'est-ce pas ce que le grand Apôtre recommandait surtout aux premiers fidèles (I Cor., VII, 29 seqq.) ? Je rougirais de n'avoir, pour vous porter au détachement que doit inspirer la pensée de la mort, qu'à m'autoriser de la sagesse d'une philosophie toute naturelle. Je ne ferais que des hommes sensés et philosophes, et ce sont des chrétiens que je prétends instruire et former : or l'Apôtre parle ici comme le philosophe ; et l'homme vraiment raisonnable n'est pas éloigné du royaume de Dieu. Il se trouve entre les fondements de la morale chrétienne, et les maximes d'une philosophie éclairée des lumières de la raison, un concert admirable ; ou plutôt la philosophie devient une preuve évidente et la justification de la religion.

Car enfin que je me détache en philosophe de tout ce qui meurt, et par conséquent de moi-même ; que ce détachement me rende maître de mes passions ; que par là je ne sois tenté ni de m'avancer, ni de m'enrichir, ni de me livrer aux folles joies du siècle ; que parce que la mort égale tout, et que dans un sépulcre les rois et leurs sujets sont de niveau, je ne cherche plus à m'élever au-dessus de mes égaux ; que je n'agisse plus enfin que par raison : je ne suis point encore chrétien, il est vrai, parce que le chrétien doit agir par des principes et des motifs surnaturels ; c'est à la grâce qu'il appartient d'éclairer et de perfectionner la raison ; mais du moins je suis sage. Et quoi qu'on dise d'une vie si triste, ne sais-je pas heureux de ne me repaître point de vaines chimères, de m'épargner une infinité de chagrins, de prendre sagement mon parti, de pouvoir en mourant me séparer sans désespoir et sans amertume des objets dont je me serai détaché pendant la vie ? Quoi donc ! voudrait-on que, pour être heureux, j'eusse la folie de vouloir oublier que je suis tous les jours à la veille de payer à la nature le tribut que je lui

dois ? Quand je le voudrais, le pourrais-je ? Je ne serais donc heureux que comme s'imaginent souvent l'être ces insensés qui ne doivent leur bonheur qu'au délire qui les transporte. Quel bonheur, qui disparaît au premier réveil de la raison !

Avouons-le cependant, chrétiens, il n'y avait qu'une triste nécessité qui pût nous inspirer ces sentiments. Il fallait que la religion vînt au secours de la raison, trop faible pour n'être pas troublée et déconcertée. L'homme ne fut jamais si détaché de la vie, que naturellement il ne voulût toujours vivre, qu'il n'osât demander comment et pourquoi la mort a triomphé de toute la nature humaine. Souvenons-nous-en donc. Oui, parce qu'il faut mourir, il faut se détacher de la vie ; mais il faut encore plus se détacher du péché, parce que ce n'est qu'à cause du péché qu'il faut mourir.

Non, mon Dieu, vous vous en êtes souvent expliqué vous-même, non, vous n'êtes point proprement l'auteur de la mort, ni un Dieu qui se réjouit de la perte des vivants : *Mortem non fecit, nec latatur in perditione vivorum.* (Sap., I, 13.) Le souffle de votre bouche dont vous avez animé l'homme n'était point un souffle de mort. Le péché est entré dans le monde par un seul homme ; il a infecté toute sa race, et la mort y est en même temps entrée par le péché : *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors.* (Rom., V, 12.) Il est important de nous pénétrer de ce grand principe de la foi chrétienne, parce que les conséquences que nous en devons tirer nous ouvriront enfin les yeux sur les affreuses suites du péché. L'homme meurt ; et tel est l'empire que la mort a pris sur lui, que la supériorité même que Dieu lui donne sur tous les ouvrages de ses mains ne peut l'en affranchir. D'où peut donc venir une si cruelle servitude ?

Dira-t-on que la vie de l'homme n'étant qu'une ombre, qu'une fumée, qu'une étincelle, qu'une vapeur, il n'est pas étonnant que la vapeur s'exhale, que le feu s'éteigne, que la fumée se dissipe, que l'ombre disparaisse ? Tel est le langage de nos philosophes impies. La conclusion qu'ils en tirent, toujours au profit des passions, c'est que nés par hasard, et n'ayant rien à espérer ni à craindre après la mort, la seule sagesse est de savoir jouir du présent, et de se le rendre délicieux. Dira-t-on que le corps humain, n'étant qu'un composé d'éléments qui se combattent et se détruisent, rien n'est plus naturel à l'homme que de mourir, et que c'est à quoi le conduisent insensiblement et doivent le préparer ses altérations continues ? Ainsi s'expriment encore ces prétendus sages qui, ennemis de toute révélation et sans reconnaissance pour les dons du Créateur, dégradent leur origine surnaturelle et se font un mérite superbe de céder aux lois invincibles de la nature. Ce langage des incrédules ne vient, comme le Sage le leur reproche, que de la perversité de leur cœur qui les aveugle et les rend incapables

d'entrer dans les secrets de Dieu. *Excœcavit enim illos malitia eorum, et nescierunt sacramenta Dei.* (Sap., IX, 21.)

Ah ! chrétiens, que la foi nous donne bien d'autres idées de notre origine ! Nous sommes cendre et poussière, il est vrai ; mais il est faux que nous ne soyons rien de plus. Nous savons de celui même qui nous a faits ce que nous sommes, qu'il a créé l'homme immortel, et qu'il a voulu que ce fût une image vivante de sa divinité qui eût la gloire de lui ressembler. (Sap., II, 23.) Nous savons que ce limon même dont nous fûmes pétris fut d'abord animé d'un esprit de vie, qui, répandu sur toutes les nations, devait les rendre invulnérables. Nous savons que par elle-même la justice est stable, permanente, éternelle, et que, par conséquent, si l'homme n'eût jamais eu le malheur de la perdre, cette justice originelle qu'il tenait de son Auteur, il n'aurait jamais perdu la vie. Nous savons que la mort avant le péché de l'homme n'avait point encore établi son règne sur la terre ; que ce sont les pécheurs eux-mêmes qui l'ont appelée, qui l'ont forcée en quelque sorte par la malignité de leur cœur à venir fondre sur eux (Sap., I, 14, 15) ; que la mort, en un mot, est le paiement, la solde, le fruit malheureux du péché, *Stipendia peccati mors...* (Rom., VI, 23.) *Peccatum generat mortem.* (Jac., I, 15.) Voilà, chrétiens, ce que nous apprend une religion divine ; et si la raison sans le secours de la foi n'a pu pénétrer jusque-là, du moins elle est assez éclairée pour applaudir à des connaissances si capables de la satisfaire. Car enfin, si nous voyons l'homme, élevé d'abord à la grâce de l'immortalité, devenir ensuite victime de la mort sans le supposer coupable ; cette révolution ne nous paraîtrait-elle pas aussi étonnante que tout ce que la religion nous apprend de notre décadence ? Par où, nous qui savons encore que Dieu, quoiqu'il eût pu nous assujettir aux lois de la nature, crea l'homme supérieur aux faiblesses humaines ; par où, dit saint Augustin (*Op. imp.*, I, I), pourrions-nous justifier sa bonté et son équité ? Ce Dieu si admirable dans tous ses ouvrages aurait-il négligé la perfection de son chef-d'œuvre ? Par où pourrions-nous, avec tout ce que nous nous sentons de supériorité sur les simples animaux, nous en croire distingués ? Par où pourrions-nous trouver de la différence entre le vice et la vertu ? Que deviendrait toute la morale !

Comment expliquer ces étonnantes contradictions qui se trouvent dans l'homme ; ce composé de grandeur et de bassesse, de force et de faiblesse, de raison et de passions ? Ces mystères, l'écueil de la vaine philosophie, la religion seule pouvait nous les expliquer en nous faisant remonter jusqu'à notre origine. Ouvrages d'un Dieu Créateur, voilà le principe de notre grandeur et de nos perfections. Enfants malheureux d'un père coupable, voilà la source de notre bassesse et de nos misères. Tous les maux que nous éprouvons annoncent dans notre nature une dégradation qui ne peut venir que

du péché. Ainsi ces superbes palais que le temps a détruits laissent-ils encore apercevoir, jusqu'au milieu de leurs débris, des traits de leur ancienne magnificence. C'est pour s'être écartés de ces principes, dont la révélation seule pouvait nous instruire, que nous voyons les philosophes de nos jours donner dans les absurdités les plus pitoyables, lorsqu'ils s'efforcent d'expliquer la nature de l'homme, qui sera toujours pour eux une énigme impénétrable. Qu'est-ce que l'homme, d'où vient-il, pourquoi est-il, que sera-t-il? Autant de questions auxquelles ils ne répondent que par les fables les plus ridicules et les plus extravagantes; parce qu'au lieu de consulter ce que Dieu lui-même nous en a révélé dans nos Livres saints, ils ne veulent s'en rapporter qu'aux faibles lumières d'une raison présomptueuse. C'est la perversité de leur cœur qui les aveugle et les rend incapables d'entrer dans les secrets de Dieu.

Pour nous, dociles à la révélation qui guide et perfectionne notre raison, nous concevons sans peine qu'un Dieu qui aime infiniment la justice, doit haïr infiniment le péché. Il a donc fallu qu'il le punit de même. En prononçant la sentence de condamnation contre Adam et toute sa postérité, il n'a fait que suivre les règles invariables d'une équité inflexible. Ainsi, que l'homme ne meure que parce qu'il a péché, dès-là je rends hommage à la sainteté de Dieu; j'adore en tremblant sa justice. Je comprends qu'elle ne peut souffrir l'iniquité. Je ne puis disconvenir que l'homme qui s'est séparé de son Dieu mérite que son âme criminelle soit séparée de son corps, et que ce corps, infecté de la contagion de l'âme, soit réduit en cendres. Je ne suis plus étonné d'en entendre prononcer l'arrêt, et j'attends qu'il s'exécute, sans oser ni pouvoir m'en plaindre: *Exspecto donec veniat immutatio mea.* (Job., XIV, 14.)

De tout ceci que conclure, chrétiens? Qu'il n'y a donc rien au monde dont nous devions songer plus efficacement à nous détacher que du péché. Conséquence fondée sur l'amour même que l'homme a pour la vie. Pardonnez-le-nous, Seigneur, cet amour si naturel. Après tout, la vie est la source de tous les biens; et la perdre, c'est perdre tout ce qu'on possède, et tout ce qu'on est en ce monde. Mais ce qu'on ne nous pardonnera jamais, et ce que nous ne devons jamais nous pardonner à nous-mêmes, c'est qu'aimant la vie autant que nous l'aimons, et ne pouvant attribuer qu'au péché l'arrêt de mort qu'il nous faut subir, nous aimions encore le péché; que nous en goûtions à longs traits les douceurs empoisonnées; que nous souffrions qu'il se multiplie à l'infini dans nos cœurs; que nous nous en rendions de plus en plus esclaves; que, pouvant avec le secours de la grâce, et devant nous affranchir de sa servitude, nous y croupiissions paisiblement toute notre vie; que, par un excès incroyable de perversité, nous en venions jusqu'à n'aimer dans le péché que le péché même. Le plaisir illicite, sans la défense qui

nous en est faite, souvent ne serait plus un plaisir pour nous.

Que devient donc ici cet attachement à la vie dont il nous paraît si difficile de faire le sacrifice? Nous frémissons à la vue de la mort, et, loin de frémir à la vue du péché, nous en faisons nos délices. Pouvons-nous donc oublier que le péché, selon l'expression de saint Paul (I Cor., XV, 56), est l'aiguillon de la mort; et sommes-nous assez ennemis de nous-mêmes pour aimer la seule cause de nos malheurs? Que le règne du péché cesse sur la terre. l'empire de la mort y sera bientôt détruit. Hélas! à quoi l'homme pécheur a-t-il réduit son Dieu? Créé d'abord immortel, on l'a dépouillé de l'immortalité. Pourquoi? Parce qu'autrement l'homme n'eût jamais cessé de pécher; parce que, du moins, fallait-il que le péché pût avoir une fin. Ne le disons-nous pas tous les jours nous-mêmes : telle est la perversité de l'homme que, s'il ne devait jamais mourir, il n'y aurait plus rien au monde qui pût humilier son orgueil, éteindre le feu de sa cupidité, borner son ambition, s'opposer à ses injustices, refréner son audace, nous délivrer de sa tyrannie. Tout condamné qu'il est à la mort, il est encore si difficile de le ramener à la raison; que serait-ce s'il n'en avait jamais été menacé? Toute sa conduite ne serait plus que le plus affreux brigandage. Bénissons donc le Seigneur, et, loin de nous scandaliser de la sévérité de ses arrêts, admirons-en la sagesse. Oui, ce sera la mort elle-même qui mettra fin au péché. Victorieuse des pécheurs, elle aura la gloire d'absorber avec eux dans le tombeau toutes ces passions effrénées qui font aujourd'hui triompher avec tant d'insolence le vice et l'impiété.

Là tombera, dit l'Écriture, tout ce bruit, tout ce fracas de l'impie, qui fait marcher devant lui la terreur, et ne laisse que la désolation sur ses pas: *Ibi impii cessaverunt a tumultu.* (Job, III, 17.) Là viendront se briser, contre un peu de poussière, les flots de cette mer orageuse du monde qui se vante d'avoir englouti toute la terre. Ici périront les désirs et les pensées du pécheur. Enfin, grâce à la mort, il ne pourra plus pécher. Son malheur c'est que ce sera le péché qui l'aura quitté, que ce ne sera point lui qui aura quitté le péché.

Quittons-le donc nous-mêmes, chrétiens, et détachons-nous-en de manière que, pour nous, on puisse dire que la cessation du péché n'est venue que de notre pénitence. Envions à la mort un triomphe qui la rendrait d'autant plus inexorable qu'elle ne nous aurait enlevés que malgré nous au péché. Triomphons de notre propre cœur, et nous triompherons de la mort. Elle sera vaincue elle-même, dit saint Paul (I Cor., XV, 54), et sa prétendue victoire ne servira qu'à donner plus d'éclat à la nôtre. Rappelons-nous un souvenir si précieux. C'est de là que nous devons tirer notre consolation, notre confiance, notre courage. C'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Jusqu'ici nous avons parlé de la mort en esclaves vaincus. Nous avons pris, en nous détachant de la vie et du péché, les sentiments qui nous conviennent. Nous nous sommes souvenus que, tirés du sein de la terre, nous méritons d'y rentrer. Mais heureusement, comme Job osait l'en prier, le Seigneur a bien voulu s'en souvenir lui-même, et le souvenir de ce limon fragile qui doit se résoudre en poussière l'a touché. Il s'est surtout souvenu, ce Dieu de bonté, que de cette argile qu'il a pétrie de ses propres reins, était revêtue une âme immortelle et créée à son image. Après même que le péché nous eut rendus dignes de la mort, il nous fit espérer que sa miséricorde serait notre ressource. Quoi ! Seigneur, ajoutait Job, auriez-vous oublié que vos arrêts, après tout, ne portent pas que le tombeau sera mon éternelle demeure ? M'y précipiteriez-vous avant que je puisse fléchir votre colère ? Non, mon Dieu ; comblé de vos bienfaits et prévenu de vos miséricordes, j'ose au contraire me flatter que ce n'est point sans avoir eu dessein de me faire sortir du tombeau victorieux de la mort et du péché, que vous m'avez conservé jusqu'ici mon esprit. (*Job*, X, 8-12.)

Entrons dans les sentiments d'une confiance si généreuse, et commençons par oser nous promettre la victoire. L'Apôtre veut que nous en remercions déjà le Seigneur notre Dieu : *Deo gratias, qui dedit nobis victoriam*. C'est surtout ici qu'il faut nous souvenir que nous sommes chrétiens, et que si la victoire nous est donnée, dit saint Paul, elle ne nous est donnée que par Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. (*I Cor.*, XV, 57.) Il faut donc ici de la foi, mais une foi assez éclairée pour nous faire comprendre tout ce que Jésus-Christ nous donne lieu d'espérer ; une foi assez héroïque pour nous rendre participants de la justice de Jésus-Christ. Puisque la mort est pour vous un objet si terrible, qu'il doit vous paraître intéressant d'apprendre ce qui peut vous en faire triompher !

Ah ! grand Dieu, c'est l'homme prévaricateur qui vous a forcé à le frapper. Sa révolte méritait de votre justice un châtiment rigoureux ; mais, jusque dans votre justice même, vous n'oubliez point votre bonté. En voici le chef-d'œuvre. Par un seul homme, disions-nous avec l'Apôtre, la mort est entrée dans le monde : *Per unum hominem*. Ajoutons avec le même Apôtre que la vie y est rentrée par un seul homme : *Per unum Jesum Christum* (*Rom.*, V, 17) ; et quel est-il, cet homme qui se crut assez puissant pour entreprendre de forcer les retranchements de la mort ? Un Dieu, l'Auteur de la vie, la vie même, mais en même temps, un enfant d'Adam qui, tout inaccessible qu'il fût au péché, ne rougit point de reconnaître les pécheurs pour ses frères, de les aimer jusqu'à se charger de leurs péchés. Oui, grand Dieu, c'est votre Fils engendré de toute éternité, et l'objet de vos complaisances, que vous nous mettez vous-même entre les mains, comme une victime capable

de satisfaire à votre juste vengeance et de désarmer votre colère. C'est votre Fils adorable, qui, en prenant notre nature et en portant dans un corps de chair la punition de notre faute, nous rend la vie que le crime d'un père coupable nous avait fait perdre. *Per unum Jesum Christum*. Et quelle est-elle, cette vie qu'il prétend faire succéder à la mort ? Une vie toute divine qui n'aura plus rien de terrestre, qui, d'un corps matériel et déjà réduit en cendres, ne fera plus qu'un corps céleste et spirituel. Et comment ce Réparateur du genre humain peut-il forcer la mort à lui rendre tout ce qu'elle aura précipité dans les tombeaux ? En mourant lui-même sur une croix, en y attachant l'arrêt de notre mort, en l'y effaçant de son propre sang : *Delens chyrographum decreti... quod erat contrarium nobis... affigens illud cruci*. (*Coloss.*, II, 14.) Voilà, chrétiens, les merveilles de votre religion.

Peut-être, hélas ! parce que, pour triompher de la mort, il a fallu qu'un Homme-Dieu mourût, et que cela nous fait assez comprendre que nous n'en triompherons avec lui qu'en mourant comme lui, peut-être serons-nous peu touchés d'un triomphe qui ne doit nous rendre la vie qu'après que nous aurons subi l'arrêt. Et pourquoi, dirions-nous volontiers, pourquoi ce fatal arrêt n'a-t-il point été révoqué ? Il eût été si digne d'un Homme-Dieu de vaincre la mort en la désarmant, en ne lui laissant plus de traits en ce monde qu'elle pût lancer contre nous. Hommes toujours esclaves de vos passions et toujours aveugles, n'aurez-vous jamais de goût pour les choses de Dieu ? serez-vous éternellement plus jaloux d'une vie sensuelle qui tient toujours à la terre, que de cette vie ineffable qui nous est réservée dans la céleste patrie, que de la gloire de votre Dieu ? Comprendrez-vous enfin que, puisque nous croyons le Seigneur assez puissant pour ressusciter les morts, il est plus digne de sa puissance de nous tirer du tombeau que de nous en épargner les horreurs ; que la gloire de Jésus-Christ notre Sauveur, en mourant pour nous, en nous laissant l'obligation de mourir après lui, c'est d'avoir engagé la justice et la miséricorde du Seigneur à se donner dans sa personne ce baiser de paix dont il a fait le gage de notre réconciliation ; que Jésus-Christ étant notre chef, et nous ses membres, nous avons acquis avec lui par sa mort un droit à l'immortalité ; droit que la justice divine ne pourra nous contester, puisque ses arrêts auront été exécutés. C'est là proprement le triomphe de Jésus-Christ et le nôtre.

Le triomphe de Jésus-Christ, parce qu'il a désarmé, dit l'Apôtre (*Ibid.*, 15), les principautés et les puissances ; parce qu'après les avoir vaincus par sa mort, il les a menées hautement en triomphe à la face de l'univers. Notre triomphe, parce que, malgré la mort, un jour viendra qu'après avoir expiré sous ses coups, il nous sera permis de vivre éternellement, et que les victoires de cette mort impitoyable ne serviront enfin qu'à l'absorber elle-même dans la victoire

que le Fils de Dieu nous aura fait remporter sur elle; c'est encore l'expression de saint Paul : *Absorpta est mors in victoria.* (I Cor., XV, 54.) A de tels traits, chrétiens, reconnaissez la beauté, la sainteté de votre religion; ayez cette foi éclairée qui vous fasse comprendre tout ce que Jésus-Christ vous donne lieu d'espérer. Les espérances d'un chrétien animé d'une vraie foi sont et les plus dignes de ses vœux, et les plus solidement appuyées.

Je dis, les espérances les plus dignes de ses vœux. Qu'espère en mourant le chrétien qui a vécu dans la foi? Qu'un jour il renaîtra de ses cendres victorieux de la mort, et que, sans attendre même la résurrection générale, malgré la mort, il ne cessera point de vivre devant Dieu. Qu'aurait-il à regretter dans la terre de son exil? Un jour viendra, dit saint Paul (I Thess., IV, 16), que du fond de nos tombeaux nous irons dans les airs au-devant de Jésus-Christ, et que nos corps eux-mêmes, revêtus de l'immortalité, seront placés avec lui dans le ciel. Qu'est-ce que cette vie malheureuse qu'il quitte, en comparaison de celle qu'on lui promet? Est-il rien qui puisse être plus selon son cœur? Ah! vous à qui l'impiété ne laisse plus aucune espérance à la mort, ce qui vous fait surtout mériter le sort affreux que vous éprouvez, ce qui doit vous faire regarder comme les plus insensés des hommes, c'est que vous poussiez la fureur de votre aveuglement jusqu'à être les premiers à combattre les sentiments de votre cœur, et cela, sur le plus grand intérêt que vous puissiez avoir au monde. Oui, c'est le langage de votre propre cœur que vous vous efforcez de démentir.

Ecoutez cette voix intérieure que vous voudriez en vain étouffer. A quelque prix que ce soit, vous voulez être heureux, et vous voudriez pouvoir l'être éternellement. Cette inclination est née avec vous; elle est dans votre substance, elle en fait partie; vous n'avez rien de plus intime. C'est un désir, un sentiment de l'immortalité qui vous est naturel et gravé dans votre âme par le doigt de Dieu même. De là cet attachement à la vie qui vous y fait mettre tout votre bonheur; de là cette humiliation profonde où vous jette la pensée même de la mort; de là, dans la désolation qu'elle vous cause, cette passion que vous avez d'immortaliser du moins votre gloire, fût-ce aux dépens de cette vie même qui vous est si précieuse; de là cette variété, cette multiplicité de désirs toujours renaissants, parce qu'une félicité bornée et passagère ne peut remplir un cœur infini dans sa capacité et insatiable dans ses désirs. Eh quoi! désolés de vous voir dès votre naissance condamnés à la mort, humiliés de ne pouvoir échapper à ses traits, passionnés pour une vie chimérique jusqu'à l'acheter aux dépens d'une vie réelle, vous trouvez enfin dans le sein de la religion tout ce que respire votre cœur. A vos plus ardents désirs elle offre tout : une résurrection glorieuse, une vie exempte de toute douleur, un bonheur éternel; et ce

qu'elle ne vous offre que pour vous rendre éternellement heureux, ce qui est si conforme à vos désirs, ce qui commencerait déjà à faire votre bonheur par la seule espérance, ce que vous savez si bien que vous n'avez jamais pu trouver ailleurs malgré toutes vos recherches, parce que c'est la religion qui vous l'offre, vous le rejetez, vous insultez à l'heureuse simplicité qui l'accepte. Quel aveuglement!

Ah! si vous êtes assez ennemis de vous-mêmes pour rejeter cette espérance consolante que vous offre la religion, commencez donc par étouffer en vous la voix de la nature. Ne me dites plus que vous êtes nés pour être heureux; renoncez à ces désirs impatients que vous en avez. Mais non, malgré vous, ils vous poursuivront, ces désirs violents, jusque sur le bord du tombeau, et quand il vous y faudra descendre sans espérance, quelle sera votre désolation! Vous ne le comprenez pas bien aujourd'hui, parce que vous avez encore quelques espérances terrestres qui vous occupent; mais lorsqu'elles se seront évanouies; lorsque, comme à l'infortuné Saül (I Reg., XXVIII, 19) on vous dira : Demain vous ne serez plus, vous comprendrez enfin ce que c'est que de mourir sans espérance; ce que c'est que de ne pouvoir apaiser des désirs irrités, d'avoir été si longtemps amusés et toujours frustrés; ce que c'est que de jeter des derniers soupirs qui ne sont que des vœux inutiles et de cruels regrets; ce que c'est que d'être réduit, après s'être si fort élevé au-dessus de ses égaux, à souhaiter vainement de retomber avec les plus vils animaux dans les horreurs du néant; ce que c'est, disons-le (tout terrible qu'il est), ce que c'est que de quitter la terre des vivants pour être enseveli dans les abîmes d'un enfer éternel!

Quelle différence, au moment fatal de la mort, entre le sort de l'impie et celui des chrétiens fidèles! Leur âme ne sortira de leurs corps que pour passer entre les mains de Dieu. *Leur espérance*, selon l'expression de l'Écriture, *est pleine d'immortalité* : « *Spes illorum immortalitate plena est.* » (Sap., III, 4.) Je vais, il est vrai, dira le chrétien rempli des grandes idées que lui inspire la foi, je vais retourner dans cette terre dont je suis sorti; mais un jour viendra que la même main qui m'en a déjà tiré, m'en tirera une seconde fois pour m'y plus retourner : *De terra surrecturus sum.* Mes yeux vont se fermer à cette lumière du monde qui ne m'y fait rien voir que de périssable; mais un jour viendra qu'ils s'ouvriront pour toujours aux beautés immortelles de mon Dieu : *Quem visurus sum ego, et oculi mei conspecturi sunt.* Une portion de moi-même va se détruire; mais un jour viendra qu'elle me sera rendue couronnée de l'immortalité : *Rursum circumdabor pelle mea.* Je meurs enfin; mais c'est avec l'espérance d'une vie immortelle que je meurs : *Reposita est hæc spes in sinu meo.* (Job, XIX, 25-29.)

Espérance la plus solidement appuyée. C'est Jésus-Christ même qui en est le fon-

dement et le garant. *C'est moi, nous dit ce Sauveur adorable, qui suis la résurrection et la vie : « Ego sum resurrectio et vita. »* (Joan., XI, 25.) Titres magnifiques qu'il n'y eût jamais qu'un Dieu qui pût s'attribuer. Celui donc sur qui je fonde mon espérance, c'est un Dieu, dit en mourant un chrétien plein de foi, c'est un Dieu, la résurrection même. Ce n'est donc point en vain que j'espère qu'il sera assez puissant pour me ressusciter. C'est un Dieu la bonté même; ce n'est donc point en vain que j'espère que, quand il me verra dans les ombres de la mort, il en sera touché. C'est un Dieu la fidélité même; ce n'est point en vain que j'espère que ce qu'il m'a promis il l'exécutera. Ne vous ai-je pas assuré moi-même, me dit-il, que si vous croyiez en moi, vous triompheriez de la mort? Oui, vous me l'avez dit, Seigneur, et je compte sur votre parole : mes cendres vous en sommeront jusqu'à la fin des siècles. C'est un Dieu la vie même; ce ne sera donc point en vain qu'il a prié, qu'il a gémi, qu'il a souffert, qu'il est mort pour moi. Son sang m'a purifié, ses mérites me sont appliqués; il m'ouvrira les portes de la vie éternelle. S'il est vrai, chrétiens, que la foi nous ait initiés dans de si grands mystères, pouvons-nous avoir une consolation plus solide, des promesses plus magnifiques; des espérances fondées sur des droits plus respectables, surtout si la générosité de notre foi mérite que le Fils de Dieu nous communique sa justice et sa sainteté? Car de là dépend encore l'espérance qu'on nous donne de la victoire; et je ne veux, pour vous en convaincre, que ce seul raisonnement :

Pourquoi la mort est-elle entrée dans le monde? Parce que le péché d'un seul homme, comme nous l'avons dit, en a banni la justice. Il fallait donc, pour nous faire triompher de la mort, que du ciel, où cette justice exilée s'était retirée, le seul homme qui pouvait nous vivifier, la rappelât sur la terre, et que l'homme justifié pût devenir immortel. Or, c'est ce que Jésus-Christ notre Sauveur a fait et ne cesse de faire par ses instructions, par ses exemples, par sa grâce. Mais c'est aussi ce qui demande de nous un courage qui non-seulement nous détache du péché, mais qui ne respire que l'héroïsme de la vie chrétienne; c'est-à-dire d'une vie dont la vie même du Fils de Dieu soit le modèle; d'une vie qui ne soit que l'observation continuelle des maximes de son Évangile; d'une vie qui fasse mourir en nous la chair et ses convoitises, l'esprit du monde et sa vanité, le vieil homme et tout son amour-propre; d'une vie surnaturelle, et qui tire son origine du sein même de Dieu, de son Esprit-Saint, de son amour et de sa grâce. En un mot, il n'y aura jamais qu'une vie sainte qui puisse se faire ouvrir les portes de l'immortalité. Ah! chrétiens, si votre foi vous a donné ce courage, goûtez par avance les fruits de votre victoire. Vous avez vaincu le péché, vous avez vaincu l'enfer et le monde, vous vous êtes vaincus vous-mêmes, vous

vaincrez la mort. Le gage que la foi vous donne de la vie immortelle qui vous est promise, c'est la sainteté de cette vie chrétienne qui vous rend supérieurs à la malignité des ennemis de votre salut : *Hæc est victoria que vincit mundum, fides nostra.* (1 Joan., V, 4.)

Par où en effet la mort aurait-elle pour vous quelque chose de formidable? Elle finira vos jours; oui, mais en finissant vos malheurs : et la fin de votre vie mortelle sera le commencement d'une meilleure vie qui ne finira jamais. Elle vous enlèvera vos biens et vous enlèvera vous-mêmes tôt ou tard à vos amis, à vos enfants, à tout ce que vous avez au monde de plus cher; oui, mais qu'aurez-vous à regretter de tout ce qu'il vous faudra quitter? vous en aurez déjà fait à Dieu le sacrifice. Elle pourra vous envier vos plus beaux jours, et parce que vous ne savez ni l'heure ni le moment qu'elle prendra pour vous porter ses derniers coups, elle en sera surprise lorsque vous y penserez le moins; oui, mais elle se trouvera attendue, prévenue, presque déjà vaincue par un ennemi qui s'est préparé depuis longtemps à la recevoir, et que la grâce a mis en possession de cette vie du juste qui n'est point de son ressort. Elle se présentera devant vous avec tout ce qu'elle a d'affreux; oui, mais armé du glaive de la divine parole, et couvert du bouclier de la foi, vous la verrez venir d'un œil intrépide, comme cette femme forte qui ne se verra point au dernier jour de sa vie sans en faire éclater sa joie : *Ridebit in die novissimo* (Prov., XXXI, 25); comme ce saint roi de Juda qui vit arriver le dernier moment avec une grandeur d'âme que rien ne put étonner : *Spiritu magno vidit ultima* (Eccli., XLVIII, 27); comme tant de héros chrétiens qui, bien loin de s'effrayer de la mort, en font l'objet de leurs désirs, et se plaignent de ce qu'elle les laisse languir trop longtemps dans cette terre d'exil. Le héros chrétien est au-dessus de la mort; elle n'est terrible que pour l'impie, dont l'espoir se termine au tombeau.

Elle viendra enfin; le tombeau s'ouvrira; du lit de la douleur on vous y fera descendre, vaincu, dira-t-on, par une fatale nécessité dont il n'y a point de puissance au monde qui ne reçoive la loi : mais je dis, moi, que vous y descendrez victorieux de la mort et de sa prétendue victoire. Pourquoi? Parce que c'est entre les mains de Dieu que vous aurez remis en expirant un esprit vivifié par sa grâce; parce que si la mort a pu ravir au vieil homme la vie terrestre des enfants d'Adam, elle n'aura pu ravir à l'homme nouveau la vie divine des enfants de Dieu : parce que cette vie si sainte sera pour vous entre les mains du Seigneur un titre qui forcera la mort à relâcher sa proie, et qui donnera droit à cette chair elle-même qui, pour être réduite en cendre, n'en aura pas moins été compagne de vos combats et de vos victoires, de demander la part qu'elle doit avoir à votre couronne; parce que l'homme créé de nouveau en Jésus-Christ, et revêtu de

sa justice, mérite de participer à la gloire de sa résurrection; parce qu'en mourant dans cette foi vous aurez espéré ce qui vous avait été promis, et que vous aurez été d'autant plus assuré que votre espérance ne serait point confondue, qu'elle était fondée sur la parole d'un Dieu. Vous mourrez donc; oui, mais de cette mort des justes qui est si précieuse aux yeux du Seigneur; et vous serez en paix entre ses mains, jusqu'à ce que votre corps endormi se réveille et prenne sa place sur le trône qui vous est préparé. Le tourment de la mort ne vous aura pas même touché : *Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis.* (Sap., III, 1.) O mort autrefois si redoutable, c'est à toi-même que nous insultons ici, comme saint Paul ! Où est ta victoire, où est ton aiguillon ? *Ubi est, mors, victoria tua, ubi est stimulus tuus ?* Plus tu vantais tes triomphes, plus il nous est glorieux d'avoir pu triompher de tes rigneurs. *Absorpta est mors in victoria.* (I Cor., XV, 55.)

Voilà sans doute des promesses bien consolantes, chrétiens ; mais à qui sont-elles faites ? A des hommes pleins de foi qui, détachés de la vie et du péché, et ne se conduisant que par la vue de l'éternité, s'exercent généreusement à la pratique des vertus les plus héroïques. Mais ces hommes amateurs de la vie présente, qui, ne se croyant nés que pour le temps, bornent là toutes leurs vœux ; ces hommes esclaves des passions et du péché, qui vivent sans foi, sans espérance, sans goût pour une félicité dont ils ne pourraient jouir qu'après leur mort, apprenez de la vérité même le sort affreux qui les attend. Ils n'ont pas voulu d'une vie éternelle ; eh bien ! dit le Seigneur, qu'ils aient donc en partage une mort éternelle ; morts éternels eux-mêmes ! *Quasi mortuos sempiternos.* (Thren., III, 6.) Ils pouvaient descendre glorieusement dans le tombeau ; mais ils n'ont pu croire que la main qui les y laissait tomber pouvait les en retirer revêtus de l'immortalité, qu'ils y soient donc ensevelis sans honneur, et que leur incrédulité les y couvre d'une éternelle ignominie : *Et erunt post hæc decedentes sine honore, et in contumelia inter mortuos in perpetuum.* (Sap., IV, 19.)

Ils ne craignent point aujourd'hui de parler insolemment de Dieu, de secouer le joug de sa loi, de blasphémer son saint nom, de braver sa colère ; le fondement de leur impiété c'est leur fortune. Qu'il y ait donc pour eux un moment terrible qui sache par les fondements cette fortune superbe, qui fasse tomber l'enflure de leur impiété, qui les cite tout vivants au tribunal de leur souverain Juge, qui les y rende muets et confus en sa présence. Ils prétendent se faire de la force de leur esprit un retranchement qui ne pourra jamais se forcer ; et quoi qu'il puisse leur arriver, leur prospérité actuelle les console par avance des maux qu'on leur annonce pour l'avenir. Qu'ils éprouvent donc, en mourant dans la servitude du péché, tout ce que la cruelle nécessité de mourir a d'amertume,

tout ce que le désespoir a de fureur et de rage, tout ce que les funestes suites de la mort des pécheurs ont d'affreux, et que leur expérience leur apprenne s'il était vrai que leur fragile prospérité pût les consoler par avance de l'extrême désolation dont ils étaient menacés : *Et usque ad extremum desolabuntur.* (Ibid.) Ils devaient enfin triompher de la mort, et c'est la mort qui triomphera d'eux. Qu'elle les foule donc aux pieds comme un fier tyran : *Calcet super eum quasi rex, interitus.* (Job, XVIII, 14.) Et, parce que séparer une âme criminelle de son corps et réduire ce corps en poudre, est tout ce qu'elle peut en ce monde, qu'elle appelle à son secours une seconde mort, une mort éternelle qui ne réunira le corps à l'âme que pour faire éternellement de l'un et de l'autre la proie d'un feu dévorant.

Tel est le sort qui est réservé aux pécheurs et aux impies. Le comble de leur infortune, c'est qu'ils en sont dignes. Ils ont porté l'extravagance, dit l'Écriture, jusqu'à faire une alliance monstrueuse, non-seulement avec le péché qui les tyrannise, avec l'ange de ténèbres qui les a séduits, mais avec la mort elle-même : *Et sponsiones posuerunt ad illam ;* ils ont eu la folie de croire qu'elle leur serait favorable, et de la regarder comme amie : *Æstimantes illam amicam.* Ils ont fait avec elle ce détestable traité qui fait frémir tout esprit sensé, et dont l'impiété de nos jours ne rougit point : quel est-il, ce traité, quelles en sont les conditions ? Que, pourvu que leurs passions soient assouvies, ils ne craindront plus de mourir ; qu'il leur importe peu que leur vie soit courte pourvu qu'elle soit délicieuse ; qu'à ce prix ils renonceront volontiers à toute la félicité d'une vie immortelle ; que bien loin de vouloir éluder l'arrêt de leur mort, ils consentent que tout péché qui flatte leur cupidité, le confirme, le ratifie, le rende de plus en plus irrévocable. Fureur insensée du pécheur et de l'impie ! Mais encore une fois, et c'est le Sage qui nous l'apprend, ils sont dignes d'une telle société : *Quoniam digni sunt qui sint ex parte illius.* (Sap., I, 16.)

Pour nous, chrétiens, songeons à nous rendre dignes d'une toute autre alliance, de cette alliance divine que nous avons contractée avec l'Auteur de la vie, avec la vie même. Elle ne nous ouvrira, il est vrai, ses portes éternelles qu'après que nous aurons passé par les ombres de la mort ; c'est à quoi nous a réduits le péché d'un seul homme. Il faut que les arrêts de la justice divine s'exécutent. L'homme est vaincu ; poussière, il doit retourner en poussière. Souvenons-nous-en. Si ce souvenir nous humilie, du moins nous détachera-t-il de la vie et du péché. Mais assez sages pour ne tenir plus ni au péché ni à la vie présente, souvenons-nous aussi que sur la croix un homme seul a triomphé de la mort et qu'il nous appelle tous à la gloire de son triomphe. Ce souvenir dissipera nos alarmes, ranimera notre foi, fortifiera nos espérances,

nous remplira d'un courage que nos victoires rendront digne de cette glorieuse immortalité sur laquelle le sang de Jésus-Christ nous donne des droits sacrés et inaliénables.

Finissons par ces paroles mêmes du Dieu Sauveur : Vous qui gémissiez à la vue du tombeau qui se creuse sous vos pieds, croyez-vous toutes ces vérités : *Credis hoc?* (Joan., XI, 26.) Et pourquoi ne les croiriez-vous point? Qu'y a-t-il qui soit plus capable de flatter la passion que vous avez de vivre? Qu'y a-t-il de plus digne de la puissance, de la sagesse, de la bonté, de la gloire d'un Dieu dont la mort ne peut être plus dignement récompensée que par la résurrection de tout ce qui meurt? Mais si vous les croyez, ces vérités si consolantes, pourquoi vous abandonnez-vous à la tristesse comme ces insensés du siècle dont les vœux se terminent à ce monde terrestre ; pourquoi goûtez-vous si peu l'espérance immortelle que vous donne votre foi ; pourquoi cherchez-vous dans cette vallée de larmes de vaines consolations? Qu'y trouverez-vous que des objets affligeants ; qu'y trouverez-vous qui puisse vous dédommager de la perte d'une vie qui vous est si précieuse? Croyez-vous cette vie éternelle qui vous est promise : *Credis hoc?* Si vous le croyez, insultez donc à la mort ; demandez-lui, comme saint Paul, où est sa victoire? C'est par sa victoire même qu'elle est vaincue. Si vous le croyez, vivez donc de manière que votre foi fécondée d'une vie chrétienne vous rende dignes d'être participants de la justice de Jésus-Christ ; c'est-à-dire, vivez de cette vie de la grâce, de cette vie spirituelle, de cette vie toute divine à laquelle est promise la couronne de l'immortalité que je vous salue au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour le vendredi après les Cendres.

SUR LE PARDON DES INJURES.

Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros. (Matth., V, 44.)

Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis.

Jésus-Christ, qui n'a paru dans le monde que pour le bonheur des hommes, semble s'être attaché surtout dans son Evangile à relever l'excellence de la charité et de l'amour du prochain. Un Pharisien docteur de la Loi lui avait demandé en le tentant : *Maître, quel est le plus grand commandement de la Loi?* Jésus lui répondit : *Vous aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit. C'est là le plus grand commandement. Mais, ajouta le Sauveur, en voici un second qui lui est semblable : « Secundum autem simile huic. » Vous aimez votre prochain comme vous-même : « Diliges proximum tuum sicut teipsum. » (Matth., XXII, 37-39.)* Jésus-Christ assure que ce second commandement est semblable au premier. Le précepte d'aimer le prochain est donc quelque chose de bien sublime, et d'absolument indispensable.

Ce n'est cependant point encore là que se borne la morale de Jésus-Christ sur ce qui regarde le prochain. Cette loi d'amour et de charité, ce souverain Législateur, dans l'Evangile de ce jour, la porte jusqu'au plus haut point de perfection. Non-seulement il nous ordonne d'aimer le prochain, mais de pardonner les injures, d'aimer jusqu'à nos plus grands ennemis : *Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros.* Quelle morale, chrétiens, quel précepte! qu'il est contraire à toutes nos idées, à toutes les maximes, à tous les préjugés du monde! La nature se révolte et se soulève en entendant un pareil commandement. Non, il n'y avait qu'un Dieu qui eût droit d'imposer une loi si opposée à la nature.

Aimer ceux qui nous outragent, c'est sacrifier ce que l'amour-propre a de plus délicat et de plus sensible. Il n'appartenait qu'au Dieu d'amour et de charité d'exiger un sacrifice si pénible. Il en a fait comme l'abrégé de son Evangile, la règle de la perfection chrétienne, la marque à laquelle on devait reconnaître ses disciples, la forme des vertus, la fin de toute la Loi, le véritable caractère de sa religion. C'est son précepte par excellence et le commandement de son cœur ; ce n'est point par ses ministres qu'il l'a fait publier, c'est lui-même qui a voulu nous l'intimer : *Ego autem dico vobis.*

Pour donner à une matière si intéressante l'étendue nécessaire, montrons toute la force du précepte, et à quoi il nous oblige. Je ne crains point de le dire : il n'est point dans l'Evangile de précepte plus formel et plus précis. L'ordre de Dieu est positif ; il faut donc s'y soumettre malgré tous les prétextes de la passion et des préjugés du monde. Il n'est point de précepte dont les règles nous soient tracées avec plus de clarté et d'exactitude ; il faut donc les observer malgré les murmures et les illusions de l'amour-propre.

Ne vouloir pas pardonner et se réconcilier, c'est renoncer au christianisme. Vous le verrez dans le premier point. Pardonner et se réconcilier comme on pardonne et comme on se réconcilie dans le monde, n'est pas prouver qu'on a du christianisme. C'est le sujet du second point. En deux mots, il faut pardonner pour être chrétien ; voilà l'obligation du précepte. Il faut pardonner en chrétien ; en voilà les règles et l'étendue.

Grand Dieu! vous qui sondez les cœurs, vous le voyez, j'ai ici à combattre les préjugés du monde et la plus aveugle des passions. Ce n'est point des armes d'une vaine philosophie que je prétends me servir. Prédicateur de Jésus-Christ, c'est sa loi que j'entreprends d'exposer et de défendre. Soutenez-moi, Seigneur, et m'accordez la grâce qui m'est nécessaire. Je vous la demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Personne de vous n'ignore que pardonner à ses ennemis, et se réconcilier avec eux, est une des lois fondamentales du christia-

nisme. Pourquoi donc, parmi les chrétiens, en voyons-nous si peu se conformer à ce précepte ? J'ose le dire, c'est que jamais vous n'en avez bien pénétré toute l'obligation ; jamais vous n'avez bien compris sa liaison intime et essentielle avec votre religion ; jamais vous n'avez conçu, que refuser de s'y soumettre, c'était renoncer au christianisme. Occupés et remplis des obstacles que le monde oppose à la loi du Seigneur sur le pardon des injures, vous avez regardé ce précepte de votre religion comme impossible dans la pratique ; comme un précepte nième dont on n'a pas droit d'exiger l'observance, pour peu qu'on connaisse les usages du monde. Qu'un religieux, qui en est séparé et qui y a renoncé, prêche cette morale, cela est conforme à son état. Mais dans le monde il est d'autres lois. La raison, l'honneur, la passion opposent à ce précepte les obstacles les plus invincibles. Si ce sont là vos oracles, chrétiens, je l'avoue, ce ne sont point les nôtres : l'esprit de Jésus-Christ, son exemple, ses récompenses, voilà les oracles d'un chrétien.

Il est juste de se venger : voilà ce que, selon vous, dit la raison ; se venger est une injustice, voilà l'esprit de Jésus-Christ. Souffrir une injure sans vengeance, c'est se déshonorer ; voilà ce que vous apprennent les lois tyranniques de l'honneur dans le monde. Pardonner les outrages les plus cruels et les plus sensibles, c'est en cela que consiste la vraie gloire ; voilà ce que m'enseigne l'exemple de Jésus-Christ dans la religion. La vengeance a je ne sais quoi de doux et d'impérieux qui nous entraîne comme malgré nous ; voilà le langage de la passion. Ce n'est qu'en faisant à Dieu le sacrifice de la haine et de la vengeance qu'on peut espérer d'avoir part à ses récompenses ; voilà les maximes de la religion. En un mot, poursuivre ses ennemis et s'en venger, voilà l'évangile du monde. Pardonner à ses ennemis, se réconcilier avec eux, voilà l'évangile de Jésus-Christ. Est-ce le monde, est-ce Jésus-Christ qui se trompe ? Vous vous dites chrétiens, vous faites profession de l'être, jugez-vous vous-mêmes sur cette règle.

Il ne faut donc pour réfuter tous les vains prétextes du monde, que bien établir cette loi de Jésus-Christ : opposer aux prétextes de la raison l'esprit du christianisme, aux fausses lois de l'honneur l'exemple de Jésus-Christ, au plaisir de la vengeance les récompenses de la religion. Il sera aisé d'en conclure que le monde est dans l'erreur la plus funeste et la plus condamnable, ou plutôt que le monde n'est pas chrétien.

L'esprit du christianisme est un esprit de douceur, de paix et de charité. La loi chrétienne est une loi d'amour. C'est là, selon la parole du Sauveur, que se rapportent toute la loi ancienne et tous les prophètes. L'amour, dit saint Paul (*Rom.*, XIII, 10), est la plénitude et l'abrégé de toute la loi ; dans ce seul commandement sont renfermés tous les autres. Or, chrétiens, l'esprit de haine et de vengeance détruit, anéantit cette loi de

charité qui est le véritable esprit de la religion et qui constitue le christianisme. C'est donc en vain que vous vous flattez d'être chrétien, tandis que vous avez un ennemi que vous haïssez, que vous voulez perdre, dont vous êtes déterminé à vous venger. L'ordre de votre Dieu est positif et ne laisse pas lieu au moindre subterfuge. Ce n'est plus un Moïse comme autrefois à Israël, ce n'est plus un prophète de la part du Dieu d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob ; c'est le Fils unique de Dieu, Jésus-Christ lui-même, qui vous fait entendre sa voix. Ecoutez, vous dit-il, c'est moi qui vous déclare ma volonté comme votre Législateur, votre maître, votre souverain, votre Dieu. *Ego autem dico vobis*. En cette qualité, voilà la loi que je vous donne : Aimez vos ennemis, *Diligite inimicos vestros*. Ce n'est point un simple conseil de perfection, c'est le précepte le plus formel et qui vous oblige le plus étroitement ; c'est l'esprit de la religion que je suis venu établir parmi vous ; si cet esprit ne vous anime pas, je ne reconnais plus en vous aucune trace de christianisme. C'est une loi que votre Dieu a eu droit de vous imposer, puisqu'il est votre souverain ; qu'il vous a imposée réellement, l'Evangile ne vous permet pas d'en douter ; il doit et veut être absolument obéi, le précepte est donc indispensable. En un mot, ce n'est qu'à ce titre que vous pouvez être chrétien. C'est l'unique réponse à tout ce que vous pouvez opposer à la loi : réponse courte et décisive contre tous les prétextes d'une fausse raison. Je dis d'une fausse raison, car l'esprit de Jésus-Christ ne saurait être opposé à la droite et saine raison.

Pour vous en convaincre, entrons pour un moment, si vous le voulez, dans le détail de ces inimitiés qui divisent la plupart des hommes ; j'ose le dire, ils ne sont pas moins condamnables au tribunal même de la raison qu'à celui de l'Evangile. Parcourez les différentes conditions, partout vous verrez les hommes se plaindre les uns des autres. Refroidissement, mésintelligence, ruptures, divorces, désobéissances, ingratitude, dépit, haines les plus formelles, voilà ce qui se rencontre dans tous les états. Ces hommes nés pour leur bonheur mutuel, leurs jours se consomment dans les chagrins qu'ils reçoivent et qu'ils rendent : il semble qu'ils ne soient appliqués qu'à se rendre réciproquement malheureux. Des mécontentements, des vengeances, des injures, des réparations, voilà ce qui occupe la scène du monde. Souffrir beaucoup de la part des autres, les faire souffrir beaucoup à leur tour de notre part, voilà ce qui partage la vie de presque tous les hommes. Se mépriser, se haïr, se déchirer mutuellement, que voyons-nous autre chose ? C'est là cependant ce qu'on appelle société. Je vous le demande : un pareil tableau est-il bien glorieux pour la raison ?

Si nous remontons à la source de ces inimitiés si universellement répandues, c'est là surtout que cette raison trouvera de quoi s'humilier.

Inimitiés de préjugés, de caprice, de fantaisie : ce sont des aversions dont vous ne pourriez pas vous rendre compte à vous-mêmes. C'est un extérieur qui vous choque, ce sont des manières qui vous rebutent. Votre imagination blessée donne un ridicule à tout ce que fait celui qui a eu le malheur de vous déplaire. Ses bonnes qualités ne trouvent dans vous qu'indifférence ; ses moindres défauts vous paraissent des monstres. En un mot, il n'est pas de votre goût, voilà tout son crime. C'est donc là cette prétendue raison que vous opposez à l'Evangile ? L'amour du prochain qu'exige la charité chrétienne n'est pas un amour de goût, de choix, d'inclination, de sympathie, mais un amour de devoir et fondé sur la religion. Etait-il nécessaire que Jésus-Christ nous fit un précepte d'aimer ceux dont le caractère sympathise avec le nôtre ? C'était là, dit le Sauveur, toute la vertu des païens ; le christianisme demande des efforts plus sublimes. Vous nous faites quelquefois confidence de ces aversions naturelles dont vous n'êtes point, dites-vous, les maîtres ; vous croyez nous expliquer vos raisons, et vous ne nous instruisez que de vos travers et de vos injustices.

Inimitiés d'amour-propre : vous voulez que tout vous applaudisse, qu'on loue avec excès tout ce que vous faites, qu'on n'ait d'attention que pour vous, qu'on étudie, qu'on devine vos goûts, vos inclinations, pour s'y conformer ; vous vous regardez comme une divinité, à qui tout doit hommage. Un mot échappé, mais qui blesse votre vanité ; un défaut d'égards et de complaisance, un manque d'attention allument votre colère et vous paraissent dignes de toute votre vengeance. Tandis que vous ne vous contraignez pour personne, vous exigez que tout le monde se contraigne pour vous plaire. Il faut être auprès de vous ou basement complaisant et servile adulateur, ou s'attendre à devenir votre ennemi irréconciliable. Vous appelez raison ce qui n'est qu'un excès pitoyable d'amour-propre ; ayez moins de délicatesse et de sensibilité, aimez-vous moins vous-mêmes ; et les hommes vous paraîtront moins injustes, parce que vous serez plus raisonnable.

Inimitiés d'intérêt personnel : ce n'est que sur l'utilité que vous pouvez en tirer que vous mesurez votre amitié ou votre indifférence. Il suffit d'avoir quelque chose à démêler avec vous, pour s'attirer votre haine. Dans un concurrent vous ne voyez qu'un rival qui cherche à vous supplanter ; dans un héritier, un ingrat qui soupire après votre mort. Est-il rare de voir, dans le partage des biens d'une famille, l'intérêt le plus léger diviser des cœurs que les liens du sang avaient unis, et à un amour qu'on avait sucé avec le lait faire succéder les haines les plus violentes ? Un parent sage et zélé pour vos vrais intérêts, vous avertit du dérèglement de votre conduite, vous en fait apercevoir les suites funestes, s'oppose à des projets qui entraîneraient votre perte : ce n'est plus à vos yeux qu'un réformateur incommode,

un censeur jaloux, un ennemi déclaré avec qui vous ne voulez plus avoir de commerce. Ainsi mettez-vous vos égarements sur le compte de la raison.

Inimitiés d'orgueil et de vanité : parce qu'on s'estime beaucoup au delà de ce qu'on vaut, on se persuade que les autres ne nous rendent pas assez justice. Celui-ci nous a reçu avec froideur, celui-là nous néglige. Nous voudrions qu'on nous tint compte des avantages que nous nous flattons de posséder ; avantages souvent frivoles et qui ne subsistent que dans notre imagination, avantages inutiles au public et qui n'intéressent point la société. Ici, c'est un homme qui se pique de science ou de bel esprit : il se plaint amèrement de l'ingratitude du public, et le public n'en convient pas. Là, c'est une femme qui jadis, par la vivacité de la jeunesse et son enjouement faisait l'ornement et l'agrément des cercles ; elle est outrée qu'on ne lui rende plus aujourd'hui les mêmes hommages. Tantôt c'est un grand qui, rempli de la fausse idée de sa qualité, regarde les autres hommes avec mépris et comme d'un ordre inférieur au sien ; il en exige avec hauteur les respects, les déférences, la soumission, la dépendance la plus entière. Les offenses les plus légères, il les regarde comme des attentats impardonnables, et s'arroge le droit d'en tirer les vengeances les plus outrées. Il a eu pour aïeux des hommes qui ont fait la gloire et le bonheur de l'Etat ; leurs noms sans doute seront toujours chers aux bons citoyens et recommandables à la postérité ; mais lui, qui déshonore ces grands noms par ses vices personnels, quel droit a-t-il de prétendre à des distinctions ? Qu'il imite leurs vertus, s'il veut avoir part à leur gloire. Tantôt c'est un de ces hommes de richesses qui compte ses droits sur les égards des hommes par l'immensité de ses revenus. Pourquoi il faudra qu'on rampe devant lui, parce que ses pères, plus injustes ou plus heureux, ont dépouillé les nôtres. Prétentions de fausse grandeur qui conduisent aux emportements les plus furieux. Il ne tiendra pas à Aman que Mardochee ne soit immolé avec toute sa nation ; c'est une victime qu'on doit à la haute opinion de lui-même dont il s'est enivré. L'orgueilleuse Jézabel sacrifiera à sa fureur un sujet innocent parce qu'il refuse de céder à cette princesse injuste un héritage qui lui appartenait et qu'il avait reçu de ses pères. Quels spectacles d'horreur ces prétentions iniques n'ont-elles pas données à l'univers ! Voilà pourtant ce qu'on appelle raison ; non, ce n'est qu'une vanité pitoyable, fruit du préjugé, de l'erreur, et de l'amour-propre. La raison, en vous apprenant à vous connaître vous-mêmes, vous rendrait modestes.

Inimitiés fondées sur de faux rapports et des soupçons injustes : on juge avec précipitation, sans réflexion, sans examen ; on ne prend que sa vivacité pour guide, et on se livre aux emportements les plus déraisonnables.

Inimitiés de malignité et de mauvaise humeur : on prête de mauvaises intentions, on

empoi-onne les actions les plus innocentes, on s'irrite de circonstances qui ne sont que l'effet du hasard; une imprudence est une malice concertée : on soupçonne du mystère partout, et tout paraît suspect, jusqu'aux démonstrations d'amitié.

Je serais infini, si je voulais poursuivre ce détail. Apprenez donc enfin à vous rendre justice; examinez sans préjugé la source, la nature de vos haines et de vos inimitiés. C'est dans les travers de votre esprit, dans vos vices, dans vos passions que vous la trouverez. Commencez par triompher de ces ennemis qui règnent au milieu de votre cœur; ce n'est que par la défaite de ces ennemis dangereux que vous aurez la paix avec Dieu, avec le prochain, avec vous-mêmes. Prédicateurs de Jésus-Christ, nous rougissons quelquefois d'être obligés d'employer inutilement les plus grands motifs de la religion où il ne faudrait que de la raison. Que d'inimitiés s'évanouiraient, si on voulait les réduire à leur juste valeur! Ce que vous regardez comme le dernier effort de la religion et de la vertu, devrait être le dernier effet de la raison et de la justice. Ces sacrifices que votre Dieu vous demande à titre de chrétiens, et comme un hommage que vous devez à la religion qu'il vous a enseignée, n'aurait-il pas droit de les exiger de vous à titre d'hommes et comme un tribut que vous devez à la raison dont il est l'auteur?

Convenons-en cependant : oui, il est des inimitiés, des haines fondées sur des affronts et des outrages réels. Combien d'hommes insupportables par les défauts les plus choquants et dont la dépravation fait le supplice de ceux qui sont obligés de vivre avec eux! Le fiel et le poison distillent de leurs lèvres; ils se font un plaisir barbare de voir couler les larmes des malheureux et des flots de sang innocent; les noirceurs et les perfidies sont devenues leur caractère; insociables par leur humeur farouche, jaloux et dévorés par l'envie, vains jusqu'à la fierté, impérieux jusqu'à l'insolence, dissimulés jusqu'à la fourberie, emportés jusqu'à la fureur, insensibles jusqu'à l'inhumanité. Continuez, chargez le portrait, employez les couleurs les plus noires et les plus odieuses. En présentant les vices des hommes, il est difficile d'outrager.

Voilà pourtant, dites-vous, ceux que l'Evangile m'ordonne d'aimer. Je dis plus, chrétiens : ce n'est que pour eux que le précepte est fait. Jésus-Christ n'a point prétendu porter une loi qui ne coûtât rien au cœur. S'il n'y avait point de difficulté, où serait le mérite? Eût-il été besoin que la religion eût employé les motifs les plus pressants, s'il n'avait pas fallu contraindre nos inclinations? Quelque indignes qu'ils vous paraissent de votre amour, ils n'en sont pas moins les enfants de Dieu, vos frères, les membres de Jésus-Christ, les héritiers des promesses éternelles. Tous leurs défauts ne peuvent effacer ces traits augustes qu'ils ont reçus sur les fonts sacrés. Or, ce sont là les

liens divins et immortels par lesquels Jésus-Christ a voulu unir les cœurs des chrétiens.

Du moins alors, ajoutez-vous, si la vengeance est contraire à l'Evangile, la raison ne la condamne pas. Je l'ai déjà dit, la raison et l'Evangile ne peuvent être opposés. Premièrement la vengeance réglée par votre animosité irait toujours au delà des bornes, elle est incapable de mesures. Or la raison ne veut pas qu'on se venge avec excès; elle nous apprend qu'on est toujours peu équitable quand il s'agit de soi-même. C'est pour cela que la Providence a établi des juges exempts de ces transports aveugles, que l'intérêt particulier ne peut manquer d'inspirer à ceux que l'injure regarde personnellement. Secondement, quel désordre dans la société, si on accordait à chacun la licence de se venger? Il n'y aurait plus ni paix, ni sûreté publique; le feu de la discorde embraserait les familles, les provinces, les royaumes; le sang coulerait de toutes parts; on n'entendrait parler que de meurtres, de violences, d'attentats et de trahisons. Comparez ces malheurs publics avec ce qu'il vous en coûte pour étouffer votre vengeance, et jugez s'il serait raisonnable de permettre à chacun de se venger. Troisièmement, dès que vous reconnaissez dans le ciel un Dieu qui juge les hommes, vous devez vous reposer sur lui de la vengeance du crime. Il se l'est réservée comme une partie de son domaine. *Oui*, nous dit-il, *c'est à moi qu'appartient la vengeance, et je la rendrai* : « *Mihi vindicta, et ego retribuam.* » (Deut., XXXII, 35; Rom., XII, 19.) Or la raison nous enseigne qu'il ne peut être permis aux créatures d'usurper les droits du Créateur. Si les princes, les magistrats punissent les coupables et exercent la vengeance publique, c'est que ce Dieu souverain leur a confié une partie de son autorité, en les chargeant de veiller à la sûreté et au repos de la société. Enfin c'est Jésus-Christ qui a porté la loi : il est l'arbitre et la règle de la raison; c'est à nous de nous y soumettre. C'est l'esprit de sa religion, ce n'est qu'à ces traits qu'il nous reconnaîtra pour ses disciples. En un mot, se conformer à l'esprit du christianisme, voilà pour un chrétien la souveraine raison.

Oui, dites-vous, les devoirs qu'impose la religion sont clairement exprimés; mais que dira-t-on, que pensera-t-on dans le monde? Si je pardonne, si je ne me venge pas, il faut me résoudre à être déshonoré devant les hommes! Quoi! pourrais-je vous dire, vous convenez que les devoirs qu'impose la religion sont clairement exprimés; vous êtes chrétien, et vous balancez! Il serait aisé d'ailleurs de montrer que ce prétendu point d'honneur qui vous arrête n'est qu'un fantôme qui se dissipe aux rayons, je ne dis pas de la religion, mais de la pure raison. N'est-il pas bien étonnant que le précepte le plus conforme à la nature, aux sentiments de l'humanité, aux lois de la société, soit celui de la religion qui trouve le plus d'obstacles, sur lequel il soit le plus difficile de s'expliquer, et cela dans un siècle où l'on se

pie surtout des devoirs qui forment l'homme et le citoyen ? Il semble que la philosophie de nos jours ne soit hardie que contre la religion.

Souffrir un outrage sans se venger, c'est être déshonoré ! Cette maxime pernicieuse est accréditée dans le monde, je le sais ; c'est la première leçon qu'un père fait à ses enfants, et que ses enfants trop dociles transmettront à leur postérité ; leçon trop favorable au penchant, pour n'être pas suivie aux dépens des intérêts les plus chers et les plus sacrés. Il ne faudrait, pour sentir la fausseté de cette maxime, que la bien apprécier, l'examiner sérieusement et sans prévention. Car je vous le demande, d'où pourrait venir ce déshonneur ? Est-ce du principe qui fait pardonner ? Mais la vertu qui en est la source a-t-elle donc quelque chose de méprisable ? Est-ce du motif ? Mais ce motif c'est la raison même épurée et perfectionnée par la religion. Est-ce enfin du pardon des injures pris en lui-même ? Mais ce qui contribuerait au bonheur réel de la société, ce qui en ferait les charmes les plus doux, si tous les hommes avaient assez de sagesse et de religion pour s'y conformer, peut-il renfermer en soi quelque chose de méprisable ?

Rejeterez-vous ce déshonneur sur l'injure qu'on vous a faite ? Ah ! vous dirais-je alors, qu'est-ce donc que votre honneur ? Quoi ! il est au pouvoir de l'homme le plus méprisable de vous l'ôter quand il le voudra ? Il n'est donc plus vrai que le véritable honneur a son principe dans l'âme, qu'il consiste dans le mérite personnel et un attachement inviolable à ses devoirs. Quel honneur, qui est à la merci en quelque sorte de tous les furieux, de tous les emportés, de tous les insensés qui voudront vous insulter ? Avouez-le, il faut que votre honneur soit bien chancelant et votre réputation bien fragile. Ces hommes si délicats en matière d'honneur, examinez leurs mœurs, entrez dans le détail et l'histoire de leur vie ; vous les verrez par leur conduite criminelle et corrompue, par les débauches les plus criantes et les excès les plus scandaleux, prodiges de cet honneur dont ils ne savent que le nom, sans en avoir jamais eu l'idée. S'ils paraissent jaloux de le maintenir, ce n'est que dans les circonstances et par les voies que leur interdit leur religion. Ils se plaignent qu'on flétrit leur réputation, et ils ne veulent pas voir qu'ils sont à eux-mêmes leurs plus cruels ennemis. Mais non, le parti en est pris, ils tremperont leurs mains dans le sang de leur accusateur. Quoi ! pensent-ils qu'ils auront été féroces et inhumains ; un crime de plus les justifie-t-il ? L'expérience nous apprend que l'éclat de la vengeance, loin d'avoir le privilège d'effacer un crime qu'on vous reproche, ne sert qu'à le rendre public et à le répandre. Non, ce n'est point l'injure qui déshonore, elle ne fait le déshonneur que de celui qui outrage. La vengeance ne répare pas l'honneur, elle ne

marque que la féroacité de celui qui se venge, sans prouver son innocence.

Direz-vous que c'est la patience avec laquelle on souffre sans se venger, qui déshonore ? Alors je vous rappellerais aux leçons même des sages du paganisme. La patience, la modération, la douceur, la générosité ne sont donc plus des vertus ? Cet orateur dont l'éloquence fit la gloire de Rome, croyait ne pouvoir donner à César une louange plus propre à le flatter qu'en disant de lui qu'il n'oubliait que les injures. Ce qui était une gloire dans des temps où on ne suivait que les lumières naturelles de la raison, deviendrait-il une tache lorsque cette raison a été perfectionnée par les lois du christianisme ? Si le pardon des outrages déshonore, pourquoi ce sentiment tendre qui s'excite dans votre âme à la vue d'un Joseph qui pardonne à ses frères ? Pourquoi ces éloges que vous ne pouvez refuser à David, lorsque maître des jours de Saül il s'élève au-dessus du ressentiment et respecte la vie d'un prince jaloux et furieux qui le cherchait pour le perdre ? David doux, modéré, vainqueur de lui-même, vous paraît plus admirable encore que David intrépide, vainqueur des lions et du superbe géant. C'est un cri de la nature qui vous échappe malgré vous et que le préjugé n'a pu étouffer. Pourquoi honorez-vous un Etienne, un Paul, ces premiers chrétiens qui, en butte à la cruauté des tyrans, respectaient la puissance des Césars, bénissaient la main qui les frappait, embrassaient leurs bourreaux, et adressaient au Ciel leurs vœux les plus tendres en faveur de ceux qui les persécutaient ? Ce sont des héros, dites-vous. Pourquoi cet héroïsme que vous canonisez, l'appellez-vous maintenant une lâcheté ?

Mais non, rendons justice à la raison ; ce n'est point elle qui vous guide. Vous vous autorisez de son suffrage tandis qu'elle vous condamne. Il faut même que vous commenciez par résister à ses lumières et à ses reproches pour céder à la force du préjugé qui vous entraîne.

En effet, dans le sang-froid, on convient assez universellement que rien n'est plus insensé que ce faux préjugé du monde, et cependant on se croit obligé de s'y soumettre. Est-il donc honorable de s'assujettir à un abus qu'on reconnaît soi-même être contraire à la raison ? On ne peut nier que suivre ces lois tyranniques d'un faux honneur, c'est désobéir tout à la fois aux ordres de son prince et de son Dieu. N'importe, l'erreur publique y a attaché une gloire déplorable, le reste sera sacrifié. Quelle gloire, qu'on ne peut acquérir que par le crime ! On sait que c'est un reste de barbarie qui porte tous les caractères de la fureur, de la violence et de l'inhumanité. On ne se représente qu'avec horreur la France entière fumante encore du sang de tant de victimes illustres, sacrifiées à un si pitoyable préjugé ; et ce préjugé si condamnable, ce joug de l'opinion on n'a pas la force de le secouer. On insulte aujourd'hui à l'aveugle-

ment, à la manie de nos pères, qui faisaient consister leur gloire dans les vengeances les plus éclatantes et les combats les plus meurtriers. Ce qui nous reste de cette manie ne suffit-il pas pour que la postérité nous insulte à son tour? Des hommes peuvent-ils trouver leur honneur dans ce qui déshonore l'humanité?

Pour peindre l'horreur, l'injustice, la tyrannie de ce faux honneur, il suffirait de vous représenter les deux victimes infortunées de ce malheureux préjugé du monde. L'amertume dans l'âme, la rage dans le cœur, ils s'avancent vers le lieu funeste qui doit servir de théâtre à la fausse gloire. La seule idée de la scène tragique dont ils vont devenir les acteurs révolte l'imagination, irrite les sens, soulève la raison, ébranle tout l'homme. Rebelles à Dieu et à leur roi, ils envisagent tout à la fois la sévérité des lois et les anathèmes de la religion. La mort, l'enfer se découvrent à leurs yeux, ils voient toutes les horreurs de l'abîme, ils en frémissent et s'y précipitent en désespérés. La tyrannie du préjugé les entraîne. Mépriser les ordres de son souverain, mériter les châtimens d'un Dieu redoutable, mourir en scélérats, se rendre malheureux pour une éternité, voilà ce que l'homme appelle l'honneur. Mais non, en vain la raison murmure et se révolte, elle est bien faible contre un préjugé accrédité.

Ce n'est point non plus sur la raison que j'ai compté, pour l'opposer aux prétextes du faux honneur. Ses lumières les plus vives seraient sans effet sur des hommes déterminés à s'aveugler. L'exemple de votre Dieu, sa croix, voilà ce qui doit faire tomber de vos mains les armes criminelles que vous fournit la vengeance. Quoi que puisse penser ou dire le monde, voici pour un chrétien un raisonnement invincible. Il est sûr que le Maître adorable qui a paru parmi nous pour nous ouvrir le Ciel et nous montrer le chemin qui doit y conduire, nous a imposé l'obligation d'aimer ceux qui nous offensent : *Diligite inimicos vestros*; il faut donc dire ou que Jésus-Christ a ignoré les lois du véritable honneur, ou qu'il a voulu les blesser. Il est sûr que lui-même a pardonné à ses ennemis; il s'est donc déshonoré par une lâcheté. Que de blasphèmes! Ce sont pourtant des conséquences que le monde ne peut se déguiser et dont il est forcé de convenir.

Venez, dit saint Augustin, venez, chrétiens vindicatifs, suivez-moi jusqu'au Calvaire; jetez les yeux sur la croix où Jésus-Christ expire : *Vide pendentem*. C'est de dessus cette croix comme d'un tribunal que la voix de son sang se fait entendre : *Vide de ligno tanquam de tribuali precipientem*. Ce Dieu outragé s'adresse à son Père. Que demandait-il? Grâce et miséricorde : *Pater, dimitte*. Pour qui? Pour ses bourreaux, pour des sacrilèges décidés qui l'ont indignement sacrifié : *Pater, dimitte illis*. (*Luc.*, XXIII, 34.) Ce n'est point assez : il les excuse, il meurt pour les sauver.

C'est du haut de cette croix qu'il vous ordonne, qu'il vous conjure de pardonner à vos frères. Si votre ennemi ne mérite pas ce sacrifice, vous dit-il, je le mérite pour lui; s'il n'est pas juste que vous cédiez à votre frère, du moins est-il juste que vous cédiez à votre Sauveur; ce que vous refusez à l'un, accordez-le à l'autre; c'est au nom de mon sang répandu pour vous que je vous le demande.

Rappelez-vous les paroles des fils de Jacob à Joseph. L'application est naturelle. *Voici*, lui dirent-ils, *les dernières paroles de Jacob votre père et le nôtre, lorsqu'il touchait aux derniers instants de sa vie; il nous a chargés de vous les répéter en son nom : oubliez les crimes de vos frères, et l'injustice énorme dont ils sont coupables envers vous*. C'est un père qui vous adresse une voix mourante : *Pater tuus*; c'est sur le Calvaire où son sang coule pour vous : *Antequam moreretur*; c'est en faveur de vos frères qu'il vous sollicite : *Obliviscaris scelerum fratrum tuorum*. (*Gen.*, I, 16, 17.) Que de circonstances touchantes, que de motifs pressants! Dites, après cela, que pardonner est une lâcheté. Quoi! obéir à Jésus-Christ, suivre l'exemple de Jésus-Christ serait se déshonorer? Le monde l'enseigne : et ce monde sacrilège fait profession d'être chrétien. Jésus-Christ s'est donc trompé; foulez donc aux pieds sa croix sacrée; plus cruels que ses bourreaux, percez de nouveau son cœur adorable. Il se met entre vous et votre ennemi : vos coups ne peuvent aller jusqu'à cet ennemi que vous poursuivez sans immoler de nouveau votre Sauveur lui-même. Ce ne sont point là des idées exagérées, c'est l'Evangile.

De là ces menaces terribles si souvent répétées : Point de pardon pour qui ne pardonne pas. (*Jac.*, II, 13.) Ces promesses si consolantes : Pardonnez et on vous pardonnera : *Dimittite et dimittentini*. (*Luc.*, VI, 37.) Voilà ce qu'un chrétien doit opposer au plaisir trompeur que promet la vengeance. Je dis, qu'elle promet! Oui, sans doute, dans les premiers transports de sa passion, il peut paraître doux de rendre injure pour injure. Mais qu'on l'achète cruellement, ce plaisir barbare; que les retours en sont amers, que les suites en sont funestes! C'est un serpent qui déchire le sein qui l'a conçu. Je ne vous tracerai point ici l'image d'un cœur possédé du désir de la vengeance. C'est à vous, qui l'avez éprouvé, à nous en faire l'effrayante peinture. Représentez-nous les passions les plus noires maîtresses de votre cœur, et qui s'y succèdent tour à tour : les soupçons inquiets occupés à réaliser des fantômes; les mélancolies sombres toujours abîmées dans les plus tristes réflexions; les cruelles jalousies qui ne respirent que le sang et l'horreur; les images les plus tragiques et les plus lugubres; les intrigues, les manœuvres les plus honteuses pour faire tomber un ennemi dans vos pièges; les dépits secrets, si vos projets ne réussissent pas; le désespoir, lorsque celui que vous poursuivez est assez adroit pour faire échouer vos entreprises les mieux concertées, assez puissant pour in-

sulter à votre faiblesse, assez vertueux pour triompher de vos vains efforts; représentez-nous enfin ces transports furieux qui vous agitent, qui vous font risquer vos biens, votre tranquillité, peut-être votre vie.

Qu'il est affreux surtout, ce plaisir, s'il a pour objet des personnes auxquelles des liens nécessaires vous attachent! Quel spectacle qu'une famille où règne la désunion, la colère, les antipathies! Ici, c'est un époux qui, pour se venger, se déshonore en déshonorant son épouse; là, c'est un frère barbare qui poursuit l'innocent Abel; tantôt c'est un fils ingrat qui, en révélant la honte d'un père, assure la sienne; tantôt ce sont des parents inhumains déclarés contre leur propre sang. Dans les vues de la Providence, les nœuds qui les unissent devaient les faire concourir à leur bonheur mutuel; et il semble que ces nœuds mêmes ne servent qu'à leur donner plus d'acharnement les uns contre les autres: ainsi toute une famille se trouve couverte d'infamie, plongée dans la misère, condamnée à des pleurs que rien ne peut tarir. Voilà les suites déplorables du plaisir cruel de la vengeance.

Mais laissons ces motifs trop humains, et parlons un langage plus conforme à l'Evangile. Exagérez tant qu'il vous plaira ce qu'il en coûte pour pardonner et pour étouffer des sentiments qui semblent naître du fonds même de l'humanité. Je dis que c'est à ce sacrifice, quelque difficile, quelque pénible qu'il vous paraisse, que Jésus-Christ a attaché ses grâces et ses récompenses. Hélas! chrétiens, nous sommes pécheurs, notre conscience ne nous le reproche que trop. Nous avons offensé, outragé notre Dieu; nos crimes réitérés ont allumé contre nous sa juste colère, il ne nous reste de ressource que dans sa miséricorde. Or, comment la fléchir, cette miséricorde, et nous rendre ce Dieu propice? Jésus-Christ nous l'a enseigné: Pardonnez et on vous pardonnera: *Dimittite et dimittemini*. C'est à ce prix qu'il a mis la rémission des plus grands crimes. Oui, dit le Sauveur (*Matth.*, VII, 2), vous serez traités au jugement comme vous aurez traité les autres. La conduite que vous tiendrez à l'égard de votre frère sera la règle de celle que Dieu tiendra pour vous-mêmes. Ainsi, dit saint Chrysostome, Dieu remet à notre choix le pardon qu'il doit ou accorder ou refuser à nos fautes. L'arrêt de notre éternité est entre nos mains: il nous en laisse en quelque sorte les arbitres.

Quoi! pour satisfaire une passion aveugle, consentirez-vous à trahir vos intérêts les plus chers? L'espérance d'une autre vie et des biens à venir ne pourra-t-elle arrêter l'impétuosité de vos ressentiments? Ce plaisir barbare et inhumain de la vengeance l'emportera-t-il dans votre esprit sur la perte de votre âme, sur la perte du ciel, sur la perte de votre Dieu. Nourrir dans vos cœurs des sentiments de haine et de vengeance, c'est, selon l'expression de l'Ecriture, amasser sur vos têtes un trésor de colère et des charbons de feu qui vous tourmenteront éter-

nellement. Déjà le bras de Dieu est levé pour vous frapper; ce Maître irrité est prêt à vous citer devant son tribunal redoutable pour y prononcer l'arrêt de votre malheur éternel. Ah! plutôt ayez recours à sa miséricorde, désarmez son bras, il en est encore temps. Calmez votre haine, vous calmeriez sa colère; oubliez l'injure que vous avez reçue, il oublierait celles que vous lui avez faites; pardonnez et il vous pardonnera: *Dimittite, et dimittemini*. Quel heureux échange, chrétiens! Précieuses injures, s'écrie saint Chrysostome, qui servent à me faire rentrer en grâce avec Dieu. La parole de Jésus-Christ est expresse, sa promesse est irrévocable. Il faut donc pardonner à vos frères ou renoncer aux récompenses de Jésus-Christ.

Ah! chrétiens, si, placés au milieu des tyrans et des persécuteurs de votre religion, on vous proposait de renoncer à l'Evangile et d'abjurer le christianisme, il n'en est aucun parmi vous dont la foi ne se réveillât, qui ne s'armât de courage, et qui ne fût déterminé à affronter les plus affreux supplices. Non, diriez-vous, la mort n'a rien qui nous effraye, tout notre sang est prêt à couler plutôt que de démentir la religion que nous avons le bonheur de professer. Vous le voyez, je rends justice à vos sentiments. Hélas! pourquoi ne les avez-vous plus, ces mêmes sentiments, lorsqu'il s'agit de pardonner à vos ennemis et de vous réconcilier avec eux? Les martyrs avaient à vaincre, de la part du monde, des obstacles plus forts que ceux que vous éprouvez; vous trouvez dans votre religion des secours aussi abondants, des motifs aussi pressants que ceux qu'avaient les martyrs. Refuser ce pardon que Jésus-Christ vous demande, c'est renoncer à son Evangile.

Qu'il est à craindre que tout votre courage ne soit qu'une belle chimère dont vous aimez à flatter votre vanité. Nous vivons, dit saint Augustin, sous des princes dont la pitié rassure et calme les esprits. On voit briller la croix du Sauveur au milieu du diadème des empereurs: ceux qui persécutaient Jésus-Christ sont devenus ses adorateurs. Il est aisé, dans le sein de la paix, de braver des périls imaginaires. Pleins d'ardeur pour ce qu'on ne vous demande pas, vous n'êtes que faiblesse et lâcheté pour ce qu'on vous demande. Si vous avez ce courage dont vous vous piquez, faites-le paraître, non pas en répandant votre sang, Jésus-Christ n'exige pas de vous cet hommage, mais en lui sacrifiant vos ressentiments, vos haines, vos vengeances; voilà ce qu'il attend de votre religion; je dis, ce qu'il a droit d'en attendre, malgré toutes vos répugnances et tous les vains prétextes que le monde y oppose.

Ne perdez jamais de vue les principes que nous venons d'établir: principes solides et incontestables, puisque l'Evangile en est le fondement.

L'esprit du christianisme proscrit la vengeance. C'est une loi de grâce et d'amour. Ils sont donc faux, tous les raisonnements qui vont à prouver qu'il est juste de se ven-

ger. Le Dieu de sagesse ne saurait être opposé à la vraie raison.

L'exemple de Jésus-Christ nous apprend qu'il est glorieux de pardonner. C'est sur la croix, dans cette dernière scène de sa vie, de dessus ce triste théâtre, qu'il nous donne l'exemple le plus signalé de la véritable grandeur d'âme, en pardonnant à ses meurtriers. Elles sont donc méprisables, ces joies du monde qui font consister l'honneur dans la vengeance. Le Dieu de gloire ne saurait être opposé au véritable honneur.

Les récompenses de Jésus-Christ sont attachées au pardon des injures. Le ciel ne s'ouvrira que pour ceux qui auront pardonné à leurs frères. Il nous rend donc malheureux, le plaisir que la passion se flatte de trouver dans la vengeance. Le Dieu de la souveraine félicité ne saurait être opposé au vrai bonheur.

Concluons : ne vouloir point pardonner et se réconcilier, c'est renoncer à l'esprit, à l'exemple, aux récompenses de Jésus-Christ, par conséquent, au christianisme. Il faut pardonner pour être chrétien. Ce n'est point encore assez. Pardonner et se réconcilier comme on pardonne et comme on se réconcilie dans le monde, n'est pas prouver qu'on a du christianisme. Il faut pardonner en chrétien ; c'est le sujet du second point.

DEUXIÈME PARTIE.

Quelque clairement exprimé que soit le précepte du pardon des injures et de la réconciliation chrétienne, cependant combien de subterfuges n'a pas trouvés l'amour-propre ? Que d'illusions, que de fausses maximes le cœur ne se fait-il pas à lui-même ? Reprenons les principes que nous avons établis. Il s'agit d'obéir à la loi de Jésus-Christ, d'imiter son exemple, de mériter ses récompenses. Obéir à sa loi ; voilà le principe de vos réconciliations ; elles doivent donc être sincères : imiter son exemple, en voilà l'étendue ; elles doivent donc être entières : mériter ses récompenses, en voilà les effets ; elles doivent donc être officieuses dans leurs suites. Jugez de vos réconciliations sur ces règles infailibles. Réconciliations hypocrites dans leur principe, limitées dans leur étendue, stériles dans leurs effets. Ce n'est donc point en chrétien qu'on pardonne et qu'on se réconcilie. J'abrége ce détail, pour ne point abuser de votre patience.

Je dis : réconciliations sincères pour obéir à la loi de Jésus-Christ. Les paroles du Sauveur sont expresses. C'est du fond du cœur que vous devez pardonner à vos ennemis : *De cordibus restris.* (Matth., XVIII, 35.) Le changement du cœur est une condition essentielle. Les démonstrations, les dehors ne prouvent rien. Vous devez même vous défier de vos paroles : elles sont trompeuses dans cette matière encore plus que dans toute autre. Ce n'est point une réconciliation fausse et hypocrite que la loi exige de vous. Consultez donc votre cœur ; interrogez-le, et qu'il vous réponde : ce n'est qu'à son témoignage qu'il faut vous en rapporter : *Respondeat cor vestrum, fratres.*

On ne vous voit plus, il est vrai, comme autrefois, éclater en reproches amers contre votre ennemi. Mais Absalon fit-il des reproches à ce frère malheureux qu'il immola à sa fureur ? Dissimuler une injure, n'est pas la pardonner. Vous vous contraignez jusqu'à donner à cet ennemi des marques de bienveillance. Mais n'est-ce pas sous les dehors de bonté et de protection dont David semble honorer Urie, qu'il le perd plus sûrement ? N'est-ce pas même une maxime malheureusement accréditée et en usage dans le monde, de n'épargner ni égards, ni caresses, ni bienfaits, afin de mieux assurer sa vengeance ? Consultez donc votre cœur : le désir de vous venger, pour savoir se cacher, n'en est ni moins vif, ni moins ardent : *Respondeat cor vestrum.*

Vous vous êtes déterminé à faire à votre ennemi les premières avances ; vous avez été lui redemander son amitié, et désavouer les procédés qui avaient pu l'irriter. Absalon se jette aux genoux de son père, exprime son repentir par ses larmes. Le cœur de ce fils ingrat est-il changé ? Non, le fruit de cette démarche sera de faire ses efforts pour révolter les peuples et les armer contre leur roi. La haine est d'autant plus à craindre dans ses effets qu'elle se cache plus habilement sous le voile d'une amitié perfide : *Respondeat cor vestrum.*

Vous parlez de cet ennemi honorablement. Vous êtes le premier à applaudir à ce que le public admire dans lui. Saül loue la valeur de David, admire sa vertu, fait son éloge : éloge forcé que lui arrache un mérite trop universellement reconnu. Il n'en est que plus animé à répandre son sang. La vertu d'un ennemi qu'on est forcé de louer ne sert souvent qu'à le rendre plus odieux. Trop mériter votre estime est un nouveau titre pour vous de le haïr davantage : *Respondeat cor vestrum.*

Si vous pardonnez avec sincérité, comme vous le dites, pourquoi conservez-vous encore le souvenir de l'injure que vous avez reçue ? Le premier pas d'une réconciliation chrétienne et sincère est d'effacer de votre mémoire le sujet de vos ressentiments. Pourquoi aimez-vous à entendre parler, à parler vous-même du tort qu'on vous a fait ? Ce souvenir que vous entretenez est une semence toujours nouvelle d'inimitié et d'aigreur. Pourquoi cette délicatesse à exiger des soumissions et des satisfactions toujours trop légères au gré de votre amour-propre ? Tant de ménagements et de formalités supposent bien peu de charité chrétienne ; elle ne connaît point toutes ces règles et toutes ces mesures.

Si vous pardonnez avec sincérité, pourquoi vous affligez-vous des succès de votre ennemi, regardez-vous avec envie son mérite, ses talents et sa fortune ? Pourquoi cette joie maligne et secrète à la vue de ses disgrâces ? Pourquoi ces détours obliques, ces ressorts que vous faites jouer si habilement, ces manèges que vous ménagez avec tant d'art pour le décréditer et le perdre

dans l'esprit de ses protecteurs? Pourquoi fuyez-vous sa rencontre avec tant de soin? Pourquoi ce dédain, cette froideur, ce ton, cet air embarrassé, lorsque vous ne pouvez vous dispenser de lui parler? Sont-ce là les procédés d'un cœur changé et véritablement réconcilié? *Respondet cor vestrum.*

La loi de la charité est une loi du cœur. Mais non, ce n'est point pour obéir à cette loi sainte qu'on pardonne et qu'on se réconcilie dans le monde. On n'agit que par des principes humains. Est-il étonnant qu'on ne pardonne et qu'on ne se réconcilie pas en chrétien?

Je dis, par des principes humains : principe de politique; c'est un grand, un homme en place et que vous avez intérêt de ménager qui exige cette réconciliation : vous accordez à son autorité ce que vous refusez à celle de Dieu. Principe de respect humain; le monde vous condamne et vous donne tort : il faut faire taire le monde. Principe d'orgueil; on veut se faire une réputation de modération et de christianisme. Principe d'intérêt; c'est un ennemi puissant : les traits que vous lanceriez contre lui retomberaient sur vous-même. Principe de crainte; c'est quelqu'un qui a été trop avant dans votre confiance et est trop instruit de vos intrigues : si on ne le ménageait, que de mystères ne pourrait-il pas dévoiler? Que sais-je, chrétiens? Encore une fois, consultez votre cœur : *Respondet cor vestrum.*

Ce n'est qu'au monde que vous cherchez à plaire, et le monde ne demande que de vaines apparences, se contente de régler les dehors. De là vos réconciliations, au lieu d'être sincères et chrétiennes, ne sont qu'extérieures et humaines; des réconciliations hypocrites et superficielles, où le cœur n'a point de part. C'est-à-dire, que vous ajoutez au péché de la haine, la fausse gloire d'une charité imaginaire.

De là encore, réconciliations limitées dans leur étendue. On pardonne dans le monde, mais ce n'est qu'après un temps considérable, et lorsque le cœur, par une inconstance naturelle, s'est lassé en quelque sorte de sa haine. On pardonne, mais à un ennemi trop méprisable pour mériter notre colère, et lorsque la fortune a pris soin en quelque sorte de nous venger. On pardonne, mais à un ennemi qui s'humilie et qui demande grâce, et lorsque sa misère a fait succéder à la haine une pitié méprisante et orgueilleuse. Est-ce là pardonner en chrétien, est-ce là comme Jésus-Christ a pardonné? Je vous ai déjà apporté son exemple comme motif du pardon des injures : ici je vous le propose comme modèle. Apprenez de lui que vos réconciliations, pour être chrétiennes, doivent être entières, c'est-à-dire, promptes et sans délai, universelles et qui s'étendent à tous les ennemis et à toutes les injures.

A peine Jésus-Christ paraît-il dans le monde qu'il est déjà victime, selon la remarque de Tertullien : *A nativitate factus hostia.* Sur ce divin modèle, si nous avons eu le malheur

d'entretenir quelque inimitié, hâtons-nous de nous réconcilier avec nos frères. Ou vous êtes résolus de pardonner un jour, ou de ne pardonner jamais. Mais non, vous savez qu'emporter avec vous votre inimitié au tombeau, ce serait vous précipiter dans l'abîme des malheurs pour toute une éternité. Dieu ne pardonnera jamais à qui n'aura point pardonné. C'est un article de foi. Vous êtes donc résolus de pardonner un jour. Alors je vous demande, pourquoi pas dès ce moment? Le délai ne sert qu'à augmenter les obstacles et à envenimer la plaie. Attendez-vous que la mort vous surprenne dans votre haine? Différer de se réconcilier, dit saint Augustin, c'est chercher l'occasion de ne se réconcilier jamais. Les réconciliations qui ne se font qu'au lit de la mort, ôtent le scandale de l'inimitié sans l'éteindre. Ce n'est ordinairement qu'une cérémonie où le cœur n'a point de part. Les ordres de Dieu sont-ils moins formels à présent qu'ils le seront à l'heure de votre mort, ou vous croyez-vous moins obligés de lui obéir?

Ignorez-vous, d'ailleurs, que tant que vous demeurez dans cet état funeste de haine et de vengeance, vous n'avez plus de droit aux grâces de Jésus-Christ. Ce qui fait l'espérance, la consolation, le mérite d'un chrétien, n'est plus pour vous. L'autel où coule le sang de l'Agneau vous reproche votre cruauté; ces tribunaux sacrés où se prononcent les arrêts de miséricorde ne sont plus pour vous que des tribunaux sévères où vous n'entendrez que des arrêts de condamnation. Fussiez-vous au pied de mes autels, dit le Sauveur, laissez votre offrande, interrompez ce qu'il y a de plus auguste dans la religion, quittez ce sacrifice et allez-vous réconcilier avec votre frère : *Vade prius reconciliari fratri tuo.* (Matth., V, 25.) Sans le premier sacrifice de vos ressentiments, le Dieu de charité n'accepte point une offrande présentée par les mains de la vengeance.

Livrez vos corps aux rigueurs de la pénitence la plus austère; nourrissez-vous, comme un autre David, du pain de vos larmes; couvrez-vous, à l'exemple des Ninivites, de cendres et de cilices; offrez à Dieu, comme le Prophète, le sacrifice du matin et du soir; répandez, comme les martyrs, votre sang au milieu des plus affreux supplices; si vous conservez de la haine contre vos ennemis, il n'y a pour vous ni absolution, ni pardon, ni paradis à obtenir : *Vade prius reconciliari fratri tuo.*

Ah! faut-il qu'une fatale haine rende inutile pour vous ce qu'il y a de plus saint dans le christianisme? Faut-il que le fiel de la vengeance, qui se trouve quelquefois répandu dans des âmes même qui font profession de piété, empoisonne la source de tant de bonnes actions? La passion l'emporterait-elle sur vos intérêts les plus chers? Non, chrétiens, si votre propre bonheur vous touche, ne différez pas davantage, allez embrasser votre ennemi : *Vade reconciliari fratri tuo.*

Je dis, votre ennemi, quel qu'il soit et quelles que soient les injures que vous en,

avez reçues : vos réconciliations, pour être chrétiennes, doivent être universelles.

Telle est la perfection et la sainteté de la loi chrétienne, que la violer dans un point, selon l'expression de l'apôtre (*Jac.*, II, 10), c'est se rendre coupable et devenir transgresseur de toute la loi. Ainsi en est-il de la loi du pardon des injures et de la réconciliation chrétienne. Ne point pardonner à tous nos ennemis sans exception, et toutes les injures de quelque nature qu'elles puissent être, ce n'est point accomplir la loi, ou plutôt c'est la violer. Mais quoi ! dites-vous, pardonner à un perfide qui s'est servi de mon amitié pour me trahir, qui a abusé de ma confiance, qui a employé, pour me perdre, des confidences que mon aveugle amitié répandait dans son sein ! Pardonner à un ingrat que j'ai comblé de mes bienfaits, auquel j'ai déjà pardonné tant de fois, dont ma bonté trop facile ne fait qu'augmenter la fierté et l'audace ! Oublier une injure qui m'a perdu d'honneur et de réputation ! La mort m'aurait paru moins dure ; et cette injure si atroce, c'est d'un ami, d'un parent, d'un frère que je l'ai reçue. Je pardonnerais à un étranger, à un homme indifférent ; mais voir mon propre sang se déclarer contre moi ! plus la main m'était chère, plus le coup m'est sensible, plus l'outrage me paraît impardonnable.

Voilà le langage de la passion, et l'expression d'un cœur rempli de fiel et d'amertume. Voilà ce que nous entendons tous les jours. La réponse à vos plaintes, c'est l'exemple du Sauveur. Représentez-vous ce Dieu prosterné aux pieds d'un disciple infidèle dont il connaît toute la noirceur et la perfidie. Le Dieu de gloire s'humilie aux pieds d'un traître, et vous croirez pouvoir écouter vos répugnances. Votre ennemi est-il plus méchant que Judas ? Avez-vous plus à ménager pour votre rang et votre dignité que le Fils de Dieu lui-même ? Du haut de sa croix que pardonne-t-il ? Les plus cruelles injures. A qui pardonne-t-il ? A ses plus mortels ennemis. Son sang sur le Calvaire a une voix toute-puissante qui crie au trône de la miséricorde de Dieu pour obtenir le pardon de tous les pécheurs.

Cette même voix, dit Tertullien, crie aussi à nos cœurs pour les solliciter à la réconciliation et à l'amour des ennemis : *Sanguis Christi clamat reconciliationem*. Oui, c'est à votre cœur que ce Dieu immolé pour votre amour, adresse ici ses reproches ; son exemple en vous devenant personnel vous touchera peut-être davantage. Quoi ! vous dit-il, j'ai tout souffert, les tourments les plus affreux, la mort la plus cruelle pour procurer votre salut ; et lorsqu'au nom de mon sang versé pour vous je vous conjure de pardonner à votre ennemi, je ne trouve qu'une insensibilité que rien ne peut amollir ! Tout ingrat, tout rebelle que vous êtes, je vous supporte. Je vois vos crimes, j'y suis sensible, ma miséricorde suspend les coups de ma justice ; et vous, vous ne pouvez supporter votre frère que je vous ordonne d'aimer !

Ce n'est point assez de vous supporter, je

vous prévins par mes grâces, je vous appelle, je vous invite, je vous recherche avec tendresse ; et vous, lorsqu'il s'agit de vous réconcilier avec votre ennemi, vous vous retranchez sur vos droits et faites valoir des prétentions imaginaires. Combien de fois ne m'avez-vous pas rebuté ? Je ne me lasse point de frapper à la porte de votre cœur, et vous, dès la première démarche que vous avez faite, si elle a été inutile, vous vous rebutez, vous vous reprochez d'en avoir trop fait. Encore à présent, continue ce Sauveur aimable, mon cœur est ouvert pour vous recevoir ; je n'attends que votre retour pour oublier le passé : allez vous réconcilier avec votre frère, et mes grâces couleront sur vous avec plus d'abondance que jamais. C'est à ce prix que je vous appliquerai les mérites de mon sang : *Sanguis Christi clamat reconciliationem*. Ah ! chrétiens, ne l'obligez pas par votre dureté à rétracter la sentence d'absolution qu'il est prêt à prononcer en votre faveur. Que vos réconciliations soient entières, c'est sur l'exemple de Jésus-Christ que vous en devez régler l'étendue.

Enfin réconciliations officieuses dans leurs suites, pour mériter ses récompenses. C'est ici surtout où les illusions et les prétextes se multiplient à l'infini. On se rassure sur certains sentiments intérieurs qui ne se produisent jamais au dehors ; on a recours au subterfuge ordinaire de l'indifférence. N'est-ce pas ce qu'on répète tous les jours dans le monde, ce qu'on ne rougit point de nous dire même dans le sacré tribunal de la pénitence : Je ne lui veux point de mal, je serais fâché de lui nuire, je n'ai contre lui ni inimitié ni désir de vengeance, Dieu m'est témoin que je lui ai fait au pied de ses autels le sacrifice de mon ressentiment. Sur cela vous vous calmez, et votre conscience est tranquille. En est-ce assez pour éviter les reproches de Dieu et avoir part à ses récompenses ? Il serait aisé de vous montrer que cette indifférence prétendue est une chimère au tribunal même de la raison. Mais ce qu'il vous importe surtout de savoir, c'est qu'elle est ordinairement insuffisante au tribunal de la religion.

Suis-je donc obligé, dites-vous, d'avoir pour un ennemi qui m'a cruellement outragé cette affection, cette même inclination que j'avais autrefois, sont-ce des sentiments dont nous soyons les maîtres ? La prudence permet-elle de parler avec la même confiance et de faire part de ses secrets à qui en a déjà abusé ? Non, sans doute, la charité chrétienne n'exclut pas la prudence ; mais heureux celui que l'amour de Jésus-Christ porterait à faire pour ses ennemis ce que l'amour naturel le plus sincère et le plus tendre ferait faire pour un ami ! Heureux ces cœurs vraiment chrétiens qui ne se vengent des outrages que par de plus grands bienfaits ! Que de mérites devant Dieu ! C'est le moyen infaillible de gagner son cœur. Qu'il y a loin de ces efforts héroïques que Dieu n'exige pas toujours, aux devoirs extérieurs de la charité dont il ne nous dispensera jamais.

Je le sais, la loi du pardon des injures et

de la réconciliation chrétienne a comme les autres ses obligations de précepte et ses pratiques de conseil. Mais quand on veut s'en tenir précisément au précepte, qu'il est incertain, qu'il est douteux qu'on le remplisse ! Dans une matière où la passion, l'orgueil, l'amour-propre ont tant d'intérêt, il est bien à craindre qu'en ne voulant point aller jusqu'à ce qui est de conseil, on n'aille pas même jusqu'au précepte. Toutes les difficultés sur l'étendue de la loi n'ont été proposées dans le christianisme, que lorsqu'on s'est permis parmi les chrétiens les sentiments de haine et de ressentiment. On les ignorait du temps des premiers fidèles, parce que c'était alors le règne de la paix et de la charité.

Mais non, chrétiens, cette indifférence dont vous croyez pouvoir vous contenter, comparons-la, si vous le voulez, avec ce qu'exige la loi. Vous êtes dans l'indifférence, mais que dit la loi ? Aimez vos ennemis : *Diligite inimicos vestros*. Pour bien juger du précepte de la réconciliation, il faut en revenir aux termes du précepte de la charité : Vous aimerez votre prochain sincèrement et de cœur, vous l'aimerez comme vous-même, *Sicut te ipsum*. Votre conduite est donc aussi éloignée de l'observation de la loi, que l'indifférence est éloignée de la véritable amitié.

Vous êtes dans l'indifférence, vous ne voulez point de mal à votre ennemi ; mais Jésus-Christ vous ordonne de rendre le bien pour le mal, de faire du bien à ceux qui vous haïssent : *Benefacite his qui oderunt vos* ; de prier pour ceux qui vous persécutent : *Orate pro persequentibus vos*. (Matth., V, 44.) C'est l'Evangile.

Vous êtes dans l'indifférence, vous ne conservez aucuns sentiments de haine ; mais la présence de cet homme qui vous a offensé vous est insupportable, vous ne sauriez le voir ; vous ne voulez avoir avec lui ni liaison ni commerce. Quel langage ! la haine s'exprime-t-elle autrement.

Vous êtes dans l'indifférence, vous pardonnez sincèrement ; pourquoi ne vouloir pas rendre votre réconciliation aussi publique que les démêlés ont été scandaleux ? Dès qu'il y a eu du scandale dans la rupture et qu'elle a été éclatante, la réconciliation extérieure devient nécessaire et de précepte.

Vous êtes dans l'indifférence ; pourquoi donc refuser à votre frère les agréments du commerce, les assistances, les soulagements de la vie civile ? Si vous pouvez espérer par là de calmer son cœur, s'il se trouve dans une véritable nécessité temporelle ou spirituelle que vous puissiez aisément soulager, ce n'est plus alors simplement un conseil. L'indifférence qui le refuse devient un crime.

Vous êtes dans l'indifférence, et votre cœur est sans aigreur. Quoi ! c'est sans aigreur qu'on voit des familles divisées passer des années entières sans se voir et sans se parler ? C'est sans aigreur qu'un fils reste séparé de son père, une épouse de son époux, un frère de son frère ! Dans le monde on ne s'y trompe pas ; cela s'appelle se haïr, et vous croyez que c'en est assez dans la religion pour

remplir les devoirs de la charité ; voilà ce que vous appelez s'aimer chrétiennement. Non, non, vous cherchez à vous faire illusion à vous-même.

Mais après tout, dites-vous, cet homme m'a offensé et je ne lui dois rien. Votre ennemi tient le même langage. Qui est-ce qui ne se flatte pas dans sa propre cause ? Ecoutez les plaintes de tous les hommes, vous n'en trouverez aucun qui convienne d'avoir été l'agresseur, et qui ne se prétende innocent. Le même amour-propre qui nous rend si sensibles à ce que nous avons à souffrir de la part des autres, nous empêche d'apercevoir ce qu'ils ont à souffrir de la nôtre. D'ailleurs ce n'est qu'en supposant que vous avez été offensé injustement qu'on peut vous exhorter à pardonner l'injustice de votre prochain. Solliciterait-on le pardon s'il n'y avait pas une offense, et une offense injuste ?

J'ai les droits de mon rang et de ma dignité à conserver. S'il y a une loi de conserver son rang, il y en a une autre plus sacrée et plus importante, c'est de travailler à son propre salut et de contribuer à celui du prochain. Plus vous êtes élevé au-dessus de votre ennemi, plus il vous est aisé de le gagner. Une légère avance de votre part suffirait pour vous concilier son cœur et en triompher. Que cet art de gagner un ennemi est admirable et digne du christianisme !

Enfin, chrétiens, pour confondre tous vos vains prétextes et vous montrer combien cette indifférence sur laquelle vous vous rassurez est insuffisante au tribunal de la religion, Dieu nous traitera comme nous aurons traité nos frères, sa parole est expresse. Or, est-ce ainsi que vous voulez que Dieu vous pardonne, et que content de n'être point votre ennemi, il ne soit plus votre père ? Si le Seigneur vous disait : Oui, pécheur, je vous pardonne, mais jamais vous ne me verrez, jamais vous ne jouirez de ma présence ; je vous pardonne, mais jamais vous ne recevrez de ma part aucune marque d'amour et de bonté, jamais je ne répandrai sur vous aucune de mes grâces, seriez-vous satisfaits d'un tel pardon ? Voilà pourtant ce que vous lui demandez tous les jours dans la prière que vous lui adressez : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons*. Quel état où les remèdes les plus salutaires deviennent funestes, où on ne peut prier sans se condamner soi-même, où la prière se change en une horrible imprécation, où un chrétien n'adresse ses vœux à Dieu que pour lui demander sa damnation !

Craignez donc également cette double illusion qui n'est que trop ordinaire, ou de se réconcilier sans pardonner (les démonstrations extérieures sont inutiles si le cœur n'est changé), ou de pardonner sans se réconcilier (certains sentiments intérieurs sont insuffisants s'ils sont toujours sans effet et ne se produisent jamais au dehors). Rappelez-vous souvent les grands objets que la religion vous présente, l'Evangile, la croix, le ciel et l'enfer. Pour le chrétien intidèle qui persiste dans sa haine, l'Evangile ne contient plus que des sentences de mort et d'excommuni-

cation ; la croix du Sauveur n'est plus qu'un tribunal sévère ; ce sang précieux dont elle est teinte et qui devait être son salut, crie vengeance contre lui ; le ciel lui est fermé pour jamais. En refusant de faire grâce, il se prive de tous les droits que lui donnait la religion sur les biens de l'autre vie ; l'enfer est son partage pour l'éternité. C'est le séjour de la haine, de la fureur et de la discorde. En un mot, ne vouloir pas pardonner et se réconcilier, c'est renoncer au christianisme.

Ah ! Seigneur, devons-nous dire, dans les coups que nous portent nos ennemis, nous reconnaissons, nous adorons les traits de votre justice. Que les hommes emploient pour me perdre les ruses, la violence, la calomnie ; ce n'est que par la droiture, la simplicité, la douceur que je veux me défendre et me venger. Ce sont là les armes d'un chrétien. Heureux si ma patience, en effaçant mes crimes à vos yeux, pouvait encore effacer les leurs et obtenir leur salut. C'est dans ces sentiments que je vous adresse avec confiance la prière que vous-même avez enseignée aux fidèles : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

Vous voyez le fond de mon cœur ; dans le pardon que j'accorde à mes ennemis, il n'y a point de déguisement ; c'est avec sincérité et pour obéir à votre loi que je me réconcilie ; je ne mets point de bornes à mon retour, c'est à tous mes ennemis, ce sont toutes les injures, c'est pour toujours que je pardonne. Je ne me contente point de ne pas rendre le mal pour le mal ; je m'étudierai à combler de mes bienfaits ceux qui sont les plus ardents à m'outrager. En un mot, c'est en chrétien et selon les lois du christianisme que je veux pardonner. Votre Evangile est ma règle, votre croix mon modèle, vos récompenses mon espérance la plus douce. Vous l'avez promis, vous nous traiterez comme nous aurons traité nos frères. C'est à ce titre que j'ose compter sur vos miséricordes éternelles... Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour le premier Dimanche de Carême.

SUR LES TENTATIONS.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo. (Matth., IV, 1.)

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté du démon.

Qu'il est étonnant le spectacle que l'Evangile nous met aujourd'hui devant les yeux ! L'ange des ténèbres, le père du mensonge, l'esprit d'iniquité ose approcher de Celui qui est la Lumière incréée, la Vérité même, l'auteur et le consommateur de toute sainteté. Jésus-Christ, le Fils du Très-Haut, semble donner au tentateur quelque pouvoir sur sa personne adorable. Quel était donc son dessein ? Etait-ce de se procurer à lui-même un triomphe ? Mais quelle gloire pour un être d'une sagesse infinie et d'une puissance sans

bornes, que d'éviter les pièges et de surmonter les efforts d'une créature, qui n'a de force et d'intelligence qu'autant qu'il a bien voulu lui en donner ?

Inaccessible aux traits envenimés de l'ennemi du salut, si ce Dieu Sauveur a bien voulu s'abaisser jusqu'à se commettre en quelque sorte avec un pareil adversaire, et être exposé à ses attaques, il n'a eu en vue que notre avantage et notre instruction. Il combat lui-même, pour nous apprendre à combattre ; ses épreuves volontaires deviennent des leçons pour nous contre les tentations ; et il consacre, pour ainsi dire, les armes qu'il nous met à la main, en daignant lui-même en faire usage.

Suivons-le donc, chrétiens, ce divin modèle qui veut bien nous servir de guide ; mais pour triompher sur ses pas, mettons-nous bien au fait de cette milice spirituelle où nous sommes engagés. Les tentations ont leurs avantages et leurs dangers. Pour profiter des uns et éviter les autres, il est également nécessaire de les connaître. C'est donc à vous les développer que je borne ce discours. En quoi les tentations peuvent-elles être utiles ? vous le verrez dans le premier point. Comment les tentations deviennent-elles mauvaises ? c'est le sujet du second point. C'est un des sujets les plus intéressants de la morale chrétienne. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dans cette pénible carrière que nous avons à fournir ici-bas, que d'ennemis à combattre, que de pièges dont il faut se garantir, que d'écueils autour de nous, que de précipices sous nos pas ! presque tout est tentation ou y conduit. Egarement dans la raison, aveuglement dans l'amour-propre, corruption dans la chair, illusion dans les sens, distraction dans les affaires, séduction dans les objets, contagion dans les scandales, enchantement dans les spectacles, dissipation dans les compagnies, ennui dans la solitude, fierté dans les honneurs, abattement dans les humiliations, mollesse dans l'opulence, murmures dans la pauvreté, hauteurs dans l'autorité, aigreurs dans la dépendance, tyrannie dans les passions, dégoûts dans la vertu : ce n'est là qu'une partie des ennemis qui nous disputent la conquête du ciel.

Or, chrétiens, la vue de tant de tentations en fait quelquefois naître une bien dangereuse, et contre laquelle je dois aujourd'hui vous fournir des armes. Quoi ! disent les impies et certains chrétiens lâches et aveugles, si Dieu ne nous juge pas indignes de sa tendresse, s'il fait éclater également et sa sagesse et sa bonté dans l'économie de notre salut, s'il est aussi sensible qu'on le dit aux intérêts de sa gloire et au bonheur de ses créatures, pourquoi permet-il que nous soyons assaillis d'un si grand nombre de tentations ? Ah ! je le vois, vous ne considérez les tentations que comme des pièges tendus à notre innocence ; et ce sont, en effet, des

épreuves de notre fidélité. Glorifier Dieu, sanctifier l'homme, tels doivent être leurs effets. Ainsi, Dieu les permet pour sa gloire, l'homme les éprouve pour sa sanctification : deux vérités qui en vous montrant l'utilité des tentations justifieront la providence de notre Dieu contre les blasphèmes de l'impie et les murmures du mauvais chrétien.

Dieu dirige tout à sa gloire. Le péché même qui l'outrage devient pour lui un moyen de la faire éclater, soit en exerçant sa justice contre les pécheurs impénitents, soit en signalant sa miséricorde en faveur des pécheurs touchés d'un repentir sincère. La foi, la raison même nous l'enseigne ; si donc il permet que nous soyons tentés, sa gloire est la fin qu'il se propose. Il semble même que cette fin ne soit nulle part marquée d'une façon plus particulière que dans les tentations. Car, je vous le demande, n'est-il pas de la gloire de Dieu, que ses commandements soient observés à quelque prix que ce soit, et que, comme il est essentiellement préférable à tout, il n'y ait rien qu'on lui préfère ? Oui, sans doute, quand le souverain Législateur fait connaître ses volontés, toute répugnance doit s'évanouir ; quand le bien suprême et infini se montre, tout bien particulier et fini doit céder. Or, c'est par le moyen des tentations, auxquelles Dieu permet que nous soyons exposés, qu'il se procure la gloire qui lui revient et de l'observation de sa loi, quelque pénible qu'elle puisse être, et de la préférence qu'on lui donne sur tous les autres objets, quelque séduisants que soient leurs charmes. C'est là cette victoire de la foi qui triomphe du monde : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides vestra.* (I Joan, V, 4.)

Les plaisirs, sans même que je les cherche, semblent venir au-devant de moi ; ils étalent à mes yeux toutes leurs douceurs et tous leurs attraits. A la vue de ce spectacle enchanteur, je me sens attiré, entraîné en quelque sorte. Mais me rappelant alors qu'il n'y a qu'un seul bien vers lequel mon cœur doit se tourner, je me défends contre une impression si douce, et ma foi triomphe de la séduction des plaisirs : *Hæc est victoria quæ vincit mundum.*

La carrière des honneurs semble s'ouvrir d'elle-même devant moi : une dignité capable de contenter l'ambition la moins modérée prévient mes désirs : il faudra, il est vrai, pour y parvenir supplanter quelques rivaux. Mais on m'en fournit les moyens, et le succès est indubitable. Mon cœur est tenté ; est-il vaincu ? Non, pourrais-je me déshonorer aux yeux de l'Etre suprême, pour m'illustrer devant les hommes ? Mes intrigues n'échapperaient point à ses regards. Quoi qu'en dise l'ambition, cette réflexion prévaut, je reste dans mon obscurité, et ma foi triomphe du faux brillant des honneurs. *Hæc est victoria quæ vincit mundum.*

Naturellement autant et plus frappé qu'un autre de l'éclat des richesses, n'ignorant pas que dans le siècle où nous sommes on n'est estimé qu'autant qu'on en possède, je me

trouve dans les circonstances les plus avantageuses d'augmenter ma fortune. Une injustice, à la vérité, doit en être le moyen. Mais est-on retenu aujourd'hui par de pareils obstacles ? D'ailleurs jamais cette injustice ne parviendra à la connaissance des hommes. N'importe, elle ne sera point ignorée de celui qui connaît tout ; c'en est assez pour m'en inspirer de l'horreur, et ma foi triomphe de la passion des richesses : *Hæc est victoria quæ vincit mundum.*

Un ennemi s'acharne à ma perte, étouffant dans son cœur plein de noirceur les sentiments de la plus juste reconnaissance, par la plus détestable perfidie il se sert pour m'attaquer de mes propres bienfaits. Il aiguise en secret et lance en public contre moi les traits de la calomnie la plus envenimée. J'ai en main de quoi le perdre lui-même de réputation : que je révèle certains mystères d'iniquité, le voilà couvert d'un opprobre éternel. Mais j'entends Jésus-Christ me dire qu'il est le prix de son sang, et que je dois le considérer comme un autre lui-même : la passion a beau murmurer, j'obéis quoi qu'il m'en coûte, et une charité sincère fait expirer dans mon cœur tout sentiment de haine et de vengeance : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides vestra.*

En un mot, chrétiens, dans la crainte de me soustraire à l'empire que Dieu doit exercer sur moi, je ferme l'oreille à tous les cris de la nature, je calme les révoltes de l'amour-propre, j'étouffe tous les sentiments de la cupidité, je me roidis contre les exemples contagieux du monde et ses fausses promesses, je résiste à mes penchants les plus violents. De pareils sacrifices ne sont-ils pas l'hommage le plus glorieux que nous puissions rendre au souverain Maître ? C'est alors qu'il jette sur nous des regards de complaisance. Il a éprouvé la vertu de ses justes, dit l'Ecriture, et il a trouvé dans eux de dignes enfants : *Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se.* (Sap., III, 5.) En sortant vainqueurs des tentations, ils ont soutenu les intérêts de sa gloire : gloire qui croît à proportion de nos efforts ; plus la victoire nous a coûté de combats, plus il se tient honoré de notre fidélité.

En effet, si, tandis qu'il ordonne, rien ne s'opposait à l'exécution de ses ordres, quelle gloire tirerait-il de nos vertus ? Croyez-vous qu'il eût commandé à Abraham de lui sacrifier son fils, si ce saint patriarche eût été de ces pères qui n'ont aucune tendresse pour leurs enfants ? Ce n'est donc point une chose injurieuse à Dieu que quelque objet créé lui dispute la possession de votre cœur ; et voilà ce qui doit consoler tant d'âmes fidèles qui gémissent sous le poids des épreuves. Mais ce qui l'outrage, c'est qu'on aime mieux résister à ses volontés qu'aux tentations : par conséquent, ce qui le glorifie, c'est de lui rendre ses hommages avec fidélité, quelque tenté qu'on soit de les lui refuser.

Si l'homme pratiquait la vertu sans peine et sans combat, je ne crains point de le dire, il la pratiquerait d'une façon moins glorieuse

pour Dieu. Être sujet aux mouvements d'une concupiscence qui fait sur les sens la plus vive impression, et la réprimer; vivre au milieu du tumulte des passions, et jouir d'un calme profond; être assailli de toutes parts d'ennemis redoutables, et impénétrable à leurs traits; toujours obligé de combattre, et jamais vaincu; dans un danger continuel de perdre son innocence, et la conserver sans tache; sollicités presque à chaque instant de nous écarter de nos devoirs, et y rester constamment attachés : je vous le demande, n'est-ce pas là procurer à Dieu plus de gloire que si, sans attrait pour le mal, sans répugnance pour le bien, nous n'avions, pour être vertueux, aucun obstacle à surmonter?

Ainsi parce qu'Abraham avait pour Isaac l'amour le plus tendre, parce que le coup qui devait donner la mort à ce fils bien-aimé devait faire à son cœur la plaie la plus douloureuse, parce que, pour être docile à la voix de son Dieu, il fallait qu'il devint sourd aux cris les plus aigus de la nature, son obéissance devait être, et fut en effet infiniment glorieuse au Très-Haut. Et voilà, chrétiens, le grand motif qui doit nous soutenir dans nos tentations. Une victoire à laquelle la gloire de notre Dieu est intéressée ne mérite-t-elle pas bien que nous fassions tous nos efforts pour la remporter? Loin donc de gémir avec tant de lâches chrétiens de la nécessité où nous sommes d'avoir sans cesse les armes à la main, ne devrions-nous pas plutôt nous en applaudir? *Epreuvez-moi, Seigneur*, disait le Prophète, *et ne me jugez pas indigne d'être exposé à la tentation: «Proba me, Domine, et tenta me» (Psal. XXV, 2)*; puisqu'être tenté, c'est avoir un moyen de vous glorifier.

Il y a quarante ans, disait un solitaire, que je suis inquiété d'une tentation violente, et je ne sache pas y avoir jamais succombé. Une fidélité si inviolable dans une si longue épreuve était sans doute un hommage auquel Dieu était sensible. La victoire que nous remportons sur les tentations, selon la pensée de saint Jérôme, il la regarde comme son propre triomphe.

Mais Dieu est surtout glorifié par nos tentations, en ce qu'elles lui fournissent l'occasion de faire éclater toute la force de sa grâce. En effet si, quelque artificieusement que le piège soit caché, nous l'évitons, c'est que cette grâce nous éclaire; si quelque rudes que soient les secousses que nous éprouvons, nous ne chancelons pas, c'est qu'elle nous soutient; si quelque vives que soient les attaques de l'ennemi, nous ne succombons pas, c'est qu'elle nous fortifie. En un mot, nous combattons tellement avec elle que tout l'honneur de la victoire lui est dû: et tel est, chrétiens, le glorieux témoignage que vous devez rendre à la grâce dans vos épreuves.

Les Hébreux se préparaient à combattre les Philistins. Déjà les deux armées étaient en présence. Un Philistin redoublable par sa taille monstrueuse, le géant Goliath, se pré-

sente à la vue des troupes d'Israël rangées en bataille; il défie au combat les plus braves d'entre les Israélites, et accompagne son défi des insultes les plus humiliantes. La frayeur et la consternation se répandent dans le camp d'Israël, tous pâlisent à la vue du formidable Goliath. Le Seigneur leur laisse essayer pendant quarante jours toute la honte dont les couvrent les discours insultants de leur ennemi, parce que tous ces guerriers, au lieu de ne compter que sur le secours du Dieu des armées, ne considèrent que leurs propres forces. Cependant un jeune berger accepte le défi: plein d'intrépidité et de confiance dans le Seigneur, il ose, tout faible qu'il est, se promettre la victoire. Est-ce témérité? Non: Dieu, dit-il, me délivrera des mains de ce Philistin dont la seule présence glace d'effroi tous nos braves: *Deus me liberabit de manu Philisthæi hujus*. Ce jeune héros s'avance, il attaque le géant, et le Tout-Puissant, au nom duquel il combat, communique à son bras une force qui le fait triompher: *Prævaluit David... percutsumque Philisthæum interfecit*. (1 Reg., XVII, 37 - 50.)

Ainsi, chrétiens, quand l'ennemi se montre, gardez-vous de ne jeter les yeux que sur ce que vous pouvez de vous-mêmes: quelque faible qu'il soit, il peut vous effrayer et vous vaincre si vous ne lui opposez que vos propres forces; mais aussi, quelque redoutable que vous le supposiez, vous pouvez le terrasser si, pleins de confiance en la grâce, vous dites avec le jeune David: C'est au nom du Seigneur des armées, du Dieu des bataillons d'Israël, que je me présente au combat; il me fera remporter une victoire qui, sans son secours, me serait impossible: *Deus me liberabit de manu Philisthæi hujus*. Oui, il l'accordera à cet hommage que vous rendez à sa grâce dont il fera éclater dans vous toute la force. Ainsi tandis qu'il trouvera sa gloire dans vos tentations, vous y trouverez votre avantage; si Dieu les permet pour sa gloire, l'homme les éprouve pour sa sanctification.

S'épuiser, se consumer au service des maîtres de la terre, et voir ses travaux sans récompense, n'est-ce pas le reproche que vous faites vous-mêmes au monde? Reproche sans cesse renouvelé et toujours mérité. Mais le Dieu que nous servons trop éclairé pour ignorer ce que nous faisons pour lui, et trop libéral pour n'y avoir point égard, ne donna jamais lieu à de pareilles plaintes. Ces combats que nous livrons, en même temps qu'ils le glorifient, deviennent pour nous une source féconde de mérites, et la matière des plus riches récompenses.

J'en jure par moi-même, dit l'Eternel à Abraham; je répandrai sur vous la plénitude de mes bénédictions; je multiplierai votre postérité, elle égalera le nombre des étoiles qui brillent au firmament, et des grains de sable qui couvrent le rivage de la mer; elle verra ses ennemis ramper à ses pieds, et leurs richesses passer dans ses mains; le Désiré des nations, le Sauveur de tous les hommes, le Fils du Très-Haut sera compté parmi vos

descendants. Que de faveurs ! que de bienfaits ! Dieu a mis à l'épreuve la fidélité d'Abraham : *Tentavit Deus Abraham*, et parce que sa fidélité a été sans bornes, sa récompense est sans mesure. (*Gen.*, XXII, 1, 16-18.)

Les justes, dit l'Ecriture, brilleront d'un éclat éblouissant, les nations humiliées devant eux attendront avec frayeur, et subiront avec respect le jugement qu'ils prononceront contre elles : élevés au-dessus de tout ce qui pourrait porter atteinte à leur bonheur, ils goûteront les douceurs d'une paix inaltérable, et régneront éternellement avec le Dieu qui les a couronnés. Quelle est la route qui les a conduits à un terme si glorieux ? Point d'autre que celle des tentations : *Quoniam Deus tentavit eos*. C'est par là qu'ils ont été glorifiés, parce que c'est par là qu'ils ont été sanctifiés.

Que de mérites la tentation ne fait-elle pas éclore ? Elle est, selon l'expression de saint Grégoire, l'école même de la vertu : *Tentatio.... eruditio est virtutis*. Pour nous en convaincre, jetons un coup d'œil sur cet enchaînement merveilleux de vertus qu'elle nous fournit l'occasion de pratiquer.

Le premier avantage qu'elle nous procure, c'est de nous apprendre à nous connaître nous-mêmes. *Que sait celui qui n'a point été tenté*, demande le Sage : « *Quinon est tentatus, quid scit ?* » (*Eccli.*, XXXIV, 9.) Souvent, pour avoir fait quelques pas dans la voie du salut, on croit presque marcher de pair avec les plus fervents ; parce que les passions sont dans le silence, on se persuade qu'elles sont entièrement subjuguées. De temps en temps on pense à Dieu sans effort, on pratique certaines vertus sans répugnance ; dans des moments de ferveur, on s'écrie avec l'Apôtre : *Quis nos separabit a charitate Christi ?* (*Rom.*, VIII, 35.) Est-il quelque chose au monde qui pût éteindre le feu sacré dont la charité de Jésus-Christ a embrasé mon cœur ?

Cependant voici que tout à coup la tentation se présente : ce calme profond est troublé par un orage imprévu, le tentateur se glisse artificieusement dans ce paradis de délices ; le joug de Jésus-Christ, qui semblait si léger, laisse sentir toute sa pesanteur à cette âme interdite et désolée par cette subite révolution. Où suis-je, s'écrie-t-elle, dans le trouble dont elle est saisie ? Des fantômes impurs souillent mon imagination, des pensées criminelles remplissent mon esprit, des désirs humiliants naissent dans mon cœur, une loi de péché combat dans mes membres révoltés la loi de mon Dieu. Hélas ! suis-je encore à lui, un consentement coupable ne m'en a-t-il pas déjà séparée ? Ah ! Seigneur, écoutez les cris de ma douleur, qu'ils montent jusqu'au pied de votre trône. Oui, le Seigneur l'écoute, il lui prête une main secourable et la soutient sur le bord du précipice. Il permet que maintenant elle soit fidèle sans connaître sa fidélité, comme auparavant elle était faible sans connaître sa faiblesse. L'épreuve qu'elle vient d'en faire

deviendra la source des plus solides avantages : *Tentatio... eruditio est virtutis*.

Avant l'orage, elle croyait avoir la fermeté du cèdre ; mais ne reconnaissant plus dans elle que la fragilité du roseau le plus faible, elle s'humilie, elle arrache jusqu'aux moindres fibres de cet orgueil secret dont le mélange, imperceptible à ses yeux lorsque la tentation ne les avait pas encore dessillés, altérait la pureté de ses vertus. Ce fonds de corruption qu'elle sent au dedans d'elle-même lui fait découvrir toute sa bassesse, et devient un préservatif contre ces retours dangereux qu'elle faisait sur ses mérites. Elle voit que Dieu seul est toute sa force ; que livrée à elle-même et à sa faiblesse, chaque pas serait marqué par une chute déplorable.

Ainsi l'Apôtre trouvait-il dans lui-même un motif humiliant qui le défendait contre l'orgueil. J'ai vu, dit-il, des secrets que la langue d'un mortel ne peut raconter. Ravi jusqu'au troisième ciel, j'ai puisé, jusque dans le sein même de la Divinité, et les plus sublimes connaissances, et les délices les plus ineffables. Mais de crainte qu'à la vue de tant de faveurs mon cœur ne s'ouvrit à une coupable complaisance, l'aignillon de la chair, cet ange de Satan, me rappelle ce que je suis ; et, par la confusion salutaire dont il me couvre, m'oblige de me concentrer dans mon néant. (*II Cor.*, XII, 1-9.) Le propre de la tentation est d'inspirer les sentiments d'une vraie humilité : *Tentatio... eruditio est virtutis*.

Tandis qu'on ne rencontrait nul ennemi sur sa route, on marchait sans trop de précaution. Le calme endort la vigilance. On n'oubliait pas son terme, il est vrai, mais on y tendait avec un peu de nonchalance : or, vous le savez, chrétiens, une vertu qui se ralentit imperceptiblement, qui s'assoupit insensiblement, pourrait enfin s'oublier entièrement. La tentation prévient ce malheur ; elle réveille l'âme, elle la ranime par les combats où elle l'engage. Le danger d'une honteuse défaite fait chercher avec empressement, et employer avec soin tout ce qui peut la prévenir. On combat l'avidité de l'avarice par les largesses de l'aumône, les attrait du plaisir par les rigueurs de la mortification, les révoltes de la chair par les austérités du jeûne, les aigreurs de la haine par la douceur de la charité, les emportements de la colère par le sens froid de la modération. On règle sa conduite sur la différence des ennemis qu'on a en tête ; on attaque l'un avec courage, on résiste à l'autre avec fermeté ; on détourne celui-ci avec prudence, on fuit devant celui-là avec une précaution sage et nécessaire. Les ennemis disparaissent-ils ? On n'en veille pas avec moins de soin ; on se tient toujours sur ses gardes dans la crainte d'un retour prochain. On se prépare à de nouveaux combats ; on prend de nouvelles forces dans la prière, dans la méditation des vérités éternelles, dans la fréquentation des sacrements, dans les exercices d'une vie chrétienne. Tels sont

les heureux effets de la tentation. *Tentatio... eruditio est virtutis.*

J'en conviens, direz-vous; mais que de peines, que de fatigues! Ah! chrétiens, si la carrière qu'ouvre la tentation vous paraît si pénible, contemplez la couronne promise aux vainqueurs. Si le travail vous effraye, que la récompense vous anime. Un laurier stérile et qui ne tardera pas à se dessécher fait tous les jours affronter à tant de guerriers les dangers et la mort; quoi donc! les palmes immortelles que nous présente le Roi de gloire feront-elles sur nous une impression moins vive? La conquête du ciel ne mérite-t-elle pas bien quelques efforts? Ne manquerons-nous de courage que quand il s'agit de nos intérêts éternels? D'ailleurs ces peines mêmes et ces fatigues inséparables de la tentation, le Dieu qui donne la force de les soutenir, veut bien encore les adoucir par l'onction de sa grâce. Mais ce qui doit surtout nous inspirer une nouvelle ardeur, c'est qu'insensiblement elles nous élèvent au plus haut degré de perfection; *Tentatio.... eruditio est virtutis.*

Dans l'indispensable nécessité d'avoir toujours les armes à la main, et dans un danger continu de succomber, on se dégoûte du monde, on devient insensible aux objets les plus séduisants. Chaque tentation qu'on éprouve rompt un des liens par lesquels on tient à la vie. On cesse d'envisager la mort avec cette frayeur qu'elle inspirait autrefois. C'est l'attachement aux créatures qui rend la mort si effrayante. Mais comme une personne tentée trouve dans la plupart de celles qui l'environnent mille occasions de péché, le danger de leur séduction l'en détache et l'en dégoûte entièrement.

Ah! Seigneur, s'écrie-t-elle quelquefois au sortir d'un combat pénible, quand goûterai-je dans votre sein une paix dont tant d'ennemis m'empêchent de jouir ici-bas? Je marche sans cesse entre la vie et la mort. Je ne puis me répondre un seul instant de moi-même. Je sais que votre main bienfaisante me soutient, mais ne puis-je pas lui échapper? Vous êtes ma force et mon asile, mais je crains tout de ma faiblesse et de l'inconstance de ma volonté. Combien d'âmes plus fidèles que moi se sont démenties tout à coup, et se sont laissées blesser mortellement, même à l'ombre salutaire de vos ailes! David, le plus pieux des rois, cet homme selon votre cœur, livré aux plus coupables excès; Salomon, le plus éclairé des mortels, ce miracle de sagesse, tombé dans l'idolâtrie; Pierre, le plus zélé de vos apôtres, cette première colonne de votre Eglise, coupable d'un exécrationnable parjure: quels sujets pour moi de trembler jusqu'à ce que vous daigniez décharger mon âme du poids dangereux de ce corps de péché; ne différez pas, Seigneur, l'heureux moment de ma délivrance; et de crainte que je ne vienne à fermer mon cœur à votre grâce, hâtez-vous de fermer mes yeux à la lumière.

Ainsi la tentation insensiblement et par degrés conduit une âme à un état de per-

fection. Ce qui semble devoir la souiller, la purifie. Les écueils mêmes contribuent à son salut, et par une route où elle pouvait aller de péchés en péchés, elle va de vertus en vertus: *Tentatio.... eruditio est virtutis.*

Heureux donc, dit l'apôtre saint Jacques, *heureux celui qui éprouve la tentation: « Beatus vir qui suffert tentationem. »* (Jac., I, 12.) Oui, chrétiens, si Dieu permet les tentations, c'est toujours en Père tendre. Il les permet pour notre intérêt, pour ranimer notre ferveur, pour augmenter nos mérites, en un mot, pour sa gloire et notre sanctification. Que de motifs propres à nous inspirer le courage le plus héroïque! Dieu, comme maître, est le témoin et le spectateur de nos combats; comme père et protecteur, il nous donne la force de les soutenir; comme juge, il doit un jour couronner nos efforts. Enfin, comme rémunérateur libéral, il réserve aux vainqueurs des couronnes et des palmes immortelles dans le séjour de sa gloire. Mais hélas! disons-le à la honte de tant de chrétiens: qu'il est rare qu'elles produisent ces heureux effets! Comment les tentations, pouvant être si utiles, deviennent-elles cependant si nuisibles? C'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Comme les Egyptiens périrent dans les mêmes eaux qui servirent à sauver les Hébreux, ainsi plusieurs trouvent leur perte dans les mêmes tentations qui deviennent pour tant d'âmes fidèles des moyens de salut et de perfection. De part et d'autre, ce sont les mêmes ennemis; mais qu'il s'en faut que ce soient les mêmes combattants! tandis que les uns remportent une victoire suivie des applaudissements du Ciel et des frémissements de l'enfer, les autres reçoivent de honteuses blessures dont l'enfer triomphe et dont le Ciel gémit. Il ne faut que jeter les yeux sur la conduite de la plupart des chrétiens pour découvrir la cause funeste de leur perte. Chrétiens aveugles, ils sont en butte aux tentations, et ne les aperçoivent pas; chrétiens téméraires, ils connaissent les tentations, et ne les évitent pas; chrétiens lâches, ils éprouvent les tentations, et ne leur résistent pas. Que leur malheur nous serve d'instruction, et par l'imprudence de leur conduite apprenons à régler la nôtre.

Ce n'est pas de quelques-uns en particulier, mais de tous en général qu'il est dit dans l'Ecriture, que la vie de l'homme est une guerre continuelle sur la terre: *Militia est vita hominis super terram* (Job, VII, 1); la loi est universelle. Tout cet univers doit être regardé comme un vaste champ de bataille, où personne n'est dispensé de combattre. Est-il quelqu'un que la tentation respecte, et quel est l'endroit où elle ne pénètre pas? Le solitaire dans le silence de la retraite, l'homme du monde dans le tumulte des affaires, le pauvre dans le sein de l'indigence, le riche sous ses lambris dorés, le

magistrat sur le siège de la justice, le guerrier au milieu des armes, le pécheur en suivant la route du vice, le juste en marchant dans les sentiers de la justice, tous sont en butte aux tentations.

Il n'est pas rare, cependant, d'entendre des chrétiens dire froidement qu'ils ne sont pas tentés. En vain leur crie-t-on de prendre les armes et de se tenir toujours prêts à combattre; ils répondent qu'ils ne voient point d'ennemis et qu'ils sont en paix. Ainsi, lorsque l'ange du Seigneur vint ordonner à Lot de sortir au plus tôt de Sodome, parce que ce lieu d'abomination allait être réduit en cendres, Lot, dit l'Ecriture, regarda ce commandement comme une raillerie : *Visus est quasi ludens loqui.* (Gen., XIX, 14.) Déjà la ville était en proie aux flammes, et il fallut que l'ange le contraignît de force à mettre sa vie en sûreté.

Image trop naturelle de ces chrétiens aveugles qui se croient toujours à couvert du danger, lors même qu'ils y sont le plus exposés. Ils traitent de terreurs chimériques les trop justes alarmes qu'on veut leur inspirer : *Visus est quasi ludens loqui.* Heureux si, comme l'ange, nous pouvions les contraindre à veiller à leur propre sûreté. Efforçons-nous du moins d'arracher le bandeau qui leur couvre les yeux, et faisons-leur voir tant de précipices qu'il leur est si important de découvrir.

Quoi donc ! vous n'êtes point tenté, dites-vous ; mais quel est donc votre caractère ? Si vous êtes naturellement tranquille, est-il possible que l'amour du repos ne vous fasse jamais oublier ou négliger certains devoirs pénibles ? Si votre caractère est vif et ardent, comment le feu de la colère ne s'allume-t-il jamais dans votre cœur ? Si vous êtes complaisant, n'avez-vous jamais à vous défendre du respect humain ? Si vous êtes ferme et décidé, ne pouvez-vous pas devenir opiniâtre et entêté ? Si vous êtes timide, n'avez-vous pas à craindre le découragement ? Si vous êtes hardi, ne devez-vous pas vous précautionner contre la présomption ?

Vous n'êtes point tenté. Hé ! quelle est donc la situation où vous vous trouvez ? Jouissez-vous de la santé : mais n'est-il pas une infinité de manières d'en abuser ? Etes-vous dans un état d'infirmité : mais qu'il est difficile, quand le corps souffre, que l'âme ne tombe aussi dans la langueur ! Etes-vous dans la prospérité : mais combien de cœurs encore mieux défendus que le vôtre, son poison n'a-t-il pas corrompus ? Etes-vous dans l'adversité : mais à combien de murmures et d'impatiences ne conduit-elle pas ?

Vous n'êtes point tenté. Mais quel est donc votre état et votre condition ? En trouverez-vous dans le monde qui n'aient pas leurs obligations, leurs fatigues, leurs dégoûts, et, par conséquent, où l'on ne soit exposé à mille tentations ? La profession même la plus sainte n'en est pas à l'abri. C'est dans le desert que Jésus-Christ fut tenté. Consultez ceux qui courent la même carrière que vous : ils reconnaissent, ils avouent qu'ils sont environnés de périls. Ah ! c'est qu'ils voient

le danger sans y tomber, et vous y tombez sans le voir.

Vous n'êtes point tenté. Mais quoi ! cette chair, que saint Chrysostome appelle un démon né avec nous : *Carnem habemus innatum demonem*, est-elle dans vous tellement soumise à l'esprit qu'elle ne se révolte jamais ? Si, faisant la même demande à un pénitent sans cesse occupé à macérer, à crucifier la sienne, il me répondait qu'elle est dans cet état de soumission où elle doit être malgré les austérités qui déposeraient en sa faveur, j'aurais de la peine à le croire. Mais vous, qui nourrissez la vôtre si délicatement, qui l'entretenez si délicieusement, qui la parez si richement, qui la défendez si soigneusement contre les incommodités des saisons, qui semblez n'avoir d'attention que pour elle, qui ne pensez qu'en frémissant au moment où il faudra la quitter, pourriez-vous me persuader qu'elle n'est pas pour vous la cause de quantité de péchés, et que, de tous les ennemis dont vous êtes attaqué sans le savoir, elle ne soit pas le plus à craindre ?

Vous n'êtes point tenté. A quel secret admirable devez-vous un privilège si singulier ? Est-il le fruit d'une prière également fervente et continuelle ? Mais, sans alléguer contre vous l'éloignement que vous avez pour un si saint exercice, Jésus-Christ n'a jamais promis à la prière l'exemption, mais seulement la victoire des tentations. Nous lisons, il est vrai, dans la vie de quelques saints qu'ils ont été affranchis pour toujours de la nécessité de livrer certains combats ; mais ils avaient d'autres épreuves à subir, et cette faveur était la récompense des actes les plus héroïques. Quel droit auriez-vous d'y prétendre, vous qui ne respirez que le repos et la mollesse, à qui le nom même de mortification est inconnu ou fait horreur, qui ne pourriez peut-être nous produire, dans tout le cours de votre vie, quelques œuvres dignes de la vertu la plus médiocre ?

Vous n'êtes point tenté. Hé ! quoi donc, le démon, cet ennemi si vigilant, s'est-il endormi, cet ennemi si artificieux n'a-t-il plus de ressources, cet ennemi si infatigable est-il tombé dans l'inaction, cet ennemi si irréconciliable s'est-il enfin adouci ? Sa haine pour Dieu, sa jalousie contre vous sont-elles enfin assouplies ? Croit-il avoir assez de compagnons de ses révoltes et de ses malheurs ? La possession d'une âme, l'empire d'un cœur n'ont-ils plus rien qui le touche ? Ah ! disons plutôt, avec saint Augustin, qu'il serait inutile que le prince des ténébres fit sentir ses attaques à ceux qui se prêtent d'eux-mêmes à porter ses fers. Vos passions sont pour lui de sûrs garants de sa conquête, et il se repose sur elles du soin de maintenir son empire.

Vous n'êtes point tenté. Mais ignorez-vous donc qu'en qualité d'enfant d'un père rebelle, vous avez toujours à combattre les révoltes d'une nature corrompue, et que vous portez au dedans de vous-même votre plus cruel ennemi ? Avez-vous oublié que vous êtes pécheur, qu'un tyran odieux règne

dans votre cœur : je veux dire cette passion dominante que votre amour-propre ménage depuis si longtemps ? Eussiez-vous conservé l'innocence de votre baptême, ne savez-vous pas à quoi vous engage la profession de chrétien ? La grâce elle-même a ses épreuves, et les vertus qu'elle forme sont des vertus de combat.

Vous n'êtes point tenté. Mais ne parlez-vous pas ainsi, parce que vous ne savez pas même ce que c'est qu'être tenté ? Pour pénétrer les tentations on emploie les noms effrayants d'ennemis, de précipices, de tempêtes ; de là vous vous imaginez peut-être qu'elles doivent exciter dans l'âme quelque secousse violente. Le serpent infernal pique souvent sans faire entendre ses sifflements. Tandis que vous êtes occupé à contempler l'éclat des fleurs sous lesquelles il est caché, vous recevez son poison sans vous en apercevoir. Hélas ! si les âmes les plus éclairées sont en danger de prendre cet ange de ténèbres pour un ange de lumière, comment, beaucoup moins instruit qu'elles, pourriez-vous découvrir tous ses artifices ?

Enfin vous n'êtes point tenté. Ah ! si cela était, quel juste sujet de confusion pour vous ! c'est-à-dire que Dieu ne voit dans vous qu'une vertu si faible, si fragile, que la moindre tentation serait capable d'en triompher. Tandis qu'il fournit à tant d'autres l'occasion de se signaler, il vous épargne des combats qu'il voit que vous n'auriez pas le courage de soutenir. Mais non, vous avez beau dire, Dieu n'a point établi pour vous un ordre de providence particulier : vous êtes tenté, et vous l'êtes d'autant plus dangereusement que vous croyez ne l'être pas. Comme Jonas, vous dormez au milieu des écueils ; ah ! réveillez-vous enfin de ce profond assoupissement : il serait trop tard au moment du naufrage.

Imitez l'ennemi de votre salut, que sa haine rend si agissant et si attentif à tout. Devez-vous avoir moins de vigilance pour vous sauver qu'il en a pour vous perdre ? Pensez qu'un de ses artifices les plus ordinaires, c'est de se cacher ; il étudie nos inclinations pour nous surprendre plus sûrement, en leur présentant des objets d'autant plus séduisants qu'ils leur sont plus conformes.

Craignez donc que cet attachement qui vous paraît si honnête, que cette passion qui vous semble si raisonnable, que ce gain que vous trouvez si légitime, que tant d'autres objets sur lesquels vous êtes tranquille, ne soient autant de pièges auxquels vous vous laissez surprendre. Qu'il serait triste de se tromper sur des points si importants, et où l'erreur entraîne des suites si terribles ! un retour sérieux sur vous-même pourra vous ouvrir les yeux.

Mais ce n'est point assez d'apercevoir les tentations : il faut les éviter. S'il est des chrétiens aveugles qui sont en butte aux tentations et ne les aperçoivent pas, il en est de téméraires qui les connaissent et ne les évitent pas.

Il est, je le sais, des tentations que l'on connaît et qu'on n'évite pas, sans pouvoir être accusé de témérité, parce qu'en effet elles sont inévitables. Telles sont celles qui suivent nécessairement de l'état où la Providence nous a placés. Ce n'est point par la fuite, mais par une vigilance continuelle, par une fermeté constante, par une fidélité inviolable à la grâce dont le secours nous est assuré, que nous devons espérer d'en triompher. Je parle ici de ces tentations où l'on n'est engagé ni par une utilité réelle, ni par une nécessité indispensable, et, cependant, que l'on n'évite point, que, souvent même, on semble chercher, quoiqu'on ne puisse en ignorer le danger. Rien, en effet, de plus ordinaire dans la milice chrétienne que ces téméraires qui, toujours pleins de confiance, et sans autres armes qu'une folle présomption, osent braver des ennemis dont le pénitent le mieux exercé dans l'art de vaincre n'essuierait les attaques qu'en tremblant.

Job, cet homme instruit à l'école des tentations, se défiant d'une vertu déjà signalée par les plus rudes épreuves, avait fait un pacte avec ses yeux ; tous ses regards étaient réglés par la plus exacte modestie : *Pepigi fœdus cum oculis meis* (Job, XXXI, 1) : et vous, pour vous procurer un vain plaisir, loin de captiver les vôtres, vous croirez pouvoir sans danger leur donner une entière liberté, les laisser errer et se fixer sur les objets les plus séduisants ?

Judith, dans un âge où l'on ne pense guère qu'au plaisir, occupée des exercices d'une pénitence austère, non pour recouvrer, mais pour conserver une innocence dont elle connaissait tout le prix, fuyait les regards des hommes ; quelque solide que fût sa vertu, elle s'était ensevelie dans l'obscurité de la retraite, ne croyant pas pouvoir sans danger l'exposer au grand jour : *Fecit sibi secretum cubiculum in quo clausa morabatur* (Judith, VIII, 5) : et cette femme mondaine, qui ne sait que trop le besoin qu'elle a de mener une vie plus retirée, est cependant toujours répandue dans le plus grand monde. Sa vanité ne lui permet pas d'ignorer combien elle est sensible au plaisir flatteur de briller dans les compagnies, d'y être applaudie ; et cependant elle ne peut se résoudre à s'en exiler. Son dégoût seul pour la solitude suffirait pour lui en faire sentir la nécessité.

David, fidèle observateur de la loi dont il faisait ses délices, semblait n'avoir rien à redouter de la contagion du mauvais exemple ; cependant une de ses plus fermes résolutions, c'était d'éviter la présence de ceux dont la conduite était déréglée : *Cum iniqua gerentibus non introibo*. (Psal. XXV, 4.) Et ce jeune homme, avec un esprit et un cœur si peu défendus contre les impressions du vice, ne craint point de former et d'entretenir des liaisons suspectes, des amitiés pleines de scandale, des sociétés libertines dont les désordres sont trop contagieux pour qu'il puisse être longtemps sans les imiter.

Esther, désirant uniquement de plaire au Dieu de ses pères, ne pensait qu'avec horreur à la magnificence que la nécessité de sa condition faisait éclater sur elle : *Tu scis necessitatem meam, quod abominer signum gloria mee.* (Esther, XIV, 16.) Et cette vierge chrétienne croit pouvoir conserver son cœur pur, se défendre contre de criminelles impressions, et être insensible aux hommages qu'elle semble mendier par les vaines parures dont elle fait sa principale occupation.

Ah ! chrétiens, combien ne pourrais-je pas augmenter ce détail ? Car, quoi de plus commun parmi vous qu'une témérité présomptueuse qui se précipite sans réflexion au plus fort de l'orage ?

En effet vous n'ignorez pas combien de cœurs ont été corrompus, combien d'esprits ont été pervertis par la lecture de ces livres, dont les uns semblent composés pour alarmer la pudeur, les autres pour porter les plus cruelles atteintes à la religion ; et cependant vous les cherchez avec empressement, vous les lisez avec une avidité qui ne peut que seconder les effets du poison. Vous savez à quels dépits, à quelles impatiences ce jeu vous expose ; si le respect humain a assez d'empire pour empêcher que le trouble de votre cœur ne se peigne sur votre visage, les mouvements dont il est agité n'en ont que plus de violence : et cependant on vous voit tous les jours entre les mains les funestes instruments de cette passion qui vous tyrannise.

Combien de fois avez-vous éprouvé que ce spectacle et ces assemblées de plaisir sont une école où l'on apprend en peu de temps ce qu'un chrétien devrait toujours ignorer ? et cependant vous vous y trouvez avec une assiduité que les affaires les plus sérieuses ne peuvent interrompre. Enfin vous ne pouvez vous dissimuler combien votre amour-propre est facile à blesser, votre cœur aisé à surprendre, votre imagination ardente à saisir les objets, vos passions promptes à s'enflammer : et cependant vous ne craignez point de vous rappeler cette parole qui vous a piqué, cet objet qui vous a charmé, ces images qui vous ont frappé, ces entretiens, ces discours trop libres qui vous ont alarmé.

Au reste, pour excuser la confiance téméraire avec laquelle vous vous exposez à la tentation, ne dites pas : J'ai puisé dans une éducation chrétienne des sentiments de religion et des principes de conduite dont je saurai faire usage dans l'occasion. Il est des moments malheureux où l'on perd de vue les plus beaux sentiments et les meilleurs principes. Joas, élevé dans le temple même du vrai Dieu, permit qu'on fit fumer un encens sacrilège devant de fausses divinités.

Ne dites pas : Je suis dans un âge dont la maturité me permet bien des choses qu'on peut et qu'on doit même interdire à une bouillante jeunesse. On est homme à tout âge ; et l'âge même, dont la sagesse semble devoir être le partage, n'est pas toujours à couvert des plus honteuses faiblesses. Ce

furent des vieillards qui sollicitèrent au crime la chaste Susanne.

Ne dites pas : Si dans telle circonstance, je suis tenté de m'écarter de mon devoir, une réflexion sur la sainteté de mon être sera un frein qui me retiendra. Etes-vous sûr de la faire alors, cette réflexion ? et quand vous la feriez, pouvez-vous vous répondre qu'elle aura son effet ? Aaron était le grand prêtre du Dieu vivant, et cependant il eut la faiblesse de former le veau d'or, qui reçut les adorations d'Israël.

Ne dites pas : Cette circonstance est critique, je l'avoue, mais je m'en suis déjà tiré plusieurs fois heureusement, je sais quels moyens il faut employer pour me préserver. Combien de fois Samson n'avait-il pas échappé aux artifices de la perfide Dalila ? Il eut enfin la faiblesse de lui confier ce secret fatal d'où dépendaient sa gloire et sa vie. Le passé ne saurait vous répondre de l'avenir. On ne peut être longtemps en sûreté, dit saint Cyprien, quand on reste volontairement exposé au danger.

Ne dites pas : Pendant un temps, il est vrai, mon cœur n'a point été insensible à certaines impressions, mais il est heureusement changé. Un feu éteint peut se rallumer : *Reaccenduntur extincta* ; une passion assoupie peut se réveiller : *Sopita denuo excitantur* ; un penchant qu'on a déraciné peut dans un instant prendre de nouvelles racines : *Putata repullulant*. C'est saint Bernard qui vous l'apprend.

Enfin ne dites pas : J'espère en la grâce, j'en implore le secours ; la main de Dieu est trop bienfaisante pour refuser de me soutenir. Ne vous y trompez pas, chrétiens : si c'est la bonté de Dieu qui ouvre le trésor des grâces, c'est sa sagesse qui les distribue. Pensez-vous qu'elle s'accommodera à vos caprices, et qu'elle autorisera votre témérité ? Non, la grâce, ce fruit précieux du sang de Jésus-Christ, est trop estimable pour être ainsi prodiguée. Vous rejetez la grâce de fuite que le Seigneur vous offre maintenant ; ne comptez point sur une grâce de combat et de résistance qu'il ne vous a point promise, votre présomption serait confondue. Fuyez donc ; la fuite n'a rien que de glorieux, quand on s'y condamne pour s'épargner un crime. En vain espérez-vous un autre secours. Je dis plus, quand même Dieu vous l'accorderait, cette grâce de combat, vous n'en profiteriez pas. Quoi ! un ennemi que vous n'avez pas la force de fuir, auriez-vous le courage de le combattre ? Non, non, votre cœur est trop d'intelligence avec lui ; vous seriez fâché de vaincre un ennemi que vous aimez. Ainsi se vérifiera dans vous l'oracle de l'Ecriture ; votre témérité vous a précipité dans la tentation, votre faiblesse vous y fera succomber : *Qui amat periculum, in illo peribit.* (Eccl., III, 27.)

Enfin vous augmenterez le nombre de ces chrétiens lâches qui éprouvent les tentations et ne leur résistent pas.

S'il est encore, à la gloire de la religion, quelques âmes courageuses contre lesquelles

tout l'enfer se déchaîne vainement et s'arme sans succès, combien, hélas ! s'en trouve-t-il, à la honte du christianisme, pour qui être attaquées c'est être vaincues ? L'ennemi du salut n'a pas besoin, pour les épouvanter ou les séduire, de se métamorphoser en lion rugissant ou en serpent artificieux ; leur défaite est si aisée, qu'il goûte à peine le plaisir malin de les vaincre.

Veut-il irriter dans eux la cupidité ? Il n'est pas nécessaire qu'il étale à leurs yeux des trésors immenses ; le plus léger intérêt le rendra maître de leurs cœurs.

Veut-il les gagner par l'ambition ? Il serait inutile pour réussir qu'il leur ouvrît une carrière bien brillante. Ils font mille pas dans la route du vice pour un seul qu'il leur fait faire dans celle des honneurs.

Veut-il les séduire par les attraits du plaisir ? Sans qu'il ait recours aux prestiges, leurs cœurs s'ouvrent d'eux-mêmes aux plus honneurs voluptés.

* Veut-il leur inspirer les sentiments d'une haine implacable ? Sans qu'il leur fasse essayer une injure atroce, un outrage sanglant, il ne faut que leur faire remarquer un geste un peu méprisant, que leur faire entendre une parole un peu piquante, pour qu'ils volent à la vengeance la plus inexorable.

Veut-il éteindre dans eux les lumières de la foi ? Il ne daigne pas même présenter à leur esprit tant de subtilités et de raisonnements captieux qu'il a suggérés à l'hérésie et à l'impiété. La plus légère objection, l'ombre seule d'une difficulté les fait renoncer à croire les vérités les plus incontestables.

Veut-il les faire rougir de leurs devoirs les plus essentiels ? Sans qu'il emploie contre eux la violence des persécutions, la crainte d'une raillerie les rend prévaricateurs.

En un mot, de quelque côté qu'il les attaque, toujours sûr du succès il ne trouve pas même dans eux la moindre résistance. Quelle lâcheté ! quel opprobre ! Un seul chrétien devrait faire trembler des milliers de démons : et un seul démon fait, non-seulement trembler, mais tomber honteusement dans ses fers des milliers de chrétiens.

Vous les condamnez sans doute, ces indignes soldats de Jésus-Christ ; mais votre conduite a-t-elle de quoi consoler ce Dieu Sauveur ? Vous vous mettez peut-être en devoir de disputer la victoire ; mais la remportez-vous ? Vous résistez peut-être à une première attaque ; mais une seconde trouve-t-elle dans vous la même résistance ? Vous êtes peut-être vainqueur dans un genre de combat ; mais n'êtes-vous pas vaincu dans un autre ? Je n'en disconviens pas, dites-vous ; mais du moins alors je suis moins coupable que malheureux : la violence de la tentation rend ma chute excusable ; je ne l'éprouve qu'en gémissant, et je n'y succombe que parce que je ne peux résister.

Ah ! chrétiens, quel blasphème contre la bonté de votre Dieu ! Quoi ! vous ne pouvez résister ? Ignorez-vous donc qu'il est de la foi que ce Dieu fidèle ne permettra jamais que vous soyez tentés au delà de ce que vous

pouvez : *Fidelis Deus, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* (I Cor., X, 13.) Envisagez la violence de la tentation, dit saint Ambroise, j'y consens : *Videte magnitudinem tentationis* ; mais en même temps considérez la force du secours qui vous est offert : *Videte magnitudinem virtutis*.

Vous ne pouvez résister ! Ah ! lorsqu'il faut vaincre un vice par un autre, surmonter la vengeance par l'intérêt, l'intérêt par le plaisir, le plaisir par l'ambition, vous pouvez tout, rien ne vous rebute : ce n'est donc que lorsqu'il s'agit du salut de votre âme que votre courage vous abandonne.

Vous ne pouvez résister ! Mais ces difficultés que vous éprouvez, n'est-ce pas vous-même qui les avez fait naître ? Si vous n'aviez pas souillé votre cœur de désirs impurs, certains objets feraient-ils sur vous de si vives impressions ? Si vous n'aviez pas laissé vieillir cette habitude, si vous avez combattu cette passion dans ses commencements, la tentation n'exigerait pas aujourd'hui ces efforts que vous regardez comme au-dessus de vos forces.

Vous ne pouvez résister ! Dites plutôt que vous ne le voulez pas. Il faudrait faire tel sacrifice, renoncer à tel avantage, éloigner ou éviter tel objet. Mais le cœur y est trop attaché, et vous n'avez pas le courage de rompre des liens qui vous sont si chers. Ainsi cette prétendue impossibilité ne consiste que dans une lâcheté honteuse ; c'est elle qui captive votre volonté. Hélas ! vous en rougissez souvent malgré vous. Mais non, bientôt vous chargez l'amour-propre du soin d'employer les plus belles couleurs pour vous en dérober la honte : dernière et funeste ressource !

Ce flatteur insinuant et toujours éloquent, parce qu'il a l'art de mettre le cœur dans ses intérêts, vient enfin à bout de vous persuader que vous ne succombez point à la tentation, lors même qu'elle triomphe de vous.

Ainsi, ce luxe scandaleux que vous inspire un orgueil secret et une vaine démangeaison de vous faire remarquer, il le couvre du voile des bienséances de votre état ; ces discours mordants et satiriques dont vous vous êtes fait une habitude, ces fruits empoisonnés d'une malignité meurtrière, il les déguise sous le nom de saillies et d'enjouement ; ces liaisons si étroites, ces entrevues si fréquentes, symptômes trop marqués d'une passion dangereuse, ce n'est, selon lui, qu'une sympathie qui ne blesse en rien le devoir, qu'une amitié qui n'a rien que de légitime ; ces dispenses de la loi du jeûne et de l'abstinence, suite de l'horreur naturelle que vous avez pour tout ce qui mortifie, ce sont des ménagements, des adoucissements nécessaires à une santé délicate.

S'agit-il de goûter ce qu'ont d'agréable tant de divertissements et de plaisirs capables d'affaiblir les tempéraments les plus robustes, on a des forces de reste. Faut-il expier par quelques jours de pénitence ce qu'on ont de criminel, on ne trouve plus dans soi

que faiblesse. Le monde offre des jeux qui fatiguent encore plus qu'ils ne récréent, et c'est un maître aimable; l'Eglise ordonne quelques retranchements mille fois plus salutaires qu'ils ne sont mortifiants, et c'est une marâtre. On regarde comme un fer homicide le glaive de la pénitence qu'elle présente: si on le reçoit de ses mains, ce n'est qu'en frémissant, et bientôt on le laisse tomber par lâcheté.

Ainsi, chrétiens, soit aveuglement, soit témérité, soit lâcheté dans nous, les tentations deviennent la cause de notre perte, tandis qu'elles pourraient être la source des plus grands mérites. Ah! ranimons notre courage; effaçons la honte de nos défaites passées par une suite de glorieuses victoires. Notre ennemi n'est pas si redoutable que nous nous le figurons; son pouvoir n'égale pas, à beaucoup près, sa malice: il ne peut vaincre que celui qui veut bien être vaincu: *Non vincit nisi volentem.*

Je n'ignore pas que, quelque faible que soit la tentation, il faut le secours de la grâce pour la vaincre: mais je sais en même temps qu'avec la grâce, la tentation, quelque forte qu'on la suppose, peut être vaincue: or, Dieu nous le promet, ce secours de la grâce, si nous sommes fidèles à la demander et à la secourir par nos efforts: Oui, nous dit-il, combattez avec courage, et je vous secourerai: *Luctamini et adjuvabo.*

Pour vous animer, jetez vos regards sur les saints, sur ces âmes fortes dont vous admirez les vertus. Toute leur vie n'est qu'un combat perpétuel: combat contre les sens qu'elles mortifient, contre l'esprit qu'elles soumettent, contre les passions qu'elles captivent, contre leurs volontés qu'elles sacrifient. Sont-elles donc d'une autre nature que vous; votre religion est-elle différente de la leur; n'avez-vous pas les mêmes motifs, un ciel à gagner, un enfer à éviter?

N'avez-vous pas comme elles Jésus-Christ pour modèle et pour soutien? Le jeûne, pour dompter les révoltes de la chair, la prière pour attirer le secours du ciel, la vigilance pour prévenir l'ennemi, voilà les armes que le Dieu Sauveur a employées lui-même; il vous les présente, les refuserez-vous de sa main? Elles sont l'annonce d'une victoire certaine, le signe de la défaite entière des ennemis de votre salut: *In hoc signo vinces.* A ces armes victorieuses Jésus-Christ ajoute encore la promesse de vous secourir; pourriez-vous manquer de courage? *Luctamini et adjuvabo.* C'est dans le danger qu'on reconnaît la vertu; plus le combat est opiniâtre, plus la victoire est glorieuse. On n'a droit à la récompense qu'après avoir combattu généreusement. Encore quelques efforts, votre triomphe est certain, et Jésus-Christ promet de couronner lui-même votre victoire: *Luctamini et coronabo.*

Ne l'oubliez donc jamais: toute la vie d'un chrétien doit être une vie de combat. L'enfer a couvert de ses pièges la surface de la terre. Placé au milieu de Babylone, sollicité par les charmes d'un monde cor-

rompu, toujours poursuivi par ses passions, assailli de toute part, un chrétien, dans ce séjour de mort, doit sans cesse soutenir et repousser les attaques des ennemis de son salut.

Soldats de Jésus-Christ, notre chef, nous nous sommes engagés à combattre et à vaincre sous ses auspices. Combattons donc jusqu'à la mort, mourons les armes à la main; que notre dernier soupir annonce notre dernière victoire. Les richesses immenses d'un Dieu libéral, voilà le prix de nos combats: *Luctamini et coronabo.* Ce n'est qu'à la persévérance qu'est réservée cette couronne immortelle que je vous souhaite. Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour le mardi de la I^{re} semaine de Carême.

SUR LE JEUNE.

Cum jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ tristes. (Matth., VI, 16.)

Lorsque vous jeûnez, ne prenez point un air triste comme les hypocrites.

Serait-ce une hypocrisie criminelle qui ferait aujourd'hui notre tristesse? Croirions-nous devoir affecter pendant ce saint temps un visage pâle et défiguré? Ne jeûnerions-nous que pour paraître jeûner? Hélas! telle est notre vanité que, quand nous aurions assez de religion pour observer scrupuleusement le précepte du jeûne, nous serions peut-être insensés pour nous en glorifier et prétendre nous en faire honneur devant les hommes: tant notre orgueil est attentif à saisir tout ce qui peut le flatter.

Mais non, cet écueil d'une funeste hypocrisie n'est pas ce que nous avons aujourd'hui le plus à redouter. On estime trop peu dans le monde les exercices de religion pour que l'hypocrite puisse prétendre en tirer avantage. La grande tentation de ces jours saints, c'est un fonds de sensualité qui nous fait regarder ces jours, consacrés au jeûne et à la pénitence, comme une carrière pénible et un joug insupportable.

A cette délicatesse du siècle, que la vue de tout ce qui mortifie la chair alarme et déconcerte, opposons la loi même du jeûne et l'esprit de cette loi: la loi, pour étouffer en vous tout sentiment de révolte, l'esprit de la loi pour vous faire entrer dans les vues du législateur; la loi pour vous instruire de vos obligations, l'esprit de la loi pour faciliter, pour élever votre obéissance; la loi pour aller au-devant de tout vain prétexte, l'esprit de la loi pour augmenter vos mérites. En deux mots, ce que demande de tout fidèle, pendant ces jours de salut et de pénitence, la loi du jeûne et l'esprit de cette loi: c'est tout le sujet et le partage de ce discours.

Seigneur, qui nous donnez des lois si saintes, si justes, si salutaires, faciles même, donnez-nous-en l'esprit, et faites par votre grâce que l'esprit civilise ce que tuerait la

lettre seule. Nous vous en prions par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que de tentations au sujet du jeûne ! les uns par un esprit de libertinage méprisent ou du moins ne respectent pas assez la loi qui nous en est prescrite ; les autres sensuels et délicats avouent, sans manquer de respect pour la loi, qu'ils ne peuvent s'y assujettir ; ceux-ci, cherchant à se tromper eux-mêmes, colorent leur désobéissance d'une infinité de prétextes spécieux ; ceux-là, tâchant de concilier les intérêts de leur amour-propre avec les intérêts de la loi, se ménagent de si grands adoucissements en jeûnant qu'on peut dire qu'ils ne jeûnent plus ; il y en a enfin qui, ne pouvant observer le précepte dans toute son étendue, se persuadent que la bonté qu'on a de les dispenser d'une partie de la loi, leur donne droit de se décharger de l'autre. Faisons voir à tous ces prévaricateurs de la loi du jeûne ce que leur demande cette loi.

Ce qu'elle demande premièrement de ceux qui ne la respectent point assez. Hélas ! en seraient-ils venus jusqu'à la mépriser ? Ah ! s'il en était dont l'impiété se portât à cet excès, c'est à vous, chrétiens, à confondre leurs raisonnements impies. Le Seigneur a droit de l'attendre du zèle que vous devez avoir pour l'observation de ses lois. Ils vous demanderont sans doute, avec cet air insolent, qui semble être devenu naturel à l'impie, si pour un repas ils seront réprouvés, si user d'une viande plutôt que d'une autre peut jamais être un crime fort sérieux. Non, leur direz-vous, en leur avouant avec l'Apôtre, que ce qui fait le royaume de Dieu, ce n'est ni le boire ni le manger, mais vous serez réprouvés pour votre désobéissance, et voilà votre crime. Faites-leur bien sentir que le Seigneur a fait son Eglise dépositaire de son autorité, que, par conséquent, quand l'Eglise impose une loi, c'est comme si Dieu l'imposait lui-même ; que l'Eglise donc, en vertu de cet oracle qui condamnait les amis de l'époux à jeûner lorsque l'époux leur serait enlevé, s'est fait une loi du jeûne ; et que ce jeûne, qu'elle s'est rendu si familier, depuis qu'elle s'est vue privée de son divin Epoux, c'est surtout à ce saint temps qu'elle l'a fixé. Soumettez-vous donc, ajouterez-vous à ces hommes téméraires qui veulent secouer le joug, et puisque la loi qu'on vous impose est émanée d'une autorité divine, commencez par obéir.

Ils diront peut-être, empruntant le langage de l'hérésie, que le jeûne est le fruit d'une invention superstitieuse, une loi meurtrière, un reste de la servitude judaïque. Alors accablez-les de tout ce que l'antiquité à eu de plus respectable. Faites-les remonter de siècle en siècle jus qu'à ces premiers temps où les fideles s'exerçaient au martyre par un jeûne, qui laissait d'autant moins de matière aux supplices que leur chair en était plus exténuée. Faites-les souvenir de ce que dit saint Augustin : qu'il trouve dans les lettres

des apôtres, dans l'Evangile de Jésus-Christ, une loi positive du jeûne, et que dans toute la suite de ces Livres sacrés on nous en fait un précepte.

Faites-leur remarquer avec Tertullien que le peuple de Dieu depuis la naissance du monde n'a jamais été sans une espèce de jeûne ; que toute chair immonde fut pour les Juifs une viande abominable ; que le Seigneur, en permettant à Noé l'usage des viandes, lui défendit le sang des animaux ; que nos pères se contentaient avant le déluge des fruits de la terre ; qu'il y eut même jusque dans le séjour de l'innocence du fruit défendu.

Dites-leur, mais avec cette éloquence chrétienne qui faisait triompher les Chrysostome, les Grégoire et les Basile quand ils parlaient des avantages du jeûne ; dites-leur que l'intempérance est la source de nos maux, et que le jeûne en est le remède ; que l'une embrasa Sodome, et que le feu de la fournaise de Babylone fut amorti par l'autre ; qu'Elie se rendit par le jeûne digne d'habiter une région céleste, que l'orgueilleux Aman ne put tenir contre le jeûne d'une Esther, et que celui de Judith triompha du fier Holoferne ; que le jeûne fit naître d'un sein stérile l'admirable Samuel ; que pendant que Moïse sur la sainte montagne entraînait à la faveur du jeûne dans la familiarité du Seigneur, Israël au bas de la montagne se livrait à des excès qui lui faisaient adorer un veau d'or. Le saint Législateur, indigné d'une idolâtrie si monstrueuse, brise les tables de la loi et perd par l'intempérance de son peuple le fruit d'un jeûne de quarante jours.

En un mot, tous nos monuments sacrés déposent en faveur de la loi du jeûne ; réunissez-les sous les yeux de l'impie. S'il ne se rend pas à des monuments si dignes de notre vénération, quel qu'il soit, dénoncez-le à l'Eglise, et s'il refuse d'écouter l'Eglise, ne le regardez plus que comme un publicain, que comme un païen : surtout aujourd'hui que le jeûne de ce saint temps étant une de ces observances qui nous distinguent des hérétiques, c'est en le pratiquant qu'on fait profession de sa religion : *Sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (Matth., XV, 17.)

Il faut donc la respecter, cette loi du jeûne ; mais surtout il faut l'observer. Que serait-ce si convaincus des droits et de l'équité de celui qui l'a portée, des avantages qu'elle renferme, du besoin même que nous en avons, nous écoutes encore notre sensualité jusqu'à lui faire céder toute l'autorité d'un Dieu et scandaliser toute l'Eglise ?

Souvenons-nous ici du généreux Eléazar, et que ce seul exemple nous confonde. Que j'aime, chrétiens, à me représenter ce saint vieillard allant au supplice résolu de périr plutôt que de toucher à des viandes que la loi lui défend. Ses amis ont beau le prier du moins de feindre. Moi, dit-il, en rappelant cette grandeur d'âme dont sa vieillesse, bien loin de l'avoir affaiblie, relevait encore le mérite, moi faire paraître une telle faiblesse ! et que diraient nos jeunes gens quand

ils apprendraient qu'Eléazar à l'âge de quatre-vingt-dix ans aurait eu la lâcheté d'abandonner la loi de son Dieu pour obéir à des incrimations ?

Non, non, plutôt que de m'attirer l'exécution de tous les siècles en me déshonorant moi-même, descendons glorieusement dans le tombeau. Le reste de vie que me conserverait ma dissimulation ne me tirerait pas des mains du Tout-Puissant : au lieu qu'en donnant généreusement ma vie pour l'observation de nos lois, je paraîtrai digne de la blancheur de mes cheveux, et je mériterai de servir de modèle à nos descendants. (II Mach., III, 18-31.) Tant de noblesse n'a-t-elle pas de quoi vous faire rougir, hommes esclaves de vos sens ?

Non, ce qui vous soustrait à la loi du jeûne, ce n'est point un Antiochus armé contre les adorateurs du vrai Dieu ; qu'auriez-vous à redouter dans une terre chrétienne, sous des princes pleins de religion ? Ce n'est point une extrême faiblesse, une vieillesse décrépite ; votre santé est encore dans toute sa force et toute sa vigueur. Ce n'est pas même ce respect humain dont la vertu a tant de peine à braver la tyrannie ; nous sommes dans un temps où le respect humain lui-même semble combattre en faveur de la loi.

Qu'est-ce donc qui vous tente ? Le dirai-je : votre seule sensualité ; et cette tentation suffit pour vous faire transgresser un devoir essentiel, pour que vous vous déshonoriez aux yeux de l'Eglise, pour que vous ne craigniez point d'être une pierre de scandale pour vos frères : et nous voyons un vieillard accablé sous le poids des années, mais observateur religieux de la loi de son Dieu, qui se rend supérieur aux plus affreux supplices. Ah ! puisque vous ne pouvez rien refuser à cette sensualité qui vous domine, vendez, comme Esaü, les droits de votre aïnesse pour une légère satisfaction ; perdez par la séduction de votre funeste exemple, un frère pour qui Jésus-Christ est mort ; il ne périra que parce que vous l'aurez scandalisé ; enfin perdez-vous vous-même ; aux désirs d'un corps périssable, sacrifiez une âme immortelle.

Mais non, me diront ici ces esprits doubles qui ne se repaissent que de leurs illusions : non ce n'est point sensualité, si je me dispense du jeûne, c'est raison. Raison, chrétiens, et d'où, je vous prie, prétendez-vous la tirer ?

De votre naissance ? Non, sans doute. Vous croiriez-vous au-dessus du Législateur, ou voudriez-vous que ses lois ne fussent que pour le peuple ? Plus Dieu vous a faits grands, plus il attend de vous de grands exemples. D'ailleurs vous le savez si bien, votre grandeur est votre écueil ; elle ne sert ordinairement qu'à faire de grands pécheurs. Hé quoi ! ce qui vous rend si criminels aux yeux de Dieu, serait-il un titre qui vous dispensât de satisfaire à sa justice ?

Prétendez-vous la faiblesse de votre sexe ? Vous en voyez trop au milieu du christia-

nisme qui vous apprennent par leur expérience ce que peut en matière d'abstinence le sexe le plus faible pour oser nous alléguer cette excuse. Combien, sans parler de ces héroïnes de l'ancienne et de la nouvelle loi dont nous honorons la mémoire, combien de vierges chrétiennes dans le cloître, dont la vie n'est qu'un jeûne perpétuel ; et quelques jours de jeûne vous effrayeraient !

Serait-ce votre âge ? Mais, pour peu que vos forces vous le permettent, l'exemple d'Eléazar n'a-t-il pas dû déjà vous faire dire qu'il serait beau qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans vous apprissiez à nos jeunes gens quels sont leurs devoirs, et que rien ne ferait plus d'honneur à votre vieillesse que la parfaite observation d'une loi rigoureuse.

Apporterez-vous pour excuse le besoin qu'ont de vous vos enfants ? On se croit souvent plus nécessaire qu'on ne l'est ; et c'est avec un secret plaisir qu'on s'entend dire : conservez-vous, et ne laissez pas dans votre famille un vide qu'il serait impossible de remplir. Tentation qui n'est que trop ordinaire. Mais enfin, s'il est vrai que vous soyez si nécessaire, sera-ce par une infraction scandaleuse de sa loi que vous mériterez que Dieu vous conserve ?

Enfin, et c'est là, je le sais, le grand prétexte, la prétendue raison dont s'autorise surtout votre amour-propre, le peu de santé dont vous jouissez ; encore ce peu de santé ne le devez-vous qu'à des soins et à des précautions infinies.

Parlez de bonne foi, chrétiens ; avez-vous éprouvé sur cela vos forces ? Je voudrais, car si vous avez droit de demander que nous entrions dans les sentiments de cette condescendance de l'Eglise qui la fait compatir aux infirmités de ses enfants, il ne faut pas aussi que nous vous laissions abuser de sa bonté : je voudrais que vous eussiez ici l'exactitude du jeune Daniel et de ces trois enfants de Juda, qui ne devaient être nourris que de ce qui se serait servi sur la table de Nabuchodonosor. Eprenez-nous, disaient-ils à celui qui était chargé des ordres du prince, et souffrez que pendant dix jours on ne nous donne que des légumes et de l'eau, vous verrez si nous en serons plus exténués que les autres. *Tenta nos, obsecro.* (Dan., I, 12.) L'épreuve se fit, et leur santé n'en parut que plus brillante. Faites un pareil essai, vous qui craignez tant que le jeûne n'altère la vôtre, *Tenta.*

Cette délicatesse de tempérament dont vous vous plaignez, ne vient peut-être que de l'excès même des précautions qui l'affaiblissent. Ce qui rend souvent une complexion chancelante et délicate, c'est qu'on en ménage trop la faiblesse. Cette vie molle a besoin elle-même d'expiation : comment pourrait-elle être une excuse légitime qui vous dispensât des austérités communes à tous les fidèles ? Voyez si, en écoutant, en flattant moins votre mollesse, votre santé n'en deviendra pas plus forte et plus assurée : *Tenta, obsecro.*

Mais je le veux, vous vous éprouvez, et

ces épreuves vous sont fatales, vous souffrez. Ah ! j'en appelle encore à la droiture de votre cœur. Oui, vous souffrez ; mais souffrez-vous assez pour être dispensé du jeûne ; et notre compassion ne doit-elle pas céder ici la place à l'indignation ? Vous souffrez dès qu'il s'agit du jeûne et de l'abstinence. S'agit-il de vous épuiser en veilles pour un jeu outré, de fournir à l'agitation des assemblées et des plaisirs, de soutenir, pour parvenir, toutes les fatigues du service, de prendre sur vous pour un intérêt sordide des travaux capables d'altérer la santé la plus robuste, vous ne souffrez plus.

C'est-à-dire que, dès qu'il s'agit de votre fortune, de vos plaisirs, de votre avancement, vous ne trouvez rien de trop pénible ; c'est-à-dire que ce n'est que lorsqu'il s'agit des devoirs de votre religion, que les prétendues impossibilités de santé naissent et se multiplient. Non, ce n'est point votre santé, c'est votre cœur qu'il faudrait changer ; tout alors deviendrait possible, tout vous paraîtrait facile. Ce qu'on aime ne coûte jamais.

Vous souffrez, répétez-vous encore. Mais ignorez-vous que l'intention de l'Eglise, en établissant la loi du jeûne, a été d'affaiblir la chair, et par là d'amortir la vivacité des passions, d'enlever à vos ennemis domestiques ce qui fait toute leur force, de préserver l'innocence et d'expier le crime ? N'est-il pas juste que ce qui a servi à l'iniquité serve à la justice ? Avez-vous pu croire que des austerités pouvaient s'accomplir sans peine, et qu'on fit pénitence sans souffrir ?

Enfin vous souffrez ; oui, mais si vos dispositions n'ont rien de dangereux, s'il ne faut après les jours de votre jeûne que quelques ménagements pour vous rétablir, qu'il vous sera consolant d'avoir été moins jaloux de votre santé que de l'intégrité de votre conscience ! En un mot, n'oubliez jamais que l'Eglise, comme dépositaire de l'autorité du Seigneur, fait une loi du jeûne et de l'abstinence. Elle oblige donc tous les fidèles sans exception. C'est, je le sais, une loi de pénitence et non pas une loi de mort ; mais je sais aussi qu'il ne faut rien moins qu'un péril presque évident et considérable pour en justifier l'inobservation. Examinez sur ce principe tous vos prétextes, toutes vos excuses : vous en rougirez.

Mais avançons, chrétiens ; il en est qui prétendent observer la loi du jeûne, mais les abus où ils tombent en l'observant nous donnent droit de les regarder comme de vrais prévaricateurs. Ils écartent tout ce qu'il y a d'amer et de pénible dans le précepte ; par les adoucissements et les relâchements qu'ils se permettent, ils se font un art de jeûner, sans s'apercevoir de la rigueur du jeûne. Que de moyens n'imagine-t-on pas pour éluder la longueur de l'abstinence ; que de raffinements pour suppléer à la simplicité des mets

Delions-nous cependant de notre zèle et n'outrons rien. Malheur à moi si je vous imposais un joug insupportable. Serais-je moins coupable, que si ce mon autorité privée je

dérogeais à la sévérité de la loi ? Je n'affecterai donc point de vous exagérer ici cette extrême rigueur avec laquelle jeûnaient autrefois les fidèles, se refusant tout ce qui pouvait flatter la sensualité, se contentant du nécessaire, ne le prenant même qu'après le soleil couché, passant enfin les jours au pied des autels, et les nuits sur les tombeaux des martyrs. Il est difficile que de tels exemples ne nous fassent pas gémir sur les faiblesses de notre siècle ; mais il ne faut pas aussi qu'un zèle meurtrier nous fasse réprover ce que l'Eglise autorise, ou tolère.

Ne le dissimulons donc point ; on a voulu que, pendant ces jours consacrés au jeûne, le jour du Seigneur fût un jour de repos ; on souffre même que chaque jour en allant au combat on prenne un peu, pour se désaltérer, des eaux du Jourdain, mais en passant et sans s'arrêter, mais avec le creux de la main seulement, pour être en état de vaincre. Ainsi devrions-nous regarder ces légers adoucissements que l'Eglise, comme vous le savez, n'a accordés que bien plus tard à notre faiblesse, peut-être à la dureté de notre cœur.

Il semble, en effet, que ce ne soit que pour nous éprouver, comme le Seigneur éprouva les Israélites sur les rives du Jourdain : *Duc eos ad aquas et ibi probabo illos.* (Judic., VII, 14.) Ces Israélites qui voudraient goûter à longs traits et changer en délices ce qui ne se donne qu'à la nécessité, de quoi seraient-ils capables ? Qu'on les renvoie, dit le Seigneur, ils furent toujours indignes de moi. Tels êtes-vous cependant vous qui vous faites si peu de scrupule d'aller au delà de ce qui vous est permis, et qui confondez ce que la condescendance de l'Eglise tolère avec les relâchements qu'un usage corrompu a introduits. Je n'entrerai point ici dans des détails plus propres du tribunal de la pénitence que des chaires chrétiennes.

Souvenez-vous seulement de ce prophète que Jéroboam voulut faire manger chez lui. Je n'en ferai rien, lui dit-il, le Seigneur m'a défendu de manger quoi que ce soit en ce pays-ci : *Sic enim mandatum est mihi.* (III Reg., XIII, 7-9.) Mais que ceci doit nous rendre sages ! L'homme de Dieu, si fidèle à exécuter chez Jéroboam les ordres du Seigneur, se laisse séduire chez un prophète comme lui, et devient prévaricateur. D'abord il se souvient de l'ordre qu'il a reçu du Ciel et veut obéir. Le séducteur en est presque rationalisé. Pourquoi, dit-il, ces vains scrupules ? ne suis-je pas prophète aussi bien que vous : *Et ego propheta sum similis tui.* (Ibid., 18.) Qu'il est difficile de tenir contre un tel langage ! Le prophète se laisse vaincre, désobéit, et mange. Sa désobéissance est à l'instant même punie de mort.

Non, chrétiens, ce que nous avons le plus à redouter, ce ne sont point ces impies déclarés qui font une profession ouverte de transgresser la loi. On a assez de courage pour leur résister ; ce sont, dit-on, des vaines proserites, et je respecte les commandements du Seigneur : *Sic enim mandatum est michi.*

Mais avec ces demi-chrétiens qui veulent toujours étendre leur liberté, qu'il est à craindre qu'on ne se laisse séduire ! Voulons-nous observer les règles d'une exacte sobriété ? Que vous êtes sévère, nous disent-ils, croyez-vous qu'on ne soit pas chrétien comme vous, qu'on soit moins jaloux que vous du salut de son âme, qu'on ne connaisse pas aussi bien que vous l'étendue de la loi, et qu'on ne prétende pas l'observer ? *Et ego propheta sum similis tui.*

Sur cela nous rougissons de nos prétendus scrupules, nous passons insensiblement les bornes que la loi nous prescrit ; et notre sort est enfin semblable à celui de ces Israélites qui, ne pouvant plus s'accommoder de la manne, obtinrent de Moïse, à force de murmures, des oiseaux du ciel. A peine eurent-ils touché à ces viandes accordées à la dureté de leur cœur, que la colère du Seigneur éclata contre eux, et qu'ils furent frappés de mort : *Adhuc escæ eorum erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit super eos.* (Psal. LXXVII, 30.)

Il ne me reste plus à vous parler ici que de ceux qui se croient dispensés de la loi du jeûne et de ses rigueurs. Je dis que, quelque légitimes que leur paraissent leurs raisons, peut-être n'en sont-ils pas moins aux yeux de Dieu transgresseurs de cette loi sainte, parla manière dont ils usent de l'indulgence de l'Eglise. Qu'ils nous fassent voir ici cette bonnefoi dont ils se piquent ; qu'ils examinent devant Dieu si ne pouvant embrasser la loi dans toute sa rigueur, ils n'en pourraient pas observer du moins une partie, et si ne pouvant pas faire tout ce qu'ils doivent, ils ne sont pas obligés de faire tout ce qu'ils peuvent.

Qu'ils nous disent si, cette partie de la loi du jeûne qu'ils pourraient observer, ils prétendent que leur immortification soit une raison qui les en dispense ; qu'ils soient eux-mêmes leurs juges ; que dis-je, qu'ils prennent pour juges leurs pasteurs, et que ce soit de l'Eglise qu'ils aient la consolation de tenir leurs exemptions ; qu'ils en rougissent même, qu'ils s'en humilient devant Dieu, qu'ils gémissent en secret de l'impossibilité où les réduit leur situation de ne pouvoir satisfaire aux lois de l'Eglise ; qu'ils fuient nos yeux, qu'ils craignent de devenir une occasion de scandale ; qu'ils remplacent par la prière et l'aumône le jeûne qu'ils ne peuvent observer ; qu'ils refusent du moins à leur plaisir tout ce que leur santé n'exige point ; l'Eglise en soulageant leur faiblesse n'a point prétendu aider leur sensualité ; en les dispensant du précepte du jeûne, son intention n'a jamais été et ne saurait être de les dispenser de celui de la pénitence.

En un mot, s'il est vrai que leurs infirmités les exemptent de la loi, qu'ils en prennent l'esprit dont rien ne peut les dispenser ; qu'ils suppléent même par les dispositions de l'esprit et du cœur à ce que la faiblesse du corps ne leur permet pas.

Entrons nous-mêmes, chrétiens, dans cet esprit de la loi et dans les véritables inten-

tions de l'Eglise. Ainsi sanctifions-nous notre jeûne. C'est le sujet du second point.

DEUXIÈME PARTIE.

La lettre tue, dit l'Ecriture, *mais l'esprit vivifie* (II Cor., III, 6) ; c'est donc en esprit et en vérité que de vrais adorateurs rendent hommage au Seigneur ; il faut donc, en observant ses lois, que nous en prenions l'esprit. Or d'où tirerons-nous l'esprit de la loi du jeûne ? De trois principes dont nous ne pouvons trop sentir les conséquences : premièrement, de ses rigueurs mêmes, c'est afin de nous faire faire pénitence qu'on nous y condamne. Secondement, de sa solennité, c'est une espèce de pénitence publique qu'on nous demande. Troisièmement, du temps auquel on le fixe, c'est pour préparer nos cœurs à notre Pâque que l'Eglise consacre au jeûne ces jours saints qui la précèdent. Tel est en trois mots l'esprit de la loi du jeûne.

Esprit de pénitence, chrétiens. Hélas ! à la tête de ces titres superbes qui vous élèvent si fort au-dessus de ceux que la nature vous avait d'ailleurs égalés, j'en vois un qui vous humilie peut-être plus qu'eux : oui, vous, juges du peuple de Dieu, vous êtes puissants, vous êtes riches, vous êtes nos maîtres, mais vous êtes pécheurs ; et quand on ne vous aurait pas fait un précepte de la pénitence, ne devriez-vous pas être les premiers à vous y condamner ? Et quelle pénitence vous conviendrait mieux que le jeûne ?

Remarquez que depuis que la pénitence nous fut donnée comme cette table mystérieuse qui devait nous sauver du naufrage du monde, le jeûne fut toujours un de ses premiers fruits, à la cour et sur le trône, comme dans les déserts et sous l'humble toit du pauvre. David vient d'irriter le Ciel, et c'est en affligeant son âme par le jeûne qu'il s'efforce de l'apaiser : *Jejunavit David jejuniis.* (II Reg., XII, 16.) Le fier Achab est menacé de tous les fléaux que peut mériter un prince vendu au crime ; et c'est par le jeûne qu'il désarme la colère divine : *Jejunavit et dormivit in sacco.* (III Reg., XXI, 27.) La sage Esther est effrayée du coup que l'on va porter à tout Israël ; et ses jeûnes le détournent : *Corpus suum humiliavit jejuniis.* (Esther, XIV, 2.) Judith est la seule qui puisse sauver Béthulie, mais sa victoire sera le fruit du jeûne : *Jejunabat omnibus diebus vitæ suæ.* (Judith, VIII, 6.) Jean-Baptiste sur les rives du Jourdain ne prêche que la pénitence, et c'est à leur jeûne qu'on reconnaît ses disciples : *Discipuli Joannis jejunant frequenter* (Luc., V, 33) ; c'est par là qu'on distinguait les premiers fidèles, et c'est dans le sein du jeûne, pour ainsi dire, que la religion a pris naissance.

Pourquoi faut-il que le jeûne soit un des premiers exercices de la pénitence ? C'est que, comme l'esprit ne se revoltait ordinairement contre Dieu, que parce que les sens se revoltent contre l'esprit, il est juste que la première victime qu'on immole aux vengeances d'un Dieu irrité, ce soit cette chair rebelle

qui entraîne l'esprit dans sa révolte. Tout autre sacrifice ne remédierait point assez au mal. Et comment, si nous ne nous armions pas contre nous-mêmes, pourrions-nous forcer dans leurs retranchements nos ennemis domestiques, les plus dangereux ennemis que nous ayons?

Nous aurons beau gémir, demander grâce, l'acheter au prix de toutes nos aumônes, c'est à la personne même du pécheur, à sa chair, à ce premier principe de ses désordres qui lui est si intime, qu'il faut que la pénitence touche, et tandis qu'elle ne touchera qu'à ce qui lui est étranger, l'ennemi ne perdra rien de sa force. Vous le savez, il y a des démons qui ne se peuvent chasser que par le jeûne. Tant il nous est nécessaire de mortifier, comme nous l'ordonne l'Apôtre, ce corps de péché dont ils se sont emparés, et de faire servir à la pénitence cette portion de nous-mêmes que nous avons eu le malheur de faire servir à l'iniquité : *Mortificate ergo membra vestra quæ sunt super terram.* (Coloss., III, 5.) Et ne sommes-nous pas encore trop heureux de pouvoir puiser dans la source même de nos crimes les satisfactions que nous devons au Seigneur?

Hélas! nos dettes ne se sont-elles pas assez accumulées? Ne cesserons-nous pas d'ammasser des charbons ardents sur nos têtes? Pécherons-nous toujours, et ne ferons-nous jamais pénitence? Brisons donc enfin nos cœurs, humilions-nous en présence de notre Dieu; reconnaissons de bonne foi notre prévarication; n'oublions point que les ministres du Seigneur, en nous mettant de la cendre sur le front, nous ont condamnés à la mort; acceptons-en l'arrêt; jeûnons dans un esprit de pénitence, unissons-nous tous ensemble pendant ces jours de salut, et nous forcerons en quelque sorte le Ciel à se laisser fléchir.

Je dis, unissons-nous tous ensemble, chrétiens; et c'est ici que nous devons entrer dans les sentiments d'une espèce de pénitence publique, parce que notre jeûne est solennel. Encore quarante jours, et, sans ce jeûne prescrit, Ninive serait détruite. Ce qui sauve donc cette ville si superbe, c'est que depuis le premier jusqu'au dernier de ses habitants, tous se condamnent au jeûne. Le prince lui-même sous le sac et sur la cendre jette sa couronne aux pieds du Dieu de Majesté dont il implore les miséricordes : *Prædicaverunt jejuniū et vestiti sunt saccis a majore usque ad minorem.* (Jon., III, 5.)

Voici un spectacle bien plus auguste. Ce n'est point une ville, une province, un royaume, c'est toute l'Eglise de Jésus-Christ qui s'afflige, qui s'interdit les plaisirs les plus légitimes, qui gémit, qui se couvre de ses vêtements de deuil et de tristesse; ses temples ne retentissent plus que de chants lugubres, ses autels arrosés de nos larmes sont dépouillés de toute leur gloire, ses ministres prient pour le peuple, ses prédicateurs ont ordre de sonner de la trompette et de publier un jeûne saint : ses enfants grands et petits,

pêcheurs et justes, s'assemblent tristement et en silence sous ses yeux.

Ah! c'est, ô mon Dieu, que puisque vous avez la bonté de nous le permettre, nous entreprenons de vous faire une sainte violence. Tiendrez-vous contre le jeûne de tant de cœurs humiliés? Hélas! que dis-je, est-il vrai, chrétiens, que notre jeûne soit universel? Combien se trouvera-t-il parmi nous de Jonathas dont il est à craindre que l'intempérance ne nous ferme le cœur de Dieu.

Vous le savez, Saül ordonne un jeûne solennel et veut qu'il soit observé jusqu'à ce qu'il ait achevé d'exterminer ses ennemis; son fils qui vient d'en triompher, Jonathas, ignore cette loi. La fatigue que lui cause sa victoire même l'abat. Il ne trouve sur son chemin qu'un peu de miel, il en goûte; c'en est fait, Dieu ne daigne plus écouter son peuple, et le cours des victoires de Saül est arrêté. Ainsi, dit saint Ambroise, le jeûne de toute une armée devait rendre Saül invincible, et l'intempérance d'un seul homme énerve le courage de toute une armée.

Et quelle intempérance, en fut-il jamais qui parût plus excusable? C'est un jeune prince, c'est un prince victorieux qui ne sait rien des ordres de son père; sa faiblesse est extrême, la Providence semble lui mettre devant les yeux un peu de miel, à peine y touche-t-il? N'importe : pour expier cette faute, dit Saül, il faut qu'il meure; cette seule faute d'un seul homme quelle qu'elle soit, suffit pour attirer la colère de Dieu sur tout Israël.

A quels désastres devons-nous donc nous attendre? La loi du jeûne ne s'observe presque plus : et pendant que le monde, par une bizarre contradiction de mœurs et de langage, affecte de regretter cette pénitence publique qui faisait tant d'honneur à la sainteté des premiers siècles, nous ne rencontrons chez lui que des impénitents publics. Il semble que le langage de la pénitence ne soit plus fait que pour l'Eglise, et nous avons la douleur de voir dans ces saints jours, des hommes qui se disent chrétiens, se livrer avec la même fureur aux plaisirs, aux jeux, aux passions, aux délices des tables les plus somptueuses, et suivre les spectacles les plus profanes.

Où sont donc ces sentiments d'honneur et de générosité dont nous nous piquons? Non, je le jure, disait un Urie, on ne me verra point me livrer aux plaisirs et au repos, tandis qu'Israël et Juda combattent sous des tentes. Entrez, chrétiens, dans ces pieuses dispositions.

Quoi! devez-vous dire, tandis que toute l'Eglise s'afflige, je refuserais de prendre part à son affliction; tandis qu'elle combat sous la cendre et sous le cilice, je m'élèverais contre ses lois, je les violerais avec éclat et sans pudeur; au crime de l'infraction, j'ajouterais celui du scandale? Quoi! tandis que tout ce qu'il y a de plus saint au monde entre avec courage dans la carrière de la pénitence, moi pécheur et tous les jours à la

veille de tomber dans l'abîme, je souffrirais qu'on me parlât de délices, de raffinements même dont on ne s'aviserait peut-être pas dans un autre temps?

Quoi ! tandis que tout le corps des fidèles se réunit pour attirer sur moi les miséricordes de mon Dieu, j'attirerais sur eux les fléaux de sa colère ? Comment, après un scandale si criant, aurais-je le front de demander à partager avec eux les bénédictions de la Pâque ?

Car, c'est encore pour nous y préparer qu'on nous impose la loi du jeûne. Notre Pâque, dit l'Apôtre, c'est Jésus-Christ lui-même, cet Agneau de Dieu qui s'est immolé pour nous à la justice de son Père : *Pascha nostrum immolatus est Christus*. (1 Cor., V, 7.) Or, jugeons par là, chrétiens, des dispositions qu'on exige de nous.

Notre Pâque, c'est un Dieu. Seront-ils donc assez hardis pour oser s'approcher d'un Dieu, tous ces prévaricateurs insensés de sa loi qui n'auront pas même respecté son autorité ? Ils viennent présentement me rechercher, dira le Seigneur : *Me querunt* ; ils voudraient qu'on les fit entrer dans mes voies : *Scire vias meas volunt*. Telle est leur audace, qu'en me priant de leur faire grâce ils prétendent qu'elle leur est due, ils se flattent d'avoir droit de participer au privilège d'un peuple fidèle qui n'aurait point abandonné la loi de son Dieu : *Quasi gens quæ justitiam fecerit et judicium Dei sui non dereliquerit appropinquare Deo volunt*. (Isa., LVIII, 2.) N'est-ce pas le dernier excès de la présomption, et le comble de l'aveuglement ?

Notre Pâque, c'est un Dieu immolé. Pourront-ils donc s'unir à un chef couronné d'épines, tous ces membres sensuels et délicats qui n'auront pas crucifié par le jeûne les convoitises de leur chair ? Et quand l'ange exterminateur étendra le glaive de la vengeance divine sur les enfants d'un peuple rebelle, épargnera-t-il ceux dont le front ne se trouvera pas teint du sang de l'Agneau pascal ?

Notre Pâque, c'est un Dieu qui nous invite à son banquet sacré, qui nous y sert lui-même de nourriture. Seront-ils donc admis à ce festin mystérieux où l'on ne sert que le froment des élus, que le vin qui fait les vierges, tous ces idolâtres de leur chair, comme parle l'Apôtre, dont la vie est toute plongée dans les sens, dans la poivreté et dans la mollesse ? Et quand ils viendront s'y présenter rassasiés du fruit qui leur avait été défendu, ne trouveront-ils pas à l'entrée de notre divin sanctuaire des chérubins armés du glaive de la divine parole qui les en écarteront ? Non, il n'est point pour eux, le fruit de cet arbre de vie que le Seigneur a planté dans le paradis terrestre de son Eglise.

Quel fonds de réflexions sur vous-mêmes, chrétiens ! Ah ! je n'en doute point, si les ministres du Seigneur étaient obligés de vous interdire la participation des saints mystères, la fermeté de leur zèle vous serait sensible, et rien ne serait plus consolant pour vous que de pouvoir satisfaire à votre devoir pas-

cal avec tout le peuple de Dieu. Procurez-vous donc cette consolation par un jeûne saint ; n'attendez pas à purifier vos cœurs par une humble accusation de vos péchés, que vous ayez touché le terme de ces jours solennels ; commencez dès l'entrée de la carrière, marchez-y par les voies de la justice et d'une vie chrétienne, de manière que votre conversion ne nous soit pas suspecte et que le passé puisse nous répondre de l'avenir.

Vous trouvant ainsi disposés par quarante jours de préparation et de pénitence, nous ne craignons plus, en vous permettant de recevoir le sacrement adorable, de vous accorder des grâces dangereuses. Nous serons les premiers à vous inviter au festin des noces de l'Agneau, nous vous y ferons goûter les saintes délices d'un cœur pur : et pleins de cet esprit de la loi du jeûne qui vous en aura fait remplir à la lettre les obligations, vous y recevrez les prémices de la récompense éternelle qui doit couronner votre obéissance dans le ciel où nous conduise Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON V.

Pour le jeudi de la 1^{re} semaine de Carême.

SUR LA PRIÈRE.

Ecce mulier Chananea a finibus illis egressa, clamavit dicens ei : Miserere mei, Domine, Fili David : filia mea male a dæmonio vexatur. (Matth., XV, 22.)

Alors une femme Chananéenne venue de ces quartiers-là, s'écria en lui disant : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi : ma fille est cruellement tourmentée par le démon.

Rien de plus ordinaire que d'entendre les hommes se plaindre des maux qui les accablent, des écueils qui les environnent, des dangers qui les menacent de toutes parts sur cette mer orageuse du monde. Ah ! leur disons-nous, s'il est vrai que vous soyez sensibles à vos propres besoins, implorez le secours de l'Arbitre suprême qui commande aux vents et aux orages, qui calme comme il lui plaît les flots et les tempêtes ; bientôt il dissipera vos inquiétudes, essuiera vos larmes, soutiendra votre faiblesse, fera naître dans vos cœurs la paix et la sérénité. Notre auguste religion vous offre un remède sûr et infailible dans la prière. Jésus-Christ s'est engagé en quelque sorte à ne lui rien refuser. Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, nous dit-il, il vous l'accordera. (Joan., XVI, 23.) Mais non, par une coupable stupidité on s'étourdit sur ses maux, et on en néglige les remèdes. Dans le sein même du christianisme, la prière n'est plus regardée en quelque sorte que comme une œuvre de surérogation ; le soin d'invoquer le Seigneur, d'apaiser sa colère, de solliciter ses grâces, est renvoyé à ceux qui se sont consacrés à la retraite. Dans un certain monde on ignore presque jusqu'au nom de prière, on la regarde comme une servitude dont on cherche à s'affranchir. En un mot, on ne prie point, ou on prie mal. De là cet esprit d'irréligion si répandu parmi nous.

On oublie Dieu, et Dieu à son tour abandonne des ingrats qui l'oublient.

Ne rougissons point aujourd'hui d'apprendre à prier d'une étrangère, d'une idolâtre, d'une chananéenne. Tout homme qui prie, dit saint Bernard, doit considérer, et ce qu'il est, et ce qu'il demande, et quel est celui qu'il sollicite : *Considerare debet is qui orat, et se ipsum qui petit, et quid petit, et ipsum quem petit.* (Serm. de diversis, serm. 107.) Or, ces trois devoirs attachés à la condition d'un humble suppliant, nous les trouvons exprimés dans la prière de cette femme que nous propose l'Evangile de ce jour. Elle se souvient qu'elle n'est qu'une étrangère, elle souffre sans se plaindre l'humiliation la plus profonde, et convient que le pain des enfants ne doit point être pour elle. Il s'agit d'affranchir sa fille de la servitude du démon. Elle compte sur la bonté de celui qu'elle prie. C'est un Dieu, lui dit sa foi, c'est le Fils de David; il aura hérité de la douceur de ce saint roi, il aura pitié de moi : *Misere-re mei, Domine, Fili David.* Profitons de ce modèle pour apprendre à prier.

Quel est donc celui qui prie? Première réflexion qui vous fera comprendre en même temps avec quelle humilité doit prier un cœur qui sent tout le poids de sa misère : *Considerare debet is qui orat, se ipsum qui petit.*

Qu'avons-nous à demander en priant? Seconde réflexion qui vous instruira en même temps avec quelle ferveur doit prier un cœur qui comprend toute l'importance du grand objet de ses vœux : *Considerare debet quid petit.*

Quel est enfin celui que l'on prie? Dernière réflexion qui vous apprendra en même temps avec quelle confiance doit prier un cœur qui sait jusqu'où va la bonté d'un Dieu : *Considerare debet ipsum quem petit.* Ces réflexions simples et naturelles m'ont paru par là même plus propres à vous instruire et à vous intéresser.

Apprenez-nous, Seigneur, à prier : *Docet nos orare.* (Luc., XI, 1.) C'est ce que vous demandaient autrefois vos disciples. C'est avant toute chose ce que nous vous demandons aujourd'hui par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Quel est celui qui prie? C'est un homme, c'est un pécheur. A ces deux traits reconnaissez toute votre misère, vous qui venez au pied des autels implorer les miséricordes de votre Dieu, et prenez en priant des sentiments conformes à votre indignité. Vous n'êtes qu'un homme tiré du néant; priez en homme qui sent toute son indigence. Vous êtes pécheur; priez en coupable qui sent toute l'horreur de son état. Vous n'êtes rien, vous ne méritez rien. Souvenez-vous-en lorsque vous priez, et qu'on voie que vous vous en souvenez. Ici, grands et riches du siècle, vous n'avez point à vous prévaloir de ce qui vous distingue du vulgaire. Malgré cette pompe qui vous environne, ces distinctions qui vous éblouissent, ces titres fastueux qui

vous élèvent, ces vains honneurs qui vous enivrent, vous n'êtes devant Dieu qu'un affreux néant comme le reste des humains. Vous devez être d'autant plus petits en priant, que ce qui vous rend plus grands que nous aux yeux du monde, ne sert peut-être qu'à vous rendre aux yeux de Dieu de plus grands pécheurs.

* C'est un homme tiré du néant qui prie ! Avec quel respect, avec quelle humilité ne doit-il donc pas prier? La prière la plus humble est pour lui d'une nécessité absolue. Son orgueil a beau murmurer, il faut qu'il reconnaisse, qu'il aime cette humiliation. Teille est son indigence, que vouloir être de ces superbes malheureux qui périraient plutôt que de prier, ce serait ici le comble de la folie. Pour affecter cette espèce d'orgueil, il faudrait avoir en soi des ressources dont on fût assuré : mais quelles ressources pourrait-il trouver dans le néant? Tout me manque, et je ne peux rien tirer de mon fond. Je n'aurai donc que ce que voudra bien me donner celui qui possède toutes choses et qui en dispose à son gré; c'est donc uniquement et nécessairement que je m'adresse à lui. Serait-ce qu'il en coûte à notre orgueil de faire cet humble aveu de notre indigence, qui fait qu'on prie si peu? Ah! chrétiens, s'il ne s'agissait que de prier un de vos semblables, ce sentiment pourrait paraître excusable; on y trouverait une espèce de dédommagement de ce qu'on perdrait en ne priant pas. Car enfin, prier, je l'avoue, c'est s'abaisser, c'est dépendre, c'est reconnaître qu'on a besoin de celui qu'on prie, et je comprends que cet aveu de son infériorité et du besoin où l'on est d'un homme qu'on sait formé du même limon que nous, peut être sensible à l'amour-propre. Non, pourrait-on être tenté de dire, non, puissances mortelles, l'éclat qui vous environne ne me fait point oublier que votre grandeur et ma bassesse viennent d'une même origine, et si, malgré les caprices de la fortune, j'ai l'âme assez grande pour me rendre indépendant de vos faveurs ainsi que de vos menaces, je n'ai besoin ni de vous ni de vos biens.

Mais vous, ô mon Dieu ! qui serait assez impie pour oser tenir un pareil langage? Ah! que bientôt vous lui feriez sentir le besoin où il est de recourir à vous! Notre sort est entre vos mains : qui serait assez insensé dans sa vanité pour en rougir? Non, sans doute, chrétiens, vous n'en rougissez pas : mais avouez que vous n'êtes point abattus sous le poids de vos misères d'une manière qui vous fasse sentir combien votre Dieu vous est nécessaire. Ce sentiment si précieux est une première grâce que fait le Seigneur. Il ne donne pour l'ordinaire qu'autant qu'on lui demande; et ce qui fait qu'on lui demande, c'est qu'on sent le besoin que l'on a de son secours. Faites-le moi sentir de plus en plus, ô mon Dieu, et vous serez mon asile. *Vous êtes mon Dieu, vous dit votre Prophète, parce que vous n'êtes jamais besoin de moi* (Psal. XV, 2) : je vous dis, moi, que vous êtes mon Dieu, parce que je suis

dans un besoin continuel de votre assistance; j'aime à en faire profession. C'est votre gloire, ce sera la mienne.

Entrez, chrétiens, dans ces sentiments. Ne dites point comme cet insensé de l'*Apocalypse* (III, 17) : *Je suis riche et rien ne me manque*; « *Dives sum et nullius egeo.* » Sachez que sur ce qui regarde votre vraie félicité, vous êtes pauvre, misérable, dénué de tout, et dans un état à exciter la pitié : *Tu es miser et miserabilis.* Sachez-le, dis-je, et loin d'en rougir, aimez votre misère, glorifiez-vous-en, connaissez-en tout le prix. Vous nous dites quelquefois que vous avez de la peine à prier. Hélas ! pour prier faut-il autre chose que d'être malheureux ? Quel autre titre pourrais-je avoir, ô mon Dieu, qui me donnât droit de vous adresser mes vœux que mon extrême misère ? Non, je n'en veux point d'autre, et je dis, en implorant vos miséricordes, que ce qui me donne la hardiesse de me traîner jusqu'au pied de votre trône, c'est que je ne suis que cendre et poussière : *Loquar ad Dominum meum cum sim pulvis et cinis.* (Gen., XVIII, 27.) Ainsi priait Abraham, et ce qui le faisait prier ainsi, dit saint Chrysostome, c'est que n'ayant jamais commis aucun crime qu'il pût se reprocher, et voyant bien, cependant, que ses prières ne devaient partir que d'un cœur humilié, son humilité lui faisait chercher dans son néant ce qu'il n'aurait pu trouver dans la sainteté de ses mœurs. Quelle doit donc être notre profonde humiliation à nous, qui du néant sommes tombés dans le péché ?

N'était-ce donc point assez que ce premier abîme dont on nous avait tirés, fallait-il encore nous précipiter nous-mêmes dans un abîme plus affreux ? Hélas ! que le néant prie, du moins trouvera-t-il un Dieu plein de bonté dont les grâces, par une pente qui leur est naturelle, ne cherchent qu'à se répandre dans un cœur innocent. Le péché ne s'y est point encore glissé, rien ne leur en ferme l'entrée ! Mais vous, hommes de péché, que pouvez-vous espérer de trouver, en priant le Seigneur ? C'est un Dieu jaloux de ses droits, c'est un juge sévère et irrité. Quelque prière que vous lui fassiez, vous ne méritez plus d'être exaucés. Que dis-je ? Vous ne le méritiez pas même avant votre péché. Depuis que vous êtes coupables, vous ne méritez que d'être rebutés et rejetés avec indignation. De là cette sainte confusion des Manassés et des David à la vue de leurs iniquités ; de là ce tremblement respectueux dont ils se trouvent saisis en s'approchant du Sanctuaire ; de là ces larmes amères que le souvenir d'une prévarication qui leur est toujours présente ne cesse de tirer de leurs yeux ; de là ces inquiétudes mortelles qui leur font toujours craindre de n'être dignes que de la haine de leur Dieu : trop assurés de l'avoir offensé, quand le seront-ils de l'avoir apaisé ? De là ce morne silence qui demande grâce pour eux plus éloquentement que tout ce qu'ils pourraient dire ; ils n'osent solliciter des miséricordes dont leur cœur en secret est le premier à leur faire

entendre qu'ils sont indignes. Silence, regrets, soupirs, inquiétudes qui me font dire, en les voyant prier ainsi, qu'ils se souviennent qu'ils sont pécheurs, et que c'est ainsi qu'il convient à des pécheurs de prier.

J'en conviens, dites-vous, mes plaies sont profondes : mais Dieu ne les voit-il pas ? à quoi bon ce soin de les lui exposer, ne sait-il pas que nous en sentons vivement la douleur ? Elle n'éclate pas au dehors, il est vrai, mais elle n'en est que plus vive dans le fond de nos cœurs. Détrompez-vous, chrétiens, l'homme vraiment fidèle ne se sent point frappé de la contagion du péché, qu'il ne soit en priant humilié, confus, attristé. Qu'un David prie : c'est en se nourrissant jour et nuit du pain de ses larmes ; c'est en se livrant à une tristesse mortelle. (*Psal.* XLI, 4.) Qu'une Judith prie : c'est dans le silence de la retraite, c'est sous le cilice et sous la cendre. (*Judith*, IX, 1.) Qu'un Daniël prie : c'est en protestant que, s'il ose prier, ce n'est nullement sur sa justice qu'il compte, mais uniquement sur les infinies miséricordes du Seigneur. (*Dan.*, IX, 18.) Que l'humble Publicain prie : c'est en ne prenant que la qualité de pécheur, en se frappant tristement la poitrine, en n'osant ni s'avancer dans le temple, ni lever les yeux vers le ciel. (*Luc.*, XVIII, 13.) Qu'une Madeleine prie : c'est en arrosant de ses larmes les pieds du Sauveur, en ne permettant pas même à sa bouche d'exprimer les sentiments de son cœur. (*Luc.*, VII, 30.) Que le Fils de Dieu lui-même prie : c'est en se prosternant le front contre terre. (*Matth.*, XXVI, 36.) Depuis qu'il se voit couvert de toute l'iniquité du monde, lui conviendrait-il de prier autrement ? Ainsi ont prié tous les saints ; ainsi priera toujours tout homme qui en priant considérera ce qu'il est.

Que sera-ce, chrétiens, s'il rapproche de ce qu'il est, l'excellence de l'Etre suprême auquel il adresse ses vœux ? De quel respect ne sera-t-il pas saisi ? Je dis respect. Hélas ! où faut-il que nous en soyons réduits ? Faibles mortels, coupables déjà condamnés, il faut encore nous solliciter en quelque sorte à respecter la suprême majesté de l'Etre par excellence. Qu'un roi de la terre se fasse voir environné de l'éclat du trône, nous en sommes frappés, nos yeux éblouis peuvent à peine le soutenir. Nous nous humilions, nous rampons, nous en venons à une espèce d'adoration. Respect légitime : Dieu a imprimé sur le front des rois les traits sublimes de sa propre grandeur ; nous ne pouvons trop les honorer. Mais si nous devons être si respectueux à la vue de l'image, quels doivent être nos sentiments devant celui qu'elle représente ? Quoi ! la présence d'une puissance mortelle déconcerte notre orgueil : et notre orgueil, en présence de Dieu, ose se produire, et voudrait partager l'encens qu'on lui offre ! Si nous demandons une grâce à un prince, ce n'est qu'en tremblant : et les prières que nous adressons à la majesté divine, c'est sans humilité, sans modestie, sans attention que nous les lui adressons. Nous nous imposons silence dans les palais des

grands, à peine est-il permis d'y pénétrer : et dans nos temples, où réside personnellement une grandeur infinie, nous voulons être grands; on porte jusqu'au pied des autels l'esprit, les airs, le luxe et la vanité du monde; il semble qu'on vienne y disputer à Dieu les honneurs et les hommages que lui rendent encore quelques adorateurs fidèles.

Une majesté qui frappe nos yeux, me direz-vous, a quelque chose de plus imposant qu'une grandeur invisible. Eh ! quoi, serez-vous donc toujours esclaves de vos sens, avez-vous donc oublié les idées magnifiques que vous donne votre foi de la majesté divine ? Interrogez les prophètes. Quelles peintures sublimes et animées ! leurs pinceaux hardis et pleins de force nous représentent sous les plus nobles figures l'être infini de Dieu. C'est le Dieu grand, immense et sans bornes; toutes les créatures sont l'ouvrage et comme un jeu de ses mains toutes-puissantes; l'univers entier n'est que comme une goutte de rosée qui tombe avant le lever du soleil; la terre et les nations qui l'habitent ne sont qu'un grain de poussière; tous les peuples sont en sa présence comme s'ils n'étaient pas, comme une ombre qui passe, une vapeur qui s'évanouit, un néant méprisable. Mais non, je le veux, parlons à vos sens, puisque c'est le seul langage qui fasse impression sur vous. Ce Dieu de majesté ne vous a-t-il pas tracé l'image de sa grandeur dans les ouvrages de ses mains; toutes les créatures qui frappent vos regards ne vous l'offrent-elle pas écrite en caractères ineffaçables ? Depuis l'astre brillant qui nous éclaire jusqu'au plus faible vermisseau qui rampe sur la terre, tout dans la nature publie la gloire de son Auteur, tout l'offre à vos yeux; mais vous les fermez aux grands objets qui vous environnent : ces cieus qui roulent si majestueusement sur vos têtes, ces astres lumineux qui décorent le firmament, cette terre qui toute stérile qu'elle est d'elle-même, par une fécondité toujours renaissante, vous rend chaque année avec usure les richesses que vous lui avez confiées, la liaison des différentes parties qui composent le monde, leur beauté, leur accord, leur harmonie, spectacles toujours variés, spectacles toujours nouveaux, merveilles, dit saint Augustin, qui pour être devenues communes, ne sont pas moins admirables que les plus étonnants prodiges.

Les esprits bienheureux, dans le séjour de la gloire, ne pouvant soutenir l'éclat d'une si redoutable majesté, se couvrent de leurs ailes; Moïse ne peut apercevoir un rayon de sa splendeur, sans se cacher le visage. La terre où son Dieu se fait voir, est trop sainte pour qu'il ose y mettre le pied. Il n'est pas nécessaire qu'il le voie; tout le peint à des yeux attentifs. Lorsqu'il lui offre ses hommages, c'est avec le même respect que s'il eût joui de sa présence adorable : *Invisibilem tanquam videns sustinuit.* (Hebr., XI, 27.) Dans quel anéantissement dois-je donc paraître devant lui, moi vil mortel, esclave rebelle ? Telle est l'impression que fait

la vue des grandeurs de Dieu, surtout lorsqu'on considère la bassesse de celui qui ose le prier. C'est un homme tiré du néant, c'est un homme pécheur; c'est donc avec les sentiments de la frayeur la plus respectueuse qu'il doit offrir et ses vœux et son hommage. *Considerare debet is qui orat, seipsum qui petit.*

Ce n'est point assez : il faut qu'il considère encore ce qu'il demande, et que pendant qu'on permet à son humilité d'approcher des autels, on ne puisse refuser à sa ferveur le grand objet de ses vœux : *Considerare debet quid petit.* C'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce que nous avons à demander en priant, c'est le salut; c'est-à-dire un royaume céleste et éternel, la possession d'un Dieu, les trésors infinis de ses miséricordes; c'est-à-dire un bien dont la possession doit nous rendre souverainement et éternellement heureux, dont la perte serait notre souverain et éternel malheur; un bien dont le prix est sans bornes, dont la perte serait irréparable et sans retour; un bien, par conséquent, supérieur à tout, en comparaison duquel tous les biens terrestres ne méritent pas de nous occuper. Je dis donc en premier lieu que c'est pour nous le seul objet important, le seul qui soit vraiment digne de nos vœux. Nous considérerons ensuite de quelle ferveur il mérite que nous en animions les recherches.

Frappés, comme doit être tout chrétien, de l'importance du salut, pouvez-vous ne pas conclure que ce doit être le premier ou plutôt l'unique objet de vos désirs et de vos vœux ? Devrions-nous demander et solliciter autre chose ? Cependant, chrétiens, disons-le à notre honte; ce que nous désirons, ce que nous recherchons, ce que nous demandons, ce sont les biens, les honneurs, la santé, le repos, une fortune qui nous établisse sur une terre qui ne doit être que le lieu de notre exil, et que nous ne pouvons habiter qu'en passant; une vie commode, une vie longue, autant d'années qu'il nous en faudrait pour avoir le plaisir de nous voir à la tête d'une longue suite de générations. Ah ! vous tous qui vous bornez à de si vains avantages, vous ne savez ce que vous demandez : *Nescitis quid petatis.* (Matth., XX, 22.) Tout cela, dit saint Augustin, si vous le comparez aux biens de l'éternité, tout cela n'est rien. *Quidquid aliud petitur nihil petitur.* (Expos. in Joan., cap. XI.) Disons même, tout cela peut vous être et ne vous est que trop souvent pernicieux. Quoi ! Dieu nous offre toutes les richesses du ciel, et nous nous amusons à demander des choses vaines et de nulle valeur ! que dis-je ? Nous sommes assez insensés pour les préférer à tout ce que la religion nous propose de plus magnifique. Laissons à des païens, à des infidèles de pareilles demandes : *Hæc enim omnia gentes inquirunt.* (Matth., VI, 32.) Ils adorent des dieux qui leur sont sensibles. C'est dans leurs temples que l'avare doit aller demander la mort d'un vieillard ou l'héritage d'un pupile; c'est là qu'un cœur

efféminé doit solliciter ce qui flatte sa passion; c'est là que le vice doit chercher un asile qui le rende impuni. Plutôt que d'attendre de pareilles grâces du vrai Dieu, j'ose le dire, il serait moins odieux de les demander à des divinités fabuleuses. Si nous sommes, Seigneur, assez peu chrétiens pour vous adresser des vœux qui se bornent uniquement à la félicité de la vie présente, soyez assez miséricordieux pour ne point exaucer les désirs insensés de nos cœurs. Vos refus seront de votre part un nouveau trait de bonté.

Je ne prétends pas dire que les biens de cette vie ne soient pas des dons de Dieu, et qu'on ne puisse pas les lui demander légitimement. Mais je dis que ce ne sont que des biens périssables, des biens d'un ordre inférieur, des biens indignes d'occuper un cœur vraiment chrétien et incapables de le satisfaire; que nous ne devons les demander que dans l'ordre que Dieu a établi et par rapport au salut. *Cherchez, vous a dit le Seigneur, cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice et rien ne vous manquera.* (Matth., VI, 33.) Je dis que certainement nous ne voyons pas, comme le remarque saint Ambroise, que Notre-Seigneur ait demandé pour nous des richesses, des honneurs; que ce n'est point pour nous mériter des avantages si frivoles qu'un Dieu s'est fait homme. Je dis que les biens temporels sont souvent dangereux pour le salut, et lui sont au moins presque toujours inutiles. Ah! si vous prévoyiez qu'ils dussent vous perdre et vous attirer une misère éternelle, les demanderiez-vous? S'ils vous sont nécessaires, pourquoi vous inquiéter? Dieu vous l'a dit: cherchez premièrement son royaume, et reposez-vous sur lui de tout le reste.

Mais on veut, me direz-vous, que nous demandions chaque jour le pain nécessaire à notre subsistance. Je pourrais vous faire remarquer que les Pères l'entendent de ce pain de vie qui doit être la nourriture céleste de notre âme, de la parole de Dieu, de la divine Eucharistie. Mais non, entendons-le, j'y consens, de ce pain matériel qui doit nous servir d'aliment. Ah! sans doute, il est juste, Seigneur, que nous, qui composons ici-bas votre famille, nous fassions profession de tenir uniquement de votre libéralité les biens que vous y répandez; il est juste que nous vous le demandions avec une humble confiance, et que nous vous en marquions notre gratitude. Les infidèles jouissent de vos bienfaits sans connaître leur bienfaiteur. Il se trouve même, jusque dans le christianisme, de ces hommes impies qui font servir à leurs crimes vos propres dons; quels hommages pourraient-ils vous en rendre? Nous vous les rendons pour eux, Seigneur, aussi bien que pour nous: et rien n'est plus digne de la piété de votre Eglise que les prières qu'elle vous adresse dans les différents besoins des peuples. Mais après tout, chrétiens, c'est le pain nécessaire à votre subsistance qu'on vous fait demander, et non pas une abondance qui flatte votre sensualité: *Panem supersubstantialem.* (Matth., VI, 10.)

Encore ce pain, qui vous est nécessaire, veut-on que vous ne le demandiez que pour un jour sans vous inquiéter du lendemain: *Panem quotidianum.* Encore ne vous permet-on de le demander qu'après avoir demandé le règne du Seigneur et la sanctification de son nom. Encore suppose-t-on que, sur tous les intérêts de la terre, vous ne demanderez que ce qui sera du bon plaisir de Dieu et l'accomplissement de sa volonté sainte: *Fiat voluntas tua.* Tant il nous est important de mettre le salut à la tête de tout ce que nous avons à demander; tant il est vrai que les intérêts du temps doivent être subordonnés à ceux de l'éternité. En un mot les grâces temporelles, séparées du salut, ne sont rien devant Dieu. Nos vœux doivent être dignes de lui.

Tels sont cependant la plupart des chrétiens, que ce salut éternel est souvent la dernière chose qu'ils demandent. Quel est même celui qui le demande? Nous ne voyons dans nos temples que des monuments de la reconnaissance des fideles. Sans doute leurs vœux ont été exaucés; ils ont voulu en rendre un témoignage public: mais, à ne consulter que les preuves qu'ils nous ont laissées, qu'ont-ils demandé? Je vois d'un côté les tristes débris d'un naufrage dont un malheureux a eu bien de la peine à se sauver; de l'autre j'aperçois au pied des autels un malade qui vient de se tirer du lit de la mort; ici je trouve les prémices d'une abondance miraculeuse qui nous a sauvés des horreurs d'une affreuse disette; là je remarque avec plaisir les dépouilles de nos ennemis. A cette vue je bénis le Seigneur. Il se fait donc encore des prodiges parmi nous, m'écrié-je, d'autant plus édifié que je me vois environné d'une foule de suppliants qui viennent sur les pas de leurs pères solliciter de pareilles faveurs. On ne cesse, pour les obtenir, d'offrir l'auguste sacrifice de nos autels. Mais, au milieu de tout cela, je cherche des yeux un gage de la reconnaissance d'un pécheur assez heureux pour avoir obtenu la grâce de sa conversion. Je voudrais voir un homme qui vint prier le Seigneur d'employer, s'il le faut, le fer et le feu pour guérir les plaies de son âme; qui me dit que pénétré de l'importance du salut, il ne cesse d'offrir des vœux au Ciel pour devenir plus humble, plus ennemi des plaisirs, plus modéré dans ses passions, pour obtenir enfin ce cœur contrit et humilié que le Seigneur regarde toujours avec des yeux de complaisance. Hélas! je cherche en vain, et je dis en gémissant qu'on demande toute autre chose que ce qu'on devrait demander.

Pour nous, ô mon Dieu! nous n'avons sur tout ce qui peut intéresser cette vie mortelle, qu'une prière à vous faire, c'est que votre volonté s'accomplisse: *Fiat voluntas tua.* Nous ne la connaissons point, cette volonté sainte, mais nous savons que ce sera toujours la volonté d'un père et du meilleur de tous les pères. Nous ne voulons donc, sur ce qui semble même être le plus nécessaire à la vie, que ce que vous voudrez: persua-

dés qu'en quelque situation que vous ayez dessein de nous mettre, vous n'aurez égard qu'à votre bonté. Mais vous avez, Seigneur, une autre volonté que nous connaissons, et c'est surtout de cette volonté que nous vous demandons l'accomplissement. Vous voulez nous associer à votre éternelle félicité, faites donc ce que vous voulez ; et, puisque l'accomplissement de votre volonté dépend en quelque sorte de la nôtre, puisque nous avons besoin du secours de votre grâce divine pour quelque bien que ce puisse être dans l'ordre du salut, faites-nous vouloir à nous-mêmes ce que vous voulez : *Fiat voluntas tua*.

A la vue de l'importance de l'objet que nous devons solliciter, le seul qui soit vraiment digne de nos vœux, jugeons quelle doit être notre ferveur. Qu'elle soit assez animée pour faire voir à votre Dieu que vous voulez être exaucés ; qu'elle soit assez constante pour vous faire persévérer dans l'exercice de la prière.

Que penser donc de la plupart de nos prières ? Prières faites sans goût, sans affection, que la coutume, la bienséance, tout au plus une piété superficielle fait réciter et qui ne partent que d'un cœur indolent, que d'un esprit dissipé qui se répand sur une infinité d'objets créés. Ah ! chrétiens, ce sont l'attention de l'esprit, l'affection du cœur qui sont comme l'âme de la prière et qui en font le mérite. Dieu est esprit, et c'est en esprit et en vérité qu'il exige qu'on l'adore. Il ne ressemble point à ces dieux des païens, à ces idoles inanimées qui ont des yeux sans voir, selon le langage du Prophète (*Psal. CXIII, 5-8*), des oreilles sans entendre. Il pénètre jusqu'au fond de nos cœurs, et c'est surtout de cet hommage intérieur qu'il est jaloux. Si nous avions cette foi vive et animée qui conduisait les premiers fidèles, quelle consolation ne trouverions-nous pas à être devant les yeux du Seigneur, à pouvoir, dans tous les temps, lui adresser nos vœux ! quelle attention, quel saint recueillement ne nous inspirerait pas sa divine présence ! Quoi ! Dieu veut bien vous admettre jusque dans son sanctuaire, et vous y entrez sans réflexion, vous n'y demeurez qu'avec distraction. Vous êtes environnés de merveilles, et votre esprit s'échappe ; vous venez célébrer les grandeurs du Dieu d'Israël, et votre imagination s'égare sur mille objets frivoles ; vous participez aux mystères les plus adorables, et vous n'y êtes qu'avec dégoût et qu'avec ennui !

Prosternés aux pieds du Seigneur, n'avez-vous rien à lui dire, rien à lui demander : on croyez-vous que les prières que vous lui adressez n'exigent que l'hommage de vos lèvres ? Peuple infidèle, ne lui donnez-vous pas lieu de renouveler les plaintes qu'il faisait autrefois contre les Juifs ? *Ce peuple m'honore des lèvres : « Populus hic labiis me honorat, » mais leur cœur est loin de moi : « Cor autem eorum longe est a me. » Matth., XV, 8.* Que dis-je ? Ne pourrais-je pas ajouter, avec saint Ambroise, que dans le temps même que des lèvres vous faites à Dieu des

protestations de fidélité, votre cœur les dément en secret. Les passions, et quelquefois peut-être les passions les plus honteuses, voilà les dieux auxquels vous offrez en effet vos hommages. S'il m'était permis de pénétrer dans vos cœurs, quel spectacle ! Je verrais celui-ci, dans le temps même qu'il paraît prier, occupé de projets de fortune et d'ambition ; celui-là méditant quelque noirceur et quelque perfidie ; l'un pensant aux moyens d'augmenter ses trésors et de satisfaire son avarice ; l'autre songeant à quelque intrigue scandaleuse. Tous, ou presque tous, avec une imagination dissipée par les objets les plus frivoles, les projets les plus chimériques, des souvenirs au moins profanes et souvent criminels ; avec un esprit rempli d'affaires et de soins domestiques, des sollicitudes du siècle, de mille pensées inutiles et toutes terrestres ; avec un cœur occupé de vains désirs, de parties amusantes, de p'aisirs dangereux. En un mot, tandis que l'extérieur paraît être à Dieu, le cœur est tout entier au monde et aux passions : *Cor autem eorum longe est a me*.

Sont-ce là des peintures outrées, ou ne regardent-elles qu'un petit nombre de chrétiens ? Ces reproches que je vous fais ici, ne vous les faites-vous pas à vous-même toutes les fois que vous approchez des sacrés tribunaux de la pénitence ? Oui, nous dites-vous, aux pieds mêmes de Jésus-Christ, dans le temps que ses regards sont fixés sur moi, mon esprit s'échappe, je ne pense point à l'honorer, mon cœur est muet et insensible, pas un seul mouvement intérieur qui soit pour lui. Ah ! pourrais-je vous répondre, n'accusez que vous-même. Un cœur vide de Dieu et de toutes les choses de piété, rempli des vanités et des amusements du monde, que peut-il produire, sinon des pensées frivoles et mondaines ? Comment Dieu vous écouterait-il, lorsque vous ne vous écoutez pas vous-même ? Comment des prières, faites sans attention, sans réflexion, sans aucun sentiment, pourraient-elles être exaucées ?

Quel est donc celui qui mérite que Dieu l'exauce ? C'est un pilote qui, menacé d'un naufrage, s'adresse à toutes les puissances célestes : quelle ardeur dans ses vœux ! C'est un client qui prévient le lever du soleil et la vigilance de ses juges : quel empressement ! C'est un pauvre, et cet exemple nous convient d'autant mieux que c'est une image plus naturelle de ce que nous sommes devant Dieu, c'est un pauvre qui fait parler en sa faveur tout ce qu'il croit être plus propre à vous toucher. Rien dans toute sa personne qui ne soit une vive expression de sa misère : quelle éloquence ! C'est vous mêmes, tout fiers que vous êtes, vous ne rougissez point de ramper aux pieds d'un protecteur puissant dont vous avez besoin. Il semble, à vous voir, à vous entendre, que vous avez fait des pertes capables d'abîmer toute une province, que les temps ne sont malheureux que pour vous, que vous êtes déjà réduits aux horreurs de la plus cruelle nécessité : avec quelle modestie n'avouez-

vous pas la triste situation de vos affaires, craignez-vous de trop exagérer vos maux ? Quelle ferveur, qu'elle est vive et animée ! Souvenons-nous en priant que c'est de la grande affaire du salut que nous traitons avec Dieu ; citons-nous à ce redoutable tribunal où nous devons comparaître ; mettons-nous entre la mort et la vie, entre le ciel et l'enfer, et ces grands objets nous rendront toujours assez fervents, assez attentifs à ce que nous aurons à demander pour occuper toutes les facultés d'une âme chrétienne. On ne doutera point alors que nous ne voulions être exaucés, et nous le serons, pourvu cependant que notre ferveur ne soit pas une ferveur passagère.

C'est une heureuse éternité qu'il s'agit d'obtenir : il faut donc de notre part de la persévérance. Serait-ce trop de la demander toute notre vie ? Toute notre vie, en comparaison d'une éternité, n'est qu'un moment. Hélas ! on prie quelquefois avec assez de ferveur, on n'est cependant point exaucé. Pourquoi ? Parce qu'on voudrait voir ses désirs accomplis aussitôt que formés ; parce que le moindre retardement de la part de Dieu jette dans l'impatience ; parce qu'il semble que ce soient moins des prières qu'on lui adresse, que des ordres qu'on lui donne. Souvenez-vous de ces Israélites qu'Holopherne tenait assiégés dans Béthulie. Pressés de la soif, ils ont recours au Seigneur, ils prient pendant plusieurs heures les larmes aux yeux. Rien de plus touchant que leurs cris et leurs soupirs. Mais bientôt ils se lassent de gémir en vain, et renoncent à des prières que le Ciel paraît ne pas écouter. Ah ! mes frères, leur dit Ozias, leur gouverneur, ne perdez point courage, ne vous rebutez point, attendez encore quelque temps les miséricordes du Seigneur. Peut-être sa colère s'apaisera-t-elle ? Je ne vous demande que cinq jours ; si, ce terme expiré, vous n'êtes point exaucés, vous en userez comme vous jugerez à propos. La sage Judith également indignée de la lâcheté des habitants de Béthulie et des paroles d'Ozias, s'avance au milieu des anciens du peuple. Qui êtes-vous, leur dit-elle, pour oser tenter ainsi votre Dieu ? Vous croyez le fléchir, et vous l'irritez de plus en plus. Est-ce donc à vous de prescrire un terme à sa miséricorde, et de marquer un jour auquel on soit tellement obligé de vous exaucer que, si vous ne l'êtes pas, il vous soit permis de secouer le joug ? *Et qui estis vos, qui tentatis Dominum ?* (Judith, VII, 22 ; VIII, 11.)

Appliquons-nous à nous-mêmes ces paroles pleines de sagesse. Non, chrétiens, ce n'est point à nous à prescrire un terme aux miséricordes du Seigneur ? Il est le Maître de ses dons, et ses dons sont assez précieux pour que nous les demandions souvent et longtemps. Il nous en fera part quand il lui plaira. Trop heureux si nous obtenons en expirant ce que nous aurons demandé toute notre vie. Pour obtenir Isaac, Abraham, ainsi que le remarque saint Chrysostome, pria pendant une longue suite d'années ; et ce-

pendant Isaac avait été promis à ce patriarche. La pieuse Monique sollicita pendant plus de vingt années la conversion de son fils. C'était une mère également tendre et vertueuse ; cependant le Ciel a paru longtemps insensible à ses vœux et à ses larmes. Mais qu'il récompense pleinement sa fidélité et sa persévérance ! Non-seulement Augustin se convertira, mais il deviendra l'apôtre de la grâce dont il a été la conquête, le soutien de l'Eglise dont il avait rejeté l'autorité, le modèle des vertus les plus sublimes qu'il avait affecté de méconnaître. Le Messie qui devait être la consolation d'Israël, le Messie promis dès la naissance du monde, le Messie annoncé par les prophètes, l'objet des vœux et des gémissements des patriarches, pendant combien de siècles fut-il attendu, désiré, demandé ! C'est que Dieu, dit saint Augustin, diffère quelquefois à donner ce qu'on lui demande pour augmenter nos désirs et nos mérites, pour nous faire estimer davantage les dons de sa grâce, pour nous en rendre la jouissance plus délicieuse. *Cum aliquando tardius dat, commendat dona non negat, diu desiderata dulcius obtinentur, cito autem data vilesunt.* (Serm. 5, *De verbis Domini.*)

Finissons, chrétiens, en considérant, non plus ce que nous sommes lorsque nous prions, non plus ce que nous avons à demander, mais quel est celui que nous prions : *Considerare debet is qui orat, ipsum quem petit.* C'est un Dieu dont nous attendons le succès de nos vœux. N'ayons donc pas moins de confiance en priant que de ferveur et d'humilité, c'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Oh ! que vous avez de foi, s'écrie le Seigneur, en admirant la confiance de la chananéenne : *O mulier, magna est fides tua.* Vos vœux sont exaucés, *Fiat tibi sicut vis.* (Matth., XV, 28.) Qu'a-t-elle donc cru, cette femme sortie du sein de l'incrédulité ? Elle a cru que ses prières toucheraient le cœur du Fils de Dieu, que le silence du Sauveur, que ce qui semblait même n'être de sa part qu'un mépris injurieux, n'était, en effet, qu'une épreuve qu'on voulait faire de sa fidélité. Elle a cru que, malgré sa propre indignité, la bonté du Fils de David prévaudrait ; que moins elle méritait d'en être écoutée, plus elle devait être assurée qu'elle en serait cependant exaucée. Le croirez-vous donc, chrétiens, et si je n'avais pas un apôtre pour garant de la vérité d'un principe si hardi, me serait-il permis de tenir un tel langage ? Je dis donc, sur l'autorité de l'apôtre saint Jacques, que telle doit être la confiance d'un cœur chrétien, qui prie comme il faut prier, que non-seulement il peut espérer qu'on l'exaucera, mais il en doit être assuré : *Postulet in fide nihil hæsitants.* (Jac., I, 6.) Pour peu qu'il forme de doute, ce n'est plus qu'un cœur double qui, semblant attendre quelque chose de Dieu, puisqu'il le prie, montre par sa défiance qu'il n'en attend rien. Non, jamais les vœux d'un homme de ce caractère ne seront

exaucés. Son peu de confiance le rend semblable aux flots d'une mer agitée qui servent de jouet aux vents. Ce sont toujours les paroles du même apôtre. Fût-ce un Moïse, tant qu'il doutera, l'eau ne coulera point de la pierre. Mais voyons sur quels titres nous osons, lorsque nous prions chrétiennement, porter notre confiance jusqu'à l'assurance.

Je suis sûr d'être exaucé. Pourquoi? Parce que le Seigneur est la bonté même, et qu'il est, par conséquent, de l'intérêt de sa gloire de m'accorder ce que je lui demande. De sorte, dit saint Augustin, que comme Dieu, parce qu'il est Dieu, ne peut pas ne point entendre ma prière, il ne peut aussi, parce qu'il est souverainement bon, ne la point exaucer : *Sicut Deus non potest non audire orationem nostram quia Deus est, sic non potest non exaudire quia pius est*. Et comment pourriez-vous rejeter notre prière, Seigneur? Elle vous procure la plus grande gloire que vous puissiez attendre de votre créature. Que je sacrifie tout l'univers à votre suprême indépendance, que je vous offre tout ce que je possède, que je m'immole moi-même, j'ai la gloire de vous donner : et quoi que je ne vous donne que ce qui vous appartient, il est toujours vrai de dire que vous recevez. Oh ! qu'il vous est bien plus glorieux de donner ! ce n'est proprement qu'à nous qu'il convient de recevoir. En vous priant donc, je vous honore d'une manière d'autant plus parfaite, que je ne puis mieux accepter votre souverain domaine, qu'en faisant profession de ne pouvoir rien attendre que de votre bonté. Me refuser ce que je prends la liberté de vous demander, ne serait-ce pas le refuser à votre propre gloire?

Je suis sûr d'être exaucé. Pourquoi? Parce que je ne demande que ce que l'on m'a promis, et que les promesses de mon Dieu, toujours infaillibles, me permettent en quelque sorte de le sommer de sa parole. D'où pourrait donc venir ma défiance? le Seigneur est si saint, si juste, si terrible, suis-je tenté de dire, lorsque la vue de mes crimes me fait souvenir de la sévérité de ses jugements. Oui, mais retournons à lui, faisons-lui le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, soyons-lui fidèles; alors nous pourrons lui dire avec saint Augustin : Nous avons fait, ô mon Dieu, ce que vous nous avez commandé, donnez-nous donc aussi ce que vous nous avez promis : *Redde quod promisisti, quia fecimus quod jussisti*. (Serm. 16, *De verbis Apostoli*.)

Je suis sûr d'être exaucé. Pourquoi? Parce que c'est moins moi qui prie, qu'un Dieu qui prie en moi. Merveille, chrétiens, à laquelle vous n'avez peut-être jamais pensé. Admirez-la pour votre consolation. Nous sommes si faibles, si aveugles, dit saint Paul, que nous ne savons ni ce que nous devons demander, ni comment il faut prier : *Quid oremus, sicut oportet, nescimus*. Que pourrions-nous donc obtenir du Ciel? Ah ! consolons-nous, ajoute ce grand Apôtre, l'Esprit-Saint habite en nous, et sa force

soutient notre faiblesse : *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram*. Oui, c'est lui-même, continue saint Paul, qui nous inspire le dessein de prier, qui nous instruit de ce qu'il nous convient de demander, qui répand dans nos cœurs un feu sacré qui fait toute l'ardeur de nos desirs. Que dis-je? C'est lui-même qui se charge de prier pour nous, et qui sollicite en notre faveur avec des gémissements ineffables : *Ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus*. Or voici ce que nous ne pouvons trop admirer, parce que c'est ce qui justifie la conduite de Dieu lorsqu'il nous refuse des grâces temporelles que nous lui demandons, et ce qui condamne la crainte que nous avons de n'être point exaucés lorsque nous demandons le salut. En effet, remarquez, je vous prie, que toutes nos prières ont pour objet ou le salut ou des avantages terrestres. Je veux même que ces avantages terrestres, nous ne les demandions que par rapport au salut, et que nous les regardions comme des moyens qui peuvent nous conduire à notre fin. Je dis que pour ce qui est de la fin, nos prières seront toujours exaucées. Vous demandez votre salut, vous l'obtiendrez. Mais les moyens, ah ! c'est sur cela que nous ignorons souvent ce qui nous convient, et c'est alors que pendant que l'esprit de l'homme demande une chose, l'Esprit de Dieu qui réside en lui demande une chose toute contraire. Le scrutateur des cœurs voit ce que l'esprit de l'homme désire, mais il voit aussi ce que désire l'Esprit de Dieu : *Qui scrutatur corda, scit quid desideret spiritus*. Ainsi dans les saints mêmes l'esprit de l'homme prie souvent selon l'homme, mais c'est selon Dieu que l'Esprit de Dieu prie pour eux. *Quia secundum Deum postulat pro sanctis*. (Rom., VIII, 26, 27.) Il ne sera donc pas toujours exaucé, cet esprit de l'homme qui ne sait pas même ce qu'il demande : mais l'Esprit de Dieu le sera toujours, et vous serez sauvés. Au reste, chrétiens, nos Livres saints nous fournissent une infinité d'exemples de cette vérité.

L'esprit de l'homme dans un David demandait la conservation d'un fils qui lui était cher : et l'Esprit de Dieu qui voulait que David fît pénitence, demandait qu'il perdît le fruit de son iniquité. L'esprit de l'homme, dans le Prince des apôtres, demandait à fixer son tabernacle sur le Thabor : et l'Esprit de Dieu demandait pour lui qu'il partageât avec son divin Maître les opprobres de la croix. L'esprit de l'homme dans les deux enfants de Zébédée, demandait les deux premières places du royaume céleste ; et l'Esprit de Dieu demandait pour eux qu'ils bussent le calice de Jésus-Christ. L'esprit de l'homme, dans saint Paul, demandait à être délivré des humiliantes sollicitations de l'ange de Satan ; et l'Esprit de Dieu demandait pour lui cette épreuve. Qui sait, chrétiens, si dans ces jours d'affliction et d'infirmité que vous gémissiez au pied des autels, et offriez au Seigneur, pour qu'il vous soulageât dans vos misères, des sacrifices dont vous espériez qu'il serait touché, qui sait si ce n'était pas

l'esprit de l'homme qui demandait à voir la fin de vos maux. Celui qui sonde les cœurs voyait alors ce que désirait en vous l'esprit de l'homme ; mais peut-être voyait-il aussi que l'Esprit de Dieu désirait, pour achever de dompter vos cœurs rebelles, que vous fussiez encore plus humiliés. On n'a point exaucé l'esprit de l'homme, et il s'en est plaint, mais on a exaucé l'Esprit de Dieu. Bénissez-en le Seigneur, et livrez-vous à cet Esprit saint qui sait mieux ce qu'il vous faut que vous-mêmes : il le demande pour vous ; un Dieu pourrait-il être refusé ? *Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.*

Enfin, lorsque je demande le salut, je suis sûr d'être exaucé. Pourquoi ? Parce que, pour remonter jusqu'à sa source, c'est au nom d'un Dieu qui l'a mérité pour moi que je le demande. Permettez-moi donc de le dire, Seigneur : oui, lorsque, pour obtenir vos miséricordes, j'emploie le nom de votre Fils adorable, comme le pratique votre Eglise sainte dans toutes ses prières, je ne vous demande que ce qu'il vous a déjà demandé pour moi, que ce qu'il a acheté au prix de tout son sang, que ce qu'il a même obtenu. Car enfin, vous avez cru, pour le respect qu'il eut pour vous, autant que pour le respect que vous eûtes pour lui, devoir exaucer ses vœux : *Exauditus est pro sua reverentia.* (Hebr., V, 7.) Me refuser donc ce que je vous demande au nom d'un Fils si respectable, ne serait-ce pas le refuser à lui-même, lui ravir un bien qui lui appartient ? Le prix en est payé, vous l'avez accepté. Ne vous offensez point, ô mon Dieu, si j'ose parler avec cette confiance : c'est vous-même qui me l'inspirez, je connais votre cœur ; vous tenir un autre langage ce serait vous faire injure.

Non, le Dieu que nous adorons n'est point tel que se le figurent l'impie et l'incrédule, un Dieu inaccessible aux prières de l'humble et du pauvre, un Dieu sourd aux cris des malheureux, un Dieu trop élevé au-dessus de nous pour que notre encens puisse monter jusqu'à lui. Croire que l'Eternel daigne abaisser sur nous ses regards, penser qu'il veille sur nous, qu'il est attentif à nos besoins, ce n'est point, comme nous le reproche l'impiété, orgueil et présomption de notre part. Ah ! plutôt, en douter serait un crime et un outrage fait à la Divinité. Je ne suis point surpris des blasphèmes des prétendus philosophes qui sous prétexte d'honorer la grandeur de Dieu, renversent et détruisent le culte que nous lui devons, brisent les liens sacrés qui nous attachent à lui. Livrés aux passions honteuses de leurs cœurs déréglés, jamais ils n'ont été initiés dans les merveilles de leur religion, jamais ils n'en ont compris l'excellence, jamais ils n'ont conçu cette union avec Jésus-Christ qui fait notre grandeur et notre mérite. C'est un mystère inaccessible aux faibles lumières de leur orgueilleuse raison.

Sans doute, chrétiens, sans l'union que nous avons avec le Fils de Dieu, nous ne sommes que de viles créatures, des vers de terre nés pour être écrasés, des pécheurs

indignes de traiter avec Dieu. Nos hommages n'ont rien qui puisse le glorifier. Pourriez-vous même les recevoir, ô mon Dieu, sans vous avilir ? Entre vous et votre créature quelle proportion ! Mais un Homme-Dieu s'est revêtu de ma personne, et je me trouve revêtu de la personne d'un Homme-Dieu. Les deux natures ont été unies en une seule personne. Mes péchés sont devenus en quelque sorte ses propres péchés, et ses mérites sont devenus mes propres mérites. Il m'a représenté sur le Calvaire, je le représente au pied des autels. Il agit en moi, c'est un autre moi-même, je ne fais avec lui qu'un seul Homme-Dieu. Soit donc que je prie, soit que je souffre, soit que j'adore, soit que j'espère, c'est Jésus-Christ qui espère, qui adore, qui souffre, qui prie, qui vit en moi : *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus.* (Galat., II, 20.) Il ne faut donc plus que je me regarde seulement comme un homme. Je suis tout couvert du Fils de Dieu, J'entre avec lui dans le sanctuaire, je ne fais plus qu'un seul homme avec lui. J'entre en société avec les personnes divines. Ainsi le Dieu Sauveur, en s'abaissant jusqu'à nous, nous a élevés jusqu'à lui. Il a comblé la distance immense qui nous séparait de lui.

Permettez-nous donc de vous le dire, ô mon Dieu, nos hommages ne sont plus indignes de vous. Lorsque vous daignez traiter avec nous, c'est avec un seul Homme-Dieu que vous traitez et nous avons la gloire de vous rendre tout ce qui peut vous être dû. Louanges, satisfactions, actions de grâces, rien ne manque au culte que nous vous offrons, il est infiniment digne de vos perfectionnements infinies, c'est un seul Homme-Dieu qui vous l'offre. Ceci est d'autant plus admirable, que rien n'est plus solidement établi. Nous y trouvons la clef de nos mystères. Pourquoi le Père éternel a-t-il été si rigoureux à l'égard de son Fils unique ? C'est que ce Fils unique, en se faisant homme, s'est tellement uni à moi qu'étant un autre moi-même, il a mérité d'être traité comme je devais l'être. Pourquoi le Ciel apaisé m'ouvre-t-il toutes ses portes ? C'est que, devenu membre d'un Homme-Dieu, je dois être considéré comme tel ; et que puisque je participe à ses mérites, je dois participer à sa gloire. Ce n'est donc qu'en vertu de l'union que nous avons avec Jésus-Christ que Dieu traite avec nous ; il nous permet d'entrer en société avec lui, mais ce n'est que par Jésus-Christ qu'il nous admet à un honneur si singulier : *Ut societas nostra sit cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo.* (I Joan., I, 3.) C'est de ce grand principe de notre religion que nous disons que l'homme, tout méprisable qu'il est en lui-même, est devenu, par son union avec notre Chef immortel, un digne adorateur de la Divinité, un prêtre du Très-Haut, une victime digne de lui être offerte, en un mot un enfant de Dieu qui veut bien le reconnaître en cette qualité et prendre avec lui le nom et les sentiments d'un père.

Fut-il jamais, chrétiens, une confiance fondée sur des titres plus sûrs et plus glo-

rieux? Serez-vous étonnés après cela de ce que nous dit Tertullien, que la prière est une toute-puissance suppliante : *Supplex omnipotentia*; que tout ce que peut le Seigneur, en donnant, en commandant, en opérant par lui-même, vous le pouvez en demandant. En un mot, si la prière est un hommage que l'homme rend à Dieu, elle est en même temps le canal des grâces que Dieu répand sur l'homme. Recourons donc à une pratique si sainte, qu'elle fasse désormais l'occupation et les délices de notre vie. Remplis des nobles idées que nous donne notre foi, pénétrés de reconnaissance à la vue des bontés de notre Dieu, nous le louerons tout le jour avec le Prophète. (*Psal. LXX, 8.*) C'est-à-dire, Seigneur, s'écrie saint Augustin, que nous ne cesserons de célébrer vos louanges, et que nous trouverons toujours de nouveaux sujets de publier votre gloire. (*In d. Psal.*)

Nous vous louerons dans la prospérité, parce que nous y goûterons vos consolations ineffables; nous vous louerons dans l'adversité, parce que nous y reconnaitrons les châtiments d'un père plein de miséricorde; nous vous louerons à la vue de notre néant, parce que ce sont vos mains toutes-puissantes qui nous en ont tirés; nous vous louerons à la vue du rang que nous tenons parmi vos enfants, parce que c'est votre bonté qui nous y a élevés; nous vous louerons à la vue même de nos péchés, parce que votre miséricorde nous les a pardonnés; nous vous louerons en rappelant l'heureux moment de notre conversion, parce qu'elle est le fruit précieux de votre grâce; nous vous louerons éternellement dans votre royaume céleste, parce que votre magnificence y couronnera éternellement notre persévérance: en un mot, partout, ô mon Dieu! vous vous offrez à nos regards toujours également grand, également miséricordieux; partout, dans tous les temps, dans toutes les circonstances, nous célébrerons vos grandeurs et vos miséricordes.

Approchez donc, justes et pécheurs, approchez avec confiance du trône de votre Dieu; offrez-lui l'hommage de vos vœux. Hélas! il est vrai que le juste ne peut mériter la grâce d'une heureuse persévérance, que le pécheur ne peut mériter la grâce d'une parfaite conversion. Ce sont des grâces indépendantes de nos mérites. Priez cependant avec la même confiance, et souvenez-vous que cette grâce de la persévérance que vous ne pouvez mériter, justes; que cette grâce de la conversion dont vous êtes indignes, pécheurs, un Dieu vous l'a méritée. Demandez-la par ses mérites, et il vous la donnera, non pas à titre de justice, mais par amour, mais sur le fond des mérites de son sang. Oui, il l'accordera à vos prières, surtout si pleins de cette confiance que vous inspire la vue du Dieu de bonté que vous invoquez, vous n'oubliez point en le priant que vous n'êtes que des hommes tirés du néant, que des pécheurs indignes de toute grâce; surtout si, comprenant toute l'importance de ce que vous avez à demander, vous priez avec

une ferveur animée, avec une ferveur constante; si vous priez toujours et sans relâche, comme nous le prescrit l'Apôtre; si vous frappez à la porte jusqu'à ce qu'on vous l'ouvre; si, plutôt que de cesser de prier, vous aimez mieux vous voir en proie à la fureur des lions comme un Daniel.

Ah! chrétiens, on gémir si souvent sur l'incertitude du salut! Oui, partout où l'on ne prie pas, partout où l'on ne prie point comme il faut, je ne vois que des raisons de trembler, et rien qui puisse nous rassurer. Mais priez, et priez selon les règles que vous prescrit votre religion : alors Dieu, et j'ose vous le promettre de sa part, fera descendre sur vous ces grâces de sanctification et de salut qui vous conduiront à l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

Pour le Vendredi de la première semaine de Carême.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

In his jacebat multitudo magna languentium et expectantium aque motum... et qui prior descendisset in piscinam post motionem aque, sanus fiebat a quacunque detinebatur infirmitate. (*Jouan., V, 5, 4.*)

Dans ces galeries du temple, étaient étendus des malades en grand nombre, qui attendaient que l'eau fût agitée... et le premier qui descendait dans la piscine après l'agitation de l'eau, se trouvait guéri, quelle que fût la maladie dont il était attaqué.

De ce grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux et de paralytiques qui environnent la piscine, et qui n'attendent que l'agitation de l'eau pour être guéris, je n'en vois qu'un seul qui soit assez heureux pour en éprouver la vertu bienfaisante; un seul y recouvre la santé et les forces. Figure qui ne nous confirme que trop, ainsi qu'une infinité d'autres figures que nous en avons dans la suite des Livres saints, ce terrible oracle du Fils de Dieu : *Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.* (*Matth., XXII, 14.*) Oracle qui doit porter l'alarme jusqu'au fond de nos cœurs. Il semble, à voir notre conduite, que nous soyons à l'abri de cette menace foudroyante. Ah! Seigneur, donnez à mes paroles la force et l'éclat du tonnerre, pour troubler cette sécurité dangereuse qui perd tant de chrétiens. A la vue du malheur dont nous sommes menacés, tremblons; rien, s'il nous reste encore des sentiments de foi, n'est plus propre à exciter nos frayeurs et nos alarmes.

Ne nous bornons cependant pas là. Tel est l'homme : de la crainte il passe bientôt au découragement, et de la présomption au désespoir. Il s'abat; il ne se regarde plus en ce monde que comme une malheureuse victime destinée à l'enfer. Il s'abandonne tantôt à la noire mélancolie d'une tristesse mortelle, tantôt à des passions qui lui font chercher du moins à se dédommager en cette vie de ce qu'il n'ose plus espérer après la mort : autre écueil aussi funeste que le premier.

La sagesse chrétienne consiste à nous faire éviter l'un et l'autre, et c'est le dessein que je me propose dans ce discours. Je vous ferai voir premièrement combien il s'en sauve peu, même parmi les fidèles; voilà de quoi confondre la présomption: ce sera le sujet de la première partie. Secondement, je vous montrerai que, bien loin de vous abattre à la vue du petit nombre de ceux qui se sauvent, vous n'en devez être que plus généreux; voilà de quoi relever et vous rendre tout votre courage: ce sera le sujet de la seconde partie. Pénétrez-nous, ô mon Dieu, de la crainte de vos jugements; mais soutenez-nous aussi dans nos justes frayeurs, et faites-nous tirer notre force de notre crainte même. Nous vous le demandons par l'intercession de Marie: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Est-il donc vrai qu'il y en ait si peu qui se sauvent dans le christianisme même et au milieu de nous? Hélas! chrétiens, pour vous convaincre et vous forcer de convenir de cette triste vérité que vous craignez d'approfondir et que vous voudriez pouvoir vous dissimuler, je ne vous demande qu'un coup d'œil sur la face de l'Eglise même de Jésus-Christ. Où trouverons-nous des vertus dignes du Ciel? Que dis-je? où les horreurs du vice ne nous font-elles pas trouver de tristes présages d'une funeste réprobation?

Si je suivais, en effet, l'homme depuis le berceau jusqu'au tombeau; si, des palais des grands, en parcourant toutes les conditions, je descendais jusqu'à la cabane du pauvre; si j'osais sonder ici les cœurs et révéler à chaque fidèle ces mystères d'iniquité qu'il voudrait pouvoir se cacher à lui-même, quel affreux portrait ne vous ferais-je point du genre humain, disons-le, même du monde chrétien? Vous y verriez la jeunesse secouer audacieusement le joug de la pudeur et de la religion, ardente à poursuivre le mal dès qu'elle a commencé à le connaître, ne pouvant plus souffrir d'autre guide que la fureur qui l'emporte, chercher sa gloire dans ce qui fait son déshonneur et sa honte; l'âge plus mûr dévoré de projets d'orgueil et d'ambition, oublier les devoirs de sa religion pour ne s'occuper que du soin de sa fortune, sacrifier sa conscience au désir de s'avancer et de briller dans le monde; la vieillesse s'affaissant sous le poids des années, uniquement attentive à conserver le soufflé de vie qui lui reste, s'attacher cependant d'autant plus aux biens de la terre qu'ils sont plus près de lui échapper, et, comme si la région des morts était déjà sa demeure, renvoyer aux vivants le soin d'honorer Dieu. Vous y verriez la noblesse fière de ses prérogatives dédaigner jusqu'à la religion du peuple; le peuple servile imitateur de la noblesse s'efforcer, par l'imitation des vices qui le rapprochent des grands, de combler l'intervalle que les biens et la naissance semblent mettre entre eux et lui; le sexe retranché dans une oisiveté et une mollesse qui le rend de plus en plus inaccessible aux vertus héroï-

ques de la religion; le barreau devenu le siège de la chicane et de la discorde, ne pourrait-on pas dire, de la cabale et de l'injustice; les armes plus à craindre par la licence du soldat avare que par tous les droits d'une guerre légitime; les villes gouvernées par un intérêt sordide qui ne peut être regardé que comme un vrai brigandage; les campagnes mêmes qui servaient autrefois d'asile à l'innocence de nos pères, qui devraient du moins nous en rappeler le souvenir, ne servir qu'à autoriser les désordres qui s'y produisent avec plus de licence et moins de décence que dans nos villes.

Où trouverions-nous aujourd'hui de la bonne foi dans la société civile, de la modestie dans l'élévation, de la patience dans l'adversité, de la paix et de l'union dans les familles, le dirai-je, du zèle, de la charité, de l'innocence dans le sanctuaire: car, où le vice ne s'est-il pas insinué? Si nous ne disons pas avec le Prophète: Tous se sont égarés dans la voie de l'iniquité: *Omnes declinaverunt* (Psal. XIII, 3), du moins nous sommes forcés de convenir que ceux qui s'égarent, c'est le grand nombre.

Pour dire quelque chose de moins général, où trouverions-nous de fidèles observateurs des lois que le Dieu souverain est venu établir sur la terre. Formés pour la loi, il semble que tous les hommes naissent avec un penchant d'indocilité contre elle; et le premier usage d'une liberté naissante est souvent l'abus coupable qu'on en fait contre Dieu même. Je ne parle point ici de ces âmes endurcies qui en viennent jusqu'à une révolte ouverte contre l'Être suprême, et dont l'audace brave en quelque sorte la Divinité jusque sur son trône; de ces apostats sacrilèges qui, dans l'ivresse et le délire de leur orgueil, s'écrient avec fureur: Non, Dieu a beau faire entendre ses lois, nous rejetons et ses ordres et son empire: *Non serviam.* (Jerem., II, 20.) Dans les siècles de nos pères, un tel langage eût fait horreur. L'impiété de nos jours l'a rendu commun et a insensiblement accoutumé les oreilles des chrétiens à entendre sans indignation les blasphèmes et les horreurs qu'elle débite. Elle se montre avec hardiesse: et l'irréligion est presque devenue un mérite. Nous les voyons s'accroître et s'accréditer au milieu de nous, ces impies déclarés qui ont secoué le joug de la religion sans la connaître, et dont le libertinage fait toute la science; ces incrédules audacieux qui opèrent l'iniquité par système et par principe, qui voudraient ériger en lois publiques les maximes de l'irréligion, qui poussent l'excès de l'aveuglement, selon l'expression de saint Augustin, jusqu'à se glorifier de leur aveuglement même.

Ces attentats de l'orgueil sont des scandales que nous pouvons regarder comme les plus terribles effets de la justice d'un Dieu vengeur qui abandonne à leur sens réprouvé ces cœurs endurcis; scandales dont nous gémissons dans le secret et qu'il serait inutile d'exposer dans les chaires

chrétiennes. Ceux qui viennent nous entendre font encore profession de reconnaître Jésus-Christ pour leur chef et pour leur modèle : heureux si leur conduite ne démentait pas leurs paroles. *Ils font profession de connaître Dieu*, dit saint Paul, *et ils le renoncent par leurs actions : « Confitentur se nosse Deum, factis autem negant. »* (Tit., I, 16.)

J'appelle renoncer Jésus-Christ par vos œuvres, ce contraste scandaleux entre votre vie et votre créance, entre vos mœurs et l'Évangile. Quelle idée pourrait se former de notre religion un étranger, un barbare qui, venu parmi nous sans la connaître, n'en jugerait que sur la conduite de ceux qui se disent chrétiens ; et qu'y aurait-il à changer dans vos mœurs, si le christianisme enseignait le contraire de ce qu'il enseigne ? Destinés à un bonheur éternel ou à des supplices qui ne doivent jamais finir, le ciel ou l'enfer, point de milieu, telle doit être votre fin. Ce monde n'est qu'un passage indigne de fixer vos affections. Ce n'est que dans cette cité sainte que Dieu destine à ses élus, que se trouve le vrai bonheur ; ainsi soupirez après cette céleste patrie, travailler à la mériter, c'est votre plus importante ou plutôt votre unique affaire. Voilà ce que vous apprend votre foi, et ce que vous faites profession de croire : *Confitentur se nosse Deum*. Or, cependant, quoi de plus négligé que cette félicité éternelle, quoi de plus hardiment affronté que ces éternels supplices, quoi de plus ardemment aimé que ce monde qui passe si vite, en un mot, quoi de plus généralement oublié que le salut ? Voilà votre conduite : *Factis autem negant*.

La vie de Jésus-Christ dont vous vous dites les disciples, sa naissance dans la pauvreté, sa patience dans les souffrances, ses humiliations dans la mort, voilà le modèle que vous devez étudier pour en exprimer dans vous tous les traits. Ce sont des vérités de notre religion dont vous convenez sans peine : *Confitentur se nosse Deum*. Or, cependant, votre vie est une vie toute mondaine et toute profane. A la suite de ce Dieu pauvre, vous êtes passionnés pour les richesses ; sous les étendards de ce Dieu souffrant, vous ne cherchez que les plaisirs, vous ne pensez qu'à écarter tout ce qui pourrait alarmer la nature ; aux pieds mêmes de la croix de ce Dieu humilié, vous ne soupirez que pour les frivoles honneurs du monde. La vanité, le luxe, l'ambition, le désir d'accumuler, voilà votre conduite, et ce qui vous occupe uniquement. Eh ! quoi donc, le christianisme ne consiste-t-il plus qu'en vaines paroles ? Vous retenez, il est vrai, le langage de la foi, mais vos actions déposent contre vous, et vous renoncez Jésus-Christ par vos œuvres : *Factis autem negant*.

Convenez-en donc : il en est bien peu, parmi les chrétiens, qui marchent sur les traces de Jésus-Christ. Cependant, c'est encore une vérité de votre foi : pour être du nombre de ses élus, et avoir part à son royaume, il faut que nous soyons pauvres,

humiliés, mortifiés à son exemple. Ce n'est qu'à ces traits méritoires d'une vertueuse ressemblance qu'il nous reconnaîtra pour ses disciples. Disons-le, donc en gémissant, tous marchent dans une route de perdition : *Omnes declinaverunt. — L'enfer a ouvert et élargi le vaste sein de ses abîmes*, s'écrie le prophète Isaïe. (Isa., V, 14.) Et nous voyons, chrétiens, s'y précipiter à grands flots une multitude innombrable de pécheurs.

Encore, si nous les voyions revenir sur leurs pas, tous ces enfants de perdition qui s'écartent des sentiers étroits du salut, et, par une pénitence sévère, expier les désordres d'une vie criminelle. Mais non, autant il est difficile de trouver une innocence intègre, autant est-il rare de trouver une vraie pénitence. Cette proposition vous paraîtra peut-être outrée. Saint Ambroise la porte encore plus loin. La pénitence, nous dit-il, est plus rare encore que l'innocence : *Facilius inveni qui innocentiam servaverit, quam qui congrue pœnitentiam egerit*. Mais sans aller jusque-là, sans même vous répéter d'après ce Père qu'une pénitence qui vous permet encore des délices ne peut être qu'une illusion, quand je ne vous demanderais ici qu'une pénitence qui vous fit détester sincèrement vos péchés et vos dérèglements, où la trouverions-nous ?

Comment pourrait-on les détester ? Ne se sont-ils pas rendus comme nécessaires, ne se font-ils pas respecter, n'en vient-on pas jusqu'à s'en glorifier, quelque honteux qu'ils soient ? Et Dieu veuille qu'on ne s'en glorifie pas au moment même qu'il semble qu'on s'en accuse. Le dérèglement a trouvé le funeste secret de donner au vice de belles couleurs qui en dérobent toute l'horreur. Comment se reprocherait-on ce vice infâme qui déshonore l'Épouse de Jésus-Christ ? Ce fut autrefois le vice des dieux, c'est aujourd'hui le vice des grands, ce sera toujours le vice de l'homme. Comment gémirait-on sur les immodesties de notre siècle ? C'est agrément, c'est esprit, politesse, bienséance indispensable ; la modestie n'est que pour le cloître. Comment s'affligerait-on de s'être vengé ? C'est bravoure, il est si doux, si glorieux de tirer raison d'un affront ; ose-t-on sans cela se montrer dans le monde ? Comment pleurerait-on les excès d'un luxe qui fait honneur ? On voit périr une infinité de malheureux : oui, mais on se soutient dans son rang, sinon par le mérite, du moins par une magnificence qui y supplée et qui en impose. Comment sacrifierait-on aux devoirs de la pénitence l'éclat naissant d'une fortune subite ? Qu'elle soit fondée tant qu'on voudra sur la violence, l'injustice, et les usures les plus monstrueuses, on s'est enfin tiré de la poussière, et le succès justifie tout. En un mot, on se flatte, on se trompe, on s'aveugle, et le cœur intéressé à donner les couleurs du vrai à tout ce qui lui paraît agréable vient aisément à bout d'autoriser et de justifier les plus coupables excès. Ce n'était donc pas assez qu'il n'y eût plus d'innocence dans le monde : il fallait qu'on se vît sans

ressource, et que presque toutes les voies de la pénitence y fussent fermées ?

Mais laissons là les vices du monde, c'est surtout à ses prétendues vertus que je m'attache. Pesons-les dans la balance, du sanctuaire, et voyons où nous trouverions ce que je demandais d'abord, une vertu digne du Ciel. Ah! chrétiens, s'il ne s'agissait ici pour être sauvé que d'être ce que vous appelez honnête homme, pourrions-nous, sans vous faire injure, vous prêcher le petit nombre de ceux qui se sauvent ? S'il ne fallait même que de la religion, votre présence dans ce lieu saint ne me démentirait-elle pas ? Mais sous les plus beaux dehors de l'honnête homme, sous le manteau même de la religion, qu'on m'y fasse voir une vraie vertu, une vertu vraiment chrétienne, et, ce qui doit surtout nous effrayer, cet assemblage de vertus chrétiennes nécessaire pour parvenir à la couronne de gloire, et pour être du nombre des élus.

C'est premièrement une vraie vertu que je vous demande. Combien en est-il parmi nous de fausses ! Parmi ceux même dont l'extérieur est le plus respectable, ne se trouve-t-il point de ces sépulcres blanchis qui cachent sous de belles apparences toutes les horreurs du vice ? Mais non, je veux que vous ayez assez de probité pour ne vouloir être aux yeux des hommes que ce que vous êtes à vos propres yeux. Si vous ne trompez point les autres, ne vous trompez-vous pas vous-mêmes ? Qu'est-ce que tout ce mépris du monde qui vous rend si éloquents, lorsque vous en exagérez la vanité ? N'est-ce point un faste plus superbe que le faste que vous réprouvez, une espèce de vengeance, un vrai chagrin de ne pouvoir atteindre jusqu'où votre ambition voudrait s'élever ? Qu'est-ce que tout ce zèle qui vous ferait volontiers entreprendre la réforme de tout autre plutôt que de vous-mêmes ? N'est-ce pas orgueil, impatience, envie de dominer ? Qu'est-ce que cet esprit d'équité qui ne gémît sur les injustices du siècle que lorsque vous en êtes les victimes ? N'est-ce point un coupable amour-propre qui n'est touché que de ce qui le regarde ? Vertus dont l'amour de vous-mêmes est l'unique principe. Quelles vertus dont une nature intéressée fait tous les frais !

Combien de vos prétendues vertus qui n'ont leur source que dans les passions ! Je parle de ces passions souples qui, dans le dessein de surprendre la vertu même, se couvrent d'un voile sacré, et cherchent par des détours artificieux à s'insinuer dans un cœur, dont la probité leur interdirait l'entrée, si elles n'avaient soin de se masquer. Ici, c'est la médisance la plus raffinée sous un air de zèle et de réforme ; là, c'est la vengeance la plus noire sous les couleurs de la dévotion ; l'orgueil sous les apparences de l'humilité ; la révolte et le mépris de l'autorité sous prétexte de devoir et d'amour de la vérité. Quelles vertus, qui ne sont dans la réalité que les excès des vices les plus odieux sous le masque de quelques fausses vertus ! Sont-ce donc là les

vertus sur lesquelles vous comptez ? Retranchez des vertus de la plupart des hommes ce qui ne porte point un caractère de vraie vertu, hélas ! que leur restera-t-il ? Mais parmi ce qui vous en restera, combien s'en trouvera-t-il qui ne seront que des vertus morales qui n'auront rien de chrétien ? la grâce n'en fut jamais le principe, le ciel n'en sera jamais la récompense.

Oui, qu'on soit honnête homme tant qu'on voudra, que la probité devienne universelle, qu'un perfide ne soit plus regardé dans la société civile que comme un monstre dans la nature, que la justice elle-même la balance à la main dicte au barreau les arrêts qui s'y donnent, qu'une charité compatissante bannisse l'indigence du milieu de nous, et que le vice sévèrement puni n'ose plus se produire, le monde, il est vrai, changera de face, mais sera-t-il chrétien ? *Nonne et ethnici hoc faciunt*, a dit le Fils de Dieu lui-même (*Matth., V, 47*) ? Nous verrons faire tous les jours aux infidèles ce que nous ferons, et nous n'agirons point par un autre esprit qu'eux. Nous serons comme eux modestes sans être humbles, détachés en philosophes sans être mortifiés, chargés des croix du monde sans être crucifiés avec Jésus-Christ ; nous aimerons nos amis, mais nos ennemis les aimerons-nous ? Une droiture naturelle, un sentiment d'honneur, un esprit d'équité, notre propre intérêt nous fera faire le bien, mais le ferons-nous pour Dieu et en chrétiens ? Ce n'est cependant que par Jésus-Christ, que par des vertus selon la loi et l'esprit de Jésus-Christ que nous pouvons être sauvés. Vérité incontestable de notre foi que les philosophes anti-chrétiens de nos jours, apôtres de la tolérance de toutes les religions, s'efforcent en vain d'attaquer. Ecoutez ces paroles de l'apôtre saint Pierre devant tout le Sanhédrin assemblé pour le juger : *Il n'y a point de salut par un autre que par Jésus-Christ, car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés.* (*Act., IV 12.*) Paroles claires et décisives contre l'orgueil philosophique qui ne produisit jamais que des vertus stériles, parce que le christianisme n'en était point l'âme et le fondement.

Je vais plus loin. Non-seulement on nous demande de vraies vertus et des vertus chrétiennes, mais on veut pour le salut une sainteté digne de Dieu. Notre amour-propre aura beau se révolter, se retrancher sur sa fragilité et sa faiblesse, nous exagérer même la majesté d'un Dieu trop grand pour avoir des adorateurs dignes de lui. C'est pour les en rendre dignes qu'il les éprouve, dit le Sage, et le Fils de Dieu dans son Evangile ne veut que des disciples de ce caractère. Or, pour être digne d'un Dieu, que faut-il ? Ecoutez Jésus-Christ lui-même, ce sont ses oracles que je vous annonce.

Il faut une vertu généreuse et agissante. Quiconque se contente de s'écrier : Seigneur, Seigneur, et ne fait pas ce que le Seigneur a commandé, n'entrera jamais dans le royaume des cieux. C'est le Sauveur qui nous l'a

prend. (*Matth.*, VII, 21.) Elles en seront donc exclues, ces vertus lâches qui s'épuisent en vains désirs et dont on ne peut tirer que des promesses stériles. Il faut une vertu qui tienne de l'héroïsme. Le royaume des cieux ne se prend que par la force, dit le Seigneur, et ce n'est qu'en se faisant violence qu'on l'emporte. (*Matth.*, XI, 12.) L'emporteront-elles donc, toutes ces vertus molles qui craignent tant d'en venir aux mains avec les ennemis de leur salut? Il faut une vertu libre et dégagée de tout ce qui pourrait nous empêcher de prendre l'essor vers le ciel. On ne peut être à moi, dit le Fils de Dieu, qu'autant qu'on est détaché de tout ce qu'on possède. Seront-elles donc avouées de Jésus-Christ, toutes ces vertus qui tiennent à la terre partant d'endroits, et qui semblent y avoir fixé toutes leurs affections? Il faut une vertu crucifiée. Je ne connais de disciple digne de moi, dit encore notre divin Législateur, que celui qui porte sa croix et qui la porte tous les jours de sa vie. (*Luc.*, XIV, 27.) Seront-elles donc dignes d'un Dieu crucifié, toutes ces vertus délicates et sensuelles que la vue de tout ce qui mortifie la chair et ses convoitises fait frémir? Il faut une vertu toujours égale. S'arrêter dans la carrière, s'amuser à regarder derrière soi, dit encore le Sauveur du monde (*Luc.*, IX, 62), ce n'est plus être propre pour le royaume de Dieu. Seront-elles donc propres pour ce royaume céleste, ces vertus faibles, chancelantes, inconstantes, dont presque tous les pas sont marqués par autant de chutes?

Il faut une vertu toute dévouée aux intérêts de Dieu. Non, dit encore Jésus-Christ, celui qui refuserait de me sacrifier père, mère, frère, sœur, enfants, épouse, et tout ce qu'il a de plus cher au monde, soi-même, ne sera jamais de mes disciples. (*Luc.*, XIV, 26.) Que deviendront-elles donc ces vertus qui mettent tous les jours en parallèle la créature avec Dieu, qui donnent la préférence à la créature sur Dieu? Enfin il faut une vertu publique, pleine de zèle et d'ardeur pour la religion du Seigneur et son culte. Je rougirai, nous dit le Sauveur, de tout homme qui aura rougi de moi et de mon Evangile. (*Luc.*, IX, 26.) Comment donc osent-elles se flatter que Jésus-Christ ne rougira point d'elles, ces vertus timides et cachées qui n'osent se trouver en plein jour à sa suite et se déclarer pour lui; ces vertus qui n'ont que de la froideur et une indifférence criminelle pour les intérêts de Jésus-Christ et pour son Evangile? froideur, indifférence que le monde a trouvé le funeste secret de voiler du beau nom de prudence et de sagesse, et qu'une fausse politique canonise.

Déguiser et cacher les sentiments de votre religion, si vous craignez de déplaire aux hommes en les leur découvrant; avoir des ménagements, des égards pour le libertinage qui fait tous les jours de nouveaux progrès, pour l'irrégion qui se répand avec scandale, pour l'esprit de révolte qui annonce avec audace le mépris de l'autorité la plus sacrée; être tellement chrétiens dans votre conduite

que les hommes sans religion, et le plus ouvertement impies aperçoivent à peine quelque différence entre leur façon d'agir et la vôtre, que votre foi soit un problème, qu'on ne puisse jamais définir au juste ce que vous êtes ou ce que vous n'êtes pas, qu'également complaisants pour le vice et pour la vertu, on vous voie aussi également prêts à applaudir tour à tour à l'erreur et à la vérité : voilà ce que vous appelez sagesse. Sagesse réprouvée, qui éteint tout le feu et toute l'activité du zèle; lâche respect humain qui tolère le vice, sans penser que le tolérer c'est l'autoriser, et que l'autoriser c'est le seconder et y participer. Molle et pernicieuse tolérance, plus funeste peut-être à la religion que l'impiété déclarée qui l'attaque ouvertement. Siècles de nos pères, apôtres fidèles, généreux martyrs, qu'auriez-vous pensé d'une pareille prudence? Dans les beaux jours de l'Eglise on l'aurait appelée perfidie, trahison, apostasie. Religion sainte, que seriez-vous devenue, si vous n'aviez eu, pour élever le culte du vrai Dieu sur les ruines de l'idolâtrie, que le zèle prudent de ces faux sages du siècle.

Eh bien! chrétiens, quand vous n'auriez pas autant de preuves que vous en avez de la terrible vérité que je vous prêche; quand un Isaïe ne vous aurait pas représenté les élus de Dieu comme quelques grappes de raisins qui se trouveraient dans une vigne vendangée; quand les apôtres ne nous diraient pas, en nous parlant du petit nombre de ceux qui se sauvèrent du déluge, et du petit nombre de ceux qui échappèrent de l'embrassement de Sodome, et du petit nombre de ceux qui entrèrent dans la terre promise, que ce ne sont encore là que des figures de ce qui doit nous arriver; quand les Peres, effrayés de ces oracles, ne se seraient pas appliqués à nous en faire sentir toute la force, jusqu'à faire dire à saint Chrysostome prêchant dans une ville d'Antioche, que de tant de milliers d'hommes qui habitaient cette grande ville, il n'osait en assurer cent sur le salut desquels il pût compter; quand un Dieu n'aurait point parlé, parlez vous-mêmes. Vous voyez le monde d'assez près pour connaître les vices et les désordres qui y règnent; vous savez juger de la valeur des vertus mêmes que vous ne pratiquez pas; dites, trouverez-vous beaucoup de vertus qui soient telles qu'on nous les demande pour le ciel?

Qui de vous ne s'écriera pas ici comme le Fils de Dieu : *Que la voie qui conduit au ciel est étroite : « Quam angusta porta et arcta via est, quæ ducit ad vitam; » que l'entrée en est difficile, et qu'il y en a peu qui la trouvent !* » (*Matth.*, VII, 14.) A peine quelques serviteurs fidèles qui ne fléchissent point le genou devant Baal, et que le Seigneur se réserve dans tous les états, à la cour, au barreau, dans le tumulte des armes, dans la solitude des campagnes; il se les réserve pour confondre ces prévaricateurs audacieux qui s'écartent de ses voies, pour les piquer d'une sainte émulation, pour leur mettre devant les yeux des exemples de ce

qu'ils doivent et de ce qu'ils peuvent. Mais que le nombre des uns est petit : *Quant pauci !* que le nombre des autres est immense : *Stultorum infinitus est numerus.* (Eccle., I, 15.) A peine le juste sera-t-il sauvé, dit l'apôtre saint Pierre ; que deviendra donc cette foule de pécheurs et d'impies, que deviendront tous ces adorateurs insensés de Baal ? (1^{re} Petr., IV, 18.) Ah ! Seigneur, qu'il s'en trouvera, au jour terrible de vos jugements, qui voudront entrer par la porte étroite, qu'il se répandra de larmes, qu'on priera, qu'on gémera ! Mais à ces cris lamentables dont retentira l'univers effrayé, qu'opposera le souverain Juge des vivants et des morts ? Un seul mot qui portera le désespoir jusqu'au fond des cœurs : *Eloignez-vous de moi, je ne vous connais pas : « Nescio vos, recedite. »* (Luc., XXI, 25.)

Quoi ! Seigneur, osera dire ce peuple réprouvé, vous ne nous connaissez point ; et n'êtes-vous pas notre Sauveur, pourquoi donc en sauvez-vous si peu, n'avez-vous pas prétendu sauver tout l'univers ? Oui, dira le Seigneur, en les accablant de ses malédictions, oui, j'ai voulu sauver tout l'univers, et vous en particulier que je préviens si souvent de ma grâce. Combien de fois ai-je voulu procurer votre salut : *Quoties volui* ; c'est vous-mêmes qui ne l'avez pas voulu : *Noluisti.* (Matth., XXIII, 37.) Si il en est peu qui jouissent du bonheur de mes élus, c'est qu'il en est peu qui aient voulu s'en rendre dignes. Si le nombre en est si petit, ils n'en auront que plus de reconnaissance. De ce petit nombre même je saurai bien en tirer ma gloire, ils en chanteront d'autant plus mes miséricordes. Mais quoi, grand Dieu ! dira encore le réprouvé, ce caractère de notre adoption que vous-même avez imprimé sur notre front, ne le portons-nous pas encore ? Des chrétiens ne seront-ils pas distingués des peuples idolâtres ? Chrétien indigne, sur quoi osez-vous compter ? Ce caractère sacré de votre adoption ne sert qu'à allumer davantage contre vous la colère. Des peuples malheureux assis à l'ombre de la mort, ne seraient-ils pas plus dignes de ma pitié que des perfides qui ne m'ont connu que pour m'outrager, et pour en être plus coupables. Mais quoi ! ô Dieu devenu si terrible, avez-vous oublié que nous avons souvent observé votre loi ; que du moins à l'heure de la mort nous avons été lavés dans votre sang, que nous avons participé à ce banquet sacré qui est un gage d'immortalité ? *Manducavimus coram te et bibimus.* (Luc., XIII, 26.) La vertu de vos sacrements augustes sera-t-elle pour nous sans effet ? Lâche chrétien, vous vous flattez d'avoir pratiqué ma loi ; mais ou vous ne l'avez observée qu'en partie, ou si vous l'avez d'abord observée tout entière, vous n'avez pas persévéré. Chrétien présomptueux jusqu'au dernier soupir, vous vous êtes ennu à la mort approche de mes sacrements. Mais aviez-vous en les recevant un cœur pur, un cœur détaché du péché dont vous vous étiez fait une criminelle habitude ? Vous les avez reçus sans vertus, sans mérites ;

c'était consommer votre réprobation, c'était manger votre condamnation, c'était consumer vous-même de mon propre sang le funeste arrêt. L'efficacité de mes sacrements, en vous appliquant mes mérites, devait rendre vos vertus dignes de mes récompenses ; et vous avez semblé croire que sans vertus, sans mérites de votre part, mes sacrements suppléeraient à tout. Une confession froide et sans un vrai repentir, des sacrements reçus sans préparation au moment de la mort, voilà sur quoi vous avez compté pour expier une vie entière passée dans l'oubli de vos devoirs, dans l'habitude du vice et dans l'endurcissement. Non, le temps de ma miséricorde est passé. Ce n'est que la vertu que je récompense. Le souvenir des grâces dont je vous ai comblé et dont vous avez abusé ne servira qu'à augmenter éternellement votre supplice : *Nescio vos, recedite.*

Ces vérités sont terribles, chrétiens, et ont bien de quoi confondre notre présomption. Elles ne doivent cependant point nous abattre. Je prétends, au contraire, que plus le nombre de ceux qui se sauvent est petit, plus nous devons être généreux, et que c'est de ce petit nombre même que nous pouvons tirer notre force. Voilà de quoi relever et vous rendre votre courage. C'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Effrayés à la vue du petit nombre de ces amis de Dieu qu'il associe à son bonheur, peut-être, chrétiens, un sentiment de désespoir vous aura-t-il déjà fait dire, Qui pourra donc être sauvé : *Quis ergo poterit salvus esse ?* (Matth., XIX, 25.) Peut-être avez-vous été tentés de penser qu'à aspirer à leur gloire, ce serait pour vous une témérité ; que mille fois heureuses sont ces âmes choisies qui semblent être nées pour la vertu ; que pour vous, malheureusement engagés dans les embarras du siècle, fragiles d'ailleurs et toujours investis d'ennemis, il vous serait inutile d'entreprendre ce qu'il vous serait si difficile de faire réussir. Il ne faudrait plus ici pour autoriser parfaitement votre indolence qu'une difficulté de se sauver qui parût aller jusqu'à l'impossibilité. Ce sont là autant d'illusions funestes de l'amour-propre, qui ne se sert du voile d'une fausse humilité que pour acquérir le droit honteux de se dispenser des devoirs pénibles auxquels le Dieu du ciel a attaché ses récompenses. Fiers jusqu'à la présomption lorsqu'il s'agit du mérite que le monde applaudit, et qui distingue ses favoris, votre orgueil ne veut point reconnaître des supérieurs et peut à peine souffrir des concurrents ; s'agit-il du mérite qui fait les élus et que Dieu couronne, humbles jusqu'à l'avilissement vous cédez sans peine toutes vos prétentions. Pour obtenir la gloire ou les fortunes que le monde distribue, rien ne vous arrête, tout paraît facile. La religion offre ses couronnes et ses récompenses ; vous ne voyez partout que difficultés et impossibilités. Le petit nombre de ceux qui parviennent et réussis-

sont dans le monde, loin de vous effrayer, ne fait qu'animer votre ardeur et votre courage. Vous espérez contre toute espérance. Pourquoi êtes-vous si différents de vous-mêmes? Pensez qu'il s'agit du plus grand de vos intérêts, ou plutôt de l'unique intérêt que vous puissiez avoir. Ranimez votre foi, vous sentirez renaitre votre courage. Votre lâcheté vient de votre peu de foi. Loin de vous abattre et de vous décourager à la vue du petit nombre des élus, concluez avec le prophète que, puisque le salut est si difficile, il faut donc y travailler avec plus d'ardeur et de vivacité que jamais. Ah! quand il n'y en aurait qu'un seul au monde qui dût être sauvé, je prétends que nous n'en devrions être que plus courageux, et qu'il n'y a rien que nous ne dussions entreprendre pour être cet heureux prédestiné.

Pour animer nos espérances, et nous inspirer ce courage vraiment chrétien qui fait les élus, il ne faut que ces deux réflexions également simples et naturelles. Premièrement, quelque petit que puisse être le nombre de ceux qui se sauvent, il n'en est pas moins vrai que Dieu veut que j'en sois, qu'il ne tient qu'à moi d'en être, et que si je n'en suis pas ce ne sera que par ma faute. Secondement, plus le nombre de ceux qui se sauvent me paraît petit, plus il me fait sentir le danger où je suis de n'en être pas : et qu'y a-t-il de plus propre à animer notre courage que la vue d'un tel danger?

Malheur donc d'abord à quiconque flatterait ici la perversité de son cœur aux dépens de la justice qu'il doit à la bonté de son Dieu ! Non, chrétiens, et loin de tout esprit raisonnable cet orgueil insensé qui porte l'audace de son impiété jusqu'à rendre responsable de ses malheurs un Dieu souverainement miséricordieux. Non, si nous nous perdons, ce n'est pas qu'on ait voulu nous perdre ; et, quelque étroite que soit la voie qui mène à la vie, il n'en est pas moins vrai qu'elle nous est ouverte, qu'il ne tient qu'à nous d'y marcher ; que si nous n'arrivons pas jusqu'au terme, ce ne sera que parce que, pouvant et devant le vouloir, il se trouvera que nous ne l'aurons pas voulu, nous surtout qui avons été régénérés dans le sang du Fils de Dieu, nous chrétiens et fidèles. *Maxime fidelium*, dit saint Paul. (1 *Tim.*, IV, 10.) En vain voudrait-on remonter jusqu'au péché du premier homme pour y chercher l'equité des jugements de Dieu, pour y trouver la cause de la réprobation de tout fidèle qui pèche ; il est de toi, et que ceci suffise pour vous instruire de ce que vous êtes obligés de croire sur ce sujet, il est de toi que dans ceux qui sont régénérés il ne se trouve plus aucun principe de réprobation ; ce sont les propres termes de saint Paul : *Nihil damnationis*. (Rom., VIII, 1.) Il est de foi que le juste n'est point abandonné le premier, et que tout ju te que le baptême a purifié, Dieu ne voit plus rien en lui qui puisse être l'objet de sa haine. C'est le concile de Trente qui l'a décidé : *Nihil odit in renatis... Justus non prior desertitur*. Il est donc évident que tout fidèle

qui pèche ne peut imputer sa perte qu'à lui-même. Principe de la religion dont on ne peut douter sans éteindre toutes les lumières d'une raison trop éclairée, toute bornée qu'elle est, pour ne pas trouver dans la bonté même de Dieu la justification de ses arrêts, sans étouffer la voix d'une conscience qui ne cesse de nous reprocher le cruel abus que nous faisons de ce franc arbitre qui nous rend maîtres de nos destinées, sans anéantir ce qu'il y a de plus essentiel à l'homme, sans autoriser le vice, sans renverser la morale, sans démentir toute l'Ecriture.

Parmi ce nombre infini de réprouvés que nous voyons depuis la naissance du monde jusqu'au temps de la loi nouvelle, qui sera celui d'entre eux qui pourra se plaindre d'avoir été cruellement exclu de la félicité, sans l'avoir mérité par l'abus des grâces qui lui avaient été offertes, et par une libre et monstrueuse prévarication? Sera-ce un Cain? Ne lui dit-on pas, avant que la malédiction de son Dieu fût tombée sur lui, que sa concupiscence lui serait soumise s'il le voulait, et qu'il ne tenait qu'à lui d'en triompher? Sera-ce un Pharaon? Combien de fois, à la vue des prodiges qu'opéra Moïse pour dompter son cœur rebelle, fut-il sur le point de se rendre tantôt aux menaces, tantôt aux bontés d'un Dieu qui voulait, même en le frappant, le mettre dans l'heureuse nécessité de reconnaître son souverain domaine? Sera-ce un Saül? Le Seigneur, en lui mettant la couronne sur la tête, ne s'engagea-t-il pas à le combler de bénédictions? Pourquoi s'en rendit-il indigne? Sera-ce cet apôtre qui fut assez perfide pour trahir son divin Maître? Dans le temps même qu'il consumma son déicide, ce Dieu de bonté qui l'avait honoré du caractère de l'apostolat et du don des miracles, ne lui donna-t-il pas un baiser de paix qui devait désarmer sa perfidie? Sera-ce enfin le peuple Juif? Ne fut-il pas le premier objet du zèle du Fils de Dieu, n'eut-il pas les prémices de ses instructions et de ses prodiges, ne fut-ce pas même spécialement pour lui qu'il fut envoyé? Combien de fois voulut-il le rassembler sous ses ailes? C'était cette vigne choisie qu'il avait plantée de ses propres mains, que dut-il faire pour la cultiver qu'il n'ait pas mis en œuvre ; et quand il vit que ce peuple indocile fermait les yeux à la lumière d'un jour qui devait être son jour par excellence, un jour de paix et de salut pour lui, ne pleura-t-il pas amèrement sur ses malheurs?

Ah! souvenons-nous ici de ce grand nombre d'Israélites qui passèrent de l'Egypte dans le désert. Il n'en entra que deux dans la terre promise. Quoi donc! ces deux élus furent-ils les seuls à qui l'entrée de la terre promise devait d'abord être ouverte? N'était-ce que pour eux que le bras du Tout-Puissant s'était déployé si souvent en Egypte, pour abattre l'orgueil de son fier tyran? N'était-ce que pour eux que la mer avait fait de ses abîmes l'asile d'Israël et le tombeau de ses ennemis? N'était-ce que pour eux que l'eau était sortie du sein des rochers, que la manne était tom-

bée du ciel, et qu'une solitude affreuse était devenue un jardin de délices? Non, dit saint Paul, en nous faisant juger de nous-mêmes par les enfants d'Israël; ils furent tous affranchis de la servitude, tous marchèrent sous la même nuée, tous passèrent la mer Rouge, tous mangèrent de la même viande spirituelle, tous burent les eaux saluaires de cette pierre mystérieuse qui n'était autre chose que Jésus-Christ. Pourquoi donc en périt-il un si grand nombre dans le désert? N'en cherchons la cause que dans leur perversité. C'est, comme le remarque l'Apôtre, que leur sensualité les fit tomber dans l'idolâtrie, c'est qu'ils livrèrent leurs cœurs à la fornication, c'est qu'ils tentèrent Dieu, c'est qu'ils s'abandonnèrent aux murmures. Ce n'était donc pas qu'on voulût les perdre. Et nous dirons, nous, si nous nous perdons, qu'on n'a jamais eu de desseins de miséricorde sur nous! Ah! c'est pour notre instruction que ce que nous venons de dire des enfants d'Israël est écrit, ajoute encore l'Apôtre : *Scripta sunt autem ad correptionem nostram.* (1 Cor., X, 11.)

Quand donc nous ne verrions que deux élus entrer dans le ciel, en serait-il moins vrai que nous avons tous été régénérés dans les eaux du baptême, que nous sommes tous invités à la même table, que nous puisons tous dans les mêmes sources, que nous avons tous les mêmes oracles, les mêmes exemples, les mêmes secours, et les mêmes espérances; qu'on nous fait à tous les mêmes promesses, que nous sommes tous appelés? Parce que le Seigneur est bon, nous serait-il permis d'avoir un œil assez malin pour accuser sa bonté même de cruauté? Que vous saurez bien, grand Dieu, justifier l'équité de vos jugements et contondre la perversité des nôtres! vous n'aurez qu'à nous mettre devant les yeux tout ce que vous avez fait pour notre salut : *Ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris.* (Psal. L, 6.)

Il demeure donc constant, chrétiens, que quelque petit que soit le nombre de ceux qui se sauvent, Dieu veut que nous en soyons, et qu'il ne tient qu'à nous d'en être. Ce n'est donc point la multitude de ceux qui périssent qui doit être le véritable objet de nos inquiétudes et de nos alarmes; ce que nous devons craindre, c'est le péché, c'est l'abus des grâces, parce que c'est le péché qui perd et qui damne cette multitude. En un mot, les élus de Dieu ne furent jamais que de parfaits chrétiens, et de parfaits chrétiens ne peuvent manquer d'être du nombre heureux des élus de Dieu. Or, selon l'oracle de saint Paul, ce Dieu de sainteté nous a appelés à devenir de parfaits chrétiens et des saints : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra* (1 Thess., IV, 3) : il veut donc que nous soyons tous du nombre de ses élus.

Ajoutons que plus ce nombre est petit, plus il nous fait sentir le danger où nous sommes de n'en être pas, et que c'est la vue même de ce danger qui doit animer notre courage. Je pourrais sans doute vous pro-

poser un motif plus noble, vous prendre par la gloire. En est-il un seul ici qui ne se fasse pas un véritable honneur d'être du petit nombre de ceux qui se distinguent par leur bravoure, par leur sagesse, par la supériorité de leurs talents, par leur zèle pour le salut de la patrie, par leur attachement à la personne du prince : le comble de votre gloire ne serait-ce pas de ne la partager avec qui que ce soit? Cette gloire si digne de vous, à quel prix ne l'achèteriez-vous point? Quoi donc! pourrais-je vous dire, il semble que vous rougissiez d'appartenir à votre Dieu; et pourquoi? Parce qu'il y en a peu, dites-vous, qui le servent. Mais cela même ne devrait-il pas faire votre gloire? Quand vous seriez les seuls au monde dont le Seigneur agréât les hommages, pourrait-il vous faire plus d'honneur? Et pour vous le procurer, cet honneur si distingué, il n'est ni efforts ni travaux qui fussent vous coûter. Mais ici songeons moins à la gloire qu'à nos dangers, et ne rougissons point de paraître craindre.

Hélas! nous vivons au milieu d'un monde corrompu et corrupteur, où tout est piège et danger pour le salut, où le démon règne comme dans son empire. A chaque instant nous sommes menacés d'une perte prochaine et éternelle. Comment nous soutenir dans ces routes si glissantes que l'abîme environne, comment éviter le naufrage sur une mer si fertile en écueils? Voilà ce qui a fait trembler les plus grands saints, ce qui a peuplé les déserts et les solitudes; voilà où ils puisaient leur force et leur courage, ce qui animait les pénitents au milieu des plus grandes austérités, et ce qui soutenait la constance des martyrs sur leurs bûchers. Voilà aussi, chrétiens, d'où doit venir tout votre courage. C'est du plus grand de vos intérêts qu'il s'agit, il faut triompher ou périr. Plus il en périt autour de vous, plus est grand le danger où vous êtes de périr avec eux. Quoi vous délibérez encore sur le parti que vous avez à prendre, vous demandez à quelles conditions on vous fait marcher à l'ennemi, vous êtes effrayés des difficultés; et voilà déjà l'ennemi qui vous enferme, qui vous presse, qui tombe sur vous; déjà le champ de bataille est jonché de morts et de mourants, déjà le plus grand nombre des vôtres est renversé. Qu'attendez-vous d'une confiance stupide? Vous n'avez qu'une ressource, c'est votre désespoir; il vous fera trouver des forces pour vaincre, si vous sentez le danger où vous êtes d'être vaincus. Combien de fois en parlant ainsi fit-on triompher une poignée de soldats effrayés des armées les plus nombreuses; combien de fois même, pour s'assurer de leur bravoure, les mit-on dans la nécessité de combattre en désespérés; et n'est-ce pas là notre situation? Il n'y a point à fuir; ou la mort ou la victoire, ou le ciel ou l'enfer, point de milieu. Pourquoi donc tant de délibérations? qui vous arrête encore, et que prétendez-vous devenir? Il semble que ce soit une chose indifférente qu'on vous propose, qu'on vous

demande une grâce qu'il vous soit permis de refuser : et n'est-ce pas d'un enfer qu'il s'agit ici pour vous ? Encore, si le grand nombre était de ceux qui se sauvent, votre confiance paraîtrait plus excusable. Mais non, je me trompe, vous n'en seriez que plus en danger de vous perdre sans le savoir. Il ne vous en faudrait pas une vertu moins héroïque, et cependant vous n'en seriez que plus lâches dans le service de Dieu. C'est donc le petit nombre même de ceux qui se sauvent qui nous fait connaître nos dangers ; c'est donc ce petit nombre même qui doit nous rendre invincibles.

Ici, chrétiens, pour justifier votre lâcheté, vous prétexterez votre faiblesse. Oui, je le sais, vous êtes la faiblesse et la fragilité même. Mais avez-vous oublié que, quelque faibles que nous soyons, nous devenons véritablement forts avec le secours de la grâce qui nous soutient. Je ne peux rien par moi-même, dit l'apôtre saint Paul, mais avec la grâce de mon Dieu tout devient possible à mes efforts : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (Philipp., IV, 13.) N'est-elle pas plus forte, cette grâce, que toutes les difficultés et tous les obstacles ? Soyez-y fidèles, et vous ne trouverez plus rien au-dessus de votre courage. Le Chef immortel qui nous a tracé de son propre sang la route pénible du salut, saura bien la faciliter et l'aplanir. Si quelquefois il semble nous conduire par un désert aride, ce désert aboutit à la terre fortunée où coulent des ruisseaux de lait et de miel. Protecteur puissant, il peut et veut toujours nous secourir. Ses yeux sont toujours ouverts sur nous, pour nous protéger et soutenir notre faiblesse. Ce n'est point sur nous-mêmes, c'est sur la force de son secours que nous devons compter. Soyons fidèles à correspondre à ses grâces, et nous triompherons sûrement sous ses auspices. Aimable religion, où pour vaincre et pour être vraiment heureux, il ne s'agit de notre part que de le vouloir !

Qui pourrait donc encore nous effrayer ? Serait-ce le grand nombre des ennemis que nous aurons à combattre ? Ils viennent, pourrons-nous dire comme le disait à la vue d'une armée formidable ce célèbre Machabée qui releva les ruines d'Israël, ils viennent à nous enfilés de leurs victoires, et fiers de leur multitude, mais souvenons-nous que c'est pour le salut de nos âmes que nous allons combattre, et nous vaincrons. Le Seigneur nous prêtera son bras pour les détruire et les terrasser : *Ipsi veniunt ad nos in multitudine contumaci et superbia... nos vero pugnabimus pro animabus nostris, et ipse Dominus conteret eos ante faciem nostram.* (I Mach., III, 21, 22.) Ah ! chrétiens, c'est pour le salut de nos âmes : *Pro animabus nostris.* Ce seul mot écrit sur nos étendards et bien médité, nous doit faire triompher de l'enfer et du monde. Que me servirait d'avoir gagné tout l'univers, si je viens à perdre mon âme : et mon

âme perdue, que donnerai-je en échange pour la racheter ? Il s'agit du salut de nos âmes : *Pro animabus nostris.* Pourquoi donc respecter si fort le grand nombre ? Si j'ai de la foi, je dois être convaincu que le grand nombre est de ceux qui se perdent. Sera-ce une consolation pour moi de me perdre avec eux ? Laissons donc le grand nombre périr dans les eaux du déluge, et renfermons-nous avec Noë dans l'arche ; laissons le grand nombre brûler dans Sodome, et sauvons-nous avec Lot sur la sainte montagne ; laissons le grand nombre courir tumultueusement par la voie large qui conduit au précipice, et marchons avec le petit nombre par la voie étroite qui mène à la vie. Il s'agit du salut de nos âmes : *Pro animabus nostris.* Qu'auraient-ils donc de si terrible, ces fiers tyrans de la vertu dont le pouvoir se borne à cette vie ? Leurs coups ne peuvent porter jusqu'à l'âme, elle est inaccessible à leurs traits. C'est Dieu seul que je dois craindre, lui dont le pouvoir sans bornes peut précipiter le corps et l'âme au plus profond des abîmes pour une éternité. Que m'importe qu'il y en ait peu ou beaucoup qui se sauvent. Ce qu'il y a de sûr, c'est que n'y eût-il qu'un seul homme qui dût être sauvé, si je vis en chrétien, ce sera moi-même ; que n'y eût-il qu'un seul homme au monde qui dût être réprimé, si je ne vis pas en chrétien, ce sera moi.

Que veulent donc dire tous ces esprits difficiles qui ne m'exagèrent le grand nombre de ceux qui périssent que pour abattre mon courage ? Ah ! chrétiens, en vissiez-vous tomber mille à votre gauche et dix mille à votre droite, songez à vous ; et faites-vous, s'il le faut, sur les ruines de tout ce qui paraît à vos yeux, un chemin qui vous conduise à la vie. La porte en est étroite, faites donc pour y entrer les derniers efforts : *Contendite intrare per angustam portam.* (Luc., XIII, 24.) Assurez votre vocation par les bonnes œuvres, vous dit le Prince des apôtres (II Petr., I, 10). Courez dans la carrière, vous dit encore saint Paul, et courez-y de manière que vous remportiez le prix : *Sic currite ut comprehendatis.* Hélas nous y courons tous, *Omnes quidem currunt*, et peut-être n'y en aura-t-il qu'un seul de couronné ? *Sed unus accipit bravium.* (I Cor., IX, 24.) Qui sera cet heureux élu de Dieu ? Ce sera celui d'entre nous qui ne se sera point arrêté, qui n'aura point reculé, qui n'aura songé qu'à gagner du terrain, qui ne se sera point laissé supplanter, et dont le courage toujours constant ne se sera point démenti. Mais non, courez tous avec la même ardeur ; ainsi vous aurez tous part à la victoire ; et, quelque petit que soit le nombre des élus, vous aurez la gloire d'en être, et d'obtenir cette couronne qui leur est promise dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

Pour le II^e Dimanche de Carême.

SUR LES RÉCOMPENSES ET LE BONHEUR DU CIEL.

Domine, bonum est nos hic esse. (Matth., XVII, 1.)

Seigneur, qu'il est avantageux pour nous d'être ici !

Le Fils de Dieu sur le Thabor se montre dans la splendeur de sa gloire ; son visage devient lumineux et plus resplendissant que le soleil ; Moïse et Elie assistent à ses côtés ; sa divinité jusqu'alors ensevelie, pour ainsi dire, sous les voiles de sa chair mortelle, laisse apercevoir une image du bonheur dont les saints jouissent dans le ciel. Saint Pierre, frappé, ébloui de l'éclat de son Maître, s'écrie dans l'excès de sa joie et de son admiration : *Seigneur, qu'il est avantageux pour nous d'être ici !* Ce transport de son zèle vous paraît bien excusable sans doute. Être avec Jésus-Christ sur le Thabor, pouvait-il désirer un objet plus capable de le rendre heureux ? Cependant l'Evangile le condamne : *Nesciens quid diceret* ; parce que saint Pierre voulait se fixer là pour toujours, et se flattait de pouvoir trouver sur la terre un bonheur qui n'est réservé que pour le ciel.

Quelle instruction pour vous, chrétiens ! Apprenez de là que c'est uniquement vers le ciel que doivent tendre tous vos soins et tous vos empressements. Vous êtes faits pour le ciel, le ciel vous attend ; qu'il est doux de se rappeler un souvenir qui ne devrait jamais s'effacer ! Comment se fait-il que nous soyons si peu touchés de cette destination glorieuse, et que ce grand objet qui devrait être notre occupation la plus agréable et la plus continuelle soit celui auquel les hommes pensent le moins, et qui fasse le moins d'impression sur eux ? Elevons nos regards vers la céleste patrie. C'est là, ce n'est que là qu'habite le véritable bonheur ; c'est donc là que doivent se rapporter et tous nos désirs et tous nos efforts. La gloire du royaume céleste doit faire disparaître à nos yeux tous les royaumes du monde avec toute leur gloire. Tel est l'effet que doivent produire les clartés du Thabor. Un Dieu rémunérateur y paraît en Dieu, jugeons par là de la récompense qu'on nous propose. Mais hélas ! nous sera-t-elle accordée, cette récompense ? Jugeons-en par ceux qui se trouvent sur la sainte montagne avec le Fils de Dieu. Un Moïse, un Elie, trois apôtres, c'est-à-dire ce qu'il y a eu de plus saint dans l'ancienne et la nouvelle loi ; c'est-à-dire que la récompense qu'on nous propose ne sera donnée qu'à la vraie vertu.

Disons donc, et qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse récompenser la vraie vertu, et qu'il n'y a que la vraie vertu qui puisse mériter d'être récompensée par un Dieu. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse récompenser la vraie vertu. Cette première partie vous donnera des récompenses et du bonheur du ciel une idée capable de vous enlever à tout ce qui vous retient encore sur la terre. Il n'y a que la vraie vertu qui puisse mériter d'être récompensée par un Dieu. Cette seconde réflexion vous fera sentir jusqu'où vous devez

élever la vertu, pour vous rendre dignes du bonheur des récompenses du ciel. Ainsi la transfiguration du Fils de Dieu nous montre le terme et nous ouvre la voie.

Esprit Saint, tandis que sous vos auspices je m'efforce de crayonner quelques faibles traits de la magnificence d'un Dieu dans ses récompenses, embrassez-nous en même temps de vos ardeurs, et faites que ce Dieu si magnifique trouve en nous une vertu qui mérite d'être récompensée par un Dieu. Je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un des premiers et des plus grands principes de la morale, c'est que, comme le vice doit être puni, il faut aussi que la vertu soit récompensée. Principe que la philosophie profane elle-même mit toujours à la tête de ses plus belles maximes ; principe dont il n'y a point d'esprit au monde qui ne convienne, pour peu qu'il suive les lumières de la raison ; principe qui sera toujours une preuve d'autant plus invincible de l'existence d'un Dieu, de la nécessité d'une Providence qui veille sur l'homme, de l'immortalité de l'âme, et de tout ce que la religion nous apprend de la vie future, que, comme nous ne voyons pas en ce monde que la vertu soit toujours récompensée, nous avons droit d'en conclure qu'il faut absolument qu'elle le soit en l'autre. Tant il paraît évident que rien n'est plus dû à la vertu qu'une récompense qui soit digne d'elle. N'est-ce pas aussi pourquoi la sagesse du siècle elle-même s'est toujours fait une loi de paraître du moins vouloir récompenser la vertu ?

Mais hélas ! que de vertus dont le monde ne connaît pas même le mérite ; que de vertus que le monde n'a pas même intérêt de récompenser ; que de vertus qui méritent plus que tout ce que le monde peut leur donner ! Disons donc à la gloire d'un Dieu qui veut être lui-même la récompense de ses saints, qu'il n'y a proprement que lui qui puisse récompenser la vraie vertu : parce qu'il n'y a que lui qui en connaisse tout le mérite, qui puisse avoir intérêt de la récompenser, et qui soit assez riche pour lui donner tout ce qu'elle mérite. Développons ces réflexions si propres à nous détacher de tout ce qui nous retient encore sur la terre, en nous faisant sentir qu'il ne peut y avoir de parfait bonheur que dans le ciel.

Je dis qu'il n'y a qu'un Dieu qui connaisse tout le mérite de la vraie vertu. Faut-il en effet, pour lui rendre toute la justice qui lui est due, pouvoir avant toutes choses la distinguer de tout ce qui ne porte pas un caractère de vraie vertu ; faut-il démêler ce qui vient d'une droiture parfaite d'avec ce que font faire l'intérêt, la vanité, la coutume, l'imagination, l'humeur et le tempérament ; faut-il porter la lumière jusque dans les ténèbres des solitudes les plus obscures, jusque dans les replis les plus impénétrables du cœur humain, et pouvoir y découvrir ce que l'humilité chrétienne nous y cache si sou-

vent; faut-il être incapable de ces lueurs éblouissantes qui frappent, de ces passions intéressées qui aveuglent, de ces préjugés pitoyables qui surprennent, de ces envies secrètes dont la malignité ne peut pas même souffrir la vue de la vraie vertu? Non, ces qualités réunies n'appartiennent qu'au scrutateur des cœurs.

Quand le monde aurait des yeux assez clairvoyants pour entrevoir une vraie vertu, serait-il assez intelligent pour en comprendre tout le mérite? Pourrait-il entrer jusqu'au fond de ce divin sanctuaire où Dieu se communique sans réserve à ses élus; admirerait-il autant qu'il le doit tout ce qu'il y a de grand dans un cœur assez généreux pour sacrifier tout l'univers à son devoir; assez solide pour mépriser tout ce que le monde estime le plus; assez éclairé pour trouver les moindres pratiques de la piété chrétienne dignes du ciel; assez affranchi de la servitude du siècle pour se suffire à soi-même; assez obéissant pour innoler lui-même un Isaac chéri; assez désintéressé pour aimer autant son Dieu dans l'humiliation que dans la gloire, dans l'adversité que dans la prospérité; assez insatiable des opprobres de la croix du Fils de Dieu pour ne pouvoir plus goûter en ce monde que l'amertume de son calice; assez détaché de la terre pour ne s'y regarder que comme un voyageur; assez rempli de l'idée qu'il doit avoir de son Dieu pour être toujours prêt à lui remettre entre les mains ses biens, sa réputation, son repos, sa propre vie?

Ah! comme il n'y a que Dieu qui sache ce que vaut un Dieu, il n'y aussi que Dieu qui sache ce que vaut tout ce qui se fait pour un Dieu. Comme il n'y a que Dieu qui connaisse le prix de sa grâce, il n'y a aussi que Dieu qui connaisse le prix d'une parfaite fidélité à sa grâce. Comme il n'y a que Dieu qui puisse regarder notre sainteté comme son ouvrage, il n'y a aussi que Dieu qui puisse estimer son ouvrage autant qu'il le mérite. Il n'y a donc que Dieu qui puisse avoir intérêt à la récompenser. Quelle consolation pour un cœur fidèle! Quoi! peut-il dire, tous ces exercices de religion, de justice, de patience, de charité que le temps efface, que la foule étouffe, que la malignité défigure, que l'ingratitude méconnaît, que le monde méprise, que l'impiété blasphème, mon Dieu les voit, il les pèse dans la balance de son sanctuaire, il les trouve dignes de lui. Tout cela sera donc récompensé. J'en suis d'autant plus sûr que, comme il n'y a que Dieu qui puisse connaître le mérite de la vraie vertu, il n'y a aussi que Dieu qui puisse avoir intérêt à la récompenser.

Quel intérêt pourrait avoir le monde à récompenser la vertu? N'est-ce pas à son égard une étrangère; que dis-je, n'est-ce pas son ennemie capitale? La vertu ne cesse de s'élever contre les désordres du monde; tous les intérêts du monde à son tour ne vont-ils pas à décrier la vertu? Je dis plus; quand il serait de la gloire du monde de rendre quelque justice à la vertu, souvent il ne juge et

ne peut juger du mérite que par le succès, et le succès ne vient souvent que d'un principe qui serait plus à punir qu'à récompenser. Je dis encore plus: quand le monde serait assez équitable pour entreprendre de récompenser la vertu, serait-il assez opulent, comme nous le verrons dans la suite, pour la récompenser toujours autant qu'elle le mérite, et son indigence enfin ne la lui rendrait-elle pas onéreuse? Pourrait-il la récompenser dans les uns sans exciter dans les autres de cruelles jalousies; ne serait-il pas souvent de son intérêt de la dissimuler, de la méconnaître, de l'oublier?

Mais Dieu, chrétiens, ah! quel intérêt n'a-t-il pas à la récompenser? C'est sa gloire, c'est son ouvrage, c'est un exemplaire et comme une émanation de sa sainteté. Que ne dirait point en effet le monde, lui qui se vante de récompenser généreusement ses partisans, s'il voyait que Dieu laissât dans un éternel opprobre des vertus dont il est le premier auteur? Il est donc de l'intérêt du Seigneur autant que de celui de l'homme que la vraie vertu soit récompensée. Aussi, chrétiens, ouvrez nos Livres saints; où trouverez-vous que Dieu nous demande nos hommages, sans parler de ses récompenses? Tant il craint que nous soyons plus assurés des récompenses du monde que des siennes. Mais non, qu'il ne craigne point, ce Dieu si jaloux de sa gloire. Le monde a beau nous promettre ce qu'il a de plus magnifique, nous devons connaître ses perfidies, et nous savons combien il en a trompés. Il ne faudrait que connaître le vrai bonheur pour sentir qu'il n'habite point dans cette région malheureuse, dans cette vallée de larmes, dans cet exil ennuyeux auquel nous sommes condamnés. Abusés par le masque trompeur qui le représente, nous nous fatiguons pour le chercher, mais toujours vainement. C'est une ombre trompeuse qui nous échappe, une onde qui fuit, un éclair qui s'évanouit, un fantôme qui disparaît.

Pourrions-nous posséder sans crainte des biens fragiles et passagers dont le caprice et le hasard décident souvent plus que le mérite; des biens qui ne dépendent point de nous soit pour les acquérir, soit pour les conserver après les avoir acquis? Tels sont les biens que poursuit ici-bas notre aveugle cupidité. C'est une vérité dont l'expérience ne nous a que trop instruits: nous sommes plus malheureux par la crainte de perdre ce que nous possédons, que nous ne sommes heureux par le plaisir de le posséder. Mais écoutons les discours des impies. La frayeur, si on les en croit, n'a point d'empire sur leurs âmes. Couronnons-nous de roses, s'écrient-ils, passons dans les delices ce court espace de vie: *Coronemus nos rosas*; demain peut-être la mort nous surprendra, *Cras morietur*. Profitons du moins des instants qu'elle nous laisse. (*Isa.*, XXII, 13.) Tel est leur langage. Langage imposteur par lequel ils s'efforcent de se calmer, de s'étourdir eux-mêmes sans pouvoir jamais y réussir. Car ou ces impies ont secoué tout à fait

le joug de la religion, ou, malgré leurs efforts, la raison plus forte que les passions les retient encore sous ce joug salutaire. S'ils ont perdu tous les principes de la religion, le néant est donc le terme où ils doivent aboutir, et ce néant sur lequel ils fondent leur cruelle espérance, ce sera demain peut-être : *Cras moriemur*. C'est donc demain que doit finir cette vie qui leur paraît si délicieuse, ce bonheur dont ils sont si enchantés. Mais plus il leur est doux d'être, plus ils doivent craindre de n'être plus. Plus la vie a pour eux d'attraits, plus l'approche du néant doit les effrayer. La perte des biens, de la santé, des amis, ces revers inopinés de fortune qui du sein de l'abondance nous plongent dans la misère, tout cela séparément nous déconcerte et nous abat. Que sera-ce donc de la perte universelle de tous ces biens ? C'est pourtant le sort qui les attend dès demain peut-être : *Cras moriemur*. La pensée de la mort est l'écueil contre lequel va échouer leur constance ; c'est un ver rongeur qui empoisonne leur prétendu bonheur. S'ils n'ont pu réussir à le secouer tout à fait, ce joug de la religion, qui leur paraît si onéreux, et qui cependant est si doux, si aimable pour les cœurs simples et droits qui savent s'y soumettre, comment soutiendront-ils les cris d'une conscience justement armée, le souvenir d'un Dieu vengeur, la pensée d'un enfer prêt à les engloutir ? Un supplice éternel est donc le terme où ils doivent aboutir, et ce supplice qui les attend c'est demain peut-être : *Cras moriemur*. Le néant ou l'enfer, quelle perspective ! Concluons, point de bonheur sans crainte ; par conséquent, point de véritable bonheur pour l'impie. Il a beau se flatter de ce calme intérieur garant d'un bonheur sans alarmes, son cœur dément ses paroles et ne saurait le goûter : *Dixit impius in corde suo : Pax, pax, et non erat pax.* (Jérém., VI, 14.)

D'ailleurs les biens de la terre dépendent-ils de nous, est-il en notre pouvoir de les acquérir ? J'en appelle à vos désirs tant de fois renouvelés et tant de fois frustrés ; j'en appelle à vos plaintes, à vos murmures. Combien de fois n'avez-vous pas accusé le monde de caprice, de bizarrerie, d'injustice dans la distribution de ses faveurs ? Quelque mérite que vous ayez, vous ne pouvez vous assurer ses récompenses. Le mérite est-il toujours un titre pour les obtenir, n'est-il pas souvent une raison pour en être exclu ? Combien de mérites ignorés ou oubliés, de mérites obscurs qui manquent de protecteurs ou de circonstances heureuses pour se produire ? Combien de mérites incommodes, importuns, que la noire calomnie s'efforce d'obscurcir, que la basse jalousie écarte, que l'ingratitude rejette ?

Mais je veux que vous arriviez enfin à ce bonheur après lequel vous soupirez depuis si longtemps, sera-t-il solide, sera-t-il durable ? C'est un calme trompeur. Un orage imprévu va soulever les flots, et exciter la plus violente tempête. Que de causes différentes conspireront à vous enlever ces biens

sur lesquels vous comptez ? Faites-vous consister votre bonheur dans une réputation sans tache ? Il ne faut qu'une calomnie pour ternir la réputation la plus brillante. Est-ce dans les richesses ? Qui ignore à combien de dangers elles sont exposées ? Le soin de les conserver est presque aussi pénible que celui de les acquérir. Les biens qu'offre l'ambition ont-ils plus de solidité ? Ce n'est que par de grands périls qu'on parvient aux honneurs, et ils sont environnés de périls plus grands encore. De continuels vicissitudes, des révolutions subites et imprévues, voilà ce qui compose les spectacles que nous offre la scène du monde. Le monde a beau s'autoriser du grand nombre de ceux qu'il prétend avoir récompensés, j'en vois un plus grand nombre encore qui demeurent sans récompense, et qui semblent n'avoir été du monde que pour en être les victimes.

Mais j'entends le monde reprocher à Dieu que souvent ses adorateurs passent leurs jours dans la misère et dans l'humiliation. Oui, sans doute, dirons-nous avec saint Paul, ces serviteurs fidèles sont morts sans avoir rien reçu de ce qui leur avait été promis. *Defuncti sunt non acceptis repromissionibus.* (Hebr., XI, 13.) Mais cela même me fait admirablement sentir la différence qu'il y aura toujours entre les récompenses du ciel et les récompenses de la terre. Oui, je veux que le monde récompense ses partisans avant qu'ils meurent ; mais enfin ils meurent ! et à la mort que devient toute leur récompense ? Ils meurent, quoi donc de moins réel et de plus vain que des récompenses que la mort les menace à chaque instant de leur enlever, qu'ils sont tous les jours à la veille de perdre ? Mais, ô merveille de la fidélité de mon Dieu dans ses promesses, peut-être en mourant un cœur chrétien ; je meurs, et parce que je n'ai pas encore reçu ce qui m'a été promis, le monde m'insulte ; ah ! plutôt insultons à notre tour à son aveuglement : ce qui m'a été promis, c'est en mourant même que je vais le recevoir, et ce fatal moment qui fait voir aux enfants du siècle toute la vanité de ce qu'ils ont reçu du monde va me mettre en possession de ma vraie félicité. Le tombeau, écueil funeste du bonheur du monde, n'est qu'un passage au bonheur du ciel que j'attends. Où finissent les espérances de cette vie, là commencent celles de l'éternité. Qui pourrait me l'enlever, ce bonheur ? Les puissances de la terre, les puissances de l'enfer se ligueraient en vain. Dieu même est mon défenseur et mon appui. Oui, disait saint Paul, je sais quel est celui en qui j'ai mis mon espérance et toute ma confiance : *Scio cui credidi*. Tout ce que j'acquies de mérites est un dépôt dont Dieu lui-même veut bien me répondre, *Scio cui credidi et certus sum.* (I Tim., I, 12.) Il est trop éclairé pour les ignorer, trop juste pour ne nous en pas tenir compte. Incapable de se tromper ou d'être prévenu, il rendra à chacun selon ses œuvres. La vraie vertu est la règle de son amour, et son amour la mesure de ses ré-

compenses. Je suis donc sûr de Dieu : *Certus sum*; et comment ne le serais-je pas ? Il n'est pas moins de son intérêt que du mien propre que je ne sois pas frustré dans mon attente. Comme il n'y a que lui qui connaisse le mérite de la vraie vertu, il n'y a aussi que lui qui ait intérêt à la récompenser.

Mais avançons : pour vous convaincre de plus en plus qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse récompenser la vraie vertu, je dis qu'il n'y a qu'un Dieu qui soit assez riche pour donner à la vraie vertu tout ce qu'elle mérite.

Non, ce n'est que dans le ciel qu'on possède un bonheur sans partage, c'est-à-dire un bonheur qui réunisse tous les biens, et qui puisse satisfaire tous nos désirs. Vous le savez, chrétiens, quelque heureux qu'on soit sur la terre, on a toujours quelque chose à désirer. Être maître d'un bien est une raison pour être privé d'un autre. La plupart des biens, opposés entre eux, se détruisent l'un l'autre. Point d'homme, quel qu'il soit, dans quelque situation flatteuse que la fortune l'ait placé, dont les désirs aient été pleinement satisfaits. Nous jetons quelquefois un œil d'envie sur la brillante décoration qu'offrent à nos regards les grands du monde. Nous ne voyons que leurs plaisirs, nous ignorons leurs peines. Leur extérieur n'annonce que la prospérité, tandis que leur cœur est en proie aux chagrins dévorants. Pour savoir cacher ses maux, on n'en est pas moins malheureux. Les grands chagrins sont l'appanage des grandes fortunes. Dieu par l'effet d'une aimable providence a voulu que la vie la plus heureuse en apparence fût traversée de misères, pour nous faire sentir l'heureuse nécessité où nous sommes de nous tourner vers lui. Le cœur est infini dans ses désirs, il n'y a qu'un bien infini qui puisse le remplir. Ses désirs sont comme les flots d'une mer agitée qui se succèdent perpétuellement. Delà ces inquiétudes continuelles de l'homme qui désire tout, et que tout ennuie. Toute notre vie se passe à nous dégoûter des biens que nous possédons, et à désirer ceux que nous n'avons pas. Oui, Seigneur, disait saint Augustin, vous nous avez faits pour vous, et notre cœur est dans l'agitation jusqu'à ce qu'il repose en vous. Dieu seul peut remplir la capacité du cœur de l'homme; c'est dans Dieu seul que se trouve la plénitude du bonheur, la multitude, l'union, la perfection de tous les biens; Dieu seul est un bien qu'on possède toujours sans dégoût, parce que ses perfections infinies et inépuisables fourniront toujours à l'esprit de quoi admirer, et au cœur de quoi aimer.

Ici-bas, il est rare que les plaisirs ne soient pas aux dépens de l'innocence. Dans le ciel, les plaisirs les plus doux sont alliés avec la vertu la plus pure; les délices y sont sans amertume. Plaisirs sans crainte, sans remords, sans déshonneur, sans repentir. C'est l'innocence qui y préside et qui en fait tout le prix. Sur la terre, que n'avons-nous pas à souffrir les uns des autres ? Il semble que les hommes ne soient faits que pour

causer leur malheur mutuel. Ici c'est l'injustice acharnée à vous persécuter; là l'intérêt armé pour vous nuire, le déguisement mis en œuvre pour vous abuser; la malignité ou la prévention occupées à mal interpréter vos démarches les plus innocentes; la trahison habile à se cacher sous les dehors de l'amitié; en un mot, nous sommes obligés de vivre avec des hommes imparfaits et souvent vicieux; quelle source de chagrins toujours nouveaux ! Dans la céleste Jérusalem une paix souveraine, une paix éternelle régnera entre tous les citoyens. Dieu même est le lien de leur union et de leur concorde. Ce sont les saints, les élus du Seigneur qui formeront cette douce société. La vertu en prescrira les lois, les passions en seront exclues, les erreurs bannies; une lumière pure présidera à tous leurs jugements, une charité parfaite réglera toutes les actions de leurs cœurs; exempts de ces cruelles passions qui nous asservissent et nous font gémir sous leurs tyranniques lois; de ces espérances folles qui nous abusent, de ces craintes chimériques qui nous troublent, de la colère qui nous transporte, de la tristesse qui nous abat, de la joie qui nous dissipe, de l'ambition qui nous aveugle, de l'envie qui nous ronge, de ces caprices bizarres que rien ne peut satisfaire; un seul intérêt régnera parmi eux, et cet intérêt sera le même dans tous : celui de glorifier le Dieu qu'ils aimeront sans partage.

Une charité parfaite unit les heureux habitants du céleste séjour; on n'y connaît ni l'envie ni ses fureurs; jamais la fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne firent entendre parmi eux leur voix cruelle et empestée. Parmi les hommes, on n'arrive à la fortune qu'en faisant bien des malheureux. Chacun des biens que vous acquérez est regardé comme une espèce de larcin et une injustice que vous faites à la société. Que de concurrents à écarter, que de rivaux à supplanter ! Avoir réussi est un crime que leur amour-propre ne vous pardonnera jamais. Il semble que tous les hommes se soient chargés du soin funeste d'environner votre bonheur, et de vous empêcher de goûter avec joie ce que vous êtes, en vous rappelant le triste et souvent honteux souvenir de ce que vous avez été. Parmi les habitants de la sainte Sion, comme il n'y a point de mérite sans récompense, ni de récompense sans mérite, aussi n'y voit-on point de jaloux. Les martyrs, portant en mains leurs palmes triomphantes, n'envient point aux apôtres le droit de juger les douze tribus; les apôtres voient sans envie les vierges revêtues de robes blanches à la suite de l'Agneau. Tous sont contents et heureux de leur propre félicité, et il semble que le bonheur des autres ajoute encore un nouveau degré à leur béatitude personnelle.

Que faut-il pour troubler le bonheur des heureux du monde ? Un rien suffit pour porter le chagrin jusqu'au plus profond de leur âme. Aman, cet heureux favori d'Assuérus,

n'est éloigné du trône que d'un seul degré, tous les grands du royaume briguent sa faveur et rampent à ses pieds; mais non, Mardochée refuse de plier le genou devant cette idole. La fierté de l'orgueilleux favori en est irritée; sa fortune, sa grandeur ne sont plus rien pour lui, il se regarde comme malheureux. Dans son noir dépit, il en fait confidence à ses amis : *Tout ce que je possède, je le compte pour rien : « Nihil me habere puto. »* (Esther, V, 13.) Je sacrifierais tout pour voir le sevr Mardochée soumis à ma puissance. Le cœur de l'homme est insatiable, les désirs ne font que s'accroître avec les dignités. Saül sur le trône d'Israël, au comble des prospérités, est témoin des applaudissements qu'on donne au triomphe du jeune David. Saül est roi; n'importe. L'envie s'empare de son cœur : Saül, toutroi qu'il est, est malheureux. En vain veut-il vaincre le chagrin qui le dévore, David vainqueur s'offre sans cesse à son esprit. Il ne peut bannir cette idée, et cette seule idée empoisonne son bonheur.

Voilà donc le bonheur du monde. Beaucoup de promesses sans effet, un travail continuél sans récompense, des idées pompeuses sans réalité, quelques douceurs traversées de mille chagrins, des plaisirs d'un moment achetés par de longs repentirs, un fantôme de bonheur que la crainte environne, que le dégoût accompagne, que l'envie s'acharne à poursuivre; en un mot, un assemblage de vanités, d'afflictions et d'inconstance : *Vidi in omnibus vanitatem, afflictionem, et nihil permanere.* (Eccle., II, 11.) Que le monde ne nous vante donc plus ses fortunes. Son pouvoir est trop borné pour qu'il puisse donner à la vraie vertu les récompenses qu'elle mérite. Que dis-je ? Est-il sur la terre des fortunes que la vertu ne foule pas aux pieds ? Elle n'est vertu qu'autant qu'elle les méprise, et ce qu'elle méprise pourrait-il être sa récompense ? C'est dans le ciel que le Seigneur, pour récompenser ses serviteurs, a épuisé en quelque sorte les trésors de sa magnificence; c'est là que se trouvent les profusions et comme les derniers efforts de sa toute-puissance et de sa libéralité. Si ce Dieu, toujours infiniment bon, se plaît quelquefois sur la terre à répandre libéralement ses dons sur ceux même qui sont ses ennemis, que ne fera-t-il pas pour ses élus, pour ses saints, pour ses bien-aimés ? C'est l'amour qui récompense le mérite; l'amour garderait-il quelque mesure dans ses récompenses ?

Des millions de martyrs ont sacrifié généreusement leur vie au milieu des tourments les plus horribles pour prouver à Jésus-Christ leur fidélité. Des grands de la terre, des riches du siècle ont foulé aux pieds leurs richesses, leurs grandeurs, leurs espérances pour en faire l'hommage au Dieu pauvre et humilié qu'ils adoraient; quelques-uns ont abandonné leurs couronnes et leurs empires pour marcher à la suite de Jésus-Christ crucifié, persuadés que le servir c'était régner. Des saints solitaires se

sont ensevelis dans l'horreur des plus affreuses retraites, ont traîné leurs jours languissants dans les pénibles exercices de la plus rude pénitence. Le Calvaire était leur école, le Sauveur mourant leur étude, sa croix toute leur science. En un mot, les annales des saints nous offrent des prodiges de force et de constance. Le sexe le plus faible, la jeunesse la plus tendre, tous les états, tous les âges ont produit leurs héros. Notre Dieu se laisserait-il vaincre en générosité ? Non, c'est dans le ciel qu'il couronne tant de vertus. Si les saints ont tout entrepris, tout sacrifié pour lui, il saura les dédommager avec usure de leurs travaux et de leurs sacrifices. Quelles immenses richesses ce Dieu libéral ne versera-t-il pas dans leur sein ? De quel éclat il les couronnera, de quelles délices, de quel torrent de joie il les enivrera : *Torrente voluptatis tue potabis eos* (Psal. XXXV, 9.) ; il partage avec eux tous ses biens. En est-ce assez ? Non ; les bénédictions mêmes de Dieu sans le Dieu des bénédictions ne seraient pas une récompense digne de la vraie vertu. Il se donne lui-même sans réserve ; oui, dit-il à ses saints comme autrefois à Abraham : *Oui, c'est moi-même qui sera votre récompense : « Ego merces tua magna nimis. »* (Gen., XV, 1.)

Disons-nous encore, après une si magnifique promesse, que cette récompense n'étant point de la sphère de nos sens, il nous est impossible de nous en former une idée qui enlève nos cœurs ? Ah ! sans doute, l'objet de notre béatitude, c'est ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que l'esprit humain ne peut comprendre. Mais cet objet de notre félicité, c'est un Dieu ; et que trouverons-nous, pour peu que nous ayons de foi, qui puisse faire sur nous une impression plus forte ? Je le sais, cette récompense dont le monde flatte notre cupidité, l'œil la voit ; oui, mais en même temps il en voit les bornes étroites ; il la voit s'évanouir bientôt comme l'ombre ; un moment après l'avoir vue, elle disparaît, et ne laisse après elle que des regrets. L'oreille l'entend, mais n'entend-elle pas aussi les gémissements de ceux qui se plaignent d'avoir été trompés ? L'esprit humain la comprend, mais il comprend aussi qu'un esprit immortel et divin doit s'élever au-dessus des sens, que tout ce qui meurt est indigne de lui, qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse le rendre heureux.

Que dis-je, chrétiens, et pourquoi veut-on que l'objet de notre félicité nous soit entièrement incompréhensible ? C'est un Dieu qui veut être lui-même la récompense de ses adorateurs. C'est un Dieu ; ah ! dès lors, je comprends qu'un cœur chrétien dédaigne tout ce qu'il voit sur la terre, qu'il ne consulte plus ses sens, qu'il ne peut regarder que comme de vrais insensés ces hommes terrestres qui se laissent éblouir du vain éclat des récompenses que le monde fait briller à leurs yeux. Je comprends qu'un David sur le trône pouvait protester que

toute la gloire dont il se voyait couronné n'était point ce qu'il attendait du Seigneur; qu'il ne désirait, qu'il n'aimait autre chose que son Dieu : *Quid enim mihi est in celo, et a te quid volui super terram?* (Psal., LXXII, 24.) Je comprends, avec l'Apôtre, que ces anciens patriarches dont la foi fut si vive ne devaient se regarder que comme des étrangers sur la terre, qu'ils ne soupiraient qu'après leur céleste patrie, qu'ils ne la perdaient jamais de vue, que par respect ils la saluaient à chaque pas : *Aspicientes et salutantes.* (Hebr., XI, 13.)

Je comprends, avec le Prophète, que la cité sainte du Très-Haut doit être remplie d'une abondance capable d'enivrer ses habitants, qu'on y est inondé d'un torrent de saintes délices; que c'est là que se trouve la source de ces eaux vives qui désaltéreront ceux qui ont soif de la justice; que voir enfin la gloire d'un Dieu, que le connaître, que l'aimer, que le posséder, c'est être pleinement rassasié : *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (Psal. XVI, 15.)

Je comprends, avec tout ce qu'il y a jamais eu de saints, qu'un moment de tribulation n'a rien de comparable au poids immense d'une gloire éternelle; que si c'est en versant aujourd'hui des larmes que nous jetons dans le champ du père de famille les semences de nos mérites, nous aurons bientôt la joie de voir entrer, dans les éternelles demeures, l'abondante moisson que nous aurons recueillie; que l'espérance seule d'avoir un Dieu pour récompense a dû faire triompher nos héros du christianisme, du monde et de l'enfer. Je comprends enfin que si la création de cet univers ne fut, selon l'expression de l'Écriture, qu'un jeu pour le souverain Maître de la nature : *Ludens in orbe terrarum* (Prov., VIII, 31); que si, lorsque nous étions encore ses ennemis, ce Dieu de bonté nous a aimés jusqu'à nous donner son Fils unique : *Sic dilexit* (Joan., III, 16), il n'y a rien qu'on n'ait droit d'attendre d'un Dieu rémunérateur de ses amis, et que le séjour de sa gloire doit être proprement le séjour de sa magnificence : *Quia solummodo ibi magnificus est Dominus noster.* (Isa., XXXIII, 21.) Ah! chrétiens, comprenez enfin ces vérités. Si jusqu'ici ces grands objets vous ont si peu frappés, n'est-ce pas parce que, faute d'y réfléchir et de les méditer, vous ne les avez jamais bien compris? Telle est cependant la magnificence de notre Dieu dans ses récompenses; telles sont les merveilles de notre auguste religion. O vous, qui vous piquez de noblesse dans les sentiments, c'est ici où doit se révéler cette noble ambition qui vous fait aspirer à ce qu'il y a de plus grand! Toute autre récompense qu'un Dieu serait indigne de vous. Étendez donc mes desirs, ô mon Dieu, devez-vous dire avec saint Augustin, dilatez mon cœur, et donnez-moi ce que je vous demande : *Auge desiderium et da quod peto.* Non, rien de ce que vous avez créé n'est l'objet de mes vœux; j'aspire à quelque chose de plus, et ne me fait pas

moins qu'un Dieu : *Quoniam si cuncta quæ fecisti mihi dederis, non sufficit servo tuo nisi te ipsum dederis.*

Il est donc vrai, chrétiens, qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse récompenser la vraie vertu. Première vérité qui doit nous donner du ciel une idée digne de la magnificence de Dieu. Mais une autre vérité, qui doit nous faire tout entreprendre pour nous en rendre dignes, c'est qu'il n'y a que la vraie vertu qui puisse mériter d'être récompensée par un Dieu : c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce ne sont point des desirs stériles que doivent exciter dans nous les récompenses du ciel. L'enfer est plein de malheureux qui ont formé dans leurs cœurs les plus beaux projets et de bons desirs pour le ciel. Non, il n'y a que la vraie vertu qui puisse mériter d'être couronnée par un Dieu. S'il nous propose les récompenses les plus magnifiques, il exige de notre part une vertu qui ait de la proportion avec les récompenses qu'il nous promet. Cette récompense, c'est un Dieu qui se donne lui-même, qui se donne tout entier et sans réserve, qui se donne pour toujours. Or, un Dieu se donne lui-même : c'est donc une vertu surnaturelle et divine qu'il faut pour le ciel; un Dieu se donne tout entier et sans réserve : malheur donc à quiconque partagerait ici son cœur; un Dieu se donne pour toujours, il n'y aura donc de vertu couronnée qu'une vertu constante. Tout ceci sans doute est effrayant. Où trouverons-nous une vertu digne du ciel?

Demander de nous une vertu qui ait de la proportion avec les récompenses qu'on nous propose, n'est-ce pas trop élever les mérites de l'homme? Hélas! que sont-ils, nos faibles mérites? Quand nous aurions rempli à la lettre tout ce qu'on peut attendre de notre fidélité, nous ne serions encore que des serviteurs inutiles. Loin que nos prétendues vertus soient dignes du ciel, n'est-il pas à craindre qu'elles ne fournissent contre nous la matière d'un jugement inexorable? Au lieu donc de demander de la proportion entre nos faibles vertus et vos récompenses infinies, ô mon Dieu, n'aurais-je pas dû me contenter de la demander entre vos récompenses et vos miséricordes? N'est-ce pas uniquement de vos miséricordes que nous les attendons, ces récompenses; et ce qui nous en donne une si haute idée et l'espérance de les obtenir, n'est-ce pas l'étendue de vos miséricordes? Oui, sans doute, chrétiens, voilà le solide fondement de notre confiance. Mais je sais en même temps, et il est de foi que le ciel est une vraie récompense : et que, si Dieu couronne ses dons en couronnant nos mérites, parce que nous n'aurions pas eu de mérites sans ses dons, il sera toujours vrai de dire que le Seigneur, en couronnant ses dons, couronne nos mérites. Il faut que le ciel soit notre conquête, il faut que nous l'aïtions, que nous l'acquations, que nous

l'e méritons. Il faut que nous donnions ce qu'il vaut.

Mais où le trouverons-nous, ce prix infini qui vaut toute la félicité du ciel ? Auguste religion, vérités adorables du christianisme, c'est à vous de soutenir notre espérance en développant à nos regards ces mystères sublimes où nous trouverons notre gloire et notre avantage. Vous nous offrez un divin Médiateur qui supplée à notre faiblesse. Il daigne s'unir à nous ; union divine qui nous communique la vertu des mérites d'un Dieu Sauveur ; et de quoi ne sont pas dignes les mérites d'un Dieu ? Nous n'avons point de mérites par nous-mêmes, mais nous avons des mérites infinis qui nous sont acquis par le sang adorable qui a coulé pour nous. Sur les traces et à la suite de ce Rédempteur immortel, nous parviendrons à ce royaume, dont il a fait sa conquête et la nôtre.

Prenoz garde, cependant, chrétiens, et craignez d'abuser ici des merveilles de votre religion. Non, ce n'est point, comme l'a prétendu l'hérésie, en nous faisant de ses mérites une application qui nous dispense des bonnes œuvres, que le Fils de Dieu nous fait mériter ses récompenses. Comment donc ? C'est en répandant sur nos mérites ce que les siens ont de divin, de sorte que, comme en vertu de l'union que nous avons avec le Sauveur on peut dire que ses mérites deviennent nos propres mérites, il faut aussi que nos actions, en vertu de cette même union, deviennent en quelque sorte les actions du Fils de Dieu ; qu'il puisse les avouer, que nous puissions dire : c'est Jésus-Christ qui vit en moi, c'est Jésus-Christ qui prie en moi, c'est Jésus-Christ qui souffre en moi. Voilà cette proportion qui doit se trouver entre notre vertu et les récompenses de Dieu.

De ces grands principes que s'ensuit-il ? Ecoutez ces règles que vous trace votre foi et auxquelles vous n'avez jamais pensé. Il s'ensuit que pour le ciel il faut une vertu premièrement surnaturelle et divine ; c'est un Dieu qui se donne. Il ne faut donc que du divin, rien d'humain, rien de naturel. Que penser donc de toutes ces vertus morales dont le monde se fait tant d'honneur ? Probité, droiture, sagesse, justice, mœurs irréprochables, voilà les vertus dont se piquent les honnêtes gens du monde. Ces vertus sont-elles aussi réelles qu'ils le prétendent, et est-il bien vrai que nous n'ayons aucun excès à leur reprocher ? Je veux bien ici le supposer. Mais si toutes ces vertus ne sont que des vertus naturelles ; si je n'y vois pas un principe divin, la grâce du Seigneur ; un motif divin, l'amour ou la crainte du Seigneur ; une fin divine, la gloire du Seigneur ; un objet divin, le Seigneur même ; tout cela rampe, nous ne nous élevons point au-dessus d'une nature bienfaisante, nous demeurons au pied de la montagne, nous ne nous trouvons point sur le Thabor avec le Fils de Dieu, nous n'aurons jamais de part à ses récompenses. C'est à la grâce que nous devons notre salut, et non pas à la nature.

Morale terrible, mais morale évangélique ; c'est de la bouche même du Fils de Dieu que nous la tenons. Ecoutez-le, chrétiens, et que le poids d'une telle autorité vous ouvre les yeux sur un des plus grands abus du siècle. Si vous n'aimez que vos amis, dit le Seigneur (*Matth. V, 46*), si vous ne saluez que vos frères, vous ne faites que ce que font le païen et le Publicain. Il exige donc quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qui ne se trouve ni chez le Publicain ni chez le païen ; quelque chose qui vienne de sa grâce et dont il soit lui-même le principe. Et n'est-ce pas afin que nous élevions jusqu'à là notre vertu, et que nous puissions même sur ce point important nous assurer de notre propre cœur, qu'à cette loi naturelle qui nous fait aimer nos amis et saluer nos frères, le Sauveur ajoute cette loi divine qui nous ordonne d'aimer nos ennemis, et de ne point vouloir, lorsque nous faisons le bien, d'autre témoin que Dieu même. Tant il était à craindre que si nous n'avions eu que des préceptes naturels à garder, nous ne prissions le change et ne crussions avoir fait pour Dieu ce que nous n'aurions fait que pour nous-mêmes. Il fallait donc des préceptes dont l'observation ne pût venir que de la grâce de Dieu, que de l'amour de Dieu, que de la gloire de Dieu, parce que pour le ciel il fallait une vertu divine, et qu'autrement en vain vous flatteriez-vous de la récompense : *Alioquin mercedem non habebitis. (Matth., VI, 1.)* De là cette belle expression de saint Jérôme : Ce que Dieu récompense, c'est moins la vertu même que la cause et le principe de la vertu : *Apud Deum non virtus, sed causa virtutis mercedem habet.*

Or, permettez-moi de sonder ici vos cœurs. Est-ce d'un esprit de religion que vient ce zèle que vous avez pour la gloire de votre patrie ; cet esprit d'équité qui vous rend incapables d'une injustice ; cette compassion qui vous attendrit sur la misère du pauvre ; cette attention, cette vigilance à remplir des devoirs pénibles ? Hélas ! pourrais-je vous dire ici, ce n'est point Dieu, c'est le monde qui vous conduit et vous gouverne ; ce n'est point à Dieu, c'est au monde que vous cherchez à plaire : toutes vos vertus ne sont que l'effet d'un caractère heureux, d'une bonne éducation, d'une probité naturelle ; Dieu n'en est ni le principe ni l'objet. Ce sont des vertus où la grâce n'entre pour rien, des vertus dépouillées du mérite que leur communique l'esprit de religion quand il les inspire ; en un mot, des vertus qui ne sont point marquées au coin de l'Evangile, et, par conséquent, des vertus que le Dieu de l'Evangile ne couronnera jamais, et qui par le vice de leur principe mériteraient plutôt son indignation que ses récompenses. Si elles ont quelque prix, ce n'est peut-être qu'aux yeux du monde qui les anime et les commande. C'est donc à ce monde, votre idole et votre divinité, qu'il appartient de les payer.

Où, le monde les récompensera. Ainsi,

vous qui ne protégez peut-être l'innocence opprimée que parce que vous faites profession d'être un homme juste et intègre, on admirera votre équité, vous aurez la gloire de vous voir à la tête d'une infinité d'affaires, toute une ville vous regardera comme son arbitre; voilà votre récompense. Ainsi, vous qui ne consultez dans vos traités que cette bonne loi qui doit en être l'âme, nous rendrons justice à votre droiture, votre probité cimentera votre crédit, et vos entreprises n'en réussiront que plus heureusement; voilà votre récompense. Ainsi, femme modeste et laborieuse qui, moins touchée de ce que demande la loi de votre Dieu que de ce que vous devez à votre gloire, gouvernez votre maison avec tant de sagesse, vous verrez le public s'empresse à faire votre éloge; on vous mettra au rang des femmes fortes; voilà votre récompense. Ainsi vous-mêmes, prêtres et lévites qui ne songez en remplissant votre ministère qu'à vous conformer aux bienséances qu'exige votre profession, vous édifiez les peuples, vous jouirez des avantages d'une saine réputation, vous ferez même du bien, je le veux; voilà votre récompense. Elles auront donc reçu leur récompense sur la terre, toutes ces vertus morales : *Receperunt mercedem suam. (Matth., VI, 5.)* Ah! qu'elles n'attendent plus rien de leur Dieu. C'est beaucoup que le Seigneur ne les laisse pas entièrement sans récompense, mais c'est assez qu'il abandonne aux hommes le soin de récompenser des vertus purement humaines. Pour une récompense qui n'est autre chose qu'un Dieu, c'est une vertu divine qu'il faut.

Tremblez, vous qui jouissez en ce monde des apanages d'une vertu trop estimée, trop honorée, trop aimée; craignez que votre prospérité ne soit déjà votre récompense. Mais vous qui semblez ne trouver que des croix dans les voies de Dieu, consolez-vous, et ne soyez plus tentés, comme le Prophète, de dire que c'est en vain que vous servez le Seigneur. Ah! le gage le plus assuré que vous puissiez avoir en ce monde des miséricordes de votre Dieu, le caractère le plus marqué d'une heureuse prédestination, la preuve la plus invincible de l'immortalité de nos âmes, de la certitude d'un avenir, de la nécessité d'une Providence, de la vérité de toute la religion, c'est une vertu qui n'est point récompensée sur la terre. Estimez donc votre bonheur autant que vous le devez, et remerciez-en votre Dieu. Peut-être vous offrira-t-il dans la suite des récompenses terrestres, ayez le courage de les refuser, trouvez indigne de votre vertu tout ce qui serait au-dessous de Dieu. Reprenez-les, Seigneur, ces bénédictions temporelles : ou si vous m'en comblez en ce monde malgré moi, souffrez que je vous déclare que je n'y attache point mon cœur, que je ne prétends point que ce soit là ma récompense, que ce n'est point à des biens si fragiles que je borne mes vœux. Vous seul, ô mon Dieu, pouvez remplir mes desirs. Oui,

chrétiens, telle doit être votre vertu, parce que votre récompense, c'est un Dieu qui se donne lui-même.

Mais ce Dieu se donne tout entier et sans réserve, craignons donc de partager notre cœur. Ce n'est pas être à Dieu que de n'y pas être tout entier. Second principe qui réprouve toute cette prétendue vertu qui voudrait servir en même temps deux maîtres dont le service est incompatible, adorer Jésus-Christ et suivre le monde, concilier les maximes de l'Evangile avec les maximes du monde. Que deviendrons-nous donc, car n'est-ce pas là toute la religion du monde? Que dis-je, chrétiens! Selon cet oracle du Fils de Dieu : de deux maîtres que l'on sert, il en est un que l'on aime et l'autre qu'on méprise : *Unum odio habebit, et alterum diligit. (Matth., VI, 24.)* Ne voyons-nous pas non-seulement le monde mis en concurrence avec Jésus-Christ, mais le monde indignement préféré à Jésus-Christ? Qu'il s'agisse, en effet, pour vous, de vous déclarer ouvertement pour l'un ou pour l'autre, d'encourir la disgrâce de l'un ou de l'autre, pour lequel de ces deux maîtres vous déclarez-vous? Le monde est le maître chéri et honoré, Jésus-Christ est le maître abandonné et méprisé. Vous rendez encore au Seigneur un culte extérieur que le monde lui-même prescrit ou du moins qu'il permet, mais vous le dépouillez de l'empire sur votre cœur, le seul empire dont il soit jaloux.

Ah! pourrait vous dire ce Dieu outragé, vous venez, il est vrai, dans mes temples m'offrir une partie de votre encens, mais à condition qu'après m'avoir rendu quelques faibles hommages, vous vous réunirez avec les partisans du monde pour aller adorer avec eux leurs infâmes divinités. Vous vous dites mes disciples et que vous êtes à moi; mais puis-je vous en croire, tandis que, dans le temps que vous m'en assurez, je vois d'autres maîtres, d'indignes tyrans qui vous asservissent et vous possèdent tout entiers? Ici, c'est la volupté qui vous arrache à mon empire, et qui dit que vous êtes sous ses lois : *Venit libido, et dicit : Meus es.* Là, c'est l'intérêt qui vous domine et vous retient dans ses fers : *Venit avaritia, et dicit : Meus es.* Ce sont toutes les passions qui frémissent autour de vous, et qui, sûres de leur conquête, vous réclament tour à tour : *Veniunt omnia vitia, et singula dicunt : Meus es.* En un mot, le monde et ses passions voilà l'idole dont vous ne rougissez point d'être esclaves. Cette morale, si j'entreprenais de l'épuiser, me mènerait trop loin. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il ne saurait y avoir d'ennemis plus irréconciliables dans leurs maximes que Jésus-Christ et le monde. Tout l'Evangile est une démonstration évidente de cette vérité. Vouloir contenter à la fois Dieu et le monde sera toujours une indignité, ou plutôt une entreprise chimérique. Comme disciples de Jésus-Christ, vous vous êtes solennellement engagés à renoncer aux pompes du monde, et vous n'avez de religion qu'autant que

vous y renoncez en effet. Quoi! des chrétiens qui se vantent d'avoir un cœur si vaste qu'il ne leur faut pas moins que la possession d'un Dieu tout entier pour en remplir l'étendue, prétendront qu'une faible portion d'eux-mêmes pourrait suffire pour remplir l'immensité du cœur de Dieu! ah! chrétiens, un Dieu s'épuise, pour ainsi dire, dans sa magnificence, et ses récompenses ne viennent que de l'excès de son amour; seul il doit éprouver tous les sentiments dont nos cœurs peuvent être susceptibles. Donnons tout, et tout nous sera donné.

Ce Dieu magnifique qui doit être notre récompense se donne pour toujours. Concluons encore de là que pour le ciel il faut une vertu constante. Hélas! nous trouvons souvent la vie si courte, croyons-nous donc que c'est trop que cette vie si courte pour obtenir une félicité éternelle? N'est-ce pas uniquement pour la mériter que cette vie nous est donnée, et ne nous demandera-t-on pas un compte exact de tous les moments que nous n'aurons pas mis à profit? Il n'y a donc plus à différer, nous n'avons déjà perdu que trop de temps. Un Dieu s'est occupé éternellement de notre bonheur, lui-même nous en assure : *In charitate perpetua dilexi te* (Jerem., XXXI, 3), et pourquoi ne nous occuperions-nous pas toute notre vie de sa gloire, de la profondeur de ses mystères, de l'étendue de ses miséricordes, de notre salut? Un Dieu veut être éternellement à nous, et pourquoi ne serions-nous pas à lui jusqu'au dernier soupir?

Ah! sans doute, il n'en est point ici qui n'ait du moins assez de religion pour frémir à la vue d'une fin malheureuse, pour souhaiter que ses derniers soupirs soient saints, pour espérer même qu'il aura ce bonheur; et quand vous l'auriez, il n'y aura donc qu'un dernier moment de récompense, vous aurez donc perdu la récompense de tout le cours d'une vie chrétienne : pouviez-vous faire une perte plus affligeante? Mais vous sera-t-il donné, ce moment précieux, vous dont la vertu inconstante se dément à chaque instant, vous qu'on voit presque en même temps pécheurs et pénitents, indociles et soumis, idolâtres et fidèles; qui ne vous relevez que pour retomber aussitôt, et dont les conversions semblent annoncer les rechutes; vous enfin dont toute la vie n'est qu'une suite de tristes vicissitudes? Qui vous a dit que ce ne sera point dans un moment de disgrâce que la mort vous surprendra? Qui sait même si Dieu n'attend point à votre mort à se venger de votre inconstance? Les commencements heureux d'un Saül et d'un Salomon furent suivis d'une fin déplorable; et nous oserions nous flatter que toute une vie criminelle sera terminée par une heureuse fin! Non, ce n'est point là une vraie confiance en Dieu, c'est la plus aveugle présomption et qui mérite d'être confondue.

Jugez - vous maintenant vous-mêmes sur ces règles infaillibles. Vous en serez effrayés

sans doute. Vous trouverez que ce qu'on vous demande est bien parfait et bien sublime. Oui, chrétiens, je l'avoue; mais pensez aussi qu'il s'agit de nous rendre dignes des récompenses d'un Dieu. Cette proportion entre nos vertus et les récompenses du Seigneur ne peut être que l'effet d'un courage héroïque, j'en conviens; mais uni à Jésus-Christ, tout chrétien doit être un héros. Ajoutons encore pour notre consolation que, s'il se trouve des difficultés à vaincre dans une carrière si glorieuse, ces récompenses mêmes qui demandent une perfection si sublime, vous inspireront un nouveau courage qui aplanira ces difficultés, et vous fera triompher des obstacles. Entrons donc, j'y consens, entrons dans les faiblesses du cœur humain. Souvenons-nous que nous sommes nés fragiles, livrés à des penchants malheureux, et toujours en danger de faire des chutes déplorables. Ne doutons point qu'en certains moments notre vertu ne languisse, que notre inconstance naturelle ne trahisse nos plus généreuses résolutions, que l'enfer et le monde ne nous livrent de cruels assauts, qu'un feu caché sous la cendre ne se réveille, qu'il ne répande sur nos croix une amertume secrète qui nous dégoûte de leur onction.

Plus nous avons de combats à livrer et de victoires à remporter, plus nous avons besoin d'un courage qui nous fasse triompher de tant d'ennemis. Or, chrétiens, ces récompenses célestes qui demandent le sacrifice de tout notre cœur, voilà où nous puiserons ce courage invincible. Une vive persuasion, une vue toujours présente de ces couronnes immortelles qui doivent être le prix de nos efforts, voilà le ressort qui remuera toutes les puissances de notre âme, qui réveillera notre ardeur et toute notre activité. Transportés, en quelque sorte, dans l'éternité sur les ailes de l'espérance chrétienne, on s'élève au-dessus de soi-même, on cesse, pour ainsi dire, d'être citoyen de la terre, on est citoyen du ciel.

De là ces saints transports d'un David. Rompez, Seigneur, s'écriait ce grand roi, rompez les chaînes qui m'attachent à la terre. Heureux ceux qui habitent dans vos tabernacles éternels, ô Dieu de majesté! De là ces délices toujours nouvelles qu'il trouvait à méditer et à remplir la loi de son Dieu. Il regarde l'observation de cette loi sainte comme son plus cher et son unique héritage : *Portio mea, Domine, custodire legem tuam*. (Psal. CXVIII, 57.) Il l'a placée au milieu de son cœur : *Legem tuam in medio cordis mei*. (Psal. XXXIX, 9.) Ah! s'écrie-t-il, c'est que j'ai toujours présentes à l'esprit les récompenses qui doivent couronner ma fidélité : *Propter retributionem*. (Psal. CXVIII, 112.) Le saint Législateur du peuple de Dieu prête les souffrances et l'ignominie aux honneurs et aux richesses de l'Egypte : c'est, nous dit saint Paul, qu'il était rempli de l'espérance des biens qui lui étaient réservés dans les trésors de la divine bonté : *Aspiciebat enim in remunera-*

rationem. Cet illustre patriarche qui mérita par sa foi de devenir le père de tous les fidèles, ce qui fit son obéissance, dit encore l'Apôtre, c'est qu'il attendait cette cité sainte du Très Haut, dont il savait que le Seigneur lui-même avait été l'architecte. Tous ces grands hommes de l'ancienne loi qui servaient de modèle aux siècles les plus reculés, ce qui les rendit si fidèles à leur Dieu, c'est qu'ils ne perdirent jamais de vue les biens qui leur avaient été promis, c'est qu'ils les saluaient à chaque pas, selon l'expression de saint Paul : *Aspicientes et salutantes*. (Hebr., XI, 26, seqq.)

De là encore l'expression vive et animée de ce généreux Apôtre : Je soupire après le moment heureux où mon âme, délivrée de la prison de ce corps mortel, pourra s'aller rejoindre au glorieux Chef dont je suis membre : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*. (Philipp., I, 23.) De là ces déserts, ces sombres cavernes où se sont ensevelis tant de saints solitaires, les vertus sublimes des premiers chrétiens, cette constance invincible des martyrs, ces transports de joie que ces héros du christianisme faisaient éclater au milieu des plus affreux supplices. La mort avançait et assurait leur bonheur. Une vue anticipée de leur céleste patrie et de cette couronne incorruptible qui les attendait, leur inspirait une force supérieure et un courage héroïque qui les rendait vainqueurs de tous les obstacles : *Aspicebant enim in remunerationem*.

Les sacrifices les plus pénibles à la nature avaient pour eux des charmes. L'illustre mère des Machabées, cette femme forte et vraiment digne du Dieu qu'elle servait, avait déjà vu périr six de ses fils sous le glaive meurtrier des bourreaux. Elle avait recueilli leur dernier soupir avec la consolation de les voir fidèles à leur Dieu jusqu'à la mort. Un septième fils lui restait encore. C'était le précieux reste de sa fécondité, la dernière espérance de cette mère affligée. Le tyran Antiochus renvoie cet enfant à sa mère. Il comptait que la tendresse serait enfin plus forte que sa foi ; que par ses prières et ses larmes elle amollirait le cœur de son fils. Elle avait déjà fait assez de sacrifices pour se croire en droit de ne point immoler cette dernière victime. C'était peu connaître le courage des vrais adorateurs du Dieu d'Israël. Cette mère généreuse conduisit elle-même son fils aux bourreaux, et l'exhorta à mourir comme ses frères en lui répétant ces belles paroles, qui doivent être notre ressource dans tous nos malheurs : *Peto, nate, ut aspicias ad cælum* : Elevez vos regards vers le ciel, ô mon fils ; vos frères vous y attendent, allez partager leur bonheur. (II Mach., VII, 28.)

Animons notre courage par les mêmes motifs ; élevons nos regards jusqu'à ces tabernacles éternels où notre Dieu a fixé sa demeure, et où doivent habiter avec lui ceux qui lui seront fidèles. A la vue de ces récompenses infinies qui nous attendent, rien ne

nous arrêtera dans la voie du salut. Quelque pénible que puisse nous paraître la carrière que nous avons à parcourir, le terme où elle conduit en adoucira les dégoûts et les fatigues. Chaque pas que je fais m'avance vers ma patrie, vers cette demeure éternelle où je jouirai d'un repos inaltérable. Des peines d'un moment produiront un poids éternel de gloire. En vain la nature murmure et se révolte, une espérance si douce et si solide triomphe de la nature. Le temps de la vie s'écoule, dit saint Bernard, l'affliction passe, et la récompense est éternelle.

Pénétrons-nous, chrétiens, de ces grandes idées que nous fournit la religion, et jugeons enfin de la vertu qu'on exige de nous par les récompenses infinies qui doivent en être le prix. Oui, telle est la vraie vertu, qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse la récompenser, parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse en connaître tout le prix ; parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui ait intérêt à la récompenser ; parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui soit assez riche pour lui donner tout ce qu'elle mérite. Idées admirables des récompenses célestes qui doivent nous paraître dignes de toute l'élévation de nos cœurs autant que de toute la majesté de notre religion.

Mais telles sont aussi les récompenses de notre Dieu qu'il n'y a qu'une vraie vertu qui puisse les mériter ; une vertu qui ait de la proportion avec les récompenses qu'on lui propose, annoblie et divinisée, en quelque sorte, par notre union avec notre Chef immortel ; une vertu surnaturelle et divine, parce qu'un Dieu se donne lui-même à ses élus ; une vertu qui ne souffre point de partage, parce qu'un Dieu se donne lui-même tout entier et sans réserve ; une vertu constante, parce qu'un Dieu se donne pour toujours. Autres principes qui doivent nous inspirer dans le service de ce Dieu souverainement libéral et magnifique un courage invincible qui réponde à toute la magnificence de ses récompenses, une force supérieure qui nous fasse triompher de tous les obstacles. Que n'a pas souffert Jésus-Christ pour nous ouvrir le ciel, que de combats n'a-t-il pas eu à soutenir pour nous en assurer la conquête ? Son sang adorable est le prix et le gage de notre honneur. Mais n'oublions jamais ce que ce divin Sauveur nous dit lui-même : *Je suis la voie*, « *Ego sum via* » (Joan., XIV, 6) ; c'est-à-dire la seule route pour arriver au ciel, dont je vous ai ouvert l'entrée, est celle que je vous ai tracée moi-même tant que j'ai vécu au milieu de vous. Si vous désirez véritablement de m'y suivre, marchez avec courage ; c'est ma croix qui doit guider vos pas. Pourrions-nous balancer à prendre pour modèle et pour guide un Dieu qui doit être notre récompense dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

Pour le mardi de la II^e semaine de Carême.

SUR L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE DES ENFANTS.

Si quis suorum... curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior. (I Tim., V, 8.)

Quiconque néglige le soin de ceux que lui a confiés la Providence, a renoncé sa foi, et est pire qu'un infidèle.

C'est à vous, pères et mères, que Dieu a placés à la tête d'une famille dont il vous demandera compte, que s'adresse d'une manière particulière et spéciale cet oracle du grand Apôtre. Oui, je ne crains point de vous le répéter après lui, si vous négligez le soin et l'éducation des enfants dont le souverain Maître vous a chargés, cette funeste négligence vous rend plus coupables à ses yeux que l'infidèle qui ne fut jamais éclairé des lumières de la foi : *Est infideli deterior.*

Ces enfants qui sont devenus par le baptême les enfants de Dieu, ce n'est pas seulement de leurs corps et de leur vie, c'est surtout de leurs âmes et de leur salut que vous devez répondre au Seigneur. C'est donc à vous de leur faire connaître ce qu'ils doivent à l'Être suprême, de leur inspirer l'amour de sa loi, enfin de les élever dans l'esprit de cette religion divine qui doit faire leur bonheur et leur gloire ; négliger ces devoirs si importants, c'est la trahir, la renoncer, cette religion sainte que vous faites profession de reconnaître : *Fidem negavit.*

Ce sujet paraît ne regarder qu'une partie de cet auditoire ; il est intéressant pour tous. Les uns apprendront à pleurer dans leur vieillesse des péchés qu'ils ne peuvent plus autrement réparer ; d'autres à redouter des obligations qu'ils pourront un jour contracter ; enfin ce que je dirai des enfants, vous pourrez l'appliquer par proportion à ceux sur qui vous avez quelque autorité et quelque sorte d'inspection.

Il devient plus nécessaire que jamais de le traiter, ce sujet, dans ce temps malheureux où la prétendue philosophie, ou plutôt l'irreligion, qui ne respecte plus rien et ne connaît plus de frein, expose avec audace et sans pudeur des plans, des systèmes d'éducation dont le but serait de détruire tout principe de christianisme. C'est vers Dieu, vers la vertu que doivent se tourner les premiers sentiments du cœur de l'homme ; on ne peut donc trop lui développer ces connaissances nécessaires : voilà ce qu'enseignent la saine raison. Non, disent nos législateurs impies, ces objets sont trop sublimes pour un âge encore tendre. Il faut attendre le temps de la réflexion et de la maturité. C'est-à-dire qu'il faut attendre que l'erreur et le vice aient déjà perverti l'esprit et le cœur ; c'est-à-dire, qu'il faut attendre que l'empire de l'irreligion et des passions soit devenu en quelque sorte insurmontable ; c'est-à-dire, en un mot, que, par un raffinement de malice digne de Julien l'Apostat, on voudrait qu'on élevât la jeunesse dans une ignorance parfaite de la religion, parce

que n'étant point enseignée et connue, cette religion sainte, elle serait bientôt comme anéantie.

Hélas ! si nous voyons l'irreligion et le libertinage faire des progrès si rapides et si déplorables, n'est-ce pas parce qu'on ne met que trop en pratique ces conseils pernicieux que l'enfer seul pouvait suggérer. C'est à nous, ministres du Seigneur, à vous en faire connaître toute l'horreur. En vous exposant les devoirs qu'exige l'éducation chrétienne de vos enfants, c'est la religion qui nous servira de guide. L'Evangile présenté dans son adorable simplicité ne peut manquer de faire impression sur des cœurs droits et des esprits vrais. Sa lumière dissipera tous ces prestiges d'une vaine éloquence qu'emploie l'irreligion pour donner au mensonge les couleurs de la vérité.

Enfants qui m'écoutez, que les reproches que nous serons obligés de faire à ceux dont vous tenez le jour ne soient pas pour vous un prétexte de les moins honorer. L'image de Dieu est imprimée sur leur front et doit vous les rendre respectables jusque dans leurs plus honteuses faiblesses. Souvent obligés de ne les point imiter, vous êtes toujours obligés de les honorer. Leurs obligations d'ailleurs vous apprennent les vôtres. Hélas ! si vous étiez moins vicieux, ils seraient moins coupables.

✠ Pour vous, que Dieu a placés à la tête d'une famille dont vous lui rendrez compte, instruisez-vous de l'obligation la plus juste et la plus essentielle de votre état. Je dis que l'éducation chrétienne de vos enfants est, de toutes vos affaires, celle qui exige vos plus grands soins et vos premières attentions, parce que les plus grands soins et les plus grandes attentions sont nécessaires pour réussir, première partie : parce que les plus grands motifs doivent vous faire souhaiter d'y réussir, seconde partie. En deux mots, ce que vous devez faire pour élever chrétiennement vos enfants, quel intérêt vous avez d'élever chrétiennement vos enfants, c'est tout le sujet de ce discours.

O vous qui êtes la consolation de voir croître dans la maison de votre époux un enfant qui devait être votre salut, Vierge sainte, obtenez-nous les lumières dont nous avons besoin. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que sont vos enfants dans les idées de la religion ? car, ce n'est que sous ce point de vue que j'envisage l'éducation que vous leur devez. Ce sont, dit saint Chrysostome, de grands et sacrés dépôts que Dieu lui-même vous a confiés : *Magnum habent depositum parentes, filios.* Ils sont fils de ce Monarque souverain dont vous n'êtes que les ministres et les économes ; il leur réserve son trône, il leur prépare les couronnes les plus brillantes, il les destine à partager son empire ; mais il faut qu'ils soient dignes de lui, et c'est vous qu'il charge du soin de les former.

Si vous vous trouviez chargés d'élever un jeune prince, fils d'un grand roi, héritier d'un vaste empire, vous regarderiez un emploi si difficile comme au-dessus de vos forces. On vous confie un faible enfant, vous dirait-on, mais pensez que vous devez à l'Etat un monarque, un de ces dieux de la terre qui portent dans leurs mains le sort des peuples et la destinée des provinces. Quelque idée que vous eussiez de vos talents, vous redouteriez un si pesant fardeau.

Eh bien ! chrétiens, vos enfants ne sont pas nés, il est vrai, pour gouverner des empires, et porter sur leurs têtes des couronnes temporelles : mais le Roi du ciel et de la terre les destine à régner éternellement avec lui au plus haut des cieux. C'est à vous de les former pour Dieu, jusqu'à ce qu'ils soient dignes de lui, de les former sur le modèle de Jésus-Christ, de former Jésus-Christ dans leurs cœurs, d'en faire des chrétiens, d'en faire des saints. C'est pour cela qu'il a imprimé sur vos fronts un rayon de sa gloire, qu'il vous a communiqué une portion de son autorité, qu'il leur ordonne de le respecter dans vos personnes et de vous obéir comme ils lui obéiraient à lui-même.

Si la difficulté d'une pareille entreprise ne vous effraye point, je puis dire que vous ne la concevez pas. Saint Paul obligé de former pour le ciel les nouveaux fidèles de Galatie, appelait les travaux qu'il devait lui en coûter les douleurs d'un pénible enfantement : *Filioli quos iterum parturio*. (Gal., IV, 19.) Ecoutez donc et instruisez-vous de vos devoirs.

Vous devez éclairer l'esprit de vos enfants par vos instructions, former leurs cœurs par vos exemples, régler leurs mœurs et leur conduite par votre vigilance.

L'ignorance est le triste apanage de notre naissance. Un faible enfant ne se connaît pas lui-même ; connaît-il le Dieu qui l'a formé ? Notre foi renferme de sublimes mystères dont la raison ne nous instruit point, parce qu'ils sont supérieurs à ses lumières. Comment pourra-t-il parvenir à les connaître, si on ne les lui explique ? Le doigt de Dieu, il est vrai, a tracé dans leurs cœurs les saintes maximes de la morale évangélique ; mais combien de préjugés en effaceront bientôt les traits, à moins qu'ils ne soient souvent retracés par de salutaires instructions ! C'est à vous, pères et mères, de dissiper cette funeste ignorance dans laquelle vous les avez conçus.

Qu'est-ce donc, me direz-vous, qu'éclairer leurs esprits ? C'est conduire leur raison pour fixer leur jugement, en leur donnant des idées vraies des objets qui sont au-dessus d'eux ; c'est leur faire concevoir les vérités sublimes de leur religion ; c'est, des qu'ils sont en état de vous entendre, les avertir et leur répéter souvent qu'ils ont dans le ciel un Maître suprême qui veut être absolument obéi ; magnifiquement dans ses promesses, terrible dans ses menaces ; Juge

sévère que nous ne voyons pas et qui nous voit, qui entend nos paroles les plus secrètes, et qui compte les plus faibles mouvements de nos cœurs ; Père surtout pour les récompenser s'ils le servent fidèlement ; Père infiniment aimable, qui nous aime et qui demande nos cœurs, qui doit et veut être tendrement, constamment et souverainement aimé. C'est les faire souvenir que les biens dont ils jouissent, c'est de ce Père qui règne dans les cieux qu'ils les ont reçus ; que c'est lui qu'ils en doivent remercier, lui dont la providence nourrit les poissons de la mer et les animaux de la terre.

Qu'est-ce qu'éclairer leurs esprits ? C'est les rappeler de bonne heure à leur propre cœur pour consulter les lois que Dieu lui-même y a gravées ; les remplir des maximes du christianisme ; détruire les fausses idées, les fausses opinions qu'ils se forment des objets qui les environnent ; leur faire bien sentir la fragilité, le néant des biens que le monde estime ; qu'il n'y a rien de grand pour un chrétien que ce qui l'élève aux yeux de Dieu ; que ce que la mort peut nous enlever à chaque instant est indigne de captiver notre cœur, qu'il n'y a de vraiment estimable que ce que Dieu lui-même estime.

Qu'est-ce qu'éclairer leurs esprits ? C'est les accoutumer à réfléchir sur eux-mêmes, à ne point vivre au hasard et sans principes, à s'étudier et à se connaître : leurs défauts pour les corriger, leurs passions pour les réprimer, leurs talents pour les perfectionner ; c'est leur faire bien concevoir la beauté de la vertu, la difformité du vice. Hélas ! souvent à peine en connaissent-ils les noms, ils ne s'en forment que des idées sombres, obscures et confuses.

Qu'est-ce qu'éclairer leurs esprits ? C'est leur apprendre à régler leurs actions sur leurs devoirs, à conformer leurs mœurs aux règles de la justice et aux devoirs de la vie civile ; c'est-à-dire, à ne point rapporter tout à eux-mêmes, mais à travailler au bien de la société dont ils sont membres ; à penser que si la fortune a mis quelque différence entre eux et les autres hommes, la nature et la grâce les rendent égaux ; que ceux qui paraissent les plus méprisables selon les idées du monde, sont véritablement leurs frères et ont autant de droit qu'eux d'appeler Dieu leur Père ; que, par conséquent, les mépris, la hauteur, la dureté sont des sentiments qui deshonnorent également l'humanité et le christianisme.

Qu'est-ce, en un mot, qu'éclairer leurs esprits ? C'est les bien pénétrer du respect et de la soumission qu'ils doivent aux commandements du Seigneur, leur bien faire connaître la préférence que Dieu et la religion exigent sur tout le reste, les instruire enfin à ne séparer jamais les dehors qui font l'honnête homme du monde, du fond de probité et de religion qui font l'homme de bien et le parfait chrétien.

Mères, si vous étiez chrétiennes, vous

aimeriez à répéter souvent à vos enfants les paroles de cette courageuse Israélite qui vit expirer sept de ses fils à ses yeux, les exhortant elle-même à persévérer dans l'innocence et les supplices. Mes fils, leur disait-elle, vous êtes sortis de mon sein, et j'ignore moi-même comment vous y avez été formés; ce n'est point moi qui ai disposé l'admirable structure de vos membres, qui fais couler votre sang dans vos veines, et qui vous donne cette âme raisonnable, cet esprit divin par lequel vos corps sont animés; c'est le Créateur de l'univers, cet Etre suprême qui peut vous donner une vie infiniment meilleure que celle qu'il vous a déjà donnée. Mon fils, ajoutait-elle au plus jeune des sept, regardez le ciel et que sa beauté vous fasse connaître celui qui de rien a formé toutes choses. Ayez pitié de votre mère en vous sauvant vous-même, et ne lui donnez pas la douleur de voir un de ses enfants infidèle à son Dieu. (II Mach., VII, 22, 23, 28.)

Telles étaient à peu près les paroles si nobles et si touchantes que répétait souvent au plus saint de nos rois une princesse plus distinguée encore par sa piété que par son rang. Mon fils, disait-elle à ce jeune monarque, vous connaissez ma tendresse pour vous, oui, je vous aime et Dieu est témoin des sentiments de mon cœur; mais j'aimerais mille fois mieux vous voir mort, que de vous voir encourir par un seul péché mortel la disgrâce du Dieu par lequel vous réglez. Des paroles si chrétiennes, quand elles sortent de la bouche d'une mère intimement pénétrée, sont dans le cœur d'un tendre enfant comme une semence jetée dans une terre bien préparée et qui tôt ou tard porte son fruit. C'est là ce qui a immortalisé la mère et le fils.

Que j'aime, dit saint Chrysostome, à me représenter un Abraham, un Isaac, un Jacob, les anciens patriarches, à l'entrée de leurs tentes ou à l'ombre de leurs bocages, au milieu de leurs enfants et des enfants de leurs enfants, instruisant cette chère et nombreuse famille des perfections de Dieu, des faveurs singulières qu'ils avaient reçues de sa bonté, des témoignages d'adoration et de reconnaissance qu'ils lui devaient. Un sentiment vif animait leurs instructions, et leurs instructions faisaient passer leurs sentiments dans les cœurs de leurs enfants.

Lorsque le Seigneur eut prescrit à son peuple les cérémonies de la Pâque, voici l'ordre qu'il lui donna par la bouche de Moïse : Vos fils un jour vous interrogeront et vous demanderont pourquoi vous observez ces cérémonies. Nous étions esclaves en Egypte, leur répondrez-vous, et notre Dieu a fait éclater sa puissance en notre faveur. Son bras nous a tirés des mains de Pharaon : *In manu forti eduxit nos Deus.* (Exod., XII, 14.) Nos pieuses cérémonies seront la marque éternelle de notre reconnaissance. Ainsi des parents attentifs exciteraient la pieuse curiosité de leurs enfants, ils saisiraient

pour les plus solides instructions les moments précieux d'une attention qui n'est pas commandée. L'image de Jésus-Christ couché dans une crèche ou expirant sur une croix, symboles de nos adorables mystères, les cérémonies de nos temples, une mort tragique, une pompe funèbre, tout ce qui se passe sous nos yeux pourrait vous fournir l'occasion d'insinuer comme imperceptiblement dans les cœurs de vos enfants les grands principes et les plus importantes vérités.

Qui sont ceux d'entre vous qui connaissent ces attentions? Peut-être leur laissez-vous ignorer les points les plus essentiels de la religion; peut-être vous persuadez-vous que le zèle des ministres du Seigneur vous dispense de vos plus étroites obligations; peut-être n'avez-vous pas même le soin de les adresser à ceux qui leur donneraient par zèle des instructions que vous leur devez à titre de justice. Dans la première enfance, je le sais, on leur fait par bienséance donner une légère teinture de religion, on leur fait apprendre un précis de ce qu'ils doivent savoir, mais si abrégé, expliqué d'une manière si sèche qu'il n'est capable, ni d'éclaircir leur esprit, ni d'échauffer leur cœur. Ces instructions, au reste, ne sont que pour les premières années où l'on est encore incapable de réflexions sérieuses.

A peine sont-ils arrivés à ce passage si glissant de la première à la seconde enfance, et leur raison commence-t-elle à se développer, qu'on se hâte en quelque sorte de les enlever à Jésus-Christ auquel on les avait consacrés par le baptême. On ne saurait trop tôt, dit-on, apprendre la science et les usages du monde; on s'applique à leur en donner l'esprit et à les former selon ses maximes. On les occupe uniquement des moyens d'avancer leur fortune ou d'en jouir agréablement; on les accoutume à l'orgueil et à la mollesse; on ne leur parle que de grandeurs, de plaisirs, de jeu, de modes, de luxe et de vanité.

Une mère apprend à sa fille à se parer artificieusement, à acquiescer des talents pour plaire. Elle lui rappelle, il est vrai, quelquefois la nécessité d'être sage, mais elle n'apporte pour motif de cette sagesse que la honte et l'infamie dont se couvrent aux yeux du monde celles qui ne le sont pas; c'est-à-dire, qu'elle lui apprend non pas à haïr et à fuir le vice, mais à craindre et à éviter l'éclat. Le penchant à l'instruction, les progrès sont rapides.

Un père n'entretient son fils que de la nécessité d'être brave. On lui fait entendre que souffrir une injure sans se venger, c'est se déshonorer et se perdre pour jamais. Que peut penser ce jeune homme, en comparant cette leçon avec ces maximes de l'Evangile qu'on lui avait apprises d'abord, de pardonner à nos ennemis et de les aimer? Il regarde ce précepte et par une suite naturelle tous les autres comme un amusement de l'enfance et une fable qui se dissipe aux rayons de la raison. N'est-ce pas à ces principes malheureux d'une éducation mondaine

et toute prienne que nous devons attribuer l'avidité de la foi, le mépris de la religion qui se répand insensiblement parmi nous, et qui fait de jour en jour de si funestes progrès ? Mères cruelles, pères barbares ! mais non, ils enseignent ce qu'ils savent, ce qu'eux-mêmes ont appris, et ils trouvent malheureusement des cœurs trop dociles. Ainsi une famille chrétienne se trouve tout entière dévouée au démon. Ainsi se renouvelle dans des maisons de malédiction ce que déplorait Jérémie quand il représentait les pères, les mères, les enfants partageant les fonctions pour les abominables sacrifices qu'ils offraient aux dieux étrangers. (*Jerem., XIX, 1 seqq.*)

Vous ne prétendez autre chose, dites-vous, que de leur apprendre à vivre avec des hommes, à concilier les usages du monde avec les vertus de l'Evangile ; et votre premier soin devait être de leur faire bien comprendre l'opposition qui se trouve entre les usages du monde corrompu et les maximes de notre sainte religion, la guerre qui est entre le monde et Jésus-Christ, la nécessité de braver les usages du monde si l'on veut appartenir à Jésus-Christ. Applaudissez-vous, vous avez réussi, ils sont habiles dans l'art que vous leur avez appris : ils sauront pécher par bienséance, offenser Dieu pour plaire au monde, se damner par complaisance. Ah ! dit saint Chrysostome, que ne les étouffiez-vous dès le berceau ; votre crime du moins aurait fait leur bonheur. Vous avez rempli de ténèbres des esprits que vous étiez chargés d'éclairer par vos instructions. Ce n'est point assez, vous devez encore former leurs cœurs par vos exemples.

Votre conduite quelque irrégulière qu'elle puisse être ne détruit point la vérité d'une solide instruction. Si vos discours sont saints, vos enfants n'ont pas le droit d'en appeler à vos exemples qui sont mauvais : et ils n'en seront pas moins punis, lorsqu'en péchant ils n'auront fait que vous imiter. Mais qu'il est difficile que des leçons que vous détruisez par vos exemples fassent sur eux une vive impression.

Il faut être touché soi-même pour parler le langage du cœur, il faut être persuadé pour convaincre, et la persuasion se prouve par les actions beaucoup mieux que par les plus beaux discours. Il faut être un Abraham pour inspirer à un nouvel Isaac la généreuse résolution de sacrifier à son Dieu la fleur de ses années. Il faut un Tobie pour persuader à son fils nouvellement établi que l'homme est toujours assez riche quand il craint le Seigneur. D'une main vous élevez l'édifice, de l'autre vous le détruisez ; vous plantez et arrachez en même temps ; vous amassez et vous dissipez. Votre travail est stérile : en devez-vous être surpris ? Au reste, ne croyez point que vos enfants soient aveugles sur vos défauts ; ils vous percent à jour, et souvent vous connaissent mieux que vous ne les connaissez vous-mêmes. Quoiqu'ils n'en aient pas le droit, cependant dans la pratique, ils opposent les maximes

que vous leur débitez et celles que vous suivez, ils sentent le contraste ; et prennent le parti de laisser vos préceptes qui contraignent leurs penchants, pour suivre vos exemples qui les favorisent. Quel droit avez-vous d'exiger qu'ils soient plus sages que vous ?

Mais qu'il si j'ai le malheur d'être vicieux, je dois donc, pour éviter le ridicule d'une pareille contradiction, souffrir que mes enfants soient vicieux comme moi ; les vices que je reconnais dans moi, je ne dois donc pas les réformer dans eux. Mauvaise conclusion, chrétiens. Être vertueux vous-mêmes, c'est le premier de vos devoirs ; rendre vos enfants vertueux, c'est encore un autre de vos devoirs essentiels. A la négligence du premier ajouter celle du second, ce serait à un premier crime en ajouter un autre et vous rendre doublement coupables. Ah ! plutôt, que la crainte de scandaliser vos enfants, que l'obligation où vous êtes de les édifier, que l'impossibilité de ne pas les scandaliser si vous laissez paraître vos vices à leurs yeux, que la difficulté de leur cacher ces vices si vous ne les réformez pas, que la honte qu'un cœur droit doit avoir d'affecter des vertus qu'il n'a pas, que tous ces motifs réunis vous déterminent à mettre enfin dans vous une réforme nécessaire : afin qu'étant ce que vous devez être, vous puissiez paraître dans vos familles tels qu'en effet vous serez.

Pour bien gouverner votre Eglise, disait saint Paul à Tite, soyez vous-même un modèle de toutes les bonnes œuvres : *Teipsum prabe exemplum boni operis.* (*Tit., II, 7.*) Nous sommes tous naturellement portés à l'imitation ; les enfants surtout sont comme invinciblement entraînés sur les traces de leurs pères. Ils se font un devoir de copier ceux qu'ils sont obligés de respecter : *Id sunt quod vident.* Ils ont les yeux fixés sur vous ; vous êtes comme des astres destinés à les diriger ; si vous vous écarterez de la route, comment pourront-ils ne pas s'égarer ? Ils succèdent à vos désordres, avant que de succéder à votre patrimoine ; ils n'ont pas encore vos biens qu'ils ont déjà tous vos vices qu'ils adoptent comme des vertus : *Id sunt quod vident.*

Il faut beaucoup de préceptes pour acquérir un prix de vertu, il ne faut qu'un mauvais exemple pour détruire en un moment ce que les préceptes auront produit à peine en plusieurs années. Vous conduisez, par exemple, vos enfants dans nos temples, vous les instruisez de la majesté du Dieu qui y est présent, Dieu terrible qui punit ceux qui osent lui manquer de respect. Mais en même temps vous les rendez témoins des irrévérences que vous y commettez vous-mêmes. Que voulez-vous qu'ils pensent de vos leçons ? Ils oublient l'instruction, et imitent ce qu'ils voient : *Id sunt quod vident.* Dans quel détail ne pourrais-je pas entrer ? Jugez-vous vous-mêmes ; que seront vos enfants si ils vous imitent, ce que vous manquez de leur dire, comment pourrez-vous leur donner d'autres

Mais avançons. Vous ne connaissez encore qu'une partie de ce qu'exige de vous l'éducation sainte et chrétienne de vos enfants; vous éclairez leurs esprits par vos instructions, je le crois; vous formez leurs cœurs par vos exemples, je le suppose; vous devez encore régler leurs mœurs et leur conduite par votre vigilance.

Qui pourrait dire combien de pièges l'ennemi de notre salut tend à l'innocence et à la vertu d'une jeunesse imprudente? Faut-il, pour vous faire voir le danger, franchir l'intervalle de plus de quatre mille ans; et remontant jusqu'au temps des patriarches, vous montrer la jeune Dina qui, pour s'être imprudemment écartée par une curiosité bien naturelle à son âge, rentra déshonorée dans la tente de Jacob son père?

Quand je ne parlerais qu'à ces honnêtes pères, qu'à ces chrétiens qui n'en ont que le nom, et qui ne craignent que l'infamie de leurs enfants et la honte de leur maison, que de raisons n'aurais-je pas à leur apporter sur la nécessité d'une exacte vigilance? Mais je parle à des chrétiens remplis des sentiments de la foi, et qui, par conséquent, gardent la grâce de Jésus-Christ comme le plus grand de tous les biens que l'homme puisse posséder sur la terre, et le péché qui détruit cette grâce comme le plus grand des maux qu'il ait à redouter: je parle à des chrétiens qui peut-être ne savent que trop par une triste expérience combien il est aisé de souiller la blancheur de cette robe d'innocence dont nous avons été revêtus au baptême et qui distingue les vrais enfants de notre Dieu. Hélas! vous le savez, un instant, un seul instant peut d'un ange du ciel faire un ange de ténébres.

Tantôt c'est un domestique débauché dont vous vous défiez jusqu'au point de ne pas vous reposer sur lui du plus vil intérêt, et à qui vous confiez sans alarmes l'innocence, la pudeur, le salut de vos enfants.

Tantôt vous permettez à leur curiosité ces livres pernicieux dont le moindre danger est de remplir leur mémoire d'images profanes, par de feintes passions d'en inspirer de trop réelles, et de leur apprendre en peu de temps ce qu'ils devraient toujours ignorer; funeste connaissance qui ne s'acquiert presque jamais qu'aux dépens de la vertu!

Ici c'est un camarade libertin d'autant plus pernicieux qu'il paraît plus aimable; il lie avec vos enfants une société que vous-mêmes autorisez, et bientôt il les entraîne avec lui dans les désordres les plus honteux.

Là ce sont des fêtes préparées par l'homme ennemi, où vous êtes flattés de voir vos filles invitées des premières; et où le vice ingénieux à se déguiser prend mille formes séduisantes. Elles y boivent à longs traits un poison qui porte la mort dans leurs âmes, et se forment des chaînes que votre autorité n'a pas toujours la force de rompre. Tout ce qu'elles voient, tout ce qu'elles entendent va directement à détruire les principes de modestie que vous leur avez inspirés; quelquefois peut-être les plus grands crimes

sont déjà commis, avant que vous soupçonniez qu'il y ait aucun danger de les commettre.

Il fallut un ange du Seigneur pour conduire le jeune Tobie; souvent il ne faudrait rien moins pour conduire vos enfants dans la carrière périlleuse où ils sont obligés de marcher, et pour les défendre contre des monstres plus furieux que celui qui pensa dévorer le jeune Tobie. Le Seigneur y a pourvu par l'obligation qu'il vous a imposée d'être vous-mêmes comme des anges visibles pour guider tous leurs pas. La piété, la solide piété peut seule inspirer toutes les attentions qu'exige la vigilance chrétienne.

Les uns follement prévenus ne peuvent jamais se persuader que leurs enfants soient capables d'aucun vice, et eux seuls n'aperçoivent pas des désordres qui scandalisent tout un voisinage. Qu'un ami charitable veuille les en avertir, c'est les irriter et s'attirer leur haine. Vous fermez les yeux, vous ne voulez pas qu'on vous les dessille, vous êtes trompés, et vous méritez de l'être.

D'autres soupçonnent assez les fautes que peuvent commettre des enfants abandonnés à eux-mêmes. Mais pour veiller à tout, il faudrait se gêner beaucoup; l'indolence naturelle les rend incapables de toute attention. Il faudrait que cette mère fût plus assidue dans la maison, et qu'elle-même évitât les assemblées qui sont dangereuses pour sa fille. La dissipation, l'amour du plaisir l'emportent sur le devoir le plus essentiel.

Ici vous voyez des pères, prétendus chrétiens, et qui traitent de bagatelles dans leurs enfants ce que la religion nous apprend à regarder comme des crimes dignes des châtiments éternels.

Là vous trouvez une mère trop complaisante qui n'ignore pas qu'une fille vraiment sage ne cherche point à éviter les yeux et la société de sa mère. Mais elle craint d'affliger cette fille déjà d'un âge à savoir se conduire; elle la rend trop tôt arbitre d'une liberté dont elle ne connaît encore que les abus; elle ne veut pas voir ce qu'elle ne voudrait pas souffrir et n'aurait pas le courage d'empêcher. L'amour que vous devez à vos enfants n'est point opposé à une juste fermeté ni à une sage sévérité; fermeté, sévérité même nécessaires pour réprimer les désordres que la vigilance n'a pu prévenir.

Le grand prêtre Héli était irréprochable dans ses mœurs; son malheur a été d'avoir des fils indignes du saint ministère qu'ils exerçaient. Il devient coupable par leurs actions criminelles. Il apprend leurs scandales, il a soin de les en reprendre, et leur reproche l'indignité de leur conduite. En est-ce assez pour que les péchés de ses enfants ne lui soient point imputés? Non; un prophète vient lui annoncer les vengeances du Ciel, et voici ce que lui dit le Seigneur: *Vous avez honoré vos enfants plus que moi: « Honorasti filios tuos magis quam me. »* (1 Reg., II, 29.) Héli se contentait de parler, et il devait agir. Un simple reproche ne suffit point dans la bouche d'un père. Il fallait leur faire sentir tout le poids de l'autorité

paternelle, leur interdire un ministère qu'ils déshonoraient. En un mot Héli a dû sévir en père irrité et prendre en main la cause de son Dieu, il sera puni avec ses fils ; leur mort, la défaite de l'armée, la prise de l'arche, sa mort à lui-même seront la punition de sa molle et indolente complaisance : *Magis honorasti filios tuos quam me.*

Voudrais-je donc autoriser ici la conduite de ces pères emportés qui toujours la fureur dans les yeux, le blasphème dans la bouche, traitent également les plus légers manquements et les fautes les plus essentielles ; de ces mères fantasques et bizarres toujours armées pour persécuter d'innocentes victimes ? Non, la vertu ne s'enseigne point par le vice. Leurs enfants les haïssent, prennent en horreur la maison paternelle : et de là quels désordres ! Par une sévérité peu sage, l'esprit timide est abattu et abruti, l'esprit plus fougueux est aigri et révolté.

Il faut éviter également les écueils d'une molle complaisance qui attire le mépris, et d'une excessive sévérité qui excite la haine ; et pour cela punir sans colère, pardonner sans faiblesse, étudier les diverses humeurs, marquer de la tendresse à un enfant peu aimable, dissimuler celle qu'on ressent pour un enfant trop aimé. N'aigrissez point la réprimande par boutade ; mais, pour l'adoucir, gardez-vous de l'énerver. Ne punissez que par nécessité ; mais, quand la nécessité s'y trouve, sensible par penchant, sachez paraître insensible par raison et par vraie compassion ; surtout jamais d'antipathie, d'aversion et d'impatience, où l'amour seul et le devoir doivent vous guider.

Pour prendre à propos toutes ces diverses conduites, faut-il être esclave de la colère ou de l'humeur, de la prévention contre celui-ci, d'une tendresse aveugle pour celui-là ? Quand nous vous reprochons vos vivacités où il faudrait du sang-froid, votre indolence où il faudrait de la vivacité, vous vous écriez qu'il faudrait donc changer votre tempérament et refondre votre caractère, que vous êtes des hommes et non pas des anges. Vous sentez donc la difficulté. Ai-je tort de vous dire que l'éducation chrétienne de vos enfants est une affaire bien difficile, et qui, par conséquent, exige tous vos soins et toutes vos attentions, si voulez y réussir ?

Si je me bornais là, peut-être que rebutés par les difficultés vous prendriez le parti de continuer à la négliger ; je dois donc vous montrer l'intérêt que vous avez d'y réussir. C'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Vous aimez vos enfants ; la nature elle-même a gravé dans vos cœurs ces sentiments de tendresse, et vous vous irriteriez de nous voir douter de votre amour. Vous vous aimez aussi vous-mêmes ; cette seconde vérité est encore plus incontestable que la première. Or, c'est de ce double amour que je tire les motifs qui vous engagent à leur donner une éducation chrétienne.

En les élevant mal vous les exposez, vous

vous exposez vous-mêmes aux plus grands malheurs : malheurs éternels, ce sont les seuls véritablement terribles ; malheurs temporels, ce sont ceux que peut-être vous redoutez le plus ! Mais n'est-ce pas déshonorer cette chaire sacrée que d'y menacer des maux de la terre ceux que je devrais instruire à les mépriser ? C'est vous, chrétiens, qui nous y contraignez. Touchés du malheur de vos enfants, c'est à nous d'employer tous les motifs pour vous engager à leur procurer le plus grand des biens.

Il n'est que trop vrai, et cette vérité devrait être bien capable d'animer votre zèle et de faire cesser votre indifférence, oui, la damnation éternelle de vos enfants est le fruit ordinaire d'une éducation peu chrétienne.

Heureux celui qui a porté le joug du Seigneur dès ses premières années (Thren., III, 27) ; qui jamais n'est entré dans les conseils des impies, qui n'a point marché dans la voie des pécheurs, et ne s'est point assis dans la chaire de l'iniquité ; il croîtra, dit le Prophète-Roi, comme un arbre planté sur le bord d'un ruisseau ; ses feuilles mépriseront la rigueur des hivers, et dans son temps on le verra chargé des fruits les plus précieux. (Psal. 1, 1-3.) Un fils bien élevé, ajoute l'Ecclésiastique, deviendra l'appui de sa maison, sa gloire parmi ses proches, l'espérance de ses amis, la consolation de son père et le sujet de sa joie dans ses derniers jours. (Eccli., XXX, 1-6.) Voilà, pères chrétiens, les espérances que l'Écriture vous permet de concevoir de cet enfant, instruit au sortir du berceau par vos discours et vos exemples à mépriser les promesses séduisantes du monde, préservé par votre vigilance des pièges qui étaient tendus sous ses pas, et formé avec sagesse parce que vous l'avez aimé sans faiblesse.

Mais dites-moi sur quels fondements vous vous rassurez, vous qui paraissez voir de sang-froid vos enfants ignorer les principes de leur religion et n'en point pratiquer les devoirs, lier des sociétés dangereuses, contracter des habitudes vicieuses ? Vous vous consolez dans l'espérance que l'âge mûrira en même temps leur esprit et leur piété ; qu'à des pensées volages et trop frivoles succéderont des réflexions solides. Vous le souhaitez, je le souhaite avec vous : vous l'espérez, et moi je ne vois rien qui m'autorise à concevoir la même espérance : des habitudes formées dès l'enfance se corrigent très-difficilement.

Interrogez la nature, elle vous répondra qu'un arbrisseau courbé se redresse aisément : mais si vous attendez qu'il ait jeté de profondes racines, aucune force humaine n'est plus capable de le redresser. Consultez l'expérience, elle vous apprendra qu'une vieillesse corrompue est plus difficile à réformer qu'une bouillante jeunesse dans la fougue des plus violentes passions ; que l'homme suit presque toujours dans sa vieillesse la route où il a commencé de marcher dans sa jeunesse ; que celui qui a été vicieux dès ses premières années, voit croître ses

vices à proportion de son âge; que les os du vieillard se trouvent, selon l'expression de l'Ecriture, remplis des vices de l'enfance qui descendent avec lui dans la poussière du tombeau : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ suæ, et cum eo in pulvere dormient.* (Job, XX, 11.) Il en coûte moins pour former de bonnes habitudes, que pour en corriger de mauvaises.

Hélas! vous faut-il d'autre expérience que la vôtre, pour vous faire concevoir combien facilement se contractent les mauvaises habitudes, et combien elles se détruisent difficilement lorsqu'elles sont une fois contractées? Cette passion honteuse dont la tyrannie vous enchante dans certains moments, et dans d'autres vous réduit presque au désespoir à la vue de l'enfer où il vous semble que, sans un miracle du Seigneur, elle ne peut manquer de vous conduire, dites-nous par quels degrés elle est parvenue à cet excès de violence qui paraît la rendre tout à fait invincible? Il fut pour vous un heureux temps où votre cœur innocent et pur n'en ressentait point les premières atteintes. Si vous eussiez alors été fidèle à suivre les mouvements de la grâce qui se faisaient sentir à votre cœur, vous auriez triomphé des premières impressions du vice et n'en seriez pas réduit aujourd'hui à porter d'indignes fers, dont vous gémissiez, et que vous n'avez pas le courage de briser. L'irréligion de votre enfance, les dangers auxquels elle a été exposée, les fautes que vous y avez faites, l'impunité de ces premières fautes, voilà les degrés qui vous ont conduit à cet état funeste que vous déplorez.

Vous ne voudriez pas laisser entrer vos enfants dans un commerce qui vous aurait ruiné; quel soin ne prendriez-vous pas pour les précautionner contre un écueil qui vous aurait fait faire naufrage et qui aurait déjà brisé plusieurs de vos vaisseaux. Plus vous avez éprouvé les rigueurs de l'indigence, plus vous vous efforcez de les en garantir. Quoi! vous avez malheureusement perdu l'héritage de Jésus-Christ; mille fois vous avez fait des naufrages plus funestes que ceux qui rendent nos mers redoutables; et vous ne vous intéressez point à prémunir vos enfants contre des dangers qui ont été la source de vos malheurs! Votre imprudence vous a conduits à la porte de l'enfer : guides infidèles, il semble que vous ayez formé le dessein de les y conduire comme vous; et vous êtes leurs pères, ils vous appellent leurs mères, vous nous dites que vous les aimez; vous voulez qu'ils soient persuadés de votre amour?

Où, vous les aimez, comme ces Juifs barbares, dont parle le prophète, qui égorgeaient eux-mêmes leurs enfants en l'honneur de leur fausse divinité. *Des enfants*, dit le Seigneur dans sa colère, *des enfants qu'ils ont engendrés pour être mon peuple, ils les ont fait dévorer par les flammes allumées sur l'autel de leurs idoles* : *« Filios suos quos genuerunt mihi, obtulerunt illis ad*

devorandum. » (Ezech., XVI, 20.) Ces innocentes victimes dont vous sacrifiez, non pas les corps, mais les âmes immortelles, non point à des feux qui s'éteignent, mais à des feux allumés par le souffle de la colère éternelle du Seigneur, ces enfants sont-ils donc à vous? Ils sont les ouvrages ou plutôt les enfants du Créateur qui les a formés, les frères du Sauveur qui les a rachetés, les temples de l'Esprit-Saint qui les a sanctifiés.

Si vous aviez pris soin de les élever pour Dieu, votre zèle pour sa gloire lui aurait peut-être fait oublier vos autres iniquités, aurait couvert la multitude de vos péchés, c'était un moyen que sa grâce vous avait ménagé pour les expier. Mais écoutez, voici ce que dit le Seigneur : Parce que vous ne m'avez pas assez honoré pour me faire honorer par vos enfants, parce que vous ne m'avez pas assez aimé pour vous intéresser à me faire aimer d'eux, parce que ma crainte ne régnait point dans votre cœur vous n'avez pas su la leur inspirer, ils périront, ces enfants coupables à mes yeux pour avoir abusé des secours suffisants que ma providence leur avait d'ailleurs ménagés : *In iniquitate sua morietur*; mais vous dans qui ils ont dû trouver des secours puissants, secours d'instruction, d'exemple et de vigilance, par lesquels ils auraient évité l'enfer auquel ma justice me force de les condamner, vous me rendrez compte de leur âme; je les punirai, vous me répondrez de leur malheur, je vous redemanderai leur sang : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (Ezech., III, 18.) Ah! chrétiens, vous vous consumez de travaux, vous vous épuisez de fatigues, vous abrégez vos jours pour laisser à vos enfants un héritage plus abondant que celui que vous aviez reçu de vos pères. Si la justice préside à vos entreprises, votre conduite ne mérite point nos reproches. Mais ne comprendrez-vous jamais que la vraie sagesse, la foi pure, la solide piété, sont le plus bel héritage qu'un père mourant puisse laisser à ses enfants. Quelle consolation à cette dernière heure de voir rassemblés autour de lui des enfants vertueux qu'il a instruits à bénir et à honorer le Seigneur. Ainsi Tobie à ce dernier moment recueille tout ce qu'il a de forces, pour les exhorter encore à rester toujours fidèles à leur Dieu. Recevez, leur dit ce respectable vieillard, les dernières instructions d'un père mourant : *Audite, filii, patrem vestrum* : N'abandonnez jamais le service du Dieu de vos pères, *Scrute homino in veritate.* (Tob., XIV, 10.)

Vous savez, chrétiens, que vos enfants sont nés pour l'éternité : et, au lieu de vous appliquer à la leur procurer heureuse, vous ne songez pour eux qu'aux frivoles avantages d'une vie qui s'échappe comme un songe. Eh bien! voici donc ce que vous dit encore le Seigneur : Vous serez punis par votre propre péché : *« Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur. »* (Sap., II, 17.) Dans l'éducation que vous donnez à vos enfants vous

pensez trop à cette vie et ne songez point assez à l'éternité; dès cette vie même vous verrez vos enfants malheureux et vous-mêmes serez malheureux dans vos enfants et par vos enfants : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.*

Vous élevez cette fille dans la vanité et l'oisiveté, vous l'accoutumez à des parures que vos biens ou votre état ne vous permettent pas. Elle-même un jour devenue mère laissera par sa négligence dépérir la maison de son époux, donnera au luxe et aux vains ornements ce qui devrait être réservé pour les vrais besoins de sa famille. On rira du faste avec lequel elle paraîtra dans les assemblées, et on insultera à la véritable indigence qu'elle souffrira dans sa maison.

Vous souffrez ce que vous ne devriez pas souffrir, dans la crainte d'éloigner de votre fille un parti que vous avez intérêt de ménager, vous dissimulez des entretiens secrets que vous savez bien n'être pas sans quelque offense de Dieu, vous fermez les yeux sur des visites trop assidues, des lettres, des présents, des libertés que la religion ne permet pas. Vous seriez fâchées sans doute qu'elle en vint aux derniers excès. Funeste politique! Quelle en doit être l'issue? L'espérance, la passion, l'occasion... non, il ne réussira point, cet établissement qui vous flattait, parce qu'en cessera de l'aimer dès qu'on cessera de l'estimer; ou, s'il réussit, vous verrez ce qui arrive dans presque toutes les alliances contractées par le crime et que le Ciel ne bénit pas. A des amours effrénés succéderont des haines furieuses. Elle sera contrainte de cacher ses plaintes, et de dévorer en secret ses larmes. Sont-ils rares ces spectacles qui réjouissent la malignité du public? *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.*

Ce fils avait reçu de la nature des talents qui l'auraient rendu propre aux fonctions de l'Eglise ou aux dignités de l'Etat. Mais vous ne pouvez vous déterminer à le contraindre, il passe dans l'oisiveté et le libertinage des années destinées à acquérir des connaissances nécessaires; il sera honteusement exclu des emplois, ou il s'y déshonorerait par son incapacité. Il sera le premier, dans un âge plus mûr, à murmurer contre votre indulgence et à se plaindre de votre folle tendresse : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.*

Vous avez osé vous arroger le droit de décider souverainement sur la vocation de vos enfants, comme si leur destination ne devait pas être soumise à l'Arbitre suprême dont votre destinée dépend aussi bien que la leur. En vain mille traits d'une vocation sainte éclataient dans cet enfant. Sous prétexte d'éprouver une vocation contraire à vos desseins, vous avez jeté dans le tumulte du monde un cœur formé pour la retraite. Appelez-vous donc une épreuve sage, une tentation dont les saints les plus consommés auraient peine à triompher? Vous avez réussi; le goût du monde a fait évanouir des projets qu'avait inspirés la piété. Les plaisirs l'ont

séduit, les occasions l'ont entraîné, son innocence s'est corrompue, il marche à grands pas dans les voies du vice..., sa perte est un parricide ajouté à vos autres crimes.

S'agissait-il de quelques-uns de vos enfants qui, par l'ordre de la naissance, semblaient, selon vos idées toutes profanes, devoir être consacrés à la retraite? Alors vous n'aviez garde de mettre en usage des épreuves que vous jugiez auparavant nécessaires. Votre sévérité, vos traitements injustes, des dégoûts adroitement ménagés leur ont fait envisager la retraite comme un asile souhaitable, et changer un esclavage insupportable contre un qui le paraissait moins. Peut-être même les avez-vous entraînés à l'autel, comme des victimes infortunées de votre ambition et de votre avarice. Les vœux irrévocables qu'ils ne prononçaient qu'en frémissant étaient autant d'arrêts contre votre injustice, encore plus que contre leur liberté. Dieu permettra que ces sacrifices forcés deviennent pour vous-mêmes, ici-bas, une source de désolations et de chagrins les plus amers : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.*

Il ne vous honorera point, cet enfant que vous n'aurez point instruit à honorer son Dieu; vous serez surpris de ne trouver dans lui qu'insensibilité pour prix de votre amour, qu'ingratitude pour fruit de vos bienfaits; vous ne pourrez accuser que vous-mêmes, qui n'avez pas mis dans son cœur les grands principes de religion qui lui auraient fait honorer Dieu dans vos personnes, principes qui seuls peuvent réformer les vices d'un mauvais naturel. Nos oreilles retentissent tous les jours des plaintes que nous font les pères et les mères d'un fils indocile qui les traite avec une hauteur désolante, d'une fille peu soumise qui paraît n'avoir nul égard pour leurs volontés, nul respect pour leurs ordres. Nous allons à la source du mal; nous trouvons inmanquablement dans l'éducation qu'ils ont reçue le principe de ces procédés si contraires à la nature et à la religion. C'est ou un amour excessif ou une indifférence coupable. Vous vous êtes fait une idole de celui-ci, vous l'accablez de caresses, vous lui souffrez tout, vous n'osez contredire ses volontés : il vous méprisera et vous fera essuyer ses plus bizarres caprices. Cet autre, que vous n'aimez point assez, a senti l'injuste différence que vous mettez entre deux enfants qui sont également une portion de votre substance. Un temps viendra où l'âge l'affranchira d'un joug odieux. La piété pourrait seule lui faire oublier ce qu'il a souffert de votre injustice prévention, vous ne lui en avez point inspiré : il se vengera dans les jours de votre vieillesse. Ce sera de sa part un crime, sans doute, mais cependant un juste jugement du Seigneur qui vous punira par votre péché : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.*

Je ne parle point du danger de ces prédilections qui ne sont que trop souvent des semences de discorde et de division dans une

famille. Une légère marque de préférence de la part de Jacob excita dans le cœur des frères de Joseph ce que la jalousie a de plus furieux. Toute préférence est injuste où les droits sont égaux. C'est aimer véritablement un fils que de le rendre aimable à ses frères.

Finissons, chrétiens ; les bornes d'un discours sont trop étroites pour renfermer tout ce qu'il serait nécessaire de vous dire sur cette matière. Je crois d'ailleurs en avoir assez dit pour vous faire comprendre que l'éducation de vos enfants est une affaire difficile, et qui ne peut réussir sans les plus grands soins, une affaire importante, et que les plus grands intérêts vous engagent à faire réussir.

Jésus-Christ, d'une part, vous demande cet enfant qu'il a acheté au prix de son sang. Le démon, de son côté, vous sollicite à le lui livrer. Et vous balancez, vous ne vous contentez pas de garder une espèce de neutralité, vous abandonnez cet enfant à l'imprudence et à l'aveuglement de son âge. Encore une fois, vous dites que vous l'aimez, vous l'en assurez, vous voulez qu'il le croie : quel amour que de le laisser périr ! Sachez que si, par votre négligence, vous le laissez tomber en enfer, vous y tomberez avec lui : sa perte entraînera la vôtre.

Ces victimes infortunées des flammes dévorantes s'élèveront contre vous au jour du jugement, et demanderont justice de votre cruauté. Ah ! s'écrieront-ils, nous n'avons trouvé dans nos parents que des meurtriers et des bourreaux ; ce sont leurs impiétés et leurs vices, beaucoup plus que les nôtres, qui nous ont perdus : *Perdidit nos aliena perfidia, parentes sensimus parricidas.*

Tandis qu'il en est encore temps, mettez-vous, chrétiens, en état de rendre au Seigneur un compte fidèle du dépôt qu'il vous a confié. Au nom de celui qui doit juger les pères et les enfants, ne leur laissez pas ignorer des vérités dont il est si important qu'ils soient pénétrés ; la grandeur de Dieu, la dépendance où ils doivent être de ses lois, la brièveté du temps, la durée de l'éternité, les joies du ciel, les tourments de l'enfer, le danger des plaisirs, les avantages de la pénitence : voilà ce qu'il faut faire retentir à leurs oreilles à propos et hors de propos, selon l'expression de saint Paul, *opportune, importune* ; instruisez, exhortez, pressez : *Argue, obsecra, increpa* ; ne vous rebutez point : *in omni patientia.* (II Tim., IV, 2.) Qu'ils trouvent dans vous le modèle des vertus qu'ils doivent pratiquer ; qu'à l'ombre de vos ailes, ces faibles enfants soient à couvert des pièges que l'ennemi du salut ne cesse de tendre à l'innocence abandonnée. Aimez-les, mais du même amour que vous devez vous aimer vous-mêmes ; aimez-les pour les sanctifier, et non pas pour les damner en les aimant.

Le Seigneur ne vous a point chargés d'un ministère facile à remplir ; vous avez besoin de toute la plénitude de son Esprit : demandez-la, et si vos cœurs sont préparés, il ne

vous la refusera pas. N'épargnez aucun de vos soins, et attendez tout du Seigneur leur Dieu et le vôtre. Obligez-les de se prosterner, prosternez-vous vous-mêmes en sa présence avec eux : dites-lui avec ces sentiments d'humilité, de dévouement et de confiance si propres à toucher son cœur : Me voici, Seigneur, avec les enfants que vous m'avez donnés : *Ecce ego et pueri mei.* (Isa., VIII, 18 ; Hebr., II, 13.) Jetez des regards de bonté sur une famille où tous de concert se font une gloire de vous adorer, de vous servir. S'ils ont le malheur d'offenser leur Dieu, pleurez vous-mêmes leurs péchés ; souvenez-vous que la conversion de saint Augustin fut le fruit des larmes de sa vertueuse mère. En un mot, n'oubliez jamais que vos enfants doivent être sanctifiés par vous, et que c'est par le soin que vous prendrez de les sanctifier, que vous vous sanctifierez vous-mêmes. Ainsi la gloire des pères deviendra celle des enfants : *Gloria filiorum, patres eorum* ; et la gloire des enfants deviendra celle des pères : *Gloria patrum, filii eorum.* (Prov., XVII, 6.) Le Seigneur ne séparera point dans le ciel ce qui aura été si saintement uni sur la terre ; et tous ensemble vous jouirez de cette immortalité bienheureuse, que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

Pour le jeudi de la deuxième semaine de Carême.

SUR LES DANGERS DES RICHESSES.

L'actum est autem ut moreretur mendicis, et portare tur ab angelis in sinum Abraham : mortuus est autem dives et sepultus est in inferno. (Luc., XVI, 22.)

Or le pauvre vint à mourir, et les anges le portèrent dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et l'enfer fut son tombeau.

Un riche enseveli dans l'enfer, un pauvre porté par les anges dans le sein d'Abraham ! A cette vue que les pauvres se consolent de leur indigence, qu'ils en connaissent tout le prix, qu'ils se réjouissent de se voir éloignés des écueils de l'opulence : *Videant pauperes et latenter.* (Psal. LXVIII, 33.) Mais vous, riches, dit l'apôtre saint Jacques, tremblez, pleurez, faites éclater vos gémissements sur les malheurs dont vous êtes menacés : « *Agite nunc, divites, plorate ululantes in miseriis vestris quæ advenient vobis.* » (Jac., V, 1.) Hélas ! à quelque prix que ce soit, il faut que vous vous sauviez, et rien n'est plus difficile pour vous que le salut.

En vain toute la cupidité du siècle voudrait s'inscrire en faux contre ce grand principe de la morale chrétienne. C'est du Fils de Dieu même que nous le tenons, et ce fut pour nous en faire sentir toutes les conséquences que, voyant les Pharisiens se moquer d'une doctrine qui devait être si peu du goût de leur avarice, il leur mit devant les yeux un exemple sensible qui leur fit voir de près les dangers des riches. Dangers, en effet, qui se sont assez fait connaître par le caractère et le supplice du riche réprouvé dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour.

Il était riche : *Erat dives*, et de là cet esprit de mollesse et de sensualité qui ne respirait que la magnificence et une vie de bonne chère et de délicatesse : *Induebatur purpura et bisso, et epulabatur quotidie splendide*. Il était riche, et de là cet esprit de dureté pour un malheureux qu'il voyait périr à sa porte sans en être touché : *Lazarus jacebat ad januam ejus*. Il était riche, et de là cet esprit d'irrégion qui l'empêchait de croire que ses richesses dussent l'exposer à de si grands malheurs. Enfin il les éprouve, et persuadé que ses frères héritiers de ses grands biens n'auront pas plus de foi qu'il en eut autrefois lui-même, il demande en grâce que du moins on leur envoie Lazare pour leur attester la vérité de ses tourments : *Ut testetur illis, ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum*. (Luc., XVI, 19-29.)

Or, cette mollesse, cette dureté, cette irrégion, voilà proprement les trois grands écueils des richesses.

La mollesse d'une vie délicieuse et mondaine, crime qui suffit pour attirer sur le riche ce que l'enfer a de plus douloureux : première réflexion.

La dureté d'un cœur impitoyable, crime qui fera voir au riche que, si dans l'enfer on le traite sans miséricorde, c'est le juste châtiment de son insensibilité pour ses frères : seconde réflexion.

L'irrégion d'un esprit incrédule, crime qui rendra les peines de l'enfer d'autant plus sensibles au riche qu'on lui fera plus éprouver ce qu'il n'a pas voulu croire : dernière réflexion.

C'est aux ministres du Seigneur de vous faire connaître vos dangers et de vous apprendre à les éviter. Mais c'est à vous de les éviter en effet, c'est à vous de voir si vous avez un cœur assez détaché de vos richesses pour n'en avoir rien à redouter : c'est à vous de vous servir, si vous voulez triompher de votre cupidité, des armes que nous vous présentons. Plus les écueils auxquels vous êtes exposés sont à craindre pour vous, plus vous avez besoin du secours de la puissance et de la miséricorde de votre Dieu. C'est à vous de le demander ; et moi, Seigneur, je vous prierais que les vérités que vous me chargez d'annoncer fassent une vive impression sur des cœurs qu'il est si difficile de toucher et de convertir. Pour obtenir plus sûrement cette double grâce, nous vous la demandons tous ensemble par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Fuir le travail et tout ce qui gêne, flatter ses sens, goûter les douceurs de la vie, ne se rien refuser de ce qui peut satisfaire, voilà, il faut l'avouer, où portent toutes les inclinations de l'homme corrompu. Si donc tous les enfants des hommes se trouvaient dans une situation qui pût répondre à leurs desirs, ils seraient tous également exposés aux dangers d'une vie molle. Mais cette situation n'étant que celle des riches, de là

vient que c'est aussi chez les riches et dans les palais des grands que se retranche la mollesse : *Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt*. (Matth., XI, 8.)

Il n'est que trop certain, et vous en viendrez aisément, que le premier désir qui part du cœur de tout homme qui se voit de grands biens entre les mains, c'est d'en jouir. Il ne s'est donné de si grands mouvements que pour en venir là. Plus ses richesses lui ont coûté de veilles et de travaux, plus il est résolu de s'en dédommager. Enfin, se dit-il en lui-même, je me vois tranquille possesseur d'une fortune assurée et inébranlable, il est temps de jouir du fruit de mes soins et de mes peines ; et de me dédommager, par le repos et les plaisirs, des fatigues, des dangers, qu'il m'a fallu essayer pour me faire ici-bas une destinée heureuse et brillante. (Luc., XII, 19.)

Tel était le riche de notre Evangile. L'éclat de la magnificence brillait sur toute sa personne, et il goûtait les délices des repas les plus somptueux. Premier trait qui le caractérise et auquel le Fils de Dieu voulait que plus d'un riche pût se reconnaître : *Induebatur purpura et bisso, et epulabatur quotidie splendide*.

En effet, chrétiens, donner la moitié de sa vie à un sommeil et à un repos léthargique poussé bien au delà de ce qu'exige la nature ; regarder comme une des plus sérieuses occupations qui succèdent au réveil, le soin des vaines parures ; diversifier son oisiveté par des visites inutiles, les entretiens vides, le jeu, les concerts, les spectacles, des parties de divertissements qui se succèdent sans interruption ; en un mot ne s'appliquer qu'à prolonger, à multiplier, à varier ses plaisirs, n'est-ce pas ce qui compose la vie des riches et ce qu'on appelle les heureux du siècle : et cette vie, n'est-ce pas une vie molle et sensuelle ?

Si les inclinations du cœur y portent naturellement, avouez que vous n'avez la fureur et la facilité de les satisfaire, que parce que vous êtes dans l'opulence ; et que ce n'est que depuis que vous y êtes, que vous menez une vie si délicieuse, vous surtout qu'on a vu de nos jours faire des fortunes si brillantes et si rapides, de quelque manière que vous les ayez faites. Ah ! ce n'était pas ainsi qu'e vivaient vos pères et que vous viviez autrefois vous-mêmes. Ce sont donc vos richesses qui réveillent, qui secondent, qui fomentent votre mollesse. La mollesse suit toujours de près l'opulence.

Or, je dis, et je ne le dis que d'après l'Evangile et tous les Pères, que cette vie molle et sensuelle, ne fût-elle accompagnée d'ailleurs d'aucun crime, ce qu'il n'est guère possible de supposer, est assez criminelle par elle-même pour causer la perte éternelle du riche. Ici, chrétiens, votre amour-propre se révolte, notre morale vous paraît outrée, et vous traitez nos discours de pieuses exagérations. Écoutez du moins le témoignage d'un de vos semblables ; c'est à ses dépens qu'il vous instruit de vos dangers. Oui, vous

dit-il, livré comme vous à tous les agréments de la vie, je coulai des jours qu'on regardait comme heureux dans le sein du repos et des plaisirs; et me voilà présentement enseveli dans les abîmes qu'a creusés la justice d'un Dieu vengeur! *Crucior in hac flamma.* (*Luc.*, XVI, 24.) Triste destinée du riche sensuel! Quels sont les crimes qui ont pu lui attirer un si cruel malheur? Serait-ce que ses richesses n'auraient été fondées que sur l'injustice, l'usure et la violence; n'était-ce point l'héritage d'un injuste usurpateur ou le fruit de ses propres concussions; en aurait-il abusé du moins jusqu'à les faire servir à des usages monstrueux? Non, ces reproches qu'on n'a que trop sujet de faire à bien des riches, on ne les lui fait point, Mon fils, lui dit Abraham, souvenez-vous des grands biens que vous avez possédés pendant votre vie et de l'attachement que vous y avez eu. C'était lui dire : Souvenez-vous de votre luxe, de votre vanité, de la vie douce et délicieuse que vous avez menée. Il n'en fallait pas davantage pour vous perdre : *Fili, recordare, quia recepisti bona in vita tua.* (*Ibid.*, 25.)

Toute sa condamnation ne tombe donc que sur sa mollesse; sa mollesse est la source et l'unique cause de sa perte.

Un exemple si sensible et si frappant devrait suffire sans doute pour vous faire comprendre tous vos dangers. Mais entrons, si vous le voulez, dans le détail des raisons qui justifient les arrêts d'un Dieu qui punit si rigoureusement la mollesse du riche sensuel. Vous êtes hommes, vous êtes pécheurs, vous êtes chrétiens. Or, comme hommes, vous êtes nés pour le travail, et la mollesse le fuit; comme pécheurs vous êtes condamnés à la pénitence, et la mollesse la redoute; comme chrétiens, vous êtes consacrés aux plus héroïques vertus, et la mollesse ne les connaît pas. La mollesse, ce fruit malheureux des richesses, est donc une opposition formelle à tout ce que vous devez être. Elle vous rend des hommes oisifs, des pécheurs impénitents, des chrétiens sans vertus. Le titre de riche doit-il, et peut-il annuler des devoirs si essentiels?

Vous êtes hommes; c'est votre premier titre. Oui, dites-vous, mais être homme c'est être né pour le plaisir. C'est là le grand principe que le riche met à la tête de ses maximes. Ah! consultez celui qui vous a fait ce que vous êtes; demandez-lui pourquoi vous êtes né, il vous dira que l'homme est né pour le travail et que c'est là la première loi qu'il a reçue en naissant : *Homo nascitur ad laborem.* (*Job.*, V, 7.) Si Dieu n'eût fait naître l'homme que pour le plaisir, ne serait-il pas de sa providence de procurer à tout homme la béatitude pour laquelle il serait né? Verrions-nous à la porte d'un riche, où on ne respire que la joie et le plaisir, un Lazare n'avoir en partage que l'indigence et la douleur?

Remontez, ô homme, remontez jusqu'à votre origine, vous trouverez que dans le séjour même de l'innocence le travail en devait assurer la félicité. L'homme fut mis alors,

il est vrai, dans un jardin délicieux, mais il y fut mis, dit l'Ecriture, pour le garder et le cultiver : *Posuit eum in paradiso voluptatis ut operaretur et custodiret illum.* (*Gen.*, II, 15.) Ce que nous ne devons surtout jamais oublier, c'est cet arrêt fatal qui fut prononcé contre lui lorsqu'il fut devenu prévaricateur. Arrêt où les enfants furent tous enveloppés avec le père. Vous cultiverez la terre de votre exil, lui dit-on; et, jusqu'à ce que vous retourniez dans cette terre ingrate dont on vous a tiré, ce ne sera qu'à la sueur de votre front que vous vous procurerez la nourriture qu'elle accordera à vos travaux : *In sudore vultus tui vesceris pane.* (*Gen.*, III, 19.)

Voilà le père dont vous êtes nés, enfants des hommes, voilà tout l'héritage que vous en avez reçu. Comme lui vous êtes condamnés à la mort et vous mourrez comme lui. Mais l'arrêt qui vous condamne à la mort comme lui, ne vous condamne-t-il pas également au travail et à la douleur? Que prétend donc l'homme qui fuit la douleur et le travail, dit saint Bernard; se connaît-il lui-même, sait-il qu'il est homme, sait-il pourquoi il est né? Qu'il doute s'il est né dans les douleurs, et je lui permettrai de douter si c'est pour la douleur qu'il est né : *Ad dolorem natum se dubitet, qui non natus est in dolore.* (*In Dedicat. Eccl.*, Sermon 5.)

Je le sais, chrétiens, cette morale s'accorde mal avec le penchant du cœur humain. Mais ce funeste penchant, n'est-ce pas de la prévarication de nos pères qu'il nous est venu : et s'il est indigne pour le riche de vouloir être le seul excepté d'un arrêt qui regarde toute la nature humaine, n'est-il pas encore plus indigne pour lui de fonder ses prétentions sur la corruption même de son cœur? Que dis-je, ce penchant qui nous entraîne vers le plaisir, n'est-il pas la source de nos désordres : et nous voudrions que ce qui les cause pût les justifier?

Je dis, ce qu'il est cause; car, comme hommes, nous avons des devoirs à remplir dans les différents états où la Providence nous a placés. Si nous les voyons si souvent omis, ces devoirs, n'est-ce pas la mollesse qui les fait omettre. Quel détail si je voulais parcourir les différentes conditions!

J'irais jusque dans le sanctuaire. Quelle est, dirais-je, la vie que Dieu exige des ministres de ses autels? Une vie de prière continuelle, une vie de zèle et d'instruction, une vie de retraite et de bonnes œuvres. Or cette vie pénible et mortifiante pour la nature, est-il possible de la concilier avec la mollesse? J'irais à ces tribunaux respectables où l'on décide des biens, de l'honneur, de la vie même des citoyens. Que de lumières, que de capacité, que d'études, quelle habitude de travail n'exige pas cette multiplicité d'affaires si importantes et si variées? Comment la mollesse se tirerait-elle d'une carrière si difficile et si épineuse?

J'irais jusque dans le sein des familles. Chefs de famille, dirais-je, quel état plus important que le vôtre? Veiller, instruire,

reprendre à propos, surtout donner le bon exemple, voilà vos devoirs. Mais ces soins domestiques, comment s'en acquitteront des mères que la fureur du jeu occupe uniquement, des pères qui ne sont attentifs qu'à leurs plaisirs? Ainsi, parcourant tous les états, me serait-il aisé de montrer pourquoi l'Eglise gémit de se voir si mal servie, la justice d'être si mal rendue, les familles d'être si mal gouvernées; en un mot, pourquoi la licence des mœurs fait tant et de si funestes progrès. Laissons un détail qui serait d'autant plus mal placé ici que les vertus qu'on y admire y donnent moins lieu, et ne servent, par leur contraste, qu'à inspirer plus d'horreur des vices opposés. Disons seulement, en général, que la mollesse, fruit trop ordinaire de l'opulence, fuit tout ce qui s'appelle gêne et travail; et que dès lors, ne fût-elle accompagnée d'ailleurs d'aucun autre crime, elle est assez criminelle par elle-même pour causer la perte éternelle du riche par son opposition formelle à l'homme même, en lui faisant fuir le travail pour lequel il est né, et en lui faisant omettre des devoirs essentiels dont il est chargé par la Providence.

Ne dites donc plus que d'être homme, c'est être né pour le plaisir. Dites plutôt que c'est être né fragile, que c'est être né sujet à des tentations continuelles, que c'est être né corrompu, et par conséquent, c'est être né avec l'obligation de veiller continuellement sur soi-même, et de travailler sans relâche pour combattre et pour détruire ses mauvais penchants. Quoi! l'homme créé dans une justice parfaite n'eût pu se conserver dans l'innocence sans le travail, et l'homme conçu dans l'iniquité se flattera dans son indolente mollesse de pouvoir répondre de son cœur?

Aussi, chrétiens, cet homme né si sujet au péché, ne fut-il pas longtemps sans être pécheur en effet. Autre titre qui demande de lui non-seulement une vie laborieuse, mais une vie pénitente. Tout chrétien, dit le concile de Trente, fait profession d'une vie laborieuse et pénitente : *Vita Christiana... perpetua penitentia*. Combien cette vie pénitente est-elle plus nécessaire encore, lorsqu'il est malheureusement pécheur? Or, qu'est-ce qu'une vie pénitente? Est-ce une vie douce et commode, une vie qui ne se délasse d'un plaisir que par un autre plaisir, une vie qui puisse se passer sans larmes et sans austérités? Parlez ici vous-mêmes et soyez vos propres juges.

Vous êtes chrétiens et chrétiens malheureusement pécheurs, c'est une triste vérité dont vous êtes forcés de convenir. Or à ce double titre vous êtes voués à la pénitence : et quelque rigoureuse qu'elle soit, vous savez cependant que pour un chrétien pécheur il est de foi qu'il n'y a que l'application des mérites et du sang d'un Dieu répandu pour le racheter, qui puissent effacer la tache honteuse que le péché a imprimée dans son âme. A ce titre qu'il vous assujettit aux rigueurs de la pénitence, estrez-vous représen-

ter le titre superbe de riche? Comme si ce titre qui n'a peut-être servi qu'à vous rendre de plus grands pécheurs, était pour vous une dispense d'expier le péché; comme si le Seigneur, en vous prodiguant ses dons, avait oublié les droits de sa justice!

Ah! sans doute, en vous comblant des biens de la terre, il a prétendu, par une faveur dont vous ne pouvez trop le remercier, vous mettre en état de pouvoir acheter, en quelque sorte, ses miséricordes. Oui, sacrifiez-les à sa justice en les répandant dans le sein des malheureux, c'est le moyen qu'il vous a donné de reconnaître ses bienfaits, c'est un des premiers pas de la pénitence qu'il exige des riches pécheurs. Mais non, ces libéralités de votre Dieu vous ne vous en servez que pour entretenir votre mollesse, que pour augmenter vos dangers, que pour accumuler vos dettes, que pour l'offenser plus impunément. Ainsi le moyen que Dieu vous avait donné de désarmer sa colère, devient, par l'abus criminel que vous en faites, la matière et la source de ses justes vengeances.

Vous convenez cependant de la nécessité de la pénitence : oui, mais toujours dans la spéculation, jamais dans la pratique. Vous voudriez une pénitence qui n'incommodât en rien, qui ne contraignît en rien; une pénitence selon vos idées, selon votre goût, selon votre humeur; une pénitence qui vous laissât la liberté de suivre vos penchants, d'obéir à vos passions, de satisfaire vos désirs. C'est-à-dire, que votre mollesse voudrait séparer de la pénitence ce qu'elle a d'amer, de dur, et de mortifiant, c'est-à-dire, qu'elle voudrait séparer de la pénitence ce qui est inséparable; ou plutôt, c'est-à-dire, que cet état de mollesse que vous ne vous permettez que parce que vous êtes riches, est réellement un état d'impénitence; et dès lors peut-il n'être pas criminel?

Allons plus loin. Ce n'est plus comme hommes et comme pécheurs, c'est sous un rapport plus essentiel et plus glorieux que j'ai à vous offrir vous-mêmes à vous-mêmes. Vous êtes chrétiens. Or, comme chrétiens vous êtes consacrés aux vertus les plus héroïques, et la mollesse ne les connaît pas. Lisez l'Evangile de Jésus-Christ, vous apprendrez à connaître la gloire où vous élève le christianisme par les vertus sublimes qu'il exige.

Qu'est-ce, en effet, que le christianisme? Un exercice continu de prières qui nous fasse lever sans cesse les yeux vers Dieu pour le servir et le glorifier selon les règles particulières et l'esprit de la loi de Jésus-Christ; voilà la fin du christianisme. Qu'est-ce que le christianisme? Une guerre continue contre soi-même. Honorer Dieu par le sacrifice de soi-même et le renoncement à soi-même, se quitter soi-même, se dépouiller de soi-même, avoir une sainte haine de soi-même, se regarder comme son ennemi le plus dangereux; voilà l'esprit du christianisme.

Qu'est-ce que le christianisme? Une pauvreté de cœur fondée sur un mépris réel

des biens de ce monde, et le détachement de toute affection terrestre; une pureté, une sainteté, qui regarde tout désir sensuel, tout regard impur comme un crime; une préférence marquée et sensible d'une vie austère et pénitente à la vie douce et commode; parce que la vie douce et commode est la source empoisonnée de toute la corruption du monde. Voilà les règles et les lois du christianisme.

Qu'est-ce que le christianisme? Une foi vive qui vous élève au-dessus de vos sens et de votre raison, qui fasse à l'autorité de Dieu l'hommage de vos faibles lumières; un amour de Dieu dominant qui sacrifie tout à sa loi; une patience ferme et courageuse qui triomphe dans les douleurs et dans les opprobres; une abnégation parfaite et entière, une sainte violence qui force, en quelque sorte, le ciel à s'ouvrir à vos vœux. Voilà la perfection du christianisme. Qu'est-ce enfin que le christianisme? Une parfaite ressemblance avec un Dieu crucifié qui s'est fait le modèle de ses adorateurs. Voilà le chef et l'auteur du christianisme.

En un mot, c'est l'enfer et le monde que vous avez à combattre; ce sont des vertus d'un ordre supérieur à tout ce que les enfants du siècle admirent dans leurs héros que vous avez à professer; c'est un royaume céleste que vous avez à conquérir: voilà les combats et les récompenses du christianisme. Que d'efforts, que de vertus héroïques n'exigent pas ces combats, et ces récompenses? Efforts, vertus, j'ose le dire, que la mollesse des riches ne connaît pas.

Quoi! je croirai qu'un esprit dissipé qui se livre tout entier à tout plaisir qui ne lui paraît pas absolument illicite, pourra vaquer en même temps aux choses du ciel et aux choses de la terre? Je croirai qu'une chair flattée, idolâtrée, à qui on accorde ce qu'il y a de plus propre à exciter les passions, pourra se conserver dans une intégrité qui ne se trouve qu'à peine sur la cendre et sous le cilice? Je croirai que dans une abondance qui fournit tout aux désirs d'un cœur sensuel, on pourra avoir un cœur détaché de tout, et toujours prêt à sacrifier ce que l'on a de plus cher au monde?

Je croirai que du sein d'un repos doux et paisible, des délices d'une table somptueuse, on pourra passer généreusement dans un torrent d'affliction, et si les intérêts de Dieu le demandent, sur des brasiers ardents, sur des échafauds? Je croirai que des membres délicats et sensuels pourront être les membres d'un chef couronné d'épines? Je croirai que le ciel qui nous est partout représenté comme une conquête difficile, et comme le prix des plus héroïques efforts, deviendra la récompense des âmes lâches et molles? Je croirai que, tandis qu'on donne son temps à la vanité, au plaisir, à une vie agréable et délicieuse, quelques moments qui sont comme dérobés et donnés précipitamment à la prière et au salut (car voilà tout au plus à quoi se réduit le christianisme des riches du monde) pourront

suffire pour acheter le ciel et tous ses trésors? Les saints se seraient donc bien trompés, eux qui ne donnaient ni trêve à leurs combats, ni relâche à leurs soins, ni bornes à leur ferveur.

Mais vous-mêmes le croyez-vous, riches sensuels? Non, sans doute: et de là, lorsque nous vous pressons de remplir vos devoirs, les prétendues impossibilités que vous ne manquez pas de prétexter. Impossibilités qui ne font que justifier l'oracle du Sauveur: Il est impossible de servir Dieu et le démon des richesses. Cette espèce d'impossibilité d'où vient-elle? De votre mollesse. Cette mollesse, quelle en est la source? Votre opulence. Pensez-y donc sérieusement: il faut des vertus héroïques pour le ciel; en être dénué, s'en être rendu la pratique comme impossible, c'est avoir abandonné la voie du salut. La conquête du ciel et la mollesse sont incompatibles.

Quand donc on n'aurait point d'autre crime à vous reprocher, votre mollesse suffirait pour vous ouvrir l'enfer. Oui, dira le Seigneur, qu'on égale ses tourments à ses délices: *Quantum fuit in deliciis, tantum date illi tormentum.* » (Apoc., XVIII, 7.)

Ce n'est point encore assez pour vous faire sentir tout le danger de vos richesses. A la mollesse d'une vie délicieuse et mondaine, crime qui suffit pour attirer sur le riche ce que l'enfer a de plus douloureux, Jésus-Christ ajoute un autre caractère du riche, c'est la dureté d'un cœur impitoyable, crime qui fera voir au riche que si dans l'enfer on le traite sans miséricorde, ce sera le juste châtiment de son insensibilité pour ses frères. C'est la deuxième réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

Il semble que le Fils de Dieu se soit attaché surtout, en nous faisant le caractère du riche, à nous représenter toute la dureté de son cœur. Il voit à sa porte un malheureux dénué de tous secours; et plutôt que de lui faire donner les restes d'une table somptueuse dont il goûte tous les jours à longs traits les délices, il le laisse languir dans les horreurs de la plus triste indigence et périr misérablement. N'est-ce pas insulter cruellement à la misère? Pense-t-il donc que le contraste d'un si affligeant spectacle relève l'éclat de l'opulence, et en fasse mieux sentir les douceurs? C'est le comble de la dureté du riche.

Cette dureté sans doute révolte la nature, et crie vengeance. Mais elle n'a pas de quoi surprendre. Cet homme qui fut si dur envers Lazare, c'était un riche, dit le Seigneur: *Erat dives*; et tel est le mépris que les richesses donnent naturellement au riche pour le pauvre et pour sa pauvreté, qu'il étouffe en lui tout sentiment d'humanité. Telle est l'estime que le riche fait de ses richesses que, quand il lui resterait quelque sentiment d'humanité, nous ne voyons rien de plus difficile que d'en arracher de ses mains avares la plus faible portion.

Enflé de son opulence, le riche se croit d'un ordre supérieur à tout ce qui n'est point aussi riche que lui. C'est un fier Aman qui se persuade que tout doit ramper à ses pieds; s'il se trouve un seul Mardochée qui refuse d'adorer sa fortune, c'en est assez pour empoisonner son bonheur, et pour qu'il compte pour rien toute sa fortune. C'est un Achab qui sacrifiera à sa cupidité le champ et la vie de l'infortuné Naboth. C'est une espèce de divinité qui ne veut dépendre de personne, et dont tout le monde doit dépendre. L'autel où l'on brûle l'encens qu'on lui prodigue, c'est son trésor; et la fange qu'il foule aux pieds c'est le pauvre.

Ce qu'il a de commun avec lui, ne le touche plus. Ils sont tous deux enfants du même Père, tous deux pétris du même limon, tous deux entre les mains du même Dieu, tous deux obligés à la même loi, tous deux appelés à la même félicité, tous deux mortels et sujets aux mêmes faiblesses. Mais en vain la nature les égale-t-elle; l'un est riche, l'autre est pauvre : cette seule différence prévaut à toute la nature et détruit ses droits les plus sacrés. Il semble que l'un ne soit né que pour opprimer l'autre. Celui-ci n'est qu'un homme de néant, un vil et méprisable rebut de la nature; celui-là passe pour un Dieu.

De là cette hauteur impérieuse du riche. *Le pauvre, dit le Sage, a beau lui parler en humble suppliant, il n'en peut tirer que des réponses dures et mortifiantes.* (Prov., XVIII, 23.) De là cette suffisance du riche. En l'état où je suis, dit-il en lui-même, qui pourrait ébranler ma fortune? Elle est établie sur des fondements assez solides, pour oser défier la durée des siècles. (Psal. IX, 6.) De là cette sécurité du riche. Il affecte une indépendance orgueilleuse, se croit en droit de se permettre impunément ce qu'il y a de plus inique, et se persuade que la loi n'est point faite pour lui.

De là ces dédains injurieux du riche pour le pauvre. Les malheureux osent-ils même se présenter devant lui? L'Apôtre dit que le Seigneur habite une lumière inaccessible à la faiblesse de nos yeux; hélas! nous est-elle plus inaccessible, cette lumière divine, que l'orgueil et la gloire du riche le sont à l'indigence de la veuve et de l'orphelin? *Lucem inhabitat inaccessibleem.* (1 Tim., VI, 16.)

De là cette inhumanité du riche qui lui fait voir sans pitié son frère, son semblable périr à sa porte et sous ses yeux. Qu'il périsse, dit-il cruellement, et combien de fois l'avons-nous entendu ce langage barbare! qu'il périsse, ce n'est qu'un homme, un misérable de moins dans le monde. Ce n'est qu'un homme de moins dans le monde? Cœur dénaturé! mais c'est un homme fait à l'image de son Dieu; un homme que le Seigneur établit sur tous les ouvrages de ses mains, et qu'il couronne de gloire, un homme pour lequel un Dieu s'est fait homme lui-même et qu'il a racheté de son sang; un homme qui, vivant plus en homme de bien que vous, et nous atti-

rant par sa patience les bénédictions d'un Dieu touché de ses malheurs, est plus digne que vous d'avoir place en ce monde; un homme qui sera peut-être habitant du ciel pendant que vous gémirez au fond des enfers.

Ah! si le pauvre dans l'amertume de son cœur avait la liberté de vous dire ce que vos mépris lui donnent lieu de penser sur votre compte! Quoi! vous dirait-il avec Job, *Etes-vous donc les seuls au monde qui soyez hommes : « Ergo vos estis soli homines? »* Il semble que la vraie sagesse ne réside que chez vous, et qu'avec vous elle doive périr : *Et vobiscum morietur sapientia?* Sachez que j'ai un cœur comme vous, et que ce cœur n'est point insensible aux opprobres dont vous me couvrez : *Est mihi et cor sicut et vobis.*

Habiles dans l'art de vous rendre heureux, heureux en effet sur la terre et selon le monde, vous ne cessez de vanter une science dont le succès vous enivre; comme si on ne savait pas assez que l'homme n'aime point à souffrir : *Quis hæc quæ noster ignorat?* Mais ce que vous ne savez pas, ou ce que vous affectez d'ignorer, c'est que votre félicité même vous doit attirer une éternelle calamité.

Apprenez-le donc aujourd'hui; quiconque deviendra comme moi l'objet de vos insultes, le Seigneur le vengera; car on ne se moque point impunément de la simplicité du juste. Oui, continue Job, la justice du pauvre est une lampe méprisée des riches : *Lampas contempta apud cogitationes divitum.* Mais enfin cette lampe est prête à luire, et le temps que le Seigneur a marqué pour lui donner tout son lustre n'est pas éloigné : *Parata ad tempus statutum.* (Job, XII, 2-5.)

Quel est-il ce temps? Le moment de la mort. Enfin meurent, comme nous le voyons dans notre Evangile, le pauvre de son côté, le riche du sien. Le riche meurt honoré, regretté, du moins en apparence, flatté peut-être jusque dans une chaire de la vérité qui ne retentit que des vaines déclamations qui s'y font contre la flatterie. Le pauvre meurt, et personne n'y pense : *Justus perit et non est qui recogitet in corde suo.* (Isa., LVII, 1.)

Voilà encore le monde. Mais que se passe-t-il devant Dieu? Ah! déjà Lazare porté dans le sein d'Abraham, et couronné d'une gloire immortelle, vient d'éprouver que rien n'est plus aisé à Dieu que d'honorer tout d'un coup le pauvre qui s'est vu méprisé du riche. Mais vous, riche, pendant que votre corps est porté en pompe, pendant qu'on vous érige un superbe mausolée, qu'on grave votre nom, vos exploits, sur le marbre et le bronze, que sur la terre des vivants on vous élève encore jusqu'aux nues (vanités du siècle qui ne servent qu'à orner et relever le triomphe de la mort), hélas! où êtes-vous? Au fond de l'abîme, condamné à des supplices éternels : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.*

Vous sera-t-il permis du moins de lever les yeux vers le ciel? Oui, mais pour y voir le mépris que l'on y fait du riche insensible et de son opulence. Voyez-le donc en possession de sa couronne, ce Lazare qui fut si longtemps la victime de votre orgueil! On veut que ce soit le premier objet qui s'offre à vos regards; et que ce que le pauvre vous a dit si souvent, enfin vous le disiez à votre tour : *Ayez pitié de moi : « Miserere mei. »* (Luc., XVI, 24.)

C'est ce pauvre même qu'il a si cruellement insulté dans sa misère, que le riche réprouvé a la confusion de se voir obligé d'appeler à son secours. Il en est réduit à solliciter par ses gémissements une goutte d'eau qui lui sera refusée, comme il avait refusé au pauvre les plus vils soulagemens. Juste châtement que Dieu réserve à l'insensibilité du riche impitoyable. Je dis juste châtement; car ce que la calomnie imputait à Job, la vérité n'a-t-elle pas droit ici de vous le reprocher?

Vous avez refusé de l'eau à celui que vous voyiez accablé sous le poids du travail, et du pain à celui qui souffrait la faim : *Aquam lasso non dedisti et esurienti subtraxisti panem.* Vous avez cruellement frustré de leur salaire des mercenaires infortunés, sans en avoir d'autre raison que l'injustice de vos désirs : *Abstulisti pignus fratrum tuorum sine causa.* Vous avez achevé de dépouiller le pauvre qui vous priait par ses larmes de lui laisser du moins le peu qui lui restait encore : *Nudos spoliasti vestibus.* Vous avez envahi le champ du faible opprimé : et, parce que vous étiez puissant en richesses, vous en êtes demeuré l'injuste possesseur. Vous avez renvoyé la veuve les mains vides : et le seul appui que l'orphelin pouvoit trouver dans les travaux, vous le lui avez ravi. Voilà, riche inhumain, voilà surtout pourquoi vous êtes réprouvé : *Propterea circumdatus es laqueis, et conturbat te formido subita.*

Vous vous flattiez sans doute que vos richesses seraient respectées dans le ciel comme elles le sont sur la terre, et qu'il n'y avait point pour vous d'enfer à redouter. Les menaces que vous en faisaient les ministres du Seigneur ne pouvaient alarmer votre sécurité : *Et putabas te tenebras non visurum.* Il est enfin arrivé le moment fatal où vous éprouvez qu'il y a au haut des cieux un Dieu qui, justement indigné de la dureté de votre cœur, est assez puissant pour faire de vos trésors autant de trésors de colère.

Oui, ce juste que vous aviez eu la cruauté de laisser en proie à la douleur et à la misère, éternellement il vous verra dans l'abîme, il applaudira à la justice d'un Dieu vengeur des malheureux; il verra avec une secrète complaisance que de ces richesses d'iniquité que l'orgueil et l'injustice avaient accumulées à si grands frais, il n'en restera au riche dur et impitoyable que la honte et l'opprobre : *Videbunt justi et letabuntur,*

et innocens subsannabit eos. (Job, XXII, 6-19.)

Quand le Fils de Dieu donnait de si grandes malédictions aux riches, les Pharisiens qui étaient des gens avarés et insensibles, dit l'Evangile, l'écoutaient sans en être touchés, et ses menaces devenaient l'objet de leurs dérisions sacrilèges. Serait-ce aussi, chrétiens, tout l'effet que produirait sur vous ce discours, et justifieriez-vous encore par là ce que j'ai avancé, que l'opulence même naturellement à l'irreligion. C'est en effet encore un écueil des richesses : je finis en deux mois, ne vous laissez point de vous instruire sur vos dangers.

TROISIÈME PARTIE.

Enfin le riche dans l'enfer éprouve ce qu'il n'a point voulu croire; et convaincu par sa propre expérience que ses frères revêtus de ses dépouilles ne le croient pas plus que lui, leur incrédulité lui fait craindre qu'ils ne le suivent dans le lieu de ses tourmens. Si je ne peux rien obtenir pour moi, dit-il à Abraham, du moins envoyez Lazare à mes frères; son témoignage les convaincra de la vérité d'un enfer et de ses supplices.

Quoil dit le saint patriarche, n'ont-ils pas Moïse et les prophètes? Qu'ils les écoutent avec docilité. Non, répond le mauvais riche, ce n'est point ce qui les persuadera; mais qu'ils voient revenir Lazare du séjour des morts, ils feront pénitence. Détrompez-vous, lui dit Abraham, ils ne croient ni Moïse ni les prophètes : quand ils verraient des morts ressuscités, ils ne les croiraient pas davantage : *Neque si quis ex mortuis resurrexit credent.* » (Luc., XVI, 31.) Tant il est difficile que la foi subsiste dans un cœur enivré des richesses!

Or cette incrédulité qui naît de l'opulence comment se forme-t-elle et par quels degrés en vient-on à un si funeste excès? Premièrement, on se donne pour acquérir du bien ou pour le conserver, des soins qui empêchent l'impression que les choses de Dieu feraient sur un cœur, et par là les semences de la religion sont étouffées; secondement, on ne peut être dans l'abondance sans vouloir jouir des avantages qu'elle procure, et par là les exercices de la religion sont oubliés; enfin on a des intérêts secrets à se persuader qu'on ne sera jamais obligé de rendre compte du bien dont on se voit possesseur, et par là les vérités de la religion sont attaquées. Hélas! on se plaint du peu de religion qu'on voit aujourd'hui dans le monde, surtout dans le grand monde et chez les riches. Vous en voyez les funestes sources.

D'où vient, en effet, que tout ce que nous prêchons aux riches fait si peu de fruit, et que la grâce avec toute son onction ne peut, ce semble, vivifier leur foi? Le Fils de Dieu l'a dit lui-même; c'est que leur cœur, agité de la passion de s'enrichir et des sollicitudes qui la suivent de si près, est un champ qui ne produit que des épines. Le bon grain

n'y est pas plutôt tombé, que ces épines l'étouffent.

Ils ont encore, si vous voulez, un reste de religion qui les attire de temps en temps à nos saints mystères, qui les rend attentifs un moment à la parole divine, qui ne leur permet pas d'abandonner entièrement la prière; mais leur cœur est proprement où est leur trésor. Ainsi, qu'ils prient, ce n'est que des lèvres qu'ils honorent Dieu; qu'ils viennent participer avec nous au redoutable sacrifice de nos autels, il se trouve souvent qu'ils ne sacrifient qu'à l'idole de leur avarice; qu'ils soient prévenus de la grâce, elle ne touche qu'à la superficie de leur cœur, et ses impressions sont passagères; qu'ils entendent prêcher les plus grandes vérités de leur foi, c'est sans fruit: ils en admirent la sublimité, peut-être même en sont-ils ébranlés; mais les méditent-ils, les goûtent-ils, en font-ils la règle de leur conduite? ils n'ont pas même le temps d'y penser: le tourbillon du siècle les entraîne aussitôt.

Leur grande, leur unique affaire, c'est d'amasser du bien, de veiller à le conserver, de le défendre, de le faire valoir. Tous leurs soins, tous leurs travaux se bornent à se faire ici-bas une félicité chimérique. Ce n'est pas cependant qu'ils renoncent encore à l'espérance du salut: après avoir bien assuré ses intérêts temporels, dit-on, on ne s'occupera plus que de ceux de l'éternité, et Dieu sera servi. Illusion, chrétiens! je dis moi qu'après cela Dieu sera oublié.

Second degré de l'irrégion des riches: les exercices de la religion ne semblent plus être faits pour eux. Comment tourneraient-ils leurs cœurs vers Dieu? Avouons-le, chrétiens, à notre confusion; ce n'est ordinairement que lorsque nous avons un vrai besoin du Seigneur que nous nous souvenons de lui. De là cette confiance du pauvre. Sa misère lui en fait une heureuse nécessité. Délaisse, méprisé, dénué de tout secours humain, pourrait-il ne pas recourir à son Auteur? Ah! Seigneur, est-il obligé de dire dans ses malheurs, c'est donc uniquement à vos soins que je suis abandonné, votre secours est mon unique patrimoine, vous ne me laisserez point périr. *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor.* (Psal. IX, 38.)

Le malheur des riches c'est de n'avoir rien qui leur rappelle les sentiments de leur religion et la nécessité de recourir à Dieu. Engraissés par la prospérité, dit l'Écriture, la pensée de la mort ne les trouble point dans la possession de leurs biens. Il semble que par un privilège particulier, ils ne soient plus sujets aux misères de la vie humaine. Tout ce qui les environne les séduit et les entretient dans cet oubli de Dieu par des adulations éternelles. Ils passent leurs jours dans les plaisirs et la dissipation, et vivent comme si Dieu ne leur était plus nécessaire. Par où se souviendraient-ils encore de ses droits sur eux? *Incrassati sunt et impinguati, praeiterunt sermones meos* (Job, XXI, 8.)

Or, de cet oubli de Dieu que s'en suit-il?

Plus de crainte de ses jugements, plus de goût pour sa divine parole, plus de prières, plus de fréquentation de sacrements, plus d'exercices de religion, plus de foi. N'est-ce pas là votre vie, riches du siècle: et de là quels excès?

Vous avez beau, cependant, vouloir oublier Dieu; malgré vous il vient des moments où tout ce que vous avez devant les yeux, de concert avec ce qui se passe dans votre conscience, vous en rappelle le souvenir. Il vous fait entrevoir en même temps les dangers auxquels vous expose votre opulence. Quel parti prendrez-vous? Il faudrait, pour vous mettre à couvert de l'orage qui vous menace, retrancher un luxe qui vous élève au-dessus de vos emplois et de votre naissance; payer exactement vos dettes; sacrifier aux saintes frayeurs de la pénitence le fruit de vos usures; restituer un bien dont on n'ose vous disputer la possession; relever le pauvre que vous avez opprimé, vous contenter de ce qui vous appartient légitimement, et rentrer peut-être dans le néant de vos pères.

Il le faudrait; voilà ce que disent la religion et la conscience. Mais la cupidité tient un autre langage; elle veut jouir paisiblement de ses richesses et du fruit de ses iniquités; sa seule ressource c'est d'étouffer les cris de la conscience, et d'attaquer enfin les principes même de la religion. Dernier abîme d'impiété où nous voyons trop souvent aboutir l'opulence.

De tout temps, chrétiens, il s'est trouvé des impies qui ont dit dans le secret de leur cœur: Il n'y a point de Dieu, ou, s'il y en a, ce Dieu oisif sur son trône, content de lui-même, et environné du usage de sa grandeur, n'abaisse point sa majesté à considérer ce qui se passe dans cet univers. Il abandonne au hasard et au concours fortuit des causes secondes les destinées des hommes.

Ce langage d'impiété, grand Dieu, qui outrage votre providence et dégrade vos divins attributs, chez qui se tient-il! Non, ce n'est ni chez le pauvre, ni chez celui qui vit content de la médiocrité de sa fortune et de l'héritage de ses pères. C'est dans les cercles des grands et des riches de la terre, que se font entendre ces blasphèmes. Sont-ils donc plus instruits et plus éclairés que les autres hommes; en savent-ils plus que Moïse, que les prophètes, que le Fils de Dieu; font-ils en matière de religion des découvertes qui puissent justifier leurs maximes pernicieuses et anti-chrétiennes! Non, mais ils ont des intérêts secrets de ne point se dessaisir de leurs richesses; voilà leur grand argument. Leur cupidité fait toute leur science.

Depuis quand, en effet, cet homme élevé dans les principes de la religion et soumis à ses lois, a-t-il commencé à douter des vérités qu'il avait toujours adorées! Depuis qu'il s'est vu dans le chemin de la fortune. Il n'y a point d'injustice, point de violence qu'il n'ait cru pouvoir se permettre. Depuis quand s'est-il efforcé d'éteindre les lumières

res même d'une raison qui condamnait ses violences et ses injustices? Depuis qu'il a vu qu'on n'est heureux en ce monde qu'autant qu'on y est riche, de quelque manière qu'on le soit.

Depuis quand, agité cependant de ses remords qui venaient le troubler malgré lui, et s'étant approché du tribunal de la pénitence pour y sonder les ministres de Jésus-Christ, a-t-il pris enfin le parti de secouer entièrement le joug de la religion? Depuis qu'on lui a déclaré que, sans une prompte restitution de tout ce qu'il avait de bien mal acquis, il n'y avait point de salut à espérer pour lui.

Jusque-là tout avoué de ses impiétés et de ses désordres qui ne lui devait coûter que des soupirs et des larmes ne l'avait point effrayé. Mais on lui a annoncé que, pour se fermer les portes de l'enfer, il fallait qu'il lui en coûtât quelque chose de plus, que ce n'était qu'au prix de tout l'argent de son iniquité qu'il pouvait acheter la grâce de la réconciliation. Plutôt que de subir un arrêt si redoutable à son avarice, il aime mieux renoncer à tout ce qui s'appelle religion. Suivez les commencements, les progrès, la consommation de son opulence, vous y verrez les commencements, les progrès, la consommation de son irrégion et de son impiété. *Abyssus abyssum invocat.* (Psal. XLI, 8.)

Comment viendrons-nous à bout de lui persuader ce qu'il est résolu de ne plus croire? Moïse et les prophètes, sa conscience et sa raison, tout lui dit inutilement que la justice de Dieu ne souffrira jamais impunément ses injustices; quand des morts ressuscités viendraient l'en assurer, il ne les croirait pas : *Neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.*

Voilà, vous qui vous savez si bon gré d'être riches, vous qui vous donnez de si grands mouvements pour le devenir; voilà les écueils auxquels vous êtes exposés. Faut-il donc, me direz-vous, que tous les riches, pour éviter ces dangers, se dépouillent de leurs biens et de leurs trésors? Sans doute il le faudrait, si vous croyez devant Dieu ne pouvoir les éviter qu'en renonçant à vos richesses. Ce qui n'était qu'un conseil pour le jeune homme de l'Evangile deviendrait pour vous un précepte.

Mais non, le salut n'est point absolument incompatible avec les richesses. On peut se sauver au milieu de l'abondance. Le Fils de Dieu se sert, il est vrai, des termes les plus forts et les plus capables d'effrayer, pour nous faire comprendre combien le salut du riche doit être difficile. Mais il nous assure, en même temps, que rien n'est impossible à Dieu. Nous voyons même dans l'Ecriture des riches prédestinés; une Judith, un Joseph, un Abraham. Souvenez-vous de ces grands exemples, j'y consens; mais souvenez-vous en même temps de l'usage qu'ils faisaient de leurs biens. Soyez riches comme eux, c'est-à-dire, comme eux remplissez les devoirs que votre religion vous impose, ils

ne peuvent servir à votre consolation qu'autant qu'ils deviendront vos modèles.

Souvenez-vous donc que Judith, en se permettant ce qui convenait à sa condition, ne mena jamais une vie molle; que le cilice prit souvent sur elle la place de l'or et de la magnificence, que ce fut par la retraite, la prière, le travail et le jeûne qu'elle rendit son cœur inaccessible à la mollesse de l'opulence. Souvenez-vous que Joseph, en possession des trésors de l'Egypte, ne s'en laissa jamais aux larmes des malheureux, et que des frères dénaturés trouvèrent en lui toute la tendresse qu'il aurait eue pour des frères qui s'en fussent rendus dignes. Souvenez-vous qu'Abraham, avec toutes ses richesses, mérita par la fermeté et la soumission de sa foi d'être appelé le père des croyants.

Or cet esprit de mortification, cet esprit de charité, cet esprit de foi dans un riche, ne peut-on pas les regarder comme de vrais miracles? Dieu, sans doute, peut les opérer, ces miracles, mais il ne les opérera jamais sans vous. Commencez donc par vous tirer de votre mollesse; faites-nous voir envers, les malheureux un cœur tendre et libéral; ayez dans vos richesses assez de foi pour ne les posséder que comme si vous ne les possédiez point : alors elles cesseront d'être pour vous des obstacles de salut. Elles deviendront même, par le saint usage que vous en ferez, des sources de grâces et de bénédictions pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON X.

Pour le vendredi de la II^e semaine de Carême.

SUR LA PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGE.

Mortuus erat et revixit, perierat et inventus est. (Luc., XV, 32.)

Il était mort et il est ressuscité, il était perdu et le voilà retrouvé.

Ces paroles sont l'expression d'un père plein de tendresse, qui retrouve enfin un fils dont il avait longtemps pleuré la perte. Sous cette figure, le Sauveur du monde a voulu nous représenter ses sentiments pour le pécheur qui revient à lui dans la sincérité de son cœur. Non, chrétiens, ce Dieu tendre ne demande qu'un repentir véritable pour oublier vos plus coupables excès; mais aussi sans ce repentir d'un cœur contrit et humilié, en vain compterez-vous sur ses miséricordes infinies.

Telle est l'illusion du démon : lorsqu'il s'agit de nous porter au péché, il nous représente l'Être suprême sous les traits d'une bonté toujours indulgente pour les plus grands pécheurs. S'agit-il de se convertir? Alors, il nous fait de la pénitence les portraits les plus affreux, et ne nous représente plus notre Dieu que comme un juge sévère et implacable que rien ne peut fléchir. Ces péchés dont il nous avait dérobé la grièveté, lorsqu'il voulait nous porter à les commettre, il en expose à nos yeux toute l'énormité lorsque nous les avons commis. Ainsi après nous avoir engagés dans le crime par une fausse confiance, il nous y retient

par le découragement, et travaille à nous perdre tour à tour par la sécurité et par le désespoir.

C'est pour nous garantir de ces deux écueils, d'une aveugle présomption qui porte au péché, et d'une défiance excessive qui désespère du pardon, que Jésus-Christ nous propose la parabole de l'enfant prodigue. Dans les égarements de ce fils ingrat qui abandonne le meilleur des pères pour se livrer aux désordres les plus honteux, il nous trace l'image de nos propres égarements; dans le repentir de ce fils humilié qui vient se jeter aux pieds de son père, il nous propose le modèle d'un véritable retour à Dieu et d'une sincère pénitence; enfin, dans la réception favorable que lui fait ce père toujours tendre, il nous exprime ses propres sentiments, et la tendresse de son cœur.

Entrons, chrétiens, dans les vues pleines de miséricorde de ce Sauveur aimable. Que le retour du prodigue soit le modèle de notre retour vers Dieu, et que la réception du prodigue anime notre confiance. Oui, pécheurs, les mêmes motifs qui déterminèrent le prodigue à retourner à son père doivent vous engager à retourner à Dieu. Ce sera la première réflexion.

Si vous retournez à Dieu aussi sincèrement que le prodigue retourna à son père, vous le trouverez aussi favorablement disposé à vous recevoir. Ce sera la seconde réflexion.

Vierge sainte, vous que l'Eglise honore et invoque comme le Refuge des pécheurs et la Mère de miséricorde, communiquez à mes paroles cette simplicité touchante, cette douceur pleine d'onction qui, en pénétrant, en attendrissant les cœurs des pécheurs qui m'écoutent, les ramène enfin sous l'empire adorable de votre Fils. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Enfants des hommes, esclaves du monde et des passions, je dis que dans la naïve peinture que nous fait l'Evangile des égarements du prodigue vous trouverez l'image fidèle de vos désordres. Fasse le Ciel que, touchés des motifs qui le déterminèrent à retourner à son père, vous preniez enfin, à son exemple, la résolution de retourner au Dieu que vous avez abandonné. Le sentiment de sa misère présente comparée au bonheur dont il avait joui dans la maison paternelle : surtout le souvenir des bontés d'un père dont il avait si mal payé la tendresse, tels furent les motifs qui rappelèrent enfin à lui-même ce fils ingrat. Ainsi, pécheurs, l'état funeste d'une conscience agitée par le crime, comparé à ces plaisirs purs que goûtent les âmes justes au service du Seigneur; surtout le souvenir des bontés de ce Sauveur aimable dont vous vous êtes éloignés sans regret, voilà ce qui doit faire naître dans vos cœurs des sentiments de conversion et de pénitence. Reprenons, et suivons ce parallèle.

Le sentiment de la misère à laquelle il se

trouvait réduit, premier motif qui déterminait le prodigue. Tant qu'il se vit dans l'abondance, il ne pensa guère à son père : ou, s'il y pensa, ce ne fut que pour s'applaudir de s'être soustrait à son empire, et de s'être procuré à lui-même un état d'indépendance, qui, en l'éloignant d'un père trop vertueux, lui permettait de suivre plus librement ses goûts et ses penchants. Il s'y livra avec fureur. Les dépenses les plus exorbitantes, les débauches les plus somptueuses, les raffinements du luxe furent bientôt suivis des plaisirs les plus honteux et des désordres les plus criants. Dans la route du vice les progrès sont rapides; dès qu'on a fait les premiers pas, on ne marche plus, on court, on se précipite dans l'abîme.

Dans ces jours d'abondance et de plaisirs, il ne manqua ni de faux amis qui voulurent partager sa fortune, ni de flatteurs intéressés qui applaudirent à sa folle magnificence, ni de complices de ses débauches qui s'empressèrent à servir ses passions. Insensiblement ses trésors s'épuisent, une pauvreté réelle se fait sentir, la plus cruelle indigence succède à l'opulence. Les faux amis disparaissent, les flatteurs le méprisent, tout l'abandonne et insulte à sa misère. Il s'était laissé abuser par l'idée d'une liberté chimérique : et la disette l'oblige à se rendre esclave d'un des habitants du pays, maître dur et barbare, qui, sans égard pour sa condition, le traite avec inhumanité. Relégué dans une triste campagne, condamné à ce qu'il y a de plus bas et de plus humiliant, manquant du nécessaire, il en est réduit, pour apaiser la faim cruelle qui le dévore, à désirer pour sa nourriture ce qu'on ne lui donnait qu'avec poids et mesure pour les vils animaux dont on lui avait confié le soin : *Cupiēbat de siliquis... et nemo illi dabat.* Ce fut alors que ses yeux s'ouvrirent, il entra en lui-même, et frappé de cet état d'humiliation et de misère, il pensa enfin à en chercher le remède dans la maison paternelle.

Reprenons ces différents traits, et faisons-nous-en l'application à nous-mêmes. Séduits par les fausses douceurs d'un monde perfide, comme ce prodigue malheureux, vous avez abandonné le meilleur de tous les pères. Tandis que tout vous réussit dans le monde, que vous y êtes applaudis et recherchés, que les plaisirs semblent prévenir vos désirs, vous vivez dans un funeste oubli de Dieu et de vos devoirs. Le propre de la prospérité est de nourrir les passions qui corrompent le cœur, et les erreurs qui aveuglent l'esprit. Ainsi, grand Dieu, vos propres bienfaits entretiennent les pécheurs dans leurs révoltes contre vous. Ah ! Seigneur, l'impunité deviendrait pour eux le plus redoutable de vos châtimens. Renversez cet édifice de leur fortune, enlevez ces dignités éclatantes, dissipez ce charme trompeur de leur prospérité, faites-leur sentir les rigueurs de l'adversité, réduisez-les dans un état d'humiliation; aux plaisirs auxquels ils se sont livrés faites succéder de

longues et douloureuses infirmités. C'est la dernière ressource qui reste à votre miséricorde pour les ramener à vous. Peut-être profiteront-ils de ces coups salutaires d'une Providence sévère. Peut-être, à l'exemple du prodigue, rentreront-ils en eux-mêmes, et penseront-ils à retourner au Dieu qui ne les afflige que pour les sauver. Rebuts du monde dont ils avaient été les idoles, méprisés, abandonnés des créatures, peut-être sentiront-ils enfin, Seigneur, que ce n'est qu'après de vous qu'ils peuvent trouver de la consolation et un adoucissement à leurs peines. Ils vous avaient outragé dans vos bienfaits, ils vous béniront dans vos châtiments.

Mais non, chrétiens, une pauvreté plus réelle et plus redoutable forme les traits de votre ressemblance avec le prodigue. Je veux dire la perte des biens de l'âme, cet aveuglement spirituel, cette insensibilité pour tout ce qui a rapport au salut. Quand une fois on a eu le malheur de quitter Dieu, on ne cherche qu'à s'en éloigner de plus en plus. Quel espace immense le prodigue n'a-t-il pas entre lui et son père : *Abiit in regionem longinquam*. Mais que les suites en sont funestes ! Loin des yeux du Père céleste, bientôt on s'abandonne aux plus coupables excès, on oublie Dieu, on s'oublie soi-même, la raison s'affaiblit, la foi s'éteint, le cœur livré aux plus honteuses passions cherche à se les justifier aux dépens de sa religion, et l'esprit séduit se prête à l'illusion. N'est-ce pas là une trop fidèle peinture de ce qu'on appelle les philosophes de nos jours ? Oui, tels ont été les commencements, les progrès, les suites de leur malheureuse incréduité.

Représentez-vous ici vous-mêmes à vous-mêmes. Que vous reste-t-il de ces grâces salutaires que vous aviez reçues au baptême, de ces impressions d'une éducation chrétienne, de ces heureuses inclinations pour la vertu ? Hélas ! vous avez prodigué et malheureusement perdu ces avantages si précieux : *Dissipavit substantiam suam*. Dédicaces de conscience, sentiments de piété, goût de la prière, de la parole de Dieu, des sacrements, des bonnes œuvres, desirs même du salut, tout est dissipé, tout est anéanti. Le cœur est desséché ; à peine y reste-t-il quelques traces de christianisme : *Dissipavit substantiam suam*. Cette indigence spirituelle mérite plus nos larmes que la misère dans laquelle le prodigue se trouva réduit.

Vous avez perdu la grâce sanctifiante ; et sans ce vrai, ce souverain, cet unique bien, que vous servent tous les biens de la terre ? Que vous servent ces dignités qui vous élèvent au-dessus de vos semblables, si vos péchés vous rabaisent au-dessous des démons ? Que vous servent ces talents, ces qualités estimables aux yeux du monde, si votre âme souillée par le péché est dans l'état le plus affreux ? Que vous sert cette santé dont vous jouissez, si votre âme est morte par le péché ? En un mot, que vous sert d'être estimé des hommes, si Dieu vous

méprise ; d'avoir droit aux distinctions du monde, si vous ne méritez de la part de Dieu que les plus terribles châtiments ; d'être heureux sur la terre, si l'enfer doit être votre partage ? Mais non, l'oubli de Dieu entraîne l'insensibilité, et l'insensibilité est bientôt suivie de l'endurcissement.

Comme l'enfant prodigue, vous avez couru après un fantôme de liberté, voilà la source de vos désordres. Vous ne vous êtes livrés au péché que parce que le joug de la loi du Seigneur vous a paru trop pesant et insupportable. Hélas ! à quel esclavage réel ne vous a pas réduits l'amour de cette liberté chimérique ? Vous avez abandonné Dieu pour être libres, et c'est parce que vous l'avez abandonné que vous êtes devenus esclaves, esclaves des passions qui vous captivent et vous tyrannisent tour à tour. Que les chaînes dont elles vous chargent sont pesantes, que leur joug est inflexible ! Plus dures, plus cruelles que le maître auquel le prodigue s'était assujéti, que de chagrins ne vous font-elles pas essuyer, que de travaux ne vous forcent-elles pas d'entreprendre, que de dangers ne vous contraignent-elles pas d'affronter, en un mot à combien de choses indignes ne vous asservissent-elles pas ?

Je n'entrerai point dans un détail, qui serait infini, de ces projets au-dessus de votre état et de vos forces, qu'inspire l'ambition ; de tant d'indignes ressorts qu'il faut faire jouer, de tant de dépôts qu'il faut dissimuler, de tant de rebuts qu'il faut supporter, de tant d'humiliations qu'il faut dévorer ; de ces injustices criantes qu'exige l'avarice insatiable qui vous domine, de tant de coupables adresses qu'il faut pallier, de tant de gains suspects qu'il faut colorer, des sentiments d'humanité qu'il faut étouffer ; de ces excès, de ces débauches auxquelles vous porte cette passion honteuse qui souille votre cœur. Biens, santé, repos, réputation, voilà les sacrifices qu'elle n'exige que trop souvent. Vous-mêmes nous en faites souvent l'aveu ; que de difficultés, nous dites-vous, que d'amertumes dans les voies criminelles du vice ! *Ambulavimus vias difficiles*. Qu'il est tyrannique, l'empire des passions ! Quel maître exigea jamais des services aussi pénibles et aussi humiliants ! C'est entre les mains de ces dieux cruels que le Seigneur par son prophète menaçait d'abandonner l'Égypte.

De là saint Bernard compare le monde à cette région où se trouva le prodigue après avoir quitté son père : *Facta est fames valida in regione illa*. Région toujours désolée par une famine que cause une avidité que rien ne peut satisfaire, et qui ne fait que s'irriter de plus en plus. Je veux dire cette cupidité toujours insatiable, cette multiplicité de désirs inquiets qui agitent sans cesse les mondains. Le sort des biens de la terre est d'exciter des désirs qu'ils ne peuvent remplir. Combien, hélas ! semblables à cet infortuné prodigue qui envoyait aux plus vils animaux la nourriture qu'on lui refusait,

soupirent pour des plaisirs criminels et impurs qui avilissent et dégradent la raison ?

Es-ce donc pour vous laisser maîtriser par d'indignes passions que Dieu vous avait donné cette âme spirituelle et immortelle qui porte le caractère de sa ressemblance ? Secouez enfin un joug odieux qui fait votre supplice et votre honte. Rentrez en vous-mêmes, c'est la première démarche d'une vraie conversion. J'ose le dire, si le pécheur ne sort point de l'abîme où il s'est précipité, c'est qu'il ne se donne jamais le temps de réfléchir sur ses maux et de s'en pénétrer. C'est à ce défaut de réflexion que le prophète attribuait les désordres qu'on voyait régner dans le monde. *Oui, s'écriait-il, la terre est désolée, parce qu'il n'y a personne qui réfléchisse sérieusement en son cœur : « Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde. »* (Jerem., XII, 11.) Pour rendre les hommes vertueux il ne faudrait que leur apprendre, sous la direction de la grâce, à faire usage de leur raison. Ce sont les travers de leur esprit qui entretiennent les vices de leur cœur. Un retour sérieux sur les malheurs inévitables qui accompagnent l'état des pécheurs les ramènerait de leurs égarements.

Vous nous prêtez, ô mon Dieu, les rayons de votre grâce, pour dissiper le nuage épais que forment les passions. Mais le pécheur s'obstine à fermer les yeux à votre lumière, et par un aveuglement volontaire met le comble à son impiété. Ah ! chrétiens, à l'exemple du prodigue, contemplez à loisir toute votre misère, et vous gémirez de l'indignité de votre esclavage. Heureuse l'âme qui ouvre enfin les yeux aux lumières de la grâce ! On n'est pas éloigné de rentrer dans son devoir, quand on commence à connaître, quand on convient qu'on s'en est écarté.

Cette première vue du prodigue sur sa misère est suivie du parallèle qu'il en fait avec la vie heureuse qu'il avait menée dans la maison paternelle, et c'est le second motif qui le détermine à retourner à son père. Ah ! s'écriait-il plus d'une fois, que me manquait-il alors ? Un père attentif à fournir à tous mes besoins, à me procurer même les divertissements que permettaient la raison et la religion, me laissait à peine le temps de former des désirs. Quoi ! c'est par ma faute que je me suis privé de ces avantages ! ennuyé d'une dépendance qui assurait mon bonheur, j'en suis réduit à porter envie à ceux qui dans la maison de mon père étaient destinés à me respecter et à me servir. Ils vivent dans l'abondance, et j'éprouve les rigueurs de l'indigence la plus affreuse : *Ego autem hic fame pereo.*

Entrez, pécheurs, dans ces réflexions si propres à vous toucher. Peut-être n'avez-vous pas toujours été éloignés de Dieu ; peut-être a-t-il été pour vous un heureux temps, où, profitant des exemples que vous aviez devant les yeux, dociles aux instructions qu'on s'efforçait de vous donner, vous faîtes une étude particulière des devoirs

de votre religion et de votre état, et vous vous appliquiez avec soin à les mettre en pratique. La prière faisait vos plus chères délices, la parole de Dieu votre nourriture la plus ordinaire, les sacrements votre plus douce consolation, la foi toute votre espérance. Que sont devenus ces beaux jours ? *Memento unde excideris.* Qu'avez-vous trouvé dans la vertu qui ait pu vous en dégoûter ; le Dieu qui faisait votre bonheur est-il devenu moins aimable qu'il l'était alors ? Comparez ces jours de paix et d'innocence que vous avez passés à son service, avec le trouble et les remords qui accompagnent et suivent le péché : *Memento unde excideris.* (Apoc., II, 5.) Ah ! Seigneur, vous écrierez-vous avec le prophète, qu'il est déplorable, l'état du pécheur qui vous a abandonné !

Si jamais vous n'avez été assez heureux pour goûter les douceurs que répand la grâce dans un cœur pur et inviolablement attaché à son Dieu (car, hélas ! sont-ils rares, surtout dans ce siècle d'irréligion, ces hommes qui, devenus criminels presque aussitôt que raisonnables, ont à peine commencé à se connaître qu'ils ont commencé à s'égarer), du moins jetez les yeux sur les justes qui sont véritablement au Seigneur. Comparez leur état et le vôtre, leur abondance et votre misère ; ce triste parallèle, en excitant dans vos cœurs une innocente envie, y fera naître une émulation salutaire.

Vous êtes exclus de la table du Seigneur, et ils ont le bonheur de se nourrir du pain des anges ; vous gémissiez sous le cruel esclavage où vous retienrent les passions : et ils jouissent de la douce liberté des enfants de Dieu. Vos concurrents, vos maîtres, vos ennemis vous jettent dans des alarmes continuelles : pour eux, toujours tranquilles, ils savent qu'il n'y a ni jaloux ni concurrents qui puissent leur ravir le seul bien qui peut les rendre heureux. La moindre affliction vous abat et vous désole ; quand on est sans espérance pour l'autre vie, on est ici-bas malheureux sans ressource : les âmes justes, jusqu'au milieu de leurs souffrances, trouvent dans leur religion de secrètes consolations ; l'avantage de la vertu est de nous dédommager des sacrifices qu'elle exige par le sentiment délicieux du motif qu'elle propose. La pensée de la mort vous effraye et vous désespère : une solide espérance leur fait envisager avec tranquillité, souvent même avec joie, ce dernier moment qui, en terminant leurs travaux, doit les couronner. Vous êtes agités jusque dans vos plaisirs par les remords qu'excite un reste de foi que vous vous efforcez en vain d'étouffer : et c'est cette même foi, mais vive et animée, qui les rend contents dans leurs peines. Vos désirs vous partagent et vous déchirent par leur multiplicité, leur contrariété, l'impossibilité où vous vous trouvez de les satisfaire : un seul désir remplit leur cœur, et ce désir se satisfait par lui-même, c'est de plaire à leur Dieu. En un mot, égalité d'esprit, calme des passions, paix inaltérable, voilà le bonheur des justes. L'innocence

cence en est le principe, la justice le fondement inébranlable, et l'amour de leur divin Maître y met le comble.

Ah! chrétiens, ce bonheur n'est-il pas bien propre à animer votre courage? Lui préférez-vous votre misère, aimerez-vous mieux traîner sans consolation une chaîne dont le poids vous accable? Seigneur, devez-vous dire comme le prodigue, que ma situation est différente de celle des justes! En m'éloignant de vous, je me suis rendu indigne des avantages dont ils jouissent. Tandis que vous leur faites goûter les délices les plus pures, et que vous répandez sur eux vos bénédictions les plus abondantes, je mène une vie malheureuse et toujours agitée dans le crime: *Ego autem hic fame pereo.*

Mais comment les mondains regardent-ils ce que nous leur disons des douceurs du service de Dieu? Comme un pieux langage propre à faire honneur à la vertu, comme des peintures de pure imagination. Les merveilles de votre grâce, ô mon Dieu, sont inconnues aux amateurs du monde; et ils ne peuvent comprendre ce qu'ils n'ont jamais goûté. Effrayés des rigueurs apparentes du joug évangélique, ils ne voient rien que de triste et de rebutant dans votre service, parce qu'ils n'y voient rien qui flatte les sens et l'orgueil. Ils n'en aperçoivent que les croix, dit saint Bernard, et ne connaissent pas cette onction intérieure qui les adoucit, qui rend ces croix non-seulement légères, mais même aimables: *Cruces vident, unctionem non vident.*

Vous sentez malgré vous, pécheurs, que le monde ne peut vous procurer un bonheur solide: pourquoi ne voulez-vous pas essayer si Dieu ne sera pas assez puissant pour vous rendre heureux? Nous entendons les mondains se plaindre éternellement de leur sort, pas un seul des vrais serviteurs de Dieu qui se repente jamais d'avoir servi un si bon Maître. Convertissez-vous donc au Seigneur, attachez-vous avec fidélité à son service, et bientôt vous éprouverez quelle différence il y a, selon le langage du prophète, entre un juste et un pécheur, entre celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert pas: *Convertimini, et videbitis quid sit inter justum et impium, inter servientem Deo et non servientem ei.* (Malach., III, 18.)

Enfin dernier motif qui détermine le prodigue: le souvenir de son père; il se rappelle toutes ses bontés et l'ingratitude dont il les a payées. C'est là surtout l'objet qui l'occupe et qui le touche. Quoi! se dit-il à lui-même, après tant de marques de sa tendresse, avoir indignement abandonné un père si bon, un père qui mérite à tant de titres toute ma reconnaissance et tout mon amour! Et en le quittant où suis-je allé, à qui me suis-je attaché? Ces reproches que lui inspire un cœur sensible et touché d'un vrai repentir, ne diminuent cependant point sa confiance dans la bonté paternelle.

Comblés de plus de biens, et plus ingrats que le prodigue, rappelez-vous, chrétiens, un souvenir si propre à vous humilier et à

vous confondre. Demandez-vous à vous-mêmes quelles raisons vous avez eues de vous éloigner de votre Dieu. Quels sujets de plaintes pouvez-vous former contre lui? Ah! plutôt, écoutez les tendres reproches de ce Dieu outragé. Mon peuple, vous dit-il, peuple chéri qui avez eu tant de part à mes bienfaits, est-ce donc là la reconnaissance que j'avais droit d'attendre de vous? *Hæcine reddis Domino.* (Deut., XXXII, 6.) Repassez tous les jours de votre vie, il n'en est pas un seul qui ne soit marqué par quelque grâce singulière de ma part et des ingratitude de la vôtre.

Combien de fois ne vous ai-je pas fait entendre ma voix? vous l'avez rejetée avec mépris; combien de fois ne vous ai-je pas ouvert les trésors de mon Eglise? vous les avez dissipés et profanés; combien de fois n'ai-je pas voulu répandre dans votre âme les dons de l'Esprit-Saint? vous n'avez pas daigné les recevoir. Ces grâces de conversion et de pénitence que je vous ai données, tant de sentiments de piété, de désirs de salut que je vous ai inspirés, ces remords salutaires, ces saints mouvements que j'ai excités dans votre âme, vous les avez oubliés, vous les avez méprisés, vous les avez étouffés. Quel retour amer pour tant de tendresse! *Hæcine reddis Domino?*

Combien de fois ne vous ai-je pas offert le triste spectacle d'amis ou de complices de vos désordres, surpris tout à coup par la mort? Vous n'en avez point été touchés. Que d'exemples édifiants de foi et de piété ne vous ai-je pas ménagés sous vos yeux et dans l'enceinte même de vos familles? Vous en avez fait l'objet de vos mépris et de vos railleries; combien de fois dans ces sacrements qu'a institués mon amour, vous ai-je invités à prendre part aux richesses immenses de mes grâces? Vous n'en avez tenu aucun compte, vous les avez foulées aux pieds par une impiété sacrilège: *Hæcine reddis Domino!*

Par les habitudes surnaturelles que j'avais communiquées à votre âme dans le sacrement de baptême, je l'avais sanctifiée, j'en voulais faire ma demeure, y établir le trône de ma grâce; vous m'en avez chassé avec ignominie, j'y ai vu régner avec empire toutes les passions tour à tour; vous avez donné au démon et au péché la préférence sur votre Dieu. J'ai vu leur trône élevé dans votre cœur sur les débris du mien. Plus j'ai fait éclater ma bonté, plus vous avez été pécheur; plus vous avez reçu de grâces, plus vous avez accumulé vos crimes. L'histoire de mes bienfaits est celle de vos révoltes, et vous vous êtes fait de mes propres dons, des armes pour me combattre: *Hæcine reddis Domino?*

Plus cruels que les Juifs, pécheurs ingrats, vous crucifiez de nouveau votre Sauveur en renouvelant sans cesse dans vos cœurs le péché qui a causé ma mort. Mes promesses, mes menaces, mes récompenses, rien ne peut vous toucher. En vain mon sang a coulé pour vous rendre heureux, mon amour et ma mort deviennent stériles pour vous. Dites, ingrats, que pouvais-je

faire de plus pour vous gagner : *Quid ultra potui facere?* Que pouviez-vous faire de plus pour m'outrager? *Hæcine reddis Domino?*

Poursuivez, chrétiens, ce détail qui pourrait être infini. Non, il n'est pas possible, s'il vous reste encore du sentiment, que vous n'en soyez pas touchés. Remarquez, cependant, que ce n'est point à des sentiments stériles que se borne le prodigue. J'irai, dit-il, j'irai à ce père si bon : *Surgam et ibo ad patrem*; je me jetterai à ses pieds, je ne chercherai point à me justifier, je lui ferai l'humiliant avou de mon crime. Oui, mon père, lui dirai-je, j'ai péché contre le ciel et contre vous : *Peccavi in cælum et coram te*. Je me suis rendu indigne du nom de votre fils. Ce titre si doux, qui devait faire ma gloire et mon bonheur, ne sert qu'à augmenter mon crime et ma honte. Dois-je m'attendre à trouver encore dans vous le cœur d'un père, lorsque j'ai perdu tous les sentiments d'un fils? *Non sum dignus vocari filius tuus*. L'unique grâce que je sollicite aujourd'hui, c'est que vous vouliez me recevoir au nombre de vos esclaves : trop heureux, si vous daignez m'admettre à cette condition : *Habe me sicut unum ex mercenariis*.

Dans ce langage et ces démarches du prodigue, l'Evangile nous exprime les caractères d'un parfait retour vers Dieu.

Premièrement, l'humble avou du crime. J'ai péché, ô mon Dieu, j'ai péché contre vous. Je ne dissimulerai ni l'aveuglement de mon esprit, ni la malignité de mon cœur. En vain chercherais-je à justifier à vos yeux mes désordres, et à les couvrir de faux prétextes; votre divine lumière perce les ténèbres les plus profondes : *Peccavi*; oui, j'ai péché. A mesure que j'entre plus avant dans les abîmes de ma conscience, je découvre de nouveaux excès qui m'accablent par leur énormité et leur multitude. Si j'ai eu le malheur d'être coupable, du moins je ne rougirai point de paraître pénitent. Je viens tout avouer, tout confesser devant vous. Ma peine n'est pas de déclarer mes crimes à un des ministres de vos miséricordes, mais l'ingratitude qui me les a fait commettre. Heureux que la déclaration que j'en fais les efface du livre de vos justices éternelles!

Secondement, la douleur qui déteste le péché. S'être révolté contre son Dieu, avoir outragé sa bonté, voilà le principe de la douleur que conçoit un chrétien vraiment converti. Non, Seigneur, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Vous m'aviez traité comme un enfant chéri, et j'ai refusé de vous honorer, de vous aimer comme un père. C'est dans mes larmes que je veux noyer mes crimes. J'ai rompu par mon ingratitude les liens qui m'unissaient à vous. Créature indigne, j'ai outragé mon Créateur : fils dénaturé, j'ai outragé mon Père ; chrétien perfide, j'ai crucifié de nouveau mon Sauveur. Des grâces toujours offertes, des passions toujours victorieuses de vos grâces, voilà toute ma vie.

Enfin, réparation qui expie le péché. Il ne suffit pas de confesser, de pleurer ses crimes, il faut les réparer. Non, mon Dieu,

je ne suis qu'un rebelle. J'ai perdu par ma faute la qualité de fils : les douceurs que goûtent vos enfants ne doivent point être pour moi. Me siérait-il de prétendre à ces joies saintes que vous faites éprouver aux âmes fidèles? J'accepte, sans m'en plaindre, les dégoûts, les répugnances qu'il me faudra soutenir dans ces premiers temps de ma conversion. Il est juste que je vous venge. Traitez-moi comme un de vos esclaves. Quand je devrais être le dernier de votre maison, mon sort serait encore trop heureux. Vos croix dussent-elles être sans onction, j'en embrasse toutes les rigueurs. Je ne les ai que trop méritées. Les larmes, les regrets, la pénitence la plus austère et la plus pénible, voilà désormais mon partage.

Pénétré des sentiments les plus vifs de douleur et de confusion, le prodigue cependant ne se décourage pas. Il ne dit point, j'irai à mon maître, à mon juge, ces titres auraient eue de quoi l'effrayer; mais, j'irai à mon père : *Ibo ad patrem*, et ce nom de père le rassure. Un fils, quelque coupable qu'il puisse être, trouve toujours dans le cœur d'un père un puissant médiateur. Ainsi, chrétiens, notre Dieu, selon l'expression de saint Chrysostome, moins sensible à l'outrage que vous lui avez fait qu'au malheur dans lequel vous vous êtes précipités, ne désire rien tant que de vous voir revenir à lui. Vous avez outragé sa bonté en l'abandonnant pour vous livrer à vos désordres; mais l'outrage le plus sensible à son cœur serait si vous désespériez de cette même bonté dans votre repentir.

Je vous ai exposé le retour du prodigue comme le modèle du vôtre; il me reste à vous offrir dans sa réception de quoi animer votre confiance. Oui, pécheurs, si vous retournez à Dieu aussi sincèrement que le prodigue retourna à son père, vous le trouverez aussi favorablement disposé à vous recevoir. C'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

En vous parlant de la bonté et de la miséricorde de Dieu pour les plus grands pécheurs, ne serai-je point pour plusieurs une occasion de scandale? N'est-il plus de ces Scribes, de ces Pharisiens hypocrites dont la fausse piété s'alarme de l'excès de tendresse du Sauveur pour les hommes coupables? Inspirer tant de confiance aux pécheurs, leur faire entendre que, quelque criminels qu'ils soient, le Seigneur est toujours disposé à les recevoir quand de bonne foi ils reviennent à lui, et qu'il les voit à ses pieds pénétrés des sentiments d'une sincère pénitence, c'est, disent ces dévots rigides, leur apprendre en quelque sorte à ne pas craindre de commettre le péché, c'est entretenir et augmenter leurs désordres par l'espérance de l'impunité.

Qu'il dit saint Pacien, présenter une planche à un malheureux dont le vaisseau vient de se briser contre les rochers, est-ce lui apprendre à ne pas craindre de s'exposer à un second naufrage? Rien, dit saint Augustin,

ne conduit plus naturellement un pécheur au désespoir, et par une suite nécessaire aux péchés les plus énormes, que cette pensée, qu'il n'y a plus de pardon à espérer pour lui. Il est naturel qu'il imite des gladiateurs, qui, se regardant comme des victimes dévouées à la mort, vivaient avec une licence effrénée, et, avant que de verser leur sang, se livraient à toutes leurs passions : *Explere volunt libidinem, antequam fundant sanguinem*. Il n'est plus pour moi d'espérance de miséricorde, dit ce pécheur, il ne me reste que des châtiments à attendre, pourquoi contraindrais-je mes desirs ? Lui montrer, au contraire, le port de la miséricorde encore ouvert pour lui, c'est l'animer à y entrer. Lui faire voir que sa guérison n'est pas encore désespérée, c'est l'engager à faire usage du remède salutaire que veut bien lui offrir ce Médecin céleste qui n'a paru dans le monde que pour guérir ceux qui avaient besoin d'être guéris.

Mais, chrétiens, faut-il d'autre autorité que celle de Jésus-Christ ? C'est ce Sauveur aimable qui a proposé cette parabole si consolante du prodigue ; il l'a proposée à l'occasion du murmure des Scribes et des Pharisiens qui se scandalisaient de la facilité avec laquelle il recevait les pécheurs, et de la familiarité dont il les honorait pour les convertir plus sûrement ; il l'a proposée, quoiqu'il prévît l'abus qu'en pourraient faire certains pécheurs ; il l'a proposée, en un mot, pour faire sentir que, quelque coupables que fussent les hommes, dès qu'ils voulaient sincèrement sortir de l'état du péché, leur confiance en lui ne pouvait être trop grande. Peut-être, ô mon Dieu, quelque'un de ceux qui m'écoutez, et que la vue de vos vengeances n'avait fait qu'endurcir, se sentira-t-il touché et attendri à la vue de vos bontés. Son cœur, s'il n'est pas tout à fait insensible, ne pourra résister aux charmes victorieux d'une miséricorde si digne de tout notre amour.

Achevons donc de parcourir les circonstances de cette parabole. Dans les sentiments du père du prodigue, il semble que notre Dieu ait pris plaisir à tracer la peinture de sa tendresse. Qu'il doit être doux pour nous d'en étudier tous les traits !

Était-il naturel de croire que ce père outragé pensât encore à un fils ingrat qui l'avait si indignement abandonné ? Oui, sans cesse son esprit en était occupé. Il espérait dans le secret de son cœur que ce fils dénaturé rentrerait en lui-même, qu'il reconnaîtrait sa faute, qu'il viendrait la pleurer à ses pieds, et qu'il lui donnerait par son repentir une juste occasion de faire éclater aux yeux de tout le monde les sentiments de tendresse que les ingratitude multipliées de ce fils rebelle n'avaient pu effacer de son cœur.

Pécheurs, vous ne pensez plus à Dieu, et il pense à vous. Vous vous efforcez de l'éloigner de votre souvenir, et vous êtes toujours présents au sien ; vous fermez les yeux pour ne point l'apercevoir, et les siens

sont toujours ouverts sur vous ; il compte tous vos pas, il examine toutes vos démarches, il attend que confus de vos désordres vous veniez lui en marquer vos regrets et votre douleur ; il compte que vous ne serez pas toujours insensibles à vos vrais intérêts, que vous n'endurcirez pas toujours vos cœurs, qu'il aura occasion d'exercer sa miséricorde en votre faveur, et de signaler sa gloire en vous pardonnant ; plus il est puissant, plus il est indulgent. Ses miséricordes manifestent sa grandeur infinie avec plus d'éclat encore que les rigueurs de sa justice. Oui, Seigneur, dit saint Augustin, vous êtes patient tant que nous sommes sur la terre, parce que vous avez une éternité tout entière pour vous venger : *Patiens, quia æternus*.

Non-seulement le père du prodigue pensait à son fils, mais inquiet, alarmé sur son sort, il en demandait des nouvelles à tous ceux qu'il croyait pouvoir lui en apprendre. Il allait sur les lieux les plus élevés, se flattant toujours qu'il pourrait enfin l'apercevoir. Quoi ! tant d'inquiétudes pour un ingrat qui ne méritait que son ressentiment, et dont il n'avait reçu que des chagrins et des outrages ! Ah ! chrétiens, c'est votre Dieu lui-même qui a voulu se peindre sous ces traits. Est-il moins inquiet sur votre retour et votre conversion ? C'est pour l'obtenir qu'il ordonne à vos pasteurs et à ses ministres d'élever la voix, de vous reprocher vos crimes, et de vous en faire sentir toute l'énormité. Il veut qu'ils emploient tout à tour les prières et les menaces.

De là encore ces remords qui vous agitent au milieu de vos désordres, ces amertumes salutaires qu'il répand sur vos faux plaisirs, ces reproches d'une conscience qui vous suit partout, ces traits de lumière qu'il fait briller à vos yeux pour dissiper vos ténèbres, ces inspirations saintes, ces sollicitations de la grâce, langage secret, mais éloquent, d'un Dieu qui vous appelle, qui vous invite de retourner à lui. Ame infidèle, vous criez-t-il par son prophète, jusques à quand vous livrez-vous à des plaisirs qui vous corrompent et vous perdent : *Usquequo delictis dissolveris, filia vana?* (Jerem., XXXI, 20.) Enfants rebelles, écoutez la voix d'un père qui vous aime encore, revenez à moi, et je guérirai le mal que vous vous êtes fait à vous-mêmes en m'abandonnant : *Convertimini, filii revertentes, et sanabo aversiones vestras*. (Jerem., III, 22.) Malgré cette multitude infinie de crimes dont vous vous êtes souillés, revenez dans la sincérité de vos cœurs, le sein de ma miséricorde est encore ouvert pour vous recevoir : *Tamen revertere ad me, et ego suscipiam te*. (Jerem., III, 1.)

Je ne suis point surpris que la grâce nous prévienne et qu'elle fasse les premières démarches, puisqu'elle est essentiellement le principe de notre retour vers Dieu. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'en recherchant des créatures viles et rebelles, des âmes faibles et inconstantes, dans le temps

adèle qu'elles ne pensent point à lui, quoi qu'il prévoie peut-être leurs infidélités et leurs rechutes : ce qui m'étonne, dis-je, ou plutôt ce qui me fait surtout chérir et adorer sa douceur ineffable, c'est qu'il use de mille condescendances, qu'il emploie les traits les plus insinuants, qu'il se fasse comme un triomphe de gagner un cœur en ménageant les droits de sa liberté. Cette grâce attend, elle invite, elle encourage. Lenteurs adorables qui suspendent la colère d'un Juge irrité : *Sustentationes Dei* ; tendres invitations qui font connaître à une âme pécheresse que c'est son véritable bonheur qu'on prétend procurer : douceurs cachées qui lèvent les répugnances et facilitent par un attrait particulier ce que la conversion a de plus difficile. Que de mystères et de prodiges dans la charité prévenante de notre Dieu !

Le père du prodigue aperçut son fils lorsqu'il était encore loin : *Cum adhuc longe esset, vidit illum pater ipsius*. Le premier mouvement qui s'élève dans le cœur de ce père aimable est un mouvement de compassion : *Et misericordia motus est*. L'état dans lequel il le voyait était bien digne de toute sa pitié. Ne semble-t-il pas que ce père outragé devait dissimuler ses sentiments, prendre pour quelque temps un air sévère, faire à ce fils ingrat des reproches qui lui fissent sentir l'énormité de sa faute, et lui en faire acheter le pardon ? Non, les droits de l'autorité sont sacrifiés aux sentiments de la tendresse ; il ne consulte, il n'écoute que son cœur. Il oublie jusqu'aux bienséances et à la faiblesse de son âge. Il court au-devant de son fils, il l'embrasse tendrement, il pleure sur lui sans presque lui donner le temps d'exprimer ses regrets et de solliciter sa grâce : *Accurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum*.

Image naturelle de la bonté de Dieu pour nous, lorsque nous revenons à lui sincèrement. Il oublie en quelque sorte les outrages que nous lui avons faits. Il ne pense ni à l'abus que nous avons fait de sa grâce, ni au mépris de sa patience, ni à tant d'autres circonstances qui rendent nos péchés plus énormes. Il ne voit que la misère où nous nous sommes réduits, et le danger où nous sommes encore de nous perdre à jamais. Il est notre père, et ce titre si doux est le seul qu'il consulte. C'est l'idée que nous en donnent les Livres saints : *Quomodo miseretur pater filiorum* (Psalm. CII, 13). Plus père que tous les pères de la terre, dit Tertulien, il a aussi plus de tendresse et de compassion : *Tam pater nemo, tam pius nemo*. Dès qu'il voit un vrai repentir, son cœur est content, il oublie tout et pardonne généreusement.

Ne jugeons pas de notre Dieu comme des maîtres de la terre. La plus légère offense est à leurs yeux un attentat impardonnable ; plus leur autorité est bornée, plus il sont jaloux d'en étendre et d'en faire sentir tous les droits. Souvent les regrets les plus vifs, les réparations les plus humiliantes ne peu-

vent fléchir leur orgueil irrité. Si quelquefois ils pardonnent, ce n'est qu'après bien des hauteurs et des duretés, après avoir fait acheter ce pardon par des rebuts et des satisfactions si pénibles à l'amour-propre, que souvent les effets de leur vengeance auraient paru moins rigoureux que ce qu'on appelle leur clémence. Il n'en est pas ainsi de vous, ô mon Dieu. Vous, l'autorité et la grandeur suprême, vous en qui réside la plénitude de la puissance, vous n'exigez de notre part qu'un retour sincère : et pour faire éprouver au pécheur toutes les bontés du père le plus tendre, tout ce que vous demandez de lui, c'est qu'il reprenne pour vous le cœur d'un fils.

Prenez garde, chrétiens. Je ne prétends pas dire que la conversion ne demande de notre part ni efforts ni combats. De nouvelles inclinations ne se forment pas sans peine dans un cœur qui a vieilli dans les habitudes du crime. S'il est quelques âmes privilégiées, qui, par un miracle de miséricorde se trouvent tout à coup changées et purifiées, combien d'autres dans lesquelles la conversion a son commencement et ses progrès. Le prodigue dont nous citons l'exemple fit plusieurs retours sur lui-même, avant que de se déterminer à retourner à son père. Le déplorable état dans lequel il se vit réduit fut l'occasion de son changement ; mais le regret sincère qu'il eut de ses fautes joint à la reconnaissance des bontés de son père, en fut la perfection. Un seul coup ne suffit pas toujours pour briser nos cœurs. Souvent ils se trouvent ébranlés par la crainte des jugements de Dieu, avant que d'être touchés de son amour. La prière et l'aumône préparent les voies à la pénitence. L'âme se dégage insensiblement et peu à peu ; ce n'est souvent qu'après avoir longtemps résisté et combattu, qu'elle se soumet enfin au Dieu de bonté, qui, n'ayant aucun besoin d'elle, semble se faire une gloire de la vaincre et d'en triompher. N'est-il pas juste, Seigneur, qu'après s'être éloigné de vous pour chercher son bonheur dans les créatures, le pécheur éprouve, par les difficultés de son retour, combien c'est une chose triste et amère de vous avoir abandonné.

Je ne prétends pas dire qu'un pécheur soit converti, parce qu'il a quelque désir de l'être et de sortir enfin de la voie de ses crimes ; desirs stériles qui se bornent à quelques velléités, sans aller jusqu'à l'exécution. Combien de ces prétendus convertis dont toute la vie se passe à former des projets de conversion et à persévérer toujours dans les mêmes faiblesses ! Conversion imaginaire où l'on prend les effets de la grâce qui presse et sollicite pour la coopération de la volonté.

Je ne prétends pas dire qu'un pécheur soit converti, parce qu'il a lu et prononcé quelques formules de contrition où le cœur n'a nulle part. On convient qu'on est coupable devant Dieu, mais on ne s'applique point à se réformer ; on se repent toujours,

et on ne se corrige jamais. C'est-à-dire que l'esprit est trop éclairé pour qu'on n'aperçoive pas l'opposition qui se trouve entre sa créance et ses mœurs, mais que le cœur est trop passionné pour qu'on se détache de ses désordres. Conversion illusoire qui conduit enfin à l'impénitence finale.

Je ne prétends pas dire qu'un pécheur soit converti, parce qu'il aura mis dans sa conduite quelque réforme de bienséance que le monde exigeait autant que l'Evangile. Il ne cherche souvent qu'à sauver les apparences. Moins occupé à expier devant Dieu ses égarements qu'à les faire oublier aux hommes, il borne sa pénitence à un extérieur qui coûte peu à la nature et dont la vanité fait tous les frais. Conversion de pure cérémonie, conversion hypocrite que les hommes, à qui un certain extérieur suffit, canonisent peut-être, mais que Dieu, dont l'œil pénètre jusqu'au fond des cœurs, condamne et réproûve. Il est donc des conversions fausses et trompeuses. De là, ces précautions sages et nécessaires des ministres de la pénitence proposés par le Seigneur pour exercer ses jugements et absoudre de sa part les pécheurs. Ce n'est qu'après s'être assurés par des marques non équivoques de la vérité et de la sincérité de la conversion, qu'il leur est permis de conférer le signe sacré de la réconciliation.

Ce que je dis seulement, c'est que dès qu'un pécheur est véritablement converti et revient du fond du cœur, alors Dieu lui pardonne généralement tous ses péchés, qu'il les lui pardonne sans délai et à l'instant même qu'il est converti, qu'il les lui pardonne sans retour et pour toujours. Oui, dit-il lui-même, si l'impie fait pénitence je ne me souviendrai plus de toutes les iniquités qu'il aura commises : *Omnium iniquitatum ejus quas operatus est, non recordabor.* (Ezech., XVIII, 22). A quelque heure, dit le prophète Isaïe, que le pécheur déteste ses péchés, Dieu les lui pardonnera : *In quacunque hora peccator ingemuerit, salvus erit.* (Isa., LVIII, 9.) Dès que la contrition est sincère, intérieure, surnaturelle, Dieu est apaisé. Un cœur touché d'un vrai repentir désarme toujours sa colère. Quelque énormes, quelque multipliés qu'aient été les crimes du pécheur, vraiment pénitent, Dieu les efface de son souvenir ; il les plonge au fond de la mer, il les dissipe comme le soleil dissipe les nuages, il les éloigne de lui autant que l'orient est éloigné de l'occident ; en un mot, l'âme purifiée de toutes ses taches devient aussi pure à ses yeux que les rayons du soleil. Autant d'expressions consacrées par l'Ecriture pour nous représenter la même vérité.

Ah ! chrétiens, quelle source de confusion sur nos ingratitude passées, et quels puissants motifs de confiance dans notre retour ! Oui, Seigneur, devons-nous nous écrier avec le prophète, votre bonté n'a ni bornes ni mesures ; votre miséricorde surpasse les malices des hommes, elle est au-dessus de toutes vos œuvres. Je me jette, ô mon Dieu,

entre les bras de cette divine miséricorde. Continuons d'en admirer les merveilles et les aimables excès dans les faveurs singulières dont le père du prodigue comble son fils.

Ce n'est point assez pour ce père tendre de lui pardonner, il lui donne les marques les plus touchantes de sa tendresse, le reçoit au nombre de ses enfants, le rétablit dans ses anciens droits, lui fait part de ses richesses et de ses trésors : *Proferte cito stolam, induite illum... date annulum.* La vérité ne l'emporte-t-elle pas ici sur la figure ? Le péché vous avait privé de la grâce sanctifiante, de la charité et des autres vertus infuses avec elles ; il vous avait fait perdre tout le mérite de vos bonnes œuvres ; en un mot, si la mort vous avait surpris dans cet état avant que d'avoir fait pénitence, victime éternelle de la colère d'un Dieu, il n'y avait plus de récompense à espérer pour vous dans le ciel. Mais, ô faveur ineffable de la divine bonté, votre conversion vous remet en possession des biens dont vos crimes vous avaient dépouillé. Vous étiez l'esclave du démon, et Dieu vous rétablit dans tous les droits de ses enfants. Vous aviez brisé les nœuds sacrés qui vous attachent à lui, et il contracte avec vous une nouvelle alliance : *Date annulum.* Votre âme était avilie et dégradée par le péché : il lui rend tout son éclat et sa première beauté : *Proferte cito stolam.*

Enfin, et c'est la dernière circonstance de cette parabole, le père du prodigue ne peut contenir au dedans de lui-même la joie dont le pénètre le retour heureux d'un fils qui lui était si cher. Il fait préparer un festin somptueux, il veut qu'un concert magnifique annonce au loin cette heureuse nouvelle, il invite ses parents, ses amis à partager avec lui sa joie : *Mon fils était mort, leur dit-il, et il est ressuscité ; il était perdu et il est retrouvé.* Ainsi Jésus-Christ nous assure en plusieurs endroits de son Evangile que les anges dans le ciel font une fête pour le retour d'un pécheur : *Gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore penitentiam agente.* (Luc., XV, 7, 10.) Les anges des ténèbres avaient triomphé de la honteuse captivité où ils tenaient cette âme enchaînée ; et, pour célébrer son heureuse délivrance, les anges de lumière font retentir de leurs concerts les plus sublimes la céleste Jérusalem : *Gaudium erit coram angelis Dei.*

Surpris de tant de faveur, le frère même du prodigue ne put cacher un mouvement de jalousie qui s'éleva dans son cœur. Il osa en faire à son père des reproches et des plaintes amères. Quoi ! mon fils, lui répond ce père toujours tendre, quoi ! c'est vous qui murmurez de ma clémence ! Votre frère était mort et il est ressuscité, je le vois, je l'embrasse, j'espère qu'il ne m'échappera plus. Condamneriez-vous des sentiments que la nature doit vous faire partager, et qui ne diminuent rien de ma tendresse pour vous. Si les justes étaient susceptibles de

jalousie, les faveurs dont Dieu comble les pécheurs pénitents seraient capables de leur en inspirer. Il y a plus de joie dans le ciel pour la conversion d'un pécheur, que pour la persévérance d'un grand nombre de justes. Mais non, la charité qui les a fait gémir sur les égarements de leurs frères, les engage à se réjouir de leur retour. Ils entrent dans les sentiments du Seigneur; ils le félicitent en quelque sorte de ce qu'il a enfin lieu de satisfaire le désir qu'il a toujours eu de les rendre heureux. Ce nouveau trait de bonté est pour eux un nouveau motif de bénir ses miséricordes.

Où, il semble qu'il honore d'une prédilection particulière les pécheurs vraiment pénitents. Combien qui ne se présentaient devant lui que couverts de confusion, qui appréhendaient de porter leurs regards et sur les autels où il réside, et sur le ciel où il déploie sa magnificence, qui se reprochaient sans cesse leur ingratitude et leur perfidie, qui s'effrayaient comme le prodigue aux plus durs traitements, qui n'osaient qu'à peine appeler du nom de Père un Dieu qu'ils avaient si cruellement outragé, persuadés qu'il n'est point permis à des lèvres impures de prononcer un nom si saint, sur lesquels il a pris plaisir à répandre ses bénédictions les plus abondantes, et à déployer en quelque sorte tous les trésors d'une tendresse vraiment paternelle par les laveurs singulières dont il les a comblés!

Combien, au milieu des délices qu'il leur faisait goûter, ont été obligés de s'écrier, comme sainte Thérèse: Quoi! mon Dieu, vous oubliez si tôt mes iniquités! Vous payez les offenses que j'ai commises contre vous par les plus pures délices. Ne permettez pas du moins qu'au milieu de tant de faveurs mon âme perde jamais de vue ce qu'elle a été, et ce qu'elle est encore de son fond. Non, l'excès de votre bonté ne fait qu'augmenter à mes yeux l'horreur de mon offense; c'est à la réparer que les moments de vie qui me restent seront uniquement consacrés.

Parcourez la vie des saints, vous ne trouverez guère qu'une faveur accordée aux âmes les plus constamment saintes ait été refusée aux âmes véritablement et constamment pénitentes. C'est après des désordres et des scandales multipliés que Madeleine devient la plus chère amante du Sauveur: c'est après avoir renié son Maître que Pierre est établi le chef des apôtres; c'est du persécuteur le plus acharné de sa religion que Jésus-Christ fait un vase d'élection, en Paul ravi jusqu'au troisième ciel. Il est donc vrai, Seigneur, que malgré mon indignité, et quoi que j'aie mérité toute la sévérité de vos châtements, je peux encore, par un vrai repentir, prétendre à vos faveurs. Je n'osais me flatter que vous daignassiez encore me recevoir; et c'est vous-même qui vous empressiez de venir au-devant de moi. Je craignais des reproches et des rebuts trop justement mérités; et je ne vois de votre part que les plus tendres invitations et des grâces.

Je me serais regardé comme trop heureux que vous voulussiez me souffrir à vos pieds; et vous daigniez m'ouvrir votre sein. Les larmes que je répands devant vous lavent mes iniquités; ma sincère douleur les efface de votre souvenir, et mes regrets sont suivis du pardon le plus généreux et le plus entier. Qu'un Dieu si bon est aimable! Qu'un pécheur que tant de miséricorde et d'espérances si consolantes ne toucheraient pas, serait aveugle et insensible.

Pécheurs qui m'écoutez, quelle impression font sur vous ces vérités? Réfléchissez comme le prodigue sur le malheur de votre état, sur l'esclavage cruel du démon, sur les chaînes pesantes du crime; comparez votre misère avec le bonheur des justes et cette précieuse liberté des enfants de Dieu qui ne se trouve qu'avec la vertu; rappelez-vous les bienfaits innombrables du Seigneur et tant de faveurs signalées dont il vous a comblés; vous avez les mêmes raisons de revenir à Dieu qu'avait le prodigue de retourner à son père. Différez-vous encore un retour si nécessaire? Pourquoi le moment présent ne serait-il pas le dernier de vos ingratitude et de vos infidélités? Enfants rebelles, toute votre vie n'a été qu'une suite de révoltes contre votre Dieu; n'est-il pas temps que, par une conversion véritable, vous fassiez sa joie et sa consolation? Vous feriez-vous de ses bontés un prétexte pour vivre dans l'impénitence? Ah pensez que son amour outragé se change en fureur. Combien gémissent actuellement dans les enfers uniquement pour n'avoir pas profité du temps qu'il leur donnait de revenir à lui! S'il a promis le pardon au pécheur pénitent, il n'a point promis le lendemain au pécheur qui diffère.

Sortez donc au plus tôt de cet abîme de malheur où vous vous êtes précipités; venez avec confiance vous jeter entre les bras du Seigneur. Ce n'est que dans son sein paternel que vous goûterez cette paix délicieuse, cette joie pure que les pécheurs cherchent en vain et qu'ils ne trouveront jamais dans le crime. Donnez à ce Père plein de tendresse la consolation de pouvoir dire enfin: Il était mort, ce pécheur, et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé.

Puisse la vue de ses miséricordes infinies vous faire comprendre toute l'injustice et l'ingratitude dont vous vous êtes rendus coupables en l'offensant. Puisse la facilité avec laquelle il est prêt à vous recevoir et à vous pardonner, non pas autoriser vos désordres, ce serait le comble de l'aveuglement et de la perfidie, mais vous animer à les réparer, à les venger sur vous-mêmes par les austérités salutaires que prescrit la pénitence chrétienne. Puissent les biens qu'il répandra sur vous avec profusion, pénétrer votre cœur de la plus vive reconnaissance, et vous attacher si étroitement à lui que rien ne puisse jamais vous en séparer. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

Pour le troisième dimanche de Carême.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

*Beati qui audiunt verbum Dei. (Luc., XI, 28.)**Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu.*

Que de prodiges n'a pas opérés cette parole adorable ! C'est elle qui a tiré tous les êtres du néant. Dieu a parlé, tout a existé. Oui, c'est votre parole, ô mon Dieu, qui a donné à l'univers cet ordre, cet éclat, cette magnificence que nous admirons. Mais ce n'est point sur les merveilles de la nature que je prétends, chrétiens, fixer aujourd'hui vos regards. Les miracles que cette divine parole a opérés dans l'ordre de la grâce, voilà ce qui doit surtout nous intéresser, parce que nous y trouvons la source du vrai bonheur : *Beati qui audiunt verbum Dei.*

Ces vérités sublimes et éternelles de la nouvelle loi, que le Fils unique de Dieu est venu lui-même enseigner aux hommes, il a voulu que le souvenir précieux s'en perpétuât dans tous les siècles. Il a établi des ministres envoyés de sa part, et revêtus de son autorité pour instruire les peuples et conserver parmi les fidèles le dépôt sacré de sa doctrine. Allez, leur a-t-il dit, prêchez par tout l'univers, voilà que je suis avec vous, *Ecce ego vobiscum sum. (Matth., XXVIII, 19, 20.)* Convertir les pécheurs et les exciter à la pénitence, soutenir et affermir les justes dans la piété, enseigner à tous le chemin qui conduit au ciel, telle est la fin de la parole sainte que Jésus-Christ nous charge de vous annoncer. De là les Pères l'ont appelée un moyen général de salut, le canal des grâces, le premier ressort de notre prédestination, enfin la voie par laquelle Dieu veut nous conduire au souverain bonheur. *Beati qui audiunt verbum Dei.*

Hélas, ce ministère de la divine parole si honoré parmi les premiers fidèles, comment est-il regardé par les chrétiens de nos jours ? Ce don si excellent que l'univers entier a respecté et dont on s'empressait de se rendre digne, quelle idée s'en forme aujourd'hui le commun des chrétiens ? Ce moyen si efficace de salut, si puissant sur les esprits et sur les cœurs, ne semble-t-il pas avoir perdu toute sa force et sa dignité ? Mais d'où peut venir un malheur si déplorable ? C'est à vous-mêmes que je le demande.

Ce sujet si intéressant en lui-même et si utile pour votre instruction, est un de ceux sur lequel il nous soit le plus difficile de nous expliquer. Ce que nous vous disons, vous le regardez comme une apologie que nous voulons faire de notre conduite, et il vous semble que nous faisons retomber injustement sur vous ce qui ne doit être imputé qu'à nous-mêmes. Quand cela serait aussi vrai que vous le prétendez, j'ose le dire, c'est une injustice que vous devriez nous pardonner. Les ministres sacrés de la parole de Dieu ont assez à souffrir de votre injuste malignité pour que vous leur per-

mettiez, du moins une fois dans une année, de vous faire à leur tour leurs reproches et leurs plaintes. Mais non, des motifs humains ne doivent point se produire dans la chaire de l'Evangile. Malheur à nous si destinés uniquement à vous instruire et à vous édifier, nous détournions sur nous-mêmes et en notre faveur une attention qui ne doit être donnée qu'aux vérités sublimes de la religion et à vos intérêts éternels.

Voici deux propositions qu'on peut regarder comme des vérités incontestables : rien de plus efficace par soi-même, et qui doit produire de plus merveilleux changements dans les mœurs que la parole de Dieu annoncée dignement et reçue avec les dispositions convenables.

Rien cependant de moins efficace et qui produise moins de changements dans les mœurs que la parole de Dieu parmi les chrétiens de nos jours. Il faut donc en conclure ou qu'elle n'est pas annoncée dignement, ou qu'elle n'est pas reçue avec les dispositions convenables.

Si nous vous en croyons, c'est aux défauts des ministres qui l'annoncent qu'on doit attribuer le peu de succès de cette parole. Si on en croit les ministres de cette parole sainte, c'est sur le défaut de dispositions de ceux qui la reçoivent qu'on doit rejeter le peu d'effet qu'elle produit. Voilà ce que je me propose d'examiner ; ou plutôt je veux, chrétiens, vous forcer de convenir que :

Les plaintes que font contre vous les ministres de la parole de Dieu, sont trop réelles, pour que vous puissiez vous justifier du peu de fruit que vous en retirez. C'est le sujet du premier point.

Que les plaintes que vous faites contre les ministres de la parole de Dieu, fussent-elles réelles, ne vous justifieraient pas sur le peu de fruit que vous retirez de cette parole divine. C'est le sujet du second point.

En deux mots : vous ne sauriez vous justifier des plaintes que font contre vous les ministres de la parole de Dieu ; vos plaintes contre les ministres de la parole de Dieu ne vous justifient pas. C'est tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je le sais, chrétiens, c'est à la grâce du Seigneur que doit se rapporter la sanctification de l'homme. C'est cette grâce divine qui éclaire l'esprit et qui touche le cœur. Les Pères, en attribuant à la parole sainte les effets les plus admirables, supposent toujours l'Esprit de Dieu qui l'accompagne et d'où elle tire sa force et sa vertu. En nous disant que la parole divine est de sa nature le plus fort et le plus efficace de tous les moyens extérieurs pour faire rentrer le pécheur en lui-même et l'éclairer sur ses devoirs, ils ajoutent que c'est que la bonté de Dieu y attache ordinairement ces grâces précieuses qui opèrent notre salut et notre sanctification. Mais n'oublions jamais que, pour les répandre, ces grâces, il exige de

notre part des dispositions qui répondent à sa sainteté.

L'estime et le goût pour cette divine parole, voilà ce qui devrait vous y conduire; le respect et un désir sincère d'en profiter, voilà ce qui devrait soutenir et ranimer votre attention lorsque vous l'écoutez; un saint zèle pour en conserver l'impression salutaire, voilà l'usage que vous devriez en faire après l'avoir entendue. Alors, n'en doutez point, elle produirait parmi nous ces fruits de salut et d'immortalité qu'elle fit éclore dans des siècles plus heureux.

Mais non, Seigneur, votre peuple ne connaît plus le prix de la loi sainte que vous lui faites annoncer. Les uns négligent de l'entendre par indifférence, les autres n'y assistent que par des motifs humains et peut-être vicieux; ceux-ci n'en sont point touchés, parce qu'ils l'écourent sans attention et sans docilité; ceux-là en sont touchés inutilement parce qu'ils en dissipent aussitôt le fruit par le peu de soin qu'ils ont de la méditer et de se l'appliquer. En un mot le défaut de dispositions de la part des chrétiens, voilà la source funeste du peu de fruit que produit la parole du salut.

Reprenons en peu de mots ces plaintes que font contre vous les ministres du Seigneur; je ne veux que votre bonne foi pour vous forcer de convenir qu'elles sont trop réelles pour que vous puissiez vous justifier.

Sont-ils rares ces chrétiens que le peu d'estime de la parole de Dieu éloigne de nos églises tandis qu'on l'annonce?

Indifférence dont leurs vices et leurs passions sont le principe et la source. Livrés aux plaisirs du siècle, ils se font gloire d'oublier tous les devoirs du christianisme. Leur vie toujours dissipée est incompatible avec les exercices de piété; ils regarderaient comme contraire aux bienséances de leur état de paraître au pied de nos autels. Leur esprit toujours distrait et rempli d'images et d'idées toutes terrestres devient insensible aux grands objets de la religion. Dieu habite pour eux une lumière inaccessible. Esclaves du démon, ils aiment leurs chaînes, et craindraient qu'on ne leur en fît apercevoir le poids et l'horreur. Tout occupés du monde et remplis de ses maximes, ils fuient ces écoles de vérité où une lumière trop vive, en les montrant trop à eux-mêmes, les forcerait à rougir de leur conduite et à réformer des penchants qu'ils chérissent.

Ainsi vit-on un peuple infidèle prier Jésus-Christ de se retirer de leur pays : *Rogabant ut transiret a finibus eorum.* (Matth., VIII, 34.) Ville infortunée, que n'as-tu mieux connu celui que tu rejetais! Fatale indifférence où on se flatte de pouvoir être heureux en se dérochant aux lumières de la vérité et aux vives sollicitations des ministres dont les reproches salutaires troubleraient ce faux calme qui entretient dans l'iniquité. Les passions qui les captivent sont trop intéressées à les endormir en

quelque sorte au milieu de leurs désordres pour ne pas les éloigner de tout ce qui pourrait interrompre un si funeste sommeil.

Indifférence de mollesse et de paresse naturelle. Il faudrait se gêner un peu, et la moindre peine effraye ces chrétiens lâches toujours plongés dans l'amour d'eux-mêmes. La parole de Dieu n'a plus d'attrait, s'il faut qu'il en coûte à leur indolence pour venir l'entendre. Le moindre prétexte de s'en dispenser devient pour eux une raison invincible. Le dirai-je, ô mon Dieu? Ces âmes molles n'ont d'ardeur que pour les plaisirs et les spectacles que leur offre le monde. Ils regardent vos prophètes comme des censeurs chagrins et incommodes qui ne se plaisent qu'à troubler leur repos. Ainsi, malgré tous les prétextes dont les déserteurs de nos églises cherchent à colorer leur indévotion, c'est dans l'asservissement honteux où les retiennent leurs passions, dans l'ignorance où ils vivent des maximes de leur religion, dans leur dégoût pour les vertus de l'Evangile, dans cette détermination funeste où ils sont de ne point pratiquer les devoirs que leur prescrit le christianisme, en un mot, dans la langueur d'une foi presque morte que nous trouverons la source de cette indifférence coupable qui néglige d'entendre la parole sainte.

Mais quoi! nos temples sont-ils donc déserts et abandonnés? Non, rendons justice aux chrétiens de nos jours, plusieurs se font encore un devoir d'assister aux instructions chrétiennes. Heureux s'ils y étaient conduits par ce goût de la divine parole, et ce tendre sentiment de reconnaissance qui animait nos pères! La ferveur les y conduisait, et cette ferveur y prenait de nouveaux accroissements.

Sont-ce les mêmes motifs qui vous y conduisent, chrétiens? Des motifs humains et indifférents qui n'honorent pas l'Evangile, des motifs vicieux et criminels qui le déshonorent : voilà l'unique préparation qu'y apporte le plus grand nombre de nos auditeurs.

Je dis motifs humains et indifférents. On vient dans nos temples parce qu'on s'en fait une espèce d'habitude, parce qu'on est lié avec des personnes pieuses dont l'exemple entraîne, parce qu'on est obligé d'y suivre une mère dont la dévotion paraît peut-être trop gênante, parce qu'on ne veut pas se distinguer du grand nombre, parce que c'est un vide de la journée qu'on veut remplir par un spectacle de dévotion et comme un supplément aux visites incommodes et aux conversations ennuyeuses qu'on serait obligé d'essayer. Que sais-je, chrétiens, le temps s'écoule et c'est tout ce que cherchent des hommes fatigués de leur oisiveté.

Ne pourrais-je pas reprocher à plusieurs des motifs vicieux et criminels? Esprit de mondanité; on vient pour voir et pour être vu, pour étaler avec ostentation la magnificence du siècle : on fait de nos temples une assemblée profane, et un théâtre de luxe. Esprit

de sensualité. Peut-être ne cherche-t-on qu'à y satisfaire les désirs de son cœur. Esprit de vaine curiosité. Allons, disaient les Juifs charmés de l'éloquence d'Ezéchiel, allons entendre le prophète : *Venite, audiamus.* (*Ezech.*, III, 52.) En devenaient-ils meilleurs? Non, ajoute l'Écriture, ils écoutaient ses instructions et n'en profitaient pas, parce que, uniquement occupés à contenter leur curiosité, ils ne cherchaient que ce qui pouvait leur plaire et flatter leur goût : *Quasi carmen musicum.* (*Ibid.*)

Eh quoi! l'école de Jésus-Christ est-elle donc une académie de philosophes, nos églises des lieux de spectacle; et la chaire de vérité, destinée à annoncer les oracles du Très-Haut, n'est-elle plus que pour contenter les sens et amuser l'imagination des faux délicats de nos jours? *Quasi carmen musicum.*

De là cette témérité qui s'établit juge de la parole sainte, ces décisions hardies sur les talents de ceux qui l'annoncent, cette fausse délicatesse qui ne remporte d'autres fruits de nos discours que le frivole avantage d'en avoir mieux remarqué les défauts; ces bragues indécentes pour donner succès aux uns et établir leur réputation aux dépens de celle de tous les autres; ces parallèles odieux que la malignité suggère, et où l'on se décide au gré de son goût, de ses intérêts, et souvent de sa prévention. Enfin, il semble que la prédication de l'Évangile ne soit plus que pour la curiosité et l'amusement, ou une affaire de parti et de cabale.

Conduits par des motifs si peu chrétiens ou tout à fait profanes, est-il étonnant que vous nous écoutiez sans attention, sans docilité et que vous ne soyez point touchés de nos discours. Ainsi les Juifs écoutaient-ils le Sauveur. Non, leur disait ce souverain Maître, il n'y a que ceux dont le cœur est vraiment selon Dieu qui écoutent sa parole avec goût et avec fruit : *Qui ex Deo est, verba Dei audit.* Mais vous qui n'êtes point de Dieu, vous n'en tirez aucun avantage : *Vos non auditis, quia ex Deo non estis.* (*Joan.*, VIII, 47.)

Elle a, cette divine parole, je ne sais quelle onction, quelle douceur cachée que les âmes saintes, les élus du Seigneur savent y trouver et goûter. Ce sont d'agréables nouvelles qu'on leur apprend de leur céleste patrie; assis sur les tristes bords du fleuve de Babylone, c'est pour eux un divin cantique, un concert harmonieux qui les soutient et les console dans leur exil. Ah! Seigneur, s'écrient-ils avec le prophète, et dans les doux transports de leur joie, que vos oracles ont de douceur et qu'ils répandent de consolation dans une âme! La simple lecture de la loi sainte qu'Esdras fit au peuple d'Israël toucha tellement les cœurs que ce ne fut qu'avec peine que les lévites apaisèrent les gémissements et les sanglots qui se faisaient entendre de toutes parts. Ranimez, ô mon Dieu, parmi les chrétiens de nos jours ces sentiments d'une vraie foi, donnez-leur ce cœur bon, droit et sincère, dont vous nous parlez dans

vos divines Écritures comme d'une disposition nécessaire pour recevoir votre parole sainte : alors une simple exposition de l'Évangile sans art, sans ornements étrangers, ferait sur eux la plus vive impression, les toucherait et les convertirait.

Hélas! Seigneur, nous ne trouvons que des cœurs fermés en quelque sorte, insensibles aux vérités les plus touchantes, des cœurs remplis par des attaches secrètes et toutes les vanités du siècle. On écoute sans désir d'être touché et d'en profiter, on détourne ses regards de la vérité, des objets étrangers absorbent et épuisent toutes les réflexions. Comment, dit saint Augustin, les vérités éternelles pourraient-elles entrer et trouver place dans des cœurs où l'amour des biens de la terre et les préjugés du siècle dominant avec empire? Quoi! Israël, c'est votre Dieu lui-même qui vous parle, soyez donc attentif à sa voix. Non, ce peuple infidèle semble vous écouter, mais leur esprit et leur cœur sont occupés et remplis de tout autre objet : *Cor autem eorum longe est a me.* (*Matth.*, XV, 8.)

Les uns, ne suivant que la légèreté de leur esprit, se livrent aux caprices d'une imagination volage. Des idées étrangères qui se succèdent avec rapidité les entraînent et les égarent tour à tour. Les autres, possédés de l'esprit d'intérêt qui les domine, toujours courbés en quelque sorte vers les biens de la terre, ne peuvent élever leurs pensées et leurs affections vers les richesses spirituelles et invisibles de l'éternité; ceux-ci, ennemis de toute gêne et de toute réflexion sérieuse, se laissent aller à leur indolence, à une lente paresse qui bientôt plonge leurs sens dans un sommeil qui annonce le peu d'activité de leur âme pour les choses de Dieu; ceux-là ne nous écoutent qu'avec une résolution bien décidée de n'être point touchés, quelque chose qu'on leur dise. Ils se sont prémunis en quelque sorte contre les impressions que pourrait faire la parole sainte.

Les oracles les plus formels de l'Évangile ne leur paraissent dans notre bouche que de pieux excès d'un zèle trop ardent, ou des saillies d'une éloquence impétueuse. Les devoirs du christianisme sont exagérés, nos portraits sont outrés, on sait à quoi s'en tenir et combien il y a à rabattre des vérités que nous annonçons. Je dis des vérités pratiques; car, pour ce qui n'est que de spéculation et n'intéresse point la conduite, on nous l'abandonne, et on s'y soumet sans répugnance. C'est-à-dire qu'on ne se décide que par le cœur et les passions; c'est-à-dire que les préjugés et les maximes du monde prévalent sur les vérités de l'Évangile; c'est-à-dire que cette sainte sévérité de la morale chrétienne qui proscriit les vices et contrarie les inclinations, il faudrait, pour que nous fussions de votre goût, l'accommoder, la plier en quelque sorte aux usages du siècle et aux penchants d'une nature qui recherche tout ce qui peut la flatter : *Loquere nobis placentia.* (*Isa.*, XXX, 10.) Il semble

que parmi nous le christianisme que l'on prêche et celui qu'on pratique soient devenus deux religions tout à fait différentes. Rien de plus sublime dans les chaires chrétiennes, rien de plus pitoyable dans les mœurs de ceux qui se disent chrétiens.

Notre voix frappe l'air; et, pour ces auditeurs inattentifs, nous ne sommes, selon l'expression de l'Apôtre (1 Cor., XIII, 1), que des cymbales retentissantes; on nous écoute sans nous entendre, on nous entend sans nous comprendre, parce qu'on ne s'applique à rien, parce qu'on apporte à nos discours un esprit obscurci de mille images mondaines, un cœur souillé de mille affections impures, une imagination remplie de mille fantômes; en un mot, inattention, dissipation, insensibilité, indifférence, distraction, présence corporelle que dément l'absence de l'esprit, voilà comme presque tous reçoivent et écoutent la parole de Dieu : *Cor autem eorum longe est a me.*

Il est difficile cependant qu'avec les sentiments de foi qui restent encore à la plupart de ceux qui nous écoutent, ils ne soient pas quelquefois touchés comme malgré eux. Oui, mais ils le sont inutilement, parce qu'ils en dissipent tout le fruit.

Ce sont de faibles étincelles qui brillent peut-être quelques moments, mais qui s'éteignent presque aussitôt parce qu'elles ne trouvent point de cœurs disposés pour recevoir ce feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre. C'est-à-dire que les bonnes pensées, ces désirs de conversion et de salut qu'il avait plu à Dieu de vous inspirer, vous les laissez échapper, parce que vous n'avez pas soin de les entretenir et de les nourrir en quelque sorte par la réflexion.

C'est une semence céleste qu'on s'efforce de faire germer dans vos cœurs; mais elle s'arrête à la superficie : desséchée par le soleil ou emportée au gré des vents, cette semence précieuse ne peut ni prendre racine ni porter de fruits; c'est-à-dire que les impressions salutaires qu'excitent les vérités de la foi, vous les laissez s'effacer, parce que vous ne pensez point à les conserver dans vous, ces vérités sublimes, à les repasser souvent dans votre cœur, surtout à vous les appliquer dans ces occasions critiques où votre vertu est exposée.

C'est, pour me servir de la comparaison de l'apôtre saint Jacques, un miroir fidèle et sans tache. Mais on se contente d'y jeter un coup d'œil rapide et comme en passant. Bientôt on s'en éloigne, à peine se donne-t-on le temps de distinguer ses traits. C'est-à-dire qu'on est peut-être ébranlé et alarmé sur le mauvais état de sa conscience; mais on ne jette qu'un regard superficiel; on craindrait de se développer à soi-même les replis de cette conscience pour en apercevoir toute la difformité; on se retire, et on oublie tout à fait ce qu'on n'avait fait qu'entrevoir : *Consideravit se et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit.* (Jac., I, 24.)

On aime à être remue, touché, agité, mais

jamais on ne veut en venir à la pratique; c'est-à-dire que le cœur se plaît à éprouver une émotion douce et attendrissante à peu près comme on l'éprouve au théâtre. Émotion passagère qui ne dure pas plus longtemps que la circonstance qui la fait naître.

Ah! mes frères, dit saint Chrysostome, nous nous efforçons de former en vous l'image de Jésus-Christ; mais cette image précieuse n'est imprimée que sur le sable, je veux dire dans des esprits légers et des cœurs inconstants. Vous allez l'exposer témérairement aux agitations du monde et aux tempêtes du siècle. Bientôt il n'en reste plus la moindre trace, et nous voyons s'évanouir tout le fruit de nos travaux; c'est-à-dire qu'on se borne à quelques désirs vagues et indéterminés sur l'obligation de bien vivre en général et que jamais on ne descend dans le détail. Des résolutions en l'air, des mouvements incertains et qui n'engagent à rien, voilà à quoi se réduit toute votre religion. Mais aller à la source de vos désordres pour les réformer; examiner, par exemple, si cette avidité qu'on a pour les richesses de la terre ne retient pas injustement des biens qu'il faudrait restituer; si cette vie molle et oisive qui n'est qu'un enchaînement de fêtes, de jeux et de plaisirs, est compatible avec les devoirs pénibles et austères que prescrit le christianisme; si cette liberté qu'on s'arroge de raisonner, de disputer sur les décisions les plus formelles de l'Eglise n'est pas contraire à cette soumission humble, respectueuse et entière, qui a fait la vertu et le mérite des vrais fidèles de tous les siècles; si l'esprit du monde qui, sous prétexte de bienséances, a trouvé le funeste secret de proscrire les plus anciennes et les plus saintes pratiques de la religion, peut s'allier avec l'esprit de Jésus-Christ; en un mot, méditer sérieusement la loi sainte, se juger, se condamner, se réformer sur cette loi, prendre pour règle de sa vie et de sa conduite les devoirs qu'elle impose, voilà ce qu'on ne pratique plus, ce qu'on ne connaît plus parmi les chrétiens de nos jours.

En sortant de nos temples, où on attendait avec impatience la fin d'un discours toujours trop long au gré de l'indévotion, on court avec empressement aux parties de plaisir, aux assemblées mondaines, aux jeux, aux intrigues, aux spectacles les plus profanes; c'est-à-dire qu'on se hâte de dissiper et d'étouffer les sentiments de piété que les vérités les plus frappantes n'avaient fait naître qu'avec peine dans vos cœurs; c'est-à-dire que ces passions, que nous nous étions efforcés d'étendre, vous allez leur fournir de nouveaux aliments, et les rallumer avec plus de vivacité que jamais; c'est-à-dire que notre ministère n'est plus pour vous qu'un vain spectacle de religion qui ne change rien à vos mœurs.

Ignorez-vous donc, dit l'Apôtre, que, pour être juste devant le Seigneur, ce n'est point assez d'écouter sa loi; ce n'est qu'en la méditant et en la pratiquant qu'on sera

justifié. La science du salut est une science de pratique et non pas de simple spéculation.

Convenez-en donc, chrétiens, les reproches que vous font les ministres du Seigneur sont trop réels, pour que vous puissiez vous justifier du peu de fruit que vous retirez de cette parole sainte. Voyons maintenant les plaintes que vous faites contre les ministres de la parole de Dieu : je dis que, fussent-elles réelles, elles ne vous justifieraient pas. C'est le sujet du second point.

DEUXIÈME PARTIE.

Nous sommes accoutumés, dites-vous quelquefois, aux plaintes et aux reproches que font contre nous les ministres de la parole de Dieu. Jamais ils ne sont plus éloquents que lorsqu'il s'agit de rejeter sur les défauts de leurs auditeurs le peu de fruit de leur ministère. Pensent-ils donc, ces ministres si zélés, que nous n'apercevions point le but et la source de leur prétendu zèle? Pensent-ils que si nous écoutons patiemment leurs invectives, nous ne saurions pas à notre tour faire entendre nos reproches et nos murmures? Non, chrétiens, ils vous connaissent trop pour ignorer ce qu'ils ont à attendre de votre reconnaissance. Malheur à eux, s'ils se la proposaient pour fruit de leurs travaux : qu'ils seraient frustrés dans leur attente! Il faudrait qu'ils n'eussent jamais assisté à vos entretiens pour ne pas connaître votre façon de penser sur leur compte. Si des mouvements de vanité voulaient quelquefois s'élever dans leurs cœurs, rien ne serait plus propre à les en guérir que l'idée que vous vous formez de leur ministère.

Examinons-les, ces reproches et ces plaintes, que vous ne cessez de faire contre ceux qui dans la chaire de vérité se chargent de vous instruire de vos devoirs.

Je vous rendrai justice : vous faites encore profession, du moins extérieurement, de respecter la parole de Dieu en elle-même. Oui, dites-vous, nous le savons, elle est sainte dans son origine, et Dieu même en est l'auteur. Nous n'ignorons pas les effets merveilleux qu'elle a produits dans les premiers siècles. Mais, ajoutez-vous aussitôt, c'est qu'alors c'étaient des apôtres, des saints qui l'annonçaient. La sainteté de leurs mœurs, la noblesse de leurs discours, la dignité avec laquelle ils publiaient la loi sainte, donnaient à cette divine parole cette vertu, cette force qui entraînait les peuples, confondait les erreurs, réformait les abus et soumettait les cœurs les plus indociles.

Je n'ai garde de contredire ces éloges que vous faites des premiers prédicateurs de Jésus-Christ, des apôtres, des Pères, des grands ministres de la parole. C'est à nous de faire nos efforts pour suivre la route qu'ils nous ont tracée, et nous trouverons toujours de quoi nous humilier en nous voyant si fort au-dessous de ces excellents modèles. Mais je ne crains point de le dire, dans ces éloges que vous leur donnez, il

entre souvent plus de malignité que de respect véritable. Vous ne louez avec tant de pompe les ministres des siècles passés que pour invectiver ensuite avec plus d'aigreur contre ceux des siècles présents. Vos panégyriques n'ont d'autre but que d'en faire retomber le contre-coup sur leurs successeurs, par le contraste que vous avez grand soin de faire remarquer entre les uns et les autres.

Quelle différence, vous écriez-vous, entre ces premiers ministres de la divine parole et les orateurs sacrés de nos jours! Les premiers donnaient du crédit à leurs discours par la sainteté de leurs mœurs : leurs successeurs détruisent par leurs exemples l'impression que pourraient faire les vérités sublimes qu'ils annoncent. Dans les discours des premiers régnait une noble simplicité qui répondait à la pureté de leurs intentions ; dans leurs successeurs, c'est une éloquence recherchée et affectée qui fait assez sentir qu'ils ne se proposent d'autre but que le suffrage et l'admiration de ceux qui les écoutent. Enfin dans les premiers on apercevait toujours cette dignité si convenable à la parole de Dieu, et qui la faisait respecter : dans leurs successeurs ce sont souvent des discours si faibles, si négligés, si rampants qu'ils avilissent et dégradent en quelque sorte cette parole sacrée. En un mot, qu'on nous rende des apôtres, on verra bientôt refleurir parmi nous les vertus qui éclatèrent dans le siècle des apôtres.

C'est donc aux défauts des ministres qui l'annoncent qu'on doit attribuer le peu d'effet que produit la parole de Dieu dans le christianisme. Voilà la conclusion que vous en tirez.

Vous le voyez, je ne cherche point à éluder ou à adoucir vos reproches ; mais j'ose le dire, loin de prouver en votre faveur, ils se tournent contre vous-mêmes bien plus que contre nous. Contre vous-mêmes, parce qu'ordinairement ils sont faux et injustes ; parce que, fussent-ils réels, ils ne vous justifieraient pas. Développons ces deux réflexions ; un détail simple et abrégé suffira pour le prouver.

Parmi les ministres de la parole, les uns ne convertissent point, parce qu'ils ne sont pas assez saints ; les autres ne persuadent point, parce que, moins zélés pour votre salut que jaloux de vos suffrages, ils ne cherchent qu'à plaire et à se faire admirer ; enfin ceux-ci dégoûtent de la parole de Dieu, parce qu'ils ne la présentent pas avec assez d'art. Reproches faux et injustes, parce qu'ils n'ont ordinairement d'autre fondement que la malignité de vos préventions, la témérité de vos jugements, et une fausse délicatesse.

Le premier objet sur lequel tombe la malignité de vos censures, c'est la conduite de ceux qui dispensent la parole sainte. Il faut en convenir, dites-vous quelquefois, les orateurs sacrés nous annoncent les vérités les plus sublimes de la religion ; ils ne nous parlent que de réformation de mœurs, de la

perfection du christianisme, et des maximes les plus pures de l'Evangile. Si on ne les voyait qu'en chaire, leurs discours feraient sans doute une impression salutaire. Mais ces hommages qu'ils rendent en public à la religion et à la vertu, ils les rétractent dans le particulier. Leur morale nous effraye, mais leurs exemples nous rassurent. Peintres habiles ils nous représentent la vertu sous les plus belles couleurs, mais bientôt, par leur conduite, ils effacent eux-mêmes les traits les plus frappants de leur tableau. Leurs discours nous offrent la lumière la plus vive, mais en les considérant de près nous voyons tout cet éclat s'éclipser et s'évanouir. Ils nous appellent à Dieu, mais eux-mêmes s'en éloignent; ils nous montrent le chemin qui conduit à la perfection, mais dans la pratique ces guides infidèles nous égarent sur leurs traces. La voix de l'exemple a bien plus de force que les spéculations froides du raisonnement. Pour convertir, il faut intéresser et toucher le cœur; et comment en viendraient-ils à bout, lorsque leur conduite nous prouve que tous les beaux discours ne sont qu'un vain langage où le cœur n'a point de part. Qu'ils commencent par se réformer eux-mêmes s'ils veulent travailler utilement à la réforme des autres.

Ces plaintes, vous les couvrez artificieusement du voile de la religion. Mais c'est la malignité seule qui vous les inspire. Si la religion, si un zèle véritable vous guidait, loin de triompher des désordres que vous croyez apercevoir, vous en gémeriez devant le Seigneur; loin d'en faire le sujet de votre joie et de vos censures, vous en feriez celui de vos larmes; loin de les exposer à la dérision publique, vous vous efforceriez d'en dérober la honte et le scandale aux regards des fidèles. Ainsi vous voit-on appliqués à ensevelir dans les ténèbres des taches qui seraient humiliantes pour votre maison. La charité aura-t-elle moins d'empire que l'amour-propre?

Mais non, c'est surtout contre les ministres sacrés que votre malignité paraît plus ingénieuse et plus animée. Malignité d'inhumanité, si j'ose ainsi m'exprimer! Vous mettez au rang des crimes, leurs imperfections les plus légères. On fait grâce aux personnes du monde, dit saint Augustin, et on est sans pitié pour nous. On met en œuvre tout ce que la critique a de plus mordant, tout ce que le fiel de la satire a de plus amer, tout ce que les couleurs de la calomnie ont de plus affreux. Ce qui trouvera grâce au tribunal de Dieu, paraît sans excuse au vôtre. Vous réservez pour vous-mêmes toute votre indulgence, et vous n'avez plus pour nous qu'une impitoyable sévérité.

Vous exigez une vertu parfaite et toujours inaltérable. Ignorez-vous donc que l'état de perfection n'est que pour le ciel. Tendre à cette perfection, voilà notre devoir: y atteindre ici-bas, est au-dessus de nos efforts. Lorsque nous vous exhortons à régler votre vie sur les maximes du christianisme, vous

êtes si éloquents à nous en exagérer les difficultés; quoi donc! ces difficultés ne subsistent-elles que pour vous? Au travers des vertus les plus sublimes, l'humanité se reproduit sans cesse. La vertu la plus éclatante a toujours ici-bas ses taches et ses difformités. Ce sont des hommes faibles et pécheurs que Dieu a établis pour instruire son peuple; devez-vous être surpris si, au milieu de tant de scandales dont vous leur offrez le spectacle, ils se rapprochent quelquefois de vos mœurs?

Vous nous citez, avec emphase, les exemples illustres des siècles passés et toujours au préjudice de ceux de nos jours. Les vertus de ces premiers maîtres en Israël sont dignes de toute notre vénération; mais ces modèles si sublimes ont-ils été à l'abri des censures et des calomnies de leur siècle? Sujets aux faiblesses de l'humanité, leur mérite est d'avoir su en triompher. Leurs vertus ne sont parvenues jusqu'à nous qu'avec tout leur appareil et tout leur éclat, séparées des imperfections qui pouvaient ternir le lustre. L'homme a disparu, le saint se montre tout entier. Parmi nous les imperfections frappent d'abord, à peine pense-t-on aux vertus. La malignité compte pour rien les œuvres les plus saintes, pour ne s'occuper que des faiblesses de l'homme. Un seul défaut fait oublier cent vertus: et, par l'injustice la plus criante, l'intidélité d'un seul, dont la conduite déshonore le saint ministère, vous la faites retomber sur ceux mêmes dont vous ne pouvez vous dissimuler l'exacte régularité.

Malignité d'impiété: ne pouvant ou n'osant attaquer le ministère, vous vous efforcez de décrier les ministres. Pour vous dispenser de régler votre vie sur leurs discours, vous aimez à croire que leurs mœurs ne diffèrent pas des vôtres. En persuadant que ceux même qui par état sont chargés d'être plus saints et de s'élever avec plus de zèle contre les vices des hommes, leur ressemblent dans la pratique, et ne sont pas plus vertueux dans leur conduite, vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu, vous accédez le parti des vicieux qui n'est déjà que trop étendu, vous rendez inutile et anéantissez le fruit de l'Evangile que nous vous annonçons.

Malignité aussi ancienne que le monde, parce que toujours elle a eu intérêt de décrier la vraie vertu. Moïse ne trouve dans les Israélites que des murmureurs, les prophètes que des persécuteurs, Jean-Baptiste dans le désert passe pour un imposteur, les apôtres sont en butte à la fureur et à la calomnie, Jésus-Christ lui-même paie de son sang les vertus dont il donnait des leçons trop sublimes et des modèles trop éclatants pour qu'on les lui pardonât. Avouez-le donc, chrétiens, c'est moins des vices que vous reprochez aux ministres de la parole, dont vous êtes choqués, que des vertus qu'ils vous prêchent. Qu'ils cessent de vous condamner, vous deviendrez leurs paégyristes.

Second objet de vos reproches : à la noble simplicité des apôtres on a substitué une éloquence recherchée et affectée qui fait assez sentir que les orateurs sacrés de nos jours ne se proposent d'autre but que le suffrage et l'admiration de ceux qui les écoutent.

On parle trop à l'esprit, trop peu au cœur, et c'est cependant le cœur qu'il faudrait s'attacher principalement à toucher. Ce sont moins les vérités de l'Evangile que l'on prêche, que soi-même; ce n'est point la gloire de Dieu, c'est la sienne propre que l'on cherche. Se tirer de l'obscurité, se faire un nom, se frayer une route aux dignités de l'Eglise, voilà les motifs qui animent tous les mouvements d'une éloquence intéressée. De là ces manèges, ces intrigues pour se faire une vogue, cette morale étudiée uniquement pour le plaisir de l'esprit, ces idées subtilisées, ces phrases compassées, ces tours alambiqués, ces sentiments métaphysiques, présentés en forme de petites sentences, revêtus de tout le vernis de l'expression et des couleurs de la nouveauté, couverts habilement d'un voile moitié transparent, moitié obscur, qui les rend d'autant plus piquants que plus difficiles à deviner ils sont comme autant d'énigmes qui font honneur à la sagacité de l'auditeur; de là ces détails plus brillants que solides, ces portraits de pure imagination, et qui ne ressemblent à rien, plus propres à amuser la malignité qu'à corriger le vice. En un mot, flatter agréablement l'imagination, on n'en cherche pas davantage; éclairer l'esprit et le convaincre, remuer le cœur et le convertir, ce n'est plus là le but qu'on se propose; parce qu'uniquement occupés du désir de briller et de plaire, les dispensateurs de la parole, moins jaloux du salut de leurs auditeurs que de leurs suffrages, ne pensent qu'à remporter de nos temples une gloire sacrilège qui satisfasse leur vanité.

Grand Dieu! voilà donc les jugements auxquels sont exposés vos ministres! Jugements iniques et pleins de témérité.

Témérité d'indiscrétion : qu'il vous prétendez fouiller jusque dans leurs intentions et décider sur ce que vous ne pouvez connaître. Dieu seul voit le secret de leurs cœurs. S'ils donnaient lieu à de pareils soupçons, malheur à eux sans doute; mais le devoir de la charité dans vous serait d'interpréter favorablement ce qui paraîtrait défectueux dans leur conduite. Mais non; ce que l'imposture a de plus odieux, ce que l'hypocrisie a de plus criminel, l'abus de la religion et des choses les plus saintes, faire servir ce qu'il y a de plus sacré dans le christianisme à leurs passions et à des intérêts purement humains, se jouer de Dieu et des hommes, voilà les motifs que vous ne craignez point de leur prêter.

Témérité d'ignorance. Vous vous faites une fausse idée de l'éloquence sacrée. Vous pensez qu'elle exclut ce qui est du ressort des talents et du génie. Non, elle n'est en-

nemie que de ces ornements vains que le bon goût réproouve presque autant que la religion. Le libertinage et l'impiété emploient, pour vous perdre, les attraits corrompueurs et les vains artifices d'une éloquence humaine : serait-il défendu aux ministres de Jésus-Christ de mettre en œuvre, pour vous sauver, les charmes innocents et les ornements réels que fournit l'éloquence chrétienne? Quelque belle que soit la vérité en elle-même, c'est à des hommes que nous la présentons; et ces hommes, accoutumés à juger par les sens, la méconnaîtraient et la rejetteraient si on n'avait soin, je ne dis pas de la leur déguiser, ce serait une profanation, mais de la leur offrir parée de ses plus belles couleurs. Si on veut qu'elle ait des sectateurs, il faut mettre leur imagination dans ses intérêts.

Quels sujets d'ailleurs plus propres à donner lieu aux talents et aux peintures les plus brillantes que ceux qu'on traite dans les chaires sacrées? Tantôt ce sont les grandeurs de Dieu qu'on offre à vos hommages; ce Dieu éternel dans sa durée, sage dans ses desseins, puissant dans ses œuvres, juste dans ses lois, sévère dans ses jugements, magnifique dans ses récompenses. De là cette énergie dans l'expression, cette pompe des figures, cette véhémence de mouvements que nous admirons dans les prophètes. Ici, c'est un Isaïe plein de force et de majesté qui, en s'élevant jusqu'au trône de l'Immortel dont il raconte les merveilles, semble nous y transporter avec lui. Là, c'est un Ezéchiel dont l'éloquence figurée et mystérieuse saisit, enlève et laisse l'esprit comme absorbé dans les réflexions les plus profondes et les plus capables de l'attacher. C'est un Jérémie dont la voix tendre, douce et plaintive pénètre jusqu'au cœur, pour y laisser l'impression salutaire d'une contrition vive et les sentiments d'une sincère pénitence. C'est un Amos dont le langage uni, simple et naturel, n'a rien de bas ni de rampant. C'est le Roi-Propète rempli d'un enthousiasme divin; toujours sublime et pompeux, il réunit tout le feu et tous les agréments de la poésie la plus noble. Ce que nous avons eu parmi nous de génies plus élevés, ont dû la meilleure partie de leur gloire aux traits magnifiques qu'ils ont empruntés de lui; et ils ne devront leur immortalité qu'à cet éclat qui de ses écrits divins jaillit jusque sur les leurs.

Dans les successeurs des prophètes, dans les apôtres et les prédicateurs de l'Evangile de Jésus-Christ, l'éloquence animée et soutenue de l'inspiration de l'Esprit-Saint a produit les mêmes merveilles. Les sublimes vertus de l'Evangile vivement annoncées et établies dans l'univers par un saint Pierre : sa voix était pour tous une leçon vivante et animée. Chef de l'Eglise il en devient l'oracle, la lumière des peuples, l'organe de la vérité, le fondement de la foi, rien ne résiste à l'efficacité de sa parole. Les mystères les plus profonds de la religion et de

la grâce expliqués et développés par un saint Paul : conquête de la grâce, il en fut l'apôtre, le défenseur, le martyr. Partout c'est le langage du cœur, qui ne connaît de lois que l'ardeur du zèle qui le dévore, et qui par sa rapidité annonce l'impétuosité de l'Esprit de Dieu qui l'anime. Les caractères les plus charmants de la divine charité, ce plan d'amour qui est comme l'essence de la nouvelle loi tracé avec autant de douceur que d'onction par cet apôtre, qui, en reposant sur le cœur de Jésus, y avait puisé ces sentiments heureux qu'il eût voulu faire passer dans les cœurs de tous les fidèles : en un mot, les chefs-d'œuvre de l'éloquence la plus brillante, la plus pompeuse et la plus sublime, voilà ce que nous admirons dans les prophètes et les apôtres : voilà ce qui a distingué les Pères de l'Eglise qui ont marché sur leurs traces : les Basile, les Chrysostome, les Ambroise, les Augustin, les Grégoire, ces docteurs qui par leurs talents et leur génie firent la gloire de leur siècle, tandis que par leur foi et leurs vertus ils faisaient l'honneur de leur religion.

Tout ce qu'il y a de plus propre à fixer l'attention, à attacher l'esprit, à intéresser le cœur ; noblesse dans les sujets, force dans les pensées, véhémence dans les mouvements, élégance même dans la diction, voilà ce qui fait le mérite de leurs ouvrages immortels. L'Eglise les conserve comme un dépôt sacré et autant de précieux monuments de ses victoires. Pour faire triompher la religion, ils ont employé tous les charmes de l'éloquence. Ils ne se sont interdit que ceux qui auraient pu ôter à la parole divine la majesté qui doit toujours l'accompagner : majesté incompatible avec cette éloquence molle et affectée où l'art a plus de part que la nature, et l'esprit du monde que l'esprit de Dieu ; où un faux éclat prend la place du zèle et de la vérité ; où par des ornements étrangers et trop profanes on énerve la force de la parole de Dieu, et on lui fait perdre toute son onction.

Enfin, chrétiens, dans vos jugements, tenez-vous-en à la vérité : vous reprochez aux orateurs sacrés de s'écarter de la simplicité évangélique, et c'est vous qui les y contraignez. Si quelquefois ils se prêtent un peu trop au goût de leur siècle, c'est qu'ils savent que c'est l'unique moyen qui leur reste pour vous attirer aux instructions chrétiennes. Ils gémissent eux-mêmes d'en être réduits à ne pouvoir vous édifier s'ils ne cherchent à vous plaire, et de l'indigne complaisance à laquelle vous les forcez d'annoncer les oracles de l'Evangile avec un langage trop humain. Ils vous regardent comme des malades qu'ils doivent ménager. Par une douceur apparente ils s'efforcent de tempérer l'amertume d'un remède qui rebuterait votre fausse délicatesse.

Je dis, votre fausse délicatesse ; car, n'est-ce pas un de vos reproches les plus ordinaires : On dégoûte de la parole de Dieu par

le peu d'art avec lequel on la présente. Rien de piquant, rien d'agréable, rien de nouveau, rien qui intéresse. Accordez-vous donc vous-mêmes avec vous-mêmes. Si, pour se conformer à votre goût et à vos dispositions, les ministres évangéliques prennent soin d'assaisonner en quelque sorte cette parole qu'ils annoncent, vous les accusez de l'énerver, et d'en oublier la dignité, vous leur prêtez des intentions indignes du saint ministère. Ils ne cherchent, dites-vous, que des avantages temporels et des applaudissements profanes. C'est leur réputation qu'ils s'efforcent d'établir bien plus que l'empire de Dieu. Si, dans la crainte que la parole divine n'en souffre quelque altération, et ne perde de sa force, ils ne peuvent se résoudre à y mêler des ornements étrangers, votre fausse délicatesse leur en fait un crime. Trop simples, trop populaires, leurs discours ne sont point faits pour les gens d'un certain monde. Que nos auditeurs deviennent chrétiennement judicieux, leurs censures seront moins sévères.

Finissons ce détail, déjà peut-être trop long, et dans lequel je ne me suis engagé que parce que je l'ai cru nécessaire pour vous guérir de vos fausses préventions contre les ministres sacrés : fausses préventions qui sont un des plus grands obstacles au fruit que devrait produire la divine parole. Peut-être, hélas ! n'ai-je fait que fournir encore une nouvelle matière à votre malignité. Les intentions les plus pures ne suffisent pas devant vous pour nous justifier.

Je me hâte de passer à la seconde réflexion : vos reproches, fussent-ils réels, ils ne vous justifieraient pas.

Convenons, si vous le voulez, de tous les défauts que vous attribuez aux orateurs sacrés ; vous prouvez, il est vrai, qu'ils sont coupables, mais vous ne serez pas justifiés. Au reste, je ne veux ici que vos propres sentiments et les principes de votre foi. Que venez-vous faire dans nos temples lorsque vous assistez à nos discours ? Nous allons, dites-vous, entendre la parole de Dieu. Oui, quelque indignes que vous nous supposiez d'une fonction si sublime, vous savez que c'est la parole de Dieu que nous vous annonçons, que c'est Dieu qui vous parle par notre bouche.

Or être persuadés (et il n'est pas permis d'en douter) que les prédicateurs, dès là qu'ils ont une mission légitime de l'Eglise, sont les organes de Dieu, ses interprètes, ses envoyés, ses ambassadeurs ; que c'est par eux qu'il s'explique lui-même, qu'il publie sa loi et déclare ses volontés ; être persuadés de ces vérités et ne l'entendre, cette parole de Dieu, que comme la parole de l'homme, en juger comme de la parole de l'homme, n'en tirer pas plus de fruit que de la parole de l'homme, n'est-ce pas un mépris outrageant pour la parole divine ? Le Sauveur l'a dit à ses apôtres, et dans eux à leurs successeurs, je veux dire à ceux qui sont envoyés par les successeurs des apô-

tres : Lorsque vous prêchez mon Evangile, ce n'est point vous proprement qui parlez, c'est l'Esprit de votre Père céleste qui s'explique par vous. (*Matth.*, X, 20.) Si nous n'étions pas honorés de cette mission de Dieu et de Jésus-Christ, son Fils unique et l'Homme-Dieu, quel droit aurions-nous de prétendre à votre attention ? Si nous n'étions pas revêtus de ce caractère sacré d'ambassadeurs du Très-Haut, oserions-nous nous produire au milieu des plus nombreuses assemblées, nous ériger en censeurs publics des mœurs, parler avec une espèce d'empire, quoique toujours tempéré par la douceur et l'humilité chrétienne, à ceux que partout ailleurs nous nous faisons un devoir d'écouter et de respecter ? Vous-mêmes, chrétiens, le souffririez-vous, si vous n'étiez convaincus que c'est au nom de Dieu même que nous vous parlons ? Mais, si vous le croyez, quel outrage pour Dieu de faire dépendre l'efficacité de la parole, de la sainteté, des motifs et des talents de ceux qui vous l'annoncent ! Eh quoi ! cette voix de Dieu n'est-elle pas assez puissante par elle-même ? N'est-elle plus la voix du Dieu de majesté ? cette voix redoutable qui ébranle les montagnes, cette voix pleine d'éclat et de magnificence qui remplit l'univers et pénètre les abîmes, qui renverse les cèdres du Liban ; faire dépendre sa vertu de la faiblesse de ses ministres, c'est un attentat injurieux pour le Dieu souverain qui en est la source et le principe.

Vous savez avec quel zèle le Sauveur s'est élevé contre les désordres et l'hypocrisie des Scribes et des Pharisiens. Cependant, il ordonne aux Juifs de les écouter, de les honorer et de leur obéir ; parce que dépositaires et ministres de la loi de Moïse, ils étaient chargés de l'expliquer au peuple. Observez donc, leur dit Jésus-Christ, et faites tout ce qu'ils vous diront, mais n'imitiez pas leur conduite. (*Matth.*, XXIII, 3.) Les Juifs eussent été condamnables de ne pas écouter leurs docteurs et de ne pas profiter de leurs discours : serez-vous excusables de ne tirer aucun fruit de nos instructions qui partent, non plus de la chaire de Moïse, mais de la chaire même de Jésus-Christ ? En vain prétendriez-vous vous justifier sur les désordres vrais ou prétendus des ministres sacrés ; vous serez jugés, non sur leurs actions, mais sur les instructions qu'ils vous auront données. Faites ce qu'ils vous disent, et n'imitiez pas leur conduite.

Le dirai-je ? Leur corruption même ne servirait qu'à donner un nouveau poids aux vérités qu'ils enseignent. Il faut que ces vérités soient marquées au sceau même de la Divinité, puisqu'ils n'osent les altérer ou les dissimuler, quoiqu'ils y trouvent leur propre condamnation.

Ce que je dis de leur sainteté, nous pouvons le dire avec plus de raison encore de leurs intentions et de leurs talents. Lorsque ce qu'ils enseignent est fondé sur des principes incontestables, pourquoi vouloir fouiller dans leurs motifs ? Laissez leurs

intentions que vous ne connaissez pas, et ne vous arrêtez qu'à leurs preuves, qui ne peuvent être suspectes. Que vous importe le but qu'ils se proposent, pourvu que ce soit la vérité qu'ils vous présentent ? C'est d'elle-même que cette vérité tire son prix, non du caractère de ceux qui la débitent.

Examine-t-on le caractère, les motifs, les talents d'un ambassadeur revêtu de l'autorité de son prince, pour savoir si on doit se soumettre aux ordres de celui qui l'envoie. Quel que soit le ministre, ce n'est que le souverain qu'il représente qu'on considère et qu'on respecte avec raison dans lui. Ce n'est point à sa personne, mais au caractère dont il est honoré que sont dus les hommages et la soumission des peuples. Que serait-ce si les ordres qu'il aurait à vous intimiter de la part du prince, étaient pour vous avertir d'éviter le plus grand des malheurs et vous fournissaient les moyens les plus efficaces de vous en garantir ? si c'était pour vous assurer d'un bonheur constant et durable, et vous montrer en même temps la voie par où il faut marcher pour y parvenir sûrement ? Cette preuve d'une bonté occupée à vous rendre heureux ajouterait aux sentiments de respect ceux d'une tendre reconnaissance. Or, chrétiens, ce sont les envoyés de Dieu, ce sont ses ordres qu'ils sont chargés de vous faire connaître, et ces ordres ont pour objet vos vrais intérêts, vos intérêts les plus chers et les plus pressants. Faut-il donc que notre Dieu, pour se faire écouter de son peuple, fasse entendre sa voix au milieu des éclairs et des tonnerres, comme autrefois aux Hébreux sur la montagne de Sinaï ? Sa parole sainte doit-elle faire moins d'impression sur vos cœurs, parce que dans la bouche de ses envoyés elle porte moins le caractère de la terreur que celui de l'amour ? Le Dieu qui vous parle est-il moins digne de vos respects, parce qu'il se communique avec plus de bonté ? N'est-ce pas assez, pour de vrais fidèles, de cet oracle du Sauveur : *Qui vous écoute, m'écoute* : « *Qui vos audit, me audit* ? » (*Luc.*, X, 16.) En un mot, c'est la parole de Dieu, en faut-il davantage pour confondre tous vos reproches, faire disparaître vos préjugés, détruire vos préventions, et faire cesser vos injustes dégoûts ?

C'est la parole de Dieu ; son autorité, son infailibilité, sa sainteté, voilà nos titres auprès de vous : titres augustes que tous nos défauts ne peuvent effacer et obscurcir. C'est la parole de Dieu ; la confondre avec la parole des hommes, faire dépendre son efficacité du mérite et des dispositions de ceux qui l'annoncent, c'est la mépriser, la dégrader, la profaner en quelque sorte, et lui ôter ce caractère de divinité qui la distingue et qui lui est si essentiel. Ce n'est donc point aux défauts des ministres qu'on doit attribuer son peu de succès.

Quand les plaintes que vous faites contre les ministres de la parole de Dieu seraient aussi réelles qu'elles sont ordinairement fausses et injustes, elles ne vous justifieraient

pas sur le peu de fruit que vous en retirez.

Ne dites donc plus : Qu'on nous rende des apôtres et on verra renaître parmi nous les vertus qui brillèrent dans les beaux siècles de l'Eglise. Je ne crains point de le dire, avec les dispositions que vous apportez à nos discours, vous auriez des apôtres que vous n'en profiteriez pas. Venez nous entendre avec les mêmes dispositions qu'avaient les premiers fidèles; et la vertu de la parole divine, indépendante de la faiblesse des ministres qui l'annoncent, produira les mêmes fruits de salut et d'immortalité. Les titres augustes d'interprètes et d'ambassadeurs du Très-Haut, dont nous sommes honorés tout indignes que nous en sommes, doivent couvrir nos défauts, et suppléer aux talents qui nous manquent.

Tout ce que la parole de Dieu a de solide et d'avantageux pour le salut n'est réservé qu'à ces âmes choisies qui ne cherchent dans sa parole que sa parole même. Faites donc, Seigneur, faites renaître dans le cœur des chrétiens ces sentiments d'une foi vive qui leur inspire l'estime et le goût de votre parole sainte; qu'animés par des motifs vraiment chrétiens, ils se fassent un devoir d'y assister avec assiduité, de l'écouter avec attention et docilité, surtout de la méditer sérieusement pour la pratiquer avec fidélité. Alors elle sera vraiment pour eux une parole de vie et de salut.

Nous applaudirons avec joie à leur zèle. Ne censeurs que nous étions, nous deviendrons leurs panégyristes; et, pour changer nos reproches en éloges, nous n'aurons qu'à suivre les sentiments de nos cœurs. L'avantage de pouvoir leur être utiles nous donnera de nouvelles forces, et nous nous croirons trop payés de nos travaux par les fruits solides qu'ils en tireront. Nous bénirons, ô mon Dieu! un ministère où nous n'aurons plus à annoncer de votre part que des grâces et des miséricordes pour cette vie, et, pour l'autre, vos récompenses immortelles. Ainsi soit-il.

SERMON XII.

Pour le mardi de la troisième semaine de carême.

SUR L'ÉLOIGNEMENT DU MONDE.

Vos de mundo hoc estis, ego non sum de hoc mundo. (Jean., VIII, 25.)

Vous êtes de ce monde, vous autres, mais moi je n'en suis point.

Je ne vois rien, chrétiens, qui doive vous paraître plus digne de votre attention que ces paroles du Fils de Dieu, rien qui puisse être pour vous un plus grand sujet de frayeur. On vous entend dire si souvent à vous-mêmes que vous êtes du monde, et c'est ce qui semble vous mettre de plus en plus en possession de vous en permettre les plaisirs, de vous conformer à ses usages, de régler votre conduite sur ses maximes : mais ce monde, dont vous dites que vous êtes, n'est-ce point ce monde dont le Fils de Dieu disait aux Juifs qu'ils étaient,

et dont il déclarait, lui, qu'il n'était point; c'est ce que je ne me permettrai pas ici de juger; vous en jugerez vous-mêmes, lorsque je vous l'aurai fait connaître.

Je crains qu'aux portraits que je vais vous en tracer, vous n'ayez l'humiliation de vous y reconnaître; et, s'il se trouve que vous en soyez, je crains encore plus que vous n'ayez pas le courage de vous affranchir de sa servitude, tant ses plaisirs enchantent, ses honneurs éblouissent, ses fortunes séduisent, ses amusements même se rendent nécessaires.

Vous le faire donc connaître, ce monde réprouvé pour lequel il n'y a point de salut, et dont on n'est que trop souvent sans le savoir, parce qu'on ne le connaît pas; vous inspirer donc le courage dont vous auriez besoin pour vous en éloigner, si, le connaissant enfin, vous jugiez vous-mêmes que vous avez eu jusqu'ici le malheur d'en être; c'est tout ce que je me propose dans ce discours.

Aidez-moi, Seigneur, à le forcer ici jusque dans ses retranchements, ce monde qui prend sur nous un si cruel ascendant. Vous l'avez vaincu. Faites-nous participer aux fruits de votre victoire. Pour le vaincre avec vous, il ne nous faudra peut-être qu'une parfaite connaissance de ses horreurs; ou, si cette connaissance ne suffit pas à notre faiblesse, donnez-nous un courage qui nous affranchisse de sa servitude. Nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce monde où l'on borne toutes ses vues à la félicité de la vie présente, où l'on ne parle que de s'avancer, que de s'enrichir, que de s'enivrer des délices du siècle; où l'ambition sacrifie tout à la fortune; ce monde où les devoirs les plus essentiels de la religion sont ignorés, oubliés, négligés, méprisés; où Dieu même n'est connu que pour servir de but à la censure de l'impie; où la croix de Jésus-Christ passe pour un scandale, la pauvreté évangélique pour folie, le pardon des injures pour lâcheté, l'humilité chrétienne pour bassesse, l'espérance des biens futurs pour une chimère; ce monde où nous ne voyons que des traits d'un orgueil insensé, d'une fourberie continuelle, d'une dissimulation profonde, d'une haine envenimée, d'une volupté licencieuse, d'une envie secrète, d'une cruauté barbare, d'une cupidité toujours insatiable, d'une impiété monstrueuse :

Le voilà ce monde que le Seigneur a déjà réprouvé, qu'on ne connaît pas au milieu du monde même, et que j'entreprends aujourd'hui de vous faire connaître. Quelle idée vous en donnerai-je? Celle que Dieu lui-même nous en a donnée. C'est son ennemi capital. Idée affreuse du monde que vous n'en avez peut-être jamais eue, mais idée réelle et trop vraie pour qu'on puisse la démentir.

Depuis que l'ange rebelle l'entraîna dans

sa révolte, il s'en fit le chef et le prince : ce ne furent plus que les mêmes intérêts, que le même esprit, et la malignité de l'un devint l'âme de l'autre : *Ex maligno erat mundus, et mundus totus in maligno positus est.* (I Joar., V, 19.) Or, cet ennemi de Dieu, chrétiens, c'est d'abord un ennemi caché qui se déguise, qui s'insinue adroitement dans les esprits, qui veut triompher des cœurs en les flattant : apprenons donc à nous défier de ses artifices. Bientôt, ennemi déclaré, il se montre à découvert et ne garde plus de mesures : en voyant jusqu'où il pousse sa révolte, nous en aurons horreur. Ainsi connaissons-nous enfin le monde ; et pourrions-nous le connaître sans y renoncer ?

C'est un ennemi caché qui, voulant enlever à Dieu ses adorateurs, entreprend de les séduire. Il trouve dans l'homme des passions à flatter, une inclination naturelle pour tout ce qui peut être du goût de ses sens, une secrète présomption qui lui fait croire qu'il est digne de tout, une ambition qui voudrait déjà se voir en possession des dignités les plus brillantes et de toute la gloire qui y est attachée.

Ce sont là les ressorts qu'il met en œuvre, et qu'il n'emploie que trop malheureusement pour nous faire tomber dans le piège. Non, ce n'est point d'abord le crime qu'il nous propose, mais il sait les désirs qui doivent naturellement partir d'un fond corrompu : que ne fait-il pas pour les prévenir ? Il commence par nous mettre devant les yeux tout ce que peut désirer notre cœur. Hélas ! un cœur, trop jeune encore pour se défier des embûches du monde, passe ses premières années dans l'heureuse innocence qui le met à couvert de ses traits.

Cependant l'ennemi ne s'endort pas, il prend de loin ses mesures pour s'assurer de l'avenir, il étudie les premières saillies de ce jeune cœur, il en obsède toutes les avenues, il met tout en usage. Déjà s'élèvent sous ses yeux cent idoles qui pourront un jour se faire adorer ; déjà la vivacité naissante d'une impétueuse jeunesse lui fournit des étincelles qu'il a l'habitude de ménager pour les incendies qu'il veut exciter ; déjà, par les soins d'un père qui lui sert d'instrument, se multiplient dans une maison opulente, biens, honneurs, charges importantes ; tout se présente pour le moment fatal où la passion se fera sentir.

Il ne faudra pas qu'elle ait le temps d'appeler la raison à son secours, encore moins faudra-t-il lui permettre de lever les yeux vers le ciel : elle ne commencera pas plus tôt à désirer, qu'elle se trouvera tout environnée des objets de son désir. Oui, les voilà, lui dira le monde, ces richesses qui doivent servir de fondement à votre élévation ; voilà cette gloire que respire votre cœur. Ah ! chrétiens, dans ce que le monde vous fait voir ainsi, vous ne trouvez encore rien de criminel. Attendez, bientôt vous verrez ce qu'il prétend.

Non-seulement il vous montre tout ce qui peut flatter votre cupidité, mais il vous

le promet : promesse qu'il appuie sur le droit qu'il s'imagine avoir de disposer de toutes les fortunes du siècle. J'en suis le maître, vous dit-il, et j'en fais part à qui il me plaît. Promesse qu'il établit même sur ce que vous êtes. Si vous êtes descendu d'un sang illustre, vous dit le monde, si vous êtes doué de tous les dons de la nature, si vous êtes né pour la gloire, que n'avez-vous pas attendre de votre naissance ? Promesse dont votre imagination même, par un charme flatteur, aime à se repaître ; les objets grossissent, se multiplient, se rapprochent, vous vous croyez déjà voir entre les mains ce qu'on vous promet ; quels écueils, et qu'il est aisé de séduire un cœur auquel on fait voir, auquel on fait espérer tout ce qu'il désire !

Il vient cependant des moments lumineux où la raison perce le nuage qui l'offusque, la religion même vient à son secours, on craint d'être trompé. Que fera le monde pour obscurcir un si beau jour ? Il entreprend de justifier la prétendue sagesse de ses maximes. C'est même avec une espèce de sagesse qu'il les fait goûter, n'allant que par degrés, ne proposant d'abord que ce qu'il y a de plus modeste, de plus raisonnable, de plus nécessaire, se couvrant même, s'il le faut, du voile de la religion.

L'homme veut donc faire paraître de la sagesse dans tout ce qu'il fait, dit-il ; oui, mais il se contente des apparences. Donnons-les lui. Apparences de modération. Pour être grand on n'abuse pas de la grandeur, et demander ce qui convient à sa naissance, ce n'est point porter ses vues trop haut : apparences de bienséances ; l'élévation veut, pour se soutenir, un certain luxe qui impose : apparences de justice ; pourquoi le mérite ne serait-il pas récompensé ?

Apparences de bonheur ; ne serait-ce point une imprudence de le sacrifier à l'incertain de la vie future. Apparences de nécessité ; voudrait-on que l'homme né pour la société vécût en solitaire, et peut-il s'engager dans le monde sans en goûter les plaisirs, sans en posséder les honneurs et les richesses, sans en suivre les lois et les coutumes, sans participer à ses fêtes ? Apparence même de religion, du moins autant qu'il en faut pour amuser les peuples, pour établir sa fortune, pour avoir même quelques droits sur les félicités du ciel. En un mot, il ne laisse qu'une apparence de piété, et en ôte toute la réalité. Et de là, chrétiens, ces affreuses maximes qui semblent justifier les excès du monde. La voix d'une nature dépravée, on la confond avec la voix de l'Auteur de la nature. Contentez vos passions, et satisfaites vos sens, dit le monde, la jeunesse est la saison des plaisirs, et l'austère sagesse aura son temps dans l'âge mûr. Le crime se rend en quelque sorte nécessaire, et tout ce qu'on fait, on se flatte de le faire sagement.

Vivons heureux, et nous serons sages ; notre sagesse sera suffisamment justifiée par

notre bonheur. Avec cela grands mouvements, grandes affaires, grand fracas, un tourbillon de vanité qui nous emporte comme hors de nous ; assez d'apparences de vérité dans ce tumulte, pour en être éblouis, trop peu de temps, trop peu de tranquillité pour pouvoir découvrir l'illusion. L'erreur se cache ou se fait aimer, on s'étourdit, on craint d'être détrompé : l'esprit enfin, tout occupé du monde, ne juge plus des objets extérieurs que sur le témoignage des sens : et pour les sens, il faut l'avouer, quoi de plus flatteur que le monde !

C'est cette plaine délicieuse qui fut le partage de Lot ; on ne peut voir couler les eaux dont elle est arrosée, on ne peut goûter de ses fruits, qu'on ne croie voir un second paradis terrestre : *Sicut paradisi Domini*, dit l'Ecriture (*Gen.*, XIII, 10.) Cependant ce séjour si charmant, c'est le séjour de l'enfance la plus monstrueuse : *Pessimi erant peccatores coram Domino nimis*. (*Ibid.*, 13.) Ainsi conduiront toujours au précipice les voies mêmes du monde qui paraissent les plus innocentes ; tant il est vrai que dans un ennemi tout est suspect, et que quiconque s'en laisse flatter, sera tôt ou tard obligé d'avouer qu'on l'a séduit.

Un des artifices de ce monde imposteur, c'est de ne laisser apercevoir que ce qu'il a d'attrayant, et ce qui peut flatter les passions. Il n'a garde de montrer ce qu'il en coûte à son service, les misères qu'on y éprouve, les retours fâcheux qu'il faut essuyer, ces pertes de procès, ces fâcheuses affaires que suscite l'envie, cette préférence d'un concurrent, cette trahison d'un ami, ces chagrins domestiques qu'il faut dévorer en secret.

Jetez un moment les yeux sur ces monuments superbes que la vanité des vivants érige à la gloire des morts. Que nous disent de là tous ces mondains illustres qui semblent gémir au fond de leurs tombeaux d'y voir ensevelies avec eux les espérances et les promesses du monde ? Ce que dit la mère commune des hommes, quand elle entendit prononcer l'arrêt de sa mort. On nous a trompés : *Serpens decepit me*. (*Gen.*, III, 13.) Son langage est devenu celui de la postérité.

Que nous dit de là ce jeune homme qui fut enlevé dans ses plus beaux jours, et lorsque la carrière la plus brillante semblait s'ouvrir devant lui ? On me faisait entendre que né pour les plaisirs, je les verrais naître sous mes pas. Une si gracieuse perspective enchantait mon cœur, il s'y livra tout entier. Je me flattais d'en jouir longtemps ; et ce sont ces plaisirs eux-mêmes qui m'ont donné la mort, et le monde m'a trompé : *Decepit me*.

Que nous dit de là cet ambitieux qui ne respira qu'une vaine gloire ? Je lui consacrai mes biens, mes veilles, ma santé, ma vie. Je fus assez insensé pour croire que, porté sur les ailes de la renommée, mon nom deviendrait immortel. Je me vois confondu dans la foule des morts. Ah ! puisque

j'étais né pour la gloire, que n'en cherchais-je une plus solide ? Le monde m'a trompé. *Decepit me*.

Que nous dit de là cet homme du siècle qui sacrifia tout à la fortune de ses enfants ? Je les aimais, et pour les enrichir je dépouillai la veuve et l'orphelin, je me dépouillai moi-même. Le monde me faisait espérer que j'emporterais avec moi dans le tombeau la douce consolation de les voir occuper les plus importantes places de l'Etat. Hélas ! dans cette sombre région des morts que j'habite, qui viendra m'en apprendre des nouvelles ? Peut-être ne pensent-ils pas plus eux-mêmes à moi, que je ne puis penser à eux ; peut-être le monde les séduit comme il m'a séduit, et se sert-il d'eux pour tromper les autres, comme il s'est servi de moi pour les tromper : *Decepit me*.

Voulez-vous des témoignages plus frappants encore. Ecoutez non pas précisément un philosophe qui reconnaît qu'il n'y a plus de bonne foi, plus d'amis, plus de justice, plus de probité ; non pas un ministre de Jésus-Christ qui trace d'après les lumières de la foi l'odieux portrait qu'il fait du monde, mais les partisans du monde eux-mêmes.

Ecoutez-les dans ces heureux intervalles où ils cherchent auprès des personnes vertueuses à se délasser de leurs fatigues et de leurs onéreuses bienséances. C'est là qu'ils viennent se plaindre de leur captivité, détailler les misères cachées de ceux qui font la meilleure contenance, avouer que c'est assez de connaître le monde pour le mépriser ; que c'est un maître aveugle dans ses jugements, injuste dans son estime et ses récompenses, bizarre dans ses lois, inconstant dans son amitié, ennemi du mérite, et tyran de la vertu.

Interroga majores tuos. Interrogez ce père qui a blanchi au service du monde et dont les mérites sont inconnus, réprochés, oubliés. Interrogez cette mère sage qui a besoin de toute sa vertu pour soutenir les peines attachées à son état, et qui envie le bonheur de ceux qui ont pris le parti de la retraite : *Interroga majores tuos, et dicent tibi* (*Deut.*, XXXII, 7), et ils vous diront ce qu'il vous importe infiniment de savoir, ce que vous n'eussiez jamais pu croire, ce que l'expérience leur a appris, que rien n'est plus frivole que les espérances et les promesses du monde : *Decepit me*.

Voyez ces pécheurs infortunés qui, après avoir vieilli dans le crime, tâchent de sauver du débris de leurs années quelques jours plus tristes que la mort. Accablés d'ennuis et d'infirmités, oubliés des uns, contraints de céder aux autres une place qu'ils ne peuvent plus remplir, regardés comme le rebut du monde, marchant tristement vers le lieu de leur éternelle demeure, si de tout ce qu'ils eurent autrefois, ils ont encore la liberté de parler et de se plaindre, n'est-ce pas pour avouer que le monde les a trompés ? *Decepit me*.

A tous ces hommes malheureusement séduits, le monde ne promet autre chose

que ce qu'il vous promet aujourd'hui. Ils ont été trompés, craignez de l'être comme eux. Défiez-vous des séductions et des artifices de cet ennemi caché de Dieu, qui ne vous flatte que pour vous perdre, et dont l'empire n'a d'autres fondements que les passions et l'aveuglement de ceux qui le servent.

Le déguisement ne dure pas longtemps. Bientôt ennemi déclaré de Dieu, il se montre à découvert; une guerre ouverte succède à la séduction, l'audace à l'artifice; comme l'esprit rebelle, dont il est animé, il lève l'étendard de la révolte.

Ne semble-t-il pas, en effet, qu'il ait entrepris de s'opposer en tout à Dieu. Qu'enseigne-t-il à son école qui ne soit pas une éternelle réfutation de tout ce que nous apprenons à l'école de Jésus-Christ? Il justifie tout ce que Dieu réprouve, et condamne tout ce que Dieu justifie.

Heureux les pauvres, dit un Dieu; non, dit le monde, mais heureux ceux qui vivent dans l'opulence. Heureux ceux dont le cœur est pur et l'esprit pacifique; dit un Dieu; non, dit le monde, mais ceux qui, secouant le joug d'une raison trop austère, livrent leur cœur à la fougue de leurs passions. Heureux ceux qui usent de miséricorde, dit un Dieu; non, dit le monde, mais heureux ceux qui peuvent laver le plus léger affront dans le sang d'un ennemi : pardonner, c'est se déshonorer.

Heureux ceux qui souffrent pour la justice, dit un Dieu; non, dit le monde, mais heureux ceux dont les vices mêmes sont encensés. En un mot, aux oracles sacrés de la religion, il substitue ses lois profanes, ses usages impies, et à toutes les vérités de la doctrine de Jésus-Christ, des maximes pernicieuses et antichrétiennes. La vanité, le luxe, l'ambition, la vengeance, la volupté, le désir insatiable d'accumuler, voilà les vertus qu'il estime et qu'il canonise; voilà comme le précis de son Evangile. Je dis de son Evangile : car comme l'Eglise de Jésus-Christ, le monde a sa religion, ses sacrifices, ses apôtres, ses fêtes, ses martyrs, ses assemblées.

Et cette école où l'on fait ouvertement profession de combattre les maximes de l'Evangile de Jésus-Christ, où se tient-elle? Dans le sein même du christianisme. Ce sera peu pour le monde d'exercer son empire sur les nations infidèles dont il se fait adorer. Je placerai mon trône à côté du trône de Dieu, dit-il avec l'ange rebelle, je m'assiérai sur la montagne même de l'alliance; j'aurai jusqu'au pied des autels du vrai Dieu mes adorateurs, et je serai semblable au Très-Haut. Que dis-je! mon Dieu, son culte ne semble-t-il pas l'emporter sur le vôtre? Tout Israël court adorer des veaux d'or, et à peine, Seigneur, voyons-nous dans votre temple un jeune Tobie vous rendre fidèlement les hommages qui vous sont dus. Qui ne sacrifie pas au monde, et que ne lui sacrifie-t-on pas?

Que pourrions-nous ajouter, chrétiens, à

l'audace d'une telle révolte? Dirai-je que par la plus honteuse composition qui se fit jamais avec le plus cruel ennemi, le monde se voit aujourd'hui parmi nous et des partisans qui se font un honneur de porter ses livrées, et des jours consacrés à ses excès, et des asiles du vice dont il semble que la sévère équité des lois n'ose approcher?

Dirai-je que le monde vient jusque dans nos temples, pendant même que nous y célébrons nos mystères redoutables, célébrer les abominables mystères de son iniquité? Dirai-je que des termes les plus sacrés de la religion, la perversité du monde s'en fait une pierre de scandale qui nous fait craindre que le pain de vie que nous vous présentons, en vous prêchant la parole divine, ne devienne pour vous un poison mortel?

Dirai-je que le monde commence à se vanter d'avoir enfin prescrit contre les lois de l'Eglise? Et pour dire ici quelque chose de ce saint temps, à peine sait-on dans un certain monde qu'il y ait un précepte du jeûne; on le transgresse hardiment, et cela à la vue de tout un peuple qui crie au scandale; et cela avec une affectation qui fait chercher des raffinements et des délices dont on ne s'aviserait pas dans un autre temps, et cela pendant que toute l'Eglise en deuil est prosternée devant la croix d'un Dieu dont elle pleure la mort.

Dirai-je que le monde se met en possession de mépriser, de décrier, de persécuter la vertu jusque dans le sanctuaire; qu'il ne peut souffrir qu'on se déclare pour Dieu, qu'il veut au contraire qu'on se fasse honneur du vice et de l'impiété? Dirai-je enfin que tandis qu'il n'y a rien que nous ne fassions pour gagner à Dieu des cœurs sur lesquels il a de si grands droits, il n'y a rien que le monde ne fasse pour se les attacher, pour les corrompre, pour les perdre?

Combien de théâtres parmi nous où l'on débite impunément les maximes les plus pernicieuses; combien de ces scènes où l'art et la nature, le spectacle et la déclamation conspirent contre la sainteté des mœurs; combien de cercles impies qui insultent aux profondeurs adorables de nos mystères; combien de cabinets remplis de ces œuvres d'iniquité que le monde opposera toujours à nos livres saints, et qui ne conservent que trop précieusement le dépôt de l'irreligion, canaux infectés par où le poison qui donna la mort à leurs auteurs a passé jusqu'à nous, et par où la contagion passera jusqu'à nos descendants!

Nous parlons, le monde parle; nous écrivons, le monde écrit; nous prêchons la vérité, le monde publie le mensonge; nous allons jusqu'aux portes de l'enfer en tirant des malheureux qui s'y précipitent, le monde va jusqu'aux portes du ciel en ébranler les colonnes! Qu'il nous soit permis, Seigneur, de nous plaindre ici à vous-même, et vous nous les permettez, ces plaintes que nous arrache le zèle de votre gloire et du salut de nos frères. Pour un cœur que nous avons la consolation de toucher, com-

bien le monde en pervertit-il ! Ah ! grand Dieu, avez-vous donc oublié vos intérêts, et laisserez-vous le monde s'applaudir et jouir insolemment de son triomphe ?

Qu'il sera court et funeste, ce prétendu triomphe ! On a vu tomber enfin tout l'orgueil de Babylone, et le Seigneur assure qu'il a vaincu le monde. Ecoutez comme il s'exprime par un de ses prophètes : Montagne empestée que Satan oppose à la montagne de Sion et qui corromps toute la terre, c'est à toi même que j'en veux, dit-il : *Ecce ego ad te, mons pestifer qui corrumpis universam terram.* (Jerem., LI, 25.) Tes entreprises sont vaines, et on en rira. Tu viens briser contre moi les instruments d'une guerre sacrilège : et moi je briserai contre toi tous ceux qui se seront établis sur tes coteaux. Je n'épargnerai ni les provinces, ni les royaumes, ni le char de triomphe, ni ceux qui y sont assis, ni les grands, ni les petits, et je ferai retomber sur Babylone tous les maux qu'elle aura faits à Sion.

Oracles, chrétiens, qu'on a vus tant de fois se vérifier à la lettre par les malheurs dont le Seigneur a accablé nos plus fiers mondains. Après les avoir livrés à tout ce que les passions ont de plus honteux, il renverse et détruit l'édifice de leur grandeur, de leurs dignités, de leurs riches possessions avec tout l'attirail pompeux de leur fortune. Ainsi a-t-on vu des maisons opulentes s'écrouler sous le poids de leur prospérité.

Dieu n'attend pas toujours, pour punir, le grand jour de ses vengeances. S'il est de la gloire de son nom de les faire éclater contre un monde superbe, les cataractes du firmament s'ouvriront, le feu de la guerre consumera les peuples, le ciel devenu d'airain n'aura plus de rosée bienfaisante, la terre engloutira ses habitants, les rivières débordées inonderont nos campagnes, tout l'univers entrant dans les intérêts d'un Dieu méprisé combattra contre les insensés qui lui font la guerre : *Pugnabit pro eo orbis terrarum contra insensatos.* (Sap., V, 21.) Ce sont, grand Dieu, de ces terribles exemples de votre justice, dont on a vu dans tous les siècles se renouveler l'effrayant spectacle. Il n'est pas épuisé, le calice de votre colère, les mondains enboiront tous jusqu'à la lie, et ils en seront enivrés.

Du moins sous la main d'un Dieu qui se venge, se rendront-ils ? Non, et c'est le comble de la révolte du monde. L'homme voulut après le déluge se faire de cette tour fameuse qu'il entreprit d'élever jusqu'au ciel un retranchement d'où il pût braver le Seigneur et ses vengeances. Le monde n'a point recouru à cette vaine défense. C'est dans son propre cœur, c'est au dedans de lui-même que se retranche l'homme du siècle.

De là, sans paraître s'étonner, il voit fondre sur sa tête les plus violents orages : sa fortune se renverse, ses amis l'abandonnent, son crédit passe, ses espérances s'évanouissent, ses infirmités l'accablent, son tombeau s'ouvre déjà sous ses pieds : il est frappé. Sesoumettra-t-il, s'avouera-t-il vaincu ? Non,

le monde prétend lui faire trouver dans la prétendue force de son esprit une ressource qui pourra le rendre heureux malgré le Ciel. Ainsi cet homme qui fut d'abord un mondain sensuel et voluptueux, qui devint un mondain impie et libertin, qui fut après un mondain jaloux, ambitieux, avare, ce n'est plus enfin qu'un mondain philosophe.

C'est un sage, selon l'expression de l'impiété moderne, qui, voulant paraître supérieur à ses malheurs, affecte de voir avec confiance le bras de Dieu s'appesantir sur lui. En butte à tous les traits de la justice divine, il y oppose une intrépidité apparente que son cœur dément tout bas. Il semble la défier, cette justice sévère, d'alarmer sa sécurité. Il met une funeste gloire à braver la mort et ses affreuses suites. Il meurt enfin en horreur aux hommes qu'il a rendus les témoins de ses scandales, abandonné de Dieu qu'il a outragé par des impiétés et des blasphèmes, l'anathème du ciel et de la terre, laissant à la postérité un nom en exécution à tous les vrais fidèles, et comme un monument perpétuel de la justice divine sur les criminels adorateurs d'un monde impie.

Voilà donc où le monde conduit ses partisans. Voilà donc où aboutissent les artifices d'un monde séducteur qui vous flatte pour vous tromper et vous attire pour vous perdre ; voilà donc où se terminent les révoltes d'un monde corrupteur dont l'audace sacrilège ose s'attaquer à Dieu même.

Peut-être en est-il parmi ceux qui m'écoutez, qui, apologistes secrets du monde, regardent comme de pieuses exagérations ce qu'on en dit dans les chaires chrétiennes. Ils trouvent dans leur cœur des raisons pour le défendre. Ignorez-vous donc, puis-je leur dire, que c'est de Dieu même, de cet Esprit-Saint qui nous en fait dans ses Ecritures des portraits si affreux, que nous prenons les traits dont nous nous servons pour le peindre ? Ignorez-vous l'opposition du monde avec la sainteté de votre religion, avec ce qu'il doit vous en coûter pour obtenir miséricorde, avec l'étendue de vos devoirs ? Ignorez-vous que les saints se sont déclarés contre lui et qu'il a persécuté les saints, que le Sauveur lui-même a été l'objet de sa haine et en butte à ses fureurs ? *Scitote quia me priorem vobis odio habuit.* (Joan., V, 8.)

Mais enfin, dites-vous, où est-il donc, ce monde, et où tient-il son empire ? Vous me le demandez ; c'est à vous à me le dire, vous qui paraissez si bien instruits de ses maximes, qui allez si volontiers les recueillir à son école, qui assistez à ses fêtes, qui avez reçu de si mortelles blessures dans son commerce, qui depuis longtemps éprouvez sa tyrannie. Où il est ? Partout où règnent la vanité, l'orgueil, la mollesse, l'oisiveté, l'irrégion, le luxe, la vengeance, la détraction : c'est à vous de voir où se trouvent tous ces désordres ; mais quelque part qu'ils se rencontrent, voilà le monde. Eh bien ! n'avez-vous jamais remarqué ces vices dans les cercles, dans les académies de jeu, dans les spectacles, dans le sein même de vos famil-

les? Ou plutôt y avez-vous remarqué autre chose?

Avouez-le donc, vous savez les coutumes du monde, ses maximes, ses projets, ses espérances, ses intrigues, ses fortunes, ses décadences : vous savez ce qu'il est aux yeux des hommes ; mais vous ne savez pas ce qu'il est aux yeux de la religion. C'est l'ennemi capital de Dieu et du christianisme. En faudrait-il davantage pour nous en donner de l'horreur et nous en éloigner? Peut-être voudrait-on s'en séparer, mais on manque de courage. Tâchons de vous l'inspirer. Je ne vous demande plus qu'un moment d'attention.

DEUXIÈME PARTIE.

Rien qui nous soit plus recommandé dans l'Ecriture qu'un entier éloignement de ce monde réprouvé dont nous venons de tracer le tableau : *Séparez-vous-en*, nous y dit sans cesse le Seigneur, *écartez-vous de la tente de l'impie, ne touchez à rien de ce qui lui appartient. Tirez-vous du milieu de Babylone* : « *Exite, recedite, fugite, separamini.* » (Num., XVI, 26; Jer., LI, 6; Isa., LII, 11; II Cor., VI, 16.) Après des avis si souvent réitérés, quel est le chrétien qui se croirait en sûreté parmi les abominations du monde? Mais s'agit-il de prendre enfin le parti de s'en éloigner; tout effrayé, tout arrêté; on trouve partout des obstacles, le courage manque. C'est qu'on se forme de cet éloignement du monde une toute autre idée que celle qu'on en doit avoir, et qu'on n'est pas assez persuadé qu'il est absolument nécessaire. Faisons donc voir en quoi il consiste, et montrons-en toute la nécessité.

Ce n'est pas d'un éloignement du monde qui puisse intéresser la société civile que je prétends vous parler. Loiu d'ici ces idées sombres et effrayantes de la solitude. C'est l'heureux partage de quelques âmes choisies que Dieu appelle à lui d'une manière plus spéciale; applaudissons à leur bonheur. Mais cette voie n'est pas tracée à tous.

Restez donc à la tête de vos maisons, pères de famille : nous ne prétendons pas vous enlever à des enfants qui ont droit à vos soins et à qui vous devez une éducation sainte. Demeurez sur vos tribunaux, juges du peuple de Dieu : tant de malheureux ont besoin de vos lumières et de votre équité, rendez-leur justice et faites-la leur rendre. Ne quittez point la profession des armes que vous avez embrassée, guerriers à qui le Dieu des armées confie le salut et la gloire de l'Etat. Continuez à veiller sur vos troupeaux, pasteurs zélés; et plutôt que de les abandonner, donnez votre vie pour eux. Cependant pasteurs, guerriers, juges du peuple de Dieu, pères de familles, séparez-vous du monde : *Fugite, separamini.*

Est-ce ici un paradoxe? Non; dans ce que vous appelez le monde et dans ce que j'appelle moi la société civile, distinguez d'un côté les emplois et les différentes professions, de l'autre les occasions funestes, les affreuses licences, les impiétés, les abo-

minations et les infamies du monde. Vous verrez de quoi je prétends qu'un chrétien, dans quelque état qu'il soit, est obligé de s'éloigner.

Dans les beaux jours du christianisme naissant où la ferveur animait les premiers fidèles, on ne les vit point abandonner leurs premières fonctions; mais, loin de nuire à leur tendre piété, leurs fonctions elles-mêmes en devenaient un continuel exercice. Jésus-Christ, dit un saint Père, n'est point venu troubler les justes devoirs des conditions, ce sont les cœurs et les esprits qu'il est venu changer : *Non venit immutare conditiones, sed animas.*

Vivez donc selon votre état; remplissez-en les obligations. Travaillez pour le service du prince, pour le bien de l'Etat, pour la sûreté du repos public, pour l'intérêt de vos familles. Non-seulement Dieu vous le permet, mais il l'ordonne et promet qu'il vous tiendra compte de vos travaux : tout ce qu'il exige, c'est que les soins que vous vous donnerez se rapportent à lui seul, et que le monde n'y entre pour rien; c'est-à-dire qu'il exige que vous agissiez sous sa direction, et non selon le bon plaisir du monde; que ses ordres et sa volonté soient les premiers ressorts de vos mouvements, et non les passions et les caprices du monde; que sa loi sainte en soit la règle unique, et non l'amour-propre et la vanité du monde; que sa gloire et ses récompenses en soient le but et la fin, et non les faux biens et les frivoles honneurs du monde : *Non venit immutare conditiones, sed animas.*

Ne dites donc plus qu'il est impossible de tenir au monde par un emploi qui nous y attache, sans participer à sa corruption : langage des enfants du siècle, qui voudraient par là justifier leur conduite. Si cela était vrai, il n'y aurait plus d'emploi dans le monde qu'on ne fût obligé d'abandonner. Mais non, chrétiens, il vous est possible de remplir vos devoirs, en vous éloignant des horreurs du monde.

Qu'y a-t-il, en effet, de commun entre la justice d'un magistrat et les injustices du monde, entre la bravoure d'un guerrier et la mollesse du monde, entre la sage économie d'un père et d'une mère zélés pour leurs enfants et les profusions du monde? Bornez-vous à vos emplois, ils sont assez importants pour vous occuper tout entiers; commencez par écarter tout ce que l'intérêt, tout ce que la flatterie, tout ce que la vanité, tout ce que la fureur du jeu, tout ce que le vice introduit chez vous : et bientôt on y verra une solitude qui ne sera pas moins inaccessible à la corruption du monde que la solitude du cloître.

Vous me demandez si, en vous éloignant de tout ce que le monde peut avoir de pernicieux, il vous est possible de remplir vos devoirs? N'aurais-je pas plus de raison de vous demander s'il vous est possible de les remplir en ne vous en éloignant pas? Car enfin, si le juge le plus intègre se laisse corrompre, n'est-ce pas le crédit et peut-

Être la volupté du monde qui donne atteinte à son équité? Si le courage s'énerve dans nos armées, n'est-ce pas le luxe et la sensualité du monde qui l'affaiblit? Si les richesses de l'Etat ont tant de peine à circuler et à paraître, n'est-ce pas l'avarice du monde qui les enfouit, qui les détourne, qui se les approprie? Si les affaires les plus importantes, les plus pressées éprouvent tant de délais et tant de lenteurs, n'est-ce pas l'indolence et la dissipation du monde qui les prolonge? Si nous voyons enfin tant de maisons illustres menacées d'une triste décadence, n'est-ce pas l'orgueil et la licence effrénée du monde qui les divisent, qui les déshonorent, qui les ruinent, qui n'en font qu'un chaos où tout est dans le désordre?

Qu'est-ce donc qu'un homme séparé du monde au milieu du monde même? C'est un homme qui use de ce monde comme n'en usant pas, selon l'expression de l'Apôtre (1 Cor., VII, 31); qui, placé par la Providence dans le poste qu'il occupe, se fait une affaire capitale d'en remplir les obligations; toujours prêt à sacrifier ses biens et sa vie au prince, à sa patrie, au salut de ses frères, mais qui fuit la société des gens du monde, dès qu'il n'est question que de prendre part à leurs fêtes et à leurs joies insensées; qui déteste surtout ces assemblées d'impiété que l'irréligion rend aujourd'hui si communes. Il ne manque à aucun des devoirs qu'exige la société civile, mais du reste n'a de rapports avec le monde que ce que lui permet d'en avoir une bienséance fondée sur la raison, sur la religion, sur la nécessité.

Qu'est-ce qu'un prince séparé du monde? C'est un David qui fait profession de n'avoir point de plus grands ennemis que les ennemis de Dieu: *Nonne qui oderunt te, Domine, oderam? Perfecto odio oderam illos* (Psal. CXXXVIII, 21, 22); qui n'admit jamais à sa table ces cœurs insatiables dont l'orgueil est sans bornes: *Superbo oculo et insatiabili corde, cum hoc non edebam* (Psal. C, 5); qui veut que l'on sache que l'impie n'aura jamais auprès de lui un accès favorable: *Non habitabit in medio domus mea.* (Ibid., 7.)

Qu'est-ce qu'un père de famille séparé du monde? C'est un Tobie qui ne s'applique qu'à donner à son fils une éducation sainte, qui se fait lui-même l'ange tutélaire de son innocence, qui l'instruit dès ses plus tendres années des droits que Dieu et la religion ont sur son cœur; qui lui apprend surtout à éviter les pièges du monde par une défiance continuelle et salutaire, à se mettre à l'abri de sa corruption par un éloignement entier et sans réserve.

Qu'est-ce qu'une femme de qualité séparée du monde? C'est une Judith qui, pour conserver son innocence, fuit les regards des hommes; elle se fait une solitude au milieu du monde, et, quelque solide que soit sa vertu, elle ne croit pas pouvoir sans danger l'exposer au grand jour: *Fecit sibi secretum cubiculum, in quo clausa morabatur.* (Judith, VIII, 5.) C'est une Esther qui gémit en s'a-

cret de se voir obligée de paraître revêtue d'un éclat superbe, qui craint de voir autant que d'être vue, qui ne se montre que pour sauver des malheureux dont elle est le soutien et l'asile.

Qu'est-ce qu'un généreux capitaine des armées du peuple de Dieu séparé du monde? C'est un Machabée qui, ne prenant les armes que pour la défense de sa patrie et de la religion, ne prétend aussi tirer sa force que de la prière et du jeûne. C'est le pieux centurion, qui, déposant aux pieds du Sauveur la fierté militaire, sollicite humblement le secours de sa charité bienfaisante, et en obtient par ses prières la guérison et le salut de son âme. Le monde peut former des usurpateurs ambitieux, la religion seule fait les vrais héros.

Qu'est-ce qu'un courtisan séparé du monde? C'est un Joseph à la cour de Pharaon, c'est un Daniel à la cour de Nabuchodonosor et d'un Darius; ils s'y font tellement respecter par leur sagesse et par leur vertu, qu'ils en deviennent les oracles. Au reste, chrétiens, ne croyez pas que ces exemples ne trouvent plus d'imitateurs. On en a vu dans tous les siècles; et le nôtre, malgré les funestes ravages que le monde ne cesse de faire, en fournit encore qui pourront servir de modèles à ceux qui nous suivront.

Concevez donc enfin de cet éloignement du monde qu'on vous demande, l'idée que vous devez en avoir, et vous ne direz plus, effrayés de l'idée chimérique qu'il vous plaît de vous en former, que vous en parler c'est oublier ce qui vous convient. Comme si c'était faire injure à des chrétiens et oublier ce qui leur convient que de les rappeler au véritable esprit de leur religion; comme si les différents emplois de la société ne pouvaient pas être aussi bien remplis lorsqu'on agira par l'esprit de Dieu, que lorsqu'on agit par l'esprit du monde.

Mais est-il vrai que cet éloignement du monde soit absolument nécessaire? Peut-être n'en êtes-vous pas assez convaincus, et il est important de vous en convaincre. Sans doute vous voulez votre salut, et vous l'espérez. En est-il un seul ici qui pense autrement? Or peut-on, je ne dis pas encore une fois en s'engageant dans les emplois du monde, je m'en suis assez expliqué, mais en prenant l'esprit du monde, mais en se rendant esclave des coutumes du monde, mais en goûtant la félicité du monde, peut-on se sauver? Voilà le point de vue qui doit nous décider. Non, dit le Fils de Dieu, personne ne peut servir deux maîtres: *Nemo potest duobus dominis servire.* (Matth., VI, 14.) Personne donc, en servant le monde, ne peut servir Dieu.

Comprenez toute la force de cet oracle; il n'admet ni réserve ni restriction, ni interprétation. Personne, *Nemo*, ni grands ni petits, ni riches ni pauvres, ni jeunes ni vieux, ni courtisans ni solitaires, pas plus des saint Louis et des Constantin que des Hilarion et des Antoine.

Personne, *Nemo*; pourquoi? Parce que tel est l'engagement que nous avons tous contracté par le baptême, de renoncer au monde et à ses pompes, que quiconque n'y renonce pas, en effet, après le baptême, n'est chrétien que pour en être plus criminel, et qu'on ne peut le regarder que comme un perfide qui trahit son maître par les intelligences secrètes qu'il aurait avec ses ennemis.

Personne, *Nemo*; pourquoi? Parce que telle est l'opposition qu'il y eut et qu'il y aura toujours entre l'esprit de Dieu et l'esprit du monde, qu'il suffit, et voilà le grand principe d'une conduite chrétienne, qu'il suffit qu'une chose soit de l'esprit du monde pour ne pouvoir être de l'esprit de Dieu.

Personne, *Nemo*; pourquoi? Parce que tels sont les écueils du monde que très-certainement, et nous n'avons sur cela qu'à consulter notre propre expérience, quiconque s'en approchera de trop près y périra. *Certissime avertent corda vestra*, disait le Seigneur à son peuple (III Reg., XI, 2), en lui défendant de s'allier avec des étrangères.

Personne, *Nemo*; pourquoi? Parce que l'homme, pour être sauvé, doit du moins connaître son Sauveur, et que le monde ne l'a jamais connu : *Mundus eum non cognovit.* (Joan., I, 10.) Parce qu'il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse nous faire entrer par sa grâce dans les voies du salut, et que le monde, dit le Fils de Dieu, ne peut recevoir cet Esprit-Saint : *Mundus non potest eum recipere.* (Joan., XIV, 17.) Parce que ce sont les prières de Jésus-Christ qui nous ouvrent le ciel, et que Jésus-Christ a dit qu'il ne priait point pour le monde : *Non pro mundo rogo.* (Joan., XVII, 9.) Parce que enfin les élus de Dieu sont comblés de ses bénédictions, et que Dieu n'a jamais eu que des malédictions à donner au monde : *Vae mundo!* (Matth., XVIII, 7.) Autant donc il nous est nécessaire de nous sauver, autant nous est-il nécessaire de nous éloigner des abominations du monde.

Il semble, chrétiens, que vous balanciez, que vous délibériez encore, que vous regrettiez ce qu'il vous faut quitter, que vous regardiez derrière vous. Ah! souvenez-vous de la femme de Lot, vous dit le Fils de Dieu, *Memores estote uxoris Lot.* (Luc., XVII, 32.) Souvenez-vous, puis-je encore vous dire, de l'époux même de cette femme infortunée. On veut le tirer du milieu d'une ville infâme qui va devenir la proie du feu du ciel, et (qui le croirait!) il faut lui faire une espèce de violence : *Cogebant eum angeli.* (Gen., XIX, 15.)

Plus on le presse d'en sortir, plus il diffère. Sauvez-vous, lui disent les anges du Seigneur, en lui montrant le lieu de son asile; et la vue de cet asile même l'effraye. C'est une montagne, c'est un désert; il craint d'y mourir : *Non possum in monte salvari, ne moriar.* Que fera-t-il donc? Hélas, dit-il, il y a ici près une petite ville : *Est civitas hic juxta, parva.* A peine est-ce une ville :

Nunquid non modica est? Qu'on me permette de m'y retirer, je m'y sauverai : *Salvabor in ea.* (Ibid., 20.)

C'est donc ainsi que cédant à la sainte violence qu'on nous fait, et résolu de nous éloigner des horreurs du monde, nous jetons cependant les yeux sur les pays dalentour : *Est civitas hic juxta, parva*, disons-nous effrayés de la solitude d'une vie chrétienne. Oui, c'en est fait, nous le quittons enfin ce monde que le Seigneur a réprouvé : mais au moins qu'on nous permette de nous ménager dans ses dehors un monde moins odieux. C'est si peu de chose : *Nunquid non modica est?* on ne laissera pas de s'y sauver : *Salvabor in ea.*

Abus, chrétiens, abus! Lot obtint ce qu'il demanda. Mais il vit bientôt que l'asile qu'il avait choisi ne le mettrait pas à couvert de la colère du Ciel; enfin il fut obligé de se sauver sur la sainte montagne, *Mansit in monte.* (Ibid., 30.) Figure trop naturelle des ménagements qu'on voudrait encore conserver avec le monde, lors même qu'on a pris le parti de s'en éloigner.

Ne vous flattez donc point : quand vous ne seriez pas encore, ou quand vous cesseriez d'être ce qu'est le monde le plus pervers, sachez que composer avec le monde, c'est se rendre : tant que sa défaite n'est pas entière, sa victoire est assurée. S'il y a plusieurs demeures dans la maison du Seigneur, il y en a aussi plusieurs dans le monde; et comme dans les voies du salut il ne se trouve point de vrai saint, quelque imparfait qu'il ait été, qui ne soit membre et citoyen de la céleste Jérusalem, aussi ne se trouve-t-il point dans les voies de la perdition de vrai mondain, quelque peu corrompu qu'il paraisse être, qui ne soit membre et citoyen de l'infortunée Babylone.

Dernière réflexion qui doit enfin, puisque nous aspirons au salut des élus de Dieu, nous faire prendre le parti d'une sage retraite, mais avec un courage au-dessus du respect humain, et qui ne craigne plus, en nous arrachant au monde, ce que le monde en pourra dire. Quelle impression pourraient faire sur un cœur vraiment chrétien les discours, les jugements, les censures et les contradictions du monde?

C'est notre plus dangereux ennemi, c'est l'ennemi de Dieu; tout ménagement avec lui entraînerait notre perte. Souvenons-nous que c'est en établissant par la grâce le règne de Jésus-Christ dans nos cœurs, que nous y détruirons l'empire du monde. Souvenons-nous que notre Dieu est un Dieu jaloux, et qu'il ne souffre point de partage. Il nous l'a déclaré dans son Evangile : N'être point pour lui, c'est être contre lui. Entre Dieu et le monde pourrions-nous balancer? Souvenons-nous des promesses solennelles que nous avons faites à notre baptême, ratifions-les en ce jour. Marqués du caractère et du sceau de Jésus-Christ, qu'il soit notre chef et notre guide. Il aidera notre faiblesse contre les ennemis de notre

salut; il nous donnera la force et le courage pour triompher du monde : et lui-même reconnaîtra notre fidélité à son service en couronnant éternellement nos victoires. C'est ce que je vous souhaite à tous, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

Pour le jeudi de la troisième semaine de Carême.

SUR LA CRIANCE DANS LA PROVIDENCE.

Omnes qui habebant infirmos, variis languoribus, ducebant illos ad Jesum; et ille singulis manus imponens, curabat eos.

Tous ceux qui avaient des malades de diverses maladies, les amenaient à Jésus; et il les guérissait tous en les touchant. (Luc., IV, 40.)

Dans les maux sans nombre qui nous accablent de toutes parts, quoi de plus consolant pour nous que de savoir que nous avons un protecteur tout-puissant, toujours disposé à nous en affranchir, dès que nous implorerons son secours avec une vraie et parfaite confiance. Sa providence, toujours attentive à nos besoins, semble quelquefois fermer les yeux à ce qui nous arrive de plus triste, mais ce n'est que pour éprouver notre foi. S'il nous trouve fidèles, alors n'écoutez pas que la bonté paternelle de son cœur, il fait éclater sa puissance en notre faveur. Ainsi voyons-nous dans l'Evangile de ce jour un peuple plein de confiance dans cette providence divine, amener à Jésus tous les malades : *Omnes infirmos ducebant ad Jesum*; et le Sauveur récompense leur fidélité par des miracles multipliés qui leur rendent à tous la santé : *Et curabat eos*. N'accusons donc que nous-mêmes et notre peu de foi, si nous n'éprouvons pas ses soins bienfaisants. Ayons dans la divine Providence cette confiance parfaite qu'elle attend de nous; reposons-nous sur elle de tout ce qui nous touche, nous y trouverons notre appui et notre asile.

Prenez garde, chrétiens; je dis que notre confiance, pour la rendre digne des attentions de la divine Providence, doit être une confiance parfaite, c'est-à-dire une confiance qui soit également ferme et sage; ferme pour aller au-devant de tout ce qui pourrait l'ébranler, sage pour en retrancher ce qui pourrait s'y être glissé de défectueux; ferme pour fixer l'inconstance et la mobilité du cœur humain, sage pour établir nos espérances sur un fondement solide; ferme pour faire voir à ceux qui seraient menacés des plus grands désastres qu'ils n'ont point de malheur à redouter dont la bonté de leur Dieu ne puisse les délivrer, sage pour fermer la bouche à ceux qui traiteraient notre confiance de folle simplicité; ferme pour répondre autant que nous le pourrons à toute l'étendue de la bonté divine, sage pour lui donner un mérite qui puisse toucher le cœur de Dieu: en un mot, ferme et sage pour empêcher également ou que l'homme naturellement

timide n'écoute des vaines pusillanimités, ou que l'homme naturellement présomptueux n'attende de son Dieu des traits de bonté dont il se rend indigne.

Grand Dieu, qui ne pouvez être plus honoré que par une vraie confiance, c'est cette confiance même que nous vous demandons avant toutes choses, persuadés qu'avec elle viendra tout ce que nous pouvons attendre de votre providence. Ce que vous avez dessein de nous donner, vous voulez qu'on vous le demande, qu'on l'espère, qu'on ne doute pas que vous ne vouliez l'accorder. Donnez-nous-la donc, cette confiance ferme et sage, qui fait ici-bas toute notre consolation. Nous l'espérons et nous comptons d'autant plus l'obtenir, que c'est par l'intercession de Marie que nous la demandons. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est, chrétiens, sur la plus expresse parole du Seigneur, et, par conséquent, sur les fondements les plus inébranlables de notre foi: c'est sur ce que la raison de l'homme a de plus lumineux; c'est sur l'expérience la plus constante que j'établis la confiance que vous devez avoir en Dieu. Ne doit-elle pas être à l'épreuve de tout ce qui pourrait l'ébranler?

Ouvrons nos Livres sacrés: partout nous trouverons un père toujours attentif au besoin de ses enfants, un ami fidèle et plein de zèle pour ses amis, un protecteur également puissant et charitable, un Dieu tout occupé de notre bonheur. Il n'est Dieu, si j'ose le dire, ou du moins il ne veut paraître Dieu que par des endroits qui nous assurent sa bonté. S'il nous fait admirer cette magnificence qui brille depuis une si longue suite de siècles dans les cieux et sur la terre, c'est pour nous apprendre qu'un Dieu si riche peut nous suffire. S'il nous dit: Voyez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, voyez croître les lis de vos campagnes, ils ne travaillent ni ne filent, c'est afin que nous soyons convaincus que celui qui nourrit les oiseaux et qui pare les herbes champêtres d'un éclat qui passe toute la gloire d'un Salomon, ne refusera pas à l'homme son nécessaire. (*Luc., XII, 27-30.*)

S'il nous défend de nous inquiéter, pas même pour le lendemain, c'est qu'il s'engage à prévenir les désirs et les vœux d'un cœur assez religieux pour ne se proposer dans ses premières recherches que le royaume de Dieu et sa justice. Si malgré cette douceur infiniment aimable qui n'est propre que de l'Agneau de Dieu, il fait des reproches si amers à ses apôtres mêmes, c'est qu'il ne peut souffrir que des disciples qui devraient le connaître, ne mettent pas en lui toute leur confiance. Si quelquefois on le voit abattre l'orgueil et déconcerter les projets ambitieux de toute grandeur humaine, qui affecte l'indépendance, dépouiller le riche d'une opulence fastueuse, renverser de leur trône les plus fiers potentats, c'est qu'il se venge de ces puissances

mortelles qui comptent moins sur son appui que sur un bras de chair et sur un réseau fragile. Si, tout Dieu qu'il est de tout l'univers, il veut être appelé le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères, notre Dieu par excellence, c'est qu'il semble ne vouloir être Dieu que pour nous, et que nous regardant comme son peuple, comme son héritage, comme ses enfants, il prétend nous tenir lieu de tout.

Qu'ils sont donc contraires aux principes de notre foi, ces discours de l'impie qui, sous prétexte de relever la gloire de Dieu, regarde comme indigne de l'infinie supériorité de l'Etre suprême de s'occuper du soin de sa créature et même du gouvernement de l'univers, qui n'est qu'un néant devant lui. Humilité feinte de l'homme, qui n'affecte de se rabaisser que pour se rendre indépendant et étouffer la voix du remords. Non, quelque grand que soit notre Dieu, quelque petits que nous soyons, sa bonté rapproche en quelque sorte la distance immense qu'il y a de lui à nous; ou plutôt c'est une supériorité infinie elle-même qui lui donne le pouvoir d'agir en nous, d'être en quelque sorte plus en nous que nous-mêmes.

Il nous en a donné sa parole, parole infaillible munie d'un serment solennel et cent fois réitéré. Oui, dit le Roi-Propète, le Seigneur a juré par lui-même que sur tout ce qu'il a promis il serait fidèle. Se défier donc de lui ce serait insulter à sa fidélité. Parole écrite dans le livre sur lequel on doit me juger. J'ai donc un titre qui me permet, en quelque sorte, de sommer Dieu de sa promesse; et, j'ose le dire, s'il était capable de frustrer mon attente, j'aurais en main de quoi le confondre. Parole signée de tout le sang d'un Dieu, d'un sang qui m'a mérité tout ce que les trésors infinis de la Providence renferment de plus heureux. Que puis-je donc espérer dont on n'ait pas déjà payé le prix et qui puisse m'être refusé? Me serait-il encore permis de douter, ou plutôt ne dois-je pas embrasser avec une sainte joie des vérités qui m'assurent de la protection toute-puissante du souverain Maître?

Je le sais, chrétiens, sous les malheureux auspices d'un chef aussi hardi à répandre qu'habile à soutenir des paradoxes, les prétendus philosophes de nos jours ne craignent pas d'avancer qu'il n'y a point assez de ressources dans la raison pour justifier la conduite de Dieu dans le gouvernement de l'univers; et que, hors l'asile de la foi, rien ne peut nous mettre à couvert des insultes des ennemis de la Providence. De là cette maxime que l'impiété s'efforce d'accréditer, que pour devenir fidèle il faut se dépouiller de sa raison: comme si la foi, appuyée sur la raison du Dieu de sagesse et dont ce Dieu lui-même est l'auteur et le garant, pouvait être contraire à la raison. Mais non, ici c'est notre raison elle-même qui condamne notre peu de confiance.

Il ne faut à l'homme que les pures lumières de la raison naturelle, pour applaudir aux connaissances que la foi lui donne de la providence de son Dieu.

Oui, la raison seule m'apprend qu'il y a dans les cieux un Créateur infiniment puissant qui m'a fait ce que je suis. Son existence est écrite en caractères ineffaçables dans tout l'univers et jusqu'au fond de nos cœurs. Ce Créateur adorable a-t-il pu me donner l'être, le mouvement et la vie, sans être mon Père? Peut-il être mon Père sans s'être fait une loi de veiller à ma conservation? Pourrait-il abandonner l'ouvrage de ses mains aux caprices d'un hasard aveugle, et ne faut-il pas, au contraire, que ce soit sa sagesse elle-même qui dirige tous mes pas à la fin qu'elle s'est proposée? Le Sage a dit que la Providence nous gouverne avec un grand respect: *Cum magna reverentia disponit nos.* (Sap., XII, 18.) Je le comprends aisément, puisque c'est à son image même que Dieu nous a créés, et que nous sommes tous à ses yeux autant d'images vivantes de sa divinité. En un mot, la notion d'un Etre créateur et souverainement parfait entraîne celle d'une Providence; renoncer donc à cette Providence, ce serait rejeter toute idée de Divinité ou ne s'en former qu'un vain fantôme.

Quoi! me dit encore ma raison, sans un premier Etre, sans une intelligence souveraine qui préside à tout, sans autre moteur qu'un bizarre destin, sans autre règle qu'un hasard aveugle, ce grand et vaste univers se maintiendrait-il, malgré les révolutions des temps, dans cet ordre merveilleux où nous le voyons? Il m'est donc évident que si les saisons se succèdent si régulièrement les unes aux autres, que si la terre nous rend tous les ans avec usure les richesses que nous lui confions, que si tant d'événements nous font admirer la conduite de Dieu sur les enfants des hommes, nous ne voyons rien qui ne se fasse en vertu des ordres de sa providence. Ces grandes merveilles, par lesquelles Dieu gouverne et entretient le monde, ne frappent point, parce qu'elles se renouvellent chaque jour. *Assiduitate viluerunt*, dit saint Augustin, on s'accoutume aux plus grands miracles, sans même y faire attention, et chacun croit ne devoir rien, parce que tout le monde est chargé de la même dette.

Telle est, ô mon Dieu, l'idée que mes faibles lumières me donnent de vos perfections infinies. Se pourrait-il faire que je me fusse formé de vous une idée plus parfaite que vous-même? Non, sans doute: j'en suis donc assuré, Seigneur, et c'est ma raison qui m'en assure; du sein de ma mère j'ai été jeté entre vos bras; je n'étais pas encore ne que vous étiez déjà mon Dieu. C'est donc vous-même qui présidiez à ma naissance; qui, pendant les années de mon enfance, dissipiez insensiblement mes ténèbres; qui prépariez mon cœur à votre amour, et qui m'appreniez à marcher dans vos voies. Je ne vous connaissais pas encore, que vous

étiez mon espérance : *Spes mea ab uberibus matris meæ. (Psal. XXI, 10.)*

Ce n'est point assez; la raison m'apprend que par ma confiance je procure à Dieu la gloire qu'il attend de sa créature. En effet, quand je mets en lui toute ma confiance, je me repose tranquillement sur ses promesses, je le crois donc fidèle et incapable de me tromper. Je ne doute point qu'il ne voie mon extrême misère, je rends donc hommage à l'étendue de ses lumières. J'ose me flatter que, tout pécheur que je suis, il ne rejettera point les soupirs et les larmes d'un cœur humilié; j'exalte donc ses infinies miséricordes. J'espère qu'il me fera triompher de tout ce qui s'oppose à ma félicité; je suis donc persuadé qu'il est plus puissant lui seul que tous mes ennemis ensemble. Je compte sur son appui lorsque mes affaires paraissent les plus désespérées, j'adore donc en lui cette sagesse suprême dont les ressources me sont inconnues. Je m'attache d'autant plus à lui que tout me manque sans son secours; j'avoue donc que, si je me retire de ma misère, lui seul en aura toute la gloire; je reconnais donc et j'accepte son souverain domaine dans toute son étendue; et cela, chrétiens, non pas en spéculatif, il serait aisé d'en venir là, mais en homme qui, portant sur soi tout le poids de son infortune, n'en est que plus assuré que son Dieu ne l'abandonnera point.

Et là voilà, cette gloire que le Seigneur attendait du Prophète. *Recourez à moi dans vos malheurs*, lui disait-il, *et la gloire que me procurera votre confiance vous répondra de mon cœur* : « *Invoca me in die tribulationis, eruam te et honorificabis me.* » (Psal. XLIX, 15.) Or, si notre confiance fait la gloire de Dieu, n'est-ce pas un titre qui de nos intérêts en fait les siens ? Plus donc on a de confiance en Dieu, plus on l'honore, et plus on l'honore, plus on doit compter sur sa providence : *Eruam te et honorificabis me.* Tel était, en effet, le cœur du saint Prophète : *Seigneur, exaucez-moi*, disait-il; pourquoi ? *parce que vous êtes mon espérance*, « *Quoniam in te speravi (Psal., XV, 1);* » *parce que je fais profession de vous regarder comme mon asile* : « *Quia ad te levavi animam meam (Psal., XLII, 2);* parce que c'est à vous seul, ô mon Dieu, que j'ai recours : « *Quoniam ad te confugi.* » (Ibid.)

Je suis, il est vrai, ajoutait encore le saint Roi, dont je voudrais pouvoir vous inspirer les sentiments, je suis réduit à la plus triste extrémité : *Mendicus sum et pauper.* (Psal., XXXIX, 23.) Mais il y a dans le ciel un Dieu dont les soins tendres, qu'il daigne prendre en ma faveur, vont jusqu'à une espèce d'inquiétude : *Dominus sollicitus est mei.* (Ibid. 18.) Prodige de l'amour infini de mon Dieu ! ne vous inquiétez point sur ce qui regarde la vie présente, me dit-il lui-même : *Nolite solliciti esse*; et lui, il est inquiet pour moi : *Sollicitus est.* (Matth., VI, 31.) Il semble craindre que ma confiance ne l'emporte sur sa vigilance, et qu'on ne puisse dire à sa confusion que c'est en vain

qu'on espère en lui. Il semble craindre que sous ses yeux, à l'ombre de ses ailes, dans le sein de sa bonté paternelle, je ne regrette les douceurs empoisonnées du péché : *Sollicitus est.* Ah ! chrétiens, quoi de plus propre à animer notre confiance, à la rendre ferme et inébranlable, et à nous soutenir au milieu même des plus tristes revers, pour peu que nous consultations notre raison, et que nous la fassions agir de concert avec notre foi. Mais c'est surtout à l'expérience où le Prophète-Roi nous appelle.

J'ai été jeune, nous dit-il, *et présentement je suis dans un âge avancé* : « *Junior fui, etenim senui.* » Or, pendant cette longue suite d'années que j'ai vécu, *je n'ai point encore vu de juste abandonné* : « *Non vidi justum derelictum, nec semen ejus querens panem.* » (Psal., XXXVI, 25.) J'ai été jeune, et, quoique je ne fusse alors qu'un enfant, j'avais assez de lumière pour attribuer à l'esprit de piété qui s'était répandu sur toute la maison de mon père, les bénédictions dont je la voyais comblée. J'ai été jeune, et, quoique je ne fusse alors qu'un simple berger, j'étais déjà persuadé que les bergers, en faisant paître leurs troupeaux, n'étaient pas moins protégés de leur Dieu que les rois en gouvernant leurs peuples. Pénétré de ce sentiment, je ne craignais rien. Les ours et les lions venaient désoler mon troupeau, j'allais à eux, je leur arrachais leur proie, je les étouffais entre mes bras : *Veniebat leo vel ursus, et suffocabam eos.* (I Reg., XVII, 34.) J'ai été jeune, et, quoique je fusse le dernier de mes frères, j'avais assez de confiance en Dieu pour entreprendre de désarmer un Goliath. On avait beau mépriser ma jeunesse, Dieu me trouvait un cœur selon son cœur : il se servait déjà de moi pour sauver Israël, il me sauvait moi-même des mains de Saül : et, pendant qu'on jurait ma perte, tous mes pas me conduisaient au trône.

Enfin j'ai vieilli : *Etenim senui*; j'ai vieilli dans les armes, j'ai vieilli dans les intrigues de la cour et dans les plus affreux dangers, j'ai vieilli sur un trône qui m'a fait voir de près et les grands et les petits, et les heureux et les malheureux, et les pécheurs et les justes : mais que le Seigneur est admirable ! Non, je n'ai jamais vu de juste abandonné : *Non vidi justum derelictum.*

Quoi donc ! David n'a-t-il point vu de justes persécutés, humiliés, opprimés ? Ne s'est-il pas vu lui-même réduit à prendre la fuite devant un fils rebelle, n'en a-t-il pas été déshonoré devant tout Israël ? Hélas ! pourrait nous dire ici ce saint roi, je n'étais plus alors un de ces justes qui méritaient que Dieu ne les abandonne point. J'avais irrité le Ciel, et ne pouvais être digne que de ses foudres. Mais non, mon Dieu ne me jugeait pas dans sa rigueur; il me châtaient en père; j'espérais en lui jusque dans mes malheurs. Il se souvint enfin de ses anciennes miséricordes; j'en suis comblé, je les chanterai éternellement.

Pour ce qui est des justes dont on a plaint

le sort, oui sans doute, Dieu les a souvent éprouvés; mais en les éprouvant, il les consolait, il leur inspirait un courage supérieur à tout ce qu'ils pouvaient avoir à souffrir, il faisait triompher leur patience de toute la malignité de leurs ennemis, il les rendait dignes de lui. Venait enfin l'heureux moment où leur expérience leur apprenait que le juste ne fut jamais abandonné de Dieu : *Non vidi justum derelictum*.

Prenez garde, le Prophète ne dit pas que la Providence fournira aux délices des justes, qu'elle leur accordera un superflu inutile et souvent nuisible. Ce ne sont pas là les biens que Dieu estime. Ce n'est pas à la passion, mais à nos nécessités qu'il s'est engagé de pourvoir. Père toujours attentif, toujours également inépuisable en amour et en richesses, il saura, par des ressorts secrets, par des ressources inattendues, procurer à ses justes le nécessaire, surtout lorsqu'ils le lui demanderont avec soumission et résignation : *Non vidi justum derelictum*.

Expérience, chrétiens, que je me fais un plaisir de vous faire valoir, et parce que dans nous-mêmes rien ne nous est plus délicieux que de voir un heureux accomplissement des promesses du Seigneur, et parce que dans les autres rien n'est plus capable de fortifier notre foi, de soutenir notre raison, d'animer nos espérances que des exemples qui nous justifient la providence de notre Dieu. *Mes enfants*, nous dit le Sage, *considérez tout ce qu'il y a jamais eu d'hommes parmi les nations, et vous verrez qu'aucun d'eux ne s'est repenti d'avoir mis en Dieu sa confiance*. (Eccle., II, 11.)

Ainsi parla depuis le grand Mathathias aux Machabées ses enfants, en leur donnant à la fin de ses jours une dernière bénédiction toute fondée sur cette confiance en Dieu qui devait rendre leur nom si célèbre. Souvenez-vous des exploits héroïques de vos pères, leur dit-il, *Mementote operum patrum*. Souvenez-vous d'un Abraham, d'un Joseph, d'un Josué, d'un David, d'un Daniel et de tant d'autres; remontez de générations en générations jusqu'à nos premiers ancêtres, vous ne verrez point que leur espérance ait jamais été confondue : *Et ita cogitate per generationem, quia omnes qui speraverunt in eum non infirmantur*. (I Mach., II, 50-61.) Heureux un père mourant qui voit à ses pieds des enfants désolés recueillir avec respect ses derniers soupirs et qui n'a plus à leur dire que ces dernières paroles : Chers enfants, le plus précieux héritage que je puisse vous laisser en vous quittant, c'est une parfaite confiance en Dieu. Remettez-vous souvent devant les yeux ceux de nos pères que Dieu combla de bénédictions, et souvenez-vous qu'il ne les en combla que parce que leur confiance les en rendit dignes : *Mementote operum patrum*.

Heureuse confiance, chrétiens ! la raison, la foi, l'expérience, tout concourt à l'établir

solidement dans vos cœurs. Qu'elle soit donc dans vous assez ferme pour oser braver tout ce qui pourrait en ébranler les fondements. Hélas ! il est vrai, Dieu vous éprouvera, mais tenez bon, vous verrez bientôt l'orage se dissiper.

Tenez bon contre les discours impies de ces incrédules (la honte de notre siècle et malheureusement trop multipliés), qui dédaignent tout ce que leur promet une foi dont jamais leur esprit superficiel n'a approfondi les sublimes vérités. Dites-leur : Non, rien n'est si certain que la Providence, et la raison même m'instruit clairement qu'elle existe. Je le sais, cette Providence adorable si claire en elle-même a dans sa conduite des mystères au-dessus de notre faible raison : *Investigabiles viæ ejus* (Rom., XI, 33) : Malheur donc, dit saint Augustin, à qui voudrait témérairement en sonder les voies ! mais ces ressorts cachés et impénétrables, le Dieu des conseils veut que nous les adorions avec soumission et que nous en attendions en paix la révélation jusqu'à ce qu'il nous ait introduits dans son sanctuaire. C'est là ce qui fait la gloire du Dieu qui me gouverne, et le mérite de ma confiance.

Il se trouvera de ces femmes mondaines qui ne respectent ni la vertu d'un Tobie, ni la patience d'un Job. Eh quoi ! vous diront-elles, vous avez encore la simplicité de compter sur le Ciel : *Adhuc tu permanes in simplicitate tua?* (Job., II, 9.) Qu'attendez-vous d'un Dieu qui ferme les yeux sur vos malheurs ou qui n'en est point touché ? Ne voyez-vous pas évidemment que vos espérances sont vaines : *Manifeste vana facta est spes tua*. (Tob., II, 22.) Ah ! laissez, devez-vous leur dire, ce langage insensé qui ne sert qu'à outrager le Dieu que nous servons : *Quasi una de stultis mulieribus locuta es*. (Job., II, 10.)

Tenez bon contre toutes ces prétendues raisons de la prudence du siècle qui ne parlent que d'une folle présomption. Cent fois on vous dira qu'on n'est sage qu'autant qu'on se défie de tout autre que de soi-même; qu'il ne faut compter que sur ses forces, ses talents, sa vigilance et son application au travail ; que pour ce qui est du secours d'en haut on a toujours remarqué que le Ciel se déclare en faveur de ceux dont les entreprises ne réussissent que parce qu'ils en ont su rendre le succès infaillible. Indignés d'un langage si injurieux au Seigneur, ne répondez à quiconque osera le tenir devant vous, qu'en le faisant rentrer dans son néant, qu'en le menaçant de toute la colère de l'Etre suprême qui saura bien le confondre, qu'en lui faisant trouver dans sa vanité même la source de tous les malheurs qu'il a à redouter.

Tenez bon contre les maux mêmes que vous éprouvez. Depuis longtemps, dites-vous, il semble que Dieu vous ait abandonné, votre indigence est extrême, vos ennemis vous accablent, votre santé se déränge, vous êtes rongé de chagrins, et telle est la triste

situation de vos affaires que la vie vous en devient ennuyeuse. Vous ne voyez point de ressource. Déplorable expérience de vos misères que vous êtes peut-être tenté d'opposer à l'heureuse expérience du juste que Dieu protège. Mais ici que la raison domine, que la foi triomphe, que la patience mérite d'être couronnée.

Le Seigneur abat et relève, blesse et guérit. Il vous a frappé six fois, vous dit-on dans l'Ecriture, mais à la septième vous serez délivré de tous vus maux : *In sex tribulationibus liberabit te et, in septima non tanget te malum.* (Job., V, 19.) Oui, devez-vous dire sous les coups mêmes d'un Dieu qui n'éprouve si longtemps votre vertu que pour la rendre plus héroïque, oui, qu'on me montre que le Seigneur ait englouti la justice de Noé dans les eaux du déluge, qu'il ait laissé périr Lot au milieu de Sodome, qu'il ait abandonné Job sur son fumier, qu'il ait fait de Joseph une malheureuse victime de la cruelle envie de ses frères, qu'il n'ait pu tirer son peuple des mains de Pharaon, que le feu n'ait point épargné les trois enfants de Juda qui furent jetés dans la fournaise de Babylone, que Daniel ait été dévoré des lions, que la vertu d'une Susanne ait succombé sous le poids de la calomnie, que l'orgueil d'un Aman ait prévalu contre la confiance d'une Esther : et je croirai ma confiance vaincue par la violence de mes maux. Mais non, le Seigneur est le maître, qu'il dispose de moi comme il lui plaira, j'espère contre l'espérance même.

La vertu ici-bas est encore dans une terre étrangère. Est-il étonnant qu'elle y soit l'objet de la persécution et de l'insulte ? Mais elle sortira victorieuse de ses persécutions. Le vice est comble de récompense et de gloire, le monde est son règne. Mais ce triomphe imaginaire sera bien court, la punition marche sur ses pas. Non, les biens et les maux du temps ne sont point le trésor unique de la justice divine. Le ressort où votre providence adorable étend ses décrets éternels, ô mon Dieu, est bien plus vaste que l'enceinte et la durée du monde. Elle embrasse tous les siècles et l'éternité. Dans l'espace qu'elle contient, la vie n'est qu'un point rapide, la prospérité n'est qu'un songe et l'affliction n'est souvent qu'une épreuve salutaire. La Providence éternelle doit l'emporter sur tous les intérêts temporels. En un mot toute la conduite que Dieu tient en ce monde par rapport aux hommes, c'est dans la vue de leur procurer le ciel. Il ne permet les maux qui nous rendent malheureux pour un temps que pour nous rendre heureux pour toujours. Ces principes simples, mais vrais, suffisent pour affermir notre confiance, et faire évanouir tous les sophismes d'une fausse philosophie.

Pendant, chrétiens, je crains encore que vos malheurs, avec ce que vous avez de confiance en Dieu, ne soient pour vous un sujet de scandale, et que surpris de ce que vous reposant absolument sur les at-

tentions de la Providence, et ne la trouvant pas aussi favorable que vous l'aviez espéré jusqu'ici, vous ne m'en demandiez la raison. Prenez-y garde, c'est que je crains aussi que votre confiance ne soit pas assez sage. Il faut qu'elle soit réglée par une sagesse qui vous rende le Seigneur votre Dieu propice. C'est ce qui va faire le sujet du second point.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est que trop ordinaire aux enfants du siècle d'abuser de ce qu'il y a de plus saint, et de tirer même de vains avantages de tout ce qui flatte leurs préjugés. Ainsi, je n'en doute point, ils viennent de m'entendre dire qu'il faut que notre confiance en Dieu soit sage : déjà dans le secret de leur cœur, ils se savent gré de leurs attentions à prévenir la Providence, et des mouvements qu'ils se donnent pour la forcer, s'ils le pouvaient, à leur être favorable. Peut-être même traitent-ils de folle indolence la tranquillité d'une âme chrétienne qui compte sur le Ciel. Erreur, illusion ! Non, je ne prétends pas détruire ici ce que je viens d'établir ? Et, si je veux que notre confiance en Dieu soit sage, elle ne doit pas en être moins ferme. Certainement, la sagesse de Dieu, loin de préjudicier à ses autres perfections, ne sert au contraire qu'à les rendre dignes de lui ; qu'il en soit de même de notre confiance. C'est pour lui donner tout son mérite que je veux qu'elle soit sage : or, voici les règles de sagesse qu'on nous prescrit.

On veut avant toutes choses que notre confiance parte d'un cœur affranchi de la servitude du péché. On veut que sur tout ce que nous attendons de la Providence, nous ayons toujours une volonté subordonnée à la volonté divine. On veut que nous comptions sur Dieu, de manière cependant que nous ne laissons pas de seconder ses desseins et d'agir de concert avec lui. Mais en vain ferons-nous de notre côté ce qui peut dépendre de notre correspondance, si Dieu ne bénit nos travaux. On veut donc enfin qu'à lui seul appartienne toute la gloire de nos succès, et qu'on ne compte que sur lui. Tout ceci est essentiel au sujet que je traite. Reprenons.

C'est, premièrement, un cœur libre de toute affection au péché qu'on nous demande. Pourquoi ? Parce qu'il est évident que la confiance ne peut venir que d'une amitié mutuelle. Un ami a confiance en son ami, un fils en son père. Tout homme que je n'aime point et dont je ne suis point aimé, m'est suspect. Aussi Dieu qui veut que nous mettions en lui toute notre confiance, veut-il que nous commençons par le regarder comme notre Père, *Pater noster* ; et que, par conséquent, nous ayons un cœur respectueux et zélé pour sa gloire, un cœur soumis à ses saintes lois, un cœur filial. En vain donc, si Dieu ne voit en moi qu'un cœur rebelle et toujours esclave du péché,

en vain lui dirais-je toute ma vie que j'espère en lui. Je dois me souvenir que c'est le juste qu'il n'abandonne point; et que, s'il s'est fait une loi de fournir à l'homme son nécessaire, c'est à l'homme qui n'a rien de plus à cœur que de trouver le royaume de Dieu et sa justice.

Cependant, ô mystère d'iniquité qui ne se comprend pas, un pécheur ose se flatter qu'il compte sur la Providence; il ose même, si elle ne répond pas à ses vœux, s'en plaindre et en murmurer. Et quel pécheur? Ah! si c'était un de ces prodiges pénitents qui, confus de l'état où les a réduits leur extrême misère, prennent le parti de retourner à leur Père céleste: Espérez, lui dirais-je: oui, quelque déplorable que soit votre situation, espérez; vous avez un Père qui n'attend que votre retour, il sera touché de vos malheurs; et si vous lui dites que vous ne méritez plus d'être appelé son fils, il vous fera bien voir, en vous rendant sa première tendresse, qu'il est encore votre Père. Mais non, ce pécheur assez hardi pour oser compter sur le Seigneur, ou pour oser se plaindre de sa providence, c'est un ennemi qui ne songe pas même à se réconcilier avec lui; c'est un téméraire qui ne se souvient pas que Dieu ne doit rien au pécheur, et que si tous les traits de l'adversité sont venus fondre sur lui, il ne les a que trop mérités; c'est un ingrat qui ne s'est servi des anciens bienfaits de son Dieu que pour l'outrager, et qui n'en demande de nouveaux que parce que ses passions, enchaînées par une triste indigence, gémissent de n'oser plus se produire. C'est un cœur insatiable dont la cupidité croît toujours, et qui ne pouvant se borner au nécessaire de la vie, voudrait que la Providence prodiguât à son orgueil, à ses plaisirs, à son luxe, à son jeu, des richesses qui ne se dispensent que sous les yeux de sa sagesse. C'est un impie qui, ne connaissant point d'autre bonheur que les délices de la vie présente, ne peut s'imaginer que Dieu l'ait fait naître pour être heureux sans être obligé de lui rendre la vie délicieuse. Et vous voudriez que des hommes de ce caractère pussent jamais avoir une vraie confiance en Dieu? Dites donc aussi que vous vous lierez à vos cruels ennemis.

Approfondissons ceci, chrétiens, pour vous donner une juste idée de la prétendue confiance des pécheurs. Saint Paul les appelle des enfants de défiance que Dieu ne peut regarder que d'un œil d'indignation: *Venit ira Dei in filios diffidentiae.* (Ephes., V, 6.) Que prétendent-ils en effet, et par où voudraient-ils que leurs espérances ne fussent point confondues? Diront-ils que par rapport à cette vie mortelle, c'est uniquement sur la Providence qu'ils se reposent? Pourquoi donc ces inquiétudes continuelles qui les dévorent, ces projets immenses qui les épuisent, ces travaux accablants qui les consomment, ces épargnes sordides qui les avilissent, ces richesses

d'iniquité dont ils dépouillent la veuve et l'orphelin? Pourquoi tant d'intrigues, de lâchetés et de bassesses pour acheter la faveur des grands de la terre? faveur, hélas! qui coûte souvent si cher, et plus souvent encore ne fait que des misérables! N'est-ce pas là ce qui fait tout leur appui, ne sont-ce pas là véritablement les dieux qu'ils invoquent, et l'unique objet de leur confiance.

Quand même ils s'adresseraient, en effet, à Dieu pour obtenir de lui ce qui manque à leur bonheur: oh! la sacrilège prière qu'ils lui feraient! Donnez-moi de grands biens, Seigneur, afin que je jouisse d'une heureuse opulence; procurez-moi des honneurs, afin que je brille dans le monde; rendez-moi toute la santé de mes plus beaux jours, afin que je puisse goûter tous les plaisirs de la vie. Diront-ils que leur confiance regarde surtout leur salut éternel? Ah! je le sais, pécheurs, il n'y a rien par rapport à ce grand intérêt que vous n'osiez vous promettre: et vous ne doutez point que sur la fin de vos jours, lorsque le monde ne voudra plus de vous, et que pour vous venger de ses mépris, vous n'en voudrez plus vous-mêmes, vous ne doutez point, dis-je, qu'une mort chrétienne ne doive terminer une vie toute mondaine. C'est donc, enfants de défiance, c'est sur une longue vie, c'est sur vos propres forces, c'est sur un crédit imaginaire auprès de Dieu que vous comptez et non pas sur Dieu même.

Non, me direz-vous, en cherchant toujours à vous flatter, c'est uniquement sur les miséricordes du Seigneur que je m'appuie. Expliquez-nous donc le langage que votre prétendue confiance vous fait tenir à Dieu. Quoi! lui dites-vous (car, hélas! c'est tout ce que vous pouvez lui dire dans votre état), vous voyez, Seigneur, un de ces malheureux enfants du siècle qui ne peuvent rompre leurs chaînes. Mes passions sont encore trop vives pour en triompher, ne vous offensez point de mes délais, le feu s'amortira, j'aurai recours à vous et vous aurez pitié de moi. Jusque-là, fermez les yeux sur mes faiblesses, laissez-moi vivre dans l'impunité. Vous avez dit que vous ne vouliez point la mort du pécheur, et vous voudrez bien qu'un jour je vous fasse souvenir de votre promesse... Ah! pécheur, est-ce là une vraie confiance, n'est-ce pas plutôt une fausse présomption?

Qu'y a-t-il, en effet, de plus insensé que ce vous appelez confiance, dans un cœur esclavé du péché et qui aime son péché? Qu'il combatte comme Saül à l'ombre de l'arche, de cette arche même partiront les foudres dont il sera frappé. Qu'il cherche comme Joab un asile au pied des autels, il y périra. Qu'il implore comme Antiochus les miséricordes de son Dieu, ce ne sera comme lui qu'un scélérat indigne de toute grâce. Comment le Seigneur exaucerait-il ses vœux? Il n'en sera pas seulement écouté. Et comment le serait-il, dit saint Chrysostome? Les Juifs avaient beau lever les mains vers le ciel, ils ne pouvaient sou-

vent apaiser la colère divine; et comment leur Dieu leur aurait-il été propice? Il trouvait mauvais qu'un Jérémie priât pour eux. Oui, dit-il à ce prophète, vos prières m'irriteront. (*Jerem.*, VII, 16). Et comment un Jérémie aurait-il obtenu leur grâce? Quand ils auraient au milieu d'eux, dit le Seigneur, un Daniel, un Job, un Noé, je ne serais touché ni de leurs larmes, ni de leurs soupirs. (*Ezech.*, XIV, 14.)

Heureux donc, chrétiens, un cœur assez détaché du péché pour oser dire comme l'Apôtre, qu'il n'a rien à se reprocher : *Nihil mihi conscius sum* (1 *Cor.*, IV, 4); pour être persuadé comme le Prophète, que le Seigneur exterminera les ennemis de son salut parce qu'il est son serviteur : *Et perdes omnes qui tribulant me, quia servus tuus ego sum.* (*Psal.* CXLII, 12.) Oui, qu'un cœur si sage se fasse un asile du cœur de Dieu; qu'il fixe son tabernacle à l'ombre de ses ailes; que couvert du bouclier de sa vérité il ne craigne ni les terreurs de la nuit, ni les attaques du démon du midi; qu'il marche hardiment sur l'aspic et sur le basilic; qu'il foule aux pieds le lion et le dragon, le Seigneur a chargé ses anges du soin de le garder. Il verra tomber mille ennemis à sa gauche et dix mille à sa droite. Dieu sera son protecteur, et parce que sa confiance est sage, la Providence ne l'abandonnera jamais.

Autre trait de sagesse, chrétiens, qui n'est pas moins essentiel à la confiance chrétienne, c'est que sur tout ce que nous pouvons attendre de la Providence, nous n'ayons point de volonté qui ne soit subordonnée à la volonté divine. Sagesse fondée sur la parfaite connaissance que le Seigneur a de ce qui nous convient : il sait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes; sur sa puissance infinie : c'est du sein des ténèbres qu'il tire la lumière : souvent la main qui semblait nous abattre nous relève; sur sa bonté paternelle : le meilleur de tous les pères pourrait-il ne pas avoir sur des enfants qu'il aime des pensées de paix et de miséricorde? Sagesse fondée sur votre propre intérêt : quelque chose que vous fassiez, malgré vos murmures et vos révoltes, la volonté de Dieu s'accomplira et non pas la vôtre. Ah! du moins d'une nécessité irrévocable faites-vous une vertu. N'aignissez point vous-mêmes vos maux, et puisque vous ne pouvez les soulager en vous révoltant, sanctifiez-les en les supportant; bientôt vous serez forcés d'avouer que quelque rude que vous paraisse le coup, il est bien adouci par la main même qui le porte. Enfin c'est un Dieu souverain qui ordonne; vouloir autre chose que ce qu'il veut, ne serait-ce pas un attentat impie? Qu'il n'y ait donc point de volonté créée qui ne reçoive la loi de la sienne.

Ce n'est pas, chrétiens, que je vous fasse un crime de lui représenter vos besoins, et de lui marquer avec une vraie confiance ce que vous attendez de sa bonté. Nous voyons en tête du *Livre des Rois* une sainte femme

qui, ne pouvant plus soutenir les reproches d'une rivale fière de sa fécondité, se prosternait souvent dans l'amertume de son cœur au pied des autels et demandait au Ciel un fils qui fit sa consolation. Le Seigneur exauça ses vœux, et le grand Samuel fut la digne récompense d'une confiance soumise. Ainsi dans vos peines, j'y consens, je vous y exhorte, recourez à Dieu. Des procès vous consomment, des infirmités habituelles ne vous permettent plus une application qui vous serait nécessaire, mille chagrins domestiques vous désolent, tout vous abandonne, tout vous est contraire, ceux mêmes qui semblaient devoir être votre ressource sont les premiers à se tourner contre vous, et vos propres enfants font votre déshonneur.

Ah! je comprends que naturellement vous devez vouloir une assistance d'en haut qui vous console. Ne craignez point d'exposer à Dieu vos misères. Dites-lui : Vous voyez, ô mon Dieu, l'affreux état où me réduit mon affliction. Vous êtes témoin de mes soupirs et de mes larmes, vous entendez les cris que je pousse jour et nuit vers vous; aidez-moi, Seigneur, et ne permettez pas que je succombe sous le poids de mes infortunes. Peut-être n'obtiendrez-vous point ce que vous demandez. Qui sait si le Seigneur, ayant sur vous des vues que vous ne connaissez pas, ne fera pas servir à votre gloire les humiliations mêmes dont vous vous plaignez? Toujours bornés, nous ne pensons qu'au présent : et ses connaissances infinies embrassent l'éternité.

La Providence, dit saint Augustin, n'éclate pas moins dans le supplice des Machabées que dans la délivrance des trois enfants de la fournaise. Baissons donc les yeux à ses secrets adorables, et attendons avec soumission ce qu'elle aura réglé sur nous. Ah! pourrait vous dire le Dieu qui vous conduit, si je vous parais si peu touché de vos plaintes, vous en ignorez encore les raisons : *Quod ego facio, tu nescis modo.* (*Joen.*, XIII, 7.) Mais un jour viendra que vous les connaîtrez : et quand à vos alarmes succéderont les consolations que je vous prépare, quand votre patience se trouvera couronnée, vous justifierez ma providence, et mille fois vous me bénirez d'avoir éprouvé votre vertu. Tant il est vrai que boire le calice, si Dieu le veut, et lui sacrifier sa propre volonté comme la lui sacrificale Fils de Dieu lui-même, c'est goûter déjà la plus grande consolation qu'il puisse nous donner, c'est lui procurer la plus grande gloire qu'il puisse tirer de notre soumission, c'est mériter que ce soit lui-même qui nous gouverne, c'est être vraiment sage : *Dominus regit me, et nihil mihi deerit.* (*Psal.* XXII, 1.)

Ici cependant, chrétiens, il faut que la volonté de Dieu soit secondée de la vôtre, et c'est un troisième trait de sagesse sans lequel on peut dire qu'il n'y a point de vraie confiance. *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu*, nous est-il dit dans l'Écriture : « *Non tentabis Dominum Deum tuum.* » (*Deut.*, VI, 16; *Matth.*, IV, 7.) Or, qu'est-ce

que tenter Dieu ? C'est exiger de lui ce qui n'est point nécessaire, vouloir qu'il pourvoie à des besoins imaginaires et de pure cupidité ; c'est mener une vie oisive et demeurer dans l'inaction ; c'est ne se faire jamais une étude des devoirs de son état pour les remplir, c'est ne pas s'aider soi-même.

Vous avez hérité du bien de vos pères, vous avez de la santé, des amis, du crédit ; vous avez reçu une éducation propre à vous faire honneur, et vous êtes né pour quelque chose de grand. Que pouviez-vous souhaiter de plus heureux ? Ces dons qui vous viennent purement de la libéralité de Dieu, n'était-ce pas afin que vous les missiez en œuvre que la Providence vous en a si bien partagé ? Mais non, par un lâche amour du repos, indolent que vous êtes, vous rendez inutiles de si grands avantages, vous entoussiez les talents qu'on vous confie, vous dissipez par une folle prodigalité ce que vous a transmis la sage économie de vos pères. Bientôt vous tomberez dans le mépris et dans l'oubli ; les horreurs de l'indigence viendront fondre sur vous : homme lâche et oisif, à quel autre qu'à vous-même pourrez-vous vous en prendre ? La terre devait-elle donc vous épargner la peine de la cultiver, et ses richesses passer dans vos greniers sans avoir été recueillies ? Ah ! la manne tombe du ciel, il est vrai, mais au moins faut-il se donner la peine de la ramasser, prévenir même le lever du soleil, et accomplir ponctuellement tout ce que le Seigneur ordonne.

Que dirai-je de l'abus des biens, de la débauche, de l'orgueil, de tant d'autres excès qui replongent dans le néant des familles qui ne s'étaient élevées que par l'application et l'assiduité laborieuse de pères vertueux ? De là ces révolutions soudaines, ces coups imprévus qui renversent les fortunes qui paraissaient les plus solidement établies, ces débris, ces restes affligeants d'une grandeur passée qui ne laisse que des regrets. Vous en accusez la nature et son auteur : non, ce n'est qu'à vous-mêmes et à vos dérèglements que vous devez l'imputer. Ces débris infortunés, en apprenant au public vos malheurs, l'instruisent surtout de vos désordres qui en sont la source. En un mot, Dieu veut être secondé.

Prenez garde, chrétiens, je dis que Dieu veut être secondé. Je ne dis pas que vous deviez en faire plus qu'il ne demande. Je ne dis pas que vous deviez vous épuiser en veilles, prendre sur vous des travaux accablants, puiser même dans des sources qui ne se trouvent pas sur votre fonds. Je ne dis pas, infortunés mercenaires, que pour vous mettre à couvert de la misère des temps, il vous soit permis de profaner le jour du Seigneur, et d'employer à des travaux intéressés des heures qui ne doivent être consacrées qu'à la sainteté de son culte. Je ne dis pas, pères et mères, que le grand nombre de vos enfants doivent vous effrayer jusqu'à les forcer de prendre un état

où Dieu ne les appelle point, jusqu'à vous exposer vous-mêmes à des crimes qui déshonoreront le sacrement de votre union. Je ne dis pas, avarés toujours occupés de vos richesses, que vous soyez sages de vous épargner votre nécessaire, et pour être riches, de vivre en pauvres. Je ne dis pas, prêtres du Seigneur et lévites, que la chair et le sang vous donnent droit d'engraisser vos parents de la substance des membres de Jésus-Christ ; ou qu'on souffre que votre cupidité se fasse des revenus de l'autel un amas sacrilège des biens sacrés. Ah ! si Dieu veut qu'on se donne la peine de recueillir la manne qu'il nous envoie du ciel, il veut aussi qu'on n'en prenne que pour un jour. En garder jusqu'au lendemain ce serait se défier de lui. Ce que l'on garde ainsi se corrompt, et c'est en vain qu'on en va chercher le jour du sabbat.

Demandons après cela pourquoi nous voyons dans le monde tant de fortunes renversées, tant de décadences qui font rentrer les plus opulentes familles dans un affreux néant. C'est qu'on s'inquiète, c'est qu'on s'impatiente, c'est qu'à l'intérêt on sacrifie sa propre vie, c'est qu'en de certaines occasions on compte pour rien le crime et l'injustice, c'est qu'il n'y a rien de si monstrueux dont on ne se fît volontiers un rempart inaccessible aux traits de l'adversité ; c'est en un mot qu'on ne se fie point à Dieu. Comment bénirait-il une défiance si injurieuse à sa providence ? Il se plaît à détruire, à humilier ces grandeurs subites et fastueuses dont il semblait n'avoir permis l'élévation que pour les faire finir par une plus horrible chute. *Si Dieu ne bâtit une maison, c'est en vain qu'on travaille à l'élever ; si Dieu ne garde lui-même la ville, c'est en vain que veille la sentinelle.* (Psal. CXXVI, 1.) Veillons donc, travaillons, n'oublions rien de ce qui peut faire réussir nos entreprises, mais sans trouble, sans inquiétude, n'employons que des moyens innocents ; et ne nous proposons point autre chose que de seconder les desseins de Dieu.

Surtout, et c'est un dernier trait de sagesse par où je finis, souvenons-nous que quoiqu'en secondant les desseins de Dieu, nous agissions de notre côté, ce n'est cependant point sur nos propres efforts que nous devons compter, et que, si nous réussissons dans ce que nous entreprenons, c'est à Dieu seul qu'en appartient toute la gloire. Avis d'autant plus important qu'il faut avouer que la tentation est des plus délicates. Non, dans mes malheurs il ne me doit pas être difficile de recourir à Dieu ; tout me manque d'ailleurs ; on ne fait espérer qu'il aura pitié de moi, sur cela je me jette entre les bras de sa providence. Mais que je triomphe ; mais que j'aie forcé la malignité de mes ennemis à me rendre justice ; mais que je me trouve au comble de la grandeur et de la prospérité, qu'il est à craindre que je ne dise dans une ivresse d'orgueil : Voilà le chef-d'œuvre de ma sagesse, voilà ce que

je dois à ma puissance, à mon courage, à mon habileté : *In fortitudine manus meæ feci et in sapientia mea.* (Isa., X, 13.)

Tel était le langage de ce monarque Assyrien dont Dieu s'était servi pour humilier son peuple. Les princes que j'ai subjugués, disait-il enflé de ses victoires, ne sont-ce pas autant de rois, et qui m'empêchera de traiter Jérusalem et son Dieu comme j'ai traité Samarie et ses idoles ? Mon bras a détruit des royaumes entiers, j'ai fait enlever en conquérant leurs anciennes bornes, les peuples les plus redoutables n'ont été devant moi que comme un nid de petits oiseaux qui se serait trouvé sous mes mains : aucun d'eux a-t-il osé seulement remuer l'aile ? Mais que disait sur cela le Seigneur ? Orgueil insensé de la cognée qui se glorifie contre celui qui s'en sert ! Je visiterai ce fier Assyrien dans ma colère, je ferai sécher ses peuples de maigreur : et sous ses lauriers il s'allumera, lorsqu'il y pensera le moins, un feu qui les consumera tous. Et n'est-ce pas à quoi doivent s'attendre tous ces hommes superbes qui se regardent comme les seuls auteurs de leur prospérité ? On les a vus dans tous les temps, ces faux heureux du siècle, confondus, humiliés, anéantis, effrayer par leurs fins tragiques ceux mêmes qui s'étaient laissé éblouir de leur faux éclat.

Effets terribles de la malédiction dont Dieu menace tout homme qui ne compte que sur un bras de chair, et ose s'attribuer à lui-même une gloire qui est due tout entière au Seigneur. Hélas ! que faut-il en effet à Dieu pour abattre l'orgueil et la suffisance des plus fiers potentats, pour déconcerter les armées les plus formidables, pour humilier les plus sublimes génies et pour lier les langues les plus éloquentes ? Ce n'est point un homme, c'est un Dieu qui parle, disait d'Hérode toute une cour de flatteurs en entendant ce prince haranguer son conseil : *Dei voces, et non hominis.* (Act., XII, 22.) Et ce prétendu Dieu dont on adore l'éloquence, ce n'est plus, un moment après, que la pâture des vers et la malheureuse victime de son orgueil. Laissons donc les dieux de la terre se glorifier en insensés de la supériorité de leur génie, des raffinements de leur politique, de la terreur de leurs armes, de l'éclat de leur majesté ; pour nous, au comble de la gloire comme au centre de l'humiliation, nous dirons que notre appui, que notre force, que notre gloire, c'est le Seigneur notre Dieu : *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine Dei nostri invocabimus.* (Psal. XIX, 8.)

Oui, Seigneur, en vous rendant cette gloire, nous espérons que vous daignerez jeter sur nous un de vos plus favorables regards, et que notre confiance étant aussi sage que vous voulez qu'elle soit ferme, ce sera pour nous un titre qui nous ouvrira les trésors de votre Providence.

Providence également certaine et incontestable ; qu'il ce Dieu, le maître de l'univers, le dispensateur de tous les biens, ce Dieu

qui pourvoit aux besoins de toutes ses créatures, manquerait-il à l'homme qu'il a créé à son image, pour qui il a prodigué tous les trésors de sa grâce, qu'il a élevé à un ordre supérieur et destiné pour le ciel ? Non, sans doute, lui-même nous en a donné sa parole. Ah ! nous dit-il, si je veille sur toute la nature, mon ouvrage, vous le chef-d'œuvre de mes mains, vous mes enfants, n'êtes-vous pas encore bien plus chers à ma providence ? *Nonne vos magis pluris estis illis ?* (Matth., VI, 26.) Ainsi premier hommage que nous lui devons, hommage de foi pour reconnaître en tout la main du Dieu qui nous gouverne.

Providence absolue et souveraine. Le Dieu qui règne sur nous n'est point comme ces vaines idoles, ces divinités feintes, ces dieux impuissants sans yeux pour voir les besoins des hommes, sans oreilles pour écouter leurs vœux, sans mains pour répandre des bienfaits. Maître souverain, il ordonne, et tout obéit. Pharaon se révolte contre le Dieu d'Israël ; mais Pharaon n'est qu'un homme, que pouvait-il contre un Dieu ? Il périt abîmé dans les eaux qui font la sûreté d'Israël. Le cours des événements sera toujours tel que la Providence l'a arrêté. Ainsi second hommage que nous lui devons, hommage de notre volonté pour nous soumettre aux ordres du Dieu qui dispose de tout comme il lui plaît.

Providence immense et universelle : elle s'étend à tout, tout est de son ressort. Elle ne dédaigne point le détail des moindres événements. L'aigle qui s'élève jusqu'aux cieux, comme le reptile qui rampe sur la terre ; le cèdre du Liban, comme la fleur des champs, le monarque assis sur son trône, comme le simple berger dans sa cabane, tout suit ses lois et est soumis à son empire. Il n'y a rien de trop vaste pour une science infinie. Dans cet univers tout est sujet aux changements et aux variations ; mais les prétentions, les passions, les intérêts, les vœux des hommes, toutes les vicissitudes des êtres sensibles, cette sagesse suprême qui préside à tout, les fait servir à l'exécution de ses adorables décrets. Ainsi hommage de notre raison pour nous élever dans tous les événements de la vie à la première cause qui est Dieu, à cette providence infinie, l'agent universel et le premier mobile de toutes choses.

Providence attentive et paternelle : elle prévoit nos besoins. Non jamais notre Dieu ne s'endort sur le sort d'Israël. Touchée de nos misères, toujours favorable et bienfaisante, elle s'occupe sans cesse de nos intérêts : non pas, il est vrai, toujours de nos intérêts temporels, comme le voudrait notre cupidité, mais de nos intérêts les plus essentiels, je veux dire de notre âme et de notre salut. Ainsi hommage du cœur pour aimer la Providence d'un Dieu qui veut tout pour notre bien.

Enfin Providence de sainteté et de sagesse : ce sont les cœurs purs que Dieu aime. Il veut que soumis à ses ordres, nous recevions

également de sa main les biens et les maux de la vie. Il exige de notre part de l'attention et des soins, mais une attention fidèle et des soins chrétiens. Il veut surtout, ce Dieu jaloux de sa gloire, que nous rapportions à lui seul le succès de nos entreprises. Ainsi, hommage de conduite, si j'ose m'exprimer ainsi, pour conformer notre vie aux règles de la providence d'un Dieu qui n'exige pas moins notre coopération que notre soumission.

Notre confiance alors également ferme et sage nous donne un juste droit de tout espérer, et la providence adorable d'un Dieu toujours fidèle dans ses promesses, après nous avoir sanctifiés sur la terre, nous couronnera dans le ciel. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

Pour le vendredi de la III^e semaine de Carême.

SUR L'INCRÉDULITÉ.

Si scires donum Dei. (Joan., IV, 10.)

Si vous connaissiez le don de Dieu.

Cette femme de Samarie, à qui le Sauveur adresse ces paroles dans l'Evangile de ce jour, n'avait pas eu comme nous l'avantage d'avoir été éclairée dès sa naissance des lumières de la foi de Jésus-Christ. Née dans le sein du schisme et de l'erreur, elle ignorait les premiers principes de cette foi divine, source de toutes les grâces et de tous les biens. Malgré cet avantage précieux que nous a accordé le Seigneur d'avoir été élevés dans les principes du christianisme, combien parmi nous, et le nombre n'en est que trop grand, à qui nous pourrions avec justice appliquer ces mêmes paroles, *Si scires donum Dei!* Si vous connaissiez ce don de la foi, ce don de Dieu le plus inestimable des dons, vous verrait-on le mépriser, le rejeter, le blasphémer? Car c'est jusqu'à ces monstrueux excès que l'impiété de nos jours ose porter l'audace.

Hélas! rien de plus ordinaire, dans ce siècle malheureux, que d'entendre la piété gémir sur le nombre des incrédules qui semble croître chaque jour au milieu de nous. Ce flambeau brillant de la foi que nous avons reçu de nos pères, nous le voyons s'affaiblir et s'éteindre; ce dépôt sacré qu'ils nous avaient transmis, on ne craint point de le dissiper et de le perdre. L'irréligion, fière de ses succès sacrilèges, insulte à la crédulité du vrai fidèle qui captive sa raison sous le joug de la foi, et ne le regarde que d'un œil de pitié et de mépris. Combien de fois, chrétiens, ces plaintes se sont-elles fait entendre parmi vous, combien de fois ne les avez-vous pas formées vous-mêmes? Le zèle vous les inspirait, mais peut-être ont-elles été bientôt suivies d'un doute injurieux que suggéraient les passions.

C'est au voile de la raison que se couvrent les incrédules pour attaquer la certitude de

la foi. Ce sont les droits de la raison qu'ils réclament, ils s'en regardent comme les organes et les oracles, et ne rougissent point de se donner pour des génies rares et sublimes, nés pour éclairer le genre humain. J'ai cru, pour vous prémunir contre leurs séductions, qu'il était important de vous montrer que rien n'est plus frivole, au tribunal même de la raison, que les déclamations des impies contre la certitude de la foi.

En effet, soit que nous considérions les incrédules en eux-mêmes et dans les principes de leur incrédulité; soit que nous les considérions en opposition avec la religion qu'ils attaquent, la raison n'y découvre rien qui ne soit propre à l'affermir dans la foi, bien loin de l'ébranler. Ainsi les ennemis mêmes de la religion ne font que servir à son triomphe. Voici en deux mots l'ordre et le partage de ce discours : les incrédules, considérés en eux-mêmes et dans les principes de leur incrédulité, n'ont, rien, au tribunal même de la raison, qui doive ébranler la certitude de notre foi; c'est le sujet de la première partie. Les incrédules, considérés en opposition avec la religion divine qu'ils attaquent, ne doivent, au contraire, au tribunal même de la raison, qu'affermir de plus en plus la certitude de notre foi; c'est le sujet de la seconde partie.

Esprit-Saint, cette religion sublime est votre ouvrage. Donnez à mes paroles cette force, cette onction qui puissent convaincre les esprits et toucher les cœurs. Je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Écoutez les déclamations que les impies font sans cesse retentir à nos oreilles. Quoi! disent-ils, si la religion avait des caractères de vérité aussi frappants que le prétendent ses défenseurs, verrait-on tant d'hommes refuser de s'y soumettre, et surtout tant d'hommes distingués par leur esprit, par leurs connaissances, et par leurs talents? Est-il possible, ajoutent-ils encore, de se persuader que le Dieu qui nous a créés pour faire usage de notre raison, veuille nous en interdire tout exercice en l'asservissant à des mystères également obscurs et incompréhensibles; ne serait-ce pas rendre inutile, anéantir, en quelque sorte, le plus précieux des dons qu'il nous ait faits? L'Être suprême ferait-il dépendre notre bonheur d'une servitude qui ne peut que dégrader notre nature? N'est-ce qu'en cessant d'être raisonnables que nous pouvons espérer de plaire à l'Auteur de la sagesse: faut-il pour l'honorer, éteindre le flambeau que lui-même nous a donné pour nous conduire et nous servir de guide?

Voilà, chrétiens, ce que ne cessent de répéter les aveugles panégyristes d'une raison prétendue qui ne subsiste que dans le travers de leur imagination. Idole fantastique qu'ils adorent sans la connaître. Voilà, peut-être, ce qui a fait naître dans vous des doutes dont votre religion a été alarmée. Leur tou

décisif et tranchant vous en a imposé. Rien, cependant, j'ose le dire, rien de plus frivole au tribunal de la vraie et saine raison que ces vaines déclamations, ou plutôt que ces blasphèmes de l'impie.

Pour vous en convaincre, considérons en eux-mêmes et dans les principes de leur incréduité ces philosophes anti-chrétiens dont on aime à exagérer le nombre et les talents. Le tableau de l'incrédulité exposé simplement, et présenté sous ses véritables couleurs, suffira pour en montrer le faux, le vide et le néant.

Quels sont les incrédules dont on oppose l'autorité à celle de la foi ? Leur témoignage a-t-il de quoi faire impression sur des esprits solides ? Ce n'est point en réunissant les couleurs les plus noires et les plus odieuses que je prétends les peindre. Le zèle qui nous fait gémir sur leur aveuglement ne nous permet point d'avoir recours aux invectives. Loin de vouloir les aigrir, nous ne cherchons qu'à les gagner. Heureux, si nos larmes pouvaient les toucher, et les ramener enfin au Dieu qui a versé tout son sang pour leur salut. Mais, non contents d'être les disciples de l'impiété, ils s'en font hautement et publiquement les apôtres ; il est donc important de les faire connaître tels qu'ils sont. S'ils sont dangereux, ce n'est que parce qu'on ne les connaît pas. Leur témoignage réduit et apprécié à sa juste valeur n'aura plus de quoi en imposer.

Des hommes qui n'ont jamais fait une étude sérieuse et réfléchie de leur religion, ou qui ne l'ont examinée qu'avec prévention et partialité ; qui, malgré tous leurs efforts, n'ont jamais pu se fixer avec fermeté à des principes capables de les convaincre eux-mêmes, tels sont les prétendus incrédules de nos jours. Je dis les prétendus incrédules : car, je ne crains point de l'avancer, peut-être n'en est-il pas un seul parmi eux qui soit véritablement incrédule ; c'est-à-dire, qui ait cette persuasion, cette conviction intime fondée sur des réflexions suivies et un examen approfondi. Qu'on multiplie donc leur nombre tant que l'on voudra, on ne fera que multiplier le nombre des impies et des pécheurs, sans augmenter celui des véritables incrédules. De quel poids pourrait être contre la religion un pareil témoignage ?

Nés dans le sein du christianisme, ayant reçu dans le baptême le caractère auguste de la foi, élevés dès leur enfance dans les principes de la religion chrétienne, les prétendus incrédules n'ignorent pas que, supposé que cette religion soit vraie, leur salut éternel y est attaché. Ils savent que, s'il y a un jugement à attendre, c'est sur cette foi que le Dieu qui les a tirés du néant doit les juger un jour. Il ne s'agit donc point d'un intérêt léger et qu'ils puissent négliger ; mais, et ils sont forcés d'en convenir, il s'agit d'eux-mêmes, de leur âme, d'un bonheur ou d'un malheur éternel, en un mot, de leur tout ; par conséquent, il n'est rien qui mérite plus de leur part une discussion

exacte, une mûre délibération, des réflexions sérieuses et profondes. Pour abandonner une religion si intéressante pour eux, il ne faudrait rien moins qu'une conviction pleine et entière de sa fausseté. Dans une matière si importante le doute et l'incertitude ne sauraient être des motifs suffisants pour se déterminer ; et de toutes les sciences il n'en est point qui demande avec plus de raison leur application et leur étude.

Or, je vous le demande, chrétiens, et c'est à votre propre jugement que j'en appelle : tant d'impies répandus au milieu de vous qui se disent iucrédules, qui se glorifient même de l'être, qui en font trophée, car l'impiété va jusque-là, ont-ils jamais étudié cette religion sainte, l'ont-ils étudiée comme ils le devaient, ont-ils cette persuasion, cette conviction qui fait le véritable incrédule ?

Pourrait-on concevoir, si une funeste expérience ne nous l'apprenait, que des hommes qui se disent raisonnables, qui se piquent même d'une supériorité de raison, se déterminassent sans examen, sans étude, sans réflexion, à secouer le joug de la foi, et à lever l'étendard de l'impiété ? Pourrait-on croire que la science de la religion fût celle à laquelle on s'appliquât le moins, la seule qu'on crût savoir sans l'avoir jamais étudiée. Sur toute autre science porter son jugement et décider sans connaissance, c'est témérité et présomption. Il n'y a que sur la religion qu'on croit pouvoir se permettre ce qui partout ailleurs serait regardé comme extravagance. Nous voyons que les prétendus esprits forts qui en décident avec le plus de hardiesse, sont ceux qui l'ignorent davantage. Quoi ! pouvons-nous leur dire, avec l'apôtre saint Pierre, quoi, vous êtes dans l'ignorance, et vous blasphémez ce que vous ignorez : *In his quæ ignorant blasphemantes.* (II Petr., II, 12.)

En effet, ces hommes qui font de leur plaisir leur plus importante, ou plutôt leur unique occupation ; qui font consister toute leur gloire dans une molle oisiveté ; dont toute la science se borne à connaître le langage, les maximes, les modes, les airs, le ton de sociétés où ces talents frivoles, toujours sûrs d'être bien accueillis, passent pour le vrai et l'unique mérite : ont-ils jamais étudié cette religion qu'ils blasphèment ? Ces esprits volages et dissipés qui n'ont de discernement que pour contribuer aux fêtes et aux plaisirs de la société ; ces esprits vains et superficiels, incapables de s'appliquer à des études sérieuses et de rien approfondir, qui ne lisent point, ou ne lisent que ce qui peut les amuser sans les appliquer, ces brochures dont le sel de l'impiété fait tout le mérite, ces essais informes que la frivolité a si fort multipliés de nos jours : ont-ils jamais examiné cette religion sublime qu'ils attaquent ? *In his quæ ignorant blasphemantes.*

La connaissent-ils, cette religion, ces hommes qui ne reconnaissent ni patrie, ni

mœurs, ni lois ; dont le funeste emploi est de répandre parmi nous ces ouvrages consacrés à l'impiété et à l'impudence, fruits malheureux de ces plumes mercenaires vendues à l'imposture et au crime ? La religion, la pudeur, l'innocence en butte à leurs cruelles atteintes s'élèvent de concert contre ces infâmes corrupteurs. Comment s'appliqueraient-ils à connaître une religion sainte, eux qui par état, en quelque sorte, se chargent de pervertir les mœurs ? En un mot, ces hommes qui jetés, pour ainsi dire, sur le théâtre du monde pour en être le jouet et le rebut, spectateurs inutiles et inattentifs, y vivent comme au hasard, sans avoir jamais réfléchi ni sur ce monde où ils se trouvent placés, ni sur eux-mêmes, ni sur leur origine, ni sur la fin où ils doivent aboutir, ont-ils jamais pensé à cette religion divine ? Entraînés par le tourbillon dans lequel ils sont enveloppés, jamais leurs réflexions n'ont été au delà : *In his quæ ignorant blasphemantes.*

Voilà pourtant les prétendus incrédules qui font les esprits forts, qui dans les conversations et dans ces cercles où président le libertinage et l'impiété, prennent la religion pour le sujet de leurs plaisanteries sacrilèges, y tournent en dérision les choses les plus saintes, attaquent dans leurs raisonnements impies la vérité des mystères les plus sublimes et de la révélation qui nous les enseigne. Demandez-leur les raisons de tout ce qu'ils avancent, vous serez étonné du peu de solidité de leurs réponses. Beaucoup d'assertions hardies, jamais de preuves. Ils ne prétendent point, vous diront-ils, raisonner en théologiens ; c'est-à-dire que c'est à la théologie des sens et à raisonner en impies que se borne toute leur science : *In his quæ ignorant blasphemantes.*

Retranchez du nombre des ennemis de la religion ceux qui la combattent sans la connaître, le nombre de ce qu'on appelle incrédules sera bien diminué. Je m'en rapporte à vous-mêmes, si c'est le témoignage de pareils hommes qu'on oppose à la foi, est-il rien, au tribunal même de la raison, qui doive paraître plus frivole ?

Tous les incrédules, me direz-vous, ne sont pas tels que ceux que vous venez de peindre. Leur ignorance serait un préservatif contre la séduction. Il en est parmi eux, on ne peut en disconvenir, qui depuis leur enfance ont consacré leurs jours à l'étude, qui ont mérité par des ouvrages justement applaudis d'être regardés dans leur nation comme les arbitres du goût et des modèles sûrs de la perfection dans tous les genres de littérature.

Avouons-le donc à la honte de l'esprit humain ; oui, il se trouve des hommes, et plutôt à Dieu qu'ils fussent moins multipliés, qui, par un funeste abus des talents que leur a prodigués le Créateur, se font de ses propres dons des armes pour le combattre, en décréditant la religion que lui-même nous a enseignée. Ecoutez ce que disait saint Paulin à un bel esprit de son temps, à un

de ces génies supérieurs qui s'était acquis une réputation brillante : J'en conviens, disait ce saint, on admire dans vos ouvrages tout ce que la poésie a de plus riche et de plus enchanteur : *Floribus poetarum spiras* ; tout ce que l'éloquence a de plus fort et de plus sublime : *Fontibus oratorum inundas* ; tout ce que la philosophie a de plus subtil et de plus lumineux ; en un mot, vous réunissez tous les talents, vous possédez toutes les connaissances humaines ; mais, avouez-le à votre tour, livré tout entier à ces objets, jamais vous n'avez pensé à examiner votre religion, jamais vous ne vous en êtes occupé avec attention, jamais vous n'avez trouvé le temps de l'étudier sérieusement : *Vacat tibi ut sis philosophus, et non vacat ut sis Christianus.* Appliquez cette réponse aux prétendus incrédules dont les talents trop célèbres et trop exaltés vous en ont peut-être imposé. Toutes leurs réflexions, toutes leurs pensées, toutes leurs études ont eu pour objet des connaissances purement humaines, et les vains applaudissements des hommes ; ils ont étudié pour le temps et pour la vanité, jamais pour l'éternité et pour le salut. Toutes leurs lumières, toute leur science ne sauraient donc former un témoignage solide contre la certitude de la foi. Ils savent tout, si vous voulez, mais ils ignorent leur religion : *In his quæ ignorant blasphemantes.*

Il en est parmi eux, me direz-vous encore, qui ont donné à la religion une étude sérieuse et réfléchie, qui l'ont examinée avec soin et avec attention. Je veux bien le supposer avec vous. Mais cet examen a-t-il été impartial, ont-ils étudié avec un vrai désir d'être éclairés, avec une résolution sincère de ne point s'arrêter opiniâtrément à leurs préjugés, et de reconnaître la vérité lorsqu'elle se présenterait à leurs yeux ? Avec de telles dispositions, j'ose le dire, les lumières ne leur auraient pas manqué. Les principes de la foi sont si clairs, ses preuves sont tellement liées et enchaînées entre elles, qu'il est presque impossible, avec un cœur droit et un esprit raisonnable, d'étudier sérieusement et sans partialité cette religion divine, sans y découvrir ces caractères frappants de vérité qui la rendent certaine et indubitable. Mais elle annonce, cette religion sainte et sublime, une morale pure et de profonds mystères. La dépravation du cœur, l'orgueil de l'esprit seront ses ennemis éternels ; et c'est ce que j'appelle les principes de l'incrédulité.

On porte au dedans de soi-même un principe d'opposition à ces vérités si lumineuses, je veux dire la dépravation du cœur. Quand le cœur est prévenu, en vain éclaircira-t-on l'entendement ; quand il a su gagner l'esprit et le mettre dans ses intérêts, l'étude elle-même ne sert qu'à les confirmer l'un et l'autre dans leurs sentiments. Comment donc les prétendus incrédules auraient-ils été éclairés et persuadés, si par leur étude même ils n'ont cherché qu'à s'aveugler ?

Il y a entre l'esprit et le cœur une liaison si étroite, une union si intime, une

sympathie si naturelle qu'ils sont presque toujours d'intelligence. Ce qui plaît à l'un ou ce qui le révolte ne manque guère de faire sur l'autre la même impression. Ce serait à l'esprit à guider le cœur : mais, par un renversement déplorable, c'est à la passion que l'incrédule abandonne le soin de le conduire. Si le cœur se révolte contre les vérités de pratique, bientôt l'esprit se roidit contre les vérités de spéculation; si le cœur dit, non, je ne puis me soumettre à une loi si pénible, l'esprit dit aussitôt, non, je ne puis le croire. Ainsi, parce que le cœur trouve la morale de l'Evangile impraticable, l'esprit regarde comme incroyables les mystères de la religion. En un mot, le désordre se communiquant de l'un à l'autre, des mouvements du cœur aux pensées de l'esprit, la corruption et l'endurcissement du premier font naître dans le second, comme par une suite nécessaire, l'incrédulité et l'irréligion.

On sait que penser bien et agir mal, c'est une inconséquence. Quoi ! un philosophe, un sage, vivre dans une éternelle contradiction avec lui-même ! il faut pour l'honneur de sa raison lever cette opposition de mœurs et de créance, opposition qui est la source de mille remords et la cause de tant de combats. Quel parti prendra-t-on ? On examine superficiellement des vérités contre lesquelles on est déjà prévenu, on ne cherche qu'à se tromper et à se séduire soi-même, et la séduction ne manque guère à ceux qui l'aiment. Bientôt les difficultés se présentent, les doutes naissent, le nuage s'épaissit. Le cœur, cependant, ne reste pas oisif ; il sollicite, il presse, il se charge de l'examen, il prononce, il décide avec hardiesse, la passion est justifiée, la religion sacrifiée, et l'esprit séduit et entraîné souscrit à cet arrêt. Il n'est pas, il est vrai, entièrement convaincu, mais il aime à s'étourdir, à s'aveugler, et il y réussit, du moins en partie. En un mot, le cœur est content, et c'est à le contenter qu'on borne son étude. C'est donc dans son cœur, selon la remarque du Roi-Propète, que l'impie a dit : Il n'y a point de Dieu, ou, Il ne nous jugera pas : *Dixit in corde suo, Non est Deus...* (Psal. XIII, 1.) *Non requirit.* (Psal. X, 13.) J'ose le dire, il n'y aurait point d'incrédulés s'il n'y avait point de pécheurs. Toujours la cupidité a armé contre la foi ; elle étouffe les lumières, jette dans l'incertitude, et bientôt dans l'incrédulité.

C'est donc dans le cœur de l'impie qu'il faut chercher la source de son incrédulité. C'est le cœur qui est incrédule. Cœur esclave des passions, la religion les captive, il la hait ; cœur timide, ses erreurs ont des charmes, la religion lui en découvre le danger, il fuit sa lumière importune ; cœur faible, également incapable de renoncer à des vices que condamne la religion et de supporter les remords qu'elle excite, il la sacrifie à sa tranquillité ; cœur audacieux, il aime ses penchants, la religion les réprouve, il la combat ; cœur double, il sent les con-

séquences qu'entraîne la religion lorsqu'on en admet les principes, et il l'altère ; cœur, si j'ose m'exprimer ainsi, indifférent et philosophe, il regarde la religion comme un système purement philosophique, comme une question arbitraire sur laquelle on peut se décider à son gré. Voilà donc à quoi se réduit la prétendue force d'esprit, la raison supérieure de ces philosophes, de ces sages si vantés ; ils deviennent incrédules, parce qu'ils sont vicieux, et ils deviennent vicieux encore lorsqu'ils sont incrédules. Ainsi se vérifient dans eux l'oracle de l'Apôtre : Dieu les a livrés aux désirs déréglés de leurs cœurs, et ils sont devenus esclaves des passions les plus honteuses : *Tradidit illos Deus in desideria cordis eorum... in passionem ignominie.* (Rom., I, 14, 16.)

Je le sais cependant, jamais on ne parla plus de décence dans les mœurs que de nos jours ; mais, hélas ! ce n'est qu'un vain langage, un voile qu'on jette sur l'extérieur ; on parle de décence, et on en détruit les principes : on s'élève contre le dérèglement des mœurs, et on offre les peintures les plus propres à alarmer la pudeur, et à corrompre les mœurs.

Combien d'autres prétendus incrédules encore ne pourrais-je pas citer, qui, dans l'étude qu'ils font de la religion, ne craignent rien tant que d'être éclairés ; ils ne cherchent que des raisons pour ne pas croire. Vous diriez qu'engagés comme malgré eux dans un parti qui les gêne, ils attendent, ils épient en quelque sorte l'occasion de le quitter et de passer comme transfuges dans un parti plus commode. Ce n'est pas, dit saint Augustin, qu'ils n'aient naturellement du goût pour la vérité, mais bien d'autres choses emportent leurs affections. Que la vérité se rencontre avec ce qu'ils aiment, ils lui rendront avec joie le tribut de leur hommage ; si elle leur découvre que ce qu'ils aiment n'est que mensonge et vanité, cette triste vérité sera méconnue et proscrite.

Je ne parle point des incrédules de présomption, de ces prétendus philosophes si fort du goût de notre siècle où le nom de philosophe est devenu un vain titre, un titre même odieux et méprisable, une tache en quelque sorte par le grand nombre des esprits faux et bornés qui l'ont usurpé ; ces faux sages, qui, examinant d'un œil dédaigneux les vérités sublimes de notre religion, croient ne pouvoir mieux mériter le nom d'esprits inventeurs et créateurs qu'en désapprouvant hautement, qu'en rejetant hardiment ce qui est consacré par le témoignage unanime de tous les hommes qui les ont précédés. La passion de se distinguer et de se faire un nom leur fera adopter les paradoxes les plus insoutenables, et produire les systèmes les plus inintelligibles. Enflés de leur propre excellence, ils rougiraient de penser ce qu'on a pensé avant eux. Le ridicule honneur de se frayer une route nouvelle et inconnue, voilà ce qui leur tient lieu de preuves et de raisons. Etrange philosophie dont l'orgueil et l'esprit de singu-

larité sont l'unique principe; c'est sur les débris de leur foi qu'ils prétendent élever l'édifice de leur réputation; il faudrait, pour qu'ils redevinssent chrétiens, que l'univers cessât de l'être, et que la religion ne fût qu'un paradoxe.

Combien encore d'incrédulés de prévention qui s'efforcent de secouer le joug de la religion par la crainte de paraître croire avec trop de facilité, tandis qu'ils ne craignent pas de rejeter la lumière avec opiniâtreté. Les preuves les plus convaincantes, les principes les plus évidents et les plus incontestables, les raisons les plus invincibles ne font nulle impression sur leur esprit. Ils ne sont occupés qu'à les éluder, qu'à chercher de nouveaux tours, de nouveaux moyens, de nouveaux sophismes pour se confirmer dans leurs idées. Toutes les preuves sont inutiles où l'obstination est volontaire. Il semble qu'ils n'étudient leur religion que dans le dessein de la contredire, et qu'ils ne soient chargés que du soin funeste de la combattre. Se présente-t-il à leur esprit une difficulté, une objection : quelque faible et quelque légère qu'elle soit, voilà ce qu'ils saisissent avec avidité, ils s'y arrêtent avec complaisance, ils s'y attachent avec opiniâtreté, ils emploient toute la force de leur raison à l'accrediter, ils la répandent avec ostentation : c'est pour eux comme une espèce de triomphe.

Combien d'incrédulés de respect humain, de vanité ! C'est un titre pour acquérir la réputation d'esprit supérieur et au-dessus du vulgaire. Titre fastueux, auquel on sacrifie celui de fidèle. S'affranchir des préjugés, les dissiper, éclairer les esprits, raisonner en philosophes, se conduire en sages, faire honneur à l'humanité, penser librement, secouer le joug de l'opinion, s'opposer aux excès du fanatisme, briser les liens de la superstition, voilà comme leur cri de guerre. Pitoyables échos les uns des autres, ils répètent sans les entendre ces grands mots vides de sens dans leur bouche, et qu'ils ont appris de leur maître en impiété, de cet homme (Bayle), qu'une étude constante, soutenue des talents les plus séducteurs, rendit un des plus redoutables ennemis de la religion. Tout ce qu la philosophie a de pénétration et de subtilité, il l'employa à obscurcir par des sophismes l'évidence même; tout ce qu'une vaste érudition peut avoir de lumières, il s'en servit pour éblouir les esprits, pour les aveugler; tout ce que la critique a de sagacité, il le mit en œuvre pour détruire les vertus chrétiennes; tout ce que le raisonnement a de plus fort et de plus pressant, il en fit usage pour combattre la raison elle-même par ses propres armes. Confondre le faux avec le vrai, répandre des nuages sur toutes les vérités pour attaquer la certitude de la foi, réunir dans notre siècle toutes les erreurs des siècles passés, voilà le fond de ses ouvrages trop célèbres, qu'on peut regarder comme l'abus le plus énorme de l'esprit et des talents. Esprit né pour commander aux autres et se les sou-

mettre, il ne se servit de son empire que pour étendre celui de l'irréligion, et fit de tous ses disciples des prosélytes de l'impie. En un mot, avec tous les avantages de la nature propres à lui attirer l'admiration de tous les siècles, il n'a recueilli de la part des vrais filèles que l'exécration et l'horreur, parce que, semblable à l'ange de ténèbres, il a, par la plus noire ingratitude et la plus coupable perfidie, tourné contre le Créateur lui-même les dons qu'il en avait reçus.

C'est sous les auspices de cet oracle imposteur, l'idole du monde incrédule, que le déisme a osé lever le masque, que le libertinage a substitué à la religion divine une religion purement naturelle, et que l'impie s'est érigé un tribunal où elle apprécie, examine, discute les mystères les plus sublimes et les oracles de la Divinité. Serviles imitateurs, misérables copistes de leur chef, les impies de nos jours ne font que reproduire dans leurs cyniques écrits ce qu'ils puisent dans les siens. Ce vain étalage d'érudition dont ils aiment à se parer pour en imposer plus sûrement, c'est de lui seul qu'ils l'empruntent. Ses ouvrages sont comme l'arsenal d'où ils tirent les traits que leur sacrilège audace s'efforce de lancer contre le Ciel même.

Je ne pousserai pas plus loin ce détail. Ces différents tableaux où vous pouvez reconnaître les incrédulés de nos jours et les principes de leur incrédulité, suffisent pour montrer qu'il y en a peu qui soient véritablement incrédules, et que leurs vaines déclamations n'ont rien qui doive ébranler la certitude de notre foi. Mais, ce qui doit nous faire gémir, et ce que nous ne pouvons assez déplorer, c'est de voir au milieu de nous tant de partisans de l'incrédulité. Tout nous annonce combien ils sont multipliés dans le monde. Tristes témoins des ravages qu'y fait l'impie, en vain voudrions-nous les dissimuler. Jamais on ne vit une licence plus effrénée de penser, de parler, d'écrire contre ce que la religion a de plus respectable. Funeste licence qui fait l'opprobre et le scandale du christianisme.

Disons-le, cependant, à la gloire de notre religion sainte, si jamais elle ne fut attaquée par un si grand nombre d'ennemis, jamais aussi elle n'eut de défenseurs plus éclairés que de nos jours. Les besoins de notre siècle semblent avoir multiplié les secours. A mesure que l'impie croît, le zèle se ranime : et nous avons la consolation de voir plus d'un Esdras travailler à réparer les brèches du sanctuaire, tandis que comme Jérémie nous pleurons sur ses ruines. Que d'ouvrages consacrés à la gloire de notre foi ! Les preuves les plus solides, les motifs les plus pressants, les raisons les plus invincibles y sont exposées et réunies dans l'ordre le plus exact et le jour le plus lumineux. L'impie le plus opiniâtre ne pourrait s'y refuser si pour le gagner il ne fallait que convaincre son esprit; mais c'est son cœur qu'il faut

draît toucher, amollir, détacher de l'amour des créatures.

Donnez-moi, disait un grand saint, donnez-moi un homme qui ne se laisse point dominer par ses passions, et dont les mœurs soient irréprochables : eût-il vieilli dans les superstitions du paganisme, je réponds de l'amener à la religion chrétienne. C'est donc à leur cœur qu'il faut renvoyer les prétendus incrédules : *Redite, pravaricatores, ad cor.* (Isa., XLVI, 8.) Oui, interrogez, sondez votre propre cœur, démêlez-en les secrets mouvements, vous y apercevrez les traces d'une vérité qui n'est pas entièrement effacée; que vous connaissez, mais que vous reprenez comme captive; que vous voudriez ignorer et pouvoir vous dissimuler, mais qui vous poursuit comme malgré vous. Son éclat perce les ténèbres dont vous vous efforcez de l'envelopper : *Redite, pravaricatores, ad cor.* Non, votre infidélité n'est que dans votre cœur. Soumettez vos passions, on verra bientôt renaître votre foi. Combien d'incrédulés comme vous n'avons-nous pas vus revenir à l'heure de la mort? Ah! c'est qu'alors ils n'avaient point d'intérêt à être incrédules, les passions étaient éteintes.

L'incrédulité n'est donc, dans la plupart, que la révolte ou d'un cœur passionné contre une religion ennemie des passions, ou d'un esprit hautain et orgueilleux contre une religion qui exige la soumission et la dépendance. C'est plutôt un désir affreux qu'il n'y ait point de religion et de juste vengeur de leurs désordres, qu'un doute réel et sérieux si elle existe. Les uns condamnent la religion sans l'avoir jamais examinée, les autres après ne l'avoir examinée qu'à travers des nuages qu'élèvent les passions; ni les uns ni les autres ne sont de vrais incrédules. Leur nombre, leurs prétendus talents ne sont donc plus une objection qui doit nous effrayer. Les incrédules, considérés en eux-mêmes et dans les principes de leur incrédulité, n'ont donc rien, au tribunal même de la raison, qui doive ébranler la certitude de notre foi. Considérons-les maintenant en opposition à la religion divine qu'ils attaquent; je dis que, bien loin d'ébranler la certitude de notre foi, ils ne doivent, au contraire, au tribunal même de la raison, que l'affermir de plus en plus. C'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce n'est point ici un paradoxe, chrétiens; c'est une vérité dont vous conviendrez sans peine si vous voulez réfléchir avec attention. Oui, ces incrédules, dont la funeste obstination scandalise les fidèles, si on les considère dans leur opposition avec cette religion divine qu'ils attaquent, ne peuvent que nous confirmer et nous affermir de plus en plus dans la certitude de la foi que nous professons. Suivez-moi dans l'exposition abrégée que je vais vous en faire, vous la trouverez sensible et frappante.

Opposons au petit nombre des incrédules, la multitude innombrable des vrais fidèles;

A l'origine honteuse de l'incrédulité, l'établissement merveilleux de la religion.

Aux égarements pitoyables de l'incrédule, les avantages solides que la foi procure à la raison même du vrai fidèle;

Aux objections frivoles de l'incrédulité, les preuves convaincantes de la foi; au risque affreux de l'incrédulité, l'espérance consolante qu'inspire la religion;

J'ose le dire, ce parallèle, si les incrédules le faisaient sans prévention et sans préjugés, dissiperait bientôt les nuages que rassemble l'impiété pour obscurcir les vérités saintes du christianisme.

1^o La multitude innombrable des vrais fidèles opposée au petit nombre des incrédules. Jésus-Christ lui-même a établi cette religion divine que nous professons, mais en même temps il prouvait sa divinité par les prodiges les plus incontestables; voilà son auteur. Les apôtres, qui l'avaient apprise de lui, l'ont publiée, l'ont annoncée à l'univers, l'ont signée de leur sang; voilà ses prédicateurs. Ce qu'il y a eu d'hommes les plus célèbres dans le monde, et qui l'avaient reçue des apôtres mêmes, ces docteurs qui firent par leur génie la gloire de leur siècle, tandis que, par leurs vertus, ils faisaient l'honneur de leur religion; voilà ses défenseurs et ses soutiens. Des confesseurs, des vierges chrétiennes dont la vie fut toujours irréprochable et un modèle de sainteté, voilà ses sectateurs. Des millions de martyrs qui l'ont fait passer jusqu'à nous au milieu des flots de sang qu'ils ont répandu pour attester sa divinité; voilà ses héros. Jésus-Christ, les apôtres, le monde converti, les saints, les martyrs; voilà les témoins, voilà la chaîne respectable par où la foi est parvenue jusqu'à nous. Cette succession non interrompue que l'histoire du christianisme nous met sous les yeux, est un de ces témoignages authentiques et sensibles que l'incrédulité la plus opiniâtre et la plus audacieuse ne peut contester. Si je puis être trompé avec de tels garants, il n'est plus de vérité sur laquelle on puisse compter. J'ose le dire, c'est là, pour qui veut y réfléchir, une de ces preuves qui entraînent la conviction.

Quoi! un petit nombre d'hommes assez aveugles, assez téméraires pour opposer leur suffrage à celui du monde entier, rendrait douteuse et chancelante une foi si solidement appuyée? Quoi! la vérité aurait échappé à tant de grands hommes, à tant d'âmes innocentes qui l'ont recherchée avec tant d'ardeur, pour ne se manifester qu'à un petit nombre d'impies remplis de préjugés et de passions? Quoi! grand Dieu, vous auriez permis que ce qu'il y a eu d'hommes les plus vertueux sur la terre fussent dans l'erreur, et ce n'aurait été que par la voie du crime qu'on aurait pu échapper à la séduction?

2^o L'établissement merveilleux de la religion opposé à l'origine honteuse de l'incrédulité. Dans l'établissement de notre religion, tout porte l'empreinte et le caractère de la

divinité. Religion annoncée par tant de prophètes, confirmée par des miracles dont le monde entier a été témoin, défendue par l'Eglise que Jésus-Christ s'est engagé d'éclairer jusqu'à la consommation des siècles; religion qui a dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, surmonté les préjugés de la gentilité, déconcerté la subtilité de tant de faux sages, triomphé de la fureur des tyrans; en un mot, religion qui, malgré les attentats du schisme et de l'hérésie, du libertinage et de l'impiété, malgré les efforts réunis des passions, du monde et de l'enfer, a changé et renouvelé la face de l'univers. Voilà son origine, ses progrès, ses conquêtes, son triomphe. Je ne crains point de le dire, si le mensonge pouvait avoir des caractères de vérité si marqués, nous serions, il est vrai, dans l'erreur en le suivant: mais nous y serions sans crime. Non, le mensonge ne peut être marqué du sceau du Dieu même de la vérité.

Me pardonneriez-vous, Seigneur, si j'osais comparer à cette foi divine les systèmes méprisables qu'enfante l'impiété. Un assemblage monstrueux de vices et de passions, en voilà la source; un amas de contradictions et d'extravagances, en voilà les dogmes; le mépris des devoirs les plus essentiels au bon ordre et à la société, en voilà les effets; une révolte ouverte contre l'Etre suprême dont la providence est méconnue, dont tous les attributs sont avilis, en voilà l'horreur et l'abomination.

3^e Les avantages solides que la foi procure à la raison même du vrai fidèle, opposés aux égarements pitoyables de l'incrédule. Lorsqu'il s'agit de combattre contre la religion qu'un Dieu lui-même nous a enseignée, alors les incrédules ne cessent d'exalter la force et les droits de la raison. Lorsque cette raison, d'accord avec la religion, s'oppose à leurs passions, et leur reproche leurs dérèglements, alors ils la dégradent jusqu'à la mettre au-dessous même de l'instinct. C'est une idole qu'ils élèvent ou détruisent, selon qu'ils la trouvent ou favorable ou contraire à leurs penchants. Sans doute le Créateur avait donné la raison à l'homme comme une lumière divine pour l'éclairer et le guider dans les voies de la justice et de la vérité. Mais, hélas! depuis la dégradation de notre nature par le péché de notre premier père, cette raison, déchuée de sa dignité, est bien faible contre les passions et les inclinations perverses d'un cœur corrompu. A combien de travers et de variations n'est-elle pas sujette? C'est à vous seule, religion divine, qu'il appartenait de la faire rentrer dans ses premiers droits. Impuissante par elle-même pour nous conduire à Dieu, il lui fallait le secours de votre grâce. Oui, chrétiens, ces travers de la raison, la foi les rectifie, ces variations, elle les fixe. Au reste, je ne considère ici la raison que par rapport à la religion; je ne prétends point vous exposer une infinité d'erreurs bien propres à l'humilier, mais qui n'intéressent point le salut.

Que la raison soit sujette à mille travers, c'est une vérité dont nous ne pouvons dérober la connaissance à notre orgueil. Elle n'est que trop évidemment démontrée par l'histoire de ces siècles malheureux, le règne tout à la fois et l'humiliation de la raison; siècles de ténèbres et de lumières où la raison s'illustra par tant de chefs-d'œuvre qui firent sa gloire, tandis qu'elle se dégradait par tant de travers qui sont aujourd'hui sa honte; siècles infortunés et bizarres, où l'homme, ignorant tout ce qu'il devait savoir, excella dans tout ce qu'il pouvait ignorer, et où la raison s'exila elle-même du monde pour vouloir trop y dominer.

Je parle de ces temps d'aveuglement et d'erreur, où l'homme, méconnaissant son Créateur que la voix de la nature lui annonçait si hautement au dedans et au dehors de lui-même, introduisit dans le monde cette bizarre multiplicité de tant de religions monstrueuses. Courbé devant le méprisable ouvrage de ses mains, il adora des dieux moins nobles que lui; et souvent ces dieux, devenus le jouet du caprice qui les avait enfantés, furent détruits par les mêmes mains qui leur avaient donné l'existence. Les débris de leurs simulacres renversés servaient à dresser de nouveaux autels à d'autres dieux non moins impuissants que les premiers.

La raison captive par toutes les passions qui tyrannisaient des cœurs criminels sans remords, osa diviniser les vices mêmes. La fureur des combats les plus injustes, les excès du brigandage le plus outré, les horreurs de la débauche la plus licencieuse, les abominations des passions les plus honteuses furent non-seulement honorées dans le secret des cœurs, mais encore publiquement et religieusement adorées. En proie à la superstition, compagne inséparable d'une raison qui s'égare en fait de religion, l'homme ferma les yeux à des vérités dont la connaissance lui était ordonnée, et dont il pouvait s'instruire sans peine, pour en chercher d'autres dont la connaissance lui était interdite, et qu'il ne pouvait découvrir. Sa pitoyable crédulité lui fit imaginer mille cérémonies ridicules, qu'il observa scrupuleusement pour découvrir dans un avenir inconnu la suite de ses destinées, et sa curiosité insensée en chercha la connaissance dans le vol incertain des oiseaux, et dans les mouvements irréguliers des entrailles des victimes.

Semblable aux plus vils animaux par ses excès honteux et la dégradation de sa raison, l'homme oublia qu'il était leur roi, pour les placer au-dessus de lui; et dressant des autels à ceux qui pouvaient lui être utiles ou nuisibles, il rendit les honneurs divins à des êtres créés pour son usage ou pour sa punition. Le vrai, l'unique Dieu, qui seul mérite les hommages et les adorations de toutes les créatures, fut en quelque sorte étranger dans l'univers son ouvrage. Encore une fois, chrétiens, dans quelles contrées du monde vit-on régner ces horreurs?

Était-ce parmi ces nations grossières et barbares qu'une ignorance stupide a presque réduites au seul instinct? Vous le savez, c'était chez les peuples les plus polis et les plus éclairés, que nous regardons encore aujourd'hui comme nos maîtres et nos modèles dans les sciences; c'était à Athènes, c'était à Rome, dans leurs plus beaux jours.

Nous aurions peine à nous persuader que des esprits distingués et dont nous admirons les chefs-d'œuvre, eussent pu adopter ces ridicules systèmes, les embellir de tous les ornements que pouvait leur fournir une imagination brillante, leur donner cours et les accréditer par leurs ouvrages, si les égarements des philosophes de nos jours ne rendaient tout croyable en ce genre. Ils emploient, ces prétendus sages, toutes les lumières et toute la force de leur raison pour élever l'édifice de leurs affreux systèmes. Les uns, malgré le cri de la nature qui les confond, et du genre humain qui les abhorre, portent leur audace jusqu'à attaquer l'existence même de la Divinité. Dans leur délire impie, ils attribuent l'ordre qui règne dans ce monde visible, à une infinité de mouvements formés par le hasard, de mélanges bizarres et sans règles, de circulations inintelligibles et sans lois. C'est du bouleversement le plus irrégulier qu'ils font éclore la régularité la plus parfaite et la plus invariable. Une matière éternelle, un monde formé par la rencontre fortuite de ces parties de matière que le hasard a mises en mouvement. Que d'absurdités! n'est-ce pas la honte de la raison, et le paganisme a-t-il rien produit de plus insensé et de plus révoltant?

Les autres, pour ne pas choquer trop ouvertement les idées de tous les hommes, permettent, il est vrai, d'adorer un Dieu Créateur du monde. Mais quel dieu! Un dieu qu'ils forgent au gré de leur imagination et de leurs désirs, comme le paganisme forma les siens au gré de ses passions et de ses vices. Un dieu oisif, indifférent surtout ce qui se passe ici-bas, qui ne distingue point la vertu du vice, qui n'a ni récompenses pour l'une, ni châtimement pour l'autre. C'est là surtout le point essentiel pour les impies. Un Dieu qui punit, et qui punit éternellement, ne saurait être le dieu de l'incrédule. L'homme n'est point distingué des animaux; lorsqu'il meurt, tout meurt avec lui. De ces principes, quelles horribles conséquences! Tout culte de Dieu est détruit, ou ce n'est plus qu'un culte de pure bienséance; tous les devoirs de la société sont détruits; toutes les passions sont autorisées.

Je rougirais d'exposer dans une chaire chrétienne des systèmes où l'extravagance le dit pute à l'impiété, et qui ne sont qu'un tissu de blasphèmes et d'absurdités. Ainsi, ô mon Dieu, par un juste jugement, vous vengez-vous de ces esprits ténébreux. Dès que, sortant de leur sphère, ils osent vouloir percer les ombres sacrées qui environnent votre sanctuaire impénétrable, vous les ac-

cablez du poids immense de votre gloire. Vous nous l'aviez annoncé par la bouche du Sage : *Scrutator majestatis opprimetur a gloria.* (Prov., XXV, 27.) Ainsi, ces prétendus sages deviennent-ils, selon l'oracle de saint Paul, de véritables insensés : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* (Rom., I, 22.) Leur génie ne sert qu'à les faire donner dans de plus grands écarts, et leurs lumières se changent en ténèbres.

Comment se fait-il, me direz-vous, que des ouvrages marqués au coin de l'impiété et de l'avenglement le plus méprisable, séduisent et entraînent tant d'hommes qui se font gloire d'être leurs partisans et leurs disciples? Ah! chrétiens, c'est qu'ils ont l'art funeste d'éblouir les esprits par la magie d'un style enchanteur; de les charmer par des paradoxes séduisants; de les attirer par une éloquence assaisonnée de tout ce que le sel de la malignité peut avoir de piquant; de les gagner par l'attrait de l'indépendance; de les enchaîner par des sophismes captieux, étayés d'un vain étalage d'érudition; d'en triompher surtout, parce que tous leurs principes tournent au profit du cœur et des passions. Voilà ce qui empêche qu'on n'approfondisse le vide de leurs sentiments, qu'on ne réfléchisse sur la faiblesse de leurs raisonnements, qu'on ne démêle la subtilité de leurs sophismes, qu'on n'aperçoive l'horreur des conséquences qui suivent de leurs affreux systèmes. En un mot, la faiblesse et la corruption de leurs lecteurs, voilà ce qui fonde et assure le succès des impies.

Hommes orgueilleux, partisans outrés de la raison, reconnaissez-vous à ces traits votre idole? Convenez donc enfin des travers pitoyables d'une raison dont vous vous déclarez les adorateurs, à la vue des erreurs qui l'ont déshonorée durant une si longue suite de siècles, lors même qu'elle avait dans plusieurs écoles célèbres un grand nombre d'apôtres et de docteurs encore plus zélés que vous. Dans les excès du Lycée et du Capitole, reconnaissez les avantages ou plutôt la nécessité indispensable d'en faire à Dieu le sacrifice. Marchez, je le veux, marchez à sa suite; mais que ce soit lorsque, assujettie à l'empire de la vraie religion, elle a commencé son heureuse captivité.

Oui, les hommes, à la naissance du christianisme, ne se furent pas plutôt soumis à une religion qui combattait toutes leurs passions autorisées auparavant et consacrées par celle qu'ils professaient, que leur raison, sortant des ténèbres épaisses où elle s'était elle-même plongée, fut, par un heureux changement, tout à coup rectifiée. Éclairés des vives lumières de la grâce qui trouvait dans eux des cœurs fidèles et dociles, ils reconnaissaient avec une salutaire confusion leurs erreurs passées. Animés d'une sainte ferveur, ils renversaient, ils brisaient, ils foulaient aux pieds les objets honteux de leurs sacrilèges adorations; et après avoir versé le sang de tant de victimes pour reconnaître la puissance de leurs divinités, ils ré-

pandirent le leur pour attester leur faiblesse. Oui, Seigneur, cette heureuse révolution fut l'ouvrage de votre grâce : *Hæc mutatio dextera Excelsi.* (*Psal. LXXVI, 11.*) Dès que la raison se rapprocha de vous, en sacrifiant ses lumières à votre divine parole, elle devint un guide fidèle et sûr; elle conduisit dans vos voies les hommes sans les égarer, parce que son flambeau ne recevait sa lumière que de vous seul.

Nous voyons quelquefois arriver de pareils changements dans ces hommes dont la conduite licencieuse semble nous retracer le libertinage et les égarements du paganisme. Nous ne pouvions sans gémir les voir donner dans des travers d'autant plus deshonorants qu'ils en faisaient le sujet de leur gloire, substituer aux maximes saintes de la religion des idées tout humaines et toutes païennes, prononcer témérairement sur les vérités les plus incontestables, admettant les unes moins par soumission que par caprice, rejetant les autres autant par ignorance que par libertinage, et, cependant, autoriser une conduite si déraisonnable des prétendues lumières de la raison qu'ils n'étaient avec tant de docilité que parce qu'ils lui faisaient parler le langage des passions. Enfin, par un miracle de la grâce qui agit si difficilement sur ces esprits présomptueux, ils ont découvert que cette raison même, sur les lumières de laquelle ils voulaient penser et juger de tout, était le principe et la source de leurs erreurs. Ils en ont fait à Dieu le sacrifice; c'est-à-dire qu'en réformant, qu'en rectifiant leurs idées, et qu'en prenant pour règle de leurs jugements la parole immuable de Celui qui ne peut se tromper dans les siens, ils ont réprimé les saillies de leur audacieuse curiosité. Ils ont, par leur piété et leur soumission, réparé le scandale qu'avait donné leur libertinage et leur incrédulité. Je le sais, Seigneur, les incrédules de nos jours ont porté l'impiété jusqu'à son comble, leur obstination volontaire les rend de plus en plus indignes de ce miracle de votre bonté. Mais votre miséricorde, ô mon Dieu, est encore plus grande que leur malice. Nous osons l'implorer en leur faveur, cette miséricorde divine. Humiliez leurs esprits rebelles, touchez leurs cœurs endurcis, ramenez-les à vous par une véritable conversion. Conversion salutaire, retour avantageux, puisqu'il sera pour eux la fin de tant de funestes écarts, et le commencement d'une vie d'autant plus exempte d'erreurs que la source en sera entièrement tarie. Ainsi cette raison sujette à mille travers, est-elle rectifiée par le sacrifice qu'on en fait à Dieu. Ce n'est point assez : elle est exposée à mille variations; et un second avantage que lui procure la foi, c'est de la fixer.

Dans quel abîme de variations et de contradictions ne précipite pas le travers d'une raison aveugle et séduite? Quel tableau n'aurais-je pas à vous offrir, si je voulais vous représenter les incrédules de nos jours, toujours en contradiction entre eux et avec

eux-mêmes? Tous dogmatisent sans doute, car, c'est la manie de nos philosophes : mais tous dogmatisent différemment. C'est un enchaînement de contradictions bizarres, d'hypothèses sans vraisemblance, de chimères indéfinissables; c'est un chaos de paradoxes qui se détruisent les uns les autres. Rappelez-vous ces insensés, dont nous parle l'Ecriture, qui entreprirent de construire cette fameuse tour de Babel. Construisons, disaient-ils, une tour dont le sommet s'élève jusqu'aux cieux, et rendons notre nom célèbre : *Faciamus turrim cujus culmen pertingat ad cælum, et celebremus nomen nostrum.* Vous savez comment le Seigneur déconcerta leur folle entreprise. Il mit entre eux une telle confusion de langage qu'ils ne s'entendaient pas les uns les autres : *Confundamus linguam eorum, ut non audiat unusquisque vocem proximi sui.* (*Gen., XI, 4, 7.*) Image trop naturelle de nos philosophes anti-chrétiens. Ils ne s'accordent entre eux que dans le détestable complot qu'ils ont formé contre la religion de Jésus-Christ. Comment s'accorderaient-ils entre eux, ils ne s'accordent pas avec eux-mêmes. Leur imagination les promène d'erreurs en erreurs, et voltige de systèmes en systèmes. Rien de lié, rien d'arrêté, rien de suivi. N'en soyons point surpris; ces éternelles variations suivent nécessairement du droit et de la liberté qu'ils s'arrogent de régler leur croyance sur leurs propres lumières.

Ce n'est que dans la soumission à un tribunal infallible que se trouve ce point fixe, qui seul peut et doit nous décider. Qui s'en écarte, dès lors flottant dans un flux et reflux d'opinions toujours nouvelles, ne sait laquelle il doit embrasser ou rejeter. Combien, dans une même secte, de partis opposés, de dogmes différents, de sentiments contraires, rejetons empoisonnés d'une tige infectée? Voilà le spectacle que nous offrent ces Etats voisins des nôtres, qui, à force de varier dans leurs sentiments, ont vu naître tant de sectes dans leur sein et tant de schismes dans leurs sectes. Pitoyables jouets de leur inconstante raison, ces peuples si estimables d'ailleurs et si éclairés, en sont venus jusqu'à cet excès d'aveuglement de tolérer toute religion, et n'ont donné l'exclusion qu'à celle-là seule qui pouvait les fixer. Ainsi la raison humaine, toujours variable dans ses vues, s'égare, surtout en matière de religion, et se perd en idées toujours nouvelles que l'imagination lui suggère, dès qu'on lui permet un trop libre essor. De là les avantages et la nécessité de la sacrifier à Dieu par la foi, puisqu'on ne peut la fixer sans la lui soumettre, ni la lui soumettre sans la fixer. Captivée sous le joug de son autorité souveraine, notre raison cesse dès lors d'être sujette au changement et à l'instabilité; par sa soumission à des vérités immuables, elle semble contracter elle-même une espèce d'immuabilité.

La raison, dit-on, est une lumière divine,

un flambeau qui nous éclaire, un astre qui nous guide. Oui, mais cet astre dans sa course irrégulière est sujet à mille éclipses. Qu'il était faible et changeant l'éclat de cet astre dans Augustin esclave du péché et des variations de sa raison qui lui fit embrasser successivement tant de systèmes différents et de sectes opposées; mais qu'il devint brillant, qu'il dissipa de ténèbres, dès qu'une fois il fut fixé dans le sein de l'Eglise! Hélas! nous dit-il lui-même en déplorant les égarements de sa jeunesse, je me voyais environné d'une foule d'insensés qui ne cherchaient qu'à me repaître de leurs chimères: Vérité, vérité, me criaient-ils éternellement: *Et dicebant, Veritas, veritas*. Ah! ce n'était qu'une vaine illusion; la vérité dont ils répétaient le nom avec tant d'emphase n'allait pas jusqu'à leur cœur, il en était vide: *Cæterum cor inane veri*. Soumettons-la donc, cette raison, à celui dont elle tient ses lumières. Mise en dépôt, pour ainsi dire, dans le sein de Dieu même, elle y puise, elle y trouve une force toute divine. La simplicité marche sûrement où l'orgueil ne trouve qu'incertitude. Ainsi la foi ennoblit, fortifie, perfectionne la raison du vrai fidèle, tandis que l'incrédulité l'avilit et la dégrade par ses travers et ses éternelles variations.

4^e Les preuves convaincantes de la foi, opposées aux objections frivoles de l'incrédulité. Lorsque les incrédules hasardent leurs systèmes impies, ils n'osent eux-mêmes les donner pour solides et pour certains. Aussi, rarement travaillent-ils à former un plan de religion où l'on trouve des principes liés, suivis, et qui se soutiennent mutuellement. Tous leurs efforts se réduisent à détruire l'édifice de la religion. De là les difficultés, les objections innombrables qu'ils ne cessent de proposer. Que font toutes les difficultés contre une vérité démontrée? Elles ne servent qu'à prouver de plus en plus les bornes étroites de l'esprit humain.

C'est un principe reconnu par un des plus célèbres ennemis de la religion : « Que les objections insolubles sont communes à tous les systèmes; qu'il n'y a point de vérité si clairement énoncée, où l'on ne puisse trouver quelque chicane à faire; et que, quand Dieu parlerait lui-même dans nos langues, il n'y aurait rien sur quoi l'on ne pût disputer. » (*Emile*.) Que sera-ce, si à cet esprit de chicane et de dispute on joint encore la mauvaise foi et la duplicité? Si, comme le ministère civil l'a remarqué lui-même au sujet de deux libelles des plus fameux oracles de l'incrédulité, « on expose des contradictions entre les auteurs divins, et on *tait* avec soin les explications qui concilient, de la manière la plus satisfaisante, ces contrariétés apparentes : si l'on se permet de *falsifier* les textes de l'Ecriture, et si l'on en donne des traductions *infidèles* : si l'on y *ajoute* même quelquefois pour *tromper* le lecteur peu attentif. Car tels sont, chrétiens, les indignes manèges qu'emploie l'incrédulité contre la doctrine même de Jésus-

Christ. Ce sont, sans doute, des impostures méprisables. Mais pourvu qu'elle fasse illusion, pourvu qu'elle vienne à bout de séduire des lecteurs peu instruits, la calomnie n'en cherche pas davantage, et s'applaudit d'un triomphe qui fait sa honte.

C'est surtout contre les mystères augustes de notre religion que s'élève l'incrédulité. Ces mystères sont incroyables, disent les libertins de nos jours, ce n'est qu'aux dépens de la raison qu'on peut s'y soumettre. Plaintes insensées, cent fois renouvelées et cent fois détruites. Reproduire sous une nouvelle forme les vains sophismes des Crescens, des Celse, des Porphyre, d'un Julien l'Apostat, de tous les impies qui les ont précédés, voilà à quoi se réduisent les objections de ces prétendus sages, qui se donnent pourtant pour des génies sublimes et inventeurs. Disons-leur donc encore ce que les Pères n'ont cessé de répéter aux impies comme eux : Quoi! disaient les docteurs de l'Eglise aux premiers ennemis de la religion (et nous le disons aujourd'hui à nos philosophes anti-chrétiens), quoi! ne voudrez-vous jamais distinguer dans notre foi les mystères qu'elle nous propose à croire, et pour lesquels elle exige une soumission sans bornes, d'avec les motifs dont elle les accompagne; motifs qui rendent ces mystères évidemment croyables, tout obscurs et incompréhensibles qu'ils sont en eux-mêmes. Quel est le fond de ces mystères, en quoi consistent-ils, comment peuvent-ils s'accomplir? Voilà ce qui fait l'obscurité et le mérite de la foi; voilà ce qu'il est défendu à la raison d'examiner. Mais quelles sont les preuves, quels sont les motifs qui me rendent la religion et les mystères qu'elle enseigne évidemment croyables? Voilà où je dois faire usage de ma raison, ce qu'il m'est permis d'examiner, ou plutôt ce que je dois tâcher d'approfondir. Ainsi, toute soumise qu'elle est, notre foi est raisonnable. Sans cela, dit saint Paul, ce ne serait plus une vertu. Ce n'est donc point, comme nous le reprochent les incrédules, en aveugles et sans connaissance que nous faisons à la foi le sacrifice de notre raison. Cette raison, il est vrai, est humiliée par l'obscurité sainte des mystères qu'on nous propose à croire, mais n'est-elle pas consolée et rassurée par l'évidence de la révélation divine? L'évidence, pour tout esprit raisonnable, ne doit être que dans la manifestation, et non dans la nature du dogme.

Mais, ajoutent les incrédules, ces mystères passent la portée de l'esprit humain, ils sont incompréhensibles, la raison ne peut les concevoir. Oui, sans doute, et nous en convenons; mais ces mystères qui surpassent la raison, ne la contredisent pas. Malgré les efforts des impies pour y trouver quelque contradiction, un chrétien instruit de sa religion démêle sans peine leurs vains sophismes, et est en état de leur montrer que ce qu'ils appellent contradiction, ne le fut jamais. Ils en reviennent donc à cette

maxime dont ils font comme la base de leur incrédulité : pour ne pas croire une chose, il suffit de ne la pas comprendre. Quoi! des philosophes, des sages ignoreraient qu'un objet incompréhensible n'est point contraire aux vraies lumières naturelles; qu'il y aura toujours une grande différence entre connaître et comprendre; que nier ce qu'on ne comprend pas n'est point d'un esprit sensé; que l'incompréhensibilité n'exclut point la certitude? Je les rappellerais, ces grands philosophes, aux productions mêmes de la nature. Ils en voient les effets, sans pouvoir ni les expliquer ni les comprendre. Que de choses dans l'univers se passent sous nos yeux et que nous ne concevons pas? En sont-elles moins vraies et moins certaines? Si on ne veut croire que ce que l'on comprend, le cercle de notre croyance deviendra bien étroit. Raison humaine, ne reconnaitras-tu jamais ta faiblesse? Entre les ouvrages d'un Dieu et notre intelligence la disproportion est entière.

En quoi consiste le christianisme? En faits, et en doctrine révélée. Or, ce n'est que par la méthode historique, par la voie de l'autorité et du témoignage qu'on peut arriver à la certitude des faits et des choses révélées. Ce n'est donc point par une méthode métaphysique, par la voix du raisonnement qu'on doit l'examiner et en juger. Un dogme révélé n'est donc plus du ressort de la seule raison. Disputer contre des faits, vouloir se persuader que des faits certains n'existent point ou sont impossibles; préférer des difficultés de spéculation à des preuves de fait, c'est renverser toutes les règles, et abuser de la faculté de raisonner. Si donc, en suivant cette méthode historique, je trouve, pour appuyer les faits sur lesquels la religion est fondée, le témoignage le plus digne de foi et l'autorité la plus incontestable, je ne puis, sans être déraisonnable, refuser de m'y soumettre. Dès qu'il m'est notifié par des motifs de crédibilité, dont la raison même m'oblige de convenir, que Dieu a parlé; dès lors toutes les questions, toutes les objections, toutes les difficultés, tous les raisonnements, tous les doutes doivent s'évanouir. Un objet révélé ne doit plus être considéré que dans l'autorité et la véracité de celui qui le manifeste. Dieu a parlé, son infailibilité, sans rien ôter aux droits de ma raison, exige l'hommage de ma soumission. Ainsi l'autorité d'un Dieu, son infailibilité, l'évidence de sa révélation, voilà nos motifs et nos guides; motifs d'une force invincible, guides qui ne peuvent nous égarer. Réunissez maintenant ces principes si solides sur lesquels est appuyée notre religion; rapprochez-les de cette correspondance de tous les faits miraculeux arrivés sous les deux alliances, de cet accord admirable de toutes les prophéties, de cette multitude innombrable de témoins les plus dignes de foi qui déposent en sa faveur, des prodiges les plus incontestables qui l'ont établie et répandue dans l'univers. Après des preuves si con-

vaincantes, l'incrédule osera-t-il leur comparer les frivoles objections, et les faibles lumières d'une raison qui s'égare si souvent, qui se trompe si aisément dans la recherche des vérités les plus communes? Mais avançons.

5^e Enfin l'espérance consolante que produit la religion, opposée au risque affreux qu'entraîne l'incrédulité. Les incrédules, comme nous l'avons vu, n'ont jamais pu avec tous leurs raisonnements aller plus loin que le doute. Ce principe posé, je dis que l'incertitude de l'impie est désespérante. L'enfer ou le néant!... voilà donc la fin qui l'attend; une vie dont il ne peut se dissimuler la brièveté, voilà tout ce qui le sépare d'un terme si funeste : être éternellement anéanti ou éternellement malheureux, quel sort affreux pour qui veut y réfléchir!... Si ce qu'on dit de l'enfer est vrai, quel malheur effroyable sur un doute l'affronter hardiment, donner au hasard sa destinée éternelle, n'est-ce pas le comble de la folie? Le néant ou l'enfer, voilà les deux terribles extrémités entre lesquelles l'impie se trouve placé. Réduit à désirer comme son bonheur de retomber avec les plus vils animaux dans les horreurs du néant, quelle épouvantable destinée! Non, la nouvelle philosophie ne conduit qu'au vice, pour aboutir au désespoir.

En supposant même pour un moment avec l'impie l'incertitude de la religion, il ne peut nier que le parti que nous suivons ne soit le parti le plus prudent. Si nous sommes trompés, le plus grand mal que nous ayons à redouter, c'est le néant que l'incrédule regarde comme le plus grand bien qu'il puisse espérer. Mais si cette religion est vraie, que ces promesses sont consolantes et magnifiques! Enfants de Dieu, héritiers de Jésus-Christ, temples de l'Esprit-Saint, nés pour l'immortalité, destinés à ressusciter un jour, nous goûterons dans la société des anges et des esprits célestes les délices les plus ineffables. Nos cœurs remplis, enivrés du divin amour, seront heureux du bonheur de Dieu même. Ah! Seigneur, disait saint Ambroise, que j'aime à croire une religion dont les promesses ont si fort de quoi flatter tous les sentiments de mon âme! *Juvat hoc credere, sperare delectat*. Si je me trompe, ô mon Dieu, je veux être trompé toujours; je chéris une erreur qui produit une si douce espérance. C'est par la voie de la vertu que votre auguste religion doit nous conduire à un bonheur immortel. Que dis-je, chrétiens? Non, le vrai fidèle ne connaît point d'incertitude. S'il croit des mystères au-dessus de sa raison, ce n'est qu'après qu'ils ont été appuyés par des miracles au-dessus de la nature. Oui, Seigneur, peut-il s'écrier avec tout le monde chrétien, s'il était possible qu'il y eût de l'erreur dans notre foi, ce serait à vous-même que nous aurions droit de nous en prendre : *Domine, si error est, a te decepti sumus*.

Sans vouloir donc approfondir des mystères impénétrables, et porter des regards

curieux jusque dans les ténèbres respectables qui environnent le trône de l'Etre suprême, soumettons-nous au joug aimable de la foi, avec humilité et simplicité, malgré les artifices et les saillies d'une curiosité coupable; avec constance et fermeté, contre tous les assauts que pourraient lui livrer l'orgueil de l'esprit, le libertinage de l'impiété et la violence des passions; enfin avec amour et reconnaissance. Je dis, reconnaissance: ce n'est que par une faveur purement gratuite que notre Dieu nous a révélé ses secrets adorables préférablement à tant d'autres nations, *Non fecit taliter omni nationi.* (Psal. CXLVII, 20.) Combien de peuples auraient su profiter de tant de connaissances salutaires, qui, stériles parmi nous, auraient fait éclore chez eux les vertus les plus héroïques! Mais par une conduite qu'il ne nous est pas permis d'examiner, Dieu, maître de ses dons et de ses faveurs, ne les a pas traités avec la même bonté. Tandis que le flambeau de la foi nous éclaire, elles sont, ces nations infortunées, elles sont, selon l'expression de l'Ecriture, assises à l'ombre de la mort: *Non fecit taliter omni nationi.*

Ah! craignons que par des révoltes impies contre des vérités encore plus salutaires qu'elles ne sont incompréhensibles, nous ne méritions enfin que ces nations nous soient substituées comme nous l'avons été aux Juifs, ce peuple si privilégié, si favorisé, mais réprouvé maintenant en punition de son opiniâtre incrédulité.

Levez-vous, Seigneur, s'écriait le Roi-
Prophète animé d'une sainte indignation, levez-vous; confondez cette ligne impie qu'ont formée contre votre loi divine et contre vos serviteurs, ces esprits audacieux qui, dans le délire de leur orgueil, ne cessent de blasphémer votre nom adorable; dissipez tant d'ennemis acharnés qui désolent votre héritage: *Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus...* (Psal. LXVII, 2.) Ah! plutôt, grand Dieu, n'écoutez que votre bonté qui vous parle encore en leur faveur, quelque indignes qu'ils s'en rendent par l'indocilité de leur orgueilleuse raison. Daignez écouter les vœux que nous ne cessons de former pour leur conversion. Que votre grâce touche enfin leurs cœurs rebelles. Faites renaître parmi nous la foi, la piété de nos pères, ces siècles heureux où les premiers chrétiens ne savaient point disputer et combattre, dit un saint Père, mais souffrir, vivre et mourir pour leur foi. Faites surtout que, dociles à votre doctrine, jamais nous n'en altérions la pureté par nos mœurs. Que notre foi règle notre conduite, et que notre conduite annonce notre foi. Ainsi cette foi sainte, cette foi divine, après nous avoir sanctifiés sur la terre, fera notre bonheur et notre gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

Pour le Dimanche de la IV^e semaine de Carême.

SUR L'AUMONE.

Unde ememus panes ut manducent hi? (Joan., VI, 5.)

Où trouver assez de pain pour donner à manger à tout ce peuple?

Une grande foule de peuple suit Jésus-Christ dans un désert stérile. Charmée des discours, des miracles, de la présence du Sauveur, cette multitude fidèle oublie tout, pour ne s'occuper que de ces grands objets. Mais le Seigneur est attentif aux nécessités d'une troupe nombreuse que le plaisir de l'entendre rendait en quelque sorte insensible à ses propres besoins. Son cœur s'ouvre à une tendre compassion: et, jetant sur ce peuple souffrant des regards pleins de bonté, il demande à ses disciples avec une espèce d'inquiétude, où trouver de quoi nourrir cette multitude, *Unde ememus panes?*

Quoi! Seigneur, n'êtes-vous plus le Dieu d'Israël? N'est-ce pas vous qui dans le désert fîtes pleuvoir pendant quarante années cette manne précieuse qui servit de nourriture à toute une nation? Ordonnez, et votre divine parole produira l'abondance dans ces lieux stériles. Oui, chrétiens, ce Dieu aimable satisfait sa miséricorde, et fait éclater sa magnificence. Il suffit d'être malheureux pour avoir part à ses bienfaits: et, pour soulager la misère, sa bonté fut toujours féconde en miracles.

Mais ce qui doit surtout servir à notre instruction, c'est l'exemple qu'il nous donne d'une tendre compassion pour les malheureux; compassion efficace et suivie du secours le plus prompt et le plus abondant. Riches du monde, vous qui détournez vos regards des misères du pauvre, et dont le cœur est comme inaccessible aux sentiments de la pitié, instruisez-vous, apprenez de votre Dieu lui-même un de vos devoirs les plus essentiels, je veux dire ce qu'exige de vous le précepte divin de l'aumône.

Hélas! comment la plupart des chrétiens de nos jours le regardent-ils, ce précepte, ou du moins comment le pratiquent-ils? Tant de riches dans le sein du christianisme, et cependant tant de pauvres abandonnés! Religion sainte, quel opprobre pour vous!

Les uns se persuadent que l'aumône n'est qu'une œuvre de surrogation, un conseil de perfection digne de respect, il est vrai, mais qui n'oblige pas; les autres conviennent de l'obligation qu'emporte le précepte: mais, n'écoulant qu'une cupidité toujours ingénieuse en prétextes et en excuses, ils se croient toujours hors d'état de le remplir. Ainsi, par cette double illusion les pauvres restent abandonnés et sans secours.

Montrons l'obligation indispensable de l'aumône contre la dureté qui méconnaît le précepte, et toute son étendue contre les prétextes de la cupidité qui l'anéantit.

Dieu de bonté, répandez dans tous les

cœurs cette tendre compassion, cette charité chrétienne qui, en soulageant la misère, et en essuyant les larmes des pauvres, deviendrait le mérite et le salut des riches... Je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Peut-être, chrétiens, n'avez-vous jamais envisagé l'aumône sous les rapports d'une obligation étroite; c'est que jamais vous n'avez considéré sa liaison intime avec les droits de Dieu sur vous. Droits de souverain, de bienfaiteur et de juge. Comme souverain, il a fait de l'aumône le commandement le plus exprès; comme bienfaiteur, il a établi l'aumône comme un moyen de reconnaître ses bienfaits; enfin comme juge, il a donné à l'aumône le pouvoir d'apaiser sa colère en expiant vos péchés. L'aumône est donc un devoir d'obéissance, de reconnaissance et de pénitence.

De là apprenez à connaître quel est le crime du riche insensible aux misères du pauvre. Sa dureté renferme un caractère de révolte digne de toutes les vengeances d'un Souverain irrité; un caractère d'ingratitude qui tarit la source des grâces d'un Bienfaiteur méprisé; un caractère d'impénitence qui attire tous les châtiments d'un Juge inflexible. Que de raisons propres à vous faire connaître toute l'importance et l'obligation indispensable d'un devoir, hélas, trop négligé!

Que Dieu, comme souverain, ait fait de l'aumône le commandement le plus exprès, c'est à vos propres sentiments que j'en appelle. Il a lui-même gravé ce précepte dans le fond de vos cœurs. Pour que vous devinssiez bienfaisants et charitables, il ne faudrait que suivre vos sentiments ou plutôt ne les pas combattre. La misère de ceux qui souffrent pour attendrit malgré vous, les cris des malheureux vous touchent, vous êtes émus de leurs soupirs et de leurs larmes; la nature, l'humanité excitent dans vous des mouvements de compassion, des penchants secrets comme autant de voix qui plaident au dedans de vous-mêmes en faveur du pauvre.

Ce sont des hommes comme vous, formés du même limon que vous, semblables à vous, peut-être plus vertueux que vous, pour qui nous venons intéresser et réclamer votre pitié. Pourquoi êtes-vous dans l'abondance tandis qu'ils manquent de tout; pourquoi ne sont-ils pas à votre place et n'êtes-vous pas à la leur; ou plutôt pourquoi, sourds aux cris de la nature, rejetez-vous la douce impression qu'elle excite dans vos cœurs, pour n'écouter que la voix de la cupidité? faut-il que vous nous réduisiez à souhaiter que vous deveniez des hommes?

Je le sais, et disons-le à la gloire de notre siècle, jamais on ne releva plus que de nos jours les droits de l'humanité; mais, avouons-le aussi à sa honte, jamais on n'en négligea plus les devoirs. L'humanité est vantée, préconisée comme la plus belle et la plus

excellente des vertus; mais les pauvres n'en sont pas secourus avec plus de libéralité. La cupidité elle-même est intéressée à louer cette vertu, mais il lui en coûterait trop pour l'exercer : de là on se borne aux éloges, sans en venir jamais aux effets. Il semble que parmi nous les vertus ne soient plus qu'un langage. Jamais elles n'eurent tant de panégyristes et si peu de sectateurs. C'est du moins, j'en conviens, un hommage de l'esprit, mais hommage stérile qui ne va point jusqu'au cœur. Nos pères parlaient peut-être moins bien que nous des vertus, mais ils les pratiquaient mieux; ils étaient chrétiens, et nous ne sommes que philosophes.

Membres souffrants de Jésus-Christ, c'est à vous que j'en appelle. Si vous n'aviez d'autre secours que celui que vous procurent les maximes d'une froide philosophie, que votre sort serait à plaindre! Si vous recevez encore quelques soulagements dans vos misères, est-ce de la part de ces prétendus philosophes? La plus belle morale, dès qu'elle se réduit à la spéculation, et n'influe pas dans la conduite, n'est plus qu'une belle chimère. C'est à vous, religion sainte, à former des cœurs vraiment sensibles; vous êtes la ressource assurée des malheureux; et si jamais les pauvres n'ont été moins secourus que de nos jours, c'est que jamais on ne vit si peu de religion.

Je ne crains point de le dire : ce commandement absolu de secourir l'indigence, l'Etre souverain a dû le faire. Otez le précepte de l'aumône, à quels traits pourrions-nous reconnaître sa providence si sage et si bienfaisante? Comment accorder l'idée que nous en avons avec le spectacle qui s'offre sans cesse à nos regards? D'un côté, ce sont des malheureux qui gémissent sans ressource, d'infortunés Lazares condamnés à passer leurs tristes jours dans la misère, les travaux et les larmes, exposés à toutes les injures des saisons, manquant même du nécessaire; de l'autre, ce sont des heureux du siècle dans le sein de l'abondance, jouissant de tous les avantages et de toutes les commodités de la vie, nageant dans l'opulence, à la source de tous les plaisirs. Quel contraste, grand Dieu, quel injurieuse inégalité! Où est donc cette Providence aimable qui nourrit les oiseaux du ciel, qui donne aux fleurs de nos campagnes cet éclat qui nous enchante, qui veille sur toute la nature, son ouvrage?

Eh! quoi, Seigneur, êtes-vous donc un Dieu injuste ou sans connaissance? La plus noble de vos créatures, le chef-d'œuvre de vos mains et formé à votre image, l'homme est-il le seul que vous ayez oublié dans vos conseils éternels? Tout dans la nature éprouve les effets de votre bonté; seriez-vous insensible aux voix plaintives d'une foule de malheureux que la faim dévore et qui lèvent vers vous des mains suppliantes?

Non, sans doute; vos yeux sont toujours ouverts sur les événements de ce monde.

C'est moi, dites-vous par un de vos prophètes, qui ai donné aux riches cette abondance, ces avantages temporels dont ils jouissent; j'ai multiplié entre leurs mains cet or et cet argent dont ils sont possesseurs; mais tous les hommes n'en sont pas moins mes enfants, et tous, comme enfants d'une même famille, ont droit au même héritage.

Que l'impie attribue aux caprices du hasard, au jeu aveugle des causes secondes l'inégalité des rangs et des fortunes; un vrai fidèle reconnaît et adore les sages arrangements d'une Providence toute divine. Il sait que c'est sur cette inégalité même qu'est fondée la subordination nécessaire entre les différents membres de la société. Mais il n'ignore pas en même temps que le précepte de l'aumône devait, malgré cette diversité nécessaire de fortunes et de conditions, rétablir entre les hommes une espèce d'égalité. Ainsi, en accordant les richesses aux uns, tandis qu'il les refuse aux autres, l'intention du souverain Etre n'a point été que ce partage inégal fît périr une infinité de ses enfants, qui lui sont également chers, mais de lier les hommes entre eux par une dépendance de besoins et de services réciproques.

C'est la doctrine de saint Paul : Riches, dit ce grand Apôtre, les faveurs de la terre sont votre partage, mais les richesses de la grâce sont l'héritage et la portion du pauvre. Vous êtes comme le canal dont Dieu veut se servir pour pourvoir aux besoins des malheureux; faites-leur part de vos biens temporels : *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat*, afin que les pauvres à leur tour vous secourent dans votre indigence en répandant sur vous les bénédictions spirituelles : *ut et illorum abundantia vestra inopiæ sit supplementum.* (II Cor., VI, 14.) Quel heureux échange, chrétiens, les bénédictions du ciel pour les biens de la terre, des trésors incorruptibles pour des richesses périssables ! Ainsi, dans les conseils adorables de la Providence, le pauvre est pour le riche, et le riche pour le pauvre; ou plutôt les riches ne sont riches que pour les pauvres, pour leur servir de consolateurs, d'asiles, de soutiens et de pères.

Concevez de là, riches impitoyables, quel est votre crime. Votre insensibilité, votre dureté, en retenant cruellement le partage destiné à l'indigence, renverse et détruit ce rapport mutuel, cette heureuse dépendance, cette économie admirable digne du souverain Arbitre de l'univers.

Peut-être, hélas ! avez-vous à vous reprocher les blasphèmes de tant d'infortunés contre le Dieu qui les a créés : *Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes.* (Rom., II, 24.)

Quoi ! s'écrient-ils dans leur désespoir, fallait-il donc nous tirer du néant pour nous rendre malheureux ? Il semble que tout dans la nature soit fait pour irriter nos chagrins. Si le soleil nous prête sa lumière, ce n'est que pour éclairer nos maux ; les ombres de la nuit ne servent qu'à nourrir notre dou-

leur, sa sombre horreur est moins affreuse que nos tourments : l'aurore, en réparaisant, nous annonce de nouvelles peines. Ah ! pour quoi, disent-ils comme Job (*Job*, III, 1 seqq.), le jour qui nous a vus naître n'a-t-il pas été pour nous la nuit éternelle du tombeau ?

Placés sur le théâtre du monde pour en être le rebut et l'opprobre, nous sommes encore les tristes témoins du bonheur et de l'abondance dont jouissent d'autres hommes comme nous et plus criminels que nous. En vain nous servons le Seigneur, nous n'éprouvons que les fléaux de sa colère, tandis qu'il comble de ses faveurs tant d'impies qui l'outragent. Père libéral et magnifique pour eux, il n'est pour nous qu'un maître dur et sévère. Grand Dieu ! l'innocence opprimée est-elle donc un spectacle agréable à vos yeux ? N'êtes-vous que le Dieu des riches, ou n'est-ce que par le crime qu'on peut obtenir vos récompenses ?

Ces blasphèmes du pauvre contre son Dieu sont injustes, je le sais ; il devrait se rappeler que le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde ; que, pour partager sa gloire, il faut avoir part à ses souffrances, qu'une éternité de bonheur doit être la récompense de sa patience et le prix de ses larmes. Mais, puissants de la terre, votre insensibilité aux calamités de vos frères affligés ne semble-t-elle pas donner lieu à leurs murmures sacrilèges ? *Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes.* Coupables pour ne les avoir point assistés dans leur indigence, vous serez encore responsables de la perte de leurs âmes.

De là cet ordre que le Seigneur donne à ses ministres d'annoncer le précepte de l'aumône aux riches du siècle : *Præcipe divitibus hujus sæculi facile tribuere* (I Tim., VI, 18.) Oui, *præcipe*, ordonnez en mon nom, servez-vous de toute mon autorité ; usez, s'il le faut, de reproches et de menaces, mettez-leur devant les yeux le sort effroyable du mauvais riche : en un mot, qu'ils oublient jamais que le commandement que je leur fais est le commandement le plus absolu, et sous les peines les plus rigoureuses : *Præcipe divitibus hujus sæculi facile tribuere.*

Où, Seigneur, nous nous chargeons avec joie de la leur annoncer de votre part, cette loi sainte. Hélas ! dit saint Augustin, dans l'impossibilité de satisfaire par nous-mêmes aux besoins des pauvres, du moins nous faisons en leur faveur la fonction d'ambassadeurs auprès des fidèles : *Ad vos legati ipsorum sumus.* Heureux si nous pouvions faire passer nos sentiments dans le cœur des riches, leur donner des entrailles de charité pour leurs frères affligés. Ministres de Jésus-Christ, c'est là ce que nous regardons comme la fonction la plus honorable et la récompense la plus consolante de notre ministère.

L'Evangile à la main, nous ne cesserons de répéter que l'aumône est un précepte rigoureux, une obligation étroite ; que Dieu, comme souverain, en a fait aux riches le commandement le plus exprès ; et que, par

conséquent, la dureté du riche pour le pauvre renferme un caractère de révolte digne de toutes les vengeances d'un maître irrité.

Mais non, ce n'est plus comme souverain que je vous présente votre Dieu, c'est sous des rapports plus capables peut-être de vous intéresser et de vous toucher : c'est un bienfaiteur aimable qui a établi l'aumône comme un moyen de reconnaître ses bienfaits et un devoir de reconnaissance.

Saint Paul se sert principalement de cette raison pour engager les Corinthiens à donner à leurs frères des marques de leur charité. Rappelez-vous, leur dit-il (II Cor., VIII, 9), la bonté de Jésus-Christ pour vous, et réglez votre conduite sur un modèle si parfait. Ce Dieu de miséricorde descend du ciel sur la terre, il quitte le séjour de sa gloire, il se réduit à un état d'humiliation ; et de riche qu'il était, il s'est fait pauvre pour l'amour de vous et pour vous enrichir par sa pauvreté. Il s'est fait pauvre pour l'amour de vous ! Et vous refuseriez de prendre quelque chose sur vos plaisirs pour l'amour de lui ? Il vous en restera toujours trop encore pour lui ressembler, et vous n'aurez que trop de sujet de vous humilier d'être si éloignés de la pauvreté de votre Sauveur.

Il a tout donné, il s'est donné lui-même tout entier. Son sang adorable a coulé sur le Calvaire pour vous racheter ; il coule encore sans cesse sur nos autels pour vous servir de nourriture ; et vous refuserez à ses frères, à ses membres, de faibles secours qu'ils vous demandent au nom et pour l'amour de Jésus-Christ ? Ces richesses mêmes que vous possédez, et dont il ne vous demande qu'une partie en faveur des pauvres ses enfants, ne sont-elles pas des dons de sa libéralité ? Vous ne faites que lui rendre ce que vous en avez reçu.

Représentez-vous un homme qui doit sa fortune et tout ce qu'il est à un ami qui s'est dépouillé lui-même pour l'enrichir. Sa générosité va jusqu'à affronter la mort, pour procurer le bonheur de celui dont il a déjà assuré la fortune. Prêt à rendre le dernier soupir, il adresse la parole à cet ami témoin d'un spectacle si douloureux. Il lui recommande ses enfants réduits à la plus triste indigence. Vous voyez, lui dit-il, l'état où je laisse une famille nombreuse ; mais leur sort n'est point à plaindre : ma tendresse pour vous me répond de vos sentiments pour eux, et je leur laisse un riche héritage dans votre reconnaissance.

Que penseriez-vous de cet ami perfide si, oubliant son bienfaiteur, il laissait languir ses enfants dans la plus affreuse misère ? Ah ! dites-vous, ce serait un monstre d'ingratitude, indigne de vivre parmi des hommes.

* Eh bien ! riche impitoyable, Jésus-Christ est cet ami généreux, vous êtes celui qu'il a enrichi de ses biens, c'est pour vous rendre heureux qu'il est mort, les pauvres que vous abandonnez sont ses enfants qu'il vous a recommandés en mourant ; vous avez vous-même prononcé votre arrêt : *De ore tuo te judico* (Luc., XIX, 22.)

Placé dans le séjour de ma gloire, vous dit ce Dieu Sauveur, je régne, il est vrai, au plus haut des cieux : mais l'état glorieux dont je jouis dans le ciel à la droite de mon Père, ne m'a point fait oublier mes membres affligés et souffrants. Mes travaux sont finis, mon amour est toujours le même ; mes misères ont cessé ; ma miséricorde ne cessera jamais. Tout méprisables qu'ils vous paraissent, sous les dehors les plus vils et les plus misérables, ces pauvres si obscurs, si inconnus, si petits dans l'estime du monde, ils sont l'objet de ma tendresse et le prix de mon sang ; ce sont mes frères, ce sont d'autres moi-même ; c'est moi que vous soulagez en les soulageant, c'est moi que vous refusez en les refusant ; tout ce que vous faites pour eux, c'est à moi-même que vous le faites. (*Matth.*, XXV, 40.)

Jésus-Christ, dans la personne des pauvres ! Quel motif plus propre à vous animer à la charité ? Quoi un Dieu qui prie, et l'homme qui exauce ; un Dieu qui demande, et l'homme qui accorde ; un Dieu qui souffre, et l'homme qui le soulage ; un Dieu à qui vous devez tout, et qui veut bien se mettre lui-même au nombre de vos débiteurs ! est-il rien de plus consolant, dit saint Augustin ? *Grande solatium, Deum computare debitorem.*

Ah ! chrétiens, si ce Dieu Sauveur, paraissant au milieu de vous, découvrait à vos yeux les cicatrices qu'il conserve dans l'état même de sa gloire, ses pieds, ses mains attachées à la croix pour votre amour, ce corps adorable immolé sur le Calvaire ; si, au nom de son sang répandu pour votre salut, il vous conjurait de lui procurer quelque soulagement, qui de vous ne s'estimerait heureux de mettre tous ses trésors à ses pieds ? Ah ! Seigneur, diriez-vous, recevez l'hommage de mes biens ; c'est de vous que je les ai reçus, acceptez-en le sacrifice comme une preuve de ma reconnaissance pour la multitude infinie de vos bienfaits. Ce que je donne est toujours bien peu pour un Dieu qui m'a tant donné.

Je ne suis plus surpris de cette charité admirable qui faisait le caractère des premiers fidèles. Leur foi vive et animée leur représentait la personne de Jésus-Christ cachée dans celle des pauvres. De là, quels sentiments pleins de tendresse, quels respects mêlés d'une douce compassion ! On les voyait tomber à leurs pieds, embrasser leurs genoux, leur rendre tous les devoirs non-seulement de l'humanité, mais de la charité la plus héroïque. L'image d'un Dieu souffrant rendait leurs plaies précieuses à leurs yeux. Elle ennoblissait, elle divinisait en quelque sorte tous leurs traits. Ils n'attendaient pas qu'on vînt solliciter leurs bienfaits, ils allaient eux-mêmes prévenir leurs frères affligés, les solliciter, pour ainsi dire, d'accepter leurs dons. Ils regardaient leurs aumônes beaucoup moins comme une grâce qu'ils accordaient que comme une faveur qu'ils recevaient.

Ce sont nos frères, disaient-ils, le sang de

Jésus-Christ notre chef commun ne fait de tous les chrétiens qu'une même famille; c'est l'expression de saint Bernard : *Omnes consanguinei sumus in sanguine Christi*. Le sang qui nous unit dans l'ordre de la nature nous inspire de la tendresse les uns pour les autres; le sang de Jésus-Christ qui forme nos liens dans l'ordre de la grâce, aurait-il moins de force et de vertu? C'est à ces traits d'une charité tendre que les peuples idolâtres distinguaient les chrétiens. « Voyez, disaient-ils, comme ils s'aiment les uns les autres. » Attirés par un spectacle si honorable pour le christianisme, ils venaient en foule grossir le nombre des fidèles et se soumettre à une religion qui n'était qu'une société d'amour et de charité.

Hélas! que sont devenus ces jours heureux d'une foi vive et agissante? Chrétiens ingrats, c'est Jésus-Christ qui vient à vous, et vous ne laissez tomber sur les plaies de votre Sauveur que des regards froids et dédaigneux. Regardez-le, comme la Madeleine aux pieds de la croix, avec des yeux de tendresse et de compassion; mais non, vous n'avez comme ses bourreaux que rigueur et qu'insensibilité. De quel front osez-vous, après une si monstrueuse ingratitude, venir au pied de son autel solliciter ses faveurs? Ne méritez-vous pas qu'à son tour ce bienfaiteur méprisé retire de vous sa main libérale et vous ferme le sein de sa miséricorde? Votre ingratitude a tari la source de ses grâces.

Ah! puisque les dons d'un bienfaiteur plein de tendresse ne peuvent exciter votre reconnaissance, craignez du moins les traits vengeurs d'un juge inflexible. Oui, chrétiens, c'est un Dieu juge dont il faut apaiser la colère, et l'aumône est un devoir de pénitence.

C'est ici une des raisons les plus propres à vous prouver l'obligation indispensable de l'aumône; je veux dire, sa liaison intime et nécessaire avec votre salut. Les Livres saints s'expriment dans les termes les plus forts et les plus énergiques. Comme l'eau éteint le feu le plus embrasé, dit le Sage, ainsi l'aumône oppose une force toujours victorieuse à la malignité du péché. (*Eccli.*, III, 33.) C'est elle, dit le saint homme Tobie, qui délivre de la mort de l'âme, qui efface les péchés, qui fait trouver grâce auprès de Dieu et qui conduit à la vie éternelle. (*Tob.*, IV, 11.) Mais écoutons Jésus-Christ lui-même : *Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde* (*Matth.*, V, 7.) *Faites l'aumône*, ajoute le Sauveur, *et tous vos péchés vous sont remis*. (*Luc.*, XI, 41.)

Quoi donc! Dieu n'exige-t-il des riches que ce seul devoir? La morale chrétienne se réduit-elle pour eux à ce seul point, et l'aumône autorise-t-elle la liberté de pécher? Non, sans doute, répond saint Augustin. Malheur à vous si vous prétendiez acheter au prix de vos libéralités le droit d'être criminel, et rendre le Seigneur complice de vos crimes. Non, point de pardon de la part de Dieu sans conversion de la part de l'hom-

me, et point de conversion de la part de l'homme que par la grâce de Dieu.

Comment donc l'aumône remet-elle les péchés? C'est-à-dire qu'elle dispose Dieu à écouter vos prières, à accepter vos sacrifices, à se laisser toucher par vos larmes. L'aumône est le moyen le plus sûr que Dieu ait mis entre les mains des riches pour obtenir la plus précieuse des grâces, la grâce de la pénitence et de la conversion. En un mot, sans son secours vous n'auriez trouvé qu'un juge inexorable; et par elle vous trouvez un Dieu plein de miséricorde.

Le Seigneur était irrité contre le roi de Babylone. Ce prince impie était touché, effrayé à la vue de ses crimes, mais il n'était point encore converti. Cependant la colère du Ciel était prête à éclater contre le coupable, et il était temps de penser à l'apaiser. Prince, lui dit le prophète Daniel, agréez le conseil que je vous donne; rachetez vos péchés par l'aumône : *Peccata tua elemosynis redime*. (*Dan.*, XLII, 4.) Opposez cette barrière à la justice divine; j'ose le dire, elle est impénétrable. Couvrez vos crimes du voile de la charité et Dieu les oubliera; c'est l'unique ressource qui vous reste pour désarmer la vengeance du Très-Haut.

Je dis l'unique; oui, riches pécheurs, tant que vous refuserez de soulager les pauvres, en vain espérerez-vous de la miséricorde de Dieu la grâce de la pénitence. C'est l'oracle du Sauveur : vous serez traités comme vous aurez traité votre prochain. Vous avez été sourds aux gémissements des malheureux, dit le Seigneur; Vous m'adresserez vos vœux à votre tour, et je les rejeterai loin de moi: vous avez fermé vos entrailles aux cris et aux besoins de vos frères affligés, n'attendez pas que je Vous ouvre les miennes; vous avez été durs et cruels envers les autres hommes, n'espérez pas que je sois tendre et bienfaisant à votre égard; vous avez méprisé les pauvres, le Dieu qui s'est fait pauvre pour votre amour vous méprisera : en un mot, on fera miséricorde à celui qui l'aura faite, on la refusera à celui qui l'aura refusée.

Il paraît enfin, ce jour terrible de la colère du Seigneur. Au milieu des éléments embrasés et du bouleversement de toute la nature, il faut entendre sa voix redoutable : écoutez et tremblez. C'est votre Dieu lui-même qui parle, c'est en Juge souverain qu'il s'explique, c'est un arrêt irrévocable qu'il prononce : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel*. (*Matth.*, XXV, 41.) Grand Dieu, quelle formidable sentence! Écoutez encore : J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai été nu, étranger, malade, captif, et vous m'avez cruellement abandonné; vous avez refusé de m'assister dans la personne des pauvres : voilà votre crime. Il semble que l'Évangile réduise la rigueur du jugement à ce seul chef d'accusation. Comme si la dureté, l'insensibilité des riches pour les pauvres était la source de tous les autres crimes ou les surpassait tous.

Concluons, chrétiens, l'aumône est donc pour les riches un devoir de pénitence et un

des signes les plus assurés de leur prédestination; la dureté du riche pour le pauvre est donc un des signes les plus manifestes de sa réprobation.

Mais ce n'est point assez d'avoir établi l'obligation indispensable de l'aumône, contre la dureté qui méconnaît le précepte : montrons toute son étendue, contre les prétextes de la cupidité qui l'anéantit. C'est le sujet du second point.

DEUXIÈME PARTIE.

On cherche à se la dissimuler, cette étendue du précepte de l'aumône, et à se faire illusion à soi-même. De là aumônes insuffisantes, soit pour la quantité, on ne donne pas assez; soit pour la manière, ce n'est pas le cœur qui donne; soit enfin pour les motifs, on ne donne pas en chrétiens. Les mêmes principes qui établissent la nécessité de l'aumône, en déterminent l'étendue, c'est-à-dire déterminent quelles doivent être les largesses, les sentiments, les motifs ou les vues de l'aumône.

C'est un Dieu souverain qui vous charge de justifier sa Providence. Or ce devoir d'obéissance, vous ne le remplirez que par des secours abondants pour les pauvres. Voilà les largesses de l'aumône.

C'est un Dieu bienfaiteur qui vous donne sa tendresse pour modèle de votre magnificence. Or ce devoir de reconnaissance exige une compassion chrétienne pour les pauvres. Voilà les sentiments de l'aumône.

C'est un Dieu juge dont il faut apaiser la colère et mériter la clémence. Or ce devoir de pénitence, vous ne vous en acquitterez qu'en offrant en expiation de vos péchés vos libéralités pour les pauvres. Voilà les motifs ou les vues de l'aumône... Reprenons.

N'oubliez jamais à quel titre vous avez reçu les biens de la terre, à quel usage le Dieu souverain les a destinés en les répandant sur vous avec une espèce de profusion. Il vous a établis comme les ministres de sa Providence, c'est sur vous qu'il se repose et se décharge du soin des pauvres; c'est entre vos mains qu'il a remis toute leur ressource; votre abondance doit être un asile toujours ouvert aux malheureux. En un mot, Dieu ne leur a point assigné d'autre patrimoine sur la terre que votre superflu. Oui, le superflu du riche est le nécessaire du pauvre: *Superflua divitum, necessaria pauperum*. Il doit donc être la matière de vos largesses.

Ce n'est point assez. Ce superflu doit être mis en balance avec la nécessité du pauvre; c'est-à-dire que, selon que ses besoins sont plus pressants, vos libéralités doivent être plus abondantes. Vos aumônes, pour être conformes aux ordres du Dieu votre souverain, doivent donc être proportionnées à vos richesses et aux besoins du pauvre. En voilà la mesure et la règle. Règle déterminée par le consentement unanime des Pères.

Mais hélas! que ne fait-on pas pour l'éluider? L'amour-propre manque-t-il jamais de subterfuge? Que d'explications, que de détours, que de prétextes! Ne pouvant détruire

le précepte, on trouve le funeste secret d'en diminuer la force, d'en éviter l'application pour soi-même, de l'anéantir en quelque sorte dans la pratique. Il semble qu'on veuille disputer avec Dieu et ne lui accorder que ce qu'on ne peut absolument lui refuser sans crime. De là ces distinctions du nécessaire dont on se fait une définition arbitraire, qu'on étend autant qu'il est possible et toujours à son avantage. Qu'il est difficile de convaincre les hommes, quand on a à combattre leur cupidité!

Etablissons dans une matière si importante des principes certains sur lesquels vous puissiez vous juger vous-mêmes.

Qu'est-ce que le superflu? C'est, disent tous les théologiens, ce qui n'est point nécessaire à l'entretien honnête de la condition et de l'état. Tout ce que vous retenez au delà, dit saint Bernard, ne vous appartient pas. C'est une espèce de rapine et de sacrilège: *Rapina et sacrilegium est*. Vous retenez ce qui doit être le fonds ordinaire du pauvre. Je dis le fonds ordinaire; car si sa nécessité devenait extrême, dès lors vous lui devez, non-seulement le superflu, mais le nécessaire même de votre état. Par nécessité extrême, je n'entends pas seulement le danger où il serait de perdre la vie: quel serait le cœur assez barbare pour préférer l'éclat de sa condition à la vie du prochain? Quoi! pour des bienséances d'état, vous laisseriez votre frère périr à vos yeux? Son sang crierait vengeance au Ciel contre vous.

Je ne parle point de ces temps de misère et de calamité publiques où l'on n'entend que des cris et des gémissements, où la terre ingrate refuse aux malheureux leur nourriture ordinaire, où tant d'infortunés, victimes d'un fléau terrible et d'une maladie contagieuse, souvent le triste fruit de leur indigence, périssent plus encore faute de secours que par la violence de la maladie. Pourriez-vous vous résoudre à vivre heureux, tandis qu'autour de vous vous n'apercevriez que des visages pâles et défigurés, des cadavres animés, des squelettes vivants, des images lugubres de désolation et de mort. L'humanité seule vous instruit assez de ce que vous devez?

Je parle de ces nécessités extrêmes par rapport aux biens, à l'honneur, à la liberté.

C'est, par exemple, un père affligé à la tête d'une nombreuse famille. Il jette en soupirant de tristes regards sur ses enfants malheureux qui, pressés par la faim, lui demandent un pain dont il manque lui-même. Ils tendent vers lui des mains innocentes et il n'a à leur donner que des soupirs et des larmes. Sur le point d'être dépouillé du peu qui lui reste, si on ne le secourt à propos, il en est réduit à abandonner la compagnie de son infortune et les fruits de leur funeste union.

C'est un vieillard accablé sous le poids des ans et des infirmités, trouvant à peine de quoi entretenir les pitoyables restes d'une vie languissante, à charge à lui-même,

n'ayant ni la force de travailler, ni la consolation de mourir.

Ce sont de tristes orphelins destitués de secours et de moyens, désavoués de tout le monde, isolés en quelque sorte dans l'univers, ne tenant à rien dans toute la nature, sans ressource, sans asile, sans appui, incapables de se procurer par eux-mêmes un soulagement que tout leur refuse.

C'est une mère réduite à l'état le plus affreux. Hélas, pour racheter une vie que l'indigence lui ferait perdre bientôt, elle se résout aux sacrifices les plus douloureux. Telle que ces idolâtres qui sacrifiaient leurs enfants aux démons qu'ils adoraient, je la vois, le dirai-je ? conduire elle-même une fille éplorée... mais non, ne souillons point nos regards par un si funeste spectacle. Ah ! chrétiens, le crime serait-il plus libéral que la vertu ? Ne balancez pas, quoiqu'il doive vous en coûter, arrachez à ces démons leur victime infortunée. Consacrez au Dieu de pureté une innocence qui sera le fruit de vos largesses.

C'est un malheureux renfermé dans une prison obscure, condamné à y languir des années entières si la charité ne travaille à sa délivrance. Sa captivité réduit à la dernière extrémité une femme et des enfants dont son travail faisait tout le soutien. Votre dignité doit-elle l'emporter sur tant de misère ? Oubliez alors votre état ; doit-il souffrir quelque diminution, vous êtes indispensablement obligé au précepte de l'aumône.

Il est donc des circonstances où le nécessaire même de votre état doit être sacrifié à la plus grande nécessité du prochain.

Mais sans recourir à ces cas extraordinaires, quoiqu'ils soient moins rares que vous ne vous l'imaginez, bornons-nous aux nécessités communes des pauvres et aux biens qui ne sont point nécessaires à la conservation honnête de votre état ; biens, par conséquent, absolument superflus. Je dis que vous pouvez et que vous devez faire des aumônes plus abondantes que vous ne voulez vous le persuader.

Je sais, qu'à vous entendre, vous êtes toujours resserrés dans les bornes étroites du nécessaire. Les temps sont malheureux, et quand on est d'un certain rang a-t-on du superflu ? Le monde exige aujourd'hui des dépenses excessives. Les familles les plus opulentes ont à peine de quoi fournir aux bienséances les plus indispensables. C'est une tyrannie dont nous nous plaignons nous-mêmes, dont nous sommes les premières victimes, et à laquelle nous sommes contraints de nous soumettre.

Dieu se contentera-t-il de ces excuses ? Si elles sont légitimes, que devient le précepte de l'aumône ? Où trouver ce fonds destiné par la Providence pour la subsistance des pauvres ? Il faut donc dire que Dieu les a abandonnés.

Les temps sont malheureux ; mais s'ils le sont pour vous qui êtes riches, que sont-ils donc pour tant d'infortunés lazars ? Les temps sont malheureux ; pourquoi donc

ne retranchez-vous rien de votre luxe et de vos plaisirs ; le malheur des temps n'influera-t-il que sur votre charité, l'aumône est-elle le premier et le seul retranchement que vous croyez devoir faire ? Les temps sont malheureux ; mais ce qui vous sert d'excuse fera votre condamnation ; plus les temps sont malheureux, plus les pauvres souffrent, par conséquent, plus vous êtes obligés à les soulager par des aumônes abondantes. Les temps sont malheureux ; mais n'est-ce point à vos crimes peut-être que nous devons attribuer ces malheurs, et les pauvres doivent-ils être les seuls à souffrir des châtimens du Ciel que vous avez attirés ?

Combien de malheureux d'une naissance peut-être plus illustre que la vôtre, mais pour qui leur naissance même est un surcroît de misère, en leur faisant sentir plus vivement la honte d'une mendicité qui les dégrade, se trouveraient trop heureux, je ne dis pas du superflu que vous mettez en réserve, mais de celui que vous dissipez inutilement. Un jour de ces plaisirs qui vous coûtent si peu les ferait vivre des mois entiers.

Que de réflexions ne pourrait pas encore nous fournir cette chimère de condition que vous nous opposez ?

Quoi ! vous dirais-je, appelez-vous votre condition ce qui n'est que l'effet d'une vanité pitoyable, cette démangeaison ridicule de vous élever au-dessus de ce que vous êtes, de suppléer par un luxe immense au défaut de votre origine ! Laissez cet appareil fastueux et étranger qui vous avilit plus qu'il ne vous honore. N'obligez pas la malignité à fouiller dans les cendres de vos pères, et à rapprocher l'étonnant contraste de leur bassesse et de votre magnificence. Votre modestie pourrait seule faire oublier les traces trop récentes de votre élévation. Pourquoi, par un faste déplacé, irriter encore l'envie, et rendre votre fortune plus odieuse par la fierté qu'elle vous inspire ?

Appelez-vous votre condition, cette émulation malheureuse qui vous porte à vous mesurer à ceux qui sont au-dessus de vous, à vous distinguer de vos égaux, à oublier le néant dont vous sortez, à remplacer par la profusion et l'excès ce qui vous manque de naissance et de talents ; en un mot, à devenir inconnu parmi vos concitoyens, étranger parmi vos propres parents, une énigme pour tout le monde ?

Appelez-vous votre condition ce qui n'est fondé que sur les caprices d'un orgueil qui s'oublie, qui ne connaît plus de bornes, et qui confond aujourd'hui tous les états ?

Enfin, appelez-vous votre condition, ce poste où vous n'êtes parvenu que par l'injustice et par le crime, ce rang où vous n'êtes monté que par les intrigues d'une ambition démesurée, cette dignité qui est le fruit des vertus de vos pères et que vous dégradez par vos vices ?

Mais non, supposons vos conditions telles que la présomption vous les représente ;

est-il vrai, comme vous le dites, que vous n'avez point de superflu ? Langage rebattu mille fois, mais langage aussi frivole qu'il est spécieux.

Ah ! dit saint Bernard, écoutez les cris des pauvres. Ce que vous prodiguez, vous disent-ils, est à nous : *Nostrum est quod effudistis* ; ce que vous dissipez en folles dépenses, vous nous le ravissez cruellement : *Nobis crudeliter subtrahitur quod inaniter expenditis*.

Nous respectons votre état, votre rang, votre naissance. Nous savons que Dieu a établi parmi les hommes une distinction et une magnificence propres à faire respecter les dignités dont lui-même est l'instituteur. Mais nous savons en même temps qu'il n'y a de besoins réels de condition que ce qui lui est nécessaire pour que vous la remplissiez dignement et d'une manière utile à la société. Nous n'ignorons pas que ce qui ne sert qu'à entretenir vos passions, qu'à fomentier vos dérèglements et vos crimes, n'est point nécessaire à votre condition. Voilà ce qui nous appartient et ce que vous dérobez à notre indigence : *Nostrum est quod effudistis*.

Vous n'avez point de superflu. Mais ce que vous prodiguez à vos débauches, à vos plaisirs criminels, à parer une vaine idole dont vous êtes les adorateurs, voilà ce que nous réclavons. En faudrait-il davantage pour rendre à une famille désolée la paix et l'abondance ? *Nostrum est quod effudistis*.

Vous n'avez point de superflu ; mais ce que vous risquez dans un jeu ruineux qui devient pour vous beaucoup moins un divertissement qu'une passion qui vous transporte, voilà ce que vous nous devez. Que de besoins réels ne seriez-vous pas en état de soulager ? *Nostrum est quod effudistis*.

Vous n'avez point de superflu. Mais ces trésors inutiles qu'entasse l'avarice, que l'ambition prodigue, que l'oisiveté emploie à des spectacles profanes, que l'intempérance absorbe dans des repas somptueux, que le luxe dissipe en équipages, en habillements, en meubles précieux, voilà nos richesses et notre patrimoine : *Nostrum est quod effudistis*.

Vous n'avez point de superflu ; mais ces richesses du sanctuaire que vous détournez à des usages profanes, ces fruits sacrés de la piété de nos pères que vous faites servir à l'iniquité, c'est le sang et la substance des pauvres : *Nostrum est quod effudistis*.

Vous n'avez point de superflu. Pourquoi donc ces palais magnifiques où tout respire l'abondance et la mollesse, ces vains ajustements, ces parures de toutes les saisons, ces riches bagatelles, ces bijoux précieux dont tout l'usage est de n'en point avoir, ces recherches de modes toujours nouvelles, et qui n'ont d'autre prix que celui qu'y mettent la bizarrerie et le caprice, tant de précieuses superfluités qui ne sont qu'une décoration d'orgueil et un aliment de luxe et de volupté ? Ah ! que cet or, que ces pierres précieuses ne se changent-ils en

pain pour le soulagement des pauvres ? *Dicunt lapides isti panes fieri. (Matth., IV, 3.)* Ainsi vous nous restitueriez ce que vous nous enlevez par l'usurpation la plus criante : *Nostrum est quod effudistis*.

Vous n'avez point de superflu. Hé ! comment en auriez-vous en ne vous refusant rien à vous-mêmes ? Mesurez vos dépenses sur les nécessités réelles et non pas sur des nécessités imaginaires ; c'est-à-dire, non pas sur vos passions, mais sur vos vrais besoins ; non pas sur les abus du monde, mais sur les règles de la religion ; non pas sur la cupidité, mais sur l'Evangile. En un mot, soyez chrétiens : c'est là la première, la plus importante de vos conditions, celle qui doit régler toutes les autres.

Toujours riches pour le crime, ne serez-vous pauvres que pour la charité ? Riches pour acheter l'enfer à grands frais, ne serez-vous pauvres que pour acquérir le ciel ? Regarderez-vous toujours vos vices comme des vertus de votre condition ? Ce que la passion demande et obtient injustement, donnez-le aux pauvres auxquels vous le devez à tant de titres : *Nostrum est quod effudistis*.

Craignez, chrétiens, ces murmures, ces clameurs, ces justes plaintes des pauvres. Leurs cris, leurs gémissements pénètrent jusqu'aux cieux, et montent jusqu'au trône de l'Eternel. C'est de leurs soupirs et de leurs larmes que se forme l'orage prêt à fondre sur vos têtes.

Souvenez-vous donc, riches du siècle, qu'à l'égard de Dieu vous n'êtes point les maîtres de vos biens, que vous n'en êtes que comme les dispensateurs et les économes, que c'est un dépôt qu'il ne vous a confié qu'à titre onéreux, que c'est sur vous qu'il se repose en quelque sorte de la subsistance de vos frères affligés, que ce Dieu souverain qui vous demandera compte d'une parole inutile, vous en demandera un bien plus rigoureux de vos dépenses vaines et superflues. Ce n'est point sur les lois du monde, mais sur celles de son Evangile qu'il vous jugera.

Souvenez-vous que votre superflu est le partage et le patrimoine des pauvres ; que Dieu ne leur a point assigné d'autre fonds sur la terre ; que l'aumône est pour vous une dette ; que, malgré la cupidité et tous ses vains prétextes, refuser votre superflu c'est une usurpation, c'est retenir un bien qui ne vous appartient pas.

Souvenez-vous enfin que des aumônes légères, quelques restes arrachés à votre avarice, ne suffisent pas pour marquer à Dieu votre obéissance et votre fidélité ; qu'il exige des dons proportionnés à vos biens et aux besoins du pauvre. Donnez à proportion de ce que vous avez reçu : *Da secundum datum*. Voilà la loi du Dieu souverain dont vous n'accomplirez les ordres en justifiant sa providence que par des largesses abondantes pour les pauvres.

Ne nous bornons cependant point encore là, chrétiens. Les largesses ne sont, en quel-

que sorte, que les devoirs extérieurs de l'aumône; les sentiments sont comme le principe et l'esprit qui l'anime. La véritable charité, dit saint Augustin, est moins celle qui ouvre la main que celle qui touche le cœur. La tendresse du Dieu bienfaiteur qui vous a comblés de ses dons, doit vous servir de modèle : devoir de reconnaissance qui exige une compassion chrétienne pour les pauvres.

Compassion intérieure et surnaturelle. Le paganisme a eu des cœurs bienfaisants; ils suivaient l'impression d'un caractère heureux; dans ceux qui souffraient, l'humanité leur découvrait des hommes comme eux. Mais vous, chrétiens, ce ne sont point des hommes, c'est Jésus-Christ que vous soulagez.

Compassion universelle. Les pauvres vous offrent tous l'image d'un Dieu humilié et souffrant pour votre amour. Pourquoi donc ces complaisances partiales pour les uns, tandis que les autres ne reçoivent que d'indignes rebuts? Pourquoi ces aumônes de goût et de caprice? on ne s'attendrit que sur certaines misères, et on est insensible pour toutes les autres. Pourquoi ces distinctions, ces préférences? on s'attache particulièrement à quelques pauvres, et on regarde tout le reste avec indifférence. Pourquoi borner ses aumônes à certains jours, à certains temps, à certains lieux, et quelquefois remettre au moment de la mort à donner des marques de sa compassion?

Il y a, j'en conviens, des charités préférables; mais c'est surtout la nécessité du pauvre, et non point le caprice, qui doit déterminer cette préférence. La charité, je le sais, a son ordre et sa mesure, mais des besoins plus pressants demandent que cet ordre soit changé; quand le cœur est vraiment sensible et touché, est-il capable d'observer tant de mesures? On aime bien peu ses frères, quand on est si fort le maître de commander à son amour. Tant de prudence suppose bien peu de sensibilité. La charité n'exclut pas le discernement, je l'avoue, mais elle bannit cette défiance qui examine trop scrupuleusement les besoins qu'on lui expose. L'aumône remise à la mort peut être utile sans doute; mais est-ce un sacrifice bien précieux aux yeux du Seigneur que de lui offrir ce que vous ne pouvez retenir, ce que vous êtes forcés de quitter? Il est bien tard de ne commencer à solliciter son juge qu'au moment où il va prononcer l'arrêt. Enfin on ne peut, il est vrai, soulager tous les pauvres; mais on peut et on doit souhaiter de pouvoir les soulager, on peut et on doit compatir à tous. En un mot, la charité du cœur, la compassion vraiment chrétienne doit être universelle.

Compassion inquiète et saintement curieuse, pour ainsi dire, dont les yeux sont toujours ouverts sur les nécessités du prochain; compassion vigilante et attentive, qui fait prévoir, prévenir, deviner en quelque sorte les besoins des malheureux. Enfin compassion pleine de tendresse et toujours

agissante, qui, plus industrieuse que l'intérêt même, invente de nouveaux moyens de faire subsister les pauvres.

La multitude prodigieuse des misérables, l'habitude d'entendre le récit de leurs maux semble avoir endurci vos cœurs. Ils sont obligés d'avoir recours à l'artifice pour exciter votre pitié. Occupés et remplis de vous-mêmes, bornés uniquement à ce qui peut intéresser votre amour-propre, les besoins de vos frères qui, dans les principes de votre religion, devraient vous être aussi chers qu'une partie de vous-mêmes, sont pour vous des maux étrangers.

De là ces airs de hauteur et de fierté, qui leur font trop sentir la distance qui est entre eux et vous; ces reproches mortifiants, qui, lors même que vous les soulagez, affligent leur âme et y répandent l'amertume; ces paroles dures, qui leur font trop payer vos légères libéralités; ces manières désobligeantes, par lesquelles le cœur semble désavouer les faibles secours qu'on leur procure; cet air triste et chagrin, qui ne paraît céder qu'à l'importunité du pauvre. C'est comme un don forcé et arraché à l'avarice, dit saint Paul : *Ex tristitia aut necessitate*. (II Cor., IX, 7.) De là enfin cette lenteur, cette répugnance, ces retardements, souvent aussi funestes à ceux qui souffrent, que la dureté même qui refuse absolument de les secourir.

Ne sont-ils pas assez à plaindre d'être nés dans l'humiliation et la misère, d'être obligés de ramper devant vous? Quelle barbarie d'aggraver encore par vos mépris le joug qui les accable, de leur faire essayer vos caprices, vos inégalités, vos railleries, votre bizarrerie, peut-être vos insultes! Ces entrailles cruelles et insensibles que Dieu maudit dans ses Ecritures, sont-elles donc une malédiction attachée aux richesses, et vous croirez-vous permis d'être sans pitié parce que vous êtes heureux? Oui, l'humanité semble croître avec les richesses; et si l'on voit encore quelque compassion pour ceux qui sont dans l'indigence, ce n'est que dans les fortunes médiocres. Riches du siècle, il vous en coûterait si peu pour diminuer les peines de tant d'infortunés! une parole de douceur, un air d'affabilité, un regard suffirait pour porter la joie dans leurs cœurs et vous les gagner. Comme un ange de paix, vous pourriez rendre le calme et la sérénité à des familles entières, plongées dans le deuil et la désolation. Mais non, vous ignorez le plaisir délicieux d'essuyer des larmes et de faire des heureux.

On ne veut ni voir ni connaître les misérables. Le nom seul de pauvreté, de misère, de prisons, d'hôpitaux, blesse une imagination accoutumée à ne se repaître que de plaisirs et de vanité. On écarte avec soin des images trop tristes et trop lugubres. Ces hommes qui, dans un spectacle profane, goûtent un plaisir secret à être émus et touchés par des malheurs imaginaires, craignent de devenir sensibles sur des

malheurs trop réels. Ils aiment à s'attendrir sur les infortunes d'un héros fabuleux, et ils détournent leurs regards de Jésus-Christ souffrant dans ses membres.

Ah! mes frères, disait saint Jérôme, assistez les pauvres, non-seulement par vos libéralités, mais en partageant, pour ainsi dire, votre âme avec eux. Ne vous contentez pas de leur faire part de vos biens; faites passer en quelque sorte jusque dans eux une portion de votre cœur. Veiller à leurs besoins, adoucir leurs maux, essuyer leurs larmes, que ce soit la plus chère, la plus glorieuse, la plus indispensable de vos occupations. Affligez-vous avec ceux qui sont affligés; pleurez avec ceux qui pleurent. Sous quelque forme que Jésus-Christ se présente, il a droit à votre tendresse.

Soyez charitable autant que vos biens le peuvent permettre, disait Tobie à son fils (IV, 9). Si vous en avez beaucoup, faites-en part libéralement aux pauvres; si vous en avez peu, ne laissez pas de les partager avec eux. Donnez tout ce que vous pouvez, mais surtout que ce soit le cœur qui donne. Vos dons peuvent être bornés par votre fortune; vos sentiments ne doivent jamais l'être, et c'est le cœur qui fait le prix de vos présents. Un verre d'eau, dit le Seigneur (*Math.*, X, 42), s'il est donné avec une charité vraiment tendre, est digne du ciel et de tous ses trésors. En un mot, dans le pauvre, considérez votre frère, et dans votre frère Jésus-Christ.... Tels doivent être les sentiments de l'aumône.

L'amour-propre s'insinue jusque dans les œuvres les plus saintes. Combien dans les aumônes mêmes se trouve-t-il quelquefois de vues peu épurées! Vues de vanité et de secrète complaisance. C'est une certaine ostentation de libéralité; c'est une compassion purement naturelle; c'est peut-être l'attention et l'applaudissement des hommes qu'on cherche. On est fastueux en quelque sorte jusque dans ses charités; et sous prétexte de secourir des malheureux, on aime à se donner soi-même pieusement en spectacle.

N'oubliez jamais, chrétiens, que vous êtes pécheurs, que vous avez un Juge dont il faut apaiser la colère et mériter la clémence; que l'aumône est pour vous un devoir de pénitence, devoir dont vous ne vous acquitterez qu'en offrant en expiation de vos péchés vos libéralités pour les pauvres.

Je ne parle plus ici des riches encore engagés dans des désordres criminels: nous avons vu que l'aumône attirait du Ciel les grâces de conversion. Je parle des riches qui ont eu le bonheur de revenir à Dieu. L'aumône est pour eux le moyen de satisfaire pour les péchés passés. Les erreurs de vos premières années, ces faiblesses qui sont le sujet de vos soupirs et la matière de votre pénitence, expiez-les par de saintes largesses. Lorsque nous vous parlons de ces exercices pénibles de la mortification chré-

tienne, de ces remèdes violents ordonnés contre le péché, vous prétextez tantôt la faiblesse de votre santé, tantôt les bien-séances du rang. Eh bien! vous dit le Seigneur, voici, pour satisfaction à ma justice, un moyen dont nul prétexte ne peut vous dispenser: offrez à votre Juge ces richesses d'iniquité qui ont été l'instrument de vos désordres; elles en deviendront la réparation.

Outre les péchés à réparer, combien de degrés de perfection avez-vous à acquérir? Votre libéralité envers Dieu est un gage assuré de la sienne pour vous. J'ose vous promettre de sa part les grâces les plus abondantes; il n'épargnera rien pour votre âme, si vous n'épargnez rien pour le soulagement de vos frères.

Allez donc, chrétiens, dans ces lieux de miséricorde où la piété appelle tant d'âmes pénitentes. Les malheureux qui y sont rassemblés, en retraçant à vos yeux l'image de votre propre misère, feront naître dans votre cœur des sentiments de religion et de pénitence. Dans cette chair couverte de plaies, reconnaissez les plaies honteuses et la corruption de votre propre cœur; employez à les soulager le secours de vos mains: ainsi expiez-vous cette délicatesse uniquement occupée de ce qui pouvait flatter vos sens; laissez reposer vos yeux sur ces objets rebutants: ainsi expiez-vous les crimes de vos regards. Combien d'âmes peut-être dont vous avez causé la perte! Rendez à Dieu ce que vous lui avez enlevé; faites chanter ses louanges et bénir sa providence à des hommes dont les gémissements et les murmures étaient l'unique langage: ainsi réparerez-vous tant de scandales, tant de péchés dont vous avez été la source funeste.

Allez dans cette sombre caverne, séjour de la misère. Vous y verrez le spectacle désolant d'une famille affligée qui manque de tout, et qui aime encore mieux souffrir que de publier son indigence. Ainsi, direz-vous, mon âme est-elle dépourvue de toutes les vertus? Je suis plus pauvre aux yeux de Dieu que ne l'est aux miens le plus indigent des hommes; ainsi expiez-vous l'orgueil qu'inspire l'opulence. Vos pieuses libéralités répandront la joie et l'allégresse dans des cœurs plongés dans l'amertume; ainsi, ô mon Dieu, les dons de votre grâce m'ont-ils rendu cette paix intérieure et délicieuse qui n'est connue que de ceux qui vous servent; ainsi expiez-vous les vanités et les folles joies du monde.

Allez dans cette cabane obscure. Quel spectacle édifiant! Vous y verrez des âmes saintes qui, dans leur indigence, servent le Seigneur avec fidélité, vivent dans sa crainte et son amour, le bénissent et le glorifient dans leurs maux, se consolent dans leur misère et la sanctifient par la soumission la plus parfaite à ses ordres. Quoi! direz-vous, moi qui ai reçu tant de faveurs de sa main libérale, je ne me suis servi de ses dons que pour l'offenser! Ainsi

expiez-vous votre ingratitude et l'abus coupable que vous avez fait de vos richesses. Conduisez avec vous vos enfants à cette école des vraies vertus ; formez à la charité chrétienne leurs cœurs encore tendres, accoutumez leurs yeux à l'image de la misère, et à reconnaître leurs semblables ou plutôt Jésus-Christ lui-même dans les malheureux. Ainsi détruisez-vous ces principes d'une éducation mondaine, ces sentiments de fierté, de luxe et de vanité que vous leur avez peut-être déjà inspirés.

Allez dans ces lieux d'horreurs où languissent des captifs infortunés. Les chaînes pesantes dont ils sont chargés vous rappelleront les liens honteux qui vous ont captivé si longtemps. A la vue de ces cachots affreux, représentez-vous ces prisons terribles et éternelles où vous avez mérité tant de fois que la justice divine vous condamnat. Plus coupable devant Dieu qu'ils ne le sont devant les hommes, refuseriez-vous au Seigneur, qui d'un regard de sa miséricorde a fait tomber vos fers, quelque secours qu'il vous demande pour la rançon de votre frère ?

Ah ! du moins, dites-vous, si les pauvres avaient de la reconnaissance, mais on ne trouve dans eux qu'ingratitude, que mauvaise humeur. Ils se plaignent du bien même qu'on leur fait. Eh bien ! chrétiens, votre charité n'en est que plus pure et plus agréable à Dieu. Opposez à leurs injustes plaintes votre patience et votre douceur. Ainsi expiez-vous ces fausses délicatesses, ces sensibilités outrées, fruits empoisonnés de l'amour-propre et d'une vanité excessive. Un rien vous alarme, des maux imaginaires vous troublent et vous déconcertent : et vous êtes étonnés que des malheureux accablés sous le poids de leurs peines, et dont toute la vie n'est qu'un tissu de souffrances, s'abandonnent aux gémissements et aux murmures ?

Entrez dans le détail des extrémités où se trouvent réduits tant de pauvres affligés ; voyez par vous-mêmes quels sont leurs logements, leurs vêtements, leur nourriture. Pourriez-vous après un tel spectacle être encore attachés à vous-mêmes et à tant de superfluités ? Rapprochez les pauvres de vous, rapprochez-vous des pauvres, comparez leurs péchés et les vôtres, leurs souffrances et votre pénitence. Quel juste sujet de confusion pour vous ! En un mot, dans le malheur de vos semblables vous verrez ce que vous avez mérité, et ce qui peut vous arriver encore.

Ainsi, lorsque vous essayez les larmes des pauvres, tout vous rappelle et vous excite à la pénitence. L'aumône en est tout à la fois le motif et la matière : et de toutes les œuvres satisfactoires, il n'en est point de plus redevable au tribunal de votre Juge. Que votre cause sera bien défendue à ce tribunal redoutable, dit saint Chrysostome, si vous avez les pauvres pour avocats et pour protecteurs ! Leur voix sera plus forte

pour vous défendre que celle de vos iniquités pour vous accuser.

Heureux donc, s'écrie le Prophète-Roi, heureux, Seigneur, non pas celui qui possède les richesses de la terre, ces richesses périssables qui nous quittent et que nous quittons, qui nous échappent par leur fragilité, ou du moins que la mort nous enlève. Ils disparaîtront de dessus la terre, ces riches fastueux dont la pompe éblouit nos regards ; il sera renversé, cet édifice d'orgueil et de vanité élevé sur les débris des malheureux : le souffle vengeur du Très-Haut le réduira en poussière, à peine en apercevra-t-on les faibles vestiges. Mais heureux celui qui attentif et éclairé sur les besoins des pauvres, ne se sera servi de ses biens que pour soulager la misère et répondre l'abondance : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* (Psal. XL, 2.)

Heureux dans les jours mêmes de son affliction ; dans ces jours de calamité dont les richesses ne mettent point à l'abri. Dieu n'abandonne point celui qui n'a point abandonné les pauvres. Abraham dans son exil y trouvera un refuge ; Tobie dans ses souffrances un consolateur ; Job dans son adversité un protecteur ; Joseph dans sa prison un libérateur : *In die mala liberabit eum Dominus.* (Ibid.)

Heureux dans les jours de malédiction et d'infirmité. Lorsque vous serez étendus sur le lit de douleur, les pauvres adresseront pour vous au Ciel les vœux les plus ardents. Ainsi, dans les *Actes des Apôtres* (chap. IX), cette veuve si fameuse par ses charités fut-elle rendue à la vie. Saint Pierre, attendri par les larmes des fidèles qui lui redemandaient leur protectrice et leur mère, joint ses prières aux cris de cette troupe désolée. Il demandait pour les pauvres et en leur nom, c'était en quelque sorte forcer le Ciel, et le Père des pauvres ne pouvait lui refuser un miracle. Si Dieu, pour éprouver votre vertu et la purifier, n'accorde pas votre guérison, du moins sa grâce adoucira vos maux ; il vous donnera comme à Tobie la force de le bénir au milieu de vos souffrances, et de les supporter avec cette patience héroïque qui fait les saints : *In die mala liberabit eum Dominus.*

Heureux surtout au jour de la mort. Qu'il sera terrible, ce jour, pour les riches avares sans humanité, sans miséricorde pour les malheureux ! Leur or, leur argent, dit l'apôtre saint Jacques, s'élèvera en témoignage contre eux. (Jac., V, 3). Un Juge implacable dans le ciel, des bourreaux cruels dans les enfers, tels sont les objets désespérants qui s'offriront à leurs regards : mais pour celui qui touché d'une compassion vraiment chrétienne, et détaché des richesses de la terre, les aura partagées avec ses frères affligés, ce jour sera un jour de salut et de délivrance. Il avait en quelque sorte transporté ses biens dans le ciel par sa charité, et il va en prendre possession : *In die mala liberabit eum Dominus.*

Dans le Juge qui doit décider de leur

destinée éternelle, les protecteurs généreux des pauvres trouveront un ami et un débiteur. Oui, leur dira Jésus-Christ, vos aumônes ont monté jusqu'à mon trône. Lorsque vous mettiez l'innocence à couvert, vous répariez la vôtre ; lorsque vous prépariez des asiles de pénitence au crime, vous effaciez vos iniquités ; lorsque vous rendiez la paix aux familles, la consolation aux affligés, vous désarmiez ma colère ; lorsque, semblables à des nuées bienfaisantes, vous répandiez l'abondance, vous attiriez sur vous mes grâces : en un mot, lorsque vous assistiez les pauvres en mon nom et pour l'amour de moi, j'étais moi-même l'objet de vos pieuses libéralités.

Je l'ai dit : *Donnez et on vous donnera : « Date et dabitur vobis. »* (Luc., VI, 38.) Ma parole sera justifiée, la couronne de justice sera le prix des œuvres de la charité. Venez donc, les bénis de mon Père, bienfaiteurs de votre Dieu dans ses membres souffrants, venez partager mon bonheur et ma gloire... Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême.

SUR L'ENFER.

Discedite a me, maledicti, in ignem æternum. (Math., XXV, 41.)

Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel.

Quel arrêt, chrétiens, et qu'il a de quoi nous faire trembler ! C'est un Juge souverainement éclairé qui le prononce, un Juge tout-puissant qui l'exécute. C'est l'arrêt d'un Juge souverainement éclairé ; ses expressions ne souffrent donc point d'interprétation, elles doivent être prises à la lettre. C'est un arrêt définitif. En vain l'impie tache de s'étourdir sur cet article de notre foi : malgré ses doutes, ses conjectures, ses railleries, c'est Dieu même qui parle, qui nous dit qu'il se venge en Dieu, que c'est lui qui dès le commencement des siècles a creusé ces profonds abîmes de colère et de vengeance.

C'est l'arrêt d'un Juge tout-puissant ; il ne peut donc pas n'être point suivi d'une entière et ponctuelle exécution. C'est un arrêt irrévocable. En vain chercherions-nous à en adoucir l'idée. Jésus-Christ dans son Evangile ne cesse de nous la retracer avec tout ce qu'elle a de terrible et d'effrayant. Quand le péril presse, ce serait vous perdre que de vouloir ménager une fausse délicatesse. Ah ! plutôt laissez-vous pénétrer d'une crainte salutaire. La sécurité vous perdrait, une sainte frayeur vous sauverait. Ce sujet nous intéresse tous. Il se trouvera dans l'enfer des pauvres et des riches, des sujets et des souverains, des hommes de tous les états et de toutes les conditions.

Cet arrêt qui fera le désespoir des réprouvés, ne sera-t-il pas peut-être bientôt

porté contre nous ? Tremblons, il s'agit d'un enfer. Ne perdons point de vue un objet si important pour nous et si terrible.

Formons-nous de l'enfer une idée qui nous fasse connaître ce que c'est qu'un Dieu qui se venge en Dieu ; c'est le sujet du premier point. Mais cette idée, quels sentiments doit-elle produire ; c'est le sujet du second point. Réflexions simples ; tout ornement serait ici déplacé. O Dieu, qui ne serez un Dieu de vengeance que pour ceux qui n'auront pas voulu que vous fussiez un Dieu de miséricorde, c'est aux pieds de vos miséricordes mêmes que nous allons considérer vos vengeances. Soutenez-nous dans nos frayeurs, et ne nous faites trembler à la vue de la sévérité de votre justice que pour nous mettre dans l'heureuse nécessité de recourir à la douceur de votre miséricorde. C'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un Dieu qui se venge en Dieu du mépris et de l'abus qu'on a fait de ses miséricordes ; qui se venge par lui-même en accablant le pécheur de tout le poids de sa colère ; qui se venge en armant tout l'univers contre le pécheur ; qui se venge en voulant que le pécheur lui-même s'occupe tout entier à se rendre malheureux, qui se venge éternellement : voilà, chrétiens, ce que c'est que l'enfer.

Où, le supplice d'une âme réprouvée, comme la récompense d'un prédestiné, c'est Dieu même, dit saint Bernard. Ecoutez comme s'exprime l'Esprit-Saint au *Livre de la Sagesse* : Déjà, nous dit-il, le zèle de ce Dieu méprisé s'est armé ; sa justice lui sert de cuirasse, son casque, c'est l'intégrité de son jugement, il se couvre de son équité comme d'un bouclier impénétrable, il aiguise sa haine comme une lance qui ne doit rien épargner (*Sap.*, V, 19) ; sa colère, ajoute le Prophète, est comme une espèce d'ivresse. (*Psal.* LXXVII, 63.)

Expressions figurées qui nous marquent la vengeance qu'il prétend tirer de ses ennemis. Eloignez-vous de moi, leur dit ce Dieu vengeur : *Discedite*. Mais, quoi ! Seigneur, est-ce donc là que se borne votre vengeance ? Ce que vous regardez comme le supplice de ce peuple rebelle, lui-même autrefois le regardait comme son bonheur. Il ne sera plus votre peuple, mais jamais il ne voulut l'être ; vous ne serez plus son Dieu, mais il a toujours refusé de vous reconnaître ; qu'il se retire, qu'il s'éloigne de vous, mais jamais il ne s'est cru heureux qu'en s'éloignant.

Il saura se consoler, il ira les chercher encore, ces dieux du siècle, qui faisaient autrefois sa félicité. Mais, hélas ! où les trouvera-t-il ? *Ubi sunt dii eorum* (*Deut.*, XXXII, 37, 38) ; où sont-ils ces dieux qui possédaient son cœur, ces dieux qui l'engraissaient des victimes qu'il immolait sur leurs autels ? Ah ! peuple infortuné, que sont-ils de-

venus, ces dieux autrefois si puissants ? Qu'ils viennent maintenant vous secourir et vous tirer des mains du Dieu vengeur qui vous poursuit : *Surgant et opitulentur vobis.*

Leur règne est fini, le temps du prestige est passé ; ils ont disparu, tous ces dieux fantastiques. Plus de plaisirs qui charment, plus de fantômes qui séduisent, plus de courtisans qui flattent, plus d'amis qui consolent, plus de ces occupations frivoles qui dissipent et qui amusent. Le pécheur ne voit plus que son Dieu qui puisse le rendre heureux : mais ce Dieu il l'a négligé, il l'a méprisé, il l'a mille fois outragé ; mais ce Dieu tout-puissant il le voit sur le trône de sa vengeance, et armé de ses foudres : *Discedite.* Quelle situation, chrétiens ! Quoi ! porter éternellement au fond de son cœur une invincible nécessité de vouloir être heureux et ne pouvoir jamais l'être ! Attendre éternellement sa félicité de son plus cruel ennemi, et ne pouvoir jamais espérer de le fléchir ; la lui demander éternellement, et sentir qu'on ne pourra jamais l'obtenir. L'impression qui pousse le réprouvé à la recherche de son bonheur, est trop violente pour qu'il puisse lui résister : et l'obstacle qu'il trouve, trop puissant pour qu'il puisse jamais le vaincre : *Discedite.*

Figurez-vous donc ici que l'enfer armé de son désespoir assiège en quelque sorte le Ciel ; et que ce peuple qui n'est plus le peuple de Dieu, c'est une armée de rebelles qui, les armes à la main, prétendent forcer leur souverain à les rendre heureux. Mais que trouveront-ils, dit saint Bernard ! Une force infinie contre laquelle il n'y a point de force créée qui puisse prévaloir, une inflexible équité contre laquelle il faut nécessairement que toute iniquité se brise. Leur propre cœur leur dit sans cesse que Dieu est leur centre : et ce centre vers lequel ils tendent nécessairement, il faut qu'ils s'en retirent sans cesse. Ainsi deux mouvements opposés déchirent ce cœur réprouvé. Toujours obligé de s'élancer vers un Dieu dont une force supérieure l'éloigne toujours, il perd tout en s'en éloignant, et lorsqu'il s'efforce de s'en rapprocher, il est accablé : *Discedite.*

Perdre un Dieu, chrétiens ! avez-vous jamais conçu tout ce que cette perte a de désespérant ? Perdre un Dieu, c'est perdre cette suprême sagesse dont les trésors ont enrichi les saints ; cette justice infinie qui les couronne ; cette puissance sans bornes qui s'occupe tout entière de leur félicité ; cette bonté toujours nouvelle qui ne cesse de les combler de ses grâces : en un mot, c'est perdre la source de tous les biens.

Voilà ce que n'avait jamais conçu le pécheur ébloui du faux éclat du monde, et d'autant plus à plaindre qu'il ne sentait pas sa misère. Mais voilà ce qui désespérera le réprouvé, d'autant plus malheureux que l'excès de son malheur toujours présent à ses yeux, ne fera que réveiller encore cette violente passion qu'il a toujours eue d'être heureux. Vous avez fui votre Dieu dans

l'ivresse de vos passions, vous le cherchez dans les jours de votre affliction : inutiles recherches, vous l'avez perdu pour toujours : *Discedite.*

Que dis-je, vous l'avez perdu ! Non, vous retrouverez cette sagesse, cette puissance, cette bonté qui devaient faire votre félicité, mais ce sera pour mettre le comble à vos maux. Vous retrouverez une sagesse qui ne songe qu'à proportionner les supplices que vous méritez aux crimes que vous avez commis ; une justice qui prend plaisir à immoler une victime dévouée à toute sa vengeance ; une puissance qui veut faire de vous un prodige de malheur ; une bonté qui ne cesse de vous reprocher l'ingratitude de votre cœur. Oui, sa bonté même armée contre vous sert à votre supplice, et c'est peut-être ce que l'enfer a de plus cruel. Ainsi le réprouvé se voit accablé de tout le poids de la Divinité.

En est-ce assez, Seigneur, et votre colère est-elle satisfaite ? Non, il faut que ce réprouvé voie encore tout l'univers armé contre lui. Vengez-vous, vengez-moi, dit à toutes les créatures l'Être suprême qui les a tirées du néant. Voici des insensés qui vous ont fait servir malgré vous à leurs iniquités, secouez enfin le joug, exercez sur eux une autorité d'autant plus cruelle qu'ils ont plus abusé de l'autorité que je leur avais donnée sur vous. Il vous ont profanées : que leurs supplices expient leurs profanations. Voilà donc l'univers armé contre les ennemis de Dieu : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (Sap., V, 21.)

Déjà ces corps lumineux qui annonçaient la gloire du Créateur, indignés en quelque sorte de n'avoir éclairé que leurs crimes et d'avoir été témoins de leurs abominations, s'éclipsent pour toujours et n'ont plus pour eux de lumière. Déjà les cieux ébranlés vont les accabler de leurs ruines ; déjà la terre s'entr'ouvre pour engloutir avec eux tous les ouvrages de leur folle ambition ; tout l'air est rempli de foudres ; la mer en fureur élève contre eux ses flots irrités ; les rivières débordées les entraînent dans leurs abîmes, le souffle de la colère divine les disperse comme un tourbillon de vent dissiperait de la poussière ; leur iniquité ne fait de toute la terre qu'un affreux désert, et leur trône est renversé par leur propre malice. Divines expressions consacrées par l'Ecriture pour nous faire sentir le désastre d'un réprouvé.

Qu'est-il devenu, ce roi de tout un monde créé que le Seigneur avait couronné de gloire ? Hélas ! ces créatures dont il était auparavant le maître, il n'en est plus que l'esclave et la victime. Mais que vois-je ? L'univers armé s'embrase, ce n'est plus qu'un feu dévorant.

La voilà donc, cette âme sensuelle qui nageait autrefois dans les délices, la voilà plongée dans un étang de feu. C'est le souffle de la colère du Seigneur qui l'allume. C'est un feu jaloux, dit saint Paul : *Ignis amulatio.* (Hebr., X, 27.) Chargé de venger les

intérêts d'un Dieu jaloux, son activité ne sera point inférieure à la malice du pécheur. Il l'emportera sur le feu de la colère, de la vengeance, de la volupté et de toutes les passions, c'est l'expression de saint Grégoire : *Superabit ignem tuum igne validiore.*

Ecoutez Jésus-Christ lui-même : Ce feu, nous dit-il, sera comme un sel infiniment subtil, et la victime en sera toute pénétrée : *Ignis salietur.* (Marc., IX, 43.) C'est de Dieu même dont il tiendra la place : *Tanquam ab igne Dei vicario*, c'est encore l'expression d'un Père. Oui, Dieu lui communique en quelque sorte sa puissance et sa sagesse ; sa puissance, pour agir sur des esprits, tout matériel qu'il est, et pour consumer sans détruire ; sa sagesse, pour proportionner la peine au crime : il semble, dit Eusèbe Emisène que ce feu soit devenu en quelque sorte raisonnable : *Rationalis flamma.*

Enfin chargé de venger tout l'univers, il emprunte de tout l'univers tout ce qui peut en augmenter l'horreur. Ainsi, dit l'Ecriture, ténébres profondes, dur esclavage, affreuse captivité, grincements de dents, torrents de larmes, plaies multipliées, cruels et monstrueux objets, tout ce qu'il y a de malheurs au monde, le feu de l'enfer en est le centre ; c'est là qu'habitent les ennemis d'un Dieu, et c'est un Dieu qui se venge.

Je sais que la délicatesse de notre siècle permet à peine qu'on expose ces effrayantes vérités, même dans les chaires chrétiennes. Peu s'en faut qu'elle ne s'en scandalise. Mais la fausse délicatesse des mondains ne doit point être la règle des ministres de Jésus-Christ. C'est même pour eux une preuve de plus de la nécessité où ils sont de remettre souvent devant les yeux ces grandes et essentielles vérités. Ce sont les propres expressions de l'Ecriture et des Pères. Malheur à la prétendue sagesse qui oserait les condamner. La sagesse mondaine ne prescrira jamais contre l'Evangile, les raisonnements de l'impiété ont leur source dans l'intérêt qu'a l'impie à se tromper.

Poursuivons, chrétiens, voyons si le réprouvé trouvera quelque consolation dans les objets qui l'environnent. Ignominieusement séparé des élus de Dieu, à qui sera-t-il associé ? A tout ce qu'il y a jamais eu de scélérats sur la terre ; à ces cœurs perfides qui, au mépris des lois les plus sacrées, méditerent de sang-froid et exécutèrent sans remords les plus odieuses trahisons ; à ces humeurs féroces et intraitables dont la dureté ne pouvait être fléchie ; à ces esprits séditieux qui, dans le sein d'une famille, d'une ville, d'un royaume, causèrent des divisions que des siècles n'ont pu assoupir ; à ces caractères bizarres qui semblaient être un composé de toutes les passions, et qui furent également insupportables à autrui et à eux-mêmes.

A ces brigands contre lesquels la justice humaine aura employé la rigueur des plus affreux supplices ; à ces tyrans impitoyables qui n'ouvrirent la bouche que pour prononcer des arrêts de mort, dont le plaisir bar-

bare fut de voir couler les larmes des malheureux et des flots de sang innocent ; en un mot, à ces monstres d'iniquité qui semblent n'avoir paru sur la scène du monde que pour l'ensanglanter, et apprendre aux hommes jusqu'où on peut porter le crime et la noirceur. Les titres fastueux dont ils avaient été décorés en avaient peut-être imposé : mais ils sont évanouis, ces vains titres, il ne reste que le scélérat et le réprouvé.

Hélas ! les objets même qui avaient eu le plus de part à la tendresse du pécheur ne serviront qu'à accroître son supplice. C'est un père infortuné qui aura sans cesse à ses côtés un fils trop cher, à la fortune duquel une fausse tendresse lui fit sacrifier sa conscience ; c'est une mère qui plus occupée à former sa fille pour le monde que pour le ciel, n'a que trop réussi à lui inspirer de bonne heure des passions qui ont causé sa perte ; ce sont des amis qu'une amitié aveugle a rendus complices des mêmes crimes, et qui se sont mutuellement entraînés dans l'abîme.

Le père contre le fils, le fils contre son père, l'ami contre l'ami, l'épouse contre l'époux, le frère contre le frère, tous acharnés les uns contre les autres, tous enveloppés dans un commun désastre, tous s'accablant des reproches les plus amers, chacun d'eux, comme le malheureux Ismaël, ayant les mains levées contre tous, et tous les ayant levées contre lui, quel affreux spectacle, quel déplorable société !

Les réprouvés du moins auront-ils encore la liberté de lever les yeux vers le ciel ? Ah ! dit saint Chrysostome, le ciel a quelque chose de plus cruel pour eux que toutes les rigueurs de l'enfer : *Plus a celo torquentur quam ab inferno.* Ils y aperçoivent une couronne qui leur était destinée : mais sur la tête de qui ? d'un humble artisan, d'un pauvre méprisé. Ils voient un trône qui leur était préparé : mais occupé par des hommes dont la vertu modeste fut ignorée, et peut-être persécutée dans le monde : Lazare se reposant tranquillement dans le sein d'Abraham, une infinité de saints en possession d'une gloire à laquelle il ne leur est plus permis d'aspirer.

Ah ! s'écrieront-ils dans l'amertume de leur âme, qu'est devenue cette force d'esprit dont nous nous piquions ? Les voilà donc ces hommes dont nous faisons l'objet de nos railleries, et dont nous méprisions la simplicité. *Nous regardions leur vie comme une folie, et les voilà parmi les enfants de Dieu ; c'est donc nous-mêmes qui sommes des insensés : « Nos insensati. »* (Sap., V, 4.) Ce jour les venge bien de nos mépris. Ah ! quel aveu, quel point de vue ! *Plus a celo torquentur quam ab inferno.*

De là ce ver rongeur qui déchire le cœur du réprouvé, en l'occupant tout entier à se rendre malheureux lui-même. Ce ver rongeur, c'est le souvenir fixe et funeste des grâces et des moyens de salut qu'il aura eus pendant la vie, et un reproche intérieur et

continuel de l'abus qu'il en aura fait par sa négligence et par ses crimes. Avoir pu si aisément éviter l'enfer, et ne l'avoir pas voulu ; c'est là, dit un auteur, comme l'enfer de l'enfer. Il faut donc qu'il s'occupe tout entier de sa cruelle destinée, rien ne peut l'en distraire un seul moment. Tout ce qu'il voit au dedans et au dehors irrite sa douleur. Ses péchés, ennemis domestiques plus acharnés contre lui que tous ses autres ennemis, deviennent ses plus cruels bourreaux : *Inimici hominis, domestici ejus.* (Matth., X, 36.)

Où pourrait-il trouver quelque sujet de consolation ? Dira-t-il que du moins il n'a point de part à son malheur, que c'est un de ces coups imprévus qu'il ne pouvait éviter ? Hélas ! est-il obligé de dire, j'en suis le seul auteur ; on m'a donné si souvent le choix du ciel ou de l'enfer, et c'est l'enfer que j'ai choisi. Puis-je dire que si j'ai transgressé la loi de mon Dieu, c'est que je ne la connaissais pas : elle était gravée dans mon cœur ; tant de conseils salutaires, tant de bons exemples, tant de grâces intérieures me la faisaient connaître, et me portaient à la pratiquer ; j'ai résisté à tout, j'ai tout rejeté.

Rappellera-t-il, pour se consoler du présent, le souvenir du passé ? Ah ! que ce souvenir est amer ! Voilà donc où aboutissent tous ces projets d'ambition, de fortune, de plaisir qui ont rempli mes jours ! Que le prétendu bonheur dont il était si infatué lui coûte cher aujourd'hui ! Qu'il en sent bien la vide et l'insuffisance ! Quoi ! pour des plaisirs si courts et si fragiles, pour un moment, avoir perdu des délices éternelles ! Mourir, comme disait Jonathas, et mourir éternellement pour avoir goûté un peu de miel : *Gustans gustavi paululum mellis et ecce morior !* (1 Reg., XIV, 43.) Avoir comme Esaü vendu tous ses droits pour se procurer une légère satisfaction. Le réprouvé peut-il s'en souvenir sans faire retentir l'enfer de ses effroyables rugissements ? *Irrugit clamore magno.* (Gen., XXVII, 34.)

Regrets, désespoirs, souffrances, voilà ce que lui offre le passé et le présent. L'avenir lui fera-t-il entrevoir quelque perspective plus consolante ? Ah ! c'est ici le comble de ses maux. Une éternité de regrets, une éternité de désespoir, une éternité de souffrances.

Esprits forts en ce monde, le serez-vous assez dans l'autre pour envisager de sang-froid ce dernier objet ? Une éternité tout entière, une éternité de supplices ? C'en est donc fait, dira le pécheur, cette effrayante éternité dont on m'avait tant de fois menacé, je la vois fondre tout entière sur moi. Les ministres envoyés de la part de Dieu même, m'annonçaient les malheurs que je me préparais par mes crimes ; je les écoutais avec une insensibilité accompagnée d'un mépris impie, et j'osais encore me faire une supériorité de raison d'une incréduité qui n'avait sa source et son principe que dans l'ardeur de mes passions et la faiblesse de mon cœur. Voilà les oracles que

j'ai consultés, et leur voix a été plus forte que le témoignage même d'un Dieu.

Ce que j'ai refusé de croire, je l'éprouve maintenant : et ce que j'éprouve d'une manière si terrible, je ne puis encore le comprendre. Quoi ! mille et mille siècles, cent millions et cent millions de siècles me verront dans ces tourments ; et le dernier moment de cette longue suite de siècles ne sera que le commencement de mes peines. D'une seule larme je pouvais autrefois éteindre les feux qui me dévoraient ; c'était alors le temps de la miséricorde. Mais mes yeux ont beau se distiller en larmes, les abîmes de la mer en fussent-ils remplis, je ne pourrais jamais obtenir le plus léger adoucissement à mes maux, ils sont enfin arrivés les jours de la justice et de la vengeance d'un Dieu.

Cruel souvenir qui se retrace sans cesse à ma mémoire, et que rien ne peut effacer. Il n'a tenu qu'à moi d'être éternellement heureux, j'ai eu mon sort entre mes mains, ce que je souffre c'est de mon choix, je ne puis imputer ma perte qu'à moi seul, et je n'ai point eu de plus cruel ennemi que moi-même. Non, ce n'est plus contre Dieu, ce n'est plus contre les créatures, c'est contre lui-même que le pécheur réprouvé tourne toute sa rage. Dans son désespoir il se déteste, il appelle mille fois la mort à son secours, mais l'arrêt d'un Dieu vengeur est écrit sur son front ; la mort le respectera, cet arrêt, et plus les réprouvés l'appelleront, plus elle s'éloignera d'eux : *Desiderabunt mori, et mors fugiet ab eis.* (Apoc., IX, 6.)

C'est là comme le dernier terme de la colère d'un Dieu. Comme les ouvrages de sa puissance, de sa miséricorde, de sa libéralité seront éternels, ainsi seront éternels les ouvrages de sa justice. C'est, pour ainsi dire, à l'éternité même que le Seigneur en confie la conservation.

Il faudra donc que le pécheur réprouvé souffre éternellement. Eternellement souffrir, chrétiens, l'avez-vous jamais bien conçu : c'est-à-dire, qu'éternellement il sera ennemi de Dieu, et Dieu s'occupera tout entier à le rendre malheureux ; qu'éternellement toutes les créatures seront armées contre lui, et s'occuperont tout entières à le rendre malheureux : qu'éternellement il trouvera dans son cœur son plus cruel bourreau, et s'occupera lui-même tout entier à se rendre malheureux ; qu'éternellement il aura l'éternité présente devant les yeux, et cette éternité sera employée tout entière à le rendre malheureux. Que pourrais-je ajouter ? Il faut ou renoncer à sa foi, ou penser à se convertir.

Mais voyons en peu de mots quels sentiments doit produire dans nous la vue d'un enfer. C'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Je ne doute point, chrétiens, qu'à la triste peinture que je viens de tracer à vos yeux, cent pensées différentes ne se soient présentées confusément à vos esprits. Il est donc

bien horrible, aurez-vous dit avec l'Apôtre, de tomber entre les mains d'un Dieu irrité ! (Hebr., X, 31.) Qui pourra demeurer éternellement au milieu du feu dévorant, aurez-vous dit encore comme Isaïe ! (Isa., XXIII, 14.) Quoi ! l'enfer est tel qu'on nous le peint ; et il peut se trouver un réprouvé dans l'enfer, et l'enfer est rempli de réprouvés ! et, tout persuadés qu'ils sont de ce que le Seigneur en a révélé, les chrétiens s'y précipitent en foule ; non, ce n'est point aveuglement, c'est fureur. Ah ! Dieu toujours également grand, soit que vous nous sauviez ou nous perdiez, mettez votre grandeur à nous sauver, nous sommes perdus si vous n'avez pitié de notre misère, sauvez-nous, pour ainsi dire, malgré nous-mêmes.

Ce ne sont là encore que de ces pensées vagues qu'entraîne une première impression, mais souvent trop légère pour nous conduire à des conclusions pratiques et efficaces. Fixons-nous donc, et pour regarder l'enfer d'un œil chrétien, faisons-nous un devoir : premièrement, d'adorer avec crainte et soumission la justice d'un Dieu qui se venge d'une manière si terrible : secondement, de reconnaître, mais avec une reconnaissance parfaite, combien nous sommes obligés à la bonté et à la miséricorde de Dieu, de ne nous avoir point encore condamnés au feu de l'enfer : troisièmement, de nous humilier profondément en pensant à la cruelle incertitude dans laquelle nous sommes, si nous ne serons point un jour autant de victimes de l'enfer : enfin, de sentir le danger où nous sommes de tomber, en effet, dans l'enfer, de manière qu'il n'y ait rien que nous ne soyons déterminés à entreprendre pour nous préserver d'un malheur si effroyable.

Adoration, reconnaissance, humiliation, ferveur, voilà les sentiments que doit produire dans nous la vue de l'enfer. Oui, mon Dieu, nous commencerons par adorer votre justice, quelque incompréhensible qu'elle nous paraisse. C'est un principe de foi : sans chercher à l'approfondir et à le pénétrer, il faut s'y soumettre ou renoncer au christianisme. Quel est, dirons-nous avec ce prince que vous aviez rempli de votre sagesse (Sap., XII, 12), quel est celui qui osera vous demander compte de vos décrets éternels ? qui est celui qui se chargera de prendre la défense des pécheurs ? qui vous accusera de cruauté quand vous aurez fait périr les nations que vous avez créées ? Non, Seigneur, il n'y a point d'autre Dieu que vous, il n'y en a point qui ait droit de vous demander raison de votre conduite.

Vous êtes l'équité même, il ne nous en faut point davantage pour être assurés que vous ne faites rien d'injuste, et que vous croiriez indigne de votre puissance de condamner celui qui n'aurait pas mérité d'être puni. Méions donc nos voix à celles des habitants de la céleste Jérusalem, et répétons sans cesse avec eux : Honneur et gloire soient éternellement rendus à un Dieu toujours infiniment juste dans ses juge-

ments, et qui traite Babylone, cette ville prostituée (Apoc., XIX, 2), cette république de pécheurs insensés dont il est obligé de se venger, qui la traite, dis-je, comme elle mérite de l'être. En un mot, c'est le Dieu de grandeur et de puissance. Il a des ennemis, ce Dieu si grand. Ah ! pouvez-vous douter qu'il ne se venge en Dieu tout-puissant, et qu'il n'épuise sur eux tous les trésors de sa colère : *Quoniam in illis consummata est ira Dei.* (Apoc., XV, 1.) Sa parole est expresse.

Mais un Dieu si bon peut-il être si rigoureux, osez-vous dire ici, comme le disaient à saint Jean Chrysostome ses auditeurs effrayés de ces terribles vérités, *Cur ita sævit, ita misericors ?* Un Dieu si bon, chrétiens, et ce n'est que parce qu'il est si bon qu'il est si rigoureux, et ce qui justifie sa colère et ce qui lui met les armes à la main, c'est sa bonté même ; oui, c'est cette bonté mille fois bravée, mille fois outragée qui sollicite sa vengeance et lui arrache les foudres des mains pour les lancer sur vos têtes coupables.

Les miséricordes de votre Dieu sont infinies, j'en conviens : mais convenez aussi de l'abus criminel que vous ne cessez d'en faire, et dites-moi s'il n'est pas juste que des miséricordes infinies soient vengées par des rigueurs infinies ? Quoi donc ! quand ce Dieu de bonté vous donnait son Fils unique, quand il acceptait sa médiation, quand il le condamnait pour vous au supplice de la croix, quand il vous attirait à lui avec tant de douceur, quand il vous prévenait de sa grâce, quand il vous attendait avec une patience dont nous étions surpris (j'ai pensé dire, scandalisés), n'était-il point assez miséricordieux : et faudra-t-il pour être infiniment bon, qu'il pardonne lâchement à des ennemis qui n'ont pas voulu de son amitié, et qui ont rejeté avec mépris toutes ses avances ? La patience lassée se changera en fureur.

Vous avez un Sauveur, il est vrai ; mais n'est-il pas vrai aussi que vous avez profané le sang de son alliance ? Or, si les prévaricateurs de la loi de Moïse furent condamnés sans miséricorde, dit l'Apôtre, combien plus rigoureusement encore seront punis ceux qui fouleront aux pieds le sang du Fils de Dieu ? (Hebr., X, 20.) Prévaliez-vous donc tant que vous voudrez de la bonté de votre Dieu, faites tous les raisonnements qu'il vous plaira ; je n'ai qu'une réponse à vous faire ; c'est cette bonté même : un Dieu Sauveur, un Dieu fait homme, un Dieu mourant sur une croix, et, cependant, insolemment bravé, indignement outragé ; voilà toute ma solution et de quoi lever toutes vos difficultés : *Solutio omnium difficultatum Christus.*

N'est-ce point faire injure à votre foi, chrétiens, que de vouloir sonder en quelque sorte la justice divine pour en justifier les redoutables arrêts ? Hélas ! le réprouvé en portera éternellement la justification dans son propre cœur. Victime des vengeances du Seigneur, osez-vous et pourrez-vous vous en plaindre ? Direz-vous qu'on

vous fait injustice de vous arracher à votre Dieu? Mais ne vous en êtes-vous pas éloignés vous-mêmes et de votre propre choix, et n'est-il pas juste que vous éprouviez aujourd'hui tout ce qu'une si cruelle séparation a d'amer et de douloureux.

Accuserez-vous d'une injuste rigueur un Dieu qui arme contre vous toutes les créatures? Mais ces créatures, vous n'en avez usé que pour insulter le bienfaiteur qui les avait destinées à le glorifier et à vous sanctifier; n'est-il pas juste, qu'après que vous les avez fait servir à vos désordres et à vos crimes, elles deviennent comme autant d'instruments de votre supplice? (*Sap.*, XI, 17.)

Est-ce cette terrible éternité dont il vous faut enfin porter tout le poids qui excitera vos murmures contre Dieu? Mais quand vous osâtes transgresser sa loi, ignoriez-vous que la peine de votre péché serait éternelle? Les menaces que les ministres du Seigneur vous en faisaient de sa part ne vous ont point alarmé, peut-être en avez-vous fait la matière de vos railleries impies. N'est-il pas juste que ces menaces qui n'ont pu vous convertir aient enfin leur effet pour vous punir?

Telle était la funeste disposition de votre cœur que si vous eussiez pu demeurer éternellement sur la terre, vous eussiez volontiers renoncé à toute autre béatitude. Vous eussiez voulu pouvoir toujours vivre pour pouvoir toujours pécher. Il n'a pas tenu à vous d'éterniser votre malignité et vos crimes; ce que vous n'avez pas pu, Dieu le peut; n'est-il pas juste qu'il s'en venge par une peine éternelle?

Enfin, quelles que soient les souffrances du réprouvé dans l'enfer, le péché subsistera toujours au fond de son cœur. Comment l'expierait-il, le temps du mérite est passé. Si la créature pouvait expier le péché par une peine temporelle, eût-il fallu que le Créateur expirât sur une croix pour le réparer? Ce n'est point par ce qu'elle est en elle-même que nous devons juger de la grandeur de l'offense du pécheur, mais par la grandeur de celui qu'il a offensé : une majesté infinie ne peut être satisfaite que par une peine en quelque sorte infinie, elle ne peut l'être que dans sa durée.

Disons donc avec l'apôtre : Quoi qu'on souffre dans l'enfer, on mérite d'y souffrir tout ce qu'on y souffre : *Digni enim sunt.* (*Apoc.*, XVI, 6.) En vain, ô mon Dieu, chercherait-on dans votre miséricorde de quoi se rassurer; c'est votre miséricorde elle-même qui justifie les arrêts de votre justice. Quand un Père tendre et plein de bonté punit avec tant de rigueur un fils qu'il avait aimé, il faut que ce fils coupable ait bien mérité le châtimement qu'il éprouve : *Digni enim sunt.*

Mais est-ce à nous d'entreprendre de justifier la manière dont un Dieu se venge de ses ennemis. L'énoncé de son arrêt est en termes si clairs et si formels, qu'il faut ou faire taire tous nos vains raisonnements, ou

dire que l'autorité de Jésus-Christ n'est pour nous d'aucune autorité, et, par conséquent, comme nous l'avons déjà dit, renoncer au christianisme. Allez, *maudits, au feu éternel* : « *Discidite, maledicti, in ignem æternum* ; » la voilà, cette sentence précise et décisive. Expliquez, interprétez, cherchez à lui donner un sens favorable. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Pères, c'est que l'Eglise qui connaissait mieux que nous l'étendue des miséricordes d'un Dieu, n'y ont jamais trouvé que des sujets de trembler.

Que nous reste-t-il donc, sinon d'adorer les jugements du Seigneur, toujours également remplis d'équité, toujours également adorables, et dans la punition des pécheurs, et dans la récompense des justes.

Que nous reste-t-il, sinon de nous rappeler et de n'oublier jamais que ces châtimements terribles du réprouvé qui surpassent et confondent les faibles lumières de notre raison, nous les avons mérités nous-mêmes : mille et mille fois nous avons mérité l'enfer! Ah! Seigneur, ce n'est plus votre justice qu'il me paraît difficile de justifier, c'est votre miséricorde, cette miséricorde toute gratuite qui n'a point encore permis que nous fussions traités suivant nos mérites. Le souvenir de nos crimes est nécessairement lié avec celui de vos bienfaits, et le souvenir de vos bienfaits entraîne avec lui les sentiments de la plus vive reconnaissance. Je ne sais, chrétiens, si la religion peut nous fournir un motif plus capable de nous attacher inviolablement à Dieu.

Si le Seigneur n'avait pas jeté sur moi un regard de compassion et d'indulgence, disait le Roi-Propète, j'étais enseveli dans les ombres du tombeau, et plongé au fond de l'abîme : *Nisi quia Dominus adjuvit me, paulo minus habitasset in inferno anima mea.* (*Psal.* XCIII, 17.) Ces sentiments que lui inspirait la reconnaissance ne doivent-ils pas devenir les nôtres à la vue de l'enfer? Oui, nous l'avons mérité; ne rougissons point d'en faire au pied des autels un humble aveu. Combien de fois même nous sommes-nous vus sur le point d'y être précipités!

Lorsque cet accident m'arriva, peut dire l'un; dans cette maladie qui me conduisit à la porte du tombeau, peut dire l'autre, combien peu s'en fallut-il que je ne devinsse la proie de l'enfer! Hélas! je gémissais pour une éternité dans ce séjour de l'horreur et du désespoir, si le bras du Tout-Puissant ne m'avait point soutenu, s'il ne m'avait arraché, en quelque sorte, de la puissance de la mort et du démon : *Nisi quia Dominus adjuvit.* Un peu moins de patience dans Dieu : *Paulo minus*; un peu moins de compassion pour un aveugle qui se jetait de lui-même dans le précipice, un peu moins d'indulgence pour ma faiblesse et ma fragilité, ma perte éternelle devenait inévitable : *Paulo minus habitasset in inferno anima mea.*

Mes pieds chancelants me faisaient-ils déjà

broncher, ô mon Dieu, du haut du ciel vous me tendiez une main secourable; soyez-en mille fois béni, ô source de toute bonté, votre miséricorde ne m'abandonnait pas, elle me consolait, elle me fortifiait, elle me donnait le temps de me reconnaître: *Misericordia tua, Domine, adjuvabat me. (Psal. XCIII, 18.)*

Miséricorde spéciale et toute gratuite! Si l'enfer s'ouvrait à nos yeux, combien y verrions-nous d'infortunés moins coupables que nous, combien qui ont été les complices de nos désordres, combien peut-être dont nos conseils séducteurs, et nos exemples scandaleux ont causé la perte éternelle! Tout ce que le Seigneur voyait dans nous sollicitait sa justice et arrachait de ses mains la foudre prête à tomber; c'est donc uniquement dans les trésors infinis de ses miséricordes éternelles que nous devons chercher les motifs des grâces et des bienfaits dont il nous a prévenus.

Cœurs ingrats, n'apprendrez-vous donc jamais à rendre hommage à la gratuité incompréhensible des dons que votre Dieu vous prodigue. Ah! si sa justice pouvait permettre à sa bonté de tirer de l'enfer une de ces malheureuses victimes qui y gémissent pour une éternité, par quels transports ne ferait-elle pas éclater sa joie et sa gratitude envers son Libérateur? Hé quoi! ne nous y avoir point encore condamnés quoique nous l'ayons tant de fois mérité, n'est-ce pas une faveur encore plus singulière, et n'exige-t-elle pas de notre part un retour aussi vif et aussi tendre? Je laisse à votre cœur à sentir toute la justice de cette dette, et surtout à sentir combien il est doux et glorieux de s'en acquitter.

Les trois jeunes hébreux miraculeusement conservés dans la fournaise de Babylone invitaient toutes les créatures à bénir l'auteur de cette merveille. Quels doivent donc être les cantiques de notre reconnaissance!

Disons avec sainte Thérèse, et fasse le ciel que nous le disions avec tous les sentiments d'amour dont elle était pénétrée: Tout misérable que je suis, tout pécheur que j'ai été, je chanterai à jamais les miséricordes infinies du Seigneur: *Misericordias Domini in æternum cantabo. (Psal. LXXXVIII, 2.)*

Grâces immortelles soient donc rendues au Dieu dont la bonté nous a soutenus! mais si cette bonté infinie nous inspire les sentiments de la plus parfaite confiance, hélas! combien n'avons-nous pas à craindre de nous-mêmes et de notre propre malice? Dieu a tout fait pour nous sauver, mais nous faisons tout pour nous perdre; il nous a prévenus et comblés de ses grâces: mais, par l'abus que nous ne cessons d'en faire, il semble que nous cherchions à en tarir la source; nous sommes encore dans la carrière du salut, mais ne deviendrons-nous pas par notre faute des objets de haine et de réprobation? En un mot, préservés jusqu'ici de l'enfer par la miséricorde spéciale

et gratuite du Seigneur, n'y serons-nous pas un jour précipités par notre défaut de fidélité et de correspondance? Réflexion accablante, et bien propre à nous humilier!

Etre assuré qu'il y a un enfer, en connaître les horreurs, et ne savoir si ce ne sera pas notre éternelle demeure! Ne pouvoir se dissimuler qu'on l'a mérité, sans pouvoir se répondre si on ne le mérite pas encore; que dis-je? Se voir en danger d'y tomber à chaque pas, y tomber pour ainsi dire de son propre poids, et ne pouvoir avec les seules forces de la nature résister au torrent qui nous y entraîne! dans une si cruelle incertitude quelle autre assurance pouvons-nous avoir, ô mon Dieu, que votre crainte et une crainte continuelle?

Les saints ont triomphé dans leurs souffrances; ils ont vu d'un œil intrépide les plus fiers tyrans armés contre eux, ils ont confessé leur foi au milieu des feux et des roues; participer aux opprobres d'un Homme-Dieu, c'était pour eux participer à sa gloire. Quand il ne fallut que souffrir ou mourir, rien ne put les alarmer. Mais la seule pensée de l'enfer et de la cruelle incertitude dans laquelle ils étaient s'ils n'y seraient pas condamnés, se présentait-elle à leur esprit, ces colonnes de l'Eglise inébranlables jusqu'alors étaient tout à coup ébranlées, les déserts retentissaient de leurs rugissements, et les plus affreuses solitudes étaient comme inondées des torrents de leurs larmes.

La vertu la plus éminente ne craignait plus les attaques de l'orgueil. Quel orgueil oserait tenir contre cette pensée: J'ai mérité l'enfer, et je ne sais si je ne le mérite pas encore: et pour le mériter, il ne faut qu'un de ces péchés où je suis tombé si souvent, dont on ne s'aperçoit pas même dans la vie du monde, ou du moins qu'on n'y compte pour rien; une parole, un désir, une pensée, une complaisance criminelle suffisent pour m'ouvrir les portes de l'enfer et me livrer à tous ses supplices.

Ah! montagnes, puis-je dire ici, comme saint Ambroise voulait que le dit une vierge chrétienne qui s'était malheureusement oubliée, montagnes, pleurez mon sort, et vous, collines, répandez des larmes sur moi: *Lugete me, montes et colles*. Plaignez-moi, bêtes sauvages qui paisez tranquillement dans vos forêts, et vous oiseaux du ciel, insectes même qui rampez sur la terre, soyez touchés de ma misère: *Lugete me, bestię silvarum, reptilia terrę et volucres*. Hélas! oiseaux du ciel, insectes, bêtes sauvages, vous n'avez point comme moi d'enfer à craindre; dès là, j'envie presque votre bonheur, oui, vous êtes plus heureux que moi: *Vos beatę ferę et volucres, quibus nullus metus de inferis*. (*Ad virg. lapsam, cap. 10.*)

Ce qu'il y a d'étonnant ou plutôt ce qui est inconcevable, c'est que dans cette affluence de dangers au milieu desquels un chrétien est obligé de vivre, sous la main

d'un Dieu vengeur, l'enfer ouvert sous ses pieds, sur le penchant du précipice, poussé par la foule, entraîné par la cupidité, il passe ses jours dans un assoupissement profond, dans une indolente sécurité, dans une affreuse tranquillité. Si le tonnerre de la colère d'un Dieu excite quelques frayeurs passagères, les objets séduisants du monde les calment aussitôt. Il croit ces effrayantes vérités, mais d'une foi morte qui ne l'empêche pas de les braver en quelque sorte avec une espèce de férocité. Hélas ! qui sait s'il est digne d'amour ou de haine ? Nous ne pouvons douter que nous avons été coupables, oserons-nous nous répondre que nous soyons absous ? Eût-on une révélation de son pardon, nous eût-on dit, comme à la Madeleine, vos péchés vus sont remis, allez en paix, qui osera s'assurer qu'il persévéra dans la grâce ? Affreuse incertitude, et bien propre à nous humilier !

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que ces vérités terribles ne trouvent dans nous qu'insensibilité. Imprimez dans nos cœurs cette crainte salutaire de vos jugements qui ranime notre courage et nous détermine à tout entreprendre, à tout souffrir, à tout sacrifier pour nous rendre notre Juge favorable. Quel aiguillon pour la vertu, quel motif de ferveur que ce danger continuuel dans lequel nous vivons d'être un jour et pour une éternité précipités dans l'abîme !

Mais, que dis-je, puis-je espérer de faire une impression plus vive et plus durable que ce patriarche qui fut un siècle entier à menacer le monde du déluge ? Il eut beau faire parler le Ciel, on ne vit point de changement, on continua à se livrer aux mêmes amusements et aux mêmes plaisirs. Et ce saint homme qui menaça Sodome d'un cruel incendie, quel fut le fruit de ses menaces ? Elles n'empêchèrent pas que tout occupés des biens sensibles, on ne cherchât à en faire un lieu de délices. Ainsi, a dit Jésus-Christ lui-même, ainsi en sera-t-il des menaces du Fils de l'homme : *Ita erit et adventus Filii hominis.* (Matth., XXIV, 27.)

Il faudra donc, ô mon Dieu, que nous ne fassions plus gronder le tonnerre de la divine colère, que pour avoir la triste consolation d'avoir rempli notre ministère. Peut-être accuse-t-on vos ministres d'exagération et de vouloir se procurer le vain plaisir d'effrayer leurs auditeurs. Dites donc aussi, chrétiens, que les apôtres ont pris plaisir à nous effrayer, dites que les menaces du Fils de Dieu ne sont que des exagérations. Mais Jésus-Christ, les apôtres, les prophètes ont donné leur vie pour en attester la vérité. Cherchez-t-on à se procurer un vain plaisir par des menaces qu'on signe de son propre sang ? *Joci non sunt ubi supplicia intercedunt.* C'est la pensée de saint Jérôme (Ad Pam.), et son âme en était pénétrée.

Ecoutez-le lui-même nous ouvrir son cœur : Je m'étais condamné, dit-il, à demeurer dans une solitude brûlée des ardeurs du soleil et dans un désert inaccessible à tout le genre humain. J'y passais tristement mes

jours accablé sous le poids de ma pénitence ; mes membres décharnés n'étaient revêtus que d'un affreux cilice, et ma peau livide s'en était toute noircie. Je n'avais de conversation qu'avec les bêtes sauvages, j'y fondais tous les jours en larmes, mes soupis étaient continuels, et pour reposer mes os qui pouvaient à peine se tenir les uns aux autres, je n'avais point d'autre lit que la terre. Ah ! s'écrie-t-il, c'est que les horreurs de l'enfer étaient toujours présentes à mon esprit : *Ob gehennæ metum tali me carcere damnaveram.* (Ad Eustoch., de Virg.)

C'est un Paul qui abandonne son corps aux plus grandes rigueurs, qui le réduit en servitude, selon son expression, de crainte, qu'ayant sauvé les autres, il ne devienne lui-même réprouvé : *Ne reprobus efficiar.* (I Cor., VII, 27.) Ce sont les Antoine, les Hilarion, les Arsène, les Simeon Stylite, tous les saints, qui, effrayés du danger qui les menaçait, passaient leur vie dans les actes les plus héroïques de la ferveur et de la pénitence chrétienne. Ils devenaient en quelque sorte ingénieux à se crucifier eux-mêmes.

Et nous, serviteurs lâches et négligents, nous oserons nous flatter de persévérer dans la justice et dans l'innocence, sans tache et sans souillure, tandis que nous vivrons sans précaution, sans vigilance, sans ferveur au milieu des dangers qui nous environnent de toutes parts ! Ouvrons donc enfin les yeux, chrétiens, souvenons-nous qu'il s'agit du plus grand, du plus cher de nos intérêts ; méditons l'enfer, approfondissons-en toutes les horreurs : et, quelque terrible que nous paraisse la morale du christianisme, j'ai vu quelque chose de bien plus terrible, dirons-nous, ainsi que le disait, au rapport du Vénérable Bède, un saint homme que la vue de l'enfer avait fait entrer dans les voies de la plus sévère pénitence : *Acerbiora vidi.*

Vous le direz, vous que la voix de la grâce appelle peut-être à un état de perfection. Le monde, pour vous rengager dans ses fers, étalera à vos regards l'image flatteuse de ses dignités les plus éminentes, de ses prospérités les plus florissantes, de ses fortunes les plus brillantes. Il vous exagère les rigueurs qu'entraîne le renoncement à ses vanités et à ses pompes. Ah ! j'ai vu quelque chose de plus rigoureux, direz-vous, *Acerbiora vidi.* Qu'est-ce que la privation des biens de la terre en comparaison de la privation des biens de l'éternité ?

Vous le direz, âmes innocentes qui, pour vous conserver dans une parfaite intégrité, prenez enfin le parti de vous interdire les jeux, les assemblées dangereuses, les spectacles, les parures remplies de vanité. Qu'il est triste, vous dira-t-on, de vivre dans un entier éloignement du monde, sevré de ses amusements et de ses plaisirs : mais être éternellement séparé de son Dieu, être éternellement la proie d'un feu dévorant, et voir toutes les créatures armées contre soi ; avoir éternellement à se reprocher qu'on ne s'est damné que par sa faute ; c'est quelque

chose de bien plus triste, et c'est ce que j'ai vu, *Acerbiora vidi*. Que sont tous les plaisirs de la terre en comparaison des supplices de l'éternité ?

J'ai mérité l'enfer, je le mérite peut-être encore, je suis dans un danger continu d'y être précipité. Quelques difficultés, ô mon Dieu, qu'offre aux sens et à l'amour-propre l'observance de votre loi sainte, elles disparaissent, ces difficultés, tout devient facile quand on a sans cesse devant les yeux la justice et la terreur de vos jugements : *Acerbiora vidi*.

Vous le direz, pécheur, en vous condamnant à passer le reste de votre vie dans les exercices de la pénitence. Il vous paraîtra peut-être bien étrange de mener une vie si différente de celle que vous avez menée jusqu'ici. Mais j'ai vu quelque chose de bien plus étrange, direz-vous : *Acerbiora vidi*. Qu'est-ce que la pénitence si avantageuse d'une vie courte et passagère en comparaison de la pénitence inutile et désespérante de l'éternité ?

Nous le dirons tous enfin, chrétiens, en adorant avec crainte et soumission les jugements d'un Dieu qui se venge des pécheurs d'une manière si terrible ; en remerciant avec amour et reconnaissance la bonté d'un Dieu qui ne nous a point encore condamnés à l'enfer, tout indignes que nous ayons été de ses miséricordes ; en nous humiliant profondément au souvenir de la cruelle incertitude où nous vivons, si nous ne serons point un jour autant de victimes de l'enfer ; enfin, en ranimant notre courage et notre ferveur pour nous préserver du danger continu d'être perdus de nous perdre pour une éternité.

Ainsi la vue de l'enfer nous fera entrer dans les voies du salut, et nous ouvrira toutes les portes du ciel où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

Pour le jeudi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LE PÉCHEUR MOURANT.

Vigilate, quia nescitis qua hora Dominus vester venturus sit. (*Matth.*, XXIV, 42.)

Veillez, car vous ne savez pas à quelle heure le Seigneur doit venir.

Jésus-Christ, qui connaissait de quelle importance il était aux hommes de n'être point surpris de la mort, n'a rien omis pour leur découvrir le danger de cette surprise et les exhorter à se préparer, par une vigilance continuelle, à prévenir ce moment si terrible. Il faudra passer du terme de la vie présente au terme de la vie future, du temps à l'éternité ; c'est un arrêt irrévocable qui nous regarde tous, et dont rien ne peut nous garantir. Mais quand arrivera ce moment funeste ? Nous l'ignorons. Point de vérité si souvent répétée dans l'Evangile. Tantôt c'est la parabole des vierges surprises par l'arrivée de l'époux ; tantôt celle du père de famille qui vient demander

compte des talents qu'il avait confiés, et toujours à l'heure à laquelle on y pensait le moins : *Qua hora non putatis*.

Le Dieu Sauveur a voulu, par toutes ces figures et ces paraboles, nous faire comprendre que, comme rien n'est plus certain que la mort, rien n'est plus incertain que l'heure et le moment où elle arrivera ; nulle pensée ne devrait donc nous être plus familière, si nous voulons nous précautionner contre ses surprises. Mais il semble que plus Jésus-Christ s'est étudié, en quelque sorte, à nous mettre devant les yeux cette dernière heure et l'incertitude qui l'accompagne, plus le pécheur s'étudie à écarter cette idée, plus il s'efforce de s'étourdir sur cette vérité si salutaire qui vient malgré lui l'importuner si souvent. On se persuade qu'on a encore un long espace de temps à vivre, on s'habitue à ne regarder la mort que dans le lointain, on se flatte qu'il sera assez temps d'y penser quand on la croira prochaine ; on espère que la maladie sera longue, qu'elle nous laissera l'usage de notre raison, qu'une crainte purement servile ne sera pas l'unique motif qui nous remuera alors ; en un mot, on cherche à se tromper, à s'aveugler soi-même, et malheureusement on y réussit trop bien.

Or, de là qu'arrive-t-il ? Le plus affreux de tous les malheurs, la mort dans le péché. Oui, sur ces faux raisonnements et ces espérances trompeuses, le pécheur est presque toujours surpris par la mort, et passe du temps à l'éternité sans y avoir jamais pensé sérieusement. Ce sujet nous intéresse tous. Justes et pécheurs, nous avons tous à nous garantir des surprises de la mort ; mais c'est surtout par rapport au pécheur que je l'envisage. Montrons-lui le sort funeste d'un chrétien qui se trouve dans le péché aux approches de la mort, et le danger presque évident pour lui d'être surpris par la mort dans l'état du péché.

Ce ne sont point là, je le sais, de ces discours propres à vous flatter ; malheur à moi si je m'étudiais à amuser une vaine curiosité, lorsque je ne dois chercher qu'à vous toucher, à vous convertir, à répandre dans vos cœurs une frayeur salutaire qui produise une vie chrétienne et édifiante.

Voici donc en deux mots ce que j'ai à vous exposer : le sort affreux d'un chrétien qui, aux approches de la mort, se trouve dans l'état du péché. C'est la première partie. Le danger presque évident pour un chrétien qui vit dans l'état du péché d'y être surpris par la mort. C'est la seconde partie. Implorons les lumières du Ciel par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien de plus terrible que le sort affreux d'un chrétien qui, aux approches de la mort, se trouve dans l'état du péché. Je ne veux, pour vous en faire convenir, que vous exposer simplement le tableau d'un pécheur mourant. Dans le sujet qui nous occupe, il n'est pas besoin de réflexions bien recher-

chiées, les plus naturelles sont les plus propres à faire impression sur vous. Peut-être ne vous êtes-vous jamais représenté ce lugubre et effrayant spectacle d'un pécheur aux approches de la mort; peut-être même, détournant vos regards de cette mort affreuse et désespérante, avez-vous craint de réfléchir sur un objet qui ne présente qu'horreurs et que supplices. On évite d'y penser, parce qu'attaché aux plaisirs et aux vanités du monde, on craint l'effet que produiraient ces réflexions salutaires. Venez donc, vous surtout qui vivez peut-être depuis tant d'années dans le crime et l'oubli de votre dernière heure, approchez, et voyez le sort qui vous menace: Dieu veuille que le spectacle tragique que j'ai à vous offrir ne devienne pas un jour votre propre histoire.

Approchons en esprit de ce lit de mort où le pécheur est étendu, accablé des douleurs de la maladie et prêt à rendre le dernier soupir: déjà l'ange exterminateur a prononcé l'arrêt de mort, les portes de l'éternité s'ouvrent devant lui, il entend cette voix sourdoyante dont parle le Prophète: C'en est fait, malheureux pécheur, le nombre de tes jours fixé par le Dieu Créateur est accompli; ce n'est plus sous tes yeux, à tes côtés, sur un enfant, sur un de tes proches, sur un ami, que la mort, que l'impitoyable mort va frapper; tu as méprisé ces avertissements salutaires; c'est sur toi-même que vont tomber ses coups; tu vas descendre dans cette terre ténébreuse, dans cette nuit éternelle où habite l'ombre de la mort; plus d'espérance de retour. Grand Dieu! quelle déplorable situation; tout concourt à le troubler et à l'affliger. La perte de la vie et de tout ce qu'il a aimé; les remords d'une conscience cruellement agitée; les supplices éternels qu'il a mérités: quels objets pour qui n'y avait jamais réfléchi! De là ses regrets, ses souffrances et ses alarmes.

Je dis ses regrets: qu'est-ce que la mort prise en elle-même et sans examiner encore le sort éternel où elle nous conduit? C'est une séparation entière et générale de toutes les choses d'ici-bas. Il n'y a plus rien en ce monde pour une personne qui meurt. O mort, si votre seul souvenir est si amer à un homme qui a mis son bonheur dans les biens de cette vie, que votre présence doit être pour lui un tourment bien cruel! Votre souvenir pouvait l'affliger pour son salut, votre présence l'afflige sans le sauver; s'il n'a pu vous regarder de loin sans être saisi d'horreur, comment pourra-t-il vous envisager de près? Que de regrets à la vue de ce dépouillement entier et universel auquel la mort va le réduire! Tout s'enfuit, tout s'échappe de lui, tout va mourir pour lui, ou plutôt malgré lui il va mourir à tout, être séparé de tout.

Lorsque le riche pécheur mourra, dit Job, il n'emportera rien avec lui, il ouvrira les yeux et il ne trouvera rien. Il sera surpris de la pauvreté comme d'une inondation d'eau,

il sera accablé de la tempête au milieu de la nuit; un vent brûlant le saisira, l'emportera et l'enlèvera de sa place comme un tourbillon furieux. (Job, XXVII, 19-22.) Expressions qui nous marquent combien cette séparation sera violente pour le pécheur mourant.

Séparation de ce monde visible et de tous les biens qui y sont renfermés. Séparation d'autant plus sensible qu'il y a été plus attaché. On ne quitte point sans douleur ce qu'on a possédé avec attachement. Il n'y aura donc plus désormais pour lui ni plaisirs, ni compagnies, ni sociétés, ni jeux, ni intrigues, ni tous les autres amusements qui remplissent ces moments toujours vides des pécheurs et des mondains. La mort va le dépouiller de tous ses honneurs, de tous ses titres, de toutes ses dignités, de tous ses biens, enfin de tout ce qu'il aimait davantage sur la terre. Rien de tout cela ne descendra avec lui dans le tombeau. Il y entrera nu, dépouillé de tout: et ce moment fatal, il y touche, sa fin approche, sa fin est venue, en vain s'efforce-t-il de reculer ce moment affreux, en vain fait-il tout son possible pour s'échapper des mains de Dieu, ses efforts sont inutiles. A ce moment terrible nulle différence entre le riche et le pauvre, ils dormiront tous deux dans la poussière du tombeau. Il y a pendant la vie une prodigieuse différence entre les conditions des hommes; mais la mort les égale toutes. Tous entrent dans la vie et en sortent de la même manière. L'intervalle qui sépare ces deux termes est marqué par quelques avantages extérieurs que donnent les biens de la fortune, mais la mort remet chaque chose dans son ordre. Remuez les cendres de l'homme du monde qui a été le plus grand et le plus heureux et celles de celui qui a été le plus malheureux et le plus obscur: quelle différence y trouverez-vous? C'est là que les grands et les petits se trouvent égaux, que l'esclave est affranchi de la domination de son maître, en un mot, que tout doit être confondu. La seule distinction qui reste, ce sont leurs bonnes ou leurs mauvaises actions.

Séparation de son âme et de son corps. Que de tristes réflexions! Cette vie, qu'il regardait comme le plus précieux des biens, il faut la perdre: ce qu'il a tant chéri, tant flatté, à qui il a tout accordé, va devenir la pâture des vers. *L'homme, dit Job, vit peu de temps et est rempli de beaucoup de misères. Il naît comme une fleur qui n'est pas plutôt éclose qu'elle est foulée aux pieds; il fuit comme l'ombre qui s'évanouit dans un moment et qui n'a nulle consistance. (Job, XIV, 1, 2.)* Ah! chrétiens, disait saint Augustin, le torrent du monde s'écoule, quoi que les hommes fassent pour le retenir; tout est emporté par une suite de moments rapides qui passent. Disons donc maintenant, et disons utilement, tout passe comme l'ombre, de peur que nous ne disions un jour inutilement, tout est passé comme l'ombre: *Omnia tanquam umbra transierunt. (Sap., V, 9.)*

Représentez vous, dit saint Jérôme, cet arbre si magnifique dont parle le prophète Daniel. Il étendait ses branches sur toute la terre, il élevait sa tige jusqu'aux cieux, il charmaït les regards par la beauté de ses feuilles et l'abondance de ses fruits. Tout à coup la voix du Ciel se fait entendre. Coupez, dit le Seigneur, coupez cet arbre, répandez-en les fruits de toutes parts, ne lui laissez pas même ses feuilles : *Succidite arborem.* (Dan., IV, 11.) Figure, dit ce Père, de ce qui arrive à la mort des pécheurs. Ils ont étendu de toutes parts leurs possessions, ils ont attiré sur eux les regards des hommes éblouis de leur éclat ; adorés sur la terre, ils portaient jusque dans les nues leur tête audacieuse : mais non, l'arrêt du Ciel se fait entendre, il va être renversé, cet arbre qui semblait avoir jeté de profondes racines : *Succidite arborem* ; c'est la voix du Seigneur qui brise les cèdres : *Vox Domini confringentis cedros.* (Psal. XXVIII, 5.)

Ah ! s'écrie alors le pécheur mourant, comme ce prince malheureux dont nous parle l'Ecriture, faut-il donc qu'une mort amère me sépare de tout ce que j'aime : *Siccine separat amara mors !* (I Reg., XV, 32.)

Au sein de la grandeur, comblés d'honneurs, revêtus des dignités les plus éclatantes, objet des flatteries et de la complaisance des hommes, je les ai vus briguer ma faveur, ramper à mes pieds, me rendre de serviles hommages qui prouvaient plus leur bassesse que ma grandeur ; et dans une heure, dans un moment tout cet éclat, tous ces honneurs ; tous ces titres fastueux seront ensevelis dans la poussière du tombeau, ou n'en seront que des décorations, tout au plus des images vides, des ornements superflus : *Solum superest sepulcrum.* (Job, XVII, 1.)

J'ai vécu dans le luxe, dans le faste, dans les plaisirs, dans la mollesse, et au milieu de l'opulence. Hélas ! je les vois fondre et s'évanouir devant moi comme des ombres fugitives, ces plaisirs dont les attraits séducteurs ont séduit ma raison et corrompu mon innocence, ces trésors, ces biens qui m'ont coûté tant de sueurs et peut-être tant de crimes et d'injustices. Voilà donc à quoi se terminent les biens et les plaisirs du monde. Beaucoup de travaux pour les acquérir, d'inquiétudes pour les conserver, et de regrets en les perdant ; et c'est pour acquérir et posséder ces prétendus biens qu'on sacrifie les trésors inestimables que Dieu nous promet, le Ciel et son éternité ; un tombeau, voilà toute ma possession et tout mon héritage : *Solum superest sepulcrum.*

Quoi ! si jeune encore, au printemps de mes jours, à la fleur de l'âge, au moment où je voyais s'ouvrir devant moi une carrière brillante, où je ne commençais qu'à goûter les plaisirs du monde, il faut le quitter, ce monde, et le quitter pour toujours : *Siccine separat amara mors !* Cruelle séparation ! la trame de mes jours a été coupée comme un fil par le tisserand, et le Seigneur me retranche du nombre des vivants, lorsque je ne faisais que commencer à vivre.

Est-ce donc au tombeau que devaient aboutir si tôt les espérances flatteuses dont le monde amusait ma crédule vanité ? Monde perfide, voilà donc le fruit de tes promesses ! *Solum superest sepulcrum.*

En un mot, réunissez tout ce qui flatte le plus le cœur de l'homme, ce qui nourrit sa vanité et son orgueil, victoires, conquêtes, honneurs, richesses, plaisirs, tout cela va se perdre et s'anéantir dans l'horreur d'un sépulcre. C'est alors que le pécheur commence à connaître la vanité et le néant de la grandeur humaine et de tout ce que le monde estime, mais il ne la connaît que pour en pleurer la perte : *Siccine separat amara mors !* Voilà donc à quoi aboutit la fierté et l'orgueil de l'homme ; voilà donc le terme de ses vastes projets, de ses heureux établissements, de ses grandes idées : un tombeau où tout ce qu'il est va devenir la proie de la mort : *Solum superest sepulcrum.*

Un spectacle plus accablant encore s'offre au pécheur mourant. Autour de ce lit de douleur où il est près d'expirer, se trouvent rassemblés les objets les plus propres à l'affliger et à faire à son cœur la plaie la plus sensible et la plus douloureuse ; un morne silence de la part de tous ceux qui l'approchent, des visages abattus et consternés, les gémissements d'une famille éplorée dont les larmes, en lui faisant sentir leur tendresse, réveillent la sienne ; des amis fidèles dont la vive douleur s'exprime par les soupirs les plus amers ; il voit leurs larmes, il entend leurs soupirs, son cœur est attendri, il ne peut plus y répondre que par des paroles mal articulées et entrecoupées de sanglots, il se sent arracher malgré lui à ce qu'il a de plus cher, il en gémit : et ses regrets ne font qu'augmenter son supplice, sans pouvoir prolonger ses jours : *Siccine separat amara mors !*

C'en est donc fait ; la scène du monde ne sera plus pour lui, le théâtre est brisé, les décorations sont renversées. Quelle déplorable situation pour un cœur uniquement occupé des choses de la terre ! Un monde qu'il idolâtrait et prêt à s'éclipser pour toujours, des plaisirs qui l'avaient charmé et qui expirent, des titres qu'il avait achetés si chèrement et qui s'effacent, une grandeur qui avait nourri sa vanité, et qui s'anéantit, des objets auxquels il avait livré tout son cœur, et auxquels il se voit arraché ; en un mot, biens de nature, de fortune, de société, il va être séparé de tout : séparation universelle, séparation violente, séparation sans retour, quelle source de regrets, et des regrets les plus amers : *Siccine separat amara mors !*

Quelle source en même temps pour nous des réflexions les plus salutaires ? Nous y arriverons tous, à ce moment terrible : et peut-être plusieurs d'entre nous y touchent-ils déjà, à ce terme funeste qu'ils regardent encore comme éloigné. Toujours abusés de cette vaine espérance qui nous promet une longue suite d'années et une espèce d'éternité sur la terre, ne prenons-nous jamais

la résolution de vivre comme des chrétiens qui doivent bientôt mourir ? Que le tombeau soit le point de vue qui règle nos idées ; bientôt les faux biens du monde changeront de nature et commenceront à paraître à nos yeux ce qu'ils sont réellement, des illusions et des fantômes. Prévenons par un détachement chrétien et méritoire aux yeux de Dieu des regrets qui, à la mort, nous déchireraient le cœur sans nous sauver.

Sans doute cette séparation de toutes les choses de la terre sera la même dans le juste et le pécheur. Je ne prétends pas même dire que le juste y soit tout à fait insensible : mais la différence, c'est que sa sensibilité est réglée par la plus parfaite soumission aux ordres de son Créateur ; c'est que, convaincu du néant et de la fragilité des biens de la vie, il n'y a point attaché son cœur ; c'est que, s'étant regardé comme un voyageur sur la terre, il savait que son royaume n'était pas de ce monde. On quitte sans regret ce qu'on possédait sans attachement ; mais qu'il est triste de quitter ce qu'on voudrait posséder toujours, ce qu'on regardait comme son souverain et unique bonheur. Plus l'attachement est fort, plus la séparation est douloureuse et violente.

Si ce pécheur mourant n'avait du moins que des regrets sur ce qu'il est forcé de quitter ; mais un supplice plus affreux pour lui, c'est ce qui se passe au dedans de lui-même. Il quitte tout, voilà le principe de ses regrets. Que dis-je, il quitte tout ! non, c'est ce qu'il emporte en mourant, ce qui demeure avec lui et au dedans de lui qui cause son plus grand tourment : je veux dire des péchés sans nombre, des crimes sans cesse renouvelés et jamais expiés par la pénitence ; voilà ce que j'appelle ses souffrances, les remords d'une conscience cruellement agitée.

Oui, chrétiens, la foi du pécheur, qu'il avait, pendant sa vie, retenue comme captive dans le fond de son cœur, et comme ensevelie dans les ténèbres des passions, qu'il s'était peut-être efforcé d'éteindre entièrement, se réveille à cette heure dernière, reprend de nouvelles forces et sa première vivacité. Il conçoit alors ce qu'il n'avait jamais bien conçu. Les objets qui l'amusaient, les passions qui l'occupaient tout entier, disparaissent pour le livrer à lui-même et aux cris de sa conscience. C'est à la lueur du flambeau de la foi, qui l'avait éclairé dès sa naissance, qu'il repasse, dans la plus cruelle amertume, les années de sa vie ; non pas, hélas ! comme David et Ezéchias, pour s'exciter à la douleur et à la componction, mais pour y reconnaître la justice des jugements que Dieu est prêt à exercer contre lui et y lire d'avance l'arrêt de sa condamnation.

Le souvenir de ses crimes répand dans son âme le trouble et la frayeur, il traîne à sa suite les remords et les inquiétudes. C'est alors que son cœur, selon l'expression de l'Écriture, ressemble à une mer orageuse battue par les vents et agitée de mille tempêtes : *Cor impii quasi mare ferrens.*

(*Isa.* LVII, 20.) Ce ver rongeur de la conscience ne souffre plus dans son âme d'autre sentiment que celui de sa misère, et ne lui présente plus d'autre image que celle de son péché : c'est là ce que le Prophète appelle les douleurs de la mort, ces remords du crime, plus cruels que les douleurs mêmes de la mort ! *Circumdederunt me dolores mortis.* Cette multitude innombrable d'iniquités qui se rassemblent et qui, comme un torrent impétueux, excitent dans son cœur le trouble et le ravage : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* (*Psal.* XVII, 5.)

L'impie Antiochus, dans le temps de sa prospérité, n'avait éprouvé ni trouble ni remords au milieu de ses iniquités. Enflé de ses victoires, il se regardait comme un Dieu. À peine se voit-il arrêté par la justice divine, étendu sur le lit de mort, à deux doigts du tombeau, qu'il se trouble et se confond. Grand Dieu, s'écrie-t-il, que mon cœur est agité et déchiré par des mouvements bien terribles ! C'est dans ce triste état qu'il se rappelle tous les maux qu'il a faits, et reconnaît que ses crimes sont la source de ses malheurs : *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem.* (*1 Mach.*, VI, 12.) Ainsi, dit un Père, nos péchés semblent nous fuir pendant la vie. Lors même qu'il faut les déclarer au tribunal de la pénitence, que de soins pour en reconnaître le nombre et la grièveté ; on les cherche, et ils s'échappent de notre mémoire ; mais, à la mort, ils paraissent en foule pour l'accabler : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.*

Pendant la vie, il semble que toute l'étude du pécheur soit de se cacher en quelque sorte lui-même à ses propres yeux. On craint de rentrer dans soi-même, parce qu'on n'y trouverait que des raisons de s'accuser et de se confondre. Tout nous détourne de ces réflexions qui seraient si salutaires, mais trop humiliantes pour l'amour-propre. C'est le charme des passions qui nous aveugle, l'embarras des affaires qui nous distrait, l'erreur des préjugés qui nous justifie, l'amusément des plaisirs qui nous dissipe, le tumulte du monde qui nous étourdit, l'illusion des exemples qui nous séduit, le torrent de la coutume qui nous entraîne : jamais on ne trouve le temps de réfléchir sur soi-même. Mais, à la mort, il est dissipé, cet enchanement de la bagatelle, selon l'expression de l'Écriture. L'âme sort, en quelque sorte, de son assoupissement, et voit renaître, pour ainsi dire, au dedans d'elle-même une multitude innombrable de crimes qui avaient été jusqu'alors ensevelis dans l'oubli. Oui, dit le Prophète, c'est alors que le pécheur se souviendra de toutes les iniquités dont il se sera souillé, elles viendront en foule assiéger son esprit et déchirer son cœur : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.*

Non-seulement ces péchés paraissent dans tout leur nombre, mais encore dans toute leur énormité. On les envisage alors sous un point de vue bien différent. Ils se montrent seuls, tels qu'ils sont réellement ; dépouillés de cette amorce du plaisir, de cette

surface gracieuse que leur prêtait la passion, lorsqu'elle voulait nous porter à les commettre. Il y a, dit saint Chrysostome, un poids et un poids : *Pondus et pondus*; un poids pour le temps de la vie, et un poids pour le temps de la mort.

Ces penchants déréglés dans lesquels le pécheur a vieilli, ce sont, pendant la vie, des inclinations naturelles pour lesquelles le cœur de l'homme semble né, et tout au plus des fragilités excusables : à la mort, ce sont des habitudes criminelles qui l'accablent par un nombre infini de péchés accumulés les uns sur les autres. Quelle foule de désirs criminels, de pensées honteuses, de regards et d'actions coupables, que de rechutes mortelles dont il ne s'est jamais bien confessé, n'ayant eu ni la douleur nécessaire, ni la résolution de quitter l'objet et l'occasion de son péché, ayant été quelquefois des années entières sans approcher des sacrements, et ne s'en étant approché, peut-être, que pour les profaner inlignement.

Ces biens du prochain qu'il s'était appropriés, ces acquisitions si immenses et si rapides, ces manèges obscurs de la politique pour supplanter un concurrent; pendant la vie, c'est adresse, habileté, souplesse d'esprit : à la mort, ce sont des usurpations criantes, des violences, des concussions, des brigandages, des artifices bas et humiliants que la religion et la probité condamnent également.

Ces pensées hardies sur les vérités de sa religion, ces doutes affectés, ces entretiens où il étalait avec ostentation les maximes de la prétendue philosophie; pendant la vie, c'est force d'esprit, supériorité de raison, éloignement des préjugés : à la mort, ce sont des blasphèmes énormes, un mépris sacrilège de la religion et de ses mystères, des discours scandaleux et impies, en un mot, des attentats contre l'honneur de Dieu, sa religion et son culte.

Ces plaisanteries, ces railleries qu'on se permet si aisément sur le compte du prochain; pendant la vie, c'est saillie, enjouement, délicatesse d'esprit : à la mort, ce sont de cruelles médisances, de faux rapports et de noires calomnies.

Ces sensibilités sur le point d'honneur, ces réparations qu'on poursuit avec tant de chaleur; pendant la vie c'est grandeur de courage, noble fierté : à la mort, ce sont des fureurs, des emportements, des vengeances odieuses.

Ainsi en est-il, chrétiens, de tous ces péchés que l'amour-propre, pendant la vie, est si habile à justifier à nos propres yeux; le pécheur, à la mort, en reconnaît toute l'énormité, il sent combien toutes ses excuses sont frivoles. La foi, la raison, la conscience s'élèvent de concert contre lui, et lui montrent tous ses crimes dans toute leur noirceur : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me*. Pour rendre ce tableau plus effrayant encore, la conscience joindra aux péchés qu'il a commis l'abus monstrueux

de tant de grâces que la bonté du Seigneur n'avait cessé de lui offrir. Abus de ces lumières vives et pures qui devaient éclairer son esprit : il a éteint ce flambeau céleste, ou s'est mis lui-même un funeste bandeau qui l'empêchait de l'apercevoir; abus des mouvements saints, des touches secrètes du divin Esprit pour amollir son cœur : il en a rejeté les douces impressions et n'a été sensible qu'aux charmes trompeurs du monde; abus des inspirations salutaires d'un Dieu qui l'appelait : il y a résisté avec opiniâtreté, et n'a suivi que la voix de ses passions; abus de tant de bons exemples qu'il avait devant les yeux : il en a détourné ses regards, peut-être en a-t-il fait le sujet de ses plaisanteries, et n'a marché que sur les traces des libertins et des impies; abus des sacrements institués par un Dieu dans son amour : il les a négligés et profanés; abus de tout le temps de sa vie dont il commence enfin, mais trop tard, à connaître le prix, et qui ne lui avait été donné que pour se préparer à l'éternité; en un mot abus de tous les moyens que Dieu lui avait donnés pour se sauver : il semble qu'il n'ait été occupé qu'à prendre des mesures pour se perdre. Quelle situation, chrétiens ! Se voir criminel, et criminel sans excuse. Il se regarde déjà comme frappé des anathèmes et des malédictions de Dieu, marqué du sceau de la réprobation, et il porte au dedans de lui-même un enfer anticipé : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me*.

Je dis un enfer anticipé; il va donc, ce pécheur, entrer dans les profondeurs immenses de l'éternité; l'abîme s'ouvre à ses yeux... Que d'agitations tumultueuses dans son âme consternée; quelles vives alarmes ne lui fait pas éprouver l'attente terrible des jugements de Dieu ! Que cette région où il va entrer lui paraît affreuse, quel épouvantable avenir, qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, quelle foule d'objets tous plus effrayants les uns que les autres ! Représentez-vous, dit un Père, la consternation de Pharaon lorsqu'il se vit tout à coup enveloppé des flots de la mer avec son armée. Il ne peut ni avancer ni retourner sur ses pas, la mer lui ferme tous les passages. Il aurait donné tout son royaume pour échapper au malheur dans lequel il s'était précipité; non, c'est là que Dieu l'attend, il faut qu'il périsse. Image naturelle de la situation du pécheur à la mort; les flots de la justice de Dieu tombent sur lui et l'enveloppent de toutes parts. Il forme mille désirs, il voudrait s'échapper des mains de Dieu; mais désirs inutiles qui périront avec lui : *Desiderium peccatorum peribit. (Psal. III, 10.)*

Où fuir, où se cacher ? Ah ! s'écrie-t-il dans son désespoir, me voilà donc arrivé à ce moment funeste dont j'avais toujours détourné mes regards. Dans un moment, dans un instant il n'y aura plus de temps pour moi : *Tempus non erit amplius. (Apoc., X, 6.)* Cruels, mais inutiles regrets, repentir amer qui me déchirez cruellement, ve-

nez m'arracher à moi-même. Que n'ai-je plutôt vécu sans connaissance de Dieu et de la religion ? Ce caractère sacré et ineffaçable de chrétien que j'avais reçu au baptême, mais que j'ai déshonoré et démenti par mes mœurs, se tournera contre moi pour augmenter mon supplice. N'ai-je donc porté ce titre glorieux de disciple de Jésus-Christ que pour mourir plus criminel et plus malheureux ? Que ne suis-je idolâtre en effet, comme je l'ai été dans ma conduite ! Ah ! périsse l'heure et le moment de ma naissance, périsse celle qui m'a donné le jour ; que mon âme ne peut-elle périr avec mon corps, que ne puis-je retomber dans l'abîme du néant ! Vous frémissiez, chrétiens, en entendant ces blasphèmes ; ils sont plus ordinaires que vous ne pensez.

Il va donc, ce pécheur, être pour toujours séparé de son Dieu, de son Créateur, de son Père. Séparé de Dieu, ahl chrétiens, le concevez-vous ? C'est-à-dire privé absolument de Dieu, condamné à n'avoir plus de Dieu, si ce n'est un Dieu ennemi, un Dieu vengeur. Dieu ne sera plus à lui, il ne sera plus à Dieu, il ne sera plus pour Dieu. Banni pour toujours de la présence de son Sauveur et de la compagnie des saints, pendant toute l'éternité la gloire de Dieu lui sera cachée, pendant toute l'éternité il éprouvera les vengeances d'un Dieu irrité. C'est à la mort que cette âme malheureuse sentira tout le poids de cette perte dont elle n'avait point été touchée pendant la vie.

Au reste, chrétiens, toutes ces peintures que nous nous efforçons de vous faire, quelque effrayantes qu'elles soient, ne peuvent représenter que bien imparfaitement les regrets, les souffrances, les alarmes du pécheur mourant. Nous ne pouvons vous offrir ces objets que successivement, et le pécheur déchiré par les remords cruels de sa conscience les éprouve tous ensemble : c'est leur réunion qui fait son tourment et son désespoir. Quel mélange, quelle confusion, quel bouleversement d'idées ! Il voit tout à la fois et sous le même point de vue le monde qui le chasse, la mort qui le presse, ses crimes qui l'accablent par leur nombre et leur gravité, la colère d'un Dieu vengeur qui le poursuit, les démons qui n'attendent que le moment d'exécuter l'arrêt de mort qu'on va porter contre lui, l'enfer qui s'ouvre sous ses pieds ; déjà il lui semble entendre les pleurs, les cris des réprouvés dont il va augmenter le nombre et l'horreur. En un mot, un tombeau pour son corps, voilà tout ce qui lui reste dans le monde : un enfer pour son âme, voilà son sort pour toute l'éternité. Quelle cruelle perspective !

Ahl chrétiens, qu'il est affreux de mourir dans le péché ! Si vous les épargnez maintenant, ces péchés, ils ne vous épargneront pas à la mort ; étouffez donc de bonne heure ces monstres que vous ne laissez croître que pour votre ruine. Malheur à vous si vous n'appréhendez la mort que lorsqu'elle sera présente ; malheur à vous

si vous remettez à ce moment de la mort pour vous préparer à votre éternité ; si vous attendez à commencer une meilleure vie lorsqu'il faudra la finir ; mais surtout malheur à vous si vous vivez comme si vous ne deviez jamais mourir et persévérez dans l'état du péché. Il est presque certain qu'un chrétien qui vit dans l'état du péché mourra pécheur. Nous avons vu le sort affreux d'un chrétien, qui aux approches de la mort se trouve dans l'état du péché ; voyons le danger presque évident pour un chrétien qui vit dans l'état du péché, d'y être surpris par la mort... C'est le sujet du second point.

DEUXIÈME PARTIE.

Le plus épouvantable de tous les malheurs, c'est d'être surpris par la mort dans l'état du péché ; vous convenez sans peine de cette vérité. Non, il n'est point de chrétiens assez impies pour vouloir mourir impénitents. S'il se trouve pour la honte de l'humanité des hommes qui poussent l'aveuglement et l'irréligion jusqu'à faire trophée de leur impiété jusqu'aux derniers moments de la vie et braver hardiment les jugements terribles du Seigneur, ce sont, dans l'ordre de la grâce, des monstres qui ne méritent que l'exécration et l'horreur. Je parle ici de ces pécheurs qui font profession de vivre dans la foi chrétienne, mais dont la conduite dément la foi ; qui vivent dans l'état du péché, mais qui espèrent faire pénitence à la mort ; car, c'est là leur retranchement ordinaire et leur dernière ressource. C'est à ces pécheurs que je dis qu'il est presque certain qu'ils mourront dans leur péché : *In peccato vestro moriemini. (Joan., VIII, 21.)*

Prenez garde, chrétiens, je ne prétends pas dire qu'une vraie pénitence à la mort soit impossible au chrétien qui a vécu dans l'état du péché. La miséricorde divine a des ressources infinies. Ce n'est point à moi d'en sonder les profondeurs, encore moins d'en vouloir borner les aimables profusions. Tant que nous vivons nous pouvons et nous devons espérer ; le temps de la vie est toujours le temps de la miséricorde. Je dis seulement qu'une bonne mort après une mauvaise vie ne peut arriver que par un miracle de cette miséricorde ; voilà donc l'espérance du pécheur réduite à un miracle. Or, qui dit miracle, dit un événement rare et extraordinaire. Il arrive donc souvent et ordinairement que l'espérance du pécheur est trompée ; un chrétien qui vit dans l'état du péché se met donc dans un danger presque évident d'y être surpris par la mort.

Pour une bonne mort, il faut supposer premièrement que le pécheur aura le temps de faire pénitence ; secondement, que cette pénitence il la fera avec fruit et qu'elle aura son effet. La réunion de ces deux conditions est absolument nécessaire. Tous ses bons desirs, toutes ses bonnes résolutions deviennent inutiles, s'il est surpris par la mort avant que d'avoir eu le temps de faire

pénitence; et que lui servira d'avoir eu le temps, si sa pénitence n'est qu'une pénitence fausse et sans effet. C'est une grâce de plus dont il aura encore abusé. Or, je dis qu'un pécheur qui, pour se préparer à la mort, attend le moment terrible et décisif de son éternité, ou ne la fera pas, cette pénitence, parce que Dieu ne lui en accordera ni le temps, ni les moyens; ou ne fera qu'une pénitence fausse et illusoire, parce qu'il n'y apportera pas les dispositions nécessaires.

L'Ecriture, pour nous représenter la mort, se sert tantôt de l'idée d'un voleur qui profite du temps de la nuit et où l'on est livré au plus profond sommeil pour surprendre plus sûrement; tantôt de la comparaison d'un maître qui cache à ses serviteurs le moment de son retour; tantôt de l'image effrayante d'une inondation subite qui porte partout le ravage et renverse les plus solides bâtiments. Figures sensibles pour nous représenter les surprises de la mort. Le dirai-je, chrétiens, surprises qu'on peut regarder en quelque sorte comme un article de foi. Le Fils de Dieu nous déclare dans les termes les plus formels qu'elle nous surprendra à l'heure que nous y penserons le moins : *Qua hora non putatis, qua nescitis hora.* (Matth., XXIV, 42.) Il ne nous dit pas, préparez-vous alors, mais soyez prêts : *Estote parati.* (Luc., XII, 40.) *Ils passent, dit le saint homme Job, en parlant des heureux du monde, ils passent leurs jours dans le sein de l'abondance et des plaisirs, et en un moment ils descendent dans le tombeau : « Et in puncto ad inferna descendunt. »* (Job, XXI, 13.)

In puncto, en un moment. Sont-ils rares, ces exemples des surprises de la mort? Surprises d'accident. Tantôt ce sont des maladies qui tout à coup accablent le pécheur et l'enlèvent presque au même instant; ou qui, lui ôtant toute connaissance, tout usage de sa raison, produisent le même effet, qui est de l'empêcher de se préparer à la mort par la pénitence. Tantôt ce sont des morts violentes, le fer d'un lâche assassin, la chute d'un édifice, des querelles, des incendies, le tonnerre; que sais-je, chrétiens, mille causes indifférentes qui précipitent en un moment le pécheur dans les abîmes d'une éternité malheureuse : *In puncto ad inferna descendunt.*

Seigneur, Dieu de vengeance, à ces traits je reconnais la juste rigueur de vos jugements. Dans tous les temps vous avez signalé par ces coups terribles votre colère contre les pécheurs! Ici, c'est un Saül qui, après avoir abandonné le Seigneur, en est abandonné à son tour; ce prince infortuné se perce lui-même de sa propre épée; là, ce sont des rebelles qui murmurent contre Moïse : la terre ouvre ses abîmes et engloutit quatorze mille hommes qui s'étaient laissés séduire par leurs funestes exemples; tantôt c'est l'impie Jézabel, dont la mort violente et précipitée punit les crimes et l'orgueil; c'est un Balphasar, qui dans un festin impie

profane les vases sacrés : Dieu lui arrache en un instant l'empire et la vie; c'est un Absalon qui se révolte contre son père et son roi : son ingratitude, sa perfidie sont punies par une mort cruelle; Ananie et Saphire expirent en un moment aux pieds des apôtres, et cette mort est le châtiment de leur mauvaise foi. Ces spectacles nous sont offerts presque à chaque page des divines Ecritures. Nous les appelons des surprises d'accidents : mais, aux yeux de la foi, c'est ce glaive terrible du Seigneur dont nous parle un prophète, ce glaive vengeur qui ne cessera de frapper et ne s'arrêtera point qu'il n'ait tout détruit (*Jerem., IX, 16*); ce sont des punitions d'un Dieu irrité qui appesantit son bras sur les pécheurs : *In puncto ad inferna descendunt.*

Sa vengeance renouvelle à chaque instant sous nos yeux ces scènes tragiques, si propres à nous instruire et à nous faire trembler; mais, toujours ingénieux à se perdre, le pécheur en efface bientôt les salutaires impressions. Non, pour convertir le pécheur le plus obstiné, en lui supposant encore des principes de religion, il ne faudrait que ce raisonnement bien médité et approfondi : il est sûr que si j'étais enlevé par la mort dans l'état où je suis, je serais damné pour une éternité : le pécheur, dès qu'il est chrétien, ne peut se dissimuler cette vérité accablante : or il est sûr qu'à chaque instant je puis être enlevé par la mort; je touche peut-être à ma dernière heure. De la vie à la mort souvent l'intervalle est bien court. Hélas! que faut-il pour détruire dans nous les principes de vie et troubler les ressorts des tempéraments qui paraissent les plus robustes? Le corps humain est un édifice toujours prêt à se briser et à tomber en ruine; quoi de plus fragile et de plus exposé! On se croit bien éloigné de la mort, et on la porte dans son sein. Il est donc sûr que rester dans l'état où je suis, c'est m'exposer à y être enlevé par la mort, et, par conséquent, à être damné pour une éternité, c'est-à-dire au malheur le plus effroyable : rester dans l'état où je suis est donc le parti d'un insensé et d'un furieux. C'est la conséquence nécessaire que doit tirer un pécheur qui rapprochera les principes de sa religion des surprises si ordinaires de la mort : *In puncto ad inferna descendunt.*

Mais on trouve des raisons pour se croire à l'abri de ces accidents, et ils nous frappent moins parce qu'on vient à bout de se persuader fausement qu'ils ne nous regardent pas. On s'attend qu'une longue maladie laissera le temps de faire pénitence. Ah! chrétiens, combien d'autres ont été trompés par cette espérance; et, d'ailleurs, combien de pécheurs, jusque dans le cours des maladies les plus réglées, sont encore cependant surpris par la mort! Leurs morts, sans être subites devant les hommes, le sont devant Dieu, parce que ce sont des morts imprévues : *In puncto ad inferna descendunt.*

Surprises de fausse prudence de la part des parents et des amis. On craint d'effrayer,

on calme les armes du malade, on s'efforce de le rassurer lors même qu'on sent qu'il n'y a plus rien à espérer, on écarte les ministres du Seigneur dont la seule présence ferait naître des idées salutaires, mais qu'on trouve trop lugubres. Parents, amis cruels, quelles funestes preuves de votre tendresse ! La haine de l'ennemi le plus implacable serait moins à redouter pour lui que votre lâche amitié. Coupables de la perte de son âme, vous en répondrez au Seigneur qui vous redemandra son sang. Il est mort dans la haine de Dieu, et il est mort en réprouvé, il est damné pour une éternité. Voilà le fruit de vos perverses ménagements, et de votre criminelle complaisance : *In puncto ad inferna descendunt.*

Surprise d'illusion de la part du mourant ; il espère et remet toujours ; il n'en veut croire ni les médecins ni ses amis, il se sent encore des forces ; en un mot, on se flatte jusque sur le bord du tombeau. Cependant, il touche au terme, le mal l'accable, la mort s'avance, il expire et il expire sans pénitence : *In puncto ad inferna descendunt.*

Je pourrais ajouter que ce confesseur qu'on ne fait avertir qu'au moment de la mort, et lorsqu'il n'y a plus moyen de reculer, ou ne se trouvera pas alors, ou n'arrivera que lorsque le mourant sera hors d'état de profiter de sa présence, hors d'état de l'entendre et de lui répondre. Au reste, je ne vous dis rien ici que vous ne voyiez se passer tous les jours sous vos yeux et au milieu de vous. Ce qui vous a fait frémir sur le sort de tant d'autres vous arrivera peut-être bientôt à vous-même. Vous avez négligé de profiter de leur malheur, vous servirez à votre tour d'exemple redoutable à ceux qui vous survivront. Déjà l'arc du Seigneur est tendu : ses flèches ardentes, auxquelles rien ne résiste, sont toutes disposées ; les traits de sa colère, dit le prophète, partiront de sa main avec la rapidité de la foudre qui sort du sein de la nue : *Exibit ut fulgur jaculum ejus.* (Zachar., IX, 4.) En un mot, le pécheur mourra sans faire pénitence, parce que Dieu ne lui en accordera ni le temps ni les moyens : *In puncto ad inferna descendunt.*

Mais non, chrétiens, supposons ce qu'il y a de plus favorable pour les pécheurs, que Dieu leur laisse le temps et les moyens de retourner à lui. Je dis qu'il est bien à craindre que leur pénitence ne soit qu'une pénitence fautive et illusoire, parce qu'ils n'y apporteront pas les dispositions nécessaires. Je parle toujours ici de ces pécheurs qui ont attendu pour retourner à Dieu que la maladie les pressât et qu'ils fussent menacés d'une mort prochaine ; de ces pécheurs trop communs dans le christianisme, qui, par une illusion déplorable, se forment le plan d'une bonne mort sur le fondement d'une mauvaise vie. Non, on meurt comme on a vécu, c'est une vérité universellement reconnue, reçue généralement de tous les hommes.

Sans doute, une vraie pénitence à la mort

peut sauver l'homme le plus criminel ; mais il faut la faire, cette pénitence. Si vous trouvez que cela soit aisé, je ne crains point d'assurer que vous n'avez pas l'idée d'une parfaite pénitence. Quoi ! ces difficultés qui vous révoltent aujourd'hui et que vous ne vous sentez pas le courage de vaincre, disparaîtront et changeront tout à coup de nature au moment de la mort ? Non, vous cherchez à vous tromper et à vous aveugler vous-mêmes. Rapprochons les conditions qu'exige une parfaite pénitence des dispositions d'un pécheur mourant ; nous concluons que, si elle n'est pas absolument impossible, du moins il n'est rien au monde de plus difficile. Nous dirons, avec saint Chrysostome, que ces prétendues pénitences qui se font au lit de la mort ne sont ordinairement que des ombres et des fantômes de pénitence : *Pœnitentiæ larva et umbra ista sunt.*

On demande pour une vraie pénitence un sincère et parfait changement de cœur ; c'est-à-dire qu'il faut que ce pécheur hâisse tout ce qu'il a aimé, aime tout ce qu'il a haï, qu'il ne reste plus en lui aucune attache au péché auquel il s'est livré tant qu'il a vécu, qu'il meure dans l'exercice des vertus et des plus grandes vertus qu'il n'a pas même connues pendant sa vie ; en un mot, qu'il devienne un autre homme, qu'il se fasse un cœur nouveau : *Facite vobis cor novum* (Ezech., XVIII, 31) ; et tout cela dans un instant ! Des changements si prompts sont-ils si aisés ? Le cœur passe-t-il si précipitamment des objets qu'il avait aimés à des objets tout contraires ? Hélas ! vous le savez, pendant la vie, lorsqu'il s'agit de surmonter une seule habitude malheureuse, que d'attentions, que de soins, que de temps ne vous en coûte-t-il pas ; que de rechutes, que d'alternatives honteuses ! La victoire est quelquefois le prix de bien des gémissements et l'ouvrage de bien des années ; il en coûta douze ans de combats à saint Augustin, et il ne la remporta enfin que par un miracle : et le pécheur à la mort s'affanchira tout à coup, non pas d'une seule habitude, mais d'une infinité d'habitudes criminelles ; non pas par les exercices d'une pénitence constante et sévère, mais sans effort et sans qu'il lui en coûte rien ; non pas par la réflexion et avec le temps, mais en un seul instant, en un instant de trouble, de faiblesse et de confusion. En un seul instant il viendra à bout de vaincre des habitudes qui étaient devenues comme une seconde nature ; de rompre des attaches qui avaient gagné jusqu'à la racine du cœur ; de substituer aux vices et aux passions les vertus les plus parfaites, les sentiments les plus sublimes de la religion ? Cet homme, par exemple, qui pendant sa vie avait fait profession de douter des vérités de la foi, d'en faire l'objet de ses plaisanteries sacrilèges, de se moquer des décisions de l'Eglise, de braver les jugements terribles du Seigneur, deviendra en un seul instant un chrétien docile et soumis, plein de respect pour les vérités de la

de la religion qu'il avait enveloppées de mille erreurs, obscurcies de mille doutes et combattues toute sa vie ? Que de prodiges réunis ! Non, chrétiens ; peut-être effrayé aux approches de la mort prendra-t-il le langage de la foi, mais ce ne sera qu'un vain langage, il n'en aura ni l'esprit, ni la réalité ; cette foi qu'il s'était efforcé inutilement d'étouffer dans son cœur, se réveillera à ces derniers instants, assez pour le troubler et le confondre, mais point assez pour le convertir et le sauver : *Pœnitentiæ larva et umbra ista sunt.*

On veut, pour une vraie pénitence, une douleur souveraine et qui surpasse toute autre douleur, une douleur universelle qui s'étende à tout péché et à toute espèce de péché. Quoi ! cet homme qui n'a jamais été sensible qu'aux biens de la terre et à tout ce qui pouvait flatter ses sens, toujours indifférent pour les biens du ciel et le vrai bonheur de son âme, changera tout à coup ses inclinations et concevra de ses offenses un regret supérieur à la tristesse que peuvent causer les accidents humains, je dis supérieur par une certaine détermination de la volonté à tout sacrifier plutôt que de commettre de nouveau ces offenses ? Il aura le cœur percé, brisé de douleur au souvenir de ces mêmes objets qui ont toujours emporté tout son amour et toutes ses affections ? Non, chrétiens, c'est une pénitence qui ne va qu'à l'esprit sans pénétrer jusqu'au cœur ; c'est une douleur purement spéculative, un simple désir qu'il confond avec la réalité. En effet, combien de ces pécheurs qui avaient répandu des larmes, fait les plus belles protestations, donné les marques du plus sincère repentir, lorsqu'ils se figuraient leur mort prochaine, avons-nous vus ensuite rappelés à la vie, oublier leurs regrets et leurs résolutions : le retour de la santé a été pour eux le retour du péché. Ils n'avaient de la pénitence que l'apparence et les dehors : *Pœnitentiæ larva et umbra ista sunt.*

On veut, pour une vraie pénitence, une douleur surnaturelle dans son principe, animée par des motifs supérieurs à tout sentiment naturel et humain ; c'est-à-dire qu'elle doit avoir Dieu et le péché pour objet. Des motifs si purs détermineront-ils un pécheur qui tout plongé dans les sens, n'a jamais eu en vue que soi-même, n'a jamais agi que par les mouvements de la nature ? Non, dit saint Augustin, une crainte purement servile du supplice qui lui est réservé, voilà l'unique objet qui remuera son cœur. Tandis qu'il a cru le châtement éloigné, il a aimé son péché ; le regret n'est venu que lorsqu'il a vu de près la peine qui l'attendait. C'est un criminel qui se voit condamné par un arrêt auquel il ne lui est pas possible d'échapper. Il frémit, il pâlit, il se trouble. Ce n'est point l'énormité de son crime, mais la punition destinée à le venger qui fait couler ses pleurs. Otez l'enfer, vous ferez cesser ses larmes. Ce n'est point l'Esprit Saint, c'est l'amour de lui-même qui

est le principe de ses soupirs. En un mot, c'est une douleur toute naturelle, et qui, par conséquent, ne peut suffire pour le remettre en grâce avec Dieu : *Pœnitentiæ larva et umbra ista sunt.*

On veut enfin, pour une vraie pénitence, une pénitence volontaire et qui ait son principe dans le cœur. La pénitence du pécheur mourant est une pénitence forcée. A la mort, dit saint Augustin, ce n'est point vous qui quittez le péché, c'est le péché qui vous quitte ; vous ne paraissez y renoncer que parce que vous n'êtes plus en état de le commettre. Mais ce pécheur verse des larmes, il gémit, il soupire. Ah ! chrétiens, il pleure par faiblesse ; il gémit, non pas sur ses égarements, mais sur l'état où il se trouve réduit ; il pousse des soupirs, ce n'est point vers le ciel, mais vers la terre qu'il est obligé de quitter. Je ne parle point de ces pénitences de pure cérémonie, de politique, de bienséance. A ce moment terrible où on ne devrait plus s'occuper que des jugements de Dieu et des grands objets de l'éternité, on est encore tout plein des jugements des hommes et de la vaine chimère de laisser à la postérité un nom sans tache. On donne quelques marques de piété qui coûtent peu, pour éviter la flétrissure de mourir en impie et en désespéré : *Pœnitentiæ larva et umbra ista sunt.*

Cent fois on vous a cité cet exemple si fameux dans l'histoire sainte ; je veux dire la fausse pénitence d'Antiochus. Ce prince infortuné ne se sent pas plutôt frappé d'une maladie mortelle qu'il s'adresse à Dieu pour obtenir le pardon de ses crimes. Il s'humilie sous la main du Seigneur ; il reconnaît son néant, il promet de réparer tout le mal qu'il a fait, d'enrichir le temple du vrai Dieu, de se consacrer à son culte, d'aller lui-même publier sa puissance dans tout l'univers. Voilà sans doute de beaux sentiments de pénitence. Ecoutez le jugement qu'en porte l'Esprit-Saint. Il l'appelle une pénitence réprouvée et indigne de miséricorde. Oserons-nous, après cela, nous flatter sur les conversions, je dis les conversions qui paraissent les plus éclatantes, lorsqu'elles ne se font qu'au lit de la mort ? *Pœnitentiæ larva et umbra ista sunt.*

Cependant le ministre du Seigneur n'abandonne point ce pécheur mourant : il l'exhorte, il lui rappelle les motifs les plus pressants de la religion ; il s'efforce de lui donner des sentiments de confiance, il applique sur ses lèvres mourantes l'image du Sauveur attaché à la croix. Hélas ! cet objet de confiance pour le juste, est-il bien propre à en inspirer à un pécheur ? De quelle consolation peut être pour lui la vue de ce Dieu souffrant et mourant pour son amour ? Elle lui rappelle les outrages sans nombre dont il s'est rendu coupable ; cent fois il a renouvelé sa mort. Pour être du nombre de ses élus, il est nécessaire de lui ressembler ; et il n'aperçoit dans lui aucun trait de ressemblance, mais une opposition monstrueuse et continuée presque jusqu'au dernier sou-

pir. Il voit un chef couronné d'épines ; et il n'a aimé, il n'a recherché que des plaisirs criminels ; il voit des mains, des pieds percés de clous ; et ses mains sont teintes de sang, remplies de crimes ; il s'est lassé à force de marcher dans les voies de l'iniquité. Des plaies sacrées du Sauveur sortent des éclairs qui lui annoncent le coup fatal qui doit le terrasser et le livrer à ses ennemis. En un mot, ce qui sert à consoler les âmes justes, à les fortifier dans ce dernier moment, devient pour lui un nouveau tourment. Dans le ministre, il croit voir un témoin qui l'accuse déjà devant Dieu. Voilà ce qui se passe souvent dans l'âme du pécheur mourant, tandis que par de beaux dehors de pénitence il en impose à ceux qui sont témoins de sa mort et se fait peut-être illusion à lui-même : *Pœnitentiæ larva et umbra ista sunt.*

On lui apporte enfin cette nourriture céleste, ce pain des anges dont il s'est si longtemps et si volontairement privé, dont il était des années entières sans s'approcher, et dont il ne s'approchait peut-être que pour le profaner. Est-ce son Sauveur qu'il reçoit, n'est-ce pas plutôt son juge ? Ce corps, ce sang d'un Dieu qu'il a tant de fois foulé aux pieds, ne crie-t-il pas vengeance contre lui d'une manière plus forte que le sang d'Abel ? Il se voit tout convert de ce sang précieux, mais n'est-ce pas comme les Juifs déicides, pour son malheur et pour sa perte ?... A Dieu ne plaise, chrétiens, que nous portions des jugements qui nous fassent désespérer du salut de ceux que nous avons vus, après une vie passée dans le crime, mourir dans les exercices de la pénitence ! il n'appartient qu'au scrutateur des cœurs de juger de leurs dispositions. Espérons bien de chacun en particulier, mais il n'en est pas moins vrai, en général, qu'un chrétien qui vit dans l'état du péché se met dans un danger presque évident d'y être surpris par la mort. Ou il ne fera pas pénitence, ou il ne fera qu'une pénitence fautive et illusoire : *Pœnitentiæ larva et umbra ista sunt.*

Je ne dis rien qui ne soit appuyé sur les oracles de l'Ecriture les plus formels et les plus décisifs. Oui, dit le Seigneur, vous vous êtes moqués de moi pendant la vie, je vous insultai à mon tour au moment de votre mort ; vous avez été sourds à mes sollicitations les plus pressantes, je serai inflexible à vos derniers soupirs : *In interitu vestro ridebo et subsannabo vos.* (Prov., I, 26.) Vous vous êtes dérobés aux continuelles poursuites de ma tendresse, je me refuserai à vos tardives recherches : *Quæretis me et non invenietis.* Ces menaces sont-elles équivoques ? Jésus-Christ ne dit pas que le pécheur restera dans sa criminelle obstination, qu'il négligera de recourir à Dieu par la pénitence, ou qu'il n'aura pas le temps de la faire ; il dit que ce pécheur le cherchera : *Quæretis me*, mais en même temps il assure qu'il ne le trouvera pas et qu'il mourra comme il a vécu : *Non invenietis et in peccato vestro moriemini.* (Joan., VIII, 21.)

C'est l'Evangile, c'est le Sauveur lui-même qui s'explique.

En effet, chrétiens, quel triomphe pour Dieu que le retour d'un infidèle qui ne le recherche que parce qu'il ne peut plus lui échapper, qui ne lui offre son cœur que parce qu'il se voit dans un abandon général et réduit à la dernière extrémité ? Quoi ! la persévérance finale, cette grâce purement gratuite, au-dessus de tout mérite, que les plus grands saints n'auraient osé demander pour prix de leurs services, le pécheur ose se la promettre, cette grâce spéciale, et l'attendre de la part d'un Dieu qu'il n'a cessé d'offenser et d'outrager pendant le cours de sa vie ! Je ne crains point de le dire, une présomption si téméraire détruit la fin que Dieu s'est proposée dans l'établissement du christianisme. Si après une vie criminelle tous les pécheurs ont droit de se promettre une conversion sincère et une heureuse mort (car pourquoi ce qu'il vous est permis d'espérer, ne serait-il pas permis à tous les autres), que deviennent la sainteté de la religion, la pureté de sa morale, la sévérité de ses lois ? A quoi sert la pratique des vertus, l'usage des sacrements, tous les moyens de salut que le Sauveur a établis ? Non, si les hommes peuvent impunément négliger ces devoirs, toute l'économie de la religion se réduit à bien employer le moment qui précède la mort. Quelque énormes, quelque multipliés qu'aient été les désordres du pécheur, pourvu qu'aux derniers instants de sa vie il donne quelques signes de pénitence, qu'il paraisse se repentir et s'en accuser, tout est réparé, Dieu est content, il pardonne tout et n'en demande pas davantage. Quel plan de religion, quel système de morale qui anéantit toutes les vertus et autorise tous les vices !

De là encore ces expressions si fortes des Pères, expressions propres, non-seulement à consterner, mais presque à désespérer le pécheur. Ils n'ont pas prétendu sans doute que la porte de la miséricorde fût absolument et entièrement fermée. Ils nous avertissent même que la pénitence ne vient jamais trop tard quand elle est véritable : *Serius pœnitentia, nunquam sera.* Mais ils nous représentent en mille endroits et unanimement qu'il est très-rare et très-difficile qu'un pécheur qui a toujours vécu dans le péché meure en vrai pénitent. Convenez-en donc, pécheurs, tout dépose contre la fausse confiance qui vous rassure. La pénitence qui ne se fait qu'au lit de la mort est du moins une pénitence bien suspecte : *Pœnitentiæ larva et umbra ista sunt.*

O Dieu de miséricorde ! qu'un rayon de cette lumière inaccessible qui entoure votre trône éclaire les pécheurs qui m'écourent ; qu'à la faveur de cette lumière ils reconnaissent ce qu'ils ont à redouter de votre juste colère. Faites briller à leurs yeux le glaive de vos vengeances. Pénétrez-les de la crainte de vos jugements ; que les éclairs qui précèdent la foudre qui doit les frapper excitent dans leurs cœurs une frayeur salu-

taire. Qu'ils entendent le bruit épouvantable de votre tonnerre avant que d'en être écrasés. Qu'ils voient votre bras tout-puissant levé sur leurs têtes coupables. Mais quoi! Seigneur, ne peuvent-ils pas encore arrêter votre bras vengeur, et désarmer votre colère?

Oui, pécheurs, votre Dieu peut encore être fléchi, vous pouvez conjurer le tempête, le temps du repentir ne vous est pas encore enlevé; si vous étiez sans ressource, nous nous contenterions de répandre des larmes amères sur votre sort. Ayez recours à une pénitence prompte et salutaire, à cette planche mystérieuse que vous offre l'Eglise; c'est l'unique moyen de vous sauver du naufrage.

Rappelez-vous souvent le sort affreux d'un chrétien surpris par la mort dans l'état du péché. Tel on meurt, tel on sera pendant une éternité tout entière. Plus de mérites ni de démérites après la mort. On meurt dans le péché, on sera éternellement dans le péché, et, par conséquent, éternellement dans l'enfer. Dans l'autre vie, dit le Sage, plus de retour, plus d'espérance pour l'impie.

Rapprochez de cette vérité effrayante le danger presque évident pour un chrétien qui vit dans l'état du péché d'y être surpris par la mort; une mort heureuse après une vie criminelle est un miracle. Cette vue vous inspirera une vigilance chrétienne, une fervente application aux bonnes œuvres propres de votre état. Ainsi la mort perdra pour vous ses horreurs, et sera un passage à la vie bienheureuse et éternelle, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LES MISERICORDES DIVINES.

Ece quem amas, infirmatur. (Joan., XI, 3.)

Seigneur, celui que vous aimez est malade.

Marthe et Marie affligées de la maladie d'un frère qui leur était cher, ont recours à celui qui seul pouvait soulager leur douleur. Pleines de foi et de confiance dans la miséricorde infinie de Jésus-Christ, c'est vers lui qu'elles députent pour lui faire part de cette triste nouvelle. *Seigneur*, lui firent dire ces deux sœurs fidèles, *celui que vous aimez est malade*. Elles eurent qu'il n'était pas besoin d'en dire davantage. Elles s'adressaient au Dieu de bonté, elles connaissaient son cœur, elles savaient que ce n'est jamais en vain qu'on réclame sa tendresse. Leur confiance eut sa récompense. Ce frère bien-aimé fut rendu à leurs gémissements et à leurs larmes.

Bonté sans bornes du Dieu Sauveur, pourquoi les hommes vous connaissent-ils si peu? C'est à vous la faire connaître, chrétiens, que je consacre ce discours. Quel sujet plus intéressant et plus propre à faire impression sur les cœurs capables de senti-

ment? Quel objet plus aimable qu'une bonté infinie qui ne tend qu'à faire des heureux, qui emploie tous les charmes de la miséricorde et de la clémence pour nous arracher, non pas comme Lazare à l'obscurité du tombeau, mais à l'attrait funeste du péché, et pour nous ressusciter à la vie de la grâce! Ce ne sont point les éclats foudroyants du Dieu de justice que je viens faire briller à vos yeux, ce sont les traits les plus aimables du Dieu de paix et de douceur que je viens offrir à vos regards. C'est moins par la crainte que par l'amour qu'il veut régner sur les cœurs des hommes.

Mais qui pourrait, grand Dieu, sonder cet abîme de vos miséricordes dont nous adorons les profondeurs? C'est sur tous les hommes que vous voulez en répandre toutes les richesses et tous les trésors. Pourquoi donc en voyons-nous si peu qui en profitent? Voilà, chrétiens, le grand mystère dont je viens aujourd'hui vous entretenir.

Quel est l'homme sage, demandait le Prophète-Roi : *Quis sapiens?* Ah! la grande sagesse du christianisme, la science des saints et du salut, toute la ressource du pécheur en ce monde, c'est de pouvoir entrer dans les secrets de la divine miséricorde, c'est d'en avoir une humble intelligence : *Quis sapiens, et intelliget misericordias Domini?* (Psal. CVI, 43.)

Je la fais consister, cette intelligence des miséricordes de notre Dieu, à savoir les espérer et à savoir les obtenir. Je dis premièrement à savoir les espérer. Il y en a qui n'en voient pas assez l'étendue; et de là vient qu'effrayés du nombre et de l'énormité de leurs péchés, ils n'osent plus en espérer le pardon. Qu'ils se souviennent que Jésus-Christ est le Dieu Sauveur, que telle est sa bonté qu'il ne veut la mort d'aucun pécheur; que ce sont, comme il nous en assure lui-même, des pécheurs et non pas des justes qu'il vient appeler; cette première considération, en dissipant leurs alarmes, les remplira d'une sainte confiance. Je dis secondement à savoir les obtenir. Il y en a qui semblent n'être pas assez persuadés qu'étant pécheurs on ne leur doit rien; et de là vient qu'ils osent compter sur les miséricordes de leur Dieu, dans le temps même qu'ils s'en rendent positivement indignes. Qu'ils se souviennent que le Dieu Sauveur est cependant un Dieu qui, toujours indépendant, ne fait réellement miséricorde qu'à qui il lui plaît. Cette seconde considération suffira pour faire tomber toute leur présomption. En deux mots, espérer et obtenir les divines miséricordes. Les espérer à la vue de toute la bonté d'un Dieu qui nous assure lui-même de leur étendue; c'est le sujet du premier point. Les obtenir à la vue de toute l'indépendance d'un Dieu souverainement maître de ses dons; c'est le sujet du second point. Voilà, chrétiens, cette vraie intelligence des miséricordes d'un Dieu qui fait les sages et les heureux : *Quis sapiens et intelliget misericordias Domini?* Mais, c'est à vous seul, Seigneur, qu'il appartient

de nous la donner; nous vous la demandons par l'intercession de la Mère de miséricorde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une triste expérience ne nous apprend que trop de quelle importance il est de savoir affermir son cœur contre un secret désespoir dont on est quelquefois tenté : peut-être n'est-il point de tentation plus dangereuse. Le pécheur, il est vrai, présume souvent pendant la vie des miséricordes de son Dieu; de là l'abus qu'il en fait; mais il vient des moments cruels, et surtout un dernier moment où, à cette présomption qui l'a flatté pendant le cours d'une vie criminelle, succède un funeste désespoir. La grandeur, la sainteté, la justice d'un Dieu, que ces objets sont effrayants si on perd de vue ses miséricordes infinies! Non, chrétiens, que rien n'ébranle jamais notre espérance, c'est surtout ce que demande de nous un Maître souverainement miséricordieux.

En vain me vante-t-on ses miséricordes, si je ne les espère pas. Or, je dois les espérer. Pourquoi? parce que nous adorons dans le Seigneur une charité immense qui nous assure elle-même que ses miséricordes s'étendent sur tous les enfants des hommes; parce que cette charité de notre Dieu se fait sentir à chacun de nous en particulier; et ce que nous avons éprouvé de ses bontés passées, nous répond de son cœur à notre égard. Tels sont les solides fondements de l'espérance chrétienne.

Quoi de plus propre à nous inspirer une vraie confiance que l'assurance que Dieu nous donne si souvent et si solennellement dans ses Ecritures du dessein qu'il a de faire miséricorde à tout homme qui respire? De là cette protestation qu'il nous fait par ses prophètes, de ne vouloir point la mort du pécheur; de là ces déclarations si expresses de la volonté sincère où il est de sauver tous les hommes; de là ces prodiges de grâces et de puissance pour amollir les cœurs les plus endurcis, cette patience infinie qui lui fait attendre, chercher, recevoir avec bonté des enfants prodiges. De là enfin ce fameux oracle de l'Apôtre qui nous prouve que tous les hommes sont sujets à la mort du péché, parce que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes. Dogmes fondamentaux et tellement essentiels au christianisme que les révoquer en doute, ce serait anéantir l'espérance chrétienne.

Sans vous citer une infinité de textes les plus formels de nos Livres sacrés, sans m'arrêter à réfuter les éternelles chicanes de l'hérésie, sans me prévaloir même des plus authentiques décisions de l'Eglise, je ne veux, pour affermir vos espérances, que ce raisonnement simple, mais décisif : Dieu veut que j'espère en ses miséricordes; or, je ne puis espérer en ses miséricordes qu'autant que je suis assuré de leur étendue; c'est donc leur étendue même qui est le fondement et le soutien de mon espérance.

Dieu veut que j'espère en ses miséricordes,

jusque-là qu'il m'en fait un précepte, et rien n'autorise plus mon espérance que le précepte qu'il a la bonté de m'en faire. Précepte fondé sur toute la loi; car, puisque le Seigneur a juré qu'il en récompenserait l'observation, ne pouvons-nous pas dire que tous les articles de la loi sont autant de raisons d'espérer, autant de gages de la fidélité de Dieu dans ses promesses? Précepte nécessairement renfermé dans l'idée que nous avons de Dieu : l'Apôtre l'appelle un Dieu d'espérance : *Deus spei* (Rom., XV, 13); c'est un Dieu souverainement bon, un Père plein de tendresse : ces titres si consolants pour nous ne doivent-ils pas lui assurer toute notre confiance? Précepte surtout inséparable du grand précepte de l'amour de Dieu; car enfin, puis-je aimer Dieu sans en être aimé, puis-je l'aimer et en être aimé sans espérer dans ses bontés? Dès là donc qu'on m'impose l'heureuse obligation d'aimer Dieu de tout mon cœur, on veut que j'espère en ses miséricordes. Cette espérance est donc un devoir essentiel à l'homme. Désespérer serait un crime, et, j'ose le dire, chrétiens, de tous les crimes il n'en est point de plus injurieux au Seigneur que le désespoir.

Que j'aie répandu le sang d'un Abel, que j'aie vendu le sang d'un Dieu, si j'espère miséricorde, j'honore plus Dieu par mon espérance que mon crime ne l'a déshonoré. Je lui reconnais une bonté supérieure à toute ma malice, je lui donne lieu de faire éclater sa gloire de la manière qui peut être la plus digne de lui. Oui, dit le Prophète, les miséricordes de Dieu sont au-dessus de tous les ouvrages de ses mains. Il y a donc quelque chose de plus grand dans Dieu que d'avoir créé l'univers; c'est de faire miséricorde à l'homme. La création du monde ne coûta qu'un mot à la puissance divine. Mais la miséricorde du Seigneur! ah! chrétiens, c'est elle qui nous fait voir un Dieu revêtu de notre chair, un Dieu enveloppé de langes et chargé de nos iniquités, un Dieu victime et expirant sur une croix : spectacles plus admirables, que de le voir, ce Dieu souverain, tirer le monde du néant, se venger de ses ennemis et régner au plus haut des cieux. Lors donc que j'espère dans sa miséricorde, je lui procure la plus grande gloire qu'il puisse attendre d'un coupable; aussi veut-il, comme il s'en explique dans ses Ecritures, que nous espérons en lui pour lui-même et pour la gloire de son nom : *Propter me, propter nomen meum.*

N'est-ce pas, en effet, pour se procurer cette gloire de faire miséricorde à tous, qu'un souffert, dit l'Apôtre, que l'univers entier fût investi des ombres du péché? C'est là le terme des prières, des larmes, des travaux, des humiliations et de la mort d'un Homme-Dieu : *Conclusit enim Deus omnia incredulitate, ut omnium misereatur.* (Rom., XI, 32.) Mais que les mains encroûtées du sang d'un frère, je dise comme le malheureux Cain, que mon crime est trop énorme pour en pouvoir espérer le pardon;

ou que coupable d'un déicide je me précipite en désespéré dans l'abîme comme un Judas : j'attaque Dieu par l'endroit qui lui peut être le plus sensible, je fais injure à sa bonté ; je dis, ou que vaincu par la malignité de mon cœur il ne peut me pardonner, et par là je lui conteste sa puissance ; ou que, pouvant pardonner, il ne le veut pas quoiqu'il l'ait promis, et par là je l'accuse d'être infidèle dans ses promesses ; je suis plus impie, dit saint Augustin, que si je niais l'existence de Dieu ; le Seigneur étant moins irrité, ajoute ce Père, de l'extravagance de celui qui doute de son existence que de l'avenglement de celui qui doute de l'étendue de ses miséricordes. Tant il est vrai qu'il n'y a rien au monde qui soit plus défendu à un chrétien que le désespoir ; Dieu veut que nous ayons dans ses bontés la confiance la plus parfaite et la plus entière.

Or, cette confiance parfaite et entière, je ne puis l'avoir qu'autant que je suis assuré de l'étendue des divines miséricordes. S'il y avait un seul homme au monde à qui le Seigneur n'eût jamais eu dessein de faire miséricorde, j'aurais sujet de craindre que je ne fusse cet homme malheureux ; et dès lors il me serait impossible d'avoir une véritable espérance. Je n'ai donc pour oser espérer et pour y être obligé, que cette promesse générale que le Seigneur a faite à tous les hommes de leur faire grâce quand ils retourneront à lui de tout leur cœur. C'est en vertu du prix infini de son sang et de sa mort que ce Dieu de bonté, qui s'est fait victime de propitiation, non-seulement pour nos péchés, dit saint Jean, mais encore pour les péchés de tout le monde, veut que nous espérons en lui.

En effet, supposons pour un moment que cette promesse du Seigneur ne regarde que les seuls élus : au milieu d'un monde composé de ces hommes de miséricorde qui sont prédestinés à la gloire et de ces enfants de perdition que le souverain Juge a déjà réprouvés, à quoi se réduirait notre espérance ? Peut-être, dirais-je, peut-être suis-je du petit nombre de ceux que Dieu a daigné regarder d'un œil de miséricorde. Sans une révélation particulière sur laquelle nous ne comptons certainement pas, je vous défilerais, chrétiens, de pouvoir tenir un autre langage. Voilà donc toute l'espérance chrétienne fondée sur un peut-être. Mais en avez-vous jamais aperçu les affreuses conséquences ?

Peut-être le Dieu que j'adore me permet-il de le regarder comme un Père qui ne demande qu'à me faire grâce : mais peut-être aussi n'est-il pour moi qu'un Juge inexorable qui m'a déjà réprouvé ; peut-être aurai-je part à l'héritage céleste qu'il a promis à ses élus : mais peut-être aussi ne suis-je en ce monde que comme une malheureuse victime de ses vengeances ; peut-être régnerai-je éternellement dans le ciel avec mon Sauveur et mon Dieu ; mais peut-être aussi suis-je destiné à être éter-

nellement au fond de l'abîme la proie d'un feudévérant. Ainsi mon cœur se trouve-t-il partagé entre l'espérance la plus douce et le plus terrible désespoir ; il se pourrait donc faire, suivant ces principes, que l'arrêt de mon éternelle réprobation fût déjà prononcé. Quelle cruelle incertitude, et que deviendrait mon espérance ?

Sans doute, quelque confiance que j'aie dans l'étendue des miséricordes infinies du Seigneur, je dois travailler à mon salut avec un saint tremblement, parce qu'étant l'inconstance et la faiblesse même, j'ai lieu de craindre que ma fidélité ne réponde pas à la bonté divine, que le poids de la chair n'entraîne l'esprit, et que l'esprit gagné ne force le cœur à trahir ses premiers sentiments. Mais quoi ! réduit à me délier nécessairement de moi-même, voudrait-on que je me délassasse encore de mon Sauveur ? Ne suis-je pas assez humilié de me voir un cœur aussi léger, aussi peu fidèle que le mien ? Laissez-moi du moins compter sur le cœur de mon Dieu.

L'Apôtre veut que mon espérance soit ferme, qu'au milieu des dangers dont je suis menacé sur la mer orageuse de ce monde, ce soit comme un ancre qui me fasse braver les écueils et les tempêtes. Laissez-moi donc m'y attacher de manière qu'elle ne puisse m'échapper. L'Apôtre m'assure que le Seigneur a confirmé ses promesses par un serment solennel, et que ses desseins étant immuables, mon espérance doit être d'autant plus inébranlable qu'il est impossible que Dieu me trompe. Laissez-moi donc me reposer sur l'immobilité d'une parole si sainte, m'exciter, à la vue de ce qu'on me promet, à servir le Seigneur avec une fidélité parfaite, fixer avec le secours de la grâce mon inconstance naturelle, m'assurer de mon cœur autant que je le pourrai. L'Apôtre ajoute encore que l'espérance ne confond point, que nous y trouvons une consolation qui nous anime, nous soutient, et nous rend invincibles. Laissez-la-moi goûter en paix, cette consolation si solide.

Hélas ! toute l'espérance que vous me permettez d'avoir en ce monde, vous ne la fondez du côté même de Dieu que sur un *peut-être*. Est-ce donc là cette espérance qui doit faire toute ma consolation ; cette espérance qui ne confond point ; cette espérance que le Seigneur a fondée lui-même sur un serment solennel ; cette espérance à laquelle je dois recourir comme à un ancre qui ne peut me manquer ; enfin, est-ce donc là cette espérance chrétienne, cette vertu divine qui ne le cède qu'à la charité ? Revenons donc aux principes que nous avons établis, et concluons que les promesses du Seigneur étant universelles, il n'y a point d'homme au monde qui ne puisse et qui ne doive compter sur les miséricordes de son Dieu.

Cette charité immense qui nous assure de l'étendue des divines miséricordes se fait sentir à chacun de nous en particulier, et je dis que ce sentiment si précieux est un nouvel appui qu'elle fournit à notre espérance.

En est-il un seul parmi vous qui n'en ait pas éprouvé les aimables effets ?

Ah ! loin d'un cœur chrétien cette vaine curiosité qui, nous faisant perdre de vue les impressions salutaires que la grâce du Seigneur opère sur nous en particulier, s'épuise en questions inutiles, en stériles recherches sur ce qui se passe dans les autres. Qu'est-il nécessaire pour mon édification que je demande éternellement, si le barbare dans ses déserts ou l'idolâtre dans le temple de ses faux dieux, reçoit quelques lumières qui lui viennent de la divine miséricorde ? Ne me suffit-il pas, pour en justifier l'étendue, que le Prophète-Roi nous assure que toute la terre en est remplie ; que saint Jean nous représente le Fils de Dieu comme une lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde ; que, suivant la théologie de saint Paul, il n'y a point d'esprit raisonnable qui, à la vue de ce vaste univers et de tout ce que la nature nous met devant les yeux, ne puisse et ne doive s'élever jusqu'à la connaissance de son Auteur ; que l'infidèle le plus écarté des voies de l'Evangile, portant la loi du Seigneur écrite au fond de son cœur, il ne tient qu'à lui de l'y lire et de la consulter ; et que, quand Dieu jugera les vivants et les morts, il saura bien démêler dans les différentes réflexions qu'ils auront faites sur eux-mêmes, et dans les remords de leurs consciences, de quoi justifier les arrêts de sa justice, de manière à convaincre ceux mêmes qui n'auront pas eu la loi qu'ils sont inexcusables, selon l'expression de l'Apôtre : *Ita ut sint inexcusabiles ?* (Rom., I, 20.)

Mais non, ne nous occupons que de nous-mêmes. Mettons nos délices à apercevoir au fond de nos cœurs une infinité de traits pleins de miséricorde qui doivent nous faire juger des desseins que le Seigneur a sur nous. Oui, peut dire ici chacun de nous : c'est une bonté particulière et spéciale de notre Dieu qui nous a prévenus dès l'instant de notre naissance. Du sein de nos mères, nous sommes passés entre les mains de cette aimable miséricorde. D'enfants de colère que nous étions, elle s'est hâtée de nous honorer du signe sacré des enfants de l'adoption. A peine le flambeau de la raison commençait-il à ruire pour nous que cette divine miséricorde, nous éclairant de ses lumières ineffables, nous initia dans les mystères augustes de notre religion, et nous instruisit des desseins adorables du souverain Maître qui nous a créés. C'est elle qui nous a tirés d'une infinité de dangers, qui, jusque dans les égarements de notre jeunesse, nous a attendus avec patience, et tant de fois s'est offerte à nous avec tendresse ; qui nous a affranchis de la servitude du péché, et a comblé notre retour de ses faveurs les plus signalées. Que de motifs d'une confiance vive et animée !

Rappelons donc, et ce souvenir est trop consolant pour ne pas nous y arrêter avec plaisir, rappelons les différents traits de bonté que Dieu a fait éclater en notre faveur : bonté prévenante qui nous recher-

che et nous attire par les charmes de sa douceur ; bonté patiente qui daigne nous supporter et nous attendre, usant, selon l'expression de l'Ecriture, de ces lenteurs adorables qui arrêtent et suspendent les coups de sa justice et de sa vengeance : *Sustentationes Dei* (Eccli., II, 3) ; bonté pleine d'empressement pour soumettre et gagner un cœur ; bonté libérale et magnifique qui ne demande que des cœurs bien disposés pour y répandre ses bienfaits les plus abondants. Mais que dis-je, bonté ? Dans notre Dieu ce sont, pour me servir du terme de l'Apôtre, des trésors de patience, des profusions de miséricorde : *Divitias patientiæ et longanimitatis*. (Rom., II, 4.) Si chacun de nous pouvait ici ouvrir son cœur et faire retentir ce saint temple des grâces qu'il a reçues, quel tendre concert à la louange du Dieu de clémence et de miséricorde !

Les uns nous diraient qu'un naturel heureux, et fait pour la vertu, les a fait entrer sans peine dans les voies du salut ; qu'ils y ont marché d'un pas toujours égal, et que, grâce au Ciel, ils n'y ont rien trouvé qui pût être pour eux une pierre de scandale. C'est la grâce elle-même qui leur servait de guide. Les autres nous apprendraient comment ils se sont élevés en si peu de temps à la plus haute perfection ; comment ils ont rompu les liens qui les attachaient à la terre ; comment ils se sont rendus supérieurs aux pompes du siècle. Pour une âme fidèle à la douce impression de la divine bonté, tout devient moyen du salut et se transforme en vertu.

J'étais esclave de mes passions, nous dirait celui-ci, j'ai jamais les chaînes honteuses qui me captivaient ; j'avais dit mille fois qu'il m'était impossible de les briser. Mais enfin le Dieu de bonté a fait en ma faveur un miracle de son bras tout-puissant ; il m'a frappé par l'endroit le plus sensible, il m'a fait sentir combien il y a peu à compter sur un bras de chair, il a ré, andu sur mes plaisirs une amertume salutaire. Sa divine lumière a dissipé mes ténèbres, et m'a découvert le faux, le vide et le néant de ces prétendus biens dont le monde se sert pour amuser et séduire ses crédules adorateurs. Qu'il en soit éternellement béni, ce Père des miséricordes, qui m'a tiré presque malgré moi de ma servitude, pour me faire entrer dans l'heureuse liberté de ses enfants.

Moi, nous dirait celui-là, je me suis vu dans des dangers où ma perte paraissait infaillible. Mes désordres s'étaient multipliés à l'infini. Déjà sur le penchant du précipice et presque réduit au désespoir le plus funeste, prodigue malheureux, je n'osais recourir à un Père indignement outragé. Mais ce Père tendre m'a prévenu lui-même, il est venu au-devant de moi, il a aidé ma faiblesse, il a jeté sur ma misère un regard de pitié et de clémence. Rentré dans son sein paternel je goûte à son service et dans l'observation de sa loi, cette paix délicieuse, qu'on recherche en vain dans le monde et dans le tumulte des passions, et que l'innocence seule peut produire.

C'est un père vraiment chrétien, qui, en racontant à ses enfants les différents traits d'une Providence miséricordieuse qui se sont perpétués de générations en générations dans sa famille, nourrirait leur piété, allumerait leur ferveur, et surtout exciterait dans leurs cœurs cette vive reconnaissance dont le sien est animé. C'est un frère qui ferait part à son frère des bénédictions d'un Dieu qui a daigné prendre soin de lui dès ses plus tendres années, qui, touché de ses premières chutes, a lui-même affermi ses pas chancelants, qui prévoyant les écueils où il serait exposé dans le monde, lui a fait trouver un asile assuré dans son sanctuaire. C'est un ami qui répandrait dans le sein de son ami l'onction de cette joie céleste dont il est pénétré au souvenir de l'auteur de son salut. Non, s'écrierait-il, jamais la miséricorde de mon Dieu ne m'a abandonné. C'est elle qui m'a conduit comme par la main dans mes voies, qui n'a jamais permis que je goûtasse le plaisir du crime sans en sentir toute l'amertume. C'est elle qui m'a toujours conservé ces sentiments d'honneur et de religion qui ont prévalu : ou, si j'ai eu le malheur de m'égarer, c'est elle qui me reprochait mes infidélités, qui a bien voulu m'attendre, me rechercher, m'attirer d'une manière si forte et si douce tout à la fois, qu'il a fallu enfin que je me rendisse à ses aimables sollicitations. En un mot, chacun dans ce divin concert suivrait la loi de son cœur ; tous s'animent mutuellement ; dans les transports de leur joie et de leur reconnaissance, leur bouche ne s'ouvrirait que pour bénir le Dieu des miséricordes, et chanter unanimement les triomphes de sa grâce.

Bénissons, répéteraient-ils à l'envi, bénissons éternellement un Dieu si bon. N'oublions jamais les bienfaits dont il nous a comblés. Quelle consolation de dire mille fois avec l'Apôtre, que mon adorable Sauveur m'a aimé, moi en particulier, comme s'il n'y avait point eu d'autre homme sur la terre, qu'il m'a aimé jusqu'à se sacrifier pour moi ; de pouvoir déjà me regarder en ce monde comme un enfant du Père céleste, comme un habitant de la sainte Jérusalem. Se pourrait-il faire, ô mon Dieu, que tant de grâces personnelles ne fussent pas autant de gages de vos miséricordes ? Me rechercheriez-vous aujourd'hui pour m'abandonner demain ; voudriez-vous actuellement ma conversion sans vouloir en même temps mon salut ; auriez-vous résolu de me perdre dans le temps même que vous me prévenez avec tant de bonté, et que de mon côté je prends enfin la résolution de répondre à votre amour ?

Non, chrétiens, anathème et malheur à qui nous donnerait de telles idées de notre Dieu. Qu'il n'y ait donc rien au monde qui puisse ébranler une espérance appuyée sur les promesses solennelles que ce Dieu de bonté a daigné lui-même nous faire, et sur l'étendue de ses miséricordes infinies qu'il répand généralement sur tous les enfants

des hommes ; miséricordes ineffables dont mille fois nous avons eu le bonheur d'éprouver les aimables effets. Que le divin amour lui-même en grave en traits de flammes le souvenir dans nos cœurs, afin que la vivacité de notre confiance réponde à la singularité des bienfaits qui nous environnent de toutes parts.

Cœurs ingrats, qui n'êtes peut-être jamais entrés dans ces sentiments, craignez que les miséricordes mêmes de votre Dieu ne servent un jour à votre condamnation. Ce que je trouve, ô mon Dieu, de plus redoutable dans vos vengeance, ce ne sont point ces fléaux terribles qui ont tant de fois signalé votre colère contre les enfants des hommes. Ce n'est point ce déluge qui inonda la terre, ce feu du ciel qui consuma Sodome, ce glaive vengeur qui extermina tant d'Assyriens. Le dirai-je ? Ce n'est pas même l'enfer et ses éternelles horreurs. Qu'avons-nous de plus à redouter de la part d'un Dieu irrité ? Ah ! chrétiens, ce sont ses miséricordes mêmes. Oui, ce sont ses miséricordes qui rendent le pécheur inexorable. Ce sont elles qui donnent du poids à notre iniquité, ce sont elles qui nous ouvriront les portes de l'enfer. Si vous aviez été moins miséricordieux envers nous, Seigneur, nous serions moins criminels envers vous. Notre crime c'est de n'avoir pas profité de vos miséricordes ; l'énormité de notre crime, c'est d'avoir abusé de vos miséricordes ; l'abomination de notre crime serait de vouloir vous rendre vous-même en quelque sorte le fauteur, le complice, le coopérateur de nos désordres en présumant de vos miséricordes ; le comble, l'excès de notre crime serait d'être des ingrats et de manquer de confiance après tant de miséricordes.

Ce sont surtout des serviteurs affectionnés à son service que demande le Seigneur. Oui, nous dit ce Dieu de bonté, ce sont des amis que je veux m'attacher plutôt que des serviteurs : *Jam non dicam vos servos... vos autem dixi amicos.* (Joan., XV, 15.) Il règne sur tout l'univers, ce Dieu de grandeur ; mais il semble qu'il manque quelque chose à sa félicité, s'il ne règne pas sur nos cœurs. Voilà l'empire dont il paraît être jaloux. Ah ! chrétiens, ouvrons nos cœurs aux saintes ardeurs de la divine charité, qu'elle nous remplisse d'une tendre affection pour un Dieu souverainement miséricordieux. Les bienfaits dont il nous a déjà comblés, sont comme autant de gages de dons précieux que nous réserve encore son amour pour l'avenir, et ses bontés passées nous répondent de ses miséricordes futures.

Ne nous flattons point. Pour avoir eu jusqu'ici tant de part aux faveurs de notre Dieu, le grand ouvrage de notre salut n'est pas encore consommé. Nous marchons toujours au milieu d'une infinité de pièges qu'on ne cesse de tendre sous nos pas. Nous ne voyons au dehors que de cruels ennemis qui voudraient nous surprendre, et nous portons au dedans de nous-mêmes un triste poids qui nous entraîne vers le précipice. Nous errons

au gré de nos passions ; incertains de notre sort, toujours en danger de nous égarer et de prendre les voies les plus obliques pour les voies les plus droites. Nous comptons sur un héritage céleste, mais ne sommes-nous pas des enfants déshérités ? Déplorable incertitude !

Mais non, j'élève mes regards vers le ciel. J'aperçois un Dieu qui ne nous a réduits à cette extrémité que pour nous faire sentir le besoin que nous avons de son secours, que pour nous mettre dans l'heureuse nécessité de recourir à lui, et que pour avoir lieu de nous combler de ses plus précieuses faveurs. Oui, je l'aperçois, ce Dieu bienfaisant qui peut et qui veut achever en moi ce que sa grâce a si heureusement commencé. Que ne dois-je pas me promettre de sa bonté ? Il peut me faire triompher de mes ennemis, me rendre supérieur à ma faiblesse et à toutes les tentations qui m'environnent, me remettre mes dettes et m'ouvrir les portes du ciel. Il le peut, ce n'est point assez, il le veut. Tout est possible à la force de sa grâce, et son cœur m'est un sûr garant qu'il est disposé à l'employer en ma faveur. Quelle confiance ne doivent pas inspirer ces sentiments, et quelle tendre affection ne doit pas produire une si sainte confiance ?

Dieu devient le seul ami d'une âme fidèle, son unique ressource dans ses alarmes, le seul objet digne de l'occuper. Le monde n'est plus à ses yeux que le règne de la dissimulation, de l'intérêt et de la perfidie ; ce monde, qui par ses prestiges avait si longtemps ébloui ses regards, ne lui paraît plus qu'une vaine idole qui n'est rien, qui ne peut rien, dont l'empire n'est appuyé que sur les passions et l'aveuglement de ses adorateurs insensés. En un mot, à la vue d'un Dieu entouré de ses miséricordes, tout le reste disparaît. Voilà, s'écrie-t-elle, le seul Maître aimable et fidèle qui peut et qui veut procurer le vrai bonheur de ceux qui s'attachent à son service ; lui seul est assez puissant pour l'exécuter, lui seul est assez miséricordieux pour le vouloir ; lui seul mérite toute l'affection de mon cœur, et c'est à lui seul que je la consacre tout entière. Pénétrés de la reconnaissance la plus vive, et animés d'une sainte confiance à la vue de cette bonté suprême de notre Dieu, adorons, aimons les dons de son cœur vraiment paternel. Comme le Prophète-Roi, chantons sa tendresse pour les enfants des hommes.

Non, je ne suis plus surpris des vertus héroïques de ces illustres pénitents que l'Eglise offre à notre admiration ; de ces larmes continuelles d'un Pierre, d'une Madeleine, d'un Augustin. Comment n'être pas inconsolable lorsqu'on réfléchit à la tendresse d'un Père plein de charmes, auquel on a eu le malheur de déplaire ? La bonté avec laquelle il daignait lui-même essuyer leurs larmes, redoublait encore la vivacité de leurs regrets ; la facilité avec laquelle il leur avait pardonné leurs péchés était pour eux une nouvelle raison de ne

jamais se les pardonner à eux-mêmes ; les dons qu'ils en recevaient ne servaient qu'à ranimer de plus en plus dans eux l'esprit de mortification et de pénitence. Tels sont les heureux effets que produit une humble confiance dans les divines miséricordes.

Mais avançons, chrétiens, c'est peu d'espérer les miséricordes du Seigneur, il faut surtout les obtenir. Souvenons-nous que si faire miséricorde, c'est dans Dieu le propre d'une charité immense, c'est aussi le propre d'une souveraine indépendance ; et jugeons par là de ce que nous devons faire pour obtenir en effet miséricorde ; c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Que de pécheurs osent compter sur les miséricordes de leur Dieu, qui ne les obtiendront jamais ! Les uns s'en flattent moins par une espérance chrétienne que par une superbe présomption ; que pourrait-on donner à leur orgueil ? Les autres négligent de les implorer ; prétendent-ils donc qu'on leur prodiguera ce qu'ils ne daignent seulement pas demander ? Ceux-ci ne se rendent pas attentifs au moment que le Seigneur avait dessein de leur faire miséricorde, ce moment passé ne reviendra peut-être plus ; ceux-là voudraient avoir été consultés sur la route par où sa divine miséricorde veut les conduire, n'est-ce pas aller contre les droits du souverain Maître ? Pour les obtenir donc, ces éternelles miséricordes que nous espérons, commençons par avouer que nous en sommes indignes ; demandons-les avec larmes et gémissements ; prenons le moment du Seigneur, et craignons de le laisser échapper ; enfin laissons à Dieu le choix des voies par où il voudra nous conduire.

Au reste, chrétiens, cette conduite est absolument nécessaire, et c'est pour vous en convaincre qu'il vous faut faire sentir toute l'indépendance de Dieu dans ses miséricordes. C'est un Dieu indépendant ; il ne vous doit donc rien, pécheur présomptueux, et vous ne le forcerez point à vous faire grâce malgré lui. C'est un Dieu indépendant ; il est donc juste, pécheur indolent, que vous imploriez ses miséricordes, que vous le priiez de se laisser fléchir, et que vous tâchiez de vous le rendre propice. C'est un Dieu indépendant ; il a donc, pécheur dissipé, il a marqué, sans vous consulter, le moment qui décidera de votre sort, et si vous ne vous y rendez pas attentif, vous vous perdrez sans ressource. C'est un Dieu indépendant ; il choisira donc, pécheur indocile, la manière dont il vous fera miséricorde. Développons ces vérités si propres à vous intéresser.

Adorons-la donc en premier lieu, cette souveraine indépendance de notre Dieu qui ne fait miséricorde qu'à qui il lui plaît. Si notre orgueil en est humilié, bénissons-en le Seigneur. Indépendance, chrétiens, qui ne permettra jamais à la créature de demander au Créateur pourquoi il fait miséricorde à

l'un plutôt qu'à l'autre. Je suis le maître de mes dons, dit le Seigneur, et je ferai grâce de mes dons à qui je voudrai la faire : *Miserebor cujus misereor, et misericordiam prestabo cujus miserebor.* (Rom., IX, 15.) Indépendance qui n'a point égard à l'excellence de la nature la plus élevée : l'ange est traité sans miséricorde, et l'homme obtient grâce. Indépendance qui ne reçoit pas plus la loi des grands que des petits : les Pharaon, les Alexandre, les Antiochus, les Hérode n'ont rien qui puisse désarmer la colère divine, et ce qui la désarmera ce seront les soupirs et les larmes d'une simple bergère. Indépendance qui n'est touchée ni de l'éclat de la pourpre : si le Ciel exauce David, Saül en est rejeté ; ni de la sagesse de nos prétendus sages : ces oracles du monde sont aveugles, et c'est aux simples que se révèlent les mystères de Dieu ; ni de la justice de ceux qui se croient plus justes que les autres : l'austère vertu des Pharisiens est réprouvée, et l'humble pénitence des Publicains est couronnée ; ni de la sainteté des parents : Esaü était, comme Jacob, descendu d'Abraham et d'Isaac ; leur sort cependant a été bien différent. Indépendance qui nous fait voir en ce monde des vases d'honneur et des vases d'ignominie ; qui de deux hommes qui sont appliqués au même travail, sous un même toit, dans un même champ, prend l'un et laisse l'autre ; qui renverse les plus superbes colonnes de l'Eglise, tandis que d'un de ses plus cruels persécuteurs elle fait un apôtre du premier ordre.

Ce sont là sans doute des vérités accablantes et bien propres à confondre la présomption. Vous les dissimuler, ce serait trahir mon ministère. Apprenez donc enfin à connaître un des points les plus essentiels de votre religion.

Je vous ai montré, dans ma première partie, que le grand dessein de Dieu sur les enfants des hommes, c'est de les sauver tous, de leur faire miséricorde à tous, qu'il le veut sincèrement ; voilà, comme nous l'avons vu, sur quoi est appuyée leur espérance, et comme le premier fondement du christianisme. Malheur à qui voudrait en poser un autre ; fût-ce un ange, nous devrions lui dire anathème. Mais comment concilier ce grand dessein du Seigneur avec ce que je vous dis ici de sa suprême indépendance ? Hélas ! chrétiens, les enfants des hommes ne répondent pas aux desseins de Dieu ; les uns ont abusé de ses miséricordes, les autres les ont négligées ; tous s'en sont rendus indignes : *Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt.* (Psal. XIII, 3.) Or, de là qu'arrive-t-il ? Dieu se sert de son droit, et en vertu de son indépendance, lui qui, suivant l'inclination de son cœur, avait dessein de faire miséricorde à tout l'univers, il ne la fait plus en effet qu'à qui il lui plaît. Ainsi vit-on de tout temps des Cain indociles et des Abel chéris de Dieu, des Pharaon endurcis et des Moïse fidèles,

des Saül abandonnés et des David pénitents : *Miserebor cujus misereor.*

Que la vue d'une telle indépendance doit bien humilier notre orgueil. Il n'y a donc rien en moi, doit dire ici tout coupable, qui puisse forcer le Ciel à me faire grâce. Naissance illustre, emplois importants, richesses, mérite personnel, hélas ! avec tous ces avantages dont se repaît la vanité, je suis pécheur, et, s'il ne plaît pas à la bonté divine de me faire miséricorde, que deviendrai-je ? Cependant, grand Dieu, vous voulez que j'espère ; c'est donc uniquement sur vos miséricordes mêmes que j'ose compter. Du reste je marche, courbé sous le poids de mon indignité : j'en fais à la face de l'univers un aven solennel ; je reconnais, au milieu de mes larmes, que vous ne me devez rien ; que, sans injustice, vous pouvez m'exterminer ; que mon sort est entre vos mains ; que, si vous n'avez pitié de moi, je n'ai plus que le désespoir en partage.

Encore une fois, quelle humiliation pour l'homme ! Mais que notre Dieu est admirable dans ses voies ! L'homme, obligé d'avouer son indignité, s'humilie devant le Seigneur, et déjà le Seigneur est touché de ses misères. Oui, sans doute, telle est l'indépendance du souverain Maître, qu'il ne fait miséricorde qu'à qui il lui plaît ; mais, après tout, il ne fait rien sans des raisons infiniment dignes de sa sagesse. Or, à qui lui plaît-il de faire miséricorde ? à l'humble de cœur, à celui qui s'en juge le plus indigne. N'avez-vous pas vu le fier Achab humilié devant moi ? disait le Seigneur au prophète Elie. Puisqu'il s'est humilié, c'en est fait, ma colère s'apaise, et je lui fais grâce. (III Reg., XXI, 29.) Vous donc qui marchez tête levée, qui prétendez n'avoir rien à redouter, qui semblez croire que votre naissance, votre mérite, votre rang vous mettent à couvert des traits de la justice divine, qui portez vos airs de fierté jusqu'au pied de nos autels, qui présumez des miséricordes du Seigneur dans le temps même que vous l'outragez avec audace, ne l'oubliez jamais : ce que demande avant toutes choses un Dieu souverainement indépendant, c'est qu'on rende hommage à son indépendance, qu'on sente tout le besoin qu'on a de lui, qu'on tremble au pied du trône de sa justice, qu'on aime à ne pouvoir rien attendre que de sa bonté, voilà ce qui touche son cœur et ce qui le désarme. Humiliez-vous donc, pécheur présomptueux, humiliez-vous sous la puissante main du Seigneur, rentrez dans votre néant, et vous obtiendrez miséricorde, surtout si dans votre humiliation vous avez recours à la prière.

C'est en effet, chrétiens, à quoi nous engage naturellement la vue de notre indignité. Peut-on se voir au fond de l'abîme, sans lever les yeux vers celui qui peut nous en tirer ? Mais celui qui peut nous en tirer peut-il nous voir solliciter sa clémence, sans être touché de notre sort et sensible à

nos malheurs? Partout nos divines Ecritures nous offrent les traits les plus signalés de miséricorde sur ceux qui l'ont implorée avec confiance et humilité.

J'y vois un peuple toujours indocile que le Seigneur est souvent sur le point d'exterminer; mais on prie pour lui, il lève lui-même les yeux au Ciel, et le Ciel est apaisé : *Postquam afflixit.... ad extremum misertus est tui.* (Deut., VIII, 16.)

J'y vois un David sans cesse occupé à solliciter sa grâce; ah! Seigneur, lui dit-il mille et mille fois, ayez pitié de moi, j'ai besoin de votre plus grande miséricorde, de toutes vos miséricordes, et ce n'est que sur leur étendue infinie que je fonde mon espérance. Jamais ma reconnaissance ne cessera de chanter les miséricordes de mon Dieu : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* (Psal. LXXXVIII, 2.)

J'y vois une ville coupable menacée de sa ruine; déjà l'arrêt est porté : mais non, Ninive humiliée a recours à la prière, elle devient une espèce de temple; Dieu le voit, et son bras est désarmé : *Vidit Deus.... et misertus est.* (Jonæ, III, 10.) J'y vois un Manassès assez heureux pour apaiser la colère d'un Dieu qui semble vaincu par sa prière. A cette vue, ma confiance se ranime; quoi donc! m'écrié-je, tout indigne que je suis des miséricordes de mon Dieu, pour les obtenir, je n'ai qu'à prier. Ce Dieu de majesté, tout indépendant qu'il est, se fait une loi de s'assujettir en quelque sorte à ma prière. Je triomphe de son cœur, il semble qu'il ne lui soit plus permis de me refuser. Mais non, ce n'est point un assujettissement pour le Seigneur, c'est, au contraire, sa gloire, et ce qui relève les droits de son indépendance.

Car enfin, lorsque je prie j'avoue qu'on ne me doit rien, je reconnais humblement que, si on me fait grâce, ce sera bonté toute pure, je fais profession de n'attendre mon salut que de cette miséricorde même que j'implore; sentiments d'autant plus capables de toucher le cœur de Dieu qu'ils sont accompagnés d'une confiance filiale, d'une espérance fondée sur l'idée que j'ai de la bonté divine, sur les promesses du meilleur de tous les pères, sur les mérites d'un Dieu Sauveur qui m'assure que prier en son nom c'est être exaucé. Prions donc, chrétiens, la prière est une ressource infaillible, et voilà la grande consolation du christianisme.

Il est de foi qu'il y a des grâces purement gratuites, que telle est surtout la grâce de la persévérance finale. Rien de plus capable d'alarmer la vertu la plus intégrale. Quoi! toute ma vie j'aurai servi le Seigneur avec une fidélité parfaite, et je ne suis pas assuré de mourir dans son saint amour, et cette grâce si précieuse, je ne puis pas même la mériter; non, mais je puis la demander au nom de mon Sauveur, et, en la demandant ainsi, je suis plus assuré de l'obtenir que si je pouvais la mériter. J'avouerai dans ma prière qu'elle ne m'est pas due, que je

ne veux la tenir que de la bonté divine, mais enfin elle me sera accordée. Je reconnaitrai, en priant ainsi, que mon salut ne peut être que l'ouvrage d'une miséricorde infinie, et voilà ce que le Seigneur a pré-tendu, et ce que demandent les droits de son indépendance. Jugez de là si vous obtiendrez miséricorde, vous, enfants du siècle, qui priez si peu, qui priez si mal. Il semble, à voir votre suffisance et votre tranquillité, que votre Dieu dépende de vous, et non pas vous de votre Dieu.

Mais un troisième trait de l'indépendance de notre Dieu, c'est, chrétiens, que, quoi qu'il ait dessein de répandre ses miséricordes sur tous les enfants des hommes, cependant, pour nous faire sentir qu'il est le maître de ses dons et surtout pour nous mettre dans l'heureuse nécessité de lui consacrer tous les instants de notre vie, il marque, sans nous consulter, le moment auquel il veut nous faire grâce. S'il échappe à notre attention, ce moment de salut, nous avons tout à craindre de l'indépendance d'un Dieu dont on ne rejette point impunément les dons. Cette vérité est d'autant plus terrible que nous la trouvons fondée sur toute l'Ecriture.

Voyez un Caïn; le Seigneur voulait lui faire miséricorde. Mais quand? Lorsqu'il lui demandait où était son frère. Au lieu de profiter de ce moment et d'avouer humblement son crime, il semble que Caïn n'en devienne que plus audacieux. C'en est fait, il sera maudit : *Nunc igitur maledictus eris.* (Gen., IV, 11.)

Voyez un Esaü; c'était l'ainé, c'était les délices de son père. Pouvait-il être plus heureusement prévenu? Mais son intempérance lui fait vendre tous ses droits : ce moment fatal décide de son sort, il mérite d'être supplanté, il le sera.

Voyez un Saül; on voulait lui pardonner sa désobéissance. Mais quand? Lorsque Samuel la lui reproche. Que ne se jette-t-il aux pieds du prophète, que n'implore-t-il humblement la miséricorde de son Dieu? Mais non, Saül prétend encore être innocent. Dieu se retire, il n'y a plus de miséricorde pour lui.

Voyez surtout le peuple juif; que lui dit le Sauveur en lui prédisant ses malheurs? Peuple intidèle, vous n'avez pas même voulu connaître le temps auquel on voulait vous faire grâce : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tue* (Luc., XIX, 44); devenez donc le jouet et la proie de vos plus cruels ennemis, ils vous feront regretter le jour de mes miséricordes, c'était le jour marqué pour votre bonheur : *In hac die tua*; un jour de paix et de salut pour vous : *quæ ad pacem tibi.* (Ibid., 42.) Vous l'avez laissé échapper, ce jour heureux, vous avez fermé les yeux à la lumière, n'attendez plus rien de moi, je trouverai chez les gentils un peuple plus fidèle et plus attentif à profiter de mes bontés.

Hélas! grand Dieu, ne serais-je point ce Caïn perfide qui s'est attiré cette malédiction

au moment même qu'il pouvait obtenir grâce, cet Esau malheureux qui s'est laissé supplanter, ce Saül impénitent qui s'est fermé les entrailles de la divine miséricorde; ne serais-je point de ce peuple réprouvé qui n'a point voulu connaître le moment de son salut? Mais quel était-il, chrétiens, ce moment précieux que vous avez laissé échapper et que, sans une nouvelle grâce, vous ne pouvez plus rappeler? C'était ce moment où le renversement de votre fortune vous arrachait malgré vous à la vanité du siècle; c'était ce moment où la mort d'un de vos amis, où la disgrâce d'un grand, où le trouble de votre conscience vous faisait faire des réflexions si sérieuses; c'était ce moment où, en entendant la parole divine, vous vous sentiez si vivement touché, si remué, si pressé, si détrompé de vos erreurs. Prévenu de la grâce, vous en avez négligé les impressions salutaires, vous n'avez fait les choses qu'à demi, vous avez différé votre conversion à un autre temps, vous avez voulu un autre moment que celui qui avait été marqué par la miséricorde de votre Dieu : ce souverain Maître du ciel et de la terre ne dépend point de vous, et ce n'est point au coupable de marquer le jour auquel on doit lui faire grâce. Notre Dieu est trop jaloux de sa gloire pour souffrir impunément qu'on abuse de sa bonté. Tant de morts affreuses nous apprennent de quelle manière il s'en venge.

Mais est-il donc vrai que d'un moment puisse dépendre toute une éternité? ne dépend-elle pas également de tous les moments de notre vie? Qui le sait, chrétiens, et quel est celui que le Seigneur a consulté sur la conduite qu'il lui plaît de tenir envers les hommes. Ce qu'il y a de sûr, ce que nous voyons, c'est que c'est à de certains traits de fidélité qu'il attache ses récompenses.

Abraham est comblé des bénédictions célestes, n'en soyons point surpris. Le souverain Maître lui demande le sacrifice d'un fils unique, d'un Isaac chéri; et déjà le saint patriarche lève le bras pour l'immoler à l'obéissance qu'il doit à son Dieu. De ce seul trait héroïque dépendait toute sa félicité : *Quia fecisti hanc rem.* (Gen., XXII, 16.) Qui sait, chrétiens, si votre salut ne dépend point de ce sacrifice en particulier que vous ne pouvez ignorer que le Seigneur vous demande; de ce divorce que vous vous sentez pressés de faire avec le monde; de cette confession dont vous ne pouvez vous dissimuler que vous avez un vrai besoin; de cette retraite qui vous serait si nécessaire; de ce pardon que vous ne pouvez refuser à votre ennemi sans vous rendre indignes des miséricordes de votre Dieu; de cette restitution à laquelle vous condamne la droiture même de votre cœur.

Aujourd'hui donc, et c'est la conséquence que l'Apôtre tire de cette morale, aujourd'hui que votre Dieu vous fait sentir si vivement les droits de sa souveraine indépendance, craignez que ce ne soit pour la dernière fois qu'il vous parle, n'endurcissez

point vos cœurs. Il a marqué, sans vous consulter, le moment de sa grâce; malheur à vous, si vous le laissez échapper par votre négligence.

Ajoutons une dernière réflexion sur la manière même dont Dieu prétend nous faire miséricorde. C'est encore ici que paraît toute son indépendance. Maître de ses dons, comment nous offrira-t-il ses divines miséricordes? Quelle route nous feront-elles prendre, comment enfin nous sauveront-elles? Sera-ce en nous frappant, ou bien en nous guérissant; sera-ce en nous précipitant dans les horreurs de l'indigence ou en nous donnant de grands biens; sera-ce en nous laissant dans l'opprobre ou en nous comblant d'honneurs? Ici nous voudrions choisir : et, pour peu que nous trouvions d'épines dans la voie qu'on nous ouvre, nous frémissons, nous reculons, nous osons presque nous plaindre de ce que les miséricordes de notre Dieu nous coûtent trop cher; et c'est là sans doute une des plus grandes illusions du siècle.

J'espère que le Seigneur aura pitié de moi, disons-nous souvent, et qu'il me fera miséricorde; nous le disons pendant toute notre vie, nous le dirons encore en expirant; que prétendons-nous donc en tenant ce langage! Supposons-nous qu'au moment que nous aurons expiré, le Seigneur nous accordera, pour ainsi dire, une amnistie générale de tous nos péchés? Non sans doute, nous n'ignorons pas qu'après le dernier soupir il n'y a plus de miséricorde. Tout pécheur qui passe du temps à l'éternité n'a plus rien à espérer.

Qu'est-ce donc qu'obtenir miséricorde? C'est obtenir la grâce de vivre chrétiennement. Il est de foi que le ciel est une récompense qui ne sera donnée qu'à celui qui l'aura méritée : et n'est-il pas également de foi que ce n'est que par une vie sainte qu'on la mérite. Celui donc à qui Dieu fait miséricorde, c'est celui qui va de vertus en vertus, qui marche dans les voies du salut : elles sont différentes, ces voies, suivant les différentes demeures qui se trouvent dans la maison du Père céleste; laissons à la divine miséricorde le soin de nous marquer celle qui nous convient. Fut-elle semée d'épines, que nous importe, pourvu qu'elle nous conduise au terme? N'est-il pas juste qu'un Dieu soit le maître, qu'il choisisse, qu'il fasse ses conditions. C'est sa miséricorde même souvent, plutôt que son indépendance qui lui fait choisir pour nous une voie si triste. Peut-être prévoit-il que tout autre nous perdrait.

Livrons-nous donc à cette miséricorde si sage, si zélée pour notre salut. Ne craignons point, en l'implorant, de lui permettre de répandre, sur tous ces plaisirs qui corrompent notre cœur, une amertume salutaire qui nous en dégoûte; de renverser une fortune qui nous occupe tellement de nous-mêmes que le Seigneur en est oublié; de nous attacher, s'il le faut, au lit de la douleur. Oui, frappez, Seigneur,

et ne m'épargnez point en cette vie; trop heureux si j'obtiens à ce prix vos miséricordes : *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas*. L'amour-propre, je l'avoue, en est effrayé; mais Israël, avant que d'entrer dans la terre promise, passa plus de quarante ans dans un affreux désert; c'était cependant, ô mon Dieu, voire miséricorde elle-même qui se faisait son guide. Quelque pénible que nous paraisse la route qu'elle nous trace, adorons-la, cette divine miséricorde.

Oui, Seigneur, je me jette entre vos bras comme l'enfant sur le sein de sa mère; ô miséricorde infinie, qu'il m'est doux de me rappeler sans cesse les promesses consolantes que vous avez daigné donner aux enfants des hommes! c'est votre amour immense qui est le garant de vos bontés; toute la terre en est remplie, selon l'expression du Roi-Propète : *Misericordia Domini plena est terra*. (Psal. XXXII, 5.) Malheur donc à l'âme infidèle qui ne mettrait pas en vous toute sa confiance.

Je le sais cependant, ô mon Dieu, si votre bonté est toujours disposée à faire grâce à tous les hommes, votre souveraine indépendance ne fait réellement miséricorde qu'à qui il lui plaît. Ce n'est donc pas assez de les espérer, il faut s'efforcer de les obtenir, ces divines miséricordes; je dis de les obtenir par une confiance humble qui, à la vue de notre propre indignité, reconnaisse que c'est uniquement sur la pure bonté du souverain Maître qu'elle peut compter; par une confiance agissante qui, par ses prières et ses larmes, se rende propice un Dieu toujours indépendant, il est vrai, mais qui se laisse infailliblement toucher aux vœux sincères d'un cœur contrit et humilié; par une confiance attentive qui saisit avec empressement ces moments favorables de grâce et de bonté d'où dépend souvent toute l'économie de notre salut; enfin par une confiance docile et soumise à la voix du Pasteur aimable qui daigne nous conduire, sûrs que, quelle que soit la route qu'il nous trace, c'est toujours son amour qui nous sert de guide.

Ainsi notre espérance vraiment chrétienne et appuyée sur des fondements si solides, ne sera jamais confondue : ainsi le Dieu des miséricordes toujours indépendant et souverain Maître de ses dons, les répandra sur nous ici-bas avec profusion, et les couronnera dans le séjour de sa gloire, où nous conduise le Père, le Fils et le saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XIX.

Pour le dimanche de la V^e semaine de Carême.

SUR LA CROIX DU SAUVEUR.

Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. (1 Cor., II, 2.)

Je n'ai point fait profession de rien savoir parmi vous, sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

Voilà à quoi s'étaient bornés les discours de saint Paul aux Corinthiens, à leur parler de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ cru-

cifié. La science de la croix est le fondement de notre religion. Au reste, ajoutait ce grand Apôtre, je n'ai point employé en vous parlant d'un si grand sujet les discours persuasifs de la sagesse humaine, et les vains ornements d'une éloquence toute profane : « *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, non in sublimitate sermonis*. (Ibid., 4.) Les miracles, les dons de l'Esprit-Saint, telles étaient les preuves victorieuses dont il faisait surtout usage. Quels heureux effets n'avait-il pas produits parmi eux ? Il les avait convertis, il les avait engagés à servir Dieu avec une ferveur qui a mérité d'être proposée pour modèle aux siècles qui les ont suivis.

Rien, dit saint Augustin, rien de plus salutaire et de plus efficace pour nous inspirer l'horreur du péché, nous animer à la pratique de la vertu, et nous mettre dans la voie du salut, que d'imprimer profondément dans nos esprits ce qu'un Dieu a souffert pour nous sauver : *Nihil tam salutiferum est quam quotidie cogitare quanta pro nobis pertulit Deus Homo*. J'ai cru dans ce saint temps, spécialement destiné à rendre à la croix du Sauveur les hommages qui lui sont dus, devoir ramener à ce grand objet toutes vos réflexions. C'est à vous faire considérer la gloire et les richesses de ce profond mystère que je consacre ce discours. Heureux, si votre piété, que je me propose d'édifier et d'exciter de plus en plus, vous fait trouver, en contemplant le Dieu du Calvaire, ce qu'y trouvèrent les Corinthiens, et ce que saint Bernard se glorifiait d'y avoir trouvé après eux : je veux dire, la véritable sagesse, la perfection de la justice, la plénitude de la science, les richesses du salut, l'abondance des mérites; en un mot cette philosophie sublime qui conduit au royaume des cieux.

Hélas, Seigneur, le dirai-je ? Combien parmi ceux mêmes qui se disent chrétiens, pour qui votre croix adorable est comme elle fut pour les Juifs, une pierre de scandale, *Judæis quidem scandalum*; combien à qui elle paraît une folie aussi bien qu'aux gentils, *gentibus stultitiam* ! (1 Cor., I, 23.) Combien peut-être sont en effet, selon l'expression de saint Paul, les ennemis de la croix de Jésus-Christ : *Inimicos crucis Christi* ! (Philipp., III, 18.) Etrange aveuglement du monde, du grand monde, des esprits forts et des prétendus sages du monde ! Ce qui devrait les toucher, les endurcit; ce qui devrait les gagner, les révolte; ce qui devrait les édifier, les scandalise. Nous ne devrions nous occuper, dans ces saints jours, qu'à leur faire goûter la consolation que trouvent de fidèles disciples du Calvaire aux pieds de la croix d'un Dieu qui s'est sacrifié pour eux. Cet amour infini du Fils unique du Très-Haut qui les a aimés jusqu'à cette espèce d'excès et qui devrait faire les délices de leur cœur, il faut le justifier en quelque sorte à leur orgueilleuse raison.

Ah! c'est avec une vraie douleur et une

sorte d'indignation que nous voyons à quoi nous réduit l'incrédulité du siècle. Mais redevable aux faibles comme aux forts, ayons pitié de ce monde aveugle, et tâchons de le tirer de son aveuglement. Il se scandalise de ce qu'on lui dit que son Dieu l'a aimé jusqu'à mourir pour lui. Il prétend que les opprobres de la croix dégradent la majesté divine, et qu'un Dieu pouvait et devait sauver l'homme à moins de frais. Montrons-lui donc que le mystère de la croix n'est point trop pour la gloire d'un Dieu ni pour le salut de l'homme. C'est au prix de la croix que le Fils du Très-Haut devait acheter le glorieux titre de Sauveur. C'est tout le sujet et le partage de ce discours.

Faut-il, Seigneur, que l'excès de vos bontés ne serve qu'à faire des ingrats ? Les lumières dont j'ai besoin pour justifier le prodige de votre amour, et la sagesse du plus grand de vos mystères, c'est en vertu de votre croix même que je les demande en lui rendant avec toute l'Eglise les hommages qui sont dus au sang adorable qui l'a consacrée. *O Crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Mourir, et mourir sur une croix, c'en est trop pour un Homme-Dieu, nous disent ces enfants du siècle qui blasphèment tout ce qu'ils ignorent, qui n'écoutent que les préjugés pitoyables de leur amour-propre, qui ne jugent des choses que par la superficialité, qui n'approfondissent rien. Non, dans le mystère de la croix il n'y a rien de trop pour un Homme-Dieu chargé de l'iniquité du monde. C'est un homme, tout ce qui fait donc voir qu'il est homme n'est point indigne de lui ; c'est un homme qui s'est fait victime du péché, tout ce qui convient donc à l'expiation du péché lui convient ; c'est un Homme-Dieu, pourvu donc que je voie briller l'éclat de sa divinité, je ne saurais le méconnaître. En un mot, chrétiens, un Homme-Dieu chargé de l'iniquité du monde devait mourir en homme, en victime, en Dieu. C'est ainsi que Jésus-Christ meurt sur la croix. Il n'y a donc rien de trop dans ce mystère adorable.

Que je voie un homme s'effrayer à la vue du calice qu'on lui présente, prier humblement qu'on lui en épargne l'amertume, s'abandonner à sa tristesse, tomber dans une agonie mortelle, se plaindre qu'on l'abandonne, mourir enfin, c'est à ces traits mêmes que je reconnais l'homme, l'homme créé, tiré du sein de la terre, né mortel et sujet à nos faiblesses ; l'homme, cependant, qui craint naturellement la mort et ses atteintes ; l'homme surtout qui dépend essentiellement de son Auteur.

Or, ce qui est essentiel à l'humanité, ne peut être indigne d'un homme, quelque grand qu'il soit. Dès là donc que le Fils de Dieu s'est fait homme comme nous, il ne peut être indigne de lui de craindre, de gémir, de prier, de dépendre, de souffrir, de remettre son âme entre les mains de celui dont il l'a reçue ; en un mot la divinité

dans le Fils de Dieu n'ôte point à son humanité sainte ce qu'elle a d'essentiel, et rien de plus essentiel à tout être créé qu'une parfaite dépendance ; jusqu'où ne doit-elle pas s'étendre, cette dépendance ? Il faut qu'elle réponde à toute l'indépendance de Dieu. Autant le Créateur a droit de disposer de la créature, autant la créature est-elle obligée de se soumettre. Que Dieu donc humilie, frappe, renverse, détruise l'ouvrage de ses mains quel qu'il soit, j'adore le souverain domaine du Créateur et je reconnais la dépendance de la créature.

Qu'elle apprenne de Job et ce que Dieu peut sur l'homme, et ce que l'homme doit à son Dieu. Le Seigneur est le Maître, dit le saint patriarche, et quand il n'en aurait point d'autre raison que son bon plaisir, il peut faire de moi ce qu'il voudra, multiplier mes plaies, m'accabler, m'exterminer : ses droits ne s'étendent pas moins sur le juste que sur l'impie. Or jamais homme ne dut plus entrer dans ces sentiments que le Sauveur du monde, parce que jamais homme ne sentit plus sa dépendance.

Vous voulez, dit-il à son Père, qu'au lieu de ces victimes de l'ancienne loi, ce soit mon propre corps que je vous immole, je me soumetts à vos ordres ; loin de trouver cette obéissance indigne de moi, j'en ferai ma gloire ; et cette gloire, c'est de la mort même et de la croix que je veux la tenir. J'irai la chercher jusque dans les ombres du tombeau. Rien n'est plus digne de vous que de commander, rien ne sera plus digne de moi que d'obéir. Tant il est vrai, chrétiens, que dans les honneurs ou dans l'humiliation, dans l'abondance ou dans la pauvreté, dans le lit de la mort ou dans les délices de la vie, dès là que nous faisons la volonté de Dieu, tout est également digne de nous. Que l'esclave rougisso, dit saint Jean, d'avoir honte de ce qu'un Dieu, parce qu'il s'est fait homme, ne juge pas indigne de lui.

Si nous le voyons mourir en homme, souvenons-nous aussi que c'est encore en victime du péché qu'il meurt. Or dès là qu'il est chargé de l'iniquité du monde, pouvons-nous trouver de l'excès dans les douleurs et les opprobres de sa croix ?

C'est la victime de toute cette audace du monde qui commet le crime si hardiment, qui se persuade qu'on lui fera toujours grâce, qui ose se flatter de l'impunité ; quand donc on verra celui qui se charge de cette audace, trembler, demander grâce sans l'obtenir, succomber sous le poids de sa tristesse, sera-ce trop ?

C'est la victime de toute cette impiété du monde qui s'élève contre Dieu, qui déshonore ses temples, qui décrie ses mystères, qui persécute ses adorateurs et ses ministres ; quand donc on souffrira que celui qui prend sur lui-même cette impiété soit cité d'abord au tribunal des prêtres du Dieu vivant, qu'il y subisse l'interrogatoire le plus humiliant, qu'il y passe pour avoir osé se vanter de pouvoir détruire le temple de

la majesté divine, qu'il y soit traité de blasphémateur et d'impie, sera-ce trop ?

C'est la victime de tout cet orgueil insensé du monde qui s'arme contre les puissances légitimes, qui veut avoir partout la préférence, qui se prévaut de sa prétendue sagesse, qui tire de vains avantages de sa naissance, de ses amis, de son crédit, de tout ce qui peut flatter sa fierté ; quand donc celui qui doit expier tout cet orgueil sera condamné à être trahi, méconnu, abandonné de tous ses amis, à passer pour insensé dans une cour où règne la prudence de la chair, à se voir préférer un infâme brigand, à être accusé d'avoir entrepris de se faire roi, lui qui déclara si souvent que son royaume n'était pas de ce monde, à se voir entre les mains un roseau fragile pour sceptre, et une couronne d'épines sur la tête, sera-ce trop ?

C'est la victime de toutes ces injustices du monde qui sacrifient l'innocence au crédit, à l'intérêt, à la fureur, à de lâches pusillanimités, à la malignité de l'envie ; quand donc on permettra que celui qui se rend responsable de toutes ces injustices soit condamné par un juge convaincu de son innocence, sera-ce trop ?

C'est la victime de toutes ces infamies du monde qui dégradent ce qu'il y a de plus grand, qui divisent ce qu'il y a de plus uni, qui profanent ce qu'il y a de plus sacré ; quand donc on exigera de celui qui veut laver toutes ces infamies dans son sang qu'il soit défiguré par une flagellation cruelle, qu'il porte lui-même sa croix, qu'il s'y laisse attacher, et ne soit plus qu'un homme de douleurs, sera-ce trop ?

C'est la victime de toute cette avarice du monde qui ne connaît point d'autre divinité que son or et son argent, qui ne peut jamais dire, c'est assez, qui n'est riche que des biens du pauvre, qui ne se pare que des dépouilles de la veuve, qui ne s'élève que sur les ruines de l'orphelin ; quand donc on voudra que celui sur lequel on a mis toute cette avarice soit dépouillé de ses habits mêmes, les seules richesses qu'il puisse avoir au monde, que de sa croix il voie ses bourreaux les partager entre eux, qu'il rentre dans le sein de la terre tel qu'il en est sorti, sera-ce trop ?

Enfin c'est la victime de cette insolence du monde qui triomphe dans sa révolte, qui s'applaudit d'avoir abandonné Dieu, qui prétend goûter malgré lui les délices d'une vie heureuse ; quand donc on traitera celui sur qui Dieu doit se venger de cette insolence, comme le péché et la malédiction même, comme ce bouc émissaire de l'ancienne loi, sur la tête duquel on mettait tous les péchés d'Israël et qu'on laissait ensuite dans un affreux désert, accablé des imprécations du peuple ; quand on le traînera, comme dit saint Paul, hors du champ, hors de la ville, quand on l'abandonnera sur sa croix à l'insolence d'un peuple furieux, quand on lui fera sentir enfin qu'un homme abandonné du Ciel et chargé de toute

la malédiction du monde ne doit plus attendre que la mort, et qu'en effet il mourra, sera-ce trop ?

Vous l'aviez dit, Seigneur, qu'il vous fallait remplir les devoirs de la plus exacte justice. Que vous les remplissiez sur la croix d'une manière digne de vous ! Est-il un péché dont vous ne vous fassiez point victime : et, dès là que vous vous en faites victime, est-il une peine due au péché que vous refusiez de subir ? Mais vous, Père céleste, cette victime des péchés du monde, cet homme qui expire au milieu des opprobres et des douleurs, avez-vous oublié que c'est votre Fils ? Hélas ! on demandait à Jacob, en lui montrant la robe ensanglantée de Joseph, s'il reconnaissait la robe de son fils : souffrez que je demande si dans une victime chargée de tant d'iniquités, si dans un homme tout couvert de son sang et rassasié d'opprobres vous pouvez reconnaître la divinité de ce Fils unique qui fut l'objet de vos éternelles complaisances : *Vide utrum tunica filii tui sit.* (Gen., XXXVII, 32.)

Oui, chrétiens, Dieu la reconnaît, et nous allons la reconnaître nous-mêmes d'une manière qui nous fera dire que si Jésus-Christ meurt en homme et en victime, c'est également en Homme-Dieu qu'il meurt. Jamais l'éclat de la divinité n'a paru plus brillant que sur la croix même du Fils de Dieu. Tout est divin dans le projet et dans l'exécution.

Je dis dans le projet. Il s'agit de satisfaire pleinement à la justice d'un Dieu déshonoré par le péché, et de sauver tout un monde de misérables qui périssaient sans ressource. Est-il rien de plus digne d'un Homme-Dieu ? Voilà donc (et je vous prie de réveiller ici votre attention, parce que si vous étiez bien initiés dans ces secrets adorables de votre religion, vous seriez remplis d'admiration pour un mystère dont vous ne pouvez être tentés de vous scandaliser que parce que vous ne le regardez point d'un œil assez intelligent : et ce qui n'est que scandale pour le Juif aveugle, que folie pour le gentil grossier, vous l'appelleriez avec l'Apôtre la force même et la sagesse de Dieu [I Cor., I, 24]) ; voilà donc le chef-d'œuvre de la plus grande piété et de la plus grande charité qui pût jamais être.

Chef-d'œuvre de la plus grande piété. Que pourrait exiger de plus un Dieu de majesté dont on a méprisé la loi que de voir un Dieu son Fils entreprendre de réparer son honneur aux dépens de sa propre vie, s'immoler à sa justice, la rétablir dans ses droits, lui faire rendre ce que le péché lui avait enlevé, le faire connaître, le faire adorer, le faire aimer de toutes les nations et dans tous les siècles ?

Chef-d'œuvre de la plus grande charité. Tout l'univers allait périr, que pouvions-nous espérer de plus favorable que de trouver un cœur assez généreux pour se sacrifier au salut de tout l'univers ? Or cette piété si zélée pour l'honneur de la majesté divine, cette charité si touchée de nos misères

res, je dis que c'est de qui doit nous paraître tellement digne d'un Homme-Dieu, que si nous supposons un Homme-Dieu sur la terre, ce ne peut-être qu'à lui qu'il appartient de réunir ces deux caractères d'une piété pour le Seigneur assez sublime pour l'immoler à sa gloire, d'une charité pour les malheureux assez héroïque pour le sacrifier à leur salut.

Pourquoi, chrétiens? Parce que premièrement, pour ce qui regarde le Seigneur, il n'y a qu'un Homme-Dieu qui puisse bien connaître toute l'étendue de ses droits, qui sache jusqu'où le péché l'a déshonoré, qui soit d'un mérite et d'un prix à pouvoir lui rendre tout ce qui lui est dû, qui l'aime assez pour s'anéantir devant lui. Parce que secondement, pour ce qui regarde notre salut, il n'y a qu'un Homme-Dieu qui puisse connaître toutes nos misères, qui puisse avoir un fonds de bonté capable de l'emporter sur toute notre malice, qui puisse payer pour nous et désarmer par une satisfaction surabondante la colère de son Père. Ce projet donc du salut du monde qui ne pouvait être conçu que dans le sein de la piété et de la charité même, plus il coûtera de sang à celui qui le forme, plus il lui sera glorieux.

De là, pendant tous ces siècles de l'ancienne loi où ce n'était encore qu'un projet, ces expressions pleines de force et de majesté, dont se servent les prophètes. Ils se le représentaient déjà, cet Homme-Dieu que nous adorons, comme l'Agneau sans tache qui devait être immolé, mais à cette vue ils s'écriaient dans un saint enthousiasme : Qui pourra parler dignement de son origine : *Generationem ejus quis enarrabit?* (Isa., LVIII, 8.) Plus de deux mille ans avant la mort de Jésus-Christ on savait déjà qu'un Dieu devait se charger de l'iniquité du monde, tout se préparait pour ce grand événement, on le promettait, on en fixait le temps, on en marquait toutes les circonstances, jusque-là que les prophètes en apprennent souvent plus que les évangélistes : tant il paraissait digne d'un Homme-Dieu de donner sa vie pour le salut du monde.

L'exécution d'un projet si divin nous offrira une infinité de traits si marqués de divinité, que saisis d'admiration, nous nous écrierons avec le centurion : Certainement il fallait que cet homme que nous voyons mourir sur une croix fût le Fils de Dieu : *Vere Filius Dei erat iste.* (Matth., XXVII, 54.) Une force, une autorité, une puissance, une justice, une bonté, une gloire dignes du Fils unique du Très-Haut, à ces caractères réunis pourrions-nous méconnaître la majesté infinie d'un Dieu?

Quoi de plus divin que cette force invincible que Jésus-Christ fit paraître depuis qu'il se vit entre les mains de ses ennemis? Il parut faible d'abord, il est vrai, il craignit, il s'abandonna tout entier à l'amertume de sa tristesse. Ah! c'est qu'alors il agissait en homme; c'est que pour nous

transmettre sa force, cette force qui fit la gloire de tant de martyrs, il prenait sur lui-même nos faiblesses; c'est qu'il se chargeait de la cause déplorable du pécheur et qu'il se faisait victime de l'iniquité du monde.

Bientôt la Divinité se montre, et on la voit éclater, cette force d'un Dieu. Sorti des horreurs d'une agonie mortelle, c'est lui-même qui va se livrer à ses ennemis : et sous les coups qu'ils lui portent, on ne le voit point plier, ni gémir, ni se plaindre ou s'abandonner aux murmures. Non, disait un sage de l'antiquité, il n'est point de spectacle plus digne des yeux de Dieu qu'un homme généreux qui se voit aux prises avec sa mauvaise fortune, qui regarde les débris de son parti d'un œil intrépide, qui s'élève sur ses propres ruines. Que dirons-nous, chrétiens, à la vue d'un Dieu qui fait voir même en mourant tout ce que la force a de plus sublime et de plus héroïque? *Vere Filius Dei erat iste.*

Quoi de plus divin que cette autorité que le Fils de Dieu conserve pendant toute sa Passion? Ses ennemis viennent se saisir de lui, d'un seul mot il les attère, et ce n'est que pour leur donner la loi qu'il leur permet de se relever. Souvenez-vous, leur dit-il, que jusqu'ici vous n'avez pu m'arrêter, et vous ne m'arrêteriez point encore si je n'y avais pas consenti; je n'aurais qu'à parler, des légions célestes voleraient à ma défense; mais non, puisque voici votre heure et l'empire des ténèbres, je me livre entre vos mains. Prenez garde seulement de toucher à mes disciples, je vous le défends.

Vous m'interrogez, dit-il au pontife, que n'interrogez-vous ceux qui m'ont entendu? c'est dans le temple, en pleine Synagogue que j'ai parlé. Vous voulez savoir, dit-il à Caïphe, si je suis le Christ : oui, je le suis, et lorsque vous me verrez juger l'univers à la droite du Tout-Puissant, vous n'en douterez plus. Vous me demandez si je suis Roi, dit-il à Pilate, oui, je le suis; mais sachez qu'il n'est point de royaume sur la terre qui soit digne de moi. Répondez-moi, lui dit ce gouverneur, et rendez hommage à mon autorité; ignorez-vous que j'ai le pouvoir de vous faire crucifier ou de vous sauver? Vous n'avez de pouvoir sur moi, répond le Fils de Dieu, que celui que je veux bien vous donner.

Voyons-le sur sa croix. Est-ce un mourant accablé de douleurs, épuisé de forces; n'est-ce pas un Roi sur son trône qui dispose de tout en souverain? Entre deux scélérats, il réprouve l'un en le laissant dans son endurcissement, il prédestine l'autre en l'éclairant, en le touchant, en lui promettant son royaume. Il n'appartient qu'à une autorité toute divine de prononcer sur ce redoutable mystère. Oubliera-t-il sa sainte Mère? Non, il en charge son disciple bien-aimé. Ces soins sont-ils d'un homme qui succombe? Il dit qu'il a soif, c'est qu'il veut que tout ce que l'Ecriture a prédit de lui s'accomplisse à la lettre, rien ne lui échappe :

Consummatum est. (Joan., XIX, 30.) A ces traits peut-on méconnaître la grandeur et la majesté d'un Dieu? *Vere Filius Dei erat iste.*

Quoi de plus divin que cette bonté du Fils de Dieu que rien ne peut aigrir ni altérer! Un traitre s'approche de lui pour lui donner un baiser perfide; et c'est en l'appelant encore son ami qu'il le souffre. Un de ceux qui viennent l'arrêter est blessé, et il le guérit; le prince de ses apôtres proteste qu'il ne le connaît point, et il le regarde d'un œil de miséricorde; les filles de Jérusalem le suivent sur le Calvaire les larmes aux yeux, et il les console; ses ennemis insultent de toutes parts à sa croix, et il prie pour eux. Cette bonté infinie annonce le Dieu Sauveur, le Dieu de miséricorde : *Vere Filius Dei erat iste.*

Quoi de plus divin que cette puissance du Sauveur du monde, qui le fait en mourant même triompher de la mort et du péché! Qu'il descende de sa croix, et nous croirons en lui, disent ses ennemis. Non, il fera éclater sa puissance d'une manière plus frappante. C'est en demeurant sur cette croix qu'il y attache, dit l'Apôtre, l'arrêt de notre réprobation, qu'il l'efface, qu'il l'annule, qu'il désarme les principautés et les puissances, qu'il les mène hautement elles-mêmes en triomphe à la vue de tout l'univers.

Il meurt donc sur une croix, il est vrai, mais il lui serait moins glorieux d'en descendre que de se ressusciter après sa mort. Il meurt, mais en remettant lui-même son âme entre les mains de son Père. Sa mort n'est point l'ouvrage de ses ennemis; il était en son pouvoir de donner sa vie ou de se la conserver; c'est donc de lui-même qu'il la donne. Qu'ont donc fait les Juifs? Ils ont mis la victime sur l'autel, et c'est par là qu'ils se sont rendus coupables d'un déicide : mais il n'appartenait qu'au grand-prêtre de la nouvelle loi d'immoler la victime et d'offrir le grand sacrifice du monde. Sacrifice d'autant plus digne d'un Homme-Dieu qu'il ne vient que de sa parfaite obéissance et de l'empire absolu qu'il exerce sur son humanité sainte : *Vere Filius Dei erat iste.*

Toute la nature publie sa divinité. Le soleil en se couvrant de ténèbres, les pierres en se fendant, le voile du temple en se déchirant, les morts en sortant de leurs tombeaux, la terre en frémissant, en tremblant, en s'ouvrant : et ce qui est plus admirable encore, les ennemis même du Fils de Dieu le disent en se frappant la poitrine, et tout retentit de cet oracle qui doit confondre l'incrédulité du monde. Cet homme était certainement le Fils de Dieu.

Si l'univers fut si éloquent à la mort du Sauveur, que n'a-t-il point dû dire à la vue des merveilles qui l'ont suivie? Nous le voyons, cet homme, qui fut autrefois l'opprobre des hommes, se conserver depuis plus de dix-sept siècles dans la possession de tous les honneurs de la divinité. Il l'avait

prédit lui-même, que lorsqu'il aurait été élevé de terre, il attirerait tout à lui. Il est pleinement justifié, cet oracle de l'Apôtre, que parce que le Fils de Dieu avait porté son obéissance jusqu'à la mort de la croix, on lui avait donné un nom qui serait adoré dans le ciel et sur la terre.

Selon la prédiction de Jésus-Christ et des prophètes, l'infortunée Jérusalem est détruite, son temple renversé, son sacerdoce anéanti, son peuple dispersé parmi les nations et toujours chargé de cette affreuse malédiction qu'il prit sur lui-même lorsqu'il trempa ses mains dans le sang de son Dieu : *Sanguis ejus super nos.* (Matth., XXVII, 25.) Enfin cette croix qui fit autrefois la honte du Calvaire, nous la voyons aujourd'hui rayonnante de gloire, faire l'honneur du Capitole, briller sur le front des Césars, attirer partout où son étendard est arboré les bénédictions les plus sûres et les plus abondantes : *Transivit a locis suppliciorum ad frontes imperatorum.*

Ainsi sa sagesse infinie a fait servir ce qu'il y avait de plus criminel, un déicide, à l'établissement de la plus parfaite sainteté; ainsi a-t-elle apaisé Dieu par la chose du monde qui devait l'irriter davantage; ainsi par les ignominies mêmes de la mort et de la croix a-t-elle su se procurer la plus grande gloire dont un Dieu soit capable.

Ne disons donc plus que mourir et mourir sur une croix, c'est trop pour la gloire de Dieu. Mourir en homme, en victime, en Dieu, c'est ce qui convenait à un homme chargé du péché du monde. Mais, ajoute l'incrédulité, il n'était pas nécessaire pour nous sauver d'en venir à de si grandes extrémités; je dis que le mystère de la croix n'est pas trop pour le salut de l'homme; c'est le sujet du second point.

DEUXIÈME PARTIE.

Il fallait, dit le Fils de Dieu lui-même, que le Christ souffrit : *Oportuit Christum pati.* (Act., XVII, 3.) Quoi donc ! ses mérites n'étaient-ils pas d'un prix infini, fallait-il pour désarmer la justice divine tout le sang d'un Dieu? Non, chrétiens, d'une larme, d'un soupir un Dieu pouvait satisfaire à un Dieu. Mais hélas ! le Ciel apaisé, l'homme n'était pas encore changé. Le dirai-je donc : pour apaiser le cœur de Dieu, il ne fallait de la part du Sauveur du monde qu'une larme, qu'un soupir; mais pour réformer le cœur de l'homme, ce n'était point trop que la vue d'un Dieu crucifié. Vérité d'autant plus humiliante pour l'homme qu'il en porte la preuve dans son propre cœur et dans son péché.

Que fallait-il, en effet, pour nous affranchir de la servitude du péché? Il fallait nous en faire connaître la malice; nous en faire espérer le pardon, nous en faire craindre les suites, nous en faire détruire dans nous-mêmes les principes. Or, je dis, que pour produire ces heureux effets, ce n'était point trop que la croix d'un Dieu. Je ne veux

pour vous en convaincre que la perversité de notre cœur.

Hélas ! ce péché qui nous est devenu si familier, qui semble se rendre si nécessaire, si naturel à l'homme, qui se commet si hardiment, si facilement, si souvent, telle en est la malice, que pour la découvrir tout entière, il faudrait pouvoir connaître toute la grandeur de ce Dieu de majesté qu'elle attaque. Comme nous ne connaissons Dieu que par les ouvrages de sa puissance et de sa bonté, nous ne pouvons aussi connaître le péché que par ses effets. Or, comme nous n'avons rien qui puisse nous donner de Dieu des connaissances plus dignes de lui que le mystère d'un Homme-Dieu, je dis aussi, qu'il n'y a rien qui soit plus capable de nous faire comprendre ce qu'il y a d'affreux dans le péché que la vue d'un Dieu crucifié.

Ne parlons donc ici ni de la réprobation de l'ange rebelle, ni de la décadence du premier homme, ni des eaux du déluge, ni de l'embrassement de Sodome, ni des plaies de l'Egypte, ni des fléaux qui nous font gémir si souvent sous le poids de la divine colère, ni même des feux de l'enfer ; il n'y a dans tout cela que la créature qui souffre, et tout ce que je dis à cette vue, c'est qu'il faut que le péché soit le souverain mal de la créature : mais quand je vois un Dieu souffrir et mourir pour la destruction du péché, je dis qu'il faut que le péché soit en quelque sorte le mal de Dieu, que ce soit un plus grand mal que la mort d'un Dieu.

L'eussiez-vous pu croire si vous n'aviez point eu la croix d'un Dieu devant les yeux, vous qui traitez de bagatelles les crimes les plus monstrueux. Ah ! j'en appelle à cette espèce de piété qui vous révolte contre les opprobres du Calvaire ; vous en parler, c'est irriter tout ce que vous prétendez avoir de zèle pour la majesté divine, c'est presque vous scandaliser. Eh bien ! sachez donc enfin que le moindre péché dans votre cœur est un plus grand mal que tout ce que peut souffrir un Dieu ; sachez que votre orgueil est plus injurieux à Dieu que tout ce que le supplice de la croix a de plus humiliant ; sachez que vos infâmes plaisirs ont dans l'idée de Dieu quelque chose de plus révoltant que toute l'ignominie du Calvaire ; sachez qu'il est plus sensible à Dieu de vous voir commettre une injustice que de se voir expirer sous les coups qu'on lui porte.

Jugeons ici des choses en chrétiens, et selon les lumières de la foi, non plus en hommes charnels, et suivant les préjugés de cette fausse sagesse du siècle qui n'entra jamais dans les vues de Dieu. Qu'un Homme-Dieu se fasse victime du péché, souffre, s'humilie, s'anéantisse, meure sur une croix, je reconnais le chef-d'œuvre de la piété et de la charité même ; il n'y a rien dans ce mystère qui ne vienne de la plus parfaite obéissance, qui ne tende à l'entière destruction du péché, qui ne soit, par conséquent infiniment saint, infiniment digne d'un Dieu.

Mais le péché, c'est ce qui ravit à Dieu la gloire dont il est le plus jaloux, c'est ce qui déshonore son souverain domaine, c'est ce qui blesse sa sainteté, c'est ce qui nous soustrait à sa loi, c'est ce qui fait injure à sa bonté, et renverse les desseins de sa miséricorde, c'est ce qui semble limiter sa puissance, c'est ce qui s'oppose à sa sagesse, c'est ce qui voudrait pouvoir anéantir la divinité, c'est ce qui irrite le Seigneur contre l'ouvrage de ses mains, et le met dans la nécessité de venger son autorité.

Le voilà donc, pécheur, ce mal de Dieu qui lui doit être si sensible. Hé quoi ! l'idée magnifique que vous vous êtes formée des grandeurs infinies de votre Dieu vous fait frémir à la vue de la croix, vous semblez craindre qu'elle ne soit indigne de lui. Ah ! frémissez plutôt à la vue d'un mal qui déshonore plus votre Dieu que toute l'humiliation de la croix ; d'un mal qui est un assez grand mal pour être la cause de la mort d'un Dieu, d'un mal dont vous êtes vous-même l'auteur. Exagérez donc maintenant, tant qu'il vous plaira, les anéantissemens d'un Dieu crucifié, mais que ce ne soit, dit saint Léon, que pour vous faire connaître ce que c'est que le péché : *Agnosce, o homo, quam gravia sunt vulnera pro quibus necesse fuit Christum Dominum vulnerari.*

Dites que tel est l'amour infini de Dieu pour l'homme qu'il lui a donné son Fils unique, et que telle est la haine qu'il a pour le péché de l'homme, que son Fils unique ne peut s'en charger sans en porter toute la malédiction. Dites qu'il faut que votre péché soit quelque chose de bien affreux pour l'être plus que toutes les rigueurs de la croix. Hélas ! à la vue même d'un Dieu crucifié, nous connaissons encore si peu la malice du péché, nous sommes si tentés de ne le regarder que comme une faiblesse pardonnable à notre fragilité. Nous le pleurons si peu. Qu'eût-ce donc été, si nous eussions vu que l'expiation du péché n'eût coûté au Sauveur du monde qu'un soupir, qu'une larme.

Ce péché que la croix d'un Dieu nous fait regarder comme le plus grand des maux, on veut cependant, puisque ce n'est que pour le salut de l'homme qu'un Dieu meurt, on veut que nous en espérons le pardon ; on, mais j'ose le dire encore, pour pouvoir l'espérer, ce n'est pas trop que la vue d'un Dieu crucifié.

Vous en serez un jour convaincus, pécheurs, et lorsque les approches de la mort, en vous citant au tribunal de votre Dieu, vous rappelleront le souvenir de toutes les abominations que vous serez sur le point d'y porter, vous serez effrayés du nombre et de l'énormité de vos crimes, jusqu'à nous faire craindre que cet effroi ne vous jette dans le désespoir ; alors on vous présentera la croix de notre Sauveur, et vous ne trouverez en effet que ce seul objet qui puisse calmer vos alarmes.

Non, direz-vous, pour oser espérer le pardon de toute la malignité de mon cœur,

il ne me fallait pas moins que tout le sang d'un Dieu; mais vous l'avez répandu pour moi. Seigneur, et quand je paraîtrai devant vous tout couvert de ce sang adorable, que ne me sera-t-il pas permis d'espérer? Ces sentiments chrétiens que nous aurons alors, prenons-les dès aujourd'hui. Il nous doit être d'autant plus aisé d'y entrer que nous ne voyons rien dans le mystère de la croix du Sauveur qui ne nous les inspire.

Ne semble-t-il pas en effet que Dieu ne permette tout ce qui se commet de crimes sur le Calvaire, que pour nous faire dire que la grâce surabonde où abonde le péché: *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia* ? (Rom., V, 20.) Vit-on jamais de plus grands pécheurs? Un disciple qui trahit son divin Maître, des prêtres qui sacrifient à leur envie celui même qui leur confie la sainteté de ses autels; un apôtre qui renie son Sauveur, un prince impie qui traite d'insensée la Sagesse même, un juge unique qui condamne l'innocent; des furieux qui se font les exécuteurs de la plus criante de toutes les injustices, et dont toutes les paroles sont autant de blasphèmes: tout un peuple de déicides qui trempe ses mains dans le sang d'un Dieu qui l'a comblé de bienfaits. Que d'horreurs!

Mais non, déjà au milieu de tant d'iniquités, je vois couler des larmes d'une vraie pénitence, je vois un scélérat à qui les portes du royaume céleste sont ouvertes; je vois un centurion rendre hommage à la divinité d'un Dieu mourant; je vois les auteurs mêmes de sa mort étonnés, contrits, se frappant la poitrine. Vertu du sang de mon Sauveur et de mon Dieu, je vous reconnais à ces traits de miséricorde! Que n'eûtes-vous assez d'espérance pour mériter d'éprouver cette vertu bienfaisante, vous-même, disciple perfide, qui n'écoulâtes que votre désespoir. Il se serait trouvé dans le sang même que vous aviez vendu de quoi laver votre déicide. Mais non, tout le prix du sang d'un Dieu ne désarme pas même votre désespoir. Était-ce donc trop que ce sang adorable pour nous faire espérer le pardon du péché?

J'ajoute, chrétiens, que ce n'était pas trop non plus pour nous en faire craindre les suites. Car hélas! cette espérance même que la croix d'un Dieu nous donne du pardon du péché, de peur qu'elle ne s'élève jusqu'à la présomption, c'est sur une crainte salutaire qu'elle doit être fondée. Or, quel autre objet que la croix d'un Dieu nous eût pu faire comprendre tout ce que nous avons à craindre du péché?

Filles de Jérusalem, disait le Sauveur en montant le Calvaire, *ce n'est point sur moi que vous devez répandre des larmes; pleurez sur vous et sur vos enfants, parce que si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec: « Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet. »* (Luc., XXIII, 28-31.) Ce seul oracle du Fils de Dieu bien médité suffit pour abattre toute la présomption de l'orgueil. Oui, si les mérites d'un Dieu me

sont communiqués, il n'y a rien que je ne puisse espérer du prix infini de son sang. Mais ce n'est que par une vraie pénitence, que par une foi vive, que par une vie chrétienne, que par un saint usage des sacrements, que je puis espérer que les mérites d'un Dieu me seront communiqués. Si je n'emploie point ces moyens salutaires, me voilà donc encore chargé de toute la peine du péché, et que deviendrai-je: *In arido quid fiet?*

Un Dieu victime du péché du monde est traité sans miséricorde, que dois-je donc attendre de la colère du Ciel? Un Dieu qui s'immole à la justice de son Père demande grâce pour lui-même sans être exaucé, serai-je donc écouté, quand une fois condamné je la demanderai pour moi? Un Dieu ne trouve rien ni dans sa piété, ni dans sa charité, ni dans sa divinité qui prévale à la malice du péché dont il s'est chargé, que trouvera-t-on donc en moi qui puisse l'emporter sur la perversité de mon cœur? Un Dieu, quoique l'iniquité qu'il expie lui soit étrangère, est regardé comme le péché, comme la malédiction même, de quels yeux donc me regardera-t-on lorsqu'on me verra tout convert de mes propres péchés?

Hélas! c'était pour m'en décharger qu'un Dieu les avait pris sur lui. Mais moi j'ai rendu sa mort inutile! Que dis-je? Sa mort elle-même me devient un nouveau sujet de frayeur; en me la rendant inutile, je me la suis rendu pernicieuse. J'ai fait perdre au sang d'un Dieu tout ce qu'il devait avoir de vertu pour moi. Je l'ai méprisé, je l'ai profané, je l'ai foulé aux pieds. J'ai dit avec les Juifs que je voulais qu'il retomât sur moi. Ce sang adorable parlait en ma faveur, et je l'ai forcé à crier contre moi. Quel abus de ce qu'il y a de plus saint, de ce qui devait opérer mon salut, et quelle vengeance le Seigneur en tirera-t-il. Je n'ai, pour en juger, qu'à voir un Dieu sur sa croix; est-ce trop pour me faire connaître de quelle manière sera traité tout coupable que la mort d'un Dieu n'aura point sauvé et qui aura abusé de la mort d'un Dieu!

Enfin, chrétiens, il fallait détruire dans l'homme les principes du péché, cet orgueil de la vie qui nous élève au-dessus de ce que nous sommes, cette avarice qui nous rend esclave des biens de la terre, cet amour du plaisir qui ne peut goûter que ce qui flatte notre sensualité, sources funestes de nos désordres, maux extrêmes qui demandaient les remèdes les plus violents; et c'est encore ce qui me fait dire que pour réformer notre cœur, il fallait que nous eussions devant les yeux un Dieu crucifié.

Il le fallait. Oui, c'est le Sauveur du monde lui-même qui nous en assure. Comme Moïse, dit-il, *éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit donné en spectacle à tout l'univers, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point: « Ita exaltari oportet Filium hominis. »* (Joan., III, 14.) Tout Israélite blessé des serpents n'avait qu'à regarder le

serpent d'airain pour être guéri : et nous, pour guérir les plaies profondes que le péché nous a faites, nous n'avons qu'à regarder d'un œil chrétien le Fils de Dieu sur la croix : *Qui percussus aspexerit eum vivet.* (Num., XXII, 8.)

Ah ! quiconque verra son Dieu rassasié d'opprobres, sera-t-il encore tenté de s'élever au-dessus de ce qui convient à sa naissance ou à son mérite, d'employer pour supplanter ses rivaux tout ce que la dissimulation, la médisance, la calomnie peuvent avoir de plus perfide, d'aspirer toujours à quelque chose de plus que ce qu'il a, d'écouter les délicatesses d'une fierté jalouse de ses droits, de laver le plus léger affront dans le sang de son ennemi ?

Quiconque verra son Dieu tout couvert de plaies, couronné d'épines, chargé d'un bois infâme, crucifié, devenu un homme de douleurs, aura-t-il le front de flatter, de parer, d'idolâtrer ce corps de péché qui ne respire que la révolte, de fomenter sa mollesse, de lui procurer des délices qui ne se font souvent goûter qu'autant qu'elles sont criminelles ?

Quiconque verra son Dieu dans ce parfait dépouillement où nous le voyons sur sa croix, pourra-t-il soutenir la vue de tout ce faste qui l'environne, de ces fruits iniques, de ces usures qui font tout le fondement de sa fortune, de ce luxe dont il semble que les misères de tant de malheureux ne servent qu'à relever l'éclat ? *Qui percussus aspexerit eum vivet.*

Comment ne se rendrait-on pas à la vue d'un Dieu crucifié ? Il réunit tous les titres les plus propres à gagner notre amour et toute notre confiance.

C'est le souverain médecin de mon âme. Le remède qu'il me présente est amer, il est vrai ; mais qu'il faut que ce remède soit nécessaire ! Ce n'est qu'après en avoir goûté lui-même toute l'amertume qu'il me le présente.

C'est mon chef. Il faut que je sois un de ses membres. Serai-je donc un membre sensuel et délicat sous un chef couronné d'épines ? Le chef souffre : si je ne souffre pas avec lui, je ne suis qu'un membre gâté, je mérite d'être retranché de son corps adorable.

C'est mon modèle. Je ne puis donc être prédestiné qu'à son image, le grand Apôtre m'en assure. Si je refuse donc de participer à ses humiliations, à quel titre puis-je me flatter de participer un jour à sa gloire ? Non tant que je ne lui serai point semblable, je ne puis me regarder que comme un réprouvé.

C'est mon Sauveur. A quelle reconnaissance ne m'obligent donc point les rigueurs mêmes de sa croix, et s'il est vrai que j'aie un cœur incapable d'ingratitude, que ne dois-je point faire pour lui marquer ma sensibilité ?

C'est mon Dieu : la Majesté même. Quoi qu'il m'en coûte donc, il me sera glorieux de marcher sur les pas d'un Dieu. Je n'ai

qu'à suivre la route qu'il m'a tracée de son sang, je ne crains point de m'égarer en suivant le Dieu de sagesse.

C'est la force même. Je ne dois donc plus me retrancher ici sur ma faiblesse ; le Fils de Dieu ne l'a prise sur lui que pour me communiquer sa force et les grâces dont j'ai besoin pour ne point succomber sous sa croix. Le sang même dont elle est teinte me les a méritées. Je n'ai donc, si je veux être guéri, je n'ai qu'à considérer un Dieu crucifié : *Qui percussus aspexerit eum vivet.*

Que dis-je, si je veux être guéri ! peut-on ne pas le vouloir à la vue même du seul remède qui peut nous rendre la vie ? Hélas ! le dirai-je, chrétiens, bien loin de prétendre que le Seigneur en a trop fait pour vous sauver, n'allez-vous pas dire qu'il n'en a point encore fait assez. Oui, la croix d'un Dieu devant les yeux, on peut ne point vouloir son salut, on ne le veut pas en effet : et ceux qui portent jusque-là l'insensibilité, ce sont des chrétiens et c'est le plus grand nombre. Etrange perversité du cœur humain qui me devient un abîme impénétrable ! sa malignité serait-elle plus grande que les miséricordes de son Dieu ?

L'homme trouve dans ce que le Seigneur a fait pour le sauver quelque chose de trop : et, cependant, avec ce qu'il y trouve de trop, il ne se sauve pas encore. Qu'il dise donc plutôt que ce que l'on a fait pour lui ne suffit pas et qu'il fallait quelque chose de plus. Mais non, le Sauveur l'a dit en expirant, tout est accompli, tout est consommé : *Consummatum est.* C'est-à-dire qu'un Dieu ne peut faire plus que ce qu'il a fait, que les trésors infinis de ses miséricordes sont épuisés, et que si l'homme racheté par un Dieu ne se sauve pas, il ne reste plus à ce Dieu crucifié que de s'en venger éternellement.

Serait-ce là, chrétiens, tout le fruit de sa mort ? Ah ! que chacun de nous ne s'occupe plus que de ces admirables paroles de l'Apôtre : Je crois qu'un Dieu m'a aimé jusqu'à se sacrifier pour moi sur une croix : *In fide vivo Filii Dei qui dilexit me et tradidit semet ipsum pro me.* (Galat., II, 20.) Oui, je le crois, tant je suis persuadé que ce n'était point trop pour la gloire d'un Dieu, que ce n'était point trop pour mon salut, et c'est dans cette foi que je vis : *In fide vivo Filii Dei.*

Qu'il ne soit donc pas dit que c'est en vain qu'un Dieu m'a donné de si grandes marques de son amour. Il m'a aimé, moi vil esclave, moi pécheur ; et quand il n'y aurait point eu d'autre homme au monde que moi, j'ose le dire, il ne m'en aurait pas moins aimé : *Dilexit me.*

Malheur donc à moi, si je ne réponds point à son amour. Que ne puis-je l'aimer autant qu'il m'aime ! Il s'est livré à la mort pour moi : *Tradidit semetipsum pro me.* C'est donc au prix de tout son sang qu'il m'a acquis, et par là je deviens une conquête digne de lui. Qu'il en prenne dès aujourd'hui possession. C'en est fait, oui, Sei-

gneur, je me livre à vous, à votre amour, à vos miséricordes. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

Pour le mardi de la V^e semaine de Carême.

SUR LA CONFESSION.

Quis ex vobis arguet me de peccato? (Joan., VIII, 46.)

Qui de vous me convaincra de péché.

Etre inaccessible au péché, défier ses plus cruels ennemis de l'en convaincre, et pouvoir insulter à leur malignité, à ces traits je reconnais le Dieu de sainteté; pour nous, enfants de colère, conçus dans l'iniquité, pétris d'un limon fragile, portés au mal dès notre jeunesse, tout nous annonce notre misère. Loin de pouvoir dire comme le Fils de Dieu, qui de vous me convaincra de péché, nous en sommes réduits à dire avec tout le genre humain : qui de nous est sans péché? Esclaves, faibles, coupables, voilà tous nos titres.

Mais non, chrétiens, grâces immortelles en soient rendues à notre Dieu, cet esclavage, nous pouvons nous en affranchir; cette faiblesse, nous y trouvons un prompt remède dans nos sacrements adorables; tout coupable que nous sommes, nous avons au pied de nos autels un tribunal où nous ne nous présentons que pour être absous. Oui, ces taches ignominieuses, qui ont souillé la robe d'innocence que nous avions reçue au baptême, nous pouvons encore les laver dans les eaux salutaires de la pénitence; voilà notre ressource et toute notre consolation.

Que dis-je, notre consolation? En est-il beaucoup qui en connaissent le prix, et qui en goûtent le bonheur? Demander aux enfants du siècle qu'ils se servent de ce souverain remède que la bonté divine leur a mis entre les mains, qu'ils viennent pleurer à nos pieds leurs faiblesses, qu'ils ne rougissent point de nous en faire un humble aveu, qu'ils en gémissent devant un Dieu qui leur ouvre les entrailles de ses paternelles miséricordes, c'est attaquer leur indépendance par l'endroit le plus sensible, c'est exiger d'eux une servitude humiliante, c'est leur imposer un joug qu'ils regardent comme insupportable. Tel est, ô mon Dieu! l'aveuglement de l'homme qui court à sa perte, qui rejette les remèdes les plus efficaces, qui prend plaisir à s'égarer, qui s'irrite contre ceux qui voudraient le faire rentrer dans la voie, qui, toujours ennemi de sa félicité, s'ôte à lui-même toutes ses ressources. Ne l'abandonnons point, cependant, à son égarement : et, puisque nous n'avons point d'autre remède à lui présenter que l'auguste sacrement de la pénitence, ne négligeons rien pour l'engager à en faire usage.

Sans doute, chrétiens, la confession est un joug; mais ce joug est nécessaire; à quels dangers ne vous expose donc pas votre éloignement? Ce joug que vous regardez comme insupportable, vous serez étonnés

vous-mêmes de le trouver si léger et si doux; vous ne chercherez donc plus à le secouer. En deux mots, vous vous l'imposerez, parce qu'il est nécessaire : *Tollite jugum meum super vos* : vous l'aimerez, parce qu'il est léger : *et invenietis requiem animabus vestris.* (Matth., XI, 29.) *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, la confession est un joug absolument nécessaire. Pour en être persuadé, il ne faut que considérer l'état où le péché réduit son auteur. S'il n'a recours à ce remède que lui offre la divine miséricorde, le mal est mortel et le pécheur est perdu sans ressource. Que devient-il, en effet, au moment même qu'il abandonne les voies de la justice, ce pécheur infortuné? Ce n'est plus qu'un serviteur rebelle, qu'un enfant déshérité, qu'un ennemi de Dieu : disgrâce d'autant plus funeste qu'elle est accompagnée de la plus affreuse révolution qui puisse se faire dans sa personne. Le péché dans un cœur est un levain qui corrompt toute la masse, et jusqu'où ne s'étendent pas les suites de cette corruption? Ne les éprouvons-nous pas, après même que nous sommes reconciliés avec Dieu? Si Dieu ne fait grâce, un pécheur en ce monde n'est qu'un réprouvé; lors même que le Seigneur a fait grâce, si les plaies d'un cœur blessé ne se ferment point, un pécheur est toujours à la veille de retomber dans les ombres de la mort; autant donc qu'il est nécessaire que Dieu pardonne et qu'une âme frappée de la contagion du péché se tire de sa langueur, autant est-il nécessaire de plier sous le joug de la confession. En un mot, sans elle le péché n'est point pardonné, et le pécheur n'est point guéri. Deux réflexions bien propres à vous en faire sentir la nécessité.

Point de grâce pour le pécheur, s'il ne commence par s'accuser, par se juger, par se condamner lui-même. La loi en a été portée dès la naissance du monde. Le premier homme devient prévaricateur, le Seigneur l'appelle : *Adam*, lui dit-il, *où êtes-vous?* « *Ubi es?* » (Gen., III, 9.) C'est, disent les Pères, que Dieu voulait lui donner lieu de s'avouer pécheur : heureux s'il n'avait pas rejeté sa faute sur une cause étrangère. Pourquoi vos mains ont-elles osé toucher au fruit défendu, dit encore le Seigneur à Eve : *Quare hoc fecisti?* (Ibid., 13.) C'était pour en tirer l'humble aveu de sa désobéissance. Heureuse si, au lieu de l'attribuer au serpent, elle n'en eût accusé que l'infidélité de son cœur. Où est votre frère, demande le souverain Maître au cruel assassin du juste Abel? *Ubi est Abel, frater tuus?* (Gen., IV, 9.) On voulait, pour faire grâce à ce parricide, qu'il reconnût du moins son attentat. Heureux si son orgueil insensé ne s'était pas imaginé pouvoir en imposer à un Dieu. En un mot, tel est l'ordre : tout coupable, qui veut apaiser la colère divine, doit commencer par se reconnaître coupable.

ble; qu'il dise, j'ai péché, c'est la première parole que la contrition de son cœur doit arracher de sa bouche, selon l'expression du Sage. (*Prov.*, XVIII, 17.)

Parlez aux Israélites, disait le Seigneur à Moïse, et voici ce que vous leur direz de ma part: Si leur négligence les fait tomber dans une de ces fautes qui échappent si souvent à la fragilité humaine, qu'ils confessent leur péché. (*Num.*, V, 6.) N'est-ce pas, en effet, par là que les enfants d'Israël obtinrent si souvent miséricorde? Nous avons péché, disaient-ils, *Peccavimus*: et le Ciel était apaisé.

N'est-ce pas par là que le Prophète-Roi toucha le cœur de Dieu? J'ai péché, s'écriait-il dans l'amertume de son cœur: *Peccavi*, et son péché ne lui fut plus imputé. (*Psal.* L, 6.) N'est-ce pas par là qu'un Achab, un Nabuchodonosor, un Manassès et tant d'autres pécheurs ont désarmé le bras d'un Dieu vengeur?

Remarquez, chrétiens, que, depuis qu'il s'est fait au monde un corps de religion, le Seigneur a toujours eu ses lévites, ses prêtres, ses pontifes, ses prophètes; qu'il les a toujours faits dépositaires de son autorité, qu'en vertu de cette autorité divine, il a toujours voulu qu'ils fussent les juges de son peuple, qu'il a toujours exigé de ce peuple si fidèle qu'il vint s'accuser aux pieds des ministres de ses autels. En effet, que voulaient dire, dans l'ancienne loi, ces différents sacrifices qui se devaient faire, suivant la différence des personnes et des crimes? Chaque péché avait son sacrifice qui lui était propre. Et ce sacrifice, n'était-ce pas une accusation du péché faite par le coupable même, n'était-ce pas une accusation faite au prêtre qui tenait la place de Dieu, n'était-ce pas même une accusation publique? Si l'ombre et la figure ont pu élever le sacerdoce de l'ancienne loi jusqu'à le placer sur un tribunal où fussent citées toutes les prévarications du peuple de Dieu, que dirons-nous du sacerdoce de la loi nouvelle, et de cette autorité souveraine qui nous met entre les mains les clefs du royaume des cieux?

Où, je vous les donne, ces clefs, a dit le Sauveur à ses apôtres: fermez, ouvrez, liez ou déliez, on souscrira dans le ciel à vos arrêts, et les péchés que vous aurez remis ou retenus en ce monde, seront remis ou retenus dans l'autre. Nous voilà donc en possession de toute l'autorité que le Seigneur a sur les âmes; c'est donc à nous qu'il appartient de lier ou de délier; il n'entrera dans le royaume céleste que ceux à qui nous en aurons ouvert les portes; nous sommes donc constitués juges de toutes les injustices du siècle: pourrions-nous en juger sans les connaître, et d'où pourrait venir cette différence de nos jugements qui lie les uns, qui délie les autres, sinon de la différence des crimes et de la différente disposition des cœurs?

N'est-il pas étonnant que l'hérésie ait osé s'élever contre des principes si évidents, et qu'elle soit venue à bout de persuader qu'il

suffisait d'ouvrir son cœur à Dieu, d'implorer humblement ses miséricordes, et de pleurer en secret, sans porter au tribunal de l'homme ce qui ne devait être jugé qu'au tribunal du Très-Haut. Mais non, un système si comode et si fort du goût de l'amour-propre, ne pouvait manquer de sectateurs. L'erreur regarde la confession comme une servitude dont elle se fait un mérite de s'être affranchie. Qu'elle efface donc enfin de nos Livres sacrés ce pouvoir absolu que le Fils de Dieu nous y donne sur les consciences; qu'elle nous dise donc aussi que Dieu, en nous établissant les juges de son peuple, a voulu que nous fussons des juges aveugles et téméraires. En un mot, ce dogme de la déclaration des péchés est fondé sur la parole de Jésus-Christ même; autorisé par la tradition, confirmé par les conciles, reçu dans tous les siècles et observé de tout le peuple fidèle; voilà ses titres et son authenticité.

Pour nous instruire de plus en plus de nos obligations, souvenons-nous que la pénitence chrétienne est un de nos augustes sacrements, un sacrement qui ne remet le péché qu'en nous appliquant les mérites du Sauveur, un sacrement dont la confession des péchés est une partie essentielle; jugeons encore par là de sa nécessité.

Il n'en est pas ici comme de cette confession qui se pratiquait dans l'ancienne loi. Les enfants d'Israël étaient obligés de s'y soumettre, parce qu'on voulait les humilier, les intimider, les engager à pleurer leur péché, les empêcher d'y retomber; c'était là tout le fruit qu'ils en retiraient; aussi ne leur disait-on pas, allez en paix, je vous absous. On leur faisait connaître la malignité de leur lèpre, dit saint Chrysostome, mais on ne la guérissait pas. (*De sacer.*, lib. III.) Jean-Baptiste lui-même, lorsque, sur les rives du Jourdain, il prêcha le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés, que dit-il à cette foule de coupables qui vinrent s'accuser à lui de leurs crimes? Non, ce n'est point à moi qu'il appartient de les effacer, c'est à cet Agneau de Dieu que vous voyez, ajouta-t-il en leur montrant le Sauveur; oui, voilà celui qui efface les péchés du monde.

De ce grand principe du christianisme, que s'ensuit-il? que, non-seulement le sacerdoce de la loi nouvelle est infiniment au-dessus du sacerdoce de la loi ancienne, que non-seulement nous avons une toute autre autorité qu'un Aaron, qu'un Jean-Baptiste, que non-seulement la confession, parmi nous, est tout autre chose que parmi les Israélites, mais qu'elle est encore plus nécessaire. Car, prenez-y garde, chrétiens; il n'y a que l'Agneau de Dieu qui remette les péchés, et ce n'est qu'en nous appliquant ses mérites qu'il les remet, et ce n'est que dans le sacrement de la pénitence qu'il nous les applique. Quoi donc de plus nécessaire au pécheur que ce sacrement, et que peut-il espérer sans ce remède? La contrition même de son cœur, et tout ce qu'il peut avoir d'a-

mour de Dieu ne le justifie qu'autant qu'il a la volonté et le désir sincère de soumettre ses péchés aux clefs de l'Eglise.

Ce sont là de ces premiers éléments de la foi chrétienne dont on vous a instruits dès la première enfance; faut-il que nous soyons encore obligés de vous les prêcher et de vous les prouver? Ne vous en prenez qu'à vous-mêmes. Nous voyons nos tribunaux abandonnés, et dans un temps où le vice triomphe, où le luxe est encore plus grand que nos calamités, où l'impiété semble être devenue l'apanage de la grandeur, où l'usure la plus cruelle se vante de s'être rendue nécessaire, où la pudeur et la modestie sont des vertus qu'on ne connaît plus, où tout est rempli de pécheurs, et de pécheurs scandaleux. A peine voyons-nous encore quelques âmes fidèles qui viennent se purifier de plus en plus dans le sang de l'Agneau.

Passer des années entières sans se confesser, ce n'est plus un déshonneur : s'alarmer des jugements de Dieu, s'affliger de l'avoir offensé, s'accuser aux pieds de ses ministres, passe presque pour une faiblesse. Que voulez-vous que nous pensions d'une conduite si impie? Auriez-vous porté la perversité jusqu'à vous faire une gloire de braver la colère d'un Dieu, de rejeter son amitié, et de renoncer pour toujours à ses miséricordes? Mais si vous n'avez pas encore poussé l'impiété jusqu'à ce dernier excès, par où donc pouvez-vous espérer d'apaiser le Ciel, et quel autre moyen vous êtes-vous imaginé de désarmer la justice divine que celui que Dieu vous a marqué lui-même? Prétendez-vous lui faire la loi, le forcer à se laisser fléchir, et vous flattez-vous de le trouver toujours disposé à vous faire grâce quand il vous plaira de solliciter sa miséricorde? Ah! pécheur, que vous connaissez peu les droits d'un Dieu, et que le péché vous aveugle sur vos misères!

Que sommes-nous, depuis que nous avons osé lever l'étendard de la révolte? De vils esclaves, qui, désarmés par un Maître qui peut se venger de leur audace, attendent, les yeux attachés sur lui, qu'il daigne avoir pitié d'eux. Quoi! sous les yeux d'un Dieu qui a déjà le bras levé pour vous perdre! disons mieux: sous les yeux d'un Dieu qui vous tend les bras pour vous recevoir aux conditions qu'il a la bonté de vous prescrire, vous osez encore lui contester ses droits, vous voudriez être les seuls arbitres du traité de votre réconciliation, vous oubliez qu'on ne vous doit rien, vous abusez de la bonté divine jusqu'à vouloir l'asservir aux caprices de vos passions; et loin d'attendre avec une humble frayeur que Dieu touché de vos larmes vous ouvre le sein de ses miséricordes, vous voulez qu'il attende que vous jugiez à propos de retourner à lui, qu'il vous consulte sur la manière dont il vous doit rendre son amitié, qu'il se contente des reproches intérieurs d'un cœur actuellement rebelle, qu'il prenne votre désobéissance pour une vraie pénitence,

qu'il révoque enfin la loi qu'il s'est imposée de n'absoudre que ceux qui auront été absous par les ministres qu'il a établis lui-même.

Ah! ne dites point, s'écrie saint Augustin, Je m'accuse devant le Seigneur, il connaît mon cœur, il sait par où je me suis rendu coupable à ses yeux et les crimes qu'il doit me pardonner, j'en fais une pénitence secrète : *Nemo dicat, Ago occultam coram Deo pœnitentiam, Deus scit quid mihi dimittat, quid in corde meo sit.* Est-ce donc en vain, reprend ce Père, qu'il est dit aux apôtres que ce qu'ils auront délié sur la terre sera délié dans le ciel, est-ce en vain que les clefs du royaume céleste ont été données à l'Eglise de Dieu? *Frustra ergo datæ sunt claves Ecclesiæ Dei.* (Hom. 49, inter 50.)

Mais qu'il nos plus fiers mondains, quand ils se sentent frappés d'une maladie mortelle, ne les voyons-nous pas agités, déconcertés, effrayés, réduits à demander humblement la grâce de nos sacrements; et vous-mêmes qui, trahissant les sentiments de votre cœur, affectez aujourd'hui de négliger ce souverain remède comme si vous le croyiez peu nécessaire, ne comptez-vous pas que du moins à la mort on vous l'appliquera; voudriez-vous mourir sans avoir reçu des ministres du Dieu vivant une absolution consolante? Viendra donc le temps où vous serez les premiers à nous avouer que la confession des péchés est un joug nécessaire. Mais ce temps, vous le renvoyez au moment fatal où vous serez sur le point de rendre les derniers soupirs. Quoi donc! jusque-là, vous prétendez croupir tranquillement dans le péché; jusque-là, vous anéantirez vos mérites, vous accumulerez vos dettes, vous porterez au dedans de vous-même les arrêts d'une mort éternelle; jusque-là vous ne pourrez plus appeler Dieu votre espérance, votre refuge, votre consolation, votre père, ce ne sera plus pour vous qu'un ennemi irrité; jusque-là enfin, vous êtes déterminé à insulter de plus en plus à son amour! et vous osez encore vous flatter que cette grâce précieuse de la réconciliation, que vous aurez méprisée pendant tout le cours d'une vie criminelle, un Dieu si cruellement outragé sera toujours disposé à vous l'accorder. Tant de morts affreuses ne nous instruisent que trop de la manière terrible dont il se venge.

Je le veux, cependant, vous vous accusez; oui, mais que ceci vous apprenne enfin ce que nous devons penser de ces confessions qui ne se font qu'à la mort, de ces confessions mêmes qui ne se font qu'une fois l'année. Car, s'il est absolument nécessaire de s'accuser de ses péchés, il n'est guère moins nécessaire de s'en accuser fréquemment; non, je ne crains point de le dire, ce pardon si consolant du péché, vous ne pouvez l'espérer prudemment qu'autant que vos confessions sont fréquentes. Pour vous en convaincre, développons ici votre cœur.

Vous vous citerez donc, un de ces jours,

à nos tribunaux sacrés, et vous n'en approchez qu'en regardant la confession comme un cruel hommage, qu'il est bien triste que vous soyez obligé de rendre tous les ans à l'autorité de l'homme qui tient la place de Dieu. Mais enfin, c'est une nécessité. Ainsi, pour apaiser les troubles d'une conscience trop agitée, et pour éviter le scandale, vous le rendez, cet hommage, si capable de vous humilier; mais dans quelles dispositions ? Chagrin du personnage de pénitent auquel vous oblige votre religion; morifié de vous voir enfin réduit à condamner toute votre conduite; résolu de vous dédommager d'une heure de servitude par une année entière de liberté. Une confession de ce caractère est-elle bien propre à fléchir le Seigneur et à vous faire obtenir le pardon que vous sollicitez ?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que, quand même vous viendriez à bout de recevoir des ministres l'absolution que vous venez demander, vous ne pourriez espérer de trouver grâce devant Dieu, qu'autant que votre confession sera sainte; votre confession ne sera sainte qu'autant que votre cœur sera converti; votre cœur ne sera converti qu'autant que vous serez éclairé sur vos péchés, qu'autant que vous en ferez une accusation sincère, qu'autant que vous aurez de douleur de les avoir commis, qu'autant que vous prendrez la résolution de périr plutôt que d'y retomber, qu'autant que vous vous armerez contre tout ce qui pourrait vous faire perdre l'amitié de votre Dieu, qu'autant que vous vous chargerez de satisfaire à sa justice : ce sont là des principes incontestables de votre religion que vous n'ignorez pas, et dont vous ne pouvez disconvenir.

Or ces lumières d'une conscience éclairée qui veut se connaître, qui ne craint point de porter la sonde jusqu'au fond d'un cœur corrompu pour approfondir sa misère, qui suit avec attention les routes cachées de ses désirs et de ses pensées, qui se défie de ses préjugés, qui ne consulte en se jugeant soi-même que les règles de l'Evangile, qui s'examine scrupuleusement sur les différents devoirs de son état, de chrétien, de père, d'époux, de maître, de riche, de juge, qui pèse tout dans la balance du sanctuaire : les trouverons-nous au moment de la confession dans une conscience qui se perd de vue des années entières, qui, toujours livrée à des objets étrangers, semble n'avoir d'autre étude que de s'oublier et de se fuir elle-même, qui, sans le savoir, est étouffée par la foule de ses désirs tumultueux, qui s'accoutume à ne se faire scrupule de rien, qui néglige ses comptes, qui, roulant ses jours dans un cercle d'amusements et d'inutilités successives, ne se règle que sur les maximes du monde, qui, sans cesse agitée par ses passions et enveloppée des plus épaisses ténèbres, n'est plus pour elle-même qu'un abîme et un chaos impénétrable ?

Cette sincérité d'une âme droite qui, se

connaissant parfaitement soi-même, veut se faire connaître telle qu'elle est, qui ignore ces coupables artifices d'un amour-propre qui cherche à se sauver d'un aveu pénible, ou du moins à en diminuer la peine et la confusion par des déclarations étudiées, des narrations d'événements étrangers qui font perdre le crime de vue, ou des déguisements adroits qui le parent en quelque sorte des dehors de l'innocence ; en un mot, cette simplicité, cette ingénuité qu'exige la déclaration des péchés, accompagneront-elles la confession d'une âme double, qui, habile à s'envelopper, s'est exercée si longtemps à nous tromper en se trompant soi-même ; qui, ne s'étant rendue coupable d'une infinité d'excès monstrueux que parce qu'elle a négligé ses premières fautes, n'ose plus en manifester la malignité ; qui s'est mise en accumulant impunément ses dettes, dans une espèce d'impossibilité de les réparer ?

Cette douleur d'un cœur contrit qui le fait gémir plus amèrement sur son péché que sur tout autre malheur qui lui pourrait arriver, cette douleur vive et sincère que la vue d'un Dieu offensé inspirait à ces fameux pénitents dont nous parle l'Ecriture, aux David, aux Manassés, aux Publicains, aux Madeleine, sera-ce dans le tribunal de la pénitence la douleur d'un cœur insensible qui s'est familiarisé depuis longtemps avec le crime, qui lui doit peut-être sa fortune, qui se l'est rendu comme nécessaire, qui, par des formules de contrition qu'on prononce comme par habitude, se flatte de suppléer au sentiment qu'il n'a pas ?

Cette généreuse résolution d'un esprit déterminé qui s'est affermi par une profonde méditation des vérités évangéliques, et par des retours assidus sur soi-même, sera-ce la disposition d'un esprit irrésolu, qui, n'ayant jamais bien compris toute l'horreur du péché, ne peut fonder sa conversion que sur un sable mouvant, qui n'a promis peut-être si facilement de renoncer au péché que parce qu'il savait bien qu'il ne garderait pas longtemps sa promesse ?

Cette sagesse d'un serviteur fidèle qui lui fait prendre des mesures efficaces pour assurer son innocence, sera-ce la sagesse d'un insensé qui s'imagine pouvoir se réconcilier avec son Dieu sans se reprocher d'avoir attendu si tard à rentrer dans son amitié, sans nous promettre que si sa fragilité, par le dernier des malheurs, était encore capable de la lui faire perdre, cette amitié précieuse, du moins sa pénitence suivra de près ses rechutes ?

Cette sainte cruauté d'un vrai pénitent qui croit ne pouvoir satisfaire à la justice divine qu'en s'interdisant les plaisirs les plus légitimes, qu'en se condamnant aux rigueurs du jeûne, qu'en se crucifiant soi-même, qu'en pleurant jour et nuit ses désordres, qu'en ne pouvant se lasser d'en faire l'humiliant et pénible aveu, sera-ce la cruauté d'un pécheur accoutumé à une vie molle et sensuelle qui ne se sera pas plutôt

accusé de ses anciennes prévarications qu'il les oubliera, qui ne cessera d'en commettre de nouvelles sans en être alarmé, qui ne songera pas plus à satisfaire pour les unes que pour les autres? Je ne dis rien ici d'outré, et vous êtes forcés de vous reconnaître à ces traits, vous qui approchez de nos tribunaux sacrés. Jugez donc par là de la nécessité de la confession et de la confession fréquente.

Nécessité que nous tirons encore des cruels effets que le péché produit dans une âme criminelle. C'est une âme malade et languissante qu'il faut guérir. Il faut donc qu'elle nous découvre ses plaies, qu'elle nous en fasse connaître tous les principes, qu'elle nous permette d'en sonder la profondeur; il faut donc qu'elle soit docile, qu'elle seconde notre zèle, qu'elle ne se dégoûte point de l'amertume des remèdes que nous aurons à lui présenter; il faut donc qu'elle les prenne régulièrement, assidûment et constamment; qu'elle souffre que nous employions, s'il le faut, le fer et le feu. Alors je ne crains point de l'assurer d'une guérison entière et parfaite. Non, dit le Sage, celui qui cache ses crimes ne sera point dirigé dans ses voies : *Qui abscondit scelera sua, non dirigetur*; la miséricorde n'est que pour celui qui les confesse : *qui autem confessus fuerit et reliquerit ea, misericordiam consequetur*. (Prov., XXVIII, 13.) Oracle de l'Esprit-Saint, qui vous apprend que le remède divin qui vous rendra la vie, est aussi le seul qui puisse vous rendre la santé : *Qui abscondit scelera sua non dirigetur*.

Avant qu'on vous ait tiré des ombres de la mort, après même qu'on vous en aura tiré, combien de fois aurez-vous besoin de consulter le médecin qui peut les fermer, ces plaies mortelles que le péché vous a faites? Tantôt embrasé d'un feu qui ne s'était caché sous la cendre que pour exciter de cruels incendies dans votre cœur, il faudra vous exhorter à l'éteindre dans les larmes de la pénitence; tantôt effrayé de l'austérité de cette pénitence sévère, vous serez tenté d'en adoucir les rigueurs; il faudra vous en faire goûter les avantages; tantôt alarmé du nombre et de l'énormité de vos crimes, vous serez sur le point de vous livrer au plus funeste désespoir : il faudra ranimer votre confiance.

Tantôt emporté par des passions d'autant plus fougueuses que vous aurez voulu les enchaîner, vous croirez ne pouvoir plus tenir contre la violence de leurs efforts : il faudra vous apprendre l'art de les dompter; tantôt égaré par une imagination volage qui ne demandera qu'à courir après ces honteux fantômes dont elle aimait autrefois à se repaître, vous craindrez d'en devenir le jouet : il faudra vous aider à la régler, à la fixer, à la gouverner; tantôt entraîné par le torrent et vaincu par la coutume, vous rougirez de vous être séparé, de vous être distingué de la multitude qui remplit si mal ses devoirs : il faudra vous armer contre la

séduction du grand nombre et la tyrannie du respect humain.

Tantôt épouvanté des difficultés que vous trouverez à briser vos fers, à restituer des sommes considérables qui font votre aisance, à rétablir la réputation de votre frère, à réparer vos scandales, vous voudrez oublier vos plus généreuses résolutions : il faudra, pour vous obliger à les garder, presser, prier, menacer. Tantôt affligé de vos rechutes continuelles, vous éprouverez les dégoûts d'un cœur inconstant : il faudra vous rendre supérieur aux plus tristes vicissitudes. Et que deviendrez-vous, pécheur infortuné, si dans ces différents états de langueur et de faiblesse vous échappez à notre zèle? *Qui abscondit scelera sua non dirigetur*. Hélas! en abandonnant le remède et le médecin qui vous auraient guéri, le mal augmentera, vous étoufferez la voix importune de votre conscience, vous ouvrirez impunément votre cœur aux désirs insensés de ses passions, vous applaudirez à la fausse liberté que vous vous serez procurée; cependant vos habitudes vicieuses se fortifieront, le poison mortel se glissera de veines en veines, vos plaies deviendront incurables, et vous périrez!

N'est-ce pas ce qui arriva à Joas, ce roi de Juda si juste, si religieux observateur de la loi, tant qu'il fut sous la conduite du grand prêtre Joïada? Ce pontife mort, Joas n'a plus de guide; abandonné à lui-même, ce n'est plus qu'un prince cruel et impie. (IV Reg., XII, 2 seq.) N'est-ce pas ce que nous voyons arriver tous les jours à ceux qui s'éloignent de nos tribunaux sacrés?

Otez la confession, vous nous ôterez la plus forte digue que nous puissions opposer au torrent de l'iniquité, le rempart le plus inaccessible à la corruption du siècle, le frein le plus capable de contenir les peuples, le tribunal où la justice se rend le plus scrupuleusement; le moyen le plus efficace de corriger les abus, d'exterminer le vice, d'assurer la tranquillité publique, de sauver les droits et les intérêts des particuliers. Non, les rigueurs des lois, les édits des princes, les arrêts des juges n'ont rien qui puisse triompher des cœurs. On les craint lorsqu'on ne peut échapper à leur poursuite ou les tromper; mais à nos tribunaux on sait bien qu'on ne trompe point un Dieu.

Tout homme qui voudrait rejeter sa désobéissance sur une épouse infidèle, toute femme qui voudrait attribuer son malheur à la malignité du serpent; tout Cain qui se refuserait à se charger des biens, de la réputation, de la vie de son frère; tout Saül qui manque de droiture, tout Antiochus qui demande miséricorde sans avoir le cœur converti; tout Ananie qui vient mentir au Saint-Esprit, y est connu tel qu'il est, et tout ce que le Seigneur ordonne par la bouche de son ministre, il faut absolument s'y soumettre, et il faut se convertir; autrement, on ne doit attendre de notre autorité que l'arrêt d'une éternelle réprobation.

De là, partout où la confession fréquente est en usage, nous voyons régner la paix et l'innocence des mœurs; partout, au contraire, où l'hérésie prescrit cet usage, le vice et la corruption y font les plus tristes ravages. Des États protestants en ont gémi plus d'une fois eux-mêmes. Nous avons eu le plaisir de les voir enfin regretter l'usage de la confession; et, quoique déterminés à ne point quitter l'erreur qui les séduisait et à demeurer toujours séparés de l'Eglise romaine, redemander en grâce qu'on rétablît en ce point l'ancienne discipline; se plaindre que, depuis qu'on leur avait ôté la pratique de la confession, le bien d'autrui n'était plus restitué; que les inimitiés devenaient éternelles, que la licence effrénée de la jeunesse ne gardait plus de mesures, que les abominations les plus monstrueuses se commettaient chez eux impunément. Tant il est vrai que comme il n'y a que la confession, et la confession fréquente, qui puisse nous assurer le pardon de nos péchés, il n'y a aussi que la confession, et la confession fréquente, qui puisse nous en assurer la guérison, et que tout homme qui néglige ce divin remède, je puis juger sans témérité que son cœur est corrompu.

Qu'opposez-vous, chrétiens, à toutes ces vérités? Que la confession est une cruelle servitude dont il vous serait bien doux de pouvoir vous affranchir? Il me reste donc à vous faire voir que si la confession est un joug nécessaire, ce joug n'est pas insupportable comme vous vous le figurez; c'est le sujet du second point.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est des chrétiens qui, effrayés par je ne sais quelle rigueur qu'ils s'imaginent apercevoir dans la confession, n'ont pas le courage de s'y assujettir. Non, lâche pécheur, ce n'est point, comme vous aimez à vous le persuader, un joug insupportable. Je dis, premièrement, que ce que la confession vous paraît avoir de plus pénible, vient moins de la confession même que d'une infinité d'autres principes qui lui sont étrangers; secondement, que ce que la confession peut avoir de rigoureux est si juste, que certainement un esprit raisonnable ne s'aviserait jamais de s'en plaindre; enfin, que la confession laisse dans le cœur un calme si délicieux que ses amertumes n'ont rien de comparable à ses douceurs. Développons ces réflexions si propres à calmer les vaines frayeurs qu'inspire l'amour-propre.

A vous en croire, il semble que les tribunaux de la pénitence ne soient que de ces tribunaux sévères où les coupables ne sont cités que pour y entendre de cruels arrêts; vous en parler, c'est vous faire frémir. On a beau vous convaincre de la nécessité d'une sainte confession, vous craignez d'entrer en jugement avec vous-même; vous évitez les hommes de Dieu qui pourraient vous y engager, vous ne donnez à notre zèle que de vaines promesses, vous temporez, vous différez éternellement.

Cependant, le terme fatal arrive, car n'est-ce pas ainsi que vous regardez le temps pascal; il faut donc enfin satisfaire à l'édification publique. Alors, c'est moins un vrai Prophète que vous cherchez, un sage Nathan qui vous développe à vous-même les plis et replis de votre cœur, un Samuël éclairé qui ne soit point ébloui de l'éclat de la grandeur, un Ananie qui vous ouvre les yeux, un confesseur également ferme et désintéressé qui vous parle avec une liberté digne de son ministère, qu'un ami trop complaisant et trop facile qui vous console, lorsqu'il faudrait vous faire trembler; qu'un inconnu qui vous juge sans entrer trop avant dans les obligations de votre profession; qu'un ministre peu instruit que vous puissiez tourner comme il vous plaira; qu'un esclave de votre fortune qui ait intérêt de vous ménager; qu'un homme faible et pusillanime qui soit plus effrayé de vous voir à ses pieds que vous de le voir assis sur un tribunal divin; qu'un faux prophète qui, ne cherchant qu'à vous plaire, vous parle de paix où il n'y a point de paix.

De là encore ces artifices que vous mettez en usage pour excuser ou pallier vos désordres; ces confessions adroites et étudiées pour alarmer notre zèle, pour exciter notre compassion, pour nous surprendre; ces confessions hypocrites, où, sous les dehors de l'humilité, l'orgueil se produit tout entier. On demande la rémission des péchés et il semble qu'on l'exige; on se dit pénitent, et on veut des égards et des distinctions; on vient s'humilier et on se plaint, on se choque, on se scandalise, on murmure si le ministre paraît ne pas faire assez d'attention au rang, à la naissance et au mérite; on se présente en qualité de coupable et de criminel, et on veut donner la loi à celui qu'on reconnaît pour son juge, et on ne se soumet à ses ordres que quand on les a dictés soi-même. De là, enfin, ces confessions furtives et qu'on vient faire dans les ténèbres et sous un déguisement qui empêche de reconnaître le coupable; femme de Jéroboam, dit le prophète, pourquoi vous déguiser, et sous des habits empruntés cacher ce que vous êtes? *Quare aliam te esse simulas?* (III Reg., XIV, 6.)

Mais enfin est-il donc vrai que la confession soit un joug si onéreux, et que ce que nos tribunaux ont de redoutable vienne de ce sacrement même? Ah! soyez plus équitable, pécheur, et rendez enfin justice à la vérité. Non, ce n'est point à ce divin remède en lui-même que vous devez attribuer les frayeurs et les alarmes qui vous en dégoûtent; en effet, considérez-le dans sa nature et tel qu'il doit être par rapport à l'usage que le Sauveur a voulu que vous en fissiez, qu'y trouverez-vous qui doive vous effrayer si fort?

On a voulu que si, tiré de la servitude du péché, la faiblesse humaine vous y faisait retomber, vous pussiez aussitôt vous relever; pourquoi attendre si longtemps, pourquoi différez-vous à rentrer en grâce avec

votre Dieu? L'examen d'une conscience timide, qui ne peut se familiariser avec le crime, ne sera ni bien long ni bien pénible; et votre iniquité, n'étant encore qu'une faute excusable, vous ne trouverez pas qu'il soit si humiliant de nous ouvrir votre cœur.

On a voulu que l'homme fût votre juge sur la terre; et que pouviez-vous souhaiter de plus favorable? Vous avez un juge qui, malheureusement trop instruit par son propre cœur, connaît toutes vos répugnances, sait compatir à vos infirmités, et juge des vôtres par les siennes. Obligé de comparaître à son tour au tribunal de la pénitence, la grâce que vous lui demandez, lui-même la demande souvent. Il sait qu'il tient la place de Dieu; mais il sait en même temps que c'est surtout pour être le ministre de ses miséricordes. Il lui est défendu d'autoriser et de flatter le péché, mais il lui est ordonné de ménager et d'aimer le pécheur; il est de son devoir de vous faire quelquefois des reproches et des menaces, mais la charité doit en tempérer l'amertume. Il lui est défendu de trahir les droits de la religion sainte, ou d'avilir l'honneur du sacré ministère; mais il lui est ordonné de rendre la voie du retour douce et facile, non pas en courbant la règle, mais en s'efforçant de vous la faire aimer. En un mot, être sensible à vos misères, vous plaindre, vous tendre une main secourable pour vous tirer de l'abîme où vous êtes plongé, n'attendre que le moment heureux de vous accorder la grâce de la réconciliation, qu'il est quelquefois obligé, malgré lui, de différer et de suspendre, mais qu'il ne lui est jamais permis de refuser sans retour; tel est, pécheur, l'homme qui vous juge sur la terre. Un juge ainsi disposé doit-il causer vos alarmes?

Ah! chrétiens, qu'il est doux de n'être jugé que pour être absous, tout coupable que l'on est! Si tous ceux qui sont criminels n'avaient, pour éviter les arrêts de la justice humaine, qu'à révéler publiquement leur honte, balanceraient-ils à venir se présenter à nos yeux? Avec quelles expressions ne solliciteraient-ils pas leur grâce? Que serait-ce, si on ne leur demandait que de se découvrir à un seul homme, à un homme qui fût de leur choix, et obligé au secret le plus inviolable par toutes les lois divines et humaines? De quoi donc vous plaignez-vous?

On a voulu que vous vous accusassiez vous-même, que vous disiez : J'ai péché. Quoi donc! pour effacer toutes les abominations d'une vie criminelle, pour vous ouvrir les portes d'une heureuse éternité, pour vous assurer toutes les miséricordes de votre Dieu, pour désarmer son bras vengeur et éteindre les feux de l'enfer, on ne vous demande qu'un mot. Hélas! le Prophète ne demandait qu'un mot à son Dieu. *Oui, Seigneur, dites à mon âme, Je suis ton salut, il ne m'en faut pas davantage.* (Psal., XXXIV, 3.) L'humble centurion de l'Evan-

gile ne demandait qu'un mot au Fils de Dieu : *Tantum dic verbo.* Ici, pécheur, c'est votre Dieu qui ne vous demande qu'un mot. Avouez, vous dit-il, votre injustice, dites que vous avez péché, dites-le avec les sentiments d'une vraie contrition, et ma colère est apaisée : *Tantum dic verbo.* (Matth., VIII, 8.)

Loin de gémir sur le prix auquel on veut vous faire grâce, ne devriez-vous pas être plutôt scandalisé comme Naaman de ce qu'on ne vous demande, pour vous guérir de votre lèpre, que de vous aller laver dans les eaux du Jourdain : et moi, bien loin de me voir réduit à dissiper de vaines alarmes, ne devrais-je pas vous dire que, quand on vous aurait ordonné quelque chose de bien difficile, vous auriez dû l'accomplir? A combien plus forte raison devez-vous obéir au prophète qui vous dit : Allez vous laver et vous serez guéri : *Si rem grandem dixisset tibi propheta, certe facere debueras; quanto magis quia nunc dicit tibi, Lavare et munda-beris.* (IV Reg., V, 13.) Il ne faut donc plus, pécheur, vous en prendre à la confession même; loin de vous effrayer, elle n'a rien qui ne doive vous rassurer.

Parlez de bonne foi : si vous trouvez aujourd'hui de si grandes difficultés à vous examiner sur une longue suite d'années criminelles, n'est-ce pas parce que vous les avez passées dans une distraction continue, causée ou par vos plaisirs, ou par vos affaires, ou par une fausse conscience que vous vous êtes faite sur vos devoirs les plus essentiels. Jamais vous n'avez voulu réfléchir sur les obligations que vous impose la loi, ni entrer en compte avec vous-même. Votre cœur est comme une espèce de chaos où tout est dans la confusion, plus vous différerez à l'éclaircir, plus les ténèbres l'envelopperont et l'obscurciront. Or, cette négligence coupable, qui vous dérobe depuis si longtemps à vos propres yeux, vient-elle de la confession?

Si vous vous éloignez des tribunaux de la pénitence, cruel usurpateur du bien d'autrui, n'est-ce pas pour en demeurer possesseur paisible? Or, cette injustice criante vient-elle de la confession? Si vous redoutez nos arrêts, esclave volontaire de vos passions, n'est-ce pas parce que vous aimez vos fers. Or, cette servitude honteuse vient-elle de la confession? Si vous différez éternellement à consulter les oracles de l'Eglise, vous dont les affaires sont embarrassées, suspectes, des plus équivoques, n'est-ce pas parce que vous craignez d'être trop éclairés sur des obligations que vous ne vous sentez point la volonté de remplir? Or, ce peu de droiture, cette duplicité pitoyable vient-elle de la confession? Si vous avez enfin, vous qui croupissez dans le vice, si vous avez tant de peine à nous révéler les affreux mystères de votre iniquité, n'est-ce pas parce qu'elle est au comble, et que vous ne pouvez plus vous-même soutenir la vue de vos excès? Or, cet amus monstrueux de toutes sortes de

crimes, qui vous rend insupportable à vous-même, vient-il de la confession; ne vient-il pas, au contraire, de ce que vous en avez négligé la pratique? Ce que la confession vous paraît avoir de plus pénible, vient donc moins de la confession même que d'une infinité d'autres principes qui lui sont étrangers.

Avouons-le cependant, chrétiens, tel est l'orgueil de l'homme coupable, que, quand on exigera de lui qu'il reconnaisse son péché, cette loi lui paraîtra toujours humiliante. L'aveu de nos faiblesses et de nos crimes est toujours pénible à l'amour-propre. Oui, mais avouons aussi que cette humiliation est si juste que, loin de nous en plaindre, nous devrions aller au-devant. *Malheur à moi*, disait Job en s'examinant soi-même, *malheur à moi si, comme font ordinairement les enfants des hommes, j'ai tenu mon péché secret, et si j'ai caché dans mon sein mon iniquité* : « *Si abscondi quasi homo peccatum meum, et celavi in sinu meo iniquitatem meam.* » (Job., XXXI, 33.)

Remarquez cette expression, *comme font ordinairement les enfants des hommes* : « *Quasi homo.* » C'est l'homme qui se cache, qui s'excuse, qui veut paraître juste quand il est pécheur. Ce qu'il y a d'admirable, dit saint Chrysostome (*Hom. de virt. et de vitiis*), c'est que l'homme rougisse de passer pour être ce qu'il veut être réellement; c'est qu'il rougisse de la perversité de son cœur, tandis qu'il l'abandonne, ce cœur pervers, à tous ses desirs les plus corrompus; c'est que l'adultère ne puisse souffrir qu'on le traite d'adultère, lui qui sacrifie tout à sa passion; c'est que l'avare s'irrite contre celui qui lui reproche ses usures et ses trafics honteux, lui qui en fait son unique occupation; c'est que l'impie se croit déshonoré d'être regardé comme un impie, lui qui affiche hautement l'impiété. Si le pécheur est ce qu'il veut être, pourquoi rougit-il de son péché? L'homme de bien rougit-il de passer pour un honnête homme? Ah! c'est que dans l'homme l'orgueil prévaut surtout, et toute sa corruption ne pouvant lui faire oublier ce qu'il devrait être, sa vanité lui fait chercher à paraître ce qu'il n'est pas. Oui, voilà l'homme : *Quasi homo*. C'est du moins un hommage forcé que le vice rend à la vertu.

Mais un cœur affligé d'avoir offensé son Dieu, mais un vrai pénitent, un David, combien de fois rappelle-t-il le souvenir de son péché, il ne le perd jamais de vue : *Peccatum meum contra me est semper.* (Psal. L, 5.) Combien de fois, accusateur de lui-même, se reproche-t-il amèrement son injustice? Combien de fois expose-t-il sa misère à celui qui peut l'en tirer; combien de fois publie-t-il son crime, il voudrait le manifester à tout l'univers. Combien de fois prie-t-il son Dieu de mettre une garde à sa bouche et une porte à ses lèvres pour l'empêcher de chercher de vaines excuses à ses péchés? (Psal., CXL, 3.) Qu'y a-t-il

en effet de plus juste pour un coupable que cet humble aveu de son iniquité?

En vain donc exagérez-vous ce qu'il vous en coûterait pour confesser tous vos péchés. Je pourrais vous demander avec saint Patien si, lorsque vous vous êtes déterminé à les commettre, vous ne saviez pas ce qu'il vous en coûterait un jour pour les réparer. Eh quoi! vous dirais-je encore avec Tertulien, ces péchés dont l'aveu vous coûte tant aujourd'hui, ne vous en a-t-il rien coûté pour les commettre? Quand il s'est agi d'offenser Dieu, rien ne vous a arrêté. Cette vengeance vous exposait à mille dangers, vous les avez bravés pour vous satisfaire; cette débauche ruinait votre santé, vous l'avez sacrifiée à vos plaisirs; ces assiduités, ces libertés donnaient atteinte à votre réputation, vous avez passé par-dessus tout; maintenant qu'il s'agit de vous réconcilier avec le Seigneur, tout vous retient, vous n'avez plus ni force, ni courage, ni résolution. Hardis contre Dieu, vous n'êtes lâches et timides que contre le démon. Hélas, nous ne vous demandons que ce qui doit vous sauver!

Commettre le péché, c'était déshonorer la nature et lui faire outrage, c'était vous révolter contre le souverain Maître, l'attaquer et le combattre; c'était ne payer ses bienfaits que d'ingratitude, et vous servir de ses dons contre lui-même; en un mot, c'était l'action la plus téméraire et la plus indigne; voilà de quoi il fallait rougir. Mais les confesser, ces péchés, c'est chercher Dieu, c'est vous humilier devant lui, faire vos efforts pour l'apaiser et l'engager à vous pardonner; qu'y a-t-il en cela dont vous ne deviez faire gloire?

Enfin, chrétiens, songez qu'il est juste qu'ayant déshonoré Dieu par votre péché, vous éprouviez à votre tour une humiliation qui le répare; songez que Jésus-Christ, ayant porté la confusion des péchés d'autrui, il est dans l'ordre que vous portiez la confusion des vôtres; songez que Dieu connaît toute votre répugnance, et que, si vous la surmontez, la victoire que vous remporterez sur vous-mêmes entrera dans la satisfaction que vous devez à sa justice; songez que, quelque pénible que soit cette déclaration, c'est après tout bien peu de chose en comparaison de ce que mérite un péché; et par conséquent en comparaison de ce que Dieu était en droit d'exiger de vous; songez enfin que le ciel vaut bien peu s'il ne mérite pas d'être acheté à ce prix.

Si ces motifs ne suffisent pas encore pour triompher de votre orgueil; si vous ne pouvez, même à ce prix, vous déterminer à confesser votre iniquité, que ferez-vous donc, dit saint Bernard, à ce jour terrible où tout se manifestera? *Quid factururus es in die judicii?* Si maintenant vous faisiez au ministre du Seigneur l'aveu sincère de vos désordres, vous les cacheriez en quelque sorte à Dieu même; il nous a déclaré dans ses divines Ecritures qu'il les effacerait de son souvenir. Vous les cachez à jamais à

tous les hommes, au moins à l'égard de la confusion. Mais parce que vous vous obstinez à les taire, vous obligez Dieu à les faire connaître un jour; et à qui les fera-t-il connaître? Non plus à un ministre qui soit de votre choix et qui ne les aurait connus que pour vous absoudre, mais à ceux dont vous vous cachez maintenant avec le plus de soin, et auxquels vous avez le plus d'intérêt d'en dérober la connaissance. A qui les fera-t-il connaître? Aux royaumes, aux nations entières, généralement à tous les hommes. Il s'appliquera lui-même à en faire remarquer toutes les circonstances, tout le dérèglement et toute l'horreur. Il prendra plaisir à vous produire au milieu de l'assemblée de tous les hommes, il attachera tous les yeux sur vous, et, éclairant les replis les plus profonds de votre cœur, il vous fera connaître pour ce que vous êtes. Vous n'avez pu vous résoudre à paraître pécheur aux yeux d'un seul homme, et pénitent aux yeux du monde: vous serez forcé de paraître pécheur et réprouvé aux yeux de l'univers. C'est la pensée de saint Augustin: en ne vous confessant pas, vous serez caché en ce monde, mais aussi vous serez damné dans l'autre: *Si non confessus lates, non confessus damnaberis*.

Ah! plutôt, chrétiens, venez avec confiance à un tribunal de grâces et de miséricorde, venez-y prévenir les arrêts d'un tribunal de justice inexorable; venez avec les sentiments d'un cœur contrit et humilié solliciter aux pieds de ses ministres la clémence du Dieu de bonté. Il nous l'a promis, la confession sacramentelle nous soustrait à la rigueur de ses jugements. Qu'elle est donc salutaire, quelque grande qu'on la

suppose, cette confusion passagère qui nous dérobe à une confusion infiniment plus humiliante au grand jour de la révélation!

Le dirai-je, chrétiens, bientôt vos alarmes et vos répugnances s'évanouiront. Aux remords cruels qui vous déchirent succédera le calme d'une conscience pure et innocente. Vous sentirez combien il est doux d'être rentré en grâce avec son Dieu. De là, et c'est à votre expérience que j'en appelle, quelle consolation, quelle paix intérieure, quelles délices! Que vous serez peu tentés alors de nous dire que la confession est un joug insupportable! Convaincus de sa nécessité, puisque sans cela il n'y a ni grâce ni salut pour vous, vous le trouverez encore infiniment léger, ce joug que la religion vous impose; et vous nous avouerez que ses amertumes n'ont rien de comparable à ses douceurs. Ah! pécheur, que le poids de votre iniquité est bien plus insupportable qu'un joug qui vous en décharge! Pliez donc enfin sous un joug si nécessaire, sous un joug si doux, et vous trouverez un repos délicieux pour vos âmes; *Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris*. (Matth., XI, 29.) Je finis par ces paroles du Fils de Dieu, plus propres à vous toucher que tout ce que j'ai pu vous dire. Méditez-les avec attention, vous en goûterez l'onction divine, vous soupirezerez après ce calme heureux d'un cœur qui, déchargé du pesant fardeau de ses péchés, ne doit plus être occupé qu'à chanter éternellement les miséricordes d'un Dieu qui les lui aura pardonnés. C'est la grâce que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.... Ainsi soit-il.

MYSTERES.

SERMON PREMIER.

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

Ave, gratia plena, Dominus tecum (Luc., I, 28.)

Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous.

Qu'il est magnifique, cet éloge que renvoyé du Seigneur adresse à Marie! *Pleine de grâce*: «*Gratia plena*» voilà le nom que lui donne le ministre et l'interprète du Dieu vivant; nom glorieux qui annonce dans elle la plénitude et la perfection des vertus. *Le Seigneur est avec vous*: «*Dominus tecum*,» voilà la récompense de ses vertus sublimes.

Cette Vierge sainte comptait, il est vrai, parmi ses ancêtres de saints patriarches qui avaient formé Israël, des prophètes éclairés qui l'avaient instruit, des rois puissants qui l'avaient gouverné. Le sang le plus pur et le plus auguste coulait dans ses veines; mais

ce n'est point dans ces avantages que consiste sa gloire. Que l'ambition se repaisse de ce vain éclat qui éblouit nos regards, et dont le fol amour nous enivre si souvent: l'Eglise, en proposant au culte des fidèles le jour heureux de l'Annonciation de Marie, offre à nos hommages une gloire plus réelle et plus solide.

Digne objet des complaisances du Très-Haut, comblée de tous les dons, elle réunit toutes les vertus, le Seigneur est avec elle: *Gratia plena, Dominus tecum*, et voilà sa vraie grandeur. Destinée à donner au monde le Messie qui doit être le salut d'Israël, ce n'est point des aïeux dont elle tient le jour, mais de celui qui doit le recevoir d'elle; ce n'est point de ses pères, mais de son Fils que vient son éclat. Ce Fils immortel sera appelé le Fils du Très-Haut, parce qu'il l'est en effet: *Filius Altissimi vocabitur*. Marie est donc Mère de son Dieu. Ce Fils, dont vous

devez être Mère, lui ajoute l'ange, vous lui donnerez le nom de Jésus: *Vocabis nomen ejus Jesum.* (Luc., I, 31, 32.) Marie est donc la Mère du Sauveur.

Voilà les deux points de vue sous lesquels je veux vous la faire envisager, pour justifier, autoriser, accréditer de plus en plus le culte que vous lui rendez.

Oui, chrétiens, cette Vierge sainte est tout à la fois Mère de Dieu et Mère du Sauveur. Ce double titre lui assure et nos hommages et notre confiance : hommages, culte, respect profond, fondés sur l'honneur même que nous devons à Dieu ; sentiments de confiance et de tendresse dont l'amour que nous devons au Sauveur est le motif et l'appui le plus solide. Marie est Mère de Dieu : *Filius Altissimi vocabitur*, vous ne pouvez donc trop l'honorer ; c'est le sujet du premier point. Marie est Mère du Sauveur, *Vocabis nomen ejus Jesum*, vous ne pouvez donc avoir trop de confiance en elle ; c'est le sujet du second point. Le culte et la confiance que nous devons à Marie, c'est tout le sujet de ce discours.

Vous parler des grandeurs et des bontés de Marie, c'est seconder votre dévotion et votre zèle, vous qui spécialement sous la protection de cette Vierge sainte, faites une profession particulière de lui être consacrés et de lui offrir vos hommages. En faisant son éloge, je ne suivrai que mon cœur : heureux s'il se trouvait digne des sentiments des vôtres pour votre auguste Patronne. Prions-la de nous faire part de cette abondance de grâces, dont elle fut remplie lorsque l'ange lui dit en la saluant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que de titres augustes assurent à cette Reine des anges l'hommage de nos cœurs ! L'Eglise, toujours animée de l'Esprit-Saint qui la dirige, non-seulement approuve cette dévotion, mais elle y exhorte fortement les fidèles. De là tant de fêtes qu'elle a instituées en l'honneur de Marie, et qu'elle célèbre avec la plus grande solennité ; de là les prières qu'elle lui adresse et qu'elle a composées à sa louange ; tant d'ordres religieux, tant de pieux établissements, de saintes associations auxquelles elle accorde les plus beaux privilèges.

Dévotion aussi ancienne que l'Eglise même et que la religion de Jésus-Christ ; dévotion unanime : non-seulement les simples peuples, mais de saints docteurs, les souverains Pontifes, les princes, les rois, les plus savantes universités ont signalé leur zèle pour l'étendre et l'accroître de plus en plus ; dévotion universelle, accomplissement de ces paroles prophétiques du cantique de Marie : *Voici que toutes les nations me diront bienheureuse* (Luc., I, 48) ; dévotion qui n'a jamais trouvé d'opposition que de la part des hérétiques. Ceux qui ont voulu attaquer le Fils ont commencé par se déclarer contre la Mère. Leur culte a une liaison si étroite et si nécessaire que vouloir détruire l'un, c'est renverser l'autre.

C'est sur cette liaison, sur cette union intime que sont fondés nos devoirs envers Marie.

Oui, dans ce glorieux titre de Mère de Dieu sont renfermés, et les motifs et les qualités de notre culte. Marie est Mère de Dieu : par conséquent le culte que nous lui rendons est le plus solide et le mieux fondé. Marie est Mère de Dieu ; par conséquent, nous lui devons le culte le plus étendu et le plus universel.

Que Marie soit réellement et proprement Mère de Dieu, c'est un de ces dogmes de notre foi sur lesquels roule tout le christianisme. Contestez-lui cette qualité, dès là son Fils n'est plus Dieu, ses mérites ne sont plus d'un prix infini, nous ne pouvons plus compter sur une satisfaction surabondante, nous ne sommes plus affranchis du péché et réconciliés avec le Ciel, nos espérances sont vaines, toute notre foi n'est qu'une illusion ; tant les intérêts de la Mère sont inséparables de la gloire du Fils et du salut du monde. De là l'oracle de ce fameux concile d'Ephèse, qui fit voir, en condamnant le téméraire Nestorius, autant de zèle pour la dignité de la Mère, que le concile de Nicée en avait fait paraître pour la divinité du Fils en foudroyant l'impie Arius. Il fut également de foi que Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu, et que, par conséquent, sa sainte Mère est Mère de Dieu.

Or, chrétiens, c'est cette qualité de Mère de Dieu qui établit ses privilèges au-dessus de toutes les autres créatures ; c'est là ce qui l'a rendue digne des plus grandes faveurs du Ciel, c'est de là qu'elle tire tous ses avantages ; c'est dans ce seul titre, Mère de Jésus-Christ : *De qua natus est Jesus* (Matth., I, 16.), que les Livres saints renferment toute la gloire et le panégyrique de cette auguste Vierge.

Croire Marie Mère de Dieu, c'est croire qu'elle est élevée au degré le plus sublime de gloire, et qu'il n'y a point de grandeur compatible avec une pure créature qui ne lui soit accordée. Voulez-vous, dit un Père de l'Eglise, savoir quelle est l'excellence, le mérite, la sublime dignité de la Mère : *Quæritis qualis Mater?* Concevez, s'il est possible, l'excellence du Fils, *Quærite qualis Filius?* Voulez-vous savoir sur quoi sont appuyés les hommages que nous rendons à cette Reine du ciel ? *Quærite qualis Filius?* Notre dévotion pour Marie n'est qu'une conséquence de la maternité divine ; dévotion, par conséquent, la plus solide et la mieux fondée.

Dieu, je le sais, est un Dieu jaloux de sa gloire : *Gloriam meam alteri non dabo* : « Je ne souffrirai point qu'on m'enlève rien de ma gloire. » (Isa., XLII, 8.) Mais offrir nos hommages à Marie comme Mère de Dieu et parce qu'elle est Mère de Dieu, n'est-ce pas les offrir à Dieu même ? Cette dévotion, loin de partager notre cœur, l'unit plus fortement à Jésus-Christ.

Premièrement, le culte de la sainte Vierge nous conduit à honorer Dieu, c'est un moyen infailible de l'adorer, de l'aimer, de le servir, de le glorifier davantage. *Louez Dieu dans ses saints*, nous dit le Prophète : *Lau-*

date Dominum in sanctis ejus (Psal., CL, 1) ; c'est surtout dans les saints qu'il est admirable. *Mirabilis Deus in sanctis suis (Psal., LXVII, 36)* ; c'est dans ses saints, comme dans ses plus parfaites images, qu'éclate sa grandeur et sa gloire : or, où les trouverons-nous plus parfaitement exprimés, les traits de cette grandeur, que dans celle qui est la Reine des saints, la Mère du Saint des saints ?

Le Seigneur en créant Marie put-il ne pas penser à celui dont elle devait être la Mère ? Au moment où il devint son Créateur, il se souvint du Fils qu'elle devait donner au monde ; il voulut qu'elle fût le chef-d'œuvre de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. Figurez-vous un Dieu tout occupé de la création du premier homme, disait Tertullien (*De Resurr.*, cap. 6) : parce qu'il savait que du sang d'Adam devait naître son propre Fils, il ne négligea rien pour en faire le plus parfait de tous ses ouvrages : *Recogitate totum illi Deum occupatum ac deditum* ; chaque trait, ajoute-t-il, que le Créateur donnait à cette image vivante de la Divinité, c'était en pensant à Jésus-Christ qu'il le traçait ; il voulait que tout y fût accompli, qu'il n'y eût rien qui ne fût digne de son auteur et tout divin : *Quodcunque limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus*. Cette idée et ces expressions si nobles, combien plus heureusement peuvent-elles être appliquées à Marie ?

Pourquoi le Dieu de ses pères l'a-t-il fait naître de ce qu'il y avait au monde de plus auguste, de plus héroïque, de plus sacré ? C'est qu'alors il pensait à celui qui devait réunir dans sa personne le sacerdoce et la royauté, qui devait être le Grand Prêtre de la loi nouvelle, dont le sacerdoce serait éternel, et ce Roi de tous les siècles qui devait régner éternellement sur la maison de Jacob : *Christus cogitabatur homo futurus*.

Pourquoi le Seigneur a-t-il voulu que ce fût Marie qui écrasât la tête de ce serpent infernal qui a infecté de son poison toute la postérité du premier homme, et qu'à ce moment fatal où nous ne sommes tous que des enfants de colère, elle fût déjà l'objet des complaisances de son Dieu ? C'est qu'alors il pensait à ce Fils unique du Très-haut, dont il était d'une souveraine bienséance que la moindre tache ne pût obscurcir la gloire : *Christus cogitabatur*.

Pourquoi le Créateur, en formant Marie, l'orna-t-il de tous ces dons de la nature qui composent le plus parfait mérite ? C'est qu'alors il pensait à cet Homme-Dieu qui ne pouvait, ce semble, puiser les perfections naturelles de son humanité que dans le sang de sa sainte Mère : *Christus cogitabatur*.

Pourquoi Dieu, nous ayant aimés jusqu'à nous donner son Fils unique, ne nous l'a-t-il cependant donné qu'à condition que la virginité même deviendrait féconde, et que la plus heureuse de toutes les mères serait en même temps la plus pure de toutes les vierges ? C'est qu'alors il pensait à ce Verbe de Dieu, dont la pureté ne devait pas être

moins admirable dans le sein de Marie que dans le sein du Père céleste : *Christus cogitabatur*.

Pourquoi enfin l'Esprit sanctificateur a-t-il inondé le cœur de Marie des torrents de sa grâce, l'en a-t-il prévenue dès le commencement de ses voies et tellement comblée, que lorsqu'on lui révéla le mystère de ses grandeurs elle en était toute remplie, *Gratia plena* ? C'est qu'alors il pensait à ce Saint des saints qui devait résider personnellement dans elle, non-seulement comme dans un temple vivant que le péché n'eût jamais profané, mais comme dans un sanctuaire de la Divinité qui fût orné de toutes les vertus. Ce n'est pas simplement comme les autres saints une union de présence, de connaissance et d'amour qu'elle devait avoir avec Jésus-Christ, mais une union de substance ; non-seulement il devait être dans Marie, mais avec elle : *Dominus tecum* ; c'est d'elle et en elle qu'il devait prendre la nature humaine. *Christus cogitabatur homo futurus*.

Marie a donc sur tous les autres saints une supériorité qui n'est subordonnée qu'à la seule Divinité. Nulle créature, par conséquent, n'est plus propre à nous conduire à Dieu. Mais ce n'est pas assez.

Secondement, on ne peut honorer Marie qu'on n'honore Dieu en même temps. Il est et le principe et la fin de notre culte. Pourquoi ? Parce que l'honneur que l'on rend à la Mère se rapporte au Fils ; parce que la volonté du Fils est que nous honorions sa Mère.

En effet, cette gloire, objet de notre culte pour cette auguste Vierge, n'est-ce pas de Dieu même qu'elle la tient ? C'est une communication la plus parfaite, il est vrai, mais dépendante, que Dieu lui a faite de sa propre grandeur. Cette lumière, cet éclat dont elle est environnée, ce sont des rayons échappés de la Divinité. Un ange vient la saluer, l'appelle pleine de grâces ; c'est reconnaître sa supériorité sur toutes les créatures : mais cette plénitude de grâces n'est qu'une conséquence de sa qualité de Mère de Dieu. Ses vertus, ses mérites, c'est à Dieu qu'elle les rapporte. Ah ! s'écrie cette Vierge sainte, s'il s'est fait de grandes choses en moi, c'est le Tout-Puissant qui les a opérées : *Fecit magna, qui potens est*. Il a jeté des regards de bonté et de complaisance sur la bassesse et l'indignité de sa servante : *Respexit humilitatem ancillæ suæ. (Luc., I, 48, 49.)* Assise dans le ciel près du trône du Seigneur, elle est placée au-dessus de tous les chœurs des anges, dont elle est la Reine : mais c'est Dieu lui-même qui l'y a élevée, c'est lui qui la couronne. Il est donc le principe et le fondement de sa grandeur ; ce sont ses dons que nous honorons dans elle ; notre culte n'est qu'un culte dépendant et relatif : en un mot, tout le mérite et la gloire de Marie vient de son Fils, et tout l'honneur que l'on rend à la Mère retourne à son Fils.

En voulez-vous la preuve ? Qui sont ceux qui se sont le plus distingués par leurs hommages pour Marie ? Ne sont-ce pas ceux-là

mêmes qui ont rendu le plus d'honneurs au Fils? Dès la naissance de l'Eglise, les vrais fidèles se sont accoutumés à ne point séparer les deux augustes noms de Jésus et de Marie. L'Eglise a toujours retenu précieusement cet usage, pour nous marquer qu'il y a une liaison si étroite entre eux qu'on ne peut honorer l'un sans l'autre. L'impie Nestorius au contraire veut-il attaquer la divinité du Fils? il commence par dépouiller Marie de ses plus illustres prérogatives; persuadé que, s'il vient à bout de détruire le culte de la Mère, il lui sera aisé de nier la divinité du Fils. Mais non, Vierge sainte, votre culte a toujours été inébranlable malgré les efforts conjurés de l'hérésie; et les attaques multipliées de l'impiété n'ont servi qu'à l'affermir de plus en plus. N'en soyons point surpris, chrétiens; l'honneur qu'on rend à la Mère est appuyé sur celui du Fils, c'est la main de son Fils qui soutient en quelque sorte la sienne; son sceptre est celui de son Fils, elle partage son trône et sa gloire.

Non-seulement Dieu, selon la remarque de saint Bernard, approuve notre zèle à honorer sa Mère, mais lui-même nous le recommande et nous l'inspire : *Hæc est enim voluntas ejus*. La volonté de Dieu est qu'on honore sa Mère. Jamais personne ne l'a tant honorée, ne l'a tant aimée que lui. Volonté de Dieu qu'il a fait connaître par tant de miracles en faveur du culte de cette Vierge sainte. Le premier miracle de Jésus, avant même que de naître, c'est la sanctification de Jean-Baptiste. C'est par sa Mère qu'il opère ce prodige; c'est par elle qu'il fait en quelque sorte le premier essai de sa miséricorde. Dès lors il lui communique le pouvoir de contribuer au bonheur des hommes; il l'établit comme la dépositaire de ses grâces, et nous marque la société qu'il lui donnerait dans ses divines opérations.

Téméraires censeurs des hommages qu'on rend à Marie, après ce qu'un Dieu a fait pour elle et les profusions de son amour, osez-vous encore accuser d'indiscrétion la dévotion des vrais fidèles? Si nous sommes indiscrets, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous en a donné l'exemple, et nous ne nous égareons qu'en suivant ses traces. Mais non; quand on réunirait tous les sentiments, toutes les dévotions des saints et des plus zélés serviteurs de la sainte Vierge, que tout cela serait encore éloigné des honneurs que son Fils lui a rendus! Quel amour, quelle tendresse, quelle faveur de l'avoir choisie pour sa Mère! Marie donne la naissance à l'Auteur de l'être et de la vie, renferme dans son sein celui que les cieux ne peuvent comprendre; le Dieu de majesté repose entre ses bras; celui qui donne la nourriture à toutes les créatures, veut bien la recevoir d'une Vierge; le Maître de la nature, le Tout-Puissant se réduit dans sa dépendance; le Créateur du ciel et de la terre, devant qui les anges prosternés sont dans l'adoration la plus profonde, veut bien la servir et lui obéir. Le Fils de Dieu est donc le fondateur, l'instituteur des hommages et des respects qui lui sont ren-

dus. Tout ce que peuvent faire les créatures en son honneur après cela est bien peu de chose. Plus l'amour que Dieu a fait éclater pour sa Mère a été singulier, plus il veut que nous nous consacrons singulièrement à son service : *Hæc est enim voluntas ejus*; leurs intérêts sont trop heureusement confondus pour qu'ils puissent être séparés.

Il est donc vrai que Marie, étant réellement et proprement Mère de Dieu, le culte de cette Vierge sainte nous conduit à honorer Dieu; c'est le chef-d'œuvre des ses mains que nous honorons dans elle. Il est donc vrai que les hommages qu'on rend à la Mère se rapportent au Fils; il en est le principe et la fin; si nous pensons si noblement de la Mère, c'est que nous pensons encore plus magnifiquement du Fils. Il est donc vrai que le fondement inébranlable de notre culte c'est la volonté même du Fils qui nous le recommande et nous l'inspire; il nous a appris par son exemple à honorer sa Mère. En un mot, il est donc vrai que Marie étant Mère de Dieu, le culte que nous lui rendons est le plus légitime et le mieux fondé.

De là encore il est aisé de conclure quelles qualités doit avoir ce culte. Marie est Mère de Dieu, par conséquent nous lui devons le culte le plus étendu et le plus universel, c'est-à-dire un tribut d'éloges et de sentiments qui en soit comme l'âme, voilà pour le cœur; un tribut de dévotions et de pratiques qui en soit comme le corps, voilà pour l'extérieur.

Honorer Marie, c'est honorer Dieu; elle n'est en quelque sorte que le guide, c'est Dieu qui est le terme; c'est lui qui l'a comblée de ses grâces les plus excellentes; il l'a bénie entre toutes les femmes, il l'a élevée au degré le plus sublime de gloire dont une créature puisse être capable; quelle source d'éloges et de sentiments!

Nous lui devons un culte particulier et supérieur à tout autre qu'à celui de Dieu. Toutes les autres créatures, les plus saintes intelligences ne sont après tout que les serviteurs et les ministres du Dieu dont elle est la Mère. Or, selon la remarque d'un saint Père, il y a une distance immense entre la Mère et les serviteurs de Jésus-Christ.

Chaque saint paraît avoir eu un caractère de sainteté qui lui était propre et particulier. Marie a réuni en elle les différents mérites et les vertus qui étaient répandus et partagés entre les autres saints. Oui, Vierge sainte, s'écrie un des serviteurs de la Mère de Dieu, tous les privilèges que la main libérale du Seigneur a répandus sur ses amis, vous les avez rassemblés dans vous seule : *Sanctorum omnium privilegia, o Virgo, omnia habes in te congesta*. Par conséquent, dans le séjour de la gloire elle jouit de toutes les récompenses, possède seule toutes les marques d'honneur qu'on admire séparément dans les autres, et réunit les couronnes brillantes que porte chacun d'eux dans la céleste Jérusalem, ou plutôt tous la reconnaissent pour leur Souveraine et pour leur Reine.

Sa foi fut plus ferme que celle d'Abraham,

son obéissance plus soumise que celle d'Isaac, sa piété plus solide que celle de Jacob; et ces illustres patriarches contents de l'avantage d'avoir été les ancêtres de la Mère de leur Dieu ne rougissent point d'avouer qu'ils n'ont été que l'ombre et la figure des vertus de Marie.

Les prophètes ont eu la gloire de prédire la venue du Messie; pleins de l'esprit de Dieu ils traçèrent la peinture du Désiré des nations, de l'attente d'Israël; leurs peintures vives et animées excitaient de plus en plus les desirs. Il était réservé à Marie de les remplir, ces desirs, et de donner au monde le Dieu qu'ils annonçaient.

Les apôtres assis sur des trônes d'or pour juger les nations, s'empressent à lui rendre leurs hommages. Elle fut en quelque sorte l'Apôtre des apôtres mêmes, et son zèle pour la gloire de son Fils fut le modèle de leur.

Les martyrs couverts de la pourpre et portant en main leurs palmes triomphantes, la reconnaissent pour leur Reine. Tous les tourments des martyrs ont été bien légers, dit saint Anselme, en comparaison de ce que souffrit cette tendre Mère aux pieds de la croix. Le plus aimable des Fils expire à ses yeux au milieu des supplices les plus affreux. Marie soutient ce spectacle avec une constance héroïque. La mesure de sa douleur fut celle de son amour.

Les vierges revêtues de robes blanches à la suite de l'Agneau, honorent et admirent cette pureté sans tache, qui ne balança pas à refuser même la Maternité divine, si cette auguste prérogative n'eût pu s'allier avec la Virginité.

Les pénitents éclatants de lumière, ne contemplent qu'avec ravissement et transport une Vierge qui réunit les charmes de l'innocence la plus parfaite, et les rigueurs de la plus austère pénitence.

En un mot tous les saints, les anges mêmes se font une gloire de déposer à ses pieds les marques d'honneur dont ils sont revêtus, reconnaissant qu'elle a fait éclater en elle et porté à leur comble tous les caractères de vertus et toutes les espèces de sainteté différentes; et leurs couronnes reçoivent un nouvel éclat de l'hommage qu'ils en font à leur Reine : *Regina angelorum, Regina sanctorum omnium*.

Est-il étonnant après cela que l'Eglise elle-même, après avoir employé les expressions les plus fortes et les termes les plus nobles en l'honneur de la sainte Vierge, reconnaisse que tous ses hommages ne seront jamais dignes de la grandeur de Marie : *Quibus te laudibus efferam, nescio?* Non, Vierge sainte, jamais je ne trouverai d'éloges assez magnifiques pour célébrer, comme il le faudrait, votre gloire. Mes expressions toujours trop faibles n'atteindront jamais à la sublimité de vos perfections : *Quibus te laudibus efferam, nescio*.

Du moins que le sentiment supplée aux paroles, puisque les paroles ne peuvent rendre le sentiment; prenons plaisir à la con-

sidérer dans les différents états de sa grandeur pour lui offrir dans tous le tribut de nos hommages. Tantôt, avec l'ange qui vint la saluer de la part de Dieu, nous lui annoncerons l'honneur singulier que le Ciel lui destine; tantôt nous irons la féliciter sur sa maternité divine; tantôt nous lui répéterons avec Elisabeth qu'elle est bénie entre toutes les femmes; enfin, levant nos regards vers le Ciel, nous la contemplerons dans l'éclat de sa gloire et réunie à ce Fils bien-aimé, l'unique objet de sa tendresse et le principe de sa grandeur.

Pleins des sentiments les plus vifs et les plus ardents pour sa gloire, nous reconnaitrons avec joie, nous respecterons avec soumission, nous défendrons avec zèle, les glorieuses prérogatives, les titres d'honneur que l'Eglise et les vrais fidèles se sont toujours fait un devoir de lui accorder. Nous l'appellerons, avec saint Bernard, la Source de la grâce, la Médiatrice du salut, la Restauratrice des siècles, la Réparatrice des hommes. Nous lui dirons, avec le même Père et toute l'Eglise, qu'après un Dieu Sauveur, on ne peut douter que sa sainte Mère ne soit notre vie, notre consolation, notre espérance : *Vita, dulcedo et spes nostra*. Ne craignons point que nos éloges et nos hommages puissent jamais être au delà des bornes.

Mais ce n'est point assez, chrétiens, d'un tribut d'éloges et de sentiments, si nous n'y ajoutons un tribut de dévotions et de pratiques. Un dévouement secret, certains sentiments tendres qu'excite dans l'âme et qu'y nourrit une piété tout intérieure ne seraient que des hommages bien imparfaits. Il faut que ces sentiments paraissent à la lumière, soient produits au grand jour, et unis avec la pratique. C'est là comme le corps du culte de Marie et par l'extérieur. On doit reconnaître ses vrais et fidèles serviteurs. N'oser avouer le prince que l'on sert, n'est-ce pas lui faire outrage?

Quelle différence entre les chrétiens de nos jours et ceux qui nous ont précédés ! Parmi les fidèles d'autrefois régnait une émulation à qui donnerait le plus d'éloges à Marie; on les voyait accourir en foule à ses cérémonies, remplir les églises dédiées à son nom, se faire une gloire de porter ses saintes livrées et d'être consacrés à son service. Nos pères n'avaient, en la louant, que la crainte de n'en pas dire assez. Après en avoir dit tout ce qu'il est permis aux hommes d'exprimer, ils avouaient que leurs hommages étaient bien au-dessous de ce qu'ils lui devaient. L'expression ne pouvait aller au delà et ne rendait jamais assez bien leurs sentiments.

Aujourd'hui il semble qu'on n'ait d'autre crainte que d'en trop dire. Que de réserve sur ses éloges, que de restrictions, que de fausses subtilités pour lui disputer ses plus glorieuses prérogatives, que de questions inutiles aux chrétiens instruits et pernicieuses aux âmes faibles ! On est presque scandalisé des louanges que les Pères de

l'Eglise ont données à la Mère de notre Dieu : et, sous le prétexte d'une piété plus éclairée, qui corrige de prétendus abus, on se forme à une indévotion qui manque aux devoirs les plus réels.

Quel siècle que le nôtre ! Peut-être dans ceux qui nous ont précédés, a-t-on vu d'aussi grands crimes et des hommes aussi coupables ; les faiblesses et les passions ont été de tous les temps. Mais ce qui semblait réservé à nos jours, c'est de réduire toute dévotion à une pure spéculation, d'en faire une dévotion froide et stérile qui ne se produise jamais au dehors. Force d'esprit, décence prétendue, philosophie à l'abri des illusions, voilà les beaux noms sous lesquels on déguise l'indévotion ou plutôt l'irréligion trop marquée qui caractérise notre siècle. C'est-à-dire que nos pères, obligés comme nous de combattre sans cesse contre leurs passions, souvent comme nous se laissaient vaincre malheureusement. Mais du moins les sentiments de religion toujours subsistants dans leurs cœurs venaient bientôt à leur secours. Ils se reconnaissaient pécheurs, ils gémissaient de leurs désordres ; coupables par faiblesse, ils devenaient pénitents par vertu ; prosternés devant les autels de Marie ils imploraient sa protection, ils combattaient sous ses auspices, et elle-même couronnait souvent leurs combats et leurs victoires.

Aujourd'hui l'esprit de foi semble éteint parmi nous. On rougirait d'assister aux exercices publics qui se font en l'honneur de Marie et d'entrer dans les saintes associations érigées à sa gloire. Ce n'est plus par faiblesse, c'est par principe, ou plutôt parce qu'on a perdu tous les vrais principes, qu'on s'écarte de ses devoirs. On commet le crime sans scrupule, on y vit avec indifférence, on y meurt sans frayeur ; voilà les fruits malheureux de cette misérable philosophie que l'impiété s'efforce d'accréditer et de substituer à l'esprit de religion. C'est-à-dire qu'aussi corrompus que nos pères, nous nous ôtons à nous-mêmes la seule ressource de salut qui nous restait.

De là les pratiques de piété, la dévotion extérieure ne sont plus regardées que comme un faux zèle populaire, une superstition qu'on abandonne aux esprits faibles. N'est-ce pas là le scandale surtout des grands du monde ? Que dis-je, les peuples mêmes, trop fidèles imitateurs des grands, remplissent par leur indévotion l'intervalle que les biens et la naissance semblaient mettre entre eux.

Sommes-nous donc plus éclairés que nos pères, nous ferons-nous toujours une fausse gloire de contredire nos maîtres en fait de salut et de religion ? C'est à vous, ministres du Seigneur, à réveiller la piété des fidèles par vos exemples et vos discours. Ce zèle qu'on vous voit employer quelquefois à déplorer les abus d'une fausse dévotion, consacrez-le surtout à établir la nécessité et les motifs d'une dévotion véritable. Grâce à la fausse prudence de notre siècle, les abus

sont le moindre mal que nous ayons à redouter.

Ah ! chrétiens, ranimons notre ferveur, ne rougissons point de la faire éclater, ne souffrons jamais que le culte de la Mère de Dieu tombe ou dégénère parmi nous ; ce serait, en manquant à ce que nous lui devons, nous priver nous-mêmes de notre ressource la plus assurée. Si Marie est Mère de Dieu, elle est en même temps Mère du Sauveur. Comme Mère de Dieu, elle est au comble de la grandeur. Nous ne pouvons donc trop l'honorer : vous venez de le voir.

Comme Mère du Sauveur, elle est la source des grâces, nous ne pouvons donc avoir trop de confiance en elle ; c'est le sujet du second point.

DEUXIÈME PARTIE.

Marie a porté dans son sein le Sauveur du monde, elle est Mère du Seigneur : *Mater Domini* ; et c'est sur cette qualité glorieuse qu'est établie l'espérance solide que nous devons avoir en elle. Elle est Mère du Sauveur, par conséquent personne ne s'intéresse plus qu'elle au salut des hommes ; elle est Mère du Sauveur, par conséquent nous ne saurions douter de son pouvoir sur le cœur de son Fils. Tels sont les solides fondements de notre confiance. Ayons recours à Marie dans tous les maux qui nous assiègent : elle veut plus que nous-mêmes notre propre bonheur. Implorons son secours dans tous nos besoins : son intercession auprès de son Fils est toute-puissante et toujours efficace. Ah ! ne craignez point, dit saint Bernard, qu'elle manque ou de volonté ou de pouvoir pour vous secourir : *Nec voluntas illi deest nec potestas*. Vous trouverez toujours en elle une protectrice également miséricordieuse et puissante.

N'en doutons point, Marie est toujours sensible aux intérêts des hommes, parce qu'elle est Mère du Sauveur. Qui pourrait représenter son amour pour son adorable Fils ? Non, jamais personne ne le porta si loin qu'elle. Les anges, les séraphins mêmes ne contemplent qu'avec étonnement la grandeur de la charité divine dont son cœur était consumé ; or, cette union, cette liaison si étroite avec son Fils bien-aimé dans lequel elle vit plus que dans elle-même, lui a communiqué cette bonté qui l'a fait appeler dans l'Eglise universelle la Mère de la miséricorde, la Mère de la tendresse et de la parfaite charité : *Mater pulchræ dilectionis*. (*Eccli.*, XXIV, 24.)

Cette Mère tendre assista à la mort cruelle de son Fils, elle vit couler ce sang adorable qui demandait grâce pour les ingrats mêmes qui le répandaient. Le dernier soupir de Jésus-Christ fut un soupir d'amour pour les hommes, et ce fut Marie qui le recueillit. En recevant les derniers soupirs du Sauveur, elle en reçut les inclinations. Son Fils aime les pécheurs jusqu'à mourir pour eux ; il s'intéresse à leur bonheur et, dans l'état même de sa gloire, il intercède en leur faveur auprès de son Père. Jamais cœur ne fut

plus semblable à celui de Jésus-Christ que le cœur de Marie. Tout son soin a toujours été d'étudier et d'exprimer en elle les traits d'un modèle si parfait. De là son amour pour les pécheurs dont elle devint l'Avocate et l'Asile.

Mais ce n'est point encore assez. Jésus mourant remet entre ses mains le salut des hommes. Vous voyez, lui dit-il, ce que j'ai fait pour les sauver. Les tourments que j'endure prouvent assez mon amour; et mon sang qui coule à grands flots, c'est pour les rendre heureux que je le répands; je sais ce qu'il en coûte à votre cœur en perdant un Fils qui vous aime, mais je vous donne aujourd'hui de nouveaux enfants. Entrez dans mes sentiments : ces hommes pour qui je meurs, adoptez-les, soyez leur Mère.

Voilà, lui dit-il, en lui montrant son disciple bien-aimé, voilà celui que vous devez désormais regarder comme votre fils : *Ecce filius tuus* (Joan., XIX, 26); dans lui vous voyez les hommes, il représente ici tous les fidèles; c'est en leur faveur que je réclame votre tendresse; transportez-leur les sentiments dont vous fûtes toujours remplie pour moi. Ainsi Jésus mourant exprime-t-il ses dernières volontés, et ce fut immédiatement après avoir prononcé ces paroles et nous avoir donné Marie pour Mère qu'il s'écria : *Tout est consommé!* Il semble que son amour n'avait plus rien à faire pour nous, après nous avoir mis entre ses bras.

C'est donc la miséricorde même de Jésus-Christ qui est le principe de la charité de Marie pour les hommes; l'amour qu'elle a pour son Fils est la source et la mesure de son amour pour nous; c'est sur sa qualité de Mère du Sauveur qu'est fondée sa tendresse. L'amour que nous devons au Sauveur est donc le motif et l'appui le plus solide des sentiments de notre confiance pour sa Mère.

Pourrions-nous craindre après cela que cette confiance allât jamais au delà des bornes? Se consacrer à l'empire de Marie, serait-ce se dérober à celui de Jésus-Christ? J'en appelle au témoignage de ceux qui se sont spécialement dévoués au service de cette Vierge sainte? Combien de fois n'ont-ils pas éprouvé que rien n'était plus propre à les ramener sûrement au Fils que de s'adresser avec confiance à la Mère. C'est par elle que Jésus-Christ a voulu descendre jusqu'à nous, et c'est par elle que nous remontons à lui.

De là les titres si consolants pour nous que lui ont donnés les Pères et que l'Eglise a toujours confirmés; c'est, nous disent-ils, une Mère tendre, une rédemptrice généreuse, un asile ouvert à tous les pécheurs.

Mère tendre pour tous les hommes. Tous ont eu part à la rédemption de son Fils; elle nous aime comme ses enfants; elle ne peut jeter ses regards sur nous, qu'elle ne nous voie tous couverts du sang précieux de son Fils, et sans se rappeler les dernières paroles qu'il prononça en expirant, lorsqu'il lui remit nos intérêts entre les mains. De là

saint Bernard mesure la bonté de la Mère par la bonté même du Fils; avec cette différence, ajoute ce Père, que la confiance avec laquelle nous allons à Jésus-Christ est toujours mêlée de quelque crainte. Ah sans doute, nous dit-il, le Dieu Sauveur est plein de bonté, mais la Majesté divine qui l'environne peut nous alarmer. Il est homme et le plus aimable des hommes, mais il est Dieu, il est redoutable. Il est Père et le plus tendre de pères; cet titre a de quoi nous rassurer; mais il est Juge et le plus équitable des juges, quel sujet de trembler! Dans Marie nous ne trouvons qu'une bonté en quelque sorte toute pure et sans aucun mélange d'attributs capables de nous effrayer : *Nihil in ea austerum, nihil terribile, tota suavis*. Mère des hommes, c'est le seul titre qu'elle aime et sous lequel elle s'offre à nous. Peut-il être un attrait plus puissant pour nous attirer vers elle? C'est sous un rapport si doux que Jésus-Christ lui-même nous la propose comme l'objet de notre plus solide espérance, et nous engage à nous consacrer à son service. Oui, nous dit-il sur la croix, *Voilà votre Mère* : « *Ecce mater tua* (Joan. XIX, 27); » j'expire pour vous, mais mon amour ne serait pas encore pleinement satisfait, si je ne vous remettais entre les mains de la plus tendre des mères : *Ecce Mater tua*.

Dans cette Mère tendre nous trouvons encore une rédemptrice généreuse. Voyez, nous disent les Pères, voyez cette Vierge sainte aux pieds de la croix; elle y préside en quelque sorte à l'exécution sanglante de son Fils. Ce sang qui a été répandu pour nous, c'est elle qui l'avait fourni. Ce corps adorable qui a servi de rançon pour le genre humain, c'est elle qui l'avait formé. Elle s'arrache avec violence au plus aimable des fils, pour le voir attaché à une croix. Ce n'est point encore assez; elle-même consent à la mort de ce Fils l'objet de son amour, elle le sacrifie à notre salut. Ne sont-ce pas là des droits bien légitimes pour acquérir et mériter le titre de rédemptrice et de réparatrice du monde? Un Père de l'Eglise nous la représente aux pieds de la croix, comme le prêtre qui offrit avec son Fils le sang qui coulait de ses veines pour effacer les iniquités de la terre. Vraie fille d'Abraham, ajoute un autre Père, elle était prête à immoler ce Fils de sa propre main, si Dieu le lui eût ordonné : *Parata erat occidere Filium suum*.

Pourrions-nous douter après cela de l'intérêt qu'elle prend à notre salut. C'est un asile toujours ouvert aux pécheurs. C'est la Mère du Rédempteur : ayons dans elle une confiance filiale comme dans la source de notre salut : *Veneremur salutis effectricem quæ nobis peperit Salvatorem*. Mère du Sauveur, pourrait-elle oublier les frères de Jésus-Christ, ses cohéritiers et ses membres? Non, répond saint Bernard, elle en conserve toujours le souvenir profondément gravé dans son cœur. Ainsi, chrétiens, quelque pécheurs que nous soyons, adressons-nous avec confiance à cette Vierge sainte; c'est parce qu'il

nous fallait un Sauveur qu'elle a été Mère de Dieu : c'est donc pour les pécheurs qu'elle a été choisie. Elle en est, par une suite naturelle, l'espérance et l'asile. Fussiez-vous au fond de l'abîme, ayez recours à Marie, un soupir vers elle peut vous tirer du précipice et vous sauver.

De là encore les figures dont se sont servis les Pères pour nous peindre sa tendresse. Êtes-vous, disent-ils, assaillis par les ennemis de votre salut, sans cesse exposés à leurs coups meurtriers; craignez-vous une honteuse défaite? Approchez de Marie avec confiance : *Voca Mariam*; c'est un bouclier impénétrable aux traits de vos persécuteurs.

Un déluge universel ensevelit des ingrats qui s'étaient élevés contre leur Dieu. La seule famille de Noé trouve grâce devant le Seigneur. Une arche miraculeuse la sauve du courroux du souverain Maître. Or, cette arche salutaire, dit saint Bernard, c'est Marie; ou plutôt, ce n'en est qu'une figure bien imparfaite. L'arche ne sauva que huit personnes : *Per illam octo tantum animæ salvantur*, et Marie sauvera tout ce qu'il y a et tout ce qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre qui l'invoqueront avec confiance : *Per istam omnes ad vitam æternam vocantur*, Ayons donc recours à elle : *Voca Mariam*.

L'Égypte cède aux miracles multipliés de Moïse; le peuple d'Israël s'ouvre un passage au travers des eaux, la manne tombe du ciel, l'eau sort du sein des rochers; une baguette mystérieuse opère tous ces prodiges entre les mains du saint conducteur du peuple de Dieu. A ces traits, disent les Pères, reconnaissez Marie. C'est elle, qui terrible aux puissances des ténèbres, vous arrachera à leur fureur; c'est elle qui vous ouvrira, qui vous aplanira les routes du salut, qui fera descendre sur vous les bénédictions du Ciel, qui vous secourra dans tous vos besoins : *Voca Mariam*.

Dieu irrité contre son peuple avait résolu d'en tirer une vengeance éclatante; c'en est fait, dit-il à Moïse, ce peuple ingrat ne répond à mes bontés que par des outrages, les fléaux de mon indignation vont succéder à mes bienfaits, Israël va périr. Ah! Seigneur, répond Moïse, votre colère est juste, je le sais, mais souffrez que je vous demande grâce pour ce peuple infidèle. Non, ma patience est lassée, dit le Seigneur, ils sont indignes de pardon; ma clémence ne sert qu'à augmenter leur audace. Eh bien! Seigneur, reprend alors ce serviteur plein de zèle, faites donc tomber sur moi seul les traits de votre vengeance, mais je ne consentirai jamais à voir périr un peuple que vous m'avez confié. Cette sainte liberté de Moïse désarma son Dieu, et Israël obtint grâce en faveur de son saint conducteur.

Combien de fois le Sauveur n'a-t-il pas tenu le même langage à sa Mère? C'en est fait, lui a-t-il dit, j'ai résolu d'exterminer ces pécheurs. Vous, ma Mère, vous qui connaissez mes sentiments pour eux et qui voyez leur ingratitude, pourriez-vous encore

prendre en main leur défense? Ils font profession de vous servir, et ils m'outragent. Quoi! les enfants mêmes de ma Mère se déclarent mes ennemis : *Filii Matris meæ pugnauerunt contre me?* (*Cant.*, I, 5.) Que ces reproches sont sensibles au cœur de Marie! Quelle douleur pour elle, si, pour venger les intérêts de son Fils, elle était obligée de consentir à notre perte! Mais non, son amour est tout occupé à arrêter la foudre prête à éclater sur les coupables. Oui, j'en conviens, dit-elle, ces pécheurs ne méritent que trop votre colère, mais c'est vous-même qui me les avez confiés sur l'arbre de la croix; ils sont le prix de votre sang et les enfants de ma douleur; leurs intérêts me sont devenus trop chers pour ne pas demander grâce pour eux. Rejetteriez-vous les prières d'une Mère affligée? Combien d'entre nous peut-être dont la perte était assurée, si sa tendresse ne nous avait sauvés?

Ce n'est pas que nous devions nous flatter que la Mère du Sauveur nous soutienne dans nos révoltes contre lui. Ses sentiments sont trop conformes à ceux de son Fils pour que le péché ne soit pas un objet d'horreur à ses yeux, mais elle aime encore le pécheur. Oui, nous dit-elle, oui, malgré votre indignité, je vous reconnais pour mes enfants : *Filioli quos iterum parturio*. C'est sur le Calvaire que je vous ai adoptés, j'emploierai pour vous les sentiments de la plus tendre des mères. Mais, ne l'oubliez jamais, c'est l'amour de ce Fils qui expire pour votre salut qui excite dans moi ces sentiments. Tout mon but est de former son image dans vos cœurs; *Filioli quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis*. (*Galat.*, IV, 19.) Vos hommages n'ont de charmes à mes yeux qu'autant qu'ils feront naître dans vous un véritable amour pour votre Sauveur. N'espérez pas que je puisse agréer des couronnes que vous m'offririez avec des mains encore teintées de son sang. Ah! cruels, si vous aimez la Mère, n'immolez pas le Fils. Ainsi, chrétiens, le cœur de Marie est comme partagé entre la vengeance et l'amour. Elle se met entre Jésus et le pécheur, dans l'espérance d'apaiser l'un et de convertir l'autre.

Il semble que Dieu, se réservant à lui seul la vengeance, ne lui ait fait part que de sa bonté. Elle connaît les sentiments de son Fils, elle sait qu'il ne frappe qu'à regret. Quelle joie pour son cœur lorsqu'elle lui ramène quelque enfant prodigue, sur la perte duquel ce Dieu tendre avait soupiré! Elle se présente, tantôt au trône de sa miséricorde pour en obtenir les grâces qui nous sont nécessaires; tantôt au trône de sa justice pour en prévenir les funestes arrêts. Non moins puissante que miséricordieuse, elle est sûre d'être toujours exaucée. Son amour pour son Fils est la mesure de sa tendresse pour les hommes, et l'amour de son Fils pour elle est la mesure de son pouvoir auprès de lui.

Marie est Mère du Sauveur, et ce titre assure sa puissance. Jésus-Christ se se a-t-il donc dispensé de la loi qui nous soumet à

ceux dont nous avons reçu le jour? Pendant trente années de sa vie mortelle, l'Écriture ne rapporte de lui que son obéissance à Joseph et à Marie, *et erat subditus illis. (Luc., I, 51.)* L'état glorieux où il est dans le ciel l'aurait-il affranchi de cette soumission? Son amour est toujours le même.

Il s'est engagé à remplir la volonté de ses serviteurs, lorsqu'ils lui seraient fidèles. Josué arrête le cours du soleil, ou plutôt Dieu se rend en quelque sorte obéissant et flexible à la voix du général d'Israël. Moïse est déclaré le maître et comme le Dieu de Pharaon. Quelle apparence qu'il eût voulu limiter le pouvoir d'une Mère aussi pure, aussi sainte, aussi parfaite que Marie? Si tout est possible à celui qui croit en Dieu : *Si omnia possibilia sunt credenti*, y aurait-il quelque chose d'impossible à celle qui lui a donné la vie : *Quanto magis gignenti Deum!* c'est la pensée de saint Bernard.

Dieu lui-même nous donne dans les Livres saints l'idée la plus sublime du pouvoir et du crédit de Marie. C'est à l'occasion d'Abraham. Ses égards en quelque sorte pour ce patriarche, fondés sur ce que le Messie devait naître de son sang, sont bien propres à nous faire connaître la part que la Mère d'un Dieu Sauveur aurait un jour au salut du monde.

Les abominations monstrueuses de Sodome criaient vengeance. Le feu du ciel allait consumer cette ville criminelle. Un Dieu irrité en avait prononcé l'arrêt : mais il suspend l'exécution. Pourquoi? Parce qu'Abraham n'en sait encore rien. Non, dit le Seigneur, je ne puis me dispenser de lui faire part de mes desseins avant que je les exécute. Peut-être s'intéressera-t-il pour cette malheureuse ville, peut-être par ses prières désarmera-t-il mon bras : *Num celare potero Abraham quæ gesturus sum?* Quoi! grand Dieu, tant d'égards pour un faible mortel! Ecoutez la raison qu'il en apporte lui-même. C'est que du sang d'Abraham doit naître celui qui fera la bénédiction de tout l'univers! *Cum benedicenda sint in illo omnes nationes terræ. (Gen. XVIII, 10, 18.)* La gloire de donner un Sauveur au monde, voilà donc la source de son crédit. Mais cette raison n'est-elle pas d'un bien plus grand poids encore pour Marie? Parce qu'après une longue suite de siècles le Messie devait naître du sang d'Abraham, Dieu lui met entre les mains tous les droits de sa justice; il l'établit en quelque sorte arbitre de la destinée d'un peuple que le Ciel a réprouvé. Quelle preuve plus noble et plus authentique du crédit d'une Mère, dont le sang pur et sans tache fait à la lettre le salut de toutes les nations.

Un fils plein de tendresse rejetterait-il les prières de la plus aimable des mères? Demandez, lui dit-il, comme Salomon le disait à Beth-abée, demandez avec assurance : *Pete, Mater mea* (III Reg., II, 20); tout vous doit être accordé. Mais que dis-je, demandez : vos prières deviennent en quelque sorte des lois pour un Fils qui vous aime. Les vœux purs que vous élevez vers moi, ce sont celles

qui m'ont porté dans mon enfance. Tout m'annonce vos droits, et ces droits sont toujours chers à mon cœur : *Pete, Mater mea.*

C'est donc sur l'amour du Sauveur qu'est fondée la toute-puissance de sa Mère. Je dis sa toute-puissance : je sais qu'elle n'est point absolue et indépendante comme celle de Dieu ; mais quoique suppliante elle n'en est pas moins efficace. Le Sauveur est son Fils, dit saint Pierre Damien, elle s'adresse à lui, et ses prières sont des ordres. Son humilité lui fait prendre le titre de servante ; et l'amour de son Fils pour elle lui donne les droits de Souveraine. Que personne ne désespère, dit saint Anselme, notre Juge est Fils de notre Mère : *Judex est Filius Matris nostræ.* Qu'aurions-nous à redouter d'un frère auprès duquel intercède une Mère commune : *Quis sibi a fratre timebit?*

Vous êtes toute-puissante, Vierge sainte, lui répète saint Bonaventure. Pourquoi? Parce que le Tout-Puissant agit avec vous : *Quia Dominus potentissimus tecum est*; toute-puissante par le ministère de la main de Dieu qui conduit la vôtre, et qui agit par vous : *Potentissima es per ipsum*; toute-puissante, parce que vous employez comme il vous plaît le bras de Dieu par les droits que vous avez sur son cœur : *Potentissima es apud ipsum.*

Voilà comme ont pensé et se sont exprimés les saints sur le pouvoir de la sainte Vierge. Ils n'y mettaient point d'autres bornes que l'amour de Jésus-Christ pour elle. De là que de prodiges opérés par la Mère du Sauveur, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce. Vous donc, nous dit saint Bernard, vous tous qui êtes engagés au milieu des écueils de cette mer orageuse du monde, élevez vos regards vers Marie; c'est l'Etoile salulaire qui dirigera votre course et vous sauvera des dangers : *Respice Stellam, voca Mariam.*

Qui pourrait, Vierge sainte, raconter tous les miracles de votre miséricorde. L'univers est rempli de vos bontés. Partout je vois éclater les prodiges singuliers et merveilleux que Dieu a opérés par votre entremise.

Ici ce sont des malheureux échappés à un naufrage qui paraissait certain. La mort la plus cruelle étant présente à leurs yeux. Prêts d'être engloutis au milieu des flots, ils n'ont plus d'espérance qu'en vous, ils vous adressent leurs vœux avec confiance. Bientôt l'orage est dissipé, les vents sont apaisés, le calme est répandu sur la surface des eaux.

Là ce sont des villes entières désolées par une maladie contagieuse. Je vois tout un peuple victime d'un fléau terrible, la mort moissonne une infinité de malheureux; des cadavres encore animés, mais privés de tout secours, invoquent la mort trop lente à leur gré. Vous vous offrez alors à leurs regards mourants, et sous vos heureux auspices on voit renaître la santé et la joie dans ces climats infortunés.

Tantôt ce sont des morts arrachés au trépas, des armées formidables mises en déroute, des royaumes protégés et conservés ; en un mot, tout dans la nature publie votre miséricorde et votre puissance.

Parcourez les différentes régions, partout vous apercevrez des monuments élevés à la gloire de Marie, pour reconnaître quelque miracle signalé opéré en faveur des hommes. Monuments qui prouvent également la bonté toute-puissante de la Mère du Sauveur et la piété de nos pères. Nous surtout qui avons eu le bonheur de naître dans un royaume consacré spécialement à Marie, et que la piété de nos ancêtres fit toujours regarder comme un royaume très-chrétien, dans le souvenir de nos anciennes prospérités qui ont rendu cette monarchie la plus florissante de l'univers, ne trouvons-nous pas autant de preuves de la protection de la Reine du ciel ? Dieu veuille que l'esprit d'incrédulité et d'irréligion ne nous rende pas indignes d'éprouver ses faveurs. Ah ! plutôt, qu'une reconnaissance vive et animée attire sur les descendants les mêmes grâces, des grâces plus singulières encore, que celles dont furent comblés nos pères !

Adressons-nous donc à elle avec la plus parfaite confiance. Que Marie soit notre conseil dans toutes nos résolutions, notre guide dans toutes nos actions, notre ressource dans toutes les occasions.

Oui, Vierge sainte, nous nous consacrons à vous en ce jour ! Mère de Dieu, nous vous reconnaissons, nous vous honorons comme notre Souveraine. Reine du ciel et de la terre, nous ne cessons de publier votre gloire et de chanter vos louanges. Mère du Sauveur, nous avons une entière confiance en vous comme en notre Patronne et notre Avocate. Mère de miséricorde, nous vous invoquons comme le refuge et l'asile des malheureux. Votre amour pour votre Fils vous rend sensible aux misères des hommes qu'il a rachetés ; et l'amour de votre Fils pour vous vous donne droit d'en être toujours favorablement écoutée. Que la promesse que nous faisons en ce jour de vous servir soit un engagement irrévocable, une résolution fixe et immuable.

Nous ne cesserons de vous répéter avec l'Eglise : Montrez que vous êtes Mère de Dieu et Mère des hommes : *Monstra te esse Matrem*. C'est en vous que nous mettons toute notre espérance ; mais c'est surtout pour l'heure de la mort que nous implorons votre protection. Lorsque nous serons prêts à paraître devant le tribunal du souverain Juge, à ce moment qui décidera de notre éternité, daignez vous intéresser en notre faveur : *Monstra te esse Matrem*. Heureux celui qui dès l'enfance a appris à invoquer votre saint nom ; qu'il soit profondément gravé dans nos cœurs, ce nom de salut ; que nous expirions en prononçant, en répétant mille fois les saints noms de Jésus et de Marie, comme

les gages assurés d'une immortalité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour le dimanche des Rameaux.

SUR L'EUCHARISTIE.

Dicite Filii Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. (Matth., XXI, 5.)

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur.

Madame (1),

Que pourrais-je vous dire, chrétiens, de plus propre à exciter tout votre amour pour Jésus-Christ, que ces paroles aimables et touchantes qu'il met aujourd'hui dans la bouche des prédicateurs de son Evangile ? Il vient dans ces saints jours, comme il vint autrefois dans Jérusalem, pour faire son entrée dans vos cœurs : *Ecce Rex tuus venit tibi*. Mais, ne l'oubliez jamais, et qu'un si doux souvenir excite ou ranime en vous les sentiments de la plus sainte ferveur : ce n'est point en Roi redoutable et environné de sa majesté, c'est en Sauveur aimable et plein de bonté qu'il vient à vous : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus*.

Oui, c'est surtout dans l'Eucharistie qu'il a pris plaisir à peindre sa tendresse. C'est son amour qui ordonne et prépare ce banquet sacré où nous devrions trouver tant de charmes et de délices. Ce sont les hommes et tous les hommes qu'il invite. Mais si Jésus-Christ de tout temps aima les hommes, les hommes de tout temps furent ingrats et indignes de ses bienfaits. Il invite, il presse, il brûle de se donner tout entier, voilà l'amour. Mais hélas ! ces hommes infidèles n'écourent point de si douces, de si tendres invitations, ou ils n'y répondent qu'avec froideur et indifférence, voilà l'ingratitude. Amour auquel nos ingratitude les plus indignes ne font que prêter de nouvelles forces : ingratitude dont l'amour le plus ardent ne saurait triompher ; voilà d'un seul trait le cœur de l'homme et le cœur de Jésus-Christ. Comme c'est dans l'Eucharistie que l'amour de cet aimable Sauveur paraît avec plus d'éclat, c'est là aussi, par une funeste contradiction, que l'ingratitude se montre avec plus de noirceur. Ce sacrement auguste nous offre donc deux prodiges également incompréhensibles : le prodige de l'amour de Jésus-Christ pour nous, le prodige de notre ingratitude pour Jésus-Christ. Ah ! sans doute, c'est que nous n'avons jamais sérieusement réfléchi sur les aimables excès d'un amour si propre à gagner tous les cœurs.

Je me propose de vous en développer le mystère, et je laisse à votre reconnaissance à vous appliquer le modèle. Chaque trait de son amour vous instruira de vos obligations. L'Eucharistie est le gage le plus parfait de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes : elle doit être le modèle de l'amour des hommes pour Jésus-Christ. En deux mots :

(1) La reine de France.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie nous aime de la manière la plus parfaite; nous devons l'aimer comme il nous aime. C'est tout le sujet de ce discours.

Ayant à parler à des chrétiens instruits et persuadés de la réalité d'un sacrement dont la sainteté auguste et redoutable exige tous leurs respects, c'est surtout à toucher leurs cœurs que nous devons nous appliquer. Au travers des espèces fragiles, des viles apparences dont il voile sa grandeur, leur foi découvre le Dieu de puissance et de majesté; voilà l'objet de leurs hommages et de leurs adorations. Que sous ces mêmes espèces leur cœur reconnaisse le Dieu de bonté, l'auteur de la grâce, la source de tous les biens, il deviendra l'objet de leur reconnaissance et de leur amour.

Quel poids, chrétiens, ne doit pas donner aux vérités saintes que je vous annonce ce spectacle édifant, qu'offre ici à vos regards une reine illustre prosternée au pied des autels du Dieu de l'Eucharistie? Elle ne se sert de sa grandeur que pour rendre à Jésus-Christ qu'elle adore de grands hommages, et aux peuples qui l'admirent un grand modèle.

Oui, Madame, ces vierges saintes (les Carmélites) elles-mêmes, accoutumées à marcher à grands pas dans les voies de la perfection, trouvent dans les vertus sublimes de Votre Majesté de quoi admirer, de quoi imiter, j'ai presque dit, de quoi se confondre devant le Seigneur. Le tribut de leurs respects et de leurs hommages, qu'elles doivent à l'éclat de votre couronne, c'est surtout à l'héroïsme de vos vertus qu'elles aiment à l'offrir. En vous voyant dans ce temple sacré où les jours entiers suffisent à peine à la ferveur de vos oraisons, elles oublient presque l'élevation de votre rang pour ne s'occuper que des merveilles de la grâce qui vous anime; ou plutôt, tout ce que vous êtes sur la terre, leur fait encore mieux sentir le prix de tout ce que vous faites pour le ciel. Vos bontés suffiraient pour attacher leurs cœurs par la reconnaissance; les exemples d'une piété tendre et solide que vous offrez à leurs regards, vous en assurent l'empire par tout ce qu'elles doivent à la religion.

En parlant de l'amour de Jésus-Christ et du retour que nous lui devons, j'aurai l'avantage de peindre vos sentiments, et de seconder votre zèle.

O vous, Mère de Jésus, Vierge sainte qui connûtes si parfaitement et aimâtes avec tant d'ardeur votre adorable Fils, donnez à mes paroles ces traits de feu dont votre âme était embrasée; répandez dans tous mes auditeurs les sentiments d'une reine si digne de servir de modèle à tout un peuple dont elle possède déjà les cœurs. C'est la grâce que je vous demande... *Ave, Maria.*

L'Eucharistie est le gage le plus parfait de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. En effet, chrétiens, dans ce seul mystère se trouvent réunis tous les traits d'amour répandus et comme séparés dans les autres mystères de ce divin Sauveur. Chaque mys-

tère paraît avoir son caractère d'amour qui lui est propre. L'Eucharistie les comprend tous; c'est l'abrégé des merveilles de son amour, c'en est le chef-d'œuvre. *Memoriam fecit mirabilium suorum, escam dedit timen-tibus se. (Psal. CX, 4.)*

Dans l'incarnation, c'est l'amour avec toute sa tendresse.

Dans sa naissance, c'est l'amour avec tout son désintéressement.

Dans la vie active, c'est l'amour avec toute sa libéralité.

Dans ses souffrances, dans sa mort, c'est l'amour avec toute sa force et toute sa magnanimité.

Or tous ces différents traits se trouvent merveilleusement rassemblés dans l'Eucharistie : *Memoriam fecit mirabilium suorum.*

Amour tendre, qui n'a d'autre désir que de nous rendre heureux ;

Amour désintéressé, qui se contente de l'hommage de nos cœurs ;

Amour libéral, qui ne s'occupe que du plaisir de répandre des bienfaits ;

Amour fort et magnanime, qui s'expose aux outrages les plus sanglants ;

Tel est l'amour immense de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et c'est le précieux modèle sur lequel nous devons régler nos sentiments. Reprenons ces réflexions, qui, sans autre division, forment le partage naturel de ce discours.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Amour tendre qui n'a d'autre désir que de nous rendre heureux. Toutes les figures sous lesquelles Jésus-Christ a pris plaisir à nous peindre sa tendresse ne se trouvent-elles pas réellement dans l'Eucharistie? C'est là qu'il est cet ami fidèle toujours prêt à vous recevoir, à vous entendre, à vous consoler dans vos disgrâces. Allez répandre vos larmes dans le sein de ce tendre ami, et bientôt il les essuiera. C'est à son autel, devant son tabernacle qu'il vous attend pour vous faire part de ses plus intimes communications. Sa voix parviendra bientôt jusqu'à l'oreille de votre cœur. Telle qu'une douce rosée, elle pénétrera le plus intime de votre âme, y répandra la joie et la consolation. C'est un médecin charitable; allez lui découvrir les plaies de votre âme, et bientôt il les fermera. Sa grâce, tel qu'un baume salutaire, soulagera toutes vos infirmités. Si votre âme est froide, son feu se rallumera; si elle est faible, ses forces renaitront; si elle est lente et appesantie, il en réveillera l'activité. C'est là qu'il est l'Agneau de Dieu : *Ecce Agnus Dei. (Joan., I, 36.)* Agneau pur et sans tache, victime pour les péchés du monde qu'il lave et efface dans son sang. En un mot, Pasteur charitable, Père rempli de tendresse, c'est là qu'il attend la brebis égarée, et qu'il reçoit l'enfant prodigue.

Mais, puisque nous comparons cet amour à celui que ce Sauveur aimable nous a fait voir dans l'Incarnation, je dis qu'il n'est pas

moins tendre dans l'auguste sacrement de nos autels. Aussi, selon la pensée de saint Chrysostome, ce sacrement est une extension de l'Incarnation divine. O respectable ! ô redoutable dignité des prêtres, s'écrie saint Augustin, puisque c'est par leur ministère et entre leurs mains que le Fils de Dieu renouvelle son incarnation : *In quorum manibus incarnatur Filius Dei*.

Dans l'Incarnation il est conçu d'une fille d'Adam pour être lui-même de notre race et de notre sang ; rien de plus tendre dans un Dieu que de s'abaisser jusqu'à nous ; mais n'est-ce pas quelque chose de plus encore de nous élever jusqu'à lui, et c'est ce qu'il fait dans l'Eucharistie. Dans l'Incarnation, je vois un Dieu devenir homme ; dans l'Eucharistie, je vois des hommes devenir, pour ainsi dire, des dieux. Par l'Incarnation, Jésus-Christ devient une même personne avec nous ; par l'Eucharistie, nous devenons en quelque sorte une même personne avec lui. Par l'Incarnation, Jésus-Christ ne s'est fait homme qu'une fois pour tout le monde ; dans l'Eucharistie, il descend du ciel sur la terre à chaque instant pour chacun de nous.

Le Fils de Dieu quitter le sein de son Père, prendre un corps et une âme, se revêtir de notre chair, devenir semblable à nous, se charger de toutes nos misères, se faire entendre sensiblement aux hommes, leur annoncer son Évangile, voilà le prodige de l'amour. Ce même Fils de Dieu monte au ciel au milieu des concerts des esprits bienheureux qui applaudissent à son triomphe ; il va jouir enfin dans le sein de son Père du fruit de ses travaux. Sa gloire lui fera-t-elle oublier les hommes ? Non, chrétiens, son immense charité le fixe au milieu de nous ; il a disparu, mais il ne s'est point séparé des hommes ; il est assis à la droite de son Père, mais il ne nous a point abandonnés. Sans quitter le céleste séjour, il descend sur nos autels ; éclatant de lumière dans le ciel, comme enseveli dans l'obscurité sur la terre, toujours également glorieux, il reçoit les adorations des anges prosternés devant son trône, et sert de nourriture aux hommes. Que de merveilles ! N'est-ce pas le comble de la tendresse ? Premier caractère de l'amour de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, premier modèle que nous devons suivre.

On se fait une gloire d'avoir reçu de la nature un cœur sensible et capable de reconnaissance. Où trouverons-nous plus de motifs propres à le toucher, et à faire sur lui la plus vive impression ? A qui pouvons-nous faire avec plus de justice l'hommage de notre amour ? David, à la seule vue de l'arche d'alliance, sentait son cœur tressaillir d'une sainte joie qu'il n'était pas le maître de contenir au dedans de lui-même. Jean-Baptiste, encore dans le sein de sa mère, ressentit la présence de ce divin Messie. Investis en quelque sorte des miracles de tendresse que ce Dieu plein d'amour multiplie en notre faveur, éclatons en sentiments pour lui, sentiments les plus vifs, les plus

tendres, les plus ardents, les plus affectueux. Faut-il donc se faire violence pour aimer un Dieu si tendre ?

Il semble que nous soyons embarrassés de notre cœur. Nous le livrons à mille objets tour à tour. Nous le donnons à qui n'y songe pas, à qui ne le mérite pas, à qui le rebute ; à qui ne le reçoit que pour en faire un sujet de vanité, à qui ne le possédara que pour le perdre et pour se perdre avec nous. N'y aura-t-il que Jésus-Christ à qui nous le refuserons, cet aimable Sauveur qui y a des droits si légitimes, qui l'a si cherement acheté, qui nous le demande si instamment ? C'est pour la possession de ce cœur que son sang coula autrefois sur le Calvaire, qu'il coule encore sans cesse sur nos autels. Dites, hommes ingrats, dites à quel prix vous le mettez, ce qu'il faut faire pour l'obtenir. Votre Dieu ne croira jamais en avoir trop fait. Mais que peut-il ajouter ? N'est-ce pas pour s'unir plus intimement à vous qu'il a institué ce Sacrement adorable où il multiplie les prodiges et confond l'ordre de la nature ? Ah ! du moins, participons souvent, participons dignement à ce festin que nous prépare son amour. C'est le retour qu'il vous demande et l'hommage essentiel qu'il attend de votre tendresse. Il désire votre cœur, mais sans violence, sans contrainte ; c'est de votre main qu'il veut le tenir. Il ne le désire que pour le fortifier, l'ennobrir, y répandre l'onction de sa grâce, et c'est ce que j'appelle le désintéressement de son amour.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Quel intérêt pouvait trouver Jésus-Christ à descendre sur nos autels ? Je sais qu'il est des jours que l'Eglise a spécialement consacrés à sa gloire, où l'air retentit de chants d'allégresse, de cantiques de louanges, d'harmonieux concerts. Tels que les anciens lévites qui portaient l'Arche sainte, on voit encore les lévites du Seigneur porter et faire adorer à tout le peuple le Dieu de l'Eucharistie, avec l'appareil le plus pompeux, et au milieu des acclamations publiques. Tout se réunit autour du char brillant où il est élevé ; les grands de la terre se défont de leur faste, se confondent avec le peuple, ne pensent à se distinguer que par les hommages et les respects qu'ils rendent au Dieu triomphateur. Or, les pierres, vils instruments des crimes des hommes, ennobis par un plus saint usage, servent au culte de notre aimable Dieu.

Quelque brillant que nous paraisse ce triomphe, aurait-il de quoi attirer ses regards, si son amour ne lui faisait trouver des charmes dans les efforts qui lui prouvent que les hommes n'ont pas encore entièrement oublié ses bienfaits ? Que sont les honneurs de la terre pour le Dieu du ciel ? Il règne, ce Dieu de gloire, sur tous les esprits célestes : le ciel est son trône, il compte tout être créé au nombre de ses sujets ; l'immortel est son nom, c'est le Fils du Très-Haut, égal à son Père, et Maître suprême de tout ce qui respire. J'ai vu le Seigneur, di-

sait le prophète ; il était assis sur un trône élevé, des séraphins entouraient le trône, se couvraient de leurs ailes, répétaient sans cesse et s'écriaient les uns aux autres : Trois fois Saint le Seigneur, le Dieu des armées ; toute la terre est remplie de sa Majesté. (*Isa.*, VI, 13.)

Il n'y a donc que l'amour, et l'amour le plus désintéressé, qui puisse lui faire préférer l'encens que lui offrent les hommes sur la terre, aux hommages purs et sincères que lui rendent les anges dans le ciel. Je dis hommages purs et sincères. Les nôtres sont-ils sans tache ? Car, ne nous y trompons point, chrétiens, ce n'est pas par de belles apparences, mais par le cœur seul que Jésus-Christ se tient honoré. Combien peut-être parmi ceux qui suivent le char de ce Dieu triomphateur, disent comme les pharisiens à la vue du concours du peuple au-devant de Jésus : *Tout le monde s'empresse à le suivre* : « *Ecce mundus totus post eum abiit.* » (*Joan.*, XII, 19.) Comment donc s'en dispenser, faisons ce que font les autres. Ce n'est point un esprit de religion qui les conduit à cette sainte cérémonie ; mais l'exemple, la coutume, un esprit de curiosité, peut-être un esprit d'amusement, le même esprit qui mène à des spectacles tout profanes.

Mais, sans m'écarter de mon sujet, dans le Dieu de l'Eucharistie ne trouvons-nous pas le désintéressement du Dieu de la crèche ? Jésus en naissant trouva l'humiliation et l'abaissement ; il s'y réduisit pour notre amour. Que trouve-t-il dans son sacrement ? Ce Dieu à qui il n'a fallu qu'une parole pour créer cet univers, se soumet, pour être produit lui-même, à la parole d'un homme ministre du Tout-Puissant. Oui, Seigneur, vous êtes vraiment un Dieu caché. Vous le fûtes à votre naissance dans la crèche qui vous servit de berceau, vous l'êtes encore plus à cette autre naissance où votre humanité même se dérobe à nos yeux.

Il nous laisse tous les avantages et ne se réserve que les humiliations. Un seul bien touche son tendre cœur ; ce bien, c'est l'hommage des nôtres. Ah ! chrétiens, en cela même paraît son désintéressement. A-t-il besoin du don de nos cœurs pour être heureux ; nos cœurs, au contraire, pourraient-ils être heureux sans lui ? Ce divin Maître trouve une raison de nous aimer, non dans nos qualités (que sont-elles à ses yeux ?), mais dans le besoin que nous avons de nous attacher à lui. Il demande nos hommages, non pas que nos faibles hommages puissent contribuer à son bonheur, mais parce qu'en les lui rendant, nous avançons l'ouvrage de notre propre félicité.

Qu'arrive-t-il encore, quand nous rendons nos adorations à ce Dieu caché sous les voiles de l'Eucharistie ? Nouvelle preuve d'un amour uniquement attentif à nos intérêts ! Ces adorations acquièrent un degré de mérite par l'état même de celui à qui nous les rendons. Que les anges, que les âmes saintes qui jouissent de la béatitude dans le ciel, adorent Jésus-Christ ; la gloire dont il est cou-

ronné, l'éclat dont il est revêtu, tout annonce sa grandeur. Que les Mages à la crèche se soient prosternés en sa présence, qu'ils l'aient reconnu pour leur Roi, adoré comme leur Dieu, je n'en suis point surpris. L'étoile, l'Enfant, la Mère, en frappant leurs yeux, pouvaient toucher leurs cœurs. Cette étoile miraculeuse annonçait le Maître de la nature, devant qui toute grandeur devait fléchir le genou. Ils voyaient du moins l'humanité sainte. Ils voyaient, selon la remarque de saint Jérôme, dans ses yeux, dans tous les traits de son visage, découvrir quelque chose de divin et au-dessus de l'homme. Un tel Enfant ne pouvait être que le Fils de l'Eternel. Les vertus de la Mère, sa modestie, ce mélange admirable d'humilité et de grandeur, semblaient dire qu'elle ne pouvait être que la Mère d'un Dieu.

Dans le sacré mystère de son corps et de son sang, Jésus-Christ est plus humilié qu'à la crèche. Il faut que la foi la plus sounaise, la religion la plus parfaite démente nos sens, et captive la raison. Je ne vois plus en lui aucune trace de sa gloire, c'est l'amour qui l'en dépouille.

Et pour qui, chrétiens ? C'est ici le comble du désintéressement. Pour des hommes incapables de connaître tout le prix de ses bienfaits, pour des indifférents qui n'ont jamais senti combien le Seigneur est doux ; pour des ingrats qui le possèdent et le négligent ; qu'il appelle, et qui sont sourds à sa voix ; à qui il se livre tout entier, et qui se livrent au monde, son ennemi ; dont il est venu briser les chaînes, et qui refusent de s'unir à lui ; pour de lâches serviteurs dont la vie est un cercle continu de piété et d'éloignements, de vertus et de vices, d'éloignement et de retour vers Dieu, dont les conversions semblent annoncer les rechutes ; qui aiment Jésus-Christ par intervalle, l'offensent par habitude ; dont la vie, pleine d'inégalités, est tour à tour le triomphe de la religion et des passions ; pour des aveugles qui le méconnaissent ; pour des rebelles déterminés à ne payer ses avances que par des mépris, ses empressements que par des rebuts, ses grâces que par des résistances, son amour que par des outrages ; pour des perfides qui l'oublient ou le trahissent ; pour des pécheurs qui ne se servent de ses bienfaits, sans cesse renouvelés, que pour multiplier leurs offenses ; le dirai-je ? pour de sacrilèges profanateurs qui ne rougissent point d'allier ensemble le péché et la sainteté même, Belial et Jésus-Christ, union la plus monstrueuse et la plus abominable.

Votre bonté, Seigneur, n'a-t-elle pas assez éclaté ? N'est-il pas temps que votre justice s'arme de la foudre ? Faites trembler, par l'appareil effrayant de vos vengeances, des ingrats que les charmes de votre amour n'ont pu gagner. Si on dédaigne le Sauveur, on redoutera le Juge. Non, l'amour de Jésus-Christ ne se rebute point ; les jours de colère et de vengeance sont différés ; son cœur retient son bras ; nous sommes encore dans les jours heureux de la bonté et de la miséricorde. La constance de ce Dieu tendre à nous aimer

malgré nos ingratitude, couronne la pureté et le désintéressement de son amour. Ce divin Sauveur ne s'est caché, anéanti en quelque sorte sous les sombres voiles qui l'enveloppent et le dérobent à nos yeux que pour nous obliger à l'aimer, en reconnaissant l'amour excessif qui le fixe au milieu de nous. Plus il s'est humilié, plus il doit nous être cher. S'il se dépouille de sa gloire en descendant sur nos autels, c'est pour nous apprendre par le désintéressement de son amour quel doit être le nôtre. Je ne parle point ici, chrétiens, d'un amour oisif, d'un amour d'idée, de spéculation et sans aucun rapport à nous-mêmes.

J'entends par amour désintéressé un amour souverain, qui domine sur toutes les affections. Jésus-Christ n'a rien réservé dans son sacrifice, nous lui devons le sacrifice absolu de nous-mêmes, et de toutes les affections de notre cœur. Pensées, paroles, actions, tout doit être rapporté à sa gloire. L'amour ne se contente point de quelques offrandes superflues, dont la privation nous coûte peu, qu'on donne à l'usage, à la bienséance, à la dévotion du jour, quelquefois à la vanité. Se dépouiller de ce qu'on a de plus nécessaire, de plus cher, de plus intime; se renoncer, s'immoler soi-même, voilà les sacrifices que prescrit l'amour.

J'entends par amour désintéressé, un amour unique et sans partage. Est-ce trop que notre cœur tout entier pour un Dieu qui se donne tout entier à nous? Qui pourrait lui en disputer l'empire? Non, non, Seigneur, s'écrie saint Augustin, on ne vous aime point assez, quand on aime quelque chose avec vous qu'on n'aime point à cause de vous.

J'entends un amour pur pour l'intention : la volonté, le bon plaisir, la gloire de Jésus-Christ doivent être son principe, sa règle et sa fin. Un amour ardent dans ses transports, qui détache, ravit, enivre l'âme, qui répare par la vivacité de ses sentiments tant d'années passées sans aimer. Un amour véhément dans ses desirs : le véritable amour n'est point sans desirs; qui ne désire point, ne sait point aimer. Un amour intime pour l'union; c'est à lui de combler l'intervalle immense qui est entre Dieu et la créature. Un amour solide et invariable, qui ne s'affaiblit et ne s'efface jamais. Enfin, un amour attentif, délicat, qui ne néglige rien par l'envie qu'il a de plaire; pour qui les plus petites choses deviennent précieuses dès qu'elles peuvent servir à marquer ses sentiments; qui étudie toutes les affections du cœur pour les purifier, toutes les vues de l'esprit pour les rectifier, tous les mouvements de la grâce pour les suivre.

Ce ne sont là que des traits ébauchés du retour que nous devons à l'amour désintéressé de Jésus-Christ. L'expression est toujours bien au-dessous du sentiment. Si le tels motifs ne faisaient point encore assez d'impression sur vos cœurs, du moins soyez sensibles à la reconnaissance, et laissez-vous toucher par votre intérêt. Considérez dans ce sacré mystère Jésus-Christ libéral, prodigue de ses dons, uniquement occupé du

plaisir de répandre des bienfaits : troisième caractère de son amour dans l'Eucharistie. C'est ma troisième réflexion.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Jésus-Christ dans ses courses évangéliques fit éclater la libéralité de son amour. Il suffisait d'être malheureux pour avoir part à ses faveurs. *Il passa*, dit l'Écriture, *faisant du bien à tout le monde* : « *Pertransiit benefaciendo* (Act., X, 38), » guérissant les malades, consolant les affligés, laissant partout des marques sensibles de son amour et de sa bonté. C'est dans l'Eucharistie qu'il renouvelle toutes ces profusions de sa tendresse. C'est là, dit le concile de Trente, qu'il a répandu toutes les richesses de son amour. Son unique plaisir est d'y accorder des grâces : plaisir bien digne du cœur d'un Dieu. Du fond de nos tabernacles, où il nous attend et nous prépare son délicieux banquet, il nous invite, il nous appelle. Venez, vous qui êtes dans l'indigence, je vous nourrirai de ma chair et de mon sang; vous qui êtes encore chancelants dans la voie du salut, j'augmenterai, j'affermirai dans vous la grâce sanctifiante; vous qui êtes faibles, je soutiendrai votre faiblesse; vous qui géissez sous le poids des tentations, je vous défendrai; vous tous, en un mot, qui êtes dans la peine et dans l'affliction, je vous consolerais dans vos maux, l'onction de ma grâce en adoucira l'amertume.

Voyez votre Dieu sans mouvement, sans action, comme captif dans son sacrement. Ces liens, ces chaînes ont pour lui des charmes; c'est son amour qui en a serré les nœuds. Il ne se plaint que de la captivité où le réduit votre insensibilité; il veut agir dans vous, et vous l'en empêchez; il veut entrer dans votre cœur, et vous lui en fermez l'entrée; il veut y répandre ses grâces, l'inonder du torrent de ses délices, et vous en tarissez la source.

C'est le pain des forts, la manne des vainqueurs. Le Seigneur nous a préparé cette table contre ceux qui nous persécutent : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me.* (Psal. XXII, 5.) C'est là que nous puisons la vraie force et le courage contre nos ennemis. Ah! mes frères, disait saint Chrysostome, vous tous qui éprouvez les maux de cette vie, qui êtes agités de tentations, qui trouvez tant de difficultés à vaincre les ennemis de votre salut, approchez de la Table sacrée de Jésus-Christ; armez-vous de la divine Eucharistie comme d'un bouclier impénétrable. Quand vous aurez reçu le pain des forts, vous serez comme des lions qui répandent le feu de toutes parts : *Sicut leones ignem spirantes*. Vous deviendrez terribles aux puissances de l'enfer : *Diabolo terribiles*. L'aviez-vous conçu, chrétiens, ce que c'est qu'un homme nourri de Jésus-Christ, rempli de Jésus-Christ, fortifié par Jésus-Christ? C'est un homme de feu, vainqueur de ses passions, formidable aux démons, invulnérable à leurs traits; c'est un homme comme le divin Paul, qui défiait tout

l'enfer de le séparer de Jésus-Christ : *Quis me separabit a charitate Christi? (Rom., VIII, 35.)*

Quelle force dans les premiers chrétiens ! Dans ces jours heureux, dont il ne nous reste, hélas ! que le stérile souvenir, être chrétien, c'était être héros. Quel spectacle ! Admirons-le du moins si nous n'avons pas le courage de l'imiter. De jeunes cœurs, à qui la nature et la fortune promettaient les faveurs d'un monde qui ne cherchait qu'à les gagner, fuir le dangereux commerce des hommes, vivre dans la retraite et dans les larmes, détachés de tout, se disputant à eux-mêmes les plaisirs les plus innocents ; porter l'abnégation jusqu'aux plus grandes austérités : et cependant ces mêmes cœurs, pleins de joie et de consolation, non pas de cette joie de trouble et d'ivresse que le monde enfante, mais de cette joie paisible et tranquille que donne l'union avec Jésus-Christ, et que le monde ignore. L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance, l'horreur du vice, l'amour de la vertu semblaient avoir fixé leur asile partout où habitait cette portion chérie du troupeau de Jésus-Christ. Dégagés de tous les intérêts temporels, ils n'avaient d'autre désir que celui de plaire au Dieu à qui ils avaient donné leurs cœurs, d'autre crainte que celle de perdre son amour. Tous les biens étaient communs ; tous libres et tous égaux, ils s'aimaient d'un amour fraternel que rien n'était capable d'altérer.

Quel était le principe de leur bonheur et de cette parfaite charité ? Ah ! chrétiens, rassemblés à la table comme des enfants d'une même famille, la divine Eucharistie était le lien sacré qui les unissait tous. *Erant*, ajoutent les Actes des apôtres (II, 42), *erant perseverantes in communicatione fractionis panis*. Ils participaient souvent et dignement à nos sacrés mystères. Imitons leur ferveur, nous verrons renaître ces jours heureux. Jésus-Christ n'attend de nous que les mêmes dispositions, pour nous faire éprouver les mêmes bienfaits.

L'enfer, jaloux de leur félicité, suscite contre eux les plus horribles tempêtes. La persécution fut toujours le partage et l'épreuve la plus sûre de la sainteté. Je les vois, ces héros disciples dignes du Dieu qu'ils adorent, porter jusque sur les échafauds une sainte intrépidité, une fierté modeste, une tranquille assurance. Menaces des tyrans, horreur des supplices, prières de leurs amis, larmes de leurs parents, rien n'est capable d'amollir leur courage, d'ébranler leur constance et leur fermeté. C'est de la table du Sauveur qu'ils allaient s'offrir aux bourreaux, affronter les tourments, répandre leur sang, sacrifier leur vie. Avant que de se présenter au combat, ils s'étaient munis du pain des forts. C'est en quelque sorte le sang de Jésus-Christ qui coule dans leurs veines : un tel sang ne saurait faire des lâches. Ces expressions sont de saint Chrysostome : *Hic sanguis nobilitatem animæ non sinit languescere*. Ils perdaient la vie sans regret, parce qu'ils étaient unis au Dieu qui la donne, et qui en promet une plus glorieuse ; ils méprisaient

la mort, parce qu'ils étaient teints du sang, nourris de la chair immortelle du vainqueur qui en a brisé les traits ; ils la désiraient, parce qu'ils savaient qu'ils allaient contempler et adorer dans l'éclat de sa gloire le Dieu qui, sous les voiles eucharistiques, les remplissait déjà de la joie la plus douce et des consolations les plus ineffables.

Mais Jésus-Christ, me direz-vous, n'opère plus dans l'Eucharistie les merveilles qu'il opéra dans ses courses apostoliques. On ne le voit plus, il est vrai, comme alors forcer les lois de la nature ; commander aux orages et aux flots de la mer ; on ne voit plus les éléments obéir à sa voix, les morts sortir de leurs tombeaux. Les prodiges, pour être moins sensibles, sont-ils moins réels ? Prodiges sans cesse renouvelés, à toute heure, en tous lieux, chez tous les peuples de l'univers ; prodiges dont la grandeur confond nos sens et étonne notre foi ; dont la promptitude surpasse la rapidité de nos idées ; dont le nombre est au-dessus de l'immensité de nos désirs ; dont la perpétuité n'aura point d'autre terme que la consommation des siècles.

Il fallait pendant sa vie des miracles sensibles et frappants pour attester sa divinité ; ici il ne faut que des miracles de bonté pour faire connaître son amour. Alors c'était l'incrédule qu'il fallait confondre, il déployait toute la force de son bras ; ici c'est le pécheur qu'il faut convertir et gagner, il ouvre tous les trésors de sa miséricorde. En un mot, c'était surtout sa puissance qui éclatait alors ; ici c'est moins la puissance que l'amour.

Aussi c'est surtout dans le cœur de celui qui la reçoit dignement que s'opèrent les miracles de l'Eucharistie. Les tentations apaisées, le feu de la concupiscence amorti, l'ardeur de la passion éteinte, les faibles pleins de force, des hommes ingrats et indifférents sensibles à la reconnaissance et animés par la ferveur, des âmes lâches ne soupirant plus que pour les saintes rigueurs de la pénitence, des cœurs dont le monde était sur le point de faire la conquête ramenés à l'Evangile. C'est là encore que Jésus-Christ nous enseigne les voies où nous devons marcher, nous découvrir les écueils que nous devons éviter, nous détromper des erreurs dont nous nous laissons préoccuper, nous élève au degré de sainteté et de perfection où nous sommes appelés, ranime notre ferveur et notre zèle. En un mot, c'est dans ce sacrement adorable qu'il a établi le trône de sa bonté.

Quand il entre dans un cœur pur et bien disposé, tous les biens y entrent avec lui. Quel heureux changement ne produit-il pas ? Combien les disciples d'Emmaüs devinrent-ils différents d'eux-mêmes après avoir reçu ce pain céleste de la main du Sauveur ? Ainsi sommes-nous changés en d'autres hommes et devenons-nous parfaits en recevant dans nos cœurs le Dieu des vertus. Si nous n'éprouvons point ces effets salutaires, c'est à nous-mêmes qu'il faut nous en prendre, à

notre défaut d'attention : les grâces sont offertes, mais on ne les reçoit point, elles restent, pour ainsi dire, à la porte de notre cœur; à notre lâcheté : le feu s'allume, mais on le laisse éteindre faute de l'entretenir et de lui fournir la matière; à notre inconstance : pendant quelques jours peut-être la vertu oppose un frein aux passions, mais bientôt, faute de vigilance, on les laisse reprendre leur premier empire. Jésus-Christ est-il moins bon, parce que nous sommes plus coupables? Il ne demande qu'une âme bien disposée, pour faire éclater toute la libéralité de son amour, modèle de celui que nous lui devons.

Quand je dis que nous devons à Jésus-Christ un amour libéral, ce n'est pas que j'ignore que tout ce que nous pouvons lui rendre sera toujours infiniment au-dessous de ce que nous en avons reçu.

J'appelle amour libéral cet amour de complaisance qui nous fait sentir une joie douce, mais délicieuse, quand nous contemplons les perfections infinies de Jésus-Christ; ce plaisir secret qu'on trouve à lui répéter sans cesse les glorieux titres qui ont de quoi le rendre si cher à notre cœur. Il est Dieu et homme, le Maître charmant que j'aime; c'est le Fils du Très-Haut, la splendeur de la gloire de son Père, notre Médiateur, le Premier-né des créatures, le Chef de l'Eglise, la propitiation du monde, le réparateur d'Israël, le plus beau des enfants des hommes, le souverain des rois de la terre, l'attente des nations, le Désiré des collines éternelles. A cette élévation sublime, à ces qualités éclatantes, à tous ces titres magnifiques, il joint une douceur, une tendresse pour nous qui va jusqu'à l'excès; oui, la douceur, la bonté, la compassion sont comme l'essence de son cœur adorable. En un mot, il réunit tous les avantages de la nature, toutes les richesses de la grâce et de la gloire, toutes les perfections de la divinité, tous les charmes propres à lui attirer et à gagner tous les cœurs. Consultez l'amour : qu'un tel maître saura bien vous instruire des qualités glorieuses et aimables que possède notre Dieu.

J'appelle amour libéral, cet amour de bienveillance qui nous fait désirer que Jésus-Christ soit connu, adoré, aimé, glorifié par tous les hommes. Tantôt comme les trois enfants de la founaise, nous chanterons ce beau cantique où ils invitent toutes les créatures à louer le Seigneur; tantôt comme David, nous dirons à tous les peuples, à toutes les nations, qu'il est seul digne de leurs hommages; tantôt comme l'épouse des Cantiques, nous chargerons toutes les créatures de lui rendre compte de notre amour; enfin, imitant encore le Prophète-Roi, nous souhaiterons d'être dans le séjour des anges pour pouvoir rendre à leur Souverain des hommages plus purs et plus dignes de lui. Que ne puis-je, Seigneur, mêler ma voix aux divins concerts de ces purs esprits qui entourent votre trône! Heureux ceux qui habitent dans vos tabernacles éternels, ô

mon Dieu ! ils vous loueront dans les siècles des siècles.

Ces sentiments ne suffisent point encore; il n'y a point d'amour libéral s'il n'est effectif, c'est là ce qui le caractérise; l'amour ne saurait être oisif : incapable de repos et d'oubli, il éclate toujours par de grandes actions s'il est véritable : *Amor si verus est, magna operatur*. S'il ne produit rien au dehors, ce n'est qu'un vain fantôme, qu'une apparence trompeuse : *Si vero operari renuit, amor non est*. Le propre de l'amour est de donner de la force aux plus faibles; si nous faisons peu pour Dieu, nous l'aimons peu; si nous n'avions rien fait jusqu'ici, nous ne l'avons point encore aimé. Que l'amour soit le principe et le motif de nos actions, et que nos actions se rapportent à l'amour... Mais avançons. Enfin amour de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, amour fort et magnanime qui l'expose aux outrages les plus sanglants.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Quel temps prend Jésus-Christ pour instituer son auguste sacrement? C'est, selon la remarque de saint Paul, lorsque les hommes étaient animés contre lui de la haine la plus injuste et la plus violente; dans le temps même où ces hommes perfides cherchaient tous les moyens de répandre son sang : *In qua nocte tradebatur*. (I Cor., XI, 23.) Jusque-là leur avait donné des preuves signalées de son amour, c'est alors qu'il y mit le comble.

Mais voici comme le dernier terme et l'excès de cet amour : dès lors il prévoyait l'ingratitude des hommes; il voyait que, malgré tout ce qu'il faisait pour eux, il ne recevrait que des rebuts pour ses caresses, des outrages pour ses bienfaits, qu'il ne trouverait que des cœurs insensibles et froids pour un amour si ardent et si embrasé. Le dirai-je? Oui, il a voulu que ces outrages, que ces humiliations fussent en quelque sorte inséparables de la manière dont il demeurerait parmi les hommes. Il n'ignorait pas que dans son sacrement adorable se renouvelleraient les circonstances les plus douloureuses de sa Passion; il voyait des disciples faibles et timides qui abandonneraient le Dieu de l'Eucharistie par un lâche respect humain comme les apôtres abandonnèrent le Dieu de la croix; il voyait un peuple infidèle qui ne répondrait à ses faveurs que par la persécution la plus injuste; des Judas imitateurs de ce disciple perfide qui par un baiser sacrilège osa trahir le plus aimable des maîtres; enfin des bourreaux inhumains, tant d'impies qui ne devaient reconnaître ses bienfaits que par les plus horribles blasphèmes; tant d'hérétiques qui refuseraient de le reconnaître, ou qui, par un respect faux et mal entendu, ne travailleraient qu'à faire de lâches déserteurs de l'Eucharistie; tant de cœurs froids et indifférents qui le recevraient sans respect et par coutume; tant de pécheurs acharnés contre lui, ces monstres de la nature, ces âmes noires qui

viennent de sang froid se présenter à la Table sacrée pour fouler aux pieds son sang adorable ; tant d'âmes impénitentes, qui dans les derniers moments d'une vie criminelle, ne reçoivent ce prix sacré de notre salut que comme le dernier sceau de leur réprobation.

Jose le dire, cette Passion qui se renouvelle dans le sacrement de son amour, est encore plus sensible à son cœur. Du moins sur la croix il trouvait des motifs capables de soulager ses maux.

C'était, il est vrai, un peuple ingrat qui le trahissait ; les prodiges qu'avait opérés Jésus-Christ, rendaient les Juifs inexcusables ; sa doctrine, sa sainteté, ses miracles, l'accomplissement des prophéties, tout leur parlait en sa faveur, leur développait les traits et tous les caractères de ce Messie désiré avec tant d'ardeur par les anciens patriarches, et annoncé avec tant d'éclat par une longue suite de prophètes. Tant de lumières n'avaient cependant point encore entièrement dissipé les ténèbres des Juifs : s'ils avaient connu le Messie, ils ne l'auraient pas crucifié. Mais vous, chrétiens, qui le connaissez, vous qui faites profession de l'adorer et d'être ses disciples ; vous, remplis des plus vives lumières de la foi et comblés de ses bienfaits, le traiter si indignement ! Ah ! plus vous avez de connaissances, plus vous êtes coupables ; plus il vous a fait part de ses faveurs, plus son cœur plein de tendresse est sensible à vos outrages.

Sur la croix, ce Dieu Sauveur souffrit tout ce que la honte a de plus ignominieux, et la douleur de plus rigoureux ; mais cette croix, il l'accepta librement et volontairement. Par sa mort il réparait la gloire de son Père, et assurait le salut de l'homme : hélas ! dans cette nouvelle passion, les mêmes motifs propres à en adoucir la rigueur ne subsistent plus ; ce n'est plus la justice de son Père qui le frappe, c'est vous qui le déshonorez, tandis que son Père le glorifie ; ce n'est plus pour le salut des hommes que cette innocente victime est immolée ; son sang, sur ce nouveau calvaire, demande vengeance contre un peuple infidèle qui le connaît et qui l'outrage.

Enfin sur la croix mille circonstances glorieuses accompagnent sa mort. Il semble que pour assurer davantage notre foi, cet Homme-Dieu ait voulu que dans tous les mystères de sa vie on vit éclater tout à la fois la faiblesse et la puissance, les humiliations et la grandeur. L'humanité et la divinité semblent se produire tour à tour ; ou plutôt, si l'humanité semble quelquefois obscurcir la gloire de la divinité, la divinité à son tour relève les abaissements de l'humanité. Si la raison confondue cherche le Dieu dans l'homme de douleur et de faiblesse, la foi lui découvre les traits sublimes qui annoncent le Dieu de gloire et de puissance.

Dans son incarnation, il prend un corps et une âme semblables à nous ; mais ce

corps, cette âme, c'est de l'Esprit-Saint, c'est de la plus pure des vierges qu'il les reçoit. L'indigence et la plus extrême pauvreté président à sa naissance ; mais le Ciel envoie des anges qui sont comme les hérauts de sa gloire et qui l'annoncent à la terre ; des rois viennent lui offrir leurs hommages à la crèche. Obligé de fuir la jalousie d'un prince impie, il cherche une retraite en Egypte ; mais dans tous les lieux par où il passe, les idoles sont renversées et brisées.

Toute sa vie se passe dans l'humiliation et la misère : mais il est environné de l'éclat des miracles les plus frappants qui annoncent son pouvoir. Il se soumet aux faiblesses de l'humanité : mais sur la montagne du Thabor son corps rayonnant de la gloire de la Divinité découvre à ses apôtres, dans cet homme faible qu'ils reconnaissent pour maître, toute la majesté du Dieu suprême. Il s'humilie jusqu'à souffrir d'être baptisé par Jean-Baptiste : mais une voix céleste se fait entendre, et Dieu le Père déclare que c'est son Fils bien-aimé. Il souffre dans le désert les incommodités de la faim : mais en même temps je vois les esprits célestes empressés à le servir. Des soldats furieux osent porter des mains sacrilèges sur son corps adorable : mais un seul mot les renverse à ses pieds : il permet qu'on lie, qu'on charge de chaînes ses mains sacrées qui n'ont répandu que des grâces : mais il n'a qu'à vouloir et des légions innombrables d'anges voleront à sa défense. Il est attaché à l'arbre de la croix, et son sang précieux coule de cet autel du véritable holocauste : mais la terre tremble et est ébranlée jusque dans ses fondements. Il expire, mais le voile du temple se déchire, le soleil est obscurci, les tombeaux sont ouverts, les morts sont rendus à la vie, la nature confondue rend hommage à son Auteur. Il est enseveli dans le tombeau : mais lui-même se ressuscite d'entre les morts par sa propre vertu, et la gloire de sa résurrection répare ce que sa mort pourrait avoir eu d'ignominieux aux yeux des hommes. En un mot, au travers des ténèbres de l'humanité on aperçoit toujours des rayons échappés de la Divinité.

Mais la Passion que lui font souffrir sur nos autels les pécheurs sacrilèges est un mystère tout d'ignominie pour lui ; rien n'y relève sa grandeur et sa majesté. Il semble qu'il ait oublié tous les droits de sa gloire pour ne s'occuper que de son amour ; je n'y vois que des humiliations sans consolation, et des outrages sans réparation.

L'amour de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est donc aussi fort et aussi magnanime qu'il le fut dans ses souffrances et à sa mort, et c'est encore le modèle qui me reste à vous offrir.

Ah ! chrétiens, puis-je vous dire, au nom de ce Dieu Sauveur, si vous comprenez ce que Jésus-Christ fait pour vous, comprenez donc aussi ce que vous devez faire pour lui. Participer à son sacrifice, c'est vous engager à tout sacrifier, à tout souffrir pour lui par reconnaissance. Pouvez-vous assister sou-

vent à ce nouveau Calvaire, sans vous demander compte à vous-mêmes de ce que vous avez vu sur cette montagne, et sans être disposés à devenir victimes avec le Dieu qui s'immole pour vous? *Inspice et fac secundum exemplar. (Exod., XXV, 40.)* A la vue de ce calice rempli de son sang ne vous reprocherez-vous point votre lâcheté? Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous souffert jusqu'ici pour son amour?

Souvenez-vous aussi du moins qu'il exige de votre part un amour de réparation. Rappelez-vous les attentats de l'incrédulité, les profanations de l'impiété, les froideurs de la lâcheté, les railleries du libertinage, les mépris de l'ingratitude. Un tableau si touchant ne ferait-il aucune impression sur vos cœurs, et, si vous y êtes sensibles, ne devez-vous pas faire tous vos efforts pour les réparer? Ce Dieu tendre trouve des délices à demeurer parmi les hommes : *Delicia mee esse cum filiis hominum (Prov., VIII, 31)*; ne trouvera-t-il pas du moins quelques amis fidèles qui prennent part à ses maux, et qui réparent par leur amour et leurs adorations tant d'outrages sans cesse renouvelés dans son auguste sacrement?

Hommes ingrats, ignorez-vous donc quel est celui qui habite au milieu de vous? *Medius vestrum stetit quem vos nescitis. (Joan., I, 26.)* Ignorez-vous que c'est dans son cœur plein d'amour que vous devriez trouver le plus tendre adoucissement de vos peines, la seule consolation de votre exil, le remède assuré de vos faiblesses, la ressource universelle de tous vos besoins? Oui, sans doute, vous l'ignorez : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis*. Si vous le connaissiez, pourriez-vous ne pas l'aimer? Quel saint empressement ne verrions-nous pas autour de ses autels? On ne néglige rien pour offrir et faire agréer ses hommages aux rois de la terre; que de soins, que d'inquiétudes, que d'assiduités, que de devoirs souvent mal récompensés! Et moi, nous dit ce Sauveur aimable, on me néglige, on m'oublie, on m'abandonne : *Ego autem relictus sum solus. (Rom., XI, 3.)* Je suis vraiment le Dieu abandonné. Tant d'amour devrait-il donc être payé par tant d'indifférence? Ah! Seigneur, s'écriait le Prophète-Roi, en voyant le Dieu d'Israël offensé par un peuple ingrat, ah! Seigneur, puis-je être témoin des injures que vous recevez et ne pas les ressentir jusqu'au fond de l'âme? Si je ne puis les arrêter, du moins je forme le dessein de les réparer autant qu'il est en mon pouvoir. Prenons aujourd'hui la même résolution, à la vue des outrages que souffre Jésus-Christ, dans son sacré mystère. Hélas! n'avons-nous pas à réparer pour nous-mêmes. Que de faiblesses, que d'insensibilités, que d'indignes partages! Ce qu'un saint transport de zèle inspirait à David, la justice l'exige de vous.

Par les honneurs que vous rendrez à Jésus-Christ, dédommagez-le des douleurs que vous lui avez fait ressentir; que vos infidélités soient la mesure de votre ferveur; déclarez-vous hautement ses disciples, regar-

dez comme les plus doux moments de votre vie ceux où vous pouvez lui offrir vos hommages; faites-en votre gloire et vos délices.

Oui, Sauveur aimable, et digne de l'amour de tous les cœurs, je vous consacre le mien pour le temps et l'éternité. Daignez le recevoir comme une victime de propitiation pour effacer mes iniquités; que rien ne soit capable d'éteindre le feu sacré dont il est embrasé; ne souffrez pas qu'il soit désormais un moment sans vous aimer avec toute l'ardeur dont il est capable. Toute ma joie sera d'aller souvent dans votre saint temple vous rendre mes adorations, d'assister avec respect et ferveur au sacrifice auguste de nos autels, de répandre mes larmes au pied de votre sanctuaire : heureux si je pouvais y mêler mon sang pour réparer votre gloire!

En un mot, c'est dans votre cœur adorable que je veux vivre; que ce soit dans ce même cœur que je rende le dernier soupir, afin de l'adorer éternellement avec les anges dans la céleste Sion. Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour le Vendredi saint.

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum, ut peccatis mortui justitiæ vivamus. (1 Petr., II, 24.)

C'est lui qui a porté nos péchés en son corps sur la croix, afin qu'étant morts pour le péché, nous vivions pour la justice.

Que venez-vous faire aujourd'hui dans nos temples, chrétiens, et que viens-je y faire moi-même? Dieu, quel triste appareil! un drap mortuaire, des autels dépouillés, les lumières éteintes, le sacrifice interrompu, les prêtres dans l'abattement, les lamentations dont retentissent nos voûtes sacrées, votre modestie même et la tristesse peinte sur vos visages, tout nous annonce la lugubre cérémonie qui nous rassemble.

Un Dieu abîmé dans la douleur, un Dieu expirant, voilà le spectacle qui vous attire. Chargé de vous faire le récit douloureux de ses souffrances et de sa mort, je sens l'impossibilité de vous bien rendre un sujet si auguste et si lamentable. Toutes les créatures semblent prendre part à un événement si tragique. Le ciel se couvre de deuil, le soleil s'éclipse, les astres perdent leur éclat, la terre tremble, les rochers se brisent, les tombeaux sont ouverts, les cendres des morts se raniment, tous les éléments confondus semblent menacer le monde de sa ruine. Hé quoi! dit saint Léon, dans un deuil si universel l'homme seul resterait-il insensible? Mêlons nos larmes avec celles dont les anges bienheureux honorent les funérailles de leur divin Maître. A quoi servent nos paroles où il ne faudrait que des sanglots et des soupirs! Un Dieu souffrant, un Dieu mourant sur une croix est au-dessus de toutes nos réflexions. Nos discours ne peuvent égaler l'idée que vous vous êtes formée, lorsque vous venez nous entendre. Nous ne faisons

qu'affaiblir l'impression de sensibilité que produit dans vos cœurs la simple vue de la Passion douloureuse et sanglante du Sauveur. Vous le voyez, je rends justice à vos sentiments.

Aussi, chrétiens, si je ne voulais que tirer des larmes de vos yeux, je me contenterais de vous offrir ce bois sacré où un Dieu expire pour vous. Regardez, vous dirais-je, pleurez, adorez, aimez cette précieuse victime qui s'immole en ce jour. Mais non, chaque année on vous offre le même spectacle, vous y apportez les mêmes dispositions d'un cœur attendri; vous répandez des larmes, mais larmes stériles et sans effet, larmes que fait couler un sentiment passager et que les vaines joies du monde tarissent bientôt; effets d'un tempérament tendre qui payera le même tribut aux spectacles les plus profanes et les plus coupables : en un mot, il semble que ces sentiments ne soient propres que du jour, et ne doivent durer qu'autant de temps que dure la cérémonie. Or, chrétiens, ce n'est point à cette impression passagère que doit se borner notre ministère : ce sont des sentiments plus solides et plus durables que nous devons imprimer et graver dans vos cœurs. Jérusalem, Jérusalem, convertissez-vous au Seigneur votre Dieu; tel doit être le fruit de ce mystère.

Si Jésus-Christ a porté nos péchés en son corps sur la croix, c'est, dit l'Apôtre, afin qu'étant morts pour le péché, nous vivions pour la justice : *Ut peccatis mortui justitiæ vivamus*, c'est-à-dire que l'effet que doit produire la Passion du Sauveur, c'est une conversion entière et parfaite de la part des chrétiens; c'est le point de vue sous lequel je veux vous la faire envisager.

Considérons donc les souffrances de Jésus-Christ par rapport à son Père qui les ordonne, par rapport aux hommes qui les lui causent, par rapport à son amour qui s'y soumet, nous y trouverons ce qui doit animer et caractériser une véritable conversion.

Du côté de Dieu le Père, c'est sa justice qui exige ce sacrifice de son Fils; voilà le principe de la Passion du Sauveur : ainsi la crainte de cette justice sévère doit-elle être le principe de la conversion du pécheur. Première partie.

Du côté des hommes, ce sont leurs péchés qui causent les souffrances du Sauveur; ainsi ce Dieu pénitent expie-t-il le péché. L'expiation, l'horreur du péché, suites nécessaires de la conversion du pécheur; c'est le sujet de la seconde partie.

Enfin, du côté de Jésus-Christ, c'est son amour qui le conduit à la croix; voilà la perfection et la consommation de sa Passion : ainsi un amour tendre pour Jésus-Christ doit être la consommation et la perfection de la conversion du pécheur; c'est la troisième partie.

Pour suivre ce plan si propre à vous toucher, à vous instruire, à vous convertir, je m'attacherai fidèlement à l'histoire des souffrances du Sauveur telle qu'elle nous est rapportée par les écrivains sacrés.

Jésus-Christ victime de la justice de son Père; voilà son état au jardin des Olives, et le principe de notre conversion.

Jésus-Christ victime des péchés des hommes; voilà son état dans le cours de sa Passion, et le modèle de notre conversion.

Jésus-Christ victime de son amour; voilà son état sur le Calvaire, et la perfection de notre conversion.

Croix de mon Sauveur, croix adorable, c'est à vous que j'adresse aujourd'hui mes vœux. Consacrée par le sang de notre Rédempteur, c'est de vous que nous attendons notre force et notre salut. Soyez notre asile et notre ressource, le motif et le modèle de notre pénitence, l'objet de nos hommages et de notre amour. Prosternés devant vous, nous vous disons : *O Cruz, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour que Jésus-Christ pût être la victime de la justice du Très-Haut, il fallait qu'il parût à ses yeux avec la ressemblance du péché; mais cette seule ressemblance suffit pour lui faire éprouver tous les traits de la justice rigoureuse du plus tendre des Pères.

En effet, si nous ouvrons les Livres saints, nous les voyons remplis des plaintes amères que le Seigneur fait contre les pécheurs; et ces plaintes sont suivies des effets les plus terribles de sa colère. Tantôt, touché et comme affligé des désordres de son peuple, il se plaint avec douleur d'en être abandonné. J'ai nourri, j'ai élevé mes enfants, dit-il par un prophète (*Isa.*, I, 2), et les ingrats m'ont méprisé. Ce peuple sacrilège a attaqué et outragé ma sainteté. Je les ai vus donner la préférence sur moi dans leur cœur aux objets les plus méprisables. Ce n'était point encore assez pour ces rebelles de me déshonorer; ils ont voulu, en quelque sorte, me faire l'artisan et le complice de leurs iniquités; ils ont tourné contre ma sainteté mes propres bienfaits, et les dons que leur procurait ma miséricorde devenaient entre leurs mains des armes contre moi : *Servire me fecistis peccatis vestris.* (*Isa.*, XLIII, 24.) C'en est fait, ma patience est lassée, c'est trop longtemps souffrir leurs révoltes sacrilèges; les traits de ma fureur leur feront redouter un Dieu que mes bontés n'ont pu leur faire aimer.

Mais quelle sera la victime sur qui tomberont mes coups? *Super quo percutiam?* (*Isa.*, I, 5.) Déjà le glaive de ma justice a été abreuvé du sang de ces malheureux pécheurs. Les anges, précipités du haut des cieux dans les abîmes de feu qu'avait creusés ma justice, expient par un supplice éternel le crime d'un moment; la désobéissance du premier des hommes a été suivie du châtimement le plus rigoureux pour lui et pour toute sa postérité. Ce peuple chéri, dont les pas étaient marqués par autant de prodiges, je l'ai abandonné, je l'ai réprouvé. Condamnés à errer dans toutes les contrées de la terre, les Juifs annonçaient à toutes les nations les effets terribles de mon courroux.

Les Pharaon, les Balthasar, les Nabuchodonosor, les Antiochus ne sont célèbres

dans l'univers que par les fléaux de ma vengeance. J'ai puni jusque dans les enfants les crimes de leurs pères; Achab et Jézabel périssent avec toute leur nombreuse postérité. J'ai poursuivi jusque sur les sujets les fautes des rois; la vanité de David, en faisant le dénombrement de son peuple, est punie par la mort de soixante et dix mille de ses sujets. En un mot, j'ai fait retentir et éclater de toutes parts les foudres de ma justice : les armées défaites, des villes criminelles en proie aux flammes, les royaumes désolés, l'univers submergé, effets terribles de ma colère, suites funestes du péché. Des pécheurs révoltés contre leur Dieu, et Dieu faisant éprouver ses vengeances aux pécheurs, c'est toute l'histoire du monde.

Cependant j'entends encore l'impie triompher au milieu de ses crimes. *J'ai péché, s'écrie-t-il dans son ivresse, « Peccavi. » Quel mal m'en est-il arrivé : « Quid mihi triste accidit? » (Eccli., V, 4.)* L'insensé ne voit pas que sa bassesse seule lui sert d'asile, et le met à l'abri de mes coups. Non, ma foudre teinte du sang des hommes coupables prouve ma sainteté et ne la venge pas. Quand j'aurais anéanti tous les pécheurs, ma gloire ne serait pas réparée. Quelle proportion entre un Dieu offensé et les hommes punis! Sur qui donc, sur qui déchargerai-je ma colère : *Super quo percutiam?* Quelle sera la victime qui pourra satisfaire à ma justice?

Ah! Seigneur, elle paraît enfin, cette victime digne de vous. C'est dans un jardin de délices que le premier homme devint coupable : c'est dans un jardin de douleurs que ce nouvel Adam vient s'offrir à vos coups. L'air retentit de ses cris, son visage est baigné de ses pleurs, il est prostrné contre terre, une sueur de sang coule de tous ses membres. Quel spectacle, grand Dieu! abaissez vos regards sur cette victime innocente. Oui, toute votre colère s'apaise. C'est votre Fils, et ce Fils adorable ne présente à vos yeux que des traits dignes de votre amour. Son innocence et sa sainteté arrêtent et désarment votre bras. Mais non, il s'est fait caution pour les pécheurs, il prend sur lui la marque honteuse du péché; cette tache ignominieuse efface tous ses autres titres. La ressemblance, l'ombre seule du péché suffit pour lui faire éprouver toute la rigueur de votre colère. Vengez-vous donc, et que l'univers effrayé apprenne à craindre et à apaiser votre justice; que l'infidèle Jérusalem comprenne enfin la nécessité de se convertir au Seigneur son Dieu.

Oui, chrétiens, Dieu a une si grande horreur du péché que la seule ressemblance suffit pour qu'il exerce sur le plus saint et le plus aimable des fils toute la rigueur de ses jugements. Il paraît pécheur, il faut qu'il satisfasse pour tous les pécheurs; il paraît pécheur, il sera victime du péché; il paraît pécheur, c'est à la croix, à la mort que le conduira cette funeste ressemblance; en un mot, il paraît pécheur, c'est dans son sang adorable qu'il lavera cette tache ignominieuse.

Venez donc, hommes pécheurs, approchez, fixez vos regards sur ce jardin de douleurs, premier théâtre de la Passion de Jésus-Christ; voyez ce qu'exige de lui la justice sévère de son Père, par les tableaux effrayants qu'il offre à ses yeux. La perte de tout ce qu'il avait de plus cher, et qu'il lui expose dans tout ce qu'elle a de plus affligeant; l'image affreuse des humiliations qu'il lui faudra subir, et qu'il lui développe dans toute leur étendue; l'appareil sanglant des supplices qu'il lui prépare, et qu'il lui représente dans toute leur rigueur; en un mot, il lui retrace distinctement toutes les horreurs et toutes les circonstances de sa Passion. C'est là ce poids de la justice divine qui accable, pour ainsi dire, l'âme sainte et innocente du Sauveur au jardin des Oliviers et le fait tomber dans une agonie mortelle.

Dans ce jardin solitaire, au milieu du silence de la nuit, tout contribue à lui rendre plus affreuses encore les cruelles images qui le troublent. Je dis qui le troublent; je le sais cependant, les passions, les faiblesses de l'humanité n'avaient d'empire sur son âme très-parfaite que quand et autant qu'il voulait le permettre. Mais il leur laisse un libre cours, il permet à la nature effrayée de lui livrer les plus rudes combats, et il s'abandonne à toutes les passions les plus capables de l'affliger.

Premier trait de la justice de Dieu : il afflige l'âme de Jésus-Christ, en lui exposant dans tout ce qu'elle a de plus douloureux, la perte de ce qu'il avait de plus cher, je veux dire de ses amis et de sa liberté.

Jésus-Christ aimait ses apôtres, il en était aimé. Pouraient-ils refuser ce tribut de leurs sentiments à un Maître si digne de leur tendresse et qui les avait comblés de tant de bienfaits.

Hélas! ce sont ses amis mêmes qui deviennent ses premiers bourreaux! Leur ingratitude lui fut d'autant plus sensible que sa tendresse pour eux avait été plus bienfaisante et plus sincère. Un disciple honoré de son amitié et de sa confiance, Judas, possédé du démon de l'avarice met à prix le sang et la vie de son Maître : c'est lui qui, par la trahison la plus noire, devient le premier auteur de sa mort. Il conduit lui-même au jardin des Oliviers les satellites qui devaient se saisir du Sauveur. La présence de ce Maître aimable, ses regards pleins de douceur, ses reproches si tendres : Quoi, Judas! quoi! c'est vous qui trahissez le Fils de l'homme, et, pour livrer à ses ennemis un Maître qui vous aime, c'est un baiser que vous choisissez : *Anice, Juda, osculo Filium hominis tradis!* (Luc., XXII, 48.) Rien ne fait impression sur ce cœur endurci. Pour donner à ce bienfaiteur aimable le coup de la mort, il se sert, selon l'expression de saint Augustin, du gage de l'amitié la plus tendre; c'est par le signe de la paix qu'il lui déclare la guerre. Le dirai-je? chrétiens, non, ce n'est point la perfidie de Judas qui porte le coup le plus sensible au cœur de Jésus; si, tandis qu'il répandait son sang sur le Calvaire, il eût vu

aux pieds de sa croix le conjurer avec un vrai repentir de lui en appliquer les mérites, ce Dieu de bonté eût encore ouvert pour lui les trésors de sa miséricorde. Le plus grand ou rage qu'il lui a t fait, c'est de désespérer de son pardon. Le crime de son apostasie pouvait encore être réparé : son désespoir ne saurait l'être.

Ses autres apôtres du moins seront-ils fidèles? Non, tous l'abandonnent, dans un moment le troupeau se disperse, la disgrâce de leur Maître glace leur courage. L'innocence opprimée n'a plus d'amis. Quel retour amer pour le cœur tendre de Jésus! Voilà, s'écrie-t-il, comme autrefois le saint homme Job, voilà un des traits les plus marqués de la justice d'un père irrité; il permet que mes frères, que ceux sur lesquels je croyais pouvoir le plus compter m'abandonnent lâchement : *Fratres meos longe fecit a me, et qui noverant me obliti sunt mei.* (Job, XIX, 14.) Tous me fuient, tous m'oubliaient, ceux qui devraient adoucir mes peines les augmentent par une honteuse désertion; loin de prendre ma défense, ils m'abandonnent à mes ennemis, et font semblant de ne me pas connaître : *Obliti sunt mei.*

Mais non, le zèle n'est point éteint dans tous les cœurs. Saint Pierre s'arme pour la défense de son Maître. Hélas! que ce zèle se ralentira bientôt. Déjà il ne suit plus Jésus que de loin : *Petrus sequebatur eum a longe.* (Luc., XXII, 54.) Quand on ne suit plus le Fils de Dieu que de loin, on est bien près de l'abandonner tout à fait. Le Dieu Sauveur trahi par Judas, abandonné par ses apôtres, eut encore la douleur de voir un disciple chéri et comblé de ses faveurs, celui-là même qui devait être le chef visible de son Eglise, le méconnaître, le désavouer honteusement, le renoncer avec des serments et des blasphèmes. Un regard de Jésus, il est vrai, l'éclaira bientôt sur son crime et lui en fit apercevoir toute l'énormité. Ce fut comme un trait embrasé qui pénétra jusqu'au fond de son âme. Aussitôt converti qu'éclairé, saint Pierre se hâte de profiter du moment précieux de la grâce; il déteste son péché, il se livre aux regrets les plus amers, il commence à laver sa faute dans ses larmes dont la source ne s'épuisa jamais, et il la noiera en quelque sorte, cette faute, dans son sang.

Voilà donc, Sauveur aimable, le prix de vos grâces et de vos bienfaits; voilà le retour que vous recevez de vos amis! la trahison avec ses noirceurs dans le perfide qui vous trahit; la timidité avec ses lâchetés dans les apôtres qui vous abandonnent, le respect humain avec ses faiblesses dans le disciple qui vous renie. En un mot, tous rougissent de vous appartenir, et font gloire de vous méconnaître : *Qui noverant me, obliti sunt mei.*

La perte de ses amis est suivie de celle de sa liberté. Une troupe de satellites altérés de ce sang innocent osent porter des mains sacrilèges sur leur Sauveur et leur Dieu. Ils le chargent de chaînes, et le Libérateur de tous les hommes est réduit aux fers et à la

captivité. Voilà le commencement de ses humiliations; second tableau qui afflige l'âme sainte du Sauveur et seconde circonstance de son agonie.

Humiliation la plus entière et la plus universelle.

Premièrement dans sa doctrine. Cette doctrine céleste qu'il avait puisée dans le sein de son Père et qui porte les caractères les plus sensibles de la divinité; cette doctrine sublime qui avait pour fondement la sagesse et la raison, qui avait été annoncée par tant de prophètes, et autorisée par tant de miracles; qui devait par son éclat dissiper les ténèbres de l'idolâtrie, par sa sagesse déconcerter la subtilité de tant de faux sages, par sa douceur triompher de la fureur des tyrans, par son héroïsme faire éclore tant de vertus, par sa sainteté changer et renouveler la face de l'univers, par la force de son empire entraîner le monde entier malgré les contradictions et les obstacles sans cesse renouvelés de l'enfer et des passions, il la voit, cette doctrine pure et sans tache, attaquée, avilie par les accusations les plus odieuses que suggèrent le mensonge et l'impiété.

Secondement, pour détruire cette doctrine sainte, la calomnie lance contre son auteur ses traits empoisonnés. C'est le Dieu de charité, l'Agneau de Dieu, le Prince de la paix, et on l'accuse d'être un séditionnaire, un perturbateur du repos public, qui allume les divisions, soulève le peuple et empêche de payer le tribut à César. C'est un Dieu pauvre et humilié, et on le traite d'ambitieux, d'usurpateur qui prétend se faire roi, de rebelle qui ose attenter aux droits et à l'autorité du prince; c'est le Dieu de sainteté, et on lui reproche des sacrilèges; c'est le Dieu des prophètes, et il est déshonoré comme un imposteur; c'est le Fils du Très-Haut, et on l'appelle un profanateur qui veut détruire les autels du Dieu dont il vient établir le véritable culte; en un mot, ses vertus passent pour hypocrisie, son zèle de la gloire de son Père pour ambition, sa loi sainte pour séduction, ses miracles pour des œuvres de l'enfer et du démon. Les dépositions, les témoignages contre le Sauveur se contredisent et se détruisent mutuellement; n'importe, tout est écouté, tout est favorablement reçu au tribunal de l'envie, de la haine et de la prévention.

Enfin, on exerce contre sa personne sacrée les mauvais traitements et les indignités les plus inouïes. On le traîne avec ignominie au milieu de Jérusalem; on le conduit de tribunal en tribunal, et ces différents tribunaux deviennent une nouvelle source d'humiliations. Chez Caïphe, son innocence est opprimée, et il y reçoit un arrêt de mort; chez Hérode, sa sagesse est méprisée, et on joint au mépris la dérision la plus cruelle; chez Pilate, il est trahi et abandonné lâchement. Tout se réunit contre lui et conspire à l'outrager. Il est suivi comme un scélérat par une populace qui lui fait les insultes les plus amères; il sert de jouet à une foule séditionnaire qui se fait un plaisir barbare de

l'insulter; il est livré pendant une nuit entière à l'insolence et à la brutalité de furieux qui osent porter sur lui des mains sacrilèges. Enfin il est arrivé le temps où va s'accomplir cet oracle du prophète, qu'il sera rassasié d'outrages et d'affronts : *Saturabitur opprobriis. (Thren., III, 30.)* Il sera donné en spectacle aux anges et aux hommes, mais en spectacle de confusion. Sa doctrine avilie par tout ce que le mensonge a de plus odieux; ses qualités glorieuses honteusement dégradées par tout ce que la calomnie a de plus noir; son innocence flétrie et cruellement déchirée par tout ce que les faux témoignages ont de plus criant; sa personne sacrée indignement outragée par tout ce que le mépris a de plus insultant, voilà les humiliations que la justice divine lui développe dans toute leur étendue. En est-ce assez, grand Dieu! avez-vous de nouveaux outrages à lui faire essuyer? Oui, chrétiens, voici pour Jésus-Christ le comble, l'excès et comme l'abîme de l'humiliation. Il paraît pécheur et chargé de toutes les iniquités du monde. Tous les siècles se développent à ses yeux. Quel amas de crimes et d'horreurs! Ce sont ces crimes, ces horreurs que Dieu rassemble sur la tête de son Fils, selon les paroles d'Isaïe : *Deus posuit in eo iniquitatem omnium nostrum. (Isa., LIII, 6.)* Ce funeste enchaînement d'iniquités qui en fait la malheureuse succession parmi les hommes, voilà le poids ignominieux sous lequel il est accablé. Quel état pour le Dieu d'innocence et de sainteté!

De là cette expression si frappante de saint Paul, Il est devenu anathème et malédiction pour nous : *Factus pro nobis maledictum. (Galat., III, 13.)* Plus il aime son Père, plus il sent vivement la douleur d'être un objet d'horreur à ses yeux. La mesure de sa vertu fait la mesure de ses humiliations. Il regarde Dieu comme son Père, et Dieu ne se présente à lui que comme un Juge irrité. Il le voit chargé de cette multitude infinie de péchés qui, comme un déluge universel, inondent toute la terre : sous cette lèpre qui le défigure, peut-il le reconnaître? Il ne voit plus dans lui qu'une victime dévouée à son courroux : *Factus pro nobis maledictum.* En vain ce Fils adorable élève-t-il ses soupirs et ses vœux vers le Ciel : Ah! mon Père, s'écrie-t-il, m'avez-vous donc abandonné? Voyez le triste état où me réduit votre colère. Détournez de moi ce calice d'amertume : *Transeat a me calix iste. (Matth., XXVI, 39.)* Le Ciel semble sourd à ses cris; le doux nom de Père ne peut fléchir la justice d'un Dieu irrité. Son Fils paraît revêtu de nos crimes, il ne recevra plus que des anathèmes et des malédictions : *Factus pro nobis maledictum.*

Déjà se développe à ses regards l'appareil sanglant des supplices qui lui sont préparés : dernier tableau qui afflige l'âme sainte du Sauveur, et son Père les lui expose dans toute leur rigueur. Je ne vous en ferai point ici le détail, qui doit nous occuper dans la suite de ce discours. Mais ce que nous de-

vous remarquer, c'est que ces différents tableaux, que nous ne pouvons nous représenter et exprimer que successivement, se réunissent distinctement et sous le même point de vue pour plonger son âme tout entière dans une mer de tribulation et d'amertume.

De là cet état dans lequel nous le représentent les Livres saints; cette tristesse profonde dans laquelle il est plongé, cette frayeur qui le saisit, ce dégoût qui l'accable, cette défaillance universelle, cette agonie mortelle dans laquelle il tombe. Les douleurs de la mort l'investissent de toutes parts, les torrents d'iniquité le troublent et le consternent. L'effort de sa douleur et de son affliction le noie dans une sueur de sang.

Justice sévère de mon Dieu, à ces traits je reconnais votre inflexible rigueur. Ah! pécheurs, quel sujet pour nous de trembler, et quels effets doit produire dans nos cœurs le spectacle de Jésus abattu, consterné sous les coups de son Père irrité. Il est donc souverainement à craindre de tomber entre les mains du Dieu vivant; que ses vengeances sont terribles, que ses châtiments sont redoutables, si nous ne les prévenons par une conversion véritable et sincère? S'il n'a pas épargné son propre Fils, qui n'avait que l'ombre et la représentation du péché, à quoi ne dois-je pas m'attendre, moi dans qui réside le corps et le fond du péché? S'il poursuit et punit avec tant de rigueur la seule ressemblance, comment donc en punira-t-il la réalité?

Le péché est donc quelque chose de bien affreux. Jusqu'ici avais-je compris toute son énormité? La religion m'avait annoncé les châtiments les plus terribles réservés aux pécheurs; j'avais devant les yeux mille exemples illustres des punitions formidables que Dieu exerce souvent même dès ce monde. Les oracles sacrés de l'Ecriture me présentaient une éternité de supplices préparés pour les réprouvés dans l'enfer : éternité accablante, où, sans espoir et sans relâche, ces victimes infortunées doivent éprouver les tourments les plus affreux et tous les fléaux d'un Dieu irrité.

Hélas! quelle impression avaient faite sur moi ces vérités redoutables? Mon esprit confondu avait peine à les concevoir, l'amour-propre alarmé me suggérait mille doutes. Quelle proportion, disais-je, entre le péché d'un moment et une peine éternelle! Mes yeux s'ouvrent enfin. Oui, Seigneur, le triste état où je vous vois réduit me développe clairement ces difficultés qui étonnaient et troublaient ma raison. Puis-je douter de l'énormité du péché lorsque je vois le Dieu de sainteté en punir la seule ressemblance avec tant de rigueur sur un Fils saint et impeccable, égal à lui, l'objet de son amour et de ses plus tendres complaisances? Quoi! l'ombre seule du péché fait éprouver à ce Fils si cher et innocent toute la haine et la vengeance du Père éternel! Ah! je ne demande plus quelle proportion il y a entre le péché et une éternité malheu-

reuse. Une éternité de supplices pour la créature peut-elle être comparée à la plus légère douleur que souffre le Créateur ? La créature malheureuse et le Fils du Dieu vivant victime de la colère de son Père, quelle proportion ! Un Dieu souffrant fait disparaître tout ce que l'amour-propre trouve de révoltant dans l'idée de l'enfer.

Est-ce ainsi que vous envisagez le péché, vous qui le commettez si aisément et sans crainte, qu'on voit si tranquilles et si insensibles après l'avoir commis, qui les multipliez, ces péchés, presque à l'infini. Raisonnez tant qu'il vous plaira, cherchez à adoucir l'idée du péché, à vous en dérober l'énormité : ce mystère d'un Dieu souffrant confondra tous vos vains raisonnements.

Pour vous rassurer et calmer vos frayeurs, compterez-vous sur les miséricordes infinies de Dieu ? Oui, dites-vous, c'est le Dieu de bonté et de charité. Sans doute, chrétiens, Dieu prend plaisir à répandre sur nous ses bienfaits, son amour toujours attentif n'attend que des cœurs bien disposés pour y verser ses plus douces bénédictions. Mais sa justice est infinie comme sa bonté ; ne nous avertit-il pas lui-même qu'il ne lui reste que des sentiments de colère et d'indignation contre les hommes coupables. Sa miséricorde est une miséricorde éclairée, et nous voudrions en faire une patience molle et chimérique qui ne servirait qu'à fomentier le péché. Jetez vos regards sur Jésus-Christ. Qui eut jamais plus de droit que lui de compter sur l'amour de son Père ? Ce Dieu dont la bonté vous rassure, voyez jusqu'où il il porte la justice et la vengeance. Il décharge ses plus rudes fléaux sur l'Homme-Dieu, sur son Fils bien-aimé qu'il avait chargé de nos crimes. Que prépare-t-il donc aux vrais criminels ?

Hommes pécheurs, oseriez-vous prétendre que le Père céleste sera moins sévère pour vous qu'il l'a été à l'égard de son Fils unique ? Représentez-vous souvent cette victime innocente immolée à la justice d'un Dieu irrité, vous apprendrez ce que vous devez craindre pour vous-mêmes. Crainte salutaire et chrétienne qui vous engagera à expier par une vraie conversion vos égarements et vos désordres. Jérusalem, Jérusalem, convertissez-vous au Seigneur votre Dieu ! Jésus-Christ victime de la justice de son Père, principe de la conversion d'un pécheur.

C'est parce qu'il s'est fait caution pour les péchés des hommes qu'il éprouve les traits rigoureux de la justice de son Père, et ce sont ces mêmes péchés des hommes qui vont causer ses souffrances, second point de vue sous lequel nous envisagerons ses douleurs. Ainsi ce Dieu pénitent expie-t-il le péché. Jésus-Christ victime des péchés des hommes, voilà son état dans le cours de sa Passion et le modèle de la conversion d'un pécheur. C'est le sujet du second point.

DEUXIÈME PARTIE.

L'arrêt de mort porté contre le Sauveur depuis plus de quatre mille ans, Jésus s'y soumet avec résignation. Ah ! mon Père, s'écrie-t-il dès le moment de mon Incarnation, je m'étais offert à votre justice ; il est enfin arrivé le temps de m'y consacrer d'une manière publique et solennelle, et de consommer le grand ouvrage de la rédemption des hommes. Je l'ai commencé par mes soupirs et mes larmes dans la crèche, par les prémices de mon sang sous le couteau de la circoncision ; je l'ai continué par mes fatigues et mes travaux dans le cours de ma vie évangélique ; enfin je vais le terminer et le consommer par ma mort sur l'arbre de la croix ; ce devait être un ouvrage de larmes, de sang et de mort.

Le Père éternel avait porté l'arrêt, Jésus l'accepte, et les péchés des hommes l'exécutent. Toutes les passions de concert se réunissent pour opprimer l'innocence. Mais sans entrer dans un détail qui serait immense, je me borne aux attentats des Juifs et à la patience avec laquelle Jésus-Christ les souffre.

Dans les attentats des Juifs, en voyant avec horreur jusqu'où peuvent aller le désordre et l'empoiement des passions, nous concevons une juste idée du péché. Nous rapprocherons leur crime de notre propre conduite ; hélas ! les mêmes abominations ne se renouvellent-elles pas dans le christianisme, et peut-être dans le cœur de chacun de nous ? Cette vue nous inspirera la haine du péché et la vigilance pour l'éviter. La patience héroïque et constante du Sauveur nous apprendra comment nous devons nous-mêmes expier le péché. Ainsi, dans Jésus-Christ, victime des péchés des hommes, nous trouverons le modèle de la conversion du pécheur.

Tout Israël révolté contre son Dieu conspire la perte de ce Sauveur aimable. C'est ce même peuple qui, peu de jours auparavant, avait reçu le Seigneur avec des cris de joie, des applaudissements et des bénédictions. C'est ce peuple ingrat qui avait tant de fois éprouvé les bienfaits de Jésus-Christ. Quoi ! peuple infidèle, avez-vous donc oublié les merveilles dont vous avez été témoins et toutes les faveurs de cet homme de miracles que vous vous faisiez un devoir de reconnaître pour votre Messie et pour votre Roi ? Avez-vous oublié les paralytiques, les aveugles, les malades qu'il a guéris au milieu de vous, les morts qu'il a rappelés à la vie ?

Oui, tout est oublié. Ces tigres altérés de sang n'écourent que leur fureur. Dans cette fureur et cet acharnement du peuple juif reconnaissons les caractères odieux du péché. Peut-être jusqu'ici n'en avons-nous jamais bien compris l'ingratitude, la malice et l'abomination. Ingratitude dans le projet, malice dans l'entreprise, abomination dans l'exécution. Pour rendre ces objets plus sensibles, suivons la conduite de ce peuple aveugle et animé à la perte du Sauveur, et surtout rap-

prochons-la, cette conduite, de ce qui se passe dans nous et au milieu de nous.

Ce peuple injuste met Jésus en parallèle avec Barabbas; que dis-je? lui préfère ce meurtrier: ainsi le pécheur met en compromis Dieu et sa passion, et presque toujours la passion l'emporte. Voilà ce que j'appelle ingratitude dans le projet du péché.

Les Juifs font souffrir au Dieu Sauveur les insultes et les peines les plus cruelles; ainsi le pécheur profane et foule aux pieds le sang de son Dieu. Voilà la malice dans l'entreprise du péché.

Enfin, ces furieux condamnent cette victime innocente à la mort de la croix; ainsi le pécheur crucifie de nouveau Jésus-Christ: voilà l'abomination dans l'exécution du péché.

Reprenons ces réflexions. Dieu veuille qu'elles nous apprennent à craindre, à haïr, à fuir le péché, en nous le faisant regarder comme le souverain malheur, soit que nous le considérions dans son principe, dans ses circonstances ou dans ses suites.

Déjà Jésus avait souffert chez Anne et chez Caïphe les outrages, les calomnies et les plus cruelles humiliations: abandonné à la cruauté des soldats et à l'insolence des valets, le roi d'Israël, le Fils unique de Dieu, le Sauveur des hommes avait été traité comme un homme de néant, la honte de la nation, le rebut de son peuple, et était devenu le jouet d'une troupe impie. L'insensée Jérusalem, l'aveugle fille de Sion applaudissait aux outrages que recevait son véritable Roi. C'en était encore trop peu, et ces ingrats ne pouvaient être pleinement satisfaits que par le supplice et la mort de leur bienfaiteur. Ils conduisirent donc Jésus à Ponce-Pilate: *Duxerunt eum ad Pilatum.* (Luc., XXII, 1.)

Ce gouverneur commandait en Judée pour les Romains. On lui présente le Sauveur, les mains liées, le visage meurtri de coups, chargé de mille imprécations et des injures de son peuple. Le juge païen, qui n'entrait point dans la passion des Juifs, sentit aisément que leurs accusations n'étaient que le fruit de la cabale et de la fureur. Heureux s'il avait eu autant de fermeté dans le cœur qu'il avait de droiture dans l'esprit. Convaincu de l'innocence de l'accusé, il déclara qu'il ne le trouvait coupable d'aucun crime. Cette déclaration ne fit qu'animer la rage de ces impies et redoubler les clameurs homicides qui demandaient le sang de Jésus. Les bonnes dispositions de Pilate ne servirent même qu'à faire éprouver au Sauveur de nouveaux opprobres.

C'était la coutume chez les Juifs de délivrer tous les ans un prisonnier à la solennité de Pâques. Cette coutume s'observait en mémoire de la délivrance des enfants d'Israël de la servitude d'Egypte. Hélas! ce qui devait marquer leur reconnaissance, devint la preuve et la matière de l'ingratitude la plus noire, en condamnant aux fers celui qui avait délivré leurs pères de l'esclavage.

Le gouverneur romain s'adresse au peuple

assemblé. Choisissez, lui dit-il, entre Jésus et Barabbas, celui que vous voulez que je mette en liberté: *Quem vultis de duobus vobis dimitti.* (Matth., XXVII, 21.) Ce Barabbas était un fameux scélérat, un chef de faction, convaincu de meurtres, de séditions, et des attentats les plus noirs. Quel indigne parallèle! Un scélérat et le Juste par excellence, le Sauveur et un meurtrier, Jésus et Barabbas! C'est ici, Seigneur, que s'accomplit l'oracle de votre prophète: Il a été mis au nombre des criminels, et compté parmi les scélérats: *Et cum iniquis reputatus est.* (Isa., LIII, 12; Marc, XV, 28.) Mais voici le comble de l'acharnement et de l'ingratitude: un cri général se fait entendre, Non, s'écrie ce peuple furieux, nous ne voulons point de Jésus, c'est Barabbas que nous choisissons: *Clamaverunt omnes, Non hunc, sed Barabbam.* (Joan., XVII, 4.)

Tous se réunissent pour perdre le Sauveur: *Omnes*; quel affreux concert! Quelle surprise pour Pilate! Ah! chrétiens, que la fureur de la passion est aveugle lorsqu'on lui a laissé prendre trop d'empire? Elle ne respecte plus ni sainteté, ni justice, ni conscience.

Vous frémissiez d'horreur, vous vous sentez saisis d'indignation contre ce peuple ingrat et perfide. Mais en le condamnant, ne prononcez-vous pas un arrêt contre vous-mêmes? Oui, au moment malheureux que vous formez dans votre cœur le projet du péché, que vous commettez contre Dieu une offense grave, vous renouvez cet odieux parallèle, vous vous rendez aussi coupables que le furent les Juifs dans la préférence injuste qu'ils donnèrent à Barabbas sur le Fils de Dieu. C'est le même jugement, le même outrage, la même ingratitude. Peut-être regardez-vous ceci comme une de ces pieuses exagérations propres à inspirer l'horreur du péché. Non, ne nous flätions point, quelque affreuse que vous paraisse cette idée, elle n'a rien que de conforme à la plus exacte vérité. C'est donc contre vous-mêmes que doit se tourner toute votre indignation.

Qu'est-ce, en effet, que le péché? Une préférence refusée à Dieu et donnée à la créature; un éloignement de Dieu et un attachement déréglé à la créature: *Aversio a Deo, conversio ad creaturam.* Je dis éloignement volontaire de Dieu, attachement libre et volontaire à la créature. Tout péché est un acte libre, par conséquent il suppose délibération; c'est donc librement et avec délibération que vous donnez la préférence à la créature sur Dieu. La conscience fait entendre sa voix: elle vous expose ce qu'exige de vous la loi du Seigneur, ce que vous devez à sa grâce et à son amour; la passion parle à son tour: elle oppose à la patience et à la charité de Jésus-Christ, le plaisir de médire et la douceur de se venger d'un ennemi; à la pauvreté et à l'humilité de Jésus-Christ, le désir d'avancer votre fortune et les projets injustes que suggèrent la vanité et l'avarice; à la pénitence et à la mortification de Jésus-Christ, ce penchant de la nature, cette

mollesse qui vous portent à flatter et à satisfaire vos sens. Choisissez, dit la passion, déterminez-vous : *Quem vultis de duobus?* Ce parallèle est-il moins odieux que celui de Pilate? Votre choix du moins a-t-il été en faveur de Jésus-Christ? Vous le savez : heureux si vous en gémissiez!

Vous avez jugé votre Dieu moins utile, moins aimable, moins estimable qu'une satisfaction méprisante et passagère; vous avez dit, non pas avec des clameurs comme les Juifs, mais dans le fond de votre cœur et assez haut pour être entendu du Ciel et de l'abîme : Non, je ne veux point de Jésus-Christ, ses préceptes sont trop rigoureux, sa loi est trop pénible; mes inclinations, mes sentiments naturels, ma cupidité, voilà les maîtres et les guides que je veux suivre : *Non hunc, sed Barabbam.*

Peuple ingrat, peut vous dire encore le Sauveur, comme il le disait autrefois par son prophète, à qui donc n'avez-vous comparé : *Cui me assimilastis et adæquastis?* (Isa., XI, 25.) Quoi! une vile créature, un plaisir honteux, un faux honneur l'ont emporté dans votre cœur sur votre Dieu, votre Créateur et votre Sauveur? Ces Juifs infidèles qui m'ont méprisé et dont vous détestez ici la conduite, du moins faisaient semblant de ne me pas connaître, ou ne me connaissaient encore qu'imparfaitement; mais vous qui faites profession d'être mes disciples et mes enfants, vous qui savez que je suis la vie de votre âme et que le péché en est le meurtrier, quelle excuse pouvez-vous apporter de votre ingratitude? Plus vous avez reçu de grâces et de lumières, plus vous vous rendez coupables à mes yeux. Premier caractère du péché, ingratitude dans le projet.

Des cris séditionnels, une préférence injuste; ce n'est point là que se borne le crime des Juifs. Ils font souffrir au Dieu Sauveur les insultes et les peines les plus cruelles. Ainsi le pécheur profane et foule aux pieds le sang de son Dieu. Voilà la malice dans l'entreprise du péché.

En vain Pilate avait essayé de soustraire Jésus-Christ à la fureur d'un peuple déicide; le choix injuste qu'ils venaient de faire le rejetait dans ses premiers embarras. Que voulez-vous donc, reprit-il, que je fasse de Jésus : *Quid igitur faciam de Jesu?* (Matth., XXVI, 22.) Il faut nous en délivrer, s'écrie avec un redoublement de fureur cette populace insolente, il faut le mettre à mort, le crucifier : *Crucifigatur.* (Ibid.) Mais quel mal a-t-il fait, réplique le gouverneur, quel est donc son crime? A ces mots le feu s'allume, les cris éclatent, on entend répéter de toutes parts, Crucifiez-le, crucifiez-le : *Crucifigatur!*

Assez éclairé pour reconnaître l'innocence, Pilate n'eut pas assez de courage pour la délivrer de l'oppression. Il avait négligé d'arrêter la faction dans ses commencements, il était trop tard de vouloir s'y opposer, elle était devenue assez forte pour le faire trembler lui-même. Eh bien! leur dit-il, vous serez satisfaits. Il imagine une dernière ressource pour apaiser ou du moins adoucir des

cœurs que rien jusque-là n'avait pu toucher : c'est de mettre le Sauveur dans un état à inspirer de la compassion aux plus barbares. Il le condamne à une flagellation rigoureuse, et, par une fausse pitié plus cruelle que la barbarie même, il fait exécuter son arrêt de la manière la plus inhumaine.

Ce divin Agneau est abandonné à la licence et à la fureur des soldats. Des mains sacrilèges le saisissent et le dépouillent, il est lié à une colonne infâme, on lui fait éprouver le plus indigne et le plus sensible outrage. N'attendez pas que je vous représente dans toute son horreur une scène si sanglante. Ce sont des bourreaux animés par leur rage, et qu'on laisse les maîtres d'assouvir toute leur cruauté; c'est elle qui arme leurs bras et qui dirige leurs coups. Bientôt la chair sacrée du Sauveur n'est plus qu'une plaie, son sang rejaillit de toutes parts, la terre en est baignée; il tombe au pied de la colonne sans mouvement, sans action et presque sans vie. Il est devenu, selon l'expression du prophète, cet homme de douleurs qui depuis les pieds jusqu'à la tête n'a pas une partie de son corps qui ne soit défigurée et couverte de blessures.

Quel spectacle, pécheurs! Jetez les yeux sur votre Dieu dans l'état douloureux où il s'offre à vous. Demandez-lui avec le prophète d'où lui viennent ces plaies dont tout son corps est couvert : *Quid sunt plagæ istæ?* (Zachar., XIV, 12.) Mais non, sa réponse aurait trop de quoi vous confondre. D'où me viennent ces plaies, vous dirait-il, pouvez-vous l'ignorer? Ce sont vos péchés qui ont causé mes supplices; ce sont eux qui les renouvellent à chaque instant : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores.* (Psal. CXXVII, 3.) En voyant ce qu'il m'en coûte pour les expier, oseriez-vous les continuer encore, et ne comprendrez-vous pas enfin quelle est la malice du péché dont vous faites si peu de cas? Vous paraîtriez touchés de mon sort; mon sang répandu fait couler aujourd'hui vos larmes, et c'est ce même sang que vous ne craignez point de profaner, de prostituer, de fouler aux pieds par l'abus que vous faites de mes sacrements. Mon peuple, peuple chéri et toujours ingrat, quel mal vous ai-je donc fait? *Popule meus, quid feci tibi;* quel sujet de plainte pouvez-vous former contre moi? *Aut in quo contristavi te?*

Ce ne fut point là la fin des cruautés qu'on exerça sur le Sauveur des hommes. Jésus est épuisé de forces et de sang; ses bourreaux, lassés de le frapper, lui préparent encore un nouveau tourment et de nouveaux opprobres. Les supplices ordinaires ne suffisaient pas à leur rage; leur barbarie ingénieuse en invente d'inouïs jusqu'alors. Ils savaient que le Sauveur prenait la qualité de Roi; et cette troupe impie, pour insulter à sa royauté légitime, s'avise de faire de l'Homme-Dieu et du Roi de gloire un roi de théâtre et l'homme de douleurs.

On jette sur son corps sanglant et déchiré par la plus cruelle flagellation un manteau

de pourpre, comme un manteau royal, en dérision de son auguste majesté. Pour diadème, on prend une couronne d'épines qu'on lui enfonce dans la tête, et on le force de porter à la main un roseau brisé qui lui tient lieu de sceptre. En cet état, ils viennent tour à tour lui rendre des hommages dignes de ces sacrilèges adorateurs, et proportionnés aux marques de dignité dont Jésus-Christ était revêtu; ils lui enfoncent à grands coups les épines dans la tête, en font couler des ruisseaux de sang, et, mettant un genou en terre, lui disent avec dérision : *Nous vous saluons, Roi des Juifs* : « *Ave, Rex Judæorum.* » (*Matth.*, XXVII, 29.) Ils joignent le mépris à la cruauté et semblent disputer à qui lui fera le plus d'insultes et le fera souffrir davantage. Vous étiez venu sur la terre, ô Dieu de miséricorde, pour préparer aux hommes une couronne de gloire, et c'est une couronne d'ignominie que vous offrez ces hommes perfides.

Hélas ! pécheurs, ce cruel traitement qu'on fait souffrir au Roi de l'univers, ne le renouvelez-vous pas encore tous les jours ? En qualité de chrétiens, vous faites profession de le reconnaître pour votre souverain, vous lui offrez vos hommages, vous le couronnez de vos propres mains ; mais, dans ces couronnes que vous lui présentez, que d'épines cruelles ! Celles que ses bourreaux lui mirent sur la tête n'étaient ni plus sensibles, ni plus douloureuses. Oui, vous le couronnez dans les vœux que vous lui adressez, mais en même temps vous le renoncez dans toute la conduite de votre vie ; vous vous déclarez ses disciples, et vous vous comportez en rebelles qui méprisent ses ordres et sa loi ; vous lui jurez dans des moments la fidélité la plus soumise, et dans d'autres vous profanez indignement sa souveraine majesté.

Que servent les protestations de fidélité que vous lui faites au pied de ses autels, si, presque au même instant, vous allez les rétracter dans le commerce du monde ? Que sert de soumettre votre esprit aux règles de son Evangile, aux principes, aux maximes qu'il vous a tracées, si, dans la pratique, vous ne reconnaissez pour guides et pour maîtres que le monde, le plaisir, l'intérêt, l'ambition et toutes vos passions ? C'est votre Roi, dites-vous, *Ave, Rex Judæorum* ; mais ce Roi mérite toutes vos adorations, tout votre amour, et vous ne lui donnez qu'un cœur partagé entre lui et le monde. Tantôt c'est un exemple contagieux qui vous attire, tantôt un respect humain qui vous arrête, tantôt une passion tyrannique qui vous entraîne ; ainsi l'empire de Jésus-Christ dans vous est sujet aux variations les plus honteuses ; ou plutôt sa royauté est indignement flétrie et profanée. C'est votre Roi, mais le Roi des vertus, et vous ne lui offrez que vos infidélités, vos lâchetés, vos débauches, vos impiétés, vos habitudes vicieuses. Est-ce donc là le tribut que vous lui payez ? N'est-ce pas le couronner d'épines et insulter à sa royauté ?

C'est surtout dans nos temples, en pré-

sence des autels, que se renouvelle cet horrible mélange d'adorations et de mépris, de respect et d'outrages. C'est là où tant de profanateurs sacrilèges n'offrent à nos regards, au lieu d'adorations, que les plus horribles abominations ; au lieu de respects et d'hommages, que des irrévérences et des scandales. Le dirai-je ? dans le temps même du sacrifice le plus auguste et le plus redoutable, lorsqu'on expose à l'adoration publique le Dieu qui s'immole sur l'autel, ces faux illustres du siècle, qui paraissent si rarement dans nos temples, daignent à peine fléchir un genou pour lui rendre hommage, hommage bien court et bientôt rétracté. Que dis-je ? hommage, n'est-ce pas plutôt une nouvelle insulte ? Ainsi les Juifs mettaient-ils un genou en terre devant lui pour insulter à ce qu'ils appelaient sa prétendue royauté : *Et genu flexo illudebant ei.* (*Matth.*, XXVII, 29.) Ainsi, chrétiens profanateurs, faites-vous un jeu de votre Dieu, selon l'expression d'un Père : *Scenam Deum facitis.*

Voilà ce que j'appelle la malice dans l'entreprise du péché, le sang de Jésus-Christ profané et foulé aux pieds.

Enfin abomination dans l'exécution du péché. Les Juifs condamnent à la mort de la croix cette victime innocente. Ainsi le pécheur crucifie de nouveau Jésus-Christ.

Touché de l'état où était le Sauveur, Pilate se flatta de pouvoir amollir, par cet affreux spectacle, les plus impitoyables de tous les hommes. Voilà, leur dit-il, en leur montrant Jésus portant son roseau à la main et sur la tête sa couronne d'épines, encore tout couvert de sang et défiguré par ses plaies, *Voilà l'Homme* : « *Ecce Homo !* » (*Joan.*, XIX, 5.) Voilà celui dont vous poursuivez la mort. N'est-il pas assez puni ? peut-il encore vous paraître redoutable et être l'objet de votre vengeance ? Que l'humanité du moins vous parle en sa faveur ; laissez-le finir par son épuisement et ses douleurs un misérable reste de vie.

Non, Jésus respirait encore, et c'était trop pour ces furieux. Crucifiez-le, s'écrient-ils de nouveau ; il est digne de mort, et c'est sur la croix qu'il doit expirer. Voulez-vous donc, réplique le gouverneur, que je souille mes mains du sang innocent ? On ne lui répond que par les plus horribles imprécations : nous consentons que sa mort nous soit imputée ; que son sang retombe sur nous et sur nos enfants : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (*Matth.*, XXVII, 25.) Les malheureux n'ont été que trop exaucés ! Nation réprouvée, vous ressentez encore les effets de cette funeste imprécation. Ce sang versé par la haine et l'aveuglement des pères a rejailli jusque sur les enfants.

Enfin Pilate, effrayé de tant d'horreurs, et intimidé par les menaces qu'on lui faisait de la colère de César, se rendit à l'injustice de ces furieux. Il voyait l'innocence de Jésus ; il le plaignait, et il n'eut pas le courage de le sauver, ou plutôt il eut la faiblesse de le

condamner. Le Juste, le Saint des saints, l'Homme-Dieu est condamné à la mort de la croix ! Pilate, par un lâche respect humain et malgré les cris de sa conscience, porte un arrêt dont il sent toute l'iniquité ; il abandonne Jésus à toute la fureur de ses ennemis : *Jesum tradidit voluntati eorum.* (Luc., XXIII, 25.) L'innocence est sacrifiée, le crime est à son comble, et l'iniquité triomphe.

Voilà donc les funestes effets du péché : un Dieu méconnu, un Dieu immolé. Je dis, un Dieu méconnu. Le pécheur reconnaît-il encore Jésus-Christ pour son Dieu ? Par la grâce du baptême, vous avez reçu un caractère ineffaçable qui est celui de chrétien ; mais reconnaît-on encore dans vous la sainteté de ce caractère sacré, depuis l'alliance monstrueuse que vous en avez faite avec la corruption du péché ? Vous avez renoncé à Satan et à toutes ses illusions, au monde et à toutes ses pompes, à la chair et à toutes ses cupidités : mais non, par le péché, vous avez démenti toutes vos promesses et tous vos engagements ; vous contestez, vous ravissez à Jésus-Christ tous ses droits sur vous. C'est votre Créateur, c'est de lui que vous tenez tout ce que vous êtes : mais non, vous n'êtes plus à lui ; par le péché, vous avez défiguré son image. C'est votre Maître, votre Souverain : mais non, vous avez refusé de le reconnaître, vous avez rejeté son empire et méprisé ses lois. C'est votre Père : mais non, plus perfide qu'Absalon, vous poursuivez le meilleur et le plus tendre des pères. C'est votre Rédempteur : mais non, par le péché vous anéantissez pour vous les mérites de son sang. En un mot, par le péché vous l'immolez, vous le crucifiez de nouveau.

Cette croix, que lui dressent tous les jours vos péchés, lui paraît plus dure, plus pesante, plus insoutenable, dit saint Augustin, que celle à laquelle le condamnèrent les Juifs. Le crime du chrétien pécheur a quelque chose de plus atroce. Lorsque les Juifs répandirent ce sang précieux, il passait pour un sang vil et criminel que l'aveugle fureur du faux zèle se faisait un mérite de répandre ; l'auriez-vous respecté alors, vous qui maintenant en connaissez tout le prix, et cependant lui faites outrage ; vous qui savez qu'il a été répandu pour votre salut, et cependant le foulez aux pieds ; vous qui faites profession de l'adorer, et cependant rouvrez ses plaies sacrées et renouvelez toutes les rigueurs de sa Passion ? Au reste, ne croyez pas que ce soit ici une exagération ; ce sont les expressions mêmes de saint Paul dans son *Épître aux Hébreux* (chap. VI, vers. 6) : Oui, dit ce grand Apôtre, le pécheur renouvelle les attentats du peuple déicide qui immola le Sauveur : *Rursum crucifigentes sibi metipsos Filium Dei.*

Les souffrances et la mort de Jésus-Christ sont donc l'ouvrage du péché ; le péché fait donc encore tous les jours souffrir et mourir Jésus-Christ ; en faut-il davantage pour vous en faire connaître toute l'horreur et

vous le faire haïr souverainement ? Savoir que le péché a mis Jésus-Christ sur la croix, et le regarder, ce péché, d'un œil indifférent, l'aimer encore, le commettre de nouveau, n'est-ce pas le comble de la fureur et de l'impiété ?

Voudrions-nous, comme les Juifs, attiser contre nous-mêmes ce sang précieux ? *Sanguis ejus super nos.* Voudrions-nous nous exposer aux mêmes châtiments et aux mêmes vengeances du Ciel ? C'est pour notre salut, Sauveur aimable, que vous avez donné tout votre sang ; et ce sang, qui devait laver nos iniquités et nous réconcilier avec Dieu, deviendrait, par l'abus criminel qu'en fait le pécheur, la source de la perte éternelle de son âme et de sa damnation ? Ce sang divin devait éteindre les flammes de l'enfer, et il ne servirait qu'à les allumer. Non, mon Dieu, dit saint Bernard, ne permettez pas qu'il retombe sur nous, comme sur les Juifs, pour nous réprouver, mais qu'il tombe dans nous pour nous sanctifier : *Cadat in me, non super me.* Que sa vertu agisse dans nous pour effacer nos péchés ; que les grâces dont il est le principe et la source se fassent sentir à nos cœurs, c'est à lui de donner le prix et le mérite à toutes nos œuvres et à toutes nos vertus : *Cadat in me, non super me.*

Nous sommes obligés, Seigneur, d'en faire le triste aveu : l'histoire de vos souffrances est celle de nos crimes : *Christus passus est pro nobis* ; qu'elles deviennent du moins, ces souffrances adorables, le modèle de notre conversion : *Ut sequamini vestigia ejus.* (I Petr., II, 21.) C'est sur les traces sanglantes de l'Homme-Dieu qu'un pécheur converti s'instruit de ses devoirs. Jetez les yeux sur Jésus-Christ ; en voyant la patience héroïque et constante avec laquelle il souffre, apprenez comment vous devez vous-mêmes expier le péché. Rougissez de l'odieux contraste qui se trouve entre sa pénitence et vos prétendues conversions.

Je dis vos prétendues conversions : car, je vous le demande, à quoi se réduisent les pénitences et les conversions de la plupart des chrétiens de nos jours ? Nous voyons, il est vrai, à ces saintes solennités se réveiller le peu de foi qui reste encore ; on a recours aux ministres de Jésus-Christ, on vient enfin aux sacrés tribunaux dont on s'était si longtemps éloigné, on avoue qu'on est coupable, on récite quelques formules. Quelle pénitence, quelle conversion qui n'est que sur le bord des lèvres, et où le cœur n'a nulle part !

On forme tout au plus un projet, un désir, un dessein vague de faire pénitence ; on le promet, et on n'en vient jamais à l'exécution. On aime, surtout dans notre siècle, la morale la plus sévère, mais dans les discours, jamais dans la conduite. On se plaît à rappeler la pureté, la ferveur de la primitive Église, mais pour faire de vaines lamentations, jamais pour l'imiter ; on se plaint de la mollesse, du relâchement de la morale, mais pour s'abandonner à des censures pleines d'amertume, de malignité, et souvent d'indiscré-

tion, jamais pour se réformer. Il semble que l'austérité de la pénitence augmente dans la spéculation à proportion qu'elle diminue dans la pratique. Quelle pénitence, quelle conversion qui ne va qu'à l'esprit sans pénétrer jusqu'au cœur !

On en voit quelquefois jusqu'à répandre des larmes, mais est-ce une vraie conversion qui les fait couler ? Larmes d'ennui, on ne trouve point dans le péché tous les charmes qu'on s'était proposé d'y rencontrer ; larmes de dépit, le péché n'a été qu'une source de maux et de misères, on y a perdu sa santé, sa fortune, sa réputation ; larmes de dégoût, on sent qu'on est né pour quelque chose de mieux que pour les vains plaisirs de ce monde : le cœur abusé et toujours infini dans ses désirs réclame ses droits : on se dégoûte de ses inquiétudes et non pas de ses désordres : on pleure le vide des plaisirs criminels, et non pas leur horreur et leur injustice ; larmes passagères, on les répand au pied de l'autel pour retourner aussitôt aux vaines joies du monde. Quelle pénitence, quelle conversion dont l'amour de vous-mêmes est le seul principe, où la haine du péché, la douleur d'avoir encouru la disgrâce de votre Dieu n'entrent pour rien !

Vous pleurez, je le veux, les péchés dont vous vous accusez, mais vous ne pensez pas à déplorer l'affection que vous y avez, à vous précautionner contre les occasions qui peuvent vous y renvoyer, à combattre, à vaincre l'attachement malheureux qui vous y porte. En un mot, vous vous contraignez peut-être pour quelques jours, mais vous comptez bien que cette contrainte ne sera pas de longue durée.

De là ces résolutions faibles qui ne font en quelque sorte que couler sur la superficie de l'âme, sans jamais pénétrer au fond du cœur ; de là tous ces prétextes de rang, d'engagement, de faiblesse, de santé pour s'épargner soi-même ; de là quelque réforme tout au plus d'un train de vie qui ne convenait plus ni à votre situation ni à votre âge, que le monde condamnait autant que l'Évangile ; mais réforme qui ne va ni à contraindre ni à gêner vos inclinations ; de là tant de pénitences apparentes et si peu de véritables conversions ; de là, enfin, ces rechutes si fréquentes et si lamentables dont vous paraissez quelquefois surpris, mais que vos conversions mêmes semblaient annoncer. Non, il n'y a de vraie conversion que celle qui change véritablement le cœur et qui se produit par les actes d'une vie pénible et laborieuse. Par l'exemple de sa pénitence Jésus souffrant nous a marqué les règles et les qualités d'une véritable conversion : *Pas-sus est.... ut sequamini vestigia ejus*. Contemplez donc à loisir ses humiliations, ses tourments, ses plaies, ses douleurs ; dans cet état où il s'offre à vous, présentez-lui du moins l'hommage d'un cœur touché et converti. Allez à ses pieds confesser votre ingratitude, détester la malice du péché, et en expier l'abomination.

Jérusalem, Jérusalem ! convertissez-vous

au Seigneur votre Dieu. Jésus-Christ, victime des péchés des hommes, modèle de la conversion du pécheur.

Mais non, chrétiens, ouvrez vos cœurs à des sentiments plus doux. Ce n'est plus la justice sévère d'un Dieu irrité et les attentats des hommes pécheurs que j'ai à vous offrir. C'est l'amour qui conduit Jésus à la croix et qui consomme son sacrifice. Ainsi un amour tendre pour le Sauveur consomme la conversion du pécheur. Telle est, ô mon Dieu, l'ordre et l'économie ordinaire de votre providence dans notre conversion : une crainte chrétienne et salutaire de votre justice la commence, l'horreur et l'expiation du péché l'accompagnent, enfin l'amour la soutient et la couronne.

Jésus-Christ victime de son amour, voilà son état sur le Calvaire et la perfection de la conversion du pécheur : dernière réflexion.

TROISIÈME PARTIE.

L'homme s'était révolté contre son Dieu ; et Dieu dans sa colère avait maudit l'homme, l'ouvrage de ses mains. Pour apaiser le Créateur outragé, il fallait que la satisfaction de la créature fût proportionnée à l'offense. Mais l'homme pécheur, assez malheureux pour pouvoir irriter le Seigneur, ne pouvait de lui-même et de son propre fonds réparer l'outrage fait à la majesté divine. Il paraissait donc perdu sans ressource et pour toujours, lorsqu'un Dieu, touché de ses malheurs, se fait homme lui-même pour satisfaire à un Dieu outragé, et consent à devenir la victime de la justice éternelle pour sauver le genre humain. Ses humiliations, sa croix, sa mort, ses mérites infinis, voilà le prix surabondant qu'offre ce puissant Médiateur pour la rédemption des hommes et la réparation de leurs crimes. C'est donc pour notre salut, et par amour pour nous que ce divin Sauveur, notre Maître, notre Roi, notre Dieu, a été attaché à l'arbre infâme de la croix. Non, dit saint Bernard, ne cherchons point d'autre cause de sa Passion que son amour. C'est dans son cœur que nous trouverons les raisons et les motifs de son supplice : *Quis hæc omnia fecit ? Amor.*

Amour de Jésus-Christ, amour prévenant, qui le conduit à la croix. Amour généreux, qui l'attache à la croix. Amour héroïque qu'il fait éclater jusque sur la croix. Considérons ces différents tableaux, et que l'excès de son amour, en devenant le motif et la mesure du nôtre, mette le dernier trait à la conversion du pécheur.

Jésus-Christ, dit l'apôtre, n'a pas attendu notre amour, pour nous donner des marques de sa tendresse. Il nous a aimés le premier : *Ipse prior dilexit nos.* (I Joan., IV, 19.) Il nous a aimés lorsque nous étions ses ennemis et encore pécheurs. C'est un Dieu que nous avons outragé, et il paye dans sa propre personne les outrages qu'on lui a faits à lui-même ; il veut souffrir pour expier des crimes qui s'attaquent à lui. Il pouvait sans doute laisser l'homme coupable dans l'abîme où il

s'était précipité, sa justice même semblait l'exiger; mais son amour plus fort lui fait accepter pour notre salut les peines les plus amères et les souffrances les plus rigoureuses. Ils y soumet librement et volontairement, selon l'expression du prophète : *Oblatus est quia ipse voluit. (Isa., LIII, 7.)* Or, chrétiens, ce choix libre de sa part est l'effet de cet amour prévenant qui le conduit à la croix : *Quis hæc omnia fecit? Amor.*

Notre Dieu n'en serait ni moins grand, ni moins glorifié, quand toutes les créatures après leur péché auraient été les victimes infortunées de ses vengeances éternelles. Le monde puni par un déluge ne fait pas moins d'honneur à sa justice, que Noé sauvé n'en fait à sa miséricorde. Sodome et Gomorrhe en cendres publient ses vengeances avec autant d'éclat que Loth préservé de l'incendie fait connaître ses bontés. Il n'est pas moins glorifié pour avoir abîmé dans la mer Pharaon et son armée, que pour avoir délivré le peuple d'Israël. Dieu des vengeances et des miséricordes, il tient entre ses mains les châtimens et les bienfaits; soit qu'il emploie les uns ou les autres, sa gloire est toujours la même. Chantons, disait Moïse dans son cantique, chantons les louanges du Seigneur qui a précipité dans les abîmes de la mer Pharaon et son armée. Le supplice de ses ennemis a fait éclater sa gloire avec magnificence : *Gloriose enim magnificatus est. (Exod., XV, 21.)* Si donc, au lieu de consentir à notre perte, ce Dieu de bonté veut être notre libérateur et notre rédempteur, c'est qu'il ne consulte que la tendresse de son cœur pour nous : *Quis hæc omnia fecit? Amor.*

De là cette vive ardeur, ce zèle empressé qu'il a marqué pendant tout le cours de sa vie mortelle pour être baptisé de ce baptême de sang. Il me tarde, s'écrie-t-il, qu'il soit arrivé, le moment heureux de consommer mon sacrifice. Nous l'avons vu, il est vrai, au jardin des Olives, livré à la plus profonde tristesse, saisi de frayeur, accablé d'ennui, réduit à une agonie mortelle; nous avons vu une sueur de sang couler de tous ses membres. Ah! chrétiens, par une invention admirable de son amour, il anticipait les souffrances de sa Passion; par une douleur intérieure et volontaire, il prévenait en quelque sorte la cruauté de ses bourreaux. Son amour avide de souffrances exposait à ses yeux un tableau plus accablant encore que tous ses supplices. Il lui représentait cette multitude innombrable de pécheurs qui anéantiront pour eux-mêmes les mérites infinis de sa Passion, tant de malheureux qui se damnent lorsqu'il donne tout son sang pour les sauver. Voilà le calice mille fois plus amer pour lui que celui de sa mort. Voilà pour son amour la plus cruelle et la plus douloureuse de toutes les croix : *Quis hæc omnia fecit? Amor.*

Oubliez, si vous voulez, que ce divin Sauveur, depuis le premier jusqu'au dernier moment de sa vie, n'a pensé qu'à vous, ne s'est occupé que de vous, n'a agi, n'a travaillé, n'a souffert que pour vous rendre heureux; oubliez ses miracles et ses bienfaits

innombrables : j'ai à vous offrir une nouvelle preuve de son amour à laquelle votre cœur ne pourra être insensible, s'il est encore susceptible de sentiments de religion; je veux dire l'institution de son Sacrement adorable. C'est la veille même de sa Passion, lorsque les hommes étaient animés contre lui de la haine la plus injuste et la plus violente, qu'il se perpétue en quelque sorte entre leurs mains sous les voiles sacrés de la divine Eucharistie, pour demeurer avec eux jusqu'à la consommation des siècles. C'est là qu'il trouve le secret merveilleux de s'immoler même après sa mort; toujours en état de victime, s'offrant à son Père et s'immolant sur nos autels par un sacrifice non sanglant. Voilà ce que j'appelle le prodige, le chef-d'œuvre, l'excès de son amour : *Quis hæc omnia fecit? Amor.*

Homme ingrat, dit saint Augustin, si vous aviez de la peine à aimer le premier votre Dieu : *O homo, si amare non libuit*, du moins n'en devez-vous pas trouver à lui rendre amour pour amour : *saltem redamare non pigeat*. Il nous a aimés le premier et lorsque nous étions ses ennemis; doit-il nous en coûter pour répondre à ses avances? Ce Dieu de bonté n'avait pas besoin des hommes, et son amour l'a fait descendre jusqu'à nous; nous avons besoin de lui, et nous le fuyons. Il ne nous devait que des châtimens et il nous a comblés de ses grâces; nous lui devons nos hommages, et nous l'outrageons. Il pouvait nous abandonner et il nous a recherchés : nous devons le chercher, et nous l'abandonnons. Il pouvait nous rejeter et il nous a aimés; nous sommes obligés de l'aimer, et nous le rejetons. Sa miséricorde lui a fait pardonner nos offenses, et notre malice les renouvelle chaque jour. En un mot, amour auquel nos ingratitude les plus indignes ne font que prêter de nouvelles forces, ingratitude dont l'amour le plus ardent ne saurait triompher; voilà d'un seul trait et le cœur de Jésus-Christ et le nôtre. Plus sensible à notre perte que nous-mêmes, il a accepté, désiré, aimé les souffrances pour nous sauver; son amour prévenant l'a conduit à la croix. Est-ce trop que tout votre amour pour payer tant de faveurs? C'est à votre cœur que je vous renvoie, je ne veux d'autre juge que lui contre vous-mêmes : *Saltem redamare non pigeat.*

Il est enfin arrivé, le moment que le Dieu Sauveur hâtaient en quelque sorte par ses désirs. Ce nouvel Isaac, chargé du bois honteux de sa croix, monte sur la montagne mystérieuse où son amour généreux va l'immoler.

Lorsque le Fils de Dieu versa des larmes sur le tombeau du Lazare, voyez, dirent ceux qui en étaient les témoins, voyez à quel excès il l'aimait : *Ecce quomodo amabat eum. (Joan., XI, 36.)* Regardez, puis-je vous dire, chrétiens, regardez Jésus-Christ sur la croix, non plus affligé sur la mort d'un homme qui lui était cher, mais souffrant et mourant pour le salut de tous les hommes; non plus versant quelques larmes sur le tombeau du

Lazare, mais donnant pour vous tout son sang qui coule à grands flots de ses mains, de ses pieds percés, de son côté ouvert, de sa tête couronnée d'épines, de tout son corps couvert de plaies. A ce spectacle écrivons-nous dans l'étonnement et l'admiration : Voyez à quel excès ce Dieu Sauveur aime l'homme : *Ecce quomodo amabat eum*. L'excès de ses souffrances prouve l'excès de son amour.

Ses ennemis l'ont attaché sur la croix, mais c'est son amour qui l'a mis entre les mains de ses ennemis ; Judas l'a trahi, les soldats se sont saisis de lui, mais c'est son amour qui le leur a livré ; les bourreaux ont été les ministres et les instruments de sa mort, mais c'est son amour qui en est l'auteur ; les Juifs l'ont accusé, Pilate l'a condamné, mais c'est son amour qui l'a rendu criminel. Oui, voilà tout son crime, la cause de sa mort, le feu sacré qui allume le bûcher où il s'immole. Voilà, homme pécheur, l'excès avec lequel votre Dieu vous a aimé : *Ecce quomodo amabat eum*.

Ah ! chrétiens, si vous comprenez ce que Jésus-Christ fait pour vous, comprenez donc aussi ce que vous devez faire pour lui. L'amour, dit saint Augustin, l'a attaché à la croix : heureux si nous pouvions lui faire le sacrifice de notre vie et donner tout notre sang pour lui : du moins ne lui refusons pas notre cœur. *C'est parce qu'il m'a aimé*, dit saint Paul, *qu'il s'est livré lui-même pour moi* : « *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me*. » (Galat., II, 20.) Réglez vos sentiments sur ce grand modèle que la croix vous présente, et que l'amour vous donne à copier : *Inspice et fac secundum exemplar*. (Exod., XXV, 40.)

Etudiez dans ce mystère de ses douleurs et de sa mort ce que son amour lui a inspiré pour attirer le vôtre. Mesurez, si vous le pouvez, la profondeur de ses plaies, l'abîme de sa tristesse, le poids de son accablement, l'immensité de ses peines, l'étendue de ses tourments, l'excès de ses douleurs : en un mot, nourrissez, animez votre amour par le spectacle du sien : *Inspice et fac secundum exemplar*.

A la vue de ses souffrances défendez-vous de l'aimer, si vous le pouvez. Pour juger de sa tendresse, il ne faut que vos yeux ; doutez de son état si vous doutez de ses sentiments. Que pouvait-il faire de plus, pour vous prouver son amour ? Mais après ce qu'il a fait, que ne doit-il pas attendre, que n'a-t-il pas droit d'exiger de votre reconnaissance : *Inspice et fac secundum exemplar*.

Ne croyez pas qu'il se contente de quelques faibles protestations, de quelques sentiments passagers que vous arrache peut-être quelquefois une ferveur apparente. Si vous l'aimez, comme vous le dites, c'est par les effets qu'il faut lui prouver votre amour. Comparez vos prétendues bonnes œuvres à la croix, aux plaies, au sang de votre Dieu, et vous rougirez de votre lâcheté. C'est un Dieu crucifié, et vous craignez les croix ; c'est un Dieu souffrant, et vous ne pensez

qu'à vous procurer des plaisirs ; c'est un Dieu humilié, et vous soupirez après les honneurs ; c'est un homme de douleurs, et vous aimez tout ce qui peut flatter les sens et la nature ; c'est un Dieu mourant pour vous sauver, et peut-être n'a-t-il éprouvé de votre part qu'oubli, indifférence, mépris, outrages sans cesse renouvelés. Et vous dites que vous l'aimez ! Non, vous cherchez à vous faire illusion à vous-mêmes ; le véritable amour, c'est d'imiter votre Dieu : *Inspice et fac secundum exemplar*.

Poursuivons, chrétiens, et voyons l'amour héroïque de Jésus-Christ éclater jusque sur la croix... Voilà donc cette innocente victime sur l'autel où elle va attendre le coup de la mort. Plus il touche au terme de son sacrifice, plus il paraît occupé de son amour. Amour miséricordieux pour les plus grands pécheurs, amour tendre pour les justes, amour universel pour tous les hommes.

Accablé de douleurs, environné de ses bourreaux qui le chargent d'injures et blasphémement contre lui, Jésus-Christ porte ses yeux vers le ciel, rompt le silence qu'il avait gardé jusqu'alors, élève sa voix mourante et s'adresse à son Père. Quoi ! va-t-il le prier, comme Elie, qu'il fasse descendre le feu du ciel sur ces sacrilèges et ces parricides ? Va-t-il lui demander, comme Noé et Elisée, qu'il maudisse ceux qui lui insultent ? Son sang, comme celui d'Abel, criera-t-il vengeance contre tant d'inhumanités et d'attentats ? Non, chrétiens, c'est toujours l'amour qui l'anime : Mon Père, pardonnez-leur, dit-il, parce qu'ils ne connaissent pas toute l'étendue de leur crime. Il recueille tout ce qu'il a de forces pour les justifier, autant qu'il est possible, tout criminels qu'ils sont, et excuser leurs attentats auprès de son Père. De cette croix même où leur barbarie l'a attaché, il veut faire pour eux un autel sacré de réconciliation.

Prière efficace qui, dans le moment même, opère la conversion d'un des scélérats qui expire à ses côtés. Heureux coupable qui, devenu tout à coup un humble pénitent, recueille les prémices de ce sang précieux ! Dès ce jour, lui dit le Seigneur, vous serez avec moi dans mon royaume pour en goûter les douceurs éternelles. Ainsi ce divin Sauveur sur la croix donne aux plus grands pécheurs des marques d'un amour plein de miséricorde.

Ah ! sans doute il n'oubliera pas les justes et ses amis les plus fidèles. Aux pieds de cette croix, sur laquelle il est prêt d'expirer, était sa sainte Mère baignée de ses larmes et livrée à la douleur la plus amère : *Stabat Mater juxta crucem lacrymosa*. Le sang qui coule des veines de son Fils rejaillit en quelque sorte jusque sur elle, un glaive de douleur perce le sein de cette Mère affligée ; mais, remplie de la foi la plus vive, son courage n'est point déconcerté par l'horreur d'un tel spectacle. Tout l'univers est ébranlé, dit saint Ambroise : *Nutabat orbis*, et, au milieu de l'univers étonné, j'aperçois une Vierge qui soutient tout l'appareil de la

scène la plus tragique pour une mère tendre et qui reste ferme au milieu de ses afflictions : *Stabat Virgo juxta crucem*. Dans ce Dieu Sauveur elle pleure, il est vrai, son Fils mourant; elle paye à la nature le tribut de tendresse que méritait un Fils si digne de tout son amour : *Juxta crucem lacrymosa*; mais dans son Fils mourant elle adore un Dieu Sauveur des hommes. La foi triomphe des sentiments de la nature, lui inspire une constance héroïque; et ce Fils si cher à son cœur, elle le sacrifie avec fermeté à la justice de son Père et à notre salut : *Stabat juxta crucem*.

C'est dans cet état que Jésus-Christ du haut de sa croix tourne vers Marie ses yeux mourants. Il voit auprès d'elle saint Jean, son disciple. Toute la tendresse de son cœur se réveille. Marie est son plus cher trésor, il la confie à ce disciple bien-aimé : *Voilà, lui dit-il, Votre Mère* : « *Ecce Mater tua*; » en même temps il confie saint Jean à Marie : *Voilà votre fils* : « *Ecce filius tuus*. » (Joan., XIX, 26, 27.)

C'est là comme le testament de mort de Jésus-Christ. Testament mystérieux, disent les Pères : dans la personne de son disciple, il veut que sa Mère adopte généralement tous les hommes. Ces hommes pour qui je meurs, adoptez-les, soyez leur Mère, transportez-leur les sentiments dont vous fûtes toujours remplie pour moi : *Ecce Filius tuus*. Il veut que tous les hommes, comme saint Jean, aient dans Marie la plus parfaite confiance, et l'honorent comme leur Mère : *Ecce Mater tua*. Pouvait-il mieux marquer sa tendresse à sa sainte Mère que de la confier au disciple qu'il avait le plus aimé; pouvait-il donner à ce disciple bien-aimé un gage plus précieux de sa tendresse que de le confier à sa sainte Mère? Ainsi fait-il éclater jusque sur la croix cet amour tendre qu'il a toujours pour les justes.

Enfin amour universel pour tous les hommes. De là cette soif dont il se plaint : *Sitio*, je ressens la soif la plus ardente. Soif mystérieuse, dit encore un saint Père : *Sacramentalem sitim*. Cette soif, c'est le zèle du salut des âmes dont il est dévoré; c'est ce désir véhément de sauver tous les hommes, cette ardeur de souffrir pour procurer leur bonheur. Quels que soient les maux que j'endure pour ces hommes coupables, mon cœur n'est point encore satisfait et voudrait en souffrir mille fois davantage : *Sitio*. (Joan., XIX, 28.) Il ne reste plus rien à faire à son amour, tout est accompli, *Consummatum est*. (*Ibid.*, 30.) Il baisse la tête, il pousse un cri vers le Ciel, et il expire : *Exspiravit*. (Luc., XXIII, 46.)

Il expire, chrétiens, et son dernier soupir est un soupir d'amour pour les hommes. Allez à sa croix avec les sentiments de la plus parfaite confiance. Quand tout son sang coule pour vous, du moins ne lui refusez pas vos larmes.

Qu'est-ce que la croix? Le trône de sa miséricorde pour les pécheurs. Quelque coupables que vous soyez, quelles que soient

vos misères, ne craignez point d'être rejetés : c'est là que vous recevrez des grâces de pénitence et de conversion; vos yeux s'ouvriront pour apercevoir la gravité de vos désordres, votre cœur s'attendrira pour les détester et les pleurer. Vos dettes ne sauraient être aussi grandes que le prix dont ce Rédempteur mourant a bien voulu les acquitter. Il offre ses vœux à son Père en faveur de ses bourreaux. Le scélérat qui expire à ses côtés n'a pas plutôt reconnu et pleuré ses crimes, qu'il reçoit de sa bouche l'assurance si douce et si consolante d'être placé dans son royaume. Il n'attend de vous qu'un repentir sincère; unissez votre contrition à la sienne : l'image de sa croix et du sang précieux dont elle est teinte est bien propre à vous l'inspirer.

Qu'est-ce que la croix? Le siège de son amour le plus tendre pour les justes. Ames fidèles, qui faites de la loi de votre Dieu vos plus chères délices, allez avec ferveur aux pieds de la croix; unissez vos sentiments à ceux de la Mère du Sauveur et de son disciple bien-aimé. C'est là que vous recevrez dans vos tentations des grâces de force contre vos ennemis; dans vos peines des grâces de consolation contre votre sensibilité; dans vos dangers des grâces de soutien contre votre faiblesse; dans quelque état que vous soyez, des grâces de choix, des grâces privilégiées qui, en vous élevant aux plus sublimes vertus, assureront votre sanctification et votre persévérance.

Qu'est-ce que la croix? Le gage de son amour pour tous les hommes. Je dis pour tous; oui, chrétiens, comme parmi les hommes ce Dieu destructeur du péché et de la mort n'en a trouvé aucun qui fût exempt de crime, aussi est-il venu pour les délivrer tous; ce sont les paroles de saint Léon. Si donc il y en a si peu qui s'appliquent les fruits de sa rédemption, c'est leur propre volonté qui les exclut et non pas celle du Rédempteur.

Le mystère douloureux de sa Passion est le fondement de notre salut, et comme l'époque du christianisme. Oui, nous dit-il sur la croix où il expire, comme il disait autrefois par son prophète, oui, c'est maintenant que vous êtes véritablement à moi : *Meus es tu*; vous m'appartenez tous puisque c'est au prix de mon sang que je vous ai tous acquis : *Empti enim estis pretio magno*. (I Cor., VI, 20.) Ce n'est qu'au prix du sang des malheureux que les hommes achètent les noms fastueux de conquérants et de maîtres de la terre; c'est sur le malheur public qu'est fondée toute leur grandeur. C'est au prix de mon propre sang que j'achète le nom de Sauveur, et dans ce nom est renfermé le bonheur des hommes. Ne doutez pas, après ce qu'il m'a coûté, que je n'en remplisse les fonctions; mais n'oubliez jamais que l'amour est le retour que j'exige de vous pour mes bienfaits.

Jérusalem, Jérusalem, convertissez-vous au Seigneur votre Dieu.

Ah! chrétiens, dans ce jour redoutable qui

doit décider de votre destinée éternelle, à ce moment terrible, où l'on viendra vous annoncer l'arrêt de votre mort, moment toujours incertain et plus prochain que vous ne vous le figurez, quelle sera votre ressource sinon dans la croix de Jésus-Christ? Oui, c'est cette croix... c'est cette croix sacrée qu'on vous présentera, qu'on vous mettra entre les mains, qu'on appliquera sur vos lèvres mourantes. Mais hélas! quelle confiance pourrait vous inspirer un Dieu crucifié pour votre amour et que vous n'avez jamais aimé? quelle opposition monstrueuse entre votre vie et l'image de ce Dieu crucifié? Plus cruels que ses bourreaux, vous avez renouvelé ses douleurs toutes les fois que vous avez fait revivre le péché dans vos cœurs. Tels sont les reproches que Jésus-Christ mourant sur l'arbre de la croix, vous adresse aujourd'hui par autant de bouches qu'il a reçu de plaies pour votre amour. Ce titre de Sauveur qui lui a coûté si cher, voudriez-vous vous le rendre inutile par votre ingratitude et vos infidélités? Ce sang précieux qu'il répand pour vous sauver, refuserez-vous de vous en appliquer les mérites?

Non, non, Seigneur, nous nous prosternons avec confiance aux pieds de votre croix; c'est le trône de votre grâce, la source de vos miséricordes, l'empire de votre amour et qui doit vous faire régner sur tous les cœurs : *Regnavit a ligno Deus*. Ce sont nos péchés et votre amour qui vous ont réduit en cet état par une mort également cruelle et ignominieuse. Oui, ce sont nos péchés que l'Agneau de Dieu, pour satisfaire à la justice de son Père, efface dans son sang sur ce bois sacré. Ce sont nos péchés; nous sommes donc coupables de sa mort, nous avons donc crucifié notre Dieu. Ah! du moins, ne renouvelons pas, n'augmentons pas ses souffrances par de nouveaux attentats. Concevons une sainte horreur de nos crimes, expions-les par les larmes de la pénitence : si nous avons été ses bourreaux, devenons ses disciples.

C'est votre amour, Sauveur adorable, qui vous a immolé. Quel retour ne devons-nous pas à un Dieu qui nous a tant aimés? C'est pour reconnaître cet amour que des millions de martyrs ont donné tout leur sang. Mais nous, chrétiens, quelles marques lui avons-nous données jusqu'ici de notre tendresse? Allons du moins aujourd'hui lui offrir l'hommage de nos prières et de nos larmes. Sur la montagne sainte où il s'offre à son Père, il n'est point environné d'éclairs et de foudres. Rien n'inspire la terreur, tout parle le langage de l'amour. Ses bras sont étendus, son sacré côté est ouvert, c'est pour recevoir tous les pécheurs qui viendront avec confiance y chercher un heureux asile.

Du haut de votre croix, divin Médiateur, répandez sur nous les fruits de votre sang, et nos cœurs s'amolliront. Une goutte de ce sang précieux suffirait pour éteindre les feux de l'enfer et convertir tous les démons. Quoi! parmi les chrétiens que vous avez rachetés, s'en trouverait-il d'assez durs, d'assez

impies pour contempler de sang froid et avec des yeux secs le spectacle de vos douleurs et de votre mort? Quelle insensibilité, quelle monstrueuse indifférence!

Hélas! Seigneur, j'en fais l'humiliant aveu; jusqu'ici j'ai été le plus ingrat des hommes. Agréez du moins mes pleurs et mon repentir. Venez prendre possession d'un cœur trop longtemps rebelle et qui vous appartient à tant de titres. Triomphez de ces lâches ennemis qui ont depuis si longtemps désolé votre héritage. Je suis à vous, et veux n'être qu'à vous, soyez mon Sauveur : *Tuus sum ego, salva me*. Est-ce trop qu'un cœur sans partage pour un Dieu qui m'aime sans mesure? C'est au feu sacré de votre amour que je veux allumer le mien. Ainsi nous aurons part aux mérites de votre sang, nous éprouverons la vertu de votre croix; et cette croix adorable, après avoir été notre guide et notre ressource sur la terre, le principe, le modèle, la perfection de notre conversion, fera notre bonheur et notre gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour le jour de Pâques.

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Surrexit, non est hic. (Marc., XVI, 6.)

Il est ressuscité, il n'est point ici.

Témoins des douleurs et des ignominies de la mort du Sauveur, une sainte tristesse s'était emparée de nos cœurs. Le Ciel envoie ses anges pour essuyer nos larmes. Ne cherchez plus dans le tombeau, nous disent-ils, le divin Maître que vous pleurez. Qu'une vive allégresse succède au deuil de l'Eglise : ce jour est par excellence le jour du Seigneur. Jésus-Christ brise les portes de la mort, il sort glorieux de l'obscurité du tombeau; il est ressuscité, et avec lui sont ressuscitées toutes nos espérances : *Surrexit, non est hic*. Célébrons sa gloire, participons à son triomphe, que ce jour soit pour tous les fidèles un jour de joie : *Hæc est dies quam fecit Dominus, exsulemus et lætemur in ea. (Psal. CXVII, 24.)*

La mort est vaincue, le démon confondu. l'enfer se voit arracher ses dépouilles, les prophéties sont accomplies, les figures ont fait place à la vérité, les promesses du Rédempteur sont confirmées, la foi est établie, ses travaux couronnés, Jésus-Christ règne dans le ciel et sur la terre. Vainqueur de la mort, il descend dans ces cachots sombres et obscurs où les patriarches, les prophètes, les justes de tous les siècles soupiraient depuis tant d'années dans l'attente du Rédempteur promis à Israël; il rompt leurs fers, et les délivre de leur triste captivité. Ces illustres captifs suivent leur Libérateur, ornent son triomphe, applaudissent à sa victoire, font retentir les airs de ce céleste cantique : *L'Agneau qui a été immolé mérite de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, et les hommages de toutes les nations. (Apoc., V, 12.)* Oui, Seigneur, vous êtes digne d'ouvrir les portes éternelles, par ce que vous

êtes mort pour nous, et nous avez rachetés de votre sang.

Mêlons nos voix aux concerts de louanges que lui rendent ces âmes saintes : ce Dieu triomphant est pour nous comme pour elles le Dieu Sauveur ; il vient briser nos chaînes ; c'est pour notre justification, dit saint Paul, qu'il est ressuscité : *Resurrexit propter justificationem nostram.* (Rom., IV, 25.)

En effet, chrétiens, ce mystère est le fondement de notre foi et de nos plus douces espérances. La glorieuse Résurrection de Jésus-Christ donne à toutes les vérités du christianisme le sceau de la Divinité. C'est sous ce point de vue que je prétends aujourd'hui vous la faire envisager. Voici donc tout mon dessein.

Chrétiens chancelants dans la foi, qui êtes étonnés de l'obscurité et des ténèbres répandues sur les vérités du christianisme, rapprochez ces vérités du mystère de la Résurrection, vous les trouverez pleines de lumières et de clartés : ainsi votre foi sera confirmée. Chrétiens lâches, qui êtes découragés par les rigueurs et les austérités des vérités du christianisme, rapprochez ces vérités du mystère de la Résurrection, vous les trouverez pleines d'onction et d'attrait : ainsi votre foi sera ranimée.

Vérités du christianisme rapprochées de la Résurrection, vérités remplies de lumière et de clarté malgré leurs obscurités et leurs ténèbres ; c'est le sujet du premier point.

Vérités du christianisme rapprochées de la Résurrection, vérités pleines d'onction et d'attrait, malgré leurs rigueurs et leurs austérités ; c'est le sujet du second point.

En deux mots, ce mystère rend tout croyable dans notre religion, et fait de notre foi une foi solide ; ce mystère rend tout praticable dans notre religion, et fait de notre foi une foi agissante. C'est tout le sujet de ce discours. Vierge sainte, à la mort de votre adorable Fils la mesure de votre amour fut celle de vos douleurs : dans ce jour de son triomphe, ce même amour devient la mesure de votre joie ; nous vous en félicitons avec l'Eglise : *Regina cæli.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous ne devons pas seulement regarder le mystère de la Résurrection de Jésus-Christ comme un article de foi, mais comme l'appui, le soutien, la confirmation de cette foi. *Si Jésus-Christ n'est point ressuscité*, dit saint Paul, *votre foi est vaine, et notre prédication n'est qu'un mensonge.* (I Cor., XV, 14.) Mais aussi, s'il est ressuscité, notre foi est solide, la vérité de l'Evangile est évidente ; parce que s'il est ressuscité, il est Dieu : or, s'il est Dieu, nous ne pouvons douter des vérités saintes qu'il nous a révélées ; quand il est évident qu'un Dieu a parlé, tout raisonnement humain doit se soumettre ; l'éclat de la Divinité répand la lumière sur les vérités les plus obscures à la raison des hommes. Toute la religion chrétienne est donc attachée à la résurrection de Jésus-Christ par un enchaînement indissoluble.

Ce Dieu Sauveur s'était fait connaître, il est vrai, dans toute la Judée par les prodiges les plus éclatants. Maître des éléments, de la mort et de la vie, tantôt il commande avec empire aux flots irrités, tantôt il guérit les maladies les plus désespérées, rend la vue aux aveugles, fait entendre sa voix à la mort soumise à ses ordres ; tout dans la nature reconnaît ses lois et s'y soumet. Ses miracles portent avec eux un caractère de divinité. Ce n'est point avec dépendance et comme ministre qu'il agit ; ainsi agissaient Moïse et les prophètes ; ils n'étaient que les dépositaires de la vertu et de la toute-puissance du Très-Haut ; c'est à lui qu'ils rapportaient les prodiges qu'il opérait par leur ministère, reconnaissant qu'ils n'étaient entre ses mains que des instruments faibles et fragiles. Jésus-Christ opère les plus grandes merveilles en son propre nom, se les attribue à lui-même comme les effets du pouvoir divin qui réside en lui, et nous avertit que les œuvres de son Père sont les siennes. Cependant, j'ose le dire, tout divins, tout convaincants qu'ils sont en eux-mêmes, ces prodiges n'acquiescent toute leur force et toute leur authenticité que par le miracle de sa propre résurrection. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, ses miracles ne sont que prestiges et illusion, sa doctrine une imposture. C'est donc sur le miracle de la résurrection qu'est appuyée toute notre foi. Miracle le plus convenable à Jésus-Christ, miracle le plus avéré, miracle qui répand la clarté sur l'Ancien Testament et confirme le Nouveau.

Je dis, miracle le plus convenable à Jésus-Christ, parce qu'il prouve tout à la fois sa divinité et son humanité. Il ne pouvait mourir à moins qu'il ne fût homme ; mais il ne pouvait aussi se ressusciter à moins qu'il ne fût Dieu. L'humanité unie à la divinité a rendu l'Homme-Dieu mortel et passible ; la divinité unie à l'humanité l'a rendu incorruptible et victorieux dans le sein même de la mort. Pendant toute la vie de cet Homme-Dieu on apercevait une alternative de miracles et de faiblesses, de puissance et d'infirmité, d'opérations divines et de misères humaines. L'humanité et la divinité semblaient se produire tour à tour ; ou plutôt la divinité avait été, pour ainsi dire, voilée et comme abîmée, selon l'expression des Pères, dans les humiliations de l'humanité. Dans ce jour de son triomphe il sort victorieux du tombeau, sa grandeur éclipsée en quelque sorte reprend tout son éclat ; il perce le nuage épais qui le dérobaît à nos regards, et paraît couronné des rayons les plus éclatants ; l'humanité, selon l'expression des mêmes Pères, a été comme absorbée dans la gloire de la divinité. C'est alors, dit saint Augustin, qu'il paraît tout Dieu : *Totus Deus.* De là les Evangélistes, en écrivant la vie et les actions du Sauveur, nous ont laissé un détail exact de ses souffrances et de toutes les ignominies de sa passion ; il semble qu'ils se soient étudiés à nous en faire la plus vive peinture. Ils nous le représentent au Calvaire comme frappé de la main de Dieu et réduit à la dernière

faiblesse. Est-ce donc là le Libérateur promis à Israël ? Est-ce un Dieu ? A peine paraît-il un homme. Ah ! c'est qu'ils savaient, dit saint Chrysostome, qu'ils avaient de quoi répondre à toutes ces marques de faiblesses, et soutenir la haute idée qu'ils voulaient donner de la personne de ce divin Sauveur en montrant ensuite par des preuves incontestables qu'il était ressuscité. Alors ses affronts, ses outrages ne servaient qu'à relever son triomphe. Ce seul trait : *Et surrexit*, et il est ressuscité, ajouté à l'histoire de ses souffrances, répare tout, confirme tout, répand sur tout l'éclat et la gloire.

Illustres conquérants, puissants monarques, héros célèbres, pendant votre vie l'éclat qui vous environne frappe et éblouit les regards. Batailles sanglantes, rapides conquêtes, renversements d'Etats, voilà ce qu'offre à notre admiration l'histoire des Alexandre et des César. Mais à quoi aboutit tout ce fracas ? *Et mortuus est*, et il est mort ; ces deux mots terminent leur histoire. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puissance, profonde politique, tout cela est enseveli dans l'horreur d'un cercueil : *Et mortuus est*, et il est mort. Le tombeau, écueil funeste où va se briser la grandeur du monde, devient la source et le théâtre de la gloire de Jésus-Christ : *Et surrexit*, et il est ressuscité.

Aussi est-ce le miracle que lui-même a spécialement choisi pour insinuer dans l'esprit des hommes la foi de sa divinité et de toutes les vérités de sa religion ; le miracle qui devait confirmer tous les autres ; qu'il voulait, pour ainsi dire, selon la réflexion de saint Augustin, exposer au jugement et à la censure de tous les hommes, et à la malignité de l'incrédulité la plus opiniâtre. Sa victoire sur la mort est comme le défi qu'il donne à ses ennemis, c'est par là qu'il les confond et les désespère.

Cette nation infidèle, dit ce Dieu Sauveur, demande des miracles pour être assurée de ce que je suis. Je ne lui en produirai point d'autre que celui dont le prophète Jonas fut la figure ; c'est-à-dire, qu'après avoir été enfermé trois jours dans le sein de la terre j'en sortirai plein de vie comme Jonas sortit du ventre de la baleine : *Sic erit Filius hominis in corde terræ.* (Matth., XII, 40.) Miracle singulier et unique qui doit le distinguer des hommes extraordinaires que Dieu avait enrichis de ses dons. On avait vu, il est vrai, le prophète Elie ranimer un cadavre, le prophète Elisée rendre à la vie le fils de la Sunamite ; mais c'était une vertu étrangère qu'ils n'exerçaient que sur des sujets étrangers. On leur avait communiqué la puissance de ressusciter les autres, et ils n'avaient point le pouvoir de se ressusciter eux-mêmes : *Alios salvos fecit, seipsum salvare non potest.* (Matth. XXVII, 42.) La réunion de ce double miracle, ressusciter et se ressusciter, voilà ce qu'on n'avait jamais ni vu ni entendu ; ce qui n'appartenait qu'à celui qui était la source de la vie qu'il avait en tant que Dieu, et qu'il n'empruntait de personne.

Voici, dit encore Jésus-Christ aux Phari-

siens dans une autre occasion, voici la preuve par laquelle je prétends confondre ceux qui osent douter de ma divinité ; détruisez par une mort cruelle et violente ce temple visible qui est mon corps : *Solvite templum hoc*, et dès le troisième jour je le rétablirai dans le même état, dans un état encore plus parfait : *et in tribus diebus excitabo illud.* (Joan. II, 19.) Partout, en un mot, il donne sa Résurrection comme le signe de sa filiation divine, comme le miracle qui doit mettre le sceau à tous les autres, en consommer la preuve, et d'où dépendait toute la religion qu'il venait établir sur la terre.

Il est donc vrai que Jésus-Christ avait prédit sa Résurrection, l'avait donnée comme la preuve de sa divinité, et de la vérité de sa doctrine ; la simple lecture de l'Evangile suffit pour en convaincre.

Par conséquent s'il n'était pas Dieu, si sa doctrine n'était qu'une doctrine fausse et humaine, il ne serait pas ressuscité.

Certainement, il ne se serait pas ressuscité par sa propre vertu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse se ressusciter et trouver dans la mort même des ressources de vie. Dieu de son côté n'aurait jamais ni opéré, ni même permis cette Résurrection, puisque l'opérer ou la permettre, c'était, par le plus grand de tous les miracles et sur le sujet le plus important, favoriser et appuyer l'imposture. Le miracle de la Résurrection de Jésus-Christ devenait pour les hommes une occasion inévitable d'idolâtrie, et Dieu lui-même serait coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent.

Les ennemis mêmes du Fils de Dieu avaient si bien compris la force de cette preuve, qu'aussitôt après sa mort ils coururent à Pilate. Nous nous souvenons, lui dirent-ils, que ce séducteur a dit plusieurs fois, pendant sa vie, qu'il ressusciterait le troisième jour. Il faut prévenir l'erreur, fermer toutes les voies à l'imposture, en mettant des gardes autour de son tombeau. Si on venait à enlever le corps et à publier la Résurrection dont il s'est vanté, la séduction deviendrait inévitable, ce faux miracle confirmerait la vérité de tous ceux qu'on a racontés de lui durant sa vie. Cette erreur serait plus funeste que la première : *Erit novissimus error peior priore.* (Matth., XXVII, 64.) Il a passé pour un grand prophète ; mais si on le croit ressuscité, sa divinité ne paraîtra plus douteuse.

C'est en effet ce miracle qui a établi dans l'univers la religion chrétienne, qui a fait faire à l'Evangile les progrès les plus rapides et les plus inconcevables. C'était presque l'unique preuve dont se servaient les apôtres dans leurs prédications. Ce Jésus que nous vous prêchons, disaient-ils, c'est celui qui est ressuscité le troisième jour : *Hunc Deus suscitavit tertia die.* (Act., X, 40.) Saint Paul prêchant à Athènes au milieu de l'aréopage, ne les entretient que de la Résurrection : *Et Resurrectionem annuntiabat eis.* (Act., XVII, 18.) Ils ne se qualifiaient que de témoins de la Résurrection de leur Maître ; ils la regardaient comme le nœud de toute la religion qu'ils prêchaient. C'est ici que nous

pouvons dire avec Tertullien : *Solutio omnium difficultatum Christus est*. La Résurrection de Jésus-Christ est la réponse à toutes les difficultés qui se rencontrent dans la foi. Il semble que tout l'Evangile soit renfermé dans ce seul mot, Jésus-Christ est ressuscité, parce que sa Résurrection est la preuve la plus forte, la plus incontestable de sa divinité : et sur sa divinité sont fondées toutes les vérités du christianisme. C'était donc le miracle le plus convenable à Jésus-Christ.

Un miracle sur lequel est appuyée toute notre religion devait lui-même être établi sur les fondements les plus solides. Or point de miracle plus solidement prouvé, plus avéré que la Résurrection de Jésus-Christ. Il est si clair, si incontestable, dit saint Augustin, qu'un païen même, en en rapprochant toutes les circonstances et les examinant sans préjugés et sans prévention, serait forcé d'en convenir et d'en reconnaître la vérité. Je ne parle point de la conformité de cet événement merveilleux avec les oracles de David et des autres prophètes qui l'avaient annoncé longtemps avant la venue du Messie. Je ne parle point du témoignage que lui rendirent les anges qui descendirent du ciel pour publier sa Résurrection comme ils en étaient descendus pour publier sa naissance.

Il faut pour convaincre les incrédules des faits plus sensibles et qu'ils ne puissent contester. Premièrement, Jésus-Christ lui-même avait prédit qu'il ressusciterait dès le troisième jour ; il en avait fait à ses disciples les déclarations les plus expresses, il avait averti ses ennemis que c'était par là qu'il prétendait les confondre. Or cette prédiction faite à ses ennemis mêmes est une preuve invincible de sa Résurrection. Si Jésus-Christ ne sentait point en lui le pouvoir et la vertu de se ressusciter, c'était donc de l'industrie et des artifices de ses sectateurs et de ses disciples qu'il attendait le succès de ce miracle imaginaire. Mais en prévenir ses ennemis, n'était-ce pas réveiller leur vigilance, les avertir d'être en garde contre la séduction, et par là mettre ses disciples hors d'état d'accomplir ce prétendu miracle. Quand on veut en imposer, commence-t-on par prévenir les intéressés mêmes sur l'imposture qu'on médite ? Concluons donc de cette prédiction de Jésus-Christ faite aux Juifs qu'il sentait en lui le pouvoir et la vertu de se ressusciter malgré toutes les oppositions, et qu'elle est une preuve non équivoque de la vérité de l'événement.

Secondement, les Juifs, en conséquence de cette prédiction, prennent les plus grandes précautions pour empêcher les disciples d'enlever le corps de leur divin Maître. Ils ferment le tombeau d'une grosse pierre, ils y mettent leur sceau, y placent une garde nombreuse, en un mot n'oublient rien pour éviter une surprise. Acharnés à la perte de cette innocente victime, ils avaient assouvi sur elle leur rage et leur fureur, lui avaient fait subir la mort la plus infâme et la plus cruelle, et du fond de son tombeau cet homme sans vie excite encore et cause leurs

alarmes. Malgré toute leur vigilance et toutes leurs précautions, le corps de Notre-Seigneur ne s'est plus trouvé dans le tombeau dès le troisième jour, comme il avait prédit. C'est un fait constant par la déposition même des soldats chargés de veiller à la garde de ce dépôt. Qu'en conclure, chrétiens ? Que ses disciples l'ont enlevé à la faveur de la nuit et tandis que la garde était endormie ? Pitoyable défaite, répond saint Augustin. Comment approcher du sépulchre, l'ouvrir, en tirer le corps du Sauveur sans qu'un ouvrage si long et si difficile éveillât aucun des soldats ? S'ils veillaient, comment ont-ils souffert qu'on l'enlevât ? S'ils étaient endormis, comment ont-ils su qu'on l'avait enlevé et qui l'avait enlevé ? Ainsi les précautions mêmes des Juifs pour détruire la prédiction qu'avait faite le Sauveur du monde, n'ont servi qu'à confirmer la vérité de sa Résurrection et à la rendre plus inébranlable.

Troisièmement, les apôtres ont été les prédicateurs et les martyrs de Jésus-Christ ressuscité. C'est sur leur témoignage qu'on a cru. Dira-t-on qu'ils ont été trompés ? Mais étaient-ils donc si disposés à croire ? Ne sont-ce pas ces mêmes apôtres qui pendant la vie du Sauveur ne comprenaient pas même ce qu'il leur annonçait de sa résurrection, qui l'abandonnèrent, le renièrent, se déroberent à la poursuite des soldats dans le temps de ses dangers ; qui, depuis qu'ils l'avaient vu livré au supplice honteux de la croix, étaient tombés dans l'abattement et la consternation, n'avaient plus qu'une foi faible et chancelante, ne comptaient déjà plus sur l'accomplissement de ses promesses ?

Mais qu'annoncent-ils ? Que ce Jésus crucifié, ils l'ont vu depuis sa mort, qu'il leur a apparu plein de vie, qu'ils ont conversé, mangé avec lui, qu'il leur a montré ses plaies, qu'ils les ont touchées. Prenez garde aux circonstances de ces apparitions du Fils de Dieu et à ce que ses disciples en racontent. Ils protestent qu'ils l'ont vu, non pas une fois, on aurait pu soupçonner l'illusion, mais à diverses fois et fort souvent ; non pas en passant, peut-être l'imagination frappée eût-elle fait prendre une fausse apparence pour la réalité, mais durant l'espace de quarante jours ; non pas séparément, il est des esprits plus crédules et plus faciles à séduire, mais lorsqu'ils étaient rassemblés jusqu'au nombre de cinq cents. Sont-ce là des faits sur lesquels on puisse être trompé ? Peut-on croire avoir vu, avoir entendu, avoir touché ce qu'on n'a ni touché, ni vu, ni entendu ? Les dispositions où étaient les apôtres, la nature du fait sur lequel ils déposent ne permettent donc pas de croire qu'ils aient été dans l'illusion. Il est impossible qu'ils aient été trompés sur des faits si palpables et si sensibles, qu'il ne s'agit que de voir et de toucher.

L'incrédule dira-t-il que les disciples ont cherché à en imposer et à tromper ? Je ne dirai pas que leur simplicité et leur

éducation ne permettent pas de former un pareil soupçon. Je dis seulement, quel aurait pu être leur motif, quel intérêt avaient-ils à publier cette imposture ? Faibles et lâches pendant la vie de leur divin Maître, ce n'est qu'après sa mort et lorsqu'ils n'ont plus rien à en espérer que leur courage commence à éclater. Ce mystère qui avait été le sujet de leur incrédulité et un objet de scandale pour eux, ils vont le confesser devant les tribunaux et les juges de la terre ; ils en deviennent les prédicateurs et les martyrs, se regardent comme trop heureux de répandre leur sang pour en confirmer la vérité. Non, il n'y a que la conviction qui ait pu opérer en eux un pareil changement.

Entreprendre de sang froid d'abuser et de séduire l'univers, affronter les plus affreux supplices pour appuyer un fait dont ils reconnaissent eux-mêmes la fausseté, je vous le demande, cela est-il dans la nature ? Non-seulement ils n'y avaient aucun intérêt, mais c'était contre tous leurs intérêts. S'ils croyaient que Jésus-Christ n'était pas ressuscité, ils ne devaient plus le regarder que comme un imposteur qui n'avait cessé de les tromper pendant sa vie et après sa mort, qui les avait rendus un objet d'horreur à toute leur nation ; et c'est pour diviniser cet imposteur, pour établir le culte de ce fantôme de Messie qu'ils traversent tant de régions inconnues, qu'ils bravent les plus grands dangers, qu'ils souffrent les plus cruelles persécutions, qu'ils répandent leur sang, et cela sans qu'aucun d'eux se soit jamais démenti et se soit lassé de tant souffrir pour une si mauvaise cause ! S'ils n'avaient pas été pleinement convaincus, ils auraient été les plus insensés et les plus désespérés des hommes. Non, il est impossible que les apôtres sans aucun intérêt, contre tous leurs intérêts, aient cherché à nous tromper.

D'ailleurs, quand même ils auraient voulu abuser les hommes, il leur eût été impossible de réussir. Ce fait qu'ils annonçaient, c'était lorsque l'histoire de la mort du Sauveur était la plus récente, c'était dans l'endroit même où il s'était passé, c'était aux hommes les plus intéressés dans leur propre honneur à en faire connaître la fausseté : et, cependant, cette fiction si absurde et qui choque la notoriété publique, est reçue et respectée comme une vérité. Il n'y avait pas cinquante jours que Jésus-Christ était ressuscité, et en un seul jour plus de six mille personnes qui étaient alors à Jérusalem et témoins de tout ce qui était arrivé croient en lui, et se font gloire de se déclarer ses disciples. Comment expliquer un pareil enchantement ?

Une des plus dangereuses illusions que les incrédules se fassent à eux-mêmes, c'est que trompés par l'éloignement qui est entre nous et ces faits qu'on nous rapporte, ils s'imaginent le même intervalle de temps entre ces mêmes faits et ceux à qui les apôtres les annonçaient ; ils ne veulent pas voir que ce qui est passé par rapport à nous il y a

déjà plusieurs siècles, était arrivé du temps même et sous les yeux de ceux qui se soumettent d'abord à la religion de Jésus-Christ. Ce que nous croyons sur le témoignage de ces hommes contemporains, pour ainsi dire, de la Résurrection, il leur était aisé de le vérifier. C'étaient des objets assez intéressants pour penser qu'ils n'ont négligé aucun moyen de s'assurer de leur certitude.

Mais que fais-je, chrétiens, votre religion n'est-elle pas blessée du soin que je prends de réunir toutes ces preuves ? Grand Dieu ! où en sommes-nous réduits ? Quoi ! dans le sein du christianisme, depuis plus de dix-sept siècles que votre religion est établie, les prédicateurs de votre Evangile sont encore obligés de justifier cette religion sainte ! Chargés d'annoncer votre divine parole à des hommes qui se disent chrétiens, il est encore nécessaire de leur répéter les mêmes preuves dont on se servait dans les premiers siècles de l'Eglise pour amener à la religion chrétienne des peuples ensevelis dans les ténèbres du paganisme. Non, je ne suis plus surpris que les Juifs qui ne pouvaient se cacher à eux-mêmes le miracle de la Résurrection se soient cependant opiniâtrés dans leur incrédulité. L'obstination des incrédules de nos jours rend tout croyable en ce genre. Non-seulement ils voient le miracle de la Résurrection du Sauveur porté jusqu'à la démonstration la plus sensible et la plus complète, mais ils ont sous les yeux un miracle toujours subsistant de cette Résurrection, miracle avéré et incontestable : je veux dire le miracle de l'établissement de sa religion, le monde converti, le monde devenu chrétien, le monde sanctifié par la foi de la Résurrection de Jésus-Christ ; et, cependant, les passions de leur cœur corrompu trouvent le funeste secret de répandre des ténèbres sur des vérités si claires, ou de fermer leurs yeux à tant de lumières... mais avançons.

Enfin miracle qui répand la clarté sur l'ancien Testament et confirme le nouveau.

La Résurrection de Jésus-Christ une fois prouvée, tout ce qui paraissait obscur ou même défectueux dans l'ancien Testament, n'a plus rien qui embarrasse la foi du vrai fidèle, ne sert qu'à lui découvrir les desseins et la sagesse de Dieu, le plan de la religion qu'il se proposait d'établir, et ajoute ainsi de nouvelles lumières à celles qu'il avait déjà. Dans Jésus-Christ ressuscité il reconnaît le Messie promis et désiré dont l'Ecriture ancienne n'est qu'une préparation et le tableau anticipé.

Préparation dans la séparation du peuple Juif d'avec tous les autres peuples. Pour qu'on pût distinguer et reconnaître le Rédempteur promis, il fallait que la nation dépositaire des promesses subsistât jusqu'à la naissance du Messie sans mélange avec les nations infidèles. Ce n'est point encore assez : dans cette nation même Dieu choisira une tribu, une famille particulière pour lui approprier spécialement ses promesses ; précaution nécessaire pour empêcher que

cette connaissance si salutaire du Rédempteur d'Israël ne se perdit dans la confusion des peuples, des tribus et des familles.

Préparation dans la foi des patriarches qui l'attendent, dans les oracles des prophètes qui l'annoncent, dans leurs sacrifices qui figurent ses sacrements et son culte, dans leurs lois et leurs observances qui disposent à la perfection de sa morale.

Préparation dans les cérémonies innombrables et onéreuses qui leur étaient imposées ; c'était un joug dont on les chargeait, pour les faire soupirer après l'heureux avènement du Libérateur promis qui devait les en affranchir.

Préparation dans les motifs qu'on leur proposait pour accomplir la loi. Elle n'était accompagnée que de bénédictions et de menaces temporelles ; c'était pour leur inspirer le désir d'une meilleure alliance. En un mot, la Résurrection de Jésus-Christ, en prouvant sa divinité, développe cette nouvelle économie dont la loi ancienne n'était qu'une préparation, et conduit à l'intime connaissance du christianisme.

Ces hommes extraordinaires, ces justes que Dieu suscitait parmi son peuple, les héros, les rois, les patriarches n'étaient que les figures du Désiré des nations ; figures illustres et éclatantes, qui cependant n'étaient encore qu'une ébauche imparfaite du Messie à venir. Tableau anticipé que le Très-Haut exposait en quelque sorte aux yeux de l'univers, montrait de loin dans tous les âges, et dont le souvenir précieux se perpétuait de siècle en siècle.

Pour me borner au mystère que nous célébrons, c'est un Isaac offert en sacrifice par la main même de son père : mais ressuscitant en quelque sorte sous le couteau levé pour l'immoler. Sa postérité nombreuse égalera le nombre des étoiles qui brillent au firmament et des grains de sable qui couvrent le rivage de la mer.

C'est un Joseph vendu par ses frères, accusé, condamné quoique innocent, mais qui sort de sa prison couvert de gloire et pour rendre heureux les perfides mêmes que la jalousie avait armés contre lui.

C'est un Moïse exposé sur les eaux du Nil, et dont la mort paraissait certaine ; mais sauvé par miracle du milieu des eaux, pour devenir le libérateur et le conducteur du peuple de Dieu.

C'est un Daniel que la fureur et l'envie font jeter dans la fosse aux lions, mais qui en sort victorieux pour être élevé sur la tête de ceux qui avaient conjuré sa perte.

C'est Jonas précipité dans la mer et renfermé pendant trois jours dans le ventre de la baleine ; mais qui, le troisième jour, paraît plein de vie sur le rivage pour convertir les habitants de Ninive.

C'est David réduit à la simple condition de berger, mais qui doit être assis sur le trône de Juda, au comble de la grandeur et de la prospérité.

La Résurrection de Jésus-Christ tire en quelque sorte le voile qui dérobait à nos

regards ces différents tableaux, en réunissant sous un même point de vue et les opprobres de sa Passion et la gloire de son triomphe.

Les Juifs, séduits par leur aveugle ambition, ne se représentaient le Messie que comme un roi puissant, un conquérant formidable qui délivrerait Israël de la servitude, lui assujettirait ses ennemis, les comblerait de biens et de gloire, et que tous les rois de la terre reconnaîtraient pour leur souverain. Eblouis de ces fastueuses grandeurs, ils ont refusé de le reconnaître dans l'humiliation et au milieu de ses opprobres. Le Messie, sans diadème et sans pourpre, ne leur a paru qu'un homme ordinaire : jamais ils n'avaient joint ensemble la figure et la réalité. Le Messie, trop grand pour eux, trop élevé au-dessus de leurs pensées, leur a paru méprisable ; et ses dehors humiliants ont fait disparaître à leurs yeux ses perfections sublimes.

Peuple aveugle et infidèle, le même pinceau de vos prophètes, qui avait tracé sa gloire et sa grandeur, n'avait-il pas en même temps exprimé ses souffrances, sa croix et sa mort ? N'avaient-ils pas représenté ce Messie triomphant, victorieux de l'enfer, du péché et de la mort, mais en même temps sacrifié et immolé ; ce Messie, le plus beau des enfants des hommes, mais en même temps meurtri et défiguré par ses plaies ; ce Messie, le Dieu de gloire, de majesté et de grandeur, mais en même temps l'homme de douleur, comblé et rassasié d'opprobres ? Le miracle de la Résurrection vérifie leurs oracles, en concilie les contradictions apparentes, devient l'explication et le commentaire le plus lumineux de l'ancien Testament.

C'est encore ce même miracle qui assure et confirme le nouveau Testament. Oui, dès là que Jésus-Christ est ressuscité, le vrai fidèle conçoit aisément que notre âme est immortelle et que nous devons un jour ressusciter comme lui. S'il n'y a point de résurrection, dit saint Paul, Jésus-Christ lui-même n'est pas ressuscité : *Si mortui non resurgunt, neque Christus resurrexit.* (1 Cor., XV, 16.)

De ce principe bien approfondi suivent les vérités fondamentales du christianisme : les châtiments éternels dont l'Évangile menace les pécheurs, les récompenses magnifiques qu'il promet aux justes, la rigueur de la justice divine contre les pécheurs obstinés dans leur péché, la grandeur de sa miséricorde pour les pécheurs pénitents, les avantages d'une sincère et sévère pénitence, la nécessité et les charmes de la vertu, la fuite et l'horreur du vice, l'importance de travailler au salut et au bonheur de nos âmes.

Les vérités morales de notre religion, la pauvreté, l'humilité, la croix, les souffrances, les bonnes œuvres, toutes les vertus que l'Évangile canonise, supposent la résurrection comme leur principe et leur fondement. Que deviendraient ces vertus, s'il n'y avait point de récompense ? où serait la récom-

pense, s'il n'y avait point de résurrection ? Hélas ! nous voyons souvent dans cette vie l'impiété triomphante, tandis que la vertu gémit dans l'humiliation. Mais y aurait-il une résurrection pour nous, si Jésus-Christ lui-même n'était ressuscité ? Sa Résurrection est la cause et la preuve de la nôtre. C'est là, dit Tertullien, comme la base sur laquelle est appuyé tout l'édifice de notre religion ; *Fiducia Christianorum, resurrectio mortuorum*. Otez la résurrection, il ne reste ni foi, ni vertu, ni religion. Mais cette résurrection une fois supposée, les réflexions des faux sages du monde sur les saintes obscurités de la foi, les illusions des passions, les subtilités du libertinage se dissipent et s'évanouissent. Toute notre foi est prouvée, et le tombeau glorieux de Jésus-Christ ressuscité nous en découvre l'excellence et la divinité.

Que l'impie s'égare et se perde dans ses doutes et ses incertitudes, le vrai fidèle reste ferme et inébranlable, appuyé sur ce raisonnement invincible : Puisque Jésus-Christ est ressuscité, il est Dieu ; puisqu'il est Dieu, tout ce qu'il m'a enseigné est vrai ; je ne puis donc douter des vérités qu'il m'a révélées. Ainsi, ce mystère rend tout croyable dans notre religion et fait de notre foi une foi solide.

Vérités du christianisme rapprochées de la résurrection, vérités remplies de lumière et de clartés, malgré leur obscurité et leurs ténèbres. Vous venez de le voir. J'ajoute :

Vérités pleines d'onction et d'attrait, malgré leur rigueur et leurs austérités, c'est le sujet du second point.

DEUXIÈME PARTIE.

Après des preuves si convaincantes de la Résurrection de Jésus-Christ, sur laquelle sont fondées toutes les vérités du christianisme, il serait monstrueux de ne pas croire, dit saint Augustin. Mais l'est-il moins, ajoute ce Père, de croire et de vivre comme si l'on ne croyait pas ? S'il se trouve parmi nous des chrétiens chancelants dans la foi, dont l'orgueilleuse raison refuse de se soumettre aux ténèbres respectables de la religion, combien se trouve-t-il plus encore de chrétiens lâches, découragés par les rigueurs et les austérités du christianisme ? Oui, sans doute, les vérités que l'Evangile nous propose ont leurs peines et leurs amertumes. Ce n'est que par des combats éternels contre soi-même, que par des sacrifices douloureux à la nature qu'on parvient à la pratique des vertus évangéliques. Mais je dis que ces vertus toutes pénibles, toutes austères qu'elles sont, deviennent pleines d'attrait et d'onction dès qu'on les rapproche du mystère de la Résurrection.

Pourquoi, chrétiens ? Parce que la Résurrection de Jésus-Christ est le gage et la preuve de la nôtre. Puisqu'il est ressuscité, nous ressusciterons nous-mêmes un jour. Les membres ne seront point séparés du Chef. C'est une vérité que ce divin Sauveur nous avait souvent répétée dans son Evan-

gile, et que son exemple nous rend aujourd'hui plus sensible encore. Ce Dieu ressuscité réparera les ruines de la mort et rétablira nos corps dans leur première forme. Oui, nous ressusciterons tous, dit saint Paul : *Omnes quidem resurgemus*; mais nous ne serons pas tous changés, ajoute l'Apôtre : *Sed non omnes immutabimur*. (1 Cor., XV, 51.) C'est-à-dire que cette résurrection, qui nous est promise à tous, ne sera pas la même pour tous ; elle sera pour les uns une résurrection de vie, selon l'expression de saint Jean : *Procedent in resurrectionem vitæ* ; pour les autres une résurrection de mort, et de mort éternelle : *In resurrectionem judicii*. (Jean., V, 29.)

Nous ne serons pas tous changés : *Non omnes immutabimur*. Les justes, revêtus de lumière, paraîtront aux yeux des hommes, non plus comme autrefois dans la misère et l'humiliation, mais au comble de la gloire, placés à la droite du Très-Haut et l'objet de ses plus douces complaisances. Heureux changement, qui fera leur béatitude éternelle. Mais nul changement pour les pécheurs et les impies. Morts dans la disgrâce de leur Dieu, objets d'horreur à ses yeux, ils seront tels pendant toute l'éternité. Ils ne feront que passer des ténèbres du tombeau aux ténèbres de l'enfer : *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur*.

Or, chrétiens, ces deux vérités, que le mystère de ce jour nous remet sous les yeux, d'une résurrection, et d'une résurrection heureuse ou malheureuse, selon que nous aurons pratiqué ou négligé les vertus évangéliques, sont bien propres à rendre notre foi agissante, et adoucissent tout ce que les vérités de l'Evangile paraissent avoir de pénible. Il est triste, selon la nature, de renoncer aux biens de la terre, aux plaisirs d'une vie sensuelle, pour embrasser les rigueurs d'une vie pénitente ; et voilà l'accueil contre lequel échouent tant d'âmes faibles et lâches. J'ose le dire, leur découragement ne vient que de ce qu'elles perdent de vue cette résurrection immortelle, à laquelle elles sont destinées.

Que de ressources ne trouve-t-on pas dans le souvenir de cette éternité ? Quoi ! la crainte des peines et des rigueurs d'une vie pénitente vous arrête : mais qu'elles sont légères, les pénitences de ce monde, en comparaison des peines terribles que doit nous faire redouter une résurrection malheureuse ! Vous regrettez les plaisirs, les douceurs d'une vie sensuelle ; mais qu'ils sont frivoles, les biens et les plaisirs de la terre, comparés aux biens solides que doit nous procurer une résurrection glorieuse ! Sans doute, dit l'Apôtre, si notre espérance se bornait tout entière à cette vie présente, nous serions, dans un sens, les plus misérables des hommes. Mais non, destinés à ressusciter un jour, c'est pour l'éternité que nous travaillons ; nous touchons, en quelque sorte, au terme heureux qui nous attend ; cette vie n'est qu'un instant rapide, nos peines ne sauraient être de longue durée, et ce moment léger de

tribulations nous assure un avenir glorieux et immortel qui durera autant que Dieu même. (II Cor., IV, 17.)

Les vérités de l'Evangile, ainsi rapprochées de la résurrection et envisagées sous le point de vue de l'éternité, deviennent intéressantes par le courage qu'elles inspirent, insinuantes, en quelque sorte, par la paix et la tranquillité qu'elles font goûter. Si la ferveur et les beaux jours du christianisme naissant ont disparu du milieu de nous, j'ose le dire, c'est que les chrétiens de nos jours, trop occupés du présent et des objets qui frappent leurs sens, écartent de leur souvenir ce parallèle si frappant du temps et de l'éternité, des biens et des maux du temps avec les biens et les maux de l'éternité.

Sans avoir recours à des raisonnements qui pourraient nous persuader et nous convaincre sans faire impression sur nos cœurs, il suffit de jeter les yeux sur les héros que le christianisme nous donne pour protecteurs et pour modèles. La crainte d'une résurrection malheureuse, l'espérance d'une glorieuse résurrection, tels sont les motifs qui les ont engagés à tout souffrir pour éviter l'une, à tout sacrifier pour mériter l'autre. Cette force, ce courage que nous admirons dans eux, avaient pour principe l'espérance d'une glorieuse résurrection : *Ut invenirent meliorem resurrectionem.* (Hebr., XI, 35.)

Tantôt ce sont des martyrs qui bravent la rage et la fureur des tyrans, qui affrontent les supplices les plus affreux, qui voient leur sang sortir de leurs veines avec plus de tranquillité que ceux qui assistent à un si triste spectacle. Ils résistent aux prières, aux larmes de leurs amis et de toute une famille éplorée. Les coups qu'on leur porte semblent faire moins d'impression sur ceux qui les souffrent que sur ceux qui n'en sont que les témoins. Ils montent avec plus de joie sur un échafaud qu'un conquérant sur un char de triomphe. Ils soutiennent les plus violents assauts, et l'enfer conjuré contre eux arme inutilement toute la nature. Dieu même pour la gloire duquel ils combattent, semble en quelque sorte combattre contre eux, et ne guérir leurs blessures que pour les réserver à des tourments encore plus terribles. Chaque coup qu'on leur porte ranime leur courage, et dans leur chute même ils semblent trouver de nouvelles forces.

Tantôt c'est un apôtre qui, envisageant de loin l'instrument ignominieux de son supplice, fait éclater sa joie, fléchit ses faibles genoux sur une terre indigne de le porter, pour adorer en quelque sorte la croix sur laquelle son corps usé de fatigues et de travaux va devenir la victime d'un peuple furieux. Croix précieuse, sur laquelle, à l'exemple de son Sauveur, il va verser le peu de sang qui a échappé à la cruauté de ses ennemis.

Tantôt c'est un saint Ignace, qui conjure Dieu de permettre aux bêtes féroces, plus humaines que ceux qui leur exposent une proie si respectable, de le dévorer et d'exer-

cer sur son corps innocent une fureur dont sa sainteté suspend les effets redoutables.

Ici je vois de tendres enfants, à peine sortis du berceau, s'efforcer de persuader aux bourreaux que leurs membres sont assez formés et assez forts pour soutenir leurs coups impitoyables. A peine se connaissent-ils eux-mêmes, et déjà ils connaissent le prix du martyre : ils demandent avec une espèce d'importunité d'en être couronnés.

Là des vieillards courbés sous le poids des années courent à la mort d'un pas ferme et intrépide, dans un âge où, pour être prochaine, elle n'en paraît souvent que plus terrible. Témoins des combats qu'avaient livrés leurs amis, leurs proches, leurs enfants, ils trouvent enfin eux-mêmes ce qu'ils avaient longtemps désiré. La vue des supplices semble ranimer leur ancienne vigueur, et faire disparaître la faiblesse de leur âge. Ils prennent plaisir à répandre un sang dont le poids inutile les fatiguait en quelque sorte depuis si longtemps.

Quels motifs pouvaient les engager à prodiguer ainsi leurs jours ? Quels charmes avaient pour eux les roues et les échafauds ? Quelle gloire trouvaient-ils dans des supplices ignominieux ? Qui soutenait et fortifiait en eux cette fermeté, ce courage qui les faisait triompher des tyrans ? Ah ! chrétiens, c'était l'espérance d'une résurrection glorieuse : *Ut meliorem invenirent resurrectionem.*

En vain les puissances de l'enfer, de concert avec leurs persécuteurs, s'efforçaient par de nouveaux supplices de vaincre leur constance héroïque, ils triomphaient même en mourant : et leurs âmes bienheureuses, en sortant de leurs corps ensanglantés, semblaient gémir sur la perte des victoires dont la mort venait interrompre le cours. Monde aveugle, monde insensé, considère ces prodiges, et vante tes héros imaginaires.

C'est dans l'espérance de cette résurrection glorieuse que les apôtres volaient au delà des mers et allaient arroser de leurs sueurs et de leur sang des terres barbares : *Ut meliorem invenirent resurrectionem.*

Vous le savez, à peine saint Pierre eut-il prêché la Résurrection de son divin Maître, que les peuples qui l'écoutaient s'écrièrent avec un égal empressement : Que faut-il donc faire, *Quid faciemus ?* (Act., II, 37.) Nous sommes déterminés à tout pour mériter la glorieuse résurrection dont celle de Jésus-Christ est pour nous le gage et l'assurance. Dès la première prédication de l'apôtre, tous sont touchés, pénétrés, convertis. Depuis combien de temps, chrétiens, vous prêchez-on les mêmes vérités, et vous nous écoutez avec froideur et indifférence. Est-ce défaut de foi dans vous ? Mais non, vous adorez ce Jésus-Christ ressuscité, vous croyez toutes les vérités inséparablement attachées à la Résurrection du Sauveur. D'où vient donc cette langueur mortelle, cette indolence léthargique pour les objets de l'éternité ? Auriez-vous renoncé à cette glorieuse résurrection ? Ah ! du moins, vous dirais-je alors,

craignez une résurrection malheureuse. Représentez-vous ces deux termes auxquels vous devez nécessairement aboutir : alors la pénitence chrétienne perdra les rigueurs qui vous effrayent, les biens du monde ses fausses douceurs qui vous enchantent. On verra la ferveur succéder à cette lâche indolence qui vous abat ; les austérités, à cette vie molle et sensuelle qui vous corrompt ; l'innocence, à ces passions qui vous captivent ; les larmes et les expiations de la pénitence, à ces folles joies du monde qui vous séduisent.

Ainsi même dans ces jours malheureux de la décadence du christianisme, cette crainte d'une résurrection malheureuse, cette espérance d'une glorieuse résurrection forme encore au milieu de nous tant de pénitents austères, de solitaires inconnus au monde et méprisés des hommes, de religieux fervents, de vierges pures, de chrétiens irrépréhensibles dans toutes les conditions. Tout austères, toutes pénibles que sont les vérités de l'Evangile, rapprochées de la résurrection, elles deviennent intéressantes pour eux par la ferveur qu'elles leur inspirent. Peut-on manquer de courage, quand il s'agit d'éviter une éternité de supplices, ou de mériter une éternité de gloire ? *Ut meliorem invenirent resurrectionem.*

Si cette vue de la résurrection ne nous promettait qu'un courage et une fermeté à toute épreuve, peut-être l'estimeriez-vous, sans cependant l'aimer ; vous en admireriez les effets sans y aspirer ; vous y trouveriez de quoi contenter votre esprit, et votre cœur n'y trouverait point son repos ; enfin ce serait pour vous un sujet d'admiration, sans être pour vous l'objet de vos désirs. Mais un de ses principaux effets est de nous faire jouir d'une paix profonde et d'une tranquillité parfaite. Oui, les vérités de l'Evangile, rapprochées de la résurrection, deviennent insinuantes en quelque sorte par la paix et la tranquillité qu'elles nous font goûter.

Tranquillité sans vicissitudes, sans alarmes, sans aucun de ces retours fâcheux qui répandent une si grande amertume sur les faux plaisirs du monde. Qui pourrait l'altérer, cette tranquillité ? Serait-ce la pauvreté ? C'est dans son obscurité qu'elle trouve son asile, c'est sous ses dehors méprisables aux yeux du monde qu'elle se plaît à se cacher, c'est dans ses plus grandes rigueurs qu'elle se fait le plus sentir. On méprise aisément les biens de la terre, quand on espère les richesses de l'éternité.

Serait-ce l'humiliation ? C'est sous son voile humble et modeste qu'elle habite avec plus de complaisance ; c'est dans son sein qu'elle se nourrit. Que sont les honneurs de la terre en comparaison de la gloire de l'éternité ?

Seraient-ce les persécutions ? Ce sont elles qui la fortifient, c'est au milieu de leurs rigueurs qu'elle paraît avec plus de charmes. Les maux de la terre sont bien courts et bien légers comparés aux délices de l'éternité.

Seraient-ce les maladies ? C'est elle qui,

les adoucissant, y fait trouver plus de douceur et plus de vigueur que dans la santé même. Les maladies, en nous détachant de la terre, nous approchent de l'éternité.

Sera-ce enfin la mort ? C'est elle qui, remplissant une âme sur laquelle la mort n'a point d'empire, semble s'en faire respecter. En lui abandonnant les dépouilles mortelles d'un corps qui doit être nécessairement détruit sous ses coups, elle bravera ses fureurs impuissantes. La mort n'est qu'un passage qui nous conduit au bonheur de l'éternité.

C'est cette tranquillité délicieuse qui, si longtemps même avant le christianisme, soutenait le saint homme Job au milieu de ses souffrances. Je sais, disait ce saint patriarche, que mon Rédempteur est vivant : *Scio quod Redemptor meus vivit...* et qu'après les peines de cette vie, je sortirai du sein de la terre et des ténèbres du tombeau pour ressusciter dans ma propre chair : *et in novissimo die de terra surrecturus sum.* Douce espérance que rien ne peut arracher de mon cœur et qui fait toute ma ressource dans mes maux : *Reposita est hæc spes in sinu meo.* (Job, X, 25-27.)

De là encore saint Paul, au milieu des fatigues, des peines, des persécutions, compagnes inséparables de l'apostolat, s'écriait dans un saint transport dont il n'était point maître : Mon cœur ne peut contenir la joie dont il est enivré : *Superabundo gaudio.* (II, Cor., VII, 4.) Plus il avait à souffrir, plus il se croyait heureux. Il la puisait, il la trouvait, cette joie délicieuse, jusque dans le sein des opprobres et des humiliations. Ce sont ces mêmes motifs qui ont animé tous les saints, ces amis de Dieu, ces illustres prédestinés qu'on peut appeler les héros de la grâce et de l'éternité. Ainsi cette vue de la résurrection fait passer aux vrais chrétiens, même à l'ombre de la croix, une vie pleine de douceur et de tranquillité. C'est sur cette résurrection, dit Tertullien, qu'est fondée toute leur confiance : *Fiducia Christianorum, resurrectionis mortuorum.*

Je ne prétends pas dire qu'ils deviennent insensibles aux maux qu'ils éprouvent. La religion n'éteint point la sensibilité : mais une soumission parfaite à la volonté du Dieu qui doit couronner leurs travaux, en règle les mouvements. La nature peut quelquefois leur arracher quelques larmes : mais l'avenir sans cesse ouvert à leurs yeux les essuie bientôt. Leur cœur se révolte peut-être d'abord contre tant d'épreuves et de combats : mais ils se rappellent que c'est par la voie des souffrances, des croix, des afflictions que Dieu conduit ses prédestinés ; dès lors ils y trouvent des charmes. Ils ne sont point à l'abri de quelques légers moments de faiblesse : mais il les réparent par les efforts les plus héroïques. Ils sentent l'amertume du calice qui leur est présenté, et la pesanteur de leur croix : mais ils savent qu'unis à Jésus-Christ, leur chef, ils ressusciteront comme lui, et que leur âme comme la sienne sortira glorieuse du tombeau, pour retourner dans le sein de Dieu, d'où elle était

sortie. Quelle source abondante de consolation dans cette bienheureuse espérance ! *Fiducia Christianorum, resurrectio mortuorum.*

Les ombres mêmes de la mort perdent aux yeux du juste tout ce qu'elles ont d'effrayant ; à la vue du tombeau dans lequel son corps va bientôt descendre, il ne verse aucune larme, parce qu'il sait qu'il doit en sortir pour vivre éternellement. La mort n'est pour lui qu'un doux sommeil. C'est alors que Dieu s'approchant, non en Juge sévère et vengeur, mais en Père tendre et en Dieu rémunérateur, lui dit avec bonté : Venez, serviteur àdèle, quittez ce corps mortel que vous avez crucifié, quittez ce monde périssable dont les faux biens ne vous ont point enivré, dont l'éclat trompeur ne vous a point ébloui, dont vous avez méprisé les fausses douceurs ; quittez cette terre que vous avez regardée comme un lieu d'exil ; vous y avez vécu tranquille, parce que vous m'avez fait régner dans votre cœur : venez recevoir la récompense qui est due à votre fidélité, venez mêler votre voix aux chœurs des anges pour chanter mes louanges pendant toute l'éternité. Votre unique but pendant votre vie a été de me plaire, et le mien pendant l'éternité sera de vous récompenser. Une couronne immortelle sera votre partage, le ciel votre demeure, les anges et les saints votre compagnie dans la gloire : *Intra in gaudium Domini.* (Matth., XXV, 21.) Heureuse vie qui mérite une telle mort, heureuse mort qui mérite une telle récompense ! Quelque pénibles que puissent paraître à notre lâcheté les vérités du christianisme, une si douce confiance les rend pleines d'attrait et d'onction, et y fait trouver des douceurs ineffables : *Fiducia Christianorum, resurrectio mortuorum.*

Concluons, chrétiens, par ces paroles du grand Apôtre : *Souvenez-vous que Jésus-Christ est ressuscité des morts : « Memor esto Dominum Jesum Christum surrexisse a mortuis. »* (II Tim., II, 8.) Vous trouverez dans ce souvenir de quoi soutenir et affermir votre foi. Le mystère de la Résurrection est le fondement inébranlable qui rend tout croyable dans notre religion, et fait de notre foi une foi solide. Ainsi, tandis que l'incrédule et l'impie ne trouvent que ténèbres et incertitudes dans les vérités de la religion, elles sont pour le vrai fidèle remplies de lumières et de clartés.

Souvenez-vous que Jésus-Christ est ressuscité ; vous trouverez dans ce souvenir de quoi animer votre foi. Le mystère de sa Résurrection, en devenant la preuve et le gage de la nôtre, rend tout praticable dans notre religion, et fait de notre foi une foi agissante. Ainsi, tandis que le chrétien lâche ne trouve dans les vérités du christianisme que rigueurs et austérités, elles sont pour le vrai fidèle remplies d'onction et d'attrait, intéressantes par le courage qu'elles lui inspirent, insinuantes en quelque sorte par la paix et la tranquillité qu'elles lui font goûter.

Souvenez-vous que Jésus-Christ est ressuscité, et ce souvenir vous rappellera que

sa Résurrection est l'assurance de la nôtre, et que nous ressusciterons comme Jésus-Christ, et après Jésus-Christ. Mais surtout souvenez-vous que nous ressusciterons sur le modèle de Jésus-Christ. Or, ce n'est qu'après avoir passé par le Calvaire que ce divin Sauveur est sorti du tombeau vainqueur de la mort, glorieux et triomphant. Il faut donc nous efforcer pendant cette vie d'imiter ses souffrances, si nous aspirons à cette résurrection bienheureuse qui nous fera partager sa gloire et ses délices dans le ciel... Ainsi soit-il.

SERMON V.

Pour le jour de la Pentecôte.

SUR L'ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION.

Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui (Act., II, 4.)

Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et commencèrent à parler.

Jésus-Christ l'avait annoncé, ce n'était qu'après qu'il serait monté au ciel que l'Esprit de vérité devait rendre témoignage de lui et le faire connaître aux hommes. Il descend sur la terre, cet Esprit divin promis par le Dieu Rédempteur. Il répand sur ses apôtres ses dons ineffables, et par cette plénitude de grâces dont il les comble, il produit dans eux le changement le plus prompt et le plus admirable : *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto.*

La descente du Saint-Esprit en fait des hommes tout de feu. Ils deviennent tout à coup pleins de zèle pour la doctrine de leur divin Maître, fidèles à lui rendre témoignage, intrépides à la défendre. Ils brûlent d'ardeur de porter partout le flambeau de cette divine lumière qui vient de les éclairer. Toutes leurs paroles sont des paroles de vérité, ils l'annoncent sans respect humain et sans crainte à la face de leurs juges et des rois même. Tout dans eux respire la vérité et en inspire l'amour : *Et cœperunt loqui.*

Voilà, chrétiens, l'époque de l'établissement de notre sainte religion. Dans ce siècle malheureux, où l'incrédulité fait au milieu de nous les plus tristes ravages, où les apôtres de l'impiété et du mensonge se multiplient et annoncent avec audace leurs succès sacrilèges, j'ai cru que rien ne serait plus propre à vous affermir de plus en plus dans la religion que vous professez, que de vous en exposer l'établissement merveilleux.

Sujet intéressant par lui-même, par les spectacles frappants, les vastes projets, les entreprises éclatantes, les traits sublimes et héroïques qu'il offre à notre admiration. Sujet qu'il est devenu malheureusement nécessaire de traiter et de rappeler souvent dans un siècle où l'esprit de libertinage et d'impiété fait de si funestes progrès. Sujet surtout consolant pour les vrais fidèles, par les preuves incontestables qu'il nous fournit de la divinité du christianisme. Quoi de plus propre à exciter notre reconnaissance et à animer notre ferveur, que le souvenir des merveilles que Dieu a opérées pour nous

faire entrer dans l'héritage de ses enfants ? Une haute naissance, d'illustres aïeux, voilà les prérogatives que le monde estime. Titres fastueux qui ne servent qu'à nourrir sa vanité. Enfant de Dieu et des saints, voilà l'origine du chrétien, voilà nos titres ; titres solides d'où dépendent le bonheur et la gloire de notre éternité. Aimons-la donc, cette religion sainte que nous ont transmise nos pères.

N'oublions jamais le miracle également sensible et incontestable qui l'a établie parmi nous ; miracle qui porte les caractères les plus marqués de la Divinité. Non, il n'y avait qu'un Dieu qui pût établir la religion chrétienne. Oublions, si vous voulez, que nous sommes nés dans cette religion, que dès le berceau nous en avons reçu les premiers principes ; dépouillons-nous de tout préjugé de naissance et d'éducation, et plaçons-nous au temps où cette religion commença à s'établir. Nous apprendrons à chérir, à conserver avec soin ce dépôt sacré de la foi que nous n'avons pas assez estimé peut-être, parce que nous ne l'avons regardé que comme un privilège de notre naissance, sans nous appliquer à bien connaître le prix et la valeur de cette grâce inestimable.

Examinons le siècle où elle se produisit, les hommes auxquels on l'annonçait, les obstacles qu'on lui opposait ; rapprochons-en les caractères de cette religion, et les moyens qu'on mit en œuvre pour la répandre ; j'ose le dire, il est impossible de n'y pas reconnaître l'ouvrage et le chef-d'œuvre du Dieu de sainteté, de sagesse et de puissance : *Digitus Dei est hic.* (*Exod.*, VIII, 19.)

Voici deux propositions qui renferment tout mon dessein :

Les caractères de la religion de Jésus-Christ, rapprochés du siècle où elle se produisit, et des hommes auxquels on l'annonçait, montrent évidemment qu'elle est l'ouvrage du Dieu de sainteté et de sagesse. Ce sera le sujet de la première partie.

Les moyens que la religion de Jésus-Christ a employés pour conquérir le monde, rapprochés des obstacles qu'elle eut à vaincre, annoncent hautement le chef-d'œuvre du Dieu de puissance. Ce sera le sujet de la seconde partie.

Ne perdons point de vue, chrétiens, le flambeau sacré de la foi, qui, par un bienfait inestimable du Seigneur, a commencé à nous éclairer, pour ainsi dire, dès notre naissance. Que sa lumière éclatante dissipe les nuages que forme et que rassemble l'incrédulité.

Esprit-Saint, Esprit de force et de vérité, répandez sur nous un rayon de cette divine lumière dont les apôtres furent pénétrés. C'est la grâce que je vous demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour commencer à vous donner une juste idée de l'établissement du christianisme, je pourrais, en remontant jusqu'à l'origine de l'univers, vous montrer que tout ce que Dieu

a opéré parmi les hommes, était une préparation à ce grand ouvrage qui devait intéresser toutes les nations et tous les siècles. Ce Dieu souverainement grand, souverainement adorable, a toujours voulu être honoré de ses créatures. Leurs hommages sont un apaise-ment essentiel de la Divinité, et qu'il a exigé dans tous les temps.

Il a créé le monde comme un temple destiné à son culte, et n'a multiplié les hommes que pour multiplier le nombre de ses adorateurs. Oui, dit le Prophète, il a formé cet univers pour sa gloire. C'est comme un tableau exposé aux yeux de tous les hommes où il a tracé en caractères ineffaçables sa grandeur et sa majesté : *Cæli enarrant gloriam Dei.* (*Psal.* XVIII, 1.) C'est là où ses glorieux attributs se développent sensiblement à tous les regards. L'être des créatures annonce son existence ; cet ordre admirable, cet accord, cette harmonie qui règne dans la nature, publie sa sagesse : ce nombre presque infini de créatures diverses fait connaître les trésors infinis de richesses qu'il renferme dans lui-même, et qui ne s'épuisent jamais ; leur conduite, leur conservation sont une preuve sensible de sa providence et de sa miséricorde.

Placé au milieu de tant de merveilles destinées à son usage, l'homme, le chef-d'œuvre des mains du Très-Haut, ne daigna pas, selon la remarque de l'Apôtre, ouvrir les yeux pour reconnaître la Majesté incréée et la grandeur suprême de leur Auteur que l'univers annonçait si hautement : *Non probaverunt habere Deum in notitia* (*Rom.*, I, 28) ; ou il le reconnut sans l'adorer et le glorifier : *Cum cognovissent, non tanquam Deum glorificaverunt.* (*Ibid.*, 21.) Que dis-je ? ô mon Dieu, ces hommes aveugles abusèrent d'un spectacle si magnifique. Eblouis de l'éclat, de la beauté de vos ouvrages, ils les prirent pour vous-même. Au lieu de s'élever jusqu'à leur auteur, ils se fixèrent à ces objets créés, il les mirent à votre place, et leur offrirent des vœux et des hommages qui n'étaient dus qu'à vous. Ainsi ils vous méconnaurent, parce que vous étiez au-dessus de leurs idées ; et se livrèrent à un culte impie et superstitieux, parce que vous étiez en quelque sorte trop adorable. Dieu dans sa vengeance extermina de dessus la terre cette race criminelle. Noé, seul fidèle adorateur du Très-Haut, est aussi le seul qui échappe avec sa famille à l'arrêt porté contre les prévaricateurs. Hélas ! chrétiens, vous le savez, les coupables descendants de ce saint patriarche renouvellèrent bientôt les attentats des premiers habitants de la terre. Les hommes avaient péri, l'iniquité avait survécu. La justice divine s'était fait connaître, ses perfections restaient inconnues, son courroux avait éclaté, sa gloire était encore ignorée. Le monde s'était renouvelé, et en même temps s'étaient renouvelés dans le monde l'ignorance, l'oubli et le mépris de l'Être suprême.

Moïse paraît revêtu de la toute-puissance du Très-Haut, il s'annonce par les miracles les plus sensibles et les plus frappants. A sa

voix les fleuves de l'Égypte sont changés en fleuves de sang, les grains de sable en insectes : les maladies, la mort, la nature entière sont dociles à ses ordres. Dieu autorisait la mission de Moïse par les plus grands prodiges, parce que le culte judaïque était une figure et un tableau qu'il voulait tracer de la religion que Jésus-Christ devait établir sur la terre. Les cérémonies, les fêtes, les préceptes de l'ancienne loi devaient être comme les préliminaires de cette religion sublime, qui serait la lumière et le salut des nations. Le Seigneur suscite ces patriarches qui honoreront sa sainteté par leurs admirables vertus ; ces prophètes chargés de publier ses grandeurs, et de tracer la peinture du Désiré des nations, et de prédire le règne de l'Évangile. C'était comme autant de hérauts destinés à marcher devant le Libérateur promis, à l'annoncer aux hommes, et à les préparer à le recevoir. Dieu, occupé en quelque sorte à se faire connaître aux hommes et des grands préparatifs du culte évangélique ; les hommes toujours obstinés à s'écarter de la route que Dieu leur traçait, c'était toute l'histoire du monde depuis son origine.

Il est enfin arrivé, ce temps heureux si clairement annoncé par les prophètes, l'objet des vœux les plus ardents des patriarches et de tous les saints. Le Libérateur promis, le Fils unique de Dieu engendré dans la splendeur des saints, le véritable Messie paraît au milieu des hommes. Les ombres de la loi vont disparaître, le temps des figures est passé, la vérité va se montrer dans tout son éclat. Mais qu'on le Verbe fait chair est dans le monde, et le monde ne le connaît pas. Il veut éclairer le monde, et ce monde aveugle s'arme contre lui. Il vient sauver le monde, et ce monde impie attende à ses jours. C'est par le supplice infâme de la croix sur laquelle il le fait expirer que ce monde ingrat paye ses bienfaits. Voilà sans doute le comble et l'excès de l'impiété. Oui, chrétiens ; mais c'est cette croix même qui devient le signe d'une nouvelle alliance. Dieu envoie son Esprit, et la face de la terre est renouvelée : *Emittes Spiritum tuum, et renovabis faciem terræ.* (Psal. CIII, 30.) Le sang de Jésus-Christ avait coulé, c'était au souille de l'Esprit-Saint de répandre dans l'univers ce sang précieux. Couvert de ce sang adorable, l'univers change de face. Le flambeau brillant de la foi, qui n'avait jeté en quelque sorte jusqu'alors qu'une lumière sombre et obscure, dissipe enfin les plus épaisses ténèbres. Le monde éclairé rougit d'avoir fermé si long-temps les yeux à une lumière si éclatante. Dieu rentre dans ses droits, et reçoit enfin des hommes un culte digne de lui.

Ainsi notre religion sainte est l'ouvrage de toute la divine Trinité. Dieu le Père l'avait annoncée et préparée dès la naissance du monde ; Dieu le Fils en avait jeté les fondements inébranlables par sa doctrine et par ses souffrances ; le Dieu sanctificateur, l'Esprit-Saint la répand dans tous les cœurs par

sa force et par sa vertu : *Emittes Spiritum tuum, et renovabis faciem terræ.*

Tel est le magnifique spectacle que nous offre l'établissement de notre auguste religion ; ne mérite-t-il pas bien de fixer toute votre attention ? Pour vous convaincre de plus en plus de sa divinité, je dis que les caractères de la religion de Jésus-Christ, rapprochés du siècle où elle se produisit, et des hommes auxquels on l'annonçait, montrent clairement qu'elle est l'ouvrage du Dieu de sainteté et de sagesse : *Digitus Dei est hic.*

Premièrement. C'était le siècle le plus corrompu, la réunion des religions les plus absurdes ; et c'est la religion la plus sainte, la plus unique, la plus incompatible avec toutes les autres.

Secondement. C'étaient les hommes les plus remplis de préjugés, les plus vains dans leurs opinions ; et c'est la religion la plus propre à humilier et à mortifier l'esprit.

Développons ces deux réflexions également simples et vraies. Elles vous convaincront, par la grandeur seule de l'entreprise, que notre religion ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu.

1^o C'était le siècle le plus corrompu et la réunion des religions les plus absurdes. Vous le savez, l'empire du prince des ténèbres s'était répandu sur toute la terre. L'idolâtrie régnait dans toutes les parties du monde. La seule nation juive avait la connaissance du vrai Dieu ; mais si l'on excepte un petit nombre de vrais adorateurs que le Seigneur s'est toujours réservés parmi son peuple, tous se bornaient à un culte superstitieux. Combien de fois Israël même, le témoin et l'objet des prodiges de son Dieu, abandonna-t-il ses lois et son culte pour se livrer à l'idolâtrie et à l'impiété des nations ? En un mot, des adorateurs des faux dieux, ou de faux adorateurs du vrai Dieu, tel était l'univers. Les faux dieux avaient partout des temples et des autels ; les idoles substituées à la Divinité, les sacrifices profanes, les cérémonies impies avaient fait oublier le saint nom du Très-Haut dont la majesté était avilie, et la grandeur méprisée. Sous la protection des dieux infâmes que l'univers adorait, les vices les plus honteux avaient pris la place des vertus, et il n'y eut plus de crime sur la terre à qui on ne donnât un modèle et un protecteur dans le ciel.

La Grèce, le centre des sciences et des beaux-arts, qui avait vu éclore dans son sein tant de chef-d'œuvres en tout genre, fut enveloppée dans les plus épaisses ténèbres de la superstition et de l'idolâtrie. Si Athènes élève un temple au vrai Dieu, c'est sous le nom de Dieu inconnu qu'il y est adoré. Rome, par une présomption orgueilleuse et une ambition démesurée, voulut soumettre à son empire toutes les nations ; mais, en les subjuguant, elle prit leurs mœurs, leurs coutumes et leurs dieux. Cette Rome si fameuse alla la sagesse dans son gouvernement avec l'extravagance la plus pitoyable dans son culte. Elle honora dans ses dieux des vices qu'elle aurait punis dans ses citoyens. Maîtresse du

monde par la force de ses armes, elle se dégrada par les superstitions les plus honteuses. En multipliant ses conquêtes, elle multiplia ses idoles. Tout l'univers fut Romain, et Rome réunit dans son sein toutes les idoles et tous les excès de l'idolâtrie qui déshonoraient l'univers.

Ainsi l'impiété et la dépravation étaient parvenues à leur comble. La corruption des mœurs avait enfanté les religions les plus absurdes, et ces religions absurdes favorisaient et fomentaient la corruption des mœurs. N'est-ce pas ce que nous voyons se renouveler dans les philosophes de nos jours? Leurs vices sont la source des systèmes extravagants qu'enfante leur incrédulité, et leur incrédulité fortifie et augmente de plus en plus leurs vices et leurs désordres. Tels furent toujours et les principes et les suites de l'impiété. Il fallait aux dieux du paganisme d'aussi criminels adorateurs, et à ces adorateurs vicieux des dieux aussi infâmes.

Il semble que Dieu eût attendu en quelque sorte que les hommes se fussent précipités dans le plus profond abîme des superstitions et des vices, afin de faire éclater davantage l'onction ineffable de sa sainteté en triomphant de tous ces monstres. C'est donc ce monde idolâtre et vicieux qu'il fallait convertir; c'est-à-dire qu'il fallait le détacher de ses dieux et de ses vices. Quelle entreprise!

Le détacher de ses dieux; c'est-à-dire briser devant des peuples idolâtres les images de leur idoles, fermer leurs temples, abroger des lois et des coutumes devenues comme naturelles par les leçons et les exemples de leurs pères. Ces Romains si entêtés de leur grandeur, et qui s'imaginaient devoir à la protection de leurs dieux leurs conquêtes et l'empire de l'univers, ces Romains les plus superstitieux de tous les peuples, il fallait leur faire abjurer et mépriser ces mêmes dieux qu'ils avaient adorés jusqu'alors, leur faire abhorrer un culte qu'ils se faisaient un devoir de respecter, un culte autorisé par la majesté des lois, relevé par la magnificence des temples, consacré par l'appareil des sacrifices et des cérémonies. Ce n'était point seulement une maison, une ville, un royaume, c'est l'univers qu'il fallait détromper, c'est la face du monde entier qu'il fallait changer et renouveler.

Mais à ces erreurs communes, anciennes et héréditaires, qu'entreprend-on de substituer? Une religion qui choque, combat et détruit toutes les autres.

Qu'un Mahomet, pour attirer à sa secte les Juifs et les chrétiens, retienne quelque chose de l'ancienne loi et quelque chose de la nouvelle; qu'il ne rejette ni Jésus-Christ ni Moïse; que sa religion soit une religion tolérante et qui favorise les passions, ces conciliations convenaient à un sectaire qui ne pouvait s'accréditer que par l'artifice. La vraie religion, l'Eglise de Jésus-Christ ne connut jamais ces ménagements politiques, ces indignes tolérances qui, sous le beau nom et le voile spécieux de la paix, la déchirent cruellement, qui approuvent égale-

ment toutes les religions dans le dessein de n'en conserver aucune.

N'est-ce pas, ô mon Dieu, ce qui dès les premiers siècles a si fort animé contre la religion chrétienne les pontifes des faux dieux et les philosophes païens? N'est-ce pas ce qui anime aujourd'hui contre elle les apôtres de l'impiété et de l'incrédulité? Le mensonge, dit l'Ange de l'école, est partagé, divisé, et se produit sous mille formes différentes, parce qu'il n'a rien de sûr et de fixe. L'esprit de souplesse et de ménagements qui sait se plier, s'ajuster aux circonstances, prendre toutes les formes différentes selon les différents intérêts, ce fut là de tout temps l'esprit de l'erreur. Ainsi, religion sainte, a-t-on vu des peuples entiers se soustraire malheureusement à votre empire, pour se livrer à une foule d'erreurs qui se combattent et se contredisent mutuellement sans cependant se détruire. Ces peuples aveugles ont commencé par vous donner à vous seule une exclusion qu'ils ont jugée nécessaire, pour laisser un libre cours à cet assemblage monstrueux de mille sectes différentes que l'esprit de nouveauté n'a cessé d'introduire et de multiplier parmi eux. Ces sectes opposées entre elles ne se réunissent que dans un seul point qui est leur haine contre vous. C'est qu'ils savent que vous ne connûtes jamais ces lâches tempéraments incompatibles avec cette vérité pure et sans tache qui fait votre caractère.

Oter à l'Eglise de Jésus-Christ son unité, c'est l'anéantir, dit saint Augustin : *Aut una, aut nulla*. La vérité, essentiellement une, ne peut ni se diviser ni se multiplier. Elle ne peut se trouver tout à la fois dans des partis différents et opposés. Il ne peut y avoir d'alliance entre Jésus-Christ et Bélial, entre le mensonge et la vérité, entre la lumière et les ténèbres. De la vérité de la religion suit son unité. Prétendre que toutes les religions sont également bonnes, c'est n'avoir l'idée ni de vérité ni de religion : *Aut una, aut nulla*.

Pour rendre la religion odieuse, ses ennemis n'ont trouvé d'autre secret que de la dépeindre sous de fausses couleurs. Par une ignorance affectée et pleine de malignité, ils confondent l'intolérance des sentiments avec l'intolérance des personnes, l'intolérance spirituelle avec l'intolérance civile. L'intolérance de la religion catholique, dont l'impiété se plaît à faire des portraits si affreux, n'est que l'apanage essentiel de la vérité qui proscriit nécessairement l'erreur. La divinité de l'Evangile, l'infaillibilité d'un tribunal établi par Jésus-Christ, en voilà les fondements solides et inébranlables. Mais quel en est le caractère? Ah! chrétiens, c'est l'esprit de douceur qui l'anime, et la prudence qui la régle.

Elle gémit sur le malheur de ceux qui s'égarent, elle les rappelle avec bonté, elle ne cesse de les aimer et d'offrir au Ciel les vœux les plus ardents en leur faveur. En proscrivant l'erreur, elle n'a que de la tendresse pour les malheureux qui s'y engagent.

L'immuabilité de ses principes fondée sur la vérité immuable de sa nature, est également éloignée de la hauteur et de la dureté. Les exemples contraires que l'impiété aime à reproduire sans cesse et à exagérer, prouveraient tout au plus qu'il peut y avoir un faux zèle, et que les passions humaines se couvrent quelquefois du voile sacré de la religion; mais ils ne peuvent sans injustice être imputés à cette religion sainte qui, bien loin de les autoriser, les condamne et les réprouve. Elle veut régner seule, il est vrai : mais par la persuasion, jamais par la violence; ce n'est que sur les cœurs qu'elle veut régner. Eclairer, toucher, intéresser les hommes par leur propre bonheur, telle a toujours été sa conduite invariable. La douceur, la patience, la charité, voilà les seules armes dont, à l'exemple de Jésus-Christ, son chef, elle se soit cru permis de faire usage. Non, disait Tertullien dans son Apologie du christianisme (et ce qu'il disait aux païens de son temps, nous pouvons le dire encore aux philosophes de nos jours), non, nous ne sommes point ennemis du genre humain, nous le sommes uniquement de ses erreurs. Ah! je le vois, ajoutait-il, notre nom seul fait tout notre crime. Vous cesseriez de nous traiter en coupables, si nous l'étions assez pour abandonner ou trahir les droits de la vérité.

La religion n'est point un système, une philosophie, une affaire humaine, arbitraire et de pure cérémonie où la condescendance puisse être permise et légitime. Elle est un devoir établi, prescrit par Dieu lui-même; devoir, par conséquent, divin, éternel, indispensable. La condescendance deviendrait une prévarication. L'intolérance, j'entends toujours l'intolérance de sentiments qui est une avec la plus pure charité pour les personnes, est donc nécessaire à la religion, puisqu'elle est essentiellement liée avec la vérité, qui de sa nature est une et indivisible : *Aut una, aut nulla*.

Or, chrétiens, c'est cette religion si unique, si incompatible avec toutes les autres, qu'il fallait élever sur les débris des fausses religions que l'esprit de mensonge avait introduites et répandues dans le monde. Toutes les superstitions se réunissent contre elle, et elle triomphe de toutes les superstitions.

Ces religions absurdes que la corruption des mœurs avait enfantées, favorisaient à leur tour et fomentaient la corruption des mœurs. En détachant le monde de ses dieux, il fallait en même temps le détacher de ses vices. C'est à vous que j'en appelle, incrédules de nos jours, est-il si aisé d'arracher les hommes à leurs vices? Vous verrait-on vous élever avec tant de force contre cette religion, si sa morale, moins austère et moins sévère, n'exigeait pas des sacrifices si pénibles à la nature? Ces systèmes affreux qu'entante l'incrédulité prennent leur source dans la faiblesse et la dépravation de votre cœur. Que la religion retranche la sévérité de sa morale, ou qu'elle l'adoucisse au gré de vos

inclinations vicieuses, vous deviendrez bientôt de zélés partisans de la foi.

Représentez-vous donc ici des hommes, non pas élevés comme vous, dès le berceau, dans les principes de cette morale, et nourris en quelque sorte de ses divines leçons, mais accoutumés dès l'enfance aux dissolutions du paganisme; des hommes qui étaient comme en possession d'accorder tout à leurs sens et de se livrer à des excès que les dieux qu'ils adoraient, loin de les leur interdire, autorisaient et consacraient par leurs exemples. C'est à ces peuples infidèles et vicieux qu'on vient annoncer une religion qui attaque l'amour-propre, la mollesse, les inclinations les plus naturelles; une religion qui ne permet pas de satisfaire une seule passion, qui condamne aux supplices les plus affreux et à des feux éternels un regard, une pensée, un désir qui serait contraire aux lois sévères qu'elle prescrit; une religion qui vient arracher l'hoïame à l'homme même, qui va en quelque sorte jusqu'au fond de son cœur chercher ses passions pour les combattre, les réformer ou les détruire. En un mot, se gêner, se vaincre, se mortifier, se faire violence, et une violence continuelle, voilà ce qu'elle prescrit à tous et sans adoucissement. Je dis à tous, aux grands comme aux petits, aux souverains comme aux sujets, aux savants comme aux plus simples. Sans adoucissement: ne croyez pas que pour la faire recevoir, cette morale, on la déguise, qu'on use d'adresse et de ménagement. C'est la ressource des docteurs du monde, et l'artifice de tous les sectaires, qui, sous prétexte de réforme et de morale plus sévère, ont toujours relâché quelque chose de son austerité.

Ainsi, a-t-on vu ces prétendus réformateurs tantôt établir les hommes juges de ce qu'ils doivent croire, soumettre, pour ainsi dire, la dignité de l'Écriture aux décisions de chaque particulier, c'est-à-dire, favoriser l'orgueil et l'indépendance naturelle: tantôt, sous prétexte d'humilier l'homme en relevant le prix et le mérite de la grâce, le priver de sa liberté, c'est-à-dire, lui donner réellement la liberté de satisfaire tous ses penchants. Dans la morale de la religion point de vice qu'elle ne proscrive, point de vertu qu'elle n'adopte, point de tempéraments qui dédommagent en quelque sorte la nature des devoirs tristes et mortifiants auxquels elle l'assujettit.

Que la sagesse du siècle ne nous vante plus ses vertus: fausses vertus: ou vertus inutiles qui ne font ordinairement que des hommes fiers et remplis d'un orgueil insupportable, qui laissent le cœur en proie à ses passions, qui se servent d'un vice pour combattre un autre vice, qui foulent aux pieds le faste le plus insolent par un faste encore plus superbe. Je le sais, les philosophes de notre siècle s'arrogent le nom de sages et se disent hautement amis de l'humanité. Bienfaisance, générosité, patriotisme, voilà les beaux noms dont ils aiment à parer leurs ouvrages cyniques. Mais ce n'est qu'un vain

langage qu'ils emploient pour faire illusion, qu'ils détruisent bientôt par leurs propres principes, et surtout que dément leur conduite. Il n'appartient qu'au christianisme de former les vraies vertus. Il instruit l'homme de son origine, de sa fin, de ses devoirs. C'est à son cœur qu'il parle, et c'est sur son cœur qu'il exerce son empire.

Quelle peinture intéressante, si je vous présentais ici les vertus chrétiennes dans tout leur éclat. Quelle morale plus pure, et plus sublime ! Tout ce qu'embrasse la loi naturelle, non-seulement la religion chrétienne s'en fait une loi, mais elle le perfectionne. Voyez combien elle s'élève au-dessus de la nature : Soyez modestes dans vos succès, nous dit-elle. Peut-être la raison peut naturellement inspirer de la modestie : rien de plus odieux que les airs méprisants d'un cœur enflé de son mérite. Mais cette humilité profonde qui nous anéantit devant le Seigneur et nous y fait aimer notre néant ; cette humilité qui ne trouve sur notre fonds que des objets dignes de notre mépris, et qui fait rendre gloire à Dieu de toutes les grâces que nous fait son infinie miséricorde ; cette humilité qui nous rend l'obscurité délicieuse, ou qui, partout où notre devoir nous appelle, ne nous permet que la dernière place : voilà ce que la sagesse humaine ne put jamais entrevoir ; il fallait pour nous l'apprendre, qu'un Dieu se fit homme, il fallait qu'il fût lui-même profondément humilié : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* (Matth., XI, 29.)

Que dirai-je de la charité chrétienne ? Les infidèles n'aiment que leurs amis : et nous, nous embrassons nos ennemis comme nos frères, nous donnerions notre vie pour eux, leur haine même devient un nouveau motif de les aimer.

Ces efforts héroïques de charité ne sont propres qu'au christianisme. Qui fit avant Jésus-Christ une loi d'aimer ses ennemis ? *Ego autem dico vobis, Diligite inimicos vestros.* (Matth., V, 44.) On apprend de la nature à ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous-mêmes : mais faire du bien à ceux même qui nous font du mal, il n'y a que la religion chrétienne qui nous l'apprenne : *Benefacite his qui oderunt vos.* (Ibid.) On a naturellement de la compassion pour ceux de ses égaux qu'on voit dans l'indigence. C'est quelque chose, sans doute, qu'on ne dédaigne pas les horreurs de leur pauvreté ; qu'on les plaint, qu'on les console, qu'on les soulage. Mais que dans leurs membres décharnés, sous les dehors les plus vils et les plus misérables, on reconnaisse les membres d'un Dieu, qu'on les respecte, qu'on voie ce spectacle édifiant, que nous a si souvent offert le christianisme, des empereurs et des rois à leurs pieds, voilà ce qu'on ne vit jamais dans les écoles des sages.

Je serais infini si j'entreprenais de vous montrer l'excellence de toutes les vertus chrétiennes. Ce n'est point ici le lieu de vous développer la morale sublime de la re-

ligion. Vous la connaissez. Pour vous faire juger combien il était difficile de la faire adopter à des peuples qui avaient été élevés dans les principes les plus opposés, je ne veux que les répugnances de votre propre cœur lorsqu'il s'agit d'en remplir les devoirs.

Mais voici le prodige. Cette morale, dont l'austérité révolte parmi nous tant de chrétiens accoutumés dès leurs plus tendres années à en porter le joug, elle est reçue de tous les peuples. Elle introduit parmi eux un système de vie inouïe jusqu'alors, et des règles de conduite différentes de toutes celles qu'on avait suivies. De ces païens si vicieux elle forme les modèles les plus parfaits de toutes les vertus évangéliques. Ils soutiennent constamment la rigueur de ses pratiques les plus sévères. Quels siècles que les premiers âges de l'Eglise ! quelle vie que celle des premiers fidèles ! quelle pureté dans leurs mœurs, quel ferveur dans leurs vertus ! Ces nouveaux disciples de Jésus-Christ encore animés des prémices de l'Esprit qui venait de les former, semblent avoir changé de nature. Ils avaient été livrés à tous les excès du faste, des plaisirs, de l'oisiveté et de la mollesse : et, par la plus merveilleuse révolution, ils ne trouvent plus de consolation que dans les souffrances, de bonheur que dans la pénitence, de gloire que dans l'humilité, de richesses que dans la pauvreté, de joie que dans les larmes, de liberté que dans leurs chaînes, de salut que dans la mort même.

Le monde tiré du néant me fait adorer le Dieu Créateur. J'ose le dire, d'un monde corrompu et vicieux avoir formé un nouveau peuple, un peuple de saints, de vierges pures, de pénitents austères, de martyrs généreux, ce miracle, qui annonce la sainteté de notre Dieu, n'est pas moins digne de nos hommages. Nous aimons à nous les rappeler, ces jours glorieux de la foi, ces beaux jours de l'Eglise naissante : malheur à nous si, contents d'un stérile souvenir, nous nous bornions à les admirer !

Voilà le premier tableau que j'avais à vous offrir : toutes les superstitions, toutes les cupidités, tous les penchants du cœur, dans le siècle le plus corrompu et la réunion des religions les plus absurdes, se révoltent de concert contre la religion chrétienne : et cette religion la plus unique et la plus incompatible avec toutes les autres, la plus austère et la plus sévère dans sa morale, triomphe de toutes les superstitions, de toutes les cupidités, de tous les penchants du cœur. Ce triomphe si glorieux pour elle ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu qui lui communiquait l'onction de sa sainteté ineffable : *Digitus Dei est hic.* Mais poursuivons, chrétiens.

2^e C'étaient les hommes les plus remplis de préjugés, les plus vains dans leurs opinions, et c'est la religion la plus propre à humilier et à mortifier l'esprit.

Tout l'homme s'était révolté contre son Dieu ; le cœur, en suivant les attrails séduisants d'une cupidité qui le corrompait ; l'es-

prit, en se prêtant aux flatteuses chimères d'un orgueil qui l'enivrait. Il fallait soumettre tout l'homme. Le cœur par la morale la plus étroite et les commandements les plus pénibles et les plus mortifiants; l'esprit par des dogmes obscurs, incompréhensibles, impénétrables. Le cœur par une religion qui est une profession publique d'austérité et de pénitence, l'esprit par une religion obscure dans ses mystères qui exige la soumission la plus humble et l'obéissance la plus entière; l'esprit en lui proposant une croix à adorer; le cœur en lui donnant mille croix à porter; l'esprit en lui demandant le sacrifice de ses lumières, le cœur en l'obligeant au sacrifice de ses passions. En un mot, le cœur avait trompé l'esprit, l'esprit à son tour avait séduit le cœur: il s'était établi entre eux un commerce d'illusions et d'erreurs. Il était donc nécessaire de les réformer tous deux et de porter le remède jusqu'à la source du mal.

Oui, ces hommes, si remplis de préjugés, si vains dans leurs opinions, il fallait réprimer leur présomption et confondre leur orgueil. Ces hommes, si fameux dans l'antiquité, ces prétendus sages du monde, ces philosophes dont les noms sont encore célèbres parmi nous, et qui étaient regardés comme les maîtres et les oracles de la terre, les disciples des Pythagore, des Socrate, des Platon, il fallait les convaincre d'ignorance et de vanité, leur persuader que jusqu'alors ils avaient vécu dans l'erreur et les ténèbres, que leur prétendue sagesse n'était qu'un raffinement d'orgueil, leur science une fausse lumière, leurs dogmes fastueux des principes ruineux.

Quelle est donc cette doctrine nouvelle qu'on vient leur annoncer? Est-elle si sensible, si évidente par elle-même qu'elle entraîne le suffrage de leur raison? Non, s'ils avaient été forcés de se rendre à l'évidence, leur soumission n'aurait point assez honoré l'autorité du Maître suprême qui leur intimait ses ordres.

C'étaient des hommes accoutumés à ne croire que ce qui était du ressort de l'imagination et des sens: et les mystères qu'on leur révèle sont inaccessibles aux sens et à l'imagination. C'étaient des hommes dont la raison inquiète et curieuse voulait tout voir, tout sonder, tout approfondir: et les dogmes qu'on leur propose sont au-dessus de l'intelligence humaine. C'étaient des hommes dont les vues, les opinions, les décisions avaient été jusqu'alors regardées comme des espèces de lois: et on leur annonce des mystères qui combattent leurs vues, leurs décisions, leurs opinions les mieux établies. C'étaient des hommes entêtés de leur science, et fiers de la supériorité de leurs lumières et de leur raison: et le premier hommage qu'on leur demande, c'est de sacrifier les lumières de cette raison dont ils étaient les adorateurs.

Un Dieu en trois personnes; trois personnes dans un seul Dieu; un Dieu-homme, un homme-Dieu; ce Dieu publiquement ac-

cusé, condamné au plus infâme supplice, expirant sur une croix, voilà le Dieu auquel il faut rendre le culte suprême; les cieux, la terre, les enfers doivent fléchir le genou devant lui. Ces mystères, que les apôtres eux-mêmes appelaient une folie apparente, ils les proposent sans adoucissement et sans explication. Ce n'est point assez, ils exigent une croyance absolue et sans bornes. Croyance absolue, c'est-à-dire, que l'indépendance naturelle, la curiosité, la présomption, les révoltes intérieures, les répugnances, tout doit être sacrifié. Croyance sans bornes, c'est-à-dire, assez ferme, assez courageuse pour que rien ne puisse l'ébranler.

Je les vois, ces philosophes orgueilleux, ces politiques, ces sages, ces génies supérieurs qui donnaient le ton à leur siècle, je les vois, devenus tout à coup humbles et dociles, abjurer leurs anciennes erreurs, se soumettre avec simplicité au joug de la foi, s'exposer à tout, tout souffrir, affronter les tourments, braver la mort pour défendre ces mystères et soutenir la vérité d'une doctrine qui humilie et confond l'orgueil de leur raison. C'est encore ici que je m'adresse aux incrédules de nos jours. Partisans outrés de la raison, qui déclamez avec tant de force contre l'empire des préjugés, comment expliquerez-vous un pareil enchantement? L'obscurité respectable de nos mystères qui vous révolte si fort, n'a rien de plus incompréhensible.

Les opinions les plus invétérées, les préjugés les plus accrédités combattent la religion chrétienne: et cette religion, la plus propre à humilier et à mortifier l'esprit, triomphe des opinions et des préjugés. Ce triomphe si prompt, si universel, ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu qui lui prêtait le flambeau de sa divine sagesse: *Digitus Dei est hic*.

Quels sont les moyens qu'a employés la religion de Jésus-Christ pour conquérir le monde? Je dis que ces moyens rapprochés des obstacles qu'elle eut à vaincre, annoncent hautement le chef-d'œuvre du Dieu de puissance; c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il me reste à vous exposer les combats que la religion chrétienne a eu à soutenir, et les victoires qui ont couronné ses combats. Les obstacles qui paraissaient les plus invincibles se réunissent contre elle: et elle triomphe par les moyens les plus impuissants et les plus faibles en apparence; elle triomphe malgré les persécutions, et par les persécutions mêmes.

La religion triomphe par les moyens les plus impuissants et les plus faibles en apparence. Notre raison, toujours faible et bornée, en considérant les moyens dont Dieu se sert pour faire éclater ses merveilles, est d'abord déconcertée par le peu de proportion qu'elle croit y apercevoir. Il est trop grand, ce Dieu souverainement puissant, pour s'assujettir à nos idées. C'est par les

voies que nous jugeons les plus contraires à ses vues et les plus incapables de faire réussir ses desseins, qu'il produit ses œuvres les plus admirables.

Il promet à Abraham une postérité qui égalera le nombre des étoiles qui brillent au firmament, et des grains de sable qui couvrent le rivage de la mer; etc'est une femme stérile qui doit être la mère de tous les fidèles. Veut-il délivrer son peuple du joug de Pharaon, il ne se servira que du ministère de Moïse. C'est un homme seul et sans appui, sauvé par miracle des eaux du Nil, contre un roi puissant, contre un peuple nombreux, contre tout un royaume. La faiblesse de l'instrument relève la force de celui qui le met en œuvre. Veut-il abattre et renverser les murs de Jéricho, il ne lui faut que le son d'une trompette. Veut-il détruire la puissance d'Holopherne, il n'emploie que le bras de Judith. Veut-il humilier les Philistins et terrasser le superbe Goliath, un enfant, un David en triomphera au nom du Dieu des armées. En un mot, pour triompher de la force du monde, il a choisi, selon l'expression de l'Apôtre, ce qu'il y avait de plus faible en apparence : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.* (I Cor., I, 27.)

Rois de la terre, fameux conquérants, c'est par la force de vos armes, par le nombre de vos troupes, par la terreur de vos formidables armées que vous soumîtes les nations à votre empire. Ainsi la fière émule de Carthage, Rome vit l'univers soumis à sa puissance; ainsi Mahomet vint-il à bout de répandre dans l'Orient sa fausse religion; ainsi, dans ces derniers siècles, Luther et Calvin ont-ils fait recevoir leurs erreurs. Que de ligueurs, que de séditions, que de révoltes, que de fureurs, que de sang répandu! La France ne se rappelle qu'avec horreur les scènes sanglantes dont l'hérésie l'a rendue le funeste théâtre. Moyens injustes, nécessaires au mensonge pour se fortifier et se maintenir. Ce n'est point par la force, dit saint Augustin, ce n'est point par le fer et par les armes, c'est par la croix que Jésus-Christ a vaincu et soumis le monde entier : *Domuit orbem non ferro, sed ligno.* Un signe de sa volonté a tiré le monde du néant, la faiblesse de la croix établira sa religion. Plus les moyens qu'il met en œuvre paraissent faibles et impuissants, plus il fait éclater sa puissance : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.*

Pour soumettre le monde entier à sa religion, Jésus-Christ n'emploie que douze hommes. Quels sont donc ces hommes qu'il choisit pour une si grande entreprise? Sont-ce des génies supérieurs qui, comme ces orateurs et comme ces philosophes si fameux de Rome et d'Athènes, puissent entraîner les peuples par les charmes d'une éloquence victorieuse, ou les subjuguier par la force de leurs raisonnements? Non, ce sont des hommes sans lettres, sans étude, dont le langage et les mœurs n'ont rien que de grossier. Sont-ce des riches qui vivent dans l'opu-

lence, qui aient accumulé des trésors, qui, par des largesses distribuées à propos, puissent gagner des sectateurs? Non, la pauvreté est leur partage; destitués de tout, ils en sont réduits à vivre d'aumône ou du travail de leurs mains; le peu qu'ils avaient, ils l'ont quitté pour suivre Jésus-Christ. Sont-ce des grands, des puissants de la terre, qui par le pouvoir et l'autorité puissent dominer sur les peuples, et suppléer au défaut des lumières et des richesses? Non, rien dans eux n'annonce la splendeur, et la bassesse de leur profession répond à leur origine. Sont-ce des politiques habiles, des guerriers à la tête de nombreuses armées? Non, ce sont des hommes simples et dont les vues sont les plus bornées, des hommes sans force et sans défense; ce sont, selon l'expression de Jésus-Christ, des brebis qu'on envoie au milieu des loups. C'est par leur faiblesse que Dieu veut triompher de la force du monde : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.*

Il fallait, qu'entraînés par l'évidence les hommes fussent contraints de tout rapporter à la puissance de Dieu, rien aux efforts des hommes; tout au miracle, rien à la nature. L'établissement de la religion en serait moins merveilleux, si on eût pu soupçonner que les secours humains y avaient concouru.

Ce sont ces hommes si obscurs et inconnus dans le monde, douze pêcheurs, nourris et élevés sur le bord des lacs, que Jésus-Christ charge d'annoncer son Evangile à toute la terre, de faire connaître ses merveilles et adorer son nom. Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations, je ne prescris point de bornes à votre mission, ce sont tous les peuples que vous devez instruire et soumettre à l'empire de la croix. Le théâtre de votre zèle, c'est l'univers entier : *Euntes, docete omnes gentes.* (Matth., XXVIII, 19.)

Les rois de la terre peuvent se choisir des ministres : leur choix élève quelquefois et couronne le mérite, mais il ne le donne pas. Souvent même, par l'orgueil qu'elle inspire, leur faveur corrompt les vertus qu'elle récompense. On l'a obtenue, parce qu'on la méritait, et on cesse de la mériter dès qu'on l'a obtenue. Il n'appartient qu'à Dieu de se former de dignes ministres. Ce souverain dispensateur des dons célestes proportionne les avantages et les talents dont il les enrichit aux ministères qu'il leur destine et aux services qu'il en attend. L'Esprit-Saint, en ouvrant aux apôtres la carrière immense qu'ils doivent parcourir, leur trace la route qu'ils doivent suivre. Dans un instant il produit dans eux le plus merveilleux changement. Le choix du ciel fait leur mérite, et leur mérite sera couronné par la conquête de l'univers : *Euntes, docete omnes gentes.*

Ce ne sont plus ces hommes grossiers qui, plongés dans les ténèbres et dans l'aveuglement, ne pouvaient comprendre l'Evangile que leur annonçait Jésus-Christ, qui écoutaient la vérité sans qu'elle fit impression sur leurs esprits, et la possédaient sans la

gouter. Ce sont des hommes nouveaux dont la fin est aussi glorieuse que leurs commencements avaient été faibles et obscurs. Non-seulement ils sont éclairés, mais ils répandent la lumière ; non-seulement ils ne sont plus lâches et timides, mais animés de la foi la plus vive ils se déclarent hautement les disciples de Jésus-Christ. Pleins du nouvel esprit qui vient de descendre sur eux et de les fortifier, ils sortent du Cénacle, et paraissent avec une sainte fierté au milieu de Jérusalem. Ils s'adressent aux prêtres, aux docteurs, aux juges de la loi ; ils s'élèvent au-dessus du respect humain, méprisent les menaces, bravent les supplices ; et ce Jésus dont ils n'osaient s'avouer les disciples, ils annoncent avec éclat sa gloire et sa divinité. Je les vois, ces héros de l'Evangile, partager entre eux le monde entier comme une conquête réservée à leur zèle ; les royaumes, comme un héritage qui leur est confié par le souverain Maître ; tous les peuples, comme des sujets dont ils doivent être les maîtres et les oracles. Point de vices qu'ils n'attaquent, point de mers qu'ils ne traversent, point de dangers qu'ils n'affrontent. Quels sont, disait Isaïe, ces hommes, qui, comme des nuées bienfaisantes, volent partout où le souffle de l'Esprit-Saint les emporte : *Qui sunt isti qui ut nubes volant ?* (Isa., LX, 8.) Ils parcoururent les plus vastes régions ; à peine ont-ils le temps de s'y montrer, tout prend une face nouvelle, tout se rend à leur zèle et à la vertu de l'esprit qui les anime. C'est l'expression d'un Père : *Zelus peragravit orbem, et orbis mutatus est.*

Ne croyez pas, cependant, qu'ils n'aient eu aucun obstacle à surmonter, aucune contradiction à soutenir. L'enfer était trop intéressé à arrêter les progrès d'une religion qui détruisait son empire, pour ne pas mettre tout en œuvre contre elle. Il appelle à son secours la politique, l'intérêt, les passions, le faux zèle des pontifes, l'orgueil des philosophes. Il soulève les peuples, anime les chefs, répand de toutes parts sa rage et sa fureur. Que de partis, que d'intrigues, que de mouvements, que de trahisons, que de calomnies, que de cruautés ! Ces apôtres qui travaillent au salut de tous, sont comme des victimes publiques dont tous ont juré la perte. Le Prophète-Roi l'avait prédit, ce soulèvement général de toutes les nations, de toutes les monarchies, de toutes les républiques de la terre. Tous les peuples, disait-il, ont frémi de rage et ont formé de vains complots ; les rois de la terre, les princes se sont ligués et réunis contre le Seigneur et son Christ. (Psal. II, 1 seqq.) Mais non, Seigneur, toutes ces ligues et ces vains complots se dissipent devant vous comme la poussière. La religion triomphe malgré les persécutions.

On ne les vit point, ces disciples du Dieu de paix et de sainteté, à la tête de nombreuses armées, comme un Mahomet, et prêchant un Evangile conforme aux désirs de la nature ; ou, comme les prétendus réformateurs de l'Eglise, gagner les grands, faire des partis dans l'Etat, amener les peuples et livrer des batailles

contre leurs propres souverains. Non, respecter les puissances établies par Dieu même, est une loi essentielle de la religion qu'ils annoncent. Ils n'ont point d'autre science que celle du Ciel, d'autre éloquence que celle de l'Esprit-Saint, d'autre espérance de secours que de Dieu, d'autres armes que celles de la patience et de la foi. Cependant leurs conquêtes sont plus solides que celles des faux sages du siècle avec tout leur savoir ; plus étendues que celles des rois les plus puissants avec toutes leurs richesses ; plus rapides que celles des plus fameux conquérants avec leurs nombreuses armées. Ah ! chrétiens, c'est que Dieu lui-même leur prêtait le secours de son bras tout-puissant. Leur zèle était soutenu de sa protection divine. Ils n'avaient pas besoin d'autres armes pour vaincre : *Zelus peragravit orbem, et orbis mutatus est.*

Dès le premier discours que Pierre chef des apôtres fait aux Juifs, il convertit trois mille personnes. Chaque jour est marqué par de nouvelles conquêtes. Il parle une seconde fois, et cinq mille âmes se rangent sous les lois de l'Evangile. La faim, la soif, les persécutions, les naufrages, tous les obstacles réunis sont pour les apôtres comme autant de nouveaux attraits. La mort se présente à eux sous mille formes différentes, elle ne les intimide sous aucune ; il semble qu'elle ne serve qu'à animer leur courage. Déjà la prophétie de David est accomplie ! La foi, dit saint Paul (Rom., I, 8), est annoncée par tout le monde : *In omnem terram exivit sonus eorum.* (Psal. XVIII, 5 ; Rom., X, 18.) Ce qui semblait devoir arrêter le succès de la religion, assure son triomphe.

Saint Pierre entre dans Rome chargé de chaînes ; il est traîné dans une sombre prison. Bientôt il sera vainqueur de cette ville superbe où il entre en criminel. Il placera sa chaire jusque sur le trône des Césars ; le centre de l'idolâtrie sera le sanctuaire du monde chrétien, et cette orgueilleuse maîtresse des nations deviendra la conquête de la croix.

Saint Paul paraît à Athènes, il pénètre jusque dans son célèbre Aréopage ; il parle, il se fait écouter, il persuade, il convertit. Ces maîtres de la sagesse humaine viennent se faire instruire, déposent à ses pieds leurs erreurs, et se font gloire de devenir ses disciples : *Zelus peragravit orbem, et orbis mutatus est.*

Que de merveilles, chrétiens ! N'en soyons point surpris, dit saint Augustin. Dieu les rend en quelque sorte dépositaires de son pouvoir. On les entend parler la langue de tous les peuples, ils guérissent les malades, et établissent par les prodiges les plus éclatants et les plus incontestables la divinité de la doctrine qu'ils annoncent. Prodiges qui s'opèrent au nom et par la puissance de Jésus-Christ. Ici, c'est Pierre qui dit à un boiteux connu de tout Jérusalem : Levez-vous et marchez au nom de Jésus de Nazareth. (Act., III, 6.) Le Seigneur Jésus-Christ vous guérit, dit-il à un paralytique dans une autre circonstance. (Act., IX,

34.) Là, Paul s'adresse à un homme perclus de naissance : Levez-vous, lui dit-il à haute voix ; je vous le dis au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ravi d'une si grande merveille, le peuple qui en était témoin s'écrie de concert : Non, ce ne sont point des hommes, mais des dieux sous la forme d'hommes. On s'assemble pour leur rendre les honneurs divins. Il fallut toute l'autorité de saint Paul pour arrêter les effets de leur superstition. (*Act.*, XIV, 7 seqq.)

Ce sont là, chrétiens, de ces faits que l'impiété elle-même ne peut contester. Si ces miracles n'eussent été constamment vrais, il eût été aisé à des millions d'hommes contemporains de les démentir et d'en découvrir la fausseté. L'imposture, en faisant perdre toute croyance aux apôtres, n'eût servi qu'à décrier la religion dont ils voulaient faire connaître l'excellence et la sainteté. Ces miracles publiés dans le temps même où ils se sont opérés, et suivis de la conversion de ceux qui en étaient les témoins, sont à l'abri des soupçons et de la malignité de l'incrédule.

Nos annales sont remplies de semblables merveilles que Dieu opérait par le ministère des apôtres. Elles n'attribuent le fruit de leur prédication qu'aux miracles dont elle était accompagnée. Lorsque nous vous annonçons Jésus-Christ, disait l'Apôtre des gentils (*I Cor.*, II, 4), ce n'est point par des discours sublimes et une éloquence humaine propre à persuader, mais par les effets sensibles de l'esprit de la vertu de Dieu. Cette effusion des dons du Saint-Esprit était abondante dans ces premiers temps de l'Eglise naissante, parce qu'il fallait des merveilles divines pour prouver la vérité d'une doctrine nouvelle. Ce n'est point sur les apôtres seuls que se répandaient ces dons extraordinaires et miraculeux. Les apôtres les communiquaient à leurs prosélytes. Dons si sensibles que Simon le Magicien veut les acheter à prix d'argent. Est-il possible que les apôtres eussent pu persuader à leurs disciples qu'ils leur avaient communiqué le don de faire des miracles, si réellement ces nouveaux fidèles ne l'avaient pas reçu d'eux ? Mais est-il étonnant qu'une religion, dont les ministres étaient revêtus en quelque sorte de la puissance de Dieu même, ait triomphé malgré les persécutions ? Ah ! chrétiens, des discours qui étaient précédés de prodiges si frappants devaient paraître bien éloquents et bien persuasifs ! *Zelus peragravit orbem, et orbis mutatus est.*

Ce n'est point assez : elle triomphe, cette religion, par les persécutions mêmes. Le christianisme ne se contente pas d'exiger de ses nouveaux disciples le sacrifice de l'amour-propre et des passions, le renoncement aux biens, aux plaisirs, aux honneurs du siècle ; il ne leur propose que prisons, proscriptions et supplices les plus affreux. Jésus-Christ l'avait annoncé à ses apôtres : *Ils vous chasseront des synagogues, leur avait dit le Dieu Sauveur (Matth.*, X, 17) : *ils vous tourmenteront, et ils vous feront mourir à*

cause de mon nom. Des échafauds préparés, des roues dressées, des feux allumés, des glaives brillants à leurs yeux et levés sur leurs têtes, voilà les spectacles qu'on offre aux premiers fidèles. Mais, ô prodige du Dieu de force et de puissance ! les chevalets, les échafauds, les croix, les bûchers, les instruments de supplice et de mort deviennent comme autant d'attraits puissants, qui attirent chaque jour à cette religion ainsi persécutée de nouveaux sectateurs.

Déjà les apôtres avaient été immolés. Le christianisme, dont ils étaient comme les colonnes, semblait devoir tomber avec eux. Du fond de leurs tombeaux, leurs cendres prêchent éloquemment la religion et la persuadent. Leur esprit se répand et se communique. Leurs disciples, animés par leur exemple, bravent le monde et ses charmes, l'idolâtrie et ses faux docteurs, les tyrans et leurs supplices, la mort et ses horreurs. La politique, la superstition, l'impiété, le monde entier s'arme contre eux. Le sang des fidèles coule de toutes parts, les bourreaux se relèvent et suffisent à peine au nombre des victimes. On prévient la cruauté des tyrans, on monte sur les échafauds avec plus de joie qu'un conquérant sur un char de triomphe. Les enfants s'arrachent du sein de leur mère pour courir à la mort ; leurs mères les suivent avec ardeur, et ne demandent, pour toute faveur, que d'être immolées avec leurs enfants. Plus la persécution est violente, plus la religion s'étend. Le christianisme se multiplie par la destruction des chrétiens. Les bourreaux font autant de fidèles que les apôtres. Le sang des martyrs est une semence de nouveaux chrétiens. De leurs cendres fécondes naissent en quelque sorte des milliers de héros intrépides qui se font une gloire de mériter la mort par leur attachement à la religion ; un devoir de la braver, en signalant leur zèle pour la cause de Jésus-Christ ; et un bonheur de la souffrir pour s'unir au Dieu qui doit couronner leurs combats. Disciples du Dieu de paix et de douceur, jamais ils ne s'écarterent de cette parfaite soumission qu'il ne cesse de recommander dans son Evangile pour les puissances que lui-même a établies. Ils savaient qu'il n'est permis à un chrétien que de sacrifier sa vie, et de prier pour ceux mêmes qui l'immolent.

Pendant trois siècles entiers, plus de quatorze princes et empereurs, ou par eux-mêmes ou par leurs ministres, le feu, le fer à la main, s'efforcent de détruire cette religion dès son berceau : et quatorze persécutions, également longues et cruelles, ne servent qu'à l'étendre et à lui donner de nouvelles forces. Dès le commencement du second siècle, saint Justin, martyr, dit qu'il n'y a point de nation où la doctrine de Jésus-Christ ne soit reçue. Tertullien assure que l'empire de Jésus-Christ est plus étendu que ne l'avait jamais été celui des plus fameux conquérants. C'est le raisonnement le plus pressant dont il se servait contre les païens. On les emprisonnait, dit-il en parlant des premiers fidèles, on les persécutait, on les

immolait, et cependant on les multipliait. Ah! chrétiens, c'est qu'une doctrine descendue du ciel se suffisait à elle-même pour s'établir dans l'univers. Vous combattiez, Seigneur, pour votre loi sainte; que pouvaient contre elle les vains efforts des hommes?

Du sein des orages et des tempêtes, Dieu fait naître le calme et la tranquillité. La face de la terre a changé, elle est renouvelée. La lumière prend la place des ténèbres; l'infidélité cède à la foi, l'impiété à la religion, l'enfer au ciel. La croix triomphe des dieux du Capitole, les têtes couronnées s'humilient devant elle, Jésus-Christ est adoré, l'univers est chrétien. Le sceptre des Césars devient l'appui de la religion; le signe sacré de la croix, honoré par les empereurs, sera la source et le gage de leur gloire. Cette croix auguste, les plus grands monarques en font l'ornement de leur diadème; ils la placent à la tête de leurs troupes; elle brille au milieu de leurs étendards. Sous ses auspices, l'empereur Constantin remporte sur l'impie Maxence la victoire la plus signalée, et notre Dieu redevient le Dieu des armées.

Religion sainte, ces jours heureux furent ceux de votre triomphe et de votre prospérité. Mais non, bientôt du sein de l'orgueil sort un monstre affreux, l'hérésie, aussi redoutable pour vous que l'avaient été les Néron, les Domitien et vos plus cruels persécuteurs. Victorieuse de l'idolâtrie et des superstitions, l'Eglise de Jésus-Christ vit ses propres enfants s'armer et combattre contre leur Mère. Oui, s'écrie-t-elle, des enfants rebelles m'ont attaquée dès mes premières années : *Sape expugnaverunt me a juventute mea*; mais leurs attaques ont été sans succès, et j'ai triomphé de leurs vains efforts : *etenim non potuerunt mihi.* (Psal. CXXVIII, 2.) Toutes ces hérésies, si dangereuses par les funestes talents de leurs auteurs et l'attrait séduisant de la nouveauté, appuyées par le crédit des grands et des puissants du monde, soutenues même par la protection et les armes des souverains, ont pu, dit saint Jérôme, séduire et entraîner quelques âmes faibles, mais elles ont disparu comme des nuages que le soleil dissipe : *Etenim non potuerunt mihi.*

Les erreurs se succèdent et se détruisent; les mensonges disparaissent et périssent. L'Eglise de Jésus-Christ, fondée sur le sang de tant d'apôtres et de martyrs, reste toujours ferme et inébranlable. Elle gémit, cette Eglise sainte, sur la perte de tant de ses enfants que leur révolte et leur obstination dans l'hérésie l'a obligée de retrancher de son sein. Elle ne cesse de faire des vœux pour leur retour et leur conversion. Mais la foi est toujours demeurée dans sa pureté parmi les enfants fidèles. Dieu l'a promis : les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle, et elle n'aura point d'autres bornes que celles de l'éternité. Tous les royaumes ont passé, l'empire de Jésus-Christ survit à leurs ruines. De nouveaux peuples succèdent aux anciens, c'est toujours le même peuple chrétien.

A ces caractères, grand Dieu! pourrions-

nous méconnaître votre ouvrage? La même main qui l'a établi est celle qui le conserve. Votre religion a eu à combattre les obstacles les plus forts, à vaincre les résistances les plus opiniâtres. Toutes les puissances de la terre sont réunies contre elle, et elle a triomphé par les moyens les plus faibles en apparence; elle a triomphé, malgré les persécutions, et par les persécutions mêmes. Ce triomphe si merveilleux et si constant ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu qui la soutient par la force de son bras tout-puissant : *Digitus Dei est hic.*

Dieu, disait un ancien, a placé l'homme dans le monde pour le rendre témoin et spectateur de ses merveilles. Dès que la raison commence à éclairer nos esprits, le souverain Maître de la nature nous invite à contempler ce spectacle si magnifique. Examinez, dit-il à chacun de nous, et, sur ce que vous voyez, réglez votre raison : *Intuere et philosophare.* J'ose adresser le même langage à ces prétendus esprits forts qui se donnent si hardiment le titre de sages et de philosophes, titre fastueux que s'arrogent les incrédules, et qui semble être devenu, dans notre siècle, le partage de l'impiété et de l'impudence. Examinez, puis-je leur dire, cette religion sublime que vous combattez sans la connaître. Je ne parle point de cette multitude de prophéties si claires et si formelles qui l'ont annoncée, du tableau que Dieu lui-même nous en a tracé dans les figures de l'ancienne loi, ni de toutes les preuves qui ont précédé et accompagné la mission de Jésus-Christ. Je me borne à cette merveille si frappante de l'établissement de la religion. Examinez donc sa naissance, ses progrès, ses succès et sa durée. Religion établie sans violence et sans contrainte, soutenue sans faveur et malgré toutes les puissances de la terre, accrue par sa seule force et par ses propres ruines, conservée au milieu des guerres que ses propres enfants n'ont cessé de lui susciter. Ne sont-ce pas là des caractères sensibles de divinité? *Intuere et philosophare.*

Religion qui renverse toutes les religions que l'esprit de mensonge avait établies et répandues dans le monde, qui condamne le culte sacrilège et les extravagances du paganisme, qui abat les idoles, dissipe les erreurs, répand la vérité, donne de la Divinité les idées les plus sublimes; qui, en captivant l'esprit de l'homme par la profondeur de ses mystères, réprime son orgueil, et perfectionne sa raison.

Religion qui réforme le cœur de l'homme et ses penchants déréglés, lui présente le culte le plus digne de la grandeur et de tous les attributs de Dieu; qui, en réglant la conduite du chrétien par la sagesse et la pureté de sa morale, travaille à son véritable bonheur en le rendant juste et vertueux.

Religion qui, pour s'établir, n'a besoin que de douze hommes pauvres, sans étude, sans secours, sans appui; qui tout à coup les rend assez éloquents pour détruire les erreurs des peuples les plus superstitieux, assez savants pour confondre l'orgueilleuse.

sagesse des philosophes, assez forts pour résister à toutes les puissances du monde liguées contre eux, et pour les vaincre. Je dis pour les vaincre : les superstitions qui flattaient tous les penchans, par la sévérité de l'Evangile; l'orgueil des sages, par la folie de la croix; la puissance des Césars, par le mystère d'un Dieu anéanti. On les enferme comme des insensés, on les poursuit comme des séditeux, on les punit comme des criminels; victimes du monde ils en deviennent les conquérans; leur sang répandu assure leur victoire; ils meurent et la religion s'établit.

Religion qui de ses premiers disciples fait autant de héros; qui se multiplie par la mort de ses sectateurs; qui toujours attaquée et toujours inébranlable subsiste par sa seule vérité; que la révolution des siècles qui détruit tout a toujours respectée; que le schisme n'a pu diviser, que l'erreur n'a pu séduire, que le vice n'a pu corrompre : non, il n'y a point d'esprit droit et équitable qui, pesant bien tous ces caractères de la religion, ne soit forcé de conclure avec un docteur de l'Eglise que c'est une extrême folie de ne pas croire à l'Evangile : *Maximæ insaniæ est Evangelio non credere*. La sublimité de ses dogmes, la pureté de sa morale, la sainteté de ses préceptes, la sagesse de ses règles, l'héroïsme de ses vertus, la félicité qu'elle nous destine, tout annonce dans notre religion l'ouvrage immortel d'un Dieu. La sagesse en a tracé le plan, la sainteté l'a dirigé, la puissance l'a exécuté, la providence la conserve et la gouverne : *Intuere et philosophare*.

Ces preuves qui firent une si vive impression sur des païens dans le siècle des apôtres et dans les siècles suivans, ont-elles perdu leur sensibilité et leur évidence par l'éloignement des temps? L'établissement si rapide de la religion, le changement merveilleux qu'elle a produit dans le monde; ne sont-ce pas des faits aussi constants de nos jours qu'ils l'étaient dans les premiers siècles de l'Eglise? Ces miracles si frappans, si multipliés, et que ses ennemis mêmes ont été forcés d'avouer, les impies de notre siècle oseraient-ils les nier? Mais ce serait donner un nouvel éclat à la divinité du christianisme. La conversion du monde entier, sans miracles, la réunion de tant de nations si différentes de caractère, d'usages, et de mœurs sous l'empire d'une religion contraire à toutes les inclinations corrompues du cœur, ce serait le plus grand des miracles, selon la remarque de saint Augustin.

Pour être chrétien il ne faut donc qu'être raisonnable. La religion n'a pour ennemis

que des cœurs corrompus qui la redoutent, ou des esprits superficiels qui ne la connaissent pas, et qui ne l'ont jamais considérée que dans les tableaux infidèles que leur en trace l'imposture; dans ces misérables libelles, ces systèmes scandaleux qu'enfante l'impiété, et dont l'oisiveté se nourrit, que l'ignorance adopte, que l'amour de la nouveauté et de l'indépendance accrédite, que le libertinage applaudit, et qui déshonorent également leurs auteurs et leurs admirateurs. Ils ne font que nous répéter ce qu'ont dit, dès la naissance du christianisme, de prétendus sages comme eux; ces impies dont le nom aujourd'hui en horreur leur annonce ce que sera le leur dans les siècles qui les suivront. Oui, l'admiration passera avec le siècle, le prestige de leur dangereux talents et d'une éloquence séduisante s'évanouira; leur impiété seule restera accompagnée de tout ce que la mauvaise foi et la calomnie ont de honteux et de méprisable. A leurs sophismes usés et rebattus, on oppose les réponses solides dont se sont servis nos pères contre les premiers ennemis du christianisme. Ils réclament contre l'autorité de la foi en faveur des lumières de la raison, et c'est par les lumières mêmes de cette raison qu'on leur prouve la folie de ne pas se soumettre à l'autorité de la foi : *Maximæ insaniæ est Evangelio non credere*. Prétendus esprits forts, examinez avec soin les preuves convaincantes et les témoignages sans nombre qui déposent en faveur de la religion. Plus vous les approfondirez, ces preuves, plus elles vous paraîtront certaines et incontestables : *Intuere et philosophare*.

Pour nous, chrétiens, rappelons-nous souvent le souvenir des merveilles que Dieu a opérées pour établir sa religion. Rendons-lui de continuelles actions de grâces pour le bienfait inestimable de notre vocation au christianisme. Nous sommes les enfans, les successeurs des apôtres, des martyrs, de ces premiers fidèles qui honorent leur foi par leurs vertus et leur courage. Soyons aussi les héritiers de leur zèle et de leur ferveur. Retraçons dans notre vie la sainteté de leurs mœurs. Malheur à nous, si un don aussi précieux que celui de la foi devenait stérile entre nos mains. Ce n'est point assez de croire cette loi sainte que Jésus-Christ est venu nous enseigner, il faut la pratiquer. Ce n'est que par l'humble soumission aux vérités de la foi, et la pratique fervente des vertus de l'Evangile que nous obtiendrons les récompenses éternelles que le Dieu de l'Evangile promet à ses vrais disciples, et que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PANEYRIQUES.

I.

SUR LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

Fidelis sermo, et omni acceptione dignus, quod Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere, quorum primus ego sum. (1 Tim., I, 15.)

C'est une vérité certaine et digne de toute créance, que Jésus-Christ est venu en ce monde pour sauver les pécheurs, dont je suis moi-même le premier.

Si c'était, chrétiens, à la seule gloire du grand Apôtre, dont nous honorons aujourd'hui la conversion, que je dusse consacrer cet éloge, je vous y ferais voir un vaisseau d'élection qui porte le nom de Jésus-Christ devant les rois ; un Apôtre que le Seigneur a choisi lui-même pour confondre les Juifs autant que pour éclairer les gentils, et qui n'a rien d'inférieur aux plus grands apôtres ; un prophète, qui s'étant élevé jusqu'au troisième ciel, y va puiser dans le sein de la Divinité des mystères dont la révélation n'est pas même permise à un faible mortel ; un maître des nations qui devient leur oracle et devant qui disparaît toute autre sagesse que la sagesse de la croix ; un homme de prodiges qui ne peut être regardé que comme un prodige lui-même ; un héros dont tous les pas sont autant de conquêtes, les combats autant de victoires, les humiliations même et les travaux autant de triomphes ; un martyr de Jésus-Christ qui signe de tout son sang ce qu'il en a prêché.

Quelque justes que soient ces titres magnifiques, saint Paul les oublie et a cru ne pouvoir se glorifier que de ses faiblesses ; plus touché de nos intérêts que de sa gloire, tout ce qu'il veut que nous disions aujourd'hui de lui, c'est qu'il est pécheur et le premier des pécheurs : heureux de mettre par là toute sa gloire à glorifier les miséricordes de son Dieu. Mais heureux nous-mêmes de pouvoir entrer dans ses sentiments ; et malheur à nous si la vue d'un exemple si touchant n'opère pas enfin notre conversion.

Non, ce n'est ni le martyr de Jésus-Christ, ni le héros chrétien, ni l'homme de prodiges, ni le maître des nations, ni le dépositaire des secrets de Dieu, ni l'apôtre que je viens vous faire considérer dans saint Paul : c'est l'homme pécheur. Il le fut comme nous, il le fut même, si nous l'en croyons, encore plus que nous : et ce ne fut, dit-il, que pour nous montrer jusqu'où va la patience de Dieu, qu'on lui fit miséricorde. Que ce soit donc notre modèle, nous y trouverons et notre consolation et notre instruction.

Notre consolation, parce que nous y verrons un pécheur en qui Dieu trouve la gloire de ses infimes miséricordes ; notre instruction, parce que nous y verrons un pécheur en qui nous trouvons tout ce que nous de-

vons de correspondance aux miséricordes infinies de Dieu. Par là nous comprendrons en deux mots et tout ce que nous pouvons attendre de la divine miséricorde, et tout ce que la divine miséricorde peut attendre de nous.

Je puis, chrétiens, et j'ose dire de ce discours ce que saint Paul a dit des paroles de mon texte : *Fidelis sermo et omni acceptione dignus*. Il n'en est point de plus vrai, de plus intéressant, de plus digne de notre piété ; rendons-nous-y tous attentifs et pour en tirer tout le fruit que j'en attends, prions la Mère de miséricorde de présider à notre conversion. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je dis que saint Paul avant sa conversion fut un pécheur en qui Dieu trouva la gloire de ses plus grandes miséricordes, et c'est pour notre consolation que je le dis. Qui fut-il, en effet, ce pécheur ? Un persécuteur actuellement armé contre l'Eglise naissante de Jésus-Christ, un persécuteur entêté, prévenu, furieux ; un persécuteur, cependant, qui ne persécutait Jésus-Christ et ses saints que parce qu'il ne les connaissait pas, et dans l'ignorance duquel il se trouvait de la droiture et de la bonne foi.

Prenez garde, je vous prie, à ces trois caractères de Saul. Ils ne pourront exalter la miséricorde de Dieu sans faire notre consolation. Car, qu'un Dieu persécuté prévienne son persécuteur au moment même qu'il le voit armé contre lui, quelle bonté ! Que malgré tous les obstacles que la fureur et les préjugés de Saul opposaient à sa conversion, nous le voyions en un instant réduit à s'avouer vaincu, quel effet de la puissance divine ! Que le Seigneur, ayant égard à la droiture de son cœur, à son ignorance même, lui fasse miséricorde plutôt qu'à tout autre, quelle sagesse ! Bonté donc qui prévient un cœur rebelle, puissance qui vient à bout de le dompter, sagesse qui ne demande que des raisons de lui faire grâce, quoi de plus glorieux pour les miséricordes de Dieu, et de plus consolant pour nous ?

Oui, chrétiens, la gloire de notre Dieu dans ses miséricordes, c'est avant toutes choses ce qui pouvait nous en donner des idées dignes de sa bonté, la cruelle persécution de Saul et tout ce qu'il entreprend contre la loi chrétienne. Car, pourquoi l'écrivain sacré qui nous apprend l'histoire de ses cruautés, les excuse-t-il si peu ; pourquoi nous fait-il assez entendre qu'en gardant les habits de ceux qui lapidaient le premier martyr de Jésus-Christ, il fut plus inhumain que ces hommes meurtriers, et qu'il sembla, dit saint Augustin, le lapider

par les mains d'eux tous ; pourquoi nous le représente-t-il comme un homme qui ne respire que le sang et le carnage, qui se fait un mérite de se déclarer ouvertement contre Jésus-Christ, et qui non content d'avoir exercé ses violences dans Jérusalem, menace déjà Damas et toute la Terre sainte ?

Pourquoi nous dit-il de lui que, cherchant à justifier sa fureur, il veut qu'elle soit munie de toute l'autorité des prêtres et des pontifes, qu'il excite leur envie, qu'il aiguise leur haine, qu'il leur conseille de faire emprisonner tout ce qui se trouvera de disciples de Jésus-Christ, qu'il leur en demande le pouvoir, et qu'il se promet par là l'entière destruction d'une secte qui s'élève déjà sur les ruines de la Synagogue ? Pourquoi saint Paul avoue-t-il lui-même qu'il fut alors un blasphémateur, un persécuteur, un pécheur outrageux, et le premier des pécheurs ?

C'est, miséricorde de mon Dieu, pour nous faire sentir que rien n'est égal à votre patience, et que votre bonté sera toujours infiniment plus grande que toute notre perversité. Non, pour nous en faire adorer l'étendue, ce n'est pas trop que le plus grand crime : et quand je vois que l'ennemi même de la loi de votre grâce n'est point exclu du sein de cette bonté paternelle, je comprends enfin tout ce que je puis espérer de la loi de votre grâce, parce que je comprends que plus le pécheur est indigne de vos miséricordes, plus sa conversion doit donner d'éclat à votre bonté.

Pensées consolantes, chrétiens : le crime lui-même et le crime le plus énorme devient en quelque sorte glorieux à Dieu. Voilà donc nos intérêts inséparables de sa gloire ; c'est donc pour sa gloire encore plus que pour mes intérêts que j'ose demander grâce, et la grande raison que j'ai de l'espérer, disait le Prophète - Roi, c'est l'énormité même de mon péché : *Propitiaberis peccato meo, multum est enim.* (Psal. XXIV, 11.) Osons donc le dire pour notre consolation, nous pécheurs, et ne craignons point de tenir ici le langage de saint Paul.

Oui, cent fois, ô mon Dieu, j'ai blasphémé votre providence, votre justice, votre sainteté, vos plus adorables mystères : *Blasphemus fui.* (1 Tim., I, 13.) Cent fois par mes exemples scandaleux et des discours impies je vous ai persécuté dans vos disciples, dans vos membres, dans les ministres de vos autels : *Et persecutor.* Cent fois j'ai fait outrage à l'Esprit-Saint qui m'avait éclairé de ses plus pures lumières, et à l'Agneau de Dieu qui m'avait régénéré dans son sang : *Et contumeliosus.* Enfin, je le reconnais à la face du ciel et de la terre, je ne suis qu'un pécheur : et de tout ce qu'il y a de pécheurs au monde, je suis persuadé qu'il n'en est point de plus indigne de vos miséricordes : *Quorum primus ego sum.* Mais ayez pitié de moi, Seigneur, jetez un œil de compassion sur ma misère ; plus mon péché vous dés honore lorsque je le commis, plus il vous glo-

rifiera lorsque vous me le pardonnerez ; on verra par là toute votre bonté.

N'est-ce pas, en effet, par où Moïse sollicitait les miséricordes du Seigneur en faveur des enfants d'Israël ? Dieu fatigué des révoltes continuelles de son peuple, semble avoir pris enfin le parti de l'abandonner. C'en est fait, dit-il, c'est un peuple dont le cœur s'endurcit et qui devient intraitable, je l'abandonne, et je ne me fais plus son guide. Il est vrai, grand Dieu, reprend Moïse, votre peuple se rend de plus en plus indigne de marcher à l'ombre de votre protection ; mais c'est pour cela même que je vous conjure de ne point vous éloigner de lui. Il semble, Seigneur, que l'endurcissement de ce peuple soit pour vous une raison de l'abandonner à lui-même : ah ! plutôt, souffrez que je le dise, c'est une raison pour vous d'oublier ses prévarications. Pourquoi cela, Dieu de nos pères ? Parce que vos miséricordes sont infinies, parce que vous êtes la bonté, la clémence, la patience même : *Misericors, clemens, patiens, multa miserationis.* (Exod., XXXIV, 6.)

Ainsi parle tout homme qui connaît le cœur de Dieu ; et parler ainsi n'est-ce pas entrer dans les intérêts de sa gloire ; il ne peut appartenir qu'à la bonté suprême d'un Dieu de porter jusque-là l'indulgence. Les hommes se lassent bientôt de pardonner, parce que leur bonté ne va point au delà de certaines bornes. Les saints eux-mêmes, si quelquefois ils osent juger du cœur de Dieu par leur propre cœur, ont de la peine à se persuader que Dieu soit si miséricordieux. Un Jonas animé d'un zèle qui n'est point assez éclairé, s'afflige de voir que le jeûne de Ninive désarme la colère divine. Seigneur, avait dit Isaïe, *vous avez eu pitié de votre peuple, vous lui avez fait grâce, en êtes-vous plus glorifié ?* (Isa., XXVI, 15.) Oui, sans doute, c'est là ce qui glorifie surtout le Seigneur, parce que, selon le témoignage de saint Paul, c'est en faisant miséricorde que Dieu signale sa bonté.

Ajoutons, chrétiens, ce qui n'est pas moins glorieux à Dieu, ni moins consolant pour nous, que c'est encore par là que le Dieu des miséricordes fait éclater magnifiquement sa puissance. Car hélas ! que d'obstacles dans un pécheur à la grâce d'une vraie conversion ! Passions indomptées, torrent de l'iniquité du siècle dont on se laisse entraîner, respects humains, intérêts secrets, tempérament vicieux, empire tyrannique de l'habitude, faiblesses pitoyables, vanité présomptueuse qui prétend se suffire à elle-même, erreurs accréditées et revêtues des couleurs de la vérité, préjugés séducteurs et soutenus du suffrage de la multitude.

Voilà ce que vous opposez, pécheurs, aux miséricordes de votre Dieu ; voilà, lorsque nous vous pressons de vous convertir, ce qui vous fait dire si souvent que vous ne le pouvez pas. Heureux encore si vous le disiez sincèrement ; car, il en est tant qui le disent sans en être persuadés, et qui ne trouvent la conversion de leur cœur impossible, que

parce qu'ils voudraient qu'elle le fût en effet. Hé quoi ! prétendez-vous que le démon de l'erreur ou du vice qui vous obsède soit plus puissant que la grâce du Seigneur ? Ah ! que Saul armé contre Jésus-Christ, et vaincu par sa miséricorde vous confonde, si l'impossibilité que vous trouvez à votre conversion ne vient que de votre duplicité, et vous console si votre langage est sincère.

Fut-il jamais un pécheur en qui la miséricorde de Dieu pût trouver de plus grandes difficultés à vaincre que dans Saul. Elevé sous les yeux du célèbre Gamaliel, instruit à son école de tout ce que le judaïsme pouvait opposer au christianisme, enfant des Pharisiens, et Pharisien lui-même, plus zélé pour les traditions de ses pères qu'aucun de son âge et de sa nation, revêtu de toute l'autorité qui peut seconder sa fureur, et d'autant plus animé pour la défense de la loi de Moïse, qu'il sait que c'est une loi divine, et que ce fut en vengeant cette loi que les Mathathias et les Phinéès se rendirent dignes d'une gloire immortelle : par où serait-il aisé de lui faire tomber les armes des mains ?

Aussi, chrétiens, Ananie est-il surpris d'entendre dire au Fils de Dieu que Saul obtient grâce. Quoi ! s'écria-t-il, quoi ! Seigneur, avez-vous un plus cruel ennemi ? N'est-ce pas lui qui faisait à vos adorateurs une guerre dont il voulait qu'ils fussent tous autant de victimes ? Oui, Ananie, c'est ce Saul lui-même, mais je le vois, vous ne savez pas encore ce que peuvent sur le cœur de l'homme les miséricordes d'un Dieu qui n'est venu sur la terre que pour y sauver les pécheurs. Apprenez-le donc, et sachez que Saul adore déjà le Dieu dont il s'était déclaré le persécuteur. Il n'a fallu pour en faire un homme tout nouveau, qu'un rayon de lumière, qu'un instant, qu'un mot. Hé ! pourquoi, chrétiens, nous en faut-il davantage ?

N'est-ce pas la même vérité qui nous éclaire, qui nous détrompe, qui nous réduit si souvent à convenir qu'il n'y a dans les espérances du siècle qu'erreur et folie ; n'est-ce pas la même main qui nous frappe, qui nous renverse, qui déconcerte les vains projets de notre ambition ; n'est-ce pas la même voix qui nous dit intérieurement qu'en opprimant le pauvre dont nous devrions être l'asile, qu'en décriant la vertu jusque dans le sanctuaire, qu'en scandalisant les faibles, qu'en tendant à l'innocence des pièges si dangereux, nous persécutons Jésus-Christ.

Ah ! que dis-je ? Cette voix miséricordieuse, qui d'un persécuteur en fait un apôtre, Saul ne l'entend aujourd'hui qu'une première fois : et combien de fois l'avons-nous entendue, nous, en qui les miséricordes de notre Dieu ne trouvent qu'un cœur opiniâtrement rebelle ? Saul en un instant se rend, et depuis combien de temps opposons-nous de criminelles résistances, nous qui nous tenons éternellement en garde

contre les plus puissantes sollicitations de la grâce.

Nous voudrions que, pour opérer notre conversion, Dieu fit en notre faveur un coup de son bras tout-puissant, un miracle de sa grâce qui nous enlevât subitement au péché comme Saul. Mais quoi ! ces revers de fortune, qui nous humilient si profondément, ne sont-ce pas et ne les appelons-nous pas nous-mêmes autant de coups atténués qui ne devraient plus nous permettre de délibérer ? Le voilà, ce miracle que nous voudrions. Il s'opère pour nous gagner, et, bien loin de baisser comme Saul une main miséricordieuse qui ne nous frappe que pour nous guérir, nous nous roidissons contre ses coups.

Nous voudrions un trait de la bonté divine qui, tout à coup et sans nous consulter, nous transplantât dans la région des saints. Mais quoi ! n'est-ce pas assez que, sans user de violence, cette bonté si remplie de douceur nous prévienne, nous éclaire, nous invite, nous attire, nous ait attendus des années entières, ne se soit pas encore rebutée de notre résistance ? Ses traits, pour être plus doux, en sont-ils moins efficaces : sa patience même n'en est-elle pas plus admirable ?

Nous voudrions une de ces grâces victorieuses qui changent des pierres en enfants d'Abraham, une grâce telle qu'on la donne à Saul. Oh ! que vous entrez peu dans les vues de la divine miséricorde, vous qui formez de si vains desirs ! Oui, c'est à la faveur d'une lumière céleste, d'une voix miraculeuse que Saul a connu Jésus-Christ ; mais avez-vous besoin de ces prodiges pour le connaître, vous qui faites profession de croire en lui, qui l'adorez comme votre Sauveur. Oui, Saul est frappé, renversé, désarmé. Mais remarquez, je vous prie, que ce n'est point proprement par là que son cœur est changé. Par où donc ? Ah ! pour être converti, ne faut-il pas qu'il s'humilie sous la puissante main qui le frappe, qu'il obéisse, qu'il prie, qu'il ne rougissoit point d'apprendre d'un Ananie les desseins que le Seigneur a sur lui, qu'il sache tout ce qu'il lui faudra souffrir pour le nom de Jésus-Christ ?

Et n'est-ce pas à quoi nous portent continuellement tant de saintes inspirations qui sollicitent notre fidélité ? Soyez donc dociles comme Saul, allez chercher, comme lui, cet Ananie, cet homme de Dieu qui a grâce et vocation pour vous toucher, ne vous effrayez point de nous entendre parler des saintes rigueurs de la pénitence, ayez le courage de vous y condamner vous-même ; faites dire de vous, non plus ce qui s'est dit si souvent, Il est enivré de ses plaisirs, il est à des spectacles scandaleux, il est au jeu : mais Il est en prières : *Ecce orat.* (Act., IX, 11.) Alors votre conversion n'aura rien de suspect, et, bien loin de vous refuser la grâce du sacrement de la réconciliation, nous serons les premiers à vous l'offrir. Mon frère, vous dirons-nous, ainsi qu'Ananie le disait à Saul, oui, mon frère, le Seigneur Jésus m'envoie pour vous ouvrir les yeux, pour vous remplir de son Esprit-Saint : *Saule, frater, Dominus*

misit me Jesus, ut videas et implearis Spiritu Sancto.» (Act., IX, 17.)

Toutes ces grâces d'obéissance et de retraite, de prière, de componction, ne suffisent-elles pas à la docilité d'un esprit attentif au plus grand intérêt qu'il puisse avoir? A quoi donc tient-il que la puissante miséricorde de votre Dieu ne triomphe enfin de votre cœur? Est-ce à votre ignorance? Etes-vous moins instruits, êtes-vous moins persuadés des vérités de votre religion, qu'un ennemi déclaré du christianisme qui ne regarde ses mystères que comme autant d'erreurs. Est-ce à vos préjugés? En êtes-vous plus entêtés qu'un Pharisien qui ne fut imbu, dès ses plus tendres années, que de ce qui pouvait autoriser ses préventions? Est-ce à la violence de vos passions? Sont-elles plus fougueuses que le prétendu zèle d'un persécuteur de Jésus-Christ qui ne se repaît que du sang de ses adorateurs? Est-ce à vos faiblesses? Sont-elles plus grandes que celles de Saul? Oui, Saul, après sa conversion même, fut faible; cent fois il en a gémi, mais il dit aussi que, plus il se sent faible, plus il lui vient de force : *Cum infirmor, tunc potens sum.* (II Cor., XII, 10.) Loin de s'effrayer, comme nous, de ses faiblesses, il s'en glorifie. Pourquoi cela? Parce que, si la miséricorde de son Dieu fait toute sa force, ses faiblesses font toute la gloire de la miséricorde de son Dieu : *Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis.* (Ibid., 9.)

A quoi donc, encore une fois, à quoi tient-il que cette infinie miséricorde n'exerce sur vous toute sa puissance? Car enfin, vous le savez, et c'est un dogme de notre foi, le Seigneur a le cœur de l'homme entre ses mains, et, quelque endurci qu'il soit, il peut, sans attenter à sa liberté, vaincre sa plus opiniâtre résistance. Mais en faveur de qui croyez-vous que ses miséricordes lui fassent déployer la force de son bras tout-puissant? Nous voyons aujourd'hui que c'est en faveur d'un persécuteur, il est vrai; mais entrez dans le caractère de cet ennemi de Jésus-Christ; et, si vous admirez dans sa conversion la bonté d'un Dieu qui le prévient, la puissance d'un Dieu qui le désarme, vous n'y admirerez pas moins la sagesse d'un Dieu qui lui fait grâce plutôt qu'à tout autre : et peut-être verrez-vous par là pourquoi ce Dieu si sage ne vous la fait pas.

Hélas! avouons-le, chrétiens, telle est l'indépendance de notre Dieu qu'il ne fait miséricorde qu'à qui il lui plaît; et que, comme il est souverainement le Maître de ses dons, il n'a point proprement d'autre raison d'en favoriser celui-ci plutôt que celui-là, que son bon plaisir : *Sic placuit ei*, dit saint Paul en parlant de sa conversion. (Galat., I, 15.) Vérité qui nous défend de sonder les abîmes de sa sagesse, et qui, dans le discernement qu'il lui plaît de faire des uns et des autres, nous réduira toujours à recourir aux profondeurs adorables de ses jugements.

Mais après tout, grand Dieu! les raisons qui vous font agir sont toujours infiniment dignes de votre suprême sagesse : *Omnia in*

sapientia fecisti. (Psal. CIII, 24.) Que trouvez-vous donc dans un persécuteur à quoi votre sagesse pût vous permettre d'avoir égard; qu'avait-il, je ne dis pas qui pût mériter votre amour, il n'était digne que de votre colère, mais qu'avait-il qui pût toucher votre cœur? Ah! que saint Paul nous l'apprenne lui-même; mais craignons, en l'entendant parler de lui, qu'il ne se trouve dans nous un principe de réprobation qui nous ferme le cœur de Dieu.

J'étais un blasphémateur, nous dit-il, « *Blasphemus fui*, » et Dieu m'a fait miséricorde : « *Misericordiam Dei consecutus sum*; » pourquoi? Parce que n'étant point encore éclairé des lumières de la foi, ce n'était que par ignorance que je persécutais l'Eglise : *Quia ignorans feci in incredulitate.* (I Tim., I, 13.) C'est donc de cette ignorance qu'il plut à Dieu de se laisser toucher. Mais pourquoi encore? parce qu'il y vit de la droiture et de la bonne foi.

Ce n'est point une ignorance perverse qui veut ignorer ce qu'elle ignore, qui craint d'être détrompée, qui fuit la lumière, qui voit même la vérité sans se rendre, qui se fait un honneur impie de la combattre. Telle fut cette ignorance de tant de Pharisiens qui s'attira l'indignation du Fils de Dieu; telle cette ignorance de tant d'hérésiarques, qui fut marquée du sceau de la réprobation. Mais Saul! Ah! Dieu remarque assez de bonne foi dans son ignorance, pour ne la regarder que d'un œil de compassion.

Ce n'est que sur le témoignage des maîtres en Israël et des docteurs de la loi qu'il agit. Il est persuadé que son devoir et sa conscience demandent de lui tout ce qu'il fait paraître de zèle pour les intérêts de la Synagogue. Persuasion fautive et criminelle, j'en conviens; mais que le Ciel parle, qu'on lui apprenne quel est ce Jésus qu'il persécute, qu'on lui fasse connaître ce que Dieu veut qu'il fasse, il n'en demande pas davantage : *Quid me vis facere?* (Act., IX, 6.) Telle est sa droiture, qu'au premier rayon que la vérité fera luire à ses yeux, il s'y rendra avec docilité.

Vous la voyez, ô mon Dieu, cette heureuse disposition de son cœur, et je comprends qu'elle pût solliciter votre bonté, j'adore en cela votre sagesse. Mais, hélas! Dieu la voit-il en nous, cette disposition favorable : et si ses miséricordes nous sont refusées, notre perversité ne justifiera-t-elle pas sa sagesse dans le refus qu'il nous en aura fait?

Si nos égarements, du moins, ne venaient que de notre fragilité, le Seigneur est un Père plein de tendresse qui ne demande qu'à faire grâce à ses enfants. Il connaît, dit le prophète, le limon dont il les a pétris; il sait que la vie n'est pour eux qu'une vapeur légère qui disparaît un moment après qu'elle a paru; que, comme les fleurs des champs, on les voit se flétrir aux ardeurs de l'astre qui les a revêtues de leur éclat. (Psal. CII, 14 seqq.) Il serait touché de la malheureuse condition de leur naissance; ce serait toute l'inclination de son cœur, toujours d'accord

avec son infinie sagesse. Mais comment oserions-nous représenter à Dieu notre fragilité, nous qui portons la dépravation jusqu'au plus cruel abus de ses miséricordes mêmes ?

Nous parle-t-on de leur étendue, nous nous en prévalons et notre présomption nous fait croupir impunément dans le désordre. Nous dit-on que ce Dieu si miséricordieux ne doit cependant rien au pécheur, et qu'il ne fait miséricorde qu'à qui il lui plaît, nous n'en sommes que plus indolents. Après tout, disons-nous, s'il plaît à Dieu de me faire miséricorde, qu'aurais-je à redouter ; et s'il ne lui plaît pas, tous mes efforts ne seraient que des efforts inutiles ? Vains raisonnements, illusion grossière ! comme si la sagesse de Dieu, dans son indépendance même, n'avait pas ses lois.

On ne sait rien des desseins de Dieu, dit l'impie, et pourquoi faire rouler toute ma conduite sur ce qui ne peut dépendre de moi ? Plaira-t-il à Dieu de me faire miséricorde ? Je n'en sais rien, pécheur ; et tout ce que je puis vous dire pour votre consolation, c'est que, quelques raisons que j'aie de craindre que Dieu ne vous la fasse pas, il est du moins certain qu'il peut et qu'il veut encore vous la faire : espérez. Mais si je ne sais pas encore votre destinée, je sais qu'étant instruit autant que vous l'êtes de vos devoirs et des mystères de votre foi, vous qui nous vantez vos connaissances, ce n'est point par ignorance que vous péchez.

Je sais que quand vous ignoreriez, en matière de religion, ce que vous en devez savoir, il est impossible que négligeant de vous instruire, que dédaignant nos oracles sacrés, que n'ayant de goût que pour une science toute profane, que ne puisant même vos connaissances que dans les sources empoisonnées du vice, de l'erreur et de l'impiété, je sais, dis-je, qu'il est impossible que votre ignorance soit d'un caractère à toucher le cœur de Dieu.

Je sais que s'il y a grâce pour ceux mêmes qui blasphèment le nom de Jésus-Christ, il n'y en a point, selon l'oracle du Fils de Dieu, pour ceux qui pèchent contre le Saint-Esprit : c'est-à-dire, pour ceux qui, persuadés intérieurement que les merveilles de la religion n'ont pu venir que de cet Esprit-Saint, affectent d'en chercher les principes dans les secrets de la nature, dans les vues de la politique, dans les chimères d'une fastueuse philosophie qui n'adore que ses systèmes.

Je sais que si le Seigneur a pitié du pécheur fragile, il ne donne que des malédictions au pécheur scandaleux ; que des publicains et des pécheresses seront préférés à tous ces superbes pharisiens dont le cœur est si pervers ; et que tandis, en un mot, que Dieu ne verra point de docilité dans votre ignorance, de droiture dans vos intentions, de bonne volonté dans vos faiblesses, de sincérité dans votre conduite, les entrailles de sa miséricorde vous seront fermées. Tel est l'ordre de la sagesse.

Voulez-vous donc pouvoir espérer qu'il vous fera grâce ? Commencez par vous mettre dans un état à pouvoir toucher son cœur, humiliez-vous sous le poids de vos misères, ne négligez aucune de ces premières grâces qui vous font faire quelquefois de si sérieuses réflexions ; retranchez de votre caractère tout ce qui pourrait indigner le cœur de Dieu. Tremblez, géissez, priez, faites qu'il ne trouve ni affectation dans votre ignorance, ni sentiments impies dans vos maximes, ni désespoir dans vos habitudes vicieuses, ni duplicité dans votre cœur.

Alors il vous sera permis de prier la bonté divine d'avoir égard à votre fragilité, et j'ose vous assurer qu'elle en sera touchée ; alors vous commencerez à goûter les saintes délices d'une confiance, et votre confiance ne sera point confondue ; alors vous demanderez à Dieu qu'il vous fasse miséricorde, et, quoiqu'il ne vous la doive pas, il vous la fera d'autant plus volontiers que, comme il trouve dans votre iniquité la gloire de sa bonté, dans les obstacles que vous opposez à sa grâce la gloire de sa puissance, il trouvera dans votre droiture la gloire de sa sagesse.

N'en restons pas là, chrétiens, si Dieu nous donne la consolation de trouver dans nos misères la gloire de ses miséricordes, il faut aussi, que profitant de l'instruction que nous donne saint Paul, nous trouvions comme lui dans les miséricordes de notre Dieu la correspondance que nous leur devons. C'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Piquons-nous ici, chrétiens, d'une sainte émulation. Puisque telle est la miséricorde de notre Dieu qu'elle tire de nos péchés mêmes la gloire de sa bonté, de nos faiblesses la gloire de sa puissance, de notre droiture la gloire de sa sagesse ; convertissons-nous aussi de manière que nous tirions de sa bonté toute la vivacité de notre reconnaissance, de sa puissance tout notre courage, de sa sagesse toute la sagesse de notre conduite. C'est ce que j'appelle trouver dans la miséricorde de Dieu la correspondance qu'elle a droit d'attendre d'un cœur converti ; et c'est ce que nous apprend la conversion de saint Paul. Jusqu'où ne la portait-il point, cette reconnaissance ? Quelle vivacité, quel zèle, quelle générosité ! Ne s'occuper que de l'Auteur de sa félicité, publier sur les toits qu'il lui doit tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, l'aimer et le faire aimer, se dévouer à sa gloire, c'est là sans doute le caractère d'un cœur reconnaissant, et ne vous ai-je pas tracé celui de saint Paul.

Ouvrons ses Lettres saintes, lisons ce que l'Histoire sacrée de l'Eglise naissante nous apprend des suites admirables de sa conversion, tout nous offre de précieux monuments de sa reconnaissance. Bien différents de ces ingrats à qui l'éclat éblouissant d'une fortune subite fait oublier aussitôt leur an-

cienne misère et la générosité de leur bienfaiteur, il ne rougit point de se souvenir qu'il fut un persécuteur de Jésus-Christ, il le dit à la face de toute la ville de Jérusalem et au pied du trône d'Agrippa. C'est une tache qui ne s'efface point de son esprit, et qui ne lui permet de se regarder que comme le premier des pécheurs et le dernier des disciples du Fils de Dieu, comme indigne de porter le nom d'apôtre. Tant il veut que tout l'univers sache que tout ce qu'il est, il ne l'est que par la grâce de son Sauveur.

Et de là quel amour pour ce Sauveur adorable! Amour tendre dont son cœur est si pénétré que, s'il parle, c'est pour exalter les grandeurs infinies de Jésus-Christ; que s'il écrit, il faut que le nom de Jésus-Christ se trouve toujours au bout de sa plume; que s'il souffre, pourvu que ce soit pour Jésus-Christ, il est au comble de la joie; que s'il sait quelque chose, tout ce qu'il se glorifie de savoir au monde, c'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié; que s'il menace, c'est pour anathématiser quiconque n'aime pas Jésus-Christ; que s'il vit, c'est moins lui qui vit que Jésus-Christ qui vit en lui; que s'il a quelque désir en ce monde, c'est de le quitter, ce monde, pour aller s'unir à Jésus-Christ; encore faut-il, en attendant qu'il jouisse de cette félicité, qu'il lui soit permis de s'élancer vers Jésus-Christ, et d'avoir avec lui les plus intimes communications.

Amour zélé qui, lui faisant entreprendre de conquérir autant de cœurs à Jésus-Christ qu'il y en a de capables de l'aimer, mérite que, comme Pierre pour avoir aimé Jésus-Christ devint le prince des apôtres, Paul embrasé de cet amour divin devienne l'apôtre des gentils, et qu'il ait en quelque sorte, comme Jésus-Christ, toutes les nations pour héritage.

Amour désintéressé qui, ne respirant que la gloire de Jésus-Christ et l'édification de son Eglise, renonce au droit qu'il a de vivre de l'Evangile; qui, craignant d'être à charge aux fidèles, ne veut manger son pain qu'à la sueur de son front; qui se réjouit de voir ses ennemis mêmes prêcher Jésus-Christ, fût-ce par envie et aux dépens de sa propre gloire; qui, sacrifiant le bonheur de posséder déjà Jésus-Christ au salut de ses frères, voudrait être anathème pour eux.

Amour immense qui ne connaît point de bornes, qui ne fait distinction ni du Juif ni du Gentil, ni du Scythe ni du Barbare, ni du libre ni de l'esclave; qui, dès qu'il y a des intérêts de Jésus-Christ, ne peut trouver ni trop de travaux à embrasser, ni trop de périls à braver, ni trop de mers à traverser, ni trop de régions à parcourir; qui ne sera content de lui-même que lorsqu'il aura porté sa reconnaissance jusqu'à mourir pour un Dieu qui l'a aimé, jusqu'à mourir pour lui sur une croix... Ah! chrétiens, que devient ici notre prétendue reconnaissance pour un Dieu qui ne nous a pas moins aimés? Pourquoi donc l'aimons-nous si peu? pourquoi lui marquons-nous si peu de gratitude?

C'est que nous n'estimons pas autant que

nous le devons le grand bienfait de notre rédemption; c'est qu'en comptant même sur notre conversion, nous ne comprenons point encore assez ce que c'est que le péché et l'avantage d'en être affranchi; c'est que nous ne nous souvenons jamais regardés comme de malheureuses victimes échappées de l'enfer. Hé quoi donc! faudrait-il, pour exciter notre reconnaissance, que Dieu ne nous eût tirés de l'abîme qu'après nous y avoir fait éprouver toutes les rigueurs de sa justice? Nous les avoir épargnées, n'est-ce pas un trait de bonté plus touchant que si l'on nous tirait aujourd'hui de l'enfer? Ah! j'adore un Dieu, disait saint Paul toujours pénétré du souvenir de ce qu'il fut avant sa conversion, j'adore un Dieu qui m'a aimé jusqu'à se sacrifier pour moi : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (Galat., II, 20.)

Disons-le comme lui, chrétiens, mais en rappelant comme lui tout le prix du sang d'un Dieu, mais en considérant de près comme lui nos péchés et les châtimens terribles dont nous étions menacés, mais en aimant autant que nous le devons la main bienfaisante qui nous a soutenus sur le penchant du précipice. Alors nous chanterons avec une éternelle reconnaissance les miséricordes du Seigneur; et les sacrifices qu'elles nous demanderont, nous les ferons avec un courage d'autant plus magnanime qu'elles nous communiqueront leur puissance.

Que ne pouvons-nous point attendre de la puissante miséricorde d'un Dieu qui, dans un instant, fait d'un persécuteur un humble disciple, d'un loup ravissant un agneau, d'un maître de l'erreur un docteur de la vérité, de Saul un apôtre? Non, je ne m'étonne plus de lui voir un héroïsme supérieur à tout ce qui pourrait effrayer un cœur pusillanime. Il ne trouve rien d'impossible : *Omnia possum.* (Philipp., IV, 13.) Il ne craint point ce qu'on dira de lui quand on le verra plus zélé pour la gloire d'un Dieu crucifié, qu'on vient de le voir acharné contre ses adorateurs. Il brave la malignité des Pharisiens, l'envie des prêtres, les fureurs et la rage du peuple Juif; il essuie prisons, naufrages, travaux, opprobres, supplices, périls infinis sur mer et sur terre, dans les villes et dans les solitudes, de la part de ses ennemis, de la part de quantité de faux frères; partout son courage le soutient.

En vain, pour le dissuader d'aller à Jérusalem, un prophète lui prédit les fers et les affronts qui l'y attendent, il n'en a que plus d'ardeur; il est prêt, dit-il, non-seulement à se voir chargé de chaînes, mais à donner sa vie pour l'Auteur de son salut. Qui pourrait lui faire perdre de vue ce grand objet de son amour? Il défie la mort et la vie, le présent et l'avenir, le ciel et la terre, l'univers entier, de le separer de la charité de Jésus-Christ. Non, ce courage ne me surprend point. Après le changement qui s'est fait dans son cœur, il doit compter sur un Dieu qui a été assez puissant, en lui faisant miséricorde, pour opérer cette merveille.

Le dirai-je, chrétiens, ce qui doit nous surprendre, c'est qu'après notre conversion, s'il est vrai que notre cœur soit changé, comme nous osons nous en flatter, nous soyons encore capables de nous effrayer, je ne dis pas de tout ce qu'un saint Paul eut le courage d'affronter, je dis des vains jugements et des discours insensés du monde, de la moindre disgrâce, de la plus légère raillerie. Ah! vous qui, tout converti que vous prétendez être, craignez déjà de succomber à la première tentation, connaissez enfin toutes vos forces. J'ose vous promettre que, pourvu que votre conversion ne soit point équivoque, vous serez invincible si vous le voulez; et si vous en doutez encore, demandez à Dieu, je vous le permets, un prodige qui vous reponde de la victoire : *Pete signum a Domino Deo tuo*. Non, dites-vous, il ne me convient pas de tenter le Seigneur : *Non petam et non tentabo Dominum*. (Isa., VII, 11.)

Eh bien! ce prodige qui doit assurer votre supériorité sur les ennemis de votre salut, et que vous n'osez demander, Dieu l'a déjà opéré : c'est votre conversion même! Vous aviez un cœur ambitieux et superbe, le Seigneur en a fait un cœur humble et modeste; vous aviez un cœur sensuel et voluptueux, le Seigneur en a fait un cœur contrit et pénitent; vous aviez un cœur avare, dur, impitoyable, le Seigneur en a fait un cœur tendre, sensible, compatissant. Prodige, chef-d'œuvre de la puissante miséricorde de Dieu! lui sera-t-il plus difficile de faire d'un cœur pusillanime et timide un cœur intrépide, généreux, entreprenant, amateur des croix, le cœur d'un saint Paul? Et puisque nous supposons votre conversion sincère, pouvez-vous songer à ce que vous étiez autrefois, à ce que vous êtes aujourd'hui, sans reconnaître dans votre conversion la force et la vertu du Très-Haut, sans dire comme l'Apôtre : Après ce que j'ai pu, je peux tout, il n'y a qu'à m'appuyer sur le bras du Tout-Puissant : *Omnia possum in eo qui me confortat*. (Philipp., IV, 13.)

Ainsi, chrétiens, qu'est-ce qu'un pécheur converti? C'est, avons-nous dit d'abord, un esclave affranchi qui ne peut se voir en liberté sans être pénétré de reconnaissance pour celui qui vient de briser ses chaînes; c'est un rebelle désarmé, qui n'est vaincu par la grâce que pour être victorieux lui-même des ennemis de Dieu. Disons plus, c'est un insensé qui devient sage, et qui, persuadé que toute la sagesse du siècle n'est qu'une vraie folie, ne règle plus sa conduite que sur la sagesse même de Dieu. Que la sagesse de saint Paul nous serve encore ici de modèle!

Sagesse qui saisit le moment de la grâce, qui ne s'en voit pas plutôt prévenue qu'elle se soumet à son empire; qui suppose, ce qui n'est que trop vrai, qu'une conversion différée, ne le fût-elle qu'un instant, n'est plus une vraie conversion. Lorsqu'il plut à Dieu de me donner la connaissance de son Fils, dit saint Paul, il n'y eut point à dé-

léber; dès ce moment même, je rompis tous les liens de la chair et du sang : *Continuo non acquievi carni et sanguini*. (Galat., I, 16.) Remarquez cette expression, *Continuo*, dès le moment même. Pour peu que saint Paul eût différé, le moment de la grâce n'était plus; et fût-il jamais revenu? la sagesse même de Dieu ne s'y fût-elle pas opposée? peut-elle souffrir impunément qu'un pécheur à qui rien n'est dû, se fasse l'arbitre des miséricordes de son Dieu, qu'il ose leur marquer un temps et les assujettir au caprice de ses passions, qu'il ait la témérité de se promettre dans la grande affaire de son salut des jours et des années dont il sait si bien qu'il ne peut répondre dans une affaire civile, qu'il s'imagine follement que des délais éternels et toujours injurieux à la bonté divine ne forceront pas enfin le Seigneur à venger ses miséricordes?

Sommes-nous donc sages d'avoir si longtemps délibéré, de temporiser encore, de remettre toujours au lendemain ce que nous ne pourrions faire trop tôt; et si toutes nos délibérations, de quelque principe de religion qu'elles viennent, n'emportent pas enfin la dernière résolution d'un cœur heureusement changé, sommes-nous convertis? Que fût devenu le grand Apôtre des nations, si, persécuteur de Jésus-Christ, il n'eût eu la sagesse de se laisser désarmer aussitôt qu'il reconnut l'illusion de son faux zèle?

Sagesse encore qui comprend parfaitement que, puisque Dieu remet au pécheur pénitent toutes ses iniquités, et que sa sagesse ne permet pas à sa miséricorde de ne faire grâce qu'à demi, rien ne serait plus insensé qu'une conversion qui ne serait pas entière. Pour acquérir l'éminente science de Jésus-Christ et pour la gagner entièrement, dit saint Paul, en me convertissant à lui je lui sacrifiai tout, et crucifié tout vivant à lui, mort au péché, mort au monde, mort à moi-même, je ne trouvais de vraie sagesse que dans la folie de sa croix. Avantages de ma naissance, de mon éducation, de mes talents, de mes lumières, de mon zèle pour la loi de Moïse, de mon autorité, de ma réputation, tout ce qui pouvait me faire valoir aux yeux de la Synagogue, je ne le regardai que comme on regarde ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable. (Philipp., III, 8.) Oui, telle fut la sagesse de Paul éclairé d'en haut.

Sommes-nous sages, nous, hélas! qui n'offrons au Seigneur, en nous convertissant, qu'un cœur partagé, nous qui prétendons quitter le péché sans en éviter les occasions, sans en attaquer les principes, sans en réparer les scandales; nous qui renonçant, comme nous le supposons, aux grossièretés du vice, ne renonçons pas à ses raffinements, à ses appâts, à ses secrets mystères; nous qui croyons faire beaucoup de paraître quelquefois chrétiens au pied des autels, et qui partout ailleurs affectons si souvent de paraître tout profanes, tout mondains, entêtés des maximes du siècle, esclaves de ses usages, jaloux de ses fortunes, n'estimant comme lui que son faste et son opulence; nous enfin, qui, bien loin

de nous remplir de la seule science de Jésus-Christ et d'oublier autant que nous le pouvons cette fatale science du mal dont nos pères, pour leur malheur et pour le nôtre, furent si curieux, ne voulons rien ignorer de ce qui nous infecte de plus en plus de son poison mortel; et si telle est notre conversion, sommes-nous convertis? Quelle part eût eue saint Paul aux miséricordes de son Dieu si, commençant à connaître Jésus-Christ, il n'eût eu la sagesse de se livrer tout entier et sans partage à l'esprit de sa grâce? Non, ce n'est point être à Dieu que de n'y être point tout entier, et sans réserve.

Sagesse enfin, qui, fondée sur l'immuable sagesse de Dieu, marche dans la voie du salut d'un pas toujours égal, et qu'on ne voit ni se détourner, ni reculer, ni s'arrêter, ni regarder derrière elle, ne perdant jamais de vue le but unique qu'elle se propose, et ne cessant d'y tendre qu'elle n'y soit arrivée. Telle fut encore la sagesse de saint Paul. Entré par sa conversion dans la glorieuse, mais pénible carrière de l'apostolat, avec quelle constance n'en remplit-il point les différents ministères? Quelque avancé que je sois, dit-il, il s'en faut bien que je me croie au terme. Je ne songe qu'à suivre ma route, qu'à gagner du terrain; j'avance toujours, oubliant ce que je laisse derrière moi du chemin que j'ai déjà fait et ne considérant que ce qu'il m'en reste à parcourir pour atteindre le terme que j'ai devant les yeux; j'y cours et je veux que tous mes pas m'y conduisent.

C'est pour cela que je mortifie mon corps et que je le réduis en servitude, de crainte que si je ne courais qu'au hasard, après avoir entrepris la conversion des autres, la mienne n'aboutît qu'à la plus funeste réprobation. Ah! chrétiens, une conversion si peu suspecte, si sainte, si miraculeuse, n'empêche point un saint Paul, en se rendant même témoignage qu'il n'a rien à se reprocher, d'avoir encore de l'inquiétude, de se tenir continuellement sur ses gardes, de s'armer contre lui-même, de s'assurer autant qu'il le peut d'une heureuse persévérance, toujours dans la crainte d'être réprouvé.

Sommes-nous donc sages de nous endormir dans une fatale sécurité, de nous défier si peu de nos faiblesses, de nous exposer si témérairement à la tentation, d'y succomber si facilement; et si nos rechutes ne viennent dans la suite que de notre imprudence, sommes-nous convertis? Ne faut-il pas que nous nous soyons contentés de cacher le feu sous la cendre, que nos passions aient conservé pitoyablement avec le péché de ces intelligences secrètes qui se dérobent si souvent à nos yeux, que nous ayons confessé notre iniquité sans la détester de bonne foi, sans entreprendre généreusement de l'expié, sans lui fermer toutes les avenues de notre cœur; et quand il se pourrait faire qu'avec si peu de sagesse, nous fussions convertis, quels avantages pourrions-nous tirer d'une conversion qui ne se soutiendrait pas? N'étant alors aux yeux de Dieu que des ingrats et des

perfides, n'en serions-nous pas infiniment plus coupables?

Notre retour au péché pourrait-il nous permettre de compter sur un nouveau retour à Dieu! Quoi, nous dirait saint Paul aussi bien qu'aux Galates, telle est donc votre folie, qu'après avoir commencé par l'esprit, vous finissez par la chair! Oh! qu'il faut que vous soyez insensés, et d'avoir eu si peu de reconnaissance pour un Dieu qui vous avait prodigué son amour, et d'avoir anéanti tout ce que sa grâce vous avait donné de supériorité sur les puissances de l'enfer, et d'avoir eu la lâcheté de vous laisser vaincre par un ennemi dont vous étiez trop heureux d'avoir enfin secoué le joug, et d'avoir été les premiers à vous remettre dans ses fers, et d'avoir à craindre que vous ne puissiez presque plus vous en tirer: *O insensati! sic stulti estis ut cum spiritu cœperitis, carne consummemini!* (Galat., III, 1-3.)

Fasse, chrétiens, l'Esprit de vérité qui vient de nous éclairer de ses lumières, que nous apprenions aujourd'hui de saint Paul à seconder par une parfaite conversion les miséricordes de notre Dieu. Souvenons-nous-en pour notre consolation. Ce Dieu de paix qui ne veut point, dit-il, que le pécheur périsse, qui veut, au contraire qu'il se convertisse et qu'il vive, c'est, comme nous l'avons vu, de nos péchés mêmes qu'il tire la gloire de sa bonté; n'écoutons donc plus le désespoir où pourrait nous jeter la vue de notre iniquité. C'est de notre faiblesse qu'il tire la gloire de sa puissance; ne nous effrayons donc d'aucune difficulté. C'est de notre droiture qu'il tire la gloire de sa sagesse: ayons donc un cœur assez droit pour l'engager à nous regarder d'un œil propice.

Souvenons-nous aussi pour notre instruction, que de sa bonté, nous devons tirer toute notre reconnaissance; de sa puissance, notre force et notre courage; de sa sagesse, les règles d'une sagesse qui ne souffre plus de délai, qui ne se réserve rien de tout ce que nous aurons à sacrifier, qui nous arme toute notre vie contre cet esprit inconstant qui n'en fait qu'une déplorable suite de tristes vicissitudes, qui fasse de nous autant de vrais sages qui ne consultent dans toute leur conduite que la sagesse même de Dieu.

Puissions-nous enfin, lorsque nous touchons le terme, dire comme saint Paul: Oui, depuis ma conversion, l'enfer et le monde, mes passions et mes intérêts m'ont livré de furieux assauts; mais j'ai combattu, j'ai triomphé: *Bonum certamen certavi*. J'ai fourni ma carrière sans m'arrêter un moment à tout ce qui pouvait retarder ma course: *Cursum consummavi*. Dieu m'a toujours prévenu des bénédictions d'une douceur ineffable, mais à lui seul en soit toute la gloire, je ne puis que me rendre témoignage que je lui ai été fidèle: *Fidem servavi*. (II Tim., IV, 7.)

Je n'ai donc plus qu'à recevoir enfin ma couronne. C'est une couronne de justice, il est vrai; mon Juge lui-même, mon juste Juge, me la garde, pourrait-il me la refuser! *Reposita est mihi corona justitiæ*. (Ibid., 8.)

Mais je ne l'ai méritée que parce que sa grâce m'en a rendu digne, c'est à sa seule miséricorde que je la dois. Il attend de moi cet hommage; je le lui rends, et ma souveraine félicité, ce sera de le lui rendre éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

II.

POUR LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Christo confixus sum cruci. (Galat., II, 19.)

Je suis crucifié avec Jésus-Christ.

Ce langage de saint Paul que je fais tenir ici au saint patriarche, dont j'entreprends l'éloge, est-ce à sa gloire, chrétiens, est-ce à notre confusion? Tout homme qui fait profession d'adorer un Dieu crucifié, devrait-il parler autrement? Baptisé au nom de Jésus-Christ, c'est en sa mort même qu'il est baptisé. Sa vie n'est donc plus qu'une espèce de mort continuelle; et son tombeau, c'est son baptême. Telle est l'idée que la foi nous donne de l'homme chrétien. Par le baptême, nous dit l'Apôtre, nous sommes crucifiés, nous sommes morts, nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ. Où en suis-je donc réduit? Il faut que ce qu'il y eut de plus admirable dans un homme qui fut le prodige de son siècle, je le cherche dans ce que nous devrions être tous; et je ne puis exalter la gloire de François d'Assise, qu'il ne fasse notre condamnation. Que fut-il, en effet, cet ange de la terre qui semble n'avoir rien d'humain? Ce que nous devrions être tous, et ce que nous eussions tous été si l'esprit du monde ne nous eût point imbus de ses erreurs, un homme crucifié avec Jésus-Christ : *Christo confixus cruci*.

Disons donc de ce parfait imitateur du Fils de Dieu, qu'il renouvela dans lui-même les rigueurs de la croix; et quoique tout disciple de Jésus-Christ doive être de ce caractère, ne croyons pas que celui de saint François en soit moins héroïque. Qu'y a-t-il de plus grand, qu'y a-t-il de plus rare, dans le christianisme même, qu'une vertu crucifiée? Mais dire qu'il renouvela dans lui-même les rigueurs de la croix, n'est-ce pas dire que le Seigneur de son côté en renouvela les merveilles dans la personne de cet homme sraphique? Je dis les merveilles; vous le savez: l'enfer vaincu, toute la sagesse du monde convaincue de folie, l'Eglise élevée sur les ruines de la Synagogue, les dieux du paganisme rentrés dans leur néant, l'humilité de la foi triomphante de tout l'orgueil des grandeurs humaines, le ciel et la terre réconciliés, l'homme sauvé: tels sont les prodiges qu'opéra la croix. Or, ces prodiges qui rendirent les premiers siècles de l'Eglise si brillants, on les vit encore du temps de saint François, parce qu'on vit alors un homme crucifié avec Jésus-Christ.

Ainsi, chrétiens, les rigueurs et les merveilles de la croix renouvelées dans la personne de ce saint patriarche, c'est en deux mots à quoi je réduis son éloge.

Eloge, Vierge sainte, qu'il ne m'est permis de commencer que sous vos auspices. François

eut le courage de relever de ses propres mains les ruines d'un temple que les anges semblaient avoir choisi pour vous y rendre spécialement leurs hommages; ce fut là qu'il puisa cet esprit évangélique qui le crucifia tout vivant avec votre Fils: il y jeta les fondements de son ordre, il y fixa son tabernacle, et il eut le glorieux avantage d'y être visité par vous-même; ce fut là que par votre crédit il obtint cette fameuse indulgence qui devait réconcilier tant de pécheurs avec Dieu, et lui-même y mourut à l'ombre de votre auguste protection. Que de raisons pour moi de compter sur l'assistance que j'implore par votre intercession. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une victime qui devait expirer, pour ainsi dire, sur la croix de Jésus-Christ, ne devait naître comme lui que dans les horreurs d'une pauvre étable: et c'est ainsi, chrétiens, que naquit saint François, jusque-là que, quoique ses parents fussent des plus aisés d'Assise, il fallut qu'une crèche fût son premier berceau. Il n'y eut, selon la pensée d'un saint homme inspiré du Ciel, que ce rapport admirable de sa naissance avec la naissance du Fils de Dieu, qui put le tirer du sein de sa mère. Quel présage de cette vie crucifiée qui devait être toute formée sur la vie de Jésus-Christ!

A peine, en effet, les ténèbres de son enfance se furent-elles dissipées que le premier objet dont il fut touché, ce fut la croix; et de là, que lui dit intérieurement cet auteur de son salut qu'il y vit attaché? Ce qu'il disait autrefois à ses disciples, ce qu'il dira toujours à tout homme qui voudra marcher sur ses pas! *Vendez vos biens et donnez-en le prix aux pauvres; renoncez à vous-mêmes, portez votre croix, suivez-moi.* Paroles que d'abord une voix miraculeuse, mais ensuite la simple lecture de l'Evangile, ne put lui faire entendre sans en faire un homme crucifié avec Jésus-Christ: il embrassa sa croix, il la porta toute sa vie, il ne mourut enfin qu'après en avoir renouvelé dans lui-même toutes les rigueurs.

Or, ces rigueurs, en quoi consistent-elles? L'Apôtre nous l'apprend en nous disant du Fils de Dieu qu'il porta son obéissance jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix: *Usque ad mortem, mortem autem crucis.* (Philip., II, 8.) Mourir donc à tout, et mourir de la mort de la croix, c'est ce que j'appelle être crucifié avec Jésus-Christ, et tel fut saint François: *Christo confixus cruci*.

Il meurt à tout, et cela, chrétiens, à la fleur de cet âge qui fait aimer si fort à vivre, surtout lorsqu'il est seconde de ces avantages de la fortune qui peuvent lui procurer les honneurs et les plaisirs qu'il respire. Vous proposer, enfants du siècle, de mourir ainsi, c'est révolter tout votre cœur; il faut vivre, nous dites-vous, et pourquoi mourir avant la mort? elle ne viendra que trop tôt, cette mort impitoyable qui doit nous arracher de la terre des vivants; attendons ses coups, toutes choses ont leur temps, un

jour viendra qu'il nous faudra faire le sacrifice de la vie; profitons des heureux et trop courts instants dont nous avons à jouir, et pressons-nous d'en goûter les plaisirs. Langage flatteur d'une jeunesse séduite, qui, pouvant tous les jours être la proie de la mort, autant et plus encore que l'âge le plus avancé, ne peut souffrir qu'on lui en rappelle le souvenir. N'avoir à s'occuper que d'une pensée si triste, dit-elle, ce ne serait plus vivre. Je dis, moi, que parler ainsi, c'est ne pas encore connaître sa religion.

François d'Assise la connut aussitôt que sa foi lui fit voir un Dieu crucifié dont il devait être l'imitateur autant que l'adorateur; et de cette connaissance vint en lui ce parfait détachement qui, dès ses plus tendres années, le rendit insensible à ce que le monde aime et recherche avec le plus d'ardeur.

De quels yeux vit-il fondre dans sa famille les grands biens qu'y répandait un riche négociant? Ce qu'il en posséda fut moins à lui qu'aux pauvres; les assister, les servir, partager avec eux son nécessaire, ce furent ses premières inclinations; ne seraient-ce pas aussi les nôtres, si nous étions aussi désintéressés? Oui, disait Job, la compassion est née avec moi. (*Job*, X, 12.) Naturellement on souffre de voir souffrir ses semblables. Mais est-il un sentiment si naturel à l'homme que l'intérêt propre n'étouffe point? Mourir aux richesses, c'est un langage que la vieillesse même sur le bord du tombeau ne veut point entendre. Que ne sacrifie-t-on pas à l'inclination sordide d'amasser? Nous allons voir un père lui sacrifier son propre fils.

Les saintes profusions de François irritent la cupidité de son père. L'argent de ce père avare lui devient plus précieux que son propre sang: sauvons l'un, dit-il, perdons l'autre. Un fils qui prodigue ses biens à sa charité n'est plus aux yeux de l'intérêt qu'un insensé. Non, lui dit-il, en le traînant avec violence jusqu'aux pieds de l'évêque d'Assise, non, je ne vous reconnais plus pour mon fils, et vous n'aurez plus de part à mon héritage. J'y renonce avec joie, dit généreusement à son père ce fils instruit à l'école d'un Dieu pauvre. Je cède tous mes droits, reprenez même mes habits, ces livrées du monde que j'abandonne à ses partisans. Oui, jusqu'ici vous avez été mon père; j'en respecterai, j'en chérirai toujours le titre précieux; mais désormais mon père, ce sera Dieu seul: je suis sûr d'y trouver toujours le cœur du meilleur de tous les pères, et ce sera dans les lieux qu'il habite que se porteront toutes mes vœux et toutes mes espérances: *Pater, qui es in cælis*. (*Matth.*, VI, 9.)

Mort donc avec Jésus-Christ à tout ce qu'il devait avoir de plus cher au monde, que trouverait-il qui pût faire revivre en lui le vieil homme?

Plus pour lui, je ne dis pas de ces plaisirs illicites que la pénitence veut avant toutes choses qu'on lui sacrifie, je dis de ces plaisirs innocents dont on ne sèvre guère la jeunesse, qu'on se ménage jusque dans le sanc-

tuaire de la dévotion, que l'on y goûte même quelquefois avec plus d'attache, le dirai-je? avec plus de raffinements, et peut-être avec plus de sensualité que les pécheurs du siècle ne goûtent leurs coupables délices. François, embrasé des ardeurs de la charité divine, ne connaît plus d'autre plaisir en ce monde que celui d'aimer son Dieu.

Plus pour lui de ces liaisons secrètes qu'on n'est point fâché d'avoir avec le monde jusque dans les solitudes qui semblent devoir en être les plus séparées. C'est, dit-on, pour le connaître, pour le combattre avec avantage, pour avoir lieu de le sanctifier. N'est-ce pas plutôt pour charmer les ennuis et la triste mélancolie d'un cœur dégoûté de la retraite? L'amour-propre aime toujours à tenir au monde par quelque endroit; on veut être initié dans ses mystères, savoir encore ce qui s'y passe, ne pas l'oublier entièrement et n'en être pas entièrement oublié. François, au pied des autels, et toujours en prières, n'a plus de conversation qu'avec le Ciel, tout habitant de la terre lui devient étranger.

Plus pour lui de ces intérêts qui divisent les cœurs, et qui ne donnent que trop souvent à la vertu le cruel chagrin de dépendre des jugements du monde, et au monde le plaisir malin de voir à ses tribunaux la vertu solliciter humblement sa protection. François a tout cédé. Que pourrait lui disputer la chicane la plus jalouse de ses droits? On n'a rien à lui demander, il ne demande rien. Qu'un cœur ainsi dégagé se trouve libre, qu'il est indépendant!

L'éclat des dignités de l'Eglise aurait-il de quoi l'éblouir? Il ne veut pas même qu'on lui parle des honneurs du sacerdoce; et si nous l'en croyons, un pécheur comme lui sera toujours indigne de s'asseoir avec les prêtres de Jésus-Christ. Qu'y a-t-il donc en lui qui vive? Rien de ce qui fait l'âme du monde. Mais ô l'homme heureux devant qui disparaît tout l'univers et qui n'a plus d'autre objet à contempler que la majesté divine! Non, chrétiens, il n'est plus rien au monde, mais il est tout entier à son Dieu; non, le monde ne lui est plus rien, mais son Dieu lui tient lieu de tout: *Deus meus et omnia*. Voilà l'expression et le seul sentiment de son cœur.

Sentiment le plus magnanime dont l'homme soit capable. Sa foi lui fait connaître toute sa grandeur, et tout ce que le monde fait briller à ses yeux est indigne de lui: *Deus meus et omnia*, mon Dieu et mon tout! Sentiment le plus évidemment vrai de toute la morale chrétienne. Car enfin si nous voulions juger des choses sainement et sans prévention, qu'est-ce donc que le monde et tout ce qui finit avec le temps? Illusion, songe, vanité, fumée, néant! Et qu'est-ce que Dieu? La source de tous les biens, tout bien, solide, éternel, immense: *Deus meus et omnia*, mon Dieu et mon tout!

Sentiment le plus tendre, le plus consolant qui fut jamais! Et que peut-il me manquer si je me vois en possession de mon Dieu,

que puis-je perdre dont un Dieu ne puisse me dédommager, que puis-je souffrir qui ne me devienne pas infiniment délicieux à la vue d'un Dieu qui se fait lui-même mon consolateur ? Ah ! pourquoi vous ai-je dit que mourir au monde, c'est embrasser déjà les rigueurs de la croix ? Quelles rigueurs peut avoir une mort qui n'est après tout qu'une vie toute divine, et qui fait trouver tout en Dieu : *Deus meus et omnia*.

Aussi eût-ce été trop peu pour un saint François de mourir à tout avec Jésus-Christ, il fallait qu'il mourût comme lui de la mort de la croix : *Usque ad mortem crucis* ; et c'est ici, chrétiens, qu'il nous faut penser en vrais disciples de Jésus-Christ.

Avant lui, il s'était trouvé des païens assez sages pour sacrifier aux douceurs d'une vie tranquille ces richesses du siècle qui semblent ne tenter notre cupidité, que pour attirer sur nous une infinité de malheurs. Que de choses dont je n'aurai jamais besoin, disait un d'entre eux, à la vue de ce pompeux étalage de vaines superfluités, qui par sa magnificence même se rend importun à l'orgueil des grands ! Ils en gémissent les premiers : *Quam multis non egeo*. Mais une pauvreté rigoureuse et dénuée du nécessaire fut toujours effrayante à la nature ; il ne fallait pas moins que l'exemple d'un Dieu fait pauvre pour lui donner des charmes.

Non, ce que j'ai, Seigneur, à vous demander, disait le Sage, ce n'est point une opulence dont il est difficile de ne point abuser ; mais ne me laissez pas aussi tomber dans une indigence qui me réduise aux horreurs de la mendicité. Le nécessaire de la vie, c'est tout ce que j'attends de votre bonté : *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi, tribue tantum victui meo necessariu*. (Prov., XXX, 8.) Cette prière de Salomon semblait alors dictée par l'esprit de sagesse et de modération. C'était sans doute beaucoup pour un grand roi de ne point demander à Dieu d'immenses trésors. D'ailleurs il ne trouvait point encore dans le Dieu d'Israël un Dieu qui s'était réduit à la plus extrême pauvreté. François le trouve, chrétiens, au pied de sa crèche, au pied de sa croix : et tout ce que sa sagesse lui fait demander, c'est une pauvreté qui le rende semblable par ses rigueurs à son divin Maître.

Pauvreté dont il connaît par là tout le prix. Il se fait un plaisir de l'appeler tantôt sa mère, tantôt son épouse, tantôt sa reine, tantôt le fondement et la gloire de son ordre. C'est le plus cher objet de ses vœux, il serait fâché qu'il y eût un seul homme au monde qui fût plus pauvre que lui. Mon trésor et mon privilège, s'écrie-t-il en adorant l'indigence d'un Dieu crucifié, que ce soit votre pauvreté même, Seigneur : *A te peto hoc privilegio consignari, opto hoc thesauro ditari*.

Qui de nous entend ceci, chrétiens, sans être confondu ? Soyez-le, riches du siècle qui méprisez si fort et le pauvre et sa pauvreté ; qui craignez tant de tomber dans l'indigence, qui vous donnez de si grands mouvements

pour en prévenir les rigueurs ; qui, par une avarice sordide, vivez en pauvres par la seule appréhension de le devenir ; soyez-le, pauvres de Jésus-Christ, qui n'estimez pas autant que vous le devez l'honneur qu'il vous fait. Ah ! vous adorez tous un Dieu dont le berceau fut une crèche, dont le trône fut une croix. Glorifiez-vous-en, pauvres de Jésus-Christ, si vous êtes aussi pauvres que lui ; rougissez-en, riches du siècle qui lui ressemblez si peu. François a dans sa pauvreté la consolation d'en être une image vivante, c'est sa gloire.

Cette gloire lui devient d'autant plus précieuse qu'elle lui procure aussi l'avantage de participer aux humiliations de la croix. A la vue de Jésus-Christ rassasié d'opprobres, François triomphe au milieu des ignominies, et ne se plaint que de n'en jamais éprouver assez pour lui. Qu'on insulte à cet extérieur si opposé à la vanité du siècle, et sous lequel il cache les trésors de sa sagesse ; qu'on trouve de l'extravagance dans sa conduite, qu'on la traite de pieux fanatisme, qu'il devienne l'objet de la dérision publique, c'est alors que dans le secret de son cœur il est au comble de la joie. Me regarder ainsi, dit-il, persuadé qu'il n'y a point de plus grand pécheur au monde que lui, c'est me rendre justice. Hélas ! mon divin Maître en a souffert bien davantage ; et c'était le Dieu d'innocence et de sainteté !

Combien de fois, insatiable d'humiliations et ne pouvant attendre qu'elles vinssent le trouver, François les alla-t-il chercher avec plus d'empressement qu'un cœur ambitieux ne cherche la gloire. Combien de fois affecta-t-il pour se rendre méprisable, de révéler ses tentations, de publier ses misères, d'exagérer ce qu'il appelait ses péchés, de se faire fouler aux pieds de ceux qui ne demandaient qu'à ramper devant lui. En un mot, les outrages, les injures faisaient ses plus chères délices.

La prétendue prudence de notre orgueil scandalisée de cette conduite la traitera toujours de folie. Oui, sans doute ; mais cette folie, c'est la folie de la croix ; et la folie de la croix, dit l'Apôtre, c'est la sagesse de Dieu. Prétendons-nous donc être plus sages que la sagesse même ? Non, la plus grande folie, c'est de chercher des honneurs aux pieds de la croix d'un Dieu humilié. Vouloir être plus honoré que lui, serait-ce l'adorer ? François l'adore, parce qu'il s'anéantit avec lui.

Disons encore, parce qu'il se fait un homme de douleurs avec lui. Qui sont, en effet, les vrais adorateurs d'un Dieu crucifié ? Ceux, dit l'Apôtre, qui crucifient leur chair avec toutes ses convoitises : *« Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. »* (Galat., V, 24.) Or, si depuis Jésus-Christ il fut un homme qui crucifia sa chair et les passions qui la déshonorent, ne fut-ce pas saint François ? Avec quel mépris, avec quelle rigueur, avec quels saints excès de cruauté ne les traita-t-il point ? A peine ses jeûnes continuels ont-ils laissé dans ses veines le peu de sang qui soutient sa vie.

Vous le représenterai-je tantôt sur des épines, tantôt au milieu des neiges, tantôt sur des brasiers ardents? Mais non, je connais trop la fausse délicatesse d'un siècle peu fait pour les vertus héroïques, et j'épargne à voire faiblesse le détail de ses rigueurs excessives: Tout ce que je puis dire, c'est qu'elles méritèrent, enfin, qu'le Sauveur imprimât ses plaies sacrées sur le corps de son serviteur, et qu'à la lettre, saint François, aussi bien que saint Paul, eût droit de dire qu'il était crucifié avec Jésus-Christ, et qu'il en portait les marques sur sa chair: *Ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto.* (*Galat.*, VI, 17.) Prodiges inouïs jusqu'alors et qui nous fait admirablement comprendre l'esprit et le caractère de la loi chrétienne.

François, comme Moïse, jeune quarante jours, et l'un et l'autre sur une sainte montagne s'entretenaient familièrement avec le Seigneur; on leur donne à tous deux la loi; mais hélas! entre François et Moïse quelle différence! Le Dieu de Moïse était un Dieu de gloire, dont il convenait que la loi donnée au milieu des éclairs et des foudres nous annonçât la grandeur; et le Dieu de François est un Dieu crucifié, dont la loi ne se donne qu'au milieu des douleurs et des opprobres: c'est même sur sa propre chair, et non plus sur la pierre qu'elle est gravée. Que Moïse participe donc à la gloire du Dieu de majesté qui lui met entre les mains les Tables de la loi, tel en est l'éclat, que les enfants d'Israël ont les yeux trop faibles pour pouvoir le soutenir, qu'ils demandent même que ce ne soit plus un Dieu si redoutable qui leur parle: *Non loquatur nobis Dominus.* (*Exod.*, XX, 19.) Pour François, en ne participant qu'aux humiliations de la croix, il n'a rien qui ne touche, qui ne persuade, qui n'attire.

Mais que dis-je, chrétiens! Les Israélites ne purent souffrir ce qu'ils virent de lumineux sur le front de Moïse: ne serons-nous pas encore plus effrayés de ce que les stigmates de François ont de douloureux, et ne serons-nous point tentés de demander que ce disciple même d'un Dieu crucifié ne nous parle point? Car hélas! que pourrait-il nous annoncer? Ce que l'Apôtre ne pouvait dire que les larmes aux yeux: *Flens dico*, disait-il; et quoi? Que nous ne sommes que de vrais ennemis de la croix de Jésus-Christ: *Inimicos crucis Christi.* (*Philipp.*, III, 18.) Pensons-y, chrétiens, et ne craignons point de renouveler en nous les rigueurs de la croix, afin que le Seigneur en renouvelle parmi nous les merveilles. C'est ce qui fit de saint François un homme puissant en œuvres, et c'est ma seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Les merveilles de la croix du Fils de Dieu, c'est l'anéantissement de la loi judaïque, c'est l'établissement de l'Eglise de Jésus-Christ sur les ruines du paganisme, c'est le règne d'une vertu victorieuse de l'enfer et du monde, c'est la gloire dont la croix est en possession de briller sur le front des Césars, et de confondre par sa folie même

toute la sagesse du siècle, c'est la réforme de l'univers.

Or, pour opérer ces merveilles, que fallait-il? Il fallait dans le ministère évangélique des cœurs assez généreux pour entreprendre ce qu'il y a de plus héroïque; dans Dieu, des raisons assez fortes pour l'engager à favoriser les travaux de ses ministres; dans les peuples, des esprits assez dociles pour se rendre à la vérité. Mais que demandait tout cela? Des hommes crucifiés avec Jésus-Christ, un saint François.

Il n'y eut que la croix qui le rendit hardi dans ses entreprises, qui put l'assurer de la protection de son Dieu, qui le fit triompher des cœurs.

Il entreprend, quoi? Premièrement, de relever les ruines de trois églises, dédiées, l'une au saint martyr Damien, l'autre au prince des apôtres, la troisième à Notre-Dame des Anges. Allez, lui dit le Seigneur, relevez mes autels et réparez mes temples. Mais qu'il François a tout quitté. Dshérit de son père, sans biens, sans ressource, où trouvera-t-il les fonds dont il aura besoin pour la réparation de ces édifices? N'était-ce pas pour des entreprises si dignes de sa piété qu'il aurait dû conserver son bien? Non, chrétiens, s'il l'eût conservé, son cœur eût pu s'y attacher, et peut-être son zèle pour la maison de Dieu se fût bientôt dissipé.

Tant de riches dans Assise, pendant qu'ils habitaient des palais superbes, voyaient d'un œil indifférent, ne pourrais-je pas dire d'un œil impie, les temples de la majesté divine si ruinés qu'il n'en restait plus pierre sur pierre: et nous en voyons tant aujourd'hui, dont l'opulence semble insulter à la pauvreté des églises de Jésus-Christ. Ah! c'est que des cœurs adorateurs des biens de la fortune ne furent jamais que des cœurs étroits. Les intérêts de la religion ne les touchent plus, ils n'ont plus d'autres divinités en ce monde que leur or et leur argent, que pourraient-ils entreprendre pour la gloire de Dieu? Mais un cœur consacré par la croix à la pauvreté de Jésus-Christ, et dégagé de tout intérêt terrestre, ne tient à rien. Son indigence n'étouffe point en lui les sentiments de sa magnanimité. C'est un cœur libre.

C'est sur les fonds de la Providence que François entreprend ce qui ferait peur à l'opulence du siècle. Non, dit-il, en travaillant de ses propres mains à relever trois grands édifices, je n'ai ni or, ni argent, mais j'ai des forces et du zèle pour la maison du Seigneur, il n'en faut pas davantage. Commençons, on sera peut-être touché de mes efforts, et l'opulence des riches vaincue par ma pauvreté pourra seconder la droiture de mes intentions.

Il entreprend, quoi? De soutenir, non plus un temple matériel et des églises de pierre, mais un temple plus digne des ardeurs de son zèle, l'Eglise même de Jésus-Christ. Hélas! plus désolée que cette ville, dont parle l'Ecclesiaste, qu'un puissant roi vint assiéger, mais qui fut délivrée par la sagesse d'un homme pauvre qui se trouva dans l'en-

ceinte de ses murs, l'Eglise se voit déshonorée par ses propres enfants, et ce sont eux-mêmes qui, par leurs scandales, sont les premiers à lui porter les coups les plus sensibles. L'erreur et l'impiété l'assiègent d'ailleurs, et tout l'enfer est armé contre elle.

Laissez-vous périr votre Eglise, Seigneur? Ah! que dis-je? Heureusement il se trouve encore dans cette Eglise qui se voit investie d'ennemis un homme pauvre, mais sage: *Inventus est in ea vir pauper et sapiens.* (Eccle., IX, 15.) Et le voilà, ce pauvre évangélique que le Souverain Pontife, Innocent III, vit en songe soutenant la basilique de Saint-Jean de Latran. Oui, ce sera cet homme si pauvre, qui par sa sagesse rendra l'Eglise invincible, qui lui conservera toute la pureté de sa foi, toute la sainteté de sa morale, toutes les prérogatives de son unité; qui en mourant ne recommandera rien de plus à ses enfants que l'obéissance respectueuse, que l'attachement inviolable, que la parfaite soumission qu'on lui doit: *Et liberavit urbem per sapientiam suam.*

Par quelle sagesse François opérera-t-il cette merveille? Ce ne sera point par la vôtre, sages du siècle. L'humilité, l'abnégation, la patience, la pauvreté, telle est la sagesse à laquelle l'Eglise reconnaît ses vrais enfants. Je l'ai dit, et je ne rougis point de le répéter, la folie de la croix, ce fut la sagesse du Fils de Dieu dans l'établissement de son Eglise: ce fut celle de saint François dans les services qu'il lui rendit: *Et liberavit urbem per sapientiam suam.*

Il entreprend, quoi? D'établir un ordre qui portera les lumières de l'Evangile jusqu'aux extrémités du monde; un ordre que la science, que le zèle, que la plus éminente sainteté, que les travaux apostoliques rendront illustre; un ordre qui, quoique fondé sur l'humilité la plus profonde, sur un titre qui ne semble lui promettre que la dernière place dans l'Eglise, deviendra fécond en célèbres prédicateurs, en docteurs éclairés, en évêques, en cardinaux, en Souverains Pontifes.

Il est vrai, peut dire François aussi bien que le Prophète, que je ne fus jamais initié dans les secrets des sciences humaines, mais c'est pour cela même qu'il me sera plus aisé d'entrer dans les mystères des sciences divines: *Quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini.* (Psal. LXX, 15.) Non, je ne sais rien de ce qui s'enseigne dans les écoles profanes du siècle; mais je sais Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. C'est à son école que mes enfants iront s'instruire, c'est aux pieds de sa croix qu'ils apprendront à crucifier leur chair, à dompter l'orgueil, à aimer la pauvreté. C'est là qu'ils puiseront ces lumières pures dont ils éclaireront l'Eglise de Jésus-Christ.

Il entreprend, quoi? De braver les fureurs du mahométisme, de le forcer jusque dans ses retranchements, de triompher de son fier tyran, soit en l'humiliant sous le joug de la foi, soit en la signant de son sang. Et quelles seront ses armes? La croix de Jésus-Christ.

Ah! quel prodige! Pendant que je vois nos monarques chrétiens entreprendre la conquête des Lieux Saints, équiper de puissantes flottes, mettre sur pied des armées formidables, se liquer et réunir toutes leurs forces contre l'ennemi commun du nom chrétien, je vois un homme pauvre, seul, sans appui, entreprendre, le crucifix à la main, non pas de subjuguier l'empire Ottoman, mais de le conquérir, s'il le peut, à Jésus-Christ; non pas de répandre le sang des infidèles, mais de répandre son propre sang pour la cause et la gloire de son Dieu.

Princes croisés pour l'honneur et les intérêts de votre religion, vous vîtes bien vous-mêmes d'où vous deviez attendre vos victoires, c'est ce qui ne vous permit de marcher que sous l'étendard de la croix. Heureux si, voyant la croix à votre tête, vous eussiez été des hommes crucifiés! Mais non, sous un étendard si saint, vous portâtes chez les infidèles des vices monstrueux. Comment y auriez-vous porté la terreur de vos armes? Comment le Seigneur aurait-il béni des projets dont la dépravation de vos mœurs anéantissait tout le mérite? Car, autant il est vrai qu'il n'y a que des hommes crucifiés qui soient capables de ces entreprises qui font un véritable honneur à la religion; autant est-il vrai que Dieu n'aime à communiquer sa puissance qu'à des hommes crucifiés.

L'homme de prodiges qui se crucifia tout vivant avec Jésus-Christ, n'en fut-il pas une preuve magnifique. Rappelons ici ce pouvoir absolu sur toute la nature qui lui fit rendre si souvent la vue aux aveugles, l'usage de la parole aux muets, la santé aux malades, la vie aux morts; cet ascendant qu'il prit sur les puissances de l'enfer en chassant les démons, en parant leurs coups, en découvrant leurs pièges; ces lumières prophétiques qui l'initiaient dans les mystères de l'avenir le plus reculé; ces révélations admirables, ces célestes visions, ces ravissements et ces extases qui ne le firent regarder que comme un Séraphin; cette faveur insigne qu'il reçut du Ciel en obtenant que son église de Notre-Dame des Anges devint l'asile des pécheurs pénitents, et qu'ils y gagnassent cette fameuse indulgence dont il n'y avait point encore eu d'exemple.

Quand on vous parle de ces merveilles, chrétiens, à peine votre incrédulité daignait-elle s'y rendre attentive; il semble qu'en faisant grâce aux miracles du Sauveur et de ses apôtres, parce que vous n'osez démentir l'Ecriture qui vous en atteste la vérité, vous ayez droit de vous inscrire en faux contre ce que vous entendez dire des prodiges des saints. Comme si les saints n'adoraient pas le même Dieu que les apôtres; comme si le bras du Tout-Puissant avait pu se raccourcir; comme si le Fils de Dieu n'avait pas assuré que ceux qui croiront en lui, feront dans la suite de plus grands miracles que les siens. Peu s'en faut que vous n'insultiez à la simplicité religieuse qui s'édifie des prodiges.

que le Seigneur opère par le ministère de ses serviteurs.

Pourquoi nous en édifions-nous si peu ? C'est que nous ne savons pas encore tout ce que méritent des hommes crucifiés avec Jésus-Christ. Ah ! si ce fut en mourant de la mort de la croix qu'un Dieu Sauveur a voulu nous convaincre de son amour infini pour l'homme, n'est-ce pas en se crucifiant avec lui que l'homme peut et doit aussi le convaincre de son amour ? Si la croix d'un Dieu, depuis qu'il en fit le monument de son amour infini pour l'homme, devint l'instrument des plus étonnantes merveilles ; pourquoi cette croix elle-même, lorsque nous en ferons un gage de l'amour et de la reconnaissance que nous devons à Dieu, ne renouvellerait-elle pas en nous ses anciens prodiges ?

Faites-moi donc voir un homme mourant avec Jésus-Christ de la mort de la croix, un saint François, je dirai, car il faut avouer que toute autre preuve de notre amour est suspecte, je dirai qu'il aime véritablement son Dieu ; je dirai qu'aux ardeurs d'un amour si généreux on ne peut rien refuser ; je dirai que tout ce qu'on en publie de plus surprenant n'a rien d'incroyable ; je dirai que pourquoi nous voyons aujourd'hui si peu de merveilles, c'est que le cœur de Dieu nous est fermé par notre peu d'amour. Ce qui ne prouve que trop que nous n'avons pour Dieu qu'un amour indigne de participer à sa puissance, c'est que la croix d'un Dieu, sinon lorsqu'il faut l'adorer, du moins lorsqu'il s'agit de la porter, nous est toujours un sujet de scandale. Ah ! que François ait besoin dans tout ce qu'il entreprend de la protection du Ciel, il n'a qu'à parler, cet homme si pauvre, et le Ciel exauce aussitôt ses vœux : *Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum. (Psal. XXXII, 7.)*

En vain, cependant, chrétiens, ense crucifiant soi-même, François eût-il pu s'assurer du cœur de Dieu, si d'ailleurs il n'eût pas gagné le cœur des peuples. Qui les rendra dociles ? La grâce du Seigneur, il est vrai ; mais que la grâce, quand ses merveilles sont prêchées par un homme crucifié, triomphe bientôt des cœurs ! Quel instrument plus efficace pourrait-elle employer à la conversion du monde que la croix qui l'a sauvé ? Quand on m'aura vu sur une croix, disait le Fils de Dieu, j'attirerai tout à moi. Ah ! qu'il soit permis à François de dire qu'il attirait tout à lui, parce que, comme Jésus-Christ, il est mort de la mort de la croix.

Que n'attire-t-il pas en effet, je disais à lui, disons au Seigneur ?

Il fonde son ordre, et déjà son ordre s'illustre, se remplit, de manière qu'à son premier chapitre général il s'y trouve plus de cinq mille religieux. Tout l'univers en veut être ; on est obligé, pour satisfaire la piété des peuples, d'y distinguer trois états de perfection qui puissent faire regarder François comme le patriarche des grands et des petits, des riches et des pauvres, des rois et des sujets, de toutes les conditions du monde.

Cependant il se trouve à l'établissement de sa règle des obstacles qu'il ne prévoyait pas, et c'est le vicaire même de Jésus-Christ, un saint Pape, qui s'y oppose. Mais il se montre, mais il parle, mais il fait voir au Souverain Pontife que l'esprit de sa règle n'est après tout que l'esprit de l'Evangile, mais il en paraît animé lui-même. Tout cède : l'ouvrage de François est manifestement l'ouvrage du Ciel, il faut que la terre l'approuve.

Il prêche la pénitence aux pécheurs, et les pécheurs en foule viennent pleurer à ses pieds leurs désordres. Comment ne se rendraient-ils pas aux ardeurs de son zèle ? Les charmes de sa douceur apprivoisent les animaux les plus farouches, et ce qu'il y a de plus féroce dans la nature devient traitable par sa candeur.

Il parcourt les villes de l'Italie, et de toutes parts on court au-devant de lui. Les grands lui rendent des hommages dont il est confus, les petits sèment de fleurs ses voies. Le clergé l'attend à l'entrée des églises pour l'y recevoir avec honneur, et tout retentit des cantiques d'allégresse que l'odeur de ses vertus fait chanter à la gloire d'un Dieu toujours admirable dans ses saints.

Il passe les mers, il pénètre jusque dans le camp des Sarrasins, il prêche la croix à un Mahomet : et ce prince infidèle, qu'une longue suite de victoires rendait encore plus superbe que redoutable aux puissances de l'Europe, ne peut voir un saint François sans être surpris de son courage, sans le vouloir accabler d'honneurs et de biens, sans admirer son désintéressement, sans s'avouer vaincu.

Quel est-il donc, cet homme qui force ainsi les cœurs à lui rendre toute la justice qui lui est due ? C'est un homme pauvre et qui par là n'a rien que de méprisable aux yeux du monde ; c'est un homme sans lettres, c'est un homme qui n'est pas même revêtu du caractère et de l'autorité du sacerdoce. Oui, mais c'est un homme du plus parfait désintéressement, de l'humilité la plus profonde, d'une sainteté mise à l'épreuve ; en un mot, c'est un homme vraiment crucifié avec Jésus-Christ : ce titre renferme toutes les vertus, et annonce tous les succès.

Humilions-nous ici, nous qui chargés du ministère évangélique faisons si peu de fruit auprès des âmes. Nous en gémissons amèrement, mais hélas ! ne méritons-nous point peut-être que cette croix adorable dont les fruits ont sanctifié le monde ne soit plus aujourd'hui parmi nous qu'un arbre stérile ? Du moins, chrétiens, et c'est autant pour notre édification que je le dis, qu'à leur gloire, du moins cet arbre de vie ne fut-il point infructueux parmi les enfants de saint François.

Où voyons-nous, en effet, qu'il ait produit de plus grands fruits, et quel ordre donna jamais à l'Eglise de plus grands hommes, de plus grands saints ?

Un Bonaventure, ce savant cardinal à qui

les hérétiques mêmes n'ont pu refuser leur encens, et qui fut assez saint pour mériter d'écrire la Vie de son saint Patriarche.

Un Antoine de Padoue, ce thaumaturge de son siècle, que le Souverain Pontife Grégoire IX nommait ordinairement l'Arche du nouveau Testament, et le secret dépositaire des Lettres sacrées.

Un Bernardin de Sienne, ce prédicateur admirable dont la patience et l'humilité furent plus dignement récompensées par le don des miracles qui lui fut communiqué, que son éloquence ne l'eût été par les évêchés qu'il eut la générosité de refuser.

Un Jean de Capistran, ce héros chrétien qui réprima devant Belgrade l'orgueil d'un Mahomet, et qui, secondé du fameux Huniade, fit éclipser le croissant ottoman devant la croix de Jésus-Christ.

Un Alexandre de Hales, ce docteur Irréfragable, comme on l'appelle, cette source de vie dans laquelle saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin, ses disciples, puisèrent leurs plus brillantes lumières.

Un Ximènes, ce prodige de l'Espagne, qui, sans parler des services qu'il rendit à ses rois, convertit en un seul jour près de trois mille Mahométans.

Tant d'évêques qui sanctifièrent leurs diocèses, tant de cardinaux qui firent l'honneur de la pourpre romaine, tant de Souverains Pontifes qui gouvernèrent l'Eglise avec autant de sagesse que de zèle, et, ce qui doit encore plus nous toucher, tant d'apôtres qui prêchèrent Jésus-Christ aux nations les plus barbares, tant de martyrs qui signèrent les vérités évangéliques de tout leur sang,

Ces grands hommes, où se sont-ils donc formés, chrétiens ? A l'ombre de la croix que François d'Assise planta dans le champ de l'Eglise ; et c'est (hélas ! pouvons-nous faire cette dernière réflexion sans rougir), c'est à l'ombre de cette croix adorable que nous nous trouvons aujourd'hui sans fruits, sans zèle, sans piété, sans foi ! Voulons-nous donc enfin que cet arbre de vie renouvelle les fruits qui nous doivent vivifier ? Regardons la croix d'un œil chrétien, ne nous effrayons point de ses rigueurs, embrassons-les avec une foi qui, en nous crucifiant avec Jésus-Christ, nous rende dignes d'être éternellement glorifiés avec lui dans le ciel. Ainsi soit-il.

III.

POUR LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Dilectus Deo et hominibus. (Eccli., XLV, 1.)

Il fut chéri de Dieu et des hommes.

Madame (1),

Ainsi l'Esprit-Saint fait-il l'éloge de Moïse. Le glorieux législateur du peuple choisi fut sanctifié par sa foi et sa douceur. Dieu lui a confié la conduite d'Israël et de Jacob, lui a donné une gloire égale à celle des plus grands saints, sa mémoire est en bénédic-

tion ; son éloge et son mérite, c'est d'avoir été tout à la fois chéri de Dieu et aimé des hommes : *Dilectus Deo et hominibus*. Dans ce tableau tracé par l'Esprit-Saint, ne reconnaissez-vous pas l'illustre patriarche dont nous célébrons la fête ? Ce même Esprit qui dans toute l'étendue des siècles a formé et animé des hommes de Dieu pleins de zèle pour sa gloire et jaloux de la pureté de son culte, ne nous représente-t-il pas sous les mêmes traits, et le saint conducteur du peuple de Dieu, et un fidèle pasteur du troupeau de Jésus-Christ ? Oui, comme Moïse, le saint évêque de Genève fut sanctifié par sa foi vive et sa douceur compatissante. Entré dans le gouvernement des âmes par l'ordre même du Ciel, il a ramené au sein de l'Eglise ses ennemis les plus déclarés : succès heureux d'un zèle soutenu et animé par la foi ; il a instruit les enfants de cette Mère commune des fidèles des devoirs de la véritable piété, et a su les leur faire goûter et pratiquer : fruits salutaires d'une douceur pleine d'unction ; ainsi sa mémoire est en bénédiction ; ainsi fut-il chéri de Dieu par son zèle pour sa gloire, aimé des hommes par sa douceur pour eux, *Dilectus Deo et hominibus*.

Ce qu'on saisit surtout dans le caractère de saint François de Sales, c'est cette douceur toujours prévenante et bienfaisante qui lui gagnait les cœurs. Tout en lui respirait la charité la plus tendre. Le cœur se prête avec plaisir à ces idées de douceur et de bonté. Ne vous y trompez pas, chrétiens, cette douceur pour les hommes n'ôta rien à la force de son zèle pour la gloire de son divin Maître. Ne séparons point ces deux idées ; c'est leur réunion qui fait son éloge et son mérite. C'est là comme son caractère, sa gloire, la source de ses conquêtes et de ses triomphes.

Dieu suscita saint François de Sales dans un temps où l'Eglise était déchirée par les fureurs de l'hérésie et défigurée par la corruption des mœurs. Il s'agissait de confondre et de gagner les ennemis de l'Eglise, de réformer et de perfectionner ceux qui étaient encore ses enfants. C'est ce qu'entreprit le grand évêque de Genève, et ce qu'il exécuta si heureusement, par ce tempérament admirable de zèle pour Dieu, de douceur pour les hommes. Ainsi rendit-il à la religion son éclat et son lustre. En deux mots, saint François de Sales eut pour Dieu le zèle le plus vif et le plus ardent, mais zèle réglé et tempéré par sa douceur pour les hommes ; ainsi triompha-t-il des ennemis de l'Eglise : première partie. Saint François de Sales eut pour les hommes la douceur la plus tendre et la plus compatissante, mais douceur animée et soutenue par son zèle pour Dieu ; ainsi rétablit-il la piété parmi les enfants de l'Eglise : seconde partie. Sa conduite nous apprendra les dangers d'un zèle que ne règle pas la douceur, et d'une douceur que le zèle n'anime pas. C'est tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria.*

(1) La reine de France.

PREMIÈRE PARTIE.

Le zèle pour Dieu est un feu céleste qui embrase l'âme et la rend capable des efforts les plus héroïques. Point de liens qui arrêtent son activité, point de dangers qui alarment sa fermeté, point de difficultés qui rebutent sa constance. Tel fut le zèle qui anima le saint évêque de Genève : zèle actif, prompt à tout entreprendre malgré les obstacles ; zèle ferme, hardi à tout affronter malgré les dangers ; zèle constant, inébranlable au milieu des difficultés.

Hélas ! chrétiens, qu'il est difficile aux hommes d'avoir des vertus pures et sans mélange ! La promptitude du zèle dégénère souvent en impatience et légèreté ; sa fermeté, en hauteur et fierté ; sa constance, en entêtement et opiniâtreté. Ecueils funestes dont la douceur de saint François de Sales pour les hommes sut le garantir. Parce que son zèle était réglé et tempéré par sa douceur, il fut tout à la fois prompt et actif, mais patient et modéré ; ferme et hardi, mais humble et tranquille ; constant et inébranlable, mais condescendant et docile. C'est par cet heureux accord de douceur et de zèle qu'il triompha des ennemis de l'Eglise. Reprenons.

Sorti d'une des plus illustres maisons de Savoie, né d'un père et d'une mère plus distingués encore par leur vertu que par leur naissance, enrichi de tous les dons de la nature, orné des qualités précieuses qui annoncent et préparent les grands hommes, François de Sales consacra au Seigneur les prémices de sa vie ; on le vit dans tous les différents âges, marcher d'un pas ferme et égal dans les voies de l'innocence et de la piété. Il fut, comme un autre Samuël, le fruit des vœux, des prières, des aumônes de sa vertueuse mère ; elle se hâta de le consacrer à Dieu lorsqu'elle le portait encore dans son sein. Le Seigneur accepta cette offrande, il le choisit dès lors, et le prévint de toutes les bénédictions de sa douceur : *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis.* (Psal. XX. 4.)

Sous la protection et comme sous les ailes de la divine miséricorde, cet enfant de bénédiction croissait en sagesse et en vertu aux yeux de Dieu et des hommes. La piété sembla prévenir dans lui l'usage de la raison. Fidèle aux leçons secrètes du divin Esprit qui voulait en former un véritable pasteur des âmes, il remplit et surpassa tout ce que ses vertueux parents avaient droit de se promettre de l'heureuse éducation qu'ils s'étaient fait un devoir de lui donner. D'un esprit vif et pénétrant, il n'y a sorte de sciences où il n'ait excellé ; d'une piété mûre et consommée dès sa tendre jeunesse, il n'y a sorte de vertus qu'il n'ait portées à la perfection ; la douceur peinte sur son front, la modestie dans ses discours, une gravité aimable dans ses manières inspiraient aux plus libertins le respect et la retenue ; mais en même temps l'ingénuité de ses mœurs, l'innocence de sa vie, la pureté de son cœur, pureté la

plus inaltérable et la plus attentive, qui faisait douter si c'était un homme ou un ange, ou plutôt qui représentait dans un homme les vertus et les perfections des anges, lui attiraient et lui attachaient tous les cœurs.

Ni le feu de la jeunesse, ni la corruption presque générale des mœurs de son temps, ni les pièges secrets, ni les occasions infiniment délicates où la malignité et la jalouse corruption de quelques faux amis l'engagèrent plus d'une fois, ne purent jamais donner la moindre atteinte à son innocence, et ne servirent qu'à la faire éclater davantage. En vain les passions conjurées frémissaient autour de lui, une paix toute céleste avait établi son empire au milieu de son âme. Rien de profane n'en souilla jamais la sainteté. Enfin un assortiment général de toutes les vertus chrétiennes et morales le firent en France et en Italie proposer par ses maîtres et regarder universellement comme un modèle accompli. Ainsi sut-il allier toutes les qualités de l'esprit et du cœur que le monde aime et canonise, avec les vertus vraiment chrétiennes que la religion anime et couronne, et faire admirer en lui toutes les richesses de la nature relevées par les traits les plus aimables de la grâce.

Tel était François de Sales, lorsque, dans le sein de la maison paternelle, il eut à soutenir des combats infiniment sensibles à son cœur. Mais qu'il dans l'enceinte du château de ses pères, objet de la tendresse d'une famille vertueuse dont il faisait les plus douces espérances, qui applaudissait aux vertus et au mérite qu'il faisait éclater en lui, qu'avait-il donc à redouter ? Ah ! c'est ce mérite même, c'est cette tendresse d'une famille qui avait tant de droits à toute sa reconnaissance, ce sont les espérances flatteuses que ses talents avaient fait concevoir, qui feront la matière de ses combats.

Pour satisfaire au zèle prompt et actif qui n'envisage que la gloire du Seigneur, et que rien n'arrête, que de sacrifices pénibles à la nature ! Des parents tendrement chéris, des projets qui lui devenaient respectables parce qu'un père plein de sagesse les avait formés, des vœux d'un établissement conforme à la noblesse de son sang et d'une fortune digne de son mérite, voilà les liens que le Seigneur lui ordonne de rompre. Mais qu'il les soupire, les larmes, les touchantes sollicitations d'une mère chérie ; l'autorité, les menaces, les reproches d'un père infiniment respectable ; les projets les mieux concertés de la sagesse et de la politique mondaine, les offres les plus flatteuses pour l'ambition ; en un mot, tous les appâts du monde et les droits du sang ligüés comme de concert, ne feront-ils aucune impression sur lui ? L'épreuve sans doute est bien délicate. La grâce ne détruit point la nature. Né avec un esprit doux et un cœur sensible, il en route à ce fils tendre et obéissant pour étouffer les sentiments les plus intimes de la soumission et de la reconnaissance que la nature avait si profondément gravés dans son âme ; mais plus le sacrifice est pénible, plus il est digne

d'une grande âme. Le Très-Haut a fait entendre sa voix, il sera obéi. La sagesse éternelle étouffe les cris de la tendresse et de la prudence humaine. Les mouvements naturels seront sacrifiés aux mouvements plus forts du zèle qui l'anime.

Appelé au sacerdoce de Jésus-Christ, il en reçoit l'auguste caractère, et en même temps la plénitude de son esprit, pour se consacrer tout entier au salut des âmes et au service de l'Eglise. S'il entre dans le sacré ministère, ce n'est point pour mener à l'ombre de l'autel une vie douce et tranquille; il n'en aime, il n'en cherche que les travaux; ce n'est point pour se frayer une route aux dignités ecclésiastiques, il venait de refuser ce que le monde a de plus brillant. Les humiliations, la pauvreté, les souffrances, voilà, disait François de Sales, le vrai partage d'un prêtre de Jésus-Christ.

Son zèle prompt et actif ne se borne pas à lui faire oublier en quelque sorte les lois de la nature, et à rompre les liens les plus doux et les plus tendres. A peine est-il entré dans le champ de l'Eglise, qu'une carrière immense s'ouvre devant lui. Il connaît par les lumières intérieures de l'Esprit-Saint qui habite dans son cœur, et par les assurances comme prophétiques d'un nouvel Ananie, qu'il est destiné de Dieu, comme un autre saint Paul, à porter son nom aux rois, aux peuples, aux enfants d'Israël. L'immensité de la carrière qu'il doit fournir semble donner à son zèle une nouvelle ardeur.

Dieu qui l'avait choisi pour être dans le pays du Chablais un apôtre et un ange de paix, lui déclare sa mission. Il le charge de ramener ce peuple à la pénitence, d'exterminer parmi eux les abominations de l'impiété, de faire re fleurir les vertus et la piété dans une terre hérissée de ronces et d'épines où les vices et l'irréligion avaient jeté les plus profondes racines. Terre ingrate et maudite, une autre Jérusalem qui lapidait et massacrait ses prophètes ! L'hérésie y avait établi son empire, elle était comme le siège et le rempart de l'erreur qui y avait élevé ses temples sacrilèges sur les débris de nos autels. L'esprit de Luther et de Calvin animait ces contrées infortunées, et y avait fait renaitre la révolte et toute la barbarie des anciens hérésiarques.

Voilà, lui dit le Seigneur, comme à Jérémie, voilà le peuple vers lequel je vous envoie. Ce n'est point un peuple éloigné et d'une langue étrangère; ce sont les enfants d'Israël, mais ingrats et prévaricateurs; c'est mon peuple, mais qui a rompu l'alliance que j'avais faite avec lui; ce sont vos propres compatriotes, vos frères, mais d'un esprit iadocile et d'un cœur incirconcis. Allez comme un agneau paisible au milieu de ces loups furieux. C'est à vous de dompter ces esprits rebelles, de rétablir parmi eux mon culte et mon sanctuaire. L'ordre du Ciel est intimé, suivi, exécuté presque en même temps.

En vain la raison humaine, la chair et le sang, les ménagements mondains frémissent

contre une telle entreprise; en vain parents, amis, étrangers emploient les larmes, les prières, les remontrances, l'autorité pour la traverser; en vain lui présente-t-on l'image affreuse des travaux immenses, des périls continuels, des trahisons, des embûches, des assassinats, des montagnes inaccessibles, des neiges, des glaces, des rochers impraticables, des hommes plus cruels que des bêtes féroces, plus horribles que toutes les horreurs des pays qu'ils habitent : Non, répond François de Sales avec un courage et un zèle vraiment apostolique, non, je ne suis plus à moi; ministre de l'Eglise, je me dois tout entier à son service. S'il faut mourir pour sa cause, une si glorieuse mort est préférable à la vie; heureux de mêler mon sang avec celui qui inonde le Calvaire pour le salut des hommes.

Il accepte, il est vrai, l'évêché de Genève, mais par devoir, par obéissance : on l'en charge sans le consulter; il le regarde moins comme un titre d'honneur et une dignité, que comme un nouvel engagement de travailler à la destruction de l'hérésie, un moyen d'y réussir plus efficacement, une voie assurée de souffrir beaucoup pour Jésus-Christ et le salut des âmes. Ainsi dans les premiers siècles de l'Eglise, dans ces temps heureux d'une foi vive et animée, ce qui rendait l'épiscopat désirable, c'étaient les souffrances qui y étaient attachées : on n'en remplissait les fonctions qu'aux dépens de son repos et au péril de sa vie.

Ce nouveau pasteur, conduit par son zèle, entre dans ces déplorables contrées, dans cette terre de malédiction dont le Seigneur venait de lui faire un héritage sacré. Il y marche à pas de géant. Mais, hélas ! quel affreux spectacle ! il aperçoit les temples profanés et détruits, les autels renversés, les croix abattues, les saints ministres dépouillés et honteusement bannis, toutes les marques de la religion abolies, les solennités de Sion abandonnées, ses prophètes méconnus et outragés, toutes les pierres de son sanctuaire dispersées et entraînées indignement dans les places publiques.

Telles étaient les ruines de la maison du Seigneur. Le saint pontife, pénétré de douleur, invoque les anges tutélaires de ces tristes régions; le Ciel dirige ses pas, Dieu met dans sa bouche des paroles de vie, lui communique cette sagesse divine que ses ennemis s'efforcent en vain de contredire, et à laquelle ils ne peuvent résister. L'éclat de sa science et des vérités qu'il annonce dissipe les ténèbres de l'erreur la plus opiniâtre. Le démon de l'hérésie fuit devant lui de toute part et l'enfer est confondu.

Ce ne sont pas seulement les peuples de la campagne qui viennent en foule abjurer à ses pieds les damnables erreurs qui les avaient séduits; les villes entières, les personnes les plus éclairées, plusieurs ministres de l'erreur eux-mêmes se rendent à la force et à l'évidence de la vérité catholique. Il instruit et désabuse les simples, il convainc et confond les opiniâtres, il défie

appelle à un combat public les faux prophètes : leur refus honteux ne sert qu'à dé tromper les peuples, qu'à décréditer et confondre les ennemis de la vérité.

Ce qui assura surtout le succès de ce zèle prompt et actif pour la gloire de Dieu dont il était animé, c'est cette douceur pour les hommes qui en fit un zèle patient et modéré. Il est vrai que, par son érudition profonde, il confond les hérétiques ; mais est-ce en confondant l'orgueil qu'on persuade la vérité ? On l'irrite, on ne le réduit pas. C'est en captivant les cœurs par les liens de l'amour et de la confiance qu'il les soumet à la religion. Il éclaire, il instruit ; mais la douceur de la persuasion et de la tendresse fait goûter et aimer ses instructions. C'est un lion que le zèle anime, mais un lion semblable à celui de Samson qui porte le miel de la douceur dans sa bouche : *De forti egressa est dulcedo.* (*Judith*, XIV, 14.)

Jamais on ne le vit mettre l'humeur à la place du zèle. Il savait que les empressements, que les saillies, que les transports d'un zèle fougueux et peu maître de lui-même ne sont souvent qu'inquiétudes d'esprit, que caprices, qu'agitations peu réglées qui précipitent dans de fausses démarches et ne font qu'aigrir le pécheur sans le convertir. Bien différent en cela de ces prétendus zélés, dont le zèle mal réglé fait plus de tort à la religion qu'elle n'en tire d'utilité : zèle indiscret, qui doit tout à l'impétuosité du caractère ; zèle inquiet, dont la curiosité et le mouvement sont l'âme et le principe ; zèle turbulent, ennemi du repos, qui n'estime dans les fonctions de l'apostolat que la dissipation qu'elles entraînent ; zèle bizarre, qui ne connaît d'autres lois que celles de l'humeur et du caprice ; zèle intéressé, qui n'envisage que sa propre utilité ; zèle borné, qui ne s'étend qu'à une portion chérie ; zèle indocile, qui n'écoute rien ; zèle mal entendu, qui par des éclats scandaleux blesse la réputation du prochain sans réformer ses déréglés ; zèle aigre, qui ne connaît point de ménagements ; zèle hypocrite, plein de sévérité pour les autres et d'indulgence pour soi-même ; zèle plein de mollesse et de timidité, que le respect humain gouverne ; zèle sans lumières et sans connaissances, qui ne remédie à un mal que par de plus grands désordres.

Rappelez-vous les différents traits de la vie de saint François de Sales, vous verrez dans son zèle ce caractère de patience et de modération qui, sans être la partie la plus brillante dans un apôtre, est peut-être la plus rare et la plus essentielle. L'Evangile était dans sa bouche une parole de paix et de réconciliation. Sa patience, mise tous les jours à de fréquentes épreuves, ne se démentait jamais. Père et pasteur de ceux qu'il venait instruire, il se regarde comme étant à eux beaucoup plus qu'à lui-même. Tous trouvent dans lui une société douce et édifiante, un protecteur dans leurs embarras, un conseil dans leurs doutes, un consolateur dans leurs peines, un ami solide toujours prêt à

les servir, des charmes dans sa conversation et ses discours. En un mot, c'est par sa patience qu'il vint à bout de vaincre l'obstination la plus opiniâtre ; et, en faisant aimer le ministre de la religion, il conduisait insensiblement à aimer la religion elle-même.

Ne croyez pas cependant qu'il n'ait eu aucunes contradictions à essuyer. Les persécutions ne manquent guère aux ministres de l'Evangile. Au zèle vif, prompt à tout entreprendre malgré les obstacles, il joignit un zèle ferme, hardi à tout affronter malgré les dangers. Mais cette hardiesse, cette fermeté jamais ne dégénérèrent en hauteur, en fierté, en esprit de domination, écueils trop ordinaires du zèle que ne règle pas la douceur. Celui du saint prélat fut tout à la fois ferme et hardi, humble et tranquille.

Quels orages, quelles tempêtes s'élèvent contre lui ! L'hérésie se déchaine avec fureur, les assassins aiguisent leurs traits, l'enfer arme toute sa rage. Les périls naissent, pour ainsi dire, sous ses pas, et l'environnent de toutes parts. Poursuivi par la populace, accusé par les ministres de l'erreur, condamné par les libertins, persécuté par les hérétiques et les impies, il se voit en butte à l'opiniâtreté, à la jalousie, à la cabale et au faux zèle. Qu'oppose-t-il à tant de dangers ? Une fermeté inébranlable. Ses amis, ses parents, n'écoulant qu'une prudence timide et trop humaine, lui conseillent de se dérober par la fuite à tant de persécutions. Non, non, s'écrie-t-il comme le brave Machabée, jamais on ne me verra fuir devant l'ennemi ; la mort seule doit éteindre la voix et borner le zèle d'un apôtre de Jésus-Christ. Il refuse avec le même courage une escorte de gens armés que voulait lui donner le gouverneur de la province pour veiller à sa défense. Je ne veux, répond-il, d'autres secours que le bras du Seigneur ; la confiance dans sa protection divine, voilà mon bouclier ; le glaive de sa parole, voilà ma défense ; la douceur, la droiture, la simplicité, voilà mes armes.

Avec ces armes victorieuses, tantôt il va au-devant de ses assassins : d'un seul de ses regards il leur fait tomber le fer des mains, et de barbares meurtriers en fait de zélés pénitents. Tantôt d'une parole il calme une émeute populaire : il n'a qu'à se montrer pour ramener et se concilier les cœurs de toute une grande ville soulevée contre lui. Ainsi le Dieu qui préside aux éléments commande en souverain aux flots de la mer, et apaise d'un signe les orages et les tempêtes. Tantôt il va avec une sainte intrépidité planter la croix de Jésus-Christ aux portes de Genève ; il entre publiquement dans cette Babylone révoltée, sans dissimuler ni son nom, ni sa dignité. Soit par la fermeté de son courage, soit par les charmes de sa douceur, il se retire de leurs mains sans violence, comme si elles eussent été liées par des chaînes invisibles. Ici, il s'ouvre un passage au travers des neiges et des rochers inaccessibles pour y chercher, comme le bon Pasteur, quelque brebis égarée ; là, franchissant des montagnes escarpées, souff-

frant la faim, la soif, toutes les incommodités des saisons les plus rigoureuses, obligé de passer les nuits dans des forêts remplies de bêtes féroces, il s'expose à tout pour le salut des âmes.

Les dangers de mort qu'il essuya tant de fois, et dont souvent il ne put échapper que par miracle, ne sont pas les persécutions les plus cruelles pour les hommes apostoliques. L'honneur est pour eux un bien plus précieux que la vie. Or, de combien de calomnies le saint prélat ne fut-il pas noirci ? Il lui eût été aisé de manifester la malice et l'artifice de ses accusateurs, de confondre leur imposture, de se mettre à couvert des traits empoisonnés qu'ils ne cessaient de lancer contre lui. Mais non, son zèle réglé par la douceur était un zèle humble et tranquille. Loin d'opposer la ruse à la ruse, la violence à la violence, cette humilité sincère ne lui permit ni de s'irriter, ni même de se plaindre. Il avait en main l'autorité, il n'en fait usage que pour vaincre à force de bienfaits les mauvais offices de ses persécuteurs. C'est en leur faveur qu'il emploie son crédit ; il semble que le meilleur moyen de se concilier son amitié, soit de l'outrager et de violer à son égard toutes les lois de la bienséance et de l'humanité. Voilà comme se vengent les saints. Les mépris, les calomnies, les contradictions font la gloire des hommes vraiment apostoliques, et la récompense la plus consolante de leur zèle.

De là cette heureuse égalité d'âme dans les succès comme dans les revers. Ce n'est que la volonté de Dieu qu'il envisage dans les uns comme dans les autres. Il voit du même œil ses projets applaudis ou méprisés. Ce n'est ni l'éclat, ni l'applaudissement des hommes qu'il cherche ; son unique gloire est que Dieu soit glorifié. Les soins, les travaux, les veilles, voilà le seul partage qu'il ambitionne, et tout ce qu'il se réserve des fonctions du ministère.

De là ce refus constant des dignités les plus éminentes de l'Eglise et de la pourpre romaine, que les princes et les Souverains Pontifes s'empressent de lui offrir comme à l'envi. C'était un hommage que lui attirait son mérite et ses vertus, hommage dont il se rendait plus digne encore en les rejetant avec humilité.

De là aussi cette douce tranquillité dans les afflictions les plus accablantes, dans les pertes les plus douloureuses pour la nature. Il n'y est pas insensible sans doute. La tendresse lui arrache des larmes légitimes : Le sacrifice, dit-il, ne sera pas moins agréable à Dieu pour être arrosé de mes pleurs. Mais, un regard vers le Ciel en tarit bientôt la source. Il reconnaît et adore les sages ménagements de la Providence.

Enfin, dernier caractère du zèle de saint François de Sales, zèle constant et inébranlable au milieu des difficultés, mais que sa douceur rendit en même temps condescendant et docile.

Pour soutenir tant d'attaques si longues, si générales, si opiniâtres, ce n'était point

assez d'un zèle ferme et hardi, il fallait une patience inépuisable, et une constance à toute épreuve. Le succès, direz-vous, soutient dans les travaux. Oui, j'en conviens, le zèle de ce saint pasteur eut les succès les plus éclatants, mais ils ne furent ni si prompts ni si rapides. Que d'obstacles à vaincre, que de difficultés à surmonter ! C'est à la fermeté et au courage à tout entreprendre ; mais les efforts héroïques du zèle, c'est la constance qui les couronne. Combien de fois a-t-il semé dans les larmes, avant que de rien recueillir ?

J'ose le dire, la lenteur des progrès, le retardement des obstacles, les embarras des contradictions, sont peut-être ce qu'il y a de plus pénible dans la carrière apostolique. La ferveur du zèle suffit pour faire affronter les plus grands dangers ; mais qu'il est rare qu'insensiblement cette ardeur ne se ralentisse par les dégoûts de l'attente et de l'ennui ; on est animé par le désir de la gloire de Dieu, mais on est découragé par des difficultés sans cesse multipliées ; le zèle du salut des âmes transporte, mais on est rebuté par la lenteur du succès. Un travail obscur et ingrat n'a rien qui pique l'amour-propre, et on se persuade aisément qu'il faut abandonner comme inutiles des travaux où il n'y a rien dont l'amour-propre puisse être flatté. Hommes apostoliques, ne vous rebutez pas : une seule âme gagnée à Jésus Christ est plus que suffisante pour vous dédommager, et vaut tous les biens du monde. Où en serions-nous, si à la naissance du christianisme, des difficultés qui paraissaient insurmontables à la prudence humaine avaient ralenti le zèle et suspendu les travaux des apôtres ?

Sur les pas de ces illustres fondateurs de la religion, François de Sales, aussi maître de son zèle que de ses passions, attendit avec une constance inébranlable les moments marqués par la Providence. Moins touché de l'inutilité de ses travaux que du péril de ses frères, après avoir été mille fois rebuté, il n'en a que plus d'ardeur. Pourvu qu'il ramène enfin ceux qui s'égarèrent, il compte pour rien et ses soins et ses prières. Ne se réservant que le mérite de sa soumission et de l'obéissance, c'est de Dieu seul qu'il attend le succès : il le sollicite par ses larmes sans rien diminuer de ses travaux.

C'était surtout à combattre l'hérésie que s'attachait le zèle du saint prélat. Or, vous le savez, qu'il en coûte pour vaincre la prévention, la présomption, les préjugés qui sont toujours la source et l'appui de l'erreur ! La conversion d'une âme engagée dans une secte opposée à l'Eglise n'est pas l'ouvrage d'un moment. Ramener à la foi catholique des hommes qui ont embrassé par un esprit d'indépendance et défendu avec opiniâtreté l'hérésie, c'est une espèce de prodige. Quelle merveille n'est-ce donc pas d'avoir fait rentrer dans le sein de l'Eglise plus de soixante-douze mille de ses enfants révoltés contre cette Mère commune des fidèles ? Des fruits si précieux furent préparés par son zèle et le consolèrent ; mais c'était à la constance a

les faire éclore. Ainsi le Dieu Sauveur, après avoir frappé tant de fois à la porte d'un cœur rebelle, ne se lasse point, quoique repoussé mille fois, et, toujours plein de bonté, revient encore avec un nouvel empressement.

Sur ce modèle consolant, François de Sales joignit à la constance du zèle la condescendance et la docilité. C'est cette condescendance aimable qui lui concilia les esprits les plus indociles, qui adoucit les cœurs les plus farouches pour les ramener à Dieu. C'est par elle qu'il sut gagner les hérétiques, ébranler un chef de parti, le fameux Théodore de Bèze, s'en faire estimer, s'attirer sa confiance, lui inspirer le désir de renoncer à ses erreurs;... mais non, des intérêts humains l'emportèrent sur sa propre persuasion. Qu'il est rare que Dieu accorde ces grâces privilégiées, nécessaires pour convertir les auteurs des hérésies et des schismes!

L'évêque de Genève combattait avec force la doctrine des hérétiques, mais sans jamais se permettre aucun terme injurieux qui pût retomber sur leur personne. Les outrages dont l'accablaient les ministres de l'erreur ne servaient, par le contraste de leur violence et de sa douceur, qu'à donner plus d'éclat à sa modération et à lui gagner l'affection des peuples. Il était difficile que tant de vertus ne lui attirassent pas le respect, l'amour et la confiance. L'opiniâtreté tient lieu de raisons à presque tous les hérétiques; pour convaincre leur esprit, il faut commencer par gagner leur cœur. Ainsi voit-on les hommes apostoliques vaincre la férocité des nations les plus sauvages; ainsi François de Sales vit ses travaux couronnés des succès les plus brillants; ses accusateurs, ses persécuteurs devinrent sa consolation et sa couronne. Ainsi son zèle pour Dieu, zèle le plus vif et le plus ardent, mais réglé et tempéré par sa douceur pour les hommes, le fit triompher des ennemis de l'Eglise. Il fallait encore rétablir la piété parmi les enfants de l'Eglise; il y réussit par sa douceur pour les hommes, douceur la plus tendre et la plus compatissante, mais animée et soutenue par son zèle pour Dieu.... C'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Le vice proscrit et exterminé de la cour et des provinces; la piété rétablie et florissante parmi le peuple et les grands; la perfection de l'Evangile facilitée et devenue commune parmi les fidèles de l'un et de l'autre sexe; la plus solide dévotion accréditée et perpétuée jusqu'à nos jours, tels sont les succès qui font la gloire de saint François de Sales. Mais par quels charmes sut-il produire tant de miracles? Par les charmes invincibles de sa douceur. C'est le cœur qui parlait en lui, et c'est au cœur qu'il parlait. C'est cette douceur victorieuse que j'ai à vous peindre, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans l'établissement de la Visitation.

Dans sa conduite, douceur compatissante qui ménage la faiblesse du pécheur; dans sa doctrine, douceur pleine d'unction qui peint

la vertu avec tant de charmes qu'on ne peut se défendre de l'aimer; dans l'établissement de la Visitation, douceur pleine d'attrait qui rend aimable le joug de la loi. Mais parce que cette douceur était animée et soutenue par le zèle, elle ne dégénéra jamais en relâchement ou en molle condescendance. Elle ménage la faiblesse du pécheur, mais sans autoriser le vice; elle peint la vertu avec tous ses charmes, mais sans rien diminuer de sa sévérité et de ses obligations; elle rend aimable le joug de la loi, mais sans en dissimuler ou en altérer la sublime perfection.

Quand je parle de la douceur compatissante de saint François de Sales dans la conduite des âmes, ne vous représentez pas une condescendance molle et facile qui voit tranquillement les désordres, qui ne travaille à les corriger qu'avec nonchalance, et plus par une espèce de bienséance que par un véritable zèle; ne vous figurez point une douceur indolente, immobile, léthargique en quelque sorte, qui le rende spectateur tranquille et inutile des opprobres de Jésus-Christ; une criminelle insensibilité, une prudence charnelle et timide qui, en lui fermant la bouche, en fasse un prévaricateur qui trahit indignement son ministère.

Non, chrétiens, sa douceur n'a rien de faible; si elle gagne les cœurs, c'est sans être lâche et timide; comme elle n'est point l'ouvrage d'un caractère mou et pusillanime, elle ne déroge point à la dignité et à la noblesse d'un vrai ministre de Jésus-Christ. Ce parfait directeur des âmes ménage, il est vrai, la faiblesse des coupables; mais sensible au salut des peuples qui lui sont confiés, comme l'Apôtre il est accablé de tristesse en voyant tomber les faibles; les scandales qui peuvent les séduire allument dans son cœur un feu dévorant de zèle et d'une sainte indignation; il aime, à la vérité, le pécheur, mais il ne peut voir de sang-froid Jésus-Christ déshonoré et crucifié de nouveau par le péché; il est plein d'égards et de ménagements, mais il annonce avec force la vérité aux princes mêmes et aux souverains.

C'est par cet heureux accord de douceur et de zèle qu'il rendit sa direction si utile, et sut se garantir des précipices dont elle est environnée. La direction, disait ce grand saint, est une conduite spirituelle des âmes par l'exercice continuel des vertus, pour les élever au parfait amour de Dieu. Telle est l'idée juste qu'il s'en était formée, et qu'il a si admirablement exprimée dans la pratique.

C'est une conduite spirituelle des âmes; voilà son objet, quoi de plus pur? Ainsi eut-il soin d'en bannir tout esprit d'intérêt temporel. Il ne cherchait point à se dédommager de ses peines par quelque chose de sensible et d'humain, à établir sur le fond de la direction des ressources propres à flatter la vanité, l'amour-propre, des vues particulières et intéressées.

L'exercice continuel des vertus, voilà la route qu'il traçait : vertus d'humilité, de foi, de charité chrétienne. Humilité sincère et profonde; loin de lui ces petits mystères d'oi-

guet, de vanité, où l'amour-propre se nourrit également du nom, du mérite, de la réputation du directeur, et de la naissance, du rang, de la dignité des personnes dirigées. Il ne connut point le zèle partial et de prédilection, l'inégalité de soins, l'acception de personnes. A qui ne cherche que Jésus-Christ, toutes les âmes, également le prix de son sang, sont également précieuses. Foi vive et soumise à toutes les décisions, à tous les jugements de l'Eglise. De là cette attention à inspirer l'horreur des dangereuses nouveautés, à ne reconnaître pour un catholique de véritable vertu que dans la soumission à l'autorité légitime, à interdire ces livres empoisonnés que le calvinisme ne cessait de répandre pour corrompre les esprits et les arracher au sein de l'Eglise.

Charité tendre et sincère du prochain, elle avait son principe dans le cœur. Charité douce et bienfaisante qui ne se bornait pas à de simples paroles, mais se produisait par les effets les plus solides; charité universelle, qui considère Jésus-Christ dans tous les hommes; charité surtout exempte de cette basse jalousie qui s'aillie de la conversion même des pécheurs, si c'est par le ministère d'autrui qu'elle s'opère, qui ne reconnaît de bien que celui qu'on fait soi-même. Pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, connu, aimé, ses desirs sont satisfaits.

Le parfait amour de Dieu était le terme où il conduisait enfin les âmes. Chargé d'un ministère qui ne doit se rapporter qu'à Dieu, il ne l'employa qu'à faire aimer son divin Maître, non pas à se chercher lui-même, à se proposer des douceurs ou des consolations humaines, à s'attacher les cœurs ou à dominer sur les esprits.

Ces principes d'une direction si sage et si éclairée étaient assaisonnés de cette douceur pleine de zèle qui, en faisant sentir aux pécheurs toute l'injustice de leur conduite, écarte tout ce qui pourrait sentir la sécheresse ou la dureté. Il ne craint point de les effrayer sur leur état criminel; mais en même temps il leur en montre dans le sang adorable de Jésus-Christ le remède et la consolation; il ne les rassure point contre les justes alarmes de leur conscience, mais il espère toujours, malgré leurs désordres; quelquefois même il paraît vouloir chercher à les excuser afin de les faire rougir eux-mêmes d'être si inexcusables; par les vérités les plus effrayantes il répand dans les cœurs cette consternation salutaire qui prépare à la pénitence; il ne sort de sa bouche que des foudres et des éclairs, mais ce zèle armé de terreur contre le crime prend bientôt le langage de la paix et de la confiance pour gagner le criminel.

Plus il voit de malheureux s'obstiner à leur perte, plus sa tendresse s'alarme sur leur sort. Ainsi Jésus-Christ a-t-il passé pour être l'ami des pécheurs: il les recevait avec douceur, les honorait d'une sainte familiarité; ce Sauveur aimable versa des larmes sur Jérusalem infidèle. Vous donc qui, par une rigueur outrée, ne laissez aux pécheurs que le

désespoir et l'impossibilité de la réparation, accusez, j'y consens, de relâchement et de faiblesse la conduite pleine de douceur de saint François de Sales; Jésus-Christ, toujours tendre et compatissant, est son modèle et son apologie.

Il proportionne ses talents, son caractère, ses inclinations aux besoins des peuples. Il est faible avec les faibles, il pleure avec ceux qui pleurent; père des pauvres et des petits, refuge des pécheurs, il écoute avec patience, il encourage avec bonté, il tempère les reproches avec tendresse, il soutient ceux qui sont sur le point de tomber, il se plie à toutes les humeurs, adoucit tous les esprits, se fait tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. Dans le temps même qu'il reprend et corrige, c'est toujours d'une manière aimable et moins en maître qu'en père. Ainsi sut-il allier la douceur avec une sainte sévérité, ou plutôt la sévérité elle-même était l'effet et le fruit de la douceur.

Douceur, cependant, toujours d'accord avec le devoir, et à qui la crainte de déplaire ne fit jamais trahir la vérité. Il la porta, cette vérité, jusqu'au trône où il est si difficile qu'elle perce la foule des flatteurs intéressés et sans cesse occupés à l'écarter. Oui, chrétiens, il paraît à la cour des princes, mais avec la dignité et la sainte liberté d'un ministre de Jésus-Christ; il y annonce avec fermeté les ordres de Dieu qui l'envoie, il y soutient avec courage les intérêts du Seigneur et de la vraie foi, il y fait la guerre à l'hérésie avec force, et triomphe de toutes les raisons politiques du conseil de Savoie. Il se montre à la cour de France; le monarque qui y régnait alors, si bon juge du mérite par les qualités brillantes dont le ciel l'avait orné lui-même, Henri IV, frappé de l'éclat de ses vertus, eût regardé comme une de ses plus belles conquêtes d'attacher à son royaume un prélat si respectable. Je l'aime, disait ce grand roi, parce que ses avis ne m'ont jamais flatté. Eloge également glorieux pour le héros et pour l'apôtre. Un prince dont la valeur et la bonté faisaient le caractère, ne pouvait refuser son estime à un saint qui, en réunissant si parfaitement le zèle et la douceur, ménageait la faiblesse du pécheur sans autoriser le vice.

Ce n'était point assez; il fallait faire aimer la vertu. Sa douceur pleine d'onction dans ses ouvrages la peint avec tous les charmes propres à lui gagner les cœurs, mais sans rien diminuer de sa sévérité et de ses obligations.

Jamais la vertu ne fut plus maltraitée, plus défigurée que de son temps. Comment se représentait-on la dévotion? Les hérétiques la décriaient comme le fruit de l'imagination qui l'avait chargée de cérémonies inutiles, de devoirs superstitieux également absurdes et méprisables. Les catholiques s'en étaient formé une idée si affreuse, si impraticable, qu'ils la reléguèrent dans les solitudes et dans les cloîtres. Il fallait lui rendre la solidité que lui avait ôtée la malignité des hérétiques, et faire disparaître l'air farouche

et rebutant que lui attribuaient l'ignorance ou la lâcheté des catholiques; en un mot, la venger des outrages de ses ennemis qui la combattaient, montrer ses charmes réels à des aveugles qui ne la connaissaient pas. Ainsi Jésus-Christ prenant un sage milieu entre la fastueuse austérité des Pharisiens, et les vaines cérémonies du peuple Juif, confondait et les uns et les autres.

Non, disait saint François de Sales, ce n'est point dans les excès d'un zèle outré que consiste la dévotion. Rien dans elle qui sente l'étude, l'artifice ou l'affectation. Simple, ennemie de tout déguisement, elle ne connaît point les détours et les raffinements; mais majestueuse dans sa simplicité, une noble ingénuité lui tient lieu d'art et de finesse. C'est du cœur surtout qu'elle tire son prix et sa beauté. Elle a la foi pour principe, l'espérance pour soutien, pour âme la charité, pour occupation les bonnes œuvres, pour règle la volonté de Dieu, pour fin la gloire immortelle de l'Etre suprême. Fille du ciel, c'est du sein de l'Eternel qu'elle tire son origine, et c'est vers lui qu'elle nous élève.

Ce n'est point dans des exercices extraordinaires que vous la trouverez, mais dans les devoirs les plus communs de la vie chrétienne; ne vous imaginez pas que ce ne soit qu'au fond des déserts qu'habite la vertu: elle s'offre à vous au milieu du monde, même dans l'état et le rang où la Providence vous a placé. Elle est toujours la même, c'est-à-dire que la gloire de Dieu, l'exécution de ses ordres, la soumission à sa providence, la résignation dans les maux de la vie, surtout le divin amour, en font dans tous les états l'âme et le principe. Mais en même temps elle est toujours variée, c'est-à-dire qu'elle est le propre de différentes conditions, du prince sur le trône comme de l'esclave dans les fers; des grands du monde comme des solitaires; des personnes engagées dans le mariage et dans le commerce de la vie civile comme des vierges consacrées spécialement au Seigneur. En un mot, tous sans distinction de sexe, de rang, ni de condition peuvent y atteindre. Non, chrétiens, le royaume de Dieu n'est pas loin de vous, c'est dans vous-mêmes et au fond de vous-mêmes qu'habite la vraie vertu. Ainsi cet habile maître la met tellement à la portée de tous les hommes qu'on est inexcusable de ne la pas pratiquer.

Mais comment, direz-vous, au milieu des écueils et des dangers du monde, conserver cette véritable piété? Ah! chrétiens, que saint François de Sales vous serve de guide. Tel que cette nuée brillante qui précédait les Israélites dans le désert, il marque à tous les fidèles les routes qu'ils doivent suivre; routes qui ne sont ni nouvelles, ni particulières, mais les plus sûres et les plus fréquentées. Il les abrège, il les aplanit, il en fait disparaître les difficultés; tous peuvent y marcher, et tous en y marchant les trouveront agréables. Le chemin sans doute est difficile, c'est la voie étroite, il n'a pas prétendu

l'élargir; mais par une aimable illusion, en vous conduisant comme par la main, il vous déguisera à vous-même votre propre faiblesse; en vous ménageant un sage repos, il fera disparaître la fatigue; en semant à propos des fleurs, il accoutumera insensiblement votre imagination aux épines qu'il la rebutent et qui l'effrayent. Ainsi ce maître compatissant prescrit le devoir avec tant de douceur qu'il semble naturel de le remplir.

Par un juste tempérament de douceur et de zèle, il proportionne avec tant de sagesse la vertu et la sainteté avec les bienséances, et même avec les agréments innocents de chaque état, qu'on se sent comme forcé d'y aspirer. Il ne défend pas qu'on veille avec soin à ses affaires domestiques, mais il réprouve l'esprit d'intérêt; il ne condamne pas une sage précaution, mais il bannit la défiance et l'artifice; il veut qu'on ait des ménagements et des égards, mais jamais de flatterie et de politique; il ne fait point un crime de la complaisance, il veut même que toujours charitable, toujours obligeant, toujours prêt à défendre les malheureux, on excuse tout, on justifie tout, on cherche en tout à rendre service au prochain, mais jamais aux dépens de la religion et du devoir; il proscribit la bizarrerie, l'humeur, le caprice qui rendent la piété inaccessible et farouche; il recommande même la liberté, la gaieté, la douceur, mais une liberté sainte qui ne s'écarte jamais des règles de la vertu; une gaieté chrétienne unie avec les devoirs les plus austères de l'Evangile; une douceur sans faiblesse et respect humain qui s'allie avec l'héroïsme de la sainteté. Ainsi ce maître éclairé insinue les pratiques les plus solides de la piété sous un jour si délicat qu'il paraît impossible de ne les pas goûter.

Mais dans ce portrait que je n'ai fait que vous ébaucher, ne reconnaissez-vous point saint François de Sales lui-même? Ce n'est point sur des modèles étrangers qu'il traçait cette peinture; en voulant peindre la vertu il faisait son propre tableau. Ses mœurs, ses manières, ses sentiments, sa conduite en étaient une si vive expression qu'on disait communément qu'il suffisait d'être l'ami de l'évêque de Genève pour le devenir bientôt de Dieu et de la vertu. Heureuses, dites-vous, les âmes qui ont pu profiter des conseils également doux et salutaires d'un saint si propre à inspirer et à faire aimer la vertu! Un guide si sage et si éclairé dans les voies du salut est un de ces dons du Ciel dont notre malheureux siècle n'est pas digne. Sans doute, chrétiens, la douceur de ses discours et de ses exemples devait produire les effets les plus merveilleux. Mais Dieu ne nous refuse point ses dons; n'accusons que nous-mêmes si nous n'en profitons pas. Saint François de Sales a perpétué dans ses écrits les heureux effets de son zèle. Il nous y a tracé un tableau si juste et si animé de la vraie dévotion qu'il n'est pas possible de la méconnaître. Ses ouvrages respirent cette onction céleste dont il était rempli. Ouvrages précieux à la piété, où se trouvent les plus pures lumières pour

l'esprit, les plus tendres sentiments pour le cœur. Les pécheurs ne peuvent les lire sans former le désir de se convertir, les pénitents sans être touchés et attendris, les justes sans être animés de plus en plus à la pratique de la vertu.

Enfin, douceur de saint François de Sales, douceur pleine d'attrait qui rend aimable le joug de la loi sans en altérer ou en dissimuler la sublime perfection. Ce serait ici le lieu de vous le représenter à la tête d'un peuple choisi, d'une nation sainte, d'une heureuse postérité dont Dieu l'établit le législateur et le père. On croirait voir au milieu d'une nombreuse famille un de ces respectables patriarches qui n'exerce sur des enfants chéris son autorité paternelle que pour leur faire éprouver sa tendresse, leur transmettre le dépôt précieux de la foi, goûter avec eux les douceurs du service de Dieu, et en former de dignes héritiers de ses vertus.

Il rend aimable le joug de la loi; rien d'outré, rien qui surpasse les forces; tous les devoirs sont tellement proportionnés aux besoins, aux talents, aux caractères, que la faiblesse ne peut se plaindre du fardeau qu'on lui impose; mais en même temps tout y conduit à la plus sublime perfection. Tous les exercices se succèdent sans troubles et sans embarras : par un enchaînement aimable, ils semblent naître l'un de l'autre si heureusement que celui qui succède est comme le fruit et le soulagement de celui qui a précédé; mais en même temps fidélité inviolable à ces exercices si multipliés. Quelle habileté à ménager avec tant d'art les plus petites choses qu'elles servent efficacement à l'édifice de la perfection! quelle attention à donner à leur piété les agréments qui la rendent aimable aux hommes sans rien diminuer de son prix aux yeux de Dieu! quel soin à joindre à la gaieté, la complaisance, la douceur avec toute l'exactitude et la sévérité de la règle! quelle charmante industrie à lier si cordialement tous les membres, qu'ils ne fassent qu'un cœur et qu'une âme! quelle tendresse dans le gouvernement! l'obéissance n'a jamais été plus exacte qu'à la Visitation, mais en même temps la douce confiance qu'inspire une supérieure qu'on aime rend l'obéissance agréable. Surtout quelle pureté d'intention, quelle sublimité dans les motifs! Le divin amour préside à toutes les œuvres, c'est le feu sacré qui brûle toujours sur l'autel de leur cœur, qui consacre et sanctifie toutes leurs actions. Que cette vigilance exacte, que cette attention continuelle, que cet assujettissement universel de sa volonté; en un mot, que cette fidélité d'esprit et de cœur aux devoirs les plus communs suppose et renferme de grands sacrifices! C'est le fonds de l'héroïsme le plus parfait.

Formées à cette douce et divine école, filles de saint François de Sales, vous nous retracez dans vos mœurs l'esprit de votre bienheureux fondateur : esprit de zèle et de douceur, précieux héritage qui s'est tou-

jours conservé avec soin parmi vous, et que vous transmettez avec fidélité à celles qui vous succéderont.

Ah! chrétiens, à la vue de tant de modèles et d'excellents modèles, ne nous sentirons-nous pas animés à travailler avec plus de courage à la réformation de nos cœurs? La vertu ne vous demande rien d'extraordinaire et qui doive vous effrayer. Est-il donc si difficile d'aimer votre Dieu, de remplir par amour et avec un vrai désir de lui plaire les devoirs de l'état où il vous a placés? Cette voie, que saint François de Sales a ouverte et tracée à tous les fidèles, conduit infailliblement à la plus haute sainteté.

Mais quoi de plus capable d'animer à la vraie vertu que la vue de cette grande reine, qui exprime si parfaitement dans sa personne les traits dont s'est servi saint François de Sales pour former le tableau de la véritable et sincère piété? L'éloge et le mérite du saint dont nous honorons ici la mémoire, c'est d'avoir été tout à la fois chéri de Dieu et des hommes : *Dilectus Deo et hominibus*. Ce mérite n'est-il pas le vôtre, Madame? Reine selon le cœur de Dieu et selon le cœur des hommes, Votre Majesté réunit ce que la foi a de plus sublime et de plus héroïque, et ce que la bonté a de plus propre à lui gagner les cœurs.

Reine selon le cœur des hommes par la générosité de vos sentiments; reine bien-faisante, Votre Majesté prend plaisir et met sa grandeur à soulager la misère et à faire des heureux; elle dispense ses dons avec cette magnificence et cette libéralité que la religion anime, et peut seule dignement couronner. La pompe de votre cour n'ôte rien à l'affabilité; l'éclat du rang est tempéré par la douceur toujours peinte sur votre front. La dignité de la personne de Votre Majesté commande le respect et la vénération, tandis que la bonté compatissante inspire la plus tendre confiance.

Reine selon le cœur de Dieu par la fidélité à sa loi et son zèle pour sa gloire. Les exemples de Votre Majesté établissent dans votre cour le règne des vertus. Vous avez su inspirer ces sentiments à l'héritier de la couronne, prince accompli, qui fait tout à la fois les délices de la cour, qui découvre dans lui un cœur égal à sa naissance; l'amour des peuples qui charrièrent une affabilité qui, malgré les barrières du rang, les rapproche de lui; l'admiration de l'Europe entière par l'heureux assemblage des vertus : l'espérance de la religion par ce zèle pur que le Ciel semble avoir attaché au sang de nos rois. Votre Majesté remplit de son esprit et de sa tendre piété de jeunes princesses qui, en suivant fidèlement des traces qui leur sont si chères, joignent aux qualités qui les rendent parfaites selon le monde ces sentiments de religion qui les rendent parfaites selon Dieu.

Que les bénédictions du Ciel sur Votre Majesté répondent à nos sentiments; que le Seigneur, auteur de tant de vertus, répande de plus en plus sur vous ces faveurs les

plus singulières, ces grâces du salut, principe et gage de l'immortalité bienheureuse. Ainsi soit-il.

IV.

POUR LA FÊTE DE SAINT JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL.

Attendite ad Abraham, patrem vestrum, et ad Saram quæ peperit vos. (Isa., LI, 2.)

Jetiez les yeux sur Abraham, votre père, et sur Sara qui vous a mis au monde.

Ainsi le prophète Isaïe exhortait-il sa nation à être fidèle au Dieu d'Israël. Souvenez-vous, leur disait-il, des vertus de vos pères; par ce qu'ils ont été, concevez ce que vous devez être; c'est dans les exemples qu'ils vous ont laissés que vous apprendrez l'étendue de vos devoirs, et que vous trouverez l'attrait le plus puissant pour les remplir facilement. Que vos pères soient vos maîtres et vos guides; ne les perdez jamais de vue; fixez sur eux vos regards, afin de ne vous écarter jamais de la route qu'ils vous ont tracée : *Attendite ad Abraham, patrem vestrum, et ad Saram quæ peperit vos.*

Dans la fête qui nous rassemble en ce jour, j'ai cru, Mesdames (1), ne pouvoir mieux seconder la tendre dévotion qui vous anime qu'en vous invitant à étudier avec soin les traits de ceux qui vous ont donné une heureuse naissance. L'idée seule de leurs vertus suffit pour faire naître le généreux désir de parvenir à cette perfection sublime qui les a immortalisés.

Il est des émulations de sainteté, comme il est des jalousies de gloire. Quelle impression n'est donc point capable de faire sur vos cœurs le souvenir de votre saint fondateur? *Attendite ad Abraham, patrem vestrum.* Combien ne vous sentirez-vous pas animées par les exemples de votre bienheureuse Mère, dont l'Eglise a reconnu et canonisé les vertus, en les proposant au culte et à l'imitation des fidèles? *Attendite ad Saram quæ peperit vos.*

Les exemples des saints, en nous apprenant ce que nous devons être, nous excitent à le devenir, et allument dans nous la généreuse ardeur de marcher sur des traces marquées par leurs succès et leurs triomphes. Mais combien ces exemples n'ont-ils pas plus de force encore, quand ceux qui nous les donnent ont les titres les plus doux et les droits les plus sacrés sur notre tendresse? Les pères font la gloire des enfants : *Gloria filiorum patres eorum* (Prov., XVII, 6), et les enfants en marchant sur leurs traces font à leur tour la gloire de leurs pères.

Ainsi votre sainte Mère, dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge, a-t-elle mérité les honneurs que lui décerne l'Eglise. Le Ciel, qui la destinait à de grandes choses, lui avait donné une de ces âmes fortes, capables des actions les plus héroïques; mais ce fut en lui ménageant dans saint François de Sales un guide et un modèle, qu'il l'éleva à la

sainteté la plus éminente. Toujours fidèle à la vertu, elle la pratiqua constamment; mais ce fut sous la conduite du saint prélat qu'elle parvint à la perfection qui fait son triomphe et sa gloire. Arrêtons-nous à cette idée, elle m'a paru propre à vous développer le caractère distinctif et particulier de sainte Jeanne-Françoise de Chantal. Voici donc tout mon dessein :

Fidèle disciple de saint François de Sales, elle se remplit de son esprit, et par là perfectionna ses vertus; c'est le sujet du premier point.

Sage coopératrice du zèle de saint François de Sales, elle s'unit à ses travaux et partagea sa gloire; c'est le sujet du second point.

Ainsi emprunte-t-elle une partie de son éclat de la sainteté du Père qui la perfectionna; par un juste retour et une espèce de compensation, le Père tire une partie de sa gloire des mérites de sa sainte Fille. Ce sont leurs deux portraits réunis que j'offre à votre admiration, et surtout à votre imitation. Leurs vertus sont un fonds qui vous appartient, et pour arriver à la sainteté la plus éminente, il ne vous faut point de modèles étrangers : *Attendite ad Abraham, patrem vestrum, et ad Saram quæ peperit vos.* C'est tout le sujet de ce discours, après que nous aurons imploré les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsqu'il s'agit de peindre les saints, ce n'est point à l'imagination à tracer leurs portraits; la vérité seule doit nous guider et nous prêter ses couleurs. Plus le portrait est ressemblant, plus il est intéressant. Ayant à vous représenter aujourd'hui les vertus de votre sainte mère de Chantal, c'est de saint François de Sales lui-même que j'emprunte les traits de ce tableau. Il était trop éclairé pour avoir pu se tromper, trop sincère pour avoir voulu exagérer. Je ne pouvais, en fait de sainteté, vous offrir un juge qui réunit tout à la fois plus de lumières et plus d'équité.

« Je la regarde, dit ce saint, comme l'honneur de son sexe qui a eu la science des saints pour mener une vie cachée, toute sainte sous l'extérieur d'une vie commune qui n'a rien d'extraordinaire que d'être irréprochable en tout. » Poursuivons ce tableau, c'est toujours le même peintre qui nous dirigera : « Dieu, ajoute-t-il, la conduisit à moi afin que je la fisse mourir au monde pour ne plus vivre qu'à Jésus-Christ. Pressée des desseins de Dieu sur elle, ce sont toujours les expressions du saint évêque de Genève, elle a tout quitté avec une force et une prudence non communes à son sexe. » En développant les traits de ce tableau tracé par son saint directeur lui-même, nous y découvrirons et sa vertu et sa perfection.

Fidèle aux grâces qu'elle recevait, on la vit pratiquer dans chaque état de sa vie com-

(1) Les religieuses de la Visitation.

mune, une espèce particulière de sainteté qui y répondait. Sa conduite avait de quoi édifier tout le monde, et elle réunit dans elle seule de quoi faire plusieurs saintes ; tel fut le caractère de sa vertu.

Bientôt une inspiration du Ciel la conduisit à saint François de Sales ; ce saint directeur la fit mourir au monde pour ne plus vivre qu'à Jésus-Christ ; la remplissant de son esprit, il l'éleva à cette union parfaite avec Dieu, à cette paix, à cette tranquillité d'âme, à cette douceur que rien n'était capable d'altérer. Etroitement unie à cet homme apostolique, elle entra tellement dans son esprit, ses vues et ses desseins, qu'elle a été comme un autre lui-même ; et c'est ce que j'appelle la perfection de sa vertu.

Oui, chrétiens, c'est dans l'exactitude à remplir les devoirs de son état, dans cet art si sublime de vaincre ses passions, en les soumettant à l'empire de la religion, que nous trouverons les vertus de l'illustre sainte de Chantal. Il semble que Dieu, selon l'expression du prophète, ne l'ait placée dans différents états que pour notre instruction, et nous fournir dans chacun d'eux le modèle de la vraie vertu : *In hoc ipsum excitavi te, ut ostendam in te virtutem.* (Exod., IX, 16 ; Rom., IX, 17.) N'attendez pas que j'offre ici à vos regards de ces traits singuliers et merveilleux qui surprennent votre admiration ; non, je n'ai à vous présenter qu'une vie commune, qui, selon l'éloge qu'en fait le saint évêque de Genève, n'eut rien d'extraordinaire que d'être irréprochable en tout. Mais, que dis-je ? Lorsque l'Esprit-Saint relève les merveilles de la vertu, est-ce dans des choses extraordinaires qu'il la fait consister ? Il la place comme sur son trône dans un cœur que l'amour des biens de la terre ne maîtrise point : *Beatus vir qui post aurum non abiit.* Sa vie est un enchaînement de merveilles et de prodiges : *Fecit mirabilia in vita sua.* (Eccli., XXXI, 9.)

Un travers d'esprit trop ordinaire dans le monde, c'est de s'abuser sur l'idée même qu'on se forme de la sainteté véritable. Des vertus brillantes, des vertus fastueuses en quelque sorte, de la singularité, de l'éclat ; en un mot, des vertus favorables à l'orgueil et à l'amour-propre, tel est le portrait bizarre que la plupart des hommes se font de la sainteté. Ils ne pensent pas que, loin de favoriser l'orgueil et l'amour-propre, c'est surtout à les détruire que la vraie vertu doit s'attacher. On veut en tout du merveilleux, voilà ce qui touche et ce qui frappe. On se fait un plan de sainteté chimérique et imaginaire. Le dirai-je, chrétiens ? L'unique source de cette illusion, c'est la lâcheté. Sous prétexte que la vertu consiste dans l'éclat des œuvres extraordinaires, on croit s'acquiescer le droit honteux de se dispenser des devoirs communs et ordinaires que présente le christianisme. On aime à oublier que la sainteté est une suite de notre vocation au christianisme ; qu'en qualité de chrétiens nous sommes tous obligés d'y aspirer et d'y tendre sans cesse ; que puisque le suprême

Législateur nous en a fait un devoir à tous, il a donc voulu qu'il fût à la portée de tous les hommes. C'est le sentiment du cœur excité par la grâce qui relève et ennoblit les actions les plus communes aux yeux des hommes, et qui leur donne tout leur prix devant Dieu. C'est là ce qui fait le mérite de la vertu : mérite indépendant des dehors brillants et merveilleux, mérite qui se trouve sous les dehors simples d'une vie commune et ordinaire en apparence, mérite qui consiste surtout dans la fidélité à remplir pour Dieu et selon Dieu les devoirs de l'état où la Providence nous a placés.

C'est sous ces couleurs naturelles, sous ces traits d'une aimable simplicité, que la vertu se produit dans la vie ordinaire de sainte de Chantal, et je ne crains point de vous la proposer ici pour modèle : *In hoc ipsum excitavi te, ut ostendam in te virtutem.* J'ai cru ne devoir point dérober à vos regards le portrait de sa vie au milieu du monde ; moins sublime, il n'en est que plus propre à vous intéresser. Vous verrez par quels degrés Dieu la disposait à arriver un jour à la plus haute perfection sous la conduite de saint François de Sales.

La Providence, qui la destinait à la plus éminente sainteté, fit servir à ses desseins le cours ordinaire de la nature, en la faisant naître dans une famille où la vertu et le zèle pour la religion n'étaient pas moins héréditaires que la noblesse du sang. Privilège singulier et précieux dans ces temps malheureux où l'hérésie de Calvin, si fameuse par ses attentats, divisait le royaume contre lui-même. Le sanctuaire n'était pas à l'abri de ses fureurs ; rival de l'Eglise, elle avait ses temples, ses lois et ses prêtres. Fièvre de ses succès, elle enlevait chaque jour à la Mère commune des fidèles des enfants ingrats et révoltés. Mais non, le Seigneur veillait à la sûreté de celle qui devait être un jour une de ses plus saintes épouses. Elle trouva un asile assuré contre l'erreur dans sa maison, où une tradition non interrompue faisait passer depuis tant de siècles des pères aux enfants le dépôt sacré de la foi dans toute sa pureté. Pour rester fidèle à son Dieu, elle n'eut qu'à suivre les vertus et les exemples de ses ancêtres. La Bourgogne accoutumée à révéler dans ses aïeux la majesté de la pourpre dont ils étaient revêtus, et le glaive de la justice qui brillait dans leurs mains, rendait surtout hommage à la pureté et à la simplicité de leur foi.

Le président Frémot, père de notre illustre sainte, entra dans cet héritage précieux, et regarda comme son devoir le plus essentiel, le soin de le transmettre à ses enfants : soin d'autant plus nécessaire que la mort leur avait ravi de bonne heure une mère dont la piété égalait la noblesse. Le zèle pour le bien public, le plus parfait désintéressement, une tendre compassion pour les malheureux, une probité exacte, une simplicité de mœurs digne des anciens patriarches, surtout un attachement sincère à la religion de ses pères et ennemi de toute

nouveauté, formaient le caractère de ce père vertueux. Que les instructions ont de force et de poids quand elles sont soutenues et aidées par l'exemple ! Il s'appliqua à prémunir ses enfants contre la séduction de l'hérésie avec d'autant plus de zèle que la contagion se répandait avec plus de progrès, et que le nombre des vrais Israélites diminuait chaque jour.

Ces premières leçons d'un père vraiment chrétien inspirèrent à sa sainte fille, dès ses plus tendres années, cette foi vive et animée, fondement de toutes les autres vertus. Elle conçut dès lors l'aversion la plus marquée pour tout ce qui est opposé aux vérités que l'Eglise nous enseigne, elle s'affermit dans la soumission la plus parfaite à son autorité, et en fit sa règle invariable dans tout le cours de sa vie.

Dès sa plus grande jeunesse, en voyant les ruines des temples détruits, les débris des églises profanées, funestes monuments des fureurs de l'hérésie, un si triste spectacle lui arrachait les larmes les plus amères. Ces paroles de Jérémie, *Il n'y a pas jusqu'aux chemins de Sion qui ne pleurent notre désolation* (Thren., I, 4), lui rappelaient le souvenir des attentats des ennemis de l'Eglise dans sa province pour en bannir la religion catholique, et ce souvenir excitait dans son cœur les sentiments les plus vifs et les plus douloureux. Ah ! Seigneur, s'écriait-elle, pour soutenir, défendre et venger votre religion sainte, tout mon sang brûle de couler. Hélas ! ajoutait-elle aussitôt, vous ne me jugez pas digne d'une si grande faveur.

De là ces précautions d'éviter tout ce qui aurait pu altérer les sentiments d'une foi si pure. On lui propose un parti avantageux, et qui semblait réunir tout ce qu'elle pouvait désirer. Déjà on avait obtenu son consentement ; elle apprend, malgré les soins qu'on prenait pour le lui cacher, que l'époux qu'on lui destinait, et qui lui avait paru digne de son estime, était malheureusement engagé dans l'erreur de Calvin ; c'en est assez, elle renonce sans retour à une alliance si dangereuse. On a beau lui représenter que les lois du royaume permettaient ces sortes de mariages, que l'Eglise même les tolérât et accordait des dispenses ; cette foi pure et animée qui réglait son esprit et son cœur lui en ordonne le sacrifice ; jamais elle ne consentira à l'exposer à une tentation si délicate.

Que de moyens ne furent pas mis en œuvre pour vaincre sa résistance ! Les avantages du parti qu'on lui proposait, les sollicitations d'une sœur qui lui était infiniment chère ; les reproches, une espèce de mépris qu'il lui fallut essuyer sur ce qu'on appelait les travers d'une dévotion scrupuleuse ; vues de fortune, de complaisance, de respect humain, rien ne put balancer dans son cœur la fidélité qu'elle devait à sa religion, et elle demeura inflexible dans son refus. Exemple qui nous apprend, je ne dis pas à ne prendre jamais d'engagement que la religion réprouve, mais à rejeter avec fermeté tout ce

qui pourrait lui donner la plus légère atteinte : *In hoc ipsum excitavi te, ut ostendam in te virtutem.*

De là encore le soin qu'elle prit pour conserver son innocence, cette innocence si précieuse aux yeux du Seigneur, et pour être toujours maîtresse des mouvements de son cœur dans un âge où tout devient piège et tentation.

Parmi les saints dont nous révérons les vertus, et dont nous admirons l'héroïsme, combien ont eu des faiblesses à se reprocher, des crimes même à expier ? Ce sont des astres brillants faits pour diriger notre course dans cette vie mortelle, mais ces astres ont eu leurs taches et leurs éclipses ; ils ne sont parvenus à cette gloire dont ils sont couronnés que parce qu'ils ont eu le courage de réparer par une pénitence héroïque le malheur de leurs premières chutes. Une Madeleine, un Augustin, tant d'autres que l'Eglise nous propose comme les objets de notre culte et de notre imitation, ne se sont soumis à l'empire de la grâce et au joug aimable de Jésus-Christ, qu'après avoir longtemps porté les fers et le joug tyrannique du monde et des passions.

Ici, c'est une vie consacrée tout entière au service du Seigneur, et dont tous les instants n'ont été qu'une succession continue de mérites et de vertus. On n'y vit jamais ces intervalles humiliants de vices et de piété. La vertu eut l'aurore de cette vie sainte dont tous les jours devaient lui appartenir, et nous n'avons ni années à oublier, ni fragilités à excuser. Pour consacrer son cœur à Dieu, elle n'attendit pas que la contagion du monde en eût rendu l'offrande indigne de lui ; elle commença à l'aimer dès qu'elle commença à le connaître, et ce cœur innocent dont elle se hâta de lui offrir l'hommage et les prémices, ne connut jamais d'autre maître. Quel modèle pour tant de chrétiens qui aiment à se persuader que les beaux jours de la jeunesse ne peuvent être ceux de la vertu ! *In hoc ipsum excitavi te, ut ostendam in te virtutem.*

Ne croyez pas, cependant, qu'elle n'ait eu aucun combat à soutenir ; Dieu, qui voulait faire éclater sa vertu naissante, permit qu'elle fût éprouvée ; mais elle ne sortit du milieu des épreuves qu'avec un nouvel éclat. Aucun instant ne fut obscurci par ces nuages passagers que répand sur les plus belles vies la faiblesse des passions.

Ce fut chez une sœur tendrement aimée qu'elle se vit exposée aux charmes de la séduction. Sortie pour la première fois de la maison de son père, qui avait été pour elle une école de vertu, elle se trouve comme transplantée dans un monde nouveau. Dans cette région enchantée tout la frappe et l'étonne : elle n'entend plus parler que de parties de plaisirs, de divertissements, d'intrigues, d'engagements ; tous les objets qui s'offrent à ses regards, toutes les maximes qui s'y débitent, tous les exemples qu'elle y voit sont autant de pièges que le démon tend à son innocence. La jeunesse soutenue de tous

les agréments que peuvent donner la nature et la fortune attirés sur ses pas une foule d'adorateurs passionnés qui, uniquement occupés du soin de lui plaire, s'empressent à lui prodiguer les éloges les plus flatteurs. Son cœur n'y fut point insensible; déjà cette vie simple et unie qu'elle avait menée jusqu'alors, ces divertissements innocents que règle la vertu et qui tirent tout leur prix d'une conscience pure qui n'a rien à se reprocher, commencent à lui paraître insipides. A l'amour de la retraite, aux exercices des bonnes œuvres, aux pratiques de piété succède le goût des parures, des plaisirs, des vanités du monde. Lorsque tout concourt à flatter et à animer les passions, qu'il est difficile de ne se pas laisser surprendre!

Mais non, le Dieu de sainteté qui veille sur elle ne permettra pas que le poison de la séduction infecte son âme; il y excite un trouble salutaire qui la rappelle à ses premiers sentiments; elle aperçoit le précipice où elle était près de tomber. Les fleurs dont ses bords étaient semés lui en avaient dérobé l'horreur. Sa religion alarmée frémit du danger. Ah! Seigneur, s'écrie-t-elle, dans quel abîme allais-je me précipiter si votre bras tout-puissant ne m'avait soutenue! *Eripuisti pedes meos a lapsu.* (Psal. CXIV, 8.) Elle répondit à cette grâce dont elle sentait tout le prix par un retour sérieux sur elle-même pour examiner tous les mouvements de son cœur; par une vigilance exacte pour fuir toutes les occasions et les compagnies dangereuses; par une attention continuelle à puiser de nouvelles forces dans la prière et l'usage des sacrements; par un courage héroïque à prendre en main contre elle-même les armes spirituelles que fournit la religion dans les austérités de la mortification chrétienne. Je dis de la mortification: oui, chrétiens, elle savait combien son secours est nécessaire non-seulement aux pécheurs qui ont des péchés à expier, mais aux âmes pures qui veulent prévenir les chutes: *In hoc ipsum excitavi te, ut ostendam in te virtutem.*

Tant de mérites et de vertus fixèrent bientôt tous les regards. Le baron de Chantal, aîné de l'illustre maison de Rabutin, une des plus anciennes et des plus distinguées de la province, souhaita avec ardeur de s'unir à elle par les nœuds les plus sacrés. Son âme faite pour la vertu ne put refuser son hommage à une personne si accomplie. Le père de cette vertueuse fille consentit avec joie à une union si bien assortie; il lui marqua qu'il la désirait. C'en fut assez pour elle. La volonté d'un père dont elle avait éprouvé la tendresse, et dont la sagesse lui était connue, décida son goût, et fixa son choix; ainsi le Ciel la destinait à sanctifier tous les états et toutes les conditions. La foi, l'innocence, la modestie, une aimable simplicité en avaient fait l'exemple du jeune âge; sa complaisance pour son époux, sa sagesse, sa conduite la rendirent un modèle accompli dans le nouvel état où Dieu venait de la placer: *In hoc*

ipsum excitavi te, ut ostendam in te virtutem.

Ces deux jeunes époux semblaient faits l'un pour l'autre; tous deux avaient reçu de la nature ces qualités estimables si propres à unir les esprits et les cœurs, et n'avaient de la jeunesse que les charmes et les agréments. Le baron de Chantal, il est vrai, n'avait point cette piété tendre de son épouse; mais plein d'honneur, de religion, de probité, jamais il n'avait donné dans les désordres qu'on se permet et qu'on se pardonne si aisément dans la profession des armes. Il soutenait par un mérite personnel l'éclat de sa naissance. Sa valeur et sa fidélité pour le service de son prince lui avaient déjà mérité les distinctions les plus flatteuses.

Plein de tendresse et de confiance pour une épouse si digne de son estime, il respectait sa vertu, et rien ne l'y porta lui-même plus efficacement dans la suite que d'avoir sans cesse sous les yeux un modèle si cheri et si parfait. Entre deux époux bien unis les sentiments se communiquent sans peine. Jamais, disait saint François de Sales, je ne lis la description de la femme parfaite sans penser à madame de Chantal; il faudrait donc pour tracer le tableau de ses vertus emprunter les couleurs qu'a employées Salomon pour peindre la femme forte (*Prov. XXXI*).

Retirée à la campagne avec son époux, il fallut qu'elle se livrât tout entière aux embarras des affaires. Une vie moins agitée, plus tranquille, où elle eût pu concilier son amour pour la retraite avec les exercices de la piété, eût été plus conforme à son goût; mais elle sacrifia ses répugnances à la volonté de son mari. Elle pensa que puisque Dieu la plaçait dans ces occupations, c'était la voie par où il voulait la sauver et la sanctifier.

Le baron de Chantal, qui connaissait son esprit rangé, appliqué, juste et solide, prit en elle une parfaite confiance: *Confidit in ea cor viri sui*. Également éloignée d'une molle et négligente oisiveté qui, à l'ombre d'une dévotion mal entendue, laisse tout perdre; et de la dissipation qu'entraînent le jeu, le luxe, la vanité, elle s'applique à tout avec une vigilance si étendue que rien n'échappe ni à ses réflexions, ni à sa prévoyance. Elle saura soutenir la splendeur de sa maison, donner de la dignité à tout ce qu'elle fait, mais elle s'interdira à elle-même les parures vaines, si fort du goût de son sexe. Sa vertu, sa piété, ses grâces naturelles seront tout son ornement: *Fortitudo et decor indumentum ejus*. Une sage économie, des soins attentifs, une grande vigilance, l'amour de l'ordre, le bon emploi du temps, dont elle connaît tout le prix, entretiendront dans sa maison une opulence toujours pleine de dignité, mais sans faste. Au milieu des plus grands embarras qu'entraînent les affaires, elle est attentive à ne laisser jamais échapper l'occasion d'obliger et d'être utile. Les pauvres surtout, objets de sa tendresse, parce que sa foi lui découvre dans eux les membres souffrants de Jésus-Christ, la trouvent toujours prête à les secourir. Mère pleine de bonté, elle s'informe

avec une tendre inquiétude de leurs besoins ; protectrice généreuse, elle regarde comme un devoir essentiel celui de les soulager avec libéralité : *Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem*. La douceur habite dans son cœur et repose sur ses lèvres ; en un mot, sa main est celle de la charité, sa langue celle de la bonté : *Lex clementiæ in lingua ejus*.

Vous la peindrai-je au milieu de ses domestiques ? Quelle attention pour les bien choisir, quelle vigilance à les instruire, quelle tendresse à les servir dans leurs maladies et leurs besoins, quelle fermeté à exiger d'eux, par préférence à tout le reste, les devoirs que prescrit la religion ! Elle les gouverne par raison et non point par humeur ; avec autorité, mais avec bonté ; plus par de sages avis et de bons exemples, que par menaces et par réprimandes. Jamais ils n'eurent à souffrir ni les emportements du caprice, ni la bizarrerie de l'humeur, ni les travers de l'imagination, ni les hauteurs du rang ; son goût, ses inclinations, son esprit, ses passions, son cœur, tout est soumis aux règles du devoir, et rend le devoir aimable à ceux qui dépendent d'elle. La vertu est le principe et l'âme de sa conduite, la sagesse évangélique en est la règle. Heureuse la famille où la religion préside ! L'abondance, l'ordre, la paix y établissent leur empire sous les lois de la piété, avantages précieux qu'anime une joie pure et innocente. Ainsi réunissant la modestie qui relevait les charmes et la beauté de Rachel, l'application de Rébecca à bien conduire sa famille, les sentiments respectueux de Sara pour le vertueux Abraham, elle devint un modèle accompli. Qu'on ne dise donc plus que l'état, la condition, le mariage, les richesses, les affaires sont un obstacle à la solide piété et à la vraie vertu : *In hoc ipsum excitavi te, ut ostendam in te virtutem*.

Ces deux époux, charmés l'un de l'autre, goûtaient les douceurs de l'union la plus parfaite. Leur tendresse était fondée sur l'estime. Un fils et trois filles, fruits de cette heureuse alliance, en serraient les nœuds. Mais hélas ! que le bonheur de la terre est de peu de durée ! sa fragilité devrait suffire pour en rompre le charme et l'illusion.

Une mort prématurée et imprévue vint rompre de si tendres liens. Elle voit expirer entre ses bras le baron de Chantal dans les sentiments les plus héroïques du christianisme. Qui pourrait décrire la douleur de cette tendre épouse ? C'est vous, grand Dieu, qui mettez sa constance à des épreuves si redoutables aux âmes mêmes les plus sensibles. Jaloux d'un cœur si pur, vous vouliez le posséder sans partage. C'est ici que la force de cette âme vraiment héroïque paraît dans tout son éclat. Elle ne se refuse point à de justes larmes, elle sent toute l'amertume du calice, mais soumise au Dieu qui le lui présente, elle l'accepte avec la plus parfaite résignation, avec cette obéissance généreuse, effort de la vertu la plus consommée. Elle pleura un époux qu'elle était obligée d'aimer et qui avait tant de droit à son amour :

mais elle reconnut et adora la main du Tout-Puissant qui la frappait. Oui, Seigneur, s'écria-t-elle dans l'amertume de son âme, oui, Seigneur, c'est vous qui aviez formé ces nœuds qui m'étaient si chers, et c'est vous qui les rompez : *Dirupisti vincula mea*. J'ai chéri vos dons, et je respecte vos coups ; mon cœur libre ne sera plus désormais qu'à vous ; recevez-en l'hommage et le sacrifice : *Tibi sacrificabo hostiam laudis*. { *Psal. CXV, 16.* }

Dégagée de ses premiers liens, elle fit vœu de n'en jamais former de nouveaux ; vraiment veuve et désolée, selon l'expression de saint Paul, s'envelissant en quelque sorte avec son époux, elle met toute son espérance en Dieu : résolue de ne plus vivre que pour lui, elle se dérobe autant qu'elle peut au commerce du monde, et jamais elle ne s'écarte des règles d'une modeste et sérieuse viduité. Fidèle à ses regrets et aux cendres chéries d'un époux, ses enfants, gages précieux d'une union toujours chère à son cœur, font son unique consolation. Elle partage ses jours à leur éducation, au travail et à la prière : *In hoc ipsum excitavi te, ut ostendam in te virtutem*.

Les œuvres de charité, le service des pauvres et des malades deviennent sa plus douce occupation. Quelle peinture touchante n'aurais-je pas ici à vous offrir ! tantôt je vous la représenterais dans ces tristes demeures, asiles de la pauvreté et de la misère, répandant les fruits abondants de sa pieuse libéralité ; tantôt se chargeant du soin des malades qui faisaient le plus d'horreur à la nature, recueillant les soupirs contagieux des mourants, atteinte elle-même d'une maladie qui fait désespérer de ses jours. Mais, ce que nous admirerions dans le panégyrique d'un autre, n'est qu'une faible ébauche de sa gloire. Déjà je la vois parcourir à pas de géant une nouvelle carrière qui s'ouvre sous ses pas. Appelée à la plus sublime perfection, Dieu lui trace des voies extraordinaires. Je ne vous dis plus ici de l'imiter ; il n'est donné qu'aux âmes privilégiées de s'élever après elle d'un œil rapide, et de la suivre jusqu'au trône de l'Immortel. C'est à vous, ses filles et ses imitatrices, que j'offre ce nouveau tableau : *In hoc ipsum excitavi te, ut ostendam in te virtutem*. Pour nous, chrétiens, trop faibles pour aspirer à de si nobles efforts, contentons-nous de l'admirer et de l'invoquer.

Sous un guide aussi sûr et aussi éclairé que saint François de Sales, tous les pas qu'elle fait dans le chemin de la vertu sont autant de triomphes et de victoires. La charité de Jésus-Christ forme entre eux les nœuds d'une union toute sainte : la vertu en est le principe, la plus haute perfection en sera le fruit. Bientôt c'est l'esprit de ce sage directeur qui l'anime et la dirige. Que de trésors de grâce n'admira-t-il pas dans cette âme pleine de force et de noblesse ! Quel empressement, quelle inquiétude, quelle vivacité pour la gloire de Dieu et sa propre sanctification ?

Mais, que dis-je ? Ce sont ces vertus mêmes que le saint prélat s'attacha d'abord à réfor-

mer. Ennemi des empresses, il savait que l'esprit de Dieu ne se plaît point dans le tumulte, que c'est dans un cœur paisible et tranquille qu'il aime à habiter. C'étaient, il est vrai, de grandes dispositions dans elle pour arriver à la plus éminente sainteté, mais dispositions qu'il fallait modérer et régler afin qu'elle y arrivât.

L'obéissance entière et sans réserve de sa bienheureuse fille, sa fidélité à suivre le plan de vie qu'il lui avait tracé, ou plutôt que la sagesse elle-même avait dicté, donnèrent à ses soins le succès le plus prompt et le plus entier. Aux troubles, aux tentations, aux inquiétudes qui ne lui laissent goûter aucun repos, succédèrent la tranquillité et le calme le plus inaltérable. Une joie douce, une sainte liberté animèrent toutes ses actions, on n'aperçut dans sa vie rien de triste ni de contraint. Pour représenter dans elle le tableau d'une vertu aimable et propre à gagner tous les hommes à Jésus-Christ, elle n'eut qu'à copier le saint prélat; elle en exprima si parfaitement tous les traits que la douceur, caractère distinctif de saint François de Sales, parut être devenu le sien. Je dis la douceur, ne vous y trompez pas, chrétiens, cette douceur vraiment évangélique n'est point tant une vertu particulière que l'esprit universel de toutes les vertus, le fruit précieux de la victoire sur toutes les passions et d'un cœur maître de tous ses mouvements, l'effet d'un parfait renoncement à soi-même, la marque d'une soumission entière à la volonté de Dieu, d'un abandon total à la Providence, vertu que sainte de Chantal porta jusqu'à l'héroïsme sous la conduite du saint prélat.

Ainsi, fidèle disciple de saint François de Sales, elle se remplit de son esprit, et par là perfectionna ses vertus.

Des progrès si rapides annonçaient et préparaient de plus grandes merveilles.

Sage coopératrice du zèle de saint François de Sales, elle s'unit à ses travaux, et partagea sa gloire, c'est la seconde partie de son éloge.

DEUXIÈME PARTIE.

Saint François de Sales à qui ses talents, ses travaux, ses succès avaient acquis une gloire d'autant plus solide que Dieu en était et le principe et la fin, eut la pensée d'élever un édifice plus durable pour la gloire du Seigneur et le salut du prochain. Je parle de l'établissement de la Visitation, chef-d'œuvre du saint évêque, qu'il appelait avec justice sa gloire et sa couronne. Il jeta les yeux sur sainte de Chantal comme sur la Déborah qu'il devait placer à la tête de cette nation sainte. Les qualités qu'elle avait reçues de la nature, ses vertus, son éminente piété la lui firent regarder comme digne d'être sa coopératrice dans une si grande entreprise. Le Ciel, qui lui en avait inspiré le choix, le confirma et le justifia par les plus brillants succès.

Associée à un projet si glorieux, elle ne pensa plus qu'à le remplir avec fidélité. La gloire qui couronna ses travaux fut achetée

par des combats et des victoires bien pénibles; Dieu met à de terribles épreuves la fidélité de ses saints. L'esprit du saint évêque qui l'anime et dont elle est remplie lui fera surmonter tous les obstacles. C'est sa fidélité, sa soumission à la volonté de Dieu dans l'entreprise, l'exécution, la consommation d'un si grand projet que j'ai à vous peindre.

Comme saint François de Sales, elle fit à Dieu le sacrifice le plus entier et le plus généreux.

Comme saint François de Sales, elle fit éclater la patience la plus invincible et la plus héroïque.

Comme saint François de Sales, elle se signala par la piété la plus éditante et la plus exemplaire.

Ces traits réunis forment le tableau de sa fidélité.

Fidélité inébranlable dans l'entreprise, qui sacrifie tout.

Fidélité inaltérable dans l'exécution, qui souffre tout avec résignation.

Fidélité irréprochable dans la consommation du projet, qui remplit tout avec perfection.

Tel fut le caractère de sainte de Chantal, lorsque Dieu l'eut unie aux travaux du saint évêque de Genève. Ainsi la vit-on entreprendre, exécuter, maintenir ce grand ouvrage qui fait aujourd'hui sa gloire.

Elle entend la voix de Dieu qui lui dit, comme autrefois au père des fidèles : Sortez du lieu de votre naissance, arrachez-vous au sein de vos parents, abandonnez la maison de votre père, et venez où je vous appelle. Fidèle à cette voix, elle se hâte de la suivre. Que de sacrifices n'eut-elle pas à faire? Sacrifice de tout ce que la nature a de plus tendre, de ce que la prudence humaine a de plus précieux. Grand Dieu, que de combats à livrer ! Que la grâce exige de son cœur des efforts bien rigoureux ! Comment soutenir les adieux et les regrets d'un père vertueux, si digne de sa tendresse et de toute sa reconnaissance ? Quoi ! lui dit ce père tendre, je touche à mon tombeau, et vous m'abandonnez, vous, ma fille, vous sur qui j'avais compté pour être l'appui et la consolation de ma vieillesse ? Ah ! du moins, laissez-moi mourir, et n'avancez pas le terme d'une vie que la mort est prête à m'enlever. Prostrée aux genoux de ce respectable vieillard, elle ne répond que par ses soupirs, et demande sa bénédiction en mêlant ses larmes avec les siennes. La grâce seconde ses efforts, se fait sentir au cœur de ce père affligé. Vous le voulez donc, Seigneur, s'écrie-t-il, vous le voulez ; quel sacrifice ! Je vous l'offre, cette fille qui m'est si chère, recevez-la, et me consolez. La douleur ne lui permit pas d'en dire davantage.

Mais quel nouveau spectacle ! Conduit par les mouvements du respect, de la tendresse et de la douleur, son fils, ce fils unique qui faisait les délices et l'espérance de sa mère, qui retraçait déjà dans lui une vive image des vertus qu'il avait puisées dans ses exemples et ses leçons, ce fils si aimable et si chéri tombe à ses pieds, les arrose de ses larmes.

et réclame en sa faveur les droits du sang et de la nature. Une attaque si imprévue, une scène si touchante avait de quoi déconcerter la constance la plus héroïque. Tout se révolte, tout se soulève au fond de son cœur, elle s'attendrit. Mais le Ciel a parlé, elle aura la force d'immoler cet Isaac chéri : *Tolle filium tuum unigenitum quem diligis.* (Gen., XXI, 2.) Quoi qu'il en coûte à son cœur, sa main tremblante lève le glaive sacré qui doit rompre tous les liens de la nature. Aussi forte que la pieuse mère des Machabées, elle reçoit les tendres embrassements de son fils, elle a le courage de le consoler, d'essuyer ses larmes et de le fuir : *Tolle primogenitum tuum quem diligis.* Ah ! ma mère, s'écrie ce fils plein de douleur, mère si tendre jusqu'à ce jour, voulez-vous donc m'envier jusqu'à vos regards ? Suis-je devenu pour vous un objet d'horreur ? Mais, je le vois, mes pleurs qui savaient se frayer une route jusqu'à votre cœur sont désormais inutiles. Eh bien ! puisque ce cœur est fermé à l'amour, voyons s'il le sera à la pitié ; foulez aux pieds ce malheureux fils que vous voulez fuir, qu'il soit dit que vous avez passé sur son corps pour l'abandonner. A ces mots, étendu au travers de la porte par où devait passer sa vertueuse mère, il fait de son corps comme une barrière impénétrable.

En est-ce assez, Seigneur, qu'exigez-vous de plus ? N'avez-vous pas mis sa fidélité à d'assez rudes épreuves ? Vous fîtes grâce à Abraham, en faveur de son obéissance. Non, le sacrifice sera entier. Un spectacle si touchant arrête pour un moment ses pas ; ses larmes, qu'elle avait eu la force de retenir jusqu'alors, coulent en abondance ; elle s'abandonne à des sentiments que la grâce se contente de régler et de soumettre, mais qu'elle ne condamne pas. Lui serait-il défendu de paraître mère, quand elle va en quelque sorte cesser de l'être ? Mais cette grâce sera triomphante, et le corps de ce fils si tendre, si aimable, baigné de ses pleurs, n'est point un obstacle à sa fuite : *Tolle primogenitum tuum quem diligis.*

Fille et mère, elle rend à deux titres si doux le tribut des sentiments qu'exige la nature ; mais sa sensibilité ne prend rien sur sa fermeté, et sans rien ôter à la plénitude de son sacrifice, ne sert qu'à en relever le mérite. C'est à vous, vierges chrétiennes, à sentir et à estimer toute la grandeur et tout le prix d'une fidélité si inébranlable, vous qui savez que la grâce la plus puissante ne brise guère, sans une extrême douleur, les liens si doux et si forts tout ensemble que forme la nature. Hélas ! quand il s'agit de se consacrer à Dieu sans réserve, on n'a que trop de son propre penchant à combattre !

Parents, amis, famille, domestiques, patrie, elle abandonne tout. Que d'assauts ne lui livrent-ils pas tour à tour, assauts si redoutables à un cœur sensible ! Plaintes, larmes, cris, tout fut employé pour la fléchir ; après les sacrifices qu'elle a eus le courage de faire, rien ne devait, lui coûter.

Une épreuve bien délicate se joignit à tant

d'obstacles. Un seigneur de sa province, intime ami de son père, et dont les grandes richesses relevaient encore la haute naissance, fit proposer à cette sainte veuve de s'unir à elle par les nœuds du mariage. Pour réussir plus sûrement dans son projet, il ménageait en même temps, entre leurs enfants, plusieurs alliances qui devaient mettre de grands honneurs et de grands biens dans la maison de Chantal. Tant d'avantages éblouirent toute sa famille. Que de persécutions à soutenir ! Mais lorsque le Seigneur eut brisé ses premiers liens, elle avait fait vœu d'être à lui et de n'être qu'à lui, elle le remplira avec courage. Que dis-je ? Elle le scellera de son sang. Ce fut dans cette occasion qu'animée par une inspiration secrète, elle prit en main un fer chaud, et grava elle-même sur son cœur le saint nom de Jésus, pour marquer que désormais lui seul devait y habiter. Ainsi, dit saint François de Sales, voit-on les noms et les armes des princes de la terre gravés sur les frontispices de leurs palais. Ce sont de ces actions héroïques et extraordinaires que Dieu inspire quelquefois à ses saints, et qu'il propose comme les objets de notre admiration, bien plus que pour nous servir de modèles.

La prudence humaine joignit sa voix à celle de la nature. Quelle apparence d'abandonner un fils unique dans le temps où il avait le plus besoin de son secours, trois filles encore dans la première jeunesse, un père dans l'âge le plus avancé, des affaires embarrassées et dont elle seule avait connaissance ! Et pourquoi de telles démarches ? Pour un dessein aussi incertain que pénible ; pour aller dans une terre étrangère, former hors du royaume un nouvel établissement ; et cela sans aucuns moyens, sans aucune ressource. Un saint, il est vrai, présidait à cette entreprise, mais peu riche, à la tête d'un diocèse fort étendu, obligé par état, et plus encore par les sentiments de sa tendre charité, à de grandes aumônes.

Ces raisons si conformes à la prudence humaine acquéraient encore un nouveau poids dans la bouche de celui qui les lui représentait ; c'était un frère qui lui était infiniment cher, que son mérite avait élevé à la dignité d'archevêque de Bourges, dignité dont il soutenait l'éclat par ses talents et sa piété.

Ainsi les entreprises les plus saintes sont-elles blâmées et traversées par ceux mêmes qui ont le plus de lumière et les intentions les plus droites. Dieu donne à ses saints des vues bien supérieures à tous les raisonnements de la sagesse du monde. Moins il paraît de moyens humains, plus on verra éclater la toute-puissance du Maître suprême qui conduit l'ouvrage : *Digitus Dei est hic.* (Exod., VIII. 19.)

Cette sainte veuve avait, il est vrai, de grandes richesses. Mais ce n'est point sur de pareils fonds qu'elle devait compter. Persuadée que Dieu n'approuve point qu'on prive sa famille des biens qui sont nécessaires, pour les employer à d'autres établissements, et conduit par un saint le plus désintéressé des

hommes, elle se dépouille de tout, et renonce à ses prétentions les plus légitimes en faveur de ses enfants. C'est sur cet esprit de désintéressement que devait être fondé le nouvel institut de la Visitation. Elle avait l'esprit trop éclairé et trop solide pour ne pas sentir qu'un tel projet entraînait bien des difficultés; mais rien d'humain n'entrera dans une entreprise qui porte l'empreinte sacrée de la Divinité : *Digitus Dei est hic*.

Ah! Seigneur, disait-elle, quand vous avez voulu établir votre Eglise, c'est sur votre croix que vous l'avez fondée, cette croix adorable qui était un scandale pour le Juif, une folie pour le Gentil. Ainsi, quoique nous paraissions dépourvus de tous moyens humains, soyez pour nous, et rien ne nous manquera. La puissance de Dieu, l'abandon à sa providence, voilà toute sa ressource; l'amour de la pauvreté, voilà ses richesses. L'éclat qu'a répandu cet ordre illustre au dedans et au dehors du royaume; tant de maisons où l'on voit régner le bon ordre et la vertu, tant de sujets distingués par ce que la naissance a de plus brillant, et par le mérite personnel, tant de succès et de gloire annoncent assez que le Ciel présidait à une si sainte entreprise, et justifient la confiance sans bornes de la bienheureuse fondatrice : *Digitus Dei est hic*.

C'en est donc fait, tous les liens qui l'attachent au monde sont rompus. Arrivée à Annecy, elle travaille, sous la conduite du saint évêque de Genève, à l'exécution du grand projet auquel Dieu l'avait appelée. Sa fidélité inébranlable dans l'entreprise a tout sacrifié avec courage; inaltérable dans l'exécution, elle souffre tout avec résignation, second caractère de sa fidélité.

Dans la nouvelle carrière qu'elle va parcourir, que de peines, que de fatigues, que de travaux, que de contradictions, que de violences n'eut-elle pas à souffrir! que d'outrages à essayer, que d'obstacles à surmonter! Les établissements les plus brillants et les plus solides ont eu pour fondements la pauvreté et les souffrances. A combien d'orages le nouvel institut ne fut-il pas exposé? C'est le berceau de Moïse à la merci des flots et des vents; mais non, le Dieu d'Israël veille à sa défense, et saura l'arracher à tant de dangers.

Elle sait que c'est par la voie des souffrances, des croix, des afflictions que Dieu conduit les prédestinés : dès lors elle y trouve des charmes. La patience la plus héroïque, la résignation la plus soumise feront son mérite et assureront son triomphe. Accablée de maladies également longues et violentes qui firent souvent désespérer de sa vie, elle se voit hors d'état d'exécuter le projet auquel elle était appelée. Peut-être, lui dit saint François de Sales, avec cette soumission et cette douceur qui formaient son caractère, peut-être Dieu veut-il se contenter de notre essai; ainsi tint-il compte à Abraham de son désir. Sa vertueuse fille entra sans peine dans ces sentiments. Oui, Seigneur, dit-elle, vous le savez, votre volonté sainte me servait de guide et de règle; qu'elle s'accomplisse, fit-

ce aux dépens de mes jours. Quelque passionnée qu'elle soit pour la gloire de son maître, elle abandonne à la Providence les succès de son ouvrage. Quel héroïsme dans cette résignation aux ordres du Ciel? Quel triomphe sur l'amour-propre qui se glisse si aisément dans les entreprises même les plus saintes!

Dieu ne lui rend la santé que pour lui faire éprouver tour à tour, tantôt les contradictions des hommes, tantôt les rigueurs de la pauvreté. Je ne parle point de tant de voyages également longs et pénibles qu'il lui fallut entreprendre, des oppositions qu'il lui fallut vaincre, des différents intérêts qu'il lui fallut concilier; de quoi ne viennent point à bout la patience chrétienne et cette douceur fondée sur la vraie vertu?

Elle verra le bras de Dieu s'appesantir en quelque sorte sur elle; la mort lui ravit tout à tour ce qu'elle a de plus cher; son père qui l'avait si tendrement aimée, son fils unique, ses enfants, son frère, ses principaux amis, tout lui sera enlevé avec les circonstances les plus douloureuses. Ces sujets précieux, qui s'étaient unis à elle dans son entreprise, dont les vertus et les talents lui étaient si nécessaires, elle les voit mourir entre ses bras. Il semble que Dieu s'attache à éprouver les âmes fidèles dont il connaît la force et l'amour. Ne croyez pas qu'elle ait été insensible à des pertes si affligeantes. Des cœurs instruits et formés à l'école d'une religion qui ne respire qu'amour et charité, ne mirent jamais la dureté au nombre des vertus. Cette religion sainte n'éteint point la sensibilité, mais elle en règle les mouvements, et les perfectionne par une soumission parfaite à la volonté du Ciel. Ce fut dans ces dispositions qu'elle reçut et soutint les afflictions les plus vives; tantôt, comme Abraham, elle espère contre toute espérance humaine; tantôt, comme saint Paul, elle se glorifie au milieu de ses souffrances.

Grand Dieu! quel nouveau sacrifice lui demandez-vous? Un nouveau trait, et le plus sensible à son cœur, vient frapper cette innocente victime; son soutien, son guide, son appui, son père, saint François de Sales n'est plus. Ses sentiments, en apprenant une perte si douloureuse, ne peuvent s'expliquer. Que de larmes, que de gémisséments! Prosternée aux pieds de Jésus-Christ en croix, toujours son refuge dans ses maux, elle dépose dans son sein sa douleur et ses plaintes. Dans quel état, Seigneur, m'avez-vous réduite! Déjà j'ai vu tomber sous vos coups tout ce qui m'était cher ici-bas. Votre justice sévère vient de mettre le comble à mes malheurs : François de Sales n'est plus, dans lui seul vous m'avez tout enlevé. Que dis-je? Vous me restez, ô mon Dieu! je retrouve tout dans vous : *Deus meus et omnia*.

Que va donc devenir ce nouvel institut dont la gloire commençait à se répandre? Déjà le saint prélat avait dressé ces règles pleines de sagesse où rien n'est oublié de ce qui peut contribuer à maintenir la vraie

sainteté. Ce législateur éclairé avait porté sa prévoyance jusqu'aux détails les plus particularisés dans le plan de l'institut de la Visitation. L'esprit intérieur de piété, de charité, de simplicité, de douceur, en voilà le caractère; le renoncement à sa volonté et à ses propres lumières, perfection de l'obéissance, voilà qui en fut toujours comme la vertu particulière; un désintéressement pur et sincère, un détachement entier qui ne se réserve la disposition de quoi que ce soit, en voilà la perfection; la force et la douceur, voilà sa devise; les sentiments d'une dévotion tendre et solide, voilà les fruits qu'il a produits dans tous les temps; un amour tendre pour la Mère de Dieu; c'est à elle que l'institut est dédié, il en porte le nom, et c'est sur le modèle de sa sainte vie qu'il a été établi; vie simple, vie commune, mais vie intérieure, vie mortifiée, vie uniquement et continuellement occupée à acquérir et pratiquer les vertus chrétiennes et religieuses; en un mot, vie formée sur celle de Marie, en voilà le modèle et la gloire.

Filles de saint François de Sales, vous partageâtes la douleur de votre sainte Mère. Comme elle, vous perdiez un père; mais ne pouvons-nous pas appliquer ici, dans toute leur étendue, ces paroles de l'Écriture? Votre père est mort, il est vrai, mais c'est comme s'il n'était pas mort, il a laissé après lui une digne héritière de son esprit, une sage co-opératrice de son zèle qui est un autre lui-même : *Mortuus est pater, et quasi non est mortuus, similem enim reliquit sibi post se.* (Eccli., XXX, 4.)

En effet elle paraît oublier sa propre douleur pour ne plus s'occuper qu'à porter à la dernière perfection un projet qu'elle voyait si glorieusement exécuté. Sa fidélité inaltérable à tout souffrir avec résignation lui a fait surmonter les obstacles les plus multipliés, et a affermi cet établissement sur les fondements les plus solides; ce n'est point encore assez, il fallait le mettre à l'abri de toute variation; c'est ce qu'elle fit par sa fidélité irréprochable à tout remplir avec perfection, dernier trait de son éloge.

Chargée de maintenir seule cet institut qui ne faisait que de naître, et dont les progrès également merveilleux et rapides faisaient la gloire de saint François de Sales, gloire que partage avec lui la sage co-opératrice de son zèle, elle sentit tout le poids du fardeau qui lui était imposé. Si une défiance salutaire d'elle-même et de ses forces, fruit de la plus profonde humilité, lui faisait tout appréhender, sa confiance vive et animée dans le Seigneur lui inspirait une nouvelle ardeur. Nous avons perdu notre père, disait-elle à ses filles, mais soutenons notre courage; s'il n'est plus parmi nous sur la terre pour diriger nos pas, il est encore pour nous, dans le ciel, un puissant protecteur pour secondar nos efforts. Quel soin, quelle attention à recueillir tout ce qu'il avait dit ou écrit pour l'établissement, la conduite, la perfection du nouvel ordre; elle n'y voulut d'autre part que l'exactitude à ne rien laisser mettre qui

ne fût du saint fondateur, et à retracer dans sa conduite et dans toute sa personne un modèle vivant de son esprit et de ses maximes.

Uniquement appliquée à remplir les devoirs de sa vocation par une inviolable et constante régularité, c'est surtout par ses exemples qu'elle apprenait à ses filles ce qu'elles devaient être. Il suffit, pour en donner une juste idée, de rapporter ce vœu si sublime qu'elle fit entre les mains de saint François de Sales; vœu capable d'effrayer les âmes les plus saintes. Elle s'engagea à faire toujours ce qui lui paraîtrait le plus parfait. La grâce lui inspira la pensée d'un vœu si héroïque, le saint le plus éclairé dans la conduite des âmes le lui permit, l'amour de Dieu le plus vif et le plus ardent le prononça, la fidélité la plus irréprochable l'exécuta. Une pratique si élevée de la perfection ne répandait rien de trop sévère ou de trop austère dans sa conduite. La douceur, la complaisance, une gaieté même innocente, quand l'occasion le demandait, rendait sa vertu aimable. Instruite par les leçons et les exemples de saint François de Sales, que la vraie dévotion n'a rien de farouche ni de rebutant, elle n'avait de sévérité que pour elle-même, et savait se faire toute à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ : née avec cette humeur impérieuse que la noblesse du sang et des sentiments ne justifie pas sans doute, mais qu'elle semble autoriser, elle réforma tellement ce penchant si naturel, que l'humilité et la douceur, qui étaient dans elle l'effort de la plus haute vertu, paraissaient être l'ouvrage de la nature.

Aux vertus chrétiennes et religieuses, elle joignait les plus grands talents. Saint François de Sales comptait si fort sur ses lumières, qu'il ne réglait rien par rapport à l'institut de la Visitation, sans l'avoir consultée. Il semble, qu'après la mort du saint fondateur, eût été déjà beaucoup de maintenir son ouvrage tel qu'il l'avait laissé; elle ne se borna pas là, et fit plus de fondations qu'il n'en avait fait lui-même. Quelle étendue d'esprit, quelle prévoyance de telles entreprises ne supposent-elles pas; quelle prudence dans le choix des sujets, quelle habileté pour en former un si grand nombre, quelle sagesse pour les employer selon leurs talents!

De là cette estime universelle, cette vénération que les princes, les souverains mêmes ne purent lui refuser. De là surtout ce grand empire qu'elle eut toujours sur l'esprit et le cœur de ses filles; le premier rang qu'elle tenait parmi elles, malgré le refus qu'elle en faisait; la confiance qu'avait eue leur saint fondateur dans sa sagesse; la part qu'il lui avait donnée dans son entreprise; les travaux qu'elle avait eu à essayer et qu'elle avait soutenus avec tant de courage et de résignation; un certain air de dignité répandu dans toute sa personne; une prudence consommée, des manières pleines de noblesse et de douceur, une piété sublime

sans singularité, exemplaire sans ostentation; des intentions droites qui n'envisageaient que le bien; en un mot, l'heureux assemblage des vertus et des qualités les plus brillantes la leur rendit également aimable et respectable, et lui assura dans tous les cœurs l'estime, la reconnaissance, la soumission.

Elle leur inspirait sans peine ses sentiments, et leur donnait dans sa personne une image sensible de cette perfection si bien tracée dans les règles pleines de sagesse que leur avait laissées leur saint fondateur. Ses exemples étaient autant d'attraits dont les plus insensibles auraient eu de la peine à dé fendre leur cœur. Toute sa conduite sem blait imposer la loi, et on trouvait de la douceur à s'y soumettre : ainsi répandait-elle sur l'heureux troupeau qui lui était confié les dons que le Ciel lui avait communi qués avec profusion. C'est par des impres sions si avantageuses que l'illustre fonda trice établit dans l'institut ce bon gouverne ment et cet esprit de saint François de Sales qui en ont si bien soutenu l'éclat.

Vous le savez, les établissements les plus solides éprouvent bientôt une triste déca dence, si on laisse ou introduire quelque altération dans le gouvernement, ou étein dre le premier esprit qui les animait. Que n'avait donc pas à redouter un ordre nais sant, si la fidélité irréprochable de sainte de Chantal ne l'eût mis à couvert de ces deux écueils ? Elle s'attacha à conserver toujours le même ordre, la même vigueur dans le gouvernement, et à y faire régner le même esprit.

Même ordre dans le choix des supérieures. Ce n'est ni la brigue ni la cabale qui en décide. La vertu et le mérite sont les seuls titres qu'on y reconnaisse. Le dirai-je ? Si on s'y permettait quelque brigue, ce serait pour éviter ces places qui n'emportent avec elles d'autres privilèges que d'être plus parfaites que les autres. En les acceptant, on ne cède qu'à la nécessité de l'obéissance. Qu'est-ce, en effet, qu'une supérieure parmi elles ? Un modèle de perfection qui anime à la pratique de la vertu, une sainte étroite ment unie au Seigneur, remplie de cette charité, de cette humilité sincère qui la rend aimable à Dieu et aux hommes.

Que de traits n'aurais je pas à ajouter à ce tableau ? Jetons les yeux sur votre bien heureuse fondatrice. A la tête de ses filles, leur mère, plutôt que leur supérieure, plus flattée d'inspirer la confiance que la crainte, ce n'est que par des bienfaits que son auto rité s'annonçait. Si quelquefois le devoir exigeait la fermeté, on sentait que son cœur s'y prêtait à regret. Une familiarité douce et aimable adoucissait l'autorité du comman dement sans en faire disparaître les droits. Ennemie de la sévérité, son pouvoir n'en était que plus souverain. Les droits que donnent la vertu et la bonté sur des cœurs qu'animent la religion et la reconnaissance, voilà tout son empire.

S'agissait-il de reprendre et de corriger ? Que de soins à étudier l'humeur, que d'at-

tentions à connaître le faible, que de ménagements à observer le temps propre, que de discernement à deviner en quelque sorte les inclinations ! La raison présidait à la réprimande, ou plutôt la sainteté l'ordonnait, jamais la passion ; la douceur la tempérait, mais sans mollesse ; dans la supérieure qui punissait, on ne pouvait s'empêcher de reconnaître une mère que la tendresse dirigeait. La vertu dans sa conduite, ses exhortations, ses reproches même, paraissait si aimable qu'elle inspirait l'émulation et l'en vie de lui ressembler. En un mot, les senti ments qu'on avait pour elle faisaient insensiblement aimer la vertu. Le cœur, heureu sement trompé, sentait que c'était la vertu qu'il aimait lorsqu'il croyait n'aimer qu'elle, et l'amour de la vertu la faisait aimer davan tage.

Cette charité, cette douceur compatis sante était accompagnée d'une vigilance toujours active pour prévenir le relâchement ; Vigilance qui, sans dégénérer en sombre défiance, ou en soupçons inquiets, savait prévenir le mal ou le corriger. Quelles saintes inquiétudes, quelles alarmes, si quelque règle paraissait souffrir la plus légère atteinte ! Son zèle éclairé, mais sage ; ferme, mais discret ; courageux, mais flexible, sa vait allier la sévérité qui maintient la règle dans toute sa pureté, avec la discrétion qui ménage la sensible délicatesse de celles qui s'en seraient écartées.

C'est par une conduite si sublime et si vertueuse qu'elle affermit l'esprit du nou vel institut ; esprit de douceur, de paix, de charité qui devait établir entre tous les membres cette uniformité de volontés, cette douce union, ce concert de l'amitié que ni l'éloignement des lieux, ni l'antipathie des nations, ni la différence des emplois ne pourraient altérer. Esprit d'union, héritage le plus précieux qu'elle leur ait laissé. « Mes chères filles, leur dit-elle en expirant, soyez parfaitement unies les unes avec les autres, mais de la véritable union des cœurs : » paroles qu'elle répéta jusqu'à trois fois, et qu'on peut regarder comme le testament de leur bienheureuse Mère.

Ainsi s'est formé cet ordre si florissant, et il est parvenu jusqu'à nous sans rien perdre de son éclat et de sa beauté, aussi brillant, aussi pur qu'il le fut à son aurore. Répandu dans les différents royaumes, il a toujours conservé la même réputation, parce qu'en s'étendant il n'a rien perdu de sa force et de sa vigueur ; partout on reconnaît l'esprit de saint François de Sales et de la sainte fonda trice... Oui, Mesdames, c'est cet esprit qui vous anime. Dépôt inestimable que vous avez reçu de celles qui vous ont précédées, et que vous transmettez avec fidélité à celles qui vous succéderont. Ainsi verra-t-on, d'â ges en âges, régner et se perpétuer parmi vous son esprit et ses vertus ; ce que nous admirons aujourd'hui sera l'objet de l'admi ration des siècles qui nous suivront.

Souffrez, chrétiens auditeurs, qu'en finis sant cet éloge je vous demande quelle im-

pression tant de vertus ont faite sur vos cœurs. Ce n'est point uniquement à des hommages que doit se borner votre dévotion. L'Eglise, en vous proposant la bienheureuse et sainte Mère de Chantal comme l'objet de votre culte, vous fournit dans elle un modèle que vous devez imiter : *In hoc ipsum excitavi te, ut ostendam in te virtutem.*

Comme elle nous avons des devoirs à remplir dans l'état où le Ciel nous a placés ; assujettissons-nous comme elle à une fidélité courageuse, patiente, exacte et constante. Ainsi entrerons-nous dans l'esprit de cette solennité, et après avoir imité ses exemples sur la terre, nous partagerons sa gloire et son bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

GRISOT, ANCIEN DIRECTEUR AU SEMINAIRE DE BESANÇON.

PROJETS DE PRÔNES POUR TOUS LES DIMANCHES DE L'ANNEE, CONNUS SOUS LE NOM DE INSTRUCTIONS DE TOUL.

Préambule.	11
Avis fondamental sur le choix des matières à traiter dans les Prônes, et sur l'ordre de ces matières.	13
Plan général d'instructions pour une année chrétienne	15
CHAPITRE I. — Sujets à traiter dans les Prônes, depuis le commencement de l'Avent jusqu'à Noël.	15
1 ^{er} DIMANCHE DE L'AVEUT. — Description du jugement général. — Suites de ce jugement. — Paraphrase de l'Eptre du jour.	17
II ^e DIMANCHE DE L'AVEUT. — De Jésus-Christ et de son Evangile. Desseins sur la prédication de saint Jean-Baptiste. Préparation des fidèles à la fête de Noël. De la vertu de mortification. De la lecture spirituelle.	25
III ^e DIMANCHE DE L'AVEUT. — De l'institution des Quatre-Temps. Des dispositions pour profiter de la venue du Messie. De la connaissance de soi-même et de sa passion dominante. De l'obligation des pasteurs à réprimer les discussions qui naissent dans leurs paroisses. Desseins sur les devoirs des pasteurs à l'égard des peuples, et des peuples à l'égard des pasteurs. Avis sur les Quatre-Temps de l'Avent.	35
IV ^e DIMANCHE DE L'AVEUT. — De la connaissance ou de la science de Jésus. La fermeté et la constance à exécuter la volonté de Dieu rendent l'homme recommandable. La joie des fidèles doit être sainte.	45
CHAPITRE II. — Sujets à traiter dans les Prônes depuis Noël jusqu'à la Septuagésime. — Avis préliminaire.	51
LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOËL. — Réflexions sur l'année qui finit et sur celle qui va commencer. Desseins sur le bon emploi du temps. Dessein sur la circoncision spirituelle. Réflexions sur les mystères du Sauveur prises de l'Evangile du jour. Moyens de sanctifier l'année qui va commencer. Moyens pour assurer son salut. Du bienfait inestimable de l'Incarnation du Verbe, et de la reconnaissance que nous lui devons. Dessein pour le Prône de la Circoncision de Jésus-Christ.	55
1 ^{er} DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE. — Sujets tirés du voyage de Jésus, âgé de douze ans, jusqu'au temple de Jérusalem. — Devoirs des enfants envers Dieu et envers leurs pères et mères. Devoirs des pères et mères envers Dieu et leurs enfants. Conduite de Marie et de Joseph cherchant Jésus ; modèle des pères et mères à l'égard de leurs enfants. Le voyage de Jésus à Jérusalem instruit toutes sortes de personnes de leurs devoirs envers Dieu et le prochain. Nous devons travailler à notre perfection. De la perte de la grâce ou de la dévotion sensible. Nous devons à Dieu le sacrifice de nos corps et de nos âmes. Du bon usage des dons de Dieu.	69
OCTAVE DE L'EPIPHANIE. — Des effets du sacrement de	

Baptême et des engagements que les fidèles y contractent.

91

II^e DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE. — Homélie sur l'Evangile du jour. — Des devoirs de chaque état et de la charité fraternelle.

93

III^e DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE. — De l'état d'un homme dans le péché, et des moyens d'en sortir. De la tiédeur de l'âme. Des devoirs des maîtres envers leurs domestiques, et des domestiques envers leurs maîtres. Des qualités de la foi. De l'enfer. Dessein sur la conduite qu'on doit tenir envers ses ennemis. Le bon exemple. Dessein sur la présomption.

103

IV^e DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE. — Dangers que l'on court dans le monde, par rapport au salut. Bon usage des afflictions. Amour des souffrances. De l'espérance chrétienne. Paraphrase sur l'Eptre.

119

V^e DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE. — Conduite que les justes doivent tenir à l'égard des pécheurs. Contre le scandale. Sort des bons et des méchants au dernier jour. De la douceur et de la patience. Dessein contre les mauvaises chansons. Un chrétien doit faire ses actions au nom de Jésus-Christ.

133

VI^e DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE. — Vérité de notre sainte religion, et ce qu'elle exige de nous. Vertu de la doctrine évangélique. Instructions sur l'Eptre de ce jour. La vie de Jésus-Christ, depuis douze ans jusqu'à sa vie évangélique, est le modèle qu'un chrétien doit imiter.

147

CHAPITRE III. — Depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques. — Avis préliminaire.

165

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME. — Esprit de l'Eglise dans ce dimanche. Obligation où est chaque fidèle de travailler à la sanctification de son âme. Obligation de travailler et de sanctifier son travail. De la crainte de perdre le ciel.

165

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME. — Sévérité et équité de la justice divine. Effets de la parole de Dieu. Dispositions que nous devons apporter aux instructions chrétiennes. Prix de la grâce, et usage qu'en doit faire. Instruction sur l'Eptre du jour.

177

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME. — Avis à donner avant le prône. Point de pensée plus propre à nous garantir du péché, que le souvenir de la Passion du Sauveur. De l'aveuglement spirituel. Sur la cérémonie des Cendres. Des qualités de la charité, tirées de l'Eptre du jour.

195

POUR LES DIMANCHES DE CARÊME. — Avis remarquables.

207

1^{er} DIMANCHE DE CARÊME. — Nécessité de la pénitence ; ses qualités. Délai de la conversion. Romélie sur la retraite de Jésus-Christ dans le désert. Estime et emploi que l'on doit faire du Carême.

207

II^e DIMANCHE DE CARÊME. — Malheur d'une âme dans le péché ; son bonheur après sa délivrance. Qualités que doit avoir la prière du pécheur pénitent, pour obtenir sa conversion. De la pureté du corps.

219

III^e DIMANCHE DE CARÊME. — Obligation de la confession; ses avantages. Délait de sincérité dans la confession. Dessein sur la contrition et la confession. Paraphrase sur l'Épître du jour. 255

IV^e DIMANCHE DE CARÊME. — Préparation à la communion pascale. Comparaison du pain commun et de l'Eucharistie. Parallèle de la Pâque ancienne avec la nouvelle. Rapport qu'il y a entre l'Ancien et le Nouveau Testament. 251

LE DIMANCHE DE LA PASSION. — Avis à donner au peuple avant le prône. Avis aux pasteurs. Réflexions sur la Passion de Jésus-Christ. Sur la communion sacrilège. Sur la grandeur et la vertu du sacrifice de la croix, et sur l'abus que plusieurs en font. 271

DIMANCHE DES RAMEAUX. — Manière de sanctifier la semaine sainte. Dispositions qui doivent précéder, accompagner et suivre la communion pascale. Homélie sur l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem. Des dispositions prochaines pour une bonne communion, et de l'action de grâces qui doit la suivre. Nous devons imiter les vertus dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple dans sa Passion. 293

CHAPITRE IV. — *Sujets à traiter dans les Prônes, depuis Pâques jusqu'à la Trinité.* 3 3

LE SAINT JOUR DE PAQUES. — Solennité de la fête de Pâques. Vérité de la résurrection de Jésus-Christ, et nécessité de ressusciter avec lui. Fruits que l'on doit tirer de la Pâque. 313

I^{er} DIMANCHE APRÈS PAQUES. — Sur la paix chrétienne. Sur la persévérance. De la foi en Jésus-Christ ressuscité. Des obligations de ceux qui ont été régénérés par les eaux du baptême. 329

II^e DIMANCHE APRÈS PAQUES. — Sur le bon Pasteur. Connaissance de la véritable Église. 345

III^e DIMANCHE APRÈS PAQUES. — Brièveté de la vie et longueur de l'éternité; de la rechute. 355

IV^e DIMANCHE APRÈS PAQUES. — Désir du ciel. Avantages que l'Ascension du Sauveur a procurés aux hommes. 365

V^e DIMANCHE APRÈS PAQUES. — Sur les Rogations. Excellence et nécessité de la prière... Sur l'amour de Jésus. 375

VI^e DIMANCHE APRÈS PAQUES. — Charité de Jésus-Christ dans la promesse faite aux hommes de leur envoyer le Saint-Esprit; obstacles à sa descente dans les cœurs. Importance de se préparer à recevoir le Saint-Esprit; dispositions qu'on doit apporter à cette action. Nécessité et utilité de la méditation; manière d'y vaquer. 395

LE SAINT JOUR DE LA PENTECÔTE. — Solennité de la Pentecôte. Sur la religion. 409

CHAPITRE V. — *Sujets à traiter dans les Prônes, depuis la Trinité jusqu'à la fin de l'année ecclésiastique.* 421

POUR LE DIMANCHE DE LA TRINITÉ. — Annonce de la Fête-Dieu. Solennité de la Trinité. Sur l'institution de la fête de la Trinité et la manière de la célébrer. Sur ce que nous devons croire de la sainte Trinité, et la manière de rendre notre foi agissante. Sur la dévotion envers la sainte Trinité. 425

FÊTE DU TRÈS-SAINCT SACREMENT DE L'AUTEL, ET SON OCTAVE. — Prémule. — Pour le jour de la Fête-Dieu. Sur l'institution de la Fête-Dieu. Sur la reconnaissance envers Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement. Sur le renouvellement de piété envers Jésus-Christ présent sur nos autels. 445

LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE LA FÊTE-DIEU. — Du sacrifice de la Messe. Sur la fréquente communion. Sujets pour les jours de l'octave de la Fête-Dieu. De la confrérie du très-saint Sacrement. Sur la fête du Sacré Cœur de Jésus. 465

III^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Charité de Jésus-Christ envers les pécheurs qui s'engagent. Charité de Jésus-Christ envers les pécheurs qui retournent à lui. 495

IV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Sur l'empressement à entendre la parole de Dieu. Sur la manière de sanctifier son travail. 505

V^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Sur la colère. Sur les malédiction. 515

VI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Fidélité constante au service de Jésus-Christ; confiance en la divine Providence. De la tempérance dans les repas. Des obligations que nous avons contractées en recevant le baptême. 529

VII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Attention que les fidèles doivent avoir de se précautionner contre les faux docteurs. L'obligation de faire des bonnes œuvres. Sur l'observation des commandements de Dieu. De la conformité à la volonté de Dieu. Marques d'une véritable conversion. 545

VIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Le jugement particulier. De la pensée du jugement de Dieu. De la miséricorde spirituelle. De l'aumône. De la prudence du salut. De la vie qu'un chrétien doit mener après son baptême. 575

IX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — De l'endurcissement dans le péché. De l'abus des grâces. Du respect dû aux églises. Le même sujet d'une autre manière. De la punition des principaux péchés des Juifs dans le désert, et de la crainte des mêmes châtimens. 601

X^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Homélie sur la parabole du Pharisien et du Publicain. Sur l'orgueil. Sur l'humilité. Moyen d'affermir les fidèles dans l'humilité. 625

XI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Sur la sordité spirituelle. De la manière de bien faire toutes nos actions. Comment l'Evangile opère notre salut. 651

XII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Sur le bonheur des chrétiens. De l'amour du prochain. 667

XIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — La lèpre spirituelle ou le péché. Reconnaissance que nous devons à Dieu pour les biens que nous recevons de lui. 679

XIV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Obligation de servir Dieu seul. Importance du salut. Faux désir ou négligence du salut. 687

XV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Sur la préparation à la mort. Mort de l'âme par le péché, et résurrection spirituelle. Esprit du christianisme. 695

XVI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Sur la sanctification des dimanches et des fêtes. Sur l'avarice. Sur l'ambition. 709

XVII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Sur l'amour de Dieu, sur la facilité, l'utilité et la rareté de l'amour de Dieu. 725

XVIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Sur la paresse dans les exercices spirituels. Sur les jugemens téméraires. Sur la charité envers les malades. 757

XIX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Sur l'enfer des mauvais chrétiens. Sur le petit nombre des élus. 755

XX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Sur le bon usage des maladies. Sur les devoirs des maîtres envers leurs domestiques. 767

XXI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Sur le pardon des injures. 777

XXII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Sur nos devoirs envers nos souverains. De l'hypocrisie. 781

XXIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Sur la foi pratique. Sur la mort des justes. 791

XXIV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Sur le zèle de la religion. Sur la crainte de Dieu. Observations sur ces dimanches qui peuvent suivre le vingt-quatrième après la Pentecôte. 801

XXV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. 811

XXVI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. 811

XXVII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. 811

II. DE BULONNE PRÉDICATEUR DE S. M. T. C. LA REINE DE FRANCE.

SERMONS POUR L'AVENT.

Sermon premier. — Pour le jour de la Toussaint. 815

Sermon II. — Pour le 1^{er} Dimanche de l'Avent. — Sur le jugement dernier. 835

Sermon III. — Pour la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. — Sur la Conception de la sainte Vierge. 857

Sermon IV. — Pour le II ^e Dimanche de l'Avent. — Sur les souffrances.	877
Sermon V. — Pour le III ^e Dimanche de l'Avent. — Sur les vertus des honnêtes gens du monde.	893
Sermon VI. — Pour le IV ^e Dimanche de l'Avent. — Sur le défilé de la conversion.	911
Sermon VII. — Sur la nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	927
Sermon VIII. — Sur la Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	959
Sermon IX. — Pour la fête de la Purification de la Sainte Vierge.	993

SERMONS POUR LE CAREME. 969

Sermon premier. — Pour le Mercredi des Cendres. — Sur la mort.	969
Sermon II. — Pour le vendredi après les Cendres. — Sur le pardon des injures.	987
Sermon III. — Pour le premier Dimanche de Carême. — Sur les tentations.	1009
Sermon IV. — Pour le mardi de la I ^{re} semaine de Carême. — Sur le Jeûne.	1027
Sermon V. — Pour le jeudi de la I ^{re} semaine de Carême. — Sur la prière.	1039
Sermon VI. — Pour le Vendredi de la première semaine de Carême. — Sur le petit nombre des élus.	1057
Sermon VII. — Pour le II ^e Dimanche de Carême. — Sur les récompenses et le bonheur du ciel.	1073
Sermon VIII. — Pour le mardi de la II ^e semaine de Carême. — Sur l'éducation chrétienne des enfants.	1093
Sermon IX. — Pour le jeudi de la deuxième semaine de Carême. — Sur les dangers des richesses.	1111
Sermon X. — Pour le vendredi de la deuxième semaine de Carême. — Sur la parabole de l'enfant prodigue.	1127
Sermon XI. — Pour le troisième dimanche de Carême. — Sur la parole de Dieu.	1147

Sermon XII. — Pour le mardi de la troisième semaine de Carême. — Sur l'éloignement du monde.	1165
Sermon XIII. — Pour le jeudi de la troisième semaine de Carême. — Sur la confiance dans la Providence.	1181
Sermon XIV. — Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême. — Sur l'incrédulité.	1199
Sermon XV. — Pour le Dimanche de la quatrième semaine de Carême. — Sur l'aumône.	1221
Sermon XVI. — Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême. — Sur l'enfer.	1243
Sermon XVII. — Pour le jeudi de la quatrième semaine de Carême. — Sur le pécheur mourant.	1259
Sermon XVIII. — Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême. — Sur les miséricordes divines.	1279
Sermon XIX. — Pour le dimanche de la cinquième semaine de Carême. — Sur la croix du Sauveur.	1297
Sermon XX. — Pour le mardi de la cinquième semaine de Carême. — Sur la confession.	1313

SERMONS SUR LES MYSTERES. 1329

Sermon premier. — Pour la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge.	1329
Sermon II. — Pour le dimanche des Rameaux. — Sur l'Eucharistie.	1347
Sermon III. — Pour le Vendredi saint. — Sur la Passion de Jésus-Christ.	1363
Sermon IV. — Pour le jour de Pâques. — Sur la résurrection de Jésus-Christ.	1381
Sermon V. — Pour le jour de la Pentecôte. — Sur l'établissement de la religion.	1400

PANEGYRIQUES. 1443

I. Sur la conversion de saint Paul.	1453
II. Pour la fête de saint François d'Assise.	1449
III. Pour la fête de saint François de Sales.	1461
IV. Pour la fête de sainte Jeanne-Françoise de Chantal.	1479

FIN DU TOME XCVI.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 001640613b

B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 9 6
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V096
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047827

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	06	08	5